

Digitized by the Internet Archive  
in 2023 with funding from  
Kahle/Austin Foundation



*C. m.*

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

SUPPLÉMENT

A L'AMI DU CLERGÉ (ANNÉE 1902)







QUATORZIÈME ANNÉE

---

# L'AMI DU CLERGÉ

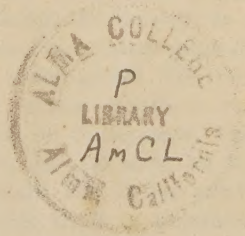
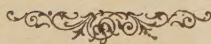
## PAROISSIAL

*Supplément à l'AMI DU CLERGÉ (Année 1902)*

---

TOME QUATORZIÈME

(Janvier à Décembre 1902)



LANGRES

Maison Saint-Pierre, rue Tassel

---

MDCCCCII

41230







# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

(Quatorzième année)

## SOMMAIRE

**Nouvelles conférences aux femmes chrétiennes.** — XXXVI. Pour la Purification : *Visite d'une femme chrétienne à l'église*, 1.

**Entretiens sur les évangiles du dimanche.** — VII. Pour la fête de l'Epiphanie : *Le chrétien fervent*, 5.

**Réflexions sur des paroles du Propre des messes du dimanche.** — VIII. Pour la fête du saint Nom de Jésus, 8. — IX. 3<sup>e</sup> Dimanche après l'Epiphanie, 11.

**Catéchisme de première communion.** — *Troisième partie.* MOYENS DE SALUT. III. Les Sacrements. — B. *Les sacrements en particulier.* — III. L'EUCCHARISTIE : Notions préliminaires, 14.

**Plan d'une allocution aux Dames de charité**, 16.

## NOUVELLES CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

### XXXVI

#### POUR LA PURIFICATION

*Visite d'une femme chrétienne dans une église*  
(FIN)<sup>1</sup>

*Postquam impleti sunt dies purgationis ejus...*

Le temps de sa purification venu, ils se rendirent au temple.

(Luc, II, 22).

La vie se passe à méditer des souvenirs. Qui dira les pensées qui se disputaient le cœur de Marie sur le chemin de Bethléem à Jérusalem lorsqu'elle allait au temple, les jours de sa purification accomplis, selon les prescriptions de la loi de Moïse ? Elle se souvenait. Douze années auparavant, tout enfant, à peine âgée de trois ans, elle se présentait elle-même au temple du Seigneur poussée par la grâce, par l'Esprit saint, et elle y faisait au fond de son âme, devant Dieu qui la regardait, qui lui souriait, qui l'approuvait, le vœu de virginité. Et maintenant voici qu'elle apportait au même temple son enfant, le petit Jésus, le fils de Dieu et le sien !

Que de choses avaient tenu entre ces deux termes qui paraissent s'exclure ! Pendant de longues et si douces années, elle avait entendu

distinctement la voix du Seigneur, à l'ombre du Saint des saints. Cette voix lui disait : « J'ai agréé l'hommage de ta virginité ; va, tu n'appartiendras qu'à moi, tu es toute belle et il n'y a pas de tache en toi, aussi mon Esprit se repose délicieusement dans ton âme. *Tota pulchra es.* » Pour elle, c'étaient des journées, des années de paradis, assombries toutefois par ses deuils de famille qui venaient lui rappeler qu'elle n'était pas au ciel où l'on se réjouit, mais sur la terre où l'on pleure, où l'on souffre, où s'opèrent les séparations déchirantes.

Tout à coup la même voix lui parla : « Sois l'épouse de Joseph ! » Pour elle ce fut une douleur semblable au sacrifice d'Abraham, mais elle avait une foi plus grande encore que celle du patriarche, elle commença à dire en face du mystère qu'elle ne comprenait pas son sublime, résigné et douloureux *Ecce ancilla Domini*, qu'elle répéta lors de la visite de l'archange, non sans avoir éprouvé un trouble profond et posé les questions nécessaires, demandant à être rassurée.

Elle se souvenait de tout cela, en chemin, elle repassait toutes les lumières reçues, toutes les peines éprouvées et continuait à redire en elle-même : *Ecce ancilla Domini*. Mais maintenant elle comprenait, elle voyait le but de tant de grâces, le plan de la Providence : tout cela tendait à Jésus qu'elle tenait dans ses bras ; tout l'univers s'était mis en mouvement pour lui, elle sentait que dans ses faibles mains de femme elle portait plus que le monde, elle portait le Créateur du ciel et de la terre, le Dieu qui résidait dans le temple, Celui par qui toutes les âmes de bonne volonté dans le passé et dans l'avenir seraient sauvées.

Et vous pensez quelle était sa joie de contempler le divin Enfant, de l'adorer, de le montrer à ses proches qui l'escortaient sans doute, et de le présenter au grand-prêtre. Elle qui savait tout, ne savait pas encore toutefois que la douleur était si proche de l'allégresse. Dieu ne l'avait point prévenue, Lui qui avec les âmes de choix agit soudainement afin de les mieux éprouver et de faire ressortir toute la puissance de leur foi, de leur dévouement, de leur amour. Pour aujourd'hui toutefois nous en resterons avec elle à sa délicieuse félicité.

Les deux années précédentes, à pareil jour, je me plaisais à vous mettre aussi sur le chemin du

<sup>1</sup> Voir les Conférences pour la même fête en 1900 et 1901.



temple, comme elle. Pendant un long temps c'est au temple que Dieu a préparé Marie à son incomparable mission. Elle qui est son chef-d'œuvre ne s'est point faite en un jour, pas même en une année; il l'a baignée dans la grâce, pétrie de prière et d'amour, lentement; il lui a formé un cœur à la fois virginal et maternel, assez grand pour contenir des joies immenses, assez fort pour recevoir sans se briser les fleuves de douleur qui entreront dans son âme comme dans un océan qui ne déborde jamais. Et son œuvre ainsi élaborée, couronnée de splendeur, il l'a trouvée « très bonne et très belle. » — N'est-ce pas à l'église aussi que Dieu vous a préparées à soutenir la vie, vous a appris à la comprendre, à en apprécier l'auguste beauté morale et surnaturelle? L'église, c'est le centre d'une paroisse, c'est aussi le centre de toute vie, de toute âme; tout gravite autour de l'église, les pensées intimes, les grands événements de la famille, les meilleurs bienfaits. Les jours où vous avez besoin de prière, de purification morale, besoin de vous épancher le cœur trop plein, besoin de pleurer, venez à l'église, vous y trouverez toujours consolation et lumière.

*Postquam impleti sunt dies purificationis.*

Je vous ai fait visiter à l'église d'abord le baptistère, où vous êtes nées à la vraie vie, cette pieuse chapelle qui vous a vues un jour toutes blanches, immaculées comme les anges.

De là nous nous sommes avancés vers le confessionnal, où vous vous êtes présentées ensuite avec votre robe souillée déjà des péchés de l'enfance, puis d'autres péchés plus graves peut-être de la jeunesse. Mais que de grâces réparatrices les ont effacées! et quand vous quittiez ce tribunal où la douceur de la réhabilitation fait oublier ce que l'accusation a de pénible, comme vous étiez heureuses, tout au repentir, à l'espérance, au désir de devenir constamment meilleures!

Au sortir du confessionnal, vous vous êtes rendues à l'autel, l'autel de la première communion d'abord et des admirables effusions de votre cœur dans le cœur de Jésus. Plus tard je vous retrouve à la même place, vêtues aussi d'une robe blanche, mais avec au front une autre couronne, d'autres fleurs et d'autres soucis... C'est le jour de votre mariage. Là vous avez contracté les engagements sacrés qui ont lié votre vie à une autre vie, votre avenir à un autre avenir, sous le regard de Dieu dont vous imploriez avec angoisse la protection. Ah! je comprends que l'église vous rappelle, comme le temple à Marie, tout un monde de souvenirs.

La visite ne serait point complète si je ne vous amenais maintenant à l'autel de la sainte Vierge, puis devant la chaire d'où chaque dimanche tombent les enseignements sacrés, comme une pluie douce sur une terre desséchée et avide de la recevoir. Là encore j'espère faire ressortir pour vous d'utiles leçons, et j'ose vous promettre que de cette visite vous emporterez d'heureux fruits.

## I

C'est là, sur cet autel de Marie, que tout après votre baptême, suivant un usage bien pieux, l'on vous a déposées pour vous consacrer à la divine Mère du ciel. Oh! comme cette pure offrande a été agréée de son cœur très aimant! Vous y êtes revenues combien souvent plus tard, au catéchisme, le jour de votre première communion surtout, comme pour dire à la sainte Vierge : « Voyez comme nous avons grandi!... Mais avant tout nous avons grandi dans votre amour et nous sommes disposées à tout faire pour vous! »

Vos prières étaient sincères et vous les avez continuées pendant toutes les années de votre jeunesse, tous les dimanches, les soirs du mois de Marie, aux fêtes de la sainte Vierge que vous vous plaisiez à célébrer d'une manière digne d'elle, parce que vous l'aimiez, parce qu'aussi bien dans le cycle de ces fêtes vous parcouriez le cycle de votre vie. L'Eglise d'ailleurs les a instituées pour cela, afin que sous vos pas les enseignements et les encouragements se lèvent sans cesse comme des fleurs parfumées et brillantes qui vous réjouissent le long du chemin.

Tous les mystères de sa vie vous les avez vécus ici, parce que c'étaient aussi les mystères de la vôtre. Vous aussi vous avez reçu ici la visite de l'ange qui accourait à votre prière et vous parlait de votre vocation, de votre avenir. C'est ici qu'ont été prises, arrêtées les grandes décisions.

1. Ah! la vocation, quel beau mot chrétien exprimant une belle chose chrétienne! Oui, il y a l'appel de Dieu, il y a une voie où nous devons marcher et qu'il nous faut connaître, parce qu'en la suivant nous ferons notre salut facilement et tout droit, et qu'il nous sera difficile au contraire de l'assurer en en prenant une autre. Combien cette doctrine est oubliée de notre temps!

On est jeune; autour de vous tout semble vous sourire et vous aimer; on va devant soi, poussé par le torrent des idées courantes, sans savoir où elles vous conduiront. Les parents eux-mêmes ne sont pas toujours éclairés. D'abord en principe ils décident que leurs filles se marieront, comme si elles avaient toutes la vocation du mariage! Quand ils les voient vieillir, ou n'être plus de prime jeunesse, ils s'en affligent, ils en rougissent même. C'est un travers général, paraît-il, puisque saint Paul le signale chez les premiers chrétiens et nous montre les parents honteux de leur fille trop âgée, *quod sit superadulta*. (I Cor., VII, 36). Alors, ils recherchent les partis, et souvent ils livrent au premier venu leur pauvre enfant qui ne demandait qu'à demeurer auprès d'eux comme le doux rayon de soleil de leur vieillesse.

Telle n'est point cependant la doctrine de l'Eglise. Saint Paul parlant aux Corinthiens, et à nous, de « cette fille qui est plus qu'adulte » et que son père veut marier à toute force, dit avec un regret visible : « Qu'elle fasse ce qu'elle voudra; elle ne pèche point si elle se marie. »



*Quod vult faciat; non peccat si nubat.* Vous voyez, ses paroles ne sont pas très enthousiastes. Il considère cette grande fille qui a déjà passé l'âge où l'on s'établit, perdu les premiers charmes extérieurs, et qui a réfléchi beaucoup parce qu'elle a regardé autour d'elle-même, vu le sort de plusieurs de ses compagnes, si brillant naguère, aujourd'hui si triste, et prié Dieu de détourner d'elle des malheurs semblables. Mais son père insiste, sa mère, cédant à l'opinion, la presse. « Qu'elle fasse ce qu'elle voudra, » la pauvre enfant, elle est libre. Mais n'étant plus recherchée pour ses attraits, d'ailleurs éphémères, mais qui entrent bien pour quelque chose dans la conclusion des mariages, si elle ne fait point de péché en se mariant, quel sera son avenir ?

N'y a-t-il donc pas une autre solution ? Ecoutez encore saint Paul : « Mais celui qui a pris dans son cœur une ferme décision, qui n'est point dans la nécessité de marier sa fille, et qui est en pleine possession de sa volonté, et qui a résolu dans son cœur de garder sa fille vierge, celui-là fait bien, *bene facit*. Celui donc qui marie sa fille fait bien, et celui qui ne la marie pas fait mieux, *melius facit*. »

C'est donc une grave responsabilité qu'assument les parents quand ils ne consultent pas leurs enfants avant de les lancer dans une carrière, dans un état qui n'est pas le leur ; responsabilité de leur bonheur en ce monde et de leur âme immortelle ; surtout quand ils s'opposent aux desseins de Dieu qui s'était réservé ce fils pour son prêtre, cette fille pour son épouse mystique, prélevant ainsi sur les familles, suivant son droit, ces fruits de choix qui honorent et embaument les maisons.

Peut-être parmi celles qui m'écoutent est-il des mères qui se souviennent qu'autrefois elles voulaient rester auprès de leurs parents, dans leur tranquille foyer, ou se consacrer à Dieu dans la vie religieuse, et ils n'ont pas voulu ! Elles se disent sans doute qu'elles n'en ont pas été pour cela plus heureuses, et elles gardent dans leur cœur des regrets qui ne sont pas éteints. Du moins, que leur expérience leur serve pour leurs enfants, mais qu'elles ne se découragent point : elles ont subi une nécessité, *necessitatem habens*, et peut-être entrainait-il dans les desseins de Dieu qu'une de leurs filles ou même plusieurs vissent quelque jour prendre la place de leur mère, tout près de l'autel, comme il sied aux épouses du Christ.

2. La vocation la plus commune toutefois est celle du mariage. Si je me reporte à quelques années d'ici, je vous aperçois là, au pied de l'image de Marie, réfléchissant et priant. Vous lui disiez : « O Marie ! que voulez-vous que je fasse ? Parlez, je vous obéirai ! Inspirez-moi, je marcherai ! » Si vous étiez dans ces dispositions, Dieu a béni vos résolutions et exaucé vos prières, car vous cherchiez avant tout à connaître sa volonté et vous ne vous êtes pas déterminées de vous-

mêmes. Mais qu'il est rare que les considérations pieuses et surnaturelles pèsent beaucoup dans la balance de nos destinées !

Trois choses sont nécessaires alors quand il faut prendre la grande décision qui engage à tout jamais : la prière d'abord, la réflexion et l'attrait ensuite.

a) Consultez Dieu avant tout afin de connaître sa volonté. Il a vu dans ses décrets éternels que vous déterminerez librement à prendre une fausse voie ; changez ses décrets par la prière afin que vous vous déterminiez librement à faire ce qu'il veut. Car il a sa volonté qui doit primer la vôtre.

b) Ensuite réfléchissez... Quel sera l'avenir de votre enfant, étant donnés le caractère, les convictions religieuses, la souche, les alliances de famille, l'honnêteté ou les tares originelles de la personne qui demande à entrer dans votre famille ? Vous ne considérez que la fortune, les espérances matérielles, la dot, la position, les écus. Est-ce donc là le tout de la vie ? Quoi ! vous uniriez sans remords votre fille à un homme dont les opinions sont sectaires et qui tourmenterait sa conscience, à un viveur qui la flétrirait et la rendrait malheureuse ? Cela, jamais ! Mieux vaut ne pas la marier. C'est ici qu'il convient aussi de s'aider des conseils de gens sages et désintéressés, qui voient mieux que vous parce que nulle passion ne les aveugle et que leurs avantages personnels ne sont pas en jeu. Mais quand vous venez prendre leurs conseils, ne soyez pas dans la disposition où l'on est d'ordinaire de ne les suivre que s'ils vous sont agréables et conformes à vos idées. On vient nous consulter : nous répondons suivant notre conscience, avec une raison sérieuse que l'expérience éclaire ; mais notre réponse n'est pas telle que vous la voudriez, et vous vous retirez mécontentes, indisposées, parce que vous veniez chercher, non pas un conseil, mais une approbation... Les choses se passent presque toujours ainsi.

c) L'attrait, enfin, il faut bien aussi en tenir compte. Le rôle des parents, c'est d'avoir de la raison, de la prévoyance et même de la sévérité pour les jeunes gens qui écoutent plutôt leur imagination ou leur passion inconsidérée. Soyez prudents pour eux qui ne le sont pas. Aussi ne leur permettez aucune légèreté, aucune de ces libertés prises ou acceptées qui engagent et compromettent. Faites-leur entendre la voix du raisonnement afin que tombe le fragile échafaudage des châteaux en Espagne, la voix de la foi qui montre le but élevé de la vie, le devoir, l'âme, tout ce qui constitue le seul vrai bonheur. Mais n'oubliez pas que le mariage exige le libre consentement des deux époux et que pour s'unir il faut qu'ils se plaisent. Pas de mariage contraint. Cette coaction a son retentissement dans toute la vie et j'ai entendu des femmes même très âgées, très vertueuses aussi, regretter amèrement qu'on les eût forcées à prendre un époux qui n'était pas



de leur choix, et déclarer que toute leur existence en avait été empoisonnée.

J'ignore ce que vous dira votre visite au pied de l'autel de Marie, car il y a dans votre cœur des choses intimes qui vous regardent vous seules. Les unes béniront la sainte Vierge de les avoir conduites dans leur vraie voie et constamment protégées; les autres la remercieront d'avoir du moins ôté quelque acuité à leur situation; mais toutes profiteront de leurs souvenirs, de leur expérience, pour mieux diriger la vocation de leurs enfants.

## II

Quittons maintenant ce doux autel, pour revenir dans la grande nef, devant la chaire.

1. Elle aussi vous fait souvenir. C'est de là que sont descendus sur vos âmes les enseignements qui les pénétraient de douceur, d'énergie et de grâce. Un jour de première communion par exemple, langage plus intime; un jour de grande fête, langage plus solennel.

Dans votre église, que j'aime à appeler votre maison natale, vous avez passé par tous les états, par toutes les progressions de taille, de foi, de raison, comme au foyer paternel. Vous y avez été toutes petites, au baptême, puis vous y avez grandi chaque année, à chaque Pâque, où l'on constatait en vous une perfection de plus. Et quand votre instruction, votre formation, votre purification morale a été jugée suffisante, l'Eglise a continué à les développer, à les affermir chaque dimanche.

Chaque dimanche « celui qui sème » passe, et il y jette sa semence obstinément. « Pour l'âme comme pour la terre, dit le P. Gratry, évidemment tout consiste à donner son fruit. Le fruit de l'âme, c'est le développement de la justice, de la vérité, de l'amour <sup>1</sup>. » Oh ! soyez avides de recevoir la parole de Dieu. Ecoutez-la, et retenez-la. Lorsque vous rentrez chez vous après la messe du dimanche, demandez à vos enfants ce qui a été dit en chaire, faites-leur répéter les points principaux de l'instruction, expliquez-la vous-mêmes, pour l'appropriier aux besoins de chacun. Et toujours traitez-la avec un grand respect. La doctrine est imparfaitement exprimée sans doute, c'est là le côté humain; mais elle est toujours la vérité, par conséquent le fond en est divin.

Ecoutez surtout avec l'intention de fortifier votre foi, qui est le fondement de la vie surnaturelle, le principe des fruits, des œuvres.

Quel guide que la foi, et quel bonheur de marcher à sa lumière ! Ceux qui n'ont pas la foi manquent d'un sens intime et nécessaire.

2. Elle est la perfection de la raison.

Pourquoi nombre de chrétiens ne croient-ils pas ?... Pourraient-ils le dire ? Certainement non. Eh bien ! je vais vous dire, moi, pourquoi je

crois, afin que vous vous rendiez compte aussi de votre foi.

Je crois parce que Dieu a parlé. On peut sans faiblesse croire à une telle parole. Ce n'est pas à moi qu'il a parlé; mais il n'entre pas dans son programme à notre endroit de se manifester directement à chacun de nous. Créés pour vivre en société, il a parlé à la société religieuse, à l'Eglise. S'il parlait à chaque âme, outre que ce serait nous attribuer trop d'importance, ce serait le miracle à l'état permanent, et l'exception deviendrait la règle, ce qui accuserait un monde mal ordonné.

Dieu a voulu que de la société je reçoive tous les bienfaits naturels, les connaissances propres à mon état, l'instruction, l'éducation, la science des lois qui la régissent. C'est donc aussi d'elle que je dois recevoir les bienfaits surnaturels, c'est-à-dire la connaissance de la religion, de mes devoirs et de ma fin. Je crois à la société civile qui veille sur les biens extérieurs, sur les intérêts matériels; et je ne croirais pas à la société religieuse qui veille sur les intérêts plus chers et plus élevés de mon âme ? Je crois au maître qui m'enseigne, je ne me demande même pas s'il est capable de me tromper, tant la chose me paraît impossible, quoiqu'il ne soit qu'un homme faillible comme nous sommes tous; et je ne croirais pas à l'Eglise qui m'enseigne les devoirs, les vérités, les directions que Jésus-Christ l'a chargée de m'apprendre, l'Eglise qui est divine, qui a été fondée par le Fils de Dieu et qui a reçu la parole de Dieu ? Où donc serait le bon sens, et cette logique dont nous nous déclarons si fiers ?

Voilà pourquoi je crois et pourquoi vous croyez. Notre foi est donc parfaitement raisonnable et raisonnée.

3. Elle voit plus loin que la raison et nous donne la clef de toutes les grandes questions qui divisent le monde. Nous autres catholiques, nous n'hésitons guère à les résoudre au moins dans les grandes lignes, et c'est dans cette chaire que sont données les solutions nécessaires.

En général nous avons sur les doctrines et sur les événements des idées très arrêtées. C'est que l'homme de foi sait d'abord ce qu'il veut. Il veut non pas le triomphe de ses intérêts, de ses opinions : car tout ce qui est personnel est toujours petit et méprisable, n'a jamais fait qu'entraver le bien ou produire des désastres; il veut le triomphe de Dieu et de l'Eglise en ce monde, le salut des âmes, l'établissement de la charité universelle et le bonheur de toute l'humanité par l'application des doctrines de l'Evangile. Mais il ne prend pas de l'Evangile ce qui lui plaît pour laisser ce qui le gêne : il ne distingue pas entre un précepte et un autre. Pour lui l'Evangile est tout d'une pièce, il en admet tout, il en croit tout, depuis la divinité de Jésus-Christ jusqu'à l'infaillibilité du Pape, et il sait que par l'Evangile seul s'accomplira le règne de Dieu.

<sup>1</sup> Le P. Gratry, *La semence*.



A la lueur de ces enseignements divins il voit l'avenir tel que Dieu le prépare. Pour lui les événements sont pleins de lumière, il les comprend et les juge comme Dieu lui-même, et ils lui apparaissent dans un rayonnement d'espérance. Quand même le monde s'écroulerait sous ses pieds et la patrie se couvrirait de sang et de ruines, quand même l'Eglise serait condamnée à mort par toutes les puissances de l'univers, ses ministres proscrits seraient poursuivis et emprisonnés, quand même ses ennemis fixeraient d'avance l'heure de son enterrement civil; quand même les théories les plus délirantes seraient érigées en système et la société bouleversée, le découragement ne l'atteindrait pas. Dans les savantes persécutions du jour il voit les agissements incessants « du Prince de ce monde qui est déjà jugé. » Comme le juste antique, il demeurerait debout au milieu des ruines et des cataclysmes, sans peur comme sans reproche, gardant toute sa confiance en Dieu. Car il sait que le bien doit lutter avant de remporter la victoire finale, que l'Eglise romaine a seule les promesses de la durée, et que Dieu conserve l'habitude d'avoir toujours le dernier mot dans ses démêlés avec les hommes.

Ainsi ce qui est énigme, obscurité, incertitude, illusion pour l'âme qui n'a pas la foi, s'explique de soi pour nous ici, et il nous arrive de trouver qu'on va chercher bien loin des solutions qu'on a sous la main.

4. Enfin de cette chaire descendent avec la foi, avec ce pain supersubstantiel nécessaire à la vie surnaturelle, avec l'espérance dans l'avenir, les paroles qui vous enseignent vos devoirs d'épouses, de mères, de femmes chrétiennes. Soyez des femmes de foi et vous serez des femmes de raison et de bon sens, des femmes de devoir.

N'entrez jamais à l'église sans regarder la chaire. Agenouillez-vous ne fût-ce qu'une minute et rappelez-vous les vérités que vous y avez entendues, les choses qui vous ont le plus frappées, celles qui vous ont le mieux révélées vous-mêmes à vous-mêmes. Entrez ici comme Marie entra au temple, au jour de sa purification, avec le vif désir d'avancer aussi en grâce, en beauté morale, en amour de la volonté de Dieu.

La parole de Dieu ressemble encore à une pluie qui tombe par gouttes abondantes et serrées, un jour d'été. Elles tombent dans les champs bien préparés et les fertilisent; elles tombent sur l'herbe qui sèche et l'empêchent de mourir; elles tombent dans les rues, sur la poussière, et regardez : cette belle eau pure du ciel produit de la boue, elle rend les rues plus sales qu'auparavant. Il est aussi des âmes que la parole de Dieu rend plus laides, plus coupables, plus hideuses, des âmes où elle produit de la boue, la boue de la protestation, de la mauvaise volonté, de l'endurcissement, de l'abus des grâces. Elles savent où est le bien, et elles font le mal. Combien la chaire chrétienne a-t-elle fait d'ingrates, peut-être de révoltées, parmi les femmes d'une paroisse !

Mais j'ai vu aussi beaucoup de ces gouttes de rosée qui demeurent suspendues à la pointe de l'herbe, aux branches des arbres, étincelantes à la lumière comme des perles, et reflétant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Ce sont les âmes où le soleil de Dieu allume ses perles de grâces, de faveurs divines, de volontés héroïques, de belles et bonnes œuvres qui brillent et réjouissent le ciel. Ce sont, j'espère, les vôtres.

Elle est achevée maintenant notre visite à travers l'église. N'est-ce pas que vous y reviendrez souvent dans votre chère église ? Elle vous dit tant de choses, et vous avez tant de fardeaux à y déposer ! Tout vous y parle; vous y retrouvez à chaque coin votre propre histoire; les souvenirs se lèvent devant vous comme un essaim d'abeilles; les leçons jaillissent pour vous de l'autel, du bénitier, de la chaire, de partout, leçons toujours fortifiantes de foi, de charité, de résolutions nouvelles, leçons de courage que vous recevez pour les communiquer à vos familles.

## ENTRETIENS SUR LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

### VII

#### Pour la fête de l'Épiphanie

##### LE CHRÉTIEN FERVENT

Les fêtes sont à la vie ce que les fleurs sont à la terre : les fleurs embellissent les champs, les fêtes embellissent nos jours; les fêtes de la famille, les fêtes de la nation, et surtout les fêtes que la religion consacre.

Nous sommes à l'époque des belles fêtes chrétiennes, série de jours sanctifiés et heureux. Noël, la fête de la divine naissance, dont le nom rappelle tant de bonheur. Après la nuit miraculeuse, après la solennité de la crèche vient la Circoncision, premier jour de l'année avec ses étrennes et ses vœux. Mais voici une autre solennité non moins attrayante, la fête des Rois avec sa belle étoile, son gâteau légendaire, sa royauté donnée par le hasard, sa part des pauvres et le banquet de famille. Que de joies pures pendant tous ces jours !

La fête de l'Adoration des mages est notre fête à nous, car nous descendons de ceux qui sont venus de loin pour adorer le Désiré des nations. Il y a d'ailleurs, au point de vue mystique, des rapports étroits entre les rois mages et le chrétien fervent. Comme ces princes venus de l'Orient sous la conduite de l'étoile : 1<sup>o</sup> il cherche Jésus, 2<sup>o</sup> il trouve Jésus, 3<sup>o</sup> il garde Jésus.

Ces trois pensées occuperont pieusement nos esprits pendant cet entretien.



I. — *Il cherche Jésus.*

Nous devons comme les mages chercher Jésus et pour cela imiter leur *foi* et leur *courage*.

1<sup>o</sup> Dans un pays que l'Evangile ne nomme pas mais qu'il désigne par le nom vague de l'Orient, vivaient des hommes que leur science conduisait à Dieu, des hommes, nous pouvons le dire sans crainte de nous tromper, d'habitudes réfléchies, dont la vie était toute ascétique et pour lesquels la prière était habituelle. Les fragments des traditions primitives et les obscurs souvenirs d'anciennes prophéties appartenant à leur nation ont été pour eux comme de précieux dépôts qui leur parlaient de Dieu et qui étaient remplis d'une vérité cachée. Ils lisaient dans le livre des astres pour y chercher les secrets d'En-Haut.

Ils soupiraient après un visiteur céleste, après la venue d'un Rédempteur qui délivrerait le monde de ses faiblesses et de ses misères.

Or tout à coup sur le sombre azur du ciel se montre une étoile nouvelle et jusque-là inconnue. Cette apparition ne pouvait échapper aux regards de ces sages orientaux qui la nuit observaient les cieux.

C'était l'étoile dont une ancienne prophétie avait parlé.

Peut-être s'abaissait-elle sur la terre et roulait-elle dans une course trop précipitée pour être comme l'une des autres étoiles ; peut-être laissait-elle après elle une traînée de lumière dans un mouvement lent quoique visible, et tellement bas au-dessus de l'horizon, ou bien, avec une direction tellement inclinée vers la terre, qu'elle semblait leur faire signe. C'était, ils le virent ensuite, comme un ange qui aurait porté une lumière destinée à éclairer les pas des pèlerins, qui aurait réglé sa marche sur leur lenteur, qui, pendant la clarté du jour, n'aurait pas trop marché en avant, et qui, chaque soir, aurait été retrouvé et salué comme le guide fidèle qui indiquait la route et la grotte de Bethléem.

Que de fois Dieu choisit pour nous enseigner la nuit plutôt que le jour !

Les mages ne s'arrêtèrent pas à examiner si l'apparition de ce nouvel astre ne pouvait pas trouver ses causes dans la nature. Ils ne perdirent pas leur temps à raisonner sur un phénomène si inouï, ils ne s'attardèrent pas à de vaines difficultés qui d'ordinaire naissent plutôt de l'opposition qu'on a pour la vérité que d'une envie sincère de s'éclairer et de la connaître. Instruits par les traditions de leurs pères sur l'étoile de Jacob qui devait paraître un jour, ils ne mêlèrent point à la lumière céleste les vaines réflexions de l'esprit humain ; ils comprirent que la grâce laisse toujours des obscurités dans les voies où elle nous appelle, pour ne pas ôter à la foi le mérite de la soumission, et que lorsqu'on est assez heureux pour entrevoir une seule lueur de vérité, la droiture du cœur doit suppléer à ce qui manque à l'évidence de la lumière.

« Voilà l'étoile ! s'écrièrent-ils. L'oracle est accompli. Le Roi du monde vient de naître. »

Nous aussi nous avons vu l'étoile. Que d'événements miraculeux sont venus au cours des siècles attester la vérité de la religion chrétienne. Sur combien de raisons s'appuie notre foi. N'avons-nous pas été témoins de la marche des nations vers Bethléem ? Est-ce que tout l'univers ne répéta point le nom de Jésus devenu grand et glorieux, du lever du soleil à son coucher ? Comment notre esprit pourrait-il rester flottant et incertain en présence de l'Evangile ?

Seigneur, en ce jour où vous vous manifestez au monde, attirez à vous toutes les intelligences par d'invincibles clartés !

2<sup>o</sup> Si nous devons imiter la foi des mages, nous devons aussi imiter leur courage. Dès que la mystérieuse lueur leur eût révélé la naissance du Messie, ils n'eurent plus qu'une pensée : aller le voir, aller l'adorer, et sans tarder ils se mirent en route.

Leur pays était loin, là-bas, tout au bout du monde. Ils ne demandèrent même pas si la route était longue.

Où allaient-ils ? Ils ne s'en inquiétaient point. Jusqu'où les conduirait l'étoile ? Peu leur importait puisqu'elle les conduisait à Dieu.

Ils marchèrent dans ses rayons, ils marchèrent sans se lasser, ils traversèrent sans prendre de repos des provinces et des royaumes.

Le sable brûlant du désert ne put fatiguer leurs pieds ; l'oasis embaumée ne les vit pas s'endormir à l'ombre de ses palmiers verts ; les villes populeuses ne surent point les retenir dans leurs murailles par l'étalage de leurs splendeurs.

Même au jour où près des portes de Jérusalem ils perdirent de vue l'étoile, ils n'éprouvèrent ni trouble ni confusion. Ils allèrent droit au roi et aux prêtres, s'inquiétant seulement de la route, se disant qu'ils étaient près d'arriver.

Nous admirons leur constance et leur foi dans les promesses, leur confiance, leur ardeur infatigable, et le jour où nous célébrons tout cela, la solennité de l'Epiphanie est une des fêtes les plus chères au cœur des hommes.

Mais si, non contents de l'admirer, nous comparons la conduite des mages à la nôtre, chrétiens dégénérés, de quelle honte, de quels remords ne devons-nous pas être pénétrés ?

Pour arriver jusqu'à Jésus, nul désert à traverser, point de difficulté de rencontre ni de route ; nous n'avons qu'un pas à faire, qu'à pousser tant soit peu de la main la porte de l'église. Dès qu'elle aura tourné sur ses gonds, nous nous trouverons en présence de Jésus.

Allons-nous souvent lui faire visite et lui présenter nos hommages ?

Hélas ! même le dimanche, quand du sommet du clocher s'épanouit dans les airs la voix puissante des cloches, que, pareille à la voix des anges chantant sur la crèche, elle nous invite, elle nous convie à venir nous prosterner devant



l'autel du divin Maître, répondons-nous à cet appel avec autant d'empressement que les mages, ou même que les bergers de Bethléem ?

Et cependant, comme aux premiers jours de sa vie mortelle, Jésus est toujours prêt à nous combler de ses grâces et de ses meilleures bénédictions.

Faut-il donc, ô mon Dieu, parce que je puis vous trouver avec plus de facilité, que je vous cherche avec moins d'empressement ? Pardon, Seigneur, pour toutes mes froideurs passées... J'irai à vous dans le lieu béni où vous avez, par un indicible amour pour les mortels, fixé réellement quoique invisiblement votre séjour. Mais j'irai à vous aussi par l'accomplissement fidèle de tous les devoirs que m'impose votre loi. J'irai à vous par la pratique généreuse de toutes les vertus chrétiennes. A l'exemple des mages, ni la famille, ni la patrie, ni les timides conseils, ni les fatigues, ni les dangers ne me feront hésiter un moment quand l'étoile aura lui, quand le ciel aura parlé.

Je le sais d'ailleurs, ô mon Dieu, vous n'épargnez à personne la lumière et le secours ; sur tous les chemins vous marchez devant nous, vous rayonnez, vous invitez, vous attirez, vous tendez la main. Votre grâce a des rayons merveilleux qui consolent pendant le voyage, et comme les rois voyageurs, on arrive enfin à vos pieds.

## II. — *Il trouve Jésus.*

Les pieux voyageurs ont obtenu la récompense de leur foi et de leur courage. L'étoile qui les guidait s'est abaissée lentement sur la terre au-dessus de l'humble abri où réside le Dieu fait homme.

Ils pénètrent dans la sainte retraite et se prosternant ils adorent l'enfant merveilleux. Cette entrevue sublime va maintenant faire l'objet de notre contemplation.

Demandons-nous *ce que les mages reçoivent de Jésus* et *ce que Jésus reçoit des mages*. Nous verrons que sous ce double aspect ces pieux étrangers sont le type de l'âme fidèle qui, après l'avoir cherché, a trouvé son Dieu.

1<sup>o</sup> Les mages reçoivent de Jésus les dons les plus précieux.

Il les comble de joie en jetant sur eux des regards de tendresse, en leur souriant, en les bénissant.

Il les comble de grâces en les éclairant, en les instruisant, en les sanctifiant, en versant dans leurs âmes tous les trésors de sa sagesse et de son amour.

Qui saurait rendre la douceur des conversations que les saints visiteurs eurent avec Marie ? La divine Vierge leur manifesta par ses entretiens les voies de la Providence depuis le moment de l'Incarnation, les charmes et les grandeurs du divin nouveau né. Avec quelles délices ils écoutaient la parole de celle que le Seigneur a choisie

pour nous initier maternellement à la science surnaturelle ! Eux-mêmes racontèrent à Marie l'apparition de l'étoile et les inspirations intérieures qui l'avaient accompagnée, leur voyage et la manière dont ils étaient parvenus à trouver sûrement leur chemin sous la conduite de l'astre intelligent. Cet heureux échange de pensées, joint au bonheur de se trouver en présence de Celui qu'ils avaient tant cherché, les comblait d'une sainte ivresse. Le monde entier n'était plus rien pour eux. L'étable de Bethléem contenait toutes les richesses du ciel et de la terre.

Ainsi quand le chrétien fidèle a trouvé Jésus-Christ dans le recueillement, dans la communion, dans la prière, dans l'exercice des vertus, il reçoit ses divines largesses et, comblé des biens d'en-haut, il sent son âme toute remplie d'une indicible félicité.

2<sup>o</sup> Nous venons de considérer les dons que les mages reçoivent de Jésus-Christ. Considérons maintenant les dons que Jésus-Christ reçoit des mages.

Ils lui offrent des présents qui, précieux en eux-mêmes, le sont encore plus par leur signification mystique : l'encens qui fume devant l'autel, la myrrhe qui sert aux sépultures, l'or qui est le tribut ordinaire que l'on paye aux princes et aux monarques ; et par là ils proclament qu'il est Dieu et prêtre, homme et victime, souverain maître et roi.

En même temps qu'ils sont un hommage rendu aux prérogatives de l'Emmanuel, ces présents sont le symbole expressif de trois vertus qu'il reconnaît dans l'âme des mages. L'or signifie la divine charité, l'encens la prière, la myrrhe l'expiation et le sacrifice.

A l'exemple des premiers pèlerins du christianisme, l'âme fidèle salue elle aussi la triple gloire du Sauveur et se donne à lui par la triple consécration de la piété, du renoncement et de l'amour.

O Jésus, illuminés par les hauts mystères qui nous révèlent la profondeur de notre misère et l'immensité de votre amour, nous sentons qu'il nous faut plus que jamais nous éloigner du monde et de ses convoitises et nous attacher à vous ! L'étoile n'aura pas lui en vain sur nous, elle ne nous aura pas en vain conduits jusqu'à Bethléem où vous réglez sur les cœurs. Quand vous vous donnez vous-même, ô Dieu, quels trésors pourrions-nous avoir que nous ne devions être prêts à déposer à vos pieds ?

O Marie, soyez notre médiatrice auprès de votre Fils ! Soutenez-nous de vos suffrages. Ainsi notre dévotion sera plus tendre et plus profonde, nos prières plus attentives et plus pieuses, notre vie moins immortifiée et plus pénitente. Présentés par vous au Dieu descendu sur la terre, nos hommages et nos offrandes lui seront agréables et nous attireront d'une manière assurée ses bénédictions.



### III. — Il garde Jésus.

Après avoir adoré le royal Enfant dans son berceau et lui avoir offert leurs présents, les mages retournèrent dans leur patrie. *Reversi sunt in regionem suam.* (Matth., II, 12). Mais tout en se retirant ils restèrent avec Jésus, car ils lui laissèrent leur cœur.

Pourrions-nous douter que les saints et illustres personnages, forcés de s'éloigner matériellement de Bethléem, n'y soient restés spirituellement ? Non, car tout favorise cette pieuse croyance. *L'Evangile nous l'insinue et la Tradition nous l'affirme.*

1<sup>o</sup> Les mages, nous dit un écrivain contemporain, pour revenir vers les régions de l'Orient, « au lieu de longer les côtes stériles et dangereuses du lac maudit qui reflète dans ses eaux lourdes et stagnantes les ombres des villes réprouvées, tournèrent la tête de leurs chameaux du côté de la grande mer et se crurent dans les plaines plantées de dattiers et semées de roses que baignent l'Euphrate et le Bend-Enyr en parcourant les belles plages de la Syrie. »

L'Evangile nous apprend en effet que les princes orientaux « retournèrent dans leur pays par un autre chemin. » (Matth., II, 12). Tous les commentateurs voient signifiée par ces mots la fidélité à la grâce, l'éloignement pour tout ce qui pourrait compromettre la possession de ce précieux trésor. Quand, après s'être entretenu avec Jésus-Christ, pour rentrer à sa place, à son rang dans la famille, dans la société, on prend non le chemin où nous attend le monde, mais la voie sûre de l'humilité, de l'abnégation, du recueillement, c'est qu'on veut garder à Dieu son esprit et son cœur.

Imitons les saints rois, et après avoir joui de la divine présence, évitons d'avoir rapport avec le siècle, ennemi de tout élan de l'âme vers les sphères surnaturelles.

2<sup>o</sup> La tradition affirme ce que l'Evangile ne fait qu'insinuer. Elle nous apprend que les mages, de retour dans leur pays, continuèrent à pratiquer la religion du Verbe incarné ; bien plus, qu'ils consacrèrent leur vie à répandre autour d'eux la connaissance et l'amour du Dieu manifesté aux hommes, préparant ainsi les voies dans la contrée qu'ils habitaient à la prédication de l'Evangile. Baptisés par l'apôtre saint Thomas dans ses courses apostoliques à travers les Indes, ils eurent même, disent les Grecs, la gloire de verser leur sang pour Jésus-Christ, lui offrant ainsi un présent plus précieux que l'or, l'encens et la myrrhe.

O mon Dieu, à l'exemple des mages, je veux veiller sur votre amour répandu dans mon cœur comme sur un feu sacré. Mais je veux aussi, comme ces ancêtres du peuple chrétien, le communiquer aux autres. Puissé-je de plus en plus comprendre que Jésus veut aller à ceux qui l'ignorent, porté par ceux-là mêmes qui l'ont

trouvé les premiers ! Je m'efforcerai par mes paroles, par mes prières, par mes aumônes, d'étendre aussi pleinement que possible son règne dans l'univers.

Telles sont les dispositions qui doivent être le fruit du mystère de l'Epiphanie. Daignez, ô mon Dieu, les former en moi par votre grâce, si j'en suis dépourvu ; et si je les possède, donnez-leur, en ce jour de l'étoile, un nouvel accroissement.

## RÉFLEXIONS SUR DES PAROLES DU PROPRE DES MESSES DU DIMANCHE

### VIII

#### POUR LA FÊTE DU SAINT NOM DE JÉSUS

**I. Au nom de Jésus.** — Tel est le nom glorieux et aimable qui a été donné au divin Sauveur, au Fils unique de Dieu, Verbe fait chair, né de la Vierge Marie à Bethléem de Juda. Il lui a été imposé par Marie et Joseph le jour où il se soumit à la circoncision. Ce nom lui appartenait de toute éternité, il est inné en lui plutôt qu'il ne lui est donné par un homme ou par un ange, car il est le Sauveur par nature. C'est à l'heure où il commence à opérer notre salut, en répandant son sang pour nous, qu'il reçoit le nom qui exprime la fonction de Sauveur.

Le grand prophète qui avait prédit tous les noms qu'on devait lui donner a précisément omis le seul dont il a été appelé. En effet, Isaïe avait dit : *Un enfant nous est né et un Fils nous a été donné : il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père du siècle à venir, le Prince de la paix.* (Is., IX, 6). Parmi ces noms qui sont bien grands, nous n'y trouvons pas cependant le nom de Jésus. N'en soyons point surpris, car tous les noms que lui donne le Prophète, notre Sauveur n'aurait pu les recevoir s'il ne réalisait en lui la signification du nom de Jésus, qui à lui seul les renferme tous. Jésus est l'Admirable qui change nos volontés, il est le Conseiller par la manière dont il règle notre vie, il est Dieu par la rémission des péchés qu'il nous accorde, il est le Fort qui nous donne la victoire sur nos ennemis, il est le Père du siècle à venir, puisqu'il nous ressuscitera au dernier jour pour l'immortalité, il est le Prince de la paix qui nous réconcilie avec son Père auquel il remettra le royaume. C'est ainsi qu'il est Jésus pour nous sous tous les rapports, et qu'en redisant ce nom nous le reconnaissons pour notre Sauveur. (S. Bern., *In Circ. Dom.*, Serm. II).

Ce nom de Jésus, s'il n'a pas été connu formellement dans l'Ancien Testament, il y a été du moins figuré d'avance, et même exprimé par d'autres noms. Ainsi les prophètes appelaient le Messie du nom de *Sauveur*, ou *Dieu mon Sauveur*, ou *Dieu mon libérateur*, *Rédempteur*, ou *Dieu vous sau-*



*vera*. Autant de noms qui correspondaient à celui de Jésus qui signifie Sauveur. D'autre part il avait été renfermé dans tous les sacrifices qui figuraient la rédemption et ses fruits que le peuple chrétien devait recueillir dans le cours des siècles. Le Prophète avait dit : *Vous puiserez avec joie des eaux des fontaines du Sauveur. En ce jour-là vous direz : Glorifiez le Seigneur et invoquez son nom ; faites connaître parmi les nations ses œuvres ; souvenez-vous que Sublime est son nom.* (Is., XII, 3-4). Qui ne reconnaîtrait ici le nom de Jésus, encore caché ou voilé, sous les noms de Sauveur ou dans cette expression : *Sublime est son nom* ? Enfin le nom de Jésus avait été porté par quelques Justes de l'Ancien Testament, qui n'étaient, à cause de la mission qu'ils remplissaient, qu'une figure du Sauveur par rapport à sa mission. Ainsi Josué, le chef du peuple juif et le vainqueur de ses ennemis, fut une figure du Sauveur qui devait sauver tous les hommes : *Jésus Navé*, est-il dit, *vaillant dans la guerre et successeur de Moïse : Il fut grand selon son nom, très grand pour sauver les élus de Dieu.* (Eccl., XLVI, 1). Ainsi le grand-prêtre, le fils de Josédéch, figurait le Sauveur comme pontife et victime, et le Seigneur lui dit par son Prophète : *Jésus, fils de Josédéch, grand-prêtre, prends courage, et toi aussi peuple de la terre, et observez l'alliance que j'ai faite avec vous.* (Agg., II, 5-6). Ainsi le fils de Sirac, l'auteur de l'Ecclesiastique, figurait le Sauveur sous le rapport de la science et de l'enseignement. Voici ce qu'il désirait en terminant son livre : *Prière de Jésus, fils de Sirac : Je vous glorifierai, Seigneur roi, et je vous louerai, vous qui êtes mon Dieu. Je glorifierai votre nom.* (Eccl., LI, 1-2). Et Jésus-Christ notre Sauveur disait le soir de la Cène : *Mon Père, je vous ai glorifié sur la terre. J'ai manifesté votre nom aux hommes que vous m'avez donnés.* (Jean, XVI, 4, 6). C'est pourquoi Josué, le fils de Josédéch et le fils de Sirac, tous appelés Jésus, ont figuré une partie de l'œuvre que le véritable Jésus a accomplie lui-même pour tous les hommes.

Ce nom de Jésus a en lui-même une grande importance, puisqu'il les renferme ou exprime parfaitement tout ce que le Sauveur a été pour nous sur la terre et ce qu'il est maintenant dans le ciel. Autres sont les significations des noms humains, autres sont les significations des noms divins. Les premiers n'ont aucune importance et nous montrent les choses telles qu'elles se présentent à notre raison ou à nos sens. Les seconds expriment au contraire les offices et les grâces spirituelles qui se trouvent dans le sujet qui en porte le nom. Ainsi Dieu le Père a voulu que son Fils bien aimé, le Verbe fait chair, eût un nom tiré de sa fonction et des bienfaits dont il était le dispensateur, pour nous aider à le connaître. De là cette conclusion que par le nom de Jésus donné à Notre-Seigneur, nous savons que les promesses et les prophéties se rapportant à notre Rédemption sont accomplies ; que nos ennemis ont été vaincus

par lui et qu'il nous a rendus à Dieu ; que les secours et les grâces dont nous avons besoin pour notre salut nous viendront de l'invocation de ce nom divin ; que l'amour dont il nous a donné des preuves dans sa vie le porte là-haut près de son Père à intercéder continuellement pour tous les hommes, et que la simple énonciation de ce nom de Jésus a le pouvoir de transformer les âmes qui veulent vivre de son amour, de sa lumière et des fruits de sa Rédemption. Il nous apparaît donc, ce nom de Jésus, comme un abrégé complet, une description parfaite de la vie et de la mission du Verbe fait chair. C'est pourquoi, en présence de ce nom, que tous les noms célèbres disparaissent, que tous les noms éblouissants adoptés par les hommes, inventés par la plus tendre amitié ou donnés à la vertu par la reconnaissance, rentrent dans l'oubli. De même que le soleil obscurcit tous les astres du ciel par sa grandeur et son éclat, ainsi brille le saint nom de Jésus entre tous les noms portés par les hommes. C'est donc avec raison que saint Paul a dit en nous parlant de Notre-Seigneur : *Dieu l'a exalté et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom.* (Philipp., II, 9). Voilà l'origine divine du nom de Jésus.

En effet, c'est Dieu le Père qui le lui a donné. Il l'avait d'abord prononcé devant ses anges, et sur son ordre les anges l'ont manifesté à la terre. Il est raconté que Dieu fit venir tous les animaux et tous les oiseaux devant Adam afin qu'il vît comment il les nommerait ; et Adam leur donna à tous leur vrai nom. (Gen., II, 19). C'est ainsi que Dieu voulut partager avec le premier homme une gloire qui n'était due qu'à lui. « Tous les êtres, semblait-il dire à Adam, me regarderont comme leur Créateur, et toi comme leur souverain par le nom que tu leur donneras. » Mais Dieu ne partage avec personne la gloire de donner un nom à son Fils, car il avait dit par son Prophète : *Je ne donnerai pas ma gloire à un autre.* (Is., XLVIII, 11). Or n'est-ce pas tout à la fois une gloire et un droit pour le père de donner un nom à son enfant ? Lors de la naissance du saint Précurseur, *on demanda par signe au père comment il voulait qu'on le nommât, et Zacharie écrivit sur des tablettes : Jean est son nom.* (Luc, I, 62-63). Il appartenait donc à Dieu le Père seul de donner un nom au Verbe fait chair, le Fils unique qu'il a engendré de toute éternité. — D'ailleurs qui pouvait donner au Sauveur un nom qui lui convint ? Pour nommer une chose, il faut la connaître, pénétrer sa nature, découvrir son essence et prévoir quelle sera sa destination. Il n'y avait donc, à ce point de vue, que Dieu le Père qui pouvait justement nommer son Fils : *Personne, a dit le Maître, ne connaît le Fils, si ce n'est le Père.* (Matth., XI, 27). — Il en est tellement ainsi que Dieu révéla seulement le jour de l'Annonciation le nom qu'il réservait au Sauveur. L'ange Gabriel dit à Marie : *Voilà que vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un Fils à qui vous donnerez le nom de Jésus.* (Luc, I, 34). L'ordre ne pouvait être plus formel



ni plus explicite ; et cependant cet ordre fut aussi donné à Joseph dans une autre circonstance : *Un ange du Seigneur lui apparut en songe, disant : Marie ta femme enfantera un Fils auquel tu donneras le nom de Jésus.* (Matth., I, 21). Ainsi Marie a été la mère du Sauveur, Joseph en a été le père adoptif, mais ni l'un ni l'autre n'ont pu lui donner un nom selon leurs désirs ou leur convenance. — Admirable Providence de mon Dieu, vous n'avez rien laissé aux inspirations des hommes, c'est vous seule qui nous avez révélé ce nom de Jésus pour nous apprendre cette grande vérité que saint Pierre proclama devant le Grand Conseil, disant : *Il n'y a de salut en aucun autre que Jésus, car nul autre nom n'a été donné sous le ciel aux hommes par lequel nous devions être sauvés.* (Act., IV, 12).

**II. Que tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers.** — Que faut-il entendre par cette expression, qu'AU NOM DE JÉSUS TOUT GENOU FLÉCHISSE ? — Nous répondons d'abord qu'il s'agit d'une soumission ou d'une vénération qui est due à Jésus-Christ comme Dieu-homme, et l'Apôtre emploie le signe pour la chose signifiée, car lorsqu'on fléchit le genou devant quelqu'un, c'est une action qui exprime la soumission ou la vénération qu'on veut lui témoigner. C'est dans ce sens que le Psalmiste, en parlant des peuples de la terre, disait : *Toutes les nations que vous avez créées, Seigneur, viendront se prosterner devant vous et vous adorer.* (Ps., LXXXV, 9). Ce n'est donc pas précisément au nom, mais à la personne de Jésus que les hommages et les adorations sont rendus. C'est dans ce sens encore que le Seigneur disait par son Prophète : *Devant moi tout genou fléchira, et toute langue jurera par mon nom.* (Is., XLV, 24). — Nous répondons en second lieu que cette expression indique que Jésus-Christ sera reconnu et adoré comme Dieu-homme par toutes les créatures qui sont au ciel, sur la terre et dans les enfers : les unes dans des sentiments d'amour, et les autres dans des grincements de rage. Il ne s'agit pas seulement d'une simple vénération qui est due à Jésus-Christ, mais d'un culte de latrerie, et voilà pourquoi ce nom divin nous rappelle que notre Sauveur est notre Dieu. (S. Chrys., S. Thom.).

**QUE TOUT GENOU FLÉCHISSE AU CIEL.** — Il s'agit ici des adorations que les anges et les bienheureux lui rendent dans la gloire. Depuis le jour de leur création, les anges l'adoraient dans le ciel, comme Dieu, car *au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu.* (Jean, I, 1). Et ils chantaient en son honneur, disant : *Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées, toute la terre est remplie de sa gloire.* (Is., VI, 3). Mais dès son entrée dans le monde, ils l'ont adoré, non pas seulement comme Fils unique de Dieu, mais comme Verbe fait chair, et voilà pourquoi il est écrit : *Que tous les anges de Dieu l'adorent.* (Ps. xcvi, 7). C'était justice, car auquel des anges Dieu a-t-il jamais dit : *Asseyez-vous à*

*ma droite, jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds ?* Et c'est notre joie de le savoir adoré dans le ciel par ses anges, parce qu'il en a fait ses ministres pour notre salut : *Ne sont-ils pas tous des esprits chargés d'un ministère, et envoyés pour l'exercer en faveur de ceux qui recueilleront l'héritage du salut ?* (Hébr., I, 13-14). Et depuis le jour de l'Ascension, les saints qui l'ont suivi dans la gloire, ainsi que les saints qui sortent de ce monde s'unissent aux anges pour adorer Jésus, et tous ensemble chantent dans des sentiments de reconnaissance : *A celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, bénédiction, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles.* (Apoc., V, 13).

**QUE TOUT GENOU FLÉCHISSE SUR LA TERRE.** — Il est bien juste que tous les habitants de la terre fléchissent le genou en entendant ce nom de Jésus : *C'est lui, disait l'ange, qui sauvera son peuple de ses péchés.* (Matth., I, 21). Et dans les jours de sa vie mortelle il pardonnait aux pauvres pécheurs qui venaient le prier. C'est donc avec raison que saint Pierre disait : *Tous les prophètes rendent ce témoignage que tous ceux qui croient en Jésus reçoivent par son nom la rémission des péchés.* (Act., X, 43). Voilà la puissance divine. — En voici une autre preuve. Quand nous avons besoin d'obtenir quelque grâce de notre Dieu, il nous faut absolument recourir au nom de Jésus : *Si vous demandez, nous dit-il, quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera. Jusqu'ici, vous n'avez rien demandé en mon nom. Demandez et vous recevrez.* (Jean, XVI, 23). — Quand nous cherchons à acquérir des mérites pour le ciel, c'est enfin par le nom de Jésus que nous pouvons y parvenir. Saint Paul nous a dit : *Quelle que chose que vous fassiez en parole ou en œuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus-Christ.* (Colos., III, 17). Ce nom de Jésus n'est pas un nom qui puisse être employé pour n'importe quel objet et par des personnes ayant n'importe quelle conscience ; mais prononcez-le avec foi et dévotion, vous en ressentirez certainement toutes sortes d'effets qui seront en rapport avec l'œuvre du salut qu'il signifie.

Que tous les hommes sur la terre fléchissent donc le genou devant Jésus-Christ, car il est toujours, ce nom divin, la clef qui nous ouvre le trésor des grâces du ciel. Entendez les voix des apôtres en porter la connaissance jusqu'aux extrémités du monde. Ecoutez toutes les prières qui s'élèvent du sein de l'Eglise pour monter jusqu'à Dieu, vous apprendrez que le nom divin s'y trouve mêlé et redit sans cesse. Assistez à nos offices publics, et vous verrez l'Eglise faire valoir ce nom de Jésus dans toutes ses demandes auprès de Dieu. Qui donc ne voudrait pas fléchir le genou sur la terre en entendant le nom de Jésus, alors que Dieu a pris à notre égard l'engagement que l'invocation de ce nom béni ouvrirait à notre prière les portes de sa miséricorde et nous conduirait jusqu'au ciel ? O Eglise, prononcez sur nous le nom



de Jésus, comme saint Pierre le prononça sur le boiteux qui lui demandait l'aumône, et nous nous lèverons pour marcher dans les voies de la justice. (Act., III, 6).

QUE TOUT GENOU FLÉCHISSE DANS LES ENFERS. — C'est dans l'amour et la reconnaissance que les anges et les saints du ciel ainsi que les justes sur la terre adorent Jésus-Christ, et qu'ils invoquent avec piété son nom divin. Les démons et les damnés, au contraire, le confessent involontairement, et c'est un supplice pour eux quand ils l'entendent prononcer au milieu des louanges du peuple chrétien. Nous voyons, d'après le saint Evangile, que la présence corporelle de Jésus suffisait pour chasser les démons ou les condamner au silence. (Matth., VIII, 23). Maintenant c'est son nom sacré invoqué avec foi qui les met en fuite. Saint Luc nous raconte même que le nom de Jésus ayant été invoqué contre le démon par ceux qui n'avaient pas le droit de le faire, exerça cependant une vertu divine sur le malin esprit qui leur dit : *Jésus, je le connais, et Paul aussi je le connais ; mais vous, qui êtes-vous ?* (Act., XIX, 15). C'est ainsi qu'au nom de Jésus on fléchit le genou dans les enfers. C'est-à-dire que les démons sont soumis à Jésus malgré leur volonté : *Les démons croient, et ils tremblent.* (Jac., II, 19). A l'heure présente, nous n'avons pas à repousser les assauts des démons comme au temps du Sauveur. Au milieu de nous il n'y a plus de possédés, mais combien sont nombreux les esclaves du démon qui suivent ses lois, vivent avec sa cruelle tyrannie et auxquels nous pourrions dire : *Voire père c'est le diable, et vous voulez accomplir les désirs de votre père !* (Jean, VIII, 44). Ah ! si le nom de Jésus a été tout-puissant pour délivrer les possédés, combien le sera-t-il davantage pour affranchir les âmes de toute servitude ? Forçons donc le démon par une invocation pieuse de ce nom divin à nous laisser vivre en chrétien ; usons de ce nom divin contre les auxiliaires du démon, qui sont nos passions, le monde et les séductions coupables. Hélas ! pourquoi de nos jours d'horribles blasphèmes viennent-ils frapper nos oreilles et remplir nos cœurs de tristesse ? Il appartient aux enfants de l'Eglise d'opposer à ce torrent d'iniquités leurs adorations et leurs chants d'amour en l'honneur de ce nom de Jésus, afin d'appeler sur les coupables, non des châtiments, mais des grâces de repentir et de pardon.

## IX

### 3<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

**I. Adorez Dieu, vous tous ses anges.** — Voici les esprits célestes invités à louer Dieu, et c'est ce qu'ils ont fait lors de la naissance de Jésus-Christ à Bethléem : *Une multitude de la milice céleste louait Dieu et disait : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre paix aux*

*hommes de bonne volonté.* (Luc, II, 13-14). Les anges qui reconnaissent Dieu pour leur roi et l'adorent dans le ciel, devaient aussi l'adorer alors qu'ils le voyaient Verbe fait chair couché dans une crèche et enveloppé de pauvres langes. En présence du Dieu des splendeurs éternelles, ils disent : *Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées, toute la terre est pleine de sa gloire.* (Is., VI, 3). Quand ils le virent dans les humiliations de l'Incarnation, l'un d'entre eux dit aux hommes : *Il vous est né aujourd'hui dans la ville de David un Sauveur, qui est le Christ Seigneur. Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche.* (Luc, II, 10-11). Et saint Paul a donc eu raison de dire : *Lorsque Dieu introduit de nouveau son premier-né dans le monde, il dit : Que tous les anges de Dieu l'adorent.* (Hébr., I, 6). C'est ainsi que les anges révélaient aux hommes par les adorations qu'ils rendaient à Jésus-Christ qu'il était réellement Dieu.

Combien il était convenable que les anges descendissent du ciel pour remplir le devoir de l'adoration envers Jésus-Christ ! S'il était Celui dont il est dit : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu*, il n'a point cessé de l'être, puisqu'il est dit de sa naissance temporelle : *Le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous ; et nous avons vu sa gloire comme la gloire qu'un fils unique reçoit de son père, plein de grâce et de vérité.* (Jean, I, 1-14). D'ailleurs les anges ne sont-ils pas ses ministres, et à ce titre ne lui doivent-ils point l'adoration ? Dieu nous éclaire, et c'est par les divines illuminations que reçoivent les anges que nous sommes à notre tour illuminés : *Vous avez, ô mon Dieu, fait éclater votre secours d'une manière admirable du haut des montagnes éternelles.* (Ps. LXXV, 3). Dieu nous porte au bien, et c'est encore par le ministère de médiateurs que les anges remplissent auprès de nous que nous sommes amenés à la vertu : *Ne sont-ils pas tous des esprits chargés d'un ministère, et envoyés pour l'exercer en faveur de ceux qui recueilleront l'héritage du salut ?* (Hébr., I, 14). Et c'est pourquoi les anges sont invités à adorer Jésus-Christ, alors qu'il paraît dans le monde pour nous enseigner à marcher sur leurs traces. (S. Th., *In Hebr.*, I).

Non, les anges n'avaient pas besoin d'être invités à adorer Jésus-Christ, mais ils devaient nous donner un exemple, car ils cherchent la gloire de celui qu'ils aiment, ils s'efforcent d'entraîner ceux qu'ils protègent au culte, à l'adoration, à la contemplation de Dieu, et de les enflammer de son amour. C'est Dieu et non pas eux-mêmes qu'ils annoncent aux hommes, parce qu'ils sont les anges de Dieu ; et comme ils sont ses soldats, ils ne cherchent d'autre gloire que celle de leur chef, car, s'ils cherchaient leur propre gloire, ils seraient condamnés, comme le furent Lucifer et les mauvais anges. Imitons donc nos modèles dans leurs adorations en ne cherchant que la gloire de Dieu, et non des avantages temporels. (S. Aug.).



**II. Sion a entendu et s'est réjouie.** — Quelle était cette Sion dont il est ici parlé ? C'est l'Eglise militante, c'est l'assemblée de tous les justes qui adorent le Seigneur Jésus. Le Psalmiste en parle, disant : *Le Seigneur aime les portes de Sion plus que tous les tabernacles de Jacob. Des choses glorieuses ont été dites de toi, cité de Dieu.* (Ps. LXXXVI, 2). Saint Paul parlait en son nom, lorsqu'il écrivait aux Philippéens : *Nous attendons le Sauveur Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui reformera le corps de notre humilité en le conformant à son corps glorieux.* (Philipp., III, 20-21). C'est de cette Sion qu'il est dit dans les Actes : *La multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme.* (Act., IV, 32). Et encore : *Tous les jours aussi, persévérant unanimement, ils prenaient leur nourriture avec allégresse et simplicité, louant Dieu et trouvant grâce aux yeux de tout le peuple. Et le Seigneur augmentait en même temps chaque jour le nombre de ceux qui devaient être sauvés.* (Ib., II, 46-47). Pourquoi ne cherchions-nous pas à y demeurer, dans cette Sion aimée de Dieu ? Ah ! voulons-nous y entrer ? Eh bien ! renversons ces dieux étrangers auxquels nous avons dressé des autels au fond de notre cœur, pour n'aimer et n'adorer que Jésus-Christ qui vit dans les siècles des siècles. (Apoc., V, 14. — Alb. le Grand).

Mais cette Sion qu'a-t-elle entendu ? Cette parole : *Les cieux ont annoncé sa justice et tous les peuples ont vu sa gloire. Que ceux-là soient tous couverts de confusion, qui adorent des images sculptées et se glorifient de leurs idoles.* (Ps. xcvi, 6-7). En effet, l'Eglise n'était pas encore établie parmi les Gentils. Dans la Judée, des Juifs avaient embrassé la foi et les Juifs qui avaient cru pensaient eux-mêmes être les seuls qui appartenissent au Christ. Les Apôtres furent envoyés vers les Gentils pour y prêcher l'Evangile. Corneille, gentil de nation, mais homme religieux, vit en vision un ange qui lui ordonna de faire venir Simon, qui était surnommé Pierre. L'apôtre vint, et prêcha Jésus-Christ, et Corneille crut et fut baptisé, ainsi que tous ceux qui étaient avec lui. (Act., x). Voilà ce que Sion avait entendu, et c'était réellement ce qu'elle avait déjà entendu de la bouche de Jésus-Christ, parlant de ce centurion qui était venu lui demander la guérison de son serviteur : *En vérité, je vous le dis, je n'ai pas trouvé une si grande foi dans Israël. Aussi je vous dis que beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident, et auront place dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob.* (Matth., VIII, 10-11. — Saint Aug.).

Et Sion s'est réjouie. Pourquoi ? D'abord parce que le Seigneur augmentait chaque jour le nombre de ceux qui devaient être sauvés. (Act., II, 47). C'était Sion dans sa naissance. Elle s'est encore réjouie parce que les Apôtres et les frères qui étaient en Judée apprirent que les Gentils avaient aussi reçu la parole de Dieu et ils en bénirent Dieu. (Ib., XI, 1). Elle s'est encore réjouie parce que tous reconnurent que Dieu a accordé la péni-

tence aux Gentils aussi, afin qu'ils aient la vie. (Ib., 18). Et la joie de Sion, de l'Eglise primitive, est devenue notre joie chaque fois qu'augmente le nombre de ceux qui se sauvent, chaque fois que l'Evangile fait des progrès dans les pays infidèles et que des pécheurs font pénitence. (S. Aug.).

**III. Les filles de Juda ont tressailli d'allégresse.** — Quelles sont ces filles de Juda ? Ce sont d'abord toutes les Eglises particulières qui demeurent dans la foi et confessent le Seigneur Jésus. Le prophète les avait saluées de loin, et il s'écriait : *Dis aux cités de Juda : Voici votre Dieu. Le Seigneur Dieu viendra dans sa puissance ; sa récompense est avec lui et son œuvre est devant lui ; comme un pasteur il paîtra son troupeau, et avec son bras il rassemblera les agneaux, et il les prendra dans son sein : il portera lui-même les brebis.* (Is., XL, 9-10). Il était du nombre de ces filles de Juda, l'ange de l'église de Philadelphie auquel il fut dit : *Parce que tu as gardé la parole de ma patience, moi aussi je te garderai de l'heure de la tentation, qui doit venir dans tout l'univers éprouver ceux qui habitent sur la terre.* (Apoc., III, 10). Elles sont encore du nombre des filles de Juda toutes les âmes chrétiennes qui se gardent de tout péché à l'exemple de la chaste Suzanne dont il est dit : *La fille de Juda n'a pas souffert votre iniquité.* (Dan., XIII, 57. — Albert le Grand).

Et elles ont tressailli d'allégresse. Pourquoi ? Le Psalmiste l'a dit : *A cause des jugements du Seigneur.* (Ps., xcvi, 8). Et ces jugements, c'est que le Seigneur s'est manifesté comme n'étant pas seulement le Dieu des Juifs, mais aussi celui des Gentils. (Rom., III, 29). Les jugements de Dieu ont pleine puissance sur toute la terre, pour rassembler de toutes parts les peuples avec lesquels ceux-là refusent d'entrer en communion qui se sont séparés du corps entier, et qui ne veulent point entendre cette parole : *Il n'est qu'un seul Dieu, le Père, de qui toutes choses viennent, et nous surtout, qu'il a faits pour lui ; et qu'un seul Seigneur, Jésus-Christ, par qui toutes choses sont, et nous aussi par lui.* (I Cor., VIII, 6). Voilà le jugement de miséricorde que Dieu prononce sur les nations pour les amener à la vraie foi, et c'est la joie des filles de Juda, c'est-à-dire des âmes chrétiennes. — Mais voici d'autres jugements de Dieu. Les justes sont opprimés dans le monde, livrés à toutes sortes de tribulations ; mais ils reconnaissent les jugements de Dieu en ce qu'ils seront un jour exaltés, et que ceux qui vivent dans la prospérité finiront par être condamnés. Aussi repassent-ils dans la joie cette parole du Maître qui leur a dit : *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce qu'à eux appartient le royaume des cieux. Vous êtes heureux, lorsque les hommes vous maudissent et vous persécutent, et disent faussement toute sorte de mal de vous, à cause de moi. Réjouissez-vous, et tressaillez de joie, parce que votre récompense est grande dans les cieux.* (Matth., V, 10-12. Denys le Chartr.).



**IV. Le Seigneur a régné.** — Jésus-Christ, comme Fils de Dieu, règne dans le ciel de toute éternité ; et comme homme il a commencé à régner dès le premier instant de son incarnation, car il porte écrit sur son vêtement : *Roi des rois et Seigneur des seigneurs.* (Apoc., xix, 16). Voici qu'il vient régner dans l'Eglise militante. L'Ange l'avait dit à Marie en lui parlant du fils qu'elle devait enfanter : *Le Seigneur lui donnera le trône de David son père ; et il régnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin.* (Luc, i, 32-33). Ainsi s'accomplissait la parole du prophète qui avait dit : *Le règne sera au Seigneur.* (Abd., 21). Il est vrai qu'à l'heure présente Jésus-Christ ne règne que dans les cœurs des élus, et il en sera de même jusqu'au dernier jour, où, toute puissance étant détruite, il régnera seul sur ses saints et avec ses saints dans l'éternité. Alors le ciel retentira de grandes voix qui diront : *Le royaume de ce monde est devenu le royaume de Notre-Seigneur et de son Christ, et il régnera dans les siècles des siècles.* (Apoc., xi, 15. — Denys le Chartreux).

En effet, c'est bien à Jésus-Christ que l'empire sur toutes choses a été donné par Dieu le Père. Daniel l'avait annoncé en disant : *Il lui donnera la puissance, et l'honneur, et le royaume ; et tous les peuples, tribus et langues le serviront ; sa puissance est une puissance éternelle, qui ne lui sera pas ôtée ; et son royaume ne sera pas détruit.* (Dan., vii, 14). Il viendra donc ce jour béni où Jésus-Christ remettra son royaume à son Père, après avoir anéanti toute principauté, toute domination et toute puissance. (I Cor., xv, 24). Mais il faut qu'il règne sur les âmes jusqu'à ce que son Père ait mis tous ses ennemis sous ses pieds. (Ib., 25). Alors l'Eglise militante n'ayant plus aucun combat à livrer, ni aucune victoire à remporter, elle s'adjoindra à l'Eglise du ciel, c'est-à-dire qu'il n'y aura plus que l'Eglise triomphante, et des multitudes de voix chanteront : *Il règne, le Seigneur notre Dieu, le Tout-Puissant.* (Apoc., xix, 6. — Albert le Grand).

Il est juste qu'il règne, le Sauveur Jésus, le roi du ciel et de la terre qui s'est anéanti, humilié dans les divers mystères de sa vie, qui s'est présenté devant sa créature pour être jugé. Bien plus, Celui qui a été frappé, couvert de crachats, couronné d'épines, suspendu sur la croix pour y mourir d'une mort ignominieuse, ne mérite-t-il pas de régner glorieusement, de recevoir des anges et des hommes toute divinité, tout honneur ? Que les royaumes déchainent leur fureur autant qu'ils le pourront ; que feront-ils au Roi de tous les royaumes qui disait à Pilate : *Je suis roi... Si je suis né et si je suis venu dans le monde, c'est pour rendre témoignage à la vérité ?* (Jean, xviii, 37). Les Juifs l'ont fait mourir, parce qu'il se disait leur roi, et Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts pour régner à jamais. Que feront-ils au Maître de tous les rois qui a dit : *Par moi les rois règnent, les princes commandent, et les puis-*

*sants rendent la justice ?* (Prov., viii, 15-16). Que feront-ils au Créateur de tous les siècles, qui a dit : *Je suis le premier et le dernier, le commencement et la fin ?* (Apoc., xii, 13). Quoi ! serait-il méprisable pour s'être fait si petit et si obéissant ? C'était en lui miséricorde et non impuissance : il ne s'est fait si humble que pour être compris de nous. (S. Augustin).

**V. Que la terre tressaille.** — Comment les hommes ne seraient-ils point dans la joie en voyant Jésus-Christ régner à la place des démons et des vices, ces cruels tyrans qui les tourmentaient et les entraînaient dans les abîmes ? O vous qui étiez auparavant soumis à l'empire du diable, vous êtes affranchis, vous êtes les sujets du Dieu créateur de toutes choses, vous êtes les rachetés du Sauveur Jésus, votre roi. Ah ! s'il y avait encore des idoles debout dans votre cœur, renversez-les ; hâtez-vous de les fouler sous vos pieds, tous ces dieux étrangers qui s'appellent l'orgueil, l'avarice, l'amour des plaisirs coupables. Alors vous tressaillerez de joie, et vous chanterez le cantique de votre délivrance, disant : *Notre Dieu est dans le ciel. Les dieux des nations ne sont qu'or et argent, et l'ouvrage des mains des hommes. Ils ont une bouche, et ne parlent pas ; ils ont des yeux, et ne voient point. Ils ont des oreilles, et n'entendent pas ; ils ont des narines, et ne sentent point. Ils ont des mains, et ne touchent point ; ils ont des pieds, et ne marchent point ; et il ne sort aucune voix de leur bouche.* (Ps., cxiii, 3-7). Non, nous ne voulons plus servir ces dieux du paganisme moderne qui s'appellent l'argent, le plaisir, les honneurs. Nous, nous adorons dans la joie et l'amour le Dieu vivant qui a créé le ciel et la terre, et qui a puissance sur toute chair. (Dan., xiv, 4. — S. Jérôme ; S. Aug., in Ps. cxiii).

Cette expression : *Que la terre tressaille*, entendue dans un sens spirituel, désigne les justes qui vivent en ce monde, fidèles à tous leurs devoirs tant dans la prospérité que dans l'adversité, redisant sans cesse à Dieu : *Que votre règne arrive dans nos âmes.* (Math., vi, 9). C'est cette terre stable et fertile dont l'Apôtre a dit : *Elle boit la pluie venant souvent sur elle, produit une herbe utile à ceux qui la cultivent, et reçoit la bénédiction de Dieu.* (Hébr., vi, 7). Ames justes, vous la connaissez cette pluie bienfaisante que Dieu commande aux nuées de pleuvoir sur vous : c'est sa grâce : *Seigneur, vous avez visité la terre et vous l'avez comblée de toutes sortes de richesses.* (Ps., lvi, 10). Ames justes, vous produisez des herbes verdoyantes : ce sont vos bonnes œuvres qui servent d'abord à Dieu, en contribuant à sa gloire : *Faites tout pour la gloire de Dieu* (I Cor., x, 31) ; et qui vous sont utiles, parce qu'elles vous procurent la vie éternelle : *Le fruit que vous retirez est votre satisfaction, et la fin sera la vie éternelle.* (Rom., vi, 22). Ames justes, vous recevez la bénédiction de Dieu, qui est l'œuvre de sa bonté, œuvre incomplète dans la vie présente, mais qui



dans la vie future sera parfaite : Vous avez été appelés, afin de posséder la bénédiction. (I Pier., III, 9). Puisqu'il en est ainsi, comment les âmes justes ne tressailleraient-elles pas de joie, en vivant sous le règne de Jésus-Christ ? (Albert le Grand).

**VI. Que toutes les îles se réjouissent.** — Cette parole, entendue dans le sens littéral, nous désigne les pays lointains dont les Juifs étaient séparés par la mer, et plus particulièrement les contrées de l'Europe. Isaïe leur adressait cette invitation : *Chantez au Seigneur un cantique nouveau, et sa louange des extrémités de la terre, vous qui descendez sur la mer, et ce qu'elle renferme : îles, et vous leurs habitants. Louez, habitants de Petra ; du sommet des montagnes ils crieront, ils donneront au Seigneur la gloire, et ils annonceront sa louange dans les îles.* Aussi nous voyons toutes les îles de la Méditerranée accueillir avec des transports de joie les Apôtres qui venaient les évangéliser. Les îles de la Grèce, de Sicile, de l'Angleterre, de l'Irlande furent transformées et gagnées à Jésus-Christ dès les premiers siècles du christianisme. Et de nos jours les îles lointaines de l'Amérique et de l'Océanie n'ont-elles pas tressailli de joie en entendant la voix de nos missionnaires catholiques ? Souvenez-vous et regardez : hier comme aujourd'hui vous verrez des messagers de la bonne nouvelle dire adieu à leur patrie et s'en aller par delà les océans ; puis vous les entendez s'écrier : *Glorifiez le nom du Seigneur dans les îles, dans la mer.* (Is., XXIV, 15. — Denys le Chartreux).

Cette parole : *Que toutes les îles se réjouissent*, entendue dans le sens spirituel, nous désigne les justes qui vivent en ce monde, toujours en butte aux contradictions et livrés à toutes sortes de tribulations : comme les îles sont continuellement battues par les flots de la mer, ainsi sont-ils en ce monde comme sur une mer soulevée, toujours exposés aux tentations et aux tempêtes. Mais les justes ont placé leur confiance en Dieu, car de même qu'il a dit à la mer en lui fixant des limites : *Tu viendras jusque-là, et tu n'iras pas plus loin, et ici tu briseras tes flots orgueilleux* (Job, XXXVIII, 11), ainsi les justes savent que Dieu ne permettra pas qu'ils soient tentés au-dessus de leur force et qu'il fera tourner à bien tout ce qui peut leur arriver. (I Cor., x, 13 ; Rom., VIII, 28. — Albert le Grand).

Entendez encore dans un sens spirituel cette parole, et vous y reconnaîtrez toutes les Eglises répandues sur la terre. De même qu'une île peut être battue de tous côtés par les flots en furie, sans en être brisée, tandis qu'elle brise plutôt les flots dont elle est assaillie ; de même aussi les Eglises de Dieu, multipliées dans tout l'univers, ont souffert les persécutions des infidèles qui frémissaient contre elles de toutes parts. Or voici que les îles sont debout et que la mer est apaisée. Que toutes les îles donc se réjouissent ! (S. Aug.).

## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

### TROISIÈME PARTIE

#### Moyens de salut

#### III

#### LES SACREMENTS

#### B

#### Les sacrements en particulier

#### III. — L'EUCARISTIE

— *Quels sacrements avons-nous déjà étudiés ?*

— Le baptême, qui nous fait naître à la vie surnaturelle ; et la confirmation, qui perfectionne cette vie surnaturelle et achève notre formation chrétienne.

— *Quel est celui qui vient après ?*

— C'est l'Eucharistie.

— *Qu'est-ce que vous pourriez déjà me dire sur l'Eucharistie ?*

— L'Eucharistie, c'est la présence réelle de Jésus-Christ au tabernacle de nos églises.

— *Ensuite ?*

— L'Eucharistie, c'est la messe, c'est-à-dire le sacrifice de la loi nouvelle perpétuellement offert sur nos autels.

— *De plus ?*

— L'Eucharistie, c'est la communion, c'est-à-dire Jésus-Christ se donnant en nourriture à nos âmes sous les espèces du pain et du vin.

— *Quel sacrement devez-vous recevoir le jour de votre première communion ?*

— L'Eucharistie.

— *En conséquence ?*

— En conséquence, il nous faut acquérir une connaissance aussi développée, aussi complète que possible de ce sacrement.

— *L'Eucharistie n'est-elle pas un mystère ?*

— Oui. Dans les prières de la consécration on l'appelle « le mystère de la foi. »

— *En effet, c'est un mystère si profond et si sublime, qu'il serait téméraire d'en vouloir sonder, sans le secours de la grâce, les ineffables merveilles.*

— *Quelles grâces allez-vous donc demander ?*

— La pureté de cœur, une foi humble et docile, la prière soutenue, car il me semble que voilà les dispositions qui s'imposent rigoureusement à tous ceux qui désirent connaître quelque chose des secrets eucharistiques.

— *En particulier, quelles prières comptez-vous employer ?*

— L'assistance quotidienne à la messe, la communion spirituelle faite habituellement, et la visite au Saint-Sacrement chaque soir.

— *Très bien ! En retour, si vous êtes fidèles à ces pratiques et montrez ces dispositions accompagnées d'une sincère bonne volonté, je vous promets des progrès assurés non seulement dans la connaissance, mais encore, ce qui n'est pas moins désirable, dans l'amour de la sainte Eucharistie.*

— *Est-ce cela que vous désirez ?*

— Oui, nous le désirons tous.

— *Ce que nous avons à dire peut se partager en trois sections.*

*Après des notions préliminaires assez étendues, nous parlerons :*

1<sup>o</sup> *De la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ;*

2<sup>o</sup> *Du sacrifice eucharistique, ou de la messe ;*  
3<sup>o</sup> *Du sacrement proprement dit et de la communion.*

*Y a-t-il là-dedans quelque chose que nous avons déjà étudié ?*

— Oui. En expliquant le troisième commandement de Dieu et le deuxième commandement de l'Eglise, nous avons déjà longuement étudié tout ce qui concerne le sacrifice eucharistique.

— *Aussi nous n'y reviendrons que pour rappeler en quelques mots ce qui a été dit, et pour étudier spécialement la liturgie de la messe.*

#### Notions préliminaires

Convenances, Noms, Définition, Figures et prophéties, Promesse, Institution.

##### 1<sup>o</sup> Convenances

— *Pour instituer l'Eucharistie, Dieu a dû se proposer des raisons de haute convenance qui rendent plus acceptable cet étonnant mystère. Pourriez-vous indiquer quelques-unes de ces raisons, telles qu'elles ont apparu aux théologiens et aux Docteurs ?*

— Ces raisons de convenance peuvent se déduire soit du côté de Dieu lui-même, soit du côté de l'homme.

— *Du côté de Dieu ?*

— Dieu, parce qu'il est l'amour infini, a comme un besoin continu de faire du bien en dehors de lui, de s'attacher l'homme, de l'attirer, de le faire monter jusqu'à lui. Or, pour cela, rien n'était plus convenable que l'Eucharistie.

— *Comment cela ?*

— Parce que, par l'Eucharistie, sont perpétués les deux plus grands bienfaits de Dieu aux hommes, l'Incarnation et la Rédemption.

— *Expliquez-vous.*

— En effet, l'Eucharistie c'est Jésus-Christ cherchant continuellement l'homme pour le voir et converser avec lui dans le tabernacle, pour se sacrifier à ses intérêts sur l'autel, pour le nourrir et s'unir à lui dans la sainte communion.

— *Et alors ?*

— L'Eucharistie est la réalisation pleine et entière de cet amour débordant, dont l'amour humain n'est qu'une faible et imparfaite image, et qui va jusqu'aux extrémités du bienfait, fort au delà de tout ce que nous pouvons imaginer et rêver.

— *Montrez que cette convenance se manifeste aussi clairement du côté de l'homme ?*

— On peut affirmer que si Dieu, par un excès d'amour, a un besoin continu de sortir de lui-même pour faire du bien, l'homme, par un excès de misère et de faiblesse, éprouve le besoin continu de trouver Dieu et de s'appuyer sur lui.

Or, pour satisfaire cette aspiration naturelle de l'homme, rien de plus convenable encore que l'Eucharistie.

— *Montrez-le.*

— Dans l'Eucharistie, en effet, l'homme trouve la présence divine qui le rassure, le sacrifice qui

le purifie, la nourriture qui lui rend chaque jour force, courage, espoir d'achever sa marche et d'atteindre son but.

— *N'avons-nous pas dit que, dans le développement normal de la vie corporelle, il fallait voir, par analogie, la raison d'être de chacun des sept sacrements par rapport au développement de la vie spirituelle ?*

— Nous l'avons affirmé avec saint Thomas, et cela nous fournit une nouvelle preuve de convenance en faveur de l'Eucharistie considérée comme sacrement.

— *Comment l'établissez-vous ?*

— Dans l'ordre naturel, une fois la vie engendrée, puis accrue et perfectionnée, il faut que nous empruntons au dehors les forces qui la conservent, il faut qu'un aliment réparateur renouvelle en nous la vie à mesure qu'elle se dépense.

De même, la vie spirituelle, engendrée par le baptême, perfectionnée par la confirmation, a besoin d'un aliment réparateur et conservateur.

Cet aliment, Jésus-Christ l'a mis dans l'Eucharistie.

— *N'est-ce point pour cette raison précisément que l'Eucharistie est nommée la troisième parmi les sacrements et tout après le baptême et la confirmation ?*

— Cela est de toute évidence ; autrement l'Eucharistie qui est le plus grand, le plus saint des sacrements, auquel tous les autres se rapportent, eût été nommée la première, cette juste préséance étant réclamée par sa dignité et son excellence.

— *La Tradition ne confirme-t-elle pas ce qui vient d'être dit ?*

— Assurément ; car, dans les premiers siècles du christianisme et même jusqu'à une époque assez avancée, les trois sacrements de baptême, de confirmation et d'Eucharistie étaient d'ordinaire administrés en même temps aux fidèles ; et la confirmation précédait la sainte communion.

+

##### 2<sup>o</sup> Noms

— *L'Eucharistie a été appelée « le mystère aux noms innombrables : » pourriez-vous citer les principaux de ces noms ?*

— On a appelé ce sacrement, la cène du Seigneur, la fraction du pain, le pain de vie, le pain des anges, le sacrement de l'autel, l'adorable Sacrement, le Très Saint Sacrement, la table du Seigneur, le festin sacré, le sacré banquet, la communion, le saint viatique, la sainte hostie, le corps, le sang de Jésus-Christ, enfin et plus communément la sainte Eucharistie.

— *Quelle est la raison de la première de ces appellations ?*

— L'Eucharistie est appelée la Cène du Seigneur, parce qu'elle fut instituée par Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la Cène mystérieuse qu'il célébra la veille de sa mort.

— *D'où vient le nom de fraction du pain ?*

— C'est l'Evangile qui l'a employé le premier, et il désigne la manière dont la sainte Eucharistie était distribuée aux fidèles.

— *Pourquoi ces noms : pain de vie, pain des anges ?*

— A cause de la matière éloignée du sacrement qui n'est autre que le pain de froment avec le vin fait de raisins.



— *Et ceux-ci* : Sacrement de l'autel, adorable Sacrement, Très Saint Sacrement ?

— Parce que ce sacrement ne peut être consacré qu'à l'autel, qu'on doit l'adorer à cause de la présence réelle de Notre-Seigneur, et qu'il est le plus saint des sacrements.

— *Et ces autres* : Table du Seigneur, festin sacré, sacré banquet ?

— Par là sont plus spécialement désignés les effets du sacrement, l'Eucharistie ayant été instituée pour être l'aliment spirituel de nos âmes.

— *Pourquoi ce nom de communion ?*

— A cause de l'union intime que ce sacrement réalise entre Jésus-Christ et l'âme qui le reçoit ; et aussi comme conséquence de l'union qu'il opère entre les fidèles, de façon à ce qu'ils soient un seul corps avec Jésus-Christ leur divin Chef.

— *Le nom de viatique ?*

— Parce que ce sacrement est la nourriture spirituelle qui nous soutient dans le pèlerinage de cette vie, — le mot viatique veut dire nourriture du pèlerin ; — et parce qu'il nous prépare et nous assure le chemin qui conduit à l'éternité bienheureuse.

— *Le nom d'hostie ?*

— Ce nom rappelle, comme celui de Victime, le saint sacrifice et l'immolation mystique qui s'y accomplit.

— *Ne le désigne-t-on pas aussi parfois sous le nom de corps, de sang de Jésus-Christ ?*

— Oui, et très justement, à cause de sa nature.

— *Quelle est néanmoins l'appellation la plus communément usitée ?*

— Celle d'*Eucharistie*.

— *Que signifie le mot « eucharistie » ?*

— Ce mot signifie : grâce excellente et action de grâces.

— *Ce nom convient-il parfaitement pour désigner ce sacrement ?*

— Sans aucun doute.

Et d'abord *une grâce excellente*, soit parce qu'il figure la vie éternelle, dont il a été dit : « La grâce de Dieu est la vie éternelle » (Rom., vi, 23) ; soit parce qu'il contient Jésus-Christ qui est la grâce véritable et la source de toutes les grâces.

C'est encore évidemment *une action de grâces*, puisqu'en immolant cette victime très pure, nous rendons tous les jours à Dieu des actions de grâces infinies pour tous les bienfaits dont il nous a comblés, et spécialement pour le don si parfait de sa grâce qu'il nous a accordé dans ce sacrement.

— *Ne peut-on pas dire aussi que ce nom convient très bien aux circonstances qui accompagnent l'institution de ce sacrement ?*

— On peut le dire avec raison ; car Jésus-Christ ayant pris du pain, le rompit et rendit grâces, ainsi que nous lisons dans l'Evangile.

— *La multiplicité de ces noms ne doit-elle pas nous remplir d'admiration et nous inspirer un respect très grand pour le sacrement auquel ils s'appliquent ?*

— Oui, en toute vérité, car rien ne manifeste mieux l'excellence et la dignité de ce sacrement, puisqu'en recourant à tant d'appellations différentes, les auteurs ecclésiastiques ont jugé qu'il était impossible d'en donner autrement une idée assez complète et assez grande.

## PLAN D'UNE ALLOCUTION AUX DAMES DE CHARITÉ

1° Qu'est-ce qu'une Dame de charité ? — 2° Ses obligations. — 3° Ses privilèges.

### I. — Qu'est-ce qu'une Dame de charité ?

C'est une personne qui veut pratiquer la charité, c'est-à-dire aimer et aider son prochain pour l'amour de Dieu.

1° *C'est chrétien*. Le christianisme dans son fond et son essence n'est qu'une immense aumône faite à une grande misère... *Se nascens dedit socium, convalescens in edulium, se moriens in pretium, se regnans dat in præmium... Deus caritas est... Amor est donum sui*.

2° *C'est français*. Lorsque Jeanne d'Arc, obéissant aux voies célestes, se mit à guerroyer, c'est qu'il y avait grande pitié au pays de France !... Le caractère de la France, avec la bravoure, c'est la loyauté et la bonté.

3° *C'est actuel*. Aujourd'hui la misère est plus grande que jamais ; malgré les progrès du luxe, et à cause même de ces progrès, il y a plus de souffrances et de douleurs... *Misereor super turbam...*

### II. — Ses obligations

1° Elle a d'abord l'obligation de pratiquer ce qui est strictement commandé. M<sup>me</sup> Swetchine disait : « Qu'on soit chrétien, catholique, dévot tant qu'on voudra ; mais qu'on soit d'abord et avant tout un honnête homme. » — Bourdaloue a fait un sermon ainsi divisé : point de probité sans religion, point de religion sans probité.

2° Elle doit ensuite aller au delà de ce qui est strictement commandé. Il est certain qu'elle ne doit pas se contenter de la communion pascale... C'est l'Eucharistie qui est la source de tous les dévouements, et elle doit être la femme de tous les dévouements.

3° Elle doit enfin entretenir dans son âme ce feu brûlant de l'amour... *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur ?*

### III. — Ses privilèges

1° Elle fait partie d'une société honorable : c'est un titre de joie et d'honneur... Saint Louis se glorifiait de son baptême encore plus que de sa couronne royale et signait Louis de Poissy.

2° Elle fait partie d'une société pieuse et qui est enrichie de faveurs spirituelles : elle peut gagner des indulgences le jour de...

3° Elle s'assure des prières pour le moment terrible de la mort et pour l'expiation plus prompt de ses péchés au Purgatoire... Les morts sont vite oubliés : *Mortuus a corde...* Les chrétiens ont une mère qui ne les oublie pas : *Et fidelium animæ per misericordiam Dei, etc.* ; c'est par là que l'Eglise termine toutes ses prières.

Quand tous vous auront oubliés, l'Eglise se souviendra de vous encore, pratiquant envers vous la charité que vous aurez exercée sur la terre à l'égard des pauvres de Jésus-Christ.

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 1 januarii 1902.

† SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Entretiens sur les évangiles du dimanche.** — VIII. 2<sup>e</sup> Dimanche après l'Épiphanie : *Le festin de Cana, image de la vie humaine*, 17. — IX. Septuagésime : *Les ouvriers du Père de famille*, 19.

**Réflexions sur des paroles du Propre des messes du dimanche.** — X. Dimanche de la Septuagésime, 22. — XI. Dimanche de la Sexagésime, 25.

**Courtes instructions pour la prière du soir.** — LXXIV. L'indissolubilité du mariage, 28.

**Allocutions de mariage.** — I. Pour le mariage d'un médecin, 30.

**Varia.** — I. Les devoirs envers le confesseur, 31.

**Sermons de Carême sur les grandes vérités.** — I. La parole de Dieu, 32.

**Sermon pour la saint Vincent**, 37.

**Panegyrique de saint François de Sales**, 40.

**Catéchisme de persévérance.** — *La vie publique de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* — DEUXIÈME ANNÉE. — L'ÉDUCATEUR. — X. Le fils du centurion ; la veuve de Naïm ; dernier témoignage de Jean-Baptiste, 44.

## ENTRÉTIENS SUR LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

### VIII

#### 2<sup>e</sup> Dimanche après l'Épiphanie

#### LE FESTIN DE CANA, IMAGE DE LA VIE HUMAINE

Dimanche dernier, l'Eglise nous faisait contempler Jésus adolescent. Voici maintenant qu'elle nous le montre accomplissant son premier miracle. Si le récit de la vie de Notre-Seigneur se précipite avec une telle rapidité, c'est que la liturgie veut que tous les faits dont se compose cette vie passent sous nos regards dans les limites de l'année chrétienne. L'Eglise est donc obligée de nous faire feuilleter avec une sorte de hâte les pages du texte sacré.

C'est dans un festin nuptial que Jésus-Christ déploie pour la première fois son souverain pouvoir. Or, trois phases marquent ce festin et en font, me semble-t-il, une image saisissante de la vie humaine.

#### I. — La joie.

Il commence dans la joie la plus vive. Telle était l'allégresse de ces sortes de repas chez les Juifs que, pour en modérer l'excès et ramener les esprits aux pensées sérieuses, il était d'usage de briser de temps en temps le verre des époux et de rappeler ainsi la fragilité des choses terrestres. L'arrivée de Jésus et des disciples dut encore accroître la jubilation des convives.

La première partie de ces agapes solennelles représente la première période de la vie. De même, en effet, qu'il est rare que la tempête se déchaîne

au commencement du jour et en attriste les premières lueurs, ainsi les débuts de l'existence humaine sont ordinairement joyeux.

Ici, je pourrais en appeler aux enfants qui se trouvent dans cet auditoire. Je leur dirais : « N'est-il pas vrai que jusqu'à présent vous n'avez eu aucune peine sérieuse, et que vous avez été heureux d'un bonheur presque total ? »

Oui, c'est un heureux âge que celui où la sensibilité est intacte, les facultés entières ; où l'âme, riche d'espérances, n'a été attristée par l'effondrement d'aucun rêve ; où le visage respire la grâce, l'innocence, la candeur. « Les sensations de l'enfance sont précieuses, a dit l'abbé Perreyve ; elles ont un parfum qu'aucune plus tard ne peut égaler. »

Combien les faveurs que Dieu vous prodigue, mes chers enfants, sont dignes de vos actions de grâces ! Efforcez-vous de lui témoigner votre gratitude en profitant de ses dons et en les faisant servir à sa gloire.

Et comme vos parents sont auprès de vous les représentants de sa Providence, n'omettez rien pour les dédommager des privations et des sacrifices par lesquels se manifeste leur amour dévoué et généreux. Reconnaissez autant que vous le pouvez une affection que la vôtre n'égale jamais. Que votre regard, votre voix, votre attitude expriment les sentiments de tendresse dont votre cœur est pénétré à leur égard. Qu'il y ait dans tout ce que vous dites, dans tout ce que vous faites à vos parents, comme un accent, une attitude filiale. Il n'échappe rien à l'enfant chrétien de ce qu'il sait devoir déplaire à son père, à sa mère, ou les contrister, à moins d'une de ces surprises qu'on peut appeler heureuses, tant elles sont vite et noblement réparées. Il se trouve bien avec eux, et nulle compagnie n'a pour lui autant de charmes ; les services qu'il leur rend sont affectueux et empressés ; un sourire de leurs lèvres, une joie de leur âme est sa plus douce récompense.

Mais notre évangile ne renferme pas seulement des leçons pour ceux qui sont au début de la vie. Il offre aussi à l'homme dans la maturité de l'âge de précieux enseignements. Nous allons le voir en considérant la seconde phase du festin nuptial de Cana.

#### II. — La tristesse.

Voici que les convives assis à la table des jeunes époux vont passer de la gaieté à la mélancolie.

Le repas durait depuis quelque temps, lorsque tout d'un coup le vin fit défaut, « le vin que les délicats appellent l'âme des banquets ». Aussitôt les propos joyeux s'interrompent. Les époux sont consternés. L'embarras se peint sur tous les visages.

Croyez-vous que ceci soit sans mystère ? Non. La seconde partie du festin de Cana est l'image de la seconde partie de notre vie. « Je ne vous ferai pas

<sup>1</sup> Bossuet, *Sermon pour le 2<sup>e</sup> dimanche après l'Épiphanie*.



de tableaux, a dit Mgr Bougaud parlant de la douleur ; si vous n'aviez que quinze ans, vous n'y croiriez pas ; mais si vous en avez quarante, vous en savez plus que ne vous en apprendraient toutes mes paroles. »

En effet, aux jours de bonheur ne tardent pas à succéder pour chacun d'entre nous les jours de tristesse.

Il semblait que les joies qui nous enivraient ne devaient pas finir ; mais il en est de ce breuvage délicieux comme de celui du festin de Cana : il ne tarde pas à s'épuiser.

Nous voulions jouir tranquillement et sans fin des biens que le monde où nous vivons met à notre portée : de la fortune, des honneurs, de la santé, des dons de l'esprit, de nos affections. Et voilà que des événements imprévus déroutent nos calculs, paralysent nos efforts, renversent nos fortunes, brisent nos carrières et font crouler ce fragile édifice ; voilà que des forces hostiles s'attaquent sourdement à notre pauvre chair pour la tourmenter, la corrompre et la détruire ; voilà que les ténèbres descendent là où le travail de notre intelligence avait fait la lumière ; voilà que notre cœur navré, déchiré par l'ingratitude, la trahison, les séparations cruelles, voit s'en aller l'une après l'autre les joies dans lesquelles il se complaisait et dont il avait fait son paradis. Notre corps est en proie à la misère, aux défaillances, aux langueurs, à la maladie, aux accidents ; notre âme est livrée aux appréhensions, à l'ennui et au dégoût.

Si Dieu a répandu de telles amertumes sur notre vie, c'est afin de refroidir le penchant violent qui nous incline vers les biens terrestres, et de nous faire chercher les biens spirituels et célestes. Rien de ce qui n'a pas été transformé par la grâce ne peut plaire vraiment, ni pleinement captiver le cœur et l'esprit.

### III. — *La consolation.*

Le narrateur sacré nous apprend que Jésus et Marie, invités par les époux aux noces de Cana, avaient répondu à leur appel. On reconnaît ici le doux et aimable Sauveur qui se plaira dans la compagnie des petits enfants, qui ira se reposer en paix dans l'amitié de la maison de Béthanie, et permettra qu'un rayonnement de bonheur et de joie se fasse sentir autour de sa personne.

Les chrétiens doivent s'inspirer de cet exemple. Leur sainte religion n'est en rien une source de chagrin et d'ennui. Rien de morose ni d'inhumain ne doit s'y voir. Il faut qu'ils sachent, comme le Sauveur, se prêter aux fêtes des hommes, les sanctifier par leur présence aimable.

Marie imite la condescendance de son divin Fils. Elle aussi est présente au festin nuptial, car il convient qu'elle soit associée à toutes les œuvres de son Fils, à toutes les faveurs qu'il prodigue à ses élus.

Sa prière va obtenir le premier de ces merveilleux bienfaits qui devaient réjouir le monde et

démontrer la surnaturelle puissance du Rédempteur. Elle s'est aperçue que le vin manquait dans les amphores. Pour épargner aux jeunes époux la honte de paraître pauvres et le chagrin de voir un pénible incident marquer le commencement de leur vie nouvelle, elle se tourne vers Notre-Seigneur et lui dit : « Ils n'ont plus de vin. » Sous cette simple et charitable remarque se cache une respectueuse, mais instante demande.

C'est ainsi que la mère de Dieu est attentive aux besoins des hommes, dont elle est aussi la mère.

« Femme, répond Jésus, qu'y a-t-il entre vous et moi ? » Par ces paroles il veut nous apprendre qu'il n'y a aucune proportion entre nos mérites et ses dons.

Que de fois, Seigneur, j'ai oublié en pratique cette vérité fondamentale de la vie chrétienne ! J'ai mesuré l'élévation à laquelle je croyais mon âme parvenue, pour voir si bientôt j'atteindrais jusqu'à vous. Je vous ai présenté mes œuvres et je vous ai demandé vos grâces. Et alors vous m'avez dit aussi, mais d'un autre ton et avec d'autres suites qu'à la sainte Vierge : « Qu'y a-t-il entre vous et moi ? » et me quittant, vous m'avez laissé retomber dans l'abîme de mes misères et de mon néant. O mon Dieu, que cette folie ne m'arrive plus ! Que cette folie, cause de la longue stérilité de mon âme, soit guérie par votre parole !

Quant à votre sainte Mère elle-même, il me semble que je vois d'ici le gracieux et divin sourire avec lequel vous lui disiez ces mots : « Qu'y a-t-il entre vous et moi ? » Les mots étaient l'éternelle vérité que nous venons de dire, et le sourire signifiait : « Qu'y a-t-il ?... Il y a, vous le savez bien, le plus grand amour qui fut jamais. »

Aussi, la sainte Vierge, se voyant exaucée, dit aussitôt : « Faites tout ce qu'il vous dira. »

Or il y avait là six grands vases de pierre pour les ablutions des Juifs et qui contenaient chacun deux ou trois mesures.

Jésus leur dit : « Remplissez les vases d'eau. » Et ils les remplirent jusqu'au bord. — « Puisez maintenant et portez-en à celui qui est chargé de l'ordonnance du repas. » Et ils lui en portèrent ; l'eau, par une transsubstantiation miraculeuse, était changée en vin. L'abondance allait succéder aux craintes de disette.

Le maître du festin ignorait ce qui s'était passé, mais les serviteurs, ceux qui avaient puisé l'eau, le savaient. A peine en eut-il goûté qu'il appela l'époux et lui dit ce mot qui caractérise les mœurs orientales : « On sert toujours le bon vin d'abord, et quand les convives ont beaucoup bu on en donne qui vaut moins ; mais vous, vous avez réservé le bon vin jusqu'à cette heure. »

Le vin est le symbole de la joie. *Dedit et tristibus sanguinis poculum.* Jusqu'ici les convives avaient goûté les joies terrestres. Mais la mystérieuse liqueur qui va désormais remplir leurs coupes est le symbole de joies plus hautes.

Cette troisième phase du festin de Cana représente la troisième phase de la vie humaine, purifiée, ennoblie et consolée par la religion.

De même qu'au vulgaire breuvage dont jusqu'à s'étaient désaltérés les convives se substitue un vin miraculeux ; ainsi le chrétien, visité par l'épreuve, voit succéder aux joies humaines dont il est sevré, les joies surnaturelles et divines.

Oui, nous en avons fait nous-mêmes l'heureuse expérience. Plus d'une fois, nous avons goûté l'abondance des consolations célestes au milieu des austérités, des épreuves et des douleurs. O mon Dieu, vous bannissiez de nos cœurs les vains plaisirs ; mais pour empêcher nos cœurs de les regretter, vous y entriez à leur place. *Et intrabas pro eis.* (Saint Augustin, *Confess.*).

Ceux qui ont tout quitté pour Dieu trouvent tout en Dieu ; et l'âme ravie, comparant ces joies nouvelles avec celles du passé, s'écrie dans un sentiment de reconnaissance et d'amour : « Seigneur, vous avez réservé le meilleur jusqu'à présent. »

Et c'est ce que dut comprendre saint Jean en écrivant ces mots, lui dont la longue et sainte vieillesse n'était plus que divin amour, c'est-à-dire le bonheur le plus profond et le plus suave.

Toutefois ces délices, si grandes soient-elles, ne sont que l'image et l'annonce de délices plus grandes encore.

Un jour viendra où toutes les ombres terrestres ayant disparu, ce sera le temps éternel du repos, de la réunion, de la joie sans mélange, de la paix dans la victoire, de la jouissance sans fin dans l'amour.

Le miracle de Cana est encore le symbole de ce suprême changement. Alors Dieu abreuvera ses élus du vin généreux de l'éternelle béatitude.

Alors surtout il sera vrai de dire comme dans l'Evangile : « Seigneur, vous avez gardé ce qu'il y a de meilleur pour la fin, » et c'est la parole qui s'échappera des lèvres des élus, consolés de leurs douleurs, guéris de leurs maux, à jamais reposés de leurs combats. *Amen!*

## IX

### Septuagésime

#### LES OUVRIERS DU PÈRE DE FAMILLE

Mes frères,

Les saintes joies de Noël ont passé ; l'Eglise reprend ses vêtements de pieuse tristesse ; toute la liturgie se fait grave et austère. Plus de *Gloria in excelsis*, plus d'*Alleluia*. Avec leur foi naïve, nos pères lui faisaient leurs adieux : « Tu nous quittes, ô doux *Alleluia* !... Reviens bientôt nous réjouir... L'*Alleluia* au ciel ne finit pas, mais sur la terre il passe. Nous ne sommes pas dignes de le chanter toujours : pauvres pécheurs, il nous faut le suspendre ; exilés, les larmes nous conviennent... »

« Il y a deux temps, dit saint Augustin : celui qui s'écoule maintenant parmi les périls et les troubles de cette vie, l'autre qui mesurera la paix et l'allégresse éternelle. » Les jours avant la *Pâque* figurent le premier, les jours après la *Pâque* figurent le second. C'est le péché qui creusa la vallée des larmes, et par la désobéissance, la douleur et la mort sont entrées dans le monde. Voilà pourquoi l'Eglise nous fait lire, en ce jour, les premières pages de notre histoire. La création sortant des mains de Dieu si grande et si belle ! Puis l'homme couronné d'honneur se découronnant lui-même et perdant le bonheur en trahissant l'amour.

Et maintenant il faut que l'homme remonte la pente de sa chute ; il faut qu'il se relève par l'effort. Dieu ne veut pas nous sauver sans nous. Le père de famille cherche des ouvriers. Nous nous demanderons : 1<sup>o</sup> Quels sont ceux que Dieu appelle au travail ? 2<sup>o</sup> A quel travail il les appelle ? 3<sup>o</sup> Quelle en est la récompense ?

#### I. — Les ouvriers appelés.

1. Dieu invite tous les hommes au travail. Le travail est la loi suprême de la vie.

Quels que soient les progrès de la science, des arts, de l'industrie, de la civilisation, en dépit des promesses menteuses de certains novateurs, l'homme de l'avenir comme l'homme du passé mangera son pain à la sueur de son front. Pour s'enrichir, qu'il s'agisse de l'argent ou qu'il s'agisse de la vertu et de l'honneur, pour trouver un trésor dans le champ de l'activité humaine, il sera toujours nécessaire de recourir à la méthode que le vieux laboureur de La Fontaine indiquait à ses enfants :

Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place  
Où la main ne passe et ne repasse.

S'il est une époque où le travail soit l'arbitre de toute grandeur, de toute puissance, c'est le siècle où nous sommes. Le xx<sup>e</sup> siècle sera entre tous le siècle de l'activité, de l'effort, du travail.

2. Nous devons travailler par nécessité, mais nous devons travailler aussi par vertu. « La peine, le travail sous toutes les formes, dit Lacordaire, est favorable au développement du bien, il purifie le corps, il écarte les pensées vaines et dangereuses, il diminue les forces du mal, il donne un emploi aux énergies qui sont en nous et qui nous rongeraient si nous les laissions inactives ; c'est la santé du corps et celle de l'âme. » Le travail nous réduit à l'état bienheureux de ce solitaire qui disait au rapport de saint Jérôme : « Je n'ai pas le loisir de vivre, comment aurais-je le loisir de pécher ? »

Au contraire, tout se corrompt par l'oisiveté. L'eau croupissante exhale une odeur fétide et des miasmes pestilentiels. Le fer inoccupé est bientôt rongé par la rouille. Laissez votre champ inculte : dans peu il sera envahi par les mauvaises herbes.



L'oisiveté engendre dans l'âme et y entretient les vices les plus funestes, les passions les plus flétrissantes. « L'homme qui n'a rien à faire et qui ne donne pas à son activité quelque emploi utile, celui-là tombe par une pente rapide de la langueur dans l'ennui et de l'ennui dans les désordres du cœur. L'histoire nous dit que la ruine morale d'un peuple commence par le honteux repos. » C'est encore à Lacordaire que nous devons ces belles considérations, et il ajoute : « Ce n'est qu'à la fin de l'âge, lorsque nous aurons payé notre dette au travail et à la société, que la vie, diminuée dans tous nos sens, nous retire les flots trop vifs de son activité, que le repos nous sied et que Dieu le bénit. Mais se reposer quand on n'a rien produit, se reposer dans la jeunesse, c'est se vouer à tous les anéantissements <sup>1</sup>. »

3. Enfin le travail est une dette envers Dieu. Vous avez reçu de Dieu toutes vos puissances. A quelle fin, je vous le demande, vous les a-t-il données ? A cela les Livres saints font une belle réponse. « L'homme, est-il écrit, est né pour travailler comme l'oiseau pour voler <sup>2</sup>. » Je ne saurais vous dire combien j'aime cette image qui nous représente le travail comme étant à l'homme ce que les ailes sont à l'oiseau. Des ailes qui nous soulèvent au-dessus de la terre, des ailes qui nous permettent de nous élever vers toutes les hauteurs. Ne voulez-vous point de ces ailes ?

Nous devons avoir pour le travail une haute estime et nous en faire une obligation sacrée. Aussi je remarque que Dieu n'a jamais laissé l'homme inactif. Dès qu'il fut créé, il le plaça, dit l'Écriture, dans le paradis, afin qu'il le cultivât, ce qui, remarquez-le bien, n'empêche pas le paradis d'être un lieu de délices : *paradisum voluptatis*. Qu'est-ce à dire ? Cela veut dire que, fusions-nous innocents comme l'étaient alors les premiers mortels, nous n'en aurions pas moins le devoir de fertiliser par l'effort le champ de nos facultés.

Mais, hélas ! nous ne sommes pas sans faute. Héritiers de la souillure d'Adam, nous devons accepter le travail comme le châtement de la déchéance, car dès que le péché fut commis dans le monde, Dieu demanda d'abord au pécheur de s'en confesser : *Adam ubi es ?* et le reste. Puis la confession faite il lui imposa une pénitence, et la pénitence qu'il lui donna, ce fut de travailler : « *In sudore vultus tui vesceris pane*. Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » Or tant que le péché subsiste, la pénitence subsiste et c'est la même : *In sudore vultus tui...* On n'y échappe pas.

Voyez comme la loi du travail se dégage de l'évangile de ce jour. Le père de famille sort jusqu'à cinq fois de sa demeure pour la rappeler aux désœuvrés qui stationnent sur la place publique. Et, à la fin, sa voix éclate en reproches, incre-

pavit eos : « Pourquoi vous tenez-vous là tout le jour sans rien faire ? »

Nous devons donc mettre en œuvre les forces qui sont en nous, ne point laisser improductif ce sol de nos facultés. Et comme cela ne se fait pas sans effort, tous doivent accepter ce qu'un penseur a appelé la participation à la fatigue humaine. Les privilégiés de la fortune eux-mêmes sont obligés de subir cette loi impérieuse, et suivant un mot célèbre, « la richesse qui dispense du travail salarié ne dispense pas du travail gratuit. »

Mais toute la dépense de notre activité serait vaine, si nous ne l'appliquions pas aux œuvres que Dieu attend de nous. Or il nous appelle à travailler à sa vigne. En quoi consiste ce travail, c'est ce que nous allons dire.

## II. — En quoi consiste leur travail.

Le travail de la vigne est le travail de la vie chrétienne.

« Le bois de la vigne, dit Bossuet, est celui où la destinée du chrétien se marque le mieux. Il n'y a pour lui que de porter du fruit ou d'être jeté dans le feu... Il ne faut qu'écouter le saint Prophète : *Fils de l'homme, que ferez-vous de la branche de la vigne ?* En ferez-vous quelque bel ouvrage, comme on en fait du cèdre, des autres grands arbres qu'on n'emploie jamais à de plus beaux usages qu'après qu'ils sont coupés ? En est-il de même de la vigne ? Point du tout. Quand même elle était sur pied, on voyait bien qu'elle n'était propre à aucun ouvrage. Combien plus étant arrachée verra-t-on qu'elle n'est bonne que pour le feu. Plus elle est excellente quand elle porte son fruit délicieux qui réjouit Dieu et les hommes ; plus elle est inutile quand elle n'en porte plus et n'a plus rien à attendre que le feu dont elle est digne. Ainsi en est-il du chrétien <sup>1</sup>. » Point de milieu pour lui, dit saint Augustin : *Aut vitis, aut ignis*.

La vigne donne encore le plus parfait emblème de la vie chrétienne pour une autre raison. C'est que, après avoir creusé ses sillons et jeté sa semence, l'ouvrier des champs peut se reposer et attendre la moisson, tandis que dans la vigne il n'y a pour lui aucune trêve, aucun repos, mais des labeurs pénibles qui se multiplient jusqu'à la vendange. Et c'est en cela que la vigne est une image plus fidèle, plus saisissante de l'âme chrétienne, qui exige des soins incessants, des fatigues de toutes sortes. Car, là aussi, il faut sans relâche arracher les épines et les ronces toujours vivaces, toujours renaissantes, retrancher les rameaux stériles qui jaillissent sans cesse d'une nature vicieuse.

Travaillons donc avec courage à améliorer notre vie, puisque c'est à cette œuvre que le Père céleste veut que nous appliquions tous nos efforts. Evitons

<sup>1</sup> Lacordaire, *Conférences*, v, 146.

<sup>2</sup> Homo nascitur ab labore, et avis ad volatum. (Job, v, 7).

<sup>1</sup> Bossuet, *Méditations sur l'Évangile*, La Cène, 1<sup>re</sup> partie, 6<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> jours.

avec un soin jaloux de nous souiller par aucune faute; appliquons-nous constamment à mieux connaître et à mieux aimer Celui de qui nous tenons la vie et tous les biens d'ici-bas. Observons fidèlement ses commandements et les commandements de son Eglise. Efforçons-nous d'acquérir les vertus chrétiennes. Luttons contre les ennemis de notre salut par la vigilance et la prière; dirigeons habituellement nos espérances et nos désirs vers les choses d'en haut; ayons la plus grande estime pour tout ce qui appartient au service de Dieu; mettons à profit avec ferveur toutes les grâces qui nous sont faites; enfin imprimons sur tous nos actes, les plus nobles comme les plus vulgaires, le sceau du surnaturel par l'union de nos intentions avec celles du Sauveur.

Celui qui se consacre à cette glorieuse tâche répond à l'appel céleste. Il n'est pas oisif et il méritera la récompense promise dans l'Evangile aux ouvriers de toutes les heures. Cette récompense va faire maintenant l'objet de notre entretien.

### III. — *Leur récompense.*

Le prix d'une journée de travail commençant à six heures du matin et finissant à six heures du soir, était, à l'époque évangélique, d'un denier, représentant environ 85 centimes de notre monnaie. *Conventione facta ex denario diurno.*

Il faut tenir compte ici de deux éléments qui modifient le résultat de la comparaison qu'on voudrait établir entre l'exiguïté d'une telle rémunération et le prix actuel de la main d'œuvre parmi nous. D'une part, les denrées de première nécessité étaient proportionnellement moins chères. C'est l'abondance des valeurs d'or et d'argent dans un pays qui élève le taux de toutes les marchandises. D'un autre côté il s'agit ici d'un travail des champs, partout moins rétribué que celui d'une industrie proprement dite, supposant un apprentissage préparatoire et s'exerçant d'ordinaire au sein des villes où tout ce qui tient à la vie matérielle exige des dépenses plus considérables. Il n'y a pas longtemps encore qu'en France, dans les provinces vinicoles, les bandes de travailleurs recevaient pour prix de leur journée un salaire inférieur à celui des vigneron de l'Evangile. La parabole prend sur le fait et dessine avec une admirable netteté les habitudes sociales des Juifs. C'est une scène familière de la vie des champs que Notre-Seigneur expose dans sa simplicité réelle et vivante. C'est une page qui ne pouvait être écrite par un apocryphe grec ou romain.

Mais au-dessus de l'authenticité pour ainsi dire flagrante du texte saint, qu'il importait de faire ressortir, quelle profondeur de révélation divine!

Le denier qui est le salaire des ouvriers de la vigne est l'image de la béatitude éternelle. *Denarius ille vita æterna est*, dit saint Augustin. (Serm. cccxliii). C'est en vertu d'un accord sublime que Dieu accordera ce salaire à ceux qui sortant de l'oisiveté spirituelle ont répondu à l'appel d'en haut. *Conventione facta.* Cet accord a été conclu

au moment de notre baptême et ratifié par notre libre choix.

Les uns sont appelés à l'aube de la vie, d'autres à l'époque de l'adolescence, d'autres encore au déclin du jour, aux dernières limites de la vieillesse, aux portes de la mort; telle est en effet la signification de ces heures mystérieuses dont nous parle le texte sacré. Prime, dit saint Grégoire, c'est l'enfance de l'homme; tierce son adolescence où la chaleur de l'âge commence à croître comme le soleil dans la troisième heure du jour; sexte la jeunesse où il est dans la force, la plénitude de l'âge, comme cet astre à son midi; none la vieillesse où la chaleur décroît et diminue tous les jours; la onzième heure l'âge décrépit où pour ainsi dire il n'y a plus qu'un point entre la vie et la mort, entre le jour et une nuit éternelle.

Dieu nous appelle à ces différentes heures, mais quel que soit le moment auquel on a entendu retentir l'appel divin, pour avoir droit à la rémunération il faut que la fin de la vie nous trouve saintement occupés à la grande œuvre spirituelle. Autrement nous perdrons le fruit de nos labeurs. Courage donc! Le moment de la récompense approche sans cesse. Elle s'avance continuellement, cette dernière heure du jour à laquelle nous aurons le bonheur d'entendre la consolante parole : *Voca operarios, redde mercedem.*

Et ici admirons le sublime de l'amour divin. Ouvrier de la dernière heure, l'homme qui a traversé l'adolescence, la jeunesse, la vie entière, sans se préoccuper de son âme, arrive enfin aux tristes régions de la vieillesse, à la décrépitude, à une mort prochaine; et alors Dieu tant de fois repoussé, outragé, se présente de nouveau à ce pécheur, il lui offre en échange des restes d'une vie qui va s'éteindre le même prix qu'à l'ouvrier de la première heure.

Au lieu de nous étonner que l'ouvrier du soir reçoive comme l'ouvrier du matin ce denier de la béatitude infinie, songeons que Dieu pèse plutôt les saintes ardeurs de l'âme qu'il ne mesure la durée du travail.

D'ailleurs les hommes venus tard au service de Dieu apportent une énergie, une volonté si puissante qu'ils dépassent vite ceux qui, pendant une longue carrière, n'ont marché qu'à petits pas. Et puis : « Dans la maison de Dieu, le ciel, il y a différentes demeures. » Et comme le dit l'Apôtre : « De même que les étoiles diffèrent en clarté, il en sera ainsi dans la résurrection, chacun recevra une récompense selon son travail. » Tous les élus verront ce divin soleil de justice; mais de même que les diamants frappés par les rayons du soleil de la nature en réfléchissent les feux d'une manière plus ou moins brillante selon qu'ils sont plus ou moins polis, plus ou moins précieux, ainsi les saints reflètent les divines splendeurs de l'Eternel, suivant leur plus ou moins de sainteté et de perfection.

Enfin les grâces que Dieu accorde à nos semblables, ne diminuant en rien celles qu'il nous



réserve, que nous importe que la part du dernier venu soit meilleure que la nôtre ? Pensons plutôt, mais pour multiplier nos efforts, à cette effrayante figure du petit nombre des élus, car, au temps de la récolte, aura lieu la séparation des bons et des méchants, pour le ciel ou l'enfer éternel.

Donc, encore une fois, à l'ouvrage ! obéissez au commandement du Maître de vos âmes : « *Ite in vineam*. Allez à la vigne. »

## RÉFLEXIONS SUR DES PAROLES DU PROPRE DES MESSES DU DIMANCHE

### X

#### DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME

**I. Les douleurs de la mort m'ont environné.** — Nous entrons dans un temps où l'Eglise nous rappellera de grandes vérités. Aujourd'hui ce sont les douleurs de la mort. Quelles sont-elles ?

Ce sont d'abord toutes les douleurs dont nous sommes affligés dans nos maladies, dans nos peines et dans nos tribulations. Combien elles sont nombreuses, puisque, selon la parole de Job, *l'homme né d'une femme, vivant peu de temps, est rempli de beaucoup de misères !* (Job, xiv, 1). Or toutes les douleurs ne sont rien autre que les messagères des dernières douleurs que nous souffrirons tous à l'heure de la séparation de notre âme d'avec notre corps, et nous dirons : *Est-ce ainsi que la mort amère sépare ?* (I Rois, xv, 32).

Ce sont ensuite toutes les douleurs que nous trouvons dans le travail qui nous est demandé tant au point de vue temporel qu'au point de vue spirituel. Dans l'un comme dans l'autre cas, il y a des peines et des fatigues à supporter, des sacrifices à embrasser ; et il en sera de même jusqu'à la fin de notre vie, puisque nous entendons une voix qui nous dit : *Allez, vous aussi, à ma vigne* (Matth., xx, 7), c'est-à-dire travaillez pour nourrir votre corps, travaillez au salut de votre âme. Puis, après avoir supporté le poids du jour et de la chaleur, nous entendrons de nouveau la voix du père de famille dire à son intendant : *Appelez les ouvriers et donnez-leur le salaire.* (Ib., 8).

Ce sont enfin toutes les douleurs intérieures qui nous viennent des craintes dont nous sommes remplis, des dangers qui nous menacent, et surtout de l'incertitude qui pèse sur nous touchant le jour et l'heure de notre mort. Nul n'en est affranchi, et chacun de nous peut dire avec David : *C'est d'un seul pas que moi et la mort nous sommes séparés.* (I Rois, xx, 3). Qui, d'autre part, n'a pas eu à s'écrier avec le saint roi : *Mon cœur a été troublé, et la frayeur de la mort est tombée sur moi ?* (Ps., liv, 4). D'autre part, si nous y pensions sérieusement, nul ne pourrait vivre tranquille en sachant qu'il ignore quel est le lendemain qui vient,

Souvenons-nous de ce riche qui se promettait de longs jours sur la terre et à qui Dieu vient dire : *Insensé ! cette nuit même on te redemandera ton âme.* (Luc, xii, 19-20).

Il ne faudrait point croire cependant que l'Eglise nous rappelle toutes les douleurs de la mort uniquement pour nous effrayer. Elle poursuit un but plus noble et plus surnaturel ; c'est une mère qui parle à ses enfants pour leur faire du bien, et elle voudrait nous voir tout appliqués à rechercher la cause de ces douleurs. Quelle est-elle ? Ce ne peut être la terre, puisqu'il est écrit au livre de Job : *Ce n'est pas de la terre que germe la douleur.* (Job, v, 6). D'ailleurs, dès le principe, Dieu n'avait point donné cette destination à la terre, car après l'avoir créée, il dit : *Que la terre produise de l'herbe verdoyante faisant de la semence, et des arbres fruitiers faisant du fruit selon leur espèce. Et Dieu vit que cela était bon.* (Gen., i, 11-12). Ce n'est donc pas de la poussière que vient la mort, ce n'est donc pas du sol que germent les souffrances. Et cependant la douleur et la mort, nous les trouvons sur la terre. — D'où viennent-elles ? Voici la réponse que nous donnent les saintes Ecritures : *Dieu dit à Adam : Puisque tu as mangé du fruit dont je t'avais défendu de manger, la terre sera maudite en ton œuvre ; et c'est avec des labeurs que tu en tireras ta nourriture durant les jours de ta vie. Elle te produira des épines et des chardons ; et tu mangeras l'herbe de la terre. C'est à la sueur de ton front que tu te nourriras de pain, jusqu'à ce que tu retournes à la terre d'où tu as été tiré : tu es poussière, et tu retourneras à la poussière.* (Ib., iii, 17-19). Rien de plus explicite ; nous sommes fixés sur la cause de nos douleurs et de la mort.

C'est l'homme, et l'homme seul, qui, par sa désobéissance, s'est attiré le châtement ; la terre n'en est que l'instrument. De là cette conclusion que, pouvant retrancher la cause, c'est-à-dire nos péchés, nous pouvons de même retrancher l'effet, c'est-à-dire les douleurs ; car il est dit : *Tous ceux qui commettent l'iniquité sèment les maux et les moissonnent.* (Job, iv, 8). D'autre part, comme nous ne pourrions jamais être sans péché devant Dieu et que nous aurons toujours à souffrir les dernières douleurs de la mort, nous devons nous efforcer d'être semblables à celui dont saint Jacques a dit : *Heureux l'homme qui souffre patiemment la tentation, parce qu'après avoir été éprouvé, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment.* (Jac., i, 12). Tel fut le denier que reçurent tous les ouvriers qui avaient travaillé, quand le soir fut venu. (Matth., xx, 9).

Aussi Jésus-Christ a-t-il voulu être notre exemple. Il nous a enseigné, en supportant les douleurs de la mort, à le suivre dans la voie de la souffrance. Vous pouvez le considérer dans le cours de sa vie, au jardin des Oliviers, durant les heures de sa Passion et sur la croix. Partout vous le verrez environné des douleurs de la mort, et lorsqu'il les a

toutes souffertes, il rend le dernier soupir, disant : *Tout est consommé.* (Jean, xix, 30). Vous pouvez à votre tour être environné des douleurs de la mort ; vous ne le serez jamais autant que votre Sauveur, à quelque point de vue que vous vous placiez, car il vous dira toujours : *O vous tous qui passez par le chemin, prêtez attention, et voyez s'il est une douleur comme la mienne !* (Lam., i, 12).

**II. Les douleurs de l'enfer m'ont environné.** — Qu'est-ce à dire ? Nous pouvons entendre d'abord ces paroles dans ce sens que l'enfer signifie le tombeau, le fond de la terre où reposent les corps des morts. C'est ainsi que Jacob apprenant qu'une bête féroce avait dévoré Joseph, s'écriait tout accablé de douleur : *Je descendrai pleurant vers mon fils dans l'enfer.* (Gen., xxxvii, 55). En pensant à cette dernière demeure qui nous est réservée, qui ne se sent rempli de tristesse ? Notre corps, il est vrai, n'aura plus rien à souffrir, mais nous ne pouvons, entrevoyant cet avenir, nous empêcher de dire avec David : *Ma vie s'achemine vers les enfers. Je compte au nombre de ceux qui descendent dans le tombeau. Je suis comme un homme dépourvu de toute aide.* (Ps. lxxxvii, 5).

Nous pouvons encore entendre ces paroles dans ce sens que l'enfer est le lieu de supplices où les pécheurs sont condamnés à souffrir des peines éternelles. Ainsi il est écrit de Coré, de Dathan et d'Abiron qu'ils *descendirent vivants dans l'enfer.* (Nom., xvi, 33). Ainsi il est écrit du mauvais riche dont parle le saint Evangile : *Le riche mourut, et il fut enseveli dans l'enfer.* (Luc, xvi, 22). Ainsi il est dit des anges rebelles : *Dieu les a précipités dans l'abîme, où les ténèbres leur servent de chaînes, pour être tourmentés, et tenus comme en réserve jusqu'au jugement.* (II Pier., ii, 4). Ah ! puisse Dieu nous accorder la grâce de n'avoir pas à souffrir dans l'enfer !

Enfin, nous pouvons entendre ces paroles dans ce sens que l'enfer serait le lieu où les âmes justes, au sortir de la vie, descendent pour y attendre la venue du Sauveur qui devait les délivrer. C'est dans ce sens que Job disait : *Tout ce que je suis va descendre au plus profond de l'enfer ; croyez-vous qu'au moins j'y trouverai le repos ?* (Job, xvii, 15-16). De là cette prière de David, disant : *Seigneur, vous n'abandonnerez pas mon âme dans l'enfer.* (Ps. xv, 10). Or toutes les douleurs que les âmes justes ressentaient dans les limbes résultaient de l'attente du Sauveur qui seul pouvait ouvrir les portes de l'enfer en y descendant lui-même, et emmener avec lui dans son royaume tous ceux qui s'y trouvaient détenus. (S. Grégoire, *In Job*, livre xiii, chap. xi).

Examinons maintenant dans quel sens, nous chrétiens, nous devons dire : *Les douleurs de l'enfer m'ont environné.* — Ce ne sera pas certes dans le sens de tombeau, car nous savons que le corps est semé dans la corruption et qu'il ressuscitera dans l'incorruptibilité. Il est semé dans la faiblesse, il ressuscitera dans la force. Il est semé

*corps animal, il ressuscitera corps spirituel.* (I Cor., xv, 42-44). Peu m'importe que mon corps soit livré aux vers et à la corruption, qu'il soit réduit en poussière et qu'il ne soit plus rien de ce qu'il aura été dans le monde ; je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'au dernier jour je ressusciterai de la terre. (Job, xix, 25). Elles ne peuvent donc rien sur nous, les tristesses ou les douleurs que nous ressentirions en pensant qu'il nous faudra aller dormir notre dernier sommeil dans le tombeau. Nous devrions, au contraire, appeler de tous nos vœux le jour où nous quitterons cette maison de terre que nous habitons présentement et qui se dissout. C'est pourquoi nous gémissons, désirant d'être revêtus, et non pas nus. Car, pendant que nous sommes dans cette tente, nous gémissons tous sous sa pesanteur, parce que nous ne voulons pas être dépouillés, mais revêtus par dessus, en sorte que ce qu'il y a de mortel soit absorbé par la vie. (II Cor., v, 1-4).

Quand nous disons : *Les douleurs de l'enfer m'ont environné*, entendons-nous parler de ces douleurs que les pécheurs souffriront éternellement dans l'enfer ? De même que nous avons dit : *Les douleurs de la mort m'ont environné*, bien avant que la mort nous frappe de son dernier coup, et même nous le disons parfois sous l'empire de grandes souffrances ; ainsi les pécheurs peuvent le dire des douleurs de l'enfer qu'ils commencent à endurer dès cette vie. Et nous, d'autre part, nous qui vivons dans la crainte d'avoir un jour à les souffrir, nous pouvons le dire encore sous l'influence de nos méditations, et aussi dans l'incertitude où nous nous trouvons de savoir si nous sommes dignes d'amour ou de haine. (Eccl., ix, 1). Alors nous arrivons par la pensée à nous représenter les douleurs de l'enfer, et avec le secours de la grâce de Dieu, nous ressentons en nos âmes ces sentiments qui sont pour nous comme des douleurs de l'enfer. C'est une occasion de nous exciter à sortir de notre vie mauvaise et à avoir une plus grande contrition de nos péchés.

Enfin lorsque nous disons : *Les douleurs de l'enfer m'ont environné*, entendons-nous parler de ces tristesses que les justes ressentaient dans les limbes, sous l'influence de l'attente de l'avènement du Sauveur ? Pour nous les limbes n'existent pas, mais il y a un lieu, et c'est le purgatoire, où tous les justes vont souffrir, au milieu du feu, pour l'expiation de leurs péchés, s'ils sortent de ce monde sans avoir pleinement satisfait à la justice divine. Or les peines du purgatoire dépassent tout ce que nous pouvons imaginer par leur intensité, et elles ne diffèrent de celles de l'enfer que par l'espérance d'en voir le terme et par la pensée qu'on est aimé de Dieu. Méditons donc sur ce feu du purgatoire, afin de nous exciter à racheter nos péchés par nos bonnes œuvres et par la vivacité de notre contrition. Que le souvenir des douleurs que nous aurions à subir nous pénètre, nous environne, au point de nous purifier de toutes nos



souillures. Seigneur, que je ne sois pas du nombre de ceux auxquels vous direz : *Allez dans le feu éternel!* (Matth., xxv, 41). Purifiez-moi dès cette vie, et faites que je n'aie pas besoin de passer dans le feu purifiant, créé pour ceux qui seront sauvés, mais qui ne le seront cependant qu'en passant par le feu. (S. Aug., *In Ps. xxxvii*, 3).

Nous avons encore ici un exemple à imiter : c'est Jésus-Christ, puisqu'il a dit dans la personne de son prophète : *J'ai été assiégé par les douleurs de l'enfer.* (Ps. xvii, 6). En punition de nos péchés, nous devons subir dans l'enfer trois sortes de douleurs : le ver ou le remords de la conscience, la peine du sens et la peine du dam. Or Jésus-Christ s'étant mis à notre place, éprouva avec proportion les mêmes tourments dans son cœur, dans son corps et dans son esprit. Il a souffert dans son cœur l'image du ver de la conscience ou du remords, par les peines intérieures dont son amour le tourmentait. Il a enduré dans son corps la peine du sens, par la diversité des supplices que la main des bourreaux lui a fait souffrir. Il a enduré tant au Jardin des Oliviers que sur la croix la peine du dam, par l'abandon de son Père, par la privation des consolations intérieures que sa justice lui refusait. (Biroat, *Sermon sur la Passion*). Jésus-Christ, cependant, avait une consolation au milieu de toutes ces douleurs comme des douleurs de l'enfer : c'est qu'il les endurait pour notre salut. Voilà notre modèle.

**III. Dans ma tribulation, j'ai invoqué le Seigneur et j'ai crié vers mon Dieu ; et de son temple saint il a exaucé ma voix.** — C'est une grande et terrible tribulation d'être livré à toutes les douleurs de la mort et de l'enfer. Où pourrions-nous trouver du secours pour les supporter patiemment si ce n'est de Dieu, et de Dieu seul ? Le Psalmiste le savait bien, puisqu'il disait dans une autre circonstance : *Mon secours vient du Seigneur qui a fait le ciel et la terre.* (Ps. cxx, 2). Les apôtres ne l'ignoraient pas non plus, lorsqu'ils le prièrent étant sur le point d'être engloutis par les flots sur la mer de Tibériade : *Seigneur, dirent-ils, sauvez-nous, nous périssons!* (Matth., viii, 25). Il ne saurait en être autrement. Depuis que la douleur est dans le monde, qu'ont fait les hommes pour nous en délivrer ? Il est vrai, la science peut en maintes circonstances l'arrêter ou en diminuer l'intensité ; mais elle revient toujours, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre. Nos amis peuvent-ils du moins nous apporter des consolations qui soient pour nous de vrais soulagements à ces heures tristes et pénibles ? Voyez les amis de Job : ils l'accablent de reproches et cherchent à lui prouver qu'il a mérité toutes les souffrances dont il est affligé. Il n'y a que Dieu capable de nous être un secours et une consolation efficace. Il l'annonçait à son peuple, disant : *Dans leur tribulation, ils se lèveront dès le matin pour venir vers moi. Venez, et retournez au Seigneur. C'est lui qui vous a pris et qui vous sauvera.* (Os., vi, 1-2).

C'est l'exemple que Jésus-Christ nous a donné durant les heures de sa passion. Le voici au jardin des Oliviers, et devant lui s'ouvre la voie douloureuse. L'Évangéliste nous dit : *Jésus s'éloigna de ses disciples ; et s'étant mis à genoux, il pria, disant : Mon Père, si vous le voulez, éloignez de moi ce calice ; cependant, que ma volonté ne se fasse pas, mais la vôtre.* Alors lui apparut un ange du ciel, le fortifiant ; et étant tombé en agonie, il priait encore plus. Et il lui vint une sueur, comme des gouttes de sang découlant jusqu'à terre. (Luc, xxii, 41-43). Saint Paul, de son côté, nous a dit : *Dans les jours de sa chair, ayant offert avec larmes et grands cris des prières et des supplications à Celui qui pouvait le sauver de la mort, il a été exaucé pour son humble respect.* (Hébr., v, 7). Il a été exaucé en ce sens qu'il a pu accomplir la volonté de son Père par rapport à sa passion en méritant de ressusciter ensuite et de nous obtenir le salut éternel. De même que le roi Josaphat, voyant qu'un grand nombre d'ennemis marchaient contre Juda, se tourna vers le Seigneur et obtint sa délivrance ; ainsi devons-nous dire au milieu de nos douleurs : *O Dieu, comme nous ignorons ce que nous devons faire, il ne nous reste qu'à diriger nos yeux vers vous.* (II Par., xx, 22).

C'est de son temple saint que Dieu exaucera nos prières. Quel est ce temple ? C'est d'abord le ciel où il a fixé sa demeure au milieu des anges et des bienheureux. Le prophète en parlait aux Juifs, disant : *O Israël, qu'elle est grande la maison de Dieu, et qu'il est vaste le lieu de sa possession!* (Bar., iii, 24). Le Psalmiste ne s'exprime point autrement : *Le Seigneur est dans son saint temple, le Seigneur a son trône dans le ciel.* (Ps. x, 5). Et Dieu lui-même nous a dit par son prophète : *Le ciel est mon trône et la terre l'escabeau de mes pieds.* (Is., lxvi, 1). Enfin saint Jean nous dit qu'il vit dans le ciel un ange s'arrêter devant l'autel, ayant un encensoir d'or. Une grande quantité de parfums lui fut donnée, afin qu'il présentât les prières de tous les saints sur l'autel d'or devant le trône de Dieu. Et la fumée des parfums composée des prières des saints monta de la main de l'ange devant Dieu. (Apoc., viii, 3-4). Puissent nos prières être ainsi présentées à Dieu dans le ciel, et nous serons exaucés !

Ce temple, c'est encore l'Eglise considérée comme étant un temple matériel, ou comme étant la société des fidèles qui forment le corps mystique de Jésus-Christ. — Dans le premier sens, Dieu nous a dit : *Ma maison est une maison de prière.* (Is., lvi, 7). Salomon disait du temple de Jérusalem : *Est-il croyable que Dieu habite avec les hommes sur la terre ? Si le ciel et les cieux des cieux ne vous contiennent point, combien moins cette maison que j'ai bâtie !* (II Paralip., vi, 18). Et nous, que dirons-nous de nos temples catholiques, alors qu'il y demeure sacramentellement, et le jour et la nuit ? — Dans le second sens, Dieu demeure bien au milieu de son Eglise : *Dieu est*

au milieu de cette cité, elle ne sera pas ébranlée. (Ps. XLV, 5). Il lui a dit : *Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle.* (Matth., XXVIII, 20).

Ce temple enfin, c'est le cœur de tous ceux qui vivent dans l'observation de la loi divine. Jésus-Christ a dit : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure en lui.* (Jean, XIV, 23). Et voici une autre présence de Jésus-Christ dans notre cœur qui en fait son temple saint : *Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui.* (Ib., VI, 57). Saint Paul n'a-t-il pas dit : *Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous ?* (I Cor., III, 16). Ayons donc confiance. Le Seigneur a écouté, de notre cœur où il réside, nos prières, et ces prières n'ont pas retenti aux oreilles des hommes, mais je les ai proférées en sa présence au dedans de moi, et il m'a exaucé. (Albert le Grand et S. Aug., In Ps. XVII).

## XI

### DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME

**I. Levez-vous, Seigneur, pourquoi dormez-vous ?** — Qui supplie ainsi le Seigneur de sortir de son sommeil ? Ce sont d'abord les justes qui, se confiant en la divine Providence, s'appliquent à *vivre sobrement, justement et pieusement dans ce monde.* (Tit., II, 12). Or, s'il y a une condition toute composée de contradictions et de persécutions, c'est bien celle du chrétien qui marche selon les lois de son Dieu. De là des heures tristes et douloureuses à supporter, des moments de murmure et d'impatience à réprimer, de nombreuses occasions de chutes à éviter, et des luttes continuelles à soutenir. Aussi, craignant de succomber sous les coups de la tribulation, nous demandons à Dieu d'en être délivrés, ou du moins nous le prions de manifester d'une manière sensible cette protection dont il nous entoure, afin que nous ne soyons pas exposés à dire : *C'est donc sans cause que j'ai purifié mon cœur, et que j'ai lavé mes mains parmi les innocents, car j'ai été affligé tout le jour.* (Ps., LXXII, 13-14).

Ce sont encore tous ceux qui, après avoir abandonné les voies de la justice, rentrent en eux-mêmes sous les coups de la tribulation et veulent revenir vers Dieu. Ils comprennent leur malheur, et chaque jour ils voient combien ils sont devenus semblables à cette terre desséchée et brûlée par le soleil, qui ne porte point de fruit parce que les épines, c'est-à-dire les sollicitudes, les richesses et les voluptés de la vie ont étouffé la bonne semence. (Luc, VIII, 7, 14). Or, n'ayant pas le courage ou le pouvoir d'arracher de leur cœur toutes les épines du péché, ils en appellent à Dieu pour qu'il vienne à leur aide par sa grâce et ses bienfaits : *Seigneur,*

*disent-ils, que ma demande pénètre en votre présence ; selon votre parole, délivrez-moi.* (Ps., CXVIII, 170). O mon Dieu, n'êtes-vous pas toujours le maître de ce champ que vous avez acheté, et ne l'avez-vous point cultivé en maintes circonstances ? Levez-vous, et faites que par vous notre âme redevienne une bonne terre produisant du fruit par la patience. Oui, levez-vous, ou du moins montrez votre face, et nous serons sauvés. (Ps., LXXIX, 4).

Ce sont enfin tous ceux qui rendent témoignage au Seigneur en mourant pour leur foi, et qui lui disent : *C'est à cause de vous que chaque jour nous sommes mis à mort, et qu'on nous traite comme des brebis destinées à être tuées.* (Ps., XLIII, 22). Les voilà tous ces martyrs qui n'ont ni le pouvoir ni le droit de se défendre contre leurs bourreaux et leurs oppresseurs. Il ne leur reste qu'à se tourner vers le Seigneur qui leur a dit : *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde.* (Jean, XVI, 33). Que demandent-ils ? Ce n'est point la vengeance, car ils se souviennent de Jésus-Christ qui a été mis à mort, qui était endormi pendant sa passion, et qui est ressuscité pour les fidèles ; et les martyrs demandent maintenant que Jésus-Christ se lève aussitôt dans le cœur de tous les Gentils, de tous les pécheurs qui croient à sa mort, mais qui ne croient pas à sa résurrection, à son amour et à sa puissance. Belle et touchante prière qui sollicite des conversions, de sorte que tous ceux qui sont des loups ravisseurs se changent en brebis fidèles, toutes disposées à leur tour à se laisser immoler, si Dieu leur en faisait la grâce. Voyez Etienne lapidé par les Juifs : les hommes croient que le Seigneur est endormi, et pendant ce temps le saint Martyr *les voit dans le ciel se tenant à la droite de Dieu ; et Saul était là consentant à ce crime.* (Act., VII, 55-59). Le Seigneur était donc sorti de son sommeil, et il sortit aussi de son sommeil dans le cœur du futur apôtre, car vous l'entendez aujourd'hui vous raconter lui-même tout ce qu'il a souffert pour le nom de Jésus. (II Cor., XI, 23-XII, 9. — S. Augustin et saint Jérôme).

Mais de quel sommeil demandons-nous au Seigneur de bien vouloir sortir ? Loin de nous la pensée de croire qu'il s'agit ici d'un sommeil semblable à celui auquel il se laissa aller lorsqu'il était dans la barque avec ses apôtres sur la mer de Tibériade : *Jésus, est-il dit, était à la poupe, dormant sur un oreiller, et les apôtres le réveillèrent.* (Marc, IV, 38). — Il ne s'agit pas non plus de ce sommeil qu'il prit sur la croix au moment de sa mort, car il en est sorti le troisième jour pour ressusciter glorieux et triomphant. Il n'a plus à s'y livrer pour le salut des hommes : *Le Christ est mort une seule fois, et il vit pour Dieu.* (Rom., VI, 10).

Voici donc l'idée que nous voulons exprimer : Dieu est censé dormir, lorsqu'il suspend en apparence les lois de son gouvernement providentiel pour permettre d'une part que les justes soient



affligés, et de l'autre que les pécheurs triomphent. C'est l'heure où les pécheurs disent aux âmes chrétiennes dans la tribulation comme on disait à David : *Où est votre Dieu ?* (Ps., xli, 4). — Nous disons encore que Dieu est censé dormir, lorsqu'il se conduit à l'égard des impies comme il s'est conduit à l'égard des ennemis de son peuple. Dans les tribulations, si Dieu semble dormir pour les justes, puisqu'il les éprouve, il semble bien davantage dormir pour les pécheurs dont il châtie les prévarications, non en père, mais en Dieu vengeur. Le Sage le rappelait en disant : *Seigneur, vous avez éprouvé les uns comme un père qui avertit ; mais les autres, vous les avez condamnés comme un roi sévère qui interroge.* (Sages., xi, 11). — Nous parlons encore du sommeil du Seigneur, lorsque par nos négligences ou nos péchés nous nous privons tellement de sa grâce qu'il ne vit plus en nous ; et c'est pourquoi, tout en lui demandant de sortir de son sommeil par rapport à nous, nous lui disons encore : *Seigneur, illuminez mes yeux, afin que je ne m'endorme pas dans la mort, et que mon ennemi ne dise pas : J'ai eu le dessus contre lui. Ceux qui me persécutent se réjouiront si je suis ébranlé.* (Ps., xii, 4-5. — S. Bonaventure, Fillion, Lesêtre).

**II. Levez-vous, et ne nous rejetez pas pour toujours.** — Combien cette répétition est justifiée ! En effet, tous ceux qui souffrent arrivent même à souffrir du retard qu'on apporte à les délivrer ou à les soulager. Un délai, quelque court qu'il soit, augmente leurs craintes et leurs angoisses, de sorte que par cette répétition : *Levez-vous, Seigneur*, nous exprimons le désir que Dieu ne diffère pas davantage de nous exaucer. Non, nous ne pouvons pas accepter qu'il ne vienne point à notre secours, le *Dieu qui s'est fait le soutien du pauvre, et son refuge au temps du besoin et de la tribulation.* (Ps., ix, 10).

Ce n'est point en vain que nous l'invoquons sous ce nom qui nous révèle tout son amour pour nous, et que nous lui disons avec le Psalmiste : *Vous, Seigneur, vous êtes le Dieu compatissant et miséricordieux.* (Ps., lxxxv, 14). De même que la terre a besoin de pluie bienfaisante ; ainsi nos âmes brûlées par le vent des tentations ou par les souffrances, soupirent après les pluies de grâces que sa miséricorde se plaît à répandre sur les hommes : *Belle est la miséricorde de Dieu au temps de la tribulation, comme la nuée de la pluie au temps de la sécheresse.* (Eccl., xxxv, 26). Ainsi les délivrances ou les soulagements que nous attendons, nous voudrions les recevoir en temps opportun, car nous savons que nous finirons par être exaucés, puisque le prophète nous a dit : *Si le Seigneur a rejeté, il aura aussi pitié selon la multitude de ses miséricordes.* (Lam., iii, 32). Voilà notre espérance, et c'est Dieu lui-même qui nous l'a donnée en nous disant : *Je vous ai délaissés pour un instant, mais dans mes grandes miséricordes je vous rassemblerai.* (Is., liv, 7. — Albert le Grand).

C'est pourquoi nous suivons ici, en redisant à Dieu : *Levez-vous*, le conseil que Jésus-Christ nous a donné, lorsqu'il a dit : *Il faut toujours prier et ne se laisser jamais.* (Luc, xviii, 1). Il nous a prouvé toute la vérité de ce conseil en nous racontant la parabole de la veuve qui par ses instances triompha du mauvais vouloir d'un juge inique en le forçant à lui rendre justice ; et Jésus-Christ ajouta cette déclaration : *Dieu ne vengera pas ses élus qui crient vers lui jour et nuit, et il usera de délai pour eux ? Je vous dis qu'il les vengera bientôt.* (Ib., 7-8). O Jésus, nous, vos rachetés et vos disciples, marchant à la suite de vos exemples, nous crions vers Dieu, non pour appeler des châtiments sur les pécheurs, mais des grâces de pardon et de miséricorde. Aussi tout en vous demandant indulgence pour les coupables, nous vous disons : « Levez-vous pour nous donner la force de supporter le poids du jour et de la chaleur, pour nous protéger contre les attaques de nos ennemis et pour raffermir nos pas dans le chemin où vous nous appelez à vous suivre. » Tels étaient les sentiments des martyrs qui souffraient la persécution, tels aussi doivent être les nôtres et ceux de tous les chrétiens. Alors, portant en nos cœurs une entière soumission à la volonté divine, nous nous en remettons à l'amour de notre Dieu sur la délivrance ou le soulagement qui nous est nécessaire, et nous répondrons à l'invitation de Jésus-Christ nous disant : *Venez à moi, vous tous qui prenez de la peine et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.* (Matth., xi, 28. — Cassiodore).

Mais lorsque nous disons au Seigneur : *Ne nous reprenez pas toujours*, n'exprimons-nous pas un sentiment de crainte ? Nous voulons peut-être lui dire de ne pas faire de tous les jours de notre vie un martyre continuels au point que nous n'en verrions la fin qu'au terme de notre carrière. Il en a été ainsi pour certaines âmes héroïques qui, favorisées de grâces extraordinaires, ont enduré des souffrances jusqu'à leur dernier soupir ; et ces âmes, loin de demander comme nous d'en être délivrées, ne comprenaient la vie chrétienne ou mieux la vie d'union avec Dieu que par la souffrance. Quant à nous, quelle que soit notre vocation, nous devons nous souvenir de cette parole de saint Paul, disant : *Dieu est fidèle, et il ne souffrira pas que vous soyez tentés par dessus vos forces ; mais il vous fera tirer profit de la tentation même, afin que vous puissiez persévérer.* (I Cor., x, 13). — Il y a, cependant, un *toujours* qui remplit notre âme de crainte, et quand nous voyons la tribulation s'abattre sur nous et qu'elle semble s'attacher à notre vie, nous pensons à ce *toujours de douleur* de l'autre monde réservé aux pécheurs. Or, ne sachant pas si nous sommes dignes d'amour ou de haine, nous disons : *Seigneur, ne nous reprenez pas toujours* en cette vie, parce que nous sommes portés à nous regarder comme étant vos ennemis, précisément à cause des châtiments dont vous nous affligez. C'est pourquoi nous demandons au

Seigneur des moments de repos, quelques rayons de soleil venant raviver nos espérances, comme des témoignages de son amour. Nous savons, il est vrai, que *le Seigneur châtie celui qu'il aime, et qu'il frappe de verges tout fils qu'il reçoit.* (Hébr., xii, 6). Mais nous voudrions aussi savoir que le Seigneur console ceux qu'il aime, et que nous ne sommes plus des fils qu'il vient de recevoir, mais des fils qu'il fait parfois reposer sur son cœur. Voilà pourquoi nous lui disons : *Seigneur, levez-vous, et ne nous rejetez pas toujours.* (Albert le Grand).

**III. Pourquoi détournez-vous de nous votre face ?** — Qu'entendons-nous dire ainsi à Dieu ? Remarquons d'abord que cette expression « la face ou le visage de Dieu » est employée dans les saintes Ecritures pour la présence ou la personne même de Dieu. C'est dans ce sens que le Sage nous a dit : *Priez devant la face du Seigneur* (Eccli., xvii, 22) ; c'est-à-dire, mettez-vous en sa présence, soyez pénétrés de cette pensée qu'il est devant vous, qu'il vous voit et qu'il vous entend ; puis demandez-lui les grâces dont vous avez besoin. — D'autre part, lorsque nous disons : *Seigneur, montrez votre face et nous serons sauvés* (Ps., lxxix, 3), nous demandons que Dieu manifeste sa présence au milieu de nous afin que, se montrant à tous par ses œuvres, nous ne tardions pas à recevoir le salut qu'il nous a promis. Ainsi nous serons bénis comme Israël était béni par Aaron disant : *Que le Seigneur te montre sa face et qu'il ait pitié de toi.* (Nom., vi, 25). — Enfin lorsque nous disons avec le Prophète : *Comme la cire se fond devant le feu, ainsi périssent les pécheurs devant la face de Dieu* (Ps., lxxvii, 3), nous reconnaissons que les pécheurs périssent en la présence du Seigneur, comme la cire se fond devant le feu sans laisser de traces. C'est ce qui eut lieu lors de la sortie d'Egypte ; le Seigneur manifesta sa présence par d'éclatants prodiges : *La terre, est-il dit, a été ébranlée devant la face du Seigneur, devant la face du Dieu de Jacob.* (Ps., cxlii, 7). C'est donc le secours de Dieu que nous sollicitons. (Albert le Grand).

En effet, nous ne pouvons ignorer combien nous aurions à craindre si Dieu ne venait pas manifester sa présence au milieu de nous ; ce serait une preuve qu'il se serait éloigné de nous en nous privant de ses grâces : *Malheur à eux, a-t-il dit, quand je me serai retiré d'eux !* (Os., ix, 12). Nous ne demandons pas que Dieu vienne exercer ses vengeances, mais qu'il se montre comme le bon pasteur qui cherche sa brebis égarée ; nous désirons entendre sa voix, être ramenés dans le bercail et conduits dans les pâturages que son amour nous a préparés. Jésus-Christ nous a dit : *J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie ; il faut que je les amène, elles entendront ma voix, et il n'y aura qu'un bercail et qu'un pasteur.* (Jean, x, 16). O Jésus, nous ne sommes point semblables à ces orgueilleux qui ont dit : *Nous ferons éclater la puissance de notre langue ;*

*nos lèvres sont à nous, qui est notre maître ?* (Ps., xi, 5). Nous, au contraire, nous voulons être *votre peuple et les brebis de votre pâturage* (Ps., lxxviii, 13) ; rassemblez votre troupeau dispersé ; revenez au milieu de lui par vos grâces et vos bonnes inspirations ; manifestez-lui votre miséricorde et votre tendre sollicitude ; *vous, qui conduisez Joseph comme une brebis, revenez conduire de même tous ces malheureux frères qui vous ont outragé et qui se sont éloignés de vous.*

Mais quel est le motif qui porte Dieu à se détourner de nous ? Prêtons l'oreille et nous entendrons des voix, au dedans de nous-mêmes, nous crier : « C'est nous qui en sommes la cause. » Quelles sont ces voix ? Ce sont nos péchés, nos passions, nos mauvaises habitudes, notre vie loin du devoir et de la vertu. C'est pourquoi nous devons à l'exemple de Daniel, nous accuser, disant : *Nous avons péché, Seigneur, nous avons agi avec impiété, et nous nous sommes détournés de vos commandements.* (Dan., ix, 5). Allons plus loin, reconnaissons-nous coupables devant les hommes, et même devant ceux qui nous persécutent, disant avec les Machabées qui répondirent à l'impie Antiochus : *Quant à vous, vous n'échapperez point à la main de Dieu, tandis que nous, c'est pour nos péchés que nous souffrons ces choses.* (II Mach., vii, 31-32). Nous imiterons ensuite l'enfant prodigue qui, en revenant vers son père, lui dit : *J'ai péché contre le ciel et à vos yeux ; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils.* (Luc, xvi, 21). Alors nous entendrons la voix du Seigneur nous disant : *Dans un moment d'indignation, je vous ai caché ma face pendant peu de temps, mais dans ma miséricorde, j'ai eu pitié de vous.* (Is., liv, 9. — Bellarmin).

Vous le voyez, c'est à cause de nos ingratitude et de nos infidélités que Dieu se détourne de nous, et pour obtenir qu'il nous regarde favorablement, gardons-nous bien d'opposer à nos péchés nos bonnes actions, notre inviolable fidélité, notre âme inébranlable au milieu des épreuves. Tel a été le langage du pharisien qui priait dans le temple, et vous savez qu'au lieu d'être exaucé, il fut condamné. (Luc, xviii). C'est la conduite suivie par ceux qui veulent se justifier et entrer en jugement avec Dieu. Mais quand ceux qui demandent du secours à Dieu apportent à l'appui de leurs prières les raisons dont se servent les coupables, ils ont suffisamment expié leurs crimes, par l'extrémité où ils se trouvent réduits. Saint Paul et d'autres prophètes ont souvent tenu le même langage ; et les pieux Israélites s'exprimaient de la sorte lorsqu'ils n'avaient encore aucune idée bien claire, ni de l'enfer, ni du royaume des cieux, ni de la haute sagesse de la loi nouvelle, et supportaient néanmoins avec courage toutes ces épreuves. (S. Chrysostome).

Admettons que nous n'ayons plus aucun péché à expier, et que Dieu cependant nous laisse dans la fournaise de la tribulation, devons-nous continuer à le supplier de revenir vers nous ? Oui,



je continuerai à dire : « Seigneur, ayez pitié de moi ! Voilà mes blessures, je ne les cache pas ; vous êtes médecin, et je suis malade ; je suis misérable, et vous êtes plein de miséricorde. Vous nous ordonnez non d'aimer, mais de supporter les afflictions. L'homme peut et doit même se réjouir de souffrir, bien qu'il aimât mieux n'avoir rien à souffrir. Dans le malheur, il désire la prospérité, et dans la prospérité, il craint le malheur. Quel est donc entre ces deux extrémités le juste milieu où la vie de l'homme ne soit plus une épreuve ? Malheur, oui malheur aux prospérités du monde qui excitent la crainte de l'adversité et les séductions corruptrices de la joie ! Malheur, oui malheur, et trois fois malheur aux adversités du siècle qui réveillent les désirs de la prospérité ! D'ailleurs l'adversité est dure à supporter, et la patience y fait naufrage. La vie de l'homme n'est-elle donc pas une épreuve continuelle, un combat sans trêve ? Seigneur, toute mon espérance est placée dans la grandeur infinie de votre miséricorde. Donnez-moi ce que vous ordonnez, et ordonnez ce que vous voudrez. » (S. Aug., *Confes.*, X, xxviii). Il est certain qu'en redisant dans de semblables sentiments la prière que l'Eglise nous a invités à méditer, nous finirons par obtenir, sinon notre délivrance, du moins des consolations qui seront le rafraîchissement de nos âmes et nous feront porter des fruits par la patience.

---

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

### LXXIV

#### SERMON SUR LA MONTAGNE : INDISSOLUBILITÉ DU MARIAGE

Il était tout naturel que Jésus traitât du mariage en expliquant la sainteté de mœurs exigée de ses disciples. Il n'y manqua point. Le mariage était déchu de sa sainteté primitive : le Sauveur le relève, lui restitue son indissolubilité des premiers âges.

« Il a été dit aussi : Que quiconque renvoie sa femme, lui donne un écrit de répudiation. Mais moi je vous dis : Quiconque renvoie sa femme, hors le cas de fornication, la rend adultère, et celui qui épouse la femme renvoyée commet un adultère. » (Math., v, 31-32).

Nous vivons à une époque où les principes de l'Evangile sont si obscurcis, les enseignements de l'Eglise si peu écoutés, qu'il est de toute nécessité de rappeler de temps en temps aux fidèles ce qu'ils doivent croire et tenir pour certain, j'allais dire pour sacré, au sujet de la doctrine catholique sur le mariage. On ne s'imagine pas jusqu'où

vont l'erreur ou les préjugés de nombreux chrétiens. Ne vous est-il jamais arrivé d'entendre certaines personnes, même pratiquantes, prétendre que les époux qui ont contracté mariage par devant l'officier civil sont bel et bien mariés ? N'est-il pas écœurant de voir des chrétiens qui ont la foi, qui font profession de croire ce que l'Eglise catholique enseigne, émettre une pareille hérésie ? N'est-il pas navrant de songer que des personnes baptisées soient tombées de la foi jusqu'à accepter le divorce ou du moins à le tolérer ?

Eh bien ! il faut redire très haut, et sans se lasser, la doctrine de l'Eglise et de l'Evangile sur cette question. Il faut que les fidèles soient suffisamment instruits en cette matière, pour ne pas répéter des affirmations qui seraient un crime si elles n'avaient l'ignorance pour excuse.

La suite du discours de Notre-Seigneur sur la montagne, ses paroles concernant l'indissolubilité du mariage, nous fournissent l'occasion de traiter de ce sacrement en quelques mots ; profitons-en pour nous instruire et éclairer notre conscience.

Le mariage des chrétiens est un sacrement institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ, sacrement qui établit entre l'homme et la femme une union légitime qui ne peut plus se rompre que par la mort de l'un d'eux, et leur confère la grâce de vivre saintement dans cet état.

Pour ceux qui ne sont pas baptisés, le mariage n'est qu'une sorte de contrat, une convention basée sur l'accord réciproque des époux. Mais pour les chrétiens, le mariage est un sacrement, c'est-à-dire une chose sacrée que nul au monde n'a le pouvoir de modifier dans ses parties essentielles. C'est un sacrement institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ, il échappe donc à tout pouvoir civil. Celui-ci n'a pas plus la puissance de changer l'essence de ce sacrement que celle des autres sacrements. Que l'Etat vienne demain déclarer que désormais on baptisera avec du vin, ou que les enfants dont le front aura été soumis à certaines ablutions par tels ou tels fonctionnaires déterminés perdront leur caractère de chrétiens : il est clair qu'une pareille loi resterait sans effet.

Le baptême conféré avec une autre matière que de l'eau naturelle, serait nul, malgré toutes les lois et tous les décrets du monde. Un baptisé restera éternellement marqué du caractère de chrétien, envers et contre toutes les législations humaines. Il en est de même du sacrement de mariage.

Pourquoi disons-nous que le sacrement de mariage, sous la loi chrétienne, est indissoluble, de sa nature ? Parce que Jésus-Christ, ayant élevé le mariage à la dignité de sacrement, l'a élevé aussi à sa suprême perfection, et que c'est le propre de toute chose arrivée au sommet de la perfection, de s'arrêter là et d'y rester fixe et inaltérable. C'est encore parce que Jésus-Christ, législateur souverain, l'a ainsi déclaré : « Ils ne sont

plus deux (les époux), mais une seule chair; que l'homme ne sépare donc pas ce que Dieu a uni. » (Math., xix, 6). « A ceux qui sont unis par le mariage, je donne l'ordre, non ce n'est point moi, mais le Seigneur, que la femme ne se sépare pas de son mari. Si elle le quitte, qu'elle reste sans se marier, ou qu'elle se réconcilie avec son mari. Et que le mari ne renvoie pas sa femme. » (I Cor., vii, 10-11). Ces dernières paroles sont de l'apôtre saint Paul aux chrétiens de Corinthe. Et afin de bien marquer qu'il entend parler de l'indissolubilité du mariage, il ajoute, peu après : « La femme est liée à la loi, tout le temps que son mari vit; que si son mari meurt, elle devient libre. » (*Ibid.*, 39).

Si les paroles de Jésus-Christ et du grand apôtre Paul ne vous semblent pas assez claires, si l'indissolubilité du mariage ne vous apparaît pas encore comme dogme de foi, écoutez la déclaration solennelle du Concile œcuménique de Trente : « Si quelqu'un dit que l'Eglise se trompe en enseignant, d'après la doctrine de l'Evangile et celle des apôtres, que l'adultère de l'un des deux époux ne peut rompre le lien du mariage, et que même l'époux innocent ne peut se remarier du vivant de l'autre, qu'il soit anathème ! » Voilà ce que l'Eglise infaillible enseigne; soutenir le contraire, c'est encourir son anathème.

Est-ce formel, cette fois ? Oui ou non, l'indissolubilité du mariage chrétien est-elle de foi ? N'est-ce pas le cas de citer ce qu'écrivait saint Jean Chrysostome, il y a quinze siècles ? « Ne venez point me citer des lois faites par des étrangers, ordonnant de donner un libelle de répudiation et de divorcer ensuite. Ce n'est pas d'après ces lois que Dieu vous jugera en ce jour-là, mais d'après les lois qu'il a portées lui-même <sup>1</sup>. » Et saint Jérôme ajoutait : « Autres sont les lois des Césars, autres celles du Christ <sup>2</sup>. »

Remarquez le bien : en proclamant que le mariage chrétien est un sacrement qui établit un lien indissoluble entre les époux, l'Eglise n'entend porter en rien préjudice aux droits de l'Etat concernant les effets civils du mariage. Personne ne conteste au pouvoir civil le droit d'imposer certaines formalités pour l'union des biens, de régler la gestion des fortunes et le reste; il peut même rompre les liens civils qu'il a établis entre les époux. Mais jamais l'Eglise n'a reconnu et ne reconnaîtra à un pouvoir civil la puissance de créer ou de rompre le lien du mariage chrétien. En deux mots : lorsque deux fiancés se sont présentés devant le magistrat civil et ont accompli les formalités légales, civiles, ils ne sont pas plus mariés, aux yeux de Dieu, qu'auparavant; les noms, les fortunes sont unis, les fiancés ne deviennent époux légitimes qu'après le sacrement reçu. Et par conséquent aussi : si l'Etat a le droit d'établir le divorce des noms, des biens, il n'a

pas le pouvoir de rompre le lien créé par le sacrement. Tous les tribunaux de la terre ne peuvent rien sur le lien sacré que la mort, seule au monde, a la puissance de rompre.

Lors donc que vous entendrez redire : « Ces époux sont mariés à la mairie, ils sont bien mariés ! » répondez hardiment et proclamez que, devant Dieu et en conscience, ils ne sont pas mariés du tout. Les prétentions ou les plaisanteries de gens sans religion ou sans foi ne sauraient prévaloir contre la parole de Jésus-Christ et contre l'enseignement infaillible de son Eglise. Et voilà ce que tout chrétien doit croire et pratiquer, sur ce point du mariage, sous peine de faute très grave contre la foi. — Vous avez, par le fait, ce que tout chrétien doit croire et pratiquer aussi au sujet du divorce. Les lois humaines sont impuissantes contre la parole du Christ, celle-ci les domine de toute la hauteur du ciel à la terre : « Qui conque renvoie sa femme, hors le cas de fornication, la rend adultère; et celui qui épouse la femme renvoyée, commet un adultère. » En cas de crime, deux époux peuvent se séparer; mais jamais, du vivant des deux, ils ne sauraient contracter un nouveau mariage; pas plus la partie innocente que la coupable.

Pour achever d'édifier votre foi à ce sujet, voici les paroles du pape Pie IX <sup>3</sup>, se plaignant des lois et des doctrines de la république de la Nouvelle-Grenade sur le mariage et le divorce : « Parmi les catholiques, disait-il, quelqu'un peut-il ignorer que le mariage est véritablement et proprement un des sept sacrements de la loi évangélique instituée par Notre-Seigneur Jésus-Christ, de sorte qu'il ne peut y avoir parmi les fidèles de mariage qui ne soit un sacrement; qu'entre chrétiens, l'union de l'homme et de la femme, hors du sacrement, quelles que soient d'ailleurs les formalités civiles et légales, ne peut être autre chose que ce concubinage honteux et funeste, tant de fois condamné par l'Eglise ? D'où il suit manifestement que le sacrement ne peut se séparer du lien conjugal. »

Saint Jean Chrysostome avait raison, et c'est en modifiant un peu ses expressions que nous terminerons : « Chrétiens, ne m'opposez pas les lois ou prescriptions civiles qui autorisent le divorce. Ce n'est point d'après elles que le Seigneur vous jugera, mais d'après les lois qu'il a promulguées lui-même. » Saint Jérôme avait raison aussi : « Autres sont les lois des Césars, autres celles du Christ. » Auxquelles donnerons-nous la préférence ?

<sup>3</sup> Allocution en consistoire du 27 septembre 1852.

<sup>1</sup> S. Chrys., Homélie *De libello repudii*.

<sup>2</sup> Epist. 79, *ad Oceanum*.



## ALLOCUTIONS DE MARIAGE

## I

## POUR LE MARIAGE D'UN MÉDECIN

Monsieur, Mademoiselle,

Prier, bénir, exhorter : telle est la douce mission du prêtre dans la cérémonie du mariage chrétien.

Mes prières, je vais les adresser dans un instant à Jésus-Christ réellement présent sur cet autel, à Jésus-Christ restaurateur et sanctificateur du mariage. J'y mettrai le cœur d'un ami, et je demande à cette assistance nombreuse et choisie, venue pour applaudir à votre bonheur et en prendre sa part, de joindre avec ferveur ses prières aux miennes.

Mes bénédictions, je voudrais les prendre dans le cœur de Dieu même, au moyen de ces magnifiques formules par lesquelles nous demandons au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, de donner à la nouvelle épouse les grâces charmantes, l'amabilité, la fidélité, la réserve, la fécondité et toutes les vertus des Rachel, des Rebecca, des Sara, de toutes les grandes femmes des siècles antiques. J'y mettrai l'âme d'un prêtre.

Mon exhortation, dans laquelle je voudrais mettre aussi mon cœur d'ami et mon âme de prêtre, la voici résumée en une phrase : « Placez à la base de votre mariage, ou pour mieux dire de votre vie, — car dès ce jour votre mariage et votre vie c'est tout un, — placez-y les trois grandes vertus du chrétien : la foi, l'espérance et la charité. »

La foi, l'espérance et la charité ! trois mots qui peuvent paraître banals tant ils frappent souvent nos oreilles ; trois choses manifestement sublimes et divines. Lorsque les douze apôtres du Christ allèrent à la conquête du monde, ils virent dans l'âme humaine trois grandes facultés : l'intelligence qui comprend, la volonté qui commande, le cœur qui sent et aime. Et ils se dirent : « A l'intelligence avide de lumière, nous donnerons les vérités divines de la foi ; à la volonté qui faiblit et chancelle, nous donnerons l'inébranlable appui des espérances éternelles ; au cœur insatiable d'affection, nous donnerons l'amour sous sa forme la plus divine, nous donnerons la charité. » Ce qu'ils ont dit, ils l'ont fait. Or, croyez-vous que douze pauvres pêcheurs du lac de Tibériade, absolument grossiers et ignorants, étaient capables d'inventer cette splendide formule qui condense en trois mots une philosophie plus sublime et plus efficace que celle qui s'étale dans les plus belles œuvres de Platon ? Pour moi, je ne puis pas l'admettre, et j'en conclus que la foi, l'espérance et la charité sont trois dons divins que le ciel a faits à la terre.

Vous avez l'un et l'autre l'âme assez haute et l'esprit trop cultivé pour vouloir vous contenter

du triste terre-à-terre dans lequel se traînent de nos jours tant d'intelligences affaissées ; il vous faut un idéal. Laissez-vous toujours conduire par les splendeurs de la foi ; elle vous donnera non pas un idéal chimérique et stérile, mais le sublime idéal des réalités divines.

Monsieur le docteur, vous avez frappé à la porte de la science, et vous êtes entré, et vous avez appris des choses curieuses et éminemment utiles. Je suis heureux d'admirer en passant la science humaine dont vous êtes le fervent disciple ; mais j'ai la douce conviction que vous ne voudrez pas vous contenter de cette science, condamnée, comme toute chose humaine, à des mécomptes et à des impuissances. Vous n'oublierez pas qu'il y a Dieu au-dessus des créatures, l'âme au-dessus du corps, et l'éternité au-dessus du temps ; et vous demanderez à la foi chrétienne la grande et essentielle science de Dieu, de l'âme et de l'éternité.

Pour vous, ma chère enfant, vous êtes bien fermement résolue à conserver et à développer en vous les sentiments de foi qui font l'honneur, la force et le bonheur de la femme chrétienne. Vous appellerez Dieu dans votre maison, vous souvenant que toute demeure est vide, fût-elle pleine de richesses, lorsqu'elle est vide de Dieu ; car le seul être nécessaire, celui qui les remplace tous et qu'aucun ne remplace, c'est Dieu.

Que vous dirai-je de l'espérance ? Vous êtes jeunes et l'avenir vous sourit. Tout laisse entrevoir ce que nous souhaitons tous, votre bonheur. Si l'épreuve survenait, — et qui peut affirmer qu'il y échappera ? — vous trouveriez en vous, Monsieur, avec l'aide de Dieu, l'énergie que demande la lutte ; vous trouveriez auprès de vous, Mademoiselle, les conseils et l'affection d'une mère dévouée, intelligente et vaillante, dont les exemples vous diront comment on conduit courageusement sa barque vers l'espérance, même au milieu de la tempête.

L'espérance vous sourit ; mais vous contenterez-vous de vivre dans l'horizon borné des espérances terrestres ? De grâce, n'en faites rien ; élargissez ce cercle étroit dans lequel étouffent nos plus intimes, nos plus naturelles, nos plus impérieuses aspirations ; dites à l'espérance chrétienne de renverser autour de vous les barrières qui arrêtent les élans infinis de vos âmes. On palpe chaque jour, même et surtout lorsqu'on est prêtre ou médecin, cet écueil inéluctable de la mort contre lequel viennent fatalement se briser toutes les espérances terrestres ; et il est facile de comprendre que ce terrible coup égale toutes les conditions, tous les âges, tous les états, et la vie la plus longue et la plus heureuse avec la plus courte et la plus malheureuse, parce que, suivant la forte pensée de Bossuet, il ne sert de rien d'écrire une page plus ou moins longue, plus ou moins belle, si en un moment et par une seule rature tout est brusquement effacé. Ecrivez donc sous le souffle de l'espérance chrétienne de magnifiques pages que vous puissiez lire dans les joies de l'éternité.

Les plus belles de ces pages seront celles que la charité vous aura dictées. J'ai lu que le médecin est le prêtre des corps comme le prêtre est le médecin des âmes. Oui, vous soignez les corps, et nous les âmes ; vous pansez des membres endoloris, et nous des cœurs saignants ; vous prolongez la vie physique, et nous avons la divine ambition d'éterniser la vie des âmes. Mais de même que les prêtres de l'antiquité entretenaient sur leurs autels un feu mystérieux, de même, pour remplir dignement notre grande mission de médecins des âmes ou des corps, pour prodiguer un dévouement de tous les instants au pauvre comme au riche, au petit comme au grand, nous devons allumer dans le sanctuaire de nos cœurs le feu inextinguible de la charité. Et vous aussi, ma chère enfant, vous réclamez votre large part dans l'exercice de cette charité. Les exemples que vous avez sous les yeux ont donné à votre cœur naturellement bon une impulsion que vous suivrez avec bonheur.

Mais il n'y a que le feu du ciel qui soit inextinguible, la charité purement humaine se lasse et se dégoûte. Celui qui a créé nos cœurs peut seul les dilater sous l'expansion d'une immense et impérissable charité. Oui, l'amour de Dieu est la base de toutes les grandes et durables amours. Dieu, dit saint Jean, est la charité même ; par conséquent la vraie charité, c'est Dieu établissant, fortifiant, sanctifiant en nous l'amour de tout ce qui est digne d'être aimé : amour de la vérité et de la justice, amour du bien et du beau, amour de la patrie, amour paternel, amour filial, amour conjugal, amour de ceux qui souffrent, et au foyer de toutes ces affections, pour les vivifier et les diviniser toutes, amour surnaturel de Dieu : voilà la charité. Qu'elle soit l'éternel aliment de vos cœurs ! *Amen !*

## VARIA

### I

#### LES DEVOIRS ENVERS LE CONFESSEUR <sup>1</sup>

Mes chères enfants,

De tous les pouvoirs que le prêtre tient de son ordination, celui peut-être qui est pour lui la cause des plus sérieuses préoccupations et quelquefois des plus cruelles perplexités, celui qui exige le plus de science, de sagesse, de tact, de bonté compatissante, mais aussi d'inflexible fermeté, en un mot le ministère le plus crucifiant, — on l'a nommé « le Calvaire du prêtre » et c'est avec raison, — c'est la confession.

Faire descendre chaque matin sur l'autel la Victime eucharistique, ouvrir le ciel au petit en-

fant que purifie l'eau du baptême, bénir la famille qui se constitue sous le regard de Dieu, ce sont là des actes sacerdotaux qui apportent la plupart du temps avec eux des consolations très douces. Mais s'enfermer derrière l'obscur cloison d'un confessionnal, dans la gêne du corps et dans l'anxiété de l'esprit, pour y entendre le récit des mêmes faiblesses, c'est là, encore une fois, un des devoirs les plus austères du ministère sacerdotal.

Or, ce devoir, c'est à vous de nous en rendre l'accomplissement plus facile, par votre respect et votre confiance... Oui, mes chères enfants, il faut aller au prêtre confesseur avec respect et avec confiance.

#### I. — *Le respect.*

En effet, qu'est-ce que le prêtre aux yeux de la foi ? C'est un autre Jésus-Christ. Or, avec quelle humilité profonde, quelle componction ne devons-nous pas tomber à genoux aux pieds de ce Dieu qui tient en ses mains la miséricorde et la justice, les clefs du ciel et les clefs de l'enfer !

Est-ce ainsi que vous avez considéré le prêtre, et n'êtes-vous pas de ces personnes qui ne voient plus Dieu en lui ?

Elles ne voient plus Dieu... S'agit-il de se choisir un confesseur : croyez-vous qu'elles vont demander à Dieu par de ferventes prières de leur montrer celui qui réformera leur caractère, brisera leurs petites passions ? Non, dans leur décision, l'intervention divine est complètement écartée, et un choix d'où peut dépendre leur éternité n'est souvent qu'un choix de fantaisie et de commérage.

Elles ne voient plus Dieu... Et si demain leur confesseur leur inflige une admonestation sévère, mais cependant méritée, au lieu de l'accepter humblement, elles s'en vont porter à un autre tribunal les ennuis d'une âme incomprise.

Elles ne voient plus Dieu... Et la preuve, c'est que la personne et la parole du confesseur, au lieu d'avoir un caractère sacré pour elles, devient chose vulgaire et profane, et le thème de leur conversation et de leur bavardage.

Saint Louis, roi de France, avait décrété que toute personne qui oserait proférer un blasphème aurait la langue marquée d'un fer rouge. Si l'on portait la même peine contre toutes les personnes qui parlent inconsidérément confesseur et confession, il y en aurait beaucoup, je crois, dont la langue serait marquée par le feu... Voyez-les réunies en petit comité, parlant avec mystère ; approchez tout doucement, écoutez... Que disent-elles ?... Eh ! je le sais bien à l'avance.

« — Avez-vous été vous confesser ? Que vous a dit votre confesseur ? Est-il sévère ? Est-il indulgent ? Est-il distingué ? — Ma chère, ne m'en parlez pas ! C'est un homme vulgaire, c'est un homme commun... Et puis, de quoi se mêle-t-il ? Ne m'a-t-il pas posé l'autre jour telle question ? Pour qui me prend-il ?... »

Et c'est ainsi qu'on parle confession et confes-

<sup>1</sup> Allocution à des jeunes filles.



seur, comme on parle faits divers et nouvelles du jour. N'est-ce pas vraiment grande pitié ?

Elles ne voient plus Dieu... Et la confession ne devient plus pour elles qu'une affaire banale qui est entrée dans leurs habitudes de chaque semaine... Voyez-les encore agenouillées auprès du confessionnal. Après un instant de réflexion, la patience est à bout, l'esprit s'égaré et bientôt la conversation s'engage. Dirait-on vraiment des coupables qui s'appêtent à entendre leur sentence ? Quelle trace pareille confession peut-elle laisser dans leur âme ?

Mes chères enfants, je vous en supplie, que jamais aucun de ces traits ne puisse s'appliquer à aucune d'entre vous. Mais traitez la confession et tout ce qui s'y rapporte avec le respect que mérite ce grand sacrement.

## II. — *La confiance.*

Le respect, ce n'est point assez. Allez à votre confesseur avec confiance.

1. J'écarte immédiatement la supposition d'un manque de sincérité essentiel dans l'accusation de vos fautes, car vous avez la franchise au moins pour ce qui doit assurer la validité du sacrement. Aussi je me contente de vous dire : « Si vous voulez aller au prêtre avec confiance, ne voyez pas seulement en lui le confesseur, mais le directeur. » La confession ne suffit pas, vous avez aussi besoin d'une direction. Au confesseur, vous n'avez qu'à dire vos péchés ; au directeur, vous avez de plus à faire connaître qui vous êtes, votre tempérament, votre milieu, vos aptitudes, vos habitudes, vos dispositions, vos succès, vos échecs, vos tristesses, vos joies. Il doit être votre confident pour devenir votre conseiller. Il n'a pas seulement la mission de vous absoudre, il a celle de vous conduire, c'est par là qu'il est père en même temps qu'il est prêtre.

2. Qu'est-ce en effet que le confesseur ? C'est un médecin. Que doit faire le médecin ? Doit-il se contenter de vous soigner en cas de maladie grave ? Non, il doit étudier votre tempérament, compter les pulsations que votre sang donne à chaque minute. Il vous prescrit un régime de vie, il vous affirme que telle maladie vous menace et que vous devez prendre tels remèdes que sa science vous indique.

Voilà le rôle du confesseur au tribunal de la pénitence. Ne vous étonnez donc pas qu'il vous interroge prudemment, qu'il provoque votre confiance, qu'il compte en quelque sorte les battements de votre conscience, qu'il scrute les tendances de votre cœur. Ne vous étonnez pas qu'après cet examen il vous dise : « Mon enfant, votre mal, c'est cette tiédeur qui paralyse votre énergie ; c'est cette légèreté qui, malgré vous et à votre insu, emporte votre imagination et la détourne de toute réflexion sérieuse... Votre mal, c'est cette vanité qui vous incline vers le monde et entretient au fond de votre cœur l'amour des amusements, de la toilette, des plaisirs... »

3. On m'a parlé d'une paroisse (je me hâte de dire qu'il ne s'agit pas de celle-ci), où certaines jeunes filles avaient non pas un *confesseur-directeur*, mais un *confesseur* et un *directeur*. Vous avez bien compris : aller porter ses péchés et chercher une absolution à tel confessionnal ; aller porter ses confidences et chercher une direction à tel autre confessionnal... Je ne me permets pas de qualifier cette manière d'agir, le mot serait trop dur... Mais de deux choses l'une : ou vous êtes à l'aise avec votre confesseur, ou non. Si vous êtes à l'aise avec lui, ne marchandez pas votre confiance, allez jusqu'au bout dans la voie des confidences. Si vous n'êtes pas à l'aise, quittez-le ! Il ne vous en voudra pas, mais continuera à prier pour vous, ce qui lui est plus facile et engage moins sa responsabilité.

4. Enfin, confiance dans votre directeur lorsqu'il vous a dit : « Restez en paix, laissez de côté tout ce qui vous tourmente. »

Il y a en effet des personnes qui se préoccupent d'une façon outrée. Des heures entières se passent à chercher... Quoi donc ?... D'imperceptibles grains de poussière. Pauvres âmes torturées, rongées par le scrupule, qui se perdent dans des détails inutiles ! et chacune de leurs confessions, si elles l'écrivaient, remplirait un volume.

Pas de scrupules ! C'est le martyre de l'âme... Votre confesseur vous a dit de vous tenir tranquille. Confiance ! c'est Dieu lui-même qui vous a parlé par sa bouche.

N'est-ce pas doux pour une âme de rencontrer ainsi sur son chemin le prêtre confesseur en la parole duquel il lui est permis de faire un acte de foi ?

Sainte Chantal demandait à Dieu depuis longtemps de lui envoyer un guide qui la comprît. Un jour, sur la lisière d'un bois, elle aperçut, au bas d'une petite colline, un homme dont elle n'avait jamais vu les traits. Sa figure était angélique, et pendant que la sainte veuve le contemplait, une voix lui dit : « Voilà le guide aimé de Dieu et des hommes entre les mains duquel tu dois reposer ta conscience. » Bientôt la sainte devait reconnaître le même homme dans la chaire d'une église de Dijon. C'était saint François de Sales.

Vous avez toutes, mes chères enfants, fait sérieusement votre choix pour la direction de votre âme. Vous agissez surnaturellement avec votre confesseur, vous êtes d'une parfaite sincérité, droiture et loyauté. Laissez-moi donc vous dire en terminant la parole de Dieu à Mme de Chantal : « Voilà le guide aimé de Dieu... » Espoir sans peur ! Vous êtes dans le chemin du ciel.

Ainsi soit-il !

## SERMONS DE CARÈME SUR LES GRANDES VÉRITÉS

### I

#### LA PAROLE DE DIEU

Beati qui audiunt verbum  
Dei et custodiunt illud.

(Luc, xiv, 28).

Mes frères,

Comme le but direct de ma mission au milieu de vous est de vous adresser la parole de Dieu, je ne puis mieux inaugurer mon ministère qu'en essayant de vous faire connaître :

- 1<sup>o</sup> L'importance de cette parole ;
- 2<sup>o</sup> Les moyens à prendre pour en profiter ;
- 3<sup>o</sup> Les défauts à éviter pour qu'elle produise en nous des fruits de sanctification.

Après avoir imploré les grâces de l'Esprit-Saint et sollicité votre bienveillante attention, j'entre dans mon sujet sans autre préambule.

#### I. — Son importance.

La parole est le grand moyen donné à l'homme par Dieu lui-même pour révéler sa pensée et recevoir celle des autres. Dieu lui-même s'en est servi pour converser avec les hommes et leur communiquer ses pensées toutes divines. Après avoir donné sa doctrine à ses apôtres, il les a chargés officiellement de l'annoncer aux hommes en leur déclarant que celui qui les écoute l'écoute lui-même : « *Qui vos audit me audit.* » (Luc, x, 16). C'est cette parole que je viens, en vertu d'une mission légitime, vous annoncer durant ce Carême. Ministère vraiment sublime, vraiment divin, puisqu'en m'écoutant vous devez penser écouter Notre-Seigneur Jésus-Christ.

1. La parole de Dieu est donc le moyen de communiquer avec lui. Elle est le principe, le commencement de nos rapports avec la divinité. C'est en l'écoutant avec les dispositions convenables que nous arrivons à la connaissance de la vérité : « *Fides ex auditu* » (Rom., x, 17), dit l'Apôtre aux nations, et encore : « *Quomodo audient sine prædicante ?* » (Ibid., 14).

a) Elle est le premier moyen assigné par l'Ange de l'école pour arriver à la perfection, à l'amour de Dieu, à la charité qui est la fin de la loi : « *Plenitudo legis est dilectio.* » (Rom., xiii, 10). Les disciples d'Emmaüs s'étonnaient de ne pas avoir reconnu Notre-Seigneur à l'amour qui embrasait leur cœur pendant qu'il leur parlait sur le chemin : « *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis dum loqueretur in via ?* » (Luc, xxiv, 32). Mais aussi le plus infaillible moyen de tomber dans la tiédeur, dans le dégoût de ses devoirs, c'est de s'éloigner de la chaire sacrée.

b) La parole de Dieu n'est pas seulement le moyen d'arriver à la perfection, c'est celui de la conserver jusqu'à la fin par la persévérance finale.

Elle est en effet la première des quatre marques de prédestination assignées par saint Bernard. Le divin Maître lui-même a donné cette marque par excellence lorsqu'il a prononcé cette sentence : « *Celui qui appartient à Dieu écoute la parole de Dieu. Qui ex Deo est, verba Dei audit.* » (Jean, viii, 47). Il ne faut donc pas hésiter à regarder l'éloignement pour cette parole comme le caractère le plus effrayant de la réprobation et, par contre, on peut en considérer l'amour comme une marque de prédestination.

c) Enfin, de toutes les œuvres de piété, l'audition de la parole de Dieu est la plus profitable pour le salut. Ecoutez. Les deux sœurs de Lazare, Marthe et Marie, travaillaient toutes les deux pour Jésus-Christ, et toutes les deux se proposaient de recueillir les fruits de sa présence dans leur maison. Le divin Maître parlait et devait s'asseoir à la table de famille ; deux choses étaient donc à faire : préparer le banquet de l'hospitalité, et écouter la parole divine. Marthe s'occupait de la première et Marie était tout entière à la seconde. Marthe qui se croyait la plus sage, la mieux avisée, se plaignait au Seigneur de ce que sa sœur ne la secondait pas dans ses efforts ; mais elle reçut cette grave leçon : « *Vous vous inquiétez beaucoup trop. Il n'y a qu'une chose nécessaire. Votre sœur a choisi la meilleure part, qui ne lui sera pas enlevée.* » (Luc, x, 42). Quelle était, mes frères, cette meilleure part, déclarée meilleure que la préparation du repas même du Sauveur ? C'était d'entendre la parole de Dieu.

#### 2. Pourquoi donc cette importance ?

C'est que la parole du Sauveur pourvoit à tous les besoins de notre âme. En effet, les noms assignés par l'Écriture Sainte ont une grande valeur, et Dieu y attache une telle importance que nous le voyons changer les noms des personnages qu'il destine aux plus grandes entreprises. Voyez, mes frères, comment les noms différents donnés à la parole de Dieu dans les saintes Écritures montrent son efficacité et la variété de ses admirables effets. Elle porte le nom de *massue*, de *semence*, de *pain*, de *feu*, de *glaive*.

*Massue, quasi malleus conterens petram* (Jér., xiii, 29), elle brise les cœurs les plus endurcis comme le marteau la pierre, et les prépare à la conversion. — *Semence*, elle féconde leur stérilité et leur fait produire une moisson abondante pour le ciel. — *Pain*, elle les nourrit et leur entretient la vigueur de la santé. — *Feu*, elle les éclaire, consume tout ce qui est en eux d'impur et les embrase de l'amour divin. — *Glaive*, elle tranche toutes les difficultés et fait remporter la victoire dans les plus grandes batailles.

Mais son nom par excellence le plus auguste, son nom véritable dont tous les autres ne sont que des figures, c'est celui de Verbe, *Verbum*, parole qui est le grand nom, le nom éternel du fils de Dieu, le Verbe, seconde personne de la sainte Trinité. Jésus-Christ est la parole substantielle du Père qui pour nous parler et converser avec nous



s'est approché de nous en prenant le manteau de notre humanité, en se faisant chair. « *Et Verbum caro factum est et habitavit in nobis.* » (Jean, I, 14).

Recevoir la parole de Dieu avec amour pour la mettre en pratique, c'est donc recevoir Jésus-Christ sous sa forme éternelle et divine, si je puis m'exprimer ainsi. Voilà ce qui explique le langage extraordinaire du Sauveur. Un jour qu'il prêchait, une femme — sans doute c'était une mère — s'écria dans son enthousiasme : « Heureuses les entrailles qui vous ont porté, et le sein qui vous a nourri ! » (Luc, XI, 27). Rien, ce semble, de plus naturel et de plus vrai que cette exclamation. Quel plus grand bonheur pourrait être imaginé ? Cependant celle qui avait proféré ces paroles fut réprimandée par le Sauveur, qui lui répond : « *Quin imo beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud !* Bien plus heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique » (Ibid., 28), montrant cette autre manière de concevoir et de porter Jésus-Christ dans son cœur comme plus parfaite et plus digne d'envie. C'est ainsi que la bienheureuse Vierge Marie, qui conservait toutes les paroles du Sauveur et les méditait dans son cœur, est encore plus heureuse pour avoir ainsi reçu Jésus-Christ que pour avoir porté sa chair divine dans son sein maternel.

## II. — Dispositions pour bien l'entendre.

Pour bien entendre la parole de Dieu, trois dispositions sont indispensables : 1<sup>o</sup> le respect, 2<sup>o</sup> l'attention de l'esprit, et 3<sup>o</sup> la docilité du cœur.

1. Oui, mes frères, respect pour cette parole qui nous est annoncée par l'organe du ministre de Dieu, quel qu'il soit, car il est l'ambassadeur de Jésus-Christ sur la terre : « *Pro Christo legatione fungimur.* » (II Cor., v, 20). Ce n'est pas assez. Non seulement, nous prêtres, nous sommes ambassadeurs de Jésus-Christ, mais nous vous apportons Jésus-Christ lui-même, dans nos mains qui lui servent de berceau et sont pleines de bénédictions célestes, et sur nos lèvres où s'épanouit la parole de Dieu, *Verbum Dei*, Jésus-Christ. Le prêtre, voyez-vous, n'est jamais sans Jésus-Christ ; à l'autel et dans la chaire, il a Jésus-Christ, Jésus-Christ, ce nom qui fait bondir son cœur, Jésus-Christ qui fait sa force, toute son espérance, toute sa vie. Jésus-Christ, le prêtre l'a partout et le porte toujours avec lui. Oui, au saint Sacrifice, il s'incarne et s'immole entre ses mains, et en chaire il le porte dans sa bouche, il s'épanouit sur ses lèvres suivant cette parole de saint Augustin : « *Verbum Dei non est minus adorandum quam corpus Christi.* » Avez-vous entendu, chrétiens ? Vous devez à la parole de Dieu dans la chaire une vénération semblable à celle que vous devez au corps de Jésus-Christ sur l'autel et dans le tabernacle.

Et, mes frères, laissez-moi vous le dire en toute franchise et avec vérité, si, ce qu'à Dieu ne

plaise ! si vous veniez entendre notre parole comme la parole d'un homme, d'un orateur vulgaire, vous commettriez un sacrilège... A ce mot, votre foi alarmée se porte en tremblant vers le tabernacle et se figure la profanation du corps et du sang de Jésus-Christ. Vous avez raison, la profanation du corps et du sang de Jésus-Christ, la communion indigne, voilà incontestablement la plus grande des profanations, le plus horrible des sacrilèges. Mais est-ce là tout ce que comprend le sacrilège ? Non. Qu'est-ce qu'un sacrilège ? C'est la profanation d'une chose sainte ; mais la parole de Jésus-Christ est aussi sainte que sa chair et a droit aux mêmes adorations : « *Non est minus adorandum Verbum Dei quam corpus Christi.* » Supposez qu'au moment où le prêtre distribue aux fidèles le pain des anges, la sainte hostie vienne par hasard à tomber à terre sur le parvis du sanctuaire, votre foi, n'est-il pas vrai, en serait inquiète, et cependant il n'y aurait là qu'un simple accident. Mais, supposez au contraire qu'un misérable reçoive le corps de Jésus-Christ à la table sainte pour le cracher à terre, pour le fouler aux pieds, que penseriez-vous d'un attentat si horrible ? Ne seriez-vous pas animés d'une sainte horreur, saisis d'une profonde indignation ? Eh bien ! l'application est facile. Que devons-nous penser d'un chrétien qui vient ici pour recevoir la parole de Dieu, pour la disséquer, la mépriser, la dédaigner, la tourner en ridicule, la fouler aux pieds de la critique humaine ? N'y aurait-il pas là, je vous le demande, un véritable sacrilège ? Écoutons l'Apôtre : « Celui qui mange la chair et boit indignement le sang de Jésus-Christ, celui-là mange et boit sa propre condamnation. » Pourquoi ? « C'est, ajoute le même Apôtre, c'est parce qu'il ne discerne point le corps de Jésus-Christ. *Non judicans corpus Domini.* » (I Cor., XI, 29). Eh bien ! mes frères, celui qui reçoit indignement la parole de Dieu, pourquoi commet-il un sacrilège ? C'est qu'il n'a pas su discerner la parole de Dieu de la parole de l'homme. Ainsi donc, si la profanation du corps et du sang de Jésus-Christ est un grand sacrilège, la profanation de la parole divine ne lui est guère inférieure, car « *non est minus adorandum Verbum Dei quam corpus Christi.* »

Oh ! mes frères, loin de vous un pareil malheur ! Recevez toujours, je vous en conjure, recevez notre parole comme la parole de Dieu lui-même. Agir autrement, ce serait, laissez-moi vous le dire, vous montrer bien cruels envers nous et bien cruels envers vous-mêmes.

a) *Cruels envers nous*, car vous nous dépouillez de notre plus grande gloire. Savez-vous quelle est la gloire du prêtre, quel est son trésor, sa vie, son tout ? C'est Jésus-Christ. Le monde n'a rien pour lui, car le prêtre a laissé la terre avec ses biens et ses espérances. Jésus, c'est tout pour le prêtre, c'est son vêtement, dit saint Jean Chrysostome : « *Christus magna sacerdotum tunica.* » Vous arrachez de notre front la couronne sacerdotale, vous ne nous laissez que les haillons de la triste

humanité et notre native impuissance ! Vous nous dites : « Prédicateur, laisse là ton rôle divin ! Ne sois qu'un homme comme nous, qu'un vain rhéteur, qu'un parleur vulgaire qu'on peut louer ou critiquer à plaisir... » Dites, êtes-vous contents ? Est-ce assez de déshonneur pour nous ? Nous avez-vous fait descendre assez bas ? Oui, il faut que je vous le dise, vos exigences sont vraiment impitoyables pour le cœur du prêtre.

b) Et j'ajoute que vous êtes *cruels envers vous-mêmes*. Pourquoi ? Parce que la parole divine dépouillée de son prestige ne saurait plus vous éclairer dans vos doutes ni vous fortifier dans vos défaillances. Ah ! la parole humaine ! Comment oserait-elle s'arroger le droit de nous éclairer dans les choses si mystérieuses de l'éternité ? Comment pourrait-elle nous apporter des secours au moment du danger, alors que sous l'influence des séductions qui nous environnent de toute part, nous sommes prêts à céder ? Croyez-moi, mes frères, s'appuyer sur la parole de l'homme, c'est s'appuyer sur un bâton rompu.

De plus, mes frères, j'oserai vous dire la vérité tout entière. La parole de Dieu ne remonte jamais sans effet là d'où elle est descendue. Il faut qu'elle produise ce qu'elle a annoncé : si elle a été accueillie avec respect, elle répand ses pluies de grâces et de bénédictions ; mais si elle remonte sans avoir été acceptée, les grâces se changent en ces flèches terribles de la malédiction et de la fureur dont parle le prophète. La parole du prêtre ne sera jamais vaine, Dieu l'a dit, « elle sauve ou elle tue. *Positus in ruinam et in resurrectionem.* » (Luc, II, 34).

Autrefois un prophète infidèle, Balaam, appelé par le roi de Moab, gravit une montagne pour maudire le peuple de Dieu. La malédiction est dans son cœur, mais ô surprise ! des paroles de bénédiction se placent malgré lui sur ses lèvres et il s'écrie : « Que tes tentes sont belles, ô Israël ! » (Nomb., XXIV, 5). Et nous, mes frères, Dieu sait que la bénédiction est dans notre cœur et sur nos lèvres. Faudra-t-il que nous ayons la douleur de la voir changée en malédiction ? Ah ! cette pensée est bien amère... Eloignez-la, mes frères, et en venant aux instructions du carême avec empressement et avec joie, donnez un peu de consolation, un peu de rafraîchissement à notre cœur, quand nous vous verrons écouter la parole de Dieu avec respect, avec attention et docilité.

2. *Avec attention de l'esprit.* Nous devons être attentifs aux vérités qui nous sont annoncées du haut de la chaire de vérité et les regarder comme la règle de notre conduite. Est-ce bien difficile d'être attentifs, mes frères, surtout lorsqu'on vous trace vos devoirs et que l'on vous parle de vos intérêts les plus chers ? Les choses que l'on vous annonce ne sont-elles pas à la portée de tous ? Ne sont-elles pas assez intelligibles en elles-mêmes sans que nous ayons besoin, nous ministres de Dieu, de les revêtir du prestige de l'éloquence, des ornements du style, pour les rendre agréables ?

Ah ! malheur à nous, prêtres, si nous donnions à la parole de Dieu un langage trop humain et si nous paraissions rechercher plus l'estime de nous-mêmes que l'intérêt des âmes ! Eh quoi ! mes frères, est-il besoin d'employer les artifices de l'éloquence pour vous dire qu'il faut faire pénitence, que la porte du ciel est étroite, que le royaume des cieux souffre violence, que bienheureux sont ceux qui observent les commandements de Dieu, et qu'à la mort, au jour des justices, nous serons jugés chacun suivant nos œuvres ? Encore une fois, malheur à nous si nous essayions de déguiser les choses dures que nous avons à faire entendre par le coloris et la pompe du langage !

3. J'en arrive enfin à la *docilité du cœur*. La docilité est la vertu du serviteur vis-à-vis de son maître, du malade vis-à-vis de son médecin, du disciple vis-à-vis de son précepteur, du soldat vis-à-vis de ses chefs. Elle doit être aussi la vertu du chrétien vis-à-vis du prêtre qui lui parle au nom de Dieu et qui a sur nous tous les titres que nous venons d'énumérer, c'est-à-dire de maître, de médecin, de précepteur et de chef.

C'est cette vertu de docilité qui vous fera mettre en pratique la parole de Dieu, conclusion nécessaire des enseignements qui sont donnés dans la chaire sacrée.

Un jour, mes frères, Dieu résolut de détruire une ville coupable. C'était Ninive. Touché de compassion, il diffère l'arrêt de sa justice et envoie aux Ninivites son prophète Jonas. Vous connaissez quelle fut sa prédication : « Encore quarante jours et Ninive sera détruite ! » Et les Ninivites, reconnaissant dans le prophète un envoyé de Dieu, font pénitence dans la cendre et le cilice, depuis le roi jusqu'à l'enfant à la mamelle, jusqu'au dernier des animaux.

Il n'en fut pas ainsi des habitants d'Athènes. Le grand apôtre Paul, le grand missionnaire de l'Eglise catholique va leur faire entendre la parole de Dieu dans son dur langage, son éloquence étrange. Que font les Athéniens ? Ils écoutent cette parole nouvelle qui tranche avec celle de leurs grands orateurs, et séduits par ces accents enflammés, ils sont transportés d'admiration. Mais à l'attention de l'esprit ils ne joignent pas la docilité du cœur. Aussi qu'arrive-t-il ? Ils croient voir en saint Paul le dieu de l'éloquence et veulent lui élever une statue, mais ils ne se convertissent pas.

Dans des temps plus rapprochés de nous, un jésuite prêchait à Versailles devant Louis XIV et la cour la plus brillante et orgueilleuse qui fut jamais. Tout à coup, l'orateur avec une sainte hardiesse fait tomber sur la tête du superbe monarque et sur cette cour idolâtre de son roi ces austères paroles : « Malheur, malheur à qui scandalise ! Malheur aux grands de la terre qui perdent les âmes par leurs exemples ! » A ces mots les courtisans frémissent et laissent échapper des murmures, et le monarque rougit à son tour et baisse la tête. Après le sermon, on parle autour de lui de donner une bonne leçon à ce prêtre témé-



raire, et Louis XIV de répondre avec un courage qui l'honore : « Messieurs, le prédicateur a fait son devoir, à nous maintenant de faire le nôtre. »

### III. — Défauts qui paralysent les effets de la parole de Dieu.

Nous nous contenterons d'en citer deux principaux : le premier, c'est que nous pensons beaucoup plus à la personne du prédicateur qu'à la parole de Dieu qu'il annonce ; le second, c'est que nous appliquons plutôt cette parole aux autres qu'à nous-mêmes.

1. Il n'est point rare en effet de voir des personnes s'occuper de la personne du prédicateur plutôt que de sa parole. Et cependant : « *Ipsum audite !* Ecoutez-le ! » C'est lui, c'est l'ambassadeur de Dieu, c'est Jésus-Christ lui-même : « *Qui vos audit, me audit.* » Ah ! je le sais bien, mes frères, en comparant notre parole qui est de Dieu avec celle d'un pauvre pécheur comme nous, vous vous trouvez embarrassés. Vous êtes suspendus entre notre parole et notre conduite, comme Isaac entre les mains et la voix de Jacob. Comme le vieillard aveugle entendait d'un côté les doux accents de la voix de l'enfant de la bénédiction, et que de l'autre il lui semblait toucher, grâce à la ruse de son épouse, les mains grossières et velues de l'enfant rejeté de Dieu, le saint patriarche s'écriait dans une cruelle anxiété : « Chose étrange ! C'est bien la voix de Jacob, mais ce sont les mains d'Esau. » (Gen., xxvii, 22). Comme Isaac, si vous ne voulez pas vous égarer, laissez de côté les mains du prêtre, c'est-à-dire les actions qui sont de l'homme, de l'homme qui peut être rejeté de Dieu, laissez-les de côté pour vous attacher à la voix, à la parole qui est de Dieu, et qui à ce titre a les promesses de la vie éternelle.

Mais direz-vous : « Les prédicateurs ne font pas tout ce qu'ils disent ! » Merci du compliment, mes frères. Cependant ce reproche n'est pas nouveau, puisque les Juifs disaient à peu près dans le même sens à notre divin Maître : « *Medice, cura te ipsum.* » (Luc, iv, 23). Ah ! sans doute, les prédicateurs ne font pas tout ce qu'ils disent, et même à la rigueur ils ne le pourraient pas, puisque ce qu'ils disent est la parole de Dieu, et que ce qu'ils font sont les actions d'un pécheur. Aussi Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : « *Celui qui vous regarde, me regarde,* » mais : « *Celui qui vous écoute, m'écoute* » ; il ne vous a pas dit à vous de faire ce qu'ils font : ce dont ils répondront seuls ; mais ce qu'ils disent : ce dont vous répondrez. Comme vous, nous sommes soumis à la parole de Dieu que nous prêchons, et si nous ne la mettons pas plus en pratique que vous, croyez-le bien, nous ne serons pas davantage épargnés que vous.

2. Le second défaut, c'est d'appliquer aux autres plutôt qu'à soi-même la prédication.

Ce n'est pas assez que la personne du prédicateur disparaisse à vos yeux, il faut encore que le reste de l'auditoire s'efface pour ainsi dire, afin de

vous laisser seul à seul avec la parole de Dieu qui alors s'adresse directement à vous.

Sur le mont Thabor, après avoir vu Jésus conversant avec Moïse et Elie, les apôtres n'aperçurent plus que Jésus seul qui leur parla. Il doit en être ainsi de nous ; il ne suffit pas que vous voyiez au sermon Jésus conversant avec l'auditoire ; l'auditoire doit disparaître à vos yeux pour ne vous laisser voir que Jésus parlant à vos cœurs.

Gardez-vous même, sous l'apparence de zèle, d'entendre la parole de Dieu pour les autres et de tomber ainsi dans l'erreur du roi David. Lorsque le prophète Nathan se présenta devant lui pour lui prêcher la pénitence, le souverain cependant si coupable au moment même, se figura que l'homme de Dieu lui dénonçait un autre criminel et il s'écria avec une indignation pleine d'un zèle bien éloigné du repentir : « Vive Dieu ! Qu'on fasse paraître le coupable devant moi, afin qu'il reçoive le châtimement qu'il mérite. — Ce coupable, répondit le prophète, mais c'est vous-même, prince. *Tu es ille vir.* » (II Rois, xii, 7). A ce mot, les yeux du roi s'ouvrirent et il commença la pénitence qui fait encore sa gloire.

Lorsque vous voyez l'ambassadeur de Dieu dans la chaire, soyez persuadé qu'il est envoyé pour vous annoncer personnellement vos péchés. Si jamais vous vous sentez porté à faire l'application du sermon à une autre personne qu'à vous, écoutez bien... Silence ! n'entendez-vous pas Dieu qui vous dit intérieurement : « Cet homme criminel, c'est toi ! *Tu es ille vir !* »

Cessez donc de penser aux autres, au sermon, pour ne songer qu'à vous et qu'on ne vous surprenne plus en flagrant délit de trahir la vérité. Vous êtes par exemple assis au sermon, le prédicateur lance une grosse vérité « Bon ! dites-vous, c'est très bien appliqué, le prédicateur a raison... Quel dommage qu'un tel ne soit pas ici ! voilà qui va droit à son adresse ! » Mais si le prédicateur s'avise de faire une petite revue dans votre propre cœur, de jeter des pierres dans ce petit parterre où reposent vos passions chéries ou vos faiblesses bien aimées, alors on fronce le sourcil, on n'est pas content, on dit tout bas : « Pourquoi parler de cela ? Je n'y vois pas tant de mal, c'est l'usage, — tout le monde le fait, — ce prédicateur ne connaît pas le monde, — il demande l'impossible, » et le reste que vous savez. Il est si difficile de convenir de ses torts et si facile de reconnaître les torts des autres !

Terminons, mes frères. La plus grande cause de la stérilité de la parole de Dieu dans notre siècle vient de ce qu'on ne l'entend plus avec la conviction de l'efficacité surnaturelle qui lui est attachée. La prédication est un ministère qui demande une mission spéciale ; c'est le premier et le plus grand ministère donné aux apôtres le jour de l'Ascension : *Docete omnes gentes*. Pendant les quatre premiers siècles de l'Eglise, ce ministère fut exclusivement réservé aux évêques, plus nombreux alors que de nos jours. Par la mission spéciale qu'elle réclame,

par les grâces et les promesses surnaturelles qui lui sont attachées, la prédication a quelque chose qui la rapproche des sacrements qui nous mettent en rapport immédiat avec Dieu. Sans doute la prédication comme la prière tire son efficacité des dispositions de ceux qui l'écoutent, mais c'est une raison de plus d'y apporter une bonne volonté sans borne, puisque notre salut en dépend.

« Celui qui doit répandre la semence est sorti. *Eccit qui seminat seminare* » (Luc, VIII, 5), dit l'Eglise en appliquant cette parole de Notre-Seigneur à la prédication quadragésimale. Dieu m'a envoyé la répandre au milieu de vous. Hélas ! moi, je ne suis qu'un ouvrier bien obscur, mais la semence que je vous apporte est bonne, elle est divine. Elle tombera, je l'espère, dans la bonne terre que votre bonne volonté aidée de la grâce divine aura bien préparée ; et j'en ai la douce confiance, elle produira une moisson abondante non seulement pour le temps, mais encore pour l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

## SERMON POUR LA SAINT VINCENT

(22 JANVIER)

L'une de ces années dernières<sup>1</sup>, je vous disais, s'il vous en souvient, pourquoi saint Vincent est devenu le patron des vigneron. Laissez-moi cette année me compléter en vous parlant de ceux qui, les premiers, placèrent sous le patronage de notre glorieux saint les coteaux couverts de ceps reconquis par eux sur les landes et les bruyères : j'ai nommé les moines, ces moines bénédictins qui ont créé les beaux vignobles dont aujourd'hui vous, leurs héritiers, vous êtes justement fiers.

Je vous montrerai d'abord à l'œuvre ces *défricheurs infatigables* qui ont couvert le sol de notre patrie de vignes à la fécondité plus de douze fois séculaire. Nous ferons ensuite, non sans utilité pour nos meilleurs intérêts temporels et spirituels, *comparaison de nous, vignerons d'aujourd'hui, à eux*, ces vignerons en froc qui ont su rendre si florissants les vignobles qui, malgré tous nos efforts, ne font que dépérir entre nos mains.

### I. — L'œuvre des moines défricheurs.

Ce qu'est notre sol français, je n'ai pas à vous le dire. Entre la Méditerranée et l'Océan, les Alpes et les Pyrénées, il s'épanouit comme un jardin de fleurs et de fruits, où Dieu semble avoir voulu réunir toutes les espèces, toutes les variétés. Arrosé dans tous les sens et partout fécondé par une multitude de rivières, de ruisseaux, de cascades, d'eaux canalisées pour les besoins de l'agriculture ou du commerce, on y peut trouver les plantes et les productions des climats les plus divers. Les

céréales et les vignes, les premières vignes du monde, y occupent des zones immenses. Les fruits des pays chauds, l'olive, l'orange, la figue mûrissent sur ses collines. Et en même temps les essences des pays froids, le chêne robuste et le vert sapin, couronnent ses montagnes.

Voilà ce sol tel que la main de Dieu d'une part et l'industrie de l'homme d'autre part nous l'ont fait. En vain la nature aurait disposé notre pays pour être l'une des plus belles terres du monde : que serait ce sol, si favorisé qu'il soit du ciel, si la main de l'homme n'y eût passé ? Il serait, mes frères, ce qu'il était avant que les fils de saint Benoît y fussent venus planter la bêche et l'arroser de leurs sueurs. Il resterait couvert d'une végétation folle, de forêts inextricables ne laissant plus même pénétrer les rayons du soleil, de plantes luxuriantes et éparses encombrant le sol et gênant le cours des eaux, de marécages pestentiels faisant fuir toute vie ; il serait un désert de désolation et de mort. Et tel était, pour la plus grande, pour la très grande partie, notre sol de France, lorsqu'y mirent le pied ces moines admirables qui se firent, dans notre pays comme partout ailleurs, à la fin du VI<sup>e</sup> siècle, les pionniers de toute civilisation, de tout progrès. Ruinée d'abord par les monstrueuses exigences du fisc sous les derniers âges de la domination romaine, écrasée ensuite et comme anéantie sous le pied des farouches barbares envahisseurs dont le flot dévastateur se renouvelait chaque année, l'agriculture n'existait pour ainsi dire plus au VI<sup>e</sup> siècle. A peine, autour des villes, des bourgades et des rares villages existant alors, ensemencait-on de terres ce qu'il en fallait pour les besoins de première nécessité. Tout le reste du sol était abandonné à lui-même. Une zone de pâturages où paissaient les troupeaux des maîtres et derniers conquérants entourait les terres en culture ; puis, au delà, c'était l'immensité des bois : les forêts improductives occupaient plus des deux tiers du territoire.

Arrivent les moines. Descendant des hauteurs du mont Cassin, ils fondent en notre pays, vers l'an 590, leur premier monastère. Un souffle de résurrection sembla passer sur nos collines lorsqu'y parut cette blanche théorie d'homme vêtus comme des anges, marchant en procession derrière la croix, et faisant retentir les échos étonnés de ce chant d'espérance : « *Levate capita vestra, ecce appropinquat redemptio vestra*. Levez vos têtes : voici venir votre délivrance. » O terre des Francs, prisonnière des ronces et de la barbarie, tressaille d'allégresse, voici venir pour toi, derrière l'étendard du Christ, la troupe libératrice qui fera de toi la terre belle et fortunée entre toutes, une terre de civilisation et de liberté !

D'après la règle de saint Benoît, le moine doit vivre du travail de ses mains, et se mettre en mesure encore de secourir toutes les indigences qui viennent frapper à la porte de sa cellule. A quel genre de travail, à quelle profession nos moines vont-ils demander le morceau de pain quotidien

<sup>1</sup> Voir le *Paroissial*, 1900, p. 25.



pour eux-mêmes et le moyen de donner l'aumône aux malheureux, l'hospitalité aux étrangers que la règle bénédictine ordonne de recevoir comme si c'était Jésus-Christ en personne ? A la profession de toutes la plus méprisée en ces temps et réservée aux esclaves comme une ignominie : l'agriculture. Ils ne veulent pour eux que l'état le plus dédaigné, le plus humilié, eux qui ont fait vœu de suivre Jésus leur Maître dans la voie du renoncement. Ils se feront donc agriculteurs.

Mais il leur faut des terres : à qui vont-ils les demander ? Aux rois, aux comtes, aux leudes, aux grands seigneurs possesseurs de ces marécages et de ces forêts incultes qui couvrent, je l'ai dit, plus des deux tiers de la France. Ce qu'ils demandent, ce ne sont point des terres en plein rapport : ils protestent eux-mêmes qu'ils ne cultiveront que les landes et les déserts sauvages éloignés des villes, des villages et des hameaux ; les grands propriétaires les leur accordent volontiers : que leur importent ces vastes solitudes dont ils ne tirent aucun profit et où la peste sévit comme une reine de mort ?

Alors commence l'œuvre des moines. Quelques cabanes construites à la hâte au milieu des forêts avec des branches d'arbres et de la terre battue leur servent d'habitation provisoire. C'est de là qu'ils partent chaque matin pour leur travail d'assainissement et de défrichement. L'abbé, chef du monastère ainsi improvisé, tenant d'une main une croix de bois et de l'autre un vase d'eau bénite, précède les travailleurs ; arrivé au milieu des broussailles, il y plante la croix, comme pour prendre possession de cette terre vierge au nom de Jésus-Christ ; il fait tout à l'entour une aspersion d'eau bénite ; puis, s'armant de la cognée, il abat quelques arbustes ; ensuite, tous les moines se mettent à l'ouvrage, et bientôt ils ont ouvert, dans le sein de la forêt, une clairière qui va sans cesse s'élargissant.

Peu à peu, sous leur main laborieuse et intelligente, le désert a perdu son horreur ; les plaines se découvrent et permettent à la lumière d'y jeter sa chaleur créatrice ; les marais se dessèchent et les eaux, conduites avec art, répandent au loin l'humidité qui fertilise ; une culture savante gravit le flanc des coteaux, des montagnes ; et le sol, entièrement remué par la bêche, voit apparaître, aux lieux qui leur conviennent le mieux, les deux substances que Dieu a créées pour être l'aliment royal des peuples civilisés : le blé et la vigne ; le blé qui met sur nos lèvres une nourriture généreuse mais calme ; le vin, substance plus déliée, plus spirituelle, qui est tout esprit, tout flamme, tout parfum, qui semble avoir reçu de Dieu le don aimable de dissiper, quand on évite l'abus, nos fatigues, nos tristesses, et de réchauffer notre cœur. César raconte que nos pères les Gaulois passaient autrefois les Alpes pour aller boire du vin en Italie ; grâce aux vieux moines tant décriés,

tant méconnus aujourd'hui, mais qui autrefois, avec les évêques, ont fait de notre France ce qu'elle est, ce sont tous les peuples à présent qui viennent boire le vin chez nous. Ah ! je ne m'étonne plus si cet évêque du VII<sup>e</sup> siècle, Adhémar, quand il voyait venir à l'offrande ces rudes agriculteurs qui défrichaient la France, s'oubliait à prendre dans ses mains leurs mains calleuses pour les baiser ! Et je m'étonne moins encore de ce que firent les laborieuses populations de la Bourgogne, à la mort d'un vieux moine qui avait passé vingt-deux ans de sa vie à transformer une lande stérile en un canton de vigne florissant : ces peuples reconnaissants s'emparement de sa houe et de sa bêche, et ils les suspendirent, comme une relique sainte et vénérée, à la voûte de leur église.

Sur ces collines et ces plaines ainsi défrichées par leur soin, les moines plantèrent la croix. Mais ils dressèrent aussi, en pleins champs, sur des socles rustiques, quelquefois dans le tronc creusé en niche de quelque vieil arbre séculaire par eux respecté, les statues des saints protecteurs de l'agriculture ; et, à côté même de l'image de saint Eloi, patron du laboureur, ils placèrent celle de saint Vincent étendant, comme une bénédiction, ses deux mains chargées de grappes vermeilles sur les verts coteaux plantés de vignes.

La viticulture pourtant n'avait pas été d'abord approuvée parmi les moines ; au commencement, elle souleva plus d'une vive opposition. On était d'avis de proscrire le vin comme une liqueur trop sensuelle. « Aux mondains, disait-on, la couronne de roses et la coupe pétillante de Bacchus ! Aux moines le diadème d'épines et le calice amer de Jésus-Christ ! » Mais l'esprit de charité n'était pas moins profond dans les monastères que l'esprit de pénitence ; et bientôt la charité finit par faire triompher la cause de la vigne. Pour les malades affaiblis par les privations et la souffrance, pour les étrangers arrivant exténués d'une longue course, pour les travailleurs du dehors que les moines n'avaient pas tardé à associer à leur œuvre gigantesque, il fallait du vin. Avant le bon roi Henri, les moines se faisaient une pieuse joie de procurer aux petits, aux pauvres, aux malades qui relevaient d'eux, avec la poule au pot de temps à autre, ce petit coup de vin aussi dont parle saint Paul, *modicum vini*, qui est bon à la santé du corps, *propter stomachum* (I Tim., v, 23), et qui, bu le dimanche entre la femme et les enfants, ne fait jamais de mal à l'âme et met un peu de joie sur les amertumes des jours de peine.

C'est ainsi que tu es née, ô ma patrie, fertilisée et embellie par le travail des moines sous la bénédiction de Dieu, sous la protection des saints du ciel, et en particulier du glorieux saint Vincent. C'est la bêche et la charrue monacales d'une part, c'est la croix de l'autre, qui ont fait de toi, ô terre de France, le paradis de l'Europe, la terre civilisée, bénie et chérie entre toutes, le sol fécond par excellence en beaux produits comme en grands hommes !

<sup>4</sup> *Annal. Cist.*, t. I, p. 24.

Et telle fut l'œuvre des moines, mes frères. N'est-elle pas digne d'une immortelle reconnaissance ? J'ose vous le demander en ce moment...

## II. — Autrefois et aujourd'hui.

L'œuvre des moines, mes frères, a reçu visiblement les bénédictions du ciel dans les siècles où ils étaient seuls chez nous à cultiver la terre. On admire encore, dans certaines localités voisines des anciens prieurés aujourd'hui désaffectés ou détruits, leurs caves bien voûtées, admirablement distribuées et où les voitures chargées du fruit de la vigne pouvaient librement circuler, tant elles étaient spacieuses et merveilleusement aménagées. Les celliers des moines étaient nombreux et partout multipliés, leurs granges répandues par dizaines de mille sur tout le territoire, leurs greniers innombrables et véritables greniers d'abondance, qui déversaient de leur plénitude sur les malheureuses populations d'alentour, aux années de disette. Ah ! c'est que, mes frères, — permettez-moi d'attirer sur ce point votre attention, — c'est que ces moines agriculteurs et viticulteurs avaient soin de mettre avant tout Dieu et les saints dans leurs intérêts. Ce n'est pas un jour seulement dans l'année, selon la coutume de trop de vigneron à notre époque, qu'ils venaient au temple honorer saint Vincent et adorer le Dieu en qui et par qui les saints nos protecteurs peuvent nous secourir. Mais chaque jour et à chaque instant du jour leur prière montait vers Dieu ; aussi souvent que d'autres blasphément aujourd'hui — et les blasphèmes d'un seul jour, qui pourrait les compter ? — eux, les fils de saint Benoît, psalmodiaient des hymnes et des psaumes en l'honneur des bienheureux patrons de la moisson ou des vendanges.

Eh bien ! mes frères, j'ose le dire, si la terre qui s'est montrée pour eux si prodigue de ses biens pendant dix grands siècles s'appauvrit aujourd'hui et refuse ses produits à votre travail, si en particulier, vigneron, ces belles côtes de vignes que vous avez héritées d'eux si florissantes semblent frappées sous vos yeux d'une sorte de malédiction, pour moi l'une des causes de ce triste état de choses est ici : la société contemporaine a rompu avec Dieu, la terre veut se passer du ciel. Et comment faire pourtant pour se passer du ciel ? N'est-ce pas du ciel que viennent à la terre tour à tour les pluies fertilisantes et les vivifiants rayons de l'astre qui mûrit le raisin ? N'est-ce pas du ciel que peuvent tomber sur la terre, envoyées par la main vengeresse d'un Dieu méconnu, et jaloux malgré tout de se rappeler au souvenir de sa créature, ces gelées ou ces nuées dévastatrices qui, en un instant, perdent le fruit et l'espoir de toute une année de labeurs ?

Je ne veux rien exagérer. Je sais que bien de ces tempêtes, que bien de ces orages qui sèment le deuil et la ruine dans nos campagnes ne sont l'effet que des seules causes naturelles, et n'ont rien à voir avec la colère divine. Mais je sais aussi qu'il est des châtements providentiels, qu'il est des

fléaux voulus de Dieu par un dessein tout exprès afin de punir les hommes de leurs péchés, de les tirer de leur égarement. Il est des catastrophes que nous pourrions nous éviter si nous avions un plus grand soin d'observer la loi de Dieu et si nous n'étions pas sans cesse à provoquer le ciel par notre impiété, notre mépris des choses saintes, nos blasphèmes, notre profanation en grand du jour du Seigneur.

Je sais cela, mes frères, de source sûre : je l'ai appris de Dieu lui-même en vingt endroits des Ecritures. Je le sais aussi pour en avoir reçu confirmation de la bouche de la mère de Dieu venant verser sur nos montagnes, à la Salette, des pleurs de commisération et de douleur, et faisant annoncer à notre génération, par deux petits bergers ingénus, l'invasion de grands fléaux sur l'agriculture, de maladies de plus d'une sorte sur le blé, la pomme de terre et la vigne. On rira tant qu'on voudra de mes paroles, on répétera cent fois si l'on veut que l'on n'est pas tenu de croire au miracle de la Salette. Je le sais : il n'y a pas là un dogme de foi. Mais il y a un fait tellement extraordinaire et appuyé de tant de preuves que, humainement parlant, il ne peut être raisonnablement révoqué en doute ; et tout au moins y a-t-il là une étrange coïncidence capable de frapper tout esprit non prévenu et de faire réfléchir les plus incrédules : coïncidence entre la prédiction faite par deux enfants des maux encore inconnus près de fondre sur l'agriculture et la société à cause de la multiplication des blasphèmes et de la profanation du dimanche, et l'invasion de ces maux suivant, à la distance de quelques années, l'annonce qui en était faite au nom du ciel. Et si de nouveau, mes frères, j'ouvre le livre où est racontée l'histoire de nos vieux moines<sup>1</sup>, j'y trouve matière à une remarque pareillement bien extraordinaire et frappante : dans des contrées froides et orageuses, comme celle du Bassigny languais, pas une seule fois en plus de trois cents ans la grêle ne ravagea ni les guérets ni les vignobles du monastère, tandis qu'à notre époque la grêle est à l'état presque périodique. Quelle explication satisfaisante donner naturellement de cette différence ? Croyez-vous, mes frères, que le ciel n'y était pour rien ? Croyez-vous que c'était en vain que chez nos Cisterciens, à l'approche d'un orage, on se réfugiait au pied des autels de Marie pour y couvrir les éclats du tonnerre du bruit pieux du chant du *Salve Regina*, et qu'à ces mots : *Jesum benedictum fructum*, tous tombaient à genoux, les yeux tournés vers l'image de la mère de Dieu ? Était-ce en vain que, l'orage surprenant nos cénobites vigneron dans leurs coteaux loin du monastère, ils allaient en hâte s'abriter sous le toit des rustiques oratoires dressés à saint Vincent au milieu des vignes, et supplier ce bien-aimé protecteur d'écarter de la contrée toute influence des esprits ennemis ?

<sup>1</sup> Du Bois, *Histoire de l'abbaye de Morimond*, p. 241, 2<sup>e</sup> édition.



Je conclus, mes frères. Manifestement, de nous aux moines qui ont créé et récolté pendant des siècles les vignes que nous cultivons aujourd'hui, il y a une différence de condition et de succès, il y a de notre part infériorité. Le sol qu'ils ont défriché et conquis au prix de si grands travaux sur les landes et les déserts, de nouveau se couvre aujourd'hui de friches et de ronces. Regardez ces taches que font les vignes abandonnées parmi la belle verdure des ceps voisins encore cultivés : elles font mal à voir et vont sans cesse s'élargissant. Est-ce à dire que vous manquez de courage et de persévérance dans le travail ? Non certes ! Vous déployez dans la culture de ce sol trop ingrat une énergie, une vaillance à laquelle je me plais ici à rendre hommage ; sous ce rapport, Dieu le sait, vous n'êtes pas inférieurs à ces fils de saint Benoît dont je vous ai retracé les labeurs. S'il suffisait, pour l'abondance de la récolte, de l'abondance de vos sueurs, vos cuves chaque année seraient pleines à déborder. Est-ce la méthode, la science qui vous manquent ? Non ! Les vieux moines ici encore ne vous étaient point supérieurs. Ils avaient au service de leur énergie l'intelligence et les données de l'expérience ; mais vous-mêmes, négligez-vous aucun des moyens qu'une expérience raisonnée et les progrès de la science mettent à votre service ? Je ne le crois pas. — Que manque-t-il donc à vos efforts pour qu'ils soient couronnés de succès à l'égal du travail de vos ancêtres monacaux ? Je vous l'ai dit, mes frères, et je vous le rappelle en terminant : il y manque la bénédiction du ciel, le concours de Celui sans qui celui qui cherche à édifier une maison bâtit en vain, et vainement veille sur la cité le gardien de ses murs.

Ne l'oubliez plus, mes frères, je vous en conjure : c'est vous qui plantez, mais c'est Dieu qui donne la moisson et la vendange. Puissent cette année vendanges et moissons combler, passer même les espérances de mes chers auditeurs enfin conquis à l'intelligence pratique de cette parole de l'Evangile : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît ! » Ainsi soit-il.

## PANÉGYRIQUE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

(29 JANVIER)

*Ego sum via, veritas et vita.*

Je suis la voie, la vérité et la vie.

(Jean, xiv, 6).

Mes frères,

Tout chrétien doit porter en son âme la ressemblance avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, et les saints ne méritent nos hommages que parce qu'ils se rapprochent de cet idéal divin de toute perfec-

tion. Ils sont la copie la moins imparfaite, la vivante image du Verbe incarné.

Ravis de sa beauté, ils aspirent et travaillent sans relâche à lui ressembler, et Jésus qui rend amour pour amour, les façonne à son image. Conformément aux promesses de ses Ecritures il leur communique ses biens : *Mecum communicabit de bonis.* (Sap., viii, 9).

Ah ! qu'il est beau de contempler ce mystère de transfiguration qui s'opère dans l'âme des saints ! Le fils d'Adam, l'homme terrestre disparaît petit à petit. Bientôt il n'en reste que des ombres transparentes derrière lesquelles on reconnaît Jésus-Christ. C'est bien lui, c'est son détachement, son humilité, sa douceur, sa pureté, sa patience, sa religion, sa charité ; il a dévoré et consumé l'homme, il a pris sa place, il parle avec ses lèvres, il pense avec son intelligence, il aime avec son cœur.

Cette physionomie du Maître adoré, il en est peu qui la représentent d'une manière aussi complète que le saint dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire.

Saint François de Sales a été la plus suave, la plus gracieuse, la plus aimable apparition de Jésus-Christ à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle.

Ce sont ses traits de ressemblance avec le Sauveur que je voudrais faire ressortir et vous montrer dans son action sur les âmes.

Notre-Seigneur a pu dire : « Je suis la voie, la vérité et la vie. » Saint François de Sales aussi présente ce triple caractère.

1<sup>o</sup> *Il fut la vérité* pour les hérétiques, que reconquit à l'Eglise son zèle intrépide et doux.

2<sup>o</sup> *Il fut la vie* pour les cœurs malades, qui vinrent chercher près de lui le pardon, le soulagement, la consolation et la paix.

3<sup>o</sup> *Il fut la voie* pour les âmes pieuses, à qui il enseigna le chemin qui conduit à la perfection.

Ce sont les trois idées que je voudrais développer pour la gloire de Dieu et en l'honneur de François de Sales, le fidèle imitateur de Jésus.

### I. — La vérité.

C'était, mes frères, un spectacle douloureux que celui des ravages causés par l'hérésie protestante au xvi<sup>e</sup> siècle, parmi les catholiques contrées de l'Allemagne, de la Suisse, de la Savoie et du Chablais. Un homme s'était rencontré à la parole ardente, à l'âme forte, au cœur tendre, doué merveilleusement par Dieu des qualités nécessaires pour fasciner les masses. Dans sa retraite monastique, il s'était dit un jour : « L'Eglise a besoin de réformes, je serai réformateur. » Et alors ne pouvant supporter le fardeau de la pauvreté, de la chasteté, de l'obéissance, il avait renversé les barrières de sa cellule devenue trop étroite et lancé ce mot magique de « réforme » à tous les échos de l'Europe. Des peuples entiers s'étaient laissés séduire et avaient brisé les liens qui les rattachaient à l'unité catholique.

Après Luther, Calvin s'était levé, sombre et farouche sectaire dont la verge impitoyable ran-

geait les hommes sous la souveraineté de Dieu non comme des enfants sous un père, mais comme des esclaves sous un tyran.

Il s'était construit au cœur de l'Europe une sorte de forteresse inexpugnable : Genève, point de jonction entre la France, l'Allemagne et l'Italie, Genève avec son lac limpide, ses horizons splendides, ses montagnes, ses cascades, ses collines ombragées, son site enchanteur, Genève était devenue l'arsenal du calvinisme et le centre le plus actif de sa propagande. De là l'erreur s'était répandue dans le Chablais et l'évêque de cette contrée, Claude Granier, gémissait et pleurait sur les âmes confiées à son zèle et que l'erreur avait arrachées à la vérité.

Cependant Dieu avait préparé un homme qui devait triompher de l'hérésie par sa parole et former par la sainteté de sa vie un contraste frappant avec les étranges apôtres qui venaient déchirer la chrétienté et couvrir l'Europe de ruines et de sang.

C'est dans un village charmant, vrai nid de verdure dans un pli des Alpes, dans un vieux manoir, que Dieu place son berceau.

Toutes les bénédictions l'entourent. Sur le front de ses parents ses yeux enfantins voient briller une double couronne de noblesse et de vertu.

Son père est un modèle de vaillance, une âme vraiment chevaleresque et pleine d'amour pour Dieu et son pays.

De sa mère, je ne dirai qu'un mot : elle est de cette race qui ne s'éteindra jamais dans l'Eglise, car elle a pour destinée d'y perpétuer la sainteté, la race des Monique et des Blanche de Castille, la race des mères qui enfantent les saints.

Dieu a prédestiné François à l'apostolat. Qui pourrait en douter ? Avant sa naissance, dans un songe mystérieux, sa mère l'a vu courant dans les campagnes après de nombreux troupeaux de brebis.

De bonne heure il goûte la parole divine qu'il doit prêcher plus tard avec tant de succès ; il écoute avidement la leçon d'instruction religieuse et quand elle est finie, il sort tout joyeux, il prend une clochette, rassemble les enfants du voisinage, et apôtre de six ans, il leur redit les belles choses qu'il vient d'apprendre lui-même.

S'il rencontre un calviniste, il le prend à partie sans peur, il lui cite les paroles de son catéchisme qui le condamnent, à tel point que pour prévenir les indiscretions de son zèle, on est obligé de l'enfermer dans sa chambre lorsqu'un de ces sectaires vient au château.

Dieu l'a prédestiné à la prédication de la vérité, et pour le préparer à sa mission il lui donne le goût de la science sous toutes ses formes, il l'arme de toutes pièces : rhétorique, philosophie, Ecriture sainte, hébreu, théologie, jurisprudence, toutes les branches du savoir humain et les révélations divines deviennent l'objet de sa constante application, de ses recherches, de ses méditations.

Et lorsque l'évêque de Genève cherche avec anxiété celui qui devra attaquer l'erreur dans la

partie de son diocèse dont elle a fait comme son domaine, le jeune prévôt se présente..., il est prêt à remplir cette tâche.

C'est en vain que le vieux baron son père, apprenant son dessein et craignant un échec, éclate en sanglots et se répand en larmes et en cris déchirants.

François part avec un de ses cousins, il arrive sur les hauteurs où est assis le château démantelé des Allinges et promenant son regard sur les collines et les plaines d'alentour, il pleure comme Jésus sur Jérusalem et s'écrie : « O Chablais, ô Genève, convertis-toi au Seigneur ton Dieu ! »

Pendant trois ans, il va chaque jour sur la montagne, il traverse des torrents sur de faibles planches, pénètre dans les forêts, s'enfonce dans l'épaisseur des neiges, et lorsque dans ce champ ingrat il ne peut semer sa parole, il sème ses sueurs et le sang que les difficultés du chemin font jaillir de ses chairs déchirées. Souvent pendant la nuit il s'égare. Personne qui veuille le recevoir, pas une chaumière qui consente à lui donner asile. N'est-il pas bien à ce moment le disciple de celui qui disait : « Les renards ont leur tanière, les oiseaux du ciel un nid, le Fils de l'homme n'a pas une pierre où reposer sa tête ! » (Luc, ix, 58).

Il prêche la vérité comme son Maître, avec quelle compassion pour les pauvres victimes de l'hérésie ! On sent au ton de sa voix, à l'onction douce et pénétrante de ses discours, un cœur qui s'attendrit devant des erreurs encore plus malheureuses que coupables. S'il frappe, c'est à regret ; à côté du dard qui blesse, il y a le baume qui guérit ; souverainement habile dans l'art de traiter les âmes égarées, François de Sales sait qu'on les ramène plus aisément par la douceur qu'en voulant les réduire de haute lutte par la force ; l'expérience lui a appris à leur ménager par des procédés pleins de délicatesse ce retour toujours difficile de l'homme qui revient de ses erreurs passées.

L'hérésie est désarmée par tant de grâce et d'onction, car elle croit voir tomber sur elle de la figure et de la parole de François de Sales un reflet de la bonté et de la mansuétude du Christ.

60.000 hérétiques sont venus se prendre dans les filets de ce pêcheur d'hommes, et lorsqu'en action de grâces de cette victoire il y eut à Thonon une procession magnifique, lorsque François de Sales entra accompagnant le duc de Savoie, le légat du pape, les principaux magistrats, ce fut pour lui un triomphe.

Mais lui ne voulant voir là que le triomphe de la vérité du Christ qu'il avait prêchée faisait remonter à Dieu tout le mérite de cette œuvre : « Gloire à vous seul, ô mon Dieu ! opprobre et confusion à votre serviteur ! »

Mes frères, depuis le temps des apôtres, l'histoire n'a peut-être pas d'épisode plus touchant que l'apostolat de ce jeune prêtre de 27 ans arrivant au milieu des ennemis de sa foi sans autre arme que sa parole et la bonté de son cœur, repoussé de toute part, mais ne se rebutant jamais, mais



trouvant dans chaque refus un nouveau stimulant pour son zèle, disputant à l'erreur le terrain pied à pied, attirant à lui une âme après l'autre par tout ce que la charité a de plus persuasif, prêchant, écrivant, payant de sa personne, se multipliant sur tous les points, jusqu'à ce qu'enfin émue, attendrie, subjuguée par tant d'héroïsme revêtu d'un tel charme, une province entière s'étonne, un jour, d'avoir reconquis presque à son insu, comme par enchantement, la foi de ses pères.

Saint François de Sales, comme Jésus, a donc été la vérité pour ces hérétiques qu'a reconquis à l'Eglise son zèle intrépide et doux. « *Ego sum veritas.* »

## II. — La vie.

Le Maître a dit aussi : « Je suis la vie. *Ego sum vita.* »

Et par cette parole il n'entendait pas seulement cette vie chancelante de la terre qui après une infinité d'évolutions plus ou moins brillantes finit par aboutir au tombeau : il parlait de cette vie surnaturelle dont il est la source, participation à la vie divine, principe de notre mérite, de nos vertus, de notre grandeur morale, condition nécessaire de notre béatitude éternelle. Hélas ! que de chrétiens qui, entraînés par leurs passions, gaspillent cette vie divine qui leur a été donnée au baptême et rendue si souvent par le sacrement de Pénitence !

Saint François de Sales avait une prédilection particulière pour les âmes souillées par le péché. Un jour qu'on écartait les pécheurs qui venaient à lui : « Mon Dieu, s'écria-t-il, il n'y a donc que vous et moi qui aimons les pécheurs ! »

Et c'est pourquoi, s'il a été un grand apôtre de la vérité, il a été aussi un très puissant et très expérimenté confesseur.

Mes frères, il y a dans l'Eglise catholique une institution de clémence et de miséricorde : le tribunal de la Pénitence. Là, rien qui rappelle les formes sévères de la justice humaine. Deux hommes s'y rencontrent, s'y placent côte à côte, l'un qui s'accuse, l'autre qui absout. Là, pas de fautes irrémissibles, pas de maux sans remède, pas de larme sans espérance. Un aveu mêlé de repentir avec un ferme propos de s'amender y tient lieu de châtimement, répare le passé, y donne de nouvelles forces pour l'avenir. Voilà dix-huit siècles que cette institution divine fonctionne dans le monde ; et si depuis ce moment-là les âmes se sont relevées plus fortes et plus pures, si le genre humain a vu s'accroître ses trésors de vertus, de probité, de justice, de chasteté, de dévouement, de sainteté, tous ces retours, tous ces renouvellements, toutes ces persévérances dans le bien ont été et sont encore l'œuvre de la confession.

Saint François de Sales donne à ce ministère tout le temps que ses autres devoirs lui laissent libre.

Jeune prêtre, il voit les âmes se porter en foule à son tribunal, et le don merveilleux qui paraît lui avoir été départi le fait nommer, malgré sa jeunesse, à la charge de grand-pénitencier.

Tous les dimanches et fêtes où il ne doit pas officier, il célèbre la messe de très grand matin pour entrer plus tôt au confessionnal, et il y reste tant qu'il se présente des pénitents. Les autres jours, à toute heure, on le trouve prêt à entendre tous ceux qui réclament son ministère.

Lorsqu'il va hors d'Annecy visiter quelques amis, il semble n'être venu dans le lieu que pour confesser. « Je n'ose plus, disait-il, visiter ceux qui me font l'honneur de m'affectionner, parce que quand je crois ne séjourner chez eux que deux ou trois jours, je suis contraint d'y passer la semaine pour entendre les confessions du tiers et du quart ; et quand je n'ai qu'un soir à y rester, il me faut vaquer à ces bénites confessions jusqu'à une ou deux heures après minuit. »

Evêque, il revendique comme un privilège la partie du ministère la plus rebutante, et il donne l'ordre aux prêtres et aux religieux de la ville d'envoyer à son confessionnal les pauvres, les misérables, et les personnes atteintes de maladies infectes. « Ce sont là, disait-il, mes ouailles de prédilection. »

Quel spectacle plus touchant, mes frères, que celui de ces âmes se pressant autour du confessionnal du saint évêque qui trouvait pour chacune le mot de la grâce, le mot qui brise les chaînes de la passion, qui dompte l'orgueil, qui calme les tristesses du malheur, qui délivre des accabllements du désespoir !

Quelle bonté, quelle douceur ne manifestait-il pas dans l'exercice de ce saint et redoutable ministère ! Il y avait dans sa parole de quoi faire fondre les cœurs : « Qu'avez-vous tant à pleurer ? lui dit un jour un pécheur endurci. — Hélas ! mon ami, reprend François, je pleure de ce que vous ne pleurez pas. »

Trois siècles plus tard, le curé d'Ars devait s'entendre poser la même question et faire la même réponse. Le cœur des saints prêtres est et sera toujours le même : tout d'amour et de compassion pour les pauvres pécheurs.

« — Oh ! que votre âme m'est chère ! disait-il à un autre. Les anges se réjouissent et font une fête à votre sujet, je vous en félicite avec eux, mais il faut pourtant bien promettre à Notre-Seigneur et à moi que vous ne retomberez plus. »

Tout cela était dit sur un ton et avec un charme indéfinissable, et tout un passé de fautes disparaissait pour faire place à un nouvel avenir.

Ses paroles étaient autant de traits qui pénétraient les âmes, y portaient la lumière, y laissaient une trace ineffaçable. Rien ne résistait aux exhortations, aux prières de ce prêtre en qui se vérifiaient à l'égard du pécheur ces promesses du prophète : « Perdu, je le chercherai ; tombé dans l'abjection, je le relèverai ; blessé, je le soignerai ; faible, je le fortifierai. » (Ezéch., xxxiv, 16).

Sans doute, il a plu à Dieu de glorifier pendant sa vie son serviteur par d'éclatantes merveilles de sa puissance et de sa bonté, par des miracles : il a ressuscité des morts, guéri des malades, délivré

des possédés de l'esprit impur ; mais qui nous dira combien de cœurs aigris, troublés, inquiets, ont trouvé près de lui la guérison ; combien d'âmes malades, mortes à la grâce, il a ressuscitées à cette vie divine, à la foi, à la pureté et à l'amour, réalisant ainsi cette deuxième parole de mon texte : « Je suis la vie ! *Ego sum vita.* »

### III. — *La voie.*

Ramener les âmes à l'unité de la foi et réconcilier les pécheurs avec Dieu sont des œuvres glorieuses ; mais là ne se borne pas la mission du vrai prêtre, imitateur du Sauveur ; il doit consommer la sanctification des âmes, conduire le chrétien dans le chemin de la perfection et accomplir enfin la troisième parole du Christ : « Je suis la voie. *Ego sum via.* »

Saint François de Sales voulut concourir à la sanctification des fidèles en leur prodiguant les conseils de la piété la plus éclairée et en ouvrant aux âmes d'élite le saint asile de la Visitation. Il embrassait ainsi dans son zèle et les âmes imparfaites pour les conduire à Dieu, et les âmes déjà saintes pour les conduire aux plus hauts sommets de la perfection.

Mes frères, il y a dans l'homme un sentiment qui trouve son principe dans l'inclination naturelle de notre âme vers Dieu et que la grâce développe en le portant à sa perfection, un sentiment qui nous détache des choses extérieures et nous ramène du dehors au dedans pour nous faire vivre avec Dieu dans un commerce intime et familial. Ce sentiment c'est la piété. Les païens ne connaissaient pas la piété parce qu'ils voyaient en Dieu plutôt la puissance que la bonté, mais depuis que la Divinité s'est abaissée vers nous dans la bénignité et les charmes du Verbe fait chair, le cœur de l'homme s'est dilaté sous l'impression de la joie et de la confiance filiale. A partir de ce moment, la piété fleurit dans les âmes, elle donne au sentiment religieux une expression de pureté et de délicatesse incomparable ; elle répand son charme sur toutes les conditions de l'existence humaine, elle embaume de ses parfums la solitude des cloîtres, elle mêle ses douceurs aux amertumes de la vie du monde ; elle prend sur les lèvres des Ambroise, des Bernard, des Jean de la Croix, des Pierre d'Alcantara, les accents d'une exquise tendresse ; elle arrive avec les Catherine de Sienne, les Gertrude, les Thérèse de Jésus, aux élans les plus sublimes de l'amour divin ; et tandis qu'elle ravit au-dessus de la terre les âmes éprises de l'éternelle beauté, elle sait abaisser au niveau des plus humbles les règles et les conseils de la perfection.

Or, à l'époque de saint François de Sales, de graves périls menaçaient la piété chrétienne. En niant la nécessité des bonnes œuvres pour le salut, le protestantisme enlevait à la piété son caractère pratique ; d'autre part le mouvement païen de la Renaissance, en rompant plus ou moins avec les sévérités de l'esprit chrétien, tendait à favoriser les dissipations et les désordres de la vie mondaine ;

enfin l'on touchait au moment où le Jansénisme allait effrayer les consciences par les maximes d'une morale trop sévère, tandis que les erreurs de Molinos renouvelées en France les endormiraient dans une fausse quiétude.

Il s'agissait de diriger la piété à travers ces différents écueils, en évitant à la fois le rigorisme et le relâchement, les illusions et les rêveries : ce fut l'œuvre de saint François de Sales.

Dans l'Eglise de Jésus-Christ on distingue, s'il est permis de s'exprimer ainsi, plusieurs catégories d'âmes. Les unes commencent et se soutiennent à peine dans la vie spirituelle ; les autres cheminent déjà et tendent à progresser ; quelques-unes marchent à grands pas dans les voies de Dieu.

Pour les premières il écrivit l'*Introduction à la vie dévote*. C'est à ce livre que la dévotion dut la triomphale rentrée qu'elle fit sur la scène du monde au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle.

La vie chrétienne, dit Bossuet, était reléguée dans les cloîtres ; saint François de Sales la prend aux mains des Tiers Ordres, et sans lui ôter sa croix ni sa couronne d'épines, il la ramène avec honneur dans la société. Il la place en tout lieu, dans la compagnie des soldats, dans la boutique des artisans, à la cour des princes, dans le ménage des gens mariés.

Il ne la veut pas sèche et froide, sombre et farouche, mais aimable et bonne ; il veut que son langage soit doux, franc, sincère, rond et fidèle ; il la veut effective et réelle, charitable envers le prochain et d'autant plus adonnée aux devoirs de la vie domestique et sociale qu'elle puise dans l'union intime avec Dieu la force de les remplir avec fidélité et persévérance.

A côté des âmes qui commencent, il y a celles qui ont fait déjà quelque progrès et qui veulent se donner à Dieu d'une manière plus complète encore. Pour celles-là, saint François de Sales écrit son *Traité de l'amour de Dieu*, ouvrage de premier ordre où l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus des élévations de l'esprit, des richesses de l'imagination, des effusions du cœur, sorte de drame divin dont l'âme humaine est le théâtre et où les deux acteurs principaux : Dieu et l'homme, se rencontrent, se quittent, se cherchent, se retrouvent après mille vicissitudes dans le bonheur de l'union parfaite.

Le désir de cette union intime est si véhément chez quelques âmes que les conditions ordinaires de la vie ne leur suffisent plus, elles veulent s'épanouir et se dilater, dans le monde l'air et le soleil leur manquent.

Il est des poitrines délicates qui ne peuvent respirer sans douleur au milieu des brouillards et des frimas. Il leur faut un air pur, un soleil chaud et radieux, une douce lumière. Elles vont se réchauffer aux climats du Midi et là, préservées des malsaines influences de la grande cité, au milieu de la verdure et des fleurs, elles respirent les senteurs que leur apportent les brises de la mer, et bientôt ces poitrines affaiblies retrouvent une vie nouvelle.



Il en est ainsi dans l'ordre surnaturel. Aux âmes délicates qui ne sauraient vivre au milieu de la corruption du monde, il faut un nid et un abri. Elles le trouvent aux pieds de l'autel. Elles travaillent là, par la pratique des saintes maximes de l'Evangile, à perfectionner en elles l'image du Christ, à copier ses traits divins que nous sommes tous appelés à reproduire. (Rom., VIII, 29).

C'est le but que saint François de Sales propose à ses chères filles de la Visitation.

Les constitutions qu'il leur donne sont la fidèle expression de sa belle âme. Les Visitandines s'efforceront d'avoir en ce qui les concerne un esprit d'humilité et de simplicité, de candeur et d'innocence; envers le prochain un esprit de charité, de douceur et d'indulgence; envers Dieu un esprit d'abandon et de confiance filiale. Tout par amour, rien par contrainte. Pour elles, aucune de ces grandes austérités qui épouvantent la faiblesse humaine; mais l'obéissance absolue qui crucifie la nature jusque dans les moindres détails de la vie, l'uniformité des exercices qui fixe l'inconstance, et le détachement complet de toutes choses.

O pieux sanctuaires de la Visitation, quelles vertus vous abritez! que de ferventes prières vous entendez! Ouvrez-vous comme un lieu de refuge aux âmes dont le monde n'est pas digne, et que de vos murs s'élève toujours de plus en plus ardente la supplication qui attire sur le peuple coupable la miséricorde et le salut!

Il est donc vrai, mes frères, saint François de Sales, imitateur du Maître et modèle parfait du prêtre, a ramené les esprits à la vérité, a rendu la vie surnaturelle aux cœurs malades, et a conduit les âmes par ses lumineuses directions et ses doctes écrits dans les voies de la perfection. « *Ego sum via, veritas et vita.* »

O bienheureux pontife, ô docteur excellent, ô lumière de la sainte Eglise, vous qui avez si ardemment aimé la loi de Dieu, priez pour nous Jésus que vous voyez maintenant face à face et tel qu'il est!

Faites que nous imitions votre zèle, que nous nous embrasions au contact de votre vie de la même passion pour le bien et le salut des âmes, que nous nous efforcions de faire aimer la vertu chrétienne dans l'intérieur de nos familles et dans nos relations sociales, que nous nous pénétrions de votre esprit, de vos conseils de direction, sûrs qu'à l'école d'un tel maître nous avancerons de jour en jour dans la pratique des vertus qui font le bonheur de la vie présente et qui assurent la félicité dans la vie future. Ainsi soit-il.

## CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE *historique et apologetique*

DEUXIÈME PARTIE

JÉSUS-CHRIST

II. — LA VIE PUBLIQUE

III. — Deuxième année

*L'Éducateur*

X

LE FILS DU CENTURION. — LA VEUVE DE NAIM. —  
DERNIER TÉMOIGNAGE DE JEAN-BAPTISTE.

Quand il eut achevé son merveilleux discours, arrêté les articles précis du Code des temps nouveaux, Jésus descendit de la montagne des Béatitudes et se dirigea vers Capharnaüm.

I

« Or un centurion de cette ville avait un serviteur atteint de paralysie et près de mourir, qu'il aimait beaucoup. Lorsqu'il apprit que Jésus arrivait, il lui députa des anciens des Juifs, pour le prier de venir et de guérir son fidèle serviteur.

« Ceux-ci vinrent donc trouver Jésus et le prièrent avec instance en lui disant : « Il mérite que vous fassiez cela pour lui, car il aime notre nation, et il nous a lui-même bâti une synagogue. » (Luc, VII, 1-6).

« — J'irai, leur dit Jésus, et je le guérirai. » (Matth., VIII, 7).

« Et il partit avec eux. Et comme il était déjà proche de la maison, le centurion lui envoya des amis pour lui dire : « Seigneur, ne vous donnez point cette peine, car je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit. C'est pour cela que je ne me suis point estimé digne de venir à vous. Mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. Car je suis un homme soumis à l'autorité d'autrui, et j'ai sous mes ordres des soldats et je dis à celui-ci : « Va, » et il va, et à un autre : « Viens, » et il vient, et à mon serviteur : « Fais ceci, » et il le fait. (Luc, VII, 6-9). De même vous n'avez qu'un mot à dire. »

« En entendant cela, Jésus fut dans l'admiration et il dit aux foules qui le suivaient : « Je vous le dis en vérité, je n'ai pas trouvé une si grande foi dans Israël. Et je vous déclare que beaucoup de coups viendront d'Orient et d'Occident, et prendront place avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux. Et les fils du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures, c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. » (Matth., VIII, 10-13).

« Et Jésus fit dire au centurion : « Va, et qu'il te soit fait comme tu as cru. » Et le serviteur fut guéri à l'heure même. (Matth., VIII, 13). Et quand les envoyés revinrent à la maison, ils le trouvèrent plein de santé. » (Luc, VII, 40).

1. Quelques-uns ont voulu voir, mais sans preuve sérieuse, dans ce centurion, celui qui plus tard au pied de la croix s'écriera : « Cet homme était vraiment le fils de Dieu ! » Il est certain que c'était un centurion romain, un païen par conséquent, mais un homme droit, sincère et de bonne foi. Placé à Capharnaüm à la tête de ses légionnaires, par la puissance romaine, pour surveiller les douanes, l'esprit public, la Galilée, et peut-être Hérode lui-même, il avait vu de près les Juifs, ces perpétuels révoltés, et s'était convaincu que le moyen infailible de maintenir l'ordre parmi eux et d'apaiser les esprits échauffés, c'était de leur laisser la liberté de leur foi. Toucher à leur Loi c'était toucher à leur conscience et provoquer des émeutes. Les séditions n'étaient jamais venues que des abus de pouvoir qui empêchaient leurs manifestations religieuses. D'ailleurs il avait étudié cette loi qui les régissait et il l'avait trouvée admirablement honnête, élevée et pure. La beauté morale qui en était le fruit naturel l'avait saisi, surtout quand il comparait les préceptes juifs aux pratiques païennes ; et, moitié par conviction, moitié par politique, il avait lui-même bâti une synagogue.

Aussi était-il très estimé et très aimé des Capharnaïtes. Les anciens du peuple, et tous ceux qui avaient souci de la Loi, jouissaient du bonheur de posséder au milieu d'eux, comme chef de la force publique, un homme si libéral, si vertueux même et qui les gouvernait avec autant de sagesse que de douceur.

Et vraiment il avait de belles qualités humaines. Au lieu que les Romains ses compatriotes se montraient sévères, hautains dans l'exercice de leurs fonctions, durs surtout pour leurs inférieurs, lui il était accessible à tous, bon, impartial, et ses esclaves étaient pour lui des serviteurs. On sait que les Romains regardaient les esclaves comme des bêtes de somme perfectionnées, comme des animaux. *Servus vel aliud animal, non tam persona quam res*, disait le droit en vigueur.

Le centurion de Capharnaüm s'était surtout attaché à l'un de ses serviteurs, qu'il aimait presque à l'égal d'un fils : *qui illi erat pretiosus*. Celui-ci tomba malade, sans doute d'une maladie foudroyante, mortelle, le tétanos peut-être ; la rumeur s'en répandit aussitôt, et comme on parlait beaucoup des miracles que faisait Jésus, le maître désolé pria les anciens de la ville d'aller le trouver, et de lui demander de guérir son esclave. Lui-même n'osait tenter cette démarche, parce qu'il était païen, et que sans doute le prophète juif ne voudrait pas entrer dans une demeure souillée.

Les vieillards se rendent auprès de Jésus et plaident la cause du centurion : « C'est un homme qui nous aime ; il vénère même Jéhovah puisqu'il nous a bâti une synagogue ; il mérite bien que vous fassiez un miracle en sa faveur ! »

Aussitôt Jésus se dirige vers sa maison ; mais quand le centurion le voit approcher, plein de

confusion pour cette bonté dont il ne se sent pas digne, pour ces égards extraordinaires qu'il ne mérite pas, accablé par l'honneur même d'une telle démarche et ne supportant point cette idée que le Sauveur daigne descendre jusqu'à lui, il lui députe des amis pour lui exposer que lui-même n'ayant point eu la hardiesse de s'adresser directement à lui, il le supplie de ne point s'abaisser jusqu'à le visiter dans sa maison.

Et ses amis redisent son admirable parole :

« Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit, mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. »

Qu'est-il en effet, qu'un homme qui obéit à une autorité légitime, mais qui a reçu aussi de cette autorité le pouvoir de commander à ses hommes ? Alors il ne leur dit qu'un mot, bref, précis, et l'ordre est exécuté sans que lui-même s'en dérange. Est-ce que Jésus ne doit pas agir de même, sans se donner la peine de paraître, de venir en personne ? Un mot, un seul mot, c'est l'humble faveur qu'il sollicite, mais point sa présence, dont il se déclare indigne.

Ces paroles, dit saint Jérôme, sont admirables de foi, car il croit, lui païen, que Jésus peut guérir son serviteur ; d'humilité, car il ne se sent pas digne de le voir sous son toit ; de prudence, car sous cet extérieur humain il voyait la divinité cachée.

En entendant ces paroles si humbles et si sincères, Jésus s'écrie : « En vérité, je n'ai pas trouvé une foi aussi grande dans tout Israël. »

« André a cru, dit saint Jean Chrysostome, mais quand Jean-Baptiste lui eut dit : « Voici l'Agneau de Dieu ! » Pierre a cru, mais après qu'André l'eut évangélisé ; Philippe a cru, mais après avoir lu les Ecritures ; Nathanaël a cru, mais quand il eut reçu une preuve évidente de la divinité du Sauveur. » De même « Jaire, le prince d'Israël, ajoute Origène, implorant Jésus pour sa fille, ne s'est pas écrié : « Dites seulement une parole, » mais : « Venez vite ! » Nicodème entendant l'exposé du sacrement de la foi, dit : « Comment cela peut-il se faire ? » Marthe et Marie s'expriment ainsi en pleurant : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort ! » comme si elles eussent douté que la puissance de Dieu pût s'exercer partout. » Pour trouver une foi aussi vive, humble et profonde que celle du centurion, il faut remonter jusqu'à Abraham.

Il y avait là des Juifs nombreux qui écoutaient, attendris eux-mêmes. Jésus saisit cette occasion de leur révéler le secret de l'Evangile qui ne se bornera pas à une nation, mais qui sera annoncé à tous les peuples. Des étrangers viendront en foule d'Orient et d'Occident, des extrémités de la terre, et ils prendront place au royaume des cieux à côté des grands patriarches, tandis que les fils du royaume, incrédules et orgueilleux, seront rejetés. Ceux-là jouiront de la lumière et de la béatitude, parce qu'ils auront la foi ardente de cet humble centurion ; ceux-ci aveugles ici-bas et



aveugles volontaires, par esprit de superbe, seront jetés dans les ténèbres éternelles où ils pleureront, où ils grinceront les dents de souffrance et de terreur, où ils haïront Dieu.

2. Il existe une divergence sérieuse entre le récit de saint Mathieu et celui de saint Luc. Le premier raconte que « le centurion s'approcha de Jésus et le pria en disant : « Seigneur, mon serviteur est dans ma maison, paralysé, et il souffre cruellement. » Le second déclare que le centurion envoya à Jésus les anciens du peuple d'abord, puis des amis qui avaient mission de lui dire : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit. »

Cette divergence s'explique par le but et par la manière propre à chacun des deux évangélistes.

Saint Mathieu ne se préoccupe point des détails du miracle, mais seulement de la leçon qui est à l'adresse des Juifs. Cette leçon même il l'accentue. Israël s'était montré non seulement incroyant, mais déicide; loin d'accueillir le Sauveur issu de sa race, annoncé par les prophètes et qui s'était présenté au monde accompagné d'un cortège inouï de bienfaits et de miracles, il l'avait maudit et crucifié. Saint Mathieu montre aux Juifs de son temps que cette lamentable défection était prévue dans le plan divin. La nation élue manquerait de foi et serait déchue pour ses prévarications et ses crimes. Alors les Gentils viendraient de l'Orient et de l'Occident, appelés par la grâce de Dieu et apportant une foi toute jeune, une générosité et un dévouement qui consoleraient le cœur de Dieu. Les frères et les fils du centurion constitueraient les nations à venir qui prendraient la place de la nation choisie, morte, et dont l'histoire consignée dans les annales du passé servirait d'enseignement à l'humanité, en lui montrant ce que deviennent les générations perfides, orgueilleuses et ingrates rejetées de Dieu.

Au contraire saint Luc, en historien scrupuleux, relate tous les détails du fait. Il écrit surtout pour les chrétiens, non pour les Juifs, aussi néglige-t-il ce qui concerne la réprobation des enfants d'Abraham pour appuyer simplement sur le récit qui exalte les nouveaux venus à la foi.

D'autres historiens, afin de concilier les deux récits, font venir Jésus jusqu'auprès de la maison du centurion et mettent alors dans la bouche même de l'humble païen ces paroles pénétrantes : *Domine, non sum dignus!*

Quoi qu'il en soit, l'Eglise les a trouvées si belles qu'elle les place sur les lèvres des prêtres au moment le plus doux et le plus sacré de la messe. Et quand les fidèles s'approchent de la table eucharistique, le ministre de Jésus-Christ tenant l'hostie sainte dans ses doigts et la montrant aux chrétiens rassemblés, leur fait redire : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit, mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie. » En même temps chacun se frappe la poitrine. C'est qu'il n'y a rien qui

rende mieux nos sentiments intimes que ces mots qui ont été loués par le Sauveur comme l'expression la plus sublime de la foi. *Non inveni tantam fidem.* Aussi les âmes pieuses les savourent, les repassent, se les assimilent, se les font propres, avec le désespoir de l'amour qui aime vraiment de toutes ses forces, qui le témoigne de tout son cœur, et ne parvient point à l'exprimer.

## II

Peu après, le lendemain peut-être, Jésus allait dans une ville qui s'appelait Naïm, et avec lui ses disciples, suivis d'une foule nombreuse.

« Comme il approchait de la porte de la cité, voilà qu'on emportait un mort qui était le fils unique de sa mère, et cette femme était veuve.

« Quand le Seigneur l'eut aperçue il fut ému de compassion sur elle et il lui dit : « Ne pleure pas ! » Et il s'approcha, et toucha le cercueil. Ceux qui le portaient s'arrêtèrent, et il dit : « Jeune homme, je te l'ordonne, lève-toi ! »

« Et le mort se leva sur son séant et commença à parler, et Jésus le remit à sa mère.

« Et tous furent saisis de crainte et ils glorifiaient Dieu en disant : « Un grand prophète s'est levé parmi nous et Dieu a visité son peuple. » Et le bruit de cet événement se répandit dans toute la Judée et dans tout le pays d'alentour. » (Luc, VII, 11-18).

Jésus venait donc de Capharnaüm, laissant sur sa droite la montagne du Thabor et plus loin Endor, et la magnifique plaine de l'Esdrelon. Il s'avance vers Naïm la Belle, aujourd'hui si désolée et à peine couverte de masures dominées par une mosquée. Mais alors c'était une cité gracieuse et assez populeuse. Comme il approche de la ville, voici qu'une foule nombreuse accompagne un mort qui repose à découvert, enveloppé de bandelettes, dans sa bière. Les pleureuses jettent des cris, les joueurs de flûte jouent une sorte de marche funèbre, et la douleur de la mère fend l'âme de tous les assistants. Car elle est veuve, et elle n'a que ce fils qu'elle conduit au cimetière, en dehors de la cité. C'est le soir, la tristesse du jour qui tombe ajoute encore au chagrin de tous. Jésus ne peut rester, lui, le tout-puissant et le tout miséricordieux, le témoin muet et indifférent de cette scène lugubre. Est-ce qu'Elie n'avait pas ressuscité le fils de la veuve de Sarepta ? Elisée, l'enfant de la Sunamite ? Ils l'avaient fait par bonté, parce que leur cœur s'était ému en face d'une si terrible angoisse. Lui, le Maître, fera-t-il moins que ses prophètes ?

Il fera mieux, plus grandement, il agira en Dieu. A eux il fallut des prières, des efforts, du temps ; lui, il fait arrêter le cercueil et se contente de prononcer une parole, mais avec une telle autorité que la mort recule et rend sa proie.

« Et il remit l'enfant à sa mère. » Quelle simplicité, mais quelle allégresse aussi dans ces mots de l'Evangéliste ! Sécher des pleurs, apaiser

et réjouir le cœur d'une mère, en souvenir de la sienne, voilà qui est bien digne de Dieu. Et c'est parce qu'il est toujours animé d'une inépuisable miséricorde qu'il continue, dit saint Augustin, à ressusciter des milliers d'âmes mortes, et toujours par le même procédé. Déjà le démon conduisait leur deuil éternel, quand il les arrête, il leur donne la force de réprimer leurs passions et leur inspire des idées de terreur et de foi qui les empêche d'avancer plus loin vers l'abîme. Puis il touche leur cercueil et leur présente la croix, la croix qui rend la vie et la liberté, qui affranchit et ressuscite. Alors celui qui était mort se lève, il comprend les enseignements de l'Evangile, la doctrine du renoncement, et plein de reconnaissance, il chante les louanges du Seigneur.

Le peuple chrétien chante aussi et remercie Dieu. Cette histoire est celle de toutes les âmes converties, mais l'Eglise en fait particulièrement l'application à saint Augustin dont la mère, sainte Monique, suivit si longtemps et si obstinément le cercueil, le cercueil de son âme dépravée par les Manichéens et esclave de toutes les passions sensuelles.

### III

Les disciples de Jean lui annoncèrent dans sa prison toutes les merveilles qu'opérait Jésus ; mais soit jalousie, soit endurcissement, soit attachement à leur premier maître, ils ne voulaient pas croire à la mission du prophète de Nazareth. Jean-Baptiste, pour lui, n'hésitait point, et il ne cessait de redire les paroles qui avaient converti André et Jean : « Voici l'Agneau de Dieu ! » Mais était-ce parce qu'elle était confinée dans les murailles d'un cachot ? Sa voix n'avait plus son écho d'autrefois. Cependant il voulait donner un témoignage suprême à Celui sur la tête duquel il avait vu descendre le Saint-Esprit ; il voulait dire encore une fois : « C'est lui ! J'affirme que c'est le Fils de Dieu ! » (Jean, I, 34).

Comme il lui était interdit de reparaitre devant le peuple, sur les bords du Jourdain, pour prêcher de nouveau le Christ, et qu'aussi bien sa mission publique était achevée, il envoya à Jésus deux de ses disciples pour lui dire :

« Etes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? »

Ce n'était point pour s'éclairer lui-même, mais pour amener Jésus à faire devant eux une déclaration qui emportât leur conviction.

C'était au lendemain de l'éclatant miracle de Naïm que racontaient toutes les bouches ; mais aussi bien Jésus, sur l'heure même et devant eux, « guérit beaucoup de malades de leurs infirmités et de leurs plaies, ainsi que des esprits malins, et il rendit la vue à plusieurs aveugles. » (Luc, VII, 21).

« Puis il leur dit : « Allez, annoncez à Jean ce que vous avez entendu et vu : c'est que les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent,

« les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés. »

Il ne faisait guère que rappeler les paroles d'Isaïe, en y ajoutant toutefois un mot pour les pauvres, les délaissés qu'il venait secourir et relever (Is., XXV, 5 ; LXXI, 1), et une allusion à la résurrection du fils de la veuve, afin de mieux graver dans leurs esprits l'application tangible de la prophétie. D'ailleurs il avait déjà cité ce même texte d'Isaïe à Nazareth, nous savons avec quel succès. Les disciples de Jean, malgré les miracles qui s'imposaient, ne paraissent pas plus convaincus ni mieux disposés que les Nazaréthains. Ils s'attendaient à trouver le Messie annoncé entouré des sages et des grands de Judée sans doute et dans un appareil imposant ; ils ne voient auprès de lui que de petits pêcheurs qu'ils ont connus sur les bords du lac de Tibériade, une foule qui l'acclame, mais une foule en haillons, aucun prince du peuple, aucun docteur de la loi qui s'attache à lui ; ils ne comprennent pas, et sans doute que dans leurs cœurs montent des pensées de déception et d'incrédulité. Ce n'est pas ce qu'ils attendaient.

C'est pourquoi Jésus ajoute pour eux :

« Et bienheureux celui qui n'aura pas été scandalisé en me voyant. » (Luc, VII, 23).

Ils s'en vont, attristés et incroyants. Leur attitude d'ailleurs a produit mauvaise impression sur le peuple qui, des disciples remontant au maître, se prend à douter même du caractère de Jean. Mais le Sauveur ne veut pas qu'un soupçon plane sur son dévoué précurseur, et il tient à faire de lui, devant toute la multitude, le plus grand éloge qui ait jamais été fait d'un homme. Il se met à leur parler de Jean : *Cœpit de Joanne dicere ad turbas.* (Luc, 24).

« Qu'êtes-vous allés voir dans le désert, leur dit-il, un roseau agité par le vent ? »

Non. Jean n'avait rien du roseau creux et sans consistance, ce n'était pas un mobile tamarin du Jourdain, mais un cèdre du Liban.

« Qu'êtes-vous donc allés voir ? Un homme vêtu avec mollesse ? Ceux qui portent des vêtements précieux et qui vivent dans les délices se trouvent dans les palais des rois, et non dans le désert ou en prison. (Luc, 24, 25).

« Alors, qu'êtes-vous allés voir ? Un prophète ? Oui, je vous le dis, un prophète et plus qu'un prophète. Car c'est de lui qu'il a été écrit : « Voici que j'envoie mon ange devant ta face pour préparer les voies devant toi. » Car je vous le dis : parmi les enfants des femmes, nul ne s'est levé plus grand que Jean-Baptiste. » (Luc, 25-28).

Tel est le magnifique témoignage du Sauveur en faveur de celui qui avait été envoyé pour rendre témoignage de lui. Est-ce à dire que Jean-Baptiste est plus grand que saint Pierre, saint Paul ou saint Jean l'évangéliste ? La parole que Jésus ajoute à cette louange suffit à répondre à cette question. « Cependant, dit-il, le plus petit dans le royaume des cieux, c'est-à-dire dans l'Eglise



qu'il vient fonder, est plus grand que lui. » (Luc, 23). Le plus humble des disciples du Christ est au-dessus du plus sublime des disciples de Moïse, comme la nouvelle loi est supérieure à l'ancienne. Mais Jean-Baptiste est plus grand que Moïse, qu'Elie ou que David, c'est Jésus lui-même qui nous l'assure; il serait plus grand même que saint Joseph, si celui-ci n'occupait une place à part, s'il n'appartenait à un ordre infiniment élevé au-dessus de tous les ordres, l'ordre de l'union hypostatique auquel il touche en sa qualité d'époux de Marie et de père de Jésus.

Jean-Baptiste est donc le plus grand des saints de l'Ancien Testament, qu'il résume tous dans sa personne par sa foi, son zèle, son autorité. Cette prérogative, l'Eglise l'a solennellement reconnue en gravant sur le frontispice de Saint-Jean de Latran, la mère maîtresse de toutes les Eglises, cette inscription qui résume avec autant de grandeur que de simplicité, dit Mgr Gerbet, l'ensemble du christianisme : *Christo Salvatori in honorem S. S. Joannis Baptistæ et Evangelistæ*. « Il semble au premier abord, ajoute-t-il, que ce mot *Salvatori* — Au Sauveur! — ferait un effet plus beau, s'il était inscrit seul sur le portique du temple le plus éminent de la chrétienté; mais la réflexion ramène vite à une autre idée. Le Dieu fait homme, le Dieu avec nous, ne se montre pas à nos regards dans l'isolement : il nous apparaît entouré de son immortelle famille, composée de tous les justes avant et après son avènement terrestre. Saint Jean-Baptiste, à la droite du Sauveur dont il fut le précurseur, résume en lui tous les anciens prophètes depuis Adam; il est par là-même le représentant des siècles qui l'ont précédé; saint Jean l'évangéliste représente à gauche les siècles qui suivront, jusqu'à la consommation des temps, parce que le christianisme est la loi de grâce et d'amour et que la charité est la consommation de la loi et de toutes choses <sup>1</sup>. »

Ainsi l'a compris l'art catholique, qui, par exemple dans la peinture du jugement dernier de Fra Angelico à Florence, nous représente, « à la droite du Christ, Marie vêtue d'une longue robe blanche semée d'étoiles, les mains timidement croisées sur la poitrine, qui lève vers son Fils un délicieux regard d'amour et de prière pour les pauvres mortels; à sa gauche saint Jean-Baptiste, qui présente au juge suprême l'agneau symbolique comme pour l'apaiser <sup>2</sup>. »

Si l'Eglise dans ses prières, dans ses litanies des saints, place saint Jean-Baptiste tout après la sainte Vierge et les archanges, c'est qu'elle suit l'ordre chronologique et considère le Précurseur, suivant la parole de Jésus, comme le plus grand des saints qui, parmi les enfants des femmes, se soient levés dans l'Ancien Testament.

Parmi ceux qui écoutaient le Sauveur, plu-

sieurs sans doute trouvaient bien austère l'enseignement de Jean, qui n'était qu'une invitation constante à la pénitence. Il confirme les paroles du fils de Zacharie qui est en réalité le premier prédicateur de l'Evangile du règne nouveau annoncé par les prophètes :

« Depuis les jours de Jean jusqu'à cette heure, le royaume des cieux souffre violence et les violents le ravissent. Car tous les prophètes ainsi que la loi ont prophétisé ce royaume, et si vous voulez le recevoir, croyez-moi, Elie qui doit venir, c'est Jean. Entendez qui voudra entendre. » (Matth., xi, 12-16).

Mais il en était peu qui voulussent entendre; Jésus insiste, et il n'hésite point à établir les mérites et les responsabilités de chacun par des personnalités hardies :

« Tout le peuple fidèle et les publicains qui ont été baptisés par Jean ont rendu gloire à Dieu; mais les Pharisiens et les docteurs de la loi ont rejeté son baptême et méprisé les desseins de Dieu sur eux. » (Luc, vii, 29, 30) <sup>1</sup>.

Et poursuivant ses reproches :

« A qui comparerai-je, dit-il, les hommes de cette génération? à qui sont-ils semblables?

« Ils sont semblables à des enfants assis dans les places publiques et qui crient à leurs camarades : Nous avons chanté et joué de la flûte, et vous n'avez pas dansé; nous avons entonné des lamentations, et vous n'avez pas pleuré. »

Comme à ces camarades capricieux, rien ne leur agréait, ni les airs gais, ni les airs tristes, ils ne sont contents de rien ni de personne, et ils voudraient imposer aux peuples leurs mécontentements versatiles et leur esprit de contradiction.

« Car Jean-Baptiste est venu, ne mangeant pas de pain, ne buvant pas de vin, et vous dites : Il est possédé du démon.

« Le Fils de l'homme est venu, mangeant et buvant, et vous dites : Voici un grand mangeur, il boit du vin et il est l'ami des publicains et des pécheurs. » (Luc, vii, 34-35; Matth., xi, 16-19).

En les comparant à ces enfants volontaires, autoritaires et changeants, Jésus les blesse au vif, car il caractérise admirablement leur étroitesse, leurs préjugés, leur volonté de ne rien faire et d'empêcher les autres d'agir.

Mais, conclut-il, « la sagesse a des enfants qui la justifieront et prendront sa défense. » (Luc, 35). La voix de Jean s'est tue, voici les apôtres qui parleront et prêcheront l'Evangile nouveau.

<sup>1</sup> Ces paroles doivent être mises dans la bouche du Sauveur, d'après le texte original.

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 8 januarii 1902.

† SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

<sup>1</sup> Gerbet, *Esquisse de Rome chrétienne*, t. I, p. 275.

<sup>2</sup> Montalembert, *Du Vandalisme*, etc.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Sermons pour la Purification.** — I. Marie et Siméon, 49. — II. Vertus et paroles du vieillard Siméon, 51. — III. Les personnages de la scène, 54.

**Entretiens sur les évangiles du dimanche.** — X. Sexagésime : *La parabole du Semeur*, 56.

**Réflexions sur des paroles du Propre des messes du dimanche.** — XII. Quinquagésime, 59.

**Catéchisme de première communion.** — L'EUCCHARISTIE : Notions préliminaires (*suite*), 62.

## SERMONS POUR LA PURIFICATION

### I

#### MARIE ET SIMÉON

Hodie beata Virgo Maria puerum  
Jesum presentavit in templo, et  
Simeon repletus Spiritu Sancto accepit eum in ulnas suas et benedixit Deum in æternum.

#### Mes frères,

Ces paroles que la sainte Eglise met aujourd'hui sur nos lèvres pour l'antienne de *Magnificat*, résumement admirablement le caractère et l'esprit de la fête que nous célébrons.

La loi de Moïse ordonnait que toute femme devenue mère serait réputée immonde et devrait se tenir à l'écart du temple et des cérémonies sacrées jusqu'au jour fixé pour le sacrifice et la purification. Et tout enfant mâle premier-né appartenait au Seigneur et devait être racheté à prix d'argent.

La femme était réputée immonde, à cause de la faute originelle qui souille tous les enfants des hommes et qui se transmet en même temps que la vie.

L'enfant premier-né appartenait au Seigneur, parce qu'au Seigneur appartiennent les prémices de toutes choses. Puis c'était un souvenir de la terre d'Egypte où Dieu avait frappé de mort les premiers-nés des Egyptiens en épargnant dans sa miséricorde les premiers-nés des Hébreux. Ce rachat de l'enfant par le sacrifice d'un agneau ou de deux colombes signifiait enfin que l'humanité avait perdu ses droits à la vie, qu'elle avait mérité la mort, non seulement la mort temporelle, mais encore la mort éternelle et l'éternelle privation de la vue de Dieu ; mais que le Fils de Dieu, agneau sans tache, colombe immaculée, la rachèterait et la délivrerait de la mort par son sang et son sacrifice.

Assurément, le personnage principal de cette scène sublime, c'est l'enfant Jésus. Il est présenté

par Marie, mais il se présente lui-même ; il est porté par le vieillard Siméon, mais c'est lui qui dirige et inspire le vieillard ; et nous devons admirer cet abaissement ineffable du Fils de Dieu qui permet qu'on le rachète, lui qui, au contraire, vient nous racheter tous ; nous devons admirer cette charité immense avec laquelle il s'offre à son Père comme une victime d'amour destinée à procurer la gloire de son nom.

Mais nous laisserons de côté cet abaissement et cet amour du Fils de Dieu pour contempler un instant les deux autres principaux personnages de cette scène : Marie qui le présente au temple, et Siméon rempli de l'Esprit de Dieu qui, le prenant entre ses bras, bénit le Dieu qui règne dans l'éternité. *Hodie beata Virgo Maria*, etc.

Marie est l'image de l'âme obéissante et fidèle à observer la loi de Dieu. Siméon est l'image de l'âme eucharistique qui soupire après Dieu et qui, ayant possédé le bien-aimé de son cœur, se détache de la terre et ne veut plus que Dieu seul.

#### I. — Marie et l'âme obéissante.

Et d'abord, contemplons l'obéissance de Marie.

1. L'obéissance, mes frères, est la loi et la condition essentielle de toute créature. Par le seul fait que nous ne nous sommes pas créés nous-mêmes, que nous n'avons qu'une vie d'emprunt, que nous dépendons à chaque instant du Maître de la vie, qui peut nous enlever sans injustice ce qu'il nous a donné sans aucune nécessité de sa part, il s'ensuit que nous devons avoir sans cesse les yeux fixés sur la volonté du Seigneur et nos mains prêtes à l'accomplir, comme le serviteur doit être prêt à obéir à son maître, comme la servante doit être à la disposition de celle à qui elle a engagé ses services et son temps : *Sicut oculi servorum in manibus dominorum suorum, et sicut oculi ancillæ in manibus dominæ suæ, ita oculi nostri ad Dominum Deum nostrum*. (Ps. cxxii, 2). Créature indépendante, ce sont deux mots qui jurent de se voir accouplés : toute créature se doit tout entière au Créateur de qui elle a tout reçu.

Etre d'un jour, souffler qui passe et qui ne revient plus, fleur éphémère que le matin a vu s'épanouir et qui sera flétrie le soir et foulée aux pieds, votre vie n'est qu'un éclair entre le berceau et la tombe ; et encore dans ce moment fugitif elle est à la merci du moindre vent qui passe, elle est en proie à mille vicissitudes et à d'innombrables douleurs. Vous ne pouvez pas ajouter à votre taille l'épaisseur d'un cheveu ni augmenter d'une minute les moments de votre existence. Vraiment, atome perdu dans l'immensité, il vous sied bien de vous poser en face du Maître de toutes choses et de lui dire dans votre orgueil : « Non, je n'obéirai pas, *non serviam*... Je romprai toutes les chaînes que vous voudriez m'imposer, je jetterai loin de moi votre joug. *Dirumpamus vincula eorum et projiciamus a nobis jugum ipsorum*...



Insensés ! est-ce que votre bras s'étend aussi loin que celui de Dieu ? est-ce que vous croyez pouvoir impunément braver ses formidables tonnerres ? *Si habes brachium sicut Deus et si voce similitonas ?* (Job, XL, 4).

2. Obligés d'obéir au Dieu créateur de qui nous avons reçu la vie, nous sommes plus rigoureusement encore obligés d'obéir au Dieu Rédempteur qui nous a délivrés de la mort éternelle. Le pouvoir que Dieu a sur nous parce qu'il nous a créés, ce pouvoir a été doublé pour ainsi dire depuis l'Incarnation qui nous a rachetés. Coupable est l'homme qui refuse de s'incliner devant celui qui a fait les cieux et au nom duquel Newton courbait sa tête vénérable ; plus coupable encore est celui qui refuse de s'incliner devant le Dieu qui est venu parmi nous, qui s'est revêtu de notre nature avec ses infirmités et ses douleurs, et qui reste avec nous jusqu'à la consommation des siècles pour être notre nourriture et notre aliment, notre force et notre consolation.

Le premier est coupable parce qu'il méprise le droit, la justice, la puissance ; le second est plus coupable parce qu'il méprise la tendresse et l'amour. Le premier est ingrat parce qu'il méconnaît le bienfait inestimable de l'existence et de la vie ; le second est plus ingrat parce qu'il méconnaît le bienfait plus inestimable encore de la grâce et de la rédemption.

Si le Dieu créateur avait droit sur tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes ; s'il pouvait, comme le dit saint Augustin, réclamer notre esprit avec ses pensées, notre cœur avec ses sentiments, notre corps avec ses puissances, en un mot notre être tout entier parce qu'il nous a fait tout entier : *Totum te exigit qui totum te fecit* ; le Dieu rédempteur peut avec plus de raison et plus de droits encore avoir les mêmes exigences. Ce n'est pas en vain qu'il a pris notre humanité et que, mourant pour nous sur une croix, il a payé notre dette : il nous a réconciliés avec son Père, il nous a rendus nos droits à l'héritage du ciel et nous a délivrés de l'éternelle mort. Saint Paul, montrant aux premiers chrétiens le sang du Calvaire, ce prix infini payé pour leur rançon, leur fait voir les conséquences éternelles de cette mort du Fils de Dieu et de cette délivrance du genre humain : « *Non estis vestri...* Vous ne vous appartenez plus, leur dit-il ; vous ne vous appartenez pas déjà, car l'œuvre appartient à l'ouvrier, *res clamat Domino* : œuvre de Dieu, vous appartenez à Dieu ; mais maintenant vous lui appartenez encore à un autre titre et plus grand et plus strict et plus auguste ; ce n'est plus seulement comme son ouvrage, c'est encore comme son esclave et son serviteur racheté par lui au prix de ses souffrances et de sa mort. » (I Cor., VI). « O marchand charitable, lui dit saint Augustin, achetez-nous ! *O bone mercator, eme nos*. Que dis-je ? achetez-nous ? nous devons vous rendre grâces, car vous nous avez achetés. *Quid dicam : eme nos, cum gratias agere debeamus, quia*

*emisti nos*. Vous nous aviez créés afin que, jouissant de l'existence, nous fussions un hymne à votre gloire. *Creavit ut essent*. Vous nous avez rachetés parce que nous étions captifs sous l'empire du mal, *redemit ne semper captivi essent*. Nous vous devons donc l'obéissance et la soumission non seulement comme à notre maître, mais comme à notre libérateur. »

3. Enfin, mes frères, ce Dieu créateur et rédempteur est encore notre fin suprême. C'est vers lui que nous nous acheminons ; chaque jour qui s'écoule est un pas de plus que nous faisons vers la mort et par conséquent vers Dieu. Or, ce Dieu a fait tout pour lui-même : *Universa propter semetipsum operatus est Dominus*. (Prov., XVI, 4). Il a imposé ses volontés et dicté ses lois, et ceux qui seront trouvés fidèles dans l'obéissance entreront dans la joie du Seigneur et seront mis en possession d'une éternelle récompense ; mais ceux qui se seront révoltés contre la puissance et contre l'amour, ceux qui ne se seront pas inclinés devant le Dieu créateur et rédempteur, trouveront alors un juge inexorable et un châtiment éternel.

4. Voilà les trois raisons qui nous imposent l'obéissance. Mais l'exemple de Marie, aujourd'hui, nous la persuade efficacement. Voyez-la se présenter au temple comme une femme vulgaire, tandis qu'elle est une exception sublime ! Voyez-la se purifier, tandis qu'elle a toujours été pure et sans tache ! Voyez-la obéir même à une loi qui ne l'obligeait point, afin d'apprendre à toute la race chrétienne à obéir aux lois par lesquelles nous sommes rigoureusement liés.

Marie avait déjà commencé à pratiquer l'obéissance dès sa jeunesse ; elle l'avait pratiquée au moment où, devenant Mère de Dieu, elle s'inclinait devant la parole de l'ange et prononçait son *fiat* immortel ; elle la pratiquera jusqu'à la fin, elle la pratiquera au milieu des humiliations et des délaissements du Calvaire. Toujours de son âme soumise s'échappera le cri de l'obéissance et de l'amour : « O mon Dieu, qu'il me soit fait selon votre parole ! *Fiat mihi secundum verbum tuum*. »

Sachons nous aussi, mes frères, à l'exemple et à la suite de Marie, pratiquer toujours l'obéissance et la soumission. En ces jours où les calomnies pleuvent de tous côtés sur nos têtes, sachons montrer par notre conduite et notre vie que les émeutiers ne sont jamais sortis de nos rangs. Nous sommes les fils de Celui qui a été obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix ; nous faisons partie de son Eglise ; or il est écrit que la société des justes n'est qu'obéissance et dilection : *Natio justorum obedientia et dilectio*. (Eccli., III, 1).

## II. — Siméon et l'âme eucharistique.

1. Après avoir contemplé dans Marie l'obéissance, contemplons dans le saint vieillard Siméon l'image de l'âme qui soupire après Dieu et qui,

possédant enfin le bien-aimé de son cœur, se détache de la terre et ne veut plus que Dieu seul.

Siméon en effet ne semblait vivre que pour attendre le Messie. Il lui avait été annoncé par l'Esprit de Dieu qu'il ne mourrait point avant d'avoir vu l'Envoyé du Seigneur, et Siméon vivait de cette espérance. Il était juste, nous dit l'Écriture, craignant Dieu, et il attendait la Rédemption d'Israël : *Simeon justus et timoratus expectabat redemptionem Israel.* (Luc, II, 25).

Il était juste, c'est-à-dire qu'il remplissait avec fidélité tous ses devoirs non seulement envers les hommes, mais encore envers Dieu.

Il était timoré, c'est-à-dire qu'il avait la crainte du Seigneur, non pas cette crainte qui est la peur, mais cette crainte qui est une partie de l'amour, la crainte d'offenser Dieu, l'horreur du mal par conséquent et l'amour du bien.

Il attendait la Rédemption d'Israël, *expectabat*; c'était un homme de désir et d'espérances : il n'avait pas attaché son cœur aux joies qui passent et aux vanités de la terre, il attendait les joies meilleures et les biens véritables de Dieu et de l'Éternité.

Après qu'il eut possédé entre ses bras le Sauveur attendu, entendez-le chanter son cantique d'actions de grâces : « Et maintenant, Seigneur, laissez aller en paix votre serviteur, selon votre parole, parce que mes yeux ont vu celui que vous nous aviez promis, celui que vous destinez à être la vraie lumière qui éclairera toutes les nations, et la gloire d'Israël votre peuple. » C'est le vase trop plein qui déborde, c'est le cœur enivré qui ne peut plus se contenir, c'est l'âme au comble de la joie et qui laisse échapper au dehors le secret de son bonheur.

2. Ainsi de chacun de nous, mes frères, lorsque nous nous approchons de la communion. C'est par la pratique exacte de tous nos devoirs, en rendant l'honneur à qui l'honneur est dû, le tribut à qui le tribut, c'est par l'horreur du mal et la contribution sincère de nos fautes, c'est surtout par le désir et l'amour que nous devons nous y préparer, nous souvenant que nous n'avons pas ici-bas de demeure permanente et que nous devons nous assurer la demeure éternelle que Dieu nous destine au ciel, nous souvenant qu'en Dieu seul est la source du vrai bonheur et des joies durables et pures.

Et puis, il faut que la communion opère en nous cet effet de nous détacher de la terre, de nous faire soupirer après Dieu seul. Lorsque Jésus nous admet à sa table, il nous dit comme autrefois aux fils de Zébédée : « *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum ?* Pouvez-vous boire le calice que je boirai moi-même ? » Répondons, mes frères, non pas avec la présomption des fils de Zébédée, mais avec la confiance et l'humilité de l'amour : « *Possumus*, nous le pouvons. »

Le calice de Notre-Seigneur, pendant ces trois jours de peine qui s'appellent la vie présente, c'est le calice de l'humiliation et de la souffrance ; pour un grand nombre, c'est le calice de la pauvreté ;

pour tous, c'est le calice de la douleur. Mes frères, soyez assurés que tout cela changera un jour : ce sera plus tard le calice de la gloire et des délices éternelles. Ainsi soit-il.

## II

### VERTUS ET PAROLES DU VIEILLARD SIMÉON

#### Mes frères,

La fête d'aujourd'hui s'appelait quelquefois « la fête des lumières, » à cause des cierges que les fidèles tiennent dans leurs mains pendant la procession et à certains moments de la messe. Elle mérite encore ce nom dans un autre sens : c'est que le mystère de ce jour est une révélation nouvelle de Jésus-Christ, lumière éternelle venue en ce monde pour éclairer toutes les nations et être la gloire du véritable Israël, je veux dire l'Eglise de Dieu.

C'est aujourd'hui en effet une troisième épiphanie ou manifestation. Le Fils de Dieu s'est manifesté aux bergers dans la nuit de sa naissance ; il s'est manifesté quelques jours après aux rois venus de l'Orient ; il se manifeste aujourd'hui aux saints et aux justes de l'ancienne loi qui l'attendaient avec impatience.

La première manifestation s'est faite aux bergers par le ministère des anges qui ont chanté dans les airs : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » — La seconde manifestation s'est faite par le moyen d'une étoile : c'est un astre miraculeux qui parut aux yeux des mages, des savants de la Chaldée, et immédiatement ils sont venus adorer le nouveau roi des Juifs qui venait de naître. — La troisième manifestation n'a rien d'éclatant et de merveilleux comme les deux autres ; c'est le Saint-Esprit qui, par sa grâce, révèle aux justes et aux saints qui attendaient dans le temple, le Messie sous la figure de cet enfant que sa mère vient offrir et consacrer à Dieu comme son premier-né.

Contemplons pendant quelques instants ce touchant spectacle : Jésus entre les bras du vieillard Siméon, c'est-à-dire Jésus reconnu et chanté par les âmes justes de la loi ancienne, Jésus se révélant non plus à quelques bergers ni à quelques rois, mais à tout un peuple qui peut entendre la voix prophétique de Siméon célébrant l'arrivée de Celui qui est la lumière des nations et la gloire d'Israël.

Nous pouvons remarquer dans ce vieillard et les *vertus* qui le distinguent et les *paroles* qu'il fait entendre. Ses vertus nous apprendront comment il faut nous préparer à recevoir Jésus-Christ, et ses paroles nous révéleront tout le mystère de l'avenir.

#### I. — Ses vertus.

Les vertus qui distinguent le vieillard Siméon sont racontées en trois mots par l'Évangile :



« Siméon juste et craignant Dieu attendait la rédemption d'Israël. *Simeon justus et timoratus expectabat redemptionem Israel.* » (Luc, II, 25).

1. Siméon était juste; et ici, il ne faut pas entendre par justice cette vertu assez commune qui consiste à ne faire de tort à personne, à respecter le bien d'autrui. La justice est une vertu qui embrasse pour ainsi dire toutes les autres. Elle consiste à rendre à chacun ce qui lui est dû, *sursum cuique* : par conséquent à honorer Dieu, à le prier, à l'aimer, puisque l'honneur, la prière et l'amour sont pour nous vis-à-vis de Dieu une obligation rigoureuse. La justice consiste à rendre à chacun ce qui lui est dû : par conséquent à nous traiter nous-mêmes avec respect, à vivre dans la pureté et la chasteté, car c'est là l'ordre nécessaire et le vice est un désordre, un dérèglement, une injustice. La justice consiste à rendre à chacun ce qui lui est dû : par conséquent à traiter le prochain avec cette bonté, cette charité que Dieu commande et qui fait que non seulement nous ne lui causons jamais de tort, mais encore nous lui pardonnons de bon cœur tous les torts que lui-même pourrait avoir envers nous.

La justice est donc l'ensemble de toutes les vertus, et lorsque l'Evangile nous montre quelqu'un comme un juste, lorsque par exemple il dit de saint Joseph, époux de Marie, qu'il était juste, *quum esset justus*, il nous dit par là-même que c'était l'homme parfait, l'homme accompli, l'homme qui a rempli tous ses devoirs, qui s'est acquitté fidèlement de toutes ses fonctions. La justice de l'Evangile n'est pas comme la justice du monde, et si pour être juste et honnête aux yeux du monde il suffit de n'avoir ni tué ni volé, Dieu et Jésus-Christ poussent leurs exigences beaucoup plus loin.

Le premier caractère de l'âme chrétienne sera donc la justice, et une justice parfaite.

2. Le second trait de la sainteté de Siméon, c'est la crainte et l'humilité : *Simeon justus et timoratus*. N'est-ce pas très étonnant, mes frères ? La crainte se comprend dans un enfant qui n'a pas encore vécu ; la moindre difficulté l'arrête et le moindre souffle peut le renverser ; mais un vieillard qui a vu tant de choses, qui a subi tant d'épreuves, qui est venu à bout de tant de travaux, qui a surmonté tant d'obstacles, qui a affronté tant de tempêtes, le calme et l'assurance, le courage et la fierté lui conviendraient mieux. Mais vous oubliez, mes frères, que tous, qui que nous soyons et quel que soit notre âge, nous ne sommes devant Dieu et devant l'éternité, nous ne sommes que des enfants. Jésus-Christ l'a dit pour tout le monde : « Si vous ne devenez point, — par la simplicité et par la candeur, par l'humilité et par l'innocence, — semblables à de petits enfants, vous n'entrerez jamais dans le royaume des cieux. *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum celorum.* » (Math., XVIII, 3).

Ne vous confiez pas dans votre vertu passée, disait un sage. Si Lucifer est tombé des hauteurs

sublimes où Dieu l'avait placé, tant que vous êtes sur la terre, il n'y a pas de vertu ni de sainteté qui vous mette à l'abri de la chute ; c'est dans la crainte et le tremblement qu'il faut opérer son salut. *Cum metu et timore salutem vestram operamini.* (Phil., II, 12). Que celui qui est debout, dit saint Paul, prenne garde à lui-même et ne méprise pas ceux qui sont tombés, car il peut tomber à son tour : *Qui se existimat stare videat ne cadat.* (I Cor., x, 12).

C'est par ces sentiments d'humilité et de crainte que l'on garde en son cœur les trésors de la grâce ; c'est là la barrière qui interdira l'entrée de notre âme au péché et au mal, car si la crainte de Dieu, d'après le Psalmiste, est le commencement de la sagesse : *Initium sapientiæ timor Domini* (Ps., cx, 10), d'après un autre passage de l'Ecriture elle en est en même temps la plénitude et la perfection : *Plenitudo sapientiæ timere Deum.* (Eccli., I, 20).

3. Enfin, voici, mes frères, le troisième trait de la sainteté du vieillard Siméon et de toute âme chrétienne. Siméon était juste, il craignait Dieu et il attendait : *Justus et timoratus expectabat...* Saint Augustin a fait un livre dans lequel il prouve qu'il y a en ce monde deux cités, la cité de Dieu et la cité du démon. L'Evangile nous dit aussi qu'en ce monde l'ivraie sera toujours mêlée au bon grain, qu'il y aura des méchants au milieu des bons, des pécheurs et des justes. Or, entre beaucoup d'autres différences qui distinguent les justes des pécheurs, une des plus importantes, c'est que les justes attendent quelque chose, tandis que les pécheurs n'attendent rien. Les justes soupirent après la vie à venir, les pécheurs ne veulent que jouir de la vie présente. Lorsque Notre-Seigneur veut nous dépeindre le chrétien fidèle, il le représente comme un serviteur qui attend l'arrivée de son maître, qui prête l'oreille au moindre bruit afin d'être prêt dès que le maître arrivera ; le chrétien mauvais, au contraire, c'est le serviteur qui, sachant que son maître va venir, au lieu de se préparer et de l'attendre, s'endort dans la jouissance et le plaisir d'ici-bas. « Heureux, dit le Seigneur, heureux le serviteur que son maître trouvera debout dans l'attente. *Beatus ille servus, quem cum venerit dominus ejus, invenerit vigilantem.* En vérité, je vous le dis, il lui confiera l'administration de tous ses biens. *Super omnia bona sua constituet eum.* » (Math., xxiv, 47).

N'est-il pas évident, mes frères, que Dieu qui nous a faits, nous a faits pour lui-même, et que par conséquent nous ne devons pas attacher notre cœur aux choses d'ici-bas ?

Ne sentez-vous pas que, tant que nous sommes en ce monde, nous sommes comme le voyageur en marche vers la patrie ? Ne voyez-vous pas disparaître successivement tous ceux qui marchaient à vos côtés sur la même route, et ne savez-vous pas que la fin du voyage arrivera certainement pour vous comme elle est arrivée pour eux ?

« Oui, dit saint Paul, nous n'avons pas ici-bas de demeure permanente; nous sommes à la recherche de la vie à venir, de cette vie qui contentera toutes les aspirations de notre cœur. *Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus.* » (Hébr., XIII, 14). Et nous devons chanter comme chante l'Eglise dans son Symbole : *Credo et expecto*. Je crois et j'attends. Je crois tout ce que Dieu a révélé, je crois tout ce que l'Eglise m'ordonne de croire; je le crois parce que Dieu a donné toutes les preuves désirables pour certifier sa révélation; je crois parce que l'Eglise a été établie par Jésus-Christ comme la colonne et le soutien de la vérité. Je crois et j'attends... J'attends, parce qu'après les ombres et les difficultés de la foi viendront les clartés de la vision, parce qu'après les angoisses et les luttes de la terre viendront la paix et le repos du ciel.

## II. — Ses paroles.

Nous avons vu les vertus qui distinguent le vieillard Siméon et que toute âme chrétienne doit reproduire en elle pour se préparer à la récompense éternelle. Écoutons maintenant les paroles que Siméon prononce. Elles sont à la fois et un cantique et une prophétie : un cantique d'actions de grâces pour le bienfait que Dieu vient de lui accorder, une prophétie de ce qui arrivera à l'Enfant Dieu et à Marie sa mère.

1. C'est d'abord un cantique d'actions de grâces. Siméon est parvenu au terme de ses vœux, puisqu'il a contemplé et touché le Messie, ce Messie qui apporte la lumière aux nations assises dans les ombres de la mort et qui sera la gloire d'Israël son peuple. Car la véritable gloire du peuple juif, c'est que Dieu s'étant fait homme, ayant pris la nature humaine, ait voulu la prendre dans ce peuple privilégié; c'est de David et d'Abraham qu'il est le Fils en même temps qu'il est le Fils de Dieu.

Et comme le cygne avant de mourir exhale des sons plus mélodieux, Siméon sentant sa mort prochaine témoigne à Dieu sa reconnaissance par des accents plus émus : « Maintenant, Seigneur, laissez aller en paix votre serviteur, selon votre parole; maintenant, Seigneur, je puis mourir, puisque j'ai vu et touché celui que désirait mon âme. *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace.* » C'est le chant que l'Eglise place tous les jours à Complies sur les lèvres de ses ministres pour leur rappeler le souvenir de la mort et pour leur inspirer le désir du ciel. C'est le cri de ravissement d'une âme satisfaite et qui ayant possédé Dieu ne désire plus rien.

C'est là, mes frères, l'effet de la grâce et de la vérité. Elle rassasie et elle contente pleinement. Jésus le disait à la Samaritaine sur le bord du puits de Jacob : « Quiconque boira de cette eau-ci aura encore soif; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, verra sa soif étanchée pour

toujours. *Omnis qui biberit ex aqua hac, sitiet iterum; qui autem biberit ex aqua quam ego dabo ei, non sitiet in æternum.* » (Jean, IV, 13). Vous buvez à la source du monde, votre soif ne sera jamais étanchée, *sitiet iterum*. L'ambitieux y est venu, à la source du monde, il y a bu, il a voulu boire encore, il voudra boire toujours, il n'a jamais assez d'honneurs; mais les honneurs ne donnent point la paix, *sitiet iterum*. L'avare y est venu, à la source du monde, il y a bu, il a voulu boire encore, il voudra boire toujours, il n'a jamais assez de richesses; mais les richesses ne donnent point la paix, *sitiet iterum*. Le voluptueux y est venu, à la source du monde, il y a bu, il a voulu boire encore, il voudra boire toujours; il n'a jamais assez de plaisirs; mais les plaisirs ne donnent point la paix, *sitiet iterum*.

Mon Dieu, nous sommes venus, nous, à la source qui est vous-même, nous avons bu de cette eau spirituelle que vous donnez à vos enfants : *Bibebant de spiritali consequente eos petra, petra autem erat Christus.* (I Cor., x, 4). Votre vérité a illuminé notre intelligence; votre grâce qui purifie et qui pardonne a embelli notre cœur; nous avons senti notre faim subitement et délicieusement apaisée, notre cœur tranquille et notre âme déjà enivrée d'espérance, *non sitiet in æternum*.

2. Après l'action de grâces que chante Siméon, voici la prophétie qu'il fait entendre sur l'enfant et sur la mère.

a) « Cet enfant, dit-il sur Jésus tout d'abord, est placé pour la ruine et la résurrection de plusieurs en Israël. *Positus est hic in ruinam et resurrectionem...* » C'est là, en effet, mes frères, le caractère distinctif de Jésus-Christ : il est la ruine, ou bien il est la résurrection.

Il est la ruine pour tous ceux qui ne croient pas en lui. Puisque par sa parole et par ses miracles, par sa vie et par sa mort, par sa résurrection et par son existence dix-neuf fois séculaire dans l'Eglise qui le représente et le continue ici-bas, il a donné aux hommes toutes les preuves désirables de sa mission divine, il s'ensuit que tout homme est obligé de le recevoir et de l'accepter, et que quiconque ne le reçoit pas et ne l'accepte pas, se met par là-même en dehors du salut.

Mais si Jésus-Christ est pour la ruine de ceux qui ne croient pas et qui ne mettent point leur vie en harmonie avec ses préceptes, réjouissons-nous, mes frères, il est aussi pour la résurrection d'un grand nombre.

Que d'âmes qui étaient ensevelies dans le péché et dans le mal, et qui par la grâce de Jésus-Christ sortent de leur sépulcre et recommencent une vie nouvelle ! Que d'âmes qui foulent aux pieds l'orgueil et les vanités du monde, pour se consacrer à une vie de pureté, de pénitence et de mortification ! Elles prouvent encore, elles prouvent toujours, elles prouvent à tous les siècles que le Christ, comme l'avait annoncé Siméon et comme



il l'avait dit lui-même, est la résurrection et la vie : *Ego sum resurrectio et vita.*

b) Mais touchant Marie, mère de Jésus, combien elle est triste, la prophétie du vieillard Siméon ! « Un glaive de douleur transpercera votre âme, afin que les pensées de plusieurs soient révélées. *Tuam ipsius animam pertransibit gladius, ut revelentur ex multis cordibus cogitationes.* » Ce glaive de douleur qui a transpercé l'âme de la mère, c'est la passion douloureuse du Fils. Marie a éprouvé dans son cœur le contre-coup des souffrances de son Fils bien-aimé, et les Pères de l'Eglise n'hésitent pas à dire que les douleurs de Marie au pied de la croix auraient suffi pour faire mourir mille fois cette mère, si la grâce de Dieu, par un miracle éclatant, ne l'avait pas soutenue. Aussi Marie est-elle appelée à bon droit la reine des martyrs.

Voyons maintenant ce que signifient ces paroles : *Afin que les pensées de plusieurs soient révélées.* Les interprètes de nos saints Livres y découvrent plusieurs sens, mais voici celui qui paraît le plus naturel : c'est la Passion de Jésus-Christ qui a fait éclater au grand jour les pensées renfermées dans le secret d'un grand nombre d'âmes. Les Pharisiens cherchaient depuis longtemps à le faire mourir, et ils n'osaient pas, à cause du peuple qui regardait Jésus comme un grand Prophète. Mais lorsque l'heure eut sonné, lorsque le Christ est tombé au pouvoir de ses ennemis, lorsque le glaive de douleur a transpercé le cœur de sa mère, alors se sont manifestés au dehors les sentiments de haine que certains cachaient au fond de leur cœur.

N'en est-il pas toujours ainsi, mes frères, et ne voyez-vous pas, lorsque quelque complot se trame contre l'Eglise, lorsque les ministres de Dieu sont persécutés, ne voyez-vous pas éclater la joie des ennemis du Christ ?

C'est là pour nous un avertissement et une leçon. Nous aussi, nous devons alors manifester notre douleur et notre tristesse, nous devons dire hautement que nous souffrons de tout ce que souffre l'Eglise et Jésus-Christ. C'est quand le glaive de douleur transpercé le cœur de l'Eglise notre mère, que doivent se révéler avec plus de force les sentiments de tendresse et d'amour que nous portons en nous : *Ut revelentur ex multis cordibus cogitationes.*

Nous disions en commençant que la fête de la Présentation de Jésus au temple était une troisième épiphanie ou manifestation. Comme nous aurions besoin, mes frères, que Jésus-Christ se manifeste encore ! Certes, de même qu'il se manifesta aux bergers et aux mages par des signes miraculeux, il ne refuse pas à notre siècle les miracles et les signes éclatants de sa puissance. Lourdes et la Salette sont là comme un perpétuel défi aux négateurs du miracle et du surnaturel. Mais vous voyez que les miracles ne convertissent pas beaucoup. La

manifestation de Jésus à notre siècle doit se faire par la grâce et l'onction intérieure du Saint-Esprit, comme celle qui eut lieu dans le temple pour le vieillard Siméon.

Oui, mes frères, le Père a fait la création, le Fils a opéré la Rédemption, c'est au Saint-Esprit à convertir les âmes. Il est appelé le doigt de Dieu, *digitus paternæ dexteræ* ; c'est par lui que Dieu touche les cœurs, que Dieu change les pensées et les dispositions des hommes. Demandons-lui donc d'intervenir avec toute sa douceur et sa puissance pour ramener à Dieu les âmes égarées. Ainsi soit-il.

### III

#### LES PERSONNAGES DE LA SCÈNE <sup>1</sup>

La loi de Moïse ordonnait que toute femme ayant engendré un fils serait pendant quarante jours considérée comme impure, et qu'elle viendrait au quarantième jour dans le temple pour accomplir sa purification et consacrer à Dieu son fils premier-né. C'est ce que fit Marie, la Vierge sans tache ; et c'est ce mystère d'humilité et d'obéissance que nous célébrons en ce jour.

Méditons ensemble les enseignements que nous donne cette fête. Considérons chacun des personnages dont nous parle l'Evangile : Siméon et Anne, Marie et Joseph, enfin Jésus-Christ.

#### I. — Siméon, modèle des vieillards.

Le vieillard Siméon, qui était juste, qui fréquentait le temple, qui reçoit Jésus-Christ entre ses bras, qui désire mourir, est un magnifique exemple pour les vieillards.

1. Un vieillard doit être toujours en état de grâce parce que, plus que tout autre, il peut soudain se voir appelé à rendre compte de sa vie. Lorsque les épis inclinent leur tête vers la terre, c'est qu'ils sont pleins et que le jour de la moisson approche. Ainsi les vieillards dont le front se penche déjà vers la terre, comme pour regarder la place qu'ils vont occuper bientôt, les vieillards doivent être pleins de vertus et de bonnes œuvres.

Un jeune homme qui oublie ses devoirs, qui vit loin de Dieu et des sacrements, est coupable, car la loi de Dieu s'impose à tout âge, et la mort à toute heure peut nous frapper. Mais il y a quelque chose de plus grave dans la conduite d'un vieillard qui ne se respecte point : un vieillard insensé, un vieillard qui oublie ses cheveux blancs et qui vit avec l'inconsidération et les folies de la jeunesse, est un objet de dégoût pour les hommes et pour Dieu. Il est encore plein d'amour pour la terre, pour le monde ; et il ne voit pas que le monde le repousse et que la terre va s'effondrer

<sup>1</sup> Ceci n'est pas une instruction achevée, mais un plan très développé, riche d'idées et facile à mettre en œuvre,

sous ses pas. Vieillards, il est temps d'acquérir la sagesse, de connaître la vanité du monde et de vous tourner vers Dieu.

2. Un vieillard doit venir fréquemment dans le temple qui est la maison de Dieu, de ce Dieu qui bientôt va le juger... Daniel, captif à Babylone, ne pouvant visiter le temple de Jérusalem, ouvrait du moins une fenêtre du côté de ce temple et c'est ainsi qu'il priait le Seigneur. Parfois les infirmités empêchent le vieillard de venir à l'église : il faut alors qu'il rentre en lui-même, qu'il se tourne en esprit vers la maison de Dieu.

3. Il faut qu'il soit résigné à mourir..., qu'il le désire même, comme Siméon, mais avec soumission à la volonté de Dieu. La sagesse païenne elle-même disait que l'homme ici-bas est comme un soldat que son général a placé dans un poste d'observation et qui ne peut quitter son poste avant que le général ne l'ait fait relever. Nous sommes ici par la volonté de Dieu, et il ne nous est pas permis de désertir notre poste sans l'ordre de Dieu. Quelles que soient les souffrances et les maladies que nous endurions, il faut tout supporter, jusqu'au jour où Dieu récompensera dans le ciel nos douleurs de la terre.

4. Il faut enfin que le vieillard, comme Siméon, reçoive Jésus-Christ entre ses bras ou plutôt dans son cœur. C'est là le viatique qui lui permettra d'achever sa course et d'arriver en paix au lieu de l'éternel repos.

## II. — Anne modèle des veuves.

Si le vieillard Siméon est le modèle des vieillards, Anne la prophétesse est le modèle des veuves.

Anne avait pratiqué la chasteté avant, pendant et après son mariage. Jeune encore à la mort de son époux, elle aurait pu contracter une autre union et chercher un autre amour : elle préféra se consacrer au service de Dieu seul. Elle n'employa point le temps de son veuvage à courir de maison en maison ; elle ne s'éloignait point du temple : *Non recedebat de templo*. Là, elle vivait dans la prière et le jeûne, *jejuniis et orationibus*, parce que la prière et le jeûne sont les seuls moyens propres à nous conserver la pureté de l'âme. Et Anne persévéra dans ce genre de vie jusqu'à sa mort qui n'arriva que dans un âge très avancé, car elle passa ainsi dans le veuvage quatre-vingt-quatre ans.

Honneur à elle d'avoir ainsi compris et pratiqué les devoirs de la vierge, de l'épouse et de la veuve ! Honneur à elle d'avoir eu ainsi le courage de la persévérance et d'être demeurée fidèle à ses résolutions !

## III. — Marie modèle des jeunes filles.

La Vierge Marie apprend aux jeunes filles l'humilité et la force.

1. Voyez ! elle a toujours été pure, elle n'a pas besoin de purification : et cependant elle se soumet à la loi commune, elle passera pour une femme

vulgaire. Elle n'est pas humble en paroles seulement, elle l'est en réalité... Tandis que nous nous disons volontiers à nous-mêmes que nous ne sommes rien, nous ne voulons pas que les autres le disent et surtout que les autres nous traitent comme si nous n'étions rien. Nous disons que nous ne sommes que misère et faiblesse ; mais nous entendons être honorés et glorifiés, et nous ne supportons pas le moindre mépris, la moindre humiliation.

2. Marie est humble et elle est forte. Siméon, éclairé par l'Esprit de Dieu, lui annonce que son fils sera placé pour la ruine ou pour la résurrection d'un grand nombre en Israël et qu'un glaive de douleur transpercera son âme. Vous croyez que Marie va se lamenter et pleurer ? Oh non !...

Un jour, sur le sommet du Calvaire, elle verra mourir son Fils et elle demeurera debout comme le soldat vaillant sur le champ de bataille, comme le prêtre sur les degrés de l'autel : *Stabat Mater dolorosa*. Aujourd'hui qu'on lui annonce par avance cette suprême douleur, elle demeure aussi debout ; elle se résigne à toutes les volontés de Dieu ; elle ne s'inquiète pas outre mesure de l'avenir, parce qu'elle sait que le Seigneur est bon et que toutes les créatures sont entre ses mains puissantes.

Faites de même, âmes chrétiennes. Tenez-vous sous la main de Dieu qui vous humilie ou qui vous frappe, mais qui vous exaltera plus tard si vous avez su garder la patience et la résignation. *Humiliamini sub potenti manu Dei, ut vos exaltet in tempore visitationis*. (I Petr., v, 6).

## IV. — Saint Joseph modèle des parents chrétiens.

1. Un père chrétien doit conduire ses enfants à Dieu. Il ne suffit pas qu'il leur ait donné la vie du corps et qu'il la leur conserve en leur procurant la nourriture ; il ne suffit pas qu'il leur donne la vie de l'intelligence en les instruisant. Un enfant, c'est une âme faite à l'image de Dieu, qui appartient à Dieu et qui est destinée à posséder Dieu. Saint Joseph conduit l'Enfant au temple.

2. Il nous donne un second exemple : il ne rougit pas de sa pauvreté. Il offre le don des pauvres, c'est-à-dire deux tourterelles. Il était pourtant de sang royal, il savait que l'enfant commis à sa garde était le maître du monde, et il se contente de sa position obscure et humiliée.

Qu'a-t-il donc fait des présents des mages ? Les mages ont donné de l'or au divin Enfant. Avec cet or, Joseph eût bien pu acheter un agneau et l'offrir au temple pour le rachat de Jésus ! On l'aurait cru riche, puisqu'il aurait donné l'offrande des riches. — Mais l'or des mages avait été déjà distribué par Joseph et Marie à de plus pauvres qu'eux. Joseph aime sa pauvreté, il n'en rougit pas et il est plein de bonté et de compassion pour ses frères. Certes, le riche est digne de louanges lorsqu'il secourt le pauvre ; mais le pauvre qui prend sur sa pauvreté pour secourir de plus pauvres mérite bien plus la louange et l'admiration.



V. — *L'enfant Jésus modèle des enfants.*

Enfin l'enfant Jésus qui s'offre à son Père apprend aux enfants à obéir et à se consacrer à Dieu. « *Bonum est viro, si portaverit jugum ab adolescentia sua.* » (Lam., III, 27). « *Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea.* » (Prov., XXII, 6). Il peut commettre des fautes, il décrira une courbe rentrante, il revient à Dieu.

Un jour, un jeune religieux qui avait vu mourir un ami sur lequel il comptait beaucoup, eut une vision... Foule immense... Les uns portent une croix pesante sur leurs épaules ; d'autres sur leurs bras une croix qui ne leur paraît pas trop lourde ; d'autres enfin sont précédés d'un ange qui porte lui-même la croix... Explication : les premiers sont ceux qui reviennent à Dieu dans leur vieillesse ; les seconds ceux qui reviennent à Dieu dans l'âge mûr ; les troisièmes ceux qui ont servi Dieu dès leur enfance : la loi de Dieu n'est pour eux que suavité et douceur. *Beatus homo quem tu erudieris, Domine.* (Ps., XCIII, 12).

## ENTRETIENS SUR LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

## X

## Sexagésime

## LA PARABOLE DU SEMEUR

Mes frères,

Pour inculquer ses préceptes, Jésus-Christ choisit la parabole, qui se grave aisément dans l'esprit des peuples. C'est en marchant dans les campagnes qu'il donne ses leçons. En voyant les fleurs d'un champ, il exhorte ses disciples à espérer dans la Providence qui supporte les faibles plantes et nourrit les petits oiseaux. En apercevant les fruits de la terre, il instruit à juger de l'homme par ses œuvres. On lui apporte un enfant, et il recommande l'innocence. Se trouvant au milieu des bergers, il se donne lui-même le titre de *pasteur des âmes* et se représente rapportant sur ses épaules la brebis égarée. Au printemps, il s'assied sur une montagne et tire des objets environnants de quoi instruire la foule assise à ses pieds ; du spectacle même de cette foule pauvre et malheureuse, il fait naître ses béatitudes : « Bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui ont faim et soif, etc. » Ceux qui observent ses préceptes et ceux qui les méprisent sont comparés à des hommes qui bâtissent deux maisons, l'une sur le roc, l'autre sur le sable mouvant ; selon quelques interprètes, il montrait alors, en parlant, un hameau florissant sur une colline et au bas de cette colline des cabanes détruites par une inondation. Quand il demande de l'eau à la femme de Samarie, il lui peint sa doctrine dans la belle image d'une source d'eau vive.

On peut donc croire que Notre-Seigneur s'inspira du spectacle qu'il avait sous les yeux lorsqu'il proposa aux foules la parabole de la semence.

Je voudrais vous l'expliquer en quelques mots. Si vous le voulez bien nous envisagerons successivement : 1<sup>o</sup> la semence ; 2<sup>o</sup> le semeur ; 3<sup>o</sup> la terre à laquelle le semeur confie la semence.

I. — *La semence.*

La semence, c'est la parole de Dieu. *Semen est verbum Dei.*

De toute éternité Dieu se parle à lui-même : il se dit combien il est beau, heureux, puissant, parfait, saint, juste, bon et miséricordieux. Ce mot de Dieu ne s'évanouit pas comme nos paroles humaines dans un écho stérile et éphémère ; il éveille une autre énergie vivante, animée, égale à la parole proférée, qui répète chaque effusion sortie de Dieu dans une image glorieuse également éternelle, infinie, substantielle, et qui devient une Personne, car tout vibre et tout vit dans l'être infini. C'est le Verbe, le Fils de Dieu. Quelle sublime idée nous devons avoir de la divine parole ! Quand elle nous est adressée, c'est comme si l'adorable Trinité nous ouvrait son sein pour nous initier aux secrets de sa vie.

Excellente et auguste, si on la considère *en elle-même*, la parole de Dieu ne l'est pas moins si on la considère *dans ses effets*.

Voyez comme elle est puissante, dans le monde physique aussi bien que dans le monde moral. Tout à coup, à l'origine des choses, la voix de Dieu commande et le monde sort du néant ; le soleil brille, le firmament se constelle de globes lumineux, l'océan soulève ses flots, la terre se revêt d'une riche parure, les êtres animés reçoivent l'existence.

Déjà bien loin de son berceau et égaré par ses sens, devenu rebelle, puis sourd à cette parole, l'homme dresse des autels à des divinités impures ou féroces. Mais tout à coup la parole de l'Homme-Dieu passe comme un souffle de vie sur tant de ruines ; alors le vieux monde s'écroule et l'Eglise ouvre un refuge à tous les opprimés, à toutes les misères. Avec la parole de Dieu, la justice et la vérité reviennent sur la terre. Cette parole, elle a planté la croix sur le Capitole et sur le diadème des rois.

Et dans nos sociétés contemporaines, regardez. Partout où elle passe, à l'égoïsme succède l'amour. Le devoir, l'humilité, la chasteté, la tendresse pour Dieu et pour les hommes fleurissent. Elle garde l'innocence des petits enfants. Elle trempe les vingt ans de l'adolescence dans les mâles et courageuses vertus qui font passer fier et digne. C'est elle qui crée le missionnaire, la Sœur de charité, et qui suscite les dévouements inouïs qui vont à tous les endoloris de la terre, les défendant toujours contre toute lassitude et tout regret... Oui, c'est elle qui perpétue toujours, sans qu'ils défailent jamais, l'ambition et le besoin de s'immoler et de se sacrifier.

« Seigneur, s'écrie le Psalmiste, votre parole est

un incomparable trésor. Que ma bouche s'ouvre et que mon cœur se dilate pour attirer ce souffle de vie ! Alors mes lèvres éclateront en hymnes de louanges. » Entrons dans ces sentiments et ayons toujours pour la parole de Dieu le plus grand respect et le plus grand amour.

Nous venons de voir ce qu'est la semence. Voyons maintenant ce qu'est le semeur.

## II. — Le semeur.

Le semeur, c'est d'abord Notre-Seigneur Jésus-Christ. Dieu, pour nous instruire, a envoyé sur la terre son Verbe même, sa parole substantielle qui s'est incarnée parmi nous et a fait entendre aux hommes dans leur propre langage les vérités célestes. Jésus-Christ, en effet, a été, en même temps que Sauveur, prédicateur de la doctrine du salut. Il a ouvert sa bouche adorable, il a parlé ; et les multitudes avides de l'entendre le suivaient en foule pour recueillir ses enseignements.

Les germes précieux de la sainte parole ont été ensuite confiés aux apôtres, avec mission de les répandre dans le sol spirituel des âmes : « Allez, leur dit Notre-Seigneur, enseignez toutes les nations. Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie moi-même. Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise. » (Matth., xxviii, 19-20).

Des mains des apôtres, le divin trésor est passé aux mains des évêques et des prêtres. Comme les premiers prédicateurs de l'Evangile, ils peuvent toujours nous dire avec saint Paul : « *Pro Christo legatione fungimur, tanquam Deo exhortante per nos*. Nous sommes les ambassadeurs de Jésus-Christ. C'est Dieu lui-même qui vous exhorte par notre bouche. » (II Cor., iv, 20). Attachons-nous à nos pasteurs, seuls dépositaires des vérités et des maximes révélées. Écoutons avec respect et soumission leurs divins enseignements.

Rappelons-nous d'ailleurs que la divine semence a toujours son prix, quelle que soit la main du semeur ; on voudrait de nos jours que la parole sainte dans la bouche de ceux qui l'annoncent puisse par les grâces du style et la poésie du sentiment charmer l'oreille comme des accords doux et harmonieux. Est-ce la vérité que l'on cherche, ou bien la nouveauté ? Est-ce la beauté de la céleste doctrine, ou bien l'habillement tout humain dont on la revêt ? Hélas ! On vient au pied de la chaire comme à une sorte de concert pour y recueillir des émotions esthétiques. On acclame les orateurs, mais on repousse les apôtres. Mettons-nous en garde contre un tel abus, et quel que soit le canal par lequel nous vienne l'enseignement surnaturel, montrons-nous toujours avides de le recevoir et attentifs à en profiter.

## III. — La terre.

La parole de Dieu, semence divine, est jetée avec profusion dans nos âmes. D'où vient que cette parole, si puissamment féconde par elle-même, reste infructueuse ?

La parabole nous en indique la cause.

1. Une partie de la semence, dit l'Evangile, tomba le long du chemin ; les passants la foulèrent aux pieds et les oiseaux du ciel la mangèrent.

La route sèche et durcie dont nous parle saint Mathieu représente les âmes dissipées et inattentives. Elles entendent la parole de Dieu, mais ne l'écoutent pas. La légèreté, l'inconstance, les mille fantaisies de l'esprit et de l'imagination empêchent le grain précieux d'être reçu dans le sol spirituel et d'y germer.

Oh ! combien l'esprit de dissipation est funeste ! « Toute la terre a été désolée, dit le prophète, parce qu'il n'y a plus de recueillement ni de vie intérieure. *Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde.* » (Jér., xii, 14).

Il est encore un autre point de vue sous lequel les âmes légères ressemblent au grand chemin : c'est qu'elles sont ouvertes à tous. Le démon en profite. Il leur enlève la céleste parole, de même que les oiseaux du ciel dévorent les graines qu'ils trouvent sur la route. C'est un fait d'expérience pour tous ceux qui s'appliquent à la méditation et à la prière qu'ils sont alors importunés par une foule de distractions et de troubles intérieurs dont ils n'ont pas à souffrir dans d'autres temps. Or il en est certainement ainsi pour tous ceux qui entendent la parole de Dieu par le ministère de la prédication. « L'envie et la haine de Satan contre ceux qui écoutent la parole de Dieu sont prodigieuses, nous dit un ancien auteur dans son commentaire sur les paraboles. C'est alors qu'il les porte à dormir ; c'est alors qu'il fait entendre le gazouillement des hirondelles, c'est-à-dire les bavardages de ceux qui non contents de ne pas écouter eux-mêmes ne veulent pas le permettre aux autres, et les cris des enfants et l'aboiement des chiens. C'est sa coutume de ramener alors dans notre esprit la pensée d'un procès ou de quelque autre de nos affaires domestiques, capable de détourner notre attention. Il excite encore les gens à juger les prédicateurs, à se plaindre de la longueur de leurs sermons ou de leur subtilité ou de leur sécheresse ou de leur obscurité. Il les porte à critiquer méchamment leur style ou le son bruyant de leur voix ou les reproches qu'ils adressent à leurs auditeurs. En un mot il fait en sorte, par tous les moyens possibles, que ce qui est dit par le prédicateur ne soit pas entendu, que ce qui est entendu ne soit pas compris, que ce qui est compris s'efface de la mémoire ou du moins ne soit pas mis en pratique. » (Salmeron, *in loc.*). Les démons qui ont tant d'horreur pour tout commerce de l'âme humaine avec son Créateur se servent en effet des moindres choses pour empêcher la bienheureuse semence, qui a en elle-même la vertu de produire des fruits si merveilleux, de descendre dans une âme. Comme on l'a dit plus d'une fois, c'est un trait ordinaire dans les âmes saintes de discerner l'action des démons dans les détails les plus légers et les plus vulgaires de la vie journalière ; assurément l'on peut dire que cet instinct des saints se trouve con-



firmé, dans ce passage évangélique, par la doctrine de leur divin Maître.

2. On voit souvent qu'une semence jetée au milieu des pierres y prend racine ; mais le défaut d'humidité fait qu'elle sèche bientôt. Vous verrez aussi des âmes qui, venant de recevoir la céleste parole, éprouvent tout à coup en elles-mêmes un mouvement secret qui les étonne. Cette parole répond si bien aux besoins de l'intelligence et du cœur ; elle est si pleine de la douceur et de la sagesse de Dieu, comme de la beauté qui est naturellement propre à toutes ses œuvres ; elle arrive tellement à propos pour les hommes qui se sont épuisés en vains efforts pour trouver par eux-mêmes la vérité, et satisfaire en quelque manière leurs aspirations vers cette vérité ; enfin elle respire si bien la paix, l'espérance et la sécurité, qu'il n'est pas étonnant qu'elle soit tout d'abord bien accueillie par ceux à qui elle est annoncée. La vérité cherche à se faire jour dans leur entendement, les remue ; ils gémissent, ils sentent en eux je ne sais quel regret du mal, quel vague désir du bien. Mais retenus d'un côté par la force d'une habitude invétérée, de l'autre par la pensée de la violence qu'il faudrait se faire pour s'attacher au service de Dieu, ils se découragent presque aussitôt. La semence évangélique est arrêtée dans sa croissance.

Elle a besoin pour grandir de jeter de profondes racines et d'avoir un terrain auquel elle puisse s'attacher solidement. Après avoir levé, elle sèche bientôt quand elle n'a rencontré qu'un sol rocailleux et sans profondeur.

3. Jésus-Christ appelle des épines les richesses, les divertissements, les plaisirs. Bien loin de voir les épines, on se persuade volontiers que les épines ne sont que là où les richesses ne sont pas. On ne travaille, on ne respire que pour elles ; on en fait l'unique affaire de sa vie, la fin de l'homme. La parole du divin Maître n'en demeure pas moins vraie. Entrez, si vous l'osez, dans le cœur de ce riche, vous y trouverez un inextricable entrelacement de toutes sortes d'épines : et l'avidité d'acquiescer, et la crainte de perdre, et ces mille soucis de la conservation. — Mais les plaisirs eux-mêmes sont-ils sans mélange ? N'y a-t-il pas là aussi des épines où le cœur se déchire ? Ignorez-vous ces dégoûts qui les précèdent, ce remords qui les accompagne quelquefois, cette tristesse qui les suit toujours ? On nous parle souvent des heureux du siècle et des félicités au milieu desquelles ils passent leurs jours. Erreur et illusion ! ces riches, ces prétendus heureux vivent au milieu des embarras, au milieu des agitations, au milieu des ronces ; j'en ai pour garant Jésus-Christ lui-même.

Mais c'est surtout au point de vue spirituel que les convoitises font sentir leur funeste influence : « En entrant dans l'âme, elles y étouffent la parole et elle demeure sans fruit. » Nos esprits sont trop bornés pour s'occuper de plusieurs choses à la fois. Notre attention est-elle appliquée aux préoccupations terrestres, c'en est assez pour nous empêcher de nous consacrer aux choses de Dieu. Les choses

du monde, quand notre esprit se laisse absorber par elles, agissent sur nous comme les ronces qui s'entrelaçant au-dessus des tiges de blé les enserrant et les étouffent.

4. Tout le grain ne tomba point sur un sol stérile. Il y eut une bonne terre où il germa, où il leva, où il fructifia. De même il y a des âmes où la parole de Dieu favorablement écoutée et soigneusement conservée produit des œuvres de sainteté.

Oui, il y en a dans cette assemblée, et à Dieu ne plaise que je leur refuse le juste tribut d'éloges que je leur dois !

Mais ces âmes où la foi opère par la charité ne sont pas toutes également fertiles pour le bien ; car pour ne rien omettre des leçons renfermées dans notre Evangile, il faut observer que le grain ne rapporta pas également dans la bonne terre où il fut jeté. « Là, dit Notre-Seigneur, il ne rendit que trente pour un, *aliud trigesimum* ; ailleurs il rendit soixante pour un, *aliud sexagesimum* ; enfin dans quelques endroits jusqu'à cent pour un, *aliud centesimum*. » Tout ceci est mystérieux, et quelques mots vont vous expliquer ce mystère.

Une âme touchée des exhortations qu'elle a entendues, se décide à s'acquitter des obligations de la vie chrétienne, parce qu'elle veut faire son salut ; mais elle se tient au strict nécessaire et se contente d'observer la loi dans sa rigueur. En cela que fait-elle ? elle ne produit que trente pour un, *aliud trigesimum*. C'est bien, mais il y a mieux et, plus fervente, cette âme ajoute aux œuvres d'obligation des pratiques surérogatoires ; elle multiplie ses actes de vertu et en cela que fait-elle ? Elle produit soixante pour un : *Aliud sexagesimum*. Est-ce tout ? Non, et la charité, quand elle est bien ardente, ne connaît plus pour ainsi dire de mesure. Autant la tiédeur nous porte à calculer avec Dieu, autant la ferveur nous dispose à lui accorder généreusement tout ce qu'il désire. Une telle âme ne s'appartient plus à elle-même, mais elle appartient entièrement à Dieu. Selon la belle expression de saint Paul, elle est livrée à la grâce : *Traditi gratiæ Dei*. Parlez-lui de précautions, de ménagements, de mesures, c'est un langage qu'elle ne comprend pas ; mais proposez-lui de se dévouer, de se sanctifier, elle est prête. Or en cela que fait-elle ? Elle rapporte jusqu'à cent pour un. *Aliud centesimum*.

Voilà, mes frères, de grands modèles pour vous ; mais sans qu'il soit absolument nécessaire d'atteindre à cette souveraine perfection de la charité, du moins devez-vous écarter les obstacles qui empêcheraient la bonne semence de fructifier dans vos âmes.

Il ne dépend pas du laboureur qui sème le grain, que la terre soit bonne ou mauvaise ; toute son habileté consiste à rechercher le sol fertile et à laisser le sol ingrat et improductif dont il n'a rien à espérer. Mais il n'en est pas ainsi de nous, dans l'obligation où nous sommes de porter des fruits de salut. C'est à nous, dit saint Grégoire, d'y préparer nos cœurs, afin que nous puissions recevoir la précieuse semence de la parole de

Dieu. Si donc vous étiez des âmes dissipées, ou superficielles, ou partagées, c'est à vous de vous transformer par de généreux efforts. Alors la divine parole germera en vous. Elle y produira ces épis choisis que le Maître viendra cueillir au grand jour de l'éternelle moisson.

## RÉFLEXIONS SUR DES PAROLES DU PROPRE DES MESSES DU DIMANCHE

### XII

#### DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME

**I. Soyez-moi un Dieu protecteur.** — C'est la prière du chrétien qui est en butte aux tribulations de ce monde ou qui craint de succomber sous les coups de ses ennemis. Il sent le besoin d'un aide pour triompher, et c'est en vain qu'il le cherche sur la terre; car au-dedans de lui ce sont des luttes continuelles, et au dehors des embûches qui lui sont tendues. Alors, levant un regard suppliant vers le ciel, il demande à Dieu de le secourir en se déclarant son protecteur. Combien il serait heureux, s'il lui était donné d'entendre le Seigneur lui dire comme à Abraham : *Ne crains pas, je suis ton protecteur et ta récompense grande à l'infini.* (Gen., xv, 1). Comment ne pas se tourner vers Dieu, lorsqu'on reconnaît sa faiblesse et qu'on se voit entouré d'ennemis toujours plus acharnés à sa perte ? Tout nous fait défaut en ce monde, et comme unique espérance il ne nous reste que Dieu. C'est pourquoi nous lui disons en toute confiance : O vous qui êtes le Dieu et le Sauveur de tous les hommes, *soyez-moi un Dieu protecteur* qui me conserve et me défende; j'ai besoin d'une protection toute composée d'amour qui réchauffe mon pauvre cœur. Si j'arrive par vous à posséder la charité, je n'aurai plus rien à craindre. J'accours donc vers vous et je vous dis : *Seigneur, protégez-moi à l'ombre de vos ailes.* (Ps., xvi, 8). Faites-moi reposer sur votre cœur, et je serai protégé. (Albert le Grand).

C'est encore la prière de Jésus-Christ. Comme homme il a prié son Père durant les jours de sa vie mortelle, lui disant : *« Soyez-moi un Dieu protecteur, non comme vous l'êtes pour tous les hommes, mais par une providence singulière, afin de me protéger et de me défendre dans l'accomplissement de la rédemption du genre humain; soyez mon Dieu pour me préserver des embûches de mes ennemis qui veulent me lapider et me faire mourir avant l'heure que vous avez marquée; soyez mon Dieu pour me conserver la vie jusqu'au jour où je dois aller sur le Calvaire consommer mon sacrifice; soyez mon Dieu pour garder mon corps de la corruption du tombeau et empêcher les Juifs de souiller mon nom; soyez mon Dieu pour que ce nom que vous m'avez donné ne soit point effacé de la terre des vivants, mais qu'il devienne une source de salut pour tous les hommes*

et qu'il soit béni dans les siècles des siècles. » C'est bien ainsi que Jésus-Christ avait prié par la voix de Jérémie, disant : *O mon Dieu, venez vers moi et protégez-moi contre ceux qui me persécutent, et ne soyez pas lent à me défendre; car c'est pour vous que je supporte l'opprobre.* (Jér., xv, 15). Heureux serions-nous si nous savions prier dans de semblables sentiments ! Nous ne tarderions pas d'avoir Dieu pour protecteur. (Denys le Châteauneuf).

**II. Soyez-moi un lieu de refuge.** — Ce n'est pas assez d'avoir Dieu pour protecteur, il faut qu'il soit encore un lieu de refuge, c'est-à-dire comme un lieu fortifié où, nous trouvant à l'abri des incursions de nos ennemis, leurs traits ne pourront nous atteindre. *Le nom du Seigneur, a dit le Sage, est une tour inexpugnable; le juste y court, et il sera exalté.* (Prov., xviii, 10). O Adam, vous fuyiez devant le Seigneur, vous redoutiez de voir son visage, mais voici qu'il vous appelle et qu'il vous cherche pour être votre refuge, votre forteresse. Quand vous y serez entré, quels ennemis pourrez-vous craindre ? Qui vous dressera des embûches, et parviendra jusqu'à vous ? Un homme, étant sur le sommet d'une haute montagne, vit passer l'empereur et il lui cria : *« Je ne me soucie pas de vous. »* Cet homme méprisa ainsi l'empereur, malgré l'éclat de ses armes et la force de ses troupes. Pourquoi ? Parce qu'il était dans un lieu fortifié. S'il se trouvait en sûreté sur cette montagne, combien plus n'y serez-vous pas au sein de celui qui a créé le ciel et la terre ? Quant à moi, si je choisis une autre forteresse, je n'y trouverai certainement pas mon salut. O homme ! si vous en trouvez une qui soit mieux fortifiée, choisissez-la. On ne peut échapper à Dieu, sinon en se réfugiant dans son sein. (S. Aug., *In Ps. Lxx*).

Mais écoutons Jésus-Christ demandant à son Père d'être pour lui sur la terre un lieu de refuge. En entrant dans le monde, il a dit : *Me voici, je viens pour faire, ô Dieu, votre volonté.* (Hébr., x, 9). C'est là qu'il a fixé sa demeure, et il y a trouvé son repos. Non, il n'a jamais cherché à faire sa volonté, il n'en avait point d'autre que celle de celui qui l'avait envoyé. Il l'a déclaré, disant : *Je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé.* (Jean, vi, 38). Durant les heures si tristes et si douloureuses de sa passion, il tombe la face contre terre, et il prie : *Mon Père, dit-il, si vous le voulez, éloignez de moi ce calice; cependant que ma volonté ne se fasse pas, mais la vôtre.* (Jean, xxii, 42). Pouvait-il davantage se réfugier dans la volonté de son Père, comme dans une tour inexpugnable ? Aussi a-t-il pu accomplir l'œuvre de notre salut et devenir à son tour un lieu de refuge pour toutes les âmes chrétiennes qui veulent marcher sur ses traces.

Quand fut venu le jour de sa résurrection, Dieu le Père le glorifia en lui donnant un nom au-dessus de tout nom ; et maintenant Jésus est là-haut dans ce lieu de refuge qui s'appelle le royaume de la gloire. Il nous invite à aller le rejoindre ; il nous



y prépare une place. Mais nous devons, pour répondre à ses désirs, le choisir dès ce monde pour notre lieu de refuge, car il a dit : *Personne ne vient à mon Père que par moi.* (Jean, xiv, 6). Allons vers lui en l'imitant dans notre soumission à la volonté de son Père; nous pourrions ensuite lui dire : *Attirez-nous; nous courrons après vous à l'odeur de vos parfums.* (Cant., i, 3. — Denys le Chartreux).

**III. Pour me sauver.** — C'est l'objet de notre prière. Nous demandons à Dieu d'être notre protecteur et de nous servir comme d'un lieu de refuge pour arriver à l'éternel salut. Si nous avons pu nous perdre par nous-mêmes, nous ne pouvons, livrés à nos propres forces, nous sauver. De même qu'il nous est impossible de nous protéger nous-mêmes et d'être pour nous un lieu fortifié; ainsi nous est-il impossible de nous sauver sans Jésus-Christ, car il a dit : *Vous ne pouvez rien faire sans moi.* (Jean, xv, 5). En nous il y a la fragilité humaine, la captivité première, et cette loi des membres qui lutte contre la loi de l'esprit, cherchant à le captiver sous la loi du péché : *Nous savons que la loi est spirituelle, et moi je suis charnel, vendu comme esclave au péché.* (Rom., vii, 14-23). D'autre part, le corps qui tend à la corruption, voulant s'assujettir l'âme, nous rend difficile l'œuvre de notre salut : *Le corps qui se corrompt, est-il dit, appesantit l'âme, et cette habitation terrestre abat l'esprit qui pense beaucoup de choses.* (Sages., vii, 15). C'est pourquoi nous avons besoin de la grâce de Jésus-Christ pour nous sauver, et c'est cette grâce seule qui peut nous rendre fermes et inébranlables contre les tentations de l'ennemi. Appliquons-nous donc à obtenir de Dieu sa protection, cherchons en lui notre refuge par l'accomplissement de sa volonté, et il viendra certainement nous sauver. (S. Aug., *In Ps. Lxx*).

Quand Jésus-Christ demandait à Dieu d'être son protecteur et de lui servir de lieu de refuge, quel salut voulait-il obtenir? Ne l'oublions pas, Jésus-Christ s'est présenté dans le monde comme étant notre Sauveur. Il l'a déclaré, disant : *Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui périssait.* (Luc, xix, 10). On ne comprendrait pas un Sauveur sauvant les autres et ne se sauvant pas lui-même. Or le salut que Jésus-Christ demandait pour lui-même est semblable à celui dont il a dit : *Qui perdra son âme à cause de moi la trouvera, c'est-à-dire qui donnera sa vie pour moi sera sauvé.* (Math., xvi, 25). Voilà ce que Jésus-Christ a fait lui-même dans son amour pour son Père, lorsqu'étant sur la croix, au moment de mourir, il s'écria : *Tout est consommé.* (Jean, xix, 30). Alors la justice divine fut satisfaite, et c'est ainsi que dans sa mort il trouva le salut tant pour lui-même que pour les hommes auxquels il a communiqué sa vie : *Moi, avait-il dit, je suis venu pour que mes brebis aient la vie, et qu'elles l'aient plus abondamment. Je suis le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.* (Ib., x, 10-11). Il a donc demandé de perdre sa vie pour la

retrouver, selon le commandement qu'il avait reçu de son Père (Ib., 18); et lorsque viendra l'heure de sa passion il dira : *Comme mon Père m'a commandé, ainsi je fais.* (Ib., xiv, 31). C'est de sa mort qu'est venu le salut : *Il est le premier-né d'entre les morts, afin qu'en toutes choses il garde la primauté.* (Colos., i, 18).

**IV. Car vous êtes ma force et mon asile.** — Nous avons ici le motif de notre confiance. Nous demandons à Dieu d'être notre protecteur et notre refuge, parce qu'il est la force même et un asile assuré contre nos ennemis. Jérémies'exprimait dans les mêmes termes lorsqu'il lui disait : *Seigneur, vous êtes ma force et mon refuge au jour de la tribulation.* (Jér., xvi, 19). C'est demander que Dieu nous couvre de sa protection, et le Psalmiste le rappelait à Israël, disant : *C'est le Seigneur qui te garde, c'est le Seigneur qui est ta protection : il est sur ta main droite.* (Ps., cxx, 5).

Dieu ne sera cependant une force qu'autant que nous vivrons dans une sainte crainte et que nous continuerons à nous défier de nous-mêmes. *Le Seigneur, est-il dit, est un ferme appui pour ceux qui le craignent.* (Ps., xxiv, 14). D'autre part il n'y a que celui qui fait le bien, qui se montre miséricordieux, que Dieu soutienne, car *il regarde celui qui fait miséricorde, il s'en souvient plus tard, et au jour du malheur celui-là trouvera un appui.* (Eccli., iii, 34). Voulons-nous donc que Dieu soit notre force? N'oublions pas que nous aurons toujours quelque chose à craindre quelque fermeté que sa grâce nous ait donnée, pour conserver dans ce vase terrestre le précieux trésor qu'il nous a confié. C'est pourquoi la force de Dieu que nous recevons ne nous dispense pas de craindre et de veiller sans cesse sur nous-mêmes. (Albert le Grand; S. Augustin).

Dieu est notre asile. David le savait bien par sa propre expérience, puisqu'il lui disait : *C'est vous qui êtes mon refuge contre la tribulation qui m'a environné.* (Ps., xxxi, 7). Quand à nous, si nous voulons qu'il soit réellement notre asile, nous devons pouvoir lui dire : *Mon bien est de m'attacher à Dieu, de mettre en lui mon espérance.* (Ps., lxx, 27). Or, nous lui serons unis, et par là-même nous trouverons un asile en lui, tant que nous vivrons d'une vie de foi et de charité. Voyez l'aveugle de Jéricho et saint Paul : ce sont des modèles que nous devons imiter. (Luc, viii; I Cor., xii).

Mais tournons nos regards vers Jésus-Christ disant à son Père : *Vous êtes ma force et mon asile, c'est-à-dire vous êtes ma force, puisque vous m'avez formé un corps* (Hébr., x, 5); vous êtes mon asile dans les tribulations que j'aurai à supporter durant le cours de ma passion. (Luc, xxii, 42-43). D'ailleurs écoutez ce qu'il a dit : *Je ne puis rien faire de moi-même.* (Jean, v, 30). Et répondant à Philippe, il fut plus explicite, car il lui dit : *Mon Père qui demeure en moi, fait lui-même les œuvres.* (Ib., xiv, 10). Les prophètes l'avaient entendu parler ainsi disant par leur bouche : *Voici que le Seigneur est mon aide. Le*

*Seigneur est avec moi comme un guerrier vaillant; c'est pour cela que ceux qui me persécuteront tomberont et seront sans force.* (Is., I, 9; Jér., xx, 41). Et voilà pourquoi Jésus-Christ nous a dit avant de nous quitter : *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde.* (Jean, xvi, 33. — Denys le Chartreux).

**V. A cause de votre nom.** — Qu'est-ce à dire ? Nous nous appuyons sur le motif qui doit porter Dieu à être notre protecteur et à nous servir de refuge. Nous demandons du secours à cause de la gloire qu'en recevra son nom parmi les hommes. Quand Moïse sur le Sinaï plaidait la cause des Juifs prévaricateurs, il disait au Seigneur : « Vous voulez que les Egyptiens disent de vous : « Il ne « pouvait pas introduire le peuple dans la terre au « sujet de laquelle il a juré. C'est pourquoi il les a « fait mourir dans le désert. » Quela force du Seigneur soit donc glorifiée. » (Nombr., xiv, 16-17). Quant à nous, nous disons : *A cause de votre nom*, comme si nous lui disions que parmi nous le nom de Dieu soit sanctifié dans toute la terre, que tous les hommes le connaissent et le vénèrent en voyant de quelle manière admirable il est notre protecteur et notre refuge dans les jours de nos tribulations. Oui, *à cause de votre nom*, protégez-nous et recevez-nous dans votre sein, afin que nous louions votre saint nom, et que nous nous glorifions dans votre louange. (Ps., cv, 47). Mais nous devons, si nous voulons être exaucés, conformer notre vie à sa volonté, à cette volonté dont nous demandons l'accomplissement sur la terre comme au ciel. (Matth., vi, 10. — Saint Augustin).

Et maintenant cette parole que signifie-t-elle par rapport à Jésus-Christ ? Ecoutez la prière qu'il adressait à son Père le soir de la Cène : *Mon Père, disait-il, glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie. Moi, je vous ai glorifié sur la terre. J'ai manifesté votre nom aux hommes que vous m'avez donnés.* Et voici comment il terminait sa prière : *Je leur ai fait connaître votre nom, et je le leur ferai connaître encore, afin que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux, et moi en eux.* (Jean, xvii, 1 et suiv.). Quoi ! le nom de Dieu n'aurait pas été connu des Juifs, alors que le Psalmiste a dit : *Dieu est connu dans la Judée, et son nom est grand dans Israël ?* (Ps., lxxv, 2). Oui, Dieu était connu par le nom que les hommes lui donnent communément, mais il ne l'était point par le nom de Père, ce nom qui ne peut être manifesté qu'autant que le Fils est manifesté lui-même. C'est pourquoi Jésus-Christ demande à Dieu d'être son protecteur et son refuge durant les heures de sa passion, pour qu'il puisse continuer à le faire connaître comme étant ce Dieu le Père auquel nous disons : *Notre Père qui êtes aux cieux.* (Matth., vi, 9. — S. Aug., In Joan., Tract. cvi, n. 4).

**VI. Vous me conduirez.** — Dieu, devenu ainsi notre protecteur et notre refuge, voudra par nous manifester au monde la gloire de son nom. C'est lui qui se fera notre guide ou mieux la voie dans laquelle nous devons nous laisser conduire : *Je suis la voie, a-t-il déclaré.* (Jean, xiv, 6). Or, un aveugle peut-il marcher de lui-même dans le

bon chemin ? Non, ce n'est pas possible. Telle est notre condition, car nous vivons malheureusement dans les ténèbres à cause de nos péchés, et celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va. (Ib., xii, 35). Il nous reste donc à lui dire comme l'aveugle de Jéricho : *Seigneur, faites que je voie.* Et Jésus nous dira : *Voyez, votre foi vous a sauvé.* (Luc, xvi, 41-42). Ainsi éclairés par la lumière de la grâce, nous suivrons Jésus-Christ dans le chemin qu'il a suivi pour retourner vers son Père. Soyons sans inquiétude : nous, pauvres exilés, nous serons ramenés dans la patrie par le Seigneur Jésus : *Je suis la lumière du monde*, a-t-il dit, *qui me suit ne marche pas dans les ténèbres.* (Jean, viii, 12). Seigneur, conduisez-moi où vous êtes, car vous avez dit : *Où je suis, là sera aussi mon serviteur.* (Ib., xii, 26. — Denys le Chartreux).

Si Jésus-Christ nous conduit, il a encore voulu nous donner un autre lui-même, le Paraclet, pour nous maintenir dans la voie droite. Ecoutez ce que dit l'Apôtre : *La charité de Dieu est répandue en nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné.* (Rom., v, 5). C'est pour cela que notre espérance ne sera point confondue, l'espérance d'être conduit par les voies de l'amour jusqu'à Dieu qui est charité. (I Jean, iv, 8). Il réalisera ainsi la parole qu'il a dite par son prophète : *Je les attirerai par les attrait qui gagnent les hommes et par les liens de la charité.* (Os., xi, 4). C'est ainsi que par des bienfaits sans nombre il nous conduira à la connaissance et à l'amour de son nom, afin de nous unir à lui par les liens de la plus tendre dilection. (Denys le Chartreux, In Os.).

Et Jésus-Christ a dit à son Père : *Vous me conduirez*, c'est-à-dire, vous m'attirez du ciel sur la terre par cet amour qui consume mon cœur du désir de mourir pour le salut de mes frères. Vous me conduirez par la voie douloureuse jusque sur le Calvaire ; vous m'attacherez sur une croix, et vous direz ensuite : *Je l'ai frappé à cause du crime de mon peuple.* (Is., liii, 8). Puis vous me conduirez de la croix dans le sépulcre, du sépulcre dans le cenacle vers mes disciples, de la montagne des Oliviers dans le royaume que vous m'avez promis, et là je trouverai mon repos, car vous m'avez dit : *Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds.* (Ps., cix, 1). C'est du sein de cette gloire que Jésus-Christ nous conduit ici-bas. (Denys le Chartreux).

**VII. Vous me nourrirez.** — Lorsque le peuple juif s'en allait par le désert vers la terre promise, Dieu faisait descendre chaque matin la manne pour le nourrir. *Le Seigneur*, dit le Psalmiste, *fit pleuvoir de la manne pour manger, et il leur donna un pain du ciel.* (Ps., lxxvii, 24). Ainsi fait-il pour le chrétien, ce voyageur qui s'en va de la terre vers le ciel, et voici qu'il lui présente un pain comme au prophète Elie, disant : *Lève-toi et mange ; car il te reste encore un long chemin.* (III Rois, xix, 7). Quelle bonté de notre Sauveur ! De même qu'il multiplia sept pains pour nourrir une grande multitude, de peur qu'ils ne vinssent



à défaillir en chemin, ainsi fait-il pour nous. (Matth., xv, 32).

Quel est donc le pain qu'il nous présente ? C'est d'abord sa divine sagesse ou la parole de Dieu. Le Christ, qui nous a promis la nourriture céleste, nous a d'abord nourris de lait, usant envers nous d'une miséricorde toute maternelle. En effet, comme la mère qui allaite fait passer par son propre corps la nourriture que l'enfant ne serait point encore capable de prendre et la lui verse dans le lait qu'il boit ; ainsi le Seigneur, pour transformer en lait sa divine sagesse, est venu à nous revêtu de notre chair. C'est donc avec raison qu'il disait aux Juifs : *C'est moi qui suis le pain de vie : qui vient à moi n'aura pas faim, et qui croit à moi n'aura jamais soif.* (Jean, vi, 35. — S. Augustin).

Quel est encore ce pain ? C'est la sainte Eucharistie dont il a dit : *Prenez et mangez, ceci est mon corps ; prenez et buvez, ceci est mon sang.* (Matth., xxvi, 26-28). Car il avait dit : *Ma chair est vraiment nourriture, et mon sang est vraiment breuvage.* (Jean, vi, 56). Le bon pasteur ne s'est pas contenté de donner sa vie pour ses brebis, il veut encore les nourrir de sa chair, et leur donner son sang en breuvage. Quel excès d'amour ! Non, le chrétien ne pourra jamais dire comme l'enfant prodigue : *Je meurs de faim* (Luc, xv, 47), car il dépend de lui de se rendre digne d'aller s'asseoir à cette table mystique qui est toujours dressée dans nos temples.

Mais comment Jésus-Christ a-t-il pu dire à son Père : *Vous me nourrirez ?* Vous me nourrirez, c'est-à-dire c'est mon corps mystique que vous nourrirez en lui donnant des grâces qui le fassent croître dans la vertu, de manière que de jour en jour le nombre des fidèles augmente et couvre toute la terre. En effet, voyez ce qu'il est dit de la primitive Eglise : *La parole du Seigneur croissait et se multipliait, et le Seigneur augmentait en même temps chaque jour le nombre de ceux qui devaient être sauvés.* (Act., vi, 7 ; xii, 24 ; ii, 47). Puissions-nous à notre tour être la nourriture de Jésus-Christ, en sorte que nous soyons incorporés à lui et que nous soyons consommés dans l'unité divine de Dieu le Père, de Dieu le Fils, de Dieu le Saint-Esprit ! (Jean, xvii, 41. — Denys le Chartreux).

## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

### TROISIÈME PARTIE

#### Moyens de salut

#### III

#### LES SACREMENTS

#### B

#### Les sacrements en particulier

#### III. — L'EUCARISTIE

##### 3<sup>e</sup> Définition

— *Qu'est-ce que l'eucharistie ?*

— L'eucharistie est le sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ sous les espèces du pain et

du vin, que les prêtres consacrent à la messe et que l'on reçoit dans la communion, institué par Notre-Seigneur pour l'aliment de la vie surnaturelle.

— *Que remarquez-vous dans cette définition ?*

— Tout d'abord que l'eucharistie est un véritable sacrement, l'un des sept que l'Eglise a toujours reconnus et révévés.

— *Montrez comment l'eucharistie est un sacrement véritable ?*

— C'est que dans l'eucharistie nous trouvons tout ce qui constitue un vrai sacrement, savoir :

1<sup>o</sup> Des signes extérieurs et sensibles, qui sont les espèces du pain et du vin ;

2<sup>o</sup> La grâce y est figurée et produite ;

3<sup>o</sup> Enfin les évangélistes et les apôtres ne laissent aucun doute que Jésus-Christ n'en soit l'auteur.

Or ce sont là précisément les caractères qui conviennent exclusivement aux sacrements et qui en font reconnaître la vérité.

— *Pourquoi avez-vous dit que l'eucharistie est le sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ ?*

— Parce que, à parler rigoureusement, seules les parties constitutives de l'humanité du Sauveur, le corps et le sang qui sont présents en vertu des paroles de la consécration, forment le sacrement eucharistique en union avec les espèces consacrées.

— *On ne peut donc pas dire que le sacrement de l'eucharistie est Jésus-Christ tout entier ?*

— On peut le dire, mais dans un sens très large, puisque, par concomitance seulement, l'âme et la divinité sont présentes, et par conséquent Jésus-Christ lui-même tout entier, sous les espèces consacrées.

— *Pourquoi avez-vous ajouté : que les prêtres consacrent à la messe et que l'on reçoit dans la communion ?*

— Parce que, si la consécration et la communion ne doivent point être regardées comme les éléments constitutifs et essentiels du sacrement, elles ont néanmoins avec lui le rapport le plus intime.

— *Pourriez-vous indiquer quel est ce rapport ?*

— Le sacrement eucharistique est fait et produit par la consécration, et la communion est l'usage du sacrement. Mais ni la consécration ni la communion ne sont la cause proprement dite de la grâce, elles ne sont pas le sacrement lui-même.

— *Qu'est-ce que vous avez déterminé par ces autres paroles qui achèvent la définition : le sacrement... institué par Notre-Seigneur pour l'aliment de la vie surnaturelle ?*

— Par ces paroles se trouve déterminée la grâce qui est l'effet propre du sacrement. L'eucharistie est essentiellement, en effet, « la nourriture spirituelle des âmes. »

— *Le sacrement de l'eucharistie ne se distingue-t-il pas sous plusieurs rapports des autres sacrements ?*

— Il s'en distingue d'abord par sa durée. L'eucharistie est un sacrement permanent, en ce sens que, après la consécration, le corps et le sang de Jésus-Christ continuent d'être présents sous les espèces sacramentelles pour l'aliment de la vie spirituelle.

Les autres sacrements, au contraire, sont constitués par un acte transitoire qui est en même temps la confection et l'application du sacrement.

— *Quelles différences remarquez-vous encore ?*

— Dans les autres sacrements, la matière n'est point altérée; dans l'eucharistie, elle est changée en la substance du corps et du sang de Jésus-Christ.

— *De plus ?*

— Dans les autres sacrements, le ministre parle en son nom : « Je te baptise, je te confirme, je t'absous. »

Dans l'eucharistie, c'est Jésus-Christ lui-même qui consacre par la bouche du prêtre : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. »

— *N'y a-t-il pas également entre l'eucharistie et les autres sacrements une différence notable au point de vue de la vertu sanctificatrice ?*

— Tandis que les autres sacrements sont simplement les signes des grâces divines, l'eucharistie contient véritablement l'auteur même de la grâce, Jésus-Christ tout entier, son corps, son sang, son âme, sa divinité.

— *Il n'en est donc pas des espèces sacramentelles dans l'eucharistie, comme du signe sensible dans les autres sacrements, lequel signifie et produit à la fois la grâce ?*

— Non, évidemment. Car, dans l'eucharistie, les espèces consacrées sont surtout le symbole visible de la grâce, tandis que le corps et le sang de Jésus-Christ possèdent et opèrent, du moins principalement, l'efficacité de la sanctification sacramentelle.

— *De toutes ces différences vous concluez ?*

— Je conclus que l'eucharistie l'emporte de beaucoup en dignité et en excellence sur les autres sacrements, qu'il est le plus grand, le plus saint, le plus sublime et le plus divin de tous les sacrements.

+

#### 4<sup>e</sup> Figures et prophéties

— *Quand Dieu veut réaliser quelque grande œuvre en faveur des hommes, que fait-il ?*

— Longtemps à l'avance il prépare les esprits et les cœurs, en figurant par de nombreux symboles, ou encore en annonçant par des prophéties explicites, ce qu'il a dessein d'accomplir.

— *Qu'en résulte-t-il ?*

— Que les esprits sont rendus attentifs et tenus en éveil pour le moment où l'action divine se manifestera; et que, d'autre part, les désirs des hommes s'accroissent et se fortifient de plus en plus dans l'attente des biens promis.

— *Où apparaît surtout cette conduite de la Providence ?*

— Elle n'apparaît nulle part avec plus d'évidence qu'en ce qui regarde l'Incarnation et les mystères qui s'y rattachent.

— *L'Eucharistie n'occupe-t-elle pas une grande place dans l'œuvre rédemptrice que s'est proposée Jésus-Christ en venant sur la terre ?*

— Très certainement, puisqu'elle est la représentation et le prolongement de sa Rédemption, et qu'elle en applique aux hommes tous les fruits.

— *Et alors, vous concluez ?*

— Je conclus que l'Eucharistie, autant et plus que les autres mystères, a dû être figurée et annoncée bien des fois durant le cours des siècles qui en ont précédé la réalité.

=

— *Combien, sous l'ancienne Loi, compte-t-on de figures et de symboles de l'Eucharistie ?*

— On en compte dix principales, savoir : l'arbre de vie, le fleuve du paradis terrestre, le sacrifice de Melchisédech, le buisson ardent, l'agneau pascal, la colonne du désert, les pains de proposition, la manne, l'arche d'alliance, et le pain d'Elie.

— *Comment l'arbre de vie est-il la figure de l'Eucharistie ?*

— Dans le paradis terrestre, l'arbre de vie est l'arbre par excellence, dont les fruits devaient préserver nos premiers parents de la maladie, de la vieillesse et de la mort et les entretenir dans une perpétuelle jeunesse jusqu'à leur translation dans le ciel.

Au milieu de l'Eglise, se dresse le nouvel arbre de vie, la Croix, et le fruit béni de cet arbre c'est Jésus-Hostie; lui seul, par le plus saint des sacrements, maintient, préserve et accroît la vie spirituelle dans les âmes jusqu'à sa consommation dans le ciel.

— *Le paradis terrestre ne nous offre-t-il pas une autre figure de l'Eucharistie ?*

— Non loin de l'arbre de vie sortait de l'Eden, pour l'arroser, un fleuve, symbole du Christ dont le précieux sang arrose toute la terre. L'Eucharistie est la source, les autres sacrements sont les ruisseaux; elle est le fleuve d'eau vive qu'a vu saint Jean : « Si quelqu'un a soif, dit-il, qu'il vienne et s'y abreuve. » (Apoc., xii, 1, 17).

— *En quoi le sacrifice de Melchisédech est-il la figure de l'Eucharistie ?*

— Melchisédech, prêtre du Tout-Puissant, venant au devant d'Abraham, offrit en sacrifice du pain et du vin; puis il bénit le patriarche, et donna à consommer à ceux de sa suite le pain et le vin après qu'il les eut offerts à Dieu.

Melchisédech, d'après l'auteur des Psaumes et d'après saint Paul lui-même, est ainsi la figure la plus frappante de Jésus tout à la fois Prêtre et Hostie, sur la croix d'abord, ensuite sur l'autel où il s'immole et se donne aux âmes sous les espèces du pain et du vin.

— *Quelle analogie existe entre le buisson ardent et l'Eucharistie ?*

— Moïse, gardant les troupeaux de son beau-père au pied du mont Horeb, aperçut un buisson tout en feu, mais que les flammes laissaient intact, et duquel Dieu lui défendit d'approcher, à cause de la sainteté de Celui qui y résidait. L'Eucharistie est le buisson ardent qui brûle toujours et n'est jamais consumé; ce feu inextinguible représente aussi parfaitement l'ineffable amour du cœur de Jésus, où il faut voir le principe et l'explication de ce grand mystère.

— *Parmi les figures de l'Eucharistie, l'Agneau pascal n'occupe-t-il pas un rang à part ?*

— Saint Thomas enseigne que de toutes les figures eucharistiques, celle-ci est la principale.

— *Quelle raison en donne-t-il ?*

— C'est qu'elle représente l'Eucharistie à la fois comme sacrifice, comme nourriture de l'âme, comme source de tout bien.

— *Expliquez brièvement chacune de ces analogies.*

1<sup>o</sup> Comme sacrifice, la victime était un agneau sans tache, immolé « par la multitude des enfants d'Israël. »

Jésus est l'« Agneau de Dieu, » saint et immaculé, immolé pour le salut du monde.

2<sup>o</sup> Les rites prescrits pour la manducation de l'Agneau pascal sont comme autant de symboles des dispositions qu'il convient d'apporter à la manducation de l'Agneau sans tache, savoir : l'intégrité de la foi, figurée par l'Agneau lui-même qui doit être mangé; l'énergie de l'âme, figurée par les mets, laitues sauvages et pains azymes, avec lesquels il devait être mangé; et enfin l'hon-



néteté de la vie, signifiée par l'attitude et le costume de ceux qui le devaient manger.

3<sup>o</sup> L'immolation de l'Agneau pascal eut des effets merveilleux : elle préserva les Israélites du glaive de l'ange exterminateur, elle les délivra de la captivité d'Égypte et les fortifia pour la conquête de la Terre promise.

Plus merveilleux sont les effets que Jésus produit dans l'Eucharistie. Il nous préserve du démon, nous délivre de la tyrannie du monde persécuteur de la vertu, et nous fortifie pour la conquête du ciel.

— *Qu'est-ce que la colonne du désert et comment est-elle une figure de l'Eucharistie ?*

— Quand le peuple de Dieu entra dans le désert, après la sortie d'Égypte, le Seigneur l'y précédait, afin de lui montrer la route pendant le jour dans une colonne de nuée, et pendant la nuit dans une colonne de feu.

Jésus, dans l'Eucharistie, est à la fois lumière et obscurité pour les âmes.

Sous les voiles sacramentels, il conduit les justes plus heureusement que la colonne du désert ne conduisait les Hébreux ; et il les conduit à la vraie terre promise, au ciel.

— *Qu'avez-vous à dire des pains de proposition comme symbole de l'Eucharistie ?*

— Sur l'ordre du Seigneur, Moïse fit une table de bois incorruptible, revêtue de lames d'or, avec une couronne d'or tout autour. Sur cette table devaient rester, comme une continuelle offrande au Tout-Puissant, les pains appelés pour ce motif « pains de proposition » ou pains de la face, parce qu'ils étaient exposés sans interruption devant la face du Seigneur.

Le pain de proposition que l'Eglise a reçu de Dieu et qu'elle lui offre en perpétuel sacrifice, est le précieux corps de Jésus-Christ qui est à la fois pour le chrétien la source de tout don et le tribut de toute louange.

— *La manne, cette nourriture mystérieuse que Dieu donna, chaque matin, à son peuple pendant la traversée du désert, n'est-elle pas aussi une des figures les plus parfaites de l'Eucharistie ?*

— Les Pères l'affirment à l'envi, et pour n'en citer que deux : « Ce sacrement, dit saint Cyprien, renferme aussi bien que la manne tous les goûts imaginables, et, par une vertu merveilleuse, il fait sentir à chacun de ceux qui le reçoivent dignement tel plaisir qu'il désire ; il rassasie l'appétit et surpasse en suavité toutes les autres douceurs. »

Et saint Grégoire de Nysse : « L'Eucharistie, comme la manne, s'approprie aux besoins de tous, elle est le lait de l'enfant, la nourriture succulente du jeune homme, le pain des forts et des parfaits. »

— *Qu'était l'arche d'alliance pour les Juifs et quelles analogies offre-t-elle avec l'Eucharistie ?*

— L'arche d'alliance était à la fois l'oracle, la force et la gloire d'Israël : l'oracle, car le Seigneur consulté y faisait connaître ses volontés ; la force qui servait à diviser les flots, à faire crouler les murailles des cités, à assurer la victoire sur les ennemis ; la gloire d'Israël, car, s'écrie David : « Il n'y a point de nation qui ait des dieux s'approchant d'elle comme notre Dieu s'approche de nous. »

C'est bien là ce qu'est Jésus-Hostie pour l'Eglise : son oracle que les âmes aiment à venir consulter et prier, sa force qui lui assure la victoire sur ses

ennemis ; sa gloire, gloire qui résulte de la présence personnelle, vivante et agissante de Dieu lui-même au milieu de son peuple nouveau.

— *Qu'entendez-vous par le pain d'Elie et comment ce pain est-il la figure de l'Eucharistie ?*

— Le prophète Elie, fuyant la colère de l'impie Jézabel, se hâtait de gagner le désert. Bientôt il tomba épuisé de fatigue. Mais voici qu'un ange lui apportant un pain, lui dit : « Lève-toi et mange, car il te reste un grand chemin à faire. » Elie se leva, prit le pain, et fortifié par cette nourriture il marcha, quarante jours et quarante nuits, jusqu'au mont Horeb.

Jézabel, dit saint Bernard, c'est le démon qui poursuit le chrétien, nouvel Elie, en marche à travers le désert de cette vie, vers l'éternité bienheureuse.

Et le pain qui soutient le chrétien, c'est Jésus-Hostie, « pain de l'ange devenu pain du voyageur. »

(Pailler, Tesnière, Rolland, etc.).

— *Ne se trouve-t-il, dans l'Ancien Testament, que des images et des symboles de la sainte Eucharistie ?*

— Il s'y trouve également de nombreux textes prophétiques désignant et annonçant ce grand sacrement, son excellence et ses effets.

— *Par qui surtout a été prophétisée l'Eucharistie ?*

— Elle l'a été principalement par David, Isaïe, Zacharie, Malachie, et l'auteur inspiré des Proverbes.

— *Quels sont les textes des Psaumes qui s'appliquent à l'Eucharistie ?*

— On applique plus expressément à l'Eucharistie ces paroles du psaume xxii : « Vous avez préparé une table devant moi contre ceux qui me persécutent... Que mon calice qui a la force d'enivrer est admirable ! »

Et encore celles-ci du psaume cx :

« Le Seigneur miséricordieux et clément a créé un mémorial de ses merveilles dans la nourriture qu'il a donnée à ceux qui le craignent. »

— *Citez les paroles du prophète Isaïe.*

— « Le Seigneur des armées, dit Isaïe, préparera à tous les peuples un festin de viandes délicieuses, un festin... d'un vin tout pur sans aucune lie. » (xxv, 6).

— *Que dit Zacharie ?*

— Le prophète Zacharie se demande « ce que le Seigneur a de bon et de beau, sinon le froment des élus, et le vin qui fait germer les vierges. » (ix, 17).

— *Qu'est-ce que Malachie a annoncé ?*

« Depuis le point où le soleil se lève jusqu'à celui où il se couche, en tout lieu, une oblation pure sera offerte à mon nom. » (i, 10-11).

— *Rapportez le texte du livre des Proverbes dans lequel il faut voir aussi, d'après les Pères et les commentateurs, une figure et une prophétie de la sainte Eucharistie.*

— « La Sagesse, dit le roi Salomon, s'est édifiée une demeure, soutenue par sept colonnes ; elle a immolé ses victimes, elle a rempli les coupes de vin, elle a préparé un festin, et elle a envoyé ses serviteurs pour crier sur les places publiques : ... Venez, mangez de mon pain et buvez le vin que je vous ai préparé. » (Prov., ix, 1-6).

Imprimatur : † SEBAST., Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Petit Carême sur le « Miserere. »** — 1<sup>re</sup> Instruction : La pitié pour nous-mêmes, rare vertu, 65. — 2<sup>e</sup> Instruction : La miséricorde divine, sa grandeur et ses limites, 67.

**Sermons de Carême sur les grandes vérités.** — II et III : Le salut, son importance, 71 et 73.

**Retraite pascalle des hommes.** — I. Les inconséquences, 76.

**Le Chemin de Croix à Jérusalem,** par un pèlerin, 81.

## PETIT CARÊME SUR LE « MISERERE »

### 1<sup>re</sup> Instruction

LA PITIÉ POUR NOUS-MÊMES, RARE VERTU

Miserere mei, Deus... Miserere animæ tuæ. (Eccli., xxx, 24).

Mes frères,

Encore un Carême que Dieu nous donne !... Alions-nous enfin, âmes pécheresses, mettre à profit cette station quadragésimale de la manière que Dieu le demande et que l'indique le mot lui-même, en faisant *station*, halte, sur le chemin de nos habitudes coupables, pour nous engager résolument dans la voie du retour à Dieu, qui est la voie d'une véritable pénitence ?

Nous prendrons pour notre maître en la matière le saint roi David. En méditant l'un après l'autre, au cours de ce Carême, les versets du *Miserere*, ce psaume admirable composé par lui pour chanter, pour crier à Dieu son repentir, nous apprendrons de ce modèle de pénitence à rendre la nôtre également totale et parfaite.

Déjà ce soir nous verrons 1<sup>o</sup> comment, après son crime, le roi David restait plongé dans un étrange aveuglement sur son coupable état, et 2<sup>o</sup> comment se constate en chacun de nous le même aveuglement.

### I. — Aveuglement de David après son péché.

Il y avait une année et plus que le roi David s'était souillé du double crime d'adultère et d'homicide, et, sans souci de son iniquité, il ne songeait qu'à en recueillir les fruits. Combien de temps allait durer encore pour le malheureux prince ce triste état d'aveuglement, d'impénitence, qui ne pouvait se prolonger pour lui sans le plus grand danger ? Dieu qui avait rejeté Saül allait-il de même réprouver son successeur, le fils de Jessé ? Non, le Seigneur avait sur David des vues miséricordieuses ; et, voulant le sauver pour en faire le digne ancêtre du Messie, il résolut de le tirer de son affreux aveuglement et de le rendre à la sainteté par la voie royale de l'humilité et du repentir.

Il députa vers lui le prophète Nathan pour lui ouvrir les yeux, par ses graves avertissements, sur l'énormité de son crime. Je veux, mes frères, retracer à votre mémoire cette page de nos Livres saints. Elle aura le double avantage de vous faire mieux saisir, dans toute son étendue et son effrayante réalité, l'aveuglement du prince coupable, et de vous instruire des circonstances dans lesquelles fut composé le psaume *Miserere*, que vous récitez si souvent ; il vous sera donné par là d'entrer plus profondément dans l'intelligence des sentiments qui y sont exprimés.

« Le Seigneur envoya donc Nathan vers David. Et Nathan, l'ayant abordé, lui dit : — Il y avait deux hommes dans une ville, l'un riche et l'autre pauvre. Le riche avait un grand nombre de brebis et de bœufs ; le pauvre n'avait rien qu'une petite brebis qu'il avait achetée et nourrie de son pain, qui avait grandi parmi ses enfants et dormi avec eux dans sa maison. Or un étranger étant venu voir le riche, celui-ci ne voulut pas toucher à ses brebis ni à ses bœufs pour lui faire un festin, mais il prit la brebis du pauvre et la servit à son hôte.

« David à ces paroles entra dans une vive indignation contre le riche, et il dit à Nathan : — Vive le Seigneur ! Celui qui a fait cette action est digne de mort. Il rendra la brebis au quadruple, pour avoir agi de la sorte et pour n'avoir pas épargné le pauvre. »

J'interromps ici, mes frères, le récit sacré pour vous faire remarquer combien épais sur les yeux du roi était le bandeau qui l'empêchait de voir. Lui qui s'indigne contre le ravisseur d'une brebis, ne sent-il donc pas peser sur sa conscience le rapt sacrilège et beaucoup plus grave dont il s'est rendu coupable ? Lui qui parle de venger dans le sang d'un homme le sang versé d'un chétif animal, n'entend-il pas, dans sa poitrine homicide, une voix accusatrice crier vengeance contre le sang versé du fidèle Urie ? Il prononce une sentence de mort contre le riche, coupable d'une action qui en elle-même ne mérite pas ce rigoureux châtiment ; mais il ne se souvient donc plus que, par son double crime, lui, il a deux fois encouru la mort, de par la loi de l'Eternel ! Il s'emporte contre l'injustice d'autrui ; mais il n'a pas un mot, pas une pensée d'indignation contre ses propres iniquités incomparablement plus graves. Il ne se doute même pas que ce peut être à lui-même que le prophète en a : il aurait dû le soupçonner pourtant, à la solennité d'attitude et de langage de l'homme de Dieu. Car son entrée en matière était de celles qui, dans les usages d'alors, présageaient quelque grave avertissement ou leçon. Mais non, le malheureux prince ne soupçonne rien, tant était profond le sommeil de sa conscience, tant il avait su se faire illusion sur son propre état !

Il faut un coup de tonnerre pour réveiller de ses illusions cette conscience endormie. Il faut que Nathan jette à la face de David cette énergique parole : « Eh bien ! cet homme que vous condam-



nez, c'est vous-même! *Tu es ille vir!* » pour que les yeux du roi s'ouvrent enfin à l'épouvantable vérité. A la voix du prophète qui lui détaille l'une après l'autre les bontés, les attentions, les prédications du Seigneur Dieu d'Israël pour lui, et fait ressortir ainsi la noirceur de son ingratitude et de ses forfaits, à l'annonce des châtiments terribles dont le Très-Haut s'apprête à le frapper, lui et sa maison, en punition de ses crimes, David comprend — mais alors seulement — toute l'immensité de sa faute, tire de son cœur repentant ce gémissment qui lui vaut son salut : « *Peccavi Domino, j'ai péché contre le Seigneur,* » et supplie le Très-Haut d'avoir pitié de lui selon sa grande miséricorde : *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam.* (II Rois, xii; Ps., l.).

Ainsi, mes frères, le plus pieux des rois était tombé dans un aussi étrange aveuglement. Prophète lui-même et l'un des plus grands qui parurent en Israël, il eut besoin, pour reconnaître son péché, d'être averti par un prophète moins éclairé que lui. Qui de nous cependant doit s'en montrer surpris? Il n'y aura pour cela que celui qui n'a pas encore réfléchi à la déplorable facilité avec laquelle nous nous illusionnons sur nous-mêmes, sur notre propre état de conscience, sur la gravité de nos fautes. Que l'exemple du saint roi nous serve du moins de leçon, et nous aide à sortir du fatal aveuglement où trop souvent nous demeurons plongés, non sans péril pour notre salut éternel! Et j'arrive ainsi à mon second point.

## II. — Aveuglement semblable de notre part.

Jésus portant sa croix était suivi, nous dit saint Luc, d'une troupe de femmes qui, à sa vue, ne pouvaient contenir leurs sanglots. L'Homme-Dieu se montre sensible à ces témoignages de sympathie émue et, se retournant vers le groupe pieux, il jette sur ces filles de Jérusalem un regard d'ineffable gratitude. Toutefois il ne s'en tient pas là; et, daignant ouvrir alors ses lèvres que la résignation tient fermées depuis une heure à toute parole de plainte, sa reconnaissance à l'égard des saintes femmes se traduit en ce salutaire conseil : « Oh! ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes!... » (Luc, xxiii, 29-31).

Un tel conseil en un tel lieu et en une telle circonstance! Il faut croire, mes frères, qu'il ne pouvait être rien de plus précieux dans l'esprit du divin Maître, puisqu'il fait de ce conseil le dernier mot, l'adieu suprême de son cœur reconnaissant à de nobles cœurs touchés jusqu'aux larmes de ses souffrances, et ayant bien mérité de lui!

Pleurer sur nous-mêmes, avoir assez le sentiment de la misère de nos âmes pour en arriver à nous faire à nous-mêmes honte et pitié de nous-mêmes, il n'est donc rien pour nous, mes frères, croyez-en le Fils de Dieu, de meilleur, de préférable ici-bas. Se connaître assez à fond pour en arriver à mesurer du regard l'abîme d'indignité que nous sommes aux yeux de Dieu comme pécheurs, à sonder l'océan de corruption et de dépravation que porte

en son intime tout homme né d'Adam, il n'est pas de science comparable à celle-là : car c'est elle qui fait les pénitents, les mortifiés, les saints sur la terre et les élus dans le bonheur des cieux.

Mais que cette science est rare!... Et, au lieu de cette science, quel inconcevable oubli de nos fautes et de nos démerites passés, quelle méconnaissance de nos penchants vicieux, quel aveuglement funeste autant que général!

Nous ne voulons pas nous connaître, nous n'osons pas; nous avons horreur de nous examiner. Et, gens peu conséquents que nous sommes, autant nous éprouvons de complaisance à nous regarder sous une face de notre nature, autant nous éprouvons de déplaisir à nous considérer sous l'autre face. Nous passons très volontiers, trop volontiers, notre visage au miroir pour surprendre les taches et autres accidents qui le pourraient déformer; mais c'est pour nous un supplice que de passer au miroir de la morale évangélique notre âme avec ses difformités et ses laideurs. — Et, sous un autre aspect, voyez se produire un phénomène semblable. Pour ce qui est de la possession des biens du corps, on n'est jamais content de son sort, on a toujours quelqu'un à jalouser, quelque chose à envier. Mais s'agit-il des biens de l'âme, des habitudes meilleures à contracter, des vertus à acquérir, oh! pour cela c'est bien, on est toujours content, on est toujours assez riche, on n'a jamais rien à désirer, rien à envier à personne! On en vaut un autre, cent mille autres... Pleurer sur sa misère morale! avoir pitié de soi-même! qui y songe?... Tout au contraire il n'est presque personne de nous qui ne soit fier de soi, et ne se trouve bien comme il est, tout étant pour le mieux dans le meilleur des mondes!

Aussi qu'arrive-t-il?

Aveuglés par cette fausse tendresse, par cette fausse complaisance à l'égard de nous-mêmes, nous arrivons à innocenter nos pensées les moins innocentes, nos désirs les moins avouables, nos actions les plus contraires à la sainteté de notre baptême, nos passions les plus pernicieuses. Nous nous passons tout, et nous trouvons le moyen de tout légitimer à nos propres yeux. J'en appelle ici de nouveau à l'exemple du roi David. Adultère et homicide, il n'en trouve pas moins le moyen, colorant de je ne sais quelles excuses son double forfait, de jouir au sein du crime d'une invraisemblable sérénité, quand déjà la vengeance divine se tient tout armée à la porte.

C'est à la faveur d'un tel aveuglement que l'on se livre sans scrupule à cette fiévreuse activité dans les affaires, cause de tant de profanations du saint jour, à ces louches opérations financières ou commerciales qu'on croit pouvoir justifier devant la conscience parce qu'on le peut devant la légalité. C'est par suite encore de cet aveuglement que l'on se permet, sous prétexte de relations de politesse, tant d'outrages à la sainteté des mœurs chrétiennes, ou que l'on s'autorise à supprimer à

sa source la vie des petits êtres que, selon les lois de sa Providence, Dieu appelait à l'existence. Et c'est cette même cause toujours qui engendre la coupable facilité avec laquelle on attende, sans le moindre remords, à la réputation d'autrui par des coups de langue pires que des coups de poignard. On se croit juste et honnête, parce que l'on peut dire : « Je n'ai ni tué ni volé, » à la façon du moins dont tuent les assassins, dont volent les détrousseurs de grand chemin ; mais en a-t-on moins sur les mains et sur la conscience l'honneur ravi du prochain, son bien injustement acquis, ses larmes et parfois son sang ?

Et ce qui achève, mes frères, de rendre cet état d'esprit à jamais lamentable, c'est que, dans un si grand besoin où l'on est de la grâce de Dieu, de son indulgence, de sa miséricorde et de son pardon, on ne songe même pas à y faire appel, parce qu'on n'en sent pas la nécessité. « Ma conscience est en bon état, se dit-on ; mon âme est en parfaite santé : à d'autres le médecin ! » C'est là ce qui s'appelle dormir au bord du gouffre, et, ce qui est plus terrible, au bord du gouffre de l'enfer éternel.

Hâtons-nous, mais dès aujourd'hui, mes frères, vous m'entendez, de perdre cette fausse sécurité qui constitue notre âme en un péril permanent ; rompons avec cette mensongère satisfaction de nous-mêmes ; descendons dans l'intime de notre conscience, et jugeons-nous à la lumière du sanctuaire, ou mieux, si vous voulez, à la lumière du jugement dernier, cette lumière qui dissipera toutes les ombres trompeuses, tous les préjugés et malentendus volontairement entretenus et caressés, et nous révélera au juge et à nous-mêmes ce que nous aurons été véritablement. Faisons une sérieuse étude de notre être intérieur, un examen approfondi de nos fautes et de nos habitudes coupables. Nous sortirons de cet examen pleins de confusion, de honte et d'effroi de nous-mêmes. Tant mieux ! Faisons-nous pitié à nous-mêmes afin de pouvoir demander à Dieu d'avoir pitié à son tour ! Comment pouvons-nous dire au Seigneur : « *Miserere mei*, prenez compassion de moi, » quand nous sommes les premiers à nous trouver dignes plutôt d'envie que de compassion ?

« *Miserere animæ tuæ* » (Eccli., xxx, 24), nous répond le Saint-Esprit par la bouche du Sage, « commence par avoir pitié de ton âme. » Donc cessons d'être nos propres et nos pires ennemis.

Faisons-nous pitié à nous-mêmes de la perversité de notre nature dont tous les instincts vont au mal ; de tant de désirs mauvais qui fourmillent en notre sein ; de tant de hontes cachées que nous rougirions d'avouer à nos plus secrets confidents ; des affections de notre cœur tant de fois livrées en pâture aux esprits immondes ; des ignominies infligées à notre âme, cette reine immortelle, cette fille de Dieu, réduite si souvent à subir le joug de ces esclaves révoltés, les sens, qu'elle devrait toujours dominer de très haut ; de nos vues si courtes, de nos horizons si bornés, de nos erreurs si fré-

quentes, des multiples contradictions que notre volonté du lendemain inflige à notre volonté de la veille ; de notre incommensurable orgueil qui n'a d'égal que notre insondable corruption, que notre ignorance sans bornes, que notre impuissance sans limites.

Faisons-nous pitié à nous-mêmes de l'interminable série de nos ingratitude et de nos révoltes à l'endroit du Créateur, de tant de fautes passées et non expiées qui crient toujours vengeance contre nous, de la page si noire qui reste écrite avec nos iniquités sur le livre du Juge, de notre dureté de cœur et impuissance à pleurer nos péchés, alors que nous les commettons avec une si grande facilité : pas une goutte d'amour pour des fleuves d'iniquité ! pas une larme pour tant de crimes !

Faisons-nous pitié encore pour tant de malheureux que nous avons pu scandaliser par nos exemples, qui, à cause de nous, ont blasphémé le nom du Seigneur et se sont perdus peut-être ; pour tant de cœurs que nous avons gâtés par nos flatteries, séduits par nos discours, exaspérés par nos colères, confirmés dans le mal par notre faiblesse à les reprendre, ou, ce qui est pis encore, par nos coupables excitations.

Faisons-nous pitié à nous-mêmes d'être tous, tant que nous sommes, des êtres de misère et de péché ; et, dans le sentiment de notre extrême misère, venons nous jeter, pleins de confusion et de bons désirs, au pied du Seigneur en lui disant : « Ayez pitié de moi, mon Dieu ! *Miserere mei, Deus.* » Ainsi soit-il !

## 2<sup>e</sup> Instruction

### LA MISÉRICORDE DIVINE : SA GRANDEUR ET SES LIMITES

*Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam, et secundum multitudinem miserationum tuarum.*

Ayez pitié de moi, mon Dieu, selon votre grande compassion et selon la multitude de vos miséricordes.

Mes frères,

Il y a très peu, dans le monde, de saints Stanislas Kostka, ayant conservé toute leur vie leur innocence baptismale, et n'éprouvant pas le besoin de méditer sur les misères du péché. Il y a plutôt en chacun de nous un autre David coupable et pressé de crier à Dieu du fond de son indignité : « Ayez pitié de moi, Seigneur, dans votre grande compassion et selon la multitude de vos miséricordes ! »

Pour le malheureux accablé par la multitude de ses iniquités, quelle reconfortante pensée que celle de la multitude des divines miséricordes ! Pour ramener donc à la confiance certaines âmes trop timorées, je veux redire la grandeur de ces miséricordes. Mais, ajouterai-je à l'intention des âmes présomptueuses, pour si grande que soit la souve-



raine miséricorde, elle n'est cependant pas sans limites.

### I. — La grande miséricorde de Dieu.

Dieu est notre Père : en ce seul mot j'ai dit toute la grandeur de la divine miséricorde ; et, pour être complet, je dois ajouter : Dieu est à la fois pour nous un père et une mère.

Qu'est-ce qu'un père, qu'est-ce qu'une mère ? C'est l'amour qui chérit celui qui n'est pas encore, mais à qui il rêve de donner la vie ; c'est l'amour qui enveloppe l'enfant de sa force après l'avoir engendré ; l'amour qui veille à tous les instants du jour et de la nuit, prévoit tous les dangers, soutient tous les petits pas de cet être fragile qui s'essaie à marcher, le dirige, le supporte, se fait enfant avec ce tout petit, en attendant l'heure de se faire héroïque et de s'immoler, s'il le faut ; l'amour qui souvent punit, mais plus souvent encore pardonne, et ne punit que pour faire mériter le pardon ; l'amour qui aime jusqu'à la fin et qui, méconnu, insulté, maudit, suit jusqu'au bout, malgré tout, d'un regard de tendre attachement le fils méchant et coupable ; l'amour enfin — dernier trait qui achève de le peindre — qui oublie son honneur de père outragé, ses droits violés par la plus noire ingratitude, par la plus indigne conduite, pour courir, lui l'offensé, au devant de l'offenseur, s'il voit de loin revenir à lui le prodigue repentant.

Voilà l'amour paternel tel que la nature le donne aux vrais cœurs de pères ici-bas. Mais Dieu a sa façon à lui d'être père et mère tout ensemble, qui dépasse infiniment tout cela. *Nemo tam pater, tam mater nemo* : personne n'est père, personne n'est mère comme lui. Et lui-même nous fait dire par la voix la plus éclatante des prophètes de l'Ancien Testament, Isaïe : « Est-ce qu'une mère peut oublier son enfant et n'avoir pas pitié du fils de ses entrailles ? Eh bien ! quand même cela serait, pour moi je ne t'oublierai pas. » (Is., XLIX, 15).

« Rien n'est instructif, à ce point de vue, comme l'histoire du prophète Jonas <sup>1</sup>. » Chargé par Dieu de porter aux Ninivites l'annonce des châtements divins, le prophète se dérobe d'abord à sa mission et cherche à s'enfuir à l'Occident des mers, quand il devrait partir à l'Orient. Ramené de force à Ninive par la volonté d'en haut, il se met à parcourir les rues de la grande cité, en criant avec force et conviction : « Encore quarante jours, et Ninive sera détruite. » Mais le Seigneur n'entendait amener la destruction de Ninive qu'autant que celle-ci persévérerait dans sa malice. Or les Ninivites font pénitence sous le cilice et la cendre. Dieu alors leur pardonne, ce qui jette le prophète dans une grande colère : « Je le savais bien, s'écrie-t-il, et voilà pourquoi je voulais fuir à Tharsis. Je savais bien que vous me feriez menacer en vain et que vous épargneriez

ce peuple. Car vous êtes un Dieu clément, miséricordieux, patient, d'une compassion extrême. Eh bien ! maintenant ôtez-moi la vie, car il m'est odieux de vivre après ce que je viens de voir. » — « Penses-tu que ta colère soit juste ? » lui répond simplement l'Eternel. Et il conduit Jonas en dehors de la ville, du côté du soleil levant. Jonas s'y installe sous une épaisse touffe de lierre, miraculeusement préparée par Dieu pour le couvrir des rayons brûlants du soleil. Mais pendant la nuit le Seigneur frappe d'aridité la plante protectrice et la dessèche, de sorte que le soleil, remontant dans les cieux au matin, darde en plein ses rayons sur la tête du prophète. Grande affliction de celui-ci qui de nouveau sollicite la mort. « Eh bien ! lui dit le Seigneur, tu t'affliges et t'irrites de la perte d'une plante que tu n'as ni plantée, ni cultivée, et moi je ferais périr toute cette multitude d'hommes à Ninive dont je suis le créateur et le père ? »

Voilà comment, dès sous la Loi de crainte, Dieu entendait son rôle de père. Mais, sous la Loi nouvelle, son amour de Père, sa miséricorde, va revêtir une forme capable de jeter nos esprits et nos cœurs dans des émerveillements sans fin. Il ira — mystère adorable et trois fois incompréhensible — jusqu'à faire taire, si je puis ainsi parler, l'amour sans nom qui dans le ciel l'unit à son Verbe, à son Fils, et à nous livrer celui-ci comme victime, afin que, dans son sang, s'opère notre rédemption. L'Incarnation, la Rédemption, ces prodiges d'un amour dont nul, nous dit l'Apôtre, ne saura jamais ici-bas toute la hauteur, toute la largeur, toute la profondeur, voilà donc la vraie mesure de la miséricorde de Dieu pour nous ! Sera-ce trop dire alors que de répéter avec le Psalmiste, que grande est la miséricorde divine, grande la multitude de ses compassions ?

1. Grande, elle l'est dans l'espace. Elle s'étend à tous, elle n'exclut personne. « Seigneur, dit toujours le Psalmiste, Seigneur, votre miséricorde s'étend jusqu'au ciel (Ps., xxxv, 6) ; elle est même plus grande que les cieux. » (Ps., cvi, 5). Or de même que la voûte céleste nous enveloppe de toutes parts, et tous, ainsi la divine miséricorde. Elle veut le salut de tous les hommes, s'écrie l'Apôtre : *Vult omnes homines salvos fieri*. (I Tim., II, 4). Anathème au judaïsme qui jaloux des sollicitudes et des miséricordes du Très-Haut pour le seul peuple juif, voudrait exclure du salut le reste de l'humanité, et rêve d'un ciel à part pour Israël ! Anathème au protestantisme pour avoir partagé d'avance le genre humain en deux camps : d'un côté les âmes fatalement réprouvées, de l'autre les âmes fatalement élues ! Non, non, il n'en est pas ainsi ; mais pour tout homme venant en ce monde luit la lumière du Christ, à chaque berceau préside l'ange de la miséricorde, Dieu donne sa grâce à chacun de nous, et notre sort, loin d'être fixé d'avance par un fatalisme de fer, est entre nos mains, dépend de nous, de notre bon vouloir, de notre fidélité à correspondre à la

<sup>1</sup> Bolo, *Le lendemain de la vie* : La miséricorde.

grâce, de notre foi, de nos bonnes œuvres. Anathème au jansénisme pour avoir pris les bras du Christ tout grands étendus sur le monde, et les avoir relevés, « en une bénédiction hautaine et avare, sur une petite caste orgueilleuse de privilégiés ! »

2. Grande, elle l'est *dans le temps*. A moins de raisons bien spéciales, elle laisse aux hommes, aux pécheurs, le temps de se reconnaître, de se convertir, de se racheter : « Je ne veux pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive ! » (Ezéch., xxxiii, 14). « La Providence, dit à ce propos Lacordaire <sup>1</sup>, n'épie pas la minute de nos manquements pour en faire la minute de notre mort et de notre réprobation. Sans doute il est de foi qu'une seule faute grave sépare l'homme de l'union avec Dieu et l'expose, s'il meurt en cet état, au sort des réprouvés. Mais il n'est pas de foi, bien s'en faut, que Dieu poursuive les observateurs de ses commandements d'une vigilance inquiète et sombre, n'attendant que l'heure d'une chute passagère pour les précipiter dans l'abîme d'une mort sans pardon. » Il laisse ordinairement de longs jours, de longs délais, même aux plus grands pécheurs, et ce n'est que par une obstination persévérante et durable qu'ils finissent par lasser la merveilleuse longanimité de la divine Providence.

Je parle de la longanimité de la Providence. Parfois cette longanimité est telle qu'après avoir fixé un temps à sa miséricorde, Dieu accorde, au temps marqué, un répit encore malgré tout. Il donne, si j'ose ainsi m'exprimer, aux conviés des noces éternelles trop lents à venir le quart d'heure de grâce. Il semble se servir, pour nous mesurer le temps, d'une horloge comme il en existe dans quelques gares de chemin de fer, à double cadran : l'un extérieur, en avance de quelques minutes pour stimuler les retardataires, l'autre intérieur, donnant l'heure vraie. Nous avons de ces « ruses adorables » du Père qui est au ciel un exemple frappant dans les saintes Ecritures. L'esprit divin se fait sentir à Osée le prophète : « Appelle, dit le Seigneur à son serviteur, appelle ta fille : *Sans Miséricorde*, parce que j'en veux faire l'image d'Israël, et que de celui-ci je n'aurai plus pitié, mais l'oublierai d'un oubli absolu. Appelle ton fils : *Tu n'es plus mon peuple*, parce qu'il est pour moi l'image du peuple que j'avais choisi, et que désormais celui-ci ne sera plus à moi, ni moi à lui. » (Os., i, 6). Il semble que ce soit fini de la nation tant de fois infidèle. Mais attendez un peu et vous entendrez le Seigneur, touché sans doute d'un bon mouvement de retour de la fille de Sion, dire de nouveau à son prophète : « J'aurai pitié de celle que j'ai nommée : « *Sans Miséricorde* », et à celui que j'ai nommé : « *Plus mon peuple* », je dirai : « Tu es mon peuple. » (Os., ii, 23-24).

C'est ainsi qu'en ce monde Dieu fait, de ses menaces mêmes, des expédients de son amour. Car, comme on l'a spirituellement remarqué, « il a plus de tonnerres pour nous effrayer que de foudres pour nous donner la mort <sup>1</sup>. »

3. Grande enfin est la miséricorde divine *dans la multitude de ses opérations*, de ses misérations, pour parler comme le roi-prophète. Quelle pluie, quel déluge de grâces naturelles et surnaturelles elle déverse chaque jour sur le moindre de nous ! « La philosophie observe que, dans notre existence, le premier moment n'entraîne pas nécessairement le second, et que la main de Dieu, par une création continue, doit nous maintenir sans cesse sur cet abîme du néant d'où nous sommes sortis, et où de nous-mêmes nous tendons à rentrer <sup>1</sup>. » Chaque instant nouveau ajouté à notre vie, chaque battement de notre cœur est donc un bienfait de la miséricordieuse Providence du Créateur. En dépit du repos où il est rentré au septième jour après la création, sa miséricorde est sans cesse en activité autour de nous. Qui comptera ces merveilleuses attentions et opérations de la miséricorde à notre endroit ? — Or ces grâces naturelles, si nombreuses soient-elles, le sont infiniment moins encore peut-être que les secours surnaturels prodigués à notre âme, grâces actuelles de lumière, de force, de résignation, de componction, que sais-je ? Qui dira ce qu'il a fallu de grâces pour peupler le ciel de tous les saints qui y règnent avec Dieu et dont un grand nombre furent d'indignes pécheurs ? Pour un seul pécheur, qu'il s'appelle saint Augustin ou qu'il soit l'un quelconque d'entre nous, qui dira l'océan de grâces dont Dieu l'inonde pour le ramener à lui ?

Oh ! en présence de cette grande, de cette très grande miséricorde du Seigneur, n'hésitez plus, âmes pécheresses, allez à lui avec confiance. Quels que soient vos péchés, vos crimes même, si vous voulez, quelque invétérées que soient vos habitudes coupables, quelque désespérées que soient vos misères, venez, jetez tout cela et jetez-vous vous-mêmes entre les mains de la divine miséricorde.

## II. — La miséricorde divine a des bornes.

J'ai dit, mes frères, que grande est la miséricorde du Seigneur. N'est-ce pas immense et sans limites que j'aurais dû dire ? Car n'est-elle pas un attribut de Dieu, et, par conséquent, infinie comme toutes les perfections divines ? Oui sans doute, en elle-même, elle est sans fond et sans limites, cette mer de miséricorde qui réside en la divinité. D'elle-même elle ne connaît pas de rivages, et elle pourrait emporter tous les barrages qu'on lui oppose, vaincre tous les obstacles. Mais Dieu qui a mis des bornes à l'Océan, en a pareillement mis à l'océan de sa miséricorde. Il nous a créés libres, et, res-

<sup>1</sup> Bolo, *Ibid.*

<sup>2</sup> 72<sup>e</sup> Conférence, *De la sanction du gouvernement divin.*

<sup>1</sup> Bolo, *Ibid.*

<sup>2</sup> Mgr Le Camus, *Théologie populaire de N.-S. J.-C.*, 2<sup>e</sup> Confér., Dieu.



pectueux du don qu'il nous a fait, il condamne sa miséricorde à être la mer battant sans cesse le roc de notre liberté, mais jamais ne la violentant et se brisant trop souvent contre la dureté de nos cœurs, contre l'inébranlable fixité de notre volonté profondément et opiniâtrément enracinée dans le mal. Voilà pourquoi la miséricorde divine a des bornes.

Pénétrons-nous bien d'abord de cette vérité, et entendons-la proclamée et redite un peu de tous côtés aux différents âges du monde.

La miséricorde a des bornes, rugissent du noir abîme Lucifer et ses anges précipités du ciel par un jugement sans rémission. — La miséricorde a des bornes, est-il écrit sur l'épée flamboyante du chérubin préposé à la garde de l'Eden, pour en défendre le seuil contre tout retour possible de l'homme frappé d'un inexorable arrêt d'exil. — La miséricorde a des bornes, mugissent les grandes eaux du déluge engloutissant la race idolâtre et corrompue des premiers habitants de la terre. — La miséricorde a des bornes, râlent, consumées par une pluie de feu, Sodome et les quatre villes coupables de ses pratiques infâmes. — La miséricorde a des bornes, gémissent les fils errants d'Israël, condamnés, pour leurs incessants et exaspérants murmures, à périr tous dans le désert sans voir la Terre Promise. — La miséricorde a des bornes, soupirent désespérés Saül, cet élu de Dieu, réprouvé ensuite, et se jetant sur son épée, pour en finir avec une vie maudite, sur les sommets de Gelboë, et cet autre élu de Dieu, Judas l'Iscaïote, courant se pendre à l'arbre d'Haceldama. — La miséricorde a des bornes, nous disent les larmes de Jésus pleurant sur Jérusalem, regrettant qu'elle n'ait pas su reconnaître le temps où le salut la visitait, et se soit préparée pour bientôt des calamités et des châtements sans merci. — La miséricorde a des bornes, nous enseigne, par son exemple, l'apôtre saint Paul chatiant sa chair et la réduisant à une dure servitude, de peur de devenir un réprouvé, lui qui prêche aux autres le salut. — La miséricorde a des bornes, crient les damnés dans l'enfer, et nous expions dans des tourments éternels le crime d'avoir abusé de cette souveraine miséricorde, et de l'avoir ainsi forcée à se détourner enfin de nous.

1. Oui, mes frères, la miséricorde de notre Dieu a des bornes. Elle est bornée *quant au nombre de grâces qu'elle accorde*. Les attentions, les secours qu'elle nous prodigue en tout genre échappent, je l'ai dit, à toute numération. Mille et mille fois elle nous appelle, elle nous sollicite; elle multiplie, à la poursuite de la brebis errante, les pas et les démarches. Mais vient un jour pourtant où elle se lasse; elle dit, comme le Maître : « *Quoties volui, combien de fois j'ai voulu te sauver, et noluisti*, mais ton mauvais vouloir n'a fait que croître, il ne veut pas se laisser vaincre, il prend prétexte de mes indulgentes bontés pour s'encourager dans le mal, pour s'y obstiner : je me retire. Au feu le figuier stérile ! »

Cette image du figuier stérile que nous trouvons dans l'Evangile (Matth., *xxi*, 19) exprime, avec une terrible précision, ce mystère effrayant de la soustraction des grâces aux âmes impénitentes. Jésus rencontre sur son chemin un figuier auquel il demande en vain un fruit pour apaiser sa faim, et, le voyant ainsi stérile et ne se couvrant jamais que d'un luxe d'inutile feuillage, il ordonne à la sève de s'arrêter, et l'arbre se dessèche. Pourquoi cette conduite du Maître ? Ce n'est évidemment pas pour le plaisir de faire un miracle devant ses apôtres. Notre-Seigneur n'opère pas de miracle à propos de rien, et, du reste, depuis trois ans qu'ils sont en sa compagnie, les apôtres n'en sont plus à compter les prodiges accomplis par son divin pouvoir. Ce n'est pas non plus par un sentiment de colère indigne de lui, que Jésus frappe d'aridité ce figuier bien innocent. Mais il a voulu nous faire saisir clairement dans ce symbole la manière dont il en use envers les âmes qui, malgré tous les secours surnaturels qu'elles reçoivent en abondance, ne produisent pas de fruits de sainteté : à la fin il s'indigne et leur supprime la sève, c'est-à-dire la grâce, au moins cette grâce puissante capable de faire fructifier les âmes pour le ciel.

2. Limitée, la miséricorde l'est aussi *quant au nombre de ceux qu'elle parvient à sauver*. Le petit nombre des élus est une thèse classique en certaines écoles; et qu'ils soient le plus grand ou le plus petit nombre parmi les chrétiens, il n'en reste pas moins vrai que les damnés seront foule au jugement dernier.

Que conclure de tout cela, me direz-vous ? Ce que concluait l'Apôtre, mes frères, à savoir qu'il faut travailler à notre salut avec crainte et tremblement. (I Philipp., *ii*, 12). Nul ne sait la profondeur, la largeur, la hauteur des miséricordes de Dieu relativement aux pécheurs. Jusqu'où faut-il qu'aïlle le coupable pour entrer dans la zone de colère irrémédiable ? Jusqu'où s'étend la patience de notre Dieu ? Où s'arrête, pour la miséricorde, l'exercice de son droit de grâce ? C'est ce que nul ne peut dire. Mais que l'exemple cité du grand Apôtre nous préserve de trop de présomption en la matière. Le zèle le plus pur le dévorait, il ne songeait qu'à tout faire pour la gloire de Dieu, et pourtant il craignait pour son âme !

Que la pensée de la miséricorde nous excite, quand nous avons eu le malheur de pécher, à aller à Dieu avec confiance et à lui demander notre pardon moyennant un sincère repentir, très bien ! Mais que cette même pensée nous encourage à pécher par l'espoir d'une facile indulgence, oh ! mes frères, cela jamais ! jamais ! jamais ! Ainsi soit-il.

## SERMONS DE CARÈME SUR LES GRANDES VÉRITÉS

### II

#### LE SALUT : SON IMPORTANCE

*Rogamus vos, fratres, ut vestrum negotium agatis.*

Je vous supplie de travailler à votre unique affaire. (I Thess., iv, 11).

Mes frères,

Voici la question importante par excellence, toujours ancienne et toujours nouvelle : nous voulons parler du salut.

Lorsqu'on jette un regard attentif autour de soi, on est frappé de la prodigieuse activité qui règne partout, dans toutes les sphères, dans tous les états, à tous les degrés de l'échelle sociale. Nul âge ne se dispense de cette loi : l'enfance commence à travailler en sortant du berceau, et le vieillard penché sur la fosse travaille encore. Que de travaux si épuisants pour le corps ! Que de soins encore plus accablants pour l'esprit ! Que de fatigues ! que d'inquiétudes ! que de précautions minutieuses pour assurer le succès des moindres entreprises ! On ne néglige rien.

Je me trompe : on néglige tout. Car toutes ces occupations si pénibles, si nombreuses, si variées, n'ont pour objet que la bagatelle, que le néant ; tandis qu'on néglige l'affaire la plus importante, la seule importante, le salut... Et cependant, mes frères, avant de prendre tant de soin pour sauver ou votre honneur ou votre fortune, commencez par vous sauver vous-mêmes. Voilà le travail qui doit vous occuper avant tout, voilà l'unique travail nécessaire avant tous les autres. Et je viens avec le grand Apôtre vous supplier de vous y livrer : *Rogamus vos, fratres, ut vestrum negotium agatis.* (I Thess., iv, 11). Car il n'est rien de plus important que le salut considéré soit en lui-même, soit relativement à l'homme. Tel sera tout le partage de cette instruction.

#### I. — Importance du salut considéré en lui-même.

Le salut est la plus importante des affaires, l'affaire capitale par excellence ; et c'est une affaire décisive.

1. Je dis d'abord que c'est l'affaire la plus importante de toutes. Le salut, en effet, est d'un ordre supérieur à toutes les autres affaires. Il n'en est aucune, de quelque genre que vous puissiez l'imaginer, qui soit digne d'entrer en comparaison avec celle du salut. Gouvernement des cités, administration des finances, victoire éclatante, commerce florissant, établissement avantageux : bagatelles, jeux d'enfants que tout cela, *nugæ puerorum negotia*. Mais le salut, c'est la grande, c'est l'unique affaire, la seule nécessaire, et la raison en est que les affaires du monde ne traversent pas la pierre du sépulcre, tandis que l'affaire du salut passe par delà la tombe. Les affaires de ce monde encore ne concernent que le corps, notre destinée temporelle, tandis que l'affaire de notre salut con-

cerne l'âme, et le divin Maître l'a dit : « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ? » (Math., xvi, 26). Plaise à Dieu que ces paroles de Jésus-Christ demeurent éternellement gravées en lettres d'or sur le frontispice de toutes les maisons, ou plutôt dans le cœur de tous les hommes !

2. J'ajoute que le salut est une affaire décisive. Le ciel ou l'enfer, voilà la terrible alternative qui pèse sur chacun de nous. Si nous faisons notre salut, le ciel est à nous et pour toujours. Si au contraire nous manquons notre salut, c'en est fait, l'enfer est notre partage et à jamais. Oh ! mes frères, pesez bien ces deux mots : le ciel ou l'enfer !

a) *Le ciel !* Qu'est-ce à dire ? C'est-à-dire que nous posséderons Dieu, que nous l'aimerons, que nous le louerons à jamais. Le ciel ! c'est-à-dire que nous serons là en possession de tous les biens. Non, l'œil de l'homme n'a rien vu, son oreille rien entendu, son cœur rien compris qui approche jamais des jouissances que Dieu réserve à ceux qu'il aime. Dieu lui-même, pour tout dire en un mot, Dieu lui-même sera notre récompense : « *Ego merces tua magna nimis.* » (Gen., xv, 1). Est-il, je vous le demande, un bonheur comparable à celui-là ?

b) *L'enfer !* Si nous manquons notre salut, l'enfer sera notre partage à jamais. L'enfer, c'est-à-dire la privation de Dieu, notre vie, notre joie, notre bonheur, notre tout ; l'enfer, c'est-à-dire la réunion de tous les maux, de tous les supplices imaginables. Non, l'œil de l'homme n'a jamais rien vu, son oreille n'a jamais rien entendu, son cœur n'a jamais rien compris qui approche des effroyables châtiments que Dieu réserve à ceux qu'il a aimés et qui ont méprisé son amour. L'enfer enfin, mes frères, c'est un feu allumé par la vengeance et l'amour de Dieu et qui ne s'éteindra jamais. *Toujours ! Jamais !* Toujours il brûlera, jamais il ne s'éteindra. Pesez bien ces deux mots.

Or, c'est le salut qui décide de notre éternité. Gagné, il nous met en possession d'un bonheur sans fin ; perdu, il nous réserve une éternité de supplices.

Y a-t-il, je vous le demande encore, une affaire plus importante et plus décisive que celle-là ?

#### II. — Importance du salut considéré du côté de l'homme.

Considéré du côté de l'homme, le salut n'est pas moins important. Car c'est une affaire commune à tous, indispensable à tous, unique à tous, et personnelle à chacun.

1. Affaire commune à tous. En effet, le salut c'est l'affaire de tous les hommes, de tous les temps, de tous les lieux, de tous les âges, de toutes les conditions. C'est l'affaire du Souverain Pontife et du roi ; c'est l'affaire du prêtre et du fidèle ; c'est l'affaire du pauvre et du riche, du philosophe et de l'ignorant, du laboureur et du berger ; c'est l'affaire de tous.

2. C'est notre affaire indispensable. « *Porro unum est necessarium.* » (Luc, x, 42).



Les autres ne sont donc pas nécessaires, si celle-là est la seule nécessaire ? — Non, elles ne sont pas nécessaires, indispensables, car vous pouvez les négliger sans compromettre votre fin dernière. Vous n'avez pas été créés pour remuer la terre, pour faire du commerce, pour amasser une fortune, pour vous élever aux honneurs, pour savourer les plaisirs mondains. Non, mais vous avez été créés pour sauver votre âme, votre âme unique, votre âme immortelle.

Alors, me direz-vous, il faut donc délaisser nos occupations ordinaires pour nous livrer exclusivement à l'œuvre de notre salut ? — Du tout, mes frères, point d'exagération ! Que le prêtre vaque aux fonctions de son ministère, que l'agriculteur cultive ses sillons, le vigneron sa vigne, que l'artisan travaille, que les parents préparent l'avenir de leurs enfants ; que chacun dans sa condition, dans le milieu où la Providence l'a placé, que chacun fasse son œuvre : c'est la volonté de Dieu, c'est le besoin de la vie présente. Mais il faut que le prêtre, que l'agriculteur, le commerçant, l'artisan, que les parents, que les enfants, que tous nous fassions dans notre activité, dans nos sollicitudes, la part de Dieu ; il faut de toute nécessité que nous rapportions à l'affaire de notre salut, de notre éternité, toutes les autres affaires, de manière qu'elles ne soient pour nous que des moyens et non des obstacles. Lors donc que les tentations vous assailliront et vous solliciteront au mal, quand des objets séduisants se présenteront dans le chemin de la vie, quand les sens vous flatteront, de grâce, je vous prie, détournez la tête et levez-la vers le ciel, pensez à votre éternité. Imités en cela l'exemple de l'empereur Charles-Quint.

Un jour ce grand prince sollicité par un homme d'Etat athée de commettre une iniquité se rappela tout à coup la grande pensée de l'Eternité, et s'arrachant la couronne qui ornait son front il s'écria : « Mais mon âme ! mon éternité ! »

Plût à Dieu que chacun de nous répât souvent, surtout au moment du danger, ces mots si efficaces : « Mais mon âme ! mon éternité ! Non, je ne veux pas les compromettre. »

Le salut est donc pour tous d'une nécessité absolue. Que répondrez-vous à Jésus-Christ au jour des comptes, si ici-bas vous avez négligé de vous occuper du salut de votre âme ? Supposez avec moi qu'un roi chargeât son ministre d'aller traiter quelque grande affaire dans une capitale et qu'il, au lieu de travailler à la mission qui lui a été confiée, il ne s'occupât que de fêtes et divertissements, en sorte que sa négligence fit échouer la négociation. Quel compte n'aurait-il pas à rendre au roi lors de son retour ? Mais quel compte plus terrible le Seigneur exigera de celui qui placé sur la terre non pour se divertir, ni pour s'enrichir, ni pour gagner des honneurs, mais pour sauver son âme, se sera occupé de tout, excepté de son âme ! Les mondains ne pensent qu'au présent et nullement à l'avenir. Ecoutez ce trait bien connu que nous lisons dans la vie de saint Philippe de Néri.

Un jour, ce saint rencontra à Rome un jeune

homme nommé François Zarrera, fort attaché au monde. Le serviteur de Dieu lui dit : « Vous ferez une grande fortune, et après ?... Vous serez bon avocat, docteur, professeur, et après ? Puis prélat, cardinal, pape peut-être, et après ?... Après ? » Le résultat de ces graves paroles fut que le jeune homme renonça à toutes les sollicitudes mondaines, qu'il quitta le monde et demanda à saint Philippe l'habit de son Ordre, pour ne travailler désormais que pour Dieu seul.

3. L'affaire de notre salut est encore d'une absolue nécessité, parce qu'elle est notre unique affaire, l'affaire capitale.

Un prince sollicitait auprès de Benoît XII une grâce qu'il ne pouvait accorder sans agir contre sa conscience. « Sire, lui répondit-il avec une noble fierté, si j'avais deux âmes, j'en sacrifierais volontiers une à votre majesté ; mais n'en ayant qu'une, je ne puis ni ne veux la perdre. »

Saint Jean Chrysostome disait à son peuple d'Antioche : « Vous avez deux yeux : si vous en perdez un, il vous en reste un autre pour guider vos pas. Vous avez deux oreilles : si l'une d'elles est frappée de surdité, l'autre vous reste pour recueillir les discours de vos semblables. Vous avez deux mains : si l'une d'elles est paralysée, l'autre reste pour pourvoir aux nécessités de la vie. Mais vous n'avez qu'une âme, et si vous venez à la perdre, que vous restera-t-il ? »

Saint François de Xavier disait qu'il n'y avait dans ce monde qu'un seul bien et un seul mal : le seul bien c'est le salut, le seul mal la damnation.

C'est aussi ce que sainte Thérèse répétait à ses religieuses : « Mes chères sœurs, une âme et une éternité ! » leur faisant entendre par là que si elles perdaient leur âme, elles perdraient tout et pour toujours.

La même pensée inspirait à David cette belle prière : « *Unam petii a Domino, hanc requiram, ut inhabitem in domo Domini.* Seigneur, je ne vous demande qu'une chose : Sauvez mon âme ! Cela me suffit, et j'habiterai un jour dans votre maison. » (Ps., xxvi, 4).

4. J'ajoute que le salut est une affaire *personnelle*, et *personnelle* dans un double sens.

a) Personnelle d'abord en ce sens qu'elle vous regarde, vous concerne, se rapporte à vous et vous touche dans ce que vous avez de plus cher et de plus sacré.

Je vois bien des choses qui vous intéressent et vous préoccupent dans ce bas monde : ce sont vos biens, votre maison, vos revenus ; cela vous regarde, sans doute. Mais pourtant cette maison, ces biens, vos revenus, ce n'est pas vous, et vous pouvez les perdre sans que vous y trouviez la mort. Mais dans l'affaire de votre salut, ce qui est en jeu, ce n'est pas quelque chose qui vous est étranger, dont vous pourriez dire : « Cela ne me regarde pas. » C'est vous, mes frères, vous personnellement, vous pour votre propre compte et sous votre responsabilité ; vous, c'est-à-dire votre âme qui vous fait ce que vous êtes, intelligents, libres, raisonnables ; vous, c'est-à-dire votre corps, car

ce corps ressuscitera un jour pour la gloire ou pour l'opprobre, selon que vous aurez opéré ou non votre salut ; vous, c'est-à-dire votre avenir qui s'ouvre par-delà le tombeau pour se prolonger éternellement ; vous enfin, c'est-à-dire votre vie, non pas cette vie éphémère et périssable d'ici-bas qui est traversée de tant de peines et de misères, mais l'immortelle vie que Dieu a préparée là-haut à ceux qui le servent.

A ce point de vue déjà, la question du salut est une question qui nous touche d'assez près pour qu'on puisse dire que c'est une question personnelle.

b) Elle est encore personnelle en ce sens que nous ne pouvons nous reposer sur un autre, sur qui que ce soit, du soin de notre salut. Si nous ne l'opérons pas, personne ne l'opérera pour nous. C'est une affaire personnelle, tellement personnelle qu'elle ne peut être réglée, décidée et terminée que par nous seuls. Dans les autres affaires, nous pouvons nous faire remplacer, avoir des substituts, des fondés de pouvoir. Ainsi un chef d'Etat peut se faire remplacer par un ministre ou un ambassadeur, un père par ses fils, un propriétaire par son fermier, un négociant par son commis, un plaideur par son avocat. Mais dans l'affaire de votre salut, vous ne pouvez absolument vous reposer sur personne. Ici, c'est vraiment le cas du « chacun pour soi. » Chacun, dit le grand Apôtre, portera son fardeau : « *Unusquisque onus suum secum portabit* » (Galat., VI, 5) ; chacun moissonnera ce qu'il aura semé ; chacun paraîtra devant Jésus-Christ pour recevoir les récompenses que lui auront méritées ses vertus, ou les châtiments qu'il aura encourus pour ses vices. Par conséquent, ne vous déchargez pas sur les autres du soin de votre salut, comptez uniquement sur vous-mêmes.

Je le reconnais volontiers, mes frères ; les ministres de Jésus-Christ ont la mission de vous aider de leurs conseils, de leurs prières et de leurs exhortations, comme je le fais en ce moment ; de vous aider par les sacrements qu'ils sont chargés de vous administrer. Mais encore, ce qu'ils peuvent sur vous, ils ne le peuvent que de concert avec vous, et si vous ne faites rien ils ne pourront rien faire ; s'il n'y a pas de votre part bonne volonté et coopération efficace, tous leurs efforts seront infructueux.

J'irai plus loin, mes chers frères : Dieu lui-même ne peut pas vous sauver, si vous ne le voulez pas. « Dieu, dit au chrétien saint Augustin, Dieu qui t'a créé sans toi ne te sauvera pas sans toi. *Deus qui creavit te sine te, non salvabit te sine te.* »

Dieu, mes frères, a fait sa part, une très large part, dans l'œuvre de notre salut. Dieu a des anges : il en a donné un à chacun de nous pour nous porter les vertueuses inspirations, les saintes pensées, les célestes désirs, les pieux sentiments. Dieu a des saints : il leur a permis d'intercéder pour nous et de réclamer en notre faveur. Dieu a un fils : il l'a envoyé sur cette terre pour nous préparer dans sa parole, dans ses sacrements, dans ses institutions, des moyens de salut.

Dieu nous a montré, fourni, donné les moyens de salut ; mais ces moyens de salut doivent être appliqués par nous et c'est ici que la question devient personnelle. Nous aurons beau vous prier de venir puiser aux sources de la grâce et de bénéficier des moyens de sanctification que Dieu a préparés : si vous restez dans l'immobilité, si vous ne faites aucune démarche, pas le moindre effort, le résultat sera d'une absolue nullité. Tant il est vrai que l'œuvre de notre salut est une œuvre personnelle, et que personne ne peut nous suppléer pour la mener à une bonne fin.

Que vous dirai-je pour terminer ? « *Miserere animæ tuæ placens Deo.* » (Eccli., xxx, 24). Pour plaire à Dieu, vous prenez pitié d'un pauvre, d'un infirme : ayez aussi pitié de cette pauvre âme qui est la vôtre ! Que deviendra-t-elle ?

Lorsqu'un incendie dévore une maison, lorsque les flammes l'enveloppent et sortent par la porte et par les fenêtres, si quelques victimes sont surprises à l'intérieur, quel cri leur jettent ceux du dehors ? Un seul : « Sauvez-vous ! Sauvez-vous ! » Et du dedans, quel cri vient répondre ? Un seul encore : « Sauvez-nous ! Sauvez-nous ! » La vie présente, mes frères, est comme enveloppée de l'éternel incendie, et un double cri doit se croiser au travers de ces murailles de feu : « Sauvez-vous ! Sauvez-nous ! »

Ce cri « Sauvez-vous ! » je viens vous le faire entendre de toute la force dont je suis capable. Ah ! puissiez-vous à la vue du danger éternel qui vous menace répondre à votre tour : « Sauvez-nous ! Sauvez-nous ! » Dieu entendra ce cri, paroissiens de Châlvraines, et, j'en ai la confiance, vous serez exaucés. Ainsi soit-il.

### III

#### LE SALUT : SON IMPORTANCE (suite)

Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra. (I Thess., IV, 3).

Mes frères,

La volonté de Dieu est que vous soyez des élus. Pour être des élus, il faut atteindre la fin pour laquelle Dieu nous a créés. Cette fin, vous la connaissez tous, mes frères : c'est connaître Dieu, l'aimer, le servir sur la terre pour le posséder éternellement dans le ciel.

Voilà le dernier mot de notre destinée, la raison suprême de notre existence. C'est en cela que consiste l'œuvre de notre sanctification, et travailler sérieusement à cette œuvre, cela s'appelle dans la langue chrétienne « faire son salut. »

Pour vous engager à faire votre salut, dans l'instruction dernière j'ai fait appel à votre raison et à vos intérêts ; je vous ai convaincus, je l'espère, de l'importance et de la nécessité impérieuse du salut. Ce soir, s'il restait quelque doute dans votre esprit, pour le dissiper entièrement et vous déterminer à mettre énergiquement la main à l'œuvre, je viens faire appel à de nouveaux témoignages.



1<sup>o</sup> Que pense Dieu de notre salut ? 2<sup>o</sup> Qu'en pensent les saints ? 3<sup>o</sup> Qu'en pense l'enfer ?

I. — Dieu.

Que pense Dieu d'abord de notre salut ? Qu'a-t-il fait pour lui ? Qu'est-ce que la foi nous enseigne à ce sujet ? Ecoutez !

Dieu a tout fait pour notre salut. La sainte Trinité s'est dévouée à cette œuvre par excellence : Dieu le Père en nous créant, Dieu le Fils en nous rachetant, Dieu le Saint-Esprit en nous sanctifiant.

1. Le salut est la fin principale que s'est proposée le Dieu créateur. Vous avez sous les yeux le magnifique spectacle de la création. Ouvrez donc les yeux et voyez. Dites-moi pourquoi cette merveille ? Quel but, quelle fin Dieu s'est-il proposé en déployant le firmament sur nos têtes et la terre sous nos pieds ? Ce n'est certes pas pour lui que Dieu a semé les astres, creusé des océans et jeté un manteau de fleurs et de moissons sur la terre. Tout a été fait en vue des élus, en vue de leur salut. Le ciel avec son parterre d'étoiles, les forêts avec leur verdure et leur silence, les campagnes inondées de lumière, de fleurs et de parfums, la terre féconde qui se couvre de plantes salutaires et de fruits savoureux, les animaux destinés au service et à la nourriture de l'homme ; toutes ces choses dans le plan de Dieu ont été créées et existent pour aider le salut des âmes, pour susciter des élus. La création ne subsiste que pour cela, et le jour où il n'y aura plus d'âmes à sauver, la terre s'effondrera d'elle-même et les cieus seront repliés comme une tente d'où s'en vont les habitants.

2. Mais voici une bien autre merveille. Le Fils de Dieu intervient lui-même, il descend du ciel, il se fait chair et l'un d'entre nous : « *Verbum caro factum est.* » Oh ! avec quelle puissante voix, avec quelle éloquence l'œuvre du Rédempteur nous recommande l'affaire de notre salut ! Ouvrez donc les yeux et considérez.

Voyez-vous votre Dieu, petit enfant couché sur la paille dans l'étable de Bethléem ? Pourquoi ce luxe d'indigence et de pauvreté ? Demandez-le aux anges qui balancent leurs ailes au-dessus de sa tête et ils vous diront : « *Propter vos, homines, et propter vestram salutem.* C'est pour vous, pauvres hommes, c'est pour votre salut qu'il est descendu des cieus, qu'il va passer trente-trois années sur la terre. »

Voyez Jésus à l'âge de 18 ou 20 ans, traversant les rues de Nazareth, une poutre sur ses épaules, travaillant le bois comme un manœuvre, et le soir tendant la main pour recevoir le salaire de sa journée. Ah ! que fait-il ? Demandez-le à l'ange qui le sait et il vous dira : « *Propter vos, homines, et propter vestram salutem.* C'est pour vous, pauvres hommes, c'est pour votre salut qu'il est descendu des cieus. »

Montez enfin jusqu'au Calvaire ; voyez cette victime suspendue par ses blessures entre le ciel et la terre ; approchez, de grâce, approchez votre main de l'arbre de la croix ; ne craignez point de

l'ensanglanter, recevez quelques gouttes de ce sang qui coule à flots, et puis regardez dans cette main rougie : vous tenez le prix de votre âme. Demandez aux anges qui pleurent au pied de la croix pourquoi Jésus-Christ est mort ; ils vous répondront : « *Propter vos, homines, et propter vestram salutem.* C'est pour vous, pauvres hommes, c'est pour votre salut. »

O mon âme, *tanti vales !* Tu vaux le sang d'un Dieu ! Malheur à nous si nous venions à le profaner.

Et quand même nous n'aurions été rachetés que par le sang d'un homme, d'un de nos semblables, nous devrions l'estimer assez pour ne jamais le mépriser. David était en guerre avec les Philistins. Les deux armées campaient dans la plaine, en présence l'une de l'autre. Le soleil était au milieu de sa course et répandait des torrents de chaleur sur une terre déjà aride et desséchée. Le roi, dévoré d'une soif brûlante et le front tout ruisselant de sueur, laisse sans y trop réfléchir échapper ce souhait : « Oh ! qui me donnera à boire de l'eau de la citerne de Bethléem ! » (II Rois, xxiii, 15). Trois d'entre ses guerriers, d'entre les forts de son armée, ont entendu ses paroles. La citerne de Bethléem était assez éloignée du camp, et pour y parvenir il fallait traverser les lignes ennemies. Qu'importe ! Ces valeureux soldats s'élançant aussitôt, ils bravent le péril, surmontent les obstacles et rapportent à leur maître, dans leurs casques, l'eau qu'il avait si ardemment désirée. David alors se recueille ; il est attendri par tant de dévouement, il comprend les dangers auxquels son imprudence a exposé ses braves, et il s'écrie dans un mouvement de générosité qui l'honorera toujours : « Non, non ! je ne boirai pas le sang de ces hommes ni le péril de leurs âmes. » Il prit l'eau qu'on lui avait rapportée au prix de tant de sacrifices, et il la répandit en oblation au Seigneur.

Voilà comment David savait apprécier le sang de ses guerriers ; et nous, chrétiens, enfants du Calvaire, est-ce que nous n'apprécierons pas au moins autant le sang d'un Dieu qui a été versé pour nous, pour notre salut ? Ah ! estimons à sa juste valeur notre âme rachetée aussi cher ! *Anima, tanti vales !*

3. Dieu, pour sauver les âmes, envoie l'Esprit sanctificateur continuer et compléter l'œuvre de la Rédemption commencée par l'Homme-Dieu.

Ici se présente à nos méditations l'ordre de la grâce, plus fécond en prodiges et en bienfaits que l'ordre de la nature. Elevez donc vos pensées au-dessus des sens et des idées terrestres ; demandez-vous, saisis d'admiration, pourquoi l'effusion de l'Esprit-Saint sur le monde et dans l'âme des fidèles. C'est pour y établir la vie surnaturelle, la vie des âmes. Cette vie a commencé pour nous au saint baptême où nous sommes devenus les enfants de Dieu, les héritiers du ciel, et où nous avons reçu l'Esprit-Saint lui-même pour gage de notre adoption divine.

Demandez-vous pourquoi, au milieu du monde, une Eglise toujours visible, toujours vivante, qui

va du simple prêtre au Souverain Pontife, le chef de la sainte hiérarchie? C'est pour y combattre le vice et l'erreur et y maintenir toujours le règne de la vérité et de la vertu. — Pourquoi des sacrements qui coulent sans cesse, et sans cesse arrosent le sein de l'Eglise? C'est pour porter toujours et partout le sang du Calvaire au cœur des hommes et leur en appliquer les mérites. — Pourquoi un sacerdoce immortel? C'est pour rappeler les vérités du salut aux hommes qui les oublient; c'est pour offrir sur l'autel le sacrifice de propitiation pour le salut du monde; c'est pour donner aux pécheurs repentants l'absolution qui sauve et qui réconcilie.

Voilà comment, dans l'Eglise et dans l'ordre surnaturel, tout est pour le salut des âmes.

Ainsi l'affaire du salut est la grande préoccupation de la sainte Trinité tout entière. Le Père dans la création, le Fils dans l'œuvre de la Rédemption, l'Esprit-Saint dans l'œuvre de la sanctification, n'ont d'autre but que le salut des âmes.

## II. — *Les saints.*

Qu'est-ce que le salut aux yeux des saints? Etudions leurs paroles d'abord, ensuite nous verrons leurs actes.

1. Leurs paroles nous apprennent quel cas ils faisaient du salut. La chaste Suzanne est sollicitée au mal par d'infâmes vieillards qui la menacent de la mort si elle ne condescend à leurs désirs. Alors les yeux levés vers le ciel, elle leur répond ces admirables paroles : « Je ne vois que périls et angoisses de toutes parts, car si je fais ce que vous désirez, je suis morte devant Dieu que j'offense, et si je ne le fais pas, je n'échapperai pas de vos mains. Mais il vaut mieux que je périsse innocente par vos mains que de pécher en présence de mon Dieu et de périr éternellement par l'arrêt de sa justice. » (Dan., XIII, 24 et suiv.).

Même courage dans le saint vieillard Eléazar. De faux amis le sollicitent de manger des viandes offertes aux idoles et défendues par la Loi, afin de sauver sa vie et de se garantir ainsi de la colère d'un prince impie. « Ah ! répond ce zélé défenseur de la religion de ses pères, en obéissant au prince je pourrais me sauver du supplice qui m'attend et prolonger ma vie de quelques années. Mais vif ou mort, je n'échapperai pas aux jugements formidables du Tout-Puissant, et qu'y a-t-il de si rigoureux que je ne doive endurer plutôt que de renoncer à ses promesses ? » (II Mach., VI).

Ces sentiments étaient ceux de saint Paul, ce vase d'élection. Cet Apôtre destiné à porter aux nations le nom de Jésus-Christ jetait à toutes les puissances du monde cet admirable défi : « Qui pourra me séparer de la charité que je dois à mon Dieu ? Sera-ce l'affliction, ou les angoisses, ou la faim, ou la nudité, ou les périls, ou les persécutions, ou le glaive ? Non, j'en suis assuré : ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni les Principautés, ni le présent, ni l'avenir, rien ne pourra me séparer de l'amour de mon Dieu, mon Seigneur et mon Sauveur. » (Rom., VIII, 35 et suiv.).

Ce zèle pour son salut, saint Paul l'éprouvait pour le salut des autres hommes ses frères. Il écrivait aux Thessaloniciens : « Mes frères bien-aimés, je vous prie, je vous conjure, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de marcher dans les voies de Dieu pour lui plaire. » Et jetant le cri de son âme, il appelait sur lui l'anathème pour gagner des âmes à Jésus-Christ. (Rom., IX, 3).

Ce langage, ces sentiments furent ceux de tous les saints ; on les a vus en présence des bourreaux, en face de leurs passions, dans toutes les séductions de la vie, déclarer que le salut est tout et que sans lui le reste n'est rien. Ecoutez saint Augustin au nom de tous qui s'écrie dans l'exaltation de son cœur : « Seigneur, frappez, coupez, brûlez ici-bas, pourvu que vous m'épargniez dans l'éternité ! »

2. La conduite des saints est en rapport avec leurs paroles et leur sert de consécration.

a) Le saint vieillard Eléazar dont nous parlions tout à l'heure marche courageusement au supplice, préférant une sainte mort à une vieillesse déshonorée. Les sept frères Machabées meurent dans les tourments les plus affreux plutôt que de trahir leur foi et transgresser la loi de Dieu. Saint Paul résumant la vie des justes de l'ancienne loi raconte ainsi les diverses épreuves auxquelles fut soumise leur vertu. Ils eurent à endurer, dit-il, « les railleries, les coups, les chaînes et les prisons. Ils furent lapidés, ils furent sciés en deux, ils sont morts par le tranchant du glaive. » (Hébr., XI, 32 et suiv.). Ainsi déjà, sous l'ancienne loi, l'œuvre du salut avait ses martyrs.

b) Sous la loi nouvelle, l'importance du salut ne ressort pas avec moins d'éclat de la conduite des saints.

Tout près de nous, Pie IX sollicité de remettre à des parents juifs un enfant baptisé, le petit Mortara, s'écriait : « Toutes les baïonnettes du monde ne me feront pas exposer l'âme de cet enfant. »

Saint Ignace, le fondateur des Jésuites, ces glorieux persécutés, ayant compris la vanité de ce qui passe et l'importance du salut, abandonna tout et se retira dans la solitude de Manrèse pour y méditer les vérités du salut et purifier son âme dans la prière. Quelque temps après, il vient à Paris et y trouve saint François de Xavier, qui alors professait avec éclat dans l'Université. L'orgueil de ses triomphes enivrait le jeune professeur. Ignace son ami lui répétait souvent cette parole du Sauveur : « O Xavier ! Xavier ! Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? » Un jour cette parole frappe le jeune homme comme un coup de foudre. C'en est fait, il abandonne tout et s'embarque pour les Indes sans même faire ses adieux à ses parents, il convertit au christianisme ces pays infidèles, et il devient un apôtre, un héros, un grand saint des âges modernes.

Dans la seconde moitié du même siècle, une reine d'Angleterre avait des pensées tout autres. On raconte qu'au commencement de son règne, dans un enivrement de plaisir et de gloire, Elisa-



beth s'écria, — mes frères, pardonnez-moi ce blasphème, mais c'est de l'histoire, — elle s'écria donc : « Mon Dieu, donnez-moi quarante années de règne et je renonce à ma part du ciel ! » Cet exécrable vœu fut exaucé et au-delà. Pendant quarante-quatre ans elle tint le sceptre en Angleterre ; pendant quarante-quatre ans elle régna avec une gloire que nul de ses successeurs n'a depuis égalée ; elle fit fleurir le commerce, elle promena en vainqueur le pavillon de sa patrie sur toutes les mers du monde et triompha de tous ses ennemis ; pendant quarante-quatre ans elle se vit respectée et redoutée au dehors, et au dedans entourée des flatteurs et coupables hommages de ses sujets. Voilà bientôt trois siècles demain (1603) qu'elle a disparu de la terre. Son corps repose dans la royale abbaye de Westminster, couché à côté de ses ancêtres. Mais son âme, où est-elle aujourd'hui ? Interrogez-la maintenant et demandez-lui à quoi lui a servi tant d'éclat et de réputation ; demandez-lui quel compte lui a tenu le Souverain Juge de ses richesses, de ses honneurs, de cette beauté dont elle était si fière et dont elle faisait un criminel usage, de sa gloire à laquelle elle a sacrifié son avenir éternel ; demandez-lui à quoi lui a servi le sang d'une noble reine que son bras a lâchement versé... Mais Dieu l'a jugée ! Silence !

Profitions à notre tour des enseignements terribles et solennels de l'histoire. Profitions surtout de l'exemple des saints qui tous ont noblement, généreusement, sacrifié les intérêts du temps à ceux de l'éternité. Dans le monde, aujourd'hui, malgré ses défections et ses scandales, dans cette paroisse particulièrement, il y a encore des hommes qui demeurent fermes et inébranlables dans leur foi, qui observent les commandements de Dieu et de l'Eglise ; il y a des épouses vertueuses qui élèvent chrétiennement leur famille ; il y a des jeunes gens, des jeunes personnes qui savent lutter contre le torrent du mauvais exemple, qui fuient le danger, qui prient, qui travaillent. Qui sont ceux-là ? Ce sont ceux, mes frères, — vous le savez, — ce sont ceux qui sont dominés par cette pensée : qu'il faut sauver son âme et mériter l'éternelle félicité. Vous ne trouverez pas un saint, vous ne trouverez pas une âme vertueuse qui n'ait été sauvée par cette salutaire pensée.

### III. — *L'enfer.*

Vous savez maintenant, mes chers frères, ce que Dieu pense de notre salut, ce qu'en pensent les saints. Et le démon, et l'enfer, qu'en pensent-ils ? Ah ! si les tombes du cimetière s'ouvraient tout à coup, s'il nous était donné d'entendre le cri des damnés : « *Crucior in hac flamma !* » croyez-vous que cette voix ne serait pas plus éloquente que celle du prédicateur qui vous crie : « *Salva animam tuam !* Sauvez, sauvez votre âme ! »

Le démon nous montre l'importance du salut par le soin, les artifices qu'il emploie pour perdre nos âmes. La jeunesse, il la séduit par l'attrait du plaisir ; l'âge mûr, il le fait plier sous le honteux

empire du respect humain ; la vieillesse, il l'enchaîne par les liens de fer des habitudes contractées. Il rôde sans cesse autour de nous ; il a des suppôts pour nous gagner à sa cause et nous pervertir. Puisqu'il emploie tant de moyens pour nous perdre, il faut que le salut soit une chose bien importante !

Il y a six mille ans, mes frères, qu'un grand duel existe entre Dieu et Satan, et le prix de ce duel c'est notre âme. Quel sera le vainqueur ? La réponse est entre vos mains.

Pour qu'elle soit bonne, méditez souvent cette parole : « *Quid prodest ?* Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? » Sachez que l'affaire de votre salut se négocie dans ces jours. Armez-vous de courage et affirmez bien haut : « Je n'ai qu'une âme et, coûte que coûte, je veux la sauver ! » Ainsi soit-il.

## RETRAITE PASCALE DES HOMMES

### I

#### LES INCONSÉQUENCES

Messieurs,

S'il est un mot à la mode aujourd'hui, c'est bien celui de *revision*.

Le vent est à la *revision*. Il y a celle de la Constitution, dont on parle toujours plus ou moins, ce qui prouve, sans doute, qu'elle n'est pas du goût de tout le monde... Il y eut naguère cette *revision* sensationnelle que vous connaissez tous... Et les historiens actuels s'attachent surtout à faire la *revision* de nombreuses causes historiques, sur lesquelles leurs prédécesseurs n'avaient projeté qu'une lumière très incomplète.

Puisque les esprits, à notre époque, trouvent un intérêt si piquant à reviser les jugements précédemment rendus ; puisque, même, plus une sentence a été confirmée, plus on s'y attaque ; convions-les donc à entreprendre avec nous la *revision* d'un procès vieux et retentissant entre tous : celui de la Religion catholique.

Certes, voilà une *revision* qui est de nature à satisfaire les plus difficiles en pareille matière. La cause est ancienne : voilà dix-neuf cents ans qu'elle dure !... Elle est célèbre, puisque, bon gré mal gré, elle a fait un tel tapage que la terre tout entière s'en est occupée et s'en occupe encore... L'accusée est illustre, et, en dépit de tout, elle nous est sympathique, puisque son image douce et grave se relie dans notre mémoire à nos plus chers et à nos plus délicieux souvenirs... La sentence portée contre elle a été écrite parfois avec de la boue, plus souvent avec du sang, toujours avec des larmes...

Vous le voyez, Messieurs, l'affaire n'est pas banale, si peu banale même qu'elle semble, à tout esprit qui réfléchit un peu, la plus importante, la plus haute, la plus palpitante qui puisse passionner l'humanité.

A l'œuvre donc!

Mais, tout d'abord, une question de procédure se pose : devant quel tribunal porterons-nous l'affaire?... Semblable au Christ, son fondateur, qui fut condamné successivement par Caïphe, Anne, Hérode et Pilate, la religion catholique a été frappée d'un verdict sans appel par ces quatre juges différents qui se nomment la *raison*, l'*habileté*, l'*honneur* et la *justice*.

Qu'à cela ne tienne!... Nous irons successivement devant ces quatre tribunaux. Forts de notre droit et confiants dans la valeur de notre cause, nous n'en récuserons aucun. Nous n'avons nulle envie de nous engager dans le maquis de la procédure. Un magistrat qui eut son heure de célébrité a dit que c'est méconnaître le génie français. C'est aussi méconnaître le génie catholique. La vérité religieuse ne fait pas le tour de ses adversaires pour les frapper, à la Jarnac, par derrière; elle les aborde en face, et, comme le petit berger de Bethléem, si elle a des armes primitives, — et vous vous en apercevrez aux nombreux défauts de ma parole, — du moins elle vise au front!

I. — *Vous voulez la religion pour vos enfants!*

La foi condamnée par la raison!... Messieurs, quand on y regarde d'un peu près, cela tout d'abord ressemble à un de ces monstrueux paradoxes dans lesquels se sont toujours complus certains hommes plus amoureux de bruit que de gloire. Erostrate mit le feu au temple de Diane pour passer à la postérité; eux feraient pis encore dans le domaine de la philosophie et de l'histoire, uniquement — pardonnez-moi ce mot qui seul rend bien la pensée de ces malfaiteurs intellectuels — uniquement pour « épater » leurs contemporains.

Et comment la foi serait-elle condamnée par la raison, elle qui est la sœur aînée de la raison, elle qui, comme la raison, descend de Dieu, source de toute lumière et origine de toute science?... Mon œil droit est-il jaloux de mon œil gauche? Ne se complètent-ils pas l'un par l'autre, et ne se reposent-ils pas l'un sur l'autre?... La foi et la raison sont les deux yeux de mon âme : pourquoi voulez-vous qu'elles se combattent?

Je pourrais encore vous faire observer, Messieurs, que les plus illustres représentants de la raison, les Leibnitz, les Pascal, les Descartes et les Bossuet, ont été aussi les plus fermes soutiens de la foi. De tels avocats ont leur fortune faite, et quand ils s'entendent pour soutenir une cause, il y a gros à parier qu'elle est bonne.

Mais laissons de côté ces considérations, importantes assurément, puisqu'elles suffiraient à produire la conviction dans des esprits non prévenus. Aussi bien, n'est-ce pas au tribunal de la raison générale, mais bien à celui de la raison individuelle, que la sentence a été portée.

Qui donc, en effet, prétend que la raison a définitivement condamné la religion catholique?... Est-ce une assemblée illustre, composée des som-

mités intellectuelles de l'univers? — Nullement! — Ceux qui prétendent cela, c'est vous, mon frère l'industriel; c'est vous, mon frère le commerçant; c'est vous mon frère l'ouvrier, que je coudoie chaque jour dans la vie, et que j'aime de tout mon cœur d'homme et de prêtre... C'est vous qui prétendez cela, soit par vos railleries spirituelles, soit par votre charitable dédain, soit par votre compatissante indulgence, soit enfin par votre conduite extérieure, complètement dégagée de toute sujétion religieuse.

Tout cela est fort bien!... Mais voulez-vous me montrer votre mandat?... Oui! votre mandat, le mandat qui vous autorise à parler ainsi, au nom de la raison humaine s'exprimant par votre bouche.

Comment?... Vous n'avez pas ce mandat?... Mais alors, quand vous dites que la religion catholique est condamnée par la raison, vous entendez par là *votre* raison à *vous*, mon frère l'industriel; à *vous*, mon frère le commerçant; à *vous*, mon frère l'ouvrier... Ce n'est pas, alors, une sentence admise par tous, comme la date du sacre de Charlemagne ou les propriétés des angles internes et externes; alors, ce n'est plus qu'une appréciation personnelle, respectable sans doute, mais nullement indiscutable... A la bonne heure! Voici les choses qui changent de face... Vous conviendrez, Messieurs, qu'il y a quelque soulagement, quand on s'attendait à se heurter à tout le genre humain, de n'avoir plus devant soi, tout à coup, qu'un brave homme : médecin, avocat, industriel, commerçant, ouvrier, citoyen certainement estimé, père de famille assurément honorable et rangé, et, par conséquent, pas terrible du tout.

Ne le chicanons pas trop sur sa petite supercherie de tout à l'heure. S'il parlait si facilement au nom de la raison humaine, c'était sans doute comme ces poltrons qui, voyageant la nuit, dans un bois mal famé, feignent de causer à haute voix avec de nombreux compagnons. Cela peut bien leur faire illusion à eux-mêmes; mais, si cela fait honneur à leur imagination, cela ne fait pas honneur à leur bravoure.

C'est donc vous, cher Monsieur, qui prétendez que votre raison de médecin, d'avocat, d'industriel, de commerçant, d'ouvrier, vous oblige impérieusement à condamner la religion catholique? — Loin de moi la pensée de dire du mal de votre raison! Loin de moi la simple velléité de révoquer en doute ses lumières et sa rectitude!... C'est entendu!... J'admets tout sans discussion!... Mais prenez bien garde!... Il faudra que vous alliez jusqu'au bout dans la voie des déductions pratiques : la moindre inconséquence aurait pour résultat de montrer, ou que vous êtes de mauvaise foi, — ce que je ne puis admettre, — ou que votre raison n'est pas infaillible; et, alors, que deviendrait la sentence portée par elle?...

Ceci admis, voulez-vous me dire ce que vous pensez de la religion, *au point de vue de l'éducation des enfants*?



Comment!... Vous dites qu'il faut de la religion pour élever les enfants? — Mais alors, sans doute que vous veillez à ce qu'ils fassent leur prière matin et soir; sans doute aussi que vous leur apprenez le *Pater* et l'*Ave Maria*; sans doute aussi que vous tenez à ce qu'ils fassent leur première communion; sans doute, enfin, que devant choisir les maîtres auxquels vous allez confier leur jeune intelligence et leur jeune cœur, vous donnez la préférence à ceux qui, ayant voué leur vie à Dieu, vous semblent plus aptes à diriger vers Dieu la vie de vos enfants?

Pour agir de la sorte, vous avez, je le sais, d'illustres exemples. Vous me citez Diderot, surpris par un ami tandis qu'il fait répéter le catéchisme à sa fille, et lui faisant cet aveu : « Eh! mon cher! que voulez-vous qu'elle fasse de notre philosophie! » Il avait raison, mais pourquoi voulait-il l'imposer, cette philosophie, aux enfants des autres?

Vous me citez encore l'exemple non chimérique de tel conseiller municipal ou de tel député, qui, se faisant à l'hôtel de ville ou au Palais-Bourbon les apôtres aussi fougueux qu'irréductibles de la neutralité scolaire, ne laissent pas cependant que d'envoyer leurs fils et leurs filles dans des pensions religieuses. Grandir sans catéchisme, être affranchi dès l'enfance du joug de l'Evangile, ne jamais dire un mot de prière à l'école, à la bonne heure!... C'est cela qui est le progrès!... Entassez-vous, chers petits, entre ces murs que le Divin Crucifié ne couvre plus de ses bras étendus, et malheur au cantonnier, au facteur, à l'agent de police, à l'employé d'octroi qui croient pouvoir se permettre un peu d'indépendance en une matière où, de par Dieu, ils sont juges souverains!... L'ultimatum arrive bientôt, net et cassant comme une sommation d'huissier : ou la révocation, ou l'école neutre, c'est clair!... Pendant ce temps-là, le fils de Monsieur le Député, la fille de Monsieur le Conseiller municipal décrochent, dans une école libre, les premiers prix d'instruction religieuse... C'est beau, la liberté!

Mais que prouvent tous ces exemples?... Fussent-ils cent fois plus nombreux encore, — et Dieu sait qu'il serait facile de les multiplier! — ils n'en justifieraient pas davantage l'inconséquence flagrante que vous montrez, vous qui, ne croyant pas en la religion, voulez cependant la faire pratiquer à vos enfants.

De deux choses l'une, en effet : ou la religion est fausse, et alors vous n'avez pas le droit de l'enseigner à vos enfants; ou elle est vraie, et alors, non contents de la laisser enseigner, vous devez la pratiquer vous-mêmes. Tel est le dilemme qui se présente à vous, et par lequel, bon gré mal gré, il faudra bien que vous passiez.

Vous l'avez dit : elle est fausse. C'est votre raison qui a fait cette découverte, et vous êtes si sûrs de votre fait que vous n'admettez même pas de discussion là-dessus.

Soit!

Mais si la religion est fausse, elle est un mensonge, une fable, une supercherie; et ce mensonge, cette fable, cette supercherie que vous haïssez, vous, père de famille, avec toute l'énergie de votre conscience indignée, contre lesquels vous n'avez pas d'assez véhémentes protestations, vous commencez par leur ouvrir la porte de votre demeure!

Et dans quel asile les accueillez-vous?... Oh! un asile qui vous est bien indifférent!... peu de chose!... l'âme sacrée de vos petits, le cœur de vos fillettes, la conscience morale de vos fils!

Vous bondiriez à la seule pensée de présenter à leurs lèvres un aliment malsain; mais à leur intelligence, sans hésiter, vous prodiguez l'erreur et le mensonge!

Et à quel moment faites-vous cela? Au moment où, assoiffés de science et providentiellement crédules, ils se tournent vers vous, prompts à tout demander, prêts à tout croire!

Et vous, abusant indignement de l'autorité que vous donnent, et votre titre sacré de père, et votre expérience, et votre âge, vous prenez plaisir à empoisonner ces jeunes âmes dans leur fleur... Mais c'est abominable!

Oui, c'est abominable, surtout quand on songe à l'énormité d'un pareil mensonge, qui aurait pour résultat de fausser les idées de l'enfant sur tous les grands problèmes de la vie; et aussi à la souffrance atroce qui sera la sienne quand, devenu grand, il découvrira fatalement que vous l'avez trompé, et qu'il lui faut renoncer à tout ce que vous, son père, lui aviez appris à croire et à aimer!...

Mais non!... une telle infamie n'est pas possible!... Visée par une accusation honteuse qui l'atteignait dans son honneur maternel, Marie-Antoinette se dressa frémissante, et lança cette apostrophe indignée, qui fit courber le front de Fouquier-Tinville lui-même : « J'en appelle à toutes les mères qui sont ici! »

Et moi, j'en appelle à tous les pères qui sont ici!... N'est-il pas vrai, Messieurs, qu'il est impossible qu'un père de famille trompe son enfant, et lui enseigne le contraire de ce qu'il croit? Si vous étiez vraiment convaincus de la fausseté de la religion catholique, jamais vous ne consentiriez à faire baptiser vos enfants. Si vous la leur faites pratiquer, c'est donc que vous croyez qu'elle est vraie... Et, alors, pourquoi dites-vous qu'elle est fausse?

## II. — Vous laissez votre femme pratiquer sa religion!

Voilà donc une première inconséquence, c'est-à-dire une faute grave, un crime, chez un sectateur aussi fanatique de la raison. Se targuer de ne se fier qu'à la rectitude de son propre jugement, en matière religieuse, et commettre une semblable défaillance de jugement, savez-vous que c'est inquiétant? Vous vantiez votre monture, mon

frère l'industriel, mon frère le commerçant, mon frère l'ouvrier; vous vantiez sa sûreté de pied; et voilà qu'elle bronche au premier pas! Ce n'est pas d'un bon augure!

Poursuivons cependant notre enquête à votre foyer... Quelle découverte!... Ah! mes cheveux s'en dressent d'horreur!... Comment, *votre femme va à la messe!... votre femme se confesse!... votre femme fait ses Pâques!*... Vous le savez, et vous ne dites rien!...

Ce serait pourtant votre devoir de lui faire sentir votre autorité, vous qui êtes son chef et son guide très aimé, vous, enfin, qui êtes si assuré que la religion catholique n'est qu'une erreur misérable et une supercherie sans loyauté.

Mais, loin de là!... Voici que, poursuivant mon enquête, j'apprends qu'à l'époque de votre mariage vous avez agi d'une manière directement contraire à vos convictions philosophiques et religieuses!... C'était pourtant une superbe occasion de chercher une compagne qui eût vos goûts et votre manière de voir. En vous donnant un peu de mal, vous eussiez bien trouvé quelque part une jeune fille émancipée de tout préjugé catholique, indépendante d'esprit et exempte de toute attache superstitieuse. Libre-penseur, vous eussiez uni votre vie à une libre-penseuse, et c'eût été un ménage assorti, où la Raison, la Raison sublime, la Raison avec un R majuscule, eût régné sans conteste.

Vous avez fait le contraire. Vous avez cherché une jeune fille pieuse, fidèle à tous ses devoirs religieux; vous lui avez donné votre parole d'honneur qu'elle garderait sa liberté de chrétienne; vous lui avez même, ne vous en défendez pas, laissé espérer qu'un jour viendrait où elle vous convertirait. Est-ce exact?...

Voilà, convenez-en, d'étranges anomalies. Ou je me trompe bien, ou votre raison, cette raison que vous mettez si au dessus de la foi catholique, aura de la peine à s'en tirer.

Discutons un peu.

En effet, mon frère l'industriel, mon frère le commerçant, mon frère l'ouvrier, je ne vous fais pas l'injure de croire qu'il y a là une comédie indigne, destinée à duper la crédulité catholique.

Qu'il y ait des libres-penseurs acharnés assez habiles pour faire dire à leur naïve clientèle : « Un tel n'est pas si impie... sa femme va à la messe... » c'est possible, mais je vous respecte trop pour croire que vous mangez de ce pain-là.

J'aime mieux croire que, de très bonne foi et très sincèrement, vous répétez la parole si souvent citée : « La religion c'est bon pour les femmes. »

Ah! la religion c'est bon pour les femmes! Qu'entendez-vous par là, s'il vous plaît?

Voudriez-vous dire, par hasard, que les femmes sont moins intelligentes que vous, et qu'elles croient chaud comme braise les fables enfantines du catholicisme?... Mais non! Je ne puis croire que vous conceviez une pensée aussi grossièrement

irrespectueuse à l'égard de vos femmes, de vos filles et de vos mères!

Voudriez-vous dire que la religion est un moyen de les asservir?... Outre qu'elles ne sont pas d'humeur à s'en laisser ainsi imposer, vous le savez mieux que personne, je ne vous crois pas capables de dominer par le mensonge.

Alors, que reste-t-il donc, si ce n'est de reconnaître qu'en voulant une femme chrétienne vous avez voulu assurer l'honneur et la quiétude de votre vie? Ce qui revient à dire qu'une femme chrétienne puise dans sa foi des qualités de douceur, de dévouement et de sagesse qu'en homme avisé vous appréciez fort justement. Sur ce terrain-là, vous serez d'accord avec beaucoup de gens, et tout d'abord avec ce sabotier du village qui disait un jour, au cabaret : « Oui, ma femme va à la messe. Plaisantez-moi tant que vous voudrez, cela n'empêchera pas qu'elle vaille mieux que les vôtres. »

Cela n'empêchera pas non plus que nous voici en face d'une seconde et colossale inconséquence, car je reviens toujours à mon raisonnement : Si vous voulez que vos femmes aient de la religion, c'est que, au fond, vous la croyez vraie... Mais, si vous la croyez vraie, pourquoi dites-vous qu'elle est fausse?

### III. — Vous voulez la religion à votre lit de mort!

Deux inconséquences, Messieurs, c'est beaucoup. Poursuivons nos recherches : il y a lieu de penser qu'elles ne seront pas les seules.

A propos!... Si tant d'excellentes gens qui affectent un dédain suprême quand on leur parle d'accomplir leurs devoirs religieux se préoccupent tellement d'avoir autour d'eux des âmes chrétiennes et dévouées, ne serait-ce pas un peu en prévision du dernier moment?

Car, ce dernier moment, industriel, commerçant, ouvrier, mon frère, vous êtes trop intelligent pour n'y pas penser souvent. N'est-ce pas la fin de tout?... le but vers lequel, bon gré mal gré, nous allons?... N'est-ce pas le terrible point d'interrogation qui se tord, ironique et terrible, tout au bout de l'horizon, à cet endroit indécis où les arbres de la route semblent se rejoindre, comme pour dire : « C'est ici la fin! »

Comment, d'ailleurs, l'oublier, ce dernier moment? Est-ce qu'il ne se rappelle pas, à chaque instant, impérieusement, à notre mémoire et à notre pensée? Tout autour de nous, chaque jour, tombent ceux que nous avons connus et aimés, et quand nous recevons la lettre encadrée de noir où leur nom est tracé, en attendant qu'on y lise le nôtre, nous nous surprenons à murmurer : « Où sont-ils?... »

Qu'on tâche de se faire illusion pendant la vie, alors que la santé court dans chacune de nos artères, c'est possible et c'est trop fréquent même; mais, à moins de ressembler au bœuf qui baisse



le front pour ne pas voir tomber la masse de plomb qui va l'assommer, il faut bien, de temps en temps, penser à l'instant suprême.

Et alors?...

Et alors deux partis se présentent : faire son testament en faveur de la raison, ou le faire en faveur de la foi.

Si vous le faites en faveur de la raison, — comme c'est votre devoir si vraiment vous la croyez infaillible, — vous voudrez qu'elle préside seule à votre mort, comme elle aura seule présidé à votre vie.

Vous dites que vous ne croyez pas à la religion catholique, parce que votre raison vous le défend. Votre raison vous défend, par conséquent, de tenir compte de ce que la religion catholique enseigne sur l'au-delà de la mort, et de ce qu'elle vous offre pour vous aider à franchir ce périlleux passage.

En d'autres termes, si vous êtes conséquent avec vous-même, vous mourrez comme vous aurez vécu, en athée et en libre-penseur. Votre couche funèbre ne sera pas visitée par l'Eglise, votre porte sera fermée au ministre des suprêmes miséricordes, le crucifix ne reposera point sur votre poitrine, l'eau bénite ne tombera pas sur votre dépouille, et votre cercueil, que la croix ne précédera pas, que nulle prière n'accompagnera, ira directement, sans passer par l'église, de votre demeure au cimetière.

Est-ce ainsi que vous voulez mourir?...

Non, mille fois non, ce n'est pas ainsi !

C'est même si peu votre volonté que vous avez multiplié les mesures et les précautions pour qu'au dernier moment il en soit autrement.

Que vous vous en rendiez compte ou non, n'est-ce pas pour cela que vous favorisez de tout votre pouvoir, vous, l'incroyant superbe, la foi humble de votre femme et de vos enfants ? N'est-ce pas pour cela que vous avez gardé des relations plus que cordiales avec tel ou tel prêtre, qui fut votre camarade d'école ou que les hasards providentiels de la vie vous ont fait rencontrer ? N'est-ce pas pour cela, enfin, que, peut-être, à l'exemple de tant de gens que j'ai connus, vous avez donné par avance vos instructions, disant où il fallait courir à la moindre alerte, et ajoutant, avec une franchise un peu brutale qui vous honore et vous condamne à la fois : « Je ne veux pas mourir comme un chien ! »

Vous en blâmerai-je donc ? Oh non ! J'en suis bien trop heureux pour cela... Mais je ne puis m'empêcher cependant de constater et de vous faire constater à vous-mêmes que vous déjugez par là la conduite de votre vie tout entière. Votre vie disait *non* ! Votre mort dira *oui* ! C'est votre raison qui répondait dans le premier cas, disiez-vous quand on vous pressait d'être chrétien ; c'est elle aussi apparemment qui répond dans le second, puisqu'il s'agit là d'une chose souvent réfléchie et mûrement délibérée.

Mais alors qu'est-ce que c'est qu'une raison qui, sur le même sujet, dit *oui* et *non* à la fois?...

Quelle estime faire d'un juge qui se contredit à chaque instant?... Ne convient-il pas de tenir sa sentence pour non avenue, et de déclarer indemne l'accusé qu'elle avait arbitrairement frappé ?

Cette question, Messieurs, vous l'avez déjà résolue... Non, il n'est pas vrai que la religion catholique soit condamnée par la raison ; pas plus par la vôtre, mon frère l'ouvrier, mon frère l'industriel, mon frère le commerçant, que par la raison universelle. Ce qui est vrai, ce qui ressort de tout ce que nous venons de dire, c'est que la raison est tellement inclinée vers la foi que, malgré nous, à chaque instant, elle vient lui rendre un solennel et éclatant témoignage, protestant ainsi qu'on a abusé de son nom, et que, loin de la laisser parler, il a fallu la bâillonner pour l'empêcher de crier que la religion est le meilleur appui de l'homme sur la terre.

Ceci me rappelle ce qui se passait dans nos cathédrales, il y a cent ans.

Alors, comme aujourd'hui, on criait bien haut que la religion catholique avait fait son temps, et que le règne de la Raison avait commencé. Plus de croix ! Plus de tabernacles sur les autels !... C'était à la Raison de s'y asseoir en souveraine !... Vous tous qui êtes les heureux sectateurs de la Raison, accourez ! et, dans les vieilles nef purifiées, rendez votre culte à la nouvelle et triomphante déesse !...

Vous savez, Messieurs, ce que fut cette déesse... Une courtisane !... Quoi ! c'était là ce que le nouveau culte osait offrir à ses fidèles ?... N'était-ce pas profaner le nom sacré de la Raison humaine ?...

Hélas ! tel on est toujours, tel on a toujours été, et tel il en sera toujours, quand on voudra opposer la Raison à la Foi. On aura beau proclamer le mot, la chose sera absente ; et quand nous voudrions aller au fond de ces misérables sophismes, ce que nous trouverons sera que la Raison n'y est pour rien, et que, loin d'y être pour quelque chose, elle est mille fois plus outragée que la Foi elle-même.

Non ! non ! La raison, ce n'est pas cette courtisane éhontée que vous parez sacrilègement d'un nom qui ne lui appartiendra jamais ; la raison c'est une vierge au front inspiré, au regard profond, aux lèvres douces comme la vérité. Cette vierge-là, ah ! je salue en elle la meilleure auxiliaire de la foi. Laissez-la parler ; écoutez sa voix ; ce qui sortira de sa bouche, ce ne sera pas une négation aussitôt contredite par une affirmation opposée ; ce sera le *Credo* reconnaissant et vibrant des vérités éternelles... Ainsi soit-il !

## LE CHEMIN DE CROIX A JÉRUSALEM

PAR UN PÈLERIN

### I

Pour Jésus, la Passion a commencé au Jardin des Oliviers : Gethsémani a été la première étape de la Voie douloureuse. Là reposaient les âneux. C'est aussi pour cela qu'il aimait à y venir. Que de fois ici et sur la montagne des Oliviers il avait donné son enseignement à ses apôtres ! Les jours qui précédèrent sa mort, il avait essayé d'attendrir le cœur endurci de Jérusalem, et le soir, sa journée d'apostolat terminée, il descendait pour passer la nuit dans ce jardin qui appartenait peut-être à sa mère. A Sainte-Anne, chez les Pères Blancs, on nous assurait que la maison de sainte Anne et Gethsémani ont pendant des siècles fait partie d'un même lot, d'un même héritage, eurent le même propriétaire. Jésus venait donc ici chez lui.

La veille de sa mort, le soir, après l'institution de la divine Eucharistie, il arrête soudain les effusions de sa tendresse, sort du Cénacle qui s'élève sur le mont Sion, et par une pente escarpée se dirige obliquement vers le Cédron, alors sans doute à sec, le traverse avec ses apôtres en silence et pénètre dans le jardin, planté de jeunes oliviers <sup>1</sup>. Trois apôtres seulement le suivent, Pierre, Jacques et Jean, les témoins de la Transfiguration. Seul, le souvenir des glorieux rayons du Thabor pourra les empêcher « d'être scandalisés cette nuit ; » les autres restent à l'entrée de la propriété, s'enveloppent dans leurs manteaux et s'endorment à la belle étoile, à la clarté de la lune qui resplendit au milieu du ciel.

Gethsémani, c'est-à-dire « pressoir d'huile. » L'âme du Sauveur va être en effet mise sous le pressoir de la plus effroyable douleur.

Les trois apôtres aussi s'endorment, « leurs yeux sont appesantis. » Ce soir, ils ont goûté tant de bonheur, et en même temps éprouvé tant d'angoisses sourdes ! Ils se couchent, là, sur ces rochers blafards, en face de la porte basse actuelle. Jésus reste seul, il se promène sous les oliviers, priant, s'agenouillant, succombant à l'épreuve : « Mon Père, s'il est possible que ce calice s'éloigne de moi ! »

Ces oliviers ont entendu ces plaintes surhumaines. Plus que le chêne, l'olivier est éternel, leurs troncs noueux, énormes et trapus, comme affaissés sur eux-mêmes, ont porté le poids des siècles. Les Musulmans qui ont frappé d'impôt tout olivier planté sous leur domination, n'ont

jamais imposé ceux-ci. Ils ont donc au moins douze siècles, et si par hasard ils n'étaient pas contemporains de Jésus-Christ, ils seraient certainement les rejetons de ceux qui ont vu le Sauveur, dans cette nuit affreuse, écrasé de tristesse, d'ennui et d'effroi, ou prosterné sur le sol, en proie à l'agonie du corps et de l'âme, repassant dans son esprit toutes les horreurs du lendemain.

Jésus se traîne sous leurs branches, dans les affres de la douleur. Il pense à tous les siècles, à tous les peuples de l'avenir, à toutes les âmes, il pense à nous, et ne peut retenir ses gémissements. Il pense à ses apôtres qui dorment, et par deux fois il s'en va près d'eux : « Quoi, leur dit-il douloureusement, vous n'avez pu veiller une heure avec moi ? »

Puis les voyant obstinément endormis, il les quitte et se dirige à pas pénibles, chancelants, vers la grotte, « à un jet de pierre » de là. La tristesse, le désespoir montent dans son âme si poignants, y produisent une angoisse si intense qu'une sueur de sang ruisselle de ses membres accablés et arrose la terre.

Vainement les Pères franciscains ont entouré le jardin de murs élevés, l'ont partagé en carrés fleuris, plantés d'ifs et protégés par des grilles blanches aux extrémités pointues, vainement un chemin coupe en deux l'ancienne propriété de sainte Anne : la pensée fait évanouir les fleurs, les grilles, les ifs sévères, les allées bien entretenues, le chemin de la croix qu'on y a érigé autour des murailles, tous les ornements extérieurs, pour ne voir que les oliviers d'autrefois, jeunes alors et de rangs serrés à travers lesquels serpentait sans doute un sentier conduisant à la ville ; que ces endroits qu'il a parcourus en priant, en agonisant ; que cette grotte surtout où l'on s'agenouille à la même place peut-être que Lui, notre Sauveur ! Nous y contemplons la voûte noircie, les vénérables anfractuosités, ces pierres immortelles qui ont été témoins de tant de douleur, qui ont regardé couler son sang, entendu sa prière pressante, angoissée, plusieurs fois redite : « Mon Père ! s'il est possible que ce calice s'éloigne de moi !... Mais que votre volonté soit faite et non la mienne ! »

Et il demeure là, longtemps, la face contre terre, dans son sang, priant avec tant d'ardeur, dans son incomparable détresse, que le Père lui envoie un ange pour le reconforter.

Il se relève alors, accablé, mais victorieux de cette première épreuve... Il est minuit. Les trois apôtres dorment toujours. Il remonte auprès d'eux, repassant sous les oliviers qui l'ont vu courbé par la tristesse lamentable, exténué et n'ayant même plus la force de regarder le ciel où la face du Père semblait s'être voilée. Maintenant il marche d'un pas plus ferme. Sa taille s'est redressée, son âme courageuse s'est presque ouverte à l'espérance, il s'approche du rocher où il voit étendus, plongés dans un profond sommeil,

<sup>1</sup> Il reste huit oliviers. Chateaubriand en avait compté neuf. Le neuvième est mort, il a succombé sans doute sous les coups de la dévotion indiscreète des pèlerins.

Leur tronc ressemble à de vieux rochers gris ; aussi bien plusieurs sont maintenus par des pierres murées à l'intérieur.



ceux qu'il aime le plus, qui « sont restés avec lui durant ses tentations. » Tout à coup il prête l'oreille : il entend les pas et le bruit d'une troupe d'hommes qui débouchent de la porte de Sion, à quelques centaines de mètres, et descendent la côte rapide qui domine le Cédron. C'est Judas qui connaît le lieu de sa retraite, parce qu'il y est venu souvent avec lui, Judas qui arrive avec sa tourbe de valets et de vauriens portant des torches et des armes, Judas qui s'approche à grands pas, en homme sûr de son chemin, pour le trahir.

Alors il monte auprès des apôtres et leur dit d'une voix haute : « Maintenant vous pouvez dormir et vous reposer. Voici celui qui me trahira qui s'avance. » Et il se présente lui-même seul, à la porte du jardin.

Une colonne encastree dans un mur semi-circulaire, cimentée de noir, marque l'endroit où fut donné le baiser du traître.

## II

A ce signal sacrilège, les valets du grand-prêtre et les gens à tout faire qui accompagnent Judas se jettent sur Jésus, et sans doute le chargent de chaînes, *tenuerunt eum*. (Marc, xiv, 46). L'horrible cohorte le pousse devant elle jusqu'au Cédron, qu'ils vont traverser de nouveau pour regagner le mont Sion. Dans le lit desséché du torrent, un misérable le maltraite et le jette brutalement sur la pierre. Une empreinte y reste où s'adapte exactement le genou, et il n'est pas un pèlerin qui ne baise avec respect cette trace vénérable marquée par la tradition.

Tout meurtri il se soulève avec effort. Combien de fois pendant les douze heures qui vont suivre son front sera souillé par la poussière du chemin, ses genoux endoloris et brisés par ses multiples chutes ! Ils gravissent la pente très raide et arrivent au palais d'Anne. Celui-ci interroge son prisonnier avec une hauteur habile qui voudrait se faire insinuante pour lui arracher des aveux. Il lui pose des questions touchant ses disciples et sa doctrine.

— J'ai parlé ouvertement au peuple, répond Jésus, j'ai toujours enseigné à la synagogue et au temple où tous les Juifs se réunissent, et je n'ai rien dit en secret. Interrogez ceux qui m'ont entendu. Ceux-ci mêmes savent ce que j'ai dit.

Un des valets présents, craignant peut-être que Jésus ne le reconnaisse et n'invoque son témoignage, car il était du nombre des auditeurs, lui donne un soufflet, — rien n'inspire de l'audace commela lâcheté : — « Est-ce ainsi, s'écrie-t-il, que tu réponds au Pontife ? » (Jean, xviii, 20).

Anne, voyant que malgré ses questions cauteleuses et son esprit retors il n'obtient rien, intimidé d'ailleurs par cette majesté de l'innocence qui s'affirme, l'envoie garrotté à Caïphe, son gendre, qui était pontife cette année-là.

Les deux palais étaient voisins, sur le mont Sion.

Puis c'est le triste défilé des faux témoins devant le Sanhédrin rassemblé au milieu de la nuit pour condamner le Juste. Les témoignages ne concordent point sur le projet de la prétendue destruction du temple par Jésus, et l'iniquité se ment à elle-même. Alors Caïphe, perdu dans son interrogatoire dont il n'a pu déguiser l'ineptie et la mauvaise foi, déconcerté d'ailleurs par le silence de Jésus, s'écrie :

— Je t'adjure, par le Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ Fils de Dieu !

— Tu l'as dit, répond Jésus avec un calme auguste. En vérité je vous déclare que vous verrez un jour le Fils de l'homme assis à la droite de la Vertu de Dieu et venant sur les nuées du ciel.

Et Caïphe de déchirer ses vêtements et de s'écrier avec les signes de la plus grande douleur : « Il a blasphémé ! Qu'avons-nous besoin de témoins désormais ? Qu'en pensez-vous ? » Et ils répondent tout d'une voix : « Il mérite la mort ! » (Matth., xxvi, 65).

Il était une heure et demie du matin, deux heures au plus. Pendant ce temps, Pierre, qui s'était mis à la suite de son bon Maître, Pierre qui tout d'abord avait courageusement tiré son épée pour le défendre, Pierre le reniait trois fois de suite. Jésus le regarda. L'apôtre, aussitôt saisi de douleur pour son inqualifiable faiblesse, sortit, se contenant à peine, et quand il fut seul dehors, il pleura amèrement. Alors il se réfugia dans une grotte voisine à l'est, où il demeura jusqu'au matin de la Résurrection, noyé dans ses larmes, broyé par le chagrin.

Cette grotte appartient aujourd'hui aux Pères de l'Assomption et leur sert de lieu de sépulture, à eux et aux pèlerins. On y accède par un escalier avec de nombreuses marches de pierre et l'on y aperçoit par bout les cercueils rangés, tous pourvus d'une plaque de marbre indicatrice. On y prie bien, rien n'est réconfortant alors comme le souvenir des larmes de saint Pierre, et l'on se dit qu'il ferait bon dormir là son dernier sommeil, dans ce lieu embaumé, consacré par la douleur et le pardon.

Dès le cinquième siècle, à cet endroit s'élevait une église appelée Saint-Pierre-Gallicane, en mémoire du chant du coq. Sainte Hélène marquait ainsi chaque place où s'était passée quelque scène mémorable, par une église. Jérusalem, depuis, a été vingt fois bouleversée. Elle avait été saccagée par le siège de Titus, par les constructions d'Adrien : la pieuse mère de Constantin recueillit les traditions pour les fixer ; vainement les Musulmans ravageurs et les siècles destructeurs ont tenté de les éteindre, la terre recèle les preuves indiscutables de leur authenticité. Il suffit de la creuser, de la frapper du pied et elle livre ses secrets, ses ruines parlent, un plan de basilique se dessine, les fondations s'accusent, une mosaïque surgit, une inscription se dresse qui redit les événements passés avec une autorité qui fait taire toute contradiction.

Le Sanhédrin se dispersa bientôt, son œuvre de haine accomplie. Jésus demeura aux mains lâches et cruelles des valets qui l'insultèrent, le frappèrent, le flagellèrent jusqu'au jour. Qui dira les tortures qu'il subit pendant cette nuit qui fut longue ? Quelques heures auparavant il goûtait, avec ses bien-aimés apôtres, les douceurs de la Cène si vite suivie de la tristesse des adieux. Marie était là qui s'était ensuite renfermée dans sa maison du mont Sion. Elle avait entendu les pas, les cris de joie sourde de la cohorte qui le ramenait. Elle pensait à son Fils, mais Jésus aussi pensait à elle, douloureusement. Pauvre mère !

### III

Le Sanhédrin pouvait bien condamner à mort, mais pour que sa sentence fût exécutoire, il fallait que le gouverneur la ratifiât. Encore lui était-il interdit par la loi de prononcer des condamnations capitales durant la nuit. Il le savait, ce qui ne l'avait point détourné de ce crime voulu qui sacrifiait le Juste ; mais il n'osait demander au pouvoir civil de commettre une semblable illégalité. C'est pourquoi on attendit le jour pour soumettre l'affaire au gouverneur.

Pilate était un Romain sceptique, ennemi de toute difficulté publique, adorateur du succès et très ambitieux. D'ailleurs astucieux et habile, mais manquant de mesure, de décision et de caractère : il l'avait prouvé par des répressions malheureuses qui lui avaient valu la haine des Juifs. Or à tout prix il tenait à recouvrer leurs bonnes grâces, car il avait reçu comme mot d'ordre de l'empereur Tibère : De la prudence, pas d'excès d'autorité, pas de conflits sanglants, pas d'affaires !

Il habitait la tour Antonia, — l'ancienne Baris d'Hyrkan, — relevée et agrandie par Hérode qui l'avait appelée ainsi par courtoisie, pour flatter son protecteur Antoine. Située à l'angle nord-ouest du parvis du temple, elle dominait les cours et l'édifice sacré. De là le gouverneur surveillait admirablement les mouvements des Juifs réunis dans l'enceinte du temple pour la solennité pascalle. Elle avait en effet cinquante coudées de haut et, de plus, à ses quatre coins, une tour de même hauteur. L'une d'elles mesurait même jusqu'à soixante-dix coudées.

A l'intérieur, c'était un vrai palais, avec des appartements superbes et de spacieux portiques, des salles de gardes. Une sorte de balcon regardait l'ouest, c'est-à-dire la plus grande partie de la ville : on y accédait de chaque côté par des escaliers de marbre. C'est la *Scala Santa*. Du haut de ce balcon l'on dominait la multitude et l'on pouvait se faire entendre à des milliers de personnes.

Donc vers six heures du matin, de la tour Antonia, les sentinelles signalent vers le sud une foule très échauffée, furieuse, qui descend du mont Sion, traverse des rues étroites, laisse le temple à droite et se dirige vers la forteresse. Ces

quartiers sont aujourd'hui occupés par les Arméniens et par les Juifs.

Comme ils se précipitent en tumulte, criant très fort, et qu'ils réclament d'autorité le gouverneur, Pilate se présente et descend du prétoire où les criminels étaient interrogés, au devant d'eux, un sourire aux lèvres, l'inquiétude dans l'âme.

— Quelle accusation portez-vous contre cet homme ? leur demande-t-il.

— Si ce n'était pas un malfaiteur, répondent-ils avec aigreur, nous ne vous l'aurions pas livré.

— Eh bien ! reprend-il avec une bienveillance convenue qu'il s'applique à rendre communicative, prenez-le vous-mêmes et jugez-le selon votre loi !

— Non, il ne nous est pas permis de mettre à mort qui que ce soit. (Jean, xviii, 31).

Et ils restent dehors, refusant d'entrer, car ils auraient contracté une souillure légale en pénétrant dans la maison d'un païen et ils n'auraient pu participer à la Pâque. Hypocrites qui se défendaient avec horreur de communiquer en rien avec un étranger et qui voulaient faire mourir un innocent. Comme Jésus les avait bien dépeints !

Pilate rentre au prétoire, songeur, appelle Jésus et lui demande :

— Es-tu le roi des Juifs ?... Qu'as-tu fait ?

— Mon royaume n'est pas de ce monde, répond Jésus. S'il était de ce monde, mes gens seraient là qui combattraient pour moi, afin que je ne tombe pas aux mains des Juifs. Maintenant, mon royaume n'est point d'ici.

— Tu es donc roi ? fit Pilate intrigué.

— Tu l'as dit... C'est pour cela que je suis né et je suis venu dans ce monde pour rendre témoignage à la vérité. Celui qui est de la vérité entend ma voix.

— Qu'est-ce que la vérité ? dit Pilate.

Et, sans attendre de réponse, il retourne auprès des Juifs : « Je ne trouve en lui aucune cause de mort, » leur déclare-t-il. (Jean, xviii, 38).

Mais ils insistent et crient de toutes parts qu'il soulève le peuple par son enseignement depuis la Galilée jusqu'à Jérusalem.

— Il est donc Galiléen ? demande Pilate. (Luc, xxiii, 7).

Et apprenant qu'il est de la juridiction d'Hérode, alors son ennemi et qui se trouve à Jérusalem pour la Pâque, il le lui adresse dans le double espoir de se concilier ce prince et de se débarrasser des obsessions menaçantes des princes des prêtres. Il s'applaudit de cet expédient ingénieux qui le sauvera, pense-t-il, du mauvais pas où il est engagé et d'où il ne veut point sortir par la force. Son principe, sa consigne est de dénouer, non de casser ou de trancher.

Le palais d'Hérode Antipas était très peu éloigné de la tour Antonia, vers le nord-est. On sait qu'il était ce roi que Jésus avait caractérisé d'un mot : « Ce renard. » C'était lui qui avait fait couper la tête à Jean-Baptiste dans sa prison ; cruel, perfide et voluptueux, il avait résisté à la parole



de Jean, il ne méritait nulle attention, nulle miséricorde. Vainement il presse le Sauveur de questions agréables et flatteuses, l'enveloppe de paroles caressantes : Jésus ne lui dit pas un mot. Il a répondu à Pilate qui est l'autorité, mais il garde un silence de haute dignité devant Hérode qui est le crime.

Cet expédient n'a pas réussi. L'esprit du gouverneur, fertile en ressources, en découvre aussitôt un second :

— Vous m'avez présenté cet homme, dit-il aux accusateurs, comme séduisant le peuple ; je l'ai interrogé devant vous et je ne l'ai trouvé en rien coupable. Hérode non plus. Je vais donc le faire flageller et je le remettrai en liberté.

Puis il réfléchit un instant. Il sait bien que c'est par envie qu'ils le lui ont livré : comment l'arracher à leur haine, à leurs rancunes ? Il se souvient que la coutume leur donne droit de délivrer chaque année, pendant les fêtes de Pâque, un prisonnier, celui qu'ils veulent. Les faveurs de la multitude s'intéressaient à Barabbas, un meurtrier et un voleur ; peut-être maintenant iraient-elles à Jésus, le prophète, le bienfaiteur insigne qu'elle portait en triomphe cinq jours auparavant :

— Voyons, leur propose-t-il, voulez-vous que je vous délivre Barabbas ou Jésus, le Christ, le roi des Juifs ?

Et pendant qu'ils délibèrent en tumulte, sur la place, et qu'il attend, assis sur son tribunal, sa femme, la prudente Procla, lui fait dire : « C'est un homme juste, ne le condamne pas ! Ne t'aventure point dans cette triste affaire ! » Et de plus en plus il se confirme dans le désir de rendre la liberté à cet innocent pour lequel il commence à éprouver presque de la compassion.

Mais les princes des prêtres et les anciens circulent activement dans les rangs, soufflent au peuple leur méchanceté, leurs haines atroces. Le peuple, hélas ! ne pense jamais par lui-même, il ne fait que refléter la pensée des autres, et c'est la grande force des Scribes de tous les temps qui, dénués de scrupules, savent se servir de lui en lui faisant admettre les plus invraisemblables calomnies, en le passionnant pour le mal.

D'une voix puissante soudain la multitude crie :

— Nous voulons Barabbas !

— Que ferai-je donc de Jésus, appelé le Christ ?

— Qu'il soit crucifié !

— Quel mal a-t-il donc fait ?

Et pour toute réponse ils criaient de plus en plus fort : « Qu'il soit crucifié ! » (Matth., xxvii, 23).

C'est en vain que Pilate essaie de parlementer : le peuple ne raisonne plus, et d'ailleurs il ne s'appartient plus.

#### IV

Jésus alors, sur l'ordre du gouverneur, est conduit dans un appartement de la tour Antonia, hors du prétoire, pour être flagellé. (Jean, xix, 4). On l'attache par les mains à une colonne en porphyre, terminée par un anneau, et il présente au

fouet son dos courbé, tout sanglant encore de la flagellation subie la nuit, dans le palais de Caïphe. Les lanières plombées s'abattent par coups pressés, savamment entrecroisés, sur sa chair, brisée par lambeaux qui sautent avec le sang qui jaillit...

Cette précieuse colonne qu'ont vénérée sainte Silvie et sainte Paule dans l'église du Cénacle, cassée plus tard par les Musulmans, a été recueillie par les Pères franciscains, et le débris le plus important, qui a soixante-quinze centimètres de hauteur, a été déposé par eux au Saint-Sépulchre dans la chapelle érigée en l'honneur de l'apparition du Sauveur à sa mère le jour de la Résurrection. A Rome, dans l'église Sainte-Praxède, on vénère une autre colonne de soixante-dix centimètres de haut, en marbre d'Orient noir et blanc, qui fut sans doute celle où Jésus fut attaché et flagellé chez Caïphe.

A l'endroit même de la flagellation ordonnée par Pilate, de temps immémorial fut bâtie une chapelle que les Franciscains ont restaurée en 1838, en conservant tout ce qui restait du monument primitif. Cette chapelle est très pieuse et il y fait bon prier, ainsi que dans le jardinet voisin, car tous ces lieux ont été sanctifiés par la présence du Sauveur, arrosés par son sang ruisselant sous les coups de fouet appliqués avec art par d'inconsistants bourreaux.

Jusque-là les soldats s'étaient montrés humains, compatissants, animés d'une pitié respectueuse pour le Sauveur dont la patience, la dignité, le calme des réponses les impressionnait. Mais quand ils voient que tout le monde le conspuait et l'outrage, ils se persuadent peut-être aussi que c'est un malfaiteur et se laissent emporter par le torrent de la lâcheté humaine. Ils regardent le sang qui coule, et rien ne rend féroce comme la vue du sang. A leur tour ils s'emparent de lui, le conduisent à la cour du prétoire, convoquent toute la cohorte et le dépouillent de ses vêtements qu'ils remplacent par une robe de pourpre. Puis ils tressent une couronne d'épines qu'ils lui enfoncent sur la tête, lui mettent un roseau en guise de sceptre dans la main et, à l'insulte ajoutant la dérision, ils fléchissent le genou devant lui en disant : « Salut, roi des Juifs ! » (Matth., xxvii, 30). Et ils le souffletaient. (Jean, xix, 3).

Mais Pilate demeure inquiet, perplexe. Ce qui lui reste de conscience parle haut en faveur de cet homme qui est manifestement innocent. Les aveux de sa femme le troublent et l'inclinent vers la fermeté. Ah ! s'il pouvait le sauver sans se compromettre ! Il cherche donc d'autres expédients.

S'il apitoyait le peuple sur ce malheureux ?

Il mande de nouveau Jésus qui gravit la *Scala Santa*. C'est la troisième fois qu'il la monte, et les degrés lui en paraissent à mesure de plus en plus douloureux. La première, c'était pour son interrogatoire ; la seconde, après sa muette entrevue avec Hérode. Il monte, ployant sous le faix d'hor-

ribles souffrances ; il arrive, précédé par le gouverneur, au balcon, un manteau de pourpre sur les épaules, comme un roi de comédie sur un théâtre, une couronne d'épines fixée sur la tête, le front ensanglanté, le visage sillonné de larmes rouges, le corps cassé en deux comme celui d'un vieillard. Cette vue eût attendri des tigres. Pilate le montre au peuple en disant :

— Regardez, le voilà, cet homme ! *Ecce homo*.

Une immense clameur des pontifes et de leurs valets lui répond :

— Crucifiez-le ! Crucifiez-le !

— Prenez-le vous-mêmes et crucifiez-le... Pour moi, je ne le trouve aucunement coupable.

— Nous avons notre loi, et suivant la loi il doit mourir, car il s'est fait le Fils de Dieu.

Ces cris hautains, tumultueux, qui sont comme une mise en demeure, augmentent ses craintes. Il pénètre au prétoire avec Jésus et lui demande avec embarras, cherchant une entrée en matière : « D'où es-tu ? »

D'où il est ? Est-ce que Pilate ne le sait pas ? Est-ce qu'il n'a pas informé complètement son procès ? Jésus ne lui répond rien.

— Tu ne me parles pas ? reprend le gouverneur. Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te crucifier comme celui de te renvoyer ?

— Tu n'aurais nul pouvoir sur moi si tu ne l'avais reçu d'en haut. C'est pourquoi celui qui m'a livré est plus coupable que toi.

Cette parole le fait frémir. Coupable ! Il est donc coupable ? A coup sûr, puisqu'il n'a rien fait pour délivrer « ce juste », suivant le mot de Procla. Seul le traître qui l'a vendu a commis un plus grand crime !

Eh bien, il le délivrera ! (Jean, xix, 12).

Il reparait plein d'assurance devant les Juifs qui l'accueillent par ces cris assourdissants : « Si tu le délivres, tu n'es pas l'ami de César ! Tout homme qui se fait roi est l'ennemi de César ! »

Quand il entend ces menaces, ses belles résolutions s'amoindrissent. Il descend dans la cour pavée du prétoire, au Lithostrotos, traînant encore Jésus à sa suite, et s'assied sur son tribunal. Il était presque midi. Le nom de César retentit toujours à ses oreilles, dans sa pensée surtout. Etre l'ami de César, c'est sa grande, sa suprême, son unique ambition. César, c'est son Dieu, car il tient dans ses mains son avenir, sa vie. Il dépend de César de le maintenir à son poste de gouverneur, de lui donner un avancement marqué, ou de briser sa carrière, de le disgracier, de l'exiler. « Si tu le délivres, tu n'es pas l'ami de César ! »

La multitude est de plus en plus agitée, houleuse, frémissante :

— Voilà votre roi, lui dit-il.

Des cris, qui se croisent dans l'air comme des épées, lui répondent :

— Enlève-le ! Enlève-le ! Crucifie-le !

— Crucifierai-je donc votre roi ?

Les pontifes répliquent aussitôt : « Nous n'avons pas d'autre roi que César ! »

Ainsi, pour faire mourir Jésus-Christ, l'objet de leur haine furieuse, ces fiers patriotes, ces remparts de la Judée, ces soutiens bruyants de la gloire et des revendications nationales, sacrifient, abandonnent et renient leur patrie ! (Jean, xix, 15).

Pilate alors se lave les mains devant tout le peuple en disant : « Je suis innocent du sang de ce Juste. » Et il le leur livre pour être crucifié.

Que reste-t-il maintenant du théâtre de cette iniquité criante, de cette injustice la plus horrible, la plus révoltante qui ait jamais été consommée ?

Du temple il n'y a plus pierre sur pierre, la tour Antonia a été rasée, les palais d'Anne, de Caïphe, d'Hérode ont disparu, à peine si l'on en connaît l'emplacement approximatif. Cependant Dieu a permis que nous puissions vénérer encore des vestiges précieux, authentiques : l'Arc de l'*Ecce Homo*, et quelques pavés du Lithostrotos, chez les Dames de Sion.

Les Dames de Sion sont des françaises, les filles du P. Marie-Alphonse Ratisbonne, ce juif qui fut converti à Rome dans l'église Saint-André delle Fratte, par la vue d'un tableau représentant la Vierge de la Médaille miraculeuse. Pour obéir aux intentions de leur pieux fondateur, elles ont bâti deux maisons, l'une à Jérusalem et l'autre à Ain-Karem, le pays présumé de saint Jean-Baptiste et de la Visitation, où elles élèvent chrétiennement des jeunes filles juives. A Ain-Karem, le P. Marie, — c'est ainsi qu'il est désigné, — a construit son établissement dans un site charmant, en face de l'église du *Magnificat*. C'est là qu'il a voulu mourir. Rien n'a été dérangé dans sa pauvre chambre mortuaire. On y pénètre en traversant une très modeste salle de réception avec les divans traditionnels. Puis voici son lit, — une paille couverte d'une mante légère, — son manteau noir suspendu avec le vêtement blanc qu'il prenait pour aller au soleil, sa canne dans un coin, sur la table ses livres et sa barrette. On dirait qu'il vient de sortir et qu'il va revenir. Mais sur la cheminée, sa pendule demeure arrêtée à l'heure fatale, comme si elle avait été frappée de mort aussi, comme si elle était entrée avec lui dans l'éternité. On ne le croyait pas si proche de la mort, et il paraissait encore jeune, robuste, malgré ses soixante-dix ans. L'année précédente il avait dit à la supérieure : « J'aurai bientôt l'âge de la sainte Vierge, je suis persuadé que je mourrai à soixante-dix ans comme elle. » On avait oublié cette parole. Les religieuses de Sion croient que la sainte Vierge lui avait révélé qu'elle viendrait elle-même à son heure suprême pour le présenter à Dieu. Ce qui est sûr, c'est que sa dernière journée il ne voulut personne auprès de lui. C'est presque par hasard que la supérieure se trouva à son chevet quand il rendit le dernier soupir. Sa petite chambre était comme illuminée.

Dans le cimetière de la maison, au fond du jardin, à gauche, seule dans un coin tranquille, om-



bragée d'un laurier-rose aux nombreuses fleurs blanches, signe virginal, se trouve sa tombe : une pierre de granit blanc surmontée, à l'endroit de la tête, d'une statue de la Vierge de la Médaille miraculeuse. Un seul nom : « Le Père Marie, 6 mai 1886. » Il l'a voulu ainsi, dans sa piété pour celle qui l'a converti d'un regard. Puis ces mots touchants : « O Marie ! souvenez-vous de votre enfant qui est la douce et généreuse conquête de votre amour. »

Il a bâti aussi à Jérusalem la maison Saint-Pierre, une école professionnelle où ses enfants, les Pères de Sion, apprennent des métiers aux jeunes Juifs.

Mais revenons, après cette digression que nous avons jugée utile, aux Dames de Sion qui ont élevé leur établissement sur l'emplacement même de la tour Antonia. En construisant leur église, remarquable par l'harmonieuse sévérité de ses trois nefs et par sa coupole percée de douze fenêtres, elles découvrirent un arc de pierre monumental qui s'appuie sur un autre arc plus élevé, à droite, lequel passe par-dessus la rue voisine et est surmonté d'une petite mosquée. Il y en avait un troisième semblable au premier, plus loin, qui est démolie.

C'est du haut de l'arche élevée du milieu qui regardait la place, le Lithostrotos, la cité, que Pilate montra Jésus au peuple en lui disant : *Ecce Homo*. Le Sauveur monta trois fois, comme nous l'avons dit, les escaliers de marbre de la *Scala Santa* qui y conduisaient. Cet endroit est donc l'un des plus saints, des plus impressionnants qui existent.

Les Dames de Sion, qui possèdent l'arche de gauche, moins haute, l'ont prise comme fond de leur église et ont placé au-dessus une statue de Jésus couronné d'épines, sanglant et courbé, vêtu d'un manteau rouge, tel en un mot qu'il était quand Pilate le présenta à la multitude, dans l'espoir de la toucher et de l'apaiser. On croit le voir gravissant avec effort les douloureuses marches, pendant que d'en bas, du sein de la foule grondante, exaltée, montaient à ses oreilles les cris de mort.

Le maître-autel se dessine sur le fond de cette arche dont l'appareil de pierre antique est bien romain. Lui-même est construit aussi avec des pierres de l'époque à sa base et dans le tombeau.

On ne saurait se défendre de lugubres souvenirs. C'est ici qu'une multitude ameutée, folle de haine, demanda la mort du Christ. Pilate épuise les moyens de conciliation ; — il n'oublie qu'une chose : c'est qu'il n'y a pas de conciliation possible entre le bien et le mal, entre la vertu et l'iniquité qui veut sacrifier la vertu, entre la victime désarmée et ses assassins, et qu'à sa place un pouvoir fort eût compris qu'il fallait charger avec les légionnaires cette tourbe de misérables. Il a peur, il tremble devant une répression, il est lâche devant sa conscience et devant l'univers. Cependant, pour endormir ses remords, il se lave les mains et

prononce ces mots qui le condamnent : « Je suis innocent du sang de ce juste. Vous en êtes responsables. *Vos videritis*. » Et tout le peuple répond d'une voix unanime, dans un délire sans exemple, par ces effroyables paroles :

— Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! (Matth., xxvii, 25).

C'est ici que ce cri féroce, diabolique, a été proféré. Aussi chaque jour, comme pour en atténuer la culpabilité et les effets, à la messe, après la consécration, ici, dans cette église expiatoire, des orphelines, des enfants juives, les filles de ces mêmes Juifs qui ont crucifié Jésus-Christ et appelé sur elles sa malédiction jusqu'à la fin des siècles, chantent trois fois, en élevant d'un ton à chaque fois leur voix douce et suppliante, cette prière que le Sauveur a faite sur la croix : « *Pater, dimitte illis : nesciunt enim quid faciunt*. » Cela vous saisit : ce chant, d'une simplicité triste et poignante, cette prière navrée de ces humbles innocentes pour leurs pères aveuglés et pour tous ceux de leur race qui persévèrent dans leur aveuglement.

Les religieuses vous conduisent aussi dans le sous-sol de leur maison. Vous y trouvez les traces d'une ancienne piscine et d'un aqueduc de construction romaine, puis le pavé même du Lithostrotos.

Toujours avec le temps s'exhausse le sol des villes, surtout des villes qui ont été assiégées, prises, démolies, puis rebâties. Peu de cités ont subi autant de transformations terribles que Jérusalem ; ce serait donc une erreur de croire qu'en suivant la Voie douloureuse on foule le sol réel que les pieds de Jésus ont foulé. Il faut le chercher plus profond. Or en poursuivant leurs fouilles intelligentes, les Dames de Sion tombèrent sur un pavé fait de main d'homme. La roche a été çà et là coupée, nivelée, et dans les intervalles on a placé des pierres façonnées sur lesquelles se voient encore des stries taillées longitudinalement. Evidemment ces stries étaient destinées à empêcher les chevaux de glisser pendant leurs évolutions.

Sur le même pavé on a découvert enfin en deux endroits des lignes régulières gravées dans la pierre, comme on fait pour le jeu de trictrac. Ce sont les traces d'un jeu de margelle. Nous sommes donc dans une sorte de corps de garde romain ; c'est ici que les soldats jouaient pour se délasser et tromper les longues heures d'ennui. C'est bien une partie du Lithostrotos, le pavé de la place où Pilate avait installé son tribunal. Ce pavé, certainement les pas de Jésus l'ont parcouru et touché, en le baisant nous croyons y retrouver ses traces divines. En continuant les fouilles, on retrouverait ainsi la rue même qui fut la Voie douloureuse. On en a découvert un autre morceau dans un couvent russe près du Saint-Sépulcre. Un écrivain célèbre l'a ainsi décrit :

« C'est d'abord une voie hérodiennne, pavée de pierres striées comme celles des caveaux d'hier

(des Dames de Sion). Puis c'est un fragment indiscutable des vieux remparts de Jérusalem : c'est le seuil. Ce sont les soubassements d'une des portes de la ville, par laquelle cette sombre voie passe et sort.

« Elle est étrange et unique, cette voie, tout de suite perdue dans un impénétrable grand mur, et quand même désignant la montée et la direction du Calvaire avec une sorte de geste indicateur, mutilé, brisé, mais indéniable, décisif. Et comme il est émotionnant à regarder, ce seuil qui a conservé le poli des usures millénaires, — et où sans doute se sont posés les pieds du Christ alourdis par le poids de la croix !<sup>1</sup> »

S'il se déclare émotionné, ce libre-penseur sceptique que les émotions mêmes ont blasé, quel est l'attendrissement du chrétien qui, à ces évocations de l'histoire, à cette mélancolie du cœur, à cette vision du poète, ajoute la seconde vue plus perçante de la foi !

## V

Le Chemin de la Croix fait publiquement dans les rues de Jérusalem, c'est un des résultats, une des conquêtes des Pèlerinages de Pénitence. La haine des chrétiens est en quelque sorte un devoir pour tout bon musulman, cependant les Turcs se montrent sur ce point infiniment plus libéraux que certains libéraux de France qui interdisent nos inoffensives processions au nom de la liberté. C'est qu'ils sont profondément croyants, et tout homme qui pratique hautement sa religion obtient aussitôt leur estime. Ils ne connaissent pas le respect humain qui paraît être un vice éminemment français. Maintes fois nous les avons vus, notamment à Colonieh, auprès de la belle fontaine de ce village, à l'heure de la prière, interrompre soudain leurs occupations et, tournés vers la Mecque, se prosterner à diverses reprises en récitant des formules que nous ne comprenions pas, sans se soucier des Européens qui les regardaient avec curiosité.

Ce qui les a trop souvent scandalisés, c'est l'impunité effrontée des voyageurs ou des colons français. Jusqu'ici par contre nos fonctionnaires ont donné l'exemple religieux. Tous les dimanches le consul général de France se rend avec toute sa maison, tout le personnel de son ambassade, précédé d'un cawas, à la messe célébrée dans l'église paroissiale de Saint-Sauveur. Le Jeudi Saint il a le privilège de communier le premier à l'autel. Lorsqu'il assiste à un office public, à Sainte-Anne par exemple, qui appartient à la France, entouré de ses secrétaires, dans son grand costume officiel tout chamarré d'or, on l'encense et le sous-diacre lui apporte l'Evangile à baiser. Qu'on supprime un seul de ces usages et l'influence française aussitôt s'amoindrira. Chacun de ces détails frappe vivement l'imagination orientale si impressionnable. Quand notre consul général apparaît, pour

eux c'est la France puissante et généreuse, qui leur envoie des Pères pour les instruire, des Sœurs pour les guérir ; c'est la France qui assiste à la messe, qui baise les livres sacrés, c'est la France qui communie, et ils comprennent qu'elle soit la protectrice née des intérêts chrétiens en Orient.

Non seulement l'exercice du chemin de la Croix en public, dans les rues, n'est pas interdit à Jérusalem, mais il se fait sous le regard bienveillant, sous la garde vigilante de la police. Les cawas marchent en avant, ils sont sur nos flancs, en arrière, partout, le bâton ou la cravache en main, faisant respecter l'ordre.

Les rues de Jérusalem cependant sont étroites et nous parcourons la grande artère de la ville, sur laquelle débouchent à droite quantité de ruelles descendantes, en escaliers, remplies de piétons, d'ânes, de chameaux qui dévalent. La circulation est certainement gênée, interrompue même, mais les cawas nous protègent, défendent que l'on coupe nos rangs, font patienter les piétons ou rebrousser chemin aux chameaux. Et personne ne récrimine, car en Turquie l'autorité s'impose par la force, elle ne se discute pas, elle est sacrée.

## I<sup>re</sup> Station

### PILATE CONDAMNE A MORT JÉSUS

Nous voici sur l'emplacement de l'ancienne tour Antonia et du prétoire où Jésus fut condamné à mort par Pilate. La tour imposante, les appartements, la salle des gardes, tout a disparu, renversé par le temps. La *Scala Santa* a été transportée à Rome, par sainte Hélène, auprès de Saint-Jean-de-Latran. Au lieu de pénétrer dans l'ancien prétoire, nous entrons dans la cour d'une caserne turque. On y accède par une longue rampe qui part de la rue, un peu en biais, on passe devant les sentinelles turques, on tourne à droite et l'on se trouve dans une grande cour pavée, entourée de hauts bâtiments.

Les soldats turcs, les uns l'arme au bras, d'autres simples curieux, nous regardent passer avec un respectueux étonnement. Pas une parole, pas un geste, pas un plissement de front, pas un mouvement dédaigneux de muscles sur leur visage à l'expression fatale, aux yeux fixes, à la pensée impénétrable.

Sans doute, ce n'est pas le sol que Jésus a marqué de ses pieds divins ; cependant parmi les pierres de cette caserne, les pavés de cette cour, il se trouve certainement des débris de la tour Antonia. Ces pierres parlent, elles parlent de Jésus-Christ qu'elles ont entendu.

Nous cherchons des yeux l'endroit où Jésus se tenait debout quand il entendit sa sentence de mort ; la tradition prétend en avoir gardé le souvenir à peu près exact. Quoi qu'il en soit, nous baisons avec foi, avec ardeur, cette place où par l'imagination nous nous représentons Jésus chargé

<sup>1</sup> Pierre Loti, *Jérusalem*.



de chaînes et se dirigeant vers sa croix énorme qui l'attend en bas, à demi dressée.

Un Père franciscain prêche le chemin de la croix, il évoque les détails des scènes douloureuses qui ont racheté le monde. C'est ici que Pilate s'est lavé les mains... ; là, sur l'Arc resté debout, qu'il l'a montré au peuple avec pitié en disant : « *Ecce homo.* » Ces pierres-là du moins n'ont pas changé, et comme elles sont éloquentes !

### Méditation

Pilate était un homme distingué, une nature de choix, très cultivée, pourvue de magnifiques dons intellectuels. Jésus a aimé Pilate ; il a épuisé pour l'éclairer toutes les inventions de sa grâce. Comme il s'applique à l'instruire, à éveiller son brillant esprit à la vérité ! « Je suis venu dans ce monde pour rendre témoignage à la vérité. Celui qui est de la vérité me comprend. »

Le gouverneur fait dédain de ces paroles : « La vérité, qu'est-ce que cela ? *Quid est veritas ?* »

Alors Jésus essaie de toucher son cœur par l'entremise de Procla : — Ne condamnez pas « ce Juste ! » Un instant il est ébranlé, il paraît ému, il voudrait faire quelque chose pour lui. Mais tous crient : « Qu'il soit crucifié ! » Comment résister à tout ce peuple ameuté ? Comment ne point lui donner satisfaction ? Et il fait flageller le Christ innocent ; les soldats ajoutent la couronne d'épines.

Jésus fait une dernière tentative, celle du reproche, et certes, il était bien mérité ce reproche : « Seul celui qui m'a livré est plus coupable que toi ! » Ces paroles bouleversent Pilate qui cherche vraiment alors à le sauver. Mais les Scribes et les Pontifes lui disent : « Si vous le remettez en liberté, vous n'êtes pas l'ami de César ! » Pour rester l'ami de César il condamne à mort le Sauveur qu'il appelle lui-même « le Juste. » Il en est aussitôt châtié : il subit soudain une telle perversion morale qu'il se lave les mains devant tout le peuple, s'imaginant qu'il dégage ainsi sa responsabilité de la mort du Juste.

Et cependant sauf lui personne ne pouvait condamner Jésus.

Voilà les diverses étapes d'une âme vers sa ruine finale : l'indifférence pour la vérité, le mépris des plus tendres avertissements, enfin le sacrifice lâche de sa conscience.

Pilate est un lâche, un homme sans conviction, ni cœur, ni caractère. Combien il y a de Pilates dans ce monde ! Ils n'estiment point à son prix la vérité libératrice, et ils deviennent les pires esclaves, enfin les pires des lâches. Qu'ils sont malheureux et coupables !

Oh ! gardons l'amour, le culte de la vérité !

### II<sup>e</sup> Station

#### JÉSUS EST CHARGÉ DE SA CROIX

Nous redescendons la rampe, en passant devant les soldats turcs toujours sous les armes, nous regardant, attentifs, intéressés, sous leur masque impassible. Ils prient Allah et Mahomet, ils comprennent que nous priions Jésus-Christ ; seuls ceux qui ne prient pas excitent leur mépris ; ils les considèrent comme des « chiens » à qui Dieu n'a point donné l'intelligence.

Arrivés dans la rue nous tournons à droite, et sur la muraille une inscription nous avertit de

regarder en face<sup>1</sup>. Nous y apercevons des lignes brisées, en zigzag, qui indiquent l'endroit de la *Scala Santa*. Par la pensée nous voyons Jésus qui la descend, trébuchant à chaque marche, la face aveuglée de sang. Il chancelle tellement qu'il suffirait aux soldats de le rudoyer pour le précipiter.

En bas sa croix est préparée : une lourde croix qu'un homme porte à grand'peine. L'arbre qui servit à la fabriquer aurait été planté en dehors de Jérusalem près du chemin de Saint-Jean-dans-les-Montagnes. Le couvent schismatique de Sainte-Croix s'élève en ce lieu, et l'on montre derrière l'autel l'endroit où fut coupé l'arbre.

Jésus regarde longuement cette croix neuve, l'instrument du salut du monde ; elle est lourde et dure, mais il l'aime, dès longtemps il la désire, et il la met courageusement sur ses épaules, par amour pour son Père, par amour pour nous. Il redit dans son âme les paroles du Jardin de l'Agonie : « Père, votre volonté, non la mienne ! » Et il essaie de marcher. A sa gauche, c'est la forteresse Antonia ; à sa droite les dépendances du prétoire et le mont Bezétha avec le palais d'Hérode ; devant lui l'arc au-dessus duquel Pilate l'a montré au peuple.

Nous laissons à droite l'église de la Flagellation. De chaque côté de la porte se lisent les inscriptions suivantes : *Et milites plectentes coronam de spinis imposuerunt capiti ejus.* (Jean, XIX, 1-2). — *Locus in quo apprehendit Pilatus Jesum et flagellavit.* En face l'arc sous lequel nous allons passer. Cet arc impressionnant vous poursuit partout.

Trajets douloureux que Jésus a parcourus, arrosés de son sang !

### Méditation

Le chemin de la croix, c'est le chemin de la vie.

Il aura beau être raboteux, semé de pierres, inégal et pénible : jamais il ne sera pleinement pour nous « la voie douloureuse. »

Jésus a voulu être en toute chose notre modèle, aussi le premier a-t-il suivi le dur chemin où nous devons nous élaner sur ses traces.

Regardons-le. Hésite-t-il un instant devant cette croix qu'il lui faudra porter si loin, sur ses épaules meurtries ? Nullement. Après l'avoir contemplée avec vénération, avec amour, il la trouve précieuse, *crux pretiosa*. Elle l'est, puisqu'elle sera le prix du monde.

Prenons vaillamment notre croix qui est notre devoir de chaque jour. Humble ou brillant, obscur ou glorieux, c'est toujours le devoir, partant la croix. Croix précieuse qu'il faut aimer, parce que c'est Jésus-Christ qui nous la met sur les épaules, et que nous la portons par la volonté de Dieu. Croix précieuse parce qu'elle nous obtient le ciel dont elle est le prix. Ce chemin parcouru, nous la présenterons à Dieu qui en échange nous donnera la félicité éternelle. Mais il faut, comme notre Sauveur, la porter avec générosité, avec constance, avec foi.

Courage ! Jésus est avec nous, il la portera avec nous, il nous parlera durant le rude trajet, ses paroles sont vraiment douces à l'âme. Si nous

<sup>1</sup> « II St. in loco adjacenti. »

accomplissons de bon cœur le devoir, la tâche, le sacrifice de chaque jour, il ajoutera sa paix, sa joie et nous dirons dans toute l'allégresse de notre âme avec saint André : « O bonne et douce croix ! *O bona crux !* »

### III<sup>e</sup> Station

#### JÉSUS TOMBE POUR LA PREMIÈRE FOIS

Sa croix placée sur ses épaules qui en fléchissent, Jésus mesure des yeux la distance — plus de six cents mètres — qui le sépare du Calvaire, situé hors de la porte de la ville. Combien la route sera longue ! Que d'avaries il essuiera en traversant la cité tout entière ! Il pense à toutes les âmes affligées qui le regarderont dans le cours des siècles et qui, en suivant ses traces sanglantes, trouveront le courage de supporter les plus grandes épreuves, de supporter la vie qui est souvent à elle seule la plus terrible des afflictions.

Les pèlerins tiennent à l'imiter et ils soulèvent, ils portent sur leurs épaules une croix de bois pesante que vingt hommes manient avec peine. Et ils longent cette grande rue, dans la même direction suivie par Jésus, en songeant à lui qui songeait à eux.

Le spectacle est émouvant, la foule qui passe s'arrête de chaque côté, collée aux murailles pour contempler ces étrangers qui avancent dans une attitude de piété convaincue et pénétrée, soutenant ce bois lourd et chantant des cantiques qu'elle ne comprend pas. Dans les yeux étonnés, pensifs des Turcs, se lit, avec l'interrogation insouciant de l'Oriental, le respect qui s'impose en face de quelque chose de grand. Aussi est-ce sans encombre que nous parcourons la distance considérable de la deuxième station à la troisième où Jésus tomba.

Qu'il fut puissant le premier élan de Jésus ! Il ramasse toutes ses forces, et il marche, il avance, conspué, harcelé ; poussé et repoussé, il franchit l'espace de deux cent trente-trois mètres, plus du tiers de ses douloureuses étapes vers le Calvaire.

Les souffrances physiques s'augmentent des souffrances morales, et quand il est en vue de la porte de Damas, près de l'endroit où s'élève aujourd'hui l'hospice autrichien, ses pieds heurtent peut-être une pierre, ou bien il reçoit un coup anonyme de quelqu'un de la foule hurlante. Soudain ses forces l'abandonnent, il chancelle, et personne ne le soutenant il décrit une courbe sur lui-même, sa croix perd l'équilibre et tombe de côté, l'entraînant puis l'écrasant dans sa chute. Il roule à terre, la face dans la poussière.

A gauche une colonne brisée en deux et couchée le long du mur indique la troisième station. Les Arméniens catholiques y ont construit une chapelle, avec un hospice, derrière, pour leurs compatriotes.

#### Méditation

Jésus tombe une première fois pour expier nos premières chutes.

Nous marchions, heureux dans la paix du cœur et de la conscience, quand tout à coup apparaît la tentation : tentation de l'orgueil ou tentation de la chair. Et quand nous y avons succombé, le doute survient. Nous avons besoin de nous excuser, et nous nous disons : « Est-ce vraiment mal, ce que j'ai fait ? Qui l'a défendu ? — L'Evangile ? Jésus était-il vraiment le Fils de Dieu ? — Dieu ? Y a-t-il un Dieu ? »

Nous descendons jusque-là.

Jésus a vu nos péchés contre la foi, qui sont surtout les péchés de la jeunesse, et il en a été accablé.

Quoi ! avoir tout fait pour nous, depuis le jour où il est devenu petit enfant, jusqu'à cette heure où il porte sa croix, en route vers le lieu de son supplice, — pour aboutir à cette ingratitude !... Quoi ! ces âmes pour lesquelles il verse son sang ne croiraient pas à son amour ! Oh ! l'amitié méconnue, notre dévouement contesté après les preuves les plus évidentes, voilà ce qui nous met le plus la mort dans l'âme.

Le Sauveur était homme aussi, il éprouvait les mêmes angoisses que nous, beaucoup plus douloureuses. Cette pensée l'absorbe, le navre, le fait défaillir.

O Jésus ! vous avez expié nos péchés contre la foi, nous croyons en vous ! Faites que, à votre image, nous nous relevions de nos défaillances. Nous ne savions pas ! Oubliez nos fautes, pardonnez-nous !... *Delicta juventutis mee et ignorantias meas ne memineris, Domine.*

### IV<sup>e</sup> Station

#### JÉSUS RENCONTRE SA SAINTE MÈRE

Nous coupons à angle droit la rue qui vient de la porte de Damas et nous descendons à gauche, l'espace de trente-sept mètres, vers l'ancienne vallée du Tyropœon. Toujours à gauche, une petite ruelle dont l'entrée est voûtée. C'est là que la sainte Vierge a rencontré son Fils. On comprend qu'elle ait pris ce chemin. Elle assistait, perdue dans la tourbe des Juifs, à l'interrogatoire de Jésus, à sa flagellation peut-être, sûrement à sa condamnation. Quand elle le voit, courbé sous sa croix, se diriger vers le Calvaire, elle laisse la foule qui l'eût empêchée de le suivre. Comme elle veut le revoir, le fortifier de son amour maternel plus fort que la mort et que les supplices, s'attacher à ses pas, rester auprès de lui et souffrir avec lui, elle prend cette ruelle qui forme comme l'hypoténuse d'un triangle, et quand le cortège débouche, elle est là.

Mais quel cortège !... Jamais malfaiteur ne fut ainsi outragé, frappé, souffleté, méprisé, battu par une multitude féroce. Et c'est son fils, qui n'a répandu partout que bienfaits et miracles, le Fils de Dieu ! Ce spectacle atroce, ces cris, ces malédictions, ces vociférations la consternent, l'accablent, et brisée de douleur, elle tombe évanouie, après avoir échangé avec Jésus un regard où elle a mis tout son cœur.

En cet endroit fut construite une petite église qui fut appelée l'église des Douleurs ou du Spasme de la sainte Vierge. Plus tard des Bénédictines de Béthanie y établirent un couvent où



elles se réfugièrent pendant les Croisades. Le patriarche des Arméniens catholiques devenu propriétaire de ces ruines y a fait élever une jolie chapelle dédiée à *Notre-Dame du Spasme*.

### Méditation

Qui peindra jamais les douleurs de Marie ? Qui trouvera des expressions assez fortes pour en donner une idée même affaiblie ? Une telle mère et un tel Fils ! Quel état et quel état ! dirait Bossuet, impuissant lui-même à trouver des termes pour exprimer ces inénarrables angoisses. La langue humaine ne les décrira point, ni la langue des anges : ils ignorent cette douleur qui pénètre jusqu'à la division de l'âme et du corps ! *Cui comparabo te ?...*

Témoignons à Marie tout notre amour, ayons compassion d'elle, souffrons avec elle afin qu'elle souffre avec nous.

Mais ses souffrances, hélas ! nous les renouvelons sans cesse, souffrances qui seraient aussi vives que celles de la quatrième station, n'était que Dieu l'a constituée dans la félicité éternelle.

Car nous sommes ses enfants. Elle nous a enfantés durant cette route du Calvaire, au pied de la croix, et nous lui avons coûté cher. Elle nous aime d'un amour que nous ne saurions redire. Et cependant nous nous éloignons d'elle, nous la méconnaissions, nous la renions par le péché.

Un jour — tous les jours peut-être, hélas ! — elle nous rencontre sur notre route de la vie, chargés de la croix de nos passions, de nos haines, de nos jalousies, de toutes nos fautes. Elle nous regarde, comme elle a regardé son Fils. En notre âme non plus il n'y a plus ni figure, ni beauté, *non est in eo species, neque decor*, elle est ravagée, couverte de plaies odieuses, de la plus honteuse lèpre...

Quelle douleur pour elle de nous voir en cet état, où il faut son œil de mère pour nous reconnaître ! Nous lui rappelons toutes les douleurs et les spasmes de la quatrième station.

Hâtons-nous de nous purifier de nos fautes, de rendre à notre âme la beauté de l'innocence, les splendeurs de la grâce, afin qu'elle nous presse doucement sur son cœur en nous disant : « Maintenant je vous reconnais. Vous êtes mes enfants bien-aimés ! »

### V<sup>e</sup> Station

SIMON LE CYRÉNÉEN AIDE JÉSUS A PORTER  
SA CROIX

Continuons à descendre vers la vallée du Tyropeon. Avant d'atteindre la maison du Mauvais riche qui est à cheval sur la route, nous prenons une rue montant à droite. A vingt-trois mètres de Notre-Dame du Spasme, voici une petite excavation pratiquée dans le mur de la maison, à gauche : c'est la cinquième station.

Brisé par sa première chute, plus brisé encore par sa rencontre avec sa mère, Jésus va, chancelant comme un homme ivre, et il est visible qu'il tombera bientôt sous le faix de son fardeau de plus en plus lourd, car ses forces s'affaiblissent.

Cette chute peut être mortelle. Ceux qui le poussent devant eux en l'insultant n'ont cure de ses plaies aux genoux et aux mains, ni du sang

qui ruisselle de tout son corps ; mais ils tiennent avant tout à ce que leur victime arrive vivante au Calvaire afin de jouir de ses derniers moments, de ses suprêmes et horribles contractions, et de triompher sur son cadavre. Il fallait donc le décharger de sa croix, au moins au début de cette montée.

Un homme se rencontra sur leur passage, qui venait des champs par la porte de Damas : il s'appelait Simon et était originaire de Cyrène. Il avait deux fils, Alexandre et Rufus. Peut-être témoignait-il son indignation, son mépris pour cette horde de bêtes brutes qui s'acharnaient sur un malheureux. On le réquisitionna pour porter la croix de Jésus et il accepta le fardeau, sans doute malgré lui d'abord, mais avec joie bientôt, car la grâce de Dieu toucha son cœur et le récompensa pour sa bonne volonté. Un gracieux oratoire s'élève ici, où chacun se plaît à demander à Dieu d'être un bon Cyrénéen.

### Méditation

Ce fut pour Jésus une douce consolation que de rencontrer parmi ce concert de blasphèmes et de malédictions une âme qui ne lui était pas indifférente. Simon était un honnête homme, doué de nobles vertus naturelles qui se révoltèrent devant l'injustice. Dieu lui toucha le cœur et lui ouvrit les yeux ; alors cet honnête homme devint capable d'affronter le martyre. Parla-t-il au Sauveur pour le consoler ? Il fit mieux, il agit, il prit son fardeau et le porta avec le joyeux courage de la bonne volonté.

Tous, nous avons la vocation d'être des Cyrénéens. Soyons des âmes droites d'abord, cherchons le bien, ne nous rangeons point dans le parti des ennemis de Jésus-Christ. Dieu nous récompensera de notre droiture et de notre esprit de justice par des grâces qui nous éclaireront.

Et quand nous posséderons la vérité, mettons-nous à la recherche de ceux qui ne la connaissent pas. Nous les rencontrerons chargés de fardeaux sous lesquels ils ploient. Ah ! ces fardeaux de misère ! Ces sont des âmes désespérées, tourmentées par la maladie, les deuils, la faim peut-être. Prenons généreusement leurs croix, souffrons avec elles, ayons pitié d'elles en souvenir de Jésus-Christ qui trouva un aide dévoué dans le Cyrénéen.

Ou bien ce sont des âmes pécheresses, des brebis égarées ; elles souffrent aussi, celles-là. Volons à leur secours. Ne savez-vous pas que Dieu vous a placés sur leur chemin comme Simon sur le passage de Jésus ? Et quand vous les aidez, c'est Jésus que vous aidez.

Enfin, si nous rencontrons des Cyrénéens, des consolateurs, nous tous qui avons tant besoin d'être consolés, encouragés, oh ! ne les repoussons pas ! Leurs paroles, leurs actions sont pour nous des grâces de Dieu. Jésus n'a point refusé le secours du Cyrénéen.

### VI<sup>e</sup> Station

SAINTE VÉRONIQUE ESSUIE LA FACE DE JÉSUS

Une rue montante, étroite et mal pavée. On passe sous une longue voûte qui supporte une maison. Après un parcours de quatre-vingts mètres voici, à gauche, l'ancienne demeure de sainte

Véronique transformée en un touchant sanctuaire, qui appartient aux Grecs catholiques.

Tout le monde connaît l'héroïsme de cette sainte femme dont le vrai nom est Bérénice. Jésus passait devant sa maison, poursuivi par les huées, le cœur broyé encore au souvenir de la rencontre de sa mère, repoussé brutalement de l'un à l'autre, le visage couvert de boue, de sang et de la sueur de la mort. Véronique l'attendait, elle l'aperçoit, sort brusquement, va droit à lui, bravant les dédains et les menaces des Pharisiens, et lui essuie affectueusement la face avec son linge trempé de ses larmes.

Suivant quelques-uns, Véronique ne serait autre que la femme de Zachée. Après la Résurrection, elle serait venue en France avec les saintes Maries, sainte Marthe, sainte Madeleine et Lazare. Zachée alors se serait retiré dans les solitudes de Roc-Amadour où on le vénérerait sous le nom de saint Amateur.

Le linge qui reçut l'empreinte sacrée du visage de Jésus, le *Santo Volto*, est conservé à Rome dans la Basilique de Saint-Pierre. Chaque année, le Vendredi Saint, il est exposé à la vénération des fidèles. Nos images de la Sainte-Face reproduisent assez bien la figure de Notre-Seigneur, bouleversée, vieillie, creusée de larges blessures, souillée de saie et de poussière, imprimée sur le *Santo Volto*. Le culte de la Sainte-Face a obtenu au dix-neuvième siècle un développement consolant en France, particulièrement à Tours où il eut son berceau dans la maison du vénérable M. Dupont.

### Méditation

Sur le chemin du Sauveur, Dieu a placé, pour le consoler, sa mère, puis le bon Cyrénéen, enfin sainte Véronique. Nous trouvons durant notre vie les mêmes consolateurs : Marie qui nous aime et s'attriste de nos faiblesses, les amitiés saintes qui nous aident à soulever, à porter nos fardeaux, et l'Eglise, la divine Véronique, qui vient panser nos plaies.

Elle nous voit venir, elle nous attend, et au moment propice, à l'heure de la grâce, elle apparaît sous la forme d'un prêtre qui considère avec une compatissante affection nos blessures, nos fautes graves, qui font saigner notre âme et la couvrent de souillures. Le prêtre alors s'approche, il essuie d'une main délicate et tendre cette poussière, cette boue sanglante du péché, et en même temps il nous adresse ces paroles qui vont à l'âme, la réconfortent et la régénèrent. O douce institution que celle de la confession ! Que de cœurs elle a relevés, renouvelés et changés ! O sainte Eglise de Dieu, chère Véronique, que nous rencontrons à tous les détours de la vie, que d'âmes meurtries tu as guéries, ranimées au bien, et sanctifiées !

Si nous devons être des Cyrénéens, il est encore plus agréable à Jésus que nous soyons des Véroniques. Cette mission est plus parfaite, plus héroïque, plus chrétienne, j'allais dire plus française. Et pourquoi pas ? Avez-vous remarqué que la Gaule a été convertie, évangélisée, baptisée par les saintes femmes de l'Evangile, par sainte Marthe et sainte Véronique ? Elles ont apporté à la femme française des dons particuliers, une éducation plus évangélique, elles lui ont façonné une âme faite de bonté, de dévouement, de délicatesse, de sainte et admirable simplicité qui n'appartient

qu'à elle. Que sont nos Filles de la Charité ou nos Petites Sœurs des pauvres, sinon les filles de sainte Véronique ? Elles soignent, pansent, essuient les plaies et le visage de Jésus dans les plaies et le visage des pauvres, et c'est en France qu'elles sont nées, sur le sol béni où Marie sans doute envoya ces nobles femmes qu'elle avait elle-même élevées, formées à son image.

Femmes chrétiennes, voilà vos modèles, voilà votre mission et vos devoirs ! Dieu vous a donné surabondamment pour les autres les grâces de foi et de consolation. Communiquez-les, distribuez-les, vous ne les épuiserez jamais !

### VII<sup>e</sup> Station

JÉSUS TOMBE POUR LA SECONDE FOIS

La rue monte toujours, de plus en plus triste et malpropre. Encore soixante mètres et, après une longue voûte noire, nous atteignons l'ancienne Porte Judiciaire dont les débris paraissent être de l'époque de Jésus-Christ. La *Colonne de la Sentence* est enfermée en une chapelle d'où l'on se rend, au premier étage, dans une chapelle supérieure, car la colonne traverse la voûte. C'est là que fut affichée la sentence de condamnation à mort de Jésus. On le lit du moins sur la façade de la maison <sup>1</sup>. Tous les condamnés à mort suivaient ce chemin pour sortir de la ville, dont l'enceinte se terminait ici. Plus tard, le Calvaire fut enclavé dans la cité et par contre le mont Sion demeura hors des murs. Jérusalem a subi tant de transformations !

Jésus passa donc sûrement par la Porte Judiciaire. Peut-être alors avait-il repris sa croix. Les Pharisiens avaient voulu sans doute lui faire expier la douce minute où Véronique venait de lui témoigner sa vaillante affection. Epuisé, à bout d'efforts, il tombe une seconde fois en face de la sentence qui le proclame coupable.

### Méditation

Quelle est la douleur nouvelle qui a causé cette seconde et terrible défaillance ? La douleur ? Elle se précipite dans son âme, comme les flots pressés de l'Océan, et chaque flot, chaque souffrance.

Il a vu sa sentence de mort. La nature humaine répugne à mourir et il a éprouvé quelque chose des terreurs de Gethsémani. En outre, l'injustice, l'ingratitude ont prise davantage sur les natures d'élite. Or ici quelle injustice, et parmi ceux qui le maudissent, quelle ingratitude !

Quelle ingratitude à son endroit dans tous les siècles ! Car il voit les péchés se multiplier, les iniquités et les crimes s'accumuler, le démon appuyé sur les passions humaines s'acharner sur son œuvre de Rédemption pour l'anéantir ou même pour la stériliser.

Presque tous les hommes entrent en lutte, combattent contre leur Créateur et Sauveur. Après les fautes de la jeunesse, voici celles de la maturité ; après les impiétés, voici les péchés contre l'espérance. Les âmes ne croient plus, et envisageant les duretés de la vie, elles les déclarent injustes,

<sup>1</sup> On y a gravé en effet les armes de l'Ordre de Saint-François, avec l'inscription suivante : *Porta Judicia-ria. Columna ubi affixa fuit sententia mortis D. N. J. C. Ita traditur. A. D. 1875*. Toutes les condamnations à mort étaient affichées à la Porte Judiciaire.



cruelles, trop lourdes à porter, parce qu'elles ont voulu ignorer le but supérieur de leur existence ici-bas. Elles blasphèment, elles maudissent, elles se débarrassent de leur fardeau par des plaintes lâches de jouisseurs désenchantés, par le désespoir, par le suicide.

Comment les hommes peuvent-ils désespérer, quand ils voient Jésus marcher pour eux à son supplice avec tant de courage, acquérir pour eux des mérites infinis ? Ils douteraient donc de lui, de son amour, de sa bonté pour eux, de sa miséricorde ? Le doute, c'est la plus grande injure faite à l'amour.

Je comprends alors cette seconde chute.

### VIII<sup>e</sup> Station

#### JÉSUS RENCONTRE LES FILLES D'ISRAËL

Jésus s'est relevé, on lui a rechargé sa croix sur le dos, et il marche, courbé, chancelant, mais il marche. C'est le devoir, la volonté du Père, et il ne cesse de redire en son âme ulcérée mais contente : « *Ita Pater !* Oui, mon Père ! » Plus loin, à trente-cinq mètres, il aperçoit des femmes nombreuses qui le suivaient en pleurant et qui le plaignaient hautement. Il s'arrête et se tourne vers elles pour leur dire :

« Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais sur vous et sur vos enfants. Car viendront des jours où l'on s'écriera : Heureuses les stériles, celles dont les entrailles n'ont point engendré, dont le sein n'a point allaité ! Alors ils crieront aux montagnes : « Tombez sur nous ! » et aux collines : « Cachez-nous ! » Car si l'on traite ainsi le bois vert, que fera-t-on au bois sec ? »

« Et avec lui, on conduisait deux hommes de rien pour les faire mourir. » (Luc, xxiii, 27-32).

Ces menaces prophétiques étaient une allusion aux horreurs du siège de Jérusalem. On continue à monter jusqu'à la façade d'une maison à droite où se lit cette sobre inscription : « Station VIII<sup>e</sup>, en face ». La croix se fait lourde aussi sur nos épaules, mais qu'était-ce pour celle de Jésus qui la portait seul, les angles entrant au vif dans sa chair déchirée !

### Méditation

Quel était leur crime à ces filles de Jérusalem pour que Jésus leur adresse un langage aussi sévère ? C'étaient des âmes tendres cependant, compatissantes, puisqu'elles le suivaient en pleurant et qu'elles se répandaient en plaintes sur son affreux état, *lamentabantur eum* ; mais inactives, molles, et qui demain prendraient leur parti des événements où la justice avait été odieusement sacrifiée. Elles sont pleines de bons desirs, mais elles ne soutiennent pas sa croix comme le Cyrénéen, elles ne lui essuient pas la face comme Véronique. Elles pleurent et croiront ainsi avoir accompli tout leur devoir. Elles ne protestent même pas, elles se lamentent. Elles versent de ces larmes stériles qui n'arrêtent rien, avec lesquelles les hommes ne comptent pas. Ils en rient plutôt et disent : « Ce sont des femmes qui pleurent, ce n'est rien ! »

Et pendant ce temps, elles ont leurs maris, leurs fils peut-être qui outragent le Sauveur, qui

s'acharnent sur le Juste, sans même le connaître, sans le haïr, unis à une bande de vauriens cruels qui les conduisent... Qu'ont-elles fait cependant pour les détourner, pour les éclairer ? Que font-elles maintenant pour les ramener et leur faire voir la monstruosité de leurs actes ? Rien... Elles pleurent.

Vous comprenez maintenant la dureté de ce langage : « Pleurez sur vous qui serez malheureuses ! pleurez sur vos fils qui seront votre châtiment ! Un jour vous pleurez sur les ruines de la patrie que vous n'avez pas voulu sauver, sur Jérusalem que votre faiblesse lâche aura perdue. »

Est-il besoin de faire des applications en ce moment où le Christ est officiellement insulté, conspué et banni, sans que les attentats contre la religion provoquent autre chose que des récriminations stériles, que d'inutiles plaintes, que des lamentations sur les tristesses de nos malheureux temps ?

Regardez ceux qui sont persécutés : ils sont la fleur du pays, l'honnêteté, l'abnégation, la vertu. Si c'est ainsi qu'on les traite, que nous est-il donc réservé ?

### IX<sup>e</sup> Station

#### JÉSUS TOMBE POUR LA TROISIÈME FOIS

Ici, la Voie douloureuse est obstruée par des constructions anciennes. Pour la rejoindre à la neuvième station, — en ligne droite il n'y aurait qu'une cinquantaine de mètres, — nous rebroussons chemin jusqu'à la Porte Judiciaire afin d'y prendre à droite une rue qui traverse des bazars voûtés. Toujours la même attitude des habitants. Si l'on distingue parfois parmi ces marchands assis derrière leur comptoir une figure railleuse, des yeux haineux, avec un air de moquerie silencieuse, sûrement c'est un Juif... C'est rare... Nous sommes les fils de ceux qui ont laissé ici une telle renommée de loyauté et de bravoure qu'aujourd'hui encore on admire, on redoute, on aime les Francs.

Nous parcourons environ quatre-vingts mètres et nous montons à droite une assez longue rampe en ligne brisée qui nous conduit en face de l'évêché Copte.

Un fût de colonne debout encastrée à droite de la porte indique l'endroit de la troisième chute.

### Méditation

Le Fils de Dieu dans sa pensée infinie voit tous les siècles, toutes les âmes, il voit chacune des nôtres. Les péchés contre la foi, le doute, l'impiété, les péchés contre l'espérance, la défiance de lui, ont provoqué dans son âme cette double défaillance à la suite de laquelle son corps anéanti s'est affaissé, impuissant à avancer d'un pas, même à se soutenir.

Sa pensée continue à parcourir le monde ; il voit dans une multitude d'âmes l'obstination dans le mal, le refus de se convertir et de prier, la révolte, l'impénitence finale. Il est venu les sauver, et elles seront damnées. A la dernière heure, voilà des hommes qui ne veulent pas se réconcilier avec lui !

Et parmi eux il est des âmes de choix qu'il a comblées de tous les dons de l'intelligence, du savoir, de l'éloquence, du génie même, afin que voyant Dieu de plus près elles le fassent aimer, elles parlent de lui dans des discours enflammés

<sup>1</sup> « St. VIII in loco objacenti. »

d'amour, discours de voyants qui imposent la foi parce qu'ils semblent dire : « Je sais, je vois, je suis le témoin de Dieu ! »

Qu'ont-ils fait, ces génies, de leurs magnifiques talents ? Ils s'en sont servi contre Jésus-Christ, et au lieu de lui amener des âmes ils les ont détournées de lui, par familles, par tribus, par nations, par centaines de millions. C'est Arius, Luther, Voltaire, les grands hérésiarques et les grands impies. Ils ont ouvert toutes grandes les portes de l'abîme, et le Sauveur les y voit descendre suivis de leurs innombrables victimes.

Ainsi le monde ne veut pas de son amour, de sa lumière ! Et c'est peut-être l'enfer qui sera le plus peuplé !...

La tristesse du Sauveur est si grande qu'une fois encore il s'affaisse sous le fardeau de sa croix sans doute, mais plus encore sous le fardeau de la douleur morale. Toutefois, il se ressaisit bientôt ; le Calvaire est tout proche ; il ramasse toutes ses forces pour le suprême combat.

Apprenons de même à nous relever une fois, deux fois, trois fois, toujours, sous l'accablement de l'épreuve.

### X<sup>e</sup> Station

#### JÉSUS EST DÉPOUILLÉ DE SES VÊTEMENTS

Nous sommes à quelques pas seulement du Saint-Sépulcre, le théâtre des cinq dernières stations, mais la route est barrée par des maisons qu'il est interdit de traverser. Nous retournons sur nos pas, pour redescendre la rampe en ligne brisée au pied de laquelle, à droite, une ruelle nous mène sur le parvis du Saint-Sépulcre. On débouche par une porte étroite, presque basse, et tout à coup, à droite, apparaît à vos yeux le portail de la basilique précédée d'une grande cour carrée, passablement pavée où l'on distingue çà et là des fûts de colonnes brisées, restes des anciennes églises détruites.

Deux portes monumentales du style ogival, avec de belles sculptures romanes sur les frises. La porte de droite est murée, seule la porte de gauche est ouverte à un battant. La garde en est confiée à deux familles turques à qui est échu ce privilège traditionnel qui leur rapporte de bons revenus, car on n'y entre que moyennant redevance. Les gardiens sont couchés à l'intérieur, à gauche, sur un divan.

L'édifice semble un peu écrasé, à cause des constructions qui l'enserrent. Au-dessus, une superbe coupole surmontée d'une croix : c'est le chœur des Grecs. Une autre coupole s'élève à gauche, beaucoup plus modeste, au-dessus du tombeau de Jésus-Christ. Par son dôme, il nous rappelle les grandes églises d'Italie ; par son architecture, nos cathédrales ; mais la forme en est très irrégulière parce que dans son enceinte on a voulu enfermer tous les souvenirs qui se rattachent à la mort, à la sépulture et à la résurrection du Sauveur.

Les pèlerins portent vaillamment leur lourde croix qui se dessine maintenant au milieu du parvis sur trente épaules.

Un regard sur la cour avant d'entrer. Elle est dominée de tous côtés par de hauts édifices, sur-

tout par des couvents, qui ressemblent à des forteresses. A droite, c'est le couvent schismatique de Saint-Abraham, avec sa terrasse d'où les moines grecs lançaient naguère des pierres sur les Français (4 novembre 1901). Ceux-ci étaient acculés sur les escaliers qui sont là, à droite du portail, et qui conduisent à la Chapelle de N.-D. des Sept-Douleurs, autrement appelée *Chapelle des Francs*. Située en dehors de la basilique, cette chapelle n'était autrefois qu'un porche par où l'on accédait de l'extérieur dans l'église du Calvaire. Marie était là pendant qu'on clouait son fils à la croix, auprès de ce petit autel très ancien, dans cette chapelle qui, aujourd'hui, n'est séparée du Calvaire que par de jolis vitraux, — à quelques pas de Jésus.

Pénétrons maintenant dans la basilique. En face de nous, la *Pierre de l'onction* où fut déposé le corps du Sauveur quand on l'eut descendu de la croix, avant de le sceller dans le Saint-Sépulcre que vous apercevez plus loin derrière cette pierre sainte. A droite, le *Calvaire* qui a été enfermé tout entier dans l'édifice sacré. Montons dix-huit marches et nous voici sur le Golgotha, le lieu le plus saint de l'univers car il a été sanctifié par le sang du Christ. Le sommet du Calvaire forme aujourd'hui une église toute dallée de marbre, — un carré d'environ quinze mètres de côté. A quatre mètres du dernier degré, sur le pavé, une rosace marque l'endroit où le Sauveur fut dépouillé de ses vêtements.

#### Méditation

Nous nous plaignons que le chemin de la vie est pénible et dur, et cependant combien Dieu nous envoie d'aides, de soutiens, de consolateurs et d'amis ! Il ne s'est montré impitoyable que pour son Fils, sur lui seul il a appliqué dans toute leur rigueur les arrêts implacables de sa justice.

Et maintenant voici qu'il va lui ravir toute consolation, le priver de tout secours humain, et Lui-même paraîtra l'abandonner.

Jésus est désormais tout au sacrifice, et en lui, rien dans la chair et dans l'âme, dans son corps et dans son esprit, qui ne soit *sacriifié*.

Dieu exige qu'il se dépouille même de ses vêtements qui lui sont chers : ils le protègent, ils sont l'œuvre des mains de sa mère, ils l'abritaient contre les suprêmes humiliations. Jésus consent à tout, même à accepter la mort, et il y va de bon cœur. « *Ita, Pater*. O Père, vous l'avez voulu ! C'est à ce prix que je sauverai les hommes, et que je provoquerai leur amour au point qu'ils seront inexcusables de ne point m'aimer. Votre volonté, c'est la mienne. »

Qui dira ses souffrances physiques et morales lorsqu'on lui arrache brutalement ces vêtements collés sur ses plaies, et que le sang jaillit de sa chair en lambeaux ! Il souffre plus encore d'être ainsi exposé au regard de tous, au pilori de sa pudeur. On dit que Marie prit son voile et qu'elle lui en ceignit les reins avec ses attentions coutumières, admirablement maternelles. Comme nous la reconnaissons bien là, héroïquement délicate, faible, mais redevenant la femme forte, quand il faut agir !

Les vêtements sont le symbole des biens extérieurs auquel Dieu demande que nous renoncions pour goûter la première béatitude : « Bienheureux ceux qui ont l'esprit détaché des jouis-



sances de ce monde. » Pour suivre Jésus, sachons nous détacher des richesses, des vanités, des distinctions, des mille riens qui nous retiennent comme des filets perfides. Dépouillons-nous même de nos affections, de nos amis ; non pas que nous cessions de les aimer, mais rendons notre affection plus élevée et plus pure, afin de les aimer davantage et mieux, — comme on aime au ciel.

### XI<sup>e</sup> Station

JÉSUS EST CLOUÉ À LA CROIX

Avançons de deux pas seulement.

C'est là que la croix était étendue par terre, attendant sa victime ; c'est là que Jésus y fut cloué.

Pendant ce temps Marie se tenait à droite dans la Chapelle des Francs actuelle ; elle demeurerait le témoin ferme et inconsolable des indicibles douleurs de son Fils. Elle entendait les coups de marteau frappant sur les longs clous qui pénétraient dans ses mains et dans ses pieds, broyant les os, écrasant les muscles ; elle voyait couler son sang et ses cris lui fendaient l'âme.

Et elle offrait aussi avec lui, la Mère désolée et vaillante, son terrible sacrifice.

#### Méditation

Regardons Jésus. Lui-même s'étend sur la croix. Lui-même présente ses pieds et ses mains aux clous. Le moment du sacrifice est venu, depuis plus de trente ans il s'y prépare, il accumule des forces, il salue ce jour glorieux et douloureux de la lutte suprême où il exterminera le Prince de ce monde, où il vaincra la jouissance par la douleur, l'orgueil et son cortège de mépris par le supplice le plus cruel et le plus humiliant de tous. Les coups de marteau expient, les chairs qui se déchirent expient, les os qui se brisent expient et accomplissent son œuvre.

Et ne nous imaginons pas qu'il est insensible à la souffrance. Dieu lui a donné au contraire un corps façonné pour souffrir, tant il est d'exquise complexion, beau et parfait comme son âme, apte à recevoir toutes les impressions, lyre merveilleuse dont les cordes frémissent à la moindre vibration de l'amour et de la joie, de la tristesse et de la douleur.

Se détacher pour s'attacher, quelles belles et pratiques leçons ! Se détacher du monde, de tout ce qui passe, de ses amis, de soi-même, pour s'attacher à tout ce qui demeure, à Jésus, à la croix, au devoir. Ne nous plaignons pas que nos peines sont trop nombreuses. Elles ressemblent à autant de parcelles de la Vraie Croix. Ah ! si l'on nous donnait une parcelle de la Croix divine de notre Sauveur, quelle joie pour nous ! Avec quel respect nous la recevriions dans nos mains, avec quelle effusion nous la baiseriions de nos lèvres ! Dieu nous envoie nos épreuves comme des parcelles de ce bois précieux, afin qu'elles nous aident à gagner le ciel, comme Jésus l'a gagné par sa croix. Acceptons-les avec amour.

Allons droit au sacrifice, présentons nos pieds et nos mains, notre esprit et notre volonté, et quoi qu'il nous coûte, clouons-nous au devoir.

### XII<sup>e</sup> Station

JÉSUS MEURT SUR LA CROIX

Dans l'église du Calvaire, un autel marque la place du crucifiement, un autel fort riche qui

appartient aux Pères franciscains et devant lequel brûlent constamment des lampes d'argent.

Avançons maintenant de quatre ou cinq mètres à gauche. Sous un autel dont se sont emparés les Grecs, dans le marbre protecteur, vous apercevez le trou même où fut plantée la croix. Ici s'est réalisée la parole du Sauveur : « Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi. » A droite et à gauche furent crucifiés les deux larrons.

Quelle joie et quel bonheur de baiser cette place sacrée où la croix s'éleva, d'enfoncer son bras dans le trou béant, comme dans la fente visible du rocher, à droite, qui se continue à travers le roc à une grande profondeur ! Car la colline a été fendue : *Petræ scissæ sunt*, et la pierre demeure ainsi le témoin irrécusable du prodige qui s'est accompli à la mort du Christ, quand « la terre trembla, que les rochers se brisèrent, que les sépulchres s'ouvrirent. » Ici le centurion, saisi par ces merveilles terribles, ne put se défendre de s'écrier et ses gardes avec lui : « Celui-ci était vraiment le Fils de Dieu ! » (Matth., xxvii, 54).

Quand la croix fut dressée, et que les bourreaux se furent éloignés, Marie se rapprocha. Elle se tenait là debout, à droite, à l'endroit déterminé par l'autel du *Stabat*, avec saint Jean, Marie de Cléophas et Marie-Madeleine, pour recueillir les dernières paroles de son Fils et jusqu'à la fin l'envelopper dans son amour (Jean, xix, 25), pendant que, en face, en bas de la colline, à une vingtaine de mètres, regardaient en pleurant les autres saintes femmes qui l'avaient suivi depuis la Galilée. (Luc, xxiii, 49).

Sur ce sol consacré qu'on baise avec un indigne amour, on croit retrouver la trace du sang de Jésus, des pas et des larmes de Marie. C'est là que le Sauveur a demandé pardon à son Père pour ses bourreaux : *Pater, dimitte illis* (Luc, xxiii, 34), qu'il a rassuré le bon larron (*Ibid.*, 43) et qu'il nous a confiés à sa mère avant de mourir (Jean, xix, 26) ; là qu'il a éprouvé la plus grande douleur de toutes, celle de se sentir abandonné de son Père, et qu'il s'est écrié : « J'ai soif ! » (*Ibid.*, 28) ; là enfin qu'après avoir dit, avec une résignation divine : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains ! » (Luc, 46), il poussa un grand cri et, à l'heure qu'il avait choisie, dans la plénitude de sa volonté, rendit l'esprit. Il tournait le dos à la cité ingrate et son dernier regard se dirigea vers l'Occident, vers l'Europe, vers la France qui n'existait pas encore, mais qui vivait dans sa pensée divine, vers nous, les fils de l'Eglise et les fils de la France, les enfants privilégiés de son cœur.

C'est ici que son cœur a cessé de battre.

#### Méditation

Combien elle fut douloureuse la mort du Sauveur ! Il a voulu assumer sur lui-même toutes les douleurs, éprouver les peines les plus atroces.

Les peines du cœur. Marie est là, auprès de lui, accablée par ce coup le plus cruel qu'on puisse

imaginer : voir son Fils innocent, la beauté et la bonté par essence, traité ainsi, crucifié entre deux malfaiteurs auxquels on affecte de l'assimiler ! Elle souffre pour lui, et il souffre pour elle. Sa présence lui est bien douce, et il jouit de la voir, mais combien dure aussi ! Il n'a pas voulu qu'un seul raffinement de douleur lui fût épargné.

Les peines de l'âme. Le Père bien-aimé se dérobe, il le délaisse comme s'il était mécontent, et c'est ce délaissement qui arrache au doux Seigneur Jésus cette plainte lamentable, désespérée, qui revêt presque la forme du reproche : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ? » La nuit s'est faite dans son âme, avec toutes les terreurs qui accompagnent la mort, et l'on se prend à se demander aussi pourquoi Dieu traite ainsi son Fils, sans merci ni pitié.

Les tourments du corps. Ils sont tellement aigus, intolérables, que Dieu dut faire un miracle pour qu'il les supportât et souffrit davantage. Surtout ce supplice de la soif qui est inimaginable...

Et cependant Jésus ne se plaint pas de la justice du Père. Tout cela est terrible, mais juste, parce que le péché atteint Dieu dans son infinie bonté et prend un caractère de culpabilité infinie. Jésus adore et souffre pour accomplir toute justice, dans la rigueur voulue par les décrets divins.

Son cœur pardonne et demande le pardon pour tous, excusant même le crime de ses bourreaux ; son âme se soumet : *Ita, Pater* ; et quand on lui présente une liqueur préparée par des mains amies pour endormir sa douleur, il refuse de la boire, par crainte de nous priver de quelques mérites, de se retrancher quelque souffrance. Après nous avoir conduits dans le chemin de la vie où sa doctrine nous a éclairés, il nous apprend à mourir.

Qui oserait jamais se plaindre, s'il regarde son crucifix ?

### XIII<sup>e</sup> Station

JÉSUS EST DESCENDU DE LA CROIX

Dans cette église du Calvaire tous les détails de la Passion se font plus saisissants, plus poignants, parce que l'on se dit : « C'était là ! »

Jésus vient d'expirer. Pour s'assurer qu'il est bien mort, le soldat Longin lui ouvre le côté avec sa lance et il en sort du sang et de l'eau. (Jean, xix, 34). C'est bien fini ! Alors Joseph d'Arimathie court chez Pilate, à la tour Antonia, pour lui demander le corps de Jésus. Le gouverneur, plein de remords qu'il n'ose découvrir, est heureux d'accorder cette grâce au membre honoré du Sanhédrin. Le pieux ami du Sauveur achète aussitôt un riche linceul et revient auprès de Marie, auprès de la croix.

Avec l'aide de Jean et de Nicodème, il détache le corps de Jésus et le remet entre les mains de sa Mère. L'Evangile ne nous apprend point ce touchant détail, mais il est si naturel qu'il doit être vrai ; la tradition d'ailleurs est unanime sur ce point.

### Méditation

Pauvre Mère ! Voilà ce qu'ils ont fait de votre Fils !

Et elle le considère, elle l'arrose de ses larmes,

elle compte ses plaies. Combien il a souffert ! Elle éprouve dans son immense douleur comme un soulagement de penser que son labeur, son supplice est terminé. Qu'il a été vaillant, résigné et bon !

Tandis qu'elle le regarde, le pressant dans ses bras, pâle, défiguré, souillé de sang partout, la parole qu'il lui a adressée lui revient : « Femme, voilà votre fils ! » Oh ! avant de la quitter il ne pouvait oublier sa mère. Il a pensé à elle, il l'a aimée, elle surtout, jusqu'à la fin, il lui a exprimé ses dernières volontés et laissé son testament.

Mais quel héritage va-t-elle recueillir ?

Elle reçoit en héritage toute l'humanité dont elle est devenue la mère, parmi les douleurs prodigieuses de l'enfantement le plus horrible. Son premier mouvement est un mouvement de répugnance. Quoi ! ces Pharisiens qui ont condamné à mort et basement injurié son Fils, ces bourreaux qui lui ont aggravé toutes ses tortures, elle devra les aimer, elle devient leur mère !

Elle en éprouve comme une indicible répulsion. Alors elle comprend que pour elle la Passion se poursuit. Jésus ne souffre plus, mais elle va continuer à souffrir. En souvenir de son Fils, elle aussi se résigne, elle accepte, elle souffrira, elle aimera jusqu'à ses ennemis, elle se dévouera à les sauver.

Ce Jésus qu'elle tient dans ses bras, inerte, mort, portant d'affreuses traces de coups affreux, ces mains et ces pieds percés, ce côté ouvert, ce cœur qui a épuisé tout son sang jusqu'à la dernière goutte, ces yeux fermés, ce visage dont la beauté surhumaine est cachée par la saignée, la poussière, les meurtrissures de la chair, c'est à ses yeux l'image des âmes pécheresses, de ses nouvelles filles qui lui sont confiées.

Mais ne craignez pas : elle les aimera comme une mère, elle les prendra dans ses bras, elle les lavera de leurs souillures et les présentera belles à son Fils, ressuscitées par son amour.

### XIV<sup>e</sup> Station

JÉSUS EST DÉPOSÉ AU SÉPULCRE

Joseph d'Arimathie et Nicodème arrachent Marie à la douloureuse jouissance de tenir encore dans ses bras le corps de son Fils. Il se fait tard et il est nécessaire de lui rendre hâtivement et provisoirement les derniers devoirs, car dans une heure commencera le repos sacré du Sabbat. Ils le prennent donc, le descendent doucement de la colline et l'étendent ici au pied du Calvaire, sur une pierre qui a été conservée, la *Pierre de l'onction*. Les saintes femmes demeurées à quelques pas s'approchent et aident à lui donner ces soins suprêmes qu'on donne aux morts.

Descendons aussi et baisons cette pierre sainte qui a reçu le corps de Jésus, le corps d'un Dieu.

On ne pouvait, vu l'heure avancée, songer à conduire le divin cadavre dans le tombeau des aïeux à Gethsémani. Or, à quelques mètres de la Pierre de l'onction, Joseph d'Arimathie avait creusé dans le roc un tombeau pour lui-même ; il fut décidé que le Sauveur y serait déposé jusqu'au lendemain du Sabbat, et ils le portèrent tristement dans ce sépulcre neuf. Ils entrent, traversent le vestibule, pénètrent dans le tombeau



même et placent là, à droite, dans le lit creusé en auge dans la pierre et qui a un peu plus de deux pieds de haut, le corps du Sauveur. Ensuite, à l'entrée, ils roulent une pierre énorme qui se glisse à la fois dans une large rainure en bas, et en haut dans une autre rainure correspondante.

C'est ce même tombeau qui est sous nos yeux dans un édicule de marbre haut de cinq mètres et demi, large d'autant, long d'un peu plus de huit mètres <sup>1</sup>. La façade est ornée de quatre colonnes torses en marbre, de grands cierges et de quantité de lampes. Le chevet est pentagonal, et au-dessus de ce chevet s'élève un dôme un peu lourd dans le style russe. L'édicule tout entier est abrité sous une coupole assez vaste.

Visitons un instant le divin tombeau.

Nous y pénétrons par une porte étroite, ouvragée au sommet. Voici le même vestibule qu'au temps de Joseph d'Arimathie, du moins pour l'emplacement. Au milieu, dans une sorte de coupe de marbre, un fragment considérable de la pierre qui fermait l'entrée du sépulcre et qui fut brisée par l'ange. Cette pierre est granulée de rose et elle paraît un peu usée par les millions de lèvres qui l'ont baisée. Ce vestibule s'appelle la Chapelle de l'Ange, parce que les saintes femmes y virent l'ange victorieusement assis sur cette pierre.

Derrière le piédestal qui supporte la coupe de marbre, une petite porte basse cintrée permet d'entrer, en se courbant, dans le sépulcre du Sauveur. Cette seconde pièce forme un carré de deux mètres de côté <sup>2</sup>. Sainte Hélène a fait tailler à coups de ciseau tous les rochers attenants au tombeau du Christ, afin d'obtenir un monument isolé ; le marbre qui en revêt les parois intérieures pour le soustraire aux injures du temps et plus encore à la dévotion indiscreète des fidèles, c'est le même sans doute qu'elle y a fait placer, sauf peut-être le couvercle qui porte une cassure et qui remonterait seulement au quinzième siècle. (1501).

C'est là qu'est vraiment le centre du monde, là que se pressent les pèlerins depuis sainte Hélène, ou plutôt depuis Joseph d'Arimathie et Nicodème, si bien qu'en parcourant la basilique, du Calvaire au Saint-Sépulcre, on voit passer tous les siècles de l'histoire. Pendant plus de deux cents ans, c'est ce tombeau qui précipita l'Europe sur l'Asie et provoqua les Croisades. Il demeura l'objectif des nations chrétiennes jusqu'à l'écrasement des Musulmans à Lépante, jusqu'à Jean Sobieski. Aujourd'hui encore à Jérusalem, Grecs schismatiques et Latins, Coptes et Arméniens, France, Russie, Allemagne, Autriche, Italie combattent pour y établir l'influence décisive qui l'emportera le jour où s'écroulera pour jamais l'Empire ottoman. L'univers chrétien continue de lutter pour le tombeau du Christ.

### Méditation

Accompagnons Marie au sépulcre de son Fils. C'est pour elle une douleur de l'y déposer, une douleur aussi de le quitter. Tant que les chers nôtres sont encore là, dans la maison, sur leur lit funèbre, nous jouissons de les voir, et il se fait une accalmie dans nos larmes. Elles rouvrent leur source quand il faut abandonner pour jamais la demeure bien-aimée où l'on a passé tant de jours heureux ensemble, et surtout quand on les descend dans leur tombe. Pensons alors à Marie, invoquons-la, elle qui a connu la plus inconsolable des affections.

La récompense de Jésus pour tant de souffrances, c'est son tombeau vraiment digne d'un Dieu, car il deviendra glorieux et le monde entier y viendra pour prier, pour adorer, pour affirmer sa foi. *Et erit sepulcrum ejus gloriosum.* Le Sauveur a conquis l'immortalité bienheureuse, au prix de ses douleurs, durant le cruel chemin de la croix, qu'il a parcouru le premier. Mais il laisse Marie, ses disciples, tous ceux qui l'aiment, plongés dans le chagrin. Ceux-ci ont une mission à remplir aussi, un chemin de la croix à gravir ; les grâces ne leur manqueront pas. Ainsi ceux qui demeurent, quand les autres s'en vont, gardent leur peine, leur labeur à accomplir, leur âme à sauver ; la grâce non plus ne leur fera point défaut.

Mais nous comprenons maintenant que le chemin de la vie, c'est aussi le Chemin de la croix. Toutes nos étapes de douleur ressemblent à celles du Sauveur. Ce sont des chutes, des délaissements, des tristesses, des tourments, mêlés pourtant de conseils affectueux, de tendres reproches, d'amitiés secourables. N'importe ! nous sommes toujours plus ou moins cloués à la croix et quand cette croix est le devoir constant, indéfectible, c'est le vrai bonheur ici-bas. Enfin le chemin de la vie aboutit toujours au tombeau ; nous ne gardons que cela de toutes nos ambitions, de toutes nos richesses, de tous nos efforts.

Travaillons à rendre notre tombeau glorieux, afin que nous laissions derrière nous une mémoire bénie, afin que des larmes pieuses y répandent des prières, afin surtout que nous ressuscitions un jour pour la vie, *in resurrectionem vitæ*.

Notre Chemin de croix est terminé. Les pèlerins se succèdent au Saint-Sépulcre pour y adorer encore les traces du divin Sauveur, puis ils reprennent sur leurs épaules leur croix, leur lourde croix qui maintenant leur semble plus légère, et ils la portent trois fois autour du tombeau du Christ en chantant des cantiques.

Ils prient pour leurs proches, pour toutes les âmes que Jésus a rachetées, pour la sainte Eglise, et particulièrement pour la France. Nombre d'habitants de Jérusalem les ont accompagnés par conviction ; d'autres regardent rêveurs, se rendant compte qu'il se passe sous leurs yeux quelque chose de grand qui intéresse l'avenir.

Les chants s'élèvent sous la coupole, les prières ferventes montent vers le ciel qu'elles réjouissent. Dieu les écoute, et Jésus prie son Père pour la France : *Pater, dimitte illis, nesciunt enim quid faciunt.* (Luc, XXIII, 34).

*Imprimatur* : † SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES : — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

<sup>1</sup> Exactement : longueur 8 m. 25, largeur 5 m. 55, hauteur 5 m. 50.

<sup>2</sup> 2 m. 7 cent. de long sur 1 m. 93 de large. La Chapelle de l'Ange a 3 m. 45 sur 2 m. 90 de large.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Petit Carême sur le « Miserere. »** — 3<sup>e</sup> Instruction : La part de Dieu dans la pénitence, 97. — 4<sup>e</sup> : La pensée du péché non pardonné, 100.

**Entretiens sur les évangiles du dimanche.** — XI. *Quinquagésime* : Les misères spirituelles et les misères corporelles, 103.

**Retraite pascalle des hommes.** — II. Les imprudences, 105.

**Catéchisme de première communion.** — L'EUCARISTIE : Notions préliminaires (*suite*), 110.

## PETIT CARÊME SUR LE « MISERERE »

### 3<sup>e</sup> Instruction

#### LA PART DE DIEU DANS LA PÉNITENCE

*Dele iniquitatem meam; amplius lava me...*

Effacez mon iniquité, et lavez-m'en de plus en plus.

Mes frères,

Nous sommes, pendant ce carême, — c'est bien convenu, — des pèlerins de bonne volonté en voie de faire l'ascension de cette montagne de myrrhe dont parle l'Esprit-Saint (Cant., iv, 6), et qui n'est autre que la montagne d'une parfaite pénitence.

Le premier degré, dans cette ascension, c'est la connaissance des misères de notre âme, et une salutaire compassion de nous-mêmes. Le second, c'est une juste confiance dans la grande miséricorde du Seigneur. Avançons aujourd'hui d'un degré encore, et reconnaissons, avec le saint roi pénitent d'Israël, que Dieu seul par sa grâce peut nous sortir du péché d'abord, — et ensuite achever de nous purifier des traces du péché.

#### I. — Nécessité de la grâce pour opérer notre conversion.

L'œuvre de la conversion d'un pécheur, je ne sais si on se le rappelle assez, est l'œuvre commune de Dieu et de l'homme. L'homme ne peut rien sans Dieu, et Dieu rien sans l'homme. Seulement c'est à Dieu que revient ici le premier rôle; s'il ne commence pas, rien ne se fera de la part de l'homme, réduit à une totale incapacité de se soulever, de lui-même, de cette couche funèbre où le péché tient son âme liée; car, pour tomber, il suffit d'être homme, mais, pour se relever, il faut quelque chose de plus que les forces de l'humanité. Et si, après avoir commencé, tiré de sa torpeur de mort, comme soulevé de terre la volonté de l'homme, la déterminant à agir, Dieu ne soutenait encore les efforts de cette volonté débile, ne confirmait chacun des pas qu'elle tente

dans la voie du retour, ne lui prêtait assidûment aide et secours par sa grâce, l'homme serait incapable encore des actes nécessaires pour lui obtenir de Dieu la justification.

Telle est la doctrine définie comme de foi par l'Eglise, et que nul ne peut révoquer en doute sans se rendre anathème et complice de Pélagé, lequel, attribuant à la nature un pouvoir qu'elle n'a pas, prétendait que nous trouvions en nous les forces nécessaires pour éviter le mal et mériter le ciel : erreur également démentie par une funeste expérience et proscrite par les oracles divins. « Je suis, dit le Christ traitant de cette matière, je suis le cep, vous êtes les branches... Sans moi, vous ne pouvez rien. » (Jean, xv, 5). Et vraiment, mes frères, un sarment détaché du cep, à quoi est-il bon ? Peut-il porter du fruit ? peut-il porter même un bouton ? peut-il même verdier ? Non, il ne peut que se dessécher et être mis au feu. De même nous, sans la grâce de Jésus-Christ, nous ne pouvons porter de fruit pour la vie éternelle, nous ne pouvons produire ni une fleur, ni un bourgeon; nous ne pouvons rien. « Ni beaucoup, ni peu, observe à ce propos saint Augustin ; rien, absolument rien. » Et, commentant à sa façon la doctrine du Maître, le grand Apôtre nous enseigne que nos moyens ne vont pas jusqu'à pouvoir former de nous-mêmes, sans l'assistance de Dieu, une bonne pensée (II Cor., xiii, 5), et que c'est Dieu qui opère en nous le vouloir et le faire par sa bonté toute gratuite : *Deus est enim qui operatur in vobis et velle et perficere, pro bona voluntate.* (Philipp., ii, 13).

Ce dogme de la nécessité de la grâce pour l'œuvre de la justification, ce rôle nécessaire de Dieu dans la pénitence de l'homme, j'entends moins vous le prouver — qu'est-il besoin de prouver la parole du divin Maître ? — que le graver fortement dans vos esprits par une saisissante analogie, et en tirer ensuite deux conclusions pratiques entre vingt autres.

1. Qu'est-ce que le pécheur, j'entends celui qui s'est rendu coupable de fautes graves et a besoin de conversion ? C'est un homme dont l'âme est morte. Toute mort consiste, vous le savez, en une rupture, en une séparation : la mort corporelle, c'est la séparation, la rupture du corps d'avec l'âme; la mort spirituelle, c'est la séparation, la rupture de l'âme d'avec Dieu.

Cet homme séparé de Dieu est donc mort quant à l'âme. La question est de savoir s'il peut se ressusciter lui-même. Mais, à bien y réfléchir, la résurrection est une seconde création : rendre l'être à qui ne l'a plus ou le donner à qui ne l'a pas encore, n'est-ce pas au fond chose identique ? Or qui des hommes a jamais pu et oserait prétendre pouvoir jamais créer ? L'homme a su, en ce siècle surtout, plier la matière à ses caprices de mille manières; il a pu, réduisant sous le joug les grandes forces de la nature, atteler à son char rapide à l'envi de l'éclair, l'air, la vapeur et l'électricité; il a pu, dans ses savants



laboratoires, transformer les corps en d'autres corps, modifier à son gré et décomposer la substance parcelle par parcelle : c'est un artiste habile qui s'entend à exécuter de merveilleux motifs sur le fond premier des choses, sur le fond du Créateur. Mais lui-même est incapable de créer un atome; ses puissantes machines empruntent leur force à d'autres forces qu'il n'a fait que capter et asservir à son usage; sa chimie n'arrive à constituer des composés nouveaux qu'avec les éléments d'autres corps générateurs; si belles, si étonnantes, si prodigieusement multipliées que soient ses découvertes, ce ne sont que des découvertes, c'est-à-dire des choses existant de tous jours, mais demeurées inconnues jusque-là. Oui, l'homme, puissant manipulateur de la matière créée, est dans une absolue impuissance de créer à son tour quoi que ce soit, pas même un grain de poussière, à plus forte raison un être organisé et vivant; et, impuissant à créer la vie, il l'est pareillement à la ressusciter là où elle n'est plus. En dépit des prétentions d'une science en délire d'orgueil, jamais résurrection ne s'est opérée ni ne s'opérera par la vertu d'un homme, à moins que cet homme ne soit revêtu par Dieu de la puissance d'En-Haut.

Or ce qui est vrai de la résurrection du corps, l'est à bien plus forte raison de la résurrection des âmes. Car la vie qu'il s'agit de rendre ici, c'est une vie divine. Or les sources de la vie divine sont infiniment au-dessus de l'homme. Celui-ci peut à la rigueur être dit communiquer la vie du corps, il peut faire dériver du fleuve de sa propre vie quelques gouttes qui suffiront, la Providence l'ayant réglé ainsi, à donner naissance à un petit être nouveau. Mais la vie divine lui échappe de toutes manières. Donc il n'est que Dieu qui puisse nous la donner, et nous la rendre, s'il lui plaît, quand nous l'avons perdue. Il nous faut notre Dieu se penchant sur notre âme morte comme jadis sur la fille de Jaïre, la prenant par la main, la soulevant du grabat où elle est gisante, la remettant sur pied, l'accompagnant encore et la soutenant pas à pas, jusqu'à la fin, dans le trajet miséricordieux que nous avons à faire pour arriver au pardon et à la vie.

Voilà la part de Dieu dans l'œuvre de la pénitence. Et si vous me demandez quelle est maintenant la part de l'homme, je ne veux pas vous l'expliquer pour l'instant; nous le ferons bientôt tout au long. Je vais seulement vous l'indiquer brièvement : notre rôle se résume à ne pas faire la sourde oreille, quand l'Esprit sanctificateur adresse à notre âme la parole de résurrection : « *Tibi dico, surge*; je te le dis, lève-toi; » à ne pas faire les lourds, — permettez-moi cette expression triviale, — quand la grâce s'emploie à nous soulever de terre; à ne pas regimber et marcher à reculons quand elle nous pousse; à ne pas nous débattre violemment de manière à lui faire lâcher prise quand en quelque sorte elle nous porte. Vous voyez que notre rôle ici n'est que secondaire et que le rôle principal reste à Dieu.

2. De cette vérité de vous maintenant bien comprise, je l'espère, je passe à tirer deux conclusions pratiques.

a) L'une concerne et vise une certaine catégorie de personnes qui viennent parfois se confesser sans avoir eu la pensée ni pris le temps de convier le Seigneur à l'œuvre, commune pourtant entre lui et nous, de notre conversion. C'est étrange, ce mal dont nous souffrons aujourd'hui de vouloir nous passer de Dieu, jusque dans l'accomplissement de nos actes de religion. Nous reconnaissons bien encore Dieu pour notre maître et notre suzerain, auquel nous ne nous refusons pas à rendre l'hommage et à payer le tribut de nos adorations et de notre obéissance. Mais quant à recourir à lui, à lui demander son concours, le moins souvent possible! « Les affaires peuvent s'arranger sans Dieu dans Berlin, » disait un philosophe allemand. Sans y réfléchir, c'est bien ainsi que nous pensons un peu nous-mêmes. Nos petites affaires, même l'affaire de notre conversion, de nos confessions, de notre vie spirituelle, nous viendrons bien à bout d'arranger cela sans Dieu!

N'est-ce pas, mes frères, que telle est bien la tendance de notre dévotion nouveau-siècle? Il flotte dans l'air une telle poussière de sophismes sur le progrès indéfini et la perfectibilité absolue de l'humanité, qu'il finit par s'en déposer une couche plus ou moins dense jusque sur les âmes religieuses. A force de s'admirer, de se griser de ses découvertes, de ses conquêtes dans l'ordre de la nature, l'homme en arrive, même le mieux intentionné, à se faire illusion sur le besoin qu'il a de Dieu sans cesse, surtout en matière de surnaturel, de sorte que l'on est tenté de demander à Dieu encore moins qu'on ne lui donne. Par bonheur pour nous orgueilleux, Dieu est meilleur que nous ne sommes méchants, et, malgré notre oubli à solliciter ses grâces, il ne nous en prive pas entièrement. Et, pour en revenir à ces confessions dont j'ai parlé, il permet, s'il découvre sous tant d'étourderie un désir sincère pourtant de sortir du péché, il permet que ces confessions ne soient pas nulles ou sacrilèges... Mais peuvent-elles, en vérité, être bien fécondes en fruits de conversion?

b) Parlerai-je maintenant — c'est ma seconde conclusion — de ces pécheurs qui s'obstinent à demeurer, à croupir dans leur iniquité? A toutes les sollicitations intérieures de la grâce, à toutes les instances des personnes du dehors les pressant de sortir de là, ils ne savent que répondre : « A plus tard! Il sera toujours temps de se confesser quand on sera pour mourir! » C'est bientôt dit : « Je me convertirai à la mort... » Mais, malheureux, vous comptez seuls, et vous oubliez que, dans l'affaire de votre conversion, le rôle principal est à Dieu. Et si Dieu n'est pas prêt à entrer en scène quand vous enfin vous vous déclarerez prêts? Si, lassé de vous avoir crié en vain tant et tant de fois : « *Lazare, veni foras!* Lazare, sors du tombeau! » il s'en est allé pour ne plus revenir, que

ferez-vous, vous seuls ? Pourrez-vous, seuls, lever la pierre de votre sépulture, seuls dégager votre âme des bandelettes funébres qui l'emprisonnent ? Or il est grandement à craindre qu'il en arrive ainsi, j'en appelle à la déclaration du Christ disant aux impénitents de son temps : « Vous me chercherez à votre aide et ne me trouverez plus, et vous mourrez dans votre péché ! »

Mes frères, tremblons d'être abandonnés à nous-mêmes par Celui sans qui nous ne pouvons rien, et mettons à profit ce temps où il s'offre à nous pour accomplir la part principale dans l'œuvre de notre conversion !

## II. — *Nécessité de la grâce pour achever notre sanctification.*

En nous ressuscitant à la vie, Dieu ne nous rend point autres que nous étions avant de succomber sous les coups du péché. Nous ressuscitons à une vie fragile et infirme, sans cesse menacée de ruine nouvelle, et affaiblie encore par les dernières blessures faites à notre âme par le péché, cause de sa mort ; car la résurrection spirituelle, quoique réparant la vie, ne guérit point pour cela le penchant nouveau et plus prononcé vers le mal qu'engendre en nous l'acte du péché chaque fois qu'il se produit.

Le roi-prophète le savait bien, lui qui, après avoir conjuré le Seigneur de TUE en lui le péché et de ressusciter la grâce : « *DELE iniquitatem meam,* » demandait à Dieu quelque chose de plus, gémissant : « *AMPLIUS lava me* : purifiez-moi encore et encore. » Le mot dont se sert ici le roi pénitent a, en hébreu, une signification très énergique et très belle : il exprime le travail et le procédé des foudrons pressant et triturant avec force leur toile, afin d'y faire pénétrer l'essence dont ils se servent pour enlever les taches du tissu. David demande donc, lui aussi, d'être pénétré de la grâce, encore et encore, c'est-à-dire toujours, toute sa vie, afin que sa conversion soit durable, afin que sa purification soit complète, afin de persévérer dans l'amitié de Dieu et d'arriver à la sanctification.

C'est que, mes frères, en effet, pour persévérer dans la justice comme pour y renaître, pour devenir des saints comme pour cesser d'être des pécheurs, il nous faut la grâce, encore la grâce, toujours la grâce. N'espérons pas être et demeurer justes, bons, vertueux, honnêtes même, sans un secours d'En-Haut, secours sans cesse employé à cicatriser les blessures faites à notre âme par la passion, à corriger notre faiblesse, à prévenir nos chutes. Il n'y a pas de si fort parmi nous qui, au moment où la grâce lui manquerait, pourrait compter par lui-même sur vingt-quatre heures de vertu.

Je sais bien qu'il est de bon ton en d'aucunes sociétés et en certaines écoles de poser pour la morale indépendante, entendez indépendante de Dieu et de sa grâce. On veut bien ne pas nier, dans ces

milieux dont je parle, la lutte en chacun de nous de deux principes opposés, le principe du bien et le principe du mal, le duel incessamment engagé entre la vertu et la passion, entre la raison et les sens. On ne fait pas difficulté de reconnaître en l'intime de notre être trois éternels foyers de révolte contre la loi morale, savoir : la volupté, l'orgueil et la colère. Mais on déclare que le remède au mal qui est dans l'homme se trouve dans l'homme, et que l'on peut, sans avoir cure ni de Dieu ni de grâce, être et rester vertueux en dépit des forces contraires nous sollicitant au mal, être et demeurer un honnête homme envers et contre tout.

Parler ainsi, mes frères, c'est prouver que l'on ignore profondément l'homme réel, tel qu'il vit en nous.

Et d'abord ceux qui prétendent demeurer d'honnêtes gens « à la barbe du bon Dieu et de la grâce du Christ, » bénéficient, sans s'en douter, d'un passé chrétien, d'un milieu chrétien qui les imprègne de grâce, qui est, à lui seul, déjà une grâce. Combien de ces « honnêtes gens » de la morale indépendante ne doivent quelques dehors et quelques restes encore de vertu qu'au milieu de vrais chrétiens qui les entoure, en ce sens qu'ils se contraignent au bien par le désir de soutenir, sans trop de désavantage, la comparaison entre les vrais chrétiens et eux-mêmes ! N'est-ce pas là déjà une grâce, d'ordre inférieur sans doute, mais enfin une grâce ?

Du reste, mes frères, j'ai mieux à dire, et, selon moi, l'honnêteté — si honnêteté il y a encore — de nos indépendants, c'est de l'honnêteté chrétienne, due à la grâce du christianisme. Ces gens-là posent en athées, en païens, en libres-penseurs, en tout ce que vous voudrez ; mais, en fin de compte, ils continuent à vivre du vieux fond chrétien. Dix-neuf siècles de christianisme pèsent sur leur âme, sur leur esprit, sur leurs idées, sur leur tempérament. Ce n'est pas impunément que l'on a dans les veines le sang de quarante ou cinquante générations chrétiennes, ce sang auquel s'est mêlé tant de fois le sang du Christ, et qui semble charrier encore dans son cours comme des globules divins. Ce n'est pas en vain que l'on a reçu au baptême l'empreinte de l'Esprit sanctificateur, et le germe de vertus et d'énergies surnaturelles. On ne passe pas, sans en garder au cœur une durable impression, à travers la lumière et la chaleur des enseignements reçus dans l'enfance, ce bel âge auquel se reportent avec le plus d'attrait et de douceur les souvenirs de toute la vie. Et puis une mère chrétienne n'a-t-elle pas prié près de votre berceau, ô mes frères néo-païens, et ne pensez-vous pas que cette prière, toujours debout devant Dieu, vous obtienne de sa grâce le moyen de rester encore un tant soit peu d'honnêtes gens ? Oui, vous êtes chrétiens encore, plus que vous ne pensez, chrétiens à votre insu et malgré vous peut-être, mais néanmoins chrétiens ; et, comme tels, il continue à vous affluer dans



l'âme une sève divine qui fait porter à votre prétendu rationalisme des fruits qui ne sont pas les siens.

Ils se mentent donc à eux-mêmes, mes frères, les tenants de la morale indépendante, en prétendant agir en dehors de l'influx de la grâce chrétienne. De plus ils mentent en avançant que, sans le secours de Dieu, il serait possible de devenir et de rester vertueux. Pour parler de la sorte, c'est qu'ils ne connaissent pas la plaie ouverte par le péché d'origine au flanc de notre nature déchue, sa gravité, sa profondeur. Ils vont contre l'expérience et le témoignage du genre humain, contre l'expérience et le témoignage de notre conscience et de la leur. N'est-ce pas que le mal a pour nous cent fois plus d'attrait que le bien, la volupté que l'austère vertu, la colère et la vengeance que la douceur et le pardon ? La balance n'est donc pas égale, et, pour faire contrepoids, il nous faut le secours de Dieu venant rétablir l'équilibre des forces.

Au lieu donc de nous murer dans un vain orgueil et une impuissante folie, appelons Dieu souvent au secours de notre fragilité, en répétant avec le Psalmiste : « *Amplius lava me.* Encore et encore purifiez-nous, soutenez-nous, fortifiez-nous, mon Dieu. » Ainsi soit-il.

#### 4<sup>e</sup> Instruction

##### LA PENSÉE DU PÉCHÉ NON PARDONNÉ

*Quoniam iniquitatem meam  
ego cognosco, et peccatum  
meum contra me est semper.*

Je connais mon iniquité, et mon péché est toujours contre moi.

Mes frères,

Dieu qui nous a créés sans nous ne nous sauvera pas sans nous. A lui la part principale dans l'œuvre de notre conversion ; mais à nous de faire le reste, de fournir aussi notre petite part de collaboration. Et notre premier acte, en tant que collaborateurs de Dieu dans l'affaire de notre salut, doit être *d'avoir sans cesse à l'esprit, à l'exemple du roi-prophète, le souvenir de nos fautes jusqu'à ce qu'elles soient effacées* : c'est ce que nous allons voir en premier lieu. Nous signalerons ensuite le danger de l'oubli trop facile du péché non pardonné.

##### I. — Le souvenir du péché commis.

Averti par Nathan de la colère de Dieu allumée par son double forfait et des châtiments qu'elle s'apprête à faire fondre sur lui, sur sa maison et son peuple, David est en proie à une angoisse extrême. Le souvenir de ses crimes est sans cesse présent à sa pensée ; l'image d'un Dieu irrité et vengeur le poursuit à toute heure et partout ; son péché, toujours contre lui, empoisonne ses jours d'une amertume sans nom, peuple ses nuits de visions

menaçantes et lui fait oublier les douceurs du sommeil, ne laisse à son cœur nul repos et ne lui permet plus de goûter aucune joie qui ne soit troublée par l'appréhension des maux prochains.

Pécheurs comme David, nous connaissons comme lui l'obsédante pensée, la persévérante angoisse du péché commis, si nous consentions à nous faire, par la réflexion, une juste idée de ce qu'est le péché. Nous verrons après-demain que le péché est le mal de Dieu. En le considérant ce soir comme le mal de l'homme par excellence, nous apprendrons à concevoir pour lui toute l'horreur qu'il mérite, et à ne point laisser s'en distraire notre pensée, si nous avons eu le malheur de le commettre sans en avoir encore obtenu le pardon.

1. — Mal de l'homme, le péché a pour premier effet de nous ravir l'amitié de Dieu et de provoquer contre nous sa colère. Avons-nous jamais songé à ce qu'il y a d'effrayantes réalités dans ces deux mots : perdre l'amitié de Dieu, avoir Dieu pour ennemi ?

a) Pour s'attirer les bonnes grâces d'un homme bien posé et influent, il n'est rien que l'on ne fasse, il n'est si dur sacrifice auquel on ne consente. Et si, après avoir joui de l'amitié d'un puissant du siècle, on se voit en danger de la perdre, quelle désolation, quelle consternation ! Quelles démarches ne tentera-t-on point pour empêcher ce malheur ! Et quel morne abattement, quel désespoir même si, malgré toutes nos protestations, cet homme dont l'amitié nous était d'un si haut prix prononce un jour irrévocablement que nous avons cessé de lui plaire, et qu'entre lui et nous il n'y a désormais plus rien de commun ! Les nuits qui suivront ce jour fatal ne seront-elles pas pour nous des nuits d'angoisse ? Et les soupirs, les regrets ne deviendront-ils pas, pendant le jour, le pain quotidien de notre âme ? On ne se console pas si vite de perdre une amitié de laquelle on se promettait de si grands biens. On ne s'y résigne pas en vingt-quatre heures. Et pourtant, qu'est l'amitié d'un homme comparée à celle de Dieu ? Les biens que nous pouvons nous promettre de celle-ci ne sont-ils pas infiniment supérieurs à ceux que nous pouvons espérer de celle-là ? Et le bonheur de se dire : « Dieu daigne me faire une petite place dans son cœur de Père et ne point penser à moi sans bienveillance, » n'est-il pas hors de toute proportion avec la satisfaction, très relative, qu'il y a à songer que l'on n'est pas indifférent à tel ou tel, qui n'était pas hier et demain ne sera plus ? Or le péché nous ôte l'amitié de Dieu. Nous donc qui gémissons les jours et les nuits si quelque homme influent nous retire ses bonnes grâces, ne devrions-nous pas donner une force nouvelle à nos gémissements, une nouvelle abondance à nos larmes, quand c'est un Dieu lui-même qui nous retire la faveur de son amitié ? N'ayons ni cesse ni repos jusqu'à ce que nous soyons rentrés dans ses bonnes grâces.

b) Du reste, par le péché, nous ne faisons pas que

perdre l'amitié de notre Dieu, nous encourons encore sa colère et son inimitié. Pour moi, je ne connais rien de plus effrayant que de se dire, dans le silence d'une austère méditation où l'on voit, où l'on touche le fond des choses : « Dieu songe à moi en cet instant, lui, le Tout-Puissant, et c'est pour me haïr ; mon péché non racheté par la pénitence se tient devant sa majesté comme une incessante provocation, et la colère divine fume et s'exaspère contre moi, en face de cette provocation à laquelle je refuse de mettre fin par un désaveu sincère et un prompt repentir. » Comment vivre encore, mes frères, et continuer à couler ses jours dans une criminelle insouciance du péché, si l'on voulait bien songer à cela ?... Et il est si facile d'y songer ! Il n'est nul de nous, si ignorant soit-il, qui ne puisse faire cette méditation et s'arrêter quelques instants à cette idée : « Dieu pense à moi en ce moment, et c'est avec colère ; il me regarde, mais c'est d'un oeil de mépris et de courroux. » Un malheureux soldat, condamné à mort pour crime qualifié, disait à l'aumônier chargé de le visiter dans sa prison : « Mon Père, je vous en prie, demeurez avec moi. Ne me laissez pas seul jusqu'à ce qu'on vienne me prendre pour me conduire devant le peloton d'exécution. — Mais pourquoi, mon ami, voulez-vous que je reste auprès de vous maintenant ? Vous êtes confessé, absous et pardonné. Ma mission près de vous est remplie. Vous n'avez plus qu'une heure pour prendre vos dernières dispositions, écrire à votre famille. — Ah ! mon père, c'est cette heure-là qui m'effraie. Car, pendant cette heure-là, il me faudra, si vous me laissez, vivre seul avec cette idée : Mes camarades pensent à moi en ce moment, et c'est pour m'exécuter ; mes chefs pensent à moi en ce moment, et c'est pour me mépriser ; mon père, ma mère pensent à moi en ce moment, et c'est pour me maudire... Non, je ne puis vivre avec cette idée : elle m'est insupportable... Restez avec moi, mon Père, je vous en supplie, et parlez-moi de tout ce que vous voudrez, pour me distraire de cette pensée : elle m'est mille fois plus odieuse que la mort ! » Tout criminel qu'il était, mes frères, ce soldat avait du cœur ; et il faut croire que nous n'en avons guère, nous qui nous résignons avec une entière indifférence à demeurer devant Dieu, des jours, des mois, des années, des fils de colère ; nous qui portons, toute une longue vie parfois, le poids du mépris et de l'indignation de notre Seigneur et de notre Père, sans qu'il y ait un sourire de moins sur nos lèvres, un pli de plus à nos fronts.

Mes frères, quand on y regarde de près, cette insouciance du péché commis est tout simplement de notre part une monstruosité, et nous pouvons reconnaître à ce signe combien grande est la dureté de nos cœurs, combien profond l'aveuglement de nos esprits. Quand cesserons-nous de ne voir les choses que sous un jour faux, et quand en jugerons-nous enfin selon les austères enseignements de la raison et de la foi, et non plus selon les sens et d'après une déplorable routine ?

2. — Un second effet du péché, en tant que mal de l'homme, c'est de dépouiller celui-ci de tous les mérites acquis et de le mettre dans une impuissance absolue d'en acquérir pour l'avenir.

Autrefois les anciens semaient du sel sur l'emplacement des villes détruites, afin d'y empêcher toute résurrection de vie même végétale. Quelle vertu stérilisante pouvait avoir ce sel jeté sur les terres ainsi vouées à une éternelle ruine, je ne sais. Mais je sais que le péché, quand il se répand sur une âme, a ce pouvoir stérilisant, et l'a à un degré absolu. C'est la destruction la plus complète de toutes les espérances de glorieuse immortalité, de tous les germes de vie éternelle. Du coup c'est la ruine totale. La mort surviendrait alors que, déchue de tous ses droits à l'héritage céleste, l'âme, quelques richesses spirituelles qu'elle ait pu accumuler jusque-là, riche seulement de colère désormais, n'aurait plus d'autre partage que celui des damnés dans l'enfer. Et nul moyen, tant que durera l'état du péché, de réparer la ruine causée par lui, de remédier à notre indigence, d'amasser quelque mérite que ce soit pour le ciel.

Infortunés chrétiens coupables d'avoir offensé Dieu grièvement, c'est en vain que vous multiplieriez au pied des autels vos prières et vos adorations ; que vous parleriez la langue même des anges, s'il était possible, pour prêcher aux hommes la religion et la vertu ; que vous auriez une foi vive à transporter des montagnes, que vous distribueriez aux pauvres tous vos biens, que vous livreriez votre corps au glaive ou aux bâchers en témoignage de l'Evangile de Jésus-Christ : rien de tout cela ne vous compterait pour le ciel, si vous veniez à mourir dans l'état du péché.

Cette stérilité dont sont frappées d'avance toutes vos actions, même les meilleures, vous laisserait-elle, pécheurs, plus longtemps indifférents ? Il y a parmi vous de si braves gens dont on dit tant de bien ! Quel dommage que tant de qualités et de vertus humaines que tout le monde se plaît à louer en vous, que tant de bonnes actions qui vous concilient l'estime, l'affection universelle autour de vous, quel dommage que tout cela existe en pure perte et ne serve de rien pour votre avenir éternel ! Oui, en vérité, quel dommage ! Ne le sentez-vous pas vous-mêmes ? Et, dans ce sentiment, comment pouvez-vous vivre une heure de plus avec ce péché qui inutilise votre vie et vous fait perdre d'immenses, d'incalculables trésors de mérites ? « Le temps perdu ne se rattrape pas, » dit un proverbe de l'antique sagesse. C'est bien le cas ici d'appliquer le proverbe. Ces années gaspillées, ces mérites manqués, qui vous auraient valu qui saura jamais quel degré de gloire et de bonheur dans le ciel, vous les regretterez un jour, vous chercherez à les regagner : vous n'y parviendrez pas. Si Dieu vous fait la grâce de sortir, avant qu'il soit définitivement trop tard, de votre coupable état, vous aurez tout juste ce qu'il faut pour être admis au ciel, mais vous y serez confondus parmi les



derniers du peuple élu, quand vous auriez pu y figurer parmi les princes de la cour céleste. Vous aurez à payer à la justice de Dieu, dans le purgatoire, une dette de dix mille talents dont le Maître exigera jusqu'au dernier liard, quand vous auriez pu déverser au contraire de la plénitude de vos mérites sur vos frères heureux de bénéficier de votre superflu. Encore une fois, quel dommage !

Vous résignerez-vous de gaieté de cœur à être toujours l'arbre planté en bonne terre et ne portant jamais un fruit ? Vous résignerez-vous à cette désastreuse incapacité de posséder et de produire dont vous frappe le péché, à ce dénuement, à cette indigence, à cette faillite spirituelle en permanence qu'il opère en vous ? C'est donc que vous avez juré haine à votre âme, que vous êtes sans cœur comme sans intelligence, si vous n'avez pas sans cesse à l'esprit la pensée de votre péché, jusqu'à ce qu'il soit effacé.

## II. — *Danger de l'oubli trop facile du péché commis.*

« Ce n'est pas, me direz-vous, que nous perdions de vue nos péchés. Comme le royal pénitent d'Israël, nous reconnaissons notre iniquité, et notre péché ne sort point de notre pensée. Si nous tardons à en faire pénitence, c'est que nous attendons pour cela l'occasion favorable. »

A cela, je répondrai trois choses.

a) D'abord, si pour vous convertir vous attendiez, mes frères, le moment favorable, vous n'avez plus à l'attendre désormais ; il est venu, ce moment précieux ; voici luire pour vous les jours du salut, le temps du Carême et des Pâques. Vous n'allez plus à présent, je l'espère, retarder votre réconciliation avec Dieu. Autrement vous seriez sans excuse cette fois.

b) Ensuite je vous dirai que quand il s'agit de conversion, il n'y a jamais lieu d'attendre. Faut-il vous rappeler que la mort n'a pas d'heure ni d'âge, et que remettre à *plus tard* pour revenir à Dieu, c'est grandement s'exposer à arriver *trop tard* ? Du reste, ne vous ai-je pas exposé assez longuement tout à l'heure les ruines spirituelles accumulées dans notre vie par le péché non effacé ? Serions-nous même assurés d'avoir avant la mort le quart d'heure de grâce nécessaire pour une bonne confession dernière et un bon acte de contrition final, l'inconvénient de demeurer, sa vie ou partie de sa vie durant, à l'état de fruit sec ou de figuier stérile, n'en serait pas moins immensément regrettable.

c) Enfin, il y a mieux, — je veux dire pis, — mes frères. Ce péché dont vous retardez la suppression, la destruction en vous, tout en prétendant rester fidèles à vous en souvenir, ce péché, l'expérience en a été faite trop de fois avec trop d'évidence, ne tardera pas, lui, à s'effacer de votre pensée : peu à peu vous en perdrez conscience. Et, — puisque j'ai prononcé ce mot de conscience, — s'il y a aujourd'hui tant de consciences si profondément

endormies qu'elles en paraissent mortes véritablement, la cause en est à ces ajournements dans la conversion qui sont devenus la mode presque universelle en nos temps. Les fautes dont on ne dépose point, au moins aux époques prescrites par l'Eglise, l'aveu contrit aux pieds du ministre de Dieu, finissent par se faire oublier. L'oubli d'un premier crime autorise et justifie en quelque sorte l'oubli semblable d'une seconde, d'une troisième iniquité, d'une série indéterminée de fautes graves. Au milieu et à la faveur de tout cela, le sens moral s'émousse et va sans cesse s'affaiblissant : un jour arrive où il n'en reste plus trace.

Comme le remarquait, il y a quarante ans déjà, Mgr Parisi<sup>1</sup>, le caractère dominant du travail qui s'est fait parmi nous depuis un siècle, c'est le dépérissement des consciences, arrivé à ce point que souvent, dans nos relations les plus intimes avec les âmes, soit au saint tribunal, soit surtout au lit de la mort, nous n'en discernons plus l'écho, nous n'en trouvons plus de vestige. Autrefois, c'est encore le même illustre évêque qui en fait l'observation, on ne persévérerait pas dans le mal sans un certain malaise intérieur et lui-même persévérant, qui restait dans l'âme comme le point vulnérable par où la grâce de Dieu ressaisissait, un jour ou l'autre, cette âme, pour l'arracher à elle-même et la sauver. Aujourd'hui on boit l'iniquité comme l'eau ; et quand le prêtre fouille dans les cœurs pour y chercher le repentir ou du moins la confusion, que de fois il n'y découvre pas même l'inquiétude ni le déplaisir ! Nos prévaricateurs, fornicateurs, blasphémateurs renforcés du jour, nos pécheurs à tous les degrés restent satisfaits de leur attitude et situation vis-à-vis de Dieu ; ils sont d'un calme, d'une sérénité qui épouvante.

Mais ils ne sont pas, qu'on le croie bien, arrivés à cet état lamentable et presque désespéré, présage de l'impénitence finale, en un seul jour et d'un seul coup. Ils y sont venus insensiblement, pas à pas, et le point de départ de cette descente à l'abîme a été un péché négligé, puis oublié ; un péché qu'on a omis de se reprocher un premier soir, qui le second soir est sorti de la pensée, et dont, après quelques sommeils que le remords n'a plus troublés, on a enfin perdu conscience. Il y a commencement à tout, et commencement presque toujours des plus modestes. Mais d'une étincelle peut naître l'incendie qui dévorera tout un village. Ainsi en est-il surtout dans la vie spirituelle. C'est à nous de veiller dès le début, à nous de ne point nous endormir sur le péché commis, de l'avoir sans cesse devant nos yeux, de manière à nous rendre son souvenir importun, insupportable, et à nous faire courir, de guerre lasse, au tribunal du pardon. Puissions-nous être incapables de toute joie, de toute paix, quand nous aurons été si malheureux que de commettre un péché mortel !

J'ai toujours eu plaisir à entendre et à raconter

<sup>1</sup> Mandement de Carême pour 1864.

ce trait d'histoire. Un jeune homme, coupable d'une honteuse faute au cours de la journée, était, la nuit venue, allé demander au sommeil l'oubli de sa coupable action. Mais le sommeil ne descendait point, et la voix d'une conscience en détresse écartait de sa couche le repos. A la fin, fatigué de lutter contre sa conscience et pris d'une soudaine résolution, il se lève, va réveiller un prêtre : « Je veux bien entendre votre confession, mon ami, répond celui-ci ; mais votre cas est donc bien urgent ? — Très urgent, mon père, je n'y puis tenir un quart d'heure de plus. » Il se confesse, et, le cœur en paix cette fois, regagne son logis et son lit. Le lendemain, il était mort ; et le prêtre, très effrayé de ce trépas soudain et surtout de la question qu'il avait posée à l'infortuné jeune homme, ne crut pouvoir mieux faire que de raconter en toute circonstance ce trait frappant : « Je n'y puis tenir un quart d'heure de plus ! »

Mes frères, faisons nôtre dans la pratique de toute notre vie cette parole de notre adolescent, et n'ayons de repos aux angoisses de notre âme, après le péché commis, que par un généreux *Peccavi* aux pieds du prêtre de Jésus-Christ.

Ainsi soit-il.

## ENTRETIENS SUR LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

### XI

#### Quinquagésime

#### LES MISÈRES SPIRITUELLES ET LES MISÈRES CORPORELLES

La destinée des aveugles est vraiment digne de pitié. Ecoutez cette plainte de Tobie déshérité de la lumière du jour : « *Et ait Tobias : Quale gaudium mihi erit qui in tenebris sedeo, et lumen cœli non video ?* » (Tobie, v, 12). Pour ces malheureux, en effet, c'est en vain que le soleil illumine de ses rayons le ciel et la terre ; c'est en vain que le monde matériel déploie ses splendeurs, que le drame des saisons déroule chaque année la poésie de ses métamorphoses ; c'est en vain que le fertile génie de l'homme multiplie ses créations. Les yeux éteints ne perçoivent rien des choses de ce monde.

On ne peut donc sans attendrissement penser à ces infortunés qui vivent dans d'éternelles ténèbres. Il faut les plaindre ; mais il faut aussi les secourir, car ils sont pour la plupart incapables de gagner leur vie, et la charité publique est obligée d'assurer leur existence.

Si la cécité qui atteint les yeux du corps est funeste, que dirons-nous de celle qui atteint les yeux de l'âme ?

L'Évangile de ce jour nous met en présence de cette double infirmité et renferme pour nous cette

double leçon : 1<sup>o</sup> les misères spirituelles figurées par l'aveuglement intérieur excitent la colère de Dieu : travaillons donc avec courage à nous en délivrer ; 2<sup>o</sup> les misères corporelles représentées par l'aveuglement-extérieur excitent sa pitié : demandons-lui donc avec confiance de nous en affranchir.

#### I. — Les misères spirituelles.

Le moment approchait où Notre-Seigneur allait consommer son douloureux sacrifice. Tandis que l'homme marche en aveugle vers sa destinée, Jésus voyait la sienne jusqu'aux moindres détails dans la volonté de son Père dont rien ne lui est caché, dans les prophéties qui ont prédit ses souffrances, dans la force même des événements qui se déroulent et dans la haine de ses ennemis qui ne s'assouvira que par sa mort. Cet avenir, il le découvre à ses disciples. Prenant en particulier les Douze, il leur annonce ce qui allait leur arriver : « Voici, dit-il, que nous montons à Jérusalem et tout ce que les prophètes ont prédit sur le Fils de l'homme va s'accomplir. Il sera livré aux princes des prêtres, aux scribes et aux anciens, et ils le condamneront à mort. Ensuite ils le livreront aux païens pour être insulté, flagellé, couvert de crachats ; et après qu'ils l'auront flagellé, ils le crucifieront ; et, le troisième jour, il ressuscitera. »

C'était la troisième fois que Notre-Seigneur révélait aussi explicitement aux apôtres le mystère de sa passion, de sa mort et de sa résurrection. Cependant, malgré la netteté d'un pareil langage, ils ne comprirent rien à ces paroles. Ce discours demeura pour eux un mystère dont ils n'avaient point l'intelligence. Comment se fait-il que cette prophétie détaillée, précise et lumineuse de la Passion prochaine demeurât pour les douze disciples choisis obscure et incompréhensible ?

C'est que les idées grossières qu'ils se formaient de la royauté et de l'empire du Messie les aveuglaient. Ils s'attendaient à voir le divin Maître étendre son sceptre sur le monde entier et, conquérant glorieux et couronné, amener au temple de Jérusalem toutes les tribus de l'univers soumis.

Le mystère des douleurs et des humiliations de Jésus était donc pour eux une énigme. Lorsque Notre-Seigneur leur en présenta pour la première fois la perspective austère, ils furent profondément étonnés et troublés. Pierre, n'écoutant que la tendresse ardente de son cœur, lui reprocha de songer à un si sombre destin : « Maître, dit-il, qu'il n'en soit pas ainsi ! Non, cela ne vous arrivera pas. »

Jésus se tourna vers lui et, d'un ton sévère, le repoussa en lui disant : « Arrière, Satan, tu m'es à scandale, car tu n'as pas le goût des choses de Dieu, mais des choses humaines. »

Par ce reproche véhément adressé à saint Pierre, le Sauveur voulait marquer à ses disciples et à tous ce qu'il attendait de ses fidèles, c'est-à-dire l'acceptation généreuse de toutes les douleurs et



jusqu'à l'offrande de la vie ; et lorsque le moment fut venu de formuler le code abrégé de sa doctrine, s'adressant aux foules, il s'écria : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. »

Ainsi, Jésus ne craint pas de heurter cet indestructible instinct de conservation qui se refuse à la souffrance et à la mort ; il veut qu'on marche derrière lui, dût-on souffrir, dût-on mourir. « Qui voudra sauver son âme plutôt que de me suivre, dit-il encore, perdra la vie que je lui donnerai ; et qui ne craindra pas de perdre sa vie d'un jour à cause de moi et de l'Evangile, sauvera son âme et vivra par moi de la vie qui ne passe plus. »

Les applications de l'incident évangélique s'offrent d'elles-mêmes à nos esprits.

Si la foi n'était qu'un ensemble de belles théories spéculatives sur l'amélioration privée et sociale de l'humanité, sur les béatitudes mystérieuses d'outre-tombe, l'humanité n'aurait pas assez de reconnaissance pour la bénir et pour l'accueillir. Mais comme elle dresse dans l'existence présente l'austère vision de la croix et qu'elle jette dans l'éternel avenir l'effroi des jugements de Dieu, nous la trouvons gênante et intolérable avec ses exigences d'aujourd'hui, nous la trouvons redoutable avec ses menaces de demain. Et c'est pourquoi nous hésitons à croire ; c'est pourquoi la lumineuse parole de Jésus-Christ demeure pour nous « un discours caché. »

O mon Dieu, pour être votre disciple, il faut se sentir disposé à aller jusqu'au bout des suites et des conclusions de la croyance, surtout si, dépassant la condition commune, on sort de la foule pour s'attacher à vous en qualité de disciple plus intime, de coopérateur attitré de votre apostolat. Qu'ai-je à faire pour vous suivre?... Qu'ai-je à réformer?... Qu'ai-je à sacrifier?... Qu'ai-je à entreprendre?... Le puis-je, le dois-je, le ferai-je?... Oui, pour m'attacher à vous, je suis prêt, ô Jésus, à prendre une part généreuse à vos souffrances. Malheur à moi si, victime d'un déplorable aveuglement, je ne comprenais pas que la douleur humaine est le moyen de parvenir au bonheur éternel et infini !

## II. — Les misères corporelles.

Il faut travailler avec courage à nous affranchir de nos maux spirituels ; car il dépend ordinairement de nous d'en triompher. Quant aux misères corporelles auxquelles nous sommes assujettis, il faut attendre de Dieu avec confiance qu'il nous en délivre. C'est la leçon qui se dégage de la seconde partie de l'évangile de ce jour.

Quand Jésus et ses disciples, escortés d'une multitude immense, s'approchaient de Jéricho, dit le texte sacré, un aveugle nommé Bartimée (fils de Timée) était assis sur le bord de la route. Entendant le bruit de la foule, il demanda ce que c'était. On lui dit : « C'est Jésus de Nazareth qui passe. » Aussitôt il se met à crier : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ! » Ceux qui étaient en avant le

reprenaient pour le faire taire. Mais lui, redoublant ses supplications, criait toujours plus haut : « Fils de David, ayez pitié de moi ! » Jésus s'arrêta malgré la difficulté, car la caravane s'avavançait en ordre, et commanda qu'on le lui amenât. « Ayez confiance, dit-on à l'aveugle, il vous appelle. » A ces mots, il se leva en hâte et vint à Jésus qui lui demanda : « Que veux-tu que je te fasse ? — Seigneur, que je voie ! — Vois, lui dit le Maître ; ta foi t'a guéri. » Et à l'instant l'aveugle vit et se mit à la suite de Jésus en glorifiant Dieu. Les disciples et la multitude témoins de ce prodige furent remplis d'enthousiasme.

Ce bel épisode évangélique renferme de hautes significations mystiques qu'il importe de mettre en relief.

L'aveugle de Jéricho reconnaît que Jésus approche à la grande clameur qui s'élève du sein de la foule qui l'environne. Ainsi le christianisme présente des traits spécifiques qui le signalent hautement à l'attention de ceux qui cherchent la vérité avec sincérité et droiture. Quand ce nom apparaît avec son cortège d'œuvres et de souvenirs, comment cette grande vision pourrait-elle nous laisser insensibles ? Scrutons les dogmes, les lois, l'histoire de cette puissante religion. Regardons à fond ce mystère. Comme l'aveugle de Jéricho, demandons-nous ce que c'est : *Interrogavit quid esset*. Et bientôt nous reconnaitrons que Dieu est là et que cette institution est marquée de caractères qui la rendent irréductible à toute explication humaine.

On voulait empêcher l'infirme d'appeler Jésus à son aide... Il y a des voix qui cherchent à comprimer et étouffer le cri instinctif de notre âme vers Dieu. *Increpabant eum ut taceret*. (Luc, XVIII, 39). « A quoi bon importuner le ciel de vos vœux ? nous disent ces voix grondeuses. Vos soupirs et vos supplications sont inutiles. Pouvez-vous espérer que Dieu s'abaissera jusqu'à vous ? Il est si grand et nous sommes si petits. — Et puis, la nature n'est-elle pas régie par des lois invariables ? Comment nos instances pourraient-elles avoir quelque action sur l'ordre de l'univers ? — Enfin le Seigneur est immuable. La prière va-t-elle donc le faire changer d'avis et de volonté ? » Oh ! les voix funestes que celles-là ! Elles nous ôteraient, si nous les écoutions, le sentiment de l'espérance. Sans doute la dignité de Dieu l'élève bien au-dessus de nous ; mais l'empêche-t-elle de s'occuper de notre néant ? En réalité, l'abîme qui nous sépare du Créateur est comblé par la charité ; car la charité abaisse Dieu jusqu'à l'homme et elle élève l'homme jusqu'à Dieu. — « Je ne vois point, ajoute Joseph de Maistre, ces règles immuables et cette chaîne inflexible des événements dont on a tant parlé. Je ne vois, au contraire, dans la nature que des ressorts souples, tels qu'ils doivent être pour se prêter autant qu'il est nécessaire à l'action des êtres libres qui se combine fréquemment sur la terre avec les lois matérielles de la nature. » — Enfin, bien que la volonté de Dieu soit éternelle et

immuable comme lui-même, il a prévu de toute éternité que nous lui demanderions par la prière telle ou telle grâce, et il l'a aussi accordée d'avance de toute éternité à la prière que nous lui ferions, en sorte que ce changement soi-disant à sa volonté n'en est au fond que l'accomplissement éternel. « Le Seigneur est semblable, a-t-on dit, à l'architecte d'un dôme de fer qui laisse du jeu entre les matériaux qui forment sa charpente, afin que le fer s'allonge ou se raccourcisse librement, selon les saisons, sans que cela rompe le mécanisme. » Ainsi la prière laisse son effet à la volonté de Dieu en laissant sa liberté à l'invocation des hommes.

Assis aux confins du temps et de l'éternité, comme cet aveugle qui mendiait au bord de la route, criions du fond de nos ténèbres, du fond de notre néant, de nos péchés, de nos misères, vers l'auguste passant. Il s'arrêtera : « Que voulez-vous que je vous fasse ? » nous dira-t-il. Puis, condescendant à notre prière, il nous adressera la consolante parole : « Va, ta foi t'a sauvé. »

En terminant, pourrais-je ne pas vous rappeler que ces jours, pendant lesquels le monde se livre au fol enivrement de ses fêtes, doivent être pour nous des jours de pénitence et de larmes ?

Quiconque a l'amour de Jésus-Christ et de sa loi au cœur, ne peut voir le divin Maître trahi, délaissé, insulté, sans lui faire amende honorable ; et comme cette pieuse femme de Jérusalem qui essuie le visage de Jésus allant au Calvaire, parce qu'elle est émue de voir ce divin visage couvert de sueur, de crachats, de sang et de poussière, ainsi le vrai fidèle essaie de faire oublier au Seigneur les outrages dont il est l'objet en ces jours de la part des mauvais chrétiens.

Notre-Seigneur apparut une fois à sainte Gertrude, pâle, sanglant, accablé : « Ouvrez votre cœur, ô ma fillé, lui dit-il, car j'ai besoin d'y entrer pour me reposer, je suis fatigué de ces jours de péché. » Ainsi nous pouvons consoler le cœur de Dieu par les pieux hommages que nous lui rendons. Offrons donc au divin Maître offensé par les crimes des hommes nos plus pieux hommages, et efforçons-nous de rendre à la divine Majesté autant de gloire que le péché lui en dérobe.

---

## RETRAITE PASCALE DES HOMMES

---

### II

#### LES IMPRUDENCES

Messieurs,

Il y a quelques mois, un catholique de haute valeur intellectuelle, membre de l'Université, docteur ès-lettres, professeur de philosophie dans un des premiers lycées de Paris, directeur d'une revue réputée, M. Georges Fonsegrive, faisait une conférence aux séminaristes de Saint-Sulpice, et il leur disait carrément :

« Messieurs, vous faites fausse route quand vous essayez de prendre les hommes de cette époque par la raison ; c'est maintenant l'argument qui les frappe le moins ; la logique est le cadet de leurs soucis ; peu leur importe d'être en contradiction avec eux-mêmes et en désaccord avec les lois de la sagesse, pourvu qu'ils jouissent... Il faut les prendre, par l'intérêt, et leur montrer que leur avantage bien entendu est qu'ils soient chrétiens. »

C'est là, Messieurs, un sage conseil, et les conférenciers actuels ont tout à gagner à en profiter. Que la raison pure n'ait plus de prise sur la génération légère et superficielle à laquelle nous appartenons, nous en savons quelque chose, nous autres, prêtres catholiques, qui, cent fois l'année, essayons de donner l'assaut à votre âme, vous, mon frère l'industriel, mon frère le commerçant, mon frère l'ouvrier. Nos raisonnements alors se pressent, se heurtent, s'accumulent, facilement invincibles et aisément irréfutables ; on est si fort quand on a la vérité !... Mais, après tout ce beau déploiement de logique, qu'obtenons-nous ? Notre courtois adversaire est-il conquis à la religion ?... Nullement !... Il secoue la tête, et faisant le geste d'écarter une guêpe importune, s'en va en répétant, quelquefois tout haut, plus souvent *in petto* : « Tout cela est bel et bien !... Mais, autant en emporte le vent !... »

Et nous, déconcertés (car jamais on ne s'y fait, à ces choses-là !), blessés dans notre intelligence et dans notre cœur, nous nous écrions : « Qu'ils sont donc heureux, nos frères les missionnaires !... Eux, du moins, ou on les croit, ou on les tue... Mais, si cruels que soient les coups de rotin ou les coups de zagaie, ils ne sont pas si durs que certains coups de chapeau !... »

Soit, Messieurs, laissons la raison de côté... Au surplus, vous l'abandonniez si gaillardement quand vous vous abritiez derrière elle, que je ne suis pas surpris que vous la récusiez maintenant qu'elle vous condamne. Vous vous souvenez sans doute que, pour arriver à ce résultat, je n'ai pas eu à aller bien loin ; il m'a suffi d'interroger votre conduite et de la mettre en opposition avec vos principes. Aujourd'hui, vous quittez ce terrain qui manque sous vos pieds, pour aller sur celui de l'intérêt... N'ayez pas peur, je vous y suivrai.

Ah ! mon frère l'industriel, mon frère le commerçant, mon frère l'ouvrier, vous prétendez comme cela que la religion est condamnée par votre intérêt bien entendu, qu'il y a entre elle et le bonheur incompatibilité d'humeur, et qu'à notre époque on ne peut prétendre au succès facile et assuré qu'à la condition de jeter par dessus bord tout bagage religieux ! Voilà bien, n'est-ce pas, Messieurs, votre pensée ?

Et moi je vous dis : « Que diriez-vous si je vous prouvais qu'en parlant ainsi et qu'en agissant en conséquence de ces paroles, vous avez été d'impardonnables imprudents et que vous avez gâché



votre vie en voulant la garantir? — Cette démonstration aurait-elle le privilège de vous toucher?... Oui, sans doute, car l'intérêt est un mobile si puissant!... Eh bien! veuillez me suivre quelques instants avec votre admirable attention d'hier soir, et ce ne sera pas long.

I. — *Etes-vous heureux sans religion?*

A première vue, Messieurs, j'avoue que votre plan semble assez heureusement conçu. Ce n'est pas une bonne note, à notre époque, que d'être catholique pratiquant. Comme disent nos paysans dans leur langage quelque peu brutal : « *Ce n'est pas le règne!* » Le catholique pratiquant devra donc, en ce pays où, d'après le premier article des Droits de l'homme, nul ne doit être inquiété pour ses opinions religieuses, il devra, dis-je, s'il veut rester fidèle à ses convictions, renoncer à toute fonction publique, ou du moins à tout avancement dans les fonctions publiques. Il ne devra attendre des administrations nationales aucune faveur, si légitime soit-elle. — Il devra, de plus, heurter à chaque instant le courant général, être en lutte avec l'opinion qui le blâmera, le raillera et le désavouera. Il ne pourra même pas compter sur l'appui des autres catholiques, qui, cela se voit, réserveront de préférence leur clientèle, leur confiance et leur appui, aux commerçants, aux avocats, aux entrepreneurs, aux médecins et aux notaires irréligieux. — Enfin, il devra, toujours pour être fidèle à ses principes, se priver lui-même de beaucoup de moyens d'action que les autres se permettent, s'imposer beaucoup de devoirs dont les autres s'affranchissent, se créer beaucoup d'embarras que les autres évitent soigneusement, et enfin se susciter pas mal d'entraves dont les autres ne se doutent même pas.

Voilà ce que vous avez vu, vous mon frère l'industriel, vous mon frère le commerçant, vous mon frère l'ouvrier, et vous vous êtes dit, comme les tyrans d'Athènes : « *A demain les affaires sérieuses!*... » C'est-à-dire : « Qui nous presse d'être chrétiens?... Vivons sans nous gêner!... Arrière les scrupules importuns et les obligations gênantes!... Pourvu que nous nous contentions de cette probité commode qui ne connaît que ces deux commandements : *Ni tuer ni voler*, nous jouirons de l'estime universelle; nous nous ferons, entourés d'honneurs et d'applaudissements, une petite vie bien facile; peut-être même parviendrons-nous à décrocher un ruban quelconque ou quelque siège électif... Cela durera tant que cela pourra, et quand le moment de finir la comédie sera venu, il suffira de jeter le masque, de recevoir l'absolution, et nous entrerons ainsi dans l'éternité à laquelle nous croyons tout bas, toutes voiles dehors, comme des gens très habiles qui auront su éviter tous les écueils et se ménager un double paradis, celui d'ici-bas et celui de là-haut. »

Pas mal, le raisonnement, et même, si j'osais risquer cette expression, légèrement canaille!

Cela rappelle la conduite de ces fils de famille qui, en fait d'affection, ne connaissent que ces deux mots : « *Sauvons l'héritage!* »

Reste à savoir si Dieu sera dupe de la petite combinaison... Or, il y a quelque part, dans la Bible, cette phrase brève et nette : *Deus non irridetur*. Ce qui veut dire : *On ne se joue pas de Dieu!* (Gal., VI, 7).

Comment, Messieurs, vous savez que c'est Dieu qui a fait à la fois le bonheur et le devoir, et vous pouvez vous imaginer qu'il permettra jamais que le bonheur soit en contradiction avec le devoir?... Non, non, Messieurs, quelque raffinée que soit votre sagesse, elle est trop courte! En dépit de vos plaisanteries et de vos dédains, ceux-là seulement seront heureux qui seront fidèles; ceux-là seulement seront vraiment dans la paix qui seront dans le devoir; et vous, Messieurs, qui prétendez escamoter à la fois la félicité de la terre et celle du ciel, vous pouvez dès maintenant dire adieu à la première, en attendant que, très probablement, vous disiez adieu à la seconde.

Vous heureux!... Tout le monde le dit, c'est possible!... Mais moi, prêtre de Jésus-Christ, je le croirais peut-être si je n'avais vu tomber tant de masques menteurs ni tant vu de tombeaux couverts de fleurs!

Vous heureux!... Mais cette situation enviée, cette décoration, cette influence, ce siège électif que tant d'autres vous jalourent, il faudrait, pour que vous puissiez en jouir, oublier et les capitulations que vous avez dû, le rouge au front, imposer à votre conscience, et les compromissions humiliantes auxquelles vous avez dû, la rage au cœur, vous soumettre, et toutes ces fourches caudines sous lesquelles, la mort dans l'âme, il vous a fallu passer! Ah! maintenant, vous les avez, ces distinctions si désirées, cette fortune si âprement cherchée, cette vie de plaisir si ardemment souhaitée. En jouissez-vous vraiment?... Dites-moi?... Ne les avez-vous pas payées trop cher?...

Vous heureux!... Mais il faudrait pour cela étouffer en vous tout remords, tout doute, toute angoisse d'âme! Et cela, vous ne le pouvez pas!... Et cela, vous ne le pourrez jamais!... Car au fond vous êtes honnête, et quand on est honnête on ne prend jamais son parti ni de ses parjures, ni de ses ingratitude, ni de ses injustices, ni de ses infidélités.

Un jour, — il n'y a pas très longtemps, — je me trouvais en face d'une personne fort intelligente et, en apparence, heureuse :

« — Pourquoi n'êtes-vous pas chrétienne? lui demandai-je. — Parce que je n'en ai plus le courage. — Alors vous êtes malheureuse?... » A cette question, la personne dont je parle eut un soubresaut. Elle devina que le temps n'était plus aux échappatoires, et avec un accent de damnée me répondit : « Je tâche de m'étourdir! »

Vous aussi, mon frère le commerçant, mon frère l'industriel, mon frère l'ouvrier, vous tâchez de vous étourdir... Quoi! c'est là votre bonheur? C'est

là le résultat de votre habileté si consommée?... Vous étourdir! c'est-à-dire aller devant soi sans penser à rien, comme des brutes qu'on mène à l'abattoir!... Et vous dites que vous êtes heureux!... Allons donc!...

Si seulement vous réussissiez à vous étourdir!... Si seulement vous arriviez à cette immobilité que donne le chloroforme!... Ce ne serait pas le bonheur, loin de là, mais au moins ce ne serait pas la douleur! Parvenez-vous à cette insensibilité?... Êtes-vous arrivés à étouffer en vous toute pensée obsédante, toute perplexité douloureuse?... Mais, pour cela, il ne faudrait plus que Dieu se rappelât à votre souvenir; il ne faudrait plus que vos enfants fissent leur prière; il ne faudrait plus que les cloches retentissent; il ne faudrait plus que les églises fussent debout; il ne faudrait plus surtout qu'on mourût autour de vous... Et tout cela n'a pas lieu... Et tout cela vient à chaque instant vous rappeler à la réalité de vos destinées, et que vous êtes faits pour Dieu, et que vous ne pouvez pas être heureux sans lui... Semblable à la voix qui poursuivait Caïn, la voix impitoyable des choses s'unit à la voix intime de la conscience pour vous empêcher de dormir sur cet oreiller si moelleux de l'indifférence que vous vous étiez préparé...

Vous heureux!... Avouez donc tout de suite qu'il y a des heures où vous souffrez atrocement!...

Reste donc l'heure suprême... Après avoir été malheureux toute votre vie, aurez-vous, comme vous vous en êtes flatté avec plus d'audace que de certitude, aurez-vous la chance extrême de vous réconcilier avec Dieu, et de réparer en un instant toute une vie d'indifférence et d'oubli?

Car, vous n'en pouvez disconvenir, mon frère l'industriel, mon frère le commerçant, mon frère l'ouvrier, c'est une chance et une chance extrême que vous courez là... Or, soit dit en passant, pour des gens si habiles, c'est une étrange maladresse et une imprudence sans nom que de jouer ainsi son salut, c'est-à-dire son bonheur final et éternel, au hasard d'un coup de dés. Et puis, à supposer que vous réussissiez, quel fonds faudra-t-il faire sur cette absolution donnée à la hâte à un mourant qui n'a déjà plus conscience de lui-même et dont l'âme, pas plus que les lèvres, n'a trop souvent la force d'articuler le mot décisif, le mot qui sauvera tout : *Mon Dieu, pardon!*

C'est donc une chance bien aléatoire. Mais cette chance si aléatoire à laquelle vous vous réduisez, vous les gens si avisés, l'aurez-vous?...

Un fait qui ne sortira jamais de ma mémoire vous aidera, Messieurs, à répondre.

Une nuit, la sonnette du presbytère où j'étais alors retentit. C'est une chose bien effrayante, allez, que ce brusque appel qui déchire le silence profond des ténèbres. On dirait que toute la maison s'émeut, et que les pierres elles-mêmes vibrent avec effroi pour dire au prêtre qui déjà se lève : « Ministre de Dieu, hâte-toi, c'est un homme qui

va mourir!... » Oh! je vous assure qu'en pareil moment les secondes sont des siècles, et qu'on le peut compter aux battements précipités de son cœur.

La maison du malade n'était pas loin. Quelques instants à peine, et me voilà dans une chambre remplie d'épouvante. Tout le monde y crie à la fois : « Mais ce n'est pas possible!... Il n'y a qu'une minute, il riait avec nous!... »

Et le cadavre était là, écroulé dans son fauteuil, convulsé par l'angoisse sans nom du dernier soupir; les yeux grands ouverts, et fixant, terrifiés, d'un regard qui ne voyait plus, je ne sais quelle vision affreuse... Trop tard!... Il était trop tard!...

Or, savez-vous, Messieurs, quel avait été cet homme? — Le type parfait de cette habileté supérieure dont nous parlons en ce moment. Il voulait avoir la croix, il la voulait à tout prix, aussi ne mettait-il jamais les pieds à l'église; mais en même temps il voulait assurer son éternité. Oh! ses mesures étaient bien prises! A l'une de ses parentes dont il connaissait l'ardente piété, il avait dit : « A la première alerte, tu iras prévenir M. l'abbé Un Tel... » Au prêtre, il avait dit : « C'est vous que je choisis... A la première nouvelle de ma maladie, averti ou non, accourez!... »

Et il était mort subitement, mort sans prière et sans pardon!... Il avait voulu la croix; la croix était venue, mais au lieu d'être rouge comme une goutte de sang, elle était noire comme la nuit et paraît un cercueil... Voilà ce que Dieu fait des habiletés humaines!

Quelques jours après, j'étais appelé près d'une humble femme qui se mourait. Chrétienne elle avait vécu, chrétienne elle expirait. Son dernier mot fut : *Jésus!* et quand elle eut rendu le dernier soupir, elle garda sur sa physionomie l'éclat transfiguré d'une beauté surhumaine. La mort ne l'avait point surprise, mais réjouie; aussi, en comparant cette fin avec l'autre, me demandais-je : « De quel côté est le vrai bonheur? »

Messieurs, vous avez déjà répondu!

## II. — Et vos enfants sans religion?

Votre réponse ne sera ni moins aisée ni moins affirmative quand nous aurons fait un second pas dans l'étude de la question.

Vous avez des enfants, n'est-ce pas?... Nous avons même vu, hier, que, donnant à vos prétendus principes philosophiques et athées un démenti sanglant, vous aviez tenu à ce qu'ils fussent élevés dans la religion et, après avoir été baptisés comme vous, fissent, toujours comme vous, leur première communion.

Mais, mon frère l'industriel, mon frère le commerçant, mon frère l'ouvrier, vous ne vous en êtes pas tenus là, et démolissant d'une main ce que vous bâtissiez de l'autre, vous n'avez pas tardé à tomber dans une série de contradictions, qui étaient en même temps la plus belle accumulation d'imprudences qu'on pût imaginer.



Pourtant, votre plan semblait d'un machiavélisme inattaquable.

D'un côté, il est vrai, vous donniez à vos enfants des principes religieux, et par là vous rendiez extrêmement facile cette œuvre difficile entre toutes qui s'appelle l'éducation. Point de mal pour vous, cela rentrerait bien dans la conception que vous vous étiez faite de la vie.

D'un autre côté, vous ne vouliez pas, en bons pères que vous êtes, faire à vos jeunes gens une existence plus ardue que la vôtre. Il s'agissait donc de les débarrasser, au moment psychologique, de leurs préjugés religieux devenus inutiles et même gênants. Pour cela, vous leur avez peut-être insinué délicatement qu'après leur première communion ils seraient quittes de toute obligation envers l'Eglise et les prêtres. Si vous ne le leur avez pas dit explicitement, votre exemple, à vous qu'ils voyaient vivre sans prière, sans messe et sans Pâques, suffisait, et au-delà, à le leur faire comprendre.

Enfin, plus généreux encore pour les enfants des autres que pour les vôtres, vous avez, sans nul doute, donné votre suffrage aux partisans avérés de la neutralité scolaire la plus absolue.

Là! voilà qui est fait!... De ce côté encore, mon frère l'industriel, mon frère le commerçant, mon frère l'ouvrier, vous avez donc bien pris toutes vos mesures, donné à vos enfants la religion à dose pharmaceutique : ni trop peu, afin de pouvoir leur assurer quelques principes de morale indispensables pour ne pas dérailler dans le chemin de la vie; ni trop, afin qu'au moment voulu le jeune homme puisse se débarrasser de toute croyance gênante, et entrer à toute vapeur dans cette vie facile, honorée, agréable, point scrupuleuse ni gênante, que son père a menée lui-même.

« Lui-même son père, » nous l'avons vu tout à l'heure, a mis complètement à côté du bonheur. Ce qui peut arriver de moins désastreux à Monsieur son fils, c'est d'en faire autant. Je crains bien qu'il n'aille plus loin et que « lui-même son père » ne se réserve, pour ses vieux jours, de terribles mécomptes et de bien cruelles tristesses.

Comment, mon frère l'industriel, mon frère le commerçant, mon frère l'ouvrier, vous seriez-vous donc encore trompés en disant que votre intérêt et l'intérêt de vos enfants était d'en faire, comme vous, des indifférents?... Auriez-vous fait leur malheur et le vôtre?... Auriez-vous fait le malheur des enfants du peuple, en prétendant les affranchir de toute ennuyeuse contrainte, et leur donner, comme on dit, tous les atouts à la fois pour être heureux?...

Hélas!... ce n'est que trop vrai... Veuillez, en effet, réfléchir à ce qui va se passer, à ce qui se passe et surtout à ce qui se passera tous les jours davantage, sous nos yeux.

Vos fils, si vous vivez, vous, de contradictions et d'inconséquences, sont, eux, de terribles logiciens. La jeunesse ne sait pas, comme l'âge mûr,

l'art prestigieux de ménager la chèvre et le chou. Elle va droit son chemin, et, quand elle s'arrête, c'est qu'il n'y a plus une conclusion à tirer ni une expérience à faire.

Vous lui avez dit : « Le premier commandement, qui nous oblige à reconnaître Dieu pour notre maître et à nous agenouiller devant lui... Préjugé! » — « Bien! » a dit la jeunesse.

Vous lui avez dit : « Le second commandement qui nous défend de blasphémer... Préjugé! » — « Bien! » a dit la jeunesse.

Vous lui avez dit : « Le troisième commandement, qui ordonne de sanctifier le dimanche... Préjugé! » — « Bien! » a dit la jeunesse.

Et vous vous êtes arrêtés là. Mais la jeunesse a continué sur le chemin fatal des négations et elle a dit :

« — Préjugé!... le quatrième commandement qui ordonne de vénérer ses père et mère; ce sont des banquiers fournis par la nature, des vieux dont l'héritage se fait toujours trop attendre et qui ne comprennent pas que leur premier devoir serait de disparaître au plus tôt.

« Préjugé!... le cinquième commandement qui ordonne de respecter la vie du prochain et de n'avoir pour lui ni haine ni rancune.

« Préjugé!... le sixième commandement qui ordonne de garder son cœur intact pour le foyer à venir, de rester chaste et de résister aux entraînements de ses passions.

« Préjugé!... le septième commandement qui défend de violer la justice, et le huitième qui défend d'altérer la vérité!

« Préjugés que tout cela!... superstitions vieilles!... barrières croulantes qui n'effrayent plus que les myopes et les peureux!... fantasmagories dont nos pères n'ont pas su s'affranchir, eux qui nous ont appris à les mépriser!...

« La vérité brutale, c'est que nous sommes sur la terre pour jouir le plus possible. Et, comme la religion n'est qu'un vain mot, jouissons donc!... jouissons à outrance!... et hâtons-nous pendant que le gendarme regarde ailleurs!... »

Ah! pauvre père, vous pleurez déjà amèrement en constatant que votre fils rentre à des heures impossibles, que ses yeux sont cernés, qu'une flamme impure brille dans son regard, que ses lèvres ont des expressions et des maximes dont le cynisme vous révolte, et vous dites, en vous tordant les mains de désespoir : « Un enfant que j'avais si bien élevé!... » Malheureux! vous ne recueillez que ce que vous avez si bien semé; vous aviez semé l'irréligion, vous récoltez la débauche... C'est logique!

Et c'est logique encore ce qui se passera plus tard... Ce fils, dont la jeunesse vous aura coûté tant de larmes, après vous avoir donné tant d'espérances, vous finirez par le marier... Vous trouverez bien, à force de chercher, une jeune fille à qui vous ne direz pas toute la vérité, bien entendu, mais en laquelle vous mettrez votre suprême espérance... Vous escompterez cette pure

et sainte affection pour régénérer le cœur blasé et flétri du pauvre égaré... A ces deux enfants que vous aimerez d'un amour égal, vous ferez un cadeau princier ; vous leur donnerez cette maison de commerce ou cette industrie qui est votre très légitime orgueil, parce qu'elles attestent et votre probité et votre intelligence et votre travail ; et, après avoir fait cela, vous vous direz : « A présent, s'il le veut, il est sauvé !... »

Par malheur, il ne le voudra pas... Il n'aura pas la force de le vouloir..., et, quelques années après, si ce n'est pas quelques mois, il y aura un divorce de plus, une faillite de plus, et un foyer déshonoré de plus, qui sera le vôtre...

Messieurs, sont-ce des rêves, ce que je raconte là ?

Il faudrait, je le sais, pour que la démonstration fût complète, parler de la démoralisation de la jeunesse populaire. On a eu beau nier l'évidence, il faut bien aujourd'hui convenir que la criminalité s'est rajeunie d'une façon effrayante. Que de fois, Messieurs, n'avez-vous pas répété vous-mêmes, en lisant les terribles et cyniques exploits de certains bandits de 15 ou de 16 ans : « *Où allons-nous ?* »

Où nous allons ?... Je n'en sais rien, en vérité. Ce que je sais bien, c'est que nous n'allons ni à la paix, ni à la sécurité, ni au bonheur, et que, si on ne se décide pas à rouvrir toutes grandes à la religion les portes de l'éducation domestique et nationale, nous pouvons nous attendre à tout.

Désolés par nos enfants, menacés par les enfants des autres : voilà le tableau... Dites, si vous voulez, qu'il est poussé au noir : il n'en restera pas moins vrai que, si tous ne sont pas aussi complètement punis, tous, du moins, sont atteints, et tous sont menacés. C'est assez pour que je me tourne une seconde fois vers vous et que je vous dise : « Vous qui prétendiez que le bonheur est incompatible avec la religion, dites-moi, l'avez-vous trouvé en dehors d'elle ? »

### III. — Et la société sans religion ?

Continuons, Messieurs, notre démonstration en passant à un autre terrain.

Nous l'avons vu, l'indifférence religieuse, en dépit de ses prétendues habiletés et de ses calculs infailibles, n'a pu vous rendre vraiment heureux, ni au point de vue privé, ni au point de vue familial. N'aurait-elle pas plus de succès au point de vue social ?

Là encore, nous autres catholiques, nous nous sommes heurtés cent fois à d'amères railleries. C'était si sot, ce que nous faisions !... Comment !... nous avons le moyen de nous enrichir rapidement et de nous élever de même, simplement en usant et abusant de notre puissance, et nous nous laissons arrêter par je ne sais quelles billevesées sentimentales !...

A la bonne heure !... Tel gros industriel, en quelques années, il a fait une fortune colossale.

Il tient le haut du pavé ! Il donne des fêtes ! C'est un roi qui a son palais, ses courtisans et son trône !

Il est vrai que dans son usine on ne connaissait ni fêtes ni dimanches !... Il est vrai qu'il n'y était question ni de salubrité morale ni d'hygiène physique !... Il est vrai que l'affluence des travailleurs permettait de mettre les salaires à un taux aussi réduit que possible !... Il est vrai que le travail de nuit rejetait sur le pavé tout un peuple de jeunes filles fatiguées, abandonnées à elles-mêmes, vouées à toutes les séductions !... Il est vrai que le patron, père, de par Dieu, de toute cette robuste et laborieuse famille, n'a jamais songé à éclairer son intelligence et à conquérir son cœur !... Mais qu'importe ! il faut faire fortune avant tout. La vie est un champ de bataille ; tant mieux pour les vainqueurs !... tant pis pour les vaincus !... D'ailleurs, si l'ogre populaire grogne et s'agite, on lui donnera à manger du curé !...

Tout cela, Messieurs, était très habile. Aussi, ce qu'il a été consommé de curé de 1875 à 1901, c'est incalculable !... Vous réclamez le repos du dimanche ? Voilà du curé !... Vous réclamez la réglementation du travail de nuit ? Voilà du curé !... Vous réclamez l'augmentation des salaires ? Voilà du curé !... Le curé répondait à tout et tenait lieu de tout.

Par malheur, une nourriture, si exquise soit-elle, quand elle est uniforme, finit par rebuter. Au bout de vingt ans, l'ogre populaire s'est lassé de manger du curé, et c'est alors qu'on s'est aperçu — il était un peu tard — qu'on avait fait fausse route.

Ah ! vous avez trouvé très ingénieux de priver le peuple de sa religion ! Ah ! vous l'avez assimilé à une de ces machines qui, dans votre usine, n'existent et ne travaillent que pour vous ! Ah ! vous l'avez traité comme s'il n'avait pas d'âme, espérant par là, sans doute, le dompter plus facilement et le rendre encore plus docile entre vos mains impérieuses !

Mais regardez donc ce qui se passait chez nos ennemis et chez nos alliés ! Est-ce que l'Allemagne, est-ce que la Russie ne font pas des efforts prodigieux et incessants pour maintenir et développer la religion parmi le peuple ?... Vous ne pouvez pourtant pas nier le grand essor commercial et industriel qui se manifeste parmi ces nations, puisque vous vous plaignez qu'elles envahissent vos marchés et vous ferment vos débouchés... Ennemis et alliés n'auront-ils pas le pouvoir de vous ouvrir les yeux ?...

Et n'aura-t-elle pas davantage le pouvoir de vous ouvrir les yeux, cette parole de Jaurès tant de fois citée : « Ah ! Messieurs, disait-il à la Chambre des députés, vous avez fait taire la vieille chanson qui berçait la misère humaine, et la misère humaine, n'étant plus bercée, s'est redressée ! »

Cette vieille chanson, elle était bien douce, n'est-ce pas, mon frère l'ouvrier ? Elle t'apprenait que



le bon Dieu voit tout et qu'il récompense tout : peines courageusement supportées et labeurs vaillamment accomplis. Le bon Dieu, au surplus, n'était-il pas avant tout le Dieu des ouvriers, puisqu'il s'était fait ouvrier et qu'il avait manié la hache qui équarrit les solives, avant de manier la parole qui éclaire et entraîne les foules ? Non, ton travail n'est point un esclavage, c'est une noblesse. Honneur à toi, mon frère l'ouvrier ! Tu es grand, puisque ton labeur, en un sens bien consolant et bien glorieux, t'égale à Dieu !...

Voilà ce qu'elle disait, la vieille chanson divine... Est-ce que cela ne valait pas la *Carmagnole* et le *Ça ira* ?...

Allons, Messieurs les habiles, qui aviez la prétention de donner à la religion catholique des leçons de savoir-faire, avouez donc encore une fois que vous vous êtes trompés, et qu'après avoir gâché votre vie, privée et votre vie familiale, vous avez par dessus le marché gâché notre vie sociale. Maintenant, vous tremblez à l'appréhension toujours imminente des secousses révolutionnaires ; voilà votre œuvre : regardez-la bien. Vous avez voulu être de grands politiques, et vous n'avez été que des imprudents, et la religion que vous aviez si allègrement condamnée au nom de vos intérêts sort du procès non seulement justifiée, mais encore proclamée la grande et seule gardienne de tous vos intérêts.

Il arrive parfois, Messieurs, quand on voyage dans les montagnes, qu'il faille parcourir des défilés redoutables. La route, mal ou même point du tout tracée, est étroite. De chaque côté s'élèvent de hautes murailles de glace que surplombent d'immenses amas de neige. « Mettez vos pas dans les miens, dit le guide, et surtout ne parlez pas ! »

Pourquoi cette recommandation ? Pourquoi ne pas parler ?... Le voyageur le devine ; il pressent que le moindre ébranlement de l'air peut faire descendre quelque'un de ces masses de neige qui le dominent, et alors c'est l'avalanche qui glisse, qui renverse, qui broie et qui tue.

Ne sommes-nous pas, Messieurs, dans une semblable conjoncture ?... Interrogez l'horizon et voyez s'il n'est pas sombre et chargé d'orages ?... Ne sommes-nous pas de tous côtés menacés de cataclysmes ? Est-ce que la guerre étrangère ne peut pas, d'un moment à l'autre, s'ajouter à nos dissensions intérieures ?... Et ce serait le moment où tout est en péril : et tranquillité domestique, et paix sociale, et grandeur nationale ; ce serait, dis-je, ce moment-là que vous choisiriez pour invec-tiver la religion, votre guide, et, en essayant de l'ébranler, ébranler tout ce qui repose sur elle ?...

Messieurs, vous ne ferez ni ce crime ni cette folie. Vous vous attacherez avec reconnaissance à votre guide ; vous mettrez vos pas dans ses pas et votre main dans sa main ; et, lui confiant le soin de votre destinée, vous éprouverez à votre profit

la justesse de cette réflexion arrachée à un impie par la force de la vérité : « *Chose étrange !* la religion, qui semble seulement appelée à faire le bonheur de l'homme dans l'autre vie, est aussi le plus sûr garant de son bonheur en celle-ci ! » Souvenez-vous-en, Messieurs !

## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

### TROISIÈME PARTIE

#### Moyens de salut

#### III

#### LES SACREMENTS

#### B

#### *Les sacrements en particulier*

#### III. — L'EUCARISTIE

#### 5<sup>e</sup> Promesse

— *Le moment approchait où les figures de l'ancien Testament allaient avoir leur réalisation, où les oracles des prophètes devaient s'accomplir. Notre-Seigneur, en raison de la haute importance du sacrement eucharistique, voulut préparer ses apôtres et ses disciples à le recevoir. Il les y disposa d'abord par le miracle de la multiplication des pains qui le figure, ensuite par le discours qu'il prononça le lendemain dans la synagogue de Capharnaüm. C'est ce que l'on appelle « la Grande Promesse. » Nous allons en rappeler l'occasion, les circonstances et les termes principaux.*

*Dites-nous d'abord à quelle occasion Notre-Seigneur fit cette promesse de la sainte Eucharistie ?*

— Ce fut à l'occasion du miracle de la multiplication des pains.

— *En quoi consista ce miracle ?*

— Un an environ avant la mort de Notre-Seigneur, aux approches de la fête de Pâque, une foule nombreuse que les évangélistes évaluent à cinq mille hommes, non compris les femmes et les enfants, avait suivi Jésus au désert, avide d'entendre sa parole et de voir les miracles qu'il opérait en faveur des malades.

Comme cette grande multitude n'avait pas de quoi manger, Jésus prit cinq pains que lui présenta un petit garçon et, levant les yeux au ciel, les bénit, les rompit et les partagea à ses disciples pour les distribuer à la foule. Tous mangèrent autant qu'ils voulurent et furent rassasiés. On remplit même douze corbeilles des débris qui étaient restés.

— *Comment ce miracle était-il la figure de la sainte Eucharistie ?*

— En multipliant les pains au désert en faveur de la foule qui le suivait, Jésus manifesta sa bonté miséricordieuse et sa toute-puissance. — Ce sont précisément ces deux perfections qui brillent d'un plus vif éclat dans ce sacrement ineffable où le divin Sauveur se donne lui-même, vrai pain vivant descendu du ciel, à l'immense multitude des fidèles, sans jamais épuiser ni sa bonté ni sa puissance.

— *Quelle impression fit sur les Juifs le miracle de la multiplication des pains ?*

— Quand tous virent le miracle que Jésus avait fait, ils disaient : « C'est bien lui le prophète qui doit venir en ce monde. » Dans leur enthousiasme, ils conçurent même le projet de venir enlever Jésus et de le faire roi. Jésus s'enfuit alors seul sur la montagne et se mit en prière. Mais le lendemain, s'étant rendu à Capharnaüm, il y fut rejoint par un grand nombre de ceux qu'il avait miraculeusement nourris.

— *Que fit alors Jésus ?*

— Jésus se trouvait alors à la synagogue de Capharnaüm. Il prit prétexte de cet empressement des Juifs à le suivre et à s'attacher à lui, à cause du grand miracle de la veille, pour annoncer l'institution prochaine de l'Eucharistie.

— *En quels termes le fit-il ?*

— D'abord il les exhorte à chercher non la nourriture qui périt, mais celle qui demeure jusqu'à la vie éternelle et que le Fils de Dieu leur donnera.

— *Que répondent à cela les Juifs ?*

— « Seigneur, dirent-ils, donnez-nous toujours ce pain-là. »

— *Que dit ensuite Jésus ?*

— « C'est moi le pain de vie, » leur dit Jésus...

— *Les Juifs ne commencèrent-ils pas alors à murmurer ?*

— Les Juifs murmurèrent contre lui parce qu'il avait dit : « C'est moi le pain vivant qui suis descendu du ciel. »

— *Comment Jésus répondit-il à ces murmures ?*

— « Ne murmurez pas entre vous... Personne ne peut venir à moi si mon Père qui m'a envoyé ne l'attire... En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi a la vie éternelle... »

Puis, poursuivant sa sublime révélation, il ajouta : « C'est moi le pain vivant, qui suis descendu du ciel. Celui qui mangera de ce pain vivra éternellement ; or, le pain que je donnerai, c'est ma chair, pour la vie du monde. »

— *Quel effet cette révélation produisit-elle sur les Juifs ?*

— A ces paroles, les Juifs discutaient ensemble et disaient : « Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger ? »

— *Que fit alors Jésus ?*

— Il confirma ce qu'il venait de dire par cette déclaration plus nette et plus catégorique, qui ne pouvait laisser aucun doute sur ses intentions si solennellement affirmées : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. »

« Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. »

« Car ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. »

« Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi et moi en lui... »

— *En entendant ces paroles, les disciples ne murmurèrent-ils pas à leur tour ?*

— Beaucoup d'entre les disciples dirent alors : « Voilà qui est inacceptable ! Qui peut prêter l'oreille à pareil discours ? »

— *D'où provenaient ces murmures des Juifs et des disciples ?*

— De ce que les Juifs et les disciples s'imaginèrent que Notre-Seigneur, devant leur donner sa chair à manger et son sang à boire, il s'agissait d'une manducation toute matérielle, répugnante dès lors et incompréhensible.

— *Jésus connut-il ces nouveaux murmures des disciples ?*

— Jésus, sachant en lui-même que ses disciples murmuraient, leur dit :

« Cela vous révolte ?... Et quand vous verrez le Fils de l'homme monter où il était auparavant ?... C'est l'Esprit qui vivifie ; la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie. »

— *Comment faut-il entendre ces paroles de Notre-Seigneur ?*

— En ce sens que tout en donnant sa chair à manger et son sang à boire, il remonterait au ciel dans toute son intégrité, et par conséquent il ne fallait point juger de ce mystère d'après la chair et les sens. Il fallait seulement croire à la promesse, et pour le reste se fier au divin Maître quant à la manière dont il lui plairait de la réaliser.

— *Est-ce là ce que firent les disciples ?*

— Non, car de ce jour beaucoup se retirèrent et cessèrent d'aller avec Jésus.

— *Les apôtres du moins ne furent-ils pas fidèles ?*

— Jésus, s'adressant aux douze, leur dit : « Et vous, voulez-vous aussi vous en aller ? » Simon Pierre lui répondit au nom de tous : « Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Pour nous, nous avons cru et nous avons connu que vous êtes le Christ, Fils de Dieu. »

— *Quel sentiment vous inspire tout ce récit de la grande promesse ?*

— Heureux de soumettre mon intelligence à la parole infallible de Jésus, je lui dirai avec Bosuet dans sa paraphrase de la réponse si touchante de saint Pierre : « Mon Sauveur, vous ne laissez rien sans explication ; tout ce qui pourrait donner des idées fausses est par vous nettement expliqué dans l'Evangile... Oh ! je ne vous quitterai pas, à Dieu ne plaise, pour vous avoir entendu parler de votre chair qu'il nous faudra manger, de votre sang qu'il nous faudra boire ; je ne chercherai pas à éluder la force de votre parole, je la prendrai au pied de la lettre comme vous l'avez prononcée. »

+

6<sup>e</sup> Institution

— *Quel jour Notre-Seigneur a-t-il institué la sainte Eucharistie ?*

— Ce fut le Jeudi Saint, la nuit même dans laquelle le Sauveur devait être livré à ses ennemis pour subir sa Passion douloureuse et être crucifié.

— *Pourquoi Notre-Seigneur choisit-il de préférence ce jour du Jeudi Saint pour instituer ce sacrement ?*

— On en peut donner plusieurs raisons :

1<sup>o</sup> Jésus-Christ, sur le point de nous soustraire sa présence visible, a voulu rester réellement pré-



sont avec nous jusqu'à la fin des temps, sous les espèces sacramentelles ;

2<sup>o</sup> A la veille de sa mort, il a résolu de faire le testament qu'il devait le lendemain signer de son sang ;

3<sup>o</sup> Il a voulu encore laisser un monument perpétuel de sa passion, parce que, sans la foi à sa passion, il n'y a pas de salut ;

4<sup>o</sup> Il a tenu enfin, à l'heure de la trahison, à donner au monde une dernière preuve de son amour infini.

— A quelle occasion fut instituée la sainte Eucharistie ?

— A l'occasion de la dernière Cène que Jésus célébra avec ses apôtres.

— N'y eut-il pas des circonstances particulières qui précéderent cette dernière Cène ?

— Le matin du jeudi, les disciples s'approchèrent de Jésus et lui dirent : « Où voulez-vous que nous allions faire les préparatifs pour que vous mangiez la Pâque ? »

Jésus choisit alors Pierre et Jean et leur dit : « Allez à la ville ; dès que vous y entrerez, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau. Suivez-le jusqu'à la maison où il entrera, et vous direz au père de famille de cette maison : Voici ce que dit le Maître : Mon temps est proche ; c'est chez toi que je fais la Pâque avec mes disciples. Où est la salle où je pourrai manger la Pâque ? Il vous montrera alors, à l'étage supérieur, une salle vaste et décorée ; c'est là que vous ferez les préparatifs. »

Les disciples firent comme Jésus leur avait ordonné ; ils vinrent à Jérusalem, trouvèrent celui dont il leur avait parlé, et préparèrent la Pâque.

— Comment s'appelle la maison qui servit à cette Pâque et où fut instituée l'Eucharistie ?

— On l'appelle le Cénacle. Elle se trouvait à quelques pas du palais de Caïphe ; aujourd'hui encore les murs en sont debout, ayant, par une sorte de conservation miraculeuse, résisté à tous les bouleversements.

— A quel moment Notre-Seigneur se rendit-il lui-même à Jérusalem ?

— Quand le soir fut arrivé, c'est alors seulement qu'il vint avec les douze apôtres et se mit à table avec eux.

— Que nous rapportent les évangélistes de cette dernière Pâque de Jésus avec ses apôtres ?

— Les rites du festin pascal étaient connus et furent scrupuleusement observés. Aussi l'Evangile se borne-t-il à noter quelques incidents où se manifestent les sentiments de Jésus à ce moment solennel.

— Citez particulièrement les paroles que Jésus adressa à ses apôtres en s'asseyant à table avec eux ?

— « J'ai désiré d'un ardent désir, leur dit-il, manger cette pâque avec vous avant de souffrir. »

Et il ajouta : « En vérité, je vous le dis, je ne mangerai plus cette pâque avec vous jusqu'à ce qu'elle ait sa consommation dans le royaume de Dieu. »

— Que fit-il ensuite ?

— Après que l'agneau pascal eut été mangé, Jésus quitta la table, se ceignit d'un linge, versa de l'eau dans un bassin, et s'agenouilla devant ses disciples, dont il se mit à laver les pieds.

— Quel enseignement présente cette action du divin Maître ?

— Un triple enseignement, savoir : une leçon d'humilité, une leçon de charité fraternelle, une leçon de pureté.

L'humilité, la charité, la pureté seront les dispositions principales demandées pour une digne et fervente communion.

— N'est-ce pas alors que Notre-Seigneur institua l'Eucharistie ?

— Jésus ayant lavé les pieds des apôtres se remit à table, et la Cène s'acheva, interrompue toutefois par l'annonce de la trahison.

Alors Jésus prit du pain entre ses mains saintes et vénérables, et levant les yeux au ciel, il le bénit, le rompit, et le présenta aux apôtres : « Prenez et mangez, dit-il : ceci est mon Corps, qui est livré pour vous. »

Il fit de même pour la coupe de vin. La prenant à la fin du repas, il rendit grâces, la bénit et la leur donna en disant : « Buvez-en tous : ceci est mon Sang, celui de la nouvelle alliance, qui sera versé pour vous et pour un grand nombre, afin de remettre les péchés. »

Et il ajouta : « Faites ceci en mémoire de moi. »

— Dites en quelques mots ce qui suivit l'institution de la sainte Eucharistie ?

— Quand le Sauveur eut institué le sacrement de son Eucharistie, on récita l'hymne d'action de grâces, avant de sortir pour aller à la montagne des Oliviers.

C'est alors qu'eut lieu le sublime et suprême entretien de Jésus avec ses disciples, dont saint Jean nous a, dans son Evangile, conservé des fragments.

Immédiatement après commença, avec la prière et l'agonie de Jésus au jardin des Olives et la trahison de Judas, la douloureuse Passion du Sauveur.

— Qu'est-ce qui vous frappe davantage dans ce récit fait par les évangélistes de l'institution de la sainte Eucharistie ?

— Il semble que c'est la concision et la brièveté, comme il convenait au plus ineffable des mystères, à la plus merveilleuse des manifestations divines.

— Ne voudrez-vous pas relire et méditer souvent, dans l'Evangile lui-même, les passages où se trouve consigné le récit de cette institution à jamais mémorable de la divine Eucharistie ?

— Assurément, car rien, je l'espère, ne sera plus propre à enflammer mon amour envers ce sacrement, et à me disposer à faire une bonne première communion.

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 29 januarii 1902.

† SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Sermons de Carême sur les grandes vérités.** — IV. Le principal moyen de salut : la bonne volonté, 113. — V. L'impunité : son règne et ses causes, 116.

**Réflexions sur des paroles du Propre des messes du dimanche.** — XIII. 1<sup>er</sup> dimanche de Carême, 119. — XIV. 2<sup>e</sup> dimanche, 122.

**Plans de sermons.** — I. Le devoir pascal, 125. — II. La fête de Pâques, 125.

**Entretiens sur les évangiles du dimanche.** — XII. 1<sup>er</sup> dimanche de Carême : La tentation dans le désert, 125. — XIII. 2<sup>e</sup> dimanche : La Transfiguration, 129.

**Petit Carême sur le « Miserere ».** — 5<sup>e</sup> *Instruction* : Le seul mal de Dieu : le péché, 132. — 6<sup>e</sup> : Forces pour le bien que nous tirons de la connaissance de notre faiblesse originelle, 135. — 7<sup>e</sup> : Le salut est possible et facile, 138. — 8<sup>e</sup> : On s'est toujours confessé, 141.

## SERMONS DE CARÊME SUR LES GRANDES VÉRITÉS

### IV

#### LE PRINCIPAL MOYEN DE SALUT : LA BONNE VOLONTÉ

*Magister, quid faciendo vitam æternam habebis ?*

Maître, que faut-il faire pour arriver à la vie éternelle ?

(Luc, x, 25).

Mes frères,

Pour faire son salut, pour sauver son âme, que faut-il faire ? C'est la question que nous allons étudier ensemble ce soir.

Pour faire son salut, à la rigueur, une seule chose est nécessaire : le vouloir, le vouloir encore, le vouloir toujours. Ne soyez pas surpris de m'entendre tenir un pareil langage : je ne suis pas le seul à le penser et à le dire. Les saints l'ont pensé et l'ont enseigné avant moi. Notre-Seigneur nous l'assure d'une manière expresse. La sainte Ecriture nous le dit à son tour. Enfin l'expérience le prouve jusqu'à l'évidence. Et si vous vous donnez la peine de descendre un instant dans votre cœur, vous en serez bien vite convaincus.

Je montrerai d'abord la nécessité de la bonne volonté, j'en dirai ensuite les qualités.

#### I. — Nécessité de la bonne volonté.

1. Interrogeons d'abord les saints. « Vous avez entre les mains, dit saint Jean Chrysostome, la vie et la mort, le ciel et l'enfer. Lequel voulez-vous ? Il vous suffit de vouloir. Ce que l'on veut fortement, on emploie les moyens de l'obtenir ; et avec des moyens aussi puissants que ceux de la religion, si on veut se sauver, on se sauve. »

Saint Bonaventure nous dit de son côté : « La grâce est à la disposition de chacun de nous ; elle ne manque à personne ; c'est l'homme qui manque à la grâce. »

« Je voudrais parvenir à la sainteté, disait un jour sainte Scholastique à son frère saint Benoît. Que dois-je faire pour cela ? — Ma sœur, il faut le vouloir. »

Un autre saint, grand docteur de l'Eglise, saint Thomas d'Aquin, fut lui aussi interrogé par sa sœur à ce sujet et il répondit de même. « O mon bon frère, lui dit-elle, vous qui avez tant étudié, qui êtes si savant, dites-moi donc ce qu'il faut faire pour me sauver ? — Une seule chose, ma sœur, est nécessaire : c'est de le vouloir. » Il disait vrai, ce grand docteur ; car quoique la grâce de Dieu soit absolument nécessaire pour le salut, cette grâce ne nous étant jamais refusée, nous étant même donnée en proportion de notre bonne volonté, il est clair que nous pouvons conclure avec le Docteur Angélique que pour se sauver il suffit de le vouloir.

Animé du même désir, l'illustre évêque de Genève saint François de Sales se disait un jour à lui-même : « Il y a déjà dans le ciel quatre saints du même nom de François, il faut que je fasse le cinquième. » Il le voulut et il le fut.

Une vertueuse mère s'entretenait avec ses quatre enfants et leur disait un soir : « O mes enfants, que je serais heureuse si un jour il m'était donné de compter un saint parmi vous ! » Aussitôt le plus jeune, l'enlaçant de ses petites mains, lui dit avec effusion et candeur : « Ce sera moi, maman. » L'enfant tint parole et il devint un grand saint et un grand pape. C'est saint Pierre Célestin.

Citez-moi un saint qui soit parvenu à la perfection, un élu qui soit arrivé au ciel sans le vouloir ? Vous n'en trouverez aucun. Je ne parle pas de ces âmes privilégiées, de ces petits enfants enlevés de ce monde avec l'innocence baptismale sans avoir connu la corruption du siècle et qu'on appelle avec raison « les petits voleurs du ciel ; » mais citez-moi une mère chrétienne, un père de famille, un jeune homme, fidèles observateurs des commandements de Dieu et de l'Eglise, qui soient arrivés au ciel sans le vouloir, sans le vouloir sincèrement ? Vous n'en trouverez aucun. « Tous, dit saint Augustin, se sont sauvés parce qu'ils l'ont voulu. *Voluerunt et ipsi salvi facti sunt.* »

Ah ! mes frères, instruisons-nous à l'école des saints, disons une bonne fois comme l'un d'eux : « Si je le veux, si *voluero*, pourquoi ne pourrais-je pas me sauver ? Pourquoi ne pourrais-je pas ce qu'ont pu ceux-ci et celles-là ? *Cur non potero quod isti et istæ ?* »

2. Nous avons interrogé les saints. Interrogeons maintenant la sainte Ecriture. Elle nous apprendra aussi que le salut est mis à la disposition de notre libre volonté. « Dieu, dit saint Augustin, a créé l'homme libre, et il respecte tellement sa liberté qu'il ne veut point le sauver malgré lui. » Voici ses paroles : « *Deus qui creavit te sine te,*



*non potest salvare te sine te.* » C'est-à-dire, Dieu qui a créé l'homme sans lui, ne le sauvera pas sans lui, sans un acte formel de sa volonté.

Nous avons pour garants de cette vérité les paroles que le Seigneur nous fait entendre dans le Deutéronome : « Je prends aujourd'hui à témoin le ciel et la terre, dit-il, que je vous ai proposé la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction : c'est à vous à choisir entre l'une et l'autre. *Propono vobis vitam et mortem, benedictionem et maledictionem; elige ergo vitam ut et tu vivas et semen tuum.* » (Deut., xxx, 19). Voulez-vous éviter le mal et faire le bien, fuir cette occasion dangereuse, quitter cette personne criminelle, restituer le bien mal acquis, renoncer à vos mauvaises habitudes ? En un mot, voulez-vous éviter l'enfer et gagner le ciel ? Vous le pouvez, cela dépend de vous, Dieu vous aidera, mais il ne fera pas tout, il exige le concours de votre volonté : « *Qui creavit te sine te, non salvabit te sine te.* »

3. Notre divin Sauveur par ses paroles et ses exemples prend soin de confirmer cette vérité dans son Evangile. Voyez ! Pendant les trois dernières années de sa vie mortelle, il opère un grand nombre de cures merveilleuses ; cependant il ne le fait que sur le témoignage expressif de la volonté des malades. « Voulez-vous sincèrement être guéris ? leur demande-t-il. *Vis sanus fieri ?* » Et comme ils le veulent, il les guérit. « Voulez-vous entrer en la vie éternelle ? *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata...* Voulez-vous venir à ma suite ? *Si quis vult venire ad me...* » Toujours Notre-Seigneur prend soin de requérir le consentement de notre volonté.

4. La sainte Eglise imite la conduite du Sauveur, son Modèle et son Epoux. Quelqu'un désire-t-il entrer dans son sein, s'enrôler sous ses étendards par le bienfait du baptême ? Elle exige son consentement exprimé d'une façon formelle : « *Vis baptisari ?* Voulez-vous sincèrement le baptême ? » Ce n'est que sur son affirmation ou celle de ses cautions que l'eau sainte coule sur le front de l'enfant. « Voulez-vous renoncer à Satan, à ses pompes, à ses œuvres ? Voulez-vous renier le monde et ses fêtes criminelles ? *Vis baptisari ?* » Et ce n'est qu'après cette manifestation claire de votre volonté que vous devenez chrétiens, enfants de Dieu et de l'Eglise. Si donc nous appartenons à la nation sainte, Dieu nous a choisis gratuitement, c'est vrai, mais nous l'avons voulu et nous avons répondu à son appel : « *Volo, je le veux !* »

5. Enfin, toujours et partout, le Saint-Esprit a proclamé bienheureux l'homme de bonne volonté : « *Beatus vir qui in mandatis ejus volet nimis.* » (Ps. cxi, 1). Aux jours de la naissance terrestre du Sauveur à Bethléem, les anges firent retentir les airs de leurs chants d'allégresse annonçant la paix aux hommes de bonne volonté : « *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.* »

Vous le voyez : pour faire votre salut, Dieu vous demande tout d'abord le concours de votre volonté.

Mais ne vous inquiétez pas du reste ; le résultat n'est pas votre affaire ; à lui, à sa grâce le succès et le triomphe ; à nous la bonne volonté et cela suffit : « *Sufficit Deo pax bonæ voluntatis.* »

Voilà la nécessité de la bonne volonté. Disons maintenant ses qualités.

## II. — Qualités de la bonne volonté.

Avoir le désir de se sauver, c'est déjà quelque chose. Il faut commencer par là, mais cela ne suffit pas. Il faut encore le vouloir *sincèrement*, le vouloir *généreusement*, le vouloir *efficacement* et enfin le vouloir *constamment*.

Avec une telle volonté et la grâce de Dieu on triomphe de tout, on surmonte tous les obstacles. Vouloir de cette manière, c'est le pouvoir, c'est le succès assuré.

1. J'ai dit qu'il fallait une *volonté sincère*. Il ne s'agit pas ici, chrétiens, vous le comprenez, de velléités, de simples envies, de ces « désirs qui tuent ceux qui les nourrissent, *desideria occidunt pigrum* » (Prov., xxi, 25) ; car, nous dit encore saint Augustin : « Où conduisent ces sortes de désirs ? A la perte éternelle. L'enfer est plein de ces beaux désirs qui n'ayant pas été réalisés n'ont servi qu'à la condamnation de ceux qui les ont eus, en leur laissant d'éternels mais inutiles regrets. » Il ne faut pas dire : « Je voudrais me sauver, » mais : « Je veux me sauver. » Ne l'oubliez pas, le royaume des cieux souffre violence : « *Vim patitur.* » (Math., xi, 12). Une victoire ne s'obtient pas sans qu'il y ait de sang versé, et l'on n'aboutira jamais si l'on se contente de demi-mesures. Jusqu'ici vous n'avez pas grandi dans la vertu : pourquoi ? Parce que le courage et l'énergie vous ont manqué. Vous vous donniez et vous vous repreniez, — vous surtout, Mesdames, convenez-en avec moi, — vous vouliez et vous ne vouliez pas. N'est-ce pas vrai ? Vous disiez à Dieu : « Mon Dieu, je vous aime, » et au monde : « Ne crains rien, je ne t'abandonnerai pas. » Vous priiez le matin au pied du saint autel, et vous passiez le soir en des réunions de plaisir. Voilà la cause de vos rechutes. Ce n'est pas ainsi qu'ont agi les saints ; ils ont porté des coups vigoureux à l'arbre de leurs passions, l'arbre enfin est tombé. « *Esto vir.* » (III Rois, ii, 2). Soyez des hommes, ayez de la force, montrez du cœur !

2. La volonté de se sauver doit être *généreuse*. Voyez ce laboureur qui veut remplir ses greniers, voyez ce vigneron qui veut approvisionner ses celliers ; leur volonté triomphe de tous les obstacles, des chaleurs de l'été, des rigueurs de l'hiver ; elle triomphe de la sueur, de la fatigue, de l'aridité du sol. Rien ne les rebute. Ils veulent d'une volonté généreuse, et cela suffit.

Suivez de l'œil ce négociant qui quitte son pays, ses amis, sa famille. Que veut-il ? Acquérir de la fortune, accroître ce qu'il possède. C'est là sa pensée fixe, permanente. Il va, il vient, il s'insinue, il traverse les mers, il veut la fortune à tout prix

et il finit par l'obtenir, parce que vouloir c'est pouvoir.

Distinguez-vous dans la mêlée ce soldat de vingt-deux ans ? Il veut de l'avancement, il veut que la croix d'honneur brille un jour sur sa poitrine. Aussi rien ne l'arrête. Sa devise est celle-ci : « *Vaincre ou mourir.* » Il brave tous les dangers, il s'expose à tous les périls et il arrive au terme de ses désirs. Pourquoi ? Parce que vouloir c'est pouvoir.

Il avait donc raison, Napoléon I<sup>er</sup>, de dire que « le mot *impossible* n'est pas français. » S'il n'est pas français, il n'est pas non plus chrétien. Car un chrétien animé d'une bonne volonté, peut avec l'aide de la grâce opérer des prodiges : « *Omnia possum in eo qui me confortat.* » (Phil., iv, 13). Vouloir donc généreusement, c'est se sauver réellement.

Prenez exemple sur le Rédempteur. C'est par le sacrifice qu'il nous a sauvés. Voyez la crèche où il naît, l'atelier où il travaille, la Judée où il prêche, le désert où il jeûne, la croix où il meurt, l'autel où il réside depuis dix-neuf siècles et où il sera jusqu'à la fin du monde. Combien notre salut lui a coûté de prières, de larmes et de sang !... Eh bien ! ne vous y trompez pas : c'est aussi par le sacrifice que vous vous sauverez, à la suite du Sauveur et de ses disciples. Voyez : la croix, il ne l'a pas emportée avec lui dans le ciel, il l'a laissée sur la terre pour que nous la portions à sa suite. Portons-la donc généreusement avec lui, et certainement un jour nous serons vainqueurs !

Un savant de l'antiquité, Archimède, disait : « Donnez-moi un levier et un point d'appui, et je soulèverai le monde. » Vous, chrétiens, vous réalisez ce mot dans l'ordre spirituel. Vous avez un levier puissant : votre volonté ; vous avez un point d'appui qui ne peut manquer : la grâce ; appuyez votre volonté sur la grâce, et vous soulèverez le poids si pesant de la nature humaine jusqu'à la hauteur de sa destinée, vous vous élèverez vous-mêmes jusqu'à Dieu, vous ferez votre salut, vous ravirez le royaume des cieux.

Courage donc, mes frères ! De vous-mêmes vous ne pouvez rien dans l'ordre du salut, mais avec le secours de la grâce vous êtes tout-puissants : « *Omnia possum in eo qui me confortat.* » Voyez-vous cette goutte d'eau qui tombe dans un fleuve ? Ce n'est rien, que cette goutte d'eau. Supposez qu'elle tombe à terre, elle disparaît à l'instant, perdue pour toujours ; mais supposez au contraire qu'elle tombe dans le fleuve et se mêle au courant. Est-elle perdue ? Oh non ! entraînée par les autres, elle avance, elle avance encore, elle avance toujours ; elle passe sur un rocher poli et creusé par ses devancières, elle renverse les obstacles, elle se jette dans la mer, et participant à son étendue, à sa profondeur, à sa puissance, elle sert à porter les navires jusqu'à l'autre bout du monde, à recueillir les richesses d'une terre lointaine, jusqu'au moment où condensée en vapeur elle est empor-

tée par les vents dans le ciel pour recommencer encore sa course vitale.

La goutte d'eau, mes frères, c'est la bonne volonté ; le fleuve, c'est la grâce ; la mer, c'est la toute-puissante volonté de Dieu. Si notre volonté est abandonnée à elle-même, elle tombe à terre et est perdue pour toujours ; mais si nous la jetons dans le fleuve de la grâce, elle renverse tous les obstacles qui s'opposent à notre salut. Elle avance, elle avance encore, elle avance toujours, jusqu'au moment où de la terre elle remonte au ciel, enlevée par le souffle de l'Esprit-Saint, et alors elle produit de véritables merveilles.

3. J'ai dit en troisième lieu : une *volonté effacée*. Laissez les fleurs, donnez des fruits ! Assez de belles paroles, passez aux œuvres ! « Ce ne sont pas, dit l'Evangile, ceux qui disent : *Seigneur ! Seigneur !* qui seront sauvés, mais ceux qui auront fait la volonté du Père Céleste. » (Math., vii, 21). Ecrivez-vous donc avec David : « *Dixi, nunc cœpi.* J'ai dit, et sans tarder j'ai commencé. » (Ps., lxxvi, 11). Si François de Xavier n'avait pas quitté sa chaire de philosophie et pris la croix de missionnaire quand il entendit la parole du Christ que lui adressait Ignace de Loyola : « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ? » il n'aurait pas converti les Indes et le Japon ; et à l'heure présente il ne serait pas dans le paradis, à côté des apôtres et des martyrs.

Venez aux œuvres, frères bien-aimés, venez à la messe le dimanche, au saint tribunal de la Pénitence, à la table sainte ; confessez-vous, communiez, recevez le pain des forts qui fit les martyrs et qui vous tiendra à la hauteur de tous vos devoirs. Marchez en la présence de Dieu comme Joseph, et si l'ennemi vous tente, vous lui répondrez, laissant votre manteau dans ses mains : « Comment pourrais-je pécher, quand le grand Juge me regarde ? » Et surtout, n'oubliez jamais vos fins dernières : « *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis.* » (Eccli., vii, 40).

4. Il faut enfin une *volonté persévérante*. Le salut n'est pas l'œuvre d'un moment, de quelques jours, de quelques mois, de quelques années ; c'est l'occupation de toute la vie, si longue soit-elle. Il ne suffit pas de bien commencer, il faut mener à terme son saint labeur. Salomon, aux jours de son adolescence, demande et reçoit la sagesse, et devenu vieillard, le malheureux se prosterne aux pieds des idoles de ses femmes qui l'ont perverti. Tertullien défend avec une mâle éloquence l'Eglise catholique dans sa jeunesse, et dans l'âge mûr il déserte la bannière de la vérité pour suivre l'étendard souillé de l'erreur. Voyez de nos jours Lamennais ! Comme un astre brillant il jette à son lever de magnifiques rayons de lumière, et puis il va s'éteindre tristement dans les ténèbres.

Il ne faut pas écrire sur le sable mouvant, mais sur l'impérissable granit. D'ailleurs le temps de la lutte dure peu, tandis que la victoire sera éternelle : *Momentaneum est leve...* ; on passe quelques



soleils à l'ombre de la croix, sous les ordres de Jésus-Christ, puis on se couche dans la gloire. Est-ce trop que d'employer 20, 30, 40, 50 ans à la conquête du ciel ? Regardez le laboureur : n'est-il pas persévérant ? Tous les jours il devance le soleil aux champs, il arrache les mauvaises herbes, il plante, il greffe, il arrose, et ce n'est qu'au prix de ses labeurs pénibles qu'il gagne le pain pour ses enfants. Et le navigateur, n'est-il pas persévérant ? Que de courses, que de tempêtes, et surtout que de fatigues et d'angoisses avant d'arriver au terme de son voyage, au port où il pourra radoubier son navire et réparer ses forces ! Et ce que ceux-là font pour un peu d'or, pour un éclair de renommée, nous ne le ferions pas, nous, pour l'éternité ?

Plus d'inconstance, mes frères, si vous voulez compter dans les vrais disciples de Jésus-Christ et appartenir à l'âme de l'Eglise. La couronne, qui l'obtiendra à la fin de la course ? Celui qui aura persévéré jusqu'à la fin. La sentence de bénédiction, qui l'entendra ? Celui qui n'aura jamais regardé en arrière comme les lâches, mais toujours marché au premier rang et montré sa poitrine à l'ennemi comme les braves.

Je vous laisse, mes frères. Jésus-Christ va sortir du tabernacle pour vous bénir. Demandez-lui qu'il féconde les paroles que vous venez d'entendre. Ainsi soit-il.

## V

### L'IMPIÉTÉ : SON RÈGNE ET SES CAUSES

*Vidi sub sole in loco iudicii impietatem et in loco iustitiæ iniquitatem.*

J'ai vu sous le soleil l'impiété dans le lieu du jugement et l'iniquité dans le lieu de la justice.

(Eccl., III, 16).

Mes frères,

Ce lieu du jugement et de la justice, c'est l'Eglise dont nous sommes les membres. Or l'impiété et l'iniquité la désolent : c'est un fait indéniable, c'est un des fléaux de notre siècle. « Mais quoi ! me diront quelques-uns d'entre vous, nous parler des impies ! En notre temps, en ce vingtième siècle où aucune doctrine n'est tranchée, n'est accusée, où tout est admis, mitigé, est-ce qu'il reste place vraiment dans notre société à une impiété formelle ? N'est-ce pas une vieille habitude que les invectives contre l'impiété subsistent dans l'enseignement catholique ? » Hélas ! oui, il y a des impies, et jamais ils n'ont été si nombreux qu'aujourd'hui.

Nous constaterons l'existence de ce fait malheureux et ensuite nous en indiquerons les causes.

#### I. — Existence des impies.

Oui, il y a des impies. Le monde en est plein. Car la piété, la religion, c'est une croyance ferme,

c'est un assentiment énergique, c'est une affirmation solide. Les impies, au contraire, ne croient pas en Dieu, ils refusent de reconnaître son existence, ils ne font rien, ils ne veulent rien faire pour le connaître, pour l'aimer et l'adorer.

Connaître Dieu ! ils ont bien autre chose à faire ! Le seul mot de religion leur répugne, l'étude des choses de la foi leur est antipathique et comme nauséabonde. Aussi est-ce au monde ce qu'il y a de plus étranger pour eux.

Aimer Dieu, le servir ! Il est si haut !... Il est si loin !... Et loin des yeux, loin du cœur !... Et puis, leur cœur ne saurait se contenter d'une pareille affection ; il leur faut des créatures vivantes, sensibles, qu'ils puissent voir, palper, toucher. Dieu ne se laisse pas voir, il vit dans la solitude, relégué dans l'immensité de sa gloire.

L'impiété, c'est donc la révolte de l'homme qui ne veut pas croire ce que Dieu lui ordonne de croire, ou qui ne veut pas faire ce que Dieu lui commande. De là deux classes d'impies : les uns qui ne veulent pas soumettre leur esprit, leur jugement à l'enseignement de la religion ; et les autres qui refusent de se conformer dans leurs œuvres, dans leur conduite, aux différents préceptes de cette même religion.

1. Or, rien de plus certain malheureusement que l'impiété domine de nos jours dans la plupart des esprits.

Des hommes ont dit dans leur cœur : « Il n'y a point de Dieu. » (Ps., XIII, 1). Pour l'honneur de notre race, les athées sont peu nombreux aujourd'hui ; on ne dit plus à Dieu : « Tu n'es pas, » on lui dit : « Va-t-en !... Nous ne voulons plus de toi, reste dans ton ciel et tes représentants dans leur église ou leur sacristie... Nous entendons être nos maîtres, » et on va joyeux dans le chemin de la vie, entassant outrages sur outrages, injures sur injures, cherchant à s'étourdir et à se persuader à soi-même et aux autres que Dieu ne garde pas le souvenir de nos fautes, qu'il n'aura pour nous ni récompenses ni châtiments, que le ciel et l'enfer ne sont que de pieuses exagérations à l'usage des femmes et des enfants.

Je n'ai pas besoin de passer en revue toutes les impiétés qui ont cours à l'heure actuelle dans toutes les classes et dans tous les rangs de la société. Les impies vraiment ne sont pas habiles, ils n'ont pas même le mérite de la nouveauté. Voici comment on s'exprimait au temps de Salomon. Ecoutez bien, mes frères : « Le temps de notre vie est court et plus souvent mauvais. Après la mort, l'homme n'a plus aucun bien à attendre, et pour ce qui est de l'enfer, on ne connaît personne qui en soit revenu. Mais puisque nous devons notre existence au hasard et que nous sommes sortis du néant, une fois morts nous retomberons dans le néant, et nous serons comme si jamais nous n'avions été... Quand on est mort, tout est mort, il n'y a plus rien... En attendant, consolons-nous et faisons joyeuse vie. Rassemblons-nous donc et jouissons des biens du présent. Hâtons-nous d'user

des créatures, tandis que nous sommes au printemps de notre âge. Que nul ne se dispense de prendre part à notre débauche ! Laissons partout des marques de réjouissance, parce que c'est là notre sort et notre partage. » (Sap., II).

Qui n'a entendu ces blasphèmes tomber des lèvres de quelque impie ? Et ce qu'il y a de plus navrant, c'est que les impies se proclament les seuls sages, parce que leur doctrine est en vogue et prônée par les prétendus savants et les grands hommes du jour. A ces hommes du jour, on leur a tout fait croire, tout fait dire, tout dévorer ! Un jour on leur dit : « Dieu ! c'est le vice. Dieu ! c'est le mal. » Ils l'ont cru. Un autre jour, aujourd'hui, en plein midi de la science, on leur dit : « Dieu, c'est l'ensemble des êtres, composé universel de tout vice, de toute vertu et de toute substance. » Ils le croient. On leur dit : « Il n'y a plus ni Dieu, ni âme, ni pensée, ni morale, ni vertu ; il n'y a que la chair organisée, née toute seule, façonnée toute seule. » Ils le croient, ils admettent tout, pourvu qu'on les débarrasse de Dieu !

Et voilà où nous en sommes, voilà les doctrines qui, tombées des chaires officielles et inoculées aux intelligences par toutes sortes de moyens, livrent peu à peu les âmes à un scepticisme effronté autant que dévorant.

2. Et non seulement l'impiété domine de nos jours dans la plupart des esprits, elle domine encore dans la conduite du plus grand nombre.

On ne saurait être impie dans la pensée, dans les sentiments, sans l'être en même temps dans la conduite extérieure. Combien d'hommes dans notre *xx<sup>e</sup>* siècle qui, tout en croyant en Dieu, vivent comme s'ils n'y croyaient pas ! Dieu veut être aimé : « Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement, » et il n'obtient pas d'eux un seul acte d'amour. Il veut être adoré seul, et eux adorent tout, excepté Dieu. Peut-on compter, dites-moi, ceux qui attristent le ciel et la terre par les blasphèmes plus horribles ? Le dimanche est-il sanctifié comme Dieu le veut ? Combien voit-on d'hommes observer la loi de la confession et de la communion pascalle ? Et celles du jeûne et de l'abstinence ne passent plus, dans la plupart des maisons, que pour des bagatelles.

Je ne dis rien des injustices, des vols, des haines, des calomnies, des trahisons, des homicides et des autres forfaits qui sans cesse souillent la terre et qui sont autant d'actes d'impiété, car ils sont tous une révolte contre la loi de Dieu. Qu'il me suffise d'appeler votre attention sur ce triste chapitre de nos misères morales, sur ces plaies de notre époque. Qui nous en guérira ?... Voici des jours de salut et de grâce. Vous en profiterez pour remplir vos devoirs religieux. Nous ne pouvons aller au ciel par un autre chemin que celui que Jésus-Christ lui-même nous a tracé et que tous les saints ont suivi depuis dix-neuf siècles. En mourant, nous allons devant son tribunal. Il est notre juge. N'attendons pas à nous le rendre propice, exploitons sa miséricorde dès aujourd'hui.

## II. — Les causes de l'impiété.

Quelles sont les causes de la révolte de l'impie contre Dieu et contre son Christ ? L'impiété a pour cause ordinaire ou l'*orgueil* qui ne croit plus, ou l'*ignorance* qui ne connaît pas, ou la *perversité* qui ne veut pas. L'impiété a l'une de ces trois causes, et quelquefois elle les a toutes les trois ensemble.

1. L'*orgueil*. La racine de tout péché c'est l'orgueil (Eccli., x, 15), mais l'orgueil est plus spécialement la source de l'impiété. Parlez à un impie de nos grandes et incontestables vérités : il sourira de dédain, il ne les croit pas. Pourquoi ? Parce qu'il ne veut pas soumettre son esprit à l'autorité qui les enseigne. Cependant, cette autorité, c'est celle de Dieu qui est la voie, la vérité et la vie. (Jean, xiv, 6). Cette autorité, c'est celle de Jésus-Christ parlant au nom de son Père et prouvant la vérité de sa mission et de ses enseignements par trois ans de miracles. Cette autorité, c'est celle des apôtres qui meurent et confirment de leur sang la foi qu'ils prêchent par leur parole. Cette autorité, c'est celle de l'Eglise notre mère. C'est celle des profonds génies, de ces hommes qui ont mis leur science et leurs talents au service de notre sainte religion.

Voilà l'imposante et magnifique autorité à laquelle l'impie refuse de se soumettre. Séduit par l'orgueil, trompé par un amour-propre insensé qui lui fait voir dans l'incrédulité un piédestal qui l'élève au-dessus du vulgaire, il a dit pour tout l'ensemble de la religion, pour toutes les vérités comme pour tous les devoirs : « Je ne croirai pas. *Non credam.* »

En vain toutes les nations se lèveront pour m'attester que Dieu a parlé et qu'il a révélé aux hommes les dogmes et les principes fondamentaux de la morale, je ne croirai pas : *Non credam.* En vain l'on me citera les prodiges opérés par Jésus-Christ, par ses apôtres, je ne croirai ni Jésus-Christ, ni ses miracles, ni ceux d'aucun de ses disciples : *Non credam.* En vain, l'on m'opposera la mort héroïque des martyrs, les écrits des docteurs et par-dessus tout l'immense multitude des fidèles qui croient à l'origine céleste de leur religion, je ne croirai pas : *Non credam.*

Mais, insensé qui ne crois ni Dieu, ni l'Eglise, ni les chrétiens, ni le genre humain, qui donc croiras-tu ? Tu as dit que tes pensées étaient à toi et que nul n'a le droit d'imposer une règle à ton esprit. En conséquence, tu vas te constituer le régulateur unique de tes croyances, tu vas te prosterner devant ta propre raison, tu n'écouteras que toi-même. Ta raison est tout pour toi... Malheureux ! les démons croient et tremblent, et toi tu ne crois pas, tu ne crains pas !

2. L'*ignorance* est la deuxième cause de l'impiété. Or, parmi les impies, il y a les ignorants présumptueux et les véritables ignorants.

a) Les ignorants *présomptueux*. Ceux-ci, malgré le peu d'instruction qu'ils possèdent, jugent



de tout; ils prononcent sur tout avec le ton le plus tranchant et le plus décisif. Ils nous reprochent à nous et aux fidèles de croire sans réflexion, sans examen, par habitude et par simplicité. Mais eux-mêmes comment sont-ils devenus incrédules? Quelles recherches, quelles méditations, quelles lectures ont-ils faites? Aucune. Je me trompe. Des lectures ils n'en ont fait que trop. Ils ont trop lu les livres sortis des mains de nos ennemis. Avant donc de vous faire les détracteurs de la religion, interrogez-la elle-même, étudiez-la, cette religion, elle ne craint pas l'examen.

b) Les véritables ignorants. Ceux-là ne savent ni ce qu'ils doivent croire, ni ce qu'ils doivent pratiquer. C'est à une ignorance profonde qu'il faut attribuer la plupart des impiétés dont ils se rendent habituellement coupables.

Un jour, dans une société brillante, un député célèbre, avocat de profession, esprit fort et bel esprit, attaquait la religion. « Monsieur le député, lui demanda la dame du logis, pourriez-vous me dire qui a composé le *Pater*? » Notre esprit fort hésite, reste court, puis enfin, aidé par un souffleur plus officieux que sérieux, il répond avec assurance : « Parbleu, Madame, c'est Moïse. » Un enfant du catéchisme n'aurait pas eu de peine à répondre que c'est Notre-Seigneur qui a composé cette prière qui porte son nom, « l'Oraison dominicale. »

Par conséquent, pères et mères de famille, mettez plus d'empressement à envoyer vos enfants au catéchisme et ne soyez pas si pressés pour les retirer d'entre nos mains. Nous avons bien le droit de vous dire : « Vous ne savez pas ce que vous faites. Vos enfants sont encore faibles et chancelants dans la foi ; on n'a pu encore leur donner que le lait de la doctrine. Comment plus tard rempliront-ils leurs devoirs? Leur vie se passera dans une impiété pratique dont la cause sera l'ignorance. »

3. La troisième cause de l'impiété c'est la corruption du cœur. La corruption du cœur, les vils plaisirs des sens, voilà ce qui fait presque tous les impies. Tant qu'on est chaste et vertueux, il en coûte peu d'être chrétien. On croit sans hésitation les vérités de la foi et l'on s'acquitte avec plaisir des devoirs qu'elle impose. Mais dès que le cœur commence à se gâter, la foi commence à s'affaiblir et à s'éteindre. L'homme dégradé par la chute originelle n'aime pas la gêne, et la religion gêne tous ses penchants au mal. Voyez à l'œuvre la plupart des incrédules, lisez leurs ouvrages, étudiez leur conduite. Tout n'y respire que l'amour de l'or et des plaisirs. La volupté, voilà le Dieu qu'ils adorent et dont ils chantent les louanges dans des livres aussi obscènes qu'impies. Ils ne craignent pas de jeter au peuple des contes impurs, de sales romans, des poésies lubriques. Ils s'en font même une arme favorite pour attaquer la religion. Plusieurs même ont cessé de croire à la possibilité de la vertu, et tout homme qui se dit chaste n'est à leurs yeux qu'un hypocrite et un menteur.

Entendez le citoyen de Genève nous dire que nul n'est meilleur que lui, et pourtant la Providence l'a obligé à consigner de sa main dans une histoire authentique le détail de ses turpitudes et de ses infamies. La preuve que l'impiété naît le plus souvent du libertinage, c'est qu'ordinairement il suffit de changer de conduite et de renoncer au désordre pour revenir à la foi qu'on avait abjurée. Voyez les incrédules au temps de la vieillesse, de la maladie et de la mort : ils perdent leur assurance, ils tremblent et commencent à devenir sages au soir de la vie : *Initium sapientie timor Domini*. (Eccli., I, 16). Pour ces hommes donc je suis en droit de conclure que le désordre des mœurs est cause de leur incrédulité, comme je suis en droit de conclure que le soleil est cause de la lumière, parce que je vois qu'elle commence, qu'elle continue et disparaît avec lui.

Que devons-nous conclure de ce discours? C'est que les progrès de l'impiété ne doivent ni nous effrayer ni nous scandaliser. Plutôt que d'ébranler la vérité de notre religion, ils la confirment; car c'est une belle preuve de la vérité de notre religion, que de n'avoir pour ennemis que des hommes qui n'ont pas réfléchi ou que le crime et les passions égarent, de n'avoir pour adversaires que des hommes coupables ou séduits.

C'est une vérité, base de tout le christianisme, que l'homme vient au monde avec une dépravation originelle qui le rend susceptible de mille faiblesses et d'erreurs; et ils confirment cela par leur exemple.

Du reste, s'ils vantent leur force d'esprit, leur vertu, n'en croyons rien. La vraie philosophie se trouvait dans les martyrs quand ils soutenaient leur foi malgré la perte de tous leurs biens et sans aucune consolation humaine; la vraie force est encore dans tous ceux qui résistent à leurs passions; la science, dans ceux qui la recherchent dans l'enseignement de Dieu.

Oh! mes frères, réveillons notre courage, et que, si la foi périt autour de nous, elle se rallume plus vive dans nos cœurs! Que ceux qui veulent périr, périssent! Pour nous, marchons toujours avec constance dans la sainte voie de la foi qui nous conduira enfin au ciel. C'est la grâce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

#### Pour le temps du Carême

En vente à nos bureaux : **La Pénitence**, par M. l'abbé Ch. Martel, chanoine honoraire de Fréjus. Un vol. in-18 de 500 p., 3 fr.; *franco*, 3 fr. 50.

Voir aussi le **Trésor d'histoires** de l'abbé Millot (2 fr. 50; *franco*, 3 fr.), où l'on trouvera les traits les plus frappants à citer dans les instructions sur la conversion, le salut, le péché, la mort, le jugement, l'enfer, la confession, etc.

## RÉFLEXIONS SUR DES PAROLES DU PROPRE DES MESSES DU DIMANCHE

### XIII

#### 1<sup>er</sup> DIMANCHE DE CARÊME

**I. Il m'invoquera, et je l'exaucerai.** — En entendant le Seigneur nous donner une pareille assurance par la voix du Psalmiste, ne vous semble-t-il pas entendre Jésus-Christ dans son Sermon sur la montagne? Voici ce qu'il disait : *Demandez, et il vous sera donné; cherchez, et vous trouverez; frappez, et il vous sera ouvert. Car quiconque demande, reçoit; et qui cherche, trouve; et à qui frappe, il sera ouvert.* (Matth., VII, 7-8). Et le soir de la Cène, il disait à ses apôtres : *Quelle que chose que vous demandiez à mon Père en mon nom, je le ferai.* (Jean, XIV, 13). Comme Dieu, Jésus-Christ n'exclut personne du droit de demander, et il n'excepte aucune grâce que nous ne puissions demander. Il est évident que nous ne pouvons pas avoir un motif de confiance et plus autorisé et plus formel. C'est pourquoi nous aurions tort de nous plaindre, puisqu'il dépend de nous d'obtenir les grâces du ciel comme les biens de la terre qui nous sont nécessaires dans l'ordre de notre vocation. Ce n'est pas seulement un encouragement à prier que Dieu et Jésus-Christ nous ont donné, c'est une promesse qu'ils nous ont faite. Ils nous disent : « Priez, et vous serez exaucés. » Nous, nous pouvons leur dire : « Nous vous avons prié, c'est pourquoi accordez-nous ce que nous vous avons demandé, et nous vous répétons avec l'Eglise : Si nous criions vers vous avec un cœur plein de confiance, vous nous devez ce que nous vous demandons à cause de vos promesses. » (S. Bernard, *In Ps. xc*, Serm. XVI, n. 4).

Remarquez, en effet, que Dieu ne dit pas : « Il sera digne de ma grâce, il sera juste et droit, ses mains et son cœur seront sans tache, et voilà pourquoi je l'exaucerai. » S'il s'était exprimé ainsi, qui ne tomberait dans le désespoir? Qui peut se flatter d'avoir le cœur pur? Mais, Seigneur, puisque vous avez tant de clémence et tant de miséricorde, je mets en vous toute ma confiance; la loi que vous vous êtes donnée fait tout mon soutien en votre présence. Comment n'être point autorisé à avoir ces sentiments, alors que Dieu a dit : *Il m'invoquera et je l'exaucerai*? Telle est donc la loi pleine de douceur qui n'exige point d'autre mérite, pour être exaucé, que le cri et l'ardent désir de celui qui demande. Voyez Jésus-Christ se soumettant lui-même à cette loi qu'il a portée : *Un lépreux*, est-il dit, *venant à lui l'adorait, disant : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. Et Jésus étendant la main, le toucha, disant : Je le veux, sois guéri. Et à l'instant sa lèpre fut guérie.* (Matth., VIII, 1-3). Dans une autre circonstance *un aveugle se mit à*

*crier, disant : Jésus, fils de David, ayez pitié de moi! Et Jésus lui demanda : Que veux-tu que je te fasse? L'aveugle lui répondit : Maître, que je voie. Et Jésus lui dit : Vois, ta foi t'a sauvé. Et aussitôt il vit.* (Luc, XVIII, 35-42). Enfin considérez les apôtres dans la barque, sur la mer de Tibériade, à l'heure de la tempête. A peine eurent-ils dit à Jésus : *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons! qu'il commanda aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme.* (Matth., VIII, 25-26. — S. Bern., n. 1, *ut supra*).

C'est ainsi que Jésus-Christ nous a prouvé la vérité de cette parole du prophète qui disait à Sion : *Dès que le Seigneur entendra la voix de votre cri, il vous répondra.* (Is., XXX, 19). Et c'est ce qu'il nous prouve encore chaque jour en exauçant nos prières. Plaçons donc en lui notre espérance. Mais, hélas! nous sommes plus portés à espérer dans le secours des hommes, des riches et des puissants, que dans le secours de Dieu. L'âme humaine, je ne sais par quelle faiblesse, désespère ici-bas du Seigneur, dès qu'elle est troublée, et se tourne aussitôt vers ceux qui ont eux-mêmes besoin de secours. Voici le prophète qui nous donne un sage conseil, disant : *Gardez-vous de placer votre confiance dans les princes, ni dans les fils des hommes, dans lesquels il n'y a pas de salut.* (Ps., XLV, 1-2). Il n'y a de salut que dans le seul Fils de l'homme, parce qu'il est Fils de Dieu. Ne m'invitez pas à attendre de vous, ô vous qui me promettez les plaisirs, les richesses, les honneurs, le salut dont mon âme a besoin! C'est de Jésus-Christ que je puis le recevoir, c'est vers lui que je crie, car *il est Dieu au-dessus de toutes choses, Dieu béni dans tous les siècles.* (Rom., IX, 5. — S. Aug., *In Ps. CXLV*).

**II. Je le délivrerai de l'affliction, et je le glorifierai.** — Dieu nous délivre des afflictions d'abord en y mettant un terme. Il venait de soumettre Job à de rudes épreuves, car il avait permis que Satan l'éprouvât dans ses biens, dans ses enfants et dans son corps, et Job avait tout supporté avec une patience admirable, ne plaçant sa confiance que dans le Seigneur. Touché d'une si grande vertu, le Seigneur parut enfin, *et ajouta le double à tout ce qui avait appartenu à Job, il le bénit dans les derniers jours plus que dans ses premiers, et il accepta ses prières pour que l'imprudence de ses amis ne leur fût point imputée.* (Job, XLII, 7-12). — Dieu nous délivre encore de nos afflictions en les faisant servir à ses desseins providentiels à notre égard. Ce fut une grande tribulation pour Joseph de se voir ainsi vendu par ses frères à des marchands ismaélites; puis, une fois en Egypte, il est vendu comme esclave à Putiphar, eunuque de Pharaon; enfin il est jeté en prison à la suite d'une dénonciation calomnieuse de l'épouse de son maître. (Gen., XXXVII, XXXIX). Mais Dieu veillait sur son serviteur : Joseph se vit élevé à la plus haute dignité auprès du roi Pharaon, et quand ses frères témoignaient du repentir de leur mauvaise conduite à son égard,



il leur répondit : *C'est pour votre salut que Dieu m'a envoyé avant vous en Egypte.* (Gen., xlv, 8).

— Enfin Dieu nous délivre de nos afflictions ou mieux les fait servir à augmenter nos mérites en nous donnant la force de les supporter. Voici l'apôtre saint Paul qui a prié trois fois le Seigneur d'éloigner de lui l'ange de Satan, sans avoir pu obtenir l'effet de sa prière, et cependant, qui plus que l'Apôtre méritait d'être exaucé ? Allons-nous croire que cette parole : *Tout ce que vous demanderez à mon Père, je le ferai* (Jean, xiv, 13), n'a pas eu pour saint Paul son accomplissement ? Loin de nous une pareille pensée, car voici comment il fut exaucé : *Le Seigneur m'a dit : Ma grâce te suffit, car ma puissance se fait mieux sentir dans la faiblesse.* (II Cor., xii, 9).

Si Dieu nous éprouve comme Job, sachons avec confiance attendre l'heure de notre délivrance ; s'il nous éprouve comme Joseph, secondons par notre soumission à sa volonté ses desseins envers nous ; s'il nous éprouve comme l'Apôtre, comptons sur le secours de sa grâce pour persévérer dans son amour jusqu'à la fin.

En dehors de ces afflictions ou tribulations, il y en a d'autres dont il cherchera à nous délivrer ou dont il nous fera retirer des fruits de sanctification. — D'abord ce sont les afflictions qu'il nous envoie lui-même pour nous porter à rentrer en nous-mêmes, afin de sortir de notre malheureux état. Voyez à quelle extrême misère il permit que fût réduit l'enfant prodigue, lorsqu'il eût dissipé tout son bien en vivant dans la débauche. Pressé par la faim, *il désirait se rassasier des cosses que mangeaient les pourceaux ; mais personne ne lui en donnait.* C'est alors que prenant une généreuse résolution, il se dit : *Je me lèverai, et j'irai à mon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et à vos yeux.* Il le fit ainsi, et par là-même il sortit de son affliction. (Luc, xv, 14-24). — Ce sont ensuite les afflictions que Dieu nous envoie pour nous faire expier nos péchés, et quand sa justice est satisfaite, il nous en délivre. Voyez David : il avait confessé son crime, et il en avait reçu le pardon, mais il lui restait l'expiation à accomplir. Aussi fut-il affligé de tribulations sans nombre ; et réduit à prendre la fuite, il disait à l'heure où Seméï l'accablait d'outrages : *Laissez-le maudire ; car le Seigneur lui a ordonné qu'il maudisse David.* Et quel est celui qui osera dire : *Pourquoi a-t-il fait ainsi ?* (II Rois, xvi, 10). Et l'expiation terminée, David rentra à Jérusalem. — Enfin ce sont des afflictions que Dieu nous envoie pour nous reconnaître comme ses amis, et quand nous lui avons donné des preuves de notre amour, il nous en délivre. Souvenez-vous de Tobie. Il était admirable et sa vie exemplaire. Il perdit la vue, il est tourné en dérision par son épouse ; tout semble l'abandonner. Mais voici qu'ayant supporté avec patience toutes ses épreuves, Dieu lui envoie un ange pour lui rendre la vue et lui donner l'assurance qu'il a été exaucé : *Parce que vous étiez agréable à Dieu,*

lui est-il dit, *il a été nécessaire que la tentation vous éprouvât.* (Tob., xii, 13).

Mais nous ne pouvons prétendre à vivre sur la terre sans avoir à supporter des tribulations. Car c'est précisément de nos afflictions que Dieu se sert pour nous glorifier. L'Apôtre le savait bien, lorsqu'il disait : *Nous nous glorifions dans les tribulations.* (Rom., v, 3). Pourquoi ? Parce que nos souffrances sont une semence, bien modeste il est vrai, mais il doit en sortir beaucoup de fruits. C'est pourquoi goûtons dans ces maux que nous avons à souffrir, les prémices de la gloire qui s'y trouvent comme en germe. Faisons consister notre gloire dans l'espérance de participer à la gloire de notre grand Dieu. Ce n'est pas encore assez : mettons-la dans toutes les afflictions de cette vie, puisqu'elles sont pour nous une raison d'espérer que Dieu nous donnera de glorieuses couronnes. C'est donc dans les afflictions que l'espérance de la gloire doit être fondée : *Les peines, a dit l'Apôtre, si courtes et si légères que nous souffrons maintenant, produisent en nous le poids d'une gloire éternelle qui surpasse toute mesure.* (II Cor., iv, 17). Il ne dit pas : Les afflictions seront couronnées ; mais il dit : Elles produisent en nous, dès maintenant, le poids d'une gloire éternelle. Cette gloire ne paraît point. Elle est cachée en nous dans l'affliction, et ce qu'elle a d'éternel est dérobé à nos yeux par ce voile d'un moment. Sachons attendre le grand jour de l'éternité, et nous serons glorifiés à jamais. (S. Bern., Sermon. xvii, n. 3, *ut supra*).

**III Je le comblerai d'une longue suite de jours, et je lui montrerai mon salut.** — Quelle est cette longue suite de jours que Dieu accorde, après nous avoir délivrés de l'affliction ? C'est une promesse de la droite de Dieu, un don de cette droite qu'un saint souhaitait jadis que Dieu lui accordât, quand il disait : *Vous tendrez, Seigneur, votre droite à l'œuvre de vos mains.* (Job, xiv, 15). C'est cette droite qui doit nous combler de délices. Voilà ce qu'a désiré et obtenu celui dont le Psalmiste a dit : *Il vous a demandé la vie, et vous lui avez accordé une longueur de jours pour un siècle et pour les siècles des siècles.* (Ps., xx, 5). Le Sage s'explique encore plus clairement lorsqu'il dit : *Les richesses et la gloire sont dans sa main gauche, et la longueur des jours est dans sa main droite.* (Prov., iii, 16). Cette promesse regarde donc l'avenir où nous obtiendrons la vie éternelle. Qu'y a-t-il, en effet, de plus long que ce qui est éternel ? Qu'y a-t-il de plus long que ce qui ne doit jamais finir ? C'est une heureuse fin que la vie éternelle, puisqu'elle ne doit jamais avoir de fin. Travaillons de tout notre cœur à notre sanctification, car c'est en cette sanctification que consiste le bien, et c'est elle-même qui doit être couronnée par une vie qui ne doit jamais finir. (S. Bern., *In Ps. xc*, Sermon. xvii, n. 1).

Vous vous tromperiez étrangement, si vous croyiez qu'il s'agit d'une longueur de jours analogue à celle des jours de l'été, qui sont plus longs que

ceux de l'hiver. Elevons nos pensées : la longueur des jours que Dieu nous promet, c'est la vie éternelle. Et véritablement, parce que cette seule durée nous suffit, c'est à bon droit que le Prophète a dit : *Je le comblerai*. Tout ce qui n'est qu'une longueur de temps ne nous suffit pas, dès lors que cette durée doit prendre fin : c'est pourquoi on ne doit pas dire du temps qu'il est long. Si nous sommes avares, c'est de la vie éternelle que nous devons être avares : désirez donc la vie qui n'a pas de fin. Vous désirez peut-être acquérir de l'argent sans fin, jouir des plaisirs sans fin, recevoir des honneurs sans fin. Tout cela passera avec les jours que vous vivez sur la terre. Voulez-vous, au contraire, garder à jamais ce qui doit être votre bonheur ? Cherchez la vie éternelle. (S. Augustin).

Mais Dieu, que nous donnera-t-il durant cette longue suite de jours ? Il nous a répondu, disant : *Je lui montrerai mon salut*, c'est-à-dire je lui montrerai le Christ lui-même. Comment ? N'a-t-on pas vu le Christ sur la terre ? Qu'a-t-il donc d'extraordinaire à nous montrer ? Mais le Christ n'a pas été vu de la même manière que nous le verrons : il n'a été vu que comme l'ont vu ceux qui l'ont crucifié. Or ceux qui l'ont vu l'ont crucifié, et nous qui ne l'avons pas vu, nous avons cru en lui. Ils avaient des yeux : n'en avons-nous pas ? Nous en avons, et nos yeux sont les yeux du cœur ; mais nous voyons encore par la foi et non en réalité. Quand viendra la réalité ? Lorsque nous verrons face à face (I Cor., xiii, 12), selon l'expression de l'Apôtre, et selon la promesse que Dieu nous en a faite, comme de la plus grande récompense de tous nos travaux. Quel que soit votre travail, vous travaillez pour arriver à cette vision. Nous avons donc à voir je ne sais quoi de grand, puisque cette vie doit être toute notre récompense ; or cette vision incomparable est celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les hommes l'ont vu dans son abaissement, nous le verrons dans sa gloire, et sa vue fera notre joie, comme elle fait aujourd'hui celle des Anges qui voient en lui *le Verbe qui était au commencement ; et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu*. (Jean, i, 1). Remarquez qui a fait cette promesse : c'est le Seigneur lui-même, qui a dit dans l'Evangile : *Celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et je l'aimerai*. Et, comme si on lui eût dit : Et que donnerez-vous à celui qui vous aime ? il a ajouté : *Je me manifesterai moi-même à lui*. (Jean, xiv, 21). Soupirons donc après lui, brûlons d'amour pour lui, et nous le verrons là-haut dans la gloire. (S. Augustin).

**IV. Celui qui habite sous l'assistance du Très-Haut demeurera sous la protection du Dieu du ciel.** — Voilà l'homme qui, élevant son âme vers Dieu, compte sur le secours de la grâce pour vaincre ses ennemis et continuer son chemin vers la patrie. *Que celui qui a marché dans les ténèbres et en qui n'est pas la lumière, espère au nom du Seigneur, et qu'il s'appuie sur son Dieu*. (Is., I, 10). Puissent tous les vaincus du

démon entendre cette invitation ! Alors, quand ils auront à soutenir de nouvelles tentations, ils seront assistés du Seigneur : *Ayez confiance dans le Seigneur de tout votre cœur, et ne vous appuyez pas sur votre prudence. Dans toutes vos voies, pensez à lui, et lui-même dirigera vos pas*. (Prov., iii, 5-6). — C'est encore l'homme qui n'habite pas seulement sous l'assistance du Très-Haut comme un voyageur ou même à l'heure du danger, mais qui y demeure toujours par ses pensées, sachant qu'il ne pourra rien faire sans le secours de Jésus-Christ (Jean, xv, 5), et qu'il a besoin de veiller continuellement sur lui-même, selon cette parole : *Priez, de peur que vous n'entriez en tentation*. (Luc, xxii, 40). — C'est enfin l'homme qui, voulant faire des progrès dans la vertu, ne se confie qu'en Dieu, et non dans ses propres forces ou dans ses mérites : *Seigneur, vous nous donnerez la paix ; car vous avez opéré nos œuvres pour nous*. (Is., xxvi, 12). Que chacun de nous redise donc avec saint Paul : *C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis, et sa grâce n'a pas été stérile en moi. J'ai travaillé, non pas moi toutefois, mais la grâce de Dieu avec moi*. (I Cor., xv, 10. — Denys le Chartreux).

Cette parole est une invitation à ne point mettre notre confiance en nous, mais en celui qui a été tenté avant nous, afin de nous assurer la victoire dans nos tentations. Il ne nous exhorte pas, Jésus-Christ, à reproduire les miracles qu'il a faits lui-même, mais à faire ce qu'il n'aurait pu faire s'il ne s'était fait homme. En effet, aurait-il pu supporter la tentation, la passion et la mort sur la croix avant son Incarnation ? De même donc, pour vous, quand vous avez à souffrir les peines de ce monde qui sont l'œuvre du démon, soit qu'il agisse ouvertement par le moyen des hommes, soit qu'il agisse secrètement, soyez fort, soyez patient, soyez humble, et vous serez tout cela si vous vous réfugiez sous l'assistance du Très-Haut ; car si vous méprisez son aide, ne vous humiliant pas à son exemple, vous ne pourrez vous soutenir par vous-même, et vous tomberez. (S. Augustin).

Il y en a beaucoup parmi nous qui se montrent courageux lorsqu'ils souffrent quelques persécutions de la part des hommes et qu'ils les voient sévir contre eux. Ils croient imiter Jésus-Christ, parce qu'ils sont frappés ouvertement. Mais s'ils sont tourmentés secrètement, ils ne croient pas que le Christ les couronne. Or, le démon a tenté Jésus-Christ dans le désert où il n'y avait personne, et il l'a tenté ouvertement dans les jours de la passion. Eh bien ! imitez Jésus-Christ, quand le démon viendra vous tenter par les attraites des convoitises ; imitez Jésus-Christ, quand le démon demandera à Dieu de vous tenter, comme il a tenté Job.

Mais comment imiter Jésus-Christ ? En habitant sous l'assistance du Très-Haut, c'est-à-dire en devenant humbles et non pas orgueilleux. Nos premiers parents ont voulu habiter sous leur propre tutelle, ils ont écouté les suggestions du



démon, ils ont méprisé les commandements divins, et ils ont vu s'accomplir en eux, non point la promesse du démon, mais la menace de Dieu. (S. Augustin).

## XIV

2<sup>e</sup> DIMANCHE DE CARÊME

**I. Seigneur, souvenez-vous de vos bontés.** — Que signifient ces paroles ? D'abord il n'y a pas en Dieu de souvenir et d'oubli. Tout est présent devant lui, le passé comme l'avenir. Lorsque nous disons à Dieu : *Souvenez-vous*, nous entendons lui dire : « Exaucez-nous, pardonnez-nous et venez à notre secours, » et c'est lorsqu'il accomplit toutes ces choses tant dans l'ordre du salut que dans l'ordre temporel qu'il nous manifeste ses bontés, c'est-à-dire que nous recevons ses bienfaits qui sont un effet de sa miséricorde. C'est dans ce sens que le Psalmiste lui disait : *Souvenez-vous, Seigneur, de David et de sa douceur.* (Ps., cxxxi, 1). Or, nous pauvres pécheurs, n'ayant point à présenter à Dieu des vertus et des mérites, nous lui rappelons ce qu'il a fait pour nous dans le passé soit lorsqu'il a exaucé nos prières, soit lorsqu'il nous a pardonné nos égarements, en sorte que nous nous appuyons pour obtenir ses bontés, précisément sur les bontés que nous avons recues de lui dans le passé. Nous semblons lui dire : *Seigneur, n'éloignez point de moi vos bontés.* (Ps., xxxix, 12. — Denys le Chartreux).

Par cette prière, nous ne demandons donc que la continuation des bienfaits ordinaires qu'il nous a accordés en nous les renouvelant sans cesse. Remarquez qu'à l'appui de notre demande nous n'alléguons aucun motif qui vienne de nous. Seigneur, semblons-nous lui dire, je ne vous demande pas de vous souvenir de mes mérites, mais de vous souvenir seulement de ce que vous avez fait pour moi, pour mon salut ; et voyez si je n'ai pas besoin que vous le fassiez à nouveau soit pour me ramener dans la voie du salut, soit pour m'y faire progresser toujours davantage. C'est dans ce sens que priait Daniel, disant : *Exaucez-nous, Seigneur ; apaisez-vous, Seigneur ; soyez attentif et agissez ; ne tardez pas à cause de vous-même, ô mon Dieu, parce que votre nom a été invoqué sur la cité et sur votre peuple.* (Dan., ix, 19). C'est bien ainsi que Moïse priait pour le peuple juif. Combien de fois ce peuple ingrat s'était révolté contre le Seigneur ! combien de fois le Seigneur lui avait pardonné ! Lorsque le Seigneur voulait le détruire, Moïse fléchit son courroux par cette seule parole : *Ne détruisez point votre héritage que vous avez racheté par votre grandeur, ceux que vous avez retirés de l'Égypte par une main puissante. Souvenez-vous de vos serviteurs Abraham, Isaac et Jacob.* (Deut., ix, 26-27). Notre prière n'a point d'autre signification. (Albert le Grand).

Mais quelles sont ces bontés dont nous demandons au Seigneur de se souvenir ? Il y en a une qui prime et renferme toutes les autres ou mieux qui est la consommation de toutes celles que nous avons reçues : c'est cette bonté qui l'a porté à se faire homme pour nous racheter. Le Psalmiste lui en parlait, disant : *Vous êtes mon Dieu et mon Sauveur. Je vous ai attendu avec constance durant tout le jour.* (Ps., xxiv, 5). Et nous, peuple chrétien, nous pouvons lui dire : Nous avons appris par vos apôtres que vous êtes venu dans le monde pour notre salut ; nous vous avons attendu à la lumière de la foi, jusqu'à ce que vous nous appeliez à recevoir vos bontés. Voilà la grande merveille dont Jésus-Christ lui-même disait à Nicodème : *Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.* (Jean, iii, 16). O Jésus ! nous connaissons vos bontés, mais revenez en remplir nos âmes, surtout pour nous enseigner à marcher de telle sorte que nous avancions de plus en plus. (I Thess., iv, 1. — S. Jérôme).

**II. Seigneur, souvenez-vous de vos miséricordes.** — Que signifient ces paroles ? Il paraît d'abord étrange que nous parlions de vos miséricordes au lieu de dire de votre miséricorde, parce qu'elle est unique en Dieu, mais ici nous la considérons dans ses effets plutôt qu'en elle-même. C'est dans ce sens que le Psalmiste disait : *Vous sauvez, Seigneur, les hommes et les animaux. Vous avez, ô Dieu, multiplié votre miséricorde.* (Ps., xxxv, 7-8). Autre est le salut qu'il accorde aux hommes, autre est celui qu'il réserve aux bêtes. Ayant fait les uns et les autres, il les sauve également, mais d'une manière différente. La miséricorde de Dieu à l'égard des hommes consiste à leur accorder le salut éternel d'abord, et à leur donner aussi un salut temporel, tandis que les bêtes ne reçoivent qu'un salut charnel et temporel ; en sorte que si la miséricorde s'exerce également sur les hommes et sur les bêtes pour ce qui est du salut temporel, elle sépare les hommes pour les garder de plus en vue du salut spirituel et éternel. Voilà pourquoi le Psalmiste ajoutait : *Mais les fils des hommes espéreront à l'abri de vos ailes. Ils seront enivrés de l'abondance de votre maison, et vous les abreuverez du torrent de vos délices.* (Ib. — Albert le Grand).

Savons-nous apprécier les miséricordes du Seigneur ? La miséricorde qu'il nous témoigne est infiniment supérieure à celle dont il entoure les êtres sans raison. Après nous avoir admis à partager avec les bêtes les biens temporels, il veut nous admettre à partager avec les anges les biens du ciel, ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, ce qui n'est point monté dans le cœur de l'homme, ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment. (I Cor., ii, 9). Hélas ! il y en a parmi nous qui ne désirent recevoir que le salut temporel, qui bornent leurs espérances aux choses de la chair et à la félicité terrestre. Cette miséri-

corde leur suffit, et ils n'en veulent point d'autre. Aussi le Psalmiste parlant de ces hommes, nous dit : *Lorsque l'homme était en honneur, il ne l'a pas compris : il a été comparé aux animaux sans raison.* (Ps., XLVIII, 13). Notre devoir est de nous séparer de ces hommes : réjouissons-nous des biens que Dieu nous donne dans sa miséricorde, ces biens qui nous sont communs avec les bêtes, mais en nous souvenant toutefois de cette parole de saint Paul : *La volonté de Dieu, c'est votre sanctification, c'est que vous vous absteniez de la fornication, que chacun de vous sache posséder son corps saintement et honnêtement, et non dans la passion de la convoitise, comme les Gentils eux-mêmes, qui ignorent Dieu.* (I Thess., IV, 3-5). Alors vous mériterez d'être choisis, comme le furent les trois disciples, pour être admis à jouir plus intimement et plus clairement des grâces et des biens que sa miséricorde nous réserve dans le ciel. Et c'est sur la montagne du Thabor que vous connaîtrez cette ineffable miséricorde, et vous direz : *Seigneur, il nous est bon d'être ici.* (Matth., XVII, 4. — S. Augustin, *In Ps. xxv*).

Il y a une miséricorde que nous devons chercher à obtenir, qui nous est absolument nécessaire, et qui est triple. — Quand Dieu nous a appelé à l'existence, il nous a témoigné sa miséricorde, et c'est ce que Job constatait, disant : *Seigneur, vous m'avez donné vie et miséricorde, et vos soins ont conservé mon souffle vital.* (Job, x, 12). C'est cette miséricorde qui nous a tous prévenus et qui nous suit jusqu'à notre dernier jour. — Quand Dieu nous appelle à sortir du péché par l'infusion de sa grâce, il nous témoigne sa miséricorde : *Allons avec confiance au trône de la grâce, afin d'obtenir miséricorde et de trouver grâce dans un secours opportun.* (Hébr., IV, 16). Cette miséricorde, tous les pécheurs qui ont été pardonnés la connaissent et se réjouissent de pouvoir y recourir, afin d'obtenir la grâce de persévérer dans la justice. — Quand Dieu nous appellera à sortir de ce monde pour nous rendre participants de sa gloire, il nous témoignera une grande miséricorde : *Conservez-vous dans l'amour de Dieu, attendant la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour la vie éternelle.* (Jud., 21). Cette miséricorde, qui ne désire point la connaître un jour ?

C'est pourquoi lorsque nous disons à Dieu : *Souvenez-vous de vos miséricordes*, souvenons-nous de la miséricorde qu'il nous a faite en nous conservant la vie malgré nos prévarications. Souvenons-nous encore de la miséricorde qu'il nous a témoignée lorsque cette parole a été prononcée sur nous : *Vos péchés vous sont remis.* (Luc, VII, 48). N'avons-nous pas encore besoin de l'entendre ? Souvenons-nous enfin de cette miséricorde qu'il nous a promise et cherchons à la mériter, de manière à pouvoir un jour recevoir cette invitation : *Serviteur bon et fidèle, parce que vous avez été fidèle en peu de chose, je vous établirai sur beaucoup : entrez dans la joie de votre maître.* (Matth., XXV, 21. — Albert le Grand).

**III. Vos miséricordes sont des temps les plus anciens.** — Il n'est pas sans intérêt pour nous de constater que les miséricordes du Seigneur à notre égard datent du commencement des siècles, et qu'elles ont toujours existé dans le monde. Nous parlons donc ici de la perpétuité des miséricordes du Seigneur. En effet, Dieu a exercé sa miséricorde envers nos premiers parents. Il leur avait dit : *Quant au fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, n'en mangez pas ; car au jour où vous en mangerez, vous mourrez de mort.* (Gen., II, 17). C'était formel et il n'y avait pas à se méprendre sur la sentence. Or nos premiers parents mangèrent du fruit défendu. Que fit Dieu ? Il ne donna point suite immédiatement à la sentence, car c'était non seulement la mort temporelle, mais encore la mort éternelle qui aurait été le partage de l'homme. Il voulut, tout en maintenant la peine temporelle, donner à l'homme le temps de se repentir pour éviter la peine éternelle, et il lui ouvrit le chemin de la pénitence en lui disant : *C'est à la sueur de ton front que tu te nourriras de pain, jusqu'à ce que tu retournes à la terre d'où tu as été tiré.* (Gen., III, 19). La miséricorde était intervenue. (Albert le Grand).

Il en sera de même pour tous les enfants d'Adam qui viendront habiter la terre dans le cours des siècles. Car ajoutant sans cesse des péchés à leurs péchés, ils auront toujours besoin de miséricorde, et ils viendront dire au Seigneur : *Ayez pitié de moi selon votre grande miséricorde, et selon la multitude de vos bontés effacez mon iniquité.* (Ps., L, 1). Combien de fois nous avons eu besoin de lui dire avec le Psalmiste : *Seigneur, ne vous souvenez pas des fautes de ma jeunesse et de mes ignorances !* (Ps., XXIV, 7). Où serions-nous, s'il ne nous avait pas pardonné les péchés que nous avons commis par malice ou par faiblesse ? Aussi nous lui demandons de ne pas les réserver pour l'éternité, et nous lui disons : *Souvenez-vous de moi selon votre miséricorde* (Ib.), c'est-à-dire ne me punissez pas selon la rigueur de votre justice, mais agissez envers moi comme vous l'avez fait dans les années précédentes en me manifestant votre miséricorde, soit en répandant votre grâce dans mon âme, soit en me conservant dans la voie du bien, afin que je puisse vous aimer et vous servir durant les jours de ma vie. C'est ainsi que priait Néhémias, lorsqu'il disait : *Mon Dieu, souvenez-vous de moi pour le bien.* (II Esdr., XIII, 31. — Denys le Chartreux).

En effet, si Dieu nous montre une si grande miséricorde, n'est-ce pas en vue de notre bien, de notre salut ? Combien notre destinée aurait été épouvantable, s'il ne nous avait pas ouvert le chemin de la pénitence par ses inspirations et ses pressantes invitations ! Le prophète le savait bien, puisqu'il disait : *C'est grâce aux miséricordes du Seigneur que nous n'avons pas été consumés, car ses bontés n'ont pas fait défaut. Elles se renouvellent chaque matin.* (Lam., III,



22-23). Aussi nous a-t-il ménagé de nombreux moyens de revenir à lui, et quand il nous a frappés, il a usé envers nous d'une modération toute divine, et nous pouvons lui redire la parole du Sage : *Seigneur, vous avez appris à votre peuple, par de telles œuvres, qu'il faut être juste et humain ; et vous avez donné à vos enfants une bonne espérance, puisqu'en les jugeant vous laissez au milieu de leurs péchés place au repentir. Car, si vous avez puni avec tant de précaution les ennemis de vos serviteurs et ceux qui étaient dus à la mort, leur donnant le temps et le lieu de pouvoir se convertir de leur malice, avec combien de circonspection avez-vous jugé vos enfants !* (Sages., xii, 19-21). N'est-ce point là notre histoire ? Reconnaissons-le donc : si la justice avait suivi son cours, il y a longtemps que nous ne serions plus de ce monde, mais la miséricorde est intervenue pour nous sauver par les voies de la pénitence. (Albert le Grand).

**IV. Que nos ennemis ne dominent jamais sur nous ! Délivrez-nous, Dieu d'Israël, des maux dont nous souffrons.** — Dès l'instant que nous ne pouvons compter du côté de Dieu que sur sa miséricorde, et que nous sommes impuissants nous-mêmes à nous affranchir de nos peines, il est évident que nous avons tout à craindre de nos ennemis. — Quels sont-ils ? Les premiers et les plus redoutables, ce sont nos péchés d'hier et d'aujourd'hui. Ils sont toujours là devant nous, ou si vous aimez mieux, nous les portons avec nous. C'est un lourd fardeau qui pèse sur notre cœur. Et David en souffrait tellement qu'il disait : *Lavez-moi encore plus de mon iniquité et purifiez-moi de mon péché. Moi aussi, je connais mon iniquité et mon péché est toujours devant moi.* (Ps., I, 2-3). Il aurait voulu que Dieu l'effaçât au point de lui en faire perdre le souvenir, car il en était poursuivi et le jour et la nuit : *Je me suis fatigué*, disait-il, *dans mon gémissement. Je laverai chaque nuit mon lit de mes pleurs, et j'arrosrai ma couche de mes larmes.* (Ps., vi, 6). N'avons-nous pas, nous, plus de motifs à redouter ces ennemis ? Nous ne faisons rien pour étouffer leurs voix qui crient vengeance, et il vient un jour pour certains pécheurs où leurs péchés les précipitent dans le désespoir. Voilà le danger : c'est l'heure de la domination, de la tyrannie de toutes les fautes que nous avons commises ; c'est l'heure où tous les ennemis se dressent devant nous pour nous entraîner au fond de l'abîme en nous portant à en augmenter le nombre au lieu de leur résister. *L'impie, lorsqu'il est venu au fond des péchés, il méprise ; mais l'ignominie le suit ainsi que l'opprobre.* (Prov., xviii, 3). Que Dieu nous délivre de ces ennemis, et nous n'aurons rien à craindre de tous les autres qui sont le démon, les convoitises et les séductions du siècle. (Cassiodore).

C'est pourquoi nous ne saurions trop en demander la délivrance à la miséricorde. Nous n'avons point d'autre secours qu'à nous réfugier en Dieu :

*Délivrez-nous des maux dont nous souffrons.* En effet les peines, les douleurs, les craintes dont nous sommes affligés ne viennent que de nos péchés : enlevez la cause, et vous enlèverez le mal. La source de tous nos maux, c'est le péché. Les douleurs, les discordes, les guerres, les maladies, les calamités publiques et privées lui doivent leur origine. De même que les bons médecins ne se contentent pas d'étudier les maladies dans leur manifestation, et qu'ils en recherchent les causes ; de même, pour montrer aux hommes que le péché était la source de tous les maux dont les hommes sont affligés, le Sauveur, divin médecin des âmes, dit au paralytique, qu'il voyait plus malade dans son âme que dans son corps : *Vous voilà maintenant guéri : allez et ne péchez plus, de peur qu'il vous arrive quelque chose de pire.* (Jean, v, 14). D'où il résulte que le péché avait été la cause de sa précédente infirmité. Telle est en effet la cause de tout châtement, la cause de toute affliction, la cause de toute calamité. N'espérez donc point d'être délivrés de vos maux, tant que vous ne serez pas délivrés de vos péchés. Vous pouvez implorer la miséricorde, multiplier vos prières et vos sacrifices : non, vous ne serez point exaucés avant que vous-mêmes vous ayez offert un sacrifice qui vous est demandé, c'est-à-dire un cœur contrit et humilié, à l'exemple de David qui disait : *Le sacrifice que Dieu désire est un esprit brisé de douleur. Vous ne dédaignerez pas, ô Dieu, un cœur contrit et humilié.* (Ps., L, 17. — S. Chrys., *De Pœnitent.*, Hom. vii, n. 6).

Il n'y a donc pas à s'y tromper : à notre prière nous devons ajouter la pénitence ou des œuvres capables d'attirer sur nous la miséricorde et d'apaiser la justice. Lorsqu'on doit comparaître devant un tribunal pour être jugé, on cherche à se rendre le juge favorable soit par ses amis, soit par ses protecteurs ou par toute autre manière. Or en ce qui regarde le jugement de miséricorde que nous sollicitons de notre Dieu, n'espérez point l'obtenir si vous ne suivez le conseil que David vous donne, disant : *Hâtons-nous d'avouer nos fautes en sa présence* (Ps., xciv, 2), c'est-à-dire faisons-lui connaître les ennemis qui sont la source de nos maux. Puis éprouvez en vous-même cette douleur ou tristesse salutaire qui vient d'En-Haut. Alors, comme le ver dévore l'arbre sur lequel il est né, ainsi votre douleur inspirée par la pénitence dévore le péché auquel elle doit son origine. C'est ce qui faisait dire à saint Paul : *La pénitence qui est selon Dieu a pour effet la pénitence qui conduit sûrement au salut.* (II Cor., vii, 10). O libéralité de notre Dieu ! Le péché a produit la douleur, le châtement, et c'est précisément cette douleur ou ce châtement que nous ressentons en nous-mêmes qui nous mérite la miséricorde, seule assez efficace pour nous délivrer de la douleur ou du châtement qui venait du péché. Embrassons donc tout d'abord la pénitence, nous qui avons tant de fautes à nous reprocher, et allons ensuite

avec toute confiance vers la miséricorde, et nous connaissons les joies d'une sainte délivrance. (S. Chrys., *ut supra*).

## PLANS DE SERMONS

### I

#### LE DEVOIR PASCAL

1° La religion et la foi : vous croyez, donc pratiquez.  
2° La religion et le bon sens : vous admettez un principe, donc allez jusqu'aux conséquences.

3° La religion et le cœur : vous avez trouvé dans la religion vos meilleures joies, donc comptez sur elle pour les jours d'épreuve, et soutenez-la par vos œuvres. — Elle est attaquée : raison de plus de vous déclarer ouvertement pour elle ; car une mère doit être aimée par ses fils surtout quand elle est malheureuse.

### II

#### LA FÊTE DE PAQUES

1° Elle nous rappelle que le Fils de Dieu fait homme a passé par la mort et qu'il est ressuscité. Fait certain. Fait le plus important de l'histoire.

2° Elle nous demande la foi et la conversion du cœur.

3° Elle nous apporte la paix et l'espérance.

## ENTRETIENS SUR LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

### XII

#### 1<sup>er</sup> Dimanche de Carême

##### LA TENTATION DANS LE DÉSERT

Notre-Seigneur à son baptême a été publiquement investi de sa mission de Rédempteur. Or en vertu de cette divine mission, il devait combattre et vaincre le grand ennemi des hommes, celui qui avait trompé nos premiers parents et dont les pièges ont toujours été, depuis lors, la principale occasion du péché. Nous voyons aujourd'hui Jésus, le nouvel Adam, se présenter au combat. « Aussitôt après son baptême, dit le saint Evangile, Notre-Seigneur se retira dans le désert et il y fut tenté par le démon. »

La tentation de Notre-Seigneur est l'un de ces grands mystères de sa vie qui doivent toujours être rappelés à la piété, au culte et à la contemplation des fidèles, et dont les âmes recueillent sans cesse des grâces de force et de lumière. Envisageons successivement : 1° ce qu'il fut pour Jésus-Christ, 2° ce qu'il est pour nous.

#### I. — Pour Jésus-Christ.

Jésus baptisé gagna la solitude du désert. Divers auteurs ont placé ce désert aux alentours

du Sinaï ; mais cette opinion, dénuée de tout fondement, est aujourd'hui complètement abandonnée. On peut affirmer que le désert de la tentation était situé en Judée. Quant au théâtre spécial de l'événement, il est assez facile de le déterminer à l'aide des données évangéliques et de la tradition. Saint Mathieu nous dit que son altitude est supérieure à celle de la vallée où coule le Jourdain ; il devait en outre, d'après l'ensemble du récit, n'être pas très éloigné de ce fleuve dans lequel Jésus avait été baptisé ; enfin ces paroles de saint Marc : « *Eratque cum bestiis*, il était parmi les bêtes <sup>1</sup>, » font supposer que c'était un lieu tout à fait sauvage. Or le désert de la Quarantaine, désigné par une tradition vénérable comme l'emplacement de la tentation du Christ, remplit fort bien ces trois conditions. Il est situé à l'ouest du Jourdain entre Jéricho et Béthanie la patrie de Lazare : de là vient le nom de désert de Jéricho qu'il porte dans l'Ancien Testament et dans les écrits de Josèphe. Son appellation moderne fait allusion aux quarante jours qu'y passa Notre-Seigneur. C'est une région affreuse, désolée, couverte de rochers nus et déchirée en tous sens par de profondes ravines ; au dire des voyageurs, il existe à peine au monde un site plus sauvage. A l'extrémité septentrionale du désert, non loin de Jéricho, se dresse la montagne également appelée de la Quarantaine, qui aurait servi plus spécialement de refuge au Sauveur. L'ascension en est très pénible et même dangereuse ; ses flancs sont remplis de cavernes, qui étaient autrefois habitées par des ermites désireux d'honorer sur les lieux mêmes le mystère de la tentation de Jésus.

C'est le Saint-Esprit lui-même qui conduit Jésus au désert ou plutôt, selon l'énergique expression de saint Marc, qui l'y pousse violemment comme un champion sur le champ de bataille.

Le jeûne du Sauveur fut complet, absolu ; s'il eût été seulement relatif, ainsi que l'affirment certains auteurs modernes, c'est-à-dire, s'il n'eût consisté que dans la privation de la nourriture ordinaire et dans la manducation d'herbes et de racines sauvages recueillies au milieu du désert, pourquoi saint Mathieu aurait-il fait mention des nuits, *et quadraginta noctibus* ? Du reste, le récit de saint Luc (iv, 1) renverse cette interprétation en disant de la façon la plus claire que « Jésus ne mangea rien pendant ces jours. »

L'Evangile nous apprend que ce jeûne sévère dura quarante jours. On doit prendre ces mots à la lettre, *sicut sonant*, car ils sont d'une exactitude rigoureuse et ne représentent pas, comme on l'a insinué de nos jours, un nombre plus ou moins arrondi par l'écrivain sacré. Autrefois, dans

<sup>1</sup> Ces animaux du désert étaient alors comme aujourd'hui les panthères, les hyènes, les loups et les chacals ; plus d'un voyageur en a rencontrés et a entendu leurs cris sauvages dans ces parages.



des circonstances analogues, Moïse et Elie, deux types du Christ, avaient passé eux aussi quarante jours sans manger.

Admirons l'ineffable bonté du Fils de Dieu qui, non content d'expier par la croix tous nos péchés, a daigné, pour nous encourager à la pénitence, s'imposer des privations si austères et si prolongées. Il n'a pas voulu que la justice de son Père pût exiger de nous un sacrifice qu'il n'eût offert déjà lui-même en sa personne, et toujours avec des circonstances mille fois plus rigoureuses que celles qui peuvent se rencontrer pour nous. Que sont nos œuvres de pénitence, si souvent encore disputées à la justice de Dieu par notre lâcheté, si nous les comparons à la rigueur de ce jeûne du Sauveur sur la montagne? Chercherons-nous encore à nous dispenser de ces légères satisfactions dont le Seigneur daigne se contenter, et qui sont si loin de ce qu'ont mérité nos fautes? Au lieu de plaindre une légère incommodité, une fatigue de quelques jours, compatissons plutôt à ce tourment de la faim qu'éprouva notre Rédempteur innocent, pendant ces longs jours et ces longues nuits du désert.

La prière, le dévouement pour nous, la pensée de la justice de son Père le soutiennent dans ses défaillances; mais à l'expiration de la quarantaine, la nature humaine est aux abois. Jésus sent violemment l'aiguillon de la faim : *Postea esuriit*. En pareil cas, l'homme ordinaire est faible et succombe aisément à la tentation : Satan ne l'ignore point, et c'est pour cela qu'il choisit cette heure pour s'approcher du Christ.

Nous allons commenter les trois actes de ce drame saisissant.

1. « Le tentateur. » Ce nom convient bien au démon dont il indique le rôle le plus habituel. Le tentateur s'adressant à Jésus, lui dit : « Si tu es le Fils de Dieu, dis que ces pierres deviennent des pains. » La suggestion était perfide. Quoi de plus légitime que de satisfaire sa faim après un jeûne de quarante jours? Le démon suppose et à bon droit que le Messie en tant que Messie est doué du pouvoir d'opérer de grands miracles. Il montrait du doigt, en parlant, les pierres sans nombre qui couvrent la surface du désert de Jéricho. Des voyageurs dignes de foi assurent qu'auprès de la montagne de la Quarantaine on trouve en grande quantité des pierres qui par leur forme et leur couleur ressemblent beaucoup à des morceaux de pain, de telle sorte qu'on peut s'y laisser facilement tromper. Ce trait ajoute un nouvel intérêt à la scène que nous expliquons.

Sans doute, si le Sauveur l'eût voulu, il aurait pu changer les pierres en pain, aussi bien que plus tard il devait changer l'eau en vin. Il pouvait aussi ne plus permettre aux angoisses de la faim de le torturer. Il lui était facile enfin de calmer cette souffrance sans même recourir à des moyens surnaturels. Mais Jésus s'était soumis à ce long jeûne par obéissance à l'inspiration de l'Esprit-

Saint, ainsi qu'il ressort du récit évangélique; et comme son Humanité sainte fut toujours parfaitement fidèle à cette obéissance, à cette dépendance, c'eût été agir contre ce que nous pourrions appeler la loi même de sa vie que de subvenir à une nécessité de ce genre par un miracle accompli en dehors de cette inspiration. Ceux qui sont favorisés du don des miracles n'ont pas reçu ce don pour en user arbitrairement, mais uniquement en conformité avec la volonté de Dieu dans chaque cas particulier. Les paroles du tentateur révèlent donc tout le génie du mal : l'égoïsme, la sensualité, le désir de mettre Dieu à son service, au lieu de se mettre au service de Dieu.

Les faux prophètes suivent le conseil satanique; ils subordonnent à leur propre intérêt la puissance divine dont ils se prévalent; au lieu d'en être les serviteurs fidèles, ils aspirent en secret à commander à Dieu; et les miracles que leurs historiens leur attribuent portent tous le caractère magique.

Jésus repousse le tentateur. Il consentira plus tard à changer l'eau en vin à la requête de sa Mère et dans l'intérêt de quelques amis; mais il ne consentira jamais à changer les pierres du désert en pain pour assouvir sa propre faim. Empruntant sa réponse à la Bible : « Il est écrit, dit-il, que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. »

Par ces paroles, Notre-Seigneur nous fait voir en Dieu le créateur de toutes choses, le premier principe d'où procède l'être et la vie et de qui tout dépend. Le pain qui nous nourrit n'a point par lui-même cette vertu merveilleuse. C'est Dieu qui la lui donne, et en fait l'instrument de sa puissance, pour entretenir notre vie. Il pourrait, pour le faire, se servir de toute autre chose; car ce n'est pas nécessairement de pain que l'homme se nourrit; tout ce que Dieu produit par sa puissance est capable, si c'est la volonté divine, de lui servir d'aliment. *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei*. Cette expression « la parole de Dieu » ne désigne donc pas ici les vérités religieuses qui sont la nourriture de l'âme comme les aliments physiques sont la nourriture du corps, mais une nourriture miraculeuse produite par la parole toute-puissante de Dieu comme le fut la manne dans le désert. Ce soutien de la vie, Notre-Seigneur l'attendra de son Père. Malgré le besoin qui le presse, il demeure soumis à l'ordre, à la sagesse, et il s'abandonnera à Dieu, qui suffit à tout.

2. Il semble que maîtrisant ses appétits, ne prenant aucun appui sur la matière fragile, raffermi dans l'invincible volonté qui règle et mène toutes choses, l'homme est à l'abri de la suggestion satanique.

Il n'en est rien. L'âme la plus soumise à Dieu est susceptible de témérité, de confiance excessive; c'est l'écueil ordinaire des faux prophètes; ils tentent Dieu, le mettant en quelque sorte en

demeure d'intervenir pour eux, afin que cette intervention leur prouve à eux-mêmes que Dieu les soutient. On retrouve encore là cette prétention superbe de mettre Dieu au service de leurs vaines pensées et de leurs faibles volontés. Cet égoïsme mis à nu apparaît grossier ; dissimulé dans le sentiment d'une confiance mal réglée, il semble une vertu et affecte les airs d'une intimité, d'une familiarité plus grande avec Dieu, et c'est un piège auquel n'échappent pas toujours les âmes les plus saintes.

Telle est la nouvelle agression de Satan contre Jésus.

Il va se servir contre lui de la puissance surhumaine des esprits. Dégagé des liens de la matérialité, maître de la pesanteur et de l'espace, il emporte Jésus au sommet du Temple, sur la faite de quelque portique, peut-être au-dessus du parvis d'où le regard plonge sur la vallée de Cédron, ou sur l'Hiéron d'où les prêtres annoncent chaque matin le lever du soleil, dès que le ciel blanchit derrière les montagnes d'Hébron.

« Si tu es le Fils de Dieu, lui dit-il, jettes-toi du haut en bas. Il est écrit : Dieu a ordonné à ses anges de te prendre en leurs mains, afin que ton pied ne heurte pas contre la pierre. »

Cette sollicitation étrange eût pu avoir prise sur une volonté téméraire et présomptueuse. Mais Jésus est incapable de cette confiance mal réglée.

A la suggestion perfide de Satan, il répond d'un mot : « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu. » C'était en effet visiblement tenter la Providence que de se précipiter sans raison du haut du Temple et s'exposer ainsi à une mort certaine à moins d'une intervention de la puissance divine qui empêcherait, par le ministère des anges, les conséquences naturelles de cette présomption. La réponse de Jésus tranche le mal dans sa racine et démasque l'interprétation perfide de ce grand mot de l'Écriture qui traduit si bien la confiance absolue en Dieu. Il trace la limite qui sépare la pieuse confiance du fidèle qui s'abandonne à Dieu, se confie à sa garde, l'invoque dans ses nécessités, de la présomption téméraire de l'orgueil qui prétend obtenir de Dieu ce que Dieu n'a point promis.

3. La tentation du Christ, avons-nous dit, se déroule comme un drame. Après la scène du désert et du Temple, voici celle de la montagne. Jésus se livre encore à la merci de la force spirituelle du Tentateur, et il est emporté sur une haute cime d'où le diable lui montre, aux quatre coins de l'horizon, les royaumes et les empires de ce monde déroulant à ses yeux leur gloire terrestre.

Les efforts des commentateurs pour déterminer quelle est cette montagne merveilleuse ont échoué. Il est même probable qu'elle n'appartient point à la géographie terrestre, car on trouver une montagne du sommet de laquelle on puisse contempler tous les royaumes du globe ? Rappelons-nous que nous sommes en présence d'un fait surnaturel.

Saint Luc dit que le phénomène de vision dont nous parlons eut lieu en un clin d'œil. Ce fut donc probablement quelque chose de magique, une sorte de fantasmagorie de mirage. Le démon usa dans cette circonstance de la grande puissance d'illusion qui lui a été laissée par Dieu, pour séduire Notre-Seigneur. Nous ne mentionnons qu'à titre de curiosité l'opinion singulière d'après laquelle le tentateur se serait contenté de déployer sous les yeux de Jésus une carte de géographie dont il lui aurait expliqué les détails avec emphase.

Après avoir placé le Sauveur en face du magnifique spectacle, le démon lui dit : « Je te donnerai tout cela, si te prosternant tu m'adores. » *Arrogans et superbus loquitur, non quod in toto mundo habeat potestatem aut possit omnia regnare, s'écrit saint Jérôme.* Il a sans doute avec la permission de Dieu un certain pouvoir sur le monde, mais il n'a pas celui dont il se vante ici.

Quelle grossièreté et quelle injure dans ces paroles adressées à Notre-Seigneur ! Mais rappelons-nous une fois encore que Satan, tout habile et rusé qu'il est, est dévoré par un orgueil sans mesure. Souvent nous retrouvons chez les hommes qui sont ici-bas les dociles instruments du démon une sorte d'infatuation produite par l'orgueil et dont la prudence la plus élémentaire apprend à fuir la grossièreté et la folie. Il n'y a donc pas à s'étonner beaucoup de la vanité et de la fausseté ridicules des prétentions affichées ici par Satan dans la proposition qu'il ose faire à Notre-Seigneur.

D'ailleurs si le démon en tentant Jésus se proposait de l'entraîner au péché, son but principal était de découvrir s'il était Dieu. Or bien que nous ne voyons ici aucune provocation directe à donner une preuve de sa divinité par tel ou tel acte, comme dans les deux autres tentations, cependant par cette invitation perverse le démon ne mettait-il pas avec une suprême habileté le divin Maître en demeure de se déclarer lui-même ? Les deux premières réponses qu'il avait reçues pouvaient lui faire penser que le Sauveur était sur ses gardes, attentif à ne pas se révéler ; alors par cette troisième attaque, en revendiquant comme siens les royaumes de la terre qui ne lui appartiennent point, en réclamant l'adoration due par la créature au Créateur, et non par le Créateur à la créature, il voulait contraindre Jésus à se trahir, à proclamer qu'il était véritablement le Fils de Dieu. Assurément Satan mis en face d'une prétention et d'une offre qui impliqueraient sa propre infériorité, n'aurait pu contenir son indignation et aurait chassé le provocateur avec toute la colère d'un orgueil outragé. Aussi pensait-il que le Fils de Dieu, si c'était réellement lui qu'il tentait, ne pourrait cacher plus longtemps sa majesté divine en présence d'une telle insulte, et qu'il se trahirait en affirmant son propre droit sur les royaumes qu'on lui offrait à des conditions si humiliantes.

L'ennemi de Dieu et des hommes devait être



pour la troisième fois déçu dans son attente. Jésus repousse d'un mot véhément le tentateur, mais il ne révèle pas sa céleste origine : « Arrière, Satan ! il est écrit : Tu n'adoreras que Dieu seul. » L'ange pervers se retire sans avoir pu reconnaître autre chose en Jésus qu'un prophète fidèle au Seigneur. Bientôt, lorsqu'il verra les mépris, les calomnies, les persécutions s'accumuler sur la tête du Fils de l'homme, quand ses efforts pour le perdre sembleront réussir si aisément, il s'aveuglera de plus en plus dans son orgueil ; et ce n'est qu'au moment où Jésus rassasié d'opprobres et de souffrances expirera sur la croix, qu'il sentira enfin que la victime n'est pas un homme mais un Dieu, et que toutes les fureurs conjurées contre le Juste n'ont servi qu'à manifester le dernier effort de la miséricorde qui sauve le genre humain et de la justice qui brise à jamais la puissance de l'enfer.

Tel est le plan de la Providence divine en permettant que l'esprit du mal ose souiller de sa présence la retraite de l'Homme-Dieu, lui adresser la parole et porter sur lui ses mains impies.

Nous venons de voir ce que ce mystère d'épreuve fut pour Notre-Seigneur. Voyons maintenant ce qu'il est pour nous.

## II. — Pour nous-mêmes.

Nous trouvons dans les tentations de Notre-Seigneur 1<sup>o</sup> une fidèle image de celles qui nous sont suscitées à nous-mêmes, et 2<sup>o</sup> un puissant secours pour les vaincre.

1. On peut se demander si les tentations qui ont assailli Notre-Seigneur et que l'Evangile nous rapporte ont quelque analogie ou ressemblance avec celles que nous éprouvons d'ordinaire. Il n'est pas difficile de remarquer que Satan s'est adressé aux trois grandes concupiscences : l'amour du plaisir, l'amour des biens de ce monde, et l'orgueil. Satan tente d'abord le Sauveur dans sa chair en lui suggérant la pensée d'employer son pouvoir surnaturel à soulager sans délai la faim qui le presse. La seconde tentation est celle de l'orgueil : « Jetez-vous en bas ; les anges vous recevront dans leurs mains. » Enfin il espère que l'ambition de la richesse séduira Celui qui s'est montré si tempérant et si humble : « Voici tous les royaumes du monde ; je puis vous les livrer, seulement adorez-moi. » On trouve ainsi dans les tentations de Notre-Seigneur les trois formes sous lesquelles la tentation s'est partout et toujours présentée aux hommes.

2. Les tentations de Notre-Seigneur sont notre consolation, notre force et notre instruction.

a) Notre *consolation*, parce qu'elles nous soutiennent dans les épreuves semblables. L'âme chrétienne est souvent exposée à de cruelles insultes de la part de son ennemi ; quelquefois même elle serait tentée de se plaindre à Dieu de l'humiliation qu'elle souffre. Qu'elle songe alors à Jésus le saint des saints donné, pour ainsi dire, en proie à l'esprit du mal. Il n'en est pas moins le Fils de Dieu, le vainqueur de l'enfer et Satan

n'aura recueilli qu'une honteuse défaite. De même l'âme chrétienne, sous l'effort de la tentation, si elle résiste de toute son énergie, n'en reste pas moins l'objet des plus tendres complaisances de Dieu, à la honte et au châtement éternel de Satan.

b) Notre *force*, parce que le Sauveur nous a ainsi mérité les grâces qui nous sont nécessaires pour triompher à notre tour. Comme le dit saint Augustin : *Tentatus est Christus, ne vincatur a tentatore Christianus*. (S. August., *super Ps. xc*). Jésus-Christ vainqueur de Satan nous soutient au moment périlleux de l'épreuve. Il est à nos côtés et combat avec nous et nous aide à opposer à Satan une résistance victorieuse. Toute l'histoire de l'Eglise atteste cette vérité. Est-ce que la vie de tous les élus qui sont au ciel n'est pas une preuve éclatante de la faiblesse à laquelle Jésus-Christ a réduit le démon ? Cet ennemi de notre salut peut bien exciter contre nous des tempêtes, soulever notre imagination et nos sens ; mais il nous est aisé, si nous le voulons, de rendre vains tous ses efforts. L'esprit du mal, quelle que soit sa malice, est impuissant contre l'âme qui se confie et s'abandonne à la grâce de Jésus-Christ. Résultat précieux, fruit inestimable du triomphe remporté par le Sauveur sur Satan, motif touchant de l'inébranlable confiance des chrétiens, qui ne doit jamais faillir au milieu même des plus rudes assauts.

c) Notre *instruction*, parce que cet exemple divin nous apprend à résister avec promptitude et confiance par la foi inébranlable en Dieu. Comment, en effet, le Rédempteur notre divin chef repousse-t-il la tentation ? Ecoute-t-il les discours de son ennemi ? Lui laisse-t-il le temps de faire briller à ses yeux ses prestiges ? C'est ainsi que trop souvent nous avons fait nous-mêmes, et nous avons été vaincus. Jésus se contente d'opposer à l'ennemi la parole inspirée. L'usage qu'il fait de la sainte Ecriture et les vérités qu'il nous rappelle ainsi nous apprennent que dans toutes nos tentations notre grande ressource est dans les enseignements de la foi, que saint Paul appelle un bouclier capable « d'éteindre tous les traits enflammés du malin esprit. » (Ephés., VI, 16).

Jésus, après ces heures douloureuses de l'épreuve, goûta l'abondance de toutes les joies divines. Les anges, disent les Evangiles, vinrent auprès de lui pour le servir. Au moment de la lutte avec Satan, ils s'étaient retirés afin que le démon fût vaincu par la sainte Humanité de Jésus ; et maintenant que le triomphe est remporté, ils s'approchent joyeux et lui offrent des aliments qu'il accepta de leur main.

Les anges servent encore aujourd'hui les âmes fidèles délivrées des pièges de Satan. Pour elles aussi, après la lutte vient la consolation, et ce sont les messagers célestes que le Sauveur emploie pour répandre en nous la paix et une joie ineffable.

# XIII

## 2<sup>e</sup> Dimanche de Carême

### LA TRANSFIGURATION

Notre-Seigneur l'avait promis : quelques-uns de ceux qui l'avaient entendu prêcher la nécessité de porter la croix ne mourraient point avant d'avoir vu le règne de Dieu arriver dans sa puissance. Une semaine après, nous disent les évangélistes, il accomplit sa promesse avec la magnificence qui lui est propre. « Et six jours après, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère, et il les mena à l'écart sur une montagne, et il fut transfiguré devant eux. »

L'Eglise propose aujourd'hui ce mystère à nos méditations. C'est comme une apparition du ciel qui, au milieu des graves et sévères pensées du Carême, vient reposer un instant notre âme pour nous aider à supporter avec plus de courage les saintes rigueurs de la pénitence. 1<sup>o</sup> Nous contemplerons le spectacle de Jésus transfiguré. 2<sup>o</sup> Nous verrons qu'il nous offre une image des transformations et des renouvellements que les exercices du Carême doivent opérer en nous.

#### I. — Transfiguration de Jésus-Christ.

Jésus prend avec lui les trois apôtres qui lui sont particulièrement chers : Pierre, qu'il a établi fondement de son Eglise future et à qui il a promis les clefs du ciel ; Jacques, *le fils du tonnerre*, qui sera le premier martyr dans le collège apostolique ; et Jean son frère, qui sera appelé le disciple bien-aimé. Ces trois apôtres avaient été choisis une première fois à l'exclusion des neuf autres pour assister à la résurrection de la fille de Jaire ; nous les retrouverons plus tard tout auprès de Jésus lorsqu'aura lieu la lutte terrible de Gethsémani. — Jésus ne voulut pas emmener avec lui tous les apôtres, parce qu'il désirait que le secret fût gardé pendant un certain temps sur le mystérieux événement qui allait s'accomplir. Convenait-il d'ailleurs que Judas, dont la haine contre son Maître était déjà très accentuée (Jean, VI, 65-72), fût témoin d'un pareil mystère ?

Jésus laisse donc les autres disciples dans la plaine, près de Nazareth, et se dirige avec les trois privilégiés vers une haute montagne. Il est digne de remarque que la plupart des faits principaux de la vie du Sauveur ont eu des montagnes pour théâtre, par exemple ses prières, plusieurs de ses miracles, sa Passion et sa mort, son Ascension. Le rôle religieux des montagnes dans l'Ancien Testament et dans les cultes païens a été aussi très considérable. Il y a là un symbolisme naturel facile à saisir.

Quelle est la montagne sur laquelle eut lieu la Transfiguration ? Aucun des Évangiles ne la nomme ; le seul des témoins qui dans ses écrits y fasse allusion, Pierre, l'appelle « la Sainte. » (Pierre, I, 18). La tradition a désigné le Thabor,

et elle n'a jamais été, pendant des siècles, interrompue ni contredite. Il est à remarquer au contraire que, jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle, les indigènes appelaient le mont Thabor l'« Age-Mons, » dénomination qui ne peut avoir pour origine que l'« Agion-Oros » de Pierre. Il se dresse solitaire, en pyramide, comme un gigantesque piédestal, à plus de six cents mètres à l'extrémité nord-est de la plaine de Jézraël. Un col peu élevé le sépare des montagnes de Nazareth ; ses flancs sont couverts de beaux chênes entre lesquels serpente le chemin ; la cime est un ovale aplati dont la moitié sud est encombrée de ruines, débris d'antiques forteresses de l'époque des rois d'Israël et de la conquête arabe, ou restes vénérables des trois églises élevées au temps de sainte Hélène à Jésus, à Moïse, à Elie.

C'est là, au centre même de cette Galilée qui a vu rayonner dans sa douceur la beauté du Fils de Dieu, c'est là, sur un sommet perdu, noyé dans la lumière, par une nuit d'août toute pleine d'étoiles, que Jésus fit voir aux trois disciples préférés, dans une clarté qui éclipsait le ciel d'Orient, sa gloire éternelle.

« Pendant qu'il priait, il fut transfiguré devant eux. L'aspect de sa face devint tout autre. »

Tout ce qui exalte l'esprit ou émeut puissamment le cœur a son reflet sur la physionomie qui est, comme on l'a dit, le miroir de l'âme. C'est ainsi qu'on a vu une expression surnaturelle illuminer le visage des saints au moment de leurs communications avec Dieu. La face de Moïse descendant du Sinaï était si resplendissante que les Hébreux ne pouvaient y porter leurs regards.

Dans sa Transfiguration, le visage de Notre-Seigneur brilla sans doute d'un éclat bien supérieur encore. Mais les paroles manquant à la langue humaine, l'Évangéliste a dû se contenter de le comparer à l'astre qui est dans la nature la plus parfaite image de la gloire de Dieu. « Et cependant, dit saint Léon, cette clarté qui environnait Jésus-Christ n'était pas la clarté divine, ce n'en était qu'un reflet. Revêtus d'une chair mortelle, les apôtres ne pouvaient jouir de l'ineffable et inaccessible vision de Dieu, qui est réservée dans la vie éternelle à ceux qui ont le cœur pur. »

Jésus sur le Thabor se montra ce qu'il est. Suivant la pensée de saint Thomas d'Aquin, la Transfiguration fut beaucoup moins un miracle que la cessation temporaire d'un miracle habituel ; car cet éclat céleste était l'état propre du Fils unique de Dieu. Il tendait sans cesse à envahir son humanité, mais par sa toute-puissance Jésus le renfermait au dedans de lui-même, afin que le Fils de l'homme, la victime, n'y disparût pas. Le miracle n'était donc point que la divinité eût jeté ses rayons, mais que l'humanité pût la voiler, l'empêcher de se faire jour.

Les vêtements mêmes de Jésus devinrent éclatants d'une lumière blanche et vive comme celle de la neige. Les évangélistes signalent une différence entre la clarté qui brilla sur le visage de Notre-Seigneur et celle qui fit resplendir ses vête-



ments. Cette différence est celle qui existe entre la lumière du soleil lorsqu'il n'est pas voilé, et l'éclat dont le soleil illumine les nuages qui l'enveloppent comme d'un vêtement; l'éclat de ces nuées n'est point le même que celui du soleil, c'est un reflet magnifique, une transparence de la lumière qui les investit.

« Son visage devint brillant comme le soleil et son vêtement blanc comme la neige. »

La lumière qui rendit resplendissant le corps de Jésus-Christ était, nous disent les théologiens, de même nature que cette « clarté » qui sera dans le royaume des cieux une qualité des corps glorieux.

Et voilà que deux hommes environnés de gloire apparurent conversant avec lui. C'était Moïse, le législateur, couronné de rayons; c'était Elie, le prophète enlevé sur un char de feu, sans avoir passé par la mort; l'un le fondateur, l'autre le restaurateur de la nationalité juive. Ces deux grandes puissances de la religion mosaïque, la Loi et la Prophétie, s'inclinent humblement devant Jésus de Nazareth.

Quelques témoins des miracles du Sauveur disaient qu'il était Elie. Cette erreur doit être détruite aux yeux des apôtres. Voilà pourquoi, dit saint Jean Chrysostome, Moïse et Elie, les plus anciens des prophètes, viennent montrer qu'il n'est ni l'un ni l'autre et faire connaître par leur présence la différence qu'il y a entre le Maître et les serviteurs.

Les pharisiens regardaient le Fils de Dieu comme un prévaricateur de la Loi. La présence de Moïse, qui n'aurait pas permis que la Loi qu'il avait reçue du Seigneur eût été méprisée, celle d'Elie, si zélé pour la gloire de Dieu qu'il faisait descendre le feu du ciel en terre quand il s'agissait de ses intérêts, renverse entièrement cette calomnie, puisqu'ils ne paraissent que pour rendre hommage à Celui que la Loi et les Prophètes avaient promis et où devaient aboutir les ombres et les figures.

C'est donc par une disposition toute spéciale de la Providence divine que les deux illustres saints de l'Ancien Testament furent appelés à jouer un rôle dans la scène grandiose du Thabor. Leur présence à côté de Jésus dans ce mystère a inspiré à M. de Pressensé cette très juste réflexion : « Tandis que le faux judaïsme repousse le Messie, le véritable, dans ses plus authentiques représentants, le reconnaît et l'adore. L'ancienne alliance et la nouvelle se rejoignent sur le mont glorieux, comme la justice et l'amour s'uniront bientôt sur une autre colline qui est déjà à l'horizon de Jésus. »

Moïse et Elie s'entretenaient avec Jésus de sa sortie du monde, c'est-à-dire des circonstances de la mort qui lui était réservée dans la ville sainte. Chose étrange, c'est au sein de la vision de gloire que Jésus prend pour objet de ses discours les opprobres et les douleurs de sa mort. C'est en effet dans les humiliations, dans les souffrances de la Passion qu'est cachée la source de sa gloire.

Plusieurs raisons portent à croire que le mystère de la Transfiguration eut lieu durant la nuit. Ici comme pour l'agonie au jardin des Oliviers, nous voyons les trois apôtres accablés par le sommeil. « En se réveillant, ils voient Jésus dans sa gloire et deux hommes avec lui. » Cette apparition les plongea dans une sorte d'extase où ils étaient « comme hors d'eux-mêmes. » Ils ne parlaient point; ils goûtaient ce spectacle en silence avec crainte et admiration, dans la joie la plus douce. Pleins de reconnaissance pour leur Maître, ils l'écoutaient parlant de sa Passion avec Moïse et Elie. Nous ignorons combien de temps cette extase se prolongea : le temps, du reste, semble alors ne plus exister; l'âme, recueillie dans une paix profonde, absorbée dans la contemplation exclusive de l'objet qui l'occupe, perd toute conscience de la durée. Un moment toutefois arriva où la vision prit fin; les deux saints personnages qui s'entretenaient avec Notre-Seigneur le quittèrent. C'est alors que saint Pierre prononça les paroles que l'Evangile nous a conservées.

« Et comme ils se séparaient de Jésus, Pierre lui répondit. » L'interruption de l'apôtre est appelée « réponse » parce qu'elle est occasionnée par le départ de Moïse et d'Elie et qu'elle avait pour but de les retenir, s'il était possible. « Maître, nous sommes bien ici, et, s'il vous plaît, faisons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie. » Il pensait à ces abris de feuillage qui servaient de demeure transitoire aux Juifs pendant la fête des Tabernacles. Mais il ne savait pas ce qu'il disait, tant ils étaient effrayés. Comment ne pas songer en effet que ceux qui étaient admis à partager tant de gloire et de majesté n'avaient nul besoin d'une demeure élevée par la main des hommes et semblable à la tente que lui-même et ses deux compagnons auraient pu dresser? Et puis, proposer de demeurer toujours sur la montagne de la Transfiguration; c'était vouloir trouver sur terre les délices du ciel et goûter avant d'arriver aux termes du voyage les joies de la patrie vers laquelle il s'acheminait. On n'arrive à la vie véritable de l'éternité que par la mort; de longues années de travaux et de souffrances endurées pour Notre-Seigneur devaient s'écouler entre les joies de la Transfiguration et le crucifiement du saint apôtre sur le mont Janicule.

Quoi qu'il en soit, ces paroles nous montrent dans quel ravissement, dans quelle extase étaient les apôtres. Ils auraient voulu ne jamais quitter cette montagne, pour y jouir toujours de ce magnifique spectacle et y entendre toujours ces admirables entretiens. Nous pouvons ainsi conclure que la vision même momentanée de la gloire de la sainte humanité de Notre-Seigneur et de la communication qui en est faite aux bienheureux dans le ciel, suffit et au-delà à satisfaire nos aspirations à de telles délices.

Les paroles de saint Pierre ne sont pas cependant restées sans aucun accomplissement. Plus tard, quand la Terre Sainte devint un lieu de

pèlerinage pour la piété des chrétiens, les « trois tentes » furent élevées sur le mont Thabor sous la forme de trois églises dédiées, l'une à Notre-Seigneur, l'autre à Moïse et la troisième au prophète Elie.

Mais voici que la scène change et que le Père céleste révèle une nouvelle grandeur de Jésus-Christ. « Pierre parlait encore lorsqu'il parut une nuée lumineuse qui enveloppa Jésus et ses deux interlocuteurs » et les sépara des apôtres à la façon d'un voile. Dans l'Ancien Testament, il n'est pas rare que Dieu apparaisse au sein d'une nuée destinée à tempérer l'éclat de sa gloire, que des yeux mortels ne pourraient supporter.

A ce spectacle, Pierre, Jacques et Jean furent saisis de frayeur. Alors une voix sortit de la nuée mystérieuse, disant : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le. » La voix qui retentit alors était la même qui vint du ciel au baptême de Notre-Seigneur, elle parlait au nom du Père céleste et rendait au Sauveur presque en termes identiques le même témoignage qui fut entendu du Précurseur sur les bords du Jourdain. On voit que le Père y nomme Notre-Seigneur son Fils d'une manière toute spéciale par une filiation unique et incommunicable. S'il fallait entendre cette parole d'une simple adoption, Jésus ne différerait sous ce rapport ni de Moïse, ni d'Elie, ni des autres enfants adoptifs. Le Père céleste ne dit pas seulement que Notre-Seigneur est son Fils, un avec Lui dans l'unité de substance; il dit aussi qu'il est le Fils de son amour en qui repose son affection, et ces mots nous rappellent quelle immense bonté Dieu nous a témoignée en nous donnant pour Docteur et pour Rédempteur ce Fils unique, ce Fils bien-aimé. Le mot qui suit : « En qui j'ai mis toutes mes complaisances », exprime cette vérité que Notre-Seigneur dans son humanité sainte est l'objet des délices et de la joie du Père céleste et que par conséquent sa Personne, ses exemples, sa doctrine doivent nous guider si nous voulons nous-mêmes plaire à Dieu. Cette seule considération suffirait à nous faire prendre le Sauveur pour guide. Mais les derniers mots : « Ecoutez-le, » renferment le commandement exprès de lui obéir et nous le révèlent comme le Docteur officiel du peuple, comme le Maître si longtemps attendu.

En entendant la voix divine, les apôtres se prosternèrent contre terre, se couvrant le visage de leurs mains; car c'était une idée reçue chez les Juifs qu'on ne peut voir Dieu sans mourir.

Cependant le miracle de la Transfiguration est terminé. Jésus a éteint les rayons de sa gloire. Il s'approche de ses apôtres, les touche et leur dit : « Levez-vous et ne craignez point. »

Détail pittoresque : les apôtres étaient tellement effrayés de ce qu'ils avaient vu et entendu qu'ils se bornèrent d'abord à lever timidement la tête. Mais ils furent rassurés en ne voyant plus personne, si ce n'est Jésus seul.

« Lorsqu'ils descendaient de la montagne, Jésus leur fit ce commandement : Ne parlez à personne

de ce que vous venez de voir, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts. Et ils tinrent la chose secrète, s'entre-demandant ce qu'il voulait dire par ce mot : jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts. Et ils ne dirent pour lors rien à personne de ce qu'ils avaient vu. » La plupart des hommes sont naturellement portés à communiquer aux autres les merveilles qu'ils ont vues et entendues, et cette inclination ne vient pas seulement du désir de faire participer autrui à cette connaissance : il y a souvent une vanité subtile qui fait trouver je ne sais quelle satisfaction à répandre ces grandes nouvelles. Si les apôtres avaient raconté à leurs compagnons la vision dont ils avaient été témoins, ils auraient cédé à cette tentation de vaine complaisance, et Notre-Seigneur travaillait alors avec un soin spécial à déraciner de leur cœur tout ce qui ressemblait à l'amour-propre. D'un autre côté, en entendant le récit de ces merveilles, les autres apôtres auraient pu s'offenser de la préférence accordée à trois d'entre eux. Peut-être, enfin, si la Transfiguration était devenue un sujet de conversation pour les apôtres, le bruit n'aurait pas tardé à s'en répandre parmi les autres disciples et parmi tout le peuple, et la foi en ce mystère aurait pu être un obstacle à l'accomplissement de la Passion. « Si les princes de ce monde avaient connu la sagesse de Dieu, » dit saint Paul, « ils n'eussent jamais crucifié le Seigneur de la gloire. » (I Cor., II, 8).

En se révélant à Pierre, à Jacques et à Jean dans la splendeur de sa divinité, Notre-Seigneur voulait les prémunir contre le scandale de la croix. A la veille de l'épreuve, avant de faire gravir à ces mêmes disciples la colline des Oliviers où il ne devaient plus apercevoir en lui que faiblesse, Jésus voulait imprimer dans leur âme un souvenir récent et glorieux. Mais des trois témoins qui désiraient fixer leur demeure sur le Thabor, un seul reste auprès du Sauveur au jardin des Oliviers, un seul a le courage de le suivre sur cette autre montagne du Calvaire. Plus tard, ceux qui avaient vu Jésus transfiguré désavouèrent par un repentir sincère leur faiblesse, et ils reconnurent la prévoyante bonté avec laquelle le Sauveur les avait voulu prémunir contre la tentation en se faisant voir à eux dans sa gloire, si peu de temps avant les jours de sa Passion.

Nous avons contemplé le miracle du Thabor, voyons maintenant les enseignements qui descendent pour nous de la sainte montagne.

## II. — Transfiguration du chrétien.

Jésus dans chacun de ses mystères est notre modèle : « *Christus in omnibus quæ fecit nos admonet quemadmodum hic vivamus,* » dit saint Augustin.

Chaque homme individuel doit donc, à l'exemple du Sauveur, se transfigurer, c'est-à-dire passer d'un état inférieur à un état plus élevé.

Quel sera l'agent de cette transformation mer-



veilleuse ? Saint Luc nous l'apprend : *Facta est dum oraret species ejus altera*. — C'est pendant que Jésus priait que son humanité sainte se revêtit de splendeur. La prière, sous toutes les formes, sera donc le principe de notre perfectionnement spirituel et moral. Et pour prier avec recueillement et ferveur, nous nous environnerons de silence et de paix. Nous suivrons Jésus à l'écart sur la montagne, loin des bruits importuns des affaires, des bruits étourdissants des plaisirs et des fêtes où Dieu n'est pas : *Ducit eos in montem excelsum seorsum*. Alors il se passera pour nous quelque chose d'analogue à ce qui se passa sur la cime mystérieuse : notre face resplendira d'un éclat divin, nos vêtements deviendront blancs comme la neige.

Quand une âme a eu le courage de suivre pendant quelque temps Jésus-Christ, quand, par une piété généreuse, elle lui a livré son cœur, il arrive un moment où elle n'est plus la même. Voyez-le, ce chrétien, hier si dissipé, si léger, le voilà sérieux et recueilli. Lui d'un caractère si vif, si emporté, le voilà patient et doux. Le moindre effort l'effrayait autrefois ; aujourd'hui les plus grands sacrifices ne lui coûteraient pas : *Facta est species vultus ejus altera*. Sa physionomie morale a changé ; et combien elle s'est embellie ! Embellie aux yeux de Dieu et des anges, embellie aux yeux mêmes des hommes qui, en le voyant bon, doux, calme, modeste, ne peuvent s'empêcher d'admirer sur sa face comme un reflet du Thabor. Et peut-être entendra-t-il ceux que cette heureuse métamorphose aura réjouis lui dire comme Pierre au Sauveur : « *Bonum est nos hic esse*. Il fait bon avec vous, » car vos paroles, vos exemples, votre présence seule nous rendent heureux en nous rendant meilleurs.

A ces témoignages viendra s'en joindre un autre plus précieux encore. La voix du Père céleste fera retentir pour lui comme pour Jésus ces mots : « Celui-ci est mon fils bien-aimé, » car ceux-là ont Dieu pour père qui l'aiment et le servent comme des enfants.

Un tel sort n'est-il pas enviable ? Vous voudrez tous, par une piété sincère, vous l'assurer dès aujourd'hui. Ainsi soit-il.

## PETIT CARÈME SUR LE « MISERERE »

### 5<sup>e</sup> Instruction

LE SEUL MAL DE DIEU : LE PÉCHÉ

*Tibi soli peccavi... ut justificeris in sermonibus tuis et vincas cum iudicaris.*

C'est contre vous seul que j'ai péché, afin que vous soyez trouvé juste dans vos sentences, et que vous l'emportiez contre quiconque voudrait discuter vos jugements.

Mes frères,

Le péché est le mal de l'homme, nous l'avons vu ; mais il est, avant tout le mal de Dieu. Cer-

tains de nos iniquités peuvent, comme la double faute commise par David, porter atteinte au droit de notre prochain. Mais cette atteinte au droit de nos semblables n'est rien et disparaît devant l'atteinte faite au droit de Dieu par le péché non pas seulement en certains cas, mais toujours. Car *tout péché est un attentat contre Dieu*, nous le démontrerons d'une façon générale ; nous le démontrerons ensuite de certains péchés en particulier.

### I. — Le péché attentat contre Dieu.

Il est dans les Saintes Ecritures, dans les Evangiles en particulier, quatre expressions principales employées pour désigner le péché. Considéré dans l'homme, son auteur, il est dit être une erreur ou une défaillance, *αμαρτια, παραπτωμα*. Mais considéré par rapport à Dieu, Père, Maître et Juge de l'homme, il est appelé une injustice, *αδικια, iniquitas* ; une révolte, *ανομια* ; une dette criant, un délit clamant vengeance, *οφειλημα, debitum, delictum*.

1. Je n'ai pas à m'arrêter ici à cette dernière appellation du péché, pas plus qu'à son premier caractère qui est d'être une erreur ou une défaillance. Je noterai seulement tout ce qu'il y a de volontaire dans ces égarements et faiblesses de l'humanité pécheresse. Car s'il n'y avait qu'erreur et défaillance pure et simple, il n'y aurait pas de péché. Il existe au contraire préméditation de notre part quand nous nous égarons loin de Dieu, hors de la voie qui conduit à Lui, quand nous nous détournons de notre fin et manquons notre but ; et c'est ce qui fait que nous sommes coupables et justiciables au tribunal de Dieu.

2. Quant à être — second caractère — une injustice, certes, le péché en est une, et des plus manifestes. Mettre Dieu, l'infinie perfection, l'infinie beauté, le bien infini, en comparaison avec des créatures vaines, périssables, méprisables, c'est déjà manquer de justice ; mais hésiter à choisir entre Lui et elles, mais surtout le mettre, Lui, au dessous d'elles, c'est une iniquité sans nom. Or n'est-ce pas là ce que nous faisons quand nous consentons au péché ? Ne préférons-nous pas au souverain bien le misérable objet de notre caprice, que ce caprice s'appelle orgueil, avarice, volupté ou colère ?

Et rien ne sert d'objecter que l'on ne s'arrête presque jamais, en commettant le péché, à établir entre le Créateur et la créature cette comparaison injurieuse dont je parle. — De deux choses l'une, vous répondrai-je : ou la conscience est morte en vous, ou bien non. Dans le premier cas, c'est vrai, vous buvez l'iniquité comme l'eau, sans penser à Dieu ni à quoi que ce soit. Mais vous n'en êtes pas moins inexcusables, étant de ceux dont on dit dans le monde qu'il n'y a si peu intéressants aveugles que ceux qui volontairement se sont crevé les yeux ; depuis longtemps votre cas a été prévu et votre conduite stigmatisée par l'Esprit-Saint en ces termes : *Noluit intelligere*

*ut bene ageret.* Cet ouvrier d'iniquité s'entête à ne pas voir, entendre ni comprendre, afin de persévérer dans sa perversité; il a tué sa conscience pour n'avoir plus rien à en craindre. (Ps. xxxv, 4).

Que si, par contre et par bonheur, la conscience vit encore et parle en vous, elle ne manque pas, en face de la tentation et du péché à commettre, de vous avertir du danger, de vous effrayer sur le choix que vous allez faire entre Dieu et le péché, pour celui-ci peut-être contre celui-là. Parfaitement oui, en consentant au péché, vous mettez en présence dans la balance de votre esprit le souverain Bien et le prétendu bien d'un instant, et, par une monstrueuse injustice, vous faussez les poids et faites de propos délibéré pencher la balance du côté de la créature. Il en est ainsi chaque fois que le péché se commet, quel que soit d'ailleurs ce péché. Tout péché est une injustice criante à l'égard de Dieu, *admixta, iniquitas*.

3. Il est, vous le savez, une forme particulière et particulièrement grave de l'injustice : c'est l'ingratitude. Voilà un enfant que vous avez porté dans vos bras, dans votre sein peut-être; vous avez, au prix de votre repos, bercé ses insomnies; vous avez, de vos baisers, tari ses larmes tant et tant de fois, de vos caresses consolé ses naissances et multiples douleurs; vous avez veillé sur ses jeunes années avec une sollicitude inquiète et une tendresse sans cesse en alarmes; pour lui vous avez peiné, vous avez souffert, vous avez pleuré; vous vous êtes dépensés, sacrifiés, afin d'assurer son avenir. Et, parvenu à l'adolescence, cet enfant, nouveau prodigue, a abreuvé d'amertume votre cœur si aimant, payé de la plus noire ingratitude vos soins et vos bienfaits. N'est-ce pas qu'au dedans de vous-mêmes vous sentez qu'une telle ingratitude est la pire des injustices? Qu'un étranger blesse votre cœur par des injures toutes gratuites, vous souffrez sans doute de cette injuste agression; mais, de la part d'un fils qui a tant reçu de vous, vous voir prodiguer en retour le mépris et l'outrage, n'est-ce pas que c'est là pour vous l'injustice au-dessus de toute injustice? C'est pourtant d'une telle injustice que nous nous rendons coupables envers Dieu par le péché! Car le pécheur n'est pas seulement l'homme méconnaissant le souverain Bien pour lui préférer le néant; c'est encore, est-il besoin de le rappeler, le fils reniant son Père, méconnaissant les droits de son amour et employant les dons reçus de lui à le provoquer et l'offenser sans cesse davantage. Est-il, je le demande, rien de plus injuste en même temps que d'insultant, que cette sommation expresse ou tacite faite par nous pécheurs à Dieu notre Père d'avoir à nous laisser, à nous rendre la libre disposition de notre vie? *Da mihi portionem substantiæ meæ quæ me contingit.* (Luc, xv, 12; Parole de l'Enfant prodigue). Car, ne nous y trompons point, tel est bien le langage, tels sont bien les sentiments de notre cœur quand, décidés à pécher, nous tentons à nous affranchir de Dieu en qui nous méconnaissions le bienfaiteur et le père pour

ne plus voir qu'un tyran. Cherchez bien, mes frères, au fond de tous vos péchés, et dites-moi si vous ne découvrez pas, en tous sans exception, ce caractère d'ingratitude qui est à si grand déplaisir à Dieu.

4. Mais le mal n'est pas injurieux à Dieu en tant seulement que renfermant une ingratitude, une injustice envers lui; il l'est encore en tant que constituant un outrage formel à sa Majesté souveraine. Car chacune de nos fautes est une révolte, ouverte ou déguisée, mais enfin une révolte contre cette divine Majesté. Or y a-t-il rien de plus offensant pour un supérieur que de voir un de ses inférieurs se rebeller contre ses ordres, opposer à ses volontés formellement notifiées un impertinent *Non serviam*?

Tout à l'heure, considérant le péché sous son aspect d'injustice, nous voyions celui qui s'en rend coupable faire passer, dans ses préférences, un fantôme de bien créé avant le bien par essence qui est Dieu. Ici c'est soi-même que le pécheur ose faire passer avant Dieu, élever au-dessus de Dieu. Il ne s'agit plus seulement d'un déni de justice fait au souverain Bien, mais d'un attentat direct contre le souverain pouvoir du Maître, pouvoir que le pécheur conspire en quelque sorte à lui ravir. Du moment en effet que l'homme, en refusant à Dieu l'obéissance, cherche à se soustraire à son souverain empire sur toute créature, il pose par là un acte qui de sa nature tend à ruiner ce souverain pouvoir de Dieu, à annihiler la toute-puissance divine, à découronner l'Etre divin d'un de ses attributs essentiels, et par là-même à détruire Dieu et à l'anéantir, Dieu cessant d'être Dieu, si son pouvoir cessait d'être infini.

Et voilà jusqu'où tend la malice du péché : l'anéantissement de Dieu, s'il était possible. Comprenons par là à quelles impénétrables profondeurs Dieu doit se sentir atteint dans son être divin par le péché; reconnaissons que, en regard de cette atteinte faite à Dieu, celle faite aux droits du prochain par certains de nos méfaits n'est plus rien. Poursuivons donc avant tout de nos regrets et punissons en nous ce caractère d'outrage à Dieu qui distingue tout péché, répétant avec le saint roi pénitent : « C'est contre vous seul, Seigneur, que j'ai péché. *Tibi soli peccavi.* » Ce qui ne nous dispensera point d'ailleurs évidemment de réparer, dans la mesure du possible, le préjudice qui pourrait avoir résulté pour notre prochain de nos iniquités.

## II. — De quelques péchés en particulier.

Donc en tout péché, mes frères, il y a une injustice, une ingratitude et une révolte, et, en résumé, une atteinte directe faite au Seigneur, en d'autres termes un attentat contre lui. Dans certains cas, c'est le caractère de révolte qui ressort le mieux; en d'autres, le caractère d'ingratitude, ou d'injustice; mais toujours il y a ces trois choses à la fois.

Enfin il est un autre caractère du péché que je



n'ai fait qu'à peine laisser entrevoir jusqu'ici, et que je veux mettre en relief à propos de certains péchés que trop facilement l'on innocente dans le monde : je veux parler du larcin fait à la gloire de Dieu. Ceci pourrait rentrer dans la note d'injustice ; mais j'ai omis à dessein d'en parler tout à l'heure, pour me réserver d'en traiter ici plus au long.

« Je n'ai ni tué ni volé, j'ai fait tout le reste ! » — Voilà ce que l'on dit souvent ; et avec cela l'on est tranquille, on est un parfait honnête homme, on n'a pas besoin de se confesser, ou, si l'on s'y résigne pour le mariage ou pour la mort, c'est par pure forme, car on n'a rien, paraît-il, à se reprocher, et « Dieu ne peut pas en vouloir à quelqu'un qui n'a jamais fait de tort à personne » : vous savez que tel est le refrain ordinaire de la chanson toujours la même qui se débite en pareil cas. Les jours sans prières, les semaines sans dimanche, les années sans sacrements, se succédant avec une désespérante régularité pendant toute une vie d'irréligion, tout cela ne compte pas, ne charge point la conscience. On a profané tout à son aise par le blasphème le nom sacré de Dieu ; on a accueilli et répété les pires impiétés ; on a outragé honteusement l'angélique vertu chez les autres et chez soi ; on a fait de son corps, de son ventre une idole à qui l'on a sacrifié, le sourire aux lèvres, carême, vigiles, quatre-temps, vendredis ; on a de même sacrifié à tout propos aux affections coupables sur l'autel de la volupté, et aux furies de la vengeance sur l'autel de la haine ; mais, comme on n'a ni tué ni volé, en somme tout le reste n'est que bagatelles, peccadilles dont Dieu dédaigne de s'occuper et l'homme de s'accuser et de se repentir. Et si ce parfait honnête homme dont je parle, qui n'a ni tué ni volé, se passe la fantaisie de mettre fin à ses jours par le suicide, il se trouvera encore une foule de gens non moins parfaitement honnêtes pour le canoniser, sous prétexte qu'il n'a fait de mal qu'à lui-même et que Dieu n'a rien à y voir.

Voilà, mes frères, la casuistique du monde, de ce monde ignorant et charnel qui ne comprend rien aux choses de Dieu. Voyons un peu, nous, ce qu'il en est, et s'il ne faut pas le prendre d'un peu plus bas avec le péché et le vengeur du péché.

« Vous n'avez, dites-vous, ni tué ni volé. » Bien désolé de vous mettre au démenti ! mais vous avez tué et vous avez volé. Vous n'avez peut-être pas sur les mains le sang de vos frères, ni dans votre poche leur or et leur argent. Mais vous avez versé le sang de votre Dieu, de votre Père. N'a-t-il pas coulé pour vous et par vous sur la croix par cent plaies béantes ? et pensez-vous que ce soit pour les seuls assassins et voleurs que le Christ ait épanché du Calvaire sur le monde ce fleuve de sang nécessaire à laver tous les péchés ? Je ne veux que livrer en passant, mes frères, cette pensée à vos réflexions. Mais quant au vol, au larcin commis au détriment de Dieu par tant de fautes

que vous traitez de bagatelles, je m'arrêterai à vous en faire sentir la gravité, l'énormité.

Où ou non, sommes-nous à Dieu ou à nous-mêmes ? Sans en appeler à la théologie ou à la métaphysique pour le démontrer, la meilleure preuve que nous ne nous appartenons pas, c'est que nous ne pouvons nous promettre, à la minute présente, de jouir encore, à la minute qui va suivre, de notre être et de tout ce que nous appelons nôtre par habitude. Notre vie est-elle à nous, quand, d'un instant à l'autre, Dieu peut nous la reprendre ? Le temps est-il à nous quand, malgré tous nos désirs, il nous est impossible d'accroître de la longueur d'un point notre existence ? Notre or est-il à nous, quand, demain peut-être, d'autres en seront dits les maîtres ? Notre corps est-il à nous et n'est-il pas un vêtement d'emprunt dont Dieu a vêtu un instant notre néant, en attendant qu'il lui plaise de nous en dépouiller dans le coin d'une fosse ? Notre âme est-elle à nous et peut-elle disposer d'elle-même, quand il suffira d'un coup soudain de la mort pour la rappeler tremblante entre les mains de Dieu ? Non, l'homme ne s'appartient pas, il est à Dieu tout entier, corps et âme, vie et biens. Il est la propriété de Dieu, et Dieu entend faire de lui l'instrument de sa gloire au même titre, mais d'une façon autrement parfaite que le reste de l'univers. Disons tout d'un mot : l'homme appartient à la gloire de Dieu.

Or sa gloire, mes frères, Dieu en a toujours été extrêmement jaloux ; il n'a jamais, jamais, au cours des siècles, entendu en faire l'abandon à personne : *Ego Dominus; gloriam meam alteri non dabo* (Isaïe, XLII, 8) ; il a toujours menacé de la dernière misère ceux qui la lui refusent : *Si nolueritis... ut detis gloriam nomini meo, mittam in vos egestatem*. (Malac., II, 2). Que dire alors de toutes ces vies dont les jours se passent à tout autre chose qu'à glorifier Dieu, dont il ne se dégage pas un atome de gloire pour le souverain Maître ? Ne parlons même pas de blasphème, si vous le voulez, ne parlons même pas de tant de prévarications qui, tout comme le vol et l'homicide, sont directement à déshonneur à Dieu. Bornons-nous à n'envisager que ces existences honorables selon le monde et vouées, pour tout culte, à celui d'une honnêteté tout humaine. Hélas ! quelle immense somme de gloire déjà de telles existences font perdre au Créateur ! Qui dira ce qu'est une vie devant Dieu ? Le vide produit au ciel par la chute de Lucifer n'est pas plus grand peut-être que celui qu'y produit à son tour l'homme qui perd et gaspille sa vie. Qui dira pour combien d'actes d'amour surnaturel il y aurait eu place dans cette vie qui s'est écoulée inutile comme l'eau sur le sable ; pour combien d'actes de foi, de résignation, d'abandon, de crainte filiale, d'affectueuse gratitude, de noble repentir, de saint désir, de sublime espérance, de généreux dévouement ? Et songer qu'un seul de ces actes, qu'un seul élan du cœur de sa créature intelligente vers lui vaut mieux, aux yeux de Dieu, fait infiniment plus.

pour sa gloire, que l'univers entier avec ses mondes inertes et aveugles ! Que de trésors donc perdus pour Dieu, quel larcin fait à sa gloire, qu'une vie d'homme passée à oublier son Créateur ! Quelle lourde dette à payer un jour à la justice du souverain Maître, indignement frustré de ce qu'il a de plus cher : sa propre gloire ! Ah ! malheureux qui prétendez vous contenter d'une correction de vie irréprochable aux yeux des hommes, et vous imaginez par là être à l'abri de l'éternelle malédiction, tremblez ! S'il y eut jamais vol en matière grave, c'est bien ce larcin de toute une vie que vous faites à la gloire du Créateur. Vous vous dites honnête, et vous êtes le pire des voleurs. Vous avez volé, comme vous avez tué ! La chose vaut la peine que vous y réfléchissiez.

Mes frères, à la faveur de ce que je viens de dire, vous pouvez comprendre maintenant la gravité du suicide, larcin lui aussi et larcin en matière considérable, fait à Dieu d'une existence qui pouvait contribuer, pour une large part, à procurer sa gloire. De même les affections coupables n'auraient-elles d'autre effet que de ravir à Dieu des cœurs qu'il a créés pour lui et de l'amour desquels il est jaloux, qu'elles seraient déjà dignes des courroux du ciel et des feux de l'enfer. Et ainsi de suite pour les autres péchés que j'ai nommés plus haut et qu'on se figure trop facilement n'être que légers, quand Dieu déjà s'appête à en tirer un éternel châtement. Ah ! quand je vois tant d'infortunés s'aveugler sur la gravité et le nombre de leurs fautes, je ne puis m'empêcher de songer au terrible avertissement du Sauveur dans l'Evangile : « *Lata porta et spatiosa via quæ ducit ad perditionem.* (Matth., VII, 13). Large est la porte et spacieuse la voie qui mène à la perdition, et nombreux sont ceux qui y entrent. » Qui sont-ils ceux-là, mes frères ? Ce sont ceux qui n'ont pas voulu comprendre le *Tibi soli peccavi*, qui ont traité trop complaisamment des actes lourdement coupables de peccadilles auxquelles Dieu ne prenait pas garde. Ils répéteront un jour, trop tard pour eux et avec désespoir, ce verset de notre psaume : « C'est contre vous, Seigneur, s'écrieront-ils au dernier jugement, contre vous seul que nous avons péché ; nous le confessons afin que vous soyez trouvé juste dans cette sentence de damnation qui nous frappe : *ut justificeris in sermonibus tuis*, et que nul ne puisse convaincre de trop de rigueur vos jugements : *et vincas cum judicaris.* »

Hélas ! trop tardif aveu qui ne sert plus de rien aux malheureux damnés ! Nous du moins, mes frères, il est temps encore pour nous d'ouvrir les yeux, de voir dans chacune de nos fautes un attentat contre Dieu, un larcin fait à Dieu ; et, respectueux des droits du Seigneur, de fuir avec une extrême horreur le grand, le seul mal de Dieu, le péché. Ainsi soit-il.

## 6<sup>e</sup> Instruction

FORCES POUR LE BIEN QUE NOUS TIRONS DE LA CONNAISSANCE DE NOTRE FAIBLESSE ORIGINELLE

*Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum, et in peccatis concepit me mater mea.*

J'ai été conçu dans l'iniquité, et ma mère m'a engendré dans le péché.

Mes frères,

Longtemps aveuglé sur la gravité du mal commis, David voit enfin le péché lui apparaître ce qu'il est en effet : un monstre d'ingratitude et d'injustice en révolte armée contre le Seigneur et conspirant à blesser à mort l'Etre divin, à anéantir, s'il était possible, la toute-puissance de Dieu, à le dépouiller de sa gloire. Il se prend, à cette vue, d'une indicible angoisse, et se demande en tremblant s'il lui reste encore quelque titre à cette divine miséricorde qu'il a invoquée au début de sa prière. D'elle-même alors la pensée de son infirmité native, suite de la faute originelle, se présente à son esprit, et il plaide devant Dieu cette circonstance atténuante. Ce n'est pas, il nous le dira dans le verset suivant de son cantique, qu'il prétende par là se justifier de toute culpabilité ; il veut seulement s'exciter à la confiance en la divine mansuétude et à l'espoir du pardon.

Sans vouloir nous-mêmes, comme d'aucuns dont nous parlerons demain, nous autoriser de la faiblesse originelle pour prétendre à une irresponsabilité absolue de nos actes, il nous sera bon pourtant d'invoquer et d'évoquer à l'occasion, après le saint roi pénitent, le souvenir de l'infirmité de notre nature viciée par le péché du premier père : c'est ce que nous ferons ensemble ce soir. Pour conclure, nous tirerons de cette considération de grandes leçons de prudence.

### I. — L'infirmité de notre nature viciée par le péché d'origine.

Un pieux commentateur a fait sur ce verset de notre psaume : *Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum*, les réflexions suivantes : « Le péché originel a corrompu notre nature ; et c'est cette corruption intime et primitive qu'il faut reconnaître, afin de nous maintenir dans l'humilité, dans la crainte du Seigneur et dans la défiance de nous-mêmes. Le malheur des hommes n'est pas tant de naître pécheurs que de penser trop rarement à ce péché d'origine<sup>1</sup>. » Tout ce qui vous sera dit ici, mes frères, ne sera que le développement de ces judicieuses paroles.

« Le péché originel a corrompu notre nature, et c'est cette corruption intime qu'il nous faut reconnaître. » Que, par l'effet d'un péché commis à l'origine du monde, nous soyons des êtres déçus, dégradés de la grandeur et perfection première, il faut bien le croire, puisque, dans tous les temps

<sup>1</sup> Berthier, *Les Psaumes*.



et chez tous les peuples, jusqu'à notre époque et notre génération qui font profession de ne plus croire à rien, on l'a cru et proclamé. Je n'ai pas à établir ici le fait du péché originel : je n'aurais qu'à ouvrir, pour cela, après la Bible, livre sacré du peuple juif, successivement les livres sacrés des peuples les plus anciens du monde. Je ne veux retenir des traditions concordantes de tous ces peuples que la croyance partout la même, à Rome ou à Athènes comme à Jérusalem, chez les Chinois et les Hindous en Asie, comme chez les Peaux-Rouges d'Amérique, comme chez les nègres fétichistes du centre de l'Afrique, que la croyance, dis-je, à une déchéance de l'humanité à son berceau. La preuve de cette croyance commune à toute la terre a été faite bien des fois<sup>1</sup> et je ne la recommencerai pas ici. Il est sûr que nous sommes des êtres dégradés !

Cette dégradation, mes frères, est manifeste en notre corps soumis à des infirmités et douleurs qu'il ne devait pas connaître, condamné à une mort violente dont il devait être à jamais exempt.

Elle n'est pas moins frappante, hélas ! en notre âme ; et ici elle s'appelle dépravation des sens et révolte contre l'âme de ces sens dépravés ; elle s'appelle désharmonie intime de nos facultés et de nos puissances entre elles, disproportion entre nos forces et nos désirs ; elle s'appelle déséquilibre de notre être moral qui devrait être tout au moins indifférent entre le bien et le mal, les deux plateaux de la balance égaux, mais qui incline au contraire au mal et s'y porte avec une sorte de fureur : « *Ruit humana gens in vetitum nefas.* » Le mot est de Tacite, un grand historien et un grand penseur qui savait observer.

Ce manque d'équilibre, ce désordre, cette dépravation de notre nature, le genre humain n'a pareillement qu'une voix pour les signaler. C'est Euripide, l'un des plus harmonieux représentants du génie de la Grèce civilisée, produisant, sur le théâtre où l'élite des sages et la multitude confondues acclament à l'envi ses chefs-d'œuvre, une femme pâle, aux yeux battus par l'insomnie et le rude combat qui se livre en son cœur, laissant retomber à ses côtés ses bras découragés, et disant : « Etrange ! Etrange ! Souvent, dans mes nuits sans sommeil, j'ai réfléchi sur la source de nos vices. Nous voyons le bien et nous faisons le mal ; nous connaissons la vertu, et nous embrassons le vice. La vie est semée d'écueils, ils nous sont signalés, mais un penchant funeste nous entraîne vers eux<sup>2</sup>. » C'est Ovide, le grand poète latin, qui jette, au nom de l'humanité, ce cri de détresse :

... *Video meliora proboque,  
Deteriora sequor*<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Voir sur cette question : De Maistre, *Soirées de Saint-Petersbourg* ; — Auguste Nicolas, *Etudes sur le christianisme* ; — Bonnetty, *Annales de philosophie chrétienne*, dans presque tous les numéros de cette publication où il a écrit.

<sup>2</sup> Euripide, *Hippolyte*, Acte II, sc. II.

<sup>3</sup> *Métamorph.*, VII<sup>e</sup> livre, *Médée*.

Et, si l'on était tenté de croire que cette malsaine passion pour le mal et cet effort naturellement impuissant vers le bien sont le fruit propre et comme le châtiment du paganisme, qu'on entende maintenant saint Paul, ce rude luttteur chrétien, confesser, presque dans les mêmes termes que le poète païen, cette déplorable facilité au mal et difficulté au bien qui est en l'homme : « Je cherche, gémit-il, à me comprendre moi-même, et je reste interdit. *Quod enim operor, non intelligo.* (Rom., VII, 15). Car le bien que je voudrais faire, je ne le fais pas : *non enim quod volo bonum, hoc ago* ; et le mal que je désavoue, c'est lui que j'accomplis : *sed quod odi malum, illud facio.* » D'où ce douloureux soupir : « *Infelix ego homo !* Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de cette nature blessée à mort par le péché ? »

Y a-t-il rien à ajouter à de si frappants exemples, à des affirmations si peu ambiguës, si autorisées, si poignantes de douloureuse conviction ? Elles se confirment d'ailleurs des constatations faites par les nombreux voyageurs qui ont parcouru en tous sens l'univers habité, et partout ont retrouvé la même humanité dégradée et corrompue, la même nature inclinée au mal, le même sang vicié dans les veines de l'homme, la même ivresse d'orgueil, de volupté et de colère rompant l'équilibre nécessaire à l'exercice de la liberté.

Donc c'est un fait acquis : abandonnée à elle-même, aux instincts de sa nature, l'humanité va au mal. La balance n'est plus égale : un lourd poids de concupiscence dans l'un des plateaux entraîne, par une loi fatale, notre nature en bas, bien bas parfois et aux dernières profondeurs du vice. Les adversaires eux-mêmes de l'Evangile ne font pas, en général, difficulté de l'admettre, du moins pour ce qui est de la portion adulte de l'humanité. Mais ils voudraient prétendre une exception en faveur de l'enfant. Selon eux « l'homme naît bon, c'est la société qui le déprave. » Ils ont emprunté cet axiome à J.-J. Rousseau ; et, sans prendre cure de rien prouver, les voilà partis en guerre contre le dogme du péché originel que du reste ils ne se donnent pas la peine de comprendre tel que l'Eglise l'enseigne, et contre la sainte institution du baptême pour laquelle ils n'ont pas assez de railleries ou de colères.

C'est bien à eux vraiment, mes frères, de s'indigner et de se moquer, eux dont les doctrines seraient avant tout risibles et grotesques, si elles n'étaient point par dessus tout criminelles. Risibles ces doctrines qui se résument en ces mots sous la plume du maître : « L'homme naît bon, ce sont vos lois, vos institutions sociales qui le dépravent. Fuyez-les ; allez à la campagne, au fond des bois ; c'est là qu'est la pureté originelle ! » Comme si, mes frères, l'homme pouvait vivre seul au fond des bois, comme s'il n'était pas essentiellement fait pour la société, et comme si une société pouvait vivre et subsister sans lois, sans institutions ! — Risibles ces doctrines de gens prônant la perfection, la bonté, la vertu native de l'enfant, quand

ils n'ont jamais vu de près un enfant, faisant porter les leurs aux Enfants-trouvés, dédaignant ceux d'autrui; risibles, dis-je, et d'autant plus qu'elles vont, non pas seulement contre l'universalité des traditions religieuses des peuples, mais encore contre un fait d'expérience attesté mille et mille fois et sous mille formes par les philosophes, les médecins, les pères et les mères de famille et tous les vrais observateurs. Broussais<sup>1</sup>, notre grand médecin français, parle ici comme saint Augustin; et, faisant écho à saint Thomas, notre grand économiste M. Le Play<sup>2</sup> dresse contre les théories à la Jean-Jacques Rousseau un réquisitoire qu'il conclut en ces termes : « La plus grossière des nourrices, comme la plus perspicace des mères, peut voir à chaque instant que, au contraire, la propension au mal est prédominante chez le jeune enfant. Les grands penseurs qui ont observé personnellement l'enfance, sont arrivés à la même conclusion. Enfin tous les maîtres qui ont formé des hommes éminents n'ont réussi qu'en réprimant, avec une constante sollicitude, les inclinations vicieuses de leurs élèves. » Et quelle est la mère « la meilleure des mères, une de ces femmes comme le christianisme sait en faire, incarnations charmantes de la pureté et de la tendresse<sup>3</sup>, » à qui l'on ne puisse dire, sans qu'un mélancolique sourire d'acquiescement vienne errer sur ses lèvres : « Votre enfant n'a pour veiller sur son berceau, avec les anges invisibles, que vous, son ange visible et protecteur; il n'a respiré sur votre sein qu'une atmosphère céleste; nulle influence impure ne s'est exercée autour de lui. Et pourtant dites-moi : n'avez-vous pas remarqué en lui déjà la pente mystérieuse dont je parle, la pente au mal, à la colère, à l'injuste domination, à l'égoïsme, à la révolte? »

J'ai dit risibles, mes frères, mais non moins funestes ces théories de la perfection originelle de chaque homme à sa naissance. Elles ont en effet accumulé les ruines et les révolutions. Celui qui va nous le dire, c'est un homme qui n'a pas écrit une ligne qui ne fût vérifiée par l'expérience, pas un mot qui ne fût pesé à la balance de la science, le même que j'ai cité tout à l'heure, M. Le Play<sup>4</sup> : « Quand, dit-il, quand, malgré l'évidence et la raison, la perfection originelle est admise comme un fait, il en découle logiquement, comme d'une source impure, plusieurs faux dogmes d'où sont sortis les fléaux déchainés par la Révolution française et l'abaissement actuel de notre patrie. » Voilà, mes frères, la parole d'un homme qui fait autorité dans le monde des savants. Croyez-en ce penseur désintéressé et éclairé, plutôt que des rêveurs doublés trop souvent d'hommes de désordre et de passion. Notre nature est viciée par la faute

originelle, elle l'est dans l'enfant qui vient de naître, comme dans l'homme doué de force et de raison; nos préférences sont pour le mal dès que nous commençons à avoir l'usage de nos membres jusqu'à ce que la mort les glace à jamais.

Voyons maintenant les conséquences pratiques à tirer de cet état de choses bien constaté.

## II. — La faiblesse native grande école de sagesse.

« Le malheur général des hommes, disions-nous en commençant avec le pieux commentateur des psaumes, n'est pas tant de naître pécheurs que de penser rarement à ce péché d'origine. » De fait, si nous avons davantage l'idée, le sentiment de notre infirmité native, nous puiserions dans ce sentiment de notre faiblesse des forces contre celle-ci même dans ses deux manifestations principales : l'orgueil qui nous exalte outre mesure, et la passion sensuelle qui nous ravale au dernier rang des animaux.

1. L'orgueil ! Qui de nous, en ses heures de sincérité, n'a gémi de retrouver toujours en soi, au même endroit, cet indélogeable ennemi ? Mais aussi, mes frères, pouvons-nous dire que avons malmené suffisamment cette passion qui nous malmène si fort ? Avons-nous contraint cet orgueil si tenace à demeurer en un tête-à-tête obstiné et fréquent avec l'homme d'infirmité et de douleur, de misère et de mort, qui est en nous de par le péché ? Il ne tarderait pas, je crois, à devenir, par ce moyen, moins tyrannique dans ses prétentions, moins famélique, si je puis parler ainsi. Un homme dont on ne pouvait satisfaire la faim sentit soudain tout appétit lui manquer, en voyant apparaître sur la table un plat couvert d'une tête de mort. A n'en pas douter, notre orgueil sentirait de même ses appétits décroître, si nous faisons plus souvent apparaître à ses yeux cette figure de mort que le péché nous a faite et qui grimace derrière chacun de nous. Il n'oublierait point si facilement, au sortir de ce spectacle, que l'homme est non seulement un être infime en tant que créature d'un jour, un grain de poussière à peine en face de l'univers, un rien en face de Dieu, mais qu'il est encore un être déchu, avili, tombé plus bas encore que sa bassesse même. — Il s'humilierait, cet intraitable orgueil, non pas seulement en levant les yeux vers la lumineuse auréole des anges, mais même en abaissant ses regards sur les animaux, parce qu'il y reconnaîtrait une empreinte d'ordre et de régularité qui fait mieux ressortir le désordre de l'homme. Chez les animaux en effet, nulle tendance instinctive à s'écarter des lois de leur nature ; dans l'homme au contraire un penchant impérieux, un besoin honteux, qui l'entraîne à contrevenir sans cesse à la loi naturelle, qui ne lui permet de faire le bien qu'en gémissant, le lâche ! et qui le porte au contraire avec bonheur aux choses les plus viles, les plus abjectes, à des infamies dont les animaux les plus grossiers n'ont pas, même de loin, le moindre instinct. Ah !

<sup>1</sup> Broussais, *De la Folie*, p. 101.

<sup>2</sup> *Le Réforme en Europe* : Le programme des Unions de la paix sociale.

<sup>3</sup> Bougaud, *Dogmes du Credo* : Le fait du péché originel.

<sup>4</sup> *La Réforme en Europe*, ch. i.



il n'y a pas lieu de se gonfler vraiment à considérer tout cela ; et ce qui serait à craindre alors, semble-t-il, ce n'est pas la tentation d'orgueil qui fit tomber l'archange ébloui de sa propre beauté, mais bien la sombre tentation du désespoir, « si nous ne voyions briller à travers les ombres de la déchéance la Croix qui nous relève <sup>1</sup>. »

2. Une des filles aînées de l'orgueil, on le sait, c'est la présomption, cause responsable, on peut le dire, de toutes nos chutes, de toutes nos défaites, surtout dans la lutte contre les passions charnelles. Car, en matière de vertu, le présomptueux compte sur lui-même, encore sur lui-même, toujours sur lui-même, et comme c'est un combat à dix contre un que livrent à sa vertu les passions que j'ai dites, sa vertu succombe. Il a une confiance aveugle en ses propres forces, et à chaque instant il défaillit ; il veut voler de ses propres ailes, et, comme l'imprudent Icare de la Fable, il sent, au feu de la tentation, fondre la cire qui soutenait ses ailes, et il tombe lourdement. Malheureux ! si, avant d'entreprendre votre dangereuse envolée, vous vous étiez souvenu que vos ailes sont de cire et que la convoitise est de feu, vous auriez évité d'être précipité dans l'abîme. Si vous vous étiez souvenu, pécheur, de votre infirmité native et de la violence de la tentation, vous ne vous seriez pas ainsi jeté malencontreusement à la rencontre de celle-ci. Car, mes frères, on ne veut pas d'abord le péché, mais on s'y expose ; on se flatte d'éviter le mal en jouant avec le danger ; on oublie que depuis le péché originel, la partie n'est plus égale en nous entre le désir de rester pur et l'attrait à devenir immonde. Soyons donc bien convaincus, une fois pour toutes, que nous ne sommes jamais que de pauvres infirmes, à quelque degré d'ailleurs de force morale que nous nous croyions parvenus. Prenons en conséquence, pour protéger la vie de notre âme, les mesures de prudence que nous prenons pour notre corps.

Lors de la visite, en septembre dernier, de l'empereur et de l'impératrice de Russie à la France, il faillit arriver un accident mortel à un soldat de la garde du czar à Reims. Cet imprudent, qui se savait exposé au vertige, avait voulu néanmoins monter au sommet des tours de la grandiose cathédrale. Tout alla bien tant qu'il ne fit qu'escalader les deux cent soixante et quelques marches de l'escalier tournant ; par les jours ouverts de ci de là dans l'épaisseur du mur, il voyait s'abaisser graduellement à sa droite, à mesure qu'il montait, les géants de pierre, représentant les rois de nos trois dynasties, qui peuplent et décorent la façade principale. Tout alla bien encore, tant qu'il ne fit que parcourir, à la suite du guide, le chemin de ronde qui règne tout autour des sommets de l'édifice. Mais ayant voulu, à un moment donné, se pencher à demi hors des balustres en pierre qui séparent du vide béant cette promenade aérienne, il sentit tout à coup la tête lui tourner,

et l'abîme l'attirer invinciblement. Sans l'aide du gardien averti par ses cris, il glissait dans le vide et allait se meurtrir sur les dalles de la rue à cent cinquante pieds de profondeur. Eh bien ! mes frères, qu'allait-il faire sur ces hauteurs vertigineuses, en bonne vérité, ce soldat imprudent qui savait le peu de solidité de sa tête en pareil lieu ? Si mort s'en était suivie pour lui, on l'eût plaint certainement, mais combien justement aussi l'aurait-on blâmé de s'être ainsi de lui-même exposé au péril !

Or, mes frères, parmi ceux qui l'auraient blâmé, combien pourtant agissent sans plus de raison et de prudence, et témérairement s'exposent chaque jour à perdre la vie ! Entendons-nous, mes frères, je parle non de la vie du corps, à la vérité, mais de la vie de l'âme, incomparablement plus précieuse, s'il vous plaît. On sait — car qui peut l'ignorer ? — l'espèce de vertige qui prend la tête et le cœur de l'humanité placée en face de certains abîmes ; on sait qu'une fois au bord du gouffre, on sera attiré et comme *aspiré* par lui ; on sait que du moins, à défaut de précipice abrupt, c'est une pente extrêmement glissante que celle qui conduit aux profondeurs du mal. N'importe ! on s'efforce d'oublier, on veut braver le péril, sinon le nier, on veut se pencher sur l'abîme étourdissant, mettre le pied sur le glacis perfide. Est-ce sage, cela ? N'est-ce pas plutôt de la folie, ce qu'on pourrait appeler la folie du suicide moral ?... Mes frères, la sagesse et le salut sont dans ce sentiment exprimé par notre psalmiste : « J'ai été conçu dans le péché et ma mère m'a engendré à l'iniquité, à la fragilité ; je ne puis éviter de succomber au péril qu'en évitant de m'y exposer. » Souvenons-nous toujours de cette parole. Ainsi soit-il.

## 7<sup>e</sup> Instruction

LE SALUT EST POSSIBLE ET FACILE

*Ecce enim veritatem dilexisti : incerta et occulta sapientie tue manifestasti mihi.*

Vous voulez la vérité, vous l'exigez de moi à qui vous avez révélé les secrets de votre sagesse.

Mes frères,

Le Roi-prophète ne s'était réclamé de la corruption et de débilite natives que comme d'un titre à la compassion du Seigneur, nullement comme d'une échappatoire — qu'on me passe ce mot — près de la souveraine justice. Reprenons en effet, pour nous en convaincre, les paroles du pieux roi, et éclairons l'un par l'autre les versets de notre psaume. « J'ai péché contre vous seul, dit David, et j'ai fait le mal devant vous, Seigneur ; je l'avoue, afin de rendre témoignage au bien-fondé de vos plaintes et à la justice de vos jugements. Sans doute j'ai été conçu dans l'iniquité, et ma mère m'a engendré dans le péché. Mais vous aimez la vérité, et la vérité c'est que, dépositaire des secrets de votre sagesse, je suis inexcusable et, couvert en mon âme de la lèpre du péché, j'ai be-

<sup>1</sup> Mgr Gerbet, *Réflexions pratiques sur la tache originelle*. (Enseign. Cathol., 1862).

soin d'être purifié par l'hysope et le sang de l'autel. »

J'en sais beaucoup, mes frères, qui n'ont pas, bien s'en faut, cette délicatesse de conscience du saint roi, et qui trouvent moyen de se retrancher derrière la corruption originelle pour décliner toute responsabilité à l'égard du mal commis par eux, sous prétexte que le penchant au mal est irrésistible et le bien impossible. A l'encontre de ces doctrines perverses, nous dirons que *la pratique du bien commandé est toujours possible, et bien souvent même facile* pour qui veut et sait.

#### I. — *La pratique du bien est toujours possible.*

C'est vrai que le péché, mes frères, a affaibli, au détriment du bien, au profit du mal, notre libre arbitre, c'est-à-dire notre faculté de choisir indifféremment entre le bien et le mal ; c'est vrai que les ennemis du bien en nous se sont fortifiés de tout ce que nous avons perdu de saines et vertueuses énergies. Et, force est de le reconnaître, ce ne sont pas de méprisables ennemis que ceux contre lesquels il nous faut lutter pour la pratique du bien, savoir, la volupté, la colère, l'orgueil, la cupidité, etc. Je ne ferai même aucune difficulté de l'avouer : il est tel de ces ennemis, la volupté par exemple ou la haine, auquel on essaierait en vain de faire la loi rien qu'avec la raison et sans autre secours ! Si c'est dans ce sens-là qu'on entend l'impossibilité de résister au mal et de faire le bien, j'y donne les deux mains : oui, défi est fait à l'homme livré à ses seules forces d'être vainqueur dans ces combats dont le ciel est le prix.

Mais, mes frères, j'entends le Christ répondre à la question de ses disciples lui demandant précisément qui donc pourrait être sauvé, et leur dire : « A l'homme confiné en lui-même, cela est impossible, mais en Dieu toutes choses sont possibles. *APUD HOMINES HOC IMPOSSIBILE EST, APUD DEUM AUTEM OMNIA POSSIBILIA SUNT.* » (Matth., xix, 25-26). En Dieu : cela signifie non pas seulement à Dieu, mais à quiconque reçoit de Dieu l'influx surnaturel de la grâce. En Dieu donc, mes frères, tout nous est possible dans l'ordre du salut : c'est le Maître qui l'a dit.

Et sa réponse, mes frères, est d'autant plus concluante qu'il s'agit justement ici d'une passion du genre de celles que l'on affirme et que j'accorde être insurmontables aux forces de l'homme : la cupidité ou l'avarice. Un jeune homme est venu, tout plein de bons désirs, trouver le divin Maître. Notre-Seigneur lui demande de renoncer à tout ce qu'il possède et de le suivre. Ce qu'entendant, l'adolescent sent en son cœur se livrer une âpre lutte entre l'attachement aux richesses, car il possédait un avoir considérable, et le désir du royaume des cieux. La passion l'emporte à la fin, et le jeune inconnu sort de ce combat meurtri et vaincu. Et pourtant c'est avec un bien vif regret qu'il quitte Jésus, *abiit tristis*, nous dit l'Evangile, car il aurait sincèrement aimé à lui appartenir. Mais l'in-

domptable passion avait fait une victime de plus. Jésus alors de dire à ses disciples : « En vérité, je vous l'affirme, il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. » Entendez-vous, mes frères, le Christ à cet endroit proclamer lui-même notre impuissance à résister par nos seules forces aux poussées de la passion ? Mais, complétant sa pensée, il ajoute aussitôt, pour tirer de découragement ses disciples : « Si aux hommes en tant qu'hommes le salut est impossible, en Dieu au contraire toutes choses leur sont possibles. »

C'est donc une vérité bien entendue : en Dieu, avec sa grâce, nous pouvons tout pour le salut. A saint Paul suppliant le Seigneur avec gémissement, jusqu'à trois fois, d'éloigner de lui à tout jamais ces puissances ennemies qui cruellement en son âme venaient souffleter sa vertu, il est dit : « Ma grâce te suffit, car sa force s'exerce en proportion de ta faiblesse. *SUFFICIT TIBI GRATIA MEA, NAM VIRTUS IN INFIRMITATE PERFICITUR.* » (II Cor., xii, 7-9). Sous le rapport des passions ennemies et de la violence qu'elles font à notre âme, saint Paul ici, c'est chacun de nous, mes frères ; et c'est à chacun de nous aussi qu'il est dit : *SUFFICIT TIBI GRATIA MEA.* — Tu te plains de ta faiblesse, répond le Seigneur à notre découragement, mais ma grâce est avec toi et elle corrige ton impuissance. La corruption originelle a dérangé les plateaux de la balance et fait pencher de beaucoup celle-ci vers le mal ; mais, jetée dans ton âme comme contrepoids, ma grâce rétablit l'équilibre ; pour faire échec à la concupiscence du mal, elle crée en toi la concupiscence du bien, une secrète saveur attachée aux bonnes actions, l'attrait pour la vertu ; et, s'il est dans tes sens un pouvoir déprimant qui te sollicite au mal de préférence, ma grâce aussi se tient au-dessus de ton cœur comme une puissance attractive pour le soulever au-dessus des bas fonds du vice, comme la lune soulève les flots. La partie est égale maintenant. A ta liberté de s'exercer en pleine possession d'elle-même, et, entre deux attrait d'égale force qui la sollicitent, à s'ébranler à droite ou à gauche, en haut ou en bas, du côté du bien ou du côté du mal. Ma grâce a suffi à rétablir les conditions normales du combat : à toi de lutter noblement pour ton âme ou de rendre lâchement les armes à l'ennemi sans combattre ! *SUFFICIT TIBI GRATIA MEA.*

Vous vous taisez, mes frères, mais votre silence parle, et j'entends d'ici quelques âmes fatalistes pousser ce soupir découragé : « Sans doute, gémissent-elles, la grâce de Dieu accomplit de ces merveilles, et heureux, trois fois heureux ceux qui en sont favorisés ! Mais Dieu donne-t-il à tous cette grâce secourable qui rétablit les chances de la lutte et fait dépendre le salut ou la perte de l'homme uniquement de sa bonne ou de sa mauvaise volonté ? » — Demander cela, mes frères, c'est demander si Dieu veut, oui ou non, le salut pour tous les hommes, en leur en fournissant les moyens. Or la question n'est pas d'hier, et depuis



mille et mille ans déjà elle a été résolue; et par qui ? Par l'Esprit-Saint lui-même. Qui donc en croirons-nous, mes frères, si nous n'en croyons pas Dieu ? Or, il n'y a qu'à parcourir les saintes Lettres pour y reconnaître en maint endroit la volonté de Dieu de sauver tous les hommes. Voici, rangées par ordre, les révélations de l'Esprit-Saint à ce sujet. Il affirme d'abord, en termes exprès, que « Dieu ne veut pas qu'aucun homme périsse, *no lens aliquos perire* » (II Pet., III, 9) ; il fait redire cette vérité si consolante par le grand Apôtre écrivant aux Corinthiens : « Si un seul est mort pour tous, c'est donc que tous étaient morts ; or le Christ est mort pour tous, *et pro omnibus mortuus est Christus*. » (II Cor., V, 14-15). Et c'est pour cela même, est-il dit en second lieu dans les saintes Ecritures, que l'Eternel use de patience envers les pécheurs ; il veut leur laisser le temps de se convertir et de faire leur salut : *Nolo mortem impii, sed ut convertatur et vivat*. (Ezech., XXXIII, 14).

Il y aura toutefois des réprouvés ; mais ils devront s'en prendre à leur mauvais vouloir, trompant, paralysant les salutaires desseins de Dieu sur eux. Dieu voulait les sauver : combien de fois n'a-t-il pas cherché, avec l'amour d'un père, avec l'adorable mansuétude d'une mère, à les rassembler sous ses ailes, comme la poule ses poussins, et ce sont eux qui ne l'ont pas voulu ! *Quoties volui congregare pullos tuos sub alas, et noluerunt!* (Matth., XXIII, 37). Dieu, en leur donnant d'une part la liberté, et en leur octroyant la grâce d'autre part, entendait, moyennant celle-ci, aider celle-là, mais non pas la violenter ; mais eux, par contre, ont abusé à la fois et de la grâce et de la liberté, et ils se sont servi de celle-ci pour faire à celle-là une perpétuelle violence. A qui la faute ? Est-ce Dieu qui refusait de les sauver, ou bien eux qui n'ont pas voulu du salut que Dieu leur offrait ? L'Esprit-Saint va nous le dire encore en un texte célèbre : « *Perditio tua easte, Israël*, ta perte vient de toi, Israël. En moi ton Dieu tu n'as trouvé que du secours, et je n'ai rien fait pour te perdre : *tantummodo in me auxilium tuum*. » (Osée, XIII, 9). Dieu d'ailleurs, mes frères, n'a-t-il pas, au témoignage encore du grand Apôtre, livré son Fils à la mort pour nous tous, et pourrait-il à quelqu'un de nous refuser quelque chose, après nous l'avoir donné à tous sans distinction ? *Sed pro nobis omnibus tradidit illum, quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit ?* (Rom., VIII, 32).

Qui donc alors pourrait venir prétexter encore que Dieu lui ait jamais refusé la grâce suffisante et nécessaire pour résister au mal et pratiquer le bien ? Il est trop certain que c'est nous qui manquons à la grâce, et non la grâce qui nous manque. Désarmés contre le mal par le péché originel, la grâce nous rend des armes, et nous n'en usons pas. Laissés à demi morts sur le chemin du bien, la grâce nous rétablit sur notre séant, panse nos plaies, nous permet de poursuivre notre route jusqu'au terme qui est la Jérusalem céleste ; et, au lieu d'avancer, nous reculons. Malheur à nous qui

ne savons que nous plaindre de Dieu, si nous sommes le vase percé où Dieu verse sans cesse sa grâce et qui sans cesse laisse le don de Dieu s'écouler en pure perte : *Ne in vacuum gratiam Dei recipiatis !* (II Cor., VI, 4). Toutes nos récriminations ne nous sauveront pas de l'éternelle colère au jour des justices du Seigneur. Le bien nous était possible et nous l'aurons omis : « Allez, maudits, nous sera-t-il dit, au feu de la géhenne ; car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger, etc. » C'est-à-dire, vous n'avez pas pratiqué les œuvres de ma loi : damnés pour l'éternité !

## II. — Facilité relative du bien et du salut.

Il est bon, mes frères, de livrer notre âme quelquefois aux salutaires terreurs du jugement, afin de réveiller ses énergies pour la vertu. Mais il ne faudrait pas que cet esprit de terreur fût exagéré et habituel chez nous, et qu'il allât jusqu'à faire de notre obéissance à la loi du Seigneur une résignation d'esclaves courbés gémissant sous un joug intolérable. « Mon joug n'est point tel, nous dit le bon Jésus de sa voix si miséricordieuse aux pauvres humains, il est plutôt suave et mon fardeau léger. » (Matth., XI, 30). Expliquons-nous, mes frères, nettement sur ce point.

Le Christ dit du joug de sa loi et du fardeau du bien par elle commandé qu'il est suave et léger, dans le même sens que l'on dit du travail, que les fruits en sont doux et la racine amère. Ainsi se concilient avec la précédente parole du Sauveur tant d'autres textes de l'Evangile qui de prime abord semblent la contredire.

A la racine de toute vie solidement vertueuse et chrétienne et qui, entre les deux pôles qui la sollicitaient en sens contraire, décidément s'est orientée au fixe dans la direction du bien, il y a eu nécessairement un énergique effort, et même une violence à la nature. Il faut que quelque chose se déchire et saigne en nous à ce moment ; car, comme Joseph sollicité par l'Egyptienne, nous ne pouvons nous arracher aux embrassements de la passion qu'en lui abandonnant une partie de notre vêtement, un lambeau de notre chair ou de notre cœur. Aussi le Christ a dit que le royaume des cieux souffre violence et qu'il faut, pour le ravir, l'emporter de haute lutte.

Ni non plus, mes frères, on ne se décide pas sans peine, vous le comprenez, à choisir de deux chemins dont l'un est large, riant, fleuri, peuplé de gais compagnons, dont l'autre est étroit, raboteux, semé de pierres où se heurte le pied, bordé d'épines où se déchire le front, à choisir, dis-je, celui-ci de préférence à celui-là, surtout quand c'est non point pour une marche de quelques heures, mais pour une chevauchée de toute la vie. Or c'est ce chemin étroit et rude qu'il faut prendre, si l'on veut suivre Jésus-Christ. Je comprends qu'on ne le fasse pas sans tristesse, je comprends même qu'il aille parfois jusqu'à une sorte d'agonie des plus douloureuses, le combat qui se livre à cet instant, dans notre cœur, entre la mollesse et le devoir.

Il s'agit aussi de prendre sa croix et de se décider à la porter après Jésus, cette croix faite de renoncement aux aises et joies voluptueuses de la vie, de pardon des injures, d'humiliations volontairement acceptées, de calme résignation sous l'outrage, de vigilance sur soi-même, d'abnégation, de détachement, de mortification. Et il ne faut pas s'étonner que, comme Simon le Cyrénéen, on éprouve une instinctive horreur à charger résolument cette croix sur ses épaules, et à faire de sa vie une autre voie douloureuse, une façon de Calvaire. C'est dur sans doute, et il n'est pas rare qu'à la pensée de cette tâche, de ce fardeau, notre être entier frémissse et y répugne.

Il s'agit encore, mes bien chers frères, de faire la guerre à son propre cœur, et de plonger le glaive de douleur, jusqu'à la garde parfois, au cœur de ceux que l'on aime le plus saintement et le mieux en ce monde. « Ce n'est point la paix que je vous apporte, dit le Sauveur, mais je viens vous mettre le glaive à la main. *Non veni pacem mittere, sed gladium.* » (Matth., x, 34). Et il nous oblige à choisir, en certaines circonstances, entre lui et notre père, notre mère, nos frères, nos sœurs, nos amis. Or, quand arrive l'heure de déclarer ainsi la guerre à son propre cœur et à l'amour de ceux que l'on chérit parfois plus que soi-même, c'est une heure cruelle, c'est une heure terrible.

Et voilà ce qui autorise à parler de la sévérité de la loi divine, et, partant, de la difficulté du salut. De fait, mes frères, si l'on ne voyait les choses qu'à la surface, on serait tenté de se décourager, de se laisser aller à un morne abattement, de penser, de dire que Dieu fait peser sur nos têtes un joug de fer, un intolérable joug. Mais apprenez le miracle de la grâce. D'abord elle verse sur les angoisses de notre cœur et mêle à nos larmes une suavité cachée, qui fait trouver une réelle volupté dans l'acceptation même du sacrifice par lequel, au début de sa conversion ou de son adolescence, on décide de se consacrer à la pratique de la loi divine. Il y a comme une griserie sublime à prendre, des mains de l'ange, le calice d'austérité où Jésus veut que boivent après lui tous les disciples jaloux de marcher après lui. Oui, l'acte même par lequel on fait résolument l'offre, le sacrifice de soi-même à la loi du Seigneur, tout pénible qu'il semble, est singulièrement adouci et aidé par l'action et l'onction de la grâce d'en haut.

Puis, ce premier pas une fois fait, ce premier sacrifice une fois généreusement consommé, alors qu'on se résigne et qu'on s'apprête à marcher de sacrifices en sacrifices dans la voie étroite de l'Evangile, on est tout étonné de trouver qu'il n'en est pas ainsi, que le premier pas seul aura coûté quelque peine, que le premier sacrifice seul aura été un vrai sacrifice, que désormais on n'éprouve plus que paix, douceur et joie dans l'accomplissement des préceptes divins et la pratique du bien, que la voie ne demeure étroite et raboteuse que pour les lâches et les indécis qui n'y marchent qu'à leur corps défendant, et que, dans cette voie étroite, le cœur se dilate singulièrement. On com-

prend alors seulement et l'on goûte dans toute sa délicieuse réalité la parole du Sauveur nous invitant, afin d'y trouver le repos pour nos âmes, à prendre sur nous son joug, parce que suave est ce joug et léger son fardeau. On comprend aussi la parole de l'Apôtre cinq fois roué de coups par les Juifs dans le service de Jésus-Christ, trois fois battu de verges et laissé pour mort, trois fois naufragé, une fois lapidé, accablé de soucis et de labeurs, meurtri par les chaînes des cachots *abundantius*, c'est-à-dire plus souvent qu'il ne se saurait exprimer (II Cor., xi, 23), et, parmi tant de causes d'affliction, ne pouvant contenir l'explosion de son allégresse et s'écriant : « Je surabonde de joie au milieu de toutes mes tribulations. » (*Ibid.*, vii, 4). « Ah ! Seigneur, s'écriait un grand saint, saint Jean de la Croix si je ne m'abuse, vous m'avez heureusement trompé. Vous parliez d'épines dans votre chemin, et je ne trouve que des roses ! »

En résumé, mes frères, il n'y a, pour trouver que le bien est difficile à faire, que ceux qui ne savent pas en embrasser généreusement la pratique, qui ne se décident point franchement pour la vertu, qui voudraient servir Dieu et en même temps ne rien refuser aux idoles de leurs passions, disons le mot, être à la fois à Dieu et au diable. Ils ne trouvent de bonheur ni dans la vertu, dont Dieu n'adoucit point pour eux l'austérité par l'onction de sa grâce, ni dans le vice, dont le remords les empêche de goûter les enivrantes quoique trompeuses délices. Ils sont de ces gens dont plaisantait Voltaire, qui se damnent en se donnant beaucoup de mal. Ayons à la fois plus d'esprit et plus de bonheur, et faisons le bien généreusement et résolument, afin de le faire facilement et joyeusement. Ainsi soit-il.

### S<sup>e</sup> Instruction

ON S'EST TOUJOURS CONFESSÉ

*Asperges me hyssopo et mundabor; lavabis me et super nivem dealbabor.*

Vous m'aspergerez avec l'hyssope et je serai purifié; vous me laverez et je deviendrai plus blanc que la neige.

Mes frères,

Coupable et repentant, il ne suffit pas au royal pénitent d'Israël de s'accuser devant Dieu dans le secret, *de se confesser à lui*. Il sent qu'un pas de plus lui est nécessaire dans la voie de la pénitence. Il ira donc au tabernacle du Seigneur se présenter au prêtre et demander d'être purifié, selon le rite de la Loi, par l'hyssope et le sang de l'autel, de la lèpre dont il a couvert son âme.

« Plus de rites ! plus de prêtre ! » s'écrient, à l'encontre de l'exemple du saint roi, les adversaires de la confession sacramentelle. « Plus d'intermédiaire entre Dieu et nous. Nous savons bien que nous sommes pécheurs, mais nous ne devons qu'à Dieu l'aveu de nos fautes ; nous ne voulons nous confesser qu'à lui seul. »



Je veux ce soir, mes frères, en réponse à cette prétention de ne se confesser qu'à Dieu seul, vous montrer une fois de plus qu'une telle prétention est en contradiction avec la volonté même de Dieu, et que celui-ci a toujours exigé avant le christianisme et continue d'exiger sous la loi chrétienne qu'on se confesse aux prêtres.

#### I. — La confession avant le christianisme.

Vous voulez vous confesser à Dieu et à Dieu seul. C'est bientôt dit ; mais, avant tout, il s'agit de savoir si Dieu veut de votre confession. Vous n'avez pas, j'imagine, la prétention de faire violence à Dieu et de l'obliger à accepter votre confession d'où le pardon suivra, s'il lui a plu de prendre en l'espèce ses dispositions autrement. Autant vaudrait pour vous refuser toute nourriture de main d'homme, et mettre Dieu en demeure de vous apporter lui-même du ciel votre pain quotidien. Prenez-vous donc le Seigneur pour votre humble domestique ? Et est-ce vous maintenant qui allez lui dicter vos volontés ?

De plus, dans l'affaire du péché, vous êtes l'offenseur, Dieu est l'offensé. Qui, de l'offenseur ou de l'offensé, a le droit à choisir le mode de réparation ? Le duel est une monstrueuse folie qu'on ne saurait assez flétrir. Mais, jusque dans leur délire, les duellistes gardent le sentiment qu'à l'offensé revient de droit le choix des armes. S'il a plus de chances de vaincre par l'épée, il en appelle à l'épée pour laver soi-disant son honneur dans le sang ; s'il est plus fort au pistolet, il choisit le pistolet ; et ses préférences font loi, dût l'offenseur, sans expérience de l'arme préférée par son antagoniste, se laisser tuer ou pourfendre sans défense. Mes frères, la pénitence c'est aussi un duel en quelque sorte, duel saint et sublime cette fois, entre Dieu qui combat pour son honneur outragé, et le pécheur qui tâche à désarmer la divine colère. Eh bien ! aura-t-on moins d'égards pour Dieu que pour un homme ? Ne laissera-t-on pas à Dieu le choix des armes, le droit d'arrêter le mode de réparation qui lui plaira ? Serait-ce donc que l'outrage fait à sa Majesté infinie par un vil esclave, par un misérable ver de terre, paraît moins grand que l'outrage commis d'homme à homme, d'égal à égal ? Du reste, qu'on lui accorde ou non le droit de choisir sa réparation, il se le réserve, lui, et bien ôsé celui de nous qui viendrait lui disputer ce droit !

Or la première réparation que Dieu exige du pécheur repentant, c'est un humble aveu de ses fautes aux pieds du prêtre, son ministre et son représentant. Dieu exige cette réparation sous la nouvelle Loi ; mais on peut dire qu'il l'a toujours plus ou moins exigée aux temps mêmes de la Loi ancienne et de la Loi de nature.

Oui, prétentieux qui vous intitulez de votre propre autorité les pénitents de Dieu, et qui, humiliés par la confession, faites gratuitement honneur de l'invention de cette gênante pratique à ceux qu'elle gêne le plus, les prêtres, avec un

peu moins d'ignorance vous sauriez que toujours et partout on s'est confessé. On se confessait aux prêtres chez la plupart des peuples de la Grèce et de l'Asie. J'en tiens, chaque fois qu'il vous plaira, la preuve à votre disposition <sup>1</sup>. L'empereur romain Marc-Aurèle ayant demandé à être admis aux mystères d'Eleusis, dut parler longuement, nous dit son historien, à l'oreille de l'hierophante, c'est-à-dire du prêtre ; et pourquoi, sinon pour confesser les fautes de sa vie passée ? On se confessait chez les anciens Mexicains et Péruviens. On se confesse encore en Chine, au Thibet, dans le royaume de Siam, à Ceylan, chez les Hindous, etc. — Et quant aux Juifs, on ne saurait douter qu'ils n'aient pratiqué eux aussi la confession tant publique que privée : ils confessaient leurs péchés au Seigneur et ils les confessaient aux prêtres. Dans la cérémonie de l'Expiation solennelle, le grand-prêtre confessait d'une manière générale les péchés de tout le peuple. (Lévit., xvi, 21, et *passim*). Mais, « dans toute autre occasion, quand un Israélite venait offrir une victime pour le péché, il mettait les mains sur la tête de l'hostie et confessait sa faute en particulier <sup>2</sup>. » Il fallait bien en effet que ce fût non pas une accusation générale d'avoir péché, mais une accusation détaillée du méfait commis, puisque la victime à offrir variait avec chaque espèce de péché. (Lévit., iv, v, vi). Du reste, on ne peut guère entendre que d'une confession particulière et détaillée cette prescription dictée par le Seigneur à Moïse : « Tous ceux, hommes ou femmes, qui auront commis quelque péché non réservé et violé par négligence le commandement de l'Eternel, confesseront leur péché, et rendront à celui de leurs semblables qu'ils auraient pu léser, le corps même du délit, augmenté, pour amende, d'un cinquième de sa valeur. » (Num., v, 6-7). Tant de précision dans l'amende dont on frappait le péché n'exigeait-elle pas, de la part du coupable, une précision semblable dans l'accusation de son iniquité ? Il était nécessaire que le péché fût connu dans son espèce, son objet, sa gravité, en un mot dans le détail de ses circonstances, pour qu'on pût calculer avec cette rigueur mathématique, sur la quantité de la faute, le quantum de la peine à lui infliger. — Dira-t-on maintenant que la confession ainsi prescrite par la loi se faisait à Dieu seul et non au prêtre ? Il faudrait pour cela n'avoir jamais ouvert une Bible. Partout en effet où il s'agit de péché à expier, dans l'Ecriture, il s'agit de sacrifice, et partout où il y a un sacrifice, il y a un prêtre aussi pour recevoir au nom du Seigneur et l'hostie et la confession du pécheur. Les Juifs donc se confessaient à leurs prêtres ; et les Livres saints, dont ils entendaient chaque sabbat lecture à la synagogue, les encourageaient à ne

<sup>1</sup> Voir : Platon, *Gorgias*, ch. 36 ; — Plutarque, *Apophthegmes* ; — W. Jones, *Œuvres*, t. III, ch. xi ; — *Annales de philosophie chrétienne*, t. XXII, p. 145 ; — Guillois, *Recherche sur la confession auriculaire* ; — De Maistre, *Du Pape*, l. II, ch. iii ; — *Annales de la Propagation de la foi*, mars 1861, p. 136, etc.

<sup>2</sup> Dom Calmet, *Dictionnaire de la Bible* : Confession.

pas se laisser arrêter dans la pratique de ce devoir par une fausse honte : « Ne rougissez pas de confesser vos péchés, » disait le Sage parlant la langue de l'Esprit d'En-Haut. *Non confundaris confiteri peccata tua.* (Eccli., iv, 31). Cette fausse honte même dont il est ici question n'indique-t-elle pas clairement qu'il s'agissait de confier les secrets de son âme à un homme, et non pas seulement à Dieu ? — Enfin, mes frères, s'il faut en croire certains auteurs, les Juifs d'aujourd'hui se confessent à peu près comme nous au lit de la mort<sup>1</sup>.

De tout cela que conclure ? Plusieurs choses, mes frères. a) D'abord que la confession n'est pas un fait nouveau, inouï, imposé à la race humaine par la supercherie d'un pape ou la conspiration d'un concile. Le pape, les évêques et les prêtres n'ont pas plus inventé la confession qu'ils n'ont inventé la mode de boire et de manger. J'ai dit qu'on se confessait chez les Hébreux, chez les Hindous, chez les Chinois de temps immémorial. J'ai mieux à dire : on s'est confessé dans le monde depuis qu'il y a des coupables, comme on y a mangé et bu depuis qu'il y a des hommes. Le père de la race humaine vient-il à prévariquer ? Vite Dieu, pour le sauver, l'oblige à confesser sa faute ; et, comme il n'y avait là nul autre homme devant qui s'accuser, Adam voit le Très-Haut prendre une forme humaine et, sous cette forme, le citer à comparaître devant lui, plein de confusion. Qu'on traite maintenant la confession de bourreau des consciences ! On est parfaitement libre de commettre cette ineptie de langage, mais que du moins on cesse de mettre sur le compte des prêtres catholiques ce qui existait quatre mille ans avant eux.

b) En second lieu, cette unanimité des peuples anciens dans l'usage de la confession permet de penser que celle-ci faisait partie des préceptes de la religion naturelle primitive, avant même de prendre place, sous forme de loi positive et formelle, dans le code divin, juif ou chrétien. La journée de Babel avait trouvé l'humanité en possession de l'unité de langage et de l'unité de culte. Dispersés alors, les descendants de Noé devinrent par toute la terre les pères et les chefs d'autant de familles, puis de tribus et de peuples, et leur laissèrent en héritage le dépôt des vérités et ordonnances divines, objet de la révélation primitive. Le souvenir s'en conserva au sein des peuples, d'abord dans la mémoire des générations, puis dans les livres sacrés, mais déjà plus ou moins altéré. Car l'erreur est envahissante comme l'ivraie, et il n'est pas, dit-on, une vérité autour de laquelle ne germent, comme par enchantement, une douzaine d'erreurs. Ces traditions primordiales furent donc partout mêlées d'erreurs et bien défigurées ; néanmoins elles subsistent, sous une forme ou sous une autre, au fond de tous les paganismes anciens ou modernes se rattachant à une haute antiquité ; on les retrouve à la base de toutes les croyances

et pratiques idolâtriques du Pérou ou du Mexique lors de la conquête espagnole, comme derrière les mythes de la Grèce et de Rome, et sous le voile transparent des légendes nuageuses de l'Inde. C'est un fond commun aux religions les plus opposées entre elles, et qui se retrouve partout le même en substance, quelque varié que soit le thème brodé par les abondantes théologies païennes sur ce fond de vérité. — A ce fond commun, vestige, écho bien affaibli de la révélation primitive, se rattache donc, je l'ai dit, au même titre que l'usage des sacrifices et des rites expiatoires, l'usage aussi de la confession. On ne s'explique que par là l'universalité d'une coutume plutôt onéreuse en soi. Et c'est ainsi que toujours et de toujours Dieu a entendu exiger du pécheur l'aveu de ses fautes fait à un ou plusieurs de ses semblables. La loi de nature et la loi de Moïse ne diffèrent en ce point de la loi du christianisme que sur une pure question de forme : j'arrive à vous le dire.

## II. — La confession depuis Jésus-Christ.

Jésus-Christ, mes frères, a moins innové dans le monde qu'on ne pense communément. On s'étonne parfois que l'Evangile soit si peu explicite sur quantité de points de doctrine ou de morale qui font partie essentielle du dogme ou de la morale chrétienne. On devrait se rappeler cette parole du divin Maître : « *Non veni solvere, sed adimplere* ; je ne suis pas venu détruire, mais compléter. » (Math., v, 17). Les croyances orthodoxes qui étaient en possession des esprits lors de sa venue en ce monde, le Christ les suppose, les sous-entend dans sa prédication, et n'en dit pas un mot ; ou bien il se contente de renvoyer aux Ecritures : *Scrutimini scripturas.* (Jean, v, 39). Le dogme du purgatoire par exemple, d'aucuns s'inquiètent de n'y pas même trouver, ni de près, ni de loin, une allusion sur les lèvres de Jésus. Mais ce dogme n'était-il pas connu et reçu des Juifs, comme l'atteste le second livre des Machabées ? (xii, 43). — De même pour les institutions que le Christ a trouvées existant avant lui, qu'il désire conserver et perfectionner ; souvent il se contente d'en lire la connaissance et la pensée dans l'esprit de ses disciples ou de ses auditeurs, et part de là pour indiquer, en quelques mots seulement, de quelle manière il entend les compléter. — Ainsi, mes frères, de notre institution de la confession. La sachant en usage, j'allais dire en honneur, chez les Juifs qui s'étaient préparés en grand nombre, plusieurs apôtres de Jésus y compris, à la manifestation du Messie par le baptême de pénitence reçu des mains de Jean-Baptiste et par la confession de leurs péchés faite à ses pieds (Math., iii, 6), Jésus n'avait pas à l'établir, pas même à la rappeler. Aussi se contente-t-il, après sa Résurrection, de conférer à ses apôtres la plénitude du sacerdoce avec le droit de remettre les péchés : « Recevez le Saint-Esprit, leur dit-il, les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » (Jean,

<sup>1</sup> Buxtorf, *Synagoga Judæorum*, cap. xxxv. (Genève).



xx, 22-23). C'était tout dire, étant donné que déjà, chez les Juifs, il fallait faire aux prêtres l'aveu de ses fautes pour recevoir de Dieu le pardon de celles-ci.

La seule différence qu'il établit, c'est que les prêtres de la Nouvelle Loi reçoivent un pouvoir plus étendu que les prêtres juifs, un pouvoir discrétionnaire qui leur donne le droit de connaître des dispositions intérieures du coupable, afin de le juger digne ou non d'absolution. Le prêtre juif n'avait pas ce droit ; il était délégué par Dieu pour recevoir l'aveu du pécheur, mais Dieu se réservait de pardonner ou non au coupable selon qu'il voyait ou non le repentir au cœur de celui-ci ; en tout cas, le prêtre de l'Ancienne Loi n'avait ni à absoudre ni à condamner ; il n'était là que comme témoin pur et simple de Dieu. Tout autre est notre rôle à nous prêtres de Jésus-Christ. Nous ne sommes pas là pour être seulement les témoins de votre humiliation, pénitents mes frères, mais plutôt les miséricordieux instruments de votre pardon, les bienfaiteurs de vos consciences, les consolateurs de vos âmes : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez ! »

Je n'ignore pas que l'on a torturé de toutes les façons ce texte évangélique qui confirme aux prêtres de la Nouvelle Loi le droit octroyé à ceux de l'Ancienne, de recevoir la confession des pécheurs, et leur confère en plus le pouvoir de prononcer sur ceux-ci la sentence de pardon. Bossuet ne comprenait pas que les protestants, qui se réclament si éperdument de la Bible, eussent, au nom de la Bible, supprimé la confession. Il ne leur pardonnait pas ce péché contre l'évidence. Car il n'est pas de texte de nos saints Livres, on peut l'affirmer sans crainte, emportant évidence à un degré supérieur à ce texte de l'évangile de saint Jean : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » De deux choses l'une, mes frères. Ou le Christ, en conférant à ses prêtres ce pouvoir à partie double, les autorise à en user sans autre règle que celle du caprice, à pardonner ou à ne pas pardonner au pécheur suivant la fantaisie du moment, selon qu'ils se seront levés bien ou mal le matin. C'est vraiment bien la peine alors que Jésus ait pris soin d'appeler sur eux le Saint-Esprit avant de leur conférer ce pouvoir ! Et c'est se moquer de l'Homme-Dieu que de s'arrêter un seul instant à une pareille supposition. — Ou bien donc le Christ, en remettant à ses prêtres un pouvoir discrétionnaire, leur fait une loi de n'en user qu'à bon escient et suivant les règles de l'équité. Ils devront pardonner, s'ils jugent le coupable susceptible de pardon ; ils devront suspendre le pardon, si le pécheur s'en montre indigne. Mais le moyen de juger, sans que le pécheur lui-même ouvre au prêtre sa conscience, de l'état intérieur de cet homme ? Avez-vous donc le secret, vous, protestants, de connaître les pensées et les dispositions cachées au fond du cœur de vos semblables ? Avez-vous le don de lire dans leurs consciences, pour les juger d'un coup d'œil d'aigle

dignes de colère ou d'indulgence ? Et comment, sans la confession, voulez-vous que les prêtres puissent juger, en connaissance de cause, s'ils doivent remettre ou retenir les péchés ?

Direz-vous que c'est aux seuls Apôtres que le Christ a donné le pouvoir de prononcer ou non l'absolution sur les pécheurs ? Alors, vous dirai-je à mon tour, l'Evangile ne s'adressait donc qu'aux seuls Apôtres ? Alors le christianisme ne devait donc pas durer au-delà des Apôtres ? Jésus-Christ en vérité doit être très fier de l'œuvre que vous lui prêtez, puisque, selon vous, il n'est venu sur la terre que pour y fonder une religion mort-née ! De grâce, ne blasphémez pas l'œuvre divine !

Voilà, mes frères, comment ces grands ennemis de la confession, les fondateurs et tenants du protestantisme, sont convaincus de contradiction et d'erreur. Du reste le protestantisme, qui a commencé par un auto-da-fé de confessionnaux, n'a pas tardé à se donner à lui-même d'éclatants démentis. Dès 1530, les protestants d'Allemagne réunis à Smalkalde pour y conclure entre eux contre Charles-Quint une ligue célèbre, déclaraient qu'ils ne voulaient pas entendre parler de l'abolition de la confession suivie d'absolution : « *Nequaquam in Ecclesia confessio et absolutio abolenda est* <sup>1</sup>. » — Vingt ans après, en 1552, les magistrats de Nuremberg qui avaient précédemment proscrit l'usage de la confession, furent tellement effrayés du débordement de crimes qui en résulta, qu'ils s'adressèrent à Charles-Quint pour le supplier de rétablir la confession par décret. Mais l'empereur ne se reconnaissait nulle puissance pour ouvrir les consciences ; le précepte du Christ ayant été méconnu par ces orgueilleux, il jugea que ce n'était pas à lui, tout empereur qu'il était, à légiférer sur la matière en fraude du Christ. Il dédaigna de répondre à cette requête. — Dans la ville de Strasbourg, en 1670, le synode protestant pétitionna de même auprès des magistrats pour le rétablissement de la confession. — Et de nos jours enfin, car il faut se borner, dans la protestante Angleterre, un mouvement si puissant s'est dessiné dans ce sens au sein des populations, que cent évêques anglicans, réunis à Londres en 1878, ont cru devoir faire appel à toute leur autorité pour y mettre obstacle.

C'est ainsi que la vérité tire sa preuve la plus éclatante des démentis que s'infligent à eux-mêmes ses contradicteurs. La vérité a des droits imprescriptibles, elle finit toujours par triompher ; et la vérité, mes frères, dans le sujet qui nous occupe, c'est que Dieu exige la confession dans le christianisme comme il l'a ordonnée dans toutes les religions ; c'est que Dieu veut, a voulu, et toujours voudra que l'on se confesse non pas à lui seulement, mais aux prêtres. La vérité, c'est que tous vous devez, tous nous devons nous confesser, si nous voulons obtenir le pardon de nos péchés et le bonheur du ciel. Ainsi soit-il.

<sup>1</sup> Art. Smalcald., t. III, c. VIII, p. 303.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Petit Carême sur le « Miserere. »** — 9<sup>e</sup> Instruction : La confession source de bonheur, 145.

**Exercice du Chemin de la Croix appliqué au Sacré Cœur**, 148.

**Entretiens sur les évangiles du dimanche.** — XIV. 3<sup>e</sup> dimanche de Carême : La délivrance du possédé, 151.

**Courtes instructions pour la prière du soir.** — LXXV. Le serment, 154.

**Catéchisme de persévérance.** — *La vie publique de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* — DEUXIÈME ANNÉE. — L'ÉDUCATEUR. — XI. Madeleine la pécheresse, 156.

## PETIT CARÊME SUR LE « MISERERE »

### 9<sup>e</sup> Instruction

#### LA CONFESSION SOURCE DE BONHEUR

*Auditui meo dabis gaudium et lætitiæ, et exultabunt ossa humiliata.*

Vous me ferez entendre une joyeuse parole de paix, et mes os humiliés tressailleront d'allégresse.

Mes frères,

Cette joyeuse parole de paix qu'invoquait de la part du Seigneur le roi David, mieux que lui, nous chrétiens, nous en savons le nom : elle s'appelle l'absolution. C'est par l'absolution que la confession, cette pratique si austère, devient une source de consolation et de joie. Ce n'est pas d'ailleurs la seule cause qui fasse du saint tribunal l'asile des âmes tourmentées ou affligées, et mon intention ce soir est de vous dire les joies cachées de la confession.

Jé dénoncerai d'abord *certaines préjugés* qui tendraient à faire menteusement de la confession le *bourreau des consciences*. Ensuite nous verrons qu'elle est au contraire la *joie des consciences*.

#### I. — La confession est-elle le bourreau des consciences ?

Bourreau des consciences, *carnificina animarum* : c'est, mes frères, le protestantisme qui désigne sous ce nom le rite catholique de la confession. Les raisons ou simili-raisons pour justifier leur dire ne manquent pas sous la plume de nos adversaires : examinons un peu ce qu'elles valent.

1. Le rôle le plus odieux du bourreau, nous dit-on d'abord, n'est pas d'exécuter les coupables : par là il finit leurs douleurs ; mais c'est de tenir le patient condamné à la prison d'angoisse, et de le soumettre à la question pour lui arracher de force l'aveu de crimes que peut-être il n'a pas

commis. Or, est-ce que telle n'est pas la fonction du prêtre romain confesseur ? N'est-ce pas une façon de prison d'angoisse que ce sombre coin de chapelle où il oblige le pénitent à attendre en tremblant l'heure de comparaître à son tribunal ? Et, venue cette heure redoutable, n'est-ce pas une vraie torture, imitée du supplice de la question, que ces interrogations se succédant, ardentes, enflammées, colères et pressantes, et bien propres à amener sur les lèvres du patient l'aveu de fautes qu'il n'a pas commises ?

Tel est, mes frères, peint d'une main protestante dans un organe dont j'aime mieux taire le nom, le tableau de la confession dans l'Eglise catholique. Franchement, qu'en pensez-vous ? Quant à moi, je dois avouer que ce bon calviniste m'apprend des choses que j'avais jusqu'ici totalement ignorées ; et pourtant voici trente ans et plus que je me confesse, et dix ou douze ans que je confesse les autres. Je ne savais pas, je vous le jure, que de recevoir bénévolement la confession des personnes qui m'en sollicitent, c'était de ma part commettre un crime, et un crime plus odieux même que de mettre ces personnes à mort. Quant à la prison d'angoisse et à la torture dont on veut que nous usions à votre endroit, je déclare qu'en fait de plaisanterie celle-là me paraît un peu forte. Voyez-vous, mes frères, notre sainte Jeanne d'Arc dans ce cachot d'angoisse — un vrai, celui-là ! — où les Anglais la tenaient enfermée, la voyez-vous refuser la visite de Frère Martin Ladvenu, son confesseur, en lui disant : « Que venez-vous ajouter à mes présentes angoisses d'autres angoisses non moindres, et doubler mes tortures de tortures nouvelles ? » Tout autre était le langage de notre héroïque vierge lorraine, et elle se plaignait non des rigueurs de la confession, mais des rigueurs des Anglais qui la privaient, malgré ses ardents desirs, des sacrements de pénitence et d'Eucharistie. Tout autre aussi est le langage, tout autres les sentiments des âmes vraiment chrétiennes qui fréquentent ces sacrements. Que nul donc parmi vous, mes frères, ne se laisse troubler par les descriptions fantaisistes que font des terreurs du tribunal de la pénitence, des gens qui n'en ont approché ni de près ni de loin !

Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait aucune répugnance à surmonter jamais pour se présenter au saint tribunal, qu'il n'y ait aucune contrainte à se faire, aucun sacrifice d'amour-propre à s'imposer. Non. Il est sans doute certaines personnes à qui il en coûte peu de se confesser ; mais le plus grand nombre n'accomplit pas sans une émotion plus ou moins grave cet acte austère de la vie chrétienne. Personne toutefois ne sera tenté ni de s'en plaindre, ni de s'en laisser aller à désertir la pratique de la confession, si l'on songe à l'immense faveur dont ce déplaisir d'un moment est pour nous le moyen.

a) Dieu aurait pu éviter à l'homme l'humiliation de la confession, j'en conviens. Mais savons-nous bien à quel prix ? Ah ! j'en frémis ! Au prix de



toutes les épouvantes du jugement, au prix de tous les supplices de l'éternel et inexorable enfer.

Si, dans l'Eden, au lieu de venir à l'homme coupable pour provoquer miséricordieusement de lui l'aveu de ses fautes, au risque de provoquer aussi sa confusion, Dieu avait sévi sans rémission dans sa colère, il aurait sans doute épargné à nos premiers parents le déplaisir d'une confession faite à la rougeur de leur front; mais aussi qu'en serait-il résulté pour eux? La double mort dont Dieu avait menacé leur désobéissance tombait sur eux en coup de foudre et les jetait tout entiers, corps et âme, dans l'étang de feu, pour y hurler de douleur, l'éternité durant, avec les démons. Nous pareillement, mes frères, nous pouvons redire au Seigneur le mot de l'impie: « Toi qu'on nomme Dieu, excuse-moi: je ne me confesse pas; je n'aime pas à me rendre ridicule. » Mais ce ridicule ou plutôt cette confusion, cette humiliation d'un instant, que nous fuyons, nous coûtera affreusement cher un jour; nous n'aurons pas assez de voix pour crier à la terre: « Ouvre-toi en abîme, engloutis-moi dans tes profondeurs, cache-moi à tous ces regards qui gravent en traits de feu le déshonneur sur mon front. Montagnes, renversez-vous sur moi et m'écrasez, car je ne puis plus soutenir l'horrible poids de ma confusion! » Et une voix nous répondra, pleine d'une divine majesté: « Tu n'as pas voulu sur la terre te soumettre à la légère humiliation que ma grâce exigeait de toi. Va maintenant, maudit, éternel humilié, va-t-en au feu de la géhenne préparé pour Satan et ses anges rebelles. »

Je parle des mauvais anges, des démons. Regardez, mes frères, si Dieu en a usé avec eux comme avec l'homme. Il ne leur fait pas, à eux, la grâce d'une confession qui aurait pu les sauver, mais, sans répit, il les frappe et les précipite à l'abîme.

Méconnaitrons-nous toujours, après de tels exemples, le don de Dieu? Verrons-nous enfin, dans cette passagère disgrâce de la confession, la plus grande grâce que Dieu pouvait tirer pour nous des tendresses de son cœur infiniment miséricordieux? Le Dieu de la confession est un père qui ne demande à abaisser un peu l'orgueil de notre front que pour recevoir avec plus de compassion ce front humilié sur son cœur consolateur, et avoir plus de plaisir et de facilité à y verser l'abondance de son pardon.

b) C'est un médecin aussi, ajouterai-je pour achever de m'expliquer sur les amertumes du sacrement de pénitence, et il nous impose la confession comme un remède destiné à guérir nos âmes de l'habitude du péché. Nous gémissons des blessures faites à notre amour-propre par l'obligation de révéler au ministre de Dieu nos faiblesses et nos hontes cachées: tant mieux! Ces blessures sont salutaires: *Infirmus hæc*, dirai-je avec Jésus, *non est ad mortem, sed pro gloria Dei*. (Jean, XI, 4). Le plus grand ennemi en nous du salut éternel et de la gloire de Dieu, c'est l'amour-propre. Plus il sera mortifié, mieux en sera-t-il des intérêts de notre âme. Et puis une médecine

est d'autant plus bienfaisante qu'elle est plus amère. En matière de maladies spirituelles il y a ceci encore de particulier: c'est que la pensée seule du remède à employer, de l'opération à subir, suffit assez souvent pour en empêcher le retour, pour prévenir les rechutes, quand le remède en question est tant soit peu désagréable, l'opération tant soit peu douloureuse.

Ne nous plaignons donc pas, mes frères, des déplaisirs du sacrement de pénitence. Foulons aux pieds les vaines craintes à ce sujet: elles sont une tentation de l'ennemi, jaloux de la faveur qui nous est faite, préférablement à lui, de pouvoir obtenir le pardon à si bon compte au saint tribunal.

2. Cette tentation du reste n'ira pas seule, il faut bien nous y attendre. Les tentations, comme les erreurs, voyagent toujours de compagnie. Battus sur ce point-là, le démon et l'erreur protestante, son interprète, ne manqueront pas de se retourner d'un autre côté: il leur faut à toute force faire de la confession un supplice à nos yeux.

Et tenez: tout à l'heure torture infligée à notre délicatesse, sensibilité et timidité naturelle, voici la confession en voie de devenir maintenant, s'il faut en croire Satan et Luther, — le Luther première façon, car sur la fin de sa vie il s'est réconcilié avec le confessionnal, — un attentat contre la propriété, inviolable chez l'homme, des secrets de son esprit et de son cœur. En nous forçant à nous trahir, à nous livrer tout entiers, la confession nous viole, nous dépouille injustement. C'est donc une institution immorale et contre nature, et Dieu n'a pas pu en faire une obligation.

a) L'argument serait sans reproche, mes frères, s'il n'avait pas l'inconvénient de pécher par la base. Il a, en bonne logique, la même valeur que le suivant: « L'homme a un droit de propriété incontestable sur ses biens et sa vie; donc Dieu et la mort, son ministre, en dépouillant cet homme de ses biens et en lui enlevant la vie même, commettent une injustice. » Car c'est Dieu, mes frères, Dieu seul, et pas un autre, qui oblige l'homme pécheur à livrer à l'un de ses semblables les secrets de son cœur. Ah! si c'était l'homme qui exige pareille chose de l'homme, je comprendrais qu'on crie à l'injustice; mais Dieu n'est-il pas le maître des vies et des cœurs? Vous lui appartenez tout entiers à titre de créatures, mais vous lui appartenez deux fois à titre de pécheurs. En révoltant contre le Créateur toutes les puissances de votre volonté et de votre cœur, vous indignez contre vous en droit toute la création, et vous devez à celle-ci même une réparation conséquente de celle que vous devez à Dieu. Eh bien! cette réparation consistera à faire à un homme délégué à cet effet, et représentant à la fois le Créateur et la création, la révélation des honteux secrets cachés dans votre âme.

b) Et maintenant, quant à être une chose contre nature, le protestantisme en a menti, l'ouverture des secrets du cœur n'a nullement ce caractère. Elle est plutôt un besoin de l'humaine nature. « A

part quelques sournaises exceptions, le cœur humain tend à se pencher vers un autre cœur pour y répandre, comme un vase trop rempli, ses joies, ses amours, ses saintes émotions, et surtout ses appréhensions, ses craintes, ses tristesses, ses chagrins, ses hontes et ses tortures<sup>1</sup>. — Ses hontes et ses tortures morales plus encore que tout le reste, dois-je le dire ? Il n'est pas de secret plus lourd à porter seul, pour notre faible cœur, que le secret du péché et des remords qu'il engendre. Qui racontera ce drame intime et poignant du remords ? On sait des choses terribles là-dessus. Tantôt c'est un juge coupable d'assassinat : il entend condamner à son tribunal un innocent, accusé de son propre forfait ; et alors, n'y tenant plus contre le remords, il se dénonce lui-même d'un ton tragique, et, par dessus la barre des avocats stupides d'étonnement, va prendre la place du condamné. Tantôt c'est un criminel qui a mis entre la justice et lui la distance suffisante pour n'avoir plus à en rien craindre, et qui revient un jour, sous la poussée du remords, plus puissant que toute la maréchaussée de France, se constituer volontairement prisonnier et s'avouer coupable. Et que dire de ces mille confidences que se font entre eux les chevaliers du vol ou de la luxure ? Un homme qui a sur la conscience le poids d'une mauvaise action et qui n'appelle pas un de ses semblables à le partager avec lui, est regardé partout comme un monstre ou un prodige : tant est naturel à l'homme le besoin de s'épancher en autrui, de se confesser à autrui ! Or, je le demande, qui donc est mieux fait pour recevoir le pesant secret des consciences qu'opprime le remords, que le prêtre, cet ami de tous, et ami capable de verser sur les cuisantes tortures des âmes non seulement la goutte de consolation des amitiés humaines, mais un baume divin dont il a reçu d'en haut une abondance surnaturelle ? Et qui donc oserait appeler encore la confession le bourreau des consciences ? quand elle est plutôt pour le cœur un impérieux besoin, je viens de le montrer, et une source de pure joie, je viens à le dire.

## II. — *La confession est la joie des consciences.*

J'ai appelé Dieu tout à l'heure le médecin de nos âmes dans le sacrement de pénitence. Ceci me suggère une comparaison. Les médecins de la terre frottaient de miel autrefois — comment font ceux d'aujourd'hui, je ne sais trop — les bords du vase quand ils avaient à présenter à leurs malades une potion salubre, mais amère. Le céleste Médecin, dans le sacrement de pénitence, fait exactement le contraire. Ce sont les bords du vase qui sont frottés de fiel, mais le fond en est plein d'un invisible et mystérieux breuvage mille fois plus suave à l'âme que ne peuvent l'être au palais tous les miels de l'Hymette ou de vos abeilles. Ceux qui ne comprendraient pas cette suavité dont je parle laisseraient à douter qu'ils se soient jamais,

même une fois dans leur vie, approchés du sacrement de pénitence avec les dispositions que Dieu désire. Oui, elle existe, cette suavité faite de joie, d'apaisement, de sereine espérance ; elle existe pour ceux qui, par une bonne et franche confession, sortent enfin d'un long état de mort spirituelle ; elle existe pour ceux qui, engagés depuis longtemps déjà dans les voies du Seigneur, s'affligent de voir pourtant encore leur âme ternie à chaque pas de la vie, dans son innocence, par les poussières du monde.

1. Et d'abord, est-il rien de plus suave que les joies d'une âme un matin de résurrection spirituelle ? C'est un vrai renouveau qui s'opère. Vous avez tous, je n'en doute pas, assisté à la renaissance du printemps en une belle matinée d'avril. Le soleil s'est levé dans un berceau de fines vapeurs, mais bientôt, se dégageant de ces langes ténues, il a pris, comme un géant, dans les cieux sa course déjà moins oblique, et il verse à flots ses chaudes caresses à la terre depuis si longtemps privée de ses rayons. Une brise atténuée répand sur la nature le parfum des premières-nées parmi les fleurs. A tous les brins d'herbe pend une perle humide. L'air se remplit de chants d'oiseaux ; les champs sont inondés de gaie lumière, les cimes au loin se parent de tons d'or, les horizons s'élargissent sous le regard qui en saisit tous les contours. Les sons se font plus clairs, l'air plus léger, l'azur plus pur, la terre plus belle. Un sourire universel se dégage des choses et je ne sais quelle griserie nous enveloppe. L'âme s'élève, se sent renaître à des pensers plus grands, à des résolutions plus généreuses, à des enthousiasmes éteints. On se dit qu'il fait bon vivre tout de même sur cette terre et que, en dépit des jours de deuil du morne hiver, il y a encore de bien beaux jours dans l'existence. Or, mes frères, ces joies du renouveau dans la nature sont l'image des joies supérieures qu'apporte à l'âme le renouveau spirituel, la résurrection par l'absolution à la vie de la grâce. Chants et parfums, sourires et clartés, rien ne manque à notre âme en ce jour ; elle est toute transportée, débordante d'une ivresse toute céleste, et elle confesse dans son allégresse que le Seigneur est bon et que, s'il existe des jours sombres dans la vie, il en est aussi de bien beaux dont il faut remercier la divine miséricorde.

2. Mais la joie procurée par une bonne confession ne dure pas un jour seulement. Sans doute l'enthousiasme des premiers jours de la conversion fait place peu à peu à un sentiment plus calme ; il n'y en a pas moins toujours un chant de fête au fond de ces consciences où la confession a mis et entretient une paix inaltérable. On a fait bien des fois la remarque que les plus saints des hommes sont aussi les plus gais. Quoi de plus naturel ? Dieu certes ne leur épargne pas plus, leur épargne moins qu'à tout autre les tribulations et les sujets de larmes : presque toujours les saints sont, à l'exemple du divin Maître, des hommes de douleurs, et Dieu se plaît à éprouver leur vertu

<sup>1</sup> Monsabré, *Carême 1885* : La confession, sa nécessité.



de mille et mille manières, afin de faire d'eux, pour l'exemple de leurs semblables, des modèles de résignation et de patience. Mais toutes les peines de la vie ne sont qu'extérieures et ne peuvent rien contre la mystérieuse allégresse cachée dans le secret de leur conscience, contre le sourire intérieur qui, en dépit de toutes les larmes, ne cesse point d'illuminer leur âme et de rayonner sur leur vie. Voyez les martyrs par exemple. Dites-moi qui tient joyeux ces hommes qu'attendent les lions, ces vierges réservées aux panthères, ces adolescents attachés aux bûchers et dont le regard ne cesse point de contempler le ciel avec l'expression d'une inexprimable sérénité, d'une ineffable béatitude ! Qui, mes frères ? La vertu sacramentelle de la confession. Ils se sont courbés la veille sous la bénédiction du prêtre. Leur cœur est pur, ils ont reçu une suprême assurance du pardon : que peuvent-ils craindre ? Ils n'ont plus qu'à mourir, et à mourir joyeusement. Les lions sont trop lents à venir, les flammes tardent vraiment trop à s'allumer, et ils sourient d'avance à la couronne immortelle que Dieu prépare à leur fidélité... De l'arène des martyrs, transportons-nous maintenant au lit d'agonie d'un luthérien ou d'un calviniste. Le moribond a conscience d'avoir commis nombre de ces lourdes fautes que la conscience réproche. Il pressent qu'à la porte se tient, derrière la mort, la justice irritée du souverain Maître. Il tremble de tomber sans réconciliation entre les mains du Dieu vivant, et il demande au ministre de son culte un témoignage quelconque du pardon d'en-haut. Hélas ! que peut répondre ce représentant d'un sacerdoce fantastique ? Que peut-il pour calmer les angoisses suprêmes de l'infortuné qui l'implore ? Il ne peut que garder un fatal silence, et laisser mourir dans son doute affreux, dans son désespoir souvent, un malheureux trop certain d'avoir allumé contre lui la colère divine, et trop peu certain de l'avoir désarmée. Grâce au contraire à la confession, nous catholiques, nous ignorons ces torturantes anxiétés des derniers instants. Avons-nous, sincèrement contrits, ouvert loyalement au prêtre les secrets de notre conscience, et entendu prononcer sur nous les paroles de l'absolution, c'en est fait, nos angoisses cessent, nos terreurs se dissipent, et nous nous endormons, pleins d'une inconfusable espérance, dans la paix et la joie du Seigneur. Pour vous et pour moi, mes frères, ainsi soit-il !

## EXERCICE DU CHEMIN DE LA CROIX APPLIQUÉ AU SACRÉ CŒUR

### Considération préliminaire

C'est dans le cours de sa douloureuse Passion que le Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ s'est révélé à nous tel qu'il est, dans toute sa beauté, dans toute sa richesse, dans tout son amour. Souf-

frir et mourir pour ceux que l'on aime, n'est-ce point, a dit Jésus, le témoignage le plus expressif, l'affirmation la plus haute et la plus puissante de l'amour ? *Majorem hac dilectionem nemo habet.* (Jean, xv, 13).

Rien de plus naturel dès lors, rien de plus salutaire aussi pour l'âme chrétienne, que de rechercher le rôle et la part prépondérante du Sacré Cœur dans le grand drame du Golgotha. C'est l'amour infini, c'est le Cœur de Jésus par conséquent qui a tout inspiré, tout accepté, tout conduit. C'est le Cœur principalement qui a souffert et qui s'est immolé, parce que c'est le Cœur qui a aimé.

### 1<sup>re</sup> Station

#### JÉSUS EST CONDAMNÉ À MORT

« J'ai un baptême à recevoir, » avait dit notre Sauveur en parlant de sa Passion et des douleurs immenses qui devaient submerger son âme comme les grandes eaux, « j'ai un baptême à recevoir, et je souffre violence dans l'attente de ce qui doit s'accomplir. » (Luc, xii, 50).

Voici pour Jésus l'heure si ardemment désirée. Condamné par Pilate, il va pouvoir enfin mourir pour ceux qu'il aime. Oui, Jésus va mourir pour nous délivrer de l'éternelle mort. Aussi est-ce avec joie qu'il accueille l'injuste sentence, et son divin Cœur, cette fois, tressaille d'un indicible bonheur.

Quand mon dernier jour sera venu, faites, ô mon Dieu, que j'accepte la mort avec les mêmes sentiments, et par amour pour votre Cœur adorable.

### 2<sup>e</sup> Station

#### JÉSUS EST CHARGÉ DE SA CROIX

— Votre corps épuisé chancelle, et ce n'est qu'à grand-peine que vous avancez sur le chemin du Calvaire. Elle est donc bien lourde, ô mon Dieu, la croix qui pèse sur vos épaules meurtries ?

— Oui, mon enfant, elle est horriblement pesante. Mais plus pesante encore est pour mon Cœur la charge de tes péchés. Chacune de tes infidélités, chacune de ces fautes que tu commets si facilement, ajoute un nouveau poids à celui qui déjà m'écrase. S'il est vrai que tu m'aimes, ô mon enfant, cesse de m'accabler, cesse de blesser mon cœur.

— Maintenant, ô mon Jésus, je comprends mieux toute l'étendue de mon ingratitude et de ma cruauté envers vous. Désormais plutôt mourir que de vous offenser !

### 3<sup>e</sup> Station

#### JÉSUS TOMBE POUR LA 1<sup>re</sup> FOIS

L'Homme-Dieu ne fait qu'entrer dans la Voie douloureuse, et déjà ses forces le trahissent : il tombe. Voyez-le gisant à terre, outragé derechef, secoué avec rudesse, indignement frappé. Quelle pitié ! Pourra-t-il jamais gravir l'horrible pente jusqu'au lieu de l'immolation ?

Ne crains pas, ô chrétien. Si les genoux de ton Sauveur fléchissent, son Cœur, lui, ne fléchira

point. Son amour est plus fort que la mort... Presque aussitôt Jésus se relève, Jésus reprend sa marche, Jésus ne s'arrêtera que parvenu au sommet de la sainte montagne.

O Cœur de Jésus, plein d'amour et de bonté, soutenez mon pauvre cœur fragile et inconstant, afin qu'il n'éprouve aucune défaillance sur le chemin du ciel !

#### 4<sup>e</sup> Station

##### JÉSUS RENCONTRE SA SAINTE MÈRE

Lorsque nous souffrons cruellement, ne semble-t-il pas que la parole, que la seule présence d'une personne amie et compatissante, suffise pour calmer, un instant du moins, notre douleur ?

Le Cœur si sensible et si délicat de Jésus trouva, nous n'en saurions douter, cet adoucissement et cette consolation dans la rencontre de sa sainte Mère. Le regard infiniment tendre et compatissant de Marie pénétra jusqu'à l'âme de son cher Fils, et sa présence inattendue fut pour lui le plus puissant réconfort.

O Jésus ! ô Marie ! Puissé-je sentir vos deux Cœurs tout près du mien, aux heures de tentation et d'abandon, les plus tristes et les plus douloureuses de la vie !

#### 5<sup>e</sup> Station

##### JÉSUS EST AIDÉ PAR LE CYRÉNÉEN

A Gethsémani, le Verbe fait chair avait réclamé l'appui de ses apôtres. Dieu le Père sembla l'entendre et lui accorda, après la consolation venue du Cœur de Marie, une autre consolation encore plus humaine.

Contraint par le centurion, Simon de Cyrène accepta avec répugnance d'abord, mais par pitié ensuite et même avec amour, le précieux fardeau de la croix. Aussi le Cœur de Jésus, fait comme le nôtre, fut-il extrêmement sensible à cette marque de sympathie. Il récompensa cet homme du peuple en lui accordant le don de la foi ainsi qu'à ses deux fils Alexandre et Rufus, bien connus des chrétiens de Rome.

O Jésus, vous dont la grâce est si puissante, rendez mon cœur sensible, comme celui du Cyrénéen, à tous les outrages qui vous sont faits !

#### 6<sup>e</sup> Station

##### VÉRONIQUE ESSUIE LA FACE DE JÉSUS

Regardez cette femme intrépide qui fend la foule et qui écarte les soldats pour arriver jusqu'au divin Maître. Elle voit la face de Jésus couverte de crachats, défigurée, toute sanglante, et avec le voile qu'elle porte elle l'essuie pieusement.

Cet acte de courage et de pitié remue profondément le divin Cœur. Et de même que nous laissons à ceux que nous allons quitter un objet qu'a touché notre main, une chétive image qui reproduit notre ressemblance, Jésus laisse sur le voile de Véronique l'empreinte ineffaçable de ses traits, connue et honorée désormais dans l'Eglise sous le nom de Sainte Face.

Cœur de Jésus, libéral envers tous ceux qui vous invoquent, j'ose vous demander de graver votre chère image dans ma mémoire et dans mon cœur !

#### 7<sup>e</sup> Station

##### JÉSUS TOMBE POUR LA 2<sup>e</sup> FOIS

— N'avez-vous pas encore, ô Jésus, reçu assez de coups ? N'avez-vous pas essuyé assez d'amères moqueries ? Pourquoi donc, ô Dieu fort, pourquoi cette seconde chute plus humiliante que la première ?

— Je suis tombé une fois, répond Jésus, pour expier tes premières faiblesses. Ne faut-il pas, ô mon enfant, que par cette seconde chute plus profonde, j'expie ta rechute honteuse et plus excusable dans le péché ? Je t'avais relevé et ma grâce te soutenait. Tu es retombé lâchement. Ce n'est que par un abaissement plus incompréhensible, par une douleur plus intense pour mon Cœur, que j'ai pu obtenir ton pardon de l'éternelle Justice.

— O mon Sauveur, c'est vraiment à l'excès que vous m'avez aimé et que vous avez souffert ! Cœur de Jésus, propitiation pour nos péchés, merci, pardon !

#### 8<sup>e</sup> Station

##### JÉSUS CONSOLE LES FILLES D'ISRAËL

Le trait distinctif d'un grand cœur, c'est la générosité et l'oubli de soi. Tel nous apparaît le Cœur de Jésus dans cette huitième station.

Le Sauveur des hommes remarque sur son passage de pauvres femmes qui se lamentent. A ce moment, sans doute, le souvenir des bienfaits qu'il a répandus leur revient à la mémoire ; elles ne peuvent retenir leurs larmes. Jésus ne pense plus qu'au malheur qui les menace. De son regard prophétique, il voit la cité déicide assiégée par les légions romaines ; il voit ses habitants décimés par la famine et passés au fil de l'épée. — « Ne pleurez point sur moi, leur dit-il, pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants ; pleurez pour fléchir, s'il en est temps encore, la colère de mon Père, et pour adoucir l'inévitable châtiment. »

O Jésus, apprenez-moi à me montrer comme vous secourable à toutes les infortunes de mon prochain !

#### 9<sup>e</sup> Station

##### JÉSUS TOMBE POUR LA 3<sup>e</sup> FOIS

Nous touchons au terme de la Voie douloureuse. La sainte Victime est à bout de forces, ses genoux ploient, et de nouveau son front heurte violemment le sol.

Ah ! c'est que Jésus a embrassé dans un dernier regard tous les siècles écoulés et tous les siècles à venir. A la suite des anges déchus, les âmes révoltées, les âmes impénitentes ont passé devant ses yeux, entraînés vers l'abîme éternel. Il leur a tendu des mains suppliantes, avec des appels d'une tendresse ineffable. Mais, dans leur affolement, elles ont ri de son amour. Voilà pourquoi le corps de Jésus s'est affaissé comme au jardin de



l'agonie; voilà pourquoi son cœur s'est brisé sous l'étreinte de la plus horrible souffrance.

O Cœur de Jésus, victime des pécheurs, nous voulons vous consoler par un redoublement de fidélité, de ferveur et d'amour!

### 10<sup>e</sup> Station

JÉSUS EST DÉPOUILLÉ DE SES VÊTEMENTS

C'était l'usage que le condamné fût attaché tout nu au gibet. Jésus ne voulut point s'y soustraire. Les bourreaux le saisissent donc; ils lui arrachent sans respect, sans égards, les vêtements qui recouvrent son corps meurtri, le manteau d'écarlate jeté par dérision sur ses épaules, la tunique sans couture tissée par Marie. Les plaies de Jésus réapparaissent livides, béantes, et laissent échapper le peu de sang qui reste dans ses veines.

O barbares! dépouillez, oui, dépouillez mon Sauveur pour lui faire expier notre attachement coupable aux faux biens de la terre, et toutes les atteintes portées à la sainte modestie. Il est un bien du moins que vous ne lui ravirez pas: vous n'affaiblirez en rien les sentiments de son cœur, vous ne diminuerez en rien son amour pour nos âmes.

O mon Dieu, je vous en conjure, détachez mon cœur de tout ce qui ne serait pas conforme aux sentiments du vôtre!

### 11<sup>e</sup> Station

JÉSUS EST ATTACHÉ À LA CROIX

A peine dépouillé de ses vêtements, notre adorable Sauveur est violemment étendu sur l'arbre de la croix. Voici le crucifiement dans son réalisme affreux. — « Donne ta main, Roi des Juifs! » Jésus la tend. — « Donne tes pieds! » Jésus les présente de même.

Entendez-vous le bruit des marteaux, le déchirement des chairs, le froissement des os?... Pas une plainte, pas un murmure... Je me trompe: les lèvres de Jésus s'entr'ouvrent, et j'entends un soupir. Il a pensé aux infortunés qui le torturent; son cœur s'est ému de leur aveugle férocité. Jésus prie pour eux: « Mon Père, mon Père, pardonnez-leur; ils ne savent ce qu'ils font. *Pater, dimitte illis.* » (Luc, xxiii, 34).

O mon Dieu, à votre exemple et pour votre sacré Cœur, je pardonne sincèrement à tous ceux qui m'auraient souhaité ou fait du mal!

### 12<sup>e</sup> Station

JÉSUS MEURT SUR LA CROIX

Durant trois longues heures et au milieu d'épouvantables tourments, le corps de Jésus est demeuré suspendu entre le ciel et la terre. Notre Sauveur va mourir; il va, comme il l'a annoncé, donner sa vie de lui-même et à l'heure qu'il a choisie. (Jean, x, 17-18).

Mais que deviendra sa pauvre Mère, la Mère inconsolable qu'il laisse après lui? Cette pensée le consterne, lui étreint le cœur. Jésus abaisse sur Marie un regard d'inexprimable tendresse:

« Femme, lui dit-il d'une voix expirante, voilà votre fils, » et au disciple bien-aimé: « Voilà votre Mère. » C'est le legs du Cœur de Jésus à son apôtre de prédilection et à l'humanité régénérée, c'est le testament de son amour.

O mon Sauveur, puisque vous daignez me donner Marie pour mère, donnez-moi aussi, je vous prie, votre Cœur, pour l'aimer à votre place et autant qu'elle le mérite!

### 13<sup>e</sup> Station

JÉSUS EST DESCENDU DE LA CROIX

Ils ont percé les mains qui ne s'étaient levées que pour bénir; ils ont percé les pieds qui s'étaient fatigués uniquement à la recherche du malheur à soulager; ils ont percé le Cœur de mon Jésus qui n'a jamais su qu'aimer... Les cruels! Oh! les maudits!...

Tel est notre langage, peut-être. Mais tel n'est point le langage de Marie, en recevant dans ses bras le corps inanimé de son Fils. Loin de maudire, elle ne murmure même pas. Elle baise les plaies des pieds et des mains; elle baise plus longuement, plus amoureusement la plaie du côté. Elle comprend, elle se résigne, elle adore. — « Si le cœur a été entr'ouvert, nous dit-elle, c'a été, ô chrétien, pour laisser jaillir à flots la grâce qui purifie et qui sauve; c'a été pour te donner plus libre accès à cet asile inviolable et sacré. »

O Cœur de Jésus, séjour de paix et d'ineffable bonheur, restez à jamais ouvert pour nous recevoir!

### 14<sup>e</sup> Station

JÉSUS EST MIS DANS LE SÉPULCRE

C'en est fait. Le corps de Jésus, comme le nôtre ira un jour, est descendu dans le tombeau; il repose dans les bras victorieux de la mort. Son Cœur lui-même est immobile et glacé: c'en est fait.

Son Cœur a cessé de battre, il est vrai. Mais ne vous semble-t-il pas entendre la parole que Jésus, sans doute, aimait à redire à sa Mère, à ses apôtres, pendant les jours de sa vie mortelle? « Je dors, mais mon Cœur veille. *Ego dormio, cor meum vigilat.* » (Cant., v, 2). Je dors, mais je ne vous oublie pas; je dors, mais mon Cœur vous regarde et vous contemple toujours avec la même tendresse, car le sommeil de la mort n'arrive pas jusqu'à lui. Déjà je sens mes membres frémir au souffle de la vie; mon sommeil est achevé, je m'éveille, je sors du tombeau pour régner éternellement.

O mon Dieu, placez mon cœur sur le vôtre; et afin qu'il puisse vous aimer toujours, donnez-lui et la vie et l'immortalité!

### PRIÈRE

O Dieu tout-puissant, regardez le Cœur de votre Fils bien-aimé; soyez attentif aux louanges et aux satisfactions qu'il vous rend au nom des pécheurs. Apaisé par ces divins hommages et par les souffrances infinies que nous venons de médi-

ter, pardonnez à tous ceux qui implorent votre miséricorde, au nom de ce même Jésus-Christ votre Fils, qui vit et règne avec vous, en l'unité du Saint-Esprit, maintenant et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

## ENTRETIENS SUR LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

### XIV

#### 3<sup>e</sup> Dimanche de Carême

##### LA DÉLIVRANCE DU POSSÉDÉ

Plusieurs, séduits par une doctrine mondaine, voudraient voir dans les démons plutôt une croyance populaire qu'un dogme chrétien ; pour eux, Satan ne serait pas un être réel, mais une personification du mal. L'évangile de ce jour condamne cette erreur et atteste l'existence des démons, ennemis incessants et formidables dont le pouvoir invisible torture les âmes et parfois aussi les corps.

Pour réparer le passé, pour assurer l'avenir, le chrétien a besoin, pendant le carême, d'être éclairé sur la puissance et l'astuce de ces adversaires de tout bien, sur les périls auxquels il a succombé, sur ceux qui le menacent encore. C'est le but que l'Eglise se propose lorsqu'après le récit de la tentation du Sauveur, elle nous montre aujourd'hui les esprits de ténèbres disputant à la grâce l'empire du cœur humain.

Nous tirerons deux conclusions du passage de saint Luc qui va faire l'objet de cet entretien. — 1<sup>o</sup> Ceux qui sont dans les liens du démon doivent travailler avec confiance à s'en affranchir, car à la voix du Sauveur Satan est contraint d'abandonner les malheureux qu'il tenait en sa possession. — 2<sup>o</sup> Ceux qui ont été délivrés de l'esclavage de l'enfer doivent craindre d'y retomber de nouveau, car les esprits maudits font tous leurs efforts pour ressaisir leurs victimes. A ces deux leçons principales s'en mêlent d'autres que nous recueillerons en méditant verset par verset le texte évangélique.

#### I. — Dieu peut nous délivrer du démon.

En ce temps-là, Jésus chassait du corps d'un possédé un démon qui le rendait muet, et lorsqu'il eut chassé le démon, le muet parla. L'infirmité guérie par le Sauveur ne provenait pas d'un défaut de l'organisme, mais elle était le résultat de la possession diabolique. Aussi lorsqu'il eut chassé le démon, le muet parla. En faisant disparaître la cause, Notre-Seigneur fit disparaître l'effet.

Ainsi, non seulement les afflictions corporelles des hommes étaient guéries par l'attouchement et la parole de Jésus ; mais, ce qui était plus merveilleux encore et révélait en lui une puissance

vraiment divine, les démons eux-mêmes obéissaient à sa voix et abandonnaient ceux qu'ils tenaient jusque-là sous leur joug. En cela il exerçait un bien plus grand pouvoir qu'en guérissant simplement les maladies. Car le monde spirituel auquel appartiennent les démons est plus élevé que le monde physique et sensible auquel appartiennent les corps des hommes.

Il est donc naturel que le peuple, voyant réunis dans un seul miracle les deux pouvoirs sur la maladie et sur l'enfer, fût rempli d'admiration. Saint Mathieu nous a conservé les paroles par lesquelles il exprimait son enthousiasme : « Jamais, disait-il, rien de pareil n'a été vu en Israël. » (Math., ix, 33).

Devant la splendeur de ce miracle et la preuve invincible qu'on en tirait naturellement en faveur de la divinité de la mission du Sauveur, les scribes et les pharisiens se virent forcés de recourir à la calomnie : « Il chasse les démons, disaient-ils, par Beelzébub <sup>1</sup>, prince des démons. »

L'odieuse stratagème que ces hommes furent amenés à prendre se retrouve constamment dans l'histoire de l'Eglise, car ses ennemis, comme ceux de Jésus-Christ, aiment mieux calomnier les œuvres les plus évidentes de l'Esprit de Dieu que de reconnaître la légitimité des droits sacrés auxquels ces divines œuvres rendent hommage.

Voilà Jésus accusé de complicité avec le chef des esprits mauvais. Par une calomnie si hardie et si grossière, ses ennemis espéraient ruiner son autorité auprès du peuple <sup>2</sup>.

Quelques-uns, sans élever contre Jésus une accusation aussi odieuse, lui demandaient pour le tenter un signe du ciel.

Ainsi il fallait qu'il consentît à produire sur leur requête quelque révolution soudaine dans le firmament (Luc, xi, 16), une éclipse, par exemple, un orage, un météore, etc. A cette condition ils croiraient en lui. Comme s'il ne leur eût pas été possible de critiquer et de nier même un miracle de ce genre !

Cependant le divin Maître, attaqué dans sa sainteté, ne peut laisser ces accusations sans

<sup>1</sup> Beelzébub était une idole philistine dont le nom avait été approprié par les Juifs au prince des démons ; nous l'apprenons de la bouche des Pharisiens eux-mêmes : *In Beelzebub principe demoniorum*. Un décret rabbinique interdisait aux Israélites de prononcer le nom de Satan : *Nunquam aperiat homo os suum ad Satanam*. (Berach., fol., 60, 1). On avait donc adopté pour désigner le chef des esprits mauvais divers surnoms que les personnes pieuses employaient habituellement : Asmodée, Abaddon, etc. Une ancienne rivalité nationale avait contribué à mettre en vogue celui de Beelzébub, qui permettait de satisfaire à la fois un double désir de vengeance en attaquant du même coup les Philistins et le démon.

<sup>2</sup> Les talmudistes l'ont équivalement reproduite quand ils ont prétendu que Notre-Seigneur opérait ses miracles à l'aide de formules magiques dont il avait puisé la connaissance en Egypte ; ce qui inspirait à Lightfoot cette verte réplique : « *Latrant catuli isti* (les Talmudistes) *sicut a canibus* (les Pharisiens) *edociti fuerunt*. » Qu'il suffise de dire avec un ancien : « *Ubi ad extremum cæcitatatis venit impietas, nullum est tam manifestum Dei opus quod non pervertat*. »



réplique. L'apologie du Sauveur se subdivise en deux parties, dont l'une est négative et l'autre positive.

Dans la première Jésus se contente de démontrer qu'il n'est nullement ligué avec Beelzébub ; dans la seconde, il indique la vraie cause de sa puissance sur les démons.

1<sup>o</sup> La première contient deux raisonnements qui sont tous les deux des appels à l'expérience.

a) Dans les gouvernements humains eux-mêmes, les hommes connaissent l'importance exceptionnelle de l'union entre les membres qui les composent. Ils savent que les intérêts communs iront à la ruine si les citoyens d'un même Etat se combattent les uns les autres. « Tout royaume divisé contre lui-même périra. » Il en est de même dans les familles et dans les maisons particulières : toute maison en lutte contre elle-même est condamnée à la destruction. Sans doute l'union la plus étroite n'est point pour un royaume, pour une famille, une garantie certaine contre les dangers extérieurs ; mais la discorde intérieure est une cause infaillible de ruine. « Comment donc, leur disait-il, pouvez-vous supposer que Satan soit assez insensé pour se combattre lui-même ? C'est un être plein de malice, doué d'une science et d'une habileté bien supérieures à l'habileté et à la science de toute intelligence humaine. Dès lors imaginer qu'il puisse entrer en guerre contre lui-même, c'est se forger une chimère, c'est montrer une ignorance profonde de la nature de cet esprit pervers. »

L'argumentation du Sauveur suppose qu'il existe une sorte de subordination entre les anges réprouvés, que ceux qui occupent un rang inférieur sont soumis aux plus élevés, et qu'ils sont tous assujettis à la domination de Satan. Nous ne saurions douter qu'il en soit ainsi. L'Ecriture nous apprend que les démons sont partagés en différents ordres, chacun d'eux conservant encore dans son malheur le rang qu'il occupait dans le ciel avant son péché. De plus, leur haine pour Dieu et pour la postérité d'Adam qu'il a destinée à remplir la place d'honneur qu'ils ont perdue par leur révolte, les porte à se liguier et à se soumettre volontairement à une discipline afin d'attaquer et de perdre plus sûrement les âmes des hommes. Bien que le monde diabolique soit un monde de haine et de discordes mutuelles, il y règne donc une sorte de hiérarchie basée sur une autorité odieuse et tyrannique et sur le désir de faire tout le mal possible à la race humaine.

b) L'argument *ad hominem* après l'argument *ex concessio*. Cet argument Notre-Seigneur le tire de la pratique de l'exorcisme qui faisait partie du système religieux des Juifs. Dans tout système religieux fondé sur le culte du Dieu véritable, il doit nécessairement y avoir quelque moyen d'agir contre les mauvais esprits, ennemis de Dieu et de l'homme. Car il y va de sa gloire que ses orgueilleux ennemis soient vaincus par des êtres plus faibles qu'eux, mais soutenus par la force divine.

Ce pouvoir de chasser le démon par des exorcismes existait chez les Juifs. Les paroles mêmes que Notre-Seigneur va prononcer le prouvent. Les Actes (xix, 2, 5) et les écrits de Josèphe (*Antiq.*, viii, 2, 5) l'attestent également. Le divin Maître en appelle à l'existence de cette institution parmi les Juifs pour confondre ses adversaires : « Si vous prétendez, dit-il, que je ne réussis à expulser les démons qu'en vertu d'un pacte avec Beelzébub, j'accuserai pareillement vos disciples, *filii vestri* <sup>1</sup>, de tenir de Satan leur pouvoir de délivrer les possédés. Eux-mêmes seront vos juges, car pour se disculper ils feront justice des odieuses accusations que vous élevez contre moi et qui retombent sur eux-mêmes. »

2<sup>o</sup> Jésus-Christ a réfuté victorieusement les attaques de ses ennemis. Mais il ne s'en tient pas là. Non seulement le pouvoir qu'il exerce sur les démons ne prouve pas qu'il ait fait alliance avec les puissances du mal, mais il témoigne de la divinité de sa mission et de l'avènement du royaume de Dieu. Ce pouvoir en effet n'était pas simplement égal à celui qu'avaient reçu les exorcistes juifs, auxquels il était permis de chasser les esprits mauvais en employant certaines prières et invocations et dans des cas déterminés. Pour lui, il parlait et agissait toujours avec une autorité souveraine, en son propre nom, et sans avoir besoin de ces préparations et de ces formules qui étaient employées par les autres, comme une preuve qu'ils n'avaient qu'un pouvoir délégué. Lui chassait les démons dans l'Esprit de Dieu et en son propre nom. Cela prouvait jusqu'à la dernière évidence cette vérité que le royaume de Dieu était arrivé. Car c'était là une des œuvres du divin Royaume qu'il appartenait à l'Esprit-Saint d'accomplir d'abord par l'humanité sacrée du Sauveur lui-même, et ensuite par les ministres de l'Eglise qu'il devait laisser après lui avec la charge de continuer ici-bas sa mission pour le salut du genre humain. « Mais si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons, assurément le royaume de Dieu est venu jusqu'à vous. »

Satan ne combat point contre lui-même. Il est chassé par une puissance supérieure et contraire à la sienne. Son royaume est ruiné non point par la discorde intérieure, mais par une force extérieure. Pour mettre cette vérité dans une plus grande lumière, Notre-Seigneur a recours à une belle allégorie. « Lorsque le fort armé, dit-il, garde sa maison, tout ce qu'il possède est en paix. Mais s'il en survient un autre plus fort que lui qui le surmonte, il emportera toutes ses armes dans lesquelles il mettait sa confiance et il distribuera ses dépouilles. » Satan avait réellement usurpé l'empire du monde. Le pouvoir qu'il y

<sup>1</sup> Les mots *filii vestri* désignent évidemment les disciples des pharisiens ; c'est un hébraïsme semblable à celui qui faisait autrefois appeler « Fils des prophètes » les hommes formés à l'école des Samuel, des Elie et des autres Voyants inspirés.

exerçait avant Jésus-Christ était vraiment la tranquille domination d'un homme armé et fort sur la maison et les biens qui lui appartiennent. Non seulement il avait réduit les hommes à l'esclavage du péché, les dépouillant ainsi des droits et des espérances qui étaient les leurs parce qu'ils étaient les enfants de Dieu. Mais, en outre, il les avait de mille manières plongés dans la dégradation en les livrant à la corruption des mœurs, aux ténèbres intellectuelles, aux misères sociales et à toutes les cruautés qui accompagnent la corruption. Par la religion païenne il avait usurpé la place de Dieu et se faisait adorer lui et les siens dans des milliers de sanctuaires et sur des milliers d'autels; il avait pris possession de la vie sociale elle-même, de l'administration civile et militaire. Les jeux publics, les théâtres, les écoles, la littérature du peuple, tout était comme saturé de satanisme, en sorte que, même à l'extérieur, pour les gens capables de bien voir les choses, le monde était comme le palais et le temple du démon.

Eh bien! tout cela devait être changé. Dans toutes ces choses Satan devait être dépouillé par Jésus-Christ, son palais forcé, ses armes enlevées, ses biens, par lesquels il tentait et entraînait les hommes, arrachés de ses mains et livrés à ses ennemis. Les hommes devaient être instruits dans la vérité sur Dieu, sur eux-mêmes, sur le monde, la vie et la mort, le temps et l'éternité. Ils devaient être enrichis de grâces célestes qui les rendraient capables, s'ils le voulaient, de résister aux assauts de Satan et de ses satellites. Ils devaient apprendre à connaître une religion qui leur rendit la vertu facile et le bonheur possible et remit à la fois dans l'ordre et le monde qui les environnait et leur propre conscience. Il fallait que l'homme fût en paix avec lui-même, avec son Dieu et avec son prochain, qu'il apprît à se servir des biens de cette vie passagère sans en abuser jamais, à réprimer ses passions, à relever ses désirs et ses aspirations, à vivre ici-bas sur le modèle d'un Dieu incarné, enfin à habiter par son cœur dans le ciel, tout en voyageant comme pèlerin dans cette vallée d'exil, devenue, par l'exercice des vertus chrétiennes, le vestibule du paradis. Ainsi le nouveau royaume devait également prendre possession du monde extérieur et imprimer sa domination pleine de douceur sur toutes les parties de la vie humaine et sociale, avec une puissance pour le moins égale dans son étendue et sa profondeur à celle de l'empire usurpé qu'il avait fallu détruire.

L'œuvre pour laquelle le Sauveur était venu sur la terre entraînait donc un immense changement dans la condition du monde, non seulement à l'intérieur du cœur des hommes, quoique d'ailleurs un grand changement ne puisse s'y produire sans se manifester extérieurement et influencer sur l'état des choses du dehors, mais encore dans l'état de la société en général, de la vie sociale, des relations des hommes entre eux, des gouverne-

ments et des constitutions politiques. Voilà ce que Notre-Seigneur nous décrit comme l'enlèvement des biens de l'homme fort et armé par celui qui est plus fort que lui.

Les paroles qui suivent servent de conclusion à la première partie de l'épisode évangélique. Puisque Jésus-Christ est investi d'une mission divine, on ne peut rester indifférent à son égard. « Celui, dit-il, qui n'est pas avec moi est contre moi, et celui qui n'amasse pas avec moi dissipe. » Il y avait là beaucoup d'hommes flottants, indécis, qui frappés d'une part des merveilles qu'ils avaient contemplées et de l'autre de la réflexion des Phari-siens, ne savaient de quel côté se ranger. Notre-Seigneur leur donne un avertissement sérieux, leur rappelant qu'on ne peut rester neutre à son égard. « Prenez garde! semble-t-il leur dire... L'œuvre divine à laquelle je suis occupé et dont l'expulsion du démon fait partie est de telle nature qu'elle vous met dans la nécessité de vous ranger d'un côté ou d'un autre. Il vous faut donc ou vous mettre de mon côté ou vous enrôler sous la bannière des ennemis déclarés de Dieu. »

## II. — *Il faut craindre de retomber sous son joug.*

Nous devons, mes frères, être pleins de confiance dans le pouvoir souverain que Jésus exerce sur Satan et les siens. Quel que soit leur ascendant sur nos âmes, le Sauveur saura nous en affranchir si nous recourons à lui avec foi. C'est la première leçon qu'il nous donne. Mais ceux qui auront été délivrés de l'esclavage du démon devront craindre de retomber sous son empire et entretenir dans leurs âmes le sentiment d'une salutaire défiance. C'est le second enseignement qui ressort de cet évangile.

Voici les paroles du divin Maître : « Lorsque l'esprit immonde est sorti d'un homme, il erre dans les lieux arides, cherchant le repos, et il ne le trouve pas. Alors il dit : Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti. Et revenant il la trouve vide, nettoyée et ornée. Alors il s'en va et prend avec lui sept autres esprits plus méchants que lui, et entrant dans cette demeure ils y habitent; et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. Ainsi en sera-t-il de cette génération très mauvaise. »

Le premier point à remarquer dans cette description faite par Notre-Seigneur, c'est que le démon une fois chassé hors de l'homme, « erre dans les lieux arides cherchant le repos et ne le trouve pas. » Assurément les esprits mauvais ne sauraient jamais trouver la paix; jamais ils ne sont délivrés des tourments qui la leur rendent impossible. Ils peuvent cependant jouir d'une sorte de misérable calme par comparaison avec les tourments de leur solitude où ils sont pour ainsi dire forcés de se ronger eux-mêmes. Ce repos relatif consiste dans les occasions qui leur sont laissées de faire le mal et d'exercer leur haine



pour Dieu sur ses créatures et spécialement sur l'homme. Cette occupation nourrit leur malice, leur permet de faire quelque chose en dehors d'eux-mêmes, fait injure à Dieu et nuit à ses créatures pour le temps et pour l'éternité.

Ainsi la capacité de nuire et la permission qui leur est donnée d'exercer ce triste pouvoir est pour les démons ce qui se rapproche le plus du sentiment de la joie. Et comme « les lieux arides » dont il est parlé sont ceux où les hommes ne peuvent vivre, ces ennemis de Dieu souffrent davantage d'y être bannis, parce qu'ils n'y trouvent personne contre qui exercer leur malignité.

On ne s'étonnera donc pas que la pensée de l'âme ou du corps humain, d'où il a été chassé, obsède l'esprit mauvais. Il ne peut se résigner à rester ainsi toujours éloigné de la proie qu'il convoite et il se dit : « Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti. » C'est bien l'arrogance et la présomption des démons ; ils parlent de certaines choses et de certaines personnes comme si elles leur appartenaient, et d'eux-mêmes comme s'ils étaient les maîtres d'agir à leur gré, tandis qu'ils ne peuvent que faire exactement ce que Dieu leur permet, et si Dieu ne le juge utile pour punir une âme ou pour l'éprouver, ils ne peuvent rentrer en elle, pas plus qu'ils n'ont pu la posséder une première fois sans la permission divine. Mais le Sauveur raconte ici le fait sommairement et non dans tous les détails. Il considère le cas de personnes en qui Dieu juge à propos de permettre à Satan de retourner.

« Et revenant il la trouve vide, nettoyée et ornée. »

Le démon avait laissé cette maison dans l'état le plus lamentable. La voilà maintenant débarrassée de ses souillures, parée tout entière et agréable à habiter. « *Describuntur ea omnia quæ alliciunt ad habilandum ibi. Similitudo est anthropopathica. Homini placet munditia domus.* » (Crombez, *Comm. in h. l.*)

Aussi l'esprit du mal trouvant la demeure de son goût plus que jamais, va-t-il mettre tout en œuvre pour s'y établir de nouveau et de manière définitive. « Il s'en va et prend avec lui sept autres esprits plus méchants que lui. » L'ennemi a été chercher du renfort. L'assaut est donné. Rien ne résiste, et bientôt au lieu d'un hôte infernal, la pauvre âme en recèle une troupe ; et, ajoute le Sauveur, « le dernier état de cet homme devient pire que le premier. »

Quand le mal est chassé et qu'il rentre, il est naturel que sa force soit augmentée, car la rechute dans le péché affaiblit la volonté pour le bien.

Lorsque Notre-Seigneur disait ces choses, « une femme, élevant la voix du milieu du peuple, lui dit : Heureuses les entrailles qui vous ont porté et les mamelles qui vous ont nourri ! » C'était là une de ces exclamations que les Orientaux emploient volontiers, elle traduisait l'admiration

de cette femme pour le Maître dont elle parlait. Témoignage spontané d'un cœur simple froissé peut-être et blessé par les calomnies des Pharisiens.

Notre-Seigneur paraît avoir pris l'exclamation de cette pieuse femme au sens qu'elle entendait y mettre, c'est-à-dire comme une louange qui s'adressait à lui plutôt que comme une simple affirmation de la grandeur et des privilèges de sa Mère. Quand le jeune homme dont parle saint Mathieu l'appela « Bon Maître, » il repoussa cet éloge en disant : « Pourquoi m'appellez vous bon ? Il n'y a que Dieu seul qui soit bon. » De même ici il écarte la louange en corrigeant les paroles de cette femme, sans en nier la vérité : « Mais plutôt heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la pratiquent. » Le but de Notre-Seigneur était alors d'enseigner l'Evangile et non de proclamer les louanges et les grandeurs de sa Mère ; il devait donc ramener la pensée de ses auditeurs aux considérations les plus pratiques pour eux.

Ici s'arrête le texte évangélique. Le commentaire littéral que nous en avons fait a dû susciter en nos âmes de salutaires réflexions. Aussi bien la sainte Quarantaine avance dans son cours, les jours de grâce s'écoulent. Profitons du temps favorable. Écoutons dans une religieuse terreur ce que nous apprend le Sauveur sur nos ennemis invisibles. Par le péché cependant nous nous étions livrés à ces impurs et odieux esprits ; nous avions préféré leur empire tyrannique au joug si suave et si léger du Sauveur. Maintenant nous sommes affranchis ou nous allons bientôt l'être. Remercions notre libérateur, mais prenons garde de ne plus retomber au pouvoir de ces esprits réprouvés. Jésus nous avertit du péril qui nous menace : ils reviendront, ils essaieront de forcer la demeure de notre âme sanctifiée par la communion de Pâques. Craignons les rechutes, et pour assurer notre persévérance, sans laquelle il nous servirait peu de rentrer quelques jours seulement dans la grâce de Dieu, veillons désormais, prions, défendons les abords de notre âme, résignons-nous au combat. Alors l'ennemi déconcerté de notre contenance ira porter ailleurs sa honte et ses fureurs.

---

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

---

LXXXV

SERMON SUR LA MONTAGNE : LE SERMENT

Dans son discours sur la montagne, le divin Maître ne s'était point proposé de traiter avec ordre les divers points de la religion ; aussi revient-il, sans transition, du sixième précepte au second :

« Il a encore été dit aux anciens : Tu ne te parjureras point, mais tu t'acquitteras envers le Seigneur de tes serments. Eh bien ! moi je vous dis de ne pas jurer du tout, ni par le ciel, parce que c'est le trône de Dieu ; ni par la terre, parce qu'elle est l'escabeau de ses pieds ; ni par Jérusalem, parce qu'elle est la cité du grand roi ; ni par votre tête, parce que vous ne pouvez rendre un seul de vos cheveux blanc ou noir. Mais que votre langage soit : Oui, oui ; non, non ; car ce qui est de plus vient du mal. » (Math., v, 33-37).

Voilà donc comment les disciples de l'Evangile devront comprendre le second commandement. Les traditions des pharisiens et des docteurs juifs avaient faussé le sens de ce précepte ainsi que celui des autres. Ces hommes en étaient venus à faire poser toute la validité du serment sur les mots « par le Seigneur », et à prétendre que la plupart des formules qui ne contenaient pas expressément le nom divin ne liaient pas la conscience. Aussi mélangeaient-ils à tout propos des formules de serment avec leurs moindres affirmations. Bien plus, même quand il s'agissait de véritables et indiscutables serments, ils avaient imaginé d'artificieux moyens de se soustraire à l'accomplissement des promesses les plus solennelles.

Le Sauveur coupe court à tous ces abus sacrilèges en interdisant le serment à ses disciples dans les circonstances ordinaires, que le nom de Dieu y intervienne ou non : « Moi, je vous dis de ne pas jurer du tout. »

Evidemment, cette défense ne se doit point entendre au sens absolu, comme si le serment était tout à fait aboli sous la loi de l'Evangile. Et en effet nous voyons saint Paul autoriser le serment (Héb., vi, 16), et même en proférer un au commencement de sa seconde lettre aux chrétiens de Corinthe. (II Cor., i, 23). L'Eglise aussi l'exige en certaines circonstances solennelles. Ce que le divin Législateur interdit, ce sont les serments multipliés sans raison et prêtés à tout propos. Jurer, c'est prendre Dieu à témoin. Or, faire appel à son nom et à sa véracité éternelle, sous le plus futile prétexte, c'est lui faire injure et le traiter sans respect. On honore le Seigneur, au contraire, quand on invoque avec déférence, pour des raisons graves, son nom ou sa véracité. Telle a toujours été l'interprétation de l'Eglise et de ses docteurs.

A moins de raisons sérieuses, majeures, il ne faut donc jurer ni par Jéhova, ni par les créatures, car toute la création appartenant au Seigneur, un serment appuyé sur quelqu'un des êtres qui la composent implique un appel au Créateur souverain. Le langage d'un bon chrétien doit être aussi simple que sincère ; qu'il lui suffise d'affirmer par oui, et de nier par non ; c'est la volonté du divin Maître.

« Je trouve cet endroit un des plus touchants de la doctrine chrétienne, dit Bossuet, parce que le Fils de Dieu y rétablit la plus aimable de toutes

les vertus, qui est la sincérité. » Disciples du Sauveur, que ce soit là notre serment : « Oui, il en est ainsi ; non, cela n'est pas. » Ayons toujours le *oui* sur les lèvres quand il est dans notre cœur ; que notre langue prononce le *non* lorsque notre cœur le proclame. Si tous les hommes agissaient ainsi, les serments seraient inutiles ; car, si dans ce monde de mensonge et de péché le serment est parfois nécessaire pour donner des garanties aux relations sociales, dans le royaume des enfants de Dieu il est superflu, puisqu'une affirmation sincère doit suffire à une société qui fait profession de sainteté et de vérité.

Afin d'éclairer votre religion au sujet du serment permis ou défendu, et pour ne fausser la conscience de personne, rappelons l'enseignement de la théologie sur cette matière <sup>1</sup>.

Le serment est l'invocation du nom de Dieu en témoignage de ce qu'on affirme. Pour qu'il y ait serment il faut qu'on appelle, directement ou indirectement, Dieu comme témoin de la vérité qu'on soutient. On fait un véritable serment toutes les fois qu'on affirme quelque chose en ajoutant ces mots : « Je prends Dieu à témoin », ou ceux-ci : « Je jure par Dieu, par le Christ, par mon baptême », ou quand on jure par quelque objet sacré, comme par les sacrements, par l'Eglise, par la croix, par la messe, ou même par certaines créatures, comme notre âme, le ciel, la terre.

Mais les expressions qui ont seulement pour but d'appuyer une affirmation catégorique ne constituent pas un serment. Par exemple, dire : « Aussi vrai qu'il y a un Dieu, aussi vrai que Dieu nous voit », ne serait pas faire un serment, parce que ce n'est pas Dieu qui est invoqué, mais la vérité de son existence, celle de sa connaissance de toutes choses. A plus forte raison ne faut-il pas voir un serment dans la manière d'affirmer particulière à certaines personnes qui disent : « Ma foi, oui ; ma foi, non. » Il n'y a donc aucun péché en cela ; encore moins dans l'expression : « Mon Dieu, oui ; mon Dieu, non. » J'oserais même ajouter, en ce qui concerne ces dernières paroles, qu'il est pieux et salutaire de les prononcer de temps en temps, surtout en notre siècle où l'impiété affecte de supprimer le saint nom de Dieu dans ses journaux, dans ses discours, et jusque dans les livres destinés aux enfants les plus jeunes. Je dis donc que c'est une sainte et édifiante habitude à prendre que de prononcer ainsi, de temps en temps, le nom béni de Dieu, particulièrement en conversant avec les enfants. Pour plusieurs d'entre eux et pour un trop grand nombre de personnes, hélas ! ce sera une des rares occasions d'entendre ce nom divin et peut-être de se rappeler l'existence de Celui qu'ils ne savent plus ni adorer ni invoquer. Que notre foi ne craigne pas de mêler à nos conversations l'adorable nom du Seigneur, toujours

<sup>1</sup> D'après saint Alphonse de Liguori.



avec respect, sans doute, mais aussi avec la conviction que la vertu divine qu'il possède opérera quelque bien chez ceux qui l'entendront.

Ajoutons enfin qu'il n'y a pas de serment non plus dans les expressions : « Je vous déclare sur l'honneur, en mon âme et conscience, » ni même en disant simplement : « Je jure qu'il en est ainsi. » A condition pourtant, quant à cette dernière formule, qu'on ne la prononce pas devant quelqu'un, juge, magistrat ou autre, qui ait exigé qu'on jure par Dieu ou par quelque créature sainte. Car alors ce serait un véritable serment.

Il est clair qu'un faux serment n'est jamais permis, quelque graves que puissent être pour nous ou pour d'autres les conséquences de la vérité, parce qu'un faux serment est toujours une faute, et une faute grave.

Il faut observer pourtant que si c'est une faute grave de faire, sous la foi du serment, une promesse qu'on a l'intention de ne pas tenir, il n'y a pas faute mortelle à ne pas exécuter une promesse faite avec serment lorsqu'il s'agit d'une chose minime, de peu d'importance.

Rappelons-nous encore que si nous sommes liés par une promesse accompagnée d'un serment, toutes les fois que l'objet de cette promesse est permis, nul serment, quelque solennel ou raisonné qu'il ait pu être, n'oblige jamais à accomplir un acte mauvais ou défendu. Au contraire, tenir un tel serment serait se rendre coupable aux yeux de Dieu. Ainsi donc, ceux qui se sont fourvoyés dans quelque société secrète ou libre-penseuse et qui ont fait serment de ne plus pratiquer leur religion, de ne laisser ni baptiser ni communier leurs enfants, de mourir sans sacrements, ne sont nullement liés par un tel serment aussi impie que criminel. De même une femme qui, sous le coup de la crainte ou pour faire plaisir à son mari, aurait juré de ne pas faire baptiser ses enfants, de ne point appeler le prêtre si lui venait à tomber malade, enfin de lui faire des funérailles purement civiles. Evidemment elle ne serait point liée par ce serment, nul de plein droit ; elle pécherait même très gravement en l'accomplissant.

Résumons en deux mots cette instruction. Un chrétien ne doit faire de serment que dans le cas de nécessité grave, et ne jamais jurer contre la vérité. Dans nos discours ordinaires il nous faut éviter les vains serments et nous contenter d'affirmer la réalité de nos assertions. Considérons le faux serment comme un grand crime.

Il est pourtant un serment qu'il est bon et utile de renouveler souvent : c'est de tout faire pour sauver notre âme, et de tout sacrifier plutôt que de trahir notre foi et d'abandonner notre Dieu. Oh ! le serment béni que celui de servir fidèlement le Seigneur pour mériter le ciel, quand il est tenu jusqu'à la mort !

## CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

*historique et apologétique*

DEUXIÈME PARTIE

JÉSUS-CHRIST

II. — LA VIE PUBLIQUE

III. — Deuxième année

*L'Éducateur*

XI

MADELEINE LA PÉCHERESSE

C'est sans doute dans cette même ville de Naïm qu'une femme pécheresse vint publiquement se jeter aux pieds de Jésus.

I

Le Sauveur avait conquis le peuple, et les Pharisiens avaient besoin du peuple. Aussi, dévorant les paroles sévères par lesquelles il leur avait reproché de mépriser les desseins de Dieu sur eux, ils affectaient à son endroit une déférence extérieure, une correction voulue qui recouvrait leur haine et leur dédain. Mais ils tenaient à le recevoir dans leurs maisons : cela les honorait, les posait devant la foule.

Un des Pharisiens de Naïm, nommé Simon, le pria donc un jour de prendre un repas chez lui. Jésus accepta et entra dans sa riche demeure. L'accueil fut poli, mais froid, sans aucune des démonstrations amicales qui se produisaient alors habituellement. L'invité laissait ses sandales dans le vestibule, des serviteurs lui lavaient les pieds, puis le maître l'introduisait à la salle du festin, lui baisait le visage, et répandait des parfums sur ses cheveux et sur sa barbe. Ensuite, il se couchait sur les lits préparés, la tête du côté et au niveau de la table, appuyée sur le coude gauche qui reposait sur un oreiller, et les pieds en dehors du divan. Le long des murs, des sièges ou des nattes, où venaient s'asseoir les étrangers admis, suivant la coutume, à assister au repas, pour admirer la magnificence de l'hôte et pour jouir du charme de la conversation. Simon supprima tout le cérémonial de l'amitié, et l'on se mit à table aussitôt et sans façon, sous le regard observateur des gens du peuple et des conviés.

Les spectateurs étaient nombreux.

« Et voilà qu'une femme qui était une pécheresse connue dans toute la cité, apprenant qu'il était à table dans la maison du Pharisien, apporta aussitôt un vase d'albâtre rempli de parfum, et se tenant derrière lui, à ses pieds, se mit à les arroser de ses larmes, et elle les essuyait de ses cheveux, et elle baisait ses pieds et les oignait de parfums.

« A cette vue, le pharisien qui l'avait invité se dit en lui-même : « S'il était prophète, il saurait « qui est cette femme qui le touche et ce qu'elle « est ; il saurait que c'est une pécheresse. » (Luc, VII, 36-40).

On comprend les anxiétés de Simon. Jamais cette femme n'eût osé pénétrer seule chez lui ; elle y est venue à la faveur de la foule et il craint de la chasser de peur d'exciter du scandale ; mais il ne voudrait pas la toucher, lui, car elle est criminelle et il contracterait ainsi une impureté légale. Or voilà qu'elle touche Jésus. Il ne la connaît donc pas ? Alors il n'est pas le Voyant que l'on croit. Et s'il la connaît, comment peut-il l'accueillir, elle, cette pécheresse publique, *quia peccatrix est* ?

Jésus a vu les pensées de cet homme, il entend les raisonnements de doute et d'indignation qu'il formule en son cœur. Comment l'éclairer, ce pharisien qui n'est pas un ennemi, puisqu'il l'a convié à son festin, mais que rendent timide, gourmé, les préventions, les préjugés, le respect humain, et que scandalise le spectacle qu'il a sous les yeux ? Le reprendre en public de la témérité de son jugement ? Il le blesserait, il l'humilierait devant tous les convives et il l'aigrirait. Les bons sentiments qui lui ont fait désirer voir Jésus, les velléités de foi qui germent dans son âme seraient étouffés et stérilisés. Cependant le Sauveur ne peut lui laisser dans l'esprit ses idées fausses touchant cette pécheresse d'hier qui pardonnée aujourd'hui est devant Dieu plus grande que lui. Pour la première fois il se servira de la parabole qui, par son vague même, ne sera point blessante aux yeux des conviés, et qui cependant lui fera voir la vérité transparente.

« Et Jésus répondant à ses pensées lui dit : « Simon, j'ai quelque chose à te dire. » Celui-ci répondit : « Maître, parlez. »

« Un créancier avait deux débiteurs. L'un devait cinq cents deniers <sup>1</sup> et l'autre cinquante. Comme ils n'avaient pas de quoi lui rendre, il remit sa dette à chacun d'eux. Quel est donc celui qui l'aimera davantage ? »

« Simon répondit : « J'estime que c'est celui à qui il a remis le plus. »

« Jésus lui dit : « Tu as jugé droitement. »

Simon demeure réservé, mais courtois ; il écoute volontiers le Maître qui demande à lui dire un mot ; et quand Jésus le prie d'émettre son jugement, il le fait avec impartialité, en honnête homme, sans se douter le moins du monde qu'il vient de se condamner lui-même. Le Sauveur va le lui montrer avec douceur d'abord, puis avec une netteté qui ne comporte point de détours. Mais avec quelle délicatesse il a préparé le terrain !

« Il se tourne alors vers la femme et dit à Simon <sup>2</sup> : « Vois-tu cette femme ? Je suis entré « dans ta maison, tu n'as pas versé d'eau sur mes « pieds : et elle les a arrosés de ses larmes, puis « essuyés de ses cheveux. Tu ne m'as pas donné

« de baiser : et depuis que je suis entré <sup>1</sup> elle n'a « cessé d'embrasser mes pieds. Tu n'as pas répandu « sur ma tête d'huile embaumée : elle a oint mes « pieds de parfum. »

« C'est pourquoi, je te le dis, beaucoup de « péchés lui ont été remis, parce qu'elle a aimé « beaucoup. Celui à qui l'on remet moins, aime « moins. »

## II

Simon a dû comprendre quels sont les deux débiteurs. Celui à qui il a été peu remis, c'est lui. L'expression est discrètement atténuée dans une nuance d'une extrême délicatesse, mais elle lui laisse voir que ses péchés, bien que moins graves que ceux de cette femme, lui sont moins pleinement remis, attendu qu'il a moins d'amour dans le cœur. Aussi combien lui est supérieure aux yeux du ciel, bien qu'il la méprise, cette pécheresse qui a tant aimé Dieu dans son âme, qui depuis que Jésus est entré dans la salle du festin lui a prodigué les marques les plus touchantes d'amour, et qui est pleinement pardonnée !

C'est donc l'amour qui est le principe de la justification. Celui qui aime le plus sera le plus pardonné. Le nombre et la grandeur des péchés n'effraient point la miséricorde de Dieu qui les couvre du manteau infini de la bonté ; il suffit que l'âme crie vers lui : « Mon Dieu, je vous aime, je me repens parce que vous êtes bon, que j'ai méconnu votre amour et que je le comprends enfin, ô beauté toujours ancienne et toujours nouvelle que j'ai aimée trop tard ! » Et aussitôt ses innombrables péchés sont oubliés. A l'âme tiède qui aime peu il est peu remis, et à celle qui n'aime point il n'est rien pardonné.

Telle est l'interprétation de la plupart des Pères. « Ces paroles : « Il est moins remis à qui « aime moins, » ont été prononcées, dit saint Augustin, à l'adresse de ce pharisien qui croyait qu'il n'avait point ou guère de péchés. Il n'eût pas en effet invité le Seigneur, s'il ne l'eût pas un peu aimé <sup>2</sup>. »

Suivant d'autres, ce n'est point l'amour qui aurait provoqué le pardon, et qui en serait la cause ; l'amour ne serait au contraire que la conséquence du pardon : « Beaucoup de péchés lui ont été remis, voilà pourquoi elle a aimé beaucoup. » Cette explication qui est moins naturelle, et qui a l'inconvénient de torturer à plaisir une phrase pourtant bien claire : « Beaucoup de péchés lui ont été remis parce qu'elle a aimé beaucoup, *quoniam dilexit multum*, » apparaît cependant plus logique. Jésus demande en effet : « Quel est celui qui aimera davantage son généreux créancier ? » Et Simon de répondre : « Celui-là aimera le plus à qui il a été le plus remis. » L'amour vient donc à la suite de la remise de la

<sup>1</sup> Le denier valait 0 fr. 85 centimes.

<sup>2</sup> Il ne saurait être question ici de Simon le lépreux de Béthanie qui peu de jours avant la Passion invita Jésus à prendre un repas chez lui. Il n'y a que la similitude des noms. Les détails des deux scènes sont d'ailleurs tout à fait différents, bien que ce soit la même femme qui répand un vase de parfums.

<sup>1</sup> La Vulgate porte εἰσῆλθεν, *intravit* ; les manuscrits grecs donnent εἰσῆλθον, *intravi*.

<sup>2</sup> S. Aug., Serm. 99.



dette. C'est parce que Dieu lui a pardonné beaucoup, que son âme débordait d'une telle reconnaissance qu'elle ne sait par quels témoignages éclatants l'exprimer.

Toutefois il convient de garder la rigueur du texte : « Beaucoup de péchés lui ont été remis parce qu'elle a aimé beaucoup. » Il convient aussi de se rappeler que les paraboles, comme toutes les productions littéraires du génie oriental, passées au crible des procédés actuels de la critique moderne et de la logique du génie grec, en sortiront fatalement dénaturées et faussées. L'Oriental ne voit pas, ne juge pas, ne raisonne pas comme nous. Le faire parler comme nous parlerions, ce serait le faire déraisonner. C'est ce que la critique contemporaine ne veut pas voir. Aussi quand elle a expliqué une page des Prophètes ou de l'Evangile, elle n'en laisse rien et il n'en reste rien que des doutes touchant le sens de chaque phrase et chaque mot. Dans sa discussion des textes, tout est « peut-être » ; dans ses doctes affirmations, tout est « certain. » Pour elle c'est une tactique, une méthode inventée afin de démolir pièce par pièce l'Ecriture sainte, et il nous paraît que les catholiques en acceptant ce système hostile à l'Eglise et fabriqué pour la combattre, donnent la main à l'ennemi. Seule la tradition nous préserve de ces piperies qui durent quinze ou vingt ans, pour faire place à d'autres qui ne seront pas moins éphémères, tandis que la tradition reste toujours debout.

### III

« Alors Jésus dit à cette femme : « Tes péchés « te sont remis. »

« Et ceux qui étaient avec lui à table se prirent à dire en eux-mêmes : « Qui est donc cet homme « pour remettre même les péchés ? »

« Et il dit à la femme : « Ta foi t'a sauvée, va « en paix. » (Luc, vii, 48-50).

Sa foi l'a sauvée, mais non point seule : la foi accompagnée du repentir public, la foi avec la charité, *quoniam dilexit multum*.

Qui était cette pécheresse ? Cette question a préoccupé tous les siècles chrétiens, et jamais elle ne sera résolue. Les textes ne sont pas concluants et dans la tradition se rencontrent de graves divergences.

Bossuet distingue « trois Madeleines » : la pécheresse de Naïm, la sœur de Lazare et la Madeleine du Calvaire. Tous ceux qui embrassent ce sentiment s'appuient sur le caractère très différent de la pécheresse qui se jette aux pieds de Jésus, de la contemplative de Béthanie, et de l'héroïne dévouée qui accompagne le Sauveur jusqu'à la croix. — La preuve nous semble faible. La même personne peut parfaitement avoir été une pécheresse publique, possédée de sept démons ; puis, revenue de ses désordres, s'être montrée d'autant plus aimante, pieuse et reconnaissante, que sa vie antérieure a été plus coupable. Des conversions semblables abondent dans l'histoire des saints et il est constant que certaines femmes

aux passions violentes, après avoir scandalisé des provinces, une fois éclairées, touchées de la grâce, ont été plus édifiantes même que des carmélites et plus puissantes en œuvres que personne. Sainte Marie l'Egyptienne dans les premiers temps et Madame Maillefer au seizième siècle en sont des exemples éclatants. Plus une femme est susceptible d'excès, plus elle est aussi capable de dévouement. Nous verrions au contraire une logique et magnifique unité dans le caractère d'une seule Madeleine.

La plupart des Pères grecs paraissent croire qu'il y a deux personnages seulement, la pécheresse et Marie de Béthanie. Les Pères latins n'en acceptent qu'un seul. Saint Grégoire le Grand qui les résume a fixé la tradition sur ce point, et la liturgie romaine a consacré cette opinion. C'est un argument de valeur.

On croit que la pécheresse publique de Naïm avait épousé Pappus, un docteur de la Loi, qui, atteint de jalousie, la surveillait étroitement et même l'enfermait durant son absence. Elle s'attachait alors à un officier d'Hérode et vécut avec lui dans son château de Magdala, sur les bords du lac de Tibériade. De Capharnaüm lui venaient les échos des prédications de Jésus. Poussée par le remords, excitée aussi par sa sœur Marthe qui s'appliquait à la ramener de l'inconduite à la raison, elle vit Jésus, l'entendit, fut subjuguée par une de ces paroles qui trouvaient sûrement le chemin des cœurs où le matérialisme n'avait pas éteint tous les nobles sentiments, et toute pénétrée de repentir, elle s'en vint chez Simon pour en donner une preuve saisissante à tout ce public qu'elle avait scandalisé par ses débordements.

« Voici une parole fidèle et sûre, dit saint Paul : c'est que le Christ Jésus est venu dans ce monde pour sauver les pécheurs, desquels je suis le premier. Mais j'ai obtenu miséricorde, afin que le Christ Jésus montre en moi le premier toute sa patience, et que tous ceux qui doivent croire en lui pour la vie éternelle y trouvent enseignement et espérance <sup>1</sup>. » Avant de sauver Paul le pécheur, Jésus avait converti Madeleine la pécheresse. Autant « elle a eu de front pour la perdition, autant et plus encore elle en a eu pour son salut <sup>2</sup>. » Elle se présente devant le Sauveur, toute convaincue de son indignité, elle a dépouillé ses splendides vêtements, elle n'a d'autre parfum que ses larmes. Mais Dieu a faim, Dieu a soif des larmes des pécheurs. Elles sont, dit saint Bernard, le vin des anges, car elles réjouissent le ciel <sup>3</sup>.

Jésus lui avait fait voir toute la honte de sa conduite, la turpitude de son âme, et elle s'approche de lui, mais elle reste en arrière, par

<sup>1</sup> I Tim., i, 15.

<sup>2</sup> Quæ prius frontosa erat ad perditionem, postea frontosior facta est ad salutem. (S. Aug., Homil. 58 de tempore).

<sup>3</sup> Deus delinquentium lacrymas esurit, sitit lacrymas peccatorum. (S. Jean Chrys., Sermon. 93). Lacrymæ poenitentium vinum sunt angelorum. (S. Bernard, Sermon. 30, in Cant.).

respect; elle ne peut plus se supporter elle-même, ses crimes lui pèsent, ses désordres lui font monter le rouge au front. Toutefois, ce qui lui est surtout pénible c'est de sentir qu'elle a offensé Dieu, qu'elle est à ses yeux un juste objet d'horreur. Si seulement elle était pardonnée, que lui importerait le jugement des hommes? Etre en paix avec Dieu et méprisée des hommes, pour elle c'est le suprême désir; car sa conscience alors serait tranquille et elle subirait heureuse, comme un châtiment mérité, l'opprobre public. Elle pleure. « O bonnes larmes, s'écrie saint Ambroise, qui non seulement lavent nos fautes, mais arrosent le chemin tracé par le Verbe céleste pour pénétrer puissamment en nous! O bonnes larmes, rédemption des pécheurs et aliment, consolation des justes! »

« Quand je pense à cette pénitence de Marie, ajoute saint Grégoire, j'ai plus envie de pleurer que de parler. Quel cœur de pierre ne serait pas attendri par ses pleurs, et entraîné par son exemple? Elle considère ce qu'elle a fait et n'entend point mettre de modération dans ce qu'elle va faire. Elle entre, elle s'avance au milieu des convives, elle vient sans y être contrainte, et elle leur présente le spectacle touchant de sa douleur. Quelle douleur est en effet la sienne pour qu'elle ne rougisse pas de pleurer même devant les conviés du festin! Ce qui a servi au crime, elle l'offre à Dieu. Ses cheveux avaient servi à l'ornement coupable de son visage, elle en essuie ses larmes; sa bouche avait proféré d'orgueilleuses paroles, maintenant elle colle ses lèvres sur les pieds du Seigneur pour s'attacher désormais aux pas de son Rédempteur. De chacun de ses charmes elle fait un holocauste. Le nombre de ses vertus, elle les égale au nombre de ses péchés, afin que tout ce qui dans sa faute avait servi au mépris de Dieu servît désormais à faire pénitence devant Dieu »<sup>1</sup>. « Et vous, Seigneur, dit saint Cyprien, considérant son amour plus encore que sa touchante action, vous oigniez celle qui vous oignait, vous purifiez celle qui vous lavait les pieds, vous essuyiez les fautes dans son âme repentante! » C'est ainsi qu'en elle les instruments du vice devenaient les instruments de la vertu et que s'opérait doucement le travail de la grâce dans cette femme qui, pour plaire à Dieu, avait fait tant d'efforts héroïques et rompu de si solides attaches.

« Ce que le Seigneur aime en elle, dit saint Paulin, ce ne sont pas ses parfums, mais son amour qui la pousse, pudiquement hardie, pieusement auda-

cieuse, à pénétrer sans craindre l'opprobre et le dédain, dans la maison du pharisien où elle n'a pas été invitée, avec cette énergie qui emporte d'assaut le royaume des cieux. Ce qu'elle demande, ce ne sont pas les délices de la table de Simon, elle n'a soif que de la parole céleste. Elle se précipite vers les pieds du Sauveur, elle les lave, elle trouve dans son humiliation un doux aliment de son âme. Les pieds de Jésus sont pour elle en quelque sorte son sanctuaire et son autel. Elle y verse ses larmes, elle y répand son parfum, elle y offre le sacrifice de son amour... Aimons-le donc comme elle : c'est un devoir de l'aimer; embrassons-le : ces baisers sont la chasteté même; unissons-nous à lui : cette union c'est la virginité; soumettons-nous à lui : se mettre sous ses pieds c'est régner sur le monde »<sup>2</sup>.

Surtout n'oublions pas la leçon que Jésus fait à Simon et dont saint Augustin donne ce commentaire : « Toi, Simon, tu n'as pas été adultère dans ta vie passée, pleine d'ignorances. Or voici ce que te dit ton Dieu : Je te conduisais pour moi, je te gardais pour moi, pour te détourner de l'adultère. Le conseiller mauvais t'a manqué, et c'est moi qui ai fait qu'il t'a manqué. Le lieu et le temps t'ont manqué, et c'est moi qui ai fait qu'ils t'ont manqué. Si tu as rencontré de perfides conseillers, le temps et le lieu pour pécher, je t'ai inspiré la crainte afin que tu ne consentes pas. Reconnais que c'est à ma grâce que tu dois même de n'avoir point péché. Celle-ci me doit l'action qu'elle a faite et je l'ai renvoyée pardonnée, et toi tu me dois de n'avoir pas commis de faute. Tout péché qu'un homme a fait, un autre peut le faire, si manque la direction de Celui par qui l'homme a été fait »<sup>3</sup>.

#### IV

C'est la première fois, avons-nous dit, que le Sauveur emploie la parabole pour son enseignement.

Comment la définir? C'est un récit fictif emprunté aux mœurs, aux habitudes du pays, à des faits particuliers que tout le monde connaît, qui frappent les yeux, l'attention, comme le levain qu'une femme met dans trois mesures de farine, comme les vigneron qui s'en vont travailler à la vigne. De ces faits naturels, Jésus tire ordinairement un enseignement surnaturel.

Ce n'est pas le proverbe, qui est plus court et ne se compose que d'une sentence imagée. — Ce n'est pas non plus la fable, qui sort de la nature pour mettre en scène et faire parler des animaux ou des arbres et qui se borne à exposer

<sup>1</sup> Bonæ lacrymæ in quibus non solum redemptio peccatorum, sed etiam refectio est iustorum. (S. Ambr.).  
<sup>2</sup> Cogitanti mihi de Mariæ pœnitentia flere magis libet quam aliquid dicere. Cujus enim vel saxeum pectus, illæ hujus peccatricis lacrymæ ad exemplum pœnitendi non emolliant? Consideravit namque quid fecit et noluit moderari quid faceret... Discite quo dolore ardet quæ flere et inter epulas non erubescit. (S. Grég., Hom. 33). Convertit ad virtutum numerum numerum criminum. (Ibid.).

<sup>3</sup> Et tu affectum potius quam factum attendens, unguibus, unguentem, abluebas lavantem, tergebas intrinsecus pœnitentem. (S. Cyp., De ablutione pedum).

<sup>1</sup> Non unguentum in illa Dominus, sed caritatem dilexit, quæ pudenter impudens et pie improba sine opprobrii et repulsæ metu, extraneam sibi domum Pharisei, non invitata illa vi petulans penetravit qua rapitur regnum cœlorum, et tantum verbi cœlestis esuriens, non ad opes illius sed ad pedes Christi cucurrit sequi in illis aluit et cibavit, atque ipsos sibi pedes sacrarium — ut ita dixerim — et altare constituit... (S. Paulin, Ep. 4 ad Severum).

<sup>2</sup> Nullum est enim peccatum quod fecit homo quod non possit facere alter homo, si desit rector a quo factus est homo. (S. Aug., Hom. 23).



des vérités de bon sens naturel. L'Écriture sainte d'ailleurs ne renferme que deux apologues, celui de Joatham aux Sichémistes après le massacre des fils de Gédéon : les arbres qui se choisissent un roi (Jud., ix); et celui de Joas, roi d'Israël, à Amasias : le chardon et le cèdre du Liban. (IV Reg., xiv, 9). Nous n'en trouvons aucun dans le Nouveau Testament. — La parabole rappelle plutôt l'allégorie, à cette différence près que celle-ci se suit mieux, est plus claire et que les deux ordres d'idées marchent parallèlement avec une netteté parfaite : « Je suis le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. » Voilà une allégorie dont tous les termes parlent à la fois un double langage, mais avec une telle transparence que chacun voit dans ce bon pasteur non seulement le berger qui fait paître ses moutons, mais le pasteur qui conduit et nourrit les âmes.

La parabole est plus obscure, et par là-même fait réfléchir et penser davantage, elle aiguise l'esprit, elle parle à l'imagination et atteint le cœur. La vérité y est enveloppée dans un voile plus épais pour les uns, plus translucide pour les autres. Le fond en est plus riche, car elle peut être interprétée en des sens divers dont beaucoup sont également plausibles et instructifs. Elle ressemble à une lampe allumée, enfermée dans une lanterne dont les verres sont plus ou moins opaques, ou de différentes couleurs. C'est toujours la même lumière, mais vue diversement. Les couleurs sont l'imagination qui prête aux mêmes objets tant de physionomies diverses.

Elle se grave mieux dans la mémoire, et avec elle se grave dans l'esprit l'enseignement qui reste comme la figure marquée aux traits du burin. Elle est bien dans le genre oriental, elle frappe davantage ces natures muettes, pensives, qui regardent beaucoup et ne disent guère, mais réfléchissent à ce qu'elles voient, et s'assimilent lentement la vérité perçue. Elle frappe d'ailleurs tout le monde, car elle s'adresse à la partie sensitive et imaginative de l'homme, et combien tous, le peuple surtout, nous sommes pourvus de sens et d'imagination ! C'est pourquoi les paraboles de Jésus-Christ seront éternellement commentées et toujours avec jouissance, avec fruit, avec la joie d'y trouver sans cesse des faces nouvelles inaperçues.

D'ailleurs, nous l'avons remarqué déjà, depuis la fête de Pâques, Jésus avait dû modifier le genre de son enseignement, parce qu'il se trouvait en face d'ennemis acharnés qui se sont découverts. Demain ils l'appelleront Samaritain et déclareront qu'il est au service de Bézébub, et aujourd'hui déjà leurs cœurs sont chargés de haine et de mauvais vouloir. Alors il parlera en paraboles, « afin qu'en voyant ils ne voient pas et qu'entendant ils ne comprennent pas. » Aux apôtres « il est donné de comprendre le mystère du royaume de Dieu » (Luc, viii, 10), et quand ils ne saisissent point toute la portée de ses paroles ils se rapprochent de lui et lui disent à l'oreille : « Expliquez-nous donc cette parabole. » Et le

Sauveur leur expose la doctrine renfermée sous cette enveloppe imaginative. Les scribes et les pharisiens qui écoutent peuvent se dire entre eux qu'ils sont visés dans ce récit figuré, mais il leur est impossible de « le prendre dans ses discours, » et c'est le but que se propose Jésus. Exemple admirable de prudence humaine qui nous fait un devoir d'éclairer adroitement l'opinion, mais de ne jamais la frauder.

Pour les uns, ces paraboles seront un nouvel acte de miséricorde, car ils comprendront et retiendront mieux sa suave doctrine; pour les scribes, ce sera un châtement. Pendant un an et demi il leur a prodigué les avis, les conseils, les avertissements, il leur a expliqué clairement et sans ambages la vérité évangélique; ils se sont cabrés, ils n'ont pas voulu la recevoir, ils se sont scandalisés; Jésus désormais va leur retrancher cette lumière salutaire. Elle brillera toutefois et chacun pourra la percevoir, et s'en guider suivant la mesure de sa bonne volonté, chacun la recevra suivant sa capacité et sa sincérité, *prout poterant*.

Enfin le Messie devait apparaître et se poser en Maître, comme un docteur. Les grands docteurs, comme Hillel et Schammaï, affectionnaient la forme parabolique qui était très goûtée. Jésus-Christ doit pour accomplir sa mission se créer une influence hors de conteste, une autorité intangible, il faut que son enseignement soit supérieur, même comme forme, à ceux des maîtres en Israël, afin que le peuple l'écoute, l'aime et le suive, séduit par son admirable parole. Aussi ce qui frappe tous ses auditeurs, c'est qu'il parle en homme qui a autorité pour parler, *tanquam potestatem habens*. Lui qui se déclare doux et humble de cœur et qui l'est, se déclare aussi Maître : « Vous m'appellez Maître et Seigneur, dit-il à ses apôtres, et vous avez raison. Je le suis. » Il vient pour enseigner, donc il faut qu'il soit Maître. Or le meilleur mode d'enseignement alors était la parabole, il l'emploie. D'ailleurs depuis Salomon les docteurs s'exerçaient à expliquer des paraboles. (Eccli., xxxix, 1-3).

Ses apôtres ne marcheront pas sur ses traces, ils ne créeront pas de nouvelles paraboles. Pourquoi ? C'est par respect d'abord. Ensuite parce qu'ils ne paraîtront pas aux yeux du monde comme des maîtres, au contraire; on sait avec quelle énergie saint Paul répudiera les paroles persuasives de la sagesse humaine. Enfin leur rôle sera d'expliquer l'enseignement du Maître, ils le feront avec ardeur, et cela suffira amplement et à leur zèle et à l'instruction des fidèles. Pour instruire le peuple, il faut des vérités simples, des explications nettes et sobres, des images saisissantes : tout cela se trouve dans l'Evangile, avec une autre mine féconde inépuisable même aux génies les plus élevés.

---

*Imprimatur* : † SEBAST., Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

---

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Sermons de Carême sur les grandes vérités.**

— VI. Malheur et châtement de l'impie, 161. — VII. La plaie de l'indifférence et ses causes, 165.

**Réflexions sur des paroles du Propre des messes du dimanche.** — XV. 3<sup>e</sup> dimanche de Carême, 168.

**Petit Carême sur le « Miserere. »** — 10<sup>e</sup> *Instruction* : Le souvenir du péché pardonné, 171. — 11<sup>e</sup> : L'Eucharistie aliment de la vie nouvelle, 174.

## SERMONS DE CARÊME SUR LES GRANDES VÉRITÉS

### VI

#### MALHEUR ET CHÂTIMENT DE L'IMPIE

*Beati omnes qui timent Dominum, qui ambulavit in viis ejus.*

Bienheureux sont tous ceux qui craignent le Seigneur, qui marchent dans ses voies. (Ps., cxxvii, 1).

Mes frères,

Dans la vie présente, ce bonheur annoncé par le roi David est le résultat de la conscience pure : c'est l'ordre et la paix qui naissent de la piété.

Si le bonheur est la conséquence de la piété, le malheur doit l'être aussi de l'impiété, c'est-à-dire du mépris de Dieu et de la transgression des lois qu'il nous a imposées. Ils sont malheureux, les temps où un prêtre est obligé d'abaisser ses enseignements jusque-là ! Dans les siècles de foi vive et pratique, une semblable discussion eut paru inutile, si ce n'est indigne de la mission du sacerdoce.

Hélas ! les désirs, les vœux, les tendances de nos contemporains n'ont pour but que la recherche et la possession d'un bonheur tout à fait borné sur la terre. C'est notre devoir de montrer qu'il y a une malédiction attachée même ici-bas par la main de Dieu à la transgression de ses préceptes, et que si ceux-là sont heureux qui craignent le Seigneur et marchent dans ses voies, par une raison contraire, ceux-là sont nécessairement malheureux qui méprisent ses commandements et suivent une autre voie que la sienne.

Je veux m'adresser à ces derniers, non pour essayer de les convaincre, mais bien de les toucher ; non pour leur prouver qu'ils sont dans l'erreur, mais pour leur faire sentir combien ils sont à plaindre, à quel point leur sort est digne de pitié. C'est à leur cœur plutôt qu'à leur esprit que je veux m'adresser. Et vous, âmes pieuses, ces réflexions devront vous porter à bénir l'heureuse grâce qui a si bien incliné votre cœur vers cette

religion qui seule peut faire le bonheur de l'homme.

Je dis donc que l'homme sans religion est bien à plaindre, qu'il est digne de pitié pour deux raisons : la première, parce qu'il renonce pour toujours au bonheur ; la seconde, parce qu'il se voue sans espérance aux plus terribles calamités.

### I. — *L'impie renonce au bonheur.*

Il renonce pour toujours au bonheur, au bonheur de la vie future et au bonheur de la vie présente.

1. Je mets en avant le principe que l'homme sans religion ne peut avoir aucune espérance fondée de bonheur pour le temps qui doit suivre la mort. C'est incontestable. Car si l'homme nie l'existence de Dieu, il est très évident qu'il ne peut attendre après la vie que le néant, s'il n'y a réellement point de Dieu ; ou l'enfer et les châtements, s'il se trouve que par hasard et en réalité il se soit trompé.

S'il croit en Dieu, mais non point en Jésus-Christ et à sa religion, je dis encore qu'il ne peut rien espérer après la mort, parce qu'il n'y a point d'autre nom que celui-là par lequel nous puissions être sauvés. Et s'il est vrai que Jésus-Christ soit le vrai Fils de Dieu envoyé aux hommes pour les racheter et les sanctifier, celui qui ne croit pas en lui ne peut attendre que des peines et des châtements.

J'ai donc raison de dire que l'homme sans religion ne peut avoir aucune assurance fondée d'un bonheur après la vie.

2. Et le bonheur de la vie présente, l'aura-t-il ? En quoi consiste ce bonheur ? « Dans les richesses, les honneurs et les plaisirs à satiété, » répondent les mondains. Mais je le demande, pour que ces trois sortes de biens procurent le bonheur, suffit-il de les posséder séparément, ou faut-il les avoir tous ensemble ?

Il est évident d'abord que, possédés séparément, ils ne peuvent rendre l'homme heureux. Dira-t-on qu'un homme est heureux parce qu'il est très riche, si dans le même temps il n'a point de santé, si la maladie lui arrache des cris aigus ? Suffit-il d'être accablé d'honneurs, si au milieu de cela mille soucis vous dévorent ? De se livrer à tous les plaisirs, si après cela il faut mourir de faim ? Il est donc clair que, possédés séparément, tous ces biens sont incapables de rendre l'homme heureux.

Ainsi l'incrédule ne peut être heureux qu'en possédant toutes ces choses à la fois. C'est-à-dire qu'il n'y a plus pour lui de bonheur possible, qu'il est devenu pour lui une chimère. — Car enfin, je ne pense pas qu'il puisse se flatter d'être plus fortuné que les autres hommes qui ont vécu depuis six mille ans ou qui vivent encore sur la terre. Eh bien ! qu'il parcoure tous les monuments des temps passés, qu'il promène ses regards dans tout l'univers : j'ose dire qu'il ne trouvera jamais un seul mortel assez privilégié pour avoir réuni à la fois toutes ces choses. Que l'on me cite cet homme heureux, et je me tiens pour convaincu.



Hélas ! non, le bonheur n'est pas une fleur de cette terre ; il n'est pas un œil humain qui n'ait versé des larmes, pas un cœur qui n'ait été gros de soupirs, et d'un bout de l'univers à l'autre, on n'entend que des plaintes et des gémissements. Les uns, favorisés des biens de la fortune, ont à gémir des perfidies et des ingratitude de leurs proches ou de leurs amis ; les autres ont à souffrir de cruelles maladies, des pertes, à pleurer sur quelque tombeau renfermant une cendre chérie ; en un mot, il y a partout quelque secret ennui qui dévore les cœurs. Si donc l'incrédule attend pour être heureux que tous les biens de la fortune et de la nature se réunissent à la fois sur sa tête, il est à craindre qu'il n'attende fort longtemps et qu'il ne meure avant d'avoir trouvé.

Mais cédon aux vœux de l'incrédule, réalisons pour lui des projets chimériques, et supposons l'impossible : que l'or et les biens de la terre coulent chez lui par torrents ; donnons-lui un diadème ; que l'univers tremble au bruit de son nom ; qu'il ne trouve auprès de lui que des objets agréables, que la mort ne lui arrache jamais une personne chérie. Alors du moins sera-t-il heureux ? — Non, chrétiens, tout cela n'est pas encore le bonheur. Voulez-vous des preuves, des faits ? J'en appelle à votre expérience, mes frères : que de soucis dévorants rongent ces hommes riches et puissants dont nous sommes tentés d'envier le sort ! Qui n'a jamais entendu parler des tourments de l'ambitieux ? Que de peines, que d'inquiétudes pour conserver sa fortune, pour accroître ses honneurs ! Quelle sensibilité au moindre revers ! Comme l'âme est alors froissée ! Souvenez-vous de l'histoire de Nabuchodonosor, ce monarque orgueilleux changé en bête. Souvenez-vous encore de celle d'Aman, ministre tout-puissant du grand roi Assuérus ; toute l'Asie est aux pieds de l'orgueilleux ministre ; mais le seul Mardochée qui lui refuse cet honneur lui cause plus de chagrin que l'hommage de tous les autres n'avait pu le satisfaire.

Tout cela d'ailleurs n'est qu'un fragile édifice qui menace de crouler au premier vent ; rien n'est stable sous le soleil, et enfin un temps vient, celui de la mort, où il faut bien y renoncer. Or, peut-on appeler bonheur un état que l'on tremble de perdre ? et la pensée de la mort, la vue de cette catastrophe inévitable ne doit-elle pas seule empoisonner toutes les jouissances ? Ecoutez ce monarque de l'Orient dont on admirait la sagesse, dont on vantait la puissance et les immenses trésors : Salomon, jeune encore, au sein de la gloire et dans l'âge des séductions, sent au fond de son cœur une peine secrète qui le force à crier : « Vanité des vanités, et tout est vanité, hors l'amour de Dieu ! *Vanitas vanitatum* ! (Ecclé., 1, 2). Ah ! c'est que le cœur de l'homme est d'une capacité immense que l'infini seul peut satisfaire ; tout ce qui est caduc et borné ne peut qu'irriter ses desirs et non les satisfaire ; il ne sera à l'aise que dans la possession de l'Infini, de l'Eternel, de l'Immuable,

de Dieu enfin : « *Fecisti nos ad te, Domine, et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te.* » (Saint Augustin). Dieu nous a faits pour lui ; donc il n'y a que lui qui soit en rapport avec les besoins de notre cœur, donc ils ne peuvent jamais être satisfaits que dans la religion véritable.

Et voilà pourquoi les païens, qui ne connaissent pas la révélation, n'ont jamais pu avoir une véritable idée du bonheur. C'est une chose digne de pitié de les voir s'agiter sans borne et sans mesure pour résoudre cette question si importante à l'homme. Les sages n'ont jamais pu s'entendre là-dessus ; ils ont mis le bonheur partout et jusque dans la souffrance ; on compterait plus de cent opinions différentes enseignées à cet égard dans les écoles des anciens philosophes. Faut-il donc dire que la nature nous a trompés en mettant dans nos cœurs le désir d'un bonheur qui ne se trouve pas ici-bas ? Non, mais il faut élever nos cœurs et chercher ce bonheur dans les régions éternelles.

Donc l'incrédule ne peut trouver sur la terre aucun bonheur, et comme il lui est interdit de conserver de l'espérance pour le temps qui doit suivre la mort, il faut inévitablement qu'il renonce pour toujours au bonheur.

## II. — *L'impie se voue au malheur.*

Je dis secondement que l'homme sans religion se voue sans espérance aux plus terribles calamités : au fléau des passions, à celui du remords, à la privation de toute consolation dans les angoisses de la douleur et surtout dans les affres de la mort.

1. Le premier fléau qui l'attend, c'est celui des plus cruelles passions. Que l'incrédule soit le jouet des passions, c'est un fait certain, une vérité incontestable. Sitôt que l'homme a pu nier l'autre vie, il doit chercher par tous les moyens possibles à se satisfaire en celle-ci : autrement on pourrait taxer sa conduite d'inconséquence et de folie. S'il n'y a plus de frein pour le retenir, il ira jusqu'aux derniers excès. Depuis que l'incrédulité est devenue plus commune, vous avez sous les yeux, mes frères, la preuve de ce que j'avance. Cet usurier qui ruine les familles, dites-moi, est-ce un homme religieux ? Non, c'est un incrédule. — Cet époux infidèle, ce jeune homme si voluptueux ? Ce sont des incrédules. — Cet injuste oppresseur, ce tyran domestique, cet homme si orgueilleux, si dur, ce fils qui repousse l'autorité paternelle ? Ce sont des incrédules. — Je le dis hardiment : sauf quelques exceptions, affirmer que ces désordres se trouvent chez les hommes religieux, c'est mentir à sa conscience et renier l'évidence des faits.

Donc l'incrédule est bien le jouet de ses passions. Or est-il, mes frères, un esclavage plus horrible et plus humiliant que celui-là ? Le tyran le plus emporté oserait-il exiger de son esclave des travaux aussi rudes que ceux que demandent les passions ? Qui comptera jamais les tourments d'un avare, toutes les inquiétudes d'un ambitieux ? Qui fera jamais l'énumération des maux de tout genre

qu'amènent les plaisirs impurs ? Pour en jouir, il faut souvent exposer sa réputation, quelquefois même risquer sa santé et sa vie. Voyez ce front qui devait resplendir de beauté, de noblesse et de majesté : il se rétrécit, il prend je ne sais quoi de sauvage, de farouche, il est marqué de stigmates honteux. Ces yeux où l'âme se révèle toute entière, ils sont inquiets et tachés de je ne sais quelle infâme souillure, ils errent au hasard, soupçonneux et loin de la vertu ; cette bouche faite pour servir d'interprète à la raison et à la vérité ne s'ouvre que pour la dissimulation et le mensonge ; ce visage pâle et flétri repousse, choque, rebute ; tout ce corps voûté dépérit par une lente consommation ; les passions l'ont d'avance livré à la vieillesse et à la décrépitude ; vous diriez un spectre hideux recouvert de quelques ornements et qui s'efforce de rire, on croirait entendre derrière ce fantôme ambulante les pas du fossoyeur qui réclame sa proie. D'autres fois, les malheureux esclaves de leurs passions, rougissant de se voir et las de supporter leur vie qu'ils ont prise en dégoût, s'abandonnent à un sombre désespoir et, par un dernier crime, ils cherchent leur délivrance dans les horreurs du suicide.

Ah ! plutôt à Dieu, mes frères, que vous puissiez nous accuser d'exagération ! Mais non, jamais ne fut plus commune que de nos jours la fureur meurtrière du suicide, non seulement pour les hommes, mais pour les femmes, les jeunes filles et les enfants... Ah ! pères de famille, réfléchissez avant de noircir dans l'esprit de vos fils la sainte religion, songez que toutes vos maximes d'incrédulité, que tous vos exemples scandaleux aiguissent lentement l'arme fatale qui peut-être un jour déchirera la poitrine de vos enfants.

2. Les passions sont donc le premier fléau qui accable les incrédules. Il en est un second qui n'est pas moins effrayant : je veux parler du remords.

Une voix parle au fond des consciences, plus imposante que les sophismes, plus forte que toutes les passions. C'est la voix qui allait effrayer l'âme scélérate d'un Tibère au milieu des orgies de Caprée et qui faisait trembler Néron dans ses débauches ; elle agite les coupables et les tourmente au milieu de leurs crimes, elle leur rappelle par ses cris importuns tout ce qu'ils devaient faire et tout ce qu'ils ont fait. Les anciens en avaient fait une furie d'enfer chargée de poursuivre les vengeances du ciel. Quel état malheureux que celui d'une âme obsédée par le spectre du remords qui sans cesse se dresse devant elle et la déchire ! C'en est fait, plus de bonheur possible... Non, mes frères, on ne danse pas impunément sur les ruines de la conscience.

Mais, en réalité, les incrédules sont-ils déchirés par le remords ? Ils prétendent le contraire, eux. Ne les croyez pas, mes frères : s'ils ne sont pas des menteurs, ils sont des poseurs qui n'ont pas même réussi à se tromper eux-mêmes. On a beau dire, on peut faire le brave tant qu'on voudra,

mais on tremble un peu malgré tout, car leurs convictions ne reposent pas sur la certitude, mais sur un doute. Sont-ils bien sûrs qu'il n'y ait point de Dieu ou que le christianisme soit un tissu de fables ? Sont-ils bien persuadés qu'il n'y a aucune Providence, aucun jugement après la mort, point d'enfer ?

Un jeune homme se vantait à Voltaire d'avoir trouvé les preuves péremptoires que l'enfer n'existait pas. « Vous êtes bien heureux, lui répondit-il, pour moi je n'ai pas encore eu ce bonheur. »

S'ils n'avaient point de remords, pourquoi donc cet acharnement, cette fureur contre Jésus-Christ et la religion ? Pourquoi la vue de la soutane du prêtre leur est-elle si odieuse ? Pourquoi ces flots d'injures dans leurs conversations et dans leurs écrits contre l'Eglise ? Pourquoi ce torrent de calomnies pour noircir les catholiques, les cléricaux, comme ils les appellent ? — Est-ce parce qu'ils regardent nos doctrines comme des erreurs ? Mais dans ce cas, il y a plus d'une erreur au monde. Pourquoi celle des mahométans et des protestants les laisse-t-elle indifférents ? — Est-ce que la religion catholique serait plus nuisible aux hommes ? Mais ils la proclament utile et nécessaire aux peuples. — Serait-ce que les catholiques cherchent à les inquiéter ? Mais, en notre temps, vous le savez, mes frères, ils n'ont aucune puissance temporelle, ils n'exercent aucune influence, ils sont même traités en parias par les puissants du jour. — Quel est donc enfin le véritable secret de ce brutal acharnement et de cette poursuite obstinée ? Ah ! c'est que la religion catholique apparaît à leurs yeux trop brillante de vérité ; elle leur rappelle toujours leurs crimes et leurs erreurs ; elle excite en eux de terribles remords ; la vue de nos temples les consterne ; la croix les horripile ; le glas de la mort porte l'effroi dans leur âme ; ils ont encore peur de ce Dieu que l'on adore sur nos autels et qu'ils ont eu l'insolence d'appeler infâme, ils voudraient l'anéantir pour imposer silence au remords qui les obsède et le jour et la nuit.

3. Mais il est encore pour eux un troisième fléau : c'est qu'ils ne peuvent attendre aucune consolation dans le malheur et surtout à la mort.

a) *Dans le malheur.* Depuis que l'homme, par une première révolte, s'est rendu infidèle aux lois de son être, le désordre s'est introduit dans le monde ; la nature s'est chargée de punir l'injure faite à son Auteur ; les créatures se sont armées contre la race humaine ; le malheur s'est appesanti sur les enfants d'Adam ; les chagrins, les maladies, la mort impitoyable se sont précipités sur la terre, ils ont assiégé les routes de la vie ; pareils à des monstres avides de carnage, ils se jettent sur l'homme avec fureur, s'y attachent avec obstination et ne le quittent pas avant qu'il ait rendu le dernier soupir.

Ces malheureux accidents, et je ne parle que des plus communs, qui saura s'en affranchir ?



Personne. Le chrétien n'en est pas plus exempt que l'incrédule. Mais quelle différence entre les deux !

Un vrai chrétien, lui, peut se consoler : il regarde la croix, il voit son Dieu mourant sur le Calvaire, il sait que le disciple n'est pas au-dessus du maître, qu'il n'est point de ce monde, que cette terre est un lieu d'exil, que chacune de ses souffrances augmente sa gloire dans le ciel, qu'un jour doit venir où tout sera remis dans l'ordre, où les innocents seront glorifiés et les persécuteurs punis.

Mais l'homme sans religion, qui peut le consoler, lui qui n'attend rien après la vie?... *Souffrir* déjà ici-bas ? Cette idée le révolte, il s'emporte ; mais il a beau faire, la souffrance est la loi de toute existence, il n'est pas le plus fort. La colère est dans ses yeux, la rage est dans son cœur, il blasphème, il rugit ou il devient la proie d'un sombre désespoir ; mais de quel côté qu'il se retourne, rien pour le consoler ; il maudit la douleur qui l'écrase de tout son poids, il maudit Dieu qu'il regarde comme un persécuteur et un bourreau, et pour se venger il ne lui reste que la ressource de cet empereur apostat qui pour faire au ciel un dernier outrage jetait à pleines mains vers lui le sang qui coulait de sa blessure en s'écriant : « Galiléen, tu as vaincu ! »

Mais un incrédule n'aurait-il à subir que la *pauvreté*, il y aurait là encore de quoi le consterner. Car enfin, on lui arrache son dieu à lui, l'or qui donne tous les plaisirs. Jugez par là quel mauvais service on a rendu à tous les pauvres, qui forment la majeure partie des hommes, quand sous prétexte de les éclairer on est venu noircir dans leur esprit notre sainte religion en proclamant à l'encontre du Maître : « Malheur aux pauvres ! Heureux les riches ! » Autrefois la vue d'un Dieu pauvre, gisant sur la paille, immolé sur la croix, consolait les malheureux et les empêchait de se décourager, à la pensée du bonheur de la vie future réservé aux déshérités de la terre. Aujourd'hui on abat les croix sur les routes, à l'entrée des villages ; on a dressé les malheureux à rire grossièrement de ce Dieu consolateur du pauvre ; on les instruit à insulter brutalement les prêtres, ministres de cette religion qui les chérit avec tant de prédilection, qui leur promet tant d'avantages ; et la rage dans le cœur, ils maudissent la pauvreté, ils s'insurgent contre les riches dont ils demandent avec violence à partager la fortune. De là cette immense armée de pauvres sans croyance, ces bandes de grévistes, d'ouvriers sans travail qui montent à l'assaut de la propriété, du capital, comme ils disent. Une chaîne retient encore ces bêtes furieuses, mais ils la mordent avec tant de fureur que l'on ne peut savoir combien encore elle tiendra de temps.

b) Mais il est des événements plus terribles encore : la mort pour ceux que l'on aime, et la mort pour soi-même.

Que la mort vienne arracher à l'incrédule une

personne chérie, un fils, un père, un époux : voilà de ces calamités qui le tuent. Un chrétien, lui, porte ses regards vers le ciel, il y voit monter cette belle âme, il la voit se perdre dans l'immense abîme de la gloire divine qui récompense ses vertus et ses mérites... Mais l'incrédule ! O nature, ne dois-tu pas frissonner ? O sentiments du cœur, n'êtes-vous pas indignés ? L'incrédule se voit arracher son ami par une aveugle et cruelle fatalité. Tout est fini, anéanti, tout est englouti sous la tombe froide, et pour toujours. C'en est fait ! De toutes les qualités du cœur, de toutes les grâces de l'esprit, il ne reste plus rien, rien qu'une vile poussière, la pâture des vers !... Je l'avoue, non, je ne comprends pas comment l'incrédule peut survivre à de telles catastrophes ! Il faut qu'il ait une âme plus dure que le fer, plus forte que le bronze.

Mais il faudrait surtout voir comment l'incrédule soutiendra les approches de la mort. Un chrétien alors, lui, voit la fin de ses maux et le commencement de son bonheur. Il salue avec joie cette éternité, objet de ses espérances, qui lui préseigne tous les charmes d'un brillant avenir. Mais l'incrédule ! C'est à ce coup, s'il n'est pas absolument stupide, que la terreur s'empare de son âme. Une secrète horreur le saisit, le pénètre jusqu'à la moelle des os ; il sent que tout son être lui échappe, il frémit de se voir sur les limites d'un monde inconnu ; le tombeau lui apparaît dans toute sa laideur et avec tous les mystères de l'avenir : « Qu'y a-t-il au delà ? Que va-t-il devenir ?... Ah ! s'il s'était trompé ! s'il y avait un enfer ! s'il y avait un Dieu ! » Il est réduit à souhaiter le néant, il va devenir une vile poussière ! Il voudrait reculer, mais une force invincible le pousse, il faut marcher, et le voilà qui se précipite dans le néant, tout en craignant de tomber entre les mains d'un Dieu terrible et vengeur.

Il est donc bien vrai, mes frères, que l'incrédule n'a aucune consolation dans les maux de la vie, qu'il se voue aux plus terribles calamités et qu'il renonce pour toujours au bonheur.

Ah ! mes frères, que ces réflexions ne soient pas perdues pour vos âmes ! Si nous avons eu le malheur de négliger les devoirs de notre sainte religion, rentrons en nous-mêmes et demandons-nous devant Dieu, dans le silence des passions et des préjugés, si nous avons été heureux et tranquilles depuis cette époque, et si nous avons trouvé des preuves capables de détruire le christianisme.

J'ose dire, chrétiens mes frères, que toutes les secrètes pensées de notre cœur sont toutes pour la religion. Eh bien, revenons-y donc, il en est temps, Dieu peut encore tout oublier, tout pardonner. Voici des jours de salut, voici le saint temps des Pâques. L'Eglise nous appelle, elle nous tend les bras, elle veut nous appliquer dans la plus large

mesure les mérites infinis du sang divin de Jésus-Christ, les mérites surabondants de la sainte Vierge et des saints. Donc, tous, mettons-nous en mesure de les recevoir, ranimons notre ferveur, et que les exhortations que vous venez d'entendre contribuent à ne plus jamais vous laisser défailir dans la pratique du bien, par la considération du poids immense de gloire qui nous attend au ciel. Ainsi soit-il <sup>1</sup>.

## VII

### LA PLAIE DE L'INDIFFÉRENCE ET SES CAUSES

*Omnes declinaverunt, simul  
inutiles facti sunt; non est  
qui faciat bonum, non est us-  
que ad unum.*

Tous se sont détournés de la  
voie, et sont devenus inutiles.  
Il n'en y a point qui fassent le  
bien, il n'y en a pas un seul.

(Ps., LI, 4).

Mes frères,

Des hauteurs des cieux, Dieu a jeté un regard sur les enfants des hommes. Il veut savoir si parmi eux il y en a qui le connaissent et le cherchent encore. Mais, hélas ! tous se sont éloignés de lui, tous sont devenus comme des serviteurs inutiles, et il n'y en a pas un qui fasse le bien, non, pas un seul.

Ces temps malheureux prophétisés par le saint roi David sont arrivés pour notre pauvre France, et Bossuet dans son regard d'aigle les voyait en perspective et les annonçait, il y a deux siècles déjà : « Il viendra un moment, disait-il, où les hommes tomberont tous dans l'indifférence, l'impunité, les plaisirs et les affaires. » Voyez si le grand orateur a dit vrai ! Quels sont, dites-moi, aujourd'hui les deux leviers de l'existence humaine ? Ce sont les plaisirs et les affaires, les intérêts et les jouissances des sens. Toutes les classes de la société sont marquées à ce caractère. Descendez des hauteurs sociales et des rangs de l'opulence, voyez les ouvriers, les paysans, la jeunesse, parcourez toute la société : à de rares exceptions près, tous vivent comme s'il n'y avait rien au-delà du tombeau, comme si le sépulcre devait les engloutir tout entiers.

Voilà où nous en sommes, mes frères. Je viens constater d'abord devant vous l'existence de cette contagion générale, et vous en dire ensuite les causes.

#### I. — L'indifférence est une plaie générale.

Quand je regarde autour de moi, je suis effrayé de l'apathie des hommes pour le bien. Et vous-mêmes, mes frères, quand on vous parle de l'état actuel de la religion, ne dites-vous pas qu'il n'y

a plus guère de vrais chrétiens ? Oui, vous avez raison, malheureusement ; il n'y en a plus guère ; à la ville et dans la campagne, dans toutes les classes, dans tous les âges et dans toutes les conditions, on ne rencontre que des indifférents.

La situation générale des esprits, c'est une insouciance absolue pour tout ce qui tient à la religion, pour ses croyances et ses devoirs. Ceux qui n'attaquent pas, qui ne méprisent pas, qui ne haïssent pas la religion, la laissent pour ce qu'elle est, mais ils ne s'en occupent point. Si Dieu doit être adoré ou non, si à cette vie si courte succède une vie durable, si le seul devoir de l'homme est d'obéir à ses penchants ou s'il doit les régler d'après une loi fixe et divine, si notre unique intérêt est de posséder ici-bas quelques misérables biens ou si nous ne devons pas travailler par dessus tout à nous enrichir pour un monde autre que celui-ci, on veut tout savoir, hormis cela. Le salut éternel est le dernier des soucis des hommes de nos jours. Ils n'ont pas, disent-ils, le temps d'y songer ; mais ils ont du temps pour les choses de la terre. Ils ont tous les jours du temps pour leurs affaires, du temps pour leurs plaisirs ; et ils n'ont pas un quart d'heure dans la semaine, dans l'année, dans toute leur vie, pour examiner s'il y aura pour eux un ciel ou un enfer. Ils ont du temps pour s'instruire des plus vaines futilités de cette vie qui n'aura pour eux que la durée d'un songe ; et ils n'en ont pas pour s'assurer un sort heureux dans un monde qu'ils habiteront éternellement. Ils ont du temps pour idolâtrer un corps qui va bientôt tomber en cendres ; et ils n'ont pas un instant à consacrer à l'âme qui soutient ce corps et qui en est le plus bel ornement, la splendeur et la vie.

Ecoutez en effet le double langage de l'indifférent, dans ses paroles et dans ses actes.

1. « Il est possible, » se dit froidement l'indifférent, « que la religion soit vraie et que je doive y conformer ma croyance et ma conduite... Il est possible qu'il y ait un Dieu rémunérateur et vengeur... Il est possible que Dieu ait révélé aux hommes des vérités qu'ils doivent connaître et des devoirs qu'ils sont tenus à observer... Il est possible que j'aie une âme immortelle à sauver... Il est possible que si je crois et je pratique fidèlement mes devoirs religieux, je jouisse éternellement d'un bonheur infini pour prix de ma soumission et de mon obéissance... Il est possible aussi que si je ne fais rien de ce que la religion me prescrit, je sois à jamais puni par d'effroyables supplices. »

Oui, tout cela est possible, et pourtant l'indifférent conclut en disant : « Bah ! j'ai bien le temps de songer à cela, et s'il y a un au-delà après la tombe, je le verrai quand j'y serai ! » On se met un bandeau sur les yeux et l'on marche sans crainte vers l'avenir, semblable à l'oiseau du désert qui se croit hors de danger quand sa tête seulement est cachée dans le sable. Combien de Français, hélas ! en sont là aujourd'hui et ne sont pas plus sages que l'autruche !

C'est là une folie, n'est-ce pas ? Eh bien ! cette

<sup>1</sup> Consulter les sermons de Mgr Cœur, évêque de Troyes, pour le développement de plusieurs idées que nous lui avons empruntées.



folie est celle du grand nombre : « *Infinitus est stultorum numerus.* » (Eccle., I, 15). Cette aversion pour toute instruction religieuse, cette ignorance volontaire et profonde des dogmes et des préceptes, cette privation totale et absolue d'idées sur ce qu'il importe le plus à l'homme de savoir, toutes ces choses sont la preuve et l'effet du crime que je signale.

2. Ce n'est pas tout. Nous avons entendu les paroles, voyons les actes. Dites-moi, mes frères, qui est-ce de nos jours qui fréquente les sacrements ? Qui est-ce qui vient puiser à ces trésors de grâce et s'abreuver à ces abondantes sources de vie ? Le sacrement de pénitence, ce remède divin indispensable aux plaies mortelles de l'âme, est devenu presque inutile et bientôt, si cela continue, le confessionnal sera un meuble de luxe dans nos églises.

Les chrétiens des premiers siècles communiaient tous les jours. Pour ceux de notre temps, la première communion est presque toujours la dernière, surtout dans nos cités ouvrières. En vain, l'Eglise fait entendre sa voix maternelle désolée : « *Filios enutriti et exaltavi, et ipsi spreverunt me.* » (Isaïe, I, 2). En vain elle les convoque une fois l'an à la table sacrée qui doit leur rappeler de si délicieux souvenirs : leurs oreilles sont fermées, leur cœur est insensible à ces joies célestes, ils n'ont plus maintenant que du dégoût pour la manne que l'on y distribue : « *Nauseat anima nostra super cibum istum.* » (Nomb., XXI, 5). Du fond de son sanctuaire, Dieu leur crie amoureusement : « *Venite ad me omnes* » (Math., XI, 28), et personne ne répond.

Combien même qui ne viennent plus louer, bénir, adorer Dieu aux jours de nos solennités ! Combien qui ne le prient presque jamais !... Et c'est ainsi qu'on traverse l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr, et qu'on arrive à la mort. A cette dernière heure, si l'endurcissement du cœur n'y met pas obstacle, on consentira peut-être à se laisser aborder par un prêtre ; mais on ne l'écouterait qu'avec une froide indifférence, on ne comprendra pas même son langage. Peut-être on se confessa, mais sans douleur, sans repentir. Peut-être on communiera, mais sans piété ; à peine si on reconnaîtra dans cette entrevue dernière l'hôte divin de sa première communion. Malheur, malheur, trois fois malheur à ces indifférents !

Vous tous qui vous reconnaissez dans cet état malheureux que je viens d'esquisser, vous tous qui êtes assis dans les ténèbres d'une mortelle apathie, levez-vous et marchez à la lumière. Voici des jours favorables, des jours de salut, profitez-en et n'endurcissez pas vos cœurs à la voix de Dieu qui aujourd'hui vous appelle à sa grâce et à sa miséricorde, et qui demain peut-être vous citera devant son tribunal.

Si vous étiez indécis encore, mes frères bien-aimés, de grâce écoutez, je vous prie, les vraies causes de l'indifférence, afin de les éloigner de vous à jamais.

## II. — Les causes de l'indifférence.

Les raisons vraies de l'indifférence, ce sont les passions. Ce sont elles qui retiennent éloignés de la religion le nombre le plus considérable des chrétiens. Elles se font toutes caressantes. Je les entends, ces voix secrètes des âmes : « Me rapprocher de Dieu et lui rendre mes devoirs, mais c'est me ravir mes joies enchanteresses ! Je ne puis, non, je n'en ai pas la force. » Ainsi, parce qu'on a des passions, on répudie les pratiques religieuses. — Mais c'est le contraire qu'il faudrait conclure, mes frères : c'est parce que vous êtes tyrannisés par des passions violentes qu'il vous faut à tout prix la religion. Les passions vous dominent et empoisonnent votre existence : vous avez donc besoin de cette religion, comme on a besoin d'un puissant allié. Nous savons comment de gigantesques oppresseurs envahissent et écrasent un peuple faible, fût-il un peuple de héros.

Dans le monde des âmes, il est des passions envahissantes. Ces envahisseurs sont innombrables, impossible de les nommer tous. Voici l'orgueil ou l'amour de l'esprit ; voici la cupidité ou l'amour de l'argent ; voici la luxure ou le plaisir des sens.

1. *L'orgueil.* Le crime du paganisme fut d'adorer les idoles ; le crime de notre siècle c'est d'adorer presque la raison humaine. On ne jure que par elle, on ne s'enthousiasme que pour elle, et notre siècle s'est entendu appeler le siècle des progrès et des lumières. On ne jure que par elle, et elle condamne tout ce qu'elle ne comprend pas et tout ce qui l'abaisse et l'humilie.

Or, à une religion vraie il faut nécessairement trois choses : des mystères, des dogmes de pénitence et d'humilité, et un tribunal infaillible pour fixer définitivement les croyances. — Il lui faut des mystères, parce qu'il est impossible de parler justement sur un être infini sans énoncer des mystères ; les mystères d'ailleurs sont partout et nous débordent. — Il lui faut des dogmes de pénitence et d'humilité, parce que si elle est vraie, elle ne dira pas à l'homme qu'il ne fut jamais ni faible ni coupable, mais qu'étant faible et coupable il lui faut absolument s'humilier et demander pardon. — Il lui faut un tribunal infaillible, parce que si elle est vraie, elle est une commela vérité ; si elle est une, elle doit avoir une règle commune à laquelle tous devront se conformer ; et parce qu'il serait absurde de se conformer à une règle qui pourrait ne pas être droite, il faut qu'elle nous soit donnée par une autorité infaillible.

Telles sont les conditions premières de toute religion véritable. Aussi trouvons-nous dans le christianisme, parce qu'il est vrai, des mystères, des dogmes de pénitence et d'humilité, et une autorité infaillible.

Mais en face de ces trois sortes de devoirs, quelle sera la conduite de l'indifférent ? — *Relativement aux mystères* : l'indifférent les repousse, sa faible raison ne saurait les comprendre et il ne veut pas s'élever plus haut. Vous l'entendrez avec

les habiles gens du jour proclamer qu'en fait de dogmes et de croyances, il ne croit qu'en Dieu : *Credo in Deum*. Cela suffit, le reste est secondaire, s'y soumettre est la marque d'un petit esprit. — *Relativement aux dogmes de pénitence et d'humilité* : il n'en veut point. Se confesser, allons donc ! C'était bon autrefois ; aujourd'hui encore c'est bon pour les femmes et les enfants. S'humilier, c'est un manque de caractère et un signe de faiblesse. L'homme n'est-il pas le roi de la création ? Reconnaître la blessure originelle, mais c'est insulter notre nature ! « L'homme naît bon, c'est la société qui le déprave, » a dit un maître des indifférents, Jean-Jacques Rousseau. — C'est pour la même raison encore que les indifférents refusent de se soumettre à un *tribunal infaillible*, au magistère de l'Eglise. Leur raison émancipée se proclame libre et indépendante ; elle veut voler de ses propres ailes, s'en rapporter à ses propres lumières pour les problèmes de l'éternité. Plus de tutelle ni d'intermédiaire ! On peut se passer de l'Eglise et du prêtre. Chacun se proclame roi souverain, et personne ne veut plus obéir, ni dans la famille ni dans la société. De là cette insouciance sinon le mépris pour la religion, qui prescrit l'obéissance à Dieu et à l'Eglise. La religion les gêne, ils n'en veulent plus ; s'ils ne vont pas jusqu'à l'attaquer, ils la laissent de côté, n'ayant pour elle qu'un silence respectueux, pour ne pas dire dédaigneux.

2. *La cupidité*. Un amour insatiable de posséder s'est emparé de l'homme de notre temps ; voilà ce qui a remplacé dans un si grand nombre toute autre pensée, tout autre amour ; et cette pensée occupe, domine tellement les esprits que beaucoup ne voient rien au-delà.

Je sais bien, mes frères, que dans tous les temps on a tenu aux biens de la terre, on a aimé les richesses et préconisé la soif sacrée de l'or : *Auri sacra fames*. C'est pour cela que nos livres saints sont remplis d'avertissements et de reproches sur ce sujet. Mais on peut dire aussi que c'est là une des grandes plaies de notre siècle ; il est matérialisé dans tous les rangs, et depuis l'humble prolétaire jusqu'aux sommités sociales, vous trouvez partout un incroyable amour du lucre. Dans ce siècle essentiellement positif, la fortune, divinité invisible des païens, est adorée sous les espèces ou la forme de l'or et de l'argent ; l'esprit n'est occupé que d'une idée, s'enrichir ; d'un bout du monde à l'autre bout, le veau d'or est debout. Ce n'est pas assez : s'enrichir vite, par tous les moyens qui ne compromettent pas trop la réputation aux yeux du monde, voilà le but que l'on se propose ; et pour arriver à ce but, tous les moyens sont bons. On veut s'enrichir soi-même, on veut encore et à toute force enrichir un ou deux enfants, les tirer de la modeste condition paternelle, leur préparer un brillant établissement, les distinguer de leurs égaux ; et pour arriver à cette fin, on violera au besoin toutes les lois divines et humaines, pourvu que les gendarmes n'y voient rien. Mais songez-y

donc, mes frères : Jésus-Christ dans son Evangile nous déclare que nul ne peut servir deux maîtres, Dieu et l'argent ; il faut donc choisir, servir l'un et abandonner l'autre.

Le vrai chrétien fait son choix ; pour cela il s'applique ce mot de l'Evangile : « Cherchez avant tout le royaume de Dieu, et tout le reste, c'est-à-dire tout ce qui est nécessaire à l'existence, vous sera donné par surcroît. » (Math., vi, 33). Car la Providence de notre Père céleste n'abandonne jamais ses enfants. — L'indifférent lui aussi fait son choix à son tour ; mais ce choix n'est ni long ni difficile : il laisse de côté, sans même s'en inquiéter, tout ce qui regarde l'âme, Dieu, la religion, et s'élance de toute l'activité fébrile qui le dévore vers tout ce qui peut l'enrichir. Car l'argent, voilà son Dieu ! N'en soyez pas étonnés, vous, mes frères, qui m'écoutez avec une attention si soutenue. Ce malheureux indifférent, idôlâtre d'un nouveau genre, il a abandonné le vrai Dieu pour ne servir que celui-là. Que lui importe tout le reste, pourvu qu'il soit riche ! Insensé ! Cela vaut-il la peine de risquer son salut, je vous le demande, mes frères, en négligeant cette importante et unique affaire ? « *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patitur ?* » (Math., xvi, 26).

Pourquoi tant désirer la fortune ? Emporterez-vous quelque chose à la mort de tout ce butin que vous amoncellez ? Et tout cela, un jour à qui le laisserez-vous ? A d'avidés héritiers qui s'abattront comme des oiseaux de proie sur votre succession, et qui vous oublieront presque aussitôt qu'ils l'auront recueillie. Cela vaut-il bien la peine de charger votre conscience pour de tels ingrats ?

Mes frères, vous savez si j'exagère ! Je vous prends à témoins. Dans le temps où nous vivons, n'est-ce pas le train ordinaire du monde ? N'est-ce pas cet amour des richesses qui fait qu'on ne tient à rien qu'aux moyens de les accroître, que l'on néglige tout pour cela ? N'est-ce pas lui qui affaiblit la foi, qui éteint la religion dans les cœurs, parce que les biens que promet la religion sont des biens tout spirituels et dont on ne peut jouir pleinement en cette vie ? Au contraire, les voluptés présentes étant les seules certaines, et la richesse ouvrant la principale voie pour y aboutir, celle-ci est devenue la plus haute puissance sociale.

3. *La luxure* enfin nous éloigne de la religion. Voyez passer ce jeune homme. Regardez bien, je vous prie, je vais vous faire sa douloureuse histoire. Dieu lui avait jeté à pleines mains l'or des plus riches dons : intelligence d'élite, brillante imagination, cœur magnanime, infatigable activité... Jeune homme, le monde est rempli de positions splendides, tous les chemins s'ouvrent devant toi et promettent de te conduire à la gloire et au bonheur ! Tu peux choisir... Oui, s'il n'était pas tombé sous l'ignoble passion d'un vice



qui l'épuise et le flétrit ! Hier, il était pur ; mais aujourd'hui cette imagination n'est plus remplie que de répugnants fantômes ; ce cœur est mort, il n'a plus un seul battement énergique ; cette intelligence est tombée dans la boue. Voyez ces yeux éteints semblables à deux flambeaux funèbres d'un catafalque ; voyez ce front chargé de honteuses rides, ces joues ternes et amaigries, ce corps que les infirmités rongent sourdement comme les vers d'un premier tombeau !... La sollicitude maternelle lui cherche quelque fraîche et pure compagne. Il s'y unira. Mais tandis que sa fiancée apportera au foyer domestique le trésor d'un cœur intact, d'une âme candide et d'un premier amour, lui, le bien-aimé, n'a plus à donner que les restes d'une vie mourante et déshonorée. Et bientôt, mal à l'aise et incapable de respirer un air si pur, il retournera aux régions malsaines de ses premières débauches.

Et pourtant, si bas que tombe la nature humaine sous la fatale impression des vices, elle ne parvient pas à faire périr en elle ce que Dieu y a mis de grand. Au plus bas de sa chute, elle pousse un secret gémississement, elle appelle à son secours. Malheureux ! nul défenseur ne répond à ton cri désespéré. L'homme a des armes contre les ennemis du dehors ; contre les passions de son cœur, il n'en a pas ! Ces armes sont à Dieu, et la religion en est la dépositaire. Oui, mes frères, soyez-en bien convaincus, c'est à la religion qu'il faut demander les armes victorieuses contre les séductions de ses passions et les entraînements de sa volonté.

Voyez-vous passer cet autre jeune homme sous la bure austère du religieux ? De sa main divine, l'Eglise l'a saisi sur le penchant des vices, à la veille des plus enivrantes joies. Maintenant, aux frémissements du plaisir, aux sourdes attaques de son cœur, aux assauts furieux de sa chair, il jette avec calme et fierté le plus superbe défi. Que s'est-il donc passé ? Vous voulez le savoir, mes frères ? Le secret est bien simple. On l'a mis en contact avec Dieu. La religion l'a introduit dans un autre monde. Il communique avec Dieu, et dans cette magnifique communication, il puise la lumière qui le guide, la sagesse qui le retient, la force enfin qui donne la victoire.

Vous avez vu les ravages de l'indifférence et les causes qui la produisent. Mes frères, il est des maladies corporelles dont la cause est si humiliante que l'on ose à peine l'avouer ; ainsi en est-il de certaines maladies de l'âme et de l'indifférence en particulier. L'indifférent est obligé de se dire en lui-même : « Je suis indifférent parce que je vis sans souci de mon Dieu, mon Sauveur, mon Bienfaiteur, qui bientôt sera mon Juge. Je suis indifférent pour ma religion, celle de mes parents et la mienne, parce que je préfère aux choses célestes les biens terrestres, aux délices de

la grâce les ivresses des sens. » N'eût-on pas la foi chrétienne, n'eût-on que la simple raison de l'honnête homme, certes ces causes sont si honteuses qu'elles suffiraient à elles seules à nous engager à sortir au plutôt de ce triste état. Eh bien donc, du courage ! Etudions cette religion sainte, suivons-en les pratiques, et elle fera notre bonheur ici-bas et par delà la tombe. Ainsi soit-il.

## RÉFLEXIONS SUR DES PAROLES DU PROPRE DES MESSES DU DIMANCHE

### XV

#### 3<sup>e</sup> DIMANCHE DE CARÊME

**I. Mes yeux sont toujours élevés vers le Seigneur.** — Rien de plus nécessaire, car Dieu est la source de tout bien, et les créatures le comprennent, puisque c'est de lui qu'elles attendent leur nourriture. Le Psalmiste lui disait : *Les yeux de tous sont tournés vers vous, Seigneur, et vous leur donnez leur nourriture au temps propice. Vous ouvrez votre main, et vous comblez de bénédictions tout être qui vit.* (Ps., cXLIV, 15-16). — Rien encore de plus nécessaire dans l'ordre du salut. Le Psalmiste disait : *J'ai levé les yeux vers les montagnes d'où me viendra le secours. Mon secours me viendra du Seigneur qui a créé le ciel et la terre.* (Ps., cXX, 1-2).

C'est à ceux-là qui tiennent toujours ainsi les yeux élevés vers le Seigneur que Jésus-Christ disait : *Ne vous inquiétez point, disant : Que mangerons-nous, ou que boirons-nous, ou de quoi nous vêtirons-nous ? Car ce sont toutes choses que les païens recherchent ; mais votre Père sait que vous en avez besoin.* (Matth., VI, 31-32). — Et par rapport à notre salut, c'est de Dieu seul que nous devons attendre du secours. Jésus-Christ nous a dit : *Vous ne pouvez rien faire sans moi.* (Jean, XV, 5). Et saint Jacques nous dit : *Toute grâce excellente et tout don parfait vient d'en haut et descend du Père des lumières, en qui il n'y a ni changement, ni ombre de vicissitudes.* (Jac., I, 17). C'est pourquoi nous devons avoir toujours nos yeux élevés vers le Seigneur, puisque c'est de lui que nous recevons tout secours tant dans l'ordre naturel que dans l'ordre spirituel. (Bellarmin).

Mais en quoi consiste cette élévation de nos yeux vers Dieu ? — Loin de nous de croire qu'il s'agit de ces yeux qui reçoivent la lumière du soleil, des yeux de notre corps. Ce sont les yeux de notre esprit ou de notre cœur que nous devons tenir toujours fixés sur Dieu, c'est-à-dire n'avoir en toutes choses et en toutes circonstances que l'intention de plaire à Dieu et de travailler au salut de notre âme. De là cette parole de Notre-Seigneur que nous prenons dans un sens spirituel :

*Si votre œil est simple, tout votre corps sera lumineux; mais s'il est mauvais, tout votre corps aussi sera ténébreux.* (Luc, XI, 34). Cet œil, c'est l'intention qui préside à toutes nos actions. Si elle est pure et droite, si elle n'a en vue que le but qu'elle doit se proposer, toutes nos œuvres, qui reçoivent d'elle leur direction, seront nécessairement bonnes. Nous aurons donc nos yeux toujours élevés vers le Seigneur, c'est-à-dire nos intentions seront bonnes si nous faisons toutes choses pour Dieu, selon le conseil de l'Apôtre qui nous dit : *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez ou que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu.* (I Cor., x, 31). Et encore : *Quoi que vous fassiez en parole ou en œuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus-Christ, rendant grâces par lui à Dieu et Père.* (Coloss., III, 17). Voilà ce que c'est que d'avoir les yeux toujours élevés vers le Seigneur, et c'est ce que Jésus-Christ nous demande lorsqu'il nous dit : *Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice.* (Matth., XI, 33. — S. Aug., *Serm. in Monte Dom.*, cap. XIII; Denys le Chartreux).

Comment arriver à avoir cette intention droite, je veux dire les yeux toujours élevés vers le Seigneur? C'est par la contemplation, c'est-à-dire que nous devons considérer Dieu dans ses œuvres pour nous élever jusqu'à lui de manière à pouvoir dire avec l'Apôtre : *Nous voyons maintenant à travers un miroir, en énigme; mais alors nous verrons face à face. Maintenant je connais imparfaitement; mais alors je connaîtrai aussi bien que je suis connu moi-même.* (I Cor., XIII, 12). — Nous devons ensuite considérer Dieu comme étant notre modèle, c'est-à-dire l'étudier de manière à le reproduire dans notre vie autant que notre condition de créature le permet. C'est ce que constatait l'Apôtre lorsqu'il disait : *Pour nous tous, contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image de clarté en clarté, comme par l'Esprit du Seigneur.* (II Cor., III, 18). Aux heures de cette contemplation nous apprenons combien est beau l'éclat de la Sagesse éternelle, et nous cherchons à y conformer ensuite notre conduite, car elle est le miroir sans tache de la majesté de Dieu et l'image de sa bonté. (Sages., VII, 26). — Nous devons enfin considérer Dieu comme étant notre Maître qui a le droit de disposer de nous et de nous commander ce qu'il lui plaît. Il faut que nous puissions lui dire en tout temps et en toute circonstance : *Comme les yeux des esclaves sont fixés sur les mains de leurs maîtres, comme les yeux d'une servante le sont sur les mains de sa maîtresse; ainsi nos yeux sont fixés sur le Seigneur notre Dieu, jusqu'à ce qu'il ait pitié de nous.* (Ps., CXXII, 2). Vivons dans ces saintes dispositions; nos yeux seront toujours élevés vers le Seigneur; nous marcherons alors à la lumière de sa grâce dans la voie de ses commandements. (Albert le Grand).

**II. C'est le Seigneur qui dégagera mes pieds des pièges qu'on m'a tendus. — Il**

évite facilement les pièges placés devant lui, le chrétien qui a toujours les yeux fixés sur le Seigneur, parce qu'il est éclairé par sa grâce et aidé de son secours. Voici les pièges qui nous sont tendus par les créatures; le Sage en parle, disant : *Les créatures de Dieu sont devenues un objet de haine, une tentation pour les âmes des hommes, et un piège pour les pas des insensés.* (Sages., XIV, 11).

Comment? Qui n'est pas tourmenté du désir de posséder les biens de ce monde? Et quand on arrive à les posséder, qui n'y attache pas son cœur? Tous ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation et dans les filets du diable, et dans beaucoup de désirs inutiles et nuisibles, qui plongent les hommes dans la ruine et la perdition; car la racine de tous les maux est la cupidité : aussi quelques-uns ayant cédé, ont dévié de la foi, et se sont engagés dans beaucoup de chagrins. Salomon le comprenait au point de dire à Dieu : *Accordez-moi seulement les choses nécessaires à ma vie, de peur que, rassasié, je ne sois tenté de vous renier, et que je ne dise : Qui est le Seigneur?* (Prov., XXX, 8-9).

Comment encore? Qui ne se sent porté à procurer à son corps une nourriture recherchée ou excessive, et qui même dans le boire garde toujours une sage mesure? La nécessité où nous sommes de nourrir notre corps devient une occasion de péché. De là cette imprécation que le Seigneur prononçait par la bouche du Psalmiste contre ceux qui se livraient à ces excès : *Que leur table devienne devant eux un filet et la punition qu'ils méritent, une pierre d'achoppement.* (Ps., LXXXVIII, 23). C'est pourquoi : *Ne vous trouvez pas dans les festins des buveurs, ni dans les orgies de ceux qui apportent des viandes pour manger ensemble.* (Prov., XXIII, 20). Nous nous éloignerons de ces pièges, si nous suivons le conseil de l'Apôtre qui nous dit : *Comme durant le jour, marchons honnêtement, non dans les excès de table et les ivrogneries, non dans les dissolutions et les impudicités, non dans l'esprit de contention et d'envie; mais révêlez-vous du Seigneur Jésus-Christ, et ne cherchez pas à contenter la chair dans ses convoitises.* (Rom., XIII, 13-14).

Comment enfin? Qui n'éprouve pas le désir de sortir de sa condition, de s'élever au-dessus des autres et de se reconnaître des mérites qui n'existent point? Combien nous sommes sensibles aux moindres louanges! Et les critiques les plus légères, nous les trouvons injustes et elles nous portent à murmurer contre le prochain. N'est-ce pas cet orgueil qui a précipité Lucifer et ses anges du haut du ciel et qui nous entraînerait dans les abîmes, si nous avions le malheur de suivre ses inspirations? Le Sage nous en avertit, disant : *Comme la perdrix est conduite dans une cage et le chevreuil dans un piège, ainsi est le cœur des superbes.* (Eccli., XI, 32). C'est donc avec raison que Tobie disait à son fils : *Ne laisse jamais l'orgueil dominer dans ton esprit ou dans ta parole; car c'est*



*par l'orgueil que toute perdition a pris commencement.* (Tob., iv, 14).

Tels sont tous les pièges qui nous sont tendus. Nous devons demander à Dieu d'en être délivrés, car livrés à nous-mêmes nous ne tarderions pas à en être les victimes. Notre propre expérience nous apprend qu'autour de nous rien ne peut nous en préserver, et que notre propre faiblesse est une des causes qui nous les rendent plus dangereux. C'est pourquoi plaçons notre espérance en Dieu, et redisons avec le Psalmiste : *Je voyais toujours le Seigneur en ma présence, parce qu'il est à ma droite, afin que je ne sois pas ébranlé.* (Ps., xv, 8). *Ayez donc confiance dans le Seigneur de tout votre cœur, et ne vous appuyez pas sur votre prudence. Pensez à lui dans toutes vos voies, et lui-même dirigera vos pas.* (Prov., III, 5-6. — Albert le Grand).

**III. Regardez-moi, et ayez pitié de moi.** — Ici, remarquons d'abord que Dieu regarde ses créatures de différentes manières. — Il les voit d'un regard de bonté, lorsqu'il les appelle à l'existence. Le Sage nous l'a dit : *Toutes les choses sont connues du Seigneur Dieu avant qu'elles fussent créées, de même qu'après leur achèvement il les considère toutes.* (Eccli., xxiii, 29). — Il voit tous les hommes d'un regard de miséricorde, et plus particulièrement les élus, selon cette parole : *La grâce de Dieu et sa miséricorde sont pour ses saints, et son regard favorable pour ses élus.* (Sages., iv, 15). — Il voit tous les hommes pécheurs d'un regard de colère, soit pour les corriger, soit pour les condamner : *La colère de Dieu regarde attentivement les pécheurs. Ne tardez pas à vous convertir au Seigneur, et ne différez pas de jour en jour, car sa colère viendra subitement, et au temps de la vengeance il vous perdra entièrement.* (Eccli., v, 7-9).

Or nous savons que nous pourrions toujours compter sur le regard que Dieu jette sur nous pour nous conserver la vie. Jésus-Christ nous en donne l'assurance, disant : *Pas un passereau ne peut tomber sur la terre sans votre Père. Les cheveux mêmes de votre tête sont tous comptés. Ainsi ne craignez point : car vous valez plus qu'un grand nombre de passereaux.* (Matth., x, 29-31). Telle est la providence de notre Dieu : après nous avoir appelés à l'existence, il veille sur nous et il nous garde de tout danger.

Nous savons encore qu'il jette parfois sur nous des regards de colère : c'est lorsque nous avons eu le malheur de transgresser ses lois et de nous éloigner de la vertu. Alors il nous voit pour nous ramener à lui par ses châtiments, comme un père qui châtie son fils pour le corriger, selon cette parole de saint Paul : *Le Seigneur châtie celui qu'il aime, et il frappe de verges les fils qu'il reçoit. Ne vous découragez pas dans le châtiement, Dieu vous traite comme ses fils ; car quel est le fils que son père ne corrige pas ?* (Hébr., xii, 6-7). Ah ! si Dieu vous regarde ainsi, sachez accepter votre condition, et soumettez-vous à sa correc-

tion. Ce sera le salut pour vous. Mais s'il vous regardait dans sa justice pour vous condamner à jamais, dites-lui en toute confiance : *Détournez votre face de mes péchés, effacez mon iniquité et ne me rejetez pas de devant votre face.* (Ps., L, 9, 11). Touchez-le par vos larmes et votre repentir, si vous ne voulez pas qu'il vous dise un jour : *Je ne vous connais pas. Retirez-vous de moi, allez au feu éternel.* (Matth., xxv, 12, 41).

C'est pourquoi nous devons désirer de toute l'ardeur de notre âme que Dieu jette sur nous un regard de miséricorde. Qui n'en a pas besoin ? Qui ne lui est pas redevable des jours de pénitence qui nous sont accordés et des grâces de conversion qu'il ne cesse de nous présenter ? De là cette prière : *Seigneur, ayez pitié de moi !* C'est le cri du pauvre publicain priant à la porte du temple et méritant en retour de son humilité et de son repentir la grâce du pardon. (Luc, xviii, 13). C'est encore la prière de ces deux aveugles qui, assis sur le bord du chemin de Jéricho, demandèrent à Jésus de leur rendre la vue. (Matth., xx, 30). C'est enfin la prière de cette femme chananéenne, venant vers Jésus lui demander de délivrer sa fille du démon qui la tourmentait. (Matth., xv, 22). Ah ! combien cette prière nous convient ! Nous sommes tous pécheurs, nous sommes plus ou moins aveugles dans l'ordre spirituel, et tous nous sommes destinés à souffrir les tentations du démon. Pour jeter notre cri vers Dieu, vers Jésus-Christ appelant la miséricorde sur nous, n'attendons pas d'être dans notre éternité, comme ce mauvais riche qui implorait mais bien en vain du secours, demandant seulement une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue. (Luc, xvi, 24).

D'autre part, si Dieu n'a qu'un seul désir, que nous méritions d'être regardés par lui avec miséricorde, il y a le démon qui ne cesse de nous regarder pour nous perdre. Saint Pierre nous en parle, disant : *Votre adversaire, le diable, comme un lion rugissant, rôde autour de vous cherchant qui il pourra dévorer.* (I Pier., v, 8). Il est là, à nos côtés, épiant la moindre occasion pour nous faire tomber dans le péché, se servant de toutes les créatures qui nous entourent pour en faire des sujets de tentation contre nous, et ne se donnant aucun repos jusqu'à ce qu'il soit arrivé à nous faire oublier nos devoirs. Il est là nous suivant pas à pas, se cherchant des auxiliaires même dans ces hommes pécheurs qui nous disent : *Venez et jouissons des biens qui existent, usons des créatures comme dans une rapide jeunesse.* (Sages., ii, 6). Il est là à la porte de notre âme, cet esprit impur qui en avait été chassé, et il dit en nous regardant : *Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti.* Il est revenu ayant pris avec lui sept autres esprits pires que lui, espérant pouvoir entrer et demeurer en nous. (Luc, xi, 24-26). Pour nous, ayons confiance, demandons à Jésus-Christ de nous regarder comme il a regardé Pierre, et nous n'aurons rien à craindre des regards du démon : *Le Seigneur regarda Pierre, et Pierre*

étant sorti, pleura amèrement. (Luc, XXII, 61-62. — Albert le Grand).

**IV. Car je suis seul et je suis pauvre** — Qu'est-ce à dire, *je suis seul*? L'homme est *seul*, quand son cœur n'est point attaché aux créatures et aux choses de ce monde, et qu'il ne désire qu'être uni à Dieu pour ne former avec lui qu'un seul esprit, selon cette parole de saint Paul : *Celui qui s'unit au Seigneur est un seul esprit avec lui*. (I Cor., VI, 17). Cette union, non corporelle, mais spirituelle, a lieu par la foi et la charité. Par la foi : *Celui qui n'a pas l'esprit de Jésus-Christ n'est point à lui*. (Rom., VIII, 9). Par la charité : *Afin, disait Jésus-Christ en parlant de ses disciples à son Père, qu'ils soient une seule chose, comme nous sommes une seule chose*. (Jean, XVII, 22). De même que celui qui aime le péché est une même chose avec le péché, ainsi en est-il de notre âme quand elle brûle de l'amour divin : elle est une seule chose avec Dieu, avec Jésus-Christ. Or, si nous sommes ainsi *seuls* ou *uns* en Dieu, il y a obligation pour Dieu de venir à notre secours pour nous protéger et nous défendre contre le démon. Que Jésus-Christ vienne donc nous rassurer et nous dise : *Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle*. (Matth., XXVIII, 20). Alors nous n'aurons pas à craindre que le royaume de notre âme étant divisé soit désolé. (Luc, XI, 17). Il en sera tout autrement des pécheurs dont il est dit : *Leur cœur s'est partagé, et voici qu'ils périront*. (Os., X, 2). Travaillons donc à être toujours unis à Dieu, et nous serons assurés de sa miséricorde.

Qu'est-ce à dire, *je suis pauvre*? Il ne s'agit pas ici de la pauvreté des biens de ce monde, mais de cette pauvreté d'esprit dont Jésus-Christ a parlé, disant : *Bienheureux les pauvres d'esprit, parce qu'à eux appartient le royaume des cieux*. (Matth., V, 2). Nous devons tous, que nous soyons pauvres réellement ou que nous soyons riches, pouvoir nous dire pauvres d'esprit, c'est-à-dire détachés des biens de ce monde, pour n'aimer et ne vouloir posséder que Dieu. C'est une vertu nécessaire à tous les chrétiens, quelle que soit leur condition sur la terre. — Cette expression, *je suis pauvre*, peut encore se rapporter à tous ceux qui cherchent à pratiquer extérieurement ce que Jésus-Christ disait à un jeune homme qui l'avait interrogé : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez et le donnez aux pauvres*. (Matth., XIX, 21). Alors on joint réellement à la pauvreté d'esprit la pauvreté effective, et l'on peut dire en toute vérité : *Je suis pauvre aux yeux des hommes par le choix de ma volonté*.

Aussi quand nous venons vers Dieu, ainsi devenu pauvre pour lui, pauvre d'esprit ou pauvre de fait, nous lui demandons à son tour de remplir sa promesse à notre égard. Et quelle promesse? Voici ce qu'il a dit par son prophète : *Vers qui porterai-je mes regards, sinon vers le pauvre et celui qui a l'esprit contrit, et qui tremble à mes paroles*? (Is., LXVI, 2). Et ce regard de Dieu ainsi

jeté sur nous nous enrichira de tous ses trésors de grâces pour notre salut. Ah! sachez-le, Jésus-Christ ne se laisse jamais vaincre en générosité. De même qu'il s'est fait pauvre pour vous alors qu'il était riche, afin que par sa pauvreté vous fussiez riches; ainsi faites-vous pauvres pour lui, et vous serez riches de ses richesses. (II Cor., VIII, 9). Alors l'Apôtre vous dira : *Tout à vous, mais vous au Christ*. (I Cor., III, 23-23). Ecoutez le Psalmiste vous donner ce sage conseil : *Si les richesses affluent, gardez-vous bien d'y attacher votre cœur*. (Ps., LXI, 11). Tombez donc à genoux et dites à Dieu : Vous devez me regarder et avoir pitié de moi, *parce que je suis seul, parce que je suis pauvre*; car *qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, et hors de vous qu'ai-je voulu sur la terre*? (Ps., LXXII, 24. — Albert le Grand).

## PETIT CARÈME SUR LE « MISERERE »

### 10<sup>e</sup> Instruction

#### LE SOUVENIR DU PÉCHÉ PARDONNÉ

*Averte faciem tuam a peccatis meis, et omnes iniquitates meas dele.*

Détournez votre face de mes péchés, et détruisez toute mon iniquité.

Mes frères,

Après la connaissance du péché, *iniquitatem meam ego cognosco*, le repentir, *tibi soli peccavi*, la confession et la purification par l'hysope sacramentelle, *asperges me hyssopo*, et la joyeuse sentence d'absolution du péché, *auditu meo dabis gaudium et lætitiā*, tout n'est pas fait encore pour le pécheur. Il lui reste d'obtenir que Dieu détourne à jamais son regard du péché pardonné et l'efface complètement de son souvenir. David le sait; voilà pourquoi sur ses lèvres cette prière : *Averte faciem tuam...* Mais pour que le Seigneur, mes frères, ôte à tout jamais de devant sa pensée le souvenir du péché pardonné, il faut que nous, au contraire, nous ne perdions jamais de vue les fautes que l'absolution nous a remises, afin 1<sup>o</sup> d'en entretenir en notre âme une douleur constante, et 2<sup>o</sup> d'acquiescer dans la plus large mesure possible la dette que laissent à notre actif ces fautes même pardonnées.

#### I. — Douleur constante du péché pardonné.

1. La plupart des pénitents sont victimes d'une illusion ou d'une négligence bien funeste. Ils ne se croient plus obligés à rien, ou en fait ne s'obligent plus à rien, dès qu'ils ont fait les démarches nécessaires et exigées comme conditions essentielles pour mériter et obtenir l'absolution. Ils se sont recueillis convenablement et suffisamment examinés avant la confession; ils ont frappé leur poitrine avec un réel regret du péché, se sont présentés et ouverts au prêtre avec sincérité, ont récité après l'absolution quelques prières; et les voilà de se ranger incontinent au nombre des justes qui n'ont plus rien à voir avec le péché ni



avec la justice d'en-haut. Sans se mettre en peine de savoir si Dieu a complètement détourné son visage de leurs iniquités et en a effacé de sa mémoire tout souvenir, ils se hâtent, eux, d'en finir à tout jamais avec la pensée de ces fautes pardonnées, et ne s'en préoccupent désormais pas plus que si elles n'avaient jamais existé.

Vous êtes de ceux-là pour la plupart, vous, mes frères, j'ose vous le dire. Mais par contre je dois vous rappeler que l'Esprit-Saint, dans l'Ecriture, s'élève souvent contre une pareille manière de voir et de faire. « Il est impossible, en effet, dit un maître de la vie spirituelle, le P. Faber, impossible de ne pas remarquer que, sous une multitude de noms divers, tels que douleur, repentir, crainte et autres expressions analogues, l'Ecriture parle de persévérance dans la pénitence; elle nous avertit de toujours craindre, de n'être pas sans crainte au sujet d'un péché pardonné, de passer dans la crainte le temps de notre pèlerinage ici-bas, et de ne pas nous endormir sur les fautes d'autrefois. » — « L'Ecriture, dit encore ce même pieux auteur, ne semble nulle part admettre la possibilité de voir cesser en nous le repentir des péchés quoique remis. Il semble même, à la lire, qu'il existe un précepte de toujours ressentir le regret de ses péchés, comme il en existe un de toujours prier. »

C'est là, m'allez-vous dire, un joug trop dur à porter. Si, après avoir reçu en d'excellentes dispositions le sacrement de pénitence, alors que nous ne songions qu'à être tout à la joie de nous sentir délivrés du poids de nos iniquités, il nous faut au contraire faire de nouveau peser sur toute notre vie cet accablant fardeau, à quoi bon le pardon, et où donc est cette allégresse dont vous parliez hier, que l'on éprouve à se voir réconciliés avec la grâce divine ?

Cette plainte serait juste, si elle ne portait pas à faux. Car il y a crainte et crainte, il y a fardeau et fardeau. Il y a la condition misérable de l'esclave condamné à gémir sous un joug de servitude, sous un faix de colère; et il y a la condition enviable du fils prodigue reçu au baiser de réconciliation par un père aux infinies miséricordes, et craignant de n'en faire jamais assez pour cicatriser les blessures infligées au cœur paternel par son indigne conduite passée. C'est l'amour ici qui agit, et non plus une crainte servile. Or l'amour ne connaît ni la difficulté, ni la peine, ni la tristesse, au service de celui à qui vont ses tendresses. L'amour n'appelle pas fardeau ce qu'il lui faut entreprendre pour témoigner de lui-même. Ou si c'est un fardeau, c'est un joyeux fardeau dont il est avide, impatient.

Or, mes frères, en nous conviant à persévérer, même après le pardon reçu, dans le regret de nos fautes, l'Esprit-Saint fait appel à notre filial amour, mais n'entend point faire peser sur nous le joug d'une servile crainte. Il nous excite à entretenir dans nos cœurs un sentiment de persévérante reconnaissance pour le Dieu que nous devons beaucoup aimer, parce qu'il nous a beaucoup pardonné. Le souvenir de notre indignité passée s'accompagne nécessairement dans notre esprit du souvenir de la grande miséricorde dont nous avons été l'objet de la part de Dieu, et ce souvenir de la compassion de Dieu pour des êtres aussi indignes que nous a pour effet naturel de nous porter à nous punir du péché commis. Mais il n'y a rien là de nature à contrister ces joies cachées dont le pardon ouvre en nos cœurs une source féconde, et que nous avons dit découler de la con-

fession. Est-ce que l'amour, encore une fois, s'attriste des sacrifices qu'on lui demande en témoignage de lui-même ? Est-ce qu'il y a quelque chose qui coûte, qui pèse à l'amour, quand il s'agit de donner des preuves de sa sincérité, quand il s'agit de s'affirmer au dehors, quand il s'agit de défendre la cause, de venger les droits de la personne qui a su le faire naître ? Si donc nous avons pour Dieu, mes frères, les sentiments qu'il est en droit de rencontrer en nous après la rémission des péchés commis, nous ne nous plaindrons pas d'avoir à venger à nos propres dépens et de nos propres outrages ce Dieu si bon; nous éprouverons au contraire une sainte colère contre nous-mêmes, une sainte impatience de nous punir d'avoir pu l'offenser si gravement; il nous aura pardonné, lui, mais nous, nous ne pourrions nous pardonner nos attentats sacrilèges contre les droits, l'autorité et l'amour de ce Roi des rois, de ce Père le plus tendre des pères. Et si nous gémissons du commandement qui nous est fait par l'Esprit-Saint d'entretenir en nos cœurs ces sentiments de regret et de crainte filiale dont je parle, c'est la preuve que nos bonnes dispositions pour nous approcher du sacrement de pénitence sont plus apparentes que réelles, et qu'en tout cas elles sont loin d'être excellentes. Si nous avions même à un degré médiocre le commencement d'amour de Dieu exigé pour l'attrition, nous sentirions autrement la nécessité de venger de l'homme de péché qui est en nous le Dieu que nous prétendons aimer.

2. Du reste, la pratique de cette douleur constante du péché remis n'est pas si compliquée qu'il nous semble peut-être. Elle consiste en un petit nombre de points faciles à observer.

Elle consiste d'abord à bien faire la pénitence imposée par le confesseur. Combien oublient ou remettent de jour en jour l'accomplissement de cette pénitence ! Il me semble pourtant que s'il est une chose pour laquelle il faille savoir se gêner, c'est celle-là. C'est une pénitence, c'est-à-dire, avant tout, une peine. N'attendons pas, mes frères, pour purger cette peine, que les circonstances viennent nous y porter comme d'elles-mêmes, sans aucun effort de notre part; mais sachons nous faire violence, s'il est nécessaire, pour nous exécuter en temps utile. Nous avons une occupation pressante, nous sommes absorbés par d'autres pensées, ou nous sommes mal disposés : pas de ces prétextes-là. Une réelle impossibilité doit seule nous faire retarder notre pénitence, et non une question de commodité, de facilité ou d'humeur.

Elle consiste ensuite à réparer les effets matériels du péché pardonné. Vous avez accusé dans votre confession de graves torts causés à la propriété ou à la réputation du prochain par vos indécatesses en matière de septième et huitième commandement. Vous aviez, en vous présentant au prêtre, l'intention de les réparer. Sans cela vous ne pouviez recevoir l'absolution. Qu'attendez-vous donc, une fois absous, pour restituer le bien d'autrui, empêcher et corriger le désastreux effet de vos coupables médisances, de vos atroces calomnies ? Qu'attendez-vous, je vous le demande ? Et où donc est en vous la douleur constante du péché commis, ce regret qui devrait, poursuivant le péché, s'efforcer de l'anéantir dans tout ce qui peut encore subsister de lui ? Prenez garde, mes frères ! Cette douleur constante que je vous prêche et qui vous paraît, j'en ai peur, une pieuse exagération sur mes lèvres, revêt ici un caractère de rigueur qui me fait trembler pour le salut de plus d'un pénitent, trop peu soucieux d'exciter et d'entretenir en lui ce sentiment !

Le regret persévérant du péché commis se trahit encore par la soumission, non pas contrainte et

<sup>1</sup> *Progrès de l'âme dans la vie spirituelle*, p. 363.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 364.



maussade, mais généreuse et empressée à la loi de pénitence portée par l'Eglise, qu'il s'agisse de l'abstinence du vendredi ou du jeûne des Quatre-Temps et Vigiles et du Carême. Si nous étions à l'égard de Dieu des fils véritablement dignes de ce nom, nous serions heureux de ces occasions qui s'offrent à nous de témoigner notre reconnaissance au plus clément des pères, et de le venger des révoltes de notre chair pécheresse, en lui immolant les appétits et convoitises de celle-ci sur l'autel de la mortification. C'est faute d'avoir au cœur le souvenir contrit du péché pardonné, que beaucoup de chrétiens, — je parle, remarquez-le, de ceux fidèles encore au devoir pascal, — en arrivent à ne plus rien comprendre à cette loi du jeûne et de l'abstinence, en murmurent ouvertement, ne se font aucun scrupule de la violer, et ne savent rien répondre aux impertinences des impies qui plaisantent devant eux du vendredi ou du Carême.

C'est encore le souvenir fidèle des fautes pardonnées qui surnaturalisera chez nous et élargira la pratique de l'aumône. A propos d'un mendiant tombé ivre-mort sous une table d'auberge, un journal observait qu'il y avait tout de même beaucoup de mérite, par le temps qui court, à faire encore l'aumône. C'est vrai et ce n'est pas vrai. Ce n'est pas vrai si, — comme c'est le cas trop souvent, — on ne fait l'aumône que pour se débarrasser des pauvres et en obtenir la paix. C'est vrai, et il y a un réel mérite à déposer son obole dans la main du pauvre, si, en agissant ainsi, on se propose pour fin tout à la fois de secourir le prochain indigent et d'expier ses péchés à soi. Mais qui pense à cela ? Ce serait pourtant le moyen de rendre notre aumône toujours fructueuse et utile, que nous la fassions à un pauvre indigne ou bien à un vrai pauvre.

Une autre forme encore de la douleur constante du péché pardonné, c'est l'acceptation, dans le plus pur esprit de foi et en union avec Jésus souffrant, des épreuves de la vie. Nous nous rappelons que, en commettant le péché, nous avons aggravé sur les épaules de Jésus le poids de la croix. Nous avons beau faire, nous avons beau avoir reçu notre pardon : nous ne pouvons empêcher que nos iniquités n'aient ajouté un douloureux surcroît à l'accablante charge de l'Homme-Dieu se traînant sur le chemin du Calvaire. Cette pensée nous rend à honte à nous-mêmes, et cela d'autant plus que nous avons été plus bénignement reçus au pardon par Celui dont nous nous faisons ainsi un jeu d'accroître les douleurs, et l'horrible fardeau. Et alors, sous l'empire de cette honte salutaire, nous ne songeons qu'à expier notre part de complicité avec les bourreaux de Jésus sur le chemin douloureux, qu'à devenir de nouveaux Cyrénéens l'aidant à porter sa croix, en portant nous-mêmes vaillamment la nôtre. Mais, hélas ! combien rare cette honte ! combien peu commune cette intelligente douleur du péché pardonné ! combien peu nombreux les pénitents qui ont à cœur de consoler Jésus des plaies causées par leurs iniquités à ses épaules et à son cœur, en marchant résolument à ses côtés, en cherchant à ôter en quelque sorte la croix de dessus ses épaules pour la placer sans discuter, sans murmurer, sur les leurs ! Nous redoutons, nous refusons peut-être d'être de ceux-là : tant pis pour nous ! Car c'est refuser d'être de la procession des prédestinés à un éminent degré de gloire.

Enfin, un dernier effet de la pensée contrite et constante des fautes effacées par l'absolution, sera de nous rendre saintement industriels et empressés à payer la dette que laisse derrière elle chacune de nos fautes même pardonnées. C'est mon second point.

## II. — Dette à payer pour le péché remis.

En nous recevant au pardon, Dieu nous remet notre péché quant à la *coupe*, c'est-à-dire que nous cessons d'être *coupables* à ses yeux, que nous cessons de mériter de lui des regards de colère comme ses ennemis, comme enfants de Bélial. Mais pour cesser d'être coupables devant Dieu, nous ne cessons pas d'être redevables envers lui. Nous avons, par nos actes délictueux, contracté une dette à l'égard de sa justice ; cette dette se compose non de pièces d'or à verser entre ses mains, mais de peines à subir, et le pardon ne l'éteint pas.

Il faut dire néanmoins qu'il la diminue pour une notable partie. Comme gage de réconciliation, comme don de joyeux retour, le Père céleste, en prononçant le pardon du prodigue, lui remet un bon quartier de sa dette. « Combien devez-vous à la justice du Maître ? » demande la miséricorde. — « Je dois cent, je dois mille, je dois dix mille. » — « Reprenez de suite votre obligation : vous ne devez plus que vingt, plus que cent, plus que mille. » Défait la proportion selon laquelle s'opère cette réduction de la dette du pécheur pardonné est toujours très considérable, sans que pourtant on puisse en préciser les termes. Il est certain que, quant à la dette du péché mortel, Dieu, en remettant au pécheur cette dette dans ce qu'elle a d'éternel, n'en laisse plus subsister qu'une infime partie. On peut en conclure, par induction, que l'absolution prononcée sur des fautes vénielles seulement, remet aussi, pour la plus grande, pour la très grande partie, la dette encourue pour ces sortes de fautes.

Quoi qu'il en soit, une partie de cette dette créée par le péché reste à payer après le pardon. Et pour n'être plus que le tiers, que le quart, que le cinquième, le dixième, le centième, le millième peut-être de ce qu'elle était auparavant, cette dette réduite n'en reste pas moins en soi fort considérable encore, à en juger par les dires des pieux auteurs, à en croire certaines révélations faites à des personnages d'une éminente sainteté dans l'Eglise, révélations qui, sans être de foi, méritent notre respect. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la pratique de l'Eglise est de prier à perpétuité pour les morts, à l'exception de ceux qu'elle nous fait invoquer comme saints<sup>1</sup> : preuve que, dans l'ignorance où elle est de la durée des peines restant à subir après le pardon du péché, elle incline du moins à penser que ces peines peuvent être fort longues, et que ce qui demeure de notre dette même réduite par l'absolution peut se chiffrer encore par des siècles et des siècles de souffrances.

N'y a-t-il pas là, mes frères, de quoi nous effrayer ? Eh bien non ! L'on vit dans une insouciance absolue de ces dettes contractées coup sur coup, s'augmentant chaque jour par l'appoint de fautes et de dettes nouvelles, et arrivant, à la fin d'une année, à la fin d'une vie, à un total accablant, désespérant, si le désespoir pouvait trouver lieu encore au Purgatoire. Car c'est des fautes pardonnées que je parle, veuillez ne pas l'oublier ici, de ces fautes dont il faudra payer la dette en Purgatoire, à défaut d'expiation ici-bas.

Et la cause de cette déplorable insouciance de l'écrasante dette à payer ? Cette cause n'est autre que l'absence de douleur constante du péché pardonné. Si le souvenir de nos fautes passées ne s'effaçait point si promptement de notre esprit, nous verrions à nous racheter des suites funestes qu'elles peuvent avoir pour nous. Les âmes fer-

<sup>1</sup> Mlle A. Renart, *Les Clefs du Purgatoire*, p. 29.



ventes en qui vit la crainte persévérante du péché pardonné ne négligent, elles, aucune occasion de se racheter ainsi de leur dette. Elles jeûnent, font l'aumône, se mortifient, se recommandent par de ferventes prières à l'indulgence du créancier divin, offrent à Dieu leurs actions, leurs bonnes œuvres, leurs communions, à l'effet d'obtenir une réduction de dette. Les peines de la vie supportées avec une amoureuse résignation deviennent aussi, par une prudente industrie de leur part, la monnaie dont elles payent la justice du Maître. Mais encore, mais surtout elles s'appliquent à gagner les indulgences.

Les indulgences ! Trop souvent, mes frères, quand on vous parle de cela, vous demeurez aussi insensibles qu'un aveugle-né à qui l'on parlerait de rubis et de diamants. Vous n'appréciez pas les indulgences, et vous ne vous donnez aucune peine pour essayer de gagner même les plus faciles, même celles attachées aux prières que chaque jour vous récitez ! Vous si pauvres en face de votre Créancier, vous dont le passif se chiffre à je ne sais combien de fois dix mille talents, vous avez à votre portée des trésors inépuisables, toujours grands ouverts à votre indigence, et pour y plonger votre main et la retirer entièrement pleine, vous n'avez qu'à vouloir : et votre ferveur n'ira même pas jusque-là ! C'est inconcevable, en bonne vérité ; c'est une monstrueuse insensibilité pour soi-même ! Vous avez si peu pitié de vous, et vous voudriez que le Seigneur en prenne pitié ? Ah ! je comprends, devant une si inqualifiable indifférence, la colère d'un vieux prédicateur allemand flétrissant dans un prône en plein air, du temps de Luther, les contempteurs des indulgences et s'écriant : « Celui qui méprise son âme au point de lui refuser l'aumône des indulgences que Dieu lui offre, n'est pas seulement digne de brûler pendant des centaines de siècles au purgatoire ; il est digne d'aller brûler dans l'enfer pour toujours, avec les anges mauvais et les moines révoltés contre la sainte Eglise romaine. » Que j'aime cette parole de notre pieux et glorieux roi saint Louis disant dans son testament : « Mon fils, souvenez-vous de gagner les indulgences de la sainte Eglise ! » Cette suprême recommandation du roi à l'héritier de son trône, j'en veux faire, mes frères, le dernier mot de cette instruction : « Souvenons-nous toujours de nos fautes passées, afin de les expier. Souvenons-nous toujours de la lourde dette qu'elles laissent après elles quoique effacées par l'absolution, et, pour éteindre cette dette, souvenons-nous toujours, entre autres choses, de gagner les indulgences de la sainte Eglise. » Ainsi soit-il.

## 11<sup>e</sup> Instruction

### L'EUCARISTIE ALIMENT DE LA VIE NOUVELLE

*Cor mundum crea in me,  
Deus, et spiritum rectum  
innova in visceribus meis.*

Créez en moi un cœur pur,  
ô mon Dieu, et renouvelez en  
moi un esprit d'innocente  
droiture.

Mes frères,

Travailler à effacer le péché jusqu'en ses derniers restes, à tuer en chacun de nous le vieil homme ouvrier d'iniquité, telle est l'œuvre de la pénitence. Mais l'homme de péché une fois immolé en holocauste sur l'autel de la pénitence, de

ses cendres l'homme nouveau doit renaître. C'est ce nouvel homme, imité, dit saint Paul, du premier Adam « qui fut créé selon Dieu dans la justice et la parfaite sainteté » (Eph., iv, 24), que, mille années avant le grand Apôtre, le grand Roi pénitent suppliait le Seigneur d'opérer en lui par sa grâce, quand il disait : *Cor mundum crea in me, Deus.*

Plus heureux que David, nous avons, nous, mes frères, pour nous aider à revêtir l'homme nouveau, un moyen d'une incomparable vertu, l'Eucharistie. C'est à dire comment l'Eucharistie nous rétablit dans l'état de sainteté de l'homme avant la chute, et nous élève même à une vie supérieure encore, à une vie divine, que sera consacrée l'instruction de ce soir.

### I. — L'Eucharistie rend l'homme à la sainteté première.

1. Dieu, dans l'Eden, avait créé l'homme à son image et ressemblance. Or voici quelle était la principale similitude entre l'homme et son Dieu. Celui-ci, dans le ciel, se nourrit éternellement de lui-même, met sa félicité à se connaître et à s'aimer, cette connaissance qu'il a de ses infinies perfections n'étant autre que le Verbe, cet amour qu'il a de sa beauté et de sa bonté sans limites n'étant autre que l'Esprit divin. De même le premier homme, en vertu de sa ressemblance avec Dieu, mettait sa félicité à connaître celui-ci et à l'aimer ; la vérité divine, le Verbe, était l'aliment de son esprit, et l'amour, le Saint-Esprit, l'aliment de son cœur.

Mais un jour, vous le savez, séduit par l'orgueil, il cessa de vivre de cette vie imitée de celle même de Dieu, il cessa de dire comme il l'avait dit jusqu'alors : « *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me.* » Ma nourriture, c'est de faire la volonté de Celui qui m'a mis en ce monde. » (Jean, iv, 34). Il cessa de communier au Verbe et à l'Esprit divin, et c'est dans des satisfactions grossières, dans des créatures inférieures à lui-même, dans des aliments n'ayant de goût que pour ses sens qu'il chercha désormais la félicité et la vie.

Parallèlement encore, l'homme fait à l'image de Dieu vivait au paradis terrestre dans une parfaite harmonie de ses puissances et facultés. Le corps promis à l'immortalité en récompense de la soumission exigée de lui, obéissait à la raison et à la volonté, pendant que la raison elle-même demeurait unie et soumise au Verbe, et la volonté à la loi de l'Esprit d'en haut. Mais, par le péché, tout ce bel édifice croula. L'esprit et le cœur de l'homme, plongés dans la chair et le sang, méritèrent, en punition de leur infidélité, d'être soumis à la tyrannie du corps ; et celui-ci, à son tour, fut châtié de sa révolte contre l'esprit, par la tyrannie des maladies, des souffrances, de la mort. Ainsi tomba de sa sainteté et intégrité première le père de la race humaine. Mais hélas ! en Adam nous étions tous renfermés. Par lui la déchéance atteignit chacun de nous, et nous sommes là tous, depuis la faute originelle, à marcher de misère en misère, de chute en chute, disputant notre âme et notre vie à Dieu, incapables de faire le bien que nous désirons, de fuir le mal que nous haïssons.

2. Voilà le mal. Quant au remède, je vous l'ai signalé déjà : c'est la grâce de Dieu. Mais la grâce de Dieu ne consiste-t-elle que dans ces lumières et ces excitations passagères au bien, dans ces secours volants, dans ces forces d'un instant que Dieu nous envoie quand il nous voit aux prises avec la tentation, afin de rétablir l'égalité du combat et de nous aider à triompher ? Non. — La

grâce de Dieu ne consiste-t-elle encore que dans cette purification opérée dans nos âmes par l'Esprit-Saint, quand il déverse sur leurs souillures les ondes sacrées du Baptême ou de la Pénitence ? Non encore. — Ne consiste-t-elle même que dans cette sanctification plus grande, dans cette force et cette beauté supérieures qu'ajoutent à nos âmes les sacrements de Confirmation et d'Extrême-Onction, d'Ordre et de Mariage ? Non plus. — Vous le savez, il est un autre sacrement, le sacrement par excellence, où nous ne recevons pas seulement la grâce participée de Dieu sous les formes que je viens d'énumérer, mais où se donne, s'unit à nous d'une manière si intime l'auteur même de la grâce, que, pendant quelques instants, nous ne faisons plus qu'un avec lui, son sang coulant dans nos veines, son cœur battant dans notre cœur. Qui oserait prétendre qu'en ces heureux moments où l'âme possède en elle son Dieu, le premier homme n'est pas égalé, n'est pas mille fois surpassé, quelles qu'aient été sa force surnaturelle, son innocence et sa sainteté aux jours du paradis terrestre ?

J'ai parlé d'instant et de moments. Mais l'influence de la communion ne se fait pas sentir un moment seulement. C'est vrai que la chair et le sang adorable de notre Sauveur n'ont en notre cœur qu'un séjour de peu de durée. Mais l'Hostie sainte, même après l'entière consommation des espèces et le départ de Jésus cessant d'habiter en nous, n'a pas laissé que de déposer dans nos membres et dans notre sang un germe durable de vie nouvelle. Si nous avons véritablement bien communiqué, notre Dieu n'a pas manqué d'opérer en nous la naissance de l'homme nouveau, ou son accroissement, si déjà il était formé dans notre âme. Cet homme nouveau, mes frères, c'est toujours nous, c'est nous tout aussi bien que le vieil homme. Or, de même que nous nous aimons, nous aimons aussi cet homme nouveau né de nous et en nous ; et, par un phénomène bien connu de ceux qui communient avec la ferveur et la fréquence voulues, nous en arrivons bientôt à lui donner toutes nos tendresses, toutes nos prédilections, au détriment du vieil homme que nous commençons à mépriser et que nous rudoyons chaque jour davantage, à mesure que nous sentons croître en notre intérieur l'homme selon Jésus-Christ. Nous avons pour celui-ci, après peu de temps, autant de gâteries et d'attentions que nous en avions auparavant pour l'homme de péché, et pour les fils premiers-nés de notre mauvaise nature, les vices.

Il se passe au foyer de notre cœur ce qui se passa au foyer d'Abraham, à la naissance de son second fils Isaac. Jusque-là, le patriarche n'avait de regards que pour Ismaël, son aîné, issu de l'esclave Agar. Mais son épouse Sara ayant donné le jour au vrai fils de la promesse, Ismaël est délaissé, dédaigné, et bientôt chassé de la tente paternelle. Pareille chose se reproduit en chacun de ceux qui, recevant Notre-Seigneur toutes portes ouvertes, lui livrent, comme il se doit, leur âme, leur cœur, leur esprit, leur volonté, leur corps, leur être tout entier, et s'abandonnent sans réserve aux opérations de sa grâce dont la plénitude est entrée en eux avec Jésus-Christ. Il y a comme une incubation, par la grâce du Christ, de l'âme ainsi abandonnée aux caresses fécondes de l'Amour créateur ; et de ce travail mystérieux, inénarrable, l'homme nouveau étant né, les tendresses de notre cœur insensiblement deviennent de leur premier objet et se reportent du fils de l'esclave sur le fils de l'épouse, sur l'héritier des promesses immortelles.

Cette doctrine est un peu abstraite peut-être. Pour vous la faire mieux comprendre, je vous ren-

voie, mes frères, à plus d'un exemple dont tous plus ou moins vous avez pu jouir. Ainsi ne vous êtes-vous jamais demandé pourquoi cet homme si ardent pour les plaisirs, pour les honneurs et les biens de la terre, était devenu tout à coup si indifférent à ce qui était sa vie autrefois, si zélé à brûler ce qu'il avait adoré, à adorer ce qu'il avait brûlé ? Le *pourquoi* de ce changement si surprenant, c'est une communion bien faite, c'est la naissance en lui, par suite des mystiques fiançailles de l'âme avec Jésus Eucharistie, de l'homme nouveau se substituant au vieil homme dans les affections de l'âme, et ne laissant plus à celle-ci que dégoût et mépris pour ce qu'elle recherchait et aimait autrefois.

3. Voilà, mes frères, comment par l'Eucharistie l'homme est rendu à son état premier d'avant la chute originelle. Non seulement, en cet état, une perfection de sainteté au moins égale à celle d'Adam innocent redevient l'apanage de notre nature ; mais encore nous trouvons à être purs, à le demeurer, et à le devenir chaque jour davantage, une indicible volupté qui laisse bien loin derrière elle les voluptés d'un moment qu'éprouve l'homme de péché à satisfaire ses vicieux instincts. Nous cessons de mettre désormais notre félicité dans des créatures indignes de nous ; nous cessons de faire consister la vie et le bonheur uniquement à rassasier la faim d'aliments grossiers et de plaisirs de bas étage, dont le corps est le siège. La vérité de la parole du Sauveur : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu » (Luc, iv, 4), se fait comprendre délicieusement de nous. Une faim plus noble que celle du ventre ou des sens s'affirme en nous : faim de vérité pour l'esprit, faim de pureté et d'amour pour le cœur, faim de Dieu pour l'âme ; et cette triple faim trouvant dans l'Eucharistie son aliment, sans cesse renouvelée et satisfaite sans cesse, est une source perpétuelle de joies d'autant plus pures qu'elles sont plus nobles et plus élevées.

Ainsi en est-il de l'âme. Mais le corps lui-même est redevable à l'Eucharistie de grands bienfaits, qui le dédommagent en partie, dès ici-bas, de l'état de souffrance où l'a réduit le péché d'Adam. Je me ferai comprendre d'un mot en disant que, par la pratique de la communion, les saints en arrivent à se rendre comme insensibles aux douleurs corporelles les plus vives. Discipliné par l'Eucharistie, le corps finit par s'oublier, par s'effacer devant les grandes et divines passions de l'âme. Il ne sait plus ni opposer ses exigences aux volontés de l'âme, ni troubler par ses gémissements les joies sereines de celle-ci. Et ainsi disparaît, pour le corps même, grâce à l'Eucharistie, l'une des suites encore de la faute originelle.

Pourquoi, mes frères, ne voudriez-vous pas faire vôtres ces délices cachées dans la manne eucharistique ? Les saints sentaient leur être intérieur et extérieur inondé d'un torrent de douceur et de joie, en se levant du festin du Seigneur. Pourquoi ne serions-nous pas jaloux de leur bonheur ? pourquoi refuserions-nous d'échanger nos quelques misérables jouissances d'hommes charnels, pour les suavités sans nom du pain des anges ? Nous n'avons pas besoin pour cela de nous appeler saint Jean Berckmans ou sainte Julienne de Falconiéri. Il suffit que nous renoncions à toute attache au péché : est-ce donc si difficile de détacher notre cœur de ce monstre d'ingratitude, d'injustice et de malice qu'est le péché ? Eh bien ! moyennant cela, il nous sera donné à nous-mêmes de goûter combien est doux et suave le Dieu de l'Eucharistie, de connaître ces consolations, ces joies, ces transports, ce cœur dilaté, cette âme ravie en Dieu, ces chants d'allégresse et de louanges que



nous envions aux saints. La manne envoyée du ciel aux Hébreux dans le désert n'avait de saveur que pour ceux-là seulement qui avaient jeté loin d'eux les farines apportées d'Egypte. La manne est la figure de l'Eucharistie, et les farines d'Egypte symbolisent les coupables satisfactions dont un trop grand nombre s'obstinent à faire l'aliment de leur bonheur. Pour ceux-ci l'Eucharistie est une nourriture insipide et nauséabonde, dont ils se dégoutent bientôt, à supposer qu'ils aient tenté d'y porter les lèvres... Je crains que beaucoup parmi vous ne soient de ce nombre. Ce serait un grand malheur !

## II. — L'Eucharistie élève l'homme à une vie divine.

Mais un plus grand malheur encore pourrait nous être réservé, si nous persistions à ne pas faire de la communion l'usage que nous en devons faire. Nous nous condamnerions par là non seulement à ignorer toujours la vraie félicité ici-bas, en ne donnant comme aliment à notre faim de bonheur que vanités, ombres et chimères, mais encore à rester éternellement privés de la vie divine à laquelle Dieu nous appelle à participer un jour dans son ciel.

La vie éternelle a sa préparation et son commencement ici-bas, de même que la moisson est en préparation et en principe dans la semence. Il faut que nous vivions déjà en Jésus et par Jésus dans l'Eucharistie, afin et avant de vivre de la vie même de Dieu dans la bienheureuse éternité. Il nous faut sortir de ce monde déjà déifiés en quelque sorte, pour mériter de le demeurer à jamais dans la patrie future du bonheur éternel. Or comment, dans ce monde, devenir comme des dieux, sinon par la communion ? Car par elle, selon l'enseignement de la théologie, l'homme est un même corps et un même sang avec Jésus-Christ, « *concorporeus et consanguineus* », et il est fait participant à la divinité, *particeps Divinitatis*, comme le Verbe, par l'incarnation, s'est rendu participant de la nature humaine. Il n'est donné à nul de ceux qui habitent à l'ombre ou à proximité du tabernacle de se soustraire à cette initiation à la vie divine et de prétendre encore à la bienheureuse immortalité : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, a dit formellement le Sauveur, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Quiconque au contraire mangera ma chair et boira mon sang, aura la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour » pour la gloire immortelle. (Jean, vi, 54-55).

C'est donc, mes frères, nous excommunier nous-mêmes du ciel et de la vie éternelle, que de nous refuser à participer dès cette vie à la chair du Seigneur et à la coupe de son sang. « Ah ! je ne sais de quoi m'étonner le plus, » s'écriait le bienheureux Jean d'Avila, « ou de ce qu'un Dieu vienne frapper à la porte de sa créature et la solliciter humblement de lui ouvrir, afin qu'il puisse entrer en elle et l'élever jusqu'à la participation de sa propre vie, ou de ce que la créature refuse à Dieu qui l'en prie ainsi au nom des biens dont il veut la combler, refuse, dis-je, à Dieu l'entrée de son cœur<sup>1</sup>. » Il faut que la fièvre des affaires et des plaisirs soit bien générale, hélas ! puisqu'il y en a tant aujourd'hui parmi nous à qui elle ôte cette faim de Dieu qui a toujours été l'honneur et le tourment de l'humanité. Car de tout temps l'homme a eu faim de Dieu, de tout temps il a senti que son cœur était trop grand pour être rempli par les affections de la terre. A notre époque

sans doute les cœurs se rapetissent : car les biens créés semblent suffire aux désirs, aux ambitions, à la faim, à la soif de l'homme. Mais si l'homme s'enfonce dans la matière, si les âmes, alanguies par le scepticisme, sombrent dans un matérialisme désolant et n'éprouvent plus le besoin de Dieu, Dieu n'en garde pas moins tous ses droits sur cette société frivole qui a la nausée de l'Eucharistie. Tout peut varier ici-bas, mais les révolutions religieuses dont ce monde est le théâtre, mais les désertions en masse loin de la table eucharistique, mais toutes les conspirations de l'impiété ou de l'erreur contre Jésus-Hostie, ne changeront pas un iota à la loi portée par le Maître disant : « Si vous ne mangez ma chair et ne buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie éternelle. »

Les épopées chevaleresques du moyen âge racontent, entre mille autres choses, les aventures d'un roi guerrier d'abord dépossédé de ses Etats, puis boutant hors à son tour ses ennemis. Revenu en son palais, il n'y trouve plus ses enfants, et il députe à leur recherche ses meilleurs chevaliers. L'un des fils du roi a été emmené dans un château lointain où arrivent enfin les féaux chevaliers. Ils pressent le jeune prince de revenir avec eux vers son père. Mais lui ne s'en soucie pas. Il est retenu dans ce castel ennemi du roi par les liens d'une lâche passion. — « Quel signe avez-vous de votre mission ? » demande-t-il aux visiteurs. De signe il n'en ont pas, mais sur la croix de leur épée ils prêtent serment de vérité. — « Retournez à qui vous envoie, répond le jeune homme, et apportez-moi du vin d'Arvor dans la coupe d'or du roi mon père. Jusque-là je ne bougerai d'ici. » Les chevaliers piquent des deux et reviennent en trois jours. L'un d'eux présente au prince la coupe royale, pleine du vin de feu qui rend ceux qui le boivent insensibles aux blessures, inaccessibles à la crainte. — « C'est bien là en effet, s'écrie l'adolescent, la coupe d'or de mon père. Mais quant à y boire ce breuvage qui fait les héros, point ne m'y déciderai. Il me faudrait quitter ces lieux chéris où je jouis d'un doux repos, vêtir le heaume et la cuirasse, livrer bataille et blessures recevoir. Sans moi retournez à mon père et priez-le de me laisser ici. » A cette réponse, le vieux roi, dit le poète, eut le cœur fendu, et plus jamais ne donna à ce renégat le nom de fils.

Cette histoire, mes frères, est celle des déserteurs, des renégats de la table eucharistique. Ils ne savent quel prétexte mettre en avant pour justifier leur refus de revenir à la maison du Père. Ils n'ont pas le courage de rompre avec une passion coupable ; ils n'osent affronter les luttes de la vie chrétienne, quelque charme que répande sur ces luttes l'ivresse de la coupe eucharistique. Ils n'osent communier, parce que la communion les obligerait à se montrer de nouveau les vrais enfants de Dieu. Mais hélas ! Dieu à son tour renie ces renégats ; il ne les nomme plus ses enfants, et il n'y aura plus de place pour eux à la table des éternelles délices, préparée aux héritiers du royaume dont vous serez tous, mes frères, je l'espère, en vous montrant fidèles à faire au moins vos Pâques chaque année. Ainsi soit-il.

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 19 februarii 1902.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

<sup>1</sup> Jean d'Avila, *Œuvres*, Liv. III, Lettre LV.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Sermons de Carême sur les grandes vérités.**

— VIII. L'indifférence est un crime envers Dieu, 177.

— IX. Elle est préjudiciable au prochain, 179.

**Entretiens sur les évangiles du dimanche.** —

XV. 4<sup>e</sup> dimanche de Carême : La première multiplication des pains, 182.

**Réflexions sur des paroles du Propre des**

messes du dimanche. — XVI. 4<sup>e</sup> dimanche de Carême, 185.

**Petit Carême sur le « Miserere. »** — 12<sup>e</sup> Instruc-

tion : Sur la persévérance, 187. — 13<sup>e</sup> : La générosité dans le service de Dieu, 190.

## SERMONS DE CARÊME SUR LES GRANDES VÉRITÉS

### VIII

#### L'INDIFFÉRENCE EST UN CRIME ENVERS DIEU

*Fides sine operibus mortua est.*

La foi sans les œuvres est une foi morte.

(Jacq., II, 26).

Mes frères,

Il est une classe de gens bien nombreuse parmi les chrétiens, qui ne pratiquent pas la religion, mais qu'il ne faut pas confondre avec les incrédules, car ces hommes croient à toutes les vérités que Dieu a révélées et que l'Eglise nous oblige de croire; encore moins avec les impies, car ils sont pleins de respect pour la religion et ses ministres; pas même avec les pécheurs retenus par leurs mauvaises habitudes, car souvent leur conduite, extérieurement du moins, est régulière et morale. Il ne leur manque que de se sanctifier par la pratique des devoirs que la religion nous impose et sans lesquels la foi n'est qu'une foi morte : *Fides sine operibus mortua est.*

Cette catégorie de chrétiens est nombreuse partout, mais particulièrement dans nos villes où elle forme la majorité, surtout dans la classe appelée « dirigeante » qui, placée à la tête des familles et des affaires, est appelée à exercer une plus grande influence sur la société. On les voit encore, en partie du moins, venir à nos églises, assister aux saints offices, écouter la parole de Dieu, mais jamais au sacré tribunal ni à la table sainte. Ils se rassurent sur ce qu'ils croient à la religion, qu'ils la respectent et que leur conduite est honnête... Pauvres frères ! comme ils s'abusent étrangement ! Je voudrais ce soir les tirer de leur erreur, faire tomber le bandeau qui leur couvre les yeux en leur montrant que le seul fait de leur indifférence les rend coupables envers Dieu, qu'ils outragent en violant les droits sacrés qui lui sont dus : devoir de *soumission*, devoir de *reconnaissance* et devoir d'*amour*.

Nous vous devons, mes frères, la vérité tout entière; nous sommes ici pour vous la dire, et nous ne la trahirons pas. Mais nous vous la dirons avec tous les ménagements de la charité chrétienne, avec toute la tendresse d'un cœur de père, d'un cœur de prêtre; car nous allons parler à des

hommes bien chers à la religion, qui lui appartiennent par leur foi et l'honnêteté de leur conscience, qui lui feraient honneur s'ils voulaient la pratiquer, dont le retour lui causerait une grande joie et dont l'exemple exercerait une grande influence sur leurs frères... O mon Dieu, nous n'avons jamais eu plus besoin de votre grâce ! Donnez à notre voix cette force qui frappe, mais plus encore cette onction qui touche et pénètre, cette douceur qui guérit sans douleur et sans souffrance !

Il ne faut pas de longs raisonnements pour prouver que cette déplorable habitude d'indifférence est un grand outrage à Dieu, puisqu'elle lui refuse

#### I. — Le devoir de soumission et d'hommage.

1. Dieu, mes frères, est le Roi immortel de ce monde, de ce monde d'ici-bas comme du monde invisible des cieux. Il faut que Dieu règne, car il est le principe de tout, le Souverain, le Roi par excellence : *Res regum et Dominus dominantium.* (Deut., x, 17). Il est l'auteur de l'ordre, et tout ce qui trouble l'ordre établi par lui est une révolte contre lui. Les cieux racontent sa gloire en suivant l'ordre qu'il leur a prescrit; la nature publie aussi ses louanges en exécutant les lois qu'il lui a données.

L'homme est le chef-d'œuvre des mains de Dieu, le plus parfait de ses ouvrages, et, après lui, le Roi de la création; il est donc tout à fait impossible que Dieu, qui a si bien réglé chaque chose dans l'univers, ait abandonné à leurs caprices ses créatures intelligentes. Non, Dieu ne pouvait le faire et il ne l'a pas fait. Il a dû exiger l'hommage de l'obéissance de sa créature. Mais pour que cette obéissance fût la plus glorieuse et la plus méritoire, il ne voulut point la violenter ni l'exiger de force; il l'a voulue libre, spontanée, volontaire. Un homme donc qui refuse d'obéir à Dieu en restant indifférent à l'égard de ses lois et de ses commandements, c'est comme si un astre s'arrêtait dans les cieux, comme si le soleil refusait d'éclairer la nature, comme si le printemps refusait de succéder à l'hiver; c'est un désordre moral. *Oportet illum regnare.* (I Cor., xv, 25).

Pour vous excuser et pallier vos torts, mes frères, ne dites pas : a) « Dieu le Roi des rois ! C'est une royauté lointaine et imperceptible ! » Détrompez-vous ! Dieu est là devant vous, dirigeant toutes vos affaires et vous enveloppant de toutes les tendresses de sa puissance et de son amour : « *In ipso vivimus, movemur et sumus.* En lui nous avons l'être, le mouvement et la vie. » (Act., xvii, 28). En vain les hommes s'agitent, Dieu les mène. Bon gré mal gré, il faut lui obéir dans cette vie ou dans l'autre. « *Oportet illum regnare.* Il faut qu'il règne. »

b) Ne dites pas non plus : « C'est une royauté infirme et nominative. » Non. Dieu est toujours le Roi fort et puissant : *Magnus Dominus, omnipotens*; couché sur la paille ou trônant dans sa gloire, il commande aux petits et aux grands, à toute la nature; et ses coups de tonnerre éclatent soudain, épouvantent et foudroient. Prenez garde ! défliez-vous de son silence et de sa patience; il est patient parce qu'il est éternel, mais jamais, au grand jamais, il n'acceptera le rôle de roi fainéant.

c) Ne dites pas enfin : « Dieu abdique, il se retire dans sa solitude et la splendeur de sa gloire, il n'a que faire des hommages de sa frêle créature. » Non, Dieu n'abdique jamais. Le voudrait-il, il ne le peut pas, ses attributs s'y opposent. Aussi, voyez, mes frères, la terre est pleine de Dieu; l'histoire aussi est pleine de Dieu;



de l'une à l'autre de ses extrémités, la création proclame un Dieu actif, un Dieu qui gouverne, un Dieu vraiment Roi. Et s'il a rempli le monde de ses merveilles, c'est qu'il en veut faire jaillir un chant de gloire et des hommages à sa domination.

2. En regard de Dieu vrai Souverain, Maître absolu de ses créatures, voyez la conduite de l'indifférent. Il refuse à Dieu l'obéissance qui lui est due à tant de titres.

Sa fragile existence n'est qu'une longue et audacieuse moquerie de Dieu, une révolte insensée. Dieu lui parle : il n'écoute pas. Dieu commande : il n'obéit pas. Dieu l'invite : il refuse. Dieu menace : il répond par le sourire du dédain. Et ce même homme qui aura des respects pour tous les pouvoirs, des égards pour toutes les élévations, des attentions même pour les plus légères convenances, ce même homme passera sans daigner s'incliner devant le grand Dieu qui a créé les mondes et qui règne au plus haut des cieux !... Quelle imprudence !

Est-il besoin, pour vous en convaincre, d'en appeler à l'histoire, à votre sens intime ? Voyons, dites-moi, connaissez-vous sous le soleil un gouvernement où l'on tolère un homme qui ne veut pas observer les lois de ce gouvernement ? On lui dirait : « Sortez, passez la frontière, vous n'appartenez pas à la patrie, puisque vous refusez de vous soumettre aux lois du pays. »

Connaissez-vous une maison où l'on voudrait garder pour serviteur celui qui dirait : « Maître, je ne suis pas votre ennemi, mais ne me commandez rien, car je ne vous obéirais pas » ? Vous lui répondriez : « Insolent, sortez de chez moi, je ne donnerai pas mon pain à manger à celui qui ne veut pas faire ma volonté ! »

Vous donc indifférents qui ne voulez pas obéir à Dieu le Roi des rois, qui ne voulez pas servir le meilleur des maîtres, vous n'appartenez plus à Dieu ni comme sujet ni comme serviteur ; vous méritez qu'on vous dise : « Sortez de la maison de Dieu, sortez de son empire, sortez de l'univers, ou plutôt sortez de votre indifférence ! »

## II. — Devoir de reconnaissance.

Un de nos grands poètes, contemporain du grand roi Louis XIV, dans une scène pathétique nous représente, assis aux pieds d'Auguste, Cinna, le favori, l'esclave sauvé, enrichi, comblé des plus riches faveurs. Cinna le parvenu à tout oublié ; et les bienfaits dont il l'a comblé, l'Empereur avec émotion lui en déroule la longue chaîne.

Viens, indifférent, ton Dieu fait de même. Il a, lui aussi, d'émouvants souvenirs à faire passer sous tes yeux. Tu étais dans le néant : quel bras pouvait t'en tirer ? Dieu t'appela et te fit venir à la vie... Faible et impuissant, tu aurais péri incontestablement. Mais Dieu était là ; à côté de lui, deux êtres bénis qui par son ordre te recueillirent et te prodiguèrent leurs soins et leur amour. A l'un deux, Dieu donna le lait et les sourires et le cœur tout plein d'amour ; à l'autre, il donna la force, le courage et les labeurs... Ce qui manquait encore, Dieu le fournit de sa propre main. Nul que lui n'avait puissance sur la vie, ni sur la santé, ni sur l'intégrité des membres, ni sur leur développement. Il avait à lui son soleil et l'eau de la fontaine et le jus de la vigne et l'épi des champs et la toison des brebis et les mille choses dont se soutient et s'adoucît l'existence terrestre.

Dieu donna tout. O homme, tu as passé devant ce Dieu, et le *merci* que répond le plus chétif enfant pour la plus chétive aumône, tu ne l'as

jamais prononcé pour le Dieu de qui tu avais tout reçu !... De quel nom qualifier ta conduite ? N'est-elle pas celle d'un mauvais fils, d'un ingrat ? Qu'est-ce en effet qu'un mauvais fils, si ce n'est un fils indifférent à l'égard de son père ? Rappelez-vous l'histoire de l'enfant prodigue, elle est la vôtre. Que fut, dites-moi, l'enfant prodigue ? Il n'insulta pas son père, non ; seulement il s'en-nuya dans sa compagnie ; il fut insensible à ses conseils et à ses larmes ; il déchira son cœur par son absence. Mais il n'avait pas cette intention, il ne voulait autre chose que vivre à sa guise, à sa liberté, c'est-à-dire qu'il fut pour lui un fils indifférent. Et cependant il est regardé comme le modèle des ingrats.

Ah ! du moins son heureux retour consola son père ! Et vous, mes frères, si vous l'avez imité dans son égarement, allez jusqu'au bout, et revenez à Dieu votre père qui vous appelle en ces jours.

## III. — Un devoir d'amour.

1. Trahir la reconnaissance, c'est beaucoup ; trahir l'amour, c'est infiniment plus, c'est se montrer un être sans cœur. Ecoutez bien. Un être vient à vous et vous dit : « Je vous aime ! » Savez-vous bien toutes les profondeurs de ce mot ? « Je vous aime, » c'est-à-dire, je me livre, je m'abandonne à vous, je me perds et m'abdique tout entier. « Je vous aime, » c'est-à-dire que pour vous, s'il le faut, je sacrifierai tout, je serai pauvre, je vivrai dans la honte, dans l'exil, dans les supplices et je mourrai sur un gibet !... Qu'un homme vous dise cela, vous donne tout cela, et que vous le trahissiez en ce qu'il y a de plus sacré, l'amour, c'est là une tache que toutes les gloires n'effaceront pas ; c'est là un remords intime dont rien au monde n'étouffera le cri... Et ceux qui connaîtront votre infamie diront de vous : « C'est un être vil et sans cœur ! »

Cet être qui nous a tant aimés : *in finem dilexit* (Jean, XIII, 1), ce n'est pas un homme, c'est un Dieu. Oui, Dieu est venu à l'homme, et regardant l'homme il se prit à l'aimer. Ne me demandez pas si je comprends cet amour ; non, je ne le comprends pas. Je le raconte, je le constate, mais comprendre cet amour de Dieu pour nous, jamais ! Voyez un peu. Dieu a ainsi aimé l'homme ; pour lui, il est descendu du ciel dans une étable ; il s'est fait homme : « *Et Verbum caro factum est* » (Jean, I, 14) ; il s'est fait petit enfant : « *Parvulus natus est hodie salvator* » (Is., IX, 6) ; il s'est fait pauvre ouvrier : « *Nonne hic est faber, et fabri filius ?* » (Marc, VI, 3 ; Matth., XIII, 55). Pour conquérir notre cœur, il nous a donné ses sueurs, ses travaux, ses larmes, son sang ; il nous a aimés jusqu'au dépouillement, jusqu'à l'exil, jusqu'au déshonneur, jusqu'au supplice, jusqu'à la croix ! O Jésus, mon Dieu et mon Roi, mort pour moi sur un gibet, je vous aime et je vous adore ! Et toi, mon frère, homme indifférent, chrétien oublieux, tu as tout aimé, excepté lui ! Tu as aimé l'animal fidèle qui a levé sur toi un œil caressant ; mais Dieu, tu t'es fatigué de ses instances, tu t'es ri des efforts désespérés de son amour !

Traître au respect, traître à la reconnaissance, traître à l'amour !

2. Que l'indifférent dise maintenant, s'il le veut, que les passions l'entraînent, que les affaires l'absorbent, que l'ignorance et l'oubli lui ont fait perdre Dieu de vue ! Mais dire que la violation de ces devoirs est innocente, mais dire qu'une telle vie est sans reproche, oh ! je le lui défends, non, cela n'est pas possible !

Mais, mes frères, j'en entends plusieurs d'entre vous protester tout bas et se récrier en me taxant d'exagération.

a) Vous osez dire, regardant Jésus-Christ sur la croix : « *Tuus sum ego!* Je suis à vous, Seigneur, je suis religieux, j'ai la foi! »

Vous avez la foi, mon frère! — Mais où avez-vous vu que la foi seule suffit au salut? Ne savez-vous pas au contraire que la foi sans les œuvres est une foi morte, que le figuier stérile fut maudit, arraché et jeté au feu, non pour avoir porté de mauvais fruits, mais pour n'en avoir point porté du tout?

Vous avez la foi! — Mais c'est là ce qui vous rend plus coupables. Les pauvres idolâtres qui ont vécu assis dans les ombres de la mort, et tant d'hérétiques qui languissent dans les ténèbres de l'erreur, s'élèveront contre vous au dernier jour; ils auront peut-être au tribunal du souverain Juge une excuse que vous n'avez pas; si leur ignorance a été invincible, s'ils ont été de bonne foi dans leur erreur, Dieu leur fera miséricorde comme il l'a fait autrefois à Paul persécuteur des chrétiens. « *Ignorans feci in incredulitate, ideo misericordiam consecutus sum.* » (I Tim., I, 13). Ah! si vous devez rester dans votre indifférence, je désirerais que vous n'eussiez pas, que vous n'ayiez jamais eu la foi! « *Vae tibi, Corozain! Vae tibi, Bethsaida!* Si j'avais fait, dit le divin Maître, dans Tyr et dans Sidon les merveilles dont tu as été témoin, ces villes auraient fait pénitence sous le sac et sous la cendre! » (Math., XI, 21; Luc, X, 13).

Vous avez la foi! — Ah! voilà ce qui me fait trembler pour vous; car votre indifférence est une négation de Dieu. Que feriez-vous de moins si vous n'aviez pas la foi? Un Dieu qu'on n'adore pas, qu'on n'aime pas, qu'on ne sert pas, dont on néglige la loi, c'est une vaine idole, ce n'est pas le vrai Dieu.

Vous avez la foi! — Je le veux bien, mais je crains que vous ne la conserviez pas longtemps; c'est un flambeau qui va s'éteindre faute d'aliment. Dieu vous l'enlèvera puisque vous ne voulez pas marcher à sa lumière : « *Movebo candelabrum.* » (Apoc., II, 5). Serviteur lâche et paresseux, vous avez enfoui le talent que le Maître vous avait confié; il vous l'enlèvera peut-être pour le donner à d'autres qui le feront fructifier : « *Dabo facienti fructus ejus.* » (Math., XXI, 43).

b) Vous dites encore : « Je respecte la religion et ceux qui la pratiquent; j'honore ses ministres et leur caractère sacré; je ne suis pas un impie. » — Non, jamais on ne vous a fait ce reproche, vous avez l'âme trop grande et le cœur trop noble, le caractère trop digne, pour que l'impiété trouve un accès favorable auprès de vous. Mais cependant, permettez-moi de vous dire : « La religion, malgré vos respects envers elle, a un grave reproche à vous faire : vous êtes coupable envers elle d'un horrible parjure. Elle a reçu vos serments, elle les a conservés dans ses saintes archives, ils sont inscrits au ciel et sur la terre. Qu'avez-vous promis à votre baptême, à votre première communion et tant de fois depuis? Que vous renonceriez à Satan, que vous priez Jésus-Christ pour votre partage, que sa loi sainte serait la règle de votre conduite. Si vos cautions avaient déclaré que vous vous contenteriez de respecter la religion, mais que vous ne la pratiqueriez jamais, l'Eglise ne vous aurait pas admis au nombre de ses enfants; et si plus tard vous aviez dit vous-même qu'après votre première communion vous deviez languir dans cette molle indifférence, jamais, jamais vous n'auriez été admis au banquet divin; mais avec joie et sincérité vous prîtes alors le ciel et la terre à témoins de votre fidélité. Ou dégagez vos serments, ou avouez que vous êtes coupable de parjure. »

c) Les indifférents ajoutent enfin pour dernière

excuse : « J'ai des mœurs, et la pratique ne changerait rien à ma conduite. » — Quoi! même sans le secours de la religion, vous avez su conserver votre cœur pur, fermer votre âme à l'orgueil, à l'avarice, à la haine? Vous n'avez donc aucun obstacle à vaincre; vous êtes donc entièrement inexcusable dans votre indifférence. Vous feriez la gloire de la religion et vous en faites la douleur! Car, sachez-le bien, on tourne vos vertus contre la religion même. On dit : « Voyez cet homme! Peut-on être plus probe, plus charitable envers les malheureux, plus doux, plus obligeant envers tout le monde? Et cependant, il ne pratique pas la religion. » Et l'on s'autorise de votre exemple pour ne pas la pratiquer non plus... O mon Dieu, on tourne contre vous les vertus des ingrats qui vous abandonnent, et leurs bonnes qualités.

Arrêtons-nous ici. J'ai prouvé, ce me semble, jusqu'à l'évidence, que l'indifférence était injurieuse à Dieu et à la religion. Donc, mes frères, un peu de bonne volonté et de courage; ajoutons à la pratique des devoirs domestiques et sociaux l'accomplissement des devoirs religieux. En vous abstenant de ces derniers, vous violez une obligation trois fois impérieuse et sacrée. Il vous importe donc de sortir de cette déplorable indifférence. Ce serait un malheur irréparable si vous n'alliez vous en réveiller qu'aux pieds du tribunal de Dieu. Daigne la grâce divine éloigner de vous ce malheur! Ainsi soit-il.

## IX

### L'INDIFFÉRENCE EST PRÉJUDICIABLE AU PROCHAIN

#### Mes frères,

Le chrétien indifférent, forcé d'avouer qu'il a tort avec Dieu, prétend se justifier par sa conduite irréprochable à l'égard du prochain. A l'entendre, il est bon *citoyen*, bon et fidèle *ami*, bon et excellent *parent*. A-t-il tort ou raison? Voyons un peu et examinons.

#### I. — Bon citoyen.

Vous devez aimer votre prochain comme vous-même, n'est-ce pas, mes frères, c'est la loi. L'aimez-vous selon Dieu? Or, le premier effet de cet amour, ce doit être de le porter à la vertu. Le faites-vous? Vous avez pour cela deux principaux moyens : les exemples et les conseils.

a) Les *exemples*. Ne dites pas : « Ma conduite est honnête. » — C'est vrai; mais nous l'avons prouvé dans l'instruction précédente, vos exemples d'indifférence sont d'autant plus contagieux, car, dit-on, « c'est un honnête homme, et cependant il ne pratique pas. » Hélas! on n'imité pas vos vertus, votre probité, et l'on imite votre indifférence que vous autorisez par vos vertus. A qui la faute? Je vous le demande, et la main sur la conscience, osez dire que vous n'y êtes pour rien!

b) Ensuite, quels *conseils* touchant la religion pouvez-vous donner à vos frères? Leur direz-vous de songer à leur salut, d'être meilleurs chrétiens? Mais je les entends vous répondre : « *Medice, cura teipsum.* » (Luc, IV, 23). Et vous-même, quand vous vous trouvez au milieu des ennemis de la religion, je le sais, vous êtes trop loyal pour parler comme eux, mais votre indifférence pratique vous met dans l'impossibilité de la défendre, du moins avec autorité, car ils sauraient bien vous répondre : « Si vous croyez à la religion, pourquoi ne la pratiquez-vous pas? Et si vous n'y croyez pas, taisez-vous, pas de vaines paroles, vous êtes des nôtres! » Combien cette position que vous vous êtes faite n'est-elle pas humiliante pour vous!



Ecoutez cet exemple que j'ai lu dans la vie d'Ozanam, célèbre professeur à la Sorbonne, devenu plus tard fondateur des Sociétés de Saint-Vincent de Paul.

Un jour, cet excellent jeune homme, plein de foi et de talent, faisait la morale à des amis. Et ceux-ci de lui répondre : « Et toi, es-tu meilleur chrétien que nous ? Fais-tu tes Pâques ? » Ozanam baissa la tête et se retira en pleurant, passa la nuit en prière, et le lendemain il alla trouver un prêtre pour se confesser afin de mettre ses actes en harmonie avec ses sentiments et ses paroles. Le coup avait porté.

L'Esprit-Saint nous dit : « *Mandavit Deus unicuique de proximo suo* » (Eccli., xvii, 12), c'est-à-dire que nous devons faire tout ce qui dépendra de nous pour porter nos frères à la vertu. Or, vous, mes frères, avec l'influence de votre naissance, de votre fortune, de vos talents, de vos emplois, de votre dignité peut-être, avec cette régularité de conduite qui est la vôtre, avec cette douceur, cette amabilité de caractère, avec cette autorité de la vertu, des bienfaits, des aumônes, dites quel immense bien ne feriez-vous pas ! Calculez ! Un homme d'honneur, de noble caractère, pratiquant la religion au milieu du siècle, sans le vouloir exerce une espèce d'apostolat ; sa conduite seule est une prédication continuelle ; il se tait, mais sa conduite parle plus éloquemment que tous les prédicateurs, il est la preuve vivante de la divinité de la religion ; il engage, il attire à la vertu ; on ne peut le voir et surtout l'entendre sans se sentir animé du désir de devenir meilleur.

Grands du monde, et vous qui appartenez à ce que l'on appelle la classe « dirigeante, » c'est de vous surtout que l'on peut dire : « *Positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israël*. » (Luc, ii, 34). Si vous viviez conformément aux lois divines et religieuses, quel changement, grand Dieu ! Mais non, vos exemples paralysent notre ministère. On ne manque pas, croyez-le bien, de nous reprocher votre négligence... Serviteur infidèle, chrétien indifférent, vous avez enfoui le talent que votre maître vous avait confié pour le bien des âmes de vos frères. Songez-y : vous répondrez non seulement des âmes qui se perdront à cause des mauvais exemples de votre indifférence, mais encore de toutes celles que l'exemple de votre édification aurait sauvées.

Ne dites donc pas, frères bien-aimés qui m'écoutez, que vous n'avez rien à vous reprocher envers vos frères. Vous êtes grandement responsables envers eux, vous n'acquitez pas une dette sacrée que la charité vous impose, vous n'êtes pas de bons citoyens !

## II. — Bon et fidèle ami.

Mais il est une charité plus tendre et plus forte dont Jésus-Christ nous a donné lui-même l'exemple : l'amitié chrétienne, « *amicus noster Lazarus*. » (Jean, xi, 11). Comment remplissez-vous les devoirs sacrés qu'elle impose, mon frère indifférent ? Ami chrétien, votre exemple et vos discours auraient enflammé vos amis pour la vertu ; et votre indifférence les glace, les détourne peut-être de remplir leurs devoirs religieux... Vos amis ! Vos amis ! Ah ! si vous les aimiez comme vous devez les aimer ! Savez-vous bien qu'il en est plusieurs qui n'attendent que votre exemple pour revenir à Dieu et que sans vous, peut-être, plusieurs seraient déjà revenus ?... Vos amis ! Dans l'ordre de la Providence, vous êtes peut-être leur seule et unique ressource, leur salut est entre vos mains. Quelle gloire, quel mérite et quel bonheur si vous les gagnez à Jésus-Christ, à Dieu ! Oh ! comme on s'aime bien au ciel ! Jésus-Christ a res-

suscité son ami ; si vous le voulez, vous pouvez ressusciter les vôtres. Ah ! faites-le pour vos amis, vous qui vous vantez d'avoir un si bon cœur.

## III. — Bon parent.

1. *Bon père.* Mais vous devez encore plus à vos enfants qu'à vos amis, car ici la nature et la religion tiennent le même langage. Laissez-moi donc vous interroger, ô pères de famille, et dites-moi si vous avez bien pris au sérieux votre rôle, votre mission de pères.

Vous avez donné la vie à votre enfant, c'est bien, mais cela ne suffit pas. Il y a l'âme, cette étrangère céleste qui habite votre foyer : a-t-elle obtenu de votre part le respect et l'honneur qui lui sont dus ? Permettez-moi un souvenir historique. A Sparte, quand les enfants venaient de naître, ils étaient placés sur les genoux de leur père. Si celui-ci les regardait, ils avaient la permission de vivre ; s'il ne laissait pas tomber les yeux sur eux, ils étaient condamnés à mourir. Eh bien ! mes chers frères, vos enfants périssent, parce qu'à leur naissance vous avez baisé leur front sans regarder leur âme. Votre postérité dégénère, parce que vous êtes des conservateurs qui ne conservent que les intérêts, non pas les principes et les mœurs. En vain vous procurez à vos enfants les maîtres les plus vertueux, en vain les placez-vous dans les établissements les plus dignes de votre confiance ; c'est bien encore, mais cela ne suffit pas. Pour conserver l'innocence et faire croître la vertu dans le cœur des enfants, il faut les leçons et les exemples du père, autrement votre indifférence détruira tous ces heureux effets.

Pour vous en convaincre, examinons ensemble et écoutez bien. Le Père qui est aux cieux dit à sa postérité : « Regardez et agissez à ma ressemblance ; » vous, vous êtes obligés de dire à la vôtre : « Faites ce que je dis, et ne regardez pas ce que je fais. » Il y a des conseils et des ordres qui expirent sur vos lèvres, parce que votre vie en est le démenti ; il y a des sanctions qui s'énervent dans vos mains parce qu'elles soufflèteraient, châtieraient ce que vous pratiquez.

Et cependant voici la saison des tourmentes pour cet adolescent ; il aurait besoin d'un grand exemple tombant de la vie de son père sur la sienne pour le fortifier contre les courants ; il en sera frustré et il sombrera presque certainement. A cette nouvelle, vous irez çà et là répétant des complaints sur votre impuissance à sauver l'honneur de son sang ; mais du fond de l'abîme où il roule, votre fils, entendant vos jérémiades, élèvera une voix accusatrice pour vous répondre : « Il n'est pas vrai que vous soyez innocent de cette catastrophe parce que vous êtes malheureux ; car il y a de saintes observances des sacrements qui atténuent les passions de vingt ans, et vous m'avez enseigné à les mépriser... Il y a des prêtres, c'est-à-dire des hommes aux pieds desquels on étudie l'art de gouverner sa jeunesse, et vous m'avez appris à les fuir... Enfin il y a un Dieu dont la crainte pouvait remplacer votre insouciance tutelle, et nous ne l'avons jamais prié ensemble... Sans doute vous m'avez prêché les vertus qui sauvent, mais vous m'avez donné les exemples qui perdent ! Ne parlez pas tant des richesses que vous laisserez dans votre héritage, puisque j'y ai trouvé, avec votre ressemblance, une malédiction. O père, c'est vous qui êtes la cause de la ruine de votre enfant ! »

Je rappelais tout à l'heure une coutume de Sparte, continuons d'emprunter à l'antiquité ses austères leçons. A Rome, on punissait de mort l'esclave qui n'avait pas su veiller efficacement sur la vie de son maître. Quel sera le châtement



du père qui n'a pas su pourvoir, par sa propre moralité, à celle de ses fils ? Les devoirs de sa paternité sans religion n'ayant été qu'une représentation de parade, c'est justice qu'il n'en retire que des fruits humilians.

Pour éviter ce malheur, écoutez cet exemple et profitez-en surtout. Un enfant venait de recevoir son Dieu pour la première fois ; il avait le malheur d'avoir un père au cœur tendre, mais sans religion. L'enfant rentra bien triste le soir de sa première communion dans la maison paternelle. Son père, remarquant sa tristesse, le prit sur son cœur en lui disant : « Mon enfant, que peut-il manquer en ce jour à ton bonheur ? » Et l'enfant, essuyant une larme, de lui répondre en l'embrassant avec effusion : « Mon père, vous le savez bien, vous seul après Dieu vous pouvez faire mon bonheur. » Le père comprit, et dès ce moment il pratiqua sa religion<sup>1</sup>.

La responsabilité de la mère n'est pas moins engagée que celle du père. Si une mère n'avait pas de religion, grand Dieu !... Une mère indifférente pour ses devoirs religieux ! Et elle a des enfants, la malheureuse !... Pauvres enfants, que je vous plains et que votre sort est digne de compassion ! Ah ! si saint Augustin n'avait eu qu'une mère indifférente, l'Eglise n'aurait pas eu ce grand évêque, le monde ce grand docteur, le ciel ce grand saint. Saint Augustin tout entier est dû aux prières et aux larmes de sa mère sainte Monique.

2. *Bon époux.* Permettez-moi encore de vous interpellé comme époux. Certes, mes frères, elle est grande et sainte, la société de deux cœurs figurant à un même foyer l'indissoluble mariage de Jésus-Christ avec son Eglise. Comment avez-vous traité cette religion des chastes amours ? Rappelez vos souvenirs, frères bien-aimés. Un jour, au printemps de la vie, vous avez pris par la main la fiancée de votre cœur, et tous les deux, la main dans la main, vous êtes venus aux pieds des autels échanger vos serments, et ce jour-là vous avez apposé comme un sceau le mot « éternité » à votre parole jurée, avec une assurance qui fit tressaillir le cœur de votre mère. Le prêtre ministre de la religion a reçu vos serments et béni votre alliance en vous disant : « Aimez-vous toujours bien, mes enfants, faites votre devoir et soyez heureux ! »

La première chose que vous vous promîtes, époux chrétiens, ce fut l'union. Vous vous étiez dit l'un à l'autre : « Partout où vous irez, j'irai avec vous ; partout où vous vous arrêterez, je m'arrêterai avec vous ; votre peuple sera mon peuple et votre Dieu sera mon Dieu. » (Ruth, I, 16-17). Mais à quelques mois de distance, quoique vous fussiez dans l'intimité, deux sous le même toit, quand venait l'heure de la prière les anges n'entendaient qu'une voix. On n'en voyait jamais qu'un dans le temple où vous aviez été bénis ensemble, jamais qu'un à cette table où vos existences s'étaient confondues. Lorsque plus tard vos petits enfants, vrais chérubins de la terre, bégayèrent les noms de Jésus et de Marie, il y avait auprès d'eux un homme distraît qui avait l'air de ne pas comprendre. Au moment où les autres se mettaient à genoux, lui se retirait à l'écart, et quand sa compagne voulait prendre sa main pour le ramener au prêtre qui leur avait dit : « Aimez-vous et soyez heureux ! » il la refusait.

En vous voyant, l'étranger assis sous votre toit hospitalier vous croirait d'une religion différente

de celle des vôtres qu'il a connus avec honneur et dont il vénère la mémoire. Quoi ! vous, ce père, ce chef d'une postérité que les anciens appelaient pontife et seigneur, vous semblez n'avoir pas de Dieu, car votre vie s'écoule comme un schisme vivant dans cette Eglise si une appelée la grande famille, et tandis que votre adultère n'aurait amené que la séparation des corps et des biens, votre indifférence a consommé la séparation des âmes.

Allons plus loin encore ! Permettez-le moi dans l'intérêt de vos âmes, car c'est là mon unique ambition : « *Da mihi animas !* » Epoux, vous vous étiez promis encore la fidélité. Mais bientôt l'un de vous déchira ce contrat passé à la face des cieux et il osa dire : « Je laisserai mes sueurs ici, je revendique la liberté de mes sens : mon cœur à la famille, mes caprices à qui voudra les satisfaire. » Ainsi la fidélité conjugale, cette robe sans couture, fut sacrilègement déchirée, et alors, loin de cette femme légitime qui se transfigurait dans les douleurs d'un indicible martyre, on voyait le compagnon de sa vie porter de fête en fête de volages amours... Lorsque les choses en sont arrivées là, pleurez, épouse, vous n'avez plus de mari ; et vous enfants, pleurez, vous n'avez plus de père !

Pleurez, pleurez surtout, enfants, si vous n'avez plus de mère ! Pauvres enfants ! Votre mère aussi a failli à ses devoirs religieux, l'exemple de votre père a déteint sur elle, et comme lui elle est devenue indifférente, réfractaire à ses devoirs religieux. Ah ! épouse infortunée, jadis la religion s'était réjouie de votre union, dans l'espérance qu'à force de patience, de douceur et de charité vous ramèneriez votre mari à la pratique de ses devoirs. Dieu aurait béni votre zèle, vous auriez réussi, car « ce que femme veut, Dieu le veut ! » Voilà donc cette dernière ressource enlevée à votre époux ; voilà cette dernière planche de salut rompue ! Malheureux époux ! Malheureuse épouse ! Ah ! sans la piété et le zèle de Clotilde, Clovis serait demeuré idolâtre et la France ne serait devenue que bien plus tard chrétienne.

3. Enfin je vous interpelle comme fils. Vos femmes et vos enfants ne sont point toute la famille. Il en est une partie qui en fut visiblement retranchée, mais qui lui tient encore par des liens mystérieux. Ici, inclinez-vous devant l'image sainte de vos aïeux sortant de la tombe pour vous accuser. Les morts, en effet, sont les absents du foyer, mais ils en sont toujours les membres, et si entre eux et vous la pierre du sépulcre est un voile, elle n'est pas, à proprement parler, un mur de séparation.

Eh bien ! comment, mes frères, j'ose vous le demander, comment se comporte le chrétien coupable de l'abstention envers ses vénérables absents ? Certes, voici un culte bien sacré. Solon défendait de mal parler des morts. Le cœur va plus loin : il a besoin de leur faire du bien, c'est-à-dire de les réjouir par le spectacle de ses œuvres, de les secourir par la prière ; aussi le croyant qui n'envoie pas de subsides à ses parents désolés dans le séjour des expiations douloureuses, est plus coupable que s'il eût refusé du pain à leur vieillesse infirme et dénuée ici-bas.

Il y a plus : la dernière volonté des mourants est sacrée, et nul n'a jamais profané ce testament de leur amour sans encourir la flétrissure du sacrilège. Ce n'est pas seulement la suprême parole : l'exemple des ancêtres vertueux oblige une noble postérité. Quiconque rompt avec leur tradition n'est pas seulement dégénéré, il est impie en ce sens qu'il forfait à cette vénération pour la tombe que toutes les langues humaines appellent une piété.

Voilà donc tout autant de devoirs impérieux

<sup>1</sup> D'après le *Publicateur de la Vendée*, cet enfant s'appelait Louis-René Waldeck-Rousseau, le chef du cabinet actuel. Son père exerçait la première magistrature dans la ville de Nantes, qu'il édifia jusqu'à la fin de sa vie.



auxquels un homme de cœur ne peut se dérober et avec lesquels néanmoins joue l'égoïsme de la neutralité et de l'indifférence religieuse. Oui, mon cher frère, vous vantez la profondeur de votre sentiment filial, et depuis trente ans votre père attend un rafraîchissement de vous dans les flammes purifiantes qui sont le vestibule de la gloire éternelle, et il n'a pas été secouru !

Vous vous targuez de respect pour les intentions de vos aïeux, et votre mère expirante, prenant votre main dans ses tremblantes mains, vous disait avec larmes : « Mon fils, sers le Dieu qui nous réunira bientôt ; il faut nous ressembler sur cette terre pour être tout proches dans les cieux. » A cette invitation, vous répondiez par une parole d'honneur donnée dans des adieux d'une ineffable tendresse... Le lendemain vous avez tout oublié.

Enfin, vous louez en paroles, avec ostentation, les vertus de vos ancêtres, et par vos actes vous avez désavoué ce passé de famille, tantôt en souillant la mémoire de vos pères par des principes opposés aux leurs, tantôt peut-être en installant le vice dans leurs foyers autrefois pieux et respectés.

Vous voyez bien qu'aux lueurs de la vérité chrétienne l'aurore de votre honnêteté a pâli ! Vos aïeux sont mécontents de vous, vous profanez la religion auguste des tombeaux, et si vos proches ressuscitaient, ils déposeraient contre la mémoire de votre cœur ingrat.

Ainsi, mes frères, concluons, il en est temps. Pour vous excuser de n'avoir pas les vertus chrétiennes, vous vous prévaliez de vos vertus domestiques. J'ai interrogé vos enfants : ils rendent témoignage contre vous ; j'ai consulté votre compagne : j'ai entendu ses aveux entrecoupés de sanglots ; j'ai posé la main sur le sépulcre de vos ancêtres : j'en ai fait sortir un murmure plaintif. Posez vous-même la main sur votre conscience, et reconnaissez qu'être content de vous quand Dieu ne l'est pas ni la famille non plus, c'est un outrage présomptueux à la foi et au bon sens.

## ENTRETIENS SUR LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

### XV

#### 4<sup>e</sup> Dimanche de Carême

##### LA PREMIÈRE MULTIPLICATION DES PAINS

La première multiplication des pains, selon une tradition respectable, eut lieu sur les collines qui s'élèvent derrière Bethsaïde, au moment où ces lieux agrestes étaient dans toute la fraîcheur de leur parure printanière. L'une de ces hauteurs s'appelle encore aujourd'hui la *Table du Christ*. On voit dans cet endroit douze pierres rappelant les douze apôtres et entourant un bloc plus considérable qui représente Notre-Seigneur. C'est à sainte Hélène que l'on doit ces souvenirs du grand prodige accompli dans cette solitude<sup>1</sup>.

Il y a un rapport étroit entre le repas miraculeux du désert et le repas eucharistique.

<sup>1</sup> « *Hic mons mensa Christi vocatur, in qua sunt duodecim lapides qui sedilia apostolorum vocantur, et cathedra lapidea Doctoris et Magistri nobis e celo missi Christi Jesu, ab Helena matre posita in signum tam magni miraculi et doctrinæ datæ.* » (Boniface, cité par Letard, *Tableaux évangéliques et topographiques des Lieux saints*, t. II, p. 31).

C'est après la multiplication des pains qu'a été faite la promesse de l'Eucharistie. Les saints Docteurs nous apprennent à considérer ce miracle comme une partie de la révélation de l'auguste mystère. L'Eglise primitive, pour figurer le sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ sur les murs des catacombes, représentait presque toujours, non la cène, mais le miracle de la multiplication des pains<sup>1</sup>.

Nous montrerons aujourd'hui la liaison intime qui rattache ce festin merveilleux au festin plus merveilleux encore de la communion. 1<sup>o</sup> La préparation à la communion, 2<sup>o</sup> la communion elle-même, 3<sup>o</sup> les fruits de la communion y trouvent en effet leur plus parfait emblème.

O mon Dieu, faites que ces lèvres qui, chaque matin, font descendre du ciel le pain mystérieux des âmes et renouvellent ainsi les merveilles de votre amour, en parlent dignement !

### I. — La préparation.

Je trouve d'abord dans le miracle des cinq pains une saisissante image de la préparation à la communion, et cela pour trois raisons.

1<sup>o</sup> C'est dans le désert que Jésus nourrit ces hommes, qui sont la figure des chrétiens. Ils ont quitté le tumulte des villes pour suivre Jésus. Ainsi l'âme qui veut se préparer à la visite du Dieu de l'autel doit se retirer dans la solitude du silence et du recueillement. Elle doit se détacher du monde et d'elle-même. La retraite est le milieu sanctifiant où elle doit se placer pour ranimer sa ferveur, rasseoir son esprit et purifier son cœur avant de recevoir l'hôte céleste.

La pratique de toutes les âmes pieuses établit péremptoirement la nécessité de cet isolement saint pour se disposer à toutes les communications surnaturelles, et par conséquent pour prélever à l'embrassement terrestre de l'âme avec Dieu.

O Jésus, je ne suis qu'ardeur impatiente, que trouble et confusion ! Apaisez toutes mes puissances et fixez-les dans une sainte immobilité, établissez vous-même dans mon cœur ce silence, ce calme que vous attendez pour vous donner à lui.

2<sup>o</sup> Avant de distribuer aux foules le pain miraculeux, le Sauveur commença par les instruire : « *Cœpit docere multa* » (Marc, vi, 34), et par guérir les malades : « *Eos qui cura indigebant sanabat.* » (Luc, ix, 11).

Ainsi la sainte communion exige de nous deux dispositions : une disposition de science et une disposition de pureté.

a) Une disposition de science. La première condition pour recevoir Jésus-Christ c'est de le connaître, c'est d'être instruit des vérités qu'il nous a révélées. Comment attacher de l'importance à la réception de l'adorable sacrement de l'Eucharistie, comment en profiter si nous savons à peine ce qu'est ce sacrement ? Un grand nombre de chrétiens s'approchent de la sainte Table sans connaître les principaux articles de notre croyance ! C'est pourquoi, dans les temps qui précèdent Pâques, l'Eglise multiplie les instructions aux fidèles.

Pour nous, quand nous devons communier, ranimons notre foi aux vérités les plus touchantes et les plus essentielles de la religion, puisque tous les dogmes aboutissent au dogme de Jésus présent à l'autel. Disons à Notre-Seigneur, au moment où

<sup>1</sup> Cf. Martigny, *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes*, EUCHARISTIE. Les représentations de la Cène, si fréquentes depuis la Renaissance, ne se trouvent presque jamais dans les Catacombes.

nous allons le recevoir caché sous le voile du pain : « Je sais que vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant. » Imitons la foi de saint Louis. Au moment où il lui présentait le saint Viatique, le prêtre demanda à ce grand chrétien mourant s'il était convaincu qu'il allait recevoir Jésus-Christ : « Oui, répondit le saint roi ; et je ne croirais pas mieux, quand je le verrais tel que les Apôtres le virent montant au ciel le jour de l'Ascension. »

b) A la science, il faut joindre la pureté du cœur. Chacun, avant de manger le pain céleste, doit s'éprouver lui-même, descendre dans le fond de son âme, visiter avec soin la maison où il veut introduire le Sauveur. Il faut être en état de grâce, avoir la conscience pure au moins de tout péché mortel pour communier dignement. Ceux qui communient en état de péché mortel commettent un horrible sacrilège. Suivant l'expression de saint Paul, ils se rendent coupables du corps et du sang du Seigneur. De plus, ils mangent et boivent leur propre condamnation. Ils s'incorporent leur juge, leur victime, leur sentence. La malédiction de Dieu n'est pas sur leur tête, elle est en eux, et s'ils ne se hâtent de l'effacer par le repentir, elle ravage de plus en plus leur âme et continue son œuvre de destruction en attendant la condamnation fixe et irrévocable. Rien ne flétrit et n'endurcit le cœur comme la communion et surtout la lamentable coutume de la communion sacrilège : à quelle voix de Dieu, à quel appel de son amour, à quel attrait de sa grâce, à quel tonnerre de sa colère un cœur pareil pourrait-il encore être sensible ?

Il faut être exempt de péché mortel pour communier avec fruit, mais il faut encore autre chose. Si la communion produit son fruit essentiel dans les âmes imparfaites, ces âmes n'en profitent guère. Pour que l'entrevue de notre âme avec Dieu produise tous ses heureux effets, il faut autant que possible nous purifier des péchés véniels et de tout attachement déréglé aux créatures.

Si donc le mal est en nous, soit qu'il ait détruit, soit qu'il ait seulement diminué la vie de la grâce, nous demanderons à Notre-Seigneur de nous en affranchir avant de nous approcher de lui dans l'Eucharistie. Il exaucera notre prière et, de nous comme de ceux qu'il allait nourrir de l'aliment miraculeux et qu'il voulut auparavant délivrer de leurs infirmités, il sera vrai de dire : « *Et eos qui cura indigebant sanabat.* »

3<sup>e</sup> Troisième circonstance symbolique : ces Israélites qui avaient suivi Notre-Seigneur dans le désert et que le divin Maître va rassasier avec tant de bonté et de puissance sont vivement pressés par la faim ; ils soupirent après la nourriture qui leur permettra de faire cesser leur longue abstinence.

Ainsi, dit Massillon, il faut apporter à la table eucharistique « un cœur embrasé, pénétré, consumé ; un cœur impatient, empressé, avide ; une faim et une soif de Jésus-Christ, un goût réveillé par l'amour. » Ce pain, dit un saint docteur, demande un cœur affamé : *Interioris hominis quærit esurienti.* (S. August., in Joan., Tract. xxvi, 1).

Au moment de la communion, l'âme fidèle dit avec saint Augustin : « O Dieu, qui me donnera que vous veniez dans mon cœur pour en prendre possession, pour le rassasier, l'enivrer, le consoler ? Venez, Seigneur, et ne tardez pas. Méprisé, persécuté, affligé, je ne compterai plus mes malheurs pour rien, du moment que vous viendrez les adoucir ; honoré, élevé, environné de tous les biens de la terre, ces vaines prospérités ne me toucheront plus, du moment que vous m'aurez fait goûter les douceurs que vous préparez à ceux qui vous aiment. »

Tels sont les désirs qui conduisent les âmes ferventes à l'autel. Elles ont soif de Dieu qui est la source d'eau vive. Rien ne peut rassasier ni tempérer leur faim que le corps sacré du Sauveur qu'elles reçoivent avec une sainte avidité et les transports d'une joie ineffable.

Hélas ! qu'une affection si tendre et un amour si vif est souvent loin de moi ! Que je suis confus de me présenter à votre table, ô Jésus, avec tant de froideur et de sécheresse, d'y porter un cœur si aride, si tiède, et de ne point ressentir cet attrait puissant, cette ardeur qu'éprouvent vos serviteurs fidèles en se disposant à vous recevoir !

Soyez-moi propice, ô bon Jésus, faites que je sois pénétré, au moins quelquefois, dans la sainte communion, de cet amour qui embrase tout le cœur, et qu'enflammé par cette manne céleste, jamais la charité ne s'éteigne en moi.

## II. — La communion elle-même.

La multiplication des pains nous offre une image non seulement de la préparation à la communion, mais encore de la communion elle-même.

Pour nous en convaincre, considérons : 1<sup>o</sup> les circonstances qui accompagnent ce fait miraculeux, et 2<sup>o</sup> ce prodige lui-même.

1<sup>o</sup> Les circonstances qui accompagnent le fait merveilleux de la multiplication des pains sont au nombre de trois.

a) Notre-Seigneur, avant d'opérer le miracle, met ses disciples à l'épreuve, il les invite à nourrir eux-mêmes la multitude : « Donnez-leur vous-mêmes à manger. » Il veut amener sur leurs lèvres l'aveu de leur impuissance, pour rendre plus éclatant le caractère surnaturel de l'œuvre qu'il va accomplir. « Il y a bien ici, dit André, un enfant qui a cinq pains d'orge et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ? » (Jean, vi, 8-9). Il est donc établi qu'il n'y a aucun moyen humain de nourrir, dans cette région solitaire, les foules qui ont suivi le Sauveur.

Ainsi, dans le désert de la vie, l'humanité affamée, lassée, ne trouve rien qui puisse rassasier sa faim. Les sages de ce monde, représentés par les apôtres, répondent aux demandes qui leur sont adressées par un refus attristé. Ils déclarent qu'ils sont incapables de pourvoir à la subsistance des âmes, de leur donner la lumière, la force qui leur manquent. « Que chacun, ajoutent-ils, cherche l'aliment spirituel où il pourra. *Emant sibi cibos.* » (Marc, vi, 36). Hélas ! Comment voulez-vous que cette foule, ignorante, grossière, trouve elle-même la nourriture intellectuelle et morale ? Comment pourra-t-elle connaître le vrai, le bien, les séparer de l'erreur et du mal, les saisir, se les assimiler ? Elle mourra de faim dans le désert de la vie !

Jésus abaissant ses regards sur cette foule humaine en pitié. Il voit bien que ceux qui sont là ne pourront point retourner dans leur maison, c'est-à-dire gagner le ciel, leur demeure et leur patrie, sans défaillir sur la route, s'ils ne sont pas soutenus et réconfortés, d'autant plus que plusieurs ont dû franchir de longues distances pour venir jusqu'à lui et ont épuisé leurs forces dans ce pénible voyage. Aussi il va leur donner un pain mystérieux qui non seulement les reconstituera dans leur première vigueur, mais encore leur communiquera une énergie surhumaine.

b) Jésus-Christ, avant de faire éclater sa puissance suprême, ordonna à ses apôtres de faire asseoir la foule sur le gazon par groupes de cent et de cinquante. Selon l'opinion d'un savant exégète (Schegg), les convives de Jésus auraient formé un quadrilatère composé de cent files qui contenaient cinquante hommes. Nous préférons nous représenter la foule partagée en une centaine



de groupes de cinquante personnes chacun, *per centenos et quinquagenos*.

Les Orientaux, fussent-ils pauvres, aiment à se couvrir de vêtements aux couleurs éclatantes. Aussi le coup d'œil qu'offrait cette assemblée immense était-il des plus pittoresques. Saint Pierre en garda un souvenir ineffaçable; selon l'expression de saint Marc, son disciple, et qui, vraisemblablement, écrivit sous sa dictée le deuxième évangile, ces groupes disséminés sur l'herbe verte ressemblaient aux carrés d'un parterre (*areola-tim*).

Quoi qu'il en soit, il est facile de comprendre pourquoi Jésus ordonna de répartir ainsi ses hôtes. Il voulait éviter la confusion qui n'aurait pas manqué de se produire si chacun de ces cinq mille hommes eût été laissé à sa propre inspiration, et rendre ainsi plus aisée la distribution des vivres.

Cette circonstance, nous disent les commentateurs, a une signification prophétique. Ces phalanges ordonnées sont l'image des chrétientés futures, des églises, des paroisses. Par un dessein de Dieu et pour faciliter l'alimentation des âmes, les fidèles seront réunis en groupes religieux sous l'autorité des évêques et des prêtres.

c) Quand la foule fut assise sur l'herbe, « Jésus, dit l'Evangile, prit les cinq pains et les deux poissons, et, regardant le ciel, les bénit, puis les rompit et donna les pains à ses disciples, et ses disciples à la foule. »

N'y a-t-il pas des similitudes frappantes entre cette scène et celle de l'institution de l'Eucharistie? Là aussi Jésus prend le pain dans ses mains, lève les yeux au ciel, rend grâces, bénit le pain, le rompt et le donne à ses disciples. « *Acceptit panem... et elevatis oculis in cælum... gratias agens... benedixit, fregit, deditque discipulis suis...* » (*Canon de la messe*). La figure cadre admirablement avec la réalité.

2<sup>o</sup> Envisageons maintenant le festin de Bethesda en lui-même. Nous y trouverons d'autres traits qui en font d'une manière plus saisissante encore l'image du festin du Cénacle. Qui ne serait frappé des analogies suivantes?

a) Jésus-Christ n'a pas voulu créer lui-même de rien, comme il aurait pu le faire, ces pains dont il va nourrir la foule, ni ordonner qu'ils descendent du ciel comme la manne en quantité suffisante. Mais il se sert des éléments qui sont entre ses mains. Ainsi quand il institua l'Eucharistie le pain était déjà descendu, il existait tel qu'il voulait le donner, c'était lui-même. « *Ego sum panis vivus qui de cælo descendî.* »

b) Vous admirez avec raison le pouvoir miraculeux qui multiplie les cinq pains et les deux poissons avec une générosité et une puissance intarissables. Ce prodige n'est-il pas l'emblème de l'inépuisable aliment eucharistique? N'annonce-t-il pas d'une manière évidente ce que Jésus-Christ s'apprête à faire non plus une ou deux fois, mais tous les jours jusqu'à la consommation des siècles, non plus en faveur de cinq mille personnes, mais pour la multitude innombrable des fidèles. Comptez sur la surface de la terre les millions de chrétiens qui prendront place au banquet céleste. Celui que nous avons vu naître à Bethléem, la maison du pain, va lui-même leur servir d'aliment et cette nourriture divine ne s'épuisera jamais. D'un pôle à l'autre, à toutes les époques, la multiplication des pains s'est accomplie et s'accomplira.

c) L'Evangéliste poursuit son récit : « Et tous mangèrent et furent rassasiés. » Il n'y a que Jésus qui rassasie. Tout ce qui n'est pas lui peut tromper un instant la faim de notre âme, mais Jésus seul peut contenter l'immensité de ses desirs. C'est dans l'Eucharistie que nous trouvons Jésus. L'Eucharistie est donc notre richesse. O pain super-

substantiel, ô pain divin, puissiez-vous être notre pain de chaque jour!

La nourriture miraculeuse était tellement abondante, nous dit saint Jean, qu'il en resta de quoi remplir douze corbeilles. Pour moi, dit saint Jean Chrysostome, je n'admire pas moins le miracle de ce superflu que le miracle qui a fourni le nécessaire. Moïse donnait la manne aux Hébreux, mais il n'en donnait à chacun qu'une quantité proportionnée à ses besoins. Elie nourrissant la veuve ne lui accordait que ce que réclamait strictement l'entretien de sa vie. Jésus seul, comme souverain Seigneur, pourvoit avec surabondance aux besoins de la multitude. Cette profusion sainte caractérise aussi le festin eucharistique. Quand tous les fidèles ont reçu le mets surnaturel, le prêtre est obligé de recueillir les fragments sacrés, de peur qu'ils ne périssent : *Colligite fragmenta ne pereant*. Comme au temps évangélique, ces restes du repas divin l'Eglise primitive les plaçait dans des corbeilles. Aujourd'hui c'est le ciboire qui les reçoit. Tout dans les pratiques du présent contraind l'esprit à se souvenir du passé.

### III. — Les fruits.

Le miracle de la multiplication des pains s'harmonise jusqu'au bout avec le mystère eucharistique. Le narrateur sacré conclut ce beau récit en trois traits où sont nettement préfigurés les fruits que l'âme fidèle doit retirer de la communion.

1<sup>o</sup> « Les hommes, dit-il, qui avaient vu le prodige que Jésus avait accompli, s'écriaient : Celui-ci est vraiment le prophète qui doit venir dans le monde. » C'était chez les Juifs une croyance reçue que le prophète attendu devait, comme Moïse, faire descendre une nourriture céleste. Dans le *Midrach Cohéleth*, ou *Exposition de l'Ecclésiaste*, un des premiers ouvrages qu'aient écrit les Juifs après le temps du Christ, on lit formellement : « Tel a été le premier Goël ou Libérateur, tel sera le second. Le premier Libérateur a apporté la manne du ciel, selon qu'il est écrit : « Je ferai « pleuvoir du pain sur vous du haut du ciel. » De même le dernier Goël fera descendre la manne des cieux<sup>1</sup>. »

Mieux encore que le pain rompu au désert, l'Eucharistie nous fera reconnaître en Jésus-Christ le prophète par excellence, c'est-à-dire le Messie. N'est-ce pas en effet ce pain qui fait vivre l'humanité, qui soutient et centuple les forces de l'âme? N'est-ce pas la sève cachée qui fait fleurir et fructifier l'arbre divin de l'Eglise, l'électricité qui remue le monde chrétien, le magnétisme qui lance son fluide dans tout le corps mystique, l'attraction qui préside à l'ordre admirable et aux précès de l'univers surnaturel et qui, à des distances infinies, relie ensemble les âmes et les groupe en un ensemble harmonieux? Toutes ces merveilles, visibles dans tous les lieux, renouvelées dans tous les temps, d'où viennent-elles? Comment les expliquer? C'est que Jésus-Christ est Dieu et qu'il entre partout dans les âmes sous les symboles sacramentels.

2<sup>o</sup> Après avoir salué en Jésus celui qui va remplir leur attente, les Israélites n'ont plus qu'une pensée : ils veulent le proclamer leur roi. Cette puissance et cette bonté réunies en Jésus le font juger digne de régner sur eux. Nous aussi, après avoir participé au festin céleste, nous devons appeler Jésus à régner sur nous. Jésus n'est point un tyran comme le monde et la chair; son empire est doux et pacifique, et nous sommes plus encore ses enfants que ses sujets. A la cour de ce

<sup>1</sup> Schœttgen, *Horæ hebraicæ et talmudicæ*, A. I, p. 359; Dresde et Leipzig, 1733.

grand roi, servir c'est régner. Hatons-nous donc de rompre les chaînes qui nous empêcheraient de nous soumettre à sa domination, et oublions auprès de lui tous nos esclavages passés.

3<sup>e</sup> Notre-Seigneur ne voulut point de la royauté terrestre dont les Juifs, grossiers et aveugles, voulaient l'investir. Ayant donc appris leur projet, « il s'enfuit, dit l'Evangile, et se retira sur la montagne. » Pour nous c'est une royauté spirituelle que nous offrons à Jésus-Christ. Cette royauté il l'acceptera, car en venant dans nos âmes par la communion il n'a d'autre but que d'y établir son empire.

O Jésus, que votre règne arrive! Oui, qu'il advienne d'abord dans chacune de nos âmes, heureuses de vous reconnaître pour maître absolu, heureuses de vous obéir dans les multiples décisions où s'affirme votre autorité de roi! Puis de notre âme qu'il aille grandissant ce royaume autour de nous sous le toit familial, dans la cité, dans la patrie, dans le monde entier, et qu'ainsi se réalise cette parole de saint Augustin : *Sacramento corporis Christi totus subjugatus est mundus.*

## RÉFLEXIONS SUR DES PAROLES DU PROPRE DES MESSES DU DIMANCHE

### XXI

#### 4<sup>e</sup> DIMANCHE DE CARÊME

**I. Réjouis-toi, Jérusalem.** — Quelle est cette Jérusalem qui est invitée à se réjouir? Il ne peut être évidemment question de la ville de ce nom dont Jésus-Christ a dit : *Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu n'as pas voulu!* (Matth., xxiii, 37). Cette Jérusalem terrestre a été détruite, est tombée en ruine, et selon la prophétie du Sauveur, des jours sont venus où ses ennemis l'ont renversée et n'ont pas laissé en elle pierre sur pierre. (Luc, xix, 43-44). Quelle joie pourrait donc ressentir une Jérusalem qui n'existe plus et qui n'a pas voulu connaître le temps où elle a été visitée par le Seigneur? (S. Aug., *In Ps. cxxi*, n. 3).

Il s'agit d'une autre Jérusalem, et le prophète en a parlé, disant : c'est une *Jérusalem comme une cité qui se bâtit.* (Ib.). Elle se construit à l'aide de pierres vivantes, et Jésus-Christ en a posé les fondements en disant à son apôtre : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* (Matth., xvi, 18). Et à l'heure où il devait monter au ciel, il dit à tous ses disciples, c'est-à-dire à tous ceux qui composaient cette Eglise : *Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.* (Ib., xxviii, 18-19). La voilà cette nouvelle Jérusalem devant vous, c'est l'Eglise militante.

Il s'agit encore de cette Jérusalem qui a entendu cette parole du prophète lui disant : *Le salut sera sur la montagne de Sion et dans Jérusalem.* (Joël, ii, 32). Les âmes chrétiennes le connaissent bien le salut qui leur est venu par Jésus-Christ; ce sont les pierres vivantes qui seront taillées par les mains des prédicateurs de la vérité et destinées à entrer dans cet édifice spirituel qui s'appelle

l'Eglise de Jésus-Christ. Ah! soyons du nombre de ces pierres qui sont entre les mains des prêtres, pour qu'étant d'abord perfectionnées, nous entrions ensuite dans la construction de cette Jérusalem qui a été rachetée; et c'est pourquoi nous vous disons : *Fils de Sion, exultez, et réjouissez-vous dans le Seigneur votre Dieu, parce qu'il vous a donné un docteur de justice, et il fera descendre sur vous la pluie du matin et la pluie du soir.* (Ib., 23. — Denys le Chartreux).

**II. Vous tous qui aimez Jérusalem, rassemblez-vous.** — Quels sont ceux qui aiment Jérusalem, c'est-à-dire l'Eglise militante? Ce sont ceux d'abord qui reçoivent ses enseignements et qui s'attachent à les faire passer dans leur vie, car Jésus-Christ a dit à son Eglise dans la personne de ses apôtres : *Qui vous écoute, m'écoute; et qui vous méprise, me méprise; mais qui me méprise, méprise celui qui m'a envoyé.* (Luc, x, 16). — Ce sont ensuite ceux qui gardent fidèlement la foi de Jésus-Christ et qui sont disposés à tout souffrir plutôt que d'y renoncer. Et Jésus-Christ leur dit comme il disait à ses disciples : *Vous aussi, vous rendrez témoignage parce que vous êtes demeurés avec moi dès le commencement.* (Jean, xv, 27). — Ce sont enfin tous ceux qui touchés de repentir viennent dire à l'Eglise, comme le jour de la Pentecôte les Juifs dirent à Pierre et aux autres apôtres : *Hommes, mes frères, que ferons-nous?* (Act., ii, 37).

Quels sont ceux qui aiment Jérusalem, c'est-à-dire leurs âmes? Ce sont en premier lieu ceux qui comprennent cette parole du Maître : *Je vous dis à vous qui êtes mes amis : Ne craignez point ceux qui tuent le corps, et après cela ne peuvent plus rien faire. Mais craignez celui qui, après avoir ôté la vie, a le pouvoir d'envoyer dans la géhenne.* (Luc, xii, 4-5). Ceux-là ne sortent jamais de Jérusalem pour descendre vers Jéricho. (Ib., x, 30). — Ce sont en second lieu ceux qui peuvent dire en toute vérité : *Je me suis attaché à vos témoignages, Seigneur, ne me confondez point. J'ai couru dans la voie de vos commandements, lorsque vous avez dilaté mon cœur.* (Ps., cxviii, 31-32). — Enfin ce sont tous ceux qui ont entendu cette invitation de Jésus-Christ : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, et porte sa croix chaque jour, et me suive.* (Luc, ix, 23).

Voilà tous ceux qui doivent se rassembler. Pourquoi? Pour le jeûne et la prière : *Sonnez de la trompette dans Sion, consacrez un jeûne, convoquez une assemblée. Et les prêtres diront : Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple.* (Joël, ii, 15-17). — Pourquoi? Pour ne former tous qu'un seul peuple, le peuple chrétien à l'exemple des premiers fidèles : *La multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme.* (Act., iv, 32). — Pourquoi? Pour participer au festin de l'amour. Jésus-Christ a dit : *Ma chair est vraiment nourriture, et mon sang est vraiment breuvage. Qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui.* (Jean, vi, 56-57). Il fit cette déclaration après avoir nourri une grande multitude qui le suivait, en multipliant cinq pains et deux poissons. Après avoir donné la figure de l'Eucharistie, il en annonçait la réalité, (Ib., 1-19).

**III. Réjouissez-vous avec elle, vous qui avez été dans la tristesse.** — Quelle est la joie de Jérusalem ou de l'Eglise? C'est qu'elle est devenue la mère d'une nombreuse postérité. Dieu dit à Abraham : *J'établirai mon alliance entre moi et toi, et je te multiplierai prodigieusement.* (Gen., xvii, 2). Et dans une autre circonstance, il lui dit encore : *Je te bénirai, et je multiplierai ta postérité comme les étoiles du ciel, et comme le sable qui est sur le rivage de la mer.* (Ib., xxii, 17).



17). Dieu a réalisé sa promesse à son égard. Ainsi a-t-il fait à l'égard de Jésus-Christ.

Il avait dit par son prophète : *S'il livre son âme pour le péché, il verra une postérité étendue.* (Is., LIII, 35). Et Jésus-Christ alors a pris sa croix, il est allé sur le Calvaire, et de son côté ouvert est née l'Eglise. Fécondée et sanctifiée par Jésus, remplie de l'Esprit créateur et sanctificateur, l'Eglise nous enfante par le baptême à la vie de la grâce, nous rend ensuite participants de la vie divine par les autres sacrements, et nous voilà devenus les enfants de Dieu. Comment ne serait-elle pas dans la joie ou même n'éprouverait-elle pas la joie d'une maternité divine ? Elle est donc notre mère (Gal., IV, 25), et si elle se réjouit de nous avoir enfantés à Dieu, qui d'entre nous ne voudrait point partager sa joie ? Quand une mère se réjouit d'avoir mis au monde un enfant, est-ce que cet enfant ne témoigne pas plus tard à sa mère et sa joie et sa reconnaissance ? Ah ! si Dieu a multiplié sur la terre la descendance d'Abraham, combien davantage a-t-il multiplié et multiplie-t-il encore les enfants de Dieu qui naissent au sein de l'Eglise triomphante !

Mais cette joie doit être encore plus grande pour ceux qui étaient dans la tristesse, c'est-à-dire pour ceux qui se sont parfois conduits en enfants ingrats et désobéissants. Il ne faut pas que cette tristesse nous empêche de venir prendre part à sa joie, car c'est précisément par cette tristesse selon Dieu que nous pourrions redevenir des enfants selon son cœur : *La tristesse qui est selon Dieu produit pour le salut une pénitence stable ; mais la tristesse du siècle produit la mort.* (II Cor., VII, 10). Comment cette tristesse pourrait-elle nous priver de la joie que notre mère la sainte Eglise éprouve de notre retour, alors qu'elle est précisément un sujet de joie pour les anges qui sont au ciel ? Jésus-Christ a dit : *Il y aura de la joie parmi les anges de Dieu pour un pécheur faisant pénitence.* (Luc, XV, 10). Comment ne voudriez-vous pas partager la joie de votre mère qui vous a retrouvé ? Oui, mêlez à votre tristesse et à vos larmes la joie d'être redevenu un enfant de l'Eglise, car il est écrit : *Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.* (Matth., V, 5).

Nous ferons remarquer qu'il y a cependant une Jérusalem dont nous ne devons point partager la joie et sur laquelle nous avons à verser des larmes. C'est celle qui s'est séparée de la véritable Eglise et qui veut néanmoins en conserver le nom ; c'est encore l'âme chrétienne qui a ouvert ses portes au démon et qui accepte de vivre sous sa tyrannie. Jérusalem se réjouissait de la mort de Jésus-Christ ; les pharisiens et les scribes triomphaient. Les apôtres au contraire étaient dans la tristesse, mais ils se souvenaient de la parole qui leur avait été dite : *Vous gémirez et vous pleurerez, vous, mais le monde se réjouira ; vous serez tristes, mais votre joie se changera en joie.* (Jean, XVI, 20). Et vous aussi pleurez amèrement la chute de tant d'Eglises particulières qui se sont détachées de leur Mère la sainte Eglise catholique. Puissent vos larmes et vos prières amener leur résurrection ! Mais sachez aussi au milieu des défections et des persécutions de l'heure présente attendre dans la joie d'une bonne espérance le triomphe définitif de votre Mère la sainte Eglise catholique, qui après nous avoir engendrés dans la vie présente à la vie de la grâce, veut nous faire parvenir à la vie de la gloire. *Dieu nous a régénérés pour une vive espérance par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts, pour un héritage incorruptible, vous qui êtes gardés par la vertu de Dieu, au moyen de la foi pour le salut qui doit être révélé à la fin des temps, où vous serez transportés de joie, bien qu'il faille maintenant*

*que pour peu de jours vous soyez contristés par diverses tentations, afin que l'épreuve de votre foi, beaucoup plus précieuse que l'or, soit trouvée digne de louange, de gloire et d'honneur à la révélation de Jésus-Christ.* (I Pier., I, 3-7).

**IV. Tressaillez d'allégresse et rassasiez-vous de ses consolations.** — Quelles sont d'abord les consolations dont jouit Jérusalem ou l'Eglise militante ? Jésus-Christ voulant armer son Eglise pour les combats qu'elle aurait à livrer, dit à ses apôtres : *Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi ; s'ils ont gardé ma parole, ils garderont aussi la vôtre.* (Jean, XV, 20). Et encore : *Je vous ai dit ces choses, afin qu'en moi vous ayez la paix. Dans le monde vous aurez des tribulations, mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde.* (Ib., XVI, 33). L'Eglise, au sortir du cénacle, portait donc en son cœur l'annonce des persécutions qu'elle aurait à souffrir et la promesse d'être soutenue et assistée par Jésus-Christ. Aussi elle n'hésita point à entrer en lutte avec la Synagogue déicide, puis avec le monde païen. Les persécutions vinrent à elle de toutes parts, et l'Eglise était dans l'allégresse. Voyez les Apôtres sortir du Conseil pleins de joie de ce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir des outrages pour le nom de Jésus. (Act., V, 41). Entendez saint Paul s'écrier : *Béni le Dieu et Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans toutes nos afflictions, afin que nous puissions nous-mêmes, par l'encouragement que Dieu nous donne, consoler aussi ceux qui sont sous le poids de toute sorte de maux !* (II Cor., I, 3-4). C'est ainsi que l'Eglise, tout en souffrant dans ses membres, jouissait néanmoins de consolations si grandes qu'elle pouvait déverser de sa plénitude sur tous ceux qui se trouvaient dans la peine, car, ajoute l'apôtre, *si nous sommes consolés, c'est pour votre consolation.* (Ib., 6).

Voici d'autres consolations pour l'Eglise : elles lui viennent de ses nombreuses victoires qu'elle remporte et sur les juifs et sur les païens ; ce sont les nombreuses conversions qui se produisent à la suite de la prédication de l'Evangile. Dieu lui avait dit : *Ceux qui doivent te rebâtir sont venus ; ceux qui te détruisaient et te dévastaient, te quitteront. Jette les yeux autour de toi et vois : tous ceux-ci se rassemblent et viennent vers toi. Par ma vie, dit le Seigneur, tu t'en revêtiras comme d'une parure, et tu en seras parée comme une épouse. Tes déserts et tes solitudes et ta terre pleine de ruines, seront trop étroites pour leurs habitants, et ceux qui te dévoraient seront chassés au loin. Les enfants de ta stérilité diront encore à tes oreilles : Le lieu est trop étroit ; fais-moi place pour que j'y habite. Et tu diras en ton cœur : Qui m'a engendré ceux-ci, moi stérile et qui n'enfantais pas, moi transportée et captive ? Qui a nourri ceux-là, car j'étais abandonnée et seule, et ceux-ci où étaient-ils ? Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Je lèverai ma main vers les nations, et je dresserai mon étendard devant les peuples. Ils apporteront tes fils entre leurs bras, et ils t'amèneront tes filles sur leurs épaules.* (Is., XLIX, 17-22). C'est ainsi que le prophète racontait les consolations que l'Eglise trouverait dans l'accomplissement de sa mission, et cette parole du Seigneur se réalise encore de nos jours, car l'Eglise s'accroît sans cesse par l'extension du règne de l'Evangile sur tous les peuples. Il en est tellement ainsi que saint Paul, répétant la prophétie du Psalmiste, disait en parlant des apôtres : *Leur voix a retenti par toute la terre, et leurs paroles jusqu'aux extrémités du monde.* (Rom., X, 18).

Mais quelles sont les consolations que l'Eglise présente à ses enfants ? Le Seigneur l'a dit : *Je vais faire sur elle comme un fleuve de paix. Je répandrai sur elle la gloire des nations comme un torrent qui déborde. Vous suçerez son lait, on vous portera à la mamelle, et l'on vous caressera sur les genoux. Comme quelqu'un que sa mère caresse, ainsi je vous consolerais, et vous serez consolés dans Jérusalem. Vous verrez, et votre cœur sera dans la joie.* (Is., LXVI, 12-14). Allons donc vers notre Mère la sainte Eglise : elle nous distribuera le pain de la parole divine où nous puiserons de grandes consolations par les espérances qui ont été annoncées, et nous initiera ensuite à la science des sciences qui forme les saints. Allons vers l'Eglise : au sacrement de pénitence, elle nous relèvera de nos chutes ; au sacrement de confirmation, elle nous fortifiera pour le combat ; au sacrement de l'eucharistie, elle nous donnera en nourriture et en breuvage le corps et le sang de Jésus-Christ. Mère prévoyante, elle ne nous abandonne en aucun moment de notre vie ; mère protectrice, elle nous protège contre le démon, le démon et nous-mêmes ; mère pleine d'amour, elle nous entoure des soins les plus dévoués. Et elle ne cesse de nous redire avec l'Apôtre : *Dieu m'est témoin combien je soupire après vous dans les entrailles de Jésus-Christ !* (Philip., I, 8). Qui ne serait bienheureux de pouvoir toujours trouver ainsi des consolations au sein de l'Eglise catholique ? O Jésus ! soyez béni de nous avoir donné l'Eglise pour mère. Accordez-nous la joie de recevoir avec reconnaissance les grâces de salut que vous nous présentez par ses mains maternelles.

**V. Je me suis réjoui dans cette parole qui m'a été dite : « Nous irons dans la maison du Seigneur. »** — Il s'agit ici de cette maison du Seigneur dont le Psalmiste a dit : *O Dieu, les enfants des hommes espéreront à l'abri de vos ailes. Ils seront enivrés de l'abondance de votre maison : et vous les abreuverez du torrent de vos délices.* (Ps., xxxv, 7-8). Et cette maison du Seigneur n'est point sur la terre ; mais nous en avons la figure ou, si vous préférez, le vestibule, car nos temples matériels sont bien réellement la maison de Dieu, car Jésus-Christ y habite substantiellement, et il est à l'autel comme il est au ciel. De là la parole qu'il nous a dite : *Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle.* (Matth., xxviii, 20). — Il s'agit de cette maison du Seigneur dont saint Jean nous a dit : *Je ne vis point de temple dans la ville, parce que le Seigneur tout-puissant et l'Agneau en sont le temple. Et la ville n'a pas besoin de soleil ni de lune pour l'éclairer, parce que la gloire de Dieu l'éclaire, et que sa lampe est l'Agneau.* (Apoc., xxi, 22-23). Et nous dans nos temples catholiques, n'avons-nous pas Jésus-Christ, l'Agneau immolé, qui a dit : *Je suis la lumière du monde ?* (Jean, viii, 12). *Approchez-vous de lui, et vous serez éclairés* (Ps., xxxiii, 5), dans des sentiments d'amour et de pitié pour le recevoir dans la sainte communion, et c'est ainsi que vous mériterez la grâce d'aller dans sa maison d'en-haut où il sera votre lumière éternelle. — Il s'agit de cette maison du Seigneur dont Jésus-Christ disait à ses apôtres : *Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père ; je vais vous préparer un lieu.* (Jean, xiv, 2). Voulez-vous correspondre au travail que Jésus-Christ a accompli pour vous dans le ciel ? Commencez par venir prendre votre place parmi les fidèles qui prient dans nos temples catholiques, qui y entendent la parole divine et qui y reçoivent les grâces des sacrements. Alors vous de votre côté vous travaillerez à vous préparer une demeure dans la maison de votre Père céleste.

C'est pourquoi disons-nous les uns aux autres : *Nous irons dans la maison du Seigneur.* Si l'amour fait courir les hommes vers quelque endroit de ce monde, quel doit être l'amour qui entraîne vers le ciel des âmes chrétiennes ! Courons, puisque nous arriverons à la maison du Seigneur. Courons sans fatigue, puisque nous parviendrons en un lieu qui ne connaît pas la fatigue. Courons à la maison du Seigneur, que notre âme se réjouisse en ceux qui nous disent de telles paroles. En effet ceux qui nous en parlent ont vu avant nous cette patrie, et ils crient de loin à ceux qui viennent après eux : *Nous irons dans la maison du Seigneur.* Les prophètes et les apôtres l'ont vue, et ils nous appellent à les suivre. C'est là-haut qu'on glorifie par de dignes louanges Celui qui a fondé cette maison ; il fait lui-même les délices de tous ceux qui l'habitent ; il est leur unique espérance ici-bas, leur unique bien là-haut. Quelle doit être la disposition de ceux qui courent vers cette maison ? C'est de croire qu'ils y sont déjà, et de s'y fixer déjà. Ah ! puissiez-vous dire avec l'Apôtre : *Pour nous, notre vie est dans les cieux !* (Philip., iii, 20). Pensez au bonheur dont vous jouirez dans la maison du Seigneur, et quoique vous soyez encore en chemin, figurez-vous que déjà vous y êtes fixés par vos espérances et vos affections, que vous possédez dans la société des anges une joie impérissable, et que cette parole s'accomplit en vous : *Bienheureux ceux qui habitent dans votre maison, ils vous glorifieront dans les siècles des siècles.* (Ps., lxxxiii, 5. — S. Aug., In Ps. cxxi).

## PETIT CARÊME SUR LE « MISERERE »

### 12<sup>e</sup> Instruction

#### SUR LA PERSÉVÉRANCE

*Ne projicias me a facie tua, et spiritum sanctum tuum ne auferas a me.*

Ne me rejetez pas de devant votre face, et ne retirez pas de moi votre esprit.

Mes frères,

David demande ici la persévérance. Il ne lui servirait de rien d'être rentré en grâce avec le Seigneur, d'avoir reçu de lui un cœur nouveau, un esprit droit, si c'était pour commettre de nouveau quelque un de ces péchés qui finissent par lasser la patience du Très-Haut, et lui arrachent une sentence de réprobation. Le royal Psalmiste a dans l'esprit un exemple récent de cette réprobation finale que peut encourir le pécheur : Saül n'a-t-il pas été rejeté par Dieu, lui pourtant l'oint du Seigneur ? David tremble de partager son sort, et de mourir comme lui sous le coup de la malediction d'en haut. Aussi il sollicite de l'Eternel, comme grâce dernière, celle de la persévérance finale. Tel doit être aussi l'objet de notre prière : la persévérance. Quelques mots sur ce sujet, mes frères, pour vous dire et les motifs et les moyens de persévérer dans le bien et l'amitié de Dieu.

#### I. — Motifs de persévérance.

1. La persévérance consiste à éviter toute rechute dans les péchés déjà accusés et effacés par l'absolution. Quant à la persévérance finale, la théologie en donne cette définition : « L'union de la mort avec l'état de grâce. » On peut la définir encore : « L'état de grâce au moment de la mort. »



S'il est une chose que nous devons désirer en ce monde de préférence à tout, c'est bien cette persévérance finale, cette faveur d'une bonne mort. Bien mourir : pour l'homme tout est là. Qu'importe la vie, sa plus ou moins longue durée, la somme plus ou moins grande de bonheur ou de malheur qui s'y trouva réalisée, pourvu que la mort soit bonne, soit sainte, soit le commencement de la bienheureuse éternité ? C'est là pour nous, en somme, l'unique nécessaire. Or, mes frères, le moyen le plus sûr, le moyen infaillible de s'assurer la persévérance à la mort, c'est de pratiquer la persévérance pendant la vie : premier motif qui nous oblige à persévérer dans le pardon reçu, dans la fuite du péché, dans l'usage des sacrements.

Il devient fastidieux de répéter, après l'Evangile, que la mort viendra comme un voleur, au moment où l'on s'y attendra le moins ; fastidieux de redire, après tous les maîtres de la vie spirituelle, que l'homme cloué sur un lit de douleur pendant un, deux, trois mois et plus, est tout aussi bien surpris par la mort survenant enfin, que celui emporté par une maladie foudroyante en vingt-quatre ou quarante-huit heures. En aucun temps nous ne nous faisons à l'idée de la mort, et c'est quand elle est le plus près de nous, quand déjà elle frappe à la porte, que nous y pensons le moins. Si donc nous voulons nous éviter de désagréables surprises, il faut nous tenir toujours prêts à recevoir sa visite. Il ne faut pas nous endormir sur un péché mortel. Le réveil pourrait se trouver effroyable.

Et j'entends surtout parler ici de péchés mortels commis de nouveau après une bonne confession. Le nombre des damnés réduits au désespoir éternel pour un premier péché mortel qui fut sans second dans leur vie, est sans doute fort restreint. J'ai eu occasion de vous le faire remarquer, et j'y insiste, afin de prévenir dans vos esprits toute exagération : la Providence divine n'est point une justicière étroite et sombre, qui épie notre premier écart dans la voie du mal pour nous frapper à l'instant même, sans rémission ni délai. Une telle manière de faire n'est point dans les habitudes de la Providence ; tant pis d'ailleurs pour ceux à qui cette divine mansuétude servirait de prétexte pour s'encourager effrontément dans le mal ! Mais si l'enfer après et pour un seul péché mortel est l'exception, il cesse d'en être ainsi pour ces péchés tant de fois pardonnés et tant de fois commis de nouveau. Qui compterait dans les cachots de la justice éternelle les malheureux frappés par Dieu après cent absolutions suivies, hélas ! d'un dernier péché qu'il n'a point plu à la divine clémence enfin lassée de remettre encore ? On voulait s'en confesser comme des autres, on voulait ne point mourir sans avoir abjuré une dernière fois aux pieds du prêtre cette nouvelle faute ou série de fautes. Mais la mort est venue sans crier gare, et, faute d'avoir persévéré pendant la vie, on s'est trouvé sans persévérance à la mort. N'avait-on pas été averti assez de fois ? Le Sauveur n'avait-il pas été assez catégorique sur le chapitre des surprises de la mort ? N'avait-il pas dit assez clairement que celui-là seul serait sauvé qui persévérerait jusqu'à la fin ? « *Qui perseveraverit in finem hic salvus erit.* » (Matth., x, 22).

Voilà donc le premier motif de la persévérance : la crainte de faire enfin, par une dernière iniquité, déborder le vase des colères du Seigneur, la crainte de creuser sous nos pas un abîme que la grâce divine ne viendrait plus combler, et où nous serions engloutis sans miséricorde. Ce motif n'est peut-être pas des plus nobles, mais il est des plus puissants, et c'est celui que le Christ nous propose en tout premier lieu ; il y insiste dans l'Evangile,

pour que nous y reportions nous-mêmes avec insistance notre pensée et notre souvenir. Craignons donc par dessus tout l'inconstance dans la pénitence ; craignons une dernière infidélité à des résolutions souvent prises et reprises, mais qui manquent en nous de persévérance ; craignons le péché pardonné et de nouveau commis. Car — y avons-nous jamais réfléchi ? — ce péché commis derechef fait revivre tous nos crimes d'autrefois ; nous ratifions par ce nouveau désordre tous nos errements passés ; nous rétractons nos larmes et notre douleur ; nous nous repentons de nous être repentis ; nous semblons dire à Dieu, et les dispositions de notre cœur lui disent assez en effet : « Seigneur, oubliez les protestations de bon propos que j'ai pu vous faire auparavant, je les retire et proteste au contraire de l'intention où je suis présentement de vous offenser encore ; je vous rends le pardon que vous m'aviez accordé ; reprenez vos grâces, moi je reprends mes voies anciennes. » En faut-il davantage, mes frères, pour nous fermer désormais tout accès à la source des grâces de salut, et nous rendre dignes de l'impénitence finale ? « Ah ! s'écrie le Sauveur gémissant sur la condition de ces âmes sans ressort qui ne savent que manquer à la persévérance promise pour revenir sans cesse à leurs vomissements ; ah ! l'état dernier de ces hommes est pire que le premier. » *« Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus. »* (Matth., xii, 45). Craignons, mes frères, et ne cessons de craindre qu'en cessant de pécher !

2. Il est toutefois un second motif plus noble que la crainte : c'est la reconnaissance. Offenser Dieu avant d'avoir jamais éprouvé son pardon, c'est sans doute une criminelle folie de la part d'une créature intelligente. Mais l'offenser après avoir été reçu par lui une première, une dixième, une centième fois peut-être au baiser de la réconciliation, c'est quelque chose de particulièrement révoltant de la part du pécheur.

La conduite de l'enfant prodigue plongeant, par son départ de la maison de son père, les cheveux blancs de celui-ci dans la douleur, nous paraît certainement indigne et coupable. Mais imaginez un instant que, rentré sous le toit paternel, après avoir reçu sur son front les larmes de joie et les baisers de son père, après avoir été rétabli dans tous ses droits de fils, après avoir été caressé et fêté comme jamais, le prodigue vienne de nouveau à attenter aux droits d'un si bon père, à le provoquer, à l'insulter, à fuir encore loin de lui : n'est-il pas vrai que nous n'aurions pas assez d'étonnement indigné pour une telle conduite, et que le prodigue nous paraîtrait dans son nouveau rôle véritablement odieux, tandis que dans la première partie de son histoire, telle qu'elle est racontée au livre des Evangiles, il nous semble plutôt digne de commisération ?

Eh bien ! mes frères, ce rôle odieux c'est le nôtre, quand, après un premier pardon, — et pardon pour la plupart d'entre nous maintes fois répété, — nous revenons, enfants ingrats que nous sommes, à prodiguer à notre Père du ciel le mépris et l'outrage. Avons-nous donc oublié, pour offenser ainsi sans cesse le Dieu de clémence et de pardon, l'état déplorable d'où sa grâce nous a tirés ? Nous étions enfants de colère, chargés de mille anathèmes, déchus de tous nos droits à la félicité et à la gloire ; nous étions déjà jugés, notre condamnation était prononcée : car, par le péché, nous nous inscrivons nous-mêmes sur le livre des damnés, notre nom est prononcé dans les enfers, et ce n'est qu'à la miséricorde du Seigneur que nous devons de n'être pas obligés de répondre de suite à l'appel de notre nom. Se pouvait-il rien de plus affreux pour nous ? Mais Dieu a eu pitié de nous, parce que nous l'en avons supplié dans notre



détresse. Il ne s'est souvenu ni de notre malice ni de notre orgueil, ni de son amour méconnu, ni de ses droits outrageusement foulés aux pieds : il n'a plus voulu se souvenir que de notre misère et de l'extrême besoin que nous avions de sa clémence. Il nous a tendu les bras, il nous y a pressés amoureusement, il nous a lavés dans son sang, il nous a nourris de sa chair, il nous a dit : « Tu n'es plus un fils de perdition, mais un enfant tendrement aimé. A d'autres l'enfer, à toi mon ciel ! » Il a fait de notre âme la demeure de son Esprit de sainteté et de justice ; il l'a parée de tous les bijoux de sa grâce sanctifiante, et il n'a plus voulu en cet état lui donner d'autre nom que celui de fiancée et d'épouse. Que pourrait-il ajouter à tant de munificence ? Une vie entière de reconnaissance pourrait-elle payer tant de bienfaits ? Ah ! les saints, dans le séjour de la gloire, n'ont pas assez d'actions de grâces pour louer et remercier le Seigneur de ses bontés pour les indignes enfants des hommes. Mais nous, ingrats endurcis que nous sommes, à peine savons-nous mettre quelque intervalle entre le pardon et de nouvelles offenses ; à peine sommes-nous absous de nos crimes passés que, retournant contre le Seigneur les bienfaits reçus de lui, nous aspirons à user de sa clémence pour le provoquer encore et encore par nos infidélités. Ne nous ferons-nous pas honte enfin à nous-mêmes d'une si noire ingratitude, d'une pareille perfidie et perversité de cœur ? Et ne trouverons-nous pas, dans le souvenir constant des bienfaits de notre Dieu, assez de force pour cesser de l'offenser et pour persévérer résolument dans le bien ?

3. Un troisième motif pour nous de persévérer, c'est que, en cela, nous ne remplissons pas seulement un devoir, nous donnons encore *satisfaction à un besoin de notre cœur*, et ouvrons sur notre vie une source de grande consolation. Le moyen de n'être jamais heureux, je vous l'ai dit déjà, c'est de n'être jamais ni à Dieu ni au démon, de rester sans cesse tiraillé entre le service du Seigneur et le service d'une multitude d'idoles de chair ou de métal que le monde propose à notre culte. Le vrai bonheur même en ce monde se trouve dans le don de tout soi-même au Seigneur sans arrière-pensée ni réserve. Lorsque Dieu y était, la paix habitait au sein de la famille ; lorsque Dieu y était, l'intimité conjugale n'était jamais troublée ; lorsque Dieu y était, il régnait une heureuse et cordiale fraternité entre les membres d'une même société, entre les citoyens d'une même patrie. Nous entendons chaque jour les hommes de notre génération, qui ont pu connaître et apprécier la génération qui les a précédés, regretter ces réunions intimes et joyeuses où sympathisaient entre eux tous les voisins, tous les habitants d'un même quartier. On se voyait, on se visitait, on se secourait, on s'aimait. Il y avait moins de tristesse lourde, d'ennui esseulé dans la vie et dans la société ; il y avait surtout moins de sombre angoisse en songeant au lendemain qu'il n'y en a aujourd'hui. Pourquoi ? Parce que Dieu était avec la société de nos pères, tous ou à peu près tous bons chrétiens, persévérants. Dans l'amour, la crainte et le service du Seigneur, et fidèles à recourir aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie afin d'éloigner d'eux tout ce qui aurait pu menacer leur persévérance. — Et puis, outre la paix dans la société, il y avait aussi tant de paix au fond de l'âme, il y avait tant de force, tant de résignation ! S'il se rencontrait une croix sur la route, on la portait avec tant de courage, ô mon Dieu ! S'il y avait une déception tant soit peu douloureuse, un regard sur votre Calvaire ou sur votre ciel, et tout était oublié ! Et il n'était pas de deuil même, pour si profond qu'il fût, sur lequel une prière aux pieds de la Mère douloureuse ne

versât une ineffable consolation. Tout cela, parce que Dieu était en permanence dans l'esprit et le cœur de cette génération fidèle à le servir.

Mais aujourd'hui les persévérants sont plutôt l'exception au milieu de la défection devenue générale. Et dans ces âmes infidèles toutes les consolations venues d'en haut n'arrivent plus, les sources en sont taries ; ou plutôt Dieu reste toujours le grand consolateur de l'homme comme il en est le grand bienfaiteur, mais c'est l'homme qui ne veut plus être consolé par Dieu... Mes frères, il y a de nos jours un grand vide dans les âmes, parce que, Dieu persévérant dans sa volonté de remplir le cœur humain de son amour, l'homme persévère dans son refus d'ouvrir à Dieu son cœur. Persévérance dans l'endurcissement, dans l'oubli, le mépris de Dieu ! Ce n'est pas cette persévérance que je vous prêche, mes frères, mais la persévérance dans les voies contraires à celles du monde et qui seules s'ouvrent à leur extrémité sur le ciel d'azur du vrai bonheur.

Parlons un peu maintenant des moyens à employer pour l'obtenir.

## II. — Moyens de persévérer.

1. Le grand, le premier moyen, c'est la prière. Je voudrais pouvoir vous redire ici toutes les belles choses que les saints du christianisme ont écrites sur la prière. Mais, faute de temps, je me contenterai de vous rappeler, relativement à la persévérance finale, car c'est d'elle surtout que j'entends parler en ce moment, les déclarations mêmes du Christ, déclarations confirmées par un admirable exemple.

Après avoir enseigné à ses apôtres la sublime prière du *Pater*, Notre-Seigneur n'entend point qu'ils laissent inutile cette arme pacifique de la prière, il veut qu'au contraire ils en usent contre Dieu, si j'ose ainsi parler, pour venir à bout de ses refus plus apparents que réels de nous accorder certaines grâces. Et, pour les encourager, il leur raconte cette parabole. « L'un d'entre vous, dit-il, a, je suppose, un ami, va le trouver au milieu de la nuit, et lui dit : « Prête-moi trois pains, car il vient de m'arriver un voyageur de ma connaissance, et je n'ai rien à lui offrir à manger. » L'autre répond du dedans : « Laisse-moi en paix, ma porte est close, mes enfants et moi-même sommes couchés, je ne puis me lever et te donner ce que tu demandes. » Mais si le solliciteur continue à frapper à la porte, je vous l'affirme, l'autre se lèvera, et s'il ne donne point par amitié, il donnera du moins vaincu par la persévérante supplication de son voisin tout ce que celui-ci lui demandera. Et moi je vous le dis : Demandez et il vous sera donné ; cherchez, et vous trouverez ; frappez et il vous sera ouvert. Si les hommes, malgré leur mauvais cœur, ne savent rien refuser à la prière persévérante, à combien plus forte raison votre Père du ciel vous donnera son esprit de sainteté si vous le lui demandez ! » (Luc, xi).

Et, pour confirmer cette leçon par elle-même si saisissante d'un exemple plus frappant encore, le Sauveur conduit bientôt après ses apôtres sur les confins de Tyr et de Sidon et permet qu'en leur présence une femme chananéenne vienne avec des cris éplorés se jeter à ses pieds en disant : « Ayez pitié de moi, Seigneur ! Ma fille est cruellement tourmentée par le démon. » Jésus qui a son dessein ne lui répond pas un mot, au grand étonnement des apôtres qui lui disent : « Seigneur, renvoyez-la ! Elle nous suit en criant. » — « Laissez, répond Jésus, je ne suis envoyé qu'aux seules brebis perdues de la maison d'Israël. » Mais la femme ne se décourage point. De nouveau elle est aux pieds de Jésus, répétant : « Seigneur, secourez-moi ! » —



« Il n'est pas bon, réplique-t-il, de prendre le pain des enfants pour le jeter aux chiens. » — Mais elle : « C'est vrai, Seigneur, mais du moins les petits des chiens reçoivent pour leur part les miettes qui tombent de la table de leur maître. » Alors Jésus, vaincu et touché jusqu'à l'attendrissement : « O femme, lui dit-il, votre foi est grande : qu'il vous soit fait comme vous le désirez ! » (Matth., xv).

Voilà, mes frères, comment la prière anéantit d'une foi persévérante vient à bout de Dieu même. Voulez-vous donc être trouvés persévérants à la mort, persévérez pendant la vie dans la prière. Je ne puis vous donner de meilleur conseil.

Ne me dites pas, de grâce, que je fais là une pétition de principe, que je tourne dans un cercle vicieux, en indiquant la persévérance comme moyen de persévérance. Non, il n'y a pas de cercle vicieux ; car je vous demande de persévérer dans une chose toujours possible et toujours facile, toujours à la portée du moindre d'entre nous, la prière, afin d'arriver à une chose qu'il n'appartient qu'à Dieu de nous donner : la persévérance finale. Il dépend de nous de prier ou de ne pas prier ; mais de faire une mort de prédestiné, c'est là une grâce que Dieu se réserve d'accorder ou pas, selon qu'on l'aura ou non méritée. Entre ces deux choses, la persévérance dans la prière et la persévérance dans la grâce jusqu'à la fin, il y a donc toute la différence du moyen à la fin, et l'on peut faire de la première l'instrument de la seconde.

2. Après la prière, et pour donner précisément des ailes à notre prière, un second moyen de persévérance c'est la méditation de la parole de Dieu. Oh ! ne vous récriez pas ! Je ne prétends pas vous obliger à pâlir des heures entières sur un prie-Dieu, dans un austère travail d'oraison, comme un Chartreux ou un Bénédictin. Ce que je vous demande seulement ici, c'est de faire comme vos ancêtres, d'ouvrir un peu chaque jour, ou au moins chaque dimanche, la Bible ou l'Evangile de famille, d'en lire attentivement une page, un chapitre, et de vous arrêter aux réflexions que la lecture du livre divin fera naître d'elle-même dans votre esprit. Essayez de ce moyen, et vous reconnaîtrez combien il vous en coûtera peu ensuite pour persévérer. La parole de Dieu est pareille-même une lumière, une force, une douceur. Il suffit de s'abandonner aux salutaires et fortes impressions qu'elle produit dans l'âme, pour voir à l'instant s'évanouir les fausses idées que l'on se fait souvent sur la difficulté qu'il y aurait, dit-on, à persévérer dans l'amour de Dieu et la pratique du bien. Elle prévient le découragement, dissipe cette tristesse irraisonnée et sans motif si funeste aux âmes et capable de les jeter défaillantes et vaincues avant d'avoir combattu, aux pieds du démon.

La lecture des saintes Lettres n'ira pas sans celle des bons livres, en particulier de la vie et des écrits des saints. Voulez-vous tuer en vous l'amour de ces romans qui vous faussent l'imagination et vous dessèchent le cœur, qui sont en vous la mort des pensées sérieuses, des viriles résolutions, la mort, dirai-je, de toute piété, de toute vertu, et bientôt de toute foi ? Dites, vous débarrasser de la tyrannie de ces lectures malsaines, le voulez-vous ? Après la Bible et l'Evangile, lisez donc la Vie des saints... Persévérer, rester chrétiens, faire une bonne et sainte mort, dites, le voulez-vous ? Encore une fois, après le Livre de Dieu, lisez ce qui en forme le corollaire pratique et comme le supplément : la Vie des saints... Vous préférez peut-être arriver ignominieusement devant Dieu à la mort, les mains vides, la confusion au front, la rage du désespoir au cœur ? Alors continuez à lire vos romans, à verser sur des aventures de mensonge de sottes larmes ; continuez à semer le vent, mais

n'espérez pas récolter le calme d'une bonne conscience, et la paix bienheureuse de l'éternité.

3. Mais non, vous voulez revenir à des habitudes, à des résolutions, à des pratiques vraiment chrétiennes. Vous voulez être des persévérants, afin de devenir des prédestinés. Eh bien ! alors, mes frères, à la prière et aux bonnes lectures il faudra joindre l'usage aussi fréquent que besoin sera des *sacrements*. N'attendez pas à Pâques pour vous confesser et communier, si, pour persévérer, il vous est nécessaire de vous confesser et de communier plusieurs fois dans l'année.

Vous savez maintenant à quel prix s'achète la persévérance finale : ce que l'on demande de vous ne dépasse point vos forces, il y suffit de votre bon vouloir. Donnez-le donc ! Ainsi soit-il.

### 13<sup>e</sup> Instruction

#### LA GÉNÉROSITÉ DANS LE SERVICE DE DIEU

*Redde mihi lœtitiâ salutari tui, et spiritu principali confirma me.*

Rendez-moi la joie de votre salut, et donnez-moi un esprit grand et généreux.

Mes frères,

Pour être sauvé, il faut persévérer. Mais persévérer ce n'est pas seulement se maintenir dans les positions acquises, sans aucun effort pour aller de l'avant : celui qui prétendrait borner là ses ambitions ferait fausse route ; car, en matière spirituelle surtout, ne pas avancer c'est reculer ; car la persévérance n'est possible qu'à la condition de tâcher toujours à plus de perfection.

David ne l'ignore point. Aussi ne se contente-t-il pas de demander à Dieu simplement l'esprit de persévérance : *Spiritu sanctum tuum ne auferas a me* ; il réclame de plus un esprit large et généreux, tel qu'il sied à un prince : *Spiritu principali*, qui le fera marcher à grands pas joyeux dans les voies du salut, et tendre toujours à mieux dans le service du Seigneur.

Arrêtons-nous à étudier un instant cet *esprit de générosité*, objet des desirs du roi-prophète ; puis nous dirons un mot de son contraire : l'*esprit de tiédeur et de lâcheté*.

#### I. — L'esprit de générosité.

Il n'est personne parmi vous de qui ne soit bien connu ce trait de l'histoire romaine. Pyrrhus, roi d'Epire, médite de faire la guerre aux Romains. Son sage conseiller et ministre Cinéas cherche à l'en détourner : « Une fois Rome vaincue, je suppose, dit-il au roi, et l'Italie conquise, que ferons-nous ? — La Sicile est tout près et nous tend les bras. — Vous arrêterez-vous alors ? — Ah ! mon cher Cinéas, la Sicile prise, c'est l'Afrique qui nous attend. — Et l'Afrique soumise, n'est-il pas vrai, mon roi, il nous sera facile de recouvrer la Macédoine et de régner sur toute la Grèce. Mais enfin, après tant de conquêtes, que ferons-nous ? — Alors, mon cher Cinéas, nous vivrons dans un grand repos, nous passerons tous nos jours dans la joie et les fêtes. — Eh ! seigneur, réplique Cinéas, qui nous empêche de commencer dès maintenant à vivre en repos et à nous réjouir ? »

Ce Cinéas, mes frères, avait raison de combattre en son maître une ambition désordonnée et les rêves d'un orgueil sans limites. Mais si, du domaine des choses et des ambitions de la terre, nous transportons la question dans le domaine des

choses et des ambitions surnaturelles, oh ! alors les rôles changent : c'est Pyrrhus avec son ardeur conquérante, qui a raison ; c'est Cinéas, avec son amour d'un repos sans gloire, qui a tort. Car le désir de faire grand, toujours plus grand pour le ciel, d'aller de victoire en victoire pour la cause de son âme et de son Dieu, ce désir n'est pas seulement permis, il est commandé. Et ce n'est pas à livrer combats sur combats, assauts sur assauts, aux ennemis intérieurs et extérieurs de notre salut qu'est le danger, c'est au contraire à vouloir couler ses jours dans l'inaction et le repos.

C'est aux partisans du désarmement en matière spirituelle que le Christ faisait allusion dans la parabole du fort armé : « Lorsque, dit-il, le fort armé garde sa demeure, il habite dans la paix, lui et ce qu'il possède. Mais que survienne un plus fort que lui-même, il sera vaincu, dépouillé de toutes ses armes, et l'on distribuera ses dépouilles. » (Luc, xi, 21-22). Tel est le sort réservé à ceux à qui fait défaut cet esprit de vaillance surnaturelle qu'exalte notre psaume. Ils ont reconquis sur le démon, grâce aux renforts de la grâce d'en haut, la citadelle de leur âme ; mais ils ont pris trop tôt leurs quartiers de paix, pendant que Satan et ses légions restent, bannière déployée, dans la plaine. Ils se croient suffisamment en sûreté, parce que depuis quelque temps il ne se livre plus d'action décisive. Ils ne se mettent nullement en peine de repousser les incursions légères que fait le démon tout à l'entour de la place. Ce que j'appelle ici incursions légères, ce sont, mes frères, les péchés véniels. Ceux-ci se multiplient, deviennent légion : on n'y prend pas garde. En face de pareils ennemis, peut-on mieux faire que de désarmer ? Mais le côté le plus fâcheux de ce désarmement, c'est qu'il commence toujours par le licenciement de la garde divine. L'homme en cet état dit à Dieu, de fait, sinon de bouche : « Je n'ai plus besoin de ta grâce ; tu peux la reprendre. » Ou, si ce n'est pas l'homme qui signifie à la grâce divine son congé, c'est Dieu qui la retire, lui qui donne ses secours aux humbles, mais les dénie aux orgueilleux. Qu'arrive-t-il alors ? L'ennemi, à la faveur de ce retrait de la grâce, tente une impétueuse offensive. L'assaut est donné, nous succombons, nous sommes de nouveau au pouvoir du démon ; et trop heureux si, pendant que l'enfer a repris possession de nous, la mort ne vient pas nous saisir et rendre notre défaite éternelle !

Le grand danger pour nous, après la conversion, c'est donc de nous endormir sur nos lauriers, et de nous croire présomptueusement à l'abri de toute rechute, présomption souverainement disgracieuse à Dieu et qui l'oblige à nous discontinuer le secours de sa grâce. En nous tenant au contraire sans cesse sur la brèche, en disputant au démon même ces légères victoires qu'il remporte journellement sur nous par le péché véniel, en faisant de chacun de nos jours un jour de combat, il nous est impossible de perdre de vue un seul instant le besoin que nous avons de l'assistance d'en haut, et nous méritons, par là-même, cette puissante assistance à tous les moments de notre vie.

« Alors, me direz-vous, c'est moins encore à remporter de grandes victoires sur le démon et la passion, qu'à leur livrer sans trêve ni merci une multitude de combats de détail, que consiste et s'emploie cet esprit de vaillance et de générosité dont vous parlez. » — Oui, mes frères, vous l'avez compris. La plus grande chose que l'on puisse faire pour Dieu, c'est de se montrer, envers et contre tous, fidèle à sa loi jusque dans les points de moindre importance, ou que du moins l'on juge tels dans le monde. *Hic opus, hic labor.* C'est là l'œuvre des œuvres, l'œuvre laborieuse,

méritoire et glorieuse entre toutes, aux yeux du Souverain Roi. On ne commet pas facilement certains péchés d'une perversité telle qu'elle provoque l'instinctive répulsion de quiconque garde au cœur encore quelque chose d'humain. C'est toujours à notre corps défendant que nous nous résignons, plutôt que nous nous décidons, à devenir homicides, parjures, adultères, renégats. Et il nous est aussi facile de nous repentir de ces sortes de crimes contre nature, qu'il nous est difficile de nous y livrer. Il n'y a donc pas grand mérite à triompher du démon sur ces points capitaux de la loi divine, pas grand mérite à éviter à l'avenir toute rechute dans ces abîmes. La nature conspire ici avec la grâce pour prémunir notre fragilité contre pareil malheur.

Mais où la difficulté commence, c'est à cette infinité de fautes légères que nous commettons chaque jour avec tant de complaisance et une si pleine détermination de la volonté. Dites-moi : est-il par exemple un penchant plus naturel à l'homme que le penchant aux péchés de la langue, mensonges joyeux ou médisances ? Je dis mensonges joyeux ou médisances, et non mensonges pernicieux ou calomnies, car la calomnie répugne communément à l'indomptable instinct de justice qui est en nous, et il faut être descendu bien bas déjà dans la perversité pour se faire, de gaité de cœur, calomniateur et faux frère. Donc, qu'y a-t-il de plus conforme à la nature de l'homme déchu que la médisance ou le mensonge ? Nous n'avons qu'à nous laisser aller au mouvement de notre cœur, pour que de nos lèvres coule, comme d'une source intarissable, un flot de propos discourtois ou mensongers. Par la facilité à céder sur ce point aux tendances vicieuses de notre nature, nous pouvons précisément juger de la difficulté à y résister. C'est donc sur ce terrain des fautes légères que se livrent contre la tentation diabolique et les suggestions de la mauvaise nature des combats qui, pour être obscurs et sans retentissement dans l'histoire de notre vie, n'en sont pas moins, n'en sont que plus rudes et glorieux. Je comprends maintenant, à la lumière de ces réflexions, le mot de l'apôtre saint Jacques déclarant que si quelqu'un ne pèche point par la langue, c'est un homme parfait : « *Si quis in verbo non offendit, hic perfectus est vir.* » (III, 2). « Car, ajoute-t-il, on peut enchaîner sans trop de peine le reste du corps, et l'on peut même soumettre au frein le corps des vigoureux coursiers ; mais la langue, qu'il est difficile de la refréner ! » Entendez-vous, mes frères, confessée par l'un des douze apôtres formés à l'école du divin Maître, la facilité relative des grandes victoires remportées sur soi-même, et figurées par le corps qu'on enchaîne ; mais, par contre, la difficulté, et partant le mérite et la gloire, des petits combats en champ clos, livrés à l'ennemi sur des points secondaires de la loi chrétienne ?

J'ai parlé de la médisance et du mensonge ; j'aurais pu choisir nombre d'autres exemples, mais la conclusion serait la même : c'est que, en matière de christianisme, c'est à l'observation des petites choses qu'on reconnaît les grands cœurs, les âmes animées de cette ardeur généreuse célébrée par le psalmiste sous le nom désormais immortel de « *Spiritus principalis, esprit royal.* » Ce nom, mes frères, me fait souvenir d'une parole de l'apôtre saint Pierre nous appelant « un peuple de rois et de prêtres, *regale sacerdotium.* » (I Pet., II, 9). Or si nous sommes de race royale, à nous de le prouver en nous laissant guider par « l'esprit royal » dans toutes nos actions. Pour cela demandons fréquemment au Seigneur de nous revêtir de cet esprit, lui répétant avec le psalmiste : *Spiritu principali confirma me.*



## II. — Le contraire de l'esprit de générosité : la tiédeur.

Je n'ai pu vous dire que bien peu de chose sur l'esprit de générosité. Mais d'un mot j'achèverai de vous le définir, en vous disant que son contraire est la tiédeur.

De la tiédeur, vous savez tous que c'est une chose en profond dégoût au Seigneur : « Je sais tes œuvres, fait dire le Christ par l'apôtre Jean au chef de l'église de Laodicée ; je sais tes œuvres, et que tu n'es ni froid, ni chaud ; mieux vaudrait que tu sois froid ou chaud ; mais tu es tiède, et c'est pourquoi je vais te vomir de ma bouche. » (Apoc., III, 15-16). « Car tu dis, — écoutez bien, mes frères, voici caractérisée par Dieu même cette funeste maladie spirituelle, — car tu dis : « Je suis riche et « n'ai nul besoin de qui que ce soit ; » et tu ne vois pas que tu es pauvre, indigent et misérable, aveugle et nu. » — Se croire toujours assez parfait, et ne concevoir aucune crainte relativement à l'affaire du salut, parce qu'on a conscience de ne s'être rendu coupable d'aucun de ces désordres que l'opinion qualifie de graves ; mais d'ailleurs ne se faire nul scrupule de remplir tous ses devoirs, y compris celui de la prière, sans aucune dévotion, par manière d'acquiescement, et fermer les yeux sur tout ce qui n'est pas en soi péché mortel manifeste : tels sont donc, si nous en croyons l'Esprit divin et les saints après lui, les caractères ordinaires de la tiédeur.

Je demanderai à ces malheureux trop prompts à se rassurer sur l'état de leur conscience et si habiles à démêler ce qui est péché mortel de ce qui ne l'est pas, qui leur a appris à poser ainsi à la justice du Tout-Puissant des bornes immuables au-delà desquelles défense lui est faite de s'exercer par des châtements éternels. Quand je vois le grand apôtre toujours prêt à donner sa vie pour l'amour du Christ Jésus, à franchir les abîmes, les océans, les déserts, pour donner à son Dieu quelques âmes de plus, quand je le vois se troubler dans l'incertitude où il est de savoir s'il est digne d'amour ou de haine ; quand j'entends le roi pénitent d'Israël, après avoir versé sur la malice de ses péchés une abondance de larmes amères et les avoir expiées par une longue et austère pénitence, solliciter encore avec gémissements le pardon des fautes qui auraient pu échapper à sa recherche, et s'écrier douloureusement : « *Et ab occultis meis munda me* » (Ps., XVIII, 13), je ne puis assez admirer la sérénité de ces aveugles qui, ne prenant la peine de rien faire en un véritable esprit de religion et de piété et s'accordant tous les plaisirs suspects, sont néanmoins trop assurés de leur salut éternel. Insensés, n'avez-vous donc jamais prêté qu'une oreille extérieure à la parole si effrayante du Christ : « Il vaudrait mieux pour toi être froid ou être chaud, mais tu n'es que tiède, et c'est pourquoi je vais te vomir de ma bouche » ? Jamais cet avertissement capable, si vous y pensiez, de vous faire trembler et changer de conduite sans plus tarder, jamais il n'a donc pu franchir la barrière de votre âme et forcer votre attention ?

Dites-vous-le donc enfin une bonne fois : c'est moins à l'action extérieure que Dieu regarde qu'aux dispositions intérieures du cœur, qu'à la droiture et à la pureté des intentions. Or eussiez-vous exactement posé l'acte prescrit par la loi, qu'en a-t-il été de vos dispositions intimes, de vos intentions ? Vous qui croyez être encore les temples d'or de l'Esprit-Saint, prenez bien garde : vous n'êtes peut-être plus que des sépulchres blanchis, et la malédiction de Dieu est sur vous.

Un point sur lequel, mes frères, se font tout particulièrement illusion les âmes tièdes, c'est la

valeur des confessions faites en cet état. Si j'en crois les maîtres les plus compétents en la matière, la plupart de ces confessions sont nulles et beaucoup sont sacrilèges. Tout pénitent venant au saint tribunal solliciter la grâce de l'absolution, doit avoir excité dans son cœur les sentiments d'une sincère contrition. Toute contrition à son tour, même imparfaite, renferme au moins un commencement d'amour de Dieu, et consiste essentiellement dans le regret des péchés commis et le ferme propos de ne les plus commettre. Or le tiède n'a pas plus tôt quitté le saint Tribunal qu'il retombe de nouveau et pour la centième fois dans les mêmes fautes par lui accusées et soi-disant regrettées, abjurées, réprouvées. Jamais un seul effort de sa part pour se punir et s'amender de tant de rechutes successives et précipitées ! Preuve presque certaine qu'il n'a donné à Jésus-Christ le baiser de paix que pour le trahir, qu'il n'a reçu les sacrements que pour les profaner. Car enfin je ne fais pas difficulté sans doute de reconnaître que le sacrement de Pénitence ni ne fixe l'instabilité du cœur humain, ni ne déracine ce fond de corruption que seule détruira la résurrection à la glorieuse incorruptibilité, et j'admets qu'on puisse redevenir pécheur même après avoir été vraiment pénitent ; mais néanmoins j'ai peine à comprendre que l'on passe et repasse en un instant pour la vingtième, pour la centième fois, d'un état de justice à un état de péché. Si l'on avait reçu en bonnes conditions le sacrement, il aurait produit la grâce sanctifiante, et celle-ci à son tour aurait agi pour créer dans l'homme régénéré un cœur nouveau, et de ce cœur nouveau nouvelles œuvres étés les œuvres : il y aurait eu tout au moins combat entre ce nouveau cœur et les vieilles habitudes, et celles-ci n'auraient pas suffoqué celui-là sans secousse, sans une certaine agonie. Or rien de cela, absolument rien. Il est donc trop à craindre que la confession faite en état de tiédeur ait été nulle et sacrilège par défaut de dispositions suffisantes.

Ne vous étonnez pas alors, mes frères, de voir les ministres de la pénitence finir par refuser l'absolution à des sujets trop manifestement indignes de ce bienfait, pour cause de tiédeur. Surtout n'élevez pas à cette occasion des plaintes et des murmures déraisonnables et injustes, soit que vous soyez vous-mêmes renvoyés pour un temps du saint tribunal, soit que vous soyez simplement les témoins de cette peine infligée à d'autres. C'est pour votre bien non moins que par respect pour la sainteté du sacrement que nous en usons ainsi. Retenir pour un temps le pardon suspendu sur vos têtes, c'est le moyen, le seul moyen de vous ouvrir les yeux sur l'indignité de votre vie et de vos confessions passées, le seul moyen de vous faire réfléchir et de vous effrayer sur la gravité de votre état, le seul moyen de vous guérir enfin de cette langueur de mort qui pesait sur votre âme, le seul moyen de mettre en vous, à la place de la tiédeur esprit de lâcheté, le véritable esprit de générosité chrétienne, l'esprit de force qui fait les héros et les saints, qui fait les princes de la cour céleste : *Spiritu principali confirma me, Domine*. Ainsi soit-il.

### IMPRIMATUR

Lingonis, die 26 februarii 1902.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Sermons de Carême sur les grandes vérités.** — X. L'indifférence est un crime contre soi-même, 193. — XI. Les pratiques religieuses, 195.

**Petit Carême sur le « Miserere. »** — 14<sup>e</sup> *Instruction* : Du zèle pour la conversion du prochain, 198. — 15<sup>e</sup> : L'utilité des tentations, 200. — 16<sup>e</sup> : La religion du coin du feu, 203. — 17<sup>e</sup> : Hypocrisie de toute religion qui n'est pas à la fois intérieure et extérieure, 206.

**Nouvelles conférences aux femmes chrétiennes.** — XXXVII. Saint Joseph trésor de l'Eglise, 209.

**Retraite pascalle des hommes.** — III. Les impudences, 212. — IV. Les iniquités, 217.

**Entretiens sur les évangiles du dimanche.** — XVI. *Dimanche de la Passion* : Jésus-Christ maître souverain des âmes, 221.

## SERMONS DE CARÊME SUR LES GRANDES VÉRITÉS

### X

#### L'INDIFFÉRENCE EST UN CRIME CONTRE SOI-MÊME

*Declinaverunt oculos suos  
ut non viderent cœlum.*

Ils détournèrent les yeux  
pour ne pas voir le ciel.

(Dan., XIII, 9).

Mes frères,

Combien d'hommes ressemblent à ces deux vieillards coupables que le prophète Daniel nous a décrits ! Ils détournent les yeux pour ne pas voir le bonheur que donne la vertu et les saintes croyances qui conquièrent le ciel.

A notre époque, l'indifférence religieuse est une plaie trop générale pour ne pas mériter nos plus sérieuses réflexions. Nous y reviendrons encore ce soir, et après m'être adressé au cœur des indifférents en leur montrant le crime qu'ils commettent à l'égard de Dieu et de la famille, je veux, m'adressant à leur raison, leur montrer que leur conduite, par le fait de leur abstention, est une série d'inconséquences, une véritable folie pleine de périls pour le présent et pour l'avenir.

#### I. — Folie dans le présent.

La conduite de l'indifférent, égoïste dont l'esprit n'est plein que de lui-même, est une véritable folie.

1. Le premier caractère de la folie, c'est de ne point connaître la valeur des choses, par exemple de jeter de l'or pour ramasser des cailloux. N'est-ce pas là, mes frères, le délire du croyant qui ne comprend pas cette parole du Maître : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? » (Matth., xvi, 26).

Qu'est-ce que le monde entier ? Au dire des savants, un peu d'éther condensé !... « Quand Dieu voulut créer le monde, dit Newton, il ordonna à un morceau d'espace de devenir et de rester impénétrable. » Mais le monde avec ses gravitations, ses attractions, ses impulsions, ses

forces aveugles, ses énormes masses, n'est qu'une parcelle de matière. Ecoutez à ce sujet un de nos plus profonds penseurs qui eut le malheur de perdre la foi dans les livres. « La plus terrible des catastrophes imaginables, dit Joubert, la conflagration de l'univers, que pourrait-elle être autre chose que le pétilllement, l'éclat et l'évaporation d'un grain de poudre à la chandelle ! O vérité ! Il n'y a que les âmes et Dieu qui offrent de la grandeur et de la consistance à la pensée. »

Les âmes et Dieu sont en effet les seuls êtres qui subsistent à jamais, les seuls même pour qui tous les autres subsistent. Aussi, la mort d'une âme, dit un grand orateur moderne, le P. Causette<sup>1</sup>, est un malheur mille fois plus grand que ne serait la perte d'un monde qui sombre, ainsi qu'un navire échoué dans l'immensité des mers. Une création matérielle encombrée de ses ruines et roulant à travers les champs de l'espace les cadavres de ses astres éteints, le céderait en tristesse à la création morale bouleversée par la catastrophe incessante de tant d'âmes précipitées du firmament de la Rédemption dans les abîmes éternels !

D'après cela, oseriez-vous vous compter parmi les sages, je vous le demande, mes frères, vous qui jouez votre âme non contre le monde, mais contre ce qu'il renferme de plus vain, c'est-à-dire contre un plaisir si bas qu'il fut défini : « le contact de deux épidermes ; » contre un bonheur si court qu'on eut raison de le nommer : « une apoplexie de quelques secondes ; » enfin contre une fortune dont le principal effet après votre mort sera de vous faire oublier, car quel est celui de vos héritiers qui pour la satisfaction de vous voir revivre consentirait à sacrifier la part d'héritage qu'il tient de vous ?

2. Le second caractère de la folie, c'est l'opposition entre la volonté et les actes d'un homme. Si on le voit parler dans un sens et agir dans un autre, vouloir aboutir au Nord et se diriger vers le Midi, chercher une fin par des moyens diamétralement opposés, rompre entre ses pensées et sa vie cette harmonie qui est le principal caractère de la raison, et devenir une sorte de contradiction vivante, on dit : « C'est un insensé ! » et la preuve en est irrécusable : il ne sait pas ce qu'il fait... L'indifférent le sait-il davantage ?

Il avoue que de toutes les charges, la vie humaine est la plus difficile quant à la conduite, la plus importante quant aux intérêts agités, la plus irréparable quant aux conséquences. Cependant il s'y agit sans se rappeler d'où il vient, il s'y amuse sans penser où il va, enfin il arrive au terme et il meurt quelquefois sans savoir pourquoi il a vécu. Voyez si cette insouciance n'est pas monstrueuse ! Saint Bernard s'effrayait quelquefois en se posant cette question : « Qu'es-tu venu faire ici, Bernard ? *Ad quid venisti ?* » L'indifférent, lui, n'a pas de si nobles inquiétudes. Placé sur la terre avec un ciel au-dessus de sa tête, pour lequel il ne fait rien, et un enfer sous les pieds, qu'il mérite chaque jour, il passe sans regarder, et ce qu'il semble redouter le plus, ce n'est pas de faire fausse route, c'est de s'en occuper. Ah ! s'il fut dit à d'autres : « Insensés parce que vous ne croyez pas ! » (Luc, xxiv, 25), à celui-ci nous pouvons dire : « Insensé parce que vous croyez ! »

Si vous en doutiez, mes frères, je vous dirais : Examinez avec moi un instant ce phénomène étrange et déshonorant que vous portez en vous-

<sup>1</sup> Voir son excellent ouvrage : *Ananie ou Guide de l'homme dans son retour à Dieu*. Nous avons exploité plusieurs idées contenues dans ces deux volumes.



mêmes, avec le christianisme dans vos convictions et le paganisme dans vos mœurs. Gravissez les hauteurs de votre foi, et de ce sommet, dites-moi ce que c'est que la vie ? « La vie, dira votre foi, c'est une courte épreuve qui décidera pour chacun de l'éternité. » — Maintenant descendez de votre foi au milieu de vos œuvres, et là, dites-moi ce que c'est que la vie pour vous. « La vie, me direz-vous, c'est une fortune à faire, c'est une famille à établir, ce sont des rêves impurs à épuiser. » — « Le temps est court, malheur à qui le gaspille ! » Voilà ce que dit la conscience. « Jouissons du présent, couronnons-nous de roses, nous songerons plus tard à moraliser l'avenir ! » Voilà ce que répondent la chair et le sang. Aussi vous associez sacrilègement Jésus-Christ et toutes les voluptés dans les profondeurs de votre être moral, de telle sorte qu'attirés vers les cieux par votre croyance, vous êtes remorqués à travers toutes les fanges et toutes les ornières du vice par les plus viles passions.

O insensés ! ayez donc parfois un peu de bon sens ! « *O stulti, aliquando sapite* » (Prov., 1, 24), et ne demeurez plus en dehors de la raison.

3. Le troisième caractère de la folie, c'est de *méconnaître les dangers auxquels on s'expose*. Quand on voit un homme côtoyer des précipices sans en avoir conscience, braver des animaux dangereux sans trembler, et jouer avec la mort sans la connaître, on a coutume encore de dire : « C'est de la folie ! » car une de ses marques, dit l'Écriture, c'est qu'elle désire ce qui lui fait du mal : « *Stulti ea quæ sibi nocia sunt cupiunt*. » (Prov., 1, 22). Eh bien ! tel est le chrétien qui vit entouré de mille périls menaçants pour son éternité, et qui dort tranquille comme s'il n'avait rien à craindre d'un tragique réveil.

Et d'abord, voici *la mort* qui frappe à côté de vous, qui tend souvent votre foyer de deuil et qui vous dit avec éloquence : « A ton tour demain ! Qu'as-tu donc de mieux à faire que de te préparer, toi que j'avertis aujourd'hui et sur qui je fonderai demain ? »

Voici les *habitudes vicieuses* qui se présentent et qui vous disent : « Tu prétendrais nous caresser maintenant et nous congédier plus tard ? Non, vois-tu, quand un homme nous donne sa jeunesse, nous prenons sa vieillesse, et nous lui laissons à peine la minute de sa dernière attaque pour murmurer un acte de contrition coupé par les délires de l'agonie ! »

Enfin voici le *bon sens chrétien* qui intervient à son tour et qui vous dit : « Vous balancez deux éternités dans votre main, et loin de choisir la vôtre, vous la tireriez au sort ? Cependant si votre éternité ne réussit point pour vous, y a-t-il quelqu'un qui puisse vous la donner à recommencer ? Et si elle est compromise une première fois, la remettez-vous en question une seconde ? Avez-vous deux âmes, pour sacrifier si témérairement celle que vous exposez ? Et si vous n'en avez qu'une, possédez-vous un moyen de la racheter après l'avoir perdue ? »

L'impie n'entend pas ces vérités, parce qu'il les nie ; l'indifférent les croit et les brave en se jouant, au risque des éternels châtements. Je ne suis point surpris, mes frères, si les auteurs ascétiques l'ont comparé aux Césars stupides d'autrefois qui tuaient des mouches dans leur palais quand il eût fallu défendre les frontières ; ou bien encore à ces despotes du Bas-Empire qui disaient : « A demain les affaires sérieuses ! » quand les barbares étaient aux portes de Byzance.

4. Enfin une quatrième marque de folie, c'est *qu'elle ne comprend pas le mal qu'elle se fait*. Quand un homme se donne des coups avec fureur, se déchire de ses propres mains, pleure

du mal qu'il se fait et continue de s'en faire jusqu'à ce qu'on lui passe la camisole de force, vous le plaignez, car cet être né raisonnable et qui est devenu étranger et hostile à lui-même, la langue française l'a justement nommé « un aliéné, » un ennemi de soi-même.

L'indifférent lui aussi jette le trouble dans son esprit, la déception dans son cœur, le malaise dans tout son être, et passe sa vie à être malheureux sans avoir l'air de s'en douter. Comment pourrait-il y avoir de bonheur en lui ? Il est le théâtre d'un dualisme sanglant. Il forme un tout anormal dont une moitié combat l'autre. La félicité a été définie par saint Augustin : « Le repos dans l'ordre, » et son âme est un foyer d'anarchie. Aussi, vainement il tend ses bras à l'Orient, vainement il les jette à l'Occident ; au terme de chaque expérience, Dieu est là pour lui dire : « Ton cœur est un trône dont je suis jaloux ; or, comme je suis l'immensité et que je m'appelle l'Infini, tu peux y entasser des rêves et des plaisirs : les rêves et les plaisirs ne rempliront pas une place qui doit être ma mesure, car elle est faite par moi et pour moi. »

Et ici, mes frères, permettez-moi d'invoquer vos souvenirs à l'appui. En vain, votre orgueil intellectuel voudrait trouver le bonheur plus haut que Dieu ne l'a placé. Le bonheur, ne l'avez-vous pas goûté autrefois, dans vos jeunes années, alors que votre cœur croyant était pur et affranchi des passions qui vous enchaînent en ce moment ? Votre prière d'enfant sous les baisers maternels du matin et du soir, les suaves émotions de votre première communion, le calme d'un jour d'absolution, la touchante familiarité des autels, votre religion pratique des jeunes années, ce fut là, s'il vous en souvient, le paradis terrestre de votre existence, et ces doux souvenirs évoqués dans votre présent, à travers les perspectives désolées des jours coupables, vous embaument d'un parfum réparateur. Aujourd'hui que vous avez rompu avec ces habitudes du sacrifice chrétien, insultant par votre conduite à la foi de vos convictions, est-il surprenant que cette guerre de vous-même contre vous-même en vous divisant vous martyrise ?

## II. — Malheur pour l'avenir.

Mais arrivons, mes frères, à la fin de votre carrière, à l'heure de la mort ; voici le comble du malheur. Tous nous pouvons dire avec le jeune poète malheureux Gilbert :

Au banquet de la vie, infortuné convive,  
J'apparus un jour et je meurs.

Voici une tombe qui se creuse. C'est certain. Y disparaissiez-vous tout entier ? C'est douteux. L'humanité tout entière s'inscrit en faux contre vos doutes et vos négations. Qu'allez-vous devenir ? Écoutez cette parabole de l'Évangile.

Le père de famille avait invité ses parents et ses amis aux noces de son fils ; mais tous s'excusèrent : les uns pour leur commerce, les autres pour leurs plaisirs, les autres sur leurs affaires. Alors le père de famille justement indigné envoya dans les rues et sur les places chercher les étrangers, les mendiants, les boiteux et les aveugles.

Vous étiez, mes frères, de ces premiers invités à qui Dieu a fait tant de grâces... Mais vous n'avez pas voulu venir, vous ne le voulez peut-être pas encore : toujours de vaines excuses, les prétextes les plus futiles. Eh bien ! Dieu saura trouver d'autres serviteurs ; il n'a pas besoin de vous, la salle du festin n'en sera pas moins remplie et le nombre des élus n'en sera pas moins complet.

Ah ! que je crains pour vous la fin de la parabole ! Les premiers conviés vinrent enfin, mais il leur fut dit : « Retirez-vous, ouvriers d'iniquité, je ne vous connais pas ! *Nescio vos !* » L'un d'eux cependant se glissa dans la salle du banquet ; mais négligent jusqu'à la fin, il n'avait pas pris la robe nuptiale ; alors le père de famille indigné de ce manque de convenance le fit jeter pieds et mains liés dans les ténèbres. (Matth., xxii, 13).

Qu'est-ce à dire ? — C'est-à-dire qu'une mort imprévue, foudroyante, vous frappera dans votre indifférence sans que vous ayez le temps de vous préparer. La plupart des indifférents meurent ainsi : Dieu le permet comme un juste châtiment de l'abus qu'ils ont fait de sa patience et de sa longanimité.

Ou bien, — je veux vous accorder cette grâce en considération de vos vertus naturelles et des prières et des larmes de votre pieuse famille, — si vous recevez les sacrements, comment les recevrez-vous ? Précipitamment, à la hâte, avec frayerie plutôt qu'avec foi ; déchiré de remords, accablé de désespoir plutôt qu'animé par la confiance et l'amour. Qu'il est à craindre que vous ne paraissiez au tribunal de Dieu sans la robe nuptiale, c'est-à-dire sans avoir véritablement recouvré votre innocence, et alors il ne vous restera plus qu'à attendre le sort de l'infortuné qui fut jeté pieds et mains liés dans les ténèbres extérieures, c'est-à-dire, un malheur irréparable, infini, l'éternelle réprobation ! Alors chacun plaindra votre sort : « C'était un homme si plein de foi, si respectueux envers la religion, si charitable envers les pauvres, si obligeant, si complaisant envers tout le monde ! » Oui, mes frères, tout cela est vrai. « Quel dommage ! dira-t-on encore. S'il eût pratiqué la religion, c'eût été un saint, il ne lui manquait que cela ! » Mais cela c'était tout. Hélas ! ces vains éloges, ces inutiles regrets n'éteindront pas les flammes de l'enfer qui vous dévoront.

« *Hora est jam nos de somno surgere.* » (Rom., xiii, 11). Vous dormez d'un sommeil de mort sur le bord de la tombe, sur le bord de l'enfer ; n'attendez pas pour vous réveiller que vous soyez dans les flammes éternelles.

Au nom de Dieu en qui vous croyez encore sincèrement et qui vous a déjà fait tant de grâces ; au nom de la religion pour laquelle vous professez un respect si vrai et dont vous serez si vous le voulez l'ornement et la gloire ; au nom de votre famille, cette famille si chrétienne peut-être et qui sera tant consolée par votre retour ; au nom de vos amis que votre exemple portera à vous imiter ; au nom de la paix de votre cœur que vous ne retrouverez jamais que dans la pratique sincère de vos devoirs religieux, sortez, sortez enfin de cette déplorable indifférence !

Avec quel bonheur le bon Pasteur rapportera sa brebis fatiguée au bercail ! Avec quelle tendresse le bon Père pressera son enfant contre son cœur ! Le jour de votre retour sera un jour de joie pour le ciel et pour la terre ; vos mères, vos épouses, vos enfants en pleureront de tendresse, et vos cœurs enfin retrouveront un bonheur qu'ils ne connaissaient plus et qui ne sera pourtant qu'un avant-goût du bonheur du ciel que je vous souhaite à tous, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il !

## XI

## LES PRATIQUES RELIGIEUSES

*Querite primum regnum Dei, et hæc omnia adjicientur vobis.*

Cherchez d'abord le royaume de Dieu, et tout le reste vous sera donné avec. (Matth., vi, 33).

Mes frères,

Avant de rendre les armes à Dieu, l'indifférent, qui a la vie dure, essaie encore de justifier sa conduite en prétendant que les pratiques religieuses sont incompatibles avec les exigences de la vie sociale, ou bien facultatives et inutiles pour le salut.

Suivons-le sur ce double terrain.

I. — *Elles ne sont pas incompatibles avec les devoirs de la vie présente.*

Je dis premièrement qu'il n'y a pas incompatibilité entre les sollicitudes de la vie présente et celles de la vie future, c'est-à-dire les devoirs religieux.

Chrétiens indifférents, vous dites qu'il est impossible de faire ses affaires et d'être chrétien en même temps. Eh bien ! moi, je vous réponds d'abord que quand même cette incompatibilité serait réelle, quand même ces deux obligations de la vie présente et de la vie future seraient en concurrence, en opposition, l'une d'elles doit céder le pas à l'autre. C'est la parole du Maître : « *Querite primum regnum Dei et justitiam ejus.* » (Matth., vi, 33)... *Unum est necessarium.* (Luc, x, 42)... *Quid prodest homini ?*... » (Matth., xvi, 26). Cela se comprend : les intérêts supérieurs du ciel avant ceux de la terre, les intérêts de Dieu avant ceux de l'homme. Et si vous ne pouviez faire votre salut dans le monde, dussiez-vous secouer la poussière de vos pieds et aller dans la solitude faire renaître le souvenir des moines admirables des âges passés, vous ne devriez pas hésiter un seul instant. Sauver votre âme, faire votre salut, voilà l'unique chose nécessaire.

Je vous réponds ensuite que vous êtes dans une grave erreur en jugeant la pratique de la religion incompatible avec la position honnête que vous occupez dans le monde ; car Dieu, auteur de la religion, est aussi auteur de la société, et c'est lui qui veut qu'il y ait des pères de famille, des magistrats, des commerçants, des riches et des pauvres. Il ne peut donc pas leur rendre le salut impossible, il serait en contradiction avec lui-même. Ouvrez l'Evangile. Quand des hommes du monde et de toute condition, jusqu'à des soldats, allaient autrefois consulter saint Jean-Baptiste dans le désert, que fait le Précurseur ? Il n'ordonne à personne de renoncer à son état, bien moins encore d'en négliger les devoirs ; mais il donne à chacun des conseils conformes à sa position.

Voilà ce que fait l'Eglise encore aujourd'hui. La religion du père de famille, du commerçant, du magistrat, de l'homme du monde, n'est pas celle du religieux et du prêtre ; celle du riche et du patron n'est pas la même que celle de l'ouvrier et du pauvre. Sans doute, c'est bien la même quant aux vérités de foi, aux principes de morale et aux sacrements, mais ce n'est pas la même quant à l'application et à la pratique.

Mais dites-moi un peu, mes frères, s'il y avait réelle incompatibilité entre les devoirs religieux et ceux du monde, d'où pourrait-elle venir ? Examinons un peu.



Toutes les sollicitudes du siècle peuvent se ramener à deux groupes : les *intérêts* et les *affections*, car il n'y a vraiment que cela dans le monde : l'argent et le plaisir. Par intérêts, j'entends l'ensemble des rapports, des relations, des négociations d'où doit résulter un lucre, un gain quelconque. Par affections, j'entends certaines modifications agréables de l'âme, un certain bien-être du cœur provenant du commerce que nous pouvons avoir avec nos semblables.

1. Or, du côté des *intérêts*, qui vous empêche de remplir vos devoirs religieux ? Est-ce le temps qu'ils demandent ? les efforts qu'ils exigent ? les sacrifices qu'ils imposent ? Mais non, vous le savez bien.

a) Le TEMPS qu'ils demandent ? Et d'abord quand même Dieu aurait exigé le sacrifice de tout notre temps, de toute notre vie, quand même il aurait voulu que tous nos instants fussent consacrés au service de ses intérêts et de sa gloire, nous devrions lui obéir généreusement et être fiers d'avoir été jugés dignes de travailler à sa gloire. Car Dieu est le Maître et le souverain Seigneur : « *Ego Dominus.* »

Mais Dieu n'a pas ainsi agi à notre égard : il nous a simplement demandé quelques minutes sur chacune de nos journées, le matin et le soir, pour lui offrir notre cœur et solliciter ses grâces ; par semaine, une heure tout au plus pour l'assistance à la messe ; par an, quelques heures seulement pour nous préparer au grand devoir de la confession annuelle et de la communion pascale. Quoi de plus légitime que ces obligations de penser à Dieu, de l'adorer et de se réconcilier avec lui quand on l'a offensé ?

b) Faut-il beaucoup d'EFFORTS pour cela ? Non, vraiment, ces devoirs ne demandent qu'un peu de bonne volonté et n'exigent point des efforts terribles, des efforts capables de fatiguer votre esprit, de dessécher votre cœur, de paralyser les forces, l'énergie de votre volonté : « Mon joug est suave et léger » (Matth., vi, 30), a dit le Seigneur, et son apôtre bien-aimé a proclamé que ses commandements étaient faciles et nullement insupportables : « *Mandata ejus gravia non sunt.* » (I Jean, v, 3).

c) N'alléguez pas davantage les SACRIFICES que vous imposent les devoirs religieux. Sans doute ils exigent quelques légers sacrifices, mais quelle entreprise n'en exige point ? Et d'ailleurs, que sont ces sacrifices comparés à ceux autrement considérables que vous vous imposez de gaieté de cœur pour satisfaire vos ambitions, pour arriver à la réalisation de vos rêves, de vos chimères ? Que de sourires forcés, que de chagrins dévorés, que de dépit ! Et tous ces sacrifices, on les fait volontiers parce qu'on les juge nécessaires à nos séduisants projets. N'y a-t-il que pour Dieu que nous ne voulons rien faire ?

2. Du côté des *affections*, il n'y a pas davantage d'incompatibilité ; et même, en fait d'affections il n'y a de vraies, de légitimes affections que celles que consacre la religion. Voyez un peu. N'est-ce pas elle qui intervient pour bénir vos unions, consacrer vos serments et pour prier le Seigneur de répandre sur elles le bonheur, la prospérité et la paix ? N'est-ce pas elle qui intervient encore à la naissance de vos enfants ? Quelle joie pour le cœur d'une mère quand le son de la cloche lui annonce que l'eau régénératrice a coulé sur le front de son bien-aimé et qu'elle vient de donner à la patrie d'en haut un citoyen de plus ! Dans les souffrances et les afflictions de la vie, quand la mort a éclairci les rangs des personnes qui nous étaient chères, quand nos amis eux-mêmes se sont retirés de nous et nous ont abandonné, c'est encore la religion qui vient apporter à notre douleur le baume

de la consolation et sécher nos larmes. Enfin au soir de l'existence, quand l'heure de la mort aura sonné pour nous, ah ! c'est encore, c'est toujours elle qui viendra nous assister à ce moment redoutable qui décide de notre éternité.

Nos devoirs religieux ne s'opposent donc point à l'exercice de nos affections légitimes, de ces affections qui font du bien à l'âme et ravissent le cœur des vrais enfants de Dieu. Mais c'est aux affections illégitimes, désordonnées, que la religion s'oppose ; c'est à celles-là qu'elle veut mettre un frein, une barrière ; c'est pour celles-là qu'elle se montre impitoyable. « Coûte que coûte, vous crie-t-elle, résistez aux passions, tenez les captives sous le joug, autrement vous périrez ! » Les passions, mes frères, voilà l'unique incompatibilité. Supprimez les passions, et du même coup vous supprimerez l'indifférence religieuse.

## II. — Elles ne sont pas inutiles pour le salut.

Vous le voyez donc, les pratiques religieuses ne sont pas incompatibles avec les exigences de la vie sociale. Sont-elles inutiles pour le salut ? C'est ce qui nous reste à examiner.

1. D'abord, j'écarte du débat tous ceux qui se contentent de vivre en honnêtes gens, tous ceux qui veulent dans leur conduite faire abstraction du surnaturel et quant à ses croyances et quant aux devoirs qu'il prescrit. A ceux-là, je dirai seulement : Est-il bien sûr qu'abandonnés à vous-mêmes vous puissiez, par vos seules forces, pratiquer ces vertus morales que vous enviez aux philosophes païens ? Et puis, peine inutile de cette tâche impossible : vous compromettez votre salut, car « l'enfer est plein de semblables vertus, » nous dit saint Augustin. Dieu ne récompense pas dans l'autre monde ces vertus naturelles. « *Justus meus ex fide vivit.* Mon juste vit de la foi. » (Rom., i, 17). Dieu nous a élevés à l'ordre surnaturel, c'est un bienfait sans doute, mais un bienfait que nous ne pouvons récuser, qui est obligatoire. Dieu n'entend pas que nous méprisions ses dons et que nous fouillions aux pieds les larmes, les sueurs et le sang de son Fils.

Ce n'est point à ces hommes purement honnêtes gens que je m'adresse, mais à ces chrétiens indifférents qui se soucient fort peu des devoirs de la vie chrétienne, mais qui aspirent aux récompenses promises aux enfants de Dieu ; à ces indifférents que vous mortifieriez singulièrement en leur disant qu'ils ne sont chrétiens que de nom ; à ces hommes qui ne veulent point des charges de la religion, mais qui en veulent tout le bénéfice ; à ces hommes qui prétendent se tailler dans l'Evangile de Notre-Seigneur un Evangile à leur convenance particulière.

2. En vertu de quel droit, chrétiens indifférents, agissez-vous ainsi ? En vertu de votre baptême, vous êtes devenus sujets de Dieu, membres de l'Eglise, et partant obligés d'en observer les lois. Vous ne pouvez vous soustraire à cette obligation. L'Eglise est une société ; or dans une société il y a des charges qui incombent aux citoyens en retour des bénéfices qu'ils en reçoivent. Mais si vous refusez de participer aux charges, de payer l'impôt suivant votre fortune, de verser au besoin votre sang pour la patrie, comment oseriez-vous bien réclamer la protection des lois, la sécurité pour vous, votre famille et vos biens ? Non, dans ce cas la société ne vous doit rien, elle ne vous connaît pas, et au besoin elle a le droit de vous chasser de son sein et de vous exiler.

3. Et d'ailleurs, quels sont les devoirs de la vie chrétienne qui vous paraissent inutiles et super-

flus ? Le nombre des préceptes positifs de la religion n'est pas très considérable.

Elle nous fait un précepte de la *prière*. Mais l'Eglise n'a rien prescrit pour l'heure et la durée du temps que nous devons y employer. La prière ! Quoi de plus naturel et de plus juste ? C'est le cri de l'âme qui appelle au secours : « Mon Dieu, venez à mon aide ! Mon Dieu, pardon, pitié ! » Dans la détresse comme dans la joie, ce même cri s'élève instinctivement vers le ciel : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! »

Elle nous prescrit la *sanctification du dimanche*. Mais elle a soin de nous déclarer qu'il n'y a que la cessation des œuvres serviles et l'assistance à la messe strictement nécessaires, quoique son désir bien formel soit que nous assistions aux autres offices et que nous employions ce jour en bonnes œuvres. La sanctification du dimanche ! Mais c'est là, à la messe, que vous apprenez à vous connaître, à vous compter ; c'est là, au prône, que l'on vous fait savoir les événements qui concernent la paroisse, que l'on vous distribue la parole de la vie, le pain de la vérité ; c'est là que vous goûtez le bonheur d'être en famille, de prier avec vos frères, partageant leurs joies et vous associant à leurs douleurs.

Elle ordonne la *fréquentation des sacrements*. Mais elle ne fait un devoir rigoureux que de la confession annuelle et de la communion pascalle. — La *confession annuelle* : « Tous tes péchés confesseras à tout le moins une fois l'an. » Mais c'est l'inventaire moral de vos pensées et de vos actes pendant l'année... Mais auriez-vous négligé durant un demi-siècle cette opération qui vous est imposée, ne vous effrayez pas à la pensée de reconstituer et de composer les mémoires de votre vie. Ce n'est là qu'un épouvantail chimérique dressé par le démon sur le chemin de votre retour ; le prêtre sait par cœur le vaste répertoire des misères humaines, il en parcourt rapidement les diverses catégories, en quelques minutes il établit la synthèse de vos fautes, et un petit quart d'heure de réponse à son interrogatoire très indulgent suffit pour découvrir la trame de la vie la plus compliquée. — La *communion pascalle* : « Ton Créateur tu recevras au moins à Pâques humblement. » Après la réconciliation et le pardon, Dieu vous fait l'honneur de vous inviter à sa table. Toute réconciliation franche et sincère est suivie d'un banquet, vous le savez bien, mes frères ; ne manquez donc pas à ce rendez-vous annuel, et si vous avez eu ce malheur, venez goûter à nouveau cette joie pure et innocente de votre première communion, et n'attendez pas, de grâce, pour communier encore, de communier une dernière fois en viatique.

Il y a encore le *jeûne* et l'*abstinence*. Mais l'Eglise en dispense pour des causes graves dont elle reste juge. Mais franchement, un peu de pénitence, un peu d'expiation ne vous conviendrait-elle pas à vous pécheurs qui avez tant de négligences à expier, à vous disciples d'un Dieu crucifié et couronné d'épines pour vos péchés si nombreux !

Et quels sont les autres préceptes encore ? Mes frères, il n'y en a plus. Sans doute, nous avons les commandements de Dieu, mais ils nous sont également prescrits par la nature et la raison. Et les commandements de l'Eglise ? Ce ne sont pas des commandements nouveaux, ils ne font qu'interpréter les commandements de Dieu et les mettre à notre portée d'une façon plus précise.

4. Mais j'en entends plusieurs d'entre vous me poser une question : « Que faut-il donc penser de tant de pratiques de piété et de dévotion si recommandées et si répandues ? » — Je vous répondrai franchement que ce sont des moyens de salut

excellents, mais non indispensables ; que l'Eglise, avec une discrétion admirable, les recommande sans les prescrire ; que ceux qui y seront fidèles y recevront beaucoup de grâce et de consolation ; mais qu'ils doivent bien se garder de blâmer ou de critiquer ceux qui ne peuvent pas ou peut-être ne veulent pas s'y astreindre. Car il arrive souvent qu'il y a des chrétiens dans des positions délicates et difficiles qui ont plus de mérite devant Dieu en faisant seulement le strict nécessaire, que beaucoup d'autres plus libres de tout obstacle qui s'adonnent avec grande exactitude aux pratiques de dévotion ; que par conséquent ceux qui ne peuvent pratiquer que le strict nécessaire ne doivent pas se décourager, ni blâmer non plus les âmes peut-être plus ferventes et plus généreuses qui vont au-delà. Je comparerais volontiers ces saintes et pieuses pratiques, avec leur admirable variété, à un jardin émaillé de fleurs, à un verger rempli de fruits délicieux, à une campagne couverte de moissons abondantes : il y en a pour tous les goûts et tous les besoins.

Après cela, je vous le demande, où est la place, où est la position dans laquelle on soit dans l'impossibilité absolue de remplir les préceptes rigoureux, essentiels, que Dieu et son Eglise imposent à leurs enfants ? Mes frères, il n'y en a pas. Sans doute le joug est plus pesant pour les uns que pour les autres ; mais il n'est personne pour lequel il ne soit supportable ; pour tous même il est doux et léger avec la grâce de Dieu : « *Jugum meum suave est et onus meum leve*. » (Matth., vi, 30).

Et maintenant, mes frères, qu'attendez-vous encore pour revenir à Dieu, pour vous convertir sincèrement au Seigneur ? Ah ! je le sais, votre grande difficulté, c'est un changement de vie !... Nous ne nions pas cette difficulté. Nous connaissons l'homme, et nous savons que tout changement dans sa vie et dans ses habitudes lui coûte toujours beaucoup, surtout quand il s'agit de revenir à Dieu, parce que nous sommes portés au mal. Mais, permettez-moi de vous le dire, depuis longtemps vous le désirez, ce changement, vous en attendiez l'occasion. Eh bien ! la voici, profitez-en. Ne vous laissez pas intimider ni décourager ; ayez un peu de bonne volonté, et Dieu fera le reste.

Voyez Augustin ! Comme lui, vous avez aussi peut-être une bonne mère, une Monique, des frères, des sœurs, des amis... Courage, ne désespérez pas !

Voyez Marie l'Egyptienne ! Comme elle, ne pouvez-vous prier la Mère de miséricorde ? N'entendez-vous pas chaque jour raconter de nouvelles faveurs obtenues par elle à de pauvres pécheurs.

D'ailleurs, mes frères, le choix ne nous est pas laissé ; pour nous il n'y a pas de milieu entre le ciel et l'enfer. Nous sommes faits pour la vertu, pour le ciel et pour Dieu. Voilà notre vocation, voilà notre unique fin. Vocation sublime, fin glorieuse qui nous met dans l'heureuse nécessité de purifier notre âme, de l'enrichir de vertus, de glorifier Dieu par nos œuvres, afin de nous rendre dignes de ses éternelles récompenses. Ainsi soit-il.

---

Nous publierons dans notre prochain numéro les deux dernières instructions de cette série, sur le *Respect humain* et sur le *Devoir pascal*.

---



## PETIT CARÈME SUR LE « MISERERE »

### 14<sup>e</sup> Instruction

#### DU ZÈLE POUR LA CONVERSION DU PROCHAIN

*Docebo iniquos vias tuas, et impii ad te convertentur.*

J'enseignerai vos voies aux méchants, et les impies se convertiront à vous.

Mes frères,

Dans sa reconnaissance pour le Dieu qui l'a sauvé de la mort et confirmé dans la grâce du salut, le saint roi pénitent brûle du désir de ramener aux pieds de ce Seigneur si bon et si clément tous ceux qui l'ignorent, le méconnaissent ou l'outragent. Ce zèle d'un pécheur converti pour la conversion de ses frères égarés plait grandement au Père du ciel, et fait honneur au cœur ainsi possédé du désir de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Mais il demande à être réglé et discret. Le plus souvent il faut se contenter de laisser agir le Seigneur, et de comprendre que *notre conversion par elle-même et par elle seule est le plus puissant moyen d'édification* à exercer autour de nous : première idée que je veux développer. Je parlerai ensuite de certains moyens d'édification, de *certaines genres d'apostolat plutôt blâmables* : ce sera ma seconde idée.

#### I. — *Le meilleur moyen d'édifier : l'exemple muet de notre conversion.*

Le commentaire le plus éloquent du verset ci-dessus de notre psaume, c'est la conduite du roi David après sa conversion. Nous ne lisons pas, dans sa vie racontée par l'historien sacré, qu'il soit allé, dans les assemblées ou sur les places publiques, argumenter contre les impies et les incrédules, et les convaincre, à force de paroles, de la nécessité de revenir à la vérité et à la justice. Nous pouvons au contraire constater le soin qu'il prit de pratiquer les plus rares et les plus difficiles vertus, faisant ainsi de sa parfaite conversion une prédication plus éloquente que tous les discours. Quoi de plus admirable par exemple que le pardon qu'il accorde à Séméï, malgré les atroces injures dont celui-ci l'accable ? Le roi fuyait devant Absalon révolté ; il arrivait à une bourgade peu éloignée du Jourdain, lorsque s'élance à sa rencontre un homme de la race de Saül, ce Séméï que j'ai nommé, vociférant toute sorte de malédictions contre David, lui jetant des pierres, et s'écriant : « Fuis, homme de sang, homme de Bélial ! Dieu te rend tout le sang que tu as versé de la maison de Saül, toi qui as usurpé son trône. » De chaque côté du monarque marchaient ses guerriers en bon ordre, frémissants de colère. « Laissera-t-on, s'écrie l'un d'eux, ce chien mort maudire mon seigneur et mon roi ? Et ne vais-je pas à l'instant lui enlever la tête de dessus les épaules ? » Mais le roi : « Laissez-le me maudire, puisque telle est la volonté du Seigneur. Dieu aura peut-être pitié de mon affliction et fera servir à bien cette malédiction. » (II Reg., xvi). Quelle foi, mes frères, quelle patience, quelle humilité, quelle héroïque victoire sur la mauvaise nature avide de vengeance non moins que de volupté ! Quelle preuve d'une sincère et parfaite conversion ! Et pensez-vous, mes frères, qu'un si grand

et si noble exemple n'était pas plus capable d'édifier que les plus beaux discours ?

À l'exemple du saint roi, laissons donc agir en nous silencieusement mais jusqu'aux dernières profondeurs de l'âme, la grâce de la conversion ; n'ambitionnons pas le dangereux honneur d'un bruyant apostolat par la parole au milieu des hommes nos frères, et bornons-nous à n'être que les muets instruments, entre les mains de Dieu, de cette prédication la plus parfaite : l'exemple d'une solide conversion totale et persévérante. Le monde a beau dire, les impies ont beau se moquer : quand ils se trouvent en présence d'un vrai converti, ils se sentent mal à leur aise, malgré eux ils sont impressionnés. En public peut-être ils maintiendront leur attitude sceptique et frondeuse, mais quand l'heure de ce qu'on a si bien appelé « la folie en commun » sera passée, quand ils se retrouveront seuls avec leurs réflexions intimes et leur conscience, ils auront peine à se défendre d'une angoisse secrète, point de départ possible d'une conversion à plus ou moins brève échéance. Ce n'est parfois qu'au lit de la mort que le souvenir d'un des leurs, d'abord libertin comme eux, puis converti et heureux, viendra planer sur leur âme et, les grâces de la dernière heure aidant, provoquer de leur part un consolant retour à Dieu. Certains demi-savants athées veulent absolument faire descendre l'homme du singe. C'est tout simplement inepte. Mais il n'est pas moins vrai que nous avons de commun avec cet animal, notre ancêtre prétendu, un curieux instinct d'imitation, en vertu duquel nous nous laissons docilement entraîner par l'exemple d'autrui, là où les plus convaincantes leçons n'auraient pu triompher de notre indifférence.

Voilà ce que peut, pour l'édification du prochain, le spectacle d'une franche et généreuse conversion. C'est un stimulant dont Dieu se sert pour vaincre les irrésolutions d'une foule de pécheurs à demi décidés, et qui n'attendent, pour s'ébranler, qu'un chef de file se mettant à leur tête. C'est une arme dont il frappe de droite et de gauche parmi la multitude des impies conjurés contre lui et qui sentent à ce coup diminuer leur confiance, défaillir leur audace, mourir le rire sur leurs lèvres. Bien souvent aussi c'est un moyen dont use la divine miséricorde pour rendre le courage et l'espoir à cette catégorie encore nombreuse d'âmes pécheresses qui, vieilles dans le crime, s'effraient outre mesure de la profondeur de l'abîme où elles sont plongées, et désespèrent d'en pouvoir jamais sortir. C'est à l'intention de ces âmes découragées que Dieu permet de ces résurrections retentissantes d'âmes plus criminelles encore, qui viennent, un peu à toutes les époques et dans tous les pays, déposer en faveur des dimensions sans limites de la miséricorde du Très-Haut. Dieu a voulu, mes frères, souligner par des faits chacune des paroles du Livre sacré. Tout ce qui, dans l'Evangile en particulier, est susceptible d'un *confirmatur* pratique, le Seigneur n'entend point le laisser à l'état de lettre morte, sans preuves palpables à l'appui.

Ainsi le Christ a dit, dans ce Livre béni où sont rapportés ses actes et ses discours : « Je suis la résurrection et la vie. » (Jean, xi, 25). Croyez-vous, mes frères, qu'il ne va pas s'obliger à faire la preuve matérielle de cette affirmation ? Erreur : cette preuve, il la fera tant dans le monde physique que dans le monde moral.

Dans le monde physique des corps il se montre résurrection et vie en rappelant du tombeau Lazare, en tirant du cercueil l'adolescent de Naïm, en faisant se lever de sa couche funèbre la jeune fille de Jaire. Dans le monde des âmes, les miracles de résurrection se comptent par milliers.

Tout cela pour que nous ayons foi en la parole du Christ ; tout cela pour que les pécheurs même les plus invétérés ne perdent pas courage, mais entreprennent résolument, en s'appuyant sur lui, l'œuvre de leur conversion, assurés que quiconque croit et se confie en Jésus-Christ, fût-il mort, revivra ; ne fût-il plus en son âme que décomposition, pourriture et gangrène, reprendra vie et santé comme Lazare, le mort fétide de Béthanie.

Le Sauveur sait bien que sa parole a besoin, un peu partout chaque jour, de prouver son inaltérable vérité et fécondité par quelques-uns de ces miracles de l'ordre moral qui ont nom conversions, et conversions non pas quelconques, mais éclatantes, incontestables. Il sait bien l'illusion dont le démon se sert à tout instant près des âmes timides, pusillanimes, pour rendre inutiles leurs desirs de conversion, en leur persuadant qu'il est trop tard, que l'on s'est rendu indigne du pardon, que les habitudes vicieuses ont poussé leur racines trop avant pour qu'il soit possible désormais de les vaincre, que les injustices commises à l'égard du prochain sont arrivées à un total trop considérable pour qu'il y ait chance de les réparer, qu'on ne revient pas de si loin, et que le temps de la grâce est passé. Or à tous ces mensonges du perfide ennemi, comment va-t-il répondre, le Sauveur ? Par l'exemple de conversions accomplies dans des circonstances non moins critiques, dans des situations non moins désespérées que celles au milieu desquelles se débattent ces âmes en détresse. Et c'est ainsi que, sans aucunement s'en douter, un pécheur converti peut, par le seul fait de son retour à Dieu des régions les plus lointaines du vice, être à ses frères désireux eux aussi de revenir au Seigneur, d'une grande édification et d'un grand secours. Le mieux qu'il ait à faire alors, c'est de mettre, par une généreuse persévérance et une vie désormais sans reproche, sa conversion à l'abri de tout soupçon ; et c'est aussi de prier le Seigneur que cette conversion tourne à la plus grande gloire de Dieu et au plus grand bien spirituel de ses frères, selon cette parole de Jésus : *« Infirmis hæc non (fuit) ad mortem, sed pro gloria Dei. »* (Jean, xi, 4). Cette langue désespérée de votre âme n'était pas destinée à amener la mort à jamais, mais à procurer la gloire de mon Père. »

C'est donc, en résumé, bien chers frères, la muette prédication par l'exemple que je vous recommande avant tout, cette prédication qui s'adresse aux yeux, non pas aux oreilles, et que Notre-Seigneur résume en ce verset célèbre de l'Evangile : *« Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cælis est. »* Que la lumière de votre vie luise de telle sorte aux yeux des hommes que, voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient le Père qui est aux cieux. » (Matth., v, 16). Prêchez, comme le royal pénitent d'Israël, par le pardon des injures poussé, s'il le faut, jusqu'au degré héroïque. Puisque vous vous sentez pressés, dites-vous, d'enseigner aux impies les voies qui mènent au Seigneur et de convertir les pécheurs, vous devez être prêts à tous les sacrifices pour Dieu et pour les âmes, à commencer par le sacrifice de vos ressentiments, de vos rancunes. Prêchez aussi par le sacrifice des susceptibilités de votre orgueil, par le sacrifice même des choses qui à la vérité vous seraient permises, mais pourraient être pour les faibles une occasion de scandale. Prêchez par la patience, prêchez par l'affabilité, la douceur, la bonté, la charité. Ou, si vous n'êtes pas disposés à faire cela pour Dieu et pour vos frères, cessez de protester de votre zèle pour la conversion des pécheurs. Le zèle avide de prêcher de parole sans

se soucier de prêcher surtout d'exemple est un faux zèle, un zèle à côté, qui produit les plus déplorables effets, comme je vais le dire.

## II. — Faux zèle, faux apostolat, édification manquée.

Je ne vous apprendrai rien de nouveau en signalant ici un défaut assez fréquent chez les néophytes de la pénitence : la manie de vouloir tout réformer dans leur alentour. Ils entendent le *Doccebo iniquos* du roi-prophète d'une guerre à outrance faite aux travers des autres hommes, ou d'une fureur de parler de religion à temps et à contre-temps à tous ceux qui leur tombent sous la main.

Je tiens à dire d'abord que cette conduite, pour si blâmable qu'elle soit, mérite pourtant indulgence et ne doit pas faire crier trop vite à l'hypocrisie. La plupart du temps il n'y a pas hypocrisie le moins du monde ; il y a seulement indiscretion, zèle irréflecti et maladroit. Et la meilleure idée qu'on puisse donner de l'état d'âme de ces personnes, c'est de les comparer aux deux apôtres Jacques et Jean, fils de Zébédée, quand, dans la fougueuse ardeur d'une conversion de fraîche date, ils ne songent à rien moins qu'à faire descendre le feu du ciel sur Samarie, coupable de ne pas vouloir recevoir le Christ. (Luc, ix, 54). « Vous ne savez de quel esprit vous êtes, » leur répond sévèrement Jésus. De même nos nouveaux convertis n'ont pas su faire connaissance encore avec l'esprit de la grâce divine. Ils n'ont pas eu le temps encore de s'en laisser bien pénétrer jusqu'au plus profond du cœur, et ils agissent témérairement ; mais ne nous pressons pas de conclure immédiatement à l'hypocrisie de leur part.

Ce point bien entendu pour prévenir toute équivoque, je reviens à certains procédés ou moyens d'édification à côté, qui sont le fait de certaines personnes animées d'un faux zèle pour la conversion du prochain.

1. D'aucunes personnes donc s'imaginent avancer beaucoup la cause de Dieu, en menant croisade à l'aveugle contre tout ce qui se dit ou se fait, autour d'elles, de contraire à leurs idées en religion. Elles ne tiennent compte ni du temps, ni des lieux, ni de l'âge, ni des circonstances, ni des dispositions de ceux à qui elles s'attaquent, et n'aboutissent qu'à attirer sur la religion le mépris et l'opprobre. Elles s'exagèrent l'obligation qu'il y aurait pour elles à user de correction fraternelle, et ne font que provoquer de nouveaux blasphèmes et une germination plus florissante que jamais de péchés de tout genre. Qu'on veuille donc bien se rappeler que, d'après la doctrine des saints, ce n'est pas à un quelconque de faire la correction fraternelle, et qu'il n'y a pour être appelées à ce délicat et périlleux devoir, en vertu de leur position, de leur âge, de leur autorité ou de leur sainteté reconnue, qu'un nombre assez restreint de personnes. Et serait-on d'ailleurs, mes frères, en juste droit de corriger ses semblables, il convient de ne le faire jamais qu'avec sagesse, prudence et douceur.

2. D'autres ne savent point résister à la tentation, — car c'est une vraie tentation sous apparence de zèle, — de faire sans cesse d'intempestives allusions à la religion, de parler avec un hors de propos flagrant du bon Dieu, de la Vierge, des saints, des sacrements, des choses saintes, de provoquer à des duels théologiques des gens aussi ignorants qu'eux-mêmes des choses de la foi, mais qui du moins savent parfaitement se moquer des dogmes, presque toujours défigurés et mêlés de légendes,



que leurs zélés contradicteurs voudraient imposer à leur croyance.

Fuyez, mes frères, fuyez avec grand soin ces querelles inopportunes. Si vous étiez des Bossuet ou des saint Augustin, passe ! Et encore ces grands génies chrétiens ne combattaient que pour se défendre ou défendre la foi des petits et des simples. Ils ne prenaient jamais l'offensive, à moins d'une raison majeure de prudence ou d'extrême péril pour l'Eglise. Leurs plus beaux et plus solides ouvrages sur la religion sont des réponses aux attaques de l'erreur ou de l'hérésie contre l'enseignement de l'Eglise, et non des attaques elles-mêmes. Ne cherchez pas à faire mieux qu'ils n'ont fait ; et quelque dévorante ardeur qui vous presse d'enseigner aux impies les voies du Seigneur, taisez-vous : au lieu d'édifier et de convertir, vous pourriez scandaliser, c'est-à-dire porter l'impiété des sceptiques à un degré plus grand, et pousser les indifférents à l'impiété formelle.

Est-ce à dire qu'il ne soit jamais ni sage, ni permis, ni même obligatoire de sortir de ce silence tant recommandé ? Je ne le prétends pas, certes ; et, en vous défendant d'attaquer à l'aveugle, à tort à travers, les ennemis de votre foi, je ne vous interdis nullement de parler, quand il le faut, pour ne pas laisser sans réponse les provocations et les blasphèmes de l'impiété. Dans ce cas-là, vous pouvez, vous devez même élever la voix et protester, ne serait-ce que pour montrer à tous que vous reprouvez ces blasphèmes, et pour ôter à ceux de votre entourage tout sujet de mettre en question vos vrais sentiments, et de se scandaliser à votre sujet. Mais ici encore évitez de vous engager témérairement dans des discussions où la vérité ni la charité n'ont jamais rien à gagner ; contentez-vous de flétrir énergiquement les propos offensants pour votre foi, et renvoyez à Bossuet, à saint Augustin, ou plus simplement à votre curé, les avocats de ténèbres sincèrement désireux de lumière.

3. Il est une dernière méthode d'édification non moins fausse, si plus ne passe, que la précédente, quoique lui étant bien opposée : la méthode de ceux qui cherchent à réconcilier les incrédules avec Dieu par de lâches concessions en matière de principes religieux. On veut faire voir par exemple qu'on ne tient pas aux formes et aux cérémonies, qu'on peut jeter par dessus bord certains préceptes positifs, qu'il est en un mot avec le ciel et le dogme catholique, la discipline et la morale de l'Eglise, des accommodements.

Méthode trois fois fausse, trois fois infructueuse ! Si notre amour pour Dieu et pour nos frères pécheurs était plus réel, nous n'aurions pas de ces ménagements, de ces complaisances pour l'erreur religieuse, qui est une si souveraine déloyauté à l'égard de Dieu et le mal le plus funeste des âmes. Nous comprendrions qu'elle est le péché des péchés, et nous ne chercherions pas à pactiser avec elle au détriment des plus chers intérêts de nos semblables. Nous n'aimons donc pas ceux-ci véritablement, puisque nous refusons d'être vrais à leur endroit, et de leur servir autre chose que des vérités diminuées ! Nous leur disons la moitié de la vérité, et encore la moitié qui s'arrange le mieux avec leurs opinions ; ce n'est plus la vérité divine dans sa pureté que nous offrons à leurs intelligences, mais une vérité humanisée qui est tout près de n'être plus qu'une opinion ; et alors, opinion pour opinion, nos frères se disent qu'il ne vaut pas la peine de changer, et ils gardent la leur. Nous nous étonnons peut-être de n'arriver à rien avec cette méthode d'apostolat : avions-nous donc la naïveté de croire que nos demi-vérités réussiraient mieux près des âmes que la pleine et forte vérité de Dieu ?

Revenons-en, mes frères, à notre conclusion première. Laissons agir en nous la grâce de la conversion, soyons simples de cœur, évitons au prix des plus grands efforts de donner le moindre scandale, et nous aurons plus fait par cette prédication sans tapage que par un apostolat à grand vacarme, pour les intérêts de la gloire de Dieu et la conversion de nos frères. Ainsi soit-il.

## 15<sup>e</sup> Instruction

### L'UTILITÉ DES TENTATIONS

*Libera me de sanguinibus,  
Deus, Deus salutis meæ, et  
exultabit lingua mea justi-  
tiam tuam.*

O Dieu, Dieu de mon salut, délivrez-moi des révoltes du sang, et ma langue exaltera votre justice !

Mes frères,

L'esprit est prompt, mais la chair est faible. Dans le premier enthousiasme d'un esprit prompt en effet aux grandes résolutions, dans la première ferveur d'un cœur noblement épris de pénitence, de repentir, d'amour de Dieu et des âmes, David a pu oublier le vase fragile renfermant tout cela : le corps avec ses exigences de bas étage et ses révoltes. Mais il ne tarde pas à être rappelé à la réalité, peut-être par un de ces soufflets, pour parler comme saint Paul, infligés à l'âme au travers de la chair par l'ange de Satan ; et alors il conjure le Seigneur de le délivrer de cette exaspérante tyrannie exercée contre l'homme intérieur par l'homme de sang et de péché. Pas plus sans doute que saint Paul qui devait faire un jour la même prière, David ne fut exaucé. Car la tentation est à l'homme d'une souveraine utilité : je m'arrêterai à vous le montrer d'une façon générale ; et les tentations contre la sainte vertu ont cette utilité particulière, je le dirai ensuite, de nous convaincre que nul ne peut être chaste qu'avec le secours de Dieu.

#### I. — Souveraine utilité des tentations.

1. Avant tout, je dois vous rappeler deux choses : d'abord que les tentations ne sont pas des péchés, car alors elles ne sauraient être réputées utiles, mais nuisibles et funestes ; ensuite qu'il n'y a pas de tentations insurmontables à notre bonne volonté, car rien de bon ne saurait sortir pour nous de ce fatal entraînement au mal.

a) J'ai l'air de répéter une chose d'une banale évidence, en disant que les tentations ne sont pas des péchés. Il faut croire toutefois que cette vérité est moins banale et moins évidente qu'il ne paraît, puisque tant de gens l'ignorent ou la méconnaissent dans la pratique quotidienne de la vie. « Neuf fois sur dix, notre malheur vient de ce que nous ne faisons pas cette distinction <sup>1</sup>. » Si, quand nous sommes tentés, nous nous mettons l'esprit et la conscience à la torture par la pensée que nous avons péché, alors qu'en réalité nous avons résisté à la tentation, nous avons lieu de nous tourmenter souvent et notre vie doit être un beau supplice. Dans ces conditions, je le comprends, nous ne sommes guère disposés à entendre parler de l'utilité des tentations, mais plutôt à nous lais-

<sup>1</sup> P. Faber, *Progrès de l'âme*, chap. xvi.

ser décourager, rebuter, aller de guerre lasse à la dérive. Et, d'un autre côté, si nous prenons nos tentations même repoussées pour autant de fautes, quel repentir pouvons-nous apporter au saint Tribunal, de ces fautes qu'il n'est pas en notre pouvoir d'éviter, et quel ferme propos pour l'avenir? Une bonne fois pour toutes, disons-nous bien que les tentations ne sont pas des péchés : il n'y a de péché que le consentement raisonné et libre que nous y donnerions ensuite.

b) C'est également se mettre hors d'état de rien concevoir à l'utilité des tentations que de les envisager habituellement d'un œil découragé d'avance, comme si tentation voulait dire nécessairement défaite, comme si tout était infailliblement perdu dès que commence à se faire sentir l'étreinte du démon. Combien de personnes cèdent au premier assaut de la tentation, dans la persuasion où elles sont qu'il est inutile de résister plus longtemps, qu'il faudra toujours finir par se rendre! L'idée du démon exerce sur elles la même action que la crainte des revenants exerce sur les enfants, action déraisonnable, mais pourtant irrésistible. Elles voient dans Satan comme le rival, on pourrait dire l'égal de Dieu, une sorte de seconde toute-puissance armée contre la toute-puissance de Dieu. Elles oublient que ce fier ennemi n'est qu'une créature comme nous, et une créature vaincue et flétrie, incapable de tenir contre notre volonté aidée de la grâce d'en haut, laquelle ne manque jamais à nos efforts. Car la lutte n'est jamais circonscrite à un duel fermé entre l'homme et le démon; mais où est le tentateur, là Dieu est aussi. Il est là pour régler les conditions du combat, il ne permet pas au démon d'agir avant qu'il ne soit temps, ni de prolonger la lutte au delà des limites fixées par sa miséricordieuse sagesse.

Et de plus, mes frères, il met notre âme en garde par ses inspirations, et lui départit une mesure de grâce en rapport avec le degré de violence dans l'attaque accordé au démon. Jamais Dieu n'est si près de nous, dans sa paternelle sollicitude, qu'à l'instant où nous sommes tentés. Il se tient, pour ainsi dire, penché sur nous avec toutes les tendresses de son cœur, tout le temps que dure le combat. « Où étiez-vous, Seigneur, tout à l'heure? » s'écriait l'ermite du désert, saint Antoine, au sortir d'une furieuse tentation — « Près de vous tout ce temps, ô mon fils! » lui fut-il doucement répondu. Nous ambitionnons parfois le péril et les blessures comme un privilège, parce qu'ils nous attirent les sympathies de nos supérieurs : nous devrions par conséquent nous réjouir des tentations, puisqu'elles font que Dieu daigne s'occuper de nous avec une sollicitude toute particulière. Ceci me ramène à parler de l'utilité des tentations.

2. « A quoi peuvent bien servir les tentations? » diront certains esprits étonnés. « A quelle autre chose qu'à nous faire commettre le péché? » — A la vérité, répondrai-je, les tentations, dans l'intention du démon, doivent servir à nous faire offenser Dieu. Et si nous sommes assez peu courageux ou assez peu persévérants pour céder à leur attaque, c'est en effet le désastreux résultat qu'elles produiront en nous. D'où, cette conséquence : à nous d'user de l'armure de foi dont la grâce nous revêt, pour lutter jusqu'au bout. Mais, par la disposition divine renversant tous les plans de Satan, les tentations sont destinées à produire de tout autres effets, tant soit peu que nous secondions par nos efforts l'action de Dieu.

a) D'abord elles nous éprouvent : or nous n'avons de valeur qu'autant que nous sommes éprouvés. Nos épreuves sont la seule chose à laquelle Dieu attache quelque importance ; et c'est parce que nous pouvons dire : *Non*, à la grâce divine, et que nous y sommes sollicités par une influence

perverse, que le *Oui* a, sur nos lèvres, un grand prix aux yeux du Seigneur, procure sa gloire et fait notre mérite. Or dire que les tentations nous mettent en état d'acquiescer de nouveaux mérites, c'est dire qu'elles augmentent l'amour que Dieu a pour nous : quel bonheur de savoir que Dieu nous aime davantage!

b) En second lieu elles nous font expier nos péchés, et nous devons être jaloux de semblables expiations, si nous sommes vraiment pénitents, vraiment conscients de la dette rigoureuse que nous laisse à payer le péché même pardonné. Car quelques minutes de souffrance volontaire et saintement acceptée ici-bas, équivalent à des années de souffrances au purgatoire : or peut-il bien être de souffrance plus sainte que la lutte généreuse contre l'assaut des tentations? Elles nous purifient donc et nous préparent à paraître devant Dieu, c'est-à-dire qu'elles remplissent par anticipation à notre égard les fonctions de purgatoire et nous sauvent de ses flammes. Elles sont notre plus fructueuse pénitence : un seul transport d'un généreux amour ennemi de toute compromission avec les ennemis de Dieu, peut nous faire autant et même plus de bien à cet égard qu'une année entière de jeûne au pain et à l'eau avec une discipline par jour.

c) Troisièmement elles nous font souvenir de notre faiblesse et nous rappellent ainsi à l'humilité. Ces éternelles ennemies de notre salut travaillent presque mieux, sous ce rapport, pour nos intérêts, que notre ange gardien lui-même ne le peut faire, avec tous les moyens dont il dispose dans son ministère d'amour. Ce prince de la cour céleste nous est cependant un frère bien dévoué, et nous ne lui saurons jamais assez de reconnaissance pour sa tendresse et sa bonté, à lui qui ne nous abandonne jamais, et descend à demeurer assidu près de nous, atomes perdus dans l'immense univers. Son plus cher désir, on le sait, est de nous tenir dans l'humilité et de nous rendre vigilants comme lui-même. Trop souvent, hélas ! il échoue dans cette œuvre. Eh bien ! ce que notre ange n'a pu faire, c'est la tentation qui finit par l'opérer. A force de nous surprendre, elle nous rend vigilants, et, pour quelques péchés qu'elle a pu nous faire commettre, elle nous empêche d'en commettre une multitude d'autres. Elle vient à bout de nous tirer de la tiédeur, et nous oblige à faire ville ou village, à être ou froid ou chaud, ce qui est le vœu de Notre-Seigneur : « *Utinam frigidus esses aut calidus* ! » (Apoc., III, 15).

d) Enfin les tentations sont le grand moyen dont Dieu se sert pour nous convaincre, nous pénétrer jusqu'à fond du besoin absolu que nous avons de sa grâce pour venir en aide à notre faiblesse. Je développerai ce point tout à l'heure. Pour l'instant, je veux répondre à une objection que l'on fait couramment contre l'utilité des tentations.

3. « Il faut avouer pourtant, » gémissent des personnes d'une piété sincère, « que les tentations sont cause d'un temps, relativement considérable dans la vie, bien inutilement employé. Voyez : nous nous levons le matin, bien décidés à prier de notre mieux, ou nous entrons à l'église le dimanche, avec la plus ferme résolution d'entendre convenablement la messe. Ah bien, oui ! les tentations et distractions arrivent ! Quelquefois, elles n'attendent même pas que le premier signe de croix soit fait pour nous envahir, et ne nous quittent que quand nous quittons la place nous-mêmes. Il faut donc passer notre temps à les chasser, à les combattre. L'heure fixée pour la prière est passée, et nous n'avons peut-être pas véritablement prié trente secondes. Convenez que c'est



là bien du temps perdu par la faute de ces maudites tentations. »

C'est ainsi que l'on raisonne, mes frères, je le sais ; mais je sais aussi que c'est raisonner absolument à faux. Qu'avions-nous en vue en priant ? De servir Dieu, n'est-il pas vrai ? Or, que faisons-nous en nous débattant contre les importunités de la tentation, que le servir aussi ? Servir Dieu d'une façon ou le servir d'une autre, qu'importe, pourvu que nous le servions ! Et qui donc voudrait dire que cette âpre lutte contre la tentation n'est pas une manière de servir notre Dieu plus parfaite qu'une douce et facile prière ? Ne croyons donc pas avoir perdu notre temps, quand la tentation a absorbé les instants que nous voulions consacrer à la prière, si de notre côté nous avons été fidèles à la combattre.

## II. — *Utilité particulière des tentations contre la sainte vertu.*

Il est une vérité dont nous avons absolument besoin d'être convaincus à fond, sous peine de tomber et de retomber sans cesse dans les pires désordres en matière de vice impur : c'est que, sans la grâce de Dieu, il nous est impossible d'être et de rester continents, selon la parole du Sage : « *Non possumus esse continens, nisi Deus det.* » (Sag., VIII, 24). Or la tentation seule, en nous donnant à nous-mêmes une concluante expérience de notre faiblesse ou, plus exactement, de l'insuffisance de nos forces envers et contre la volupté, nous convaincra pratiquement de l'extrême besoin que nous avons du secours d'en haut, et, partant, nous excitera à le demander.

1. Le plus grand péril que courent à l'heure actuelle les mœurs et la vertu dans notre société, c'est la prétention d'une certaine école, malheureusement trop en faveur parmi nos contemporains, à faire de la morale une science toute humaine, une chose de pure raison, indépendante de la religion et de toute influence surnaturelle. Écoutons le langage de ces paladins de la morale indépendante. Vous l'avez entendu plus d'une fois dans les assemblées où il se donnait des airs triomphateurs ; il est bon que vous l'entendiez au moins une fois en ce lieu où il aura à rendre compte de lui-même. « Ne peut-on, déclament ces maîtres superbes, ne peut-on, sans Jésus-Christ et ses ministres en surplis, parler à l'enfant, à l'adolescent, au citoyen, de justice, d'obéissance, de charité, de fraternité ? La philosophie n'a-t-elle pas son catéchisme, comme l'Eglise a le sien, et n'est-elle pas à même, aussi bien que cette dernière, d'enseigner aux hommes la vertu et le devoir ? Et quant à la chasteté en particulier, un honnête homme ne peut-il, à moins de porter une soutane et de prêcher dans un temple, apprendre à la jeunesse que faire régner la raison sur les sens épris de voluptés grossières, c'est le premier devoir de l'homme, c'est le plus grand bonheur de l'homme, c'est le plus haut intérêt de l'homme ; que la pureté est le plus doux charme de l'enfance, la plus belle fleur de la jeunesse, la plus glorieuse couronne de la maturité ? »

Voilà, mes frères, ce qui se dit ; et, si l'histoire des tentations et des chutes constantes de l'homme réduit à la sagesse humaine n'était pas là pour opposer, les faits en mains, une négation formelle à ces belles théories, on pourrait un instant s'y laisser prendre. Mais les siècles ont prouvé que la tentation de volupté sensuelle, ne trouvant en face d'elle, pour lui résister, que la morale indépendante, a toujours triomphé de celle-ci sur toute la

ligne. Cette sagesse humaine, cette morale indépendante ne datent pas d'hier. Elles fleurirent dans ces temps antiques qui ont précédé le Christ ; elles eurent alors leur apogée et leurs plus illustres représentants, et elles donnèrent, alors ou jamais, la mesure de leurs moyens, de leur fécondité, de leur puissance. Or peut-on oublier ce que saint Paul a écrit, dans une page à jamais ineffaçable, mais à jamais intraduisible dans notre langue, des « orgies sensuelles » des maîtres de cette sagesse, de cette morale antique ? (Rom., I, 24-27). Qu'on lise dans les historiens païens du temps, Diogène de Laërte par exemple, Aulu-Gelle ou Plutarque, les faits et les noms : on y trouvera le récit des pires abominations en fait de mœurs, et commises non pas seulement par le commun de ces penseurs vulgaires dont nos philosophes modernes ne sont que la petite monnaie, mais par les Socrate, les Bion, les Aristote, les Platon, les Zénon, les Epicure, les Diogène, en un mot par tous les maîtres de la pensée et de la sagesse à quelque école d'ailleurs qu'ils aient appartenu !

Ils étaient des plus illustres, mais leur illustration même n'a servi qu'à rendre plus éclatante leur immoralité, et, partant, plus éclatante l'impuissance de la philosophie à produire la chasteté. Car, si elle pouvait quelque chose pour engendrer la vertu, c'était bien en la personne de ces incomparables maîtres qu'elle aurait fait la preuve de son empire moralisateur. Or, les innombrables débauches de l'universalité des philosophes anciens, la faillite totale de la morale indépendante aux jours qui furent ses plus glorieux, ne sont-elles pas la preuve trop évidente de l'insuffisance radicale de cette morale indépendante et humaine à produire la pureté ?

Oui, vous pouvez enseigner la chasteté dans vos écoles sans Dieu, l'enseigner, la prôner, oui ; mais la donner, l'engendrer par vos leçons, ce n'est pas vrai.

2. Et ne venez pas m'objecter, en face de l'universelle corruption des maîtres de l'humaine sagesse, les scandales donnés de temps à autre par des maîtres chrétiens. Car l'argument se retournerait contre vous, et je vous répondrais : « Si, avec les lumières et les secours du christianisme, on peut tomber ainsi, que serait-ce sans eux ? Si l'on est vaincu avec Dieu même pour auxiliaire, sans Dieu qu'advient-il ? »

Mais avec Dieu pour appui, j'ai hâte de le redire, les exemples de chutes deviennent l'exception, et les exemples d'éclatante pureté se multiplient à ne pouvoir plus se compter. Où sont les saint Bernard, les saint Thomas d'Aquin, les saint Louis de Gonzague de la morale indépendante ? Qu'a-t-elle à opposer aux longues théories de vierges qui, à tous les âges chrétiens et sous tous les climats, ont voué à l'angélique vertu, en troupes innombrables, leur cœur et leur vie ? Aux fruits se reconnaît l'arbre ; quoiqu'elle dise, la philosophie n'a pas grâce d'état pour enseigner la morale aux lieux et place de la religion, puisqu'elle a toujours échoué si piteusement dans ses tentatives diverses. N'usurpez donc pas plus longtemps, novateurs impuissants, un rôle qui vous dépasse de cent coudées. Laissez l'Eglise à sa mission. Elle y suffit sans vous et malgré vous.

L'Eglise en effet, mes frères, est merveilleusement préparée à la mission de former les âmes à la vertu. — D'abord elle répand sur les cœurs plus de lumières que les plus lumineuses leçons de la sagesse profane. Tout ce que peut dire et enseigner de plus efficace la meilleure des philosophies, le christianisme le dit et l'enseigne, et de

<sup>1</sup> P. Félix, *Carême* 1861, VI.

<sup>1</sup> Voir Cornelius à Lapede, *In Epist. ad Rom.*, I, 26.

plus il initie les âmes à des choses que la philosophie est incapable de découvrir à son tour. Car l'enseignement évangélique plane plus haut que le terre-à-terre où se traîne l'enseignement humain, donne à l'âme des illuminations transcendantes qui rendent la pureté bien plus belle et lui donnent un attrait divin. C'est lui qui apprend à l'enfant, pour toute sa vie, que « son corps est un temple, son âme un sanctuaire, son cœur un tabernacle où Jésus-Christ vivant vient résider », ses affections une chose dont Dieu même daigne se montrer jaloux. C'est lui qui découvre à l'adolescent le prodigieux mystère d'un Dieu croyant ne pas payer trop cher de tout son sang le trésor d'un cœur pur, d'une âme vierge reconquis à son amour. C'est lui enfin qui nous fait apparaître dans les profondeurs mêmes du ciel et de l'infini, sous l'image bénie de la Vierge immaculée, l'idéal de la pureté. Et c'est ainsi que l'éducation religieuse ajoute à la pureté une couronne de lumière surnaturelle.

Mais, avec des clartés nouvelles, l'Eglise donne encore et surtout aux amants de l'angélique vertu, des forces ignorées des disciples de la morale indépendante. Car rien ne servirait de connaître le devoir et la vertu, si l'on devait être réduit à soupirer toujours, en face de ses splendeurs, le mot impuissant du poète : *Video meliora. proboque, deteriora sequor*. Il faut au cœur, à l'âme, au corps, pour devenir invulnérables aux traits de la volupté ennemie, une trempette particulière. Et la religion seule donne cette trempette mystérieuse qui se fait dans les eaux vives de la pénitence, dans le bain régénérateur du sang de Jésus-Christ, je veux dire dans la confession et dans la communion.

Onergoterant qu'on voudra, mes frères, mais les faits sont là, indéniables, formant faisceau de preuves, et confirmant avec une irrésistible autorité la vérité du mot de David appelant Dieu son salut : *Deus salutis meae*. Il n'est pour les cœurs chastes en effet de force et de salut qu'en Dieu. Puisseons-nous, vous et moi, l'éprouver ! Ainsi soit-il.

## 16<sup>e</sup> Instruction

### LA RELIGION DU COIN DU FEU

*Domine, labia mea aperies,  
et os meum annuntiabit lau-  
dem tuam.*

Seigneur, mes lèvres s'ouvriront pour vous, et ma bouche publiera vos louanges.

Mes frères,

David, reconnaissant à Dieu de lui avoir rendu la joie du salut, se sent pressé de publier sa gloire devant tous. Il ouvrira donc les lèvres dans l'assemblée des justes, et il chantera la louange du Très-Haut. Il s'agit ici de cette louange offerte à Dieu dans le culte public : il est aisé de le reconnaître par les expressions dont se sert le roi-prophète. Mais David, mes frères, n'a pas sur ce point que des imitateurs parmi nous. Il en est au caprice de qui répugne le culte extérieur et public. Ils ne veulent pour eux d'autre religion que celle « du coin du feu, » et ils s'efforcent de convertir les autres à cette religion commode, religion sans offices, ni rites, ni cérémonies. Afin donc de vous mettre en garde contre la séduction de ce côté, je

me propose de vous dire aujourd'hui ce qu'il en est 1<sup>o</sup> de cette prétendue *religion sans culte extérieur*, et 2<sup>o</sup> des récriminations de ses partisans contre le culte à la fois intérieur et extérieur de l'Eglise catholique.

#### I. — Ce qu'est la religion du coin du feu.

1. Avant tout, elle est une *duperie*. Il n'est pas nécessaire d'avoir vécu longtemps avec les fidèles de cette plaisante religion pour acquérir la certitude que, refusant à Dieu le culte extérieur, ils ne lui offrent pas davantage le culte intérieur. Dites-moi, mes frères, en connaissez-vous beaucoup qui, ne pliant pas les genoux en la présence du Seigneur, plient cependant leur volonté devant ses ordres ? qui, dédaignant d'élever leurs mains dans la prière vers la Majesté souveraine, ne laissent pas d'élever leurs cœurs vers la divine Bonté ? qui, n'humiliant jamais leur front devant Dieu, cherchent par contre à lui humilier leur orgueil ? En connaissez-vous beaucoup ? Pour moi, je puis l'affirmer la main sur la conscience, je n'en ai pas encore rencontré un seul. — « Tout l'essentiel de la religion est dans le cœur, nous dit-on, et les dehors n'importent point. » J'entends : mais en proscrivant ces dehors que vous déclarez vains, soyez du moins fidèles à cet essentiel dont vous vous réclamez tant. En méprisant ce que vous croyez de surcroît dans la religion, accomplissez du moins ce que dit la loi de Dieu vous fait un devoir indispensable. Vous ne voulez point paraître dans nos églises, mais du moins ne prostituez pas votre corps à des passions honteuses ; du moins remplissez toutes vos obligations d'homme, de père, d'époux, de citoyen ; du moins fuyez le mal que la conscience réprouve, pratiquez le bien qu'elle propose ; du moins faites de votre toit domestique, de votre foyer, du coin de votre feu, comme vous dites, un sanctuaire de prière et de vertu.

Mais à quoi bon, mes frères, presser les partisans de la religion du coin du feu d'avoir au moins ce qu'il y a de plus élémentaire dans toute religion ? Ils ne se sont affranchis des dehors de la religion que parce que déjà ils avaient apostasié tout culte, toute religion. Je ne retire pas ma parole, mes frères : duperie et mensonge que tout cela !

2. En second lieu, ce culte purement intérieur et privé, je l'appellerai un culte *contre nature*.

Nous ne sommes pas des anges, mes frères, nous sommes des hommes. Nous ne sommes pas des purs esprits, nous sommes un composé d'âme et de corps, et entre l'âme et le corps il y a en nous union si intime que l'une est toujours de moitié dans les opérations ou passions de l'autre. Voyez : si l'âme est triste, notre corps verse des larmes ; si elle est consolée, il redevient allégre ; la sympathie est telle entre les deux qu'il n'est pas rare de voir le corps mourir des douleurs de l'âme, ou même de ses excès de bonheur. Si l'âme a offensé le Créateur, de lui-même le corps, sous l'influence du repentir, prend une attitude humiliée, il abaisse ses regards vers la terre, ou, s'il les élève vers le ciel, ce sont des regards d'angoisse, à demi voilés de pleurs. Si l'âme songe à la pénitence pour les fautes commises, c'est le corps qui lui fournit tout naturellement la matière de l'expiation, c'est lui qui se meurtrit les genoux sur les dalles des temples, qui reçoit les disciplines, subit les verges, les veilles et les jeûnes. Cherchez bien, et vous ne trouverez pas une circonstance dans la vie où l'âme n'associe le corps à ses opérations. Là même où elle semble agir seule, par exemple dans les extases des saints, elle entraîne le corps dans son orbe d'action, car souvent

<sup>1</sup> P. Félix, *loc. cit.*



le corps s'élève dans les airs avec l'âme s'élevant vers Dieu.

Et l'on voudrait, mes frères, que dans ses actes les plus naturels, les actes religieux, l'âme se dérober à cette loi de sa nature, la loi de société avec le corps ? Par quoi donc voudrait-on justifier cette exception ? Car enfin il n'y a pas d'exception qui ne soit motivée ; or pour quel motif ici l'âme ferait-elle exception à la loi de sa nature ? Il n'y a nul motif, il n'y a nulle raison ; tout au contraire, il y a une bonne raison pour que, dans l'adoration à rendre au Créateur, le corps soit de moitié avec l'âme. Cette raison, la voici : c'est que l'homme tient de Dieu son corps comme son âme, et qu'il doit faire hommage à son Seigneur de celui-là comme de celle-ci.

Et s'il fallait une preuve expérimentale des vérités évidentes par elles-mêmes que je viens de rappeler, cette preuve, l'histoire nous la fournirait de suite. On peut en effet le proclamer hautement, les annales de tous les peuples en mains : le culte public a existé de tout temps et partout ; partout et toujours il y a eu des cérémonies, des rites, des expiations, des sacrifices, des autels. Or, d'une telle universalité du culte public, on peut conclure sans hésiter qu'il est une nécessité de l'humaine nature. Pas n'est besoin d'ailleurs de remonter si haut dans l'histoire. Rappelons-nous ce qui s'est passé chez nous il y a quelque cent ans. Une conspiration impie avait chassé Dieu de ses temples et fait cesser les jours de fêtes de l'Eternel dans notre patrie. On croyait en avoir fini avec le culte religieux. Mais voyez : l'opinion s'émut ; force fut aux Robespierre et aux autres chefs de la Révolution de rendre au peuple des fêtes religieuses et un semblant de culte. Seulement, au lieu du culte chrétien qui d'émotion faisait pleurer Jean-Jacques Rousseau lui-même, on inventa d'odieuses mascarades religieuses renouvelées du paganisme. On décréta des fêtes à la nature, à la jeunesse, à l'amitié, au courage, à l'agriculture, à l'industrie. Les images d'exécrables scélérats figuraient dans des processions et des temples, objet des mêmes honneurs que nous rendons aux images de nos saints. La Vierge immaculée, descendue de son trône par d'ignobles mains, vit d'infâmes créatures y monter à sa place, et la Raison humaine « hideusement personifiée <sup>1</sup> » huma l'encens, savoura les adorations solennelles dont la Raison éternelle, le Verbe, était dépossédé. Tant il est vrai que l'homme, quoiqu'il fasse, « ne saurait mentir à sa nature <sup>2</sup> » et à l'impérieux besoin de religion et de cérémonies qui en fait le fond et le caractère !

3. Répugnante à la nature, la religion du coin du feu est de plus *immorale* au premier chef, en ce sens qu'elle est excessivement commode pour le vice, favorise l'éclosion, le développement, le triomphe des passions, et ne met aucun obstacle au dévergondage des mœurs.

Dans une telle religion en effet, pas de prédication. L'homme est à lui-même son prêtre ; personne pour contredire à ses passions, pour les discipliner sous le fouet cinglant de la parole, pour opposer à leur violence croissante une force, croissante aussi, puisée dans les sacrements. Elles ont donc beau jeu, et elles peuvent s'épanouir à l'aise dans des cours désarmés contre elles, et tout disposés d'avance à se laisser subjuguier. — Et puis, en dehors de la parole et de l'action du prêtre, il y a comme une sorte de prédication aussi qui se dégage pour les absentéistes et les indifférents eux-mêmes, des manifestations extérieures du culte catholique ;

et ramener la religion à un culte purement intérieur, ce serait supprimer cette salutaire prédication. On a beau en effet rester étranger aux offices de la sainte Eglise, il tombe de la cloche y appelant les fidèles une voix qui dit mille choses au cœur non encore complètement endurci. Ne ferait-elle, cette voix bénie, qu'empêcher les plus oublieux d'ignorer qu'il y a non loin d'eux l'église avec ses bénédictions, ses autels, ses prières, ses enseignements, ne serait-ce pas beaucoup déjà ? Qui dira, pour arrêter une âme sur la pente de l'impiété ou de l'immoralité, la puissance de cette seule pensée : « Il y a là, dans cette maison de prière ouverte à tous, quelqu'un qui enseigne, au nom de Dieu, au nom d'une expérience vieille de dix-neuf siècles, le contraire de ce que je dis, qui réprouve ce que je fais » ? Bon gré, mal gré, les plus pervers réfléchissent, ils comparent, ils songent que l'Eglise pourrait tout de même avoir raison contre eux. Et cela les empêche d'aller aussi loin qu'ils l'auraient voulu dans la voie de leurs égarements.

Et que dirai-je maintenant des sacrements portés dans les rues aux malades, des cérémonies et bénédictions du mariage ou des funérailles, des solennités du baptême ? Tout cela, joint au retour dans le calendrier des mêmes anniversaires saints et joyeux, de Pâques, de l'Ascension, de Noël, ou du sombre jour du Vendredi Saint ; tout cela, joint à la parure de la jeune vierge admise pour la première fois au banquet du Seigneur, à la poésie des litanies des Rogations s'élevant comme un chant d'espérance dans la verdure des blés ou des prairies, aux fleurs et aux parfums répandus avec profusion sur le passage de Jésus-Hostie aux Fête-Dieu, tout cela, dis-je, forme un ensemble d'avertissements et d'émotions, une prédication trop importune pour ne point finir par être salutaire même aux plus insensibles. Otez au peuple cette prédication incessante qui ne lui permet pas de s'étourdir tout à fait ; et bientôt, libre de toute entrave, il se matérialisera, s'abrutira de plus en plus et sans remède.

4. Et puis, enfin, avons-nous donc trop de joies ici-bas ? Or la religion du coin du feu tarit les joies suaves et innocentes dont le culte extérieur et public est une source toujours féconde. Que les privilégiés de la fortune cherchent à se passer des joies de la religion, parce qu'ils ont de quoi se passer tous leurs désirs et se procurer mille et mille amusements, je le conçois encore. Mais au pauvre peuple privé de toute distraction, de grâce laissez la joie de nos solennités saintes, de nos processions et de nos cantiques ; laissez à ce déshérité des douceurs de la vie l'enseignement qui relève vers le ciel son front toujours courbé vers la glèbe, les espérances qui soutiennent son courage, les parfums qui embaument ses douleurs, les chants qui consolent ses tristesses. Laissez aux mères en deuil l'image toujours accueillante et les bras toujours ouverts de la Mère de douleurs. « Laissez aux pauvres l'asile de la crèche <sup>1</sup>, » aux affligés celui de la croix. Laissez l'autel à ceux dont le cœur succombe, et qui ne sont bien qu'aux pieds du Seigneur, pour y déposer le poids trop lourd qui les oppresse... Laissez-nous avec votre aride et désolante religion du coin du feu : nous aimons mieux la nôtre, moins commode sans doute, mais combien plus bienfaisante !

« La vôtre ! ricanent de concert les protestants et les inventeurs de la religion sans rites ; la vôtre ! mais elle est contraire à l'Evangile, et ses rites sont inutiles ou bons tout au plus pour le vulgaire des hommes. » Voyons donc ce qu'il en est de ces accusations.

<sup>1</sup> Mgr de Dreux-Brézé, Mandement pour le rétablissement de la liturgie romaine, 1861.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>1</sup> Dreux-Brézé, *Ibid.*

## II. — Accusations du protestantisme et du philosophisme contre notre culte.

Que l'Evangile réproouve les cérémonies dont les catholiques accompagnent le culte par eux rendu à Dieu, c'est ce qu'on voudrait prouver par une parole du Sauveur à la Samaritaine. « L'heure vient, dit Jésus à cette femme en voie de se convertir à sa parole, l'heure vient et même elle est venue où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. Car ce sont de tels adorateurs que désire mon Père. » (Jean, iv, 23). Au nom de ce texte donc, les protestants déclarent la guerre aux cérémonies du culte catholique. Car, suivant eux, adorer Dieu en esprit et en vérité, c'est lui rendre seulement le culte de l'esprit et du cœur.

1. Avant toute discussion, je demanderai aux protestants s'ils n'ont pas honte de mettre ainsi le Christ en flagrante contradiction avec lui-même. Quoi ! il condamnerait le culte extérieur, lui qui l'a institué ? Et qu'il l'ait institué, la chose est évidente, à s'en tenir aux seules Ecritures. Le Christ en effet n'a-t-il pas institué un collège de prêtres avec lesquels il veut être jusqu'à la consommation des siècles, c'est-à-dire un sacerdoce permanent ? Or à quoi destine-t-il ce sacerdoce ? A renouveler, pour perpétuelle mémoire, l'offrande de son corps et de son sang : « *Hoc est corpus meum... Hic est calix in sanguine meo... Hoc facite in meam commemorationem* » (Luc, xxii, 19-20) ; à remettre les péchés des hommes (Jean, xx, 23) ; à baptiser toutes les nations (Matth., xxviii, 19) ; à enseigner aux hommes toutes les ordonnances du Roi-Messie (*Ibid.*, 20), etc.

Il existe par conséquent, de par le Christ, un sacerdoce, et sacerdoce revêtu de l'esprit d'en haut afin de mieux remplir dans l'humanité ses hautes fonctions. (Jean., xx, 22). Mais qui dit sacerdoce spécialement choisi pour distribuer au peuple les choses saintes, *sacerdos, sacra dans*, dit nécessité pour le peuple de recevoir ces choses de la main des prêtres : sans cela à quoi bon un sacerdoce, si chacun est à soi-même son propre prêtre ? Qui dit sacerdoce, dit recours, affluence du peuple près du prêtre, dit par conséquent toute contraire d'un culte purement intérieur de l'esprit et du cœur, dit culte extérieur aussi et public. Ainsi le Christ a institué le culte extérieur ; et cependant, à en croire nos frères réformés, ce culte extérieur, il le réproverait énergiquement. Est-il rien de plus injurieux à Jésus-Christ que de lui prêter pareille contradiction ?

Le sens des paroles du Sauveur à la Samaritaine est donc tout différent de l'interprétation protestante. Ce sens est celui-ci : Assez longtemps juifs, samaritains et païens ont fait consister la religion dans l'offrande de sacrifices grossiers et matériels, dont le corps faisait à peu près tous les frais. Il est temps enfin, *venit hora et nunc est*, que l'on rende au Père un culte plus spirituel et plus vrai, où l'âme ait plus de part que le corps. Jusqu'ici, dans les adorations et les sacrifices présentés au Seigneur, c'était plutôt le corps qui faisait les fonctions de sacrificateur et de prêtre, ce sera l'âme désormais. Mais, pour être rendue à sa dignité naturelle en l'homme de souveraine prêtresse, l'âme néanmoins garde le droit d'appeler, de prendre le corps à son service, d'en faire comme son clerc et son acolyte, dans les actes du culte à rendre à leur commun Créateur.

2. Ainsi tombe l'accusation portée par le protestantisme contre nos cérémonies saintes. Du reste il y a belle heure que le protestantisme s'est donné à lui-même le plus éclatant démenti sur ce point comme sur tant d'autres. Lui qui prétend imposer

au christianisme, de par une loi divine, le culte pur et simple de l'esprit et du cœur, il n'a jamais cessé de célébrer pour son compte une façon de culte public ; seulement il a trouvé le moyen de choisir, en fait de culte public, ce qu'il y a de plus glacé, de plus chagrin. Il a ses temples aux murailles nues ; il a ses ministres qui rassemblent le peuple ; il a ses sacrements, débris mutilés des nôtres ; il a ses fêtes, dernier lambeau qui lui reste de notre opulent calendrier liturgique. On peut lui demander pourquoi il ne s'en tient pas, lui, au culte purement intérieur soi-disant prescrit par l'Evangile. Par la bouche de ses ministres il vous répondra : « Les moyens externes nous sont indispensables pour l'éducation du peuple. » Nous y voilà bien, mes frères, et le protestantisme lui-même a répondu à une objection que nous fait un vain philosophisme, sur l'inutilité de nos cérémonies.

3. Elles sont en effet non seulement utiles, nos cérémonies et nos fêtes ; elles sont indispensables. Que la contemplation de Dieu dans ses œuvres, que le cantique de la nature à son Auteur suffisent à d'aucuns pour tenir leur esprit soumis au souverain Maître et leur cœur uni à lui par la reconnaissance et le respect, c'est possible. Mais cet hymne que chante la nature à son Créateur, la majorité des hommes n'est point capable de le comprendre par elle-même, il faut le lui expliquer. Ces idées si spirituelles d'un Dieu en trois personnes, d'un Créateur tout sage et tout bon, d'une âme immortelle, d'une vie future, pense-t-on qu'elles demeureront dans le cœur du grand nombre, si le souvenir ne leur en est pour ainsi dire rendu vivant et palpable par des cérémonies et des fêtes ? La parole du prêtre dans la chaire ne descend peut-être pas bien avant dans l'esprit des simples, mais les yeux gravent à jamais dans la mémoire ce que les oreilles n'ont fait qu'entendre, en passant, bien superficiellement. Ne dites pas : « Qu'importe le corps, si l'âme déborde de foi, d'espérance, d'amour ? » Je vous répondrais : « Qu'importe le vase, quand le contenu est un liquide précieux ? Et pourtant supprimez, brisez le vase, et le liquide s'écoule à jamais perdu. » De même, supprimez le culte en ce qu'il a de sensible et d'extérieur, et peu à peu s'écouleront les croyances, les sentiments intimes du cœur. Ce n'est pas en vain qu'on voudrait faire violence à la nature et prétendre disjoindre ce que Dieu a uni.

« Alors, répliqueront certains philosophes orgueilleux, alors vous êtes bien de notre avis, et vous nous donnez raison quand nous affirmons que tous ces simulacres sont bons pour le vulgaire, mais que nous, penseurs, qui vivons de l'idée, nous pouvons nous en passer. » Un peu moins vite, s'il vous plaît, prétentieux penseurs. Seriez-vous donc d'une race supérieure aux autres hommes, et n'auriez-vous plus en vous la nature humaine ? J'ai prouvé plus haut que, en vertu d'une loi de notre nature, le corps était l'associé obligé de l'âme dans toutes les opérations de celle-ci. Allez-vous nous faire accroire que vous échappiez à cette loi ? Autant vaudrait nous dire que, vivant de l'idée, vous n'avez plus besoin de nulle autre nourriture en votre corps. Et d'ailleurs, en dehors de cette question, il y en a une autre. Votre corps n'est-il pas à Dieu comme votre âme, et, à ce titre, ne doit-il pas à Dieu lui aussi le culte et l'hommage ? Allons, trêve d'insanités et de plaisanteries, et rompez avec ces poses souverainement ridicules et injurieuses à Dieu que vous prenez en face de nos sanctuaires !

Et nous, mes frères, qu'avons-nous à faire ? Une chose bien simple : prendre la résolution de favoriser, par tous les moyens en notre pouvoir, la



solennité et la pompe des cérémonies de l'Eglise, par notre assistance bien assidue et bien régulière à tous les offices de la paroisse, par notre concours gracieusement prêté aux décors et aux chants, par notre empressement à ouvrir nos lèvres comme David pour publier la louange du Seigneur, et à ouvrir aussi les lèvres de nos bourses, si l'on y fait appel pour parer la nudité de nos églises et rehausser la magnificence du culte liturgique.

Ainsi soit-il.

### 17<sup>e</sup> Instruction

#### HYPOCRISIE DE TOUTE RELIGION QUI N'EST PAS A LA FOIS INTÉRIEURE ET EXTÉRIEURE

*Quoniam si voluisses sacrificium, dedissem utique : holocaustis non delectaberis.*

Si vous aviez voulu un sacrifice d'animaux, je vous l'aurais offert ; mais ce n'est pas aux holocaustes de chair que vous vous plaisez.

Mes frères,

C'est le propre de la foi de développer dans l'homme un sens juste et droit des choses, un jugement sain, également éloigné des partis extrêmes dans un sens ou dans l'autre. Ainsi David : il a voué au Seigneur un culte de publique louange, et il est prêt à offrir tous les sacrifices que pourrait exiger la divine Majesté. Mais il ne borne pas à ce culte extérieur toute sa religion. Il sait que Dieu sans doute réclame des holocaustes sur ses autels, mais que ces sacrifices sanglants n'ont rien d'agréable à son cœur, s'ils ne sont pas accompagnés du sacrifice intérieur de la volonté. C'est proclamer la nécessité du culte intérieur.

Nous inspirant donc aujourd'hui des sentiments du saint roi, et complétant ce que nous disions hier du culte extérieur, 1<sup>o</sup> nous rappellerons que celui-ci, s'il n'est pas au service d'une dévotion intérieure, n'est qu'une condamnable hypocrisie.

Mais 2<sup>o</sup> nous aurons lieu ensuite de remarquer que pareillement le culte soi-disant intérieur n'est que pure hypocrisie, s'il ne se manifeste pas au dehors par la pratique des œuvres.

#### I. — *Hypocrisie du culte purement extérieur.*

1. Nos ennemis nous font ce reproche : « Toutes vos pratiques de dévotion, nous disent-ils, ne servent qu'à masquer l'hypocrisie d'une foule de gens ayant intérêt à dissimuler sous des dehors de religion leurs vices, leurs désordres, leurs injustices. »

A cela je réponds : — Les pratiques de dévotion sont par elles-mêmes des moyens de procurer la gloire de Dieu et de satisfaire au besoin de culte qui est en nous, comme le vin est par lui-même un breuvage salubre, fortifiant, bienfaisant, un moyen mis par la nature au service de l'homme pour lui aider à réparer ses forces. Maintenant, que d'aucuns abusent des pratiques de dévotion pour surprendre la bonne foi de leurs semblables et s'attirer indûment leur estime, leur confiance, alors qu'ils sont les plus méprisables, les plus perfides des hommes : que voulez-vous ? C'est un malheur, un « accident » regrettable, tout comme c'est un malheur, un accident que des hommes, esclaves d'une crapuleuse passion, abusent du vin jusqu'à y puiser l'ivresse, jusqu'à y laisser leur raison. Mais que voulez-vous conclure de là ? Si, en protestant contre l'hypocrisie

des dehors religieux de certaines gens, vous entendez réclamer la suppression de l'extérieur de la religion, je vous demanderai si, de ce qu'il y a des ivrognes dans le monde, vous prétendez conclure à supprimer l'usage du vin à l'humanité. La question est la même dans les deux cas. Il s'agit de deux choses excellentes en soi. Pensez-vous que l'abus doive en faire abolir l'usage ? Si vous êtes sensés, votre réponse n'est pas douteuse, et cette réponse est un *Non* bien articulé.

Nos adversaires ont donc tort, mes frères, de se prévaloir de l'hypocrisie des formes religieuses chez d'aucunes personnes, pour se livrer à un réquisitoire à mort contre les pratiques et les cérémonies de l'Eglise. Mais il n'en est pas moins vrai que, dans le camp ennemi, on n'a que trop sujet d'accuser chez nombre de catholiques cette scandaleuse hypocrisie.

2. Hypocrisie ! hypocrisie ! c'est le mot qui convient pour flétrir la conduite de gens heureux de n'observer l'extérieur de la religion que pour se dispenser du culte véritable et intérieur. Et cette hypocrisie, plus ou moins consciente, plus ou moins déguisée, n'est, hélas ! que trop commune parmi nous. Nous oublions trop le verset qui nous occupe en ce moment du psaume pénitent du roi-prophète, nous oublions trop la leçon qui nous y est donnée. Que font à Dieu ces marques extérieures d'une piété qui n'est point en nous, ces semblants de culte dont le corps fait tous les frais, et où il est offert comme en victime aux convoitises déréglées de l'âme ? Vous faites le sacrifice de quelques aises et commodités corporelles, pour vous donner le droit de refuser à Dieu votre âme, votre cœur : pensez-vous que ce sacrifice soit de nature à plaire à Dieu ? Vous immolez sur l'autel du Seigneur la satisfaction d'un divertissement que vous auriez pu procurer à vos sens, mais c'est pour vous en autoriser, devant le souverain Maître, à persévérer dans la satisfaction d'une criminelle passion : croyez-vous qu'une telle immolation soit de celles auxquelles se complait le Seigneur ? Non, non, ce ne sont pas de ces sacrifices que se contente le Très-Haut, et ce n'est point en ces holocaustes qu'il met son plaisir : *Holocaustis non delectaberis*. Car le culte extérieur n'a sa raison d'être qu'autant qu'il aide au culte intérieur ; car toute action de piété qui ne tend pas à établir au-dedans de nous le règne de Dieu est vaine, et vaine aussi toute pratique sainte en apparence, mais qui laisse toujours subsister dans notre cœur l'amour du monde et de ses plaisirs coupables, qui ne touche point à nos haines, à nos jalousies, à notre ambition, à notre orgueil : c'est là non pas de la vertu et de la piété, mais une dérision de la piété et de la vertu. C'est au cœur que Dieu regarde : « *Deus autem intrinsecus cor* » (I Rois, xvi, 7) ; et nous ne sommes devant lui que ce que nous sommes par notre cœur et nos dispositions intérieures. Il a en horreur nos prières, nos adorations, nos jeûnes, nos aumônes, si tout cela n'est point inspiré par un esprit de foi et de charité, de repentir ou de dévouement aux intérêts de sa gloire ; et c'est parce que la piété s'alimente des œuvres et des cérémonies, que Dieu a institué et rendu celles-ci obligatoires.

C'est faute de respecter ou de se rappeler ces vues de la divine Sagesse dans l'institution du culte, que l'on en arrive à ne rechercher hypocritement que les dehors de la dévotion, sans se mettre en peine de commencer par implanter en son dedans les sentiments d'une vraie religion.

3. Chez quelques-uns l'affectation mensongère de sentiments de piété, de vertu, de justice qui ne sont point dans le cœur, est froidement calculée à l'effet de tromper leurs semblables et d'abuser de leur simplicité. Cette duplicité n'a pas de nom, il

n'est pas de terme assez énergique pour stigmatiser un vice aussi noir, aussi lâche, une pareille scélératesse. Mais en raison même de son caractère répugnant et odieux, ce vice est rare parmi nous, et les impies pèchent eux-mêmes par hypocrisie quand ils affectent de ne voir en la vie de tout bon chrétien fidèle aux observances de la loi de Dieu, que feinte et fourberie. Oui, l'impie en a menti, lui qui, jugeant probablement de tous les hommes par lui-même, ne peut se persuader qu'il y ait encore de la probité, de la vertu et de la vérité sur la terre, et ne sait crier partout et toujours qu'à l'hypocrisie. Oui, rare est parmi nous l'hypocrisie calculée, froidement voulue et consciente d'elle-même. Anathème du reste à celle-là !

4. Mais il est une autre sorte d'hypocrisie plus commune, où l'illusion entre pour une grande part, et dont on peut rendre responsable une volonté paresseuse, un esprit irréflecti, plutôt qu'une volonté obstinément fixée dans le mal, un esprit délibérément pervers. Mais pour être moins odieuse, cette seconde sorte d'hypocrisie n'en produit pas moins des effets désastreux. Elle est le fait principalement de ces âmes mondaines naturellement honnêtes, qui se rassurent sur les transgressions de la Loi dont leur vie est une longue chaîne, et sur leur défaut de conversion et de pénitence, parce qu'elles sont restées fidèlement attachées à certaines œuvres pies et charitables.

Ainsi on se fait une religion de soulager les malheureux, de répandre largement de gracieuses aumônes sur toutes les indigences ; ainsi on soutient de son adhésion et de sa bourse les entreprises de charité, on favorise les gens de bien, on se fait un plaisir de doter les églises, d'orner les autels ; mais on nourrit des haines cachées, on ne retranche rien à une ambition démesurée ; et, sans se l'avouer peut-être, de ce que l'on décore la maison du Seigneur on se sent comme dispensé d'orner son intérieur de la grâce sanctifiante. Ainsi on assiste régulièrement à la célébration des saints mystères ; mais, en sortant des lieux où l'on honore l'Eternel, on se croit plus autorisé de retourner à ceux où on l'offense. Ainsi on porte volontiers sur soi des marques pieuses de respect envers Marie, le scapulaire par exemple ; mais on n'en porte qu'avec plus de sécurité un cœur veuf de vertu, une conscience chargée de fautes. Ainsi on ouvre avec une joie non dissimulée sa maison aux serviteurs et ministres de Dieu, on aime à converser avec eux, à prendre leur avis, même et surtout à se recommander à leurs prières afin d'obtenir par leur intermédiaire la grâce d'une bonne mort ; mais, sans rien changer à sa vie d'infidélité, on ne tire de ce commerce avec le prêtre qu'une plus grande tranquillité sur son état de conscience, et il semble qu'on n'ait plus qu'à se livrer à une sereine confiance, puisqu'on a chargé des hommes de Dieu d'obtenir une suprême conversion. J'ai connu, moi, personnellement, mes frères, un homme du monde, de la plus aimable humeur, qui, ne pouvant résister à l'habitude de tromper au jeu, croyait tout concilier en destinant aux pauvres la moitié de ses gains injustes.

Jusqu'à quel point, mes frères, peut-on excuser d'hypocrisie de semblables manières de faire ? Je ne veux point le rechercher. Mais que le caractère de fourberie et de duplicité soit, en un cas, plus ou moins tranché que dans un autre, il est toutefois certain que, dans l'universalité des cas, une telle conduite expose aux plus grands désastres dans l'ordre du salut, celui-ci étant d'autant plus compromis qu'on se livre davantage à une fausse sécurité.

Le désordre, en effet, mes frères, le désordre conscient de lui-même peut conduire au repentir ; le libertinage des mœurs ne dure que ce que dure

une ivresse des sens forcément passagère : le cri de la conscience ne tarde pas à se faire entendre, et l'on ne trouve rien à lui opposer pour se dispenser de pénitence. Mais les pratiques extérieures de religion rassurent la conscience : les aumônes, les prières, les œuvres de piété, la dévotion envers tel ou tel saint forment sur l'âme comme une sorte de nuage qui lui dérobe la vue du danger ; on se pardonne plus facilement des fragilités et des chutes qui paraissent compensées par des œuvres saintes ; on ne craint point cet endurecissement, cet abandon de Dieu où tombent d'ordinaire les pécheurs invétérés, parce qu'on se trouve encore sensible à certains devoirs extérieurs de la religion. On ne sait pas comprendre que cette sensibilité même est bien souvent un artifice du démon et que, comme l'endurcissement, elle peut nous conduire à l'impénitence : si la grâce quelquefois plus forte nous révèle et nous trouble sur la honte de nos désordres, on oppose à ces remords naissants cet amas d'œuvres mortes ; on s'endort sur ces tristes débris de religion, comme s'ils devaient infailliblement nous sauver du naufrage<sup>1</sup>.

Comprenez bien ici, mes frères, toute ma pensée. Je n'entends point dire qu'on ait tort de demeurer fidèle, même en pleine infidélité de l'âme, à ces derniers restes de religion. Non, car c'est peut-être par eux que la miséricorde viendra à nous, et que la grâce nous ressaisira un jour. Mais je prétends établir que c'est de notre part un singulier défaut de sincérité envers nous-mêmes et envers Dieu que de nous en vouloir tenir à ces signes extérieurs d'une dévotion très problématique, comme s'ils nous donnaient un droit certain au salut, et nous étaient une garantie de tout repos pour notre avenir éternel. Tout en comprenant le danger qu'ils nous font courir par la fausse sécurité où ils nous bercent, ne les rejetons pas néanmoins, mais servons-nous d'eux comme le nageur à bout de forces et en péril de se noyer se sert, pour aborder, des fragiles branchages de la rive. Ne tentons point Dieu, en lui signifiant en quelque sorte d'avoir à nous sauver sans que, de notre côté, il y ait autre chose que des velléités et des expédients sans nulle vertu par eux-mêmes. Encore une fois, ce serait là l'hypocrisie de notre part, et cette hypocrisie ferait blasphémer les ennemis de notre sainte religion, en même temps qu'elle mettrait en grave péril les intérêts de notre âme.

## II. — *Hypocrisie du culte trop exclusivement intérieur.*

S'il y a l'hypocrisie à affecter certains dehors vertueux et dévots sans avoir la réalité de la dévotion et de la vertu, il y a pareillement hypocrisie, le croirait-on, mes frères, à sacrifier à une dévotion trop exclusivement intérieure les pratiques extérieures de la piété.

Dans ma précédente instruction, je réfutais les allégations de ceux des adversaires de l'Eglise qui posent, au mépris de nos temples et de notre sainte liturgie, pour la religion pure et simple du coin du feu. Ce n'est plus d'eux que je veux parler ce soir. Mais ceux à qui j'en ai en ce moment, ce sont ces chrétiens jaloux d'appartenir à l'Eglise, d'appartenir même à l'élite des fidèles, mais qui se dispensent trop facilement de certaines observances en usage dans l'Eglise, sous prétexte que leur cœur est à Dieu et que Dieu ne regarde qu'au cœur.

Je dis qu'il y a là l'hypocrisie, et même hypocrisie de plus d'une sorte, selon les diverses sortes de

<sup>1</sup> D'après Massillon, *Carême*, Mercredi de la 3<sup>e</sup> semaine.



passions dont s'inspire une telle manière de voir et de faire.

1. Quelquefois il y a hypocrisie d'orgueil ou de fierté blessée. On dira par exemple : « Un tel est mon ennemi ; je lui pardonne du fond du cœur ; mais quant à lui donner des marques de réconciliation, quant à aller à lui, à le saluer, à lui demander pardon des offenses que je lui ai faites en retour de celles dont le premier il s'est rendu coupable envers moi, je n'y suis nullement décidé. Dieu voit le fond de mon cœur ; il n'y reste pas trace de ressentiment : cela suffit. » Hypocrisie, mes frères, hypocrisie ! Nous nous dupons nous-mêmes, et nous essayons de duper Dieu aussi. Si notre cœur est pur de toute haine, de toute rancune, si la charité y habite comme nous le prétendons, il ne doit pas nous en coûter de donner à nos frères ces signes de réconciliation que demande l'Évangile : « Si vous offrez votre don à l'autel, dit celui-ci, et que là vous vous rappeliez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre présent devant l'autel, et allez d'abord vous réconcilier avec votre frère ; et alors vous reviendrez offrir votre don. » (Matth., v, 23). Le don que vous prétendez faire à Dieu, c'est celui de votre cœur. Votre cœur, dites-vous, est pur de toute mauvaise passion, et agréable à Dieu, cela suffit. Mais, non, cela ne suffit pas ; Dieu exige de vous la preuve sensible de cette pureté prétendue de vos intentions. Et, en vous y refusant, vous montrez assez que votre désir de réconciliation n'est pas sincère, vous méritez d'être flétris de ce nom si infamant d'hypocrites.

2. D'autres fois l'hypocrisie se met au service de la sensualité. On se dispensera du jeûne, de l'abstinence, de la prière à genoux, parce que, dit-on, ce ne sont là que des moyens d'arriver à la mortification du cœur ou à une adoration intérieure plus parfaite, et que, grâce à Dieu il y a longtemps que l'on est solidement établi dans cette mortification et adoration du cœur. Ai-je besoin de vous montrer, mes frères, toute l'hypocrisie cachée dans ces paroles ? La mortification intérieure du cœur, quand elle est véritable, ne pousse-t-elle pas d'elle-même aux mortifications corporelles, et l'âme pleine du sentiment de Dieu et de l'adoration qui lui est due n'oblige-t-elle pas le corps à prendre comme instinctivement l'attitude humblement inclinée de la prière, à courber le front et les genoux ? Me permettra-t-on ce souvenir tout personnel ? J'ai connu loin d'ici une pieuse personne qui même avait fait le pèlerinage de Jérusalem. Eh bien ! cette excellente pèlerine de Jérusalem ne pouvait comprendre que la loi de la mortification était faite pour elle. « Nous sommes, disait-elle, de la maison de l'Époux. Or l'Évangile ne dit-il pas que les fils de l'Époux ne doivent point se livrer à la tristesse quand ils ont avec eux l'Époux, et que doivent jeûner ceux-là seulement à qui l'Époux a été ravi ? » Elle ne comprenait point que cette parole de Jésus s'adressant aux pharisiens (Matth., ix, 15) avait un sens tout local, expliqué d'ailleurs par les paroles suivantes du Sauveur, tandis que s'étend à tous au contraire cette autre parole du divin Maître : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous sans distinction. *Omnes similiter peribitis.* » (Luc, xiii, 3). C'est là encore, mes frères, un exemple d'hypocrisie, inconsciente, irréfléchie si l'on veut, mais enfin hypocrisie.

3. Je pourrais vous donner d'autres spécimens encore de cette hypocrisie des dévotions trop exclusivement intérieures. Mais je vous en ai dit assez, je pense, pour vous ouvrir les yeux, et vous montrer le défaut de la cuirasse de cette religion prétentieuse que l'on pourrait appeler « la religion des bonnes intentions » de la même manière que

l'on dit « la religion du coin du feu. » Se prévaloir de ses bonnes intentions pour se dispenser de la pratique des commandements, c'est à la fois de la lâcheté et de l'orgueil. — C'est de la lâcheté, car enfin il n'y a pour coûter un peu que l'effort nécessaire pour passer de la volonté à l'acte. Les bons désirs ne coûtent pas, mais aussi ils valent ce qu'ils coûtent, et l'Esprit-Saint dit que l'enfer en est pavé, et qu'ils sont la perte des âmes tièdes et paresseuses. (Prov., xxi, 25). — C'est de l'orgueil ; car généralement c'est l'opinion exagérée que l'on a de sa pureté de cœur et d'intentions, de sa justice, de sa sainteté, de ses progrès dans la vertu, qui fait dédaigner les devoirs vulgaires de la vie chrétienne.

Mes frères, il n'y a rien de vulgaire, rien de petit dans le service de Dieu. Jamais non plus on ne fait rien d'inutile pour un si grand et si bon Maître. Un verre d'eau donné à un pauvre ne restera pas devant lui sans récompense. Dans cette pensée, excitons-nous à une plus rigoureuse exactitude dans l'accomplissement des détails même les plus insignifiants en apparence de la loi. Soyons fidèles à notre religion dans les grands points et dans les plus petites observances. Faisons-le pour Dieu, faisons-le pour nous-mêmes, faisons-le pour le prochain, pour l'édification publique. Il est des âmes qui ont besoin d'être encouragées dans la pratique de certains devoirs par l'exemple d'autres âmes peut-être plus anciennes dans le service du Seigneur. Donnons-leur cet encouragement qui les aidera à triompher de leurs difficultés, et à persévérer. Si Dieu n'exige pas de nous des sacrifices et des holocaustes sanglants, il attend de nous par contre ces immolations de notre volonté aux multiples exigences de la loi de la charité, du bon exemple en tout et partout. « *Dedissem utique*, je vous les aurais offerts de bon cœur, ces sacrifices, » s'écriait le psalmiste. Et nous aussi soyons prêts à offrir à Dieu d'un cœur joyeux les sacrifices qui lui plaisent. Ainsi soit-il.

#### S'IL N'Y A PAS DE DIEU

S'il n'y a pas de Dieu, je ne m'explique : *ni le monde*, qui a pu exister sans créateur, se mettre en mouvement sans moteur, se coordonner sans ordonnateur ;

*Ni mon existence personnelle.* J'ai un père et une mère d'où je viens : je suis l'anneau d'une chaîne qui a un premier anneau. Ce premier anneau c'est l'être qui a produit tous les êtres, *c'est Dieu* ;

*Ni l'âme*, qui est un esprit, qui ne peut être le produit de la matière et qui ne peut sortir que de Dieu ;

*Ni la vérité*, qui est indépendante de l'homme et qui ne peut venir que de Dieu ;

*Ni la vertu*, qui devient facultative et reste sans récompense ;

*Ni les épreuves*, les injustices restant impunies, les douleurs sans espérance ;

*Ni l'histoire des peuples*, qui se confond avec l'histoire de la religion : tous ont cru à un Dieu créateur, rémunérateur et vengeur ;

*Ni l'unanimité des philosophes* qui dans l'ordre moral, dans l'ordre physique, dans l'ordre intellectuel ont trouvé, plus qu'il n'en fallait, des preuves de l'existence d'un être suprême, gouvernant l'univers et dirigeant le genre humain.

C'est pourquoi je conclus que *l'existence de Dieu est la plus manifeste de toutes les vérités, comme elle est la plus nécessaire.*

# NOUVELLES CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

XXXVII

SAINT JOSEPH TRÉSOR DE L'ÉGLISE

*Profert de thesauro suo  
nova et vetera.*

Elle tire de son trésor des  
perles nouvelles et des perles  
anciennes.

(Matth., xiii, 52).

On ne se lasse point de parler de saint Joseph, d'étudier sa douce et sublime figure, d'aspirer le parfum qui se dégage de sa personne, parfum doux comme celui de la violette qui se cache parmi le gazon, mais pénétrant et réconfortant. Dans sa vie d'ailleurs tout vous attire, et rien ne vous éloigne, ne vous repousse. Les épreuves mêmes dont elle est traversée ont leur charme particulier, car elles se terminent par le repos, la paix contemplative de Nazareth, par le bonheur intime le plus délicieux qui ait réjoui la terre. Et c'est lui, Joseph, qui est l'étoile de ce ciel, l'instrument de cette félicité, laquelle, sans sa présence, eût été irréparablement troublée. Il ne connaîtra désormais que les joies, après les amertumes de l'exil, et Dieu daignera lui épargner les douleurs du Calvaire réservées à Marie. Sa vie fut calme comme celle du père de famille qui remplit le devoir de tous les jours, comme celle de l'ouvrier obscur qui travaille plein ses bras avec la foi et l'amour de Dieu plein le cœur. C'est pourquoi à peine l'Eglise l'eut-elle montré aux fidèles que toutes les âmes se plurent à l'invoquer. Les âmes contemplatives se reconquirent en lui, les travailleurs l'aimèrent comme l'un d'eux, les jeunes gens le choisirent pour leur modèle, les vierges mirent leur pureté sous sa sauvegarde, les chefs de famille lui demandèrent le courage parmi l'adversité et la sagesse dans le gouvernement de leur maison, les vieillards enfin ambitionnèrent de mourir comme lui, de la mort sereine des justes, dans la compagnie de Jésus et de Marie.

Sachons donc gré à l'Eglise de nous avoir révélé ce trésor et inspiré cette dévotion : deux grandes grâces qui découlent l'une de l'autre et qui ont préservé bien des âmes du désespoir. Trésor longtemps attendu et qui pour cela nous ravit davantage ; dévotion de famille en quelque sorte et qui nous ramène toujours à Jésus, à la sainte Enfance, à l'aimable berceau de Noël.

I

Avant d'admirer les perles renfermées dans notre trésor, laissez-moi vous expliquer d'abord comment l'Eglise a été amenée à nous le présenter, et comment les heureuses évolutions de la doctrine catholique ont eu enfin leur terme admirable dans notre saint patriarcat.

1. Le Sauveur a révélé à ses apôtres et à son Eglise toutes les vérités qui constituent la richesse de sa doctrine. Mais chacune de ces vérités a surtout été mise en lumière grâce aux hérétiques qui les ont attaquées. L'Eglise, en possession de son trésor, croyait toutes ces vérités, depuis l'Immaculée Conception de Marie jusqu'à l'infailibilité de Pierre, mais elle se contentait d'en jouir, dans l'allégresse tranquille de l'adoration et de la reconnaissance, jusqu'au jour où elle fut contrainte de les défendre.

Les uns déclarent que le Christ n'est pas Dieu ; d'autres qu'il a seulement les apparences humaines ; ceux-ci qu'il y a en lui une seule nature ; ceux-là qu'on distingue en lui deux personnes, et que Marie par conséquent n'est pas la mère de Dieu. Aussitôt elle consulte les anciennes Eglises qui se rattachent à Pierre, à Paul, à Jacques, à Jean, à tous les apôtres ; elle reprend une à une chaque tradition, elle en suit la chaîne et remonte ainsi jusqu'à la tradition apostolique. Alors après avoir constaté que la chaîne est ininterrompue et sûre, elle définit que Jésus-Christ est véritablement Dieu et véritablement homme, qu'il y a en lui deux natures, la nature divine et la nature humaine, mais une seule personne qui est le Fils de Dieu fait homme.

Ces vérités profondément étudiées et nettement définies offrent soudain aux yeux des fidèles, avec une splendeur nouvelle, l'admirable figure de Marie, Vierge sans tache et Mère de Dieu. Les chrétiens la connaissent, l'aimaient, la vénéraient ; mais jamais ils ne l'avaient vue si belle. Aussi désormais ils s'attachent à elle de plus en plus, ils la prient, ils la contemplent, avec le désir filial de lui plaire, de reproduire en eux ses traits immaculés. Saint Augustin la célèbre, saint Bernard chante en son honneur un cantique de toute sa vie dont les accents sont plutôt du ciel que de la terre, et saint Dominique fait voler son nom béni sur les lèvres émus de tous les fidèles.

Dix siècles vécurent ainsi des grâces de cette contemplation, des millions d'âmes ferventes jouirent d'adorer le Père, le Fils, le Saint-Esprit dans leurs relations divines avec Marie devenue fille du Père, Mère du Fils, Epouse du Saint-Esprit. Voilà les perles que l'Eglise tira pour elle de son splendide écrin et qui ravissaient les chrétiens.

Pendant une ombre planait encore sur ces mystères. Au ciel, on apercevait bien l'adorable Trinité, dont le reflet rayonnait sur le monde et particulièrement à Nazareth. Dans l'humble maison de Marie, on retrouvait une autre Trinité ; mais si l'on connaissait Jésus et Marie autant qu'une intelligence créée peut comprendre leurs ineffables personnes, le troisième terme échappait presque aux regards.

Qu'était donc cet homme qui s'effaçait et qui cependant était revêtu de l'autorité de chef de famille dans ce foyer céleste, qui y représentait le Père, la première personne de la sainte Trinité, qui commandait à Jésus et à Marie, au Fils de Dieu et à la Mère de Dieu, et qui était obéi avec empressement et respect ?

Dans l'Evangile, à peine s'il était question de lui. Saint Luc se bornait à prononcer son nom ; deux évangélistes s'en taisaient ; seul saint Matthieu parlait de lui en quelques phrases sobres, mystérieuses, grandioses, à travers lesquelles on apercevait quelques éclats d'une puissante lumière aussitôt voilée. La foi des fidèles se préoccupait de cette pieuse figure, silencieuse et résolue, modeste et active, de ce doux patriarcat sur lequel pendant de longues années reposèrent les destinées du monde. On se prit à l'aimer, à l'invoquer, et peu à peu se dessina le courant irrésistible de la dévotion à saint Joseph.

« Elle prit naissance, dit le P. Faber, au sein d'une confrérie dans la blanche cité d'Avignon, et fut bercée par le courant rapide du Rhône, ce fleuve sur les flots duquel surnage la mémoire de tant de martyrs, qui arrose Lyon, Orange, Vienne et Arles, et se jette dans cette mer qui baigne les rivages de la Palestine. La terre que la contemplative Madeleine avait consacrée par sa vie solitaire, où Marthe et son école de vierges



avaient chanté les louanges de Dieu, où Lazare avait porté une mitre à la place d'un suaire, fut aussi le lieu où celui qui avait réuni en lui d'une façon si merveilleuse la double dévotion de Marie et de Marthe reçut ses premiers honneurs. C'est là que son culte prit naissance pour se répandre ensuite dans l'Eglise universelle. Gerson fut suscité pour être le docteur et le théologien de cette nouvelle dévotion, sainte Thérèse pour en être la sainte, et saint François de Sales pour l'enseigner et la répandre parmi le peuple. Les maisons du Carmel furent pour elle comme la sainte maison de Nazareth, et les collèges des Jésuites le lieu paisible de son séjour au milieu de la sombre Egypte... Saint-Sulpice l'adopta et elle devint l'esprit du clergé séculier, et lorsque la grande Société de Jésus eut cherché un refuge dans le Sacré-Cœur et que ses membres dispersés sous le nom de Pères du Sacré-Cœur entretenaient leurs lampes allumées afin qu'elles fussent prêtes au jour de la résurrection de la Compagnie, ils demandèrent à saint Joseph leur repos et leur consolation, et ils jetèrent les semences d'une nouvelle dévotion au Cœur de saint Joseph, qui promet de produire un jour des fleurs et des fruits <sup>1</sup>.

Il est remarquable que cette dévotion a pris son essor au quinzième siècle, alors que l'Eglise était menacée d'un schisme effroyable, qui l'eût fait crouler si elle n'était bâtie sur le roc contre lequel les assauts de l'enfer ne sauraient prévaloir.

Ainsi la piété catholique était complétée, satisfaite; rien ne restait plus dans l'ombre des éléments admirables qui avaient coopéré à l'Incarnation; nous avons enfin compris saint Joseph; l'Eglise nous a révélé ce trésor: trésor de guerre d'abord, où nous puisons nos armes de défense, trésor de vertu ensuite, dont nous allons envisager quelques faces précieuses.

2. Ce qui constitue l'originalité de saint Joseph, son charme et ses mérites suréminents, c'est qu'il fut ici-bas l'image du Père, il tient sa place auprès de Jésus dont il fut le père nourricier, dont il passa pour le père véritable.

Le Fils de Dieu est égal à son Père, et il devient le subordonné de saint Joseph! Il reçoit de lui les soins, la nourriture, la protection; ce bras de chair défend la divinité; cette âme créée est si grande, si fidèle, qu'elle mérite la confiance de Dieu, et que Dieu se repose sur elle du salut de son Fils. Alors que toutes les créatures s'inclinent devant leur Créateur et lui disent: « Nous tenons tout de vous, absolument tout; rien de ce que nous possédons ne nous appartient en propre et chaque battement de notre cœur doit être consacré à vous exprimer notre reconnaissance! » ici c'est Dieu qui est reconnaissant à sa créature et qui dit à saint Joseph: « Je vous dois d'avoir été aidé par vous dans l'épreuve; je vous dois d'avoir pu accomplir heureusement l'œuvre de l'Incarnation; je vous dois d'avoir veillé sur la mère de mon Fils, et gardé le secret du roi; je vous dois d'avoir imposé le respect autour de la personne de Marie et de celle de l'enfant. Par votre énergie, votre silence, votre discrétion, votre courage qui ne se lassait pas, votre promptitude de décision que rien ne déconcertait, vous avez été le bon serviteur à qui j'ai confié ma divine maison! »

Quel homme était-ce donc que saint Joseph pour que Dieu lui-même lui reconnût une telle dignité, lui exprimât une telle reconnaissance! Il a eu ses types dans l'Ancien Testament: Abraham qui entoure d'une si tendre sollicitude

Isaac, son fils bien-aimé, qui est la figure de Jésus-Christ; le premier Joseph qui empêche une immense nation de mourir de faim. Il était donc du petit nombre de ces créatures prédestinées par Dieu à remplir une mission si grande, si étonnante, que pour disposer les hommes à les accepter, à les comprendre, à les écouter, Dieu les montra d'abord au monde sous la forme de types plus accessibles à notre esprit, comme on montre l'image d'un grand personnage avant qu'il paraisse lui-même.

Ensuite il a été choisi pour devenir le gardien de ce que le Père avait d'infiniment précieux: le petit enfant de Bethléem et la virginité de Marie. Mais voyez comme saint Joseph est un homme complet. S'enorgueillit-il de ses incomparables prérogatives? Nullement. Regardez-le penché sur la crèche, contemplant cet être frère et délicat sur lequel il a reçu toute autorité: il n'oublie pas qu'il est devant son Dieu, et il l'adore, il veut être le premier à lui offrir ses hommages, il le prie comme fait le plus humble des fidèles; il n'oublie qu'une chose, sa suréminente dignité, il n'oublie que lui-même.

De même, à l'endroit de Marie, il est comme la forteresse bâtie autour d'elle et qui protège son innocence; il est pour elle sur terre ce qu'était pour elle Gabriel parmi les anges, avec cette différence cependant qu'étant de la même nature il était aussi plus rapproché d'elle <sup>1</sup>. Par là-même, il la comprit mieux, car les choses purement humaines demeurent obscures pour les anges. Seul il pénétra jusque dans l'intimité de l'âme de Marie, seul il connut ses pensées profondes et virginales, devina ses alarmes, et sut les calmer; il conquiert si bien toute sa confiance que pour lui seul elle n'avait rien de caché. O homme merveilleux, unique, qui jouit ainsi de la pleine confiance du Père, de Marie, de l'Enfant-Dieu, et devant lequel le ciel tout entier s'inclinait comme devant son Roi, puisqu'il avait autorité sur le Roi du monde et sur la Reine des anges!

Qui dira le regard de l'âme humaine de Jésus sur le pieux patriarche? Dans ce regard, que d'amour, que de tendresse, mais que d'estime aussi et de respect! C'est pourquoi la sainteté de saint Joseph ne peut être comparée à aucune autre, elle est d'un ordre à part. Il a des traits d'Abraham et de Joseph, les saints les plus parfaits de l'Ancienne Loi; il les a imités; comme eux il a parcouru les villes et les solitudes de l'Egypte, errant, malheureux, en proie aussi à la détresse, à la famine, aux mortelles anxiétés. Mais sa sainteté est plus élevée; inspirée déjà par l'Evangile, elle appartenait déjà au Nouveau Testament, elle en a même toute la perfection.

C'est bien de son âme en effet qu'on peut dire qu'elle est l'œuvre de la magnificence de Dieu: *magnificentia opus ejus*. Jésus l'a enveloppée de grâce, de lumière et d'amour avec une abondance en quelque sorte infinie; c'est ainsi qu'il lui a témoigné sa reconnaissance par une sainteté sans égale, immense comme le ciel et comme l'Océan. A-t-il été exempt du péché originel, comme Marie, ou sanctifié avant sa naissance, comme Jean-Baptiste? L'Eglise ne nous enseigne rien à ce sujet, mais puisque Dieu a prédestiné de toute éternité saint Joseph à ses hautes fonctions, il a dû vouloir que son âme fût l'une des plus belles, sinon la plus belle après celles de Jésus et de Marie, et par conséquent qu'elle fût exempte de toute souillure. Aussi n'hésitons-nous pas à penser qu'il fut revêtu de la justice originelle et préservé pendant toute sa vie des atteintes du péché actuel,

<sup>1</sup> Le P. Faber, *Le Saint-Sacrement*, t. I, p. 198.

<sup>2</sup> Bethléem, par le P. Faber, t. I, p. 214.

si bien que la maison de Nazareth fut un vrai paradis de pureté et d'innocence.

Sa vie reste obscure, parce qu'elle est cachée en Dieu. Et parce qu'il a en Dieu une confiance sans bornes, même au sein des plus cruelles difficultés, il demeure admirablement tranquille, sachant que Dieu se montre toujours quand nous avons épuisé nos forces et que tout nous paraît désespéré. « Sa justice, comme celle de Dieu, était tellement tempérée par la miséricorde qu'elle perdait presque son aspect de justice pour revêtir l'extérieur de l'indulgence. Sa sainteté avait été l'une des idées éternelles de Dieu, l'une de celles que Dieu avait entretenues avec le plus de complaisance et qu'il avait conservées le plus près de lui-même. Il communiquait avec Dieu pendant ses heures de sommeil, comme si son sommeil n'avait été que le repos mystique de la contemplation. Aujourd'hui encore dans l'Eglise il se tient à l'écart sous les ombres de l'Ancien Testament, comme si la Loi ancienne était plutôt la dispensation du Père et par conséquent la place qui lui convient le mieux <sup>1</sup>. » Il a préparé, lui, l'avènement du Nouveau qui a été le règne du Fils, et sans lui ce doux et auguste règne ne pouvait commencer.

Image du Père, gardien de la virginité de la Mère, père nourricier du Fils, chef de la Sainte Famille, voilà ses titres. Il a mérité la reconnaissance de Dieu qui l'a récompensé par une sainteté sans exemple, celle de Marie exceptée, par une humilité ravissante, une vie volontairement obscure, mais active et féconde, puisqu'il a élevé Jésus et l'a soustrait à tous les dangers; enfin, le premier, il s'abreuvait aux sources mêmes de l'Evangile, et après avoir été la grande œuvre du Père, il devint l'œuvre admirable du Fils. Voilà quelques-unes des perles nouvelles de ce trésor précieuses que l'Eglise nous présente avec les anciennes, *nova et vetera*.

## II

Comment n'aurions-nous pas pour saint Joseph, après cela, une tendre et toute particulière dévotion ? Il a passé par tous nos états de vie. Epoux de Marie, il est le modèle des époux; vierge lui-même et gardien de la virginité de Marie, il est le protecteur des vierges; obligé de fuir la persécution d'Hérode, il est le patron spécial de tant d'hommes vaillants, de tant de pieuses femmes qui frappés aujourd'hui par d'injustes lois s'en vont demander à l'Egypte, c'est-à-dire aux pays étrangers, la sécurité que leur refuse la patrie; habitué toute sa vie aux durs travaux, aux outils lourds, aux incertitudes de l'existence, il est le père des ouvriers.

1. Notre dévotion envers lui doit être avant tout confiante, familière, filiale; c'est ainsi qu'elle est fortifiante.

Dans ce mois surtout, méditons sur sa vie si ignorée et pourtant si dure. Hérode ne le connaît pas, et il déjoue les projets d'Hérode; le grand-prêtre même ne le connaît pas, et il faut que Dieu lui révèle par un miracle que Joseph est le seul choisi de Dieu pour être l'époux de Marie. Il ne songe qu'à s'effacer, et Dieu le met constamment en relief.

Mais s'il est humble, ce n'est pas un timide, un trembleur. Il a le goût de l'obscurité et cultive dans son âme cette plante cachée de la modestie, parce qu'elle plaît à Dieu; toutefois il est prêt à affronter tous les périls publics, si Dieu le lui demande. C'est le cachet des grandes âmes. Aussi

étudiez bien sa conduite à l'égard du ciel: c'est celle d'un homme qui attend des ordres, mais qui est déterminé à les accomplir; et s'ils ne viennent pas, il agit de lui-même en attendant qu'il les force à se produire.

Il est avec Dieu d'une admirable familiarité. A Bethléem il est repoussé de partout, car nulle part il n'y a de place ici-bas pour lui, ni pour le Fils de Dieu. Quelle application première de cette parole triste de saint Jean: « Il est venu chez lui et les siens ne l'ont pas reçu! » Joseph se borne-t-il à être éconduit? Va-t-il rester dans les rues inhospitalières de Bethléem? Nullement. Il prie avec ardeur, il a pitié de sa jeune épouse devant laquelle toute porte se ferme, il s'attriste sans doute, mais il ne s'abandonne pas à des larmes inutiles, à un vain désespoir. Il agit lui-même, il est inventif, plein de ressources, il découvrira la grotte bénie qui doit recevoir la mère et l'Enfant: Dieu n'a pu résister à ses supplications, il a fait la volonté de cet homme de volonté.

Voilà comment Dieu traite ses saints et comment il veut que ses saints en agissent avec lui: il demande à être violenté par leurs prières. Il leur laisse pleine initiative jusqu'au moment où se rencontrent des difficultés qu'ils n'ont pu deviner; alors seulement il se découvre, il agit. Quand Hérode menace de faire mourir l'enfant, Dieu envoie son ange à saint Joseph, pour lui dire sans préambule: « Lève-toi, et fuis en Egypte! » Qu'elle est adorable de son côté cette familiarité divine avec le saint patriarche! Quelle confiance Dieu lui témoigne, on dirait presque quel sang-ne il fait paraître! Et pourquoi pas? Il connaît son serviteur: à quoi bon le prévenir d'avance, puisqu'il peut compter sur lui? Le sacrifice sera plus pénible, mais l'âme en sortira plus belle, plus rayonnante.

Et saint Joseph s'en va, il gagne l'Egypte, ayant pour toute arme, pour toute richesse, ses deux bras; mais ils sont forts, et ils savent travailler. Durant la route il prévoit tout, pourvoit à tous les besoins, et pourtant sa pensée ne se détache pas de Dieu, il continue à converser avec lui silencieusement, familièrement, et Dieu lui multiplie ses grâces, ses inspirations. Parfois il vous semble qu'il traite avec lui d'égal à égal, il lui envoie ses anges, comme des ambassadeurs qui transmettent les ordres d'un souverain à un autre souverain. Quand l'heure de la fin de l'exil a sonné, c'est encore un ange qui vient dire à Joseph: « Hérode est mort. Retourne dans ta patrie, les ennemis de l'Enfant ne sont plus! »

Joseph repart, et à Nazareth reprennent pour ne plus être interrompues ses divines familiarités avec Dieu.

Aucun saint, vous le voyez, n'est plus *pratique* à étudier pour nos âmes que l'aimable Epoux de Marie. Il a connu toutes les extrémités de la vie, et ce qui l'a sauvé c'est sa confiance en Dieu. Nos péchés peut-être nous empêchent d'avoir avec Dieu cette belle assurance qui est toujours victorieuse; alors faisons un acte de contrition du plus profond de notre cœur, pour qu'ils disparaissent et soient pardonnés. Ensuite employons ce moyen infailible de la prière persistante, filiale. Si nous tremblons encore, si, suivant le mot pittoresque de saint Bernard, nous nous cachons de frayer sous les feuilles, prions saint Joseph de parler à Dieu pour nous, ayons avec lui cette tendre familiarité qu'il gardait avec le Père, avec Jésus enfant: il est le plus doux des pères, et il connaît la vie, soyons assurés qu'il nous écoutera, qu'il nous protégera.

2. Il ne voudra point nous diriger vers le Calvaire, puisqu'il n'y est pas allé lui-même, mais à Bethléem d'abord. Sa dévotion à lui, c'est la

<sup>1</sup> P. Faber, *Bethléem, ibid.*



dévotion à la sainte Enfance, il nous l'inspirera et nous la fera aimer.

Laissez-vous conduire, il vous mène directement à la grotte et vous en fait les honneurs. Vous n'osez parler, il parlera pour vous, il vous présentera à l'enfant comme autrefois il fit des bergers appelés par les anges. Est-ce que ce petit enfant n'est pas votre frère ? Est-ce qu'il n'a pas revêtu la nature humaine pour se faire plus petit, plus aimable, plus accessible ? Pourquoi craindriez-vous de rester là, auprès de la crèche, surtout avec un introducteur comme saint Joseph ?

Il est éloquent, car il vous aime, et comme il sait plaider votre cause ! Ce silencieux est devenu notre incomparable avocat. Voyez comme il fait ressortir vos humbles mérites, vos généreux désirs, vos sacrifices spontanés, les prières que vous avez faites dans vos moments de ferveur ; et comme il excuse vos faiblesses, en faveur de votre bonne volonté ! Mais cette bonne volonté, il vous la demande aussi : c'est elle qui a rendu les bergers agréables à l'Enfant, c'était leur seule qualité, mais combien grande ! Il dépend de vous de lui en apporter beaucoup. En échange il vous obtiendra beaucoup de grâces, lui à qui Jésus ne saurait rien refuser.

Mais rappelez-vous que saint Joseph est le grand éducateur des âmes. Il a reçu grâce pour cela et il s'est exercé sur les deux plus belles âmes que l'on ait vues, les chefs-d'œuvre de Dieu. N'allez pas penser que l'éducation se fait toute seule. C'est une œuvre longue, ardue, et qui exige l'épreuve. Est-ce que Jésus n'a pas dû passer par l'Égypte, c'est-à-dire par le dénuement, la tristesse, l'effroi, la faim, toutes les misères qui accompagnent le fugitif et l'exilé ? C'est dans les eaux de la tribulation que se trempent les âmes. Si saint Joseph ne vous conduit pas au Calvaire, il ne manquera point cependant de vous façonner au labeur, à la peine, à la lutte, aux sacrifices, d'ailleurs inséparables de toute vie humaine. Toute âme doit faire son tour d'Égypte, qui dure plus ou moins longtemps. Sans cela notre éducation pour le ciel ne serait pas complète et nous ne saurions y être admis.

Lors donc que vous êtes aux prises avec des peines, des anxiétés, des deuils, des angoisses qui vous étreignent, songez que vous voyagez en Égypte avec saint Joseph, fuyant le monde persécuteur de la vertu, Hérode qui souille ou égorge les âmes, les Phariséens qui savent que le Messie doit naître à Bethléem, mais ne daignent point visiter l'enfant Jésus dans sa pauvre grotte. Les tristesses, les ennuis, les sécheresses, l'exil de l'âme en un mot, peut durer des années. Gardez votre confiance en Dieu. Partout où vous serez avec saint Joseph, vous verrez crouler les idoles, c'est-à-dire s'évanouir les vanités, les calomnies, les méchancetés, les pompes du démon, et plus d'une fois, quand vous vous assoierez sous un arbre, brisés de fatigue, le cœur débordant des soucis de vos familles, de vos enfants, de votre maison, vous verrez des rameaux protecteurs s'incliner pour vous couvrir de leur ombrage paisible, et vous sentirez les douces brises de la grâce qui rafraîchiront votre pensée et vous murmureront des paroles d'espérance.

Ces difficultés passeront : Marie et Joseph ne demeurent pas toujours en Égypte. Un jour un ange vous dira : « Le péril est passé, courage, » et saint Joseph vous conduira cette fois à Nazareth, la ville des fleurs et la ville du repos. Vos âmes sont vraiment élevées, si vous avez suivi ses conseils, et vous avez mérité la paix que l'on ne goûte parfaite qu'à Nazareth, dans la vie cachée aux hommes, ouverte à Dieu. C'est encore saint Joseph qui vous introduira chez lui, et quelles

années plus douces que celles passées avec lui dans la pieuse compagnie de Marie et de Jésus ? Là vous trouverez le vrai trésor.

## RETRAITE PASCALE DES HOMMES

### III

#### LES IMPUDENCES

Messieurs,

« Mais c'est l'Eglise !... Que doit-on à l'Eglise ?... A l'égard de l'Eglise, est-ce que l'injustice est encore l'injustice, la calomnie encore la calomnie, l'ingratitude encore l'ingratitude ?... Est-ce que, contre elle, tout n'est pas permis, et d'abord et surtout, parce qu'on ne court pas grand risque à se permettre tout, puis, parce que certaines faveurs, appréciées de ceux qui sont capables d'apprécier cela, sont attachées au métier de détracteur de l'Eglise ? »

Ces paroles, Messieurs, vous les reconnaissez, n'est-ce pas, et pour les avoir récemment entendues, et aussi à cause de cette empreinte saillante et énergique dont est frappé tout ce que dit et tout ce qu'écrit l'évêque d'Orléans.

Pour moi, je les ai recueillies avec empressement, parce qu'il ne m'a pas semblé pouvoir en trouver de plus appropriées au douloureux sujet que j'ai à traiter aujourd'hui.

Il y a deux jours, nous avons parlé des *inconséquences* de ceux qui veulent vivre sans religion, et nous leur avons dit : « Mais non ! la raison ne vous exile pas de la religion ; au contraire, elle vous pousse vers elle. » Hier soir, nous avons parlé des *imprudences* de ces mêmes hommes. Et nous leur avons dit : « Mais non ! la religion n'est pas opposée à votre bonheur et à votre intérêt ; au contraire, vous ne pouvez pas être heureux sans elle. »

Aujourd'hui, nous allons parler des *impudences* de ceux qui attaquent la religion.

Je le sais, c'est une accusation grave que je vais porter là. Être *inconséquent*, c'est une faiblesse ; *imprudent*, un malheur ; mais *impudent*, c'est la dernière des ignominies.

Et cette ignominie suprême, mon frère l'industriel, mon frère le commerçant, mon frère l'ouvrier, elle se trouve dans l'âme vendue de ceux qui vous circonviennent, qui vous trompent, qui vous surprennent, qui vous endoctrinent et qui vous trahissent.

Oui, vendus, impudemment vendus, ces journalistes anticléricaux qui n'ont pas d'autre talent que d'attiser chaque jour dans leurs colonnes les haines contre la religion ; — vendus, impudemment vendus, ces conférenciers qui sciemment égarent leur public ; — vendus, impudemment vendus, ces auteurs de toutes sortes : romanciers, littérateurs, historiens, librettistes, critiques, professeurs, qui, de la brochure, du livre, de la livraison, de la revue, de la scène, se font une chaire pour répandre ce qu'ils savent être le mensonge ; — vendus, impudemment vendus, enfin, ces beaux parleurs de salon, ces orateurs d'estaminet ou de cabaret, ces pérorateurs d'atelier ou de carrefour, qui vulgarisent les accusations déloyales et se font les gazettes vivantes de la calomnie.

Jusqu'ici, vous les avez peut-être crus sur parole ; on est si crédule quand soi-même on est droit !... Vous aviez bien placé votre confiance, en vérité... En voulez-vous la preuve ?... Prenons, au hasard, dans le tas de leurs impudences.

Nous n'aurons que l'embarras du choix !...

I. — *Ne tenir aucun compte des réponses de la religion.*

Commençons par la plus ordinaire, laquelle consiste à ne tenir aucun compte des réponses de la religion.

Vous, Messieurs, quand on vous a payé ce qu'on vous doit, vous donnez un reçu, c'est-à-dire que vous vous reconnaissez satisfaits et que vous renoncez à tout recours ultérieur contre celui qui fut votre débiteur. Qu'un commerçant vous réclame une seconde fois ce que vous lui avez déjà soldé, c'est une irrégularité que vous jugez sévèrement comme un manque d'ordre peu pardonnable ; mais si ledit commerçant se permet de revenir une deuxième et une troisième fois à la charge, cela ne s'appelle plus simplement de l'inadvertance, cela prend un autre nom, n'est-ce pas ?...

Or, qu'est-ce que la vérité, sinon une dette intellectuelle ? Quiconque a le droit de nous interroger a aussi le droit d'avoir une réponse ; mais, réciproquement, quiconque a répondu a payé sa dette, et il a le droit qu'on ne vienne pas sans cesse remettre les choses en question, comme s'il n'avait rien dit. Ceci est l'évidence même.

Est-ce ainsi qu'on agit envers la religion ?... *Jamais de la vie !*

Si cet homme, qui se pose en adversaire déclaré de la foi catholique, avait la moindre bonne foi, le moindre désir de s'éclairer, le moindre souci de la vérité, mais il commencerait par attendre ce que la foi catholique pourrait bien avoir à répondre à ses objections ; il écouterait cette réponse, il la discuterait, il verrait si elle est adéquate, c'est-à-dire si elle ne laisse pas derrière elle encore place au doute et à l'hésitation ; puis, il déciderait.

Mais de tels adversaires sont rares : ils se convertissent trop tôt !

Ceux que la religion trouve devant elle n'ont pas ces scrupules. A peine ont-ils formulé leur attaque : objection, demande, raillerie ou blasphème, qu'ils pirouettent sur leurs talons avec la désinvolture d'un marquis de la cour de Louis XV ; la galerie a fait chorus ; c'est ce qu'ils voulaient ; tant pis si l'Eglise avait quelque chose à dire !...

L'Eglise !... Je crois bien qu'elle avait quelque chose à dire ! Elle avait à rétablir les faits, à rectifier les allégations, à venger la vérité... Mais, quand elle a voulu prendre la parole pour répondre à la question qui lui avait été posée, devant elle, qui était resté ? Personne !

« C'est bien ! s'est dit alors la religion, on n'a pas voulu entendre mon plaidoyer, mais je lui donnerai un tel retentissement qu'il faudra bien, bon gré mal gré, qu'il arrive jusqu'aux oreilles les plus dures ! »... Et c'est alors que nous avons assisté à ce grand et magnifique effort apologétique qui a rempli tout le XIX<sup>e</sup> siècle. Chateaubriand, Lacordaire, Auguste Nicolas, Bougaud, Ségur, ont multiplié les réponses ; ceux-ci dans la chaire de Notre-Dame, ceux-là à l'Académie, ceux-ci dans la brochure, ceux-là dans les dissertations philosophiques ont pulvérisé sous leur main puissante les misérables arguties de l'incrédulité. Les feuilles catholiques, les tracts, les livraisons illustrées de propagande ont vulgarisé leurs travaux ; ç'a été un tel soulèvement et un tel bruit qu'il fallait être à la fois aveugle comme trente-six taupes et sourd comme toutes les pioches de la création pour ignorer la réponse de l'Eglise... Croyez-vous que les adversaires de notre religion ont daigné en tenir compte ? Nullement. Ils ont continué leurs attaques, tranquillement, imperturbablement, comme si de rien n'était...

En voulez-vous un exemple ?... Assistez à ce petit dialogue qui s'échange, presque chaque année, entre deux feuilles orléanaises :

— C'est l'Eglise qui a brûlé Jeanne d'Arc !... dit l'une.

— Pardon ! répond l'autre ; l'évêque Cauchon ne représentait pas plus l'Eglise que Judas le Collège apostolique.

— C'est l'Eglise qui a brûlé Jeanne d'Arc !

— Mais, l'évêque de Beauvais représentait si peu l'Eglise qu'il était schismatique et excommunié !

— C'est l'Eglise qui a brûlé Jeanne d'Arc !

— D'ailleurs, Jeanne d'Arc elle-même a résolu la question, puisqu'elle a, à plusieurs reprises, fait entendre cette protestation : « J'en appelle à l'Eglise ! »

— C'est l'Eglise qui a brûlé Jeanne d'Arc !

— Enfin, l'Eglise, par sa hâte à réhabiliter la mémoire de la pucelle d'Orléans, a bien montré qu'elle ne se solidarise pas avec ses bourreaux !

— C'est l'Eglise qui a brûlé Jeanne d'Arc !...

Ce n'est pas plus malin que cela ! — Voilà comment on se tire d'un mauvais pas, et aussi voilà comment il se fait que les objections d'il y a cent ans nous sont encore réservées fidèlement aujourd'hui. On y a répondu cent fois ; on y aurait répondu mille fois que ce serait exactement la même chose.

Que pensez-vous, Messieurs, de ce procédé de discussion ? Est-ce que cela ne mérite pas d'être flagellé comme une insulte à l'honnêteté publique ? Voilà pourtant ce qui se passe tous les jours sous nos yeux, non seulement dans les journaux de la secte, mais encore dans les conversations de nos docteurs en libre-pensée. Et, comme les auditeurs de ces docteurs et les lecteurs de ces journaux n'entendent qu'une cloche, ils n'entendent qu'un son... La cloche étant fausse, le son l'est également ; qu'importe que ce soit malhonnête, pourvu que le coup soit fait !

Je viens de parler de la presse anti-catholique : ici encore les exemples d'impudence foisonnent.

N'importe qui, qu'il s'agisse d'un mur mitoyen ou d'un incendie, ou même simplement d'un chien égaré, peut obtenir la rectification d'un récit par lequel il s'estime lésé. Il suffit pour cela d'une simple lettre, d'une simple visite, et la rédaction très courtoisement insère votre protestation, en s'excusant d'avoir pu, fort involontairement, atteindre votre réputation. En agissant ainsi, on ne fait d'ailleurs que son devoir : c'est si angoissant de penser qu'on a pu, injustement, nuire à un galant homme !

Mais, êtes-vous catholique, religieux ou prêtre, la scène change !... Tout le monde a le droit de vous diffamer. Toutes les insinuations sont permises contre vous. Sans la moindre vergogne, on attaquera votre honorabilité, vos intentions, votre vie privée... Quoi ! vous réclamez ? Peine perdue !... Vous écrivez ? Au panier, vos lettres !... Le rédacteur, ce pontife de la vérité, cet esclave de l'exactitude, ce chevalier servant de la bonne foi, ne consentira à écouter vos réclamations indignées que si elles sont consignées sur papier timbré ; cela vous coûtera 8 fr. 75, et encore le journal, après avoir ergoté sur vos réponses et en avoir détourné le sens par ses commentaires les plus fielleux, fera-t-il observer, avec une juste sévérité, que le gouvernement ne vous donne pas son argent pour cela.

Dites, Messieurs, n'est-ce pas de l'impudence ?

Voulez-vous voir encore quelque chose de plus fort ? — Voici Voltaire. Saluez, Messieurs, c'est le grand pontife de l'irréligion, le grand pontife aussi de l'impudence.

Il n'est personne pour connaître les difficultés de la Bible comme les commentateurs qui l'ont expliquée, et, parmi les commentateurs de la Bible, il n'est personne qui l'ait expliquée comme



dom Calmet. Ce bénédictin, qui avait trouvé le moyen de se faire une réputation parmi les bénédictins eux-mêmes, possède si bien son Ecriture sainte qu'il y a tout vu, tout signalé, tout éclairci. Lui-même aperçoit les obscurités insoupçonnées et lui-même les dissipe, en sorte que, si l'on pouvait admirer quelque chose en une matière où l'Esprit de Dieu absorbe toute admiration, ce serait le génie de l'humble religieux qui a si victorieusement démontré la divinité de nos Livres saints.

Que fait Voltaire?... Messieurs, ne croyez pas qu'il ira à son tour pâlir sur le texte inspiré. Ce serait le connaître bien mal!... Voltaire ira tout bonnement ouvrir dom Calmet; il y recueillera toutes les difficultés que le bénédictin a découvertes et résolues, se les appropriera comme si elles étaient le fruit de ses travaux, les vêtira de son style de grimacier littéraire, et lui, qui a sciemment laissé de côté la réfutation, les proclamera irréfutables!

Et voilà ce que tout un clan audacieux de disciples éhontés portera jusqu'aux nues!... Autour de cette vilénie, — je devrais dire, pour emprunter la langue même de Voltaire, autour de cette ordure intellectuelle, — on organisera un tapage triomphal!... On dira et on redira que la religion, blessée à mort, est incapable de se relever d'un coup semblable, et à Voltaire, traître à la probité comme il fut traître à son pays, on dressera des statues sur nos boulevards déshonorés!

Et ce sont ces gens-là qui accusent l'Eglise de ne jamais répondre aux objections qu'on lui fait!... Triples Tartufes, va!...

## II. — Dire que l'Eglise spéculé sur l'ignorance du peuple.

Continuons, Messieurs; une accusation cynique, souvent répétée contre l'Eglise et réfutée cent fois, — mais toujours infructueusement, comme bien vous pensez, — va nous fournir l'occasion de nouvelles et curieuses découvertes.

Quoi de plus fréquent que d'entendre accuser l'Eglise de combattre l'instruction et de spéculer sur l'ignorance du peuple? A en croire ces bons apôtres, le genre humain était jadis, dans les âges de fer, tenu à l'écart de toute science, aussi impitoyablement que les Israélites du Saint des saints. Profiter des ténèbres universelles pour régner sans conteste, abrutir les intelligences pour mieux les asservir, se faire de la science une arme charlatanesque et à la fois cruelle pour amener les populations subjuguées et tremblantes aux pieds des autels..., voilà bien, n'est-ce pas, Messieurs, quel était l'état du peuple quand la Révolution, vierge libératrice, brisa ses chaînes, et, d'un coup de sa baguette magique, fit luire aux yeux des travailleurs émerveillés et remplis d'enthousiasme, le soleil chaud et radieux de la science.

Et maintenant que le roulement de tambour est terminé, voulez-vous savoir la vérité?... C'est diamétralement le contraire.

1. Premièrement, l'Eglise est si peu l'ennemie de l'instruction qu'elle l'appelle de tous ses vœux; elle prétend que, plus les intelligences seront ouvertes, et plus elles seront portées vers Dieu qui est la source de toute lumière; en conséquence elle enseigne, par la bouche de saint Thomas, que c'est un devoir égal pour les parents de faire instruire leurs enfants et de les nourrir, et que l'Etat — vous attendiez-vous à cela, messieurs les libres-penseurs? — a le droit de surveiller l'accomplissement de ce devoir, ce qui veut dire que l'instruction doit être obligatoire. Non contente de proclamer la nécessité de l'instruction, elle s'efforce, par tous les moyens, d'en répandre les bien-

faits. A une époque où les nobles s'enorgueillissent de ne savoir signer, « attendu leur qualité de gentilshommes, » elle ordonne à ses évêques et à ses curés de bâtir des écoles; elle fait de ses monastères autant de centres scientifiques où affluent des légions d'étudiants; c'est elle qui crée les universités, les bibliothèques, les laboratoires; c'est-à-dire qu'elle fait face à la fois aux trois enseignements actuellement établis : primaire, secondaire et supérieur. C'est elle qui dote les chaires fameuses où professent saint Thomas, Abélard, Scot et tant d'autres; c'est elle qui, dans les plus petits villages, paye les humbles magisters, et si vous en doutez, venez, Messieurs, dans mon presbytère : je vous montrerai les quittances délivrées par eux à mes prédécesseurs; et, si vous doutez encore que cela ait été général, adressez-vous à tous les curés de France, et chacun d'eux vous montrera, épinglés sur ses registres paroissiaux, entre un baptême et une sépulture, tant la chose était normale, des documents semblables.

D'ailleurs, il y a longtemps déjà que Taine, le grand et non suspect historien des *Origines de la France contemporaine*, a fait la lumière là-dessus.

Voyez maintenant ce qui se passe depuis la Révolution : la liberté de l'enseignement primaire conquise par Lacordaire et Montalembert après 1830; la liberté de l'enseignement secondaire conquise par Falloux en 1850; la liberté de l'enseignement supérieur conquise par Dupanloup en 1872. Songez à toutes ces écoles libres catholiques; à tous ces petits séminaires catholiques; à ces universités catholiques fondées et entretenues par l'or catholique; à ces innombrables congrégations religieuses exclusivement consacrées à l'instruction gratuite de la jeunesse populaire; songez à ces grands noms qui, depuis un demi-siècle, ont illustré l'Eglise et la science : les Claude-Bernard, les Cauchy, les Pasteur, parmi les morts; les Lapparent, les Branly, les Duchesne, les Brunetière, les Coppée, les Fonsegrive, les Goyau, parmi les vivants, et rien qu'en France, et vous verrez, Messieurs, ce qu'il faut penser de la légende de l'éteignoir.

2. L'éteignoir! Il fallait une rare impudence déjà pour le mettre de notre côté; mais que penserez-vous si nous découvrons qu'il est du côté de nos adversaires?... L'impudence n'atteindra-t-elle pas alors des proportions invraisemblables?... Eh bien! cela est!

Voici Voltaire. C'est le géant de l'irréligion. Tous nos modernes sectaires le regardent comme leur pape. Une parole de Voltaire, c'est plus sacré pour eux que pour nous une décision dogmatique du Souverain Pontife. Oh! comme cet homme-là devait être passionné pour l'instruction!... Comme il devait gémir sur l'ignorance de ce pauvre peuple dont il pouvait, mieux que personne, mesurer les misères, en sa terre de Ferney!... Eh bien! Voltaire, non content de faire ses Pâques à la tête de ses tenanciers, écrit de sa propre main ces paroles, que vous trouveriez tout au long dans sa correspondance intime : « Le peuple!... Il lui faut un joug et du foin!... » Qu'est-ce que vous en dites, Messieurs? Est-ce là aimer l'instruction?

Voici la Révolution. Devant le tribunal des sans-culottes paraît un homme que son savoir a illustré. C'est lui qui a décomposé l'air que nous respirons et en a reconnu les principaux éléments; il agit de même pour l'eau et analyse les phénomènes de la respiration et de la combustion. Son nom est célèbre par toute l'Europe, et il peut rendre encore à la science d'éminents services : c'est Lavoisier. Vous croyez que cet homme va être glorifié, ou tout au moins renvoyé absous?... Erreur!... A la guillotine!... Et quand on de-

mande aux juges d'avoir égard aux connaissances de Lavoisier, ils répondent avec dédain : « La Révolution n'a pas besoin de savants ! » Est-ce là aimer l'instruction ?

Voici enfin les héritiers de la Révolution. Ces amis passionnés de la lumière vont sans doute faciliter à tous l'acquisition de la science, promouvoir l'ouverture de nouvelles écoles, accueillir tous les maîtres de bonne volonté. C'est ainsi qu'on fait en Amérique. Est-ce ainsi qu'ils font en France?... Regardez, Messieurs, et voyez. Il a fallu leur arracher la liberté de l'enseignement à tous les degrés. Ils n'ont pu la refuser, ils la surchargent d'entraves et de restrictions, et enfin voici qu'à présent ils osent parler de la supprimer. Est-ce aimer l'instruction ? Et n'est-ce pas posséder une belle dose d'impudence que de prétendre en être les champions ? En vérité, cela rappelle l'Angleterre protégeant l'Égypte et pacifiant l'Irlande !

3. Et ce n'est pas tout !... Car, je vous l'ai dit, en matière d'impudences, chez les adversaires de la religion catholique, il y en a à remuer à la pelle.

Vous, Messieurs, qui criez si fort contre la foi chrétienne et qui la condamnez de si haut, voudriez-vous me dire où vous l'avez étudiée?... Oui, je vous demande où vous avez étudié la doctrine de l'Eglise, car, pour décider ainsi, en dernier ressort, qu'un système religieux est absurde, antirational et anti-scientifique, il faut au moins le connaître, et pour le connaître il faut l'avoir étudié. Je vous réitère donc ma question : — Où avez-vous étudié la doctrine catholique ?

— Au catéchisme ! — Je m'en doute bien, mais ensuite ? — Nulle part ! — Comment, Messieurs, vous n'avez pas d'autre bagage religieux que ces deux pauvres années préparatoires à la première communion?... C'est donc dire que, en dehors de ces deux heures par semaine pendant deux ans, lorsque votre intelligence n'avait pas encore atteint tout son développement, vous n'avez plus fait d'étude?... Et c'est d'après cette sorte d'alphabet religieux que vous avez, convenez-en, plus ou moins bien appris, plus ou moins mal compris et pas du tout retenu, c'est d'après cela que vous jugez !... Et, depuis ce temps, vous n'avez plus entendu parler du christianisme que par les blaspèmes ineptes des mauvais journaux et les plaisanteries idiotes des beaux parleurs de cabaret, ... et c'est ce qui vous autorise à dire que tous les travaux des grands génies humains sont des contes à dormir debout?... Et c'est ce qui vous autorise à dire que l'enseignement de toutes les chaires catholiques est une vaste supercherie?... Et c'est ce qui vous autorise à dire que la religion a fait son temps?... Et c'est après cela que vous venez accuser la foi catholique, vous qui ne la connaissez pas, vous qui n'en savez pas le premier mot, d'aimer les ténèbres et d'étouffer la lumière?... Mais taisez-vous donc ! ou vous allez m'obliger à vous crier : « Vous en avez impunément menti !... »

### III. — Calomnier la chasteté des prêtres.

Voilà donc, Messieurs, deux masques déjà que nous arrachons aux adversaires de notre foi... Leur sincérité ? un masque qui cachait leurs effrontés mensonges !... Leur amour de l'instruction ? un masque qui cachait leur ignorance et leur haine de toute lumière !... Reste un troisième masque : celui de la vertu. Arrachons-le comme les autres, et derrière celui-là nous découvrirons d'autres impudences encore, et de fortes, je vous en réponds !

C'est une bien belle thèse que vous développiez

hier à Saint-Paterne, cher et éloquent abbé Pas-toret. Vous nous disiez, dans votre langage méridional tout pétri de douceur, de force et de lumière, que ce qui éloigne de la religion ce n'est pas son enseignement dogmatique, qui n'est pas gênant, mais bien sa morale, qui, importune vis-à-vis, intervient dans chaque acte de notre vie pour nous dire : « Ceci te déplaît : tant pis ; fais-le, car c'est bien. Cela te plaît : tant pis ; ne le fais pas, car c'est mal. »

Mais on n'ose pas s'insurger ouvertement contre la morale chrétienne, parce qu'on n'aime pas dévoiler ainsi ses propres tares. Il faut donc prendre un biais, et celui auquel on a presque toujours recours, c'est tout simplement de nier le dogme, ce pauvre dogme qui n'en peut mais, et qui sera jeté par-dessus bord pour frayer le chemin à la morale, à moins que celle-ci ne l'ait déjà précédé.

Cela, c'est l'histoire commune, c'est la banale aventure qui explique tant de désertions et d'apostasies. Ce n'est jamais la tête qui fait mal au cœur ; c'est toujours le cœur qui fait mal à la tête. Drame honteux, comédie tragique qui chaque jour se joue dans les âmes de vingt ans, sous le regard attristé de l'Eglise.

Cependant il serait inexact de dire que jamais on n'attaque directement la morale catholique. Ce que les simples soldats n'osent pas faire, les chefs le font tous les jours, et c'est ainsi que le clergé est en butte à la guerre la plus déloyale et la plus implacable qu'on puisse imaginer.

Car, tant qu'elle existera, cette glorieuse et bien-aimée chasteté sacerdotale, la morale catholique n'aura rien à craindre de ses ennemis. Leurs dents de vipères s'useront sur cette lime d'airain, tant que le peuple verra rester purs ceux qui lui prêchent la pureté. Rien de fait, tant que le sacerdoce gardera l'auréole radieuse de sa virginité. N'eût-il aucune vertu, celle-là suffirait. Mais aussi, sans celle-là, tout croule !

Et voilà pourquoi, Messieurs, tous les efforts de nos ennemis tendent là, et voilà pourquoi ils ne reculeront devant rien — devant rien, entendez-vous ? — pour détruire parmi le peuple la foi en la chasteté du prêtre.

1. C'est ainsi que, parfois, dans une ville, tout à coup une calomnie se répand. En deux ou trois jours, c'est fait : toute la cité est au courant... C'est odieux, c'est grotesque, c'est invraisemblable, cela ne tient pas debout !... Qu'importe !... Les détails sont si précis et les affirmations si catégoriques que personne ne doute plus. Et voilà un prêtre qui, sans préambule, devient en un clin d'œil l'objet de la suspicion publique, sinon du mépris général... Comment cela s'est-il fait?... Qu'il essaye, lui, le calomnié, de saisir la trame du complot ; que, surprenant le fil d'Ariane, il tâche de pénétrer dans ce labyrinthe infâme ; toujours, au bout de son enquête, il trouvera quelque infect personnage bien connu pour ses opinions anticléricales, notablement affilié à une loge maçonnique, voire même dignitaire de la truelle. C'est ainsi, du moins, que les choses se sont passées à Orléans, en 1891.

Mais cette manière de procéder n'est pas la plus usitée. Elle offre de trop sérieux inconvénients, dont le moindre est d'exposer son auteur à la police correctionnelle. Aussi a-t-on généralement recours à la presse : c'est plus commode, et cela permet à l'impudence de se livrer à toute sa glorieuse virtuosité.

Voici, en effet, comment on s'y prend. Ou bien on invente de toutes pièces un récit calomnieux et on s'abrite prudemment derrière des initiales : « Nous lisons dans une lettre de X..., canton de Y..., département de Z... » ; ou bien, si on



nomme le département et la commune, il se rencontre, par un surprenant hasard, que ladite commune n'a jamais existé dans ledit département... Hasard non moins surprenant : les journaux du Nord sont très bien informés des histoires scandaleuses qui se passent dans le Midi ; et réciproquement les journaux du Midi savent bien mieux ce qui se passe dans le Nord que dans leur propre région. Cela peut venir de ce qu'ils sont presbytes ; cela peut venir aussi de ce que leurs lecteurs n'auront pas l'envie d'aller si loin vérifier les allégations de leur feuille.

Ou bien, encore, le journal publie, avec force détails, une accusation infâme. Que l'accusation — et le cas n'est pas chimérique — soit reconnue fausse : vous chercherez vainement la rectification à laquelle l'inculpé a droit. Pour les lecteurs du journal, tout absous qu'il aura été, tout comblé qu'il aura pu être des excuses du Procureur de la République, il restera coupable et déshonoré.

Ou bien, enfin, le journal, ramassant dans le deuil du passé une liste navrante de condamnations, la rajourne pour les besoins de la cause, l'amplifiera, la corsera, en sorte que ses lecteurs pourront croire à un afflux de criminalité, alors qu'il ne se sera passé aucun fait nouveau. Ajoutez à cela que toute la presse immonde se tient étroitement unie ; que, grâce à cette solidarité de la haine, ce que dit la moindre feuille de chou tous les autres journaux le répètent, et vous comprendrez comment il peut se faire qu'à un moment donné le nom d'un malheureux innocent soit porté jusqu'aux plus petits hameaux, pour y être voué, lui et la religion dont il est le ministre, à l'indignation et à l'exécration universelles.

Pour être bien faite, la besogne est bien faite : reste à savoir si elle est propre !

Je ne prétends pas, Messieurs, que les choses se passent toujours ainsi, puisque malheureusement il peut y avoir des défaillances réelles. Mais soyez assurés qu'il en va de la sorte 95 fois sur 100 ; et, quand même cela ne se produirait qu'une fois, cela ne suffirait-il pas pour disqualifier à tout jamais ceux qui font ainsi la guerre à la morale catholique ?

2. Supposons, à présent, que le fait soit réel. Certes, ce n'est pas moi qui le défendrai, ce prêtre prévaricateur. Sa faute est immense et sa honte dépasse toute autre honte. Officier, il a déserté son poste et livré la citadelle. Pasteur changé en loup, il a ravagé le bercail que Dieu lui avait confié. Il a violé ses vœux. Il a déshonoré le drapeau. Qu'il soit frappé !... C'est justice !...

Mais, de grâce, ne triomphez pas si vite, vous qui saluez de vos indécentes acclamations cette chute lamentable. Loin de vous servir, elle pourrait bien, en effet, se retourner contre vous.

Et, d'abord, est-ce que ce ne serait pas à la suite d'un coup monté que cette chute a eu lieu ? Ce qui se passe à Lille en ce moment montre bien que la chose n'est pas invraisemblable, et pour moi, que la Providence de Dieu a placé dans un ministère où l'on voit et où l'on entend beaucoup, j'ai vu tant de trames et de si infernalement ourdies, que, si je suis étonné de quelque chose, ce n'est pas de voir tomber des prêtres de Dieu, mais d'en voir tomber si peu !... Cela, Messieurs, je le dis, et je le dis parce que je le sais... — Ensuite, si vous manifestez tant de joie en pareille occurrence, c'est donc que vous avez rarement de pareilles aubaines ?... — Et puis, pour vous plaire à remuer ainsi la boue, c'est donc que, pour vous, la boue a bien des attraites ?... — Enfin, si vous aviez une parcelle de pudeur et de bonne foi, avant de crier au scandale, ne devriez-vous pas vous demander un peu ce que

cela prouve contre l'Eglise ?... Après tout, vous faites bien de ne pas vous le demander, parce que cela vous gênerait dans votre innommable besogne.

C'est qu'en effet, Messieurs, l'Eglise étant une institution à la fois divine et humaine doit forcément se ressentir par quelque côté des imperfections humaines. Ce ne sont pas des saints qui en font partie, mais des gens qui aspirent à devenir des saints. Il n'y a donc rien de surprenant à ce qu'il se produise, de temps à autre, quelque défaillance, et l'Eglise n'en est pas plus attristée que l'armée par la félonie d'un traître ou la justice par la prévarication d'un magistrat.

Cela, c'est le bon sens, c'est la loyauté, c'est l'équité. Mais vous, coryphées de l'irrégularité, est-ce que vous vous occupez du bon sens, de la loyauté et de l'équité ? Allons donc !... des mots démodés que tout cela, bons tout au plus pour ces naïfs de cléricaux !...

Non ! Non !... ce n'est pas ainsi qu'il faut raisonner !... Contre l'Eglise tout est bon !... Qu'importe qu'il faille nous-mêmes nous couvrir de boue, pourvu que nous parvenions à faire rejaillir sur elle quelques éclaboussures de fange !

N'est-ce pas, en effet, de la fange, que l'on trouve dans les journaux irréligieux de la secte, à l'heure actuelle ? Lisez-les tous, et je vous défie d'y trouver autre chose que le raisonnement suivant :

Un Frère est soupçonné, donc il est coupable ;  
Donc, tous les Frères de Lille, de France, du monde entier, sont des misérables ;  
Donc, tous les religieux sont des misérables ;  
Donc, tous les prêtres sont des misérables ;  
Donc, la morale catholique ne sert qu'à faire des misérables.

Et c'est sur cet argument monstrueux, de faire peser sur tous la faute très hypothétique d'un seul, que vous bâtissez tout votre système ?... N'avais-je pas raison de dire que vous saviez vous surpasser en fait d'impudence ?...

3. Et qui donc êtes-vous, vous qui vous érigez ainsi en censeurs impitoyables et en juges inflexibles des chutes d'autrui ? A mon tour d'aller à vous, et d'élever jusqu'à la hauteur de votre visage cette torche que vous promenez ainsi complaisamment au-dessus du ruisseau !... Dites donc !... Est-ce que votre conduite est irréprochable, à vous ?... Est-ce que vous vous contentez, pour vous, de cette moyenne infime de criminalité qui est celle du clergé ?... Est-ce qu'il n'y a pas, au bagne, plus de journalistes, d'avocats, de médecins, de notaires, d'hommes d'affaires que de prêtres ?... Est-ce que nous ne savons pas ce qui se passe dans certains bureaux de rédaction, et croyez-vous, par hasard, que nous ignorions ce qui se passe dans certaines loges maçonniques ?...

Allons, Tartufe !... sous le plâtre qui le couvre, je vois encore ton visage s'empourprer. Assez d'impudences ! Ton masque était mal attaché : le voici qui tombe ! Après tout, la morale catholique n'aurait pas tout son triomphe s'il lui avait manqué plus longtemps l'honneur de ta haine et l'hommage inconscient de tes attaques !...

Permettez-moi, Messieurs, de vous l'avouer : tout le temps qu'a duré cette conférence, mon esprit a été hanté par le souvenir de cette scène tragique dont le cabinet d'un ministre français fut, il y a quelques mois, le théâtre.

Il y avait là un officier. Debout devant ses chefs, il essayait de justifier une pièce dont il était l'auteur et dont la criminelle supercherie venait d'être tout à coup soupçonnée. Quand le faux qu'il avait commis apparut, avec cette

lumière implacable qu'est l'évidence, le ministre de la guerre, tout pâle, se leva, et, de sa gorge contractée par la douleur et l'indignation, sortit ce seul mot : « Malheureux ! »

Ce mot, ah ! que de fois ne m'est-il pas venu aux lèvres pendant qu'avec vous je démasquais successivement tous ces faux qu'on prétend opposer à la marche victorieuse de l'Eglise !... Oui, *fausse* cette allégation que la religion catholique ne répond pas aux difficultés qu'on lui oppose ; *fausse* cette affirmation audacieuse et cynique qu'elle a peur de l'instruction populaire et qu'elle la combat ; *fausse*, trois fois *fausse*, cette accusation infâme portée contre la morale catholique ; *fausse* l'indignation de nos adversaires ; *fausse* leur sincérité ; *fausse* leur passion pour la vertu et la vérité !

Et c'est avec cela qu'ils corrompent la conscience du peuple et qu'ils trompent le cœur de la France... Ah ! les malheureux !...

## IV

## LES INIQUITÉS

Quand on pense au plus grand crime judiciaire qui ait jamais été et sera jamais commis, l'imagination évoque aussitôt la toile superbe que Munkasy a intitulée : *Le Christ devant Pilate*.

Comme il est bien rendu, tout au premier plan du tableau, cet homme du peuple, qui, les bras étendus pour mieux dilater sa poitrine, crie de toute la force de ses poumons : « A mort ! A mort ! » C'était le même qui, quatre jours auparavant, jetait ses vêtements avec des rameaux sous les pas du Christ, en criant avec une ardeur égale : « *Hosannah au fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !* » Touchant exemple, Messieurs, de ces *inconséquences* inexplicables que nous avons étudiées dans notre première conférence.

Derrière ce hurleur, j'aperçois un groupe pressé. N'y aurait-il pas là quelques-uns des malades qu'il a guéris, des affamés qu'il a rassasiés, des ignorants qu'il a évangélisés ?... Ils ont, à l'heure actuelle, oublié tout ce qu'ils ont reçu du Christ, et ils vont, en le livrant à ses ennemis, livrer en même temps leur bonheur et leur sécurité. Les *imprudents* de notre deuxième conférence ont fait là leurs premières armes.

Et c'est aussi là que l'*impudence*, décrite hier, apparaît dans tout son beau. Regardez, Messieurs, les Pharisiens qui font mouvoir tous les acteurs de cette scène, Jésus excepté. Les uns excitent la populace et les autres excitent Pilate. Eux, à qui la Sagesse éternelle a toujours fermé la bouche, ils parlent à présent comme si jamais ils n'avaient obtenu de réponse. Et que lui reprochent-ils, ces perpétuels ennemis de Rome ?... Précisément d'organiser des séditions contre Rome !... Reconnaissez-vous, Messieurs, les procédés coutumiers et préférés des ennemis de la religion ?

À présent que nous avons déblayé les avenues de l'affaire, nous allons enfin pouvoir procéder à la révision du procès intenté à la foi catholique. Après tout ce que nous avons dit, l'arrêt qui la condamne est déjà plus que suspect ; encore un effort, et il nous apparaîtra inique, triplement inique, et à cause des faux témoignages sur lesquels il s'appuie, et à cause du juge prévaricateur qui le rendit, et à cause de la sentence, d'avance cassée, qui l'exprima.

## I. — Les faux témoignages.

On prétend, Messieurs, que nous ne savons plus guère nous passionner. Jadis, la race française,

issue à la fois de la Grèce, de l'Italie et de la Gaule, était prompt à s'enflammer pour tout ce qui lui paraissait beau et grand. Notre coq national, disait-on, avait hérité pour l'équité du hibou athénien, pour la vaillance de l'aigle romain, et pour l'insouciance de l'alouette celtique. C'était une noble descendance que plus d'une page de notre histoire avait justifiée. Qu'il y eût quelque part une Arménie persécutée, une Pologne démembrée, une Irlande opprimée, et l'épée de la France jaillissait d'elle-même du fourreau, jetant à tous les vents du globe des éclairs d'espérance et de liberté.

On dit qu'à présent notre caractère national est devenu plus froid... Tant pis !... Pourtant je sais bien qu'il est une chose sur laquelle on ne lui a pas encore appris à transiger : c'est la justice.

Nous sommes ainsi faits, — et c'est notre honneur reçu de Dieu, — que toute iniquité nous révolte, et qu'on nous couperait en quatre, plutôt que de nous empêcher de crier, en face d'une violation du droit : « Ceci est inique et ceci est infâme. »

Or, Messieurs, en fait de chose inique et infâme, qu'est-ce que vous pensez du faux témoignage ?... Que dites-vous de ce serment solennellement prêté ? de cette main droite qui se lève en un geste sacrilège, pendant que la gauche, par derrière, s'ouvre pour recevoir le prix du sang ? de ces lèvres parjures et vendues qui mentent au nom de Dieu ?... Ce que vous en pensez ?... Mais, sans doute, que c'est un crime abominable entre tous les crimes, et qu'un arrêt obtenu par de tels moyens est une iniquité !...

C'est ainsi, vous le savez, que fut condamné le Christ. On vit même, ce jour-là, une chose fort désagréable, puisque les faux témoins n'avaient pas eu le temps d'apprendre leur leçon, et qu'ils se contredisaient les uns les autres. Ecoutez attentivement les *Turibes* de Vittoria, et vous verrez de quelle admirable façon le maître italien a rendu cette situation.

Depuis lors, la science du faux témoignage a fait beaucoup de progrès. Les accusateurs achetés ont gagné énormément d'aplomb et de mémoire. Ecoutons-les déposer dans le procès qui fut intenté à la religion, et que nous révisons en ce moment.

1. Voici le premier. Un murmure flatteur accueille son entrée. — Son nom ? — *L'Histoire !* — Dépose.

— « Voilà ! L'Eglise catholique ne s'est répandue, imposée, maintenue, qu'à force de crimes. Les papes, les évêques, les moines, ceux-ci sous la tiare, ceux-là sous la mitre, ceux-là sous le froc, n'ont été que des bandits. C'est l'Eglise qui s'est opposée à toute civilisation et à tout progrès. Elle mérite anathème... J'ai dit ! »

C'est net, c'est catégorique, et cela soulève les applaudissements de la galerie. Pourtant, d'ordinaire, le langage de l'histoire est plus calme. Elle se borne à exposer les faits, laissant au lecteur le soin d'apprécier. Si nous regardions de plus près ? Lisons ces noms d'auteurs qu'elle cite avec tant d'orgueil : Michelet, Henri Martin, Louis Blanc, sans parler de ces manuels à couverture rouge, qui sont devenus d'un usage exclusif dans nos écoles primaires supérieures... Quoi, c'est là vos références ?... C'est là l'histoire ?...

Non, non ! l'histoire vraie, l'histoire impartiale n'est pas celle qui dénature les textes, mutile les documents et altère les faits. L'histoire, telle que je la conçois, ce n'est pas celle qui ramène tout, de gré ou de force, à une idée préconçue. Mais l'histoire, elle s'appelle *Baronius*, et elle écrit les *Annales ecclésiastiques* ; les *Bénédictins*, et elle écrit la *Gallia christiana* ; *Bollandus*, et elle écrit



les *Acta sanctorum* ; Bossuet et César Cantu, et elle écrit l'*Histoire universelle* ; Allard, Champagny, de Broglie, et elle étudie les *Origines du Christianisme*. L'histoire vraie, ou plutôt, Messieurs, l'histoire sans épithète, la voilà !... Quant à l'autre, celle qui est venue tout à l'heure, elle a déjà, sous les coupes officielles, touché le prix de son faux témoignage.

2. Mais voici un second témoin. — *La Science* ! — Que dit-elle ?

— « J'ai interrogé les entrailles du globe ; j'ai étudié les races diverses qui peuplent le monde ; j'ai considéré attentivement les astres ; et j'atteste que le récit biblique est faux. »

Ah oui !... Et quels noms au bas de cette déposition ?... Car nous pouvons bien négliger ces publications trop visiblement mercantiles pour être sérieuses... Qui me citez-vous ?... Flammarion, Mortellet, Paul Bert, et puis c'est tout ?... Mais c'est de la rognure de savants que vous nous apportez là !... Est-ce que ce ne serait pas la vraie science que vous nous auriez présentée ?...

Non, Messieurs, la vraie science, ou plutôt la science sans épithète, elle s'appelle Newton, Képler, Leverrier pour l'astronomie ; Claude Bernard pour la physiologie ; de Quatrefages pour l'ethnologie ; Lagrange et Schell pour la paléontologie ; Lapparent pour la géologie ; et, loin de condamner la Bible, elle se plaît à lui rendre hommage comme au livre le plus prodigieux qui ait jamais existé. Mais l'autre, celle qui a déposé tout à l'heure, où est-elle ?... Nela cherchez pas trop loin, Messieurs, elle a déjà, dans les chaires publiques de nos Facultés ou de notre Collège de France, touché le prix de son faux témoignage.

3. Faux témoin aussi que *l'Art* quand on l'oppose à la religion. Non, je ne reconnais point l'expression de la beauté dans ces excitations sensuelles auxquelles vous voulez rabaisser l'imagination de vos peintres, de vos musiciens et de vos sculpteurs. L'art véritable n'est pas celui qui ramasse le plus possible de gros sous dans la boue des ruisseaux : il contemple l'idéal et ne cherche la gloire que dans l'ascension des âmes. Celui-là, il s'appelle, pour la peinture, le Dominiquin, et il a fait la *Communion de saint Jérôme* ; pour la sculpture, Michel-Ange, et il a fait la *Pietà* ; pour la musique, Gounod, et il a fait la *Rédemption* : voilà l'art vrai, l'art sans épithète, et celui-là, il proclame que la religion, loin de lui nuire, lui a fourni les plus pures et les plus sublimes de ses inspirations.

4. Faux témoin encore que cette *Poésie* qui s'avance à la barre pour témoigner contre la foi catholique. Derrière elle j'entends un murmure infâme fait de couplets cyniques, de blasphèmes odieux et de rires impudiques. Et c'est dans cette marchande de chansons à la démarche hardie et à la voix avinée que vous voulez incarner la plus douce et la plus gracieuse fille du génie humain ?...

Non, la poésie, ce n'est pas cette courtisane qui chante à la fin d'une orgie ses refrains orduriers. C'est cette vierge au front pur et au regard inspiré qui, avec David, chantait sur une harpe d'or les immortelles espérances de Sion ; c'est elle qui, avec Racine et Corneille, traduisait en strophes, tantôt puissantes, tantôt charmantes, les versets de la Bible ou de l'Imitation ; c'est elle qui, avec Lamartine, pleurait des larmes divines sur le Crucifix d'une morte. Cette poésie-là, je la reconnais, je l'aime et la salue comme un don de Dieu. Quant à l'autre, si vous me demandez mon avis, je vous répondrai : « Ça... la poésie ?... Allons donc !... »

5. Faux témoin encore que ce *patriotisme usurpé* dont on a osé se faire une arme contre nous. Vous rappellerai-je, Messieurs, ces calomnies aussi absurdes qu'odieuses qui coururent

dans nos campagnes et dans nos villes au moment de la guerre et depuis ? Oui, on a osé dire, et on a osé écrire, et on a osé soutenir qu'on ne pouvait être à la fois catholique et Français, et il s'est trouvé des gens pour professer cette doctrine et pour demander que l'entrée de Saint-Cyr fût fermée à quiconque sortirait d'un collège ecclésiastique.

Cette fois, Messieurs, la mesure est comble, et, sur ce terrain-là, nous serions bien en droit de jeter à la face du faux témoin le vers fameux :

La maison est à nous : c'est à vous d'en sortir.

Qui donc a fait la France, ... si ce n'est la religion ? — Qui donc, sinon la religion, donnait à nos pères ce cri de guerre : « Vive le Christ qui aime les Francs ! » — Qui donc, sinon la religion, a fait de notre patrie la fille aînée de l'Eglise ? — Qui donc, sinon la religion, lui a donné ses libérateurs : sainte Geneviève, saint Aignan, Du Guesclin et Jeanne d'Arc ? — Qui donc, sinon la religion, lui a suscité ses plus illustres héros : Bayard, Turenne, Drouot et les zouaves de Loigny ? — Et ce sont ceux qui s'engagent à seize ans ou à soixante, qui partent au feu et qui se font tuer, qu'on accuse de manquer de patriotisme ? — En vérité, c'est trop fort !...

Non ! le vrai patriotisme ne parle point ainsi. Citez-le à votre barre, et il vous dira que la croix et le drapeau ont fait une alliance immortelle. Mais l'autre, où est-il ?... Et où voulez-vous qu'il soit, Messieurs, si ce n'est au pilori où l'on cloue les noms des faux témoins ?...

Oui, faux témoins que votre histoire, votre science, votre art, votre poésie, votre patriotisme !... Bandits sinistres, ils se sont parés d'un nom qui n'était pas le leur pour attester des choses qu'ils n'avaient point vues et répéter des choses qu'ils n'avaient point entendues. Vous appellerez cela comme vous voudrez ; moi, je suis sûr que je resterai en dessous de la vérité en disant que c'est une des plus monstrueuses iniquités qui se puissent commettre.

## II. — Un juge vendu.

Ce ne fut pas la seule dans le procès de Jésus-Christ. Ce n'est pas la seule non plus dans celui de l'Eglise, puisque, dans l'un comme dans l'autre, le Juge est vendu.

Voyez Pilate. Il sait que le Christ est innocent ; non seulement il le sait, mais il le dit, et pourtant il le condamne. Pourquoi ?... Parce que les Juifs sont venus lui dire : « Si tu absous cet homme, tu n'es pas l'ami de César !... » La justice lui répétait bien : « Garde le Christ et perds ta place ! » Mais Pilate tenait bien plus à sa place qu'à Jésus-Christ. Il fit venir de l'eau, se lava les mains, ce qui supposait, pour le moins, qu'elles n'étaient plus de la première blancheur, et il condamna l'innocent.

Est-ce ainsi qu'a été condamnée la religion ?... Voyez et jugez.

1. Ce jeune homme a vingt ans ; d'étranges poussées secouent son être ; le flot des sollicitations impures remplit sa rue et monte jusqu'à son palier. La passion du dehors joint ses efforts à la passion du dedans. L'infortuné, le front brûlant de fièvre et l'âme agitée de désirs contraires, se recueille un instant, — instant suprême où la religion de son baptême et de sa première communion paraît devant lui, non plus comme une reine, mais comme une accusée qu'il va juger, lui, du haut de sa jeune liberté !...

— Condamne ! condamne !... hurle la passion... Ne t'a-t-elle pas trop longtemps tenu sous son joug étroit ?...

— Mais, objecte timidement le jeune homme, pourquoi la condamnerais-je ?... Ne lui dois-je pas les plus doux moments de ma vie ?...

— Si tu ne le condamnes pas, réplique la passion, ton existence sera vide et triste; jamais tu ne tremperas tes lèvres à la coupe enivrante des voluptés d'ici-bas. Ecoute ces chants joyeux qui retentissent non loin d'ici : c'est la fête qui commence; on n'attend plus que toi; viens, nous avons des roses : n'aimes-tu pas le parfum des roses?...

C'en est trop pour l'équité du magistrat de vingt ans. La religion, après tout, est bien coupable, puisqu'elle s'oppose aux jouissances séduisantes de la passion. Elle est condamnée, et désormais elle comptera un ennemi irréconciliable de plus. Condamnée?... Et pourquoi?... Est-ce parce qu'elle a menti? Non!... Est-ce parce qu'elle est mauvaise? Non!... Est-ce parce que le juge était débauché? Oui!... Lave tes mains, Pilate!... car ta sentence est de celles qui ne salissent que le juge!...

2. Cet homme est jeté dans les luttes de la vie. La soif de l'or le prend à la gorge. Il faut gagner vite et beaucoup. Il est fort. Il a du temps devant lui... Mais non! il se laisse peu à peu hypnotiser par le bloc fortuné qui scintille à ses yeux... Que faut-il pour être riche? Faire de ses ouvriers et de lui-même une sorte de machine à jet continu qui ne connaîtra ni fêtes ni dimanches. Il le peut... Que faut-il encore? Frauder sur le poids, sur la matière première, sur la façon, sur tout? Il le peut... Que faut-il encore? Ecraser sous le poids brutal d'une manœuvre commerciale un concurrent moins robuste? Il le peut... Que faut-il enfin? Restreindre la vie à son foyer et limiter son sang? Il le peut toujours... Mais, sa religion?...

— Condamne! condamne! hurle la soif de l'or... Ne t'a-t-elle pas déjà privé de trop de profits?...

— Pourtant, objecte l'homme, elle a été jusqu'ici l'honneur de ma vie!

— Si tu ne la condamnes pas, a répliqué la fortune, tu mèneras jusqu'au bout une vie de travail et d'obscurité. Jamais tu ne connaîtras les délices de l'opulence... Entends-tu ces tintements d'or?... C'est la curée qui commence... Nigaud qui refuse d'y prendre part!...

L'homme n'hésite plus. A partir d'aujourd'hui, la religion comptera un adversaire irréconciliable de plus... Mais encore, est-ce parce qu'elle a menti? Oh! non!... Est-ce parce qu'elle est devenue coupable? Non encore... Mais alors c'est donc parce que son juge était un voleur? Oui, sans doute... Cela, Messieurs, s'appelle-t-il de l'équité?...

3. Et ce personnage que la volonté de Dieu, plus encore que ses intrigues, a porté dans un rang éminent... Le voici devenu maire, député ou ministre. Il faut, coûte que coûte, se maintenir sur ces cimes, sinon aller plus haut. C'est du moins la cantilène que ne cesse de lui susurrer à l'oreille la fée *ambition*, cette sirène à la voix captivante. Et pourquoi n'arriverait-il pas aux cimes supérieures?... Et que faut-il pour cela?... Peu de chose!... Laïciser une école, supprimer une procession, voter une mesure de persécution, fermer une chapelle, scier quelques croix, décrocher quelques crucifix, donner congé à quelques sœurs, supprimer le traitement d'une demi-douzaine de curés, voire d'un évêque?... La belle affaire, vraiment, que tout cela!... Mais... c'est attaquer la religion?...

— A mort!... à mort!... hurle l'ambition. Elle ne t'a fait que trop de tort jusqu'ici!... Sans elle, sans cette accusation de cléricalisme que tes ennemis, plus adroits et moins timorés, t'ont sans cesse jetée dans les jambes, où ne serais-tu pas arrivé?...

— Mais, objecte le personnage grave et officiel que nous dessinons présentement, la religion ne mérite point d'être persécutée... Je suis, au con-

traire, persuadé qu'elle nous est un levier indispensable pour soulever les masses... Et puis, ma femme est si pieuse et ma fillette si pure!... Il n'y a qu'à mon foyer que je trouve un peu de paradis, et vous voulez que j'y mette des larmes!...

— Si tu ne la condamnes pas, réplique la passion du pouvoir, c'en est fait de ton avenir politique. Songe à tes adversaires qui guettent en toi la moindre hésitation et la moindre défaillance. Songe aux succès faciles qui t'attendent, aux ovations enivrantes de la popularité! N'entends-tu pas, dans le lointain, les applaudissements qui crépitent?... Quel bruit exquis!... C'est la foule qui salue ses idoles et qui t'attend... Ton char est prêt... voudrais-tu qu'un autre prit ta place?... Mais viens donc!...

Et la religion, direz-vous?... Encore et toujours condamnée!... Mais pourquoi?... Elle était donc nuisible à la société dont cet homme tenait les rênes? Oh! non!... Elle s'opposait donc à la paix, au progrès, à l'ordre public? Pas davantage!... Alors, c'était donc parce que son juge était un ambitieux?... Vous l'avez dit; vous l'avez dit et vous l'avez vu... Dites, Messieurs, est-ce de l'équité?...

### III. — La sentence est cassée d'avance.

Et l'iniquité est d'autant plus odieuse et d'autant plus flagrante que la sentence — le juge le sait de reste — est nulle, non avenue, et vouée d'avance à toutes les revanches de l'avenir.

Ah! ce n'est pas d'aujourd'hui que la foi catholique est ainsi condamnée! La race des débauchés, des avides et des ambitieux, c'est-à-dire des juges prévaricateurs, est vieille comme le monde. Et chaque siècle qui passe enregistre leurs arrêts sans appel. Plus vieille que le monde, la religion essuie sans broncher les décisions souveraines de ces minuscules pygmées, et, impassible comme Dieu même, poursuit royalement sa route, laissant derrière elle — longue et vengeresse traînée — les cadavres de ceux qui s'étaient vantés de la tuer.

Voyez Jésus-Christ : au samedi saint, il est bien mort, bien enseveli, bien scellé dans sa tombe... Triomphez, pharisiens, mais hâtez-vous; car, dans quelques heures, ce sera Pâques, et le Christ ressuscité, secouant vos entraves comme un passant secoue la neige tombée sur ses épaules, n'aura qu'à se montrer à la terre pour attirer tout à lui.

Croyez-vous que cela ouvre les yeux aux héritiers de Pilate?... Allons donc!... A peine le Christ est-il remonté dans les cieus que la comédie judiciaire recommence.

— A mort, à mort les chrétiens!... s'écrient les persécuteurs... Et, pendant des siècles, les bourreaux taillent, brûlent, écorchent, écartèlent, frappent, déchirent, décapitent... Un jour, pourtant, lassés, ils s'arrêtent et les chrétiens sont toujours là.

Deux siècles plus tard, c'est la philosophie qui entre en lice. On répète mystérieusement dans le monde entier qu'un maître fameux, de la fameuse école d'Alexandrie, Celse, va bientôt mettre au jour un ouvrage vainqueur. « C'est cela, s'écrie-t-on de toutes parts, plus de sang! Cela surexcite le fanatisme!... Vive l'idée! Combattions par l'idée... Cela vaut mieux que le glaive... » Le livre de Celse paraît, disparaît, et les chrétiens sont toujours là...

Laissons passer les siècles; d'autres juges ont parlé; aussitôt aperçus, aussitôt oubliés. Enfin, voici Voltaire : celui-là est bien sûr de son coup; il a réussi à susciter une telle tempête qu'il s'écrie : « Vingt ans, vingt ans encore, et l'infâme aura



beau jeu !... » Vingt ans !... Il s'en est écoulé plus de cent depuis que Voltaire parlait ainsi, et le christianisme est toujours là...

Au début de ce siècle, un autre reprend l'œuvre inachevée. Nouveau Sisyphe, le voilà qui s'attelle au rocher victorieux, et il écrit un livre fameux qu'il intitule : « *Comment les dogmes finissent*. » Il y a de cela trois quarts de siècle... Théodore Jouffroy est mort, et les dogmes sont toujours là...

Voulez-vous encore un trait ? Il y a vingt ans, deux hommes entrèrent dans une église de Paris. C'était un jour de Pâques, et, au-dessus des têtes inclinées, la voix puissante de l'orgue faisait passer le cantique triomphal des résurrections divines. Les deux hommes sortirent, émus, et l'un d'eux, qui venait de signer les fameux décrets et qui s'appelait Jules Ferry, ne put s'empêcher de dire : « Tout cela est bien beau !... Et dire que dans trois ans il ne restera plus rien de tout cela !... » Les trois ans sont largement passés : Messieurs, regardez et voyez !...

Oui, regardez et voyez si la religion a tort de ne pas s'émouvoir quand périodiquement quelque esprit malade s'avise de lui prédire sa fin. Des prophéties comme cela, elle en a tant entendu qu'une de plus ou de moins !...

Et puis, qu'aurait-elle à craindre ?... En fait de violence, il est difficile de faire mieux que Néron ; en fait de ruse, Julien l'Apostat aurait pu rendre des points à tous les Machiavels de l'univers ; en fait de raillerie, Voltaire est encore ce qui a paru de plus à craindre ; et tout cela, loin d'ébranler l'Eglise, n'a fait que la consolider davantage. Le sang des martyrs a été une semence de chrétiens ; l'oppression a toujours provoqué le dévouement ; le blasphème, l'expiation ; la spoliation, la générosité ; en sorte qu'on peut se demander si la persécution, loin d'être un mal, n'est pas un bien... Et tu veux, toi, petit, reprendre la lutte contre la religion ?... Mon pauvre garçon, commence donc par trouver quelque chose de neuf, et nous verrons après !

Au surplus, si tu veux savoir quel sort est réservé à ceux qui s'attaquent à l'Eglise catholique, la chose est facile, puisque l'histoire est là : regarde.

Néron, Domitien, Valérien, voilà trois géants de l'impiété. Ceux-là ont mis toutes les ressources de la tyrannie la plus absolue au service de leur haine. Comment ont-ils fini ?... Le premier meurt à 31 ans, assassiné, et son cadavre est jeté au Tibre. Le deuxième meurt à 45 ans, assassiné. Le troisième, fait prisonnier par les Perses, est obligé de prêter son dos pour que son vainqueur monte à cheval ; puis il est mis à mort, et sa peau, tannée comme celle d'un vil animal, est suspendue en guise de trophée dans un temple.

Tout à l'heure, j'ai nommé Julien l'Apostat. Celui-là se croit si sûr d'étouffer le christianisme que son confident Libanion demande ironiquement à un chrétien d'Antioche : « Eh bien ! et le Fils du charpentier, que fait-il ? — Un cercueil, » répond l'autre ! Et, en effet, quelques mois après, Julien l'Apostat, blessé à mort, prend son sang dans sa main défaillante et le jette vers le ciel en criant avec rage : « Tu as vaincu, Galiléen !... »

Passons, Messieurs, sur les siècles intermédiaires, pour arriver aux temps qui ont précédé immédiatement le nôtre. Qu'est-ce que m'a raconté ma mère et qu'est-ce que vous ont raconté les vôtres ? C'est que, dans chacun de nos villages, tous ceux qui ont mutilé les statues des saints et profané les choses sacrées sont morts d'une façon si misérable que tous ont dû y reconnaître la main de Dieu.

Napoléon survient : il a une grande tâche à

remplir, et Dieu, en cette prévision, l'a doté du plus grand et du plus universel génie qui ait paru depuis longtemps. Par malheur, l'instrument de Dieu oublie qu'il n'est qu'un instrument. Le voici qui, lui aussi, porte la main sur l'Eglise. Il est frappé d'excommunication. « Ce n'est pas cela, s'écrie-t-il avec sa violence coutumière, qui fera tomber les armes des mains de mes grenadiers ! » Deux ans après, les aigles impériales laissent tomber la foudre de leurs serres, glacées par le froid des steppes russes ; et Napoléon, vaincu pour la première fois, allait finir misérablement, loin de sa patrie, loin de sa femme, loin de son fils, sur un rocher écarté et stérile de l'Atlantique.

Ces exemples vous semblent-ils encore trop lointains, Messieurs ? Il est facile d'en trouver de plus récents. Notre histoire contemporaine est, à cet égard, d'une éloquence douloureuse. Qui de vous n'a connu ce tribun à la parole de flamme qui, un jour, osa jeter à la France affolée ce mot d'ordre haineux : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi !... » Son appel fut entendu. Ce fut, de toutes parts, contre l'Eglise, une ruée générale. Qu'en est-il advenu ? En 1879, le tribun était président de la Chambre ; en 1881, chef du gouvernement ; et, la même année, le 31 décembre, il meurt, à 44 ans, d'une mort que ses plus dévoués amis n'ont jamais osé faire connaître !

Après lui, voici un de ses lieutenants. Celui-là, c'est Paul Bert. Nul, plus que lui, n'a poussé jusqu'au bout la haine irréligieuse. Tout, d'ailleurs, semble lui réussir. En 1881, le voilà ministre des cultes : quelle ironie !... En 1886, il obtient une vice-royauté en Orient, et il meurt là-bas, la même année, à 53 ans.

Et cet autre lieutenant qui eut sur nos destinées une influence plus considérable encore. Celui-là fit enfoncer les portes de nos congrégations, expulsa nos religieux, chassa Dieu de l'enseignement national. Lui aussi était chef du gouvernement. Tout à coup, l'impopularité s'abat sur lui ; il est jeté à bas de son piédestal ; le peuple de Paris, quand il sort, brise à coups de pierres les vitres de son coupé ; et enfin, un mois après son élévation à la présidence du Sénat, il meurt subitement, n'ayant encore que 60 ans.

Et ce romancier fameux qui, non content d'avoir pour de longues années empoisonné la littérature et l'imagination française, pris de vertige, s'attaque à la Vierge de Lourdes. Son livre est infâme, mais qu'importe, s'il dépasse le tirage des autres !... En effet, le succès de vente est colossal, mais, quelques mois après, l'orgueilleux et puissant écrivain voit sombrer sa prospérité et sa gloire dans une aventure antipatriotique.

Il serait facile, Messieurs, de multiplier ces exemples... A quoi bon ?... Est-ce que vous n'avez pas été vous-mêmes témoins de ces choses ?... Est-ce que vous n'avez pas vu cent fois ce spectacle d'un anticlérical arrivé au sommet des honneurs et tout à coup précipité du haut de son piédestal ? Tout lui souriait hier ; il disposait des faveurs et des places ; devant lui tremblait tout un peuple de fonctionnaires et de clients ; il n'avait qu'un mot à dire et, à son gré, la commission administrative devenait ou rigide comme l'acier, ou souple comme l'osier... Aujourd'hui, le voici à terre, renversé pour jamais, piétiné par ceux même qui, hier, l'exaltaient... Que s'est-il donc passé ? Oh ! presque rien ! si peu de chose que ce serait incompréhensible si on ne se rappelait forcément la parole du Christ : « Je suis la pierre angulaire ; quiconque la heurte s'y brise ! »

En d'autres termes : « Je suis là, dit Dieu ; c'est moi qui veille sur l'Eglise, et je ne permettrai jamais que l'iniquité y touche ! »

L'heure est venue, Messieurs, de mettre fin à nos études. Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble que de ces quatre conférences doit jaillir pour vous la lumière. Les nuages sont dissipés et les mensonges aussi ; aucune des incompatibilités qu'on avait arguées n'a tenu debout devant l'examen impartial des faits ; et la conclusion qui se dégage à l'heure actuelle avec une rigueur géométrique est celle-ci : La religion, c'est la raison, c'est le bonheur, c'est la vertu, c'est la justice !...

Quelle sera désormais notre attitude en face de ces constatations?... Avons-nous le droit de les regarder de loin comme on regarde un spectacle curieux?... N'avons-nous pas le droit étroit d'intervenir dans la lutte et d'y prendre position?... Messieurs, telle est la question à laquelle je vous convie à répondre.

Rester neutres, nous l'avons dit : Non ! ce n'est pas possible !... Outre que le silence, ici, serait une complicité, nous avons vu dans notre première et dans notre deuxième conférences qu'il serait une duperie.

La seule attitude qui nous convienne, à nous, baptisés, c'est de descendre dans l'arène, à côté de l'Eglise, et de répéter crânement la parole fameuse de Montalembert : « Nous sommes les descendants des croisés, et nous ne reculerons pas devant les fils de Voltaire ! »

Et que craignons-nous ? Ne sommes-nous pas assurés d'avoir pour nous et la vérité, et le bon droit, et la victoire finale ?...

Eh quoi ! nous subirions plus longtemps le joug méprisé de ces hommes que nous avons vus, tour à tour, mentir impudemment et trépigner sur toute justice ? Nous leur laisserions plus longtemps disposer de l'âme de nos enfants, de l'honneur de nos cités et de la gloire de notre pays ?... Cela n'a que trop duré, n'est-il pas vrai, Messieurs ?

Montrons-nous donc chrétiens ! — Affirmons notre foi sans forfanterie, mais aussi sans pusillanimité. Accomplissons notre devoir fièrement, comme on garde un drapeau. Ne tolérons en notre présence et chez nous aucune feuille impie, aucune parole menteuse. Si nous le pouvons, prenons part aux grandes manifestations catholiques, à ce Pèlerinage national d'hommes à Lourdes qu'on organise en ce moment, et que je vous recommande de toute l'ardeur de mon âme !...

Montrez-vous chrétiens, Messieurs, à la face de tous... et que cette église vous voie tous, au matin de la Résurrection, recevoir Jésus-Christ ressuscité !

## ENTRETIENS SUR LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

### XVI

#### Dimanche de la Passion

#### JÉSUS-CHRIST MAÎTRE SOUVERAIN DES ÂMES

La vie des peuples a des crises qui les sauvent ou les perdent. La fête des Tentés de l'an 29 marquait pour le peuple juif une de ces crises.

Le Messie qu'il attend depuis de longs siècles est là, dans sa métropole et dans son temple ; il parle au peuple, il l'appelle, il s'affirme. Va-t-il être accepté ou méconnu, repoussé ou acclamé ? L'avenir d'Israël est suspendu à cette alternative. S'il accepte son Messie, il ne sauvera pas sa

nationalité, qui n'a plus de raison d'être, mais il accomplira la plus glorieuse des destinées : après avoir été le prophète de Dieu et de son unité il sera l'apôtre de l'Évangile ; sinon, replié obstinément dans le particularisme de sa race et de sa Loi, il sera rejeté à son tour par celui qu'il aura répudié ; il traînera dans ce monde une vie sans gloire, perdu au milieu des peuples ralliés à l'unité du royaume de Dieu, suspect à tous, inquiet, toujours déçu dans ses espérances de salut désormais sans objet, et incapable d'être sauvé puisqu'il aura méconnu le seul Sauveur.

Jésus a la pleine conscience de cette crise émouvante. Il en voit une autre plus universelle et plus profonde, celle de l'âme humaine. Israël et le temple sont au premier plan, l'âme et l'humanité à l'arrière-plan ; ses discours ont une portée sans limite.

Notre-Seigneur se révèle à nous dans l'évangile de ce jour comme le maître souverain des âmes. Ce titre, il le mérite, car en lui sont 1<sup>o</sup> la sainteté, 2<sup>o</sup> la science, et 3<sup>o</sup> l'autorité suprêmes.

#### I. — Jésus-Christ a la sainteté.

A celui qui prêche une doctrine morale, il faut d'abord la sainteté. Rien de plus nécessaire que cette puissance ; mais en même temps, rien de plus rare, je dirai même rien de plus impossible si l'on en cherche la perfection. C'est justement ce qu'un éloquent écrivain des premiers siècles de l'Eglise chrétienne disait : « Un docteur parfait ne peut pas exister sur cette terre. *Terrenus doctor perfectus esse non potest.* » (Lactance, *De vera sapientia et religione*, cap. xxiv). En effet, l'homme peut-il, dans la vie pratique, ne jamais faire injure à la vérité qu'il enseigne ? Non. Et pourtant l'intégrité de la vie est une contre-marque que tout homme enseigné demande à celui qui enseigne : « Fais ce que tu commandes, dit Lactance, si tu veux que je sache que cela est possible. Quelle est ton insolence de vouloir imposer à un homme libre des lois auxquelles tu n'obéis pas ? Les hommes préfèrent les exemples aux paroles : la parole est facile, agir est difficile. » (*Ibid.*, cap. xxiii). N'êtes-vous pas de cet avis et ne vous est-il pas arrivé, plus d'une fois, de mépriser la parole d'un homme qui vous avait enchanté, quand vous avez connu l'abjection de sa vie ?

Or Jésus docteur a pu jeter à la face de ses ennemis ce fier défi : « Qui de vous me convaincra de péché ? » Ce défi n'a pas été relevé. Les ennemis du Sauveur ont calomnié ses intentions, interprété malicieusement ses miséricordieuses prévenances à l'égard des pécheurs, incriminé ses prétentions et son influence sans les comparer aux traditions judaïques qui les justifiaient, blâphémé ses œuvres sans prendre soin de les examiner ; mais à la question si nette qu'il leur posait, personne n'a répondu par des faits précis.

Non moins impuissants que leurs devanciers, ceux qui dans les âges suivants se sont déclarés les plus irréconciliables ennemis de Jésus-Christ n'ont jamais osé attaquer sa personne. Celse, Julien, Volusien, avouent ses miracles ; et Porphyre raconte que les oracles mêmes des païens l'appelaient un homme illustre par sa piété. Tibère avait voulu le mettre au rang des dieux ; selon Lampridius, Adrien lui avait élevé des temples et Alexandre Sévère le révérait avec les images des âmes saintes, entre Orphée et Abraham. Pline a rendu un illustre témoignage à l'innocence des premiers chrétiens qui suivaient de plus près les exemples du Rédempteur.

De nos jours d'orgueilleux critiques ont essayé de soulever des doutes sur la rectitude de cette vie



divinement parfaite; mais ils ont été obligés de céder à l'éblouissement que produit en tout esprit élevé la sublimité morale, la transcendence mystique de celui qu'il voulaient amoindrir, et ils confessent que « si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus son d'un Dieu <sup>1</sup>; — que Jésus ne sera jamais dépassé <sup>2</sup>; — qu'on ne peut concevoir quelqu'un qui lui soit égal <sup>3</sup>; — qu'il met dans l'ombre toutes les perfections humaines <sup>4</sup>; — qu'il est l'homme divin, le saint, le type et le modèle de tous les hommes <sup>5</sup>; — qu'il brille d'une pureté sans tache, suprême distinction du ciel <sup>6</sup>. »

C'est que, comme l'a dit Chateaubriand, le Christ est « la plus brillante copie de cette beauté souveraine qui réside sur le trône des cieux. Pur et sacré comme le tabernacle du Seigneur, ne respirant que l'amour de Dieu et des hommes, infiniment supérieur à la vaine gloire du monde, il poursuivait à travers les douleurs la grande affaire de notre salut. Son caractère était aimable, ouvert et tendre; sa charité sans bornes. L'Apôtre nous en donne une idée en deux mots: il allait faisant le bien. Sa résignation à la volonté de Dieu éclate à tous les moments de sa vie; il aimait, il connaissait l'amitié; ce fut pour ce grand sentiment de sa vie qu'il fit son plus grand miracle. L'amour de la patrie trouva chez lui son modèle. Sa tolérance ne fut pas moins remarquable quand ses disciples le prièrent de faire descendre le feu du ciel sur un village de Samaritains qui lui avaient refusé l'hospitalité; il répondit avec indignation: « Vous ne savez pas de quel « esprit vous êtes! »

O Jésus, vous avez donc joint à la parole la leçon vivante et animée de l'exemple! Tout ce que vous disiez était écrit dans votre glorieuse vie. Entre vos instructions et vos actes, pas un vide, pas une note discordante. Je salue en vous la perfection idéale et dans cette perfection le premier trait auquel se fait reconnaître le maître souverain des esprits.

## II. — Jésus-Christ à la science.

Avec la sainteté absolue, le docteur suprême doit posséder la science dans sa plénitude.

Or si j'évoque les uns après les autres tous les génies qui ont exercé sur l'humanité la domination intellectuelle, je constate que leur enseignement a été sujet à l'erreur, incompetent sur un grand nombre de points, superficiel et vain, entaché d'ignorance et de passion, toujours personnel et fragile. Aussi les flots de la mer sont moins mobiles que les opinions de la sagesse humaine. Ce qu'un docteur enseigne aujourd'hui, un autre demain le traitera de chimère, en sorte que l'histoire des efforts de la raison pour arriver au vrai n'est guère que l'histoire de son impuissance à donner au monde la lumière dont il a besoin. Il n'est donc pas étonnant que parmi les législateurs de la pensée aucun n'ait prétendu courber toutes les intelligences devant la sienne.

Cependant Jésus s'est donné pour le maître universel et suprême des âmes: *Magister vester unus est Christus* (Matth., xxiii, 10); pour la lumière du monde: *Ego sum lux mundi*. (Jean, viii, 12). Dans l'évangile de ce jour il déclare

solennellement que toute parole sortie de sa bouche vient directement de Dieu, par conséquent qu'elle est l'expression de la vérité totale. « Alors si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas? » Et reprochant aux Juifs leur incrédulité: « Celui, dit-il, qui est de Dieu, écoute et comprend les paroles de Dieu; vous n'écoutez ni ne comprenez, parce que vous n'êtes pas de Dieu. » (*Ibid.*, 47).

La nouveauté, la sublimité, l'autorité, la fermeté d'un tel langage soulevèrent l'hostilité des scribes et des pharisiens. Elle leur arrache des cris d'injure et de mépris. Ils jettent à Jésus cette insulte: « N'avons-nous pas raison de dire que tu es un Samaritain et que le démon te possède? »

Mais la masse populaire que n'emporte pas le fanatisme n'est pas choquée par les prodigieuses paroles du Sauveur. Elle n'y voit rien d'outré. Elle est émerveillée de sa science: « Comment, s'écrie-t-elle, peut-il connaître les lettres, puisqu'il n'a pas étudié? » Touchés, éclairés, entraînés, un grand nombre se rallient à sa doctrine, en disant: « Jamais homme n'a parlé comme cet homme. »

La postérité a souscrit au jugement des contemporains de Jésus. Eux-mêmes les ennemis de son œuvre proclament que l'intelligence du Christ s'élève au-dessus de toute intelligence humaine: « Le Christ, disent-ils, ne saurait être suivi de personne qui le dépasse. Jamais en aucun temps il ne sera possible de s'élever au-dessus de lui, ni de concevoir quelqu'un qui lui soit égal <sup>1</sup>. » — « Jésus répand une lumière nouvelle, brillante comme le jour, sublime comme le ciel et vraie comme Dieu. Philosophes, poètes, prophètes et rabbins, il s'élève au-dessus de tous. Quel homme, quel siècle a dépassé sa pensée, a su même la saisir, l'appliquer complètement à sa vie? » — « Tout admirateur que je suis des philosophes grecs et de Socrate surtout, je pense que le Christ a prononcé la plus haute parole qui ait été entendue par des oreilles humaines <sup>2</sup>. »

Des bouches d'où ils sortent, de tels aveux ne peuvent être arrachés que par l'évidence.

Le Christ en effet non seulement égale, mais il dépasse visiblement tous les penseurs qui l'ont précédé. Aucun d'eux ni tous ensemble n'ont embrassé avec cette puissance ni résolu avec cette netteté toutes les questions qui tourmentent l'âme humaine.

1. C'est lui qui a révélé au monde le vrai Dieu. Jusque-là un petit peuple caché dans un coin de l'Orient était seul à lui offrir ses hommages: aujourd'hui l'univers civilisé est à ses pieds. Jésus-Christ, nul ne peut le nier, a fait tomber les idoles, il a débarrassé la pensée humaine des inepties qui la déshonoraient. Trouvez ailleurs, si vous le pouvez, des idées plus sublimes sur la puissance, sur la sagesse, sur la bonté, sur la justice du Premier des êtres que celles que nous en donnons l'Evangile. Non seulement Jésus-Christ a affirmé de nouveau le Dieu un en nature, mais il nous a révélé le Dieu en trois personnes. Comme l'aigle prend ses petits sur son aile et les porte au soleil, il a pris l'esprit humain et l'a porté en face du sanctuaire même de la divinité. Il lui a montré le Père engendrant son Fils de toute éternité, le Père et le Fils produisant le Saint-Esprit, c'est-à-dire un amour éter-

<sup>1</sup> J.-J. Rousseau, *Emile*, liv. vi.

<sup>2</sup> Renan, *Vie de Jésus*, p. 325.

<sup>3</sup> Strauss, *Du passager et du permanent dans le christianisme*, p. 127. (Altona, 1839).

<sup>4</sup> Channing, *Discours sur le caractère du Christ*.

<sup>5</sup> Goethe, *Entretiens avec Eckerman*, 3<sup>e</sup> vol., p. 371.

<sup>6</sup> Channing, *loc. cit.*

<sup>1</sup> Strauss, *Du passager et du permanent dans le christianisme*, p. 127. (Altona, 1839).

<sup>2</sup> Th. Parker, *Discours sur les matières relatives à la religion*, p. 275. (Boston, 1847).

<sup>3</sup> M. Burdeau, ancien ministre de la marine, puis des finances, ancien président de la Chambre, mort en 1894. (*Correspondant*, 25 déc. 1894, p. 1238).

nel et infini comme eux-mêmes, la Trinité dans l'unité.

Jésus-Christ ne s'est pas limité à cela. S'il a fait mieux connaître Dieu, il a aussi fait mieux connaître l'homme. Il nous a donné une juste idée de son âme intelligente et libre, plus précieuse que l'univers entier, créée à l'image de Dieu et qui ira, si elle lui est fidèle, jouir dans son sein d'un éternel bonheur; de son corps formé avec un art sublime, associé à l'âme dans une unité vivante et qui, après s'être couché pour un temps dans la tombe, sera rappelé de sa poussière et réuni à cet esprit immortel pour en partager les joies ou les souffrances sans fin. Par sa doctrine de la création, de la chute, de la réparation, de la vie future, Jésus-Christ a projeté une admirable lumière sur le secret de notre nature, il en a démêlé les contradictions apparentes, il en a expliqué les grandeurs incomparables et les indécibles bassesses.

Enfin, après nous avoir dit ce qu'est Dieu et ce qu'est l'homme, il nous a fait savoir quel est le rapport de l'un à l'autre. Il a soulevé le voile qui nous cache le mystère de sa double nature divine et humaine. Il s'est manifesté à nous comme le médiateur entre Dieu et l'homme, faisant descendre par son sacrifice et ses sacrements la grâce du cœur de Dieu dans le cœur de l'homme; puis prenant les adorations, les hommages de ce cœur purifié et les faisant arriver en passant par le sien jusqu'au cœur de Dieu. Il nous a montré ainsi comment le ciel peut se relier à la terre, comment l'infini et le fini peuvent s'unir sans se confondre, comment Dieu peut s'incliner vers l'homme pour le soulever jusqu'à lui.

2. Si de l'ordre spéculatif je passe à l'ordre pratique, la supériorité de Jésus-Christ docteur est non moins manifeste. D'un regard il embrasse l'individu, la famille, la société, et avec une précision, une sûreté incomparables, il trace les lois qui doivent les régir.

Après avoir flétri la triple concupiscence, chanté les béatitudes nouvelles, les béatitudes de la pauvreté volontaire, de l'humilité, de la pureté, il pose comme règle de la vie morale en même temps que comme aliment du cœur, un double amour, l'amour de Dieu pour les hommes et l'amour des hommes pour Dieu : sentiments sacrés d'où devaient découler comme de leur source toutes les vertus.

Après l'individu, il purifie et relève la famille. Il rappelle ces grandes lois primordiales de l'unité et de l'indissolubilité qui seules peuvent assurer la dignité de la femme, l'éducation de l'enfant.

Etendant son regard du foyer domestique sur la société, il la voit divisée par d'effroyables préjugés et d'effroyables haines. D'un mot il rapproche les classes, relève la pauvreté, abolit l'esclavage, enfante tous les dévouements : « *Omnes vos fratres estis*, vous êtes tous frères. »

Enfin pour couronner cette législation sublime, il nous montre au sommet de la hiérarchie sociale le pouvoir émanant de lui; il le consacre et il le tempère en faisant des princes ses premiers ministres et les représentants moins encore de sa puissance que de sa bonté.

Cherchez une conception plus large, une législation plus sage, une intuition plus sûre de tous les rapports divins et humains : vous ne les trouverez pas.

O Jésus, nous soumettons humblement, pleinement, notre intelligence à la vôtre, car en vous et en vous seul sont les trésors de la sagesse et de la science infinies ! *In quo sunt omnes thesauri sapientiae et scientiae Dei.*

### III. — Jésus-Christ à l'autorité.

Le maître souverain des âmes doit, avec la sainteté et la science, posséder la suprême autorité qui assurera l'accomplissement de ses préceptes.

Cette autorité Jésus-Christ l'exerce; car il dispose de la mort et de la vie : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort. » Quelle solennité dans cette promesse ! Notre-Seigneur l'accompagne de la formule qui chez les Juifs équivalait presque à un serment.

Cette vie perpétuelle : 1<sup>o</sup> il la donne, 2<sup>o</sup> il en est lui-même le principe.

1<sup>o</sup> Il la donne. O homme des temps modernes, pourquoi le nombre de tes années est-il si restreint ? Le progrès des arts, des sciences, de la civilisation met à ta portée tous les éléments du bien-être. Compare ton sort avec celui des générations antérieures : ton habitation est plus commode, ton lit plus doux, ta table mieux servie. Et pourtant l'ennui, le dégoût, la langueur pèsent sur ta vie. Tu es la proie du dépérissement. A trente ans tu as déjà trop vécu, tu es vieux, tu es blasé. O homme, que te manque-t-il donc pour que tu vives longuement et heureusement sur la terre ? Il te manque la loi de Dieu fidèlement gardée dans ton cœur.

Les vertus chrétiennes sont le soutien de la vie même matérielle. Elles lui communiquent plus d'énergie et de durée. Elles calment les passions qui précipitent l'homme dans toutes les décadences qui usent son corps autant que son âme. Elles le maintiennent dans la paix, dans la modération, dans l'ordre, autant d'éléments de salubrité. En éloignant de lui le mal, elles en éloignent le malheur. Le chrétien fidèle peut avoir à supporter le poids pesant du travail, de la souffrance, de l'épreuve, du moins il n'a pas à supporter le poids accablant du remords. Ses tristesses sont d'ailleurs allégées par la conscience du devoir accompli et par le sentiment de l'espérance. Aussi l'expérience prouve que celui qui se soumet docilement aux enseignements de Jésus-Christ est aussi, en règle générale, celui qui a la plus longue existence. On l'a dit : « L'Evangile restera toujours le premier manuel d'hygiène. »

Ce ne sont pas seulement les individus, ce sont aussi les peuples qui ont besoin pour vivre de garder la parole de Jésus-Christ. L'histoire de la nation juive fournit une haute preuve de cette vérité. Obstiné dans son incrédulité, Israël cherche vainement ce qui pourrait répondre à son immense besoin de salut. Le mal victorieux l'accable, l'asservit et le tue; il erre dans la mort sans jamais trouver le chemin de la vie. De même, au moment où le christianisme parut, la vie humaine était en décroissance au sein de l'Empire romain, et encore aujourd'hui, là où cette religion tutélaire n'exerce pas son influence, je ne vois que langueur et que mort. La géographie contemporaine nous montre dans la Polynésie des peuples absolument détruits ou en voie de se détruire par anémie morale. C'est là le caractère uniforme de toutes les civilisations qui ignorent ou repoussent Jésus-Christ. On dirait qu'elles ont fait un pacte avec la mort.

Et non seulement elles voient s'épuiser en elles la sève mystérieuse de la vie. Mais quand elles ont en main la puissance et qu'elles sont assurées de l'impunité, elles sèment partout la mort. Tout broyer, tout raser, tout niveler, tout tuer, tout faire rentrer sous terre, hommes et choses, voilà ce à quoi elles aspirent, comme si l'esprit d'Attila et des grands exterminateurs du I<sup>er</sup> siècle était passé en elles.

C'est ainsi que la barbarie ottomane, partout où



elle pénètre, fait le désert; témoins ces villes autrefois nombreuses et florissantes de la Syrie, de la Bulgarie, de la Thrace, sur l'emplacement desquelles on ne voit plus que des ruines et des cimetières; témoin cette noble race arménienne qui est en train de périr dans de sinistres égorgements qui sont l'horreur et la honte du monde civilisé. Et qui pourrait compter les millions de vies humaines sacrifiées dans ces guerres d'extermination qui ensanglantent de nos jours le centre de l'Afrique et le sud de l'Asie ?

Au contraire, le christianisme, en même temps qu'il leur inspire le respect de l'existence humaine, anime d'une vitalité puissante les peuples qui se soumettent à son empire. Non seulement ils ne connaissent pas les honteux déclin qui déshonorent les races incrédules, mais ils obéissent visiblement à la loi d'une expansion sans limites. Ils grandissent, s'étendent, prospèrent dans la paix, dans la liberté, car la vie est essentiellement féconde, elle engendre la vie autour d'elle, comme un flambeau allume d'autres flambeaux.

Lorsque Jésus proclamait la puissance vivificatrice de sa parole, il enseignait donc une vérité qui reçoit des faits une éclatante démonstration. Mais cette révélation sublime, loin de trouver du crédit auprès des pharisiens aveugles, leur arracha des cris d'injure et de mépris : « Nous voyons bien maintenant, dirent-ils à Notre-Seigneur, que le démon est en toi. Comment ! Abraham est mort et aussi les prophètes, et tu oses dire : Si quelqu'un garde ma parole, il ne goûtera pas la mort ? »

Notre-Seigneur leur opposa cette réponse : « Abraham n'est pas mort. La preuve, c'est qu'il a vu mon jour et qu'il s'en est réjoui. » N'est-ce pas vivre en effet que de subsister dans la meilleure partie de soi-même, de suivre la trame des événements qui préparent la venue du Messie, de soupirer avec les plus vifs désirs après le moment où l'Incarnation répandra la joie dans la création tout entière, de voir enfin se réaliser la grande espérance, paraître le Désiré des nations, de contempler de loin les phases de son existence terrestre, dans l'adoration, dans l'amour, dans les trassaillements de la plus pure et de la plus vive des joies ? D'ailleurs l'interruption de la vie causée par la mort est si courte, le corps et l'âme se retrouveront si rapidement dans la glorieuse immortalité, que la séparation qui les a désunis mérite à peine qu'on en tienne compte : car, dit Rieger, « celui qui marche du côté du soleil n'aperçoit pas l'ombre qui est derrière lui. »

Ainsi se trouve justifié l'oracle du Sauveur : « Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort ! » (Jean, VIII, 52).

2<sup>o</sup> Non seulement Jésus-Christ donne la vie, mais il en est lui-même le principe, car il est la vie divine et éternelle qui n'a ni commencement, ni limite, ni fin. Telle est la déclaration qui va ébranler le temple et le parvis. Cette déclaration sans analogue dans l'histoire de l'humanité fut provoquée par l'hostilité des Juifs et leurs questions ironiques et haineuses : « Quoi, dirent-ils à Notre-Seigneur, vous n'avez pas cinquante ans ? »

et vous avez vu Abraham ? » Ils ne citent pas textuellement les paroles du divin Maître. Il n'avait pas dit qu'il était contemporain de ce patriarche, mais que le Père des croyants avait, du sein des limbes, contemplé les événements de la vie messianique. Les interlocuteurs de Jésus dénaturent donc ses paroles afin de le combattre plus facilement. Mais le Sauveur n'hésite pas à faire sienne l'affirmation prodigieuse que ses adversaires lui avaient mise sur les lèvres. Eh bien ! oui, il a vu Abraham, mais créant pour se définir une langue qui n'est pas celle des hommes : « En vérité, en vérité, dit-il, avant qu'Abraham existât, moi, je suis ! »

Au commencement historique de l'ancêtre du peuple juif, il oppose son existence personnelle, éternelle, sans commencement ni fin. Dans le Verbe, rien ne devient, tout est. C'est l'immuable présent. Cette parole rappelle celle que Jéhovah fit entendre à Moïse du sein du buisson ardent : « Je suis celui qui suis. »

A cet éclair, les Juifs entrevirent l'égalité avec Dieu et ils prirent des pierres pour lapider celui qui parlait de la sorte, mais Jésus leur devint invisible et sortit du temple.

Où donc, demandaient les critiques du siècle dernier, se trouvait-il sous les portiques du temple une provision de pierres suffisante pour armer les bras de la multitude ? Le rationalisme actuel n'oserait renouveler cette objection surannée. Chacun sait aujourd'hui que la construction des parvis, commencée par Hérode l'Iduméen, se prolongea plusieurs années encore après la passion de Notre-Seigneur. L'incident raconté ici par l'Evangile est donc une des mille preuves de l'authenticité intrinsèque qui éclatent sous chaque parole du texte sacré. Les pierres entassées dans les coins du temple étaient en si grand nombre qu'après le complet achèvement des travaux on employa l'excédent à paver les rues de Jérusalem.

Seigneur Jésus, vous vous êtes aujourd'hui révélé à nous comme le maître souverain des âmes. Les Juifs ont refusé de reconnaître en vous cette prérogative auguste. Ils ont accueilli la révélation que vous leur en avez faite par des injures et des violences. Les calomnies et les pierres, tels sont les arguments de la sagesse charnelle contre la sagesse infinie et incréée, arguments des premiers jours et des derniers, arguments d'hier et de demain, maniés avec perfidie par les pharisiens et que connaissent de nos jours les impies et les sectaires.

Nous voulons, ô Maître adoré, réparer ces injures et ces violences. Puissent nos cris d'adoration et d'amour couvrir la voix de l'insulte que des lèvres haineuses élèvent contre vous ! On court aux pierres pour vous lapider. Nous aussi nous courrons aux pierres ; mais c'est pour vous élever des temples où nous viendrons acclamer votre sainteté, votre science, votre autorité suprêmes, et saluer en vous le Roi des esprits et des cœurs !

Juifs. Ils comptaient par jubilé, c'est-à-dire par période de 50 ans. Le vrai sens de la question qui est faite au divin Maître est donc : « Vous n'avez pas encore vécu le temps d'un jubilé et vous affirmez avoir vu Abraham ? »

#### IMPRIMATUR

Lingonis, die 5 martii 1902.

† SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

<sup>1</sup> Les méchants subsistent après la mort, mais ils ne vivent pas ; car ce n'est pas vivre que d'être dans un état pire que la mort.

<sup>2</sup> Cette parole ne veut pas dire nécessairement que les Juifs donnaient cet âge exact à Notre-Seigneur, quoiqu'elle ait pu servir de fondement à une tradition qui, dans les premiers temps de l'Eglise, voulait que Jésus fût mort à 40 ans environ. D'après les données les plus certaines de la chronologie évangélique, à l'époque où eurent lieu les controverses dans le temple, le Sauveur n'avait pas 35 ans. L'expression dont se servent les pharisiens en faisant allusion à l'âge de Notre-Seigneur vient de la manière de mesurer le temps usitée chez les

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Sermons de Carême sur les grandes vérités.** —

XII. Le respect humain, 225.

**Instruction pour le Jeudi Saint.** — Le testament de Jésus-Christ, 227.

**Sermon pour le Vendredi Saint.** — La Passion, 229.

**Nouvelles conférences aux femmes chrétiennes.** — XXXVIII. Les sept douleurs de Marie : La prophétie de Siméon, 232.

**Réflexions sur des paroles du Propre des messes du dimanche.** — XVII. Dimanche de la Passion, 235.

**Petit Carême sur le « Miserere. »** — 18<sup>e</sup> Instruction : Le sacrifice que Dieu attend du pénitent, 238.

## SERMONS DE CARÊME SUR LES GRANDES VÉRITÉS

### XII

#### LE RESPECT HUMAIN

*Qui me erubuerit, hunc erubescam.*

Celui qui aura rougi de moi, je refuserai de le reconnaître.

(Luc, iv, 26).

Mes frères,

Il est une puissance aussi vaine que formidable qui détourne les hommes de Dieu. C'est une grande reine à qui Machiavel donnait le monde pour empire et dont la domination désolait la pensée si chrétienne de Pascal. Son nom, c'est l'opinion. Voilà l'obstacle que les indifférents n'avaient pas, mais qui les empêche réellement de confesser et de pratiquer leur foi. Oui, je ne crains pas de le dire et de le proclamer hautement : la peur, la honte de bien faire, le respect humain, voilà ce qui empêche la plupart des hommes de se montrer ce qu'ils sont, voilà ce qui les pousse à cacher leur drapeau et à dissimuler leur religion.

Mais quelle est donc l'explication de cette conduite étrange, de cette pusillanimité inexplicable, la honte de bien faire ? Où est donc la source de cette contradiction si injurieuse pour la majesté de Dieu et si dégradante pour la dignité de l'homme ?

La voici. « C'est, dit l'éloquent Père Caussette, un fait attesté par l'histoire comparée des religions : l'humanité qui n'avait pas rougi de ses dieux quand ils étaient de bois, de pierre, de marbre et de chair, éprouva des pudeurs étranges quand ses adorations longtemps égarées retrouvèrent le Maître du ciel et de la terre. » N'en soyons pas étonnés, chrétiens, dit saint Thomas, il y a une raison à ce mystère d'iniquité. De même que la révolte des anges fut provoquée par la lointaine perspective d'un Dieu fait homme, de même la timidité des chrétiens est née à l'aspect d'un Sauveur revêtu des langes d'une chair mortelle. « Otez, ôtez ces misérables langes, cette paille fétide ! » s'écriait autrefois l'orgueilleux hérétique Marcion ; « ma raison refuse d'adorer mon Dieu sous les traits de ce misérable enfant. » Ainsi raisonne et agit le chrétien orgueilleux de nos jours.

Quelle étrange aberration ! Par amour et pitié pour nous, Dieu s'est fait petit, descendant du ciel sur la terre pour ramasser le genre humain couvert par la fange de quarante siècles de corruption ; dans cette œuvre réparatrice, le fils du Très-Haut, lui, ne rougit pas de notre nature, il ne rougit pas d'une crèche, il ne rougit pas d'une croix ; et c'est quand l'Eternel est devenu un ver de terre par ces miraculeuses condescendances, que l'homme se prend à ne plus oser reconnaître et confesser l'Eternel. Donc le respect humain est particulièrement le péché des chrétiens parce qu'ils ont un Dieu humilié, et partant, il devient un mépris implicite de l'Incarnation.

Mais ce n'est point sous ce rapport de la violation des droits divins que je veux l'envisager. Je me contenterai de vous le signaler surtout comme atteinte à la dignité humaine. L'Esprit-Saint a dit : « Celui qui a peur d'un homme tombera bientôt. *Qui timet hominem cito corruet.* » (Prov., xxix, 25). Voyons à quel degré s'abaisse celui qui est saisi de cette crainte méprisante que notre langue a stigmatisée en la définissant « le respect humain. » Le respect humain, c'est la destruction complète de notre grandeur morale, et sur ses ruines il érige en permanence dans notre vie les vices les plus dégradants : le mensonge, l'esclavage, la lâcheté et l'apostasie. Suivez-moi dans le développement de ces vérités.

#### I. — Il produit le mensonge.

Le premier fleuron de la dignité humaine c'est la sincérité, car celle-ci est la compagne inséparable de l'honnêteté. Tout mortel qui a le cœur assez pur pour oser le porter sur ses mains est un type vénéré et chéri de ses semblables. Au contraire, toute âme ténébreuse, sans transparence, leur est antipathique, car le cœur de l'homme comme son œil répugne aux ténèbres.

Mais qu'est-ce que le respect humain ? C'est la dissimulation perpétuelle d'une conscience ; c'est la vie morale d'un homme changée en mensonge public. Que faites-vous, dites-moi, mes frères, dans ces réunions frivoles où l'on bafoue votre Christ, où l'on se rit et où l'on se moque de la vertu, et où vous trahissez, dit-on, vos déplaissais sous un sourire approbateur ? Vous trompez. Que faites-vous quand passant devant les autels, vous mesurez votre salut pour qu'il ressemble plutôt à une politesse qu'à une adoration ? Vous trompez. Ainsi, malgré vous, voilà votre vie religieuse travestie en imposture et couverte du manteau de l'hypocrisie.

Vous avez entendu ce mot : hypocrite, tartufe. Pardon d'avoir prononcé ce mot abject devant vous. Cependant, entendons-nous : Tartufe est un scélérat, mais au moins il prêche le bien, il veut le bien, et s'il porte un masque, c'est celui de la vertu. Et vous, mes frères les indifférents, n'êtes-vous pas des hypocrites et des tartufes d'une autre espèce ? Au fond, je le sais bien et je ne fais pas de difficulté pour le reconnaître, vous n'êtes pas des scélérats mais des hommes de bien, et voilà qu'extérieurement vous parlez, vous agissez comme des criminels et des impies. Vous portez aussi un masque, mais c'est celui de l'impiété. Lequel vaut le mieux ? Tous les deux vous jouez la comédie : lequel est le plus coupable, de l'hypocrite qui rougit de ses vices, ou de l'indifférent qui rougit de ses vertus ? L'un est comédien de la vertu et l'autre comédien du vice, de l'impiété ; le premier a le masque d'un saint et le second celui d'un réprouvé : lequel est le plus laid ?

#### II. — Il produit l'esclavage.

1. Un second apanage de la dignité humaine, c'est la liberté de conscience. Elle est si sacrée



pour les catholiques qu'ils n'ont pas cessé depuis dix-neuf cents ans de monter sur les échafauds dans le but de la soutenir, et que nous comptons dans notre histoire dix-huit millions de martyrs tombés en hécatombe devant ses autels. Consultez la libre-pensée elle-même, si intolérante parfois : tout pays où Daniel n'a pas la liberté d'ouvrir sa croisée pour s'agenouiller du côté de Jérusalem descend au-dessous de Babylone ; tout homme sacré ou profane qui laisse pénétrer une force quelconque dans le sanctuaire de son âme pour lui imposer un Symbole, subit la plus honteuse des servitudes. La liberté de conscience, voyez-vous, c'est la plus sacrée entre toutes ; on ne la demande pas, on la prend. Voilà les idées courantes de notre siècle, et surtout de notre pays. Honneur à ceux qui s'en souviennent !

Eh bien ! cette liberté que notre dignité jalouse arracha par lambeaux aux pouvoirs, qu'en faites-vous, indifférents ? A chaque instant, vous l'abandonnez entre les mains de l'opinion. Dans telles circonstances, cette capricieuse souveraine décidera que la manifestation du sentiment religieux n'est pas de mise, et il y aura des esclaves à son ordre qui seront moins respectueux dans une église que dans un salon, qui ne se permettront un signe de croix qu'en chambre, les portes bien fermées, qui seront chrétiens comme d'autres sont infâmes, en cachette, à la dérobée, et qui feront des ténèbres créées pour servir de voile à l'iniquité l'enveloppe de leur tremblante vertu.

2. Le respect humain est donc un esclavage. J'ajoute : c'est le plus odieux des esclavages. Tout péché est une vraie servitude : « *Omnis qui facit peccatum, servus est peccati* » (Jean, VIII, 34), a dit Jésus-Christ Notre-Seigneur. Mais il y a dans cette faiblesse honteuse du respect humain un caractère particulier qui ravit à l'homme et au chrétien toute sa liberté. Il devient à proprement parler l'esclave de tout le monde : *Servus servorum* ; il est prêt à obéir au premier signe de la volonté de ceux qui le regardent et dont il craint les sifflets ; il attend humblement, « *ad oculum servientes* » (Eph., VI, 6), pour plaire aux hommes, « *hominibus placentes*, » et il s'engage ainsi en qualité du plus humble serviteur, *servus servorum* ; il dira, il fera tout ce qu'on voudra ; non seulement il n'a plus sa liberté d'action et de parole, mais il ne conservera pas même la liberté de ses pensées ou de ses sentiments. La tyrannie du respect humain va jusque-là.

Que dis-je ? La mort qui brise tous les autres engagements ne pourra pas même l'affranchir, et il ira en enfer, si on veut, il se fera même enterrer comme une bête. Cela pourtant lui coûte : il a été élevé dans la foi, il s'est souvenu pendant sa maladie et de sa mère vertueuse et de sa première communion, il vient de se rappeler quelques grandes et éternelles vérités, il voudrait bien se confesser avant de mourir ; mais il est gardé à vue par quatre ou cinq incrédules qui seraient prêts à rire et qui le traiteraient de poltron. C'est assez ! Plutôt que de les contrarier, il restera à leurs ordres ; ils veulent qu'il aille en enfer, il ira ! « *Et nunc flens dico*, et je le dis en pleurant » (Phil., III, 18), comme le saint apôtre, ce malheureux esclave du respect humain va jusque-là... O sainte liberté des enfants de Dieu, qu'êtes-vous devenue ? Et combien d'âmes ainsi déchues j'ai déjà vu se perdre et s'efforcer en vain de briser ces chaînes honteuses !

### III. — Il produit la lâcheté.

Si le mensonge et la servitude sont des abaissements, que ne faut-il pas dire de la lâcheté ? Tous les jours l'attitude d'un homme devant la mort fut regardée comme la mesure de son âme ; la vue de

tout péril noblement bravé nous verse dans les veines une sorte d'électricité douce qui nous élève et nous transporte. Lisez dans l'histoire de France qu'à Malplaquet les soldats français, qui n'avaient pas mangé depuis trois jours, jettent le pain qu'on leur distribue, refusant d'y toucher avant d'avoir vaincu : je vous défie de ne point tressaillir. Entendez le maréchal Villars, s'éteignant de vieillesse dans son lit et s'écriant à la nouvelle de la mort de Berwick tombé sous les murs de Philippsbourg : « Cet homme a toujours été plus heureux que moi ! » vous éprouvez le frisson de l'enthousiasme. Il en est du courage contre le ricanelement immoral comme de la vaillance contre l'ennemi, en France plus particulièrement qu'ailleurs. La peur, en effet, est quelque chose qui jure avec notre caractère national. Savez-vous pourquoi, mes frères, vous qui convenez de vos autres vices, vous vous défendez de celui-ci ? C'est parce qu'il est une peur, et que chez nous une peur ne s'avoue jamais. Et cependant vous sacrifiez à la peur, vous craignez, vous tremblez alors qu'il n'y a rien du tout à craindre : « *Trepidaverunt timore, ubi non erat timor.* » (Ps., XIII, 5).

Pourquoi, dites-moi, ne changez-vous pas les habitudes de votre vie désordonnée ? Parce que ce serait, une semaine durant, le bruit du village, la chronique de votre société. Pourquoi répugnez-vous tant, je ne dis pas aux manifestations, mais aux professions publiques de votre foi ? Parce que vous craignez moins la justice de Dieu que le sifflet de quelques familiers que vous n'estimez pas. Donc, ne nous contez plus l'histoire de vos batailles, fiers et vaillants soldats qui montiez à la brèche à travers la mitraille, et qui reculez pendant vingt ans sur le chemin de la table sainte parce qu'il y a un sourire à braver. Ne nous parlez plus si haut de l'honneur, car depuis le jour où en folâtre compagnie vous vous êtes laissé souffleter dans vos convictions religieuses sans répondre, vous êtes sévèrement qualifié par le vocabulaire des hommes de cœur.

Surtout, n'ajoutez pas à votre faute celle de ne point en convenir. Vous avez presque tous les respects humains à votre insu, et mille fois dans la vie vous trahissez vos croyances par une foule de petites ruses sans dignité. Je vous ai vu rougir d'être surpris dans la compagnie du prêtre, rougir d'entrer à l'église avec un peu de convenance, rougir de prier, rougir de paraître plus religieux qu'il ne faut, selon vous, pour un homme de bonne compagnie. De grâce, mes frères, ne jetez pas un masque de chevalier sur ces faiblesses, car le plus chevaleresque, quand on n'a pas la belle audace du devoir, c'est la franchise de la peur ; avouez donc que vous êtes poltron comme un enfant qui s'effraie de son ombre. Qui nous rendra saint Louis, ne rougissant pas du cilice sous la cuirasse de Taillebourg ; Condé et Luxembourg, tapissant, vêtus du scapulaire, Notre-Dame de Paris des drapeaux étrangers ; Drouot de Nancy portant un chapelet à la dernière bataille de la Grande Armée ? Qui nous rendra ces héros et ces temps ? Et dès l'instant qu'il y aura plus de héros parmi nous, il y aura plus de chrétiens.

### IV. — Il produit l'apostasie.

La fidélité est la quatrième condition de la dignité humaine. Ce n'est pas tout d'être sans peur : il faut être aussi sans reproche, être fidèle à Dieu, autrement le respect humain vous fait tomber dans un quatrième crime, qui est celui de l'apostasie.

Sans doute, et j'en conviens volontiers, l'indifférent n'a pas le mauvais goût et la scélératesse de renier Dieu comme Dieu, mais il ne le recon-

naît pas pour ce qu'il est. Jean-Baptiste Rousseau, au comble de la gloire, eut la bassesse de renier publiquement son père, qui applaudissait à ses succès, refusant de le reconnaître et affectant de le prendre pour un de ses fermiers, et toute la postérité a jeté à la face du poète cette épithète flétrissante : « Etre vil et sans cœur ! » Non, vous n'allez pas jusque-là, vous saluez Dieu sans l'adorer, comme une sorte de simulacre dressé sur les hauteurs de la société pour lui servir de paratonnerre, mais il n'en est pas moins vrai qu'il y a dans votre conduite une certaine apostasie implicite.

En effet, c'est principalement dans le respect humain que nous trouvons d'abord une *indigne comparaison* de Dieu avec l'homme. On se dit : « Dieu me voit, mais voilà un homme qui me regarde aussi. Dieu me jugera sur telle ou telle action, mais qu'en pensera, qu'en dira cet homme qui le saura aussi ? » Cette comparaison n'est-elle pas un véritable mépris pour le Très-Haut ? N'aurait-il pas le droit de s'en plaindre ? « *Cui assimilasti me ?* » (Is., XL, 25). Et à quel homme encore l'a-t-il ainsi comparé !

Et s'il y a déjà dans ce rapprochement un outrage, que dirons-nous de la *préférence* donnée immédiatement aux hommes dont on aura craint à ce point les regards et les jugements ? Cette préférence constitue, à proprement parler, le crime d'apostasie, qui consiste à abandonner publiquement sa religion, sa foi ou la loi de Dieu, par la crainte des jugements des hommes. Or, c'est précisément ce que fait ce vil esclave : il renonce à une loi de Dieu, à sa foi, pour ne pas déplaire à des hommes qui valent moins que lui. N'est-ce pas ainsi que Pierre a renié, apostasié Jésus-Christ le jour même de sa passion, à la voix d'une petite servante et devant une foule de témoins ? Il a eu peur, et par trois fois il a juré qu'il ne connaissait pas Jésus. C'est le respect humain qui l'a entraîné à cette vilenie.

J'en ai dit assez pour vous inspirer de l'horreur contre ce crime qu'on appelle le respect humain. A vous, frères bien-aimés, de réagir en conséquence. Nous sommes dans un siècle de liberté et d'indépendance. Ce ne serait pas la peine d'avoir fait tant de révolutions pour nous laisser intimider par des personnes si misérables, dont les cris seuls tiennent lieu de raisons.

Au lieu de vous mettre à la remorque, mettez-vous à la tête. On dit que le peuple est souverain : ah ! faites un acte de souveraineté en foulant aux pieds le respect humain ; donnez de généreux exemples. Tout le monde veut avoir de l'influence : ayez-en pour le bien. Ainsi soit-il !

## INSTRUCTION POUR LE JEUDI SAINT

### LE TESTAMENT DE JÉSUS-CHRIST

Mes frères,

Quand un homme prévoit que sa fin est proche et que la mort peut d'un jour à l'autre le précipiter dans la tombe, s'il possède quelques biens, s'il a des dons particuliers à faire, d'utiles conseils à donner, des volontés à manifester, il prend ses dispositions et il rédige son testament.

Le Seigneur Jésus est arrivé au terme de sa vie terrestre ; il le sait ; son agonie va bientôt commencer ; encore une nuit, encore la moitié d'un jour, et ce sera la fin, ce sera la mort entre les bras sanglants de la croix.

O Maître adoré ! Nous n'attendons pas de vous des biens périssables ; car vous avez déclaré que

vous n'aviez pas une pierre pour y poser votre tête. Mais vous avez en votre possession des biens d'un ordre supérieur. Déjà, vous nous avez donné vos sublimes enseignements, vos grâces, vos bienfaits, vos exemples, vos sacrements. Vous restait-il encore quelque chose à léguer à vos disciples, une décision à prendre ? Le temps presse ; dites, sans plus tarder, vos dernières volontés, faites votre testament. Il nous souvient, ô Jésus, que vous avez fait une promesse qui n'est pas encore réalisée. Vous avez dit un jour devant les foules émerveillées : « Je suis le pain de vie, descendu du ciel. Quiconque mangera de ce pain, vivra éternellement. Le pain que je vous donnerai, c'est ma chair. » (Jean, VI, 41, 50).

Ce pain vivifiant, ce pain céleste, à l'heure qu'il est, vous ne l'avez pas encore donné. C'est sans doute le suprême témoignage de votre amour et voilà pourquoi vous l'avez réservé pour le dernier jour ; mais, hâtez-vous, Seigneur ! demain, il serait trop tard !

Mes frères, Jésus n'a pas oublié sa promesse. Une dernière fois, il groupe autour de lui ses apôtres, pour faire la cène avec eux. Le moment est venu. Sur la fin du repas, il prend du pain, il prend du vin. Par la vertu de sa bénédiction, par la puissance irrésistible de sa parole, il change le pain en son corps, le vin en son sang, et s'adressant à ses apôtres : « Prenez, leur dit-il, c'est mon corps ; prenez cette coupe, c'est mon sang, le sang du testament nouveau et éternel, *novi et æterni testamenti*. » (Matth., XXIV, 26-28).

Qu'est-ce qu'un testament ? C'est un acte authentique dans lequel un homme consigne ses volontés et par lequel il dispose de ses biens, en faveur de ses héritiers.

Jésus-Christ vient de faire son testament ; il vient, dans un acte solennel, de disposer de son corps et de son sang au profit de ses apôtres, de ses disciples, de tous les hommes qui s'attacheront à sa doctrine.

Quel legs ce celui-là, mes frères ! Voulez-vous, dans cette soirée qui nous rappelle l'institution de l'Eucharistie et qui nous réunit à ses pieds, voulez-vous que nous considérions, pour notre commune édification, quelle est la valeur de ce legs, quels sont ceux à qui il est attribué, et à qui il appartient de le délivrer ? C'est bien le moment, n'est-ce pas ? de vous parler du testament de Jésus-Christ, de la grande donation qu'il a faite, des héritiers auxquels il l'a destinée, et des exécuteurs testamentaires qu'il a constitués.

#### I. — Le legs.

Qu'est-ce donc que Jésus-Christ nous lègue avant de mourir, *pridie quam pateretur* ?

Les hommes donnent dans la mesure de leur pouvoir et selon le degré de leur générosité. S'ils sont fortunés, ils laisseront à leurs héritiers de l'or, de l'argent, des titres de rentes, des maisons, des domaines, des terres ; s'ils sont pauvres, ils ne pourront disposer que d'un chétif mobilier. En prévision du trépas et de la séparation suprême, on songe à ses amis, et, dans l'impuissance où l'on est de rester tout entier auprès d'eux, on leur laisse un souvenir, un objet que l'on a aimé, une parure que l'on a portée, un tableau, une image, quelque chose enfin qui rappellera la pensée de l'absent.

Pauvres chères reliques !... Ceux à qui elles ont été léguées les conservent avec soin, les touchent avec respect, les regardent avec tendresse, les baisent avec émotion. Le cœur comprend cette sorte de culte intime rendu à ces objets qui évoquent le souvenir aimé de ceux qui nous ont quittés. Si les parents et les proches pouvaient faire davantage ; si une mère, au moment de se séparer



de son fils, savait un moyen de se survivre, de lui laisser sa propre personne et de rester indéfiniment avec lui; si un ami pouvait léguer à ceux qu'il aime, non pas seulement une mère de cheveux, un portrait, mais son être tout entier; croyez-vous que cette mère, que cet ami ne le feraient pas?

Ce que les hommes sont impuissants à faire, Jésus-Christ, qui a les miracles à son service quand il s'agit de satisfaire son amour, Jésus-Christ l'a réalisé.

De l'or, des palais, des sillons, il a mieux à nous donner que ces biens éphémères. Lui, qui nous a aimés jusqu'à l'excès, nous fera à la dernière heure une donation d'un autre genre et d'une autre valeur. Un lambeau de sa tunique, une épine de sa couronne, un fragment de sa croix, ce serait déjà quelque chose de bien précieux. Ce n'est pas assez. Dans les conseils de son éternelle Sagesse, il a trouvé le secret de se donner lui-même, corps et âme, humanité et divinité, et il a créé le sacrement que nous adorons ce soir, il a institué l'Eucharistie.

L'Eucharistie, glorieux héritage! don suprême d'un Dieu mourant! Mais faites donc comprendre la valeur de ce legs à des hommes qui n'ont aucune idée des biens dans l'ordre surnaturel, qui n'ont que des goûts vulgaires et de fangeuses aspirations, à ces êtres qui ont perdu le sens moral, et qui n'estiment que ce qui se voit, que ce qui se touche, que ce qui leur procure des jouissances sensuelles! Vous n'y réussirez pas; il vous sera même malaisé de faire comprendre la magnificence de ce don à ces chrétiens blasés, indifférents, qui n'ont plus qu'une lueur de foi.

Comment, mes frères!... Par un miracle de son amour infini et de sa toute-puissance, Jésus-Christ nous donne son corps, son sang, son humanité, sa divinité, sa personne tout entière, afin qu'il demeure toujours avec nous: et vous trouvez que c'est peu de chose!

En nous donnant l'Eucharistie, il nous donne, du même coup, une abondance de grâces, pour sanctifier notre âme, ennoblir notre vie et la rendre féconde en œuvres méritoires: et vous trouvez que c'est peu de chose!

En nous donnant l'Eucharistie, il nous donne avec elle un puissant secours, un supplément d'énergie pour tenir tête à la tentation, réprimer nos convoitises, lutter contre nos passions, triompher du mal: et vous trouvez que c'est peu de chose!

En nous donnant l'Eucharistie, il nous donne la vie, non pas cette vie des sens qui nous est commune avec les êtres dénués de raison, mais la vie supérieure de l'âme, la vie surnaturelle qui est une participation de la vie divine: et vous trouvez que c'est peu de chose!

En nous donnant l'Eucharistie, il nous donne, il nous inspire l'amour de tout ce qui est juste, de tout ce qui est noble, de tout ce qui est saint, de tout ce qui est pur: et vous trouvez que c'est peu de chose!

En nous donnant l'Eucharistie, il dépose dans les plis de notre chair un germe d'immortalité, des principes d'une consistance immuable, comme disait Bossuet, un élément vivificateur qui nous prépare une résurrection glorieuse: et vous trouvez que c'est peu de chose!

Saint Augustin, et avec lui tous les saints, tous les vrais chrétiens, ne pensent pas que ce soit si peu de chose; ils estiment, au contraire, que c'est le plus magnifique don qui ait été fait à la terre. Et l'illustre docteur proclame que Dieu infiniment sage ne pouvait rien trouver de plus admirable; qu'infiniment puissant, il n'avait rien pu opérer de plus grand; qu'infiniment bon, il n'avait rien pu donner de plus précieux.

Mes frères, je m'en tiens à ce témoignage de saint Augustin, pour apprécier la richesse de l'héritage que Jésus-Christ nous a légué, et je me demande maintenant quels sont ceux qui sont appelés à le recueillir, quels sont les heureux héritiers que Jésus-Christ a désignés dans son testament.

## II. — Les légataires.

Les testaments sont parfois la cause de cruelles déceptions. Le testateur est libre de ses biens; mais la répartition qu'il en fait n'est pas toujours approuvée. Ceux qui sont déshérités complètement, comme ceux qui n'ont pas la part qu'ils espéraient, se plaignent et récriminent.

Dans le testament par lequel il lègue son corps et son sang, Jésus-Christ va-t-il déshériter quelqu'un? Va-t-il instituer des catégories de privilégiés? Non, mes frères; comme il n'exclut personne de son amour, il n'exclut personne de ses divines libéralités; il donnera autant aux uns qu'aux autres, autant au pauvre qu'au riche, autant à l'ignorant qu'au savant, autant au prolétaire qu'au grand seigneur, autant au plus humble de ses disciples qu'au plus élevé de ses représentants; il se donnera tout entier à tous et à chacun.

Après avoir consacré le pain, il dit: « Prenez-en tous, *manducate omnes*. » Après avoir consacré le vin, il dit également: « Buvez-en tous, *bibite omnes*. » Tous, *omnes*; par conséquent, dans l'intention de Notre-Seigneur, nul n'est déshérité, tous sont appelés à partager l'incomparable don qu'il fait à l'humanité. Tous, *omnes*, non seulement les apôtres et les disciples, qui les premiers en bénéficient, mais tous les hommes, à quelque nation qu'ils appartiennent, qui accepteront sa doctrine; tous les chrétiens qui se succéderont sur la face de la terre, car il établit l'Eucharistie comme une institution permanente destinée à perpétuer sa présence dans le monde jusqu'au dernier des jours.

Comment les hommes accueilleront-ils cette riche donation que Dieu leur fait avant de mourir?

Oh! je sais bien quels sont leurs sentiments, quelle est leur attitude en face d'un héritage qui leur échoit dans l'ordre temporel. Il s'agit de biens matériels, de quelques pièces de monnaie, de quelques arpents de terre: avec quelle avidité, avec quelle âpreté les héritiers se précipitent sur cette succession! Pour s'en assurer la possession, ils ne négligeront rien; ils remueront au besoin le ciel et la terre.

Il semblerait maintenant que les héritiers du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie vont déployer une activité aussi fiévreuse, manifester une avidité aussi ardente, pour s'approprier la royale donation qui leur est offerte.

Où, dans les premiers siècles, c'était parmi les chrétiens un empressement universel, une sainte émulation pour venir à l'autel recevoir leur part de ce grand don. Mais depuis, la foi s'est alanguie, la charité s'est éteinte, l'estime des biens spirituels s'est évanouie, et l'Eucharistie, céleste héritage du Christ, a été délaissée. Oh! sans doute, dans toutes les paroisses, il y a encore des âmes qui apprécient ce don divin; on les a vues ce matin à la table sainte, on les voit ce soir dans cette pieuse cérémonie; on les verra pendant la durée du temps pascal. Mais, celles-là, qu'elles sont faciles à compter, ô mon Dieu! Et combien sont nombreuses celles qui répudient vos bienfaits, déchirent votre testament et n'éprouvent que dégoût ou indifférence pour l'Eucharistie! C'est pour vous consoler, ô Jésus, de cette noire ingratitude que nous sommes venus ce soir vous apporter l'hommage de nos adorations, de nos prières, de notre reconnaissance; c'est dans l'intention de

vous dédommager de l'abandon qu'on vous inflige, que nous vous promettons de ne jamais désertier la table sainte, de ne jamais laisser passer le temps de Pâques sans vous recevoir dans la sainte communion !

### III. — *Les exécuteurs testamentaires.*

Mes frères, pour être plus sûr que ses dernières volontés seront accomplies, celui qui fait un testament désigne un exécuteur testamentaire. Celui-ci est chargé, le mot l'indique assez, de veiller à l'exécution du testament, à la répartition des legs, à la distribution des libéralités du testateur.

Jésus-Christ, léguant son corps et son sang dans le sacrement eucharistique, a-t-il nommé des exécuteurs testamentaires ? Oui, mes frères, et ce sont les apôtres, et, après eux, les héritiers de leurs pouvoirs, les continuateurs de leur mandat, je veux dire les évêques et les prêtres. A eux, par la décision du Christ, il appartiendra de renouveler incessamment les dons divins, afin qu'ils ne s'épuisent jamais, et de les distribuer aux chrétiens, de manière à ce que tous puissent en avoir leur part.

Un héritage fractionné entre beaucoup de personnes finit, quelque opulent qu'il soit, par s'épuiser. Mais Jésus-Christ a pris ses dispositions pour que le sien ne soit jamais consumé. Il a investi ses apôtres et leurs successeurs d'un pouvoir prodigieux ; il les a chargés de perpétuer le don de son corps et de son sang. « Vous avez bien vu, a-t-il dit à ses apôtres, ce que je viens de faire. Eh bien ! vous ferez comme moi ; vous prendrez du pain, vous prendrez du vin, et, par la puissance de ma parole, vous changerez le pain en mon corps, vous transformerez le vin en mon sang. *Hoc facite in meam commemorationem.* » (Luc, xii, 19).

Et si vous me demandez maintenant quelle est la principale mission du sacerdoce, quelle est sa grande raison d'être, je vous répondrai : la voilà, c'est de faire ce que Jésus-Christ a fait à la Cène.

Oui, sans doute, il est dans ses attributions de baptiser les enfants et de les instruire, d'annoncer la parole évangélique, d'absoudre les pécheurs, de consacrer les alliances, de bénir les agonies, de présider les funérailles ; mais sa plus sublime fonction, c'est de monter à l'autel et d'y reproduire le miracle de la Cène.

Etant donné le pouvoir que Jésus-Christ a communiqué à ses exécuteurs testamentaires, il n'y a plus à craindre que le don sacré qu'il nous a fait s'épuise ; car tous les jours, le prêtre à l'autel le renouvellera, et comme, chaque matin, la manne descendait du ciel pour nourrir les Hébreux dans le désert, chaque matin le corps et le sang du Seigneur renaîtront sur l'autel pour servir d'aliment aux âmes.

Effectivement, mes frères, Jésus-Christ n'a pas institué l'Eucharistie uniquement pour continuer à vivre au milieu de nous ; il l'a instituée surtout pour se donner à nous. Aussi, la seconde charge confiée à ses exécuteurs testamentaires, c'est de distribuer aux âmes les dons eucharistiques, c'est de partager aux fidèles le divin héritage. Le prêtre ne demande pas mieux que d'accomplir ce second mandat. Il tient dans ses mains l'Agneau qui efface les péchés du monde, la chair sacrée du Christ qui communique aux âmes l'éternelle vie, il appelle les héritiers de Jésus-Christ pour recevoir la part qui leur revient, il insiste surtout dans le temps où nous sommes ; mais, quand il regarde la table sainte, quand il compte les convives qui sont venus s'y agenouiller, il est pris d'une grande tristesse, et, en remontant les degrés de l'autel, il se sent pressé de demander pardon pour tant de

chrétiens indifférents qui se tiennent à l'écart et dédaignent le grand bienfait que Jésus-Christ nous a légué.

La volonté des mourants a toujours été regardée comme une chose sacrée, digne d'un respect souverain. Les derniers conseils, les suprêmes recommandations d'un père, d'une mère, laissent au cœur de leurs fils un souvenir ineffaçable et exercent sur leur conduite un empire irrésistible. Cela se comprend. Ce sont les dernières paroles tombées de leurs lèvres, et on croirait commettre un sacrilège si on les violait, si on n'en tenait aucun compte.

Mes frères, l'Eucharistie est l'institution finale de Jésus-Christ ; et l'une des dernières paroles qu'il ait prononcées avant de mourir est celle-ci : « Voilà mon corps, prenez-en tous ; voilà mon sang, buvez-en tous. Faites ceci en mémoire de moi. »

S'il est vrai, mes frères, que le vœu suprême des mourants s'impose au respect et à l'obéissance de leurs enfants, souvenons-nous toujours des dernières volontés de Jésus-Christ, et que ce soit pour nous un honneur et une joie de les accomplir avec un filial empressement ! Ainsi soit-il.

## SERMON POUR LE VENDREDI SAINT

### LA PASSION

Attendite et videte.

Un seul spectacle peut émouvoir aujourd'hui les âmes chrétiennes : Jésus-Christ est trahi par un de ses disciples ; Jésus-Christ est livré à ses ennemis implacables ; Jésus-Christ est injustement condamné ; Jésus-Christ est conduit au dernier supplice ; Jésus-Christ meurt sur une croix.

L'Eglise, en présence de cette mort d'un Dieu, s'abîme dans une immense tristesse ; elle se couvre de deuil, ses cloches sont muettes, son tabernacle est vide ; les accents de Jérémie, du prophète des douleurs, résonnent seuls sous la voûte sacrée.

Une seule parole peut tomber aujourd'hui des lèvres d'un prédicateur : c'est la parole qui raconte cette mort, c'est la parole qui rappelle aux chrétiens l'amour de Jésus-Christ : « *Attendite et videte...* Arrêtez-vous un moment et voyez... » (Thren., i, 12). Arrêtez-vous un moment ! arrêtez-vous dans la voie criminelle où vous marchez peut-être ! arrêtez-vous dans la folie et la dissipation ! faites trêve à vos occupations qui vous absorbent, rentrez au dedans de vous-mêmes, et voyez combien Dieu vous a aimés, combien l'homme est coupable ; et à la vue de vos iniquités, à la vue des tendresses de Dieu, concevez pour jamais l'horreur du mal et un amour invincible pour celui qui vous a aimés.

Ce sont là, mes frères, les deux parties du spectacle auquel je vous invite : « *Attendite et videte.* Arrêtez-vous et voyez. » Voyez 1<sup>o</sup> combien les hommes sont criminels vis-à-vis de Jésus-Christ, et voyez 2<sup>o</sup> combien Jésus-Christ est bon vis-à-vis des hommes. Tel sera tout le sujet de ce discours.

### I. — *Combien les hommes sont criminels vis-à-vis de Jésus-Christ.*

Et d'abord contemplez la conduite des hommes vis-à-vis du Sauveur.

La venue de Jésus-Christ sur la terre partage le temps en deux parties. Pendant 4000 ans les patriarches et les prophètes ont annoncé le Messie. Or, les temps sont accomplis. Jean-Baptiste a déjà



paru et il a dit aux Juifs : « Le Christ est venu, il est au milieu de vous et vous ne le connaissez point. Celui sur qui vous verrez le Saint-Esprit descendre en forme de colombe, celui-là est le Fils de Dieu. Et moi, que quelques-uns d'entre vous croient être le Messie, je vous déclare que je ne le suis point; j'ai été envoyé devant sa face pour lui préparer la voie, mais je ne suis que son précurseur, il est lui-même au milieu de vous. »

Jésus-Christ a commencé son ministère; il a pu dire un jour : « Les aveugles voient, les sourds entendent, les lépreux sont guéris, les morts ressuscitent, l'Evangile est annoncé aux pauvres, » c'est-à-dire tous les signes auxquels on peut et on doit reconnaître un envoyé de Dieu, tous ces signes ont été fournis. O heureux moment! Ce que quarante siècles ont attendu est aujourd'hui réalisé! Dieu lui-même s'est rendu visible sur la terre et il a conversé avec les hommes : « *In terris visus est et cum hominibus conversatus.* » (Bar., III, 38). Venez donc, ô Juifs, saluer et adorer votre Dieu!...

1. Et vous en particulier, prêtres et lévites, docteurs de la loi, venez reconnaître le Christ!... Ils viennent en effet, mais c'est avec la haine dans le cœur. Ils ne voient que leur situation compromise, leur influence menacée; ils feignent que les Romains viendront et détruiront leur nation et leur peuple : « *Venient Romani et tollent nostrum locum et gentem* » (Jean, XI, 48); et alors, le Grand-Prêtre, ne croyant pas si bien dire et prophétisant sans le savoir, le Grand-Prêtre s'écrie : « Il est expédient qu'un homme seul meure pour tout le peuple. *Expediit ut unus moriatur pro populo.* » (Jean, XI, 49). Ainsi le sacerdoce ne reconnaît pas Jésus-Christ; il le regarde comme un séducteur et comme un danger public.

2. Mais si le sacerdoce est infidèle à sa mission et méconnaît Jésus-Christ, la patrie, le pouvoir ne s'inclinera-t-il pas devant la vérité?... Non. Le pouvoir était alors exercé par Hérode; les temps étaient venus, le sceptre était sorti de Juda, les Juifs sont sous la domination étrangère. Hérode est le type de l'homme voluptueux, qui ne cherche que le plaisir et la satisfaction des sens, et cet homme, comme le dira saint Paul, ne comprend rien aux choses de Dieu : « *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Dei.* » (I Cor., II, 14). Que parlez-vous de Dieu, de l'éternité, de l'âme, de la vie future, de vérité, de religion, de vertu, à ces esprits qui ne voient rien au-delà de la matière? Non, ces hommes, plongés dans les voluptés de la terre, ne s'occupent pas de ce qui regarde la religion et Dieu. Pour ces hommes, la religion n'est qu'une folie et un non-sens. Hérode fait rêver Jésus de la robe des fous et il le livre à la dérision de sa cour : il ne reconnaît donc pas sa divinité.

3. Il y a en Judée un autre pouvoir : c'est le pouvoir de Rome. Il est exercé par Ponce-Pilate. Rome est ambitieuse, elle se croit appelée par Dieu à gouverner tous les peuples :

Tu regere imperio populos, Romane, memento.

Elle veut surtout protéger les faibles et réprimer les puissants :

Parcere subjectis et debellare superbos.

Rome prendra-t-elle ici la défense du juste opprimé? Délivrera-t-elle Jésus-Christ de la haine des Pharisiens et des stupides cruautés d'Hérode? Non, mes frères, Rome reconnaît l'innocence de Jésus-Christ, mais elle le laissera crucifier; elle dira par la bouche de Pilate : « Je ne trouve dans cet homme rien de répréhensible, *Nullam inveni in eo causam* » (Jean, XVIII, 38); et elle dira cependant : « Je me lave les mains du sang de ce

juste. *Innocens ego sum a sanguine justis hujus.* » (Matth., XXVII, 24). Conduite pitoyable, mes frères, et qui ne se reproduit que trop souvent! On voit, on sent, on reconnaît l'innocence, et cependant on n'ose pas la faire respecter, on la livre aux persécutions et aux insultes de ses lâches ennemis. On se croit pur parce qu'on n'a pas trempé ses mains dans le sang du juste; mais ce sang, vous auriez dû empêcher qu'on le versât!... Vous êtes responsable de tout ce qui s'est fait; vous avez beau vous laver les mains : tout homme honnête proclamera que vous avez été lâche et que vous n'avez pas rempli votre devoir.

4. Voilà donc le sacerdoce et l'autorité qui méconnaissent Jésus-Christ. Qui donc le reconnaîtra? Sera-ce le peuple? Certes, Jésus-Christ a aimé le peuple. C'est pour le peuple qu'il a déployé sa puissance, c'est au peuple qu'il a ouvert les trésors de sa tendresse et de son cœur. Le peuple aurait dû prendre la défense de Jésus-Christ, il aurait dû et il l'aurait pu, car le peuple était puissant et les Pharisiens le craignaient, puisqu'en complotant la mort du Sauveur ils disaient : « Que ce ne soit pas un jour de fête! Le peuple qui croit au Messie pourrait se soulever et il y aurait un tumulte. *Non in die festo, ne forte tumultus fieret in populo.* » (Matth., XXVI, 5). Mais le peuple qui est naturellement bon, le peuple se laisse aussi facilement séduire : il écoute ceux qui le flattent et qui se servent de lui sous prétexte de le servir. Et le peuple qui avait reçu Jésus-Christ en triomphe le jour des Rameaux, le peuple qui l'avait acclamé comme le Messie, comme le Sauveur, comme le descendant de David, le peuple trompé par les Pharisiens criera : « Crucifiez-le! Crucifiez-le! *Crucifigatur, crucifige eum!* » (Marc, XV, 14). A Jésus l'innocence même, à Jésus qui l'a nourri au désert, à Jésus qui l'a instruit dans ses paraboles, à Jésus qui a caressé ses petits enfants, le peuple préférera Barabbas, c'est-à-dire un homme taré, un voleur insigne, un assassin : « *Non hunc, sed Barabbam!* » (Jean, XVIII, 40).

Ne faisons pas, mes frères, l'application de ces paroles. Qui ne préfère-t-on pas aujourd'hui à Jésus-Christ? Jésus-Christ est toujours vivant au milieu du peuple; Jésus-Christ aime le peuple du même amour; Jésus-Christ répand toujours parmi le peuple les mêmes bienfaits. C'est Jésus-Christ qui a ennobli et délivré le peuple; c'est Jésus-Christ qui a enseigné aux grands le respect des petits et des faibles; c'est lui qui, en nous apprenant à tous que nous avions le même Père dans les cieux, nous a révélé par là-même et nous a fait pratiquer la véritable fraternité; c'est Jésus-Christ qui maintient dans le monde et le prêtre catholique qui apprend au peuple sa vraie dignité et sa vraie grandeur d'enfant de Dieu, et le Frère des écoles chrétiennes qui instruit l'enfant du peuple, et la Sœur de Charité qui soigne les malades du peuple, et la Petite Sœur des pauvres qui recueille dans sa maison les vieillards du peuple... Et cependant, mes frères, qui ne préfère-t-on pas à Jésus-Christ? A la parole de Jésus-Christ qui n'a jamais trompé personne, on préfère la parole d'un journaliste qui fait son métier de la calomnie et de l'insulte; à l'Eglise et à Jésus-Christ qui depuis dix-neuf siècles se dévouent au peuple, le peuple préfère tous ceux qui les couvrent d'outrages. C'est toujours le même spectacle et la même parole : « *Non hunc, sed Barabbam!* Pas Jésus-Christ, mais Barabbas! »

Et nous-mêmes, mes frères, n'avons-nous pas proféré ce même blasphème? A Jésus-Christ, c'est-à-dire à la pureté, à la sainteté, n'avons-nous pas préféré les vanités du monde, les jouissances coupables du péché? Et si nous n'allons pas jusqu'à préférer Barabbas à Jésus-Christ, ne sommes-nous

pas de ceux qui, aujourd'hui surtout, prétendent mettre sur le même pied la vérité et l'erreur, le vice et la vertu, le mal et le bien, c'est-à-dire Jésus-Christ et Barabbas ? N'avons-nous pas dit parfois : « Allons, il faut de la conciliation ! Tenir fermement à la vérité, c'est du fanatisme ; il y a du bon partout ; on peut aller à la communion et au théâtre ; on peut servir également Dieu et le monde ! » Or, il n'en est pas ainsi, mes frères, il ne suffit point de ne pas préférer Barabbas à Jésus-Christ ; il faut mettre Jésus-Christ infiniment au-dessus de Barabbas. Jésus-Christ seul est Dieu, seul est vrai, seul est bon ; lui seul donc, par sa doctrine, par son Eglise, a le droit de parler au monde et d'être écouté : « *Ipsum audite ! Il faut le suivre lui seul !* » (Matth., xvii, 5).

5. Mais si le peuple abandonne Jésus-Christ, Jésus-Christ aura au moins des amis qui ne l'abandonneront pas. L'un d'eux a dit : « Quand même il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renierai pas. » — Celui-là même, mes frères, l'a renié trois fois et il l'a abandonné ; tant il est vrai que l'homme n'est que faiblesse, tant il est vrai que lorsque nous ne nous appuyons pas sur Dieu, nous tombons nécessairement.

O mon Jésus, vous êtes donc seul !... Ni le sacerdoce, ni l'autorité, ni le peuple, ni vos amis ne vous défendent ! Et cependant votre cœur ne renferme que de l'amour !

Après avoir vu la conduite des hommes vis-à-vis de Jésus-Christ, voyons maintenant, mes frères, la conduite de Jésus-Christ vis-à-vis des hommes. Écoutons la réponse qu'il fait à tous ceux qui l'ont abandonné.

## II. — Combien Jésus-Christ est bon pour les hommes.

1. La première parole de Jésus-Christ sur la croix s'adresse à ses ennemis. Que dit-il à ceux qui l'ont trahi, insulté, crucifié ? Écoutez : « Pardonnez leur, ô mon Père, ils ne savent ce qu'ils font ! *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt.* » (Luc, xxiii, 34). Vous l'aviez dit, ô Jésus, dans votre prédication : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent. *Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos.* » (Matth., v, 44). Aujourd'hui, au précepte vous ajoutez l'exemple, et quel exemple ! Abreuvé d'outrages, abandonné de tous, vous ne trouvez dans votre cœur que des paroles de miséricorde et de pardon ; non seulement vous pardonnez, mais vous excusez encore. Ah ! qui donc pourra dire désormais : « Non, je ne veux pas pardonner, on m'a fait trop de mal ! » Avez-vous été trahi comme Jésus-Christ ? Avez-vous été insulté comme Jésus-Christ ? Avez-vous été crucifié comme Jésus-Christ ? Ah ! pardonnez donc comme il a pardonné. — Mais il était Dieu ! — Et vous, mon frère, vous avez à votre disposition la force même de Dieu ; vous pouvez tout en celui qui vous fortifie : « *Omnia possum in eo qui me confortat.* » (Phil., iv, 13).

2. La seconde parole de Jésus-Christ est pour ses amis. Mais ses amis ne sont pas sur le Calvaire, ils l'ont abandonné. Oui, mes frères, ses amis l'ont abandonné, mais Jésus-Christ a des amis toujours, même lorsqu'il semble abandonné de tout le monde. Il a dit que « des pierres même, Dieu peut faire des enfants d'Abraham » (Luc, xiii, 8) ; les plus grands scélérats, en un instant, peuvent devenir les amis de Dieu. Oh ! ne désespérez donc jamais du salut de ceux qui vous sont chers. Voyez le bon larron sur la croix : il reconnaît avoir mérité le châtiment qui le frappe ; il proclame l'innocence de Jésus-Christ. « Pour nous, dit-il à son compagnon qui blasphème, pour nous, nous

ne recevons que la juste punition de nos crimes, mais ce Juste, qu'a-t-il donc fait de mal ? *Nos digna factis recipimus, hic autem quid fecit ?* » Et Jésus sauve cette âme qui se repent et il lui dit : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. *Hodie mecum eris in paradiso.* » (Luc, xxiii, 43).

Exemple frappant de la justice et de la miséricorde divines ! L'un est à droite, l'autre est à gauche ; l'un est sauvé, l'autre est perdu ; l'un est pris, l'autre est laissé ! « Grande leçon, nous dit saint Augustin. L'un des deux est sauvé afin que nous ne désespérions jamais, même au milieu des plus grands crimes ; mais un seul est sauvé ! L'autre est perdu afin que nous ne nous livrions pas à la présomption. Un seul est sauvé ! donc n'attendons pas à la dernière heure. Un seul est sauvé, donc n'ajoutons pas iniquités sur iniquités ! *Unus est ne desperes, unus est ne confidas.* »

3. La troisième parole de Jésus-Christ sur la croix est pour sa mère. Elle était là debout : « *Stabat mater dolorosa !* » Oh ! comme elle devait souffrir, cette mère désolée, en voyant le supplice de son Fils : « *Quæ mærebat et dolebat, pia mater dum videbat nati pœnas inclyti.* » Pour comprendre une pareille infortune, il faudrait comprendre l'amour de Marie pour Dieu, l'amour d'une mère pour son fils et l'amour d'une telle mère pour un tel fils. Mais Marie unissait sa souffrance à la souffrance de Jésus ; elle coopérait à la rédemption du monde ; elle disait comme au jour où elle était devenue mère de Dieu : « *Fiat, ô mon Dieu, qu'il soit fait selon votre volonté.* » Comme le Père céleste avait tellement aimé le monde qu'il lui donna son Fils unique, ainsi Marie aimait tellement le monde qu'elle livrait pour nous son fils. Et à cette mère désolée, mais pourtant soumise et obéissante, Jésus disait en montrant saint Jean : « Femme, voilà votre fils ! » et à saint Jean qui, avec la fidélité des âmes pures, était revenu auprès de son Dieu, Jésus disait en montrant Marie : « Voilà votre mère ! » (Jean, xix, 26). O mystère de tendresse et d'amour ! Marie nous adopte pour ses enfants, et Jésus qui n'a plus rien ici-bas, Jésus qui nous a tout donné nous donne encore sa mère ! Qui ne serait touché, mes frères, par un tel amour ? Qui ne se reposerait avec confiance sous la protection de Marie qui nous est donnée par Jésus pour mère !

Et alors il se fit un grand silence, et l'Evangile nous dit que pendant trois heures Jésus-Christ se tut. Que se passait-il pendant ce silence ? Nous le saurons au ciel. Tout le châtiment mérité par nos crimes tombe sur la tête de Jésus-Christ, et pendant ces trois heures, Jésus-Christ est écrasé sous le poids des rigueurs paternelles et il s'écrie après ce grand silence : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ?* » (Matth., xxvii, 46). Ah ! mes frères, si Dieu repousse son Fils, c'est parce que ce Fils est chargé de nos crimes. Si Dieu repousse son Fils, c'est pour pouvoir nous attirer à lui ! Allons donc à Dieu, mes frères, c'est là le désir de son âme, désir qu'il nous manifeste par ce cri : « *Sitio ! J'ai soif !* » (Jean, xix, 28). Il a soif de notre salut, il a soif de notre bonheur, il a soif de notre amour. *Sitit sitiri.* Il veut que nous nous donnions à lui, parce que nous ne pouvons être que malheureux sans lui. Il veut que nous l'aimions, parce que l'amour que nous aurons pour lui sur la terre sera la mesure de notre gloire et de notre félicité au ciel.

4. Je n'achève pas, mes frères, l'explication des deux autres paroles. Il dit que tout est consommé : « *Consummatum est.* » (Jean, xix, 30). Oui, la justice divine est satisfaite, l'amour de Dieu pour les hommes s'est démontré : tout est accompli.



Désormais, Dieu est apaisé par le sang d'un Dieu, les hommes peuvent venir puiser à cette source abondante : « *Consummatum est*, » et il remet son âme entre les mains de son Père : « *In manus tuas commendo spiritum meum*. » (Luc, xxiii, 46).

Il viendra pour chacun de nous, mes frères, ce moment terrible où tout sera consommé, tout sera fini. *Consummatum est!* Nous n'aurons plus d'espoir du côté de la terre; nous devons tout quitter; nos parents et nos amis ne pourront plus rien pour nous, tout sera fini, tout sera consommé. *Consummatum est!*

Ah! puissions-nous dire comme le Sauveur sur la croix : « O mon Père, je remets mon âme entre vos mains ! *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*. » Oui, si nous avons soin de purifier notre âme par la pénitence, si nous allons à la communion qui nous revêtira de Jésus-Christ comme d'un manteau royal, oui alors nous pourrions dire à Dieu, au moment de la mort : « O mon Dieu, c'est entre vos mains que je remets mon âme ! *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*. »

Mais si nous vivons dans le péché, si la mort nous surprend dans les liens du péché, à qui donc remettrons-nous notre âme?... Qu'il n'en soit pas ainsi, mes frères...! Mais plutôt réglons les affaires de notre conscience, accomplissons courageusement tous nos devoirs, afin qu'au dernier de nos jours nous puissions avec confiance remettre notre âme entre les mains de Dieu. Ainsi soit-il!

## NOUVELLES CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

### XXXVIII

#### LES SEPT DOULEURS DE MARIE

##### Première douleur : La prophétie de Siméon

*In signum cui contradicetur.*

Il sera la cible de la contradiction. (Luc, ii, 34).

L'Eglise se plaît à nous mettre sous les yeux les innombrables souffrances de Marie, parmi lesquelles les saints docteurs en ont particulièrement désigné sept, plus profondes, plus intenses que les autres, — car toute la vie de la sainte Vierge ne fut qu'un long martyre. — Ce mystère nous étonne, j'allais dire nous révolte toujours. Nous qui ne comprenons pas la douleur, nous nous demandons en effet comment Dieu a permis les immenses douleurs de Marie. C'est que selon nos étroits aperçus et nos pauvres pensées, pour nous la souffrance est une punition, un châtimement, tandis qu'en réalité elle est une expiation. C'est pourquoi Jésus a souffert, Marie a souffert, non parce qu'ils étaient coupables, mais parce qu'ils expiaient pour les hommes qui l'étaient.

Nous ne pouvions être rachetés qu'à ce prix. La justice divine l'exigeait, parce que l'expiation doit égaler la faute. Aussi voyons-nous le Fils de Dieu descendre du Paradis pour embrasser l'heureuse souffrance qui servirait à notre réhabilitation. Etant donné qu'elle est nécessaire, comprenez-vous maintenant que Marie l'ait embrassée aussi avec ardeur? Ce que nous ne comprendrions pas, c'est que la mère ici se soit séparée du Fils. J'en appelle à votre cœur de mère : qui d'entre vous demeurerait calme, insouciant, se laissant vivre et jouissant de la vie, pendant que son enfant se

débat dans les étreintes de la maladie, de l'infortune ou des revers? Vous voleriez au contraire à son chevet, vous lui donneriez jusqu'à votre dernier morceau de pain pour le sauver; sa pensée ne vous quitterait plus, ni nuit ni jour; vous resteriez dans des trances angoissantes tant que vous ne l'auriez pas soulagé, bercé et consolé de vos secours, de vos paroles.

Jésus était voué à la souffrance, donc Marie aussi, et elle devait d'autant plus souffrir qu'elle était plus rapprochée de lui, plus semblable à lui.

Qu'est-ce donc que la mère, sinon un être de souffrance? Sans cela est-ce qu'elle serait mère? Et vous voudriez que la douleur eût été épargnée à Marie, la mère de l'Homme de douleur, et notre mère à nous, dont le cœur est si souvent aussi traversé de glaives?

Sa première douleur date du jour où elle a présenté son enfant au temple : voyage si joyeux d'abord, terminé si durement.

### I

Si jamais une loi imposa de douces obligations, ce fut celle qui faisait un devoir à Marie de présenter son enfant au temple, quarante jours après sa naissance. Sans doute cette loi n'était point faite pour elle, mais elle s'y soumit amoureusement, comme à tout désir de Dieu. Qu'ils avaient été heureux, ces quarante jours passés à regarder Jésus, à lui sourire, à vivre dans sa divine et filiale intimité! Ensemble ils s'entretenaient par un muet langage, ils se comprenaient; même leur silence était plein de révélations, d'enseignements, d'actes d'amour.

Le jour venu, elle se dirige avec joie vers Jérusalem, accompagnée de saint Joseph, qui porte les offrandes exigées par la loi. Les femmes de Bethléem qui la voient passer avec son gracieux enfant la saluent et la suivent d'un regard d'envie. Bientôt elle arrive auprès du tombeau de Rachel, qui a enfanté vraiment dans la douleur, car elle est morte en donnant le jour à son Bénoni. Elle se dit que Dieu a été infiniment miséricordieux pour elle, dont la virginité n'a subi aucune atteinte, vierge devenue mère dans l'extase de l'amour... Voici Jérusalem avec ses hautes tours, ses blanches maisons, l'or des toits du temple qui reluit au soleil. Jérusalem! sa ville natale, où elle a été si heureuse pendant plus de douze ans, malgré la mort de ses parents, malgré son deuil d'orpheline. Ce nom fait toujours battre son cœur d'émotion et d'amour, parce que Dieu réside là dans le temple de Salomon, au Saint des saints, et toute son âme le bénit et l'adore. Mais dans ses bras, est-ce qu'elle ne porte pas le Fils de Dieu lui-même, est-ce qu'elle n'est pas plus que l'arche?

Ceux qui les rencontrent ne voient dans leur personne rien qui les distingue des autres : c'est une jeune famille qui vient au temple, suivant la coutume et la loi, rien de plus. Au temple même, c'est le mouvement de tous les jours : des hommes et des femmes se pressent dans les parvis pour assister aux cérémonies du sacrifice du matin, défilent, recueillis, priant avec plus ou moins d'ostentation.

« Il y avait à Jérusalem un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon, qui attendait la consolation d'Israël, et l'Esprit-Saint était en lui. » Il était vieux, lassé de la vie, et ne s'occupait plus des querelles politiques ou religieuses qui avaient passionné sa jeunesse. D'une famille de docteurs, et des plus renommés, lui-même avait enseigné, mais l'unique chose qui le touchait maintenant, c'était « la consolation d'Israël » annoncée par des prophéties tellement précises que tout le peuple se demandait où était le Messie. La patrie de ses

pères avait perdu son indépendance, Hérode qui occupait le trône était un étranger. Siméon demeurait blessé dans ses convictions patriotiques comme dans ses idées religieuses, lui, fidèle à la patrie comme à la tradition de Moïse et des prophètes, indignement travestie par les Pharisiens et les Saducéens.

Combien souvent il s'était plaint à Dieu : « Quand viendra-t-il, le Saint que vous avez promis, le Messie que nous attendons, la consolation d'Israël ? » Un jour le Saint-Esprit répondit à ses demandes pressantes qu'il ne mourrait point avant d'avoir vu le Christ du Seigneur.

Et il se disait chaque matin : « Sera-ce aujourd'hui que mon cœur sera consolé, mes yeux réjouis de voir le Sauveur d'Israël ? » Ce jour-là, « l'Esprit » lui a inspiré d'aller au temple, et comme les parents de Jésus en gravissent les degrés, il se trouve sur leur passage.

« Il prend l'enfant dans ses bras. »

Qui lui avait dit que c'était le Messie ? L'Esprit-Saint, qui lui ouvrait les yeux de l'âme ; son cœur, qui, au contact du petit enfant, a senti l'évidence de l'amour. Il a vu le Christ. Les patriarches, les prophètes ont désiré le voir : ils n'ont pas joui de cette faveur. Lui, il l'a vu ; il a vu, il possède le ciel. La terre ne lui dit plus rien, les ambitions et les contestations des hommes, qu'est-ce que cela, au regard de ce petit enfant qui remplit son âme de rayons de douceur, de grâce, de félicité, d'espérance, qui y met le paradis ?

Ah ! cette extase de Siméon, que n'est-elle la nôtre quand nous avons la joie de recevoir Jésus-Christ, non pas seulement dans nos bras, mais dans notre cœur, quand il ne fait plus qu'un avec nous, qu'il nous donne sa vie, son âme, sa divinité, tous ces trésors célestes que nous abandonnons aussitôt ! Siméon, c'est le modèle de l'âme qui communie. N'oubliez pas alors que vous devez être justes, craignant Dieu comme lui, et vivre sans cesse dans l'espérance de ces fréquentes et toujours prochaines consolations. Venez souvent à l'église, poussées uniquement par l'Esprit-Saint, le désir de la prière, le devoir de l'exemple, le besoin de nourrir votre âme, de l'enivrer des délices spirituelles, de lui procurer la force nécessaire pour vivre chrétiennement dans le monde.

Siméon bénit Dieu avec transport, et *benedixit Deum*, et dans son allégresse il chante son *Nunc dimittis*, ce cantique que l'Eglise met chaque jour dans la bouche de ses enfants, le cantique de l'âme lassée de la terre, fatiguée des riens d'ici-bas, le vrai cantique du soir :

« Maintenant, Seigneur, laissez mourir en paix votre serviteur, car mes yeux ont vu le Sauveur que vous envoyez aux peuples ! »

Marie écoute ravie. C'est de son Fils que parle Siméon : il le proclame le salut des peuples, la lumière du monde, la gloire d'Israël. Son cœur maternel s'émeut. Elle sait bien que c'est vrai, mais quelle joie pour elle de l'entendre proclamer ! Autour d'eux la foule s'est amassée, les paroles de l'auguste vieillard produisent une impression profonde, car tout le monde connaît et estime le vénérable Siméon, tous regardent le doux enfant, l'heureuse mère et, du sein de la multitude attendrie, montent des paroles de louange qui jettent Marie et Joseph dans l'admiration.

Pendant ce temps, Siméon les bénit et ils s'inclinent sous sa main de patriarche qui leur distribue avec amour toutes les grâces d'en-haut. L'âme de Marie se fond en reconnaissance, en allégresse, elle remercie Dieu du bonheur ineffable qu'il lui a

permis de goûter. Mais après l'allégresse voici la douleur rendue plus amère, plus cuisante, par le contraste soudain.

## II

Maintenant Siméon s'adresse directement à Marie, à la mère, et lui montrant son Fils, il annonce que cet enfant sera pour beaucoup d'enfants d'Israël une cause de ruine ou de résurrection, une cible de contradiction : « Et ton âme, ajoute-t-il, un glaive la transpercera, et ainsi les pensées de beaucoup de cœurs seront révélées. »

1. Marie pâlit en entendant cette prophétie. En un clin d'œil, avec la foudroyante rapidité de son intelligence admirablement pénétrante, elle a tout vu, tout compris, tout deviné. Jusque-là elle avait lu les Ecritures, les avait méditées avec amour, en avait, à la lumière divine, perçu le sens caché. Cependant il restait pour elle quelque ombre qui planait sur l'accueil réservé au Messie, sur les persécutions qui l'attendaient, sur sa mort affreuse décrite par Isaïe avec des traits si violents. Dieu n'avait point voulu qu'elle connût ces inénarrables douleurs qui briseraient aussi son cœur, et, depuis l'Annonciation surtout, il l'avait laissée tout à l'extase de la maternité divine. Le séjour chez Zacharie, le retour à Nazareth, les douceurs de Bethléem, malgré le dénuement de la grotte, l'adoration des humbles du peuple comme des rois aux mains chargées de trésors, tout ce temps précieux avait été pour elle un temps de paradis, des heures de félicité sans mélange couronnées par le cantique glorieux de Siméon.

Tout à coup les dernières paroles du vieillard déchirent tous les voiles. Tout ce qu'elle avait entrevu, soupçonné, elle le voit clairement, les choses prennent corps, ses connaissances éparses se réunissent, elle aperçoit dans une lumière calme les événements à venir, les haines qui s'acharneront sur l'amour, l'orgueil qui se jettera à travers de la vérité, les mépris des méchants qui, dans leur mauvaise foi, trouveront leur ruine — et ils seront nombreux, — la fidélité des bons Israélites, puis les contradictions incessantes, tenaces, d'une habileté et d'une perfidie consommées, le Calvaire, la croix, la mort parmi les scélérats, après des tortures qui auront tellement défiguré, vieilli, changé son enfant, que sur son adorable visage on ne retrouvera « ni grâce ni beauté, » à peine trace de face humaine.

Elle voit surtout le cœur de son Fils avec l'acceptation, avec le désir de toutes les souffrances, et à cette heure douloureuse elle comprend l'Incarnation. Est-ce que Jésus n'était pas venu sur terre pour souffrir ? N'était-ce point la mission reçue du Père ? Petit enfant, il voulait grandir afin d'accomplir plus tôt la volonté de Dieu, afin de nous instruire, de nous montrer l'intensité de son amour, afin de mourir pour nous ! Dans ce cœur divin, dans ces yeux d'enfant qui la regardaient, sur ces lèvres aimables qui lui souriaient d'un grave et doux sourire, elle lisait une seule pensée, un seul mot : « *Ita Pater !* Père, votre volonté ! » Et le cœur de l'Enfant-Dieu demeurait merveilleusement calme et résolu, et ses yeux limpides étincelaient d'amour, et ses lèvres souriaient au sacrifice. N'était-ce pas ainsi qu'elle devait agir, comme son Fils, aimer, se dévouer, souffrir, soupirer après la souffrance comme lui ?

Aussi se fait-elle son cœur sur le modèle de celui de Jésus ; dans un élan d'amour et de générosité sans bornes, elle aussi dit à Dieu : « J'accepte, je désire le sacrifice, je m'offre à la mort de mon Fils, puisque vous le voulez ! »

Et cette âme demeurait calme, car elle se soumettait sans résistance, amoureusement, aux desseins de Dieu, et par cet acte incroyablement

\* Et erat pater ejus et mater mirantes super his quæ dicebantur de illo. (Luc, II, 33).



héroïque d'acceptation, elle s'élevait soudain à des hauteurs de sainteté que le plus sublime des séraphins n'avait jamais connues.

Quel changement en elle, en quelques secondes ! Maintenant elle savait, elle voyait, elle avait offert à Dieu avec une tranquille simplicité son sacrifice, surpassant ainsi même la foi d'Abraham : car elle avait la certitude, elle, que son sacrifice était accepté et que son Fils mourrait réellement pour le salut du monde.

C'est dans ces dispositions qu'elle offrit son enfant à Dieu, c'est-à-dire qu'en même temps elle l'offrait à la mort et elle le savait.

Cependant ceux qui l'entourent ne soupçonnent rien des mystères de douleur qui s'accomplissent en elle. Car rien n'en transparait au dehors. Elle écoute avec bonté les paroles d'Anne la prophétesse, qui ne se tait point des sentiments de bonheur qu'elle éprouve de voir l'Enfant divin, qui sans cesse « parle de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. » Anne disait : « Le voici, le Messie, nous le possédons enfin. Béni soit le jour où il nous a été donné de le contempler ! » Elle ne tarissait point en louanges touchant Jésus et touchant sa mère. Celle-ci, calme, heureuse de remplir la volonté de Dieu, faisait offrir le sacrifice des deux colombes, remettait aux prêtres le tribut d'argent exigé par la loi de Moïse, accomplissait toutes les cérémonies prescrites, intégralement, avec le respect que méritent les ordres divins ; en un mot, elle faisait tout dans la perfection, nous dit l'Evangile, *ut perfecterunt omnia*. Mais quand elle revient en Galilée, elle emporte avec elle le glaive que Siméon lui a plongé dans le cœur, et ce glaive l'accompagnera partout, en Egypte, durant les longues années de Nazareth qui eussent été si douces sans ce glaive sans cesse retourné dans les plaies du cœur.

Car désormais cette pensée affreuse ne l'abandonne plus. Quand elle regarde son enfant couché dans son berceau, elle voit sur son front d'avance les piqûres sanglantes des épines ; si elle lui touche les mains, elle se dit qu'elles seront un jour percées de clous ; si elle l'écoute parler, elle songe aux râles de la dernière heure. Les arbres, les plantes aux dards aigus, les outils de l'atelier de saint Joseph, tout lui rappelle la croix, le Calvaire, à chaque soupir de son âme elle sent la pointe du glaive.

2. Vous l'avez connue souvent dans votre vie, cette douleur, au chevet d'un mari ou d'un enfant malade, dans l'anxiété de les perdre, ou même dans la certitude donnée par la science d'une lointaine mais irrémédiable condamnation à mort. Dieu cependant vous faisait une grâce qu'il n'a jamais accordée à Marie, la grâce de l'illusion. Même quand les autres vous plaignaient, voyant la dernière heure arrivée, vous gardiez encore une invincible espérance, vous pensiez : « Non, le bon Dieu ne peut pas me demander ce sacrifice, m'infliger cette épreuve ! » Il vous l'infligeait cependant, et lorsque l'affreuse réalité s'imposait, vous regardiez tout éplorées la « Mère douloureuse » qui vous apprenait à pleurer et à souffrir. Elle vous disait : « C'est la pointe du glaive qui vous entre dans le cœur. Moi, je l'ai subie pendant plus de trente ans, toujours aussi aiguë et lancinante. Dieu m'a soutenue et m'a donné la grâce de ne pas me plaindre. »

Elle l'a subie même encore après la mort de Jésus, malgré l'assurance absolue de le savoir infiniment heureux au ciel, son corps glorifié et hors des atteintes de la douleur. Car les contradictions persistèrent. L'entouron et beaucoup de braves gens comme Nicodème dirent avec conviction : « C'était vraiment le Fils de Dieu ! » Mais les pharisiens et les scribes, tous ceux qui avaient

coopéré à sa mort, tous ceux que sa doctrine gênait, continuèrent à le combattre et, ne pouvant le crucifier de nouveau, persécutèrent et mirent à mort ses apôtres. Et Marie eut encore la douleur de voir les amis de son Fils emprisonnés, flagellés, lapidés comme saint Etienne, ayant la tête tranchée comme saint Jacques. Ainsi le glaive ne lui laissa pas un moment de relâche.

Et pourquoi cela ? Le P. Faber en donne entre autres une raison profonde, par là-même difficile à comprendre. Au temple, le jour de sa Purification, dit-il, « Marie venait de faire à Dieu un don égal à lui-même. Jamais une telle offrande n'avait été faite depuis la création du monde, et il ne pourra jamais s'en présenter une semblable. Par là Marie avait surpassé toutes les adorations des anges, et elle savait bien qu'en rendant Jésus à son Père elle se séparait de son Fils. *Sa récompense fut immédiate* : ce fut une inexprimable douleur pour toute sa vie. Telles sont les voies de Dieu. Cette première douleur de Marie nous révèle un des principes les plus universels et les plus surnaturels qui caractérisent les rapports de Dieu avec les saints. Les afflictions terrestres sont les racines des joies célestes. Une croix est une couronne commencée. La souffrance est plus chère aux saints que le bonheur, à cause de la similitude qu'elle leur donne avec le Christ. Ils ont ses goûts, ses inclinations, ils sont altérés de souffrance parce qu'il se trouve dans la souffrance quelque chose de favorable à leur union avec Dieu <sup>1</sup>. »

Ainsi donc la douleur est la plus précieuse récompense que Dieu accorde aux âmes élues, parce qu'ainsi elles se rapprochent davantage de lui, elles lui ressemblent davantage, elles pensent comme lui, elles jugent, elles aiment, elles sentent comme lui et elles finissent par s'éprendre de la souffrance.

J'ai connu une jeune fille qui, sollicitée par un attrait supérieur, s'était élancée résolument dans la carrière du sacrifice. Ses parents n'avaient pas la foi ; pis que cela, ils étaient hostiles à l'idée religieuse. Le père blasphémait la sainte Vierge ; la mère ne venait plus à l'église. Dans l'ardeur de son amour pour eux, elle offrit à Dieu sa vie pour les convertir, pour les sauver. Dieu sans doute agréa cette héroïque offrande et la récompense de cette généreuse enfant fut *immédiate* aussi. A partir de ce jour elle éprouva des tristesses, des persécutions, augmentées encore par la présence d'un mal inconnu qui la torturait sans cesse. Mais Jésus lui avait appris la sublime signification de la douleur : elle était heureuse de souffrir et quand elle restait quelques heures sans en ressentir l'aiguillon, elle disait avec une simplicité de foi charmante : « Il me manque quelque chose ! »

3. Mais continuons d'analyser cette première douleur de Marie.

Nous avons vu que toute action de Jésus, tout regard qu'elle portait sur lui, toute pensée de l'avenir toujours présent la ravivait cruellement, cette douleur qu'augmentait encore, qu'exaspérait la certitude de la Passion de son Fils. Elle continuait à mener sa vie ordinaire, elle allait puiser de l'eau à la fontaine qui porte encore son nom, travaillait des doigts, préparait les repas de la sainte Famille, et nul ne se doutait du chagrin profond qui l'accablait. Les saisons succédaient aux saisons, les printemps aux printemps, la nature tour à tour revêtait son manteau de joie et de renouveau ou se dépouillait de sa parure : Marie assistait à toutes ces révolutions, indiffé-

<sup>1</sup> *Le Pied de la Croix*, p. 90.

rente en apparence, mais en réalité tellement triste que jamais la terre n'avait été témoin d'une pareille affliction.

Chaque soir elle se disait : « Encore un jour de plus qui me rapproche du terme fatal de l'immolation ! » Et chaque journée apportait ainsi un accroissement à sa douleur.

Les mêmes sentiments, elle les sentait, elle les voyait dans le cœur de Jésus qui s'attristait lui aussi, parce que la nature humaine résiste et répugne à la mort. Elle le voyait souffrir et sa souffrance intime s'en attisait. Jésus de même souffrait de voir souffrir sa mère, et ces deux cœurs si doux, si purs, si aimants, trouvaient dans leur amour même de nouveaux foyers d'angoisse de plus en plus brûlants et douloureux. Ils ressemblaient à deux miroirs qui concentrent leurs feux sur un seul objet pour le mieux embraser. Leurs deux amours leur consumaient le cœur au point de l'anéantir s'il eût été possible.

Vous savez par une dure expérience de la vie ce que c'est qu'un cœur brisé. Quelle douleur, quelle agonie ! Et c'est en vain qu'on en ramasse les morceaux : Dieu seul par un miracle peut les rajuster en transformant le cœur tout entier par le feu de sa grâce. Le cœur de Marie fut plus qu'un cœur brisé, elle eût pu dire ces mots du poète qui a le mieux rendu la douleur : « Mon cœur mourut en moi. » C'était une agonie constante, donc une mort constante, et longue, durant laquelle la roue des événements passait sans cesse sur ce malheureux cœur perpétuellement broyé.

Les grandes plaies de son cœur furent ouvertes par le glaive des paroles de Siméon, et ne se refermèrent jamais.

« Jésus sera une cause de ruine. » N'est-il pas venu cependant pour sauver tous les hommes ? Est-ce qu'il n'appelle pas toutes les âmes ? Elle-même, est-ce qu'elle ne les aime pas toutes ? Quelle exception faire ? Une mère fait-elle des exceptions quand il s'agit de sauver ses enfants ? Est-ce qu'elle consentirait à dire : « Je prends ceux-ci et je sacrifie ceux-là » ? C'est pourquoi la pensée de ceux que son Fils « ressuscitera » à la vie ne la console point ; comme Rachel, déjà elle pleure ses enfants, parce qu'ils sont perdus, enveloppés dans la ruine éternelle : *Quia non sunt*.

« Il sera une cible de contradiction. » Saint François d'Assise et sainte Thérèse ne cessaient de répéter : « L'amour n'est pas aimé ! » Et c'était pour eux un sujet de très vive affliction. Ainsi Marie s'affligeait et à un degré beaucoup plus élevé, parce que « la lumière brillait dans les ténèbres et que les ténèbres ne l'avaient point comprise, » parce que la nuit contredirait le soleil, la haine maudirait l'amour, et l'amour ne serait pas aimé, mais outragé, nié, cloué au pilori.

Et toutes les conséquences se présentaient aussitôt à son esprit :

Les âmes se détacheraient de Jésus, comme les fruits pourris se détachent de l'arbre ;

Israël, la nation choisie, serait rejeté : le peuple de Dieu ne serait plus le peuple de Dieu, mais le peuple qui aurait fait mourir Dieu. Pendant deux mille ans les enfants d'Abraham avaient gardé le dépôt de la vérité sur ce sol qui leur avait été assigné, la Terre promise. Cette terre avait vu les patriarches, les prophètes, les rois, Jacob, David, Isaïe ; les saints cantiques l'avaient bénie et embaumée ; les plus belles âmes y avaient fleuri ; c'était le Paradis de Dieu, de la vérité, de la louange, de la sainteté sur la terre. Et ce serait fini : cette terre, sa patrie, passerait à d'autres maîtres.

Ainsi sa tristesse intime se grandissait encore des angoisses patriotiques.

Mais Jérusalem, que deviendrait Jérusalem ? La cité sainte serait-elle profanée et détruite ? Et le temple ? C'était le seul lieu au monde où la Majesté de Dieu daignait descendre d'une manière officielle en quelque sorte, le séjour de sa puissance, de ses miséricordes, de ses tendresses. Le temple aussi serait-il détruit ? Oui, et Jésus déclarerait un jour qu'il n'en resterait pas pierre sur pierre.

Vous comprenez maintenant quelque chose de l'acuité déchirante de cette première douleur de Marie. Si elle souffre, ce n'est point parce que Siméon lui a dit : « Un jour votre âme sera transpercée d'un glaive. » Est-ce qu'une mère songe à elle-même ? Est-ce qu'en Marie surtout il y avait le moindre sentiment qui pût faire soupçonner l'égoïsme ?... Non, elle songe à son Fils, elle songe à tous les autres qui voudront se perdre et rechercheront eux-mêmes leur propre ruine, elle songe à sa patrie, à Jérusalem, au temple, aux pensées de haine qui éclateront soudain des cœurs comme des éruptions de volcan...

C'est pourquoi vous compatirez à ses inénarrables douleurs, afin qu'elle compatisse aux vôtres, afin que parmi vos épreuves vous la regardiez, vous la priez avec confiance, elle qui a su souffrir, afin qu'elle vous apporte, à l'heure des tristesses, ses grâces maternelles de consolation et de courage.

## RÉFLEXIONS SUR DES PAROLES DU PROPRE DES MESSES DU DIMANCHE

### XVII

#### DIMANCHE DE LA PASSION

**I. O Dieu, jugez-moi.** — Quel est le sens de cette prière que nous adressons à Dieu ? Voici une âme qui paraît devant son Juge pour lui demander de prononcer sur elle, non un jugement de justice, mais de miséricorde. Non, elle ne veut pas un jugement qui serait basé sur ses mérites ou sur ses démérites ; celui-là elle le redoute et elle s'écrie au contraire dans des sentiments de crainte : *Seigneur, n'entrez pas en jugement avec votre serviteur ; car en votre présence nul homme vivant ne sera justifié.* (Ps., cxlii, 2). Et Job lui-même ne pouvait se défendre de cette crainte en pensant à ces jugements du Seigneur : *Que ferai-je, disait-il, lorsque Dieu se lèvera pour me juger ? et lorsqu'il m'interrogera, que lui répondrai-je ?* (Job, xxxi, 14). En effet, qui pourrait ne pas craindre ? Si l'ange n'est pas sans tache aux yeux de Dieu, que dire de l'homme ? *Les étoiles ne sont point pures en sa présence. Combien moins l'homme, cette pourriture, et le fils de l'homme, ce vermineux !* (Job, xxv, 5-6). En admettant même que nous fussions sans péché, nous aurions toujours à craindre sa justice et à nous écrier : Malheur à la vie la plus irrépréhensible, ô mon Dieu, si vous l'examinez sans miséricorde ! Mais comme vous ne recherchez pas nos iniquités avec rigueur, nous espérons avec confiance trouver grâce devant vos yeux. Quant à celui qui compte devant vous ses mérites véritables, que fait-il autre chose que d'énumérer vos dons ? Oh ! si les hommes se connaissaient tels qu'ils sont, ceux qui se glorifient ne se glorifieraient jamais que dans le Seigneur ! (II Cor., x, 17). — Saint Augustin, *Confes.*, lib. ix, cap. xiii, n. 34). C'est pourquoi tout en reconnaissant combien est pleine d'angoisses l'attente terrible du jugement



(Héb., x, 27), nous devons nous consoler d'autre part par la pensée que le Seigneur sera notre seul juge et que ses jugements seront toujours vrais et pleins d'équité. Souvenons-nous donc de cette parole de saint Jacques, disant : *Le jugement est sans miséricorde pour celui qui n'a pas fait miséricorde, mais la miséricorde s'élève au-dessus du jugement.* (Jac., II, 13. — Albert le Grand).

En attendant que vienne le jour de ce jugement de justice, nous devons demander à Dieu de nous juger selon sa miséricorde. C'est la prière que nous lui adressons : *O Dieu, jugez-moi.* En effet, toutes les grâces qu'il nous accorde pour accomplir notre salut, nous devons les attribuer non à nos propres mérites, mais à sa miséricorde. Il faut donc qu'il nous juge afin de voir ce qui nous est nécessaire tant pour nous délivrer de nos péchés que pour nous faire progresser dans la vertu.

D'autre part, cette même prière : *Seigneur, jugez-moi*, nous pouvons l'entendre de différentes manières. — Les uns diront : *Seigneur, jugez-moi*, c'est-à-dire vous connaissez ma faiblesse, mes peines ; jugez vous-même ce que vous devez faire pour me venir en aide. — D'autres diront : *Seigneur, jugez-moi*, c'est-à-dire vous savez que je suis un pécheur, que je mérite vos châtiments et que je vis loin de vous ; jugez vous-même ce que vous devez faire pour m'arracher aux périls dont je suis menacé et pour m'attacher à vous par les liens de votre amour. — Enfin il y en a, et c'est le plus grand nombre, qui diront : *Seigneur, jugez-moi*, c'est-à-dire me voici sur la place publique, passant mes jours dans l'oisiveté, je reste sourd à vos invitations ; jugez vous-même ce que vous devez faire pour que je réponde à ma vocation.

Et pour tout dire d'un seul mot, cette prière est l'expression de cette demande : *Seigneur, jugez combien j'ai besoin de votre miséricorde et combien vous devez m'accorder de grâces pour me rendre digne de votre amour, afin que je puisse vous servir et parvenir au salut.* (Denys le Chartreux).

**II. Séparez ma cause de celle d'un peuple impie.** — Qu'est-ce à dire ? Dieu qui connaît tout ne saurait prendre un pécheur pour un juste ni un juste pour un pécheur. C'est bien lui qui a dit : *Voilà que moi je juge entre troupeau et troupeau de bœufs et de boucs.* (Ez., xxxiv, 17). Et Notre-Seigneur nous a dit qu'au jour du jugement : *Deux femmes moudront ensemble, l'une sera prise et l'autre laissée ; deux hommes seront dans un champ, l'un sera pris et l'autre laissé.* (Luc, xvii, 35). Mais l'âme chrétienne en disant : *Séparez ma cause...*, sait les châtiments qui, en ce monde même, sont réservés aux méchants, et elle demande de ne point les partager. En d'autres termes, elle demande que Dieu se montre miséricordieux à son égard, comme il s'est montré miséricordieux envers Noé qu'il sépara à l'heure où il fit périr les hommes par le déluge, ou comme il s'est montré envers Lot auquel il envoya des anges pour le faire sortir de Sodome au moment où il fit pleuvoir sur elle une pluie de feu. (Gen., vii, xix). — Et cette séparation, elle la demande non seulement pour le temps présent, mais aussi pour le dernier jour du monde, car elle sait qu'il y aura encore des châtiments dans l'éternité pour les pécheurs. C'est pourquoi elle semble dire à Dieu : *Séparez ma cause de celle des pécheurs, de manière que je me trouve au milieu des élus, lorsque Jésus-Christ leur dira : Venez, les bénis de mon père : possédez le royaume préparé pour vous depuis la fondation du monde.* (Math., xxv, 34-35). Voilà la séparation que nous devons demander à Dieu, et travaillons à la mériter. (Albert le Grand).

Il y a, cependant, une autre séparation que nous pouvons demander : c'est que par notre vie nous paraissions séparés des pécheurs aux yeux de Dieu et des hommes, car nous devons craindre de subir leur mauvaise influence : *Ne vous laissez point séduire, les mauvais entretiens corrompent les bonnes mœurs.* (I Cor., xv, 33). L'âme chrétienne voit la race d'Abraham, cette sainte semence, elle voit combien de choses elle partage en commun avec les méchants, dont elle sera un jour séparée : égalité de naissance, condition semblable de nature humaine, poids égal d'un corps mortel, même usage de la lumière, de l'eau, des fruits de la terre, sort commun à l'égard des prospérités et des adversités du monde, soit de la famine, soit de l'abondance, soit de la paix, soit de la guerre, soit de la santé, soit de la peste ; elle voit donc combien il y a pour elle de choses communes avec les méchants, avec lesquels cependant elle ne fait point cause commune, et alors elle s'écrie : *« Distinguez ma cause d'avec celle de la race qui n'est pas sainte ! »* Maintenant, dans le voyage de cette vie, vous ne me donnez point encore une place distincte, parce que je vis avec l'ivraie jusqu'au temps de la moisson (Math., xiii, 30) ; vous ne me donnez encore ni une place distincte, ni une lumière distincte ; distinguez au moins ma cause. » (S. Augustin).

Ah ! vous voulez une place distincte ? Eh bien, aidez Dieu à vous la donner dès ce monde. Et comment ? Lorsque vous souffrez des méchants les persécutions, les haines, les mauvais traitements, souvenez-vous de ce que Jésus-Christ vous a dit : *Faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient.* (Math., v, 44). Lorsque vos ennemis vous poursuivent de leurs outrages et cherchent même à vous nuire, regardez Jésus-Christ sur la croix, et dites avec lui : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* (Luc, xxiii, 34). Lorsque vous, qui êtes la bonne semence, gémissiez de voir l'ivraie croître à côté de vous, non, ne dites pas au Seigneur : *Voulez-vous que nous allions l'arracher ?* Il vous répondrait : *Non, de peur qu'arrachant l'ivraie vous n'arrachiez aussi le froment avec elle. Laissez l'un et l'autre croître jusqu'au temps de la moisson, et au temps de la moisson je dirai aux moissonneurs : Arrachez d'abord l'ivraie, et liez-la en gerbes pour la brûler ; mais le froment, rassemblez-le dans mon grenier.* (Math., xiii, 28-31). Sachez donc être toujours le froment au milieu de l'ivraie, c'est-à-dire le juste qui supporte les tribulations dont il souffre de la part des méchants, et vous aurez ainsi une place distincte par la patience qui produit l'épreuve ; or l'épreuve produit l'espérance, et l'espérance ne confond point, parce que *la charité de Dieu est répandue dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné.* (Rom., v, 3-5).

**III. Délivrez-moi de l'homme injuste et trompeur, parce que vous êtes mon Dieu et ma force.** — Bien que sous cette expression soient compris tous les méchants, l'âme chrétienne précise ici davantage et l'objet de ses craintes et l'objet de son espérance. Elle semble désigner sous le nom « d'homme injuste » tous ceux qui peuvent lui nuire par leurs mauvais exemples, par leurs paroles et leur autorité, en l'entraînant dans le péché, tous ces impies qui la blessent dans ses pratiques de piété ou qui déversent le ridicule et la calomnie sur les vérités de notre sainte religion. L'âme chrétienne désigne sous le nom de « trompeur » tous ceux qui peuvent lui nuire en se conduisant d'une manière hypocrite à son égard, comme le serpent se conduisit envers nos parents ou mieux encore comme le tentateur à l'égard de Jésus-Christ dans le désert. Les voilà bien ces hommes injustes et trompeurs qui cherchaient à perdre



Jésus-Christ et qui lui disaient : *N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain, et que vous êtes possédé du démon ?* (Jean, viii, 48. — Denys le Chartreux).

Combien ces hommes injustes et trompeurs sont dangereux ! En tout et partout, ils usent de ruse à l'égard des justes. Ils n'ont dans leurs cœurs que des pensées de ruse : *La fraude est dans le cœur de ceux qui pensent des choses mauvaises.* (Prov., xii, 20). Un arbre mauvais ne peut produire que des fruits mauvais. Leurs paroles ne sont que l'expression de leur ruse : *Les paroles de la bouche du pécheur sont injustes et astuce.* (Ps., xxxv, 4). Ils racontent des calomnies ou ils dénaturent la vérité dans leurs conversations avec le juste. Ils sont rusés et hypocrites dans leurs œuvres : *Depuis le plus petit jusqu'au plus grand, tous agissent avec tromperie, et ils guérissaient la plaie de la fille de mon peuple avec ignominie, disant : Paix, paix ; et il n'y avait point de paix.* (Jér., vi, 13-14). Tels étaient les Juifs qui interrogeaient Jésus-Christ pour connaître la vérité. Quand il les instruisait, ils s'indignaient contre lui, au lieu de l'écouter pour montrer qu'ils étaient de Dieu, et ils finissaient par lui jeter des pierres pour le lapider. (Jean, viii, 47, 59. — Albert le Grand).

L'âme chrétienne en redisant cette prière peut penser aussi au diable dont Jésus-Christ a dit : *Il est menteur et le père du mensonge.* (Ib., 44). C'est bien lui qui a semé et sème encore l'ivraie dans le champ du père de famille : *L'ennemi qui a semé l'ivraie, c'est le démon.* (Math., xiii, 39). En effet, qui est plus méchant, plus trompeur, que celui qui est l'inventeur de toute iniquité, et le rival hypocrite de toute sainteté ? Il a même semé l'ivraie dans le champ choisi du Collège apostolique, car il entra dans le cœur de Judas pour lui faire trahir son Maître. Voilà l'homme ennemi que vous aurez à supporter et à combattre jusqu'à votre dernière heure ; il sera toujours autour de vous pour semer le péché dans votre âme. Souvenez-vous donc du conseil que Jésus-Christ vous donne, disant : *Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation.* (Math., xxvi, 41). Puis ne cessez de redire en toute confiance la prière qui nous a été enseignée : *O notre Père, ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal.* (Math., vi, 13). La victoire est à ce prix. (S. Jérôme).

Mais il ne suffit pas de veiller et de prier : il faut encore reconnaître que si Dieu ne vient pas à votre secours, vous finirez par être semblables aux méchants, et voilà pourquoi vous devez placer votre espérance en celui qui seul peut vous conserver dans le bien. Dites donc encore : *Délivrez-moi, parce que vous êtes mon Dieu et ma force.* Il est notre Dieu, et nous sommes son ouvrage ; il est notre Dieu, et nous sommes ses rachetés. A ce double titre il est tenu à venir à notre aide : tout ouvrier aime son œuvre ; tout bienfaiteur désire voir les fruits de sa générosité. Le Psalmiste le comprenait lorsqu'il disait à Dieu : *Levez-vous, Seigneur, et secourez-nous.* (Ps., xliii, 25). Il est notre force, et nous sommes faibles. Or nous avons besoin de force, parce que nous avons besoin de patience pour supporter les méchants. Aussi devons-nous demander la force à celui qui nous a ordonné d'être forts, à celui qui doit nous rendre forts, sans quoi nous ne pourrions être ce qu'il nous a ordonné de devenir. Voici ce qu'il a dit : *Tout homme qui aura persévéré jusqu'à la fin, sera sauvé.* (Math., x, 22). Eh bien ! cette persévérance est au-dessus de nos forces, parce qu'elle est un don de Dieu. Croyons donc à la parole du prophète qui nous dit : *Ceux qui espèrent dans le Seigneur renouvellent leurs forces, ils prendront des ailes comme l'aigle, ils*

*courront sans se fatiguer, et ils marcheront sans se lasser.* (Is., xl, 31. — S. Augustin).

IV. Envoyez votre lumière et votre vérité : elles me conduiront et m'amèneront à votre montagne sainte et à votre tabernacle. — Quelle est cette lumière ? Quelle est cette vérité ? Voici d'abord une première interprétation. C'est un rayon de la lumière incréée et éternelle que nous demandons à Dieu de répandre dans nos âmes, car la grâce de Dieu est une lumière surnaturelle qui nous unit à lui, selon cette parole de saint Pierre : *Cette grâce nous rend participants de la nature divine.* (II Pier., i, 4). — C'est la vérité des saintes Ecritures où nous trouvons des témoignages qui établissent la promesse que Dieu nous a faite de nous manifester sa miséricorde en nous pardonnant nos péchés : *Seigneur, récompensez ceux qui vous ont attendu patiemment, afin que vos prophètes soient trouvés fidèles.* (Eccl., xxxvi, 18).

Nous disons donc à Dieu : Envoyez votre lumière, votre grâce, pour que nous vivions en fuyant la corruption de la concupiscence qui est dans le monde. (II Pier., i, 4). Envoyez votre vérité, manifestez les témoignages de vos saintes Ecritures en les accomplissant en nous, selon cette parole : *Montrez-nous, Seigneur, votre miséricorde ; et donnez-nous votre salut.* (Ps., lxxxiv, 7. — Denys le Chartreux).

Voici une autre interprétation : Envoyez votre lumière, c'est-à-dire Jésus-Christ dont il est écrit : *Il était la vraie lumière, qui illumine tout homme venant en ce monde.* (Jean, i, 9). Il a dit lui-même : *Je suis la lumière du monde. Qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie.* (Jean, viii, 12). Et comment est-il la lumière ? Par les nombreux miracles qu'il accomplissait et par ses exemples de vertus, il répandait dans les âmes les clartés bienfaisantes de la connaissance de Dieu et de celui que Dieu avait envoyé dans le monde. (Jean, xvii, 3). — Envoyez votre vérité, c'est-à-dire Jésus-Christ qui a dit : *Je suis la vérité.* (Ib., xiv, 6). Et c'est avec raison qu'il fit cette déclaration à Pilate : *Si je suis né et si je suis venu dans le monde, c'est pour rendre témoignage à la vérité ; quiconque est de la vérité, écoute ma voix.* (Ib., xviii, 37). Et comment a-t-il répandu la vérité ? Dans les jours de sa vie publique en prêchant son Evangile et en montrant que toutes les prophéties s'accomplissaient en lui et par lui. Il a dit : *Ne pensez pas que je sois venu abolir la loi ou les prophètes : je ne suis pas venu les abolir, mais les accomplir.* (Math., v, 17. — Albert le Grand).

C'est donc Jésus-Christ qui nous conduit et nous amène à la montagne sainte et aux tabernacles du Seigneur. Quelle est cette sainte montagne, et quels sont ces tabernacles du Seigneur ? La montagne sainte, c'est l'Eglise qui, selon la vision de Daniel, s'est accrue, après n'avoir été qu'une toute petite pierre, en brisant les royaumes de la terre, et qui a grandi au point de couvrir toute la face de la terre. (Dan., ii, 35). C'est du haut de cette montagne qu'a été exaucé le prophète, lorsqu'il a dit : *J'ai crié vers le Seigneur, et il m'a exaucé du haut de sa montagne sainte.* (Ps., lxxv, 5). Quiconque prie hors de cette montagne, ne doit pas espérer d'être exaucé pour la vie éternelle. En effet, beaucoup sont exaucés pour bien des choses différentes. Et qu'ils ne s'aplaudissent point d'être exaucés, car ce serait un malheur d'être exaucés comme les démons qui demandèrent à entrer dans le corps d'animaux immondes. (Math., viii, 32). Nous sommes maintenant sur la montagne du Seigneur, c'est-à-dire dans son Eglise, et nous sommes aussi dans sa tente. La tente est pour les voyageurs, la maison pour ceux qui ont une demeure fixe. La tente sert aussi tout



à la fois aux voyageurs et aux soldats. Lorsqu'on vous parle de la tente, comprenez qu'il est question de guerre, et prenez garde à l'ennemi. (S. Augustin).

Nous pouvons encore entendre sous le nom de montagne, l'Eglise militante où nous sommes conduits par Jésus-Christ, lumière et vérité, pour croire et pour recevoir la grâce, afin d'être reconnus comme enfants de Dieu, en attendant que nous soyons transférés dans la maison du ciel dont Jésus-Christ a dit : *Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père.* (Jean, xiv, 2). D'après cette exposition, nous devrions entendre sous le nom de tabernacles, ces habitations célestes dont Jésus-Christ nous a parlé, disant : *Faites-vous des amis avec des richesses injustes, afin que, lorsque vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels.* (Luc, xvi, 9). C'est pourquoi nous voici dans ce monde, comme des enfants dans la maison que notre Père céleste nous a préparée sur la terre. C'est Jésus qui nous y introduit, et nous l'habitons actuellement. Le jour viendra où Jésus-Christ encore nous amènera dans les tabernacles éternels, dans la maison éternelle de son Père. Ces tabernacles ou cette maison du ciel qui est l'Eglise triomphante, nous l'habitons déjà en espérance par nos désirs, et nos mérites nous y précèdent. Etant donc déjà conduits dans la tente et établis sur la montagne sainte, portons en nos cœurs l'espérance d'entrer un jour jusqu'à l'autel de Dieu, cet autel sublime et invisible, près duquel l'homme injuste n'a point accès. Celui-là seul pénétrera à cet autel d'en haut qui se sera approché de l'autel qui est sous nos yeux. Nous ne pourrions jouir de la vie éternelle que si notre cause a été victorieuse à l'autel de l'Eglise militante. (Denys le Chartreux).

## PETIT CARÊME SUR LE « MISERERE »

### 18<sup>e</sup> Instruction

#### LE SACRIFICE QUE DIEU ATTEND DU PÉNITENT

*Sacrificium Deo spiritus contritus; cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.*

Le sacrifice voulu de Dieu c'est un esprit de componction : un cœur brisé et humilié, voilà le sacrifice que vous ne mépriserez pas, ô mon Dieu.

Mes frères,

« Si vous aviez voulu un sacrifice, ô mon Dieu, » s'était d'abord écrié David, « je vous l'aurais offert, mais vous n'avez pas pour agréables les holocaustes. » Puis il se ravise, et il songe qu'il est pourtant un sacrifice que le Seigneur ne rejette jamais : celui d'un cœur qui s'immole lui-même.

Il y a bien des façons pour nous, mes frères, d'immoler notre cœur, mais il en est une surtout que je veux vous enseigner ce soir. Elle consiste à nous arracher, malgré le brisement de notre cœur, aux objets dont la séduction a causé notre ruine spirituelle, à nous séparer des occasions dangereuses. En deux mots, nous dirons aujourd'hui la nécessité de cette séparation, et sur quoi elle doit porter.

#### I. — Pourquoi se séparer des occasions dangereuses.

Le sacrifice des occasions dangereuses est ordonné par le Sauveur dans l'Evangile sous

une forme qui ne manque pas d'une particulière énergie. « Si votre œil vous scandalise, dit Jésus, arrachez-le et le jetez loin de vous... Si votre main vous scandalise, coupez-la et la projetez au loin. *Projice abs te.* » (Math., v, 29-30). Ce qui signifie : tous les objets extérieurs qui pourraient, par la voie des sens, arriver jusqu'à votre cœur pour le tenter, le séduire et y allumer le feu de la concupiscence, fuyez-les, rejetez-les loin de vous, mettez entre eux et vous une distance suffisante.

Ce précepte s'adresse à tous, pécheurs encore aux débuts de la pénitence ou convertis de longue date, ayant fait de leurs fautes passées une persévérante expiation, et qui semblent assurés désormais contre toute rechute par une fidélité soutenue, des années durant, à la grâce qui a opéré leur justification. Ceux-ci, tout fermes qu'ils paraissent maintenant dans le bien, n'ont cependant pas moins besoin que les premiers de se rappeler sans cesse et de pratiquer le commandement évangélique : « *Projice abs te ! Séparation, séparation !* » Séparation de tout ce qui peut les porter au mal, séparation des occasions où ils ont trouvé la mort autrefois, séparation de tout ce qui serait de nature à tuer en eux de nouveau cette vie spirituelle ressuscitée par la grâce divine. David a reçu de l'Esprit-Saint l'intelligence de cette importante vérité ; aussi, à la fin du psaume où il chante ses regrets d'un passé coupable, et ses vaillantes résolutions pour un meilleur avenir, après qu'il a en quelque sorte, par la pensée, achevé le cours de sa parfaite pénitence, il comprend qu'il n'aurait rien fait et que celle-ci ne le garantirait pas d'une chute plus profonde que jamais dans l'abîme, s'il n'offrait chaque jour au Seigneur le sacrifice d'un cœur à jamais séparé des occasions dangereuses.

Hélas ! parmi nous, mes frères, il y a plus de pécheurs débutant dans la conversion que de parfaits pénitents. Je parlerai donc de préférence ici de la séparation nécessaire au coupable désireux de rentrer dans la bonne voie, et je montrerai comment tout se réunit, la nature, la conscience, l'expérience, pour lui faire une obligation du « *Projice abs te* » de l'Evangile.

1. La nature d'abord. Telle personne ou telle chose a exercé sur vous une puissance de séduction assez forte pour que vous ayez sacrifié à la passion née de son contact, de sa vue, de sa possession ou de son voisinage, votre âme et ses destinées éternelles. Oui ou non, êtes-vous décidé à vous en séparer ?

N'allez pas me dire : « J'ai péché à l'occasion de cette personne ou de cette chose, je m'en repents, et j'en demande à Dieu pardon. Mais pas n'est besoin pour moi de rien changer à mes habitudes, à mes relations, de rompre avec ces causes de mes chutes ; je saurai bien m'y prendre à leur égard de façon à n'avoir plus rien à redouter de leur charme sur moi. » — Si vous me tenez ce langage, je vous rappellerai qu'il est en physique une loi d'attraction mutuelle des corps, loi à laquelle répond une loi semblable des âmes. Mettez en présence deux corps ayant l'un pour l'autre ce qu'on appelle de la sympathie, ils s'attireront, c'est-à-dire que le plus fort attirera à lui le plus faible. Séparez-les, mettez entre eux la distance suffisante, le charme est rompu, si je puis employer ce terme, et le corps d'abord soumis à l'influx du premier est rendu à sa liberté naturelle. Mais de nouveau rapprochez-les, une fois, dix fois, cent fois : de nouveau et chaque fois l'attraction s'exercera, et d'autant plus irrésistible que la distance sera moins considérable.

S'il en est ainsi dans le monde physique, Dieu a permis qu'il en fût de même dans le monde moral. On ne peut nier qu'il y ait dans les objets, hommes ou choses, qui nous séduisent et

nous entraînent au mal, une véritable puissance d'attraction qu'ils ne perdent jamais, et qui s'exerce en raison inverse de la distance. Pré-tendre donc, sans éloigner de soi ces puissances séductrices, échapper à leur fascination, c'est dire : « Je ne m'éloignerai pas de la fournaise, mais j'empêcherai la chaleur de m'atteindre ; je marcherai sur des charbons ardents, et je me défendrai de leur morsure brûlante. » Est-ce que cela est possible ? demande l'Esprit-Saint. *Numquid potest homo ambulare super prunas, ut non comburantur plantæ ejus ?* (Prov., vi, 28).

Pour que votre raison fût admissible, il faudrait de deux choses l'une : ou qu'il n'y eût plus dans les choses la même puissance de pernicieuse séduction, ou qu'il y eût en vous une plus grande force de résistance.

Si, en dehors de vous, les choses ont changé, tant mieux ! — je parle d'un changement essentiel qui les rende absolument différentes de ce qu'elles étaient. — Alors c'est l'occasion qui d'elle-même s'est éloignée de vous, sans que vous ayez eu à vous éloigner d'elle, et vous n'avez rien à faire qu'à recueillir le bénéfice de ce nouvel état de choses. Mais si les choses sont restées ce qu'elles étaient, rien ne vous autorise à espérer qu'elles n'aient plus sur vous aujourd'hui le même attrait qu'elles avaient hier. Est-ce que l'aimant n'est pas toujours l'aimant, la séduction pas toujours la séduction ?

« Mais je le reconnais, direz-vous, le danger reste le même de la part des objets dont j'ai subi le fatal attrait. Seulement c'est moi qui ne suis plus le même. J'ai maintenant la lumière, j'ai maintenant la force, je me tiendrai sur mes gardes, et là où je suis tombé, désormais je saurai rester debout. » — Vous avez la lumière, soit. L'expérience vous a éclairé, et, avec la grâce de la réconciliation, la lumière aussi est venue d'en haut. Mais, à y bien réfléchir, est-ce la lumière qui vous a manqué la première fois que vous êtes tombé ? Ne pouviez-vous pas, en commettant le péché, rendre de vous le sincère témoignage que rendait de lui-même le poète disant : « *Video meliora proboque, deteriora sequor* : Je vois le bien et je l'approuve, mais je me laisse aller au mal » ? Les anges avaient la lumière, et ils sont tombés. Adam avait la lumière et les avertissements divins, et il a prévariqué. Du reste, ce que la présence de ces objets passionnants commence par exciter en vous, c'est l'orage, c'est la tempête. Or ne savez-vous pas que, dans la tempête, le clair azur du ciel devient affreusement sombre, que la nuit se fait épaisse et noire, et que l'œil le plus perçant ne distingue plus rien autour de lui ? — Et la force, l'avez-vous mieux que la lumière ? Soldats convalescents, aux plaies à peine fermées à la surface, vous croyez pouvoir retourner à la lutte, en faisant vœu de vaincre ? Mais ne prenez pas vos généreux desirs pour de vraies forces ; à peine en présence de l'ennemi, vous sentirez l'illusion s'évanouir, votre faible vigueur défaillir avant toute action ; de nouveau vous mordrez la poussière aux pieds d'un ennemi dont vous ne sauriez vous défendre que par la fuite. David lui aussi a eu de ces belles illusions, et, marchant appuyé sur elles, se croyait invincible : « *Dixi in abundantia mea : Non movebor in æternum*. J'ai dit, s'écriait-il, j'ai dit, dans mon exubérante présomption : Rien ne peut m'ébranler ! » (Ps. xxix, 7). Hélas ! mes frères, vous le savez comme moi, à ce chant présomptueux succédait à bien peu d'intervalle le gémissement du *Miserere*, où le royal vaincu des séductions mondaines confessait sa défaite et appelait à son aide la céleste miséricorde... Mes frères, le fer ne résiste pas à l'aimant, ni la glace elle-même au feu de la fournaise, quand la main de l'homme les met en pré-

sence ; notre cœur ne résiste pas non plus à l'aimant et au feu des tentations, si nous les affrontons quand nous devrions les fuir : c'est une loi de la physique surnaturelle.

2. Nous ne l'ignorons pas d'ailleurs ; et, quoi que puissent dire pour nous abuser, le démon, le monde et les passions, la conscience est là qui nous prêche à toute heure la nécessité de la séparation d'avec l'objet de nos convoitises premières. C'est surtout au tribunal de la pénitence que cette question s'agit et reçoit les lumières de la conscience. Là, à ce saint tribunal, deux consciences sont en présence, celle du confesseur et celle du pénitent. Or ces deux consciences n'ont ensemble qu'une même voix pour réclamer une inexorable rupture.

Oui, j'en appelle à vous, mes frères, quand vous êtes ainsi aux pieds du prêtre, est-ce que vous avez besoin, dites-moi, des avertissements de ce père de vos âmes, pour savoir ce que vous avez à faire ? Est-ce que votre conscience ne vous a pas dit déjà, avant que ne s'ouvrent les lèvres du confesseur, qu'il vous faut rompre avec le mal et avec la cause ou l'occasion du mal ? Sans doute, à ce moment décisif, la nature effrayée soupire, gémît, cherche à se dérober à l'obligation que lui impose le devoir, demande à l'imagination, aux sens, à la passion, des prétextes, des subterfuges, des sophismes qui aient couleur de vérité. Sans doute on ne manque pas de se dire tout bas : « Se séparer ? Mais pourquoi ? J'ai aujourd'hui force et lumière, je viendrai bien à bout de tromper la tentation ou du moins de la dompter... Et puis, si je romps, cela va faire du bruit, du scandale... Et puis encore, il ne s'agit pas de moi seulement, mais en brisant mon cœur, je vais du même coup briser un autre cœur dont le bonheur m'est cher, etc., etc. » Faibles raisons que tout cela, vous le sentez vous-même, et vous cherchez en vain à vous rassurer contre le cri de votre conscience, en les invoquant à votre secours. Quand toutes ces voix se sont tues, il est une dernière voix qui parle en vous, c'est celle de la conscience, et elle dit : « Ta pénitence est mensongère et ton repentir hypocrite, si tu n'es pas résigné à une rupture sans merci. » Et cela est si vrai, mes frères, que le prêtre viendrait-il, par un impossible oubli de son devoir, à joindre lui-même sa voix à celle de vos passions pour étouffer le cri de votre conscience, viendrait-il à vous dire : « Mon enfant, soyez sans crainte, je vais appeler sur vous le pardon, mais il n'est pas nécessaire de vous séparer, » eh bien ! quand même alors, et malgré cette assurance donnée par le prêtre, vous ne sauriez trouver la paix. Votre conscience, plus forte que tous les mensonges du dehors et du dedans, ne vous laisserait pas de repos que vous n'avez immolé la victime dont le Seigneur est jaloux.

Mais jamais certes le prêtre ne tiendra pareil langage. Car il sait, pour l'avoir lue au livre vivant du cœur humain, une chose qu'il ne peut oublier : c'est que ne vouloir pas se séparer, c'est faire preuve d'un attachement obstiné au mal, faire preuve par conséquent d'un cœur mal disposé. Or le pardon n'est dû qu'aux bonnes dispositions du cœur, qu'au sincère repentir ; et, tout en gémissant douloureusement sur le sort de votre âme, le prêtre dans ce cas vous refuserait le pardon.

3. L'expérience des siècles enfin vient, mes frères, confirmer, par des exemples innombrables, le témoignage individuel rendu à chacun de nous, sur le point qui nous occupe, par la conscience privée. Toujours on a vu les grandes conversions, les résolutions irrévocables de s'arracher au mal, commencer par un mouvement fortement prononcé de séparation. Pour faire la



preuve de ce que j'avance ici, il faudrait lire page par page l'histoire du christianisme. C'est Augustin se séparant de la compagne de sa vie de désordre. C'est saint Jérôme fuyant Rome et ses enivrantes voluptés au sein desquelles a failli sombrer sa vie, et mettant entre elles et lui le rempart du temps et de la distance, des océans et des déserts. C'est Narsès, le glorieux lieutenant de l'empereur Justinien, regardant une dernière fois les splendeurs dorées du palais impérial, et s'écriant : « C'est ici que j'amasse chaque jour contre moi-même des trésors de colère, » puis descendant les degrés du palais un bâton à la main, couvert de haillons, et cherchant le chemin qui conduit au désert. C'est... mais à quoi bon multiplier les noms ? S'il est un fait universellement constaté par l'histoire, c'est bien celui-là : à la base des conversions durables, la pratique du *Projice abs te* dans ce qu'il a de plus absolu. Et, à l'opposé, on chercherait en vain dans tout le cours de l'histoire ecclésiastique et de la vie des saints un seul exemple de conversion soutenue, là où aurait fait défaut la séparation d'avec les créatures capables de fomentier en nous la concupiscence et le péché <sup>1</sup>.

Maintenant vous me demandez : « De quoi me séparer, mon Père ? » Il me reste à donner à votre juste question quelques mots de réponse.

## II. — De quoi faut-il nous séparer.

De quoi vous séparer, mes frères ? Vous le devez savoir mieux que moi. Il faut, vous dirai-je, vous séparer de ce qui a causé votre mal et pourrait le causer encore. L'examen de conscience que vous n'aurez pas manqué de faire attentivement, comme il se doit, vous aura révélé où est pour vous le danger, quelles sont pour vous les personnes, les choses, les occasions à éviter. En comptant les blessures dont saigne votre cœur, vous n'aurez pas de peine à reconnaître quelle main les lui a portées, quels sont les ennemis qui vous ont vaincus. A vous, en ce moment décisif, à être sincères avec vous-mêmes, logiques avec vous-mêmes, énergiques avec vous-mêmes, assez pour vous dire : « C'est en fréquentant telle personne que j'ai commis telle faute ; désormais plus d'autre fréquentation avec elle que les rencontres d'absolue nécessité. Tel objet a été tant et tant de fois pour moi une pierre d'achoppement ; à l'avenir je m'en écarterai avec le plus grand soin. »

La jeune fille qui a trouvé au bal la ruine de sa vertu et la perte de son âme, ne devra pas hésiter à se dire, non pas : « Une autre fois j'irai à la danse, et j'y éviterai les pensées mauvaises et les désirs impurs, » — autant vaudrait, proteste l'Esprit-Saint, cacher du feu dans ses vêtements et se jurer à soi-même de ne les pas brûler (Prov., vi, 27) ; — mais elle devra se dire : « Je fuirai avec soin ce passe-temps toujours extrêmement dangereux, sinon toujours criminel ; et, pour me donner le courage de triompher de la tentation quand elle se présentera, je communierai le matin des jours où je saurai que l'on danse, et je me réfugierai, à l'heure critique, dans la société des bonnes personnes ou des bons livres. »

Le luxurieux qui a pu éprouver par lui-même l'exactitude des dires de je ne sais plus quel moraliste mettant les deux tiers des péchés d'impureté sur le compte du vin, devra, s'il a une volonté véritable de s'amender, se rationner, comme on dit vulgairement, et se faire un point d'honneur, comme homme et comme chrétien, de ne jamais dépasser la limite au delà de laquelle commence pour lui l'abus.

La mère de famille qu'un excessif amour du repos met en retard chaque matin pour ses devoirs et ses occupations, et chaque dimanche pour l'assistance à la sainte messe, devra, de toute nécessité, se fixer pour le lever une heure plus matinale, et se faire une sainte obligation de rompre avec les douceurs de l'oreiller, si tôt sonnée cette heure.

S'il en est pour qui se soit vérifiée la parole si connue de nos Livres saints : *Mors ascendit per fenestras* (Jér., ix, 21), qui aient pu reconnaître que le chemin préféré par lequel la mort monte à leur âme, ce sont les yeux, ces fenêtres du corps, eh bien ! ceux-là devront, comme le saint homme Job, faire un pacte avec leurs regards, pour ne point voir les objets qui enflamment leurs passions.

Enfin, que sais-je ? S'il n'est pas toujours facile de trouver son défaut dominant, il l'est toujours de reconnaître les occasions qui sont dangereuses pour nous, les fréquentations qui sont compromettantes, les objets étrangers dont le seul aspect est pour nous infailliblement une tentation. Il n'est personne qui ne sache lire dans sa propre histoire et ne se rappelle, après une rapide revue de sa vie, les champs de bataille sur lesquels il a une ou plusieurs fois éprouvé en son âme quelque désastreuse défaite. C'est sur ces champs de bataille périlleux qu'il faut éviter de nous laisser de nouveau offrir la lutte. Pour cela, faisons-nous une loi de ne nous y hasarder jamais par la suite.

Souvent, hélas ! nous avons l'imprudence de continuer à loger sous notre propre toit l'ennemi qui tant de fois a porté dans notre âme la dévastation et la mort : je veux parler du mauvais livre. On voit beaucoup de chrétiens sortir du saint tribunal avec la résolution bien ferme de ne plus jamais ouvrir les livres immoraux ou impies dont la lecture a eu sur leur vertu et sur leur foi une influence délétère. Il semblerait que, de retour chez eux, ils vont jeter au feu les pages fatales. Mais point. Quelques-uns le font, c'est vrai, mais qui voudrait dire que ces quelques-uns sont le plus grand nombre ? Non, trop souvent les livres mauvais trouvent grâce de la vie devant des convertis aux lâches complaisances pour le mal. On se promettra de ne plus les lire, mais on ne les détruira pas. On les conservera soigneusement dans le haut de l'armoire ou à l'arrière-plan d'un rayon de bibliothèque. Pour quoi faire, grand Dieu, je me le demande ! Puisqu'on ne veut plus les lire, pourquoi ne pas les brûler ? C'est donc pour que quelque jour un enfant fureteur aille les chercher là, et y boive à longs traits le poison qui à jamais déflorera son âme, comme il est arrivé tant et tant de fois déjà ? Ou bien, c'est afin que de maladroits héritiers exposent à tous les yeux les volumes scandaleux trouvés à votre domicile funèbre, étonnent de cette découverte amis et ennemis, et sèment à tout vent l'irréligion avec ces livres vendus à l'encan au plus offrant. Ce n'est pas une instruction sur les mauvaises lectures que je viens commencer ici, mais je veux, mes frères, vous prier, vous presser, vous conjurer de vous séparer des ouvrages séducteurs que vous ne lisez plus, mais que vous gardez chez vous. Au feu tout cela sans tarder, et dès ce soir ! Jurez en ce moment au pied des autels, jurez au Seigneur de faire pour lui, sans attendre à demain, ce très méritoire sacrifice, et vous pourrez vous endormir avec la délicieuse assurance d'avoir offert à Dieu un de ces holocaustes qui plaisent souverainement à son cœur. Ainsi soit-il.

Imprimatur : † SEBAST., Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

<sup>1</sup> D'après le P. Félix, *Conférences*, 1852, v.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Sermons de Carême sur les grandes vérités.** — XIII. Le devoir pascal, 241.

**Petit Carême sur le « Miserere ».** — 19<sup>e</sup> Instruction : La Propagation de la foi, 244. — 20<sup>e</sup> et dernière : Le sacrifice de justice, 247.

**Entretiens sur les évangiles du dimanche.** — XVII. *Dimanche des Rameaux* : Entrée triomphale de Jésus à Jérusalem, 250.

**Réflexions sur des paroles du Propre des messes du dimanche.** — XVIII. *Dimanche des Rameaux*, 252.

**Plan de sermon pour Pâques.** — Triple sentiment que cette fête doit fortifier en nous, 255.

**Allocution pour le soir de Pâques**, 256.

## SERMONS DE CARÊME SUR LES GRANDES VÉRITÉS

### XIII

#### LE DEVOIR PASCAL

*Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum.*

J'ai désiré du plus grand désir manger cette Pâque avec vous.

(Luc, xxii, 15).

Mes frères,

Nous arrivons à la fin de notre station de Carême. Il est temps pour nous de conclure et pour vous de prononcer le cri libérateur : « *Surgite, eamus !* Allons, debout et marchons vers l'autel du Seigneur ! » En ces jours anniversaires du grand sacrifice de la croix qui a racheté le monde, le bon Sauveur empruntant la voix de l'Eglise s'adresse à tous ses disciples qui vivent sur la terre, pour les convier comme autrefois ses apôtres à un banquet : « Venez tous, nous dit-il, mes enfants, venez vous asseoir à ma table, mangez mon pain, buvez le vin que je vous ai préparé. *Comedite panem meum, bibite vinum quod miscui vobis...* (Prov., ix, 5). J'ai désiré avec la plus grande ardeur manger cette Pâque avec vous. » Cette invitation si honorable, si pleine d'amour de votre Dieu, de votre Père, de votre meilleur ami, l'accepterez-vous ?

Je le sais, il en est parmi vous qui sont prêts ou qui s'apprennent à faire leurs Pâques. Il en est d'autres qui hésitent et qui flottent indécis entre le oui et le non, partagés entre leurs secrets desirs et des craintes honteuses ou puériles... Ai-je besoin de rappeler que vos intérêts sont les nôtres ? D'ailleurs, la communion au corps et au sang de Jésus-Christ c'est pour nous une question de vie ou de mort, c'est le signe authentique et visible du bon accord de l'âme humaine avec Dieu.

C'en est assez pour que j'aborde résolument devant vous ce grave sujet, et ne vous étonnez pas si aujourd'hui je vous adresse cette question : « Oui ou non, mes frères, ferez-vous vos Pâques cette année ? » Ou si vous l'aimez mieux, car pour moi et pour tout bon croyant les deux questions sont équivalentes : « Est-ce un devoir ou non de

communier dans le temps des Pâques ? » Voilà la grande question, mes frères... Oui, nous devons communier, c'est une obligation sacrée pour nous. Et pourquoi ? Pour quels motifs ? 1<sup>o</sup> C'est la volonté formelle de Jésus-Christ ; 2<sup>o</sup> c'est l'ordre exprès de l'Eglise ; 3<sup>o</sup> c'est le besoin impérieux de notre âme.

### I. — *Jésus-Christ nous en fait une loi.*

C'est la volonté suprême et dernière de Jésus-Christ.

1. Ouvrons l'Evangile. Qu'y lisons-nous ? Avant d'instituer l'Eucharistie qui devait être le testament de son amour, Notre-Seigneur daigna faire aux Juifs la promesse de ce mystère, afin de mieux préparer les esprits à recevoir ce prodige de sa puissance et de son amour, le mémorial de toutes ses tendresses et de sa mort qu'on appelle l'*Eucharistie*. Donc, un jour, après avoir multiplié les pains pour nourrir la foule qui l'avait suivi au désert, il prit la parole en ces termes : « Je suis le pain vivant descendu du ciel. *Ego sum panis vivus qui descendi de cælo*. Ma chair est vraiment une nourriture, *caro mea vere est cibus* ; et mon sang est vraiment un breuvage, *et sanguis meus vere est potus*. » (Jean, vi, 56). Jusqu'à douze fois, il répète qu'il est le pain de vie, le pain vivant, le pain qui est descendu du ciel, que ce pain de vie qu'il nous donnera et qui est sa chair, est bien autrement puissant que la manne dont leurs pères se sont miraculeusement nourris dans le désert et qui ne les a pas empêchés de mourir ; et pour donner encore plus de solennité à sa parole, il ajoute : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie en lui et je le ressusciterai au dernier jour. *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam, et ego resuscitabo eum in novissimo die*. » (Jean, vi, 55).

Après les paroles de la promesse, écoutez celles de son exécution, lorsque Jésus-Christ institua la sainte Eucharistie la veille de sa mort. Dans la dernière cène qu'il fit avec ses apôtres, après avoir mangé l'Agneau pascal, figure de la sainte Eucharistie, Jésus-Christ prenant du pain le bénit, et l'offrant à ses apôtres il leur dit : « *Accipite et manducate*. » Semblablement prenant le calice où se trouvait le vin changé en son sang, il ajoute : « Prenez, buvez. » Il ne se contente pas de dire : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang ; par respect, vous ne ferez que les adorer, les exposer à la vénération publique, les porter en triomphe en procession. » Non, il laisse à l'Eglise qu'il vient d'établir le soin de prescrire les honneurs dus à ce mystère ; il n'en détermine, lui, qu'un seul : « Prenez, mangez ; prenez, buvez ; voilà le grand témoignage que j'attends de vous ; voilà le saint usage que vous ferez de l'Eucharistie, elle sera votre nourriture. Vous ferez comme moi, en souvenir de moi : *Hoc facite in meam commemorationem*. Consacrez le pain et le vin en mon corps et en mon sang ; vous, prêtres, vous les prendrez vous-mêmes et surtout vous les distribuerez aux fidèles. Car mon ardent désir est de faire la Pâque avec vous comme plus tard, jusqu'à la consommation des siècles, je veux la faire avec eux. *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum*. »

De cette disposition du Maître résulte l'obligation imposée aux fidèles de tous les temps de recevoir le corps et le sang de Jésus-Christ. Si les apôtres et leurs successeurs ont reçu le pouvoir de consacrer le corps et le sang de Jésus-Christ, ils ont reçu aussi le pouvoir de les donner aux fidèles ; et si les fidèles étaient libres de les refuser, le pouvoir donné aux apôtres et aux prêtres aurait



été vain et illusoire, et les paroles de Jésus-Christ : « *Desiderio desideravi...* » manqueraient de sens.

2. De plus, la nature du sacrement qui est d'être une nourriture, la forme ou le symbole sous lequel il a été institué, le pain et le vin, qui sont les aliments journaliers de notre corps, nous révèlent encore l'obligation de communier. Pourquoi, mes frères, je vous le demande, Notre-Seigneur Jésus-Christ s'est-il fait pain, sinon pour être mangé ?

Quelle est, dites-moi, la nature du pain ? C'est d'être mangé, n'est-ce pas ? Et si le pain qui est sur votre table, fabriqué de main d'homme, s'il était vivant et s'il pouvait parler, s'il pouvait se dresser devant vous sur la table et exprimer la vérité de sa nature, savez-vous ce qu'il dirait ? « Pain je suis, pain je dois être mangé, parce que je suis fait pain pour cela, parce que c'est ma nature ; et comme tout être doit suivre son penchant, je désire, je veux être mangé. » Être mangé, voilà le but du pain matériel.

Et quand, à côté de moi, je vois des yeux de la foi sur l'autel et dans le tabernacle mon Dieu descendu du ciel et réduit aux proportions d'une hostie, d'un semblant de pain par amour pour moi, si je l'interroge, je l'entends me répondre : « Je me suis fait pain par volonté, je n'étais pas pain par nature, je me suis fait pain par volonté, mais pourquoi ? Parce que je veux être mangé, je veux être la nourriture de mes enfants dans la sainte communion. »

3. Enfin pour ne laisser aucun doute sur ses intentions, Jésus-Christ compare encore son sacrement à un banquet. Que fait-on dans un banquet ? On boit, on mange, on prend la nourriture nécessaire à l'alimentation du corps. Au banquet eucharistique on prend la nourriture nécessaire à l'entretien de la vie de l'âme. Ce banquet est obligatoire et nullement facultatif. Le Maître nous invite tous et n'entend pas être refusé : « *Venite omnes, comedite panem, bibite vinum.* » Et non content de nous inviter lui-même, il envoie ses serviteurs chargés de nous faire entrer de force, de nous faire une douce violence : « *Compelle intrare, forcez-les d'entrer.* » (Luc, xiv, 23).

Pour mieux nous attirer, il nous propose les plus magnifiques récompenses : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang aura la vie éternelle, il vivra de ma vie, il vivra en moi et moi en lui, et je le ressusciterai au dernier jour. »

Enfin il en vient au commandement formel, absolu : « Je vous le dis en vérité : si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. » Le commandement est absolu ; Jésus-Christ ne s'en départira pas, son serment y est engagé, et les plus terribles menaces sont suspendues sur la tête des violateurs ; il promulgue l'anathème, il dénonce la mort éternelle à celui qui ne mangera pas sa chair : « Je vous dis qu'aucun de ceux que j'avais invités et qui ont refusé mon invitation n'aura de part à mon festin dans le ciel. *Dico vobis quod nemo vivorum illorum qui vocati sunt, gustabit cenam meam.* »

Vous le voyez, mes frères, c'est ici une question de vie ou de mort. Pauvres frères, ne vous faites donc plus illusion et ne vous rassurez pas sur un simulacre trompeur de religion. Certes, il importe que vous soyez honnêtes dans votre commerce, probes dans vos affaires, et que vous respectiez vos serments ; je me réjouis du zèle pieux qui vous conduit dans nos églises et qui vous amène chaque dimanche et aux jours de nos fêtes publiques au pied des saints autels ; à Dieu ne plaise que je ne m'associe pas à vos prières et à vos bonnes œuvres ! Mais de grâce, mes frères, ne vous reposez pas sur ces pratiques. Si bonnes qu'elles soient, si saintes

qu'elles soient, elles ne suffisent pas. Pour avoir la vie, il faut ajouter la communion eucharistique qui doit être le prélude et le gage assuré de l'union avec Dieu dans les cieux : « *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, habet vitam eternam.* » (Jean, vi, 55).

Voilà notre foi et notre espérance.

## II. — L'Eglise nous en fait un précepte.

Au précepte divin de Jésus-Christ l'Eglise a cru devoir, dans le cours des siècles, joindre le sien. Elle veut, elle exige expressément que « quiconque croit en Jésus-Christ et est baptisé communie au moins une fois chaque année dans la quinzaine de Pâques. »

Dans les premiers âges de l'Eglise et jusqu'à une certaine époque de son histoire, l'Eglise s'est abstenue de faire une loi relative à la communion. A quoi bon ? les chrétiens de la primitive Eglise, interprétant la pensée du Maître, faisaient de la sainte Eucharistie leur pain quotidien. Le grand combat des persécutions allait commencer, il fallait prendre des forces. La communion était pour tous la conclusion obligée des saints mystères. Quand ils étaient obligés de se cacher ou de se disperser, ils emportaient avec eux comme un trésor le corps du Sauveur et se communiaient eux-mêmes pour entretenir l'héroïque courage nécessaire dans ces temps de surprises et de violences. Des diacres, des acolytes, des femmes, des enfants même portaient en secret l'Eucharistie aux prisonniers et aux malades, afin de les prémunir et de les fortifier contre les assauts de la suprême bataille.

Ce fut la belle époque des banquets eucharistiques. Puis, peu à peu la foi des fidèles se ralentit et l'appétit sacré de la sainte communion devint si languissant que l'Eglise se vit contrainte de fixer un minimum de communions obligatoires. Elle avait décrété au concile d'Agde la communion obligatoire pour tous les catholiques aux trois grandes fêtes de l'année : Noël, Pâques et la Pentecôte. Plus tard, elle inséra dans son code, celui qui nous régit actuellement et fait loi, le commandement célèbre que vous connaissez : « Ton Créateur tu recevras au moins à Pâques humblement. »

C'est net, clair et précis, n'est-ce pas, mes frères ? Pour qu'aucun doute ne puisse subsister dans l'esprit de ses enfants au sujet de ce grand précepte qui est comme le résumé de la religion, l'Eglise s'en est expliquée deux fois dans deux conciles oecuméniques. Dans le premier, celui de Latran au XIII<sup>e</sup> siècle, elle déclara que tous les fidèles du Christ arrivés à l'âge de discrétion seraient obligés de communier au moment de Pâques et cela sous les peines terribles de l'excommunication et de la privation de la sépulture chrétienne. Dans le second, celui de Trente au XVI<sup>e</sup> siècle, l'Eglise confirme de nouveau cette loi. Ecoutez bien : « Si quelqu'un, dit-elle, refuse de communier au corps et au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème ! » Vous l'entendez, l'Eglise dit : « Anathème à ceux qui ne communient pas ! » comme elle dit : « Anathème à Arius et à Nestorius, à Luther et à Calvin ! »

Ces paroles se passent de commentaires ; il faut en conclure que le refus de communier au corps et au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ équivaut simplement à une apostasie de la foi. Quoique l'Eglise miséricordieuse comme son divin fondateur, pour des raisons que je n'ai pas le temps d'expliquer ici, n'applique plus aujourd'hui ces peines à ceux qui refusent de communier au corps et au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, toutefois son esprit n'a pas changé. L'Eglise ne varie pas, ses

lois sont toujours les mêmes, et ceux qui les foulent aux pieds ne sont ni moins ingrats ni moins coupables parce que l'Eglise s'apitoie sur eux et les traite avec plus d'indulgence.

Il faut donc communier une fois l'an, à Pâques, c'est l'ordre formel de l'Eglise. Combien, hélas ! aujourd'hui, trouvent que c'est encore trop, et attendent que l'Eglise, s'inspirant des mœurs modernes, interprète à nouveau la loi et promulgue qu'il suffira désormais de communier deux fois pendant la vie, une première fois au jour d'innocence à la première communion, et une deuxième fois à la mort. Ah ! périssse mille fois le monde avant qu'une pareille honte soit imprimée au front de la vieille Eglise catholique notre mère !

### III. — C'est le besoin impérieux de notre âme.

Communier c'est la vie de l'âme, ne pas communier c'est la mort.

Nul être ne peut vivre s'il n'a la communion avec les objets extérieurs, c'est-à-dire s'il ne reçoit d'ailleurs la nourriture qui doit alimenter sa vie. Cela est vrai pour tous les êtres, pour le règne végétal aussi bien que pour le règne animal.

Pour le règne végétal. Voyez ces géants de nos forêts. Où puisent-ils la vie qui les anime, la sève qui fait verdier leurs feuilles et mûrir leurs fruits ? Descendez par la pensée dans les entrailles de la terre : vous verrez s'y enfoncer, s'y plonger leurs racines aussi bas qu'ils portent haut leur tête altière dans les airs pour communier avec l'atmosphère. Et ces petites fleurs des champs, de nos prairies, qui nous ravissent par l'éclat et la variété de leurs couleurs, comme elles nous délectent par la suavité de leurs parfums ? Ah ! elles ont aussi besoin de communier avec la terre dont elles aspirent les sucs et avec le ciel dont elles boivent la rosée.

Voyez le règne animal. Pour vivre, lui aussi a besoin de nourriture. Il faut à la brute une nourriture plus parfaite, des aliments vivants. Ces aliments, l'animal les broie, les engloutit, les travaille énergiquement, se les assimile de manière à en faire son sang, sa chair, ses os, ce merveilleux courant de vie qui circule dans tout son être.

Je n'ai pas besoin de m'étendre davantage. Vous le voyez, mes frères, la plante comme l'animal communie à leur manière aux biens que la Providence a mis à leur portée.

Et l'homme ? Le roi de la création échappera-t-il à cette loi de tous les êtres ? Non, mes frères, pour vivre il a besoin lui aussi de communier et de recevoir un aliment, pour son corps, pour son esprit, pour son cœur, pour son âme.

a) Pour son *corps*. Néophyte de l'existence, il mourra s'il n'a la communion avec le lait maternel, et plus tard quand il grandira, pauvre petit, son existence disparaîtrait bientôt s'il ne communiait avec l'atmosphère qui l'environne et l'aliment qui le nourrit.

b) Pour son *esprit*, son intelligence. Il demeurerait éternellement ignorant si son intelligence n'était mise en contact avec d'autres intelligences par la conversation et par l'étude.

c) Pour son *cœur*. S'il est privé des pures et saintes affections qui le font battre, il tombera tantôt dans la froideur, l'inertie et la mort. Pour vivre il a besoin d'aimer et d'être aimé. L'amour est sa nourriture.

d) Pour son *âme*. Elle est d'origine divine, pour vivre elle a besoin d'un aliment divin. Cela est incontestable. Dès l'origine des choses, Dieu dit à Adam quand il eut créé son corps : « Mange de tous les fruits de la terre, parce que ton corps vient de la terre ; quant à ton âme qui sort de moi, tu la nourriras de Dieu. » Voilà pourquoi Dieu a

entretenu des rapports si intimes avec nos premiers parents dans les beaux jours de leur innocence au paradis terrestre. Même quand après leur chute Adam et Eve furent chassés, ils auraient été consolés s'ils avaient rencontré sur le chemin de l'exil le tabernacle ; mais ils n'ont pu que le saluer de loin et appeler de leurs vœux ce bonheur réservé un jour à leurs descendants. En attendant la gloire de l'Eucharistie, leurs fils impatients portant dans leur cœur la faim et la soif de Dieu, se tournent vers les idoles, ces simulacres de la divinité, pour trouver une compensation à leur torture. Tel le petit enfant qui à défaut de nourriture porte à ses lèvres tout ce qui tombe sous sa main. Ainsi a fait l'humanité : à défaut de Dieu, elle a saisi le bois, la pierre, pour s'en nourrir dans son idolâtrie.

C'est là une preuve évidente que nous ne pouvons pas nous passer de Dieu. « Mon Dieu, mon Dieu ! » nous écrierions-nous parfois. Qu'est-ce que prouve ce cri instinctif de notre âme, sinon le besoin impérieux que nous avons de Dieu ? Aussi, dans nos heures d'accablement et de tristesse, alors que nous sommes sous le pressoir de l'agonie dans notre jardin des Olives, où que courbés sous le fardeau de notre croix nous montons le chemin du Calvaire, nous criions vers Dieu et nous voudrions l'atteindre. N'entendez-vous pas ce cri éloquent d'un romancier moderne, George Sand, je crois : « Mon Dieu, montre-toi à moi, j'ai besoin de te voir et de t'entendre. J'ai besoin de sentir que ta main prend ma main, que mes lèvres baissent tes pieds, et que ma tête repose sur ton cœur ! » O Dieu, montre-toi à moi ! C'est le cri de l'humanité en souffrance qui a faim et soif de Dieu. Eh bien ! Dieu a eu pitié de nous et s'est montré : « *in terris visus est*. » Il est venu sur la terre et nous l'avons vu, « *vidimus eum*. » Il a entendu le cri de l'homme son enfant, et nous avons cru à sa paternité et à sa bonté, « *et nos credidimus caritati ejus*. » Et Dieu est descendu du ciel, et s'est fait chair, « *Verbum caro factum est*, » et il s'est dit en contemplant ses enfants de l'avenir : « Je ne veux pas être le privilège d'une contrée, d'un peuple, je traverserai les siècles, je m'incarnerai pour chaque homme, je resterai sur la terre pour consoler mes enfants, je me ferai pain pour les nourrir. » Et cette merveille, Dieu l'a réalisée dans l'Eucharistie, « *in finem dilexit eos*. »

Quoi donc ! Est-ce que l'homme peut se nourrir de Dieu ? Parfaitement, répond saint Augustin, Dieu est père, il est mère et personne n'est plus mère que lui ; il a recours aux procédés de nos mères de la terre. Comment cela ? se demande le saint docteur. Ecoutez, mes frères, cette comparaison aussi ingénieuse que touchante. Représentez-vous, nous dit-il, une mère assise à un riche banquet avec son petit enfant entre les bras. Elle voudrait bien que son cher nourrisson pût goûter aux mets délicieux qui passent sous ses yeux, mais, hélas ! ces mets trop substantiels ne sauraient convenir à la constitution frêle et délicate de son enfant. Que fait-elle alors ? Elle prend et s'incorpore ces mêmes aliments qui se décomposent, s'assimilent à sa substance et se transforment en son sang qui devient sous l'action de la nature cette liqueur délicieuse qu'on appelle le lait. Et l'enfant s'abreuvant à cette source s'alimente à son tour et vit de la vie de sa mère. Dieu a fait la même chose, il eut recours à un procédé analogue : voyant que nous ne pouvions nous nourrir de sa propre substance à cause de l'infirmité de nos sens et de l'impénétrabilité de sa gloire, il a caché son humanité, sa divinité, il a voilé sa gloire sous le symbole du pain, et il nous dit : « Prenez et mangez, ceci est mon corps. Tu ne peux vivre sans moi ; ô homme, avec moi tu auras la vie, mais sans moi



tu resteras dans la mort. » Ainsi donc la communion en Dieu est la condition de la vie ; sans elle, notre âme n'est qu'un cadavre, elle est morte, et celui qui refuse de communier se suicide moralement.

Laissez-moi, mes frères, pour terminer, vous rappeler qu'il y a trois communions pour l'homme.

La première est celle de votre enfance, celle que vous avez faite dans les joies naïves, dans les fêtes de la famille, dans l'enthousiasme de vos douze ans, apportant un cœur immaculé au Dieu immaculé.

Il y a une dernière communion : c'est celle de l'agonie sur un lit de tristesse et de douleur... Lorsque le monde vous échappe, Dieu vient à vous ; Dieu sort de son tabernacle, il s'approche de votre isolement, de vos faiblesses et de vos terreurs, il vient vous consoler.

Mais entre ces deux communions, la première et la dernière communion, il y a celle que j'appellerai la communion de l'âge mûr, la communion de la virilité, la communion pascalle enfin, celle à laquelle l'Eglise vous convie tous les ans : « Ton Créateur tu recevras au moins à Pâques humblement. » Hommes et jeunes gens, c'est à cette communion que nous vous convions à notre tour. Oh ! de grâce ! ne laissez donc pas à vos femmes, à vos filles ou à vos sœurs l'honneur de se presser seules à la table sainte. Venez, vous aussi, les accompagner, venez vous asseoir comme elles à cette table de vie et vous nourrir de votre Dieu. Ah ! si les peuples tremblent, si les sociétés chancelent, c'est qu'on a chassé Jésus-Christ et qu'on ne veut plus le poser comme la pierre angulaire et comme la base de la société ; c'est que Jésus-Christ n'est accepté ni dans les lois, ni dans les institutions, ni dans les mœurs ; c'est qu'il peut dire aujourd'hui encore comme aux jours de sa vie mortelle : « Il n'y a point de place pour moi à Bethléem ! » Que d'hommes ne lui accordent pas l'hospitalité dans leur cœur, ou ne lui accordent seulement qu'un quart d'heure aux fêtes de Pâques !

Eh bien ! mes chers frères, si vous voulez relever la France, consoler l'Eglise, pourvoir à votre sécurité et à votre bonheur, revenez à l'Eucharistie, non seulement pour l'adorer, mais pour la recevoir. On ne peut pas mépriser Jésus-Christ. S'il est là, il ne peut pas accepter l'indifférence. Oh ! oui, oui, mes bien-aimés frères, vous reviendrez à lui ; vous vous inclinerez, vous le saluerez, vous direz avec moi : « Gloire, honneur à lui, à jamais ! » Vous ferez plus, vous le recevrez dans votre cœur et le jour de Pâques vous chanterez avec nous l'*Alleluia* de la Résurrection. Ainsi soit-il.

FIN

## PETIT CARÈME SUR LE « MISERERE »

### 19<sup>e</sup> Instruction

#### LA PROPAGATION DE LA FOI

*Benigne fac, Domine, in bona voluntate tua Sion, ut ædificentur muri Jerusalem.*

Dans votre bonté, Seigneur, traitez favorablement Sion, afin que s'édifient les murs de Jérusalem.

Mes frères,

Déjà, dans la ferveur de sa conversion, David ne prie plus pour lui seul : il prie pour la cité, il

prie pour Jérusalem. Il l'a conquise depuis peu sur les Jébuséens ainsi que Sion, la colline voisine, et il a formé le dessein de les réunir l'une et l'autre dans un même mur d'enceinte. Il lui tarde de voir la ville sainte dilater ses remparts, de la contempler revêtue, comme une épouse, d'une blanche ceinture de nouvelles murailles ; il lui tarde surtout de jeter, sur les hauteurs de Sion, les fondements du temple d'où la gloire du nom de Jéhovah rayonnera sur toute la terre.

Nous, mes frères, notre Jérusalem c'est l'Eglise ; et si notre conversion est sincère, si notre cœur est vraiment à Dieu, il doit nous tarder aussi de voir la Jérusalem nouvelle dilater ses murs et ses remparts jusqu'aux extrémités de la terre, et y renfermer tous les peuples réunis enfin dans la même louange du Seigneur. Si ce désir n'est point encore en nous, il faut nous hâter de l'y mettre. C'est à cette fin que ce soir je vous rappellerai les motifs qui doivent nous rendre chère l'œuvre de la Propagation de l'Eglise ou de la foi parmi les nations infidèles, et aussi les moyens d'aider à cette œuvre.

#### I. — Nos motifs pour contribuer à l'œuvre de la Propagation de la foi.

Notre zèle pour la diffusion du royaume de Dieu par toute la terre doit s'inspirer de trois principaux motifs : l'état misérable des peuplades idolâtres, l'amour reconnaissant que nous devons à la sainte Eglise notre mère, et la volonté de Dieu qui nous fait presque un précepte de nous intéresser activement au sort de nos frères infidèles.

1. D'abord quant à la misère des peuples restés privés des bienfaits de l'Evangile, elle n'est pas grande seulement, elle est affreuse, elle est désespérée, désespérée en ce sens qu'il n'y a espoir d'y remédier que par l'adjonction de ces peuples au royaume de Dieu.

On donnera en effet, mes frères, de ce fait telle explication que l'on voudra : mais il est constaté que les nations en possession de la civilisation et du bien-être sont celles au sein desquelles a été jetée partout avec fruit la bonne semence de l'Evangile. Chez les autres au contraire, c'est la barbarie, c'est la faim en permanence. Rien d'instructif à ce sujet comme les lettres de nos missionnaires, réclamant sans cesse et sans cesse, de leurs frères d'Europe, des secours et du pain pour les malheureux qu'ils évangélisent. Aliments, vêtements, remèdes, semences, instruments de travail, le missionnaire est obligé de tout donner à des infortunés dépourvus de tout et qui viennent le trouver par troupes chaque jour. Voilà au physique.

Au moral, ces peuples idolâtres sont plongés dans une ignorance profonde. Chez eux le mot science n'existe pas ou, s'il existe, ne répond à rien de réel. Ils ne possèdent d'arts utiles que ce que les missionnaires leur en ont appris.

En morale ils en sont encore, malgré l'influence des idées chrétiennes qui pénètrent peu à peu, à s'entrégorger ou à s'entredévorer même sans aucun scrupule. La femme est esclave et peut être chassée, vendue, mise à mort sur un caprice de son tyran. Les enfants nouveau-nés sont, s'il plaît au chef de la case ou de la maison, noyés, jetés aux chiens ou à la voirie, comme nous faisons en nos pays des petits des chiens ou des chats. Pauvres innocents ! Si du moins une goutte d'eau versée d'une main pieuse avait lavé, par le baptême, leur âme du péché originel et fait de ces infortunées petites créatures des anges du bon Dieu !

En fait de religion, ils gémissent toujours sous une loi de servile frayeur, ne voyant dans leurs

dieux que des puissances malfaisantes dont les exigences sont sans mesure, qu'il faut sans cesse chercher à apaiser par de coûteux sacrifices : trop heureux encore ces esclaves des démons quand leurs prêtres ne réclament pas d'eux, au nom de quelque divinité irritée et jalouse, du sang humain sur les autels !

Maintenant, au point de vue du salut éternel, combien le sort des infidèles est digne de compassion ! — Oh ! me direz-vous, êtes-vous donc de ceux qui prétendent damner en bloc tous ces pauvres gens ? — Moi, mes frères ? Nullement... Mais j'entends établir que nous avons pour le salut toutes sortes de facilités et de moyens qu'ils n'ont pas. Voici, du reste, sans rien exagérer de part ni d'autre, ce qu'il en est de cette question.

Il faut distinguer entre les enfants et les adultes. Pour les enfants, l'infériorité est manifeste du côté des petits païens. Voyez ces pauvres petits mourant sans baptême, par dizaines de milliers chaque jour, et condamnés à ignorer Dieu et le ciel pour l'éternité ; et comparez leur sort à celui de nos enfants chrétiens dont il est si facile, au moyen de quelques gouttes d'eau et de quelques paroles, de faire en un moment des frères des anges : est-il possible de ne pas reconnaître l'immense avantage qu'ont ceux-ci sur les premiers ?

Quant aux adultes, leur cas est quelque peu différent. Il est exigé d'eux un minimum de croyances et de pratiques qui n'est certes pas inaccessible aux efforts de leur bonne volonté ; mais pourtant quelle différence encore d'eux à nous pour l'abondance des moyens de salut !

Le minimum de foi requis des païens se réduit à ces deux articles formulés par saint Paul dans sa Lettre aux Hébreux : la croyance en la divinité d'une part, et d'autre part à la Providence divine s'occupant des hommes pour châtier, un jour ou l'autre, leurs crimes et récompenser leurs vertus. « Ce qu'il faut croire pour arriver à Dieu, dit l'Apôtre, c'est qu'il existe et qu'il récompense ceux qui le cherchent. » (Hébr., xi, 6). — Or nul doute que ces deux articles ne soient crus communément des païens. Bien mieux que cela : c'est d'une foi surnaturelle que les idolâtres croient ces vérités ; Dieu en effet ne refuse à personne les grâces du salut et ne fait nulle difficulté de surnaturaliser par son influx les actes et les bons vouloirs de l'homme. De plus enfin, je n'hésite pas à accorder que, surnaturelle dans son principe, la croyance des idolâtres l'est généralement aussi dans son motif : car c'est sur la foi d'une révélation quelconque venue d'en haut qu'ils adhèrent aux vérités nécessaires. Ils les ont reçues de leurs prêtres ou de leurs ancêtres avec, au fond de leur esprit, la pensée que ceux-ci les avaient eux-mêmes reçues du ciel dans un autrefois plus ou moins reculé.

En résumé donc les idolâtres, tout en se trompant sur la nature de Dieu, sont à même de croire d'une foi surnaturelle et divine, telle qu'elle est requise et suffit pour le salut, les vérités strictement nécessaires ; à même par conséquent, à ce premier point de vue, d'obtenir la béatitude éternelle. Mais osera-t-on bien, mes frères, opposer ce minimum de vérités aux trois quarts défigurées, à l'opulence de nos croyances chrétiennes, à ce corps des doctrines de l'Eglise catholique où tout est force, vie, largeur, beauté, ravissement, consolation ? En regard de la plénitude de lumière dont nous sommes inondés, quel nom mérite ce pâle rayon projetant sur les ténèbres de ces pauvres païens une lueur vacillante, incertaine ? Près du merveilleux navire solidement gréé, magnifiquement appareillé, qui nous porte sans efforts sur un océan de clartés vers les rivages du ciel et de la vision béatifique, que sont les quelques épaves où flotte, sur une mer d'ignorance et d'er-

reur, l'esprit désespéré des infortunés idolâtres ? Peut-on bien comparer leur sort au nôtre, et, la comparaison faite, se retrancher dans une superbe indifférence, sous prétexte qu'il ne faut rien de plus à ces malheureux puisqu'il leur reste, le minimum de vérités indispensables ? Ce serait imiter le riche sans cœur et sans entrailles, passant, plongé dans ses fourrures, près du pauvre couvert de misérables lambeaux de vêtements, et lui disant : « N'as-tu pas de quoi ne pas mourir de froid ? Tu n'as que ça tout juste, c'est vrai, mais enfin cela suffit. Passe-toi de mon assistance ! » Ce langage trop souvent, sous une forme ou sous une autre, se retrouve sur nos lèvres. Puisque vos idolâtres, entend-on dire couramment, peuvent se sauver dans leur religion, pourquoi aller les tourmenter et les provoquer à changer de croyances et de rites ? » On ne peut pas mieux déraisonner.

La foi ne suffit pas seule, vous le savez, mes frères, pour mettre en possession du ciel. Il faut y joindre les œuvres. A un minimum de croyances, les païens eux-mêmes doivent joindre un minimum de pratiques. Il leur faut observer la loi naturelle gravée par le doigt de Dieu au cœur de tout homme venant en ce monde. Pour l'accomplissement de ce devoir, le Créateur, il faut le dire, ne les abandonne pas à leurs propres forces, il leur vient en aide par sa grâce. — « Donc, vont ici encore conclure certains chrétiens déjà en alarme pour leur porte-monnaie, donc ces gens-là ne sont pas de pire condition que nous, puisque, comme nous, ils ont la grâce au secours de leur faiblesse. Inutile alors d'envoyer et d'entretenir à grands frais des missionnaires en pays infidèles. »

Ah ! mes frères, ils ne sont pas de pire condition que nous ? C'est bientôt dit et bien témérairement dit. Mettons qu'ils aient en égale abondance avec nous les grâces communes et strictement suffisantes que Dieu accorde aux hommes en dehors des sacrements. Mais les sacrements, eux, ne les comptez-vous pour rien ? Ces merveilleux et extraordinaires moyens de salut, ces sources surabondantes de grâces, n'en tenez-vous aucun cas ? Si deux hommes nés, l'un dans l'Eglise dépositaire des sacrements et l'autre en dehors d'elle, ont, comme vous le prétendez, les mêmes chances de salut, c'est donc que les sacrements sont une institution parfaitement oiseuse, un non-sens dans la religion, un pur hors-d'œuvre. C'était bien la peine alors que Jésus les instituât au prix de son sang ! Puisque l'Eucharistie ne nous sert de rien, puisque le sacrifice de la messe, par lequel sont appliqués à chacun de nous les mérites de la sanglante immolation du Calvaire, n'empêche pas que les infidèles n'aient rien à nous envier quant aux moyens de sanctification et de salut, pourquoi le Christ a-t-il surchargé la religion de tous ces accessoires inutiles, et a-t-il cru devoir subir la mort pour cela ? Si le sacrement de pénitence qui remet nos péchés sans autre disposition de notre part qu'une contrition imparfaite n'établit nulle différence entre nous et les païens, qui ne seront pardonnés que moyennant un acte de contrition parfaite, où donc est la logique à présent ?... Quant à moi, j'avoue ne plus comprendre.

Allons, mes frères, quittons ce langage dont la témérité touche à l'impiété ; reconnaissons que nous sommes grandement, immensément privilégiés par rapport aux pauvres païens ; laissons-nous toucher par la pensée de la misère physique, morale, spirituelle, de ces membres déshérités de la famille humaine, et travaillons efficacement à leur venir en aide.

2. A défaut de la piété que nous devons à des frères malheureux, la reconnaissance que nous devons à l'Eglise nous serait un motif encore de



travailler de toutes nos forces à la propagation de la foi.

De quelle ardeur nous aimerions l'Eglise si nous voulions prendre la peine de reconnaître tout ce dont nous sommes redevables à cette mère de nos âmes, en même temps bienfaitrice de nos corps ! Je ne veux pas répéter à cet endroit ce que j'ai dit déjà tout à l'heure à ce sujet. Mais comment pourrions-nous n'être pas reconnaissants à l'Eglise de la civilisation dont elle seule a doté notre terre d'Europe, des coûteux sacrifices dont elle est venue décharger nos autels, des inappréciables secours pour le bien et la justification qu'elle nous procure par les sacrements, des consolations de toute sorte qu'elle répand sur notre vie, des suavités qu'elle met dans le devoir, des douleurs qu'elle allège, des larmes qu'elle essuie, des angoisses qu'elle apaise ? N'a-t-elle pas seule le secret de rendre un Père à ceux qui n'ont plus le leur ici-bas, une Mère à ceux demeurés sans amour sur la terre ; de nous sauver du désespoir quand tout semble perdu pour nous du côté des hommes ; de répandre jusque sur notre lit d'agonie une sérénité, une douceur, des clartés et des joies qui n'ont plus rien de la terre ? O sainte Eglise notre Mère, comment ne pas vous aimer, vous bénir !

Et pourtant, mes frères, combien peu nous aimons l'Eglise, puisque nous restons si indifférents à ce qui lui tient tant au cœur : la conversion des païens à l'Evangile ! Si l'Eglise est notre mère, elle l'est aussi en droit des pauvres idolâtres, elle l'est du genre humain tout entier. Epouse du nouvel Adam, elle est la nouvelle Eve, la mère de tous les vivants, de tous les peuples, de tout ce qui a péché dans le premier Adam et a besoin d'être régénéré en Jésus-Christ. Ces nations que l'ignorance ou l'erreur tiennent éloignées de son giron maternel, elle ne cesse de tendre vers elles ses bras pleins d'amour ; elle ne cesse de les désirer, de les appeler sur son cœur, de soupirer après l'instant où elles deviendront, par le baptême, sa famille, son héritage autrement qu'en désir. Et elle attend de nous, pour prix de ses bienfaits, que nous lui ramenions, que nous lui rendions ces enfants.

3. Et Dieu aussi attend de nous cette marque d'un sincère dévouement aux intérêts de sa gloire. C'est de sa part ici plus qu'un désir, c'est en quelque sorte une volonté formelle. Vous ne pouvez en effet ignorer, mes frères, que tout homme est chargé du soin de son frère en détresse, et que l'obligation de secourir nos semblables dans le besoin s'étend non pas seulement à leurs nécessités corporelles, mais aussi et avec plus d'urgence encore à leurs nécessités spirituelles. Dieu sans nul doute pourrait, sans nous, convertir les infidèles, comme il pourrait, sans nous, subvenir aux besoins des pauvres ; mais il ne le veut pas. Sa Providence s'est fait une loi de remettre à chacun le soin de son prochain : « *Mandavit unicuique de proximo suo* ; » et malheur à nous si nous nous dérobons à ce mandat qui nous est confié !

Le feu que Jésus est venu apporter sur la terre, il aurait pu l'allumer de ses mains non pas sur un seul point du globe, mais sur toutes les plages de l'univers à la fois. Il ne l'a pas voulu : il laisse à ceux qu'aura touchés ce feu divin, de le communiquer autour d'eux, et de le répandre de proche en proche sur toute la surface de la terre. Voyez, mes frères, ce que vous faites vous-mêmes chaque matin. Quand vous voulez ressusciter dans l'âtre la bienfaisante flamme qui réchauffera vos membres et cuira vos aliments, vous ne portez l'étincelle née du phosphore que sur un seul point, n'est-il pas vrai ? Une brindille enflammée est chargée par vous de communiquer la flamme aux brindilles voisines, et celles-ci à leur tour incendient la

masse entière du combustible entassé au foyer. — Ainsi Jésus. Il a allumé dans nos âmes la flamme évangélique qui est à la fois chaleur et lumière, et il entend que nous devenions tous ensuite autant de foyers d'incendie chargés de propager la divine flamme aussi loin que possible. Et, comme il voit que notre zèle se refroidit, il nous crie : « *Quid volo nisi ut accendatur* ? Je ne veux rien autre chose, sinon que vous embrasiez la terre. Ce n'est pas pour vous seuls que j'ai fait de vous de lumineux flambeaux : c'est pour que, de vous, rayonne une lumière de vie et de salut sur ceux qui sont restés assis à l'ombre de la mort, dans les ténèbres de l'infidélité. »

A l'œuvre donc, chrétiens, vous sans qui Dieu se condamne à ne pouvoir rien faire pour le salut de vos frères idolâtres ! A l'œuvre et ne songez plus dès maintenant qu'aux moyens de travailler efficacement à la conversion des païens.

## II. — Des moyens d'aider à la Propagation de la foi.

1. Un premier moyen c'est la prière. Ce moyen est à la portée de tous, riches ou pauvres ; et de plus ce moyen est d'absolue nécessité. En s'en remettant à nous du sort de nos frères, Dieu s'est pour ainsi dire lié les mains. Il veut sauver tous les hommes, mais il ne le peut qu'avec notre concours : il attend comme notre permission pour agir. A nous de rendre à Dieu sa liberté d'action, de lui délier les mains par notre prière. « Le sang divin de Jésus-Christ, dit le P. Faber, est un fleuve jaloux d'inonder la terre entière<sup>1</sup>. » A nous de soulever les vannes, d'ouvrir l'écluse par où il se répandra à flots abondants sur les terres qui n'en ont pas encore été arrosées. C'est notre mauvais vouloir qui met obstacle au bon vouloir de Dieu. Nous ne comprenons pas suffisamment cette vérité ; nous ne réfléchissons pas assez à ce besoin que Dieu a de nos prières ; nous ne songeons point aussi souvent qu'il faudrait, que le sort de nos frères est entre nos mains. Qui sait si déjà chacune des peuplades demeurées idolâtres n'aurait pas eu son saint François de Xavier, si, parmi les chrétiens, on avait prié davantage pour la conversion des infidèles ? Est-ce donc une charité si difficile à faire que celle de cinq *Pater*, de cinq *Ave*, et de cinq *Gloria Patri* récitées chaque jour à l'intention des centaines de millions d'hommes qui n'ont pas encore entendu parler de Jésus-Christ ?

2. A la prière il convient de joindre l'aumône : second moyen de venir en aide à l'œuvre de la Propagation de la foi. Sans doute, mes frères, l'Eglise n'a d'autre ambition que la conquête des âmes. Elle dit aux pouvoirs humains parmi lesquels il lui faut vivre : « *Da mihi animas, cætera tolle tibi*. Laissez-moi les âmes et prenez pour vous tout le reste. » (Gen., xiv, 21). Mais, hélas ! elle ne peut, bien souvent, gagner les âmes que par les corps ; il lui faut bien souvent, pour son œuvre divine, en appeler à certains moyens humains ; disons le mot dont les ignorants et les gens sans réflexion peuvent seuls s'étonner : il faut à l'Eglise de l'argent. Il faut de l'argent au missionnaire pour se nourrir et se vêtir, lui et tant de pauvres gens dont la misère surpasse tout ce qu'on peut voir en nos pays civilisés : chrétiens, païens, tout ce qui souffre vient au missionnaire pour en recevoir des aliments ou des remèdes. Il lui faut de l'argent aussi pour ses nombreux voyages dans la visite de ses chrétiens ou à la recherche des âmes à évangéliser. Il lui en faut

<sup>1</sup> *Le Précieux Sang* : La prodigalité du Précieux Sang.

pour bâtir des églises, des écoles, des orphelinats, des hôpitaux, pour racheter aux parents idolâtres les enfants que ceux-ci menacent de faire mourir sous la dent des bêtes ou dans l'eau des fleuves, pour héberger nombre de néophytes spoliés et chassés de chez eux en haine du nom chrétien. De l'argent, oui, il en faut continuellement à nos admirables missionnaires, et que de fois leur cœur saigne quand ils se voient réduits, faute de ressources, à renvoyer sans secours des malheureux au visage tiré par la faim, et qui pleurent en leur baisant les mains et en implorant de leur pitié un peu de riz ou de pain! Que de bien ne feraient-ils pas autour d'eux avec seulement le dixième des sommes qui follement se dépensent parmi nous en inutilités, en fantaisies, en toilettes exagérées, en coûteuses distractions! — De vrai, mes frères, quand d'autres qui n'y sont pas plus obligés que nous, quittent foyer et patrie pour s'en aller exercer au loin un pénible et périlleux apostolat, ne devrions-nous pas rougir de n'avoir pas même assez de cœur pour coopérer à leur sainte entreprise par un petit sou mis pour eux de côté chaque semaine!

Plus de ce coupable égoïsme! Nous devons sou-haïter que l'Eglise dilate ses tentes jusqu'aux extrémités de la terre : pour cela commençons par dilater nous-mêmes nos cœurs et nos bourses. C'est une aumône doublement méritoire que celle du sou de la Propagation de la foi, puisqu'elle a le double avantage de soulager de navrantes misères physiques et de lamentables misères spirituelles. Donc plus de vaines excuses! Riches, ne prétextez pas la multiplicité des bonnes œuvres que déjà vous soutenez de vos deniers. « Le sou de la Propagation de la foi vous sera onéreux, » dites-vous! Tant mieux. Car l'aumône n'obtient tout son mérite devant Dieu qu'à la condition d'être une gêne, une privation, une charge dont on souffre. Voudriez-vous donc toujours ressembler à ces vases égoïstes qui ne laissent échapper que ce qu'ils ont de trop? La belle vertu en vérité que celle consistant à ne donner à autrui que ce dont on ne sait que faire soi-même! — Et vous, pauvres, n'invoquez pas la modicité de vos ressources... Voulez-vous donc que je rappelle ici que l'institution de la Propagation de la foi est votre œuvre par excellence, que c'est vous qui en avez eu la première idée, que ce sont quelques pauvres ouvrières qui jetèrent, à Lyon, en 1822, les fondements de cette bénie institution, et que ce sont les sacrifices et les cotisations des humbles et des petits qui toujours contribuèrent à alimenter, pour une large part, la caisse de cette œuvre qui a déjà enrichi le ciel d'autant d'élus, si je puis dire, qu'il y a d'étoiles au firmament?

3. Et que diriez-vous, mes frères, si, avec votre prière et votre argent, je vous demandais quelque chose encore, je vous demandais votre sang, le sang de vos fils, le sang de vos filles, partant demain, prêtres ou religieuses, gagner des âmes à Jésus-Christ en pays infidèles? De ce troisième moyen d'aider à l'œuvre de la Propagation de la foi je ne dirai rien aujourd'hui; je me contenterai de m'écrier : « Heureuse la famille qui donne un apôtre à l'Eglise! Heureuses les entrailles qui ont porté le futur missionnaire du Christ! Heureux les frères, les sœurs, les neveux qui sentent couler dans leurs veines le sang d'un frère ou d'un oncle martyr, le même sang qui a coulé pour la cause de Dieu sur une terre idolâtre! Heureux le père, heureuse la mère, qui ont su imposer silence à la nature, et donner aux missions le fils que Dieu y appelait! Les premières larmes versées seront amères sans doute, mais combien douces les dernières larmes, combien inexprimable le tressaillement des âmes se rencontrant, se retrouvant, se

réunissant à jamais pour une éternité d'extase et de triomphe! »

Notre sang, notre or et nos prières, mes frères, donnons à Dieu, pour la diffusion de son royaume sur la terre, ce que nous pourrions et ce qu'il attend de nous. Nous savons bien que nous serons payés au centuple. Ainsi soit-il.

## 20<sup>e</sup> et dernière Instruction

### LE SACRIFICE DE JUSTICE

*Tunc acceptabis sacrificium  
justitiae, ... tunc imponent super  
per altare tuum vitulos.*

Alors vous recevrez le sacrifice de justice...; alors on offrira des holocaustes sur vos autels.

Il s'offre aujourd'hui, mes frères, ce sacrifice de justice que David croyait pouvoir présenter au Seigneur dans l'enceinte reconstituée des murs de Jérusalem. Non, les holocaustes de jeunes veaux et d'agneaux n'étaient pas dignes de porter le nom de sacrifice de justice, et le saint roi se laissait égarer par son zèle. Ou bien peut-être entrevoyait-il, dans un avenir prophétique, le sacrifice messianique, le sacrifice de la croix, continué par celui de la messe. Car le voile, chrétiens, le seul vrai sacrifice de justice : celui de l'Agneau divin s'immolant sur la croix, et celui de l'Agneau divin immolé sur l'autel. De quoi mieux que de ces deux pensées pourrait s'entretenir notre piété, en cet anniversaire douloureux mais béni du trépas sanglant de l'Homme-Dieu?

### I. — Le sacrifice de justice sur la croix.

1. Le temple que David rêvait dans sa piété d'élever au Seigneur sur la colline de Sion, afin d'y faire agréer du Très-Haut des sacrifices, des oblations et des holocaustes, Salomon seul eut le privilège de l'édifier; et, sur les autels de ce temple à jamais fameux, qui comptera, pendant près de mille ans, les hécatombes d'animaux solennellement immolés? Au seul jour de la consécration du Temple, il fut égorgé et offert au Seigneur vingt-deux mille bœufs et cent vingt mille brebis. (III Rois, VIII). Israël préludait ainsi aux innombrables holocaustes qui devaient se succéder, presque sans interruption jusqu'à Jésus-Christ, sur l'autel du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. S'il faut en croire les historiens, il ruisselait sans cesse des hauteurs du rocher de Moriah sur lequel était assis le Temple, un flot de sang qui allait grossir et teindre en rouge les eaux du torrent voisin de Cédron. — Or, je l'ai dit, c'est vainement que les Juifs s'imaginaient, avec cette multitude de victimes choisies dans la plus grasse portion de leurs troupeaux, offrir au Seigneur un sacrifice digne de lui, un sacrifice égalant l'adoration de la part de l'homme à l'infinie majesté de la part de Dieu, un sacrifice élevant la satisfaction pour le péché à la hauteur de l'offense faite au souverain Créateur et Maître par la révolte de son orgueilleuse petite créature. Si pures que fussent ces victimes, si fervent que fût dans sa religion le cœur du pieux Israélite présentant à l'Eternel la graisse de ses agneaux et de ses génisses, nulle proportion n'existait entre ces immolations sanglantes d'animaux, et les exigences, les droits du Souverain Seigneur de toutes choses, outragé par son esclave rebelle. Non, ce n'était point là et ce ne



pouvait être le sacrifice de justice célébré par le roi-prophète.

Encore moins pouvait s'appeler « le sacrifice de justice » cette longue trainée de sang qui va de l'Eden au Calvaire sous les pas des prêtres païens. Je dis une trainée de sang : c'est un déluge que je devrais dire, car toute la terre est inondée d'un horrible mélange de sang animal et de sang humain coulant à profusion de ces charniers que sont les temples des démons. Et pourtant les âges païens eux aussi avaient, comme les Juifs, la prétention, ou plutôt formaient le rêve d'offrir à la divinité des sacrifices capables de la satisfaire. C'est ce qui leur faisait substituer un peu partout, à Tyr et à Carthage, dans les Indes et dans la froide Scythie, en Gaule et en Egypte, « à Athènes même et à Rome<sup>1</sup>, » substituer, dis-je, aux victimes privées de raison, les victimes humaines, comme plus capables de proportionner la réparation à l'offense, de rétablir l'égalité entre l'une et l'autre. L'homme comprenait que le sang grossier des animaux était insuffisant pour le sacrifice de justice, qu'il y fallait le sang humain, et le plus pur encore qui coule dans les veines de la race, le plus généreux, le plus précieux, celui qui se verse le plus à regret : le sang des enfants, des adolescents et des vierges.

Eh bien ! ici encore, l'homme se trompait ; il fallait un sang plus pur que le sang même des enfants et des vierges : il fallait, pour le sacrifice de justice, plus que du sang humain, il fallait le sang d'un Dieu.

Car, mes frères, à une offense infinie en malice il fallait opposer une offrande infinie en valeur. Or la malice de nos péchés est infinie. Nous avons beau n'être qu'un misérable néant, qu'une créature d'un jour finie et bornée de toute part : il est certains de nos actes qui peuvent avoir une portée infinie, et nos péchés sont de ceux-là ! Voyez en effet : un homme du peuple, tout manant qu'il est, est capable de commettre à l'égard d'un roi un crime de lèse-majesté. De la majesté royale à lui, quelle distance ! Et cependant ses actes sont susceptibles d'égaliser, par la grandeur de leur malice, la grandeur même de la majesté royale. La gravité de sa faute a précisément pour mesure cette grandeur de la majesté offensée du souverain. Ainsi de nos péchés par rapport à Dieu. La majesté divine qu'ils outragent étant infinie, cette infinité même de la majesté de Dieu devient la mesure de notre offense : celle-ci est par conséquent infinie en malice et en gravité. — Et, comme d'autre part, hélas ! les satisfactions que nous pouvons offrir se mesurent non plus à la dignité de l'offensé, mais à celle de l'offenseur, ces satisfactions de notre part ne peuvent être que très bornées en valeur comme notre être lui-même, et restent par conséquent sans proportion aucune avec l'infini de l'offense que nous avons faite à Dieu. En vain donc en multiplierions-nous le nombre, en vain entasserions-nous jusqu'au ciel les oblations et les sacrifices pour le péché : tous les holocaustes offerts par tous les hommes de la terre depuis que le monde est monde, seraient à jamais incapables par eux-mêmes de racheter un seul des péchés qui se commettent à chaque instant sur chacun des points du globe.

Pour que fût présenté au Seigneur le sacrifice de justice égalant la réparation à l'offense, il fallait donc une victime égale à l'offensé, offerte au nom de l'offenseur ; il fallait sur les autels de Dieu une victime divine. Mais où la prendre, cette victime divine, et qui des hommes l'ira chercher au ciel ?

Hélas ! une semblable victime n'est-elle pas un beau rêve, mais rêve désespéré, irréalisable ?

Irréalisable, mes frères, il l'eût été, ce rêve, sans l'amour de Dieu pour nous. Longtemps, par la bouche des patriarches et des prophètes, Dieu avait parlé à l'homme de ses miséricordes infinies pour notre race coupable et tourmentée d'un insupportable besoin de pardon. Et certes, on peut le dire, pendant quatre mille ans, le Seigneur avait tenu parole et fait pleuvoir ses miséricordes sur la tête de ses fidèles serviteurs. Avant que David le roi-prophète composât son immortel cantique du *Misericordias Domini in æternum cantabo* (Ps. LXXXVIII), combien d'autres amis de Dieu n'avaient-ils pas eu occasion de bénir le Seigneur de ses bontés compatissantes, et combien d'autres encore ne devaient-ils pas le faire après, du milieu de la race choisie ? Mais ce n'étaient là que des miséricordes de détail, des miséricordes particulières, participées de l'infinie bonté de Dieu. Dieu s'en tiendra-t-il là ? Non, mes frères. La Miséricorde en personne descendra sur la terre ; elle s'incarnera à nos yeux sous la forme d'un petit enfant offrant à son Père pour nos péchés le sacrifice de ses larmes et de ses vagissements, en attendant que, homme fait, en pleine possession de sa nature humaine, il monte sur l'autel de la croix, pour y célébrer le sacrifice de son corps et de son sang, réalisant enfin dans toute son acception la parole du roi-prophète : « *Tunc acceptabis sacrificium justitiæ*. Alors vous recevrez, ô Dieu Très-Haut, le sacrifice de justice. »

2. La voilà donc trouvée cette victime vraiment digne de Dieu que, pendant quatre mille ans d'existence et de péché, l'humanité avait inutilement cherchée. Mais en vain, — c'est un point, mes frères, sur lequel je veux insister, afin de bien éclairer votre foi, — en vain, dis-je, il eût apparu sur la terre une victime d'infinie valeur capable de rendre à Dieu, à égalité de justice, ce que le péché lui avait ravi : si cette victime n'eût pas appartenu à l'homme, l'homme ne pouvait s'en servir pour apaiser la justice irritée du Père. De quel mérite me serait devant Dieu l'offrande d'une victime que j'aurais usurpée sur autrui ? A quoi me servirait à ses yeux le don fait à son autel d'une grosse somme d'argent, si, cet argent, je l'avais dérobé à son légitime possesseur ? Loin de racheter mes péchés, ne commettrais-je point par là un nouveau et abominable péché ? Rien n'aurait donc servi à l'homme de se trouver en présence d'une hostie de valeur infinie pour la rémission des péchés, si cette hostie n'était pas devenue sienne par un libre abandon d'elle-même.

C'était un jour bien lugubre que le premier Vendredi Saint, quand Jérusalem soulevée comme une mer en furie réclamait à grands cris frémissants la mort du Juste, s'indignait des sentiments d'humaine compassion que l'Homme de douleurs inspirait aux Gentils eux-mêmes, demandait, dans un délire de haine, que le sang du Christ retombât sur elle et sur ses enfants, applaudissait à ses souffrances et à ses tortures, se riait de ses opprobres, couronnait son front d'épines par la main des soldats, chargeait ses épaules d'une croix trop lourde pour celles-ci, le poursuivait de ses ricanelements et de ses blasphèmes pendant qu'il se traînait sanglant sur le chemin du Calvaire, perçait ses pieds et ses mains de gros clous, et, toujours implacable, insultait à son agonie et à ses derniers instants... C'était un jour bien lugubre quand, à quelque distance du Christ suspendu à la croix, Judas le traître se balançait suspendu à l'arbre des damnés... C'était un jour bien lugubre, quand le soleil se couvrait en plein midi d'un voile funèbre, que la terre tremblait secouée d'effrayantes convulsions, que les morts sortaient de leurs tom-

<sup>1</sup> Abbé Buathier, *Le Sacrifice*, ch. III.

beaux, et que, dans les rues et dans le temple de Jérusalem, des menaces et des gémissements se faisaient mystérieusement entendre au milieu d'épaisses ténèbres.

Oui, c'était un jour lugubre, mais de quel nom mille fois plus lugubre encore, de quel nom de désespoir et de malédiction l'appeler, ce jour où un Dieu expirait sous la haine des hommes, s'il n'y avait eu là, sur le Calvaire, que l'acte de bourreaux ravissant de force une victime pour l'immoler au trépas ? Quoique d'infini mérite en elle-même, une telle victime n'eût mérité d'aucune façon à ses barbares immolateurs le pardon de leurs fautes, et elle ne leur eût valu rien autre chose qu'un redoublement de colère de la part du Dieu Tout-Puissant. Il est même à supposer que le jour témoin de cette horreur eût été le dernier jour de la terre, et que le sang du Juste se fût allumé en flammes vengeresses pour la dévorer jusqu'en ses fondements.

Mais, mes frères, il se passait au Calvaire une tout autre scène. Plus haut et plus fort que toutes les féroces clameurs des Juifs ameutés, l'Homme-Dieu réclamait à son Père de mourir pour les hommes. Il l'avait dit d'avance à ses apôtres : « C'est moi, leur enseignait-il, c'est moi qui sacrifie ma vie... Ce n'est personne qui me la ravit, mais c'est moi qui en fais de moi-même l'abandon. *Ego pono animam meam... Nemo tollit a me, sed ego pono eam a meipso.* » (Jean, x, 17-18). Les Juifs étaient impatients d'ouvrir sur les chairs de l'agneau leurs dents sanglantes de lions, selon l'expression du roi-prophète. (Ps., cxxi). Mais plus grande encore était l'impatience du bon Sauveur de livrer en nourriture à ses disciples choisis sa chair sacrée, afin de la pouvoir livrer ensuite en sacrifice à son Père sur l'arbre de la croix. Victime volontaire, et prêtre en même temps que victime, le Christ s'immolait librement pour notre rédemption, payait notre rançon jusqu'au dernier denier, faisait nôtres les mérites infinis de son sang, et nous affranchissait de la dette par nous contractée envers la justice divine, sans que celle-ci subit le moindre préjudice ; car c'était bien vraiment le sacrifice de justice qui s'offrait ce jour-là, et le soupir du roi-prophète était pleinement réalisé : *Tunc acceptabis sacrificium justitiae.*

Pénétrons bien de cette vérité, mes frères, nos esprits et nos cœurs : le Christ seul pouvait nous racheter par son sacrifice ; et, le pouvant, il l'a voulu. Que l'amoureuse reconnaissance soit le sentiment qui domine en nos âmes à cette pensée ! Unissons nos voix à la voix de l'Eglise saluant dans la croix l'unique espérance de la terre : *O crux, ave, spes unica !* Oui, nous vous saluons et nous vous bénissons, ô croix de notre Sauveur, autel où s'est immolée, sous la conduite de l'amour, la Victime seule capable d'effacer les péchés du monde, de réconcilier, avec la justice du Père, sa débitrice jusque-là insolvable, la race pécheresse d'Adam. Nous vous bénissons, ô croix sainte, ô croix adorable, d'avoir fait cesser sur la terre les coûteux et trop inutiles sacrifices d'autrefois ; nous vous bénissons d'avoir fait crouler à votre approche ces infâmes autels où l'on immolait à de monstrueuses divinités de lamentables victimes humaines ; nous vous bénissons d'avoir été comme l'anguste balance où l'équilibre s'est rétabli entre Dieu et l'homme, où, à un poids infini d'iniquité et de colère, a été opposé un poids égal de satisfactions et de mérites. Nous vous bénissons, nous vous adorons, nous vous aimons ; et, partout où nous rencontrerons votre image, nous jurons de la respecter et de la révéler, et d'effacer sous nos pieux baisers les coups et les mutilations qu'elle reçoit trop souvent des impies et des sectaires, des héritiers de Caïphe et de Judas !

## II. — Le sacrifice de justice à la messe.

Une fois dressée sur le Calvaire vers la sixième heure du jour du Vendredi Saint, la croix n'a plus cessé dès lors de s'élever sur le monde. Le sacrifice de justice offert ce jour-là par l'Homme-Dieu n'a guère connu d'interruption que pendant les quelques semaines allant du Vendredi Saint à la Pentecôte ; et, depuis ce temps, il continue à s'offrir en tout lieu, à toute heure, de l'orient à l'occident, selon la prédiction du prophète Malachie. (I, 11). Le sacrifice de la messe, en effet, on vous l'a dit souvent, n'est autre que celui de la croix se poursuivant à travers les âges et s'appliquant aux besoins particuliers de chaque génération, sur chacun des points de l'univers chrétien. Ce n'est pas que le sacrifice de la messe ajoute rien à celui de la croix : « Par une seule oblation, dit l'apôtre saint Paul, Jésus-Christ immolé a consommé à jamais notre rédemption. *Una oblatione consummavit in sempiternum sanctificatos.* » (Hébr., x, 10). Le sacrifice de la croix suffit donc à payer la rançon de l'humanité tout entière ; et, en montant à l'autel pour célébrer la sainte messe, les prêtres n'entendent nullement présenter au Très-Haut un nouveau sacrifice destiné à corriger l'insuffisance du premier. Aussi c'est tout à fait faussement que les protestants nous accusent de faire tort à la croix par la messe. Autant dire que l'eau qui s'écoule d'une source fait tort à celle-ci, et en atteste l'insuffisance ; bien plutôt en atteste-t-elle la plénitude, la surabondance. Ce n'est donc pas ainsi qu'il faut comprendre les choses. Il faut se représenter au contraire l'immensité des mérites du sang de Jésus-Christ répandu sur la croix, pareille à une mer sans fond, où l'on peut puiser toujours sans jamais rien diminuer de ses profondeurs sans mesure. Mais encore faut-il puiser à cet inépuisable océan. Et qui donc rapprochera de nous ces ondes salutaires du sang de Jésus-Christ, qui les répandra sur nos âmes pour les laver, les purifier, les sanctifier ? Qui donc, mes frères, si ce n'est Jésus-Christ lui-même ? Et par quel moyen, sinon surtout par l'offrande de son sang, faite à son Père pour quelques âmes en particulier, à la sainte messe ? Sur la croix, Jésus s'offrait pour le salut de tous les hommes en général ; sur l'autel, il s'offre plus spécialement pour quelques-uns seulement, pour le prêtre qui lui sert de ministre en cet instant solennel, pour les personnes au nom desquelles le saint sacrifice est offert, pour celles encore que le prêtre recommande nommément à Dieu au *Memento* des vivants ou des morts, pour celles enfin qui assistent dévotement à la célébration des saints mystères.

Et c'est bien vraiment un sacrifice de justice que le Christ offre ainsi pour chacun de nous à la messe, c'est-à-dire un sacrifice capable d'égaliser ce que nous devons, à titre de créatures, à la majesté de Dieu ; à titre de pécheurs, à sa justice. Remarquez bien ce que c'est que de dire et d'entendre la messe. C'est tout simplement procurer que Jésus-Christ, mort une fois déjà pour tous les hommes, meure de nouveau pour moi, pour vous, pour quiconque assiste au saint sacrifice, absolument comme s'il donnait sa vie pour chaque individu, comme s'il donnait son sang. Jésus-Christ adresse à son Père cette prière entendue par sainte Colette en extase, un jour qu'elle assistait à la messe de son confesseur : « Regardez, mon Père, disait le Christ apparaissant aux yeux de la sainte comme suspendu à la croix par ses blessures sanglantes, regardez ce que j'ai souffert sur la croix ; considérez mes plaies, l'effusion de mon sang, et laissez-



vous toucher par ma passion et par ma mort, en faveur de ceux et celles qui sont ici pour honorer sur l'autel le mémorial de mes souffrances. J'ai enduré tout cela pour les sauver. Voudriez-vous les abandonner à Satan ? Que me serviront alors tant de tourments ? S'ils se perdent, non seulement je n'aurai à attendre d'eux aucune reconnaissance, mais ils blasphémeront mon nom pendant toute l'éternité, tandis qu'ils me béniront s'ils sont sauvés. Je vous prie donc, ô mon Père, pour l'amour de moi, d'avoir pitié d'eux et de ne pas les abandonner à la mort éternelle <sup>1</sup>. »

C'est ainsi, mes frères, que le Christ, à la messe, offre pour chacun de ceux qui participent à la célébration des saints mystères les mérites infinis de ce sang dont une seule goutte suffirait à laver les péchés de l'univers entier. Si, malgré cela, nous nous perdons, c'est donc que notre lâcheté à coopérer à la grâce ou notre mauvaise volonté est elle-même sans bornes. Car, ne l'oublions pas, quelque puissantes que soient les grâces sollicitées pour nous par le Christ lui-même, elles échoueront cependant, si elles ne rencontrent pas une correspondance suffisante de notre part.

Ayons donc à cœur, afin d'éviter ce malheur, le plus grand de tous, ayons à cœur d'apporter toujours à la sainte messe un esprit d'attention et de foi, de dévotion et de piété qui nous mettra à même de profiter, dans toute leur plénitude, des bienfaits du sacrifice de justice, d'en profiter pour nous, d'en profiter pour les nôtres.

Ayons à cœur aussi d'assister, le plus souvent que nous le pourrons, à la messe, même les jours ouvriers. « Mon Fils aime tellement ceux qui assistent au saint Sacrifice, disait la sainte Vierge un jour à l'un de ses pieux serviteurs, le B. Alain de la Roche, il les aime tellement que, s'il le fallait, il mourrait pour eux autant de fois qu'ils sont présents. » Allons donc chaque matin à la messe, et portons-y les mêmes sentiments que si nous assistions à l'immolation du Calvaire. Méritons que Jésus répète à Dieu chaque jour pour nous la prière qu'il faisait sur la croix pour ses ennemis : « *Ignosce illis...* Pardon pour eux, mon Père, pardon aujourd'hui, pardon demain, pardon surtout au dernier jour ! » Ainsi soit-il.

## ENTRETIENS SUR LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

### XVII

#### Dimanche des Rameaux

#### ENTRÉE TRIOMPHALE DE JÉSUS A JÉRUSALEM

Le drame de la Passion de Notre-Seigneur fut en quelque sorte ouvert par la solennelle procession des palmes. A partir de ce moment, le récit évangélique, qui s'était borné pour l'ordinaire à consigner les actions et les paroles les plus saillantes de Jésus-Christ, se transforme en un journal très circonstancié qui nous permettra de suivre le divin Maître heure par heure, jusqu'au moment où il expira sur la croix. Etudions avec un redoublement de foi et d'amour cette dernière période de la vie du Sauveur.

La fête des Rameaux s'offre à nous sous un triple aspect : 1<sup>o</sup> aspect *historique*, 2<sup>o</sup> aspect *liturgique*, 3<sup>o</sup> aspect *symbolique*. C'est sous ce triple aspect que nous allons successivement l'envisager.

#### I. — Aspect historique.

La providence de Dieu avait arrêté que les premiers pas dans la voie sublime de la Passion seraient faits avec un certain déploiement de solennité et de magnificence. Même pour des yeux purement humains, ce qui allait s'accomplir dans l'espace de quelques jours était trop grand, trop nouveau, trop important par ses conséquences, pour être laissé dans l'obscurité. L'œuvre du rachat du monde, le commencement de la création nouvelle, la fondation du royaume éternel de Dieu, la réconciliation entre le ciel et la terre, la destruction des œuvres de l'Esprit du mal, la victoire sur le péché, l'enfer et la mort, la glorification du Père par le Fils dans sa nature humaine et l'exaltation du Fils de l'homme, tout cela devait être proclamé devant tout l'univers et célébré par les louanges les plus sublimes dont les créatures, objet de tous ces ouvrages de bonté, pouvaient être capables envers leur miséricordieux Rédempteur. Voilà pourquoi Dieu avait décrété qu'il serait annoncé d'avance que le divin Roi incarné entrerait avec une pompe pleine de douceur et une puissance pleine d'humilité, dans la cité qui devait être le théâtre de sa glorieuse victoire. Or, ce qui avait été ainsi prédit par les prophètes était sur le point de s'accomplir.

Le dimanche, 10 de Nisan, 2 avril de l'an 30, premier jour de cette grande semaine dans laquelle il allait mourir, Jésus quitta Béthanie et se rendit à Jérusalem. Par un rapprochement saisissant, c'était le jour où l'on introduisait dans la ville, ornés de rubans et de fleurs, les agneaux qui devaient être immolés pour la Pâque.

Jésus ayant résolu, pour des motifs suggérés par sa divine sagesse, de recevoir l'honneur qu'on voulait lui faire, avait donné ses ordres pour les préparatifs qui étaient nécessaires. « Allez, avait-il dit, au village qui est devant vous, » c'est-à-dire de l'autre côté de la gorge étroite où de la descente qui les séparait de Bethphagé, « et vous y trouverez une ânesse attachée, et avec elle un ânon sur lequel aucun homme ne s'est encore assis ; déliez-les et amenez-les-moi. Et si quelqu'un vous dit : Que faites-vous ? Répondez : Le Seigneur en a besoin. Aussitôt il les laissera emmener. »

Tout se passa comme Jésus l'avait dit.

L'ânesse et l'ânon étaient liés à la porte entre deux chemins, les disciples les délièrent et les conduisirent au Maître ; ils étendirent sur l'ânon leurs vêtements et le firent asseoir dessus.

On suit pour aller de Béthanie à Jérusalem un sentier assez étroit qui serpente entre des collines boisées, puis tourne brusquement à droite et rejoint le versant occidental de la montagne des Oliviers. Arrivé là, le Sauveur vit l'horizon s'élargir et Jérusalem se déployer sous ses yeux dans toute sa magnificence. Jamais la capitale de la Palestine n'avait offert un aspect plus glorieux qu'à cette époque de son histoire, après que les restaurations du Temple eurent été achevées par Hérode avec une splendeur inouïe. L'édifice sacré déployait la perspective grandiose de ses tours nombreuses, de ses pinacles aériens, de son toit doré, de ses portiques de marbre baignés dans la chaude lumière du soir. A ce spectacle, Jésus pleura : « Si toi aussi, s'écria-t-il, au moins en ce jour qui t'est donné, tu avais connu ce qui peut te procurer la paix ! Mais maintenant ces choses

<sup>1</sup> Bollandistes, 6 mars.

sont cachées à tes yeux... Des jours viendront sur toi où tes ennemis t'environneront de tranchées, t'enfermeront et te presseront de toute part. Et ils te renverseront par terre, toi et tes enfants; et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée. »

C'est une des rares circonstances où Jésus ait pleuré et ses larmes, au milieu de son triomphe pacifique, ont une mélancolie poignante. Cette joie d'un jour que le Père lui ménage avant ses luttes et ses douleurs suprêmes, il l'oublie pour ne penser qu'à son peuple, à sa ville ingrate et coupable, à la destinée effrayante qu'elle se prépare.

Dès qu'on apprend que Jésus se dirigeait vers Jérusalem, le peuple accourut au-devant de lui. L'enthousiasme s'empara des disciples et de la foule. Ils étendaient leurs manteaux le long de la route sous les pas du Prophète. La coutume d'étendre des vêtements sur le chemin où doit passer un personnage considérable s'est maintenue jusqu'à nos jours en Orient. En 1834, le consul anglais de Damas, M. Farron, passant par Bethléem, vit arriver à sa rencontre des centaines d'hommes et de femmes qui, tout à coup, comme par une inspiration subite, étendirent leurs habits à terre, devant son cheval, le suppliant d'intercéder pour eux auprès du vice-roi d'Égypte, dont ils avaient encouru la colère en se révoltant contre lui<sup>1</sup>.

Le peuple coupait des rameaux verts, branches d'oliviers, de myrtes, de citronniers tout en fleurs — c'était la saison, — et en jonchait le chemin comme nous faisons à la Fête-Dieu.

Enfin toute la multitude, transportée de joie, louait le Dieu d'Israël à haute voix pour toutes les merveilles qu'elle avait vues, en disant : « Béni soit le roi qui vient au nom du Seigneur ! Paix dans le ciel et gloire dans les lieux très hauts ! » Et ceux qui marchaient devant comme ceux qui suivaient criaient : « Hosanna au fils de David ! Béni celui qui vient au nom du Seigneur ! Béni soit le règne de notre père David que nous voyons arriver ! Hosanna au plus haut des cieux ! »

La foule employait les termes les plus élevés de louange. Ne nous en étonnons pas ; celui qu'elle glorifiait était le grand prophète qui avait nourri les affamés, ressuscité les morts, guéri les infirmes. On comprend que tous, enfants, jeunes filles, femmes, hommes, vieillards, aient été entraînés par une impulsion irrésistible à parler comme ils le firent dans cette circonstance solennelle.

Le langage de ceux qui composaient le cortège triomphal de Jésus proclamait sa dignité royale et même, si on l'entendait bien, sa divinité, car ils avaient fait retentir le grand *Hallel* messianique, tel qu'on l'enseignait aux enfants pour acclamer le Fils de David le jour où il paraîtrait. (*Succah*, cap. III). Ils étaient les organes de l'Eglise pour rendre à Notre-Seigneur la louange et l'honneur qui lui sont dus.

Lorsque la création première fut achevée, comme nous le lisons au livre de Job, « les astres du matin louèrent Dieu tous ensemble, et tous les enfants de Dieu furent transportés de joie. » (Job, xxxviii, 7). Maintenant que le grand ouvrage de la Rédemption va s'accomplir au bout de quelques jours dans la ville sainte, n'est-il pas juste que la terre ne laisse pas sans louange le chef-d'œuvre de la miséricorde infinie ? A ces quelques voix qui

retentissaient sur les pentes du mont des Oliviers et de la colline de Sion, tous les hommes auraient dû faire écho d'un pôle à l'autre et de l'Orient à l'Occident.

## II. — Aspect liturgique.

L'Eglise, suivant pas à pas son divin fondateur, a marqué chacune de ses étapes glorieuses ou sanglantes par une fête commémorative qui continue à travers les siècles sa tradition primitive. Tantôt c'est un cri de douleur : c'est la Passion, c'est le Golgotha ; tantôt c'est un cri de joie, *Alleluia* : c'est Pâques, c'est la Résurrection.

Chaque fête reproduit donc une page de la grande épopée chrétienne, et les Rameaux rappellent l'entrée glorieuse de Jésus-Christ dans Jérusalem.

Toute la solennité est partagée en trois actes distincts.

1. La bénédiction des palmes est le premier rite qui s'accomplit sous nos yeux ; et l'on peut juger de son importance par la pompe que l'Eglise y déploie. Les branches d'arbres reçoivent par des oraisons, accompagnées de l'encens et de l'aspersion, une vertu qui les élève à l'ordre surnaturel et les rend propres à la protection de nos corps et de nos demeures. Aussi les fidèles doivent-ils les placer avec honneur dans leurs maisons comme un signe de leur foi et une espérance dans le secours divin.

Les indifférents eux-mêmes tiennent à se procurer quelque fragment du saint feuillage. L'un de ces tièdes me disait : « Il me semble qu'un malheur m'arriverait si je n'avais pas chez moi une branche bénite le jour des Rameaux. »

Paris reste fidèle au buis. Il a un parfum délicat qui apporte pendant quelques jours l'illusion des contrées où l'on respire le grand air. Jamais on n'a pu lui substituer d'autres arbustes, tant il est vrai que les grandes villes mêmes conservent leurs traditions et leurs coutumes.

Dès la veille de cette fête, une montagne de verdure, arrivée par voie de Seine, s'élève sur le port Saint-Nicolas du Louvre. Distribuées aux revendeurs en un clin d'œil, ces joyeuses frondaisons, aux couleurs vigoureuses, se rencontrent partout, à la porte des églises, au coin des rues et des carrefours, à la porte des boutiques ; tout le monde se fleurit et se décore de l'*Ordre du printemps*.

Le buis nouveau, c'est l'annonce de la bonne saison, que la mère de famille apporte dans sa maison, comme jadis la colombe de Noé la branche d'olivier que ce patriarche attachait à son arche. Aussi les cœurs sont en joie quand le prêtre bénit les palmes mystérieuses.

« Rameau verdoyant, tout humide encore de la rosée du ciel et qui semble lourd des vœux dont l'a chargé l'Eglise, sois le *palladium* de ma solitude, sois une sentinelle toujours éveillée sur mes nuits et rappelle aux ennemis secrets de mon salut que là repose une âme dont triompha Jésus, et que tu restes ici comme un signe de sa conquête et un gage futur de son éternelle alliance.

« Rameau que j'aime, ta verdure me parle du ciel ; elle symbolise à mes regards l'espérance du chrétien et l'immortalité qu'il doit conquérir. Je veux te fixer à chacun de mes réveils, et mon âme, en se posant sur ta feuille toujours verte, se souviendra qu'une couronne impérissable l'attend dans le séjour des élus, mais qu'elle doit s'acheter par des souffrances et par des combats.

« Puis, si je venais à reposer à ton ombre le dernier de mes sommeils, si tu es le dernier rameau qui doive prier sur ma couche, je fais des vœux pour qu'une main pieuse vienne te demander pour

<sup>1</sup> Dr Sepp, *La vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. II, p. 240-241.



moi une bénédiction dernière. Alors, ô mon rameau bénit, sème l'eau sainte sur mon linceul et, pour sanctifier jusqu'à mes cendres, descends avec elles reposer dans ma tombe.

« On dit que les rameaux des prédestinés reverdissent toujours, même au fond du cercueil. Eh bien ! reverdis pour moi jusqu'au grand jour du réveil général ; alors je te reprendrai pour me servir de palme de triomphe dans la glorieuse assemblée des élus ! »

2. Le second rit de cette journée est la procession célèbre qui rappelle l'entrée de Jésus à Jérusalem. Pour perpétuer ce souvenir, il n'y eut ni d'arc de triomphe, ni d'obélisque d'élevé, et voyez comme sa mémoire a demeuré. Les détails en sont si bien conservés dans les cérémonies de la liturgie, que l'on dirait que nous assistons nous-mêmes, après dix-neuf siècles, au fait raconté par l'évangéliste.

Il faut relire toutes les paroles de cette partie de l'office des Rameaux, parce qu'on y trouve la marche et le mouvement d'un poème. Ces prêtres et ce peuple avec leurs palmes de verdure ; ce dialogue entre le chœur du dehors et celui de l'intérieur de l'église ; cette répétition de : « Ouvrez, ouvrez vos portes éternelles », et ces autres mots : « Quel est ce roi de gloire ? » sont d'une beauté toujours impressionnante.

L'hymne qui se chante ainsi à deux chœurs a été composée par Théodulphe, évêque d'Orléans. Ce pontife, l'une des gloires de la noble cité, le poète le plus distingué de son siècle, disgracié par Louis le Débonnaire, gémissait oublié dans les prisons d'Angers. La procession des Rameaux passait sous l'étroite fenêtre de son cachot, quand sa voix suave, harmonieuse, entonna cette admirable improvisation : « *Gloria, laus et honor*, » etc. Le clergé s'arrêta, l'empereur lui-même, ravi d'abord, puis ému, — car la voix autrefois connue, aimée, de l'évêque captif lui rappelait bien des souvenirs, — écouta le doux chant de son prisonnier.

Et cette hymne, tout orléanaise avant d'être catholique, valut, dès le jour où elle fut improvisée sous les voûtes de ce cachot, à l'empereur un retour à la justice, à Théodulphe sa liberté, au siège d'Orléans le retour de son évêque.

3. Enfin a lieu une cérémonie des plus expressives. La porte frappée du bâton de la croix s'ouvre comme d'elle-même et la foule, précédée du clergé, rentre dans l'église. Cette scène mystérieuse retrace l'entrée du Sauveur dans la Jérusalem céleste, dont le péché nous avait fermé l'entrée.

La procession terminée, toute joie disparaît ; nos esprits et nos cœurs ne seront plus occupés que de la Passion et de la mort du Sauveur. L'Eglise nous rappelle ainsi qu'en entrant dans Jérusalem Jésus-Christ venait s'offrir à Dieu pour être la victime sanglante de la grande expiation.

### III. — Aspect symbolique.

Dans la fête des Rameaux il y a enfin des symboles.

« Les foules qui précédaient et qui suivaient Jésus-Christ, » est-il dit dans l'Evangile, « jetaient leurs palmes sous ses pieds. » Les foules qui précédaient, c'était la suite des patriarches et des justes de l'ancienne loi. Voyons-les sur cette route de quarante siècles, portant chacun en leurs mains une palme triomphale et saluant de leurs acclamations le Messie qui s'avance. Et les foules qui suivaient ? C'est le cortège des martyrs, des docteurs, des chrétiens de toute condition, savants, orateurs, poètes, artistes, qui ont par leurs écrits, par leur vie, par leurs œuvres, glorifié le Rédempteur.

Est-ce que l'histoire de France en particulier n'est pas, comme on l'a dit, un *Hosanna* de quatorze siècles à Jésus-Christ ? Aussi n'est-ce pas être Français que de ne pas être chrétien ; et selon une parole de saint Ambroise qui ne se rapporte pas moins à nous qu'à la nation sainte : « *Sed ipsi se amore patriæ qui Christo invident abdicarunt*, ceux-là n'aiment pas leur patrie qui haïssent le Christ. »

Cependant la société moderne veut empêcher Jésus-Christ de régner sur elle. Non seulement on lui défend de se produire hors de son temple, mais on veut l'expulser de son propre domaine, on refuse à ses ministres le droit de donner aux catholiques une direction morale, on voudrait leur faire subir une sorte d'ostracisme en entravant leur liberté dans une foule de prohibitions, de restrictions, de mesures vexatoires.

Malgré tout, Jésus-Christ est encore parmi nous la première majesté, majesté toujours debout. « *Nihil proficimus*. Nous n'avancons à rien, » disaient les scribes, les docteurs de la loi au jour du triomphe de Bethphagé. Nous avons eu beau le combattre : « Tout le monde va après lui. *Ecce mundus totus post eum abiit*. » (Jean, XII, 19). N'est-ce pas l'aveu plein d'indignation et de dépit que la nécessité arrache encore de nos jours aux ennemis de Jésus ? Malgré leur rage et leurs efforts, le Christ a toujours pour lui le sentiment populaire. Le peuple, même quand il est peu dévot, n'aime pas qu'on moleste ses prêtres et qu'on persécute sa religion.

Espérance donc !... Travaillons, luttons, mettons en œuvre toutes nos énergies. L'heure du triomphe viendra. Et ce ne sera plus seulement de rameaux et de feuilles qu'alors nous parerons nos demeures, mais de fleurs et de fruits, fleurs et fruits bénis de notre renaissance et de notre salut.

Amen !

## RÉFLEXIONS SUR DES PAROLES DU PROPRE DES MESSES DU DIMANCHE

### XVIII

#### DIMANCHE DES RAMEAUX

**I O Dieu, mon Dieu.** — Jésus-Christ homme, qui est aussi Fils de Dieu, en se revêtant, par un effet de sa miséricorde, de notre humanité, a pris de même le langage de notre infirmité sur cette croix, où notre *vieil homme* était attaché avec lui pour détruire le corps du péché. (Rom., VI, 6). Il a donc emprunté ce langage à notre faiblesse humaine, lorsqu'il s'écria : *O Dieu, mon Dieu !* C'était nous révéler tout à la fois, et son amour, et son obéissance envers Dieu. Il semblait lui dire : *O Dieu, vous le Dieu du ciel et de la terre, le Dieu de toutes les créatures, vous êtes mon Créateur, parce que cette forme d'esclave que j'ai prise, est votre ouvrage, selon cette parole que vous avez dite par votre prophète : Moi, le Seigneur, je l'ai créé.* (Is., XLV, 8). De même que toute créature doit vous aimer, ainsi sur cette croix, moi, je vous aime, ô Dieu ; je vous reconnais pour mon créateur et le souverain Seigneur de toutes choses. Vous êtes *mon Dieu*, le Dieu que j'ai servi dans les jours de mon pèlerinage, le Dieu auquel j'avais dit : *Je viens, ô Dieu, pour faire votre volonté.* (Hébr., X, 7). Vous êtes toujours *mon Dieu*, le

Dieu de mon cœur et de mes contemplations, le Dieu auquel je m'unis par tous mes desirs, malgré les souffrances dont je suis accablé. Vous êtes toujours *mon Dieu* par l'espérance que j'ai placée en vous, par cette confiance que vous me délivrerez une fois mon sacrifice accompli. Vous êtes *mon Dieu* parce que vous me glorifierez dans mon corps au jour de ma résurrection. *O Dieu, mon Dieu*, entendez donc le cri de mon amour, le cri de mon obéissance, *ô Dieu, mon Dieu!* (Denys le Chartreux).

Quand Jésus-Christ priait ainsi sur la croix, il priait pour lui comme homme et parlant au nom de nous tous, comme chef de son corps mystique qui est l'Eglise. Il voulait nous donner un exemple à suivre dans les souffrances et les persécutions que nous aurions à supporter. C'est notre devoir, car il est écrit : *Le disciple n'est point au-dessus du maître ni l'esclave au-dessus de son seigneur. Il suffit au disciple qu'il soit comme son maître, et à l'esclave comme son seigneur.* (Matth., x, 24-25). Jésus-Christ, étant sur la croix, portait nos faiblesses, et s'il parlait de la sorte, c'était au nom de ceux qui appartiennent à son corps et qui redoutent encore les tribulations. La voix qui a été entendue sur le Calvaire, était la voix non de la tête, mais de tous les membres, et je l'entends toujours au sein de l'Eglise, disant : *O Dieu, mon Dieu.* Et quels sont ces membres de Jésus-Christ dont nous entendons la prière ? Ce sont les apôtres contredits par le monde, les martyrs qui versent leur sang, les confesseurs qui supportent les tribulations, les pécheurs pénitents qui implorent le pardon, les vierges qui souffrent la persécution pour rester fidèles à leur vocation, les chrétiens qui, voulant rester unis à la tête et participer à sa passion, disent du milieu de leurs peines et de leurs douleurs : *O Dieu, mon Dieu!* Mais prêtez l'oreille à cette grande voix de tous les membres de Jésus-Christ qui sont plus spécialement attachés avec lui sur sa croix : c'est l'Eglise toute entière ; ce sont les pontifes, les prêtres, les religieux, les simples fidèles qui disent en toute contrée du monde catholique : *O Dieu, mon Dieu!* C'est ainsi qu'ils répondent aux insultes, aux calomnies et aux mauvais traitements dont ils sont l'objet.

Puisse ce cri d'amour et d'obéissance de l'Eglise universelle monter jusqu'au ciel, apaiser la justice divine, et amener pour nous tous des jours où nous serons consolés et même délivrés des angoisses dont nous sommes remplis ! Alors se lèvera pour l'Eglise, pour la France, le beau jour de la résurrection que nous appelons de tous nos vœux : *O Dieu, mon Dieu!* (S. Augustin).

**II. Jetez un regard sur moi.** — C'est Jésus-Christ qui parle à son Père : il lui dit de le regarder avec miséricorde, parce qu'il est accablé de douleurs. C'est la prière de celui dont le prophète avait dit : *Il était méprisé, et le dernier des hommes, homme de douleurs connaissant l'infirmité, et nous l'avons compté pour rien.* (Is., LIII, 3). Il semblait donc dire à Dieu : Jetez un regard sur ma misère, et vous ne pourrez faire autrement que de compatir à mes maux en arrêtant du moins le cours de ma passion. Si Jésus-Christ en croix pouvait dire aux Juifs : *O vous tous qui passez par le chemin, prêtez attention, et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne* (Lam., I, 12), combien davantage devait-il appeler sur lui l'attention de son Père ! Car s'il se livrait ainsi, n'était-ce pas pour lui rendre gloire et apaiser sa justice ? — D'autre part, s'il lui demandait d'être regardé avec miséricorde, c'était, non pour être délivré de ses souffrances, mais pour hâter la pleine consommation de sa mort et de sa sépulture. Il avait soif de notre rédemption par sa passion, et de notre

glorification par sa résurrection, en sorte qu'il souhaitait tout autant le terme de sa passion que de voir se lever le jour de sa résurrection. — Enfin Jésus-Christ sur la croix était bien digne de compassion de la part de son Père : il avait perdu tout son sang, il était exposé tout nu à la vue des hommes, et réduit à une extrême pauvreté, puisqu'il allait être enseveli dans un sépulcre qui ne lui appartenait pas : *C'était un homme ayant besoin de se fortifier, manquant encore plus de force et abondant en pauvreté.* (Eccl., XI, 12). Jésus-Christ exprimait donc dans sa prière le désir de voir la consommation de son sacrifice ; et Dieu l'exauça, car trois jours après sa mort, il sortit de son tombeau, glorieux et triomphant : *L'œil de Dieu l'a regardé en bien, et il l'a relevé de son humiliation, et il a élevé sa tête, et beaucoup s'en sont étonnés, et ont honoré Dieu.* (Ib., 13). Jésus-Christ a été si bien regardé par son Père qu'à l'heure de sa mort le centurion et ceux qui étaient avec lui pour le garder, voyant le tremblement de terre et tout ce qui se passait, furent saisis d'une extrême frayeur, et dirent : *Vraiment, celui-ci était le Fils de Dieu.* (Matth., XXVII, 54). Il a été d'autant plus exaucé qu'il n'avait point cessé, en se faisant homme, d'être le Fils unique de Dieu, en sorte que la parole que Dieu le Père a dite à Jésus-Christ transfiguré sur la montagne du Thabor, il aurait pu la redire à Jésus-Christ crucifié sur le calvaire : *Celui-ci c'est mon Fils bien-aimé.* (Luc, IX, 35). C'était toujours Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, Verbe fait chair. (Albert le Grand).

Mais Jésus-Christ était le Sauveur des hommes sur la croix, et en nous plaçant à ce point de vue, sa parole aurait cette signification : *Jetez un regard sur moi*, c'est-à-dire voyez l'honneur que je rends à votre nom, les blessures d'où coule mon sang qui pacifie tout ce qui est au ciel et sur la terre, les opprobres et les douleurs qui expient le péché, les fruits de salut que les hommes retirent de mon sacrifice. *Jetez un regard sur moi*, c'est-à-dire, moi, j'ai toujours dirigé mes regards vers vous pour accomplir vos moindres desirs, fait tout ce qui pouvait vous plaire, cherché votre gloire et non la mienne, brûlé d'amour pour les hommes et travaillé à les attirer à moi pour les remettre entre vos mains. *Jetez un regard sur moi*, c'est-à-dire voyez en moi cette Eglise que j'ai fondée pour que vous soyez connu et aimé dans le monde entier, cette Eglise qui souffre avec moi quand je souffre et pour laquelle je souffre ma passion, cette Eglise dont tous les membres participent aux mérites de mon sacrifice, qui sont crucifiés avec moi, dispersés sur toute la terre, mais qui me sont unis par les liens de la foi et de l'amour. Ah ! *Jetez un regard sur moi!* De même qu'après avoir créé toutes choses par moi au commencement du monde, vous les avez regardées et vous avez vu que tout était bien (Gen., I, 31) ; ainsi regardez maintenant combien est bonne l'œuvre de la rédemption que j'ai accomplie sur la croix, et je dirai : *Tout est consommé.* (Jean, XIX, 30). Oui, *jetez un regard sur moi, pour me glorifier en vous-même de la gloire que j'ai eue en vous avant que le monde fût.* (Ib., XVII, 5). *O Dieu, mon Dieu, jetez un regard sur moi.* (Denys le Chartreux ; Bellarmin).

Cette prière, toute âme chrétienne doit la redire en toute confiance, soit qu'elle persévère dans le bien, soit qu'elle retourne vers Dieu dans des sentiments de repentir. Combien nous avons tous besoin d'être regardés avec miséricorde ! Il est écrit : *Le Seigneur, du haut du ciel, a jeté un regard sur les fils des hommes, pour voir s'il en est un qui ait de l'intelligence, et qui cherche Dieu. Tous se sont détournés ; tous ensemble sont*



devenus inutiles; il n'en est pas qui fasse le bien, il n'en est pas même un seul. (Ps., XIII, 2-3). Dieu aurait donc raison de nous regarder avec colère, et David le comprenait si bien qu'il lui disait : *Seigneur, jetez un regard sur moi, selon la multitude de vos bontés.* (Ps., LXVIII, 17). — D'autre part, s'il ne nous regardait pour nous protéger et nous seconder dans les œuvres que nous accomplissons en vue de notre salut, est-ce que nous ne travaillerions pas en vain ? (Ps., CXXVI, 1). Judith reconnaissait que si Dieu ne la regardait pas favorablement, elle ne pourrait arriver à délivrer Béthulie. Aussi lui disait-elle : *Seigneur, regardez à cette heure les œuvres de mes mains, afin que j'achève ce que j'ai pensé pouvoir être fait par vous.* (Judith, XIII, 7). — Enfin si Dieu ne nous regardait pas au milieu de nos afflictions, qui viendrait nous consoler ou nous délivrer ? Les Juifs gémissaient à cause des travaux dont les Egyptiens les accablaient, ils crièrent vers le Seigneur, et le Seigneur dit à Moïse : *J'ai vu l'affliction de mon peuple, j'ai entendu ses cris, et, sachant sa douleur, je suis descendu pour le délivrer.* (Ex., III, 7-8). Redisons donc en toute confiance en union avec Jésus-Christ : *O Dieu, mon Dieu, jetez un regard sur moi, pour que votre miséricorde me pardonne mes péchés, pour me donner la victoire sur mes ennemis et pour mettre un terme à mes afflictions.* (Denys le Chartreux ; Albert le Grand).

### III. Pourquoi m'avez-vous abandonné ? —

Ces paroles, Jésus-Christ les a redites sur la croix au moment de sa mort. Que signifient-elles ? Loin de nous la pensée d'admettre que Jésus-Christ a été délaissé par la personne du Verbe qui lui était indissolublement unie en vertu de l'union hypostatique. — Loin de nous encore de croire que Jésus-Christ dans sa passion a été privé de la grâce et de l'amour de son Père, car il était toujours son Fils bien-aimé sur la croix, comme il l'est de toute éternité dans le ciel. Cette prière signifierait donc que Dieu semblait aux yeux des hommes avoir abandonné Jésus-Christ dans sa passion, alors qu'il aurait pu le délivrer facilement, s'il l'avait voulu. (Bellarmin). D'après cet exposé il ne s'agit point pour Jésus-Christ de cet abandon dont les démons et les damnés souffriront dans l'enfer. — Il ne s'agit pas non plus de cet abandon qui consiste à être privé de la grâce, mais qui ne va pas jusqu'aux châtements que mériterait le péché. Tel est l'abandon dont sont punis les hommes qui vivent loin de Dieu dans le mépris de leurs devoirs. Dans les jours de leur pèlerinage, ils sont privés de l'amitié de leur Dieu, et ils ne sont pas punis de leurs péchés. — Quant à Jésus-Christ il a été abandonné par Dieu en ce sens qu'il a été livré aux mains des Juifs et des bourreaux, aux horribles tourments du crucifiement et aux ignominies de la mort sur la croix autant que cela était convenable pour l'expiation, non de ses péchés, mais des péchés de tous les hommes. Cet abandon n'a été que passager, car il a duré seulement le temps de la passion. (Albert le Grand).

C'est comme homme et non comme Dieu que Jésus-Christ a été abandonné, et c'était pour que nous eussions connaissance de ses douleurs les plus intimes et que nous croyions à la réalité de sa passion. Adam, en transgressant le précepte divin, avait abandonné Dieu ; et d'autre part, Dieu pour le punir l'abandonna à son malheureux sort. Or Jésus-Christ, venant expier nos péchés, voulut expier cet abandon dont le premier homme s'était rendu coupable envers Dieu, en souffrant lui-même de la part de son Père un certain abandon dans ses souffrances ou mieux dans les satisfactions qu'il lui offrait sur la croix. Qui aurait pu connaître cette expiation intime, toute inté-

rieure, si Jésus-Christ ne s'était point écrié : *Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* Il nous révélait ainsi toute l'étendue de son expiation, afin de nous montrer sa peine extrême, d'exciter notre compassion et de nous porter à croire à son amour infini. Quel est le fils qui dans son amour pour son père et pour les ennemis de son père, consentirait à être abandonné de son père même ? D'ailleurs nous avons dans nos saints Livres des paroles semblables qui sont plutôt l'expression d'un grand amour que l'exposition d'un fait qui se serait accompli à la lettre. C'est dans ce sens que nous devons entendre cette parole de Jésus-Christ à Nicodème : *Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique.* (Jean, III, 16). Et cette autre de saint Paul aux Romains : *Dieu n'a pas épargné même son propre Fils, mais il l'a livré pour nous tous.* (Rom., VIII, 32). Non, la parole de Jésus-Christ n'était point une plainte amère ni une protestation contre ses souffrances, mais elle présente cette signification : Mon Dieu, comment par amour pour les hommes pouvez-vous laisser votre Fils bien-aimé dans cet abîme de douleurs ? C'est donc avec raison que l'amour de Dieu dans ses témoignages est allé plus loin que ce que nous aurions pu imaginer. Reconnaissons combien cette révélation doit nous faire apprécier cet amour infini dont nous avons été l'objet tant de la part de Dieu le Père que de Jésus-Christ notre Sauveur. (Denys le Chartreux).

Mais cette prière que Jésus-Christ a faite sur la croix, c'était Jésus-Christ réunissant en lui et la tête et le corps. En effet, saint Paul nous dit : *Vous êtes le corps et les membres du Christ.* (I Cor., XII, 27). Et le même Apôtre nous dit du Christ : *Dieu l'a établi chef sur toute l'Eglise, qui est son corps.* (Eph., I, 22-23). Laisserons-nous donc Jésus-Christ seul élever la voix sur sa croix ? Combien de fois nous avons cru être abandonnés du Seigneur dans nos peines et dans nos afflictions ! Combien de fois avons-nous mérité d'être repoussés par lui ! Combien de fois avons-nous crié vers lui, et nous n'avons pas été exaucés ! Eh bien ! persévérons dans notre prière lui disant : *Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* Non, Dieu ne nous abandonnera jamais, à moins que nous le voulions. S'il nous ôte ce que nous avons tort de trop aimer ou s'il nous refuse ce que nous avons tort de trop désirer, et qu'en suite il nous laisse dans les peines, souvenons-nous qu'il mêle à la dangereuse demeure de cette vie l'amertume des afflictions. C'est ainsi qu'il veut nous rendre semblables à son divin Fils, afin qu'un jour nous ayons part à sa résurrection glorieuse. Et plus vous vous sentez abandonnés de Dieu, plus vous devez le lui redire dans des sentiments d'amour et de soumission à sa volonté. Alors il en sera de vous comme il en a été de Jésus-Christ : vous serez exaucés. (S. Aug., *In Ps. XLIII*).

IV. La voix de mes péchés éloigne mon salut. — Gardons-nous bien d'appliquer ces paroles à Jésus-Christ, et comme Fils de Dieu et comme Fils de l'homme, car il n'a commis aucun péché, et le mensonge n'a jamais souillé sa bouche. (I Pier., II, 22). Comment dit-il : *de mes péchés*, si ce n'est parce qu'il prie pour nos péchés, et qu'il a fait de nos péchés ses péchés, afin de faire de sa justice notre justice ? De même qu'il s'est fait pauvre pour nous, bien qu'il fût riche, afin que par sa pauvreté nous fussions riches (II Cor., VIII, 9) ; ainsi s'est-il revêtu de nos péchés, bien qu'il fût innocent, afin que nous parvenions à nous revêtir de sa justice. La parole de Jésus-Christ a cette signification en nous plaçant à ce point de vue : En suppliant Dieu de me sauver, ce n'est pas en mon nom que je parle, mais au nom du peuple

dont j'ai pris les péchés dans mon corps. Voilà pourquoi je dis : Mes péchés m'éloignent du salut. Car ce n'est pas mon salut que je demande, puisque je suis Dieu, mais celui du peuple qui a tant besoin de salut. C'est donc l'homme pécheur que nous voyons et que nous entendons sur la croix en la personne de Jésus-Christ. (S. Jérôme). — Nous pourrions d'autre part regarder comme une explication ou conclusion des paroles précédentes ce que Jésus-Christ dit ici. En effet, la voix de mes péchés, semble-t-il dire, s'est élevée contre moi au point que j'ai mérité d'être abandonné dans mes douleurs, parce que j'ai pris sur moi les péchés de tous les hommes, et tant que je ne les aurai pas expiés le salut ne sera point accordé aux hommes. Il est donc nécessaire que je souffre et que je meure pour eux si je veux les sauver. (Bellarmin).

Il est certain que Jésus-Christ pouvait d'autre part parler de nos péchés comme étant les siens. Voici saint Pierre qui nous le dit : *Le Christ a porté nos péchés dans son propre corps sur le bois, afin que morts au péché nous vivions à la justice.* (I Pier., II, 24). C'est Dieu lui-même, selon le prophète, qui a mis sur lui l'iniquité de nous tous. (Is., LIII, 6). Aussi Jean-Baptiste, quand il voulut le faire connaître aux Juifs, il le leur montra, disant : *Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte les péchés du monde.* (Jean, I, 29). Mais saint Paul est encore plus explicite lorsqu'il nous dit : *Dieu a rendu péché pour l'amour de nous celui qui ne connaissait point le péché, afin qu'en lui nous devinssions justice de Dieu.* (II Cor., V, 21). En nous appuyant sur ces divers témoignages la parole de Jésus-Christ présente cette signification : de même que l'hostie est immolée pour la purification des péchés ; ainsi moi, hostie des péchés des hommes, je ne puis éviter la mort, mais je dois en payer toute la peine pour les hommes. De là cette conclusion que Dieu et Jésus-Christ se sont rencontrés pour rapprocher de nous le salut qui était bien loin : Jésus-Christ en s'offrant comme victime, et Dieu en acceptant l'expiation qui lui était payée par Jésus-Christ sur la croix. (Bellarmin).

Mais si le salut était loin de Jésus-Christ, victime de nos péchés, combien l'est-il davantage de tous ceux qui ne veulent pas s'unir à leur Sauveur par la pénitence et leurs bonnes œuvres ! Combien plus encore ce salut est-il loin de tous ceux qui ajoutent de nouveaux péchés à leurs anciennes prévarications ! Ah ! pour tous ces pécheurs, la voix de leurs mauvaises actions s'élève continuellement pour les éloigner du chemin qui mène au salut. Vous, mes frères, vous vous plaignez d'être abandonnés de Dieu ; c'est à vous qu'il faut vous en prendre. Dieu voudrait bien se rapprocher de vous et vous donner le salut, mais vos paroles et vos actions perverses l'en empêchent. (Job, XV, 11). Commencez par effacer vos péchés en faisant pénitence, et à mesure que vous expiez, le salut se rapprochera de plus en plus de votre âme. Heureux serez-vous si un jour vous pouvez dire comme saint Paul : *Je suis cloué à la croix avec Jésus-Christ qui m'a aimé et qui s'est livré pour moi.* (Gal., II, 19-20). Alors durant les heures de votre expiation, vous demanderez au Seigneur de dire à votre âme : *Je suis ton salut* (Ps., LXXVIII, 3) ; et vous serez exaucés. (Denys le Chartreux).

## PLAN DE SERMON POUR PAQUES

### TRIPLE SENTIMENT QUE CETTE FÊTE DOIT FORTIFIER EN NOUS

C'est 1<sup>o</sup> la foi en la divinité de Notre-Seigneur ; 2<sup>o</sup> la joie à la vue de son triomphe ; et 3<sup>o</sup> l'espérance de notre propre triomphe futur.

#### I. — Foi en la divinité de Notre-Seigneur.

Il avait donné sa résurrection comme la preuve indéniable de sa mission divine : « *Generatio mala et adultera signum querit ; et signum non dabitur ei, nisi signum Jonæ prophete...* » (Matth., XII, 39-40).

Si Jésus-Christ n'était pas ressuscité, il faudrait que les Juifs nous montrent son cadavre, ou bien qu'ils prouvent qu'on le leur a volé. Ils avaient dit à Pilate : « *Seductor ille dixit adhuc vivens : Post tres dies resurgam. Jube ergo custodiri sepulchrum.* » (Matth., XXVII, 63-64)... Et je les entends dire aux gardes le matin du jour de Pâques : « *Dicite quia discipuli ejus furati sunt eum nobis dormientibus.* » (Matth., XXVIII, 13). — Mais saint Augustin leur fait cette réponse écrasante de bon sens : « *Dormientes testes adhibes : vere tu ipse obdormisti, qui scrutando talia defecisti.* » (In 6<sup>a</sup> Lect. Sabb. S.).

Donc Jésus-Christ est vraiment ressuscité, et par conséquent il est vraiment ce que disait Pierre, le Fils de Dieu : « *Tu es Christus, Filius Dei vivi.* » (Matth., XVI, 16).

#### II. — Joie à la vue de son triomphe.

« *Gavisi sunt discipuli viso Domino.* » (Jean, XX, 20).

Il est si triste de voir le Juste persécuté, meurtri et mis à mort, la haine des Pharisiens triomphante, la jalousie des Princes des prêtres satisfaite, l'indifférence et l'ingratitude du peuple à qui Jésus-Christ n'avait fait que du bien... « *Multa bona opera ostendi vobis : propter quod eorum vultis me occidere ?* » (Jean, X, 32)... Mon Dieu ! comme ils retentissent douloureusement dans nos cœurs les cris des déicides : « *Nolumus hunc regnare super nos !* » (Luc, XIX, 14)... Tolle ! Crucifige eum ! (Jean, XIX, 15)... *Sanguis ejus super nos et super filios nostros !* » (Matth., XXVII, 25).

Il nous est doux maintenant de contempler notre Sauveur dans la gloire de la paix... « *Christus resurgens a mortuis non moritur, mors illi ultra non dominabitur.* » (Rom., VI, 9).

*Regina cæli, lætare, alleluia !...*

#### III. — Espérance de notre propre triomphe futur.

Nous espérons arriver à la suite de Jésus-Christ à cette vie ressuscitée : « *Quicumque in Christo baptizati estis, Christum induistis.* » (Gal., III, 27).

1<sup>o</sup> La vie purement matérielle est si misérable ! Les mondains ont beau vanter leurs plaisirs et leurs jouissances : « *Coronemus nos rosis.* » (Sap., II, 8)... *Manducemus et bibamus.* » (I Cor., XV, 32)... Qu'une telle vie est basse et grossière ! qu'elle est peu capable de contenter une âme tant soit peu fière et élevée !

Si mon cœur, fatigué du rêve qui l'obsède,  
À la réalité revient pour s'assouvir,  
Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide  
Je trouve un tel dégoût que je me sens mourir !

2<sup>o</sup> La vie intellectuelle est plus noble et plus fière. Mais peut-elle nous satisfaire ? Nous disons



comme Pilate : « *Quid est veritas ?* » (Jean, XVIII, 38), et nous avons beau faire : malgré tous nos efforts, nous ne parvenons pas à la découvrir. « Nous ne savons le tout de rien. » Ce que nous savons le mieux, c'est que nous ne savons pas grand'chose, c'est que nous ne savons presque rien en comparaison de ce que l'esprit voudrait savoir.

Un peu de lumière mêlée de beaucoup d'ombre, voilà ce qu'est la vie intellectuelle de l'humanité.

3<sup>o</sup> La vie morale est bien pénible... C'est la vertu ; et la vertu, c'est-à-dire la virilité, la force, le courage... Mon Dieu, quelle guerre cruelle ! Je sens deux hommes en moi : l'un veut que je sois pur, grand, fidèle, désintéressé, chrétien sincère en un mot ; et l'autre me pousse à toutes les ignominies, à toutes les bassesses... « *Infelix homo, quis me liberabit ?* » (Rom., VII, 24)... « *Caro concupiscit adversus spiritum, spiritus autem adversus carnem.* » (Gal., V, 17).

4<sup>o</sup> La vie sociale ne nous apporte le plus souvent que des peines et des ennuis.

Un homme tristement fameux disait : « Il faudra nous résigner à aimer une police aux conseils de laquelle nous n'aurons aucune part. » (Renan). Il avait posé les principes, et il reculait devant les conséquences !

On nous vante notre liberté, notre dignité, notre souveraineté... En réalité, nous ne sommes rien, nous ne pouvons rien ; nous sommes trompés par les hommes et machinés par les choses ; nous assistons impuissants aux ravages que fait partout l'Esprit du mal, et nous ne voulons pas crier à Dieu : « *Domine, salva nos, perimus !* » (Matth., VIII, 25).

Levons les yeux vers Jésus-Christ : « *Jam hiems transiit, imber abiit et recessit, surge, amica mea, et veni.* » (Cant., II, 11). Un jour, cette parole sera dite à chacun de nous : c'est cette espérance qui doit nous soutenir. « *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* » (Ps., LXX, 1).

## ALLOCUTION POUR LE SOIR DE PAQUES

Mes frères,

Après les joies et les consolations de ce carême, je tiens à vous exprimer ma reconnaissance pour le témoignage de piété et de religion que vous donnez dans ces fêtes pascales.

Le recueillement avec lequel se sont faits tous les exercices, en particulier, dans la procession de ce matin, l'attitude de la ville de P..., vu les circonstances actuelles, a été vraiment admirable, et il convient et il m'est doux de l'en féliciter, et de tout cœur de l'en remercier.

Je remercie avec des accents particuliers, avec une tendresse encore plus émue, ceux qui ont fait leurs Pâques, ceux qui sont venus recevoir le corps du Christ. Ils ont montré que pour eux le christianisme n'est pas un vain mot : c'est la foi pleine et pratique, c'est la soumission totale à la loi de l'Eglise, c'est la pureté, c'est la grandeur morale de la vie.

Je vous disais : « L'Eglise est attaquée, nous sommes chrétiens, il faut la défendre. »

Il faut la défendre en se montrant chrétien, en se séparant de tout ce qui n'est pas chrétien, en se dévouant pour toutes les œuvres chrétiennes.

Vous qui avez fait vos Pâques, vous vous êtes montrés ; sachez dorénavant vous séparer et vous dévouer.

Sachez vous séparer de tout ce qui n'est pas chrétien et dites avec saint Paul : « Si quelqu'un n'aime pas Jésus-Christ, qu'il soit anathème ! ».

Sachez vous dévouer à toutes les œuvres chrétiennes. Saint Augustin a dit : « *Interrogatur amor, imperatur labor.* Demander l'amour, c'est imposer le travail, l'effort, le sacrifice. » J'espère de vous, mes frères, que vous serez capables de ce travail, de cet effort et de ces sacrifices que réclame le véritable amour.

L'Evangile nous dit que les disciples furent remplis de joie à la vue du Sauveur ressuscité : « *Gavisii sunt discipuli, viso Domino.* »

C'était la joie du triomphe après la défaite, c'était la joie de la vie succédant à la mort, c'était la joie de l'éternité après les épreuves et les angoisses du temps.

Cette joie des disciples sera la vôtre, mes très chers frères, et je vous la souhaite de tout mon cœur.

Vous aurez la joie du devoir noblement accompli, la joie de la conscience qui n'a rien à se reprocher, la joie de la vérité affirmée, de la justice défendue.

La vérité ! la justice ! la conscience ! le devoir ! le droit ! les âmes ! l'Eglise ! Dieu ! Nobles et saintes causes ! Elles projettent sur tous ceux qui les défendent un reflet de leur incomparable et immortelle splendeur.

## AUSSI BÊTE... QUE SON CHIEN

Il y a quelque temps, un ouvrier, lecteur enragé du *Journal de C...*, habitué des réunions socialistes, rentrant chez lui après son travail, se mit à réfléchir.

« — C'est-y ben vrai, tout ce qu'ils racontent dans leurs journaux, qu'il n'y a pas beaucoup de différence entre un singe, un chien, un chat et un homme ? »

« Mon chien a quatre pattes, c'est vrai, moi je n'en ai que deux... Il a une tête, et moi aussi... Il mange, et je mange... Il boit. Ah ça ! et moi aussi... Il dort, il a chaud, il a froid, il a des yeux, des oreilles. Et moi aussi... Il est très intelligent ; moi je ne suis déjà pas si bête... Il devient vieux, il tombe malade, il crève ; et moi comme lui un jour je mourrai... »

« Ça !... c'est tout à fait la même chose ! »

On frappe à la porte. C'est le médecin du quartier, un savant et ami de l'ouvrier.

« — Qu'est-ce qu'il y a ?... Tiens, vous avez l'air tout drôle ! »

« — Docteur, c'est que je réfléchis. Il me semble, comme le dit mon journal, qu'il n'y a pas de différence entre moi et les bêtes. »

Le médecin, se pinçant les lèvres pour ne pas éclater de rire, lui laisse défilier toutes ses raisons... Après il se place devant lui et le regardant en face :

— Tiens !... tu n'es qu'une bête, un serin, un animal !

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 19 martii 1902.

+ SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis.*

Le gérant : J. MAITRIER.

## L'AMI DU CLERGÉ et les livres

### Comptes rendus bibliographiques

**Le Christ Jésus.** *Instructions d'apologétique*, par M. L. Désers, curé de St-Vincent-de-Paul, à Paris. — Un vol. in-12 de 240 p., 2 fr. 50. — Paris, Poussielgue.

La presse catholique a chaleureusement accueilli, il y a deux ans, la première série de ces « Instructions d'apologétique » publiée par M. Désers sous le titre : *Dieu et l'Homme*. Le second volume de cette collection, que nous souhaitons vivement voir se continuer, a trop, et en mieux, les qualités qui ont fait la fortune de son aîné, pour n'être pas assuré du même succès auprès du clergé pastoral et des fidèles.

Avec *Le Christ Jésus* l'auteur pénètre, en plein traité de l'Incarnation, dans les mystères et merveilles de la personne sacrée du Rédempteur. Ce ne sont point là, à vrai dire, des leçons doctorales destinées à l'élite des curieux de controverse spéculative. Plus modeste, et plus heureusement pratique aussi, est le plan où M. Désers a volontairement limité la condensation d'une science théologique dont les initiés qui voudront lire entre les lignes soupçonneront sans peine la solidité et l'étendue. C'est un curé qui prêche, tout simplement, mais qui dit à ses paroissiens des choses très modernes, très doctrinales, on ne peut plus nourissantes pour la foi et marquées au coin de la meilleure érudition exégétique, toujours en langage clair, à la portée de tout le monde.

Voilà, certes, comme il faut prêcher et vulgariser, avec la moelle de l'enseignement évangélique, les bons moyens de repousser victorieusement les attaques dont il est l'objet de la part des mécréants de nos jours.

Nous avons lu avec satisfaction entière et recommandé non sans profit autour de nous ces excellentes instructions populaires d'apologétique, qui ont aussi le mérite d'être courtes. Rien de plus lucide, de mieux présenté que la critique initiale du système mythique de Strauss et du système naturaliste de Renan, suivie presque aussitôt d'une remarquable sixième instruction « sur la valeur documentaire des Evangiles. » Nous voulons citer encore les deux séries d'instructions consacrées, l'une à la *Personne du Christ* (sa race, sa physiologie intellectuelle et morale, l'affirmation de sa divinité), et l'autre, de portée apologétique particulièrement efficace, à la *Puissance miraculeuse du Christ*.

Le chapitre où il est parlé des *Idees du Christ* ne nous a pas plu autant, parce que moins apologétique, plus ascétique ou moral que les autres. Mais, pour fondée qu'elle paraisse aux yeux d'un professionnel de l'enseignement spéculatif, cette critique, d'ailleurs absolument superficielle, ne sera certainement point ratifiée par les curés qui prêchent et dont ce doit être le souci d'offrir toujours à leurs ouailles, en même temps que les lumières de l'esprit, l'aliment pratique de la piété dans les considérations et applications morales qui touchent le cœur.

La littérature chrétienne oratoire n'a guère produit en ces derniers temps de meilleurs modèles que *Dieu et l'Homme* et *Le Christ Jésus*, en fait de prédication apologétique, tout à la fois savante et populaire, autant qu'il convient et qu'on peut raisonnablement le souhaiter.

**Manuale Clericorum**, auctore A. C. Fillion.  
— 3e édition. — Un vol. in-32 avec encadrement rouge et notes marginales. — Broché, 3 fr. ; rel. chagrin, tr. dor., 5 fr. 50 et 6 fr. 50. — Paris, Berche et Tralin.

Tous nos lecteurs savent que sous ce titre de *Manuale clericorum* on réunit trois choses : le *Novum Testamentum*, le *De Imitatione Christi*, et l'*Officium parvum B. M. V.* C'est le livre de poche de tous les séminaristes. Aussi l'on ne compte plus les éditions qui en furent données.

Mais la plus parfaite, incontestablement, est celle que nous signalons aujourd'hui. Format gracieux et commode, dont la vue rend plus pénible encore le souvenir des affreux *Manuale* cubiques d'autrefois, papier teinté, impression très soignée en caractères choisis, voilà ce qui vous séduit et vous retient avant même de pousser plus loin votre examen critique.

Le texte adopté pour le *Novum* est celui du P. Verellone, mais divisé suivant une méthode nouvelle, comme la *Biblia Sacra* précédemment éditée par M. Fillion. Tout en gardant, pour faciliter les références au texte sacré, les notations de l'ancienne division par chapitres et versets, il insère dans le corps du texte les grandes divisions logiques de chaque livre. Chacune est ensuite subdivisée en sections et en paragraphes également insérés dans le corps même du texte. Enfin, pour que rien ne reste indécis et flottant, la marche des idées ou des faits relatés dans chaque paragraphe est indiquée par des notes marginales, des « manchettes. »

Pour l'*Imitation*, M. Fillion a choisi le texte si estimé du P. Joseph Desbillons. Que si, çà et là, il s'y trouve des passages évidemment défectueux, il les rectifie au moyen de l'édition Valart, et ces rectifications sont tantôt purement et simplement substituées au texte Desbillons, tantôt juxtaposées en marge. Les références scripturaires sont imprimées en marge, en face même du passage cité.

Un mot encore. La science n'a point émoussé le sens du beau chez M. Fillion, car son petit volume est un chef-d'œuvre d'élégance. En tête de chaque livre du Nouveau Testament, il a mis une gravure très fine ayant trait à un des passages les plus importants du livre : au début de saint Mathieu, l'arbre généalogique du Christ ou la tige de Jessé ; en tête de saint Marc, le Christ sortant triomphant du tombeau, pendant que les gardes dorment ou se réveillent stupéfaits ; au frontispice de saint Luc, la Nativité de Notre-Seigneur dans l'étable de Bethléem ; à celui de saint Jean, l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem, etc.

*Vade-mecum* indispensable des prêtres et des élèves du sanctuaire, cet ouvrage se recommande aussi à toutes les autres personnes qui ont assez de culture intellectuelle pour comprendre et goûter dans le texte latin la lecture si saine et si fortifiante du *Nouveau Testament* et de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

**Dictionnaire de théologie catholique**, publié sous la direction de Vacant et Mangenot. — Fascicules VI et VII. — Paris, Letouzey.

L'Ami a une fois encore à se reprocher d'avoir tardé trop à annoncer la continuation du *Dictionnaire de théologie*. Un concours fâcheux de circonstances, auquel notre absolue bonne volonté est étrangère, a empêché de présenter en son temps (fin 1901) à nos lecteurs le fascicule VI<sup>e</sup>. Pour réparer la faute, nous nous empressons de donner, à côté de son aîné, un tour de faveur au VII<sup>e</sup> fascicule, publié seulement ces jours derniers. Et nous déclarons prendre la ferme résolution de tenir, sur ce point capital, notre courrier bibliographique un peu plus au courant des nouveautés, à mesure qu'elles paraîtront.

Il n'est plus temps de faire l'éloge de cette publication qui, à côté du *Dictionnaire de la Bible*, marquera certainement parmi les chefs-d'œuvre de la littérature religieuse scientifique des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. La mort, à jamais regrettable, du prêtre éminent qui avait eu le mérite de l'entreprendre, a pu faire craindre un instant que cette vaste entreprise eût à souffrir de sa disparition. Il n'en sera rien, Dieu merci ! nous en avons aujourd'hui la pleine certitude. M. Vacant avait fait avec



une minutieuse sollicitude le travail essentiel des fiches de classement et de distribution, qui constituait la charpente essentielle de l'œuvre. Il n'y a plus maintenant qu'à remplir le canevas. L'heureux choix qu'on a fait du très savant professeur du séminaire de Nancy, M. Mangelot, pour veiller à l'achèvement du *Dictionnaire*, est une pleine garantie de son succès désormais indubitable.

La presse catholique tout entière l'a accueilli avec grande faveur dès son début. Les éloges n'ont point tari depuis, au contraire. L'*Ami*, dans son compte rendu du premier fascicule, demandait prudemment à en voir plus long pour formuler un jugement définitif. Aucun scrupule n'est plus permis à l'heure actuelle. Le *Dictionnaire* a fait ses preuves et conquis de haute lutte une célébrité scientifique bien méritée, tant par l'incontestable valeur de ses articles que par l'allure générale parfaite et régulière de l'encyclopédie.

Le fascicule vi<sup>e</sup> va de *Apollinaire* à *Arianisme*; le vii<sup>e</sup> de *Arianisme* (suite) à *Asie*. Nous citerons comme particulièrement remarquables, et fouillés, et documentés, les articles : *Apologétique*, *Apologistes* (Pères), *Apostolicité*, *Apôtres*, *Arianisme* (merveille d'érudition et de lucidité), *Aristotélisme de la scolastique* (très curieux pour les origines de la philosophie du moyen âge), *Arménie* (tout un monde de renseignements peu connus et difficiles à trouver ailleurs), *Art chrétien primitif*, *Ascétisme*.

Ce *Dictionnaire* est classique déjà dans les Universités et les séminaires. Les prêtres du ministère pastoral auraient grand tort de s'imaginer qu'ils n'ont guère de profit à en retirer, sous prétexte que c'est trop savant. Mais non ! ce n'est point trop savant, ou, si c'est savant, c'est si facile à lire et à utiliser, si précieux pour la rédaction des conférences, pour le plaisir enfin de se sentir, après fréquentation d'une pareille compagnie, plus maître de la doctrine !

Nous le disons très volontiers, après examen attentif et en bonne connaissance de cause : il n'est guère d'ouvrage qui puisse faire plus d'honneur à la bibliothèque d'un prêtre, et, pratiquement, pour peu qu'il ait le goût de l'étude, lui rendre de meilleurs services.

**De genuino probabilismo licito**, auct. D. Majolo de Cagny, O. S. B. — Plaqué in-8 de 124 pages. — Bruges, 1901.

**De genuino morali systemate S. Alphonsi**, auct. D. Majolo de Cagny, O. S. B. — Un vol. in-8 de 310 pages. — Bruges, Desclée, 1901.

Ces deux dissertations publiées presque coup sur coup à quelques mois de distance amèneront-elles l'apaisement souhaité dans l'ardente controverse qui divise probabilistes et équiprobabilistes ? C'est douteux. Les probabilistes, malgré la pacifique et concluante argumentation, ne renonceront point de sitôt à se prévaloir de l'autorité de S. Alphonse et à soutenir que l'équiprobabilisme « bien entendu » n'est pas autre chose au fond que le probabilisme « bien entendu. » Voudront-ils au moins avouer que la formule systématique de l'équiprobabilisme appartient bien en propre à S. Alphonse et que cette formule, quoi qu'on fasse, est tout autre chose que la formule probabiliste, encore que sur le terrain pratique les deux systèmes voisinent de très près et se compensent dans leurs points de contact ? Nous en doutons toujours. Rien n'est tenace comme les affirmations et préjugés d'écoles. Le probabilisme doit à l'autorité, vraie ou supposée, qu'il prétend emprunter au grand Docteur de la morale, le meilleur élément de son succès dans l'opinion publique. Y renoncer serait un bien gros sacrifice, et peut-être est-il un peu tard de compter sur cet héroïque sacrifice. Mais est-il jamais trop tard pour rendre hommage à la vérité ? Si donc la vérité est telle que la montre l'auteur des deux études

que nous annonçons aujourd'hui, pourquoi ne pas espérer qu'il se trouvera peut-être quelques lecteurs susceptibles de l'accepter ? C'est la grâce que nous souhaitons à ceux qu'intéresse la discussion fameuse et qui ne seraient pas encore entièrement fixés sur les vrais sentiments définitifs de S. Alphonse à l'endroit du pur probabilisme.

**La Magie moderne ou l'Hypnotisme de nos jours**, par le P. Rolfi, traduit de l'italien sur la 3<sup>e</sup> édition par l'abbé H. Dorangeon. — In-12 de 370 p., 3 fr. 50. — Paris, Téqui.

La *Magie moderne* a paru en italien avec l'imprimatur de l'évêque de Mondovì ; elle paraît en français avec l'imprimatur de l'archevêché de Bourges. De plus, elle est précédée d'une longue et forte Introduction de Mgr Méric, l'éminent directeur de la *Revue du monde invisible*, ce qui lui ajoute la plus autorisée des garanties scientifiques.

Définition, histoire et effets de l'hypnotisme, avec appendice sur la typtologie ; ses phénomènes, naturels ou préternaturels, ceux-ci se subdivisant en préternaturels simples (avec appendice sur la télépathie) et préternaturels religieux ; moralité enfin de l'hypnotisme : il nous suffira d'avoir tracé ce rapide sommaire de l'ouvrage pour en faire comprendre l'extrême importance.

Tout le monde aujourd'hui s'occupe de ces questions. En dehors des revues générales et des journaux, nous connaissons, seulement en langue française, plus de quinze Revues spéciales consacrées exclusivement à l'occultisme et aux phénomènes d'occultisme ; et le même engouement sévit partout, en Angleterre, en Amérique, en Allemagne, en Russie. C'est un service des plus signalés que Mgr Méric a rendus à la cause catholique quand il a fondé sa *Revue du monde invisible* où depuis quatre ans il soumet à la critique la plus rigoureuse tous les phénomènes constatés. Le clergé et les catholiques n'ont pas le droit de se tenir à l'écart de ces questions, non plus d'ailleurs que les savants eux-mêmes, comme le proclamait déjà Victor Hugo :

« Toutes ces choses, spiritisme, somnambulisme, catalepsie, convulsionnaires, seconde vue, tables tournantes ou parlantes, invisibles frappeurs, enterrés de l'Inde, mangeurs de feu, charmeurs de serpents, etc., si faciles à railler, veulent être examinées au point de vue de la réalité... Si vous abandonnez ces faits, prenez garde, les charlatans s'y logeront et les imbéciles aussi. Pas de milieu, la science ou l'ignorance. Si la science ne veut pas de ces faits, l'ignorance les prendra. Vous avez refusé d'agrandir l'esprit humain, vous augmenterez la bêtise humaine. Où Laplace se récusait, Cagliostro paraît. »

Rien ne doit être abandonné aux charlatans. Au fond de la carafe d'eau où Cagliostro faisait lire l'avenir par ses « colombes », on a trouvé le rudiment d'une science qui, sous les noms d'hypnose, de suggestion, d'orthopédie mentale, a fini par se faire accepter officiellement. Le courant occultiste contemporain nous aura laissé au moins la télépathie, aujourd'hui à peu près universellement adoptée. — Mais, à côté de ce qui dans ces phénomènes est proprement scientifique, à côté de ce qui peut être « désocculté », décortiqué de son écorce illusoire, à côté de ce qui est susceptible de rentrer un jour dans les cadres d'une psychologie plus large, reste la dose d'élément préternaturel qu'il appartient à la théologie de déterminer. Le diable se faufile partout, et l'on conçoit qu'il ait trouvé richement son compte à travers toutes ces choses secrètes. Quantité de « petites religions » se recrutent en plein Paris avec la discrétion la plus experte et fuient la lumière, pour diverses raisons dont la moindre n'est pas l'immoralité des rites, comme le notait l'autre jour un écrivain qui n'est pas des nôtres, M. Jules Bois (*Revue Bleue*, 4 janvier 1902) :

« Le gnosticisme impur et le phallisme antique trouvent un dernier abri dans ces doctrines secrètes...

Le phallicisme en Asie s'avoue publiquement ; mais en l'Occident chrétien il dut prendre un aspect voilé et symbolique. Qui ne s'effraierait chez nous de ce culte du Shiva Lingham qui, dans l'Inde par exemple (je ne cessai de m'en étonner, malgré la fréquence du fait), rassemble autour d'une pierre obscène les hommages non seulement des prêtres et des sages, mais des plus pudiques femmes ? En Europe, l'érotisme sacré réclame, pour être admis par un disciple même obéissant, une préparation assez longue et une initiation graduée avec serments. Eux-mêmes les Kabbalistes de Jérusalem, quand je les visitai, mirent une certaine lenteur et sentirent quelque gêne à m'avouer que le fond de leur doctrine est l'union physique... — J'ai pour ma part connu à Lyon un occultiste des plus doctes qui avait fait tourner la télépathie en pratiques dégoûtantes. Il avait ainsi pourri maintes familles et plusieurs cloîtres. Tout cela était enveloppé d'une religiosité très sincère, et ses moyens de régénération et d'initiation, impossibles à détailler, étaient extraits d'un commentaire kabbalistique du Cantique des Cantiques...

**La sainte Eucharistie.** *Somme de théologie et de prédication eucharistique*, par l'abbé Jourdain, chanoine honoraire d'Amiens. — Tome IV. — Un vol. gr. in-8 de 862 p., 7 f. 50. — Paris, H. Walzer.

Avec ce tome IV, s'achève la deuxième partie de cette publication monumentale, la plus théologique, la plus complète que le XIX<sup>e</sup> siècle ait entreprise à la gloire de la divine Eucharistie.

La première partie, en deux volumes, nous a donné la *théologie de l'Eucharistie*, ou l'Eucharistie envisagée comme sacrement et comme sacrifice.

La deuxième partie traite du culte ou dévotion à l'Eucharistie : culte public et culte privé. Nous avons dit l'an dernier la richesse du tome III, où l'auteur a recueilli avec tant de goût et de science, de critique et de piété, les magnifiques enseignements des diverses liturgies sorties du cœur et du génie de l'Eglise en l'honneur de l'Eucharistie. Le tome IV, qui vient de paraître, précise et développe, avec toute la sûreté de la doctrine théologique et toute la plénitude poétique des Pères et écrivains autorisés, l'objet de notre dévotion : la nature divine d'abord de Jésus-Christ et les attributs de la nature divine de Jésus-Christ présent au Très Saint-Sacrement, attributs absolus et attributs relatifs, comment le mystère de la génération éternelle du Fils de Dieu et de la procession du Saint-Esprit s'accomplit dans l'Eucharistie (p. 1-253) ; — puis l'humanité sainte de Jésus-Christ, la perfection souveraine de son corps et de son âme, perfections de l'ordre naturel et perfections de l'ordre surnaturel et de l'ordre hypostatique ; — l'unité de la Personne et la distinction des natures en Jésus-Christ eucharistique ; — les titres spéciaux de Jésus-Christ eucharistique à notre dévotion (Rédempteur, Sauveur, Médiateur, Avocat, Roi, Epoux, Pontife, Victime, Docteur, etc.) ; — et enfin, pour terminer, avec ce sens pratique qui chez M. Jourdain s'allie si harmonieusement à l'étude des splendeurs dogmatiques, 250 pages sur les actes de dévotion à la sainte Eucharistie, la sainte messe, la sainte communion, les visites au Saint-Sacrement, etc.

La troisième partie comprendra environ quatre volumes, dont le premier traitera de la dévotion au Cœur de Jésus et les autres nous présenteront la moelle et la fleur de la prédication eucharistique.

Le prix de souscription, pour les volumes à paraître, reste fixé à 6 fr. Pour les volumes parus, il est de 7 fr. 50 net. — La première partie a dû être déjà l'objet d'une réimpression, ce qui, pour un ouvrage de telles dimensions, constitue un des plus beaux succès de la librairie théologique contemporaine.

**La sainte Bible Polyglotte**, par F. Vigoureux. — Ancien Testament. Tome II : *Josué, les Juges, Ruth, les Rois*. — Un vol. gr. in-8 de 908 p., 7 fr. — Paris, Roger.

Nous avons plusieurs fois déjà entretenu nos lecteurs de cette grande entreprise scripturaire. Le tome I a mis deux ou trois ans à paraître, par fascicules successifs ; le tome II vient de le suivre, à quelques mois d'intervalle et sous forme, non plus de fascicules, mais d'un magnifique volume. La publication est désormais amorcée et se poursuivra rapidement, sous la direction de M. Vigoureux et grâce à la collaboration de nombreux exégètes, avec une luxueuse clarté de typographie et un ensemble d'illustrations et d'annotations qui peut être donné comme un modèle de sobriété substantielle et suggestive.

En tête de ce tome II, l'*Imprimerie* de l'archevêché de Paris et une lettre du P. Lepidi, Maître du Sacré Palais, qui transmet à M. Vigoureux l'expression de « l'admiration » et des « félicitations » du Souverain Pontife.

**Probation sur la Pénitence**, par O. Lefranc, O. P. — Un vol. in-48 de 275 p., 2 fr. — Paris, Lethielleux.

Après la charité, il n'est point de vertu plus souvent prêchée par Notre-Seigneur que la Pénitence. On peut dire qu'elle est comme la base de la justification et de la vie chrétienne, étant directement destinée à combattre le plus grand ennemi du salut : l'orgueil, surtout l'orgueilleuse révolte de la chair.

Le livre du P. Lefranc montre tout cela à merveille. C'est une étude de la Pénitence dans l'Ancien et le Nouveau Testament ; c'est aussi une « probation, » une série de méditations et de règles pratiques très bien comprises pour aider les âmes au saint exercice de la pénitence. Ecrit surtout pour les sujets que Dieu appelle à une plus grande perfection dans la vie religieuse, cet excellent petit livre s'adresse en réalité tout aussi bien à tous les chrétiens en général qui ont souci de leur persévérance dans l'état de grâce, et à tous les séminaristes et prêtres qui ont, plus que d'autres, le devoir de prêter une oreille docile à l'invitation pressante du Sauveur : *Si quis vult post me venire tollat crucem suam*. — Voici les rubriques des principales divisions de l'ouvrage :

- I. De la vertu de Pénitence.
- II. De la Pénitence avant et après Jésus-Christ.
- III. Préceptes de la Pénitence.
- IV. Motifs de la Pénitence.
- V. Pratique de la Pénitence.
- VI. Avantages, joies et récompenses de la Pénitence.

**Prælectiones canonicae.** — *De religiosis Institutis et personis*, auct. A. Vermeersch, S. J. — Bruges, Beyaert ; Paris, Lethielleux, 1902. — Tome I. — Un vol. in-8° de xxviii-390 p., 5 fr.

La littérature canonique s'est enrichie dans ces derniers temps de quelques publications nouvelles intéressantes sur le traité spécial de *Regularibus*, un des plus difficiles et touffus qui soient dans la législation ecclésiastique. Ainsi, sans parler de l'ouvrage toujours classique de Bouix malgré ses imperfections (*De Jure Regularium*) nous avons vu paraître : Piat, *Prælectiones juris Regularis*, 2 v. in-8° ; Battandier, *Guide canonique pour les constitutions des sœurs à vœux simples* (1 v. in-8°) ; Nervegna, *De jure practico Regularium* (1 v. in-8°) ; et beaucoup d'autres monographies de caractère plus particulier.

Le P. Vermeersch publie son cours de droit canonique à l'Université de Louvain. Il débute par le *De religiosis*, dont le premier volume que nous annonçons porte en sous-titre « *ad usum scholarum* » ; le second, sans



doute, sera plus exclusivement consacré à la vie religieuse « interne, » et destiné à la pratique du droit dans les communautés elles-mêmes.

Ce nouveau traité de *Regularibus* a incontestablement sur ses aînés, surtout sur Bouix et Piat, l'avantage d'offrir au lecteur une méthode fort claire et une rédaction plus précise, moins genre classique ancien, plus aisément assimilable. De plus, l'auteur s'est placé au point de vue « actuel ; » d'où, des exposés et des conclusions qui intéresseront vivement les gens soucieux surtout du droit canonique dans ses applications pratiques contemporaines. D'ailleurs, beaucoup de récents décrets du Saint-Siège ont modifié sur pas mal de points fort importants l'ancienne discipline régulière ; il était donc nécessaire d'offrir à l'enseignement catholique un corps de doctrine exact, c'est-à-dire, autant que de besoin, modernisé.

C'est ce qu'a fait avec succès le P. Vermeersch, bien connu déjà dans le monde de la théologie morale et du droit canonique.

On pourra peut-être, dans certains détails, ne pas admettre toujours ses opinions ; mais, quoi qu'on en puisse penser, on rendra hommage à la très grande valeur de son œuvre. On lui sera surtout reconnaissant de l'avoir enrichie de références bibliographiques très abondantes ; et voilà, s'il n'y en avait pas beaucoup d'autres meilleures encore, une raison qui suffirait à assurer la fortune de cet excellent traité *De religiosis Institutis et personis, ad recentissimas leges ecaratus*.

**Avant et après la Communion**, par l'abbé Lejeune. — Un vol. in-18 de xii 396 p., 3 fr. — Paris, Lethielleux.

L'Ami a fait une chaude réclame aux opuscules ascétiques de M. le chanoine Lejeune, et il s'en félicite, puisque ses lecteurs l'en ont plus d'une fois félicité. Mêmes qualités, et mêmes motifs de recommandation que par le passé, pour ce nouveau venu, qui devait venir après tout ce que l'auteur a écrit déjà sur la Communion. La *préparation* et l'*action de grâces* sont, en effet, le complément obligé de toute doctrine et pratique sérieuse de la *fréquente communion*. On oublie trop souvent, dans le feu de la discussion fameuse, le compte qu'il faut tenir de ces deux exercices collatéraux indispensables d'où peut dépendre en fait la décision pratique à laquelle il convient de s'arrêter suivant les cas. Comme toujours, à la partie doctrinale M. Lejeune a soin de joindre la pratique de l'application. Son livre, tout en restant une étude et une méditation fort utile pour l'esprit, est aussi en même temps un guide manuel qui apprend à bien faire la préparation et l'action de grâces, à éviter les défauts dont beaucoup de communians ne se rendent pas compte et où ils auraient si grand avantage à ne point tomber. Ce petit manuel fera grand bien aux personnes pieuses, dans les séminaires et les communautés religieuses.

**Saint Bruno, fondateur de l'Ordre des Chartreux**. *Son action et son œuvre*, par l'abbé Gorse, docteur en théologie. — Un vol. in-8 de xxii-408 p., illustré de 24 gravures hors texte, 4 fr. — Paris, Téqui.

**Fioretti ou Petites Fleurs de saint François d'Assise**. *Légendes du moyen âge* traduites par A. Riche, prêtre de Saint-Sulpice. — Un vol. in-12 de xxxviii-392 p., 3 fr. 50. — Paris, Retaux.

**Œuvres choisies de saint François de Sales**. *Introduction à la vie dévote*, 1 vol. — *Traité de l'amour de Dieu*, 2 vol. — *Sermons et opuscules*, 1 vol. — *Lettres spirituelles*, 1 vol. — Volumes in-8 écu à 1 fr. l'un. — Paris, Roger.

I. — Saint Bruno mourut à la Chartreuse de Sainte-Marie de Calabre la veille des nones d'octobre 1101. C'est pour son huitième centenaire que M. l'abbé Gorse vient d'écrire sa vie. Il l'a fait avec une chaleur d'âme, un enthousiasme communicatif qu'explique aisément et que facilitait singulièrement la beauté du sujet. Une vie de fondateur est toujours une merveille de la grâce ; et quelle fondation héroïque et grandiose que celle de la Chartreuse ! Saint Bruno d'ailleurs, avant d'embrasser à cinquante ans la vie érémitique, avait été l'une des gloires de son siècle, de ce xi<sup>e</sup> siècle qui, au lendemain des engourdissements de l'an mil, vit comme un épanouissement général et une floraison nouvelle de l'Eglise, l'aurore des splendeurs du xii<sup>e</sup> et du xiii<sup>e</sup> siècle, radieux comme toutes les aurores, avec ses grands papes, Sylvestre II qui l'inaugure, saint Léon IX, saint Grégoire VII, le B. Urbain II, — avec ses grands moines, saint Romuald et les Camaldules, saint Jean Gualbert et Vallombreuse, l'abbé Guillaume et l'organisation de la Souabe monastique, et chez nous, saint Robert de Molesmes, saint Etienne de Grandmont, saint Bruno de Chartreuse, — avec saint Henri et sainte Cunégonde sur le trône impérial, — avec les héros de la première croisade, — avec toute cette fermentation épique qui se fait jour alors pour la première fois dans l'immortel chef-d'œuvre qu'est la *Chanson de Roland*.

Saint Bruno, que nous pouvons compter comme nôtre puisqu'il a reçu sa formation intellectuelle en France et qu'il y a fourni sa carrière d'homme d'Eglise, de docteur et de moine, saint Bruno était né à Cologne, peut-être de souche romaine, d'une de ces quinze familles que Rome avait envoyées au berceau de la *Colonia Agripina*. A quinze ans il fut à l'Ecole de Reims, toute vibrante encore des ardeurs qu'y avait soufflées Gerbert son illustre écolâtre. A dix-neuf ans, en 1049, il y reçut l'impression ineffaçable des solennités conciliaires qu'y vint présider le pape alsacien saint Léon IX. Il acheva ses études à Paris, où tout affluait déjà, bien que l'Université n'en fût pas encore régulièrement constituée. De retour à Cologne vers 1055, il y fut ordonné prêtre et se vit bientôt rappelé à Reims, où l'évêque le nomma écolâtre, vers 1060. C'était le temps où les nouveaux « dialecticiens » déchainaient un vent d'hérésie sur la France. Roscelin s'en prenait à la Trinité ; mais Bérenger surtout avait jeté un trouble noué dans les esprits par ses attaques contre l'Eucharistie. Bruno, dans sa chaire de Reims et dans ses prédications à travers tout le nord de la France, brilla au premier rang des champions du dogme eucharistique. Nous le trouvons ensuite aux côtés de Hugues de Die, le vaillant lieutenant de saint Grégoire VII en notre pays, dans la lutte, qui fut longue et dure, contre l'archevêque simoniaque de Reims, Manassés. Il refuse pour lui-même le siège de Reims et vient enseigner à Paris.

A Paris, en 1082, il assiste aux funérailles du célèbre docteur Raymond Diocrès. On sait l'apparition terrible qui s'y produisit. Ce fut pour Bruno le coup suprême. Il décida irrévocablement de se vouer à la vie érémitique.

Ce prodige de l'apparition de Diocrès, attesté par une tradition carthusienne ininterrompue, a été nié par nos modernes dénicheurs de saints. Mais qui osera soutenir qu'un récit aussi extraordinaire ait pu être inventé de toutes pièces et mis en circulation après la mort de Bruno sans provoquer immédiatement les protestations indignées des religieux ? Comme l'observe finement M. Gorse, « on ne vit pas, dans les Chartreuses, de légendes de bonnes vieilles, ou de contes des *Mille et une nuits*, mais on y vit de simplicité, de vérité, et les esprits y unissent la distinction à la maturité : il y a autant d'élévation intellectuelle que de grandeur morale. »

Après un noviciat de solitude au diocèse de Langres, à Molesmes d'abord auprès de saint Robert, à Sèche-fontaine ensuite où saint Robert eût été heureux de le voir se fixer (1082-1083), Bruno se sentit, dans un songe mystérieux, appelé vers d'autres lieux plus sauvages et prit

avec ses six compagnons, la route de Grenoble, où l'évêque, saint Hugues, l'attendait, sur la foi d'un songe lui aussi (juin 1084). L'évêque, sur ses indications, le guida lui-même au désert de Chartreuse. Bruno en prit possession. Il espérait enfin avoir trouvé le lieu de son repos quand, six ans après (1090), le pape Urbain II, son élève autrefois à Reims, le manda à Rome. Bruno, l'âme brisée mais toujours obéissant, accourut et fut jusqu'à la fin, neuf ans durant, le conseiller, l'appui du pape dans la lutte gigantesque commencée par Grégoire VII contre les empereurs allemands. Il fut l'ami aussi du comte Roger de Sicile et fonda sur son territoire la Chartreuse de Sainte-Marie du Désert, en Calabre, où il mourut en 1101.

Puisse cette esquisse inspirer à nombre de nos confrères le désir de lire ces pages, écrites dans une langue chaude, jeune, colorée, ferme à la fois et vibrante, avec une critique toute de bon sens et une connaissance exacte du cadre historique, un beau modèle d'hagiographie ! L'illustration, qui comprend 24 gravures hors texte, est splendide : on y a reproduit les 22 tableaux où Leseur a fixé avec tant d'âme et de foi les scènes principales de la vie de saint Bruno.

II. — Un demi-siècle après la mort du Bienheureux Père François d'Assise, lorsque l'Europe entière redisait ses prodiges et ses vertus, un de ses enfants conçut le projet de les recueillir pour l'édification de ses frères. Comment s'appelait-il ? Il ne nous a point dit son nom ; il ne l'a point tu à dessein, il n'avait point de dessein ; il a simplement oublié, comme l'auteur de *l'Imitation*. Mais il nous a dit son âme, et c'était une âme d'une simplicité de colombe et d'une tendresse de séraphin.

Il s'est représenté la vie de son Père François et de ses premiers compagnons comme un grand jardin émaillé de fleurs. Il y est entré ; il a cueilli les vertus et les prodiges qui s'offraient à ses yeux ingénus, et il en a fait un bouquet qu'il a gentiment appelé *Fioretti* ou *Petites Fleurs*. Vertus gracieuses, mais vertus fortes. On faisait tout par amour autour de saint François ; mais que de choses l'amour fait faire ! et que de vérités se cachent sous tous ces sourires ! Quand saint François, demandant à frère Léon où est la joie parfaite, ne la trouve ni dans la science, ni dans la prédication, ni dans les miracles, mais dans le pardon des injures, ne met-il pas la main sur cette plaie de l'Italie, de l'Italie si inspirée, si éloquente, qui sut tout, excepté pardonner, et qui devait périr par ses discordes ? Lorsqu'il fait la paix entre la ville de Gubbio et le loup de la montagne voisine, n'est-ce pas là une admirable leçon de charité donnée aux justes en faveur des pécheurs, en faveur de ce terrible peuple du moyen âge dont l'Eglise ne désespéra pas, dont elle prit la main meurtrière dans ses mains divines, comme saint François la patte du loup, comme aujourd'hui le pape tendant la main à cette démocratie fille de la Révolution, qui a versé tant de sang innocent, tant de sang chrétien ? Qui nous donnera la simplicité de frère Léon ? et le sens du divin de frère Bernard le théologien ? et la patience de frère Antoine prêchant aux poissons quand les hommes ne veulent plus l'écouter ? et la droiture de frère Junipère, qui n'a jamais eu soupçon de ce qu'est le respect humain ? et l'intelligence de frère Jacques de la Massée pour les divines Ecritures ?

Lisez les *Fioretti* ; c'est le terme de toute une efflorescence de poésie franciscaine ; toute la foi du *xiii<sup>e</sup>* siècle a passé à travers ces pages faites d'idéal, mais toujours si pratiques.

III. — N'est-ce pas un parterre aussi, et de quelles fleurs suaves émaillé, que l'œuvre entière de saint François de Sales ? Et quelle autobiographie encore ! qui donnera jamais, de l'âme du saint, une image plus achevée que celle qui nous sourit à travers chacune de ces pages ?

Aussi est-ce une excellente idée qu'a eue l'Œuvre des *Bons Livres* de nous offrir cette réimpression très exacte, très élégante et surtout d'un prix très accessible, de quelques-uns des écrits les plus goûtés de saint

François de Sales. Nous signalons surtout cette édition du *Traité de l'amour de Dieu*, la plus commode qui soit actuellement à notre usage.

**Les richesses oratoires de S. Jean Chrysostome, réunies et disposées pour la prédication**, par Mgr Doublet. — Tome I<sup>er</sup>. — Un vol. in-8 de 500 p., 6 fr. — Paris, Berche.

Ce n'était pas une idée banale que de mettre les richesses oratoires de S. Jean Chrysostome à la disposition de nos modernes prédicateurs, en leur présentant une quintessence soigneusement condensée des plus belles inspirations de l'incomparable *Bouche d'or*. Personne n'était plus qualifié que Mgr Doublet pour mettre un si beau plan à exécution. Orateur lui-même et auteur de travaux fort estimés sur la prédication, il avait la science et la compétence personnelle expérimentale susceptibles d'assurer le succès d'une œuvre qui sera assurément bien accueillie du clergé.

Tout le monde tient S. Jean Chrysostome pour un maître dans l'art de commenter l'Ecriture avec une sublime éloquence. Personne cependant, ou à peu près, ne se donne la peine d'entrer en contact avec les richesses de cette mine inépuisable. On ne lit plus les œuvres du grand évêque en grec ; on les lit très peu en latin ; et ses plus zélés admirateurs n'en lisent guère dans les traductions que les passages qui présentent pour eux l'utilité d'un intérêt momentané.

Mgr Doublet a pensé que la vulgarisation de pareilles « richesses oratoires » pourrait grandement profiter aux prédicateurs. Il a eu raison et nous l'en félicitons, comme c'est justice aussi de le féliciter du procédé pratique auquel il a eu recours pour atteindre son but.

Donner au lecteur une traduction sèche du texte même n'eût pas suffi. Le même sujet se trouve parfois touché en vingt endroits différents. Il fallait réunir, fondre tout cela en un tout harmonieux et assimilable. C'est le parti auquel s'est arrêté notre auteur. Sous les rubriques des différents sujets de dogme et de morale qui constituent le cadre ordinaire de la prédication chrétienne, il groupe et « dispose » à sa façon, en les unissant dans une forme élégante, claire et pratique à la fois, tous les passages qui s'y rapportent, patiemment butinés à travers les nombreux in-folios du saint Docteur. C'est en somme un cours de prédications ou une série de plans de sermons raisonnés et développés, d'après S. Jean Chrysostome, où sont élaborées, toutes prêtes à servir, les richesses oratoires dont ses œuvres sont remplies.

On aurait tort de reprocher à Mgr Doublet de ne s'être pas astreint à donner le texte même de son auteur. Tel n'était point son plan ni son but. Ce n'est pas là une étude critique des textes mêmes de S. Jean Chrysostome. Le titre le dit clairement : c'est, sous la forme d'une langue moderne, l'étalage de ses richesses mises à la disposition de gens qui n'ont pas d'autre moyen de les aborder. Les délicats amateurs d'originaux auront toujours la ressource de serrer les textes de plus près ; ce n'est point à ceux-là que s'adresse Mgr Doublet ; c'est aux prêtres du ministère pastoral qui n'ont ni les moyens ni le temps d'aller si loin. Nous ne pouvons que les engager à suivre Mgr Doublet ; c'est un guide sûr ; en sa compagnie, ils auront vite fait de connaître et d'utiliser pour l'enseignement de la chaire la merveilleuse moelle oratoire des œuvres de S. Jean Chrysostome.

L'ouvrage comprendra deux volumes. Le premier seul est paru ; le second suivra incessamment.

Les éditeurs nous permettront de leur faire observer que le soigné de l'impression et la qualité du papier ne sont pas tout à fait en rapport avec la valeur de l'ouvrage. Avis pour une seconde édition.

\* Nous croyons cependant que des citations textuelles plus fréquentes seraient bien accueillies du lecteur.



**L'Evangile du Sacré-Cœur.** *Les Mystères d'amour du Cœur de Jésus*, par le P. Jean Vaudon, supérieur des missionnaires diocésains de Bourges. — 2<sup>e</sup> édition. — Un beau vol. in-12, 3 fr. 50, *franco* 4 fr. — Librairie de Notre-Dame de Montligeon, à La Chapelle-Montligeon (Orne).

Ce livre est la première partie d'une série dont l'auteur nous promet la suite, si « au milieu de sa vie errante de missionnaire, dit-il, le Dieu très bon lui fait de temps à autre quelques loisirs. »

Nous lui souhaitons ces loisirs, car la première série de son œuvre est vraiment belle.

Lorsque parut la première édition, le P. Longhaye, de la Compagnie de Jésus, — un maître, — écrivait dans *l'Univers* : « L'accent oratoire y est fort sensible, et les chapitres s'intituleraient aussi bien entretiens ou conférences ; mais peu importe. Le tout est fort instructif, sans être didactique, plein, substantiel, animé d'une piété nette et sérieuse, nourri de la fleur des Ecritures, riche d'emprunts faits aux meilleurs maîtres, à Bossuet surtout ; écrit enfin dans une langue très colorée, très chaleureuse, presque lyrique, où le poète complète le théologien, ce qui, en soi, est excellent. »

Le P. Longhaye passe pour être difficile, et son beau talent lui permet de l'être. Son éloge n'est donc pas un éloge banal. Cet ouvrage lui a même tellement plu qu'il a tenu à en faire, en deux pages d'une doctrine très serrée, une exacte analyse.

Le premier chapitre nous montre l'homme « centre et cœur de la création, puisque c'est en lui qu'elle commence d'avoir conscience d'elle-même, de connaître et d'aimer son Auteur. Mais c'est en Jésus-Christ, Homme-Dieu, qu'elle prend un cœur capable d'égaliser l'amour à l'amabilité infinie. »

« Un amour vivant, un cœur, voilà Dieu ! Voilà l'Homme-Dieu !

« La bonté et la justice, dit Bossuet, sont comme les deux bras de Dieu, mais la bonté est le bras droit, c'est elle qui commence. »

Il nous a aimés le premier.

« Un jour Dieu m'a donné la vie avec un cœur, comme un vase précieux, pour y recevoir ses dons, ceux de la nature et ceux de la grâce, en attendant les dons de la gloire, — les uns et les autres, dons de son amour.

« Quel amour dans la préparation de la terre, mon berceau ! Nous vivons sans y prendre garde au milieu de merveilles qui sont des miracles de bonté plus encore que de puissance. Il y a trop longtemps que la terre porte au printemps des fleurs, des gerbes à l'été, des grappes en automne. Il y a trop longtemps que chaque matin recommence la fête du soleil et que tous les soirs se lève l'assemblée des astres. La seule alternative de la nuit et du jour, du soir et du matin, devrait provoquer dans nos cœurs des élans d'amour... Nous sommes comparables à ces gardiens du Louvre ou du Vatican qui passent leurs journées au milieu des marbres de Phidias et des toiles de Raphaël dans une indifférence à peu près complète... »

Cependant, à certains moments, nous avons des intuitions du cœur qui nous font crier : « Dieu est Amour ! »

« Avez-vous pris garde qu'au moment du crime Dieu lui-même couvrit la nudité de nos premiers parents ? Il la couvrit, dit le texte sacré, de « tuniques de peau, » et en même temps il annonçait le Rédempteur. Les Pères de l'Eglise se sont demandé d'où venaient ces vêtements. D'agneaux immolés sans doute. Saint Ephrem suppose qu'ils avaient été mis à mort par Dieu lui-même en présence de nos premiers parents, après leur chute. L'admirable pensée ! Le P. Giraud, ce pieux missionnaire de Notre-Dame de la Salette qui a jeté un regard si profond dans le mystère de Jésus-Hostie, la savourait, et il inclinait à croire que Dieu donna au criminel Adam l'intelligence du mystère de l'Agneau qui devait s'immoler et mourir pour son péché. Adam

lui-même, en esprit, dans un sentiment de pénitence et d'expiation, aurait pris la place de ces agneaux dont la dépouille allait le couvrir. Il se serait uni à l'Agneau qui devait « couvrir les péchés des hommes, » à l'Agneau immolé « dès l'origine du monde. »

« Ce qui est certain, c'est qu'au seuil du Paradis perdu, un rite sanglant — révélé par Dieu à n'en pas douter — se mêle au dogme de l'expiation et à l'espérance du rachat. »

Le comte de Maistre aurait admiré cette page écrite dans sa manière, mais avec plus de flamme encore.

Le Cœur de Jésus a réconcilié en Dieu l'amour et la justice, puis *transfusé* dans nos veines un autre sang humain très pur, vierge et divinisé.

C'est là le triomphe de son amour.

Mais il s'est associé pour son œuvre d'amour Marie qui nous a aimés, Marie qui nous a sauvés.

Durant trente-trois ans, Dieu la façonne à la ressemblance de Jésus-Christ, afin qu'elle devienne « l'aide semblable à lui. » Toute sa vie elle souffre, elle est la Mère douloureuse. La croix consomme ses douleurs.

« Moment terrible ! Il semble que toutes les blessures éparses sur le corps de Jésus-Christ se réunissent dans le cœur de Marie. Un glaive, je ne sais quel mystérieux glaive, celui sans doute qu'avait prédit Siméon, déchire toutes vives et toutes saignantes ses entrailles. Mère très pure elle avait enfanté, sans souffrir, son fils Jésus ; mais, nouvelle Eve, elle ne pouvait nous engendrer spirituellement sans ressentir les effets de la malédiction prononcée contre la première femme. Oh ! l'affreux et sublime enfantement ! Marie répond à Jésus par un regard où se fondent la terreur et la tendresse, l'immolation et l'amour. La pauvre mère n'est plus seulement debout au pied de la croix ; mais transformée en la douleur de Jésus crucifié, elle est en quelque sorte clouée au gibet rédempteur. Et tout est consommé, et le monde est sauvé !

« Non, tout n'est pas consommé... Il faut frapper au cœur de la sainte Victime, il faut le coup de lance... »

« Rapprochez-vous donc de la croix, ô Marie, et aidée de votre fils d'adoption recueillez la précieuse liqueur !... »

« Durant ce sacrifice, l'Eglise, semblable à une fiancée blanche et vermeille, sort du cœur entr'ouvert du second Adam, endormi sur la croix. Comment ne serait-elle pas immortelle, l'Eglise de Jésus-Christ ! »

Voilà, à n'en pas douter, de bien belles idées, et elles abondent dans ce livre, élevées, pieuses, fortement rendues, éloquentes. C'est une jouissance théologique, mystique et littéraire de lire les chapitres qui parlent de la sainte Vierge, de Notre-Dame du Sacré-Cœur ; ils vous laissent un baume dans l'âme et des lumières très pures dans l'esprit.

Un chapitre remarquable aussi sur saint Joseph, qui s'inspire du premier panégyrique de saint Joseph par Bossuet et de M. Olier, mais en y ajoutant des développements qui forment presque un traité complet des prérogatives du saint patriarche, et de sa coopération à l'œuvre de la Rédemption.

La Rédemption se continue à la sainte messe et dans la sainte communion. Là aussi, le Cœur de Jésus aime, mais il souffre d'opprobres sans cesse renouvelés. Notre devoir est de réparer avec lui.

Enfin, le sacrifice se consomme au ciel, car : « Vous n'avez versé votre sang sur la croix que pour l'offrir à Dieu, ô céleste Prêtre, dans le jour sans fin des siècles éternels... O les beaux rayons que jette dans l'éternité la plaie du Sacré-Cœur ! Le ciel tout entier est illuminé. Il est donc vrai que nous vous retrouverons dans le sein du Père, ô notre chère Victime, ô notre sainte Hostie ! »

Le nom du P. Vaudon suffit pour recommander ses ouvrages ; mais nous avons tenu, à notre ordinaire, à donner l'ensemble de son livre et à citer quelques pages révélatrices. Le lecteur savourera les autres, non moins admirables.

**L'enseignement secondaire et la démocratie**, par Francisque Vial, docteur ès-lettres, professeur de rhétorique au lycée Lakanal. — Un vol. in-12 de x-329 p., 3 fr. 50. — Paris, Colin.

Ce qui fait l'intérêt et l'exceptionnelle valeur de cet ouvrage, c'est la hauteur du point de vue où se place M. Vial. Réformes, changements de programmes, prépondérance plus ou moins grande accordée à telle ou telle branche des connaissances humaines, tout cela, au fond, n'est que question de détail ; la crise très tourmentée que traverse l'enseignement a des causes plus profondes et plus hautes.

L'enseignement est ballotté de secousses en secousses, parce qu'il n'est pas orienté vers un idéal unique et assuré. L'idéal, c'est la philosophie qui le donne. La philosophie domine les questions pédagogiques comme toutes les autres ; la pédagogie n'est pas « un domaine clos, au bord duquel expire le bruit de la lutte entre les idées philosophiques et sociales ; » et c'est pourquoi il y a lutte, discussion, incertitude, malaise sur le terrain pédagogique comme ailleurs.

La question de l'enseignement secondaire est donc une question de doctrine et se pose, purement et simplement, entre libéraux et utilitaires, c'est-à-dire entre adeptes d'une philosophie de la *liberté* et adeptes d'une philosophie de la *nécessité*. Il s'agit ou de former l'homme, ou de fabriquer des machines. Ou bien l'on continue d'envisager la vie humaine comme la force reine, décisive et définitive ; ou bien on la subordonne à tout le reste et l'on n'y voit qu'un rouage, plus faible que les autres et plus capricieux, du machinisme contemporain. Pour les philosophes du déterminisme, l'éducation devient une *science*, dont les lois immuables, universelles et absolues doivent être ponctuellement obéies ; pour les philosophes de la liberté, de l'« humanité », elle reste un *art*, l'art de conduire les esprits vers l'idéal proposé, et par des moyens qu'il faut diversifier à l'infini selon l'infinie variété des natures.

On voit la fécondité et la richesse du point de vue de M. Vial. Ce dualisme philosophique, — entre déterministes et partisans de la liberté, — domine toutes les questions contemporaines. N'est-ce pas du déterminisme que s'inspirent, plus ou moins inconsciemment, tous les tenants de l'ancienne économie politique, qui ne voient dans l'homme qu'une machine, et dans le travail humain qu'une marchandise, susceptible, comme toute autre marchandise, d'une appréciation absolue, fixe, immuable ?

La philosophie, en dernière analyse, c'est Dieu, c'est la religion. M. Vial, destinant son travail à la Sorbonne, laisse de côté la question religieuse ; mais un lecteur chrétien n'a pas de peine à prolonger les lignes et à percevoir à l'état latent, dans toutes ces pages, Dieu, le Dieu qui seul grave et assure en notre esprit et en notre cœur le sens de la « liberté » et le sens de la « justice », l'un et l'autre si chers à l'auteur.

**Petit Larive et Fleury, Dictionnaire français encyclopédique illustré**, à l'usage des adultes et des gens du monde. — In-8 écu de 1456 pages à 3 colonnes, cartonné tranches rouges, 5 fr. — Paris, G. Chamerot, rue de Furstemberg, 4.

En ce genre de publications encyclopédiques, c'est la course incessante à de nouveaux perfectionnements. Chaque éditeur renchérit sur le précédent. Nous serions curieux de savoir ce qu'on pourra bien ajouter au *Petit Larive et Fleury*.

Vous y suivrez en effet, à travers ses 73.000 mots, toutes les découvertes scientifiques, jusqu'au *métargon* de M. Ramsay ou à la *phagocytose* de M. Mechnikoff. Vous y suivrez les variations de la statistique, à travers les 112 cartes hors texte qui sont d'une netteté admirable.

Vous y récréerez et élèverez votre esprit dans le culte des beaux-arts, grâce à la reproduction de 83 tableaux d'art et de vulgarisation. L'architecture n'aura plus pour vous de secrets quand vous aurez jeté un coup d'œil sur ces vastes planches qui, sur chacun des styles connus, depuis les fantastiques ébauches de l'antique Assyrie, et sur chaque siècle des styles modernes, vous donnent en 8 ou 10 gravures groupées en une seule page, le plus lumineux des aperçus. Combien la question ouvrière parlera vivement à votre imagination quand vous vous serez rendu compte des multiples indications que vous fournit la grande gravure qui remplit la page 626 (coupe d'un puits des mines de Lens) ! Les articles médicaux vous ouvriront jusqu'aux arcanes de l'homéopathie. Bref, on se demande ce qu'on pourrait bien chercher en vain dans ce Dictionnaire ; et rien qui ne soit illustré de vignettes.

L'exécution typographique est d'une clarté idéale. Les vocables religieux ont été revus (une bonne partie au moins) par un ecclésiastique des plus distingués (aujourd'hui évêque). Nous en avons vérifié les principaux, ceux qui sont l'écueil souvent de ces sortes de livres, comme Luther ou Calvin : c'est la correction même. Nous avons cherché si au mot *diacre* nous trouverions la légendaire définition cueillie dans un recueil similaire (*Diacre, sorte de prêtre*), et notre auteur nous a répondu par les lignes très précises que voici : « *Diacre* (vieux fr. *diacre*, etc.), dans la primitive Eglise, membre du clergé chargé de distribuer les aumônes, d'administrer l'Eucharistie et d'entretenir les vases sacrés. — Auj., membre du clergé qui a reçu l'ordre immédiatement inférieur à la prêtrise. »

Une édition plus petite est en préparation à l'usage des écoliers. Celle-ci s'annonce « à l'usage des adultes et des gens du monde », non qu'il y ait rien d'inconvenant, en fait de médecine par exemple, mais parce qu'elle est tellement riche de termes spéciaux que les enfants préféreront sans doute un volume moins chargé et plus maniable à de petites mains.

On a reproduit *in extenso*, en tête du volume, le circulaire du ministère de l'instruction publique en date du 26 février 1901, relative aux tolérances d'orthographe et de syntaxe que nous sommes loin d'approuver intégralement, mais dont bénéficient aujourd'hui les candidats à tous les examens et concours qui dépendent de ce ministère.

**La Perle des vertus, Conseils à la jeunesse**, par le R. P. Doss, S. J. — Traduit de l'allemand par M. l'abbé B. — Un vol. in-18 de 260 p.; broché 0 fr. 60, relié 1 fr. (Port en sus, 0 fr. 20). — Librairie de Notre-Dame de Montligeon, à La Chapelle-Montligeon (Orne).

« Inspirer à l'enfant chrétien une haute estime de la vertu des anges, lui signaler les divers moyens qui peuvent en assurer la possession, lui rappeler les précieux résultats dont elle est la source, tel est le but de ces pages.

« Puissent les jeunes âmes à qui elles s'adressent y puiser de temps à autre une bonne pensée, une généreuse résolution ! »

Tel est le court avant-propos de ce petit ouvrage qui tient ce qu'il promet. Il se divise en quatre parties : l'excellence de la pureté, les moyens d'acquérir la pureté, les fruits de la pureté, enfin des prières diverses pour demander la pureté.

L'exposition est très simple, le style clair, accessible même à des enfants. Prenons par exemple le chapitre ix de la première partie : « Le lis de la pureté : »

« On aime, dit l'auteur, à comparer la pureté à un lis. Il y a dans ce rapprochement un grand fond de vérité. Cette fleur gracieuse se distingue par un triple privilège : sa forme est svelte et élancée, sa blancheur éclatante, son parfum exquis. On ne saurait mieux symboliser le jeune homme pur. » Ces trois idées sont déve-



loppées en trois paragraphes assez courts, et le chapitre se termine par une tendre exhortation :

« Mon fils, quand tu aperçois le symbole de la pureté aux mains d'un saint Joseph, d'un saint Louis de Gonzague; quand tu vois le lis germer aux pieds de Marie, la Vierge immaculée, ou parer les autels qui lui sont consacrés, n'oublie pas de te dire en toi-même : « Moi aussi, je veux être un lis, la joie du ciel, l'ornement de la terre, et me préparer ainsi une couronne immortelle ! »

Telle est la manière de l'auteur.

Chacun des chapitres est suivi d'une histoire généralement bien choisie, tirée de la vie des saints : Berchmans, saint Louis de Gonzague, saint André Corsini, saint Casimir, saint François de Sales, etc. Délicieuse par exemple celle du B. Hermann Joseph qui, un jour, présenta à une statue de l'Enfant Jésus, à Cologne, une belle pomme qu'il avait regue pour son repas : « O merveille ! le présent est accepté de l'Enfant-Dieu ! »

Les moyens d'acquérir la pureté sont exposés en dix-huit chapitres : la crainte de Dieu, la délicatesse de conscience, la vigilance continuelle, le sacrement de pénitence, la communion, la prudence dans les relations, etc. Le dernier chapitre traite des faux amis : « Pas d'ami, plutôt qu'un ami méchant ! »

Beaucoup de pages édifiantes.

**Le Code civil commenté à l'usage du clergé dans ses rapports avec la théologie morale et les questions sociales**, par le chanoine Allègre. — Huitième édition, revue et mise à jour par M. Laurent, professeur à la Faculté de droit de l'Institut catholique de Paris. — Deux vol. in-12 de xxx-720 et 656-xxxiii p., 9 fr. — Paris, Roger.

**Loi du 1<sup>er</sup> juillet 1901 sur le contrat d'association**, texte et règlement annotés et commentés par M. Laurent. — In-8 écu de 50 p., 1 fr. — Paris, Roger.

Le titre de ce *Code civil* en dit tout l'objet et l'intérêt; et le chiffre même de l'édition témoigne de l'accueil unanime qui lui a été fait dans le clergé. Une table alphabétique très développée (25 pages) permet de trouver immédiatement le renseignement désiré; et des appendices très riches tiennent au courant de toute la législation récente, notamment en ce qui touche aux questions ouvrières, aux biens et comptes des fabriques, et au contrat d'association.

Un tirage à part, à l'usage surtout de ceux qui possèdent les éditions antérieures, donne, avec le texte de la loi du 1<sup>er</sup> juillet 1901 et des règlements d'administration publique des 16 et 17 août suivants, un commentaire fort lucide et aussi autorisé qu'il peut l'être en pareille matière, où les applications pratiques nous font marcher de surprise en surprise.

## LITURGIE

Q. — 1<sup>o</sup> Puis-je assimiler la messe basse que je dis les dimanches et les jours de fête dans la chapelle de mon hôpital, et pendant laquelle on chante des cantiques, à la messe paroissiale qui, quoique basse faite de chœurs, jouit du privilège d'être dispensée de la récitation des prières de Léon XIII ?

2<sup>o</sup> Au mot *Trinitas* faut-il pendant la sainte messe s'incliner vers la croix ?

3<sup>o</sup> N'est-ce pas une anomalie que le prêtre soit obligé, pendant la sainte messe, de s'incliner en prononçant le nom du saint du jour et qu'il ne le fasse pas lorsqu'il prononce séparément les noms du Père, du Fils ou du

Saint-Esprit ? Par conséquent, n'est-ce pas entrer dans l'esprit de l'Eglise de faire cette inclination ?

R. — Ad I. Nous ne voyons pas ce qui pourrait dans la circonstance dispenser de la récitation des prières de Léon XIII. Car votre messe basse de communauté avec ses chants en langue vulgaire n'a rien de paroissial; votre chapelle ne l'est pas; vous n'êtes pas curé de l'hôpital, mais simplement aumônier, chargé d'assurer le service religieux que la maison a fixé de concert avec l'Ordinaire, et rien de plus. Vous ne sauriez donc assimiler votre messe à une messe de paroisse qui, n'étant pas chantée faite de choristes, exclut ces prières.

Ad II. Ce n'est pas notre avis qu'on doive en raison du mot *Trinitas* s'incliner vers la croix, parce que le décret de Tuy qui paraissait avoir ce sens a été retiré de la nouvelle Collection (7 sept. 1816, n. 4526, ad 40); et si on s'incline au *Suscipe, sancta Trinitas*, etc., avant la secrète, et au *Placeat tibi, sancta Trinitas*, de la fin de la messe, c'est la prière qui le commande, et non le mot *Trinitas*.

Ad III. Ne soyons pas plus sages que l'Eglise. Inclignons-nous quand les trois personnes sont à la fois l'objet d'une louange commune, comme au *Gloria Patri* du psaume *Judica me* et de l'Introit (*Rit. serv.*, tit. III, n. 6; tit. IV, n. 2); mais non pas quand elles sont nommées séparément, puisque la Rubrique n'en parle pas, et qu'un décret le défend pour le Saint-Esprit. (S. R. C., 19 juil. 1895, n. 3867, ad 7). Autrement, nous pourrions avoir à faire des inclinations qui finiraient par fatiguer, mettraient toujours le prêtre en souci, et le troubleraient plus qu'elles ne rendraient gloire à Dieu.

Souvenons-nous aussi du : « *Jugum meum suave est et onus meum leve*. » Inclignons-nous au nom du saint du jour, quand on en dit la messe ou qu'on en fait mémoire, parce que c'est sa fête, mais n'allons pas au-delà. Loin d'entrer dans l'esprit de l'Eglise, nous ferions mal en innovant.

Q. — 1<sup>o</sup> Est-il permis d'avoir des soutanes violettes, bleues et rouges pour enfants de chœur, et de leur faire porter sur ces soutanes des ceintures violettes, bleues, rouges, ceintures dites romaines ?

2<sup>o</sup> Est-il permis de faire porter à des enfants de chœur des surplis à manches larges, — mais pas trop cependant, — surplis bordés de dentelle et assez semblables à des rochets ?

3<sup>o</sup> Est-il permis de revêtir des enfants de chœur d'aubes bordées de dentelles et serrées à la taille par des ceintures de la couleur de la soutane, c'est-à-dire violettes, bleues, rouges ? Peut-on leur faire porter des camails violets, bleus, rouges ? Bien entendu, il n'est pas question de barrettes pas plus que de calottes.

R. — Ad I et II. Le costume liturgique des enfants de chœur comprend la soutane sans queue et la *cotta* ou surplis à larges manches. (S. R. C., 11 déc. 1885, n. 3647, ad vi). La queue est un insigne prélatice. Quant aux ceintures dites romaines, elles sont de pure fantaisie.

Mais de quelle couleur doit être la soutane ? — Noire, attendu que le *violet* n'est même permis

au maître des cérémonies de la cathédrale que si l'évêque officie. (S. R. C., 22 janv. 1735, n. 2310, ad III). En tout cas, dirons-nous avec l'abbé Bourbon, il n'appartient pas à un curé d'adopter une couleur insolite dans le diocèse, et le bon ordre demande que l'on ne s'écarte pas de l'usage diocésain sans y être autorisé par l'évêque. (*Petit Cérémonial paroissial*).

Pour ce qui est du surplis, il faut veiller à ce qu'il ne ressemble pas au rochet, mais qu'il se rapproche le plus possible de la gracieuse *cotta* romaine, auquel on peut ajouter une bordure de dentelle.

Ad III. L'aube et la ceinture ne conviennent nullement pour les enfants de chœur, ni le camail. La raison en est que l'aube et la ceinture sont des vêtements sacrés exclusivement réservés aux ecclésiastiques, et que le camail est un insigne de dignité. Qu'on y prenne garde d'ailleurs, dit Mgr de Conny,... il n'est pas plus permis d'en gratifier des enfants, qu'il ne le serait de leur donner la mitre réservée aux évêques..., et nous ne savons si l'on est plus autorisé à employer pour de tels usages la mosette, insigne ordinaire de l'épiscopat, que la chasuble ou la dalmatique. (*Des usages et des abus en matière de Cérémonie*).

Mais que faire en pratique, si l'usage que nous réprouvons existe ? C'est à Nos Seigneurs les Evêques à le dire, ou à demander l'avis du Saint-Siège sur ces enfants de chœur, que Barbier de Montault appelle « vraies caricatures d'évêques ou de cardinaux. »

Q. — 1<sup>o</sup> Selon l'Ordo du diocèse de Lyon (rite spécial) on ne dit plus le *Gloria in excelsis* ni l'*Ite Missa est* (excepté *in dup. 1 class.*) à partir de la Septuagésime jusqu'au samedi saint.

Un prêtre étranger ou un religieux (rite romain) disant la messe dans une église ou chapelle du diocèse doivent-ils se conformer à cette particularité du rite lyonnais ?

2<sup>o</sup> Le même prêtre ou religieux, étranger au diocèse de Lyon, ayant dans son ordô une fête double de 1<sup>re</sup> classe avec octave, *pourra-t-il ou devra-t-il* en faire commémoration pendant l'octave, cette même fête se faisant dans le diocèse le même jour, mais sous le rite double-majeur seulement ?

R. — Ad I. Un prêtre du rite romain, célébrant dans une église ou chapelle publique ou semi-publique, où d'après le rite lyonnais on ne dit pas le *Gloria in excelsis* ni l'*Ite Missa est* (sauf aux 1<sup>res</sup> classes) depuis la Septuagésime à Pâques, n'a pas à se conformer à cette particularité de cette église ; mais il applique à la messe de cet oratoire ou chapelle les règles du rite romain, comme l'a déclaré la S. Congrégation le 9 juillet 1895, n. 3362 : « Omnes et singuli sacerdotes, tam sæculares quam regulares, ad ecclesiam confluentes vel ad oratorium publicum, Missas cum Sanctorum tum Beatorum, etsi Regularium proprias, omnino celebrent officio ejusdem ecclesiæ vel oratorii conformes, sive illæ in Romano, sive in Regularium Missali contineantur, *exclusis tamen peculiaribus ritibus Ordinum propriis*. » Pour les semi-publics, voir le décret du 22 mai 1896, n. 3910.

Il n'y a que le cas où le prêtre étranger officierait à la place du curé de l'endroit, qu'il suivrait absolument le rite lyonnais. (S. R. C., 10 janvier 1902, ad 2 et 3).

Ad II. Ce prêtre ne peut ni ne doit faire mémoire de l'octave particulière à l'Ordo de son diocèse ; mais comme nous l'avons vu *ad primum*, il doit se conformer absolument, *omnino*, au calendrier du lieu où il célèbre. (S. R. C., 3 juil. 1896, n. 3924, ad III).

Q. — 1<sup>o</sup> Pourquoi au répons de la bénédiction de la huitième leçon met-on le singulier pour saint Gabriel et saint Raphaël : *Cujus festum...*, et le pluriel *Quorum* pour saint Michel, au jour de leur fête ?

Y a-t-il une raison liturgique ?

2<sup>o</sup> Encore un mot sur l'occurrence de la fête patronale de saint Martin (11 novembre) avec la fête de la Dédicace. Quand le 11 est un dimanche, à quel jour faut-il reporter la Dédicace ? On ne peut convenablement remettre cette fête au premier jour libre, c'est-à-dire à un mois et demi.

Son rit double de première classe ne lui donne-t-il pas le privilège de la célébrer le 18 qui est le jour octave de la fête, en faisant simplement ce jour-là mémoire du patron ? Il va de soi que l'église n'est pas consacrée.

3<sup>o</sup> Il est rare que le samedi saint on ait pu se procurer les nouvelles huiles ; presque tous les prêtres ne les ont que pour la Pentecôte.

Peut-on en ce cas se dispenser de bénir l'eau baptismale le samedi saint, ou doit-on quand même la renouveler en usant des vieilles huiles ?

4<sup>o</sup> Les parements de couleur sont-ils maintenant permis pour les aubes comme c'est l'usage à Rome, privilège jadis réservé aux prélats ?

R. — Ad I. On dit : *Cujus festum colimus*, au singulier pour saint Gabriel et saint Raphaël, parce que l'office du Bréviaire leur est exclusivement consacré ; et l'on dit : *Quorum festum colimus*, à la saint Michel, parce qu'on y célèbre en même temps la mémoire de tous les anges. (Cf. le *Bréviaire romain commenté*, par M. Maugère, p. 457).

Ad II. Malgré ce que vous pensez, la fête de la Dédicace n'a pas de privilège pour sa translation, et on la renvoie au premier jour libre. Sans doute il y a un décret qui permet de transférer dans son jour octave une fête qui a été empêchée à son incidence ; mais il faut pour cela qu'il n'y ait pas un autre office, comme celui du jour octave de saint Martin, qui y soit perpétuellement fixé. (Cf. S. R. C., 23 avril 1895, n. 3853).

Ad III. On ne peut se dispenser de bénir l'eau des fonts baptismaux le samedi saint, *non obstante quacumque contraria consuetudine, quæ omnino eliminari debet*. (S. R. C., 13 avril 1874, n. 3331). — Mais de quelle manière ? Si on doit faire des baptêmes avant qu'on ait pu se procurer les nouvelles saintes huiles, on bénit l'eau avec les saintes huiles de l'année précédente, et on la garde jusqu'à la Pentecôte. (S. R. C., 23 sept. 1837, n. 2773 ; 19 sept. 1859, n. 3092 ; 31 janv. 1896). Mais s'il n'y a pas de baptême prévu avant la réception des nouvelles saintes huiles, on bénit l'eau *sine sacrorum oleorum infusione*, et quand on les a reçues on fait cette infusion *privatim*,



revêtu du surplis et de l'étole seulement. (Mêmes décrets et 12 avril 1755, n. 2436, ad 3).

Ad IV. Oui, l'Eglise aujourd'hui tolère pour les aubes des fonds et parements bleus, rouges, etc. (S. R. C., 12 juil. 1892, n. 3780, ad 5; 24 nov. 1899, n. 4048, ad 7). Mais pour les rochets, elle exige que la couleur des parements soit toujours de la couleur de la soutane qui convient à chacun. (Mêmes décrets).

Q. — Que faut-il entendre au juste par *fériation*? Qu'est-ce que la translation d'une fête *etiam quoad feriationem*?

R. — La fériation emporte avec soi deux obligations : l'une pour les fidèles, celle de s'abstenir d'œuvres serviles et d'assister à la messe; l'autre pour le curé, celle de célébrer pour son peuple.

Cette double obligation est inhérente au jour que l'Eglise a choisi pour honorer ainsi un saint ou un mystère de la religion, et ne se transfère point généralement, quand même ce jour-là l'on ne pourrait, en raison d'un empêchement temporaire, dire l'office composé par l'Eglise pour célébrer la mémoire du saint ou du mystère.

Il n'y a exception aujourd'hui que pour l'Annonciation tombant le Vendredi ou le Samedi Saint, et saint Mathias apôtre, qui, dans les années bissextiles, est remplacé d'une manière fixe au 25 février. Dans ce cas l'obligation d'aller à la messe et de ne pas travailler se trouve reportée au jour nouveau fixé par l'Eglise, et c'est également en ce jour que les curés doivent célébrer pour leur peuple.

Mais en France, où la fériation pour les fidèles, c'est-à-dire l'audition de la messe et la cessation d'œuvres serviles, n'oblige plus ces jours-là, *quid*? Les règles liturgiques s'observent comme si tout avait lieu à l'ordinaire, afin que personne n'oublie qu'en droit ces fêtes sont fériées, et parce que d'ailleurs l'obligation du curé, qui fait partie de la fériation, reste.

Il n'y a donc que les fêtes qui demeurent, au moins en droit, de précepte, quoique supprimées en fait, qui peuvent se transférer *quoad feriationem*.

Q. — 1<sup>o</sup> Peut-on se servir d'un ciboire en cristal?

2<sup>o</sup> N'ayant pas de lampe pouvant être suspendue devant l'autel, peut-on continuer à placer un verre avec une veilleuse du côté de l'Evangile?

R. — Ad I. On irait contre toutes les règles en se servant d'un ciboire en cristal, car, d'une part, le Rituel romain exige une matière solide, *ex solida materia*<sup>1</sup>, et d'autre part la Congrégation des Evêques et Réguliers et le Cérémonial des Evêques<sup>2</sup> demandent que la coupe au moins soit d'or ou d'argent doré à l'intérieur.

Si l'Eglise, en ces derniers temps, s'est relâchée un peu de cette rigueur, ce n'a été que pour per-

mettre les ciboires en cuivre doré (S. R. C., 31 août 1867, n. 3162, ad VI), ou même en étain très poli et doré à l'intérieur, pour cause de pauvreté ou pour diminuer le danger de vols sacrilèges; mais jamais elle n'a voulu consentir à permettre les ciboires en bois, en verre, ou en cristal. (S. R. C., 30 janvier 1880, n. 3511).

On ne pourrait donc se prévaloir de l'exemple de Pie IX qui, en 1860, lors de la béatification du B. Benoît-Joseph Labre, offrit à l'église Sainte-Marie-des-Monts un ciboire en cristal de roche, monté en or et couronné d'améthystes; au contraire, cette exception confirme la règle, dont personne ne doit s'écarter.

Ad II. Il est ordonné que la lampe soit placée devant le tabernacle, d'après le Rituel<sup>1</sup>; devant l'autel, d'après les décrets<sup>2</sup>; mais rien n'oblige à ce qu'elle soit suspendue. L'important est donc qu'elle ne soit pas trop loin de l'autel, v. g. dans le sanctuaire, afin de servir à montrer sûrement aux fidèles l'endroit où repose Notre-Seigneur; et qu'elle ne soit pas non plus sur l'autel lui-même, pour éviter les taches d'huile qui pourrait le souiller, ou au moins les linges sacrés. Pour le reste, vous avez toute latitude, et dès lors vous pouvez placer votre verre avec veilleuse sur une console du côté de l'Evangile, un peu en avant de l'autel du Saint-Sacrement.

Q. — Dans ma paroisse j'ai un oratoire privé, où un précepteur prêtre, d'un diocèse étranger, dit la messe et naturellement suit l'ordo de son diocèse.

Un prêtre vient pour dire la messe dans cette chapelle. Il appartient à notre diocèse et, par permission spéciale de Rome approuvée par l'Ordinaire, est autorisé à dire la messe dans la dite chapelle contrairement à la règle qui veut qu'une seule messe soit célébrée dans ces oratoires.

Quelle messe doit-il dire?

R. — La règle qui oblige le célébrant à dire la messe de l'église où il se trouve, ne regarde que les églises proprement dites, les oratoires publics, et la chapelle principale qui, servant aux communautés, pensionnats, est connue dans le droit sous le nom de semi-publique. Il en résulte donc que le prêtre du diocèse doit célébrer dans cet oratoire privé la messe conforme à son bréviaire, et ne pas s'occuper de celle que le prêtre précepteur a dû dire également conforme à son office personnel, et *vice versa*. La raison est la même dans les deux cas.

Q. — 1<sup>o</sup>. Dans un pensionnat bien modeste, où les jeunes filles n'ont pas le loisir d'étudier le plain chant, peut-on chanter la grand-messe, étant donné qu'elles chantent les *Kyrie, Gloria, Credo, Sanctus, Agnus*, tandis qu'elles psalmodient *recto tono*, avec accompagnement d'orgue ou harmonium, l'Introït, le Graduel, l'Offertoire et la Communion?

2<sup>o</sup> Comment se comporter vis-à-vis du décret qui interdit de garder l'hostie dans une lunule où elle touche les

<sup>1</sup> Tit. iv, chap. i, n. 5.

<sup>2</sup> 26 juil. 1588, et Livre II, chap. xxx, n. 3.

<sup>1</sup> Tit. iv, chap. i, n. 6.

<sup>2</sup> S. R. C., 22 août 1699, n. 2033; 2 juin 1883, n. 3576, ad 4.

deux verres, et lorsque les bénédictions sont fréquentes alors qu'on ne peut pas facilement changer l'ostensoir à cause soit de la valeur de celui qui existe, soit du prix d'achat d'un autre ?

Pratiquement vaudrait-il mieux donner le salut du Saint-Sacrement avec le ciboire toujours ? Mais alors impossible d'avoir le Saint-Sacrement exposé à la messe.

R. — Ad I. Nous pensons que cette manière de chanter la messe peut être conservée dans le pensionnat que vous dirigez ; car elle a été concédée à l'Ordre des Capucins dans des conditions encore plus larges. On demandait si on pouvait tolérer l'usage de chanter toute la messe *modo quasi psalmodico seu semi tonato* ? Et la S. C. répondit : « *Retineri posse.* » (S. R. C., 7 déc. 1888, n. 3697, ad 5).

Ad II. Le décret auquel vous faites allusion est sans contredit celui du 4 février 1871. Or la pensée qui s'en dégage, c'est qu'on doit faire tout son possible pour avoir des lunules où l'hostie ne touche pas immédiatement le verre qui les ferme ; mais il n'y a pas de défense absolue de s'en servir, et le décret porte simplement : « Prout in casu exponitur, non decere (et non pas : *interdici*) sacras species inter vitreas lamine includere, quarum superficies illas immediate tangant. » (S. R. C., n. 3234, dub. iv).

Donc, pratiquement, procurez-vous à la première occasion une simple lunule liturgique qui s'adapte à votre ostensoir que vous garderez ; et en attendant, servez-vous de l'ancienne, en renouvelant très souvent l'hostie qu'elle renferme, pour éviter qu'elle s'attache plus ou moins aux verres qui la touchent.

Q. — Les dimanches qui suivent l'Épiphanie et la fête de saint Pierre et saint Paul il est dit sur l'Ordo : *Missa major de festo.*

1° Dans les paroisses rurales où il n'y a qu'un prêtre sans chantes, peut-on dire cette messe sans la chanter ?

2° Dans le cas où l'on ne peut chanter la messe, ne peut-on pas rehausser la solennité par les décorations, le nombre des enfants de chœur, et donner la bénédiction du Saint-Sacrement deux fois ces jours-là, une fois après la messe et une fois après les répres, comme on est autorisé à le faire d'après l'Ordo pour les fêtes doubles de première classe ?

R. — Ad I. Nous avons déjà répondu l'année dernière à un cas semblable, page 1211, 2<sup>e</sup> colonne.

Ad II. Rien ne s'oppose à ce que votre messe soit servie dans la circonstance par deux enfants de chœur, avec quatre cierges à l'autel, et même des fleurs et décorations plus nombreuses que d'habitude. (S. R. C., 24 mai 1895, n. 3858, ad I). Mais pour le surplus, c'est à l'évêque dûment avisé à tracer à ses prêtres qui sont dépourvus de chantes le dimanche, la ligne de conduite qu'ils doivent tenir en pareil cas.

Q. — Quelle différence y a-t-il entre le *titulaire* et le *patron de lieu* ?

R. — En fait, le titulaire peut être le même que le patron de lieu. En droit, ils se distinguent sur les points suivants : 1° dans la *fin* : le patron pro-

tège le pays, le titulaire l'église ; — 2° dans le *mode d'élection* : le patron est choisi par le peuple et le clergé, le titulaire par ceux qui font bénir ou consacrer l'église ; — 3° dans la *durée* : le patron demeure aussi longtemps que le territoire, le titulaire périt avec l'église ; — 4° dans l'*étendue* : le patron embrasse toute la localité, le titulaire son église seulement (ainsi dans les villes il n'y a qu'un seul patron de lieu, mais autant de titulaires que d'églises et de chapelles publiques) ; — 5° dans la *fériation* : le patron est chômé, le titulaire ne l'est pas ; — 6° enfin dans la *qualité* : le patron est toujours un saint, le titulaire peut être encore une personne divine ou un mystère.

Q. — J'étais à Toulouse il y a peu de temps, disant la sainte messe dans un oratoire privé.

Dans le diocèse de Toulouse et dans celui de Carcassonne, dont je fais partie, on a fait l'office (double) de saint Josaphat la même semaine, mais non le même jour.

Le jour où on le faisait dans mon diocèse, j'ai dit la messe de ce saint, parce que ce même jour l'office marqué pour Toulouse était un semi-double.

Deux ou trois jours après, on faisait à Toulouse l'office (double) de saint Josaphat, et j'ai dit de nouveau la messe de ce saint, parce que dans le diocèse de Carcassonne l'office de ce même jour était du rite semi-double.

AI-je agi selon la rubrique ?

R. — Vous n'avez blessé aucune rubrique dans les deux cas, mais ce n'est pas pour les raisons que vous donnez.

Dans le premier cas, vous avez bien agi, non point parce que le diocèse de Toulouse avait ce jour-là un semi-double, mais parce que — y eût-il eu un double — on doit toujours dans les oratoires privés dire la messe conforme à son office, pourvu qu'il soit double. (S. R. C., 27 juin 1896, n. 3919, ad 17).

Dans le second cas, vous pouviez encore dire la messe de saint Josaphat, parce qu'alors votre Ordo admettait ce jour-là les messes votives ; mais vous n'y étiez pas tenu, parce que vous célébriez dans un oratoire privé, où l'on peut toujours suivre son Calendrier personnel. (Même décret).

Q. — Pourquoi dans les messes chantées le sous-diacre tient-il la patène enveloppée dans le voile huméral ?

R. — L'explication naturelle et mystique de cette cérémonie se trouve dans l'*Ami*, 1886, p. 29 ; 1892, p. 653 ; — dans Bernard, *Cours de Liturgie Romaine*, La Messe, tome II, p. 179-182 ; — dans M. Olier, *Explication des cérémonies de la grand' messe*, livre VI, chap. III ; — dans le P. Lebrun, *Explication des cérémonies de la messe*, Troisième partie, pag. 322-325 ; — enfin dans Claude de Vert, que l'on peut suivre en la circonstance, *Explication des Rubriques de la Messe*, tome III, pag. 176, et 227-228, mais dont il faut se défier en général, à cause de ses idées rationalistes.



Q. — Prière de nous donner le trait à réciter *post Septuagesimam* à la messe votive du Sacré-Cœur. De mes trois missels, aucun ne le donne.

R. — Ce trait se trouve dans la messe du Sacré-Cœur *Egredimini* concédée au diocèse de Venise. Le voici, dans le cas où cette messe ne se trouverait pas à l'Appendice de vos Missels parmi les Messes *pro aliquibus locis* :

TRACTUS. (Ps. XXI). — Ego autem sum vermis et non homo : opprobrium hominum et abjectio plebis. — *Ÿ Omnes videntes me, deriserunt me ; locuti sunt labiis, et moverunt caput. — Ÿ Sicut aqua effusus sum, et dispersa sunt omnia ossa mea ; factum est cor meum tanquam cera liquescens in medio ventris mei.*

Vous ne parlez pas du Graduel, croyant peut-être qu'il n'est pas changé pour le temps de la Septuagésime. C'est une erreur. Mais nous ne le reproduisons pas ici, parce que c'est absolument celui de la messe votive de la Passion : « *Improprium exspectavit,* » moins le verset *Dederunt in escam meam fel*, qui ne se dit pas à la messe du Sacré-Cœur.

Q. — Pourquoi à la fête des saints Innocents, si elle est en semaine, prend-on l'ornement violet, sans *Gloria ni Ite missa est* ?

Et pourquoi, si cette fête a lieu le dimanche, ne suit-on pas la même rubrique, ainsi qu'au jour octave ?

R. — On prend l'ornement violet, et l'on ne dit pas le *Gloria in excelsis* et l'*Ite Missa est*, qui sont des chants de solennité et de joie, quand la fête des SS. Innocents tombe en semaine, parce que l'Eglise, mère pleine de tendresse, sait compatir aux douleurs et aux larmes des mères qui pleurèrent dans Rama leurs enfants massacrés par Hérode.

Il en est autrement quand cette fête a lieu le dimanche, parce que le dimanche est le jour de la glorieuse résurrection du Sauveur, qui rappelle la nôtre et sèche ainsi toutes les larmes. — C'est également le cas du jour octave, parce que l'octave est le symbole de la béatitude éternelle dont ces martyrs en fleur jouissent dans les cieux. (Cf. le *Breviaire romain commenté*, par M. Maugère, p. 363).

Q. — Les prêtres de notre diocèse doivent la messe *pro populo* le jour de la Purification. Mais si cette fête est transférée à un autre jour que son incidence, cette intention est-elle encore due au jour où on célèbre la fête ?

R. — Toutes les fois qu'il n'y a que l'office de chœur de transféré, — et c'est le cas ici, — l'application de la messe *pro populo* reste attachée au jour incident de la fête. Vous ne deviez donc pas la messe pour vos paroissiens le 3 février, où il n'y avait de renvoyé que l'office de la Purification. (S. R. C., 18 août 1879, n. 3503 ; 6 mars 1896, n. 8890, dub. I, q. 2).

Q. — Dans votre numéro du 16 janvier, à cette question : « Pourquoi treize pièces de monnaie au mariage ? » vous avez répondu : « Les treize pièces de

monnaie rappellent l'assistance de Jésus-Christ et des ses douze apôtres aux noces de Cana. »

J'ai trouvé cette réponse fort large, parce qu'enfin quand Notre-Seigneur fut invité aux noces de Cana, il commençait sa vie publique, et six seulement de ses disciples l'avaient reconnu pour le Messie.

L'Ami ne pourrait-il pas trouver une autre explication que je pourrais donner aux fidèles ?

R. — Pourquoi chercher d'autre explication que les auteurs n'ont pas donnée ? Substituez simplement les noces chrétiennes aux noces de Cana, qui figurent par mégarde dans le premier membre de phrase, et la solution n'aura plus rien d'anormal au point de vue de l'histoire, qui seul est en cause.

Les apôtres ne sont pas autre chose que l'Eglise dans ce qu'elle a de plus élevé, et l'on peut dire que c'est tout un. Dans les treize pièces de monnaie, vous aurez alors la figure du bonheur que Jésus-Christ et son Eglise ainsi symbolisés apportent à ceux qui les invitent à leur mariage, et elles rappelleront la grandeur du sacrement : « *Ego autem dico in Christo et in Ecclesia* » (Eph., v, 32), qui vaut aux jeunes mariés jusqu'aux bénédictions temporelles, pour les faire partager ensuite aux amis du bon Dieu.

Q. — Voudriez-vous me dire l'origine et le vrai sens de la *Benedictio cretæ* mise à l'Appendice du *Rituel Romain* ? Est-ce que la craie peut servir d'aliment ou de remède : « *Qui ex ea sumpserint ?* » Et pourquoi l'inscription des noms des rois mages sur les portes ?

R. — Ancien pèlerin de Jérusalem, je pense que cette bénédiction regarde la craie extraite de la Grotte du lait de Bethléem, et les noms des trois rois mages confirment bien cette opinion, tout comme la date de cette bénédiction, qui se fait le jour de l'Epiphanie.

Sans nous inquiéter de la valeur plus ou moins grande des traditions diverses qui se rapportent à cette grotte, « ce qui est certain, dit Mgr Mislin, c'est que toutes les femmes des environs, juives, chrétiennes et musulmanes, ont une telle dévotion pour cette grotte, qu'il y en a toujours qui viennent y faire leur prière. La roche dans laquelle se trouve la grotte est une craie extrêmement blanche et friable ; on la réduit facilement en poudre, et on en fait de petits pains qu'on envoie dans tout le pays. Les étrangers en emportent chez eux comme objets de dévotion ou de curiosité.

« Il ne faut doncques point esmerveiller, écrivait Surius, que les pèlerins de ce temps distribuent avec grande révérence des pierrettes et pièces de terre qu'ils apportent des saints Lieux de la Palestine, veu que c'est une ancienne dévotion des chrestiens, comme tesmoignent saint Augustin, et saint Grégoire, évêques de Tours, disans qu'en meslant ces pierrettes ou terre avec de l'eau, on en soulait faire des tablettes qu'on portait et envoyait par tout le monde pour la guérison des malades. »

« Ici les nourrices qui ont perdu leur lait en prenant dans les aliments. J'ignore l'effet d'un tel remède, mais on y a recours si fréquemment que la grotte qui était petite dans son origine est déjà fort grande et s'agrandit encore tous les jours <sup>1</sup>. »

Il y a donc là une pieuse croyance que l'Eglise aurait consacrée par cette bénédiction.

Q. — Après la bénédiction de la Vraie Croix, on chante un cantique pendant la vénération de la sainte Relique.

A quel moment faut-il placer le chant du *Laudate Dominum* ? Immédiatement après la bénédiction, ou seulement après le chant du cantique, lorsque tous les fidèles ont baisé la Vraie Croix ?

R. — La fonction dont il s'agit n'étant point liturgique, est réglée soit par les statuts diocésains, soit par la coutume. Contentez-vous de vous y conformer. En voulant plus, vous ne pourriez qu'enchaîner votre liberté d'action, sans que le droit soit mieux observé pour cela, ou la Vraie Croix mieux célébrée.

Q. — Un prêtre peut-il, pour plus de facilité, se servir d'un surplis sans aucune manche ?

Si oui, il paraît plus commode d'en avoir un dans le nécessaire à l'administration de l'Extrême-Onction.

R. — Le surplis sans manche n'est pas liturgique, et par conséquent ne peut être employé dans l'administration des sacrements. Vous vous garderez donc bien d'en porter un de ce genre dans le « nécessaire à l'administration de l'Extrême-Onction. »

Q. — D'après un décret du 27 juin 1899, le suffrage de saint Michel, patron, doit s'omettre à l'office votif des Anges. Pourquoi donc pas aussi le suffrage de saint Pierre et de saint Paul à l'office votif des SS. Apôtres ?

R. — On omet le suffrage de S. Michel, titulaire d'église, à l'office votif des SS. Anges, parce que le suffrage de saint Michel comprend en même temps la mémoire de tous les Anges, comme on le voit notamment dans l'oraison, qui est la même que celle des SS. Anges. (S. R. C., 13 janv. 1899, n. 4006, ad 7 ; 27 juin 1899, n. 4043, ad. 2). Il y aurait alors double emploi.

Mais il n'en est pas ainsi à l'office votif des apôtres, où l'on ajoute le suffrage de S. Pierre et de S. Paul ; car l'objet est différent. Le premier regarde tous les apôtres, et le second ne comprend que les deux princes de l'Eglise. Il n'y a donc pas ici *bis in idem* comme dans le premier cas. (S. R. C., 24 nov. 1883, n. 3597, ad VII).

Q. — Pourriez-vous donner une notice assez complète sur ce que l'on entend par messes privées ?

R. — Les auteurs entendent par messe privée tantôt une messe basse, par opposition à messe solennelle ou chantée : c'est le sens de la Ru-

brique le plus souvent, et notamment Tit. VII, n. 1, *De commemorationibus* ; — tantôt une messe célébrée pour des particuliers ou pour soi-même ; lors même qu'elle serait chantée, par opposition à la messe conventuelle ou de paroisse, qui se célèbre pour les bienfaiteurs de l'église ou pour le peuple dont on a la charge, et fait partie du culte public ; — tantôt une messe où le public n'est pas admis, comme celle qu'on célèbre dans les oratoires privés ; — tantôt une messe supplémentaire, qui se dit avant ou après la messe principale du jour, par exemple le jeudi saint, pour faciliter aux fidèles l'accomplissement du devoir pascal, là où c'est la coutume ; et même la messe du jour, là où l'on est autorisé à dire cette messe sans faire la fonction liturgique du lendemain avec la messe des Présanctifiés.

On peut consulter à ce sujet Benoît XIV, qui traite cette question dans son savant ouvrage, *De Sacrosancto Missæ sacrificio*, tome I, n. 347.

Q. — Mon église a deux chapelles latérales. La statue de la sainte Vierge occupe celle du côté de l'Evangile ; l'autre sera occupée par saint Joseph ou le patron saint Etienne.

Lequel des deux saints doit occuper la chapelle qui fait pendant à la sainte Vierge ?

R. — Le patron d'une église ne peut convenablement occuper une chapelle latérale, et Rome a toujours voulu, malgré les demandes contraires qui lui étaient faites, qu'il ait son image ou sa statue au dessus du maître-autel. (S. R. C., 27 août 1836, n. 2752, ad 5 et 6 ; 11 mars 1837, n. 2762). C'est donc S. Joseph que vous devrez placer dans la chapelle qui fait pendant à celle de la Sainte Vierge.

Q. — 1° Le Sacré-Cœur étant le titulaire de notre église, faut-il en faire mémoire dans les offices votifs du Saint-Sacrement et de la Passion ? Je ne crois pas.

2° Là où l'on observe la règle d'allumer un troisième cierge à la consécration, en faut-il un septième aux grand'messes, ou aux messes avec exposition le premier vendredi ?

3° Si, dans un couvent, je porte la sainte communion à des malades à la tribune, faut-il y observer les mêmes rubriques que si c'était dans leurs chambres ?

4° A l'hôpital, un religieux me dit qu'il a le privilège de dire la sainte messe dans sa chambre, le médecin lui défendant de sortir ; et cela parce que dans sa Congrégation les malades en danger peuvent assister à une messe célébrée dans leur chambre. Le dimanche surtout, dit-il, il doit célébrer, vu que : *Utendum est privilegio quo fit possibilitas adimpletio præcepti*. Cela est-il sûr ?

R. — Ad I. Vous êtes dans le vrai ; il ne faut pas faire mémoire du Sacré-Cœur, titulaire de votre église, les jours où l'office est du Saint-Sacrement ou de la Passion ; et il en est ainsi toutes les fois que l'office du jour a le même objet que le vocable. (S. R. C., 27 juin 1899, n. 4043, ad 2).

Ad II. Il n'y a qu'à la grand'messe célébrée pontificalement par l'évêque, qu'on allume un

<sup>1</sup> *Les Saints Lieux*, tom. III, chap. xxxii.



7<sup>e</sup> cierge, et encore ce n'est pas en raison de la consécration, puisqu'on l'allume dès le commencement de la messe. (S. R. C., 19 mai 1607, n. 235, ad 8). Mais la rubrique prescrit aux messes chantées d'allumer vers la fin de la Préface au moins deux flambeaux ou torches, et de les éteindre après l'élévation, sauf le cas où des fidèles doivent communier, parce qu'alors on ne doit les éteindre qu'après la communion. (Tit. VIII, n. 8). En fait, c'est dans ce moment seulement qu'on les éteint, parce que le plus souvent on ignore s'il y aura des communicants.

Quant aux messes avec exposition le premier vendredi du mois, nous suivrions la même règle, à cause du Saint-Sacrement exposé.

Ad III. Rien ne semble s'opposer à ce que les rubriques soient observées comme si les malades étaient dans leurs chambres, et alors on dira en arrivant à la tribune : *Pax huic domui*, etc.

Ad IV. Les données sont insuffisantes pour décider le cas ; mais il y a toute apparence que ce religieux n'avait pas le droit de célébrer. Car l'autel portatif n'est guère concédé aux religieux malades en général pour qu'ils puissent dire la messe dans leur chambre, mais il semble plutôt que le supérieur est ici autorisé à déléguer un membre de la communauté pour dire la messe dans la chambre du malade et satisfaire sa piété. Ensuite il est très douteux que ce religieux puisse se servir d'un tel indult en dehors de sa Congrégation, sans condition. Enfin aurait-il le droit d'imposer une pareille charge et sans doute gros dérangement à l'hôpital ? Je ne le crois pas.

Q. — Dans l'*Agenda manuel du Clergé* (Lethiellieux), année 1890, page 104, je trouve cette décision : « Pendant la messe que l'on chante aux sépultures, les prêtres peuvent dire des prières particulières, ou réci-ter leur Bréviaire, pourvu qu'il y ait des chantres. » (S. R. C., 11 mars 1871).

Ce décret ne doit-il pas modifier un peu, quant à la messe du moins, ce que l'*Ami* a dit p. 117, 2<sup>e</sup> col., au bas ?

R. — Oui, mais à condition que ce que nous avons dit p. 117 soit toujours la règle, et qu'on ne voie dans le décret de Mende qu'une exception pour le cas unique où ce serait déjà la coutume existante du diocèse et qu'il soit difficile de s'en écarter, qu'on ait des raisons personnelles de la suivre, et qu'il y ait des chantres.

Ce décret a trop d'importance pour que nous ne le donnions pas intégralement, et sa teneur permettra à nos lecteurs de voir par eux-mêmes qu'il ne s'agit point d'une *permission générale*, mais au contraire d'une *tolérance limitée à un usage déjà en vigueur*.

Rmus D. Joannes Antonius Maria Foulquier, Episcopus Mimatensis, S. R. C. exposuit in sua diocesi usum invaluisse presbyteros in officio Mortuorum missæ assistentes, etsi gaudeant statuta mercede, tamen non semper cantui participare ; proprium enim officium privatim interdum recitare solent, cum nempe cantui sese adjungere necesse eis non videtur, et putant se

*habere personalem aliquam rationem officium canonicum non differendi. Quam autem ab hac praxi recedere difficillimum sit, saltem in pluribus circumstantiis, supradictus orator postulavit, ut praxis ipsa continuari in posterum possit.*

Sacra porro Rituum Congregatio, referente subscripto secretario, re mature perpensa, rescribere rata est :

Si agatur tantum de missa, *exposita praxis* tolerari potest, dummodo tamen adsint cantores ad hoc specialiter deputati ; minime vero si agatur de officio defunctorum, quod persolvendum est ab iis qui mercedem accipiunt pro hac recitatione, juxta decretum in *Petrocoricen.* diei 9 maii 1857. (11 mars 1871, n. 3243).

L'*Agenda manuel du Clergé* n'a donc pas donné le vrai sens du décret en disant d'une manière absolue que pendant la messe de *Requiem* les prêtres assistants rétribués peuvent dire des prières particulières (il n'en est pas même question dans la demande) ou réciter leur Bréviaire, pourvu qu'il y ait des chantres. Mais il est de rigueur qu'il y ait également coutume, pour que cette manière d'agir pour le Bréviaire soit tolérée.

Q. — Consulté sur la question de l'emploi du genre masculin ou féminin dans l'administration des sacrements de baptême et d'extrême-onction, l'*Ami* a répondu, p. 64, qu'« on doit dire les prières liturgiques telles qu'on les trouve marquées. » Il cite à son appui le Rituel, tit. I, n. 11 : « *Omnia recitabit ex libro.* »

Mais alors comment accorder le Rituel avec le décret de la Sacrée Congrégation du 12 août 1854, qui dit tout le contraire ?

R. — Le Rituel nous avait paru si affirmatif dans cet endroit que nous crûmes inutile de consulter les décrets. Mais nous venons de revoir de plus près le texte du Rituel et d'examiner les décrets. Et de cette nouvelle étude il résulte : 1<sup>o</sup> que le Rituel, dans le passage que nous avons cité, demande seulement qu'on lise les prières sur le livre, et non de mémoire ; et 2<sup>o</sup> que le décret allégué pour nous réfuter n'est pas dans la nouvelle Collection. Il faut donc chercher ailleurs pour savoir si, dans les cérémonies du baptême, on doit employer le genre masculin ou féminin suivant le sujet du sacrement, et voici ce que nous avons trouvé.

D'abord, le Rituel, dans un endroit qui nous avait échappé, dit expressément : « Si vero fuerint plures baptizandi, sive masculi, sive feminæ, in catechismo masculi statuuntur ad dexteram, feminæ vero ad sinistram ; omnia pariter dicantur ut supra, in proprio genere, et numero plurali. » (Tit. II, chap. II, n. 27).

Ensuite la S. C. s'est prononcée. On demandait : « In Rituali Romano pro administrando Baptismate infantibus tantum initio insinuatur variandum esse genus (ab eo vel ab ea) pro diversitate sexus infantis, ac deinde nihil dicitur. Queritur num in singulis locis variandum sit ? » — Et elle a répondu : « *Affirmative.* » (S. R. C., 13 juillet 1883, n. 3582, ad II).

On doit donc véritablement substituer le genre féminin au genre masculin, quand il s'agit d'une fille, et dire : *hanc electam tuam* au lieu de *hunc*

*electum tuum; signatam* au lieu de *signatum; colligata, laeta*, au lieu de *colligatus, laetus*, etc.

Quant aux prières de l'extrême-onction, nous n'avons plus pour nous appuyer le décret de Luçon du 12 août 1854, ad 63, qui alors déclara qu'on devait dire : *Salvam fac ancillam tuam*, au lieu de *Salvum fac servum tuum*, quand c'était une femme ou une fille. Ce décret a été supprimé dans la nouvelle Collection. Cependant, nous pensons qu'on doit quand même opérer ces changements, parce que le Rituel les indique positivement dans les mêmes prières qui précèdent l'indulgence plénière *in articulo mortis*.

Q. — 1° Les fidèles peuvent être surpris de voir que les prières de Léon XIII ne sont pas toujours récitées après les messes basses. Il serait bon de les éclairer sur les exceptions légitimement admises, afin qu'ils n'en soient pas mal édifiés.

Or faut-il dire ces prières :

a) Après la messe basse d'un enterrement ?

b) Après la messe basse de huitaine ou d'anniversaire ?

c) Après la messe basse conventuelle ou paroissiale ?

d) Après la messe basse (votive) du Sacré-Cœur, le premier vendredi du mois ?

e) Après la messe basse mensuelle dite à l'occasion de la réunion des Enfants de Marie, avec chants, instruction et bénédiction ?

f) Après la messe basse du Saint-Sacrement, le jeudi, suivie de la bénédiction ?

g) Après la messe principale à laquelle on expose le Saint-Sacrement pour les Quarante-Heures au chant du *Miserere*, verset et oraison ?

h) Après la messe basse de mariage célébrée *cum apparatu* ?

i) Après chacune des trois messes de Noël ?

2° L'aspersion de l'eau bénite que l'on fait à l'église sur les fidèles, doit-elle se faire les fêtes de l'Ascension, l'Assomption, la Toussaint, Noël, tombant en semaine, ou seulement les dimanches ?

3° La sépulture ecclésiastique doit être refusée aux suicidés. « Cependant la présomption de folie excuse pour le suicide, » disent les statuts de notre diocèse ; » et il y a suffisante présomption de folie quand l'opinion publique l'admet, ou quand elle est attestée par quelques personnes dignes de foi. »

A ce sujet je vous demanderai si le certificat de folie délivré par un médecin suffit. Assez souvent on peut appeler certificats de complaisance quelques-uns de ces certificats délivrés à la famille en pleurs et en détresse et redoutant le refus de sépulture ecclésiastique ; et la famille se croit suffisamment armée pour extorquer un consentement de sépulture religieuse, lorsqu'elle peut présenter ce certificat à son curé.

R. — Ad I. Nous prions notre correspondant de se reporter à l'année dernière, p. 568, 1135 et 1184, et il verra comment ces prières doivent s'omettre après la messe votive du premier vendredi du mois, après une messe d'ordination, la messe de paroisse et la messe conventuelle.

On doit les dire au contraire après les messes basses d'enterrement, de huitaine et d'anniversaire, à moins qu'elles ne tiennent lieu de la messe principale, comme cela peut avoir lieu pour les pauvres, et qu'elles soient suivies alors de l'absoute. (Cf. *Ritus servand.*, tit. XIII ; et 23 juin 1893, n. 3805).

On les dit encore après une messe basse de con-

grégation d'Enfants de Marie, ou du Saint-Sacrement, le jeudi, quand même elle serait suivie de la bénédiction, et qu'il y aurait eu des chants et instruction à cette messe. Car les chants étrangers à cette messe ne lui enlèvent pas son caractère de messe basse et privée, et la bénédiction n'est pas nécessairement liée à la messe, comme l'absoute à la messe principale de *Requiem*. Alors, suivant les décrets, on dit les prières de Léon XIII, et ensuite commencent seulement celles exigées pour la bénédiction. (S. R. C., 23 nov. 1887, n. 3682).

La messe basse de mariage n'a rien non plus qui empêche de dire ces prières, car elle est privée dans toute la force du terme.

Quant aux trois messes de Noël, si on les dit à la suite l'une de l'autre, on ne dit les prières qu'après la dernière messe ; mais si elles sont séparées, on les récite chaque fois que l'on quitte l'autel. (S. R. C., 30 avril 1889, n. 3705 ; 10 mai 1895, n. 3855, ad 7 ; et 11 déc. 1896, n. 3936, ad 1).

Mais faut-il les omettre après la messe principale qui sert de messe d'exposition pendant les Quarante-Heures ? Nous pensons qu'on pourrait peut-être les omettre, si l'on disait alors une messe basse, *faute de chantres* ; mais nous n'osons rien affirmer, parce que, malgré tout, cette messe n'a rien de commun avec la messe principale de paroisse les jours de fêtes.

Ad II. On ne voit nulle part, ni dans les livres liturgiques, ni dans les auteurs, qu'on doive faire l'aspersion de l'eau bénite sur le peuple en dehors des dimanches. Elle n'est donc pas obligatoire à la fête de l'Ascension, ni à celle de l'Assomption, de la Toussaint ou de Noël tombant en semaine.

Ad III. En pratique, à moins qu'on n'ait des preuves évidentes d'un suicide commis de propos délibéré, il est excessivement difficile à un curé de ne pas s'en tenir au certificat du médecin. Dans tous les cas, il ne devra pas aller contre sans prendre l'avis de l'évêque, qui pourra selon les circonstances diminuer plus ou moins les solennités de la sépulture. « Quando tamen dubium superest, utrum mortem quis sibi dederit per desperationem aut per insaniam, dari potest ecclesiastica sepultura, vitatis tamen pompis et solennitatibus exequiarum. » (Saint-Office, 18 mai 1866).

Q. — 1° Est-il permis sans indult de faire des encensements pendant une messe chantée sans diacre ni sous-diacre ?

2° Peut-on jouer de l'orgue pendant la messe des morts comme aux messes des jours de fêtes, c'est-à-dire au *Kyrie*, à l'offertoire, au *Sanctus*, etc. ?

3° Un prêtre qui récite assis ou en marchant le *Sacro-sanctae*, bénéficie-t-il de la faveur accordée par Léon X à ceux qui le récitent à genoux ? Sur quatre bréviaires que j'ai consultés, deux déclarent qu'il faut le réciter *flectis genibus*, deux autres ne requièrent pas cette condition.

R. — Ad I. On ne peut sans indult faire les encensements pendant une messe chantée sans ministres sacrés, et cela quand même le Saint-Sa-



crement serait exposé. (S. R. C., 18 mars 1874 n. 3328, ad 1).

Mais cette solution autorise-t-elle un curé à supprimer d'emblée ces encensements dans son église, lorsqu'ils se font presque partout dans le diocèse en pareille circonstance ? Nullement. C'est à l'évêque à juger d'après l'ancienneté de l'usage, ou les murmures que sa disparition souleverait dans le peuple, ou le dommage qui en résulterait pour la dignité des offices, s'il n'y a pas opportunité de solliciter un indult. Les Capucins, par exemple, ont fait cette demande pour leurs églises et Rome leur a accordé de faire ces encensements dans les messes qu'ils ont coutume de célébrer avec plus de solennité. (S. R. C., 7 décembre 1888, n. 3697, ad 3).

Ad II. Il n'y a pas de parité à établir pour le jeu de l'orgue entre les messes de morts et les messes de fêtes.

Aux messes de fêtes l'orgue alterne le *Kyrie*, le *Gloria in excelsis*, le *Sanctus*, l'*Agnus Dei* avec les chœurs, et il suffit que quelqu'un du chœur dise à voix intelligible, sans le chanter, ce que l'orgue figure. Aux messes des défunts, au contraire, l'orgue ne joue que quand on chante, et doit cesser avec le chant. (*Cérémonial des Evêques*, livre I, chap. xxviii, n. 13).

Aux fêtes on peut figurer l'offertoire, la communion. A la messe des morts, non.

Ad III. Il n'y a que le cas d'infirmité qui dispense d'être à genoux pour la prière *Sacrosanctæ* après l'office, si l'on veut bénéficier des faveurs que Léon X y a attachées.

Pie IX, en effet, confirma d'abord le décret de la S. C. des Indulgences déclarant qu'on doit dire nécessairement dans ce cas le « *Sacrosanctæ* » à genoux, et non assis ou en marchant. Mais en outre « *ex speciali gratia, clementer indulget ut oratio Sacrosanctæ, etc., pro lucranda indulgentia a S. M. Leone PP. X adnexa, seu fructu orationis, etiam non flexis genibus recitari possit ab iis qui legitime impediti fuerint infirmitatis tantum causa. Presenti valituro absque ulla Brevis expeditione. Non obstantibus in contrarium facientibus quibuscumque.* » (Décret général du 7 janv. 1856).

Quant aux bréviaires et diurnaux, ceux qui sont conformes à l'édition typique n'omettent pas la mention : *flexis genibus*.

Q. — Prière à l'*Ami du Clergé* de nous dire ce qu'il faut penser de ce communiqué du rédacteur de l'*Ordo* du diocèse de X... à la *Semaine Religieuse*, au sujet de l'heure à laquelle on peut réciter matines de l'office du lendemain :

« Il est *incontestable* qu'on peut, en toute sûreté de conscience, commencer à deux heures après midi, sans autorisation spéciale, la récitation *privée* de matines et laudes du lendemain. Ce serait trop long d'apporter ici les preuves de cette assertion. Il suffira de dire qu'elle est conforme à l'enseignement des théologiens les plus autorisés. »

Cette décision permet-elle de supposer qu'on peut considérer comme non avenu le décret de la S. C. des

Rites du 16 mars 1876 qu'on lit dans la nouvelle Collection, sous le n. 3391 ?

R. — Il n'est point dans nos usages de trancher en maître les questions que Rome n'a pas résolues. Mais loin de dire avec le rédacteur de cet *Ordo* qu'il est *incontestable* qu'on peut en toute sûreté de conscience commencer à deux heures après midi, sans autorisation spéciale, la récitation *privée* de matines et laudes du lendemain, nous inclinons plutôt à croire qu'en agissant de la sorte on irait *présentement*, et *sauf indult régulier*, contre la pensée romaine.

1<sup>o</sup> D'après le décret du 16 mars 1876, on ne s'entendait point alors sur l'heure où l'on pouvait commencer le Bréviaire du lendemain : ce que voyant, on fixa, non pas deux heures après midi, mais le moment où le soleil est au milieu de sa course entre son midi et son coucher, comme règle générale et commencement légitime de récitation.

2<sup>o</sup> La nouvelle Collection ne renferme plus le décret où la Congrégation consultée en 1883 si l'on pouvait satisfaire à son obligation du Bréviaire à partir de deux heures en tout temps, renvoyait aux auteurs : « *Consultantur probati auctores*, » et ainsi se trouve diminuée d'autant la force probante qu'on prétendrait tirer des Salmanticenses, Palmieri, Villada, Bucceroni, Génicot, etc., en faveur de deux heures.

3<sup>o</sup> Rome condamne l'usage de dire les vêpres au chœur en tout temps (sauf le Carême) à 1 h. 3/4. (S. R. C., 2 avril 1875, n. 3340). Or, comme c'est sur l'heure des vêpres que s'appuyaient les auteurs pour dire qu'on pouvait commencer toujours à deux heures, cette uniformité que l'on rejette ici semble aussi indirectement condamnée pour l'anticipation du Bréviaire, et explique le retrait du décret de 1883.

4<sup>o</sup> Il n'est pas croyable que la S. Congrégation ait accordé aux Prêtres adorateurs cette année même la permission de commencer en tout temps leur Bréviaire à deux heures, si ce droit existait si incontestablement qu'on le dit pour tout le monde.

5<sup>o</sup> Enfin S. Liguori, Lehmkuhl, Clément Marc, Waffelaert, etc., ne sont pas des quantités négligeables, et c'est, croyons-nous, s'aventurer quelque peu que d'abandonner leur compagnie pour embrasser une opinion qui paraît au moins contraire aux actes de la S. C. des Rites et qu'aucun décret jusqu'ici n'autorise.

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 19 martii 1902.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Entretiens sur les évangiles du dimanche.** —

XVIII. *Dimanche de Pâques* : Les preuves de la résurrection de Jésus-Christ, 257. — XIX. *Dimanche de Quasimodo* : Les harmonies du mystère de Pâques, 260.

**Réflexions sur des paroles du Propre des messes du dimanche.** — XIX. Le saint jour de Pâques, 263. — XX. 1<sup>er</sup> dimanche après Pâques, 266.

**Petite instruction pour après les Pâques,** 268.

**Courtes instructions pour la prière du soir.** — LXXVI. La charité fraternelle, 269.

**La journée chrétienne, Allocutions à des jeunes filles.** — I. Le lever, 271.

## ENTRETIENS SUR LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

### XVIII

#### Dimanche de Pâques

#### LES PREUVES DE LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST

S'il est une fête célèbre entre toutes, c'est sans contredit celle de Pâques. C'est la fête de la Résurrection, c'est le magnifique dénouement de l'épopée du Christ qui, commencée humblement dans la froide écurie de Bethléem, continuée à travers les triomphes et les persécutions de la vie publique, ensanglantant un jour le Calvaire et s'achève dans l'éclat de la plus pure gloire.

La nature elle-même, longtemps engourdie sous son immense linceul de neige, s'agite et renaît à la vie. Le soleil est plus chaud, les premières fleurs viennent annoncer la belle saison, les oiseaux recommencent leurs chants, les ruisseaux longtemps emprisonnés sous la glace retrouvent leur doux murmure. Tout revit, tout ressuscite avec le Christ. C'est Pâques, et la nature entière prend part à l'allégresse commune. C'est un *Alleluia* général.

La résurrection de Jésus-Christ est à la fois un *miracle* et un *mystère*. Nous établirons aujourd'hui la vérité de ce miracle; nous montrerons dimanche prochain les harmonies de ce mystère.

La réalité de la résurrection de Jésus-Christ est la preuve fondamentale du christianisme. Il n'est donc pas étonnant que les incrédules aient réuni tous leurs efforts pour l'affaiblir. « Si nous ne parvenons pas à expliquer sans miracle, dit Strauss, l'origine de la foi à la résurrection de Jésus-Christ, nous sommes obligés de retirer tout ce que nous avons dit jusqu'à présent et de renoncer à notre entreprise. »

Nous allons donc montrer que les efforts de la critique rationaliste ne sont pas parvenus à ébranler la certitude du grand fait sur lequel reposent la foi et les espérances du monde chrétien.

La vérité du triomphe de Jésus-Christ sur la mort est affirmée par les apôtres. Or en affirmant

que Jésus-Christ est ressuscité : 1<sup>o</sup> les apôtres ne nous ont pas trompés; 2<sup>o</sup> les apôtres ne se sont pas trompés.

### I. — Les apôtres ne nous ont pas trompés.

Les apôtres ne nous ont pas trompés, car 1<sup>o</sup> ils ne l'ont pas voulu, et 2<sup>o</sup> quand même ils l'auraient voulu, ils ne l'auraient pas pu.

1. Les apôtres n'ont pas voulu nous tromper. En effet si Jésus-Christ n'était pas ressuscité, ils n'auraient pu accréditer cette erreur sans la plus grande impiété jointe à la plus étrange des folies.

Qu'y a-t-il de plus impie que de donner comme ressuscité un homme que l'on sait être mort, de faire décerner les honneurs divins à un imposteur qui ne mérite que le mépris? Qu'y a-t-il de plus insensé que de s'exposer, en soutenant cet audacieux mensonge, aux supplices, à la mort en cette vie, aux plus terribles châtiments de la colère divine dans la vie future? Quel abîme d'extravagance! Quel excès d'iniquité!

Si l'on suppose que les apôtres ont tramé ensemble un tel complot, il me semble que le plus hardi d'entre eux a dû tenir aux autres ce langage : « Nous savons maintenant que Jésus nous a trompés : il avait promis de ressusciter et il dort toujours dans le tombeau. N'importe! Contre la vérité, publions qu'il a brisé les liens de la mort, qu'il nous est apparu vivant. Nous allons plonger l'humanité dans la plus monstrueuse des erreurs, nous allons faire rendre à un homme le culte souverain qui n'est dû qu'à Dieu, nous allons soulever contre nous la synagogue et toute la nation juive. S'il est un Dieu qui aime la justice et la vérité, il ne nous réserve pour prix de notre imposture que les plus terribles vengeances de sa colère. Eh bien! sacrifions tout, notre honneur, notre conscience, notre repos. Affrontons le courroux de la terre comme celui du ciel. Contre nos intérêts les plus chers, ceux du temps et ceux de l'éternité, publions partout fausement que Jésus a triomphé de la mort et est revenu à la vie. »

Tel est le dessein qu'il faut prêter aux disciples de Jésus. Ce n'est pas tout. Il faut supposer encore qu'après avoir concerté entre eux ce plan criminel, il ne se trouve personne parmi ces douze conspirateurs, il ne s'en trouve pas un qui n'abandonne dans la suite son criminel projet, pas un qui par l'attrait des récompenses ne trahisse l'odieux secret, pas qui un ne le laisse échapper par imprudence ou par légèreté, pas un à qui il soit arraché par la violence. Ils persévéreront jusqu'à la fin dans leur détestable résolution, perdant tout, si tout finit à la mort, et ne trouvant au delà que des supplices, s'il existe un Dieu vengeur... Voilà qui défie toutes les probabilités, toutes les vraisemblances. Quoi! tant de bon sens, tant de calme, tant de sagesse, tant de raison dans les apôtres, et à côté une telle extravagance! Quoi! tant d'humilité, tant de charité, tant d'abnégation, et à côté une perversité si absolue, une scélératesse si profonde! Qui oserait le soutenir et qui pourrait le croire?

2. Mais quand même les premiers prédicateurs de l'Évangile auraient voulu nous abuser en publiant fausement le retour de Jésus-Christ à la vie, ils ne l'auraient pu. C'est ce qu'il est facile de prouver d'une manière indiscutable.

Avant de répandre dans le peuple le récit mensonger de la résurrection de Jésus, les apôtres devaient commencer par enlever son corps du sépulcre et par le faire disparaître. Autrement on les aurait aussitôt convaincus d'imposture en produisant le cadavre du crucifié.

Examinons cette supposition.

<sup>1</sup> Strauss, *Vie de Jésus*, p. 381.



trer les choses en elles-mêmes, il ne les reconnaît jamais mieux que par leurs contraires : tellement que cet excès de joie que nous ressentons lorsque nous pouvons réparer nos pertes, vient presque toujours de notre faiblesse. Mais à Dieu ne plaise que nous croyions qu'il en soit ainsi de la joie des anges et de celle du Fils de Dieu même !... Il faut prendre des principes plus relevés, si nous voulons pénétrer de si grands mystères... Tout le motif de la joie du Fils, c'est la gloire de Dieu son Père ; tout le motif de la joie des anges, c'est la gloire de leur Créateur : si donc ils se réjouissent si fort dans la conversion des pécheurs, c'est que la gloire de Dieu y paraît avec plus de magnificence.<sup>1</sup> »

Comment cela ? C'est que dans la pénitence on voit éclater d'une manière admirable la miséricorde de Dieu et sa justice : sa miséricorde dans la rémission des péchés, sa justice dans les gémissements des pécheurs.

Or c'est par ces deux attributs que Dieu règne sur les natures intelligentes. La miséricorde règne sur les bons, la justice sur les méchants. Ce sont comme les deux mains par lesquelles l'auteur souverain des êtres gouverne le monde spirituel. Ce sont les deux colonnes qui soutiennent la majesté de son empire.

Quoi d'étonnant dès lors que la pénitence comble de joie les saints anges ?

4<sup>o</sup> On ne dit pas que la brebis perdue et retrouvée par le bon Pasteur se soit égarée de nouveau. De même, après avoir été ramenés au bercaïl par le divin berger, restons fidèlement sous sa houlette et ne nous écartons plus du troupeau.

Mais voici que le texte évangélique ouvre à nos yeux des horizons plus étendus : *Alias oves habeo quæ non sunt ex hoc ovili*. Que d'âmes en dehors du bercaïl juif ! Ces âmes disséminées dans le monde païen, il faut qu'elles soient appelées à la foi et au salut par le Messie : *Et illas oportet me adducere*. Ces brebis reconnaîtront sa voix comme les autres, elles le suivront avec docilité, et il n'y aura plus qu'un troupeau et qu'un pasteur. L'unité de gouvernement dans l'unité de l'Eglise embrassant l'universalité des lieux et de la durée, telle est l'immense perspective que la parole du Sauveur ouvre sous nos yeux. On ne sait ce qu'il faut admirer le plus ou de la majesté de la prophétie, ou de la grandeur de l'institution, ou de la simplicité de l'image.

## II. — Notre-Seigneur et la brebis fidèle.

Quelles sont les relations qui unissent le bon Pasteur à son troupeau fidèle ?

1<sup>o</sup> Il connaît ses brebis et ses brebis le connaissent. « Le Christ connaît les fidèles, dit saint Cyrille ; il les regarde, il les considère, il les assiste de ses yeux très bénins et très compatissants, non pas seulement de sa divinité, mais aussi de son humanité ; il connaît leurs vertus, leurs faiblesses, encourageant les unes, remédiant aux autres, pour-

voyant à tous leurs besoins. » Tel s'offre à nous le pontife assis de nos jours sur la chaire romaine. Intimement uni à Dieu qu'il connaît et dont il est connu, il porte sur tous les membres du bercaïl des regards où se révèlent les sentiments d'une bonté à la fois divine et humaine, condamnant nos erreurs et ménageant nos infirmités, redressant les esprits par l'inviolable et inflexible affirmation de la vérité, et ramenant doucement les cœurs par les condescendances et les égards de la charité.

Mais si Léon XIII est le bon pasteur qui connaît ses brebis, ne pouvons-nous pas ajouter qu'il est connu d'elles ? *Et cognosco meas, et cognoscunt me meæ*. Quel nom a jamais été populaire comme le nom de cet homme et de ce pontife, qu'on a si justement appelé le pape des ouvriers ? Impossible de n'être pas ému du spectacle que donne l'univers catholique depuis quelques semaines ! L'échéance du cinquantième anniversaire de son épiscopat est devenu le signal d'un mouvement d'universelle sympathie. La chrétienté entière est en fête et en prières. De toutes les extrémités du monde, les souverains et les peuples, les orthodoxes et les séparés, les individus et les corporations envoient à Léon XIII leurs félicitations, leurs présents et leurs vœux. Tandis que les grands lui offrent des tributs d'or et d'argent, les hommes des champs et les moindres citoyens lui apportent en présent des prémices comme la simplicité des anciens âges en offrait aux rois pasteurs. Cette royauté pontificale qu'on croyait abandonnée et délaissée, il se trouve qu'il n'y a de transports ici-bas que pour elle. Plus on a voulu l'abaisser, plus elle grandit dans l'estime, dans la confiance et dans l'amour des peuples. Etonnés et comme stupéfaits de cet entraînement inexplicable des esprits et des cœurs, les adversaires reconnaîtront leur impuissance à le contredire, et plus d'un d'entre eux voudra s'y associer et le seconder.

2<sup>o</sup> Le bon Pasteur protège ses brebis.

Dans nos contrées il est rare que le berger ait à repousser des agressions redoutables. Mais en Orient il n'en est pas de même. « Quand je gardais dans les champs de Bethléem les brebis de mon père, dit David, si un lion ou un ours venait m'enlever une du troupeau, je courais après lui, je le frappais, et j'arrachais la brebis de sa gueule ; s'il se dressait contre moi, je le saisisais par la gorge, je le frappais et le tuais. » (I Rois, xvii, 34-35).

Le mercenaire fuit devant les bêtes fauves et laisse le troupeau sans défense, parce qu'il ne pense qu'à son propre salut. Mais le maître du troupeau sacrifie sa vie pour ses ouailles : *Animam suam dat pro ovis suis*. Ainsi le pasteur spirituel étend sur ses brebis la protection la plus tendre, la plus intelligente, la plus courageuse. L'apathie sacerdotale, la torpeur sacerdotale, il ne sait ce que c'est. Si l'ennemi menace son troupeau, s'il cherche à s'insinuer par la ruse dans l'enceinte protectrice de la bergerie, il le met en fuite par de saintes clameurs. Mais si les ravisseurs

<sup>1</sup> Bossuet, *Ibid.*, p. 69-70.

s'arment de violence, le bon pasteur ne fuit pas devant le danger, il se place devant ses brebis et il se donne en proie pour détourner d'elles la dent meurtrière qui voudrait les dévorer.

C'est ainsi qu'a agi Notre-Seigneur. Il s'est livré pour nous à la mort.

C'est ainsi qu'ont agi les apôtres et ceux qui immédiatement après eux exercèrent la charge pastorale. Alors, en effet, on vit plus d'une fois le bercaill arrosé du sang des pasteurs : *Tunc respersa sunt ovilia sanguine pastorum*.

C'est ainsi qu'agissent encore de nos jours tous ceux qui, portant devant Dieu la responsabilité du salut des âmes, ont à cœur de s'acquitter dignement de leur noble mission. Non contents de se consumer dans les labeurs du zèle, dans les fatigues de l'apostolat, ils sont prêts à affronter la mort pour défendre le troupeau qui leur est confié. En face du péril, les mercenaires de la politique ou de l'hérésie ont peur, ils s'abstiennent, ils prennent la fuite. Mais les pasteurs catholiques restent fidèlement à leur poste et ne reculent devant aucun sacrifice. C'est ainsi que Mgr Affre périt victime de son dévouement. Le 25 juin 1848, alors que l'émeute grondait dans Paris, il avait quitté son palais épiscopal, et un rameau vert à la main, il s'était rendu aux barricades du faubourg Saint-Antoine pour essayer d'arrêter le sang qui coulait à flots depuis quatre jours. Frappé d'une balle, sur le point d'expirer il put redire la parole évangélique : « Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. »

Cet esprit d'immolation doit animer tous ceux que la Providence a placés à la tête des autres pour les conduire et les diriger. Il doit animer particulièrement les pères et mères de famille. Car ils tiennent leur pouvoir de Dieu et ils doivent l'exercer comme l'a exercé le divin Pasteur. Ils sont donc tenus d'user de leur autorité non pour eux-mêmes, mais pour le bien de ceux qui leur ont été confiés, et de se dévouer à leur service.

3<sup>o</sup> Le bon Pasteur nourrit ses brebis.

Celui qui ne donne pas l'aliment au troupeau mérite-t-il le nom de pasteur ? « *Nonne greges a pastoribus pascuntur ?* » (Ezéch., xxxiv, 2). Ah ! s'écrie le Seigneur par son prophète à propos des pasteurs des derniers temps d'Israël : « Ils se paissaient eux-mêmes et ils ne paissaient pas mes troupeaux. A cause de cela, écoutez la parole du Seigneur : Je susciterai au milieu des peuples un pasteur qui les paille, mon serviteur David ; et comme il aura le nom de pasteur, il en remplira aussi l'office. » (Ezéch., xxxiv). Remarquons-le avec saint Ambroise : David, le roi, était mort depuis longtemps quand Ezéchiel prophétisait ainsi. C'est donc l'autre David, celui qui est véritablement humble, véritablement doux, véritablement fort, c'est le Fils de Dieu qui est annoncé sous ce nom.

Qui donc, en effet, au même titre que Jésus, qui donc en dehors de Jésus est le dispensateur de la nourriture et de la vie ? « J'établirai sur eux un

pasteur qui les nourrisse. » Et quel est l'aliment dont Jésus n'ait nourri l'humanité ? Le pain matériel, quand il l'a fallu, il l'a multiplié miraculeusement et il en a rassasié les foules. Mais lui-même l'a dit : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui procède de la bouche de Dieu. » Et le bon Pasteur a servi aux âmes le double aliment de la vérité et de la grâce. Et cet aliment il ne le prenait pas en dehors de lui, il ne l'empruntait à personne, il le tirait de son propre fond et de sa plénitude. « Je suis, a-t-il dit, la vérité et la vie. » Verbe éternel, il versait dans les intelligences créées la vérité qui est sa propre essence. Verbe fait chair, il nourrissait les âmes de la grâce qui est le fruit de son sang. Mais que dis-je ? Cette nourriture surnaturelle de la vérité et de la grâce n'eût point encore justifié suffisamment son nom de pasteur. Il a fait de sa chair et de son sang adaptés, appropriés à notre usage, la nourriture permanente de la créature régénérée. Ah ! dit saint Jean Chrysostome, qu'un berger eût donné sa vie pour son troupeau, c'est ce qui s'est à peine vu ; mais qu'un berger ait nourri ses brebis de son propre sang, c'est ce qu'on n'a jamais entendu dire : *Quis enim pastor oves proprio pascit cruore ?* Puisque paître c'est nourrir, Jésus, qui nourrit l'homme de sa propre chair et de son propre sang, est donc le bon pasteur par excellence : *Pastor ego bonus, Christus*. (S. Aug., *Serm.* cxxxviii, 1).

O Jésus, nos âmes ont faim de vérité, de bonheur et d'amour ! Dans les régions fatales du monde, nous n'avons trouvé que l'aridité du désert. Nous venons à vous, conduisez-nous dans vos pâturages, à votre table, sur les hauteurs de l'oraison et de la contemplation. Si vous êtes notre Pasteur, rien ne nous fera défaut : *Dominus regit me et nihil mihi deerit*. (Ps., xxii, 1).

4<sup>o</sup> Le bon Pasteur dirige ses brebis.

L'Evangile en plusieurs traits admirables nous montre avec quelle bonté le Sauveur conduit son troupeau, et avec quelle docilité les brebis fidèles marchent sur ses traces.

a) Et d'abord le bon Pasteur appelle ses brebis : *Vocat eas*. Il les appelle à la vie chrétienne, au travail de la perfection. Sa voix retentit sans cesse : il nous parle par les inspirations de sa grâce, par la bouche de ses ministres, par les épreuves et les consolations qu'il nous envoie, par les événements de ce monde.

b) En second lieu il se met à leur tête : *Ante eas vadit*. Il ne pousse pas rudement son troupeau devant lui ; mais il l'attire à sa suite. Il commence par pratiquer ce qu'il impose. Le premier il est entré dans la voie pénible de l'humiliation et de la douleur. Ce divin roi marche devant nous. *Nunc rex graditur ante nos*. (I Rois, xii, 2).

c) Ses brebis le suivent : *Oves eum sequuntur*. Elles le suivent à la crèche, au désert, au Thabor, au Calvaire ; elles le suivront un jour au ciel. O Jésus, vous êtes notre guide ! Soutenu de votre



grâce, je vous suivrai partout où vous irez ! *Sequar te quocumque ieris.*

d) Elles ne suivent pas l'étranger, elles le fuient, parce qu'elles ne connaissent pas sa voix : *Alienum autem non sequuntur, sed fugiunt ab eo quia non noverunt vocem alienorum.* Un mot contre la foi, contre la religion, contre l'autorité des pasteurs, et cela suffit pour alarmer l'âme fidèle. Hélas ! la voix des étrangers n'a-t-elle pas pour moi des charmes ? O mon Dieu, faites que je ne suive pas les mondains, les incroyants, les impies, mais que je m'attache uniquement à vous !

La douce et rayonnante image du bon Pasteur vient, mes frères, d'apparaître à nos regards. Quoique riche en allégories, l'Evangile n'en offre pas de plus sublime et de plus digne du Cœur sacré de Jésus. Aussi n'est-il pas d'image que la primitive Eglise ait chérie autant que celle-là. Elle apparaît sur une foule de gemmes, de sceaux, de fragments de verre retrouvés dans les catacombes ; elle est reproduite fréquemment dans les fresques de ces souterrains sacrés et elle y occupe toujours la place d'honneur. A l'exemple de nos pères les premiers chrétiens, ayons une prédilection pour ce beau et touchant symbole.

Rappelons-nous d'ailleurs que le Pasteur divin ne nous a pas quittés en montant au ciel et qu'il perpétue sa présence parmi nous dans l'Eucharistie. Quand nous serons devant le tabernacle, nous aimerons, ô Jésus, à vous invoquer sous le titre que dans l'excès de votre amour vous avez bien voulu vous donner à vous-même ! Nous vous dirons avec l'Eglise : « *Bone Pastor, Panis vere, Jesu, nostri miserere. Tu nos pasce, nos tuere, tu nos bona fac videre in terra viventium.* »

## RÉFLEXIONS SUR DES PAROLES DU PROPRE DES MESSES DU DIMANCHE

### XXI

#### DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES

**I. La terre est remplie de la miséricorde du Seigneur.** — Rien de plus vrai. Dès le jour où l'homme s'est rendu coupable de désobéissance dans le paradis terrestre, la miséricorde s'est attachée à lui, ne l'a jamais abandonné, et elle ne nous quittera que sur le seuil de l'éternité. En effet Dieu ne cesse d'avoir compassion de nos misères, de nous offrir le pardon de nos péchés et de nous inviter à revenir à lui, disant : *Convertissez-vous à moi, et vous serez sauvés.* (Is., XLV, 22). C'est pourquoi nous reconnaissons que cette miséricorde divine n'a point de limites : elle est infinie, elle dépasse la multitude et la grandeur de tous les péchés que les hommes peuvent commettre. Prenons exemple de David qui disait : *Ayez pitié de moi, Seigneur, selon votre grande miséricorde ; et selon la multitude de vos bontés, effa-*

*cez mon iniquité.* (Ps., L, 1). Et Manassé l'avait si bien compris qu'il priait en disant : *Seigneur, la miséricorde de vos promesses est immense et insondable, elle s'élève au-dessus de la malice des hommes.* (Orat. Manass.). Mais ce n'est point ainsi que parle l'homme qui a arraché de son cœur l'espérance en la miséricorde divine ; il dit comme Caïn : *Mon iniquité est trop grande pour que je puisse en obtenir le pardon.* (Gen., IV, 3). Heureuses sont les âmes auxquelles le Seigneur manifeste sa miséricorde, lorsqu'elles s'éloignent de lui en transgressant ses préceptes ! C'est le frein qui les empêche de périr, qui les arrête sur le bord de l'abîme du désespoir. (Is., XLVIII, 9). Qui d'entre nous, en considérant son passé, n'est pas redevable à la miséricorde d'avoir été préservé des châtements de la justice ? Qui n'a pas à s'écrier dans des sentiments de reconnaissance : *Seigneur, vous vous faites indulgent envers nous !* (Sages., XII, 16). Et cette indulgence, Dieu la témoigne à tous les hommes, sans distinction d'âge ni de condition. (S. Thomas, P. III, q. LXXXIV, art. 10).

C'est pourquoi ayons toujours recours à cette miséricorde divine. C'est une source qui est ouverte devant nous, et nous ne l'épuiserons jamais. C'est un grenier d'où vous pourrez toujours retirer les grains de blé dont vous avez besoin pour vous nourrir durant les jours de votre pèlerinage. Recevez cette miséricorde, mais que nul d'entre vous ne dorme en la recevant, de peur d'avoir, au moment de rendre compte, un terrible réveil. Recevez la miséricorde, c'est ce que ne cesse de vous crier le Seigneur, comme si en un temps de famine on disait : Recevez du blé, vous sortiriez bien vite de votre apathie ; vous vous précipiteriez de çà, de là, cherchant où recevoir ce qu'on vous aurait promis. Et après l'avoir trouvé, combien de temps hésiteriez-vous ? Quel délai mettriez-vous avant de participer à cette distribution ? De même, nous vous disons maintenant : Recevez la miséricorde. En effet, *Dieu aime la miséricorde et le jugement.* (Ps., XXXII, 5). Après l'avoir reçue, usez-en bien, afin d'en rendre bon compte lorsque viendra le jugement de celui qui maintenant, dans cette famine, vous prie de recevoir sa miséricorde. Car le temps actuel, c'est celui de la miséricorde. Dieu appelle maintenant ceux qui se sont détournés de lui, et il remet les peines à ceux qui reviennent à lui. Il est patient avec les pécheurs, attendant qu'ils se convertissent : à quelque moment qu'ils se convertissent, il oublie les fautes passées, il promet les biens à venir. Il exhorte les indolents, console les affligés, instruit les zélés, aide les combattants ; il n'abandonne dans la peine aucun de ceux qui crient vers lui ; il donne ce qui peut lui être sacrifié, il accorde ce qui peut l'apaiser. Ne laissons pas échapper ce temps incomparable de la miséricorde. Le jour du jugement viendra ; alors il y aura aussi du repentir, mais ce repentir sera infructueux. (S. Aug., *In Ps.* XXXII, Serm. III, n. 2).

Il me semble cependant vous entendre dire : « De qui recevrons-nous la miséricorde ? Où irons-nous la chercher ? » Le Psalmiste vous a déjà répondu, disant : *La terre en est remplie*. Il est raconté que Joseph, en prévision des années de disette qui devaient sévir sur la terre, fit réunir dans d'immenses greniers le blé que les Egyptiens recueillirent durant les sept années d'abondance. Or les fils de Jacob, dans les jours de la famine, vinrent en Egypte pour y acheter du blé. (Gen., XLII). Ainsi Jésus-Christ, notre véritable Joseph, est descendu du ciel, il a semé partout la miséricorde, les champs ont blanchi pour la moisson ; et les ouvriers ont moissonné, ils ont recueilli la miséricorde dans tous ces greniers que l'Eglise a élevés dans le monde : ce sont nos temples catholiques. Ils sont ouverts devant vous, entrez-y et vous vous nourrirez de la miséricorde qui vous vient de Jésus-Christ ; puis vous chanterez dans la joie et l'amour : *Seigneur, nous avons reçu votre miséricorde au milieu de votre temple*. (Ps., XLVII, 9). Mais regardez par toute la terre : où l'Evangile n'est-il pas prêché maintenant ? où la parole de Dieu est-elle tenue dans le silence ? où le salut n'est-il pas accordé ? Vous n'avez besoin que de vouloir bien recevoir, les greniers sont pleins. Et cette plénitude comme cette abondance n'ont même pas attendu que nous vinssions à elles ; elles sont venues à nous pendant notre sommeil. Il n'a pas été dit : Que les nations se lèvent et se rassemblent en un seul lieu ; mais l'Evangile a été annoncé aux nations sur leur propre territoire, afin que s'accomplît cette prophétie : *Les hommes l'adoreront chacun en son lieu*. (Soph., II, 11. — S. Aug., *In Ps.* xxxii, Sermon III, n. 3). — Et c'est ainsi que Dieu a rempli la terre de sa miséricorde pour effacer l'iniquité dont l'homme l'avait remplie ; en sorte que Dieu a répondu et répondra aux nombreuses iniquités de l'homme par ses nombreuses miséricordes. Oui, sachons le reconnaître, et disons avec le Sage : *Le Seigneur est patient envers les hommes, et il répand sur eux sa miséricorde. C'est pour cela qu'il a accompli sa propitiation en eux ; et il leur a montré la voie de l'équité. La commisération d'un homme est pour son prochain, mais la miséricorde de Dieu est sur toute chair. Dieu qui a de la miséricorde enseigne et corrige comme un pasteur son troupeau*. (Eccl., XVIII, 9-13. — Albert le Grand, *In Ps.* xxxii).

Quand nous disons que la terre est remplie de la miséricorde du Seigneur, nous n'entendons pas seulement parler de cette miséricorde qui nous conduit au salut : nous y comprenons encore cette miséricorde qui nous garde et veille sur nous dans l'ordre temporel. C'est de cette bonté miséricordieuse que Jésus-Christ disait aux apôtres : *Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, ni n'amassent dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit ; n'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux ?* (Matth., VI, 26). C'est encore de cette bonté miséricordieuse qu'il disait :

*Cinq passereaux ne se vendent-ils pas deux as ? et cependant pas un d'eux n'est en oubli devant Dieu. Les cheveux mêmes de votre tête sont tous comptés. Ne craignez donc point : vous valez plus que beaucoup de passereaux*. (Luc, XII, 6-7). C'est encore de cette bonté miséricordieuse qu'il disait : *Aimez vos ennemis, afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes et les injustes*. (Matth., V, 45-46). — Et savez-vous ce qui vous est demandé en retour de cette miséricorde que Dieu vous témoigne ? Ecoutez Jésus-Christ vous disant : *Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux*. (Luc, VI, 36). C'est nous convier à imiter Dieu dans la mesure de notre condition et selon le degré des grâces qui nous sont accordées. Considérons quelle est notre vocation pour faire passer dans notre vie les exemples de miséricorde que Dieu nous donne, afin que nous soyons réellement aux yeux du monde des enfants qui marchent sur les traces de leur Père céleste. Que ce soit notre constante préoccupation ; et pour nous y exciter davantage, souvenons-nous toujours de la miséricorde dont nous avons été l'objet, souvent et en bien des manières. — O mon Dieu, que les sages et les prudents de ce monde se glorifient en eux-mêmes de leurs vertus ; que les enfants du siècle nous parlent de leurs plaisirs ; que les rois et les grands étalent devant nous leur puissance, leurs richesses, leurs dignités : pour nous, chrétiens, nous vous glorifierons et nous parlerons de vos bontés, et nous imiterons le Psalmiste qui disait : *Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur*. (Ps., LXXXVIII, 2. — Denys le Chartreux).

**II. Les cieux ont été affermis par la parole du Seigneur, et toute leur vertu vient du souffle de sa bouche.** — Les cieux n'ont pas besoin de la miséricorde, parce que la miséricorde n'y existe pas. Est-ce à dire qu'ils n'ont pas besoin du Seigneur ? Vous entendez ce qui est dit : *Les cieux ont été affermis par la parole du Seigneur*. Non, ils n'ont pas trouvé en eux-mêmes leur solidité, et ils ne se sont pas donnés eux-mêmes une force qui leur fût propre. Ils n'ont rien tiré d'eux-mêmes, et ils ont tout reçu de Dieu, comme une sorte de complément. Car le souffle de sa bouche fait, non point une partie de leur force, mais toute leur force. Ils ont été créés par la parole de Dieu, c'est-à-dire la parole incréée dont saint Jean a dit : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Toutes choses ont été faites par lui ; et sans lui rien n'a été fait de ce qui a été fait*. (Jean, I, 1, 3). Bien avant l'Evangéliste, le sage Eliu voulant reprendre Job lui disait : *Tu as peut-être formé les cieux avec Dieu, ces cieux qui sont très solides, comme s'il avaient été coulés en bronze !* (Job, XXXVII, 18). C'est donc le Seigneur qui, dans sa sagesse, a fondé la terre, et qui a affermi les cieux dans sa prudence. (Prov., III, 19).



Et les cieux ont reçu toute leur force du souffle de la bouche du Seigneur, c'est-à-dire de l'Esprit-Saint. Moïse nous en parle de cet Esprit-Saint, quand il nous raconte l'œuvre de la création : *L'Esprit de Dieu*, nous dit-il, *était porté sur les eaux*. (Gen., I, 2). L'Esprit-Saint peut nous dire lui-même : *Le Seigneur m'a possédé au commencement de ses voies, avant qu'il fit quelque chose dès le principe. Quand il préparait les cieux, j'étais présent*. (Prov., VIII, 22, 27). Dieu le Père agissait par son Verbe et par son Esprit dans la formation des cieux. Voilà la trinité qui n'est qu'un seul Dieu. C'est là le Dieu qu'adore celui qui sait adorer ; c'est là le Dieu qui trouve partout celui qui retourne à lui. Car il n'est pas cherché par ceux qui se détournent de lui ; mais il appelle ceux qui se détournent de lui, pour les remplir de sa miséricorde quand ils retournent à lui. (Albert le Grand ; Saint Aug., *In Ps. xxxii*, Serm. III).

Mais si ce monde visible est l'ouvrage des trois personnes divines, du Père, du Verbe, du Saint-Esprit, il est évident que cette auguste sainte Trinité répand encore ses bienfaits sur son ouvrage, qu'elle ne cesse point de l'aimer, de le protéger. C'est le même Dieu qui a tiré le monde du néant, qui le conserve et qui opère continuellement dans tous les êtres par son infinie et immuable providence. Aussi sommes-nous toujours présents à l'adorable Trinité, et nous sommes à chaque instant de notre vie l'objet de ses attentions. Quand elle nous a créés, elle a dit : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance* (Gen., I, 26) ; et maintenant, elle dit : « Conservons l'homme, influons dans tout ce qu'il fait, et ne cessons jamais de le combler de nos bienfaits, afin qu'il parvienne à nous ressembler parfaitement. » Qui porte en son cœur de pareils sentiments se sent attiré vers Dieu pour l'aimer et le servir, et traduit ses sentiments en professant par des actes extérieurs sa vénération et sa reconnaissance envers les trois personnes, envers l'auguste sainte Trinité. Si les anges ont été témoins du conseil que Dieu tint avec lui-même et dans son Verbe et son Saint-Esprit, lorsqu'il voulut créer l'homme, il n'est pas douteux que les célestes intelligences ne soient entrées dans une profonde considération de la grandeur, de la bonté et de la sagesse de Dieu, et qu'elles n'aient chanté ce cantique en l'honneur du Dieu trois fois saint : *Saint, Saint, Saint est le Seigneur Dieu des armées, toute la terre est pleine de sa gloire*. (Is., VI, 3). Combien davantage, nous le peuple chrétien, nous devons chanter l'hymne de la reconnaissance en l'honneur de l'auguste sainte Trinité : *O Dieu, nous vous louons ! O Seigneur, nous vous glorifions ! Par toute la terre, la sainte Eglise vous vénère, Père d'une infinie majesté, et votre vénérable et unique Fils, digne de tous les hommages, et l'Esprit-Saint consolateur*. (*Te Deum* ; Berthier).

Mais laissons les cieux qui sont placés au-dessus de nous, nous qui vivons péniblement sur cette terre. Il y a d'autres cieux qui appellent notre

attention. Ce sont ceux dont il est dit : *Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament annonce les œuvres de ses mains*. (Ps., XVIII, 2). Tels nous apparaissent les apôtres et leurs successeurs. C'est le Verbe, Jésus-Christ, qui les a affermis : *Sans moi, leur a-t-il dit, vous ne pouvez rien faire*. (Jean, XV, 5). Et l'Esprit-Saint leur a communiqué toute sa vertu, car il est dit : *Les Apôtres commencèrent à parler diverses langues, selon que l'Esprit-Saint leur donnait de parler*. (Act., II, 4). C'est ainsi qu'en parlant toutes les langues, ils ont accompli cette prédiction : *Ce ne sont point des paroles ni des discours dont on n'entend point les voix*. (Ps., XVIII, 4). Et le bruit s'en est répandu en toute contrée : *Le son de leur voix s'est répandu dans toute la terre, et leurs paroles ont pénétré jusqu'aux dernières extrémités de l'univers*. (Ib., 5). Voilà les cieux qui ont raconté la gloire de Dieu, et cette gloire qu'ils ont annoncée à toutes les nations, à tous les peuples, quelque langage, quelque idiome qu'ils parlent, c'est cette grande vérité que leur avait indiquée Jésus-Christ lui-même, disant : *Il fallait que le Christ souffrît, que le troisième jour il ressuscitât d'entre les morts, et que la pénitence et la rémission des péchés fussent prêchées en son nom à toutes les nations, en commençant par Jérusalem*. (Luc, XXIV, 46). Quelle plus abondante miséricorde pourrions-nous recevoir, puisque la rémission des péchés est par excellence la miséricorde du Seigneur ? Et à l'heure présente cette rémission étant annoncée en toute contrée, la terre est donc remplie de la miséricorde du Seigneur. Ce sont donc les apôtres qui, semblables à des cieux, ont versé sur le monde cette pluie bienfaisante de la miséricorde, parce qu'ils ont été affermis par le Verbe divin, Jésus-Christ, et qu'ils ont été remplis de l'Esprit-Saint. (S. Augustin ; Albert le Grand).

En effet, les Apôtres et leurs successeurs, livrés à eux-mêmes, n'auraient pas osé marcher avec confiance, ils n'auraient pas eu la force de parler. Il fallait qu'ils devinssent, d'hommes faibles qu'ils étaient, des cieux solides, et c'est l'œuvre qu'a accomplie le Verbe de Dieu. Comment ces brebis tombées au milieu des loups auraient-elles trouvé assez de force, si toute leur force n'était venue du souffle de sa bouche ? *Voici*, avait dit le Seigneur, *que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups*. (Math., X, 16). O Jésus, pourquoi envoyez-vous des brebis au milieu de loups cruels ? Est-ce pour qu'elles soient dévorées ? Ecoutez ce qu'il leur dit : *Les hommes vous feront comparaître dans leurs assemblées, et vous flagelleront dans leurs synagogues. Et vous serez conduits à cause de moi devant les gouverneurs et les rois en témoignage pour eux et pour les nations*. (Math., X, 17-18).

Et croyez-vous que le Maître leur ait dit aussi de s'armer de force pour lutter contre leurs persécuteurs ? Non, car c'est lui qui les rendrait solides comme les cieux, et qui leur communiquerait

toute vertu par le souffle de sa bouche. Ecoutez ce qu'il leur disait : *Lors donc qu'on vous livrera, ne pensez ni comment ni ce que vous devez dire : il vous sera donné, en effet, à l'heure même, ce que vous devez dire. Car ce n'est pas vous qui parlez, mais l'Esprit de votre Père qui parle en vous.* (Ib., 19-20). Et toutes ces brebis, faibles et timides, devinrent ensuite tous ces bons pasteurs qui, à l'exemple de leur divin Maître, surent grouper autour d'eux de petits troupeaux pour lesquels ils versèrent leur sang, disant : *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.* (Jean, x, 11). Voilà la merveille qu'avait accomplie Jésus-Christ : il a fait de tous ses apôtres des cieux solides et du souffle de sa bouche leur est venue toute vertu. (Albert le Grand ; saint Augustin).

Ah ! reconnaissons-le : si nous sommes aujourd'hui les brebis du Seigneur, nous le devons à toutes ces brebis envoyées au milieu de loups cruels et qui ont été mises à mort. C'est d'abord Jésus-Christ qui était venu dans sa bergerie où il n'avait trouvé que des loups ravisseurs, que des mercenaires ; il a fait de plusieurs loups des brebis fidèles qui ont marché sur ses traces, et c'est parce que ces premières brebis ont su mourir qu'il nous a été donné de devenir à notre tour des brebis de Jésus. Les pécheurs ont vu ces merveilles et ils sont devenus furieux, *ils grincent des dents et sèchent de rage.* (Ps., cxi, 10). Mais nous disons : *Justes, réjouissez-vous dans le Seigneur ; c'est aux bons qu'il appartient de chanter ses louanges.* (Ps., xxxii, 1).

## XXII

## TROISIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES

**I. Poussez des cris de joie vers Dieu, ô terre tout entière.** — Jésus-Christ est ressuscité, il est apparu à ses apôtres pour les inviter à partager la joie de son triomphe. Il leur avait dit avant sa passion : *Vous gémirez et vous pleurez, vous, mais le monde se réjouira ; vous serez tristes, mais votre tristesse se changera en joie.* (Jean, xvi, 20). Lorsque Jésus eut consommé son sacrifice et qu'il eut été placé dans un sépulcre, ses ennemis se livrèrent à la joie, tandis que ses apôtres étaient plongés dans une grande tristesse ; mais depuis le jour de la résurrection, la parole du Maître s'est réalisée : la tristesse pour eux s'est changée en joie. Et l'Eglise veut à son tour que ses enfants entrent dans des sentiments d'une sainte allégresse, parce que Jésus-Christ ressuscité est le principe et le modèle de leur résurrection glorieuse à la consommation des siècles. De là cette invitation qu'elle nous adresse, disant : *Poussez des cris de joie vers Dieu.*

Qu'est-ce à dire ? Par cette parole, le Psalmiste nous dit : Si vous ne pouvez exprimer votre joie par des paroles, exprimez-la du moins par des cris d'allégresse. En effet, la jubilation ne s'exprime

point par des discours, mais se produit au dehors par des sons inarticulés que semble jeter un cœur qui a porté lui-même et qui enfante en quelque sorte le bonheur qu'il a conçu, bonheur que des paroles sont impuissantes à traduire. Telle est la jubilation qu'éprouve un captif en apprenant sa délivrance, et c'est ainsi que le chrétien devrait manifester sa joie en disant : *Deo gratias*, soit lorsqu'il reçoit ses bienfaits, ou qu'il a échappé à quelque danger. Qui n'a pas à témoigner à Dieu sa reconnaissance pour les grâces qu'il en reçoit tant dans l'ordre temporel que dans l'ordre spirituel ? C'est donc avec raison que l'Eglise invite la terre tout entière, c'est-à-dire tous les hommes, à louer Dieu et à le glorifier. — Nous le savons, cette joie ne sera complète qu'au ciel, car il nous reste à parcourir un chemin où nous rencontrons à chaque pas des pierres et des épines. Ce ne sera que là-haut dans la maison de notre Père que nous pourrons nous livrer à une jubilation continue et sans mélange. Vivant dans l'espérance de voir ce jour qui ne finira jamais, consolons-nous de nos tristesses en disant avec le Psalmiste : *Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur.* (Ps., lxxxviii, 1). Quant à vous, âmes chrétiennes qui savez, à l'exemple de l'Apôtre, vous réjouir dans les tribulations (II Cor., vii, 4), vous qui vivez dans la douce familiarité de votre Dieu, nous vous redisons avec le prophète : *Louez, fille de Sion, réjouissez-vous, et exaltez en votre cœur, fille de Jérusalem ; le Seigneur a effacé votre arrêt, il a éloigné vos ennemis ; le roi d'Israël, le Seigneur est au milieu de vous : vous ne craindrez plus le malheur.* (Soph., iii, 14-15. — S. Augustin ; Albert le Grand).

**II. Dites un psaume à l'honneur de son nom.** — Il y en a qui traduisent : *Chantez sur le psaltérion en l'honneur de son nom.* Chanter sur le psaltérion, c'est prendre cet instrument et marier à sa voix les sons que l'on produit de la main. Par là on voudrait nous dire que nous devons louer Dieu de manière que nos voix soient en parfaite harmonie avec nos œuvres. Il ne suffit donc pas de glorifier Dieu en paroles, mais il faut que nos cœurs et nos actions soient remplis des sentiments qu'expriment nos paroles. C'est ce que Jésus-Christ a voulu nous enseigner, lorsqu'il nous a dit : *Que vos actions brillent devant les hommes, afin qu'ils voient le bien que vous faites et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux.* (Matth., v, 16). C'est précisément ce que ne faisait point le peuple juif auquel Jésus-Christ disait : *Hypocrites, Isaïe a bien prophétisé de vous, disant : Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. Il est vain le culte qu'ils me rendent.* (Is., xxix, 13 ; Matth., xv, 7-9).

Quant à nous, que nos louanges en l'honneur de Dieu soient autant dans notre bouche que dans nos actions, et ce ne sont pas les occasions de pratiquer le bien qui peuvent nous faire défaut. Regardez d'abord autour de vous. Voici le prochain, et l'Apôtre vous dit : *Que celui qui fait*



*l'aumône la fasse avec simplicité ; que celui qui préside soit attentif ; que celui qui exerce les œuvres de miséricorde les exerce avec joie. Charité sans déguisement, ayant le mal en horreur, vous attachant au bien.* (Rom., XII, 8-9). Par rapport à vous, vous avez, selon la parole de l'Apôtre, à être empressés au devoir, fervents d'esprit, servant le Seigneur. (Ib., 11). Enfin vous avez par rapport à Dieu à vous réjouir par l'espérance, à être patients dans la tribulation, et persévérants dans la prière. (Ib., 12). Mais écoutez cette recommandation de l'Apôtre qui devrait être la règle de votre conduite pour que vous arriviez à louer Dieu comme il convient : *Ne rendez à personne le mal pour le mal, ayant soin de faire le bien, non seulement devant Dieu, mais devant tous les hommes.* (Ib., 17). Alors il ne vous sera point dit comme le Seigneur dit au pécheur : *Pourquoi racontes-tu mes justices ? Pourquoi annonces-tu mon alliance ?* (Ps., XLIX, 16. — Denys le Chartreux).

**III. Rendez gloire à sa louange.** — Rien de plus nécessaire pour le bien de notre âme. La gloire que nous devons chercher ne peut venir que de Dieu. Jésus-Christ n'a pas eu d'autre gloire que celle que son Père lui a donnée : *Si je me glorifie moi-même, disait-il aux Juifs, ma gloire n'est rien ; c'est mon Père qui me glorifie, lui dont vous dites qu'il est votre Dieu.* (Jean, VIII, 54). De là cette conclusion que pour arriver à être glorifiés, nous devons rendre gloire à la louange de Dieu, c'est-à-dire glorifier Dieu par nos louanges. Ne cherchons donc aucune occasion de nous louer nous-mêmes, quand nous louons Dieu soit par nos paroles, soit par nos œuvres. Agir pour glorifier Dieu, c'est ce qui vous est demandé ; agir pour vous glorifier, c'est ce qui vous est défendu. Alors il se fait un échange, c'est-à-dire, trouvant votre louange en Dieu, vous lui cédez votre gloire, et lui vous cède la sienne. Qui ne voudrait point à ce prix acheter une gloire éternelle ? Dieu nous ôte notre gloire pour nous donner la sienne, il nous ôte une gloire vide pour nous donner une gloire pleine, il nous ôte une gloire chancelante pour nous donner une gloire solide. Combien donc notre gloire sera plus forte et plus ferme, puisqu'elle sera en Dieu ! Non, vous ne devez pas vous glorifier en vous-mêmes ; la vérité vous le défend, et d'autre part la vérité vous dit : *Que celui qui se glorifie se glorifie en Dieu.* (I Cor., I, 31).

Et comment se glorifier en Dieu et rendre gloire à sa louange ? Vivez saintement et il sera glorifié ; puis il vous récompensera pour l'avoir glorifié en vous glorifiant vous-même. Mais gardez-vous bien d'imiter les Juifs qui se glorifiaient de leur justification et de leur sainteté en l'attribuant à leurs propres mérites. Ils portaient envie aux Gentils, lorsque ceux-ci s'approchaient de la grâce de l'Evangile afin que tous leurs péchés fussent pardonnés, et se prenant pour de bons ouvriers, ils en étaient à attendre leur salaire, comme s'ils

n'avaient rien à se faire pardonner. Ils étaient malades, et ils se croyaient bien portants ; ils n'en étaient que plus malades. Car du moins, si leur mal eût été moins violent, ils n'auraient pas, comme des frénétiques, tué leur médecin. Que vos louanges donc le glorifient. (S. Aug.). C'est pourquoi glorifions Dieu non en vue de nous-mêmes ou pour en retirer des avantages temporels, mais uniquement dans l'intention de porter les hommes à le glorifier. Nous n'avons point d'autre voie à suivre pour arriver à être un jour glorifiés dans le ciel, et redisons avec le Psalmiste : *Non pas à nous, Seigneur, non pas à nous, mais à votre nom donnez gloire.* (Ps., CXIII, 9).

**IV. Dites à Dieu : Que vos œuvres sont redoutables, ô Seigneur !** — Quelles sont ces œuvres redoutables ? — C'est d'abord Dieu qui après avoir créé l'homme exerce sa justice contre lui à cause de la désobéissance dont il s'était rendu coupable, et c'est précisément à cause de ce premier péché que tout le genre humain a été condamné. Saint Paul en parle, disant : *Comme le péché est entré dans le monde par un seul homme et la mort par le péché, ainsi la mort a passé dans tous les hommes par celui en qui tous ont péché.* (Rom., V, 12). — C'est ensuite lors du déluge, quand Dieu fit périr tous les hommes à cause de leurs iniquités, à l'exception cependant du juste Noé et de ses enfants. *C'est ainsi que Dieu détruisit toute créature qui était sur la terre, depuis l'homme jusqu'à la bête, tant les reptiles que les oiseaux du ciel : tout disparut de la terre ; il ne resta que Noé et ceux qui étaient avec lui dans l'arche.* (Gen., VII, 23). — C'est aussi lorsque les Egyptiens qui poursuivaient les Israélites, furent tous engloutis dans la mer Rouge : *Les eaux retournèrent et couvrirent les chars et les cavaliers de toute l'armée de Pharaon qui, poursuivant Israël, étaient entrés dans la mer : et il ne resta pas même un seul cavalier.* — Combien sont nombreuses les œuvres redoutables que le Seigneur accomplit en faveur de son peuple, soit pour l'arracher à ses ennemis et lui assurer la possession de la Terre promise, soit pour le châtier de ses révoltes continues et le ramener à lui ! Le Sage le rappelle en disant : *Seigneur, si vous avez puni avec tant de précaution les ennemis de vos serviteurs et ceux qui étaient dus à la mort, leur donnant le temps et le lieu de pouvoir se convertir de leur malice, avec combien de circonspection avez-vous jugé vos enfants, aux pères desquels vous avez fait de bonnes promesses par serment et convention ! Lors donc que vous nous corrigez, vous frappez nos ennemis de coups multipliés afin que nous considérions attentivement votre bonté et que, lorsque nous sommes en jugement, nous espérons votre miséricorde.* (Sages., XII, 20-22). — Il y a une œuvre redoutable qui est là devant nous et qui subsiste depuis l'avènement du Sauveur : c'est la réprobation du peuple juif. *Une partie d'Israël a été frappée d'aveuglement et la pléni-*

tude des Gentils est entrée dans l'Eglise. (Rom., xi, 25). Jésus-Christ leur avait caché sa divinité et avait exposé à leurs regards son humanité livrée à l'opprobre. Les Juifs voyaient sans voir : ils voyaient en lui la nature qu'il avait revêtue et ils ne voyaient point ce qu'il était, c'est-à-dire ils voyaient la forme de l'esclave et ils ne voyaient pas la forme de Dieu. (Philip., ii, 6-7). Aussi ont-ils insulté et crucifié Celui qu'ils voyaient, et ils n'ont pas reconnu Celui qui était caché : *S'ils avaient connu le Seigneur de gloire, jamais ils ne l'auraient crucifié.* (I Cor., ii, 8). Gentils, qui avez été appelés, considérez donc les rameaux retranchés de l'arbre par la sévérité de Dieu, et vous, au contraire, qui par la bonté de Dieu y avez été implantés, vous avez été admis à participer à la fertilité de l'olivier ; mais pour cela n'ayez pas de vous une idée trop haute, c'est-à-dire ne vous livrez pas à l'orgueil : *Ce n'est pas vous qui portez la racine, mais la racine vous porte.* (Rom., xi, 17-18). Considérez donc et les branches rompues et vous qui êtes entés en leur place ; gardez-vous de vous élever orgueilleusement au-dessus des branches rompues ; mais soyez plutôt effrayés et dites à Dieu avec tremblement : *Que vos œuvres sont redoutables !* (Saint Augustin).

Enfin les œuvres du Seigneur, si elles ont été si redoutables dans le passé, que sont-elles à l'heure présente et que seront-elles dans l'avenir par rapport aux justes et aux pécheurs ? Voyez tous les hommes qui, selon l'expression de saint Jude, *changent la grâce de notre Dieu en luxure, reniant notre seul Maître et Seigneur Jésus-Christ.* (Jud., 4). Voyez encore tous ces méchants qui vivent dans la prospérité : *Leurs tentes sont dans l'abondance et ils provoquent audacieusement Dieu, quoique ce soit lui qui ait mis toutes choses en leurs mains.* (Job, xii, 6). Voyez enfin ceux qui se servent des bienfaits dont ils sont comblés et Dieu pourrait leur dire : *Vous m'avez rendu esclave pour vos péchés et vos iniquités m'ont fatigué* (Is., xliii, 24), c'est-à-dire votre vie mauvaise pèse sur moi comme un fardeau sur un serviteur. Mais un jour viendra où Dieu fera éclater sur tous ces pécheurs ses œuvres redoutables, et il leur dira : *Je ne sais d'où vous êtes ; retirez-vous de moi, vous tous, ouvriers d'iniquité. Là sera le pleur et le grincement de dents.* (Luc, xiii, 27-28). Et les justes en ce monde ne sont point exempts de crainte en considérant les œuvres redoutables du Seigneur, car écoutez Jésus-Christ portant sa croix et disant aux filles de Jérusalem : *Si l'on fait ainsi au bois vert, que sera-t-il fait au bois sec ?* (Ib., xxiii, 31). Mais regardez le juste au milieu des tribulations, qui sont encore des heures redoutables accomplies par le Seigneur, et vous direz : *Si le juste sur la terre reçoit sa punition, combien plus l'impie et le pécheur !* (Prov., xi, 31. — Albert le Grand).

**V. En présence de la grandeur de votre puissance, vos ennemis vous mentiront.**  
— Les pécheurs, au lieu de se convertir en voyant

ces œuvres redoutables, s'endurcissent dans le mal et disent : *Qui est le Tout-Puissant pour que nous le servions ? Et que nous revient-il si nous le prions ?* (Job, xxi, 15). Entendez leurs blasphèmes. Ils ont menti contre Jésus-Christ en lui disant : *C'est par Bézébub, prince des démons, qu'il chasse les démons.* (Luc, xi, 15). Ils ont menti contre Jésus-Christ en disant : *Cet homme n'est point de Dieu. Comment un pécheur peut-il faire des miracles ?* (Jean, ix, 16). Ils ont menti contre Jésus-Christ dans leurs accusations calomnieuses devant Pilate, en lui disant : *Si ce n'était pas un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas livré.* (Ib., xviii, 30). Ils ont menti contre Jésus-Christ en disant aux soldats qui veillaient à la garde du tombeau : *Dites : Ses disciples sont venus de nuit et l'ont enlevé pendant que nous dormions. Et si le gouverneur l'apprend, nous le persuaderons, nous vous mettrons en sûreté.* (Matth., xxviii, 13-14). Voilà les mensonges auxquels ont recours tous les pécheurs pour ne point reconnaître la puissance et la bonté de notre Dieu dans les œuvres qu'il accomplit dans le monde en vue de nous ramener à lui. Mais tous ces mensonges n'ont eu d'autre effet que d'exalter la puissance de Jésus-Christ, de manifester à toute la terre les inventions de son amour, et à l'heure présente chaque fidèle, en repassant dans son cœur le souvenir de toutes les œuvres redoutables du Seigneur, s'écrie : *La pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissaient est devenue un sommet d'angle. C'est par le Seigneur qu'a été fait cela, et c'est admirable à nos yeux.* (Ps., cxvii, 22-23. — Denys le Chartreux et Albert le Grand).

C'est pourquoi venez et voyez les œuvres du Seigneur. (Ps., lxxv, 5). O peuples, ô nations des extrémités de la terre, laissez les Juifs qui mentent et confessez le Seigneur : *Il est terrible dans ses desseins sur les fils des hommes.* (Ib.) Il a été lui-même le Fils de l'homme, car s'il est vraiment le Fils de Dieu en sa forme de Dieu, il a réellement été fait Fils de l'homme en sa forme d'esclave. (Philip., ii, 6). Mais gardez-vous de juger cette forme d'esclave par comparaison avec la condition des autres esclaves. Les fils des hommes ont ourdi une conspiration pour crucifier le Christ ; le crucifié a aveuglé ceux qui le crucifiaient. Qu'avez-vous donc fait, fils des hommes, en tramant de cruels complots contre votre Seigneur, en qui la majesté était cachée et la faiblesse mise à découvert ? Vous avez formé le conseil de le perdre, et lui celui d'aveugler et de sauver ; d'aveugler les orgueilleux et de sauver les humbles ; d'aveugler les orgueilleux pour les humilier en raison de leur aveuglement, pour leur faire confesser son nom en raison de leur humiliation, pour les illuminer en raison de leur confession de son nom. Oui, le Seigneur est vraiment terrible. Que les Juifs restent donc dans leurs mensonges ! Pour vous, Seigneur, nous le voyons, les mensonges de vos ennemis ont fait éclater la grandeur de votre puissance, et qu'elles s'accor-



plissent ces paroles : *Que toute la terre vous adore !* (Ib., 4). Naguère vous étiez le plus abaissé entre tous ; maintenant vous êtes le plus élevé. Vous étiez le plus abaissé entre les mains de vos ennemis qui mentaient contre vous ; vous êtes le plus élevé au-dessus de tous les anges qui vous louent : *Que toute la terre vous adore et vous chante, qu'elle dise un psaume à la gloire de votre nom.* (Saint Augustin).

## LA JOURNÉE CHRÉTIENNE

### ALLOCUTIONS A DES JEUNES FILLES

#### II

#### LA TOILETTE

Mes enfants,

La série d'homélies que nous donnerons cette année sur la journée chrétienne a débuté, dimanche dernier, par une allocution sur le réveil et le lever.

Aujourd'hui, je vous parlerai de la toilette. C'est un sujet important, mais délicat ; je le traiterai avec toute la franchise qu'exige la parole sacerdotale et aussi avec tout le respect et tous les ménagements que je dois à vos âmes.

De même qu'on juge une plante d'après sa fleur, un arbre d'après ses feuilles et ses fruits, de même on juge habituellement quelqu'un d'après sa mise extérieure. Vous le faites chaque jour. D'une personne dont l'habillement est négligé vous dites : « Elle n'a pas de goût, » ou bien : « Elle est malpropre. » Telle autre au contraire, toujours très soignée, est traitée par vous d'élégante ou de coquette... Prenez garde ! Vous jugez les autres d'après leur vêtement ; on vous jugera d'après les vôtres.

Que votre toilette vous mérite une chrétienne réputation, et pour cela, qu'elle révèle en vous deux *qualités* : la propreté et le bon goût ; et deux *vertus* : la simplicité et la modestie.

#### I. — *Habillez-vous avec propreté et bon goût.*

La religion, mes enfants, ne condamne pas le soin légitime de la toilette. Sans doute, notre corps ne vaut pas notre âme ; néant hier, il sera pourriture demain ; se trop complaire en lui serait s'abaisser. Mais pour nous, chrétiens, ce corps est, malgré ses misères, le temple du Saint-Esprit par la grâce, le tabernacle de Jésus-Christ par la communion, le ciboire vivant qui renferme notre âme immortelle, fille de Dieu. Il est juste dès lors de le respecter, de le soigner, de l'orner même. N'acceptez donc pas dans votre mise cette négligence qui choque et qui déplaît. Ayez des vêtements conformes à vos moyens et à votre condition.

Mais qui que vous soyez, riches ou peu fortunées :

*Cherchez la propreté ; ne souffrez sur vous ni*

déchirures, ni taches. Si la pauvreté est toujours excusable, la malpropreté ne l'est jamais.

J'ajouterai : *Ayez du goût.* On peut en avoir beaucoup et ne porter que des habits fort simples et peu coûteux, car le goût n'exige pas nécessairement le luxe ; il consiste dans l'amour et la recherche de l'ordre, de l'harmonie, du beau. Ah ! que cela convient à la jeune fille chrétienne !

Enfin, un dernier conseil : *Soyez de votre âge et de votre temps.* Ne méprisez pas absolument la mode ; sans être les premières à vous y conformer, suivez-la pour ne pas être ridicules, excepté quand il serait ridicule de la suivre. « Ni les premières ni les dernières à suivre la mode, » disait un vénérable prêtre aux personnes qui le consultaient sur ce point.

Et pour donner plus d'autorité à ce que je viens de vous dire, je vous citerai les paroles de saint Paul : « Que les femmes, dit-il, aient une mise soignée, *in habitu ornato* ; qu'elles se parent, *ornantes se* ; qu'une femme cultive sa chevelure, ce lui est une gloire. »

Dans son *Introduction à la vie dévote*, saint François de Sales donne les mêmes conseils en ce style gracieux que je rapporte sans modification : « Soyez propre, qu'il n'y ait rien sur vous de traînant et mal agencé ; c'est un mépris d'aller chez les autres en habit désagréable. Pour moi je voudrais que mon dévot et ma dévote fussent toujours les mieux habillés de la troupe. »

Pour être sincère, je dois avouer cependant que saint Paul et saint François de Sales joignent à ces avis bienveillants d'autres paroles où ils réprouvent les abus de la toilette. Entendez saint Paul : « Parez-vous, mais avec sobriété et modestie. Que les femmes évitent de torturer leur chevelure, de se charger d'or, de pierreries ou de pierres précieuses. » Et saint François de Sales : « Gardez-vous bien des affectations, vanités et folatrics. Tenez-vous toujours, tant qu'il vous sera possible, du côté de la simplicité et modestie qui est le plus grand ornement de la beauté. »

C'est qu'en effet il y a pour le vêtement comme pour toutes choses, un juste milieu à trouver et à tenir. Je vous ai concédé ce qui est permis, souffrez que je vous indique ce qui ne l'est pas.

#### II. — *Habillez-vous avec simplicité et modestie.*

Ces deux vertus ont un ennemi terrible qui est le défaut favori de toutes les jeunes filles : la vanité, c'est-à-dire l'*amour exagéré de la toilette*.

1. Connaissez-vous la vaniteuse ? Je vais vous la présenter.

Le soin de son vêtement est l'objet de ses plus chères pensées et son plus grand travail.

Ses préoccupations sont toutes aux détails de la toilette qu'elle commande pour la saison prochaine. La mode est-elle aux robes rondes ou aux robes à traîne ? aux étoffes rouges ou aux étoffes bleues ? Comment trouver une couleur qui s'harmonise parfaitement avec le teint des cheveux et de la figure ?

Et le chapeau ? Le porte-t-on, cette année, élevé ou plat de forme ? le garnit-on de fleurs ou de plumes ? le nœud de ruban doit-il être haut ou bas ?

Et les chaussures ? Et les gants ? Et les rubans ? Et les épingles ? Et les dentelles ?... Que de détails à régler ! Que de problèmes délicats à résoudre !

La vaniteuse se met à l'œuvre... Elle examine les échantillons, compulse les catalogues des meilleures maisons, lit les journaux de mode, visite les magasins les plus renommés, consulte ses amies, étudie les personnes élégantes, salue de regards avides les premières créations de la saison ; bref, elle pense à sa toilette et elle en parle tout le long du jour, elle y rêve toute la nuit... Songez donc ! si elle allait se tromper dans ses acquisitions !

Après mûres réflexions et nombreuses hésitations, elle a fixé son choix. Désormais la couturière et la modiste recevront souvent sa visite ; car Mademoiselle est capricieuse et difficile, à chaque essayage il faut défaire, refaire, allonger, raccourcir, compléter, retoucher.

Enfin, la voilà terminée, cette toilette objet de tant de désirs et de tant d'affection ! Que de peines et de labeurs elle a coûtés !

Regardez maintenant la vaniteuse au moment où elle s'apprête à sortir. Avec quel soin elle s'habille ! Que de stations elle fait devant son miroir, pour admirer son vêtement, pour retoucher mille et mille fois ses cheveux, placer son chapeau et disposer sa voilette ! Ce n'est jamais assez bien !

Suivez la vaniteuse dans la rue. Il n'y a rien de naturel dans son extérieur ; elle compose sa physionomie, elle surveille son maintien pour ne pas perdre un pouce de sa taille, elle étudie sa démarche et ses saluts, elle s'ingénie à tenir sa robe avec grâce, elle cherche de toutes façons à attirer les regards, elle veut produire son petit effet... Les glaces des magasins sont autant de miroirs où pour s'admirer elle jette en passant un regard discret. Quel triomphe, quel bonheur, si on paraît la remarquer et apprécier sa toilette ! Quelle jalousie si elle rencontre d'autres personnes dont la mise surpasse l'élégance de la sienne ! Son cœur en est tout meurtri.

Parfois, elle porte ses préoccupations de vanité jusque dans l'église ; là elle semble vouloir rivaliser avec Dieu et attirer sur elle des regards qui ne devraient aller qu'à Lui.

Tel est le portrait de la vaniteuse ; la toilette tient une place excessive dans son esprit, dans son cœur, dans sa vie.

## 2. Que faut-il penser de cette jeune fille ?

D'abord la vaniteuse est *ridicule*. Elle veut par sa mise s'attirer des compliments : elle n'obtient souvent que des railleries. Les personnes sérieuses regarderont l'affectation de sa parure comme un enfantillage ; d'autres la féliciteront par devant et se moqueront d'elle par derrière. Sera-ce à tort ? Non, car la vaniteuse manque généralement son but ; elle oublie que la vraie beauté n'est pas

dans le soin excessif d'une toilette extraordinaire, mais dans la chrétienne et aimable simplicité.

D'ailleurs, pourquoi tirer vanité d'un vêtement ? « Si la gloire est à quelqu'un dans un bel habit, dit saint François de Sales, c'est au tailleur qui l'a fait, ou à l'oiseau si l'on porte une belle plume. »

Dans une de ses fables, La Fontaine nous a gentiment décrit l'histoire de ce geai qui, paré des plumes d'un paon, faisait le fier, « croyant être un beau personnage. » Telle la vaniteuse ; on peut lui appliquer les paroles de nos saints Livres : « Qu'avez-vous que vous n'avez reçu ? Rien. Alors, cendre et poussière, pourquoi vous enorgueillir ? »

De plus, la vaniteuse *gaspille sa vie*.

Cette jeune fille devrait préparer soigneusement son avenir, développer son savoir, cultiver les arts, apprendre la couture et le ménage, acquérir en un mot toutes les connaissances nécessaires à une femme intelligente et sérieuse... Cette jeune fille pourrait apporter aux œuvres de charité et d'éducation populaire une collaboration utile, à notre époque où tout chrétien a le devoir strict d'être apôtre... Mais non ! ne lui parlez ni d'études, ni de travail, ni d'apostolat ; son cœur créé pour le vrai, pour le beau, pour le bien, est trop futile ; il ne saurait atteindre à ces hauteurs et il consume toutes ses énergies dans les puériles et vaines préoccupations d'une toilette exagérée.

Ah ! si elle donnait à Dieu et à son âme le quart du temps qu'elle consacre à son vêtement, que de grandes et belles choses elle accomplirait !

Mais patience ! le Juge suprême, du haut du ciel, voit tout, et quand un jour la vaniteuse se présentera à son tribunal, il lui demandera compte de ce temps qui vaut de l'or et qu'elle emploie si mal.

— Jeune fille, qu'as-tu fait des belles années de ta jeunesse ? Qu'as-tu fait de ces dons merveilleux que je t'ai départis ? Qu'as-tu fait de ton intelligence, de ton cœur, de ta vie ?

Jeune fille, montre moi tes œuvres.

... Que répondra alors la vaniteuse ?... Comme œuvres elle n'aura à présenter que des toilettes. Qu'est-ce que cela pour Dieu ? Qu'est-ce que cela pour l'éternité ? La parure du corps ne sert de rien dans le royaume des cieux.

Enfin, la vaniteuse *expose son âme aux plus grands dangers*.

Un moraliste a dit que « si l'on parvenait à extirper la vanité du cœur de la jeune fille, du même coup on en ferait un ange. » En effet, bien des maux viennent de ce défaut.

C'est abaisser son âme que de cultiver trop son corps. « Esclave de la mode, tout entière aux soins de la toilette, attachée à un bout de dentelle ou de ruban, l'âme vaniteuse, semblable à un oiseau captif, est incapable de s'élever dans les régions de l'idéal, du ciel. »

Plus de nobles pensées, plus de saints désirs, plus de sentiments élevés ! C'est le règne du



corps. Et ce maître est fort exigeant, il demande à la vaniteuse bien des sacrifices, et après lui avoir ravi son élévation d'âme et son temps, il lui prend souvent sa vertu. Les idolâtres du corps en deviennent facilement les esclaves et les victimes; la vanité en conduisant à l'impureté est le tombeau de la vertu de bien des jeunes filles.

Détournons nos regards, mes enfants, de ces effets désastreux que je ne puis décrire.

En résumé, faites donc à la mode, aux habitudes du monde, aux exigences de votre âge, les concessions légitimes; habillez-vous avec soin, avec goût, avec grâce même, je vous l'ai dit; mais évitez l'amour exagéré de la toilette, tenez votre âme loin des futilités dangereuses de la coquetterie.

Quand vous aurez des pensées de vanité (et vous en aurez toutes, il faut vous y attendre), ne vous placez pas devant votre miroir, il vous montrerait ce que vous êtes; mais agenouillez-vous au pied de votre crucifix, pour savoir ce que vous devez être.

Il est là, votre maître, votre modèle, Jésus-Christ! Ecoutez-le! Ses lèvres divines vous rediront les paroles qu'il adressait jadis à ses disciples: « Malheur au monde et à ceux qui par la vanité ont l'esprit du monde!

« Pourquoi vous préoccupez-vous de votre vêtement?

« Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il porte sa croix. »

Regardez-le: sa chevelure est semée d'épines et son corps est couvert de plaies saignantes et de crachats. Ainsi il a voulu expier les excès de votre mollesse et de votre vanité, et vous prouver le peu de cas qu'il fait de la beauté extérieure.

La seule beauté qu'il aime, c'est la sienne: la divine beauté de l'âme. Que ce soit aussi la vôtre! Une belle âme vaut mieux qu'une belle toilette. De toutes les parures la vertu est la plus magnifique, la moins coûteuse, et de plus elle a l'inappréciable avantage de plaire à Dieu et d'être toujours à la mode.

## CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

*historique et apologétique*

DEUXIÈME PARTIE

JÉSUS-CHRIST

II. — LA VIE PUBLIQUE

III. — Deuxième année

*L'Éducateur*

XII

LE SOURD ET MUET

Jésus se mit ensuite à parcourir les villes et les bourgades, prêchant partout, annonçant le royaume de Dieu. Et les Douze l'accompagnaient, ainsi que plusieurs femmes qu'il avait délivrées des es-

prits méchants et guéries de leurs infirmités. C'était Marie-Madeleine: il avait chassé d'elle sept démons; c'était encore Jeanne, épouse de Chusa, intendant d'Hérode Antipas; Suzanne dont on ne sait que le nom, et beaucoup d'autres qui l'aidaient de leurs ressources. (Luc, VIII, 1-3). Voilà les premières patronnes des femmes chrétiennes: Madeleine, l'amour parfait sans cesse attisé par le souvenir de son triste passé; Jeanne, la fidèle, que nous sauverons avec elle au sépulcre du Sauveur; Suzanne, dont le nom rappelle la blancheur du lis.

Elles voient Jésus uniquement adonné à la prédication du royaume de Dieu, oubliant les nécessités matérielles et considérant les biens de ce monde comme des choses de nul prix au regard des biens éternels; alors elles s'attachent à lui; elles sont riches: elles subviennent, heureuses, à ses besoins et à ceux de ses disciples. Figures charmantes, généreuses comme le sacrifice, aimables comme le dévouement, parmi lesquelles resplendit le visage maternel de Marie qui les conseille, les remercie et les bénit. Elles sont le plus beau fleuron du Christ, car elles ne connaîtront point les défaillances, et elles créent ce type admirable de la femme apôtre qui demeure à la place modeste d'où elle observe les entreprises de zèle et d'œuvres pratiques qu'il convient de tenter. L'homme qui enseigne ne pense point aux détails, elles y songent pour lui et trouvent un bonheur intense et profond à s'en occuper. C'est la récompense immédiate que Dieu leur accorde et qui les réjouit, les ravit, les anime à de nouvelles conquêtes de la foi.

### I

Ces courses du Sauveur durent quelques mois, jusqu'en novembre sans doute, et il revient dans sa bonne ville de Capharnaüm, où il est tant acclamé et si peu écouté. La foule qui s'est passionnée pour lui l'accueille, s'empresse à ses côtés et l'assiège dans la maison de Pierre: *Et veniunt ad domum*. (Marc, III, 20). Mais moins prévoyante que les saintes femmes, dans son ardeur égoïste elle ne pense point qu'il a faim et qu'il n'a pas de pain à manger, ni lui ni ses disciples. Sa nourriture, c'est toujours de faire la volonté de son Père.

Ses parents accourent, afin de l'arracher à la multitude qui ne se lasse pas de l'entendre ni d'abuser de sa bonté sans mesure. Ils mettent dans leur démarche une certaine âpreté. Au fond, ils sont mécontents de lui comme de ses auditeurs. Ceux-ci excèdent sans doute, pensent-ils; mais lui, il manque totalement de prudence, il veut ignorer les choses les plus élémentaires de la vie! Aussi ils disent: « Il est devenu fou. *Quoniam in furorem versus est.* » (21). Leur dessein, c'est de le prendre et de l'emmener, car il ne réalise pas leur idéal, leurs espérances; ils attendaient autre chose de ses magnifiques qualités et ils ne croient pas en lui, en sa mission divine.

Mais il leur est impossible de pénétrer jusqu'à lui.

Alors on lui présente un démon qui était muet<sup>1</sup>. Il le chasse et le muet parle, et les multitudes sont dans l'admiration.

Le peuple reconnaissant s'écrie : « C'est vraiment le Fils de David ! » (Matth., xii, 23). Mais les pharisiens rageurs et les scribes envieux qui sont venus de Jérusalem disent à haute voix : « S'il chasse les démons, c'est au nom de Beelzébub, prince des démons, qui le possède ! » (Matth., 24 ; Marc, 22).

D'autres, pour le tenter, lui demandent un signe dans l'air.

Jésus regarde jusqu'au fond de leurs pensées et les voit méchantes ; alors il leur dit : « Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit, et la maison désunie ne restera pas debout. Elle est perdue. *Finem habet.* » (Marc, 26).

« Si donc Satan est divisé contre lui-même, comment son royaume subsistera-t-il, puisque vous dites que je chasse les démons par Beelzébub ? »

« Mais si je les chasse par Beelzébub, par qui vos enfants les chassent-ils ? Ils seront donc eux-mêmes vos juges. » (Luc, 19).

Ce raisonnement irréfutable faisait ressortir la mauvaise foi des pharisiens. Quoi ! c'est pour le compte de Satan qu'il travaillerait à humilier Satan ! Il le servirait en l'écrasant ! Il l'affermirait en détruisant son royaume ! Il est impossible d'être plus borné... Quelle haine animait ces hommes par ailleurs intelligents, pour les aveugler et les faire déraisonner ainsi !

Jésus, en outre, les atteint au cœur par leurs enfants. Ceux-ci jouissaient du privilège de chasser les démons à l'aide des exorcismes prescrits par Salomon, au dire de Josèphe<sup>2</sup>, par leur innocence plutôt qui faisait fuir Satan. Ce que les pharisiens disent de lui, ils peuvent donc, ils doivent donc aussi le leur appliquer. Leurs enfants seraient donc aussi des démons au service de Beelzébub ! Mais non, ils sont purs, innocents, candides, ils sont les amis de Dieu ; aussi seront-ils sévères pour leurs pères qui condamnent Jésus l'ami de Dieu, ils seront des juges inexorables de leur méchanceté. Et quel châtiment pour les pères de n'avoir point l'estime de leurs fils !

Les scribes et les pharisiens sont atterrés par cette argumentation serrée, terrible, qui pose des principes absolus d'abord, puis atteint les personnes elles-mêmes jusqu'au vif de l'âme. Alors Jésus tire les conséquences :

<sup>1</sup> Luc, xi, 14. — D'après saint Matthieu (xii, 22), ce démon était de plus aveugle. Peut-être est-il question ici de deux faits différents ; c'est même très probable. Comme les objections et la malice des pharisiens demeuraient les mêmes, rien d'étonnant que Jésus leur réponde par les mêmes arguments, d'ailleurs absolument décisifs.

Plusieurs voient dans le possédé de saint Luc le muet dont saint Matthieu raconte la guérison, ix, 32.

<sup>2</sup> Beelzébub le « Seigneur des mouches » suivant la traduction de Josèphe et des Septante, le « Seigneur du fumier », suivant d'autres, ou le « Seigneur de la maison. » C'était le nom du dieu d'Accaron. (IV Rois, i, 2).

<sup>3</sup> Josèphe, *Antiquitates*, viii, 2, 5.

« Or si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons, le royaume de Dieu est donc parvenu jusqu'à vous ! » Et vous refusez de l'accueillir. Dieu vous parle, et vous lui fermez vos oreilles comme votre cœur !

« Lorsque le fort armé garde sa maison, nul n'ose en approcher (Matth., 29), il règne en paix sur tout ce qu'il possède. Mais qu'un autre plus fort que lui survienne : il l'abat, il lui prend ses armes où il mettait sa confiance, et distribue ses dépouilles. » (Luc, 22).

Le fort qui gardait sa maison, c'était Satan. Il considérait comme sien cet univers que Dieu avait créé, comme siennes les âmes abusées qui adoraient partout les idoles. Mais un plus fort est survenu : c'est lui, Jésus de Nazareth, Fils de Dieu ; il a abattu la puissance du démon, repris son royaume, après avoir « lié le fort » qui maintenant se débat vainement sous ses étreintes victorieuses.

Le démon est vaincu et chassé de partout : le monde est témoin de ses irrémédiables défaites ; maintenant que les preuves de la divinité du Christ sont éclatantes, il faut se prononcer et choisir, nul n'a le droit de rester neutre. Les pharisiens sont contraints de reconnaître la mission du Christ, et jusqu'à la fin des siècles les âmes sincères doivent se courber sous son autorité, le proclamer le Fils de Dieu et l'aimer comme leur doux Rédempteur.

« Qui n'est pas avec moi est contre moi ; qui n'amasse pas avec moi dissipe. » (Luc, xi, 23).

Pas de milieu, il faut appartenir au Christ ou à Satan. Le tiède, l'indifférent, le neutre est en pratique un renégat du Christ. Il ressemble au moissonneur qui, au lieu de recueillir le grain, le disperse aux quatre vents. Le grain, c'est la doctrine semée, reçue, qui a germé et produit ses fruits. Cette doctrine oblige à des actes constamment bons, absolument logiques, d'accord avec nos convictions. Notre bon ange les recueille avec soin, ils réjouissent le ciel, ils consolent le cœur de Dieu ; le démon au contraire nous inspire des idées de liberté mauvaise, des contradictions entre notre foi et notre conduite, il nous souffle d'ardentes et malsaines tentations, et le bon grain est dispersé, nos richesses spirituelles évaporées.

## II

Se tournant ensuite vers les scribes qui avaient dit : « Il est possédé d'un esprit impur » (Marc, iii, 30), il leur parle avec la dernière sévérité :

« En vérité, je vous le dis, tous les péchés seront remis aux enfants des hommes, tous les blasphèmes qu'ils auront proférés.

« Celui qui aura parlé contre le Fils de l'homme, son péché lui sera remis.

« Mais celui qui aura blasphémé le Saint-Esprit, son péché ne lui sera remis ni en ce monde ni en l'autre. Il en restera éternellement coupable<sup>4</sup>. »

<sup>4</sup> Matth., xii, 32 ; Marc, iii, 28-30.



Le blasphème contre le Saint-Esprit, c'était celui des pharisiens. Ils savaient bien que les miracles de Jésus-Christ venaient de Dieu, que c'était au nom de Dieu qu'il avait chassé ce démon, guéri ce sourd et muet. Et cependant, par haine pour lui, par un aveuglement inexplicable, par une perversion qui n'avait rien d'humain, luttant contre l'évidence et contre eux-mêmes, ils s'écriaient : « Il est au service du prince des démons ! »

Ils demeurent sans excuse.

Quand ils s'étaient attaqués à la personne du Christ, critiquant sa manière d'agir, sa conduite à l'égard des pécheurs, des publicains ou de Madeleine, le trouvant d'une bonté exagérée et imprudente, d'une miséricorde outrée, quand ils disaient : « Il mange et boit avec eux, il aime le vin et la bonne chère, » et qu'ils ajoutaient avec mépris : « Est-ce qu'il n'est pas le fils du charpentier Joseph ? » sans doute ils blasphémaient, ils étaient coupables ; mais il y avait des apparences qui les excusaient, des circonstances atténuantes.

Ici ils agissaient par pure malice : ils voyaient la vérité et y résistaient ; leur intelligence concluait après avoir considéré les œuvres de Jésus : « C'est le Fils de Dieu ! » mais leur cœur haineux répondait : « Non, c'est le fils du diable ! » Et ils le criaient au peuple pour le détourner de lui.

Voilà le péché contre le Saint-Esprit, « celui qui par malice et par endurcissement du cœur attribue à l'esprit mauvais les œuvres divines et surnaturelles que l'Esprit-Saint, par une providence spéciale, opère pour confirmer dans la foi et convertir les pécheurs <sup>1</sup>. »

Ce péché ne sera remis ni en ce monde ni en l'autre, pas plus que ne fut pardonné le péché des mauvais anges. Non pas que ces malheureux pécheurs soient irrémédiablement voués à la catastrophe finale, damnés dès ce monde : il leur reste la possibilité de se sauver, il leur reste les grâces nécessaires, car Dieu ne veut point la mort éternelle du pécheur ; mais en fait ils ne se sauveront point, parce qu'ils ne se repentiront pas, ils ne voudront pas se repentir, ils rejeteront avec le mépris qui caractérise l'impie les grâces divines, ils repousseront du pied la suprême planche de salut. Ames orgueilleuses, elles refuseront jusqu'à la fin de se soumettre.

Tous les autres péchés seront remis à l'âme qui s'en repent et s'humilie ; celui-ci demeurera comme une tache indélébile, il pénétrera jusqu'aux moelles, c'est dès ici-bas un commencement de réprobation, mais voulue, acceptée par orgueil. Le péché contre le Saint-Esprit, c'est le péché de Lucifer, le patron des pharisiens de tous les temps. L'enfer pour eux, mais pas le purgatoire <sup>2</sup> !

<sup>1</sup> Censeo hoc peccatum proprie esse quando ex malitia et duritia cordis spiritui malo tribuuntur divina et supernaturalia opera quæ Spiritus Sanctus ad confirmandam fidem vel ad convertendos peccatores speciali providentia operatur. (Suarez, *In* 3 P. S. Thom., q. 86, disp. 8).

<sup>2</sup> Voici l'explication de saint Thomas (2<sup>a</sup> 2<sup>ae</sup>, q. 14, art. 3) : « Quantum est de se habet meritum ut non remittatur : dicitur irremissibile secundum suam naturam, in quantum excludit ea per quæ fit remissio peccatorum. Per hoc tamen non præcluditur via remittendi et sanandi omnipotentiae et misericordiae Dei per quam aliquando tales quasi miraculose spiritualiter sanantur. » Mais le texte de saint Matthieu est plus absolu : « Non remittetur. »

<sup>1</sup> Otiosum verbum est quod sine utilitate et loquentis dicitur et audientis, si, omissis seriis, de rebus frivolis loquamur et fabulas narremus antiquas. (S. Jérôme).

### III

Les pharisiens étaient atterrés par cette vive sortie. Loin de revenir sur ses paroles pour les adoucir, Jésus les confirme par cette nouvelle et vigoureuse argumentation qui les met en demeure de se reconnaître coupables. C'est encore une invention miséricordieuse de son amour pour les éclairer et les ramener s'il reste en eux un peu de bonne foi :

« Ou bien proclamez que l'arbre est bon et par conséquent que son fruit est bon, ou bien déclarez que l'arbre est mauvais et que son fruit est mauvais. Car c'est d'après le fruit qu'on juge l'arbre.

« Race de vipères, comment pourriez-vous dire des choses bonnes, puisque vous êtes mauvais ? Car la bouche parle de l'abondance du cœur. L'homme bon tire de bonnes choses de son trésor de bien, et l'homme mauvais tire de mauvaises choses de son trésor de mal.

« Or je vous dis que même toute parole oiseuse que les hommes auront prononcée, ils en rendront compte au jour du jugement. Car c'est d'après tes paroles que tu seras jugé et d'après tes paroles que tu seras condamné. » (Matth., XII, 33-37).

Poussés dans leurs derniers retranchements, les pharisiens se taisent. Comment oseraient-ils affirmer devant le peuple que les œuvres de Jésus sont mauvaises et qu'il faut couper l'arbre ? Car l'arbre est jugé par ses fruits, Jésus est aimé et acclamé pour ses bienfaits sans nombre : « Il a fait entendre les sourds et parler les muets ! » s'écrie partout la foule, sensible surtout aux guérisons corporelles. S'ils protestaient, ils seraient lapidés.

Ils se taisent, renfermant dans leur mauvais cœur leurs pensées mauvaises, distillant leur venin de vipères. Ah ! ce mot leur est dur, car Jean-Baptiste déjà les a appelés « race de vipères, » ils n'ont pas changé pour cela. Nul procédé de douceur ou de rigueur ne saurait assagir ces âmes violentes, ni désarmer leur parti-pris.

Quel crime est le leur cependant, puisqu'il ne sera pas remis ! Qu'ils seront terribles, les châtements de Dieu qui punit même une parole oiseuse ! L'enfer n'aura pas assez de tourments pour ces vipères dont les dards empoisonnés tueront le Fils de l'homme.

Qu'est-ce donc qu'une parole oiseuse ? « C'est celle, dit saint Jérôme, qui est sans utilité pour celui qui parle et pour celui qui écoute, comme si par exemple laissant de côté les choses sérieuses, nous nous attachons aux frivolités, au récit des fables antiques <sup>1</sup>. » Une parole impure n'est pas

oiseuse, elle est criminelle. Saint Bernard s'élève contre les religieux qui, méconnaissant le prix du temps, le passent en conversations inutiles :

« La parole s'envole, irrévocable, s'écrie-t-il. Le temps s'envole et il ne reviendra plus, et l'insensé ne remarque point ce qu'il perd. — Il nous plaît, dit-on, de converser ensemble pendant que l'heure s'écoule. — Oh ! pour écouler l'heure ! Oh ! pour passer le temps ! Elle s'écoule ainsi, l'heure que le Créateur, dans sa bonté, t'accorde pour faire pénitence, obtenir ton pardon, acquérir la grâce, mériter la gloire. Il se passe, le temps où tu devais te concilier la divine miséricorde, vivre dans la compagnie des anges, soupirer après l'héritage que tu as perdu, aspirer à la félicité promise, exciter ta volonté qui se relâche, pleurer tes fautes commises<sup>1</sup>. »

Il est vrai que l'illustre abbé s'adressait à des moines, mais pour tout chrétien une parole est oiseuse qui n'a pas une cause raisonnable. Ainsi sont écartées des conversations non seulement les médisances ou les calomnies, les légèretés ou les incursions sur la réputation du prochain, mais les frivolités qui abaissent et rapetissent l'âme.

Alors le cercle de la conversation serait donc singulièrement rétréci ? Nullement, il sera agrandi. Si au lieu de se livrer à des insinuations malignes — sinon méchantes — sur le compte du prochain, on parlait de ses qualités, de ses bonnes intentions, du bien qu'il fait, cela changerait d'abord le cours des entretiens et les porterait sur des régions nouvelles, immenses, inexplorées. Que devons-nous faire ici-bas, sinon le bien, le bien à notre âme, le bien à tous ceux auprès de qui nous avons accès ? Comment y parvenir ? Ah ! c'est là le labeur difficile et désespérant. Si, dans nos conversations, nous en étudions les moyens ? Voilà un nouveau champ où il y a beaucoup à moissonner. Alors, les conversations deviennent utiles, fructueuses, reposantes. On en sort le cœur allégé et embrasé d'un zèle nouveau, la conscience tranquille. Il y a tant de misères à soulager, d'âmes à éclairer et à convertir ! Il suffit d'étendre la main pour toucher ces innombrables nécessités. Et nous nous demandons ce qu'il faut dire, quel sujet il faut traiter dans nos conversations pour qu'elles ne soient pas oiseuses !

Alors l'Evangile exclut donc des entretiens la joie expansive, les éclats de rire qui dilatent la poitrine et le cœur ? Qui a jamais prétendu cela ? Les récréations des Carmélites sont proverbiales pour leur franche gaieté et leur débordante allégresse ; leur règle cependant et leur conscience leur interdit le terrain oiseux. Cette joie extérieure est utile, donc elle n'est pas oiseuse, elle est rai-

sonnable ; la charité y préside, elle est donc très agréable à Dieu, qui ne veut pas que ses enfants soient tristes.

C'est une grande science et très utile à tous que celle de la conversation. Nous sommes faits pour vivre en société et nous trouvons dans la compagnie de nos amis les plus doux charmes de la vie. Or souvent l'on est réuni plusieurs ensemble et personne ne dit rien ; alors celui qui a la charité de prendre la parole pour remplir ce silence vide et lourd, et qui conte mille choses agréables pour réjouir ses auditeurs trop réservés, qui y mêle la note de la bonté, qui jette en passant parmi les banalités nécessaires une vérité pratique, une pensée qui s'imprime dans l'esprit, une historiette qui renferme un enseignement, que celui-là se rassure : ses paroles n'ont pas été oiseuses et Dieu bénira sa bonne volonté. On parle des choses dont le cœur est plein : remplissons notre cœur de bonté, de foi et de charité, et notre langage sera toujours irréprochable.

#### IV

Jésus les laisse et s'avance vers le rivage. Quelques scribes et plusieurs pharisiens le suivent et lui disent en confidence :

— Maître, nous voudrions vous voir opérer un signe dans le ciel.

Un signe spécial, pour eux seuls, voilà ce qu'ils demandent, comme si Jésus ne venait pas d'accomplir sous leurs yeux un triple miracle !

Alors, s'adressant à toute la foule, il répond avec sévérité à ces hommes présomptueux et endurcis :

« — Cette génération ne vaut rien, *nequam est*. (Luc, xi, 29). Elle est méchante et adultère, et elle réclame un signe : il ne lui en sera pas donné d'autre que celui du prophète Jonas.

« Jonas a été un signe pour les Ninivites : ainsi le Fils de l'homme sera un signe pour cette génération. (Luc, 30).

« Comme Jonas a été trois jours et trois nuits dans le ventre du poisson, ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre.

« Les gens de Ninive se lèveront au jour du jugement contre cette génération et ils la condamneront : car ils ont fait pénitence à la voix de Jonas, et il y a ici plus que Jonas.

« La Reine du Midi se lèvera aussi au jour du jugement contre cette génération et elle la condamnera : car elle est venue des extrémités de la terre pour entendre Salomon, et il y a ici plus que Salomon<sup>1</sup>. »

Le signe qu'ils verront et qu'ils voient déjà, ces adultères, c'est-à-dire ces fils du peuple choisi qui ont rompu l'alliance avec Dieu, — comme la femme qui est infidèle à son époux, — ce signe, c'est la prédication éclatante du Sauveur. Ninive n'a pas entendu ces accents éloquentes et miséri-

<sup>1</sup> Volat verbum irrevocabile. Volat tempus irremediabile, nec advertit insipiens quid amittat. Libet confabulari, aiant, donec hora prætereat. O donec prætereat hora ! O donec pertranseat tempus ! Donec hora prætereat quam tibi ad agendam penitentiam, ad obtinendam veniam, ad acquirendam gratiam, ad gloriam promerendam miseratio Creatoris indulget... (De Triplici custodia manus, lingue et cordis).

<sup>1</sup> Matth., xii, 38-42 ; Luc, xi, 29-32.



cordieux, Jonas s'est contenté de parcourir ses rues en criant : « Faites pénitence, sinon dans quarante jours Ninive sera détruite ! » et la cité jouisseuse s'est convertie, elle a fait pénitence sous le sac et la cendre... La reine de Saba est venue de très loin pour goûter la parole de Salomon, pour écouter ses sages discours ; mais Jésus est venu en personne annoncer la vérité aux Juifs et ils ne veulent pas l'entendre. Qu'était cependant la sagesse de Salomon comparée à l'Evangile ? Aussi au jour du jugement, Ninive confondra Jérusalem, la reine de Saba condamnera les pharisiens pour leur incrédulité perverse et voulue.

Cependant ils verront encore un autre signe qui s'imposera à tout l'univers : le signe de sa résurrection après trois jours et trois nuits passés au sein de la terre, dans son tombeau, résurrection figurée par Jonas <sup>1</sup>.

Puis, afin de leur révéler à eux-mêmes d'une manière saisissante leur triste état et combien ils sont retombés sous la puissance du démon :

« Lorsque l'esprit immonde, dit-il, est sorti d'un homme, il s'en va en des lieux arides, cherchant le repos, et il ne le trouve pas. Alors il se dit : « Je retournerai dans la maison que j'ai quittée. » Et quand il y revient, il la trouve libre, purifiée de ses souillures et tout ornée.

« Et il s'en va et prend avec lui sept démons plus méchants que lui, et ils y entrent et y établissent leur demeure. Et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. Ainsi en sera-t-il pour cette génération maudite <sup>2</sup>. »

Les Juifs avaient été longtemps possédés du démon de l'idolâtrie, ils l'ont enfin chassé ; mais il a été remplacé par le démon de l'orgueil entraînant à sa suite tous les vices, toutes les mauvaises volontés, tout l'enfer.

En entendant ces paroles, une femme, — sainte Marcelle, dit-on, la servante de sainte Marthe, — ne put retenir son admiration. Elle éleva la voix du sein de la foule et s'écria : « Heureuses les entrailles qui vous ont porté et le sein qui vous a allaité ! »

— Bien plus heureux encore, répond Jésus, ceux qui entendent la parole de Dieu et qui la conservent dans leur cœur ! (Luc, xi, 27-28).

Nulle créature ne saurait être comparée à Marie, mère de Dieu, qui jouit avec Jésus de l'intimité charmante et toute-puissante dont les mères jouissent avec leurs enfants. « Il demeure en vous, s'écrie saint Bernard, et vous en lui ; vous le vêtez et vous recevez de lui de splendides vêtements ; vous le revêtez de la substance de votre chair, et il vous revêt de la gloire de sa majesté ; vous revêtez le soleil du nuage qui l'enveloppe, et vous êtes vous-même revêtue du soleil <sup>3</sup>. » Mais

le bonheur de Marie fut de concevoir Jésus-Christ dans son cœur, dans son esprit, de vivre de sa vie surnaturelle avant de le concevoir dans son sein et de lui communiquer la vie naturelle. Ce bonheur, tous peuvent le goûter. Il suffit de désirer Jésus-Christ et il est en nous, et si nous le gardons, si nous écoutons ses inspirations, si nous observons sa parole, nous sommes vraiment bien heureux, car nous restons unis à lui comme Marie lui était unie.

## V

« Comme il parlait encore, voilà que sa mère elle-même et ses parents, revenus à la charge, étaient dehors, l'appelant et cherchant à lui parler. » Tout en répondant aux pharisiens, il était retourné à la maison de Pierre qui fut aussitôt assigée par la foule.

« Quelqu'un lui dit : « — Votre mère et vos frères « sont dehors et vous cherchent. Ils veulent vous « voir. »

— « Qui est ma mère et qui sont mes frères ? » répond-il.

« Et, jetant un regard sur tous ceux qui l'entouraient, il étendit la main sur ses disciples et dit :

— « Voici ma mère et mes frères. Celui qui écoute la parole de Dieu et l'observe, celui qui fait la volonté de mon Père qui est au ciel, celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère <sup>1</sup>. »

Ses parents étaient inquiets sans doute des dispositions haineuses des scribes et des pharisiens, ils voulaient le voir, le ramener avec eux. Impuissants à parvenir jusqu'à lui, ils prient Marie de les accompagner et d'appeler elle-même son Fils, bien assurés qu'il l'écouterait aussitôt. Mais Jésus poursuit sa pensée et confirme sa réponse à sainte Marcelle. Par la grâce, nous devenons les fils adoptifs du Père, par conséquent les frères et les sœurs de Jésus-Christ. « On devient sa mère, dit saint Grégoire, en prêchant, en enseignant la foi. Celui qui la verse dans le cœur de l'auditeur y engendre en quelque sorte le Seigneur. Il devient ainsi vraiment la mère du Christ si, par son enseignement, l'amour de Dieu est engendré dans l'âme du prochain <sup>2</sup>. »

Pensées bien douces et bien réjouissantes pour l'âme chrétienne. A quel degré de gloire et de bonheur nous nous sentons élevés alors, et comme nous sommes pressés d'aimer et de faire aimer davantage Jésus-Christ notre frère !

tiam apud Deum ! In te manet et tu in eo ; et vestis eum et vestiris ab eo ; vestis eum substantia carnis, et vestit ille te gloria suæ majestatis ; vestis solem nube, et sole ipsa vestiris. (Saint Bernard, in illud. Apocal., xii : *Signum magnum*).

<sup>1</sup> Matth., xii, 46-50 ; Marc, iii, 31-35 ; Luc, viii, 19-21.

<sup>2</sup> Sciendum nobis est quia qui Christi frater et soror est credendo, mater efficitur prædicando. Quasi enim parit Dominum quem cordi audientis infuderit. Et mater ejus efficitur si per ejus vocem amor Domini in proximi mente generatur. (S. Greg., Hom. 3 in Evang.).

Imprimatur : † SEBAST., Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

<sup>1</sup> Les Romains comptaient pour une nuit la fraction de temps jusqu'à minuit. On compte ainsi trois nuits comme on compte trois jours.

<sup>2</sup> Matth., xii, 43-45 ; Luc, xi, 24-26.

<sup>3</sup> Quam familiaris ei facta es, Domina, quam proxima, imo quam intima fieri meruisti, quantam invenisti gra-

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Les litanies de la sainte Vierge, Entretiens à des jeunes filles.** — XXXVII. *Domus aurea*, 289.

**Entretiens sur les évangiles du dimanche.** — XXI. 3<sup>e</sup> dimanche après Pâques : La joie spirituelle, 293.

**Réflexions sur des paroles du Propre des messes du dimanche.** — XXIII. 4<sup>e</sup> dimanche après Pâques, 296.

**La journée chrétienne, Allocutions à des jeunes filles.** — III. La prière du matin, 299. — IV. La sanctification des actions quotidiennes, 301. — V. La méditation, 303.

## LES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

Entretiens à des jeunes filles

XXXVII

DOMUS AUREA

Les figures de l'Ancien Testament sont une mine très riche pour notre dévotion à la sainte Vierge, et n'en soyons point surpris. Tout l'Ancien Testament est rempli d'elle et nous parle d'elle. — Marie existait dès le commencement dans la pensée divine, dont elle était avec Notre-Seigneur le principal objet. De toute éternité Dieu l'aimait, Dieu l'admirait, Dieu se complaisait en elle. « En faisant de Dieu le premier admirateur et le premier glorificateur de Marie, c'est donner en quelque sorte une éternité à son culte et à sa mémoire. Eh bien ! ne reculons point devant cette conséquence. Disons-le à la louange de cette noble princesse : par suite de cette préordination divine, sa gloire ne date plus du commencement du monde ; elle date des éternelles et miséricordieuses conceptions de la sainte Trinité pour le salut des hommes <sup>1</sup>. » — Mais le temps aussi l'a glorifiée. A peine Adam eut-il commis sa faute fatale qu'il s'en repentait amèrement et sa douleur fut si vive que Dieu prit pitié de lui. Il prononça alors ces paroles tout imprégnées d'espérance : « Je mettrai des inimitiés entre toi, Satan, et la femme. Elle t'écrasera la tête ! » Nos premiers parents alors entonnèrent un cantique de joie qui fut redit par tous les patriarches, par tous ceux qui gardèrent la foi au Rédempteur, et même par des païens qui avaient conservé le souvenir des traditions primitives.

Tout est donc figure de Marie dans l'histoire du peuple de Dieu : les saintes femmes comme Rebecca, Rachel, Ruth, Judith ou Esther ; les

choses même, comme l'arche d'alliance, l'échelle de Jacob, la tour de David, le temple de Salomon. L'Eglise ne néglige rien de ces précieux documents, et vous comprenez ainsi pourquoi elle lui donne maintenant le titre de « Maison d'or, *Domus aurea*. » Vous trouvez ici une pieuse gradation qui exalte de plus en plus sa grandeur et sa beauté. L'or en effet est de plus grande valeur que l'ivoire. Il est donc naturel qu'après l'avoir appelée *Tour d'ivoire*, nous l'admirions maintenant comme la *Maison d'or*, comme le temple de la Divinité.

*Dieu a trois temples* : notre corps, notre âme et nos églises ; le plus beau c'est notre âme ; mais Marie, l'âme la plus pure et la plus sublime qui fut jamais, demeure son temple le plus magnifique, un temple d'or, à cause de son incomparable charité.

I

« Ne savez-vous pas, vous dirai-je avec saint Paul, que vos membres sont des temples du Saint-Esprit qui habite en vous, et que vous ne vous appartenez plus ? Glorifiez donc Dieu et portez-le dans votre corps. » (I Cor., III, 17 ; VI, 19).

1. Ayez un respect souverain pour ce corps que Dieu vous a donné, qu'il a sanctifié, purifié dans les eaux du baptême, et qu'il daigne habiter en personne. Vos membres sont ses membres, vous n'êtes pas à vous, *non estis vestri*, mais vous êtes la propriété de l'Esprit-Saint.

Pensez quelquefois au respect que Marie professait pour son corps : quelle dignité dans sa démarche, quelle modestie dans ses yeux et dans ses paroles, quelle virginité universelle ! Ces réflexions, vous devez vous les faire sans cesse, quand vous êtes seules ou en compagnie, lorsque le monde voudrait vous prendre, vous attirer, vous séduire. Répondez alors : « Je ne m'appartiens pas, je ne puis donc me donner, j'appartiens à Dieu ! »

Dieu d'ailleurs, c'est le devoir, puisque c'est Dieu qui le commande. Quand vous restez dans votre devoir, vous restez avec Dieu ; quand vous en sortez, que vous vous écartez, vous chassez Dieu de vous-mêmes. Si je vous vois manier votre aiguille, veiller aux soins du ménage, vous occuper au service de la maison ou des pauvres, lire un bon livre, je me dis : « Elles gardent Dieu en elles-mêmes, elles demeurent son temple honoré. » Si au contraire je vous vois livrées aux frivolités, fréquentant chez des personnes suspectes, aimant le bal et les compagnies légères, perdues dans les rêveries du mal, peu délicates ou très larges sur le chapitre de la modestie, je pense : « Elles ne sont plus le temple de Dieu, elles lui déplaisent. Dieu s'est éloigné avec tristesse de sa demeure profanée, et Marie s'est détournée en pleurant sur ses enfants égarés. »

Oh ! ne contrariez jamais l'Esprit-Saint, ne faites point pleurer votre mère, restez dignes, réservées, pures « comme un pavé d'autel qu'on lave tous

<sup>1</sup> *Œuvres choisies* du cardinal Bourret, t. I, p. 387.



les soirs <sup>1</sup>. » Que penseriez-vous d'un prêtre qui porterait le Saint-Sacrement en procession et qui causerait, rirait ou jetterait l'ostensoir dans la poussière des rues? Vous crieriez au sacrilège et vous n'auriez pas assez d'indignation et de mépris pour cet indigne ministre de Jésus-Christ. Mais vous jeunes filles qui perdez—votre innocence au bal, qui laissez prendre des libertés coupables, qui cherchez des émotions malsaines dans de mauvais livres, songez-vous que vous portez en vous-mêmes l'Esprit-Saint, que vous l'introduisez en de bien étranges milieux, et que sous plus d'un rapport vous ressemblez à ce mauvais prêtre?

2. Votre âme aussi est le temple de Dieu, un temple de choix où il aime à résider. Chaque jour il en fait la visite, et premièrement il en examine les abords, les avenues qui y conduisent. La porte en est gardée par deux vertus : la prudence et la vigilance. Mais souvent ces sentinelles sont absentes, vous les avez relevées de leur garde et l'édifice demeure sans protection. Combien de fois en effet vous êtes-vous montrées imprudentes dans vos pensées, vos conversations, vos lectures! Le Sauveur vous disait : « Veillez et priez, de peur d'entrer en tentation. » Vous avez cessé de veiller sur vous-mêmes, et la prière à peine éclosée dans votre cœur sans amour n'est pas même montée à vos lèvres froides. Alors Dieu se dit : « Voilà un temple exposé à tous les vents, à toutes les intempéries. Combien l'intérieur doit en être négligé! »

Et il entre. La poussière en effet recouvre le sol de la foi au point que celle-ci disparaît aux regards du ciel. Vous entendez que je parle de la poussière des péchés, poussière fine et légère des péchés véniels, poussière noire et crasseuse des péchés mortels. La foi existe toujours, mais l'œil de Dieu seul peut encore la percevoir. L'espérance s'est cachée, honteuse, comme Eve après son péché, et n'osant plus s'avancer au grand jour ni regarder le ciel. Les colonnes de la force, de la justice, de la tempérance sont penchées, croulantes, et supportent à grand-peine les autres vertus qui occupent les voûtes et qui menacent de tomber dans un épouvantable désastre. Et tout cela est envahi par une couche épaisse et déshonorée d'une sorte de matière lépreuse.

Reste le sanctuaire, où resplendissait l'or de la charité. Mais comment l'amour de Dieu subsisterait-il quand l'amour des créatures s'est emparé tout entier de votre cœur? Ces deux amours en effet sont incompatibles et jaloux. Dieu veut votre cœur tout entier; le monde aussi. Or vous l'avez donné au monde, à ce monde que Jésus-Christ a maudit et pour lequel il a refusé de prier. Dieu ne retrouve rien en vous qui lui appartienne, et il s'en va parce que vous aimez tout, excepté lui; parce que dans le temple de votre âme il y a un culte pour toutes les passions, pour toutes les idoles, et que vous l'avez exclu lui tout seul.

Sans doute toutes vos âmes ne ressemblent pas à ce temple délabré, pollué, et prêt à s'effondrer; mais dans toutes je vois cette poussière qui lui déplaît et qui l'éloigne; je vois les vitraux sombres de votre conscience à travers lesquels les rayons divins ne tamisent point, n'arrivent pas limpides jusqu'au sanctuaire pour en faire ressortir l'or et les pierreries, jusqu'aux intentions intimes qui restent obscures, étroites, mélangées. Enlevez ces taches, ces impuretés, ces ténèbres voulues, ces doutes, ces dissimulations de vous-mêmes à vous-mêmes, afin que la lumière de Dieu resplendisse dans votre conscience, comme le soleil à son midi, dans le bleu sans nuage du firmament, afin que Dieu se plaise à marcher dans les allées ouvertes de votre âme où mémoire, intelligence, volonté, tout sera droit, pur, rempli de sa grâce.

3. Le troisième temple où Dieu se plaît à demeurer, c'est l'église où nous sommes réunis, l'église où nous prions, « la maison de prière » que vous transformez souvent, non pas en caverne de voleurs sans doute, mais en lieu profane de dissipation, de causeries, au moins de perpétuelles distractions. Entrez-y avec respect, car c'est la maison de Dieu, *hic domus Dei est*; laissez à la porte tous les souvenirs du monde, les pensées légères ou orgueilleuses, et restez dans la sainte présence de Dieu qui est là et qui vous regarde. Prenez pour modèle Marie pénétrant au temple de Salomon, et, du parvis réservé aux femmes, jetant les yeux du côté du Saint des Saints où la majesté divine reposait sur l'arche, entre les chrérubins d'or. Quel recueillement et quelle prière ardente! quel désir enflammé de plaire à Dieu et de le voir! Et quand plus tard elle se tenait agenouillée dans la petite chapelle du mont Sion où saint Jean célébrait les saints mystères, qui pourrait décrire les transports de sa foi et de son amour? C'est le même Dieu pourtant qui est ici sur l'autel devant vos yeux, le même Dieu que vous avez la joie de recevoir, mais quelle différence de ferveur!

Les exemples nous sont proposés afin que nous les imitions, que nous nous sentions encouragés à devenir bons, pieux, vaillants. C'est une grande grâce que de les connaître; nous nous disons alors : « Pourquoi ne ferions-nous pas ce qu'ont fait les saints? Sommes-nous d'une autre nature qu'eux? Courage, mon âme, Dieu te voit, et il te soutiendra! » Regardons toujours Marie; rougissons de lui ressembler si peu, et rapprochons-nous de ses traces héroïques. Ce simple mouvement de bonne volonté nous vaudra déjà des grâces de choix, quelques élans d'amour qui nous éloigneront de la terre et nous mériteront de sentir sur nous le chaud rayon de son sourire maternel.

## II

Mais c'est Elle qui est le plus beau temple de Dieu, sa « Maison d'or » à lui.

<sup>1</sup> Victor Hugo.

« La Sagesse s'est bâtie un jour une maison, elle a taillé sept colonnes. Elle a immolé ses victimes, préparé son vin et disposé sa table. » (Prov., ix, 1-6).

1. Cette maison, dit saint Bernard, c'est Marie. Les sept colonnes sont un nombre mystérieux qui désigne les trois vertus théologiques qui rappellent la sainte Trinité, et les quatre vertus cardinales. La sainte Trinité en effet résidait tout entière en Marie puisque l'ange l'a saluée de ces mots : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. » Et ensuite : « L'Esprit-Saint descendra en vous et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. » Le Très-Haut c'est Dieu le Père; elle possédait par conséquent en elle le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Et passant à l'étude de ces différentes vertus de l'âme de Marie, le saint docteur ajoute : « Elle se montra forte dans son dessein, tempérante dans son silence, prudente dans ses interrogations, juste dans ses louanges. Par ces quatre colonnes de vertus qui règlent les mœurs et par les trois autres qui ont pour base la foi, la Sagesse céleste s'est construit en elle une admirable demeure <sup>1</sup>. »

Vous pouvez, vous devez comme Marie devenir aussi la maison de Dieu, mais il faut orner votre demeure des mêmes vertus : de la foi, sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu; puis, pour ce qui regarde vos actions, ayez la justice d'abord, mais entourée des autres vertus : de la prudence en premier lieu, de peur de pécher par ignorance, ensuite à droite et à gauche de la tempérance et de la force, qui vous empêcheront de tomber d'un côté ou de l'autre et vous garderont en équilibre <sup>2</sup>.

Qu'elle était belle, l'âme de Marie, et comme Dieu se plaisait à parcourir chacune des parties de cette maison splendide ! Il jouissait de voir cette créature sans tache dont le sein était devenu son temple, *templum Dei factus est uterus nescientis virum*, le chef-d'œuvre de sa toute-puissance et le fruit des siècles. Des milliers d'ouvriers avaient travaillé à la construction du temple de Salomon, figure de Marie; toute l'humanité soupirait après elle, de nombreuses générations avaient concouru à la faire naître, les patriarches l'avaient saluée, les prophètes entrevue, les rois appelée de tous leurs vœux, et maintenant l'univers entier se réjouissait de la posséder.

Pendant que l'on bâtissait le Temple, les mesures étaient si bien prises que l'on n'entendit jamais le

bruit de la scie ni du marteau; en Marie de même, nul trouble, nul combat intérieur, nulle passion mauvaise s'insurgeant contre la vérité, contre la justice, contre la volonté divine, car sa volonté était fixée dans le bien.

Seul le Grand-Prêtre pénétrait dans le Saint des saints; seul Dieu connaissait tous les heureux mystères de l'âme de Marie, mystères d'amour, mystères de pureté, mystères de grandeur. Car « rien n'est grand comme Marie, s'écrie saint Pierre Damien, elle enferme dans le secret de son sein la grandeur souveraine de la divinité. Considérez les séraphins, élevez-vous au-dessus de cette nature si parfaite, et vous verrez que tout ce qu'il y a de plus grand est inférieur à Marie. Seul l'artisan l'emporte sur son ouvrage <sup>1</sup>. » Il aimait à se reposer entre les deux Chérubins d'or, symboles de l'intelligence sublime de ces esprits célestes; mais ceux-ci le cédaient à la sainte Vierge par l'esprit, comme les séraphins lui étaient inférieurs par l'amour.

2. Revenons à l'œuvre de la Sagesse divine. Elle a prodigué à l'âme de Marie les sept dons du Saint-Esprit, qui sont aussi comme les colonnes surnaturelles de ce temple divin, puis elle a immolé ses victimes, car le temple est le lieu du sacrifice.

Ses victimes, c'est Jésus que Dieu a donné au monde, comme le témoignage incroyable de son amour. « C'est ainsi qu'il nous a aimés. » *Sic Deus dilexit mundum* !... Et il ne s'est point contenté de nous le donner. C'était un sacrifice inouï déjà, puisque la divinité revêtait notre chair, le Fils unique de Dieu devenait homme : sacrifice, humiliation, anéantissement. Mais le Père ne veut point d'un demi sacrifice, en toutes choses il agit en Dieu, il atteint de l'extrémité de la puissance à l'extrémité de l'amour, fortement et suavement. A ce sacrifice douloureux déjà il manquait l'extrême douleur, et les victimes ne sont faites que pour être immolées. Abraham se préparait à immoler son fils, Dieu lui arrêta le bras, mais nulle puissance, nulle pitié ne l'empêcha d'immoler son fils sur la croix, et à côté de Jésus, d'immoler Marie, la mère du crucifié, Marie, l'autre victime, *immolavit victimas*.

Quoi donc ! nous, disciples de Jésus, enfants de Marie, nous qui sommes aussi les temples de Dieu, nous ne comprendrions pas que tout temple exige ses victimes, et que Dieu nous frappe de revers, de maladies, de deuils, de déceptions, de tristesses de tout genre, parce que c'est sa manière à lui d'enfoncer le couteau dans le cœur de ses victimes, pour s'assurer qu'elles sont dignes de lui, dignes de leurs destinées surnaturelles ? Marie aurait souffert et nous ne souffririons pas ? Ne voyez-vous pas que nous ne valons que par là ? Car la souffrance est le signe de l'amour ; le sacrifice librement accepté pour Dieu est ce qui nous rehausse et nous relève le plus à ses yeux.

<sup>1</sup> Fuit igitur Beata Virgo Maria fortis in proposito, temperans in silentio, prudens in interrogatione, justa in confessione. His itaque quatuor morum columnis et tribus fidei prædictis, exstruxit in ea sibi domum Sapientia cœlestis, quæ adeo mentem ejus replevit ut de plenitudine mentis fœcundaretur et caro. (S. Bernard, *Sermo* 9).

<sup>2</sup> Et in moribus quidem solam puto sufficere justitiam, tamen virtutibus circumfultam. Itaque ne errore fallatur ignorantia, sit ei prævia prudentia. Sint huic inde temperantia atque fortitudo, ne forte labatur vel in dexteram vel in sinistram partem declinando. (S. Bernard, *ibid.*).

<sup>1</sup> S. Pierre Damien, *Serm. de Nativitate*.



Notre honneur c'est de nous mettre volontairement à l'état de victimes afin que Dieu se plaise à contempler notre âme toute sainte, parce que toute sacrifiée.

3. La Sagesse a composé aussi le vin du sacrifice, *miscuit vinum*, et vous savez quels en sont les éléments. Ce vin c'est le sang de Jésus-Christ, le sang de l'Eucharistie, mais Dieu y mêla les larmes de Marie. Puis quand tous les préparatifs furent terminés, elle mit la table, *proposuit mensam*. Plus rien maintenant ne manque à ce temple admirable : il est pourvu de colonnes solides, il a son autel, et il a ses victimes sur lesquelles le vin va couler avant qu'elles soient offertes en sacrifice.

Mais quelle est cette table ? se demande saint Epiphane. « C'est Marie, la table spirituelle de la foi, Marie qui a donné au monde le pain de vie. Table riche, très précieuse, pleine de vertus, cette table virginale ! On y voit en abondance les meilleurs mets que produise la terre <sup>1</sup>. »

« Eve, poursuit saint Pierre Damien, nous a communiqué une nourriture qui nous a condamnés à la faim perpétuelle. Mais Marie nous a donné la sienne qui nous a ouvert l'entrée du festin céleste <sup>2</sup>. »

4. Tout est prêt, la salle est ornée, la table chargée de mets divins, du froment des élus, du vin qui fait germer les vierges. Mais personne ne vient se nourrir de ces doux fruits. Alors la Sagesse envoie ses servantes partout pour dire : « S'il est une âme simple, sincère, qui demande à grandir, qu'elle vienne à moi ! » Les âmes emprisonnées dans les liens charnels et terrestres, ou peu élevées, elle leur parle avec insistance : « Venez, mangez mon pain, et buvez le vin que je vous ai préparé ! »

Ne serez-vous pas ces servantes de Marie dont le devoir est si nettement tracé ? Il y a tant d'âmes ignorantes ou inconsolées, qui ne savent pas ou qui n'espèrent plus ! Il n'est personne qui les ramène à la foi, qui leur parle de Dieu, qui évoque en elles le souvenir de la Vierge toute pure ; et cependant elles ne sont ni vicieuses ni méchantes, seulement elles n'ont pas rencontré les bonnes servantes de la Sagesse pour leur dire : « Vous êtes faibles, vous souffrez, vous êtes exposées. Venez donc dans la forteresse de Marie, à l'ombre des murailles de la cité de Sion, *ad arcem et ad mœnia civitatis*. Vous y contemplez la sainte Vierge après la mort de son Fils, portant son deuil, noyée dans ses larmes, inconsolée aussi et cependant forte ; car elle vit par la pensée au ciel, avec Jésus. Si elle pleure, elle

espère aussi, et son esprit s'élève si haut dans la contemplation au-dessus des tristesses de ce monde, que celles-ci ne sauraient l'atteindre. »

Que d'âmes à jeun des bonnes paroles aujourd'hui, qui attendent cette nourriture et ne la reçoivent pas !... Elles ne rencontrent point les bonnes servantes de la Sagesse qui les éclairent, bercent leur chagrin et les amènent à Marie, la maison d'or, à l'église, la maison de Dieu.

D'autres ont besoin d'être plus pressées, parce qu'elles sont plus molles ; le travail aussi sera plus long, parce qu'il faudra les instruire. Tant qu'une âme n'est pas convaincue que le pain vivant, que le vin nécessaire à sa vie est dans la sainte Eucharistie, elle ne sait rien. Redites souvent à ces infortunées qui sont vraiment à plaindre, car elles ignorent la source du courage, de la force et de la vie, redites-leur la parole du Sauveur : « Le pain que je vous donne, c'est ma chair qui donne la vie au monde. » Si l'on n'a point la vie, on est mort ! Aussi elles sont mortes, ces pauvres âmes, et elles se croient vivantes ! Ayez pitié d'elles !

Mais vous d'abord, « pressez-vous autour de l'autel du Christ comme des âmes saintement avides, » vous dirai-je avec saint Ambroise. « Là où est le corps, les aigles se rassemblent. L'autel, c'est le lieu du corps, et le corps du Christ est dans l'autel. Vous, vous êtes les aigles <sup>1</sup>. » Quand vous aurez mangé la chair du Fils de l'homme, vous aurez la vie en vous, une vie débordante qui rejaillira sur les âmes que vous aimez et dont Dieu vous a confié le salut. Vous aurez au cœur la flamme que Jésus a apportée sur la terre pour l'embraser.

5. Et que leur direz-vous ? C'est encore la divine Sagesse qui vous mettra ses discours sur les lèvres. Vous leur direz : « Cessez d'agir comme des enfants et vivez et marchez désormais dans les voies de la prudence <sup>2</sup>. » Les enfants ne réfléchissent pas, ne raisonnent pas, on leur pardonne leur légèreté à cause de leur âge, et d'ailleurs ils sont assez peu coupables. Mais vous n'êtes plus des enfants. Ayez la foi et vivez de la vie de la foi. La souveraine imprudence est de continuer dans le chemin de la perdition qui aboutit à l'enfer.

Il faut dire cela énergiquement, pour remuer les âmes inertes par la pensée terrible des fins dernières ; il faut le dire parce que c'est la vérité.

Mais j'oublie que vous aimez à demeurer auprès de Marie, dans son temple, au pied de son autel, dans sa maison d'or, et qu'il me suffit de vous rappeler combien il est bon d'y être.

6. Dans le temple de Salomon, figure de Marie, tout était couvert d'or. L'or, c'est la charité, aussi le cœur de Marie est-il tout charité. Apprenez chaque jour à mieux connaître « ce cœur d'or »

<sup>1</sup> Ipsa est fidei mensa intellectualis, quæ vitæ panem mundo suppeditavit. Locuples est, carissima, et virtutibus plena, mensa virginea, optimis quibusque cibis abundans quibus terra fruatur. (S. Epiph., *De Laudibus Virginis*).

<sup>2</sup> Cibum Eva tradidit (alii legunt : comedit) per quem nos æterni convivii fame mulcavit ; cibum Maria dedit qui nobis cœlestis convivii aditum patefecit. (S. Petr. Dam., *Serm. de Nativitate*).

<sup>1</sup> Bonæ aquilæ circa altare, ubi enim corpus, ibi et aquilæ. Forma corporis altare est, et corpus Christi est in altari. Aquilæ vos estis. (S. Ambr., lib. iv *De sacram.*).

<sup>2</sup> Relinquitte infantiam et vivite et ambulate per vias prudentiæ. (Prov., ix, 6).

tout brûlant d'amour pour vous, à le prendre pour le lieu de rendez-vous de vos âmes. Vous y trouverez l'autel des parfums tout en or, je veux dire ses vertus qui embaument le monde, particulièrement sa pureté immaculée qui exhale comme une odeur de lis. Et ce n'est pas une simple figure : Dieu souvent a permis que la virginité répandît une odeur sensible, attirante et très douce. Deux vierges, deux sœurs, sainte Rufine et sainte Seconde, avaient été jetées dans un cachot infect où l'on brûlait des matières fétides afin de les étouffer et de les faire mourir au sein d'une horrible puanteur ; mais Dieu voulut que cette épaisse fumée se changeât en un parfum très suave qui les réjouit et frappa d'étonnement, de terreur, leurs bourreaux.

Vous y verrez l'autel des pains de proposition avec le pain nouveau, le pain céleste qui est Jésus-Christ.

Vous y verrez le candélabre d'or à sept branches, c'est-à-dire les sept dons du Saint-Esprit qui remplissent son âme.

Vous y verrez l'autel des holocaustes où se consumait sans jamais s'éteindre le feu sacré. Un jour, des mains téméraires, celles des deux fils d'Aaron, Nadab et Abiu, eurent l'audace d'y substituer un feu profane : ils furent aussitôt dévorés par les flammes. Quel enseignement saisissant pour la jeunesse surtout ! Il faut que votre cœur soit brûlé. C'est un autel des holocaustes où la flamme ne s'éteint pas, mais quelle flamme ? Si c'est la flamme des passions mauvaises, du vice, des affections illicites, des fréquentations coupables, c'est le feu profane, et votre cœur sera dévoré par ce feu impur et sacrilège, prélude du feu éternel. Mais non, vous voudrez que votre cœur soit embrasé du feu sacré, qui purifie même les affections frivoles, parce que vous aimez vos parents, vos amis, non point pour des motifs purement naturels, pour leurs qualités extérieures, mais pour leur âme, pour Dieu, à qui vous vous appliquez à les ramener.

Oh ! que votre cœur ressemble à celui de Marie que n'effleura jamais la moindre vanité ! Sa pensée demeurait virginale, ses affections virginales, sa charité immense comme Dieu, pure et brûlante comme le foyer d'où elle émanait ! Qu'en vous tout soit or, sans alliage ; tout amour généreux, sans égoïsme ; toute foi profonde et confiante en Dieu, sans doutes injustifiés et sans inquiétude touchant votre avenir qui est entre les mains de Dieu. Votre âme aussi sera une maison d'or où Dieu se plaira à descendre, à habiter, et quand il viendra en vous, il amènera avec lui sa Mère pour vous encourager et vous bénir. On disait de sainte Gertrude : « Si le Sauveur n'était pas au ciel et dans la sainte Eucharistie, on le retrouverait dans le cœur de Gertrude. » Je me plais à penser qu'on le retrouverait aussi dans le vôtre, transformé en maison d'or par la charité.

## ENTRETIENS SUR LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

### XXI

#### 3<sup>e</sup> Dimanche après Pâques

##### LA JOIE SPIRITUELLE

Le temps pascal procure à l'âme chrétienne une succession non interrompue de pieuses jouissances. Les voluptés spirituelles l'enivrent sans satiété pendant cette période de l'année liturgique. Elle se sent inondée de ce que saint Augustin appelle si bien, dans ses *Méditations*, *castas et fortes delicias*. (*Medit.* 33). Cette joie est une participation à la grâce de la résurrection de Notre-Seigneur. L'âme de l'Homme-Dieu a été dans le mystère de Pâques comblée d'une ineffable béatitude. « Vous avez changé, s'écrie-t-il par la bouche du Psalmiste, mes lamentations en transports d'allégresse. *Convertisti planctum meum in gaudium mihi*. » (Ps. xxix, 12). Cette inexprimable félicité, Jésus ne veut pas en jouir seul : il veut que sa sainte Mère, que ses disciples bien-aimés, que tous ceux qui ont compati à ses souffrances y soient associés. C'est pourquoi dans l'évangile de ce jour l'Eglise nous rappelle la promesse qu'il a faite de changer nos tristesses en joies : *Tristitia vestra vertetur in gaudium*.

Afin d'entrer dans les dispositions que réclame de nous cette saison de l'année ecclésiastique, nous ferons aujourd'hui de la joie spirituelle l'objet de notre entretien. 1<sup>o</sup> Nous étudierons sa nature. 2<sup>o</sup> Nous prouverons sa nécessité.

#### I. — Nature de la joie spirituelle.

Si l'on compare, dit saint Thomas d'Aquin, les délectations spirituelles avec les joies sensibles, les premières sont absolument parlant les plus grandes. C'est ce qu'on remarque quand on considère les trois éléments essentiels de toute délectation qui sont : le bien auquel on est uni, le sujet qui s'y attache, et l'union même du sujet et de l'objet. En effet, le bien spirituel est plus grand que le bien corporel. De même le sujet qui comprend est beaucoup plus noble et plus cognitif en quelque sorte que le sujet qui sent. L'union du sujet avec l'objet est enfin beaucoup plus intime, plus parfaite, plus stable, dans le premier cas que dans le second.

C'est ce que le psalmiste exprime en des accents pleins d'enthousiasme lorsque s'adressant à Dieu il s'écrie : « Mieux vaut un jour dans tes parvis que mille ailleurs. » (Ps. lxxxiii, 14). En effet, qui ne voit combien les joies terrestres sont imparfaites ? Celles qui naissent des sens sont bornées et infinies comme notre nature physique ; elles ne dépassent pas les étroites limites de notre être matériel ; elles s'éteignent avec le rapide éclair de la sensation. Quant aux satisfactions morales, pu-



rement humaines, elles sont faibles, incomplètes, parce que si le désir du bonheur est en ce monde, son but est dans l'autre. Aussi tous les amours de l'âme, après avoir consumé leurs objets terrestres, s'envolent, comme des flammes qui n'ont plus d'aliment, vers les régions éthérées, et retournent au sein de Dieu qui seul peut leur donner une existence immortelle.

Mais écoutons sur ce point important les leçons de l'Evangile. Notre-Seigneur nous apprend que les joies mondaines sont ennemies des joies chrétiennes : « En vérité, en vérité, je vous le dis, vous gémirez et vous pleurerez, et le monde se réjouira. » C'est le contraste de tous les jours. La joie du monde n'est pas seulement mensongère, elle est cruelle, elle se nourrit des larmes des enfants de Dieu. De quoi pourrait se réjouir le monde, sinon de ce qui nous afflige, sinon du péché, des occasions du péché, des souvenirs du péché ? Quand le monde se fait des plaisirs, organise des fêtes, l'orgueil, la volupté, l'impiété, après les avoir inspirées, en règlent toujours le programme. Les grandes apostasies sociales, les révoltes des peuples contre la royauté du Christ, voilà ce que le monde célèbre, ce qu'il chante d'années en années et de siècles en siècles. Et tandis que le monde immortalise de génération en génération les crimes des aïeux, l'Eglise gémit et pleure : *Vos vero contristabimini*. Elle pleure sur son divin Epoux méconnu et trahi, elle pleure sur les nations qu'elle a baptisées, qui ont grandi sous son aile, et qui s'en vont à leur ruine avec des pompes triomphales. Elle sait que sa tristesse à elle se changera en joie, mais elle sait aussi que la joie du monde se changera en tristesse. Avec le Sage, « elle regarde les rires du monde comme une erreur et elle dit à ces vains plaisirs : Pourquoi te faire illusion ? » (Eccl., II, 2).

Monde insensé, tout entier posé dans le mal, corrompu et corrupteur, monde volage qui vous réjouissez dans vos ténèbres, livrez-vous à l'enivrement de vos fêtes et laissez-moi mes larmes béatifiées par Jésus-Christ ! Je ne veux pas de vos joies légères, frivoles, si courtes, si décevantes, qui m'attireraient un jour le poids et l'accablement d'une éternelle douleur. Malheur à ceux qui se réjouissent avec le monde ! ils s'affligeront un jour avec lui.

Un autre caractère propre de la joie chrétienne, c'est qu'elle a son origine dans la douleur. « La femme, dit Jésus-Christ, pendant qu'elle enfante, a de la tristesse parce que son heure est venue ; mais après qu'elle a enfanté son fils, elle ne se souvient plus de ses maux, tant son cœur est saisi de joie parce qu'elle a mis un homme au monde. » (Jean, XVI, 21). Apprenons, dit Bossuet, à enfanter notre salut avec peine. Quel effort ne faut-il pas pour faire mourir ses passions, ses mauvais désirs, et tout ce que l'Ecriture appelle le vieil homme ? On croit mourir en effet quand il faut s'arracher du cœur tout ce qui plaît. « Quelle vie, dit-on, sera la nôtre quand nous aurons retranché ces doux commerces,

ces jeux, ces plaisirs ? Tout sera triste, ennuyeux, insupportable. » Songeons que c'est le temps du travail, où il faut avec violence enfanter un nouvel esprit. Si tous les cris de douleur d'une mère sont oubliés à la vue de l'enfant qu'elle a mis au monde, quelle doit être notre joie quand ce n'est pas un autre, mais nous-même que nous faisons naître pour changer la vie du péché en la vie de Dieu !

Ce qui marque enfin d'un troisième trait distinctif la joie surnaturelle, c'est qu'elle peut se concilier avec les tristesses les plus amères. C'est ainsi que saint Paul déclarait qu'il surabondait de joie au milieu des plus terribles épreuves, et Notre-Seigneur, dans l'évangile de ce jour, nous affirme que rien ne peut ravir sa joie à l'âme fidèle : *Gaudium vestrum nemo tollet a vobis*. Origène dit quelque part que l'âme juste est semblable à certaines îles de l'Océan : elles sont presque constamment battues par les vagues, mais à l'intérieur une source abondante, limpide et calme y entretient un printemps perpétuel au milieu de bosquets mystérieux et protégés contre la fureur de l'orage. En effet le chrétien, au milieu des pénitences, des mépris, des délaissements, des privations, est consolé par l'unction de la grâce. Le sentiment du bien, de la rectitude morale, remplit l'âme d'un contentement indicible. C'est comme le miel qui non seulement est doux en soi, mais encore a la vertu de rendre douces les choses qui ne le sont pas.

Nous avons envisagé la joie spirituelle dans ce qui la spécifie. Le monde n'en soupçonne pas les douceurs. Elles sont trop pures pour lui. Beaucoup d'âmes chrétiennes, répandues au dehors ou appe-santies en elles-mêmes, ne la comprennent pas ou du moins ne la partagent pas. Cependant elle existe. Oui, parce que nous aimons Dieu et que nous l'entrevoions par la foi, nous nous réjouissons de sa gloire, de sa perfection, de sa béatitude, de la plénitude de sa vie, de la naissance éternelle de son Verbe, de l'éternelle procession de son Saint-Esprit. Parce que nous aimons Jésus et que nous le connaissons comme Sauveur, nous nous réjouissons dans sa sainte humanité, nous entrons dans les joies de son âme béatifiée dès sa création, dans les gloires de son corps mystique dont nous sommes les membres, de son corps réel impassible, immortel et resplendissant. Parce que nous connaissons notre âme, que nous avons foi en sa grandeur, à ses impérissables destinées, parce que nous espérons qu'elle ira un jour occuper une place dans l'assemblée des élus, nous goûtons une ineffable douceur, et cette joie de l'esprit et du cœur, nous la proclamons supérieure à toutes les joies de la terre. *Non est oblectamentum super cordis gaudium*. (Eccl., XXX, 16).

## II. — Nécessité de la joie spirituelle.

Rien n'est plus important que de recommander aux fidèles l'esprit de joie. Qui n'a rencontré dans le monde qui fait profession de piété des per-

sonnes qui sont toujours plongées dans la tristesse ? Pour elles tout est amer. Elles voient de la poussière et des pierres sur toutes les routes de la vie, mais des fleurs sur aucune. Si elles voient des gens heureux, ce sont, disent-elles, des gens incompréhensibles et dont l'expérience n'a pas été mise face à face avec la réalité. Le jansénisme fit tout ce qu'il put, on le sait, pour discréditer la joie ; aux yeux des disciples de Saint-Cyran, la joie était une insulte à Notre-Seigneur, et cette abominable doctrine eut un crédit énorme. Une figure chagrine, morose, voilà le masque qu'il fallait montrer. Mgr de Ségur a raconté qu'il avait connu dans son enfance une vieille fille inféodée à la secte, et qu'elle se montrait pleine d'horreur pour les ébats d'une sainte allégresse.

Loin de nous assurément la pensée de condamner absolument la tristesse et les larmes. Il suffit d'être homme pour savoir que la douleur n'est pas seulement un mot ; et l'Evangile nous apprend qu'il y a une sainte tristesse, une tristesse des enfants de Dieu, et qu'il y a de saintes larmes, les larmes qui ont mouillé les paupières de Jésus-Christ, les larmes du patriotisme et de l'amitié, larmes pleines de douceur et de charme, qui rafraîchissent les âmes qui les versent et les âmes sur lesquelles elles tombent.

Cependant toujours est-il que l'élément qui doit dominer dans la physionomie du chrétien, c'est la joie et non la tristesse.

Pour vous en convaincre, nous aurons recours à l'autorité de la raison et à celle du témoignage.

1. L'allégresse et la liberté de l'âme sont les deux grands ressorts de la vie intérieure. La joie c'est l'expansion de la vie, et la liberté c'est le développement sans entraves de l'âme, affranchie de tous les liens, de toutes les servitudes, maîtresse de son essor, et s'élevant vers Dieu comme l'oiseau qui plane dans une tranquille sécurité, sous un ciel serein. Ces conditions premières de la vie intérieure sont rarement comprises, et peut-être plus rarement encore pratiquées. Combien d'âmes semblent croire que la tristesse, que la gêne, la compression, sont les compagnes naturelles et presque nécessaires d'une vie d'oraison ! Et n'est-ce pas un des motifs qui font que pour plusieurs le nom seul d'oraison est un sujet d'effroi ? Il ne saurait en être différemment. « L'homme, dit saint Thomas, ne peut pas supporter longtemps ce qui est triste, et la joie est une des conditions de la vertu. » L'homme est un enfant de noble race ; libre par nature comme par vocation, il aime à respirer l'air libre et joyeux des montagnes. Si vous voulez l'enchaîner, le mettre dans un sombre et triste cachot, il résiste et bientôt il vous échappe.

Ce n'est pas assez. Comme le disait une grande servante de Dieu : « Il faut caresser l'âme, employer toutes sortes d'artifices pour l'amener peu à peu à ne pas s'intimider. » Quelle profonde connaissance du cœur humain en ces paroles ! Notre cœur a quelque chose de fier et presque de

sauvage ; il est à la fois défiant et simple, ombreux et d'une confiance naïve. Si vous le froissez, il part et souvent il ne revient plus ; il a peut-être tort, mais telle est sa nature, et il faut bien savoir en tenir compte si l'on veut exercer sur lui une action. Aussi pour l'amener à Dieu, ne l'effrayez pas d'abord, car tout serait perdu. Montrez-lui la suavité de l'amour divin, la douceur du joug de Jésus-Christ, et vous serez dans le vrai. Faites comme celui qui dresse un jeune coursier : caressez-le, ayez recours à tous les artifices d'un zèle affectueux, mais surtout ne l'intimidez pas.

Quelle est la raison fondamentale de cette doctrine ? Elle est d'une lumineuse évidence ; elle se trouve dans la définition même de la vie intérieure. La piété a pour but de nous rapprocher de Dieu ; or pour l'âme fervente Dieu est un ami, un frère, un époux. Tout ce que les langues humaines, ces vases parfumés de la pensée, renferment de délicat, de pur, d'ardent, de tendre, ne peut donner une idée des liens d'intimité que la sainte dilection établit entre le Créateur et la créature. Oh ! si les âmes pouvaient comprendre cette parole, comme elles voleraient en foule sur les hauteurs de la contemplation ! Elles aimeraient à vivre habituellement de prière. Tous nous avons besoin de Dieu, même ceux qui s'en doutent le moins ; car tous nous avons besoin de lumière et d'amour, tous nous avons faim et soif du vrai, du beau, du bien. Le christianisme bien compris nous met en possession de ces divins trésors. Cette jouissance est incomplète sur la terre ; mais elle n'en est pas moins pleine d'une douce réalité. Ainsi pour être chrétien, il suffit de faire vibrer toutes les grandes fibres de la nature humaine et de faire appel à ses plus nobles et à ses plus généreux instincts.

2. A cette première autorité se joint celle de l'enseignement chrétien. Les Livres saints ne nous disent-ils pas en effet que le cœur de l'homme de bien est une fête perpétuelle et que les justes doivent tressaillir de joie ? (Ps. LXXVIII, 4). L'office de l'Eglise s'ouvre chaque jour par ces paroles : « Venez, glorifions le Seigneur avec allégresse. *Venite, exultemus Domino, jubilemus Deo salutari nostro.* » Écoutez saint Paul dans son Epître aux Philippiens : « Réjouissez-vous dans le Seigneur toujours, je le répète, réjouissez-vous. *Gaudete in Domino semper, iterum dico gaudete.* » (Philipp., IV, 4).

Et si, après avoir entendu l'Eglise et les apôtres, nous interrogeons Jésus-Christ, qu'apprenons-nous ? « Je vous ai dit ces choses, pour que ma joie soit en vous et que votre joie soit pleine. *Hæc locutus sum vobis, ut gaudium meum in vobis sit, et gaudium vestrum impleatur.* » (Jean, XV, 11). Et ses actes étaient conformes à ses paroles. L'Evangile, en effet, nous le montre assistant à une noce, à Cana, avec sa mère et ses disciples, et faisant son premier miracle pour remplir les coupes des convives d'un vin abondant et généreux.

Après des leçons aussi claires, il est facile de



concevoir comment les écrivains ascétiques, les docteurs, les saints, ont recommandé avec tant d'insistance la joie, la dilatation d'âme et par leurs paroles et par leurs exemples.

Ecoutez-les. Rien de plus contraire au christianisme que la sombre et maussade tristesse. « Il convient à la vérité de rire, dit Tertullien, parce qu'elle est joyeuse. » Et saint Clément d'Alexandrie fait la remarque suivante dans ses *Stromates* : « La seule peine que le chrétien puisse éprouver, c'est la pensée qu'il fut pécheur et qu'il ait pu dégénérer de la pureté de son baptême. A ces moments il s'afflige, et il expie par la pénitence les fautes passées. Mais il possède tous les biens et toutes les connaissances; il est supérieur à toutes les craintes comme à toutes les affections humaines. La vie du chrétien est une fête continuelle et, bien que dans ce corps mortel, il est déjà dans le ciel. »

Dans ses *Institutions des monastères*, Cassien compte huit péchés capitaux; aux sept vices connus il ajoute la tristesse, « comme une funeste maladie de l'âme qui énerve et souvent tue l'homme qui vit dans la réclusion. » Le chapitre consacré par sainte Thérèse aux *mélancoliques* dans le *Livre des fondations* contient cette ligne : « Nous veillons avec un soin extrême à ne recevoir aucune novice de ce caractère. » Un jour, visitant une de ses maisons où ses filles avaient cru bien faire en s'interdisant de ne jamais rien dire qui laissât voir de l'esprit, elle s'écria effrayée : « Mon Dieu ! que deviendrions-nous si un pareil principe venait à prévaloir dans nos petits monastères ? Ce serait la grâce aimable de Jésus-Christ qui s'y tarirait immédiatement. C'est déjà bien assez d'être sottes par nature; que sera-ce si nous voulons encore l'être par grâce ! » L'illustre fondatrice du Carmel adressait souvent à ses sœurs les paroles suivantes : « Parlez à tout le monde avec une gaieté modérée. »

Cette recommandation explique un phénomène qui frappe tout le monde : je veux parler de la joie dont débordent pour ainsi dire les maisons religieuses. Il est impossible de visiter un monastère sans être immédiatement saisi de l'air de jubilation que respirent toutes les figures. C'est la première sensation qui s'empare de l'étranger. Vous arrivez la plupart du temps d'un milieu où le souci des affaires et la recherche des plaisirs impriment leurs affreux stigmates sur tous les visages, et soudain vous vous trouvez en face de chrétiens à la physionomie souriante et au geste accueillant. Quel changement de décor ! On dirait une autre espèce d'hommes. Le moine vous ouvre son cœur et vous communique sa joie. La paix qui rayonne dans son regard vous enveloppe vous-même comme d'une atmosphère d'allégresse.

Le jour de Noël, saint Joseph de Cupertino construisait une crèche dans sa cellule et invitait les Pères et les moines de son couvent à chanter et à danser avec lui. Saint Bernardin de Sienne était toujours d'une gaieté charmante, ce qui faisait

dire : « Là où est Bernardin, nulle place à l'ennui. » Dans une de ses *Lettres*, saint François de Sales fait cet aveu : « Il n'y a homme au monde qui ait le cœur plus tendre et plus affectionné aux amitiés que moi, et qui ait le ressentiment plus vif aux séparations. Je ne sais, certes, comment les âmes qui se sont données à la divine Bonté ne sont toujours joyeuses. » Il est plus explicite dans cette page de l'*Introduction à la vie dévote* : « Il faut pour l'ordinaire qu'une joie modérée prédomine dans notre conversation. Saint Romuald et saint Antoine sont extrêmement loués de quoi, nonobstant toutes les austérités, ils avaient la face et la parole tout ornées de joie, gaité et civilités. *Riez avec les riantes; réjouissez-vous avec les joyeux.* » De nos jours un directeur éclairé disait à une personne pleine d'angoisses : « Je ne veux pas que vous soyez comme un saule pleureur avec ses branches qui trempent dans l'eau, dans ces eaux qui sont les misères humaines et qui coulent toujours. Je veux que vous soyez comme un peuplier, vous élevant droit vers le ciel. Le sommet de ce peuplier peut quelquefois être un peu agité par les vents, mais cela n'empêche pas l'arbre de se tenir debout. »

Ainsi donc l'enseignement chrétien nous rassure complètement contre la tendance que nous pourrions avoir à nous laisser aller à la tristesse, et nous montre dans la joie un élément essentiel de perfectionnement moral.

O mon Dieu, en vous se trouve la source de toute véritable allégresse ! C'est de votre sein que s'épanche sur nos âmes toute consolation et toute douceur. « *Torrente voluptatis tuæ potabis eos.* » (Ps., xxxv, 9). Vous voulez qu'elles soient le partage exclusif des âmes qui vous aiment et qui, pour jouir plus facilement des dons de votre amour, renoncent à toute satisfaction terrestre. Je m'appliquerai donc à m'en rendre désormais plus digne, en renonçant aux fausses jouissances que m'offrent les créatures. Dans les afflictions je placerai ma confiance en vous, afin de ne jamais perdre la paix et la sérénité intérieures. Aussi après m'être réjoui sur la terre, j'espère aller un jour me réjouir avec vous et en vous au ciel. Amen.

---

## RÉFLEXIONS SUR DES PAROLES DU PROPRE DES MESSES DU DIMANCHE

---

### XXIII

#### QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES

**I. Chantez au Seigneur un cantique nouveau.** — Si l'homme était demeuré dans l'état de justice, il n'aurait pas eu à changer ses cantiques en l'honneur de son Dieu. Le cantique que chantaient les hommes avant l'accomplissement des mystères de notre salut était le cantique

du vieil homme. Quel était-il? — Pour les pécheurs, nous l'entendons encore de nos jours de la bouche de tous ceux qui ne veulent point retourner dans leur patrie : *Venez et jouissons des biens qui sont, et comme dans une rapide jeunesse usons des créatures.* (Sages., II, 6). — Pour les justes qui connaissaient leur malheureux état ou qui avaient été pardonnés par le Seigneur, nous l'entendons de même et nous devons le continuer, disant avec le Psalmiste : *Ayez pitié de moi, Seigneur, selon votre grande miséricorde, et selon la multitude de vos bontés effacez mon iniquité.* (Ps., I, 1).

Mais Jésus-Christ est venu, il nous a enseigné le cantique nouveau que nous devons chanter, puisqu'il a opéré le salut au milieu de la terre. (Ps., LXXIII, 12). Car il nous a fait parvenir ce doux message : *Allez à mes frères et dites-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu.* (Jean, XX, 17). De là ce cantique nouveau qui retentit maintenant en toute contrée du monde catholique : *Le Christ ressuscité d'entre les morts ne meurt plus ; la mort ne dominera plus sur lui.* (Rom., VI, 9). Voilà l'espérance qui est entrée dans nos cœurs ; c'est de savoir que par la grâce de la résurrection de Jésus-Christ nous pouvons regarder le ciel comme nous étant rendu, et que nous avons le droit de redire cette parole : *O notre Père qui êtes dans les cieux !* (Matth., VI, 9). Car ayant été ensevelis avec le Christ Jésus par le baptême pour mourir, et comme le Christ est ressuscité des morts par la gloire de son Père, ainsi nous tous nous devons marcher dans une nouveauté de vie pour avoir part à sa résurrection. (Rom., VI, 4. — Albert le Grand).

Mais le cantique nouveau ne peut être chanté que par celui qui n'est plus revêtu du vieil homme. Regardez-donc en vous : est-ce que le vieil homme a été entièrement crucifié et le corps du péché a-t-il été détruit de manière à ce que vous ne soyez plus esclaves de vos convoitises ? (Rom., VI, 6). Voyez quelle est votre vie. Ah ! oui, vous chantez le cantique nouveau si l'amour inspire vos pensées, vos désirs, vos actions, car Jésus-Christ nous a dit : *Je vous donne un commandement nouveau : c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. C'est en cela que tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres.* (Jean, XIII, 34-35). N'est-ce pas l'amour qui nous porte à chanter, qui nous inspire les cantiques les plus beaux et les plus harmonieux ? Or, nous savons qui fait naître cette charité au dedans de nous : lorsque nous ressuscitons à la vie de la grâce, *la charité de Dieu est répandue en nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné.* (Rom., V, 5). Voilà quels sont ceux qui peuvent chanter le cantique nouveau, parce qu'ils participent à la vie nouvelle qui se forme dans Jésus-Christ par l'Esprit-Saint : *Seigneur, les morts ne vous loueront pas, ni aucun de ceux qui sont dans le sépulcre. Mais nous, qui vivons, nous*

*bénédissons le Seigneur dès maintenant et jusqu'à jamais.* (Ps., CXLIII, 17-18. — Albert le Grand ; saint Augustin).

**II. Le Seigneur a fait des merveilles.** — Voilà le motif de l'amour ou mieux de la reconnaissance qui inspire notre cantique nouveau et qui doit en être l'objet. Quelles sont ces merveilles que Dieu a faites en vue de notre salut, pour que nous arrivions à l'aimer et à le servir de tout notre cœur ? Combien elles sont nombreuses, les merveilles du Seigneur ! C'est d'abord Jésus-Christ donné au monde par le mystère de l'Incarnation : *Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais pour que le monde soit sauvé par lui.* (Jean, III, 16). C'est ensuite Jésus-Christ se livrant à la mort pour nous sauver de la mort éternelle : *Moi, a-t-il dit, je suis le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.* (Ib., X, 11). C'est enfin Jésus-Christ ressuscitant d'entre les morts pour notre justification : *Il a été livré pour nos péchés et il est ressuscité pour notre justification.* (Rom., IV, 25). — Voilà la chaîne d'or qui nous relie au ciel. Ce sont ces trois mystères qui constituent les merveilles du Seigneur, d'où sont venus le salut des hommes et les fruits de sanctification que nous avons tous le bonheur de connaître. Autant ces merveilles réjouissent nos âmes, autant elles portent la ruine et la désolation dans les enfers, parce qu'elles ont amené notre délivrance : les humiliations de l'Incarnation ont enlevé toute amertume aux peines et aux misères de la vie ; les souffrances de la Passion ont expié nos péchés et nous ont délivrés des expiations éternelles que nous devions subir ; les gloires de la Résurrection nous prophétisent les gloires de notre résurrection dans le jour des grandes manifestations. — C'est donc avec raison que ces trois merveilles de l'amour de Dieu pour les hommes sont la source de notre bonheur et doivent exciter en nous des sentiments de reconnaissance. Aussi nous lui disons : *Seigneur, renouvelez les miracles et produisez d'autres merveilles.* (Eccli., XXXVI, 6). Attendez encore quelques semaines, alors qu'il sera monté au ciel, il vous enverra l'Esprit-Saint. Ecoutez ce qu'il nous dit dans l'évangile que nous lisons ce jour : *Lorsque le Paraclet sera venu, il convaincra le monde en ce qui touche le péché et la justice et le jugement : le péché, parce qu'ils n'ont pas cru en moi ; la justice, parce que je vais à mon Père et que vous ne me verrez plus ; et le jugement, parce que le prince de ce monde est déjà jugé.* (Jean, XVI, 8-11). C'est ainsi que l'Esprit-Saint continuera dans le monde les merveilles du Seigneur. (Saint Augustin).

Or, toutes les merveilles qui ont été faites pour nous doivent être le constant modèle de nos œuvres, selon cette parole de saint Jean : *Celui qui dit qu'il demeure en Jésus-Christ doit marcher lui-même comme Jésus-Christ a marché.* (I Jean, II, 6). — Regardez-le dans la merveille de



son Incarnation : il a daigné naître, lui par qui tout a été créé, demeurant ce qu'il était et vous présentant en lui ce que vous êtes ; il reste dans le Père par la divinité, il a pris nos misères par l'humanité : *Et le Verbe s'est fait chair.* (Jean, I, 14). Quant à nous, écoutez saint Pierre nous dire : *Humiliez-vous sous la main puissante de Dieu, pour qu'il vous exalte au temps de sa visite, rejetant en lui toute votre sollicitude, parce qu'il a lui-même soin de vous.* (I Pier., v, 6-7). — Regardez-le dans la merveille de sa Passion : il a souffert toutes sortes d'outrages, et il est mort de la mort la plus ignominieuse, *s'étant rendu obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix.* (Philip., II, 8). Et nous, nous devons faire mourir sans cesse les membres de l'homme terrestre qui est en nous : *la fornication, l'impureté, la luxure, les mauvais désirs, et l'avarice qui est une idolâtrie.* (Colos., III, 9). — Regardez-le dans sa Résurrection : il est sorti du tombeau comme il l'avait annoncé, il a montré ses plaies aux Apôtres, il leur a donné des témoignages de son amour et ses derniers enseignements, il leur a promis son assistance dans la mission qu'ils auraient à remplir, et leur commanda d'attendre dans Jérusalem la promesse du Père. (Act., I, 3-4). Et nous, nous devons ressusciter d'entre les vices, nous montrer pleins de vie spirituelle par nos œuvres au milieu de nos frères, et paraître dignes de notre céleste vocation : *Levez-vous, vous qui dormez, levez-vous d'entre les morts et Jésus-Christ vous illuminera. Ayez donc soin de marcher avec circonspection, non pas comme des insensés.* (Eph., v, 14-15). Vous répondrez ainsi aux merveilles du Seigneur par des œuvres que la grâce accomplira en vous et par vous. Alors vous aurez le droit et la joie de chanter le cantique nouveau. (Saint Augustin).

**III. Le Seigneur a révélé sa justice à la présence des nations.** — En entendant le prophète nous parler de justice, nous pourrions croire qu'il s'agit ici d'une vertu spéciale, ou si vous aimez mieux de la grâce de justification que Dieu devait accorder à tous les hommes. Non, tel ne doit pas être le sens que nous devons attacher à ces paroles : *Le Seigneur a révélé sa justice.* Il est question ici du Sauveur qui avait été promis au monde, et par lequel la justice de Dieu devait régner sur les hommes et payer toutes nos dettes, et cette justice c'est Jésus-Christ lui-même. L'Apôtre a dit : *Dieu a fait le Christ Jésus notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption.* (I Cor., I, 30). De même que Jésus-Christ a dit dans les jours de sa vie mortelle : *Je suis la voie, la vérité et la vie* (Jean, XIV, 6), ainsi aurait-il pu dire : *Je suis la justice.* D'ailleurs, celui qui justifie et sauve n'a-t-il pas le droit de dire qu'il est la justice ? Or, Jésus-Christ, justice de Dieu, qui était Dieu et un Dieu de toute éternité caché aux hommes, s'est manifesté dans les divers mystères qui ont concouru à notre salut ; et chaque apôtre peut redire cette

parole de saint Paul aux Ephésiens : *A moi, le moindre des saints, a été donnée cette grâce d'annoncer parmi les Gentils les richesses incompréhensibles du Christ, et d'éclairer tous les hommes touchant la dispensation du mystère caché, dès l'origine des siècles, en Dieu qui a créé toutes choses.* (Eph. III, 8-9. — Bellarmin).

C'est pourquoi Jésus-Christ commença à prêcher le royaume de Dieu dans la Judée. Il semblait n'avoir point reçu d'autre mission, puisqu'il disait : *Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël.* (Matth., xv, 24). C'était dans la Judée que Dieu était connu. (Ps., LXXV, 2). C'était là, selon l'expression du Prophète, qu'il devait être vu et qu'il demeurerait avec les hommes dans les jours de sa vie sur la terre. (Baruch, III, 38). Les espérances du peuple juif n'avaient point été trompées. Le saint vieillard Siméon le vit dans le temple, quand il y fut présenté, et il chanta, disant : *Mes yeux, Seigneur, ont vu le Sauveur qui vient de vous.* (Luc, II, 30). Et saint Pierre, parlant aux Gentils dans la maison du centurion Corneille, disait : *Jésus de Nazareth a passé en faisant le bien et guérissant tous ceux qui étaient opprimés par le diable, parce que Dieu était avec lui. Et nous, nous sommes témoins de tout ce qu'il a fait dans le pays des Juifs et à Jérusalem, ce Jésus qu'ils ont tué, le suspendant à un bois. Dieu l'a ressuscité le troisième jour et lui a donné de se manifester.* (Act., x, 38-40). C'était cette parole du Psalmiste qui s'accomplissait : *Le Seigneur a fait connaître son salut.* (Ps., xcvi, 3). Durant trente-trois années, Jésus-Christ s'est fait connaître aux Juifs par ses œuvres, par son enseignement, et Dieu le Père en plusieurs circonstances l'a reconnu pour son Fils bien-aimé ; et cependant l'Evangéliste en nous parlant de cette manifestation du Sauveur nous dit : *Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu.* (Jean, I, 11). Ils l'ont si peu connu que saint Pierre, dès le jour de la Pentecôte, leur disait : *Jésus de Nazareth, homme que Dieu a suscité parmi vous par les miracles, les prodiges et les merveilles que Dieu a faits par lui au milieu de vous, cet homme vous l'avez fait mourir, le tourmentant par la main des méchants. Dieu l'a ressuscité, le délivrant des douleurs de l'enfer (du tombeau) ; car il était impossible qu'il y fût retenu.* (Act., II, 22-24. — Denys le Chartreux).

Ce salut, Jésus-Christ, ainsi manifesté au peuple juif, restera-t-il inconnu des autres peuples de la terre ? Loin de nous de croire à une bonté si restreinte de Dieu, car le saint vieillard Siméon disait : *C'est le Sauveur, ô Seigneur, que vous avez préparé à tous les peuples pour être la lumière qui éclairera les nations, et la gloire d'Israël votre peuple.* (Luc, II, 31-32). De là cette parole du Psalmiste qui, après avoir constaté la manifestation du Sauveur, ajoute : *Le Seigneur a révélé sa justice en présence des nations.* Oui, toutes les nations doivent connaître Jésus-Christ,

elles sont appelées à recevoir sa grâce et à marcher dans les voies de la sainteté qu'il a ouvertes devant nous par les merveilles accomplies en faveur du salut de tous les hommes. Tous nous devons connaître le mystère de son Incarnation, car il est dit : *Un enfant nous est né et un fils nous a été donné.* (Is., ix, 6). Tous nous devons aussi connaître le mystère de sa Passion, car il est mort pour tous : *Dieu n'a pas épargné même son propre Fils, mais il l'a livré pour nous tous.* (Rom., viii, 32). Tous enfin nous devons connaître le mystère de sa Résurrection, afin de pouvoir participer à sa vie nouvelle, car il a dit : *C'est moi qui suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort.* (Jean, xi, 35). C'est donc avec raison que le Psalmiste nous a annoncé la manifestation universelle de toutes ces merveilles, lorsqu'il a dit : *Toutes les extrémités de la terre ont vu le salut de notre Dieu.* (Ps., xcvi, 5. — Albert le Grand).

**IV. La droite du Seigneur et son bras saint l'ont sauvé lui-même.** — Que signifient ces paroles ? Jésus-Christ est venu dans le monde pour combattre nos ennemis. Il s'est présenté devant eux comme un guerrier. Il était armé des humiliations de son Incarnation et des souffrances de sa Passion ; puis le jour de sa Résurrection il a fait éclater sa puissance en sortant plein de vie de son tombeau. Il a vaincu, terrassé ses ennemis, qui étaient les nôtres, de sa propre main, et il n'a dû son triomphe qu'à lui-même. Il était seul, sans secours humain, en présence de ce monde qui l'insultait, disant : *N'est-ce pas là Jésus, le fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère ? Comment donc dit-il : Je suis descendu du ciel ?* (Jean, vi, 42). Et durant les heures de sa passion Jésus-Christ ne pouvait-il pas dire : *J'ai foulé le pressoir tout seul, et d'entre les nations il n'y a pas un homme avec moi ?* (Is., lxiii, 3). Il en est de même pour le jour de son triomphe : *Il est ressuscité comme il l'avait dit.* (Matth., xxviii, 6). Il montrait ainsi qu'il pouvait par sa propre vertu reprendre cette vie qu'il avait donnée pour notre salut : *Personne, avait-il dit, ne me ravit la vie, mais je la donne de moi-même ; j'ai le pouvoir de la donner et j'ai le pouvoir de la reprendre.* (Jean, x, 18).

Quelle distinction y a-t-il entre la droite du Seigneur et son bras saint ? que signifient ces expressions ? Elles indiquent, l'une et l'autre, Jésus-Christ et rien que Jésus-Christ considéré sous deux aspects différents. — En effet, il est le Fils unique qui est à la droite du Père, et c'est Jésus-Christ qui a rendu au Père la gloire et l'honneur, que l'homme ne pouvait lui rendre, qui nous a relevés de nos abaissements et qui nous a donné la victoire, *la droite du Seigneur a exercé sa puissance, la droite du Seigneur m'a exalté.* (Ps., cxvii, 16). Il l'a dit lui-même : *Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui avait péri.* (Luc, xix, 10). — Nous devons aussi voir Jésus-Christ sous cette expression : *Le bras saint du*

*Seigneur.* Isaïe disait : *C'est son propre bras qui l'a sauvé, c'est-à-dire c'est par sa force qu'il a vaincu tous ses ennemis.* (Is., lix, 16). Et la vierge Marie, dans son cantique, annonçait cette merveille qu'accomplirait Jésus-Christ, lorsqu'elle disait : *Celui qui est puissant a déployé la force de son bras : il a dissipé ceux qui s'enorgueillissaient dans les pensées de leur cœur.* (Luc, i, 51. — Albert le Grand).

Mais arrêtons-nous un instant sur cette autre interprétation qui nous est donnée. Il y en a qui traduisent : *Sa droite et son saint bras ont opéré guérison pour lui.* Le Prophète ne dirait pas seulement qu'il a guéri ou sauvé l'univers, mais qu'il a accompli cette guérison ou ce salut pour lui-même. Beaucoup sont guéris pour eux et non pour Dieu. Combien y en a-t-il qui désirent la santé du corps et qui la reçoivent de lui ! ils ont été guéris par lui et ne sont pas guéris pour lui. Comment sont-ils guéris par lui sans être guéris pour lui ? Lorsqu'ils ont recouvré la santé ils se jettent dans la débauche et s'éloignent de leurs devoirs pour vivre dans le péché. Mais il est guéri pour Dieu, celui qui reste fidèle à la grâce qu'il a reçue, qui est transformé en un homme nouveau, rendant gloire à Dieu et accomplissant toutes sortes de bonnes œuvres. Soyez donc guéris pour Dieu, en ayant confiance dans sa grâce et en vous appuyant sur son bras saint. Et vous chanterez alors le cantique nouveau. (Saint Augustin).

## LA JOURNÉE CHRÉTIENNE

### ALLOCUTIONS A DES JEUNES FILLES

#### III

#### LA PRIÈRE DU MATIN

Mes enfants,

Après le lever, la première action du chrétien doit être de prier.

Prier, vous le savez, c'est faire trêve à nos occupations, oublier un instant la terre et tourner nos regards vers le ciel, pour penser à notre Maître, à notre Père, à Dieu. Prier, c'est élever notre âme jusqu'à Lui, pour rendre à sa Majesté sainte les hommages qui lui sont dus et solliciter de sa bonté les grâces dont nous avons tant besoin.

1<sup>o</sup> Pourquoi prier le matin ? 2<sup>o</sup> Comment prier le matin ?... Je vais essayer de vous le dire.

#### I. — Pourquoi la prière du matin ?

1. Priez le matin, c'est votre devoir.

Chaque matin, le plus tôt possible, vous vous rendez près de vos chers parents pour les saluer, vous jeter dans leurs bras, leur donner un témoignage de votre affection ; vous vous feriez un reproche de manquer à ce devoir de la piété filiale.

Je vous en félicite.



Mais de grâce n'oubliez pas votre Père du ciel ; pensez à ce Dieu dont le cœur est plus aimant que le cœur d'une mère. Au début de la journée, saluez-le, rendez-lui vos devoirs, exprimez-lui votre amour dans une fervente prière. Prier le matin, c'est se jeter dans les bras de Dieu.

D'ailleurs, mes enfants, comme créatures humaines et comme chrétiennes, vous êtes tenues de prier, c'est-à-dire de rendre à Dieu vos devoirs. Quand donc vous soumettez-vous à cette obligation, si le matin vous ne priez pas ? Dans la journée, vous aurez vos travaux, vos plaisirs, vos affaires : Dieu sera oublié.

Il y a cinquante ans, pendant la campagne d'Algérie, un officier français tomba entre les mains des ennemis. Un jour, l'Arabe qui le gardait lui jeta cette injure grossière : « Chien de chrétien ! » Indigné de s'entendre traiter de la sorte, l'officier ne put retenir sa colère :

« — Pourquoi m'appelles-tu un chien ?... Je suis ton prisonnier, c'est vrai ; mais je suis un homme comme toi.

« — Toi, un homme ! » reprit l'Arabe en le regardant avec mépris, « toi un homme !... Comment ! il y a six mois que tu es mon prisonnier, et depuis six mois jamais je ne t'ai vu prier, et tu veux que je t'appelle un homme ?... Non, tu n'es pas un homme, tu n'es qu'un chien ! »

La leçon était dure, elle était cependant méritée.

Ah ! que de chrétiens, en ne priant Dieu ni matin ni soir, se rabaisent ainsi au niveau de l'animalité ! Comme les animaux, ils ne vivent que pour la terre ; on dirait qu'ils n'ont point d'âme et qu'il n'y a pas de Dieu.

2. Priez le matin, c'est votre intérêt.

Dans la journée, vous aurez des occupations : n'avez-vous pas besoin que Dieu vous aide, vous éclaire, vous soutienne ? Demandez-lui son secours.

Dans la journée vous aurez des peines, des difficultés, des souffrances : confiez-les dès le matin au Dieu de toute consolation ; épanchez votre cœur dans le sien ; dites-lui la prière de Jésus à Gethsémani : « Mon Père, s'il est possible, que la douleur s'éloigne de moi ! Cependant, que votre volonté soit faite et non pas la mienne ! » Après avoir bien prié, vous vous relèverez comme le Christ plus vaillantes, disposées à accepter les peines de la journée et à les supporter généreusement par amour de Dieu.

Dans la journée, tout ce que vous ferez sera méritoire si vous le faites pour Dieu. Ah ! ne gaspillez pas tous les trésors qui sont renfermés dans nos actions les plus banales ; à genoux le matin, offrez à Dieu votre journée, et elle sera féconde et bénie.

Enfin, dans la journée, vous aurez des dangers à éviter, des tentations à vaincre, des défauts à corriger, des vertus à cultiver : que deviendrez-vous si Dieu ne vous donne pas sa grâce ? Sans lui, vous ne pouvez rien faire.

Une jeune fille possédait un charmant rosier chargé de boutons. Chaque matin elle l'arrosait avec soin, et la plante grandissait, et les boutons s'ouvraient, et les fleurs s'épanouissaient.

Un jour, plus pressée que de coutume, elle oublia de lui donner l'eau nécessaire. Au cours de la journée, le soleil fut brûlant, et quand le soir la jeune fille revint, des larmes montèrent à ses yeux en voyant ses fleurs tant aimées déjà toutes flétries ; les corolles étaient desséchées et n'avaient plus de parfum.

Mes enfants, cette plante c'est votre âme ; pour donner des fleurs, des vertus, elle a besoin de la grâce de Dieu ; versez-lui chaque matin la goutte d'eau qu'elle réclame, attirez sur elle par votre prière la grâce, la force qui vient du ciel ; sinon, sous les ardeurs du mal, votre pauvre âme ne tardera pas à s'étioiler, à se flétrir. La vertu est impossible sans la grâce, et la grâce est à celui qui prie, et à lui seul.

## II. — Comment la faire ?

Vous ferez donc votre prière du matin et vous la ferez de votre mieux. Pour atteindre ce but, vous mettrez en pratique les petits conseils que je vais vous donner.

1. Faites votre prière du matin *sans retard*, avant de descendre de votre chambre, avant de prendre votre déjeuner. N'est-il pas juste que Dieu soit le premier servi ? D'ailleurs souvenez-vous de l'axiome populaire dont la vérité a été si souvent expérimentée par vous : « Prière remise, prière omise. »

2. Pour prier, *mettez-vous à genoux*, au pied de votre crucifix ou devant l'image de la sainte Vierge. Il y a des jeunes filles qui font leur prière du matin en allant et venant, voire même en s'habillant. Elles n'ont jamais réfléchi à l'inconvenance de ce procédé. Parler à Dieu en s'habillant, quel manque de respect !

3. *Evitez les distractions*, elles annihilent la plupart de nos prières.

Trop souvent nous récitons des formules auxquelles nous sommes habitués, et pendant cette récitation notre imagination erre à l'aventure, elle s'occupe de mille pensées étrangères et profanes, et nous finissons notre prière sans savoir au juste ce que nous avons dit. Nos lèvres ont balbutié quelque chose, notre bouche a proféré des sons, mais notre âme n'a rien dit à Dieu. Or, c'est l'âme seule que Dieu écoute et qu'il exauce.

Comment échapperez-vous à ce grand écueil de la distraction ? Je vais vous proposer deux moyens excellents.

a) D'abord, ayez toujours une intention de prière. Avez-vous remarqué combien vous êtes ferventes quand vous désirez obtenir de Dieu une grâce à laquelle vous tenez beaucoup, comme la guérison d'une personne que vous aimez, le succès d'un examen, la délivrance de vos chers défunts ? Il y a là une indication. Même dans vos prières du matin et du soir, ayez un but, priez pour quel-

qu'un ou quelque chose, recommandez à Dieu une intention importante, et vous prierez avec moins de distractions et plus de piété.

b) Puis, avant de commencer votre prière, arrêtez-vous quelques secondes pour vous mettre en la présence de Dieu. Dans nos campagnes de Beauce, vous avez vu ce petit oiseau que l'on appelle l'alouette. Jamais l'alouette ne chante quand elle repose à terre. Lorsqu'elle veut célébrer à sa manière, par ses gazouillements, les louanges du bon Dieu, elle prend son essor, elle s'élève doucement vers le ciel en lançant des petits cris de joie. Quand elle est arrivée bien haut dans les airs, elle s'arrête un instant, puis elle entonne son plus beau cantique; à l'entendre, on dirait qu'elle prie. Son chant terminé, joyeuse d'avoir payé son tribut au divin Créateur de la nature, elle redescend des hauteurs et s'abat doucement sur le sol.

Quand vous priez, mes enfants, faites comme l'alouette. Détachez-vous de la terre, ne soyez plus aux personnes et aux choses qui vous entourent, aux affaires et aux plaisirs qui vous occupent; élevez-vous par la pensée vers le ciel, jusqu'à Dieu; dites-vous: « Dieu est là; il m'écoute, c'est à lui que je parle. » Pénétrez-vous de cette idée; commencez et continuez votre prière sous son influence, vous prierez bien.

4. Enfin, terminez votre prière par l'*offrande des actions de la journée*. Vous savez que chacun de nos actes, s'il est fait par amour de Dieu, est une source de mérites. Ah! ne négligeons pas ce moyen si facile de sanctification! Consacrions au Seigneur dès le matin nos pensées, nos paroles, nos travaux, nos joies, nos peines.

Oh! mes enfants, qu'elle est bénie de Dieu la journée chrétienne commencée par une fervente prière du matin!

#### IV

##### LA SANCTIFICATION DES ACTIONS QUOTIDIENNES

Mes enfants,

L'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ serait bien stérile et bien vain s'il restait dans nos âmes à l'état de simple désir, de pur sentiment.

S'adressant aux premiers chrétiens l'apôtre saint Jean leur disait: « Mes enfants, n'aimons pas seulement en paroles et avec la langue, mais par des œuvres et dans la vérité. » (I Jean, III, 18).

Le véritable amour se prouve par des actes.

Si nous aimons Notre-Seigneur, nos œuvres, nos actions devront être le cri de notre cœur et l'expression de notre affection.

Si nous aimons Notre-Seigneur, nous devons chercher à lui faire plaisir, nous donner à lui, vivre pour lui.

Vivre pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce sera notre bonheur et notre récompense dans l'éternité. Que ce soit notre idéal ici-bas!

Vivre pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, sans doute c'est d'abord éviter le péché, car le péché est incompatible avec l'amour du divin Maître et il a été, au jardin des Oliviers et au Calvaire, la cause de sa cruelle agonie et de sa douloureuse passion.

Vivre pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est encore lutter sans cesse pour corriger les défauts qui mettent obstacle à son règne complet dans notre âme.

Vivre pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est aussi travailler à grandir chaque jour dans la pratique des vertus dont il nous a donné un si parfait exemple, et qui nous rendent plus agréables à lui.

Vivre pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est enfin lui offrir et faire par amour pour lui toutes nos actions, jusqu'aux plus indifférentes et aux plus banales.

C'est sur ce dernier point que je voudrais attirer votre attention, en vous parlant de la sanctification des actions qui composent chacune de vos journées.

##### I. — *Utilité de cette pratique.*

Pour prouver à Notre-Seigneur Jésus-Christ que vous l'aimez réellement, vous n'aurez jamais ou du moins vous n'aurez que très rarement l'occasion de faire de grandes choses.

Il n'est pas donné à tous les chrétiens de verser leur sang comme les vierges martyres ou de souffrir persécution pour le christianisme.

La vie humaine, ordinairement du moins, n'est faite, après tout, que de détails, de petites choses, d'occupations journalières bien communes. Et cependant tout cela peut et doit nous servir à manifester à Notre-Seigneur notre affection; tout cela peut devenir comme autant de perles précieuses aux yeux de Celui qui promet une grande récompense au verre d'eau donné en son nom.

La vie de la sainte Vierge n'a pas été continuellement extraordinaire, et pourtant elle n'a pas cessé d'être agréable à son divin Fils. C'est que Notre-Seigneur ne considère pas la valeur de nos actions en elles-mêmes; ce qu'il voit et ce qu'il récompense, c'est l'intention qui les anime, c'est l'amour qui les accompagne.

Saint Bernard avait coutume de dire à ses religieux, dans un langage très pittoresque: « Mes bien chers frères, appliquez-vous avec le plus grand soin à *bien* faire toutes choses. Dieu ne récompense pas le verbe, mais l'adverbe. Le verbe *faire* lui importe peu, si l'adverbe *bien* ne s'y trouve pas. »

Il importe donc de bien faire toutes nos actions, si nous voulons qu'elles soient agréables à Notre-Seigneur.

Pour cela, rappelez-vous, mes enfants, cette doctrine si consolante que nous enseigne la théologie. Quand nous sommes en état de grâce, chacune de nos actions, si minime, si indiffé-



rente, si insignifiante qu'elle soit en elle-même, et quoi que nous fassions, que nous travaillions ou que nous nous reposions, que nous soyons dans la joie ou dans la souffrance, peu importe, chacune de nos actions, si elle est offerte à Dieu et faite par amour pour lui, est pour nous une source de mérites, accroît dans notre âme la grâce, et nous donne droit à une récompense dans le ciel.

Lorsqu'à l'origine Dieu voulut créer l'homme, il prit un peu de limon. C'était certes bien peu de chose, et pourtant il en fit la plus belle des créatures, parce que ce limon il l'anima de son souffle divin.

De même, nos actions en elles-mêmes sont bien peu de chose ; mais animons-les du souffle de l'amour de Dieu, et alors elles deviendront comme des bijoux que la Majesté du Tout-Puissant daignera accepter avec plaisir.

Aussi l'apôtre saint Paul nous adresse-t-il cette invitation : « Quelle que chose que vous fassiez, soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu. » (I Cor., x, 34).

Si nous y pensions, mes enfants, que de richesses spirituelles nous pourrions acquérir au cours de chacune de nos journées, sans rien changer à nos occupations ordinaires, quelles qu'elles soient !... Oui, si nous le voulons, si nous offrons tout à Jésus, aucune de nos actions, de nos pensées, de nos paroles ne sera perdue pour le ciel ; chacune d'elles peut être un acte d'amour. Si nous le voulons, suivant l'expression de saint Liguori, « chaque moment de notre vie peut être un trésor pour l'éternité. » A tout instant, comme dit le P. Faber, « nous pouvons battre monnaie pour acheter le ciel. »

De plus, ces mérites acquis par la sanctification des actions, peuvent profiter non seulement à notre âme, mais encore à l'âme de nos frères. Quel facile moyen d'être apôtre ! Le chrétien qui fait ses actions par amour, quelque nulle que soit son influence extérieure, quelque modeste que soit sa condition, ce chrétien, alors même qu'il n'y pensait pas, est un apôtre, car par sa vie il accroît à chaque instant la somme des biens spirituels dont bénéficient les âmes au purgatoire et sur la terre, en vertu de la communion des saints.

Ah ! ne négligeons pas, mes enfants, un moyen si facile de glorifier Notre-Seigneur et de faire du bien.

## II. — *Facilité de cette pratique.*

Offrir toutes ses actions à Notre-Seigneur, les faire toutes par amour, c'est sans doute une pratique excellente ; mais elle peut paraître à première vue bien difficile.

Certes, s'il était nécessaire, pour rendre toutes nos actions méritoires, de penser à Notre-Seigneur à chaque instant, de lui répéter à tout moment qu'on agit par amour pour lui, cette pratique serait certainement très difficile, voire même impossible, étant données les distractions conti-

nuelles que nous apportent nos occupations journalières.

Mais Dieu n'exige pas cela de nous. Quand nous nous rendons quelque part, à l'église par exemple, il n'est pas nécessaire qu'à chaque pas que nous faisons nous nous disions : « Je vais à l'église » ; il suffit qu'au départ nous ayons eu la volonté d'y aller, et alors nous y allons comme automatiquement, sans y penser, et notre volonté première subsiste si une autre volonté ne vient pas en route la contrebalancer et nous emmener d'un autre côté.

De même, il suffit de former de temps en temps la volonté ferme de tout faire pour Notre-Seigneur. Cette volonté, cette intention subsiste tant que nous n'en détruisons pas l'effet par un acte de volonté contraire, par le péché par exemple ; et alors tout ce que nous faisons se trouve réellement fait pour Dieu.

Ainsi un ouvrier qui travaille pour soutenir ses vieux parents ne pense pas continuellement à ceux pour qui il travaille, et cependant son travail tout entier, chacune de ses peines est réellement inspiré par l'amour de ses parents.

Aussi, mes enfants, si vous voulez que vos journées entières avec leurs mille petits détails soient remplies par l'amour de Notre-Seigneur, chaque matin d'abord, offrez à Jésus par amour tout ce que vous aurez à faire dans la journée. Pour cet acte d'offrande, il n'est pas besoin de formule arrêtée : chacun peut suivre sur ce point son inspiration particulière. Je vous en donne un exemple : « O Jésus, je vous aime, et par amour pour vous, je vous consacre toutes les actions de cette journée ; que toutes servent à vous glorifier ! »

Evidemment, pour qu'un tel acte soit efficace, il faut qu'il soit récité avec attention, et non pas inconsciemment et comme mécaniquement.

Il va sans dire que dans la journée il est excellent de renouveler cette offrande du matin, spécialement au commencement de nos actions les plus importantes. Plus souvent cette offrande sera faite, plus son effet sera puissant, car nous agirons plus sûrement encore dans tous les détails de notre vie pour Jésus et sous l'inspiration de l'amour.

Cette offrande peut n'être qu'intérieure ; les formules ne sont pas nécessaires, il suffit d'un simple mouvement du cœur.

Un saint solitaire avait l'habitude, avant de commencer son travail, de s'arrêter un instant et de regarder le ciel. Et quand on lui en demandait la raison : « J'ajuste mon coup, répondait-il, afin de ne pas le manquer. »

Faisons de même : ajustons toutes nos œuvres, dirigeons-les vers le ciel afin qu'elles aillent droit à Dieu.

Usez donc, mes enfants, de ce moyen de sanctifier votre vie et de manifester à Notre-Seigneur les sentiments de vive affection qui remplissent votre cœur.

Offrez toutes vos actions à ce Jésus si infiniment aimable; faites-les toutes pour lui. A cette condition votre vie glorifiera le divin Maître, elle sera un immense acte d'amour.

## V

## LA MÉDITATION

Mes chères enfants,

Je voudrais vous parler aujourd'hui d'un sujet très important et très pratique, même pour des jeunes filles : la méditation.

Beaucoup de jeunes filles parviendraient à un haut degré de perfection si elles avaient un peu plus d'élévation dans leurs idées, de sagesse dans leurs jugements, de constance dans leurs résolutions et leurs efforts. La futilité, la légèreté dans tout, même dans la piété, sont le côté défectueux de ces âmes qui seraient non seulement charmantes, mais encore admirables, et quelquefois héroïques, si elles avaient une piété plus sérieuse et plus solide.

D'autre part, les influences du milieu dans lequel elles vivent sont si dangereuses et au point de vue de la foi et au point de vue des mœurs, qu'elles finissent par triompher des volontés les mieux assurées.

Il faut donc réagir constamment contre les tentations d'une nature portée au mal par tant de côtés, il faut renouveler quotidiennement son énergie naturelle qui s'épuise vite dans les tentations et les luttes journalières de la vie.

Cela se fait surtout par la *méditation*.

On peut dire, mes chères enfants, — c'est un fait d'expérience constaté par les maîtres de la vie spirituelle, — on peut dire que l'âme se soutient difficilement dans l'amour du bien et la pratique de la vertu sans l'habitude de la méditation; et dès qu'elle la néglige, elle en est aussitôt avertie et châtiée par une diminution plus ou moins sensible dans sa ferveur, par des luttes plus vives, plus fréquentes, plus opiniâtres, et bien souvent par des chutes humiliantes.

1<sup>o</sup> Qu'est-ce donc que la méditation ? 2<sup>o</sup> Comment sera-t-elle pratique pour vous ? Telles sont les deux questions auxquelles je vais répondre.

I. — *Qu'est-ce que méditer ?*

Combien de jeunes filles diraient peut-être, avec plus d'esprit que de raison : « Méditer, pour moi, c'est sinon dormir, du moins rester la tête vide, les yeux hébétés, devant une pensée profonde, tellement profonde que je ne sais rien en tirer. Voilà un beau moyen de me préparer une journée chrétienne en commençant par m'ennuyer à mourir pendant un quart d'heure en compagnie du Bon Dieu ! »

Les jeunes filles qui raisonnent ainsi ne savent pas ce que c'est que méditer.

1. Tout d'abord, la méditation *n'est pas une étude*; ce n'est pas principalement un travail de tête, mais de cœur. C'est pourquoi il n'est pas nécessaire d'avoir beaucoup d'esprit pour méditer. On a vu des âmes très simples, mais aimant beaucoup le Bon Dieu, qui réussissaient admirablement dans le saint exercice de l'oraison.

Avec une intention droite, un cœur pur, et surtout une grande bonne volonté, on peut arriver à la perfection du genre. Voilà qui est encourageant pour tout le monde, et en particulier pour ceux qui n'ont que des facultés intellectuelles plutôt modestes.

2. La méditation n'est pas non plus *une lecture*. Dans la lecture, le travail est rapide : vous prenez votre livre, vous en parcourez promptement les pages des yeux ; c'est à peine si vous avez le temps de comprendre ce que vous lisez. Dans le mouvement rapide de la lecture, beaucoup de choses vous échappent. Saint François de Sales va vous instruire à ce sujet : « Voyez-vous, dit-il, les abeilles lorsqu'elles sortent de leur ruche, elles s'envolent avec rapidité dans toutes les directions pour chercher la fleur, la bonne fleur qui contient le suc, mais une fois qu'elles l'ont trouvée, elles s'y attachent et ne la quittent plus. » Aller de fleur en fleur, c'est la lecture ; en tirer laborieusement la matière qui doit composer le miel, c'est la méditation.

Autre comparaison. Le train s'est ébranlé, il est sorti de la gare, bientôt il s'élance dans la campagne. La tête à la portière, vous considérez les paysages qui défilent sous vos yeux ; mais vous ne pouvez les considérer que d'un coup d'œil rapide. Vous n'avez pas le temps de les observer, de les fouiller. Voilà la lecture. La méditation, c'est l'observation tranquille et détaillée que vous faites d'un site qui déploie devant vous les beautés que la nature lui a prodiguées.

Mais, me direz-vous, alors vous condamnez la lecture ! — Non, mes enfants. Si vous ne pouvez pas facilement appliquer votre esprit à la réflexion, contentez-vous d'une lecture plus ou moins méditée ; lisez et relisez plusieurs fois la même chose, tâchant de bien vous en pénétrer.

3. *Qu'est-ce donc enfin que la véritable méditation ?*

Ecoutez, retenez et pratiquez.

C'est une conversation aussi intime, aussi affectueuse que possible avec Dieu, une conversation comme celle de l'enfant avec son père. Si vous ne comprenez pas ainsi les choses, vous faites de la méditation un exercice froid, glacial, ennuyeux.

C'est une conversation. Ce n'est pas un monologue, c'est un dialogue. C'est une conversation amicale ; donc, comme dans toute conversation, il faut parler au Bon Dieu, il faut l'écouter.

Un jour, dans un monastère, arrivait une jeune postulante très peu au courant des exercices spirituels. La maîtresse des novices lui dit : « Ma fille, allez vous placer devant le Saint-Sacrement, écoutez ce que vous dira Notre-Seigneur, et après cela



je vous donnerai l'ordre de la journée. » Cette personne, par obéissance, se rend devant le Saint-Sacrement ; mais au bout de quelques minutes elle revient. La maîtresse lui dit alors : « Vous voilà déjà ? » Elle répliqua : « Vous m'avez dit d'écouter ce que Notre-Seigneur me dirait ; il ne m'a rien dit, me voilà ! » Cette personne ne savait pas encore méditer.

Mes chères enfants, si en méditant vous vous mettez sérieusement en la présence de Dieu, si vous avez bonne volonté, Dieu vous parlera, soyez-en sûres.

Sans doute, pour vous parler Dieu ne fera pas de prodiges ; mais vous sentirez son action intérieure par les pensées qu'il fera naître dans votre esprit, par les sentiments d'amour dont il enflammera votre cœur.

Quand bien même vous passeriez votre temps à dire et à redire mille fois au Bon Dieu que vous voulez l'aimer, que vous lui demandez pardon, soyez sûres que vous sortiriez de votre méditation tout embaumées et plus courageuses.

Vous voyez qu'il n'est pas difficile de méditer : il suffit d'avoir un peu de cœur, et beaucoup de bonne volonté.

## II. — *Comment la méditation sera-elle pratiquée ?*

Entendons-nous bien.

1. Il y a peut-être parmi vous quelques âmes d'élite qui voudront chaque jour s'astreindre à ce saint exercice de l'oraison, comme le font les religieux, les prêtres, les personnes vouées à la piété par état. Elles disposent de leur temps et elles ne croient pas pouvoir en faire meilleur emploi que d'en consacrer chaque jour une demi-heure à s'entretenir avec Dieu. Rien de mieux. A celles-là je dis : « Courage ! vous trouverez dans votre fidélité à la prière mentale bien des forces, bien des joies. Rendez à votre directeur un compte exact de votre état d'âme et des faveurs que Dieu vous accorde dans ce contact intime avec lui. »

2. Mais pour la plupart d'entre vous, la méditation doit être simple dans sa pratique.

D'abord, qu'elle soit courte, de dix à quinze minutes, et qu'elle consiste principalement dans une lecture entrecoupée de moments de réflexion. Il y a beaucoup de recueils spéciaux de méditations appropriées à votre âge et à vos besoins, mais vous avez surtout l'admirable livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, vous avez le *Pensez-y bien*, la *Journée du chrétien*, le *Combat spirituel*, les *Avis spirituels*. Il ne manque pas d'ouvrages de spiritualité : la bibliothèque de votre Catéchisme s'enrichit tous les jours de volumes de ce genre.

Mais surtout parlez à Dieu de tout ce qui vous intéresse, de tout ce qui vous préoccupe ; faites votre examen de prévision de la journée ; enfin, prenez une résolution énergique en comptant sur la grâce de Dieu qui ne saurait vous faire défaut.

3. Vous me direz peut-être : « Vous en parlez fort à votre aise !... Le matin, dès notre réveil, nous

devons vaquer à nos occupations ; avant de nous rendre à l'atelier, à notre travail, nous avons à peine le temps de faire le strict nécessaire : prière, toilette, déjeuner. Il nous faut partir aussitôt après. »

Eh bien ! à celles d'entre vous qui ne peuvent faire ce quart d'heure, Dieu demande moins encore. Faites cinq minutes de pieuse lecture, prenez votre *Imitation de Jésus-Christ* ou tout autre bon livre et lisez-en une page. Si vous ne pouvez pas donner à Dieu cinq minutes, je vous dirai : « Eh bien ! contentez-vous pour sauver le principe de lire quelques lignes, de vous livrer à quelques secondes de réflexion. Un regard, un seul regard, il ne faut pas longtemps pour cela, mais un regard bien fixe en vous levant, sur Dieu, le ciel, l'enfer, l'éternité, et ce sera assez pour vous faire éviter beaucoup de fautes et attirer la grâce de Dieu sur votre âme. « C'est parce que personne ne réfléchit, dit l'Esprit-Saint, que la terre est désolée par tant de crimes. Souvenez-vous de vos fins dernières et vous ne pécherez jamais. »

J'ai lu dans la vie de sainte Jeanne de Chantal que tous les matins, après la prière, elle faisait ranger ses petits enfants en cercle autour d'elle, et elle leur faisait faire quelques minutes de réflexion sur une vérité de foi. On ajoute que c'était merveille de voir l'ainée, alors âgée de onze ans, faire fort dévotement un gros quart d'heure d'oraison mentale, duquel ensuite elle rendait compte avec une fidélité et une netteté admirables. Je vous souhaite, mes enfants, de comprendre la méditation comme on la comprenait au XVII<sup>e</sup> siècle dans la famille de la sainte baronne. Donnez-vous l'incomparable joie de causer pendant quelques instants chaque matin avec cet admirable ami qui est Dieu. Vous trouverez dans cet exercice une efficacité souveraine pour la réforme de votre âme, l'acquisition des vertus de votre état, le progrès dans l'œuvre si difficile de votre sanctification. Cette méditation, cette pieuse lecture embaumera tout le reste de votre journée. Elle vous habituera à marcher en la compagnie de vos amis célestes : Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, la très sainte Vierge, les bons anges, les saints ; elle vous fera vivre dans l'atmosphère des grandes pensées de l'éternité, du ciel, du purgatoire, de l'enfer ; elle vous enthousiasmera pour la vertu et vous remplira d'horreur pour le péché. Ainsi soit-il !

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 9 aprilis 1902.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Les litanies de la Sainte Vierge, Entretiens à des jeunes filles.** — XXXVIII. *Fœderis arca*, 305.

**Entretiens sur les évangiles du dimanche.** — XXII. 4<sup>e</sup> dimanche après Pâques : L'éducation des Apôtres, 309.

**Réflexions sur des paroles du Propre des messes du dimanche.** — XXIV. 5<sup>e</sup> dimanche après Pâques, 312.

**Courtes instructions pour la prière du soir.** — LXXVII. L'amour des ennemis, 314.

**Nouvelles conférences aux femmes chrétiennes.** — XXXIX. La mort de sainte Monique, 316.

## LES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

Entretiens à des jeunes filles

XXXVIII

FŒDERIS ARCA

La sainte Ecriture nous parle de deux arches, qui sont d'ailleurs toutes deux des figures de Marie : l'arche de Noé et l'arche d'alliance; l'une qui sauva les hommes du déluge, l'autre qui conservait les tables de la Loi.

I

« L'arche de Noé, dit saint Bernard, signifiait l'arche de la grâce, c'est-à-dire la très excellente Marie. Par celle-là Noé et sa famille échappèrent au déluge; par celle-ci les hommes échappent au naufrage du péché. Par l'une huit personnes seulement triomphèrent de la mort, par l'autre tous sont appelés à la vie éternelle. Par la première un petit nombre conservèrent leur vie, par la seconde est venu le salut de tous les hommes... L'arche était portée sur les eaux du déluge, Marie ne connut jamais les tempêtes des passions<sup>1</sup>. »

Ainsi tous ceux qui veulent se sauver le peuvent en entrant dans l'arche, c'est-à-dire dans le cœur de Marie; et par contre, ceux qui demeurent loin d'elle, qui ne l'aiment pas, qui ne l'invoquent point, périront misérablement comme les malheureux qui raillaient Noé construisant l'arche et qui furent engloutis par les eaux. Quand vous entendez quelqu'un blasphémer la sainte Vierge, parler d'elle avec impiété ou sans respect, tremblez pour lui : il se met en dehors de l'arche.

Ramenez à elle au contraire toutes les âmes égarées ou désespérées par les épreuves et les duretés de la vie. Après avoir été ballottés pendant une

année sur les eaux agitées du déluge, Noé et ses enfants purent descendre enfin sur la terre ferme. Quelle joie pour eux d'abord ! Puis ils regardèrent le monde désolé, et les plaines inconnues, et les montagnes qui portaient encore la trace du passage des eaux. L'effroi les saisit. Avec quelle rigueur Dieu avait traité l'univers ! Sa justice avait sévi sans pitié. Les hommes avaient commis des crimes épouvantables, sans doute, mais quel châtiment de leur scélératesse !

Ils en gardaient dans leur âme une impression de terreur, et pour apaiser la colère de Dieu ils lui offrirent sur un autel des holocaustes d'animaux purs. Le Seigneur alors pour les rassurer leur dit : « Désormais je ne maudirai plus la terre à cause des hommes, car les sens de l'homme et les pensées de son cœur sont portés au mal dès son adolescence. » (Gen., VIII, 21). Et il ajouta : « Je veux faire une alliance avec vous et voici le signe de cette alliance : je placerai mon arc sur les nuées. Quand j'aurai couvert le ciel de nuages sombres, mon arc apparaîtra dans les nuées et je me souviendrai de notre alliance, et jamais il n'y aura plus de déluge qui détruise la race humaine. » (Gen., IX, 1-16).

Cet arc-en-ciel que Dieu dresse dans les nues après l'orage, n'est-ce pas encore un des plus doux symboles de Marie ? Quand il paraît, après le fracas du tonnerre et les ravages de la pluie, de la grêle ou des vents, nous nous sentons soulagés et nous renaissions à l'espérance : la tempête est finie, l'orage gronde encore, mais dans le lointain, la sérénité reprend possession du ciel, nous respirons enfin avec délices l'air rafraîchi et chargé de senteurs.

La jeunesse est la saison des orages plus dangereux mille fois pour les âmes que ceux qui embrasent l'atmosphère. Ils accumulent les ruines, comme l'ouragan abat les arbres des routes. Oh ! pendant ces orages qui vous mettent hors de vous-mêmes, pendant ces épreuves qui vous accablent, ces passions qui vous emportent et parfois, hélas ! vous renversent, gardez au moins la pensée de Marie, priez-la du fond de votre cœur, regardez dans le ciel assombri de votre âme : elle est là, elle y brille, elle vous encourage, elle est l'arc-en-ciel de la vie.

II

Toutefois, dans cette invocation des litanies, l'Eglise considère plutôt l'arche d'alliance comme une figure plus saisissante de Marie. La gradation se poursuit ainsi, pieuse et naturelle. Après la tour de David, le temple, « la maison d'or, » et dans le Temple, à l'endroit le plus sacré, au Saint des saints, le monument le plus précieux, l'Arche d'alliance qui renferme les tables de la Loi et la manne qui a nourri Israël pendant sa traversée du désert ; l'arche au-dessus de laquelle, entre les deux chérubins d'or, repose la majesté de Dieu.

Marie, disent les Pères, c'est « l'arche animée du divin Législateur ; » « l'arche du Nouveau Tes-

<sup>1</sup> Serm. in Ave Maria.



tament dans laquelle demeure, non plus en figure, mais en réalité, le vrai Dieu <sup>1</sup>; » « l'arche vivante de Dieu que les mains profanes ne touchent point <sup>2</sup>. »

Le peuple de Dieu et ses ennemis considéraient l'arche d'alliance comme Dieu lui-même. Quand les Philistins apprennent, sous la **judicature** d'Héli, qu'elle est avec les fils d'Israël, ils sont glacés d'effroi et s'écrient : « Dieu est venu dans leur camp ! » (I Rois, iv, 7).

1. Un jour Josué veut pénétrer dans la Terre promise, mais il est à la tête d'une multitude d'hommes sans armes, suivis de femmes et d'enfants, et il lui faut franchir un fleuve dont les rives sont élevées et les eaux grossies par les pluies. Que fera-t-il ?

« Voici, dit-il au peuple, que l'arche d'alliance du Dieu qui est le maître de la terre vous précédera dans le Jourdain, portée par les prêtres. »

Elle entre en effet dans le fleuve, la première, et « le Dieu qui est maître de la terre » ainsi que des éléments, arrête les eaux qui descendaient et les fait refluer. Elles apparaissaient au loin, semblables à une montagne, furieuses, retenues malgré elles, et pendant ce temps l'arche arrêtée au milieu du fleuve permettait à tout le peuple de le franchir tranquillement. (Josué, iii).

Je ne sais pas d'histoire plus instructive que celle-là.

La vie c'est un fleuve à traverser au-delà duquel se trouve la terre promise, c'est-à-dire le paradis. Malheur à l'âme audacieuse qui s'engage dans le lit du fleuve, parmi les vagues irritées, sans secours, sans la grâce de Dieu qui soutient la volonté, sans la prière qui appelle la grâce ! Ces eaux grossies par les pluies, vous les connaissez : ce sont vos jeunes passions, tumultueuses et frémissantes, que nulle puissance humaine ne saurait retenir. On ne se met pas en travers d'un torrent, il vous emporterait.

Cependant, il faut le traverser ce fleuve, Dieu nous l'ordonne. Nous commanderait-il des choses impossibles ?

Non ; jamais le devoir n'est impossible. Il est pénible, il est ennuyeux, il est hérissé d'obstacles, mais nous pouvons l'accomplir. Comment ? Vous l'avez deviné. Faites marcher devant vous l'arche, c'est-à-dire Marie. Les prêtres la portent ; ils vous enseignent sa dévotion et son amour, ils la placent au milieu du fleuve, au centre de votre cœur et de votre vie. Alors avancez sans crainte. Les eaux des tribulations qui descendaient pour vous engloutir, les passions qui vous entraînaient s'arrêtent soudain, menaçantes mais impuissantes. Il vous suffit de garder dans votre âme la foi à Marie, de vous écrier, à la vue du danger : « Sauvez-moi ! » de demeurer auprès de cette arche protectrice qui ne sera pas submergée, elle, et qui vous sauvera.

2. Cependant l'arche fut prise un jour par les Philistins, les ennemis du peuple de Dieu, qui la déposèrent dans leur temple, à côté de Dagon, leur idole. Quelle douleur et quelle honte parmi les Israélites ! Peut-être alors plusieurs se prirent-ils à douter de la puissance du Seigneur, puisque l'arche de Dieu était tombée au pouvoir des méchants d'Azot, et, par une ironie sacrilège, mise sur le même pied que Dagon, *juxta Dagon*.

Mais le lendemain, quand les habitants d'Azot pénétrèrent dans leur temple, ils trouvent Dagon par terre, prosterné devant l'arche. Ils le prennent et le rétablissent à sa place.

Leur hardiesse sacrilège ne demeurera pas impunie. Le jour suivant, quand ils arrivent de grand matin sur le seuil de l'édifice, la tête de l'idole et ses deux mains gisaient sur le sol, le reste du corps était par terre, humilié devant l'arche, dans la poussière. (I Rois, v).

Dagon, c'est le démon. Dieu lui permet d'entrer dans le sanctuaire de votre cœur et d'en être le triste possesseur. Vous-mêmes plus d'une fois vous acceptez sa maîtrise, ou du moins vous nourrissez le secret désir de plaire à la fois à Dieu et à Dagon, à Jésus-Christ et à Satan. Vous vous figurez que ce serait le bonheur complet d'appartenir à la fois au monde et à l'Eglise, et dans votre âme vous mettez sur le même pied l'arche de Dieu et Dagon, le bien et le mal, la piété et la jouissance coupable, *juxta Dagon*. Et vous passez souvent de longues heures dans cet effroyable tête-à-tête. Qui sait ? Des mois et des années !

En votre âme baptisée toutefois s'élève un remords qui la fait pleurer, vous n'avez pas abandonné la dévotion à Marie, vous récitez encore votre chapelet, vous élevez de temps à autre vers elle un regard de repentir désolé. Courage ! l'arche du Seigneur est au-dedans de vous, mais elle ne restera pas prisonnière du démon. Au premier acte de contrition sincère, Dagon tombera la face dans la poussière devant l'arche, prosterné malgré lui devant Marie. Et s'il regimbe, celle qui lui a écrasé la tête la séparera du tronc et coupera les mains qui voudraient vous ressaisir. Ses desseins méchants sont renversés : la tête coupée, — et ses actions maudites paralysées : les deux mains brisées, *caput autem Dagon et duce palmæ manuum ejus abscissæ erant super limen*. L'entrée de votre âme lui est désormais interdite.

Imitons les Israélites, emmenons avec nous l'arche dans les combats et nous serons victorieux. Une seule fois l'arche fut prise, et ce fut par châtiment pour eux, l'arche elle-même affirma sa toute-puissance. Partout ailleurs elle triomphe. La vie est une lutte perpétuelle plus terrible et plus constante durant la jeunesse ; allez-vous-en donc de par le monde lutter contre Dagon, vous le rencontrerez en tous lieux, presque en toute compagnie, mais mettez la main sur votre cœur : l'arche de Dieu y réside, Marie vous inspire, elle vous aide, elle vous encourage : toutes les idoles tomberont et se prosterneront devant vous.

<sup>1</sup> Saint Ildefonse, Serm. I sur l'Assomption.

<sup>2</sup> Saint Jean Damascène, Chant sur l'Annonciation.

## III

Envisageons maintenant les rapports qui existent entre l'arche d'alliance et Marie.

Marie est l'arche d'alliance, car elle est le témoignage vivant et éternel du grand amour de Dieu pour les hommes. Deux nations contractent alliance parce qu'elles s'aiment, autrement l'alliance ne serait point durable. Dieu nous aime infiniment et nous nous étions séparés de lui, alors il nous a donné Marie qui nous a réunis par Jésus-Christ. C'est elle qui a été le principe du pardon, la grande réconciliatrice.

L'arche, avons-nous dit, c'était Dieu lui-même. Or les Pères, comme saint Pierre Damien et saint Grégoire de Nazianze, n'ont pas craint d'appeler Marie fille de Dieu, non point par essence, comme Jésus-Christ, mais par participation, et ils mettent dans la bouche du Sauveur ces paroles à l'adresse de sa sainte Mère : « Venez, ma bien-aimée, vous m'avez fait partager votre nature humaine, moi je vous ferai partager ma nature divine ! »

Aussi saint Ambroise s'écrie-t-il : « Qui verrons-nous dans l'arche, sinon sainte Marie ? L'arche renfermait en dedans les tables du Testament : Marie portait en son sein l'héritier même du Testament. L'arche contenait la loi : Marie l'Evangile. L'arche faisait entendre la voix de Dieu : Marie le Verbe. L'arche brillait au dedans et au dehors d'un or très pur : Marie brillait intérieurement et extérieurement de toutes les splendeurs de la virginité. L'une était décorée d'un or sorti de terre : l'autre d'un or venu du ciel ».

Entrons dans plus de détails encore.

1. L'arche était faite de bois de Sétim, un bois incorruptible. Quelle belle figure de Marie ! Jamais le vice n'eut prise sur elle, jamais une ombre d'orgueil, de jalousie ou d'impureté. Son âme ne connut point la souillure, mais elle demeura toute belle, toute radieuse, objet de l'admiration des anges, en qui le regard de Dieu trouva des taches.

Cette beauté, cette pureté incorruptible de l'âme rejaillit sur son corps, et lui communiqua une sorte de baume qui, après sa mort, la préserva de l'opprobre qui s'attache à notre pauvre dépouille mortelle. L'incorruptibilité de la chair est un signe de sainteté. Dieu permet parfois que les saints les plus purs, les plus ardents pour le faire aimer, les plus pieux, les plus aimants, comme sainte Claire, saint Charles Borromée, la bienheureuse Marguerite-Marie dont le cerveau demeure intact, Dieu permet, dis-je, que ces saints, après leur mort, gardent quelque chose des apparences de vie et ne soient point consumés tout entiers par le ver du sépulcre. On se penche sur leurs restes

mortels, et il s'en exhale un parfum délicieux ; ainsi du cœur de saint François de Sales.

Or ce que Dieu a fait pour plusieurs de ses saints, il l'aurait refusé à la Reine des saints, à sa Mère ? Le prophète avait dit de Jésus : « Tu ne connaîtras point la corruption du tombeau. » Marie, l'arche vivante qui avait renfermé Jésus, ne la connut pas non plus, et nous savons comment, trois jours après qu'elle eut rendu le dernier soupir dans un élan d'amour, Jésus vint recueillir avec ses anges le corps de sa Mère comme il avait cueilli son âme très pure.

2. L'intérieur et l'extérieur de l'arche étaient protégés par des tablettes de l'or le plus fin. Ainsi l'âme de Marie était parée à l'intérieur et à l'extérieur de l'or de la charité. A l'intérieur, l'amour de Dieu, et qui pourra en décrire le foyer ? A l'extérieur, l'amour des hommes, et ici du moins nous connaissons d'elle quelques traits révélateurs. Regardons-la plutôt dans les détresses de Bethléem ou de la fuite en Egypte. Son amour demeure inaltérable comme l'or, elle se contient, elle prie, elle conserve pour elle ses peines, *Maria conservabat*, et elle donne tout son amour à ceux que Jésus aime, bien qu'ils le persécutent.

Durant la Passion, au pied de la croix, même attitude. Elle ne se plaint pas, elle ne récrimine pas, elle ne maudit personne, elle aime. Elle aime puissamment ces pécheurs qui deviennent ses enfants, de bourreaux de son Fils ; son âme est broyée par la douleur, mais ses sentiments, sa charité pour les hommes demeure inaltérée comme l'or.

Et dans la primitive Eglise, comme elle unit, comme elle enseigne, comme elle dirige, comme elle court après les brebis égarées ! Elle a hérité de l'amour immense de Jésus, et elle distribue à tous cet inépuisable patrimoine.

Laissez-moi vous faire quelques applications de cette doctrine touchant Marie, afin que vous l'imitiez, et que vous deveniez aussi, comme je le dirai tout à l'heure, d'autres Arches d'alliance.

Soyez d'un bois, je veux dire d'une conduite incorruptible, et pour cela fuyez la contagion du monde, l'orgueil, la vanité, les livres, les compagnies et les pensées qui corrompent les âmes virginales. Ensuite soyez d'or, au dedans et au dehors ; au dedans, ayez l'or de la piété, au dehors l'or de la charité qui se répand, se dépense, cherche les occasions de consoler, d'instruire, d'édifier, et oublie les injures, petites et grosses. L'or s'éprouve dans le creuset. On le fond en le soumettant à un feu intense, à une température très élevée, et quand il est en ébullition, si l'on aperçoit sur la surface bouillonnante quelques scories, quelques matières impures qui surnagent, on les enlève, et ce qui reste est admirablement pur et fin. Telle est votre âme. Dieu la soumet au creuset des contradictions, des calomnies, des deuils cuisants, des peines terribles. Elle est pleine d'or quand elle possède la grâce de la charité. Les douleurs et les épreuves sont ces scories qui montent à la surface. Sachez

<sup>1</sup> Gueric, abbé, Serm. de Assumptione.

<sup>2</sup> Arca intrinsecus portabat Testamenti tabulas : Maria autem ipsius Testamenti gestabat heredem. Illa intra se legem, hæc Evangelium retinebat. Illa Dei vocem habebat, hæc Verbum. Arca intus forisque auri nitore radiabat : Beata Maria intus forisque virginitatis splendore fulgebat. Illa terreno ornabatur auro, ista cœlesti. (S. Ambroise, Serm. 81).



vous en débarrasser, par une prière confiante, par un cri de résignation vers Dieu, vers Marie, par un bon *Fiat*. Pas d'amertume ni de rancune, pas de haine surtout, le désir au contraire de faire du bien à ceux qui vous font du mal, et vous serez tout d'or, dans votre piété intérieure et dans vos œuvres extérieures.

3. Le couvercle de l'arche, également tout en or, s'appelait *Propitiatoire*, parce que c'est de là que Dieu rendait ses oracles et se montrait propice à son peuple quand le Grand-Prêtre le consultait et l'invoquait. Là reposait la majesté de Dieu, la Sagesse de Dieu, sur ce trône qu'il s'était choisi. Mais de quel poids étaient les prières du Grand-Prêtre, un homme comme nous, ayant à déplorer déjà comme nous ses infirmités morales et ses péchés ? Il lui fallait d'abord se faire pardonner avant d'être écouté. Marie, au contraire, a trouvé grâce devant Dieu, suivant la parole de l'Ange : *Invenisti gratiam apud Dominum*, elle qui est le « trône même de la Sagesse » et « la Mère très pure. » Elle peut parler, ses paroles seront agréables, et elle parle pour nous ; elle intercède pour tous ses enfants, et sa prière est toute-puissante. Seule notre volonté perverse triomphe, hélas ! de cette toute-puissance. Aussi, comme le propitiatoire, soyez d'or, et d'or sans alliage de mollesse, d'indifférence, surtout d'attaches au mal, autrement vous seriez les tristes triomphatrices des prières de Marie pour vous. Quelle malheureuse victoire qui ferait tressaillir de joie l'enfer et Satan, qui, de son côté, pèse de toutes ses forces sur votre volonté pour qu'elle rompe la chaîne d'or qui la retient à Marie !

Au-dessus du propitiatoire d'or, ce sont les deux chérubins d'or, — tout est or dans l'arche, comme tout est charité dans Marie, — symbole de l'intelligence et de la science de la sainte Vierge, la véritable arche d'alliance.

4. Pénétrons ensuite dans l'intérieur de l'arche : nous y voyons la verge d'Aaron qui fleurit, les deux tables de la Loi, et une urne d'or renfermant la manne.

La verge d'Aaron nous rappelle le Christ Fils de Marie. « Le Christ enfant, c'est la verge se couvrant de feuilles ; le Christ adolescent, c'est la verge produisant des fleurs ; le Christ devenu homme, qui nous rachète sur la croix au prix de son sang, c'est la verge portant des fruits <sup>1</sup>. » Mais écoutons saint Bernard, c'est lui le Maître quand il s'agit de célébrer Marie : « Le Christ ressuscitant d'entre les morts est une verge par sa puissance, une fleur par l'odeur suave qu'il répand, un fruit par son goût délicieux, un feuillage par la protection attentive avec laquelle il garde et défend les siens contre la violence des tentations <sup>2</sup>. » Privées de la grâce, nos âmes étaient sèches comme la verge d'Aaron, mais rafraîchies par cette rosée divine, fortifiées par la prière, embaumées par la

dévotion à Marie, elles se revêtent de fleurs et de fruits, de pures intentions, de volontés généreuses et de bonnes œuvres.

L'arche ne contenait que les tables de la Loi, la lettre morte de l'Ancien Testament, les enseignements gravés sur un marbre dur et stérile ; Marie met au monde l'auteur de la Loi lui-même, qui nous apporte l'Evangile, la loi nouvelle et vivante, la loi de l'esprit, écrite dans les cœurs, qui s'attachera jusqu'au fond de nos entrailles pour en faire jaillir tous les amours puissants, tous les dévouements et tous les martyrs.

Enfin la manne, cet éclatant bienfait de Dieu, cet aliment savoureux qui nourrit les Hébreux dans le désert. Ils trouvaient une douceur exquise « dans ce pain des anges qui leur tombait du ciel sans travail, très agréable et suave au goût. » (Sag., xvi, 20). C'était aussi une récompense pour eux qui avaient abandonné les oignons d'Egypte et fait le sacrifice de leurs maisons, de leurs habitudes, de leurs jouissances. On la recueillait de grand matin, car plus tard elle fondait aux ardeurs du soleil, et on la broyait avec un pilon.

Mais tout cela encore ce sont des figures, *hæc in figuris contingebant illis*, et comme la figure est pâle à côté de la radieuse réalité ! « Vos pères ont mangé la manne et ils sont morts, disait le Sauveur aux Juifs. Celui qui mangera le pain que je lui donnerai vivra éternellement. » (Jean, vi, 49). L'Eucharistie, voilà le vrai pain des anges, d'une douceur toute céleste. Le Sauveur nous le donne sans nul mérite de notre part, *sine labore* ; cependant il veut que nous ayons passé la mer Rouge, c'est-à-dire que nous soyons baptisés, ensuite que nous renoncions, pour son amour, à quantité de plaisirs qu'il réproche et de caprices de vanité. Alors nous traverserons heureusement le désert de cette vie, et nous atteindrons le ciel qui est la vraie Terre promise.

Or, qui nous a donné cette manne sinon Marie, l'arche d'alliance qui la renfermait ? Aussi les Pères s'écrient-ils en la désignant avec admiration : « Salut, urne d'or, qui contenez la vraie manne ! <sup>3</sup>. »

#### IV

Vous avez compris combien délicieuse et pleine d'enseignements est cette appellation de Marie, *Fœderis arca*. Vous avez goûté toutes les pieuses applications qui ressortent d'elles-mêmes de cet aimable sujet. Je terminerai par cette pensée. L'arche d'alliance demeurait dans le temple, ou, sur un signal de Dieu, se mettait en marche pour combattre les ennemis ou pour combler de bienfaits ceux qui la recueillaient, comme ce paisible et vertueux Obededom. Telle fut aussi la conduite de Marie : ou elle priait seule dans sa maison, ainsi qu'il arriva lorsqu'elle reçut la visite de l'ange ; ou elle agissait, « elle se mettait

<sup>1</sup> Justin de Miechow, t. V, *Fœderis arca*.

<sup>2</sup> Saint Bernard, Hom. II *super Missus est*.

<sup>3</sup> Saint Ephrem, *De Glor. Virginis*.

en marche », comme le jour où elle franchit les montagnes pour se rendre chez Elisabeth. Avec quelle joie, quelle promptitude et quel courage elle prit le chemin d'Al-Karem, je vous l'ai rappelé souvent. Puisque vous vous glorifiez d'être les enfants de Marie, imitez-la dans son esprit de prière d'abord. Aimez à parler seules avec Dieu, à écouter les oracles qui vous viennent, non plus de l'arche, mais du tabernacle, qui est infiniment plus précieux que l'arche ; cherchez les vraies délices spirituelles où elles se trouvent, je veux dire dans l'Eucharistie, la manne divine qui seule est assez douce, suave et savoureuse pour nourrir et retenir vos âmes par son parfum céleste, par les ineffables jouissances qu'y goûtent les cœurs purs.

Ensuite « mettez-vous en marche. » Par la prière, par la sainte Eucharistie, vous avez accumulé des forces merveilleuses, vous ressemblez alors à ces machines à vapeur qui sont sous pression et qui attendent l'heure où elles franchiront l'espace. Allez rapidement, comme de bons anges qui sont des messagers de foi et de charité, comme des femmes fortes que rien ne rebute, ni le travail, ni les choses répugnantes, ni les outrages même, pourvu que vous apportiez à une âme l'aumône d'un peu d'espérance et de résignation.

Vous qui avez le bonheur de croire, prenez pitié de ceux qui ne croient pas, qui ne savent pas, qui n'aiment pas Dieu. Dissipez les ignorances, ouvrez les cœurs à Jésus-Christ. Si vos paroles sont inopportunes, parlez par votre exemple, par vos bienfaits. Allez frapper aux portes vers lesquelles les heureux du monde ne se dirigent jamais, aux portes des âmes endolories, oubliées, désespérées souvent, et qui seraient tentées de maudire Dieu. Si vous pouviez leur faire accepter la manne divine que vous portez avec vous !... Car vous êtes des arches vivantes possédant la Loi et la manne, la vérité et l'amour !

« La vierge chrétienne, fiancée du Christ, écrivait saint Jérôme à sainte Eustochium, c'est l'arche du Testament d'or au dedans et au dehors, gardienne de la loi du Seigneur. Dans l'arche il n'y avait que les tables du Testament ; qu'ainsi il n'y ait en vous aucune pensée étrangère à Dieu. Le Seigneur veut reposer sur le propitiatoire de votre âme, comme il reposait sur les chérubins <sup>4</sup>. »

<sup>4</sup> *Sponsa Christi est arca Testamenti intrinsecus et extrinsecus deaurata, custos legis Domini. Sicut in illa nihil aliud fuit nisi tabulae Testamenti, ita in te nullus sit extrinsecus cogitatus. Super hoc propitiatorium quasi super cherubim sedere vult Deus. (S. Hieron. ad Eustochium).*

## ENTRETIENS SUR LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

### XXII

#### 4<sup>e</sup> Dimanche après Pâques

##### L'ÉDUCATION DES APÔTRES

Avant de remonter au ciel s'asseoir à la droite de son Père, Jésus devait dire à ses disciples : « Allez donc et instruisez tous les peuples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et leur apprenant à garder toutes les choses que je vous ai commandées. Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. » (Matth., xxviii, 18-20).

En lisant ces paroles du Sauveur, on se demande quels étaient ces hommes qu'il chargeait d'annoncer l'Évangile aux nations ; et lorsque l'histoire de leur vie nous les montre sortis des rangs infimes du peuple, livrés à des professions qui supposent la rusticité des manières et du langage, l'esprit reste confondu d'admiration quand on les voit tout à coup, dans des contrées toutes différentes de mœurs et d'idiomes, enchaîner à l'éloquence de leur parole les peuples et les lois, triompher des habitudes et des préjugés les plus invétérés, et animer de la foi qui les embrase les ignorants, les savants et les philosophes eux-mêmes. La raison subjuguée par un tel spectacle est forcée de reconnaître que, de tous les miracles qui s'accomplirent pendant le cours de leurs travaux, le plus sublime et celui qui montre le mieux la divinité de leur mission, c'est le résultat de cette mission même ; c'est de voir de simples pêcheurs sortis d'une nation dédaignée par le monde entier donner aux philosophes du Lycée et du Portique, qui s'épuisaient en stériles efforts, la solution de tous les problèmes les plus élevés concernant la nature de Dieu, la providence de l'Être éternel, la liberté de la créature, les rapports existant entre l'homme et la divinité, l'immortalité de l'âme, la vie future ; c'est de voir la morale la plus rigide qui ait été enseignée aux peuples se faire accepter tout à coup par des hommes plongés dans le dernier état de la perversité et de la dépravation ; c'est de voir enfin succéder à l'impiété antique la foi nouvelle, à la sécheresse de l'égoïsme les trésors de la charité, et commencer le règne de cette fraternité universelle qui sépare à jamais le monde païen du monde chrétien.

Quelle est la cause de ce phénomène mystérieux ? Où les apôtres ont-ils puisé les idées, les sentiments, les énergies qui les ont rendus capables d'accomplir cette œuvre prodigieuse ? Ils les ont puisés dans la direction spirituelle et morale de Notre-Seigneur, qui pendant trois ans a façonné leurs esprits et leurs cœurs d'une manière incessante. Cette action se révèle clairement à nous dans l'Évangile de ce jour. Il contient des reproches, des consolations, des promesses.

Méditons cette page inspirée. Notre-Seigneur



s'adresse aux douze disciples choisis ; mais dans leur personne il s'adresse aussi à tous les chrétiens.

### I. — Reproches.

Jésus dit à ses disciples : « Je vais à celui qui m'a envoyé, et personne d'entre vous ne me demande : « Où allez-vous ? » — C'est la question si naturelle des enfants, de l'ami, au père, à l'ami qui leur fait part d'un projet de voyage. Par ces paroles Notre-Seigneur invitait les apôtres à une sainte curiosité : il voulait qu'on l'interrogeât sur son Père, sur le royaume de son Père, sur la gloire qui lui était réservée dans le divin royaume. Mais les Douze restent silencieux. — La plainte d'amitié et de tendresse que le divin Maître adresse à ses compagnons privilégiés, ne peut-il pas nous l'adresser à nous-mêmes ? Que Jésus vienne sur la terre ou qu'il retourne au ciel, qu'il monte au Thabor ou qu'il se traîne au Calvaire, peu nous importe : « *Nemo ex vobis interrogat me : Quo vadis ?* »

Cette indifférence que nous avons pour Dieu s'étend aussi aux choses de Dieu. L'Eglise est-elle dans la joie ou dans les larmes, les âmes se sauvent-elles ou courent-elles à leur perte ? Peu nous importe. Si nous avions une foi vive, une ardente charité, si nous avions au cœur la flamme du zèle, l'enthousiasme du bien, ces grandes choses ne nous laisseraient point indifférents, mais nous nous passionnerions pour elles. Nous regarderions les joies de l'Eglise comme nos joies, ses tristesses comme nos tristesses.

Combattons cette insensibilité. Rappelons-nous que, selon la parole d'un penseur profond, « l'indifférence est le sommeil de l'âme, et qu'elle est pour les cœurs ce que l'hiver est pour la terre. » Ouvrez les yeux : l'hiver est passé, la végétation ressuscitée épanouit ses magnificences. Que ce soit aussi le renouveau pour les âmes ! Aussi bien les fêtes de Pâques ont ramené le printemps dans le monde surnaturel. Sortons donc de notre engourdissement, secouons notre torpeur, et montrons par l'élan, par la ferveur de notre piété, qu'un amour nouveau pour Dieu et les choses de Dieu vit en nous désormais.

### II. — Consolations.

La pensée du départ de Notre-Seigneur avait rempli les apôtres de tristesse. « Je vais à Celui qui m'a envoyé... Parce que je vous ai parlé ainsi, votre cœur est rempli de tristesse. *Tristitia implevit cor vestrum.* »

Quel est le chrétien qui n'a souffert lui aussi de l'éloignement de Jésus ? L'âme était dans la lumière, dans la joie ; elle surabondait de consolations. Tout à coup Jésus se retire et l'âme ne ressent plus qu'amertume, tristesse et dégoût : *Tristitia implevit cor vestrum.* Les plus légères obligations de la piété lui paraissent pénibles, la plus légère violence lui coûte de grands efforts,

tout ce qu'elle fait pour le ciel la gêne, l'ennuie, lui déplaît, la prière fatigue son esprit, les lectures saintes lassent son attention, elle trouve je ne sais quoi d'amer dans la vertu, le joug du Seigneur lui paraît accablant. Le souvenir des grâces s'efface ; on ne sait plus où est Dieu : *Quo abiit dilectus ?* C'est la voie du désert qui s'ouvre pour l'âme triste et délaissée.

Elle regrette son état passé et elle s'écrie avec Job : « Que ne puis-je être comme aux mois du passé, comme aux jours où Dieu me gardait, quand sa lampe brillait sur ma tête, et que sa lumière me guidait dans les ténèbres ! Que ne suis-je comme aux jours de ma vigueur, où Dieu veillait en ami sur ma tente, quand le Tout-Puissant était encore en moi ! » (Job, xxix, 2-5).

Ce qui doit nous consoler au milieu de ces tristesses du départ de Jésus, c'est qu'à nous comme aux apôtres il adresse une parole de consolation. « Mon retour à mon Père, nous dit-il, n'est-ce pas un mystère de joie ? N'êtes-vous point désireux de ma gloire, de ma félicité ? D'ailleurs il vous est utile que je m'en aille. *Expediit vobis ut ego vadam.* » Parole lumineuse pour les âmes qui souffrent des absences de Jésus. Jusque-là vous étiez comme des enfants timides sous la main qui vous conduisait ; laissés à vous-mêmes, vous aurez l'occasion d'essayer vos forces, d'acquérir ce courage, cette assurance, cette vigueur spirituelle qui vous sont nécessaires pour accomplir les choses auxquelles vous êtes destinés.

L'épreuve est la saison féconde pour l'âme. Lorsque les arbres fleurissent, ils sont beaucoup plus beaux à voir qu'au temps de la maturité. Mais alors, s'ils ont perdu leur couronne de verdure, si le vent d'automne a dispersé leurs feuilles, ils sont chargés de fruits. Ainsi en est-il dans le monde moral : c'est au milieu des dépouillements, des désolations et des amertumes que les âmes fructifient ; ces grands vides de l'âme sont la place de Dieu.

Et en effet, selon la parole d'un pieux auteur, *Christi discessus profuit Apostolis ad solidandam eorum fidem, ad reformandam eorum spem, ad purificandam eorum charitatem* <sup>1</sup>.

Le départ du Christ a fortifié la foi des Apôtres. Le caractère de la foi est d'attendre, de soupirer et de souffrir. La foi sacrifie les choses visibles aux invisibles. Il est plus méritoire de chercher Dieu à travers les obscurités et les ombres que de le contempler de ses yeux.

Il a perfectionné leur espérance, car en leur ôtant les consolations du présent, il leur a appris à attendre les biens futurs, les joies du ciel.

Il a épuré leur charité. L'attachement qu'ils avaient pour Jésus était trop humain, il tenait trop à la présence sensible. L'absence dépouilla cet amour de ce qu'il avait de terrestre, il l'éleva, l'ennoblit. L'âme séparée de Jésus ne l'aime pas

<sup>1</sup> *Liber sacerdotalis seu Scutum fidei*, Dom. iv post Pascha.

moins vivement, mais elle l'aime d'un amour plus désintéressé, plus méritoire.

Ne nous effrayons donc pas des épreuves que nous rencontrons dans la pratique des vertus chrétiennes. Ces épreuves sont utiles, nécessaires même au progrès de l'âme. De plus, elles n'auront qu'un temps.

« L'épreuve, a dit Mgr Dupanloup, c'est un de ces brouillards du matin qui quelquefois effraient le voyageur timide. Mais celui qui a du cœur et continue sa route voit bientôt se dissiper la vapeur humide et froide, et le soleil resplendit au plus haut des cieux. Chrétiens de peu de foi, que craignez-vous? Dieu est derrière le nuage; attendez un peu, il se montrera et vous le reverrez dans sa force et dans sa gloire. »

### III. — Promesses.

Enfin Jésus fait à ses apôtres une promesse : « Lorsque je me serai en allé, je vous enverrai le Saint-Esprit. »

Le quatrième dimanche après Pâques inaugure une période d'attente pour l'Eglise.

L'attente est une disposition propre à toutes les âmes nobles, élevées, qui n'enferment pas leurs pensées, leurs aspirations dans le cercle étroit des choses terrestres. Toutes les grandes âmes s'écrient, d'une manière ou d'une autre, avec le poète : « J'ai toujours attendu quelque chose. »

De quelle haute attente ne doit donc pas nous remplir la parole de Notre-Seigneur ! « On doit attendre ce qui est bon, » a dit un grand écrivain. Avec quelle impatience ne devons-nous pas attendre le Saint-Esprit !

C'est un esprit de lumière, et nous avons besoin de lumière ; c'est un esprit de force, et nous avons besoin de force ; c'est un esprit de piété, et nous avons besoin de piété.

Et de quelle manière intime et parfaite le divin Esprit ne nous sera-t-il pas donné ! Il résidera en nous, il pénétrera notre intelligence, notre volonté, tout notre être de son action bienfaisante. Il n'y a point d'union sur la terre, comparable à celle qui s'établira entre nous et le divin Consolateur. Car un chrétien, selon la magnifique expression d'un Père de l'Eglise, ce n'est pas seulement comme l'homme ordinaire, un corps et une âme : c'est un corps, une âme et le Saint-Esprit.

Préparons-nous à recevoir l'Hôte divin. Qu'il vienne reposer dans notre âme et la combler de tous ses dons.

D'ailleurs, si nous ne profitons pas de sa visite, Notre-Seigneur nous apprend qu'elle nous serait redoutable, et ces paroles de Jésus-Christ sont aussi mystérieuses que terribles :

« Lorsque l'Esprit-Saint sera venu, dit le Sauveur, il convaincra le monde en ce qui touche le péché, parce que le monde n'a pas cru en moi. » Les Juifs n'ont pas cru en Jésus, malgré l'accomplissement des prophéties et malgré la multitude des miracles. Ils ont fermé les yeux pour ne point voir. Or, le monde est resté juif, il est incrédule

par tradition et en quelque sorte par nature ; il cesserait d'être le monde s'il devenait croyant. Certaines âmes mondaines peuvent avoir la foi, et même une foi pratique ; mais en tant qu'elles ont la foi, elles ne sont pas du monde, et en tant qu'elles sont du monde, elles n'ont pas la foi. Jésus n'a pas prié pour le monde, l'Esprit-Saint ne console pas le monde ; exclu des prières de Jésus et des visites du Consolateur, le monde reste tout entier dans la nuit, *totus in maligno*, dit l'apôtre saint Jean. Ainsi le Paraclet convaincra le monde de péché, parce que le monde ne croit pas en Jésus.

Il convaincra le monde « au sujet de la justice, parce que je vais à mon Père et que vous ne me verrez plus. » Les œuvres saintes qui se continuent dans l'Eglise et qui sont le fruit de la présence invisible du Consolateur auraient pu s'expliquer humainement, si Jésus était demeuré parmi les siens. La douceur de sa possession sensible, le miracle de son immortalité auraient suffi pour exciter à la vertu et inspirer l'héroïsme. Mais Jésus remonte vers son Père, ses disciples ne le verront plus, et cependant ils seront les plus justes, les plus chastes, les plus patients des hommes. La sainteté dans l'Eglise, cette sainteté communiquée, participée du Saint-Esprit, convaincra le monde qu'il existe une justice vraie, que la vertu n'est pas un mot, mais une réalité vivante, et que Jésus absent demeure l'exemplaire immortel de toute perfection morale.

Enfin l'Esprit-Saint convaincra le monde « touchant le jugement, parce que le prince de ce monde est déjà jugé. » Ceux qui ne suivent pas Jésus-Christ ont cependant un chef qu'ils suivent. Ce chef, c'est Satan. Or le jugement de Satan est déjà prononcé. Les disciples du monde auraient tort de compter sur une indulgence qui n'a pas été accordée au prince de ce monde. Et d'ailleurs le monde qui semble n'être pas encore devant son Juge est jugé peu à peu. L'Eglise, tribunal de la vérité où siège la vérité même, l'Eglise applique tous les jours au monde la sentence portée contre le prince de ce monde. Elle crie à haute voix : *Vae mundo a scandalis* ! Elle condamne les plaisirs du monde, ses fausses joies, ses pompes, ses maximes, ses mensonges. Et cette condamnation est celle de l'Esprit-Saint, de l'Esprit de Jésus ; et Jésus lui-même reviendra, comme Juge visible, confirmer dans sa majesté les condamnations que l'Eglise a fait entendre dans sa faiblesse.

O mon Dieu, depuis votre naissance à Bethléem nous vous avons suivi constamment, grâce à la sainte liturgie qui nous attachait à vos pas. Encore quelques jours et vous allez vous élever au ciel, et l'année va perdre ce charme qu'elle empruntait jour par jour à la présence, aux actions et aux discours de notre Emmanuel. Profitons des dernières heures qu'il nous est donné de passer avec Jésus. Amen !



## RÉFLEXIONS SUR DES PAROLES DU PROPRE DES MESSES DU DIMANCHE

### XXIV

#### CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES

**I. Nations, bénissez notre Dieu, et faites entendre la voix de sa louange.** — Ce n'est point en vain que cette invitation a été adressée à tous les peuples de la terre. Depuis que les apôtres sont partis à la conquête du monde, des hommes se sont levés en toute contrée pour bénir le Dieu du ciel et de la terre. Car l'objet de la prédication évangélique était d'inviter les nations à bénir Dieu pour le reconnaître comme leur Dieu, et à lui obéir dans ce qu'il leur commanderait à la suite de leur nouvelle naissance par le baptême. — Et cette bénédiction qui a monté ainsi vers Dieu est le fruit de cette parole que Jésus-Christ avait dite à ses apôtres : *Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.* (Matth., xxviii, 19). Cette bénédiction était encore le fruit des enseignements que Jésus-Christ avait donnés à ses apôtres pour qu'ils les fissent connaître à tous les hommes : *Ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-le dans la lumière; et ce qui vous est dit à l'oreille, préchez-le sur les toits.* (Matth., x, 27). Cette bénédiction, enfin, était le fruit du témoignage que les apôtres rendaient à Jésus-Christ, même au prix de leur vie, disant : *Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et touché, du Verbe de la vie, nous vous l'annonçons.* (I Jean, i, 1-2). — C'est ainsi que toutes les nations étant baptisées, ayant reçu les enseignements des apôtres et reconnaissant leurs témoignages, bénissent Dieu, car elles voient que ce n'est point en vain qu'elles ont attendu le salut qui vient de Dieu : *Louez le Seigneur notre Dieu qui n'a point délaissé ceux qui ont espéré en lui.* (Judith, xiii, 17). C'est avec raison que l'Apôtre nous dit : *Réjouissez-vous, nations, avec son peuple.* (Rom., xv, 10; Ps., cxvi, 1). Oui, la Gentilité a été appelée à ne former qu'un seul peuple avec Israël, et c'est cette union de deux peuples qui doit exciter nos bénédictions et nos actions de grâces envers Dieu. (S. Jérôme; Albert le Grand).

Nous ne devons point nous borner à bénir notre Dieu, nous avons encore à faire entendre la voix de sa louange. Quelle est cette voix ? C'est la voix du Père qui se fit entendre sur les bords du Jourdain, lorsque Jésus-Christ recevait le baptême des mains de son Précurseur, et cette voix disait : *Vous êtes mon Fils bien-aimé; c'est en vous que j'ai mis mes complaisances.* (Luc, iii, 22). C'est encore cette voix qui fut entendue sur le Thabor, alors que Jésus-Christ fut transfiguré en présence de ses trois disciples, et cette voix disait : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances. Ecoutez-le.* (Matth., xvii, 5). C'est enfin cette voix qui fut entendue lorsque Jésus-

Christ après son entrée à Jérusalem demandait à son Père de glorifier son nom, et cette voix disait : *Je l'ai glorifié et je le glorifierai encore.* (Jean, xii, 28). — Et maintenant il est du devoir de tout fidèle de faire entendre cette voix de louange en l'honneur de Jésus-Christ, en la redisant à tous ceux qui nous entourent, pour les inviter à bénir notre Dieu et à partager notre foi. Dieu n'a nul souci de votre louange, de votre amour, si vous ne témoignez pas du zèle pour le salut de votre prochain. Aussi le Psalmiste dit-il dans un autre endroit à tous les hommes : *Annoncez la gloire du Seigneur à toutes les nations, faites connaître ses merveilles à tous les peuples.* (Ps., xcvi, 3). N'est-ce pas publier la gloire du Seigneur, et par là-même les porter à bénir Dieu, que de chercher à faire connaître Jésus-Christ comme étant le Fils bien-aimé du Père en qui il a mis toutes ses complaisances ? Ah ! combien seraient belles et nombreuses les bénédictions qui monteraient vers Dieu, si nous parvenions à faire connaître ainsi Dieu lui-même et Jésus qu'il a envoyé sur la terre ; car c'est là la vie éternelle qui est offerte à tous les hommes : *Mon Père, disait-il, la vie éternelle, c'est qu'ils vous connaissent, vous seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ.* (Jean, xvii, 3). Voilà la voix de louange que nous devons faire entendre. (Albert le Grand).

Mais comment tous les enfants de l'Eglise peuvent-ils y arriver ? Il semble qu'il n'y a que les apôtres et les ouvriers évangéliques qui puissent remplir cette mission. Et cependant quiconque connaît bien la constitution de l'Eglise voit sans peine que tout est en commun dans cette sainte société ; que les œuvres les plus secrètes contribuent à la propagation de l'Evangile et à la sanctification de tous les peuples ; que les prières du solitaire appuient la prédication du ministre de la parole ; que Dieu accorde souvent plus aux larmes d'une vierge chrétienne renfermée dans sa cellule qu'aux efforts du zèle le plus actif. Tout le monde peut annoncer Jésus-Christ par la bonne odeur des vertus et par une vie chrétienne. C'est ainsi que de concert avec les prédicateurs de l'Evangile vous annoncerez la gloire du Seigneur. En effet, l'édifice de l'Eglise se construit par l'unité de l'esprit, s'affermir par les liens de la charité, et s'élève sur les fondements de l'humilité. Annoncez donc la gloire du Seigneur et non la vôtre : celui qui bâtit pour sa propre gloire tombera, car ne travaillant point pour la maison de Jésus-Christ qui est l'Eglise universelle, il ne rentre point dans la construction de l'édifice commun. Et ce travail, vous devez l'accomplir chaque jour, c'est-à-dire annoncer la gloire du Seigneur de jour en jour, parce que la couronne n'est donnée qu'à la persévérance. Profitons donc de cet *aujourd'hui* passager qui nous est donné, pour mériter la gloire de l'*aujourd'hui* permanent qui est la bienheureuse éternité. (Berthier; S. Aug., In Ps. xcvi).

**II. C'est le Seigneur qui a rendu mon âme à la vie, et qui n'a pas permis que**

mes pieds aient chancelé. — Dès le jour où Jésus-Christ nous pardonne nos péchés, nous revenons à la vie, c'est-à-dire nous vivons en enfants de Dieu, ayant de continuelles communications avec notre Père céleste, et nous entrons en participation de tous les biens de notre frère Jésus-Christ. Aussi nous pouvons dire à notre Sauveur en considérant la vie et la mort sous tous les rapports : *C'est vous, Seigneur, qui avez la puissance de la vie et de la mort, et qui menez jusqu'aux portes de la mort et en ramenez.* (Sages., xvi, 13). Ecoutez ce que l'Evangéliste a dit du Verbe fait chair : *En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes.* (Jean, I, 4). Or cette vie qui était en Jésus-Christ nous sommes appelés à la recevoir dans la mesure de notre vocation et de notre condition de créature, et c'est Jésus-Christ lui-même qui la répandra en nos âmes, car voici ce qu'il a dit : *Moi je suis venu pour que mes brebis aient la vie, et qu'elles l'aient plus abondamment.* (Ib., x, 10). — Savez-vous pourquoi il est mort ? C'est pour nous donner la vie : *Comme Moïse a élevé le serpent dans le désert, il faut de même que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.* (Ib., III, 14-15). Savez-vous encore pourquoi il nous demande l'observation des commandements du Seigneur ? C'est pour que nous puissions recevoir la vie éternelle. Il le dit au jeune homme qui l'interrogeait : *Si tu veux entrer dans la vie, garde les commandements.* (Matth., xix, 17). Savez-vous enfin pourquoi Jésus-Christ nous fait une obligation de le recevoir dans la sainte Eucharistie ? C'est pour que nous arrivions à vivre par lui comme il vit par son Père. Ecoutez ce qu'il a dit : *Comme mon Père qui est vivant m'a envoyé, et que moi je vis par mon Père, ainsi celui qui me mange vivra aussi par moi.* (Jean, vi, 58). — Ainsi la vie de la grâce rendue à une âme par Jésus-Christ, cette vie croîtra et se perfectionnera par la foi en Jésus-Christ lui-même, par l'observation de ses commandements et par la réception de la sainte Eucharistie. De là cette conclusion, c'est que chaque fidèle peut dire en toute vérité, dès l'instant qu'il est sorti du péché : *Le Seigneur a rendu mon âme à la vie.* (Albert le Grand).

Heureux serions-nous si nous pouvions encore dire : *Il n'a pas permis que mes pieds aient chancelé !* Qui est exposé à chanceler, à tomber durant le voyage ? Ce sont tous ceux qui sont faibles ou fatigués ; et Jésus-Christ a dit : *Venez à moi, vous tous qui prenez de la peine et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.* (Matth., xi, 28). Qui est encore exposé à tomber dans les abîmes ou à s'éloigner de la bonne voie ? Ce sont tous ceux qui marchent durant la nuit enveloppés d'épaisses ténèbres ; et Jésus-Christ a dit : *C'est moi qui suis la lumière du monde ; qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie.* (Jean, viii, 12). Qui est enfin exposé à tomber sur le chemin ? Ce sont tous ceux qui,

étant privés de nourriture, n'ont plus la force de se soutenir ; et Jésus-Christ a dit : *Ma chair est vraiment nourriture, et mon sang vraiment breuvage.* (Ib., vi, 56). Nous vous disons à vous qui êtes faibles ou fatigués : Allez à Jésus-Christ ; à vous qui ne savez distinguer au milieu de vos ténèbres le bon chemin : Marchez à sa suite et vous serez éclairés ; à vous qui mourez de faim et de soif : Asseyez-vous au banquet de l'amour et vous serez rassasiés. — Et si vous n'êtes point du nombre de ces âmes qui sont ainsi exposées à chanceler dans le chemin du devoir et de la vertu, ah ! ne soyez pas du nombre de ceux auxquels l'Apôtre a dit : *Que celui qui croit être ferme, prenne garde de tomber.* (I Cor., x, 12). Peut-être vous vous croyez assez forts pour résister aux tentations ? L'Apôtre vous dit : *Si quelqu'un s'estime être quelque chose, comme il n'est rien, il s'abuse lui-même.* (Gal., vi, 3). Peut-être vous pensez qu'ayant fait de grands progrès dans la vertu et amassé de nombreux mérites, vous n'avez plus qu'à attendre la récompense, la couronne de justice, bien que vous ayez encore de longs jours à vivre sur la terre ? Loin de vous de semblables pensées ; les entretenir, ce serait vous exposer à chanceler. Suivez au contraire l'exemple de l'Apôtre qui disait : *Je ne pense pas avoir atteint le but. Mais seulement, oubliant ce qui est en arrière et m'avançant vers ce qui est devant, je tends au terme, au prix de la vocation céleste de Dieu dans le Christ Jésus.* (Philip., iii, 13-14). Alors vous pourrez toujours dire avec confiance : *Le Seigneur n'a pas permis que mes pieds aient chancelé.* Voilà la louange que vous devez faire entendre : c'est de persévérer jusqu'à la fin ; et qui vous en donnera la force, si ce n'est celui dont le prophète nous dit : *Le Seigneur a rendu mon âme à la vie et il n'a pas permis que mes pieds aient chancelé ?* Notre âme était dans la mort, elle est maintenant dans la vie, c'est-à-dire en celui qui a dit : *Je suis la voie, la vérité et la vie.* (Jean, xiv, 6). Vos pieds chancelaient, mais voici qu'ils ne sont ni ébranlés ni exposés à l'être, parce qu'il vous dit comme à ses apôtres : *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde.* (Jean, xvi, 33). Et vous, vous dites comme saint Pierre : *Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez des paroles de vie éternelle.* (Ib., vi, 69).

III. **Béni soit Dieu qui n'a pas écarté ma prière, ni de moi sa miséricorde.** — C'est une invitation à rendre des actions de grâces pour les biens dont le Seigneur nous comble tant dans l'ordre temporel que dans l'ordre spirituel. Le jour de la dédicace du temple, Salomon invitait tout le peuple à remplir ce devoir, lorsqu'il disait : *Béni le Seigneur qui a donné du repos à son peuple Israël, selon tout ce qu'il a dit ! Il n'est pas même tombé une seule parole touchant tous les biens qu'il nous a promis par Moïse son serviteur. Que le Seigneur notre Dieu soit avec nous comme il a été avec nos pères, ne nous abandonnant pas et ne nous rejetant point !* (III Rois, viii, 56-57).



C'est bien à cette invitation que Zacharie le père du saint Précurseur répondait, lorsqu'il disait : *Béni le Seigneur, le Dieu d'Israël, de ce qu'il a visité et racheté son peuple.* (Luc, I, 68). Et saint Paul rendait des actions de grâces pour lui-même et pour les consolations qu'il avait mission de répandre dans l'église de Corinthe : *Béni le Dieu et Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans nos afflictions, afin que nous puissions nous-même, par l'encouragement que Dieu nous donne, consoler aussi ceux qui sont sous le poids de toute sorte de maux.* (II Cor., I, 3). C'est pourquoi nous devons bénir Dieu dans la prospérité comme dans l'adversité, à l'exemple de Tobie devenu aveugle, *qui demeura inébranlable dans la crainte de Dieu, rendant grâce à Dieu tous les jours de sa vie.* (Tob., II, 14. — Albert le Grand).

Mais il y a deux motifs principaux qui doivent nous porter à bénir Dieu. 1<sup>o</sup> C'est d'abord qu'il n'a pas écarté notre prière, c'est-à-dire qu'il nous a toujours exaucés dans la mesure de nos dispositions et en vue de notre salut, car Jésus-Christ nous a dit : *Demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit complète.* (Jean, XVI, 24). De là le conseil que Jésus-Christ nous donnait sous la forme d'une parabole pour nous enseigner *qu'il faut toujours prier et ne se lasser jamais.* (Luc, XVIII, 1). Or cette prière continuelle n'est autre chose qu'une vie employée continuellement à faire le bien, et c'est en cela que consiste la grâce de Dieu qui nous fait persévérer dans le bien. 2<sup>o</sup> Le second motif qui appelle encore plus particulièrement notre reconnaissance, c'est qu'il ne nous a pas abandonnés à nos propres forces, mais qu'il nous a retirés du péché et qu'il nous a toujours témoigné sa miséricorde. Le Psalmiste l'a dit : *La miséricorde du Seigneur est de l'éternité et jusqu'à l'éternité sur ceux qui le craignent. Et sa justice s'étend sur les fils des fils, pour ceux qui gardent son alliance et se souviennent de ses commandements pour les accomplir.* (Ps., CII, 17-18). Il y aura cependant un jour où Dieu repoussera la prière des hommes et leur refusera sa miséricorde, ce sera lorsqu'il dira aux pécheurs : *Je ne vous ai jamais connus ; retirez-vous de moi, vous qui opérez l'iniquité.* (Matth., VII, 23. — Albert le Grand).

C'est pourquoi nous devons, tant que nous sommes ici-bas, prier Dieu de n'éloigner de nous ni notre prière, ni sa miséricorde, c'est-à-dire de nous accorder la persévérance de notre prière, et la persévérance de sa pitié pour nous. Il y en a en effet beaucoup dont la prière vient à défaillir : au commencement de leur conversion, ils prient avec ardeur, puis languissant, puis froidement, puis négligemment, parce qu'ils sont comme pleins de sécurité. Le Seigneur lui-même nous a fait ce précepte de toujours prier, et saint Paul le rappelait aux Thessaloniciens, disant : *Priez sans interruption.* (I Thess., V, 17). Jésus-Christ nous

a fait ressortir l'importance de ce précepte en nous proposant la comparaison d'un juge inique, lequel ne craignait pas Dieu et ne respectait pas plus les hommes. Une veuve le suppliait tous les jours de l'écouter ; et lui, que n'avait pu fléchir la pitié, céda enfin à l'importunité. Car ce juge inique se dit à lui-même : « Quoique je ne craigne point Dieu et ne me soucie point des hommes, cependant, parce que cette femme m'importune, je lui ferai justice, de peur qu'à la fin elle ne vienne me faire quelque affront. » Et le Seigneur ajouta : « Entendez ce que dit le juge d'iniquité : et Dieu ne vengera pas ses élus, qui crient vers lui jour et nuit, et il usera de délai pour eux ? En vérité je vous le dis : Il leur rendra promptement justice. » (Luc, XVIII). Persévérons donc dans la prière. Ce que Dieu doit donner, s'il le diffère, il ne l'ôte pas. Pleins d'une sécurité fondée sur sa promesse, ne cessons pas de prier, et c'est là un bienfait même que nous obtenons de sa bonté. (S. Augustin).

En considérant ces paroles que l'Eglise nous rappelle au terme du temps Pascal, ne dirait-on pas qu'elle nous les présente comme conclusion aux enseignements qu'elle nous a donnés depuis le jour de la résurrection du Seigneur et aux grâces qu'elle a répandues dans nos âmes dans les différents sacrements que nous avons reçus ? Oui, nous avons à bénir notre Dieu, parce qu'il a écouté notre prière qui le sollicitait de nous délivrer de la mort et de l'enfer ; oui, nous avons à le bénir, parce qu'il nous a relevés de nos abaissements, rétablis dans notre première vocation, et qu'il nous a témoigné sa miséricorde en nous disant : *Paix à vous.* Continuons donc à prier et à nous réjouir de la miséricorde qui nous est accordée, soit pour ne plus retomber dans les péchés anciens dont nous avons reçu le pardon, soit pour obtenir d'être délivrés des tristesses présentes. Après avoir fait ainsi de nous tous un holocauste pur, par l'immolation de nos vices, Jésus-Christ nous réunira aux célestes cohortes des saints qui règnent avec lui dans son royaume de la gloire. (S. Jérôme).

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

LXXVII

SERMON SUR LA MONTAGNE : L'AMOUR DES  
ENNEMIS

Ce n'est point assez de ne pas se venger, de se montrer serviable et complaisant, d'aimer la paix, de fuir les luttes et les procès. Jésus demande davantage à ses disciples :

« Vous avez entendu qu'il a été dit : « Vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi, » mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous persécutent et vous

calomnient; afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et les méchants et tomber la pluie sur les justes et les injustes.

« Car si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense aurez-vous? Les publicains eux-mêmes ne le font-ils pas? Et si vous saluez vos frères, que faites-vous en plus? Les païens eux-mêmes ne le font-ils point? Soyez donc parfaits, vous, comme votre Père céleste est parfait. (Matth., v, 43-48). Soyez miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux. » (Luc, vi, 36).

Quelle nouveauté divine dans ces enseignements! Qu'une âme deviendra grande et belle, lorsqu'elle s'élèvera à une si haute perfection! Ceux qui pratiqueront à ce degré la charité chrétienne seront véritablement la représentation vivante du *bon* Dieu sur la terre.

Voilà donc ce que le divin Maître attend de la foi de ses disciples, ce qu'il impose à leur générosité : qu'ils aiment leurs ennemis. Mais en quoi consiste ce précepte et comment l'accomplir?

Il y a trois degrés dans la charité requise à l'égard de nos ennemis : les aimer, leur faire du bien, prier pour eux. — Nous devons aimer nos ennemis, mais non pas, évidemment, au même degré que nos amis. Il est remarquable qu'ici notre Sauveur s'est servi d'une expression particulière, qui n'est pas celle qu'on employait pour exprimer l'amour envers ses amis. La langue française ne peut rendre cette nuance qui se traduirait ainsi : Aimez vos ennemis non pas comme on aime ses amis, mais d'un amour de volonté, de charité, ce qui est plus facile et souvent même seul possible.

Cet amour des ennemis se résume en ceci : leur faire et leur souhaiter tout le bien que nous voudrions qu'on nous fit ou qu'on nous souhaitât à nous-mêmes si nous étions dans les mêmes circonstances. Il ne consiste donc pas à éprouver pour eux un sentiment quelconque de tendresse, quelque chose de ce que le cœur ressent pour ses parents, ses amis, ses bienfaiteurs. Pensez-vous que sur le Calvaire, au pied de la croix, en voyant les bourreaux de son bien-aimé Jésus l'insulter, jouer sa robe, se partager ses vêtements, passer près d'elle, la frôler de leurs mains rougies de son sang, Marie ait pu se défendre d'un sentiment de répulsion pour eux? Et pourtant, oh! oui, elle leur pardonnait comme son divin Fils; oui, elle les aimait comme on doit aimer ses ennemis. Si elle détestait leur forfait doublement cruel pour son cœur de mère, elle aimait leurs âmes, elle leur souhaitait la conversion, le repentir; elle priait le Seigneur que le sang rédempteur dont les déicides s'étaient teints produisît sur eux son premier effet en les sauvant.

Nous non plus, nous ne saurions défendre notre cœur d'une vive impression à la vue d'une personne qui nous a nui dans nos biens et surtout

dans notre honneur. Quelle mère, quelle épouse ne se sentiraient bouleversées en présence de l'assassin de leur enfant ou de leur mari? Quel père pourrait empêcher son sang de bouillonner dans toutes ses veines, en rencontrant le misérable qui aurait attenté à l'honneur de sa fille? Ce sont là des sentiments naturels. Le pardon, l'amour des ennemis est une vertu surnaturelle qui a sa source en Dieu, qui vient de lui seul, qui plane au-dessus des considérations naturelles, et voit, dans le dernier des criminels, un frère en Jésus-Christ, une âme immortelle comme la nôtre. Si vous voulez expliquer d'un mot l'amour des ennemis exigé des chrétiens : ils détestent le vice, le crime, la perfidie, mais ils regardent l'âme rachetée par le sang de Jésus-Christ, l'âme sœur, image de Dieu, et c'est elle qu'ils aiment dans leurs ennemis et jusque dans leurs bourreaux.

Aussi, le chrétien ne devra-t-il pas se contenter de cet amour pour ainsi dire théorique; le Maître veut qu'il aille plus loin, qu'il fasse du bien, quand l'occasion s'en présente, à ceux qui lui ont fait du mal. Ici encore, n'exagérons rien. Faire du bien à nos ennemis s'entend : leur rendre service, leur prêter aide ou secours lorsqu'ils sont dans le besoin. Il est de toute évidence que si plusieurs personnes se trouvaient dans la même nécessité, nous accorderions la préférence à nos proches, à nos amis. Faire du bien à ses ennemis est une obligation générale qui nous interdit de refuser aide ou secours à quelqu'un dans l'embaras, pour la seule raison qu'il nous a causé du mal ou qu'il est notre ennemi.

Je ne résiste pas au plaisir de vous raconter un fait touchant arrivé il y a quelques mois seulement. Un meunier avait résolu de se débarrasser de son chien en le noyant dans la Seine, voisine de son moulin. Il fait donc monter avec lui dans une barque la malheureuse bête sans défiance, puis, parvenu au milieu du fleuve, attache au collier du chien une corde à laquelle était fixée une grosse pierre et le précipite dans les flots. La pierre était mal assujettie, le chien reparut presque aussitôt à la surface des eaux, nageant vers la nacelle qui commençait à regagner la rive. Alors ce maître sans entrailles détache un aviron et se met en devoir d'assommer la pauvre bête qui hurlait de douleur, dont les yeux suppliants demandaient grâce et qui s'obstinait à rejoindre la barque portant son bourreau. Déjà l'eau rougissante trahissait la profondeur des blessures du chien; afin d'en finir, le barbare meunier prend son élan et frappe un dernier coup qui doit achever le pauvre animal. Mais il avait mal calculé la distance qui le séparait de sa victime, il perd l'équilibre et tombe dans le fleuve. Il ne savait pas nager, il disparaît, se débat, il va périr à son tour.

Aussitôt la généreuse bête saisit son bourreau par les vêtements, l'entraîne vers le bord où elle le tire hors de l'eau avec des efforts inouïs. Quand le meunier revint à lui, il trouva étendu à ses côtés le généreux chien, épuisé de forces, la tête ensanglantée. Il se souvint, emporta dans ses



bras son sauveur et lui prodigua les soins les plus empressés.

Y a-t-il beaucoup de chrétiens, pensez-vous, qui en pareille circonstance se seraient montrés aussi magnanimes que cet animal ? Je ne sais si l'histoire de l'humanité offrirait beaucoup d'exemples d'un semblable dévouement à l'égard d'un bourreau. Que ce trait nous serve de leçon à tous, à nous les disciples d'un Dieu qui nous a prêché si éloquemment l'amour de nos ennemis et le devoir du pardon.

Ce n'est pas tout encore. Nous connaissons la puissance de la prière, nous savons qu'elle obtient du Seigneur la grâce capable d'éclairer et de toucher les cœurs les plus endurcis : nous prions donc pour ceux qui nous persécutent et nous calomnient. Ils sont déjà si malheureux d'être méchants !

Jésus daigne, pour nous aider à surmonter les répugnances de la nature, nous expliquer les motifs d'un tel ordre de sa part : « Afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux. » Et en effet, un bon fils prend modèle sur son père, un bon chrétien doit imiter le Seigneur dont il est le fils adoptif. Puisque Dieu aime tous les hommes, leur fait du bien à tous, même quand ils le haïssent, le chrétien doit agir de même, sous peine d'être un fils dégénéré. Plus nous aimerons nos frères, les méchants comme les bons, plus nous serons enfants du Dieu si généreux qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et tomber sa pluie sur le champ de l'injuste qui le méprise ou le blasphème, aussi bien que sur celui du juste qui le sert et le prie.

Agir différemment, n'aimer que ceux qui nous aiment, ne saluer que ceux qui nous saluent, c'est agir tout humainement, ainsi que font les infidèles, ceux qui ne connaissent pas l'Evangile. Et alors quel mérite aurons-nous et quelle récompense pourrons-nous attendre ?

Qu'elle est belle, qu'elle est sublime, cette morale de l'Evangile ! A quelle hauteur ne tend-elle pas à élever le chrétien ! A défaut des miracles de Jésus-Christ, cette page seule suffirait à prouver sa divinité. Quel homme eût jamais imaginé d'imposer à d'autres hommes d'aimer leurs ennemis, de leur faire du bien et de prier pour eux ?

O vous tous qui avez des ennemis, — et qui pourrait dire qu'il n'en rencontrera jamais sur sa route ? — vous qui connaissez la douleur des coups portés par de haineux persécuteurs ou d'opiniâtres bourreaux, lisez et relisez cette page aux pieds du divin Crucifié qui l'a deux fois dictée : dans son Evangile et sur le Golgotha. Regardez-le à travers vos larmes et dites-lui malgré vos sanglots : « Oui, à cause de vous et pour vous, je pardonne et je veux aimer mes bourreaux ! Oui, pour vous, je leur rendrai le bien pour le mal ! Oui, je vous prie de leur pardonner et de les bénir ! Car je veux, ô mon Dieu, ô mon Père, être votre enfant sur la terre, afin d'être votre héritier dans le ciel. »

## NOUVELLES CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

XXXIX

POUR LA FÊTE DE SAINTE MONIQUE

*Sa mort*

*Desiderium habens dissolvi  
et esse cum Christo.*

Je désire mourir et vivre avec  
le Christ. (Philip., 1, 23).

C'était bien désormais l'unique et ardent désir de sainte Monique, après la conversion de son Augustin : mourir pour vivre avec le Christ qu'elle avait tant aimé. Elle aimait Augustin comme jamais peut-être mère n'avait aimé son fils ; mais elle aimait son âme avant tout, elle l'aimait pour le donner à Jésus-Christ, elle l'aimait pour l'éternité, et non pour le temps.

Je vous le demande : une mère aime-t-elle vraiment son fils quand elle prend son parti de son impiété, ou même de son indifférence, quand elle paraît ainsi se résigner à demeurer éternellement séparée de lui ?

Ah ! si Monique avait souffert, Dieu l'avait bien récompensée ! Aussi durant les quelques mois qui lui restent à vivre, Dieu permet qu'elle jouisse d'une délicieuse joie intérieure qui allait jusqu'à l'extase, surtout quand elle avait communie. Le jour de la Pentecôte qui suivit le baptême d'Augustin, après qu'elle se fut nourrie du pain céleste, elle en fut si doucement et pleinement rassasiée qu'elle passa un jour et une nuit sans prendre de nourriture matérielle.

Dieu achève son travail dans cette belle âme : il veut qu'elle devienne parfaite, et elle le deviendra par le *détachement absolu de la terre*. Elle brisera peu à peu les dernières fibres qui l'y retiennent encore, et c'est alors que nous pourrions contempler en elle la *perfection de l'amour* poussée à un degré si élevé, si pur et si touchant, qu'on ne saurait se défendre d'admirer en cette transformation surnaturelle un des chefs-d'œuvre les plus merveilleux de la grâce du Dieu très aimant.

Vous apprendrez à son école cette chose nouvelle et nécessaire : qu'il faut se préparer à mourir en se détachant chaque jour des choses auxquelles nous tenons le plus, pour que le sacrifice soit plus facile ; et qu'une sainte mort couronne toujours une vie pendant laquelle une femme chrétienne s'est appliquée constamment à remplir sa mission de salut auprès des siens.

I

Augustin ne prisait plus la gloire ni la fortune, son cœur ne s'arrêtait même plus à l'ambition légitime d'un amour partagé. Si on lui eût présenté alors, dit-il, une jeune fille douée de tous les charmes de l'âge, de la beauté, de l'intelligence, avec les promesses d'un juste bonheur et d'une sainte union, il ne l'eût pas même regardée<sup>1</sup>. Il

<sup>1</sup> *Soliloq.*, lib. I, cap. x.

ne voulait plus qu'aimer Dieu, l'aimer avec tout son cœur, l'aimer avec son frère Navigius, avec ses amis Alype et Evode, avec son fils Adéodat, l'aimer avec sa mère qui serait ici comme toujours leur institutrice, leur maîtresse dans l'amour de Dieu.

Ainsi ils vivraient en communauté sous sa direction, ils observeraient une règle, ils prieraient, travailleraient, s'édifieraient ensemble. Mais où fixeraient-ils leur tente cette fois sinon dans leur patrie commune, à Thagaste ? Ils retourneraient donc en Afrique. A cette pensée le cœur de Monique se gonflait d'allégresse, car elle tenait à sa patrie, à sa ville natale où elle avait tant souffert, tant versé de larmes, où son époux Patrice, enseveli dans cette terre sainte, l'attendait pour dormir son dernier sommeil auprès d'elle. C'était d'ailleurs son rêve, et cette pensée qu'elle reverrait son pays, qu'elle y ramènerait son fils changé, converti, la remplissait d'une indicible joie.

En chemin donc pour Ostie<sup>1</sup>, où ils trouveront sûrement un navire en partance pour Carthage. Ah ! ce voyage vers la patrie, quel triomphe pour son âme, triomphe mêlé d'actions de grâces et de ravissement !

Le jour de la fête de saint Cyprien, à Milan peut-être, elle fit la sainte communion, et quand elle fut rentrée dans sa maison, la servante de Dieu fut élevée de terre d'environ une coudée, puis tout à coup, elle qui d'ordinaire avait un langage réservé et doux, elle se mit à crier d'une voix forte : « Volons vers le ciel, volons donc vers le ciel, ô mes fidèles !<sup>2</sup> » Revenue de son extase, on lui demanda ce qui lui était arrivé : elle ne répondit pas, mais elle était animée de tels transports que tous étaient en fête de la voir et chantaient avec le prophète : « Mon cœur et ma chair ont tressailli dans le Dieu vivant !<sup>3</sup> »

Elle fait ses adieux à Milan aux vierges et aux cénobites qu'Augustin avait visités avec tant de fruit, au pieux évêque qui l'a converti, et ils partent tous ensemble, priant et travaillant durant le voyage, en voiture, comme ils faisaient à Cassiacum, s'entretenant des sujets les plus savants et les plus élevés.

Augustin étudiait alors les profondeurs du mystère de la Sainte-Trinité. Ils s'arrêtent à Civita-Vecchia et lui, il se promène songeur sur les bords de la mer, quand il aperçoit un petit enfant qui avait creusé un trou dans le sable, et puisait de l'eau dans la mer avec un coquillage pour le remplir. Il allait, venait, revenait, pendant que le fils de Monique le regardait, intrigué. L'enfant continuait son manège avec application : « Est-ce que tu penses faire entrer là tout l'océan ? lui dit Augustin en souriant. — Et pourquoi pas ? Cela serait plus facile encore que de faire entrer dans ton esprit l'océan infini et incompréhensible de la Sainte-Trinité ! » — Et il disparut.

<sup>1</sup> Septembre 387.

<sup>2</sup> ... Dum esset in domo fere a terra per cubitum elevata fuit, clamando, quæ quietissima esse consueverat : Volemus ad coelum ! Volemus ad coelum, fideles !... (Bolland., die 4 maii).

<sup>3</sup> Ibid.

Mais c'est à Rome que la pieuse mère veut conduire son fils, au tombeau de Pierre et de Paul, pour leur dire : « Le voici maintenant, il est à vous ! Sa vie tout entière il la consacrera à défendre la foi, guidez-le, inspirez-le, afin qu'il aime et fasse aimer le Christ ! » Elle ne parlait que de foi et d'amour. Cependant sa sollicitude maternelle ne l'abandonnait pas : elle s'aperçut qu'il souffrait toujours de la poitrine et elle voulut qu'on partît aussitôt pour Ostie. Heureuse caravane, en route vers l'Afrique la patrie bien-aimée, pensaient-ils. Non, Monique était en route pour le ciel où habitaient déjà sa pensée et son cœur.

Qui redira cette scène d'Ostie qu'Augustin a si merveilleusement décrite et qui a tant désespéré le pinceau des plus habiles peintres ?

Le jour approchait, connu de Dieu seul, où elle devait quitter cette vie de tristesse illuminée seulement pour elle dans sa dernière année de quelques rayons de bonheur, mais combien intenses et purs ! C'eût été peut-être une raison pour elle de s'attacher à la terre. Vous allez voir comment Dieu va briser même ces liens d'amour qui l'unissaient légitimement à son pays natal, à ses amis, à ses enfants.

C'était le soir, elle était seule avec son fils assise à une fenêtre qui donnait sur un jardin et d'où l'on apercevait la mer. Fatigués de leur long voyage ils se préparaient à s'embarquer, et goûtaient la douceur d'être seuls, de se parler cœur à cœur avec une indicible suavité. De quoi s'entretenaient-ils ? Vous l'avez deviné déjà : devant ce calme profond de la nature, le soleil qui dorait les crêtes des vagues en descendant vers l'horizon, le ciel infini d'un bleu très pur, la mer qui déroulait sous leurs yeux son immensité, le couchant inondé de lumière, la terre et les flots où Dieu avait semé à pleines mains la vie, ils parlaient de la vie éternelle des saints, de ce que l'œil de l'homme n'a pas vu, son oreille pas entendu, son cœur pas su comprendre.

« Et les lèvres de notre âme s'ouvraient pour aspirer vos sources pures, ô mon Dieu, les sources de vie qui sont en vous. »

Rien ici-bas ne leur paraissait digne même qu'on s'y arrête un instant. Qu'est-ce que la beauté corporelle comparée à la beauté de Dieu, les jouissances du monde au regard de la félicité du paradis ?

Leur pensée, leur amour s'élève au-dessus des choses de la terre, au-dessus même de ce beau ciel « d'où le soleil, la lune et les étoiles luisent sur le monde. » Ils montent toujours, admirant les œuvres du Créateur ; ils considèrent un moment leurs âmes, mais pour s'élancer avec elles dans les régions de la vie abondante, inépuisable, de la Sagesse éternelle qui a tout créé.

« Et pendant que nous parlons d'elle, que nous soupirons vers elle, voilà que nous l'atteignons un peu, d'un plein élan de tout notre cœur<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *Confess.*, lib. ix, cap. x. Et dum loquimur et inhiamus illi, attingimus eam modice toto ictu cordis nostri.



A quelles hauteurs célestes les voyons-nous transportés pour qu'ils touchent Dieu en quelque sorte, qu'ils le voient, sensible, sans pouvoir toutefois maintenant faire autre chose que balbutier leur pensée. C'est avec douleur qu'ils redescendent de ces splendeurs inexprimables aux réalités même supérieures, mais que peut traduire déjà le langage humain.

Cependant cette vision de Dieu leur a fourni une réponse à la question qui les occupe : Quelle est cette vie éternelle dont jouissent les saints ?

Et ils se disaient :

Que le silence se fasse dans l'âme, silence des passions tumultueuses de la chair, silence des bruits de la terre, silence de l'air et des eaux, silence même de cette voix des choses qui crient : « Ce n'est pas nous qui nous sommes créées, mais Celui qui demeure éternellement ! » Et que Dieu seul parle, non par la langue de l'homme ou la voix de l'ange, par l'éclat du tonnerre ou par la vérité des images ; mais qu'il parle seul, lui que nous aimons dans ses œuvres, que nous entendons en elles ; qu'il parle comme nous venons de l'éprouver en ce moment où nous avons vu quelque chose de l'éternelle Sagesse. « Que cet heureux moment se prolonge, que toutes les autres visions d'un ordre inférieur disparaissent et que cette seule contemplation nous ravisse, nous absorbe, nous saisisse dans une heureuse extase intérieure et que la vie éternelle soit semblable à ce ravissement d'un instant qui nous a transportés ! Est-ce que ce ne serait point l'accomplissement de cette parole : « Entre dans la joie de ton maître » ? Mais quand sera-ce ? *Et istud quando ?*

Ils s'entredisaient cela, sans doute la main dans la main et les yeux regardant le ciel. L'immensité de l'azur rayonnant aux feux du soleil couchant leur donnait comme une idée affaiblie du bonheur infini du ciel ; rien en effet ne rappelle ici-bas la beauté de Dieu comme la gloire d'un beau soir avec ses nuages de pourpre brillante et d'or : on croit voir passer l'ombre de Dieu derrière cette radieuse lumière.

« Voilà ce que nous disions, raconte Augustin, et si ce n'est en ces termes et de cette manière, vous savez, Seigneur, que ce jour-là, quand nous parlions ainsi, ce monde avec tous ses plaisirs, nous n'avions pour lui que des expressions de dégoût. Alors elle me dit :

« Mon fils, pour ce qui me regarde, cette vie n'a plus d'attrait pour moi. Je ne sais plus ni ce que j'ai à y faire, ni ce que j'y fais, car toutes mes espérances ici-bas sont réalisées. Il n'y avait plus qu'une chose pour laquelle je désirais encore vivre un peu : c'était pour te voir chrétien et catholique avant que je meure. Dieu m'a comblée, puisqu'il m'a accordé de te voir mépriser tout bonheur terrestre et devenir son serviteur. Que fais-je donc ici désormais ? »

Vous comprenez qu'elle soit maintenant détachée de la terre : elle avait vu Dieu de trop près pour qu'il ne lui coûtât point d'y redescendre. Elle aimait vivement sa patrie pourtant, tellement

qu'elle s'était mise en chemin pour y revenir et qu'elle pressait l'heure du retour. Elle s'est hâtée de quitter Milan, elle n'a fait qu'une courte halte à Rome, qui cependant parlait si chaudement à sa foi et à son âme, parce qu'elle veut revoir Thagaste où elle a fermé les yeux à son mari, où elle a tant prié et pleuré. Avant de s'embarquer pour courir après Augustin qui la fuyait, elle a ordonné, si elle mourait, qu'on ramène sa dépouille mortelle auprès de Patrice, dans le tombeau qu'elle lui a fait ériger, afin qu'au dernier jour ils ressuscitent ensemble. Mais depuis ce moment ineffable où elle a vu et senti Dieu qui lui a touché l'âme, c'est comme un feu qui a brûlé les derniers liens qui la retenaient ici-bas.

Après ces mots : « Que fais-je donc ici désormais ? dit Augustin, il n'apparut plus qu'elle désirât mourir dans sa patrie. » Pourquoi ? Parce que sa patrie unique c'est le ciel, que plus rien ne lui sent sur cette terre où sa mission est remplie, qu'elle veut maintenant voir face à face Dieu qu'elle a si profondément aimé et qu'elle a entrevu un instant. Sa nostalgie a changé d'objet, elle n'a plus que la nostalgie du ciel.

Les amis fidèles qui l'entourent s'étonnent de son mépris de cette vie et de son désir ardent de la mort, et ils lui demandent : « Ne craignez-vous donc pas de laisser votre corps si loin de votre cité natale ? » — « On n'est jamais loin de Dieu, répond-elle. Je ne crains pas qu'il ne reconnaisse point ma poussière à la fin du monde pour me ressusciter. »

Ainsi elle est pleinement détachée de tout : d'elle-même, il y a longtemps ! elle n'a jamais songé qu'à son mari et qu'à son fils pour les ramener à Dieu ; mais du pays de ses pères et de leur tombeau. Même ces choses saintes et sacrées ne parlent plus à l'âme où retentit la voix de Dieu qui veille sur les patries et sur les tombeaux. C'est le triomphe de l'amour, le triomphe du ciel dans ce cœur à qui la terre ne dit plus rien. L'œuvre de Dieu est achevée, parfaite, il ne reste plus à son humble servante qu'à mourir.

## II

Et dans sa mort cependant nous contemplerons encore un achèvement de perfection, un amour de Dieu qu'on n'attendrait pas d'une créature humaine. Il est vrai que Monique a vu Dieu, et elle demeure ravie, embaumée de cette vision.

Cinq jours après cette soirée si douce, passée à la fenêtre de la maison d'Ostie, elle est prise de la fièvre et réduite à s'aliter. Dans les premiers moments de sa maladie, Dieu lui envoie une nouvelle extase. Ses enfants la croient morte, ils accourent. Tout à coup elle se réveille, regarde longuement autour d'elle et aperçoit ses deux fils Augustin et Navigius avec Adéodat : « Où étais-je donc ? » dit-elle, cherchant à rappeler ses esprits. Puis les regardant tristes, immobiles : « C'est ici, ajoute-t-elle, que vous déposerez le corps de votre mère. » Augustin mettait toute son énergie à refouler ses larmes ; Navigius ne put se défendre

d'exhaler une plainte, un regret : « Mourir ici, en terre étrangère ! Si du moins c'était dans la patrie ! » Monique l'a entendu, elle le considère avec anxiété, ses yeux brillants lui adressent de tendres reproches, et se tournant vers Augustin plus ferme, elle soupire : « Tu vois ce qu'il dit ! » Puis à tous deux : « Déposez ce corps où vous voudrez, que ce soin ne vous trouble pas. Je ne vous fais qu'une seule prière : partout où vous serez, souvenez-vous de moi à l'autel du Seigneur ! »

Ensuite elle se tut et s'abandonna avec résignation à la souffrance qui se met à grandir, à s'acharner sur elle, à la façonner sous ses rudes étreintes comme un sculpteur qui donne les derniers coups de ciseau à sa statue. Elle achevait de « se ciseler pour le ciel <sup>1</sup>. » Augustin ne quittait pas cette couche d'où tombait dans son âme tant de lumière et de consolation. Il jouissait de ces beaux fruits de piété, de ces enseignements admirables qu'il recueillait de ses lèvres, et ce qui l'émerveillait le plus, c'était ce détachement de tout, cette union intime à Dieu. Il se rappelait en effet combien elle désirait revoir Thagaste et y mourir, avec quel soin elle avait réglé autrefois tous les détails funèbres de son retour auprès de son époux, regardant comme un grand bonheur que la même terre recouvrit leurs deux corps. Maintenant elle ne s'occupait plus que de son âme ! Peu lui importait sa dépouille faite pour la poussière, mais son âme faite pour la gloire, elle la voulait pure, digne du ciel, digne de Dieu, afin qu'elle fût bientôt unie pour jamais au céleste Epoux, et elle demandait qu'on priât pour elle !

Ah ! ce moment douloureux et décisif arrivera pour chacun de nous. Un jour, comme Monique, vous serez couchée sur le lit de douleur dont vous ne vous relèverez plus : rappelez-vous l'exemple de votre pieuse patronne, de cette sainte femme qui, après vous avoir appris à vivre, vous apprend maintenant à mourir. Votre mission alors sera terminée, vous y aurez été fidèle ou infidèle, Dieu seul le sait, mais dans sa bonté il vous ménagera peut-être de précieux instants pour penser à lui, après avoir pensé trop au monde. Recueillez-vous, et regardez votre âme. Repassez dans votre souvenir contrit toutes les années de votre vie, votre jeunesse trop peu fervente, adonnée peut-être au plaisir, les oublis ou les erreurs de vos devoirs de maternité, votre faiblesse pour vos fils, toutes vos infidélités, toutes vos négligences, et laissant là pour jamais les choses de ce monde caduc, demandez à vos enfants de prier pour vous ; dites-leur, car la mémoire du cœur est bien infirme, répétez-leur ces paroles de sainte Monique mourante : « Je ne veux qu'une chose, c'est que vous vous souveniez de moi à l'autel du Seigneur. » Les enfants se partagent volontiers l'héritage laissé, mais ils ne prient pas pour ceux qui l'ont transmis, et c'est une des formes ac-

tuelles les plus douloureuses de l'ingratitude, qui n'aime plus parce qu'elle ne croit plus.

Si l'on a d'ailleurs, en général, les enfants qu'on mérite, toujours on les a comme on les élève. Munissez-les de convictions, inspirez-leur la foi, la générosité, la bonté, et ils vous aimeront, ils ne connaîtront pas l'égoïsme, cette plaie contemporaine qui désole tant de familles et contriste plus profondément qu'on ne saurait dire le cœur des mères. Vous alléguerez peut-être que sainte Monique avait admirablement élevé son fils et que celui-ci cependant lui a échappé, s'est abandonné aux plus grands écarts. C'est vrai : grâce aux mauvais exemples de Patrice, Augustin a failli se perdre, il n'a pas su — il n'a pas voulu plutôt — contenir ses passions orageuses, les jouissances de la chair l'ont entraîné et captivé, mais jamais il n'a dit une parole désobligeante à sa mère.

Il l'aimait et la craignait. Devant elle il se sentait mal à l'aise, et quand il la vit déterminée à le suivre à Milan, il la trompa, — ce fut peut-être la faute qu'il regretta le plus amèrement, — et il s'embarqua la nuit, malgré la tempête, seul, la laissant désolée sur le rivage. Mais quand elle l'a ressaisi, il se laisse conduire ; du moins il n'oserait lui désobéir, et un ordre d'elle est sacré pour lui. Toutefois, elle le ménage, elle ne lui met pas d'abord sur les épaules le fardeau du devoir qu'il ne pourrait porter, elle lui montre la nécessité de le prendre, en attendant qu'elle le lui fasse aimer. Cette douceur constamment forte et qui ne recule jamais a fait victorieusement son œuvre ; elle a maintenu le principe du devoir avec le respect que la violence eût pu compromettre.

Aussi, sur son lit de mort, se plaît-elle à rendre à son fils ce témoignage qu'il a toujours été bon pour elle : elle l'appelle son « bon fils, » et comme il la couvre de caresses en entendant cette consolante parole, comme elle le presse affectueusement sur son cœur, elle lui déclare avec l'amour le plus tendre que jamais elle n'a entendu sortir de sa bouche un mot dur ou injurieux pour elle <sup>1</sup>.

Elevez vos enfants dans un grand respect de leur mère, mais pour cela sachez d'abord vous respecter, être graves avec eux, ne pas vous mettre à leurs pieds et les gâter. Le respect, c'est la barrière qui arrête la familiarité, bientôt suivie du mépris, et qui sauvegarde l'amour. C'est votre faiblesse qui commence par enlever cette barrière ; vos enfants alors vous voient de trop près, leur estime pour vous diminue peu à peu, vous ne comptez plus à leurs yeux et vous perdez sur eux toute influence. Telle n'avait pas été Monique : elle avait imprimé dans l'âme de son fils un si profond respect pour elle que la pensée ne vint jamais à Augustin qu'elle pourrait céder à ses caprices ou prendre son parti de ses fautes. De là cette influence prépondérante et préservatrice qu'elle conserva sur lui.

<sup>1</sup> *Confess.*, lib. ix, cap. xi. Conticuit et ingravescenti morbo exercebatur...

<sup>1</sup> *Ibid.* Et commemorabat grandi dilectionis affectu, nunquam se audisse ex ore meo jaculatum in se durum aut contumeliosum sonum.



Etait-elle cependant au terme de son sacrifice, au sommet de son Calvaire, la pauvre mère si courageuse, détachée et confiante en Dieu ? Non, une autre épreuve lui était encore réservée et qui lui fut plus pénible que toute autre. Elle languissait depuis neuf jours sans pouvoir garder aucune nourriture. Tout répugnait à son estomac qui rejetait tout aliment comme son âme rejetait toute pensée de la terre. Qu'elle désirait pourtant recevoir la sainte Eucharistie qui avait toujours été sa force, sa consolation, la suavité de sa vie ! Aussi quelle privation pour elle ! Mais la sainte femme ne savait pas se plaindre, elle se soumit à la volonté de Dieu et demanda simplement qu'on lui mit entre ses mains défaillantes une petite croix de bois. Elle ne goûterait point le corps ni le sang du Sauveur, mais elle regarderait l'instrument de son supplice, elle penserait à la vraie croix arrosée par son sang, au bois sacré qui avait reçu son dernier soupir.

Elle tenait ses yeux fixés sur le crucifix, priant, silencieuse, se remettant de toutes choses entre les mains de Dieu.

Soudain, au milieu de la nuit, on vit entrer un ange, sous la forme d'un petit enfant, — le même peut-être qui avait apparu à Augustin à Civita-Vecchia, — qui se dirigea vers le lit de la servante de Dieu, la baisa sur la poitrine comme pour y prendre son âme, et cette âme sainte s'envola vers le ciel <sup>1</sup>. Qui sait si ce n'était pas le Sauveur lui-même qui daignait descendre en elle par une communion miraculeuse et lui servir de viatique pour le voyage de l'éternité ?

La douleur de ses enfants quand elle eut rendu le dernier soupir fut poignante, celle d'Adéodat surtout : il fit retentir la maison de ses cris, mais sur l'invitation de son père, il se tut. Augustin, lui, comprimait sa douleur à force de volonté et défendait à ses larmes de couler. « Nous estimions, dit-il, qu'il n'était point décent de célébrer ses funérailles parmi les plaintes, les pleurs et les gémissements. C'est ainsi qu'on déplore une fin misérable, c'est ainsi que se lamentent ceux qui croient qu'on meurt pour jamais. Mais ma mère ne mourait ni misérablement ni tout à fait. Sa vie intègre, ses mœurs pures, sa foi sincère nous en apportaient de douces certitudes <sup>2</sup>. »

Son affliction n'en était pas moins grande. Il serait donc privé désormais de la voir, de vivre avec elle ; privé de ces chères habitudes qui de leurs deux vies ne faisaient qu'une vie ; privé de ces pénétrantes consolations qu'elle savait lui prodiguer si maternellement ! A cette pensée, son cœur se brisait, mais il demeurait ferme, songeant surtout à prier pour elle. Il considérait qu'elle était fille d'Adam et que son âme avait encouru tous les périls qui menacent sa malheureuse descendance. « Sans doute elle avait reçu la vie du Christ, et tant qu'elle vécut dans sa chair, son nom était justement célébré pour sa foi, pour la

sainteté de ses mœurs, cependant je n'oserais affirmer, Seigneur, que depuis le jour où vous l'avez régénérée par le baptême, aucune parole contre votre loi n'est sortie de sa bouche. Car il a été dit par la Vérité éternelle, par votre Fils : Celui qui appelle son frère fou mérite la géhenne du feu. Aussi malheur à la vie, même très louable, si vous retirez votre miséricorde pour la passer au crible. Celui qui vous énumère ses vrais mérites, que fait-il que vous énumérer vos propres dons ? <sup>1</sup> »

Voilà les sentiments qui animaient le cœur d'Augustin. Ah ! si elle était bonne mère, lui il se montrait fils incomparable ! Il craint qu'elle n'ait encore quelques fautes à expier et il prie, et il fait prier. Evode ouvre un psautier et il chante ce psaume auquel répond toute la maison : « Je vous chanterai, Seigneur, votre miséricorde et votre jugement ! »

Déjà la nouvelle s'est répandue de la mort de cette sainte femme enlevée par la fièvre après neuf jours ; nombre de chrétiens et de pieuses femmes accourent pour lui rendre les suprêmes devoirs, avec ce respect dû aux morts qui est aussi une forme de la prière. Augustin entend que les funérailles soient décentes, avec toutes les cérémonies touchantes dont l'Eglise entoure la dépouille mortelle de ceux qui meurent dans le Seigneur. Le culte des morts nous ramène à Dieu, et d'ailleurs l'appareil imposant des obsèques chrétiennes, les draperies noires, les inscriptions qui pleurent sur les murs, les cloches avec leur glas, les chants funèbres, tout cela monte avec l'encens dont on embaume le cercueil, vers Dieu, comme un ensemble victorieux de prières émues qui viennent des âmes, des choses mêmes et surtout du cœur de l'Eglise.

C'est ainsi qu'il faut mourir, après avoir adressé à ceux que nous quittons de dignes adieux pleins d'espérance. Même pour les croyants, la douleur est toujours amère, mais combien adoucie quelquefois ! Car ils savent, ils sont certains que la séparation n'est point éternelle. Un jour nous nous reverrons, nous nous retrouverons en famille auprès de Jésus-Christ. Jusque-là nous penserons toujours à nos chers défunts, nous célébrerons leur douloureux anniversaire, et en nous rappelant le souvenir de nos Moniques, nous nous préparons à mourir comme elles, en nous détachant peu à peu de la terre et en grandissant dans l'amour de Dieu à mesure que nous approchons du tombeau.

<sup>1</sup> *Ibid.*, cap. xiii. Et vix etiam vitæ laudabili homini, si remota misericordia discutias eam !

# IMPRIMATUR

Lingonis, die 16 aprilis 1902.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

<sup>1</sup> Bolland., die 4 maii.

<sup>2</sup> *Confess.*, *ibid.*, cap. xii.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Premières Communions.** — 1. *A la messe.* — I. Pour le jour de la Pentecôte, 321.

**Entretiens sur les évangiles du dimanche.** — XXIII. 5<sup>e</sup> dimanche après Pâques : La prière, 323. — XXIV. Pour la fête de l'Ascension : Ce qu'elle est pour Jésus-Christ et pour nous, 325.

**Réflexions sur des paroles du Propre des messes du dimanche.** — XXV. Pour la fête de l'Ascension, 328.

**Les litanies de la Sainte Vierge, Entretiens à des jeunes filles.** — XXXIX. *Janua coeli*, 331.

**Plans d'instructions pour l'ouverture du Mois de Marie.** — I, 335. — II, 336.

## PREMIÈRES COMMUNIONS

### I

#### A la messe

### I

#### POUR LE JOUR DE LA PENTECÔTE

Mes chers enfants,

Mes frères,

A pareil jour, il se passait à Jérusalem quelque chose de prodigieux. Les apôtres et les disciples, descendus de la montagne des Oliviers, où le Seigneur Jésus les avait quittés pour remonter au ciel, s'étaient réunis dans un vaste appartement. Il leur avait recommandé de demeurer là, dans le recueillement et la prière, et d'attendre l'Esprit divin qu'il leur avait promis.

Donc, le matin de la Pentecôte, vers la neuvième heure, pendant qu'ils priaient, en la compagnie de la sainte Vierge, un bruit de tonnerre éclata, un vent de tempête souffla autour de la maison qui les abritait; les murs s'ébranlèrent; une lumière vive, comme celle qui jaillit de l'éclair dans les jours d'orage, pénétra dans la salle et se sépara en rayons de feu sur les fronts des apôtres.

L'Esprit-Saint prenait ainsi possession des apôtres et les comblait de ses dons.

Mes chers enfants, ce que nous voyons aujourd'hui dans cette paroisse n'est pas sans analogie avec ce que l'on a vu à Jérusalem au jour de la Pentecôte.

A vous aussi, et depuis longtemps, une promesse a été faite : la promesse de l'Eucharistie, la promesse de la première communion.

Vous aussi, pour vous préparer à la réalisation de cette promesse, vous avez passé plusieurs jours dans la prière, dans le silence, dans la réflexion, sous le regard de la sainte Vierge, dont l'image était près de vous : *Perseverantes in oratione, cum Maria matre Jesu*. Cette église a été pour vous un autre cénacle.

Une voyante, dont les révélations sont accueillies avec respect, a écrit que l'intérieur du Cénacle

était orné d'arbustes verts, entre les branches desquels on avait placé des vases de fleurs et des guirlandes allant d'un côté de la salle à l'autre. Et il se trouve que notre église est décorée de la même manière, pour le grand événement dont nous allons être témoins.

Et c'est à la même heure qu'il s'accomplit; mais dans des circonstances qui n'ont rien de tumultueux ni de terrifiant. Point d'autre bruit que celui des cloches qui jettent dans les airs les plus joyeuses sonorités, et que celui des cantiques qui chantent votre bonheur; point d'autre ébranlement que celui de la foule qui se presse autour de vous et qui vous couvre de sa pieuse sympathie; point d'autre lumière que celle de vos cierges et des flambeaux de l'autel.

Vous aussi, mes chers enfants, comme les apôtres, vous allez recevoir la visite d'une personne divine, non plus sous la forme d'une langue de feu, mais sous les apparences d'un pain qui n'est plus.

Si nous félicitons les apôtres du grand don qui leur a été fait le jour de la Pentecôte, il est bien juste que nous nous réjouissons de la grâce infiniment précieuse que vous allez recevoir.

Heureux apôtres ! Heureux enfants !

Mais quel fut dans les apôtres l'effet produit par la descente du Saint-Esprit ? Un effet analogue à celui que doit opérer en vous la première de vos communions.

### I

La Pentecôte fut pour les apôtres un renouvellement, une transformation. Qu'étaient les apôtres avant la venue de l'Esprit de Dieu ? Ils avaient une bonne part de misères et d'imperfections, mais j'en remarque deux surtout : l'ignorance et la timidité, je devrais dire la lâcheté.

Quand le Seigneur Jésus les appela à partager son ministère, c'étaient des hommes simples, de pauvres bateliers, connaissant les chemins qui conduisaient aux lacs et aux fleuves du pays, sachant diriger leurs barques, jeter leurs filets et les raccommorder quand ils étaient rompus.

Pour le reste, ils étaient d'une ignorance profonde, si profonde que les vérités les plus élémentaires, les plus saisissables, étaient pour eux autant d'énigmes. C'est en vain que pendant trois ans le Sauveur s'efforce de les instruire, d'élever leur intelligence et de l'ouvrir aux clartés de la vérité évangélique; ils n'entendent rien, ils ne comprennent rien.

Et leur timidité ? Ah ! elle est bien connue et le livre sacré nous en donne des preuves concluantes. Ainsi, ils prennent peur au moindre danger; ils fuient sans s'inquiéter de leur Maître. Vous rappelez-vous saint Pierre, suivant de loin le Sauveur, et baissant honteusement le front devant une servante ? Si Jésus avait compté sur la bravoure de ses apôtres pour le défendre contre les agressions de ses ennemis, il s'était complètement abusé. Et après que s'est accompli le drame sanglant du Calvaire, plus que jamais ils tremblent, ils se



cachent... Pas de retraite assez profonde, assez obscure pour les dérober aux regards des Juifs.

Voilà ce qu'étaient les apôtres... Je les retrouve au lendemain de la Pentecôte : un changement prodigieux s'est opéré en eux ; ils ne sont plus les mêmes. Ils étaient ignorants : ils sont remplis de lumière. Ils étaient pusillanimes : ils sont hardis. Ils étaient lâches : ils sont courageux. Ils ne voyaient point : ils voient. Ils n'entendaient point : ils entendent. Ils disaient des choses vulgaires : ils disent des choses sublimes. Ils avaient délaissé leur Maître : ils le défendent avec une sainte audace.

Qui donc, mes frères, les avait ainsi changés ? C'est l'Esprit de Dieu qui, en prenant possession de leurs cœurs, y avait largement répandu les dons de sa grâce, leur avait communiqué la lumière, la sagesse, la force. Et les voilà transformés en des hommes nouveaux, avec des pensées nouvelles, avec des sentiments nouveaux ; les voilà régénérés, transfigurés !

## II

Mes chers enfants, c'est un changement comme celui-là que la première communion doit opérer en vous.

Les leçons du catéchisme ont cultivé, développé votre esprit et l'ont enrichi des connaissances religieuses que tout chrétien doit posséder. Avant tout, il importe de savoir d'où l'on vient, ce que l'on est, où l'on va, les devoirs qui s'imposent envers Dieu, envers la famille, envers la société. Vous savez déjà cela, mes chers enfants ; mais la première communion vous donnera de toutes ces vérités une intelligence plus claire, un sentiment plus vif. De même que le soleil en montant sur l'horizon chasse les ténèbres et diminue les ombres, l'Eucharistie dissipera les obscurités de votre esprit, et vous rendra plus accessibles les enseignements de la religion.

Le sacrement de Pénitence vous a déjà renouvelés en revêtant vos âmes d'innocence et de pureté. Il appartient à la communion d'achever cette œuvre de rénovation spirituelle, de vous transformer de telle sorte qu'on puisse dire de vous que vous êtes des enfants nouveaux, meilleurs que vous n'étiez auparavant.

Si vous étiez légers, indociles, négligents, il faut qu'on vous voie dorénavant réfléchis, disciplinés, laborieux. Si, comme les apôtres, vous étiez sans volonté, sans fermeté, luttant avec mollesse contre la tentation, reculant à la première difficulté, devant le plus mince obstacle, il faut que vous puisiez dans votre première communion une triomphante énergie et que désormais vous accomplissiez vos devoirs avec une fidélité qui ne se démente jamais.

C'est le vœu de votre pasteur ; c'est, sans aucun doute, le vœu de vos chers parents ; c'est le vœu de tous ceux qui s'intéressent à vous.

Ce vœu s'est souvent réalisé. On a vu des enfants littéralement transformés par la première communion. « C'est lui et ce n'est plus lui, » disait un

père en parlant de son fils qui venait de communier pour la première fois, « ce n'est plus le même, il est tout changé. »

Pourquoi ne citerai-je pas encore l'exemple du duc de Bourgogne ? A partir de sa première communion, on vit disparaître peu à peu les défauts qui dans son enfance donnaient les plus grandes inquiétudes pour l'avenir. Ses progrès dans la vertu étaient sensibles d'une année à l'autre. Il continua à se faire violence pour détruire entièrement ses mauvaises habitudes. La piété le métamorphosa tellement que d'emporté qu'il était, il devint modéré, doux, complaisant ; on aurait dit que c'était là son caractère et que la vertu lui était naturelle.

Quelle édification pour la paroisse et quelle joie pour vos familles, mes chers enfants, si vous vouliez imiter un pareil exemple et si vous saviez exploiter dans cette mesure les grâces de la première communion !

## III

Je voudrais encore une dernière ressemblance entre vous et les apôtres après le mystère de la Pentecôte, et c'est par là que je finirai.

Les apôtres, changés par l'effusion du Saint-Esprit, changent les hommes par leur prédication, par leurs prières, par leurs exemples ; ils convertissent, ils transforment le monde païen et l'agenouillent au pied de la croix.

Mes chers enfants, soyez des apôtres aujourd'hui. Je compte sur vous pour faire du bien dans vos familles, dans la paroisse ; je compte sur vous pour toucher les âmes et les rapprocher de Dieu.

Une plume exquise a écrit cette belle parole : « La vertu sent bon ! » Et moi, je dirais volontiers : « Un enfant de la première communion sent bon ! » Il se dégage de ses vêtements, de son voile blanc, de son visage rayonnant, de son être tout entier, je ne sais quel arôme céleste, je ne sais quel parfum d'innocence, de candeur, de grâce, qui charme et captive même les plus indifférents. Comme une fleur exhale les senteurs dont elle est imprégnée, il répand autour de lui ce que saint Paul a nommé la bonne odeur du Christ, *Christi bonus odor*.

Mes chers enfants, tout à l'heure vous allez recevoir Jésus-Christ dans la communion. Quand il aura pris possession de vos âmes, vous porterez dans vos familles, vous porterez dans la paroisse le parfum de sa divine présence, et vous suscitez sur votre passage de bonnes et salutaires impressions.

En vous voyant, votre père qui, absorbé par le travail de chaque jour, a délaissé Dieu, aura pour lui une pensée, un mouvement d'affection ; votre mère qui a peut-être négligé ses devoirs religieux sentira un regret dans son cœur et vous embrassera avec la pensée de mener une vie plus chrétienne ; et tous ceux qui vous rencontreront sur leur chemin se souviendront de leur première communion et diront : « Ce jour est vraiment le plus beau de la vie. » Ainsi soit-il !

## ENTRETIENS SUR LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

### XXIII

#### 5<sup>e</sup> dimanche après Pâques

#### LA PRIÈRE

Bien que la prière de l'Eglise ne soit jamais interrompue, il y a toutefois des temps où elle se fait plus vive et plus instante. Tels sont les jours des Rogations. Dans ces jours, l'Eglise exhorte ses enfants à s'unir à elle pour implorer par de solennelles supplications la protection divine ; elle met sur les lèvres de ses ministres des prières plus nombreuses et plus ferventes ; elle prescrit des processions dans lesquelles sont chantées les Litanies des saints, expression touchante des liens qui unissent la terre au ciel ; enfin elle veut que, pour rendre nos prières plus efficaces, nous y joignons des pratiques de pénitence.

Admirons la sagesse de l'Eglise qui, à la veille de ces jours où elle nous invite d'une manière plus instante à faire monter nos vœux vers le ciel, nous fait lire dans le saint Evangile une admirable page sur la prière.

Nous inspirant du texte sacré, nous répondrons aux questions suivantes : 1<sup>o</sup> Qu'est-ce que prier ? 2<sup>o</sup> Faut-il prier ? 3<sup>o</sup> Que faut-il demander dans la prière ? 4<sup>o</sup> Comment faut-il prier ?

#### I. — *Qu'est-ce que prier ?*

La prière est une élévation de l'âme vers Dieu, par laquelle nous lui rendons l'hommage qui lui est dû, et nous lui demandons les biens qui nous sont nécessaires.

1<sup>o</sup> La prière est une élévation de l'âme à Dieu... C'est comme une ascension spirituelle qui détache nos pensées et nos affections des objets terrestres où elles sont trop souvent engagées, et les transporte au-dessus de toute la création jusqu'aux pieds du Très-Haut. Prier, c'est donc d'abord apparaître devant Dieu, s'établir en sa présence, se disposer à lui parler, à l'écouter, à lui répondre, c'est solliciter et recevoir une audience divine. L'âme qui prie n'est plus de la terre, elle est au ciel avec les anges et les saints. Mais pourquoi a-t-elle ainsi pénétré les cieux ?

2<sup>o</sup> Pour rendre à Dieu l'hommage qui lui est dû... Et quels hommages ne lui doit-elle pas ? Il est la majesté, la vérité, la beauté infinies. Il est son créateur, son sauveur, son père, son roi, son juge. Ah ! qu'elle s'anéantisse devant lui et qu'elle s'unisse aux esprits bienheureux qui chantent : « Gloire, honneur, bénédiction, amour, reconnaissance à Celui qui vit dans les siècles des siècles ! »

3<sup>o</sup> Pour lui demander ses grâces... Biens du corps, biens de l'âme ; vie et santé du corps, vie et santé de l'âme ; pardon des péchés passés, préservation des péchés à venir, ignorance, incertitude, faiblesse, enfer qui la menace, ciel qui peut lui échapper : immenses sont ses misères, ses dan-

gers, ses nécessités, et immense aussi est le trésor où elle est admise à puiser à pleines mains. Elle est devant le trône de l'infinie libéralité : qu'elle déroule sans cesse la longue liste de ses besoins ; la bonté qui l'écoute entend non seulement sa voix, mais les désirs à peine formés et jusqu'à la préparation de son cœur.

La prière est donc un hommage rendu à Dieu et une demande que nous lui adressons, un culte et une supplication, la reconnaissance des perfectionnements et des bienfaits de Dieu pour le glorifier, et la reconnaissance de nos misères pour l'y intéresser. Le cœur qui prie est tout à la fois un vase vide qui attend qu'on le remplisse, et comme un encensoir plein de parfums qu'il exhale vers le ciel.

#### II. — *Faut-il prier ?*

Est-il nécessaire de prier ? Oui, c'est un devoir des plus indispensables de notre religion et nous devons le pratiquer souvent.

Est-il nécessaire aux poumons de respirer, au sang de circuler, au cœur de battre, à l'âme de prier ? Car la prière est comme la respiration, le mouvement, la vie de l'âme, et l'âme qui ne prie pas est déjà ou sera bientôt morte.

1<sup>o</sup> La prière est un commandement formel, un ordre exprès de Notre-Seigneur, doux précepte qui ne pouvait sortir que du cœur d'un Dieu plus pressé de répandre ses dons que nous de les recueillir : « Demandez et vous recevrez ; jusqu'ici vous ne m'avez rien demandé ; priez sans relâche, il faut prier toujours et ne se lasser jamais ; veillez contre la tentation, mais priez aussi ; celui qui demande reçoit, et on ouvre à celui qui frappe. » Ce qui veut encore dire, sans doute, que la porte reste fermée à ceux qui ne frappent pas, et que n'a rien qui ne demande rien.

2<sup>o</sup> La prière est, en effet, moins un commandement particulier que la loi et la nécessité constante de la vie chrétienne. Nous ne pouvons rien faire de surnaturel sans la grâce, sans elle les préceptes de l'Evangile nous sont impossibles.

Or, la prière, avec les sacrements toujours précédés, accompagnés et suivis de la prière, est le canal habituel de la grâce, on peut même dire le canal unique ; car si Dieu prévient parfois nos demandes par des grâces non sollicitées, ces grâces sont surtout des grâces de prière, et en ne priant pas, nous les perdons avec toutes les autres. La prière n'est donc pas seulement un précepte, c'est un moyen nécessaire de salut ; ne pas prier n'est donc pas tant un péché que la cause de tous les péchés ; le plus grand malheur d'un homme sur la terre, c'est d'abandonner la prière.

3<sup>o</sup> N'est-ce pas aussi son plus grand crime ? Est-ce encore un chrétien, est-ce encore un homme, celui qui ne prie pas ? Croit-il en Dieu ? Et si par sa raison il est forcé d'y croire, n'est-il pas également obligé de reconnaître en lui son Créateur, son Maître, son bienfaiteur de tous les instants ? Et il n'a rien à lui dire, pas un hommage, pas un



sentiment de reconnaissance, pas un témoignage d'amour ? Que fait de plus ou de moins un apostat ? La vie sans prière est une apostasie pratique, une apostasie d'action, l'apostasie du cœur.

### III. — *Que faut-il demander ?*

Les biens que nous devons demander à Dieu sont principalement les biens spirituels ; mais nous devons lui demander aussi les biens temporels.

1<sup>o</sup> Nous devons demander à Dieu les biens spirituels, c'est-à-dire les biens de la gloire et les biens de la grâce, le ciel et les moyens d'y arriver, que Dieu nous a promis et qu'il nous oblige à solliciter, comme il s'est engagé lui-même à nous les donner. La prière et l'espérance ont le même fondement, elles tendent au même but, celle-ci par un désir confiant, celle-là par un désir suppliant. Le ciel donc et toutes ses béatitudes, la grâce et toutes ses applications, la pratique de toutes les vertus, l'éloignement ou le triomphe de tous les obstacles à notre salut, la délivrance ou la victoire de toutes les tentations, l'amour de Dieu et du prochain, tels sont les grands objets proposés à notre prière comme à notre espérance.

Nous devons les demander principalement, et parce qu'ils surpassent incomparablement les autres, et parce que Notre-Seigneur nous ordonne de chercher le royaume de Dieu avant tout, et parce que préférer autre chose dans nos pensées et nos vœux, serait introduire dans nos prières un vice qui suffirait seul pour les faire rejeter, et enfin, parce que demander les biens de l'âme est le plus sûr moyen d'obtenir les biens temporels, qui nous sont alors donnés par surcroît et hors de compte.

C'est la parole expresse de Notre-Seigneur, confirmée par l'exemple de Salomon. « Demande-moi ce qui plaît à ton cœur, lui avait dit Dieu, et je te l'accorderai. — Seigneur, je suis un jeune roi placé par vous à la tête d'un grand peuple ; donnez-moi la sagesse. — Je te donnerai la sagesse et tu seras le plus sage des rois ; mais tu en seras encore le plus puissant et le plus glorieux, et parce que tu ne m'as demandé ni richesses ni honneurs, j'en rassasierai ton âme, pour te récompenser d'avoir à tous ces biens préféré la sagesse. » (III Rois, III, 5-14).

2<sup>o</sup> Nous devons aussi demander à leur rang les biens temporels, la graisse de la terre après la rosée du ciel, comme parle l'Écriture, car ces biens de la nature nous viennent aussi de Dieu, ils dépendent de sa Providence, beaucoup plus que de notre habileté et de nos efforts. Dans le *Pater*, Jésus-Christ nous dit de réclamer du Père qui est aux cieux notre pain quotidien, et il a promis au centuple les consolations d'ici-bas à ceux qui y renonceraient généreusement pour son amour.

Nous devons demander à Dieu les biens temporels, pour une bonne fin, avec résignation à sa volonté, aimant mieux en être privés que de les obtenir s'ils doivent être nuisibles à notre salut.

a) Pour une bonne fin : pour que ces bénédictions temporelles nous permettent de travailler en paix à notre salut, en nous délivrant des soucis qui rongent et des douleurs qui accablent. Cette bonne fin exclut, non seulement des fins mauvaises par lesquelles on demanderait à Dieu de favoriser l'accomplissement de desseins iniques et pervers, mais encore les fins dangereuses par lesquelles on lui demande des richesses et des honneurs qui sont presque toujours un aliment pour nos passions et des occasions de péché.

b) Avec résignation à sa volonté, qui sait mieux que nous ce qui nous convient et le veut plus que nous ; qui ne nous donnera jamais « un serpent au lieu de pain, » quand même nous serions assez aveugle pour l'en prier ; qui ne doit pas soumettre les vues générales et toujours paternelles de sa Providence à nos volontés particulières et parfois contradictoires.

Un religieux en réputation de grande sainteté reçut un jour, presque coup sur coup, deux lettres de deux rois ennemis qui allaient se combattre ; chacun d'eux se recommandait à ses prières pour obtenir la victoire. Il sourit, car comment Dieu lui-même aurait-il pu les exaucer ? Il les exauça pourtant et leur envoya la paix, qui vaut mieux que la victoire. Dieu fait souvent ainsi plus que nous lui demandons, en faisant autrement, même pour les biens spirituels, quoique dans cet ordre notre avantage ne soit jamais contraire à celui d'autrui. Saint Paul prie pour être délivré de la tentation, et il obtient la force pour vaincre la tentation. Combien, à plus forte raison, ont demandé des richesses et ont obtenu la grâce plus précieuse de savoir s'en passer sans regrets !

Un père sage peut-il, un père bon veut-il céder toujours aux désirs capricieux et déraisonnables de ses enfants ? ses refus ne sont-ils pas souvent des grâces véritables, et ceux qui les éprouvent n'ont-ils pas à l'en remercier comme de nouveaux bienfaits ? Pénétrons-nous de ces pensées avant de demander à Dieu des faveurs temporelles, et nous les demanderons alors comme il faut, en seconde ligne, avec un désir modéré de les obtenir, lui tendant les mains et nous en rapportant à lui sur la manière de les remplir.

### IV. — *Comment faut-il prier ?*

Quelles sont les qualités d'une bonne prière ? La bonne prière est celle qui est faite avec religion, humilité, confiance et persévérance.

1<sup>o</sup> *Religion.* a) Religion du corps, les genoux en terre, les yeux baissés, les mains jointes, toute l'attitude d'un adorateur et d'un suppliant, à peu près comme on représente les anges. Cette attitude, surtout quand elle est réfléchie et sentie, humilie le corps à sa manière et favorise l'humiliation et le recueillement de l'âme, en lui rappelant sensiblement qu'elle est en la présence de Dieu.

b) Religion de l'esprit, par une attention respectueuse à la suprême Majesté que nous prions et

aux paroles que nous lui adressons. Comment voulez-vous qu'elle nous écoute si nous ne nous écoutons pas nous-mêmes ? Est-ce ainsi que nous parlerions à un prince, ou même à un de nos égaux ou de nos inférieurs dont nous aurions à attendre quelque service important ?

c) *Religion du cœur*, par une reconnaissance empressée et amoureuse des perfections de Dieu. Sagesse, bonté, puissance, tout en lui est infini ; la terre est à ses yeux comme si elle n'était pas, il la porte et la soutient dans sa main comme un grain de sable ; son regard illumine les cieux, éclaire la conscience, foudroie les damnés ; et nous sommes devant lui en son adorable, terrible et aimable présence.

2<sup>o</sup> *Humilité*, produite par la vue de nous-mêmes, comme la religion est produite par la vue de Dieu. Car qui sommes-nous pour affronter cette face redoutable ? Néant et péché, néant devant sa grandeur, péché devant sa sainteté, voilà tous nos titres et qui ne nous donnent droit qu'à l'oubli et au rebut, au mépris et au châtement : et c'est avec de pareils droits que nous sollicitons ses grâces et son amour ? Ah ! humilions-nous, car il hait le pauvre orgueilleux ; mais il a pitié du pauvre qui s'humilie, et il est écrit que la prière humble et tremblante pénètre les nues. (Eccli., xxxv, 21).

3<sup>o</sup> *Confiance*. Oui, cela est écrit à toutes les pages du livre divin, et c'est le premier motif de notre confiance. Le second est le précepte même de la prière si souvent renouvelé. Dieu nous inviterait-il à prier, nous crierait-il sans cesse : « Demandez, demandez ! » s'il ne voulait rien donner ? Le troisième est la prière de Jésus-Christ qui prie sans cesse avec nous, qui offre nos vœux avec les siens et fait de tous ces vœux réunis une seule prière, une seule collecte, comme parle l'Eglise. Le quatrième est que notre prière étant un acte surnaturel et formé dans notre cœur par le Saint-Esprit, c'est réellement ce divin Esprit, l'Esprit de Jésus qui pousse en nous ces gémissements innarrables, dit saint Paul ; nous lui prêtons notre cœur comme un instrument muet qu'il remplit de son souffle et de sa prière nécessairement efficace. En un mot, tous les motifs de l'espérance chrétienne doivent soutenir la confiance de l'âme qui prie. La prière bien faite est infailliblement bénie, et de toutes celles qui ont monté et montent continuellement vers le trône de la grâce, pas une, pas une seule n'est retombée sur la terre sans rapporter son fruit.

4<sup>o</sup> *Persévérance*. Le fruit de la prière est double : la prière n'est pas seulement impétratoire de l'objet qu'elle sollicite, elle est méritoire par elle-même, puisqu'elle honore Dieu par la foi et la confiance que nous avons en lui, par la confession de sa puissance qui peut tout et de notre misère qui ne peut rien. Quand notre prière n'obtiendrait pas ce qu'elle demande, elle serait encore un culte infiniment glorieux à Dieu et avantageux pour nous. Voilà pourquoi Dieu se plaît à nous voir prier, à nous voir répéter et prolonger notre prière, d'abord pour nous faire mieux sentir notre

dépendance et le prix de ses dons, ensuite pour nous faire mériter et nous accorder souvent plus que nous ne demandons. « Seigneur, dit la Chananéenne, qui n'était pas de la race du peuple choisi, ayez pitié de moi et guérissez mon enfant ! — Il n'est pas juste, lui répond Jésus, que les chiens mangent avec les fils de la maison. — Mais, Seigneur, les chiens recueillent au moins les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres ! » (Matth., xv). Jésus admire devant ses disciples cette foi qu'il avait mise lui-même au cœur de cette pauvre mère, et qu'il n'avait animée par ses rebuts apparents que pour la mieux exaucer.

Pressons-le donc par nos instances réitérées qu'il provoque, loin de les condamner ; frappons jusqu'à ce qu'il nous ouvre ; nos coups, qui paraissent ne pas arriver à son oreille, sont toujours entendus de son cœur, il nous en tient un compte fidèle, et il cessera d'être Dieu avant de cesser de répondre au cri d'une prière religieuse, humble, confiante et persévérante.

## XXIV

### Pour la fête de l'Ascension

CE QU'ELLE EST POUR JÉSUS-CHRIST ET POUR NOUS

Nous célébrons aujourd'hui l'anniversaire du jour où Notre-Seigneur a mis fin à sa présence corporelle ici-bas. Méditons pieusement ce mystère, auquel aboutissent tous les actes par lesquels le Fils de Dieu a opéré notre salut. Aussi bien la fête de l'Ascension est-elle une des plus anciennes et des plus solennelles de l'année ; saint Augustin la met avec la Passion, la Résurrection et la Pentecôte, au nombre des solennités instituées par les apôtres eux-mêmes.

Déposons donc le fardeau des pensées terrestres et efforçons-nous de méditer les précieux aperçus que la sainte liturgie ouvre aujourd'hui à nos esprits. Pour cela, demandons-nous : 1<sup>o</sup> ce que l'Ascension est pour Jésus-Christ ; 2<sup>o</sup> ce qu'elle est pour nous.

#### I. — Ce qu'elle est pour Jésus-Christ.

L'Ascension est pour Jésus-Christ un triomphe, triomphe à la fois 1<sup>o</sup> le plus glorieux et 2<sup>o</sup> le mieux mérité.

1<sup>o</sup> *Triomphe le plus glorieux*. — Allons à la montagne des Oliviers. C'est là que Jésus-Christ conduit une dernière fois ses apôtres. Ce lieu qui a été témoin de ses plus profonds abaissements va être aussi témoin de sa glorification. De cette hauteur le panorama est incomparable. On domine Jérusalem qui semble s'étendre aux pieds du voyageur. On découvre la plaine qui descend vers Jéricho ; on reconnaît au loin le cours du Jourdain vers la mer Morte ; au sud-est les montagnes d'Arabie se dressent à l'horizon. Spectacle unique lorsqu'à la majesté du paysage viennent



s'ajouter, comme à l'époque où se passa le sublime événement, les splendeurs de la végétation. Le divin Maître, chez qui le sentiment national était si vif, dut abaisser avec complaisance ses regards sur ce sol chéri, sur ce pays qu'il avait contemplé en ouvrant les yeux à la lumière, et que depuis trente-trois ans il honorait de sa présence.

Il est midi, l'heure où le soleil verse tous ses feux et inonde la terre de sa lumière. Quand Jésus fut attaché à la croix, l'astre étincelant, alors au milieu de sa course, retint ses rayons et voila son éclat, laissant la terre dans l'ombre. Mais en ce jour il s'irradiait de toutes ses splendeurs, et se montrait aux hommes comme le symbole du vrai Soleil qui ne connaît ni déclin ni couchant : *Qui nescit occasum dies*. Jésus-Christ rappelle aux Apôtres leur divine mission, confirme les pouvoirs qu'il leur a donnés, leur promet de nouveau son Esprit, leur fait ses adieux, les bénit et s'élance vers les cieux avec une majestueuse lenteur.

Les assistants le contemplaient s'élevant vers les régions supérieures, lorsqu'une nuée l'enveloppa et le déroba à leurs yeux. Comme ils regardaient toujours, deux anges, sous une forme terrestre, apparurent qui leur dirent : « Hommes de Galilée, pourquoi persister à regarder en haut ? Ce Jésus que le ciel vient de vous ravir en descendra de la même manière que vous l'y avez vu monter <sup>1</sup>. » Et ils retournèrent à la ville, adorant Dieu avec une grande joie.

Voilà l'admirable spectacle dont les disciples ont été témoins, qu'ils nous ont rapporté ; mais ce n'est là que l'Ascension vue d'en bas et du côté de la terre. Pénétrons la nuée qui reçoit Jésus et le dérobe aux regards de la pieuse assemblée ; voyons son corps, la lumière de tous les corps glorieux, libre enfin de déployer un éclat qu'aucun œil humain n'aurait pu soutenir ; voyons l'innombrable cortège que lui font les âmes de tous les élus, depuis Abel jusqu'au bon larron ; voyons les esprits célestes accourir au devant de lui ; voyons les portes du ciel s'ouvrir pour la première fois à notre humanité, et le ciel même s'incliner pour le recevoir ; voyons-le monter par delà tous les Trônes et toutes les Vertus, monter jusqu'à la droite du Père, qu'il n'a jamais quittée comme Dieu, et s'y asseoir comme Dieu-Homme : s'y asseoir, c'est-à-dire y régner dans la plénitude de sa puissance et de son repos.

« O sublime et glorieuse Ascension ! s'écrie saint Bernard. Comment concevoir un spectacle aussi solennel ? Jamais triomphateur fut-il environné d'un tel déploiement de pompe ? » Le consul, le général romain qui avait lutté victorieusement contre les ennemis de la patrie, montait au Capitole au milieu des acclamations enthousiastes de la foule ; telle était la splendeur de ces fêtes antiques que

saint Augustin eût désiré en être témoin. Mais, malgré leur éclat, ces solennités augustes pâlissent auprès de celle que nous célébrons en ce jour. Nous aussi, ô Seigneur Jésus, avec les saints de l'ancienne loi, avec les patriarches, avec les prophètes, avec tous les justes qui depuis quarante siècles attendaient dans les limbes l'heureux moment de votre exaltation, avec tous les esprits célestes, nous vous louons, nous vous bénissons. Que devant vous, en ce jour où votre glorification se consomme, tout front se courbe, tout genoux fléchisse ! Bien qu'en sortant de ce monde vous emportiez toutes nos joies, nous sommes heureux de votre allégresse, nous saluons par des hymnes de louanges votre gloire. « A l'Agneau qui fut immolé, puissance et divinité, sagesse et force, honneur, gloire et bénédiction dans les siècles des siècles ! Amen ! » (Apoc., v, 12).

*2<sup>o</sup> Triomphe le mieux mérité.* — Quels sont en effet les ennemis que Jésus a vaincus ? Il a triomphé de Satan et de ses satellites. Comme le dit saint Paul : « Il a dépouillé les dominations et les puissances, et il les a livrées publiquement en spectacle en triomphant d'elles sur la croix. *Expolians principatus et potestates, traduxit confidenter, palam triumphans illos in semetipso.* » (Coloss., II, 15). Avant Jésus-Christ, le démon avait réellement usurpé l'empire du monde. Il se faisait adorer dans des milliers de sanctuaires et sur des milliers d'autels. Il avait pris possession de la vie sociale elle-même : l'administration civile et militaire, les jeux publics, la littérature, les écoles, tout subissait son influence. Il a été vaincu par le Christ et dépouillé de son pouvoir.

Après avoir détruit, Jésus a édifié. Il a établi son royaume. Quelle œuvre que celle-là ! Elle dépasse toute œuvre humaine. De quoi s'agit-il, en effet, dans les convulsions sociales ? De substituer une forme éphémère à une forme éphémère, le gouvernement d'aujourd'hui au gouvernement d'hier, sans rien changer au fond intime des choses. Jésus-Christ, lui, a tout remué de fond en comble, il a soulevé l'univers, créé un monde nouveau. Son empire n'a pas de bornes, sa souveraineté s'étend sur les îles les plus inaccessibles, sur les nations les plus inconnues. Sa croix élevée au-dessus de l'étendard des Césars, triomphant des aigles romaines, a vaincu les rois et les peuples devenus ses tributaires, ses soldats et ses adorateurs.

Et pour accomplir ce grand dessein il n'a pas invoqué la complicité des choses et la conspiration du siècle. Au lieu de suivre l'événement, il l'a bravé ; au lieu de plier son vouloir aux nécessités des circonstances, il pliera les circonstances elles-mêmes à la nécessité de son vouloir. Au lieu de faire comme tous les réformateurs humains qui se jettent dans le torrent, entraînés par lui plutôt qu'ils ne l'entraînent, lui fera remonter comme le Jourdain vers sa source le grand fleuve qui emporte l'humanité. De même qu'il veut faire ployer les événements et les tourner à sa gloire, ainsi le

<sup>1</sup> Sainte Françoise Romaine connut par une révélation que ces deux anges étaient saint Michel et saint Gabriel, le premier comme protecteur de l'Eglise naissante, le second comme messager de l'Incarnation et ange gardien de Marie.

Christ-Dieu prétend faire compter les hommes avec lui, il veut faire fléchir les libertés humaines et les faire servir à ses desseins. Les philosophes l'attendent pour le combattre par la parole : il n'en tiendra aucun compte. Les politiques l'attendent le glaive à la main, prêts à étouffer dans le sang des siens son idée et son institution : il ne craint rien de ces puissances de la terre. Il est sûr qu'il trouvera des fidèles dans tous les lieux, dans tous les temps, dans tous les rangs et à tous les degrés de la hiérarchie sociale, et cela sans rien accorder ni à leurs intérêts, ni à leurs idées, ni à leurs passions, sans pactiser en un mot avec rien de ce qui est humain. Et de fait, il a abattu tous les orgueils, renversé toutes les fausses sagesse et triomphé de tous les cœurs.

Aussi nous le proclamons, ô Jésus, vous êtes digne des souverains honneurs que vous rendent le ciel et la terre, votre triomphe est un triomphe mérité ! *Dignus es Domine Deus accipere gloriam, et honorem et virtutem.* (Apoc., iv, 11).

## II. — Ce qu'elle est pour nous.

Nous avons vu ce que l'Ascension est pour Jésus-Christ ; voyons maintenant ce qu'elle est pour nous. Ce mystère est pour nous le principe d'une double grâce : 1<sup>o</sup> *grâce d'espérance*, et 2<sup>o</sup> *grâce de détachement*.

1<sup>o</sup> *Grâce d'espérance.* — Ici-bas les conquérants ne combattent que pour eux, et ceux qui marchent sous leurs étendards ne peuvent guère se promettre de partager les honneurs du triomphe et les dépouilles de la victoire ; non, il n'y a pas, sur cette terre, de lauriers pour tous les braves qui ont bien mérité de leur chef.

Que de fois, en effet, le pauvre soldat ne recueille d'autre récompense de ses services que des infirmités et des blessures ! Que de fois il est réduit après une triste et longue vieillesse à finir dans l'isolement et la misère une vie autrefois glorieusement prodiguée dans les batailles ! Pour nous, enrôlés sous la croix de Jésus-Christ, nous ne perdrons pas ainsi le salaire de nos fatigues, de nos luttes et de notre sang. Disciples du Christ, si nous le suivons fidèlement sur le calvaire et sur la croix, nous partagerons avec son trône les honneurs de son triomphe et les dépouilles de sa victoire.

S'il est monté au ciel, c'est pour nous en ouvrir l'entrée : *Præcursor nobis introivit Jesus.* (Hébr., vi, 20). C'est notre nature qu'il a emportée au-delà des limites où s'arrêtent les astres, comme le pasteur porte sur ses épaules la brebis qui s'était éloignée du bercail. « L'Ascension de Jésus-Christ, dit saint Léon, est notre propre élévation, car le corps a droit d'espérer la même gloire que le chef a déjà reçue. *Christi ascensio nostra protectio est, et quo processit gloria capitis, eo spes vocatur et corporis.* » (S. Léon, Sermon 2 de Ascens.).

Elevons donc nos cœurs. Si Jésus nous quitte, ce n'est pas pour nous oublier, ce n'est pas pour nous abandonner aux tristesses d'un exil sans

espoir, ce n'est pas pour jeter des espaces immenses entre sa gloire et nos misères, mais c'est pour nous préparer une place : « *Vado parare vobis locum.* »

Le ciel est maintenant ouvert. Jésus a voulu par un prodige rendre sensible cette consolante vérité. Sainte Hélène, pleine de vénération pour le lieu où le Sauveur avait pris son essor vers le divin séjour, y bâtit une église appelée basilique de l'Ascension. Quand on voulut fermer la voûte du vénéré sanctuaire, les pierres ne purent tenir. On dut renoncer à terminer l'édifice dans sa partie supérieure qui resta ouverte, comme pour apprendre aux hommes que la voie inaugurée par l'Emmanuel sur le sommet du mont des Oliviers leur est toujours accessible, et qu'ils doivent sans cesse aspirer à rejoindre leur divin chef dans le royaume du bonheur éternel.

Et en attendant le moment qui nous réunira à lui, Jésus est notre médiateur auprès de Dieu. Il ne vit que pour intercéder, dit saint Paul : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.* (Hébr., vii, 25). « Tantôt, dit Bossuet, il se tourne vers son Père pour lui parler de nos misères et de nos besoins ; tantôt il se tourne vers nous et nous comble de grâces par son seul regard. Notre Pontife n'est pas seulement près de Dieu pour lui porter nos vœux et nos oraisons, il y est pour épancher sur nous les trésors célestes ; il a toujours les mains pleines des offrandes que la terre envoie au ciel, et des dons que le ciel verse sur la terre. » C'est par lui que les gémissements de nos misères, que nos cris d'amour parviennent jusqu'à l'impénétrable sanctuaire. C'est par lui que les richesses surnaturelles, secours de nos faiblesses, lumières de nos ténèbres, consolations de nos peines, vives impressions vers le bien, descendent jusqu'à nous.

2<sup>o</sup> *Grâce de détachement.* — La fête de l'Ascension est en second lieu pour nous le principe d'une grâce de détachement. Ce qui caractérise Jésus au jour de son Ascension, c'est qu'il monte, qu'il s'élève : *Elevatus est.* Nous devons suivre ses divines traces ; car dans chacun de ses mystères il est notre modèle, il sollicite notre imitation.

Pour être dociles à la leçon que nous donne le Sauveur, nous devons donc en ce jour porter nos esprits et nos cœurs bien au-dessus de toutes les misères d'ici-bas. Est-ce qu'habituellement nos pensées sont en haut ? Peut-on dire de nous que nous sommes des âmes élevées ? *Elevatus est.*

Hélas ! la loi de la pesanteur existe aussi pour les âmes. Et que ne fait-on pas aujourd'hui pour les empêcher de prendre leur essor vers les hauteurs !

Il me souvient qu'un jour, étant aux Pyrénées, on me fit voir un aigle enfermé dans une cage, à qui ses gardiens avaient crevé les yeux, parce qu'à chaque fois qu'il les retournait vers son

<sup>1</sup> Bossuet, Sermon sur le mystère de l'Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ, 3<sup>e</sup> partie.



soleil et ses montagnes, il s'agitait dans de telles convulsions de désespoir qu'il se brisait les ailes. On le rendit tranquille en le rendant aveugle. Le moderne naturalisme voudrait bien en faire autant pour nous. Non seulement il voudrait nous empêcher de nous élever vers les sommets radieux de l'idéal, du vrai, du bien, du beau, mais il voudrait même nous en dérober la vue. Malgré tout, nos désirs dépassent le monde. Nous ne pouvons respirer dans les bas fonds obscurs et malsains de la cupidité et des plaisirs. Il nous faut les hauteurs où passent des souffles de générosité, d'abnégation et d'héroïsme. Pour satisfaire cet attrait mystérieux, montons au ciel avec Jésus, car il n'y a que du ciel que l'on domine vraiment la terre.

Comment d'ailleurs nos regards pourraient-ils encore s'abaisser sur ce monde terrestre où notre miséricordieux Rédempteur ne se laisse plus voir ? Ecoutez la recommandation du grand apôtre : « *Quæ sursum sunt querite, ubi Christus est in dextera Dei sedens; quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram.* » (Coloss., III, 1). En haut, mon âme, par delà tous les biens, toutes les splendeurs, toutes les beautés, toutes les harmonies qui te ravissent ici-bas ! « *Sequamur, fratres, Agnum quocumque ierit, sequamur patientem, sequamur et resurgentem, sequamur multo libentius et ascendentem, levantes corda ad illam in qua regnat gloriam Dei Patris.* Mes frères, suivons l'Agneau partout où il ira ; suivons-le souffrant avec patience ; suivons-le ressuscitant ; suivons-le encore plus volontiers montant au ciel, élevant nos cœurs jusqu'à cette gloire de Dieu dans laquelle il règne. » (S. Bern., *Serm. de Ascens.*).

Saint François de Sales, en son *Traité de l'amour de Dieu*, raconte l'histoire d'un illustre et vertueux chevalier qui fit le pèlerinage de Terre sainte, et après avoir vénéré tous les lieux sanctifiés par la vie et par la mort du Sauveur, depuis Bethléem et Nazareth jusqu'au Calvaire et au Cénacle, revint « enfin sur le mont des Oliviers où se fit le mystère de l'Ascension, et là, voyant les dernières marques et vestiges des pieds du divin Sauveur, prosterné sur elles en les baisant mille et mille fois avec des soupirs d'amour infini, il commença à retirer à soi toutes les forces de ses affections, comme un archet retire la corde de son arc quand il veut décocher sa flèche, puis se relevant, les yeux et les mains tendus au ciel : O Jésus, dit-il, mon doux Jésus, je ne sais plus où vous chercher et où vous suivre en terre ; hé ! Jésus, Jésus, accordez donc à ce cœur qu'il vous suive et s'en aille après vous là-haut ! »

Et ayant dit ces paroles, il expira au même endroit, lançant son âme vers le ciel, comme une flèche sacrée, dirigée droit au but de son bienheureux amour.

L'énergie de tels sentiments est, hélas ! loin de nos cœurs. Toutefois, confiant dans votre miséricorde, ô Jésus, nous espérons, après vous avoir suivi dans tous vos mystères, après vous avoir accompagné dans l'humilité de votre Bethléem, dans la participation aux douleurs de votre Cal-

vaire, dans la résurrection de votre Pâque, vous imiter aussi, quand l'heure sera venue, dans votre Ascension triomphante. Amen !

## RÉFLEXIONS SUR DES PAROLES DU PROPRE DES MESSES DU DIMANCHE

XXV

POUR LA FÊTE DE L'ASCENSION

**I. Hommes de Galilée, pourquoi vous tenez-vous là, regardant au ciel ?** — D'où vient cette surprise ou cette admiration des apôtres en voyant s'accomplir le mystère de l'Ascension de Jésus-Christ ? Cherchons à connaître leurs sentiments et nous en aurons l'explication.

Jésus-Christ avait préparé bien des fois ses apôtres à la peine qu'ils ressentiraient de son départ, mais ils s'en consolaient facilement depuis qu'il leur avait dit : *Moi je suis au milieu de vous comme celui qui sert. C'est vous qui êtes demeurés avec moi dans mes tentations. Aussi moi je vous prépare le royaume comme mon Père me l'a préparé, afin que vous mangiez et buviez à ma table dans mon royaume, et que vous siégiez sur des trônes pour juger les douze tribus d'Israël.* (Luc, XXII, 27-30). Les apôtres, en voyant Jésus-Christ s'en retourner vers son Père pour recevoir le royaume qui lui avait été préparé, croyaient bientôt à leur tour recevoir le royaume qu'il leur avait promis. Ils étaient tout entiers livrés à leurs espérances terrestres, et ils ne pensaient qu'au royaume temporel que Dieu s'était choisi parmi les nations. Aussi ne pouvaient-ils comprendre que Jésus vint à les quitter définitivement, d'une manière sensible, alors qu'ils croyaient le voir se mettre à l'œuvre pour travailler au rétablissement du royaume d'Israël.

Jésus-Christ, il est vrai, s'efforça bien au moment de se séparer d'eux, de les arracher à leurs espérances terrestres. L'historien sacré nous dit que *Jésus se montra vivant à ses apôtres par beaucoup de preuves, leur apparaissant pendant quarante jours et leur parlant du royaume de Dieu. Ensuite il leur commanda de ne point s'éloigner de Jérusalem, mais d'attendre la promesse du Père que vous avez, dit-il, entendue de ma bouche.* (Act., I, 3-4). C'étaient les adieux du Maître, les derniers enseignements qu'il leur adressait. Or, croyez-vous que les apôtres aient demandé quelques explications à Jésus pour savoir quel était ce royaume de Dieu, cette promesse du Père ? Non, ils avaient d'autres pensées, et saint Luc ajoute : *Ceux qui se trouvaient là, assemblés, l'interrogeaient, disant : Seigneur, est-ce en ce temps que vous rétablirez le royaume d'Israël ?* (Ib., 6). Voilà bien des hommes encore attachés aux choses de ce monde ! Au lieu de vouloir se jeter au milieu des périls, ils aspirent au

repos. En retour des quelques épreuves qu'ils ont traversées, ils se croient dignes des plus grandes récompenses. Ils ont tout oublié, même cette prophétie que Jésus leur a faite, disant qu'il fallait qu'on prêchât en son nom la pénitence et la rémission des péchés à toutes les nations, en commençant par Jérusalem. (Luc, xxiv, 47). Et nul n'a encore prêché l'Evangile; le don promis du Père, nul ne l'a encore reçu, et nul d'entre eux n'a encore été le témoin de Jésus-Christ; et cependant ils veulent savoir si c'est en ce temps qu'il va rétablir le royaume d'Israël.

Ne vous semble-t-il pas que tous ces apôtres, tourmentés du désir de s'asseoir sur des trônes, avaient besoin d'une leçon? Jésus-Christ la leur donna, disant : *Ce n'est pas à vous de connaître les temps et les moments que le Père a mis en son pouvoir.* (Act., i, 7). C'était leur faire comprendre qu'ils avaient à savoir des choses plus élevées et plus utiles, tant pour remplir dignement leur mission que pour instruire les hommes dans les voies du salut. Puis, après leur avoir donné ce sage avertissement, il les met en face des périls qu'ils rencontreront, et, de peur qu'ils ne s'imaginent pas n'entendre que de faux-fuyants, il leur fait cette promesse : *Vous recevrez la vertu de l'Esprit-Saint survenant en vous, et vous serez pour moi des témoins à Jérusalem, et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre.* (Act., i, 7-8). Et Jésus-Christ, pour couper court à toute autre question nouvelle, s'éleva, puis une nuée le déroba à leurs yeux. (Ib., 9). En ce moment, les apôtres durent certainement éprouver quelque sentiment de crainte, car ils pouvaient se souvenir de cette parole que Jésus leur avait dite : *Vous me cherchez, et, comme j'ai dit aux Juifs : « Où je vais, vous ne pouvez venir, » je vous le dis aussi à vous maintenant.* (Jean, xiii, 33). Car ils ne cessaient de regarder le ciel qui leur avait pris leur bon Maître. (S. Chrys., *In Act.*, Hom. i).

C'est pourquoi voici deux hommes vêtus de blanc qui se montrent près d'eux. (Act., i, 10). C'étaient des anges envoyés pour raviver le souvenir de ce que les disciples avaient entendu, pour les arracher à leur contemplation et rendre témoignage à la réalité de l'ascension de Notre-Seigneur dans le ciel de la gloire. Le Maître envoie deux célestes messagers pour apaiser les craintes des disciples et changer leurs larmes en transports de joie. Il fallait que ces célestes consolateurs fussent envoyés, afin que les pécheurs d'âmes ne demeurassent point dans l'anxiété. Lorsqu'un souverain va d'une ville à l'autre, qu'on fait connaître son passage, il envoie de ses serviteurs pour annoncer aux chefs des provinces son arrivée ou son retour. Ainsi, quand Notre-Seigneur remonta aux cieux, on vit paraître des anges dont la mission était de rassurer les âmes des pasteurs. Lorsque, après le sacrifice du Calvaire, Jésus ressuscite, il désigne pareillement des anges chargés d'annoncer du haut des nues, ou dans le sépulcre même, que le Dieu du ciel est

ressuscité. De même, pendant son Ascension, des anges sont choisis dans les chœurs célestes pour former son cortège, et tandis qu'ils font retentir l'air de leurs chants, deux d'entre eux descendent vers la terre, s'approchent des apôtres pour sécher leurs larmes en redisant l'hymne du triomphe divin. (S. Aug., *Serm.* CLXXXI).

Mais n'y a-t-il pas quelque reproche dans les paroles que les anges adressent aux apôtres? Ils marquent leur étonnement et ils ne peuvent s'expliquer comment tous ces hommes instruits par le Sauveur, pendant trois années, sur ce mystère de l'Ascension, sont là regardant le ciel. En sorte que leurs paroles auraient cette signification : Vous saviez que votre Maître devait retourner vers son Père; avant de vous quitter il vous a donné ses derniers enseignements, il vous a bénis, et au lieu de retourner à Jérusalem, comme il vous l'a dit, pour vous préparer à recevoir l'Esprit-Saint, vous êtes là regardant le ciel? Comment! vous êtes appelés à parcourir le monde pour y prêcher l'Evangile, et vous croyez n'avoir qu'à regarder le ciel, pour vivre dans le souvenir de cette belle vision de l'Ascension de Jésus-Christ, comme le chef du collège apostolique voulait demeurer sur le Thabor? Mais levez les yeux et voyez les champs de la Gentilité, car ils blanchissent déjà pour la moisson. Souvenez-vous donc qu'il vous a choisis pour vous envoyer moissonner, et vous n'avez pas encore travaillé. (Jean, iv, 33).

C'est ainsi que les anges, par leur question, rappellent aux apôtres qu'ils ont autre chose à faire que de regarder le ciel, car, en les entendant, ne dirait-on pas qu'ils redisent, sous une autre forme, l'invitation du père de famille aux ouvriers qui étaient sur la place publique sans travailler? (Matth., xx). — D'autre part, comme Jésus-Christ avait annoncé à ses apôtres qu'il reviendrait et les prendrait avec lui, ils pouvaient peut-être se demander s'ils ne devaient pas l'attendre immédiatement, car il leur avait dit : *Quand je m'en serai allé et que je vous aurai préparé un lieu, je reviendrai et je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis vous soyez aussi.* (Jean, xiv, 3). Les anges viennent donc prévenir les apôtres qu'ils n'ont pas à voir Jésus-Christ bientôt, et que ce n'est point en regardant le ciel qu'ils se prépareront à son retour, mais en mettant en pratique les enseignements qu'ils ont reçus et qu'ils ont en outre mission de prêcher dans l'univers. Voilà le reproche que renfermerait la question des anges aux apôtres. Et nous aussi nous disons encore à des âmes chrétiennes : Pourquoi voudriez-vous toujours vivre dans la contemplation, n'attendre de salut que de Dieu seul sans remplir les devoirs de votre vocation, ni accepter les sacrifices qui vous sont demandés, ni vous livrer à la pratique des bonnes œuvres? Allez donc vous aussi travailler à la vigne, car Jésus-Christ vous a dit comme à ses apôtres : *C'est moi qui vous ai choisis et vous ai établis pour que vous alliez et rapportiez du fruit, et que votre fruit demeure.* (Jean, xv, 16. — S. Chrys., *ut supra*).



II. Ce Jésus, qui du milieu de vous a été enlevé au ciel, viendra de la même manière que vous l'avez vu allant au ciel. — Voici les anges qui instruisent maintenant les apôtres sur le second avènement du Sauveur. Combien cette annonce dut les réjouir et relever leurs espérances ! Ce n'est donc pas une séparation définitive d'avec leur bon Maître, car ils le verront revenir comme ils l'ont vu monter. Mais quant au temps de ce retour, les anges le passent sous silence et ils ne reçoivent qu'une seule connaissance : c'est qu'il reviendra du ciel de la même manière qu'il y est monté.

En entendant les anges leur parler ainsi, les apôtres durent se ressouvenir des enseignements que Jésus-Christ leur avait donnés sur son retour à la fin du monde. Il les avait instruits en plusieurs circonstances par différentes paraboles, telles que celle des dix vierges, celle des talents, celle des dix mines et des sujets rebelles. (Matth., xxv ; Luc, xii, 12-27). Mais un jour les pharisiens l'interrogèrent pour savoir quand viendrait le royaume de Dieu, et il dit à ses disciples : *Des jours viendront où vous désirerez voir un seul des jours du Fils de l'homme et vous ne le verrez pas. Et l'on vous dira : Le voici ici et le voilà là. N'y allez point et ne le suivez point. Car, comme l'éclair qui, brillant sur un côté du ciel, lance sa lumière sur tout ce qui est sous le ciel, ainsi sera le Fils de l'homme en son jour. Mais il faut auparavant qu'il souffre beaucoup de choses et qu'il soit rejeté par cette génération.* (Luc, xvii, 22-25). Jésus-Christ voulut cependant leur donner certains signes qui doivent annoncer son dernier avènement : *Vous entendrez parler de combats et de bruits de combats. Un peuple se soulèvera contre un peuple, un royaume contre un royaume ; et il y aura des pestes et des famines, et des tremblements de terre en divers lieux. Mais toutes ces choses sont le commencement des douleurs. Alors on vous livrera aux tribulations et à la mort, et vous serez en haine à toutes les nations à cause de mon nom. Alors beaucoup se scandaliseront, ils se trahiront et se haïront les uns les autres. Beaucoup de faux prophètes aussi s'élèveront et beaucoup seront séduits par eux. Et parce que l'iniquité aura abondé, la charité d'un grand nombre se refroidira. Mais celui qui persévéra jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé. Et cet Evangile du royaume sera prêché dans le monde entier, en témoignage à toutes les nations, et alors ce sera la fin.* (Matth., xxiv, 6-14). Les anges ne font ici que rappeler l'enseignement du Maître, pour que les apôtres conservent en leur cœur l'espérance de le voir revenir.

Ils n'annoncent pas seulement son retour, mais ils indiquent encore comment il doit descendre du ciel : *Il viendra*, disent-ils, *de la même manière que vous l'avez vu allant au ciel.* Comment donc a-t-il été enlevé au ciel ? Jésus, est-il écrit, *mena ses disciples à Béthanie, et les mains levées, il les bénit. Et il arriva que pendant*

*qu'il les bénissait il s'éloigna d'eux et s'éleva au ciel.* (Luc, xxiv, 50-51). Ah ! combien il est doux de voir Jésus-Christ s'élever sur la nuée qui le porte, quand, après sa résurrection d'entre les morts, il remonte aux cieux d'où il était venu pour sauver le genre humain ! Qui sont ceux qui le regardent s'élever ? Les mêmes yeux qui ont vu sa résurrection après avoir fui le spectacle de la croix, contemplent maintenant son ascension. Objet de crainte sur la croix, objet d'amour dans la nuée, il fait dans les airs les délices de leur vue. Que son amour fut grand pour nous quand il descendit des cieux ! Et qu'il est admirable à voir quand il y remonte ! Il étend les mains en signe d'adieu, il bénit ses disciples dans la paix. Ceux-ci se recommandent à lui, et il leur laisse la grâce de sa bénédiction. Il les bénit en étendant les mains, et il pose le pied sur la nuée prête à le recevoir pour son Ascension. Il a fini de parler, il remonte déjà vers les cieux. En effet, les disciples virent soudain s'éloigner le blanc nuage, venu là pour le recevoir, et dans lequel il était entré tout d'abord, lui *qui rassemble les nuages depuis l'extrémité de la terre.* (Ps., cxxxiv, 7). Il voulait captiver leurs regards par cet admirable spectacle et répandre sur eux, comme une rosée, l'ineffable souvenir de son Ascension, afin de ne pas les laisser en proie au seul regret et aux vaines inquiétudes de l'absence. (S. Aug., *Serm.* clxxxix).

Mais Jésus-Christ reviendra de la même manière à la consommation des siècles. Il l'a annoncé lui-même à ses apôtres, disant : *Tous verront le Fils de l'homme venant dans une nuée, avec une grande puissance et une grande majesté.* (Luc, xxi, 27). Dans le jour de son Ascension il emporte les regrets de ses disciples ; à son retour il ne saurait être pour eux un sujet de crainte, car il leur a dit : *Quand vous verrez ces choses s'accomplir, sachez que le royaume de Dieu est proche.* (Ib., 31). Il monte couvert de blessures et il les rapportera dans son triomphe, car après sa résurrection il en montra à ses apôtres. (Luc, xxiv, 39-40). Il emporte la croix et il nous apparaîtra dans le ciel avec sa croix à la fin du monde : *Alors, a-t-il dit, apparaîtra le signe du Fils de l'homme dans le ciel.* (Matth., xxiv, 30). Il viendra donc ainsi dans le même corps, sur la même nuée, avec la même réalité humaine. Il viendra, objet d'amour pour les justes : *Nous qui vivons*, disait saint Paul, *qui sommes restés, nous serons emportés dans les nuées au-devant du Christ dans les airs ; et ainsi nous serons à jamais avec le Seigneur.* (I Thess., iv, 16). Il viendra, objet de terreur pour les impies, *qui diront aux montagnes et aux rochers : Tombez sur nous et cachez-nous de la face de Celui qui est assis sur le trône et de la colère de l'Agneau, parce qu'il est arrivé le grand jour de leur colère, et qui pourra subsister ?* (Ap., vi, 16-17).

Heureux ceux à qui s'adressent vraiment ces paroles : *Il viendra ainsi que vous l'avez vu monter dans le ciel.* Viendra-t-il ainsi aux yeux des pécheurs ? *Le voici qui vient sur les nuées, et*

*tout œil le verra et même ceux qui l'ont percé. Et toutes les tribus de la terre se frapperont la poitrine à cause de Lui.* (Ap., I, 7). Mais s'il sera vu avec la même évidence, ce ne sera pas avec la même sécurité. Car les justes seront sur le point d'entendre ces douces paroles : *Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé depuis le commencement du monde.* (Matth., xxv, 34). Les pécheurs, au contraire, savent la terrible sentence qui les frappera : *Allez, leur dira Jésus, allez loin de moi, maudits, au feu éternel qui a été préparé au diable et à ses anges.* (Ib., 44). En effet, ce sera le jour du jugement redoutable, la venue des anges, la résurrection des morts; et tous les hommes seront amenés devant le trône du Juge suprême, Jésus-Christ, qui rendra à chacun selon ses œuvres. (Matth., xvi, 27).

Et le fidèle qui en ce jour pense tout à la fois à l'Ascension de Jésus-Christ et à son dernier avènement, cherche à monter aux cieux avec Jésus-Christ, par son cœur et son esprit, dans l'espérance de le suivre plus tard en son corps, lorsque viendra la consommation du siècle. Mais ne l'oublions pas : avec Jésus-Christ ne montent ni l'orgueil, ni l'avarice, ni la luxure; aucune de nos infirmités ne suit les traces du divin Médecin. Si nous désirons le suivre dans son Ascension, nous devons d'abord déposer le fardeau de nos péchés. Ils nous chargent, pour ainsi dire, de chaînes; ils veulent nous retenir captifs dans leurs filets. Ainsi, avec le secours de Dieu, *brisons leurs liens* (Ps., II, 3), afin de pouvoir nous écrier en toute assurance : *Seigneur, vous m'avez délivré de mes fers, je vous offrirai le sacrifice d'action de grâces.* (Ps., cxv-16, 17). Que l'Ascension de Jésus-Christ soit donc notre glorification, demandez cette faveur à sa miséricorde afin d'être trouvés dignes, quand il viendra, des récompenses qu'il vous garde dans son amour, et que vous puissiez lui dire : *Je vous adorerais dès le matin, Seigneur; dès le matin je me mettrai en votre présence pour vous contempler.* (Ps., v, 4-5).

## LES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

Entretiens à des jeunes filles

XXXIX

JANUA CCELI

Que reste-t-il maintenant à Marie que de nous conduire au ciel ?

Elle nous a instruits par la loi que renferme l'arche d'alliance; elle nous a donné la manne céleste, son Fils, le divin viatique de la vie; elle nous a prodigué les dons de science et d'intelligence qui caractérisent les chérubins; maintenant, elle va nous ouvrir la porte du ciel : *Janua cœli.*

Pour nous, qui sommes encore condamnés à vivre loin d'elle, nous n'apercevons que dans le

lointain cette porte que nous sommes appelés à franchir un jour, et sur le seuil de laquelle Marie nous apparaît souriante, maternelle, encourageante. C'est pourquoi, si le chemin nous semble long, pénible, hérissé d'obstacles, nous portons nos regards vers elle, qui demeure pour nous l'Etoile de l'espérance : *Stella matutina.*

Si nous tombons, si nous nous meurtrissons aux pierres du chemin, elle est le médecin, la Sœur de charité, la conseillère réconfortante, la main secourable à notre infirmité : *Salus infirmorum.*

Ce qui nous effraie, c'est que nous restons toujours tributaires du péché, victimes des combats que se livrent la chair et l'esprit, les doctrines de l'Evangile et celles du monde. Alors nous nous sentons loin de Dieu, il est trop haut, trop grand pour nous, et nous n'osons lever les yeux vers Lui, tant il nous paraît sévère dans sa justice. Mais elle est là qui nous attire et nous accueille, pour nous ramener elle-même à Dieu. En elle, rien d'austère ni de triste, nous la regardons avec confiance, tout pécheurs que nous sommes, comme on regarde sa mère; nous n'avons pas peur d'elle du tout, nous savons qu'elle aime tous ses enfants, particulièrement ceux qui ont offensé Dieu et qui se repentent. Elle est le refuge des âmes pécheuses : *Refugium peccatorum.*

Même ceux qui sont accablés d'afflictions, de peines cuisantes, qui éprouvent les brisements du cœur, et qui, nulle part, ne rencontrent de consolations, qu'ils aillent à elle, car elle est la consolation des affligés : *Consolatrix afflictorum.* Mère de tous, elle n'oublie personne, ni les âmes qui souffrent, ni les nations qui agonisent, ni le peuple chrétien qui crie vers elle dans les crises et les persécutions qui le tourmentent. Elle est le secours des chrétiens, et ses bienfaits sont inscrits dans les faits de l'histoire, comme dans la mémoire reconnaissante des cœurs relevés et ressuscités : *Auxilium christianorum.* Mais tous les événements qui partagent, remplissent ou se déchirent notre vie, joies qui font espérer, tristesses, maladies, angoisses, n'ont qu'un but : c'est de nous rapprocher de la porte du ciel.

Elle était fermée, la porte du ciel, c'est Marie qui l'a ouverte au genre humain. Puis elle l'a maintenue ouverte, afin que par elle nous puissions y entrer, et que le salut nous devienne plus facile.

I

Avant l'avènement de Jésus-Christ il n'était donné à personne d'entrer au ciel. Aussi, la mort revêtait je ne sais quoi de triste, de profondément désolé, même pour les plus saints des patriarches et des rois. Quand nous sommes arrivés au terme de notre vie, si Dieu nous a fait la grâce de vivre quelques années, nous repassons dans notre esprit le souvenir de ceux que nous avons aimés et qui nous ont quittés, les figures amies et vénérées d'un père, d'une mère, d'un bienfaiteur, le doux visage d'un frère, d'une sœur, d'un ami, d'un enfant ravis à notre affection prématurément, sans doute parce



que Dieu ne voulait point les laisser se souiller à notre fange, se pervertir au contact de la malice et de l'impiété du monde. Alors une de nos consolations c'est de penser que nous les reverrons bientôt au sein de Dieu. Cette conviction profonde nous aide à franchir le redoutable passage ; nous nous disons : « Oui, nous verrons Dieu tel qu'il est, face à face, et auprès de lui nous nous retrouverons dans la famille de nos parents et de nos amis qui se sont endormis dans l'espérance. »

C'est pourquoi la mort chrétienne a ses douceurs et ses charmes : du fond de nos tombes jaillissent des rameaux fleuris qui ont leurs racines au ciel.

Telle n'était point la mort autrefois. Comparez la mort de deux saints rois, Ezéchias, roi de Juda, et saint Louis, roi de France. Celui-ci disait en expirant : « Seigneur, je vous verrai dans votre gloire, et je vous adorerai dans votre saint temple, » et ses lèvres déjà refroidies murmuraient le nom de la céleste Jérusalem comme une consolation à sa douleur de n'avoir pu conquérir la Jérusalem terrestre. Le roi de Juda, au contraire, était effrayé, et il se redisait avec amertume : « Je vais aller aux portes de l'enfer. Je ne verrai pas mon Dieu dans la terre des vivants. » Même tristesse dans l'âme du patriarche Jacob pleurant Joseph : « Je descendrai en gémissant vers mon fils en enfer. » (Gen., xxvii, 35).

Sans doute, ce n'était pas l'enfer des damnés, mais c'était toujours la privation de Dieu, et pour combien d'années ? Vainement Dieu avait promis aux hommes un Rédempteur ; les infortunés gardaient la mémoire terrible du chérubin placé, le glaive à la main, à l'entrée du paradis terrestre, et cet ange leur apparaissait partout à l'entrée de tous les bonheurs, à la porte du ciel pour la tenir fermée. Quand ils mouraient, ils étaient comme des exilés maintenus sur les frontières de la patrie, avec le désespoir de n'y pouvoir pénétrer.

De là cette anxiété, cette tristesse, cette terreur qui plane sur tout l'Ancien Testament. A l'horizon lointain les prophètes apercevaient bien les lueurs certaines de l'aurore du salut, mais quand se lèverait le jour ? Il fallait attendre, ici-bas dans la désolation, aux limbes dans les gémissements et les soupirs.

Après quatre mille ans apparut Marie, et dans les limbes les patriarches tressaillirent, au ciel retentirent de nouveaux cantiques, car il allait se peupler d'habitants longtemps attendus, et sur la terre s'éveilla l'espérance, comme au printemps commencent à pousser les premières tiges verdoyantes. La douce Vierge de Nazareth mit au monde le Sauveur et les regards humains se portèrent vers la porte du ciel où à la place du chérubin menaçant ils aperçurent Marie, rayonnante, leur faisant signe d'entrer.

Elle était la sagesse qui préparait la table pour l'humanité et qui lui disait : « Venez, mangez mon pain et buvez le vin que je vous ai préparé. » Ah ! ce pain, qu'il lui a coûté de douleurs, et ce vin, comme elle l'a trempé de ses larmes ! mais ses larmes sont la plus douce des liqueurs, car ce

pain et ce vin c'est l'Eucharistie qu'elle nous a donnée et qui met un peu de ciel sur la terre, dans nos âmes, en attendant qu'elle nous conduise elle-même au ciel comme par la main.

On a comparé les saints aux maîtres des requêtes placés à la porte du palais d'un prince pour recueillir les vœux et les demandes de ses sujets, et c'est bien la fonction dont ils s'acquittent devant Dieu ; mais ces requêtes, ces désirs, ils commencent par les présenter à Marie, leur souveraine, qui est la porte du ciel : *Janua cœli*.

C'est d'elle que nous tenons Jésus-Christ qui a brisé les puissances de l'enfer, le pontife qui, seul, eut le pouvoir de pénétrer dans le Saint des Saints et d'offrir à Dieu, justement irrité, une satisfaction infinie, le libérateur qui nous a rendu la patrie, le pain vivant descendu du ciel. C'est donc avec raison que l'Eglise la salue du titre d'heureuse porte du ciel : *Felix cœli porta*.

Elle ajoute que cette porte demeure toujours ouverte, *pervia cœli porta manes*, et qu'y pénètrent ceux qui veulent.

## II

Marie en effet nous a rendu le salut facile.

1. Pour nous sauver, pour entrer au ciel, il nous suffit de l'aimer, d'avoir pour elle une constante et filiale dévotion. Car la dévotion à la sainte Vierge est un signe de prédestination.

Je me demande comment on pourrait ne pas aimer la sainte Vierge. Elle n'attend pas que vous lui témoigniez votre piété, votre dévouement, elle fait elle-même les premiers pas. Qui donc oserait la repousser ?

L'exemple de la Visitation est ici plein d'une claire et consolante doctrine. A peine Marie a-t-elle appris de l'ange qu'Elisabeth aurait bientôt un fils de sa vieillesse qu'elle part à travers les montagnes, malgré la distance et les difficultés de la route, pour la voir, l'assister, partager son bonheur. Elle arrive et la première elle salue Elisabeth.

Elle n'attend pas que celle-ci lui souhaite la bienvenue, elle la prévient. Et aussitôt, dès que retentit la douce voix de Marie, Elisabeth est remplie du Saint-Esprit : *Repleta est Spiritu Sancto*, et à son tour elle se prend à chanter ses louanges avec des paroles si élevées, si émues, que tous les siècles les ont répétées en chœur : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me vient ce bonheur que la mère de mon Dieu daigne venir à moi ? »

Je ne sais rien de plus sublime et d'instructif comme cette scène. Marie parle la première, et dans ses paroles, que l'Evangéliste ne nous a point transmises, elle mit toute sa grâce, toute son âme, et elles pénétrèrent si profondément l'âme d'Elisabeth qu'elles en firent jaillir des cantiques que dut envier l'ange Gabriel lui-même.

Telle est la conduite de Marie à notre égard. Elle commence, elle nous aime la première, elle nous parle au cœur. Mais c'est à nous d'y répondre, comme Elisabeth, en la bénissant, en

l'écoutant, en nous humiliant de sa bonté, de sa délicatesse maternelle, de ses procédés infiniment affectueux. Quoi ! elle nous parlerait, elle nous saluerait, et nous nous tairions, nous ne lui rendrions pas son salut ? Quelles natures ingrates serions-nous donc ! Quel cœur de roche refuserait de s'émouvoir à la douceur pénétrante de sa voix !

Aussi pour confirmer cette doctrine, lorsque le concile de Bâle proposa d'instituer la fête de la Visitation, il le fit en ces termes qu'il convient de méditer : « Non seulement elle écoutera ceux qui l'invoquent, mais ainsi que sa clémence a coutume de faire, elle préviendra même les prières de ceux qui ont la volonté de l'invoquer <sup>1</sup>. » Laissons-nous seulement entraîner par cette grâce prévenante, elle nous conduira doucement au port du salut. En route, elle nous demandera bien quelques sacrifices, ne les refusons point à Marie ; à l'amertume qui les accompagnera, elle mêlera une suavité, une paix qui nous en feront désirer d'autres, et alors s'opérera peu à peu la transformation complète de notre vie.

Saint Anselme avance à ce propos une assertion qui, tout d'abord, paraît audacieuse : « Souvent, dit-il, le salut est plus prompt, si vous invoquez le nom de Marie, que si vous prononcez le nom de Jésus, son fils unique. » Mais il en donne bientôt une raison des plus solides :

« Ce n'est pas qu'elle soit plus puissante que son Fils, car s'il est grand et puissant ce n'est point par elle, tandis qu'elle est grande et puissante par lui. Mais je dirai ce que je pense. Son Fils est son Maître et le Juge de tous les hommes ; il sait discerner les mérites de chacun. Lors donc qu'il lui arrive de ne pas exaucer ceux qui l'invoquent par son nom, il agit avec justice ; mais si l'on invoque le nom de sa mère, quoique les mérites de celui qui le prie ne militent pas pour qu'il soit exaucé, cependant les mérites de Marie intercèdent et lui font obtenir sa demande. » (*De Excell. Virginis*).

Il nous arrive ainsi tous les jours quelque chose de semblable. Qu'un ennemi nous supplie : nous nous rappelons aussitôt ses méfaits et son indignité, puis nous passons outre ; mais s'il nous supplie au nom de notre mère, notre cœur s'émeut, nous nous arrêtons, nous sommes portés à la clémence.

La dévotion à Marie est donc un signe de prédestination, tous les Docteurs de l'Eglise l'enseignent. C'est saint Germain de Constantinople qui dit : « Personne n'est sauvé que par vous, ô Vierge très sainte ! » saint Bonaventure : « Vous sauvez qui vous voulez, celui dont vous détournez votre face est perdu. Heureux qui l'aura dignement honorée, il sera justifié, mais malheur à qui néglige son culte, il mourra dans son péché <sup>2</sup> ! » saint Jean Damascène, le chantre de Marie : « Le don le plus excellent de tous, c'est la Vierge Marie.

Seule elle fut digne du Créateur, elle est le ciel vivant, plus grande que le ciel même <sup>1</sup>. » Puisqu'elle est si bonne, si excellente, comment ne pas l'aimer ?

Nous faisons tous partie de l'Eglise. Or, qu'est-ce que l'Eglise, sinon une grande famille où l'on s'aime dans la joie fraternelle et dans la grâce de Dieu ? Jésus-Christ est le père, mais Marie est la mère de famille. Nous aimons notre Père qui nous a tant aimés, qui a souffert pour nous et qui a estimé nos âmes à un si haut prix qu'il n'a pas cru les payer trop cher que de tout son sang, de toutes les angoisses du Calvaire. Nous l'adorons du fond de notre âme, car il est le Fils de Dieu. Mais notre cœur va de lui-même à Marie, comme le cœur de l'enfant va à sa mère. Pourquoi ? Elle n'est pas Dieu, comme Jésus-Christ, elle n'est qu'une femme, mais cette femme est notre mère, et c'est si bon une mère que ce nom seul nous fait tressaillir d'amour et d'allégresse, éveille en nous les souvenirs les plus chers et les plus précieux de notre vie. Quand nous nous sentons découragés, humiliés de nos chutes et de nos rechutes, disons-nous : « Mais elle est ma mère, est-ce qu'elle pourrait m'abandonner jamais ? Elle est la porte du ciel, elle m'y introduira ! »

Rien ne réjouit tant le Sauveur Jésus que de voir sa mère aimée des hommes, car lui-même n'a rien tant aimé que sa mère. Ne pas aimer Dieu, c'est une grande faute, c'est un crime que je n'excuserai pas. Mais Dieu, nous ne le voyons pas, nous ne pouvons nous faire de lui une idée exacte, car il est esprit, il est immense, éternel, infini, il n'a rien de nous. Tandis que Marie nous l'avons vue, admirée, bénie, comme la plus aimable, la plus douce et la plus infortunée des créatures. Elle réunit en elle-même toutes les qualités qui attirent et font aimer. Elle est notre sœur. Ou il ne faut aimer personne, ou il faut l'aimer. N'aimer personne, est-ce possible ? Dieu ne nous a-t-il pas donné un cœur qui a soif d'aimer et d'aimer à l'infini ? Ce cœur aime ce qui est beau, ce qui est bon, pur, élevé, méricordieux. Qu'il rencontre Jésus-Christ, qu'il rencontre Marie, voilà ceux qu'il aimera, parce qu'ils sont les seuls dignes de lui.

Si la prière est la respiration de l'âme, le nom de Marie doit sans cesse résonner en elle pour la vivifier et la réjouir. L'invoquer souvent est un signe de vie, cesser de l'invoquer est un signe de mort, car alors on cesse de respirer. Le saint nom de Marie respiré habituellement par le cœur, dit un Père, est une preuve que l'on vit de la vraie vie, il la produit et la conserve, et il nous donne le courage et la joie pour accomplir tout devoir <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *De Nativ. Virginis*.

<sup>2</sup> *Ipsa non solum supplicantes exaudiet, sed sicut ex sua clementia consuevit, etiam supplicare volentium preces praeveniet.*

<sup>3</sup> *Psalterium Virginis*.

<sup>2</sup> Sicut continua respiratio non solum est signum vitae, sed etiam causa : sic sanctissimum Mariae nomen quod in Dei servorum ore assidue versatur, simul argumentum est quod vera vita vivat, simul hanc ipsam vitam efficit et conservat omnemque eis letitiam et opem ad omnia impertitur. (S. German. Patriarcha Constantin., *Orat. De Deipara*).



2. Regardez en effet : partout où elle est aimée règnent l'innocence, la générosité, le dévouement et la joie.

Rien n'est difficile à conserver, surtout pour une jeune fille, comme son innocence. En elle-même d'abord elle rencontre des ennemis constants qui se font aimables pour la mieux séduire. Ignorante des choses de la vie, elle veut les connaître ; pour elle tout est mystère, attrait, rêve et désir. L'esprit s'inquiète, le cœur se trouble, l'imagination est hantée de fantômes insensés, et la raison est la faculté qu'elle consulte le moins. Il y a dans ce printemps de la vie d'effroyables orages qui éclatent au sein d'un ciel qui paraît calme et bleu : les orages des premières passions.

Ah ! si vous laissiez votre confesseur pénétrer franchement dans votre âme, il vous éclairerait, il vous montrerait le vide de vos illusions, le danger de vos pensées, et vous seriez aussitôt sauvées. Mais tous ces combats se livrent d'abord dans votre intérieur fermé, puis vous vous abandonnez malgré les protestations de votre conscience que vous n'écoutez pas, au désir de savoir, de lire, hélas ! aussi de faire le mal. Heureux si ces suggestions troublantes demeuraient à l'état de tentations, car personne n'y échappe, et la tentation est dans le plan divin, elle est nécessaire, elle nous éprouve et nous prépare « la couronne de vie. » Je ne connais, après la confession, qu'un seul moyen de ne pas succomber, et s'il vous arrive de tomber, qu'un seul moyen de vous relever : c'est la dévotion à Marie.

Car je parle à d'honnêtes jeunes filles, qui veulent sincèrement rester bonnes et pures, mais qui sont exposées aux ensorcellements de la vanité, aux séductions du monde, aux tentations du cœur et des sens. Chaque jour, fortifiez-vous dans l'amour de la sainte Vierge, et que sa pensée vous accompagne toujours. Dites-vous le matin : « Aujourd'hui je veux lui être fidèle, l'imiter dans sa piété, sa modestie, ses habitudes laborieuses. » Le soir, examinez vos manquements, et après vous en être repenties, promettez-lui d'être plus sérieuses le lendemain. Enfin durant la journée, laissez votre cœur entre ses mains et lorsque vous entendez une parole impie ou choquante, lorsque vous êtes tentées de poser une question indiscreète ou inutile, de commencer un entretien dangereux, d'ouvrir un livre malsain, arrêtez-vous et dites : « J'ai laissé mon cœur entre les mains de Marie, je ne le reprendrai pas ; je veux garder mon innocence pour elle, au prix de tous les sacrifices, afin d'être plus digne d'elle, afin qu'elle m'aime davantage, afin que je n'aie pas à rougir un jour quand je paraîtrai devant elle ! »

Et si vous lui êtes infidèles, par surprise ou par libre consentement, hâtez-vous de lui revenir, vous rappelant que vous l'avez contristée, mais qu'elle vous accueillera parce qu'elle est miséricordieuse, parce qu'elle est mère.

N'est-ce pas elle aussi qui inspire les dévouements ? Durant votre vie, vous aurez des peines à endurer, des pauvres à secourir, des malades à

soigner, des plaies répugnantes à panser ; il vous faudra sourire au chevet des mourants, rendre un peu de confiance aux désespérés et plus d'une fois même vous aurez à exposer votre vie. C'est un peu le métier de la femme de donner sans compter son temps, son cœur, ses forces, sa santé pour les autres. Mais vous serez facilement héroïques si vous vous souvenez que Marie se dépensait ainsi et que la porte du ciel s'ouvre à ceux qui ont reçu dans leurs bras les malheureux, comme Marie a pris dans ses bras le corps inerte de son Fils descendu de la croix.

Si vous vouliez, vos maisons seraient heureuses et joyeuses. Vous êtes faites pour apporter partout la joie avec vous, comme Marie apparaissait à la Salette et à Lourdes dans une trainée de lumière et de gloire. Votre présence est comme un rayon dans vos demeures, parce que vous y êtes la grâce, la pureté, l'espérance. Vous pouvez à votre gré les transformer en un doux paradis, si vous y apportez la vertu, ou en enfer insupportable, si vous vivez à votre guise, indociles, jouisseuses, égoïstes et bornées. Faites de vos maisons sur la terre comme un coin du ciel, dont vous serez la porte à votre tour. *Jannua cœli.*

3. Tous les saints sont devenus saints par Marie. Ils savaient que Dieu a voulu que nulle âme ne se sauve que par elle, qu'il lui a confié la mission de prendre toutes les âmes de bonne volonté pour les conduire à Jésus-Christ, *ad Christum per Mariam*, et ils avaient pour elle une dévotion ardente, honorant en elle la Médiatrice, la Vierge puissante, la Mère bien-aimée. Elle était la consolation de leur vie, parce que sans cesse leur cœur regardait la porte du ciel qui s'ouvrirait d'elle-même un jour devant eux. Les journées passées ici-bas leur semblaient comme à Jacob des jours de pèlerinage et peu leur importait que leur existence se prolongeât plus ou moins, ils soupiraient plutôt après la vraie vie, comme les martyrs qui désiraient voir Jésus-Christ et à côté de lui sa mère bien-aimée. C'est ce qui explique l'indifférence des enfants de Marie, des vrais chrétiens en face du péril. A Constantinople, durant une épidémie de choléra, nos religieuses de Saint-Vincent de Paul firent des prodiges pour assister les pestiférés, et arrêter le fléau. Alors que les musulmans fuyaient, abandonnant les agonisants sur leurs misérables nattes, dans leurs réduits infects, elles accouraient, leur prodiguaient les bonnes paroles et les bons soins, leur montrant le ciel et Dieu qui ne délaisse personne, puisqu'il leur avait envoyé des amies, des sœurs, dont la blanche et radieuse cornette était pour eux comme l'apparition de la France généreuse et de l'Eglise qui aime jusqu'aux infidèles. L'ambassadeur de Constantinople à Paris, dans un rapport qu'il fit des ravages du choléra, ne put se défendre de parler d'elles avec admiration, en rappelant leur héroïsme, et il célébra avec une émotion pleine de reconnaissance celles qu'il appelait des « anges françaises. » Ce qu'il ignorait c'était le principe de leur héroïsme, Marie, la porte du ciel. Beaucoup d'entre

elles avaient succombé, mais contentes de mourir dans l'exercice de la charité, pour l'amour de leur mère du ciel.

Ainsi meurent dans l'espérance et la joie ceux qui l'ont aimée ici-bas et lui ont consacré leur vie. Parfois elle les rappelle auprès d'elle un jour qui lui est particulièrement dédié, comme si elle voulait témoigner ainsi de leur prédestination certaine au bonheur éternel : « Que je serais heureux, disait saint Grégoire de Nazianze, si en mourant j'avais le nom de Marie à la bouche ! La porte du ciel me serait sûrement ouverte, comme l'arche de Noé s'ouvrit à la colombe chaque fois qu'elle s'y présentait, un rameau d'olivier vert à son bec. »

Voilà la porte où il faut frapper souvent dans la vie. Ecrasé par les revers ou les afflictions, ne sachant à qui avoir recours, abandonné même des amis qui ne vous connaissent plus, parce que vous êtes malheureux, vous cherchez une porte hospitalière qui s'ouvre. « Il est dur, disait Dante, de monter l'escalier de l'étranger. » C'est parce qu'au-dessus de l'escalier on trouve ordinairement une porte fermée. Le monde ne veut voir que des visages joyeux. Marie, au contraire, accueille mieux que les autres les âmes affligées.

Ne frappez point à la porte de la vanité : elle s'ouvrirait aussitôt, mais pour vous introduire dans un séjour de frivolités. On y parle d'or, de beaux mariages, c'est-à-dire de mariages d'argent d'où le bonheur est exclu ; on y fait l'apothéose de la richesse. Mon Dieu ! la richesse c'est quelque chose, c'est un moyen, mais non pas un but. Les plus grandes douleurs qui aient effrayé la terre ne se sont pas rencontrées dans les chaumières. On les a vues dans les demeures princières et dans les palais, implacables et inconsolées. Un des grands bienfaits de Dieu, c'est de nous avoir réduits à la nécessité de gagner notre pain quotidien et de le lui demander chaque jour : cette perspective obsédante empêche les mauvaises pensées et arrête mille tentations. Le grand malheur, c'est de n'avoir pas le souci de gagner sa vie, car on ne sait plus la conduire ; les passions de l'orgueil, de l'inconduite et de l'oisiveté s'emparent de vous et ne vous lâchent plus. Qu'elle devient lourde, féconde en naufrages et en crimes l'existence déseuvrée, inoccupée, et qu'on a eu raison de dire : « L'oisiveté nous enseigne toute malice ! »

Quand vous sortez d'une maison de vanité où les conversations ne vous ont rien appris que des choses inutiles ou légères, où le luxe vous a changé les idées et tourné la tête, où vous avez pris l'habitude de songer à des frivolités et à dire des riens, vous sortez singulièrement amoindries moralement, dirigées désormais vers l'égoïsme et les fadaïses.

Mais surtout, mes enfants, ne frappez jamais à la porte du plaisir coupable. Dans ces réunions où ne pénètre aucune pensée élevée, aucune pensée décente, vous vous imprégnez aussitôt de tous les vices du milieu, vous vous faites à cette atmosphère sensuelle, capiteuse, vous n'êtes plus vous-mêmes et bientôt vous ne vous appartenez plus.

Le démon qui s'attachait à vous dans la solitude et qui essayait vainement de vous surprendre, suit dans ce monde corrompu votre âme toute belle ornée de la grâce divine, embaumée et fortifiée par votre dévotion à Marie, purifiée des souillures du péché, il prend avec lui sept autres démons plus méchants que lui, qui vous attendaient, et ensemble ils y entrent, ils s'y établissent, ils triomphent sur les ruines de votre innocence, rapidement déflorée, et il y a une grande joie en enfer parce qu'une enfant de Marie a failli à ses résolutions, à ses serments, et plus ou moins à son honneur. Aussi en quel état lamentable sortez-vous de ces tristes assemblées où vous avez laissé toutes les parures de votre cœur, toutes les gloires de votre âme !

Hâtez-vous de revenir auprès de Marie !... Vous sentirez alors combien vous l'avez contristée et vous réparerez, instruites par l'expérience, vos erreurs, vos curiosités et vos désobéissances.

Et toutes, comprenant qu'il n'est pas de bonheur ici-bas loin d'elle, vous aimerez à redire le beau cantique du P. Hermann :

Qu'il est pénible et long, l'exil de cette vie !  
D'écueils et de périls partout il est semé.  
O toi, rayon d'amour qui montre la patrie,  
Douce porte du ciel, ouvre au pauvre exilé !

## PLANS D'INSTRUCTIONS

### POUR L'OUVREMENT DU MOIS DE MARIE

#### 1

Voici que revient le mois consacré tout entier à honorer et à invoquer notre Mère. Je compte, mes frères, que vous serez fidèles à ce pieux rendez-vous qu'elle nous donne ici tous les soirs, et que pendant ce mois, plus que jamais, vous lui offrirez l'hommage de votre foi et de votre amour.

Il y a trois raisons principales qui nous excitent à bien célébrer le mois de Marie : 1<sup>o</sup> sa dignité éminente, 2<sup>o</sup> notre propre intérêt, 3<sup>o</sup> l'état actuel du monde.

#### I. — La dignité de Marie.

La dignité de Marie est la plus grande qui se puisse concevoir après celle de Dieu. « Post esse Deum, nihil majus quam esse matrem Dei... Ab æterno ordinata sum... Negotium sæculorum. » (Saint Bernard). Depuis que Marie a paru sur la terre, elle est à jamais l'objet de la vénération et de l'amour des chrétiens ; partout où on élève un temple en l'honneur du Fils, on élève un autel en l'honneur de la Mère.

Saint Thomas, évêque, se demande pourquoi l'Evangile est presque muet sur le compte de Marie et il trouve cette réponse : « Ubi totum erat, pars scribenda non fuit, ne putares quod scriptum non fuerat forsitan ei defuisse. Si ancillas suas Deus ita donis et gratiis venustavit, qualem existimas condidit matrem quam ex omnibus elegit et præ omnibus adamavit. Omnibus eam Altissimus præposuit non solum virgineis sed etiam angelicis choris, quia mater ejus est et matrem Dei deest omnis celsitudo. Quidquid igitur de Virgine scire cupis clauditur in hoc breviloquio : « De qua natus est Jesus. » Hæc longa et plenissima historia ejus est. »



## II. — Notre propre intérêt.

Notre propre intérêt nous porte à honorer Marie, parce qu'en elle nous trouvons le modèle et la protection qu'il faut à notre âme. Sans doute, le modèle et la protection c'est Jésus : « *Inspice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est.* » (Ex., xxv, 40)... *Ecce homo !... Quos prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui.* » (Rom., viii, 29)... Mais Marie reflète les perfections de Jésus comme un miroir très pur, et parce qu'elle est une simple créature, elle met ces perfections à notre portée.

La force c'est Jésus : « *Quum fortis armatus custodit atrium suum, in pace sunt ea quæ possidet.* » (Luc., xi, 21)... *Venite ad me omnes et ego reficiam vos.* (Matth., xi, 28)... » Mais on doit aller à Jésus par Marie : « *Egredietur virga de radice Jesse et flos de radice ejus ascendet et requiescet super eum spiritus Domini.* » (Is., xi, 1)... Quicunque ad spiritum pervenire cupitis, per virginem ad florem. Virga est Maria. »

## III. — L'état actuel du monde.

Dépérissement de la foi : « *Putasne Filius hominis veniens inveniet fidem ?* » (Luc, xviii, 8)... Il faut que l'Evangile soit prêché à toute créature ; mais quand le monde marchera vers son déclin, la foi diminuera. Ayant la venue de l'Antéchrist, les nations chrétiennes se seront détachées de l'Eglise (*nisi venerit discessio primum* : II Th., ii, 3) et la charité d'un grand nombre se sera refroidie parce que l'iniquité surabondera : « *Superabundavit iniquitas, refrigescet charitas multorum.* » (Matth., xxiv, 12)... N'est-ce pas le tableau de la situation présente ? Sans doute, il y a encore beaucoup d'âmes fidèles, mais il n'y a plus de nations chrétiennes, Jésus-Christ est abandonné.

*Auxilium christianorum, ora pro nobis.* Marie doit être le secours des chrétiens dans les derniers temps comme elle l'a été dès les premiers jours : « *Erant perseverantes unanimiter in oratione cum Maria matre Jesu.* » (Act., i, 14). Cela est dit des premiers chrétiens : que cela soit vrai encore des chrétiens de notre siècle, des chrétiens de tous les temps. C'est Marie qui protégera l'Eglise et la conduira au port de la bienheureuse éternité. « *Ecce Maria erat spes nostra, ad quam confugimus et venit in adjutorium nobis.* »

## 2

On veut que ce soir je vous dise un mot du cœur pour vous exhorter à célébrer dignement le mois de Marie. Vous n'en avez sûrement pas besoin, vous qui dès ce premier soir êtes venus en si grand nombre. Votre présence, vos prières, vos chants sont une note magnifique dans le cantique éternel qu'elle a annoncé elle-même : « *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.* » Vous faites un triomphe à la sainte Vierge, vous faites bien et je vous en félicite.

Je vous dirai seulement trois paroles. La première est de saint Bernard, le dévot serviteur de la Vierge : « *De Maria nunquam satis !* » — la deuxième est de saint Pierre : « *Vobis honor creditibus* » (I Petr., ii, 7) ; — la troisième est du livre de la Sagesse : « *Sicut qui thesaurizat, ita et qui honorificat matrem.* » (Eccli., iii, 5).

## I

Oui, mes frères, *de Maria nunquam satis.* Dès qu'il s'agit de cette créature que Dieu a choisie pour mère, qu'il a aimée entre toutes, qu'il a ornée avec tant de magnificence, vous n'en ferez jamais assez... Vous n'en ferez jamais assez à cause de la sublimité de cette femme, à cause de la bonté de cette mère, à cause de la puissance de cette reine.

1<sup>o</sup> *Dignité de cette femme.* — Elle est mère de Dieu ! Dieu lui-même ayant voulu prendre un corps, lui a demandé une goutte de son sang virginal ; sublime men-  
diant, il a emprunté à Marie cette chair qu'il a livrée

pour le salut du monde. Après Dieu, il n'y a rien de plus grand que d'être mère de Dieu : « *Post esse Deum, nihil majus quam esse matrem Dei.* »

2<sup>o</sup> *Bonté de cette mère.* — Depuis que sur le Calvaire nous lui avons été donnés pour enfants, elle nous aime d'un amour constant et fidèle. Une mère aime bien le fruit de ses entrailles, ce petit être qu'elle a porté dans son sein, qu'elle a nourri de son lait, qui est sa substance et sa vie : eh bien ! Marie nous le déclare : « *Quand même une mère oublierait le fruit de ses entrailles, moi je ne vous oublierai point. Etiam si illa oblita fuerit ego nunquam obliviscar tui.* » (Is., xlix, 15).

3<sup>o</sup> *Puissance de cette reine.* — Comme mère, elle est toute-puissante sur le cœur de son fils ; comme mère de Dieu, elle est toute-puissante sur le cœur de Dieu. Elle est toute-puissante par sa supplication : *Omnipotentia supplicæ.*

Saint Paul a dit du Christ : « *Factus est obediens usque ad mortem, propter quod et Deus exaltavit illum et donavit illi nomen quod est super omne nomen, ut in nomine Jesu omne genu flectatur cælestium, terrestrium et infernorum.* » (Phil., ii, 9). Ce qui est dit ici de Jésus est vrai de Marie. Elle a été humiliée, elle s'est dite « la servante du Seigneur. » C'est pourquoi Dieu l'a exaltée, et au nom de Marie comme au nom de Jésus tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers. *De Maria nunquam satis.*

## II

A vous qui honorez si bien Marie, je dirai encore la parole de saint Pierre : « *Vobis honor creditibus.* » Vous avez la foi, vous avez l'amour de Dieu, l'amour de Jésus-Christ et de sa mère. Honneur à vous ! Il est beau de demeurer debout quand tant d'autres gisent à terre.

*Vobis honor creditibus !* Il est beau de garder la foi, de garder ces traditions, quand tant d'autres les renient.

*Vobis honor creditibus !* C'est beau la fidélité, la loyauté, la grandeur d'âme, la fermeté dans les convictions, la constance dans la vertu, alors qu'il y a tant de traîtres et d'apostats qui vendent leur Dieu.

*Vobis honor creditibus !* Vous avez la foi et vous la manifestez ; c'est nécessaire et c'est naturel : la foi tend à se montrer comme le soleil à projeter ses rayons, la fleur à exhaler son parfum, le ruisseau à couler ses ondes. Manifester sa foi, c'est suivre la voie royale que les martyrs ont empourprée de leur sang, que les docteurs ont illuminée de leur génie, que les vierges et les saints ont embaumée de leurs vertus. Honneur à vous ! *Vobis honor creditibus !*

## III

Enfin, mes frères, « *Sicut qui thesaurizat, ita et qui honorificat matrem.* » C'est amasser des trésors que d'honorer sa mère. » Vous amassez des trésors de grâce et de bénédiction pour la vie présente qui finira demain, et pour la vie future qui sera éternelle.

Pour moi, mes frères, la vue de votre foi et de votre amour sera un des plus doux souvenirs de ma vie ; il demeurera au plus intime de mon cœur... Ce sera un stimulant de courage et de force. Non, un peuple ne peut pas périr quand il garde tant de foi et tant d'amour !

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 23 aprilis 1902.

† SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MATRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MATRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Sermon pour la Pentecôte.** — La sagesse chrétienne, 337.

**Entretiens sur les évangiles du dimanche.** — XXV. *Dimanche dans l'octave de l'Ascension* : Les secours, les devoirs et les souffrances de la vie chrétienne, 338. — XXVI. *La Pentecôte* : Les trois anniversaires, 341.

**Réflexions sur des paroles du Propre des messes du dimanche.** — XXVI. *Dimanche dans l'octave de l'Ascension*, 343.

**Courtes instructions pour la prière du soir.** — LXXVIII. *La pureté d'intention*, 346.

**Les litanies de la Sainte Vierge, Entretiens à des jeunes filles.** — XL. *Stella matutina*, 348.

## SERMON POUR LA PENTECOTE

### LA SAGESSE CHRÉTIENNE

*Sapientiam qui abjicit, infelix est.*

Celui qui repousse la sagesse, se voue au malheur. (Sag., III, 11).

Mes frères,

Le plus magnifique des rois, Salomon, a fait de la sagesse un éloquent et splendide éloge ; il nous la présente comme l'origine de tout bien, la source de toute prospérité. Dieu lui ayant laissé le choix des dons qu'il pouvait solliciter, il préféra la sagesse à l'opulence, à la renommée, à la gloire.

La sagesse est une des grâces que l'Esprit-Saint a répandues sur l'Eglise au jour de la Pentecôte. L'occasion m'est ainsi offerte de vous en parler, et j'en profite.

En quoi consiste la sagesse ? Elle consiste à rechercher, à poursuivre, à aimer le vrai bien. Je dis : *le vrai bien*, le bien réel, solide, souverain, le bien qui répond aux aspirations de l'âme et leur donne une complète satisfaction. Le mot sagesse, *sapientia*, désigne surtout le goût de ce bien suprême. C'est un attrait, une affection pour les choses vraiment dignes de trouver place dans nos cœurs, et, par contre, le dégoût des faux biens et des éphémères jouissances de ce monde.

Sans cet esprit de sagesse, l'homme se fait illusion ; il n'apprécie pas sainement les choses ; il imprime une fausse direction à sa vie ; il compromet sa destinée ; il s'en va grossir le nombre de ceux que l'Ecriture appelle des insensés, *stulti*.

Sous l'inspiration de la sagesse divine, dont il a reçu le don, le chrétien, lui, sait à quoi s'en tenir sur les choses essentielles où il doit prendre parti ; il sait le but auquel il faut tendre, les moyens par lesquels il y parviendra ; il juge à

leur valeur réelle les biens périssables que poursuivent avidement les mondains, et il se complait dans la recherche et dans la possession des biens d'un ordre supérieur, d'une nature plus élevée et d'une consistance plus ferme.

Nous mettrons le chrétien en présence des biens terrestres si ardemment convoités par les gens du monde, et nous verrons quels sont à leur endroit les sentiments que lui inspire la sagesse divine.

## I

Les hommes qui vivent en dehors de la foi se préoccupent de leur corps, et peu ou point de leur âme.

Leur corps, ils le flattent, ils le traitent avec une extrême délicatesse ; il se prêtent à tous ses caprices, à toutes ses exigences ; ils ne lui refusent rien ; car, pour eux, le corps c'est l'idole, c'est le dieu, c'est tout. Que vient-on leur parler de leur âme, de ses besoins, de ses destinées immortelles, de la nécessité de la sanctifier et de la préparer aux visions du ciel ? Ils n'en ont cure. La santé, le bien-être, ils ne voient que cela. Pourvu qu'ils se portent bien et qu'ils jouissent, l'âme deviendra ce qu'elle pourra !

Le chrétien, qui suit les leçons de la sagesse divine, pense et agit différemment. La partie matérielle de sa personne, il ne la méprise pas : il pourvoit à ses besoins légitimes, il la traite convenablement ; mais il ne la met pas à la première place dans ses sollicitudes.

Il se dit qu'après tout le corps n'est qu'une poussière, *pulvis* ; on le lui a rappelé en mettant de la cendre sur son front à l'ouverture du carême. C'est une enveloppe, c'est le vêtement de l'âme. Cette enveloppe, si brillante qu'elle puisse être, est loin de valoir l'être spirituel qu'elle abrite ; ce vêtement, si riche, si élégant qu'on le suppose, perdra bientôt son éclat et sa fraîcheur ; il se déchirera sous les coups de la mort, tandis que l'âme qu'il enserrait prendra son essor vers l'autre monde.

La sage chrétien sait cela ; il sait la supériorité de l'âme sur le corps ; il sait que l'âme, créée à l'image de Dieu, douée d'intelligence, de liberté, de volonté, rachetée par Jésus-Christ et empourprée de son sang, est appelée à de glorieuses destinées.

Il sait tout cela, il en est convaincu. Et alors ? Alors, il s'intéresse vivement à son âme, il prend soin d'elle, il la cultive, il l'instruit ; il la purifie de ses souillures, il la maintient dans la vie de la grâce ; il travaille à la décorer et embellir de tous les ornements de la vertu.

N'a-t-il pas mille fois raison ? N'est-il pas juste en effet que l'âme qui ne passe pas soit plus privilégiée que la chair qui passe ?

## II

Le sage chrétien n'est pas moins raisonnable quand, suivant les conseils de l'Esprit-Saint, il



préfère la vie future à la vie présente, l'éternité au temps, le ciel à la terre.

Ah ! parmi nous, que de chrétiens, — méritent-ils encore qu'on les appelle de ce nom ? — que de pauvres chrétiens renferment toutes leurs ambitions, tous leurs rêves dans le cercle étroit de la vie présente ! Combien descendent insoucieusement le fleuve du temps, sans songer qu'ils vont se précipiter dans l'océan de l'éternité ! Combien rééditent pour leur compte le vœu impie d'Elisabeth d'Angleterre : « Que Dieu me donne encore quarante années de vie heureuse et tranquille sur la terre, et j'abandonne gaiement ma part de bonheur dans le ciel ! »

Ceux qui se comporteraient ainsi et qui tiendraient un tel langage, vous ne serez pas surpris que je les appelle des insensés, des fous, *insensati*.

Les sages, les vrais sages prennent mieux la mesure des choses et savent établir une distinction entre le temps et l'éternité, entre la terre et le ciel. Le temps n'a qu'une durée déterminée : il a commencé, il finira, un peu plus tôt, un peu plus tard ; il s'épuise tous les jours ; chaque année qui s'écoule, chaque heure qui sonne en raccourcit la mesure, et l'existence humaine se prolongerait-elle un siècle, qu'est-ce qu'un siècle en comparaison de l'éternité ? L'éternité, c'est-à-dire des années et des années, des siècles et des siècles sans fin. Comptez, si vous le pouvez, les gouttes d'eau qui sont dans la mer, les grains de sable accumulés sur ses rivages, les feuilles qui pendent aux arbres des forêts, les flocons de neige qui tombent pendant l'hiver : leur nombre ne vous donnera pas une idée de l'éternité.

Et la terre maintenant, en admettant qu'elle jette quelques fleurs sur notre chemin, qu'elle nous offre quelques joies, n'a-t-elle pas, dans de larges proportions, ses désenchantements, ses privations, ses souffrances, ses deuils inconsolables, ses larmes amères ? Peut-elle être préférée au ciel qui est le séjour de la paix et la demeure d'une félicité sans mélange ?

Le disciple de la sagesse divine réfléchit à ces choses ; il observe, il compare, il raisonne, et il s'arrête à cette conclusion : « La vie présente ne me satisfait point ; le temps est trop court ; la terre est trop triste... J'aspire à la vie future, je travaille pour l'éternité, je veux mériter le ciel ! »

### III

Je n'ai point encore parlé des biens dont on fait si grand cas parmi les gens du siècle ; je veux dire la fortune, les plaisirs, les honneurs, la considération, la gloire.

Les mondains se fatiguent à la recherche de ces biens, et ils triomphent quand ils en ont la possession.

Le chrétien, qui s'est pénétré des leçons de la divine sagesse, fait ce simple raisonnement :

La richesse ? Elle coûte beaucoup de travaux

pour l'acquérir, beaucoup de sollicitude pour la conserver, beaucoup de regrets quand on vient à la perdre. Elle est instable et avec elle on n'est pas toujours heureux. S'il est question d'amasser, j'aime mieux amasser des mérites qui me mettront en possession de la fortune du ciel.

Les plaisirs ? Ah ! s'ils étaient durables, s'ils ne troublaient pas l'âme ; si après les avoir goûtés un instant, on n'était pas amené à dire : « Ce n'est donc que cela ! » je les envierais. Mais je ne veux pas d'une jouissance qui se dissipe comme la fumée, qui passe comme l'éclair, et qui laisse des inquiétudes et des remords au fond du cœur. Je préfère les saintes et nobles joies du devoir accompli, de la vertu pratiquée, du bien fait au prochain.

Les honneurs, la considération, l'estime, la gloire ? Qu'est-ce que tout cela ? De grands mots et rien de plus pour ceux qui y regardent de près. Combien de mortels autrefois célèbres et dont on ne parle plus ! Combien d'hommes couverts d'honneurs aujourd'hui, qui seront demain couverts de boue ! Je ne me soucie point de l'estime et de la considération de mes semblables ; je désire avant tout posséder la grâce et l'amitié de Dieu, et la seule gloire que j'ambitionne, c'est celle du ciel.

C'est ainsi, mes frères, que raisonne le chrétien sérieux ; c'est ainsi que nous devons raisonner.

L'antiquité païenne a compté sept sages et nous a transmis leurs noms, entourés d'une auréole. La société chrétienne en a produit des milliers et des milliers d'une sagesse bien supérieure ; et, parce que nous lui appartenons, nous devrions tous être des sages, nous devrions tous suivre les inspirations de l'Esprit divin, pour la direction de notre vie. Mais, hélas ! que d'insensés autour de nous ! Le Livre saint dit que leur nombre est infini, *stultorum infinitus est numerus*. (Eccle., I, 15). Pour nous, laissons-nous guider par la sagesse de Dieu ; elle nous détachera des faux biens de ce monde, elle nous inspirera l'amour du devoir, le goût de la vertu ; descendue du ciel, elle nous y ramènera avec elle, pour y jouir du vrai bien qui est Dieu. Ainsi soit-il !

## ENTRETIENS SUR LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

### XXV

#### Dimanche dans l'octave de l'Ascension

#### LES SECOURS, LES DEVOIRS ET LES SOUFFRANCES DE LA VIE CHRÉTIENNE

Le dimanche dans l'octave de l'Ascension était appelé à Rome au moyen âge le « dimanche des Roses, » parce qu'on avait coutume en ce jour de joncher de roses le pavé des basiliques, comme un

hommage au Christ qui s'élevait au ciel dans la saison des fleurs. On comprenait alors toutes les harmonies. La fête de l'Ascension, si riante et si remplie de jubilation lorsqu'on la considère sous son principal aspect qui est le suprême triomphe du Rédempteur, venait embellir les radieuses journées du printemps sous un ciel fortuné. On cessait un moment de sentir les tristesses de la terre, que l'hôte céleste venait de quitter, pour ne se souvenir que de la parole qu'il a dite à ses apôtres, afin qu'elle nous fût répétée : « Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je m'en vais à mon Père. » (Jean, xiv, 28).

Imitons cet exemple; offrons à notre tour la rose à celui qui l'a faite pour l'embellissement de notre séjour, et sachons nous aider de sa beauté et de son parfum pour nous élever jusqu'à Celui qui nous dit dans le Cantique des cantiques : « Je suis la fleur des champs et le lis des vallons. » (iv, 4). Il voulut être appelé « Nazaréen », afin que ce nom mystérieux réveillât en nous le souvenir qu'il retrace, le souvenir des fleurs dont il n'a pas dédaigné d'emprunter le symbole pour exprimer le charme et la suavité que trouvent en lui ceux qui l'aiment.

Les paroles que Notre-Seigneur dans l'Evangile de ce jour adresse aux apôtres conviennent à tous les fidèles. Nous y trouvons un admirable exposé 1<sup>o</sup> des secours, 2<sup>o</sup> des devoirs et 3<sup>o</sup> des souffrances de la vie chrétienne.

#### I. — Les secours.

Notre-Seigneur nous apprend que les secours de la vie chrétienne sont des secours de lumière et de force.

1<sup>o</sup> Des secours de lumière. « Je vous enverrai, dit-il, l'Esprit de vérité, *spiritum veritatis*. »

Combien nous avons besoin de ce divin secours ! L'erreur nous environne de toute part : livres, romans, drames, journaux, discours, parole privée, enseignement public sèment à l'envi les fausses persuasions dans les âmes. Le mensonge pour se faire accepter revêt toutes les formes, emprunte toutes les séductions. La poésie et la science, la philosophie et l'histoire, les arts et les lettres, tout conspire à la grande œuvre de perversion intellectuelle. Aussi il semble que la plaie des ténèbres se soit abattue sur la société moderne et que de nos jours comme aux jours antiques les nations soient assises à l'ombre de la mort.

Non seulement l'Esprit de Dieu nous préservera des fascinations de l'erreur, mais il rendra nos esprits aptes à comprendre les vérités de la foi, à pénétrer à fond ce qu'elles ont de sublime. Il nous fera juger des choses humaines au point de vue de l'éternité. Il nous apprendra à régler sûrement notre marche dans les circonstances douteuses et critiques où quelquefois il est moins difficile de remplir son devoir que de le connaître.

O céleste Illuminateur, donnez-moi la science et la sagesse ! Apprenez-moi ce que je dois croire et ce que je dois pratiquer. Je vous demande ce sa-

voir divin de toute l'ardeur de mon âme. Pardonnez-moi l'indigne aveuglement dans lequel j'ai vécu jusqu'ici. Je veux désormais marcher à votre lumière et suivre docilement vos inspirations.

2<sup>o</sup> Des secours de force. Mais à quoi bon les lumières, si l'âme n'a pas le courage de les suivre ? Aussi Notre-Seigneur nous promet toutes les énergies qui nous sont nécessaires pour accomplir le bien. « Je vous enverrai, dit-il, le Paraclet, » c'est-à-dire celui qui console, celui qui assiste, celui que l'on peut invoquer en toute confiance à l'heure de la tristesse ou de la tentation.

La force que le divin Envoyé répand dans l'âme répare la faiblesse naturelle de la nature, elle trempe la volonté, elle la fixe dans le bien, elle lui donne part à la constance qui éclate dans les martyrs et qui lui est souvent nécessaire dans le grand combat de la vie chrétienne.

O Esprit de Dieu, soyez toujours en nous et sauvez-nous de la mollesse du siècle ! A aucune époque l'énergie des âmes n'a été plus affaiblie, l'esprit mondain plus triomphant, le sensualisme plus insolent ; savoir être fort contre soi-même est une rareté qui excite l'étonnement dans ceux qui en sont témoins, tant les maximes de l'Evangile ont perdu de terrain. Retenez-nous sur cette pente, ô divin Esprit ! Souffrez que nous vous adressions en forme de demande les vœux que formait saint Paul pour les chrétiens d'Ephèse et que nous osions réclamer de votre largesse « cette armure divine qui nous mettra en état de résister au jour mauvais et de demeurer parfaits en toutes choses. Ceignez nos reins de la vérité, couvrez-nous de la cuirasse de la justice, donnez à nos pieds l'Evangile de paix pour chaussure indestructible, munissez-nous du bouclier de la foi contre lequel viendront s'éteindre les traits enflammés de notre cruel ennemi, placez sur nos têtes le casque qui est l'espérance du salut, et dans notre main le glaive spirituel qui est la parole même de Dieu » (Ephes., vi, 11-17) et à l'aide duquel, comme le Seigneur dans le désert, nous pouvons venir à bout de tous nos adversaires. Esprit de force, soutenez notre fragilité d'une vigueur qui ne défaille jamais !

#### II. — Les devoirs.

Ces grâces de lumière et de force ont pour but de nous mettre en état d'accomplir les devoirs de la vie chrétienne.

Ces devoirs, Notre-Seigneur les résume en trois mots : « *Eritis mihi testes*. Vous serez mes témoins. » Or, comment devons-nous rendre témoignage à Jésus-Christ ? D'une double manière : par nos paroles et par nos actes.

1<sup>o</sup> Par nos paroles. Combien de chrétiens, retenus par une crainte servile, n'osent pas confesser leur foi, surtout dans les occasions critiques où elle est trop ouvertement attaquée ! Ils ont reçu une solide éducation religieuse ; ils pourraient réfuter victorieusement les objections qu'ils rencontrent sur leur route ; ils pourraient d'un mot annihiler



ces assertions erronées et mensongères. Mais une timidité criminelle ferme leur bouche; ils n'osent se faire les vengeurs de la vérité outragée; souvent même ils se rangent avec ses ennemis, et ils approuvent des principes et des maximes que condamnent leur raison et leur foi.

Pour vous, mes frères, vous saurez vous affranchir de cette déplorable faiblesse. Vous aurez la sainte fierté de vos croyances et vous n'hésitez pas, à l'occasion, à vous montrer par la parole de fidèles témoins de Jésus-Christ.

2<sup>o</sup> Par *nos actes*. Vous rendrez à Jésus-Christ un second témoignage : celui de vos œuvres. Il ne faut pas en effet que notre vie donne un démenti à notre foi. Or la vie chrétienne, saint Paul nous l'apprend, se reconnaît aux trois traits suivants : la sage retenue, l'austère justice et la généreuse piété. « *Sobrie et juste et pie vivamus in hoc sæculo.* » (Tit., II, 12).

a) La sage retenue. Qu'est-ce que la vie mondaine? Une vie de bien-être et de plaisir, tout occupée à satisfaire les instincts de la nature; tout y est sensualité et mollesse. Mais le chrétien n'use des biens terrestres qu'avec une sage modération; il sait arrêter le nécessaire et l'utile en deçà des limites où l'excès commence. La coutume et la mode ne l'asservissent point à leurs caprices; il ne les subit qu'autant qu'il est nécessaire pour ne point paraître bizarre. On peut sur toute sa vie lire cette devise de l'Apôtre : « Vivons sobrement. »

b) Réglé du côté de lui-même par cette sage tempérance, le chrétien cherche la première règle de ses rapports avec le prochain dans la justice.

Que d'outrages à cette austère vertu dans la vie de ceux qui ont l'esprit du monde, tous ayant pour principe ce que saint Paul appelle les désirs du siècle, *secularia desideria*! Or les désirs du siècle, c'est d'avoir beaucoup et le plus vite possible. De là ces gains illicites dus à la fraude, ce mépris du droit et des besoins des petits et des faibles que l'on exploite sans pitié, ces spéculations effrénées qui enrichissent en quelques jours des aventuriers hardis au détriment des fortunes modestes et légitimement acquises. De là en un mot toutes ces injustices qui permettent de dire avec saint Jean que « le monde n'est que malice. *Mundus totus in maligno positus est.* » (I Jean, v, 19).

Si le chrétien ne renonce pas absolument aux biens terrestres, du moins il ne s'en exagère point l'importance et règle l'estime qu'il doit en faire sur cette parole divine : « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ? » (Matth., xvi, 26). Ce qui suffit aux nécessités de son existence et à l'honneur de son rang, voilà tout ce qu'il désire. Il ne néglige pas ses intérêts, mais il a l'œil ouvert sur tous les droits pour n'en offenser aucun. La moindre indécatesse effraie sa conscience. « *Juste vivamus*, vivons justement. » Voilà ce qu'il répète sans cesse à lui-même et aux autres.

c) Enfin le mondain est impie. Quand il ne blasphème pas, il oublie; quand il n'est pas incrédule, il est indifférent. Pour lui, Dieu, s'il existe,

vit par rapport à nous dans un tel éloignement qu'il ne faut pas songer à se mettre en rapport avec lui par l'adoration, l'amour et la prière. Les mystères si touchants du christianisme n'excitent dans son âme aucune émotion religieuse. Les lois de l'Eglise sont à ses yeux comme si elles n'existaient pas. Un jour peut-être, quand il sentira les étreintes de la mort, tournera-t-il ses regards vers le ciel; mais en attendant, il demeure étranger aux choses surnaturelles et divines.

A ce désolant spectacle opposons celui de la vie chrétienne. Là fleurit la piété envers Dieu. Comment le chrétien oublierait-il son Dieu? Il sent en lui et autour de lui sa présence et son action. Aussi il s'élève spontanément vers lui par la foi et par l'amour. Non seulement il donne à la prière, aux sacrements, aux actes de religion, la place qui leur est due, mais il divinise et surnaturalise tout ce qu'il fait, ses sollicitudes et son travail, sa faiblesse et ses misères, ses chagrins et ses souffrances, son repos et ses joies. Bref, à l'encontre des scandales du siècle, il est pieux autant que juste et tempérant. Ce n'est pas en vain que l'Apôtre lui a dit : « *Sobrie et juste et pie vivamus in hoc sæculo.* »

Ici, je rentre en moi-même et je me demande : « Si l'on en jugeait par mes actions et par ma conduite, quelle idée le monde aurait-il du christianisme que je professe? Hélas! il faut bien le reconnaître, la vie que je mène est loin d'être un témoignage en faveur de Jésus-Christ. »

O mon Dieu, faites qu'à l'avenir je confesse ma foi non seulement par mes paroles, mais encore par mes œuvres, et que je m'acquitte ainsi complètement du grand devoir que vous imposez à tous les chrétiens lorsque vous leur dites : « *Eritis mihi testes.* Vous serez mes témoins. »

### III. — Les souffrances.

1. Le chrétien doit s'attendre à la souffrance.

a) Elle lui vient d'abord du monde. Le monde aime ses partisans; s'il voyait en nous ses faiblesses, ses travers, ses folies, il n'aurait pour nous que des approbations et des éloges. Mais la vie du chrétien est la condamnation de ses maximes et de ses actes. De là ces railleries, ces contradictions, ces humiliations, ces mépris qu'il fait supporter aux disciples de Jésus-Christ. Ainsi au cours des siècles s'accomplit sous une forme ou sous une autre la prédiction du Sauveur : « Ils vous chasseront de leurs synagogues, et même l'heure vient où quiconque vous tuera croira faire un acte agréable à Dieu. » (Jean, xvi, 2).

b) A ces souffrances du dehors s'ajoutent des souffrances plus intimes. Pour mener une vie chrétienne, il faut se faire constamment violence. Il en coûte de résister à ses passions, de réprimer ses désirs injustes, de combattre ses penchants vicieux, de lutter contre les impressions des sens, de rester fidèle à son devoir malgré les sécheresses, les aridités, les dégoûts.

c) Enfin la Providence nous envoie des croix de toutes sortes. Combien d'événements trompent nos espérances et font s'évanouir tous nos rêves de bonheur ! Qui de nous n'a connu les douleurs de la maladie, le déchirement des séparations cruelles ou les disgrâces de la fortune ?

Ainsi la souffrance nous vient du monde, de nous-mêmes et de Dieu.

2. Comment avez-vous accueilli cette austère visite ? Ne vous êtes-vous pas laissés abattre ? N'avez-vous pas murmuré contre la Providence ? N'avez-vous pas accusé Dieu de vous traiter avec trop de rigueur ?

S'il était besoin de vous réconcilier avec la douleur, je vous dirais que les épreuves ont pour but d'épurer notre vertu. Aimer Dieu quand tout nous sourit, l'aimer quand il nous donne le bonheur, la santé, la richesse, c'est bien, sans doute, mais c'est facile. Mais l'aimer quand il nous brise, mais baiser sa main quand elle s'appesantit sur nous, voilà ce qui est méritoire, ce qui est vraiment divin.

Et puis, qui de nous n'a besoin d'expiation ? Qui de nous n'a dans son passé des souvenirs tristes, amers et mauvais ? Qui de nous n'a eu des jours ou du moins des heures d'aveuglement qu'il voudrait pouvoir retrancher de sa vie ? Qui n'ajoute chaque jour par quelque faute nouvelle à la responsabilité du passé ? Or tout péché doit être expié par la souffrance. La justice infinie de Dieu ne lui permet pas de se rapprocher de nous tant que nous n'aurons pas effacé en nous toute souillure. Par les afflictions qu'il nous ménage, il nous permet de nous acquitter de notre dette envers lui. Il nous purifie dans nos larmes et notre sang.

Aussi les saints étaient-ils passionnés pour la souffrance. C'est un saint François de Xavier qui, accablé de peines et de travaux, s'écrie : « Encore plus, Seigneur, encore plus ! » C'est un saint Jean de la Croix qui demande pour récompense de ses travaux de souffrir et d'être méprisé pour Dieu. C'est une sainte Thérèse qui pousse ce cri sublime : « Ou souffrir, ou mourir ! »

Si nous n'avons pas le courage d'imiter un tel héroïsme, du moins soumettons avec résignation notre volonté à Dieu quand il permet que l'adversité frappe à notre porte.

Ce n'est pas sans dessein que la sainte Eglise nous a rappelé dans l'Evangile de ce jour les secours, les souffrances et les devoirs de la vie chrétienne. Au sortir de la saison pascale où les plus augustes mystères nous illuminent et nous protègent, nous allons retrouver en face le démon irrité, le monde qui nous attendait, nos passions calmées un moment qui voudront se réveiller.

Les nobles et touchantes leçons que nous venons de recevoir nous aideront à soutenir vaillamment ces terribles assauts, et assureront notre persévérance dans le bien. Ainsi soit-il.

## XXVI

## La Pentecôte

## LES TROIS ANNIVERSAIRES

La grande journée qui consomme l'œuvre divine sur la race humaine a lui enfin sur le monde. « Les jours de la Pentecôte, comme dit saint Luc, sont accomplis. » Depuis la Pâque, nous avons vu se dérouler sept semaines ; voici le jour qui fait suite et amène le nombre mystérieux de cinquante. Ce jour est le *dimanche*, jour déjà consacré par les augustes souvenirs de la création de la lumière et de la résurrection du Christ ; son dernier caractère va lui être imposé et nous allons recevoir « la plénitude de Dieu. »

Nous célébrons aujourd'hui trois anniversaires en un seul : celui de la descente du Saint-Esprit, celui de la promulgation de la loi évangélique, et celui de l'établissement de l'Eglise.

Un mot sur chacun des grands aspects de cette fête.

## I. — Descente du Saint-Esprit.

1. Dans toute la série des mystères que nous avons vu se dérouler jusqu'ici durant le cours de l'année liturgique, nous avons souvent pressenti l'action de la troisième personne de l'auguste Trinité. Les lectures des livres saints, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, ont éveillé plus d'une fois notre attention respectueuse sur ce divin Esprit, qui semblait s'environner de mystère comme si le temps de sa manifestation n'était pas encore venu.

Le Christ, avant de remonter au ciel, nous avait dit : « Le consolateur, l'Esprit-Saint, que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous rappellera tout ce que je vous ai dit. » (Jean, XIV, 26). L'heure prédestinée est venue. La promesse du Fils de Dieu va s'accomplir.

Les apôtres et les disciples sont réunis autour de Marie dans le Cénacle. Soudain un vent violent venu d'en haut ébranle jusque dans ses fondements la sainte maison. Il mugit au dehors et convoque autour de l'asile sacré une foule d'habitants de Jérusalem et d'étrangers.

Mais le souffle n'était qu'une préparation pour le dedans du Cénacle, en même temps qu'il était un appel pour le dehors.

Des lumières flamboyantes en forme de langues de feu pénétrèrent dans la salle ; elle se partagent et vont se reposer sur la tête de chacun des cent-vingt disciples. C'est l'Esprit divin qui prend possession de l'assemblée dans chacun de ses membres.

2. Quels effets merveilleux l'Esprit-Saint produit dans les apôtres !

a) Il leur donne le *don des langues*, c'est-à-dire le don de parler toutes les langues sans les avoir apprises, et de se faire entendre de ceux qui ne savaient pas la langue qu'ils parlaient.



Ce prodige était nécessaire pour la prompt expansion de l'Evangile. Depuis Babel, le langage humain est divisé et la parole ne circule pas d'un peuple à un autre. L'Esprit d'amour fait cesser en un moment cette séparation, et la fraternité première reparait dans l'unité de langage.

b) Il les remplit de *sagesse*. Ces pauvres pêcheurs du lac de Génésareth, ces esprits ignorants et grossiers qui ne comprenaient pas la parole de leur Maître et n'avaient pu porter qu'une partie de ses enseignements, les voilà subitement et pour toujours la lumière du monde, confondant toute sagesse qui s'élève contre la science de Dieu, réfutant ou convertissant leurs juges par la force de la vérité, et nous transmettant dans leurs écrits et leur parole traditionnelle ce magnifique ensemble de la foi et du dogme chrétien qui depuis dix-huit siècles a éclairé tous les esprits, ravi d'admiration tous les génies capables de le comprendre, défié les efforts conjurés des passions et du sophisme impuissants à détacher même une seule pierre de ce majestueux édifice.

c) Il les remplit de *force*. Ils avaient le cœur aussi timide que l'esprit peu ouvert ; c'étaient des hommes du peuple, simples, bons, mais point braves. A la vue de quelques gens armés de bâtons, ils avaient lâchement abandonné leur Maître, et n'avaient point reparu pendant toute la Passion. Pierre, le plus courageux, l'avait suivi jusqu'au premier tribunal, et là, par trois fois, il l'avait indignement renié à la voix d'une servante... Mais après que leur âme a été renouvelée par l'Esprit créateur, quels hommes et quels témoins de Jésus-Christ ! Aux Juifs accourus par milliers, ils reprochent en face d'avoir tué le Messie qu'ils attendaient. (Act., II). Les juges qui avaient condamné Jésus leur font défense de prêcher son nom, et ils en reçoivent cette réponse célèbre que l'Eglise n'a pas oubliée et qui sera invariablement la réponse de tout vrai chrétien aux mauvais conseils : « *Non possumus*, nous ne pouvons pas ! Nous ne pouvons pas ne pas dire ce que nous avons vu et entendu. » (*Ibid.*, IV, 20). On les poursuit dans une ville, ils fuient dans une autre, non par crainte, mais pour aller offrir le salut et la vie à ceux qui en sont dignes. Ils vont au-devant des persécutions certaines quand le bien l'exige : « Je sais que des chaînes m'attendent à Jérusalem, mais je n'en redoute rien... La parole de Dieu n'est pas enchaînée. » (Act., XX, 23 ; II Tim., II, 9). Elle le fut si peu qu'ils la portèrent au bout du monde, depuis la Perse et les Indes jusqu'aux Espagnes et à Rome ; la tribulation les accompagnait partout, ils répandaient leur sang avec la vérité, tous lui sacrifièrent leur vie, et les douze apôtres sont douze martyrs.

Conjurons le divin Esprit de descendre sur nous comme au Cénacle ; *vent impétueux*, qu'il dilate notre âme et renverse tout ce qui s'oppose à notre salut ; *langue divine* du Verbe, qu'il mette sur la nôtre la sagesse, la discrétion et la douceur persuasive qui sont pour nous le meilleur don des

langues ; *feu céleste*, qu'il opère en nous tous les effets du feu dont la nature est de purifier, d'éclairer et d'échauffer : qu'il nous purifie de nos péchés, qu'il éclaire nos intelligences, qu'il enflamme nos cœurs.

## II. — Promulgation de la Loi évangélique.

Du jour de la Pentecôte, que les Juifs solennisaient comme l'anniversaire de la promulgation de la Loi sur le mont Sinaï, date aussi la promulgation de la Loi nouvelle, de la Loi de grâce. Sous le règne des figures, ainsi que la Pâque la Pentecôte était prophétique ; il devait y avoir une seconde Pentecôte pour tous les peuples, de même qu'une seconde Pâque pour le rachat du genre humain.

Mais quelle dissemblance entre les deux Pentecôtes ! La première sur les rochers sauvages de l'Arabie, au milieu des éclairs et des tonnerres, intimant une loi gravée sur des tables de pierre ; la seconde à Jérusalem, sur laquelle la malédiction n'a pas encore éclaté parce qu'elle contient dans son sein jusqu'à cette heure les prémices du peuple nouveau sur lequel doit s'exercer l'empire de l'Esprit d'amour. En cette seconde Pentecôte, le ciel ne s'assombrit pas, on n'entend pas le roulement de la foudre, les cœurs des hommes ne sont pas glacés d'effroi comme autour du Sinaï, mais ils battent sous l'impression de la reconnaissance et de l'amour.

La loi évangélique, soit que nous ayons égard aux obligations qu'elle impose à tous les chrétiens, soit que nous considérons les règles particulières qu'elle trace à chacun suivant sa condition, porte en elle le sceau d'une raison souveraine et montre qu'elle émane de Dieu.

Cette loi sainte a donné au devoir une majesté nouvelle, elle a exhaussé d'une manière indicible l'idéal du bien. Elle oblige l'homme à renoncer à lui-même, à mortifier son esprit, à crucifier sa chair ; elle règle jusqu'à ses desirs, jusqu'à ses pensées ; elle lui ordonne de s'arracher à ce qu'il a de plus cher, de se séparer de ce qu'il aime le plus tendrement, afin d'éviter le mal ; enfin elle lui fait une obligation de verser son sang, de donner sa vie, de souffrir la mort et la plus cruelle mort dès que l'honneur de la religion le demande et qu'il s'agit de confesser sa foi.

Cette loi si parfaite n'en est pas moins une loi de grâce, parce que Jésus-Christ nous donne la force d'exécuter tout ce qu'elle nous commande.

Etudions-la avec soin, elle servira de miroir à notre conscience et lui montrera ce que nous devons être. Jéhovah avait ordonné aux Juifs d'écrire les divins préceptes sur les portes de leurs maisons, et même sur leurs habits, pour ne pas les oublier ; faisons de même et mieux : méditons sans cesse les prescriptions du code évangélique, ayons-les devant les yeux pour les bien connaître, dans le cœur pour les aimer, dans les mains pour les accomplir.

III. — *Etablissement de l'Eglise.*

Pendant les trois années de sa vie publique, Jésus-Christ a préparé les éléments de son Eglise. Ceux qui doivent la gouverner sont choisis, son chef suprême est désigné, les fidèles sont groupés; doctrine, législation, sacrements, tout est prêt.

Au jour sacré de la Pentecôte, l'Esprit-Saint pénètre de sa vertu infinie les éléments préparés par le Sauveur, les fond ensemble et leur donne cette forme définitive, immuable, sous laquelle ils traverseront les siècles. Infaillibilité du chef suprême, plénitude du sacerdoce dans l'épiscopat engendrant les prêtres et communiquant aux fidèles la perfection de la vie surnaturelle, puissance de la parole, sainteté des vertus et des œuvres, mystérieuse pénétration des mérites : tout cela est constitué par l'Esprit-Saint.

Après avoir ainsi fondé l'Eglise, il lui communique une force d'expansion admirable.

Les apôtres cédant à l'inspiration d'en haut sortent du cénacle et commencent à prêcher l'Evangile. Les peuples auxquels ils s'adressent sont dans la stupeur. Ils disent : « Ceux-ci ne sont-ils pas Galiléens ? Comment donc chacun de nous entend-il son propre idiome ? Parthes, Médes, Elamites, gens de Mésopotamie, du Pont, de Cappadoce, Crétois, Arabes, Romains, nous les entendons annoncer dans nos langues natales les merveilles de Dieu ». Pierre élevant la voix au milieu des onze, leur explique ce prodige et saisit cette occasion qui lui est offerte d'annoncer Jésus-Christ ressuscité. A cette première prédication apostolique trois mille personnes se convertissent. Bientôt cinq mille autres viennent grossir le petit troupeau. Ainsi prit naissance l'Eglise catholique. D'abord concentrée à Jérusalem, puis renfermée dans les bornes étroites de la Judée, elle ne tardera pas à envahir le monde entier.

En effet, transportés d'une ardeur surnaturelle, les apôtres partent dans toutes les directions, les uns à l'occident, ceux-là au nord, ceux-ci au midi, répandant partout la nouvelle lumière. Hommes simples et dépourvus humainement de toute influence, ils marchent pleins de confiance à travers les nations, les persuadent et les convertissent au Christ.

La vieille civilisation décrépite, gorgée d'or et de sang, ne put se métamorphoser sous ce souffle naissant. Elle essaya de lutter un moment et crut ressaisir le monde en enfermant les premiers chrétiens dans les catacombes. Mais comme on l'a dit : « C'est là que couvait la mine qui fit sauter les vieilles institutions païennes, et quand eut lieu cette sublime explosion d'idées, d'héroïsme et de vertus, le vieux monde chancela sur sa base et bientôt tomba en poussière. »

Après avoir triomphé du paganisme, l'apôtre continue toujours sa marche, portant la lumière qui doit éclairer les quatre points cardinaux. Nous le voyons arrêter les barbares et les faire agenouiller devant une simple croix de bois. C'est

lui qui dit à Clovis par la bouche de saint Remi : « Brûle ce que tu as adoré et adore ce que tu as brûlé. » C'est lui qui, sous le froc du moine, traverse les siècles de fer de la féodalité, portant dans les plis de sa robe de bure la paix, le pardon, la charité ; lui qui instruit le peuple et continue encore de nos jours à propager les vérités merveilleuses que le Christ lui a confiées en lui disant : « Allez et enseignez ! » (Matth., xxviii, 19).

Quel que soit l'aspect sous lequel on l'envisage, la fête de la Pentecôte est donc une admirable solennité. Aussi l'Eglise lui a-t-elle assigné dans la sainte Liturgie un rang aussi distingué que celui qu'elle attribue à la Pâque elle-même. La Pâque est le rachat de l'homme par la victoire du Christ ; dans la Pentecôte, l'Esprit-Saint prend possession de l'homme racheté.

Adorons ce divin Esprit ; remercions-le des communications qu'il daigne nous faire, et abandonnons-nous à lui pour agir en tout dans sa lumière et dans sa force. Ranimons en nous le respect pour la Loi sainte qu'il a promulguée à cette date, et demandons-nous si nous sommes fidèles à l'observer. Enfin, en ce jour où l'Eglise a pris naissance, renouvelons en nous la volonté de lui obéir toujours avec une entière docilité, et de l'aimer de tout notre cœur suivant cette parole de saint Augustin : « Aimez l'Eglise, cette mère si grande ; aimez-la puisqu'elle vous aime tant. Aimez-la : l'Esprit de Dieu se donne aux enfants du Christ selon la mesure de leur amour pour la sainte Eglise ». (Tract. xxxii in Joan.).

## RÉFLEXIONS SUR DES PAROLES DU PROPRE DES MESSES DU DIMANCHE

### XXVI

#### DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION

**I. Seigneur, écoutez la voix que j'élève vers vous.** — Jésus-Christ est monté au ciel, et ses rachetés, laissés dans l'exil, ont encore à lutter contre les ennemis de leur salut. Sachant bien qu'ils ne pourront remporter une victoire définitive que par le secours qui leur viendra d'en haut, ils s'efforcent par leurs prières de toucher le cœur de celui qui leur a dit : *Je ne vous laisserai point orphelins ; je viendrai à vous. Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus. Mais vous, vous me verrez, parce que je vis et vous vivrez aussi.* (Jean, xiv, 18-19). Ils sont là tous réunis dans le Cénacle, attendant l'heure de l'accomplissement des promesses qui leur ont été faites ; mais d'autre part, comme le temps de l'absence de Jésus pèse sur leurs âmes, ils gémissent et ne cessent d'élever la voix vers lui, car tous, est-il écrit, *persévéraient unanimement dans la prière,*



avec les femmes, et avec Marie, mère de Jésus. (Act., I, 14). Ah ! ce ne sont plus ces apôtres qui disaient avec Pierre : *Quand il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renierai point. Et tous les disciples dirent aussi de même.* (Matth., xxvi, 35). Ils ont gardé le souvenir de l'abandon dont ils se sont rendus coupables au jardin des Oliviers. Autrefois ils se sentaient forts, ils montraient du courage, alors que le Maître était au milieu d'eux, et volontiers ils l'auraient suivi jusqu'à la mort, puisqu'ils disaient avec Thomas, lorsque Jésus-Christ retourna, à la prière de Marie et de Marthe, en Judée pour ressusciter Lazare qui était mort : *Allons, nous aussi, afin que nous mourions avec lui.* (Jean, xi, 16). Maintenant ils comprennent leur faiblesse, ils n'osent plus parler de leur foi, de leur dévouement, de leurs mérites, mais ils en appellent à la miséricorde du Seigneur lui disant : *Ayez pitié de moi, et exaucez-moi.* (Ps., xxvi, 7).

Quant à nous, persévérons dans la prière à l'exemple des Apôtres, et nous serons certainement exaucés. Voyez Daniel implorant la miséricorde divine pour demander la délivrance du peuple et son retour à Jérusalem, disant : *Je priai le Seigneur mon Dieu, et je confessai mes péchés.* (Dan., ix, 4). Et lorsqu'il eut fait monter ainsi ses supplications vers Dieu, l'ange Gabriel vint l'instruire et lui confirmer les promesses qui avaient été faites à Israël. Voyez encore la femme Chananéenne dont il est parlé dans le saint Evangile. Elle pria Jésus, disant : *Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi ; ma fille est cruellement tourmentée par le démon.* Et Jésus ne lui ayant pas répondu un seul mot, elle continua, disant : *Seigneur, secourez-moi.* Mais Jésus lui ayant dit *qu'il n'était pas bien de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens*, cette femme, au lieu de se sentir blessée par cette parole, repartit : *Il est vrai, Seigneur ; mais les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres.* Cette femme fut aussitôt exaucée, et ce fut son insistance, soutenue par sa foi, qui lui obtint miséricorde pour sa fille. (Matth., xv, 22-28). Voyez cette autre femme dont il est aussi parlé dans le saint Evangile : *Elle avait un esprit d'infirmité depuis dix-huit ans, et elle était courbée et ne pouvait aucunement regarder en haut. Jésus la voyant, l'appela et lui dit : Femme, vous êtes délivrée de votre infirmité.* (Luc, xiii, 11-12). Voyez enfin le bon larron sur la croix : témoin des souffrances de Jésus, voyant sa charité, sa patience, il rentre en lui-même et éclairé d'en haut, il finit par le reconnaître pour son Dieu : *Seigneur, lui dit-il, souvenez-vous de moi quand vous serez arrivé dans votre royaume.* Et Jésus lui dit : *En vérité je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis.* (Luc., xxiii, 42-43). Que notre voix s'élève donc vers Dieu dans des sentiments de foi, d'amour et de repentir : nous serons exaucés au delà de nos désirs, car Dieu ne se laisse jamais vaincre en générosité. (Albert le Grand).

**II. Mon cœur vous a parlé.** — Qu'est-ce à dire ? Quand nous prions, ce n'est pas notre voix qui monte vers Dieu, ce sont les désirs et les sentiments de notre cœur qui s'élèvent jusqu'à lui. Avant même que nous ayons prononcé les paroles de notre prière, Dieu a vu cette prière au dedans de nous-mêmes. Ainsi priait la mère de Samuel : *Anne parlait en son cœur, ses lèvres seules étaient en mouvement.* (I Rois, i, 13). Et c'est ainsi que Jésus-Christ nous enseigne à prier, lorsqu'il nous dit : *Quand vous priez, entrez dans votre chambre, et, la porte fermée, priez votre Père en secret ; et votre Père, qui voit dans le secret, vous le rendra.* (Matth., vi, 6). C'est le cœur qui est ici désigné sous le nom de *porte*. De là cette conclusion que toute prière doit venir du cœur et qu'il n'y a que ceux qui prient du fond de leur cœur qui puissent être exaucés. C'est pourquoi ne soyons pas du nombre des hypocrites et des âmes tièdes, parce que les uns et les autres ne peuvent dire à Dieu que leur cœur parle et qu'ils cherchent Dieu avec sincérité et avec empressement. Les hypocrites se jouent de la science de Dieu, et les lâches n'ont aucune idée de la majesté divine. Les premiers sont des fourbes, et les seconds des serviteurs infidèles. Les prières de ceux-là sont des sacrilèges, et les prières de ceux-ci sont des pratiques inutiles. C'est le cœur qui doit parler, qui doit prier, afin de n'avoir pas à encourir le reproche que les Juifs avaient si souvent entendu de la bouche de leurs prophètes, et même de Jésus-Christ : *Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi.* (Is., xxix, 13 ; Matth., xv, 8 ; Marc, vii, 6). Appliquons-nous donc à prier du fond de notre cœur, si nous voulons à notre tour entendre Dieu parler à notre cœur, car il dit à l'âme fidèle : *Je la conduirai dans la solitude, et je parlerai à son cœur.* (Os., ii, 14). Le Psalmiste savait bien que Dieu entendait toujours la prière du cœur pour lui répondre et l'exaucer, puisqu'il disait : *J'écouterai ce que dit en moi le Seigneur Dieu, car il parle de paix pour son peuple, pour ses saints et pour ceux qui rentrent dans leur propre cœur.* (Ps., lxxxiv, 9. — Berthier, Albert le Grand).

**III. Mes yeux, Seigneur, vous ont cherché.** — Le but de toute prière étant la possession de Dieu, nous ne devons pas seulement demander à ce qu'il se présente devant nous, mais nous efforcer encore par toutes sortes de moyens de le trouver pour nous attacher à lui, notre souverain bien. C'est ce que nous constatons en lui disant : *Mes yeux vous ont cherché, Seigneur.* Nous pourrions traduire le texte d'une manière plus expressive : *Ma face vous a recherché.* Ici la face comme les yeux indiquent que tout notre être doit s'appliquer à chercher le Seigneur, car on ne le trouve pas comme on trouve un ami ou un objet sensible. Il en était autrement quand Jésus-Christ était sur la terre. Il avait souvent parlé de son Père à ses disciples, et voici qu'un jour, leur ayant déclaré qu'ils le connaîtraient bientôt et

qu'ils l'avaient déjà vu, Philippe lui dit : *Seigneur, montrez-nous votre Père, et il nous suffit. Jésus lui répondit : Il y a si longtemps que je suis avec vous, et vous ne me connaissez pas ? Philippe, qui me voit, voit aussi mon Père.* (Jean, xiv, 8-9). Aussi saint Jean en ouvrant son Evangile a-t-il dit : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous : et nous avons vu sa gloire comme la gloire qu'un fils unique reçoit de son père, plein de grâce et de vérité.* (Jean, i, 1, 14). Et lorsque André et Jean suivirent Jésus-Christ, ils dirent ensuite à Simon qui fut appelé Pierre : *Nous avons trouvé le Maître*; et ils l'amènèrent à Jésus. Philippe parla de même à Nathanaël, disant : *Nous avons trouvé celui de qui Moïse a écrit dans sa loi, et les prophètes, Jésus fils de Joseph de Nazareth.* (Ib., 41, 45). Mais à l'heure présente, nous ne pouvons trouver ainsi le Seigneur, puisqu'il est assis à la droite de son Père dans le ciel. Et cependant nous n'avons pas d'autres moyens à employer pour le trouver et le posséder en nous dès ici-bas, et plus tard pour jouir de sa vision dans son royaume. Les apôtres ont trouvé Dieu, Jésus-Christ sur la terre, parce qu'ils étaient droits et simples : *Bienheureux les cœurs purs parce qu'ils verront Dieu.* (Matth., v, 8). Ils l'ont trouvé, parce qu'ils étaient disposés à devenir ses disciples et à le suivre partout où il les conduirait, puisqu'ils répondirent à leur vocation quand Jésus leur dit : *Venez et voyez. Ils vinrent et virent où il demeurerait, et ils restèrent avec lui.* (Jean, i, 39). Ils l'ont trouvé, parce qu'ils lui furent fidèles et qu'ils persévérèrent dans leurs bonnes dispositions, et Jésus leur avait dit avant de les quitter : *Vous aussi, vous rendrez témoignage de moi, parce que dès le commencement vous êtes avec moi.* (Ib., xv, 27).

#### IV. Seigneur, je chercherai votre face.

— C'est pourquoi cherchons Dieu, cherchons Jésus-Christ comme les apôtres nous l'ont enseigné par leurs exemples. Les foules le cherchaient parce qu'il les ravissait d'admiration dans ses discours, parce qu'il accomplissait des miracles en sa présence, parce qu'il guérissait les malades qui venaient vers lui. Ayons des intentions plus droites et plus pures. Oui, nous trouverons Jésus-Christ si nous renonçons à nos péchés, car *la sagesse n'entrera pas dans une âme malveillante, et elle n'habitera pas dans un corps assujéti au péché.* (Sages., i, 4). Ayons une foi assez grande pour le voir dans son Eglise, nous instruisant et nous appelant à le suivre. Il a dit à ses apôtres : *Qui vous écoute, m'écoute; et qui vous méprise, me méprise, mais qui me méprise, méprise celui qui m'a envoyé.* (Luc, x, 16). Ayons le courage en présence du monde de confesser que nous sommes ses disciples et voulons toujours lui rester fidèles, car il nous dit : *Quiconque me confessera devant les hommes, moi aussi je le confesserai devant mon Père qui est dans les cieux.* (Matth.,

x, 32). Cherchons-le ainsi durant les jours de notre vie, nous le posséderons au-dedans de nous-mêmes, disant : *Moi je suis à mon bien-aimé, et mon bien-aimé est à moi.* (Cant., vi, 2). Puis viendra le jour qui ne finira jamais, le jour de l'éternité où nous le verrons face à face. (I Cor., xiii, 12).

**V. Seigneur, ne détournez pas votre face de moi.** — Qui veut jouir de Dieu dans le ciel, doit obtenir de sa miséricorde qu'il ne détourne pas sa face de lui. Malheur à tous ceux qui vivent ainsi loin de sa présence, de ses grâces et de son amour ! Il leur dira : *Je ne sais d'où vous êtes, éloignez-vous de moi, vous tous, ouvriers d'iniquité.* (Luc, xiii, 27). Aussi les pécheurs qui comprennent le malheur qui les menace, sont-ils tourmentés dès cette vie : *Seigneur, détournant votre face, ils seront troublés, et ils périront et retourneront dans leur poussière.* (Ps., ciii, 29). C'est pourquoi nous devons le prier, disant avec le Psalmiste : *O Dieu, montrez votre face, et nous serons sauvés.* (Ps., lxxix, 4). Nous avons donc tout intérêt à appeler sur nous les regards de Dieu.

Comment y arriver ? Ecoutez ce qu'il a dit : *Vers qui porterai-je mes regards, sinon vers le pauvre et celui qui a l'esprit contrit et qui tremble à mes paroles ?* (Is., lxvi, 2). Plaçons-nous dans ces conditions, et Dieu, loin de détourner de nous sa face, fixera sur nous des regards de bienveillance. Soyons humbles, comme le publicain, et il nous regardera pour nous justifier, disant : *Quiconque s'humilie sera exalté.* (Luc, xviii, 14). Ayons le repentir des péchés que nous avons commis, et il nous regardera pour nous pardonner, disant : *Vos péchés vous sont remis.* (Luc, vii, 48). Portons en nos cœurs une crainte filiale en pensant à ses jugements et aux dangers auxquels nous pouvons être exposés, et il nous dira : *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde.* (Jean, xvi, 33). C'est en retour de ces dispositions que le Seigneur ne détournera pas de nous son visage, mais qu'il continuera à répandre sa grâce dans nos âmes, car le jour où nous en serions privés nous passerions par tous les degrés de l'abandon de Dieu, et nous parviendrions au terme fatal de la réprobation.

Que l'humilité vienne donc régner en nous, pour nous faire mériter l'exaltation ; que le repentir pénètre notre âme, pour en effacer les moindres souillures ; et qu'une sainte confiance en la miséricorde divine nous maintienne toujours dans l'observation des préceptes du Seigneur.

**VI. Le Seigneur est ma lumière et mon salut.** — Rien de plus consolant pour nos âmes. Nous ne connaissons pas la vérité, car nous sommes plongés dans les ténèbres de l'ignorance. D'autre part notre faiblesse est bien grande, si grande que nul ne peut lui-même espérer se sauver. Mais Dieu est notre lumière : *Dieu est lumière,* dit saint Jean, *et il n'y a point de ténèbres en lui.* (I Jean, i, 5). Dieu est notre salut, car il nous a dit par son prophète : *Un Dieu qui sauve, il n'y*



*en a pas excepté moi.* (Is., XLV, 21). C'est pourquoi nous avons besoin de sa lumière et de son salut pour être délivrés de notre ignorance et de notre faiblesse qui sont la source de toutes nos misères. En effet, par sa lumière il nous communique sa sagesse et par son salut il nous donne la force. Job le savait bien, quand il disait : *En Dieu sont la force et la sagesse.* (Job, XII, 16). Cette sagesse et cette force de Dieu nous ont été rendues sensibles lorsque la grâce de Dieu notre Sauveur est apparue à tous les hommes. (Tit., II, 11). Ecoutez saint Jean parlant de Jésus-Christ : *En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. Il était la vraie lumière, qui illumine tout homme venant en ce monde.* (Jean, I, 4, 9). Ecoutez les anges qui annoncèrent sa naissance, disant aux bergers : *Aujourd'hui il vous est né un Sauveur.* (Luc, II, 11). Et Jésus-Christ lui-même a dit : *Le Fils de l'homme est venu sauver ce qui avait péri.* (Matth., XVIII, 14). — Les prophètes ne s'étaient pas mépris sur la mission que Jésus-Christ aurait à remplir dans le monde. Dieu avait dit par Isaïe en parlant du Messie : *Je t'ai posé en lumière des nations afin que tu sois mon salut jusqu'aux extrémités de la terre.* (Is., XLIX, 6). Il avait encore dit par Malachie : *Il se lèvera pour vous qui craignez mon nom un Soleil de justice, et la guérison sera sous ses ailes.* (Mal., IV, 2). Et lorsque naquit Jean-Baptiste, Zacharie son père s'écria : *Toi, petit enfant, tu marcheras devant la face du Seigneur pour donner à son peuple la science du salut; le Soleil d'en haut est venu nous visiter pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort.* (Luc., I, 77-79). — O Jésus, chassez de toutes les âmes l'ignorance et l'erreur, et dispensez-leur votre lumière sainte ! O Jésus, dites à mon âme : *Ton salut, c'est moi qui le suis !* (Ps., XXXIV, 3). Alors je vous suivrai et je ne marcherai point dans les ténèbres. Alors je serai soutenu par votre grâce et je porterai des fruits. (Albert le Grand).

**VII. Qui craindrai-je ?** — Dieu n'est point une lumière qu'un autre puisse envelopper de ténèbres ; il ne nous donne point un salut qu'un autre puisse nous arracher. Il nous éclaire et nous sommes éclairés ; il nous sauve et nous sommes sauvés. Si donc il nous éclaire et nous sauve, il est évident qu'en dehors de lui nous ne sommes que ténèbres et faiblesse. Mais ayant en lui une espérance certaine, ferme et vraie, qui craindrons-nous ? Trouvez un plus puissant que lui, et alors craignez, j'y consens. J'appartiens au plus puissant de tous, au Tout-Puissant, de telle sorte qu'il est ma lumière et mon salut ; c'est pourquoi je ne crains que lui seul. En effet, qui peut m'inspirer quelque crainte ? — Serait-ce le monde ? Voici ce que Jésus-Christ nous a dit : *Lorsque le Paraclet sera venu, il convaincra le monde en ce qui touche le péché et la justice, et le jugement : le péché, parce qu'ils n'ont pas cru en moi ; la justice, parce que je vais à mon Père et que vous ne me verrez plus ; et le jugement, parce*

*que le prince de ce monde est déjà jugé.* (Jean, XVI, 8-11). — Serait-ce le démon ? Ecoutez encore Jésus-Christ disant : *Le prince de ce monde sera maintenant jeté dehors. Veillez et priez, afin que vous n'entriez point en tentation.* (Jean, XII, 31 ; Matth., XXVI, 41). — Mais il y a les hommes qui vous persécutent. Or, voici ce que Jésus-Christ vous dit : *Ne craignez point ceux qui tuent le corps et ne peuvent tuer l'âme, mais craignez plutôt Celui qui peut précipiter l'âme et le corps dans la géhenne.* (Matth., X, 28).

Nous devons cependant réunir certaines dispositions, ou mieux nous trouver dans des conditions particulières pour être affranchis de toute crainte. Quelles sont-elles ? — Il faut d'abord appartenir à l'Eglise, en nous montrant à son égard comme des enfants obéissants et dévoués. Si notre Mère a reçu la promesse de sortir victorieuse de toutes ses épreuves, nous, ses enfants, nous partagerons sa destinée, car Jésus-Christ a dit à son apôtre : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.* (Matth., XVI, 18). — Il faut encore vivre dans l'observation de la loi divine. Jésus-Christ a dit : *Quiconque entend ces paroles que je dis et les accomplit, sera comparé à un homme sage qui a bâti sa maison sur la pierre ; et la pluie est descendue, et les fleuves ont débordé, et les vents ont soufflé et sont venus fondre sur cette maison, et elle n'a pas été renversée parce qu'elle était fondée sur la pierre.* (Ib., VII, 24-25). — Il faut enfin que la charité de Dieu soit répandue en nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné, et c'est la charité parfaite qui chasse la crainte. (Rom., V, 5 ; I Jean, IV, 18).

Lors donc que nous aurons réuni toutes ces conditions, nous pourrions dire en toute vérité : *Qui craindrai-je ? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?* (Rom., VIII, 31). Non, vous n'aurez rien à craindre du monde, du démon et des hommes, car vous pourrez dire : *Qui nous séparera de l'amour du Christ ? Rien.* (Ib., 35 et suiv. — Saint Augustin ; Albert le Grand).

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

LXXVIII

SERMON SUR LA MONTAGNE : LA PURETÉ  
D'INTENTION

Ce n'est point assez de faire le bien, pour être parfait : il le faut bien faire, avec une intention pure et droite, pour Dieu seul, si nous voulons recevoir de lui la récompense. L'adversaire de notre âme est si habile, il sait se glisser si habilement et empoisonner d'amour-propre, d'orgueil, nos ac-

tions les plus saintes, afin de nous en faire perdre le mérite et de les rendre ainsi inutiles pour notre salut ! Aussi le divin Maître nous met-il en garde contre ce danger en nous conseillant une grande vigilance sur les mobiles qui dirigent nos actions.

« Prenez garde, continue-t-il, de ne point faire vos œuvres de justice devant les hommes pour être vus d'eux, autrement vous n'aurez pas de récompense de votre Père qui est dans les cieux. Lors donc que vous faites l'aumône, ne sonnez pas de la trompette devant vous, comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les rues pour être honorés des hommes. En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense. Pour vous, quand vous faites l'aumône, que votre main gauche ignore ce que donne votre droite, afin que votre aumône soit faite en secret, et votre Père pour qui rien n'est caché vous le rendra. » (Matth., vi, 1-4).

On serait porté à voir une contradiction entre ce que le Seigneur nous recommande ici, de ne pas étaler nos bonnes œuvres devant les hommes pour obtenir leur admiration, et ce qu'il disait au commencement de son discours : « Que votre lumière — c'est-à-dire le bien que vous faites — luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et glorifient votre Père qui est dans les cieux. » (Matth., v, 16). Mais cette contradiction n'existe aucunement. Jésus demande à ses disciples d'accomplir toutes leurs œuvres pour édifier le prochain et procurer ainsi la gloire de Dieu, mais ils n'en doivent faire aucune dans le but d'accroître leur considération personnelle. C'est la réalisation du *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam*, du psaume *In exitu*. Ceux qui cherchent leur récompense dans les louanges de la terre, qu'ils la trouvent ou qu'elle leur échappe, ne doivent rien attendre de la reconnaissance du ciel. Ce n'est point pour Dieu qu'ils travaillent, comment pourraient-ils espérer de lui un salaire ?

Autre chose est donc de faire simplement, sans scrupule, le bien devant les hommes pour la plus grande gloire de Dieu ; autre chose d'étaler en public ses actes de prétendue vertu par esprit de vaine gloire et d'amour-propre. « Que nos œuvres, dit saint Grégoire le Grand, soient publiques, mais que notre intention reste secrète, de sorte que par nos bonnes actions nous servions d'exemple à notre prochain, et que, par notre intention de plaire à Dieu seul, nous désirions toujours que nos œuvres demeurent cachées. »

Dans la pratique, faisons le bien pour glorifier le Seigneur et édifier nos frères, et foulons aux pieds tout sentiment de vanité qui nous viendrait à l'esprit ou au cœur. La vaine ostentation est une grande voleuse de mérites, il faut nous en défier au milieu de nos actions les plus saintes, avec le même soin qu'on met, dans les grandes villes, au sein des assemblées publiques, dans les sanctuaires les plus vénérés, à surveiller les agissements des voleurs de bourses. Aidé de notre penchant à l'or-

gueil, le démon a si vite fait de nous soustraire le mérite de nos bonnes œuvres en les empoisonnant de vaine ostentation !

Gardons-nous donc de crier sur les toits ou de rappeler à tout propos le bien que nous avons pu faire. Notre bon Sauveur se sert d'une image qui exprime très délicatement la réserve modeste, la discrétion avec lesquelles le chrétien doit semer les bienfaits. Pendant que les orgueilleux s'affichent et craignent qu'on ignore leurs bonnes œuvres, la main gauche du disciple de Jésus-Christ doit, s'il était possible, ignorer le bien accompli par la main droite, tant celle-ci le fera discrètement et sans bruit. « S'il se pouvait que vous l'ignoriez vous-mêmes, écrit saint Jean Chrysostome, vous devriez vous y employer ; vos mains elles-mêmes, dispensatrices des bienfaits, ne les devraient pas connaître, si la chose était réalisable. »

Où, que les hommes ne connaissent nos bonnes œuvres que pour s'en édifier et glorifier Dieu ; s'ils les ignorent, notre récompense n'en sera pas moindre, selon ce que dit gracieusement un proverbe d'Orient : « Si tu fais quelque chose de bon, jette-le à la mer ; les poissons l'ignoreront peut-être, mais Dieu le saura. »

Ce sujet de la pureté d'intention est trop important pour que nous n'insistions pas en ajoutant quelques éclaircissements qui nous déterminent à la mettre en pratique.

On répète couramment que l'intention fait la valeur de l'action ; et rien n'est plus vrai, surtout au point de vue chrétien. Ainsi, une action indifférente en soi, comme une promenade, par exemple, par suite de l'intention qui la détermine, devient une action répréhensible si elle a pour but de chercher une occasion de mal faire ; elle sera un acte de vertu naturelle, si elle est entreprise par un motif de santé ou pour chasser l'ennui ; un acte de vertu surnaturelle et méritoire, si elle se propose la visite d'un malade, la consolation d'un affligé. Par suite de l'intention, une action pieuse peut aisément devenir un péché, si elle est faite par ostentation, pour acquérir la réputation de personne vertueuse, en un mot pour tromper le prochain.

Par l'effet de l'intention encore, nos fatigues, nos peines, nos souffrances, notre labeur quotidien deviendront méritoires et agréables à Dieu, si nous les acceptons en vue de lui plaire ou de faire sa sainte volonté. Supportés sans intention ou en murmurant, nos maux ne nous servent de rien pour le ciel, Dieu ne nous en tiendra pas compte.

L'intention qui doit diriger les actions du chrétien est donc une sorte de sceau, de cachet avec lequel nous les marquons, qui en rend Dieu propriétaire en quelque sorte. Une fois frappées au coin du Seigneur, nos œuvres lui appartiennent, il nous en doit le paiement. On lit dans une fable qu'un personnage avait le pouvoir de changer en



or tous les objets qu'il touchait, c'est une fiction ; mais le chrétien, par la direction de son intention, peut, lui, transformer en valeur pour le ciel toutes ses actions les plus communes, les plus ordinaires, les plus terrestres, à plus forte raison ses actes vertueux. « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, écrivait l'apôtre saint Paul aux premiers chrétiens de la ville de Corinthe (I, x, 31), faites tout au nom de Jésus-Christ, rendant gloire par lui à Dieu son Père. »

Avons-nous bien compris, jusqu'à présent, la portée de la recommandation de notre divin Maître, et surtout l'avons-nous fidèlement mise en pratique ? Ne perdons-nous pas chaque jour une foule de mérites, faute d'intention ? Ne gâtons-nous point nos bonnes œuvres en laissant l'amour-propre, la vanité, la recherche des louanges humaines se glisser dans notre cœur et corrompre notre intention ? Le Seigneur ne juge point par l'extérieur comme les hommes, il voit le fond du cœur, il lit dans le plus intime des pensées. Nous pouvons paraître riches en bonnes œuvres aux yeux des hommes, et en être fort pauvres aux yeux de Dieu : un fruit paraît parfois sain, à l'extérieur, alors qu'un ver le ronge et le détruit à l'intérieur.

Afin de ne rien perdre de nos actions et de les orienter vers le ciel, si je puis parler ainsi, prenons la pieuse habitude de diriger chaque jour, en nous levant ou en nous éveillant, notre intention vers Dieu pour toute la journée. Il suffit pour cela de réciter avec foi les paroles suivantes de la prière du matin : « Mon Dieu, je veux employer ce jour pour votre gloire ; je vous consacre toutes mes pensées, mes paroles, mes actions et mes peines, bénissez-les, Seigneur, afin qu'il n'y ait aucune qui ne soit pour votre gloire et pour mon salut. »

Imitons un saint qui disait au démon, lorsqu'il sentait l'amour-propre se glisser dans son cœur à propos d'une bonne action qu'il faisait : « Je n'ai pas commencé pour toi, je ne veux pas finir pour toi. » Craignons que la recherche de l'estime du monde n'ait sa part dans l'accomplissement du bien ou de nos devoirs. C'est parce qu'ils agissaient de cette sorte que Notre-Seigneur disait des pharisiens : « Ils ont reçu leur récompense. » — « Récompense vaine comme eux, » ajoute saint Augustin.

Les paroles du bon saint François de Sales vont nous servir de conclusion : « Voyez-vous ce verre d'eau ou ce petit morceau de pain qu'une sainte âme donne au pauvre pour l'amour de Dieu ? C'est peu, sans doute, et c'est à peine digne de considération, selon le jugement humain : Dieu néanmoins le récompense et donne pour cela le bonheur du ciel. C'est ainsi que les petites actions qui procèdent de la charité sont agréables à Dieu et ont leur place entre les mérites. Car, comme dans l'Arabie heureuse, non seulement les plantes aromatiques, mais toutes les autres sont odorantes, participant au bonheur de ce sol ; ainsi en l'âme

animée de la foi, non seulement les œuvres excellentes de leur nature, mais aussi les moindres actes se ressentent de la vertu du saint amour, et sont en bonne odeur devant la majesté divine. »

## LES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

Entretiens à des jeunes filles

XL

STELLA MATUTINA

Vous figurez-vous ce qu'est une tempête sur les flots, la nuit ? Les plus grands poètes ont essayé de peindre ce spectacle grandiose, sans y parvenir, car cela dépasse l'imagination humaine. Des vagues énormes comme des montagnes se précipitent sur le frêle navire où les passagers tremblent pour leur vie, elles ressemblent à des démons irrités qui ont juré sa perte. Tantôt il s'élève sur la cime des eaux, tantôt il redescend au fond des abîmes, c'est à qui se disputera ses débris, des vents ou des ondes en furie. Au dessous, des gouffres béants ; au dessus, un ciel noir : on dirait le couvercle d'un tombeau ; partout les ténèbres.

Et la tempête dure ainsi pendant des heures sans un rayon d'espérance, sans un moment de repos. Les matelots ont abandonné les manœuvres, le gouvernail s'est brisé dans les mains du pilote. « Où allons-nous ? » s'écrient des voix affolées. « Nous sommes perdus ! »

Tout à coup l'orage écarte les nuées et les rejette au loin ; les vents continuent bien à faire rage, mais le ciel est moins sombre ; à l'horizon apparaissent quelques blancheurs, et voilà qu'entre deux nuages, dans le seul coin pur du firmament, brille tranquillement l'étoile du matin, pareil à un œil bienveillant qui regarde. Matelots et passagers se réunissent alors sur le pont, et en action de grâces pour le danger auquel ils viennent d'échapper, ils chantent l'hymne : « Salut, étoile de la mer ! » ils remercient celle qui les a protégés, Marie que l'Eglise invoque sous le nom d'« Etoile du matin », *Stella matutina*.

Cette tempête, cette mer démontée, cette affreuse nuit, c'est l'image des quatre mille ans de luttes et de ténèbres qui affligèrent l'humanité avant la venue de Marie. Tout était triste, désespéré : dans les intelligences vouées à l'ignorance, dans les cœurs voués à la corruption, dans les âmes vouées au malheur du temps et de l'éternité, quand Marie apparut.

Elle a *lui sur le monde* et depuis elle continue à *luire sur chacune de nos âmes* qui l'aiment et la prient.

I

Lorsqu'Adam se vit chassé du paradis terrestre, il éprouva un désespoir qui l'eût fait mourir de chagrin si Dieu n'eût apporté quelque consolation

à son immense peine. Jéhovah ne revint point sur sa décision, car l'arrêt de sa justice était définitif, mais sa bonté trouva un doux moyen de réconfort pour lui. Il lui montra là-bas dans le lointain, à l'horizon des siècles à venir, l'Etoile du matin qui luirait sur sa postérité, Marie, l'espérance et le salut du genre humain : « Voilà, dit-il, celle qui écrasera un jour la tête du serpent ! » Adam la regarda : cette étoile lui souriait, c'était la fille qui souriait à son père comme pour lui dire ainsi qu'à Eve : « Ne craignez point ! Dieu m'a placée là pour réparer votre faute, vos erreurs, les ruines accumulées par votre péché. Ne pleurez pas ! Un jour même on vous bénira, on dira : « O heureuse faute ! » Adam comprit et ses angoisses se calmèrent. Il fallait cette divine faveur de l'Immaculée Conception pour lui rendre un peu d'espoir et de courage, à lui qui avait vu Dieu de tout près, qui avait conversé avec lui, reçu de lui les plus merveilleuses faveurs, et qui, en considérant ce qu'il avait perdu, en se remémorant son ingratitude, sa méchanceté, son incroyable sottise, ne pouvait plus se supporter lui-même et trouvait odieuse la vie, odieuse la nature, odieuse la lumière du jour.

1. Quelles souffrances ! Quelles heures maudites ! Ses enfants ne les connurent point : ils n'avaient pas vu Dieu comme lui, ils n'étaient point sortis de ses mains innocentes et pures pour tomber ensuite dans la fange ; conçus dans l'iniquité, ils avaient une horreur moins grande de l'iniquité.

Toutefois ils sentaient bien aussi qu'ils étaient des êtres déchus, victimes d'un cataclysme qui avait bouleversé leur âme avec toute ses facultés, leur corps avec tous ses sens, toute leur existence. Comme leur père ils furent pris d'une inexorable tristesse. Adam leur parla de l'Etoile qu'il avait vue, et pendant les époques violentes qui suivirent, seul ce souvenir, cette vision vint les relever un peu, les aider à passer les longs siècles de ténèbres. De temps en temps on voyait bien apparaître quelques astres au firmament de l'humanité : c'étaient les prophètes ou les patriarches qui par leurs exemples et par leurs enseignements montraient la route et jetaient quelque clarté dans la nuit désolée. D'ailleurs ils ne se donnaient point pour la lumière attendue, ils ne parlaient que d'elle, de cette Etoile qui précéderait la venue du Soleil de justice.

Leurs soupirs, leurs prières vivantes abrégèrent les années d'attente ; la bonté de Dieu fléchit sa justice. Saint Pierre Damien méditant sur l'heure bénie de la nativité de Marie, s'écrie : « Ah ! pourquoi n'avance-t-on pas les horloges du monde ? Si j'étais l'ange qui préside au mouvement du soleil, loin de le faire rétrograder comme Isaïe sur le cadran d'Achaz, loin de l'arrêter comme fit Josué, je presserais sa marche, les jours deviendraient des heures, et encore ces heures me paraîtraient-elles des siècles ! »

C'étaient bien les sentiments qui animaient les Justes dans les Limbes. Aussi quelle joie pour

eux quand Dieu leur fit annoncer par ses anges l'arrivée prochaine au monde de la Mère du Sauveur, quand il leur montra toute proche maintenant l'Etoile du matin qui se levait !

Cette étoile splendide éclipsa les autres et précède immédiatement l'aurore. Quand celle-ci paraît, les autres fuient et disparaissent dans l'azur lumineux du ciel, mais elle persiste à briller de tout son éclat, elle unit ses rayons aux premiers feux du jour, et ne le cède qu'à la majesté étincelante du soleil.

Marie se confond ainsi avec l'aurore du salut.

2. Lorsque l'aurore illumine l'univers, les oiseaux de nuit se cachent, les malfaiteurs qui haïssent la lumière vont porter ailleurs leurs œuvres de ténèbres, chacun se sent heureux et rassuré. Si pendant la nuit l'ennemi a tendu des pièges, le jour les fait découvrir ; les bêtes sauvages rentrent dans leurs tanières, la paix, la joie tranquille règnent sur la terre.

Ainsi à la naissance de Marie. Les démons jusque-là triomphants sentent que leur empire vient de recevoir un coup terrible : il y a dans le monde une âme qui leur échappe et dont la puissance les effraie. Les hommes à cette clarté nouvelle éviteront ou du moins verront tous les pièges de l'erreur, de la corruption, de l'impiété ; une brise d'amour passe sur les cœurs et chasse l'orage de haine et d'égoïsme qui les tourmentait : il y a quelque chose de changé dans l'humanité.

Les anges se sont penchés avec bonheur sur notre terre, jusque-là séjour de la tristesse et du péché, ils y ont vu mieux que l'image de la félicité, ils y ont vu le ciel lui-même. Ils s'empressent autour de l'humble enfant qui vient de naître, et comme le dit naïvement un pieux auteur, ils ambitionnent la joie et l'honneur de la bercer. Car cette petite enfant, pure comme l'étoile du matin, c'est leur reine, et Dieu le leur a solennellement annoncé. Elle est l'aurore qui précède le soleil. Encore quelque temps et ils descendront se prosterner devant un autre berceau en chantant : « Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux ! » Déjà à l'orient ils voient poindre les premières lueurs.

A mesure que l'aurore brille, la nature se réveille, tout se pare et se réjouit, tout s'embellit : il semble que le monde ne soit plus le même. Les oiseaux qui se taisaient chantent, les bois qui recélaient les ténèbres s'éclairent, les arbres qui semblaient morts s'agitent à la brise du matin comme des êtres vivants, les ruisseaux murmurent plus doucement, la vallée est plus verte, les plantes plus fraîches, les fleurs plus colorées. Oh ! qu'elle est admirable, l'œuvre de la lumière !

Mais que dirons-nous de la grâce répandue partout par Marie l'aurore et la grâce du monde ? Aussi est-ce à juste titre que saint Jean Chrysostome l'a appelée avec son bonheur d'expression ordinaire « l'embellissement de l'Eglise. »

« Elle est, dit saint Pierre Damien, cette étoile du matin qui, brillant avec le plus grand éclat



dans la nue, au pôle du ciel, colore de ses rayons étincelants l'univers qui est sous ses pieds. Elle est cette aurore qui a ouvert la marche, ou mieux, donné naissance au Soleil de justice. »

Elle est cette étoile porte-lumière, Lucifer, qui ne se couche point, *ille, inquam, Lucifer, qui nescit occasum*. « Les ennemis, ajoute saint Bonaventure, ne redoutent pas autant une armée rangée en bataille que les puissances infernales ne redoutent le nom, le patronage, l'exemple de Marie. Elles disparaissent et s'évanouissent comme la cire devant le feu, lorsqu'elles voient les âmes qui redisent souvent son nom, qui l'invoquent avec piété, qui s'efforcent de l'imiter. »

Quand elle parut au temple de Jérusalem, consacrant à Dieu sa virginité, les pierres en tressaillirent, car bientôt viendrait le Dominateur attendu, prédit par Malachie, *Statim veniet*, et ce nouveau temple si inférieur à celui de Salomon recevrait un honneur que celui-ci avait désiré vainement.

Les âmes se réjouissent et la grâce de Dieu, les vertus, les bonnes œuvres, la lumière chantent en elles, comme au lever de l'aurore les oiseaux chantent dans les forêts. Sans doute jusque-là il y avait eu des étoiles pour consoler l'humanité dans sa nuit, Abel et Abraham, Moïse et David, Elie et Daniel. On avait même vu quelques saintes femmes, comme Ruth et Esther, Anne la mère de Samuel et Judith; mais « taisons-nous sur Anne, Elisabeth et les autres femmes, dirons-nous avec saint Jérôme, elles ne sont que d'humbles petits astres pâlisants qui s'éclipsent en présence de la lumière éclatante de Marie. » Rien de gracieux, d'aimable, de pur et de grand comme elle, douce comme l'étoile qui éclaire et rend l'espérance, fraîche comme la rosée qui donne aux plantes la vie, la force et la fécondité. N'est-ce pas elle qui a donné au monde la rosée du ciel, le divin Rédempteur? Les justes de l'ancienne Loi disaient à Dieu : « Envoyez l'Agneau qui régnera sur la terre. Cieux, répandez votre rosée! nuées, faites pleuvoir le Juste! » C'est par elle que nous est venue la céleste rosée, Jésus-Christ, comme c'est par elle que nous vient toujours la rosée de la grâce sur le champ aride de notre âme.

3. Elle embellit tout, si bien que les anges maintenant se plaisent sur la terre par elle transformée en paradis. Elle change tout, les mœurs, les idées, les hommes, les sociétés, *elle crée un idéal nouveau* qui va régner sans conteste sur l'humanité, l'idéal de la pureté, du dévouement, de la paix et de la fraternité.

Quel était l'idéal avant elle, l'idéal de la femme par exemple? C'était Phryné ou Aspasia, c'est-à-dire la beauté sensuelle, la volupté ordinairement brutale, le plaisir des sens, l'impudeur; tranchons le mot : l'idéal, c'était la courtisane. L'homme n'était pas assez élevé pour en rechercher d'autre.

Du jour où Marie luit sur le monde, au matin de sa rénovation, l'homme commence à voir. Hérodiade lui déplait, parce qu'elle est perfide et

homicide; Salomé lui répugne malgré sa grâce lascive, parce qu'elle est cruelle et sans cœur; Madeleine qu'il admirait parce qu'elle était belle et qu'au milieu de ses débordements elle gardait la flamme de la bonté, cesse de trouver grâce à ses yeux, il ne revient à elle qu'après que, convertie et tout en larmes, elle se repent amèrement de ses fautes et que Jésus lui a dit : « Beaucoup de péchés viennent de t'être remis parce que tu as aimé beaucoup. » Alors seulement il la trouva vraiment belle, et pourquoi? Parce qu'elle se rapproche de l'idéal nouveau qui est Marie, parce qu'elle a reconquis par la pénitence la pureté, l'innocence qui seules désormais appellent son estime... Non pas qu'il ait rompu avec les courtisanes, hélas! elles garderont leur influence souvent prépondérante, mais il ne leur donne ni son cœur ni son esprit, elles sont pour lui des instruments de jouissance qu'il méprise, des jouets dont il s'amuse et qu'il brise ensuite. Son cœur, son affection, sa pensée respectueuse, il les réserve aux saintes femmes, aux pieuses et pures jeunes filles qui suivent les traces d'honneur de Marie.

Le monde païen qui ignorait jusqu'au sens actuel du beau mot de pudeur s'inclinera désormais devant les Catherine, les Agnès, les Cécile, les Lucie, car la foi les a transformées; il est attiré même par leur intelligence qui les met de pair avec les hommes les plus distingués, par leur raison élevée, par leurs idées de détachement qui lui ouvrent un monde nouveau, plus grand que tout ce qu'il avait entrevu. La femme était écartée comme un être inférieur qui ne pense pas et qu'on relègue dans son gynécée, elle n'avait aucun droit dans la famille, dans les affaires de l'Etat, et voilà qu'on prend conseil d'elle désormais, et qu'elle se montre souvent plus clairvoyante que l'homme dans le maniement des esprits, la direction des Etats. C'est sainte Clotilde, sainte Radeconde, Blanche de Castille. Elles ont été à l'école de Marie, la Vierge prudente, la femme par excellence, l'esprit le plus pénétrant, l'âme la plus généreuse, le cœur le plus aimant. Par elles Marie a conduit les nations à Jésus-Christ, comme l'étoile du matin nous conduit doucement à l'aurore et l'aurore au soleil.

## II

Elle luit aussi dans le ciel de notre vie.

1. Vous aimez, n'est-ce pas, à contempler la nuit, un beau ciel étoilé. Il vous est même arrivé de comparer les lueurs de la terre avec les lumières du ciel, les pâles flambeaux qui nous éclairent avec ces astres splendides qui scintillent au firmament.

Une cité qui se reflète la nuit dans un fleuve, avec ses mille lampadaires allumés qui semblent plonger dans les flots, c'est beau, c'est impressionnant même. Et pendant que vous regardez ces eaux lumineuses qui coulent en formant des rides brillantes, au loin vous entendez un bruit profond

de voix, de plaisir, de travail, de misère, mêlé aux bruissements du fleuve, au choc des vagues et des ondes qui chassent les ondes. C'est le monde, cela, le monde enivrant, passionné, qui s'étourdit pour ne pas entendre les cris des malheureux qui meurent de faim, des consciences qui gémissent, se sachant dévoyées, des cœurs qui sont dans l'angoisse parce qu'ils demeurent la proie du vide, de la jouissance fugitive et stérile, de la crainte, de l'abandon, du désespoir de n'être pas aimés comme ils voudraient.

Alors vous regardez toutes ces lumières factices que l'homme a inventées pour chasser la nuit. Vous les trouvez tristes, tourmentées comme sont les œuvres humaines, et peu à peu elles s'éteignent ou s'espacent; la voix inquiète des choses se tait, la grande cité entre dans un silence lourd jusqu'à ce qu'elle reprenne ses cris et ses fardeaux. Mais au ciel, dans leur immobilité sereine, les étoiles brillent toujours du même éclat intelligent, elles vous parlent, elles vous sourient, elles vous conseillent, et si vous abaissez vos yeux, vous les retrouvez au fond des eaux, toujours calmes, amies, éloquentes, car elles vous appellent, s'emparent de votre esprit, vous montrent partout le ciel.

Tout à l'heure c'étaient des rayons violents avec ça et là des lueurs d'orgie, mais regardez comme les rayons des étoiles sont purs, incorruptibles! C'est la différence qui existe entre des cœurs mondains, frivoles, agités, et les âmes dans lesquelles luit Marie, l'Etoile du matin. Celle-ci est joyeuse et provoque la joie. Les consciences sont heureuses parce qu'elles sont baignées de lumière, en elles rien d'oblique ni d'obscur, mais le droit chemin, la clarté, l'espérance partout.

Cherchez alors, parmi ces étoiles qui sont les diamants de la nuit, la plus belle, la plus souriante, la plus secourable, et pensez à Marie qui est l'étoile clémente que Dieu fait briller dans notre ciel pour nous rappeler sa miséricorde et sa puissance. La science nous apprend que la lumière parcourt soixante-dix-sept mille lieues par seconde, et ce chiffre nous confond. Quelle rapidité pour nous apporter leurs rayons consolateurs! Quelle immensité Dieu a dû créer pour que chaque année nous apercevions des astres nouveaux dont la lumière ne nous était pas encore parvenue! Et cependant cette immensité n'est rien si on la compare à l'immensité de la puissance de Marie; cette rapidité n'est rien, mise en regard de celle avec laquelle Marie accourt pour nous défendre.

2. Trois choses font la nuit dans votre âme : le doute, les passions, et l'inquiétude touchant l'avenir.

a) Avant tout, ayez la foi. Il faut avoir la foi pour vivre cette triste vie, la foi pour être exaucés de Dieu.

Jésus venait de guérir la fille de Jaire, à Capharnaüm. Deux aveugles se mirent à le suivre en criant : « Ayez pitié de nous, Fils de David ! » Il poursuivit son chemin sans même se

retourner. Alors ils continuèrent aussi le leur en criant toujours la même prière. Quand le Sauveur fut arrivé à sa maison, ils s'approchèrent de lui, et il leur dit : « Croyez-vous que je puis vous guérir, comme vous me le demandez ? » — « Oui, dirent-ils. » Et il leur toucha les yeux en disant : « Qu'il vous soit fait selon votre foi ! » Et leurs yeux s'ouvrirent<sup>1</sup>. S'ils n'avaient pas suivi Jésus avec persistance, ils fussent restés aveugles. Mais voyez ici le procédé de la Providence : elle fait comme Jésus, elle ne paraît point se préoccuper de nos plaintes ni de nos misères, mais elle nous regarde toujours, et quand nous continuons à l'implorer avec confiance, elle nous exauce, elle nous donne suivant la mesure de notre foi.

Nos yeux ne sont pas ouverts sur ce monde surnaturel qui est cependant le nôtre, celui où nous devons vivre ici-bas, où nous vivrons éternellement. Comme ces deux aveugles, demandons à voir, et si la Providence paraît s'éloigner de nous, ne nous éloignons pas d'elle. Alors nous la trouverons soudain à côté de nous, car elle ne nous a point quittés.

Ayez confiance en Marie. Est-ce qu'on peut ne pas avoir confiance dans sa mère? Est-ce qu'elle a jamais délaissé quelqu'un? Dans nos angoisses les plus extrêmes, ramassons le défi que lui adressait saint Bernard, et disons-lui : « Vous qui n'avez jamais abandonné personne, est-ce que vous commenceriez par moi ? »

On dit que Napoléon parlait beaucoup de son étoile, il prétendait qu'il avait là-haut une bonne étoile protectrice qui écartait de lui les dangers et lui préparait ses victoires. Plus heureux que lui, nous sommes certains d'avoir au ciel une bonne étoile qui brille sur nous, qui nous garde sûrement, Marie, l'Etoile du matin. Comment oserions-nous jamais désespérer?

Quand naissent les doutes, « regardez l'étoile qui luit pour vous, invoquez Marie », et chassez-les par un énergique acte de foi en Dieu, en Jésus-Christ, en Elle.

b) Les passions aussi tourmentent l'âme. Le doute y fait la nuit, elles y soulèvent des orages au milieu de cette nuit triste, elles la bouleversent et la mettent en péril, comme les flots de la mer font chavirer une pauvre barque. La pureté est votre lumière. « Quand l'œil est troublé, tout le corps est dans les ténèbres<sup>2</sup>, » il ne peut se conduire, il ne sait où il est. Ainsi de l'âme qui n'est pas pure. Gardez avec un soin jaloux votre pureté qui est votre lumière à vous, et aux autres un flambeau, le flambeau de l'exemple. C'est la parure souveraine et unique de votre jeunesse, celle qui vous rend « glorieuses devant Dieu et devant les hommes<sup>3</sup>, » aux termes mêmes de l'Écriture. Elle est si précieuse, cette parure, que le monde s'applique constamment à vous la ravir. LutteZ non moins constamment pour la conserver.

<sup>1</sup> Matth., ix, 27.

<sup>2</sup> *Ibid.*, vi, 23.

<sup>3</sup> Sag., iv, 1.



« Je connais les difficultés de cette lutte, la violence des combats, dit saint Jean Chrysostome. Il y faut une âme forte, énergique, qui ait horreur de toute chose vile. Il s'agit de marcher sur des charbons ardents sans se brûler, de passer au milieu des glaives sans se blesser, car les plaisirs des sens ont autant de dangers que vous en trouvez dans le fer et le feu. »

Cependant vous pouvez y échapper et garder votre trésor. Mais ne l'exposez pas : les voleurs ne manquent point pour s'emparer d'un trésor mal gardé. Ces dangers ne sont pas nouveaux, les jeunes gens les ont rencontrés de tout temps. Saint Charles Borromée vint à Paris très jeune pour y étudier le droit. « A cette époque, dit un écrivain, un jeune homme vertueux était une exception ; le mal obsédait surtout les nouveaux venus de toute manière, en tout lieu, à toute heure. » Mais pendant que ses condisciples fréquentaient les théâtres, les bals, les lieux de débauche ou d'orgie, lui il se réfugiait dans la prière et le travail. Saint François de Sales eut à subir les mêmes épreuves pour sa vertu et dans la même ville. Il vécut, lui aussi, dans la retraite et l'étude. Il se confessait tous les huit jours. Des étudiants pervers avaient juré de lui faire perdre son innocence ; ils l'attirèrent dans une maison dangereuse, puis disparurent, le laissant seul aux prises avec la tentation. Quand il comprit sa situation et qu'il se vit pris malgré lui dans un piège pour sa vertu, il s'approcha du foyer et saisit un tison dont il se servit comme d'une arme pour se défendre et s'échapper. On ne tombe dans le mal que quand on le veut. Rien au monde ne peut arracher le consentement de notre volonté, si nous savons demeurer fermes.

Mais, vous l'avez remarqué, saint François de Sales se confessait chaque semaine ; c'était là son préservatif, sa grande ressource pour conserver sa pureté. Vous désirez, j'en suis sûr, garder aussi cette aimable vertu ; il faut d'abord le vouloir, ensuite ouvrir votre âme à celui que vous avez choisi pour la diriger. Ayez une grande délicatesse de conscience sur ce sujet délicat, un grand respect de vous-mêmes, une haute idée de l'excellence d'un cœur pur. Et dans vos doutes, vos incertitudes, ne craignez pas de solliciter des conseils, de chercher à vous éclairer. Quand votre conscience s'émue et se plaint, c'est qu'elle est déjà blessée. Veillez jusque sur vos sentiments les plus secrets, sur vos pensées, et n'hésitez pas à les accuser, puisque Dieu les connaît. C'est au début de la tentation surtout qu'il faut se munir d'armes, et la meilleure c'est la confession, avec le désir de sauver cette chasteté sainte qui est aussi « un don de Dieu » (Sag., VIII, 21), un fruit de la prière.

Puis levez les yeux vers Marie, c'est la recommandation de saint Bernard. Parmi les rochers des tribulations, les angoisses de la tentation, les extrémités de la détresse, « ne détournez pas les yeux de la clarté de cet astre, » de l'Etoile du

matin qui brille, sereine et douce, puissante et protectrice, et fait descendre dans vos cœurs le calme et la lumière.

c) Enfin il y a les inquiétudes qui répandent dans l'âme la nuit, la tristesse. Vous êtes jeunes et vous songez à l'avenir. Que ferez-vous ? Quelle vocation suivre ? Quel sort vous est réservé ? Les uns n'en voient que le côté brillant, et comme elles sourient à tout le monde elles croient que tout le monde leur sourit. Les sourires ne durent point dans cette vallée de larmes, et le plus souvent ils sont faux, parfois bien tristes et voilés de pleurs que vous n'apercevez pas. Sachez que la vie est pénible, et préparez-vous à la peine. Ceux qui vous enseignent une autre doctrine, vous trompent, sciemment peut-être, ou parce qu'ils ne tiennent point à vous révéler la réalité.

Les autres ont beau chercher le côté bleu, elles ne voient dans tout leur horizon que des nuages sombres. Alors elles gémissent, se désespèrent, se plaignent de la Providence. Celles-ci non plus, je ne les approuverai pas. Derrière la vie, derrière l'horizon et par delà les nuages, est-ce qu'il n'y a pas le ciel ?

Le malade sur son lit de douleur trouve la nuit longue, et il demande à Dieu la patience d'attendre le jour, car les ténèbres sont à elles seules une souffrance. Mais il est sûr que le jour viendra. Aussi quand il voit apparaître l'étoile du matin, prélude de l'aurore, son mal est déjà adouci par les premiers rayons qui dorent l'orient.

Cette nuit c'est la vie, et le malade c'est nous. La vie s'écoule lentement quand nous sommes dans la peine, mais la plus grande peine c'est le péché qui remplit notre âme de ténèbres. Parfois les ténèbres sont si épaisses, tellement voilées de nuages que nous n'apercevons plus au ciel les astres de Dieu. Chassons le péché, secouons notre langueur et nous verrons l'étoile. Ayons confiance, l'aurore viendra toujours. Alors notre conscience pure regardera à l'horizon, elle apercevra l'Etoile du matin qui lui sourit et elle sera heureuse, car Dieu veut que même dans les plus grandes épreuves ses enfants soient heureux, et Marie verse à flots sur nous la foi, l'espérance, la certitude qu'elle nous aime, d'indéfectibles rayons de joie.

---

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 30 aprilis 1902.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

---

Le gérant : J. MAITRIER.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Premières Communions.** — 1. *A la messe.* — II. La communion, 353. — III. Le pasteur et les enfants, 355. — 2. *Rénovation des promesses du baptême :* La fidélité, 357.

**Entretiens sur les évangiles du dimanche.** — XXVII. 1<sup>er</sup> dimanche après la Pentecôte : La charité envers le prochain, 359.

**Réflexions sur des paroles du Propre des messes du dimanche.** — XXVII. Dimanche de la Pentecôte, 361.

**La journée chrétienne, Allocutions à des jeunes filles.** — VI et VII. La sainte messe, 364 et 366.

## PREMIÈRES COMMUNIONS

### I

#### A la messe

### II

#### LA COMMUNION

Mes chers enfants,

A ne considérer que ce qui a été fait pour vous préparer à cette grande journée, vous pourriez pressentir combien la communion est une action importante. Pour vous en rendre dignes, en effet, le prêtre a multiplié ses instructions et ses avis ; vos parents ont fait à Dieu, dans le secret, bien des prières ; vous-mêmes enfin avez dû passer ces derniers jours dans la retraite. Tout cela ne vous crie-t-il pas bien haut la grandeur de la communion ? Et aujourd'hui que les préparatifs sont achevés, le même avertissement ne vous est-il pas donné par tout ce qui vous entoure : par cette église en fête, cette paroisse en joie, ces pères et mères et ces amis qui vous regardent avec autant de respect que d'affection ?

Oui, c'est une grande action que vous allez faire. Pour vous en mieux convaincre encore, je veux vous rappeler brièvement ce que Jésus-Christ dans l'Evangile nous a dit de la communion. Trois mots résument son enseignement sur ce point. Dans la communion, il déclare nous donner un *souvenir*, un *aliment* et un *gage* : un souvenir du passé, un aliment pour le présent, un gage de l'avenir ; un souvenir de ce qu'il a souffert pour nous racheter la vie de la grâce, un aliment destiné à conserver et à développer en nous cette vie divine, un gage enfin de ce que deviendra ce germe de la grâce quand il s'épanouira dans la gloire du ciel.

Ecoutez-moi donc, mes chers enfants : avant de vous donner le corps du Christ, c'est sa parole que je vais vous distribuer.

### I

La communion est premièrement un souvenir de la passion et de la mort de Jésus-Christ. Ecou-

tez les propres paroles du Sauveur : « *Mangez mon corps livré pour vous, buvez mon sang répandu pour la rémission de vos péchés, et faites-le pour vous souvenir de moi.* »

Le bienfait de la rédemption apporté aux hommes par Jésus-Christ dépasse toute imagination. Vous redirai-je ici cet exploit ineffable de l'amour divin ? Bien triste était la condition des hommes, après qu'Adam eut perdu pour lui et les siens les dons surnaturels dont il était le dépositaire. Exilés bien loin du paradis terrestre, plus loin encore du paradis céleste, ils étaient dans l'impuissance absolue de réparer l'injure faite à Dieu et de reconquérir leurs droits perdus. Un sort si lamentable touchait le cœur de Dieu : son infinie miséricorde voulut faire une suprême aumône à notre immense misère. Il décréta donc l'Incarnation et la Rédemption. Son Fils unique, la seconde personne de la sainte Trinité, descendit du ciel, se revêtit d'un corps pareil au nôtre, paya sur la croix la dette de nos désobéissances et nous racheta le paradis perdu.

Voilà, mes enfants, ce que Jésus a fait pour nous. Mais il tient à ce que nous nous en souvenions. Sachant combien l'homme est prompt à oublier, il voulut perpétuer par des monuments le souvenir de son sacrifice. Quelques-uns de ces monuments ressemblent à ceux dont nous usons : telle est, par exemple, la croix qui rappelle son supplice, tel aussi l'Evangile qui le raconte. Mais il en est un dont l'homme n'aurait jamais eu l'idée et qui est purement divin. C'est l'Eucharistie. « *Mangez mon corps livré pour vous, buvez mon sang répandu pour vos péchés, et faites-le afin de vous souvenir de moi.* » A le bien considérer, ce dernier souvenir de Jésus crucifié nous apparaît entre tous comme le plus précieux, le plus tendre, le plus expressif.

a) *Souvenir le plus précieux.* « Tous les souvenirs n'ont pas la même valeur. Un souvenir, c'est un signe qui nous représente. Plus il y aura de nous dans cet objet, plus sous cette enveloppe nous aurons mis de notre cœur, de notre âme, de nous-mêmes enfin, plus ce souvenir sera précieux. » (Mgr Bougaud). Eh bien ! ce que Jésus nous donne dans la communion, ce n'est pas une image de sa divine personne, ni un objet consacré par son contact, ni une portion de lui-même ; c'est lui, lui tout entier.

b) *Souvenir le plus tendre.* Les autres souvenirs de la rédemption, comme le crucifix et l'Evangile, nous ne pouvons que les mettre sous nos yeux, les porter à nos lèvres, les presser sur notre poitrine. Mais le souvenir divin de l'Eucharistie est introduit jusque dans notre cœur. Jésus l'a voulu ainsi pour mieux rappeler à chacun en particulier qu'il est son Rédempteur. « O mon Jésus, si je ne faisais que vous voir sur votre autel ou sur votre croix, je ne saurais pas assez que c'est pour moi que vous vous offrez. Mais aujourd'hui que je vous mange, je sais et je sens que c'est pour moi que vous vous êtes offert. Je vois que c'est pour moi que vous avez pris cette chair humaine, que



c'est pour moi que vous l'avez offerte, puisqu'elle est à moi. » (Bossuet).

c) *Souvenir enfin le plus expressif.* Jésus est caché dans l'hostie. Mais c'est précisément cet état d'anéantissement qui me rappelle son sacrifice. D'ailleurs les apparences visibles du pain sous lesquelles il se cache me suggèrent le même souvenir. Les traitements que mon Sauveur a endurés pour mon salut sont les mêmes que subit le froment pour devenir du pain. Quand le blé mûr est tombé sous la faux du moissonneur, on le lie, on le bat, on le vanne, on le broie sous la meule, on le pétrit, on le cuit par le feu. C'est ainsi que le Fils de Dieu a été traité pour nous. Son corps a été lié, battu, criblé, broyé, desséché par le feu de la fièvre ; et c'est avec cette chair martyrisée qu'il veut descendre en nos poitrines comme dans un sépulcre. « Prenez et mangez : ceci est mon corps livré pour vous. »

## II

Une seconde appellation donnée par Jésus à la communion est celle d'aliment. « *Mon corps*, dit-il, *est vraiment nourriture et mon sang est vraiment breuvage. Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous.* »

Toute vie, mes chers enfants, a besoin d'aliments pour se conserver et s'accroître. Ainsi, la création visible est un vaste banquet où sont attablés chaque jour des millions de convives. « Mangez et buvez, » leur dit la divine Providence, et tous sont rassasiés de ses dons. La plante puise dans la terre et dans l'air les sucres nourriciers qu'elle transforme en bourgeons, en feuilles, en fleurs, en rameaux. L'animal, doué d'une vie plus parfaite que la plante, prend aussi des aliments plus parfaits pour les transformer en sa chair et en son sang. L'homme, le roi de ce grand banquet de la création, est également soumis à cette loi ; il prend, pour entretenir sa vie corporelle, des aliments plus variés encore et plus choisis.

Or, outre cette vie corporelle que vous avez reçue hier et qui demain sera brisée par la mort, vous en avez une autre infiniment plus précieuse. C'est la vie divine de la grâce sanctifiante, vie que le baptême confère, que le péché mortel détruit, que la pénitence répare ; vie qui consiste dans l'intime union de l'âme avec Dieu, dont elle nous fait les enfants et les héritiers. Cette vie, Dieu l'a déposée en nous comme un germe. Mais il veut qu'elle se développe sans cesse, qu'elle s'épanouisse, qu'elle fructifie. Voilà pourquoi dans l'Ecriture il se compare à un jardinier qui a planté dans nos âmes une vigne de choix, et qui attend avec anxiété qu'elle produise des fruits. Voilà pourquoi il compare le juste au lys dont les bulbes se multiplient constamment, au cèdre dont l'accroissement n'a pas de limites, au soleil qui augmente en splendeur depuis l'aurore jusqu'au plein midi. Voilà pourquoi Jésus nous dit : *Soyez parfaits comme votre Père céleste ; et nous fait*

dire par son apôtre bien-aimé : *Que celui qui est juste et saint le devienne toujours davantage !*

Tel est le dessein de Dieu : la vie divine qu'il nous a donnée, non seulement ne devrait jamais mourir, mais elle doit constamment grandir. Où donc alors est l'aliment de cette vie ? Vous l'avez nommé, mes chers enfants : c'est la communion. Sans doute, ce n'est pas le seul : la prière, les autres sacrements, toutes les bonnes œuvres faites en état de grâce contribuent à développer la vie spirituelle. Cependant il faut reconnaître que la communion en est le principal et nécessaire aliment.

Il suffirait pour le prouver de rappeler la parole de Jésus : « Si vous ne mangez ma chair et si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » L'expérience donne à cette parole une confirmation bien sensible, souvent bien douloureuse. Pourquoi beaucoup d'âmes sur lesquelles le céleste jardinier avait fondé de grandes espérances, ne sont-elles plus devant lui que comme des arbres secs et stériles ? C'est la communion qui leur a manqué ; elles ont oublié que toute vie exige des aliments. Demandez au contraire aux chrétiens généreux la raison de leur persévérance : ils vous diront que c'est l'eucharistie qui les a fortifiés contre le mal et fait avancer dans le bien. Tant il est vrai que la communion est pour le monde des âmes ce que le soleil est pour le monde matériel : la principale source de la vie, de la lumière et de la chaleur.

## III

La troisième chose que Jésus déclare nous donner dans la communion, c'est le gage, c'est-à-dire les arrhes de la béatitude céleste. « *Celui*, dit-il, *qui mange ma chair et boit mon sang a déjà la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour.* »

Quand un homme prend à l'égard d'un autre d'importants engagements, il lui donne comme garantie de sa parole quelque objet précieux qui est déjà un acquittement commencé : c'est ce qu'on appelle des arrhes ou un gage. Jésus-Christ, mes enfants, nous a fait d'ineffables promesses ; et pour nous les bien garantir, il nous en donne dans la communion un gage non moins ineffable.

Les promesses qu'il nous fait dépassent infiniment tout ce que nous aurions pu soupçonner. Vos parents certes vous aiment beaucoup ; rien ne leur coûte quand il s'agit d'accroître votre bien-être et votre patrimoine. Eh bien ! je sais quel qu'un qui vous aime incomparablement plus que vos parents. Celui qui a fait le ciel et la terre, Celui qui a semé les fleurs sur notre terre et les étoiles dans le firmament, celui-là vous a adoptés pour enfants et vous a établis ses héritiers. Aucune langue ne peut décrire son héritage, aucun nombre ne peut l'évaluer. Il consiste dans la possession éternelle de Dieu, le bien souverain et infini. Posséder Dieu par la vision et par l'amour, le voir face à face comme il se voit, l'aimer du même amour dont il s'aime, être heureux du même

bonheur parfait dont il jouit : voilà le sort qui nous attend, voilà ce qui doit éternellement rassasier nos désirs et inonder notre âme d'un torrent de volupté... Ce n'est point encore là toute la promesse de Dieu. Parce que notre corps fait partie de nous-mêmes et qu'il a soif, lui aussi, de béatitude, Dieu nous assure qu'il le ressuscitera et le réunira à notre âme après l'avoir transfiguré. Tous les désirs que notre chair peut former seront par là satisfaits. La graine que l'on jette en terre, nous dit le Saint-Esprit, y meurt pour en sortir sous une forme nouvelle. Ainsi notre corps ne tombe en dissolution que pour ressusciter plus vigoureux et plus beau. Semé dans la corruption, il se lèvera incorruptible. Semé dans la difformité, il se lèvera plein de gloire. Semé dans l'animalité, il se lèvera spiritualisé, plus subtil que la lumière qui traverse le cristal. Enfin semé dans l'infirmité, il se lèvera dans la puissance et sera plus rapide que l'éclair dans ses mouvements. (I Cor., xv).

Voilà, mes enfants, les promesses que Dieu vous a faites. Jamais vous ne les auriez imaginées : elles dépassent infiniment tout ce que vous pouviez concevoir et désirer. Elles ont de quoi nous jeter dans la stupeur. Pour rassurer notre foi et notre espérance, Dieu nous a donné un gage, et un gage tel que lui seul pouvait nous le donner. Ce n'est rien moins que le ciel anticipé : c'est le même objet, la même possession, la même union intime. Entre la communion et le ciel, il n'y a que la différence d'un voile. Quand ce voile sera ôté, que ce nuage sera percé, la vision remplacera sans doute la foi, la jouissance mettra fin aux gémissements et aux soupirs, mais ce sera le même objet qui fera notre béatitude.

Si vous avez bien compris, mes chers enfants, ce qu'est la communion, j'ai à peine besoin de vous dire maintenant quels sentiments vous devez apporter à la sainte Table. Jésus veut que vous communiez pour vous souvenir de lui : approchez donc de son sacrement avec reconnaissance et avec amour, vous rappelant que c'est pour votre salut qu'il a pris une chair humaine et qu'il l'a immolée. Il vous donne dans la communion un aliment divin pour entretenir et développer la vie de vos âmes : approchez donc avec un vif sentiment de votre faiblesse et une grande confiance en l'excellence de cette divine nourriture. Enfin il vous offre dans la communion un gage du paradis qu'il vous promet : approchez donc avec une foi parfaite. Comment pourriez-vous douter que Jésus ne se donne à vous dans le ciel, puisque déjà vous le possédez sur la terre ? Mettez bien, mes enfants, ces sentiments dans votre âme, et vous goûterez à l'avance dans le banquet eucharistique les joies de ce céleste banquet où Dieu sera la nourriture éternelle des anges et des hommes. Ainsi soit-il.

## III

## LE PASTEUR ET LES ENFANTS

*Sinite parvulos venire ad me.*  
Laissez venir à moi vos petits enfants.

Mes chers enfants,

Cette belle et douce fête comble vos désirs et couronne mon ministère près de vous. Vous avez fréquenté le catéchisme, vous en avez étudié les leçons, vous avez lutté contre vos défauts, vous avez prié avec ferveur dans l'espoir d'être admis à faire votre première communion ; et moi, de mon côté, tout ce que j'ai dit, tout ce que j'ai fait pour vous avait pour but de vous préparer à ce grand jour qui devra rester à jamais dans vos souvenirs.

Devant Dieu et devant vos parents, j'oserai me rendre ce témoignage que j'ai mis à votre service un affectueux dévouement, que j'ai dépensé tout ce que j'avais de zèle, que je n'ai rien négligé, pour que vous soyez moins indignes du grand don que vous allez recevoir.

Et savez-vous, mes frères, pourquoi le pasteur s'intéresse si vivement à vos enfants, pourquoi il les appelle près de lui, pourquoi il vous redit la parole du Seigneur : « Laissez venir à moi vos enfants ! *Sinite parvulos ad me venire !* » savez-vous pourquoi il leur réserve la meilleure part de son affection et les enveloppe comme une famille aimée de ses plus paternelles sollicitudes ?

Je vous le dirai aujourd'hui : le jour me paraît bien choisi pour cela. Je vous dirai les motifs de notre zèle, les raisons de notre attachement à l'égard de la jeunesse ; et j'imagine qu'après m'avoir entendu vous apprécierez mieux les services de notre ministère et vous jugerez qu'ils méritent bien de votre part un peu de reconnaissance.

## I

Le pasteur recherche les enfants, il les aime, il leur prodigue ses attentions. Pourquoi ? C'est d'abord pour suivre l'exemple et pratiquer la doctrine de Jésus-Christ dont il est le représentant.

Qu'ai-je lu en effet dans les pages de l'Evangile ? J'y ai lu que Notre-Seigneur appelait à lui les petits enfants, qu'il les faisait approcher de sa divine personne, qu'il les regardait avec tendresse, qu'il posait ses mains bénissantes sur leurs fronts candides et redisait sur ces chères créatures ses prières les plus tendres : *Et complewans eos, et imponens manus super illos, benedicebat eos.* (Marc, x, 16).

J'y ai lu qu'il fallait avoir pour eux un souverain respect, se bien garder de les scandaliser, de leur apprendre le mal, que le royaume des cieux leur appartenait et que le Sauveur considérerait comme fait à lui tout ce que l'on aurait fait pour eux.

On s'explique la touchante prédilection du Sauveur pour les enfants. L'enfant est une frêle créature qui attire par son ingénuité, par sa candeur. Il n'a pas encore senti dans son cœur l'orage des passions, il n'est pas livré aux vices, il n'est point



perversi ; il est innocent, il est bon, il est aimant, et c'est pourquoi Jésus-Christ l'aime, le bénit et le recommande à notre respect.

Devant cet exemple de notre Maître, si nous ne sentions pas nos cœurs de prêtres s'émouvoir, si nous n'avions pas d'égards pour ces enfants dont il a fait l'objet de ses tendresses, si nous abandonnions ce précieux héritage qu'il a légué à notre apostolat, si nous n'étions pas empressés à témoigner notre dévouement à la jeunesse, on pourrait dire avec raison que nous n'avons plus les sentiments, l'esprit du Sauveur, on pourrait dire que nous avons dégénéré et que nous ne sommes plus dignes de le représenter.

## II

Mes frères, nous nous attachons à vos enfants, ce n'est pas seulement pour imiter l'exemple de Jésus-Christ : c'est encore pour leur faire du bien, pour les instruire de leurs devoirs, pour les initier à la vertu, pour les former aux bonnes habitudes, en un mot pour travailler à leur éducation morale.

D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Quelle est notre origine ? Quelle est notre destinée ? Quel emploi devons-nous faire des quelques années que nous passons en ce monde ? Quels sont nos devoirs envers Dieu, envers nos parents, envers nos semblables ? Toutes ces questions se posent devant l'esprit de l'enfant comme devant le vôtre. A toutes ces questions il faut une réponse et c'est nous qui la donnons. Cette réponse est la plus claire, la plus décisive, la plus autorisée. Ce n'est pas seulement la réponse des meilleurs esprits, des plus éminents philosophes, des plus grands génies, c'est la réponse de Dieu lui-même.

Après avoir illuminé l'intelligence de l'enfant, il reste à discipliner sa volonté, à gouverner son cœur, à former ses mœurs, à orienter sa vie. Or c'est là, mes frères, un article de notre programme, c'est à cela que tendent nos efforts.

« L'homme naît bon, a-t-on dit, c'est la société qui le déprave. »

Mensonge, cette parole, mensonge insigne ! Assurément, il y a dans l'enfant des qualités natives, des dispositions heureuses ; mais à côté de cela, on découvre bien vite des inclinations au mal, des tendances à l'orgueil, à l'égoïsme, au mensonge, à l'indocilité. J'en appelle aux parents qui ne se laissent pas illusionner par une aveugle tendresse ; j'en appelle aux maîtres et aux maîtresses qui se dévouent à l'éducation de la jeunesse. Ils attesteront avec moi que l'enfant a des aptitudes innées et précoces pour le mal, et que son cœur recèle le germe de tous les vices.

Que faisons-nous, mes frères ? Nous réagissons contre ces funestes aptitudes ; nous travaillons à extirper ce germe ; nous cherchons à leur inspirer l'amour de Dieu, la haine du mal, l'horreur du vice et de tout ce qui avilit le cœur, l'attache inviolable à la vertu ; nous leur disons qu'il ne faut pas se préoccuper uniquement de la vie présente, mais qu'il faut encore songer à la vie future, à aspirer au ciel.

Mes frères, je ne vous ferai pas l'injure de dire que vous êtes sans affection pour vos enfants. Oh ! vous les aimez, c'est incontestable, mais votre sollicitude pour eux — permettez-vous que je le dise ? — ne va souvent ni plus haut ni plus loin que les intérêts de cette vie. Sans doute vous voulez leur bonheur ; mais ce bonheur, vous le limitez à la jouissance des biens matériels.

Laissez venir à nous vos enfants, et nous ferons monter plus haut leurs aspirations ; nous ouvrirons devant eux de plus larges horizons ; nous ferons resplendir à leurs yeux d'autres perspectives ; nous leur suggérerons des sentiments plus élevés, plus dignes d'une créature immortelle, plus dignes d'un chrétien racheté par Jésus-Christ.

Laissez venir à nous vos enfants, et nous leur parlerons des joies saines et savoureuses que l'on goûte dans la pratique de la vertu ; nous leur parlerons du bonheur intime attaché à l'accomplissement du devoir, à l'observation des commandements divins ; nous leur parlerons de la félicité promise à ceux qui auront conformé leur vie aux enseignements de l'Evangile.

## III

Nous appelons à nous vos enfants parce qu'aujourd'hui plus que jamais la jeunesse a besoin des secours de notre ministère.

Autrefois, quand la famille était profondément chrétienne, quand le jeune enfant, entouré dès son berceau de pieux exemples, se formait naturellement et sans effort, sous les yeux de son père et de sa mère, au respect de la religion et à l'amour de la vertu, — quand, à l'école, un temps était réservé pour l'instruction religieuse, et qu'au foyer domestique les parents y veillaient avec soin, — nous n'avions pas cette raison nouvelle de rechercher les enfants pour en être les apôtres.

Mais aujourd'hui, où en sommes-nous ? Combien de familles d'où la religion est absente, où non seulement Dieu ne règne plus, mais où l'on semble ignorer ses lois les plus sacrées, où la sanctification du dimanche est à peu près incon nue, où les pratiques les plus essentielles de la piété chrétienne sont oubliées, où les signes même les plus vulgaires du christianisme ont disparu, où le nom de Dieu n'est prononcé qu'au milieu d'outrageants blasphèmes, où l'enseignement religieux est discrédité et relégué au dernier plan, comme une chose de minime importance !

Dans le milieu où ils vivent, dans l'atmosphère qu'ils respirent, les enfants ne trouvant plus les exemples et les leçons dont leur âge a besoin, c'est un devoir pour nous de les rechercher, de nous les attacher, et, grâce à Dieu, nous n'y faillirons point, non, nous n'y faillirons point !

## IV

Vous dirai-je encore un motif pour lequel nous concentrons sur vos enfants la plus vive ardeur de notre zèle ?

Mais c'est pour vous, mes frères, à cause de vous, dans votre intérêt, pour votre bonheur. Quel est le rêve des parents ? C'est de voir grandir

autour d'eux des enfants dociles, respectueux, aimants, obligeants. Eh bien ! dans la mesure de nos forces, nous travaillons à les rendre tels ; nos exhortations, nos encouragements, nos reproches mêmes tendent à cette fin, et ce ne sera pas notre faute s'ils ne vous donnent pas satisfaction. Si vos jeunes gens, prématurément émancipés, vous contristent par leur insoumission, par leur ingratitude, par leurs dérèglements ; si vos jeunes filles vous font pleurer par leur légèreté, par leur inconduite, vous ne vous en prenez pas à nous, vous ne nous accuserez point, car ce n'est pas nous qui les avons engagés dans cette voie, ce n'est pas nous qui leur avons donné de mauvais conseils. Que vos jeunes gens et vos jeunes filles se souviennent des leçons du catéchisme, qu'ils suivent la direction que nous leur avons imprimée, qu'ils mettent en pratique nos enseignements, et ils feront votre bonheur, ils seront votre joie et votre consolation.

Je reviens à vous, mes chers enfants, et je vous demande pardon de vous avoir un peu oubliés ; mais j'ai si rarement l'occasion de voir vos parents et de leur parler, que j'ai voulu profiter de celle-ci. Mes dernières paroles seront pour vous et elles vous rappelleront le grand don que vous allez recevoir.

Quand les mères de Judée, ravies de la bonté de Notre-Seigneur, lui présentaient leurs enfants, — comme vous, mères chrétiennes, vous présentiez naguère les vôtres à la bénédiction de Monseigneur, — elles lui demandaient humblement de les toucher, de leur imposer les mains, de prier pour eux. Etre touché par Jésus, s'incliner sous sa main divine, entendre le murmure de sa prière, l'accent de son cœur, c'est assurément une faveur enviable.

Mes chers enfants, Jésus fera davantage pour vous tout à l'heure, il se donnera à vous tout entier sous le voile du sacrement ; il prendra possession de votre âme, il vous apportera, avec le bienfait de sa présence, l'abondance de ses dons.

Et dans cette assemblée, vos parents si bons, si dévoués, vos mères surtout, vous contemplant au pied de l'autel, sentiront des larmes monter à leurs yeux, l'émotion gagner leurs cœurs, et vous aimant comme ils vous aiment, ils diront : « O mon Dieu ! que cette première communion porte bonheur à mon fils, qu'elle porte bonheur à ma fille ! » C'est, mes chers enfants, le vœu que tous nous exprimerons pour vous : que la première de vos communions soit un gage de bonheur pour le présent et pour l'avenir ! Ainsi soit-il.

## 2

### Rénovation des promesses du baptême

#### LA FIDÉLITÉ

Mes chers enfants,

Celui qui vous a visités ce matin, voilé sous les symboles du sacrement, fut accosté un jour de sa

vie mortelle par Salomé, la femme du pêcheur Zébédée, la mère des deux apôtres Jacques et Jean. Tenant ses deux fils par la main, elle s'approcha de Jésus et lui dit : « Maître, ordonnez donc que mes deux enfants soient placés dans votre royaume, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche. » Jésus fixa son regard sur les deux jeunes gens : « Pouvez-vous, leur dit-il, boire le calice que je dois boire moi-même ? » Jacques et Jean répondirent : « Oui, nous le pouvons. » Leur promesse se réalisa dans la suite : tous deux burent au calice de la passion et furent martyrs pour le Christ. Aussi la prière de leur mère fut-elle exaucée : tous deux sont aujourd'hui sur un trône dans le royaume de Dieu.

La cérémonie qui nous réunit en ce moment ressemble assez exactement à cette scène de l'Evangile. Vos mères, mes chers enfants, et nous tous avec elles, nous avons fait pour vous au Sauveur la prière de Salomé : « Seigneur, faites donc que ces enfants que vous daignez honorer se retrouvent tous un jour réunis dans votre royaume. » Jésus a entendu notre prière. En ce moment il fixe son regard sur vous, et il vous dit par ma bouche : « Enfants pour qui on me demande une chose si précieuse, pouvez-vous, voulez-vous boire le calice que ma main vous présente ? » C'est-à-dire : Etes-vous prêts à tous les sacrifices nécessaires pour vivre, conformément aux promesses de votre baptême, en parfaits chrétiens ? Votre cœur, je le sais, a déjà dit tout bas ce que votre bouche va prononcer tout haut, la réponse des apôtres Jacques et Jean. Tous en ce moment vous êtes pénétrés pour le bon Dieu de l'amour le plus tendre ; tous vous formez le dessein de marcher avec courage à la suite de Jésus dans le sentier du devoir et de la vertu. Soyez-en bénis, mes enfants !

Mais souvenez-vous bien que ce n'est pas tout, de faire à Dieu de belles promesses. Il faudra y rester fidèles. A quoi servent les fleurs du printemps, sinon à produire des fruits ? A qui serviraient les résolutions de votre jeune âge, si elles ne produisaient point d'actes ? C'est pour vous y exhorter, c'est pour vous engager à tenir toute votre vie les promesses du baptême, que je veux vous rappeler en deux mots les principaux motifs que vous avez d'y rester fidèles.

## I

Le premier se tire de la grandeur de celui à qui vous allez les faire. C'est à Dieu, mes chers amis, que vous faites les promesses. Quand il s'agit d'un engagement pris vis-à-vis d'un homme, le monde exige que l'on soit esclave de sa parole. Il ne jouit plus d'aucune considération, celui qui manque à ses promesses, qui secoue ses paroles comme un arbre secoue ses feuilles mortes, les oubliant sitôt qu'elles sont tombées. Eh bien ! ce que vous ne voudriez pas vous permettre à l'égard du dernier des hommes, est-ce que vous oserez vous le permettre à l'égard de Dieu ? Est-ce que vous lui donnerez votre parole pour la reprendre ensuite ? Mais que vous a-t-il donc fait, le bon Dieu, pour



mériter de votre part un pareil mépris ? Est-ce qu'il manque de grandeur ou de bonté ? Mais il est si grand, que l'univers ne peut le contenir et que tout genou fléchit ou fléchira devant lui ; si bon, que pour vous il s'est fait homme, il s'est fait nourriture. « Bon comme le pain, » dit un proverbe populaire : aujourd'hui vous avez compris que cette parole est littéralement vraie de Dieu. La seule dignité de celui à qui vous allez faire des promesses vous est donc un puissant motif de les tenir. Connaissiez-vous cette vieille devise qui se lit sur certaines armoiries, au bas d'un lierre qui enlace un arbre : « Je meurs où je m'attache » ? Pour vous, mes enfants, Jésus est mort sur la croix où il s'était laissé attacher. Pour lui, vous allez vous attacher au joug de sa loi. Que ce soit à la vie et à la mort !

## II

Un second motif de fidélité se trouve dans l'objet des promesses que vous allez faire. Ce que vous allez promettre en effet, c'est de vivre et de mourir pour Jésus-Christ, c'est-à-dire de rester toujours chrétiens. Or, savez-vous bien ce que c'est qu'un chrétien ? Ne le demandez pas au monde : il n'en sait rien. Mais demandez-le à l'Evangile, ce code de vos devoirs, cet inventaire de vos titres et de vos grandeurs. Un chrétien, c'est un enfant de la terre devenu par le baptême l'enfant et l'héritier de Dieu. C'est un homme à qui la foi a révélé le juste prix des choses et qui ne dépense point sa vie à tort et à travers ; un homme à qui d'ineffables espérances mettent dans le cœur un invincible courage ; un homme qui regarde comme son premier devoir d'aimer Dieu de tout son cœur, et comme son second d'aimer le prochain comme lui-même ; un homme qui, ne concevant pas son bonheur séparé de celui des autres, chérit sa famille, sa patrie, l'humanité, de toute l'émotion de son âme et de toute sa puissance de dévouement ; un homme qui a mis en lui la crainte de Dieu, afin d'en bannir toute autre crainte ; un homme qui sait lutter et souffrir pour tout ce qui est juste ; un homme enfin qui sait mourir, parce qu'il comprend cette parole du Maître que donner sa vie ce n'est pas la perdre, mais la sauver. Voilà ce que c'est qu'un chrétien, mes enfants ; et voilà ce que vous allez promettre de rester. Ah ! si cela n'est pas grand, dites-moi donc où est la grandeur ! Quand ce ne serait que pour assurer la dignité de votre vie, il faut rester fidèles aux promesses de votre baptême.

## III

Mais votre fidélité vous assurera mieux encore. Considérez en troisième lieu qu'elle vous méritera le ciel... Le ciel, l'héritage du Père céleste, oh ! qu'il doit être beau, si j'en juge par le gage que Dieu nous en a donné d'avance, par l'Eucharistie !... Qu'il doit être beau, si j'en juge d'après les paroles de l'Ecriture ! Celle-ci, après avoir employé les plus magnifiques comparaisons pour m'en donner une idée, après l'avoir appelé royaume, festin,

patrie, repos, lumière, a soin d'ajouter que l'homme ne peut ni voir avec ses yeux, ni entendre avec ses oreilles, ni exprimer avec sa bouche, ni concevoir avec son imagination le bonheur que Dieu réserve à ses amis... Que le ciel doit être beau, si j'en juge par le prix qu'il a coûté ! La création tout entière, malgré sa richesse et son immensité, n'a coûté à Dieu qu'une parole ; mais le rachat du paradis perdu lui a coûté toutes les humiliations et toutes les douleurs de la rédemption. Regardez la croix ! Jésus y a payé, sous vos yeux, le prix du ciel, afin de vous le faire estimer : non pas de l'argent, non pas de l'or, mais tout le sang de l'Agneau immaculé. Encore une fois, que le ciel doit être beau !... Mes enfants, ayez toujours le ciel devant les yeux, et rien n'ébranlera jamais votre fidélité.

Denys, tyran de Syracuse, avait fait venir à sa cour le philosophe Platon. Pour l'éblouir, il lui montra ses splendides palais et ses riches trésors. Platon détourna les yeux en disant : « J'ai vu quelque chose de plus beau ! » Denys le promena à travers ses jardins où se voyaient les fleurs les plus rares, des sources jaillissantes et de magnifiques statues : « J'ai vu plus beau ! » répéta Platon impassible. Denys le conduisit sur une terrasse d'où la vue s'étendait au loin sur la ville et sur la mer. Platon répondit encore en hochant la tête : « J'ai vu quelque chose de plus beau ! » Ce que Platon avait vu, ou plutôt entrevu, dans ses méditations, ce n'était qu'une idée bien imparfaite de la divinité. Pour vous, mes chers enfants, la foi vous en a appris bien davantage sur ce Dieu dont la possession fait le bonheur des élus. Conservez donc toujours la pensée et le désir du ciel ; et, quand le démon viendra tenter votre fidélité en vous montrant les pompes et les vanités du siècle, répondez-lui : « J'ai vu quelque chose de plus beau : le ciel. Que m'importe dès lors d'avoir plus ou moins de jouissance sur la terre ? Pourquoi refuserais-je de boire au calice de Jésus, pour mériter d'être associé à sa gloire ? »

Je l'aperçois, mes enfants, ce calice mystérieux que le Sauveur vous présente. Je vois le livre de l'Evangile qui contient sa loi sainte, cette loi dont vous voulez faire la règle de votre vie. Allez donc étendre la main sur lui pour en prendre possession, et dites en même temps à Jésus la parole des apôtres Jacques et Jean : « Seigneur, ce calice que votre main nous présente, nous l'acceptons, nous pouvons et nous voulons le boire. » Soyez fidèles à cette promesse, mes chers enfants. A cette condition, la prière que nous faisons pour vous sera exaucée ; et tous vous vous trouverez un jour réunis au ciel, comme vous l'êtes en ce moment autour du trône de Jésus.

# ENTRETIENS SUR LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

## XXVII

### 1<sup>er</sup> Dimanche après la Pentecôte

#### LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN

Bien qu'il ait déjà parlé en plusieurs endroits des devoirs des chrétiens les uns à l'égard des autres, le législateur messianique revient encore une fois sur ce sujet aussi vaste qu'important. Cette partie du Discours sur la montagne présente sous une forme piquante diverses manifestations des devoirs envers le prochain. Les enseignements de Notre-Seigneur sur ce sujet se ramènent à deux points : 1<sup>o</sup> il nous recommande de n'avoir que de la charité pour autrui, et 2<sup>o</sup> de garder toute notre sévérité pour nous-mêmes.

#### I. — *Charité envers le prochain.*

Quel est le modèle et quelle est la loi de la charité fraternelle ? Notre-Seigneur répond successivement à ces deux questions.

1<sup>o</sup> Le modèle de la charité fraternelle se trouve en Dieu lui-même : « Soyez, dit-il, miséricordieux comme votre Père est miséricordieux. » Or la miséricorde de Dieu s'étend à tous et à tout. Cette vertu doit donc être en nous universelle.

Dieu aime tous les hommes sans distinction d'origine, de culte, de nation. Et Jésus-Christ a embrassé tous les hommes dans une charité commune. « Il est mort pour tous, » dit l'Apôtre des nations, « et dès lors il n'y a plus ni Juif, ni Gentil, ni Grec, ni barbare, ni esclave, ni homme libre. » Tous les hommes ont donc des droits à notre amour et à nos bienfaits.

« Qui est mon prochain ? » demandait à Jésus un docteur de la Synagogue. Jésus lui répondit par la claire et touchante parabole du Juif laissé nu et demi-mort par des voleurs, rencontré ensuite par un prêtre et un lévite de la nation qui passèrent outre, et enfin relevé, pansé et guéri par les soins d'un bon Samaritain, quoiqu'il fût d'une race ennemie des Juifs. « — Qui a été le prochain de ce blessé ? — Sûrement celui qui fut miséricordieux envers lui. — Bien ! Allez et faites de même. »

Oui, faisons de même, voyons dans chacun de nos semblables un frère, fût-il notre ennemi, rempli de défauts, d'une race étrangère et odieuse. Rien de tout cela ne lui ôte son titre d'enfant de Dieu et de frère de Jésus-Christ comme nous, et tout cela, loin de l'exclure de notre charité, ne lui donne souvent que plus de droit à notre indulgence. Notre amour en devient plus méritoire sans en devenir moins obligatoire. Si nous n'aimions que ceux qui nous aiment, nous plaisent et nous font du bien, quelle serait notre vertu ? Autant en font les païens et les bêtes elles-mêmes.

La charité est amour, mais tout amour n'est pas charité. L'amour naturel est exclusif et choisit les objets de son affection, parce qu'il repose sur des qualités et des convenances qui ne se trouvent

pas en tous ; la charité seule est universelle, ses bras ne repoussent personne et son grand cœur embrasse tous les hommes, parce qu'elle ne s'appuie pas sur des motifs humains, qu'elle chercherait souvent inutilement, mais sur des motifs surnaturels qui n'admettent pas d'exception. Tous les hommes sont deux fois nos frères : selon la nature et selon la grâce, en Adam et en Jésus-Christ ; Dieu les aime et il nous ordonne de les aimer, il est en chacun d'eux pour y recevoir les témoignages de notre amour ; la charité qui se fonde sur ces motifs peut-elle faire des choix et des exclusions ? Non ! La foi est universelle et ne refuse de croire aucune vérité révélée de Dieu ; l'obéissance est universelle et ne se révolte contre aucun précepte qui vient de Dieu ; la religion est universelle, et qu'un crucifix soit d'or ou de bois, je l'honore toujours comme l'image de Dieu ; la charité est aussi universelle, aucun homme ne lui est étranger, parce qu'il n'en est aucun qui ne soit le temple, l'image vivante, l'enfant et le représentant de Dieu.

2<sup>o</sup> Deux choses sont d'abord interdites par Notre-Seigneur, puis deux autres choses sont vivement recommandées. A chacun de ces ordres, soit négatifs, soit positifs, il rattache deux sanctions tirées de leur nature même et bien capables d'en obtenir le parfait accomplissement.

« *Nolite judicare.* Ne jugez pas, » telle est la première de ces injonctions négatives. Naturellement il ne s'agit pas ici des jugements officiels rendus au nom de l'autorité, ni même de certains jugements privés qui deviennent parfois nécessaires. C'est ainsi que les supérieurs peuvent apprécier la conduite de ceux qui leur sont confiés. De même il nous est permis d'observer et de juger nos semblables, afin de nous soustraire à la funeste influence des méchants et de choisir parmi les bons des conseillers, des protecteurs, des amis et des modèles.

Ce que Jésus interdit, c'est une disposition d'esprit malheureusement trop commune, qui nous porte à considérer d'une manière défavorable le caractère et les actions d'autrui, et qui conduit invariablement à prononcer des jugements injustes et précipités. Une telle tendance ruinant la loi d'amour, il faut se tenir en garde contre ses pernicieux résultats. On connaît là-dessus les belles règles tracées et pratiquées par les saints : « *Quæ dubium est quo animo fiant, in meliorem partem interpretemus.* » (Saint Augustin). « *Excusa intentionem si non potes opus, puta ignorantiam, puta subreptionem, puta casum.* » (S. Bernard, Serm. XL in Cant.). Dieu traitera sans pitié ceux qui auront traité leurs frères sans pitié. Ceux au contraire qui auront évité de juger le prochain, Jésus leur promet que le souverain Juge les traitera avec une telle miséricorde qu'ils échapperont en quelque sorte à ses redoutables jugements : *Nolite judicare et non judicabimini.*

Seconde injonction négative : « *Nolite condemnare et non condemnabimini.* Ne condamnez pas et vous ne serez pas condamné. » Condamner, c'est



plus que juger, puisque c'est prononcer une sentence qui déclare l'accusé coupable. Malheur aux censeurs acerbes et systématiques, car ils seront un jour sévèrement traités par Celui à qui rien n'échappe ! Pour nous, en évitant de condamner injustement nos frères, nous nous préparerons un arrêt favorable de la part de Dieu.

3<sup>e</sup> Deux choses sont recommandées par Notre-Seigneur. « Remettez, dit-il, et on vous remettra. » Belle expression pour recommander le pardon. « Donnez, ajoute-t-il, et on vous donnera, » et il développe fortement cette pensée dans une description pittoresque. « On versera dans votre sein une bonne mesure, pressée, entassée, débordante. » Quelle accumulation d'épithètes ! Mais l'idée de la libéralité infinie du Seigneur est admirablement inculquée au moyen de cette emphase. La première épithète : *bonam*, est générale ; nous l'employons également dans la locution populaire : « *Faire bonne mesure*. » Les trois suivantes font image ; elles sont empruntées au mesurage des céréales ou autres grains analogues, tel qu'il se pratique de nos jours encore sur les marchés de Jérusalem et de l'Orient. Une mesure pressée, *confertam* : celui qui mesure presse fortement les grains pour qu'il en tienne une plus grande quantité. Une mesure entassée, *coagitatam* : on agite dans le même but le vaisseau qui sert à mesurer. Enfin une mesure débordante, *supereffluentem* : on comble si bien la mesure qu'elle déborde de tous côtés.

Dans ce qui suit, l'image est encore plus orientale que dans ce qui précède. En effet, le mot *sinus*, sein, désigne ici la partie du vêtement qui recouvrait la poitrine. La robe large et flottante des Orientaux forme au-dessus de la ceinture de vastes plis dont on se sert en guise de poche et qui peuvent contenir des objets d'un volume assez considérable. Ces paroles signifient que Dieu, par ses ministres célestes, dispensera ses bienfaits aux élus avec une munificence digne de lui.

Jésus conclut ses quatre exhortations par le principe qui leur avait servi de base : « Vous serez traités comme vous aurez traité autrui. On se servira pour vous de la mesure dont vous aurez usé envers les autres. »

## II. — Sévérité envers nous-mêmes.

Avant de juger et de reprendre ses frères, il faut savoir se juger soi-même et se corriger des défauts qu'on leur reproche. Jésus exprime cette pensée en termes ironiques et mordants, mais l'odieux de la conduite qu'il réprovoque méritait un blâme sévère. « Un aveugle, dit-il, peut-il conduire un autre aveugle ? Ne tomberont-ils pas tous deux dans la fosse ? » Ceux que vous prétendez diriger seraient souvent bien imparfaits, s'ils réglaient leur conduite sur la vôtre. En voulant leur servir de modèle, vous ne feriez que les entraîner dans vos propres défauts, car « le disciple n'est pas au-dessus du maître. »

Que serait-ce si vous n'étiez pas seulement coupables des mêmes vices que vous reprenez dans

les autres, mais si vous en aviez de plus grands ? Tels étaient les pharisiens, que le Sauveur ne cessait de combattre.

Coupables des plus énormes péchés, sur lesquels l'amour-propre, l'orgueil et un faux extérieur de vertu les aveuglait, ils avaient la témérité de reprendre dans leurs frères les plus légers défauts, les moindres apparences de la transgression de la Loi. Orgueilleux, jaloux, envieux, calomnieux, corrupteurs de la morale, toujours opposés à la vérité, aveugles sur les devoirs les plus essentiels, sans charité, sans compassion, sans humanité, sans pitié, sans religion, ils ne laissaient pas que de se donner au peuple comme des maîtres éclairés, des juges intègres, des censeurs exacts, des modèles à suivre ; et pleins de cette présomption, ils avaient l'audace de critiquer et de condamner non seulement des hommes beaucoup moins vicieux qu'eux-mêmes, mais l'Homme-Dieu lui-même.

Hélas ! ne trouve-t-on pas encore parmi les chrétiens des hommes de ce caractère ? Les vices des pharisiens ne sont-ils point passés en nous ? N'est-il pas encore dans tous les états des hommes assez aveugles pour ne pas apercevoir une poutre dans leur œil, tandis qu'ils voient une paille dans l'œil de leur frère ? N'entrons pas dans un plus grand détail ; mais demandons avec instance au Seigneur que, s'il y a parmi nous de ces sortes d'aveugles, il veuille bien les guérir.

Il est temps maintenant de tirer de la métaphore dont le Sauveur s'est servi, l'enseignement qu'elle renferme. Tout homme qui veut reprendre les autres avec fruit doit d'abord commencer par se corriger de ses défauts et se rendre irrépréhensible, autrement il s'exposerait à s'entendre dire : « Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère et n'apercevez-vous pas la poutre qui est dans le vôtre ? Hypocrite, ôtez d'abord la poutre de votre œil, vous ôterez ensuite la paille de l'œil de votre frère. »

Souvent d'ailleurs on mêle aux réprimandes que l'on adresse à ses frères plus d'envie de les mortifier que de désir de les instruire. Leurs défauts ne nous déplaisent que parce que leurs personnes nous sont déjà odieuses ; et sous prétexte de venger les intérêts de la vérité, on n'est pas fâché de se venger soi-même. Ainsi nos plaintes contre leurs désordres partent d'un fond d'orgueil, d'envie et de malignité.

Corrigeons donc le prochain plutôt par la sainteté de nos exemples que par l'aigreur de nos censures. Reprenons-le en vivant mieux que lui, et non pas en parlant contre lui. Attirons-le au bien en compatissant à ses misères, et que notre attention charitable à couvrir et à excuser ses fautes le porte à les condamner et à s'en accuser sévèrement lui-même. En un mot, répandons plus d'huile que de vin sur les plaies spirituelles d'autrui. Ainsi, après avoir usé de miséricorde envers nos frères, nous irons avec plus de confiance au Dieu de miséricorde la demander pour nous-mêmes. Amen !

## RÉFLEXIONS SUR DES PAROLES DU PROPRE DES MESSES DU DIMANCHE

### XXVII

#### DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

**I. L'Esprit du Seigneur.** — Il s'agit ici de l'Esprit-Saint qui, à pareil jour, est descendu sur les apôtres réunis dans le Cénacle pour les revêtir de sa vertu et leur accorder la plénitude de ses dons, car *Jésus-Christ leur avait commandé de ne point s'éloigner de Jérusalem, mais d'attendre la promesse du Père. Jean, leur dit-il, a baptisé dans l'eau ; mais vous, vous serez baptisés dans l'Esprit-Saint sous peu de jours. (Act., I, 4).* Est-ce à dire que cet Esprit du Seigneur ou cet Esprit-Saint n'était pas encore descendu sur la terre, que les hommes ne l'avaient jamais reçu, ou qu'ils n'en avaient point encore vu des manifestations dans le monde ? Loin de nous une pareille pensée. C'est le même Esprit qui a parlé du temps de la Loi, par les prophètes, et qui paraît au jour de la Pentecôte sous la forme de langues de feu. Dès la première page de l'Ancien Testament, il en est fait mention : *La terre, est-il écrit, était informe et nue, et des ténèbres étaient sur la face de l'abîme, mais l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux. (Gen., I, 2).* Aussi cet Esprit du Seigneur était-il descendu sur tous les justes et sur les prophètes pour les remplir de ses grâces et de ses lumières. Nous reconnaissons tellement l'action et la présence de l'Esprit-Saint chez le peuple Juif, qu'en faisant notre profession de foi nous disons : *Je crois au Saint-Esprit qui a parlé par les prophètes. (Credo).* C'est pourquoi nous ne pouvons pas dire qu'il y avait dans l'Ancien Testament un autre Esprit, différent de l'Esprit que nous confessons en plein christianisme.

Mais cet Esprit du Seigneur ou cet Esprit-Saint, qu'est-il ? C'est la troisième personne de l'auguste sainte Trinité. Il y a un seul Dieu en trois personnes, nous ne les séparons pas, nous ne les confondons pas non plus, mais nous reconnaissons avec piété qu'il n'y a qu'un seul Père, qui est Dieu ; qu'il n'y a qu'un Fils unique, qui est Dieu, et Dieu le Père nous l'a envoyé pour nous sauver ; qu'il n'y a qu'un Saint-Esprit, qui est Dieu, et c'est Dieu le Fils qui nous avait promis de nous l'envoyer de la part de son Père. Aussi disons-nous encore dans notre profession de foi : *Je crois au Saint-Esprit qui est aussi Seigneur et qui donne la vie, qui procède du Père et du Fils, qui est adoré et glorifié conjointement avec le Père et le Fils. (Credo).*

Et cet Esprit-Saint, quoiqu'il soit unique et indivisible dans sa nature, et le même Esprit qui distribue ses dons à chacun, comme il veut, est un Esprit vivant, actif, subsistant dans l'unité du Père et du Fils ; il a formé le Nouveau Testament dans l'Eglise catholique et réalisé toutes les promesses de Dieu le Père et de Dieu le Fils. C'est

par lui que tout ce que Dieu a fait vit et subsiste ; c'est encore par lui que Dieu parle, opère et sanctifie les hommes. Il est descendu à pareil jour pour demeurer au sein de l'Eglise ; il la protège et l'assiste ; il forme des chrétiens et continue l'œuvre de Jésus-Christ ; il veut être avec ceux qui combattent et qui souffrent pour leur assurer la victoire.

Car cet Esprit du Seigneur ou cet Esprit-Saint suffit à tous nos besoins spirituels, et c'est pour nous le bien marquer qu'il est désigné sous divers noms dans le Nouveau Testament. — Avez-vous besoin de parler ? Ecoutez saint Paul nous disant : *A l'un est donné, par l'Esprit, la parole de sagesse ; à un autre la parole de science, selon le même Esprit. (I Cor., XII, 8).* — Etes-vous dans l'affliction et cherchez-vous la vérité ? Ecoutez Jésus-Christ vous disant : *Le Père vous donnera un autre Paraclet pour qu'il demeure éternellement avec vous. C'est l'Esprit de vérité que le monde ne peut recevoir. (Jean, XIV, 16-17).* — Voulez-vous savoir si vous appartenez à Dieu, à Jésus-Christ ? Voyez si vous avez en vous l'Esprit de Dieu, l'Esprit de Jésus-Christ. *Pour vous, dit saint Paul, vous n'êtes point dans la chair, mais dans l'Esprit, si toutefois l'Esprit de Dieu habite en vous. Or, si quelqu'un n'a point l'Esprit du Christ, celui-là n'est point à lui. (Rom., VIII, 9).* Adorez donc l'Esprit-Saint, l'Esprit de sagesse et de science, l'Esprit de vérité, l'Esprit consolateur, l'Esprit de Dieu, l'Esprit de Jésus-Christ, et reconnaissez-le pour celui qui vous gouverne et vous sanctifie. (S. Cyrille de Jérusalem, *Catéch.*, xvi-xvii).

### II. Il remplit tout l'univers. — Comment ?

C'est d'abord par sa présence. Le Saint-Esprit peut, au même titre que Dieu le Père et Dieu le Fils, nous dire : *N'est-ce pas moi qui remplis le ciel et la terre ? (Jér., XXIII, 24).* Il en a été toujours ainsi, même avant le commencement du monde : *Dès l'éternité, nous dit-il, j'ai été établi ; dès les temps anciens, avant que la terre fut faite. (Prov., VIII, 23).*

C'est ensuite par son assistance. Toutes choses ont été créées dans le Saint-Esprit : à Dieu le Père est attribuée l'œuvre de la création, mais accomplie par Dieu le Fils dans Dieu l'Esprit-Saint. Moïse a dit : *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. (Gen., I, 1).* Saint Jean a dit, en parlant du Verbe qui était Dieu : *Toutes choses ont été faites par lui, et sans lui rien n'a été fait de ce qui a été fait. (Jean, I, 3).* Voici ce qu'il est dit du Saint-Esprit, qui est Dieu : *Le Très-Haut, le Créateur tout-puissant a créé la sagesse dans le Saint-Esprit. (Eccli., I, 9).* Et Job a dit : *L'Esprit du Seigneur a orné les cieux. (Job., XXVI, 13).* David a eu donc raison de le reconnaître, en disant : *C'est par le Verbe de Dieu que les cieux ont été affermis, et c'est l'Esprit de sa bouche qui a produit toute leur vertu. (Ps., XXXII, 6).* Il est évident que le Saint-Esprit remplit toute la terre pour diriger et conserver l'œuvre créatrice qu'il a accomplie en union avec Dieu le Père et Dieu le



Fils. (Denys le Chartreux; S. Aug., *Adv. Maxim.*, Lib. II, cap. XVII).

Cette parole nous pouvons encore l'entendre dans ce sens que l'Esprit-Saint remplit toute l'Eglise répandue dans tout l'univers. Il la remplit de sa présence invisible, de ses grâces, de ses dons divers et surtout par la prédication de l'Evangile. Jésus-Christ a dit à ses apôtres : *Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.* (Matth., xxviii, 19). Le voilà compris dans la sainte Trinité, au nom de laquelle tous les hommes sont baptisés; et partout où il y a un chrétien il y a la grâce du baptême, et l'Esprit-Saint s'est trouvé en lui au même titre que Dieu le Père et Dieu le Fils. C'est le beau jour de la Pentecôte que l'Esprit-Saint vint prendre possession de son royaume d'une manière sensible et solennelle. On entendit venir du ciel un grand bruit, comme d'un vent impétueux, pour marquer la présence de celui qui donne aux hommes la vertu de ravir par violence le royaume des cieux. Les yeux le virent sous des langues de feu et les oreilles entendirent le son et le bruit du vent, et il remplit ainsi la maison où les disciples étaient réunis. Cette maison s'est agrandie, c'est maintenant l'Eglise catholique répandue dans tout l'univers, et vous trouverez toujours au milieu d'elle l'Esprit-Saint qui la vivifie, la sanctifie et lui donne la vertu d'accomplir sa mission dans le monde et en toute contrée. Jésus-Christ a dit à ses apôtres : *Je prierai mon Père et il vous donnera un autre Paraclet, pour qu'il demeure éternellement avec vous.* (Jean, xiv, 16. — Denys le Chartreux).

### III. L'Esprit du Seigneur contient tout.

— Ces paroles présentent plusieurs sens, mais nous ne rapporterons ici que ceux qui ont trait au mystère dont nous célébrons la fête. L'Esprit-Saint renferme en lui toute perfection, toute sainteté; il est l'exemplaire et la cause de tous les dons et de toutes les vertus qui se trouvent dans les hommes; il opère en tous comme il veut et distribue ses grâces à qui il veut. Ecoutez saint Paul, disant : *Il y a des grâces diverses, mais c'est le même Esprit; il y a diversité de ministères, mais c'est le même Seigneur; et il y a des opérations diverses, mais c'est le même Dieu qui opère tout en tous. Or, à chacun est donnée la manifestation de l'Esprit pour l'utilité. Car à l'un est donnée, par l'Esprit, la parole de sagesse; à un autre la parole de science, selon le même Esprit; à un autre la foi, par le même Esprit; à un autre la grâce de guérir, par le même Esprit; à un autre la vertu d'opérer des miracles; à un autre la prophétie; à un autre le discernement des esprits; à un autre le don des langues diverses; à un autre l'interprétation des discours. Or, tous ces dons, c'est le seul et même Esprit qui les opère, les distribuant à chacun comme il veut. Car, comme le corps est un, quoique ayant beaucoup de membres, et que tous les membres du corps, quoique nombreux, ne sont cependant qu'un seul corps, ainsi est*

*le Christ. Car nous avons tous été baptisés dans un seul Esprit, pour former un seul corps, soit Juifs, soit Gentils, soit esclaves, soit libres, et tous nous avons été abreuvés d'un seul Esprit.* (I Cor., xii, 4-13). C'est donc l'Esprit-Saint contenant toute vertu et toute grâce, formant le corps de Jésus-Christ qui est son Eglise. De là résulte cette admirable unité de tous les chrétiens sous l'influence des dons qu'ils reçoivent de l'Esprit-Saint, et dans une commune action pour travailler à leur sanctification : *Le corps n'est pas un seul membre, mais beaucoup.* (Ib., 14).

Etsavez-vous la transformation que l'Esprit-Saint opère ainsi dans tous les membres du corps de Jésus-Christ? Comme le feu pénètre l'épaisseur du fer jusqu'à le faire paraître comme du feu, jusqu'à rendre brûlant ce qui était froid et luisant ce qui était noir auparavant, ne soyez pas étonnés que l'Esprit-Saint entre, pénètre jusqu'au fond de votre âme, et arrive à vous posséder tellement qu'il vous fera produire des opérations comme il voudra et dans la mesure de votre vocation : tantôt il opérera en vous des manifestations dont vous aurez seul à recueillir les fruits, tantôt ce seront des manifestations qui auront pour objet l'utilité commune, le bien général de l'Eglise. C'est ainsi qu'il parviendra à contenir même vos âmes, car il est au milieu de vous et il agit dans chacun de vous, comme il le juge à propos; mais chacun de nous, quels que soient les dons qu'il nous accorde ou de quelque manière qu'il nous possède, peut dire avec l'Apôtre : *La charité de Dieu est répandue en nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné.* (Rom., v, 5. — Denys le Chartreux; S. Cyril., *Catéch.*, xvii).

### IV. L'Esprit de Dieu connaît tout ce qui se dit.

— L'Eglise, employant ces paroles à la messe de ce jour, semble nous autoriser à les appliquer au don des langues que l'Esprit-Saint accorda aux apôtres, et qu'il peut encore accorder à qui il veut et comme il veut. Ce fut certainement un miracle de voir des hommes se faire entendre dans toutes les langues qui étaient parlées sur la terre. Qui a jamais connu un semblable Docteur, apprenant tout d'un coup ce qu'il ignorait? Voilà ce qu'on doit regarder comme un grand don de science, de lumière et de puissance. Quel changement! Passer en un instant de l'ignorance à la connaissance de tant de langues différentes! Ceux qui les entendaient étaient tous hors d'eux-mêmes; ils étaient remplis de confusion et leur confusion était bien différente de celle qui arriva à ceux qui bâtissaient la tour de Babel, où ils ne purent ni s'entendre ni s'accorder ensemble, parce qu'ils avaient entrepris de s'élever contre Dieu. Au lieu qu'ici ils étaient tous d'accord et d'un même sentiment, parce que leur dessein était de suivre les ordres de Dieu. Or, la confusion de Babel éloigna les hommes de Dieu, et la confusion de Jérusalem ramena à Dieu ceux qui en furent les témoins, disant avec admiration : *Nous les avons entendus raconter en nos langues les grandes œuvres de Dieu.* (Act., ii, 11). C'est la

grande merveille dont Jésus-Christ avait dit à Nicodème : *L'Esprit souffle où il veut, tu entends sa voix, mais tu ne sais d'où elle vient et où elle va.* (Jean, III, 8). — En voici une autre qui n'est point passagère, mais qui est permanente au sein de l'Eglise. Jésus-Christ nous en a parlé, disant à ses apôtres : *Quand cet Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité, car il ne parlera pas de lui-même, mais tout ce qu'il aura entendu il le dira, et ce qui doit arriver il l'annoncera.* (Jean, XVI, 13). L'Esprit-Saint a donc la science de la voix du Père qu'il nous fait entendre. — En outre, Jésus-Christ nous a encore dit : *L'Esprit-Saint que mon Père enverra en mon nom vous enseignera toutes choses, et vous rappellera tout ce que je vous ai dit.* (Jean, XIV, 26). L'Esprit-Saint a donc aussi la science de la voix du Fils, puisqu'il nous redit tout ce que le Fils, c'est-à-dire Jésus-Christ, a dit à ses apôtres. — Enfin Jésus-Christ nous a dit : *Lorsqu'on vous conduira pour vous livrer, ne pensez point d'avance à ce que vous direz ; mais ce qui vous sera inspiré à l'heure même, dites-le, car ce n'est pas vous qui parlez, mais l'Esprit-Saint.* (Marc, XIII, 11). L'Esprit-Saint a donc la science de la voix pour nous faire dire ce que nous devons dire en présence des hommes qui nous persécutent, et de plus il nous fait dire à Dieu ce que nous devons lui dire pour obtenir ses grâces et acquérir des mérites en vue de notre salut, car saint Paul nous dit : *Personne ne peut dire : « Seigneur Jésus ! » que par l'Esprit-Saint.* (I Cor., XII, 4).

**V. Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dissipés ; que ceux qui le haïssent fuient devant sa face.** — Cette prière de l'Eglise, Dieu l'a entendue. Elle était montée du Cénacle vers le ciel, et l'Esprit-Saint parut pour mettre en fuite d'abord les Juifs qui se trouvaient à Jérusalem le jour de la Pentecôte. Ils sont tous là devant le Cénacle, ces Juifs qui ont condamné Jésus-Christ, et voici qu'ils entendent la voix de Pierre, disant : *Ce Jésus de Nazareth que vous avez fait mourir, Dieu l'a ressuscité, nous en sommes témoins. Elevé par la droite de Dieu, et ayant reçu de son Père la promesse de l'Esprit-Saint, il a répandu cet Esprit que vous voyez et entendez.* (Act., II, 32). Et les autres apôtres parlaient comme Pierre, et nulle voix d'entre les scribes et les pharisiens ne s'éleva pour les contredire, et les foules ravies, au lieu de redire le cri déicide, s'approchaient des messagers de la bonne nouvelle pour leur dire : *Hommes, mes frères, que ferons-nous ? Et Pierre leur répondit : Faites pénitence, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, en rémission de vos péchés, et vous recevrez le don de l'Esprit-Saint.* (Act., II, 37-38). Dieu s'était levé : il avait envoyé l'Esprit-Saint, et les ennemis de Dieu n'eurent point d'autres moyens pour imposer silence à cette voix de l'Esprit-Saint qui parlait par le ministère des apôtres, que de recourir aux persécutions. Ce fut en vain, car les apôtres leur répondirent : *Jugez-en vous-mêmes s'il est juste,*

*devant Dieu, de vous obéir plutôt qu'à Dieu.* (Act., IV, 19). Et rien n'a pu empêcher que cette voix de l'Esprit-Saint, par la voix des apôtres, ait été entendue dans toute la terre et à travers tous les siècles. Nous l'entendons encore dans la voix de nos pontifes et de nos prêtres.

Voyez encore comment Dieu s'est levé. Dans les jours de Jésus-Christ les apôtres se disputaient les premières places, ils avaient peur d'avoir à souffrir quelque chose et ne pensaient qu'au rétablissement temporel du royaume d'Israël. Non, ils n'auraient pu, dans de semblables dispositions, dissiper les ennemis de Dieu et les faire fuir devant sa face. Mais l'Esprit-Saint est descendu. Regardez l'harmonie qui règne entre les apôtres, et avec quelle unanimité ils décernent à Pierre la charge de haranguer la foule. Les voilà tout semblables à des hommes qui, armés de flammes, auraient à combattre des ennemis couverts de paille : ils abordèrent avec intrépidité leurs adversaires. Eurent-ils vraiment à souffrir ? Certes non. Et pourtant ne luttèrent-ils pas contre la faim et la pauvreté, contre l'ignominie et la honte ? Ne les regardait-on pas comme des imposteurs ? Ne se trouvaient-ils pas exposés à la risée et aux contradictions de ceux qui les écoutaient ? Car, tandis que les uns se moquaient d'eux, les autres les accablaient de leurs sarcasmes. Ne devaient-ils pas braver la fureur et la passion des cités entières, se voir en but à la rage et aux pièges des séditions ? Le feu, les fers, les bêtes féroces, ne les attendaient-ils pas ? Or, tous ces maux ne les troublaient pas plus que n'eussent fait des songes ou des peintures. Ils ont remporté la victoire et les ennemis de Dieu ont été dissipés. Il en sera toujours ainsi jusqu'à la consommation des siècles.

Voyez enfin comment Dieu s'est levé. Jésus-Christ n'avait prêché le royaume de Dieu que dans le pays de Judée, et son œuvre semblait avoir descendu avec lui dans le tombeau. Les apôtres, au contraire, ont reçu mission de prêcher l'Evangile à toutes les nations ; ils sont faibles et ignorants, et c'est la conquête du monde qui leur est demandée. Y parviendront-ils ? Interrogez l'histoire, et à chaque page vous verrez comment ils ont réussi. Ah ! ce n'est point par eux-mêmes, livrés à leurs propres forces ou à leurs lumières. Ils ont reçu l'Esprit-Saint qui demeurait avec eux et ils ont marché de victoires en victoires. C'est une force divine, c'est une lumière divine qui les a soutenus et guidés, car parmi eux il y en avait peu de sages selon la chair, peu de puissants, peu d'illustres, mais l'Esprit-Saint a toujours choisi les faibles selon le monde, pour confondre les forts ; il a choisi les plus vils et les plus méprisables selon le monde, et ce qui n'était point, pour détruire ce qui est, afin que nul ne se glorifie devant lui. (I Cor., I, 26). C'est ce qui nous donne à l'heure présente l'espérance de remporter à notre tour la victoire sur nos ennemis. Dieu se lèvera pour nous : il nous enverra l'Esprit-Saint à nous les faibles, les méprisables selon le monde, et nos ennemis si puissants, et ceux qui haïssent Dieu



seront dissipés. C'est par l'Esprit-Saint que nous serons sauvés, et bien que nous soyions aujourd'hui dans la persécution, nous saluons avec confiance le demain qui se lèvera sur l'Eglise de Jésus-Christ, car ce demain c'est la victoire, ce sont les ennemis de Dieu qui seront dissipés, et ceux qui le haïssent fuiront devant sa face. (S. Chrys., *In Act.*, Hom. iv ; S. Aug., *De Temp.*, Serm. cc).

## LA JOURNÉE CHRÉTIENNE

### ALLOCUTIONS A DES JEUNES FILLES

#### VI

#### LA SAINTE MESSE : 1<sup>o</sup> Son excellence

Mes chères enfants,

On voit à Rome un tableau célèbre connu sous le nom de *La dernière messe*, qui produit sur l'âme la plus vive impression et lui inspire les plus salutaires pensées. Au premier plan, le Souverain Juge assis sur un trône de gloire s'apprête à donner le signal du jugement, à convoquer tous les hommes à son tribunal. Au second plan, un prêtre est à l'autel accomplissant les rites sacrés : la Victime sainte s'offre pour la dernière fois à son Père et le supplie de pardonner aux hommes coupables pendant qu'il en est temps encore. En avant de la scène, les anges, penchés sur leurs trompettes, attendent que les dernières gouttes du sang divin soient répandues sur les hommes, que le sacrifice soit terminé, pour sonner la fin du monde.

N'est-ce pas là, suivant la pensée d'un pieux auteur, la traduction en œuvre d'art de cette parole de sainte Thérèse : « Sans la sainte messe, qu'en serait-il de nous ? Tout périrait ici-bas, car elle est la seule chose capable d'arrêter le bras de Dieu. »

Si donc la messe est une chose tellement importante, il ne sera pas sans utilité de vous rappeler ce qu'elle est.

Mes chères enfants, il y a plus de dix-huit siècles, le Fils de Dieu lui-même, unissant dans sa personne d'une manière ineffable la divinité et l'humanité, descendait sur cette terre pour nous relever de notre déchéance.

Après avoir, pendant trente années, associé sa vie à la nôtre, travaillé à la sueur de son front, partagé nos peines et nos tristesses, prêché le royaume de Dieu, il consumma par ses souffrances et par sa mort la grande œuvre de notre réhabilitation.

Ce sacrifice d'un prix infini que Jésus-Christ a offert à Dieu en répandant tout le sang de ses veines, n'a pas borné sa durée aux quelques instants durant lesquels s'est accompli le drame du Calvaire. Dieu a voulu que le sacrifice de la croix fût rappelé, renouvelé, appliqué par le sacrifice eucharistique, par la sainte messe. En d'autres termes, la messe est le *mémorial*, la

*reproduction*, l'*application* du sacrifice de la croix.

Suivez-moi, mes chères enfants, dans le développement de ces trois pensées.

#### I. — *Mémorial*.

Lorsque les hommes veulent sauver de l'oubli un fait remarquable ou la mémoire d'un héros, ils instituent une fête commémorative, ils élèvent un monument de marbre, de granit ou d'airain dont la vue leur redit et redira sans cesse à leurs descendants : « Rappelez-vous ! »

Rappelez-vous cet homme dont les vertus illustrèrent votre ville et votre patrie, et que son exemple soit pour vous une leçon et un encouragement ! Rappelez-vous cet événement heureux dans lequel apparut visiblement la protection de Dieu, et sachez vous montrer dignes de nouvelles faveurs !... Et, mes chères enfants, pour emprunter à nos coutumes orléanaises un exemple qui rendra cette vérité encore plus saisissante, n'est-ce pas vrai que si le souvenir de Jeanne d'Arc est encore bien vivant parmi nous, la cause en est pour une bonne part dans cette fête annuelle du 8 mai qui ravive dans nos cœurs l'amour et la reconnaissance envers celle que Dieu suscita autrefois pour nous sauver ?

Pour préserver de l'indifférence et de l'oubli des hommes ce fait capital de la Rédemption, Notre-Seigneur Jésus-Christ a institué le saint sacrifice de la messe.

« Faites ceci en mémoire de moi, » dit-il à ses apôtres. « Toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce vin, vous annoncerez la mort du Seigneur. »

Tout ce qui se passe sur l'autel, la consécration et les cérémonies qui l'accompagnent, tout nous rappelle les douleurs, le grand sacrifice, la mort du Seigneur, tout semble prendre une voix pour nous dire : « O hommes oublieux, inconstants et légers, arrêtez-vous donc un instant au milieu de vos distractions, de vos préoccupations, peut-être de vos plaisirs coupables, et rappelez-vous que Jésus vous a aimés et qu'il s'est livré pour vous ! »

Ah ! mes chères enfants, lorsque vous assistez au saint sacrifice de la messe, après la consécration, unissez votre voix à celle du prêtre pour dire à Dieu : « Oui, Seigneur, nous vos serviteurs et votre peuple sanctifié, nous nous souvenons de la bienheureuse Passion de votre Fils ! » *Unde et memores... tam beatæ Passionis...*

#### II. — *Reproduction*.

Mais la messe n'est pas seulement le mémorial du sacrifice de la croix, elle en est encore le renouvellement, la reproduction.

Sans doute, nous ne voyons pas comme au Calvaire la foule qui insulte la victime, les bourreaux, la croix, les plaies, le sang qui coule et tout cet appareil extérieur au milieu duquel s'est accompli le sacrifice ; mais toutes les différences qu'on peut signaler ne sont qu'accidentelles, la substance du sacrifice reste la même.

Car 1<sup>o</sup> c'est la même victime. L'hostie en effet n'est pas seulement un symbole, un emblème, une figure, un souvenir, une image : c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ en personne. « La victime de notre sacrifice, disait l'apôtre saint André au proconsul d'Achaïe, ce ne sont point les taureaux ni les bœufs, mais l'Agneau immaculé qui est le Christ, lequel après avoir été immolé demeure cependant vivant et intact. »

2<sup>o</sup> C'est le même prêtre. L'homme qui paraît à l'autel n'est que son représentant. Il prête à Jésus-Christ sa langue pour prononcer les paroles sacramentelles. « Si nous avions la foi, disait le curé d'Ars, nous verrions Jésus-Christ dans le prêtre comme un flambeau dans un cristal. »

3<sup>o</sup> C'est la même immolation renouvelée d'une manière non sanglante, la même mort représentée. Car si Jésus-Christ ne meurt plus réellement, il représente mystiquement et offre de nouveau à son Père la mort qu'il a soufferte et le sang qu'il a répandu sur la croix. O merveilleux pouvoir du prêtre ! Ses paroles sont comme un glaive plus tranchant que le couteau des prêtres de l'antique sacerdoce : il consacre le pain, et le pain devient le corps de Jésus-Christ, il consacre le vin, et le vin devient le sang de Jésus-Christ. Jésus-Christ est tout entier, il est vrai, sous l'espèce du pain, et tout entier sous l'espèce du vin ; mais si ce n'était qu'il a le pouvoir de tenir inséparablement unies sa divinité et son âme avec son corps et son sang, il n'y aurait, par la vertu propre des paroles de la consécration, que son corps d'un côté, que son sang de l'autre, qui seraient ainsi réellement séparés comme ils sont séparément consacrés... Et d'ailleurs, cette mort mystique se trouve encore représentée à la messe d'une manière bien saisissante par l'obscurité en laquelle l'Homme-Dieu éclipse sa gloire, par l'immobilité en laquelle il captive ses membres, par l'abandon avec lequel il se livre à nous, par la destruction enfin de son existence sacramentelle dans nos poitrines après la communion.

4<sup>o</sup> Ce sont les mêmes fins et la même efficacité.

Du haut de la croix, l'adorable Victime s'offre à Dieu son Père comme l'hostie non seulement de l'humanité coupable, mais de la création entière. Dieu était dans le Christ se réconciliant le monde et purifiant par la vertu de son sang soit ce qui est dans les cieux, soit ce qui est sur la terre. (Col., I, 20). C'est l'univers entier qu'il restaurait en Jésus-Christ.

Sur nos autels, Notre-Seigneur s'offre pour les mêmes fins. A Dieu son Père il présente un hommage d'adoration et d'action de grâces au nom de toute créature. Aux hommes il applique les mérites d'une prière et d'une expiation dont la valeur est infinie.

### III. — Application.

C'est ce qui m'amène à vous dire : la messe est l'application du sacrifice de la croix. C'est au Calvaire que Jésus-Christ nous a mérité la grâce ; c'est par les sacrements et particulièrement à l'autel qu'il la dispense, qu'il en fait, si j'ose

m'exprimer ainsi, la répartition dans une mesure que déterminent nos besoins, nos dispositions, et sa miséricorde infinie.

1. C'est d'abord l'Eglise qui recueille la première les fruits du sacrifice.

« Pacifiez-la, » dit le prêtre, et le navire de l'Eglise continue tranquillement sa traversée malgré les flots en fureur et les vents déchaînés. *Quam pacificare.*

« Gardez-la, » dit le prêtre, et les assauts terribles que l'Eglise subit de la part des puissances de ce monde sans en être ébranlée, montrent bien que Dieu veille sur son épouse bien-aimée et qu'il la garde des embûches de l'ennemi. *Quam custodire.*

« Conservez-lui son unité, » dit le prêtre, et l'erreur ne peut pénétrer dans son sein, et tous ses enfants se serrent autour d'elle pour lui obéir et répéter avec elle la même profession de foi et s'asseoir au même banquet. *Quam adunare.*

« Gouvernez-la, » et l'Esprit de Jésus règle et dirige ceux qui sont chargés de la conduire, il leur inspire ce qui est utile pour le bien commun de la société chrétienne et pour la sanctification des élus. *Quam regere.*

En un mot, toute grâce de force, de lumière, de sainteté qui se répand sur l'Eglise vient de l'autel.

2. Après l'Eglise, c'est le prêtre qui reçoit sa part dans cette effusion des grâces divines.

Vous êtes-vous jamais fait une idée bien exacte des lourdes responsabilités et des sacrifices pénibles du sacerdoce ?

Au point de vue humain, la vie toute d'abnégation, de pureté et d'obéissance du prêtre catholique, est une véritable énigme.

Mais si l'on considère les choses avec le regard de la foi, on comprend alors que c'est à l'autel que le prêtre puise le courage de se dévouer pour les âmes, que c'est à l'autel où il monte chaque matin qu'il retrempe les forces de son âme et qu'il renouvelle les promesses et les vœux de son ordination. Un missionnaire qu'on avait envoyé chez les sauvages de l'Océanie écrivait : « Jamais je n'aurais eu le courage de rester un instant dans cet exil affreux, si je n'avais emporté mon calice ! »

3. Enfin les assistants qui s'unissent au sacrifice qu'offre le prêtre participent d'une manière spéciale aux grâces qui en découlent.

« Souvenez-vous, Seigneur, de ceux qui m'entourent, » dit le prêtre, et Jésus jetant ses regards miséricordieux sur les âmes qui sont près de lui accorde à chacune d'elles les grâces dont elle a besoin.

Oui, depuis qu'il a commencé à couler de la croix sur le monde, le flot du sang rédempteur ne s'est jamais arrêté. Suivez-le dans son cours à travers les peuples et les nations et à travers les siècles. C'est lui qui chaque matin rougit la pierre sacrée de nos autels ; chaque jour 200,000 calices aux mains de 200,000 prêtres, de l'aurore au couchant, dans tous les pays de la terre, présentent à la justice divine le sang précieux du Sauveur. De la pierre de l'autel il projette ses



rayons jusqu'au ciel, sur les élus et sur les anges, et vient s'arrêter au pied du trône de Dieu comme l'hommage de la création tout entière ; il retombe en rosée rafraîchissante sur les flammes du lieu d'expiation ; il inonde la terre comme une pluie de grâces et lave dans le torrent de ses flots purificateurs le déluge quotidien des iniquités humaines.

A chaque nouvelle aurore il recommence le tour du monde, et il n'est pas une heure du jour et de la nuit où le calice du salut ne soit élevé quelque part, trait d'union sublime entre le ciel et la terre.

Tel est, mes enfants, le sacrifice auquel vous êtes conviées chaque dimanche et chaque jour. Un Dieu en est la victime, un Dieu en est le prêtre. Il est la réalité dont les sacrifices anciens durant 4000 ans n'étaient que la figure.

Une messe, c'est le sacrifice de la croix rapelé, reproduit parmi nous et pour nous sous nos yeux... Une messe, c'est le sang d'un Dieu remis entre nos mains... Une messe, c'est la gloire au ciel, la délivrance au purgatoire, le salut sur la terre... Pouvons-nous rendre à Dieu un culte plus digne de lui et plus salubre pour nous ?

Mes chères enfants, la sainte messe ne se célèbre pas seulement chaque dimanche ; mais tous les jours, à quelques pas de nous, dans toutes les églises, Notre-Seigneur descend sur l'autel entre les mains des prêtres... Ne négligeons pas un si précieux trésor.

Ne vous serait-il pas possible, au moins de temps en temps, sans nuire à vos devoirs d'état, aux obligations de votre condition, bien entendu, de distraire une demi-heure de vos occupations pour venir assister pieusement au saint sacrifice ?

Voyez un saint Louis qui savait trouver le moyen de concilier le soin qu'il devait aux affaires de son royaume avec sa fervente piété, et qui assistait tous les jours à deux et parfois à quatre messes de suite.

Voyez un Garcia Moreno préparant les ornements du prêtre et servant lui-même la messe.

Ecoutez un général de La Rochejaquelein disant : « Quand il m'arrive de manquer à la messe, j'éprouve de la honte et du déplaisir de moi tout le reste de la journée, et je sens le besoin de faire quelque acte de réparation. »

Ecoutez un saint François de Sales proclamant la messe « le soleil des exercices spirituels. »

Mes chères enfants, je ne voudrais pas vous demander l'impossible ; mais franchement, la main sur la conscience, dites-moi : ne savez-vous pas, quand vous le voulez, trouver du temps pour vos plaisirs et votre amusement ? Faites donc au moins pour Dieu, pour votre sanctification, ce que vous faites pour vos plaisirs !

Ne devrions-nous pas rougir en entendant les missionnaires nous raconter que les pauvres sauvages qu'ils convertissent sont tellement touchés par ce qu'on leur dit du saint sacrifice de la messe,

qu'ils franchissent quelquefois de grandes distances pour avoir le bonheur d'y assister ?

Non, non, mes chères enfants, croyez ces deux paroles : l'aumône n'appauvrit pas, la messe ne retarde pas. « La meilleure manière d'économiser du temps, » dit un spirituel auteur, « c'est d'en perdre tous les matins une demi-heure à la messe. Que de causes de distractions ne retranche pas en effet pour tout le reste de la journée cette seule demi-heure consciencieusement perdue ! »

Venez, mes chères enfants, perdre ainsi consciencieusement une demi-heure chaque matin, ce sera vous assurer bien des grâces de la part de Dieu. Ainsi soit-il.

## VII

### LA SAINTE MÊSSE : 2<sup>e</sup> Comment y assister

Mes enfants,

La messe, c'est le sacrifice de la Croix. L'autel est un autre Calvaire où chaque jour Jésus-Christ offre à Dieu son Père des hommages dignes de lui, et répand sur nos âmes les grâces les plus précieuses et les plus abondantes.

Si vous avez la foi, vous irez souvent à la messe ; et surtout vous l'entendrez avec respect et avec piété. Que penser de tant de chrétiens qui, oubliant Dieu présent sur l'autel, s'occupent continuellement de ce qui se passe autour d'eux, regardent qui entre et qui sort, prient du bout des lèvres sans que leur cœur y ait la moindre part, rient et parlent sans pudeur ! Ne soyez jamais de ceux-là ; à la messe, restez recueillies et priez.

Mais pour occuper votre âme et éviter les distractions, comment emploierez-vous cette demi-heure que vous passez devant Dieu ?

Il en est beaucoup parmi vous, mes enfants, qui ont l'habitude pendant la messe de réciter leur chapelet ou de faire quelque lecture pieuse dont le sujet ne se rapporte pas au saint sacrifice. Ce sont là évidemment de bonnes pratiques. Cependant il vaut mieux, quand on le peut, s'occuper directement de ce qui se passe à l'autel, suivre vraiment la messe en lisant les prières mêmes que le prêtre récite. Les prières liturgiques de la messe : elles sont si vénérables par leur antiquité et par leur origine, si impressionnantes et si belles par les idées qu'elles renferment et par les sentiments qu'elles suggèrent !

Dans un entretien aussi court que celui-ci, il m'est impossible de vous faire goûter la pénétrante beauté de toutes ces prières ; je ne puis que mettre en relief quelques-unes d'entre elles, et vous tracer en même temps la méthode la plus pratique pour bien entendre la messe.

En arrivant à l'église, recueillez-vous un instant, rappelez-vous que le sacrifice du calvaire va se renouveler sous vos yeux ; pour exciter votre piété, mettez-vous bien en la présence de Jésus

crucifié et déterminez une intention pour laquelle vous allez entendre la messe.

Le prêtre est au bas de l'autel ; tandis qu'il récite le *Confiteor*, vous vous humiliez devant Dieu, et vous vous excitez à un sincère repentir de tous vos péchés. Il est bon de se représenter à ce moment Notre-Seigneur prosterné au jardin des Oliviers, pleurant nos fautes avec des larmes de sang. Unissez vos regrets aux douleurs de son agonie ; dites avec piété : « Je confesse à Dieu », en demandant pardon pour vous et pour tous les pécheurs.

Le prêtre monte à l'autel et, après l'introit, il supplie par neuf fois : « *Kyrie eleison !* Seigneur, ayez pitié de nous ! » Prière bien simple et bien émouvante que celle-là !... « Seigneur, ayez pitié de nous ! » c'était le cri de détresse de la pauvre chananéenne, du lépreux abandonné, de l'aveugle de Jéricho, quand Jésus passait sur les routes de Judée, semant ses bienfaits comme le soleil répand ses clartés... « Seigneur, ayez pitié de nous ! » Qui n'a été remué jusqu'au fond de l'âme en entendant les malades à Lourdes dire cette même parole tout imprégnée de douleur et d'espoir, quand Jésus passe sur les bords du Gave, porté par le prêtre dans l'ostensoir d'or !... Pendant la messe, nous aussi, répétons avec autant de foi que les affligés de la Judée et que les malades de Lourdes cette prière touchante et respectueuse, cet appel suppliant de la misère humaine à la bonté de Dieu : « Seigneur, ayez pitié de nous ! »

Le *Gloria in excelsis Deo*, qui suit immédiatement le *Kyrie*, débute par les paroles mêmes que les anges chantèrent à la naissance de l'enfant Jésus. Ces paroles sont bien à leur place dans les prières de la messe : l'église est un nouveau Bethléem, et l'autel est une crèche où chaque jour le Sauveur renaît.

Que de piété et de vie dans le *Gloria in excelsis !* C'est le chant de triomphe de l'âme religieuse qui, prise d'un saint enthousiasme, veut traduire au dehors l'admiration et l'amour qu'elle a pour son Dieu. « Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! Seigneur, nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous adorons. » Et plus loin : « Vous seul êtes saint, Vous seul êtes Dieu, Vous seul êtes grand, ô Jésus-Christ ! » Que ces louanges sortent de notre bouche imprégnées de l'amour dont notre cœur doit être embrasé pour prier notre Dieu.

Après le *Gloria in excelsis*, les prières de l'*Oremus*, puis l'épître qui nous présente ordinairement une page des Epîtres de saint Paul, ensuite l'évangile où nous sont rappelés quelques-uns des enseignements ou des exemples du divin Maître ; je ne m'y arrête pas.

Nous arrivons au *Credo*. Récitons avec un saint respect et une profonde conviction ce *Credo* que les apôtres ont recueilli de la bouche de l'Homme-Dieu, et qui s'est transmis jusqu'à nous à travers dix-huit siècles d'attaques et de contradictions, debout sur les ruines de tant de systèmes humains ; ce *Credo* que chantaient nos ancêtres, les premiers chrétiens, dans les catacombes et sur le

bûcher en allant au martyre, nos pères du moyen âge dans ces magnifiques cathédrales gothiques, où chaque dimanche hommes et femmes se rendaient en foule. Aujourd'hui des millions de voix le répètent à toute heure, sur tous les points du globe et dans toutes les langues. Disons-le nous-mêmes de notre mieux pour affirmer notre foi, exprimer nos espérances chrétiennes et protester de notre fidélité à Dieu en face des lâchetés, de l'indifférence et des persécutions de l'impie.

Le *Credo* terminé, commence la deuxième partie de la messe. Voici l'offertoire, puis c'est la préface. Le prêtre presse vivement les fidèles de porter vers Dieu toutes leurs pensées, tous leurs désirs, car la consécration approche : « *Sursum corda !* En haut les cœurs ! » Il demande aux hommes de mêler leurs voix à celle des anges pour chanter le cantique céleste que nous a rapporté saint Jean, le triple *Sanctus* : « Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées. » Ces paroles, l'Eglise les a fait suivre d'autres acclamations empruntées à l'un des faits les plus mémorables de la vie du Sauveur.

C'était six jours seulement avant la Passion. Jésus quitta Béthanie pour se rendre à Jérusalem. Il y avait alors dans cette ville une grande multitude de Juifs venus pour célébrer la Pâque. Tous avaient entendu parler de Jésus de Nazareth et de ses bienfaits, et dans la contrée il n'était alors question que de la récente résurrection de Lazare. En apprenant l'arrivée du Maître, beaucoup se portèrent à sa rencontre, avides de le connaître et de l'entendre, si bien qu'à peine sorti de Béthanie Jésus se vit entouré d'une foule énorme ; l'enthousiasme si légitime et si facile en pareille circonstance s'empara de tous les cœurs ; le voyage de Jérusalem devint un triomphe. Les Juifs dépouillaient les oliviers et les palmiers de leurs feuillages et jonchaient le sol de rameaux verts ; quelques-uns jetaient à terre des vêtements pour orner le chemin que suivait le Christ.

La route de Béthanie à Jérusalem passe par la colline des Oliviers. Quand le cortège atteignit le sommet, la ville sainte, merveille de l'Orient, apparut tout à coup, dressant ses blanches murailles au-dessus des ravins. Il était midi, le soleil jetait tous ses feux sur les toits dorés du temple et sur les coupoles des palais.

A ce spectacle féerique, la foule éclata en chants de triomphe : « Hosanna au fils de David ! Béni soit le roi d'Israël qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au plus haut des cieux ! »

Au milieu des cris d'allégresse, Jésus se taisait ; il s'était arrêté en contemplant la cité où il venait pour mourir. Il se mit à pleurer sur Jérusalem.

Cependant les acclamations entendues au loin avaient annoncé à la ville l'arrivée de Jésus ; on se porta en foule à sa rencontre, à chaque pas le cortège grossissait ; les applaudissements, les chants de triomphe redoublaient. — « Maître, dirent alors quelques pharisiens jaloux, faites donc



taire ce peuple ! — S'il se taisait, répondit Jésus, les pierres elles-mêmes crieraient. » Et Jésus entra dans Jérusalem en triomphateur... Hélas ! ce devait être pour monter quelques jours plus tard au Calvaire et finir sur une croix.

Si j'ai tant insisté sur cette scène, c'est pour vous montrer la pensée qui a guidé l'Eglise dans le choix des prières liturgiques de la messe, et les sentiments qui doivent nous animer quand nous récitons ces prières. Ce même Jésus, qui est venu en triomphateur à Jérusalem pour réaliser sa douloureuse passion, il va venir tout à l'heure sur l'autel dans le même but ; non sans doute pour mourir, mais pour renouveler le sacrifice du Calvaire. En récitant le *Sanctus*, aux approches de la consécration, portons-nous en esprit au devant du divin Maître, comme les Juifs se portèrent au devant de Lui sur la route de Béthanie. Comme eux aussi saluons notre Sauveur avec enthousiasme et amour : « Hosanna au Fils de Dieu ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au plus haut des cieux ! »

Enfin, le grand moment est arrivé. A la voix du célébrant, Jésus descend sur l'autel, le prêtre tombe à genoux et adore son Dieu. Imité-le, inclinez profondément la tête, prosternez-vous dans l'adoration et dans l'humilité ; que votre cœur vous inspire quelques invocations courtes, mais toutes pénétrées d'amour : « O Jésus, je vous adore, je vous aime, je suis à vous à la vie et à la mort ; bénissez-moi, changez-moi, sanctifiez-moi. »

Et maintenant, jusqu'à la fin de la messe, n'oubliez pas que Jésus votre Dieu est là tout près de vous. Sous l'impression de cette grande pensée, lisez attentivement les admirables prières du canon qui vont de l'élévation à la communion : vous les méditez vous-mêmes, je ne peux ici que les signaler à votre piété.

C'est dans les prières du canon que l'Eglise a placé le *Pater*. Le *Pater* ! c'est Jésus qui nous l'a appris, et c'est à lui que pendant la messe nous l'adressons. Quel motif de confiance et de ferveur ! Ah ! disons avec toute notre âme cette prière si parfaite, que tout commentaire ne pourrait qu'amoindrir.

A la communion, après l'humble supplication de l'*Agnus Dei*, récitez avec le prêtre le *Domine non sum dignus* : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous veniez en moi, mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie. » Lorsque vous n'avez pas le bonheur de vous approcher de la sainte table, faites la communion spirituelle : dites à Jésus combien vous désirez le recevoir, demandez-lui de descendre par sa grâce dans votre cœur ; offrez-lui votre journée, demandez-lui de la passer saintement.

J'arrête ici ce trop bref commentaire des prières de la messe ; méditez les et vous en aimerez la beauté. Evidemment, pour entrer dans les sentiments que ces prières expriment, il faut les lire

plus avec l'âme qu'avec les yeux ; il faut suivre le saint sacrifice non pas d'une façon quelconque, mais avec toute la foi, toute l'attention, toute la piété qui conviennent à l'homme dans ses rapports avec Dieu.

On vous disait, dimanche dernier, que sur le Calvaire, au pied de la croix du Christ mourant, il y avait trois groupes d'assistants : les bourreaux, les indifférents et les amis de Jésus. A la messe il en est de même, mes enfants.

Dieu vous préserve de tomber si bas que vous veniez à douter et à vous moquer du Jésus de la croix et de l'Eucharistie ! Vous seriez comme les Juifs déicides, les bourreaux du Christ.

Mais aussi, de grâce, n'imitiez pas les indifférents qui assistaient à la Passion en curieux. Votre conduite ressemble à la leur lorsque, pendant la messe, vous oubliez la présence de Dieu au point de rire, de causer, d'être distraites et de n'avoir pour Jésus-Christ ni une pensée de foi, ni un sentiment d'amour.

A côté des bourreaux et des indifférents, il y avait sur le Golgotha un petit groupe d'amis fidèles à Jésus, il y avait surtout la Vierge Marie, la Mère de douleur, debout au pied de la croix. Regardez-la, et vous saurez dans quelles dispositions on doit assister au sacrifice du Calvaire, au sacrifice de la messe.

La voyez-vous, le regard fixé sur Jésus ! Elle s'est approchée le plus près possible, elle presse la croix de ses bras. Elle épie les paroles, les soupirs, la respiration du Moribond divin, elle essaie de surprendre un de ses regards, elle est comme suspendue à ses lèvres. Tout ce qui l'entoure a disparu à ses yeux.

Elle a tout oublié ! Lui, Lui, son Jésus, son enfant bien-aimé, voilà ce qui l'absorbe ! Elle ne voit que Lui ; ce qu'elle cherche, c'est Lui ! ce qu'elle veut, c'est Lui ! ce qu'elle aime, c'est Lui ! Elle joint ses larmes et ses souffrances aux larmes et aux souffrances de Jésus. Sa vie semble arrêtée, immobilisée, rivée à cette croix ou plutôt à la vie même de Celui qui y meurt.

Jeunes filles chrétiennes, que votre attitude pendant la messe rappelle celle de la Vierge au Calvaire. Comme Marie, oubliez ce qui vous entoure, ne pensez plus aux choses de ce monde, ne voyez que Jésus, ne parlez qu'à Jésus, ne pensez qu'à Jésus pour vous unir à son sacrifice et vous offrir avec Lui. Si votre âme est dans ces saintes dispositions, les prières liturgiques parleront à votre cœur, vous les lirez avec joie et avec profit ; alors, par les consolations que vous y trouverez et par les grâces qu'elle vous procurera, la messe quotidienne sera vraiment « le soleil de vos exercices de piété. »

---

IMPRIMATUR

Lingonis, die 7 maii 1902.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

---

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Discours pour une Première Messe.** — I. Ce qui divise et ce qui rapproche le prêtre et le peuple, 369.  
— II. Le *Magnificat* du jeune prêtre, 373.

**Entretiens sur les évangiles du dimanche.** — XXVIII. 2<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte : La parabole du grand festin, 375.

**Réflexions sur des paroles du Propre des messes du dimanche.** — XXVIII. Dimanche de la Trinité, 377.

**Les litanies de la sainte Vierge, Entretiens à des jeunes filles.** — XLI. *Salus infirmorum*, 380.

## DISCOURS POUR UNE PREMIÈRE MESSE

### I

#### CE QUI DIVISE ET CE QUI RAPPROCHE LE PRÊTRE ET LE PEUPLE <sup>1</sup>

Ce n'est pas à moi, mon cher ami, qu'il appartenait de prendre la parole en cette fête si douce pour vous, pour vos parents, pour vos amis, pour toute cette paroisse. Cet honneur, d'autres pouvaient l'envier, et à juste titre, dont l'éloquence nous eût réjouis tous : vos supérieurs, vos anciens maîtres, qui, je le sais, vous tiennent en haute estime et vous portent une affection profonde. Vous avez pensé que cet honneur revenait de droit à celui qui vous a instruit, élevé, dirigé vers la carrière ecclésiastique et dont nous menions le deuil, tous ensemble, dans une sorte de solennité triomphale et triste, il y a juste aujourd'hui sept ans. Peut-être en effet, par l'amitié étroite qui nous unissait, étais-je autorisé à le remplacer à votre première messe ; il est sûr toutefois que je ne suis qu'un remplaçant.

Je ne doute pas qu'aujourd'hui au ciel il n'y ait pour lui ce que les théologiens appellent un accroissement de gloire accidentelle : il jouit de votre bonheur, il en prend sa part légitime et il prie pour vous.

Une des dernières paroles qu'il m'adressa sur son lit d'agonie, entre deux de ces crises terribles qui l'emportèrent prématurément, fut celle-ci : « Le bon Dieu peut m'appeler à lui, si telle est sa volonté. Je suis jeune encore, mais j'ai beaucoup travaillé. » Il avait quarante-sept ans.

Son plus beau travail, sa meilleure œuvre jusqu'ici — et nous en connaissons une autre bientôt,

non moins bonne, — c'est vous, mon cher ami, car il vous a élevé pour le sacerdoce, et vous voilà prêtre.

Le prêtre, c'est un autre Jésus-Christ. *Sacerdos alter Christus*. Il prie, il vit, il sacrifie, il meurt comme Jésus-Christ, et cette comparaison avec le divin Sauveur ne laisse point quelquefois de nous faire rougir de notre faiblesse, de l'infirmité de la copie, de la distance qui la sépare du parfait Modèle.

Mais aussi bien, parce qu'il est un autre Jésus-Christ, le prêtre est ce qu'il y a de meilleur ici-bas, de plus pur, de plus élevé, de plus grand ; et serait-il une copie défectueuse, qu'il garderait toujours en lui quelque chose de la splendeur de l'original.

Alors se pose naturellement cette question, que je n'entends pas éviter : « Comment se fait-il que le prêtre qui enseigne le bien, qui est le bien, qui représente le bien, ne soit pas compris, pas même toujours honoré, mais au contraire tenu à l'écart et en suspicion, haï parfois et dédaigné du peuple ? »

On me répondra sans doute que le serviteur n'est pas au-dessus du Maître, que le Maître ayant été persécuté, les disciples doivent l'être aussi. C'est la parole de l'Evangile, mais il me semble qu'elle était dite surtout pour les apôtres et pour les temps violents des premières persécutions. Nous avons aujourd'hui vingt siècles de christianisme dans les veines, et ils ne sauraient être toujours prépondérants, les pharisiens qui ont crucifié Jésus-Christ ! Le christianisme a changé les idées et adouci nos mœurs, et il serait difficile d'assurer que si Jésus-Christ revenait sur la terre, il y trouverait encore le même Calvaire.

Et pourtant nous connaissons nombre d'hommes, même de braves gens, qui n'aiment pas le prêtre de Jésus-Christ.

Qui expliquera pourquoi le peuple n'aime pas ce qui, par sa nature, est incontestablement bon ? Qui nous donnera la clef de ce douloureux problème ?

C'est donc qu'il y a des choses qui divisent !

D'autre part, ce même peuple, à certains moments, témoigne hautement son estime pour le prêtre, il se presse autour de lui, sollicite ses conseils, goûte ses enseignements, s'honore de l'avoir pour parent, pour ami, de lui serrer la main, se montre fier de le compter parmi les siens, parmi les enfants du pays, et lui accorde toute sa confiance.

C'est donc qu'il y a des choses qui rapprochent !

Je voudrais étudier ces choses-là.

Aujourd'hui, mon cher ami, vous ne connaissez que ce qui rapproche, mais l'heure viendra sans doute aussi où vous souffrirez de ce qui divise. C'est pourquoi, dans ces paroles que je paraîtrai adresser surtout à cette assemblée religieuse et amie, ma pensée pourtant ne s'éloignera pas un instant de vous.

<sup>1</sup> Ce discours a été prononcé par un de nos collaborateurs à la première messe de M. l'abbé B., à A. (diocèse de Langres), le 31 mars 1902. Bien qu'il sorte de la tonalité ordinaire, nous le publions tel qu'il a été composé, parce que nous y trouvons des aperçus très actuels.



## I

Deux choses surtout divisent le prêtre et le peuple : la défaveur publique et les préjugés.

1. On a dit que l'opinion est la reine du monde, et c'est vrai. Aussi les hommes qui briguent la popularité et qui dépendent d'elle cherchent-ils par tous les moyens possibles à se concilier l'opinion. Un homme, une société, une institution qui tombent en défaveur, perdent tout crédit et tout avenir.

Souvent en effet nous sommes témoins de ce fait : que des hommes considérables qui ont joui longtemps de la faveur du peuple se voient dédaignés d'abord et bientôt oubliés. Les puissantes monarchies des Bourbons et des Stuarts qui ont compté tant de grands hommes et semé dans leur pays — j'allais dire dans l'univers — tant de bienfaits et de gloire, ont été frappées quelque jour d'une irrémédiable défaveur. Le souffle populaire change sans cesse de direction et souvent l'on n'en sait pas plus les raisons qu'on ne connaît l'origine des vents. Mais il est une chose certaine : c'est que ce qui a été balayé par la tempête ne revient plus, à moins que ce ne soit divin.

Aucune institution en effet ne connut davantage la défaveur publique que l'Eglise de Jésus-Christ. Pendant trois siècles il lui fut interdit de paraître au grand jour : ses fidèles étaient honteusement calomniés, déshonorés, torturés, martyrisés par millions, et cependant elle a survécu à toutes les défaveurs officielles comme aux dix persécutions organisées par les empereurs. Mais c'est là un fait tellement exceptionnel et considérable que les théologiens y ont puisé un argument des plus solides pour établir la divinité de l'Eglise.

Elle seule des sociétés, des institutions créées parmi les hommes, a triomphé de l'opinion ameutée, de la défaveur publique, mais c'est parce qu'elle est divine et qu'elle a les promesses de la durée.

Il n'en va pas ainsi des institutions purement humaines, et il demeure certain que le meilleur procédé pour démolir l'influence d'un homme, d'une famille, d'une société, c'est de les discréditer. Ce moyen réussit surtout en France, où le ridicule est une arme sûre, où le mensonge est admis volontiers et cru comme parole d'Evangile. Nos pères étaient réputés pour la naïveté de leur foi : c'étaient de bonnes natures croyantes et pieuses ; nous avons gardé quelque chose de leur simplicité, mais pour croire le mensonge ; nous sommes devenus crédules du mal.

J'estime qu'il est inutile de développer ma pensée, car tout le monde l'a comprise. La vérité, claire comme le soleil, c'est qu'on ne cesse de se battre autour de nous et contre nous. Le prêtre est le grand enjeu des batailles actuelles et lui, il n'a pas, comme l'Eglise, l'assurance du triomphe. Pour beaucoup, il est l'ennemi. Voilà pourquoi, afin de diminuer son autorité qu'on redoute, on l'a raillé, persiflé, discrédité.

Seuls les caractères bien trempés, les esprits solidement judicieux ne tiennent nul compte du discrédit public, mais vous avouerez volontiers qu'ils ne forment guère qu'une brillante et impuissante exception. Les autres ne résistent pas au courant. Du moment qu'un homme est accusé, accablé, on est porté à le croire coupable, et si à son tour on ne l'accable pas, c'est qu'on est encore doué d'une certaine vertu. La vertu toutefois ne va pas jusqu'à le défendre, on se contente de s'éloigner de lui.

2. La défaveur existe, c'est un fait. Mais d'où vient-elle ? Des préjugés régnants.

a) On croit le prêtre *sévère* pour son temps, on le considère comme un censeur gênant ; et cela excite la défiance.

Il est la règle, le devoir, l'interprète de l'Evangile, le ministre de Jésus-Christ. Chargé d'enseigner la vérité, ce qui est une grave et pénible mission, il ne saurait ni la diminuer, ni la travestir. Or s'il parle avec netteté, avec vigueur, il blesse ; s'il se tait, c'est qu'il ne pense pas comme vous, à votre jugement ; et le peuple lui en veut même de son silence qu'il regarde comme une condamnation.

Ai-je besoin de montrer combien ce préjugé est injuste et faux ? C'est comme si vos enfants vous en voulaient, vous gardaient rancune et rigueur de votre sévérité à les maintenir dans la droiture et l'honnêteté !

Je plains le père de famille qui se sent obligé en conscience de corriger son fils et qui le corrige. Il l'aime tant, ce fils de son cœur plus encore que de sa chair, sa fierté, sa joie, la fleur de sa vie qui promet de si beaux fruits à l'avenir ! Aussi comme il souffre d'en être réduit à cette douloureuse extrémité ! Oui, je le plains, mais je l'admire encore davantage. Son acte, son bras armé de la verge, c'est le triomphe de la raison. Il a fait taire son cœur pour qu'en lui la vérité l'emporte sur la faiblesse paternelle, et cela je le déclare héroïque.

Tel est le prêtre chargé d'élever, de reprendre, d'éclairer le peuple. Sachez-lui gré de vous dire la vérité, car ce n'est pas son intérêt qui lui commande de prendre cette attitude de docteur désagréable, mais seule la voix puissante du devoir : c'est le triomphe de la foi !

b) Parlerai-je d'un autre préjugé qui ne me paraît pas moins répandu ?... Pourquoi pas ? Nous sommes ici en famille, nous avons beaucoup de souvenirs communs et nous pouvons nous confier bien des choses... Eh bien ! on croit le prêtre *riche*, et cela excite la convoitise.

Les chiffres sont là pourtant, authentiques, officiels, indiscutables. Mais s'il les apporte, s'il en fait ressortir la navrante éloquence, aussitôt, avec une admirable candeur, on lui prête, on lui crée, on lui certifie des ressources imaginaires, par conséquent inépuisables.

La vérité, c'est qu'il est pauvre et c'est une de ses gloires. J'ai connu des traits de misère in-

croyables, mais cette misère était dignement, joyeusement, sacerdotalelement supportée. Le prêtre français est grand devant Dieu parce qu'il pratique la pauvreté effective et qu'il sait encore donner de sa pauvreté.

c) Est-ce là tout ? Hélas ! non. Mais je n'ai pas le courage de repousser les autres préjugés qui veulent que le prêtre soit un être inutile dans la société, alors que c'est lui qui, par sa prière, son exemple, son travail, son enseignement, soutient la société et l'empêche de crouler. Tertullien disait aux païens de son temps : « Si nous nous retirions, vous seriez effrayés de votre solitude ! » Et nous, si nos ennemis, qui sont les ennemis de toute société, nous forçaient à nous éloigner, nous emporterions avec nous le cœur, l'avenir, la vitalité du pays, les principes nécessaires sur lesquels repose la patrie, l'idée religieuse, Jésus-Christ, la sainte Eucharistie, et vous seriez effrayés du vide affreux que nous laisserions derrière nous.

Je n'ai pas le courage non plus de parler de cette prédisposition populaire à accueillir tout ce qui est au désavantage du prêtre, sans examen, sans doute ni protestation. Ceux qui ne nous connaissent pas nous attribuent bien des crimes ; ceux mêmes qui nous connaissent et nous aiment disent : « Ce sont vraiment de bien braves gens, mais on dit tant de mal des autres qu'ils ne doivent pas tous leur ressembler ! » Est-ce que durant la guerre on ne s'entredisait pas bonnement que le clergé s'entendait avec les Prussiens et même qu'il les avait appelés ? Pendant ce temps, l'ennemi, qui jugeait autrement, fusillait par exemple à Reims l'abbé Miroy, curé de Cuchery, « pour crime de trahison envers les troupes allemandes. »

Enfin dans la religion les ennemis du prêtre ne veulent voir que des moyens, que des complots pour tromper le peuple ou l'exploiter. Sans doute ces allégations font sourire les chrétiens, qui savent bien que nous n'exploitons que l'enfer, car nous travaillons uniquement à lui arracher des âmes, que c'est là notre unique sollicitude et que nous ne sommes heureux que les jours où nous pouvons nous rendre ce témoignage : « Aujourd'hui j'ai fait quelque chose pour les âmes, j'en ai sauvé une, j'ai travaillé pour le ciel ! »

Mais vous conviendrez que ces préjugés-là divisent tout de même et beaucoup. Le prêtre a besoin, pour faire du bien aux âmes, de s'appuyer sur l'estime, la confiance et l'affection du peuple ; il faut donc avant tout supprimer les contre-vérités qui lui enlèvent ces biens nécessaires.

Heureusement que, s'il est des choses qui divisent, il en est d'autres qui rapprochent, et celles-ci sont invincibles.

## II

Le prêtre est rapproché du peuple par son cœur et par ses origines.

1. Quand Dieu créa le cœur de l'homme, dit Bossuet, il y mit premièrement la bonté. Cette ad-

mirable qualité, le christianisme l'a développée, cultivée et fait épanouir dans le cœur du peuple.

Regardez-le bien ! Comme il est sensible à toutes les misères, comme il s'attendrit sur les souffrances d'autrui et s'indigne des injustices qui frappent les hommes ou les nations ! C'est cette générosité née de l'Evangile, sans cesse renouvelée et inspirée par l'Eglise, qui a produit cette merveille de charité, d'énergie, d'initiative, de dévouement qui s'appelle le peuple chrétien, *populus christianus*. Ce peuple, enfanté par le Christ, a rendu hommage au Christ en pratiquant sa doctrine, en se passionnant pour ses enseignements et pour sa croix. Il a fait les croisades. Il a produit des héros, des patriotes, parce qu'il aime la belle patrie d'ici-bas ; il a enfanté des martyrs, parce qu'il aime la grande patrie du ciel. Pour soulager les douleurs humaines, défendre les saintes causes, faire connaître l'Evangile, le peuple a donné ses sueurs, ses sacrifices, sa vie, son or. J'ai dit : son or. Oui, lui qui en a peu, s'en est montré prodigue. C'est son or qui soutient, pour la plus grande partie, les œuvres vitales magnifiquement françaises et chrétiennes de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance, et cet or devient sacré parce qu'il est donné par son cœur !

Dans le cœur du prêtre, à la bonté native et surnaturelle, Dieu a ajouté quelque chose d'infiniment puissant et doux, qui réunit au sentiment de la paternité je ne sais quoi de maternel.

Avant que l'Eglise lui eût assigné ce champ où il devrait cultiver des âmes, il ne vous connaissait pas ; c'est à peine s'il avait entendu parler de vous. Mais une fois qu'il eut visité ce champ aux plantes surnaturelles si variées, inégalement belles et toutes attachantes, il s'est pris à l'aimer d'un amour profond. Il a aimé vos vertus, vos qualités bienveillantes, votre ardeur au travail ; il n'est pas jusqu'à vos défauts pour lesquels il n'ait éprouvé une certaine indulgence un peu maternelle ; il a aimé tout de vous : votre église, votre vallée, votre usine, vos rues bordées de maisons où il se plaisait à entrer, où le meilleur accueil lui était constamment réservé. Si l'on vous attaquait, il prenait votre défense, il lui semblait alors que c'était sa personne même qui était atteinte ; toute sa paroisse lui paraissait comme enveloppée d'une auréole que n'avaient pas les autres ; vos deuils étaient ses deuils, vos joies ses joies ; il réalisait ainsi l'idéal de l'Apôtre : « Pleurer avec ceux qui pleurent, se réjouir avec ceux qui se réjouissent. »

Ce portrait, vous l'avez reconnu, il demeure vivant dans votre souvenir ; ce cœur de prêtre, vous l'avez senti battre à l'unisson du vôtre : aussi vous l'aimiez comme il vous aimait. N'allez pas croire toutefois que ce portrait soit uniquement le sien : c'est celui de tout prêtre que l'Eglise a élevé et formé. C'est pourquoi ces deux cœurs sont faits pour s'entendre : le cœur du peuple et le cœur du prêtre ; ils ont besoin l'un de l'autre et il y a per-



pétuellement entre eux un échange merveilleux d'affection, de générosité, de dévouement. Non seulement ils sont rapprochés : ils sont unis l'un à l'autre, et d'une manière tellement indissoluble que si je vois bien ce qui peut les diviser, je ne devine pas ce qui pourrait jamais les séparer. La puissance des mots est grande ainsi que celle des préjugés, mais la puissance de l'amour l'emporte. Aussi le peuple ne sait-il rien refuser au prêtre qui se donne tout à lui, qui s'intéresse à tous ses besoins et à toutes ses misères, qu'on rencontre toujours à la place aimée du devoir dans les foyers désolés, pour encourager ceux qui se désespèrent, pour serrer la main une dernière fois, après les avoir bénis, à ceux qui s'en vont.

2. N'ont-ils pas, d'ailleurs, les mêmes origines ?

Toute société qui veut vivre garde le sens de l'âme, le sens religieux, l'espérance d'une autre vie, et l'homme au fond ne subit les douleurs de celle-ci qu'en vue de la vie future, la vie éternelle de justice où tous ses efforts seront récompensés, où chacun recevra suivant ses peines, ses mérites, ses labeurs.

L'idée religieuse est indéracinable de l'âme humaine, elle fait partie de son essence, et j'avoue que je ne comprends pas bien une définition de l'homme qui ne comporte pas qu'il est un être raisonnable et religieux.

Pas de peuple fort et ayant les promesses de l'avenir sans l'idée religieuse. Eh bien ! le prêtre s'est mis uniquement au service de cette idée *nécessaire* aux sociétés et aux nations.

Or, d'où vient-il ordinairement, le prêtre ?

Dieu me garde de médire de la bourgeoisie, qui est ici d'ailleurs si dignement et chrétiennement représentée, non plus que de la noblesse, alors qu'en ce moment même un de ses membres les plus distingués achève d'user sur son lit de douleur les forces qu'il a dépensées au service des pauvres ! Mais la noblesse et la bourgeoisie ne forment qu'une partie restreinte du pays et elles donnent surtout leurs fils à l'armée, à la magistrature, aux sciences, aux lettres, à l'industrie, aux hautes études : ce n'est que rarement et par exception qu'elles les donnent à l'Eglise.

C'est le peuple qui vient offrir ses enfants à l'Eglise, les vouer à son service et au service social. Il comprend qu'un pays ne peut subsister sans la religion, et, comme d'instinct, il envoie ses fils à la défense de la patrie en les consacrant à faire connaître, à enseigner et à défendre la religion.

Un jour un homme du peuple vient trouver son curé et lui dit : « Voici un enfant que vous avez baptisé, il est pieux et doux, il aime l'étude, et le jour de sa première communion il a pris la résolution de se faire prêtre. Voulez-vous le mettre dans la voie, lui commencer ses études classiques ? »

Ce jour-là, le cœur du prêtre éprouve une indicible émotion, une nouvelle paternité surgit au fond de son cœur, et il se met joyeusement à

l'œuvre, pour donner à l'Eglise qui l'a élevé un autre lui-même.

L'enfant grandit au sein d'une famille où il n'a trouvé que de bons exemples. Son père, jusque-là honoré et sérieux, devient plus grave encore et il sent s'accroître son courage ; sa bonne mère entrevoit déjà l'époque lointaine où elle le verra monter à l'autel, et elle bénit Dieu. Pour lui, il affermit sa vocation. Rien ne l'appelle ni ne le séduit des voix et des fascinations du monde ; les petites contradictions du dehors même le mûrissent et le fortifient dans son généreux projet. En son cœur il se dit qu'il fait une grande chose et il se réjouit par avance de reverser sur ses frères du peuple les bienfaits de la haute éducation et des grâces de choix qu'il a reçues.

Ses études s'achèvent, heureuses et brillantes, et en ce jour même, parvenu au sommet de la vertu et de la science, le voilà qui va célébrer sa première messe pour sa famille, pour ses amis, pour tout ce peuple chrétien qui le regarde et qui l'admire.

Ce prêtre, c'est vous, mon cher ami. C'est aussi nous tous, car nous tenons au peuple par le fond de nos entrailles. Nos pères étaient des ouvriers, nos mères de laborieuses filles des champs, et nous sommes tous comme cela !

Et l'on voudrait amener le peuple à renier ses enfants ?

Non, non... Il nous est plus attaché qu'on ne pense, il nous aime comme des camarades d'autrefois qui ne sont pas fiers ; quand nous le rencontrons, ses mains d'elles-mêmes se joignent aux nôtres ; lorsque nous retrouvons surtout nos amis d'enfance dans le pays natal, ils sont heureux de nous voir, c'est comme s'ils revoyaient des frères : ils nous rappellent nos jeunes années passées ensemble, et souvent ils nous mandent à leur chevet ou à celui de leurs enfants.

Je comprends qu'on travaille à détacher de nous le peuple, mais on n'y parviendra pas. Est-ce qu'on détache le père de ses fils ? Or le peuple, c'est le père ; les fils, c'est nous !

Peut-être avons-nous eu le tort — car je veux tout dire — de ne pas aller assez droit à lui, non point parce que nous ne l'aimions pas, — car nous non plus nous ne méconnaissons pas nos origines, nous ne sommes pas des renégats, — mais parce que son accueil n'était pas toujours encourageant. Nous avons parfois manqué de hardiesse, voilà tout.

Vous serez plus audacieux et plus heureux, vous, mon cher ami, ainsi que la génération sacerdotale qui se lève à vos côtés. Ayez confiance dans le peuple, dans son bon sens et dans son bon cœur. De fécondes victoires sociales vous sont réservées : vous ferez du bien à beaucoup d'âmes, vous éclairerez, vous apaiserez, vous ferez aimer l'Eglise.

Je suis long peut-être, mais je racontais nos gloires communes et je m'entretenais de nos espérances. J'ai fini... Maintenant montez à l'autel,

prêtre de Jésus-Christ, offrez le divin sacrifice dans cette église où vous avez été baptisé par un prêtre dont le souvenir demeure dans notre âme comme un parfum d'affection et de dévouement, où il vous a donné la sainte communion pour la première fois. Laissez-vous aller aux beaux rêves et aux magnifiques désirs de votre jeunesse sacerdotale. Nous prions avec vous pour qu'ils se réalisent, pour que votre vie soit bien remplie et que vous ameniez à Jésus-Christ beaucoup de ces âmes du peuple à qui il disait : « Venez à moi, vous tous qui souffrez, qui travaillez, qui êtes accablés, et je vous soulagerai ! »

## II

## LE MAGNIFICAT DU JEUNE PRÊTRE

*Magnificat anima mea Dominum.*  
Mon âme glorifie le Seigneur.

Mes bien chers frères,

Hier, en la fête de la Visitation, pendant que les échos du monde catholique redisaient le cantique étonné il y a 1900 ans par la Vierge Marie, la puissance et la bonté de Dieu s'inclinaient vers un enfant de cette paroisse pour en faire un prêtre.

Après le jour de l'ordination, voici celui de la première messe. Et du cœur du jeune ministre de Jésus-Christ un doux et fervent *Magnificat* monte spontanément vers le ciel. « Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit tressaille d'allégresse en Jésus mon Sauveur. *Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.* » Pourquoi ? « Parce que, sans se laisser arrêter par ma faiblesse et ma misère, Dieu a fait en moi de grandes choses. *Fecit mihi magna qui potens est.* »

Mes bien chers frères, en vous remerciant bien vivement d'être venus en grand nombre assister à cette fête qui est la vôtre, puisque la paroisse donne en ce jour à Jésus-Christ un digne ministre, — à cette fête qui est aussi la fête du sacerdoce, puisque nous, vos prêtres dévoués, éprouvons aujourd'hui le contre-coup des grandes et inoubliables émotions de notre première messe, — en vous félicitant d'avoir voulu prendre votre part des grâces et des bénédictions dont cette journée sera la source, je veux vous exposer les deux pensées que je viens de cueillir comme deux fleurs dans le *Magnificat* ; je veux vous faire respirer le parfum d'édification qui s'en dégage ; je veux déposer bien pieusement et bien affectueusement ce modeste bouquet sur l'autel où l'adorable Victime de notre salut va s'immoler pour la première fois entre les mains de notre jeune et bien-aimé confrère.

Le bonheur du jeune prêtre en face du saint autel : *Exultavit spiritus meus* ; la grandeur du prêtre en face de tant de miracles : *Fecit mihi magna qui potens est* ; voilà le sujet que je vais traiter brièvement.

Daigne la douce Vierge Marie, reine du sacerdoce, nous visiter et nous bénir !

## I

Mes frères, vous savez sans doute qu'une vocation sacerdotale est un irrésistible attrait, une fascination surnaturelle que les tabernacles de Jésus-Christ exercent sur une âme choisie. Au milieu des enfants qui se livrent à leurs joyeux ébats et dont l'intelligence et le cœur commencent à s'épanouir comme la rose de Jéricho ou le lis de la vallée, Jésus en a distingué un, et il lui a dit secrètement et suavement : « Viens avec moi, tu seras prêtre, tu monteras sur cet autel où j'accomplis des mystères adorables, où je sauve les âmes, et tu les sauveras avec moi. » A quel jour et à quel heure s'est fait entendre cette voix si puissante et si douce ? A-t-elle retenti au matin de la vie, dès le premier éveil de l'intelligence ? A-t-elle parlé au jour si pur de la première communion ? Nul ne le sait ; mais Jésus souriait d'un sourire si divin, et l'autel qu'il montrait dans le lointain était si resplendissant, que l'enfant s'est senti à jamais subjugué. Il a pris dès ce jour pour compagnes de sa vie l'étude et la piété. Puis l'enfance a fait place à l'adolescence et à la jeunesse ; puis il a vu ses compagnons s'élancer à la poursuite de plaisirs moins séduisants que dégradants ; puis il a vu s'élargir les horizons du monde ; puis il a vu le spectacle démoralisateur de l'indifférence et de l'impiété ; puis Satan est venu peut-être le tenter... Mais rien ne l'a détourné, rien ne l'a séduit, rien n'a pu l'empêcher de marcher sans défaillance vers l'autel de Jésus-Christ.

Oh ! avec quelle pieuse ardeur il attendait le jour où il pourrait enfin monter sur cet autel ! Son cœur a chanté mille fois le cantique du désir : « *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum...* Le cerf court avec impatience à la source rafraîchissante qui doit le désaltérer ; et moi, plus impatient encore, je cours vers vous, Seigneur, pour étancher ma soif ardente de bonheur au fleuve de vos divins tabernacles... *Quam dilecta tabernacula tua, Domine !* Seigneur, qu'ils sont aimés vos tabernacles ! O Jésus, votre autel est le Thabor sur lequel on s'écrie : « Comme il fait bon ici ! » Il est aussi le sublime calvaire sur lequel je veux goûter l'indicible ivresse de me dévouer, de m'immoler, de me sacrifier avec vous pour le salut des âmes ; car ce divin dévouement, j'en ai fait avec vous et pour vous, ô Jésus, l'idéal de ma vie. »

Et maintenant, les longues heures de l'attente se sont écoulées. Voici le jeune prêtre tout tremblant d'émotion au pied de cet autel si ardemment convoité. Ecoutez son premier cri d'amour et de bonheur : « *Introibo ad altare Dei, ad Deum qui lætificat juventutem meam* ; je vais m'approcher de l'autel de mon Dieu, du Dieu qui réjouit ma jeunesse... O mon Dieu ! il est là votre autel, avec toutes les choses infinies qu'il représente et qu'il renferme. Je le vois couvert de fleurs et resplen-



dissant de lumières, et je voudrais le couvrir d'or et de pierreries puisqu'il va devenir votre trône. Plus que jamais il m'attire et m'éblouit, et je vais y monter pour la première fois avec les sentiments qui animent vos élus lorsqu'ils montent au ciel. *Introibo ad altare Dei !... O Dieu, grand et bon sans mesure, source de vie, source de joie, centre de tout bonheur, océan sans bornes dans lequel les anges et les saints boivent à longs traits les délices éternelles, ô mon Dieu, c'est vers vous que je vais : Ad Deum !... Et je sens que vous inondez d'une joie inconnue mon cœur de 25 ans : Ad Deum qui lætificat juventutem meam ! »*

Puis il monte et il entonne le cantique des anges : « *Gloria in excelsis Deo*. Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » Et il pense aux âmes troublées qui attendent de son doux ministère la paix et le salut.

Puis il chante le *Sursum corda* des âmes élevées...

Et bientôt le silence de l'adoration remplit le temple. Le prêtre s'incline profondément sur l'autel, les fidèles se prosternent, les anges adorent invisibles, le ciel et la terre sont attentifs. Que va-t-il se produire ? Le plus grand des miracles. Au son de cette voix que l'émotion étouffe, Jésus-Christ, créateur et rédempteur du monde, descend et s'immole sur l'autel, et le prêtre le tient dans ses mains, il le touche, il l'élève, il l'adore, il l'aime, il va bientôt se nourrir de sa chair, tremper ses lèvres dans le sang qui remplit le calice et y boire à longs traits le bonheur le plus inexprimable qu'il soit possible à un cœur humain d'éprouver ici-bas.

O mon Dieu, où est-il en cet instant suprême, votre jeune ministre ? Est-il dans un temple terrestre ? N'est-il pas plutôt sous les portiques entr'ouverts du temple de l'éternité ? *Et exultavit spiritus meus...*

Cher et pieux confrère, jouissez de tout votre bonheur ! Qu'il imprime dans votre âme une empreinte éternelle ! Jouissez-en suavement, jouissez-en bien humblement, tout en reconnaissant que Dieu a mis en jeu sa puissance et sa bonté pour faire en vous de grandes choses : *Fecit mihi magna qui potens est*.

## II

Oui, mes bien chers frères, le prêtre est grand. Mais lorsque nous vous parlons du prêtre avec ardeur et enthousiasme, nous n'obéissons pas à un misérable sentiment d'amour-propre et d'orgueil. Au contraire, plus nous exaltons la sublimité de nos fonctions et de notre caractère, plus nous mettons en relief notre évidente insuffisance en face de ce sublime idéal. Oui, notre couronne est belle, et nous la plaçons à mille coudées au-dessus du diadème des rois ; mais elle écrase notre faiblesse. Nous n'oublions pas que pour venir jusqu'à nous, Dieu s'est infiniment abaissé : *Respectat humilitatem...* Nous aimons à nous rap-

peler que le Dieu qui se cacha trente ans dans l'humble atelier de Nazareth ne va pas ordinairement frapper à la porte des palais pour y chercher ses prêtres. Les petits et les humbles, voilà ceux qu'il exalte : *Et exaltavit humiles*. Mais le vif sentiment de notre indignité personnelle ne peut pas étouffer ce cri que poussent dans nos âmes la reconnaissance et l'amour : « *Fecit mihi magna qui potens est*. Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. »

Mes frères, le prêtre est grand parce qu'il représente et personnifie ce qu'il y a de plus grand dans le monde : Dieu, la religion, la vertu, le dévouement, les choses surnaturelles et éternelles. Et il représente tout cela parce qu'il est le ministre et l'ambassadeur de Dieu.

C'est le titre que revendique saint Paul pour le sacerdoce lorsqu'il dit : « *Legatione pro Christo fungimur*. Nous sommes les ambassadeurs de Jésus-Christ. » C'est la mission que notre divin Maître nous a assignée lorsqu'il nous a dit : « *Sicut misit me Pater...* Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. » Mission divine puisqu'elle émane directement de Dieu ; mission universelle que doivent reconnaître les grands et les petits, les riches et les pauvres, les justes et les pécheurs, puisque Jésus-Christ nous a dit : « Prêchez l'Evangile à toute créature ; » mission vaste comme l'espace, puisqu'il a ajouté : « Allez dans le monde entier, enseignez toutes les nations ; » mission longue comme le temps, puisqu'il a dit enfin : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

Mais cette admirable mission, écrasante en raison même de sa sublimité, des hommes pétris de boue et remplis de faiblesses pourront-ils en porter le fardeau ? — Oui, mes frères, car avec sa mission divine, Jésus-Christ nous communique sa puissance divine ; non pas l'étonnante puissance avec laquelle il créa l'univers, mais la puissance plus étonnante encore, si c'est possible, avec laquelle il opère des prodiges dans le monde surnaturel des âmes. Par nous-mêmes nous ne sommes rien ; mais notre consécration met en nous je ne sais quel élément divin de force et de puissance. Jeune prêtre, qu'étiez-vous, que pouviez-vous hier matin ? Et voici que dans quelques instants vous allez opérer sur l'autel des miracles plus surprenants que ceux qui étonnèrent les anges au grand jour de la création. Et bientôt le pécheur souillé et désespéré se prosternera à vos pieds pour se relever purifié et consolé ; et vous bénirez les berceaux et les tombes ; et vous consacrerez les liens indissolubles du mariage ; et lorsque vous parlerez, quoique votre parole ne soit rien par elle-même, quoiqu'elle manque peut-être du prestige et de l'entraînement de l'éloquence humaine, cependant en passant par des lèvres empourprées chaque jour du sang d'un Dieu, elle deviendra la parole de Dieu et produira dans les âmes plus de lumière, plus de conviction, plus de fruit que les discours des brillants orateurs.

O mon Dieu, que vous êtes puissant, puisque vous donnez à de misérables créatures le pouvoir d'ouvrir le ciel et de fermer l'enfer !... O mon Dieu, que vous êtes bon, puisque vous laissez tomber sur vos prêtres un reflet de votre bonté !

Par nous-mêmes, nous n'avons pas plus de bonté que de puissance ; mais l'huile de notre consécration sacerdotale a pour ainsi dire infusé dans nos veines sa suave douceur et mêlé à notre sang un élément de bonté divine. Nous sommes les ministres du Dieu infiniment bon, de celui dont l'Apôtre de l'amour a pu dire cette magnifique parole : « *Deus caritas est*. Dieu est tout amour ! » Oh ! oui, il est bon ce Dieu qui, par amour pour nous, est tombé du ciel dans une étable, et qui, après avoir dormi son premier sommeil dans une crèche, sur une poignée de paille, s'est couché dans les bras de la mort sur le lit sanglant de la croix ! Il est pour nous la vivante et sublime personification du dévouement et de l'amour. Et nous sommes ses ministres ; et nous serions indignes et de lui et de vous si nous ne vous aimions pas comme il vous a aimés. Voilà pourquoi il a laissé tomber sur nous une étincelle de sa divine charité.

La mission de Dieu, la puissance de Dieu et la bonté de Dieu, voilà ce qui donne au prêtre une incomparable grandeur ; voilà ce qui fait de lui un être surnaturel placé sur les confins du temps et de l'éternité, un pont sublime jeté entre la terre et le ciel. *Fecit mihi magna qui potens est*.

Mes bien chers frères, priez pour le jeune prêtre qui prie en ce moment pour vous, et qui dans un instant, en reposant sur chacun de nous ses mains ruisselantes des grâces du Saint-Esprit, appellera sur nous toutes les bénédictions du ciel. Priez pour nous afin que nous portions dignement devant Dieu et devant vous le glorieux mais lourd fardeau de notre sacerdoce.

Et vous, mon cher ami, qui hier encore étiez notre enfant et qui devenez aujourd'hui notre frère bien-aimé dans le sacerdoce de Jésus-Christ, appliquez-vous à réaliser en vous l'idéal du prêtre. Après nous avoir édifiés pendant les longues années de votre préparation sacerdotale, édifiez et sauvez les âmes que la divine Providence mettra sur votre chemin. Je suis heureux de vous souhaiter la bienvenue dans les rangs du sacerdoce, parce que j'ai l'espoir fondé que vous serez un digne prêtre. Oui, que ce titre suffise à votre ambition : *Tu es sacerdos in æternum*... Soyez prêtre maintenant ; soyez prêtre quand les cheveux blancs couronneront votre tête... *In æternum* ! Soyez prêtre toujours.

Soyez-le *secundum ordinem Melchisedech* ; offrez à Dieu chaque jour avec des transports de joie et de ferveur le pain vivant descendu des cieux et le calice enivrant du sang de Jésus-Christ.

Et que ce sang divin dont nous célébrons aujourd'hui la fête, inonde votre âme et la couvre à jamais de sainteté, de dévouement, d'amour et de bonheur ! Amen.

## ENTRETIENS SUR LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

### XXVIII

#### 2<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte

#### LA PARABOLE DU GRAND FESTIN

En ce jour, à travers les rues superbement décorées et jonchées de fleurs, au milieu des vapeurs de l'encens, l'Eglise porte en triomphe l'adorable Sacrement de nos autels. S'adressant à ses enfants, elle leur dit avec le prophète : « Réjouissons-nous et faisons retentir des chants d'allégresse. Humilions-nous devant notre Dieu, adorons-le : car c'est le grand Dieu, et nous sommes son peuple et les brebis de son troupeau. » (Ps. xciv).

Que d'hommages sont rendus à Jésus-Christ en cette solennité ! Que de cantiques de louanges, que d'harmonieux concerts, que de bénédictions, que d'adorations !

Toutefois, rappelons-nous que la meilleure manière d'honorer la sainte Eucharistie, c'est de la recevoir dans nos cœurs. C'est pourquoi l'Eglise nous a fait lire ce matin la parabole du *grand festin*, dans laquelle les saints docteurs sont unanimes à reconnaître une image du festin eucharistique.

Ce festin est offert par l'amour, il est dédaigné par l'indifférence : telles sont les deux pensées sur lesquelles je me propose d'arrêter pendant quelques instants votre pieuse attention.

#### I. — Offert par l'amour.

Le festin eucharistique est offert par l'amour.

Ce qui le prouve, c'est d'abord la magnificence de ce banquet. C'est bien en effet *cœnam magnam*, un grand festin, grand par la dignité de celui qui y préside. C'est Dieu lui-même qui nous invite à nous asseoir à sa table... C'est lui que désigne cette expression de l'évangile, *Homo quidam*. « Il y a des tables aimables, dit Mgr Bougaud, des tables servies par l'amitié, embellies par les joies de la famille ; il y a des tables splendides, des tables royales où l'on s'assied avec respect, à cause de la dignité de celui qui y préside. » Mais que dire de la sainte table où l'homme devient le convive de Dieu lui-même ? Evidemment c'est l'amour divin qui nous convie, nous pauvres créatures, à ce festin magnifique.

C'est l'amour aussi qui l'a préparé. Tandis que sur les tables même les plus somptueuses on ne sert que des aliments matériels et terrestres, là, sous le voile d'un peu de pain, d'un peu de vin, c'est le corps, c'est le sang même d'un Dieu qui nous sont offerts en nourriture et en breuvage. A la vue d'une telle merveille, l'Eglise ne peut retenir son admiration : « O banquet sacré, s'écrie-t-elle, dans lequel le Christ est reçu ! *O sacrum convivium in quo Christus sumitur* ! » Et saint Thomas d'Aquin dans l'office du Saint-Sacrement : « *O res mirabi-*



*lis ! Manducat Dominum pauper, servus et humilis !* O prodige admirable ! Le Seigneur est la nourriture du pauvre, de l'esclave, du dernier des humains ! »

Et pourquoi ces mets surnaturels nous sont-ils offerts ? Ah ! c'est que Dieu sait bien qu'à chaque être il faut des aliments en rapport avec sa nature. Or, si nous tenons à la terre par notre corps, par notre âme nous tenons au ciel. Il faut donc à notre âme une nourriture divine. Il n'est pas de sol si riche et si fécond qui produise la vigne et le froment qui apaiseront sa faim et sa soif. Donnez à l'âme le froment des élus, donnez-lui le vin qui fait germer les vierges. Seul le repas eucharistique pourra réparer ses forces prêtes à défaillir et lui rendre sa première vigueur.

Enfin, ce festin c'est l'amour qui nous presse d'y assister. Dieu invite à sa table les faibles, les languissants et les malades. Il invite les pauvres et les riches, les peuples et les princes, les prêtres et les fidèles, les hommes de science et les ignorants. Et avec quelle ardeur il désire les voir répondre à son appel !

Les mœurs de l'Orient ont fourni à Notre-Seigneur une très belle image des instances du divin amour. Chez les Orientaux, en effet, ces grands amis du formalisme et des cérémonies, il y a presque toujours plusieurs invitations répétées pour une seule et même fête. Après avoir averti les convives d'une manière générale, on les fait prévenir encore à l'approche de la solennité. La dernière invitation a lieu au moment même du festin sous une forme très pressante : « Venez, car le repas est prêt, » crient les serviteurs de l'amphytrion, dans les villes syriennes, à la porte des invités.

C'est ainsi que Dieu nous presse de participer au festin céleste. Lui aussi il poursuit de ses appels renouvelés et encore renouvelés les âmes qu'il invite à s'y asseoir. Il nous crie sans cesse de l'autel ces paroles qu'il avait mises pour nous dans la bouche du Sage : « *Venite, comedite panem meum et bibite vinum quod miscui vobis.* Venez, paraissez dans mon sanctuaire, asseyez-vous à ma table, mangez le pain que je vous ai préparé. » (Prov., x, 5).

C'est donc l'amour qui nous offre le festin eucharistique ; et même il n'y a qu'un mot pour exprimer la bonté que Dieu témoigne à ceux qu'il convie à sa table, celui dont s'est servi l'apôtre saint Jean : « Le Christ ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin, *in finem.* » (Jean, xiii, 1). *In finem !* non pas jusqu'à la fin de sa vie mortelle ; mais, selon l'interprétation de saint Thomas, jusqu'au dernier terme de l'amour : *usque ad ultimum finem amoris* (Comment. in Joan.) ; jusqu'à l'épuisement de l'infini trésor de sa tendresse vis-à-vis de sa créature.

## II. — Dédaigné par l'indifférence.

Offert par l'amour, le festin eucharistique est dédaigné par l'indifférence.

Dieu est cet homme qui a fait un grand festin, mais ses invités ne viennent pas ; toutes les excuses sont bonnes pour ne point s'y rendre : il y a les affaires, il y a les champs, il y a les plaisirs. « *Rogo te : habe me excusatum.* »

Cette indifférence est déplorable. Elle offense Dieu autant qu'elle nous est funeste à nous-mêmes.

1. Elle offense Dieu. Elle constitue un indigne mépris du plus précieux de tous ses dons, du don dans lequel, comme l'a dit un saint docteur, il semble avoir épuisé toute l'étendue de sa puissance, toute la profondeur de sa sagesse, tous les trésors de sa bonté. Un pauvre nous inviterait à manger chez lui, nous croirions lui faire affront en refusant de répondre à son appel ; la table du Fils de Dieu est dressée, et nous nous excusons !

Non seulement une telle conduite est opposée au respect que nous devons à Jésus-Christ, mais elle l'atteint au fond de l'âme, elle désole son cœur. Dans sa pensée le festin eucharistique est le festin du souvenir. Il savait la puissance d'oubli qui est en nous. Or tel est son amour pour l'homme qu'il ne veut pas en être oublié. Pour perpétuer son souvenir, il a institué l'Eucharistie : « Faites ceci, dit-il, *en mémoire* de moi. » En mangeant ce pain, en buvant ce vin, s'était dit Notre-Seigneur, l'homme se souviendra de moi. S'abstenir de communier, c'est donc délaisser le divin Maître, c'est lui montrer que malgré tous ses bienfaits il ne tient aucune place dans notre esprit et dans notre cœur.

2. Cette indifférence si coupable nous est en même temps bien funeste.

Je suppose qu'un médecin en qui vous avez confiance, vous désigne un aliment dont il connaît la vertu : « Voilà, dit-il, la nourriture qui vous convient parfaitement ; si vous négligez d'en faire usage, vous tomberez dans un état de langueur qui vous conduira peu à peu à la mort. Mais si vous êtes sage, vous en userez habituellement, elle entretiendra en vous la vie et la vigueur. » Je vous le demande, hésiteriez-vous à suivre le conseil qui vous est donné ? Non, mais vous feriez votre nourriture ordinaire de ce mets salutaire.

Eh bien ! ce médecin est Jésus-Christ, ce mets salutaire, c'est l'Eucharistie, et la vie que cet aliment entretiendra en vous, c'est la vie surnaturelle et divine. « En vérité, en vérité, je vous le dis : si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » Ces paroles de Notre-Seigneur sont plus claires que toutes les explications qu'on pourrait en donner ; pour avoir la vie de la grâce, il faut manger la chair et boire le sang du Fils de Dieu, communier par conséquent. L'arrêt est prononcé : point de salut pour ces prétendus chrétiens qui se tiennent éloignés de la table du Seigneur. Observez la loi de Dieu sur tous les autres points, soyez probes, charitables, vendez même tous vos biens et distribuez-en le prix aux pauvres ; assistez tous les jours au saint sacrifice de la messe, livrez-vous à toutes les austérités ; quand vous pratiqueriez les

plus hautes et les plus difficiles vertus, « en vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » Refuser de s'asseoir au festin eucharistique, c'est s'exclure du banquet céleste.

Et cela se comprend. Nous l'avons montré tout à l'heure, la vie de l'âme comme la vie du corps a besoin d'aliments pour se soutenir. Or Dieu est le pain de notre âme, le divin aliment de sa vie divine. Pour vivre spirituellement, il faut donc l'introduire en nous, le manger, nous l'assimiler par la sainte communion.

Nous recevons la céleste nourriture et aussitôt le grand travail de réparation commence. La chair et le sang du Sauveur restituent à notre âme ses forces premières et la munissent pour de nouveaux combats.

Le chrétien qui néglige de s'approcher de la table sainte ne tarde pas à voir la vie divine se tarir en lui, épuisée par d'incessantes déperditions. « L'âme tombe, dit saint Cyprien, quand l'Eucharistie n'est pas là pour la relever. *Mens deficit quam recepta Eucharistia non erigit.* » (Epist. 30). Il arrive parfois que d'horribles famines désolent des contrées entières. Elles sont une faible image de la faim qui torture les âmes. La crise des subsistances sévit de nos jours avec une effrayante intensité dans le monde spirituel et moral. « *In universo orbe fames praevaluit.* » (Gen., xli, 54). Et ce ne sont plus seulement les enfants qui demandent du pain, comme au temps du Prophète (Lament., iv, 4) ; mais tous, vieillards et enfants, riches et pauvres, savants et ignorants.

D'où vient donc cette disette au milieu de l'abondance créée par le progrès de la civilisation matérielle ? Ah ! c'est que l'humanité comme le prodigue a abandonné la table de famille. Qu'elle revienne au festin eucharistique ! L'Eucharistie c'est le pain de l'intelligence et du cœur, le froment de la vie immortelle.

O mon Dieu, si jusqu'à présent je n'ai pas répondu aux sollicitations de votre amour, si je me suis excusé lorsque vos ministres venaient me convier à votre table, je prends la résolution d'être désormais plus fidèle à répondre à vos invitations si pleines de tendresse ! Je prendrai place souvent au festin eucharistique et ainsi je mériterai d'être admis un jour à m'asseoir au céleste banquet.

Dieu le Saint-Esprit ; Dieu le Père qui, de toute éternité, a engendré le Fils, par qui tout a été fait ; Fils unique, un comme le Père, éternel comme lui, souverainement bon comme lui ; Dieu le Saint-Esprit, qui est ensemble l'Esprit du Père et du Fils, qui leur est également coéternel et consubstantiel. C'est la Trinité à cause de la distinction des personnes, c'est un seul Dieu à cause de la divinité inséparable, c'est un seul Tout-Puissant à cause de l'inséparable Toute-Puissance, de manière pourtant qu'en parlant en particulier des personnes on proclame chacune Dieu et Tout-Puissant, et qu'en parlant des trois ensemble on ne dise ni trois Dieux, ni trois Tout-Puissants, mais un seul Dieu Tout-Puissant ; tant est inséparable cette unité qui nous a été révélée. Nous devons en outre remarquer que dans cette Trinité invisible et incorruptible que professent et enseignent notre foi et l'Eglise catholique, Dieu le Père n'est pas le père de l'Esprit-Saint, mais du Fils ; Dieu le Fils n'est pas le père de l'Esprit-Saint, mais le Fils du Père ; Dieu le Saint-Esprit n'est pas seulement l'Esprit du Père ou l'Esprit du Fils, mais l'Esprit du Père et du Fils. Or, cette Trinité, malgré la distinction et l'existence individuelle des personnes, ne fait pas trois Dieux, mais un seul Dieu, parce que l'essence ou la nature de l'éternité, de la vérité, de la bonté, est indivisible et inséparable. Autant donc que notre intelligence en est capable, autant qu'il nous est donné, dans l'état où nous sommes encore, de voir ce mystère comme dans un miroir et sous des images obscures, la foi nous fait voir dans le Père l'autorité, dans le Fils la naissance, dans le Saint-Esprit l'union commune du Père et du Fils, dans les trois personnes l'égalité. C'est pourquoi nous confessons ce mystère en disant : *L'Unité doit être vénérée dans la Trinité et la Trinité dans l'unité.* Ainsi les trois personnes ont une égale divinité et une indivisible unité. (Symbole de saint Athanase ; S. Aug., *De Civit. Dei*, lib. XI, cap. xxiv ; *De Temp.*, Sermon. lxxi, cap. xii).

Ce mystère, qui avait été déjà révélé dans l'Ancien Testament, Jésus-Christ nous en a donné une connaissance plus complète. Voici ce qu'il a dit à ses apôtres : *Nul ne vient à mon Père que par moi. Si vous m'eussiez connu, vous auriez connu mon Père.* (Jean, xiv, 6-7). Il nous marque ici la distinction de personnes entre le Père et le Fils. Car notez : c'est d'abord Jésus-Christ, le Fils unique, qui va vers son Père, et s'il n'y avait pas là deux personnes, il n'aurait pu s'exprimer de cette manière, car on ne va pas vers soi ; et c'est ensuite le Père vers lequel on peut aller par le Fils. D'autre part, s'il n'y avait pas deux personnes, il suffirait d'en connaître une pour arriver tout de suite à la connaissance du Père et du Fils, tandis qu'on doit commencer par être digne de connaître le Fils, et par le Fils on finit ensuite par connaître le Père. — Mais Jésus-Christ s'est exprimé beaucoup plus clairement dans un autre passage : *Je prierai mon Père, et il vous donnera un*

## RÉFLEXIONS SUR DES PAROLES DU PROPRE DES MESSES DU DIMANCHE

### XXVIII

#### DIMANCHE DE LA TRINITÉ

**I. Bénie soit la sainte Trinité et l'indivisible Unité de Dieu.** — Nous sommes invités à bénir et à glorifier le mystère d'un seul Dieu en trois personnes : Dieu le Père, Dieu le Fils,



*autre Paraclet pour qu'il demeure éternellement avec vous.* (Jean, xiv, 16). Nous avons ici les trois personnes de la sainte Trinité, bien distinctes : qui prie, c'est le Fils; qui est prié, c'est le Père; qui est envoyé, c'est le Paraclet, c'est-à-dire l'Esprit-Saint. De là cette conclusion : celui qui prie est tout autre que celui qui est prié, et celui qui envoie est tout autre que celui qui est envoyé. Ainsi Jésus-Christ, en parlant du Père et de lui, marque deux personnes, et en promettant un autre Paraclet, il parle d'une troisième personne qui est le Saint-Esprit. — Enfin Jésus-Christ disait à ses apôtres : *C'est moi qui rends témoignage de moi-même; mais il rend aussi témoignage de moi, mon Père, qui m'a envoyé.* (Jean, viii, 18). Et Jésus-Christ dit dans une autre circonstance : *Lorsque sera venu le Paraclet que je vous enverrai du Père, l'Esprit de vérité qui procède du Père, il rendra témoignage de moi.* (Ib., xv, 26). Voilà bien les trois personnes de la sainte Trinité. C'est d'abord Jésus-Christ qui se rend témoignage à lui; c'est ensuite le Père qui lui rendra témoignage; et dès que le Saint-Esprit sera venu il lui rendra de même témoignage. C'est de ce triple témoignage que saint Jean nous parle en son épître où il nous marque tout à la fois la Trinité et l'Unité de Dieu : *Ils sont trois qui rendent témoignage dans le ciel : le Père, le Verbe et l'Esprit-Saint, et ces trois sont une seule chose.* (I Jean, vi, 7. — S. Athanase, *Orat. contr. Sabellian.*).

C'est ainsi que nous devons reconnaître en Dieu la Trinité et l'Unité. Dieu a produit le Verbe hors de lui, comme l'arbre sort de la racine, le ruisseau de la fontaine, le rayon du soleil. N'hésitons pas à dire que l'arbre, le ruisseau et le rayon sont les fils de la racine, de la fontaine et du soleil, parce que dans toute origine il y a paternité, et que tout ce qui découle de cette origine est postérité; à plus forte raison le Verbe de Dieu, qui même a reçu en propre le nom de Fils, quoique l'arbre ne soit pas séparé de sa racine, le ruisseau de sa source, le rayon du soleil, de même que le Verbe n'est pas séparé de Dieu. D'après ces exemples, nous devons reconnaître deux personnes, Dieu et son Verbe, le Père et son Fils. Car la racine et l'arbre sont deux, mais une seule chose; la source et le ruisseau sont deux, mais indivisibles; le soleil et le rayon sont deux, mais adhérents. Toute chose qui sort d'une autre est nécessairement la seconde par rapport à celle dont elle sort, mais sans en être nécessairement séparée. Or, il y a un second là où il y a deux; il y a un troisième là où il y a trois. Car le troisième est l'Esprit qui procède de Dieu et du Fils, de même que le troisième par rapport à la racine est le fruit sorti de l'arbre; le troisième par rapport à la source est le ruisseau qui sort du fleuve; le troisième par rapport au soleil est la lumière qui sort du rayon. Aucun d'eux toutefois n'est étranger au principe dont il tire ses propriétés. De même la Trinité descend du Père comme de sa source, à travers des degrés qui s'enchaînent indivisiblement l'un à l'autre sans

nuire à l'unité. Ne perdons jamais de vue ce principe qu'il y a en Dieu trois personnes ne formant qu'un seul et même Dieu. (Tert., *Contra Prax.*, cap. viii).

**II. Rendons gloire à Dieu, parce qu'il nous a fait miséricorde.** — Quelle est cette miséricorde que Dieu nous a faite? C'est d'abord de nous avoir créés à son image, et pour ce bienfait nous avons à bénir le Père, le Fils et le Saint-Esprit, car ces trois personnes, ou mieux la sainte Trinité, ont coopéré à notre création. En effet, Dieu dit : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.* (Gen., i, 26). La terre était sortie de sa solitude; elle était couverte de fruits, elle produisait les animaux, de sorte qu'elle n'avait plus à attendre que le chef de la famille. Le ciel aussi avait été magnifiquement paré, le globe brillait des ornements les plus variés, la mer était peuplée d'être vivants, une infinité d'oiseaux s'agitaient dans les airs. Tout était prêt, l'homme seul n'existait pas encore. C'est un honneur pour lui et non une injure d'avoir été formé le dernier; on prépare d'abord la maison, puis une fois qu'elle est prête, on y introduit le chef de la famille : *Dieu a dit et tout a été fait.* (Ps., xxxii, 9). Mais quand il s'agit de créer l'homme il dit : *Faisons l'homme.* Ce langage suppose évidemment une personne qui parle et une autre qui écoute. Dieu ne peut s'adresser aux anges, parce qu'il n'ajouterait pas : *à notre image et à notre ressemblance*, et comme il ne peut s'adresser à lui tout seul, il en résulte que les trois personnes divines, le Père, le Fils et le Saint-Esprit ont pris part également à notre création, ont eu la même pensée, une seule et même parole; et, chose admirable, nous avons dans cette expression : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance*, toute la révélation d'un Dieu en trois personnes. La distinction des personnes et l'unité de la substance sont parfaitement sauvegardées : *Faisons l'homme à notre image*, et non *à nos images*, car il n'y a pas l'image du Père, ni l'image du Fils, ni l'image du Saint-Esprit. *Faisons l'homme*, ces mots désignent la pluralité des personnes; *à notre image*, leur consubstantialité. Non, jamais nous n'aurions reçu l'existence si le Fils et le Saint-Esprit n'eussent contribué à notre création, et c'est pourquoi nous vous disons avec le Psalmiste : *Venez, adorons et prosternons-nous, et pleurons devant le Seigneur qui nous a faits. Il est lui-même le Seigneur notre Dieu, et nous sommes le peuple de son pâturage, les brebis de sa main.* (Ps., xciv, 6-7. — S. Chrys., *In Gen.*, Orat. iv et v).

Quelle est encore la miséricorde que Dieu nous a faite? C'est de nous donner Jésus-Christ en vue de notre salut. Voici ce que Jésus-Christ lui-même disait à Nicodème : *Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle.* (Jean, iii, 16). Nous voyons ici Dieu le Père nous donnant son Fils unique, et le Fils unique venant en ce monde pour nous sauver. Ce sont donc deux personnes distinctes, l'une qui

donne et l'autre qui est donnée. Et la troisième personne, quelle action a-t-elle eue dans le mystère de l'Incarnation? Ecoutez saint Luc : *L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, à une vierge, et le nom de la vierge était Marie; et l'ange lui dit : Voilà que vous concevrez dans votre sein et vous enfanterez un fils, à qui vous donnerez le nom de Jésus.* Marie ayant dit à l'ange : *Comment cela se fera-t-il ?* l'ange lui répondit : *L'Esprit-Saint surviendra en vous et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi la chose sainte qui naîtra de vous sera appelée le Fils de Dieu.* (Luc, I, 26-35). Autant de paroles de l'historien sacré, autant de preuves qui nous montrent le mystère de l'Incarnation comme étant l'œuvre de la sainte Trinité tout entière. C'est Dieu le Père qui envoie l'ange vers Marie pour lui annoncer sa maternité divine; c'est Dieu le Fils qui sera conçu par Marie et appelé Fils de Dieu lorsqu'il naîtra; c'est Dieu le Saint-Esprit qui surviendra en Marie pour accomplir l'ineffable merveille; et cette action commune, comme ces opérations diverses de la sainte Trinité, se sont affirmées dans bien des mystères et dans un grand nombre de circonstances de la vie du Sauveur. Aussi, dans la difficulté où nous nous trouvons d'en parler longuement, nous nous contenterons simplement de les rappeler. C'est d'abord la résolution que Jésus-Christ prend d'aller au désert. (Matth., IV, 1). C'est la voix du Père qui fut entendue, soit quand Jésus fut baptisé par Jean, soit sur la montagne du Thabor où dans le temple. (Marc, I, 11; Matth., XVII, 5; Jean, XII, 8). C'est le Saint-Esprit en forme de colombe descendu sur Jésus-Christ le jour où il reçut le baptême de Jean. (Marc, I 10). C'est encore par le Saint-Esprit que Jésus chassait les démons. (Matth., XII, 28). Mais concluons en disant : c'est le Fils de Dieu qui s'est incarné, c'est la voix du Père qui a été entendue, c'est la forme qu'a prise le Saint-Esprit, et son action sur Jésus-Christ, tout est l'œuvre de la Trinité entière, parce que l'opération ne peut être divisée; et cependant ce sont les œuvres des trois personnes, faites d'une manière une et divine; et les œuvres attribuées à chacune des personnes ont été faites par toutes les trois en même temps. Le mystère de l'Incarnation est donc une œuvre de miséricorde qui nous a été faite par la Trinité tout entière. De là les actions de grâces que nous devons lui rendre. (S. Aug., *Liber advers. Serm. Arianorum*, cap. xv).

Enfin, quelle est la miséricorde que Dieu nous a faite? C'est notre régénération. Comment avons-nous été appelés au christianisme? C'est en vertu de cette parole que Jésus-Christ a dite à ses apôtres : *Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.* (Matth., XXVIII, 19). Jésus-Christ avait reçu cette puissance du Père, les apôtres nous ont prêché l'Evangile alors qu'ils avaient reçu le Saint-Esprit. Et à l'heure présente,

la prédication de l'Evangile par l'Eglise est une œuvre accomplie en vertu de la puissance du Père dont elle a reçu communication, de la mission du Fils, Jésus-Christ qui la lui a donnée, et du Saint-Esprit qui demeure avec elle. Aussi quand vient le jour du baptême, c'est au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, que l'Eglise nous enfante à Dieu, nous fait entrer dans la grande famille chrétienne. Dans le jour de notre création la Trinité nous a appelés à l'existence, dans le mystère de l'Incarnation elle nous a donné un médiateur, et dans notre vocation chrétienne elle nous a lavés de tous nos péchés et communiqué un principe de mort qui aboutit à la vie. Il en est de même de tous les actes que nous devons accomplir dans notre nouvelle initiation. En tout et partout, c'est toujours la sainte Trinité qui opère et nous transforme. Nos péchés nous sont remis en vertu de l'Esprit-Saint. (Jean, XX, 22-23). Nos prières à Dieu le Père, faites au nom de Jésus-Christ, sont inspirées en nous par l'Esprit-Saint. (Rom., VIII, 26). C'est pourquoi le Père veut-il faire quelque chose en nous? La même volonté devient celle du Fils et de l'Esprit. L'Esprit veut-il faire quelque chose en nous? Le Père et le Fils le veulent également. C'est toujours la sainte Trinité, et il en sera de même de notre résurrection glorieuse au dernier jour, selon cette parole de l'apôtre : *Si l'Esprit de celui qui a ressuscité le Christ habite en vous, celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts, vivifiera vos corps mortels à cause de son Esprit qui habite en vous.* (Rom., VIII, 10-11). C'est pourquoi il n'y a aucune miséricorde qui nous ait été faite autrement que par la volonté du Père, la coopération du Fils et la participation du Saint-Esprit. (S. Chrys., *In Gen.*, Orat. v).

**III. Seigneur, notre Seigneur, que votre nom est admirable dans toute la terre! —** Le nom du Père est Seigneur, selon cette parole : *Qu'ils sachent que « Seigneur » c'est votre nom.* (Ps., LXXXII, 19). Le nom du Fils est Seigneur, selon cette parole : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite.* (Ps., CIX, 1). Le nom du Saint-Esprit est Seigneur, puisque saint Pierre, parlant sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, dit aux princes des prêtres : *Est-il juste de vous écouter de préférence au Seigneur ?* (Act., IV, 19). Ce nom admirable dans toute la terre est donc le nom du *Seigneur*, un seul Dieu en trois personnes. Donnons donc le nom de *Seigneur* au Père, au Fils et au Saint-Esprit, comme le fait l'Eglise, sans mettre aucune différence de dignité entre ces noms, pour glorifier indistinctement les personnes de l'adorable Trinité. Bénissons donc le nom du Seigneur, la sainte Trinité, un seul Dieu en trois personnes. — Combien ce nom est admirable! Par sa vertu, la mort a été vaincue, les démons ont été enchaînés, le ciel a cessé d'être fermé, les portes du paradis se sont ouvertes, l'Esprit-Saint a été envoyé, les esclaves ont recouvré la liberté, les ennemis sont devenus des enfants, les ennemis des héritiers, les hommes des



anges, que dis-je, des anges ? Dieu s'est fait homme et l'homme est devenu Dieu, le ciel a élevé jusqu'à lui la nature humaine et terrestre, et la terre s'est unie à celui qui est assis sur les chérubins, au milieu des cohortes des anges. Où sont-ils maintenant les Juifs qui n'ont pas voulu écouter la voix du Père se faisant entendre sur les bords du Jourdain, reconnaître que Jésus-Christ le Fils de Dieu leur avait été envoyé pour les sauver, et croire que l'Esprit-Saint était descendu sur les apôtres le jour de la Pentecôte ? Ils sont dispersés à travers le monde, et le nom du Seigneur est reconnu admirable par toute la terre : *Depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, avait dit le Seigneur, mon nom est glorifié par toutes les nations.* (Mal., I, 11). Oui, le nom du Seigneur est admirable, car on offre en tout lieu un encens agréable et une oblation pure pour l'exalter et le chanter au-dessus de tout nom. Aussi nous pouvons reconnaître maintenant la vérité de cette prophétie : *La terre a été remplie de la connaissance de Dieu.* (Is., XI, 9). Et les œuvres de la sainte Trinité sont publiées et renouvelées en toute contrée, et vous n'entendez qu'une seule voix parmi toutes les nations, disant : *Vraiment nos pères ont adoré de fausses idoles.* (Jér., XVI, 19. — S. Chrys., *In Ps. VIII*).

Il est donc vraiment convenable et juste, il est équitable et salubre de vous rendre grâces en tout temps et en tout lieu, Seigneur très saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, qui, avec votre Fils unique et le Saint-Esprit, êtes un seul Dieu et un seul Seigneur, non pas en ne faisant qu'une seule personne, mais trois personnes en une seule substance. Car ce que vous nous avez révélé de votre gloire, nous le croyons aussi, sans aucune différence, de votre Fils et du Saint-Esprit : en sorte que, confessant une véritable et éternelle divinité, nous adorons la propriété dans les personnes, l'unité dans l'essence et l'égalité dans la majesté. C'est vous qui êtes loué des anges, des archanges, des chérubins, des séraphins, qui ne cessent de chanter d'une voix unanime : « Saint, Saint est le Seigneur, le Dieu des armées. » Le ciel et la terre sont remplis de votre gloire. Hosanna au plus haut des cieux ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au plus haut des cieux ! (Préface de la Sainte Trinité).

## LES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

Entretiens à des jeunes filles

XLI

SALUS INFIRMORUM

Quelle belle invocation que celle-ci ! et qui de nous ne connaîtra les heures douloureuses où sous le coup de l'angoisse, de la souffrance, de la maladie, elle s'échappera hautement et naturellement de notre cœur ! C'est ainsi que l'enfant qui s'est fait mal, qui s'est broyé un doigt ou qui est

dévoré par la fièvre crie vers sa mère, et ce cri seul le soulage déjà, car il est entendu.

Notre vie n'est qu'un tissu d'infirmités. A mesure que nous vieillissons « elles se multiplient », et n'aurions-nous pas à subir ces douleurs aiguës qui vous pénètrent comme si l'on vous enfonçait un stylet dans la chair, la vieillesse nous accable et nous étreint, et elle est elle-même une triste infirmité, *senectus quæ est ipsa infirmitas*.

Et puis c'est la mort, qui en est le terme, mais qui est aussi le commencement de cette vie qui ne finit plus. Dans les affres de l'agonie, qui invoquerons-nous ? sinon Marie le salut des infirmes, afin qu'elle calme nos souffrances, nous adoucisse le terrible passage, et nous aide enfin à bien mourir.

*Dans la vie comme dans la mort, l'humanité chrétienne n'a cessé d'invoquer Marie, et Marie lui a constamment répondu. Nos sanctuaires attestent deux choses, et nos plaintes et notre reconnaissance ; ils disent que Marie nous a toujours exaucés, et qu'elle mérite admirablement son titre de Salut des infirmes.*

Développons ces trois idées.

### I

La maladie, la peine, c'est le tribut du péché, l'application de la sentence portée contre nous à l'origine du monde. A l'homme Dieu a dit : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front ; » et à la femme : « Je multiplierai tes douleurs. » Nous ne saurions donc y échapper, pas plus que le criminel qui est sous le coup de la justice humaine ne peut se soustraire à ses arrêts.

Ceux qui, comme saint Paul, sont animés d'une grande foi, qui aiment Dieu du plus profond de leur cœur, et conversent avec lui comme s'ils le voyaient, s'écrient : « Je désire être séparé de cette chair pour être avec le Christ, *Cupio dissolvi* » (Phil., I, 23), et quand la dissolution s'accomplit ils trouvent dans cet écroulement d'eux-mêmes des raisons d'allégresse. Qu'importe, disent-ils, que cette demeure de boue s'effondre ? Celui qui l'habitait s'en échappe pour vivre de l'éternelle vie au palais, au ciel de Dieu ! Mon âme était prisonnière comme l'oiseau dans sa cage ; la maladie, les coups répétés de la douleur, ce sont les efforts pour briser la porte de la cage, afin que je conquière la liberté !

Mais ces sentiments élevés, sublimes, ne sont pas les nôtres : la souffrance nous humilie et nous aigrit.

1. Oui la souffrance est une *humiliation*. Vous êtes jeunes, dans tout l'éclat et la vigueur de votre âge, tout vous sourit, vous parlez de jouissance, de bonheur et d'avenir. Oh ! les belles années où l'on croit aux promesses de la vie, où l'on est persuadé même qu'elle tiendra encore beaucoup plus qu'elle ne promet, puisqu'elle paraît si bonne, si sereine, toute parée des roses de l'aurore. Surtout vous n'êtes pas insensibles à cette beauté extérieure qui est aussi un signe de force, le charme et l'expansion de votre vie exu-

bérante. Et la vie c'est tout, c'est la puissance, qui se fait aimer, la domination qui règne doucement, c'est comme une lumière qui vous enveloppe et vous suit partout, si bien que votre seule apparition cause la joie des yeux et des cœurs.

Un jour la maladie vous effleure de son aile et vous fait chanceler. Votre vigueur diminue, puis disparaît. Votre beauté se fane, ceux qui vous admiraient vous regardent avec une compassion que, par bienséance, ils s'appliquent à déguiser, mais que vous devinez, car vous interrogez les yeux, si les lèvres ne parlent point. D'ailleurs le monde n'a pas toujours cette délicatesse-là : on rencontre de temps à autre des personnes qui manquent de sentiment et qui expriment brutalement leur pensée ainsi que celle des autres. Vous comprenez alors que vous êtes frappées, déchues, sinon condamnées. Vous ne pouvez plus faire ce qui vous était autrefois si facile. Les autres jouent, courent, folâtrant, rient ; et vous les regardez avec envie en vous disant : « Pourquoi ne suis-je pas comme elles ? Pourquoi leurs jeux me sont-ils interdits ? Pourquoi leur rire me fait-il mal à entendre ? Pourquoi ne sais-je même plus sourire ? Pourquoi moi plutôt qu'une autre ? »

Et vous égrenez ce chapelet chagrin et sans fin des *pourquoi*, et vous êtes humiliée de cette affliction qui vous a ébranlée, de ce mal mystérieux qui vous sépare du monde joyeux, vous réduit à garder la chambre ou le lit.

Il y a là une grande souffrance. On assiste en quelque sorte à sa propre ruine, parfois à sa propre décomposition. On était faite pour vivre, et la vie s'enfuit ; pour jouir, et la jouissance est le partage des autres ; pour être heureuse dans une situation qu'on avait d'avance choisie, et ce bonheur vous est pour jamais refusé.

2. *L'aigreur* vient bientôt. Elle vient de l'humiliation d'abord, elle vient aussi de ce sentiment d'égalité funeste que notre époque a trop développé dans notre esprit, et qui nous rend malheureux, car l'égalité n'existe nulle part, pas plus dans la santé que dans la fortune. Et vous poursuivez la triste série des *pourquoi* : « Pourquoi n'ai-je pas la santé et les avantages de ceux-ci et de ceux-là ? Pourquoi l'égalité est-elle violée à mes dépens ? Dieu n'est donc pas juste ? il ne dispense donc pas également son soleil et ses bienfaits sur tous ? »

Ah ! j'avoue que c'est là le grand problème qui embarrasse toujours. Je ne fais même point difficulté de reconnaître que la foi seule peut le résoudre. Mais aux clartés de la foi, comme tout s'explique lumineusement !

Vous souffrez, vous êtes victime de la maladie, vous n'êtes pas comme les autres, parce qu'il y a des lois générales que Dieu a posées, et que votre souffrance, votre mal est une conséquence rigoureuse de ces lois. Il y a une loi qui veut que si vous mettez le feu à une maison, cette maison

brûle. Pour qu'elle ne brûle pas, il faudrait un miracle. Dieu peut le faire, et il le fait quelquefois, mais c'est par exception. Or le monde est conduit par des règles et non par des exceptions. Les règles sont sages : le feu est une excellente chose, il sert à l'homme pour conduire ses machines, pour cuire ses aliments, pour se chauffer ; mais si un petit enfant tombe sur des charbons ardents, il sera brûlé, estropié, et il en mourra peut-être. Accuserez-vous la Providence ? Nullement, mais l'insouciance des parents.

Est-ce qu'on met la main dans un engrenage sans s'exposer à la voir broyée ? Tout cela vous le comprenez bien en principe, pourquoi hésitez-vous dans les applications, surtout dans les applications personnelles ? La fièvre qui vous consume, c'est aussi un feu ; le mal qui vous broie les os ressemble bien à l'engrenage meurtrier. Ce sont les effets inéluctables des causes naturelles.

3. Maintenant élevez-vous plus haut. Vous êtes infirme, couchée même durant des années sur un lit douloureux. Priez Marie le Salut des infirmes. Demandez-lui la foi. Votre âme est aveugle, demandez-lui de voir.

Alors vous verrez ceci : c'est que la souffrance est la dette du péché, c'est qu'elle montre la vie sous un autre angle, le vrai, à son vrai point de vue, le point de vue surnaturel ; c'est que la souffrance est une grâce.

Vous étiez orgueilleuse, fière de votre beauté ou de vos richesses ; vous croyiez voir l'univers graviter autour de votre personne ; la griserie de l'encens, des éloges, du plaisir vous montait au cerveau et de là descendait au cœur pour le dépraver ; en vérité vous étiez sur le chemin de la perdition.

Dieu y a pourvu, il a combiné les causes avec l'art infini qui appartient à sa Providence, vous l'y avez aidé librement par quelque libre folie, et tout à coup le mal est venu qui vous a arrêtée sur la pente de l'abîme. Vous avez crié d'abord, protesté, puis réfléchi et prié. Alors vous avez regardé à vos pieds le gouffre qui vous appelait, où vous vous précipitiez de bonne humeur, avec l'inconscience de votre âge qui ne prévoit rien ; vous avez reculé avec épouvante, en vous disant : « Où serais-je tombée si Dieu ne m'avait pas envoyé cette bienheureuse épreuve ? Que serais-je devenue ? J'étais, sans le croire, sur le chemin de l'enfer. Soyez béni, mon Dieu ! qui m'avez ramenée sur le chemin du paradis. Oui, je souffre ici-bas, je souffre par ma faute, ou victime de l'engrenage multiple de la vie... Mais l'éternité ne sera pas assez longue pour vous remercier du bonheur infini que m'a valu mon heureuse souffrance ! »

Voilà les pensées qui vous soutiennent pendant les nuits si pénibles aux pauvres malades quand ils se demandent : « Quand luira donc le jour ? » et qu'ils se retournent sur leur corps endolori. Et s'ils y ajoutent une prière fréquente à Marie,



Santé des infirmes, elle accourt avec sa tendresse maternelle et elle adoucit vos plaintes, votre détresse. Son nom seul, plus doux que les parfums les plus précieux, guérit l'âme et embaume le cœur. Redites-le souvent, comme un enfant redit sans cesse, quand il souffre, le nom de sa mère, et à mesure qu'il le prononce il se sent consolé.

Marie d'ailleurs réserve aux infirmes le trésor de ses attentions infiniment délicates. Une des saintes les plus éprouvées que l'on ait vues fut sainte Lydwine, condamnée pendant des années aux souffrances les plus aiguës, aux maladies les plus répugnantes. Mais elle appelait à son aide Marie, le Salut des infirmes, pour qui elle avait une dévotion des plus tendres. Souvent la sainte Vierge lui envoyait un ange pour adoucir ses cruelles douleurs et la réjouir par sa beauté. Parfois cet ange, beau comme l'aurore, la conduisait aux pieds de la Reine du ciel, à qui elle offrait l'hommage de son filial amour avec des élans de joie inexprimable, puis il la promenait dans un jardin où elle se reposait délicieusement dans une atmosphère de suavité parmi des fleurs de paradis. D'autres fois elle descendait avec lui en purgatoire, et en considérant les tourments des âmes qui expient durement leurs fautes, elle s'animait à souffrir plus courageusement, à expier ici-bas, dans le purgatoire de la maladie. Elle fut même transportée au ciel, au milieu des élus. Quand elle se réveillait de son extase, elle avait éprouvé une telle félicité qu'il lui était impossible de rien raconter de ce qu'elle avait vu, goûté, entendu. Elle ne put que redire ces paroles que lui adressa un habitant du séjour céleste : « Lydwine, supporte avec courage les douleurs de la vie... Nous aussi, nous avons souffert et combattu sur la terre, mais vois de quel repos, de quelle paix nous jouissons, et pour l'éternité ! »

Bienheureux ceux qui souffrent pour l'amour de Marie ! En invoquant la protection de la Santé des malades, ils puiseront dans la souffrance des clartés qui ne sont point de la terre, et une félicité intime qui surpasse tout sentiment.

## II

Voilà le secret de supporter la maladie : en appelant à notre chevet l'infirmière divine qui est Marie ; en réfléchissant, dans la prière, le regard sur le crucifix qui nous apprend à souffrir, sur la Mère de Jésus qui, au pied de la croix de son Fils, a enduré mille morts et qui, connaissant la douleur, est merveilleusement compatissante.

1. La maladie toutefois a un terme fatal, c'est la mort. Heureux qui sait la regarder en face et qui redit en toute simplicité, sans arrière-pensée, cette

prière sublime de la *Journée des malades* : « J'ose vous demander, Seigneur, la grâce d'aimer la mort, et parce qu'il faut craindre les surprises et se défier beaucoup des appareils imprévus du spectre, je vous demande de mettre dans mon esprit une méditation continuelle, incessante de la mort <sup>1</sup>. »

Même les âmes les plus parfaites reculent devant ce « spectre » de la mort, et pour l'aimer il faut mépriser la vie et demeurer uni à Dieu. Telle était Marie, quand, après l'Ascension, contrainte de rester sur la terre pour y remplir son œuvre, y continuer la mission de son Fils, elle désirait constamment être à son Fils, elle souffrait indiciblement loin de lui. Elle aimait la mort.

Si notre foi était plus profonde, plus voyante, nous la saluerions aussi, comme une libératrice, nous l'aimerions parce qu'elle nous ouvrira la porte du ciel, fera tomber les voiles qui nous empêchent de voir Dieu, parce qu'elle nous joindra à tous ceux qui nous ont aimés et qui se sont endormis dans la paix du Seigneur. Alors ce serait un signe certain de prédestination. Hélas ! trop de liens nous attachent à cette misérable terre et qui ne se briseront que sous les coups violents de la mort, toujours soudaine !

Oh ! lorsque sonnera cette heure cruelle et douce, puissions-nous répondre à Dieu avec allégresse : « Me voici ! » et nous présenter à lui sous le patronage du Salut des infirmes que notre cœur aura souvent invoqué ! Heureux surtout alors si à côté de nous il s'est trouvé une personne amie pour nous dire : « Priez Marie de vous rendre la santé, elle qui est la Santé des malades ; mais préparez-vous à mourir si telle est la volonté de Dieu ! »

Cette personne amie, Dieu vous l'enverra si vous-mêmes vous avez su disposer vos proches, vos amis à bien mourir.

2. Il y a surtout autour des malades comme une conspiration pour les empêcher de songer qu'ils vont peut-être bientôt paraître devant Dieu ; et comme jusqu'à la fin nous nous cramponnons aux illusions, aux espérances qui même déçues et brisées gardent encore leur empire sur nous, il arrive que nous faisons admirablement l'œuvre de Satan et que nous préparons tout doucement les âmes qui nous sont les plus chères au dangereux sommeil dont elles se réveilleront en enfer !

Et vous prétendez que vous les aimez ?

« — Mais vous leur causerez des émotions pénibles, » dites-vous, « et d'ailleurs ils n'ont pas la foi ! »

En êtes-vous bien sûrs qu'ils n'ont pas la foi ? Vous ne les avez donc pas étudiés pendant leur longue maladie, vous n'avez donc pas suivi les progrès que faisait dans leur âme la réflexion silencieuse, vu les lumières qu'y apportait la

<sup>1</sup> SURIUS, sa *Vie*. Voir aussi HUYSMANS, *Sainte Lydwine de Schiedam*, 3 f. 50, Paris, Stock. (*Ami*, 1901, p. 1110).

<sup>1</sup> L'abbé Perreyve. (Paris, Téqui).

souffrance, cette sainte institutrice ? [Ils ne vous l'ont pas confié, mais ils jugent les choses bien autrement que lorsqu'ils étaient en pleine santé, et ils n'attendent qu'un mot de vous pour vous instruire aussi et vous apprendre combien cette vie est vaine, et frivole, et coupable quand elle reste mondaine et jouisseuse. Ce mot, vous n'osez pas le dire, de peur de vous condamner vous-mêmes, c'est le respect humain qui enchaîne votre langue, qui ferme votre cœur. Et vous voyez mourir cet ami, cette amie, le médecin vous a signifié son arrêt de mort, et vous vous y résignez ? Et vous dites que vous les aimez ?

Oh ! quelle affection homicide et sans cœur que la vôtre, et quelle responsabilité vous assumez devant Dieu !

« Vous lui causeriez trop d'émotion ! » Croyez-vous que de se voir sur son lit pendant des jours et des semaines, que d'entendre les réponses ambiguës de la science, que de passer des nuits terribles sans dormir, à penser à sa situation d'aujourd'hui, de demain, cela ne lui cause pas des émotions ?

Prenez des ménagements, je le veux, mais asseyez-vous là au pied du lit, parlez, racontez doucement les aimables souvenirs du passé, de l'enfance, de la première communion, certaines anecdotes communes, rappelez des paroles échangées, des confidences intimes, enfin hasardez un mot de Dieu, si bon et tant oublié. Dites quelque chose ! La plupart du temps ce mot fera vibrer l'âme et allumera dans les yeux un éclair d'espérance ou de regret. Le lendemain vous reviendrez, vous remettrez une médaille de Marie, vous prononcerez le nom de Celle qui est « la Santé des malades, » la grâce de Dieu aura déjà creusé son sillon pendant la nuit, la souffrance éducatrice aura transformé le cœur et Marie entr'ouvert l'âme presque repentante.

Un poète se mourait qui, à ses heures, avait chanté le libertinage et affiché un doute impie, Hégésippe Moreau. Un jour cependant, étant entré dans une église, il se surprit le cœur ému et il y découvrit jusqu'au fond

... de lui-même ignoré

Un peu de vieille foi, parfum évaporé.

Il se trompait, ce parfum-là ne s'évapore point, et voilà que sur son lit d'hôpital, avec la souffrance comme éducatrice, la vieille foi se réveilla et il demanda un prêtre. Le lendemain un ami vint le visiter ; leur entrevue fut, comme d'ordinaire en ces occasions, gênée, banale, presque silencieuse. Tous deux avaient la même préoccupation. L'un désirait exhorter le poète à penser à ses fins dernières, l'autre cherchait à lui dire qu'il y avait songé. Eh bien ! ce fut le malade qui rompit ce silence du respect humain : « J'ai reçu la nuit passée, dit-il, les derniers sacrements. » Son front rayonnait de contentement. Il avait invoqué Marie, le Salut des infirmes, Marie que sa « vieille foi » lui représentait soudain comme la

meilleure et la plus secourable des mères, et Marie avait fait ce miracle ! Et ses meilleurs amis l'auraient laissé mourir ainsi, la conscience souillée des erreurs coupables de sa vie de poète, infidèle à sa mission de chanter des merveilles, des grandeurs et des miséricordes de Dieu !

### III

Marie est la grande bienfaitrice de l'humanité chrétienne. Je ne sais si durant sa vie mortelle, à Jérusalem ou à Ephèse, elle fit des miracles comme son Fils. Saint Thomas prétend que sa modestie le lui défendait, bien que le pouvoir ne lui ait pas manqué. Il suffisait aux infirmes de toucher le Sauveur pour être guéris, « une vertu sortait de lui qui leur rendait à tous la santé. » L'on aime à penser qu'après l'Ascension Marie voulut continuer parmi les chrétiens et les Juifs tous les bienfaits de son Fils, et qu'il sortait aussi d'elle une vertu qui guérissait tous les malades. Mais ce qui est certain, c'est que durant le cours des siècles elle a multiplié les prodiges de sa bonté maternelle aux chrétiens.

Je n'en veux pour preuve que les églises innombrables construites en son honneur par la reconnaissance universelle, et que les ex-voto qui remplissent ses sanctuaires.

Parcourez toutes les villes de France, les plus magnifiques cathédrales portent son auguste vocable : c'est Notre-Dame de Paris, Notre-Dame de Rouen, Notre-Dame de Laon, Notre-Dame de Reims, autant de merveilles d'architecture qui célèbrent sa gloire.

Arrêtez-vous devant ces portails splendides, sculptés avec une perfection infinie, devant ces tours d'une admirable légèreté où les détails sont ciselés avec la même conscience à la portée de l'œil comme à cent pieds au-dessus du sol : que disent toutes ces pierres même brisées, toutes ces figures même mutilées par la Révolution brutale, ennemie de l'art, ces milliers de statues des cathédrales de Reims ou de Milan ? Tout cela chante les gloires, les privilèges, les vertus de Marie, ses ancêtres, ses épreuves, les scènes de sa vie joyeuse ou douloureuse. Tableaux, tapisseries, sculptures, tout vous parle d'elle, tout chante son nom, ses grâces et sa bonté. Chacun de ces coups de ciseau, chacun de ces coups d'aiguille fut un acte d'amour ; ces doigts, ces yeux, ces compas, ces marteaux, ces dessins lui disaient : « C'est pour vous que nous travaillons, nous vous aimons et jamais nous ne saurons assez le redire ! » Marie qui fut l'espérance des siècles qui l'ont précédée et annoncée est aussi la pensée et l'amour des siècles chrétiens.

Des milliers d'artistes se sont sanctifiés en se souvenant d'elle, en fixant sur la pierre ou sur la toile ses traits célestes, se sont épris d'elle, si je puis me servir de cette expression profane, et ils ont trouvé auprès d'elle la joie de cette vie et la félicité de l'autre.



Des centaines de générations ont passé sous ces arceaux artistement sculptés, ont médité devant ces vitraux qui, aux clartés du soir, offrent une image vivante du ciel et qui la célèbrent toujours. Que de cœurs ont prié, se sont fondus dans cette pieuse contemplation et y ont goûté le repos parmi leurs anxiétés, la paix, la consolation dans les peines sans nombre de la vie, l'espoir, des armes pour combattre les passions qui dévastent les âmes et les rendent impuissantes pour le bien, insensibles à d'autres émotions qu'à celles qui amoindrissent et ravalent !

Mais la pensée qui les préoccupe surtout, ce n'est point celle de sa gloire, de son Assomption qui redit ses triomphes au ciel, c'est plutôt celle de ses luttes et de ses douleurs. L'homme éternellement attristé et plaintif l'invoque parmi les broiements de la faim ou du cœur, et lui demande de le consoler. C'est pourquoi il l'appelle ici Notre-Dame de Foy, là Notre-Dame des Malades, Notre-Dame de Consolation ou Notre-Dame de Bon-Secours.

Ses basiliques à La Salette, à Lourdes, à Notre-Dame des Ermites, sont surtout imprégnées de confiance, on y respire le calme après l'angoisse : il vous semble entendre la longue plainte humaine qui vient expirer ici et se perdre dans les chants de l'espérance.

Entrez dans un de ces sanctuaires, par exemple à Notre-Dame de Bon-Secours à Rouen, regardez du cœur et des yeux les murs tapissés d'un millier d'ex-voto qui rappellent et les épreuves et la reconnaissance d'un millier d'âmes, d'un millier de familles longuement torturées par la maladie, la tristesse accablante, voisine du désespoir. Sous ces lignes sobres et pleines d'actions de grâces, vous devinez les drames poignants, les douleurs intimes qui ont ravagé tant d'existences et qui se résolvent enfin par un cri d'allégresse. Ici, c'est une mère qui remercie Marie de ce que son enfant et son mari ont été sauvés le même jour « l'un de la maladie, l'autre du naufrage. » — Plus loin, cette simple et discrète prière : « O Marie, merci ! » Ailleurs cette grave inscription : « Nos cœurs unis aujourd'hui sous vos auspices par un lien sacré et indissoluble se consacrent à vous pour toujours ! » Tout cela vous apparaît vivant, plein d'enseignements qui se détachent des murailles comme des lettres de flamme ; tout redit la tristesse, l'épreuve, mais la confiance ; tout chante, avec les larmes qui désolent l'humanité, la tendresse et la puissance de Marie.

Rouen est presque à vos pieds ; la plainte de Jeanne d'Arc vous revient d'elle-même à l'esprit : « Rouen ! Rouen ! c'est donc là que je dois mourir ! » Cet horizon, cette cité, ces monuments, cette montagne de Bon-Secours, elle les a vus. Ses yeux se sont arrêtés sur ces mêmes églises, jeunes alors, belles, éternelles autant que peut l'être le temps. Là-bas on dressait son bûcher, et parmi les flammes qui jaillissent et la rumeur de la multitude, s'élève distinctement sa voix qui adresse une

suprême prière à Marie, le salut de ceux qui vont mourir : « Jhesus ! Maria ! »

Oh ! comme elle dut tressaillir à cette pressante invocation, Notre-Dame de Bon-Secours ! Elle accourt aussitôt et reçoit dans ses bras la pieuse et pure enfant, la douce Vierge de Domremy qui n'a jamais séparé dans son cœur le culte de Marie de l'amour de la France.

Cette confiance des peuples chrétiens en Marie « Santé des infirmes » revêt des formes diverses suivant leurs besoins et leurs périls. Descendez la Seine et poussez jusqu'au Havre, voici Notre-Dame des Flots qui s'élève au-dessus de la falaise, afin que les naufragés puissent la voir et l'invoquer de loin. De l'autre côté de la Seine, sur une hauteur plantée d'arbres, vous apercevez à Honfleur le sanctuaire de Notre-Dame de Grâce. Les deux Vierges gardent les deux rives du grand fleuve, plus secourables que les bouées ou que les phares. Que de marins, en les priant, ont échappé à une mort certaine ! A Notre-Dame de Grâce, la Vierge miraculeuse tient l'enfant Jésus qui semble vouloir s'échapper de ses bras, et se penche légèrement comme pour tendre la main aux malheureux. Elle regarde au loin, avec dans les yeux une inexprimable sollicitude. Autour de son cou, une guirlande de cœurs d'or et d'argent qui descend sur sa poitrine. Les ex-voto changent de caractère. Beaucoup de petits vaisseaux dans des cadres ouvragés paraissent prêts à sombrer dans les vagues en furie. Au bas de ces tableaux, les noms de ceux qui se proclament sauvés par Notre-Dame de Grâce. Puis des inscriptions touchantes : « Notre-Dame de Grâce, veillez sur votre enfant ! » — « J'étais perdue pour les miens, ma confiance en la Vierge m'a sauvée ! » — Les tempêtes du cœur ne sont pas moins terribles que celles de l'océan et Marie commande aux unes comme aux autres. Toutefois ce sont les navires qui dominent, ces grands navires aux mâts brisés, aux voiles déchirées, déjà couchés sur le flanc et prêts à sombrer, mais retenus par une main invisible sur les bords de l'abîme.

Ainsi partout les cœurs et les flots célèbrent Marie, de partout s'élèvent des chants de reconnaissance en l'honneur du « Salut des malheureux. » *Salus infirmorum.*

Aimons à redire cette invocation, parmi les traverses de la vie et ses naufrages, au milieu de nos peines et de nos maladies, au chevet des chers nôtres, et puisse cette fortifiante prière adoucir leurs angoisses et les nôtres dans le terrible et décisif passage de cette vie à l'éternité !

---

IMPRIMATUR

Lingonis, die 15 maii 1902.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis.*

---

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

- Les litanies de la Sainte Vierge, Entretiens à des jeunes filles.** — XLII. *Refugium peccatorum*, 385.
- Entretiens sur les évangiles du dimanche.** — XXIX. 3<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte : La miséricorde de Dieu, 389.
- Réflexions sur des paroles du Propre des messes du dimanche.** — XXIX. La Fête-Dieu, 391.
- La journée chrétienne, Allocutions à des jeunes filles.** — VIII. Le travail, 394. — IX. Les repas, 396.
- Courtes instructions pour la prière du soir.** — LXXIX. La prière, 399.

## LES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

Entretiens à des jeunes filles

### XLII

#### REFUGIUM PECCATORUM

De toutes les invocations des litanies, celle-ci est peut-être la plus douce à l'âme chrétienne, celle que dans le sentiment profond de sa faiblesse notre âme a le plus pieusement savourée. Car pécheurs, nous le sommes, et, désolés de nous voir si chancelants dans nos résolutions, si enclins au mal, si souvent victimes de chutes et de rechutes, nous nous écrions spontanément, en levant les yeux vers Marie : *Refuge des pécheurs, priez pour nous*, ne nous laissez pas, aidez-nous, aimez-nous, relevez-nous !

Mais il convient d'abord de bien établir ce que l'Eglise entend par *pécheurs* ; nous comprendrons mieux ensuite pourquoi la sainte Vierge est le *refuge des pécheurs*.

### I

Il y a aujourd'hui, sous prétexte de miséricorde, une tendance à tout absoudre, à tout pardonner, même sans exiger le repentir. Des « âmes sensibles, » toutes fondues en indulgence, n'admettent pas que Dieu punisse, surtout qu'il châtie éternellement ; et comme dans la famille, dans les écoles, le chapitre des punitions est supprimé en principe, elles prétendent que Dieu a dû suivre le mouvement, et que désormais il ne damnera plus personne. C'est-à-dire qu'au nom de sa bonté elles soufflètent sa justice.

1. Eh bien ! il faut rétablir la vérité catholique et rappeler la doctrine de saint Paul : « Ni les avarés, ni les idolâtres, ni les impudiques n'entreront dans le royaume des cieux » (I Cor., VI, 10) ; le paradis est fermé aux scélérats, aux impies, aux ennemis déclarés de Jésus-Christ. C'est en vain

qu'une pitié humaine, mal comprise et maladroite, parle d'une absurde clémence universelle qui enlèverait d'ailleurs ici-bas toute sécurité aux honnêtes gens : le principe de la justice divine demeure inflexible, les coupables seront châtiés, s'ils n'expient pas ; et plus ils sont puissants, plus leurs tourments seront terribles.

Un vieil impie était sur son lit de douleur, et l'agonie était proche. Une religieuse le pressait de penser à Dieu, de faire un acte de contrition, d'appeler un prêtre qui lui remit les fautes nombreuses de sa longue vie. Il refusait obstinément. Les instances renouvelées ne parvinrent point à le fléchir. Tout à coup, saisi d'une sorte de délire, et appelant la bonne sœur :

— Les médecins, voyez-vous, dit-il, ne comprennent rien à mon mal... Je sais bien ce que j'ai, moi... Tenez, j'ai ici un cœur de pierre, il suffirait de me l'enlever pour que je sois guéri.

Et il montrait sa poitrine haletante où il prétendait sentir ce cœur de pierre qui ne fonctionnait plus, et qui l'étouffait.

Peu de temps après il mourait, sans regret de son triste passé, sans foi, sans espérance, sans un regard vers le ciel.

Ils meurent ainsi ceux qui refusent de prier, de se repentir, qui gardent un cœur de pierre, insensible et dur. Ce sont les pécheurs endurcis qui commettent le péché contre le Saint-Esprit, ce péché irrémissible de l'impénitence finale. Ceux-là Marie ne les sauve point, parce qu'ils ne l'implorent pas et qu'ils ferment leur âme à la grâce, leur conscience au prêtre.

Est-ce une raison de ne point prier pour eux ? Evidemment non. Il faut toujours prier, invoquer Marie refuge des pécheurs, pour ces malheureux dont l'intelligence demeure obscurcie et dont Dieu seul connaît le degré de perversité et de culpabilité. Certains théologiens enseignent que Marie peut encore les sauver, par exception, que toute-puissante sur le cœur de son Fils, le Sauveur ne refuse rien à son expresse demande, et que la miséricorde de Dieu est plus forte que le crime<sup>1</sup>, ainsi, disent-ils, qu'une reine rencontrant sur son chemin un condamné à mort que l'on mène au supplice, peut encore le faire gracier, lui rendre la vie et la liberté. Il est incontestable que la puissance de Marie n'a pas d'autres limites que la puissance de Dieu ; mais il ne l'est pas moins qu'elle ne va jamais contre la volonté divine, et qu'il faut, après tout, que justice se fasse. Et quand même elle obtiendrait la conversion d'un impie obstiné, d'un scélérat endurci dans le crime, cette heureuse victoire ne demeurerait qu'une exception qui confirme la règle.

Lors donc que nous parlons des pécheurs, nous écartons en principe les orgueilleux à froid, les « cœurs de pierre, » les impies résolus, les ennemis de Dieu, qui travaillent au mal, s'acharnent à pervertir les idées, les mœurs, les âmes ; qui

<sup>1</sup> *Fleurs choisies*, par l'abbé Thiébaud.



font le mal pour le mal, et qui ne l'ignorent point. Nous n'en prions pas moins pour eux parce qu'il faut prier pour ses ennemis, nous les recommandons à la clémence de Dieu, dans l'espoir qu'il leur enverra des grâces de lumière; mais nous savons bien que pour cela il faut aussi leur libre volonté, et que l'arbre, hélas! tombe du côté où il penche.

Mais rassurez-vous, les vrais méchants sont peu nombreux; il reste donc l'immense majorité des hommes qui se rangent aux pieds de Marie sous ce titre de pécheurs et qui l'invoqueraient sûrement s'ils la connaissaient.

2. La grande plaie des âmes, c'est l'ignorance, et l'ignorance n'exclut pas la sincérité; car je n'hésiterai pas à dire que la plupart gardent un fond d'honnêteté.

Suivez-les à travers la vie. Voici un enfant qui vient de faire sa première communion, les hasards et les nécessités de l'existence le jettent sans défense à travers le monde, qui n'aime pas la religion parce qu'elle le condamne, qui n'aime pas Jésus-Christ. Ce pauvre enfant n'a reçu qu'une instruction religieuse sommaire telle qu'on la reçoit à cet âge où l'intelligence ressemble à un arbre en fleurs, plein de promesses, mais le temps des fruits est si éloigné! Mgr Freppel était en admiration devant la quantité de choses qui peut tenir dans la tête d'un enfant de douze ans et il disait un jour : « Rien n'égale la facilité avec laquelle il apprend, sinon celle avec laquelle il oublie. » Cela est vrai surtout de l'enseignement religieux, trop vaste, trop élevé pour s'établir dans un cerveau si jeune. Il est donc mal pourvu, mal armé pour les luttes de la vie, absorbé par la pensée du pain quotidien à gagner, en but aux mauvaises compagnies, aux suggestions malsaines, exposé dans sa foi, dans ses mœurs, dans sa vertu. Pas une bonne lecture qui le relève : ou les bons livres lui manquent, ou il a sous la main trop de publications viles pour qu'il ne cède point à la tentation de les connaître, de les parcourir d'abord, puis hélas! d'y prendre goût et de s'en saturer. En lui le vieil édifice d'honnêteté s'écroule peu à peu, la foi disparaît par les fentes, les idées se faussent, la conduite subit d'épouvantables brèches. Plus de messe le dimanche, partant plus de bons conseils, de souvenirs précieux réveillés, d'instruction morale, plus de vérité qui jette ses lumières à travers toutes ces ténèbres.

Et sa vie s'écoule ainsi. Il se marie avec une femme, pas méchante sans doute, mais indifférente comme lui, qui a suivi une voie parallèle, sans aller aussi loin dans le mal, sans conserver non plus des idées solidement chrétiennes, sans comprendre le but surnaturel qu'il est nécessaire de poursuivre, sans voir au bout de cette avenue de misère ici-bas le ciel où rayonne l'espérance, où l'Eglise nous conduit, où Dieu nous appelle. Car elle aussi a presque tout oublié des principes inculqués au temps radieux de la première communion; les années ont passé, abattant comme

un vent d'orage les convictions et les pratiques, les années d'ailleurs dures pour le pauvre monde, chargées d'angoisses et d'amertumes.

Sont-ils bien coupables? Oh! certainement; car la grâce les a poursuivis partout, et ils lui ont outrageusement résisté. — Cependant sont-ils vraiment méchants? Non, ils sont des pécheurs qui ne savent plus, qui ont gardé leur honnêteté native, même la foi des aïeux à l'état latent, et qui, si vous leur parlez, comprennent encore la langue chrétienne. En voyant grandir leurs enfants, ils se souviennent du temps où ils étaient à cet heureux âge, ils leur font murmurer les prières qu'ils récitaient autrefois, ils veulent que leurs fils fassent leur première communion, que leurs filles gardent leur innocence, leur modestie, et cela les rend meilleurs de les regarder. Parfois même le père se surprend une larme au coin de l'œil quand il entend sa petite fille redire, sur les genoux de la mère, la prière au bon ange que lui-même récitait autrefois pendant que sa mère l'aidait à en épeler chaque mot.

Ah! ces pécheurs-là sont légion, ils forment peut-être la majorité de nos chrétiens. Voilà les indifférents, les ignorants pour qui nous devons implorer Marie, refuge des pécheurs. S'ils savaient le don de Dieu! Mais comment le sauraient-ils, quand ils n'ont eu pour se guider à travers le monde mauvais, semé de périls et d'incroyance, que leur droiture naturelle soutenue, sans qu'ils s'en doutent peut-être, par les saintes leçons de l'enfance restées au fond de leur âme comme le grain de senevé qui n'attend qu'un peu de soleil et de pluie, un peu de rosée du ciel pour devenir un grand arbre!

3. D'autres sont passionnés, un feu étrange leur brûle les veines et le plaisir a pour eux d'irrésistibles attraites. C'est par exemple une jeune fille à qui ses parents ne savent rien refuser : ils sont aveuglés sur elle, ils ne se doutent point des tempêtes qui ravagent son âme, et il semble qu'ils s'appliquent à les soulever; lectures, bals, compagnies, spectacles, fêtes, elle se permet tout, elle est dans tous les lieux d'amusements fiévreux : elle veut jouir.

Elle est bien à plaindre, n'est-ce pas, et bien coupable!... Aussi les fautes se multiplient, sa conscience cherche à se les cacher, elle ne prie plus qu'avec des lèvres distraites, car son imagination n'est point là où elle prie, son cœur n'est plus la seule demeure de Dieu comme autrefois, il n'est même point partagé, car il est tout au monde. — Est-elle perdue cependant, impie, dépravée, proie vivante de l'enfer? Nullement. Même parmi ses égarements elle a conservé la foi, une foi impérieuse même. C'est une pauvre pécheresse pour laquelle il faut prier Marie, refuge des pécheurs, surtout il faut l'amener à la prier.

Âmes tièdes, indifférentes, ignorantes, fragiles, hésitantes, faibles, passionnées, voilà les âmes pécheresses, c'est-à-dire à peu près nous tous.

## II

Or Marie aime les pécheurs. Pourquoi cette tendresse pour eux ? Comment, elle si pure, peut-elle se sentir portée vers les âmes esclaves du vice ? elle la sublime vierge, vers des femmes perdues ?

1. Mais n'est-elle pas la mère de celui qui a dit : « Je suis venu appeler, non les justes, mais les pécheurs » ? Au grand scandale des pharisiens, il mangeait même avec eux, afin de les avoir plus près de lui et de leur adresser des paroles de paix et de lumière, parmi les joies du festin, qui les feraient mieux accueillir. Marie s'est proposée d'imiter son Fils, elle a dû l'imiter surtout dans sa bonté. Car ce qui nous rend Dieu plus accessible, ce qui nous le fait surtout aimer et qui nous attire, c'est qu'il est bon. Nous disons « le Bon Dieu », et les Juifs saisis par la douceur de Jésus l'appelaient le bon Maître : *Magister bone*.

Comment Marie qui a mis au monde Jésus, la Source de la miséricorde, ne se serait-elle pas enivrée à cette Source divine ? Aussi les siècles chrétiens l'ont-ils désignée sous l'aimable titre de Mère de la grâce, Mère de la miséricorde, *Maria mater gratiæ, mater misericordiæ*.

Elle était si bonne, si parfaitement semblable à Jésus, que sa vue seule attirait les chrétiens, les détournait de toute pensée de mal, les convertissait et les sanctifiait. On venait se réchauffer à sa bonté comme on vient, quand il fait froid, se réchauffer au soleil.

Elle est bonne, elle est notre mère, parce qu'elle est devenue sur le Calvaire la mère de tous les hommes. Dieu créa aussitôt en elle un cœur maternel, afin qu'elle pût remplir sa nouvelle et très douce et très douloureuse mission. Or sur le Calvaire, parmi ceux qu'il lui était enjoint d'aimer comme ses enfants, il y avait très peu de justes et beaucoup de pécheurs.

Pourquoi n'ajouterais-je pas qu'elle doit encore aimer les pécheurs à titre de *justice* ? C'est nous en effet qui lui avons valu cet honneur unique, ce privilège incomparable d'être la mère du Sauveur Jésus. Si l'homme n'avait pas péché, il n'aurait pas eu besoin de Rédempteur ni de Sauveur. C'est notre « heureuse faute » qui nous a procuré cette grâce sans égale « d'avoir un tel et si grand Rédempteur, » pour parler le langage de l'Eglise, et qui par conséquent a conféré en quelque sorte à Marie l'honneur de la maternité divine. Comment ne nous en serait-elle pas reconnaissante et n'aimerait-elle pas les pécheurs, à qui elle est redevable de cette admirable prérogative ?

Sainte Gertrude eut un jour une vision. Elle voyait accourir autour de Marie et s'abriter sous son voile immaculé quantité de petits animaux qui l'entouraient avec une crainte mêlée d'affection ; Marie les appelait, les accueillait, les couvrait de son voile et les caressait de sa douce main. C'était le symbole des pécheurs qui ont confiance en elle et se réfugient dans le rayon de sa bonté. De

même elle les protège, elle les encourage, elle les caresse ; mieux que cela, elle les transforme et de ces loups fait des agneaux, de ces bêtes sauvages des chiens fidèles et aimants.

Et si, quand elle était ici-bas, elle était si bonne pour les pécheurs, si attirante pour tous, au ciel son amour se serait-il donc refroidi ou ralenti ? Non, elle embrasse d'un coup d'œil toutes nos misères, elle entend tous nos soupirs, et son cœur s'émeut, elle intervient pour nous auprès de Dieu, elle use de sa toute-puissance en notre faveur. Les siècles sont là pour attester par la voix de saint Bernard que personne ne l'a jamais invoquée en vain, que nulle âme qui l'a appelée n'a été abandonnée par elle.

Ne croyez pas qu'au ciel, au sein de l'amour et de la félicité, notre mère très aimante puisse oublier ses enfants de la terre. Son cœur ici-bas était d'une bonté sans limites, mais au paradis Dieu l'a encore agrandi afin qu'elle nous aime avec une immense intensité. Elle nous voit, elle nous suit, elle n'oublie personne, car la terre des vivants ne saurait être une terre d'oubli. L'amour s'y épanouit sans mesure, et l'amour vrai ne peut oublier. Ceux qui oublient n'aimaient pas.

2. Elle aime donc les pécheurs, elle leur demande de l'invoquer et de se réfugier auprès d'elle, comme l'enfant apeuré se cache dans le sein de sa mère. Avant tout, elle les sollicite à la prière. C'est ainsi d'ailleurs qu'elle en agissait avec les apôtres.

Vous vous souvenez que Jésus prit avec lui au Jardin des Oliviers trois de ses disciples les plus dévoués, les plus fervents. Cependant ils s'endormirent pendant qu'il priait. Vainement il leur avait dit : « Veillez et priez, de peur d'entrer en tentation. » Ils ne se réveillaient un instant que pour retomber ensuite dans un sommeil plus profond. C'est que le Sauveur s'était éloigné, pour porter seul son angoisse dans la grotte de l'agonie, et pour goûter dans le calice de douleur les gouttes les plus amères, celles de l'abandon de l'amitié.

Aussi bien, Marie non plus n'était pas là. Ah ! s'il lui eut permis de l'accompagner, comme elle eut stimulé le zèle de Pierre, de Jacques et de Jean ! comme elle les eut pressés de prier avec son Fils et de partager les terreurs de son agonie ! A coup sûr, ils ne se fussent pas endormis. Voyez-les plutôt au lendemain de l'Ascension : ils descendent de la montagne des Oliviers, puis ils montent au Cénacle, et « tous persévèrent unanimement dans la prière avec Marie, mère de Jésus. » (Act., I, 14). C'est qu'elle est auprès d'eux l'âme de leur âme, elle leur donne l'exemple, elle est si touchante à voir que tous sont gagnés par sa ferveur, par ses exhortations, et leurs prières sont tellement victorieuses qu'elles font descendre du ciel le Saint-Esprit lui-même.

Si elle était si puissante ici-bas, combien ne l'est-elle pas plus au ciel ! Aussi saint Anselme se plaît à nous la montrer priant pour nous et faisant



prier aussi pour nous tous les saints du paradis<sup>1</sup>, comme au Cénacle, — cet autre ciel, — elle faisait prier les disciples et les saintes femmes.

Mais elle nous demande aussi de la prier, de lui confier nos pensées, nos inquiétudes, nos secrets désirs. Un enfant dit tout à sa mère : ne lui cachons rien de nos faiblesses, rien de nos tristesses à la vue de nos chers pécheurs qui ne veulent pas se convertir. Elle nous aidera, elle nous soutiendra, elle qui soutient la terre, au dire de saint Fulgence ; elle aime tant les pécheurs et son pouvoir est si grand qu'elle obtiendrait, nous assure saint Bonaventure, la grâce du démon lui-même s'il l'implorait avec humilité, *etiam diabolo misericordiam obtineret, si humiliter peteret*. Mais jamais l'orgueil de Lucifer n'a voulu se courber devant Marie surtout, la mère du Rédempteur triomphant.

3. Saint Pierre Damien n'hésite pas à attribuer à la sainte Vierge la conversion du bon larron. « Il s'est repenti grâce, dit-il, aux prières de la bienheureuse Vierge placée entre la croix de ce malheureux et son Fils... Pourquoi, ajoute-t-il, ne s'est-il pas converti auparavant ? Pourquoi ses yeux ne se sont-ils pas ouverts lorsqu'il suivait Jésus sur la montée du Calvaire, lorsqu'il le voyait ployant sous le faix de sa croix ? Il ne se convertit que lorsque Marie était debout au pied de la croix : alors de larron scélérat il devint martyr, parce qu'elle intercédait pour lui. »

Si en effet nous ouvrons l'Evangile, une chose nous frappe dans la Passion, c'est celle-ci : la première parole de Jésus sur la croix fut pour confier Jean à Marie : *Mulier, ecce filius tuus*. (Jean, xix, 26). Jean, c'est à-dire l'humanité, même l'humanité criminelle, avilie, pécheresse, représentée là par deux bandits qui subissaient le même supplice que lui. Le bon larron entendit et comprit cette divine recommandation, une clarté surnaturelle lui montra soudain et les hontes de sa vie et la bonté de cette femme qui, debout, dans une immense douleur, regardait son Fils et ne se plaignait pas. Qui dira alors les pensées illuminatrices, les sentiments de regret, de repentir, de confiance qui traversèrent son âme ? Lui aussi avait eu une mère, qu'il se rappelait peut-être. Ah ! celui-ci était bien heureux, sa mère était auprès de lui, si douce, si secourable, si bonne ! Marie, investie de sa nouvelle mission de maternité, vit ce regard, cette tristesse, cette contrition, une larme tombant de ces yeux qui ne savaient plus pleurer ; elle pria pour lui, ce premier enfant de sa douleur. Il avait considéré Jésus conspué, écrasé sous l'instrument de son supplice, conduit au Calvaire comme un agneau qu'on mène à la boucherie et se taisant dans son auguste innocence ; tout cela ne l'avait pas ému comme le regard de cette femme attaché sur lui, et pendant que son compagnon blasphémait, lui il l'exhortait à la pénitence et il terminait ses adjurations éloquentes par cette humble

prière : « Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume ! » Et son repentir était si profond, si sincère que le Sauveur lui répondit : « Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis ! » (Luc, xxiii, 43).

Voilà le premier triomphe de Marie, le premier pécheur qui se réfugie auprès d'elle et à qui elle ouvre les portes du ciel. L'autre refusa de se convertir et de prier, et ce fut pour elle une première douleur aussi de voir cette libre obstination dans le crime et l'amour du crime. Elle ne force point notre volonté, elle la sollicite longuement, tendrement, et malheur à ceux qui ne l'écoutent pas !

Serait-il téméraire d'ajouter qu'auparavant déjà elle avait travaillé à la conversion d'une grande pécheresse, Madeleine, la sœur de Marthe ? Elle aimait la famille de Béthanie ; témoin des désordres de cette pauvre jeune femme élevée sans sa mère et victime de ses folles passions, elle ne manqua point de prier pour elle, de l'attirer, de multiplier les conseils. Ici elle exerça l'apostolat que vous devez exercer sur vos amies qui s'égarèrent, elle la conduisit à Jésus. Quand une jeune fille commence à n'être plus sérieuse, elle cesse de fréquenter les sacrements, elle s'éloigne de l'église. C'est à ce signe infaillible que vous reconnaîtrez que votre malheureuse amie va faire fausse route, que ses idées changent, que son cœur rêve, en attendant les écarts de conduite. Alors ramenez-la ici, auprès de l'autel de Marie, faites naître dans son âme des sentiments de foi, usez des lumières de la raison pour l'éclairer, surtout priez pour elle. Un jour aussi elle reviendra comme Madeleine, repentante, offrir à Jésus-Christ son cœur rempli de parfums, de résolutions décisives et de larmes sincères. Cette fois, connaissant la vraie beauté, elle n'aura plus de passion que pour elle.

4. Moïse avait désigné des cités de refuge où se rendaient tous ceux qui avaient commis des homicides par imprudence. (Deut., xix, 4). L'accès en était facile, les routes aplanies, et celui qui se trouvait dans l'enceinte de leurs murailles était en sûreté, sa personne devenait inviolable. Saint Jean Damascène fait dire à Marie : « Je suis la cité de refuge pour tous ceux qui fuient auprès de moi. » Allons donc nous enfermer dans cette cité protectrice où nous jouirons du plus doux des abris.

Je comprends que nous hésitions à nous réfugier à l'abri même de la croix : il y a là Jésus sanglant, couvert de plaies, et sous ses traits douloureux nous craignons de trouver une expression de mécontentement et de colère. Car enfin, c'est nous qui l'avons réduit en cet état, ce sont nos péchés qui ont enfoncé ces clous et fait couler son sang. La vue de la croix est pour nous pleine de reproches. C'est notre père qui y est attaché et qui y souffre d'indicibles tourments pour nous. Dans une famille, l'autorité du père est toujours accompagnée de quelque sévérité, surtout quand cette autorité a été violée, insultée, outragée. Vous avez été témoins souvent de ce spectacle dans vos intérieurs : quand le père est irrité, c'est un malaise

<sup>1</sup> Liber Sermonum de Ecclesia.

universel, tout le monde tremble, la joie disparaît de la maison, et vous désirez vivement que la crise s'apaise, afin que renaisse la sérénité.

A qui vous adressez-vous alors, sinon à votre mère qui a gardé sur son visage attristé une indéfectible clémence, et qui, tout en approuvant le juste courroux paternel, se fait suppliante, se tient prête à parer les coups, ou si elle doit sévir aussi, le fait avec tant de douceur ! Ah ! les coups d'une mère ne font guère mal !

C'est pourquoi si la croix nous effraie nous courons auprès de Marie, notre bonne mère, notre refuge, qui nous accueille, nous serre dans ses bras, nous presse sur son cœur et semble dire à Dieu : « Je les garde ! Votre colère, votre justice ne sauraient les atteindre ici. Ils m'appartiennent ! »

Nous avons invoqué Marie sous le nom de porte du ciel, *Janua cæli*. L'Eglise, dans une de ses hymnes, l'appelle aussi la fenêtre du ciel, *Fenestra cæli facta est*. Ce titre est très suggestif. « Il me semble voir, dit l'abbé Thiébaud, un père de famille cruellement affligé de l'inconduite et des désordres de son fils <sup>1</sup>. » Ce jeune homme ne rentre que fort tard dans la nuit, et il en prend bientôt la criminelle habitude. Alors le père, un soir, perd patience, ferme la porte et garde la clef. Il lui en coûte sans doute de laisser son fils dehors, à la belle étoile, exposé au froid ou à la pluie, mais il tient à lui donner une leçon.

La mère est là qui approuve, car dans une maison les deux autorités doivent s'unir et se confirmer, mais elle veille. Les heures s'écoulent dans les transes, il ne revient pas. Elle prête l'oreille, toujours rien. Tout à coup il lui semble entendre un bruit de pas, elle arrive aussitôt. C'est lui, c'est bien lui ! Son sang ne fait qu'un tour dans ses veines, elle se prépare à le gronder, et combien il le mérite ! Elle songe aussi à le faire rentrer sous le toit de la famille. Mais comment faire, puisque la porte est fermée et qu'elle n'a pas la clef ? Alors elle ouvre la fenêtre, et le lendemain, quand le père apprend le stratagème maternel, il ne la reprend point ; la leçon a été infligée et le cœur l'a fait accepter.

Ainsi Marie nous ouvre la fenêtre du ciel quand nos péchés nous en fermeraient la porte. Car elle a une prédilection pour les pécheurs, pour nous ses enfants, bien fragiles sans doute, mais aussi très aimants. Elle a converti jusqu'au bon larron, jusqu'à Madeleine la passionnée de plaisir ; elle convertit toute âme pécheresse qui la prie, qui veut se relever, sortir de son borbier, monter les degrés d'honneur et d'innocence qui nous séparent d'elle.

Mais il faut vouloir ; et si nous retombons, il faut vouloir encore nous redresser et marcher vers elle. Jamais elle ne nous repoussera, car elle est l'inviolable et assuré Refuge des pécheurs.

<sup>1</sup> Fleurs choisies des Litanies.

## ENTRETIENS SUR LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

XXIX

### 3<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte

LA MISÉRICORDE DE DIEU

Des publicains et des pécheurs, nous dit le saint Evangile, venaient à Jésus pour l'entendre ; mais les pharisiens et les scribes murmuraient en disant : « Cet homme reçoit les pécheurs et mange avec eux. » Ils murmuraient, dit le pape saint Grégoire, ils condamnaient la conduite du Sauveur des hommes et l'accusaient d'une noble indulgence à l'égard des pécheurs, parce qu'ils ne connaissaient pas le véritable esprit de la loi qu'il était venu annoncer au monde.

Certes, la morale chrétienne ne manque pas de sévérité, mais elle n'est pas inexorable comme la morale pharisaïque. Elle ne flatte pas le péché, mais elle s'attendrit sur le misérable état du pécheur. Elle nous fait craindre la justice de Dieu, mais elle nous fait aussi espérer dans sa miséricorde.

C'est cette miséricorde que l'évangile de ce jour nous invite à méditer, à exalter et à bénir.

Elle se manifeste dans la bonté avec laquelle Dieu : 1<sup>o</sup> attend, 2<sup>o</sup> appelle, et 3<sup>o</sup> accueille le pécheur.

#### I. — Dieu attend le pécheur.

Admirons la patience avec laquelle Dieu attend les pécheurs. Ils s'insurgent contre lui, ils lèvent fièrement la tête et ils disent : « Non, je ne servirai pas. *Non serviam*. » Ils l'outragent avec ses propres bienfaits et s'en font une arme contre lui. Et cependant, Dieu ne les punit pas. Il oublie, pour ainsi dire, dans sa miséricorde, ce qu'il est et ce qu'ils sont.

Les impies, voyant que le courroux céleste n'éclate pas sur eux, s'enhardissent : « J'ai péché, disent-ils, et que m'est-il arrivé de fâcheux ? » Et Dieu ne répond pas à ce langage injurieux en leur faisant sentir les effets de sa colère. Il aime mieux, selon la réflexion d'un saint Docteur, leur donner en se taisant l'occasion de douter de sa puissance, que de leur donner lieu, en les châtiât, de douter de son amour.

Les justes, en voyant l'impunité des pécheurs, sont dans l'étonnement. Entendez-les dire au Seigneur : « *Usquequo peccatores, Domine, usquequo peccatores gloriabuntur ? Ecce, quare obdormis, Domine ?* Seigneur, les méchants abusent de votre bonté. Jusqu'à quand se glorifieront-ils de leurs attentats contre vous ? Réveillez-vous ! Pourquoi dormez-vous, Seigneur ? » (Ps., xciii, 3 ; xliii, 23).

Il n'est pas jusqu'aux êtres inanimés eux-mêmes qui ne supportent avec impatience les impies et ne demandent à venger de leurs outrages le



Maître de l'univers. Saint Grégoire leur prête ce langage : « Le voulez-vous, Seigneur, dit le soleil, je brûlerai de mes feux cet ingrat. Et moi, dit la terre, j'ouvrirai sous ses pieds mes abîmes. Et moi, dit l'enfer, moi qui n'existe que pour punir les pécheurs, je les livrerai à mes supplices éternels. » Dieu ne permet pas à ses créatures de se faire les ministres de sa justice, et il diffère la punition des coupables.

Mais à défaut de ces puissances, est-ce que le temps ne suffit pas pour perdre le pécheur ? Sans doute il va rapidement le conduire au pied du tribunal de Dieu ? — Non, Dieu multiplie les délais en faveur de ses enfants rebelles. Tandis qu'il moissonne le juste dans sa fleur, il laisse souvent le pécheur parvenir jusqu'aux dernières limites de l'âge. Lorsque David envoya ses sujets fidèles à la poursuite d'Absalon révolté contre lui, il leur fit cette recommandation : « *Servate mihi puerum*. Epargnez mon fils. » Ainsi fait Dieu : il commande aux années de respecter la vie des pécheurs. Il les supporte pendant cinquante, soixante ans, espérant pouvoir leur pardonner un jour : « *Expectat Dominus ut misereatur vestri*. » (Isaïe, xxx, 18).

O mon Dieu, mes longs égarements n'ont pas lassé votre patience !... Vous pouviez d'un souffle m'anéantir, et vous m'avez supporté jusqu'à ce jour, malgré la haine infinie que vous éprouvez pour le péché. Hélas ! où serais-je aujourd'hui si l'arrêt de votre justice avait déjà fixé mon sort éternel ? Je serais perdu pour toujours, j'habiterais au plus profond des enfers. « *Nisi Dominus adjuvit me, paulo minus habitasset in inferno anima mea*. » (Ps., xciii, 17). Je ne veux pas plus longtemps rester à charge à votre miséricorde, ô mon Dieu ! Je reviens à vous et je vous promets de vous servir fidèlement à l'avenir.

## II. — Dieu appelle le pécheur.

La miséricorde de Dieu se révèle dans la longue patience avec laquelle il attend les âmes coupables ; elle se révèle mieux encore dans la tendresse avec laquelle il les presse de revenir à lui.

Il est le bon Pasteur. Il n'attend pas que la brebis égarée revienne à lui, mais il s'élance à sa poursuite avec la sollicitude la plus admirable, et quand il l'a trouvée, il la charge sur ses propres épaules pour la rapporter au bercail. Un mercenaire aurait maltraité la brebis rebelle qui lui avait causé tant de fatigues ; quelle différence dans la conduite du céleste berger !

Et comme si cette touchante image ne suffisait point à montrer l'activité pleine d'amour que le Sauveur déploie pour notre salut, il a recours à une autre allégorie non moins significative. Une pauvre Israélite avait dix drachmes. C'était tout le fruit de son labeur. La somme était destinée peut-être à payer l'impôt annuel. Une des pièces de monnaie s'égare. Comment satisfaire aux exigences du fisc ? L'humble maison sera envahie demain par les soldats ! La femme, consternée,

allume sa lampe, *accendit lucernam*. Elle balaie tous les coins de sa maison, *everrit domum*. Elle retrouve la drachme perdue, et sa joie est égale à son anxiété passée. La drachme symbolise l'âme pécheresse. « *Nos drachma Dei sumus*, » dit saint Cyrille.

Pour nous sauver, nous éclairer et nous guérir, Jésus n'épargne rien. Il se soumet aux plus rudes travaux, il accepte les plus cruelles souffrances.

Sa grâce, pour toucher notre cœur, prend toutes les formes. Il nous appelle, dit saint Augustin, de la manière qui convient à chacun de nous : « *Vocat quomodo scit congruere*. »

A peine avons-nous péché qu'aussitôt une voix mystérieuse s'élève au fond de notre âme. C'est la voix du remords. Elle nous reproche notre inconstance, notre ingratitude ; elle nous menace des jugements de Dieu ; jour et nuit elle se fait entendre. Le pécheur n'a plus de repos... Dieu vous appelle par cette voix austère, ô pécheurs : écoutez-la !

Si Dieu fait parler la crainte, il fait aussi parler l'amour. Il rappelle à l'âme égarée le bonheur dont elle jouissait à son service. Sans doute, la pratique du bien réclame l'effort, le dévouement, le sacrifice ; mais combien est suave le sentiment du devoir accompli ! Quelle onction la grâce répand sur la croix ! Qu'elles sont pénétrantes, les consolations de la piété ! La prière, l'oraison, la Table sainte, les solennités si belles et si touchantes de l'Eglise comblent le chrétien fidèle d'intimes délices que toutes les satisfactions de la terre ne peuvent égaler. Ces pensées, ces souvenirs émeuvent puissamment le cœur du pécheur, c'est pour ce prodige comme une vision de la maison paternelle. Il entend des voix plaintives et touchantes lui dire : « Te souviens-tu ?... Te souviens-tu des douces et saintes leçons de ta mère et de la prière faite sur ses genoux ?... Te souviens-tu des joies de ton innocence, du bonheur de ta première communion ?... Te souviens-tu des vertus et des bonnes œuvres dont ta pieuse jeunesse fut embaumée ?... Te souviens-tu des amis qui sont restés fidèles au Dieu que tu as abandonné ?... Te souviens-tu ?... » Le cœur de l'infortuné se brise. Il pleure sa félicité perdue, et comme l'enfant de l'Evangile, il dit dans un sentiment de douleur et d'espoir : « Je me lèverai et j'irai vers mon père ! »

Enfin, si le pécheur reste sourd à ces sollicitations de la grâce, Dieu ne l'abandonne pas. Pour triompher de ses opiniâtres résistances, il répand sur sa vie une salutaire amertume. Il ne veut pas quitter les plaisirs : ce sont les plaisirs qui le délaissent. Les déceptions, les abandons, les séparations cruelles meurtrissent son cœur. La maladie, la douleur, les revers, l'abjection l'atteignent dans sa santé, dans ses biens, dans son honneur. Le malheureux, miséricordieusement blessé, rentre en lui-même. Il s'était éloigné de Dieu par le chemin des plaisirs ; il revient à lui par la voie des larmes. La perte des faux biens le fait rentrer dans la possession du bien véritable.

O mon Dieu, si vous n'aviez consulté que les règles de votre justice, vous vous seriez éloigné de moi lorsque je me suis éloigné de vous, et vous auriez répondu à mes abandons en m'abandonnant vous-même sans retour, en me livrant à l'endurcissement de mon cœur !... Mais votre amour vous a inspiré une autre conduite. Vous avez laissé ouverte à cet enfant ingrat la voie du retour. Que dis-je ? Il n'est rien que vous n'ayez fait pour me retirer de l'abîme dans lequel j'étais tombé. Vous m'avez poursuivi, appelé, pressé de revenir à vous. Pour me convertir, vous avez employé tour à tour la douceur et la sévérité. O mon Dieu, votre bonté m'attendrit ! Je ne veux pas vous faire attendre à la porte de ce cœur où vous frappez depuis si longtemps. Le moment présent est celui où, renonçant à mon triste passé, je veux, par un sincère repentir, rendre mon âme à votre amour.

### III. — Dieu accueille le pécheur.

Si la miséricorde de Dieu se manifeste dans la patience de ses délais envers le pécheur et dans la tendresse avec laquelle il le presse de revenir à lui, elle ne se manifeste pas moins dans la bonté qu'il lui témoigne à son retour.

Voyez plutôt. Le bon Pasteur ayant ramené au bercail la brebis égarée, en éprouve une joie si grande qu'il n'est pas satisfait s'il ne la communique à ses amis et s'il ne trouve dans leur allégresse comme un reflet de son propre bonheur. De même, la femme qui a enfin retrouvé la drachme qu'elle avait perdue demande à ses amies et à ses voisins de s'associer à son bonheur.

L'Evangéliste nous apprend que ces figures sont le symbole de la félicité que fait éprouver à Dieu la conversion du pécheur. Admirez la *promptitude* et la *plénitude* du pardon qu'il lui accorde.

1. Il ne lui fait pas solliciter longtemps sa grâce. Quand le pécheur revient à Dieu, celui-ci oublie aussitôt les outrages les plus sanglants, la plus noire ingratitude. L'instant du repentir est celui du pardon. Tout ce qu'il y a d'âmes faibles, séduites, égarées, peuvent en toute sécurité se lever et revenir au foyer natal. Ce sera, lorsqu'elles y rentreront comme lorsqu'elles l'ont quitté, la maison d'un père. Elles ne trouveront au seuil ni reproches, ni ressentiments, mais des bras pleins de tendresse qui s'ouvriront pour les presser sur un cœur plein de joie.

2. Non seulement le pécheur rencontre à son entrée dans la maison paternelle l'accueil de la plus miséricordieuse tendresse, mais il est accablé par les bienfaits de la plus généreuse bonté. Avec la promptitude du pardon de Dieu, il faut admirer sa plénitude.

Tous les biens que vous aviez perdus par le péché vous sont rendus alors. Vous rentrez en possession de toutes les richesses de la vie surnaturelle. Les saintes habitudes de foi, d'espérance et de charité que vous avait données le baptême et que

le péché avait paralysées se raniment. Les vertus opprimées par les mauvais penchants reprennent leur libre exercice. Les bonnes œuvres de votre passé, tout à l'heure frappées de mort, ressuscitent avec tous leurs droits aux récompenses éternelles. En un mot la grâce surabonde là où avait abondé l'iniquité. Le pécheur est transfiguré par le pardon divin.

O Seigneur, tout nous invite à mettre notre confiance en vous ! Quelles que soient mes fautes, je ne laisserai jamais s'affaiblir en moi le sentiment de l'espérance, car vos miséricordes surpassent mes misères. Je veux pouvoir dire comme un grand pécheur repentant : « Ce qui me rassure, ô mon Dieu, c'est que je n'ai jamais douté de votre cœur. » Le souvenir de vos bontés m'inspirera une générosité de plus en plus grande à votre service, et ainsi l'œuvre de mon salut commencée en cette vie par la grâce s'achèvera dans l'autre par la gloire. Ainsi soit-il.

## RÉFLEXIONS SUR DES PAROLES DU PROPRE DES MESSES DU DIMANCHE

### XXIX

#### LA FÊTE-DIEU <sup>1</sup>

**I. Le Seigneur les a nourris de la fleur du froment, et il les a rassasiés du miel sorti du rocher. Louez le Seigneur.** — Lorsque Dieu eut retiré d'Egypte le peuple juif, il lui fit prendre le chemin du désert pour le conduire dans la terre promise. En lui imposant ainsi un long voyage, il voulait le préparer aux rudes épreuves qu'il aurait à surmonter et aux nombreux combats qu'il devrait livrer contre ses ennemis. Hélas ! durant les années de cette préparation les Hébreux, *peuple au cou raide*, se révoltèrent souvent contre le Seigneur. A peine délivrés des Egyptiens, ils se mirent à murmurer contre Moïse et Aaron, disant : *Plût à Dieu que nous fussions morts par la main du Seigneur dans la terre d'Egypte, quand nous avions des viandes selon nos désirs et que nous mangions du pain à satiété !* (Ex., xvi, 3). Dieu entendit ces paroles, et au lieu de les punir, il vint à leur secours, car il dit à Moïse : *Voici que moi je ferai pleuvoir du pain du ciel. Que le peuple sorte, et qu'il en amasse ce qui lui suffira pour chaque jour.* (Ib., 4). C'est ce qui eut lieu. Chaque matin la manne couvrait la terre autour du camp et chacun en recueillait ce qu'il pouvait manger, et ce prodige se renouvela tous les matins durant le cours de leur voyage dans le désert. — Le peuple juif se

<sup>1</sup> Voir S. Thomas, *Offic. In Festo Corp. Christi*; Opusc. LI, *De Vener. Sacram. Altaris*; — S. Aug., *In Joan.*, Tract. xxvi; — S. Bern., *APPEND., Serm. In Cœn. Domini*.



rendit encore coupable dans une autre circonstance. Ayant campé à Raphidim, où il n'y avait point d'eau à boire, tous dirent à Moïse : *Pourquoi nous as-tu fait sortir de l'Égypte pour nous faire mourir de soif ?* (Ib., xvii, 3). Le Seigneur ayant entendu ces murmures, se montra néanmoins miséricordieux envers son peuple, et il dit à Moïse : *Prends ta verge en ta main et va. Voilà que moi je me tiendrai là devant toi sur la pierre d'Horeb, et tu frapperas la pierre, et il en sortira de l'eau. Moïse fit ainsi devant les anciens d'Israël.* (Ib., xvii, 6).

Tels sont les deux grands bienfaits qui marquèrent le voyage du peuple juif dans le désert : ils eurent chaque jour du pain à satiété, et ils burent de l'eau miraculeuse sortie du rocher. David, plus que tout autre prophète, se plaisait à rappeler aux Juifs cette miséricorde du Seigneur, et c'est ce qu'il fait en disant : *Le Seigneur les a nourris de la fleur du froment et il les a rassasiés du miel sorti du rocher.* La manne était vraiment un pain que Dieu donnait à son peuple, il la faisait pleuvoir chaque matin, et comme les Hébreux voulaient savoir ce que c'était, Moïse leur répondit : *C'est le pain que le Seigneur vous a donné.* (Ib., xvi, 15). Il ne pouvait y avoir de doute à ce sujet, puisqu'il venait du ciel et non de la terre. Quant au miel qui serait sorti de la pierre, nous ne voyons nulle part qu'il en soit fait mention. Mais souvenons-nous de la situation des Hébreux : ils étaient accablés par la chaleur et la fatigue, dévorés par une soif brûlante, et voici que rencontrant tout à coup des eaux fraîches et limpides, ils s'y désaltèrent avec bonheur ; c'est pour rendre cette suave impression que le Psalmiste donne à cette eau le nom de miel. Il n'entend pas exprimer par là un changement de nature, mais bien le plaisir que les Hébreux ressentirent, la douceur qu'ils trouvèrent dans cette simple boisson par suite de l'ardeur avec laquelle ils en burent. Nous pourrions, avec certains commentateurs, voir dans ces paroles une allusion à la fertilité de la terre promise dont Moïse avait dit dans son cantique : *Le Seigneur a établi son peuple sur une terre élevée, afin qu'il mangéât les fruits des champs, afin qu'il savourât le miel de la pierre, l'huile du rocher le plus dur, les boucs avec la moelle du froment, et afin qu'il bût le sang du raisin le plus pur.* (Deut., xxxii, 13-14). Nous pourrions cependant rapporter cette expression à la manne elle-même, car voici que nous lisons dans l'Exode : *La maison d'Israël appela cette nourriture du nom de Manne ; elle était blanche comme une graine de coriandre, et son goût celui de la fleur de farine mêlée avec du miel.* (Ex., xvi, 31). Mais à quelque point de vue qu'on se place, il est évident que Dieu s'est toujours montré miséricordieux envers son peuple, puisqu'il répondait ainsi à ses murmures par des bienfaits insignes.

Aussi le Seigneur, pour perpétuer le souvenir de ce bienfait, avait-il dit à Moïse : *Remplis de*

*manne un gomor et qu'il soit conservé pour les générations futures, afin qu'elles connaissent le pain dont je vous ai nourris dans le désert, quand vous avez été emmenés de la terre d'Égypte.* (Ex., xvi, 32). David le rappelle dans un autre psaume, ce bienfait du Seigneur qui, dit-il, *commanda aux nuées d'en haut et ouvrit les portes du ciel. Il fit pleuvoir la manne pour les nourrir et leur donna le pain du ciel. L'homme mangea le pain des anges, car le Seigneur leur envoya des mets en abondance.* (Ps., lxxvii, 23-25). Le Sage à son tour proclamait sa reconnaissance en disant : *Seigneur, vous avez nourri votre peuple de la nourriture des anges ; vous leur avez donné un pain venant du ciel, préparé sans travail, renfermant en soi tout ce qui plaît et ce qui est agréable à tous les goûts. Car cette nourriture qui venait de vous, montrait votre douceur que vous avez pour vos enfants, et, s'accommodant à la volonté de chacun, elle se changeait en ce que chacun voulait.* (Sages., xvi, 20-21). C'est ainsi que le peuple juif, toujours mis en présence de ce bienfait par la conservation miraculeuse de la manne dans le tabernacle, était excité à témoigner sa reconnaissance envers Dieu. De là cette invitation que le prophète adresse aux Juifs, disant : *Venez, adorons le Seigneur, parce que nous sommes le peuple de son pâturage et les brebis de sa main.* (Ps., xciv, 6-7).

**II. Le Seigneur les a nourris de la fleur du froment, et il les a rassasiés du miel sorti du rocher. Louez le Seigneur.** — L'Eglise nous montre à son tour le grand bienfait que Jésus-Christ a accordé au peuple chrétien : c'est la sainte Eucharistie. Le prophète, s'il rappelait aux Juifs ce que le Seigneur avait fait pour leurs pères dans le désert, il entendait aussi nous annoncer, sous cette figure, que les chrétiens seraient de même nourris et désaltérés, mais d'une manière plus divine et plus admirable ; car Jésus-Christ devait dire à tous ses rachetés : *Travaillez, non pas en vue de la nourriture qui périt, mais de celle qui demeure pour la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera ; car Dieu le Père l'a scellée de son sceau.* (Jean, vi, 27). En effet, nous avons, comme le peuple juif, à conquérir non pas une terre en ce monde, mais un royaume éternel, et là sur notre chemin nous rencontrons des ennemis, nous sommes soumis à toutes sortes d'épreuves. Il nous fallait un viatique pour nous soutenir durant les jours de notre voyage, c'est-à-dire une nourriture et un breuvage capables de conserver et d'augmenter en nous la vie surnaturelle qui nous vient de notre foi en Jésus-Christ, car c'est pour que nous l'ayions, cette vie de foi, qu'il est venu en ce monde : *Moi, a-t-il dit, je suis venu pour que mes brebis aient la vie et qu'elles l'aient plus abondamment.* (Ib., x, 10). C'est la mission qu'il avait reçue de son Père : *Dieu, disait-il lui-même à Nicodème, a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que qui-*

*conque croit en lui ne péricisse point, mais qu'il ait la vie éternelle. (Ib., III, 16).* Quelle est donc cette nourriture que le Fils de l'homme doit nous donner ? S'il a voulu que la sainte Eucharistie fût pour nous un mystère de foi, il ne nous a pas caché du moins ce qu'elle était pour nous. Voici la déclaration qu'il a faite dans les jours de sa vie mortelle : *Ma chair est vraiment nourriture et mon sang est vraiment breuvage. (Ib., VI, 56).* Et pour marquer que c'était bien lui qui nourrirait notre âme et qui lui donnerait son sang à boire, il a encore dit : *Qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui. (Ib., 57).*

Qu'est-ce donc que la manne ou l'eau du rocher en présence de cette nourriture et de ce breuvage que Jésus-Christ nous présente ? C'est l'ombre, c'est la figure faisant place à la réalité toute divine. C'est pourquoi il convient que ces solennités saintes soient célébrées par nos cœurs de telle sorte que ce qui était ancien disparaisse. Car cette fête rappelle et renouvelle la cène suprême où Jésus-Christ, après avoir donné à ses frères l'Agneau pascal, institua la sainte Eucharistie. En effet, étant à table avec ses apôtres, il prit le pain, le bénit, le rompit et le donna à ses disciples, et dit : *Prenez et mangez : ceci est mon corps. (Matth., XXVI, 26).* Rien de plus clair ni de plus formel : c'est bien son corps, sa propre chair que Jésus-Christ nous donne dans la sainte Eucharistie ; et dans la crainte que notre raison eût recours au symbolisme ou à une interprétation quelconque, il avait annoncé ce que serait cette nourriture en disant aux Juifs : *C'est moi qui suis le pain de la vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts. Voici le pain qui descend du ciel, afin que si quelqu'un en mange, il ne meure point. Je suis le pain vivant, moi qui suis descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. (Jean, VI, 48-52).* C'est ainsi que le don confirme la promesse, comme la promesse prouve la réalité du don qui nous a été fait. — Il en a été de même de l'eau miraculeuse ou du miel sorti du rocher. C'était une figure et voici la réalité divine. C'est encore le soir de la cène, sitôt après avoir donné son corps à ses apôtres, que Jésus-Christ, prenant le calice, rendit grâces et le leur donna, disant : *Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang du nouveau testament, qui sera répandu pour un grand nombre en rémission des péchés. (Matth., XXVI, 27-28).* C'est donc son sang que Jésus-Christ nous présente comme un breuvage, car de même que son précieux sang a coulé de ses plaies au jour de sa mort sur le Calvaire, ainsi c'est ce même sang de Jésus que nous buvons en participant au sacrement de la sainte Eucharistie. — Adorons un si grand sacrement : le Verbe fait chair change par sa parole un pain véritable en sa propre chair, et le vin en son sang précieux ; bien que les sens soient impuissants à le voir, la foi seule suffit pour affermir un cœur sincère.

C'est pourquoi il convient à la dévotion des fidèles de rappeler solennellement l'institution d'un sacrement si salutaire et si admirable, afin que nous vénérions la manière dont Dieu est présent dans la sainte Eucharistie. Ce sera en même temps louer la puissance de Dieu qui opère tant de choses merveilleuses, et nous lui rendrons ainsi des actions de grâces pour ce grand bienfait dont nous retirons tant de fruits de sanctification ; car si Jésus-Christ nous a laissé son corps et son sang, sous les apparences du pain et du vin, c'est pour que nous le recevions comme une nourriture et un breuvage. — Oh ! quel festin précieux, admirable, salutaire ! Que peut-il en effet y avoir de plus précieux que ce festin, dans lequel on ne nous propose pas de prendre, comme autrefois sous la loi, la chair des boucs et des veaux, mais bien de nous nourrir de Jésus-Christ Dieu véritable ? Qu'y a-t-il de plus admirable que ce sacrement ? Ici la substance du pain et du vin se change substantiellement au corps et au sang de Jésus-Christ ; c'est pourquoi le Christ, Dieu véritable et homme parfait, est enfermé sous les espèces d'un peu de pain et de vin. Qu'y a-t-il de plus salutaire ? Dans ce sacrement Jésus-Christ nous confère pour notre salut tout ce qu'il a pris de notre nature : c'est pour notre réconciliation qu'il a offert à Dieu le Père son corps comme une hostie sur l'autel de la croix, et ce corps, il nous le donne en nourriture dans la sainte Eucharistie. Jésus-Christ a versé son sang à la fois comme le prix de notre salut et comme un bain salutaire, afin que rachetés de la triste servitude du péché, nous fussions tous purifiés ; et ce sang il nous le donne en breuvage dans la sainte Eucharistie. *Ma chair, a-t-il dit, est vraiment nourriture et mon sang vraiment breuvage. (Jean, VI, 56).*

**III. Le Seigneur les a nourris de la fleur du froment, et il les a rassasiés du miel sorti du rocher. Louez le Seigneur.** — Admirez les fruits merveilleux qu'opère en nous la sainte Eucharistie. Ce que les hommes cherchent dans la nourriture et le breuvage, c'est d'apaiser leur faim et leur soif ; mais ces heureux effets ne sont vraiment produits que par cette nourriture et par ce breuvage qui donnent à ceux qui les prennent l'immortalité et l'incorruptibilité, et les font entrer dans la société des saints où l'on jouit d'une paix entière et d'une parfaite unité. C'est pour nous signifier ce mystère que Notre-Seigneur Jésus-Christ a présenté son corps et son sang sous des symboles où nous voyons la multiplicité réduite à l'unité. D'un côté, plusieurs grains de froment ne font qu'un seul pain, et de l'autre, plusieurs grains de raisin foulés ensemble font couler une seule et même liqueur. De là cette parole de saint Paul : *Quoique en grand nombre, nous sommes un seul pain, un seul corps, nous tous qui participons à un seul pain. (I Cor., X, 17).* C'est pourquoi nous tous qui sommes nourris du corps de Jésus-Christ et qui participons au sang de Jésus-Christ nous formons un seul corps : Jésus-



Christ demeure en nous et nous demeurons en lui. Rien de plus vrai, car il nous a dit : *Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui.* (Jean, vi, 57). Ainsi manger cette nourriture, boire ce breuvage, c'est demeurer en Jésus-Christ, et avoir Jésus-Christ demeurant en soi. Mais qui ne demeure pas en Jésus-Christ, et en qui Jésus-Christ ne demeure pas, sans contredit, ne mange pas spirituellement sa chair et son sang bien que sa bouche reçoive extérieurement et visiblement le sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ. En outre, il mange et boit pour sa condamnation un sacrement si auguste, parce qu'il s'approche avec une conscience souillée de ces mystères qui, pour être dignement reçus, exigent une pureté entière, et c'est ce que le Sauveur paraît avoir en vue lorsqu'il disait : *Bieuheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.* (Matth., v, 8).

Le corps et le sang de Jésus-Christ ainsi reçus dans la sainte communion produisent cet autre fruit admirable dont Jésus-Christ a parlé, disant : *Comme mon Père qui est vivant, m'a envoyé, et que je vis par mon Père, de même celui qui me mange, vivra aussi par moi.* (Jean, vi, 58). Remarquez qu'il ne dit pas : « Comme je mange mon Père, » mais comme Fils de Dieu il participe à son Père, et par cette participation il ne devient pas meilleur, puisqu'il lui est égal par sa naissance, tandis que nous devenons meilleurs en participant au Fils par l'unité de son corps et de son sang qui sont figurés par cette nourriture que nous mangeons et par ce breuvage que nous buvons. Nous vivons donc par lui en le mangeant, c'est-à-dire en recevant en lui la vie éternelle que nous n'avions pas de nous-mêmes. Quant à lui, il vit par son Père qui l'a envoyé, parce qu'il s'est anéanti lui-même en se rendant obéissant jusqu'à la mort de la croix. En sorte que cette parole présenterait cette signification : « C'est, semblerait-il nous dire, par suite de l'état d'anéantissement dans lequel mon Père m'a envoyé que je vis par mon Père, et que je lui rapporte ma vie comme à un être plus grand que moi ; ainsi pour vivre par moi il faut entrer en participation de moi-même et me manger comme une nourriture. C'est dans mon état d'humiliation que je vis par mon Père ; le fidèle, au contraire, s'élève pour vivre par moi. » C'est pourquoi Jésus-Christ en promettant à celui qui le mange de vivre de lui et par lui, n'a pas voulu établir pour cela l'égalité entre nous et lui, il nous montre simplement la grâce abondante du médiateur que nous recevons par notre participation à son corps et à son sang dans la sainte Eucharistie. « O Jésus, bon pasteur, pain véritable, ayez pitié de nous, soyez notre nourriture, notre soutien, faites que nous voyions les biens véritables dans la terre des vivants. Vous qui savez et pouvez tout, qui nous nourrissez ici-bas où nous sommes mortels, faites que là nous soyons les commensaux, les cohéritiers et les compagnons des saints habitants du ciel. »

Louons donc le Seigneur de nous avoir donné un si grand sacrement. Nos sens extérieurs s'étendent jusqu'aux apparences du pain et du vin. Notre foi intérieure doit pénétrer jusqu'à la vérité de la chair et du sang de Jésus-Christ ; mais la charité, supérieure à tout, nous donne la force d'atteindre jusqu'à la grâce spirituelle du sacrement. Notre foi nous porte à croire que ce qui est caché sous les espèces, c'est le véritable corps de Jésus-Christ qui fut suspendu à la croix, et le véritable sang de Jésus-Christ qui coula de son côté ouvert par la lance. De là cette conclusion que la manducation sacramentelle par rapport à l'apparence visible et eu égard à la vérité du corps de Jésus-Christ convient pareillement aux bons et aux méchants. Mais il existe une autre manducation qui n'est que le partage des bons, manducation qui, par la grâce de Dieu et par la foi, opérant au moyen de la dilection, produit le mérite de la vie pieuse et les affections saintes de l'âme dans les cœurs de ceux qui administrent ou reçoivent l'Eucharistie, par l'effet d'une union spirituelle et plus relevée qui s'établit entre le chef et les membres. De là vient cette expression du canon : *Qu'il devienne pour nous le corps et le sang de votre Fils.* « Devienne pour nous, » est-il dit. Sans le moindre doute, toutes les fois que le mystère solennel est célébré avec les rites voulus, le corps du Seigneur est toujours produit sur l'autel ; mais il ne l'est pas toujours pour ceux par le ministère desquels il est produit, aussi il est dit dans le même endroit : *Afin que nous tous qui, participant à cet autel, aurons reçu le sacrement de votre Fils, nous soyons remplis de toute grâce et de toute bénédiction céleste.* Tous ceux, en effet, qui mangent le corps du Seigneur qu'ils reçoivent de l'autel, ne sont point remplis spirituellement de cette grâce et de cette bénédiction céleste. D'où viennent encore ces paroles des collectes : *Afin que nous obtenions dans les joies éternelles ce que nous touchons dans le temps.* Et encore : *Afin que nous obtenions par un effet invisible et caché les dons que nous avons reçus sous des mystères visibles pour en faire notre nourriture.* Il faut donc vénérer avec l'action de grâces qu'il mérite ce sacrement préparé de toute éternité, caché au démon, révélé aux prophètes, et confié à l'Eglise pour le perpétuer dans le monde jusqu'à la consommation du siècle afin que les chrétiens soient nourris et rassasiés par la sainte Eucharistie.

## LA JOURNÉE CHRÉTIENNE

### ALLOCUTIONS A DES JEUNES FILLES

#### VIII

##### LE TRAVAIL

Mes chères enfants,

Après avoir sanctifié votre réveil comme il convient à une jeune fille chrétienne, offert à

Dieu les prémices de votre journée, donné à votre corps les premiers soins qu'il réclame, et pieusement assisté à la sainte messe, si possible, votre devoir est de vous livrer au travail.

Le travail !... Loi mystérieuse qui saisit l'homme au berceau et l'enchaîne jusqu'à la tombe, — loi perpétuelle qui a survécu à toutes les révolutions, — loi universelle qui s'adresse à toute créature, — loi que Dieu avait proclamée au paradis terrestre bien avant la chute du premier homme, — le travail est une loi 1<sup>o</sup> de providence, 2<sup>o</sup> de pénitence, et 3<sup>o</sup> de sauvegarde et de salut.

### I. — *Le travail est une loi de providence.*

Le travail est une des fins de notre création. Nous naissons pour travailler comme l'oiseau pour voler dans l'espace ; et l'homme, la jeune fille qui reste dans l'indolence, est une espèce de phénomène dans la nature, où tout nous apparaît en activité.

En effet, quel est dans le monde l'être qui ne travaille à sa manière ? Chaque matin le soleil remonte à l'horizon et il verse sur la terre la chaleur et la lumière ; le soir, l'étoile scintille au firmament ; l'arbre se couronne de fruits ; et au fond de sa ruche, avec le suc des fleurs, l'abeille fait son miel.

Vous devez donc, vous aussi, travailler. Vous avez reçu des facultés d'esprit et de corps pour cela.

Aussi voyons-nous qu'à peine Dieu eût-il créé l'homme et voulant l'installer à son emploi, « *il le plaça dans le paradis afin qu'il travaillât.* » Le travail est donc une loi de la Providence.

Aimez-vous le travail, mes chères enfants ? Vous y appliquez-vous ? Une jeune fille chrétienne regarde l'obligation du travail comme une de ses premières obligations.

On peut travailler de deux façons : il y a le travail du corps et le travail de l'esprit. L'un et l'autre ont devant Dieu leur valeur et leur mérite. Ce qui les distingue uniquement à ses yeux, c'est l'intention avec laquelle on s'y livre. Ayez une pensée noble, proposez-vous un but honnête, généreux : votre travail, quel qu'il soit, sera un travail honorable, en le faisant vous ferez une bonne action.

Vous êtes peut-être obligées, mes chères enfants, par votre position, de travailler beaucoup et péniblement. Je connais de pauvres jeunes filles qui sont condamnées à passer dans le travail une partie de leurs nuits, qui n'ont pas de repos en quantité suffisante. Etes-vous de ce nombre ?

S'il en est ainsi, oh ! mes chères enfants, cherchez bien alors à sanctifier votre travail ; offrez-le à Dieu, avec toutes vos fatigues, avec toutes vos veilles.

Hélas ! une chose qui désole profondément, c'est de voir un nombre immense de personnes qui s'épuisent à travailler, qui y consomment leur vie, et qui, avec cela, ne gagnent pas le ciel. Elles n'ont que des intentions humaines, elles ne

voient que le salaire qui peut leur en revenir. Dieu n'est pour rien, absolument pour rien, dans la peine qu'elles se donnent ; et une fois qu'elles ont touché un peu d'or ou un peu d'argent, tout est fini, elles n'ont plus rien à attendre, plus rien à espérer, ni dans ce monde ni dans l'autre ; comme le dit Notre-Seigneur, « elles ont reçu leur récompense. »

Soyez mieux inspirées, mes chères enfants. Tout en cherchant à gagner votre vie, tout en désirant vous préparer un avenir plus heureux, ce qui est très légitime, vous pouvez donner à votre travail un prix pour ainsi dire infini. Vous n'avez qu'à prononcer une parole, dites seulement à Dieu : « Mon Dieu, ce que je fais, je le fais pour vous, je le fais pour vous plaire, pour obéir à votre adorable volonté, pour vous glorifier et pour mériter le ciel <sup>1</sup>. »

### II. — *Le travail est une loi de pénitence.*

Dans le paradis, Adam travaillait sans connaître l'effort. Comme la fleur qui grandit et s'épanouit au soleil du printemps, il exerçait l'activité de son être en toute joie, sérénité, bonheur. A peine est-il chassé du paradis terrestre comme coupable, qu'il doit subir l'arrêt porté contre lui : « Ce n'est qu'au prix de ta sueur que la terre te nourrira chaque jour. » Adieu donc la vie douce et facile, quand la nature se pliait à tous les caprices de son roi ! Le sol se fait dur, c'est à coups de bêche qu'il faudra en tirer la nourriture quotidienne. Oh ! cette implacable nécessité de la nourriture, du gîte et du vêtement, que de fois n'a-t-elle pas arraché aux pauvres créatures humaines cette plainte douloureuse : « Je n'en puis plus ! »

L'homme, c'est un condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Puisque le travail est une expiation, abandonnons-le, si rude qu'il soit, et par lui réparons les erreurs et les fautes de notre vie. Plus nous travaillerons, et plus nous donnerons satisfaction à la justice de Dieu, moins nous aurons à redouter ses jugements. Oh ! qu'il est effrayant de mourir après une existence passée dans les douceurs et les commodités de la vie, sans qu'on ait jamais rien fait pour développer les facultés de son âme et de son corps, sans qu'on ait offert à Dieu cette sueur fécondante et rédemptrice du travail !

### III. — *Le travail est une loi de sauvegarde et de salut.*

Le travail sanctifie la vie. Il occupe l'imagination, qui retenue par lui ne s'envole pas dans le pays des rêves où elle se souillerait. Il ferme les avenues du cœur et n'y laisse pénétrer aucune de ces pensées lâches et énervantes qui obligent

<sup>1</sup> Chevojon, *Le manuel des jeunes filles chrétiennes*, p. 47.



notre bon ange à pleurer sur notre innocence. Toujours le travail a été considéré comme le gardien de la vertu, qu'il suppose dans l'âme ou qu'il amène avec lui. Tous les saints furent des laborieux, et les âmes imparfaites, mais actives, sont assurées de racheter bien des fautes par leur courageux travail.

Le travail éloigne le démon, qui n'approche comme un voleur que pendant le sommeil de l'âme ou de l'esprit.

C'est un fait d'expérience que la paresse et l'oisiveté conduisent au péché. Une jeune fille paresseuse est ou deviendra fatalement une jeune fille mauvaise. Le cheval qui demeure trop longtemps inactif se cabre et s'emporte : ainsi la nature, l'imagination et les sens que ne dompte pas un travail assidu. Tant qu'il combat à la tête de son armée, David reste pur ; les ennemis vaincus, il s'abandonne à goûter les douceurs de la paix, et il commet le péché. Tant que Salomon s'occupe à bâtir un temple à la gloire du Dieu d'Israël, ses vertus et sa haute sagesse étonnent l'univers ; le temple construit, il se repose de ses fatigues, et le péché déshonore sa vieillesse.

Saint Dorotheë, l'une des gloires du désert, se condamne à porter de lourdes pierres, sur ses épaules qu'ont courbées le poids des années et la pénitence, et comme on lui demandait : « Pourquoi tuez-vous ainsi votre corps ? — Je le tue, répondait-il, afin qu'il ne tue pas mon âme. »

Ecoutez maintenant, mes chères enfants, les conseils d'une femme qui a beaucoup travaillé pour l'éducation des jeunes filles. « Vous ne pouvez, disait Madame de Maintenon aux dames de Saint-Cyr, vous ne pouvez inspirer rien de meilleur à vos élèves que l'amour du travail. Comptez que c'est procurer un trésor à vos filles, que de leur donner le goût de l'ouvrage ; car, sans avoir égard à leur qualité de pauvres demoiselles, qui les mettra peut-être dans la nécessité de travailler pour subsister, je dis que, généralement parlant, rien n'est plus nécessaire aux personnes de notre sexe que d'aimer le travail : il calme les passions, il occupe l'esprit et ne lui laisse pas le loisir de penser au mal, il fait même passer le temps agréablement.

« L'oisiveté, au contraire, conduit à toutes sortes de maux et je n'ai jamais vu de filles fainéantes qui aient été de bonne vie. Il faut nécessairement prendre goût à quelque chose ; on ne peut vivre sans plaisir : si on n'en trouve point à s'occuper utilement, il faut en chercher à autre chose.

« Que peut faire une femme qui ne saurait demeurer chez elle, ni trouver de plaisir dans les occupations de son ménage et dans un ouvrage agréable ? Il ne lui reste à le chercher que dans le jeu, la compagnie et les spectacles. Y a-t-il rien de si dangereux ?

« Je ne vous ai pas non plus assez expliqué le conseil que je vous donne de les élever durement, et de ne rien faire cependant qui puisse nuire à

leur santé. Il faut leur permettre très rarement les veilles et les jeûnes à cause de leur jeunesse, mais tâcher de les faire travailler à tout ce qui se présente ; qu'elles mangent de tout, qu'elles soient sobres, qu'elles soient couchées et assises durement, qu'elles ne s'appuient jamais, qu'elles ne se chauffent que dans le grand besoin, qu'elles balaient et fassent les lits, etc. ; elles en seront plus fortes, plus adroites et plus humbles. »

Naguère, un préfet mourant laissait une femme et un petit enfant sans fortune. Les plus grandes dames de la ville vinrent consoler la veuve et lui faire de grandes démonstrations de sympathie. « Mesdames, leur dit-elle, je ne vous demande qu'une chose. Nous n'avions d'autre fortune que la place de mon mari ; je suis donc pauvre... Je travaillerai pour gagner ma vie et celle de mon enfant ; je vous demande du travail, je sais coudre et broder... » On se récria ; on offrit sa bourse, ses services : « Non, non, merci, reprit la courageuse femme. Ce serait une honte pour moi de recevoir quand je suis valide, quand je puis gagner mon pain ; être ouvrière, quand on s'acquitte de ses devoirs, c'est une belle profession. »

Aimez donc le travail, mes chères enfants. « Aimez-le comme la fourmi, » vous dit la sainte Ecriture. *Vade ad formicam, o piger.* (Prov., vi, 6). La voyez-vous dès que paraît à l'horizon le soleil du printemps ? Vite elle sort de la terre, elle court à travers tous les sentiers, elle descend dans la plaine, elle gravit la montagne. Peu lui importe la longueur de la route, les pierres qui encombrant le chemin, les passants qui retardent sa marche. Rien ne l'effraye, rien ne la fatigue, laissez-la travailler avant qu'arrive l'hiver.

Voilà notre modèle.

Utilisons nos facultés, employons notre temps, travaillons, pour obéir à la loi de Dieu, pour expier nos péchés, pour sauvegarder notre âme et la faire fructifier pour l'éternité. Ainsi soit-il.

## IX

### LES REPAS

Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu.

(I Cor., x, 31).

Mes chères enfants,

Tous les êtres qui ont la vie sont soumis à la loi de l'alimentation. La plante, pour subsister, puise dans la terre et dans l'air les principes régénérateurs qui feront circuler en elle la sève vivifiante. L'animal cherche autour de lui sa nourriture : les végétaux, ou encore d'autres êtres vivants semblables à lui deviennent sa proie, et c'est ainsi qu'il soutient sa vie. L'homme lui-même ne peut se soustraire à cette loi. Bien que par son âme il soit au-dessus des créatures animées qui l'environnent, il leur ressemble par son

corps, et comme elles, chaque jour et plusieurs fois par jour, il doit, pour entretenir son existence, s'astreindre à la nécessité du boire et du manger.

Je viens donc vous parler aujourd'hui, mes chères enfants, de cette action de la journée, qu'il est important de spiritualiser, puisque par sa nature elle tend à nous animaliser.

Je vous dirai : 1<sup>o</sup> son excellence au point de vue de la foi et de la raison ; 2<sup>o</sup> les fautes qu'on peut commettre en l'accomplissant ; et enfin 3<sup>o</sup> les vertus par lesquelles on peut la sanctifier.

### I. — Son excellence.

Un coup d'aile, mes chères enfants, au-dessus de la matière, et envisageons la loi qui nous impose la nécessité du repas avec le regard de la raison et de la foi.

Elle est une grande et sainte institution par ses *symbolismes* et par sa nature.

1. Le repas est une grande institution par ses symbolismes, c'est-à-dire par les grandes choses qu'il représente.

Le repas, c'est la *figure de la grâce*. Au-dessus de la vie naturelle, il y en a une autre qui lui est infiniment supérieure : c'est la vie surnaturelle. Cette vie est entretenue en nous par la grâce qui est l'aliment de notre âme. De même que la vie matérielle soutient la vie de notre corps, de même la grâce alimente notre vie spirituelle.

Le repas, mais c'est l'*Eucharistie*, banquet divin où nous trouvons un pain d'une saveur exquise, un vin qui réjouit nos cœurs.

Le repas, mais c'est encore la figure du *ciel*. Chose remarquable, l'image dont nos saints livres se servent le plus fréquemment pour caractériser les joies du paradis est celle d'un banquet dans lequel les élus sont enivrés par Dieu du torrent de ses consolations.

2. Le repas est une grande et sainte institution par sa nature. Il a été établi par Dieu pour conduire à Lui la création tout entière. Les minéraux, la terre, semblent crier aux plantes, aux arbres, aux végétaux : « Faites-nous passer en vous en absorbant nos sucs nourriciers, afin que nous puissions nous élever un peu plus près de Dieu ! » Les plantes, les fruits, les légumes crient aux animaux : « Nourrissez-vous de notre substance et transformez-nous en vous, afin que nous puissions nous rapprocher de Dieu en partageant les dons qu'il vous a faits de la sensibilité et du mouvement ! » Enfin les animaux disent à l'homme : « Alimentez votre corps avec notre chair et notre sang, afin que nous passions dans votre substance et que nous soyons unis à l'esprit que Dieu vous a donné ! »

Comprenez-vous cette doctrine ? L'homme seul étant intelligent et libre peut aller directement à Dieu. En s'assimilant les créatures inférieures par la manducation, il se les unit ; en lui et par

lui elles glorifient Dieu, et elles participent aux hommages qu'il lui rend.

C'est pourquoi, dans les prières de l'action de grâces après le repas, l'Eglise place sur les lèvres de l'homme à l'adresse des créatures qu'il vient de s'assimiler par la nourriture, ces paroles si belles : « Glorifiez Dieu avec moi, et louez son saint nom. *Magnificate Dominum mecum.* »

Tout cela, me direz-vous, est bien élevé.

J'en conviens, mais tout cela est vrai. Avez-vous jamais envisagé le repas avec cette hauteur de vue ? Hélas non ! une action qui pourrait être sublime devient bien souvent l'occasion d'un abaissement abject. Voyons en effet les fautes qu'on peut commettre en l'accomplissant.

### II. — Les fautes à éviter.

Saint Bernard compte cinq manières de pécher par gourmandise. Il les énumère dans un vers latin que je vais vous traduire :

*Præpropere, laute, nimis, ardentèr, studiosè.*

Traduisons en français bien clair.

1. *Præpropere* : « Avant le temps ou en dehors du temps, » ou à tout instant comme les animaux qui ne savent pas se retenir quand ils aperçoivent quelque chose qui flatte leur goût, comme la bête de somme broutant sans relâche, tête baissée, l'herbe des prairies.

Prenons des exemples pratiques. On apporte des fruits du jardin : vous en prenez immédiatement pour les goûter. Vous passez à la cuisine, vous voyez là des mets préparés, des pâtisseries, des confitures : vous ne savez pas résister au désir de savoir si elles sont réussies. Ou bien vous avez à la maison, dans vos poches, des pastilles, des bonbons, des friandises, et vous cédez souvent au caprice ; au plaisir d'en manger. Voilà des actes positifs de gourmandise. Un religieux compare de telles personnes à des chèvres qui broutent toute la journée.

2. *Laute*, c'est-à-dire rechercher des choses trop délicates au lieu des mets simples et ordinaires, se montrer difficile pour la nourriture, murmurer quand on n'est pas servi à son goût.

J'ai lu à ce sujet un fait qui va provoquer peut-être vos sourires, et dont je ne vous garantis pas l'authenticité.

Un père Chartreux de Londres, nommé Daileo, avait reçu un jour pour dîner un plat de poisson qui ne lui convint pas. Dans son irritation il murmura et dit : « J'aimerais autant manger des crapauds que d'un pareil poisson. » Dieu le prit au mot. La cellule fut envahie tout à coup par une multitude de ces petites bête qu'il rencontrait partout où il allait, et qui, lorsqu'il était à table, venaient jusque dans son assiette. Il ne fut délivré de cette nouvelle plaie d'Egypte que quand il eut avoué publiquement sa faute, et qu'il en eut fait une salutaire pénitence.

Voyez, mes enfants, à quoi vous vous exposez



riez en murmurant parce qu'on ne vous sert pas des mets aussi délicats que vous le désireriez ! Dans le monde, que de gourmets qui ne pensent qu'aux repas succulents et fins, qui considèrent comme un grand homme celui qui est capable d'inventer un nouveau plat, et qui, pour satisfaire la délicatesse de leur palais, ne reculent devant aucune dépense ! Ils savent tous les secrets de cet art distingué qu'on appelle l'art culinaire. Leur livre de prédilection c'est le *Manuel de cuisine*, et la personne la plus utile selon eux, celle qui joue le grand rôle dans leur existence, c'est la cuisinière, on ne saurait la payer trop cher si elle travaille bien... Race, permettez-moi l'expression, d'abrutis grossiers dont le cercle d'horizon a juste la dimension du cercle de leur assiette, qui font leur dieu de leur ventre, et qui préparent la décadence des nations ! — Un écrivain délicat a dit : « Les peuples de jouisseurs sont des peuples finis. Ce ne sont plus des peuples, ce sont des troupeaux qu'on engraisse. Sur un signe d'en haut, on vient et on les abat : il n'y a plus de résistance, l'âme a déjà péri autant qu'elle peut périr, il n'y a plus à tuer que le corps. »

3. *Nimis*, c'est-à-dire manger ou boire avec excès : soit parce qu'on ne sait pas assez bien mesurer ce dont on a besoin, soit parce qu'on se laisse ensuite entraîner par le plaisir de manger ou de boire au delà de ce qui convient.

Prenons garde de ne point dépasser la mesure prescrite ; il est quelquefois trop tard pour y remédier. Ne cédon pas facilement aux sollicitations de notre appétit et aux invitations plus ou moins pressantes de ceux qui sont avec nous. Mais pour cela il faut une grande force de caractère et une grande vigilance sur soi-même.

4. *Ardenter*, c'est-à-dire manger avec trop d'avidité et d'impétuosité, dévorer en quelque sorte la viande et les autres aliments. Manger ainsi, c'est de la gloutonnerie, c'est ressembler aux animaux qui ne savent pas commander à leurs appétits. Voyez dans une ménagerie un carnassier, lion, tigre ou léopard, se jeter avec des rugissements sauvages sur la proie qui lui est livrée : c'est l'image du glouton. Voyez le chien à qui l'on donne un os en même temps qu'on met près de lui une assiette de soupe et de viande : il se jette sur la soupe et sur la viande, et en même temps il étend la patte sur son os pour que personne n'y touche : c'est encore l'image du glouton <sup>1</sup>.

5. *Studiose*, c'est-à-dire manger avec trop de goût, d'application à la nourriture. Il n'est pas nécessaire que la nourriture soit très délicate ni recherchée, et même devant une table très simple on peut ne penser qu'au plaisir de rassasier la faim ou la soif.

Il n'est pas défendu d'éprouver du plaisir à manger ou à boire, c'est même pour cela que Dieu a donné de la saveur aux aliments. Mais il

est contre l'ordre et la volonté de Dieu de s'arrêter uniquement à ce plaisir de les savourer, de le prolonger, de le renouveler plus qu'il n'est nécessaire. Manger pour vivre, c'est bien ; vivre pour manger, c'est un désordre et un péché.

Un directeur de grand séminaire disait un jour à ses élèves : « Voulez-vous savoir quel est votre défaut dominant ? Demandez-vous quel est l'objet habituel de vos rêveries inconscientes. — Vos rêves se terminent-ils souvent par une soutane violette ? Vous êtes légèrement pris d'ambition. — Par un bon dîner ? Vous êtes quelque peu gourmand. »

Posez-vous la même question, mes enfants, non pas pour la soutane violette, mais pour les plaisirs de la table.

Vous voyez qu'on peut commettre dans les repas une multitude de péchés de gourmandise. Afin de les éviter, rappelons-nous les vertus que nous devons pratiquer.

### III. — Les vertus à pratiquer.

Je vous engage, mes enfants, à inviter à votre table trois vertus : la *piété*, la *mortification*, la *charité*.

1. Une personne pieuse écrivait un jour dans ses notes de retraite : « Je n'oublierai pas que la table doit être un autel. » Or devant un autel on prie. Commencez donc votre repas et finissez-le par une prière ou par un simple signe de croix. Il n'est pas toujours nécessaire de le faire d'une façon apparente, mais il faut le faire au moins de cœur. Il y a des familles où le *Benedicite* et les *Grâces* se récitent tout haut par le plus jeune ou l'aîné des enfants ; c'est une pieuse habitude qu'on ne saurait trop conseiller.

2. A un autel on offre des sacrifices. Vous sanctifierez donc votre repas par la pénitence, en vous souvenant du Christ votre maître et votre modèle qui jeûna au désert, qui eut soif sur la croix et n'eut alors pour boisson que du fiel mélangé avec du vinaigre.

Je ne vous demande pas d'aller à table comme les saints qui voyaient dans le repas un véritable supplice, mais si vous voulez que je descende aux détails pratiques, je vous dirai :

Ne choisissez pas votre part ;

Mangez toutes choses avec une égale indifférence, à moins que vous n'éprouviez une véritable répugnance pour certains mets, et encore là, je vous conseillerais par mortification d'essayer pour voir jusqu'où peut aller votre estomac ;

Imposez-vous une légère privation à chaque repas : privation d'un rien, qui réprime la gourmandise sans ébranler la santé ; privation discrète que personne ne voit, sauf le bon Dieu ; privation qui tiendra le corps dans la soumission et l'âme dans les hauteurs où l'on trouve Dieu <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Cf. *Les Repas*, par Mgr Curé (Œuvre de Saint-Paul).

<sup>1</sup> Cf. Mgr. Baunard, *Le Collège chrétien*, t. I, p. 290.

3. Enfin, soyez personnes de bonne société, polies, aimables. Vous êtes jeunes, parlez peu. Que de fois à votre âge ne voit-on pas de ces parleurs intempérants qui accaparent la conversation et ne permettent pas aux autres convives de placer leur mot !

Montrez-vous prévenantes, en offrant à vos voisins ce dont ils peuvent avoir besoin. Soyez reconnaissantes aux personnes qui vous rendraient quelques petits services. Sachez dire un *merci* gracieux sans affectation, mais simplement, et qui parte du cœur.

Observez les règles de la politesse et des convenances.

Ce sont là petits détails, mais qui ont cependant leur importance. Le monde est très sévère sur ce chapitre, et une jeune fille pleine de qualités sérieuses, mais qui manquerait aux usages reçus, serait fort mal notée et peu appréciée.

Evitez encore une fois l'excès, l'afféterie, l'affectation des belles manières, mais soyez d'une amabilité et d'une politesse irréprochables ; on se plaira en votre compagnie, vous vous ferez estimer ; on aimera votre voisinage, votre douce et charmante société.

On raconte qu'une religieuse dominicaine étant sur le point de mourir et consumée par la fièvre demandait un peu d'eau pour se rafraîchir. — « Oui, lui dit sa supérieure, je vais vous en donner ; mais ne préféreriez-vous pas en faire le sacrifice à Dieu, pour que cela vous soit profitable en purgatoire ? » La religieuse mourante y consentit. Un peu après sa mort, elle apparut à sa supérieure tout entourée de flammes et lui dit : « Quel grand service vous m'avez rendu en me faisant sacrifier cette eau pour l'amour de Dieu ! Maintenant, quand les flammes me tourmentent le plus, mon ange vient avec cette eau me rafraîchir d'une manière merveilleuse. »

Vraie ou inventée, cette histoire renferme une leçon.

Sanctifiez vos repas, mes chères enfants, par la prière, la charité, la mortification, et vous donnerez au bon Dieu une preuve d'amour véritable, vous allégerez votre dette pour le purgatoire, et vous mériterez une somme de bonheur plus grande dans le paradis. Ainsi soit-il !

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

LXXIX

SERMON SUR LA MONTAGNE : LA PRIÈRE

De l'aumône, qui est le grand devoir de la charité envers nos frères, Jésus passe à la prière qui est le suprême besoin de l'amour envers Dieu. Il signale à ses disciples deux graves défauts à

éviter dans leurs prières, s'ils ne veulent pas les rendre vaines, superflues. Le premier défaut qui gâte la prière, c'est l'ostentation hypocrite ; le second, la superfluité des paroles.

Certaines personnes se plaisent à faire parade de leurs dévotions comme de leurs aumônes. Elles aiment qu'on sache qu'elles donnent, qu'elles sont pieuses, qu'elles prient beaucoup. Le divin Maître condamne cette manière d'agir : « Ne soyez pas comme les hypocrites qui aiment à prier debout dans les synagogues et aux angles des rues, pour être vus des hommes. En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense. » (Matth., vi, 5).

Les pharisiens, dont la piété était tout extérieure, ce qui leur vaut le titre d'hypocrites de la part du Sauveur, se plaisaient à prier ainsi, non point pour honorer le Seigneur, mais afin de s'attirer la réputation de sainteté. Drapés gravement dans leur manteau de prière, aux larges franges, le front et les bras chargés de phylactères, c'est-à-dire de morceaux de parchemin sur lesquels étaient inscrits des versets de la Bible, debout à l'endroit le plus apparent des synagogues, ou même à l'intersection des rues et des places publiques, ils faisaient en sorte d'être surpris en prière, afin que ceux qui les voyaient puissent dire entre eux : « Ces hommes sont des saints ! » Cette louange qu'ils recherchaient, dit Notre-Seigneur, était leur seule récompense.

Voici comment un chrétien doit prier : « Mais vous, lorsque vous prierez, entrez dans votre chambre, et, la porte fermée, priez votre Père en secret ; et votre Père qui vous voit jusque dans ce lieu retiré, récompensera et exaucera votre prière. » (*Ibid.*, 6).

Et pour nous mettre en garde contre cette idée fausse qu'une prière est d'autant meilleure qu'elle est composée de formules plus longues et plus souvent répétées, Jésus ajoute : « Quand vous priez, n'affectez pas de parler beaucoup comme les païens : ils s'imaginent que la multiplicité des paroles les fait exaucer. Ne les imitez pas, car votre Père sait ce dont vous avez besoin, avant que vous le lui demandiez. Vous priez donc ainsi : « Notre Père qui êtes aux cieux... » Ce fut alors qu'il enseigna cette prière, la plus belle que les lèvres humaines aient jamais prononcée ; prière simple et sublime que tous redisent avec bonheur, sans jamais se lasser ; prière qui correspond à toutes les aspirations et exprime toutes les nécessités : celles du temps et du monde visible, celles du monde invisible et de l'éternité ; prière enfin que Tertullien, il y a dix-sept cents ans, appelait déjà « le bréviaire ou abrégé de tout l'Evangile. »

Cette prière, enseignée au monde par le Verbe incarné, mérite une instruction spéciale, nous la lui consacrerons.

Nous ne rechercherons donc pas, dans la pra-



tique de la prière et de nos exercices de piété, à nous attirer la considération des hommes et à mériter leurs éloges. Encore qu'on puisse prier partout, même dans les endroits les plus fréquentés, lorsque cela nous est possible, retirons-nous en quelque endroit recueilli, comme nos églises ou notre chambre, afin d'être seul à seul avec Dieu. Que si nous nous trouvons en société, au milieu d'une foule, indifférente ou hostile, n'affichons pas des pratiques de piété qui scandaliseraient plutôt qu'elles n'édifieraient, et, probablement même, deviendraient l'occasion de blasphèmes et de sarcasmes contre la religion. Prions dans le fond de notre cœur, les lèvres muettes, fermées; nous nous conformerons, par ce moyen, à la recommandation du Sauveur : notre âme se retirera dans sa chambre, — s'il est permis de s'exprimer de cette façon, — « la porte fermée. » C'est même là une coutume pieuse et recommandable, de prier ainsi intérieurement, par exemple dans un atelier, en voiture, en chemin de fer, dans une réunion nombreuse, bruyante, à laquelle nous sommes obligés d'assister. De pieux chrétiens ont pris cette habitude, on ne peut que les louer. Il est si désirable que du sein des foules, où l'on ne songe guère qu'à des questions matérielles, monte vers Dieu quelque prière qui lui rende adoration ou hommage!

Lorsque Notre-Seigneur nous invite à prier sans cesse, à toujours prier, il n'entend point nous imposer la récitation répétée, ininterrompue, de formules plus ou moins longues et variées. Ce qu'il dit ici nous le prouve. Prier sans cesse, ne jamais cesser de prier, signifie que notre esprit et notre cœur doivent s'élever souvent vers Dieu et lui rester unis en lui offrant nos actions et nos peines; et alors, dans ces conditions, le travail devient une prière.

Elles se trompent, à leur détriment spirituel, ces personnes qui s'imaginent être pieuses et prier beaucoup, parce que, chaque matin et chaque soir, elles récitent de longues formules de prières. Elles croiraient tout perdu si elles n'avaient point accompli totalement ce qu'elles regardent comme une tâche obligatoire. Fatiguées, préssées, elles préférèrent expédier rapidement toutes leurs formules habituelles, plutôt que d'en sacrifier quelques-unes. C'est là une religion fort mal entendue, ce n'est point comprendre quelle est l'essence de la prière.

Il est certain qu'un simple *Pater* dit lentement, avec piété, vaut cent fois mieux qu'une demi-heure de prières récitées par routine, en toute hâte, bredouillées sans attention. Une telle manière de prier est ridicule, inutile et même injurieuse pour Dieu, auquel elle semble prêter des sentiments mesquins et indignes de sa bonté. Vous êtes brisés de fatigue, malades : contentez-vous d'un *Pater*, d'un *Ave* récités du fond du cœur. Le Seigneur est si bon qu'il ne vous en demande pas davantage.

Dieu connaît tous nos besoins avant d'avoir

entendu nos gémissements et nos demandes; et vous pensez qu'il est nécessaire, pour le convaincre et le toucher, de lui exposer mille raisonnements et toutes vos demandes dans le plus grand détail?

Mais alors, puisqu'il sait tout d'avance, direz-vous, pourquoi le prier? Saint Jean Chrysostome vous répond que la prière ne vise pas à instruire le Seigneur, mais à le fléchir. « Le but de nos supplications répétées est de nous rendre familier son souvenir, de nous humilier et de nous rappeler nos péchés <sup>1</sup>, » et non point de lui apprendre ce qu'il ne saurait pas.

Un jeune berger gardait son troupeau dans les montagnes, en chantant ses joyeuses ritournelles, lorsqu'un prêtre vint à passer. A la vue de cet enfant dont la mine ouverte et honnête trahissait la candeur, l'homme de Dieu s'approche et lui demande s'il aime bien le bon Dieu : « Oh! oui, Monsieur, » répond l'enfant. — « Fais-tu exactement ta prière? — Oui, mais souvent il m'arrive de ne pouvoir achever mon *Pater*. — Comment cela, mon enfant? — Quand je commence : « Notre Père qui êtes aux cieux, » je lève les yeux vers le ciel et je me dis : Je n'ai plus de parents sur la terre, mais je possède un Père là-haut, c'est lui qui a créé le ciel et nos belles montagnes; qui me garde la santé, me donne ma nourriture, comme il donne à nos pins leur éternelle verdure. Oh! qu'il est bon! que je l'aime! Et je me mets à pleurer, je ne puis plus continuer. — Cher enfant, fit le prêtre ému et l'embrassant, aime et prie toujours ainsi le bon Dieu, il te bénira. »

Un autre petit berger à qui l'on demandait s'il priait le Seigneur, répondit qu'il priait tout le long du jour. « Que dis-tu au bon Dieu? — Je ne sais aucune autre prière que : *Amen*. Je le répète sans cesse. Je songe qu'il y a, sur la terre, des millions de prêtres, de religieux, de religieuses, de bons chrétiens, qui connaissent de belles prières et les récitent, je m'unis de cœur à eux et je réponds : *Amen!* »

Les âmes simples et pures savent naturellement prier : ces deux enfants ne se doutaient pas qu'ils priaient de la manière qu'a recommandée le divin Maître. Leur prière assurément touchait son cœur et attendrissait les anges; tâchons de trouver, pour la nôtre, la même foi naïve et la même confiante simplicité.

<sup>1</sup> S. Jean Chrys., Hom. xix in Matth.

---

IMPRIMATUR

Lingonis, die 21 maii 1902.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

---

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Premières Communions.** — 3. *Au Salut.* I et II, Marie est notre mère, 401 et 402. — 4. *Pour le lendemain ou le dimanche suivant :* Avis aux parents, 404.

**Nouvelles conférences aux femmes chrétiennes.** — XL. *Pour la Saint Louis de Gonzague :* L'éducation de la conscience et de la volonté, 406.

**Entretiens sur les évangiles du dimanche.** — XXX. *4<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte :* La pêche miraculeuse, 410.

**Réflexions sur des paroles du Propre des messes du dimanche.** — XXX. La fête du Sacré-Cœur, 413.

**Pour la clôture d'une mission.** — Remerciements aux prédicateurs, 416.

## PREMIÈRES COMMUNIONS

### 3

#### Au Salut

### I

#### MARIE EST NOTRE MÈRE

L'Évangile nous apprend que les apôtres, après avoir fait au Cénacle leur première communion, protestèrent tous à Jésus être prêts à mourir plutôt que de le renier. (Matth., xxvi, 35). Pourtant, quand parurent les ennemis du divin Maître, ils eurent peur et prirent la fuite. Un seul le suivit jusqu'au Calvaire : c'était Jean, le disciple que Jésus aimait. Nous l'y trouvons, debout au pied de la croix, avec Marie, la mère du Sauveur.

Dans tous les faits de l'Évangile il y a une leçon. En celui-ci nous avons un profond et touchant enseignement : c'est en la compagnie et sous la sauvegarde de la sainte Vierge que l'on demeure fidèle à Jésus.

Voilà précisément, mes chers enfants, la raison pour laquelle vous allez ce soir vous consacrer à Marie et vous placer sous sa protection. Comme les apôtres au sortir du Cénacle, vous venez de faire votre première communion. Comme eux, vous avez dit au Sauveur : « Plutôt mourir que de vous renier ! » Comme eux aussi, vous ne tarderez pas à voir paraître les ennemis de Jésus qui voudront le faire mourir en vous. Heureux alors ceux qui se trouveront avec Jean en la compagnie de la sainte Vierge ! Heureux ceux qui auront mérité, par leur filiale confiance et leur tendre piété, l'assistance de Marie ! Vous le savez, et c'est pourquoi vous voulez vous engager à demeurer toujours ses enfants et ses serviteurs. Pour vous aider à mieux faire votre consécration, laissez-moi vous rappeler brièvement ce que la foi nous enseigne

touchant l'intercession de la sainte Vierge : celle-ci est *notre mère*, et une mère *très puissante et très bonne*.

### I

Marie est *notre mère*. Ce n'est point là une vaine formule, ni une expression figurée ; c'est l'exacte vérité. Marie en effet a coopéré avec Jésus pour nous enfanter à la vie divine. Je vous ai dit ce matin ce qu'est cette dernière vie. Est-il besoin d'ajouter qu'elle est infiniment plus précieuse que la vie corporelle, et que par conséquent Marie est notre mère à un titre plus haut que nos mères de la terre ? Notre première naissance ne nous faisait qu'enfants de l'homme ; la seconde nous a faits enfants de Dieu. La première nous faisait héritiers de nos parents, héritiers de quelques biens, mais surtout de beaucoup de maux ; la seconde nous a faits les héritiers du ciel. La vie temporelle sera bientôt brisée par la mort ; la vie de la grâce deviendra la vie éternelle. Encore une fois, qu'elle est belle et précieuse, la vie divine de la grâce ! Eh bien ! c'est cette vie que Marie a contribué à nous donner.

Sans doute, c'est Jésus qui a fait le principal, quand il devint enfant de l'homme afin de nous rendre enfants de Dieu. Mais pour cette grande œuvre de notre salut, il voulut s'associer une aide, et ce fut Marie. C'était le dessein de Dieu, disent les saints Pères, de faire servir à notre réparation les mêmes choses qui avaient servi à notre ruine. Il y employa donc un nouvel Adam, Jésus-Christ, et une nouvelle Eve, Marie. Marie a contribué à notre salut comme Eve avait contribué à notre perte. En créant Eve, Dieu avait dit : Faisons à l'homme une aide qui lui ressemble. En créant Marie, il redit la même parole : Faisons à l'Homme-Dieu une aide qui lui ressemble. Et il mit une nouvelle Eve à côté du nouvel Adam, mère tout en larmes à côté d'un Fils tout en sang.

De trois manières, Marie a travaillé à la rédemption des hommes ; à trois titres différents elle est devenue leur mère : par son sang, par ses douleurs, par son amour. Par son sang : car elle donna à Jésus la chair qu'il immola pour nous, le sang qu'il versa pour nos péchés. Par ses douleurs : car elle souffrit pour nous avec son divin Fils ; à côté de la passion de Jésus, il y a la compassion de Marie. Par son amour enfin : car elle offrit à la mort son Fils bien-aimé afin de sauver les hommes. Dieu lui ayant demandé ce qu'il n'avait pas exigé d'Abraham, d'immoler réellement son Fils unique, elle y donna son consentement par amour pour nous.

A cette heure même, Jésus lui notifia que par ce sacrifice elle devenait la mère des hommes, en leur donnant la vie. Lui montrant saint Jean au pied de la croix : « Voilà, lui dit-il, votre fils. » Puis s'adressant au disciple : « Voilà votre mère. »

Cette dernière parole du Sauveur, tous les chrétiens s'en font avec raison l'application, et ils sa-



lurent en Marie leur mère spirituelle. Vous avez, mes chers enfants, une raison toute spéciale de le faire aujourd'hui. Par la communion vous êtes devenus d'autres Jésus, de sorte que vous pouvez dire avec saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi. » De sorte aussi que nous pouvons dire, en vous montrant à Marie : Voilà vos fils ! ou plutôt : Voilà votre Fils, car c'est Jésus que vous contemplez vivant en chacun d'eux.

## II

Vous voyez bien, mes chers enfants, que Marie est votre mère. J'ai ajouté que c'est une mère très puissante et très bonne.

1. D'abord son crédit auprès de Dieu est sans borne. Elle est, suivant le mot de saint Bernard, la toute-puissance à genoux : *omnipotentia supplex*. Ce n'est point là, sachez-le bien, une pieuse opinion ; c'est l'unanime enseignement de la Tradition. En prenant part à la passion du Rédempteur, Marie s'est acquis des droits sans limite aux grâces de la Rédemption. De même que Dieu est par nature la cause efficiente de la grâce, de même que Jésus-Christ par sa mort en est la cause méritoire, de même Marie, en vertu de sa maternité spirituelle, en est la cause dispensatrice. Ecoutez sur ce point les belles paroles de Bossuet qui résument toute cette tradition : « Dieu ayant une fois voulu nous donner Jésus-Christ par la sainte Vierge, cet ordre ne se change plus et les dons de Dieu sont sans repentance. Il est et il sera toujours véritable qu'ayant reçu par elle une fois le principe universel de la grâce, nous en recevons encore par son entremise les diverses applications dans tous les états différents qui composent la vie chrétienne. Sa charité maternelle ayant tant contribué à notre salut dans le mystère de l'Incarnation, qui est le principe universel de la grâce, elle y contribuera éternellement dans toutes les autres opérations qui n'en sont que des dépendances. » (Serm. 3 pour la Conception).

2. Voilà, mes chers enfants, quelle est la puissance de votre bonne mère du ciel. Quant à sa bonté, que vous en dirai-je ? Je pourrais peut-être me contenter d'en appeler à votre expérience d'enfant. Si je vous interrogeais tous, j'en suis sûr, vous me répondriez : « Chaque *Ave Maria* que nous avons récitée a été récompensé d'un bienfait. »

Si à votre expérience personnelle j'ajoute l'expérience universelle, je n'ai qu'à ouvrir au hasard l'histoire de l'Eglise pour constater que Marie remplit avec une affection sans pareille son auguste rôle de mère des hommes. Couronnée reine du ciel, elle emploie sans cesse en notre faveur l'immense crédit dont elle jouit auprès de Dieu. La conversion des Albigeois au XIII<sup>e</sup> siècle, la victoire miraculeuse de Lépante gagnée par les chrétiens sur les Turcs au XVI<sup>e</sup>, sont d'illustres exemples de la bienveillance avec laquelle elle écoute les prières de la terre. Mais c'est chaque jour que ces exemples se renouvellent. Savez-vous bien ce

que signifient toutes ces invocations par lesquelles le peuple chrétien aime à saluer Marie : « Auxiliatrice des chrétiens, Refuge des pécheurs, Consolatrice des affligés ? » Ne sont-ils pas une éloquente proclamation de la bonté et de la miséricorde de la sainte Vierge ? Voilà pourquoi l'Eglise a plus de confiance dans les prières de Marie que dans l'intercession de tous les anges et de tous les saints. Voilà pourquoi elle nous presse si instamment de recourir à elle dans tous nos besoins.

Maintenant, mes chers enfants, vous savez quelle est celle à qui vous allez promettre d'être ses pieux serviteurs et dont vous allez solliciter la protection. Faites donc avec amour et confiance votre consécration. Moi aussi, unissant mes prières aux vôtres, je vous consacre à la sainte Vierge.

O mère puissante et bonne, jetez les yeux sur ces enfants à qui j'ai appris à connaître et à aimer votre divin Fils ! Désireux de rester toujours ce qu'ils sont aujourd'hui, mais effrayés des dangers qui les attendent et craignant de n'avoir pas assez de forces pour persévérer, ils sollicitent votre appui. Exaucez leurs vœux. Votre rôle sur la terre a été autrefois de garder Jésus. Du haut du ciel continuez ce rôle en faveur de vos enfants de la terre : gardez Jésus dans leurs âmes, afin que Jésus lui-même les garde pour la vie éternelle.

Ainsi soit-il !

## II

## MÊME SUJET

*Ecce mater tua.*  
Voilà votre mère.

Mes chers enfants,  
Mes frères,

En quittant la terre qu'il était venu habiter pour la sanctifier par sa vie et par sa mort, Notre-Seigneur Jésus-Christ nous laissa deux immenses trésors : celui que vous avez reçu ce matin, mes chers enfants, la sainte Eucharistie, c'est-à-dire son corps, son âme, et sa divinité ; et celui dont vous allez bientôt jouir : *une mère*.

Tous deux nous ont été donnés dans des moments solennels pour en marquer la grandeur et la sublimité. L'un, le premier, au soir de la trahison, à la veille de la passion ; l'autre, le second, quelques instants avant d'expirer.

Sur le point de rendre le dernier soupir, Jésus toujours soucieux de nous, en quête, on peut le dire, de bien à nous donner, laissa tomber ses regards sur sa mère. Et de son cœur monta jusqu'à ses lèvres cette parole dictée par le même amour qui le tenait cloué sur la croix : « *Ecce mater tua* ! Voilà votre mère ! »

Cette parole vous vous l'êtes rappelée, mes chers enfants, pendant ces jours où vous avez si souvent, et avec une si filiale affection, prié la Très Sainte Vierge. Et ce matin, je n'en doute pas, après être venu dans votre cœur, dans l'entretien

intime que vous avez eu avec lui, Jésus disait de nouveau à votre âme : « *Ecce mater tua!* Voilà votre mère ! » Il vous donnait, mes chers enfants, le plus beau cadeau qu'on puisse faire à l'homme, ce qui lui est le plus précieux, le plus utile ici-bas.

Une mère, mes chers enfants, savez-vous bien en quels instants surtout elle est utile et nécessaire ? Savez-vous à quel moment l'enfant se jette d'une manière plus affectueuse et plus abandonnée dans ses bras ?

Je ne veux vous signaler que deux circonstances.

## I

C'est d'abord sous une menace de danger. Ce danger, mes chers enfants, il se dressera devant vous. Un jour, Satan, le monde, les plaisirs se présenteront à vous. Ils vous feront d'attrayantes propositions. A vos oreilles vous entendrez résonner ces paroles : « Secoue le joug de Dieu, débarrasse-toi des liens de sa loi. Les enseignements du catéchisme, foule-les aux pieds ; ils ne sont plus pour toi. Laisse, laisse toutes ces fables aux femmes et aux enfants. Mais toi tu es un homme ; délivre-toi de cet esclavage. » Vous serez alors conviés à redire ce mot qui retentit un jour dans le ciel : « *Non serviam*, je ne servirai pas. »

A ce langage, mes chers enfants, vous reconnaîtrez l'esprit de ténèbres qui pour nous tromper se fait ange de lumière ; Satan, qui est l'esprit de tyrannie et de despotisme par excellence, se cachant sous l'apparence de prince de la liberté ; l'ennemi de Dieu et des hommes se dérobant sous les dehors de l'ami fidèle.

A cette voix mensongère qui ne vise qu'un but, votre ruine, s'adjoindra la voix du monde. Celle-là aussi cherchera à vous tromper et à vous fourvoyer. Elle vous parlera, cette voix, par des déshérences et des violations de la loi de Dieu qui s'étaleront chaque jour effrontément sous vos yeux ; par les exemples pervers qui vous envelopperont comme un épais brouillard infect et empoisonnant. Elle vous parlera par les mauvaises conversations comme par les mauvaises lectures, les mauvais livres, les mauvaises brochures, les mauvais journaux. Elle vous parlera tantôt avec douceur et flatterie, tantôt avec rigueur et presque avec autorité. Elle vous parlera surtout avec le sarcasme sur les lèvres. Quand le monde vous verra continuer de rester fidèles à vos devoirs de chrétiens, il sourira, il fera entendre un ricanement satanique, et de sa bouche sortira une parole ironique et méchante.

Puis, mes chers enfants, à l'intérieur de vous-mêmes, ce ne sera pas toujours la calme, sereine et resplendissante lumière de ce matin. Ce ne sera pas toujours le beau ciel sans nuage. Les orages obscurciront, des orages éclateront. La voix des passions viendra s'unir à celle de l'enfer et à celle du monde. Ce sera alors la tentation qui vous poursuivra l'épée dans les reins. Elle sait que si elle devient victorieuse, maîtresse de votre âme, si elle prend l'empire dans

vos engagements, toutes vos promesses. Combien de personnes, de chrétiens, de jeunes gens ne pratiquent plus leur religion parce qu'une passion les a vaincus ! Ils n'ont pas eu le courage de se relever après une défaite.

Mes chers enfants, quand ces trois ennemis seront coalisés contre vous, quand ils assiègeront votre vertu pour la renverser, ce sera le danger. Oh ! alors tournez-vous vers votre mère ! Rappelez-vous la consécration que vous lui avez faite au jour de votre première communion. C'est le moment de recourir à elle et de l'invoquer : « *Ecce mater tua*, voilà votre mère ! » Cachez votre vertu sous son manteau protecteur. Jetez-vous dans ses bras, elle sera votre salut. Il n'y a que dans les bras de sa mère qu'un enfant se sent en sûreté et se trouve à l'abri d'un danger menaçant.

## II

Quand est-ce que l'enfant veut encore voir sa mère à ses côtés ? Quand est-ce qu'il veut sentir sa main autour de lui ? C'est lorsque la maladie l'a étendu, ce pauvre enfant, sur un lit de douleur. Voyez ce jeune homme que sa mère soigne avec tendresse. Comme son mal semble être adouci par la présence assidue de cette mère à son chevet ! Personne, comme elle, ne saura essuyer la sueur ruisselant sur son front enfiévré ; personne ne saura remplacer ses soins infinis ; personne ne saura trouver les consolations et les paroles réconfortantes dont son cœur maternel est la source ; personne surtout ne saura épancher autant d'affection sur les souffrances de son fils, les comprendre, ces souffrances, et les partager comme elle.

Et si ce sont les derniers instants de ce fils bien-aimé, si c'est son dernier souffle qu'on se prépare à recueillir, oh alors, comme la présence de la mère est désirée par le mourant ! Rien n'est douloureux pour le soldat expirant sur le champ de bataille ou dans un hôpital comme l'absence de sa mère. Sa dernière parole, son dernier sentiment d'affection terrestre sont pour celle qu'il ne reverra plus ici-bas, pour celle à laquelle il envoie un adieu lointain. C'est donc dans ses maladies et spécialement dans ses derniers moments qu'un enfant a besoin de sa mère et recourt à elle.

Or, mes chers enfants, il n'est sur terre aucune mère qui enveloppe son enfant de soins aussi dévoués, aussi maternels, aussi affectueux, que cette mère à laquelle vous allez vous confier. Oh ! comme elle sent son cœur s'attendrir, en voyant nos misères ! Comme elle est toujours prête à nous secourir dans nos besoins, dans nos maladies spirituelles ! Comme elle pleure ses enfants qui viennent à perdre la vie de l'âme par le péché ! Car nous n'avons pas seulement la vie du corps. Aussi, mes chers enfants, quand votre âme sera malade, languissante, quand vous serez victimes du péché, appelez la Très Sainte Vierge, elle sera tou-



jours là, prête à vous secourir, elle vous sauvera. Elle nous aime tout spécialement quand nous mourons à la grâce, à l'amitié de Dieu. Et cette prédilection de Marie pour les pécheurs s'explique facilement par l'amour maternel : ce sont des enfants malheureux. Or c'est un fait d'expérience : plus un enfant cause de peines, d'ennuis, de tourments à sa mère, plus celle-ci éprouve d'affection pour lui.

Et même au jour de votre mort corporelle, si vous n'avez pas le bonheur d'avoir votre mère de la terre à côté de vous, pour adoucir les souffrances de votre corps en proie à l'agonie, au moins n'oubliez pas que votre mère du ciel est encore là, qu'elle soulage et soutient votre âme, qu'elle la défend contre le démon et se prépare à la conduire au séjour du bonheur.

Oh ! à cet instant inévitable pour tous et décisif, que le souvenir de Marie revienne à votre mémoire ! qu'il donne la paix à vos derniers instants ! qu'il embaume votre âme et votre cœur ! Que son nom monte à vos lèvres et vous rappelle votre première communion, avec votre consécration à la très sainte Vierge. Priez-la et elle saura vous obtenir la miséricorde céleste.

Il serait si beau, si doux, si rassurant de mourir le chapelet à la main ; et sur les lèvres l'*Ave Maria*. Le dirai-je, — sans vouloir cependant ternir la joie de ce jour par un reproche, — je ne vois pas souvent un chapelet sur le lit des malades et des mourants. Il est très rare de le rencontrer dans la main d'un homme qui expire.

Penseraient-ils, les malheureux, que cette dévotion est indigne d'eux, qu'elle les déshonore ? Est-ce indigne d'avoir pour sa mère naturelle un culte, du respect, de la dévotion ? Est-ce un crime, un déshonneur d'aimer celle qui nous a donné le jour et a pris soin de nous ? Quant à notre mère du ciel qui nous aime bien autrement que celle de la terre, qui s'occupe davantage de nos intérêts, nous ne lui donnerions aucune affection, aucun culte ? Nous serions humiliés et déshonorés en l'aimant ? Ne mérite-t-il pas plutôt le titre d'être dénaturé et ingrat, celui qui n'a point de respect, point d'amour pour sa mère du ciel, qui jamais ne s'entretient avec elle dans une bonne et fervente prière ?

Non, mes chers enfants, vous ne jugerez jamais de la sorte ; vous ne serez pas du nombre des insensés. Dans toute l'ardeur de votre jeune cœur, dans toute la ferveur de votre âme, vous allez confier à la très sainte Vierge votre corps et votre esprit, votre vie et votre mort. Elle vous attend, cette bonne mère, le sourire sur les lèvres, les bras ouverts, le cœur débordant d'affection et de tendresse pour vous bénir, vous ranger parmi ses enfants privilégiés et vous dire qu'au ciel elle vous réserve une place auprès d'elle ainsi qu'à nous tous, mes frères, ses fidèles serviteurs.

Ainsi soit-il.

## 4

## Pour le lendemain ou le dimanche suivant

## AVIS AUX PARENTS

Les lendemains de première communion, mes bien chers frères, ne laissent pas d'apporter au cœur du prêtre un certain sentiment de tristesse. C'est que son imagination devance les temps, et il se demande avec inquiétude ce que deviendront ces premiers communiant d'hier. Comme les vigneron et les jardiniers qui redoutent les gelées du printemps, il se dit avec effroi : « Si ces belles fleurs allaient se faner avant d'avoir donné les fruits qu'elles promettent ! » Il en a tant vus, de ces enfants, qu'il avait conduits à Dieu au prix d'efforts longuement continués, et qui en un clin d'œil ont été emportés loin de lui et loin de Dieu !

Tout mon désir au sujet des vôtres est qu'ils demeurent dans la foi et la charité. Dans ce but, je leur ai redit et expliqué le mot de Jésus après la Cène : « Veillez et priez. » Dans ce but, j'ai adressé à Dieu bien des prières. Dans ce but, nous avons consacré vos enfants à leur mère du ciel. Eh bien ! c'est encore dans ce but que je veux aujourd'hui les recommander à leurs mères de la terre, à leurs parents bien-aimés. Oui, pères et mères, c'est à vous que je m'adresse en ce moment pour vous dire : « Aidez vos enfants à rester toute leur vie ce qu'ils sont aujourd'hui, ou plutôt, à croître sans cesse en bonté et en vertu. »

1. Si vous les aimez véritablement, vous comprendrez que *c'est votre devoir*. Certes, je sais toutes les tendresses que vous avez pour eux. Quand il s'agit de soigner leur corps, de veiller à leur santé, d'augmenter leur patrimoine, rien ne vous coûte, vous vous imposez avec joie tous les sacrifices. A Dieu ne plaise que je blâme votre dévouement ! Mais si vous le borniez à cela, laissez-moi vous dire que vous ne les aimeriez pas assez. Ce serait aimer leur corps, cette frêle enveloppe qu'il faudra mettre bientôt dans la terre, ce ne serait pas aimer leur âme, image vivante et immortelle de Dieu ; ce serait les aimer pour la vie qui passe, et non pour l'éternité. Si vous ne faites pour vos enfants que des rêves terrestres, vous les aimez trop peu.

Ah ! mes frères, il en est un qui a fait pour eux d'autres rêves. C'est Dieu, c'est le créateur du ciel et de la terre, c'est celui qui fait éclore les fleurs à nos pieds et qui a jeté dans le firmament des millions de soleils. Celui-là a donc adopté vos enfants pour ses propres enfants, et il les a institués ses héritiers. Si vous les aimez véritablement, vous devez tenir avant tout à leur assurer l'héritage du Père céleste. Ce ne serait rien de leur avoir transmis la vie temporelle, si par votre faute ils devaient être privés de la vie éternelle, s'il fallait répéter sur eux le mot de Jésus sur

Judas : « Mieux vaudrait pour eux n'être jamais nés. »

Or, le salut de vos enfants dépend de la manière dont ils subiront l'épreuve de la vie. Ne nous y trompons point : Dieu veut nous faire mériter son héritage avant de nous le donner ; avant de nous récompenser sans fin dans l'éternité, il veut que nous le servions sans relâche dans le temps. Je sais bien que les préjugés du siècle ont obscurci cette grande vérité. Bon nombre d'hommes aujourd'hui, sans renier les célestes espérances, se contentent de prendre contact avec Dieu trois ou quatre fois au cours de toute leur existence : au baptême, à la première communion, au mariage, à la mort. Mais les préjugés des hommes ne sauraient prévaloir contre les décrets de Dieu. Et voici ce que Dieu a décrété : « Celui qui sera sauvé, c'est celui qui aura persévéré jusqu'à la fin. » Inculquez bien, pères et mères, cette maxime à vos enfants. Car si leur salut ou leur damnation dépend de l'usage qu'ils feront de leur vie, cet usage à son tour dépend en grande partie des soins spirituels que vous leur aurez donnés.

2. Avant tout, veillez bien à ce que leur *instruction religieuse* soit entretenue et complétée. Le grand mal de notre époque, c'est l'ignorance en matière de religion. Voilà pourquoi le doute et l'incrédulité font tant de ravages dans le pauvre peuple : il est livré sans défense aux empoisonneurs publics de la parole et de la plume, à ces blasphémateurs qui n'ont pas consacré cinq minutes de leur existence à étudier sérieusement notre sainte religion, et qui se permettent de railler ce qu'ils ignorent. Voilà pourquoi aussi la foi se réfugie de plus en plus parmi l'élite des penseurs et des savants. « Quand on a bien étudié, disait il y a vingt ans l'un de ceux-ci, Pasteur, on en revient à la foi du paysan breton ; moi-même, si j'avais plus étudié, j'aurais la foi d'une paysanne bretonne. » Mes frères, retenez bien cette parole et pour vous et pour vos enfants. Rappelez-vous qu'il est aujourd'hui moralement impossible à ceux-ci de conserver la foi sans une solide instruction. Or, ils ne savent presque encore rien ; et le peu qu'ils savent, ils le comprennent mal. Ce n'est pas leur faute, mais celle de leur âge. Il faudra donc les envoyer longtemps encore au catéchisme, et toujours aux instructions paroissiales. — Et puis, mes frères, ne vous reposez pas complètement sur le prêtre du soin de leur faire connaître Dieu. Le prêtre peut vous aider, mais non vous suppléer complètement. Le premier prêtre pour l'enfant, c'est le père de famille ; la mère doit être son premier catéchiste. Malheur à celui qui ne reçoit pas de ses parents les premiers éléments de la science religieuse ! Quand la parole du prêtre tombe dans son âme, elle n'y trouve pas d'écho.

3. A l'instruction qui éclaire l'esprit, il faudra joindre l'éducation qui forme la volonté. Apprendre à un enfant quels sont ses devoirs ici-bas, c'est bien, mais ce n'est pas assez. Pour

les remplir en effet, il ne suffit pas de les connaître ; on a besoin de cette force morale qui se nomme la vertu. Or l'instruction n'en donne point par elle-même. Un homme a beau être savant ; sans vertu il ne fera rien de bon. Il ressemble à un de ces beaux navires que les arts et l'industrie ont pourvu à l'envi de puissantes machines et de superbes aménagements, mais à qui en pleine mer le charbon vient à manquer, et voilà que le magnifique navire n'est plus qu'une épave flottant au gré des vagues et des vents. Mais ce que l'instruction ne donne pas, l'éducation le donne. Pères et mères, vous continuerez donc à développer dans vos enfants l'amour de l'effort et l'énergie pour le bien. En provoquant et en encourageant leurs sacrifices, vous les amènerez à vouloir fortement ce qui est bien, à haïr vigoureusement ce qui est mal, à mépriser le plaisir quand il est l'ennemi du devoir. Sous une forme ou sous une autre, vous leur répéterez constamment le mot de Blanche de Castille à son fils, saint Louis : « Mon enfant, je vous aime beaucoup ; mais j'aimerais mieux vous voir mourir que vous voir commettre un seul péché mortel. »

4. En même temps que vous formerez dans l'âme de vos enfants les bonnes habitudes, vous en extirperez les mauvaises par la *correction*. « C'est haïr son fils, dit l'Ecriture, que de lui épargner les verges. » Par verges, il ne faut pas entendre seulement, ni même principalement, les châtiments corporels, mais tous les actes capables de détourner un enfant du mal en lui en faisant sentir les conséquences, par exemple les avis, les réprimandes, les menaces et les punitions d'ordre moral. Quant à la manière d'appliquer ces diverses sanctions, la même Ecriture recommande la douceur et la fermeté. Il faut punir avec douceur, afin que l'enfant se sente aimé dans la correction : des parents qui châtient avec colère ont l'air de se venger et non de corriger. Et il faut le faire aussi avec fermeté, pour que la victoire reste toujours à l'autorité.

5. Après cela, parce que tous les moyens précédents seraient inefficaces sans le bon exemple, pères et mères, vous donnerez le *bon exemple* à vos enfants. C'est à tous les chrétiens sans doute que Jésus-Christ commande l'édification et défend le scandale. Mais ce commandement et cette défense ont pour les parents une gravité exceptionnelle. C'est que l'enfant est un être essentiellement imitateur, et ses parents sont les modèles que Dieu lui a mis sous les yeux pour qu'il les imite. Pensez-y bien, parents : vos exemples ont une grande responsabilité. En vain, pour y échapper, vous mettriez une différence entre votre conduite et vos conseils. Ce ne serait là qu'une inutile comédie. Sans les bons exemples, les bonnes paroles ne servent de rien : elles ne vont pas au cœur, parce qu'elles ne viennent pas du cœur. En pareil cas, les enfants négligent les bons conseils pour suivre les mauvais exemples.



6. Vous devez aussi, pères et mères, *prier* pour vos enfants. Quand le laboureur a jeté la semence dans son sillon, il ne peut plus rien; mais il attend que Dieu fasse tomber sa rosée et briller son soleil. De même, quand les parents ont jeté dans l'âme de leurs enfants les germes d'une vie chrétienne, ils doivent demander à Dieu de les féconder.

7. Enfin, mes bien chers frères, permettez-moi de terminer ces avis par une recommandation toute personnelle, mais à laquelle j'attache une grande importance. Continuez longtemps, continuez toujours à m'envoyer vos enfants. Vous connaissez ces paroles si tendres qui tombèrent un jour des lèvres du Sauveur : « Laissez venir à moi les enfants ! » Le prêtre a hérité de la bonté de Jésus en même temps que de ses pouvoirs. Je vous redis donc, avec toute l'affection de mon cœur, la parole divine : « Laissez revenir à moi vos enfants ! » Je vous le demande pour eux et pour moi.

Pour moi, dis-je. Car, je les aime. Si ce sont vos enfants, ce sont aussi les miens. N'ai-je point travaillé à former le Christ en eux ? En essayant de leur faire du bien, en leur apprenant à connaître et à aimer Dieu, mon âme s'est attachée à la leur. Ce serait pour moi une immense douleur de penser qu'un seul d'entre eux puisse se perdre.

Je vous le demande aussi pour eux. Tant que vos enfants aimeront le prêtre, je vous réponds, mes frères, de leur persévérance dans le bien. Un illustre écrivain du siècle dernier remarquait qu'on éprouve le besoin de fréquenter le prêtre dans la mesure où l'on désire être vertueux. Non pas que nous soyons toujours les saints que nous devrions, que nous voudrions être; mais quel qu'il soit personnellement, le prêtre est toujours par sa consécration l'homme de Dieu. Et les enfants sentent si bien cela ! Donc, et c'est mon dernier mot, laissez revenir à moi vos enfants : *Sinite parvulos venire ad me.*

leur forment la conscience, elles leur fortifient la volonté. C'est là leur grande tâche et leur constant souci. Même dans ces jeunes âmes, même dans celles qui paraissent prédestinées, restent toujours les effets du péché originel, avec cette étonnante fécondité du mal qui caractérise notre nature blessée à mort, très portée au vice, très stérile pour la vertu. Sans doute donna Marta, la mère de saint Louis de Gonzague, n'eut pas à livrer de grands combats pour maintenir son doux enfant dans l'innocence, mais c'est parce qu'elle s'y prit de bonne heure, car le jeune duc tenait de son père, que les historiens nous peignent « violent, irritable et joueur. » Aussi bien se complaisait-il dans les exercices guerriers, ce qui faisait la joie de Ferdinand de Gonzague qui voyait déjà en lui un grand capitaine.

Sa mère fit de Louis un grand saint, parce qu'elle porta toutes ses énergies dans les luttes contre le mal, et il devint ainsi un grand capitaine dans l'armée du Christ, pour faire la guerre à l'armée de Satan.

Comme elle, vous désirez que vos enfants demeurent bons; purs, vaillants, chrétiens en un mot. L'Eglise aussi le désire et le demande; elle dispose de nobles et puissants moyens; aidez-la à *élever la conscience* de vos enfants afin qu'ils connaissent le bien, puis à *former leur volonté* afin qu'ils l'accomplissent. Peut-être un jour mériterez-vous d'entendre, comme donna Marta, votre fils vous dire : « Vous avez manifesté le désir d'avoir un fils religieux, je crois bien que Dieu vous en fera la grâce, et ce sera peut-être moi ! » Aujourd'hui, particulièrement dans la persécution qui sévit sur les congrégations religieuses, c'est une grande gloire pour une mère d'avoir des enfants qui quittent tout pour Jésus-Christ et qui seront persécutés pour cela, pour la justice; mais si Dieu ne vous accorde point cette grâce, vous jouirez du moins de voir autour de vous des fils qui seront des chrétiens convaincus, aimés de Dieu et estimés des hommes.

## I

## NOUVELLES CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

### XI.

FÊTE DE SAINT LOUIS DE GONZAGUE

*L'éducation de la conscience et de la volonté*

*Initium sapientiæ timor Domini.*  
La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse.

Les mères des saints sont ordinairement d'admirables éducatrices. Elles sont pénétrées de cette idée que Dieu leur a confié des enfants qui sont les frères de Jésus-Christ, les cohéritiers du royaume des cieux, et elles travaillent à leur procurer le sublime héritage du ciel. Pour cela, elles

Dans une précédente conférence<sup>1</sup>, je vous parlais de l'éducation de l'esprit, et je vous montrais comment il faut ensoleiller les jeunes intelligences par la foi en Dieu, par la vue de nos cérémonies de l'église, par les beaux récits de l'Evangile. Je vous signalais enfin les défauts de l'instruction qu'ils reçoivent.

Maintenant il faut en eux façonner la conscience.

1. Qu'est-ce que la conscience apprend à l'enfant ? A distinguer le bien du mal, à se conduire dans la vie.

Dieu a déposé en lui le sentiment de la justice, sentiment très profond et très vif qui fait que si vous le punissez à bon droit il se soumet, il baisse la tête, il se sent coupable; et que si vous le

<sup>1</sup> 35<sup>e</sup> Conférence. Epiphanie 1902.

punissez à tort, il se cabre. De même pour le sentiment du devoir. Un célèbre philosophe anglais, Darwin, observa avec soin l'éveil du sens moral dans l'âme de son fils, et il nous a transmis ses remarques fort intéressantes à ce sujet.

Cet enfant, qui s'appelait Doddy, avait deux ans et trois mois quand un jour il donna à sa petite sœur sa dernière bouchée de pain d'épice; puis, tout fier de ce petit sacrifice qui avait été grand pour lui, il s'écria : « Oh ! Doddy bon ! Doddy bon ! » Qui lui avait appris que c'était une bonne action de se priver de ce qu'il aimait ? Quatre mois plus tard, son père le vit sortir de la salle à manger, les yeux brillant d'un feu inquiet, étrange, avec une attitude contrainte : il venait de prendre du sucre en poudre. Il avait donc le sentiment que c'était mal. Sa conscience commençait donc à s'éveiller.

Tous vos enfants ressemblent plus ou moins à ce petit garçon, qui n'avait pas trois ans, et qui éprouvait déjà des remords d'avoir touché au fruit défendu. Mais ces heureuses dispositions, la religion les seconde et c'est vous qu'elle charge de les développer. A vous de leur apprendre que cette voix intérieure qui leur dit : « C'est bien ! » ou : « C'est mal ! » n'est autre chose que la voix de Dieu qui leur parle et qui leur intime ses ordres.

Commandez à leur conscience au nom de Dieu, et faites-le avec d'autant plus de vigueur que l'éducation contemporaine a banni Dieu de la morale, des livres de l'école, et qu'elle a entrepris, suivant le mot que je vous citais d'un philosophe distingué, de commander aux consciences au nom du néant. Qu'il respire à côté de vous une atmosphère religieuse, qu'il soit tout compénétré du divin, qu'il voie Dieu dans son cœur pur, et qu'il garde la certitude qu'il ne saurait échapper à son regard, où qu'il se réfugie pour mal faire.

Voilà le point d'appui de toute vie chrétienne, et même de toute vie simplement honnête. Si vous prenez ensuite le levier de la volonté, avec ce point d'appui indéfectible il dominera les événements, il soulèvera le monde.

Et vous serez témoins de cette chose merveilleuse d'un enfant qui, aux prises avec la tentation, lui qui est tout sens, tout désir, n'osera pas toucher le fruit du voisin, et qui, seul, après avoir bien regardé autour de lui, quoiqu'il n'ait vu personne, ne le cueillera pas, arrêté qu'il est par une puissance invisible qui, pour lui, est certainement là, à ses côtés, par une loi supérieure qui s'impose à lui. « Invisible est le maître, invisible le juge dont cette loi lui fait sentir la présence. Dieu : nom auguste et sacré qu'il prononçait avec docilité, mais presque sans intelligence ; maintenant réalité mystérieuse dont l'invisible sourire ou les secrètes menaces sont pour lui le plus précieux objet d'espérance ou le plus grand objet de crainte <sup>1</sup>. »

Et s'il cède à la tentation, il éprouve ensuite un

malaise intime : il sent qu'il fait mal ; comme lorsqu'il résiste, il sent qu'il fait bien.

D'où viennent ces sentiments, d'où vient cette lumière, sinon de la loi éternelle qui luit dans son âme, de la raison divine qui illumine cette raison humaine naissante ? « C'est la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde », et c'est vous qui avez mission d'en diriger les rayons sur ces cœurs qui s'ouvrent comme une fleur en bouton, laquelle tout à coup s'éveille, prête à s'épanouir. A vous de les instruire à mesure, suivant que le comporte leur âge, mais que votre enseignement soit *précis*. Dites-leur : « Ceci est bien ; ceci est mal. » Ensuite, avec eux soyez *sérieuses* ; il faut que vous croyiez ce que vous dites, sinon l'enfant devinera bien vite qu'il n'a pas plus à tenir compte de vos recommandations que des fables que vous lui racontiez pour l'amuser. « Il n'est pas bon, dit un grand penseur, d'apprendre la morale aux enfants en badinant. S'il doit y avoir dans la vie humaine quelque chose d'immuable et d'indépendant de nos goûts, de nos fantaisies, de notre volonté, c'est le devoir. C'est là le terme qu'il ne faut jamais remuer, le rocher où l'on se sauve... <sup>1</sup> »

Enfin, que votre enseignement soit *persévérant*.

Voulez-vous en effet que votre enfant avance rapidement dans l'étude, que faites-vous ? Vous vous appliquez à ce que partout il retrouve l'étude, à la maison comme à l'école. Vous l'excitez vous-même à travailler, vous le faites lire, vous lui posez de petites questions pratiques qui le font réfléchir et qui le frappent quand vous lui en avez montré l'application immédiate, vous vous intéressez à ses devoirs, vous l'aidez, et bientôt vous avez la joie de constater ses progrès que vous avez rendus beaucoup plus rapides. Eh bien ! agissez de même avec eux pour l'instruction religieuse. Diderot, l'homme le plus foncièrement incrédule du XVIII<sup>e</sup> siècle, voulant faire de sa fille une honnête femme, jugea qu'il convenait d'abord de faire d'elle une chrétienne, et il lui enseignait lui-même le catéchisme. Enseignez aussi à vos enfants les principes chrétiens ; mieux que cela, faites de votre maison une sorte de sanctuaire où vous prierez Dieu avec eux, et si vous les habituez à se mettre à genoux tous les soirs, ils perdront plus difficilement cette salutaire habitude. Redites-leur qu'il faut être fidèle à assister aux offices le dimanche, et plus tard ils seront moins exposés à y manquer : le remords les saisirait et les ramènerait à l'église.

2. Vous n'êtes toutefois que les auxiliaires de l'Eglise dans l'œuvre si grande de la formation de la conscience de vos enfants. Elle dispose de moyens plus puissants que les vôtres. Non seulement elle dit à l'enfant : « Fais ceci ! » elle l'aide à le faire, surtout par la confession. Et comme la formation de la conscience est lente, ainsi que la formation même de l'enfant, ne négligez pas d'en-

<sup>1</sup> Ollé-Laprune, *De la certitude morale*.

<sup>1</sup> *Pensées* de Joubert.



voyer vos jeunes gens, vos jeunes filles se confesser, afin que leur âme demeure droite parce qu'elle restera pure, afin qu'elle reçoive les lumières nécessaires pour s'orienter dans la conduite et dans la vie.

Donc, de concert avec l'Eglise, vous avez éveillé la conscience de votre enfant, il sait déjà, suivant la capacité de son esprit, ce qu'il faut faire et ce qu'il doit éviter. Maintenant, de la théorie, il va passer à la pratique.

Le voyez-vous, lui qui n'aime pas à réfléchir, lui dont l'attention ne se fixe sur rien, se recueillir, s'examiner, passer en revue ses manquements et ses fautes, analyser ses impressions enfantines, et s'appliquer à se connaître lui-même, ainsi que Platon le recommandait à ses disciples ?

Et cet acte chez lui est très sincère. La preuve, c'est que, son examen de conscience achevé, il se dirige vers le confessionnal et fait humblement, loyalement, l'aveu de ses fautes les plus secrètes. Quand il avait commis quelque sottise et que vous l'en repreniez, il répondait presque toujours avec ce besoin de s'excuser qui s'est transmis d'Adam jusqu'à nous : « Ce n'est pas moi ! » Et cependant vous êtes sa mère, vous possédez sa confiance, vous vous flattez même de connaître tout ce qu'il pense. Non, vous ne le savez pas : votre regard ne pénètre point jusqu'au fond qui se dérobe, et « nulle puissance humaine, dit Fénelon, ne peut forcer le retranchement impénétrable de la liberté d'un cœur. »

Mais la puissance divine, la puissance de la grâce fait que ce cœur impénétrable s'ouvre de lui-même au prêtre de Jésus-Christ. Et cet enfant lui avoue doucement, la tête basse et le cœur contrit, qu'il est menteur, désobéissant, colère, que c'est bien lui et non pas un autre qui a commis ces fautes qu'il refusait de vous dire. Il révélera les causes de ses manquements, l'intention qui les a provoqués, il se jugera et s'analysera lui-même avec une surprenante netteté psychologique.

Il est des choses qu'il ne confierait ni à son père, ni à ses maîtres, ni à vous. Il n'est même pas bon qu'il vous les confie. Il convient, dit encore Joubert, « de renvoyer cette importante matière au confesseur qui seul peut la traiter sans souillure pour l'élève et pour lui, parce que Dieu intervient et se place entre eux. » Eh bien ! il n'hésite point à les confier au prêtre et quand il en a fait le pénible aveu, il est rassuré, heureux, il se sent purifié, relevé, réhabilité. Et ici je ne parle pas seulement du petit enfant, mais du jeune homme, de la jeune fille qui trouvent seulement là, dans la confession, la lumière et la force nécessaires pour connaître le juste devoir et lutter contre leurs passions.

La confession ne se borne pas à faire monter l'aveu aux lèvres, elle fait descendre la contrition au cœur.

L'enfant ne cherche pas seulement à s'excuser, il est, de plus, *négalif*, il n'aime pas l'effort ; si vous le pressez un peu, son premier mouvement

sera pour résister et il vous dira sans ambages : « Je ne veux pas ! » Il écoute au contraire son confesseur avec une docilité parfaite. Celui-ci lui expose son devoir, fait ressortir ses fautes, lui montre ce qui est défendu, et l'enfant dit : « C'est vrai, c'est mal, j'ai mal fait. » Le prêtre insiste et lui expose les moyens à prendre pour se corriger, les occasions à fuir, la prière, la justice de Dieu ; l'enfant écoute et répond avec une admirable bonne volonté : « Je ferai cela ! »

Ne serait-ce qu'au point de vue humain, quelle admirable institution que celle de la confession ! Les philosophes anciens en avaient entrevu quelque chose lorsqu'ils recommandaient à leurs disciples de s'appliquer à se connaître ; mais ce n'était qu'une ébauche au regard de cette œuvre merveilleuse créée par Jésus-Christ, et confiée à l'Eglise.

Ainsi se forme cette chose délicate, exquise, qui est la conscience chrétienne. On veille sur ses actes extérieurs et même sur ses pensées, sur ses désirs, afin que Dieu qui voit tout ne trouve aucun nuage dans l'âme toute blanche, toute lumineuse. Il nous regarde, et il n'aperçoit que des adorateurs en esprit et en vérité, comme il les désire. Tout est vrai, tout est sincère, pas de replis tortueux dans l'âme où il rayonne comme le soleil rayonne sur une plaine ouverte, sur un beau lac limpide.

Combien grande est votre mission, mères chrétiennes, combien difficile aussi ! Comment pourriez-vous former la conscience de vos enfants si la vôtre n'est point parfaitement réglée ? Aussi, vous ferez un retour sur vous-mêmes, vous vous étudierez, vous vous surveillerez de telle sorte que vous puissiez vous offrir comme modèle. — Ensuite pesez bien vos paroles et vos avis. Que la prudence soit toujours sur vos lèvres et préside à vos conseils. L'homme n'est pas infailible, et vous vous tromperez plus d'une fois, vos enfants feront aussi cette triste expérience que notre vie est pleine d'erreurs involontaires d'esprit et même de conduite. Ce qui importe, c'est qu'ils agissent toujours avec une conscience *droite*, que le jugement accompagne leurs décisions et leurs démarches, qu'ils *croient bien faire*. Et la conscience est toujours droite qui se réfléchit et se détermine sous l'œil de Dieu.

Ainsi vous élèverez des hommes loyaux, fidèles, dont la parole sera sacrée. Vous connaissez ce mot d'Abd-el-Kader que l'on engageait un jour à traiter avec nos généraux français lancés à sa poursuite : « Comment traiter avec des hommes qui n'ont point de Dieu ? Quand on n'a pas de Dieu, on n'a pas de conscience, et quand on n'a pas de conscience, on ne tient pas un traité. »

La famille, les relations, la société, les intérêts individuels comme les intérêts nationaux, tout repose sur la conscience, et la conscience elle-même est vaine si elle ne s'appuie sur l'idée de Dieu. Non seulement c'est la doctrine catholique, c'est aussi la loi naturelle qui nous l'affirme, cette

loi intime et sacrée qui parlait au cœur même de ce magnanime infidèle.

## II

La conscience est éclairée, il s'agit maintenant de fortifier la volonté.

Pour la formation de la conscience, vous avez développé dans l'âme de l'enfant le sentiment du *devoir*. Il sait ce qui est bien et ce qui est mal. Il regarde en lui-même et, à l'aide de cette lampe qui ne s'éteint point parce qu'elle est le reflet de la loi éternelle, il voit ce qu'il faut faire et ce qui manque à ses actions pour être pleinement bonnes. Pour l'éducation de la volonté, il convient de développer le sentiment de la *responsabilité*.

Dès l'âge de dix ans, Louis de Gonzague dut quitter son père, sa bonne mère, et se rendre à Florence, le pays des arts, du savoir et du bien dire, afin de s'y perfectionner dans les études classiques. Il apprend alors que son père souffre « des douleurs de la goutte accompagnées d'un peu de fièvre ; » il en est vivement attristé. Une autre lettre de sa mère lui annonce que le mal a cessé complètement : « Grâce en soient rendues à la Majesté divine ! » écrit-il aussitôt. Et en deux mots il rend compte de sa conduite : « Nous continuons nos exercices de piété et nos études. »

C'était ce que donna Marta désirait surtout savoir, et c'est aussi l'inquiétude qui vous tourmente quand votre fils est absent, qu'il est en apprentissage, dans une maison d'éducation ou sous les drapeaux. Vingt fois par jour vous vous demandez : « Que fait-il ? Quelle compagnie fréquente-t-il ? Quels sont ses camarades ? Peut-être est-il souffrant, consumé par la maladie, et je n'en sais rien ! »

Quelle joie pour vous si vous receviez une lettre attendue où vos enfants vous disent : « Nous continuons nos exercices de piété et nos études. Nous avons gardé nos bonnes habitudes de chez nous. Ne vous inquiétez pas, nous mettons en pratique vos excellentes leçons. »

1. Mais je redoute toujours que l'éducation que vous leur donnez ne se ressente de « la mollesse des mœurs, » suivant le mot d'un grand ministre <sup>1</sup>. Il fut une époque brutale où un philosophe aussi malfaisant que célèbre émit ce principe cynique qui ne fut pas repoussé du pied comme il méritait : « Vous ne parviendrez jamais à faire des sages, si vous ne faites d'abord des polissons ! <sup>2</sup> »

Cela vous révolte, n'est-ce pas, et à juste titre. Quelle est l'âme chrétienne que n'indignent profondément de telles maximes, qui ne sont ni chrétiennes, ni humaines, mais d'une capiteuse animalité ? Et cependant, ne vous ai-je pas entendues dire : « Il faut que jeunesse se passe ! » Sans doute ce n'est pas la même chose, mais au fond je retrouve la même faiblesse, presque la même impudeur.

Oui, « il faut que jeunesse se passe, » mais dans la pratique du devoir. La conscience nous le fait connaître, mais il ne suffit pas de savoir, il faut vouloir, et le grand secret des éducateurs, c'est de *faire vouloir*.

« Celui qui veut une chose, écrit le comte de Maistre, en vient à bout, mais la chose la plus difficile de ce monde, c'est de vouloir... L'action me manque. La troisième personne de la trinité humaine est blessée en moi. Je *voudrais vouloir*, mais je finis toujours par penser, et je m'en tiens là... <sup>1</sup>. »

Quel est le principe qui fait vouloir ? C'est l'autorité, c'est Dieu qui ordonne.

Un de nos malheureux préjugés, c'est qu'il faut toujours agir par persuasion. Sans doute il convient de s'adresser à la raison, à l'âme, de toucher toutes les bonnes fibres du cœur pour amener au devoir ; mais cependant ce n'est pas ainsi que Dieu s'y est pris pour imposer sa loi à son peuple.

Lisez plutôt ces ordres qu'il donne à Moïse :

« Parle à toute l'assemblée des fils d'Israël et dis leur : Soyez saints parce que je suis Saint, moi le Seigneur votre Dieu.

« Que chacun de vous craigne son père et sa mère. Gardez mes jours du sabbat. Je suis le Seigneur votre Dieu...

« Ne cherche pas à te venger. Oublie les injures de tes concitoyens. Tu aimeras ton ami comme toi-même. Je suis le Seigneur. *Ego Dominus !* <sup>2</sup> »

La seule raison qu'il donne pour faire observer ses commandements, c'est qu'il est le Maître : *Ego Dominus*. Il ordonne, on doit obéir. Ne me dites pas qu'ici il s'agit de l'ancienne loi qui était une loi de crainte, tandis que Jésus-Christ nous a apporté une loi d'amour. Je n'ignore pas que les Juifs avaient « de dures cervelles ; » tous les prophètes le leur ont assez reproché ; mais la parole divine qui demeure éternelle proclamera jusqu'à la fin des siècles que la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse.

Dans vos familles vous atténuez beaucoup trop le principe d'autorité. Est-ce que le père qui veut être écouté ne commande pas parce qu'il est le maître ? Est-ce qu'on peut faire appel constamment à la raison d'un enfant dont la raison n'est pas encore pleinement éclairée ? Etablissez l'autorité d'abord et sous son couvert régnera l'ordre, l'obéissance, la paix. L'autorité, c'est un arbre magnifique à l'ombre duquel croissent et s'épanouissent en sécurité toutes les vertus, surtout les vertus qui requièrent le calme, un climat doux en quelque sorte, pour éclore et grandir, comme l'humilité et la charité, ces plantes tendres que la tempête tue.

Aussi nulle part vous ne trouverez autant de bonheur et de charité que dans les foyers que

<sup>1</sup> M. Guizot.

<sup>2</sup> J.-J. Rousseau, *Emile*.

<sup>1</sup> Voir *Les deux maîtres de l'enfance*, par l'abbé Sicard, p. 58.

<sup>2</sup> Lévit., xix, 2, 3, 18.



gouverne une autorité reconnue. Là pas de querelles ni de divisions, l'on s'aime beaucoup et l'on aime surtout l'autorité qui enfante ces bienfaits. Qu'elle disparaisse, aussitôt ce sont les disputes, les discordes, le tien et le mien en conflit, puis hélas ! les désordres, l'abus de la liberté : c'est la révolution.

2. Donc avant tout, imposez le devoir parce que Dieu le veut ainsi. Dites à vos enfants : « Dieu te l'ordonne, et si tu ne le fais pas il te punira ! » S'ils ont le sentiment de la présence de Dieu qui sait tout et qui voit tout, ils comprendront qu'ils sont *responsables* de leurs actes et que s'ils n'obéissent pas à l'ordre divin ils seront châtiés, et en toute justice, car Dieu a le droit de commander.

Vous leur parlez volontiers du ciel, et je vous en félicite : il faut qu'ils vivent par la pensée là-haut, en compagnie de leurs anges ; mais n'hésitez pas non plus à leur parler de l'enfer, et de l'enfer éternel. Point d'ailleurs de ces peintures fantaisistes et fausses de l'enfer qui aujourd'hui frapperaient leur imagination terrifiée et demain les feraient sourire. Servez-vous des fortes expressions de l'Écriture, sans y rien ajouter, mais insistez sur le feu de l'enfer, parce que c'est la vérité. « La crainte trempe les âmes, comme le froid trempe le fer. Tout enfant qui n'aura pas éprouvé de grandes craintes n'aura pas de grandes vertus, les puissances de son âme n'auront pas été remuées. La crainte fixe l'amour, au moins dans les enfants <sup>1</sup>. »

Ne modifions pas la doctrine de l'Eglise par une sensiblerie de mauvais aloi. Il faut élever les enfants dans « la crainte de Dieu, » l'enfant doit « craindre » son père, et la femme doit « craindre » son mari. Cette crainte toutefois n'exclut point l'amour, elle est mêlée au contraire d'un respect qui le garde, qui l'augmente et qui se termine dans une confiance tendre et réciproque.

Cette crainte est un des puissants ressorts de la volonté chez l'enfant. Vous ne pouviez fléchir sa volonté : avec la grâce de Dieu cette crainte précieuse la courbe, l'assouplit, et la lance dans la voie du devoir. On dit que les volontés aujourd'hui sont « malades » et c'est vrai : elles sont comme ces personnes inoccupées qui font ce qui leur plaît uniquement, et qui, au lieu de prendre de l'exercice, demeurent dans une torpeur d'où elles ne veulent pas sortir. Mais qu'un médecin leur représente qu'elles nuisent à leur santé, qu'elles s'anémient faute d'air et de mouvement, qu'elles courent à la paralysie : aussitôt la crainte les fait agir, elles sortent, s'agitent, travaillent, et la vigueur leur revient.

Toujours d'ailleurs gardons en nous-mêmes la crainte de Dieu, cette crainte salubre qui nous fait trembler de n'avoir pas assez fait pour Dieu, et de n'être que des serviteurs inutiles, des ouvriers dont les mains demeurent vides d'œuvres. Elle nous inspire quelquefois des

remords nécessaires pour nous ramener au plein devoir. Comme donna Marta, soyez chrétiennes de nom et d'effet. Votre foi alors vous donnera la force de subir, à son exemple, les revers qui n'épargnent guère les chrétiennes de nos jours. Elles semblent au contraire, à cause de l'air corrompu que respirent leurs enfants, plus éprouvées que les chrétiennes d'autrefois.

Vous vivrez donc sous le regard et avec la pensée de Dieu, et dans votre cœur il fera retentir doucement sa voix, encourageante et paternelle, car il ne permet point que ses élus soient écrasés. Le monde lui-même vous rendra justice. N'avez-vous pas remarqué souvent qu'il se scandalise volontiers quand un chrétien vient à faillir à ses engagements d'honneur ou de probité ? Il dit : « C'était cependant une personne qui avait des sentiments religieux ! » Ce qui prouve qu'il a plus de confiance dans ceux qui sont chrétiens, parce qu'il considère que la religion est un lien de plus qui les attache au devoir, une force de surcroît qui les soutient.

Pour inculquer la volonté à vos enfants, fortifiez donc déjà la vôtre, ayez le sentiment profond de votre responsabilité et de la présence de Dieu. On enseigne mieux ce qu'on a expérimenté et pratiqué soi-même.

## ENTRETIENS SUR LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

XXX

### 4<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte

#### LA PÊCHE MIRACULEUSE

Le quatrième dimanche après la Pentecôte fut longtemps appelé en Occident le « Dimanche de la Miséricorde, » parce qu'on y lisait autrefois le passage de saint Luc commençant par ces mots : « Soyez miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux. » Mais cet évangile ayant été depuis transféré à la messe du premier dimanche après la Pentecôte, on fit de l'évangile du cinquième dimanche celui du quatrième, celui du sixième passa au cinquième, et ainsi de suite jusqu'au vingt-troisième.

Je trouve dans l'évangile de ce jour un souvenir, une leçon, une promesse. Ces trois pensées me fourniront le partage de cet entretien.

#### I. — Un souvenir.

Le récit évangélique nous transporte sur les bords du lac de Tibériade.

Ce lac est le joyau de la Galilée. Entouré de hautes et resplendissantes montagnes d'une teinte rouge et ardente, au soleil levant il ressemble à une coupe d'azur enchâssée dans l'argent. L'ovale en serait parfait si, à son extrémité méridionale, il ne rétrécissait ses rives et n'entr'ouvrait ses montagnes pour laisser passer les eaux bleues,

<sup>1</sup> Pensées de Joubert.

limpides et transparentes du Jourdain. Une dizaine de villes dont les noms retentiront éternellement au cœur de l'humanité : Capharnaüm, Bethsaïda, Magdala, Dalmanutha, Tibériade, une foule de hameaux, de villas, noyés dans des bouquets d'orangers, de muriers, de grenadiers, de lauriers-roses, embellissaient autrefois ses rives, et plus de cinq cents voiles sillonnaient ses flots. Nulle part l'air n'était plus pur. « C'était, dit Josèphe, un paradis terrestre. On y jouissait d'un printemps perpétuel. »

Maintenant, la désolation règne sur ces contrées charmantes. Les villes sont détruites, et le lac baigne tristement des ruines sans nom. Ce sont bien les mêmes montagnes, ici couvertes de neige, là revêtues par la végétation de teintes diaprées ; mais un soleil de plomb dessèche ces rives et ôte au paysage une partie de son charme. Telle qu'elle est cependant, cette contrée est encore un oasis au milieu des mornes paysages de la Palestine, elle demeure le seul endroit où l'âme soulève un peu le poids accablant qui l'opprime ailleurs.

Nulle part le souvenir de Jésus n'est plus présent. Son pied divin a foulé ces eaux. D'un mot il a apaisé ces flots soulevés par la tempête. C'est là, sur tous ces rivages, le long de ces sentiers, que furent accomplis les plus touchants de ses miracles, versées dans l'oreille des foules ses plus sublimes paroles. L'évangile de ce jour nous fait assister au prodige qui peut être considéré comme le premier anneau de cette belle chaîne de manifestations surnaturelles.

Jésus passait sur le bord de la mer. Pour se dérober à l'empressement de la multitude qui l'environnait de toute part, il monte sur la barque de saint Pierre et le prie de s'éloigner un peu du rivage, afin que de là il pût parler au peuple à son aise. Il poursuivit jusqu'au bout son discours, probablement durant un temps assez long, suivant son habitude. Lorsque le moment fut venu de congédier cette multitude pour le repas de midi, Jésus se tournant vers Simon Pierre lui commanda de mener sa barque vers le milieu du lac et d'y jeter ses filets. Dans sa réponse, Simon nous apparaît déjà sous les traits de l'homme de foi, du disciple dévoué de Jésus-Christ que nous révélera de plus en plus la suite du récit évangélique. « Toute la nuit, dit-il, nous avons travaillé et nous n'avons rien pris. » La nuit a toujours été plus propice que le jour aux travaux des pêcheurs. Saint Pierre insinuait donc délicatement qu'il était peu probable qu'une nouvelle tentative réussît mieux en plein jour. « Néanmoins, ajouta-t-il d'un ton décidé et avec l'accent de la foi, sur votre parole, ô Maître, je jetterai le filet. » Pour lui cette parole était un ordre auquel il voulait immédiatement obéir, assuré que cette fois il ne travaillerait pas en vain.

Le filet fut donc jeté.

Quand les pêcheurs commencèrent à le retirer, ils s'aperçurent qu'il contenait une quantité immense de poissons, à tel point que les mailles menaçaient de se rompre, et même il y eut en réalité un commencement de rupture. Pierre et André

furent des signaux d'appel à leurs compagnons qui étaient encore dans l'autre barque, tout près de terre. Ils vinrent à leur secours. Les deux embarcations furent remplies de poissons, à tel point qu'elles risquèrent de couler sous le poids avant d'atteindre la rive.

Alors Pierre se jeta aux pieds de Jésus et lui dit : « Eloignez-vous de moi, car je suis un homme pécheur. » Il était en effet saisi d'effroi, lui et tous les autres, en présence de cette multitude de poissons. Jacques et Jean, fils de Zébédée, partageaient sa stupeur.

C'est donc à juste titre que la pêche de saint Pierre a été appelée « la pêche miraculeuse. » Mais suivant les rationalistes, dont le docteur Paulus s'est fait l'interprète, « on ne doit voir autre chose dans ce fait que l'œuvre d'une juste observation de la part de Jésus et un hasard heureux. Le premier motif de Jésus pour s'avancer plus loin dans le lac, fut l'intention de congédier le peuple, et ce ne fut qu'en croyant remarquer dans cette navigation un endroit où les poissons abondaient qu'il engagea Pierre à y jeter le filet. »

La réponse est facile. Les apôtres furent certainement témoins d'un fait miraculeux, car ce fait les remplit d'une terreur religieuse. Ils sont tellement impressionnés par cette manifestation de la puissance surnaturelle de Jésus qu'ils lui demandent de s'éloigner d'eux, se reconnaissant indignes de l'approcher de si près. Il faut que le Maître rassure saint Pierre par un mot que nous lui entendrons souvent prononcer en semblable circonstance : « *Noli timere*. Ne crains pas. » Certes, ces pêcheurs de profession étaient plus à même que le docteur Paulus d'apprécier la portée de cet événement dont ils furent les spectateurs.

Le même interprète soulève, contre le récit de saint Luc, une autre difficulté. « Que Jésus, dit-il, ait pu exercer son pouvoir sur des animaux irraisonnables, sur des troupes de poissons habitant au fond du lac, c'est ce qu'il n'est pas possible de comprendre sans tomber dans la magie. » Voici notre réponse. Pour expliquer ce fait surprenant, il suffit simplement d'admettre avec tous les chrétiens la divinité de Jésus-Christ. Suivant la remarque d'un exégète catholique, il n'est pas plus difficile à celui qui a créé les poissons de les réunir à un instant de la durée sur un point de l'élément liquide, que de les grouper à certain jour par masses énormes sur les côtes de Terre-Neuve ou de la Baltique pour le voyage au long cours qui les amène annuellement vers nos parages <sup>1</sup>.

La page inspirée que nous venons de lire nous rappelle donc un des plus grands souvenirs de l'Evangile <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Mgr Le Camus, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. I, l. II, ch. 2.

<sup>2</sup> Cette admirable scène a de tout temps frappé vivement l'imagination populaire. Elle a été reproduite par Raphaël dans un tableau fameux. On admire avec quelle puissance le maître a individualisé la figure de ses personnages, se réservant d'opposer par un de ces brusques effets qui lui sont familiers, la beauté sereine du Christ, les élans de la foi de saint Jean, à la rudesse



## II. — Une leçon.

A tous les âges de l'Eglise, la scène de la pêche miraculeuse a été considérée, par les âmes contemplatives, avec un respect plein d'amour. Elle offre de hautes leçons morales qu'il importe de recueillir.

Les apôtres, sur le lac, nous apparaissent animés de deux dispositions que Notre-Seigneur désire trouver avant tout dans l'âme chrétienne : la confiance et la générosité.

1. Et d'abord, quelle n'est pas la confiance des apôtres ! Ces habiles pêcheurs avaient cherché leur proie dans le moment et à la place qui, d'après leur expérience, leur promettaient le meilleur résultat. Mais tous leurs efforts étaient demeurés stériles. Fatigués de tant d'heures de travail pénible et infructueux, ils sont revenus au rivage et sont en train de laver et de plier leurs filets. Ils ont donc perdu tout espoir de faire ce jour-là quelque capture.

Jésus paraît. Il leur ordonne de recommencer la pêche, et sans hésiter, ils font la nouvelle tentative à laquelle il les convie. Les plus magnifiques résultats récompensent leur foi et leur confiance. Le filet jeté sur la parole du Maître ramène une multitude prodigieuse de poissons.

Ainsi, dans toute entreprise qui a pour objet l'âme humaine et le monde spirituel qui l'environne, le travail et le savoir-faire de l'homme n'ont absolument aucune promesse ni aucune chance de succès. La parole de saint Pierre est une devise que l'on pourrait inscrire en tête de l'histoire de toutes les tentatives de ce genre, quelque honnêtes et quelque habiles qu'elles aient été, lorsque la condition indispensable de la grâce et de la bénédiction céleste leur a fait défaut : « Nous avons travaillé toute la nuit, et nous n'avons rien pris. »

Au contraire, quand le divin Maître est avec nous, quand nous agissons sous ses yeux, par ses ordres, en son nom et pour sa gloire, il faut avoir foi au succès. Et de fait, nous voyons alors nos desseins s'accomplir heureusement contre toute prévision humaine. Nos filets se remplissent d'une façon surprenante. C'est la pêche miraculeuse.

2. Après avoir admiré la confiance des apôtres, admirons leur générosité. Le Sauveur les invite à le suivre et ils quittent tout pour répondre à son appel. Ils quittent leurs filets, *relictis retibus* ; ils abdiquent tout espoir de fortune ; ils quittent leur famille, *relicto patre* ; ils immolent leurs affections les plus pures et les plus chères.

Ainsi, sachons accomplir généreusement les

ou à l'humilité de saint Pierre. Comme toujours, Raphaël a voulu être un peintre véridique, rapprochant dans un rapport fécond l'idéal de la réalité. C'est pourquoi il a représenté avec tant d'amour les oiseaux et les coquillages du premier plan et les poissons qui remplissent la barque. On est ému de voir avec quelle fidélité le grand peintre italien a essayé de traduire la merveilleuse narration du peintre saint Luc. Ce carton sublime a été traduit en tapisserie à Arras et forme aujourd'hui l'une des richesses du musée de South Kensington de Londres.

sacrifices que Dieu nous demande et renoncer à tout pour n'être plus qu'à Lui seul. Dieu avant tout, rien avant Dieu !

## III. — Une promesse.

Je ne trouve pas seulement dans l'évangile de ce jour un souvenir et une leçon, j'y trouve encore une promesse.

L'Eglise y est prophétisée. Notre-Seigneur élève l'esprit de ses apôtres, du métier de pêcheurs qu'ils avaient pratiqué depuis leur enfance, jusqu'à cette autre pêche mystique des âmes humaines qui se fait par la prédication de la parole de Dieu. « A partir de ce moment, leur dit-il, vous prendrez dans vos filets des hommes. » Admirons l'art surhumain avec lequel le Sauveur amène graduellement les esprits aux vérités qu'il veut leur révéler. C'est ainsi que plus tard la promesse de l'Eucharistie sera faite après un festin miraculeux qui en était le prélude et l'image.

Et ce n'est pas seulement d'une manière générale que la pêche surprenante de Pierre figure la merveille plus grande encore de l'établissement de l'Eglise. Mais tous les détails de cette scène semblent avoir une portée prophétique et symbolique.

1. Dans toute cette histoire, Pierre occupe une place à part et vraiment éminente. C'est de la barque de Pierre que Jésus enseigne la foule. C'est à Pierre que Jésus ordonne de gagner la pleine mer, tandis que l'injonction de jeter les filets est adressée sous la forme du pluriel aux disciples réunis. La réplique de Pierre répondant qu'il jettera le filet sur la parole du divin Maître, semble signifier en lui une sorte d'autorité sur les autres. Ne semble-t-il pas raisonnable de voir dans chacun de ces détails un rapport spécial et bien marqué, avec la primauté dont l'apôtre sera un jour investi ? Bien qu'il doive avoir des compagnons dans sa divine entreprise, il les dominera tous comme leur chef incontesté, comme le maître de la barque où Jésus commande en sa personne et dirige les opérations du salut universel.

2. Jésus dit : « En pleine mer ! » Et la nacelle mystique de l'Eglise ne restera pas longtemps confinée dans les eaux juives. Elle visitera tous les rivages. Elle voguera sur les eaux profondes qui sont, nous dit saint Jean, les nations et les peuples. Le vent violent, les vagues houleuses et la tempête n'effraieront pas le batelier de Tibériade ; il sait qu'il porte à son bord le maître des flots, celui dont l'abîme des eaux est comme le vêtement.

3. Sur la parole de Jésus, les pêcheurs de Bethsaïde jettent le filet. Apôtres, ils jetteront un jour sur l'océan immense le filet de la parole, l'ample et doux réseau formé de lumière et de charité qui ne blesse point ceux qu'il prend, et qui de l'abîme où ils étaient agités amène les fils du grand poisson, de l'Ιχθύς céleste, à la rive éternelle.

4. Le filet se remplit jusqu'à se rompre et il semble que la barque va être submergée. Mais alors Pierre fait signe à ses compagnons restés

sur le rivage. Ainsi, quand les multitudes se révoltent contre l'autorité du Pêcheur apostolique, il appelle ses frères, les évêques successeurs des apôtres. Sur les flots troublés, au milieu de l'agitation et du tumulte des hérésies, tous les compagnons de Pierre, réunis autour de leur chef dans les grandes assemblées des conciles, viennent réparer les filets et secourir l'embarcation en péril.

O mon Dieu, la page inspirée que je viens de méditer contient des souvenirs, des leçons, des promesses ! Faites que je recueille précieusement ces souvenirs, que je mette fidèlement en pratique ces leçons, et que je me rende digne de participer au fruit de ces promesses. Ainsi soit-il.

## RÉFLEXIONS SUR DES PAROLES DU PROPRE DES MESSES DU DIMANCHE

### XXX

#### LA FÊTE DU SACRÉ-CŒUR <sup>1</sup>

**I. Le Seigneur aura pitié selon la multitude de ses miséricordes.** — Voilà une vérité qui nous est rappelée presque à chaque page de nos saints Livres. Rien ne console mieux un cœur abattu par l'adversité ou tourmenté par ses péchés que l'espérance en la miséricorde divine : *Seigneur, que votre miséricorde soit sur nous, selon que nous avons espéré en vous.* (Ps., xxxii, 22). Dès l'origine, cette miséricorde s'est révélée à l'homme coupable. Etant encore dans le paradis terrestre, nos premiers parents transgressèrent le précepte qui leur avait été donné. Au lieu de paraître devant Dieu en suppliants, ils allèrent se cacher et voulurent pallier leur désobéissance sous de fausses excuses. Dieu aurait dû les punir des derniers châtements. Il n'en fit rien, car il ne les condamna qu'à des expiations qui devaient leur fournir les moyens de retrouver les biens qu'ils venaient de perdre. Il leur prouvait ainsi sa miséricorde et semblait déjà leur dire cette parole qu'entendra toujours le pécheur : *Je vous ai aimé d'un amour éternel.* (Jér., xxxi, 3). Comment pourrait-il cesser d'avoir pitié de nous ce Dieu qui nous a aimés avant même que nous fussions appelés à l'existence ?

Cette miséricorde a préservé le peuple juif d'une ruine complète. En effet ce peuple, ingrat et rebelle, que le Seigneur venait de délivrer de la servitude d'Egypte, en vint à méconnaître son Libérateur qui le conduisait vers la terre promise. Il oublia qu'il n'y avait qu'un seul Dieu, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Il se fit un veau d'or qu'il adora. Ainsi devenu idolâtre, Dieu voulait l'exterminer, mais Moïse pria, disant : *Dominateur Seigneur Dieu, miséricordieux et clé-*

*ment, patient et d'une abondante miséricorde, et très véritable, je vous conjure de marcher avec nous, d'effacer nos péchés et de nous prendre en possession.* (Ex., xxxiv, 6, 9). Dieu se laissa fléchir, il pardonna à son peuple, prouvant ainsi la vérité de cette parole qu'il devait lui dire par son prophète : *Je ne veux point la mort de celui qui meurt. Revenez et vivez.* (Ez., xviii, 32). Comment le Seigneur n'aurait-il pas eu pitié de ce peuple qu'il avait choisi entre tous les peuples, et dont il avait dit, selon la parole de saint Paul : *J'ai aimé Jacob et j'ai haï Esau !* (Rom., ix, 13).

Cette miséricorde, Jésus-Christ est venu la manifester au monde. Il a parcouru la Judée, annonçant le royaume de Dieu et disant à tous : *Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs à la pénitence.* (Luc, v, 32). Il en fut tellement ainsi que Jésus-Christ put dire aux scribes et aux pharisiens : *Les publicains et les femmes de mauvaise vie vous précéderont dans le royaume des cieux.* (Matth., xxi, 31). Et Jésus-Christ a eu pitié de tous les pécheurs, de tous les malheureux, de tous ceux qui souffraient, car il était bien le Messie dont le prophète avait dit : *Il ne brisera pas le roseau froissé, il n'éteindra pas une mèche fumante, il jugera dans la vérité.* (Is., xlii, 3). On le vit bien le jour où on amena devant lui la femme coupable pour qu'il prononçât une sentence de condamnation. Après avoir entendu l'accusation, Jésus, se baissant, écrivait sur la terre, puis, se relevant, il dit à la femme : *Où sont ceux qui vous accusent ? Personne ne vous a condamnée ? — Elle répondit : Personne, Seigneur. — Et Jésus lui dit : Ni moi, je ne vous condamnerai pas ; allez et ne péchez plus.* (Jean, viii, 3-11). N'est-ce point là le Seigneur qui devait avoir pitié selon la multitude de ses miséricordes ?

Mais cette miséricorde devait être aussi manifestée aux Gentils. C'est ce qui eut lieu dès les premières prédications des Apôtres. La voici, l'Eglise naissante, réunie à Jérusalem dans le cénacle. Pierre raconte comment il a été amené à baptiser le centurion Corneille et plusieurs autres Gentils, et il dit aux fidèles : *C'est à Jésus que tous les prophètes rendent ce témoignage que tous ceux qui croient en lui reçoivent par son nom la rémission des péchés.* (Act., x, 43). Cette manifestation de la miséricorde rencontra cependant des contradicteurs parmi les Juifs convertis, car lorsque Pierre fut venu à Jérusalem, ceux de la circoncision disputaient avec lui, mais l'Apôtre leur ayant exposé les choses, ils se rendirent à son opinion, car, ces choses entendues, ils se turent et glorifièrent Dieu, disant : *Dieu a donc accordé la pénitence aux Gentils aussi pour qu'ils aient la vie.* (Ib., xi, 18). Et Dieu tenait tellement à avoir compassion des Gentils, selon la multitude de ses miséricordes, qu'il avait choisi Paul pour la leur annoncer d'une manière spéciale, car il avait dit à Ananie : *Va, car cet homme m'est un vase d'élection pour porter mon nom devant les Gentils, les rois et les enfants d'Israël.* (Act., ix, 15).

<sup>1</sup> Voir saint Bonaventure et Denys le Chartreux, *In Lam.*, III, 32-33 ; — *Vie et Œuvres de la Bienheureuse Marguerite-Marie*, t. I, p. 85 à 87 et 123.



Ainsi commençait à s'accomplir, par le ministère des Apôtres, cette parole que le prophète avait dite : *Le Seigneur préparera à tous les peuples, sur cette montagne, un festin de mets délicieux, un festin de viandes et de vins purs de toute lie. Il précipitera la mort, il enlèvera les larmes de toute face et l'opprobre de son peuple de la terre entière.* (Is., xxv, 6-8). Voilà la miséricorde qui s'est manifestée dans le cours des siècles pour tous les peuples, pour tous les hommes. Entrez dans nos temples catholiques et vous en serez convaincus, car ici nous adorons Jésus-Christ que son amour a porté à demeurer parmi nous : *Voici, nous dit-il, que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle.* (Matth., xxviii, 19). N'est-ce pas là le témoignage perpétuel et constant d'une miséricorde qui prend sa source dans un cœur tout brûlant d'amour pour nous ? En effet, nous n'avons point à l'autel un Sauveur différent de celui qui a parcouru la Judée ; et s'il a dit aux prophètes de l'Ancien Testament l'amour qu'il avait pour son peuple, à nous, chrétiens, il nous a découvert son divin Cœur, disant à sa servante : « Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et à se consumer pour leur témoigner son amour. »

Comprenons enfin combien le Seigneur a été clément et miséricordieux pour chacun de nous. C'est à l'heure même où nous étions ses ennemis qu'il nous a témoigné sa compassion. Saint Paul nous le rappelle, disant : *Nous étions par nature enfants de colère comme tous les autres. Mais Dieu, qui est riche en miséricorde, par le grand amour dont il nous a aimés, et lorsque nous étions morts par les péchés, nous a vivifiés dans le Christ par la grâce duquel vous êtes sauvés, nous a ressuscités avec lui et nous a fait asseoir dans les cieux en Jésus-Christ, pour manifester dans les siècles à venir les richesses abondantes de sa grâce, par sa bonté pour nous dans le Christ Jésus.* (Eph., ii, 3-7). Et savez-vous comment Jésus-Christ nous a vivifiés, nous qui étions morts par nos offenses et par nos péchés ? Saint Paul s'était posé cette question : *Pourquoi le Christ, lorsque nous étions encore infirmes, est-il mort au temps marqué, pour des impies ?* Et voici sa réponse : *A peine quelqu'un mourrait-il pour un juste ; peut-être cependant que quelqu'un aurait le courage de mourir pour un homme de bien.* Ainsi, Dieu témoigne son amour pour nous en ce que, dans le temps où nous étions encore pécheurs, le Christ est mort pour nous. Maintenant donc, justifiés par son sang, nous serons, à plus forte raison, délivrés par lui de la colère. (Rom., v, 8-9).

Pouvions-nous attendre une miséricorde plus grande ? Non, certainement ; et néanmoins Jésus-Christ a voulu faire davantage. Son amour ne pouvait être satisfait qu'à la condition que nous l'aimerions et que nous nous aimerions les uns les autres comme il nous a aimés. Ecoutez ce qu'il nous a dit : *Je vous donne un commandement*

*nouveau : c'est que vous vous aimiez les uns les autres ; mais que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés.* (Jean, xiii, 34). Hélas ! livrés à nous-mêmes, nous n'y serions jamais arrivés. Alors qu'a-t-il fait ? Il nous a envoyé l'Esprit-Saint dont il avait dit : *Je suis venu jeter un feu sur la terre, et que veux-je, sinon qu'il s'allume ?* (Luc, xii, 49). C'est ainsi que *la charité de Dieu est répandue en nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné.* (Rom., v, 5). Et toute âme qui le possède peut s'écrier : *Qui nous séparera de l'amour du Christ ?* (Ib., viii, 5). Ce sera l'heure d'aller vers Jésus-Christ lui-même dans le sacrement de son amour où, mettant un couronnement à sa miséricorde, il viendra habiter en nos âmes pour nous embraser des plus vives flammes de sa charité, et nous dirons : *Si ce n'était que le Seigneur m'a secouru, peu s'en serait fallu que mon âme n'eût habité dans l'enfer,* (Ps., xciii, 17). Approchez-vous donc de l'autel en cette fête dédiée à son divin Cœur, offrez-lui une réparation d'honneur, et il réalisera pour vous la promesse qu'il a faite, disant à sa servante : « Mon Cœur se dilatera pour répandre avec abondance les influences de son divin amour sur ceux qui lui rendront cet honneur, et qui procureront qu'il lui soit rendu. » Voilà comment le Seigneur a pitié de nous selon la multitude de ses miséricordes.

**II. Ce n'est pas d'après son cœur que le Seigneur a humilié et rejeté les fils des hommes.** — *Dieu est charité, et il a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.* (I Jean, iv, 8 ; Jean, iii, 16). Et cette charité de Dieu consiste en ce que ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais que c'est lui qui nous a aimés le premier, et qui a envoyé son Fils, propitiation pour nos péchés. Il est évident qu'étant ainsi aimés de Dieu, c'est contre ses desirs qu'il nous punit ; ce n'est point par plaisir, mais plutôt avec peine et forcé même par l'amour qu'il a pour nous. Saint Paul fait ressortir cette vérité en écrivant aux Hébreux : *Dieu s'offre à vous comme à des fils, et quel est le fils que son père ne corrige pas ? Nous avons eu des pères de notre chair qui nous ont corrigés, et nous les avons révéérés : ne serons-nous pas soumis encore plus au père de nos âmes, afin que nous vivions ? Ceux-là, en effet, nous corrigeaient dans un espace de peu de jours et selon leur volonté, mais celui-ci en vue de ce qui est utile pour recevoir sa sanctification. Or, toute correction au moment présent semble ne pas être un sujet de joie, mais de tristesse, et ensuite elle produit, pour ceux qui ont été exercés par elle, un fruit de justice plein de paix.* (Hébr., xii, 7-12).

C'est pourquoi nous disons que, de même qu'un père qui corrige son enfant ne cesse point de l'aimer, et c'est précisément parce qu'il l'aime qu'il le corrige, ainsi Dieu, à plus forte raison, quand il nous afflige, ne nous retire point son amour et nous donne même des preuves de cette

affection dont il nous entoure. S'il arrive parfois que les pères charnels, en corrigeant leurs enfants, dépassent la mesure ou obéissent à leurs passions et agissent en vue d'un intérêt temporel, il n'en est pas de même de Dieu, car il ne cessera point de nous dire, malgré les manifestations de sa colère : *Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes.* (Prov., VIII, 31). De plus, aux heures mêmes où il nous frappe, alors que sa justice s'exerce contre nous avec plus de rigueur, il nous dira toujours : *Convertissez-vous à moi et vous serez sauvés.* (Is., XLV, 22). C'est bien cette vérité qu'exprimait le Sage en disant au Seigneur : *Vous avez appris à votre peuple qu'il faut être juste et humain, et vous avez donné à vos enfants une bonne espérance, puisqu'en les jugeant vous laissez au milieu de leurs péchés place au repentir.* (Sages., XII, 19). N'est-ce point là la manifestation des sentiments d'un cœur qui, tout en nous affligeant, voudrait n'avoir pas à nous affliger ?

D'ailleurs, son amour est si grand qu'il ne peut nous cacher que les châtements dont il nous afflige ne dureront pas toujours. *Revenez*, nous dit-il par son Prophète, *et je ne détournerai pas ma face de vous, parce que je ne serai pas irrité pour toujours.* (Jér., III, 12). Que pensez-vous d'une semblable invitation ? Elle est bien la preuve que Dieu n'a qu'un désir : c'est de nous délivrer et de se redonner à nous comme dans les jours anciens où nous disions : *Le Seigneur est mon partage, et c'est pourquoi je l'attendrai.* (Lam., III, 24). En effet, nous n'avons pas à nous poser cette question : *Dieu oubliera-t-il d'avoir pitié ? ou contiendra-t-il dans sa colère ses miséricordes ?* (Ps., LXXVI, 9). Car nous savons qu'il nous faut attendre en silence et dans la prière l'heure de notre délivrance, tout en continuant à nous soumettre à l'épreuve que nous envoie sa main paternelle. Il convient donc que nous nous résignions sans murmurer à tous les sacrifices qu'il pourra nous demander, comme aux tribulations dont il nous affligera. Tels étaient les sentiments de David qui lui disait : *Seigneur, tous ceux qui vous attendent avec constance ne seront pas confondus.* (Ps., XXIV, 4). Ayez donc confiance en l'amour de son cœur, car il viendra certainement, le jour où vous pourrez lui dire avec Sara, la fille de Raguel : *Béni est votre nom, Dieu de nos pères, qui, après que vous vous êtes irrité, faites miséricorde, et qui au temps de la tribulation remettez les péchés à ceux qui vous invoquent.* (Tob., III, 13).

Pourquoi ne voudrions-nous pas espérer en sa miséricorde, alors que des païens nous en donnent l'exemple ? Le prophète Jonas avait annoncé aux Ninivites que leur ville serait détruite dans quarante jours. Dès que cette nouvelle parvint au roi, il ordonna un jeûne général et des supplications, car tous disaient : *Qui sait si Dieu ne reviendra pas et ne pardonnera pas ; et s'il ne se détournera pas de la fureur de sa colère, et nous ne périrons pas ?* (Jon., III, 9). Ces païens avaient une si haute idée de l'amour de Dieu pour

les hommes qu'ils espéraient par leur pénitence le faire revenir sur la décision qu'il avait prise de détruire leur ville, et ils ne se trompèrent pas : *Dieu vit leurs œuvres, il vit qu'ils étaient convertis de leur voie mauvaise ; et Dieu eut pitié d'eux, touchant le mal qu'il avait dit qu'il leur ferait, et il ne le fit pas.* (Ib., 10). S'il a pardonné ainsi à des idolâtres, n'est-ce pas une preuve éclatante que son amour ne vous humilie et ne vous rejette que pour se montrer encore plus favorable en retour de votre repentir et de vos prières de réparation ? Qu'attendez-vous donc pour fléchir sa colère ? Ah ! écoutons la voix de son divin Cœur, disant à son humble servante : « Mon peuple choisi me persécute secrètement, et ils ont irrité ma justice. Mais je manifesterai ces péchés secrets par des châtements visibles, car je les criblerai dans le crible de ma sainteté, pour les séparer d'avec mes bien-aimés. »

Souvenons-nous de Jérusalem, qui ne voulut point se convertir. Le Seigneur l'avait comblée de toutes sortes de grâces et de bénédictions. Jésus l'aimait, et son cœur aurait voulu l'arracher à la ruine dont elle était menacée. Aussi lui disait-il : *Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu n'as pas voulu ! Voilà que votre maison sera laissée déserte. Car je vous le dis, vous ne me verrez plus, jusqu'à ce que vous disiez : Béni celui qui vient au nom du Seigneur.* (Matth., XXIII, 37-39). Jésus dans son amour donnait ainsi un dernier avertissement à Jérusalem pour qu'elle se préparât à recevoir au moins la dernière invitation de son divin Cœur. Or, lorsque le jour fut venu où Jésus-Christ se rendait à Jérusalem, à mesure qu'il approchait de la ville, son cœur se remplit de tristesse, et il pleura sur elle, disant : *Si tu connaissais, toi aussi, au moins en ce jour qui t'est encore donné, ce qui importe à ta paix ! Mais maintenant ces choses sont cachées à tes yeux. Car des jours viendront sur toi où tes ennemis t'environneront de tranchées, te serreront de toutes parts, et te renverseront par terre, toi et tes enfants qui sont au milieu de toi ; et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée.* (Luc, XIX, 42-44). Hélas ! l'amour du cœur de Jésus dut céder à sa juste colère, car Jérusalem ne voulut point sortir de sa voie mauvaise.

Mais qu'avons-nous besoin d'en appeler à l'histoire ? Voici Jésus-Christ qui vient chaque matin nous visiter pour déverser en nos âmes les trésors de grâce que renferme son divin Cœur. Regardez partout le monde catholique, dans nos plus petites bourgades comme dans nos plus grandes cités : il est sur l'autel, le Seigneur dont le prophète nous a dit : *Ce n'est pas d'après son cœur qu'il humilie et rejette les fils des hommes.* Pour nous, son cœur se refuse encore à laisser sa justice suivre son cours parce qu'il attend toujours que nous reviendrons à lui dans des sentiments de repentir ; mais



attendra-t-il longtemps encore ? Recueillez l'avertissement qu'il vous fait parvenir en vous disant par son humble servante : « Si mon peuple ne s'amende, je le châtierai sévèrement, je retirerai les justes et j'immolerai le reste à ma juste colère. » Et nous, en présence des calamités, des désastres immenses dont nous ne sommes encore que les spectateurs attristés, nous vous redisons la parole de Jean-Baptiste aux Juifs incrédules : *Qui vous apprendra à fuir la colère à venir ?* (Luc, III, 7). Ah ! voulez-vous le savoir ? Regardez l'autel : c'est le Sacré-Cœur de Jésus.

Un jour, nous raconte son humble servante, « Notre-Seigneur m'honora d'une de ses visites, et me dit : — Ma fille, me veux-tu bien donner ton cœur pour faire reposer mon amour souffrant, que tout le monde méprise ? — Mon Seigneur, vous savez que je suis toute à vous ; faites de moi selon votre désir. — Il me dit : Sais-tu bien à quelle fin je te donne mes grâces si abondamment ? C'est pour te rendre comme un sanctuaire où le feu de mon amour brûle continuellement. Ton cœur est comme un autel sacré, où rien de souillé ne touche. Je l'ai choisi pour offrir à mon Père éternel des sacrifices ardents pour apaiser sa justice et lui rendre une gloire infinie, par l'offrande que tu lui feras de toi-même dans les sacrifices, y unissant celui de ton être pour honorer le mien. » Ames chrétiennes, employez à votre tour ce moyen de salut, et l'amour du Cœur de Jésus ne cédera pas à sa juste colère.

## POUR LA CLOTURE D'UNE MISSION

### REMERCIEMENTS AUX PRÉDICATEURS

Mes Révérends Pères,

Un jour, le divin Maître vit venir à lui les disciples de Jean-Baptiste. Ils étaient chargés de lui poser cette question : « Etes-vous Celui qui doit venir ?... »

Pour toute réponse, Jésus se mit, sous leurs yeux, à guérir les malades qui l'entouraient. Puis il dit : « Allez maintenant rapporter à Jean ce que vous avez entendu et vu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, et enfin la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres. »

Si quelqu'un, mes Révérends Pères, vous demandait : « Qu'êtes-vous venus faire ici ? » vous n'auriez pas d'autre réponse à faire que celle de Notre-Seigneur.

Vous êtes venus, et les aveugles voient... Des chrétiens, ici, ne voyaient plus les vérités essentielles : le prix de leur âme, la nécessité du salut, le malheur du péché, le besoin de se convertir, le bonheur d'être à Dieu. A présent, ils voient.

Vous êtes venus, et les boiteux marchent... Des chrétiens, ici, se traînaient plutôt qu'ils ne marchaient dans le chemin qui mène au ciel ; leur allure était languissante et leurs pas incertains. A présent, décidés à surmonter tous les obstacles, ils marchent.

Vous êtes venus, et les lépreux sont guéris... La lèpre affreuse qu'est le péché couvrait, ici, des âmes faites pour être radieusement belles. Elles étaient devenues un objet d'horreur pour les anges, et un danger contagieux pour leurs frères. L'absolution leur a rendu la beauté, la vigueur, l'éclat ; les lépreux sont guéris.

Vous êtes venus, et les sourds entendent... Ici, il y avait des chrétiens qui ne percevaient plus les appels de Dieu. Sa parole ne les touchait pas, et ses avertissements les plus pressants n'étaient pas compris. A présent, ils ont entendu et ils répondent au Dieu miséricordieux qui leur parle.

Vous êtes venus, et les morts ressuscitent. Vivre loin de Dieu, n'est-ce pas la mort la plus redoutable ?... Depuis des années, des chrétiens, ici, étaient morts. A votre voix, ils ont brisé la pierre de leur sépulcre, et à présent ils chantent l'*Alléluia*. Ils sont ressuscités.

Enfin et surtout, vous êtes venus, et la bonne nouvelle a été annoncée aux pauvres... Pauvres, nous le sommes tous, et affamés. Nous avons besoin, plus que de pain, de l'Evangile du Sauveur. Vous l'avez répandue, la bonne nouvelle, pendant trois semaines, parmi les enfants, parmi les jeunes gens et les jeunes filles, parmi les pères et les mères de famille. De véritables foules, des centaines et des centaines de chrétiens et de chrétiennes sont venues se presser au pied de votre chaire. L'église, à certains jours, a été remplie d'un peuple que vous avez fait prier, que vous avez fait chanter, et qui, attentif, n'a pas perdu une seule de vos paroles. Oui, la bonne nouvelle a été annoncée.

Et maintenant, vous allez nous quitter !

Ce n'est pas sans grande peine, mes Révérends Pères, que le curé et la paroisse de La Chapelle vous verront vous éloigner... Nous vous devons tant !... Vous vous êtes tant dépensés pour mener à bien une œuvre à laquelle rien n'a manqué, pas même la contradiction et la croix !

Mais d'autres âmes vous attendent... Permettez-nous du moins de vous assurer que nous gardons, au meilleur de notre cœur, le souvenir de votre bonté, de votre zèle, et du bien que vous nous avez fait !... La mission de 1902 laissera une trace profonde dans notre âme et dans l'histoire de cette chère paroisse. Nous nous efforcerons de rester fidèles aux promesses que nous vous avons faites ; nous prierons avec ferveur et confiance N.-D. du Perpétuel Secours, et les noms des PP. Plet et Jacquemard reviendront souvent sur nos lèvres quand nous parlerons à Dieu.

Que le bon Maître que vous nous avez appris à aimer et que vous servez si bien, vous bénisse dans vos travaux futurs ; qu'il vous accorde la grâce de sauver le plus d'âmes possible ; et enfin, qu'il nous réunisse à vous dans l'éternité !

*Imprimatur* : † SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Discours pour la bénédiction d'une école libre.** — L'école chrétienne, 417.

**Entretiens sur les évangiles du dimanche.** — XXXI. 5<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte : La charité fraternelle, 420.

**Réflexions sur des paroles du Propre des messes du dimanche.** — XXXI. 4<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte, 423. — XXXII. 5<sup>e</sup> dimanche, 426.

**Courtes instructions pour la prière du soir.** — LXXX. Le *Pater*, 429.

**La journée chrétienne, Allocutions à des jeunes filles.** — X. Les conversations mauvaises : 1<sup>o</sup> Au point de vue pureté, 430.

## DISCOURS POUR LA BÉNÉDICTION D'UNE ÉCOLE LIBRE

### L'ÉCOLE CHRÉTIENNE

*Educate filios in disciplina et correptione Domini.*

Elevez vos enfants dans la crainte du Seigneur et dans la pratique de sa loi. (Eph., VI, 4).

Mes frères,

Rien de grand, rien de noble comme l'enfant, si on le considère avec les yeux de la foi. C'est une âme immortelle, créée à l'image même de Dieu, et dans laquelle doit se perfectionner ici-bas la divine ressemblance. C'est une intelligence émanée de l'intelligence de Dieu, appelée à le contempler un jour dans sa gloire. C'est une volonté qui doit apprendre à choisir entre le bien et le mal. C'est un cœur qu'il s'agit de diriger vers Dieu, d'attacher à la vertu et de fortifier à l'avance contre toutes les épreuves de la vie. A ces titres divers, l'enfant est l'espérance de l'avenir, comme la fleur du printemps est l'espérance de l'automne ; il est la gloire de la patrie, qui compte sur ses services ; la gloire de l'Eglise, qui l'accueille à sa naissance avec une tendresse de mère et verse sur son berceau toutes les grâces du ciel ; la joie de la famille enfin, puisque Dieu l'envoie aux époux comme la plus douce de ses bénédictions. Voilà sa grandeur.

Mais en même temps, qu'il est petit ! qu'il est pauvre et dénué ! Car il naît faible, l'âme remplie de ténèbres, de corruption et de misère. Il faut l'en tirer ; sinon la fleur ne donnera pas son fruit, la gloire se changera en honte, la joie en douleur, et l'enfant déshonoré, malheureux, trahira sa vocation sublime, il manquera sa noble destinée.

Qui donc le tirera de sa misère native ? L'éducation. Mais quelle éducation ? L'éducation religieuse, chrétienne, celle-là seulement. Et cette éducation, où se donne-t-elle ? Au foyer domes-

tique, à l'école, à l'église. Elle doit commencer dans la famille, car le premier devoir des parents, le plus sacré de tous, c'est de bien élever leurs enfants. Elle doit se continuer à l'école, par les soins du maître. Enfin elle s'achève à l'église, où le prêtre fait descendre sur l'enfant toutes les bénédictions que le divin Sauveur lui a préparées.

J'ai nommé l'école, et à bon droit. L'école, en effet, bien comprise, ne peut et ne doit être autre chose que l'aide, l'auxiliaire de la famille et de l'Eglise. Elle doit donc prendre sa part dans l'œuvre capitale de l'éducation. Voilà pourquoi il faut que l'école soit religieuse, qu'elle soit chrétienne ; si elle ne l'est pas, si elle repousse ce caractère ou n'ose le prendre, ce n'est plus une école, mais un lieu vulgaire où l'enfant ne trouvera jamais ni les lumières ni les secours sans lesquels il lui est impossible d'apprendre à gouverner sagement sa vie, et à mériter pour l'autre monde le bonheur et la gloire promis à la vertu.

Or, mes frères, ce n'est pas une école quelconque, c'est une école chrétienne qui va s'ouvrir bientôt chez vous. Elle est prête et n'attend plus que la bénédiction de Dieu et de l'Eglise qu'elle va recevoir tout à l'heure, comme le gage le plus sûr du succès et de la durée. Ah ! bénissez les nobles cœurs qui vous la donnent ! Déjà vous devez beaucoup à la libéralité généreuse de vos deux compatriotes : au cher et pieux abbé Denis, mon condisciple, mon ami tant regretté et le vôtre ; à sa digne sœur, sa compagne si dévouée dans les bons et dans les mauvais jours, qui ne trouve point de soulagement à son inconsolable douleur, sinon en se faisant l'exécutrice fidèle et la complice admirablement désintéressée de ses projets de bienfaisance envers son pays natal. Mais voici un don magnifique qui surpasse les autres : le don d'une école chrétienne. Et ce qui doit en doubler le prix à vos yeux, c'est le lieu qu'ils ont choisi pour la fonder. Ils vous l'ont préparée là même où reposa leur berceau, où, tout enfants, ils ont reçu d'une bonne mère les premières leçons de la sagesse chrétienne, où ils ont grandi en vertu comme en âge. Quel beau témoignage d'affection pour vous, l'abandon de cette chose si chère qui s'appelle le foyer paternel ! Mais ils y laissent leurs cœurs, parce que ce foyer ne changera pas de destination. Il fut leur première école, il sera la vôtre, école religieuse toujours, mais agrandie. Ce sera l'école chrétienne des jeunes filles de l'heureuse paroisse de Saint-Thiébaud. C'est là, sous le regard de Dieu, sous la protection de la douce Vierge Marie, de sainte Julienne et de la vénérable Jeanne d'Arc, que vos chères enfants viendront s'instruire, se récréer, s'édifier, apprendre à devenir de solides chrétiennes et se préparer sûrement à la délicate et sublime mission qui les attend plus tard.

Encore une fois, bénissez les fondateurs de cette belle œuvre, car il n'en est pas de plus utile, de plus nécessaire, de nos jours surtout, dans une paroisse. Qu'est-ce en effet qu'une école chré-



tienne ? Permettez-moi de vous l'exposer à grands traits ; vous saurez mieux encore apprécier l'insigne service qui vous est rendu et quelle reconnaissance vous devez au cher disparu et à celle qui lui survit.

Qu'est-ce donc qu'une école chrétienne ? Voici, mes frères, les caractères qui la distinguent, qui la placent dans un rang à part et autorisent à fonder sur elle les plus encourageantes espérances.

#### I. — *Elle respecte les droits de Dieu.*

D'abord, l'école chrétienne respecte les droits de Dieu sur l'enfant.

Dieu a donc des droits sur l'enfant ? Oui ; et bien insensé ou bien pervers celui qui oserait en douter. C'est Dieu qui a façonné son corps, ce chef-d'œuvre admirable, la plus merveilleuse des créatures visibles. C'est Dieu qui a mis dans son corps cette substance noble, active, intelligente, que nous appelons son âme et dont la pensée doit un jour mesurer la terre et les cieux. Dieu est donc son premier auteur. Aussi, toute mère digne de ce nom, quand elle presse sur son cœur le fruit bien-aimé de son sein, ne peut que répéter ces belles paroles de la sainte mère des Machabées : « Mon enfant, j'ignore comment vous avez été formé dans mes entrailles ; car ce n'est pas moi qui vous ai donné l'âme, l'esprit, la vie, ce n'est pas moi qui ai disposé vos membres pour en faire ce cher petit corps que je couvre de mes baisers. Non ; tout ce que vous êtes, vous le devez à Dieu, principe de toutes choses. » (II Mach., VII, 22-23).

Voilà une première vérité : Dieu est le créateur de l'enfant. En voici une seconde.

C'est Dieu aussi qui, en même temps qu'il appelle l'enfant à l'existence, lui marque sa destinée. Il le fait, cet enfant, non pas seulement pour la terre trop peu digne de lui, il le fait surtout pour le ciel, la vraie patrie, le pays de la gloire et de l'immortalité qu'il a préparée pour nous tous avant toute création. Voilà une deuxième vérité : Dieu, le bien suprême, la bonté infinie, voulant que sa créature le rejoigne un jour, qu'elle partage son bonheur sans fin, et lui imposant l'obligation de le mériter, sous peine d'être à jamais maudite.

Une troisième vérité enfin, c'est que Dieu s'est fait le Sauveur de l'enfant ; Jésus-Christ l'a racheté sur la croix au prix de tout son sang, et au baptême il l'a marqué de son ineffaçable empreinte, montrant par là que l'enfant lui appartient, comme appartient au général victorieux le territoire qu'il a conquis.

Rassemblez ces trois vérités : Dieu créateur, Dieu sauveur, Dieu glorificateur, et dites-moi si, de celles-là, ne jaillit pas une autre vérité plus éclatante que la lumière du soleil, à savoir celle-ci : Dieu a des droits sur l'enfant.

Oui, il a le droit d'être connu de l'enfant, d'en être craint, obéi, aimé. Connue, aimé, obéi, quand donc ? Toujours, dès l'âge le plus tendre jusqu'au dernier soupir. Où donc ? Au sein de la famille, à

l'église, à l'école, partout. Et pourquoi ? Parce que partout et toujours l'enfant est la créature de Dieu, sa conquête, son héritier futur ; et de même qu'il est impossible de dépouiller jamais, même pour une heure, l'enfant de ces titres glorieux, ainsi il est impossible de méconnaître sans folie les droits de Dieu sur lui, ou de les outrager sans crime.

Or, mes frères, l'école chrétienne respecte tous ces droits de Dieu, et elle s'en fait gloire. Elle ne ferme pas à Dieu ses portes, elle les lui ouvre toutes grandes ; elle sait en effet que si quelqu'un est partout *chez lui*, et ne saurait être légitimement exclu de nulle part, c'est le bon Dieu, c'est Jésus-Christ, le Maître et le Seigneur ; elle sait qu'à l'école, plus peut-être que partout ailleurs, il est *chez lui* comme un Maître sans doute, mais surtout comme un Père au milieu de ses enfants, les Benjamins de sa grande famille, qu'il chérit d'un amour de prédilection.

En conséquence elle lui donne la place d'honneur. Son image est là, bien en vue ; devant elle, matin et soir, tout le petit monde à peine entré s'agenouille, et vous entendez peut-être la chansonnette, charmante toujours sur ses lèvres, vous entendez à coup sûr la touchante prière de l'enfance, si chère à Dieu, si puissante sur son cœur. Puis la classe commence, suivant un programme dressé à la fois par la raison et la religion, avec des livres d'où le saint nom de Dieu n'est point absent, avec des explications, des avis, des remontrances rappelant à tout moment la pensée de Dieu et de ses lois, l'obéissance due à son autorité souveraine, la reconnaissance pour ses bienfaits, le zèle enfin, la bonne volonté pour ne point lui déplaire et se rendre digne de ses éternelles récompenses. La classe s'achève par une dernière prière, et l'enfant s'en retourne dans sa famille, emportant dans sa jeune âme encore naïve et pure des impressions saintes que le temps ne viendra pas à bout d'effacer.

Dans cet enfant, l'école a respecté les droits de Dieu ; Dieu bénira et le maître et l'enfant.

#### II. — *Elle respecte les droits de l'enfant.*

En second lieu, l'école chrétienne respecte les droits de l'enfant et elle s'efforce de satisfaire à ses besoins religieux, intellectuels et moraux.

Lui aussi, il a des droits : vérité fondamentale trop peu connue de nos jours, et surtout trop méconnue ; permettez-moi d'y insister.

Oui, l'enfant a des droits personnels qu'il tient de Dieu. Cela est si vrai que c'est précisément sur ces droits que se fondent les devoirs et la responsabilité des parents ou des maîtres à qui il est confié.

Il a des droits naturels et des droits surnaturels : des droits naturels, parce qu'il est homme ; des droits surnaturels, parce qu'il est chrétien, ou du moins obligé de le devenir. Mais, remarquez-le bien, c'est sur la même tête que se réunissent ces

droits de deux sortes ; c'est la même créature qui est à la fois enfant des hommes par la naissance, et par le baptême enfant adoptif de Dieu. Impossible de la dédoubler et de séparer les droits que Dieu a unis dans sa personne. Donc il faut prendre l'enfant tel qu'il est, homme et chrétien tout ensemble ; et ce serait un odieux attentat contre lui de ne pas entourer du même respect et de la même sollicitude tous les droits qu'il tient de Dieu, son Créateur et son Sauveur. Cette vérité-là saute aux yeux.

Eh bien, mes frères, entrez à l'école chrétienne ; vous verrez quel religieux respect elle professe pour les droits de l'enfance, avec quelle sagesse elle cherche à former en elle l'homme et le chrétien.

L'instruction humaine n'y est pas négligée, loin de là ; car elle en connaît la grande utilité, sinon la nécessité absolue pour la vie de ce monde. Aussi bien qu'ailleurs, assez souvent même avec plus de succès, — des statistiques officielles irréfutables le prouvent, — on y enseigne la lecture, l'écriture, l'orthographe, le calcul, l'histoire, la géographie, le dessin, d'autres matières encore, s'il en est, du programme élémentaire. En outre, on y veille avec un soin scrupuleux au choix des livres, ceux d'histoire surtout et de lecture, n'admettant que les livres véridiques, repoussant impitoyablement tous ceux qui contiendraient des notions fausses ou dangereuses, des impiétés franches ou voilées, des préjugés détestables ou des calomnies contre l'Eglise, contre la religion et ses ministres. La vérité seule en effet doit être servie en nourriture à l'esprit de l'enfant ; le mensonge ou l'erreur est un poison qui corrompt le cœur, et la corruption du cœur est la source de tous les maux.

Mais, vous en conviendrez, la grammaire, l'arithmétique, l'histoire, etc., ne suffisent pas pour élever un enfant. Car toutes ces connaissances simplement humaines autour desquelles on fait aujourd'hui un si grand bruit n'éclairent nullement le grand problème de notre origine et de notre destinée ; elles ne montrent point la route à suivre pendant la vie, et toute école qui bornerait là son rôle serait pour le moins une école incomplète, insuffisante, ne respectant pas tous les droits de l'enfant, pas plus qu'elle ne tiendrait compte de tous ses besoins. Il faut à l'enfant la science de Dieu et de soi-même, il lui faut des principes sûrs, des croyances religieuses vraies, des règles de morale certaines, claires, autorisées, embrassant tous ses devoirs. Voilà ce qu'on doit lui apprendre avant tout, par dessus tout, plus que tout, parce que c'est la science la plus importante, la seule vraiment indispensable pour son bonheur de ce monde et de l'autre.

Cette science, mes frères, une école qui ne serait pas chrétienne ne pourrait la donner : la tâche serait au-dessus de ses forces. En particulier, elle ne pourrait pas enseigner la morale ; je veux dire la morale vraie, qui vient de Dieu et de Jésus-

Christ ; la morale solide, qui s'appuie sur le roc de la volonté souveraine de Dieu ; la morale complète, qui s'étend à tous les devoirs, n'ordonnant que le bien et défendant tout ce qui est mal ; la morale enfin qui forme des chrétiens, c'est-à-dire de vrais hommes de bien, des hommes de conscience et de cœur. Cette morale, si admirable en elle-même et dans ses résultats, non, jamais une école qui ne serait pas chrétienne ne pourrait l'enseigner ; et, en bonne vérité, il n'est pas possible d'appeler de ce beau nom les quelques préceptes vagues de moralité sortis au cours des âges de notre pauvre cervelle humaine, vacillants et impuissants comme elle. La morale que nous pouvons inventer, nous, est sans force durable ; c'est une morale à claire-voie, à travers laquelle passeront à l'aise, tôt ou tard, l'impiété, la haine, la volupté, tous les vices enfin que peut engendrer notre nature corrompue depuis le péché originel.

Ah ! l'école chrétienne remplit autrement sa mission. « Sans la religion, point de croyances ni de morale ; sans la foi et sans la morale, point d'éducation ni de salut. Donc, se dit-elle, mettons chez nous la religion à la base ; c'est le droit de l'enfant, c'est son impérieux besoin dès le bas âge et pour toute la vie. » Et bravement, et sagement elle place en tête de son programme l'instruction religieuse ; elle met entre les mains de l'enfant une histoire sainte, un catéchisme, un évangile, trois petits livres, mais trois trésors d'une infinie richesse, car ils contiennent en abrégé tous les dogmes de Dieu, toute la morale de Dieu, tous les gestes de Dieu et de son amour pour les hommes le long des siècles, ses menaces terribles et ses enivrantes promesses pour l'éternité.

Elle sait bien, l'école chrétienne, que le prêtre seul est le maître officiel de l'enseignement religieux pour l'enfance dans sa paroisse ; mais elle n'ignore pas non plus combien ce ministère est pour lui laborieux et difficile, vu surtout le peu de temps que la classe lui laisse pour le remplir. Elle vient donc à son aide, en donnant chaque jour sa petite leçon de religion, qui rappelle, ou prépare et facilite la leçon plus développée du pasteur. Et puis, n'a-t-elle pas une autre raison très grave de fournir ici son concours ? Ne sait-elle pas que l'enfant n'estimerait guère l'étude de la religion, la première de toutes cependant, et la religion elle-même, s'il la voyait mise comme au rebut, à la dernière place, ou dédaignée, délaissée totalement pendant les longues heures qu'il passe chaque jour à l'école ? Et s'il ne l'estime pas, de quel cœur s'y livrera-t-il, même avec le prêtre, sur les bancs du catéchisme ?

Voyez donc comme elle est sage et bonne, en unissant son action à celle du ministre de Dieu, son dévouement au sien ; en travaillant avec lui, sous sa direction et son contrôle, à la grande œuvre de l'éducation chrétienne ; en apprenant comme lui, au nom et de la part de Dieu, chaque jour aux enfants à croire ce qui est vrai, à aimer ce qui est bon, à admirer ce qui est pur, à respec-



ter leurs parents et à les aimer, à s'aimer entre eux et à se pardonner, à conserver de bonnes mœurs, à être laborieux et consciencieux, à mettre le devoir avant le plaisir, à éviter tout ce qui peut corrompre soit l'esprit, soit le cœur, enfin à rester toujours dignes de Dieu et de Jésus-Christ, de son amour et de ses récompenses. C'est à ce saint labeur qu'elle se voue chaque jour, bien convaincue que tel est son devoir, et qu'à ne pas le remplir elle outragerait Dieu et l'enfant.

### III. — Elle donne le bon exemple.

L'école chrétienne va plus loin : elle donne le bon exemple.

Mes frères, la leçon par la parole est bonne, la leçon par l'exemple est meilleure, parce qu'elle est plus puissante, plus efficace. Le bon exemple ébranle l'homme fait, quand même il ne réussit pas à l'entraîner. Quelle n'est pas sa force sur l'enfant, dont la jeune âme est si impressionnable et vit surtout d'imitation !

Eh bien ! à l'instruction religieuse et morale, l'école chrétienne ajoute l'exemple religieux et moral, le bon exemple.

Le maître chrétien enseigne le devoir de la prière : chaque jour aussi, matin et soir, il s'agenouille à côté de l'enfant, il joint les mains comme lui et prie avec lui. L'enfant s'en souviendra toute sa vie.

Le maître chrétien enseigne le devoir de la sanctification du dimanche : mais aussi, le dimanche venu, il rassemble ses jeunes disciples, il les conduit aux offices, il les surveille, et par son attitude leur montre celle qu'ils doivent garder eux-mêmes. Grand exemple, cette assiduité et cette piété du maître ! L'enfant ne l'oubliera pas non plus, et si plus tard il déserte l'église le dimanche, ce souvenir se dressera devant lui pour l'accuser et le condamner.

Le maître chrétien enseigne le devoir de se présenter aux sacrements, à l'époque au moins où l'Eglise le prescrit : il s'y soumet le premier. L'enfant le sait, il voit son maître à la table sainte : quelle ne sera pas, je vous le demande, la puissance de cet exemple pour l'encourager à ces mêmes devoirs et le maintenir dans la fidélité ?

Le maître chrétien enseigne l'amour du travail, le respect de l'autorité, les bonnes mœurs, la charité et le dévouement envers ses semblables : il pratique lui-même de son mieux ces vertus. Partout sa conduite est le modèle de l'enfant ; c'est le livre constamment ouvert sous ses yeux, où il peut lire la règle de sa propre vie.

Voilà, mes frères, l'école chrétienne ! La voilà avec son programme où rien de capital ne manque, avec ses livres bien choisis, avec ses leçons toujours prudentes et sages, avec son respect pour les droits sacrés de Dieu et de Jésus-Christ, avec son respect des droits de l'enfant

homme et chrétien tout ensemble, avec sa sollicitude pour tous les besoins de son esprit et de son cœur, avec son zèle pour l'entraîner et le fixer dans la voie du bien par l'impression profonde, inoubliable du bon exemple. La voilà avec les beaux services qu'elle rend à l'enfance, mais aussi à la religion, à la famille et à la patrie ; car en trempant fortement les jeunes âmes dans la foi, elle prépare à la religion des disciples convaincus, à la famille des enfants respectueux et dociles, à la patrie des citoyens pacifiques, dévoués, vertueux. Gloire donc, amour, reconnaissance à l'école chrétienne !

Telle sera votre école, mes bien chers frères. Réjouissez-vous tous, les parents et les enfants, le troupeau et le pasteur. Daigne le Seigneur répondre à nos vœux et à nos prières, en comblant cette école de ses plus riches bénédictions, afin qu'elle prospère et qu'elle dure ! Qu'il bénisse ses charitables et généreux fondateurs, ses pieuses maîtresses toutes prêtes à se dévouer, et les chères enfants appelées à l'honneur d'y grandir dans la sagesse ! Qu'il la bénisse aujourd'hui, demain, toujours, en sorte que toujours Jésus-Christ, la voie, la vérité et la vie, reste le maître des âmes qu'il a sauvées, car il est le seul Maître : *Magister vester unus, Christus*. Ainsi soit-il !

## ENTRETIENS SUR LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

### XXXI

#### 5<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte

##### LA CHARITÉ FRATERNELLE

Jésus-Christ est venu sur la terre pour ramener tous les hommes à Dieu et les réunir entre eux dans les liens d'un puissant amour. Ce but de la mission du divin Sauveur est même celui qui semble lui tenir le plus à cœur, comme le témoignent ses actions et ses paroles : « Père saint, faites qu'ils soient un, comme vous et moi nous sommes un. » (Jean, xvii, 11).

Aussi, tandis que les Scribes et les Pharisiens ne condamnaient que le meurtre, Notre-Seigneur défend jusqu'aux premiers mouvements de la passion mauvaise dont ce crime est la consommation.

Il déclare à ses disciples, dans l'évangile de ce jour, que sur ce point leur justice doit être plus abondante que celle de ces faux docteurs, ou qu'autrement ils seront exclus du royaume des cieux : « *Nisi abundaverit justitia vestra plus quam scribarum et pharisæorum, non intrabitis in regnum cælorum.* »

Les péchés opposés à la charité fraternelle constituent un grand mal. Ce mal, il faut 1<sup>o</sup> l'éviter, et 2<sup>o</sup> si nous l'avons commis, le réparer. Tels sont les deux points auxquels se ramènent les enseignements du Sauveur sur cet important sujet.

I. — *Ce que la charité fraternelle nous commande d'éviter.*

Notre-Seigneur s'attaque à la racine des inimitiés humaines. « Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez point. » Ce précepte n'interdisait pas seulement l'homicide, mais encore ce qui fait de cette action un crime, c'est-à-dire la malice du cœur et l'intention mauvaise. Et cependant les pharisiens avaient interprété la loi de Dieu de telle sorte qu'ils n'y voyaient que l'interdiction de l'acte extérieur. Notre-Seigneur oppose directement sa propre législation à cette fausse interprétation de la loi mosaïque : « Mais moi je vous dis que quiconque se mettra en colère contre son frère sera passible du jugement, etc. » Quelle force dans cet *Ego autem dico* ! C'est une parole d'autorité, qui laisse bien loin derrière elle le vague *Dictum est* employé sans cesse par le Talmud pour désigner la tradition.

1. Quelle sera donc la portée du cinquième précepte dans le royaume messianique ? Notre-Seigneur nous l'apprend en indiquant trois fautes que l'on peut commettre contre cette ordonnance auguste ramenée à sa véritable signification.

La première de ces fautes est la colère, et par extension tout mouvement de haine que l'on peut avoir contre le prochain : *Qui irascitur*. Toute colère n'est pas péché. Elle est coupable lorsque nous nous irritons contre celui qui ne le mérite pas, ou que notre indignation, légitime dans sa cause, n'est pas contenue dans de justes limites. Jésus remonte à la racine même du meurtre, qui gît au fond des cœurs.

Autre faute plus grave. La colère, qui jusque là demeurait contenue au fond du cœur, éclate maintenant au dehors et s'échappe en paroles extravagantes pour la dignité humaine, comme l'expression syriaque de *raca*, qui veut dire « homme de rien. »

Enfin, du mépris on peut passer à l'injure et dire à son frère : « Vous êtes un fou. » Le mot « fou, » expression du sentiment intérieur, doit être pris dans le sens que lui donne la Sainte Ecriture : il veut dire alors que ceux à qui il s'applique sont regardés comme étant dans un état de péché, dans l'inimitié de Dieu, dans la réprobation. C'est ainsi qu'on lit dans l'Ecriture : « L'insensé a dit dans son cœur : Il n'y a point de Dieu. » (Ps., LII, 1).

Sans doute, pour chacun de ces cas, les paroles prononcées par colère sont une affirmation que celui à qui elles s'adressent mérite de fait telle ou telle épithète, plutôt qu'elles ne forment un désir de le voir punir des peines qui correspondent à ce jugement. Toutefois puisqu'il s'agit des divers degrés de la colère, la malveillance et les intentions mauvaises ne peuvent être entièrement écartées ici. Voilà donc une triple phase dans le progrès de la colère, qui naît d'abord dans le cœur et se traduit ensuite volontairement au dehors.

2. Notre-Seigneur lui oppose une triple punition.

Pour comprendre ce qui va suivre, il faut savoir que chez les Juifs il y avait trois sortes de tribunaux. — Le premier était composé de trois juges seulement. Il décidait dans les causes de peu d'importance ; c'était l'équivalent de nos justices de paix. — Le second comptait vingt-trois juges. Il pouvait prononcer la peine de mort ; c'était l'analogue de nos cours d'assises. — Le troisième était le Conseil, qui répondait au Conseil d'Etat ou à la Haute Cour de justice. De ce tribunal relevaient les affaires les plus considérables : crimes de lèse-majesté divine ou questions de paix et de guerre.

Revenons aux paroles de Notre-Seigneur. Voici la gradation qu'il établit dans les châtiments qu'encourt la faute à ses différents degrés.

La colère, fût-elle restée dans les replis de la conscience, est tellement grave que pour la punir les sentences infligées par le premier tribunal sont insuffisantes. Le Fils de Dieu la défère au second tribunal, dit *du Jugement*, à celui qui prononce les peines réservées aux véritables crimes, au meurtre en particulier. C'est que la colère est le premier pas vers l'homicide, et souvent celui qui s'y livre souhaite la mort à autrui, commettant l'homicide dans son cœur.

Si même, sans en venir aux coups, cette colère s'est manifestée par des paroles de mépris, la faute devient si grave qu'appréciée à sa valeur réelle devant Dieu, elle dépasserait la juridiction criminelle ordinaire pour ne relever que du Conseil suprême de la nation.

Ce châtimement si redoutable est un châtimement mérité. Car la colère, tant qu'elle est renfermée dans le cœur, nuit uniquement à la personne qui l'éprouve et à celle qui en est l'objet. Mais la traduire au dehors, c'est entrer dans une sorte de « guerre privée » dont il est impossible de calculer les funestes effets, et qui est un danger pour la paix publique aussi bien que pour les personnes directement intéressées. Il est juste par conséquent de regarder ces manifestations de la colère comme un crime public, justiciable du tribunal chargé de défendre la paix et les intérêts généraux de la nation tout entière.

Enfin, si la colère atteint son troisième degré de gravité, il n'est plus rien dans la gradation des procédures humaines qui puisse donner une idée de l'énormité du péché commis, mais seul le Juge souverain pourra lui infliger la punition dont elle est digne : c'est « la géhenne du feu. » Que faut-il entendre par ces paroles ?

Au sud et au couchant de Jérusalem se trouve une vallée lugubre qui, dans presque toute son étendue, est couverte de tombeaux. Les Hébreux avaient ce lieu en horreur, car c'est là qu'autrefois leurs pères avaient sacrifié et immolé leurs enfants à Moloch. De sinistres souvenirs s'y rattachent également pour les chrétiens : au-dessus de ces tombeaux se trouve, d'après la Tradition, l'*Haceldama*, le champ du sang payé par les trente deniers de Judas, et sur le sommet de cette même colline s'élevait la maison de campagne de Caïphe



où fut décidée, le mercredi saint, la mort du Sauveur. D'où le nom de « Mont du mauvais conseil » sous lequel on la désigne encore aujourd'hui. C'est là que les cadavres des suppliciés étaient abandonnés sans sépulture. C'était une sorte de voirie où l'on entretenait du feu pour consumer les immondices qu'on y jetait, la ville de Jérusalem n'ayant pas à proximité un cours d'eau assez puissant pour les entraîner à la mer. La profondeur de cette affreuse vallée, le feu qui y brûlait jour et nuit, l'odeur de mort qui s'en exhalait, les vers qui disputaient aux flammes ces horribles débris, tout cela présentait une si vive image du supplice des réprouvés qu'on employait le mot de *géhénne* pour désigner l'enfer.

Ne nous étonnons pas de la sévérité du châtimement que Notre-Seigneur assigne à celui qui traite son frère de « fou. » Car se servir de cette expression, c'est, comme nous l'avons dit, désirer que le prochain soit séparé de Dieu pratiquement, que la colère de Dieu tombe sur lui, qu'il soit compté au nombre des réprouvés. Or une telle imprécation volontairement prononcée, comme il n'arrive que trop souvent dans les discussions et les querelles, mérite le châtimement même que celui qui la lance souhaite à son adversaire. Il veut que la colère éternelle de Dieu frappe son ennemi : son désir se retourne contre lui, on se servira à son égard de la même mesure dont il se sera servi. (Matth., VII, 2).

3. Cet enseignement de Notre-Seigneur se comprend mieux encore si on laisse toute sa force au terme dont il se sert en parlant des deux adversaires que la colère désunit. Il emploie le mot « frère » ; c'est le nom qu'il leur donne et il se plaît à le répéter. Le premier meurtre qui fut commis sur la terre a été celui d'un frère par son frère, et ce cri : « Suis-je donc le gardien de mon frère ? » est resté le cri du méchant qui, pour obéir à ses passions, cherche à s'affranchir des devoirs imposés par l'amour fraternel.

Une fraternité naturelle unit tous les hommes, quelque grande que soit la distance qui puisse actuellement les séparer d'une origine commune. Dans l'ordre surnaturel auquel Notre-Seigneur nous a élevés par son Incarnation, cette fraternité est devenue plus étroite, en même temps qu'elle prend un caractère plus noble ; nous sommes en effet devenus les enfants du Père qui est dans les cieux et nous sommes tous frères en Jésus-Christ. Cette relation établie par l'Incarnation donne une force et une sanction nouvelles au devoir de la charité et par conséquent un caractère plus grave et plus odieux à la colère. A ce point de vue, les adversaires sont si étroitement unis que la passion qui les divise devient une faute contre la piété naturelle et un péché contre Dieu, auteur et père de la création nouvelle aussi bien que de l'ordre naturel. Par là encore les frères de cette nouvelle famille de Notre-Seigneur sont plus rigoureusement tenus à conserver la loi de charité imposée par lui, et à imiter la tendresse et le dévouement de son amour.

## II. — *Ce que la charité fraternelle nous commande de réparer.*

Nous l'avons compris : violer le précepte de la sainte dilection qui unit les âmes, c'est un mal, c'est un grand mal. Ce mal, si nous l'avons commis, il faut le réparer. C'est ce qui nous reste à dire.

1. La prompte réconciliation est un précepte qui s'impose à nous. Ecoutez Notre-Seigneur : « Si, lorsque vous présentez votre offrande à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre don devant l'autel et allez vous réconcilier auparavant avec votre frère, et puis vous reviendrez offrir votre don. »

Partout, c'est une loi essentielle qu'un sacrifice une fois commencé ne doit pas être interrompu et qu'on ne doit point retirer de l'autel l'offrande une fois apportée. Notre-Seigneur ne nous commande pas de retirer notre offrande ; mais son précepte nous prouve qu'un sacrifice offert à Dieu ne peut lui être agréable aussi longtemps que dans le cœur de celui qui l'offre règne un sentiment de colère, d'aversion, d'animosité.

Pour aucun motif, sauf le cas d'absolue nécessité, on ne doit interrompre un sacrifice. Mais il est d'absolue nécessité de bannir du cœur un empêchement aussi opposé à l'esprit nécessaire au sacrifice que le serait un sentiment contraire à la charité. Et cet obstacle, Notre-Seigneur dit que nous devons l'écarter aussitôt, supposé que la réconciliation soit possible immédiatement. Dans ce cas, « laissez là votre don sur l'autel. »

Il ne suffit même point de renoncer intérieurement à toute animosité : deux parties sont intéressées, et la réconciliation n'est pas parfaite avant que chacune d'elles y ait donné son consentement.

Voilà, dans sa perfection, le précepte de la charité mutuelle et de l'entier pardon de toutes les injures. Telle est sa nécessité que le culte même de Dieu lui cède la place momentanément, pour que nous ne soyons point exposés à lui offrir un sacrifice avec un cœur qui garde du ressentiment contre notre frère. C'en serait assez pour corrompre entièrement notre offrande.

A ce propos, on cite le trait suivant de saint Jean l'Aumônier. Ce grand évêque s'étant souvenu, tandis qu'il était à l'autel, qu'il avait interdit les fonctions du saint ministère à un ecclésiastique coupable de quelque faute, craignit d'avoir usé d'une trop grande rigueur à son égard. Il était en train de réciter l'Oraison dominicale. S'interrompant, il fit appeler celui qu'il avait peur d'avoir traité trop sévèrement, et dès qu'il fut près de lui, il le pria de lui pardonner. Le clerc, non moins étonné qu'édifié de cette généreuse démarche, se prosterna devant son évêque, et lorsqu'ils se furent donné le baiser de paix, le saint acheva l'Oraison dominicale en prononçant d'une voix plus forte qu'à l'ordinaire ces paroles : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, » voulant par là mon-

trer au peuple assemblé que pour s'unir à Dieu l'homme doit commencer par s'unir à ses frères.

L'offrande dont parle Notre-Seigneur ne doit pas s'entendre seulement du sacrifice de nos autels, mais elle désigne toutes les œuvres par lesquelles nous essayons de plaire à Dieu. Aucune de ces œuvres ne saurait lui être agréable si nous avons quelque chose contre nos frères. Oui, si grands que soient nos travaux, nos efforts, nos sacrifices, ils ne nous serviront de rien pour l'éternité, si nous violons le précepte essentiel de l'union mutuelle qui doit joindre et harmoniser les cœurs de tous les chrétiens.

2. Cette unité, si nous l'avons brisée, comment la rétablir ?

Le précepte de la réconciliation nous oblige à une réparation qui soit de la même nature que la faute. Elle varie suivant que nous avons offensé notre frère par un péché intérieur ou par un péché extérieur.

Dans le premier cas, il suffit de renoncer aux jugements et aux sentiments qui lui sont défavorables. Il est inutile de les lui manifester, et cela même serait téméraire, car nous nous exposerions ainsi à l'irriter contre nous.

Dans le second cas, il peut être nécessaire, pour détruire l'inimitié qui existe entre nous et le prochain, de recourir à quelque démarche. Faisons-la avec générosité sans doute, mais aussi prudence et discrétion, tenant soigneusement compte des circonstances de temps, de lieu, de personnes, nous souvenant d'ailleurs que l'accomplissement littéral du précepte rencontre souvent des difficultés et même des impossibilités.

Profitions des enseignements que nous venons de recueillir. Nous l'avons vu : les âmes sur lesquelles le ciment divin de la charité ne peut avoir prise, ressemblent à ces pierres impropres à toute construction, que rejette le céleste ouvrier parce qu'elles ne s'adaptent pas à l'ensemble. Souvenons-nous que la charité est une, que celui-là n'aime pas Dieu qui n'aime pas son frère, et que celui qui n'aime pas demeure dans la mort.

Aussi, plaçons avec saint Jean la perfection de notre amour pour Dieu dans l'amour de nos frères. Alors seulement nous aurons Dieu en nous ; alors seulement nous pourrons jouir de l'ineffable mystère de l'union divine avec celui qui ne s'unit aux siens que pour faire de tous et de lui-même un temple auguste à la gloire de son Père.

## RÉFLEXIONS SUR DES PAROLES DU PROPRE DES MESSES DU DIMANCHE

XXXI

QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

(Graduel)

### I. Seigneur, pardonnez-nous nos péchés.

— Qui n'a pas besoin d'adresser à Dieu cette

prière ? Moïse lui disait déjà : *C'est vous qui effacez les iniquités, les crimes et les péchés, et nul auprès de vous n'est innocent par lui-même.* (Ex., xxxiv, 7). Et s'il y avait quelqu'un assez présomptueux pour le dire, le Seigneur lui répondrait : *Voici que j'entrerai en jugement avec toi, puisque tu as dit : Je n'ai pas péché.* (Jér., ii, 35). C'est ce qu'il fit pour ce pharisien qui, étant entré dans le temple pour le prier, ne pensait pas être comme le reste des hommes qui étaient, d'après lui, des voleurs, des injustes ; et il ne voyait en lui que des œuvres bonnes. Le malheureux, il s'en retourna condamné, tandis que celui qui s'était reconnu coupable fut justifié. (Luc, xviii, 11-13). D'ailleurs, nos péchés anciens auraient-ils été pardonnés que nous devrions redire toujours cette prière, en appeler à la miséricorde divine ; car l'Esprit-Saint nous dit : *Il y a des justes et des sages, et leurs œuvres sont dans la main du Seigneur ; et cependant l'homme ne sait pas s'il est digne d'amour ou de haine.* (Eccl., ix, 1). C'est pourquoi, en vous souvenant de vos anciens péchés, vous avez encore à redire votre prière à Dieu, et c'est l'exemple que David nous donne, car bien qu'il sût par le prophète qu'il avait été pardonné, il disait : *Seigneur, mon péché est toujours devant moi. Vous m'asperez avec de l'hysope et je serai purifié ; vous me laverez et je deviendrai plus blanc que la neige.* (Ps., l, 3, 7). Mais admettons toutefois que nous n'eussions plus à solliciter la miséricorde par rapport à notre passé, n'avons-nous pas à nous reconnaître coupables de certains péchés que nous commettons ? C'est en vue de ces péchés que nous devons dire chaque jour, selon le précepte de Jésus-Christ : *Seigneur, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* (Matth., vi, 12).

Aussi cette demande à Dieu doit-elle tenir une grande place dans notre vie, car notre avenir dépend du pardon de nos péchés. Ne sachant pas l'heure à laquelle nous serons appelés à sortir de ce monde, nous avons à veiller constamment de manière à être sans péché, ou du moins à prier sans cesse pour qu'ils nous soient remis. *Ne dites pas : J'ai péché, et que m'est-il arrivé ?* car l'Esprit-Saint vous a déjà répondu, disant : *La colère du Seigneur viendra tout d'un coup, et au temps de la vengeance il vous perdra entièrement.* (Eccl., v, 4, 8). De là cette exhortation qu'il adresse à chacun de nous : *Mon fils, as-tu péché ? ne recommence pas de nouveau ; mais prie pour les fautes anciennes, afin qu'elles te soient remises.* (Eccl., xxi, 1). — Placez-vous encore à un autre point de vue pour comprendre la nécessité de redire cette prière. Admettons que vous ayez offensé Dieu et que vous viviez ainsi dans son inimitié durant des semaines et des mois. Quels mérites retirerez-vous de vos bonnes œuvres, de la pratique des vertus, de l'observation de la loi divine ? Vous le savez bien, toutes ces œuvres n'étant point faites en état de grâce ne peuvent



être comptées pour le jour de la récompense. *Celui, a dit Jésus-Christ, qui accomplit la vérité vient à la lumière, afin que ses œuvres soient manifestées, parce qu'elles ont été faites en Dieu.* (Jean, III, 21). Aussi le Psalmiste disait-il : *Le Seigneur me rétribuera selon ma justice et selon la pureté de mes mains.* (Ps., XVII, 24). — Enfin le souvenir amer d'une faute produit ordinairement le repentir, et c'est même parfois une peine. Or, chaque fois que nous pensons à nos péchés pour les regretter, nous ressentons en nous une vive douleur, et cette douleur est d'autant plus vive qu'elle est inspirée par une plus grande charité. Il en résulte que notre contrition a le privilège d'être un sacrifice que nous offrons à Dieu, et le prophète nous dit : *Le sacrifice que Dieu désire est un esprit brisé de douleur.* (Ps., I, 17). De là cette conclusion que nous devons redire souvent cette prière dans des sentiments de repentir, afin d'offrir à Dieu un sacrifice qui apaise sa justice et nous mérite ses grâces.

**II. De peur qu'on ne dise parmi les nations : Où est leur Dieu ?** — Quelle est la corrélation qu'il y a entre la prière par laquelle nous demandons à Dieu le pardon de nos péchés et ce blasphème que les impies jetteraient contre Dieu si nous n'étions pas exaucés ? D'autre part, les nations, les hommes, comment peuvent-ils savoir que nos péchés nous sont remis ou qu'ils ne nous ont été pas remis, alors que cette œuvre de miséricorde n'a d'autre témoin que Dieu et ses anges d'un côté, et d'un autre côté que nous-mêmes ? — Nous devons nous rappeler d'abord qu'on ne jugeait de la justice d'un homme dans l'antiquité que par les prospérités ou même les bénédictions terrestres dont Dieu le comblait, et qu'on regardait comme un pécheur tout homme qui était dans l'affliction. Nous avons dans l'histoire de Job un exemple de cette croyance. Le saint patriarche est tout d'un coup plongé dans la misère, accablé de toutes sortes de maux, et voici qu'un de ses amis, le regardant comme coupable, lui dit, en s'appuyant sur ce principe que toute affliction est un châtement : *Rappelle-toi, je te prie, quel innocent a jamais péri, ou quand les justes ont-ils été exterminés ?* (Job, IV, 7). Et, entrant dans cette idée, Job lui répond : *Que ne pèse-t-on mes fautes qui ont attiré sur moi la colère, et que ne met-on dans la balance l'infortune que je souffre ? On verrait celle-ci l'emporter, comme le sable de la mer.* (Ib., VI, 2). D'après cet exposé la corrélation serait donc celle-ci : nous demandons à Dieu le pardon de nos péchés afin que, n'ayant plus rien à punir en nous, il se montre libéral aux yeux des nations en nous délivrant de nos afflictions, et qu'il soit ainsi reconnu de tous comme étant le Dieu bon et compatissant qui blesse et qui guérit : *S'il frappe, ses mains portent le remède.* (Ib., V, 18).

Nous trouvons une semblable corrélation dans l'Ancien Testament. Les Israélites se livrèrent à des discours séditieux en apprenant qu'il leur se-

rait difficile de faire la conquête de la Terre promise. Le Seigneur en fut extrêmement irrité, et il dit à Moïse : *Je les frapperai de la peste et je les détruirai entièrement ; et pour toi, je te ferai prince sur une nation plus grande et plus forte.* Moïse intercédait aussitôt pour le peuple, et voici le motif qu'il invoque : *C'est donc pour que les Egyptiens, du milieu desquels vous avez retiré ce peuple, apprennent, eux et les habitants de cette terre, que vous avez fait mourir une si grande multitude comme un seul homme, et qu'ils disent : « Il ne pouvait pas introduire ce peuple dans la terre au sujet de laquelle il avait juré. C'est pourquoi il les a fait mourir dans le désert. » Que la force du Seigneur soit donc glorifiée, comme vous l'avez juré, disant : Le Seigneur est patient et d'une abondante miséricorde, effaçant l'iniquité et les crimes, et ne délaissant aucun innocent. Vous qui visitez les péchés des pères dans les fils jusqu'à la troisième et quatrième génération, remettez, je vous conjure, le péché de ce peuple, selon la grandeur de votre miséricorde, comme vous leur avez été propice depuis qu'ils sortirent de l'Egypte jusqu'à ce lieu.* (Nombr., XIV, 10-19). Vous le voyez, on demande à Dieu de pardonner au lieu de punir, afin qu'il soit reconnu comme un Dieu patient et d'une abondante miséricorde par toutes les nations de la terre. (Albert le Grand).

Mais voulons-nous empêcher les impies, les méchants, les infidèles de nous dire comme on disait à David : *Où est votre Dieu ?* (Ps., XLI, 4). Ne renouvelons pas les péchés qui nous ont été pardonnés, vivons de manière à n'avoir à redouter aucun châtement. Aussi devrions-nous souvent nous dire à nous-même : Où est le Dieu que j'adore et que je dois servir ? Est-il dans les assemblées que je fréquente, dans les entreprises que je forme, dans les actions qui remplissent mes jours ? En un mot, Dieu est-il dans tout ce que je fais, je dis ou je pense ? Est-il dans tout ce que je suis par rapport à moi-même et par rapport au prochain ? Ah ! s'il en était ainsi, personne ne dirait plus : *Où est leur Dieu ?* Nous serions ses imitateurs, et notre lumière brillerait devant les hommes qui, en voyant nos bonnes œuvres, glorifieraient notre Père qui est dans les cieux (Matth., V, 16) ; car nous serions charitables, humbles, patients, serviables et sachant supporter les tribulations. Alors, si Dieu ne nous délivrait pas des peines que nous souffrons, ces peines ne seraient plus une punition, mais une épreuve qui serait un sujet d'édification pour le prochain et une source de mérites pour nous. (Berthier).

**III. Aidez-nous, ô Dieu, notre Sauveur !** — L'âme qui a conscience de ses péchés comprend que si Dieu ne vient à son secours, elle est condamnée à périr et qu'elle est exposée aux châtements les plus graves. De là son appel à la miséricorde, elle souhaite être prévenue par son Dieu : *Aidez-nous, ô Dieu, c'est-à-dire : Hâtez-vous de*

*nous prévenir par vos miséricordes.* Que deviendrons-nous si ces miséricordes ne devançaient le jugement dont nous sommes menacés ? Oui, nous avons besoin d'être aidés pour nous relever, soit pour trouver en nous des sentiments de repentir, soit pour marcher de nouveau dans la voie des commandements. Or, savez-vous l'aide ou le secours que nous demandons ? C'est Jésus-Christ lui-même, car il nous a dit : *Vous ne pouvez rien faire sans moi.* (Jean, xv, 5). Nous l'appelons pour qu'il nous aide à élever l'édifice spirituel de notre sanctification, car il est dit : *Si le Seigneur ne bâtit une maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent.* (Ps., cxxvi, 1). Nous l'appelons encore pour nous aider à porter des fruits en vue de la vie éternelle. Il a dit : *Comme le sarment ne peut porter de fruit par lui-même s'il ne demeure uni à la vigne, ainsi vous non plus si vous ne demeurez en moi. Celui qui demeure en moi et moi en lui portera beaucoup de fruit.* (Jean, xv, 4-5). Nous l'appelons enfin pour qu'il nous aide à triompher des ennemis qui veulent nous entraîner à notre ruine, et il n'y a que lui seul qui peut nous donner la victoire : *Dans le monde, dit-il, vous aurez des tribulations, mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde.* (Ib., xvi, 33).

Mais remarquez à quel titre nous lui demandons son secours : c'est parce qu'il est *notre Dieu et notre Sauveur*. S'il est notre Dieu, il convient qu'il vienne nous aider, parce qu'il nous a créés pour l'aimer et le servir ; et comme nous ne pouvons dignement répondre à notre vocation sans le secours de sa grâce, il en résulte qu'il est de notre devoir de le lui demander. Il peut donc nous secourir quand il veut et comme il veut pour que nous soyons aidés dans la mesure de notre vocation. Nous lui rappelons aussi qu'il est notre Sauveur et, à ce titre, *il doit* venir nous aider, car il a dit : *Le Fils de l'homme est venu sauver ce qui avait péri.* (Luc, xix, 10). Il convient donc qu'il remplisse sa fonction de Sauveur en venant à notre aide. N'est-ce point ce qu'il a fait pour ses apôtres ? L'Evangile nous les présente aujourd'hui naviguant avec Jésus-Christ dans la barque de Pierre sur le lac de Génésareth. Ils avaient travaillé toute la nuit sans rien prendre, mais Jésus-Christ ayant ordonné à Pierre de jeter leurs filets, ils prirent une grande quantité de poissons. (Luc, v, 4-7). Voilà l'aide dont nous avons besoin, tant dans l'ordre temporel que dans l'ordre spirituel. Livrés à nous-mêmes, nous travaillons inutilement, mais aidés par Jésus-Christ tout nous prospérera. (Albert le Grand).

**IV. Pour la gloire de votre nom, Seigneur, délivrez-nous.** — Nous demandons ici que Dieu nous délivre de nos péchés, non en vue de nos mérites, mais pour manifester sa gloire. Quelle est cette gloire ? Saint Paul nous répond : *Tous ont péché et ont besoin de la gloire de Dieu.* (Rom., iii, 23). Nous ne pouvions recevoir le pardon de nos péchés que par un don gratuit de notre Dieu, car nous n'avions rien fait de bon

les premiers pour mériter cette grâce, tandis que nous avions tout fait pour mériter un châtiment. Nous ne pouvions invoquer devant lui que des sujets de condamnation. Or, qu'est-il arrivé ? Le Psalmiste le lui disait : *Mon Dieu, votre miséricorde me préviendra.* (Ps., lvm, 14). Ce n'est donc point à cause de notre justice, mais à cause de sa miséricorde, que Jésus nous a sauvés par l'eau de la régénération. (Tit., iii, 5). Voilà la gloire de Dieu ; c'est celle que les cieux ont racontée, que les peuples de la Judée ont connue dans les jours de Jésus-Christ et dont saint Jean a dit : *Nous l'avons vue, cette gloire, comme la gloire qu'un Fils unique reçoit de son père, plein de grâce et de vérité.* (Jean, i, 14). Saint Paul aussi en a parlé, disant : *Etant la splendeur de la gloire de Dieu et l'empreinte de sa substance, après avoir opéré la justification, il est assis à la droite de la Majesté au plus haut des cieux.* (Hébr., i, 3). Que cette gloire de Dieu se manifeste donc pour nous en venant nous délivrer de nos péchés. (S. Aug., *In Ps. xviii*, Sermon. ii).

D'autre part, ces mots : *Pour la gloire de son nom*, signifient encore que vous ne pouvez vous délivrer vous-même et que vous avez besoin d'un libérateur. Ne voyez-vous pas le combat qui est en vous, sur vous et contre vous ? N'entendez-vous pas la voix d'un homme qui combat, qui avoue sa faiblesse et qui demande sa délivrance ? C'est l'athlète du Seigneur suppliant Celui qui préside au combat de l'aider à se délivrer de son ennemi, du péché qui l'étreint. Ah ! Dieu n'attend pas l'issue du combat à la manière de celui qui présiderait les jeux si vous luttiez dans l'amphithéâtre. Celui-ci pourrait bien vous donner une récompense si vous étiez vainqueur, mais il ne pourrait vous secourir si vous étiez en péril. Ce n'est point ainsi que Dieu reste en attente à votre égard, et, pour vous encourager, il vous dit comme à son apôtre : *Ma grâce vous suffit.* (II Cor., xii, 9). Elle vous est donnée gratuitement, elle n'a point été précédée par vos mérites ; ce sont au contraire les bienfaits de Dieu qui vous ont prévenu. Gloire donc à Celui qui vous délivre ! (S. Aug., *In Ps. xxx*, Sermon. ii).

**V. O Dieu qui êtes assis sur le trône et qui jugez avec équité, soyez le refuge des pauvres dans la tribulation.** — L'âme chrétienne une fois pardonnée, secourue et délivrée, pense à tous les pauvres qui auraient aussi besoin de miséricorde, et sa charité la porte à intercéder en leur faveur. Dès l'éternité, Dieu a préparé son trône pour rendre ses arrêts. (Ps., ix, 8). Il l'a fondé pour le jugement et il jugera lui-même toute la terre dans l'équité. Ce trône n'est donc point composé de bois ou de quelque matière grossière, c'est un trône de justice et il jugera dans l'équité. Nous avons ici le jugement général qui est réservé pour l'autre vie, mais Dieu exerce dès cette vie un jugement partiel et fait souvent éclater des traits de sa justice, afin que les insensés ne s'imaginent pas que tout marche au hasard sur la terre. C'est pourquoi le pécheur, tant qu'il est en ce monde,



peut échapper à une sentence de condamnation en se convertissant; et c'est en voyant tous ces malheureux vivre dans l'insouciance de leur avenir éternel et se préparer des supplices sans fin que l'âme chrétienne fait entendre sa voix, en demandant à Dieu d'être pour eux dès cette vie un refuge à l'heure où il les afflige, pour les châtier avant qu'ils soient sortis de ce monde.

Oui, vous qui êtes pauvres, non des richesses périssables, des honneurs ou des privilèges selon le siècle, mais de la grâce de Dieu, des vertus et des mérites qui pourraient vous procurer le ciel, sachez-le, nous prions pour vous; car nous demandons à Celui qui doit vous juger de vous placer, dès cette vie, en un lieu sûr où vous trouverez la paix de vos âmes et le pardon de vos péchés. Nous sommes ambitieux pour vous : nous voulons que Dieu se fasse lui-même votre refuge. Les refuges de la terre sont le plus souvent entourés d'embûches; il ne serait pas toujours facile d'y arriver, puisque tout dépend du temps, du lieu et de mille autres circonstances qui peuvent vous en fermer l'accès. Mais il en est autrement du refuge que nous désirons pour vous et que nous demandons à Dieu de vous ouvrir : c'est sa miséricorde, c'est lui-même : *Vous parlerez encore*, dit-il par son prophète, *et je répondrai : Me voici.* (Jér., LVIII, 9). Courage donc ! Dieu vous attend, tantôt pour vous délivrer des dangers qui vous menacent, tantôt il fera tourner à votre gloire les afflictions dont vous souffrez; mais il sera toujours pour vous un Dieu bon et compatissant qui vous pardonnera vos péchés et qui viendra à votre secours en temps convenable. Secondez nos prières par votre bonne volonté et allez ensuite sans crainte vers lui, il sera votre refuge en ce monde et au jour du jugement. (S. Chrys., *In Ps.* IX).

### XXXII

CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

(Offertoire)

**I. Je bénirai le Seigneur qui m'a donné l'intelligence.** — Quelle est cette intelligence que Dieu nous a donnée? Nous entendons le Psalmiste dire à Dieu dans une autre circonstance : *Seigneur, vos mains m'ont fait et m'ont formé, donnez-moi l'intelligence.* (Ps., CXVIII, 73). Est-ce que Dieu nous aurait créés sans nous donner l'intelligence? Loin de nous une pareille pensée, car le Sage nous dit : *Dieu, dès le commencement, a créé l'homme, et il l'a laissé dans la main de son propre conseil.* (Eccli., xv, 14). En nous appelant à l'existence, il nous a donc doués d'intelligence, afin de discerner le bien du mal; mais notre nature humaine ayant été déformée par le péché, il en est résulté que nous n'avons plus été capables de croire les vérités qui nous étaient présentées et de suivre la voie du devoir qui était ouverte devant nous. Car le Sage ajoute : *Dieu a donné de plus à l'homme ses commandements et ses préceptes. Si*

*vous voulez garder les commandements de Dieu et mettre toujours en pratique la foi qui lui est agréable, ils vous conserveront.* (Ib., 15-16). C'est pourquoi Dieu nous donne l'intelligence, en ce sens qu'il nous aide par sa grâce à nous délivrer des ténèbres qui obscurcissaient en nous la vérité et le devoir, de manière à réformer notre nature, et plus particulièrement notre esprit. C'est à ce travail que nous sommes appelés : *Réformez-vous*, nous dit-on, *par le renouvellement de votre esprit, afin que vous reconnaissiez combien la volonté de Dieu est bonne, agréable et parfaite.* (Rom., XII, 2). Aussi l'Apôtre écrivait-il aux Ephésiens : *Je vous conjure par le Seigneur de ne plus marcher comme les Gentils, qui marchent dans la vanité de leurs pensées, qui ont l'intelligence obscurcie de ténèbres, entièrement éloignés de la vie de Dieu par l'ignorance qui est en eux à cause de l'aveuglement de leur cœur.* (Eph., IV, 17-18). C'est pourquoi Dieu nous a donné l'intelligence, en la délivrant des ténèbres qui l'obscurcissaient, pour que nous acceptions la vérité et que nous comprenions mieux les devoirs de notre vocation chrétienne. (S. Augustin, *In Ps.* CXVIII, Serm. XVIII).

Dieu nous a encore donné l'intelligence par rapport à sa loi. C'est par Jésus-Christ que nous avons reçu ce don excellent, car il a revêtu cette loi d'un caractère qui en a fait une loi de grâce, une loi d'amour. Relisez son sermon sur la Montagne ou bien arrêtez-vous à considérer l'enseignement que nous présente l'évangile de ce jour : vous verrez combien le fruit de la justice chrétienne, qui vient de la loi nouvelle, l'emporte sur le fruit de la justice des Scribes et des Pharisiens, qui venait de la loi ancienne. (Matth., v, 20-24). Nous, chrétiens, nous la connaissons, cette loi, peut-être selon la lettre, mais non pas assez selon l'esprit. Voilà la grâce ou l'intelligence dont nous avons besoin, *car la lettre tue, tandis que l'Esprit vivifie.* (II Cor., III, 6). C'est pourquoi nous devons la demander en disant : *Seigneur, donnez-moi l'intelligence et je scruterai votre loi, et je la garderai de tout mon cœur.* (Ps., CXVIII, 34). Savez-vous quelle sera votre condition, si vous êtes exaucés dans votre prière? Vous comprendrez toujours davantage les vérités que vous devez croire et les devoirs que vous aurez à accomplir, car l'esprit, sous l'influence de la grâce, progresse lui-même en intelligence. Mais ne l'oubliez pas : vous n'arriverez jamais à cette intelligence au moyen de vos forces naturelles, il vous faut un don de Dieu, il vous faut son aide, de même que la guérison d'un œil malade qui recouvre la vue est l'effet d'un remède et non l'effet de la nature. (S. Aug., *In Ps.* CXVIII, Serm. XI).

Mais il y a une autre intelligence, pour ainsi dire, à recevoir de notre Dieu : c'est la charité *qui est le lien de la perfection.* (Colos., III, 14). Et cette charité embrasse l'amour de Dieu et l'amour du prochain : *Toute la loi et les prophètes se rattachent à ces deux commandements.* (Matth., XXII, 40). Que Dieu vous donne l'intelligence de

l'aimer de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit, et d'aimer le prochain comme vous-même; alors vous le bénirez, car vous serez parvenu jusqu'aux sommets de la loi où elle est comme suspendue; et sur ces hauteurs de la perfection, vous prierez, disant : *Seigneur, donnez-moi l'intelligence et je connaîtrai vos témoignages.* (Ps., cxviii, 125). Non, ne cessez point de faire cette demande, car il ne suffit pas d'avoir reçu une fois l'intelligence et d'avoir appris à connaître les commandements, si on ne la reçoit toujours, et si, en quelque sorte, on ne la boit constamment à la source de l'éternelle lumière. — Quant aux témoignages de Dieu, nous en acquerrons l'intelligence à mesure que nous les connaissons plus parfaitement, non quant à la lettre, mais quant à la pratique. C'est cette connaissance que l'Eglise s'applique à nous communiquer de plus en plus en nous rappelant la charité qui doit régner parmi nous. Aussi nous dit-elle aujourd'hui dans l'épître : *Soyez tous unis d'un même cœur, compatissants, vous aimant en frères, miséricordieux, modestes, humbles, ne rendant point mal pour mal, ni malédiction pour malédiction; mais au contraire bénissant, parce que c'est à cela que vous avez été appelés, afin de posséder la bénédiction en héritage.* (I Pier., iii, 8-9). Puis elle nous dit encore avec Jésus-Christ dans l'évangile de ce jour : *Si vous présentez votre offrande à l'autel, et que là vous vous souveniez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre don devant l'autel, et allez d'abord vous réconcilier avec votre frère, et alors, revenant, vous offrirez votre don.* (Matth., v, 23-24). Faisons passer cet enseignement dans notre vie, et nous bénirons le Seigneur de nous avoir donné l'intelligence, car si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous, et sa charité en nous est parfaite. (I Jean, iv, 12).

**II. Je voyais toujours le Seigneur en ma présence.** — Combien nous serions heureux si nous pouvions redire cette parole en toute vérité ! En effet, croire vivre ainsi sous le regard de Dieu, il n'y a pas de meilleur moyen pour sortir du péché, triompher de tous les ennemis de notre salut et être capables d'accomplir des actions héroïques. Comment pourrions-nous offenser Dieu, si nous pensions qu'il est devant nous, qu'il nous voit et qu'il nous entend, et qu'il est là pour nous juger ? Si la présence d'un homme et même d'un domestique nous porte à avoir une certaine retenue, à surmonter nos passions, nos colères, et à veiller sur nous de manière qu'il n'y ait rien qui puisse les blesser ou être blâmé par eux, combien la pensée de la présence de Dieu, de la Souveraine Majesté, devrait nous inspirer une sainte crainte ! Mais parce que vous ne dites pas avec le prophète : *Mes yeux sont toujours élevés vers le Seigneur* (Ps., xxiv, 15), vous croyez n'en être point aperçu, ou bien qu'il ne peut vous voir. Laissez cette illusion. Quoi, celui qui a formé en vous l'organe de la vue, n'arrêterait point ses yeux sur vous ? Vous n'étiez point, et il vous a créé pour vous donner

l'être, et maintenant que vous existez, il cesserait de s'occuper de vous, lui qui appelle ce qui n'est point comme ce qui est ? (Rom., iv, 17). Veuillez le ou ne le veuillez pas, il vous voit, et il vous est impossible de vous dérober à ses regards. Si vous montez dans le ciel, il y est; si vous descendez dans l'enfer, vous l'y trouverez encore. Vous vous donnez beaucoup de mal en refusant de renoncer à votre conduite criminelle et en cherchant à n'être point vu de Dieu; c'est bien en vain que vous travaillez. Vous ne voulez pas avoir toujours le Seigneur en votre présence pendant les jours de votre vie, eh bien ! à votre dernière heure il vous apparaîtra et alors vous reconnaîtrez qu'il vous a toujours vu et que vous n'avez pu soustraire à ses regards vos actions coupables dont il vous demandera compte à son tribunal. (S. Aug., *De Temp.*, Serm. lxxix).

Telle n'a point été la conduite de tous les justes dont nous parlent les Saintes Ecritures. Ils vivaient dans le souvenir de la présence de Dieu, et ils trouvaient des joies ineffables dans cette douce contemplation. La pensée de Dieu suffisait à David pour le rendre heureux : *Je me suis souvenu de Dieu*, disait-il, *et j'ai été ravi de joie.* (Ps., lxxvi, 3). N'est-ce point d'ailleurs le précepte que le Seigneur donnait à tous ses amis de vivre en sa présence ? Voici ce qu'il dit à Abraham : *Marche devant moi, et sois parfait* (Gen., xvii, 1); c'est-à-dire que ma pensée soit toujours en ton cœur, car je suis présent devant toi pour te conduire durant les jours de ton pèlerinage. Quant à Moïse, il en fut de même, car saint Paul nous dit : *Il demeura ferme comme s'il avait vu celui qui est invisible.* (Hébr., xi, 27). C'est cette présence continue de Dieu que le prophète Elie aimait à reconnaître, lorsqu'il disait au roi Achab : *Il vit, le Seigneur Dieu d'Israël, en la présence duquel je suis.* (III Rois, xvii, 4). Ah ! lorsque la tentation nous presse ou que nous éprouvons quelque peine à nous déterminer pour faire le bien, de quelle force et de quelle énergie ne nous sentirions-nous pas animé, si nous nous disions à nous-même : Voici que je suis en présence de Dieu ! Appliquons donc notre cœur et notre esprit à l'exercice de la présence de Dieu, et nous marcherons vers la perfection, car celui qui est ainsi rempli de ce souvenir ne peut que progresser dans la voie du salut. *C'est à l'homme bon en sa présence que Dieu a donné la sagesse, la science et la joie.* (Eccl., ii, 26). Aussi est-il dit du juste qu'il *appliquera son cœur à veiller dès le point du jour pour le Seigneur qui l'a fait, et qu'il priera en présence du Très-Haut avec instance.* (Eccl., xxxix, 6. — Albert le Grand).

Quant aux pécheurs qui veulent fuir loin de lui et qui ne peuvent se dérober à ses regards, il ne leur reste qu'à se jeter dans ses bras pour obtenir miséricorde. En voulant fuir loin de lui, vous vous êtes élevé au-dessus des cieux, mais il y était; vous êtes descendu jusqu'aux enfers, et vous l'avez rencontré encore; quelque endroit écarté que vous choisissiez pour refuge, vous y trouverez



celui qui a dit : *Je remplis le ciel et la terre.* (Jér., xliii, 24). Si donc il remplit le ciel et la terre, si vous ne pouvez fuir dans aucun lieu où il ne soit présent, pourquoi vous fatiguer inutilement ? Il est raconté que Nathanaël dit au Seigneur qu'il ne connaissait pas encore : *D'où me connaissez-vous ? Jésus répondit et lui dit : Avant que Philippe t'appelât, lorsque tu étais sous le figuier, je t'ai vu.* (Jean, i, 48). Ainsi vous dit-il à chacun de vous, car il vous voit, assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort du péché. De même qu'il avait vu Adam qui lui désobéissait et qu'il vint ensuite l'appeler devant lui, vous, pécheurs, Dieu vous voit vivant dans le mal, et malgré votre indignité il vous appelle à venir en sa présence pour être pardonnés. Jetez-vous donc dans ses bras, lui qui est si près de vous, pour ne point éprouver les châtements de sa justice. Espérez de mériter de le voir un jour comme vous êtes vus de lui. Avec quel amour vous contemplerez ce Dieu qui couronnera vos efforts et qui vous témoigne une si grande miséricorde en vous donnant le temps et le lieu de pouvoir vous convertir de votre malice ! (Sages., xii, 20. — S. Augustin, *De Temp.*, Serm. lxxix).

**III. Le Seigneur est à ma droite, afin que je ne sois pas ébranlé.** — Voilà comment Dieu nous récompense de faire fructifier l'intelligence qu'il nous a donnée et comment il répond à notre résolution de vivre en sa présence : il nous garde de toute chute. C'est une mère qui veille sur son enfant. *Quand même une mère,* dit le Seigneur, *oublierait son enfant, pour moi je ne vous oublierai point.* (Is., xlix, 15). Dieu, c'est votre protecteur qui veille sur vous : *Le Seigneur regarde les voies de l'homme, et il considère tous ses pas.* (Prov., v, 21). Dieu, c'est votre juge qui ne peut être trompé ni se tromper : *Le Seigneur interrogera vos œuvres et scrutera vos pensées.* (Sages., vi, 4). Dieu, c'est lui-même qui veut vous aider de son secours durant les jours de votre pèlerinage : *Si ce n'était le Seigneur qui m'a secouru, peu s'en serait fallu que mon âme n'eût habité dans l'enfer.* (Ps., xciii, 17). Dieu, c'est encore lui qui vous prépare votre récompense et qui vous la réserve dans son amour : *Au vainqueur,* a dit l'Esprit-Saint, *je donnerai à manger du fruit de l'arbre de vie, qui est dans le paradis de mon Dieu.* (Apoc., ii, 7). — Et comment remplit-il maintenant ces fonctions de gardien vigilant, fort, et de juge rémunérateur ? Devons-nous attendre le dernier jour de notre vie pour reconnaître que le Seigneur se tient à notre droite ? Quelle bonté égalera jamais sa bonté ! Ecoutez : il vous a vus sur le chemin, fatigués et pliant sous le poids de vos peines, et il vous appelle aussitôt, disant : *Venez à moi, et je vous soulagerai.* (Matth., xi, 28). Il a vu vos craintes, votre faiblesse, et en luttant contre les ennemis de toutes sortes qui veulent vous perdre, vous avez jeté vers lui votre cri, disant : *Seigneur, venez à mon aide !* (Ps., xxxvii, 22), et il vous a répondu, disant : *Ma grâce vous suffit.* (II Cor., xii, 9). Il

vous a vus tourmentés par la crainte de ses jugements, car vous lui avez dit : *N'entrez pas en jugement avec votre serviteur* (Ps., cxlii, 3) ; et voici qu'il vous répond, disant : *Regardez et levez la tête, parce que votre rédemption approche.* (Luc, xxi, 28). Il vous a vus souffrant de la faim et ne pouvant nourrir votre âme, car vous lui avez dit : *Seigneur, les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres* (Matth., xv, 27) ; et Jésus-Christ vous a dit : *Faites ceci en mémoire de moi.* (Luc, xxii, 19). Alors vous avez chanté dans votre reconnaissance : *Seigneur, vous avez préparé une table en ma présence.* (Ps., cxii, 5. — Albert le Grand).

Dieu étant ainsi à votre droite, vous n'avez rien à craindre de vos ennemis, des tribulations et des pierres que vous rencontrez sur votre chemin. Vous pourrez toujours vous écrier : *Ayant été heurté violemment, j'ai été ébranlé et près de tomber, mais le Seigneur m'a secouru.* (Ps., cxviii, 13). David lui-même n'est-il pas un exemple frappant de cette vérité ? Combien de fois ses ennemis du dedans ou du dehors avaient cherché à le perdre et à le séparer de son Dieu ! Et s'il s'est laissé entraîner au péché, en plusieurs circonstances, ne s'est-il pas relevé avec un repentir admirable ? n'a-t-il pas supporté ses tribulations avec une grande patience ? et ses psaumes ne sont-ils pas et le récit de la miséricorde divine dont il avait été l'objet, et l'expression de son amour repentant qu'il ne craignait pas d'affirmer devant son peuple ? Ah ! puissions-nous de même reconnaître que Dieu est à notre droite pour nous empêcher de tomber ! Que s'il nous arrivait néanmoins de mépriser le secours divin au point de commettre le péché, n'oublions pas que le Dieu de bonté se tiendra toujours à notre droite pour nous aider à nous relever et à nous diriger dans les voies du salut. Mais voulez-vous encore d'autres exemples de cette protection dont Dieu entoure ses serviteurs qui ont les yeux levés sur lui ? Voici Joseph, le fils de Jacob. Ayant été sollicité au mal, il se souvint de son Dieu qui avait les yeux attachés sur lui et il prit la fuite. (Gen., xxxix). Bien qu'il fut ensuite accusé injustement et condamné à la prison, il s'en remit à Dieu de faire éclater son innocence, et son espérance ne fut point trompée. Voici encore la chaste Suzanne répondant avec un grand courage à ses persécuteurs : *Comment pourrais-je pécher en la présence du Seigneur ?* (Dan., xiii, 23). Dieu se tenait à sa droite pour la défendre et il lui suscita Daniel, qui la justifia pleinement aux yeux du peuple pour le crime dont elle était accusée. — Non, il n'y a pas à craindre que Dieu nous abandonne. Quiconque s'armera de cette pensée que Dieu est à notre droite pour nous soutenir et qu'il nous voit, ne sera jamais vaincu par les passions ni par quelque tribulation que ce soit, ni par le diable ou les ennemis qui pourront le poursuivre : *Ne redoutez point des terreurs soudaines, ni les puissances des impies fondant sur vous, car le Seigneur sera à votre côté et il gardera vos*

*pièds, afin que vous ne soyez point pris dans le piège.* (Prov., III, 25-26). C'est pourquoi adressons-lui cette prière en toute confiance : *Délivrez-moi, Seigneur, et placez-moi près vous, et que la main de qui que ce soit combatte contre moi.* (Job, XVII, 3. — Albert le Grand).

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

LXXX

SERMON SUR LA MONTAGNE : Le *Pater*

Il est incontestable que le *Pater*, nous ayant été enseigné, comme modèle de prière, par Notre-Seigneur lui-même, est la plus efficace et la plus belle des formules que nous puissions employer. Encore que le divin Sauveur ne nous oblige nullement à nous en servir toujours à l'exclusion des autres, il n'en reste pas moins vrai qu'elle doit avoir la préférence. Sur ce point, l'Eglise nous donne l'exemple : elle place le *Pater* au commencement et à la fin de tous ses offices liturgiques, sauf le saint sacrifice de la messe où il occupe une place d'honneur.

Nul ne pouvait mieux savoir que le Seigneur Jésus la manière dont l'homme doit adorer Dieu et ce dont il a le plus besoin pour lui-même. Etudions un instant la composition de cette belle prière afin de l'apprécier davantage et d'apprendre à la mieux réciter encore.

• •

Le *Pater* se compose d'une courte invocation et d'une prière proprement dite. La prière comprend deux parties dont la première regarde Dieu, tandis que la seconde concerne les hommes. Comme pour la Loi du Sinaï, on peut distinguer deux tables dans le « Notre Père », avec trois demandes dans la première et quatre dans la seconde.

1. Par l'invocation : « Notre Père qui êtes dans les cieux, » l'âme rappelle à Dieu qu'il est père, et s'adresse ainsi, dès le début, à sa bonté et à sa puissance. En même temps, cette pensée, au commencement de la prière, nous encourage et nous excite à la confiance. Ce nom de « Père, » qui s'échappe de nos cœurs, n'est pas une vaine figure : Dieu est réellement notre père, et nous sommes véritablement ses enfants. Mais, sans l'ordre de Jésus, Fils de Dieu, qui de nous, misérables créatures, chétives et souillées, aurait eu la hardiesse de donner à celui dont la demeure est dans les cieux, le titre familial et si tendre de père ?

Nous disons « Notre Père » parce que nous parlons comme membres de la grande famille chrétienne ; Jésus-Christ, seul Fils éternel et consubstantiel de Dieu, a le droit de dire : « Mon Père. »

2. La prière qui suit l'invocation comprend d'abord, avons-nous dit plus haut, trois demandes ou souhaits concernant la gloire divine : « Que votre

nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! »

Si Dieu est notre père, et un bon père, si nous sommes ses enfants, quoi de plus naturel à un cœur d'enfant que de désirer que ce Père soit reconnu comme tel, c'est-à-dire glorifié et béni ? Quoi de plus légitime que le vœu de voir un tel Père régner sur tous les cœurs, et que tous aillent un jour régner avec lui dans le ciel ?

Tel est l'objet de la deuxième demande. Voici maintenant celui de la troisième : que la volonté des hommes se conforme, en tous points, à celle de Dieu ! Ce serait déjà le paradis sur la terre, si les hommes obéissaient à la volonté du Seigneur avec la soumission des anges et des saints dans le ciel.

Quels beaux exemples de cette soumission à la sainte volonté de Dieu nous offre la sainte Ecriture ! Job, dépouillé de tous ses biens, atteint d'une horrible maladie, prononce ces paroles mémorables : « Le Seigneur me les avait donnés, il me les a ôtés, que sa volonté soit accomplie ! Béni soit le nom du Seigneur ! » (Job, I, 21). Le grand prêtre Héli, apprenant de la bouche de Samuel le châtiment qui va fondre sur sa famille, se contente de dire : « Il est le Seigneur, qu'il fasse ce qu'il lui plaît. » (I Rois, III, 18). Tobie, en butte aux reproches amers de sa femme, dit au Seigneur, en pleurant : « Faites de moi ce qu'il vous plaira ! » (Tob., III).

Faut-il rappeler la scène douloureuse du jardin de Gethsémani, quand la tristesse et la douleur arrachent par trois fois, au divin Rédempteur, cette plainte si déchirante et si résignée : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne ! Cependant, que votre volonté se fasse et non la mienne ! »

3. Par les trois premières demandes, nous payons notre dette à la gloire de Dieu ; dans les quatre dernières, nous songeons à nos propres besoins. A la façon d'un enfant plein de confiance en son père, nous demandons au Seigneur tout ce qui nous est nécessaire pour la vie du corps. C'est le sens des paroles : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. » Nous reconnaissons par là tenir tout de la munificence divine, que nous soyons riches ou pauvres.

Nous pouvons également, par ces paroles, demander à Dieu le pain eucharistique, appelé aussi pain quotidien, parce que, dit saint Augustin, on peut le recevoir tous les jours ; ou encore entendre la grâce de Dieu dont nous avons besoin à chaque moment.

Enfin par cette expression de « pain quotidien » le Sauveur a voulu réprimer les désirs de l'avarice, et bannir du cœur de ses enfants tous les sentiments de défiance et d'inquiétude, en les portant à se reposer entièrement sur sa Providence.

L'homme ne vit pas seulement de pain, c'est-à-dire de la vie matérielle ; il doit aussi vivre de la vie surnaturelle, vie de la grâce, vie de l'amour de Dieu. L'obstacle à cette vie, ce qui l'éteint,



c'est le péché, aussi le Seigneur Jésus nous fait-il dire : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

Ce pardon sollicité nous rappelle, avec nos fautes, le souvenir de notre faiblesse et nous fait ajouter : « Et ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il. » Nous avons péché et nous pouvons pécher encore : afin de témoigner à notre Père céleste notre désir de ne plus l'offenser, nous le supplions de nous accorder sa grâce lorsque la tentation viendra harceler notre âme, de ne pas permettre que nous succombions aux pièges du démon.

Le mal dont nous demandons à être délivrés n'est point seulement le démon, mais tout mal quel qu'il soit, mal présent, passé et futur, ainsi que le dit l'Eglise dans la belle prière du *Libera nos* qu'elle fait réciter au prêtre, à la messe, après le *Pater*.

Et ainsi s'achève, dans une demande universelle, la prière enseignée par Jésus. Mais comme si le Sauveur avait craint que le refus de pardonner à nos ennemis ne vînt empêcher l'efficacité de sa prière, il insiste aussitôt et revient sur la nécessité de pardonner : « Car si vous remettez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous remettra aussi vos fautes. Mais si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père ne vous pardonnera pas non plus vos offenses. » (Matth., vi, 14-15).

Cette condition du pardon accordé à nos frères, si nous voulons que Dieu nous pardonne, Jésus l'a rappelée plusieurs fois. On rencontre parfois des chrétiens animés de sentiments de haine et de vengeance contre leur prochain, qui, pour ne pas demander leur propre condamnation, omettent ce verset du « Notre Père. » On ne trompe pas Dieu ; en tronquant cette prière, ils la décapitent et la rendent vaine. Il faut pardonner ou renoncer au droit de réciter l'Oraison dominicale.

\*\*\*

Un pieux évêque, rencontrant un jour une jardinière, l'interrogea sur la manière dont elle priait le Seigneur. Il fut émerveillé de l'entendre paraphraser le « Notre Père » de la manière suivante, qui a reçu le nom de « *Pater* de la Jardinière. »

*Notre Père qui êtes aux cieux.* Que je suis heureuse, ô mon Dieu, de vous avoir pour père et de songer que le ciel doit être un jour ma demeure ! Faites-moi la grâce de ne point déchoir de la qualité de votre enfant.

*Que votre nom soit sanctifié.* Mon Dieu, je ne suis qu'une pauvre créature, incapable par moi-même de pouvoir sanctifier votre saint nom, mais je désire de tout mon cœur qu'il soit sanctifié par toute la terre.

*Que votre règne arrive.* Qu'il arrive dans mon cœur et dans celui de tous les miens, par votre grâce, afin que nous puissions régner éternellement avec vous dans la gloire.

*Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.* Mon Dieu, vous m'avez condamnée à gagner ma vie par le travail de mes mains ; j'ac-

cepte cette condition, et je ne voudrais pas la changer en une autre contre votre sainte volonté.

*Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.* Mon Dieu, je vous demande trois sortes de pain : celui de votre divine parole, pour m'apprendre ce que je dois faire ; celui de la sainte Eucharistie, pour fortifier mon âme ; et celui qui m'est nécessaire pour sustenter mon corps, et je vous promets, ô mon Dieu, après avoir pris ce qui me sera nécessaire, d'assister, avec le reste, ceux qui pourraient en avoir besoin.

*Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Seigneur, je sais que j'ai offensé plusieurs personnes, je leur en demande pardon de tout mon cœur. Je pardonne de même à ceux qui m'ont offensée, et je vous prie de leur faire tout le bien que je me souhaite à moi-même.

*Ne nous laissez pas succomber à la tentation.* Vous savez, mon Dieu, de combien d'ennemis je suis entourée, et que, sans votre grâce, je succomberais à leurs suggestions : je vous la demande de tout mon cœur, cette grâce de vous rester fidèle.

*Mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.* Oui, mon Dieu, délivrez-moi, ainsi que tous les miens, du plus grand de tous les maux, le péché, qui seul pourrait nous faire perdre votre grâce.

Pourquoi ce *Pater* de la Jardinière ne deviendrait-il pas le nôtre, au moins de temps en temps ? Quelles grâces et quels fruits en retirerait notre âme !

## LA JOURNÉE CHRÉTIENNE

### ALLOCUTIONS A DES JEUNES FILLES

#### X

#### LES CONVERSATIONS MAUVAISES

##### 1<sup>o</sup> Au point de vue pureté

Mes enfants,

Je viens vous signaler un danger très grave qui vous menace chaque jour ; je viens vous dénoncer la cause de bien des défaillances et de bien des chutes : les mauvaises conversations.

La langue, l'un des plus faibles organes du corps humain, en est cependant l'un des plus redoutables. Agent merveilleux pour le bien, elle est aussi un instrument puissant pour le mal ; les ravages qu'elle fait sont incalculables ; les vertus de charité et de pureté ont en elle leur plus terrible ennemi.

Que Dieu m'aide à vous faire comprendre combien sont funestes les conversations contre la pureté, et puissiez-vous être résolument décidées pour l'avenir à ne jamais les écouter, à ne jamais en tenir !

##### I. — Ne les écoutez pas.

N'écoutez pas les mauvaises conversations : elles ouvrent la porte à un détestable vice, l'impureté.

1. Voyez cette jeune fille ; elle était pieuse, elle

était pure, elle était vertueuse. Mais un jour, à l'atelier, au cours ou dans un salon, je ne sais, elle est entrée en relations avec des amies mauvaises qui, devant elle, ont tenu des propos légers. La première fois qu'elle a entendu ces paroles inconvenantes, elle a rougi, elle s'est sentie troublée : c'était la protestation de l'innocence qui répugne au mal. En plusieurs autres circonstances, ses amies ont renouvelé leurs conversations, sans se douter peut-être du grand mal qu'elles accomplissaient ; la jeune fille s'y est habituée, elle a été moins choquée qu'au début ; puis, par curiosité, elle a prêté l'oreille. Bientôt, semblable à la goutte d'eau qui, en tombant continuellement, creuse la pierre dure, l'impureté, en passant par les oreilles, a pénétré petit à petit cette âme innocente ; les conversations mauvaises ont remué en elle la boue que nous portons tous au fond du cœur ; l'attrait du mal s'est éveillé, et cette jeune fille qui hier rougissait d'une parole légère, en rit aujourd'hui, elle y prend plaisir, elle se mêle à la conversation, elle repaît son imagination des idées malsaines qu'on lui suggère par la parole, et elle livre son âme aux sentiments et aux désirs coupables.

C'est fait : l'œuvre est accomplie, le démon de l'impureté compte une victime de plus, et Dieu un ange de moins.

Regardez, mes enfants, les ravages opérés dans cette âme ! Elle est flétrie, comme ces fleurs qu'un froid rigoureux décolore et fane en quelques instants. Dans le corps humain, l'horrible cancer n'occupe d'abord qu'un point imperceptible, mais il s'étend successivement et ronge toutes les fibres de l'organe auquel il s'attaque : ainsi, le vice impur s'empare de toutes les facultés de l'âme pour les détruire.

Autrefois, cette jeune fille était ardente pour le bien ; la vertu lui était facile. Aujourd'hui, elle n'a plus de force, et sur tous les points elle a baissé ; le démon de l'impureté est un maître exigeant et puissant, il conduit ses créatures de péché en péché, partout où il veut.

Autrefois, cette jeune fille avait de l'enthousiasme, elle se passionnait pour tout ce qui est grand et beau, elle avait une vive affection pour ses parents et ses amies. Aujourd'hui, son cœur est blasé, elle semble incapable d'un généreux sentiment, l'égoïsme la domine, elle ne recherche plus que sa satisfaction personnelle.

Autrefois, cette jeune fille avait une foi vive. Mais avec l'impureté, les ténébres sont venues obscurcir les clartés du soleil divin qui illumine les âmes pures. Elle n'a plus qu'une foi de commande, à la première occasion elle l'abandonnera.

Autrefois, cette jeune fille priait avec piété, recevait les sacrements avec profit. Aujourd'hui, elle se sent mal à l'aise en face de Dieu, elle traite les choses de la religion sans respect.

Autrefois, cette jeune fille était heureuse, elle jouissait de la paix du cœur, elle se plaisait dans la société de ses parents, ses goûts étaient simples. Aujourd'hui, elle ne se sent plus heureuse, la vie

en famille avec ses joies reposantes lui est à charge, elle rêve d'une vie nouvelle ; dans ses lectures, dans ses conversations, dans ses relations, elle cherche des jouissances qui offensent Dieu et qui ne laissent dans son âme que trouble, dégoût et remords.

Autrefois, l'innocence de sa vie se reflétait dans le calme de sa physionomie et dans la limpidité de ses yeux. Aujourd'hui, son front est sombre, son regard terne, son rire forcé.

Autrefois elle était le temple de Dieu, aujourd'hui elle est la demeure de Satan.

En un mot, autrefois elle était pure, aujourd'hui elle ne l'est plus ; avec la pureté, elle a tout perdu.

Et dans l'avenir, que deviendra-t-elle ? Comme les oiseaux de proie s'acharnent sur les cadavres pour n'en laisser que le squelette, les pensées mauvaises suivront peut-être l'âme impure jusqu'à son lit d'agonie et la tourmenteront à cette heure où elle voudrait enfin s'en défaire pour aller vers Dieu.

O Satan ! viens chercher cette âme, elle t'appartient, car l'Apôtre l'a dit : « Les impurs n'entreront pas dans le royaume des cieux. » Nul vice ne fournit une si riche moisson au démon ; l'impureté peuple l'enfer.

Oh ! mes enfants, je ne connais pas de situation plus triste que celle que je viens de vous décrire... Dieu vous en préserve !... Gardez avec un soin jaloux la pureté de votre cœur, elle est votre plus belle parure et votre plus riche trésor. Pour la conserver, fuyez à tout prix les conversations mauvaises : elles sont le noviciat de l'impureté.

2. Mais j'entends vos excuses. Vous me dites : « J'écoute les conversations mauvaises, mais elles ne sont pas dangereuses pour moi, car je n'y attache pas d'importance. J'en prends et j'en laisse. » — « J'en prends et j'en laisse, » quel singulier raisonnement ! C'est celui d'un imprudent qui goûterait sans aucune inquiétude du poison, et qui en présenterait à ses amis en disant qu'il ne veut ni s'empoisonner ni empoisonner les autres. Si l'on absorbe de la strychnine ou de l'arsenic, peu importe les réserves que l'on fait intérieurement. Quand on prend du poison, l'on tue son corps ; quand on écoute les mauvaises conversations, l'on tue son âme.

Vous ajoutez : « Mais je n'écoute que des paroles peu graves. » — Prenez garde ! En matière de pureté, faire quelques concessions au démon, c'est ordinairement accepter à l'avance une défaite totale ; le terrain est glissant, on descend plus bas qu'on ne croyait.

3. Peut-être vivez-vous dans un milieu très malsain, au milieu de compagnes corrompues dont vous êtes obligées d'entendre les conversations... Dans ce cas, je vous plains ; mais, de grâce, ne vous découragez pas. Luttez pour rester pures ; soyez fières de souffrir pour la vertu ; ayez confiance, Dieu ne permettra pas que vous soyez tentées au delà de vos forces. Il vous enverra des grâces proportionnées à vos besoins.

Le 30 mai 1431, à Rouen, Jeanne d'Arc fut brû-



lée vive. Sur la place du Vieux-Marché, on avait disposé des fagots jusqu'à une grande hauteur ; au milieu se dressait un poteau, et sur les fagots on avait étendu une couche épaisse de plâtre humide, afin de produire une fumée intense qui cacherait et étoufferait la victime. Conduite sur la faite du bûcher, Jeanne d'Arc fut attachée au poteau par un cercle de fer lui faisant le tour du corps. Le bourreau alluma les fagots par le bas ; la flamme bondit. Quand elle en aperçut le sinistre éclat, Jeanne, affolée, comprit que c'en était fini du côté de la terre, elle leva ses yeux vers le ciel et pressa le crucifix sur son cœur. Un silence énorme se fit sur la place du Vieux-Marché ; la foule se taisait, haletante ; alors on entendit la voix de Jeanne qui s'écriait : « Saint Michel ! saint Michel ! Mes voix ne m'avaient pas trompée, ma mission était de Dieu ! » puis : « Jésus ! Jésus ! » et encore une fois : « Jésus ! » et ce fut tout.

Quand le feu eut achevé son œuvre, le bourreau fouilla les cendres avec sa fourche de fer ; mais, ô merveille ! il trouva le cœur de Jeanne d'Arc intact, rempli d'un sang vermeil et semblant vivre encore.

Vous qui êtes obligées d'entendre journellement des conversations mauvaises, souvenez-vous de Jeanne d'Arc ; comme les flammes du bûcher de Rouen, les paroles impures vous environneront pour vous donner la mort, vous en souffrirez ; mais puisque vos compagnes, au lieu de vous être un secours, vous sont un danger, tournez vos regards vers le ciel ; au milieu de l'épreuve, pressez sur votre poitrine le petit crucifix que vous portez ; invoquez Jésus et Marie, et le feu de l'impureté n'atteindra pas votre cœur.

Mes enfants, n'écoutez pas les mauvaises conversations.

## II. — *N'en tenez jamais.*

Ne tenez jamais de mauvaises conversations : vous accompliriez une œuvre satanique. Je vous ai décrit plus haut les ravages terribles opérés dans les âmes par les conversations impures. Si vous vous permettiez de tenir des propos de ce genre, vous seriez devant Dieu responsables de ces maux. Je veux bien que vous ne dites que des paroles légères, auxquelles vous n'attachez pas grande importance ; mais ces paroles, en éveillant dans une âme des idées mauvaises, produiront peut-être des résultats inattendus devant lesquels vous reculerez épouvantées si vous les connaissiez.

Observez ce qui arrive pour les avalanches. Un coup de vent a détaché du haut de la montagne une petite quantité de neige ; tout en roulant, cette neige se pelotonne et forme une boule serrée. A mesure que sa vitesse s'accroît, de nouvelles quantités de neige, de plus en plus considérables, viennent s'y ajouter au point que, dans le lointain, le bruit de cette immense boule retentit comme un roulement de tonnerre. Rien ne résiste à la puissance d'impulsion de cette masse qui entraîne avec elle d'énormes blocs de rochers, des arbres séculaires, et qui parfois même écrase et

ensevelit des villages entiers. Ainsi une seule mauvaise parole produit quelquefois des centaines et des milliers de péchés et peut suffire pour corrompre et damner un grand nombre d'âmes.

Lorsque Caïn tua par jalousie son frère Abel, Dieu irrité lui adressa ces paroles : « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ? La voix de son sang crie de la terre jusqu'à moi. Tu seras maudit ! » O vous qui dites des paroles impures, votre crime est pire que celui de Caïn : celui-ci n'a tué que le corps de son frère, vous, vous tuez des âmes. Il me semble entendre la parole de Dieu qui vous reprend et vous maudit : « Jeunes filles aux conversations mauvaises, qu'avez-vous fait de ces compagnes que vous deviez porter au bien et que vous avez corrompues ? La voix de ces âmes flétries par vos paroles crie vengeance. Vous serez maudites, à cause de votre impureté. »

Oui, vous serez maudites de Dieu, vous qui chaque jour racontez avec force détails tous les scandales réels ou imaginaires dont vous avez lu ou entendu le récit ; vous qui, par un sot orgueil, dites des légèretés dans le but de faire preuve d'esprit et d'attirer sur vous l'attention et les rires mauvais de vos amies ; vous surtout qui commettez le crime d'apprendre le mal à des sœurs, à des compagnes plus jeunes que vous. Vous connaissez l'effrayante parole du Christ : « Malheur, malheur à celui qui scandalise les petits ! Il vaudrait mieux pour lui ou qu'il ne fût point né, ou qu'après sa naissance on lui eût mis au cou une meule à moudre le grain et qu'on l'eût précipité dans l'abîme des mers. »

Mes enfants, comprenez le grand mal que vous pouvez faire par des mauvaises conversations ; n'entretenez point par vos paroles ce fleuve immense de boue qui roule à travers le monde ses eaux fangeuses et salit tous ceux qui s'en approchent. A notre époque où les âmes corruptrices sont si ardentes pour le mal, soyez les apôtres de la pureté.

Combattez dans votre milieu les mauvaises conversations ; désapprouvez-les, alors même que vous devriez être l'objet de quelques tracasseries ; si vous ne pouvez faire autrement, protestez du moins par votre silence. Veillez surtout sur la pureté des enfants dont l'innocence est menacée et qui par suite de leur âge sont peu armés pour les luttes de la vertu.

Oh ! bienheureuses les jeunes filles qui comprennent ces choses ! Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu ! Bienheureuses les lèvres chastes d'où ne sortent que des paroles honnêtes ! Bienheureuses les âmes qui, à l'heure du jugement, pourront offrir à Dieu, dans toute sa parure, dans toute sa blancheur, avec tout son parfum, le beau lis de la pureté !

---

*Imprimatur* : † SEBAST., Episcopus Lingonensis.

*Le gérant* : J. MAITRIER.

---

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Pour la fête de saint Pierre.** — Sa triple victoire sur le monde romain, 433.

**Entretiens sur les évangiles du dimanche.** — XXXII. 6<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte : La seconde multiplication des pains, 436.

**Réflexions sur des paroles du Propre des messes du dimanche.** — XXXIII. 6<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte, 439.

**La journée chrétienne, Allocutions à des jeunes filles.** — XI. Les conversations mauvaises : 2<sup>e</sup> Au point de vue charité, 442.

**Catéchisme de persévérance.** — *La vie publique de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* — DEUXIÈME ANNÉE. — L'ÉDUCATEUR. — XIII. La parabole du Semeur, 444.

**Plan de sermon.** — La religion et le peuple, 448.

**Sermons pour la fête de l'Adoration perpétuelle.** — I. Dispositions à la sainte communion, 449. — II. Excellence et effets de la sainte communion, 451. III. L'Adoration réparatrice, 454.

**Courtes instructions pour la prière du soir.** — LXXXI. Le jeûne, 459.

**Catéchisme de première communion.** — La présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie : notion, erreurs, preuves, 460.

## POUR LA FÊTE DE SAINT PIERRE

### SA TRIPLE VICTOIRE SUR LE MONDE ROMAIN

*Tu es Petrus, et super hanc petram œdificabo Ecclesiam meam, et portæ Inferi non prævalebunt adversus eam.*

Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre elle. (Matth., xvi, 18).

Mes frères,

Un jour de l'an 42, la ville de Rome voyait arriver dans ses murs un singulier voyageur.

C'est un étranger.

Son visage couvert de sueur et de poussière, ses vêtements déchirés et usés par la marche, indiquent qu'il vient de loin.

Ses pieds sont nus, son front chauve, ses yeux rougis par les larmes ; il est si las qu'il s'assied sur une pierre. Des gardes s'approchent : il leur demande son chemin et se fait nommer quelques-uns des monuments qu'il découvre, entre autres ce temple de Jupiter qui, du sommet du Capitole, domine la ville et le monde.

Ces renseignements obtenus, il se lève et s'éloigne. — Gardes, regardez bien cet homme !... Vous l'avez pris pour un mendiant ? Eh bien ! il vient pour renverser ce temple, et il y réussira !

Vous avez tous reconnu, mes frères, le voyageur qui vient d'entrer à Rome. C'est celui dont nous célébrons aujourd'hui le triomphe : c'est Pierre ; hier pêcheur en Galilée, aujourd'hui apôtre d'un

Dieu inconnu, et demain premier maître du monde !

Il avait d'abord fixé sa résidence à Antioche. Mais bientôt il a compris qu'il faut à Jésus-Christ une autre capitale. Il a donc quitté l'Asie, traversé les mers, et aujourd'hui il vient conquérir Rome, cette cité superbe qui elle-même a conquis l'univers.

Suivons-le dans la Ville éternelle. Trois ennemis l'y attendent : l'incrédulité, la corruption, la tyrannie, — ceux qui enseignent, ceux qui jouissent et ceux qui gouvernent.

Tout cela soulevé, tout cela ligué, et tout cela vaincu par un pauvre ouvrier.

Tel est l'étonnant prodige que nous aurons à contempler aujourd'hui.

Ces considérations feront peut-être surgir plus d'un triste rapprochement... Puissent-elles du moins éclairer notre esprit et notre cœur et les préserver à jamais de tout découragement ! C'est la grâce, mes frères, que nous demanderons à Dieu par l'intercession de Marie, la Reine des apôtres. *Ave Maria !*

### I. — Victoire sur l'incrédulité.

Quand saint Pierre entra dans Rome, le monde était las de paganisme. On commençait à en avoir assez de cette absurde religion qui divinisait tout, jusqu'aux bornes du chemin. Mais par quoi la remplacer ?

Là-dessus travaillait l'imagination des savants romains : chaque maître avait son école, chaque école son système, et Dieu sait quelles rêveries étaient chaque jour proposées à l'admiration du genre humain !

Un jour pourtant, toutes ces discussions firent place à une vague rumeur : on avait entendu dire qu'une doctrine nouvelle avait paru dans Rome. Plus heureuse que les autres, elle gagnait rapidement du terrain ; encore un instant, et elle allait dominer.

Les beaux esprits de Rome furent terrifiés. Qu'allait devenir leur prestige ? Vite il fallait se lever et confondre avec éclat l'audacieux novateur.

La chose, après tout, était facile.

Cet audacieux, quel était-il ? — Un pauvre Juif, arrivé de la veille, presque inconnu ; sans amis, sans parents, sans fortune ; ni savant, ni lettré, incapable de comprendre et de repousser les subtiles railleries de ses adversaires.

Aussitôt l'attaque commença.

Les orateurs, les écrivains, les rhéteurs, tonnèrent contre la secte nouvelle, avec d'autant plus d'avantage qu'ils la connaissaient moins.

Et qu'enseignait-il donc, ce Juif ? — Un seul Dieu en trois personnes, un Dieu qui s'incarne, un Dieu qui rachète ! Des mystères qu'il faut croire sans les comprendre ! — Est-ce que la raison humaine n'est pas capable de tout savoir, de tout comprendre ?... Des mystères ! cela était bon pour des femmes et des esclaves ; pour un savant, pour un lettré, jamais !



Voilà ce qui se disait dans tous les discours, se lisait dans tous les livres, s'enseignait dans toutes les écoles.

La foule, qui accueille facilement toutes les diatribes et toutes les calomnies, donna à celle-ci l'autorité du nombre. Le nom de *chrétien* devint synonyme d'*insensé*, et bientôt l'univers apprit que la secte nouvelle, démasquée et jugée par la science, allait bientôt périr.

Par malheur, ce jugement venait trop tard. Un autre avait été signifié à Pierre, le Juif prédicateur, vingt ans auparavant, sur les bords d'un lac de Galilée. « Tu es Pierre, disait ce jugement, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre Elle. »

Pierre continua donc à prêcher Jésus-Christ.

Bientôt, convertie par sa parole, Rome la superbe s'écria : « *Je crois !* »

A sa suite, l'Italie, la France, l'Espagne, reçoivent ses enseignements et s'écrient : « *Je crois !* »

Il meurt, mais sa doctrine se répand toujours : elle gagne la Grèce, elle gagne l'Afrique, elle gagne l'Angleterre... Et la Grèce, l'Afrique et l'Angleterre s'écrient : « *Je crois !* »

Elle pénètre en Allemagne, en Russie, en Asie... Et de ces contrées s'élèvent des millions de voix qui disent : « *Je crois !* »

Les siècles s'écoulent. On découvre des continents... Et la première parole qui arrive de ces continents est celle-ci : « *Je crois ! Je crois !* »

De hardis explorateurs signalent des contrées inconnues ; les missionnaires s'y élancent... Et tous les jours, du nord de l'Amérique, du centre de l'Afrique, des îles de l'Océanie, s'élèvent de nouvelles voix qui répètent : « *Je crois ! Je crois !* »

Voilà quel a été le triomphe de saint Pierre sur l'incrédulité romaine.

Qui se souvient des sages de Rome ? — Personne !... Personne ! pas même ceux qui sous nos yeux veulent continuer la lutte.

Car c'est le propre des ennemis de l'Eglise de renouveler sans fin les mêmes attaques, pour subir sans fin les mêmes défaites.

De nos jours donc l'incrédulité s'est indignée contre le joug du christianisme : « Une révélation ! des mystères ! Est-ce que la raison humaine n'est pas capable de tout savoir et de tout comprendre ? »

Elle est allée plus loin.

Elle a fouillé les entrailles du globe, interrogé les annales des peuples, étudié les langues de l'antiquité pour mettre en défaut une ligne de la Bible ou une parole de l'Eglise.

Et avec d'autant plus d'assurance qu'elle a obtenu moins de résultats, elle a proclamé que le règne de la superstition était décidément fini, le règne de la raison décidément commencé.

La presse a porté ce bel arrêt jusque dans les moindres hameaux ; des conférenciers se sont chargés de l'expliquer au dernier des paysans, et le jour viendra peut-être où, dans les écoles, on le fera épeler aux tout petits enfants.

L'Eglise, jugée par tant de bouches, serait-elle condamnée au silence ?

Rassurez-vous !

Au siècle dernier, un impie fameux disait : « Courage, mes amis, l'Infâme n'en a plus que pour vingt ans !... » L'Infâme, c'était le christianisme. — Voltaire est mort, et le christianisme vit toujours.

Au commencement de ce siècle, un autre écrivait un livre intitulé : « *Comment les dogmes finissent.* » — Jouffroy est mort, et les dogmes ne sont point finis.

De nos jours on répète avec assurance que l'Eglise se meurt. — Attendez, attendez !... Demain, nos fiers impies auront péri, et l'Eglise, toujours inspirée et toujours écoutée, chantera sur leurs tombes délaissées le cantique de son infaillibilité : « *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais contre elle. *Et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* »

## II. — Victoire sur la corruption.

La corruption était grande à Rome quand saint Pierre s'y rendit.

L'orgueil y avait régné avec Auguste, l'avarice avec Tibère, la volupté avec Caligula, puis tout cela s'était réuni et régnait à la fois avec Néron.

C'est à cette société que saint Pierre venait prêcher l'Evangile.

— De l'or ! s'écria-t-on de toutes parts, de l'or ! donnez-nous de l'or et nous vous suivrons en foule !

— Non, répondit l'apôtre ; le Dieu que je prêche est né pauvre, il a toujours vécu pauvre, et il est mort pauvre après avoir dit : « Bienheureux les pauvres, parce que le royaume des cieux leur appartient. »

— Des honneurs ! s'écria-t-on alors ; donnez-nous des honneurs et nous serons chrétiens !

— Non, répondit l'apôtre ; le Dieu que je prêche est né petit, il a toujours aimé les petits, et il est mort sur une croix après avoir dit : « Celui qui s'abaisse sera élevé, et celui qui s'élève sera abaissé. »

— Des plaisirs ! s'est-on enfin écrié ; donnez-nous du moins des plaisirs et nous serons à vous !

— Non, a répondu l'apôtre ; le Dieu que je prêche est né d'une Vierge ; il a vécu sans péché et il est mort pour expier le péché, après avoir dit : « Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu. »

— Que nous offrez-vous donc ? a repris la société romaine.

— Ce que je vous offre, à vous, riches, c'est la pauvreté ; à vous, superbes, c'est l'humilité ; à vous, voluptueux, c'est la mortification.

C'était une étrange manière de se faire des partisans ; un tel ennemi ne parut pas à craindre, et

l'on se mit à rire de cet insensé qui voulait convertir la terre avec un pareil programme.

Mais je l'ai dit : la nouvelle doctrine gagnait vite du terrain, les conversions se multipliaient et le monde romain comprit qu'il fallait faire la guerre.

Il la fit sans pitié.

« Comprenait-on un tel aveuglement ! renoncer à la fortune, renoncer à la gloire, renoncer au plaisir, à tout ce qui fait le bonheur ici-bas ! — Et pourquoi ? Pour gagner je ne sais quel ciel dans je ne sais quelle autre vie ? Chimères que tout cela ! A la mort tout est mort, et il n'y a de paradis que pour ceux qui savent s'en faire un ici-bas. Jouissons donc tandis que nous le pouvons ; la vieillesse et la mort viendront bien assez tôt. »

Bientôt, aux paroles on joignit les actions ; on redoubla les séductions ; on vanta les charmes de la gloire et des honneurs, ceux de la richesse et des plaisirs. On peignit les chrétiens comme des êtres moroses, ennemis de toute civilisation ; des orgueilleux qui voulaient briller par plus de singularité ; des avarés qui vivaient pauvrement pour économiser davantage ; des hommes de plaisir qui se dédommageaient amplement, dans leurs réunions secrètes, de leur feinte austérité.

On fit plus ; on alla jusque dans le camp ennemi séduire les convertis ; on multiplia à leurs yeux les tableaux enchanteurs ; un mot, un seul, et ils se voyaient comblés d'honneurs, de fêtes, de trésors.

Certes, il n'en fallait pas tant, semblait-il, pour faire perdre au prêcheur Pierre jusqu'à la dernière de ses conquêtes.

Encore un instant, et ce visionnaire, resté seul, irait en Galilée retrouver la barque et les filets qu'il n'aurait pas dû quitter.

Par malheur, comme le premier, ce second jugement venait trop tard.

Un autre avait été signifié à Pierre vingt ans auparavant, et ce jugement disait : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre Elle. »

Pierre continua donc à prêcher.

Et à sa voix, on voyait des riches se dépouiller de leur fortune, des pécheurs publics quitter leurs désordres, des grands se démettre de leurs charges et de leurs honneurs.

On voyait de pauvres mendiants, de pauvres malades, de pauvres esclaves s'estimer plus heureux que les nobles patriciens qui naguère leur faisaient envie.

On voyait de grands personnages, des jeunes gens, des jeunes filles de sang illustre quitter leurs palais et s'enfoncer dans les déserts pour y vivre seuls, loin des grandeurs, des tentations et de l'abondance.

Et ces prodiges ont toujours continué depuis. L'humilité, la pauvreté, la chasteté ne sont plus des vertus dont on se moque. Et à l'heure qu'il est, il y a des foules d'âme qui se précipitent dans

les cloîtres pour y vivre loin du monde, victimes volontaires, toujours prêtes à réparer un acte d'ambition par un acte de renoncement, un acte de cupidité par un acte de détachement, un acte de sensualité par un acte de mortification.

Voilà quel a été le triomphe de saint Pierre sur la corruption romaine.

Qui se souvient des défenseurs de cette corruption ? — Personne !... Personne ! pas même ceux qui aujourd'hui continuent la lutte.

Car de nos jours la corruption semble plus grande que jamais.

Chacun a constaté l'abaissement des caractères ; quant au désordre des mœurs, les incroyants eux-mêmes se sont effrayés et demandent qu'on mette enfin une digue au torrent fangeux qui nous inonde.

Les publications, les gravures, les représentations mauvaises se sont multipliées à l'infini ; elles s'affichent sur tous les murs et s'étalent à toutes les vitrines ; une jeune fille, un jeune homme chrétiens ne peuvent plus sortir sans rencontrer à chaque pas une insulte à leur foi ou un piège à leur vertu.

Il y a bien des mères ici : qu'elles disent si mes paroles sont exagérées !

Voilà le mal ; avant tout, il est dirigé contre l'Eglise : on n'a pu lui bâillonner la bouche, on voudrait la noyer dans la boue.

Ce plan réussira-t-il ?

Rassurez-vous !

Ce n'est pas la première attaque de ce genre qu'a subie l'Eglise. Comme au temps de Néron, la corruption est effrayante... Attendez ! attendez !... Demain les corrupteurs seront morts et l'Eglise, toujours pure et toujours respectée, chantera sur leurs tombes flétries le cantique de son indéfectibilité : « *Tu es Petrus. Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et jamais, jamais, les portes de l'Enfer ne prévaudront contre Elle. Et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* »

### III. — Victoire sur la tyrannie.

Néron s'amuse... Il a des palais splendides, des richesses magnifiques qu'il gaspille en prodigalités insensées.

Néron s'amuse... Il a tous les jours des couronnes, des fêtes, des jeux où s'égorgent pour lui plaisir des milliers de gladiateurs.

Néron s'amuse... Il a des autels, des prêtres, des sacrifices ; on crie quand il sort : « Honneur, honneur au dieu Néron ! »

Et il s'amuse tranquillement, car les prêtres l'ont proclamé immortel, le peuple l'acclame, le Sénat le craint et se tait.

Mais voilà qu'un jour son front s'assombrit. Qu'est-il donc arrivé ? Son comédien favori serait-il mort ? — Non, au fond de la ville, ses espions le lui ont dit, un Juif enseigne qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et que ce Dieu n'est pas Néron !

Ce Juif va plus loin : il enseigne que les empe-



reurs ont des devoirs comme les autres hommes, qu'ils ne sont pas d'une nature supérieure, enfin qu'à la mort ils seront jugés comme le dernier de leurs sujets.

Lui, Néron, avoir des devoirs !... Lui, être de la même nature que ses esclaves !... Lui, être jugé un jour !... Mais c'étaient des blasphèmes ! des crimes de lèse-majesté !

« Gardes ! saisissez ce pêcheur séditieux qu'on appelle Pierre, ce faiseur de tentes qu'on appelle Paul et qui, comme lui, outrage la divinité de Néron ; conduisez-les hors de la ville et mettez-les à mort ; d'autres ont péri pour moins que cela !... Quant à leurs sectateurs, qu'on les cherche, qu'on les traque, qu'on les arrête, qu'on les emprisonne, qu'on les couvre de peaux de bêtes pour les faire dévorer par les chiens ; qu'on les enduise de poix et de résine, puis on les transportera dans les jardins du palais et, le soir, ces torches vivantes éclaireront les plaisirs de Néron. »

C'était plus qu'il n'en fallait : la mort de Pierre et des principaux chrétiens était plus que suffisante pour arrêter les conversions. Néron crut avoir porté un coup mortel au christianisme et se reprit à s'amuser.

Insensé !... Ce pêcheur était celui auquel avait été dite autrefois cette parole divine : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre Elle. »

Trois siècles plus tard, un empereur chrétien, Constantin, consacrait à saint Pierre la pourpre et le trône de Néron.

Huit siècles après, un autre empereur, Charlemagne, revêtait de cette même pourpre et faisait asseoir sur ce même trône le successeur du pauvre pêcheur galiléen.

Depuis lors, chaque année, Rome a vu accourir des princes et des rois. Qu'y venaient-ils faire ? Déposer aux pieds de Pierre leur sceptre et leur couronne.

Et au jour où nous sommes, il est dans la Ville éternelle un tombeau, le plus vénéré de l'univers après celui de Jésus-Christ. On a bâti pour l'abriter la plus splendide des basiliques qui soit au monde, les peuples accourent en foule pour l'honorer, pendant que les poètes, les orateurs, les écrivains célèbrent sa gloire et ses grandeurs. Ce tombeau, quel est-il ? — C'est celui de Pierre, pauvre pêcheur de Galilée, victime et vainqueur de la tyrannie impériale.

Non loin de là, on montre aussi un autre tombeau... Qui repose là ? — Néron ! — Mais celui-là excite l'horreur universelle ; il n'est personne qui le foule sans dégoût, personne qui ne le maudisse, ... personne, pas même ceux qui aujourd'hui voudraient continuer son œuvre.

Car, qui ne le sait, l'Eglise est encore de nos jours persécutée. Le sang des martyrs n'a pas cessé de couler, et l'Afrique et l'Asie ont aussi leurs Nérons qui s'amuse à tuer les chrétiens. Et si dans d'autres pays la persécution affecte

des formes moins brutales, ne nous y trompons pas ; elle n'en sera que plus terrible.

Est-ce à dire que l'Eglise doit succomber ?

Il en est qui le disent.

Au nom du ciel, mes frères, ne désespérez pas !

L'Eglise est persécutée de tous côtés ; il n'y a personne qui la protège, tous les bras sont levés contre elle... — C'est possible !

Attendez, attendez !... Demain les Nérons seront morts, et l'Eglise, plus triomphante et plus forte que jamais, chantera sur leurs tombes maudites le cantique de son immortalité : « *Tu es Petrus ! Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et, contre Elle, les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais. Et portæ inferi non prævalent adversus eam.* »

Quelle doit être la conclusion de ce discours ? Elle se résume, mes frères, en trois mots : docilité complète aux enseignements de l'Eglise, soumission entière à ses prescriptions, confiance absolue en ses immortelles destinées.

Je connais votre piété. Mais n'avez-vous jamais été découragés à la vue de tout ce qui se dit et se fait contre l'Eglise ?

Et cependant, qu'importe que l'horizon soit sombre et que l'éclair sillonne la nue ! Qu'importe que la barque soit ballottée par les vagues et emportée par la tempête vers des océans inconnus ! Qu'importe que d'autres passagers effrayés perdent courage et s'écrient : « Seigneur, Seigneur, nous périssons ! » Qu'importe tout cela ?... Nous savons que la barque ne sombrera pas et conduira ses passagers au port, là où les attend Pierre, son premier et plus glorieux pilote.

A vous, ô grand Apôtre, seront ma dernière parole et ma dernière prière.

C'est votre œuvre que j'aurais voulu retracer ce soir.

Continuez cette œuvre du haut du ciel.

Protégez et gouvernez de là-haut l'Eglise universelle que vous avez fondée.

Protégez et gouvernez en particulier cette paroisse qui depuis quinze cents ans vous est consacrée ; regardez avec complaisance les hommages qu'elle vous rend ; bénissez et multipliez le bien qui s'y fait, et conduisez-nous tous, après une vie exempte de défaillances, au sein de l'éternelle félicité. Ainsi soit-il.

## ENTRETIENS SUR LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

XXXII

### 6<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte

#### LA SECONDE MULTIPLICATION DES PAINS

Notre-Seigneur exerçait sur les multitudes un attrait irrésistible. Elles se levaient sur son passage et, comme un troupeau suit le berger, elles

le suivaient, sans souci du lendemain, subjuguées et charmées. Pour rester avec lui, nous dit saint Mathieu dans l'évangile de ce jour, des milliers d'hommes n'avaient pas craint d'affronter la pénurie du désert.

Leur foi, plus grande que celle de leurs frères restés dans les villes, les élève aussi plus haut dans l'ordre des grâces. Le Sauveur va venir au secours de leur détresse par l'un de ses plus éclatants miracles.

Etudions ce miracle 1<sup>o</sup> en lui-même, et 2<sup>o</sup> dans sa *signification prophétique*. Cette étude remplira notre âme des plus hautes et des plus salutaires pensées.

### I. — Le miracle en lui-même.

Nous envisagerons successivement le fait historique du miracle dans ses *circonstances* et dans sa *certitude*.

1. Jésus ne veut pas que ceux qui l'ont suivi dans la solitude souffrent à cause de lui. Il se montre pour eux plein d'une tendre compassion. « J'ai pitié, dit-il, de cette foule. *Misereor super turbam*. Si je renvoie ces gens à jeun dans leur maison, ils tomberont de défaillance en chemin, car plusieurs sont venus de loin. »

Les disciples surpris répondirent en rappelant l'impossibilité de rassasier tout un peuple dans le désert. « Combien de pains avez-vous ? » demanda Jésus. — « Sept, avec quelques petits poissons. »

Il commanda alors au peuple de s'asseoir à terre. Il n'est point question ici d'herbe verte, quoique l'endroit paraisse avoir été proche de celui où avait eu lieu la première multiplication des pains, si toutefois ce n'était pas le même. C'est que la saison était alors avancée ; on était, semble-t-il, au commencement de l'été, et les rayons brûlants du soleil avaient desséché les campagnes.

Et prenant les sept pains et rendant grâces à Dieu, Jésus les rompit et les donna à ses disciples et les disciples les donnèrent au peuple. Ils avaient aussi quelques petits poissons : il les bénit et commanda qu'on les distribuât à la multitude. Tous mangèrent et furent rassasiés. De ce qui *resta* de fragments, on remporta sept corbeilles pleines. Or ceux qui mangèrent étaient environ quatre mille, sans compter les petits enfants et les femmes.

Jésus se hâta de congédier la foule. Le lac était proche, il monta avec ses disciples dans une barque et vint aborder dans le pays de Dalmanutha, sur les confins de Magdala.

Ainsi, Dieu produisit subitement, dans quelques quarts d'heure, ce qu'il a commandé au soleil, à la pluie, à la terre de produire dans le cours de huit à dix mois de l'année sidérale. Et les cinq pains furent comme des grains confiés, non à la terre, mais aux mains, aux mêmes mains de Celui qui a fait la terre. (S. Augustin).

Cette puissance qui multiplie et transforme les choses est la même qui les a créées et qui les conserve. Dieu appelant d'un mot les êtres pour

qu'ils soient et qu'ils vivent, et Jésus nourrissant quatre mille hommes avec sept pains d'orge et quelques poissons, ne font qu'un. C'est la même force, la même sagesse et la même bonté infinies.

Voilà le fait dans ses circonstances. Examinons-le dans sa certitude.

2. Qu'eussent fait toutes les commissions scientifiques du rationalisme, si elles eussent contemplé le prodige de la multiplication des pains ? Il n'y avait pas ici de place pour l'illusion ou la supercherie. Si le festin du désert n'avait pas une origine divine, les quatre mille hommes échelonnés sur les pentes de la montagne, depuis la rive du lac jusqu'au sommet où s'était assis le divin Maître, auraient vu passer les corbeilles chargées de pain et de poisson qu'il eût fallu apporter des villes assez éloignées. Nul n'aurait songé à trouver dans un fait aussi simple la moindre apparence de miracle.

Toutes les circonstances du récit évangélique se prêtent une force mutuelle et résistent aux efforts de l'incrédulité. Comme pour mieux constater le prodige, Jésus ordonne de s'informer de la quantité de vivres qui peuvent se trouver à la disposition de tout ce peuple. Les Juifs avaient l'habitude de porter avec eux, en voyage, une corbeille dans laquelle ils mettaient les restes du repas précédent, et un peu de foin qui leur servait d'oreiller pour la nuit. Juvénal se moquait élégamment de cette pauvreté des Hébreux « dont un panier de jonc et une poignée de paille composent tout le mobilier <sup>1</sup>. » Ce que le satirique eut admiré chez un stoïcien, il le méprisait chez un peuple détesté pour son intolérance religieuse. Car on ne pardonnait pas plus à la race juive de rester exclusivement fidèle au culte du vrai Dieu qu'on ne pardonne à l'Eglise de Jésus-Christ son attachement sans partage à la révélation évangélique.

Quoi qu'il en soit, les sept corbeilles qui sont remplies des morceaux laissés par la foule, après le repas miraculeux, sont encore un détail caractéristique. Leur présence sur le théâtre du prodige ne s'expliquerait point naturellement partout ailleurs. On chercherait en vain, dans nos contrées, parmi la foule qui se presse à nos fêtes publiques, sept corbeilles dont on pût immédiatement disposer. Mais avec les mœurs connues des Juifs, ce qui ne se trouverait pas chez nous devait abonder chez eux.

L'authenticité du récit se démontre donc d'elle-même et s'affirme avec des caractères d'évidence irrécusables. Si vous rejetez le miracle de la multiplication des pains sur la montagne de Bethsaïda, vous retombez dans le miracle du délire inexplicable qui s'empare, sans le moindre prétexte plausible, d'une multitude de quatre mille hommes. Le prodige déborde de toute part. Oui, ce sont bien des pains et des poissons miraculeusement multipliés qui ont rassasié cette multitude.

<sup>1</sup> Judæis quorum cophinus fœnumque supellex.  
(Sat., III, 14).



## II. — *Le miracle dans sa signification prophétique.*

Le miracle de la multiplication des pains n'est pas seulement un fait historique et réel, c'est encore un événement symbolique qui renferme une *image* des maux de l'humanité et une *promesse* du tout-puissant secours que Notre-Seigneur devait lui prodiguer par son Eglise.

1. Cette foule affamée qui entoure le Sauveur est la figure de la grande famille humaine qui manque de pain.

« Il est douloureux, dit la science, mais il est nécessaire de reconnaître qu'aujourd'hui encore, même chez les peuples les plus prospères, un grand nombre d'hommes meurent d'inanition. » Oui, non seulement dans les régions incultes et désertes, mais au milieu de tous les raffinements de la civilisation contemporaine, dans les capitales de l'Europe, à Paris, à Londres, à Vienne, à Berlin, il y a des malheureux qui ont faim et ne peuvent se rassasier. Et ce fléau n'est pas en décroissance. Le nombre de ceux qui meurent faute d'avoir pu trouver la nourriture strictement nécessaire va toujours croissant. Les hommes manquent de pain, voilà le fond des choses et le fond de l'histoire. La grande question aujourd'hui comme dans les siècles antérieurs, c'est la question du pain quotidien.

2. Ce redoutable problème, Notre-Seigneur a donné à son Eglise, et à son Eglise seule, le pouvoir de le résoudre.

Pour secourir l'humanité dans sa détresse, il faut en effet deux choses qu'on ne trouve pas, loin de Jésus-Christ : il faut la bonté et il faut la puissance.

Il faut *la bonté*. Or ceux que l'esprit chrétien n'a pas visités ne connaissent pas la compassion pour les pauvres, les petits, les souffrants. « Ils sont sans amour, *sine affectione*, » comme le disait le grand Apôtre des païens de son temps.

Ils peuvent, quand leur intérêt le demande, pour obtenir les sympathies du peuple, pour capter ses suffrages, parodier le céleste « *Misereor super turbam*. » Mais au fond de leur cœur ils n'éprouvent qu'indifférence pour ceux qui souffrent et qui gémissent dans l'indigence. Pour excuser leur insensibilité, ils ne veulent voir dans tous ces miséreux que des « imprudents, » des « incapables » et des « paresseux. » Ils condamnent la bienfaisance chrétienne qui, en essayant d'alléger le sort de ceux qu'ils appellent dédaigneusement « les trainards de l'armée sociale, » s'oppose à l'accomplissement de l'une des lois les plus essentielles de la nature, celle de la *lutte pour la vie*. En un mot ils vouent à la mort une classe comprenant des milliers d'hommes, puisqu'elle comprend les faibles, les infirmes, les malades, les vieillards.

« La pauvreté des incapables, dit Herbert Spencer, la détresse des imprudents, le dénuement des paresseux, cet écrasement des faibles contre les

forts, qui laisse un si grand nombre dans les bas fonds de la misère, sont des décrets d'une bienveillance immense et prévoyante. »

Combien sont différents les sentiments que le Seigneur a inspirés à tous les siens pour ceux qu'éprouve l'infortune ! Un jour, dans son humble cloître de Saint-Lazare, Vincent de Paul se préparait à bénir la table frugale où il s'asseyait avec ses missionnaires. Tout à coup il fond en larmes : « Ah ! s'écrie-t-il au milieu de ses sanglots, là-bas, ils ont faim, en Lorraine ! » Voilà l'accent de la pitié chrétienne. Cette pitié si intense dans l'âme des saints vit dans le cœur de tous les adorateurs de Jésus-Christ. Elle est de tradition dans l'Eglise.

Seule l'Eglise a la bonté, mais seule aussi elle possède *la puissance* de remédier efficacement à la misère. Ce pain matériel dont l'humanité a besoin, elle ne peut l'avoir sans le travail qui féconde le sol, sans la sobriété qui ménage le fruit du labeur, sans la justice qui en garantit la possession, sans la charité qui en distribue à tous les réserves.

Or, Jésus-Christ a donné aux siens et non à d'autres, avec son Esprit, ces vertus divines. Cette grande, cette noble science que j'appellerai « la science du pain » est le monopole de l'Evangile.

Chez les populations fermement croyantes, je vois les richesses matérielles éclore, se conserver, se multiplier et se répartir d'une manière merveilleuse.

Sans le christianisme, les hommes ne savent pas vaincre la paresse et travailler assez pour vivre. Sans lui, ils ne savent pas renoncer aux convoitises qui les rendent insatiables, et se soumettre à cette loi de l'épargne qui équilibre la consommation avec la production. Sans lui enfin, jamais ils ne peuvent consentir à distribuer le pain dans la charité et dans la justice ; l'antique et universel fléau de l'égoïsme et de la spoliation continue à dévaster le monde.

Toute cette économie évangélique paraît aujourd'hui digne de mépris ; mais l'abîme du paupérisme est ouvert, et pour remède, le communisme est sérieusement proposé.

O Jésus, vous êtes notre Pasteur, et vous seul ! Faites que nous n'hésitions jamais à vous suivre, dans quelque endroit où nous entraîne votre parole. Partout, même au sein du désert, vous pourrez apaiser notre faim. Au besoin, pour nous rassasier, vous renouvellez le prodige dont l'Evangile de ce jour nous rappelle le souvenir. Jamais vous ne renverrez inassouvis ceux qui auront cru en vous !

ŒUVRES ORATOIRES ET PASTORALES  
DE

**Mgr LAROCHE**

2<sup>e</sup> édition. — 5 forts volumes in-12. — Prix *franco* en gare pour nos abonnés : 15 francs.

## RÉFLEXIONS SUR DES PAROLES DU PROPRE DES MESSES DU DIMANCHE

### XXXIII

SIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

#### I. Le Seigneur est la force de son peuple.

— Dans les Saintes Ecritures Dieu est appelé, en maints endroits, le Fort, le Puissant, le Dieu des armées ; mais il nous est ici désigné comme étant la force de son peuple, c'est-à-dire comme pouvant nous maintenir dans le bien, nous faire pratiquer toutes les vertus et nous conduire jusque sur les sommets de la perfection en nous fournissant les moyens d'y parvenir. Saint Paul se plaçait à ce point de vue, lorsqu'il disait : *Je puis tout en celui qui me fortifie.* (Philip., iv, 13). En effet toute force nous vient, non de nous-même ou des choses de ce monde, mais de Dieu seul : *C'est le Seigneur, disait le Prophète, qui donne la force à l'homme qui est las ; et à ceux qui sont en défaillance, il multiplie la force et la vigueur.* (Is., xl, 29). Aussi Judas Machabée attribuait-il au Seigneur le mérite de ses victoires, disant : *La victoire à la guerre ne dépend pas d'une grande multitude, mais c'est du ciel que vient la force.* (I Mach., iii, 19). Est-ce que David n'en avait pas fait l'expérience ? Voici ce qu'il disait : *Ce n'est pas dans la grandeur de sa puissance que le roi trouve son salut, et ce n'est pas grâce à toute sa vigueur que le géant se sauvera. Il ne faut pas compter sur le cheval pour se sauver, il ne devra pas son salut à sa valeur, si grande qu'elle soit.* (Ps., xxxii, 16-17). Salomon proclame la même vérité en disant : *C'est le Seigneur qui donne le salut.* (Prov., xxi, 31). Non, nous ne pouvons rien faire sans la force qui vient du Seigneur, et c'est ce que Jésus-Christ nous a déclaré en disant : *Sans moi, vous ne pouvez rien faire.* (Jean, xv, 5). N'est-il pas utile, à l'heure présente, de rappeler cet enseignement ? Entendez toutes ces voix qui disent : *Qui est le Tout-Puissant, pour que nous le servions ? et que nous revient-il, si nous le prions ?* (Job, xxi, 15). Eh bien ! nous chrétiens, nous disons à tous ces hommes qui ne veulent plus de notre Dieu dans nos lois, dans la société et dans nos institutions : il nous faut Dieu qui est notre force et notre salut, car *si le Seigneur ne bâtit une maison, en vain travaillent ceux qui la bâtitissent. Si le Seigneur ne garde une cité, inutilement veille celui qui la garde.* (Ps., cxxvi, 1. — Denys le Chartreux).

Mais comment le Seigneur nous communique-t-il la force ? C'est par sa grâce. Saint Jacques nous dit : *Toute grâce excellente et tout don parfait vient d'en haut et descend du Père des lumières, en qui il n'y a ni changement, ni ombre de vicissitudes.* (Jacq., i, 17). Or la première grâce qui nous donne la force, c'est l'audition de la parole de Dieu : *C'est volontairement qu'il nous a engen-*

*drés par la parole de vérité, afin que nous fus-*  
*sions comme les prémices de ses créatures. Rece-*  
*vez donc avec docilité la parole entée en vous,*  
*qui peut sauver vos âmes. Mais pratiquez cette*  
*parole, et ne l'écoutez pas seulement, vous trom-*  
*pant vous-mêmes.* (Ib., 18, 21, 22). Voilà la source de la force qui vient de Dieu, et comment ? De même que le pain matériel conserve et augmente la force du corps, ainsi la parole de Dieu donne et conserve à notre âme la force surnaturelle. Jésus-Christ l'a rappelé au démon, disant : *Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.* (Matth., iv, 4). Et cette parole de Dieu n'est rien autre que la manifestation de sa volonté, et en la recevant dans notre cœur nous nourrissons notre âme, qui se trouve ainsi fortifiée pour pouvoir l'accomplir. Il en est tellement ainsi que Jésus-Christ disait : *Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir sa volonté.* (Jean, iv, 34). — Imitons notre Maître, et de cette parole ou volonté de Dieu nous viendra une triple grâce. La grâce de la foi qui nous donne la force de résister au mal : *Etant forts dans la foi, résistez au diable.* (I Pier., v, 9). La grâce de l'espérance qui nous donne la force de vivre dans l'attente des biens futurs : *Ceux qui espèrent dans le Seigneur prendront une nouvelle force.* (Is., xl, 31). La grâce de la charité qui nous donne la force de rester attachés à Dieu, malgré les adversités, les souffrances, les persécutions, les créatures, la mort et l'enfer, disant avec l'Apôtre : *Rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus Notre-Seigneur.* (Rom., viii, 39). — Et cette triple grâce ou force nous est communiquée à la suite de la parole de Dieu que nous avons entendue et reçue dans notre cœur. C'est au sujet de la foi que saint Paul nous dit : *La foi vient par l'audition et l'audition par la parole du Christ.* (Rom., x, 17). Il en est de même de l'espérance, qui ne peut être en nous avant qu'on nous ait annoncé les biens qui nous sont promis. Et quant à la charité, qui peut aimer Dieu, avant d'en avoir reçu la connaissance par la prédication, et l'aimer comme il veut être aimé avant d'avoir entendu ce précepte : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces, et de tout votre esprit ; et votre prochain comme vous-même ?* (Luc, x, 27). Appliquez-vous donc à entendre la parole de Dieu, et vous recevrez la force de croire en Dieu, d'espérer en lui et de l'aimer souverainement. (Albert le Grand).

Quel est le peuple dont Dieu est la force ? Il y eut dans l'Ancien Testament un peuple qu'il s'était choisi et auquel il parla bien souvent et en bien des manières. (Hébr., i, 1). C'était le peuple juif : il écouta son Dieu, il reçut sa parole, et il eut la force de sortir de l'Egypte et de s'en aller vers la Terre promise par le chemin du désert. Etant en route, il se révolta contre le Dieu qui l'avait retiré de la servitude, et il perdit ainsi la



force qu'il en avait reçu. Il en arriva à ne plus croire à sa parole ni à espérer dans ses promesses et ni à l'aimer de tout son cœur. Et cependant Dieu le conserva pour montrer aux autres peuples qu'il était bien le Dieu fort et puissant; mais ce peuple ne voulut point persévérer dans la force qui lui venait d'en haut, et dans les jours de Jésus-Christ il mit le comble à ses prévarications. De là cette parole de saint Paul : *Une partie d'Israël est tombée dans l'aveuglement jusqu'à ce que la plénitude des Gentils soit entrée* (Rom., xi, 25); et c'est du milieu de la Gentilité que s'est levé le nouveau peuple de Dieu, reproduisant les vertus qui distinguèrent tous les justes de l'ancienne loi qui par la force de leur foi, de leur espérance et de leur charité, restèrent fidèles à leur vocation. (Hébr., xi). Le voici ce peuple de Dieu devant nous. Saint Paul nous le fait connaître dans l'épître de ce jour, car le peuple chrétien a été baptisé dans le Christ Jésus et en sa mort pour marcher dans une nouveauté de vie, de manière à ne plus vivre que pour Dieu en Notre-Seigneur Jésus-Christ (Rom., vi, 4-14), parce qu'il persévère dans la force qui lui vient de sa foi, de son espérance et de sa charité. Ce peuple chrétien, l'évangile de ce jour nous le montre dans ce peuple qui depuis trois jours, avide des enseignements de Jésus, se nourrissait de sa parole divine au point d'oublier la nourriture qu'il devait à son corps. Mais Jésus en eut compassion, et il le fortifia en multipliant sept pains et quelques petits poissons. (Marc, vi, 2-9). Ainsi fait-il encore chaque jour par le ministère de son Eglise, car il nous fortifie par la prédication de sa parole et par le sacrement de la sainte Eucharistie.

**II. Le Seigneur est le protecteur salutaire de son Christ.** — Ces paroles, selon la manière dont elles sont rapportées, présentent plusieurs sens; car si nous traduisons : « Le Seigneur est le protecteur qui ménage les moyens de salut à son Christ, » nous aurons une application plus étendue. — Dans le premier sens, le Seigneur se serait montré le protecteur de Jésus-Christ dans le cours de sa vie temporelle et plus particulièrement dans les jours de sa vie. Ce serait donc exprimer que le Seigneur n'est pas seulement la force de son peuple, mais qu'il est encore le protecteur de Jésus-Christ, roi et sauveur de son peuple, car il lui avait fait de magnifiques promesses, disant : *Demandez-moi et je vous donnerai les nations en héritage, et en possession les extrémités de la terre.* (Ps., ii, 8). Or, lorsque Jésus-Christ est venu dans le monde pour être établi roi sur Sion, la Montagne sainte, afin d'y annoncer les préceptes à son peuple, les Juifs refusèrent de le recevoir et s'en furent vers Pilate pour le faire condamner à mort, disant : *Nous n'avons d'autre roi que César.* (Jean, xix, 15). La parabole des sujets rebelles se réalisait. (Luc, xix, 12-27). Mais le Seigneur, d'autre part, a réalisé sa promesse envers Jésus-Christ, en lui disant : *Levez-vous, ô ma gloire, levez-vous, ô ma harpe.* Et Jésus Christ a répon-

du, disant : *Je me lèverai au point du jour ; je vous louerai parmi les peuples, Seigneur, et je dirai un psaume en votre honneur parmi les nations.* (Ps., lvi, 8-9). Et saint Paul nous dit aujourd'hui dans l'épître : *Nous savons que le Christ ressuscité d'entre les morts ne meurt plus : la mort ne dominera plus sur lui. Car, s'il est mort pour le péché, il est mort une seule fois ; et s'il vit, il vit pour Dieu.* (Rom., vi, 9-10). C'est ainsi que le Seigneur s'est montré le protecteur salutaire de son Christ, afin que le peuple chrétien eût en la ressemblance de sa mort le devienne aussi en celle de sa résurrection. (*Ib.*, 5).

Quant au second sens, voici quelle en serait la signification. Le Seigneur est le protecteur de ceux que Jésus-Christ aurait rachetés. En voyant l'œuvre de salut qui a été accomplie pour nous et en nous, il nous dirait comme il a dit à Abraham : *Ne craignez pas, je suis votre protecteur et votre récompense grande à l'infini.* (Gen., i, 15). En sorte que Dieu, par là-même que nous sommes les rachetés de son Christ, se déclare notre protecteur pour nous donner dans les jours de notre vie les grâces dont nous avons besoin pour nous sauver, et qu'il sera encore notre protecteur pour nous mettre en possession de la gloire future qui nous a été promise. D'autre part, Dieu en se déclarant notre protecteur ne semble-t-il pas dire à Jésus-Christ : « Vous avez voulu donner votre vie pour le salut des hommes, et lorsque vous accomplissiez votre sacrifice, je vous ai protégé, mais dans mon amour pour vous, je prendrai aussi sous ma protection vos rachetés, afin que votre œuvre ne périclite point et que tous les mérites de votre Passion leur soient appliqués. » En effet, s'il est écrit : *La sagesse mettra sur votre tête des accroissements de grâces, et elle vous couvrira d'une glorieuse couronne* (Prov., iv, 9); nous, nous disons : Le Seigneur a mis en Jésus-Christ notre chef, notre tête, tous les effets salutaires de sa Passion, notre délivrance du péché, tous les trésors de la grâce, toutes les richesses du ciel; et tous ces biens découlent de la tête dans tous les membres, c'est-à-dire dans les élus, afin qu'un jour tous lui composent une magnifique couronne dans le ciel de la gloire. — Peuple chrétien, réjouissez-vous donc ! Le Seigneur est votre protecteur pour vous défendre comme il a défendu son Christ, en ne permettant pas que le monde ou le démon vous dépouillent des fruits de rédemption que Jésus-Christ a pu mériter pour vous, car il l'a protégé lorsqu'il mourait pour vous sur la croix. En sorte que s'il est le protecteur de son Christ parce qu'il est son Fils bien-aimé, il l'est encore pour le salut qu'il vous a procuré. N'est-ce pas un mystère d'amour de voir Dieu nous couvrir de sa protection précisément à cause de son Christ ? Saint Paul nous semble en avoir parlé, lorsqu'il écrivait aux Romains : *Ceux que Dieu a connus par sa prescience, il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, afin qu'il fût lui-même le premier-né entre beaucoup de frères. Et ceux qu'il a prédestinés,*

*il les a appelés ; et ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés ; et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés. Que dirons-nous donc après cela ? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?* (Rom., viii, 29-31). O mon Dieu ! permettez moi d'espérer d'être du nombre de vos protégés, de manière que je puisse réaliser dans le ciel la résolution que je prends aujourd'hui, en disant : *Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur.* (Ps., lxxx, 1. — Albert le Grand ; Denys le Chartreux).

**III. Sauvez votre peuple, Seigneur, et bénissez votre héritage ; dirigez-les jusque dans l'éternité.** — C'est la conclusion des deux grandes vérités que nous venons de méditer, et elle se traduit par une prière à Jésus-Christ notre médiateur auprès de Dieu ; ce sont les membres qui intercedent pour le corps tout entier, et le corps dont Jésus-Christ est la tête, c'est l'Eglise. Saint Paul nous dit : *Vous êtes le corps du Christ, et membres d'un membre. Et lui-même est le chef du corps de l'Eglise.* (II Cor., xii, 27 ; Colos., i, 18). La voilà cette Eglise : elle s'est rassemblée autour de son chef, Jésus-Christ, sur les bords de la mer de Galilée ; elle est composée des douze apôtres et d'une grande multitude. Ah ! Jésus-Christ n'attendit pas qu'on le priât pour venir sauver ses membres de la faim qui les tourmentait, car ils n'avaient rien mangé depuis trois jours. Il provoqua lui-même le miracle qui devait tous les rassasier. (Marc, viii). Admirable figure de cette tendre sollicitude qu'il témoigne à son peuple, des bénédictions qu'il lui garde, et de la manière dont il le conduira jusque dans l'éternité, car avant de s'en séparer pour retourner vers son Père, il lui a laissé le pain du voyage, *le pain descendu du ciel qui donne la vie au monde.* (Jean, vi, 33-35). Et le peuple chrétien trouve le salut dans la sainte Eucharistie : *Voici le pain qui descend du ciel, afin que si quelqu'un en mange, il ne meure point.* (Ib., 56). Il y trouve toutes les bénédictions, puisque Jésus-Christ a dit : *Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui.* (Ib., 57). Il y trouve enfin l'espérance d'être conduit jusque dans le ciel, car Jésus-Christ a dit : *Qui mange ma chair et boit mon sang, a la vie éternelle ; et moi je le ressusciterai au dernier jour.* (Ib., 55). Combien tu es heureux, ô peuple chrétien ! Jésus-Christ pour te sauver, te bénir, et te conduire jusqu'au ciel, te donne sa chair en nourriture et son sang en breuvage. (Ib., 56).

Vous le voyez, avant d'avoir élevé votre voix vers lui, vous êtes déjà exaucés. Jésus-Christ est allé au-delà de vos désirs, et cependant vous devez lui dire : *Seigneur, sauvez votre peuple.* Il s'est fait votre sauveur. L'ange le dit à Joseph : *C'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés.* (Matth., i, 21). Depuis le jour où vous avez été pardonnés, n'avez-vous pas de nouveau transgressé la loi divine ? N'a-t-il pas à vous préserver de quelque naufrage ? Pourquoi ne lui diriez-vous pas : *Sauvez-nous, Seigneur, nous périssons !*

(Matth., viii, 25). Non, vous n'êtes point encore consommés en sainteté, et c'est pourquoi il vous reste toujours à lui demander de vous sauver, car *le salut de l'âme est dans la sainteté de la justice.* (Eccli., xxx, 15). — Vous devez encore lui dire : *Seigneur, bénissez votre héritage.* Quel est-il ? C'est vous-mêmes, c'est la terre de votre âme qu'il a rachetée au prix de toutes les souffrances de sa Passion. *Ce n'est point avec des choses corripibles, de l'or ou de l'argent, que vous avez été rachetés des vaines pratiques que vous teniez de vos pères, mais par le sang précieux du Christ, comme d'un agneau sans tache et sans souillure, déjà connu avant la fondation du monde, mais manifesté dans les derniers temps à cause de vous.* (I Pier., i, 18-20). Et Jésus-Christ attend de son héritage des fruits de sanctification, car c'est dans ce but qu'il nous a rachetés à un si grand prix : *Ce n'est pas vous, nous dit-il, qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis et vous ai établis, pour que vous alliez et rapportiez du fruit et que votre fruit demeure.* (Jean, xv, 16). Non, Seigneur, nous ne demandons pas que vous nous bénissiez comme Isaac bénit Jacob, mais nous vous disons : *Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple et ne livrez pas votre héritage à l'opprobre.* (Joël, ii, 17). — Vous devez enfin lui dire : *Seigneur, dirigez votre peuple, votre héritage, jusque dans l'éternité.* Vous avez retiré Israël de l'Egypte et lui avez montré la route du désert, mais vous ne l'avez point abandonné à lui-même, et dans une colonne de nuée vous avez été leur guide pendant le jour, et dans une colonne de feu pendant la nuit, afin que leur apparût la voie dans laquelle ils entraient. (II Esdr., ix, 42). Seigneur, agissez de même à l'égard du peuple chrétien et de votre héritage que vous avez rachetés. Nous le savons : là-haut, dans la maison de votre Père, vous nous préparez une demeure, mais il nous reste à parcourir un long chemin, à triompher de nos ennemis et à mériter vos récompenses. Livrés à nous-mêmes, nous reviendrions à notre ancienne condition de brebis qui s'était perdue. (Ps., cxviii, 176). Et Jésus-Christ a entendu notre prière. Il est là devant nous et il nous dit : *Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle. Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même et porte sa croix chaque jour, et me suive. Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la vie éternelle.* (Matth., xxviii, 20 ; Luc, ix, 23 ; Jean, viii, 12). Mettons-nous donc à sa suite, prenons notre place parmi cette foule de saintes âmes qui recueillent ses enseignements, acceptons les peines et les fatigues de la route. Jésus-Christ nous conduit au ciel et, durant les jours de notre pèlerinage, il aura pitié de nous pour nous donner en temps opportun le pain qui nourrit notre âme et le pain qui nourrit notre corps. Seigneur, dirigez-nous dans cette vie temporelle pour nous élever jusqu'à la vie éternelle, et chacun de nous vous redit dans



des sentiments de foi et d'amour : *C'est là mon espérance, elle repose dans mon cœur.* (Job, xix, 27. — Albert le Grand ; Denys le Chartreux).

## LA JOURNÉE CHRÉTIENNE

### ALLOCUTIONS A DES JEUNES FILLES

#### XI

#### LES CONVERSATIONS MAUVAISES

##### 2<sup>o</sup> Au point de vue charité

Mes chères enfants,

« Oh ! que n'ai-je un charbon du saint autel, » s'écriait un jour saint François de Sales, « pour toucher les lèvres des hommes et les purifier de leurs péchés, comme un séraphin purifia les lèvres du prophète Isaïe ! Qui ôterait la médisance du monde, en ôterait une des plus grandes causes du péché. »

Je ne suis pas un séraphin et il n'est pas en mon pouvoir, mes chères enfants, de faire disparaître la médisance de l'univers : ce serait là un miracle de la puissance divine. Mais je serais très désireux d'en inspirer une sainte horreur aux jeunes filles de notre catéchisme de persévérance.

La médisance forme peut-être la moitié des fautes dont vous apportez l'aveu au tribunal de la pénitence ; et vous déterminer à une plus grande vigilance pour éviter ce péché, c'est, je crois, travailler grandement à l'œuvre de votre sanctification.

Je vous indiquerai donc 1<sup>o</sup> les *causes*, et 2<sup>o</sup> les *effets* de la médisance.

##### I. — Causes de la médisance.

Tout péché est un mal et quelque chose qui répugne, si on se place au véritable point de vue ; cependant il y a des fautes qui ont une apparente grandeur.

Regardez l'orgueilleux : sans doute il a des vices déraisonnables, mais enfin il aspire à s'élever ; ce n'est pas un spectacle vulgaire que celui qu'offre cet être aux convoitises ardentes, aux ambitions insensées, qui veut toujours monter plus haut.

Je regarde le médisant, et dans sa conduite je ne vois rien que de bas, de lâche, de vil.

1. Qu'est-ce qui porte cette jeune fille à médire ? C'est d'abord l'*envie*.

« L'envie, dit l'Esprit-Saint, est la pourriture des os. » Saint Thomas le définit : « Une tristesse que l'on éprouve des avantages que l'on aperçoit dans le prochain. »

Cette passion torture le cœur, semblable à Satan, dont le bonheur de nos premiers parents augmentait le supplice. L'homme se dit en maudissant son frère : « Je détruirai cette félicité, j'abaisserai cette grandeur, je tarirai ces louanges, en noircissant cette réputation dont l'éclat me fait mal. »

Voyez ces deux jeunes filles qui s'aimaient et s'entendaient parfaitement. Tout à coup on apprend qu'elles sont brouillées. Qu'est-il donc survenu ? C'est bien simple. Hier, elles étaient toutes deux dans un salon, au milieu d'une nombreuse et brillante société. Pendant toute la soirée on a beaucoup vanté la robe de l'une, tous les regards, les admirations, les éloges sont allés à elle. Au piano, on a applaudi son jeu distingué, habile, expressif. L'autre a été témoin de tout cela, elle s'est dépitée de voir que tous les compliments étaient pour sa compagne et s'est sentie mordue par l'envie. L'amitié est partie, la haine l'a remplacée, et quand elle parle de son amie d'avant-hier, elle dit des phrases comme celles-ci : « Cette jeune fille est intelligente, c'est vrai, *mais* quel caractère !... Elle réussit dans le monde, je l'avoue ; *mais* si on la connaissait ! » Le *mais* restrictif, voilà le point noir, qui doit tout assombrir... J'ai connu des personnes qui commençaient par faire un éloge pompeux de leurs prétendues amies, puis vers la fin elles ajoutaient un perfide *mais*, qui semblait d'abord seulement une simple imperfection, et qui en s'allongeant finissait par devenir un défaut grave et par détruire tout le bien qu'elles avaient dit en commençant.

##### 2. Après l'envie, le besoin de parler.

Un auteur spirituel, dont on pourrait dire aussi qu'il est un spirituel auteur, dans un livre qu'il a composé sur *La femme comme il la faut*, a intitulé un de ses chapitres : *La femme miraculeuse*. « Quelle est cette femme ? s'écrie-t-il. Je le dirai tout de suite. C'est la femme qui, par amour de Dieu ou par bon sens, sait toujours se taire à propos ! » Il faut bien avouer que, possédant avec cela de très grandes qualités, il y a des femmes qui sont malheureusement atteintes d'une maladie qui s'appelle le *besoin de parler*.

On raconte de Phocion, orateur athénien, qu'avant de faire un discours au peuple, il avait coutume de réfléchir profondément. Comme un jour on lui demandait la cause : « Je réfléchis, répondit-il, pour voir si je ne puis rien retrancher à mon discours. » Pourquoi, mes chères enfants, avant d'entamer certaines conversations, n'imitiez-vous pas l'orateur athénien ? Vous manqueriez moins à la charité.

Il ne vous est pas permis, pour satisfaire au besoin de parler, de jouer avec ce qu'il y a de plus sacré sur la terre, l'honneur du prochain.

##### 3. Après l'envie et le besoin de parler, la *lâcheté*.

Comment ! vous profitez de l'absence de cette personne qui vous est antipathique pour attaquer sa réputation ! Je vous pardonnerais plus volontiers de lui dire en face ce que vous pensez d'elle. Quelle bravoure est là vôtre, déchirer un absent, critiquer une personne qui ne peut pas se défendre ! Dans nos tribunaux, le dernier des accusés peut se défendre !

Et d'ailleurs, êtes-vous bien sûres de ce que vous annoncez ? N'en est-il pas de ces « *On dit* »

comme des sources du Nil, dont tout le monde parle et que personne n'a vues? Qui vous dit que, si le fait est certain, coupable, l'intention ne l'excuse pas à un certain degré? Il y a peut-être des circonstances atténuantes; il faudrait les entendre avant de se prononcer. Mais non, la médisance n'a pas assez de cœur pour cela, et c'est pourquoi j'ai dit qu'elle était lâche.

4. Ne pourrais-je pas ajouter, — et d'ailleurs ces choses vont bien ensemble, — qu'elle est *hypocrite*?

Voyez ces impitoyables censeurs, en face de leur intimité : quelle douceur merveilleuse ! quelle politesse ! quelles protestations de dévouement ! quelles flatteries ! quels compliments ! car il en est peut-être qui vont jusque-là.

Allez-vous-en, maintenant, pauvre dupe, tout enchanté d'eux !... Vous n'avez pas fait dix pas qu'ils baissent la voix pour vous déchirer. Ils n'ont pas même le courage d'attendre que vous soyez loin d'eux... Où est la loyauté, je vous le demande, mes chères enfants ? Où est la franchise ? Où est la générosité ?

Haine, envie, légèreté, hypocrisie, lâcheté ; voilà le cortège de la médisance, et je n'ai pas tout dit. Avais-je tort de dire qu'elle est honteuse dans ses causes ?

## II. — Ses effets.

Il me serait facile, mes chères enfants, de vous montrer comment la médisance jette la désunion dans les familles, ruine les relations d'amitié, et comment elle est, au point de vue social, un ferment de haine et de discorde ; mais cela m'entraînerait trop loin. Je ne vous dirai que ce seul mot : la médisance fait perdre à celui qui en est l'objet le plus précieux des biens, l'honneur.

Saint Paul, dressant la liste de ceux qui seront exclus du ciel, y fait figurer en bonne place les médisants. Ecoutez : « Ni les ivrognes, dit-il, ni les adorateurs d'idoles, ni les impudiques, ni les médisants, ni les voleurs n'entreront dans le royaume des cieux. » Comment se fait-il que les médisants sont placés avant les voleurs ? Parce que sans doute les premiers encourent une responsabilité plus grande que les seconds. Voler l'honneur du prochain, c'est chose plus grave que de lui voler son argent.

L'honneur ! Avez-vous jamais songé à cette chose exquise et charmante ? L'honneur, c'est-à-dire cette auréole qui couronne les fronts vertueux, c'est-à-dire ce pur éclat qui entoure un nom et qui fait qu'on ne le prononce qu'avec respect ; l'honneur, c'est-à-dire la plus belle récompense humaine du travail, de la probité, du courage ; c'est-à-dire bien plus que la fortune, bien plus que la liberté, bien plus que toutes les libertés humaines. « Tout est perdu, fors l'honneur ! » écrivait fièrement, après la bataille de Pavie, François 1<sup>er</sup> captif et vaincu. « Tout est perdu, fors l'honneur ! » Magnifique cri ! Il avait raison, ce roi chevaleresque, de priser plus l'honneur que

la gloire des batailles et que la liberté. Tant qu'il reste debout, on peut se consoler de toutes les ruines, tandis que rien ne console de sa perte. « Nous avons une si grande idée de l'âme de l'homme, disait Pascal, que nous ne pouvons souffrir d'en être méprisés. Quelque avantage que l'homme ait sur la terre, s'il n'est placé avantageusement aussi dans la raison de l'homme, il n'est pas content : c'est la plus belle place du monde. » Et c'est précisément parce que cette place, la médisance nous la fait perdre, que je la trouve si criminelle.

Prenez garde, mes chères enfants, quand une réputation a été ternie, quand une jeune fille a été déshonorée, il est difficile de détruire dans les esprits ces impressions fâcheuses. C'est comme si vous vouliez rechercher et rapprocher les unes des autres toutes les feuilles et les fleurs d'un arbuste dépouillé par un orage. C'est impossible, et d'ailleurs, le puissiez-vous, il manquerait toujours à ces fleurs un éclat, une sève, un parfum que tout l'art humain ne pourrait leur rendre. Il manquera aussi toujours à cette réputation refaite je ne sais quelle première fraîcheur, je ne sais quel premier parfum que tous vos repentirs d'arrière-saison ne lui rendront pas.

Saint Philippe de Néri, entendant en confession une personne qui donnait toute liberté à sa langue, lui parla ainsi : « Je vais vous imposer une pénitence qui vous fera comprendre la gravité de vos médisances et la grande difficulté de réparer le mal qu'elles causent. Vous irez au marché, vous achèterez une poule et vous aurez soin de la faire tuer. Puis, en vous en retournant, vous la plumerez le long de votre chemin, sans vous arrêter ; et quand vous aurez accompli cette pénitence, vous reviendrez me trouver. »

Quelque étrange que parût l'œuvre imposée, la femme l'exécuta ; puis elle revint trouver saint Philippe.

— C'est bien, lui dit-il, mais vous n'avez accompli que la première partie de la pénitence. Maintenant, vous allez ramasser toutes les plumes que vous avez jetées au vent, sans en oublier une seule.

— Mais, mon père, c'est impossible !

— Eh ! Comment ferez-vous, ma pauvre enfant, pour ramasser toutes ces fautes médisantes que vous avez semées sur le chemin de votre vie ?

Image frappante des ravages que peut faire la médisance, et de la difficulté de les empêcher et de les réparer.

Les premiers bijoux qu'Eliezer offrit à Rébecca, ce furent des pendants d'oreilles d'or. C'était afin d'apprendre à la vierge, dit un pieux auteur, que pour être bonne épouse elle devait penser à la parure de ses oreilles et se disposer à écouter, par conséquent se taire à propos.

Sachez donc vous taire, lorsque vous avez envie de parler contre le prochain. Rien ne déplaît à Dieu comme la médisance. Dieu aime les âmes, et quand on y touche, son cœur s'émue. Qu'une



mère voie frapper son enfant, ses entrailles sont bouleversées, elle s'élance sur l'agresseur, et fût-il le plus fort, elle ne tremble pas. Ainsi Dieu réserve un trésor de sévérités pour ceux qui attaquent le prochain, qui est son enfant.

Demandez pardon à Dieu des fautes passées, et conjurez la Vierge clémentine de faire descendre de son cœur dans le vôtre un peu de cette charité qui en a fait, après Jésus-Christ, la plus suave apparition de la délicatesse, de la douceur et de la bonté sur la terre. Ainsi soit-il.

## CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

*historique et apologétique*

DEUXIÈME PARTIE

JÉSUS-CHRIST

### II. — LA VIE PUBLIQUE

#### III. — Deuxième année

*L'Éducateur*

### XIII

LA PARABOLE DU SEMEUR

Il passe dans l'air un souffle de mauvais esprit, de révolte, de méchanceté raffinée. Les parents de Jésus eux-mêmes doutent de lui ; les scribes et les pharisiens le comparent à Bézébub, dont il ne serait que l'obscur serviteur ; seul le peuple continue à l'aimer, à le suivre, à se presser autour de lui ; les pêcheurs du lac de Génézareth vont à lui en toute bonne foi, et pour eux c'est toujours une fête que de l'entendre. Aussi l'on accourt de toutes les cités environnantes<sup>1</sup> pour jouir de ses paroles.

Jésus se sait épié, entouré d'ennemis. Il n'est plus aux heures douces de la première année où il exposait la vérité sans voiles dans son intégrale beauté ; désormais il l'enveloppera de paraboles qui se graveront dans la mémoire, dans l'imagination, jusqu'au jour où la grâce soulèvera le voile d'ailleurs assez transparent pour que chacun saisisse quelque chose de son enseignement divin.

### I

La foule s'approche, le refoulant vers le rivage ; alors il monte sur une barque<sup>2</sup>, s'éloigne un peu, au milieu d'une anse du lac, et de là jette un regard sur cette multitude bruyante, aux costumes variés, multicolores, qui le dévore des yeux et l'acclame. Au premier plan, ce sont les auditeurs pressés, rangés en demi-cercle, assis à terre, suivant la coutume orientale, attendant patiemment ; plus loin, d'autres groupes compacts qui s'étagent sur la rive ; enfin, d'autres plus disséminés et plus agités, où se trouvent les pharisiens à l'attitude libre, maligne, provocante.

La campagne s'élève doucement. La moisson approche, les blés ondulent dans les champs bien cultivés, au sol fertile ; çà et là, parmi la bonne terre, des buissons d'épines que l'incurie du laboureur a laissés grandir, de grosses pierres et des vides sensibles qui révèlent un terrain rocailleux et manquant de profondeur. A travers les blés, des sentiers battus, des chemins pierreux, et partout, dans les endroits négligés, des chardons aux pointes multiples, aux longs dards acérés qui entrent dans la chair du voyageur sans défiance. Au loin des crêtes dénudées où la sueur de l'homme est impuissante à rien faire pousser.

Ce spectacle inspire au Sauveur la parabole suivante :

« Ecoutez ! » dit-il<sup>3</sup>. Aussitôt le silence se fait.

« Le semeur est sorti pour semer sa semence.

« Et pendant qu'il sème, une partie est tombée sur le chemin et les passants l'ont foulée aux pieds. Puis sont venus les oiseaux du ciel qui l'ont mangée.

« Une autre partie est tombée sur la pierre, dans un terrain rocailleux où il y avait peu de profondeur de terre. Elle leva aussitôt, mais quand le soleil parut elle se flétrit, et parce qu'elle ne recevait point de rosée et n'avait point de racines, à peine née elle se sécha.

« Une autre partie tomba dans les épines, et celles-ci crurent en même temps, montèrent et l'étouffèrent, et elle ne donna point de fruit.

« Enfin une autre partie tomba dans la bonne terre, elle donna un fruit qui s'éleva et crût, et produisit trente, soixante et cent pour un...

« Et en disant cela il criait : Que celui qui a des oreilles pour entendre, comprenne ! »

Et après avoir appelé ainsi l'attention de tous sur cette parabole, il se tut. Pour tous elle était saisissante : ils voyaient les oiseaux tant redoutés du laboureur en Orient, qui mangeaient les grains de blé tombés sur le chemin durci, en s'échappant du sac ou de la main du semeur ; le soleil montait torride à l'horizon, brûlant les plantes qui appelaient la pluie du ciel ; dans les épines croissaient des tiges vertes, mais sans épis ; dans les coteaux chacun distinguait la nature du sol, ici ingrate, là luxuriante dans sa moisson épanouie. Les pêcheurs admiraient les mystères de la création qui produit l'herbe et le blé pour le service de l'homme ; les pharisiens cherchaient dans ce langage figuré quelque perfidie de doctrine qu'ils ne parvenaient point à découvrir ; les apôtres ne comprenaient pas, bien que Jésus fit appel à ceux qui avaient des oreilles pour entendre.

Quand il fut seul<sup>3</sup>, ses apôtres et ses disciples s'approchèrent de lui et lui demandèrent ce que signifiait cette parabole :

— Pourquoi, ajoutèrent-ils, leur parlez-vous en paraboles ?

<sup>1</sup> Luc, VIII, 4.

<sup>2</sup> Marc, IV, 1.

<sup>3</sup> Marc, IV, 3.

<sup>2</sup> Luc, VIII, 8 ; Matth., XIII, 9.

<sup>3</sup> Marc, IV, 10.

« Il leur dit : Il vous est donné à vous de connaître les mystères du royaume de Dieu, mais non aux autres, sinon en paraboles. Avec eux on ne peut employer que des paraboles. Car celui qui a, on lui donnera encore et il sera dans l'abondance; celui qui n'a pas, on lui ôtera même ce qu'il a.

« Je leur parle en paraboles, parce qu'ainsi ils voient sans voir et ils entendent sans comprendre. Et voilà comment s'accomplit en eux la parole du prophète Isaïe : « Vous entendrez de vos oreilles et vous ne comprendrez pas. Vous regarderez de vos yeux et vous ne verrez pas. Car le cœur de ce peuple s'est endurci, et ils n'ont pas voulu entendre de leurs oreilles, et ils ont fermé leurs yeux de peur que leurs yeux ne voient, que leurs oreilles ne perçoivent, que leur cœur ne comprenne, qu'ils ne se convertissent et que je ne les guérisse en leur pardonnant leurs péchés<sup>1</sup>. »

Les pharisiens méprisants et hargneux ne méritent point de connaître la vérité; ils se sont aveuglés eux-mêmes, en sorte qu'ils ne voient plus, ne comprennent plus. Ils n'ont pas voulu voir, la grâce divine les a sollicités d'ouvrir leur cœur à la vérité, mais leur cœur s'est endurci au contraire. Aussi les lumières qu'ils possédaient, Dieu les en privera encore, parce que les esprits orgueilleux rejettent toute lumière qui ne vient pas d'eux, et qu'ils n'apprécient point les trésors de science et de miséricorde que Jésus a apportés au monde. Pourquoi jeter des perles devant des pourceaux ?

Mais les apôtres croient d'une foi simple et solide, aussi il leur sera donné à eux de comprendre les mystères du royaume des cieux<sup>2</sup>. Cependant, avant de les leur découvrir, le Maître leur adresse un léger reproche. Ils n'ont pas écouté, autrement ils comprendraient.

« Quoi ! vous ne saisissez pas cette parabole ? Comment, alors, comprendrez-vous toutes les autres ?<sup>3</sup> »

Puis il ajouta sur un ton d'une grande douceur : « Bienheureux vos yeux, car ils voient; bienheureuses vos oreilles, car elles entendent. En vérité, je vous le dis, beaucoup de prophètes ont désiré voir ce que vous voyez, et ils ne l'ont pas vu; entendre ce que vous entendez, et ils ne l'ont pas entendu. Ecoutez donc la parabole du semeur, voici ce qu'elle signifie :

« La semence est la parole de Dieu<sup>4</sup>.

« Le semeur sème la parole<sup>5</sup>.

« Celui qui écoute la parole du royaume de Dieu et ne la comprend pas, c'est que le malin est venu qui a enlevé la semence jetée dans son cœur.

« La semence tombée sur le chemin, ce sont ceux qui entendent la parole; mais Satan accourt sur-le-champ et il ôte la parole de leur cœur, de peur qu'ils ne croient et ne soient sauvés.

« La semence tombée sur un sol pierreux, ce sont ceux qui ont entendu la parole et la reçoivent aussitôt avec joie; mais leur foi ne dure qu'un moment. Viennent la tribulation et la persécution pour la parole, ils succombent tout de suite. Ils ne croient que pour un temps, et au moment de la tentation ils s'en vont.

« La semence qui tombe dans les épines, ce sont ceux qui entendent la parole; mais les soucis du siècle, le charme trompeur des biens terrestres, les sollicitudes, les richesses, les voluptés de la vie et tous les autres désirs de la concupiscence pénètrent dans l'âme et y étouffent la parole qui demeure sans fruit<sup>1</sup>.

« Enfin la semence qui tombe dans une bonne terre, ce sont ceux qui entendent la parole, la gardent dans un cœur bon et parfait, et par la patience rapportent trente, soixante ou cent pour un. »

## II

Jésus a daigné nous expliquer lui-même sa première parabole, où il nous signale surtout les obstacles à la réception de la vérité, obstacles qui viennent d'abord *du dedans*. Dans la suivante, l'ivraie et le bon grain, il signalera les obstacles venus *du dehors*.

1. La terre c'est l'âme, la semence la parole.

Il faut, pour recevoir la semence, que la terre soit apte à la germination, ensuite qu'elle soit labourée et arrosée par les pluies du ciel.

La semence ne germe bien que dans une terre douce, amollie et chaude. Telle doit être l'âme, pleine de bonne volonté et de douceur, ouverte à la rosée du ciel, c'est-à-dire à la grâce, échauffée par la charité. De là cette parole de saint Jacques : « Recevez en toute douceur la parole jetée au sein de votre âme. *In mansuetudine suscipite insitum verbum*<sup>2</sup>. »

Cela même ne suffit point au cultivateur d'avoir une terre fertile capable de porter des fruits; il y met la charrue, il la tourne et la retourne afin de l'imprégner d'air et de soleil, afin de faire mourir les mauvais plants ainsi coupés par la racine. Le labour de l'âme, ce sont les actes d'énergie, de travail, de pénitence, d'examen de soi-même. Le soc de la charrue, c'est la volonté d'accomplir son devoir quand même. Si la terre pouvait parler, elle se plaindrait du fer qui la déchire, mais c'est un fer bienfaisant. Portez ce fer dans les racines de vos passions, exposez-les aux rayons du plus minutieux examen, afin que vous vous connaissiez vous-mêmes; enlevez les mauvaises habitudes et préparez-vous à obéir à Dieu en toutes choses, quels que soient les sacrifices qu'il vous demande.

Ensuite priez avec ferveur, la rosée divine descendra et fertilisera votre terre afin qu'elle puisse produire. Alors le grain de froment y sera déposé; mais pour qu'il pousse, qu'il produise cette jeune tige verte, belle comme l'espérance, qui plus tard

<sup>1</sup> Matt., xiii, 15, et Marc, iv, 12.

<sup>2</sup> Matt., xiii, 11.

<sup>3</sup> Marc, iv, 13.

<sup>4</sup> Luc, viii, 11.

<sup>5</sup> Marc, iv, 14.

<sup>1</sup> Marc, iv, 19, et Luc, viii, 14.

<sup>2</sup> Jac., i, 21.



se convertira en épi, il est nécessaire qu'il soit mis en poussière, assimilé tout entier par la terre, et qu'il meure.

Quelle image splendide du travail de la vérité en nous-mêmes ! Elle y est semée par le grand Semeur, il faut que l'âme non seulement la reçoive mais la comprenne, la *rumine* en quelque sorte par la méditation, la rende sienne, fasse mourir en elle-même tout ce qui est vil, terrestre, égoïste, étranger, en un mot tout ce qui n'est pas la vérité, afin que seule vive la vérité céleste, immortelle. Cette image est si belle que Jésus se l'est appliquée : « Si le grain de froment déposé dans la terre y demeure sans mourir, il reste seul, stérile, inutile. Mais s'il meurt, que de fruits il produira !<sup>1</sup> »

Toute semence est vivante, la parole aussi. Il est toutefois des principes à garder pour les semences. Telle plante se sème plus tôt, une autre plus tard ; telle terre est féconde, telle autre légère. Il convient aussi de choisir le temps et la saison. Ainsi en est-il des âmes. Jésus d'ailleurs nous donne l'exemple : il enseigne la vérité sous mille formes diverses, il use de quantité de paraboles, *multis parabolis*, il distribue la semence suivant la capacité et l'intelligence de ses auditeurs, *prout poterant audire*<sup>2</sup>.

2. Souvent hélas ! elle tombe sur le chemin battu. Vous ne priez pas, et la rosée du ciel ne pénètre point votre cœur. Toutes les graines, toutes les semences y tombent, apportées par vingt semeurs divers, ou par les vents qui viennent des quatre coins du ciel. Le sol est durci par les promeneurs. Votre âme en effet est devenue comme une place publique où les pensées les plus opposées se donnent rendez-vous et prennent leurs ébats, pensées terrestres surtout, pensées de jouissance, d'orgueil, de haine, d'impiété, de jalousie ou d'ambition. Parfois un bon sentiment s'y aventure, envoyé du ciel, mais il y a en vous ce que saint Paul appelait « l'homme animal qui ne perçoit point les choses de l'Esprit Saint, » vous le repoussez parce que vous ne le goûtez point. Dieu ne se lasse pas, il sème toujours, avec une persistance qui devrait nous émouvoir, et la semence couvre le sol. Alors le démon clairvoyant qui épie s'en alarme. Si elle germait, cette bonne semence, elle produirait de bonnes actions, une vie honorable et chrétienne, la charité sociale, le bonheur intime des familles et des consciences. Aussitôt il accourt, il sait et redoute la puissance de la foi, et à tout prix il faut l'ôter de cet esprit simple qui la recevrait volontiers, de ce cœur au fond duquel Dieu a déposé la bonté. Il a sous la main tant d'instruments : c'est un mauvais conseiller qui vous détourne, un faux ami qui persifle la religion, un journal impie qui la calomnie et l'outrage, un amour profane, une image coupable, la vanité ensorceleuse ; il les envoie et ils enlèvent la précieuse semence, de peur que la foi ne plonge ses racines, que l'âme ne croie

et ne soit sauvée. Car lui il a pour mission de la damner.

Et elle s'endurcit de plus en plus, elle perd jusqu'au sens de la vérité, elle descend peu à peu tous les degrés de l'incrédulité et, parvenue au fond, elle méprise, *contemnit*. Elle est perdue, irrévocablement perdue. Et à qui s'en prendre, puisqu'elle l'a voulu ? Elle n'a pas défendu son bien, elle a rejeté toute manne, toute grâce qui cependant lui venait constamment du ciel.

3. Une partie de la semence tombe dans un *terrain de pierre* où il y a un peu de terre fertile, mais sans épaisseur. Ce sont les âmes vives, enthousiastes, pleines de bons désirs. Elles entendent la parole de Dieu, la trouvent juste, droite, élevée, « réjouissant le cœur », lumineuse ; elles s'éprennent de sa beauté et sont ravies, *præceptum Domini lucidum*.

Mais pour elles c'est plutôt une étude objective, spéculative, et combien elles sont nombreuses de nos jours ! La foi manque chez elles, seulement il leur reste un impérieux besoin de foi, et elles recherchent ce qu'on a appelé d'un mot aussi vague que dangereux : « l'idéal. » Où est-il cet idéal ? Quand elles entendent l'exposé divin de la doctrine, elles sont frappées de tant de grandeur et de simplicité. Cela répond d'ailleurs si bien à leurs intimes pensées, c'est si naturel, si vrai ! Elles s'écrient : « L'idéal, le voilà ! » Et pendant quelque temps elles en éprouvent comme une délicieuse ivresse intellectuelle.

Cette étude toutefois est demeurée à l'état de théorie. Elles l'admirent comme on admire de loin le soleil qui brille au fond de l'azur des cieux ; elles ne se l'appliquent point d'une manière pratique, la méditation est restée dans l'esprit, n'est point descendue dans le cœur pour y mettre en mouvement les ressorts de la volonté. Un jour le soleil se voile, elles en sont mécontentes, elles l'accusent, lui font des reproches ; elles iront jusqu'à invectiver et peut-être à nier le soleil. Pourquoi s'est-il couvert de nuages ? Pourquoi laisse-t-il dans l'ombre la terre attristée et privée de la joie de son regard ?

Voilà ces âmes, la parole divine les a séduites et aussitôt en elles on a vu paraître toute une efflorescence de générosité. Puis la *tribulation* est venue et elles n'ont pas compris pourquoi Dieu éprouve le juste. Il leur paraît évident que Dieu doit au contraire récompenser tout de suite ceux qui se donnent la peine de le servir. Il ne le fait pas, à leurs yeux c'est inexplicable. Mais quand vient la *persécution* elles sont absolument dérouterées. A quoi bon pratiquer sa religion, si Dieu vous abandonne ? Quoi ! il laisse triompher l'impiété et écraser les bons ? Dieu n'est pas juste !

Il est vrai qu'il faut une foi profonde pour vivre sans être scandalisé. Il est nécessaire de comprendre que l'épreuve est dans l'ordre divin, que la persécution est l'essence du royaume du Christ ; et ce n'est pas ainsi qu'elles envisagent les choses de la vie. Elles ont une fausse conception de la

<sup>1</sup> Jean, XII, 24.

<sup>2</sup> Marc, IV, 33.

vérité, elles n'en voient que le côté brillant, extérieur, elles n'en ont point pénétré le fond, aussi n'y ont-elles pas poussé de racines, ce sont des plantes d'un jour, *temporales sunt*<sup>4</sup>. Elles s'attachent à la parole de Dieu tant qu'elle ne les gêne pas.

D'ailleurs le seul aspect fascinateur du mal suffit ordinairement à nous faire oublier nos meilleures résolutions. « Les uns, dit saint Grégoire le Grand, entendent flétrir l'avarice et la détestent, louant hautement le mépris de toutes choses; mais dès que leur esprit voit l'or qui est l'objet de leur convoitise, il ne se souvient plus de ce qu'il louait hier. D'autres, quand la parole divine flagelle la luxure, cessent de désirer les honteuses jouissances de la chair, ils rougissent même de les avoir connues; mais dès que la beauté de la créature apparaît à leurs yeux, leur âme est aussi entraînée vers le désir du mal que si elle n'avait jamais regimbé, elle commet des actes coupables qu'elle a condamnés, encore qu'elle s'en souviennne. Souvent même nous pleurons nos fautes avec componction, et après les avoir pleurées, nous y retournons<sup>5</sup>. »

4. Une autre partie tombe *dans les épines*. C'est le symbole de ceux qui sont entraînés par les « soucis du siècle, » le « clinquant trompeur des richesses » et qui s'en « vont, » se laissant emporter au flot des « voluptés de la vie. » Trois dangers.

Vous venez à l'église, vous entendez la parole de Dieu avec attention, elle germe dans votre esprit sérieux qui la médite, qui en goûte la saveur de justice et de bonté, car en vous la terre de l'âme est bonne, le sol profond. Mais à peine sortis sur le seuil du temple vous êtes saisis par le tourbillon, par les sollicitudes du monde, par les préoccupations extérieures.

Ah ! les « *soucis du siècle*, » souci de la famille, souci de votre avancement, souci de la gloriole, toutes choses qui ont leur source dans l'orgueil ! Sans doute il est des sollicitudes légitimes. Dieu vous a donné des enfants, il faut les élever, pourvoir à leur établissement. Il faut faire honneur à ses affaires. Mais ce qui est blâmable, c'est ce souci persévérant qui absorbe toutes vos facultés, qui vous étreint à la gorge et empêche, dit saint Grégoire, le souffle vital de pénétrer jusque dans votre âme. Il est dans la vie des heures dures, des heures poignantes où l'on songe au lendemain pour soi et pour les siens, où l'on songe même au jour présent dont le pain n'est pas assuré. Je comprends ces extrémités terribles. Mais ne devez-vous pas alors avoir confiance en Dieu qui regarde ses enfants et qui, Père infiniment bon, ne les abandonne jamais ? Ce souci excessif n'est-il pas une sorte de blasphème contre la Providence ? Et le plus grand mal, c'est que pour une nécessité

ou même une utilité passagère, il vous fait oublier le royaume de Dieu, l'éternelle félicité, le salut de l'âme, la seule chose nécessaire.

Une autre chose vous fascine, — comme le miroir fascine l'alouette, — c'est « la richesse, » avec son éclat trompeur, et cette persuasion que celui qui est riche est le maître de tout, arrive à tout, peut satisfaire toute son ambition. Alors elle devient pour vous le but principal, tout le reste est secondaire, vous ne travaillez que pour l'acquiescer, en posséder beaucoup plus que les autres afin d'être plus puissant que tous. Quelle aberration ! Tout cela c'est du faux qui vous détourne du vrai ; ce clinquant, vous le prenez pour de l'or ; ces douceurs apparentes ne sont que des épines cruelles. « Cela paraît impossible, dit encore saint Grégoire, attendu que les épines piquent et que les richesses font plaisir. Et cependant celles-ci sont bien des épines, car elles déchirent l'âme par les piqures de la pensée, l'entraînent jusqu'au péché et lui infligent en quelque sorte une blessure sanglante et mortelle<sup>6</sup>. » Le désir violent de les acquiescer, épine ; le labeur pour les augmenter, épine ; la crainte de les perdre, épine ; la douleur de les voir s'éparpiller, se dépenser et se perdre, nouvelle épine toujours renaissante, toujours lancinante. « Les seules vraies richesses sont celles qui nous rendent riches de vertus<sup>7</sup>. »

On peut être riche toutefois sans se laisser absorber et tromper par le souci et l'éclat de sa richesse ; mais *les plaisirs du monde, les voluptés de la vie* s'emparent de l'âme tout entière. Vous êtes possédés par la jouissance et par les désirs insatiables de la jouissance : bientôt vous y mettez votre fin dernière et vous oubliez complètement Dieu, le ciel, votre raison d'être ici-bas, vos destinées éternelles. Et même au sein des délices mondaines, vous n'êtes point pleinement rassurés, pleinement en repos. « Il me semble, s'écrie saint Jérôme, que ces paroles qui ont été dites à la lettre à Adam : « Tu mangeras ton pain parmi les « ronces et les épines, » signifient dans leur sens mystique que quiconque s'adonne aux voluptés et aux soucis de ce monde mange le pain céleste et la vraie nourriture de l'âme parmi les épines. » Dieu ne permet pas en effet que l'homme jouisse en paix du bonheur de ce monde ; le lit de la volupté même, il le sème d'épines ; au sein du plaisir, la voix de la conscience s'élève et proteste, des avertissements pleins de reproches vous éveillent, une épine aiguë vous entre dans l'âme, c'est le remords.

5. Le reste enfin tombe *dans la bonne terre*, la moindre partie sans doute. « Jésus voulait ainsi, dit saint Jean Chrysostome, avertir ses disciples que beaucoup de leurs auditeurs ne profiteraient point

<sup>4</sup> Marc, IV, 17.

<sup>5</sup> Mox ut species carnis eorum oculis apparet, sic mens ad desideria rapitur ac si adhuc ab ea nihil sit contra hæc eadem desideria deliberatum ; et damnanda agit quæ, quidquid egisse se meminit, jam et ipsa damnavit. Sepe etiam contra culpas compungimur et tamen post fletum ad easdem culpas redimus. (S. Greg., Hom. 15 in Evang.).

<sup>6</sup> Quis mihi unquam crederet, si spinas divitias interpretari voluissim, maxime cum illæ pungant, istæ delectent ? Et tamen spinæ sunt, quia cogitationum suarum punctationibus mentem lacerant et, cum usque ad peccatum pertrahunt, quasi inflicto vulnere cruentant. (Ibid.).

<sup>7</sup> Solæ autem divitiæ veræ sunt quæ nos divites virtutibus faciunt. (Ibid.).



de leur parole, et les prémunir contre le découragement. Cela lui arriva à lui-même, et bien qu'il connût d'avance la stérilité de sa parole, il ne cessa point pour cela de semer <sup>1</sup>. »

Qu'est-ce que la bonne terre, sinon celle qui est cultivée avec soin, fouillée, retournée et purgée de toute mauvaise herbe ? Négligez-la quelque temps, elle se couvre peu à peu d'épines, elle redevient inféconde comme le sol de pierre, ou sèche comme le chemin battu. Ainsi de l'âme, qui exige une culture incessante et intelligente.

La bonne terre, « ce sont ceux qui reçoivent la parole, la comprennent, la gardent et la font fructifier par la patience. »

Il faut donc l'accueillir avec bonheur. La terre n'est cultivée que pour la semence, l'âme n'a été créée que pour la parole. Regardez la plaine verte au printemps, quand apparaissent les tiges des jeunes blés, pleines de promesses, quelle harmonie dans les sillons, quelle poussée de vie, quels tressaillements de fécondité, quelle beauté dans la nature sous le soleil qui verse sur elle avec profusion l'abondance de ses rayons ! C'est l'image d'une âme qui s'épanouit sous le regard de Dieu, arrosée par la grâce, tout émaillée de bonnes pensées, de désirs généreux, de bonne volonté. Elle a reçu la semence divine.

Ensuite l'intelligence s'en empare, la médite, se l'assimile ; la mémoire la retient, la garde en réserve, comme une provision précieuse pour les moments de famine, pour les jours d'épreuve ; le cœur s'en nourrit, en savoure la douceur ; et la volonté la fait fructifier. Tout l'homme s'y emploie et en recueille les suaves bienfaits.

La semence est la même pour tous, mais tous n'apportent pas les mêmes efforts, la même énergie, les mêmes désirs de bien <sup>2</sup>, ni les mêmes aptitudes non plus pour le rapport. Tous ne sont pas égaux en mérites, la récompense ne sera donc pas égale non plus pour chacun. Mais « soyons tous de la bonne terre. L'un rapportera cent, un autre soixante, un troisième trente pour un. Celui-ci donne plus de fruit, celui-là moins, mais tout est pour le grenier <sup>3</sup>. »

Ces trois degrés sont les époux, les vierges et les martyrs <sup>4</sup>, ou bien ceux qui commencent, ceux qui avancent et ceux qui ont atteint la perfection <sup>5</sup>, ou encore les bonnes pensées, les saintes paroles et les bonnes œuvres.

Toutefois, pour que le fruit se produise, quel qu'il soit, il faut la patience. Le laboureur cultive d'abord, puis il sème, mais pour qu'il voie ses efforts couronnés, il faut déjà que sa terre traverse un long hiver. De la semence à la récolte, que de craintes, de malchances à redouter, que de

transes ! Et quand, malgré tout, sa récolte a été médiocre, il ne se dépit point et recommence l'automne suivant de creuser ses sillons dans l'espoir que Dieu les fertilisera.

Patience dans le travail, patience dans les mécomptes, patience dans l'épreuve. C'est un labeur que d'acquérir la vertu, ce beau fruit, et quand nous tombons, victimes des tentations et de notre faiblesse, recommençons notre labeur.

Enfin cette vie est une longue épreuve pendant laquelle s'opère l'ensemencement. Les hivers sont plus longs que les printemps, ils sont aussi plus méritoires et même plus féconds. Dieu passe sans cesse, l'éternel semeur, et il jette dans notre vie les tristesses, les maladies, les désaccords, les revers, les calamités de tout genre. Il sème pour le ciel. Ayons la patience de supporter, d'attendre, de nous soumettre : abondante et impérissable sera un jour la récolte.

## PLAN DE SERMON

### LA RELIGION ET LE PEUPLE

La religion seule peut donner au travailleur *les trois choses* dont il a besoin pour se réconcilier avec lui-même et avec la société : la science de la vie, le courage de la vie, l'honneur de la vie.

#### I. — La science de la vie.

C'est la religion qui révèle au travailleur les secrets de la création, le gouvernement de la Providence, l'origine de la douleur ; elle lui parle du péché originel, lui raconte la rédemption, lui montre le ciel.

Avec ces grands souvenirs de la chute et de la réparation, le travailleur comprend que, s'il doit peiner ici-bas, du moins il sera un jour transfiguré. Il sait que la vie terrestre n'est qu'un chemin, un passage, une route qui conduit à cette demeure magnifique qu'on appelle le ciel ; il attend alors patiemment : il accepte l'inégalité, parce qu'il entrevoit à l'horizon la perspective d'une éternité rémunératrice.

#### II. — Le courage de la vie.

La religion le donne en manifestant la loi du travail. Cette loi courbe les hommes, tous les hommes, sous son niveau fécond. Depuis le pape assis au sommet de l'humanité jusqu'au plus obscur artisan, nous sommes tous voués à la souffrance et au labeur, parce que nous portons la blessure d'Adam ; et le travailleur voyant l'Homme-Dieu sanctifier à Nazareth la loi universelle du travail, ne se considère plus comme seul condamné aux sueurs de chaque jour, et il porte son fardeau, si lourd qu'il soit, avec résignation.

#### III. — L'honneur de la vie.

La religion revêt le travailleur d'une dignité véritable. Il comprend qu'il a une mission à remplir et que c'est Dieu qui, l'envoyant ici-bas, lui a confié ce noble apostolat du travail, dans une pensée d'infinie tendresse. Il bénit la Providence de la place qui lui a été faite dans la création.

Sur les classes laborieuses l'Eglise verse des doctrines et des croyances ; elle bénit leurs labeurs, les couvre de l'honneur chrétien, et les associe à la grande œuvre du travail de Dieu en ce monde.

<sup>1</sup> S. Chrysost., in Matth. xvii.

<sup>2</sup> Non mutatur substantia sed voluntas. (S. Jérôme).

<sup>3</sup> Sed estote bona terra... Ferat alius centenum, alius sexagenum, alius tricennum. In alio major, in alio minor est fructus, sed omnes ad horreum pertinebunt. (S. Aug., Serm. 73 in Matth.).

<sup>4</sup> S. Aug., Lib. I Quæst. Evang.

<sup>5</sup> Euthyme et Théophylacte.

## SERMONS POUR LA FÊTE DE L'ADORATION PERPÉTUELLE

### I

#### DISPOSITIONS A LA SAINTE COMMUNION

*Venite, comedite panem meum, et  
bibite vinum quod miscui vobis.*

Venez, mangez mon pain, et buvez  
le vin que je vous ai préparé.

(Prov., ix, 5).

Il me semble, mes frères, entendre en ce moment le Sauveur Jésus nous adresser, du fond de son tabernacle, ces divines et consolantes paroles. Déjà, pour accomplir le devoir pascal, vous vous disposez à répondre à cette invitation, en venant vous asseoir au banquet eucharistique. Je veux donc entrer dans les sentiments qui vous animent en vous parlant des dispositions nécessaires à une action aussi sainte et aussi importante. Nous les trouvons dans ces paroles de l'apôtre saint Paul : « Que l'homme s'éprouve lui-même, et qu'il mange ainsi de ce pain. *Probet autem seipsum homo, et sic de pane illo edat.* » Que l'homme s'éprouve, c'est-à-dire qu'il sonde et examine sa conscience, pour la purifier du péché ; qu'il éprouve sa foi relativement à l'auguste et adorable mystère de l'Eucharistie ; qu'il éprouve son cœur et sa charité, pour répondre à l'amour de Notre-Seigneur devenu notre nourriture.

Purifier sa conscience, exciter sa foi, échauffer son amour, tels sont les devoirs du chrétien avant la sainte communion, telle est la préparation que nous devons nous efforcer d'y apporter.

### I

Notre première disposition consiste à purifier notre âme du péché. Le Dieu qui fait sa demeure dans nos tabernacles est un Dieu infiniment saint, dont on ne peut approcher qu'autant qu'on possède l'innocence et la pureté du cœur. Sous l'ancienne Loi, où tout n'était que figure, le Seigneur s'adresse en ces termes à ses ministres : « *Mundamini, qui fertis vasa Domini.* Soyez purs, vous qui portez les vases du Tout-Puissant. » Aussi ne touchaient-ils jamais à la victime du sacrifice qu'après s'être soumis aux purifications légales. La manne, figure de l'Eucharistie, était conservée dans un vase d'or ; les pains de proposition étaient aussi déposés sur une table d'or. Que signifie donc cet or, sinon la pureté nécessaire à nos âmes, quand nous recevons Notre-Seigneur dans la sainte communion ? Que nous apprennent encore les purifications exigées chez les Juifs pour la manducation de l'agneau pascal, si ce n'est la pureté de conscience nécessaire au chrétien pour manger non plus cette manne dont les Hébreux se nourrissaient dans le désert, mais la manne véritable, la manne cachée qui renferme en elle-même toutes les suavités et toutes les dou-

ceurs ; pour se nourrir de la pâque véritable, de l'agneau sans tache immolé pour notre salut, qui efface les péchés du monde, et ne se plaît que parmi les lis de l'innocence ?

L'Eucharistie, en effet, est un sacrement institué pour les vivants, comme le baptême et la pénitence ont été institués pour ceux qui sont privés de la vie spirituelle et morts par le péché. Pour s'en approcher dignement, il faut donc posséder la vie de la grâce. L'Eucharistie est une nourriture ; or, vous le savez, mes frères, le pain matériel ne peut nourrir le corps, si celui-ci n'est vivant et en bonne santé. L'Eucharistie, c'est encore l'arbre de vie planté au milieu de l'Eglise ; mais quand notre premier père eut commis le péché, il lui fut défendu de manger le fruit de l'arbre qui était au milieu du paradis terrestre ; de même il est défendu au pécheur de toucher à la sainte Eucharistie.

Malheur au chrétien qui s'approche de ce divin sacrement avec une conscience criminelle et souillée par le péché, car il se rend coupable du corps et du sang de Jésus-Christ ! *Reus est corporis et sanguinis Domini.* Il est aussi coupable que l'a été Judas en livrant le Sauveur, car aussi bien que le traître il lui donne un baiser perfide ; il est aussi coupable que les Juifs poussant des clameurs pour demander le crucifiement de l'Homme-Dieu ; il est aussi coupable que les bourreaux qui l'ont attaché à la croix. Comme eux il prononce cette parole : « Que son sang retombe sur nous ! *Sanguis ejus super nos !* » Et ce sang retombe sur son âme, non pas pour la justifier, mais pour mettre le sceau à sa condamnation.

Qui donc, mes frères, ne tremblerait à cette parole de l'Apôtre, quand il dit que le chrétien sacrilège mange son jugement : « *Judicium sibi manducat !* » Oûi, il s'incorpore sa propre condamnation, et sa sentence est écrite au fond de ses entrailles.

Que l'homme s'éprouve donc ! *Probet autem seipsum homo !* Qu'il s'éprouve par l'examen de sa conscience ; qu'il sonde les replis les plus cachés de son cœur. Le Dieu de vérité ne peut descendre dans une âme dissimulée et vendue au mensonge ; le Dieu de toute justice abhorre les mains souillées par le vol et par la rapine ; le Dieu qui est amour et charité ne peut se plaire dans un cœur en proie aux agitations de l'envie, aux transports de la haine et aux désirs de vengeance.

Eprouver sa conscience, c'est donc l'examiner avec soin.

C'est ensuite accuser ses péchés au tribunal de la pénitence avec une vive contrition, c'est-à-dire avec la douleur de les avoir commis, et le ferme propos de n'y plus retomber et d'en faire une sincère pénitence. Autrefois, mes frères, alors que les chrétiens étaient dans leur première ferveur, ceux qui avaient eu le malheur de tomber dans une faute grave n'étaient admis à la table sainte qu'après des années entières de pénitence et d'humili-



liation ; le pain eucharistique devenait ainsi pour eux un pain de douleur, qu'il ne leur était permis de manger qu'à la sueur de leur front. Ah ! si, malgré leur pureté, les anges tremblent en présence de la Majesté divine, comment oserions-nous recevoir notre Dieu avec une âme souillée par le péché, sans craindre le sort de cet infortuné qui fut jeté dans les ténèbres extérieures, parce qu'il était entré dans la salle du festin sans être vêtu de la robe nuptiale ?

## II

Nous devons, en second lieu, éprouver notre foi, si nous voulons dignement recevoir Notre-Seigneur dans la sainte communion. Ah ! si Jésus se manifestait sensiblement avec l'éclat de sa majesté et dans la splendeur de sa gloire, tel qu'il apparut autrefois à trois de ses apôtres sur la montagne du Thabor, avec un visage resplendissant comme le soleil, ou bien encore tel qu'il se découvre à ses élus dans le ciel, nous n'aurions pas besoin de nous exciter à croire : un invisible attirait emporterait vers lui nos esprits et nos cœurs.

Mais ici-bas nous n'apercevons les objets de notre foi qu'à travers des voiles et comme dans le miroir des créatures, qui ne sont qu'un reflet de Dieu. Aussi la sainte Eucharistie est-elle un mystère de foi, un mystère qui demande la soumission de notre raison et de notre intelligence, un mystère qui contredit, plus que tout autre, le témoignage de nos sens.

Parfois, peut-être, il nous est arrivé d'envier le bonheur de ceux qui ont vu notre divin Sauveur pendant sa vie mortelle... Ils furent sans doute heureux et privilégiés ceux qui ont pu se prosterner aux pieds de Jésus pour lui offrir le tribut de leurs hommages et de leurs adorations, ceux qui ont entendu sortir de sa bouche une sentence de pardon, ou recueilli de ses lèvres les paroles de la vie éternelle !

Cependant, mes frères, nous n'avons rien à envier à ces temps heureux. Non, car le peuple chrétien est encore plus privilégié. Interrogeons notre foi et elle nous répondra que, par la sainte Eucharistie, Jésus demeure avec nous aussi réellement, aussi substantiellement qu'aux jours de sa vie mortelle. Que dis-je ? Alors il ne faisait que passer, allant de bourgade en bourgade, d'une ville à une autre ; maintenant il est au milieu de nous, dans tous les endroits de la terre, dans toutes nos églises, et le jour et la nuit, pour s'immoler en notre faveur et se faire la nourriture de nos âmes.

Que la voix de nos sens se taise donc, alors que la sainte Hostie apparaît à nos regards ! Sous les voiles eucharistiques la foi nous montre le Dieu puissant qui a créé le monde, qui l'a racheté, et qui, au dernier jour, viendra le juger dans tout l'éclat de sa gloire et de sa majesté. La foi nous découvre dans la sainte Hostie l'Homme-Dieu, le

Verbe incarné, la splendeur du Père et la Sagesse incréée. Ecoutez la voix du prêtre, quand, tenant dans sa main la divine Hostie, il redit ces paroles du Précurseur : « *Ecce Agnus Dei ! Voici l'agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde,* » qui a passé sur la terre en y répandant les bienfaits, en guérissant toutes les infirmités et toutes les maladies. Voilà l'homme de douleurs, trahi par Judas, plongé dans l'agonie la plus cruelle, flagellé et couvert de plaies, couronné d'épines et attaché à la croix. Voilà le Christ rédempteur, ressuscité glorieux, triomphant dans son ascension, et qui, au dernier jour, viendra, porté sur les nues, pour juger les vivants et les morts.

Oui, Jésus est là dans la sainte Hostie. Il y est avec son corps sacré, avec cette chair immaculée qu'il a reçue de la sainte Vierge ; il y est avec son sang qui crie vers le ciel, non pas vengeance comme celui d'Abel, mais pardon et miséricorde ; il y est avec son âme, cette âme la plus belle, la plus parfaite qui ait été créée ; il y est avec sa divinité et ses perfections infinies ; avec sa miséricorde que nous devons exalter sans cesse ; avec sa puissance qui opère dans ce sacrement les plus étonnantes merveilles ; avec sa bonté qui nous comble de tant de bienfaits.

Que l'homme éprouve donc sa foi ! *Probet autem seipsum homo !* Qu'il fasse naître en lui cette foi vive de saint Jean Chrysostome qui, pendant la célébration du saint sacrifice, croyait voir le ciel entr'ouvert et des légions d'anges prosternés en adoration autour de l'autel ; cette foi admirable d'un de nos rois les plus illustres, de saint Louis, qui refusait d'aller voir une hostie miraculeuse où Notre-Seigneur était apparu visiblement, aimant mieux croire à la parole du divin Maître qu'au témoignage de ses sens ; cette foi de saint Jérôme qui, couché sur la terre, étendu sur la cendre à ses derniers moments, ne savait comment s'humilier assez profondément pour recevoir la suprême visite de son Dieu.

Nous aussi, mes frères, disons à Jésus : *Je crois, Seigneur, mais aidez ma foi* ; ou bien encore : *Faites, Seigneur, que je vous voie*, non pas avec les yeux du corps, nous ne le pouvons pas en ce monde, mais avec les yeux de la foi. Si cette foi est vive dans nos âmes, elle fera naître en nous des sentiments d'humilité, à la pensée de notre néant, mais surtout des sentiments de confiance et d'amour, car telle est la troisième disposition nécessaire pour bien communier.

## III

L'Eucharistie est un mystère d'amour. C'est bien au sujet de la sainte communion que nous pouvons redire ces paroles de l'Eglise dans un de ses chants sacrés : « *Qui n'aimerait pas celui qui nous a tant aimés ? Sic nos amantem quis non redamaret ?* » Notre-Seigneur nous a aimés, non seulement jusqu'à mourir pour nous, mais encore

usqu'à demeurer tous les jours avec nous, enfermé dans nos tabernacles, s'immolant sur nos autels, se faisant la nourriture de nos âmes. Il a épuisé en quelque sorte toutes les inventions de l'amour; il se cache, il disparaît sous les espèces du pain et du vin, il obéit à la voix du prêtre, se laisse transporter et donner à tous ceux qui veulent le recevoir. Il reste avec nous, malgré notre indifférence, malgré la solitude où nous le laissons si souvent, malgré les profanations et ce calice d'amertume dont les impies l'abreuvent par leurs outrages et leurs sacrilèges.

C'est encore par la divine Eucharistie que Jésus est venu apporter le feu sur la terre, et quel est son désir sinon de le voir s'allumer? Oui, Seigneur, venez allumer dans nos cœurs la flamme de votre amour, afin que nous vous recevions dignement, et que nous nous approchions avec ferveur de votre banquet divin.

Communier avec ferveur, c'est nous donner à Jésus comme il se donne à nous; c'est nous offrir à lui avec toutes les puissances de notre âme : avec notre mémoire, pour conserver le souvenir de ses bienfaits; avec notre intelligence, pour méditer les mystères de sa vie et de sa passion; avec notre volonté, pour lui en consacrer tous les mouvements et toutes les affections.

Communier avec ferveur, c'est aller à Jésus avec un ardent désir et dans les sentiments qui animaient le saint roi David, au moment où s'échappaient de ses lèvres ces paroles brûlantes : *« Comme le cerf soupire après les sources d'eau vive, ainsi mon âme soupire vers vous, ô mon Dieu ! »* Si vous voulez exciter en vous de tels désirs, considérez le divin Sauveur tantôt comme un tendre père qui vous ouvre les bras pour vous presser sur son cœur; tantôt comme un médecin compatissant qui vient guérir vos plaies et vos blessures; tantôt comme un pasteur plein de sollicitude qui appelle ses brebis pour les nourrir de sa chair et les abreuver de son sang; tantôt comme un guide sûr qui marche devant vous pour vous conduire dans le chemin de la perfection.

Telles sont, mes frères, les dispositions principales que nous devons apporter à la réception de la sainte Eucharistie : la pureté de conscience, une foi vive, un ardent amour. Heureuse l'âme qui s'approche ainsi de Jésus ! La sainte communion est pour elle une source de vie, selon cette parole de vérité : *Celui qui me mange vivra pour moi.* Quels sont, en effet, les véritables chrétiens, sinon ceux qui s'approchent dignement de la table sainte ? Ils vivent, parce qu'ils trouvent à cette table le véritable aliment de leurs âmes; ils vivent, parce que la divine Eucharistie préserve du péché, qui est la mort spirituelle; ils vivent, parce que quiconque se nourrit de cette chair de vie, fortifie la santé de son âme et la préserve du poison des affections coupables; ils vivent, parce que la sainte communion fait naître dans l'âme

les grandes et saintes pensées, les généreuses résolutions et les dévouements sublimes.

Et vous, ô Marie, ô notre bonne mère, vous qui, après l'Ascension de votre divin Fils, l'avez reçu dans la sainte communion avec tant de ferveur et d'amour, obtenez-nous de pieuses dispositions quand nous allons à la table sainte, afin que nos communions ici-bas soient pour nous le prélude de la communion éternelle dans les cieux !

## II

### EXCELLENCE ET EFFETS DE LA SAINTE COMMUNION

*Panem de cœlo præstitisti eis.*

Vous leur avez donné le pain du ciel.

Que tout est grand pour le chrétien ! Grands ses titres : il est l'enfant de Dieu et un membre vivant de Jésus-Christ. Grandes ses destinées : il possédera dans le ciel Dieu, son bonheur et sa gloire. Grande sa mission : il doit garder la vérité comme Abraham, conserver la loi comme Moïse, propager la foi comme les apôtres, la défendre comme les martyrs. Grandes ses épreuves : le voyez-vous ayant en face de lui le monde comme Daniel, circonvenu par Satan comme ses aïeux ? En outre il est soumis à toutes les misères de la vie, l'été pour lui n'a pas moins de soleil, l'hiver n'a pas moins de glace. A tout instant ses pieds sont ensanglantés par les cailloux et par les épines du chemin. Oh ! combien de fois la nuit ne l'effraie-t-elle point de ses ombres ! la tempête, de ses sifflements et de son fracas ! Et voici bientôt la mort qui va lui ravir toutes ses jouissances, et l'introduire dans une région incertaine et d'où l'on ne revient plus, par la porte de l'agonie et de tous les tourments !

Mais entendez-vous, en cet office, la voix de l'Eglise ? C'est le cantique de la reconnaissance, qui célèbre les grandes ressources à côté des grands devoirs et des grandes tribulations. « Mon Dieu, vous leur avez donné un pain miraculeux ! » Il n'y a pas seulement le Verbe fait Evangile pour nous instruire, le Verbe fait Chair pour nous accompagner, il y a encore le Verbe fait Pain pour nous nourrir. La communion ! Avec elle l'Incarnation s'achève, la Rédemption s'applique, et Dieu n'a plus rien à nous donner.

Puisque le meilleur hommage que nous puissions rendre à Jésus-Christ présent au Très Saint Sacrement, c'est de le recevoir souvent avec les dispositions qu'il demande de nous, je ne sortirai pas de l'esprit de cette fête en vous entretenant de la communion. J'en dirai *l'excellence* et les *effets*.

Mais d'abord tournons-nous vers le Dieu caché dans son tabernacle, supplions-le de lever un instant le voile qui le dérobe à nos yeux, et de nous envoyer ne serait-ce qu'un rayon de lumière, à



vous pour vous aider à bien concevoir ce qui est ineffable, à moi pour m'aider à bien dire ce qui surpasse toute imagination.

## I

C'est chose frappante, admirable, que la nature tout entière forme comme un immense festin. La terre avec ses océans et ses montagnes communie aux nuées et aux astres du ciel, l'agneau broute le serpolet, le lion déchire et dévore sa proie, et l'homme s'assied à la table de la famille. Il soutient son corps avec le pain et le vin, son intelligence avec la parole de ses semblables, son cœur avec leur amitié. Mais il est dans l'homme d'autres besoins. Quand après avoir prié, il se relève, en même temps qu'il constate que ses blessures s'adoucisent et que ses passions gardent le silence, il sent en lui des désirs, des ambitions d'un caractère singulier. C'est la faim de Dieu. L'homme a faim de son Dieu parce que Dieu l'a créé pour vivre de lui éternellement. Et c'est l'unanimité tout entière des religions avant Jésus-Christ qui a constaté cette faim aveugle et inconsciente de Dieu, et qui a cherché à la satisfaire par d'impuissants symboles. Voilà donc l'homme réclamant lui aussi cette viande invisible, ce breuvage spirituel dont parlait à Tobie le céleste messager. Mais quelle différence entre l'homme et l'ange ! Si l'homme a une âme, les sens en sont la porte et les gardiens, en même temps que les organes et les serviteurs. Cette âme d'ailleurs est une âme blessée, abaissée, et il faut que ce qui la nourrit soit en même temps pour elle un remède. Qu'a fait le Seigneur en face de cette condition de nos âmes et de leurs besoins ? Lui, à qui est soumis tout l'univers, il s'est fait chair. La chair de l'homme, il l'a prise, pétrie de sa bonté, ornée de sa sainteté, revêtue de sa toute-puissance, animée de sa vie, divinisée.

Il a fait plus ! Avez-vous vu l'artisan recueillir le fruit de la moisson, le battre sous le fléau, le broyer sous la meule, le cuire sous la cendre, et en former ainsi un pain choisi ? Ainsi le divin ouvrier a livré sa chair virginale aux fatigues, aux fouets, aux clous, aux épines, à toutes les horreurs du crucifiement ; ainsi il l'a fait passer tour à tour par les épreuves de la souffrance et par les gloires de la résurrection ; et après l'avoir de la sorte transformée, il l'a cachée sous l'apparence du pain et du vin, et il nous a dit : « Prenez et mangez, prenez et buvez. Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. » A cette invitation de Jésus, le pieux fidèle accourt, il reçoit sur ses lèvres ce Dieu devenu notre pain ; il en sanctifie son corps, il en rassasie son âme, et c'est communier.

Et maintenant par quelles paroles célébrerai-je la grandeur d'une telle action et l'union intime qu'elle établit entre Dieu et nous ? Voilà plus de dix-huit siècles que les saints l'ont méditée et qu'ils l'ont chantée : leur sublime intelligence n'a pas suffi à en saisir l'excellence, leur cœur brû-

lant d'amour n'a pas réussi à en bien exprimer le mystère.

Si je considère quel est l'invité, je vois que c'est l'homme sous la raison d'être chétif et défaillant. Ainsi l'enfant qui n'a pas encore la plénitude de la vie, l'ouvrier dont les mains sont calleuses et les bras fatigués, celui qui gémit sous le fardeau de la pauvreté, de la maladie, du mépris, que dis-je ? le pécheur lui-même aussitôt qu'il est pénitent, bref, les disgraciés de ce monde, voilà les préférés du banquet de l'Homme-Dieu.

Et si je considère celui qui invite et ce qu'il donne ! Qu'est-ce que tout le bien de la créature, qui n'est que de l'herbe et du foin ? Qu'est-ce que tout le bien des richesses ou des honneurs, qui n'est que vanité ? Celui qui est grand puisqu'il est le Roi de l'armée des cieux, Celui qui est riche puisqu'il possède l'univers tout entier, Celui qui est saint puisqu'il est adoré par les anges, Celui qui est toute lumière, toute vie et tout amour, Celui qu'atteste tout cœur d'homme, même quand il s'éloigne de son seul bien véritable, c'est Celui qui dit : *Venez !*

Et quelle est cette union qui s'établit entre l'hôte et le convié ? Est-ce celle que j'admire entre l'enfant et sa mère, l'ami et son ami ? Elle est incomparablement supérieure. Le pain lui-même qui est le symbole choisi par le Seigneur, qui se mêle à notre substance, qui se confond avec elle, n'est qu'une image imparfaite. « Celui qui me mange, a dit le Maître, demeure en moi, et moi en lui. » O le plus légitime de tous les égoïsmes ! la plus sublime de toutes les indépendances ! le plus vrai et le plus complet de tous les affranchissements ! « Je vis, ce n'est plus moi, » c'est la plénitude, le rassasiement, la consommation de mon être, « c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Et le Seigneur Jésus a encore dit : « Comme mon Père qui m'a envoyé est vivant, et que je vis par mon Père, de même celui qui me mange vivra aussi par moi, » comme s'il nous disait : « Montez par delà les mondes et par delà les cieux, voyez le Père, le Fils, le Saint-Esprit animés d'un seul amour, et vivant d'une seule vie ; ainsi, par la communion, entre vous et moi s'établit un lien sinon identique, au moins semblable, et la consommation de l'unité. »

Et maintenant, qu'une Thérèse et qu'une Catherine de Sienne laissent déborder leurs *Magnificat* et leurs transports ! Qui s'étonnerait du bonheur de la goutte d'eau qui court à la mer, quand la goutte d'eau c'est le cœur de l'homme vide de toute plénitude et altéré de tout bien, et quand l'océan c'est la beauté, c'est la bonté, c'est la sainteté, c'est Dieu ! Ah ! nous voilà bien loin des temps où les patriarches pensaient mourir à l'aspect d'un ange et où Israël tremblait à la voix du Seigneur ! L'esprit s'étonne et l'imagination s'effraie à la méditation d'un tel prodige, et la nature fléchit sous le poids d'un si grand mystère. Est-il donc croyable que l'être infini consente à ne faire plus qu'un avec l'être du temps, tant de

majesté avec tant de bassesse ? Et l'esprit de l'homme, bien loin d'attendre ou de demander un tel bienfait, eût-il seulement osé le rêver, si la religion ne le lui eût appris ?

Mais il me faut maintenant vous rappeler les effets de la sainte communion.

## II

A la considérer dans ses effets, la sainte communion c'est la vie, la sainte communion c'est la perfection de la vie.

1. Il arriva qu'un jour, du haut d'un navire, les passagers aperçurent une hostie qu'on avait jetée à la mer. La mer s'agitait, les vagues se pressaient, et l'hostie demeurait par dessus les vagues. La nuit vint, la tempête gronda, la mer était furieuse, l'hostie semblait disparaître dans les gouffres, mais bientôt on l'apercevait plus brillante que l'étoile, dominant le fracas des vents, la violence des éléments déchainés, à la crête des montagnes d'eau, au sommet des flots.

C'est l'image du sort réservé au pain de vie que le Seigneur nous a laissé. Il l'a comme abandonné aux incertitudes des hommes. Combien de fois, passant de celui qui est tiède, imparfait, opiniâtre dans ses défauts, à celui qui est méchant, hypocrite et sacrilège, ce pain vivant ne donne-t-il pas lieu de s'inquiéter pour la gloire de son auteur ? Mais tandis que tous ceux qui ne l'aiment pas se plaisent à relever sa faiblesse en exagérant l'état de langueur ou même de mort des communiantes indignes, lui ne cesse de montrer son efficacité en tous ceux qui lui apportent un cœur sincère et sans artifice.

Avez-vous admiré la science, quand, avec des lignes certaines, elle détermine sur ses atlas les régions qui sont fertiles et les régions qui restent désertes ? Eh bien, faisons l'atlas de la communion eucharistique ! Rangeons les temps et les pays où l'on communie, les temps et les pays où l'on ne communie pas. De quel côté la civilisation, et de quel côté la barbarie ? De quel côté l'humanité, l'ordre, les mœurs plus douces, les familles plus tranquilles et plus honnêtes, les cités plus paisibles, les habitants plus vertueux ? Et de quel côté plus de Cains et plus de crimes, plus de Sodomes et plus d'abominations ? Posée avec cette étendue, la question déjà ne souffre plus de discussion. Il est évident que les pays et les temps où l'on communie valent mieux pour Dieu et pour la vertu que les temps et les lieux où l'on ne communie pas. Ah ! voilà bien le soleil, qui, derrière le nuage frangé d'or, se trahit continuellement par son éclat, par les rayons de lumière qu'il multiplie autour de lui.

Oui, la sainte communion conserve la vie, la vraie vie, celle qui nous vient de Jésus-Christ, celle qui nous élève, celle qui nous grandit, celle qui ne redoute pas la mort, et qui voit sa durée, sa consommation et sa gloire à travers les portes de l'éternité.

Zéphyr embaumé de l'Eden, lys candide parmi

les épines, agneau innocent sur une terre mauvaïse, contre quels ennemis cette vie n'a-t-elle pas à être gardée ? — S'il lui faut une intelligence saine et semblable à un ciel pur, et si elle est en danger aussitôt que la vérité cesse d'être aperçue, la sainte communion *éclaire*. Je me rappelle Jonathas qui goûte à un rayon de miel au milieu du combat, et qui retrouve aussitôt la clarté de ses yeux. — S'il lui faut un talisman contre des esprits supérieurs dont toute l'histoire du genre humain atteste la malice, la communion *fortifie*. Le communiant s'avance à travers les pièges et les pompes et les séductions de Satan. Voyez-vous sa voie comme elle est belle, son chemin comme il est brillant, sa génération comme elle est éclatante ? C'est que les démons se sont enfuis, reconnaissant dans sa poitrine le sang de Celui qui les a vaincus. — Si enfin il faut à la vie divine un remède, parce que la nature de l'homme est viciée et plus portée au mal qu'au bien, la sainte communion *guérit*. Là est l'ardeur de la charité qui éteint l'ardeur des autres désirs, et la suavité de l'onction spirituelle qui bannit la douceur empoisonnée des vices. Là est la satiété qui dégoûte des aliments d'ici-bas, et la faim qui chauffe le cœur pour l'acquisition des biens célestes. Là est le pain des anges, qui est le froment des élus, et le sang de Jésus-Christ, vin généreux qui fait germer les vierges. Là est le gâteau mystérieux qui jeté dans la gueule du monstre calme sa rage et apaise ses cris. Là est l'arche sainte et puissante en présence de laquelle le fleuve débordé des passions s'arrête et s'enfuit. Là est le sacrement qui possède la puissance de Celui par qui tout existe, le corps du Verbe incarné, corps vivifiant qui rend incorruptible celui auquel il se communique.

Et maintenant voyez quel prodige ! Des jeunes gens aussi purs et plus méritants que les anges, dans un âge où tout fermente pour la volupté et pour le plaisir. Des jeunes filles plus belles et plus candides que les lys, dans une société tellement depravée que la colombe de l'arche chercherait en vain un endroit sec pour s'y arrêter. Et des âmes innombrables qui servent Dieu dans la vertu, et qui ressemblent aux épis jaunissants auxquels le soleil sourit, avec qui converse le souffle du matin, et qui tout à l'heure seront mûrs pour la moisson et pour le ciel.

C'est le premier effet de la communion.

2. La communion fait plus que nourrir la vie divine ; elle l'augmente et la perfectionne, parce qu'elle augmente la grâce. Jésus-Christ descend dans nos cœurs comme le monarque le plus riche et le plus généreux. Là surtout où il se sent aidé par les dispositions qu'il désire, il donne toutes les ressources de son cœur adorable. Il rend la foi plus vive, l'espérance plus ferme, la charité plus ardente. C'est l'or fondu qui pénètre l'âme avec une facilité merveilleuse. C'est le miel et le sucre qui adoucit et transforme toutes les amertumes de la nature. C'est le feu qui s'assimile ce qu'il



rencontre, dévore la paille de nos iniquités et allume l'incendie de l'amour divin. Autant de fois le bon fidèle s'assied à la table sainte, et autant de fois il devient plus riche pour le royaume des cieux, autant de fois s'élargissent ses capacités que rempliront un jour les félicités éternelles.

De l'admirable vertu de la sainte communion il existe deux témoignages. Le premier, c'est la suavité qu'y ont goûtée nos saints, dans laquelle ils se sont plongés, dont ils se sont enivrés, et qui les rendait comme insensibles aux peines de la terre ! Suavité telle, dit le livre de *l'Imitation*, qu'elle suffirait à prouver qu'il y a dans l'Eucharistie le meilleur de tous les êtres ; suavité telle, dit saint Thomas, que nul langage ne saurait l'exprimer, et qu'elle nous aide à concevoir, dit saint Denys, ce que sera la société bienheureuse de Jésus-Christ dans le ciel.

Le second témoignage de la vertu vivificatrice de la communion, ce sont les œuvres qu'elle opère. Elle seule rend l'homme capable de trois grands sacrifices : sacrifice complet et absolu de la haine, sacrifice complet et absolu des biens et des joies de la famille, sacrifice humble, généreux, calme et éclairé de la vie. Voilà trois sacrifices, trois fruits qui valent mieux pour une société religieuse que des coffres remplis de trésors ou des camps remplis de soldats.

Si quelqu'un voulait nous en contester la possession et la gloire, il n'y aurait qu'à en appeler contre lui à l'univers tout entier. Répondez, cieux et mers, et vous terre, parlez ! La réponse, la parole, la voix qui vient de l'Occident, de l'Orient, du Nord, du Midi, est-il nécessaire de la dire ? C'est devant nos religieux et nos religieuses, l'admiration et la reconnaissance de tous ; c'est aux pieds de nos apôtres et de nos martyrs, la prière et la vénération ; ce sont nos sanctuaires, s'élevant à côté de nos vieilles cathédrales et n'excitant pas moins d'enthousiasme parce qu'ils sont le théâtre d'autant de foi et de plus de courage et de miracles ; c'est, en un mot, la grande Eglise dont nous sommes les enfants, toujours une, toujours sainte, toujours apostolique et toujours vivante, conservée, glorifiée par l'Eucharistie.

Il y a, dans l'histoire, des communions célèbres. La communion de saint Louis, le vaillant croisé, à l'heure de la mort : « Je crois Jésus présent, s'écriait-il, comme si je le voyais de mes yeux ! » — La communion de Colomb. Il se fit revêtir du froc du franciscain : « A votre tour, semblait-il dire à l'hostie, donnez-moi de nouveaux cieux et une nouvelle terre. » — La communion de Louis XVI. Fortifié par le pain du voyage, il gravit les marches de l'échafaud, comme le prêtre gravit les degrés de l'autel, et parvenu à la plate-forme il mérita de s'entendre dire cette parole : « Fils de saint Louis, montez au ciel. » — La communion du comte de Stolberg. Sa femme était là qui l'assistait et qui lui disait : « Quand j'arriverai à mon tour au pays de l'éternité, tu viendras à ma rencontre ? — Oui, répondit le mourant,

les lèvres teintes du sang de Jésus-Christ, et je meurs content. »

Mais pourquoi est-ce que je m'attarde à vous entretenir des communions des autres ? N'est-ce pas la vôtre qu'il faut vous rappeler ? La vôtre ! Qui que vous soyez, un jour de bonheur céleste, de joie angélique, d'émotion tranquille, intime, inoubliable, a lui sur votre front et sur vos douze ans, la première communion, la vôtre ! Vous qui êtes dans cette enceinte, vous ne voudrez pas sortir de ce monde en vaincus et en captifs de l'iniquité, ou bien en rabaissés de la timidité ou de l'indifférence et de la peur. Vous demanderez pour l'emporter avec vous le Dieu qui soutient, le Dieu qui pardonne. Communion du premier jour et communion du dernier ! Communion de l'aurore et communion du crépuscule ! Communion du sourire et communion de l'adieu ! Communion de la foi et communion de l'espérance ! Communion des saints engagements et communion du compte sévère et terrible !... Elles en demandent d'autres.

Oh ! pourquoi Dieu est-il dans son amour méprisé et méconnu ? Pourquoi le voyageur ne veut-il plus de son Dieu pour convive et pour ami ? Pourquoi l'affligé oublie-t-il de prendre son pain ? Pourquoi ne veut-on plus communier ? Questions douloureuses que n'explique que trop le spectacle attristant qui se déroule sous nos yeux ! Je regrette l'autorité sans auréole, la majesté sans respect. Je regrette le travail sans consolation, la fortune sans dévouement, la science sans lumière et sans règle. Je regrette la guerre sans idées élevées pour les chefs, sans bravoure pour les soldats. Je regrette la mort privée de l'honneur et des mérites d'un holocauste divin, et rabaissée à la fin d'êtres matériels et sans intelligence. Je regrette la vie sans air, sans horizon et sans parfums. Je regrette la France troublée, agitée, dépeuplée, dévoyée. Je regrette la société affaissée et chancelante parce qu'elle est sans le levain de la communion.

Puissent mes faibles paroles avoir déterminé à se rapprocher de la table sainte tant de fidèles qui communient trop rarement, tant de fidèles qui ne communient plus ! La communion bien faite, c'est la grande gloire de Dieu, c'est le salut de la religion, c'est la vie de notre âme, c'est l'assurance de notre résurrection glorieuse, c'est le gage de notre bonheur pour l'éternité.

### III

#### L'ADORATION RÉPARATRICE <sup>1</sup>

O salutaris hostia  
Quæ cœli pandis ostium !

Il existe d'humbles chapelles, des sanctuaires dont les anges sont dans une joie continuelle, et dont les pierres mêmes tressaillent d'allégresse,

<sup>1</sup> Ce sermon a été prêché dans une chapelle de religieuses vouées à l'Adoration réparatrice.

parce que leurs vœux les plus chers sont accomplis. Ailleurs l'adoration du Très Saint Sacrement est transitoire; là elle est vraiment perpétuelle. Ailleurs il se fait de temps en temps des amendes honorables et des actes de réparation chrétienne; de là comme d'une source et d'un foyer s'échappent continuellement et à toute heure des prières, des soupirs et des larmes qui consolent le cœur de Dieu et réparent les iniquités des hommes. Ailleurs, il est une hostie solitaire; là, cette vigne adorable de l'Eucharistie a produit des rameaux nombreux. Jésus-Christ, le religieux par excellence, se voit entouré d'âmes dévouées, consacrées et faites à son image. Tandis que sans cesse le chef adresse au ciel sa grande prière, il l'entend répéter par de dignes enfants. Ces âmes saintes sont uniquement vouées à la *réparation*. Œuvre de réparation, œuvre tout à fait digne de bénédiction, et qui va fournir le sujet de cet entretien. Plus c'est une œuvre incomprise des hommes et plus il importe d'en faire ressortir l'excellence.

Je dirai qu'il n'y en a pas de meilleure, si nous la considérons *en elle-même*; je dirai qu'en égard *aux temps où nous vivons*, il n'y en a pas de plus louable.

## I

1. Si nous considérons que Dieu est amour, qu'il s'aime jusqu'à l'infini et qu'il aime également les âmes d'une charité qui va jusqu'à l'extrême, il nous sera facile de reconnaître que le péché, se mêlant à l'œuvre de Dieu, entravant ses desseins, lui apportant l'oubli, la révolte et l'outrage en même temps que la mort et la perte aux âmes, doit exciter en Dieu un immense désir de réparation. Et ce ne sont point ni les châtements du temps ni les feux de l'éternité qui suffiront jamais à contenter ce désir. Si de telles rigueurs satisfont sa justice, elles ne sauraient satisfaire son amour; et des victimes saintes et volontaires, c'est la seule réparation entièrement digne de lui. Aussi le Fils de Dieu venant en ce monde, en même temps qu'il s'est fait homme s'est fait victime et réparateur. C'est ce caractère de victime et de réparateur qui domine toute l'histoire de sa traversée au milieu des hommes. A cause de cela il est né pauvre, à cause de cela il est resté ignoré et inconnu pendant trente ans, à cause de cela les larmes se sont mêlées à tous ses mystères, à cause de cela enfin il a voulu subir les hontes et les souffrances de sa passion et de sa mort.

Et si vous demandez ce qu'il fait présentement, après la Résurrection et l'Ascension, au sacrement de l'autel, c'est toujours la même réponse : il est, il reste dans l'Eucharistie victime et réparateur. De là cet abaissement qui nous confond, de là ce silence qui nous épouvante, de là cette soumission, cette obéissance et ce dénuement qui nous consternent!

Pilate autrefois le montrait au peuple, une couronne d'épines au front, un sceptre de roseau à la

main, un lambeau de pourpre sur les épaules, et il disait : « Voilà l'homme! » Et c'était vraiment l'homme réparateur de nos ambitions, de nos orgueils, de nos cupidités et de tous nos excès. Le prêtre au très saint sacrifice élève le Saint-Sacrement; à peine les sens sont-ils frappés de quelques humbles apparences, l'humanité même a disparu, il n'y a qu'image de mort et d'immolation, on dirait de la poussière et de la cendre. O homme, reconnais de nouveau l'admirable réparateur de tous tes désordres! Voilà ton hostie et voilà ton Dieu!

Et le Seigneur Jésus veut rendre sa réparation aussi universelle qu'il est possible, il cherche à planter partout la croix de son holocauste, il répète à tous les instants de la durée les paroles de son immolation, il se multiplie jusqu'aux extrémités du monde pour étendre partout, avec le bienfait de sa présence réelle, celui de sa prière et de sa réparation.

La réparation est donc par excellence l'œuvre de Jésus-Christ, particulièrement dans l'Eucharistie. Maintenant, je le demande, peut-on faire de sa vie un meilleur usage, un usage plus glorieux à Dieu que de la consacrer à l'œuvre même à laquelle s'est dévoué le Verbe incarné?

Aussi bien Jésus-Christ ne suffit pas tout seul à sa tâche. Quelque chose manque à sa passion et à ses souffrances, et ses membres seuls peuvent y suppléer<sup>1</sup>. Il cherche donc qui voudra adorer, prier, pleurer avec lui, le suivre dans ses immolations, et ainsi le consoler. Les sentiments qui l'animent, il tend à les communiquer à ses membres. Hostie lui-même, il veut faire des hosties.

Qu'elle est donc raisonnable et sainte, la vocation de ces âmes qui s'enferment dans la solitude pour adorer et prier avec Jésus-Christ! La justification de leur conduite, elles la trouvent dans ce sacrement en présence duquel nous nous prosternons : il suffit au disciple d'imiter son maître<sup>2</sup>. Elles la trouvent dans cette recommandation de l'Eglise à ses enfants : « Imitez ce que vous adorez<sup>3</sup>. » Elles la trouvent à toutes les pages et dans toutes les paroles de l'Evangile. Ce sont d'autres Maries, et continuellement aux pieds du Sauveur, de préférence elles méritent ses éloges parce qu'elles ont choisi la meilleure part<sup>4</sup>. Ce sont des Véroniques attentives et pieuses. La sainteté, la justice, la charité, la majesté de Dieu éprouvent un soulagement incomparable à leurs louanges et à leurs prières. Tandis que d'autres nourrissent les pauvres, c'est Dieu lui-même qu'elles réconfortent par toutes leurs gênes et leurs privations. D'autres revêtent les nus : c'est Dieu lui-même dont elles voilent et embaument les plaies par leur obéissance et leurs oraisons. D'autres instruisent les ignorants : c'est le témoignage et la justification de leur foi qu'elles apportent à Dieu tous les

<sup>1</sup> Coloss., I, 24.

<sup>2</sup> Matth., X, 25.

<sup>3</sup> *Imitami quod tractatis.*

<sup>4</sup> Luc, X, 43.



jours. D'autres consolent les affligés : elles sont des sujets très fidèles à un roi exilé et poursuivi, des enfants pieuses à un père que ses fils navrent d'amertume. D'autres visitent les prisonniers : prenant à Jésus les épines de sa couronne, elles les ont enfoncées dans leur cœur ; détachant ses liens, elles en ont chargé leurs bras, et puis elles se sont assises dans sa prison pour le réjouir en demeurant avec lui. D'autres sont avec Jésus sur le Thabor : l'heure que celles-ci ont choisie de préférence dans la vie de Jésus et à laquelle elles se sont arrêtées, c'est l'heure où il institua le mémorial de sa passion et de sa mort, l'heure où il but lentement et au milieu d'inexprimables angoisses le calice de l'agonie, l'heure où il s'avança pour le sacrifice, accablé d'outrages et d'humiliations !

« Le mal, a dit quelqu'un, a un instinct infailible : s'il ne frappe pas toujours fort, il frappe toujours juste. » Cela est bien plus vrai de l'amour quand il est sincère. Celui de ces âmes est allé jusqu'au fond. Voyant sur la terre Dieu offensé, attaqué, poursuivi, voyant le Fils de Dieu sans éclat et sans gloire, voyant les enfants ingrats des hommes s'attachant à tous les plaisirs au préjudice de Dieu et de ses lois, ces âmes se sont dit : « Aimer Dieu, c'est souffrir ; » et elles s'efforcent de rendre chaque jour à la majesté de Dieu, par leur vie sainte et pénitente, autant d'honneur que lui en ravissent les excès coupables des pécheurs.

Ainsi voilà une œuvre très raisonnable et très excellente. Mais autant cette œuvre de la réparation est *glorieuse à Dieu*, autant elle est *avantageuse à l'Eglise*.

2. Nous qui sommes passés maîtres dans la science de perdre notre temps, de dépenser inutilement nos forces et de mener une existence complètement stérile, soit pour le ciel, soit pour la terre, on nous entend dire quelquefois : « A quoi servent ces religieuses ? Que font derrière leurs tristes murailles ces fantômes gémissants, revenants d'un autre âge ? Arrière ces êtres enfermés toute leur vie dans une oisiveté qui se dit sainte ! Arrière ces fantômes lugubres du moyen âge, ce mysticisme vide, ces victimes volontaires d'un fanatisme suranné se consumant jour par jour, heure par heure, dans une immolation qu'on ne leur demande pas et dont on n'a pas besoin <sup>1</sup>. »

Assurément nous ne songeons pas à diminuer le mérite de tant d'institutions religieuses vouées les unes à l'éducation de l'enfance, les autres au soulagement des pauvres et des malades. Elles réjouissent l'Eglise, elles honorent le pays, elles peuplent le ciel d'une multitude d'âmes qu'elles arrachent à l'ignorance et à l'irréligion en même temps qu'à la misère, et leurs œuvres s'imposent à l'admiration même des méchants. Toutes peuvent revendiquer une part de ce que nous disons en cette instruction. Mais à côté de ces âmes religieuses et même avant toutes les autres, l'âme

adoratrice et réparatrice est une sauvegarde et un bienfait pour toute la société.

Telle a toujours été la foi de l'humanité. Aussi ancien est le sacrifice, aussi ancienne est la croyance à la vertu et à l'efficacité du dévouement purement religieux ; et si dans tous les siècles d'avant Jésus-Christ il ne s'est rencontré que rarement des âmes assez généreuses pour mettre en pratique, sous une forme ou sous une autre, une semblable immolation, du moins il ne s'est pas trouvé une seule nation qui ait oublié d'en reconnaître le prix. Il y a dans la consécration que la vierge fait d'elle-même à Dieu je ne sais quoi qui apaise sa colère et force ses bénédictions. Sur ce point, le Juif est d'accord avec le gentil, et le monde nouveau sorti, au commandement du génie, des flots de l'océan, avec le monde de Rome et d'Athènes. Sans doute qu'une persuasion aussi universelle ne peut venir que de l'auteur même du monde et de la religion. C'est lui qui a révélé qu'à côté de son Fils, médiateur suprême, il est des âmes, médiatrices subalternes, qui, l'imitant dans son sacrifice et se faisant les images de sa vie crucifiée, participent d'une manière mystérieuse à sa vertu de Rédempteur.

Et dans le fait, gardons-nous de croire que le monde de la nature soit étranger à celui de la grâce. Ils ont été faits l'un pour l'autre. Il y a moins de rapports entre le corps et l'âme qu'il ne s'en trouve entre le premier et le second. Ils se répondent comme les touches avec l'instrument. Et le péché n'apporte pas un seul bouleversement dans l'ordre de la grâce, que n'arrivent les fléaux et les calamités qui sont les bouleversements dans l'ordre de la nature. C'est le péché qui allume la colère de Dieu, et c'est de la colère de Dieu que viennent tous nos maux ! <sup>1</sup>

Qu'elles sont donc loin d'être inutiles, qu'elles rendent de services à la société, qu'elles méritent de reconnaissance, ces personnes qui, par le sacrifice volontaire de leur existence, offrent à Dieu une compensation de nos fautes, et d'irrité qu'il était nous le rendent propice ! Voyez-vous la neige qui fond silencieusement sur les montagnes : c'est elle qui produit cette source que vous voyez jaillir dans la vallée. Eh bien ! appréciez comme il faut les prières, les jeûnes et toutes les austérités de ces religieuses, car c'est de toutes ces œuvres qui se taisent que viennent les soldats qui sauvent les nations, l'éloquence qui ramène les peuples, les miracles qui décorent l'Eglise de Dieu, et tous ces grands témoignages qui ravissent notre admiration.

« Je crois à la vertu de la prière des religieuses, » écrivait saint Jean Chrysostome. — « Leurs pleurs sont un déluge qui noie le péché et lave les souillures du monde. Leurs mains étendues éteignent les incendies, endorment les bêtes féroces, émoussent les épées, mettent les armées

<sup>1</sup> P. Félix.

<sup>1</sup> Propter quæ venit ira Dei. (Coloss., III, 6),

en déroute, finissent par vaincre les apostats eux-mêmes. » Ce sont les paroles de saint Grégoire de Nazianze. — « Sans les couvents, il y a longtemps que le monde serait détruit, » disait sainte Thérèse. — « Une seule victime d'amour, enseigne saint Liguori, a plus d'influence pour le salut du monde, qu'un peuple de ces justices vulgaires ne rendant à Dieu que des hommages intéressés. »

Oui, quand arrivera le dernier jour du monde, on saura qu'une seule goutte de sang volontairement répandue par amour pour Jésus-Christ en a épargné des torrents. Nos forts sont garnis de canons, nos bataillons armés de baïonnettes, et nos milliers de soldats brûlants de courage et de bravoure. Mais il faut compter davantage pour nous protéger et nous sauver sur une humble demeure de religieuses faisant monter au ciel leurs prières et leurs souffrances de chaque jour. A la fin les baïonnettes sont brisées, les canons sont encloués ou pris, et les soldats sont vaincus. Mais il y a une chose dont on ne triomphe jamais, une chose qui dans ses apparentes défaites demeure toujours forte et toujours invincible : c'est le sacrifice volontaire offert à Dieu pour nous sauver ; c'est la goutte de sang mêlée au sang de Jésus-Christ, si humble et ignorée soit-elle : elle y puise, pour racheter et délivrer, une puissance sans limites.

Mais c'est assez, mes frères, vous entretenir de l'œuvre de la réparation considérée en elle-même. Envisageons-la par rapport aux circonstances au milieu desquelles nous vivons.

## II

Nous avons besoin d'expiation, nous avons besoin de foi et de pénitence.

1. C'est le ciel lui-même qui a pris l'initiative pour nous rappeler à la réparation et à l'expiation. C'est la Vierge qui a quitté pour un instant son bonheur et sa gloire, afin de nous réveiller dans notre tranquillité et dans nos délices et de nous exciter à apaiser par nos bonnes œuvres la justice et la colère de Dieu. La Salette, Lourdes, Pontmain, autant d'exhortations à la prière expiatoire.

A la voix du ciel a répondu celle de l'Eglise. Nous vivons en un temps où le besoin d'expiation est tellement extrême que les foules elles-mêmes s'en sont émues. Voyez-vous ces multitudes qui se portent en chantant à des sanctuaires vénéralisés ? C'est pour l'expiation. Entendez-vous ces architectes qui bâtissent, sans s'inquiéter du bruit des choses extérieures ? C'est pour élever au Sacré-Cœur le monument de l'expiation.

Et pourquoi l'expiation ? Parce qu'on ne peut ni rappeler le passé, tant il est chargé de crimes, ni songer à l'avenir, tant il est sombre et menaçant, ni s'entretenir du présent, tant il est incertain et bouleversé. — Parce que les châtiments s'entassent en vain sur les châtiments, et les leçons sur les leçons ; parce que les ténèbres restent à tous les esprits, l'endurcissement à tous les cœurs. —

Parce que les Pontifes, qui sont les gardiens de la cité de Dieu, ne cessent d'élever la voix pour tous les droits de Dieu entièrement méconnus, pour les lois mêmes de la conscience et de l'ordre moral universellement violées.

Laissons ces Ninives et ces Babylones de notre temps, élevant jusqu'au ciel, avec le bruit de leurs fêtes, celui de leurs licences et de leurs désordres. Laissons les livres qui renient Dieu, et les feuilles qui traînent dans la fange tout ce qu'il y a de saint et de sacré, et la jeunesse sans pudeur et sans frein, multipliant quelquefois ses sacrilèges, plus souvent ses débauches et ses crimes.

Elle est donc facile à comprendre et entièrement digne de louanges, la démarche de la jeunesse chrétienne qui, émue de tant de transgressions si hautement déplorées par le ciel, se présente à Dieu pour lui dire : « Mon Dieu, je suis pécheresse moi-même, et mes justices devant vous ne sont que tache et souillure ; mais voyant vos enfants qui vous délaissent, les méchants qui meurtrissent votre visage, tous les pécheurs qui renouvellent votre passion, j'ai trouvé une larme dans mon cœur et je viens vous l'offrir. Vous serez ma seule pensée et mon seul amour, je ferai société avec vous, pour adoucir toutes vos plaies. Je serai plus pour vous que ne sont les autres pour le démon, et je me montrerai plus généreuse pour le bien qu'ils ne le sont pour le mal et pour le péché ; et il y aura plus de charmes et d'attraits pour moi dans vos douleurs à partager qu'il ne s'en trouve pour ceux qui vous abandonnent dans toutes les fêtes du monde et dans tous ses plaisirs. Tandis qu'ils vous oublieront, je resterai près de vous ; tandis qu'ils méconnaîtront votre gloire, je savourerai toutes vos ignominies ; et après qu'ils vous auront rendu le plus pauvre, le plus malheureux et le plus misérable de tous les êtres, je vous en aimerai davantage. Et si parfois, souvent, toujours, la pointe de vos épines se fait sentir à mon âme, j'en serai toute contente et toute soulagée, parce que j'y trouverai la preuve que vraiment vous êtes avec moi ! »

Immolations et sacrifices bien opportuns, ne serait-il question que des profanations du dimanche et des blasphèmes !... Enseignement et exemples bien nécessaires pour nous rappeler à nous tous qui ne savons plus rendre gloire à Dieu, une parole à jamais sublime : « Gloire, gloire à Dieu ! »

2. Parce qu'il est invisible, on ne pense point à lui ; parce qu'il se tait, on le néglige ; parce qu'il paraît ne pas se défendre, on le méprise ; parce qu'il est juste, on le redoute ; et parce qu'il est saint, on le hait. Au soir de la vie, quand la mort se présente, en d'autres circonstances presque aussi solennelles, à la naissance, au mariage, en face d'un respect humain qu'il faudrait braver, d'un sacrifice qu'il faudrait s'imposer, d'une gêne qu'il faudrait accepter, on ne tient aucun compte des droits, des volontés, des exigences de Dieu.



O âmes salutaires, ô âmes cloîtrées, ô âmes dévouées tout entières au culte de Dieu, parlez de Dieu à la génération présente ! Opposez la vivacité et l'énergie de vos convictions à tant d'indifférence et à tant d'incrédulité ! Dites, non par des paroles, mais par un témoignage bien autrement péremptoire, que les anciennes vérités subsistent, et qu'elles ne sont diminuées que dans le cœur de nos contemporains <sup>1</sup>. Dites que, quels que soient la grandeur, les attraites et les délices de la richesse, il est un bien qui les surpasse : la pauvreté ! Dites que, quelle que douce que soit l'indépendance, quelque satisfaction que l'on rencontre dans l'affranchissement de tous les liens et dans l'acquisition de tous les honneurs, il est une part incomparablement meilleure : l'obéissance ! Dites que dépenser son existence goutte à goutte pour assurer son salut, aider à celui des autres, pour l'expiation des péchés, l'augmentation de la foi, la paix des Etats, la conversion de tous les pécheurs, ce n'est rien faire de trop ! Dites qu'en dépit de toutes les sottises dont l'air que nous respirons est empoisonné, il reste une règle, il reste une loi, il reste une morale et des sanctions sévères et inébranlables pour tous les préceptes. Dites que le purgatoire n'est pas un rêve, ni une exagération, mais une peine très sérieuse et très certaine. Et opposez la clairvoyance et la sagesse de votre conduite à l'erreur pratique de tant de personnes qui écartent au prix de l'or les maux du présent qui sont des riens, et qui refusent de racheter par quelques efforts et par des bonnes œuvres les maux de l'avenir qui doivent être si redoutables ! — Ames religieuses, parlez surtout de pénitence !

3. Aussi bien, de pénitence, il n'y en a plus ! La pénitence n'existe plus sous aucune forme. On ne sait plus se gêner, on ne sait plus souffrir. Plus de jeûne, presque plus d'abstinence. Souvent même nous ne prenons plus la peine de faire indulgencier, je devrais peut-être dire authentifier nos transgressions, en les soumettant à l'autorité. Le dimanche, les offices de paroisse sont abandonnés, parce qu'on les trouve trop longs ; les vêpres désertes, parce qu'elles ne sont point rigoureusement obligatoires. Et notre légèreté est si grande, qu'aux jours des plus grandes solennités, oubliant tout à fait Dieu et son culte, nous courons, à l'heure de la prière, là où est le bruit, l'agitation, le tumulte et le scandale. O Eucharistie qui faisiez des martyrs, et qui n'apportiez plus dans nos poitrines ni feu ni courage ! O religion, synonyme de tout ce qui est pur, de tout ce qui est détaché et de tout ce qui est fort, et que l'on nous reprochera bientôt comme une inutilité et une faiblesse !

Et cependant, tandis que la pénitence s'en va, les convictions s'affaiblissent, les caractères s'énervent, le règne de l'homme remplace celui de Dieu, le règne de l'intérêt celui du devoir, le règne des sens et des passions celui de la volonté

et de l'esprit, les mœurs s'efféminent, les désordres se multiplient, les pratiques chrétiennes durent dans la vie du jeune homme ce que durent les fleurs, l'espace d'un matin. Et tout attristé de ne rencontrer plus autour de lui qu'un christianisme bâtard et dégénéré, où l'on sent le paganisme percer par tous les pores, qu'indifférence, somnolence, foi sans pratiques, dévotion sans générosité, le prêtre voit le jour où bientôt il devra nous dire comme autrefois Salvien, un prêtre de Marseille, disait aux Romains de son temps, en leur montrant les barbares : « Eux, ils croissent de jour en jour, nous, nous décroissons : *illi crescunt quotidie, nos decrescimus* ; ils sont en progrès, nous sommes dans l'humiliation : *illi proficiunt, nos humiliamur* ; ils fleurissent, nous nous desséchons : *illi florent, nos arescimus*. »

Mais il ne sera pas dit, mes frères, qu'un courant aussi universel et aussi dangereux sera resté sans réaction. Non, la pénitence n'est point morte. Elle reste vivante entre les murs des couvents. Loin d'accorder à la nature des satisfactions désordonnées, elle la prémunit, comme si le monde pouvait encore apporter là ses dangers. Non contente de lui retrancher toutes les joies de la terre, elle la crucifie et la tourmente. Il y a là plus de sacrifices en une semaine que nous n'en faisons dans une année. Tandis que monte bien haut le bruit de nos ambitions et de nos cupidités et de nos dissolutions, là on jeûne, là on se tait, là on souffre, là on s'humilie, là on abrège tout ce que nous prolongeons, le loisir, le repos, le sommeil, les repas ; par dessus tout, là on est pauvre. Folie, extravagance ! dira-t-on. A la bonne heure ! mais folie et extravagance de la croix et de Jésus-Christ... Puissent de tels exemples être compris, relever nos âmes, réveiller en nous une sainte émulation, et nous arrêter sur la voie de la décadence morale et religieuse vers laquelle nous sommes inclinés !

Prenons la résolution de nous consacrer à cette œuvre de réparation que Jésus-Christ attend de notre foi et de notre amour compatissant. Croyons bien que nous ne jouirons pas d'un bonheur moins grand ni d'une paix moins parfaite que les pauvres sectateurs d'un monde impie ou même frivole ! Ils sont plongés dans d'épaisses et affreuses ténèbres : le soleil de la foi nous illumine de ses clartés et nous procure plus de satisfaction que ne ferait le spectacle de toutes les merveilles. Des terreurs continuelles agitent leur conscience criminelle : l'espérance nous encourage et nous soutient, nous procurant plus d'assurance que ne le feraient tous les trésors de l'univers. Leur égoïsme ignore les saintes joies de l'amitié et les tendresses du dévouement : la charité nous donne Dieu pour famille, pour père, pour époux et pour fils, et nous goûtons combien le Seigneur est doux !

En présence de cette hostie sainte, venons, hosties vivantes, prier pour l'évêque, pour le diocèse, pour l'Eglise tout entière. Et notre prière, humble,

<sup>1</sup> Ps. XL 2.

silencieuse, mais continuelle, s'élèvera jusqu'au ciel, et elle ne cessera de demander, surtout en ce jour d'adoration perpétuelle, pour nos pères et nos frères, nos époux et nos fils, une religion meilleure, une religion complète et pratique, qui leur fasse partager nos gloires et nos joies sur cette terre et écarte toute appréhension pour l'éternité. Ainsi soit-il.

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

LXXXI

SERMON SUR LA MONTAGNE : LE JEÛNE

Le divin Sauveur applique au jeûne le principe énoncé précédemment par lui sur l'aumône et la prière, à savoir : qu'il faut prendre garde de ne pas accomplir nos œuvres de piété dans le but de nous attirer la considération des hommes.

« Lorsque vous jeûnez, ne soyez point tristes comme les hypocrites, car ils exténuent leur visage afin de faire voir aux hommes qu'ils jeûnent. En vérité, je vous dis qu'ils ont reçu leur récompense. Pour vous, lorsque vous jeûnez, parfumez votre tête et lavez votre visage, afin qu'il ne paraisse pas aux hommes que vous jeûnez, mais à votre Père qui est présent même à ce que vous faites de plus caché, et ce Père qui voit votre mortification secrète vous donnera votre récompense. » (Matth., vi, 16-18).

Sous la Loi de Moïse, un seul jeûne était prescrit chaque année (cf. Lévit., xvi, 29), et la pratique des mortifications corporelles restait abandonnée à la piété de chacun. Les pieux Israélites et ceux qui affectaient de passer pour tels, jeûnaient fréquemment. « Je jeûne deux fois la semaine, » disait en sa prière l'orgueilleux pharisien du temple.

Le jeûne est une pratique de pénitence qu'on ne saurait attaquer sans condamner nos saints Livres, les personnages les plus saints, l'enseignement de l'Eglise et la conduite de Notre-Seigneur lui-même. « L'oraison est bonne avec le jeûne et l'aumône, » disait le vieillard Tobie à son fils. (xii, 8). Ne voyons-nous pas que Moïse, sur le Sinaï, se prépare à sa mission par quarante jours de jeûne ? Que de fois les juges, les rois et les prophètes convoquèrent le peuple juif au jeûne ! Afin d'éviter le sort malheureux des sept fiancées de son épouse, le jeune Tobie jeûne durant trois jours et trois nuits. Lorsqu'il s'agit de sauver son peuple de l'extermination préparée par le perfide Aman, Esther, avant d'affronter la présence du roi, jeûne et ordonne de jeûner trois jours. Les habitants de Ninive, effrayés par la prédication de Jonas, jeûnent et font jeûner leurs animaux eux-mêmes.

C'est par le jeûne que saint Jean le Précurseur et le divin Sauveur inaugurent leur mission ; et tous les saints de l'Eglise les ont imités sur ce point. Dès les premiers jours du christianisme, nous voyons les apôtres et leurs disciples joindre le jeûne à la prière pour célébrer les fêtes, les ordinations. (Act., xiii, 2-3 ; xiv, 22).

Les mondains critiquent la pratique du jeûne, ils en rient, leur sensualisme s'effraie à la seule pensée de privation, de sacrifice, de souffrance. Car le jeûne est tout cela. Une privation de satisfaction corporelle, d'aliments convoités par la gourmandise. C'est un sacrifice imposé à la nature par la piété qui immole son appétit sensuel, ses mets préférés, comme autrefois le sacrificateur détruisait, sur les autels, les plus beaux d'entre les animaux, les plus succulents parmi les fruits de la terre, pour en faire hommage à la divinité qui les avait dispensés. Enfin, le jeûne est une souffrance, et par conséquent porte avec lui tout le mérite, la puissance expiatrice et propitiatoire attachés à la souffrance.

Le jeûne produit un double effet, atteint un double but : il expie et il préserve.

Il expie les écarts sensuels du passé, il est une preuve de repentir, et aussi une manifestation d'humilité. Saintement indigné contre les convoitises de la chair, le jeûne en répare les écarts, il crucifie, en quelque sorte, la sensualité sur la croix du sacrifice et des privations. Comment ce désir, cette volonté de réparer les outrages faits à la sainteté du Seigneur par les péchés fils de la sensualité et de la gourmandise, n'agréeraient-ils pas à Dieu et ne toucheraient-ils point son cœur ? Il suffit d'ouvrir nos saints Livres pour voir la puissance de la pénitence accompagnée du jeûne.

Le jeûne est, de plus, un puissant préservatif pour la vertu conservée ou recouvrée. C'est un mors imposé à ce fauve que nous portons en notre corps, qu'on nomme la concupiscence et qui est toujours prêt à se révolter. Certaines bêtes féroces ne se domptent que par la faim, ainsi en va-t-il de la volupté et de la concupiscence de la chair. Les saints anachorètes, les vierges dont l'exemple nous est proposé à travers dix-neuf siècles de christianisme, les maîtres de la vie spirituelle, n'ont pas su découvrir ou pratiquer un autre moyen de sauvegarder leur vertu ; espérons-nous être plus forts ou plus sages qu'eux ? Celui qui ne sait rien refuser à son corps ou à ses appétits, qui veut faire tous leurs caprices, ne tardera guère à connaître la puissance de leur révolte, la terreur de leurs rugissements, il deviendra promptement leur proie malheureuse et impuissante. Notre bon Sauveur n'a-t-il pas dit un jour à ses disciples, surpris qu'un démon osât leur résister : « Il est une espèce de démon qui ne se peut chasser que par la prière et le jeûne » ? (Matth., xvii, 20).

Voilà une parole qui doit nous donner à réfléchir, à nous qui voulons rester chastes et vertueux



et qui, peut-être, estimant que la prière suffit, ne savons ou ne voulons imposer aucune mortification à notre sensualité, aimons et recherchons la bonne chère. Certain démon, c'est-à-dire certaines révoltes des sens et de la chair, certaines tentations, ne se peuvent vaincre par la prière seule, il faut y ajouter la mortification, le jeûne. Craignons de l'apprendre par notre expérience, et n'imaginons pas pouvoir impunément nous écarter de la voie différente que tous les saints se sont crus obligés de suivre.

Je sais que la mollesse de l'éducation actuelle nous a créé des tempéraments incapables d'accepter des privations matérielles comme celles que s'imposaient nos pères; aussi bien, les paroles de Notre-Seigneur ne doivent-elles pas s'interpréter dans leur seule signification littérale. Encore que les paroles de notre bon Sauveur s'appliquent particulièrement au jeûne corporel, elles n'excluent pas le jeûne spirituel, s'il est permis de l'appeler ainsi.

Ce jeûne s'entend des privations et mortifications imposées à la curiosités de notre esprit ou aux pensées et aux désirs de notre cœur. Il consiste encore dans le sacrifice de ces mille riens inutiles qu'on se permet à chaque instant et dont on pourrait facilement élaguer sa vie. Ce jeûne ne saurait nuire à notre santé et il est très profitable à l'avancement dans la piété, à la pratique de la vertu.

Vous ne pouvez pas priver votre corps de nourriture, votre état de santé ne vous le permet point; mais vous pouvez lui retrancher quelques minutes d'un repos paresseux, le matin, et allonger un peu votre prière. Vous ne pouvez pas jeûner; mais vous pouvez supprimer, ou du moins réduire telle lecture futile ou mondaine, abrégé telle visite de pure civilité, réprimer votre amour des nouvelles ou votre penchant à la critique et à la médisance. Vous ne pouvez mortifier votre corps; mais il vous est permis de mortifier votre cœur, en surveillant mieux ses penchants, ses désirs, ses sentiments. Or, tout cela c'est jeûner.

Qui de nous oserait soutenir qu'il ne peut pratiquer cette sorte de jeûne? Mais en tout cas que ce jeûne, ainsi que nos autres œuvres pieuses, soit entre nous et Dieu. Que rien, au dehors, ne trahisse le secret de ce que nous faisons en vue du ciel. Que le désir de passer aux yeux du monde pour une personne sainte et mortifiée n'aille pas nous faire perdre, devant Dieu, le mérite de nos mortifications. Que nul, à notre mine, à l'air de notre visage, ne puisse soupçonner nos mortifications. « Lorsque vous jeûnez, recommande le divin Maître, parfumez votre tête et lavez votre visage, » c'est-à-dire, gardez votre air accoutumé; plutôt joyeux. Il n'est point nécessaire que les hommes connaissent nos actes de vertu: notre Père céleste qui sait les choses les plus secrètes nous récompensera un jour; cela doit suffire à notre foi et à nos espérances.

## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

### TROISIÈME PARTIE

#### Moyens de salut

#### III

#### LES SACREMENTS

#### B

#### Les sacrements en particulier

#### III. — L'EUCARISTIE<sup>1</sup>

#### Chapitre I. — La présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie

— *Qu'est-ce qui caractérise le sacrement de l'eucharistie et lui donne, entre tous les autres, une excellence singulière?*

— C'est la présence réelle de Jésus-Christ sous les espèces eucharistiques.

— *Il convient donc de traiter avant tout de cette présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie et de lui consacrer une explication toute spéciale?*

— Très certainement, puisque tout dans l'eucharistie, sacrifice et sacrement, s'y réfère.

— *Cette matière n'offre-t-elle pas, pour l'intelligence humaine, des difficultés très grandes?*

— Les plus illustres docteurs eux-mêmes nous l'enseignent, et l'infirmité de notre esprit, comme le peu d'étendue de nos connaissances, suffit à nous en convaincre.

— *Comment faut-il donc aborder cette étude?*

— Avec une foi humble et soumise, un désir sincère de développer en nous, par une connaissance plus approfondie, la dévotion au Saint-Sacrement, et surtout une prière fervente qui fasse descendre sur nous les célestes lumières; par là seulement il nous sera donné de pouvoir soulever quelque peu le voile qui nous cache cet insondable mystère.

— *Ne sera-t-il pas avantageux également de diviser en plusieurs paragraphes la doctrine relative à la présence réelle?*

— Cette division des matières s'impose d'elle-même; car, pour cette vérité, comme pour les autres, il convient

1<sup>o</sup> D'en donner une notion exacte;

2<sup>o</sup> D'indiquer les diverses erreurs qui se sont élevées contre elle;

3<sup>o</sup> De l'appuyer de preuves solides.

4<sup>o</sup> Il sera nécessaire, en outre, d'exposer comment la présence sacramentelle de Jésus-Christ se réalise, et aussi

5<sup>o</sup> Quelles sont les propriétés de cette présence.

#### § 1<sup>er</sup>. — Notion de la présence réelle.

— *Qu'entendez-vous par la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'eucharistie?*

— J'entends qu'après la consécration du pain et du vin qui se fait à la messe, le très Saint Sacrement de l'eucharistie contient le corps et le sang en même temps que l'âme et la divinité de Jésus-Christ.

— *Jésus-Christ est donc tout entier dans l'eucharistie?*

— Il y est tout entier présent.

— *En quels termes l'Eglise enseigne-t-elle cette vérité?*

— Elle enseigne que « Jésus-Christ tout entier

<sup>1</sup> Voir les *Notions préliminaires*, p. 14, 62 et 110.

est contenu vraiment, réellement et substantiellement dans le sacrement de la très sainte eucharistie. » (Conc. de Trente, sess. XIII, can. 1).

— Qu'est-ce à dire « contenu vraiment ? »

— C'est-à-dire que l'eucharistie ce n'est pas seulement du pain et du vin destinés à figurer ou représenter à la manière d'un signe ou d'une image Jésus-Christ absent; c'est Jésus-Christ présent en toute vérité, quoique voilé sous les espèces sacramentelles.

— Qu'est-ce à dire « réellement ? »

— Ce mot « réellement » indique que Jésus-Christ est présent lui-même en personne, et non pas d'une présence qui serait simplement le résultat de la foi des fidèles.

— Pourquoi l'Eglise ajoute-t-elle « substantiellement ? »

— Afin de mettre hors de tout doute cette vérité de la présence réelle, et de ne laisser subsister aucune incertitude touchant le sens selon lequel il faut l'entendre.

— Qu'est-ce donc qu'ajoute le mot « substantiellement » aux deux expressions vraiment et réellement ?

— Le mot « substantiellement » indique que Jésus-Christ réside, dans l'eucharistie, non pas seulement comme dans les autres sacrements par sa vertu ou son action, mais dans sa nature divine et dans sa nature humaine.

— Cette vérité de la présence réelle, telle qu'elle vient d'être formulée et expliquée, est-elle un dogme de foi ?

— Elle est un dogme de foi catholique, ayant été définie expressément par le Concile de Trente qui déclare anathème quiconque oserait la nier ou l'entendre autrement.

## § 2. — Erreurs touchant le dogme de la présence réelle.

— Qu'y a-t-il de remarquable en ce qui regarde la foi à la présence réelle, dans les premiers siècles ?

— C'est que cette vérité, malgré les obscurités et les difficultés qu'elle renferme, a été crue universellement, pendant les dix premiers siècles, sans avoir été contredite directement ou dénaturée par aucun hérétique.

— A quoi faut-il attribuer cette paisible et ferme croyance ?

— A une grâce particulière sans doute, et à une disposition toute miséricordieuse de la Providence divine; mais aussi à la clarté des paroles de l'institution, à la précision des témoignages de la révélation, à la foi bien établie des premières générations chrétiennes.

— Quel fut le premier hérétique dont la doctrine contredit le dogme de la présence réelle ?

— Ce fut Bérenger, archidiacre d'Angers (998-1088). Il fut successivement condamné par cinq conciles, et ses erreurs disparurent alors avec lui.

— Par qui furent-elles plus tard reprises ?

— Plus tard, c'est-à-dire au xvi<sup>e</sup> siècle, ces erreurs furent enseignées de nouveau par certains protestants qui, sous le nom de Sacramentaires, attaquèrent et nièrent de diverses manières la présence réelle.

— L'Eglise n'a-t-elle pas condamné les Sacramentaires ?

— Elle les a expressément condamnés et anathématisés au concile de Trente.

— Les incrédules modernes n'ont-ils pas adopté les errements des Sacramentaires touchant le dogme de la présence réelle ?

— Les incrédules modernes, poussant jusqu'à leurs dernières limites les conséquences du protestantisme, et refusant de se soumettre en quoi que ce soit à Jésus-Christ et à la révélation, nient et blasphèment non seulement cette vérité de la présence réelle, mais toutes les vérités divinement révélées.

— Ne prétendent-ils pas en cela s'appuyer sur la science humaine ?

— Ils le prétendent à tort, car la science ne contredit en rien la présence réelle, et la raison sagement éclairée conduit à la foi catholique et la justifie.

## § 3. — Preuves de la présence réelle.

— Quelles sont les principales preuves que l'on peut invoquer en faveur de la présence réelle ?

— Ces preuves sont : 1<sup>o</sup> les propres paroles de Notre-Seigneur, tant celles de la promesse que celles de l'institution de la sainte eucharistie ;

2<sup>o</sup> L'enseignement et la pratique des apôtres ;

3<sup>o</sup> Les témoignages nombreux et concordants de la Tradition ;

4<sup>o</sup> La convenance de la présence réelle ;

5<sup>o</sup> Les prodiges par lesquels il a plu à Dieu de manifester ou de confirmer cette présence sacramentelle.

1<sup>o</sup>

— Comment les paroles de la promesse établissent-elles la présence réelle ?

— Notre-Seigneur déclare aux Juifs qu'il leur donnera une nourriture, non plus terrestre et périssable, mais céleste et éternelle.

Il ajoute que cette nourriture, ce pain qu'il donnera, c'est sa chair pour le salut du monde.

Il insiste enfin sur la nécessité de manger sa chair, de boire son sang pour avoir la vie éternelle.

— De ces paroles il ressort donc ?

— Que dans l'eucharistie, dont ces paroles contiennent évidemment la promesse, Jésus-Christ lui-même se donne en nourriture dans la réalité de son corps et de son sang. Donc il est bien véritablement et tout entier présent dans le sacrement.

— Notre-Seigneur, par la manière dont il s'exprime, n'a-t-il pas voulu indiquer qu'il fallait ainsi et non autrement entendre ses paroles ?

— D'abord Notre-Seigneur oppose à la manne, pain mystérieux et figure de l'eucharistie, le vrai pain du ciel, le pain de vie, en ajoutant qu'il est lui-même ce pain de vie.

Or, cette opposition entre la figure et la réalité exige incontestablement que dans le second cas comme dans le premier il s'agisse d'une nourriture véritable et substantielle; ce qui ne peut être que par la présence réelle de Jésus-Christ dans le sacrement.

— Ensuite ?

— Cela paraîtra plus vrai encore, si l'on considère que les Juifs et les disciples l'ont bien compris de la sorte, comme le font voir leurs murmures. Or, loin de les détromper, Jésus-Christ répète avec serment son affirmation première; ce qu'il n'eût pas fait, si au lieu du sens vrai les Juifs avaient donné un sens faux à ses paroles.



+

— *Comment les paroles que dit Notre-Seigneur en instituant l'eucharistie prouvent-elles la présence réelle ?*

— C'est que ces paroles : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang, » désignent expressément le propre corps, le propre sang de Jésus-Christ, et par conséquent Jésus-Christ lui-même.

— *Pouvez-vous établir que tel est sans conteste le sens de ces paroles ?*

— Cela est facile, si l'on tient compte et du récit évangélique qui les mentionne, et de l'examen de ces paroles elles-mêmes, et enfin des circonstances où elles furent prononcées.

— *Que remarquez-vous dans le récit fait, par les évangélistes et par saint Paul, de l'institution de l'eucharistie ?*

— C'est que les paroles de Jésus-Christ sont rapportées simplement, sans explication ni interprétation aucune.

— *Ce qui prouve ?...*

— Ce qui prouve que les évangélistes les ont prises dans leur sens naturel, propre, et qu'ils ont voulu que ceux à qui ils s'adressaient les entendissent de même.

— *En effet ?*

— Si les paroles du Sauveur avaient été susceptibles d'un sens autre que celui qu'elles ont naturellement, et si cet autre sens avait été le vrai, les évangélistes, ou du moins l'un d'eux, n'auraient pas manqué de le faire remarquer, comme il est arrivé pour certains discours moins importants.

— *Les paroles elles-mêmes : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang, » ne sont-elles pas d'une précision telle que ce serait leur faire violence de leur donner une signification figurée ou métaphorique ?*

— Cela est l'évidence même : jamais le pain n'a servi à figurer le corps humain, à plus forte raison un homme.

Ensuite il y a lieu de remarquer la façon voulue avec laquelle le Christ insiste sur le sens propre des termes : « Ce sang, dit-il, c'est le mien ; c'est le sang du Nouveau Testament ; le sang même qui sera répandu pour un grand nombre. »

— *Ne convient-il pas d'ajouter que la dignité de Celui qui parlait demande impérieusement que ses paroles soient prises dans un sens tout à fait naturel, sans interprétation ou acception extraordinaire ?*

— Très certainement ; car Jésus, on n'en saurait douter, voulait alors être compris. Si donc il y avait eu possibilité pour les apôtres de méconnaître la pensée de leur divin Maître, il était facile pour lui d'employer des termes sur le sens desquels ils ne pussent se méprendre.

Or les apôtres ont vu dans les paroles du Christ la présence réelle nettement affirmée.

C'est donc que Jésus a bien entendu donner ce sens à ses paroles, et aucun autre.

— *Enfin, les circonstances elles-mêmes dans lesquelles ces paroles ont été proférées n'ajoutent-elles pas une nouvelle force à cette conclusion ?*

— Oui, assurément ; et pour s'en convaincre il suffit d'observer que Notre-Seigneur est à la veille de sa passion, il fait son testament, il exprime ses dernières volontés. Tout cela exigeait bien haut un langage simple, clair, sans déguisement ni réticence.

— *D'où vous concluez ?*

— Qu'il faut prendre les paroles du Sauveur instituant la sainte Eucharistie telles qu'elles s'offrent à nous, et comme étant ainsi la révélation très claire de la pensée du divin Maître, l'expression exacte et parfaite de sa toute-puissante volonté.

2°

— *Qui était plus à même de savoir exactement ce que fit Notre-Seigneur à la dernière Cène, de connaître quelles avaient été ses intentions ?*

— C'étaient, à n'en pas douter, les apôtres et leurs premiers disciples.

— *Les apôtres, en se conformant au commandement du divin Maître, en bénissant le pain et le vin, ont-ils cru et enseigné que Jésus-Christ était réellement dans l'Eucharistie ?*

— Ils l'ont cru d'une foi très ferme, et ils l'ont enseigné de la manière la plus explicite.

— *Pourriez-vous, comme preuve, citer un témoignage apostolique ?*

— Saint Paul écrivant aux Corinthiens : « Le calice de bénédiction que nous bénissons, dit-il, c'est une communication qui nous est faite du sang du Seigneur ; et le pain que nous partageons, une participation à son corps. » (I Cor., x, 16). Plus loin, il dit encore que communier indigne-ment c'est profaner le corps et le sang de Jésus-Christ. (xi, 27).

3°

— *Les témoignages de la Tradition, les écrits et les discours des saints Pères, les pratiques liturgiques, les monuments sacrés, tout ce qui dans le passé reflète ou exprime la croyance de l'Eglise, ne confirme-t-il pas la vérité de la présence réelle ?*

— Oui, car ces innombrables témoignages d'une tradition bien des fois séculaire et universelle, si variés dans leur expression, proclament par le plus merveilleux accord et avec une force vraiment invincible, que l'Eglise a toujours cru et enseigné, conformément à la parole du Christ, la vérité de la présence réelle.

— *Citez au moins les noms des Pères dont le témoignage est plus particulièrement invoqué.*

— Ce sont :

Saint Ignace, disciple des apôtres († 107) ;

S. Justin, le martyr († 167) ;

S. Irénée, évêque de Lyon († 203) ;

Origène († 254) ;

S. Hippolyte de Rome († 235) ;

Tertullien († 240) ;

S. Cyprien († 258) ;

Puis ce sont les grands Docteurs :

S. Jean Chrysostome († 407) ;

S. Basile († 379) ;

S. Grégoire de Nazianze († 390) ;

S. Grégoire de Nysse († 395) ;

S. Cyrille d'Alexandrie († 444) ;

S. Ambroise († 397) ;

S. Jérôme († 420) ;

S. Augustin († 430) ;

S. Léon le Grand († 461) ; etc.

— *Résumez, en les rapportant à quelques points principaux, l'enseignement des Pères et des Docteurs.*

— a) D'abord ils affirment leur foi et celle de toute l'Eglise, déclarant que l'Eucharistie n'est pas un pain ordinaire, quoiqu'elle en ait les apparences ; confessant qu'il y a dans l'hostie le vrai corps de Jésus-Christ, le corps né de la Vierge Marie, le corps qui fut attaché à la croix, que le

sang contenu dans le calice est le sang vendu par Judas, celui qui a coulé sur le Calvaire et a jailli du cœur du divin Maître.

b) Ensuite, à l'aide de comparaisons plus ou moins ingénieuses, ils essaient d'expliquer le mystère, ou du moins de faire voir sa non impossibilité.

c) Enfin, de la présence réelle ils concluent à l'éminente dignité, au bonheur du prêtre qui consacre; au devoir pour tous de croire et d'adorer l'Eucharistie, et de se purifier avec soin avant de s'approcher du sacrement, afin d'écarter le sacrilège de la communion indigne.

— *La liturgie catholique, expression de la foi de l'Eglise et des fidèles, ne doit-elle pas également être prise ici en grande considération ?*

— Oui; et cela d'autant plus que nul témoignage n'est plus certain et plus explicite que le sien.

— *Donnez-en des exemples.*

— Dès la plus haute antiquité, les chrétiens affirmaient leur foi à la présence réelle, pendant le sacrifice et au moment de la communion. Aux paroles de la consécration : « Ceci est mon corps, » et à celles de la communion : « Voici le corps du Christ, » ils répondaient : « Amen, » — « c'est vrai, » — « il en est ainsi. »

— *Citez à ce sujet la belle prière de la liturgie éthiopienne.*

— Les Ethiopiens, après la consécration, s'écrient : « Amen, amen, amen. Nous le croyons, nous le confessons en vous louant, ô Seigneur notre Dieu : Ceci est votre corps. » Le prêtre ajoute peu après : « Ceci est vraiment le corps, c'est vraiment le sang de l'Emmanuel, notre Dieu. Je le crois, je le crois, je le crois aujourd'hui pour toujours. » (De Bellevue, *La Grâce sacramentelle*).

— *Parmi les monuments anciens, n'en est-il pas qui renferment un hommage éclatant à la présence réelle ?*

— Il en existe même un grand nombre, dont plusieurs se trouvent exposés au célèbre Musée eucharistique de Paray-le-Monial.

Comme plus particulièrement connus et intéressants, on peut citer l'inscription d'Autun, et l'épithaphe composée par le pape saint Damase pour Tarcisius, le premier martyr de l'Eucharistie.

— *Qu'est-ce que l'inscription d'Autun ?*

— Cette inscription, dite de l'*Ichthus*, fut composée en grec au commencement du III<sup>e</sup> siècle, et gravée sur une tablette de marbre blanc. C'est une inscription funéraire, et elle contient, entre autres, ce passage relatif au mystère eucharistique : « Reçois du Sauveur des saints l'aliment doux comme le miel; prends, mange et bois; ta main porte l'*Ichthus*. »

Le mot *Ichthus*, en grec, est l'anagramme de Jésus-Christ Fils de Dieu Sauveur.

— *En quels termes est conçue l'épithaphe de Tarcisius ?*

— « Tarcisius portait le sacrement du Christ : une main sacrilège essaie de le lui enlever. Mais il préfère donner sa vie que de livrer à ces chiens enragés la chair divine, les membres de son Dieu. »

40

— *N'y a-t-il pas, dans la parfaite convenance de la présence réelle, une confirmation de ce dogme ?*

— Oui, et il sera facile de l'établir, soit qu'on envisage cette convenance du côté de Dieu, soit qu'on l'envisage du côté de l'homme, ou encore du côté de l'Eglise.

— *Comment, du côté de Dieu, démontrez-vous cette convenance de la présence réelle ?*

— En ce que la présence réelle nous révèle magnifiquement plusieurs des attributs de Dieu, savoir : sa bonté, sa toute-puissance, sa sagesse.

— *Expliquez-nous de quelle manière la présence réelle nous révèle la bonté de Dieu ?*

— Il appartient à la bonté divine de se communiquer, de se donner. Or, l'Eucharistie où Dieu lui-même se donne à sa créature, est le don divin par excellence, et par là même « le signe de l'amour le plus grand qui se puisse concevoir. » (S. Thomas).

— *... la toute-puissance ?*

— L'Eucharistie est un ensemble de merveilles qui font voir le domaine absolu de Dieu sur la nature et sur les lois de la nature. Ainsi la substance du pain et du vin est changée ou transsubstantiée au corps et au sang de Notre-Seigneur; les saintes espèces subsistent sans support; un corps humain, de grandeur naturelle, est présent dans la plus petite hostie; un seul et même corps est simultanément en une multitude de lieux, etc.

— *... la sagesse ?*

— Dans l'Eucharistie, Dieu a si bien disposé toutes choses que les effets les plus admirables sont produits d'une façon très simple, sans éclat.

Jésus-Christ, en effet, par cette merveilleuse invention de son amour, a trouvé le secret de demeurer dans le monde en le quittant, de vivre à jamais dans la mémoire et le cœur des fidèles, de perpétuer tous les mystères et les bienfaits de la Rédemption.

— *Il n'est donc pas vrai de dire que la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie est indigne de la majesté divine ?*

— Il serait absurde de le prétendre. Autant que l'Incarnation, l'Eucharistie fait briller à nos yeux d'un plus vif éclat les perfections divines, et de l'un et l'autre mystère on doit affirmer que « plus Jésus s'abaisse, plus il est grand. »

— *Qu'est-ce qui, du côté de l'homme, démontre la convenance de la présence réelle ?*

— Ceci en particulier que l'Eucharistie est excellemment propre à développer et à fortifier la vie surnaturelle dans la pratique des vertus :

Elle demande la foi et la met à l'épreuve ;

Elle affermit l'espérance, étant le gage de la vie éternelle, et nous apportant un secours puissant parmi les combats de la vie présente ;

Elle provoque de notre part un amour reconnaissant pour Dieu en retour d'une bonté vraiment extraordinaire ;

Elle nous offre sans cesse les plus beaux exemples de pauvreté, d'obéissance, d'humilité, de patience, d'adoration de Dieu, etc., et elle nous pousse à l'imitation de ces vertus.

— *Ne peut-on pas ajouter que la présence réelle nous donne déjà en quelque sorte le paradis sur terre ?*

— On le peut affirmer avec raison : car ce qu'il y a de plus excellent dans le ciel, l'humanité sainte du Sauveur qui fait les délices des saints, nous la possédons, et elle devient ainsi pour nous la source des joies les plus pures, des plus douces consolations.



— *L'Eglise elle-même ne recueille-t-elle pas de grands avantages du bienfait de la présence réelle ?*

— Très certainement. La majesté du mystère eucharistique atteste l'excellence de l'Eglise militante. C'est à juste titre que l'Eglise catholique peut se glorifier de la présence réelle par laquelle elle demeure dans une union ineffable avec l'Homme-Dieu, son Chef et son Epoux. Après le peuple juif, et avec infiniment plus de raison, elle peut répéter : « Il n'y a point de nation si grande qui ait son Dieu si près d'elle. » (Deutér., iv, 7).

50

— *La croyance au mystère de l'Eucharistie n'a-t-elle pas été maintes fois, dans le cours des siècles, confirmée par d'éclatants prodiges ?*

— Depuis les premiers siècles, en effet, et jusqu'à nos jours, on cite, en faveur de la présence réelle, de très nombreux prodiges, la plupart parfaitement avérés et d'une authenticité établie sur des preuves et des témoignages incontestables.

— *Quels sont les plus célèbres et les plus authentiques ?*

— Au vi<sup>e</sup> siècle, l'enfant d'un verrier juif, à Constantinople, sauvé de la fournaise après avoir reçu la sainte communion. (Evagre..., *Histoire ecclésiastique*, liv. IV, ch. xxxvi).

Au viii<sup>e</sup> siècle, Witikind, chef des Saxons, assistant au service divin, est converti en voyant au moment de la communion le pain disparaître et à sa place se montrer un petit enfant d'une beauté ravissante et entouré d'une douce lumière. (Crantz, *Histoire des Saxons*).

Au x<sup>e</sup> siècle, à Barcelone, en Espagne, une hostie cachée pour la soustraire à la profanation est retrouvée avec les linges qui l'enveloppaient tout ensanglantés. (P. Jaime Villeneuve, *Voyage littéraire aux sanctuaires d'Espagne*).

En 1254, à Douai, une hostie tombée par terre s'élève en l'air, se place sur l'autel et laisse voir Notre-Seigneur sous différents aspects. (Abbé Capelle, *Recherches sur l'histoire du Saint-Sacrement-du-Miracle de Douai*).

En 1290, le célèbre miracle de la rue des Billettes à Paris. Une hostie, transpercée à coups de canifs par un juif, laisse échapper du sang, puis s'élève en l'air sous la forme d'un crucifix. (Abbé Chaumet, *Une Corbeille de miracles eucharistiques*).

En 1331, à Blano, en Bourgogne, une parcelle d'une hostie consacrée devient une goutte de sang. (*Autun chrétien*, p. 103).

En 1433, une hostie est miraculeusement sauvée des eaux à Avignon. (Archives de la Confrérie des Pénitents-Gris).

En 1608, à Faverney, les flammes ayant consumé l'autel où était exposé le Saint-Sacrement, l'ostensoir renfermant l'hostie consacrée resta miraculeusement suspendue dans les airs. Plus de dix mille fidèles purent constater le prodige.

En 1793, à Pézilla-de-la-Rivière (diocèse de Perpignan), des hosties renfermées dans un vase de cristal sont retrouvées, après sept ans, en parfait état de conservation, et le vase lui-même est tout doré à l'intérieur. (Augustin Vassal, *Histoire des saintes Hosties de Pézilla*). Etc., etc.

— *Connaissez-vous des faits contemporains non moins concluants en faveur de la présence réelle ?*

— Oui, les nombreuses guérisons opérées à Lourdes chaque année pendant les grands pèlerinages, au passage du très Saint Sacrement, qui

est porté processionnellement et imposé sur les malades.

— *A tous ces prodiges, ne convient-il pas d'ajouter les miracles de sainteté produits par la foi à la présence réelle ?*

— Assurément. C'est ainsi que, d'après saint Augustin et saint Cyprien, les martyrs ont puisé dans l'Eucharistie le courage de mourir pour Jésus-Christ.

Les Docteurs, témoin saint Thomas d'Aquin, ont trouvé aux pieds du Saint-Sacrement leurs plus sublimes inspirations.

L'Eucharistie est bien, dans l'Eglise, « le vin qui fait germer les vierges. »

C'est l'Eucharistie, enfin, qui explique les travaux de l'apostolat catholique parmi les peuples barbares, les renoncements et les austérités du cloître, le dévouement admirable de milliers et de milliers de religieux qui se consacrent à l'instruction de l'enfance et de la jeunesse, au soin des pauvres, des orphelins, des vieillards, des malades, poussant l'abnégation jusqu'au sacrifice de leur vie.

+

## Conclusion

— *Y a-t-il un mystère, un dogme de notre foi qui soit plus profond, plus en dehors des lois de la nature que l'Eucharistie et la présence réelle ?*

— Non, aucun, semble-t-il, si ce n'est l'Incarnation, ne paraît autant déconcerter et renverser la raison humaine.

— *Il était donc nécessaire que ce dogme s'appuyât sur un faisceau de preuves lumineuses et irrésistibles ?*

— Rien de plus convenable, de plus nécessaire.

— *En est-il réellement ainsi ?*

— Oui, car le nombre des témoignages que l'on peut invoquer en faveur de la présence réelle est vraiment écrasant ; tout esprit de bonne foi n'en saurait récuser l'autorité ; et refuser de croire une vérité aussi fortement établie, c'est abolir toute croyance, divine et humaine.

— *Que doit donc faire tout chrétien en présence de ce mystère ?*

— Tout chrétien doit croire, d'une foi simple et inébranlable, ce que l'Eglise, interprète infallible de la parole divine, nous enseigne touchant la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, et s'écrier :

Oui, ce mystère  
N'est plus pour moi ;  
La foi m'éclaire ;  
Je crois, je vois !

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 11 junii 1902.

† SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensts.

Le gérant : J. MAITRIER.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Pour la fête de saint Paul.** — Son amour de Jésus-Christ et des âmes, 465.

**Entretiens sur les évangiles du dimanche.** — XXXIII. 7<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte : Les faux prophètes, 468.

**Réflexions sur des paroles du Propre des messes du dimanche.** — XXXIV. 7<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte, 471.

**La journée chrétienne, Allocutions à des jeunes filles.** — XII. Conseils pour éviter les péchés de la langue, 474.

**Les litanies de la Sainte Vierge, Entretiens à des jeunes filles.** — XLIII. *Consolatrix afflictorum*, 476.

## POUR LA FÊTE DE SAINT PAUL

### SON AMOUR DE JÉSUS-CHRIST ET DES ÂMES

*Major autem horum est caritas... Quis nos separabit a caritate Christi?*

La plus excellente des vertus, c'est la charité... Qui pourrait nous séparer de l'amour de Jésus-Christ? (I Cor., XIII, 13; Rom., VIII, 35).

Mes frères,

Il y a dans l'homme une puissance qui fait sa véritable grandeur, qui bien ordonnée peut l'élever jusqu'au sommet de la beauté morale, mais qui mal dirigée le fait descendre au fond de tous les abîmes du vice. Cette puissance, c'est l'amour.

Lorsqu'une noble et pure flamme s'allume dans un cœur, elle le rend capable de tous les héroïsmes.

Demandez au soldat pourquoi en temps de guerre il expose sa vie si bravement, si joyeusement quelquefois; et il vous répondra qu'il aime sa patrie.

Demandez à un père, à une mère, à quelle source ils puisent la force de se sacrifier pour leurs enfants; et ils vous diront que c'est dans l'amour qu'ils trouvent le courage de s'oublier eux-mêmes pour ceux qui leur sont chers.

Demandez au prêtre, au missionnaire, à la sœur de charité, le motif qui les a poussés à oublier le monde, à renoncer à ses joies les plus légitimes, pour embrasser une vie toute d'abnégation et de dévouement; et vous entendrez encore sortir de leurs lèvres la même réponse : « C'est l'amour. »

Et si nous demandions en particulier à saint Paul quel a été le secret de la prodigieuse fécondité de son ministère apostolique, de la sainteté héroïque de sa vie, il nous répondrait par ces paroles qu'il adressait aux chrétiens des Eglises qu'il avait fondées : « Qui nous séparera de l'amour du Christ?... Ma vie, c'est le Christ ! »

C'est pourquoi saint Jean Chrysostome, voulant louer le grand cœur de saint Paul, ne craint pas de le comparer au cœur même de Jésus-Christ : « *Cor Pauli, cor Christi.* »

Ce qui domine dans sa vie, ce qui est l'âme de son âme, ce qui le fait penser, agir, parler, parcourir la terre, ce qui le rend heureux au milieu des travaux, des combats et des prisons, des persécutions et des souffrances, le trait enfin le plus saillant de sa vie et de son caractère, c'est son amour pour Jésus-Christ. Son cœur a aimé Jésus-Christ comme personne ne l'a aimé, c'était le cœur même de Jésus-Christ.

De son amour pour Jésus-Christ naissait par une extension naturelle son amour pour les âmes. Il se compare lui-même à une mère. Sa charité pour ses frères est telle qu'elle ressemble à un feu qui le brûle.

Après avoir imploré l'assistance de Marie, mère du bel amour, je vous montrerai d'abord, mes frères, comment saint Paul a aimé Notre-Seigneur Jésus-Christ; et en second lieu, comment il a aimé les âmes... *Ave Maria!*

### I. — Son amour de Jésus-Christ.

1. Lorsque Dieu dans sa miséricorde et dans son amour jeta les yeux sur Paul pour en faire l'apôtre des nations, une haine implacable pour Jésus et ses disciples remplissait son cœur.

Défenseur zélé de la religion dans laquelle il avait été élevé, Paul était un persécuteur acharné de l'Eglise naissante. Jésus n'était à ses yeux qu'un imposteur, et les chrétiens des misérables contempteurs des traditions judaïques. Aussi son bonheur était-il de les faire apostasier, de les jeter en prison, de les torturer; en un mot, il ne respirait que sang et carnage.

Cependant, pour excuser dans une mesure que Dieu seul connaît ces excès d'un fanatisme exalté, il y avait au fond de cette âme ardente une véritable droiture d'intention et un grand amour de la vérité.

Evidemment, si Dieu fait entendre sa voix, Paul répondra à son appel; son cœur conservera toutes ses ardeurs, mais sa haine se changera en un amour passionné pour ceux qu'il a persécutés jusqu'ici.

Dieu parla en effet. Terrassé par la grâce sur le chemin de Damas, Paul consacra à Jésus-Christ sa vie tout entière par ces paroles d'humble soumission pleines de générosité : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? *Domine, quid me vis facere?* » Maintenant c'en est fait, Paul s'est donné d'une manière irrévocable; ce n'est plus lui qui vit, c'est Jésus-Christ qui vit en lui.

Mes frères, n'y a-t-il pas eu dans votre vie des circonstances dans lesquelles Dieu s'est révélé à vous, vous a parlé, vous a demandé votre cœur? Heureux moments où dans la ferveur, la générosité de votre âme, vous avez dit comme saint Paul, en promettant à Dieu un amour éternel : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? »

N'est-ce pas sa voix que vous entendiez lorsque



l'intelligence s'éveillant en vous, votre mère vous initiait à la connaissance et à l'amour de Dieu et vous parlait des bontés et des charmes du divin Enfant Jésus ? Emus et ravis, vous écoutiez cette parole qui semblait venir du ciel, et du fond de votre cœur vous saviez alors tirer de naïves et charmantes protestations d'amour.

Dieu, ne l'avez-vous pas encore rencontré au sortir de l'enfance et au seuil de l'adolescence, dans les joies ineffables de votre première communion ? Oh ! dites-moi, n'est-ce pas de tout l'élan, de tout l'enthousiasme de votre cœur, que vous avez alors promis à Jésus-Christ de rester fidèles à son amour, malgré tous les obstacles que le démon et le monde pourraient vous susciter !

Que de fois, enfin, n'avez-vous pas senti ces touches secrètes de la grâce qui vous pressait de revenir à Dieu lorsque vous vous en étiez plus ou moins éloignés !

Comment avez-vous répondu à ces avances divines ?

Peut-être que, effrayés par les sacrifices qu'il eût fallu faire, vous avez fermé l'entrée de votre cœur à Jésus-Christ ! Ame faible et pusillanime, pourquoi hésiter ? Le joug du Seigneur est doux et son fardeau léger ; l'onction de la grâce adoucira, vous rendra facile ce que la loi de Dieu peut avoir de pénible. Craignez Jésus qui passe et qui ne revient pas !

2. Paul a été transformé par l'action toute-puissante de la grâce ; nous allons voir maintenant l'amour de Jésus-Christ inspirer toutes ses paroles, ses travaux et ses souffrances.

Le cœur de saint Paul est tellement embrasé du feu divin de la charité que le nom adorable de Jésus-Christ vient sans cesse se placer sur ses lèvres. Il n'est pas une page, on pourrait dire pas une phrase de ses lettres où il ne le prononce. On sent que toute sa vie, tout son bonheur est là : penser à Jésus-Christ, parler de Jésus-Christ. Aussi écoutez les accents qu'il sait trouver pour exprimer son attachement inébranlable à son divin Maître : « Il vit dans la foi du Fils de Dieu... Son unique science est celle de Jésus et de Jésus crucifié. Il a les sentiments de Jésus-Christ... Il porte tous les jours sur son corps la mortification de Jésus-Christ... Qui nous séparera, s'écrie-t-il, de l'amour de Jésus-Christ ? Sera-ce l'affliction, l'angoisse, la persécution, la faim, la nudité, le péril, l'épée ? Non, car je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses futures, ni aucune créature ne pourra nous séparer de l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

Mais l'amour n'atteint sa véritable grandeur que dans le don de soi-même ou dans le sacrifice. Aussi l'humanité ne se trompe-t-elle pas là-dessus, et si vives que soient les protestations de l'amitié, si généreux que paraisse son langage, quand l'heure du sacrifice la trouve insensible, nous en concluons avec douleur que nous n'avions touché qu'une main froide et un cœur vide.

C'est pourquoi saint Paul ne se contente pas d'affirmer son amour pour Jésus-Christ par ses paroles, il le prouve en souffrant, en travaillant pour lui.

C'est à peine si dans la suite des siècles on peut rencontrer un homme qui par ses travaux apostoliques ait plus contribué que lui à l'établissement du règne de Dieu sur la terre. Après trois ans passés dans les premiers labeurs de l'apostolat à Damas, en Judée, à Tarse, il succède à saint Pierre à Antioche pour continuer le bien commencé dans cette ville par le prince des apôtres. C'est de là qu'il va rayonner ; la Chypre, l'Asie-Mineure, la Macédoine, la Grèce, Rome et l'Espagne deviennent successivement le théâtre de son zèle. Partout la parole de Dieu est annoncée et produit des fruits abondants de salut. Il nous a dit lui-même au prix de quelles souffrances il obtenait ces merveilleux résultats : « Il fait naufrage trois fois, il est trois fois frappé de verges ; lapidé, exposé à chaque instant à tous les périls de la part des Juifs, des païens, des faux frères ; il endure la faim, la soif, le froid, les veilles prolongées. »

Sans doute, au milieu de toutes ces peines et de toutes ces angoisses, Jésus dut faire ressentir à son apôtre quelques-unes des divines consolations de son amour. Il surabondait de joie au milieu de toutes ses tribulations. Un jour même, Dieu le ravit à la terre pour le transporter au ciel, et il entendit de mystérieuses paroles qu'il est impossible à une bouche humaine de redire. Que se passa-t-il dans cette sublime extase entre Jésus et son disciple ? L'apôtre a gardé son secret. Mais n'est-il pas permis de supposer que ce doux repos sur le cœur de son Maître dut être la meilleure récompense de sa générosité et de son amour héroïque !

Hélas ! cet homme qui est monté jusqu'au troisième ciel, qui a fait à Jésus-Christ le sacrifice de tout son être, sent encore en lui l'aiguillon des honteuses rébellions de la chair. Brûler d'un amour ardent pour Jésus-Christ, et en même temps sentir dans la partie inférieure de son âme la flamme impure de la concupiscence, quelle cruelle épreuve pour un noble cœur ! Aussi on comprend les cris qui s'échappent de sa grande âme : « Malheureux que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort ? Mourir m'est un gain. Ah ! que je désire la dissolution de la tombe pour me réunir à Jésus-Christ ! Combien ce me serait meilleur ! »

Dieu n'exauça ce vœu du grand apôtre qu'après qu'il eut beaucoup travaillé et beaucoup souffert pour sa gloire ; et c'est par le martyre que s'accomplit cette délivrance après laquelle il soupirait, parce qu'elle devait le réunir à celui qu'il avait si ardemment aimé.

Mes frères, il ne suffit pas dans un moment de ferveur, où nous sommes en quelque sorte soulevés par la grâce de Dieu, de jurer à Jésus-Christ une éternelle fidélité ; nous devons aussi prouver l'amour que nous devons à ce divin Maître

en sacrifiant le plaisir au devoir, la passion à la loi.

Toute la vie chrétienne est là. En dehors de là tout n'est qu'illusion. Qui dit chrétien dit un autre Christ. « Or, Jésus-Christ, c'est, selon la remarque du cardinal Pie, une crèche pauvre et une croix douloureuse; et entre cette crèche et cette croix, trente années d'abnégation et de sacrifices. »

Sans doute, Dieu n'exige pas de vous les héroïques renoncements de saint Paul; il ne vous demande pas, selon toute apparence, de lui donner le témoignage suprême de votre amour en souffrant et en mourant pour lui. Mais il veut que vous acceptiez généreusement tous les sacrifices qui se rencontrent dans l'accomplissement du devoir chrétien de chaque jour.

Cela n'est pas aussi facile qu'on pourrait le supposer au premier abord. Soutenir à chaque instant le double assaut que livrent à notre âme le démon et le monde conjurés pour nous perdre, lutter contre une volonté amie du caprice, du plaisir et de ses aises, en un mot rester toujours à Dieu, ne fût-ce que dans les commandements, est-ce que cela n'exige pas déjà de nous des efforts sérieux qui coûtent à notre pauvre nature?

Non, non, mes frères, ne considérez pas la vie comme une partie de plaisir, mais comme un devoir. Le renoncement, l'abnégation, le sacrifice est dans l'essence même du christianisme. On ne pourra jamais changer l'Evangile. Il n'y a que ceux qui se font violence à eux-mêmes pour observer la loi de Dieu qui entreront dans le royaume des cieux : « *Regnum cælorum vim patitur, et violenti rapiunt illud.* »

## II. — Son amour des âmes.

Après Dieu, après Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est l'homme qui doit être l'objet de notre amour. Après l'amour que l'homme doit à son Dieu, il n'y en a pas de plus noble, de plus pur que celui qu'il doit à ses semblables. Tel est le commandement divin : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, et ton prochain comme toi-même. »

Mais ce qui dans nos frères doit être surtout l'objet de notre affection, ce ne sont pas ces vains avantages auxquels le monde attache tant d'importance et qui seuls le captivent et l'enchantent, la beauté, les grâces extérieures; c'est avant tout, l'âme, l'âme ce souffle sorti du cœur de Dieu, cette partie la plus excellente de l'être humain, qui l'élève au-dessus des créatures sans raison qui l'entourent, et pour le salut de laquelle Dieu s'est incarné, a souffert et est mort sur la croix.

C'est cette passion surhumaine des âmes, à laquelle on ne saurait rien trouver d'équivalent avant le sacrifice du Calvaire, que Jésus-Christ avait allumée au cœur de son disciple.

1. Les âmes ! elles étaient tombées bien bas au moment où saint Paul fut envoyé à leur conquête. Plongées comme elles l'étaient dans les ténèbres de l'ignorance religieuse et dans les jouissances

grossières des sens, il fallait leur rappeler leur céleste origine et leurs immortelles destinées, leur annoncer la rédemption et leur faire puiser à la source de la grâce la force d'abandonner leurs habitudes vicieuses pour commencer une vie toute de foi, de pureté et d'amour.

Cette tâche n'effraie pas saint Paul. Fort de la protection de Dieu, il commence son œuvre.

Il s'adresse d'abord à ses frères les Juifs; il leur prêche ce Dieu qu'ils ont crucifié et qui étend ses bras pour les bénir, leur pardonner et les admettre dans son Eglise. Ils restent pour la plupart sourds à sa voix, et même, non contents de repousser la grâce qui leur est offerte, ils cherchent partout à entraver l'action de l'apôtre.

A la haine des Juifs, saint Paul n'oppose que l'amour. Sans doute il les combat, car ils ne sont pas dans la vérité; leur obstination n'amène sur ses lèvres aucune parole amère. Il ne fait naître dans son cœur, comme il le dit lui-même, qu'une immense tristesse et une éternelle souffrance; et son amour pour ce peuple ingrat va jusqu'à ce point qu'il aurait désiré devenir anathème pour lui.

Israël ne veut pas reconnaître en Jésus-Christ le Messie qui lui a été promis; Paul se tourne alors vers les nations païennes. C'est pour elles que Dieu l'a spécialement constitué apôtre, c'est surtout à elles qu'il va donner ses forces et son cœur. Il va les trouver avec des paroles d'amour sur les lèvres. Ces âmes abaissées vers la terre, souillées par la plus honteuse dégradation morale, ont été rachetées par le sang du Christ. Cela lui suffit... C'est plus qu'il n'en faut pour enflammer son zèle.

Son éloquence, non pas la parole des rhéteurs, mais une parole profondément sentie dans laquelle il fait passer toute son âme, un véritable cri de son cœur, les émeut, les entraîne. Il leur montre la vanité de leurs idoles, la laideur du vice, la beauté de la vertu, et enfin il les jette régénérées et transformées entre les bras et sur le cœur de Jésus dont il a fait rayonner à leurs yeux la divine bonté.

Je voudrais avoir le temps de vous citer les nombreux passages de ses lettres où se révèle son amour pour ses fils très chers et très désirés, pour ceux qu'il a ainsi enfantés à la vie surnaturelle. Il les appelle ses petits enfants, sa gloire, sa joie et sa couronne. Il désire les revoir. Il se fait leur esclave pour les gagner à Jésus-Christ. Sans doute, il les reprend lorsqu'ils s'écartent de la voie droite, mais comme il sait bien adoucir la peine qu'il a été obligé de leur causer ! « Ah ! leur dit-il, c'est dans l'angoisse du cœur, c'est en versant des torrents de larmes que je vous ai écrit; ce n'est pas que je veuille vous contrister, mais c'est afin que vous sachiez tout l'amour que je vous porte. »

Ils sont encore sa préoccupation pendant sa dernière captivité, il leur recommande instamment de persévérer dans la foi qu'il leur a annoncée, et enfin il meurt offrant sa vie pour que ceux



qu'il a tant aimés sur la terre méritent de venir un jour le rejoindre au ciel.

2. Mes frères, il y a des hommes qui continuent parmi vous cette œuvre de la régénération et de la transformation des âmes que les apôtres ont commencée par l'ordre et avec la grâce de Dieu : ce sont les prêtres. Un jour, vos âmes leur sont apparues dans la lumière divine, tout empourprées du sang de Jésus-Christ ; ils furent épris de leur beauté et ils ont juré de se dévouer à leur service.

Vous savez s'ils sont fidèles à leurs serments : ils vous accompagnent du berceau à la tombe, vous parlant de Dieu, de vos devoirs, de vos fins dernières, n'entr'ouvrant leurs lèvres que pour bénir et pardonner ; vous aimant toujours, même lorsque le devoir les oblige à condamner vos défauts ; ayant toujours une force pour votre faiblesse et une consolation pour vos tristesses ; en un mot, médiateurs entre vos âmes et le ciel ; représentants de la justice, mais surtout de la bonté, de l'amour et de la miséricorde de Dieu.

Comment devez-vous répondre à l'amour et au dévouement du prêtre pour vos âmes ?

Il faut d'abord être pénétrés du plus grand respect envers lui. Son âme est marquée du caractère ineffaçable de ministre de Dieu ; il porte au front la triple auréole de la vertu, de la science sacrée et de l'autorité. Vous devez donc vous incliner devant lui comme devant la plus haute majesté qui soit sur la terre.

Il faut ensuite lui rendre facile la mission qu'il doit remplir auprès de vous, en vous laissant docilement diriger par lui ; c'est, vous le savez, l'ordre voulu par Dieu et la seule voie de la sanctification et du salut.

Enfin, j'ajouterai qu'il faut devenir ses auxiliaires en unissant votre action à la sienne pour faire connaître et aimer Dieu, le bien, la vertu. Il est souvent des âmes que nous ne pouvons pas atteindre directement ; on a accumulé dans leur esprit tant d'idées fausses, injustes, sur le prêtre, que nos efforts pour les ramener seraient stériles. Exercez auprès d'elles, avec discrétion et prudence, l'apostolat de la prière, de la parole et de l'exemple. Votre charité fraternelle vous fera estimer et aimer d'abord, ensuite elle fera aimer Notre-Seigneur Jésus-Christ.

L'amour de Notre-Seigneur, c'est par ce mot que j'ai commencé, c'est par lui que je veux terminer.

Il est raconté dans la vie de Mgr de Quélen, archevêque de Paris, que ce pieux prélat sur son lit de mort laissa échapper de ses lèvres ces touchantes paroles : « Je vais être jugé par Celui que j'ai beaucoup aimé. »

Mes frères, si vous donnez à l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ la place qu'il doit occuper dans votre âme, dans votre existence, vous aussi vous verrez arriver votre agonie sans crainte, car, après avoir été la douceur et la force de votre vie,

cet amour sera votre consolation à l'heure dernière et votre indicible bonheur durant l'éternité. Ainsi soit-il.

## ENTRETIENS SUR LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

XXXIII

### 7<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte

LES FAUX PROPHÈTES

La page de saint Mathieu que nous venons de lire fait partie de l'admirable Sermon sur la montagne. Dans ce discours, Jésus expose le programme de la vie chrétienne ; l'Évangile tout entier n'en sera que le développement ultérieur. Mais pour que ces enseignements de l'Homme-Dieu assurent notre sort éternel, il faut que rien n'en altère la pureté. Or souvent on rencontre sur sa route des hommes qui vous présentent des fantômes et des chimères pour les vérités du salut. Ces hommes, ce sont les faux prophètes. Ils font courir aux âmes un grave péril. Notre-Seigneur, dans l'évangile de ce jour, nous apprend 1<sup>o</sup> à le craindre et 2<sup>o</sup> à l'éviter.

#### I. — *Motifs de craindre ce péril.*

Il faut redouter les faux prophètes, *Attendite a falsis prophetis* (Matth., VII, 15), car leur malice est grande, et elle est d'autant plus funeste qu'elle est cachée.

1. Leur malice est grande. Dans le nouveau comme dans l'ancien Testament, le nom de prophète ne désigne pas toujours exclusivement ceux qui prédisent l'avenir ; il a souvent aussi la signification générale de « docteur. » Jésus-Christ nous met donc en garde non seulement contre ceux qui abusent le peuple par des prédictions mensongères, mais encore contre ceux qui altèrent la vérité révélée.

Quel danger ces imposteurs ne font-ils pas courir à l'Eglise ! Ils essayent de ravir à ses enfants le plus précieux des trésors, celui de la foi.

Pas un article du Symbole qui n'ait été nié, pas un point de la théologie catholique qu'on n'ait tenté d'obscurcir. Les hérétiques ont attaqué la sainte Trinité, la personne adorable du Père, celle du Fils, celle du Saint-Esprit ; ils ont déclaré la guerre à la Vierge immaculée, mère de Dieu, aux anges, aux saints, à l'Eglise, au Pontife romain, aux sacrements, au saint sacrifice de la messe, au sacerdoce.

Ils ont dépouillé l'homme du libre arbitre, de la grâce qui est sa lumière et sa force, des vertus que la grâce lui permettait de pratiquer ; ils lui ont refusé la force d'observer les commandements de Dieu, le mérite de ses bonnes œuvres, l'espérance de la récompense éternelle ; ils ont nié la résurrection de la chair, la spiritualité et l'immortalité de l'âme.

Ils se sont rencontrés partout, dans tous les rangs, dans toutes les conditions, dans toutes les vocations, dans les deux sexes. Ils différaient entre eux sous tous rapports et jamais ils n'ont pu s'accorder sur un point commun, sinon dans leur haine contre l'Eglise.

Rien ne fait un devoir à ces faux docteurs de propager leurs erreurs. Et cependant, jamais les hérétiques ou les docteurs de mensonge ne se sont contentés de garder pour eux leurs funestes principes. Toujours ils se sont laissé entraîner par le cruel instinct « des loups ravisseurs ; » toujours ils ont cherché à ruiner dans les autres la foi qu'ils avaient perdue eux-mêmes. C'est vraiment la haine dont Satan était animé contre les heureuses créatures de Dieu, lorsqu'il tenta le premier homme dans le paradis terrestre.

Ce désir de ruiner la paix de l'Eden, la sainte Ecriture l'attribue à la jalousie du démon ; il ne pouvait supporter de voir les autres goûter cette félicité et jouir des faveurs de Dieu qu'il avait perdues par sa faute. Les hérétiques, — en donnant ici à ce mot son sens le plus large, — semblent obéir au même instinct haineux ; on dirait qu'ils se sentent condamnés par la foi et l'obéissance des autres, qu'ils trouvent à les perdre avec eux une secrète consolation, un adoucissement aux remords de leur conscience rendus plus cuisants par le sentiment de l'isolement qui, à lui seul, suffit à les condamner dans l'esprit des catholiques. Il est certain que l'activité déployée par les hérétiques et les faux docteurs pour grossir le nombre de leurs prosélytes est un trait caractéristique.

2. Et leur funeste influence est d'autant plus nuisible qu'elle est cachée. « Ils viennent à vous, dit Notre-Seigneur, couverts de peaux de brebis. » La remarque en a souvent été faite : les hommes les plus pervers, les ennemis les plus acharnés de la religion et de la vertu, rendent cependant si bien hommage à la vertu et à la religion qu'ils n'osent point les attaquer ouvertement. C'est toujours au nom de Dieu qu'on déclare la guerre à l'Eglise ; c'est toujours sous couleur du bien qu'on médite le mal et qu'on le fait ; toujours on met en avant les droits de la conscience au moment où on les viole plus audacieusement ; les droits sacrés de l'humanité servent de prétexte à la tyrannie et à l'injustice.

Mais les faux prophètes qui, de tout temps, s'élèvent dans l'Eglise, ne se contentent point d'alléguer les principes de la foi, les traditions de l'antiquité, les textes même de l'Ecriture, pour couvrir leurs erreurs. Ils revêtent encore les dehors de l'austérité et de la sainteté. Leur extérieur est édifiant. Ils se déclarent pour la morale la plus sévère, sinon la plus exacte. Ils paraissent travailler uniquement pour Dieu. En un mot, ils cachent l'erreur et le mal sous les apparences de la vérité et du bien.

Quel péril pour les âmes ! Les simples qui ne sont pas assez éclairés pour distinguer la bonne doctrine d'avec la mauvaise, n'auront-ils pas un

moyen pour éviter l'erreur ? Notre-Seigneur qui veille à la conservation de l'Eglise devait indiquer à ses disciples le signe infaillible auquel ils reconnaîtraient les « loups ravisseurs » malgré la peau de brebis dont ils cherchent à se couvrir. Il l'a fait. Non content de nous signaler le péril, il nous a appris à l'éviter.

## II. — Moyens de l'éviter.

Quel est l'indice auquel nous reconnaitrons la qualité bonne ou mauvaise d'une doctrine ? Notre-Seigneur nous avertit que la vraie sainteté est le signe qui sert à distinguer la vérité de l'erreur. Et il nous apprend en quoi consiste la vraie sainteté.

1. « Vous les connaîtrez à leurs fruits. Peut-on cueillir du raisin sur des épines ou des figues sur des ronces ? Ainsi tout arbre qui est bon produit de bons fruits ; et tout arbre qui est mauvais produit de mauvais fruits. Un bon arbre ne peut produire de mauvais fruits, et un mauvais arbre ne peut en produire de bons. Tout arbre qui ne produit point de bons fruits sera coupé et jeté au feu. Vous les reconnaîtrez donc à leurs fruits. »

Les raisins et les figues nous représentent les fruits les plus savoureux et les plus sains dont l'homme puisse se nourrir : c'est l'image de la vraie et saine doctrine qui rafraîchit l'esprit, le fortifie et l'éclaire. Les épines et les ronces figurent la stérilité et l'aridité d'une terre improductive ; elles y occupent la place des plantes utiles qu'elles étouffent ; elles blessent la main qui les touche. Autant de signes distinctifs des doctrines mauvaises : elles sont sèches, cruelles, infécondes ; elles endurecissent et dessèchent le cœur et l'esprit ; ceux qui les soutiennent et les propagent sont âpres et disputeurs.

Mais Notre-Seigneur nous déclare sans hésitation comme sans restriction que le meilleur moyen pour reconnaître les docteurs de vérité et les docteurs de mensonge, c'est la bonne ou la mauvaise qualité de leur doctrine envisagée dans ses conclusions pratiques ; que le maître dont l'enseignement conduit à de mauvais résultats sous ce rapport doit être repoussé comme un loup couvert d'une peau de brebis.

Il existe, en effet, un rapport étroit entre la vérité et le bien. Dieu qui a si manifestement prouvé au monde son amour pour la vérité et sa haine pour le mensonge, ne peut permettre que l'erreur et les fausses doctrines produisent de bons résultats au point de vue moral et spirituel. Il ne peut prêter son assistance à l'erreur en accordant aux docteurs de mensonge la fécondité de ses grâces. La doctrine sur laquelle s'appuie la règle ainsi établie par Notre-Seigneur a donc pour fondement la sainteté même de la nature de Dieu.

« Mais, dira-t-on, il est des croyants qui font des œuvres mauvaises, et il est des mécréants qui font le bien. » — Laissons de côté la question de personnes. Les paroles de Notre-Seigneur regardent l'enseignement donné par les diverses sociétés religieuses.

D'ailleurs, un homme peut paraître humble,



saint, pur, dévot, mortifié; mais si on le prend à l'improviste et s'il reçoit quelque injure inattendue, il trahit son orgueil, sa colère, son impatience; s'il éprouve quelque déception, il est incapable de la supporter avec douceur et il s'irrite contre celui qu'il soupçonne d'avoir traversé ses desseins. L'épreuve et la tribulation révèlent souvent l'inconsistance et la vanité d'une sainteté apparente.

De plus, tout faux prophète, quel que soit le point du Symbole qu'il attaque, se reconnaît du moins à ce mauvais fruit : il se révolte contre l'autorité, il se sépare de l'unité. Dans le royaume du christianisme, ce sont là des fautes aussi réelles que l'homicide, l'idolâtrie, le blasphème; et comme nous reconnaitrions qu'un homme est méchant si nous le voyions commettre quelqu'un de ces derniers crimes, ainsi nous jugeons qu'il est un faux prophète s'il attaque la doctrine de l'Eglise de nos jours, sa puissance, son indéfectibilité, son autorité, puisque ce sont là autant de dogmes. La doctrine de cet homme est mauvaise, car elle est la ruine de l'unité et de la charité, et c'est pour établir le règne de l'unité et de la charité que Notre-Seigneur a fondé son Eglise.

Ainsi jamais l'erreur ne peut prévaloir sans amener le relâchement, sans ouvrir la porte au vice et sans produire les plus funestes effets.

Cette vérité théoriquement prouvée reçoit des faits une éclatante confirmation. Qu'il nous suffise de citer quelques exemples. La révolte contre l'Eglise commencée par Luther prétendait affranchir l'homme de l'esclavage spirituel et de la superstition; elle a conduit directement les princes et les nobles au pillage des revenus ecclésiastiques, les sujets à la désobéissance à leurs souverains, les souverains à la plus cruelle tyrannie et à l'oppression de leurs sujets. Le refus d'obéir au pape et à l'Eglise, le droit de juger et d'interpréter par son autorité privée ont amené toutes les calamités sociales dont l'Europe a souffert aux seizième et dix-septième siècles; ils ont ruiné les libertés politiques; ils ont éteint dans les cœurs la foi aux enseignements de la simple religion naturelle.

Le jansénisme affecte les dehors les plus purs et les plus austères. Pour s'approcher des sacrements, il faut le respect et la pureté des anges. Les fidèles en concluent qu'il n'y a plus aucune obligation morale de s'approcher des sacrements, si bien qu'on peut, au point de vue historique, se demander si la cause du bouleversement général dont la Révolution française a été le point de départ est bien dans l'irrégulation des philosophes et les désordres de la cour, ou si elle n'est pas au même degré dans les rigueurs du jansénisme.

De nos jours, des malheureux ont prétendu maintenir la doctrine catholique telle qu'elle était avant le Concile du Vatican, tout en refusant de se soumettre aux décrets de ce même Concile. Ils n'ont pas tardé à abandonner des points de morale qu'ils admettaient auparavant; et ils en sont venus jusqu'à nier l'excellence de la virginité chrétienne et du célibat ecclésiastique.

Enfin, comme pour nous donner un dernier moyen de la discerner de la vérité, Notre-Seigneur prononce contre l'erreur cette sentence : « Tout arbre qui ne produit point de bons fruits sera coupé et jeté au feu. » Donc, non seulement les docteurs de mensonge seront stériles pour le bien et féconds pour le mal; mais, comme des arbres mauvais, ils sont condamnés à disparaître, eux et leur doctrine.

Cette sentence, qui recevra sa suprême exécution à la fin des temps, s'exécute de bien des manières même dès ici-bas. Les faux prophètes, en effet, sont rejetés hors de l'Eglise de Dieu et souvent ils sont punis par des châtimens temporels : ils perdent leur crédit et leur influence; leurs disciples se tournent contre eux; parfois encore, au milieu de leur triomphe apparent, une mort soudaine et terrible les saisit. Le même sort attend la doctrine qu'ils ont prêchée et les sectes qu'ils ont fondées; elles portent en elles le poison qui finira par les ruiner; et si elles ne se morcellent pas dès l'origine, c'est uniquement grâce à la protection que l'Etat leur accorde en exigeant, comme condition, une certaine apparence d'unité et de cohésion. Peu à peu les lambeaux de vérité qu'elles avaient emportés en se séparant de l'Eglise catholique se détachent; la vie religieuse s'éteint, la science et le progrès meurent; et alors l'Etat dont elles se sont faites les esclaves se fatigue d'elles, ou bien une révolution politique balaie l'Etat et les sectes qu'il protégeait. Jamais elles ne vivent longtemps; jamais elles ne sont à l'épreuve de l'adversité; jamais elles ne restent ce qu'elles étaient à leur origine; jamais elles ne se concilient longtemps le respect et l'affection des nations où elles se sont implantées, quoique leur meilleure chance de vivre, du moins en apparence, soit de s'identifier le plus possible avec ces nations. « Donc, conclut le divin Maître, vous les reconnaitrez à leurs fruits. »

2. La vraie sainteté est l'indice de la vérité, mais quel est le signe révélateur de la vraie sainteté?

Notre-Seigneur nous l'apprend : « Ceux qui me disent : Seigneur! Seigneur! n'entreront pas tous dans le royaume des cieux; mais celui-là seulement y entrera qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux. » Ainsi, pour être juste aux yeux de Dieu, il ne suffit pas de l'invoquer, mais il faut encore accomplir ses préceptes. Jésus-Christ ne reconnaît pas pour ses disciples ceux qui se livrent à l'amour du monde, à l'ambition, à la haine, ceux qui sacrifient à l'avarice, à l'orgueil ou à des idoles plus impures encore. Il veut qu'on le serve par une vie exempte de péché et par la pratique des plus pures et des plus généreuses vertus.

La société religieuse où les âmes atteignent ces hautes sphères du bien possède la vraie doctrine. En nous soumettant à sa direction, nous serons sûrs de ne point nous égarer.

De ces considérations, il faut tirer une conclusion pratique. C'est manifestement à l'Eglise que

Dieu a confié le soin de nous conduire vers nos bienheureuses et éternelles destinées. Seule en effet, elle nous apparaît investie de toutes les prérogatives qui, d'après l'évangile de ce jour, donnent à une autorité le droit de gouverner les esprits. Prenons donc la résolution d'accepter toujours avec respect ses enseignements et de ne jamais nous en écarter. Elle nous protégera efficacement contre les séductions des apôtres de l'erreur. Elle nous guidera, à travers les ombres de la vie présente, vers la lumière du jour éternel.

## RÉFLEXIONS SUR DES PAROLES DU PROPRE DES MESSES DU DIMANCHE

### XXXIV

SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

(Graduel)

**I. Venez, enfants, écoutez-moi.** — Dieu a toujours voulu s'entretenir avec les hommes pour leur enseigner la sagesse. De même que les parents doivent à leurs enfants une instruction en rapport avec leur condition et dans la mesure de leurs moyens, ainsi Dieu qui est le père de tous les hommes a toujours tenu à leur donner la science du salut, soit par lui-même, soit par des intermédiaires. Saint Paul le constate au sujet du peuple juif en disant : *Dieu a parlé à nos pères par les prophètes, bien souvent et en bien des manières, et tout dernièrement par son Fils qu'il a établi héritier en toutes choses.* (Héb., I, 1-2). Et nous, chrétiens, nous constatons que Jésus-Christ continue de nous parler par son Eglise à laquelle il a dit dans la personne de ses apôtres : *Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit ; leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé ; et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle.* (Matth., xxviii, 19-20). Qu'y a-t-il d'étonnant que l'Eglise nous dise : *Venez, enfants, écoutez-moi ?* C'est une mère qui a bien le droit et le devoir d'instruire ses enfants, et si elle ne le faisait point, elle faillirait à sa mission divine. Mais ne vous y trompez point : si c'est sa voix que vous entendez, c'est Dieu, c'est Jésus-Christ qui vous parle, et dans la parole de l'Eglise vous entendez la parole de Jésus-Christ qui lui a dit : *Qui vous écoute m'écoute, et qui vous méprise me méprise ; mais qui me méprise méprise celui qui m'a envoyé.* (Luc, x, 16).

C'est donc avec raison que l'Eglise vous invite à venir l'écouter. Assemblez-vous, nous dit-elle, dans la maison de la discipline. Pourquoi tardez-vous encore ? Vos âmes ont une très grande soif. J'ai ouvert ma bouche et j'ai parlé : procurez-vous la sagesse sans argent. (Eccli., I, 31-33). Il ne s'agit point ici d'apprendre une science humaine, mais la science qui fait les

saints, puisque c'est Dieu qui parle en vue de notre salut. Voici ce que dit le Seigneur votre rédempteur, le Saint d'Israël : *Moi le Seigneur votre Dieu, je vous enseigne des choses utiles, je vous dirige dans la voie par laquelle vous marchez. Oh ! si vous aviez été attentif à mes commandements, votre paix aurait été comme un fleuve, et votre justice comme les flots de la mer !* (Is., xlviii, 16-18). Aussi nous vous disons à tous : Venez écouter votre Dieu, c'est la doctrine de votre père qui vous sera enseignée. (Prov., iv, 1). *Si vous prêtez l'oreille, vous recevrez l'instruction, et si vous aimez à écouter, vous deviendrez sage.* (Eccli., vi, 34). — Vous entendez la voix de Jésus-Christ disant à tous comme dans les jours de sa vie mortelle : *Laissez ces petits enfants venir à moi, et ne les en empêchez point, car le royaume de Dieu est à ceux qui leur ressemblent.* (Marc, x, 14). Vous entendez la voix de Jésus-Christ, comme l'entendit la Samaritaine, lorsqu'il lui dit : *Il vient une heure, et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car ce sont de tels adorateurs que le Père recherche.* (Jean, iv, 23). Vous entendez enfin la voix de Jésus-Christ, comme l'entendirent les Juifs qui lui demandèrent du pain : *C'est moi, leur dit-il, qui suis le pain de vie : qui vient à moi n'aura pas faim, et qui croit en moi n'aura jamais soif.* (Ib., vi, 35). Rendons-nous donc à l'invitation de Jésus-Christ que l'Eglise nous adresse, en lui disant avec saint Pierre : *Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez des paroles de vie éternelle.* (Ib., 69).

Mais cette voix du Maître n'est pas toujours entendue, car nombreuses sont d'autres voix qui résonnent à nos oreilles, et malheureusement nous y prêtons souvent plus d'attention. Ce sont tous les pécheurs, tous les hommes qui, à l'exemple des conviés du festin, nous poussent à faire valoir les excuses qu'ils invoquent eux-mêmes pour ne point se rendre à l'invitation de l'Eglise. (Luc, xiv, 18-20). Les voilà, sous l'empire des convoitises de la chair, des yeux et de l'orgueil de la vie, nous disant : *C'est le passage d'une ombre que notre temps, et il n'y a pas de retour après la fin. Venez et jouissons des biens qui existent. Que personne ne soit exclu de nos plaisirs : laissons partout des marques de notre joie, parce que c'est là notre partage et notre sort. Mais que notre force soit la loi de la justice ; car ce qui est faible est regardé comme inutile.* (Sages., II, 5-11). Qui d'entre nous n'a pas entendu ces invitations ? Ah ! gardons-nous bien de nous laisser séduire ! Ce serait courir à notre ruine et nous préparer un avenir épouvantable. Mieux vaut nous souvenir de cette parole du Sage pour y conformer notre conduite : *Mon fils, si des pécheurs veulent t'attirer, n'y acquiesce pas. Ne marche pas avec eux, écarte ton pied de leurs sentiers. Quant à celui qui t'écoute, il reposera sans terreur et jouira de l'abondance.* (Prov., I, 10, 15, 33. — Albert le Grand ; Denys le Chartreux).

**II. Je vous enseignerai la crainte du Sei-**



**gneur.** — Quelle est cette crainte du Seigneur ? Il y a deux sortes de crainte par rapport à Dieu.

C'est d'abord celle qui nous détourne du péché à cause du châtement que Dieu nous infligerait si nous y consentions ; et cette crainte est appelée *servile*. Jésus-Christ nous y exhorte lui-même, disant : *Ne craignez point ceux qui tuent le corps et ne peuvent tuer l'âme ; mais craignez plutôt celui qui peut précipiter l'âme et le corps dans l'enfer.* (Matth., x, 28). C'est bien encore cette crainte que Jean-Baptiste voulait inspirer aux Juifs, lorsqu'il leur disait : *Race de vipères, qui vous a montré à fuir devant la colère qui va venir ? Faites donc de dignes fruits de pénitence.* (Matth., iii, 7-8). Et dans l'Ancien Testament, combien de fois Israël reste retenu au Seigneur à cause des châtements qui lui étaient annoncés ou bien parce qu'il était dans la tribulation ! Voici les Ninivites qui font pénitence et se convertissent, parce qu'ils craignent que leur ville soit détruite : *Que chacun, disent-ils, se convertisse. Qui sait si Dieu ne reviendra pas et ne pardonnera pas, et s'il ne se détournera pas de la fureur de sa colère, et nous ne périrons pas ?* (Jon., ii, 8-9). Voilà d'abord la crainte du Seigneur qui se trouve dans le pécheur, lorsqu'il commence à sortir de ses voies mauvaises. Elle est surnaturelle dans son motif, puisque c'est la foi qui nous le fournit ; et quant à son objet et à ses actes, elle est aussi surnaturelle, puisque le résultat final c'est la conversion à Dieu en arrêtant notre penchant au péché. C'est dans ce sens qu'il est dit : *La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse.* (Ps., cx, 10). Elle est, par rapport à notre sanctification, ce que sont les fondements par rapport à un édifice qu'on élève.

C'est pourquoi il y a une autre crainte que l'Eglise tient particulièrement à nous enseigner, et cette crainte consiste à nous détourner du péché parce qu'il offense Dieu. Ce n'est donc pas la crainte de l'esclave, mais celle de l'enfant qui, dans son affection pour son père, redoute par dessus tout de lui faire de la peine et de lui désobéir. De là le nom qui lui est donné de crainte *filiale*. Il n'appartient qu'à une âme qui aime, qu'à un fils attaché à son père, de craindre de lui déplaire sans considérer le châtement qu'il peut lui infliger, et cette crainte est si pure qu'elle arrive à produire la charité. C'est un don de l'Esprit-Saint qui nous fait passer de la condition de serviteurs à la qualité d'enfants de Dieu par adoption. Saint Paul nous en parle, disant : *Vous n'avez point reçu de nouveau l'esprit de servitude qu'inspire la crainte ; mais vous avez reçu l'esprit d'adoption des fils, dans lequel nous crions : Abba (Père) ! En effet, l'Esprit lui-même rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu.* (Rom., viii, 15-16). C'est l'histoire des apôtres qui, après avoir été de bons et fidèles serviteurs, méritèrent l'intimité de Jésus-Christ et l'adoption des enfants : *Je ne vous appellerai plus serviteurs, leur dit-il, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître.*

*Mais je vous ai appelés mes amis, parce que tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître.* (Jean, xv, 15). Aussi cette crainte filiale, qui ne redoute pas les mauvais traitements ni les reproches, s'applique à éviter tout ce qui pourrait affaiblir son affection pour Dieu. Isaïe exprime la beauté de cette crainte, lorsqu'il dit : *La sagesse et la science seront des richesses de salut, et la crainte du Seigneur sera son trésor.* (Is., xxxiii, 6). Voilà la gardienne ou la trésorière vigilante de notre salut, et c'est à cette crainte que le Psalmiste invite, non pas les pécheurs, mais les saints, lorsqu'il dit : *Craignez le Seigneur, vous tous qui êtes saints, parce que rien ne manque à ceux qui le craignent.* (Ps., xxxiii, 10). Ayons donc cette crainte filiale, et plus nous aimerons Dieu pour lui-même, moins nous penserons à ses menaces et moins nous redouterons sa justice.

Mais il reste enfin une autre crainte qui est appelée *initiale*, en ce sens que la crainte servile nous achemine, pour ainsi dire, par divers sentiments vers la crainte filiale parfaite. C'est pourquoi la crainte initiale et la crainte filiale ne diffèrent pas essentiellement, elles ne sont au fond qu'une seule et même crainte qui est tantôt parfaite, et tantôt imparfaite. Aussi la crainte servile et la crainte filiale étant l'une et l'autre d'une certaine manière le commencement de la sagesse, chacune peut être appelée d'une certaine manière aussi crainte initiale. Remarquons toutefois que nous n'entendons pas, en parlant de crainte initiale, distinguer une crainte différente de la crainte servile et de la crainte filiale, mais exprimer l'état de ceux en qui la crainte filiale commence à se produire par un commencement de charité, et chez lesquels cette crainte filiale n'est pas encore parfaite, parce qu'ils ne sont pas parvenus à la perfection de la charité. De là cette conclusion que l'acte de cette crainte initiale subsiste, à la vérité, avec la charité imparfaite dans celui qui a besoin, pour pratiquer le bien, d'être excité à la fois et par l'amour de la justice et par la crainte de la peine ; mais il cesse dans celui qui a la charité parfaite, qui bannit du cœur la crainte inspirée par la peine. (I Jean, iv, 18. — S. Thomas, *S. Theol.*, 2<sup>a</sup> 2<sup>ae</sup>, q. xix).

Ces principes étant établis, il nous est facile de constater comment l'Eglise voudrait nous inspirer la crainte du Seigneur. Voyez avec quelle attention elle nous rappelle l'enseignement du Maître dans l'évangile de ce jour au sujet de la destinée qui est réservée à l'arbre mauvais : *Tout arbre qui ne produit point de bon fruit sera coupé et jeté au feu.* (Matth., vii, 19). N'est-ce point nous demander de considérer les châtements dont seront frappés les pécheurs, afin de concevoir des sentiments de crainte ? Voilà la fin de ceux qui méprisent Dieu : c'est l'enfer, c'est le juge que redoutent les anges, c'est la colère du Tout-Puissant qui éclatera tout d'un coup, c'est la tempête horrible, c'est la sentence de condamnation, ce sont des tourbillons de flammes, des ténèbres exté-

rieures, des grincements de dents et des cris épouvantables : *Nous avons donc erré hors de la voie de la vérité, et la lumière de la justice n'a pas lui pour nous !* (Sages., v, 6). Qui, en pensant à ces supplices sans fin, ne serait saisi de crainte ?

Mais l'Eglise nous appelle à d'autres considérations pour que notre crainte devienne filiale, et, dans l'épître de ce jour, elle nous parle de l'état malheureux d'où nous avons été retirés pour croître dans la sainteté et recevoir en récompense la vie éternelle : *La grâce de Dieu est la vie éternelle dans le Christ Jésus.* (Rom., vi, 23). Et cette grâce est tout gratuite, car nous étions devenus les ennemis de Dieu et il n'a pas épargné son Fils unique pour nous, nous traitant avec toute la tendresse d'un père, nous préparant une place dans son royaume, nous comblant de tous les dons du Saint-Esprit, et voici qu'il nous dit : *Si je suis père, où est l'honneur qui m'est dû ? Si je suis votre Dieu, où est la crainte que vous me devez ?* (Mal., i, 6). Ah ! imitez l'enfant prodigue en vous souvenant de toutes ses bontés et des offenses dont vous vous êtes rendus coupables envers lui ; puis venez lui dire, dans des sentiments d'amour et de repentir : *Mon Père, j'ai péché contre le ciel et à vos yeux ; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils.* (Luc, xv, 21). Vous arriverez ainsi à posséder cette crainte filiale parfaite qui chasse dehors la crainte servile.

**III. Approchez-vous de lui et vous serez éclairés, et vos visages ne seront pas couverts de honte.** — C'est l'Eglise qui nous invite à nous approcher de Jésus-Christ, en serviteurs reconnaissants, en fils dévoués et repentants. Les Juifs s'approchèrent de lui dans des sentiments d'envie et le cœur rempli de mauvaises intentions, car après s'être saisi de lui ils le crucifièrent. Aussi ont-ils été rejetés. Il en a été de même de tous ces disciples qui l'entendirent disant : *Voici le pain qui est descendu du ciel. Ce n'est pas comme vos pères qui ont mangé la manne et sont morts. Celui qui mange ce pain vivra éternellement.* Et beaucoup de ses disciples dirent : *Ces paroles sont dures, et qui peut les écouter ? Dès lors ils se retirèrent et ils n'allaient plus avec lui.* (Jean, vi, 59, 61, 67). Il en a été de même de ce jeune homme qui l'interrogea sur ce qu'il devait faire pour entrer dans la vie éternelle : *Vends, lui dit Jésus, tout ce que tu as, donne-le aux pauvres. Viens et suis-moi. Et le jeune homme, affligé de cette parole, s'en alla triste.* (Marc, x, 21-22).

Quant à nous, souvenons-nous de quelle manière les Apôtres s'approchèrent de lui, lorsqu'ils lui dirent : *Augmentez-nous la foi.* (Luc, xvii, 5). Souvenons-nous encore de ces deux disciples qui s'étaient mis à le suivre et lui dirent : *Maître, où demeurez-vous ? Jésus leur dit : Venez et voyez. Ils vinrent et virent où il demeurait, et ils restèrent avec lui.* (Jean, i, 38-39). Souvenons-nous enfin de cette pauvre pécheresse qui vint se jeter à ses pieds, les arrosant de ses larmes. Jésus, par-

donnant à cette femme, fit cette déclaration à ceux qui étaient présents : *Je vous le dis, beaucoup de péchés lui sont pardonnés parce qu'elle a beaucoup aimé.* (Luc, vii, 47). — Approchons-nous donc nous aussi de Jésus-Christ dans des sentiments de foi, et nous serons éclairés : *Il illumine tout homme venant en ce monde.* (Jean, i, 9). Portons en nos cœurs une confiance pleine et entière en ses paroles, et nous serons éclairés par les consolations qu'il répandra dans nos âmes : *Venez à moi, nous dit-il, vous qui prenez de la peine et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez du repos pour vos âmes.* (Matth., xi, 28-29). Enfin, ayons en nos cœurs cette charité qui se manifeste par les œuvres. Il nous en a parlé lui-même, disant : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure en lui.* (Jean, xiv, 23). Quoi ! celui qui a dit : *Je suis la lumière du monde* (Ib., viii, 12), serait au milieu de votre âme et vous ne seriez pas éclairés ? Gardez donc sa parole, car il a dit : *Celui qui fait la volonté de mon Père, celui-là entrera dans le royaume des cieux.* (Luc, vii, 21).

Alors vos visages ne seront pas couverts de confusion. Il n'y a ainsi que le visage de l'orgueilleux, du présomptueux ou de l'homme sensuel, parce que les pécheurs veulent s'élever, et lorsqu'ils souffrent quelque affront, ou ce que le monde appelle une chute, ils en ressentent de la confusion. Considérez Jésus-Christ dans les jours de sa passion : a-t-il rougi, a-t-il eu honte des soufflets, des crachats, du roseau mis dans ses mains, de la couronne d'épines placée sur sa tête et du manteau jeté sur ses épaules ? Or, s'il ne rougissait pas, parce qu'il était la vraie lumière, croyez qu'il ne permettra pas que ce qu'il éclaire reçoive de la confusion. Approchez-vous de lui et vous ne connaîtrez aucune confusion. — « Mais je n'ose aller vers lui, dites-vous, parce que mes péchés me couvrent de honte. » Eh bien ! humiliez-vous en faisant pénitence et vous n'aurez plus à rougir. Ne voyez-vous pas que vous portez votre châtiment sur votre visage, et que votre visage rougit justement parce que vous n'allez pas à Dieu ? Et vous n'y allez pas parce que vous ne voulez pas faire pénitence ! Souvenez-vous de la honte qu'éprouvait l'enfant prodigue lorsqu'il était condamné à vivre comme un mercenaire, et à ne pas satisfaire sa faim, et lorsqu'il ne pouvait l'apaiser qu'à l'aide d'une nourriture destinée aux animaux dont il avait reçu la garde, mais il vint un jour où il se leva pour aller vers son père. Faites de même et Dieu répandra sa lumière à profusion sur votre chemin pour que vous puissiez vous approcher de lui. C'est pourquoi nous vous disons : *Vous qui craignez le Seigneur, croyez en lui et votre récompense ne sera pas perdue. Vous qui craignez le Seigneur, espérez en lui et sa miséricorde viendra vous visiter. Vous qui*



*craignez le Seigneur, aimez-le et vos cœurs seront illuminés.* (Eccli., II, 8-10. — Saint Augustin).

## LA JOURNÉE CHRÉTIENNE

### ALLOCUTIONS A DES JEUNES FILLES

#### XII

#### CONSEILS POUR ÉVITER LES PÉCHÉS DE LA LANGUE

Mes chères enfants,

Je vous le disais l'autre jour, de tous les rouages de cette machine qui s'appelle le corps humain, un des plus petits est sans contredit la langue, et cependant, malgré sa petitesse, ce rouage est tout-puissant pour le bien et tout-puissant pour le mal.

N'est-ce pas surtout pour le mal que nous nous en servons? N'est-il pas vrai que trop de personnes, hélas! passent la moitié de leur existence à parler, à tort et à travers, de tout ce qui les regarde, et surtout de ce qui ne les regarde pas? C'est un flot de paroles qui jamais ne tarit.

L'œil se fatigue à considérer trop longtemps les mêmes objets, la main se lasse à force de se mouvoir, le corps s'épuise, l'esprit s'engourdit, les rouages les plus durs finissent par s'user : la langue jamais!... C'est la fontaine intarissable, c'est le ressort qui toujours fonctionne; et quand les autres membres n'en peuvent plus de lassitude, « ils passent procuration à la langue, » a dit spirituellement un auteur, et la langue travaille à leur place.

Mes chères enfants, si vous voulez examiner cette collection de paroles qui remplissent vos journées, que trouvez-vous?... Vous n'oseriez pas, j'en suis bien sûr, même dans l'intimité la plus secrète, engager certains entretiens qui alarmeraient votre vertu. Vous n'oseriez pas ouvrir les lèvres à certains propos dont votre foi s'indignerait. Très bien! Mais le blâme, mais la critique toujours envieuse et souvent passionnée, mais les révélations indiscrettes, mais les rapports malicieux, qui s'en effraie?...

« Sur six heures de conversation, a dit un moraliste, cinq heures et peut-être cinq heures et demie sont consacrées à tourner et à retourner le prochain. Le monde dévot lui-même échappe difficilement à cette tendance presque irrésistible que nous avons à nous occuper d'autrui, et l'on voit des personnes pieuses qui ont la langue effilée comme un glaive, qui mordent avec une rare habileté, qui colportent, inventent, se mêlent à tous les bruits, et bien des hommes ont peur de ces chrétiennes qui donnent à leur langue une pleine liberté. »

Je vous ai parlé, dans mon dernier entretien, des péchés de la langue contre la charité; je voudrais aujourd'hui vous laisser quelques conseils qui compléteront ce sujet si important.

Voici les principes qui doivent diriger votre conduite :

1<sup>o</sup> *Ne recherchez pas avidement les racontars malveillants;*

2<sup>o</sup> *Montrez-vous défiantes pour les accueillir;*  
3<sup>o</sup> *Arrêtez-les selon votre pouvoir lorsqu'ils se produisent devant vous;*  
4<sup>o</sup> *Ne les divulguez jamais.*

I. — *Ne recherchez pas avidement les racontars malveillants.*

Mes chères enfants, il y a dans les tribunaux humains un magistrat qu'on appelle le juge d'instruction, c'est lui qui est chargé de faire les enquêtes et de préparer les éléments de l'acte d'accusation des prévenus. Que de personnes s'arrogent, sans en avoir le droit, les pouvoirs du juge d'instruction! Vous connaissez peut-être de ces personnes parmi vos amies. Elles sont au courant de tout ce qui se passe; rien ne leur échappe; pas une maison n'a de secrets pour elles, elles savent ce qui s'y dit, ce qu'on y fait, ce qu'on y pense. Infailliblement, toutes les nouvelles aboutissent chez elles. Leur demeure est un bureau de renseignements des mieux informés.

Comment s'y prennent-elles pour acquérir ces connaissances étendues? Elles n'ont pas reçu en partage une participation de la science divine; par conséquent elles ne savent que parce qu'elles interrogent, elles n'entendent que parce qu'elles écoutent. Pour savoir, rien ne leur coûte. Nul stratagème ne leur fait défaut. Poussées par une curiosité qui ne les laisse pas un instant tranquilles, elles vont, elles viennent de maison en maison, « *de domo in domum*, » dit saint Paul, s'insinuant, épiant, écoutant, colportant, curieuses, bavardes, « *curiosæ, verbosæ*. » Et le soir venu, elles rentrent chez elles pour servir les nouvelles du jour à qui veut bien les entendre, souvent à un mari qui s'irrite secrètement d'un tel verbiage, à tout le moins insignifiant.

Ne croyez-vous pas qu'elles emploieraient bien mieux leur temps à s'occuper de leur intérieur, de leur travail, des soins du ménage, que de le perdre à quêter ainsi, à droite et à gauche, des rapports plus ou moins exacts sur la conduite du cher prochain?

II. — *Montrez-vous défiantes pour les accueillir.*

Il est vraiment regrettable que les femmes ne puissent prétendre aux fonctions de la magistrature, car il y en a sûrement beaucoup qui présenteraient des signes indéniables de leur vocation. Que d'accusés elles font comparaître à leurs tribunaux! Que de causes qui ne sont pas de leur ressort et qu'elles se permettent de juger! Tout y passe, paroles, actions, même les intentions les plus secrètes. Et puis, quelle sévérité dans les jugements! Que de condamnations irrévocables, sans preuves suffisantes! Un poète comique dit quelque part qu'il a vu aux enfers l'ombre d'un cocher qui, avec l'ombre d'une brosse, brossait l'ombre d'un carrosse. Il y a des âmes charitables qui, avec l'ombre d'une preuve, condamnent l'ombre d'une faute.

Ne les imitons pas. Ne croyons jamais une personne coupable, à moins de nous trouver en face

de l'évidence. Qu'il y ait toujours au fond de notre cœur la voix d'un avocat qui plaide en faveur de ceux qu'on accuse devant nous, et que cet avocat soit la charité.

Croire tout ce qu'on entend dire, c'est une sottise. Il suffit quelquefois qu'une nouvelle soit invraisemblable pour qu'on l'accepte sans conteste. Inventez la nouvelle la plus colossale, la plus ridicule, lancez-la dans le public, et vous verrez qu'il se trouvera quelqu'un pour la ramasser. Il y a longtemps qu'un juriconsulte éminent disait : « Si un matin l'on s'avisait de raconter que quelqu'un a mis dans sa poche les tours de la cathédrale pour les porter à l'étranger, il y aurait des imbéciles pour le croire, sans même y aller voir. »

Dans les premiers siècles du christianisme, on accusait les chrétiens des crimes les plus atroces : dans des festins mystérieux, nous immolions de petits enfants, nous buvions du sang dans des crânes humains ; et la multitude croyant sottement toutes ces affirmations mensongères s'ameutait contre les chrétiens et demandait à grands cris leur supplice.

Les pharisiens orgueilleux et jaloux, voyant saint Jean-Baptiste se livrer à un jeûne rigoureux, disaient qu'il était possédé du démon. Quant à Notre-Seigneur, qui buvait et mangeait comme les autres, ils le traitaient de glouton.

Une personne prudente doit se tenir en garde contre les bruits qui circulent. Qu'y a-t-il, en effet, de plus partial que l'opinion ? L'expérience ne nous dit-elle pas assez souvent à quels riens sont dus quelquefois les changements les plus invraisemblables de l'opinion publique ?

Madame Elisabeth était conduite à l'échafaud. Le peuple se pressait sur son passage, l'accablait d'injures et menaçait de l'écharper. Une femme qui tenait un nourrisson sur son sein s'émut de compassion ; obéissant tout à coup à une inspiration de sa pitié, elle lui mit spontanément son petit enfant dans les bras. Du rapprochement de ces deux innocences jaillit comme un éclair qui éblouit la foule. Ce même peuple s'écarta avec respect, acclama la noble victime et il ne tint à rien qu'il ne lui rendit la liberté.

Vous le voyez, mes chères enfants, l'opinion est quelque chose de mobile, de peu sûr. Une coïncidence bizarre, la moindre chose suffit à faire naître les bruits les plus étranges, à créer les soupçons les plus dangereux. L'opinion ne peut donc pas être la règle sûre de nos jugements. Soyons lents à croire, lents à juger. Mettons en pratique ce conseil de l'*Imitation* : « Ne vous fiez pas à toute parole ni à toute impression ; l'homme parfait n'accueille pas légèrement tous les rapports ; car il sait que l'humaine fragilité est portée au mal et peu discrète en paroles. »

### III. — Arrêtez-en l'expansion.

Arrêtez les racontars et les nouvelles selon votre pouvoir, lorsqu'ils se produisent devant vous. Ici, trois hypothèses se présentent.

Si vous êtes les *supérieures* de ceux qui se

permettent de maltraiter le cher prochain, votre devoir est nettement tracé. Vous avez l'autorité en main, c'est pour vous en servir. Sans doute, cela n'est pas très pratique pour vous actuellement ; mais le jour où vous deviendrez maîtresses de maison, si quelqu'un de votre entourage, enfant, serviteur, se permettait devant vous une faute contre le prochain, médisance ou calomnie contre telle ou telle personne, vous devrez agir énergiquement et protester contre ces racontars.

Et ne dites pas : « Mon devoir est seulement de ne pas prendre part à cette conversation. » Non ; ce n'est pas assez. L'autorité ne vous a pas été dévolue pour que vous la laissiez inerte entre vos mains. Vous êtes les défenseurs obligés de ceux qu'on méprise en votre présence.

Si vous êtes les *égales* des personnes médissantes, vous serez plus à l'aise pour leur faire aimablement sentir leur oubli des convenances et des lois de la charité. — Et puis, rien ne vous empêche de détourner habilement la conversation et de la ramener sur des sujets qui ne fournissent pas matière à des paroles malignes. — Mais si, malgré vos efforts, le médisant continue, ne vaut-il pas mieux, à tout prendre, le froisser par une interruption même un peu rude, que de l'aider à tuer sa conscience et la réputation du prochain ? « Le coup de fouet, dit le Saint-Esprit, ne cingle que la chair, mais le coup de langue brise les os. » Il vaudrait mieux ne pas avoir à donner des coups de fouet, mais il est parfois nécessaire d'en donner pour sauver son âme et son prochain.

Si vous êtes les *inférieures* de ceux qui donnent libre cours à leur langue, votre situation est plus délicate. Cependant, si vous n'avez pas assez d'autorité pour faire taire ceux qui sollicitent votre attention pour déchirer le prochain, efforcez-vous par votre physionomie, votre maintien, votre air grave, de manifester une désapprobation polie, qui force le malveillant à remettre son épée dans le fourreau, c'est-à-dire sa langue dans sa poche.

J'ai lu quelque part l'histoire d'un Père du désert qui ne manquait pas de s'endormir toutes les fois qu'on se permettait de parler devant lui contre le cher prochain ; et même, dit la légende, il ronflait d'une façon très sonore.

Comment aurait-on pu se froisser d'une leçon donnée avec tant d'esprit ? Les neuf dixièmes des médisants cesseraient leurs conversations, si on ne les écoutait pas avec un intérêt aussi soutenu, et « de même que le vent du nord chasse la pluie, dit l'auteur des *Proverbes*, ainsi un visage triste fait disparaître l'homme aux paroles méchantes. » Que de femmes chrétiennes, cependant, ne comprennent pas leurs devoirs sur ce point et ne font rien pour empêcher chez elles, dans leur propre maison, les épanchements de la médisance ! Elles semblent donner raison à cette boutade : « Quand je suis dans un salon, je m'arrange toujours de manière à sortir la dernière, afin de ne laisser personne pour médire de moi. »



IV. — *Ne les divulguez jamais.*

Ecoutez cette parole de l'*Imitation* : « C'est sagesse de ne pas redire aussitôt ce qu'on vient d'entendre ou ce qu'on croit. »

Mais on dit : « Je n'ai répété cela qu'à une personne de confiance et sous le sceau du plus grand secret. » — Ne voyez-vous pas, répond saint Jean Chrysostome, que cette manière d'agir vous rend méprisable ? Demander le secret à celui que vous faites le confident de votre médisance, c'est lui dire : « Soyez plus sage et plus charitable que moi. Je suis médisant, ne le soyez pas. »

Vous n'avez parlé que sous le sceau du secret ! — Précaution presque toujours inutile. Votre confident ne sera-t-il pas tenté de faire comme vous ? Pourquoi serait-il plus discret ? « Rien ne pèse tant qu'un secret, » a dit le fabuliste. Et l'expérience quotidienne ne nous apprend-elle pas que beaucoup de choses racontées sous le sceau du secret, tombent dans le domaine public, uniquement parce que chacun les a confiées sous le sceau du plus inviolable secret ?

Et quand même le secret serait fidèlement gardé, pourquoi détruire par vos injustes révélations la bonne estime que votre confident avait de votre victime ?

On dit encore : « Si j'ai mal parlé, c'était plutôt pour plaisanter et égayer la conversation. » — Singulier divertissement ! Quoi, vous n'en voulez pas à cette personne, et vous lui enlevez ce qu'elle a de plus cher au monde, l'honneur et la bonne réputation ! Est-ce un plaisir innocent que celui qui consiste à causer du chagrin à son frère ?

« Mais ce que j'ai dit est si peu de chose qu'il n'en saurait rien résulter de fâcheux pour mon prochain... » — Qu'en savez-vous ?... Ah ! vous ne connaissez pas la nature des bruits populaires. « Au commencement, dit Bossuet, ce n'est rien ; mais les médisances vont se grossissant peu à peu dans la bouche de ceux qui les répètent, par un plaisir de mentir, qui est inné chez certaines gens, dit Tertullien. En sorte que le médisant voyant jusqu'où s'est accru le petit bruit qu'il avait semé, ne reconnaît plus son propre ouvrage. Cependant, il est cause de tout le désordre. Comme lorsque vous jetez une petite pierre dans un étang, vous voyez se former sur la surface de l'eau, des ronds petits, puis plus grands, et enfin, tout l'étang en est agité. Qui en est la cause ? celui qui a jeté la pierre <sup>1</sup>. »

Mes chères enfants, il faut vous interdire absolument de rapporter toute parole méchante qui a été dite devant vous contre votre prochain. Il y a là une affaire de justice, de délicatesse et de cœur.

Une personne disait un jour à saint François de Sales :

— Comment donc se fait-il, Monseigneur, que

toutes les dames de Paris raffolent de vous ? Autant que j'ai pu m'en apercevoir, vous leur parlez peu et vous dites des choses fort ordinaires.

— Cela vous étonne ? reprit le saint. Vous ne savez donc pas que pour plaire à ces dames un beau langage n'est pas de rigueur, et qu'il suffit d'avoir des oreilles, avec une patience suffisante pour les tenir attentives ?

Conduisez-vous, mes chères enfants, de manière à ne pas encourir le reproche railleur de saint François de Sales.

Parler beaucoup, c'est s'exposer à manquer de charité. Parlez peu, et vous serez discrètes, réservées, charitables, et par conséquent plus chrétiennes. Ainsi soit-il.

## LES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

Entretiens à des jeunes filles

## XLIII

CONSOLATRIX AFFLICTORUM

Quand Jésus annonça à ses disciples qu'il les quitterait bientôt, ils devinrent tristes et furent vivement affligés. Quoi ! ils ne reverraient plus le Bon Maître qui les aimait, les fortifiait, connaissait si bien leurs faiblesses et savait y compatir avec sa divine indulgence ! Vainement il leur disait : « Je vais vous préparer une place, ensuite je reviendrai vous prendre pour vous emmener près de moi ! D'ailleurs, vous savez le chemin. » (Jean, xiv, 2-3). Thomas lui répondait, se faisant l'interprète de tous : « Mais nous ne savons pas où vous allez, comment pourrions-nous savoir le chemin ? » Alors il leur dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie... Si vous m'aimez, gardez mes commandements. Et je prierai mon Père, et il vous enverra un autre Paraclet, un autre Consolateur, afin qu'il demeure toujours avec vous, l'Esprit de vérité que le monde ne saurait recevoir, car il ne le voit pas, ne le connaît pas. Mais vous le connaîtrez et il demeurera en vous. Non, je ne vous laisserai pas orphelins ! » (Jean, xiv, 16-18).

« Un autre Consolateur ! » Cette promesse les rassura. Car ils savaient avec quelle puissante suavité Jésus les consolait. Puisqu'ils en recevaient « un autre », ils pouvaient envisager l'avenir avec moins de tristesse, surtout que ce « Paraclet » ne les quitterait plus.

Ce mot « consolateur » est le plus beau de la langue humaine, car il répond à nos plus impérieux besoins. Tous nous sommes accablés, inquiets, attristés comme les apôtres à la veille de perdre leur Maître. Si nous demeurons tranquilles aujourd'hui, nous redoutons les malheurs de demain, et nous nous souvenons avec amertume de ceux d'hier. C'est pourquoi nous avons besoin constamment d'être consolés. Dieu le sait et il y a pourvu. Il nous a envoyé non seulement le Paraclet, le Consolateur divin ; mais pour qu'elle trouve plus sûrement le chemin de nos cœurs

<sup>1</sup> Bossuet, *Sermon pour le mardi de la 4<sup>e</sup> semaine de Carême.*

parce qu'elle-même a souffert de toutes les désolations de l'âme, il nous a envoyé une Consolatrice, de la même nature que nous, notre mère et notre sœur, Marie.

Elle n'existait pas encore que déjà elle consolait le monde, comme une étoile lointaine qui souriait à la terre. L'étoile se rapprocha, puis elle apparut au milieu de nous, et nous avons aperçu Marie, « pleine de grâce et de vérité, » si douce, si attirante, si bonne, que les hommes jouissaient de la voir, et que le seul désir des saints, comme saint Denys l'Aréopagite ou saint Ignace martyr, était de « contempler Marie, mère de Jésus, l'objet de l'admiration et des désirs universels ». Car « personne ne savait comme elle compatir au sort des malheureux, ni partager et alléger promptement leurs souffrances <sup>1</sup> ».

Aussi saint Jean Damascène lui adresse-t-il ces pieuses paroles : « Je vous salue, vous qui soulagez toutes les inquiétudes ! Je vous salue, vous qui consolez toutes les détresses du cœur ! <sup>2</sup> »

Elle nous console parce qu'elle est femme et que la consolation appartient surtout à la femme, plus tendre, plus aimante, plus généreuse de cœur que l'homme ; elle nous console parce qu'elle est notre mère. Elle console les vivants, elle nous console à l'heure de la mort, et sa sollicitude nous poursuit jusqu'au purgatoire, jusqu'à ce qu'elle nous conduise enfin dans la félicité éternelle, aux pieds du Père des miséricordes et du Dieu de toute consolation.

## I

Nos grandes afflictions ici-bas nous viennent de la pauvreté, du travail, des revers, des séparations, des persécutions de tout genre qui accablent les serviteurs de Dieu, car « tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus doivent subir la persécution » des méchants.

1. La pauvreté forme le lot de l'immense majorité des hommes. Ceux qui ne croient point, la considèrent comme un mal et la maudissent, car elle nous prive de toutes les jouissances du monde, elle nous humilie, elle empêche le talent de prendre son essor et coupe les ailes au génie, enfin elle est universellement méprisée. Aux yeux de certaines gens, il semble que les pauvres soient des êtres d'une nature inférieure, d'une autre essence plus vulgaire, pétris d'un autre limon que les riches. A ceux-ci tous les droits et toutes les gloires : Dieu lui-même, disait un bel esprit du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, « y regarderait à damner une personne de qualité. » A ceux-là les fardeaux et les peines.

Cette doctrine a été tellement exagérée qu'elle a produit tous les grands bouleversements de notre temps, la Révolution, les émeutes sanglantes, le socialisme qui monte comme les vagues d'un fleuve grossi par les pluies et qui menace de submerger les nations. Qu'y a-t-il au fond de ces

redoutables mouvements populaires et de nos élections tumultueuses ? La convoitise des richesses et la haine de la pauvreté. Certes, on a fait beaucoup pour les classes pauvres, pour les ouvriers, et l'on a bien fait, c'est toujours la charité qui s'exerce et même parfois la justice. Cependant nul ne parviendra à guérir cette plaie sociale du paupérisme, parce que les passions jouisseuses l'avivent sans cesse, que le mécontentement continue à gronder au sein des masses inassouvies et qu'on ne les assouvira jamais. A mesure que vous leur jetez en pâture une part ou une corne de l'héritage des riches, elles crieront : « Encore ! encore ! » tant qu'elles n'auront pas tout dévoré.

Il n'y avait qu'un frein, la foi ; un dérivatif, l'espérance. Le pauvre se disait : « Je n'ai pas le droit de prendre le bien d'autrui, Dieu me punirait. Mais si je travaille et souffre ici-bas, j'espère, je suis même sûr que je serai récompensé là-haut. Dieu compte les larmes et les sueurs du pauvre. » Nos aïeux croyaient même à des légendes charmantes : on avait vu la sainte Vierge essuyer le front trempé de sueur des religieux de Cîteaux ramassant leurs gerbes, et elle recueillait dans une coupe d'or ces perles du travail. Pourquoi même révoquer en doute ces traits racontés par des hommes dignes de tout respect, comme Vincent de Beauvais ? Je crois volontiers que Dieu prodigua ces miracles touchants de simplicité à ceux qui le servaient avec une si confiante simplicité.

Ce frein, notre siècle l'a brisé, ce dérivatif a été supprimé et les convoitises se sont ruées sur la curée promise. Jusqu'ici elles sont venues se heurter aux barreaux de la loi, mais elles les secouent avec une telle force qu'on doit prévoir le jour où ils céderont à la violence. Jusque-là, les passions entravées continueront à s'exaspérer et le paupérisme à sévir ; les barreaux démolis, il sévira avec plus d'intensité encore et alors commencera le naufrage de la société.

Quand donc comprendrons-nous la parole prophétique du Sauveur : « Vous aurez toujours des pauvres avec vous. Mais vous ne m'aurez pas toujours ! » Le fait que l'avenir, même le plus heureux, ne contestera point, c'est le fait de la pauvreté. Elle a existé, elle existera jusqu'à la fin des temps. Seule, la présence de Jésus-Christ dans les cœurs, par sa doctrine, la rendra supportable d'abord, honorable ensuite et éminemment utile.

Les vrais pauvres, les pauvres chrétiens l'aiment, car ils ont confiance dans la Providence, et quand ils se sentent délaissés, oubliés, qu'ils souffrent des rigueurs de la pauvreté, ils regardent le crucifix consolateur, ils invoquent Marie consolatrice de ceux qui sont dans la détresse. Est-ce qu'à Bethléem, dans la froide grotte, est-ce qu'en Egypte, dans son cruel exil, est-ce qu'à son retour à Nazareth Marie n'a pas connu le dénuelement ? Est-ce que la pauvreté chrétienne n'est pas une grande vertu ? Est-ce que Marie ne veille pas surtout sur ceux qui lui ressemblent et qui l'aiment ?

<sup>1</sup> 1<sup>re</sup> Epître de saint Ignace.

<sup>2</sup> Saint Jean Damascène, *De dormitione Virginis*.



Vous rappelez-vous les noces de Cana ? Le vin manque, et qui s'en aperçoit ? Les jeunes époux, les invités même ? Non, c'est Marie. Elle n'attend pas qu'on lui signale ce grave mécompte. Elle l'a vu dès le commencement du repas, car rien n'échappe à sa vigilante charité et aussitôt, sans qu'on l'en prie, elle dit à son Fils : « Ils n'ont pas de vin. *Deficiente vino dicit mater Jesu ad eum : Vinum non habent* <sup>1</sup>. » Et pour elle aussitôt Jésus accomplit son premier miracle. Tel est son doux et maternel procédé. « Donnez du vin à ceux dont l'âme est pleine d'amertume <sup>2</sup> », dit le Sage. Ainsi Marie nous apporte dans notre détresse le vin de ses consolations.

Mais quand elle n'est pas là, toute consolation est absente. Voyez plutôt cette multitude de pauvres, de malades, d'aveugles ou de boiteux qui suivent Jésus au désert, sans souci d'apporter des vivres avec eux : personne ne pense à leur misère, parmi les apôtres et les disciples. Marie n'est pas là. Il faut que Jésus convoque ses disciples pour leur dire : « J'ai compassion de cette foule, car voilà trois jours déjà qu'ils me suivent et ils n'ont rien à manger. Je ne puis cependant les renvoyer à jeun, ils tomberaient de défaillance en route ! » Et les apôtres, très embarrassés, oubliant des nombreux miracles du bon Maître, s'inquiètent, se plaignent : « D'où pourrons-nous, dans ce désert, tirer assez de pain pour rassasier une si grande multitude ? » (Matth., xv, 33).

Qu'ils eussent été différents, le langage, l'attitude de Marie ! Elle avait « l'intelligence » du cœur qui fait deviner les besoins des autres <sup>3</sup>, elle se fût approchée de Jésus comme à Cana pour lui dire : « Ils n'ont pas de pain ! » Puis, s'adressant à tous, elle eût ajouté pour les calmer, les consoler : « Faites tout ce qu'il vous dira ! » et aucune anxiété n'eût même effleuré les âmes.

2. Elle est la consolatrice de tous ceux qui souffrent et qui travaillent. Comme Jésus, elle les appelle tous : « Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui portez le fardeau de la vie, et je vous soulagerai. » Dieu ne vous a pas toutes constituées dans cet état de fortune ni même d'aisance que le monde envie, bien qu'on y rencontre les grands dangers de l'oisiveté ou de l'orgueil, mais toutes vous êtes courbées sous l'obligation générale du travail. Les plus élevées, les plus heureuses devant Dieu sont celles qui gagnent leur vie ou celle des autres à la sueur de leur front. Elles ressemblent à Marie qui tissait, filait, vaquait aux soins de son ménage. Elle bénit votre travail, elle compte chacun de vos coups d'aiguille comme chacune de vos peines, et le soir venu, le nombre en est grand. Alors elle répand dans votre conscience satisfaite autant de grâces et de consolations que vous avez fait de mailles ou de points de couture pour l'amour du devoir, pour l'amour de Dieu.

<sup>1</sup> Jean, II, 3.

<sup>2</sup> Prov. xxxi, 6 : « Date vinum his qui amaro sunt animo. »

<sup>3</sup> « Beatus qui intelligit super egenum et pauperem. » Ps. 40.

C'est pourquoi vous êtes si joyeuses, tandis que d'autres qui ont passé leurs journées ou leurs nuits dans les plaisirs ou les amusements d'une vie inutile demeurent tristes, ennuyées : leur cœur, quand il n'est pas coupable, est aussi vide que leurs mains.

3. Mais il est dans la vie d'autres heures particulièrement dures, où le cœur est brisé et comme mis en morceaux. C'est d'abord une affection sur laquelle vous vous appuyiez et qui vous échappe : alors vous tombez, n'étant plus soutenues.

« Apprenez donc, vous dit l'*Imitation*, à quitter pour Dieu l'ami le plus cher, » quand il vous le demande. Or sa volonté se manifeste par la voix des événements. A votre âge on s'attache à tout, sans réfléchir, ou la réflexion vous arrive toujours trop tard. Vous donnez d'abord votre cœur un peu à tout venant, sans même vous demander s'il est accepté et quelle est la valeur morale de celui à qui vous le donnez, s'il est honnête, loyal, constant et s'il aime Dieu. Vous avez d'ailleurs le tort inexcusable de ne consulter personne, vous agissez seules, enfermant dans votre âme le secret de votre affection, puis vos incertitudes, vos espérances, vos déceptions, vos souffrances solitaires. On s'expose beaucoup à ce jeu-là ; les ressorts du caractère s'usent peu à peu, puis se cassent ; votre force morale s'épuise à porter un poids trop lourd, qui fatalement vous échappe des doigts. Alors c'est le désespoir qui ravage votre cœur, d'autant plus que souvent vous vous étiez tristement trompées, et que l'affection que vous caressiez était inavouable.

Avant de vous attacher, priez longtemps Marie, la mère du pur amour, le seul qui offre des garanties de pleine douceur et de durée ; consultez votre mère, consultez votre confesseur, et vous n'aurez pas à redouter ces catastrophes intérieures qui assombrissent, désolent et font manquer une vie. Enfin quand votre cœur est broyé, revenez filialement à elle, la pieuse consolatrice : elle a connu de plus grandes douleurs et elle tient en réserve le baume de la piété, de la résignation, de la confiance qui apaisera les vôtres.

D'autres séparations ensuite vous attendent, les séparations définitives ici-bas. Il est des affections légitimes auxquelles Dieu nous défend même de nous soustraire, les affections de famille, si heureuses, et dont la privation ne nous cause que plus d'amertume et de chagrin. Ah ! celui-ci, c'est le chapitre douloureux de toute existence humaine.

Vous avez un père, une mère, un frère, une sœur que vous aimez de toute votre âme. Un jour ils sont frappés d'un mal qui d'abord paraît léger. Puis le malaise s'aggrave, la science hésite, elle se déclare bientôt impuissante à conjurer le danger et voilà le malade qui reste sur son lit plus ou moins longtemps, condamné. Vous le savez, et cependant il faut cacher vos angoisses, garder le sourire sur les lèvres pendant que votre cœur se meurt en vous et que le désespoir de la séparation prochaine vous envahit.

Comme on sent alors que les choses de la terre

sont peu de chose, car vous les donneriez toutes pour sauver celui que vous aimez ; et que la science humaine est courte et de faible pouvoir ! Qui vous consolera dans votre affreux sacrifice ? Qui ? sinon Marie, la chère consolatrice qui vous parlera doucement et vous dira : « Ne les pleurez pas, c'est moi qui les appelle : ils seront en sûreté auprès de moi et vous viendrez un jour les y rejoindre. Est-ce que la mère n'a pas le droit de voir ses enfants ? »

Et ainsi nous parle-t-elle dans toutes nos afflictions, surtout quand nous sommes persécutés pour la justice, pour le droit, pour l'Eglise, pour l'Evangile, pour Jésus-Christ. Elle nous réserve alors ses encouragements les plus pénétrants et nous fait aimer, nous fait goûter le sacrifice.

N'est-ce pas ainsi qu'elle consolait saint Joseph son époux, travaillant de toutes ses forces, chassé en exil à cause « de l'enfant et de sa mère, » et heureux pourtant au milieu de ses fatigues, de ses souffrances, de ses cruelles perplexités ? Car il ignorait souvent s'il leur trouverait un abri, s'il pourrait les nourrir d'un morceau de pain ; tout lui manquait à la fois : les hommes, la patrie, les ressources. Et cependant jamais il ne demande à Dieu d'être délivré de ses peines ni des persécutions d'Hérode : il lui suffisait de jouir des paroles, de la présence de Marie, et il se trouvait amplement récompensé.

Après la mort du Sauveur, les persécutions sévissent, saint Etienne est lapidé, saint Jacques est passé au glaive, les chrétiens, disciples du Christ, sont jetés en prison par Saul, plein de menaces et avide de leur sang. Ce sont les enfants de Marie qui sont traqués et torturés. Quel tourment pour son cœur maternel ! Mais elle les encourage de son exemple, car, dit encore saint Ignace, « elle était heureuse parmi les persécutions et tout aimable à ceux qui l'offensaient, » elle prie pour les ennemis des chrétiens et c'est peut-être sa prière qui changea le cœur féroce de Saul en un cœur d'apôtre. En un mot, elle faisait goûter cette parole de son Fils : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, » et tous étaient joyeux comme elle.

## II

Nous parlions tout à l'heure de la séparation définitive, et nous considérions Marie consolatrice qui, comme une tendre mère, vient bercer notre douleur et nous fortifier par l'espérance. Aussi bien, est-ce qu'elle ne nous aide pas aussi à bien mourir ?

1. Chaque jour en effet nous lui disons : « Priez pour nous, à l'heure de notre mort ! » C'est là notre pensée constante, nos yeux regardent toujours là au but final, et nous recommandons à notre mère de se trouver auprès de nous pour nous adoucir ce terrible passage. Et vous voudriez qu'elle oublie cette prière que nous lui avons faite mille et mille fois, que nous passions les années de notre vie à lui dire : « O Mère, nous comptons sur vous à cette heure ! » et qu'elle soit

absente du rendez-vous ? Laquelle de nos mères serait insensible à une si persévérante supplication ? Et cependant, toutes bonnes qu'elles sont, combien elles sont tièdes et impuissantes au regard de Marie !

Non, elle est là, parce que nous l'avons appelée. Le bienheureux Paul, de l'Ordre de Cîteaux, était sur le point de mourir, ses frères l'entouraient, épiaient son dernier souffle, et priant pour cette âme qui allait « partir » au nom de la sainte Trinité et au nom de Marie. Tout à coup ils virent son visage rayonnant, ses lèvres s'éclairer d'un doux sourire, et ils s'en témoignaient entre eux leur étonnement. Le moribond se souleva légèrement et leur dit : « Comment pourrais-je ne point sourire, ne pas me réjouir, quand je vois ma bonne Mère présente devant moi et prête à recevoir mon âme ? » Et il mourut <sup>1</sup>.

Elle assiste en effet les mourants, elle les défend dans le suprême combat que leur livre Satan, puis « elle vient au devant des âmes après la mort. » L'Eglise chante ces paroles devant notre cercueil : « Que saint Michel, le porte-étendard de la lumière, conduise ces âmes dans l'éternelle vie ! » Mais le chef des anges, au dire de saint Bonaventure, ne fait qu'obéir à des ordres supérieurs : « Avec tous les anges, vos serviteurs, dit ce grand docteur, il vous obéit, ô Vierge sainte ! Il vient pour protéger et recevoir à la mort les âmes des fidèles, surtout ceux qui vous invoquent nuit et jour, ô grande Reine ! Avec quelle promptitude, quelle ardeur ces envoyés du ciel n'accourent-ils pas à notre secours ! Leur charité les presse, sans doute, la volonté de Dieu les presse, mais la douce Marie, si heureuse de ce que les anges font pour nous, surtout au moment de la mort les presse aussi de tout son amour <sup>2</sup>. »

C'est ce qui explique tant de morts consolantes qui nous paraissent être l'aube d'une félicité nouvelle et incomparable plutôt que le terme fatal de la vie. La mort a perdu son horreur depuis qu'elle est aux ordres de Marie, depuis que celle-ci nous a donné le spectacle de sa divine Assomption. « Vous avez embelli la mort, s'écrit saint Jean Damascène, vous l'avez rendue toute gracieuse en lui enlevant ce qu'elle avait de triste et de lugubre <sup>3</sup>. » Et maintenant, la fin d'un serviteur de Marie ne connaît plus ni trouble ni désespoir. « C'est le soir d'un beau jour, » dit le poète, et rien n'est plus vrai. Quand même le jour aurait été traversé par des orages, il est toujours beau pour l'âme qui a conservé la grâce de Dieu.

2. Nous croyons fermement que sa sollicitude nous suit au delà de la mort. Quel bonheur de la voir, elle que nous avons tant priée ! L'Eglise demande dans ses prières des agonisants que « le doux et joyeux visage de Jésus » apparaisse à cette âme qui lutte pour se débarrasser des liens du corps. Mais avec Jésus, voici Marie qui la reçoit et la conduit devant le tribunal de Dieu.

<sup>1</sup> Martyrologe de Cîteaux, 6 des ides de février.

<sup>2</sup> Voir Justin de Miechow, *Litanies*, t. V, p. 383 et suiv.

<sup>3</sup> *De dormitione Virginis*.



Je vous le demande, que pourrions-nous craindre avec une pareille avocate ? Comme elle saura plaider la cause de notre « fragilité humaine » et faire trembler de son regard Satan haineux qui vient à son tour disputer au ciel ses élus ! En vain le démon invoque la justice : elle parle de la bonté divine, elle fait prévaloir les droits de la Rédemption et notamment ses droits maternels. Quoi ! l'ennemi viendrait prendre un fils dans le sein même de sa mère où il se réfugie, quand cette mère est toute-puissante !

Comme alors nous serons tremblants devant Dieu, à cette heure qui décidera de notre éternité ! Toutes nos fautes se lèveront contre nous, et crieront vengeance. L'hymne *Dies iræ* retrace éloquentement les angoisses de notre âme à ce moment épouvantable. *Quid sum miser tunc dicturus ?* « Infortuné ! Que dirai-je ? Quel patron invoquerai-je ? » Qui nous rassurera, nous aidera, nous apportera l'appui de son autorité, de sa bonne et consolante parole ? C'est Marie, qui fera pencher la balance en faveur de ceux qui ont eu pour elle un culte constant et convaincu ; son amour, son honneur y sont engagés.

3. Elle vient nous consoler jusqu'au Purgatoire.

Je crains que nous ne gardions de dangereuses illusions au sujet du Purgatoire en le considérant comme un séjour de passage presque agréable, attendu que nous y serons rassurés touchant notre salut éternel.

Tous les Docteurs de l'Eglise sont unanimes à nous le représenter comme un lieu de souffrance excessivement pénible. Le feu immatériel qu'on y subit est plus douloureux, dit saint Augustin, que tout ce que l'homme peut endurer dans cette vie. Aussi Marie qui y possède une puissance souveraine y descend-elle quelquefois pour y consoler ses enfants.

Gerson enseigne que le jour de son Assomption elle délivra une multitude immense d'âmes qui lui firent cortège jusqu'au ciel. Car « il était juste, dit-il, que le jour où la Reine du ciel et de la terre, la Reine de miséricorde, la dispensatrice des grâces était solennellement couronnée, les pauvres âmes captives fussent aussi pardonnées et délivrées. » Mais, à toutes ses fêtes, en Reine maternelle et magnanime, elle use de son pouvoir en faveur des âmes qui y demeurent prisonnières et qui souffrent d'indicibles douleurs.

Un jeune homme, raconte Denys le Chartreux, était inconsolable de la mort de son ami qui avait quitté cette terre vers la Toussaint, et il pleurait beaucoup, mais ne priait point pour lui. Après la fête de Noël, celui-ci lui apparut et lui fit de sévères reproches : « Chaque année, lui dit-il, le jour de la naissance de Jésus-Christ, la bienheureuse Vierge descend au Purgatoire et y délivre beaucoup d'âmes, parce que c'est dans la nuit glorieuse de cette fête qu'elle a mis au monde le Fils de Dieu, le Roi de gloire. A sa dernière visite elle délivra un grand nombre de mes compagnons de souffrance, et j'espérais que tes prières m'auraient valu la même faveur, mais

elle m'a laissé. Elle daignera encore nous visiter la nuit qui précède la Résurrection, je t'en supplie, ne cesse de lui demander avec larmes ma délivrance ! »

Ce trait nous redit à la fois la puissance consolatrice de Marie en Purgatoire, et notre pouvoir libérateur. Pensons souvent à ces chères âmes qui pensent sans cesse à nous et qui sans doute se plaignent de notre oubli, de notre froideur. Marie nous le demande aussi : elle nous presse de prier pour elles afin que nos indulgences, nos prières, nos sacrifices leur apportent la consolation et la libération souhaitées. Travaillons avec elle, unissons nos faibles efforts à sa toute-puissance suppliante. Dieu n'attend qu'un mot de nous peut-être pour ouvrir son Paradis à une âme que nous avons aimée, que nous avons peut-être précipitée en Purgatoire. Et cette âme demeure dans l'angoisse, et quand Marie descend au Purgatoire en consolatrice et qu'ensuite elle emmène une foule de prisonnières mises en liberté par sa clémence et par les supplications de la terre qui montent vers Dieu, cette pauvre âme reste. Si elle pouvait nous apparaître, de quelle tristesse nous la verrions enveloppée ! Elle nous redirait avec amertume : « Elle m'a laissée, et c'est votre faute. »

Marie est donc bien par excellence la consolatrice des affligés. Nous l'avons vu : elle aime les pauvres, les travailleurs, tous ceux dont le cœur est brisé par les déceptions et les séparations tous les persécutés ; elle est bonne et répand ses grâces de consolation sur tous ceux qui l'invoquent ou pour lesquels on la prie ; elle nous aide à bien mourir et nous console à notre dernière heure, dans notre douloureuse agonie ; elle nous assiste au jugement et jusqu'en Purgatoire. Mais elle vous ordonne aussi de l'imiter, d'être des âmes consolatrices.

Ne soyons pas des égoïstes qui ne songent qu'à eux-mêmes, songeons aux désolations poignantes des autres. Nous ressemblerons ainsi à Marie, et c'est ce qu'elle veut. Voyez combien d'âmes se perdent, parce qu'elles sont comme des brebis sans pasteur, ainsi qu'étaient les foules de Galilée, parce qu'elles sont tristes et ne trouvent personne qui les console. Allez à tous ces affligés, ils vous attendent, parlez-leur avec votre cœur, avec votre foi, et vous les sauverez. Marie vous aidera et alors elle sera contente de vous

<sup>1</sup> Serm. II de Assumpt. B. M. V.

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 18 junii 1902.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Panegyrique de saint Vincent de Paul.** — L'homme de Dieu, 481.

**Nouvelles conférences aux femmes chrétiennes.** — XLI. *Pour la fête de sainte Anne* : L'éducation du cœur, 484.

**Entretiens sur les évangiles du dimanche.** — XXXIV. 8<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte : L'intendant infidèle, 488.

**Courtes instructions pour la prière du soir.** — LXXXII. Les richesses, 490.

**Catéchisme de persévérance.** — *La vie publique de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* — DEUXIÈME ANNÉE. — L'ÉDUCATEUR. — XIV. La parabole de la zizanie, 492.

## PANÉGYRIQUE DE SAINT VINCENT DE PAUL

(19 JUILLET)

L'HOMME DE DIEU

Mes frères,

Parmi les astres qui peuplent les cieux, il en est qui se meuvent en n'exerçant qu'une action très restreinte et ne possèdent qu'une faible lumière. Il en est d'autres qui forment des centres communs autour desquels gravitent des multitudes de mondes et dont l'éclat est tel que le ciel tout entier en est ébloui.

Ainsi en est-il des saints : les uns vivent et meurent en édifiant de leurs vertus une ville, un peuple, un royaume ; les autres exercent une action si étendue que leurs noms brillent comme des soleils dans l'univers chrétien : hommes rares, hommes extraordinaires que Dieu fait paraître au moment fixé par lui, hommes qu'il est permis de placer au rang même des apôtres, au nombre de ces privilégiés que l'Esprit qui veille sur l'Eglise suscite, quand il le faut, pour infuser à cette épouse du Christ une vie nouvelle, une énergie plus grande.

Tel fut saint Vincent de Paul. Ah ! celui-là était bien l'élu de Dieu, car sa vie, divisée en deux parties très distinctes, révèle à chaque instant l'action de la Providence. Pendant cinquante ans elle le prépare au rôle immense qu'elle lui destine, en formant son cœur aux plus hautes vertus ; et puis, quand ce cœur épuré, fortifié, agrandi de toutes manières, est devenu l'instrument parfait dont elle peut se servir, elle lui donne la pensée et la force de réaliser les plus fécondes œuvres de charité qu'ait jamais vues le monde.

### I. — Sa préparation surnaturelle.

1. Le premier fruit du travail accompli par la Providence dans le cœur de saint Vincent de Paul fut une *humilité profonde*, si profonde même

qu'on peut se demander si cette vertu n'était pas chez lui plus admirable que toutes les autres. Né dans une condition modeste, il aime à se dire encore plus pauvre qu'il n'a été. Livré au travail des champs, il ne parle jamais de ce que ce travail a de noble et d'élevé, mais il rappelle toutes les fonctions misérables auxquelles il assujettit. Etudiant plein d'ardeur et de pénétration, très avancé dans les sciences ecclésiastiques, il cache toutes ses lumières et veut se faire passer pour un pauvre écolier. Il possède une prudence merveilleuse, et il se défie tellement de lui-même qu'il se laisse guider comme un enfant par ses directeurs. Il inaugure sa vie sacerdotale par des souffrances qui égalent celles des martyrs, et il les cache si bien qu'on ne les connaît qu'après sa mort. Les honneurs vont au devant de lui : distingué par le monde, présenté au Souverain Pontife, chargé d'une mission de confiance auprès du roi de France, aumônier d'une reine, il n'a qu'à étendre la main : abbayes, évêchés, il obtiendra ce qu'il voudra ; aux grandeurs, il préfère l'humilité, les rudes labeurs d'une cure de campagne. L'estime des hommes le recherche malgré lui ; vénéré d'une famille chrétienne dont il élève les enfants, considéré comme l'ange tutélaire de la maison, il s'épouvante des marques de respect qu'on lui prodigue. Béni de Dieu dans ses premières missions, il craint de trop se complaire en lui-même, de se laisser éblouir par le succès, et il s'enfuit secrètement au fond de la France, dans les solitudes désolées des Dombes, pour y vivre à l'écart, au milieu d'une population de paysans misérables dont l'ignorance n'a d'égale que leur lamentable corruption.

Vincent a peur de l'estime du monde, mais il a peur surtout de lui-même. Pour arracher en lui les dernières racines de l'orgueil, il ne manque jamais une occasion de s'abaisser. N'allez pas lui adresser des louanges : il les abhorre et les fuit comme la peste ! N'allez pas lui donner quelque marque de vénération : il vous répondra qu'il n'est qu'un pécheur indigne de vivre, qu'il a un besoin extrême de la miséricorde de Dieu. Voulez-vous lui faire plaisir ? C'est de le reprendre, et s'il se peut, à tout instant ; il ne se justifiera pas, il se mettra du côté de celui qui le blâme. Laissez-le parler : il se représentera comme le dernier des misérables, comme un homme sans jugement et sans vertu, et si la charité le contraint de dire quelques mots d'une bonne œuvre faite par lui, c'est toujours au zèle des autres qu'il aura soin de l'attribuer.

Etonnez-vous maintenant si dans cette âme libre des liens de l'amour-propre, l'amour de Dieu grandit tous les jours !

2. Regardez Vincent de Paul à l'autel : est-ce un homme, est-ce un ange ? Son attitude est si modeste, si recueillie, il y a dans sa voix un tel accent de foi profonde, la pensée de Jésus présent devant lui, entre ses mains, le pénètre tellement qu'il semble ne plus tenir à la terre et contempler



à découvert et dans tout l'éclat du Thabor et du ciel le Dieu fait homme et immolé par amour. Un cri d'admiration s'échappe de la poitrine des assistants : « Mon Dieu ! que voilà un prêtre qui dit bien la messe !... Il faut que ce soit un saint prêtre. »

3. Regardez-le au soir de ses journées si bien remplies, le corps brisé de fatigue, mais l'âme toujours occupée de la pensée de son Dieu et ne voulant pas se livrer au repos avant de l'avoir *visité*, contemplé, adoré dans son sacrement, avant d'avoir déposé à ses pieds, jeté dans son cœur ses préoccupations, ses tristesses, ses espérances. « Il se tient alors, selon le langage d'un témoin oculaire, prosterné à deux genoux, avec une contenance si humble, qu'il semble qu'il s'abaisserait volontiers jusqu'au centre de la terre. »

4. Suivez-le maintenant à travers les rues de la capitale, qu'il parcourt dans tous les sens pour multiplier les prodiges de sa charité ; à travers les sentiers des campagnes, qui le conduisent à tant d'âmes éloignées de Dieu ; dans les galetas des pauvres ou dans les salons du riche, dans la retraite de sa cellule bien-aimée ou dans les grandes assemblées religieuses, dans le repos ou dans le tourment des affaires : il ne perd jamais de vue la *présence de Dieu*. Il est dans le monde, mais il n'est pas du monde. Il parle avec les hommes, mais en même temps il parle avec Dieu : « *Nostra conversatio in cælis est.* »

5. Et en même temps que l'amour de Dieu, se développe dans Vincent de Paul une *charité inépuisable pour le prochain*.

Je ne sais plus quel docteur de l'Eglise écrivait cette parole singulière et profonde : « Le cœur des saints est liquide. » Oh ! oui, sans doute, le cœur des saints, ce n'est pas un diamant sur lequel les souffrances de l'humanité glissent sans laisser de traces ; ce n'est pas une pierre qu'elles ne percent que goutte à goutte ; c'est un or pur qui se fond et se change en un torrent dans lequel elles-mêmes viennent se fondre et disparaître.

N'est-ce pas là, mes frères, le cœur de Vincent de Paul ? Il s'applique à toutes les plaies, il embrasse toutes les misères, et au *xvii<sup>e</sup>* siècle, ces plaies, ces misères étaient grandes.

Que de fois Vincent gémit sur l'avilissement du sacerdoce, sur ces prêtres entrés dans le sanctuaire non par une vocation sainte, mais pour y trouver, les uns leur gagne-pain, les autres des honneurs et des richesses !

Que de fois il gémit sur l'ignorance et la corruption des fidèles des campagnes, sur ces âmes séparées du bien et du vrai et répondant presque toujours aux efforts de la parole de Dieu par une indifférence glaciale !

Que de fois il gémit sur ces malades renfermés alors dans des hôtels-Dieu qui ressemblaient moins à des hospices qu'à des tombeaux où tout manquait : l'air et la nourriture ; sur ces pauvres qui passent dans la rue et auxquels on se contente de jeter un peu de pain, sans rien faire pour assurer leur subsistance ; sur ces enfants nés au

sein de la débauche et de la misère et qu'on traite à la façon païenne, remis en toute hâte aux soins intéressés de quelques femmes mercenaires ; sur ces prisonniers des grandes villes enfermés dans des sortes de cavernes obscures, profondes, infectes, rongés de vermine, abattus de langueur, plus abandonnés encore dans leurs besoins spirituels que dans leurs souffrances physiques ; sur ces galériens qui commencent de ressentir dès ici-bas les tourments mêmes de l'enfer, chargés de chaînes et de boulets pesants, chargés plus encore de mille crimes, de mille iniquités, exhalant leur douleur et leur désespoir en cris de rage, en blasphèmes hideux !

Mais la compassion de Vincent de Paul n'est pas une compassion stérile. Dès qu'une souffrance s'est offerte à lui, il cherche les remèdes pour la guérir, il s'ingénie pour les trouver, et il les trouve dans une proportion et une perfection qui ne s'est jamais vue.

Il avait donc largement répondu aux soins de la Providence : son âme façonnée par la main de Dieu se trouvait prête pour les grandes œuvres dont elle voulait qu'il fût le créateur.

## II. — Son action.

Quand un homme veut créer des œuvres qui ont pour unique but la gloire de Dieu et la sanctification des âmes ; quand il en a médité longtemps la fondation au pied de l'autel ; quand il en a pesé selon toutes les règles de la prudence humaine les difficultés et les périls ; quand il leur donne des commencements modestes, afin que, pareilles au grain de sénévé de l'Evangile, elles ne se développent que progressivement, comme l'Eglise du Christ, sans éclat, sans cette gloire factice qui ne convient qu'aux œuvres humaines ; quand il déploie pour les faire réussir toute la somme de volonté, d'énergie, de hardiesse dont il est capable ; quand il porte au front cette auréole de la vertu qui fait de toute sa personne comme un phare lumineux dans les rayons duquel on peut naviguer en toute sécurité ; alors la Providence lui envoie les collaborateurs, elle met entre ses mains les ressources nécessaires.

Voyez quelle attraction Vincent exerce autour de lui. Il semble que tous se précipitent sur les pas de l'homme qui travaille si bien pour le ciel, et veulent avoir part à ses mérites. Ce pauvre prêtre à la soutane rapiécée, à la ceinture de laine jaunie par le temps, d'un extérieur humble, toujours renfermé en lui-même, compte un nombre de disciples égal à celui qu'eurent les apôtres, et je ne sais pas si depuis saint Paul, dont la mine était si chétive et si misérable, « *presentia corporis infirma*, » un homme en ait jamais attiré pareille foule. Prêtres sortis des rangs les plus élevés et les plus modestes, dames du plus grand monde et humbles filles du peuple, princes, prélats, magistrats, tous sont à ses pieds pour lui offrir le secours de leurs prières, de leur travail, de leur bonne volonté et de leurs richesses. Les

maines de Vincent constamment vides sont constamment remplies ; souvent les coffres du roi sont moins garnis que les siens. Ah ! c'est que le premier ne travaille que pour lui-même et pour la terre, tandis que le second ne travaille que pour Dieu et pour le ciel.

Entrez dans ce cabinet du Louvre où siègent tour à tour Louis XIII et Richelieu, Anne d'Autriche et Mazarin, Louis XIV et Louvois. C'est de là que partent les ordres qui font lever de tous les coins de la France, pendant cinquante ans, les grandes armées conquérantes qui tiennent tête à l'Europe entière, envahissent les provinces ennemies, les frappent de terreur, les contraignent à s'incorporer à la monarchie pour augmenter la gloire du roi et porter partout la renommée de sa force invincible... Politique purement humaine, et qui finalement n'aboutit qu'à l'appauvrissement, à l'écrasement des peuples, et ne laisse après elle qu'un ferment de colère, de haine et de vengeance !

Pénétrez maintenant dans cette pauvre cellule de Saint-Lazare, aux solives noircies, aux murs nus ; contemplez ce prêtre assis à sa table de bois blanc sur un siège de paille : il médite devant son crucifix et il écrit. C'est aussi un roi qui donne des ordres, mais un roi pacifique et qui ne commande qu'aux grandes armées de la charité. Il en a plusieurs à recruter, à faire mouvoir ; mais sa main est si ferme, la grâce de Dieu qui l'assiste est si puissante que jamais les soldats ne leur manquent et qu'elles atteignent toujours leur but.

La première est composée des *Prêtres de la Mission*. Bons ouvriers du Père de famille, sous la direction de Vincent, souvent avec lui, ils parcourent la Picardie, la Bresse, la Champagne, la Normandie, la Bretagne, ils s'avancent jusqu'en Italie, en Irlande, en Allemagne, en Pologne. Dans chaque paroisse ils prêchent dès l'aurore pour laisser aux pauvres la liberté du travail ; l'après-midi, ils catéchisent les enfants ; le soir, ils instruisent les grandes personnes et répondent à tous les besoins de leurs âmes. En dehors du travail de la chaire, ils confessent, visitent les pauvres, les malades, les pécheurs, réunissent la jeunesse dans les confréries. Ils montrent, en un mot, à une époque qui l'ignore, avec quelle étendue, quelle dignité, quel zèle le ministère sacerdotal doit être pratiqué. En trente-cinq ans, sept cents missions sont données en France et dans les autres contrées de l'Europe. Qui donc en dira les fruits ? Que d'ignorances détruites, que de sacrilèges réparés, que des pécheurs endurcis ramenés à Dieu, que de scandales effacés, que de vertus auparavant inconnues et maintenant florissantes, que d'âmes mises sur le chemin du ciel !

La seconde de ces grandes armées, c'est cette multitude de jeunes lévites que Vincent prépare à la réception des ordres sacrés. Avec quel soin il leur enseigne les principes de la science de Dieu, les vertus, les fonctions de leur saint état ! Comme

il multiplie pour eux ses exhortations ardentes et persuasives ! — C'est cette multitude de prêtres et de prélats qui viennent à Saint-Lazare chaque mardi se retremper dans la prière, dans la méditation de leurs devoirs. Vincent est l'âme de ces pieuses réunions ; il y porte l'ardeur et la lumière. A la profondeur, à la sagesse, à l'élévation de ses discours, on dirait que Dieu lui-même parle par sa bouche. — C'est cette multitude d'hommes de tout état, de tout rang, de tout âge et même de toutes nations qui viennent se recueillir devant Dieu, les uns pour déplorer leurs fautes et entrer dans la voie du repentir, les autres pour s'affermir dans la pratique de la persévérance et s'avancer peu à peu dans la voie de la perfection. Saint-Lazare reproduit alors le spectacle de la primitive Eglise. Là se trouvent réunis sous l'œil de Dieu, dociles au souffle de son Esprit, clercs et laïques, grands seigneurs et mendiants, chevaliers et pages, maîtres et valets, ouvriers et magistrats, savants et illettrés, mondains et solitaires. « *Erant cor unum et anima una*, » ils ne sont qu'un cœur et qu'une âme, et ils sortent de ce Cénacle tout embrasés de l'amour de Dieu, pour répandre dans un monde qui ne la respire plus guère la bonne odeur de Jésus-Christ.

La troisième des grandes armées créées par Vincent, ce sont les innombrables *Filles de la Charité*. Ordre incomparable dans son but, dans les moyens qu'il prend pour l'atteindre, plus incomparable encore par la beauté singulière et hardie de ses règles. A ces anges visibles de la Providence, destinés à soulager les infirmités humaines, Vincent donne pour monastère la maison des pauvres, pour cloître les rues de la ville et les salles des hôpitaux, pour clôture l'obéissance, pour voile une sainte modestie. Elles se multiplient chaque jour dans tout l'univers. Elles soignent à domicile les pauvres qui ne peuvent trouver place ou qui refusent d'entrer dans les hôpitaux ; bientôt par droit de conquête elles s'emparent des hôpitaux eux-mêmes ; elles servent de mères aux enfants trouvés dans les établissements que Vincent fonde à grands frais pour ces innocentes et malheureuses créatures ; elles visitent et assistent les prisonniers ; elles se font les institutrices de l'enfance et de la jeunesse. Par l'effet de la grâce et de la bénédiction divine, elles se multiplient comme les fleurs sous les tièdes ondées de la pluie et les rayons du soleil. Elles comptent à la veille de la Révolution plus de 400 maisons, en 1830 plus de 500 où vivent, prient, agissent, se dévouent plus de 6000 sujets, et aujourd'hui elles sont 25,000 de toutes nations disséminées sur tous les points du monde.

C'est avec ces armées que Vincent porte remède et dans une large mesure aux maux occasionnés par les guerres étrangères et civiles qui ensanglantaient notre patrie. Il vole au secours des provinces ravagées ; pour se procurer des ressources il quête partout, il réduit les frais d'entre-



tien de ses congrégations ; pour les distribuer, il envoie ses prêtres et ses sœurs qui versent dans les mains des malheureux provisions et argent. A elle seule la Lorraine reçoit de lui près de deux millions, c'est-à-dire plus de dix millions de nos jours. D'autres provinces, le Maine, l'Anjou, la Guyenne, le Berry, le Poitou, la Marche réclament à leur tour son assistance, il leur donne plus de cinq cent mille livres. Etonnons-nous maintenant que ses contemporains ravis l'aient surnommé « l'intendant de la Providence ! »

Quand il mourut, à l'âge de 85 ans, on put lui appliquer plus qu'à tout autre la belle parole de l'Ecriture : « *Mortuus est in senectute bona.* » Il est mort dans une vieillesse heureuse. » Pareil au moissonneur qui au soir de l'automne contemple les richesses amassées dans ses greniers, et qui vont assurer pour longtemps la vie des peuples, Vincent au soir de sa vie pouvait contempler, l'action de grâces sur les lèvres, le cœur débordant de reconnaissance envers Dieu, les œuvres fondées par lui et qui devaient assurer pour longtemps la vie de l'Eglise. *Plenus dierum*, il était plein de jours, non point de ces jours dévorés par le plaisir ou perdus dans le repos, mais passés dans un travail austère et ininterrompu.

Oh ! qu'elle dut être belle et touchante, la rencontre de Celui qui a voulu porter parmi nous le nom de « Fils de l'Homme » parce qu'il voulut connaître et soulager toutes les misères de l'humanité déchue, et du prêtre incomparable qui a reproduit plus que tout autre saint les merveilles de sa charité ! Quel accueil durent faire à cet ange de la terre les anges du ciel, accoutumés à prendre chaque jour ses prières et ses bonnes œuvres et à les porter douces et parfumées comme l'encens au pied du trône de Dieu !

Quel enseignement pratique retirer de cette vie, mes bien chers frères ? Saint Vincent de Paul est monté si haut dans l'estime des hommes de l'Eglise et de Dieu, que nul ne peut essayer de le dépasser ni même de l'atteindre.

Mais ce que nous pouvons retenir de sa vie, c'est l'admirable fidélité avec laquelle il répondit toujours à la grâce. Jamais il n'opposa à ses invitations, à ses appels une de ces résistances inspirées par la passion, les préjugés, l'intérêt. C'est par là qu'il devint homme de Dieu dans toute la force de ce mot : « *Homo Dei.* » Homme de Dieu, je veux dire homme qui a détruit en lui toutes les tendances, les aspirations, les désirs, les appétits de la nature.

Voilà ce qu'il a été, voilà ce que nous devons être, et c'est par là que nous rendrons notre vie vraiment utile, c'est par là que nous acquerrons la récompense promise au bon serviteur. Le bon serviteur, c'est celui dont les pensées et les volontés sont toujours identiques à celles de son maître. Soyons-le tous. Ainsi soit-il.

## NOUVELLES CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

XLI

POUR LA FÊTE DE SAINTE ANNE

*L'éducation du cœur*

*Educate illos in disciplina.*

Formez-les à la discipline du cœur. (I Cor., I, 14).

C'est en toute vérité que l'on peut dire que sainte Anne éleva la sainte Vierge. Elle aida en effet la grâce à former en Marie ce cœur aimable et admirable que nous ne nous laissons point de regarder et d'admirer. Le cœur de Marie, c'était le cœur d'Anne perfectionné, pleinement pur, aimant, immaculé ; mais la mère avait versé tout son cœur dans le cœur de sa fille. La fleur était incomparablement plus belle, mais elle venait de la tige. Aussi comme Anne était fière de son enfant ! comme elle se fondait en action de grâces en la considérant dans son berceau, puis grandissant sous son toit, épelant les syllabes divines de l'Ecriture sainte, surtout quand elle se rappelait les tristesses et les opprobres de son temps de stérilité !

Elle assistait heureuse au développement de l'intelligence de la petite fille, elle en était ravie ; mais elle était plus heureuse encore lorsqu'elle voyait ses yeux qui embrassaient dans le même rayon affectueux son père et sa mère, allant d'elle à Joachim, puis revenant se fixer longuement sur ses traits maternels. Sans doute l'enfant, n'ayant point de penchant au mal, ne lui causait pas ces inquiétudes douloureuses que connaissent toutes les vraies mères, mais Anne voyait les immenses horizons du bien, et elle voulait que Marie donnât son cœur chaque jour plus parfaitement encore à Dieu, et chaque jour aussi elle jouissait de la voir monter de plus en plus vers Dieu, lui appartenir plus pleinement, faire des progrès nouveaux dans l'amour.

Anne formait sa fille à la discipline du cœur, et ici surtout elle devient votre inimitable modèle. Vous l'imiterez de loin, mais la puissance de sa grâce et de sa bonté vous atteindra toujours ; elle vous aimera, elle vous aidera, parce que vous voudrez lui ressembler.

Je vous ai montré comment vous devez façonner la conscience de vos enfants par le sentiment du devoir, que vous leur inspirez de concert avec le prêtre, et par la confession ; puis la volonté, en leur inculquant le sens de la responsabilité et la crainte de Dieu. Il s'agit maintenant d'achever votre œuvre en élevant leur cœur.

Le cœur s'élève et se forme par l'enseignement de la religion, par la connaissance et l'étude de l'Evangile. L'Eglise y travaille longtemps avec persévérance, avec un amour tout maternel,

comme celui de sainte Anne, qui est une de ses grandes protectrices. Tous les préceptes, tous les conseils doivent aboutir à des actes. Aussi l'Eglise n'enseigne, n'éclaire, ne persuade que pour obtenir des actes de la volonté, sous l'impulsion du cœur, et pour atteindre surtout ce *grand acte de la vie* qui couronne divinement son ouvrage et qui est la première communion.

## I

« Les grandes pensées viennent du cœur, » disait un moraliste célèbre, c'est-à-dire les généreux projets, les nobles initiatives. Aussi est-ce au cœur qu'il faut s'adresser tout d'abord : il s'éveille avant l'esprit, et l'enfant commence à aimer avant de commencer à comprendre. C'est une des infirmités nombreuses de l'éducation contemporaine, de s'adresser à l'esprit et uniquement à l'esprit, parce qu'elle ne veut point parler au nom de Dieu, le faire intervenir, lui le Maître souverain, placer son cœur sur le cœur de l'homme, afin que battent à l'unisson, l'un d'amour paternel, l'autre de reconnaissance filiale, le cœur du Créateur et celui de la créature.

1. Un philosophe d'ailleurs incrédule le reconnaissait franchement : « Le vice radical de la philosophie, c'est de ne pouvoir parler au cœur. La religion la plus mal conçue est infiniment plus conforme à la nature humaine en général que la philosophie, parce qu'elle ne dit pas à l'homme d'aimer Dieu de tout son esprit, mais de tout son cœur. Elle nous prend par ce côté sensible et vaste qui est à peu près le même dans tous les individus, et non par le côté raisonneur, inégal et borné qu'on appelle l'esprit <sup>1</sup>. »

Encore à cette époque Dieu était-il maintenu dans l'enseignement, un Dieu incomplètement connu sans doute, puisque déjà l'on écartait Jésus-Christ, l'Homme-Dieu, devenu suspect à cette humanité qu'il a rachetée ; mais du moins il continuait à resplendir de quelque manière dans l'âme, par cette lumière du Créateur qu'on y laissait tamiser à travers l'incrédulité officielle. Tandis qu'aujourd'hui l'image même du Créateur est éloignée de l'esprit, de l'imagination, du cœur de l'enfant, de peur qu'il ne se prenne à aimer celui que nous appelons toujours « le bon Dieu. »

L'enseignement actuel est donc plus impuissant encore que la philosophie à former la discipline du cœur, car il ne permet pas à l'enfant d'aimer Dieu. Or qu'est-ce qu'un enfant qui n'aime pas Dieu ? Aimera-t-il ses parents, ses amis ? Aimera-t-il quelqu'un ? Pourquoi les aimerait-il, lui que l'éducation contemporaine n'a formé qu'à l'égoïsme ! Alors, ces enfants, que seront-ils pour vous dans votre vieillesse ? Quel respect vous conserveront-ils ? Surtout que deviendront leurs

âmes ? Car vous en avez la responsabilité, et Dieu un jour vous les redemandera.

Force vous est donc, si vous voulez qu'ils vous soient obéissants et qu'ils demeurent bons fils, filles dévouées, de leur parler le langage de la religion. Déjà elle les a instruits, maintenant elle va allumer en eux la flamme de l'amour, ou plutôt en même temps qu'elle enseigne l'esprit, elle touchera le cœur.

Que leur dit-elle en effet ? Deux mots seulement, mais profonds, qui pénètrent l'âme de part en part, et qu'elle répète à satiété : « *Dilexit, diliges.* Il t'a aimé, tu l'aimeras. »

Bien longtemps avant qu'il connaisse l'amour des hommes, l'Eglise lui dit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces, c'est là le premier et le plus grand commandement. » Et il comprend qu'il doit aimer « le bon Dieu, » et son cœur se dilate pendant que ses petites lèvres prononcent le nom divin.

C'est plus tard seulement qu'il a l'intelligence de ces autres paroles de Jésus-Christ : « Voici le second qui lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même » pour l'amour de Dieu. Car il naît avec un vif sentiment du *moi*, et pour renoncer à ses préférences, à ses aises, il lui faut cette vertu qu'enfante seul l'amour de Dieu.

Mais patience ! cette vertu se développera dans son cœur, et assez rapidement : car le principe du sacrifice c'est l'amour, et l'amour est excité par l'exemple. Vous avez remarqué souvent la puissance de l'exemple : vous vivez avec une personne irréprochable, hautement vertueuse, s'oubliant elle-même pour les autres et dont les entretiens ne vont qu'au soulagement des misères humaines et aux espérances du ciel, — rappelez-vous, vous avez connu plusieurs de ces saintes créatures qui ont passé en faisant le bien, vous les admiriez quand elles vous parlaient, vous sentiez votre cœur plus chaud en vous-mêmes comme celui des disciples d'Emmaüs, vous étiez tentées parfois de baiser la trace de leurs pas. Oh ! ce sont elles, ces âmes simples et belles qui sont l'honneur de l'humanité et qui font qu'on se plaît encore parfois un peu ici-bas. Vivre dans leur compagnie, c'est vivre quelques heures du ciel. Mais vous ne les trouvez que parmi les phalanges les plus chrétiennes, parmi ces douces légions d'anges que des lois impies, sataniques, voudraient chasser de notre patrie, et, s'il leur était possible, chasser du monde.

Cependant ces âmes généreuses, sacrifiées, héroïques, dont la pensée habite visiblement un monde supérieur, sans que pour cela elle se distraie des douleurs et des désolations humaines, d'où tirent-elles cette sublime vertu, ces exemples d'humilité et de charité, sinon de Celui qui est l'exemple éternel des siècles, Notre-Seigneur Jésus-Christ !

2. Aussi bien est-ce la vie de Jésus-Christ que

<sup>1</sup> Rivarol, *Discours préliminaire du nouveau Dictionnaire*, 1797.



vous devez mettre, comme le fait l'Eglise, sous les yeux de vos enfants. Nous leur racontons l'histoire de la crèche, nous lui disons : « Regarde ce petit enfant qui vient au monde dans le dénue-ment d'une pauvre grotte froide et nue, qui est déposé dans une crèche sur un peu de paille, à côté de deux animaux qui se penchent vers lui pour le réchauffer, auprès de sa mère qui prie, partagée entre l'angoisse de sentir que tout lui manque et la joie de le contempler, de l'adorer : c'est le Fils de Dieu, Dieu lui-même, qui est descendu des splendeurs du ciel, pour se faire petit enfant comme toi. Tu dois aussi l'adorer et l'aimer. Il grandit en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes, il est soumis à ses parents, et cependant il est Dieu. Imite-le, sois soumis aussi à tes parents, toi qui n'es qu'un homme ! »

Nous faisons passer ainsi sous ses yeux toute la vie du Sauveur, et il écoute, il comprend ces faits merveilleux de miséricorde et de puissance, mais qu'il les comprend mieux encore lorsque ces divines histoires sont racontées par votre bouche ! Vous avez le don de lui parler, vous devinez toutes ses pensées, vous entendez toutes les nuances de son langage. Toutefois n'oubliez pas que, pour que vos paroles marquent, entrent, il faut qu'elles soient convaincues.

Méditez-vous souvent, pour le bien expliquer, sur le mystère de l'Incarnation, le fait capital de l'histoire du monde, la base de la religion chrétienne ? Avant que Dieu fit sa créature, il avait conçu ce dessein, vraiment digne de lui, de l'élever jusqu'à lui. Créateur tout-puissant, il ne pouvait cependant faire une créature infinie, il voulait du moins répandre sur l'homme, sa créature privilégiée, la créature de son cœur, tous les trésors de sa divinité. Il n'a qu'un fils par nature, mais tous les hommes deviendront ses enfants d'adoption. C'est pourquoi il s'incarne dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie, où sa divinité s'unit, par l'union hypostatique, avec l'humanité. « Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous, et nous l'avons vu plein de grâce et de vérité. » C'est Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme. Mais Dieu a-t-il borné là ses merveilles ? Non, le Verbe s'est fait homme, il lui restait de se faire humanité.

Alors il s'unit à une âme par la grâce, il nous change en d'autres lui-même, il fait de notre cœur sa demeure, son trône, son paradis. Puis il s'unit à une autre âme, puis, gagnant de proche en proche comme la lumière, à toute une famille, à toute une société, à toute une nation, et son amour ne sera satisfait que le jour où tout l'univers sera conquis à la vérité, où toutes les âmes chanteront le même refrain de gloire et de foi, où il n'y aura plus qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur.

Voilà le mystère de l'Incarnation complet, qui réalise la parole de saint Paul : « Le Christ est tout, il est en toutes choses. »

Nul doute qu'il n'ait été l'objet de méditations

fréquentes et de l'enseignement de sainte Anne à sa fille, car c'était la grave question qui préoccupait alors toutes les grandes âmes, depuis Virgile jusqu'à Siméon. Quand elle faisait lire à l'enfant dans les saintes Lettres, l'Incarnation se présentait à chaque page : la Vierge qui enfanterait l'Emmanuel, ce Fils admirable qui serait Dieu, le monde qui se verrait rajeuni, renouvelé dans un autre âge d'or où règnerait la paix. Qui dira les paroles de la mère, les demandes et les réflexions de l'enfant, leurs prières ardentes pour qu'il descendît bientôt sur la terre, ce saint promis et attendu !

Vous n'avez ni la piété, ni l'éloquence, ni la ferveur de sainte Anne, et vos enfants ne ressemblent que de fort loin à Marie ; cependant vous êtes mères, c'est-à-dire aimantes, éducatrices, et leurs âmes sont ouvertes à toute lumière, à toute bonne résolution. Donnez-leur un enseignement qu'ils puissent porter, parlez-leur comme vous savez dire, en partant toujours de ce doux mystère de Jésus enfant, et vous les rendrez obéissants, à son exemple.

Avec cela vous obtiendrez d'eux des efforts surprenants, des sacrifices consolants pour vous, féconds pour leur avenir chrétien, rien qu'en leur rappelant : « Il t'a aimé, tu l'aimeras ! » Ils feront cela pour lui, pour sa personne aimable et sacrifiée, divinement attirante, pour lui plaire, par « piété filiale. »

3. Pour atteindre ces admirables résultats, faites-leur contracter aussi l'habitude de la prière. Quand ils ont besoin de quelque chose que vous pouvez leur donner, est-ce que leurs gestes, leurs yeux ne vous implorent pas avant que leurs lèvres formulent leur désir ? Qu'ils s'adressent ainsi à Dieu qui possède tout, qui demeure le maître de tout. Alors ils s'entretiendront avec lui naïvement, comme ils font avec vous, ils seront sans cesse en communication avec lui, avec Jésus, si bon et si puissant. C'est ainsi qu'on façonne une âme religieuse : « Que la prière nourrisse votre cœur, écrivait Fénelon au duc de Bourgogne, comme les repas nourrissent votre corps. Que la prière en certains temps réglés soit une source de présence de Dieu dans la journée. Cette vue courte et amoureuse de Dieu dans la journée ranime tout l'homme, calme ses passions, porte avec soi la lumière et le conseil, subjugue peu à peu l'humeur, fait qu'on possède son âme ou plutôt qu'on la laisse posséder à Dieu. »

Sainte Anne élevait ainsi le cœur de sa fille par l'amour de Dieu, la pensée constante du Messie à venir et la prière. Aussi nul cœur ne fut aimant, élevé et bon comme le cœur de Marie.

## II

Dans l'éducation chrétienne de l'enfant, tout enseignement tend à l'acte, à l'effort, et tout doit converger vers Jésus-Christ, son amour, son imitation, les sacrifices faits pour lui, surtout vers le grand acte de la première communion. Ou il n'y a

rien à faire de vos enfants — et ce serait une sorte de blasphème de le dire, — ou c'est en ce moment que vous pouvez tout obtenir pour discipliner et former leur cœur. Mais apportez vous-mêmes toute votre énergie à leur faire accomplir non pas ce qui leur plaît, mais ce qui ne leur plaît pas, afin qu'ils apprennent à se commander à eux-mêmes et à se gouverner dans la vie.

1. Tout le monde connaît l'histoire du duc de Bourgogne, élevé et dompté par le doux et pieux Fénelon qui composa pour lui le *Télémaque*. Petit-fils de Louis XIV, très orgueilleux, caressé, flatté et gâté, affligé d'une nature impétueuse, violente, qui se faisait parfois cruelle, féroce même, il ne regardait ses compagnons de jeux que comme les jouets de ses caprices ou les instruments de son bon plaisir. Peu de princes dans l'histoire apparaissent plus mal doués au point de vue du caractère. Un jour il s'emporta même contre son précepteur au point de lui déclarer avec hauteur, sur une observation qui lui avait été faite : « Vous ne savez pas qui vous êtes et qui je suis. » Fénelon ne répondit rien. Depuis quelque temps il avait organisé autour de cet enfant la conspiration du silence, si bien que personne, princes, frères ou serviteurs, ne lui adressait la parole au moment de ses accès de colère. Le lendemain il le fit venir et lui fit avec calme cette remontrance :

« — Vous avez dit hier une parole que j'ai beaucoup méditée. Mais vous vous êtes trompé. Je sais parfaitement qui vous êtes : un ignorant et un orgueilleux ; car je ne suppose point que vous ayez voulu parler de votre naissance qui ne vous donne aucun mérite. Je sais aussi qui je suis : je suis plus que vous, car j'ai pleine autorité sur vous et il est mille choses que je puis vous apprendre et que vous ignorez. Cependant je n'entends pas abuser de ma supériorité, et je vais prier le roi votre père de me remplacer auprès de vous. »

Louis XIV était plus sévère à l'égard de ses enfants que vous ne l'êtes pour les vôtres. Le jeune prince entrevit sans doute la figure irritée du roi, et la crainte lui suggéra sur-le-champ de sages résolutions. Du reste il adorait son maître, il se précipita à ses genoux et humilia son orgueil devant lui en versant des larmes de repentir. Bientôt il fit sa première communion et ce fut pour lui comme le commencement d'une vie nouvelle qui faisait l'admiration des siens. « Depuis ce jour, écrivait Mme de Maintenon, nous avons vu disparaître peu à peu tous les défauts qui, dans son enfance, donnaient de grandes inquiétudes pour l'avenir. Sa piété l'a tellement métamorphosé que, d'emporté qu'il était, il est devenu modéré, doux, complaisant. On dirait que c'est son caractère et que la vertu lui est naturelle. »

Voilà les résultats que peut produire la première communion, même dans les âmes les plus ingrates. Longtemps auparavant vos enfants viennent au catéchisme, ils écoutent, distraits d'abord, les leçons qui leur sont données, puis peu

à peu elles pénètrent ; comme la goutte d'eau qui tombe constamment sur la pierre, elles laissent une marque qui s'accroît en profondeur. Ils s'imprègnent de l'atmosphère de l'église, leurs yeux regardent avidement l'autel, les pompes religieuses, ils respirent l'encens, leur âme aussi s'embaume et vous reconnaissez à la maison qu'elles exhalent le parfum de la vertu : ils sont plus aimables, plus dociles, plus empressés à vous être agréables. Ce sont les fruits du catéchisme.

2. Ce n'est pas tout : ils étudient leur conscience, ils en parcourent les avenues et les coins ; en regardant le crucifix ils se rappellent leurs fautes, leurs faiblesses, et chose extraordinaire, ils s'en repentent, ils les pleurent ; chose plus extraordinaire encore, ils les confessent, ils en font l'aveu sincère et ému.

Combien alors votre ministère nous est utile, pendant les jours surtout qui précèdent leur première communion, pour les éclairer, les encourager, vaincre leurs scrupules, leurs hésitations à bien déclarer toutes leurs fautes ! L'histoire de Chateaubriand enfant est à méditer par toutes les mères. Il a raconté lui-même cet épisode saisissant de ses douze ans. Le pauvre enfant n'osait dire tous les péchés qu'il avait commis et son confesseur le sentait bien. « Surpris de la légèreté de mes fautes, il ne savait comment accorder mon trouble avec le peu d'importance des secrets que je déposais dans son sein : « Ne me cachez-vous rien ? » me disait-il. Je répondais : « Non, mon Père. » Le prêtre alors se recueillit et se prépara à me donner l'absolution. Je frémis, la foudre suspendue sur ma tête ne m'aurait pas fait autant de peur que les mains du prêtre levées pour me bénir. — « Je n'ai pas tout dit ! » m'écriai-je en fondant en larmes. Le pasteur attendri m'embrasse. Les pénibles aveux s'écoulaient alors avec délices au milieu de mes larmes. Les mains du prêtre se lèvent de nouveau pleines de joie pour verser la rosée céleste du pardon. Si l'on m'avait débarrassé du poids d'une montagne, on ne m'aurait pas plus soulagé. Je sanglotais de bonheur. J'ose dire que c'est de ce jour que j'ai été créé honnête homme. Je sentis que je ne survivrais jamais à mes remords. Que doit-ce donc être du crime, si j'ai pu tant souffrir pour avoir eu des faiblesses d'enfant ? »

Que d'enfants ont connu ces perplexités et qui n'ont pas trouvé de mère pour les aider à les vaincre ! Peut-être aussi pour cela sont-ils devenus moins « honnêtes hommes. » Mais pour ceux qui ont eu ce courage et cette sincérité, c'est vraiment une fête sans nuage de la conscience et du cœur.

3. Oui, ils goûtent la joie d'une bonne conscience. « C'est la grande gloire de l'homme que son bon témoignage, » dit l'*Imitation*. Dieu a placé en effet au centre de nous-mêmes comme un abri où nous pouvons toujours nous réfugier. Que les hommes nous persécutent, nous maudissent, nous calomnient, nous chassent de chez eux : nous ouvrons la



porte de cet inexpugnable abri, nous entrons et non seulement nous nous sentons supérieurs à ceux qui nous accusent, nous méprisent, mais nous jouissons intérieurement d'être méprisés pour l'amour de Jésus-Christ. Or ce jour-là si vous demandez à vos enfants : « Etes-vous heureux dans votre conscience ? » ils vous répondront : « Oui, mon âme est pleinement heureuse, aucun nuage, aucune inquiétude, aucune crainte. Mes fardeaux je les ai laissés à la porte du sanctuaire, j'ai confessé toutes mes fautes et j'ai senti que j'étais pardonné ! » Pardonné ! c'est le mot doux et céleste qui raisonne et chante dans leur conscience pleine de lumière, comme dans une tiède matinée, au lever d'un soleil qui promet une journée clémente, les fauvettes chantent parmi les aubépines des buissons !

Mais c'est surtout pour eux la fête du cœur dont l'éducation est achevée, aussi complète que le comporte leur âge.

Un évêque missionnaire, Mgr Faraud, raconte dans un de ses livres les joies de cette journée divine où il avait été ordonné prêtre. Il était jeune, avide de dévouement, prêt à répondre à l'appel de Jésus-Christ, à se rendre partout où sa volonté le dirigerait, et il regardait l'avenir comme le voient les jeunes gens, avec ces heureuses illusions qui peuplent l'horizon de la vie de nuages d'or, de ces beaux rêves de missionnaires où s'épanouit une splendide moisson d'âmes neuves, purifiées, baignées de la grâce et présentées à Jésus-Christ. Et il ajoutait : « Alors tout rayonnait en moi et autour de moi ! »

N'est-ce point ce que se disent vos enfants le jour de leur première communion, lorsqu'à travers les rayons resplendissants du Sauveur, le Soleil d'amour, leur cœur regarde les âmes de ceux qui les aiment, parents, maîtres, amis, vous surtout, leurs mères ?

Car alors ils vous aiment mieux qu'ils ne vous ont jamais aimées. Ils comprennent seulement qu'ils sont l'unique but de votre vie, l'objet de vos soucis du jour et de la nuit. Ils se rappellent que, pendant qu'ils s'amusaient, leur père songeait à eux, que son front s'assombrissait à la vue des difficultés de l'heure présente, que ses fortes mains leur préparaient le pain qu'ils mangeraient joyeusement au retour. Ils se rappellent aussi que lorsqu'ils dormaient douillettement enveloppés dans leur lit, longtemps leur bonne mère travaillait en pensant à eux, et, tout en réparant leurs vêtements, jetait un regard furtif et affectueux sur l'enfant dont le souffle tranquille la rassurait, jouissait de travailler pour lui et de le voir dormir. Oh ! ces charmantes choses de la vie, comment les sauraient-ils si l'Eglise ne les leur avait répétées souvent, en leur disant : « Aimez bien votre père, entourez d'affection votre mère, aimez-les comme Jésus aimait Joseph et Marie ! »

C'est qu'en eux tout est nouveau maintenant, *nova sunt omnia*, leur cœur ancien ne valait rien, Dieu leur en a créé un neuf avec lequel ils aiment ardemment et saintement, un cœur agrandi qui

peut contenir non seulement leurs parents, leurs frères, leurs sœurs, la famille, les amis, mais tout l'univers.

Il contient même plus que l'univers, il voit plus loin que les horizons de la terre ; il lui est donné de contenir Jésus-Christ lui-même, le Fils du Père céleste, et de voir Dieu, car ils sont purs, et le Sauveur l'a dit : « Bienheureux les cœurs purs, ils verront Dieu. » Cela, n'est-ce point la plénitude du bonheur ?

Ce bonheur, ils le devront à l'Eglise, mais aussi à vous qui les avez conduits à l'Eglise et qui l'avez aidée. Ah ! plus tard ils se souviendront de ce jour précieux entre tous, qui demeurera pour eux à l'entrée de la vie comme une douce aurore, comme une sauvegarde ou comme un remords s'ils laisseraient ternir ce cœur si pur, chef-d'œuvre de la religion et dont vous êtes fiers à bon droit. Ils sont devenus les amis de Dieu, pour lesquels Jésus-Christ n'a plus de secrets, leur éducation est achevée, leur cœur discipliné et embaumé de grâce peut se gouverner à travers l'existence. Pourvu qu'ils écoutent cette dernière parole de Jésus : « Restez dans mon amour, *Manete in dilectione mea* ! » A vous de les y maintenir.

Veillez précieusement sur ce cœur inexpérimenté, mais bon, comme Anne veillait sur le cœur de Marie, non pour en prévenir les écarts, mais pour le préparer à la douleur. Elle devait tant souffrir, la chère enfant ! et c'est le cœur qui souffre.

N'oubliez point que la douleur est le lot de toute vie, qu'elle est dans le plan de Dieu, parce qu'elle est l'épreuve nécessaire qui nous conduit au ciel, et que seul l'Evangile en donne la mystérieuse et féconde explication. Avec un cœur élevé dans les principes de la foi, et non dans les visées de jouissance, vos enfants sauront affronter l'avenir, ils seront des chrétiens, c'est-à-dire des hommes complets, des chrétiennes, c'est-à-dire des femmes fortes.

## ENTRETIENS SUR LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

XXXIV

### 8<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte

L'INTENDANT INFIDÈLE

Il y a peu de pages aussi fécondes en utiles enseignements que la parabole de l'économe infidèle. Méditons-en les circonstances principales et tâchons de recueillir les leçons qu'elle renferme.

1. « Un homme riche avait un économe. » — Cet homme riche, c'est Dieu ; lui seul mérite véritablement ce titre, parce que seul il dispose de tous les biens en souverain maître. Les riches de ce monde ne sont riches que par lui ; s'ils ont la science, l'opulence, la vertu, ils tiennent tous ces biens de sa munificence. Du reste, ces richesses d'emprunt peuvent leur être retirées d'un instant à l'autre ;

ne faut pour cela qu'une disgrâce, une maladie, un revers de fortune. Dieu au contraire est à l'abri de toutes les vicissitudes.

2. « Cet homme avait un économe. » — Nous sommes tous les économes de Dieu, à tous il a confié des biens que nous devons faire valoir, biens de la nature, biens de la grâce, il faut que tout fructifie pour notre Maître. L'intelligence et la science viennent de Dieu, il faut les employer à sa gloire. La volonté, la liberté sont un don de sa bonté, il faut les diriger vers celui qui en est le principe, comme vers leur plus digne objet. Si nous avons des richesses, sachons lui en faire hommage en les versant dans le sein des pauvres qui sont ses mandataires. Les sacrements, les prédications, les bonnes inspirations sont des dons de Dieu, il nous les prodigue comme à ses enfants, mais c'est à condition que nous les ferons servir à sa gloire en les faisant servir à notre salut.

3. L'économe dont il est ici question « fut diffamé auprès de son maître, comme ayant mal administré les biens qui lui avaient été confiés. » — Apprenez de là que tout est connu de Dieu, il sait parfaitement ceux qui sont fidèles et ceux qui ne le sont pas, ceux qui sont zélés et ceux qui sont négligents. Si donc il se tait, s'il ne frappe pas, sachez-le bien, ce n'est pas qu'il n'ait point vu ou qu'il oublie, mais sa miséricorde patiente nous donne le temps de rentrer en nous-mêmes et de réparer les offenses dont nous sommes coupables envers lui. Quand le temps marqué par sa justice sera arrivé, il nous appellera devant son tribunal. *Et vocans eum.*

Dieu nous appelle tous, les uns après les autres, un peu plus tôt ou un peu plus tard, mais tous sans exception. Fussions-nous cachés dans les abîmes, Dieu n'a qu'à faire un signe, et la mort vient nous frapper et nous jeter aux pieds de notre juge. Là commence notre interrogatoire.

4. « Qu'est-ce que j'entends dire de vous ? *Quid audio de te ?* » — Mille plaintes montent vers moi et vous accusent. Votre conscience gémit d'être esclave ; je vous l'avais donnée pour être votre règle, votre guide, et au lieu d'écouter sa voix, de marcher à sa lumière, vous étouffez ses cris, vous la retenez captive dans l'iniquité, elle se plaint de la violence que vous lui faites... Les pauvres que vous deviez soulager selon vos moyens, les pauvres, mes enfants de prédilection, se plaignent de l'abandon dans lequel vous les laissez et de la dureté de votre cœur... Le sang de mon Fils que j'ai livré pour vous, ce sang que vous foulez aux pieds, que vous dédaignez ou que vous profanez dans les sacrements, le sang de mon Fils crie vengeance contre vous... Mes ministres que vous insultez, ces hommes qui ont instruit votre enfance, guidé votre jeunesse, consolé vos douleurs, mes ministres gémissent de vos désordres, le cri de leur cœur est monté jusqu'à moi. Que de plaintes !

5. « *Redde rationem villicationis tue.* » — Paroles terribles ! Elles nous seront adressées un jour, elles retentiront à nos oreilles avec l'éclat du tonnerre qui, au milieu d'une nuit profonde, vient

tout à coup nous arracher au sommeil. Chrétiens infidèles, vous étiez nés de parents vertueux, dans le sein de la véritable Eglise, vous aviez pour vous soutenir et vous sanctifier les sacrements, les instructions, les bons exemples, les sages conseils, les lumières de la conscience : quel profit avez-vous fait de toutes ces grâces ? « Rendez compte de votre administration, car tous les biens que je vous avais confiés vont vous être retirés. »

Il viendra donc un jour où Dieu nous retirera tous les biens qu'il nous avait confiés, où il n'y aura plus ni grâces à espérer, ni talents à faire valoir, ni mérites à acquérir. Ce jour est déjà venu pour plusieurs de ceux que vous avez connus, il viendra aussi pour vous ; et quand il sera venu et que ce dépôt céleste, cette administration des biens du père de famille vous sera ôtée, ce sera pour jamais.

Allez-vous encore une fois écouter cette terrible vérité sans en retirer aucune conséquence pratique pour la direction de votre vie ? Vivez-vous toujours comme si ce monde vous appartenait, comme si vous n'en deviez jamais sortir ? Ah ! n'oubliez jamais que vous marchez vers une de ces deux alternatives : ou une éternité de supplices, si vous êtes pécheur ; ou une éternité de délices, si vous êtes fidèle.

6. « *Quid faciam ?* Que ferai-je ? » se dit en lui-même l'économe infidèle... Comment détourner de dessus ma tête les maux dont je suis menacé ?

Je ne puis plus supporter la fatigue du travail, *fodere non valeo*. Mes forces sont épuisées, mon énergie est à bout. Je ne puis creuser le sillon pénible de la pénitence, j'ai perdu l'habitude des efforts et des sacrifices, il m'est impossible d'accomplir les devoirs austères de la vie chrétienne.

J'ai honte de mendier, *mendicare erubesco*. Moi qui ne priais plus depuis longtemps, je ne sais plus prier.

« Je sais ce que je ferai pour trouver après mon renvoi des gens qui me reçoivent dans leur maison. » Il convoque alors tous les débiteurs de son maître.

— Combien devez-vous ? dit-il à l'un. — Cent barils d'huile. — Prenez votre billet, asseyez-vous vite et écrivez cinquante. — Et vous, dit-il à un autre, combien devez-vous ? — Cent mesures de froment. — Voici votre billet, écrivez quatre-vingt.

7. « Le maître de l'économe infidèle le vanta d'avoir été si avisé. » Saint Jean Chrysostome nous apprend qu'il ne faut pas examiner les paraboles avec trop de rigueur, étant donné que souvent elles contiennent des détails qui ne s'y trouvent qu'à titre d'ornements et pour relier entre elles les parties du récit ; mais qu'il faut seulement en envisager la conclusion, qui contient seule l'instruction morale que Notre-Seigneur se propose de nous y donner.

Ainsi dans la parabole que nous expliquons, si l'économe infidèle est loué par son maître, ce ne fut pas d'avoir fait aux débiteurs, contre toute justice, la remise d'une partie de leurs dettes, car c'était une iniquité ajoutée à toutes les autres ;



mais il le loua uniquement de ce qu'il avait eu assez d'adresse pour se ménager une ressource dans son malheur en se faisant des amis. Il n'est donc pas permis de dissiper le bien d'autrui et d'avoir ensuite recours à la fraude pour nous assurer de quoi vivre.

8. Notre-Seigneur ne craint pas d'employer pour nous comme stimulant l'exemple des méchants eux-mêmes. L'habileté qu'ils déploient pour se tirer des difficultés où ils se trouvent justifie ces paroles de Jésus-Christ : « Les enfants du siècle, dit-il, sont plus avisés entre eux pour leurs affaires que les enfants de lumière. »

Les enfants du siècle sont ceux qui ne songent qu'à la vie présente, qui ne sont occupés que de ce qui les intéresse sur la terre. Les enfants de lumière sont ceux qui savent qu'il y a une autre vie, qui aspirent à cette vie éternelle, la désirent et veulent faire leur salut. Vous avez le bonheur d'être de ce nombre. Comparez votre prudence dans les choses éternelles avec la prudence des mondains dans les choses temporelles, et voyez combien la leur est supérieure à la vôtre.

Ils vous sont supérieurs par *la réflexion*. Ils ne veulent rien ignorer de ce qui peut leur être utile. Ils étudient, ils examinent, ils consultent, ils interrogent. Leur esprit est tout entier appliqué à ce qu'ils désirent.

Ils vous sont supérieurs par *l'action*. Ils ne craignent pas leurs peines, ils n'épargnent ni les travaux, ni les veilles, ni les démarches ; rien ne les fatigue, rien ne les rebute lorsqu'il s'agit de réussir.

Ils vous sont supérieurs par *l'habileté*. Les insuccès ne les découragent pas, ils viennent à bout de se tirer des plus mauvaises situations ; c'est même alors que paraît leur adresse. Il n'est point de ressources auxquelles ils n'aient recours, de tentatives qu'ils ne fassent, de ressorts qu'ils ne mettent en mouvement. Même dans les plus grandes disgrâces, ils trouvent encore le moyen de réussir.

Hélas ! faut-il que ces hommes montrent tant de zèle pour la terre et que nous en montrions si peu pour le ciel ! Dans l'affaire de notre salut, nous voudrions que tout fût aisé, et nous y renonçons si, pour en assurer le succès, il faut le moins du monde travailler et combattre. Quel zèle avons-nous pour acquérir la science du salut ? En religion, nous croyons tout savoir et nous ne nous embarrassons plus de rien apprendre. Dans nos luttes pour la vertu, le moindre revers nous décourage, nos rechutes nous désespèrent, et au lieu de songer aux moyens de réparer le passé et de nous prémunir pour l'avenir, au lieu de nous animer d'une nouvelle ardeur et de prendre de nouvelles précautions, nous sommes très souvent tentés de tout abandonner, et quelquefois assez imprudents pour le faire.

O mon Dieu, comment pourrais-je ne pas rougir de ma négligence et de ma lâcheté dans une affaire où il s'agit de votre gloire et de mon salut éternel, quand les enfants du siècle sont si atten-

tifs, si vigilants et si persévérants pour arriver au but ! Puisse leur conduite m'apprendre enfin ce que je dois faire pour vous et me soutenir dans le chemin difficile de la vertu !

9. « L'argent que vous avez, conclut Notre-Seigneur, cet argent qui est à Dieu avant d'être à vous, et que vous vous attribuez injustement sans songer que vous êtes les économes de Dieu, apprenez à vous en faire des amis qui, à l'heure où vous viendrez à manquer, vous reçoivent dans les tabernacles éternels. »

Pourquoi des chrétiens, qui ne sont que les intendants de Dieu par rapport aux biens de ce monde, qui les administrent parfois si mal et les dissipent si follement, n'emploient-ils pas cet « argent » devenu inique entre leurs mains, à se préparer pour le jour où la mort, ce maître inexorable, les aura dépossédés, des tabernacles et des amis qui les reçoivent ? Pourquoi, en d'autres termes, ne tournent-ils pas ces richesses vers l'acquisition des biens éternels ? Pourquoi ne font-ils pas venir les débiteurs de Dieu, les pécheurs, les pauvres, quiconque peut et doit dire : « Remettez nos dettes... », et ne leur parlent-ils pas ainsi : « Reprenez votre caution ; voici le quart, voici la moitié de ce dont vous êtes redevables au prochain, c'est-à-dire à Dieu, règle et sanction de la justice. » — Ces pécheurs pardonnés, ces pauvres soulagés non seulement leur seraient des amis sur la terre, mais encore leur en feraient dans le ciel, à cause de l'étroite solidarité qui rattache et assimile ici-bas à Jésus-Christ tout ce qui pleure, gémit et souffre, et du culte d'adoration et de sympathie que toute la cour céleste professe pour son divin chef.

Donc, ô riches, soyez prudents ! Ayez dans l'ordre surnaturel au moins cette prévoyance vulgaire dont les enfants de ce siècle font preuve. Vous les imitez bien dans les choses inférieures ; comme eux, vous vous inquiétez de l'avenir d'ici-bas, vous amassez pour la vieillesse, pour des jours périssables, et qui, peut-être, ne vous seront pas donnés. Levez donc les yeux vers l'immortel avenir. Dédaignez ce qui passe et n'envisagez que ce qui demeure, car cela seul est vrai. Envoyez ainsi par avance la meilleure part de votre or là où les voleurs ni la rouille ne le pourront atteindre ; souvenez-vous que l'aumône est une semence dont le sein du pauvre est le champ et dont la moisson se fait au ciel. Ainsi soit-il.

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

LXXXII

SERMON SUR LA MONTAGNE : LES RICHESSES

Jésus a rappelé à ses disciples les devoirs qu'impose la piété bien entendue, il va maintenant leur exposer ce qu'ils doivent penser des biens de la terre, le cas qu'ils doivent en faire. L'amour des

richesses, le souci exagéré des nécessités temporelles comptent parmi les grands obstacles que les disciples de l'Evangile ont à surmonter pour rester fidèles à leur Maître du ciel. Il était nécessaire de leur tracer une ligne de conduite à ce sujet.

« Ne vous amassez pas des trésors sur la terre où la rouille et les vers rongent, et où les voleurs fracturent et dérobent. Mais amassez-vous des trésors dans le ciel, où ni la rouille, ni les vers ne rongent et où les voleurs ne commettent pas d'effraction ni ne dérobent. Car, là où est votre trésor, là est aussi votre cœur. Votre œil est la lampe de votre corps. Si votre œil est pur, tout votre corps sera éclairé. Mais si votre œil est vicié, tout votre corps sera ténébreux. Si donc la lumière qui est en vous est ténèbres, quelles ne seront pas les ténèbres elles-mêmes ? »

« Personne ne peut servir deux maîtres ; car, ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon. » (Matth., vi, 19-24).

C'est une folie de passer sa vie à amasser des richesses terrestres, car elles sont essentiellement précaires et périssables. Et quand même nous les garderions assez jalousement pour écarter la rouille de nos bijoux précieux, les vers de nos étoffes luxueuses, les voleurs de ce qui constitue notre trésor ; à la mort, nous n'en emporterons pas la moindre parcelle, dût-on même en parer notre cadavre, ou en remplir notre cercueil, et en couvrir notre mausolée.

Combien n'en voit-on pas qui, après avoir durement peiné pendant de longues années pour acquérir la fortune, l'ont enfin atteinte, mais sont obligés bientôt de lui dire adieu, sans pouvoir acheter, par elle, une heure d'existence ou l'espérance d'une vie heureuse par-delà le tombeau ! Parfois c'est la maladie qui nous empêche de jouir de ces biens si péniblement amassés, dont la possession et la vue rappellent sans cesse les privations, les sacrifices qu'ils ont coûtés sans offrir d'autre compensation que le souci de les conserver, la crainte de les perdre. Car il ne manque pas de voleurs qui conspirent contre cette possession : entreprises malheureuses, hommes d'affaires peu consciencieux, baisse ou suppression de revenus, créanciers de mauvaise foi ou insolubles, voisins usurpateurs, voilà, sans compter beaucoup d'autres, les voleurs dont parle l'Evangile.

Oui, c'est une folie d'attacher son cœur aux biens de la terre, d'en devenir l'esclave, et quel esclavage ! Ces richesses, selon l'expression d'un saint, si vous les possédez, elles deviennent un fardeau ; si vous les aimez, elles vous blessent ; si vous les perdez, elles vous torturent.

Mais puisque la terre garde et utilise si mal les trésors qu'on lui confie ou ceux qu'elle procure, ne peut-on trouver un coffre-fort plus sûr, un emploi plus rémunérateur pour ces biens, un placement plus avantageux ? Jésus nous l'indique. Avec ces richesses périssables, employant le sur-

plus de ce qui nous est nécessaire en bonnes œuvres, en aumônes, préparons-nous un trésor dans le ciel ; constituons-nous, là-haut, un livret bien rempli à la caisse d'épargne du paradis, qui nous assurera, après notre mort, d'éternelles et magnifiques rentes sur la caisse du bon Dieu. Elle ne fera jamais faillite, cette caisse-là. « Quelle sottise, s'écrie saint Jean Chrysostome, de laisser des trésors dans le lieu d'où il faudra partir, et de n'en point envoyer d'avance là où il nous faudra aller ! Thésaurisez donc où vous avez votre patrie. »

Une autre considération non moins puissante doit nous déterminer à détacher notre cœur des biens terrestres, c'est encore le divin Maître qui nous la soumet : « Où est votre trésor, là aussi est votre cœur. » Cette parole est profonde et vraie. Notre trésor, quel qu'il soit, devient bientôt l'idéal et même l'idole de notre cœur, il y pense sans cesse, s'y repose, s'y complait, s'identifie avec lui, en quelque sorte. Que ce trésor soit terrestre, et voilà notre cœur devenu terrestre, vivant terre à terre, oubliant les cieux. Que les biens auxquels il s'attache soient célestes, pensées et affections s'envolent au ciel et y habitent, c'est alors que nous devenons citoyens du ciel et qu'on peut dire de nous : « *Nostra autem conversatio in cœlis est*. Notre vie est dans les cieux. » (Phil., III, 20). « Alors, dit saint Bernard, par l'espérance nous habitons déjà le ciel, quoique, en réalité, nous cheminions sur terre avec notre corps, car notre esprit n'est pas plus présent où il vit qu'où il aime, à moins qu'on ne prétende qu'il se trouve plutôt où la nécessité le retient malgré lui, qu'où le porte son désir ardent et spontané <sup>1</sup>. » Le cœur humain ressemble à certaines fleurs : les unes tiennent leur corolle continuellement penchée vers la terre, les autres gardent leur calice ouvert, tourné du côté du ciel, jusqu'à la maturité de leur fruit.

De quel côté se tournent naturellement nos pensées et nos aspirations, du côté de Dieu ou vers la créature ? C'est là qu'est notre trésor, notre cœur, c'est de Dieu ou de la créature qu'il est rempli. Si c'est Dieu qui est notre trésor, nous sommes heureux ; si c'est quelque chose de mortel, que la rouille, la corruption, la mortalité consomment sans cesse, notre trésor nous échappe et notre cœur demeure pauvre et épuisé.

L'œil simple qui doit nous éclairer, c'est notre cœur, il est la lumière de notre âme. Est-il simple et pur, c'est-à-dire s'il ne se partage pas entre Dieu et le monde, s'il ne se souille pas au contact des biens terrestres, il éclairera notre vie morale d'une splendeur toute divine. Au contraire, que notre cœur se laisse corrompre ou seulement troubler par des attaches profanes, et nos œuvres elles-mêmes seront complètement gâtées.

« On ne peut servir deux maîtres » continue le Seigneur. Et rien de plus vrai, on ne saurait

<sup>1</sup> De Præcept. et dispens., xx, 60.



aimer deux choses à la fois. De même qu'un serviteur ne peut servir deux maîtres de goûts opposés, de même un disciple de Jésus-Christ ne peut servir à la fois son Dieu et l'argent. Il y a entre les deux incompatibilité absolue ; nécessairement il faut choisir entre l'un ou l'autre. Remarquons toutefois, avec saint Jérôme, que Jésus n'a pas parlé de *posséder* des richesses, mais bien de *servir* les richesses, car celui qui est le serviteur des richesses, les garde comme leur serviteur, tandis que celui qui a secoué le joug de leur esclavage, les distribue comme en étant le maître.

On peut posséder la fortune sans en être l'esclave, et en être dépourvu tout en étant le serviteur du peu qu'on a. Nous avons observé la même chose au sujet des « pauvres par l'esprit, ou de cœur. »

Possédons-nous à l'égard des biens terrestres cette simplicité de regard, cette droiture de sentiments qui rendent le cœur et l'âme affranchis de leur servitude, qui les soustraient aux bassesses, aux injustices, et à tout le cortège de péchés que l'avarice traîne après elle ? Que de cicatrices marquent notre cœur et notre âme, peut-être, et prouvent que nous portons la chaîne de la servitude de Mammon !

Cicatrices, ces profanations du dimanche, voulues afin d'économiser quelques pièces d'argent. Cicatrices, ces restitutions que nous refusons d'accomplir malgré que nous en comprenions l'obligation. Cicatrices, ces procès, brouilles, haines entre voisins, amis, parents, frères et sœurs même, à propos de quelques pieds de terre ou de quelques pièces d'or. Cicatrices, ces duretés de cœur, ces refus de services ou d'aumônes sollicités par des malheureux dans le besoin. Cicatrices, ces tromperies, ces injustices commises dans les affaires ou les marchés. Dieu ! quel humiliant et dur esclavage que celui de l'avarice, et qu'ils sont nombreux les esclaves rivés à la chaîne de Mammon !

« Tout attachement vicieux est une idolâtrie, écrit Bossuet ; qui voudrait servir une idole, transporter la gloire de Dieu à une idole ? C'est pourtant ce que font tous ceux qui aiment quelque chose plus que Dieu. Pensées, affections, le plus pur encens du cœur, toute son adoration va là. Hélas ! qu'on est misérable ! Une créature raisonnable se peut-elle donner elle-même et se sacrifier à autre qu'à Dieu ?

« Déracinons l'avarice, déracinons l'ambition, déracinons l'amour du bien sensible et tout amour de la créature, c'est autant d'idoles que nous abattons dans notre cœur. Que la créature, loin d'avoir tout le cœur, n'en occupe pas la moindre partie. Donnons tout à Dieu, fouillons jusqu'au fond, et faisons le vide dans notre cœur pour Dieu ; il saura bien l'occuper et le remplir <sup>1</sup>. »

## CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

*historique et apologétique*

DEUXIÈME PARTIE

JÉSUS-CHRIST

### II. — LA VIE PUBLIQUE

#### III. — Deuxième année

*L'Éducateur*

#### XIV

LA PARABOLE DE LA ZIZANIE

I. — C'est ainsi que Jésus continue son rôle d'éducateur de ses apôtres ; il les instruit, il les forme à la vérité qui est la semence, à l'action qui produit des fruits, et ce qu'il désire, c'est que son enseignement soit connu de toute âme créée. Il le rappelle dans ses comparaisons usuelles, en répétant ce qu'il leur a dit déjà, afin de le faire mieux entrer dans leur esprit.

1. « Est-ce qu'on met la lumière sous le boisseau ou sous le lit ? Non, mais sur le candélabre, pour éclairer ceux qui entrent. Il n'est rien de caché qui ne doive être manifesté ; ce qui est secret n'est point fait pour demeurer secret, mais pour venir au grand jour. L'entende qui a des oreilles pour entendre. »

Le temps des paraboles passera et tout le monde connaîtra la vraie doctrine, c'est-à-dire que le salut est dans le seul Evangile. Car le champ, c'est le monde tout entier qui appartient à l'Eglise ; nulle âme qui puisse être sauvée en dehors de l'Eglise qu'il vient de fonder. Mais cette doctrine, les pharisiens alors ne pouvaient la supporter, et pour n'en rien saisir ils se bouchaient les oreilles.

Afin de stimuler le zèle de ses apôtres, il ajoutait : « Comprenez bien ce que vous entendez et comment vous entendez. La mesure qui vous aura servi pour les autres servira pour vous et l'on y ajoutera encore. Car celui qui a on lui donnera, et celui qui n'a pas on lui ôtera ce qu'il a ou ce qu'il croit avoir. »

Plus vous ferez connaître la vérité, plus vous serez récompensés, et la récompense dépassera de beaucoup vos humbles efforts. Celui au contraire qui demeurera oisif ou tiède, la grâce qu'il a reçue se desséchera dans son âme, comme une plante privée de rosée.

2. Mais les disciples n'avaient pas compris encore tout le sens doctrinal de la parabole de la semence. Le sujet d'ailleurs était à leur portée, puisque chaque jour ils voyaient le laboureur semer sa graine et cette graine lever, monter, grandir dans les sillons verdoyants. C'est pourquoi il va leur montrer longtemps encore cette image, mais sous des faces nouvelles. Ils peuvent craindre que cette semence qui a tant d'ennemis, les oiseaux du ciel, le sol ingrat, la sécheresse, les épines, ne vienne à périr et qu'ils ne sèment toujours sans jamais guère récolter, sans même voir fleurir leur travail. Qu'ils se rassurent : quand ils auront

<sup>1</sup> Méditations, xxix<sup>e</sup> jour.

semé, Dieu bénira leur labeur et travaillera pour eux.

« Et il disait : Il en est du royaume de Dieu comme de la semence qu'un homme jette en terre. Qu'il dorme nuit et jour ou qu'il veille sans cesse, la semence germe et se développe à son insu.

« Car la terre fructifie d'elle-même. Elle produit de l'herbe d'abord, puis l'épi s'élève, enfin il apparaît plein de froment. Et quand elle s'est couverte de récoltes mûres, il y met la faux, car la moisson est venue <sup>1</sup>. »

Ainsi la vérité croîtra et se répandra à travers le monde, vérité morale qui éclaire et guide chacune des âmes, vérité sociale qui devient le soleil des nations, la lumière à laquelle, même malgré eux, les peuples viennent se réchauffer. Pendant ce temps, le divin Semeur sera remonté au ciel où il est assis à la droite du Père, dans la gloire, en attendant le jour de la moisson, à la fin du monde, où il mettra la faux dans les épis.

II. — La semence lève et grandit sous l'action du libre arbitre. Il faut, pour qu'elle porte graine, lutter contre les ennemis du dedans, la légèreté, les convoitises, le mirage des richesses et la fascination du plaisir ; et après ces longs combats, il convient encore d'attendre que les saisons passent et mûrissent le fruit. La patience est la grande vertu de la vie, celle qui « rend l'œuvre parfaite. » Dieu d'ailleurs veille pendant que l'homme se repose et dort. Mais la semence rencontre aussi *au dehors* des ennemis acharnés. Les apôtres paraissent le deviner. Ils comprennent qu'après Jésus ils deviendront les grands semeurs de la vérité dans le monde ; comment triompher de tant d'obstacles extérieurs, les pharisiens hostiles, les scribes haineux, les pontifes jaloux, toutes les puissances de la terre qui se coaliseront contre eux et s'appliqueront à paralyser leurs efforts, à empoisonner les esprits et les cœurs par des enseignements perfides, des suggestions d'orgueil et de volupté ?

Ils ont l'intelligence de la parabole de la semence et le Sauveur en est ravi. Maintenant, sans abandonner cette comparaison qu'il affectionne parce qu'il est le Semeur par excellence, il va leur expliquer leur propre pensée et les rassurer pour leur labeur à venir par cette autre parabole :

« Le royaume des cieux est semblable à un homme qui a semé une bonne semence dans son champ. Mais pendant que ses serviteurs dormaient, son ennemi vint, il sema de la zizanie parmi le froment et s'en alla.

« Lorsque l'herbe eut grandi et fut montée en épi, avec le froment apparut aussi la zizanie.

« Les serviteurs du père de famille vinrent lui dire : « Maître, est-ce que vous n'avez pas semé de « bonne semence dans votre champ ? Pourquoi donc « y a-t-il de la zizanie ? » Et il leur répondit : « C'est « l'homme ennemi qui l'a semée. »

« Ses serviteurs lui dirent : — « Allons, si vous

« le voulez, et arrachons-la. » — « Non, » répondit-il, « car en arrachant l'ivraie, vous déracineriez « aussi le froment. Laissez-les croître l'un et « l'autre jusqu'à la moisson, et ce temps venu, « je dirai aux moissonneurs : « Arrachez d'abord « la zizanie et liez-la en bottes pour la brûler. « Quant au froment, recueillez-le dans mon grenier <sup>4</sup>. »

Jésus faisait allusion à un fait qui se passe volontiers, paraît-il, en Orient. Un voisin haineux sème parfois dans le champ de son ennemi une semence d'ivraie au milieu du froment, une sorte de chiendent officinal difficile à détruire et qui, en levant, ne se distingue guère de la frêle tige du blé <sup>2</sup>. Ces détails pleins d'originalité frappent les apôtres, qui se taisent tant que la foule est là qui écoute avidement, avec les pharisiens qui cherchent comme toujours des allusions et des interprétations méchantes. Mais quand il a renvoyé la multitude, *dimissis turbis*, ils le suivent chez lui dans sa maison et le pressent de questions :

— « Expliquez-nous la parabole de la zizanie dans le champ. »

Ils sont seuls, dans l'intimité, le Sauveur va leur parler à cœur ouvert et leur donner ses enseignements qui eussent fait bondir les pharisiens :

« Celui qui sème la bonne semence, c'est le Fils de l'Homme.

« Le champ, c'est le monde. La bonne semence, ce sont les fils du royaume. La zizanie, les fils d'iniquité. L'ennemi qui l'a semée, le démon. La moisson, c'est la fin du monde, et les moissonneurs sont les anges.

« La zizanie sera arrachée et brûlée au feu ; ainsi en sera-t-il à la fin du monde. Le Fils de l'Homme enverra ses anges et ils retireront de son royaume tous les ouvriers de scandale et les artisans d'iniquité et ils les jetteront dans la fournaise de feu. C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents.

« Alors les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père. L'entende qui a des oreilles pour entendre <sup>3</sup>. »

III. — Cette parabole soulevait une grave question : Pourquoi l'erreur est-elle si répandue dans le monde ? Pourquoi les méchants triomphent-ils ? Pourquoi Dieu permet-il qu'ils s'arrogent le droit de pénétrer dans le champ des bons ?

1. L'Evangile, leur a dit en substance le Maître, sera semé dans tout l'univers par leur parole apostolique ; la grâce de Dieu, rosée fécondante, fera lever la bonne graine : les fils du royaume, les convertis ; les chrétiens, heureux de croire et d'agir en disciples de la nouvelle doctrine. Ce spectacle de charité et de bonnes œuvres suscitera l'envie

<sup>1</sup> Matth., XIII, 24-30.

<sup>2</sup> Quelle est cette zizanie ? Le *triticum repens*, le chiendent officinal, d'après les uns ; l'ivraie enivrante, le *lotium temulentum*, d'après les autres. Virgile signalait ce dernier parmi les plantes nuisibles :

*Infelix lolium et steriles dominantur avenæ.*

<sup>3</sup> Matth., XIII, 36-44.

<sup>4</sup> Marc, IV, 21-29. Cf. Luc, VIII, 16-18.



de Satan, le grand jaloux depuis le commencement du monde. Dès que la graine fut jetée, il épiait déjà, et il en avait enlevé tout ce qu'il pouvait, *ne credentes salvi fiant*. Celle-ci a levé malgré ses ruses et ses méchancetés ; ne pouvant la détruire, il travaillera à l'étouffer, à empêcher les fruits de se produire.

Mais son premier procédé ne lui réussit point, la semence lève et promet une belle récolte : alors il use d'un second, qui révèle une clairvoyance et une perfidie étonnantes. C'est l'artifice du démon, dit saint Jean Chrysostome, de mêler la vérité et le mensonge, le bien et le mal. Si le mensonge apparaissait seul, personne ne voudrait le suivre, car il est répugnant par lui-même : il faut toujours un peu de vérité pour faire accepter l'erreur, un peu de bien pour faire passer le mal à sa suite. Quoi de plus beau que la liberté, mais quoi de plus dangereux que ses excès ? Le vin est bon, mais l'abus conduit à l'ivrognerie. Les délasséments sont permis : le démon se sert de ce principe pour vous pousser au plaisir, du plaisir à la grisurie, à la volupté, et sur cette pente il vous entraînera à des actions coupables, à des affections qui seront votre perte, peut-être au déshonneur. Parmi le froment, il a semé l'ivraie dont les racines puissantes se mêlent à celles du bon grain, les ensèment et les maîtrisent.

Les apôtres comprennent bien que cette parabole est plus grave encore que les autres, car ils supplient Jésus de la leur expliquer. Aussi bien voulait-il leur apprendre que, dans les premiers temps, les hérésies ravageraient le champ du Père de famille, et qu'il faut qu'il y ait des hérésies. Simon le Mage, Cérinthe, Arius, Nestorius, voilà les grands semeurs d'ivraie qui empoisonneront le vaste champ de l'Eglise. Ils sèmeront la nuit en se cachant, ils surprendront les âmes simples, se glisseront habilement dans la carrière des honneurs, et quand ils auront avec eux les princes, les maîtres du monde, ils publieront et imposeront leurs doctrines impies <sup>1</sup>.

2. Mus par un zèle indiscret, les serviteurs du Père de famille accourent lorsqu'ils voient l'erreur envahir les âmes et y jouir même d'un plus grand crédit que la vérité ; ils ne comprennent pas que le bien et le mal se trouvent ainsi mêlés ensemble. « Quelques faux zélés se sont élevés, dit Bossuet, qui ont trouvé ce mélange insupportable : il leur a semblé que la justice divine devait incontinent exterminer les impies et ouvrir sous eux les plus noirs abîmes pour les engloutir. » Mais ce n'est point l'avis de Jésus-Christ, le père de famille. Il exprime son « intention en deux réflexions : la première sur le *mélange*, la seconde sur la *séparation* des bons et des mauvais. »

Par le péché, le monde avait corrompu toutes ses voies, et l'impiété avait grandi au point de remplir tout l'univers. « C'est pourquoi saint Augustin a dit qu'il y avait dans le monde comme

une ville d'iniquité qu'il a appelée Babylone, » c'est-à-dire confusion. « Il l'appelle Babylone parce que l'iniquité et la confusion sont inséparables. Cette cité, c'est le règne, l'assemblée, et, pour parler de la sorte, la république des méchants. Mais Dieu regardant d'en haut en pitié cette noire et criminelle ignorance, a envoyé son Fils au monde pour le réformer. C'est lui qui, contre cette cité turbulente qui par son audacieuse rébellion dominait par toute la terre, a établi une cité sainte qui doit servir d'asile à tous ceux qui voudront se retirer de cette confusion générale. Cette cité, c'est la sainte, la spirituelle, la mystérieuse Jérusalem, c'est-à-dire vision de paix, afin d'opposer la paix des enfants de Dieu au désordre et au tumulte des enfants du monde. »

Cette « ville innocente, » Jérusalem, Jésus-Christ l'a bâtie au milieu de Babylone. « Les bons seront donc mêlés avec les méchants. Leurs princes sont ennemis et ils vivent sous des lois opposées, les uns observent la loi de l'esprit, les autres la loi de la chair. » Pourquoi Dieu qui a divisé la lumière des ténèbres supporte-t-il ici ce mélange de lumière et de ténèbres, de bien et de mal, de vérité et de mensonge ?

C'est d'abord pour que les bons soient exercés par les méchants. Ceux-ci servent à sanctifier ceux-là <sup>1</sup>. Les justes n'auraient pas atteint ce degré de perfection et de courage qui les font admirer de Dieu et des hommes ; ils s'ignoraient ; ils allaient s'amollir, se perdre peut-être dans une paix mauvaise, dangereuse ; tout à coup le vent de la persécution s'élève, les contradictions surgissent, la guerre se déclare à la foi, à toutes nos saintes traditions, à l'Eglise de Jésus-Christ ; ces hommes sentent bouillonner en eux-mêmes les généreux enthousiasmes, les nobles colères, se réveiller leurs convictions qui s'assoupissaient, ils s'avancent sur la place publique, ils parlent, ils protestent, ils confessent leur foi, ils deviennent des héros, des martyrs.

Qui les a rendus tels ? Les méchants, par leur audace et leur prétention de courber toutes les âmes sous le joug infâme de leur impiété. Ce sont les dix grandes persécutions qui ont enfanté des millions de martyrs qui, sans elles, seraient morts tranquillement dans leurs lits, dans les délices, peut-être en réprouvés. Et c'est le sang de ces martyrs qui a formé le ciment indestructible de l'Eglise.

Ne craignons pas les entreprises du mal, mais sachons y résister, et bientôt nous reconnaitrons qu'elles sont un bienfait signalé.

« Il est nécessaire, ajoute Bossuet, que les bons souffrent. Car de même que notre grand Dieu a jeté notre âme, qui est d'une si divine origine, dans une chair agitée de tant de convoitises brutales, afin que la vigueur de l'esprit s'évertuât tous les jours par la résistance du corps ; ainsi a-t-il mêlé les bons parmi les impies, afin que ceux-là, sup-

<sup>1</sup> Saint Jean Chrysostome, Homélie 46<sup>e</sup> sur saint Matthieu.

<sup>1</sup> Non sunt in hoc mundo (impii) nisi ut convertantur vel ut per eos boni exerceantur. (S. Aug., in Ps. LVII).

portant la persécution de ceux-ci, s'animassent d'autant plus à la vertu qu'ils y trouveraient plus d'obstacles. Et c'est à vrai dire le grand miracle de la grâce divine. Mener une vie innocente loin de la corruption commune, c'est l'effet d'une vertu ordinaire; mais laisser les justes dans la compagnie des méchants et fortifier par là leur vertu, les faire vivre parmi l'iniquité et leur faire observer la justice, c'est où paraît le triomphe de la toute-puissance divine. C'est ainsi qu'elle se plaît à faire paraître la lumière plus éclatante et plus pure parmi les nuages <sup>1</sup>. »

Les Cécile, les Agnès, vivaient dans un monde très corrompu : elles ont su le vaincre, triompher de ses tentations, de l'appât des richesses, des voluptés et de l'orgueil. Dieu les a conservées parmi cette monstrueuse société païenne, comme Loth à Sodome, comme Daniel dans la fosse aux lions, et elles sont devenues ces vierges sublimes de courage et de pureté que l'on ne saurait regarder sans admiration et sans émotion.

« Et certes, s'il n'y avait point eu de méchants, combien de vertus seraient étouffées? Qui aurait mis la main sur la personne de Notre-Seigneur s'il n'y avait eu que des justes? »

3. Cette parabole résout enfin ce problème de scandale : pourquoi les méchants ont-ils ordinairement « un haut crédit » tandis que les bons sont dans l'épreuve ou « la bassesse? »

L'épreuve et la pauvreté, c'est le bon grain ; les richesses et les honneurs, c'est l'ivraie stérile qui sera un jour jetée au feu.

En semant les biens de ce monde de telle sorte que ses ennemis les reçoivent surtout en partage, Dieu montre l'état qu'il en fait et l'estime que nous devons en avoir. « Souhaitez-vous des richesses? dit saint Augustin. Le voleur en a. Une femme, une nombreuse famille, la santé du corps, les dignités du siècle? Considérez que beaucoup de méchants possèdent ces biens. Est-ce donc pour cela que vous servez Dieu? Ne voyez-vous pas que tous ces biens, il les donne aux méchants, et qu'il se réserve lui-même et lui seul pour les bons? » <sup>2</sup>

Portons l'épreuve passagère, et soyons reconnaissants à Dieu de nous juger dignes de la recevoir. C'est un grand honneur qu'il nous fait. Il nous estime et nous en donne un éclatant témoignage. Viendra le jour de la récompense pour nous, le jour de la séparation terrible et décisive pour eux. En attendant, demeurons mélangés au monde. Nous sommes le sel de la terre, qui la préserve de la corruption et conserve la vertu dans les âmes ; nous sommes les paratonnerres qui empêchent Dieu de foudroyer le monde.

Que deviendrait le monde sans les justes? Ils travaillent sans cesse, véritables créateurs, à sé-

parer les ténèbres de la lumière, à faire triompher la justice, la bonté, la miséricorde. Sans eux, la terre ne serait qu'un affreux coupe-gorge où nul ne serait en sûreté. Ils gardent la flamme sacrée du bien, et c'est en vain que le mal épaissit la nuit ici-bas : un seul rayon de lumière perce la nuit et la remplace par le jour. Enfin, est-ce que les méchants ne peuvent pas, à l'heure de Dieu, s'éclairer, se convertir, devenir bons à leur tour? La grâce opère ce miracle que l'ivraie même se change en pur froment et monte en magnifique épi.

Toutes ces raisons nous font comprendre pourquoi le Père de famille prêche la tolérance à ses serviteurs, si prompts à déraciner l'ivraie s'il les eût laissés faire. Les impies sont utiles : ils exercent les bons, et il faut espérer jusqu'à la mort qu'ils reviendront à Dieu. Ils servent malgré eux les desseins de Jésus-Christ. En outre, si l'on faisait mourir tous les méchants, la terre se couvrirait de sang, la guerre y serait partout déchaînée, cruelle, impitoyable, sans quartier, et que de bons succomberaient avec les impies! Dieu veut une société habitable, c'est pourquoi il y laisse librement l'ivraie pousser avec le bon grain. Mais s'il est miséricordieux, s'il veut que l'on soit conciliant pour les personnes, il ne permet aucune conciliation, aucune tolérance qui amoindrirait la vérité elle-même. La vérité règne dans toute sa splendeur, comme le soleil règne dans le firmament. Des nuages couvrent le soleil : le soleil n'en est pas moins roi. Des esprits prévenus ou faux s'élèvent contre la vérité, l'obscurcissent ou la nient : la vérité n'en est pas moins reine. Elle est la fille de Dieu, le roi du monde, elle est Dieu elle-même.

IV. — L'Eglise n'en a pas moins le droit de retrancher de son sein les hérétiques et les pécheurs, et souvent c'est un devoir pour elle de faire dès ici-bas cette séparation. « Otez d'une maison un domestique vicieux qui l'infecte, dit Bourdaloue, vous en ferez une maison de piété; ôtez d'une communauté un esprit brouillon qui la divise, vous en ferez une assemblée de saints; ôtez de la cour d'un prince quelques athées qui y dominent, vous en ferez une cour chrétienne. Il y a tel homme dans Paris qui a perdu plus d'âmes que jamais un démon n'en pervertira ; et vous connaissez certaines femmes dont la société fait plus de libertins que les plus contagieuses leçons de ceux qui autrefois ont tenu école de libertinage. Otez donc un petit nombre de ces hommes et de ces femmes, et vous rétablirez presque partout le culte de Dieu... <sup>1</sup> »

Et le célèbre prédicateur fait ressortir cette « chose assez particulière que marque l'évangéliste saint Jean : » c'est qu'« à la dernière cène que Jésus fit avec les apôtres, » aussitôt que Judas fut sorti, « le Sauveur du monde entra dans une

<sup>1</sup> Bossuet, Sermon abrégé pour le 5<sup>e</sup> dimanche après l'Epiphanie. Vol. VIII de l'édition Vivès.

<sup>2</sup> Pecuniam vis a Deo? Habet et latro. Uxorem, fecunditatem filiorum, salutem corporis, dignitatem sæculi? Attende quam multi mali habent. Hoc est totum propter quod eum colis?... Ergo ista dat omnia etiam malis, se solum servat bonis. (S. Aug., in Psalm. LXXXIX.)

<sup>1</sup> Bourdaloue, Sermon pour le 5<sup>e</sup> dimanche après l'Epiphanie.



véritable extase et s'écria : *Nunc clarificatus est Filius hominis !*<sup>1</sup> C'est maintenant que le Fils de l'Homme va être glorifié ! Tant que Judas était là dans sa compagnie, c'était une sorte de tache pour lui ; mais quand il s'en vit séparé, quoique cette séparation dût être bientôt suivie de tous les opprobres de la croix, il ne laissa pas de s'en faire une gloire. »

Ainsi donc le Sauveur est heureux de se séparer du traître, du réprouvé, du sacrilège Judas. Exemple pour les chrétiens de se séparer eux-mêmes des impies, « de ne pas entretenir avec eux des habitudes volontaires, des amitiés mondaines et profanes, des familiarités dont le prétexte est le seul plaisir et que nulle raison ne justifie. » Dieu exige que nous les supportions à son exemple, « et il le veut avec raison, dit saint Augustin, puisqu'on nous a bien supportés quand nous étions nous-mêmes dans l'égarement et la corruption du vice<sup>2</sup> ; » mais il veut aussi que, hors la nécessité et le devoir, nous nous séparions des méchants pour échapper à la contagion du mal, « que nous fassions dès à présent ce qu'il fera un jour lui-même, et que nous prévenions ainsi la résurrection générale et le jugement dernier. »

L'Eglise frappe, excommunie les hérétiques, les pécheurs scandaleux, elle fait ainsi le partage du bon et du mauvais grain. « Vous ne voulez pas vous séparer des impies, elle les sépare de vous. Car ne pensez pas qu'elle prétende seulement les punir en les privant du bien de la société commune. Il y a deux choses dans l'excommunication : une peine pour le coupable et une loi pour l'innocent. L'Eglise condamne le pécheur à n'avoir plus de communication avec les fidèles, voilà la peine : et en même temps elle ordonne aux fidèles de n'avoir plus de commerce avec le pécheur, voilà la loi<sup>3</sup>. »

Que d'enseignements dans cette parabole ! C'est l'histoire de chacune de nos âmes, c'est aussi l'histoire sociale.

Dans la société, quel mélange de bien et de mal ! Le démon, par son action qui ne s'endort jamais, ne cesse de semer l'ivraie dans les esprits et dans les cœurs. Ce qui ressort de la conduite du père de famille, c'est un esprit de longanimité. D'où la tolérance politique et religieuse pour éviter de grands bouleversements, des guerres civiles, des fléaux qui atteindraient aussi les meilleurs citoyens, *ne eradicetis cum eis et triticum*. Mais si ces malheurs ne sont pas à redouter, si les méchants menacent de pervertir les masses sociales, comme une peste qui se déchaîne avec plus de violence dans les milieux malsains, si la santé générale du troupeau est menacée, il n'y a pas à hésiter. S'il faut punir les malfaiteurs, il faut frapper aussi les docteurs de perversité, plus dangereux

que les malfaiteurs. « L'Eglise alors perdra quelques-uns de ses enfants rebelles et dépravés, mais elle conserve les autres, et la douleur de son cœur maternel est adoucie par la préservation de ses peuples nombreux<sup>4</sup>. » L'idéal serait une patrie où la vérité catholique règnerait en maîtresse. Ce serait une société parfaite, ordonnée, heureuse dans une paix prospère. Le moyen âge, malgré des excès partiels, s'est le plus rapproché de cet idéal, et l'on comprend que, pour garder une patrie unie, forte, vivant des mêmes sentiments de foi et de patriotisme, les princes chrétiens aient sévi contre les hérétiques, les aient condamnés à mort pour sauver les âmes, conserver la paix sociale, et que Louis XIV ait révoqué l'édit de Nantes. Mais c'est quand il s'agit d'une grave mesure comme celle-ci qu'il faut réfléchir mûrement, peser comme le père de famille les inconvénients qu'il y aurait à arracher l'ivraie quand on l'a laissée grandir. Seul l'Evangile peut fournir les éléments de saine appréciation même pour les événements historiques.

La grande question moderne de la tolérance, la prospérité des méchants, les épreuves des bons, le pouvoir de l'Eglise, tout s'explique. Les méchants travaillent au salut des justes, ils les rendent meilleurs, et eux-mêmes, dans ces combats contre le bien, peuvent trouver, s'ils sont sincères, des raisons de retour à Dieu. Les justes doivent souffrir pour mériter d'être placés dans le grenier du ciel ; l'Eglise doit sévir quelquefois sur des individus pour sauver des sociétés.

Toutefois, si l'esprit de la parabole est un esprit de tolérance, c'est la justice qui finit par triompher. Viendra le temps de la moisson, c'est-à-dire la fin du monde, et paraîtra l'aurore du jour des grandes justices. Le Fils de l'Homme enverra ses anges qui recueilleront l'ivraie, c'est-à-dire tous les auteurs et tous les fauteurs de scandales, *omnia scandala*, ils les démèleront, les grouperont suivant leurs crimes, suivant leur genre de perversité, « les voleurs avec les voleurs, les adultères avec les adultères, les semblables avec les semblables<sup>5</sup>, » et les précipiteront dans la fournaise éternelle que Dante a excellemment représentée en la divisant en dix cercles, par séries de scélérats. C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. « Les justes au contraire brilleront comme le soleil dans le royaume de Dieu leur Père, » infiniment et à jamais heureux.

Alors sera achevée la mission du Fils de Dieu. Ses ennemis humiliés et ses fidèles récompensés, glorifiés, il remettra le royaume à Dieu son Père et ils commenceront, les chants de reconnaissance des élus en son honneur, pour l'éternité.

<sup>1</sup> Ecclesia catholica si aliquorum perditione ceteros colligit, materni sanat dolorem cordis tantorum liberatione populorum. (S. Thomas, 1<sup>a</sup> 2<sup>ae</sup>, q. x, art. 8, ad 4).

<sup>2</sup> S. Augustin.

<sup>3</sup> Jean, xiii, 31.

<sup>4</sup> Cum tolerantia vivendum nobis est inter malos, quia cum mali essemus, cum tolerantia vixerunt boni inter nos.

<sup>5</sup> Bourdaloue, *ibid.*

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Panégryque de sainte Marie-Madeleine.** — Le repentir suscité, accueilli et glorifié par le christianisme, 497.

**Entretiens sur les évangiles du dimanche.** — XXXV. 9<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte : Jésus-Christ prophète, 501.

**Réflexions sur des paroles du Propre des messes du dimanche.** — XXXV. 8<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte, 505. — XXXVI. 9<sup>e</sup> dimanche, 508.

**La journée chrétienne, Allocutions à des jeunes filles.** — XIII. Les mauvaises lectures, 511.

## PANÉGYRIQUE DE SAINTE MARIE-MADELEINE

(22 JUILLET)

LE REPENTIR SUSCITÉ, ACCUEILLI ET GLORIFIÉ  
PAR LE CHRISTIANISME

Mes frères,

Un soir, aux Tuileries, au cours d'un de ces fameux conseils de guerre qui abattaient l'Europe aux pieds de la France, Napoléon avait cru démêler parmi ses généraux un commencement d'hésitation. Étonné de ce doute qu'il rencontre pour la première fois et qui le blesse, l'empereur se lève, court à une fenêtre, l'ouvre toute grande, et, avec un geste dominateur, étendant la main vers le ciel constellé, il s'écrie : « Messieurs, voyez-vous cette étoile ?... Eh bien ! c'est la mienne ! »

Hélas ! le grand empereur se trompait... Les étoiles du ciel sont trop occupées à chanter la gloire de Dieu pour avoir souci des ambitions humaines. Quelques années plus tard, un proscrit errait tristement sur les bords de Sainte-Hélène et, parfois, levait en haut ses yeux remplis de larmes ; mais il avait beau interroger toutes les plages du firmament, — l'étoile n'y était plus !

Il n'en est pas ainsi, mes frères, dans le monde des âmes. Au-dessus de ce ciel que nos yeux aperçoivent et qu'habitent seuls des astres inanimés, s'étend un autre ciel que la foi découvre. Celui-là, il est peuplé d'astres radieux, vivants, immortels qui sont les saints. C'est là qu'il faut chercher les vraies étoiles, les étoiles tutélaires, celles qui ne s'éteignent jamais et qui planent glorieusement au-dessus des personnes et des paroisses, des villes et des nations, pour les guider, les protéger et les sauver !

O chère et sainte église de Montagny, tu peux être fière de la tienne, car elle est belle entre toutes ! Semblable à cet astre charmant qui paraît avant le coucher du soleil et ne s'éteint qu'après son lever, Marie-Madeleine, l'immortelle pénitente de l'Evangile, a puisé au contact de Jésus-

Christ une gloire surhumaine. Son nom fait partié avec son histoire du trésor religieux de l'humanité, son souvenir est gravé dans tous les cœurs, et son culte a pour temples toutes les poitrines chrétiennes... Aussi ne suis-je pas surpris, mes frères, de l'amour que vous portez à sainte Madeleine et dont cette église, avec ses splendeurs de toutes sortes, n'est que l'image affaiblie. Je ne m'étonne pas davantage de ces fêtes superbes que vous célébrez chaque année en son honneur ; c'est une tradition glorieuse que vous ont léguée vos ancêtres, vous y avez toujours été fidèles, vous le serez encore, car ce n'est pas ici qu'il faut chercher l'ingratitude et l'oubli.

Parlons donc de sainte Madeleine. — D'autres voix, je le sais, vous ont fait entendre, à pareil jour, des accents éloquentes ; la mienne n'aura pour elle qu'un seul mérite, celui de l'obéissance. Puisse-t-il faire oublier ceux qui lui manquent et m'aider à chanter, sans trop d'insuffisance, la glorieuse patronne de Montagny !

## I

Mais qu'ai-je dit ? Je viens de parler de chant et de gloire, et voici que la première ligne du récit évangélique fait monter à mon front le rouge de la honte. Oh ! qu'elle est terrible cette accusation que je lis tout d'abord : « *Erat in civitate mulier peccatrix*. Il y avait dans la cité une femme perdue ! »

A Dieu ne plaise, mes frères, que je fasse devant vous le commentaire douloureux de cette parole ! L'Evangile en dit assez dans sa terrible concision. Demandons-nous plutôt comment elle était tombée si bas, la pauvre pécheresse de Magdala ! L'histoire de sa chute ne sera peut-être pas sans utilité pour nous.

Comment elle était tombée ? — Ce n'était certainement point par suite d'une de ces fatalités de naissance ou de misère qui sont l'excuse de tant d'âmes flétries. Marie était riche et heureuse. Née d'une famille respectée, douée d'une intelligence cultivée et entourée d'égards, il ne tenait qu'à elle de vivre comme son frère Lazare, comme sa sœur Marthe, dans la paix et la fidélité à Dieu.

Hélas ! une chose manquait à la brillante jeune fille, et cette chose s'appelle la vertu. Orpheline trop tôt, fière de ses talents, orgueilleuse de sa beauté, habituée à recueillir sur son passage les marques de l'admiration la plus servile, abusée par les flatteries perfides des libertins, elle s'était accoutumée peu à peu à secouer toute contrainte. Bientôt elle n'avait plus voulu continuer la vie austère que lui avait enseignée sa mère. La soif du plaisir s'était éveillée en elle ; le monde s'offrait à ses regards avec toutes ses séductions et ses complaisances faciles ; — avec la fougue de sa jeunesse, elle s'y précipita.

Quoi donc aurait pu la retenir, puisque la vertu n'était plus là ? — La pudeur ? Mais sans l'idée du devoir, la pudeur n'est qu'un préjugé. — L'amour de la famille ? Il est bien compromis



quand il n'est pas étayé sur l'amour de Dieu. — L'honneur ? Oui, l'honneur est un sentiment bien puissant, ... bien incertain aussi, et bien complaisant, si j'en juge par les fautes qu'il autorise. — Ah ! qu'ils sont donc coupables, ceux qui détruisent dans les âmes la crainte salutaire de Dieu ! Insensés, vous abattez la seule digue qui soit capable de contenir les passions humaines, et vous vous imaginez pouvoir les arrêter avec les prescriptions de je ne sais quelle morale, sans fondement comme sans autorité ! Regardez votre œuvre à présent : délivré de ses entraves, le torrent a bondi, d'une seule poussée il a jeté bas vos misérables barrières ; allez maintenant, si vous le pouvez, ressaisir son cours au milieu des ruines et ramener dans leur lit ses flots déchaînés !

Ainsi s'était accomplie la chute de Marie-Madeleine. De fête en fête, de caprice en caprice, de plaisir en plaisir, elle en était arrivée à cet abîme d'ignominie où le front ne sait plus rougir. Devenue l'opprobre de sa famille et le scandale de sa patrie, elle se faisait un jeu de fouler aux pieds tout sentiment élevé. Tout était mort dans ce cœur flétri, tout, excepté le désir de jouir : jouir, jouir encore, jouir sans cesse pour s'ôter la faculté de penser, et s'interdire jusqu'à la possibilité du remords.

Car elle n'était pas heureuse, en dépit de ses chansons et des fleurs dont elle couronnait sa tête. Parfois, aux heures de répit que lui laissait le vice, elle sentait un vide immense se faire dans son âme. Elle avait voulu le bonheur, et le bonheur avait fui loin d'elle. Quoi donc ? Se serait-elle trompée ?

C'est à ce moment que Dieu intervint. Jésus, qui était venu apporter sur la terre la loi sublime du pardon, avait, dans sa miséricorde, jeté les yeux sur la pécheresse de Magdala, pour faire d'elle le modèle des âmes repentantes. Voici la scène telle qu'elle a été reproduite dans un tableau fameux que l'artiste a fort justement appelé : *Premier remords*.

Jésus passe sur la place publique, le front environné de ce nimbe mystérieux qui répand sur sa physionomie un reflet divin. Sur son visage, dans ses yeux, dans sa démarche, dans le moindre de ses mouvements, la majesté est unie à une douceur qui n'est pas de la terre. Il marche, le conquérant d'amour, suivi de ses disciples, des petits enfants qu'il a bénis, des malades qu'il a guéris, des pauvres qu'il a évangélisés, des pécheurs qu'il a purifiés, et sur ses pas on entend redire, comme dans un murmure d'adoration, les paroles étranges qui sont tombées de ses lèvres : « Bienheureux ceux qui souffrent... Bienheureux ceux qui pleurent... Bienheureux ceux qui sont pauvres... Bienheureux ceux qui sont doux... Bienheureux ceux qui sont purs. »

C'est fini, le cortège a passé... Mais quelle est cette femme qui est restée sur le seuil de sa porte ? A en juger par les habits éclatants qui la couvrent, par les fleurs qui remplissent ses mains, elle a été

surprise au milieu d'une fête. Comme les autres, elle a entendu retentir ce cri : « Voilà Jésus de Nazareth ! » et, comme les autres, elle a voulu voir le prophète nouveau. Elle est sortie, le rire aux lèvres, la chevelure au vent, dans tout le désordre de sa vie. Et voici que tout à coup ses yeux hardis ont rencontré le regard de Jésus... Oh ! ce regard, elle vivrait cent ans qu'elle ne l'oublierait jamais ! Il a pénétré jusqu'au fond de son âme, et maintenant encore elle tressaille à son souvenir. Ses compagnons de joie ont beau l'ap-peler, elle ne peut s'arracher au trouble qui s'est emparé d'elle ; elle voudrait s'élancer sur les traces du prophète, mais, pour la première fois, elle a honte d'elle-même ; lentement, elle disparaît, laissant dans la poussière les fleurs profanées dont ses mains étaient remplies. — Mais quelle est cette goutte d'eau qui brille sur l'une de ces fleurs ? — Mes frères, c'est une larme !

## II

L'une des preuves les plus touchantes de la divinité du christianisme, c'est sa tendresse pour les pécheurs. Les autres religions auront toujours sur ce point, en dépit de leurs séductions, une infériorité décisive. Elles ne savent pas pardonner. Et de quoi l'humanité a-t-elle plus besoin que de pardon !

Vous venez de le voir, mes frères, Dieu n'abandonne pas Madeleine tombée. Ses parents, ses amis d'enfance l'ont depuis longtemps quittée. Son nom déshonoré est de ceux qu'on ne prononce plus. L'infamie l'enveloppe comme d'un vêtement maudit et s'attache à chacun de ses pas ; la loi de Moïse elle-même la poursuit, puisque nul ne peut l'approcher de moins de quatre coudées sans encourir une souillure publique ; elle est traitée avec plus de rigueur encore que les lépreux qui vivent dans les tombeaux et à qui l'on jette de loin un morceau de pain accordé par pitié. Qui donc peut encore avoir un regard pour la pécheresse ? Qui ? Vous l'avez vu : Jésus-Christ !

Mais il ne suffisait pas d'aller à Madeleine tombée, il fallait la relever. Il ne suffisait pas d'avoir fait naître le repentir dans son âme, il fallait accueillir ce repentir et lui donner la consécration suprême du pardon.

Ouvrons l'Evangile, et lisons.

C'était dans cette ville charmante de Naïm, placée comme un diadème au sommet d'une colline verdoyante, d'où la vue s'étend sur la plaine d'Esdrélon et le Thabor. Ce jour-là, Naïm la belle était émue par un prodige sans exemple. Jésus de Nazareth était venu, il avait rencontré un convoi funèbre, celui d'un jeune homme, fils unique, enlevé à vingt ans, en pleins rêves d'avenir, à l'amour de sa mère. Personne n'avait parlé au prophète, personne ne lui avait adressé de supplication, et lui, d'un mot, il avait ressuscité l'enfant et l'avait rendu à sa mère. Voilà ce qui se racontait et excitait dans la ville une effervescence inaccoutumée. Tout à coup, au milieu de toute cette émotion,

une rumeur se répand avec la rapidité de l'éclair : « Le prophète est là ! il est chez Simon le Pharisien ! » Aussitôt la foule de se précipiter et d'envahir la maison désignée. Jésus s'y trouvait, en effet, et il se préparait à y faire un autre prodige bien autrement admirable que le premier. Suivons donc la foule et pénétrons avec elle dans la salle où Jésus prend son repas.

Depuis quelques années, les Juifs avaient adopté dans leurs festins les coutumes des Grecs et des Romains. Comme eux, ils quittaient leurs sandales à l'entrée pour s'étendre sur des lits placés autour de la table, et mangeaient appuyés sur le bras gauche, le corps couché et les pieds étendus vers le dehors.

Il était d'usage que la salle du banquet restât ouverte, afin que la multitude pût circuler librement autour des convives et entendre leurs conversations. Jamais, est-il besoin de le dire, la maison du Pharisien n'avait vu pareille affluence. Chacun voulait voir le prophète, le toucher, l'écouter, et tous étaient là, partagés entre l'admiration et la crainte de perdre quelque parole, quand un mouvement se produisit dans la foule. Une femme venait d'en sortir et, prosternée dans l'attitude du plus humble repentir, elle arrosait de ses larmes les pieds du Maître, les couvrait de baisers, les essuyait de ses cheveux ; puis, brisant un vase d'albâtre qu'elle avait apporté, elle les baignait de parfums.

Cette femme, mes frères, vous l'avez reconnue, c'est Marie-Madeleine. Le repentir a fait bien du chemin dans son âme depuis le jour où, sous le regard de Jésus, il y a pénétré. Quelles ont été ses luttes intérieures ? Par quelle suite de réflexions amères en est-elle arrivée à reconnaître le vide de sa vie folle et coupable ? Comment a-t-elle été amenée à deviner en Jésus le Dieu qui pardonne ?... Nous l'ignorons. Mais ce que nous savons bien, c'est qu'une fois sa conviction faite, elle ne devait plus hésiter. De telles natures ne s'arrêtent pas à mi-chemin : elles ont été jusqu'au bout dans le vice, elles vont jusqu'au bout dans l'expiation. Marie-Madeleine avait étonné le monde par l'emportement de ses passions, elle l'étonnera par l'emportement de sa pénitence. Que lui importent la confusion dont elle se couvre et la désapprobation générale qui va l'atteindre ? Celle qui semblait avoir bu toute honte à maintenant soif d'humiliation ; elle bravait l'opinion quand elle vivait dans le désordre, elle la bravera bien davantage quand il s'agira d'aller en face d'une ville entière, en plein repas, se jeter aux pieds de Jésus.

Et quelle expiation que la sienne ! Elle avait tout profané, et elle ne pouvait présenter à Dieu que des ruines. Aussi, remarque le P. Lacordaire, elle entre sans prononcer une parole, et elle sortira de même. Du reste, à quoi bon parler ? De même que tout le ciel tient dans une goutte de rosée, de même toute une âme tient dans une larme, et la sienne en verse des torrents. Ne sont-ils pas assez éloquents, ces sanglots qui soulèvent

sa poitrine, cette main qui la frappe sans relâche, ces cheveux qui se dénouent et s'humilient, ce vase qui se brise comme le cœur dont il est l'embème, et, comme lui, répand devant Dieu le parfum précieux du repentir ?

Qui le croirait ? ou plutôt qui s'en étonnerait ? Un homme ne comprit pas cette scène. Simon le Pharisien n'avait cessé de regarder d'un œil dur et froid cette femme prosternée. Ni sa honte, ni sa douleur, ni son expiation ne l'avaient ému. La seule chose qui l'étonnât, c'était que Jésus ne la repoussât pas du pied, cette créature infâme, comme il l'eût fait, lui le sectaire rigide, avec horreur et dégoût. « Si cet homme, se dit-il intérieurement, si cet homme était un prophète, il saurait bien quelle est la femme qui le touche et que c'est une pécheresse. »

O Simon, que tu es petit, quand tu opposes aux miséricordes de Dieu la sévérité intraitable de tes jugements ! Dieu accueille le repentir, tu le rejettes ; Dieu pardonne, toi tu condamnes ; qu'es-tu donc pour t'ériger en juge indigné ? N'es-tu pas ce sépulcre blanchi dont a parlé Jésus, revêtu au dehors de l'éclat du marbre et de l'or, mais rempli au dedans de corruption et de mort ? Et c'est toi, — et c'est vous, Simons de tous les siècles et de tous les lieux, qui vous scandalisez de voir qu'il y a encore un Dieu pour les pécheurs ! Ah ! plutôt, descendez de votre piédestal altier et, prosternés aux côtés de Madeleine, oubliez son ignominie pour ne plus songer qu'à la vôtre ; pour être plus cachée, elle n'en est peut-être pas moins honteuse !

Le Pharisien n'avait point parlé ; le respect dû à son hôte l'avait sans doute arrêté. Il n'était point d'ailleurs de ceux qui aiment à parler ouvertement ; il préférerait, cet homme vertueux, réserver ses critiques amères et son hypocrite indignation pour le moment où le Christ ne serait plus là. Par malheur, pour être connue du Fils de Dieu, sa pensée n'avait pas besoin d'être exprimée. Jésus prit la parole : « Simon, j'ai quelque chose à vous dire. — Maître, parlez, » répondit l'hôte.

Et alors s'engagea entre le Fils de Dieu et le Pharisien ce dialogue sublime que vous connaissez. Il se termine par ces mots qui consacrent à tout jamais, avec la confusion du Pharisien, la puissance divine du repentir : « C'est pourquoi, je vous le dis, beaucoup de péchés lui seront pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé. Femme, votre foi vous a sauvée. Vos péchés vous sont remis. Allez en paix ! »

C'en est fait, mes frères, la pauvre pécheresse est pardonnée. Jésus-Christ a relevé la créature déchue qui était venue, en se prosternant à ses pieds, ouvrir la voie à toutes les âmes pénitentes de l'avenir.

Madeleine, en effet, n'est pas restée seule à profiter des miséricordes divines. La pécheresse de Magdala a été suivie par des légions de converties qui se sont levées comme elle de l'ignominie. « De siècle en siècle, dit Lacordaire, on les a vues



aborder les pieds encore humides du Sauveur; elles y ont pleuré à leur tour, elles y ont à leur tour attaché les nœuds de leur chevelure; elles y ont versé le parfum demeuré au fond du vase où, la première, Marie l'avait déposé. Le monde l'a vu; ennemi de la pureté qui lui résiste, il n'a pu refuser son admiration à la pureté qui renaît de ses cendres; et, tout aveugle qu'il est, il a compris pourquoi Jésus, voulant se choisir des amis sur la terre, donna une place au repentir de Madeleine entre la foi de saint Pierre et la chasteté de saint Jean. »

### III

Ne croyez pas pourtant, mes frères, que nous ayons tout dit. Nous autres, si généreux que nous sommes, quand nous avons pardonné à un ennemi, nous croyons avoir assez fait et nul ne songe à faire davantage. Dieu va plus loin : il ne se contente pas d'accueillir Madeleine tombée et de la relever purifiée et pardonnée, il va l'exalter jusqu'à l'apothéose. Le repentir avait commencé l'œuvre; qui l'achèvera? L'amour.

Lorsque la pécheresse eut quitté la salle du festin qui avait vu sa résurrection morale, elle s'attacha pour toujours à celui qui lui avait rendu l'amour et la paix. A la suite de l'Homme-Dieu, cette âme incomparable apprit bien vite à mépriser tout ce qui passe et à n'aimer que la prière, la vertu, le sacrifice, la fidélité, tous les biens éternels. Bientôt elle prit place dans ce groupe fidèle de saintes femmes qui suivait Jésus dans toutes ses courses, et elle ne tarda pas à les dépasser toutes par la générosité de son dévouement et la sainteté de sa vie. Elle avait vendu tous ses biens et elle en consacrait le prix au soulagement des pauvres et à la subsistance des apôtres; elle n'avait plus d'autre jouissance que la prière, excepté quand le Seigneur parlait : alors on la voyait, muette et immobile, écouter avidement la parole de son Dieu.

Un poète célèbre l'a dit :

Rien ne nous fait plus grands qu'une grande douleur.

L'amour de Madeleine, pour atteindre toute sa grandeur suprême, avait besoin d'être éprouvé par la douleur : la douleur arriva.

Quand on veut, mes frères, atteindre du regard la cime de la souffrance et mesurer le point extrême où puisse s'élever le sacrifice, la pensée se porte sur le Calvaire. Là, sur le sommet de cette montagne, une croix a été dressée et quelqu'un y meurt. Qui donc? Pour le savoir, approchez-vous de cette femme que vous voyez là, agenouillée dans la poussière sanglante, les cheveux épars, les bras tordus par la douleur, les yeux levés en haut avec une expression navrante. O femme, toi qui parais tant souffrir, qui es-tu?

Mais pourquoi interroger ce désespoir? Cette femme, nous l'avons tous reconnue, c'est Madeleine, — Madeleine foudroyée tout à coup par cette rumeur atroce : Jésus arrêté, jugé, condamné à mort. Quoi! son Maître, ils vont le faire mou-

rir? Ils vont le faire mourir, lui qui l'a sauvée, lui qui est tout pour elle? Et Madeleine, sans souci des sarcasmes et des injures, sans plus même entendre ces insultes infâmes qui autrefois la frappaient en plein cœur, a fendu les flots de la foule pour suivre jusqu'au bout la victime des Juifs. Ah! les apôtres, Pierre en tête, ont bien pu avoir peur et s'enfuir comme des lâches : elle n'a peur de rien, elle, et elle va, sur la pente maudite, entendant des choses qui lui broient l'âme et font venir à ses yeux des pleurs de sang. Et que dire de ses déchirements quand, parfois, à un détour du chemin déicide, elle l'aperçoit, lui, Jésus-Christ, tombé à terre sous l'écrasant poids du gibet, le front déchiré d'épines, le visage couvert de sang et de boue, environné de tigres à face humaine qui s'acharnent sur ce corps adorable où déjà ne saurait se trouver un endroit qui soit sans torture!

Bientôt le crime suprême s'accomplit; les mar-teaux, les clous, la lance font leur œuvre, et Madeleine qui a assisté au crucifiement de son Dieu, Madeleine qui a tressailli à chacun de ses cris d'angoisse et compté les secousses dernières de ce corps divin qui meurt, Madeleine reste là, fidèle jusqu'au bout, ne pouvant détacher ni ses yeux ni son cœur de la croix, anéantie sous le poids du sacrifice le plus grand qui ait jamais été consommé, broyée par la douleur la plus affreuse qui jamais ait été supportée.

Mais qu'est-ce à dire? Voici que tout à coup une lumière intense déchire la nue, le ciel s'illumine, le Calvaire brille d'un éclat surnaturel, la croix lance des rayons éternels... *Alleluia!* Le Christ est ressuscité! Que craignez-vous donc, hommes de peu de foi? Jésus est mort, oui, il fallait qu'il mourût, mais c'était pour entrer dans sa gloire, et à présent qu'il a vaincu la mort et l'enfer, regardez tous les siècles, regardez tous les peuples, regardez tous les hommes venus, présents ou à venir : tous, sauvés par Jésus-Christ, se prosternent du côté du Calvaire et contemplent au pied de la croix qui les a rachetés, en pleine lumière, Marie, la pécheresse de Magdala, associée par Dieu lui-même à la glorieuse rédemption de l'humanité.

Dites-moi, mes frères, est-ce assez de splendeur? Marie-Madeleine ne tarda pas à en avoir le gage. Ce fut à elle que fut réservée la première apparition et la première parole de Jésus ressuscité; ce fut elle qui annonça au monde le triomphe définitif de Dieu sur le démon, du ciel sur l'enfer, du bien sur le mal, de la vie sur la mort. Pourtant, elle n'eut pas, malgré son impatience, le bonheur de suivre de près son Maître, après l'Ascension; il lui fallut vivre encore longtemps, loin des hommes, loin même des sentiers bien-aimés de la Judée, — dans cette solitude de la Sainte-Baume, si chère à la famille dominicaine, où elle avait été amenée par Dieu pour que son dernier souffle s'exhalât sous le ciel de notre chère France. Là, elle vivait dans la société des anges qui lui parlaient d'espérance et d'amour. Un jour enfin, ses yeux se fermèrent à la terre, et la glorieuse péni-

tente, la sainte pécheresse de Magdala, alla revoir dans l'éternité Celui qui avait fait d'elle le plus divin des éloges quand il avait dit : « Il lui a été beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé! »

Quand on entre dans votre magnifique église, mes frères, la première chose qui frappe les yeux, — et c'est justice, — c'est le tabernacle, ce trône d'amour où veut siéger le Dieu qui, après avoir sauvé les hommes, n'a pu se résoudre à se séparer d'eux et leur redit sans cesse : « Venez à moi! »

Mais comment aller à Jésus? L'âme chrétienne se le demande avec tristesse, et voici qu'en se levant vers le ciel, ses yeux rencontrent l'image de la Vierge Marie. « Pour aller à Jésus, semble-t-elle dire, il est un chemin céleste, semé de lis éblouissants, c'est la pureté du cœur. » — O sainte chasteté, sois la voie de ma vie et mène-moi à Dieu!... Mais, hélas! qu'ai-je dit? Si la pureté du cœur est un chemin éblouissant, c'est aussi un chemin fermé à ceux qui l'ont une fois quitté. Faut-il donc renoncer à Dieu, nous qui avons péché? — Regarde plus haut, âme désolée, au-dessus du tabernacle, au-dessus de la Vierge toute pure, tes yeux, dans une verrière qui a fait verser bien des pleurs, rencontreront l'histoire de la Madeleine, et tu comprendras qu'un chemin te reste pour aller à Dieu : le chemin rude et âpre, mais à jamais illustré par elle, du repentir.

O sainte et immortelle pénitente, Dieu seul sait avec quelle joie je suis venu parler de vous à ce peuple si bon, qu'on ne saurait oublier jamais une fois qu'on a connu son cœur! Daignez, en retour des hommages qu'il vous rend, répandre sur lui l'esprit de fidélité à Dieu qui vous a menée si loin et si haut; daignez bénir le pasteur qui le conduit dans les voies de la sagesse et de la piété; daignez bénir les prêtres qui le secondent dans son œuvre de paix et de salut; daignez bénir toutes ces œuvres qui sont nées et qui naissent chaque jour à vos pieds; et faites que cette chère paroisse de Montagny, docile à tant de grâces et touchée par tant de dévouement, demeure par votre intercession digne de son passé, digne de ses immortelles destinées, digne de vous et digne de Dieu!

## ENTRETIENS SUR LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

XXXV

### 9<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte

JÉSUS-CHRIST PROPHÈTE

« Annoncez les choses futures, et nous reconnaitrons que vous êtes des dieux. » (Isaïe, xli, 23). Ces paroles expriment une grande vérité. Oui, Dieu seul a la connaissance de l'avenir lorsqu'il

s'agit de ces événements qui échappent à toute prévision scientifique, à toute conjecture rationnelle. On l'a dit, « la puissance de *prédire* se confond alors avec celle de *produire* et n'en n'est qu'une dérivation. »

Or Notre-Seigneur a connu et prédit des événements qui, par leur nature, échappaient à toute humaine pénétration. Cette puissance de prédiction ne prouve pas seulement que Jésus-Christ soit un envoyé divin, mais elle prouve encore qu'il est Dieu; car il s'est servi de sa science prophétique pour faire accepter sa divinité, et s'il n'avait pas été Dieu, il faudrait dire que Dieu lui-même en lui révélant l'avenir aurait contribué à autoriser le blasphème et l'imposture.

Parmi les prophéties de Notre-Seigneur, il en est une qui est tout particulièrement remarquable : c'est celle qui est rapportée dans l'évangile de ce jour et qui concerne la prise de Jérusalem. Elle joue dans l'apologétique un rôle considérable. Nous allons donc la prendre pour thème de notre entretien et nous nous appliquerons à mettre en pleine lumière la merveilleuse confirmation qu'elle a reçue de l'histoire.

Elle comprend trois parties : dans la première, il s'agit des faits qui ont servi de prélude au siège de Jérusalem; dans la deuxième, du siège lui-même; et dans la troisième, des événements qui l'ont suivi.

#### I. — Les préludes du siège.

Les disciples, en entendant Notre-Seigneur prédire la destruction de Jérusalem, lui dirent : « Maître, quand sera-ce et quel sera le signe que ces choses commenceront d'arriver? » (Luc, xxi, 7). En réponse à cette question, Notre-Seigneur fait les prédictions suivantes.

1. La fin de la société juive sera d'abord annoncée par de violentes persécutions contre les chrétiens : « On jettera les mains sur vous, on vous poursuivra, on vous livrera. » (Luc, xx, 12). Cette parole s'est accomplie, les Actes des Apôtres en témoignent. Les premiers disciples ont connu toutes les persécutions du pouvoir; ils ont été, comme Etienne et Jacques, entraînés devant les synagogues, mis à mort, lapidés pour le nom de Jésus, traduits devant les rois et les gouverneurs, comme Paul à Césarée et à Rome. Arrestations, confiscations, sévices, tortures, meurtres arbitraires, rien n'a été omis pour empêcher l'Eglise de naître ou pour l'étouffer dans son berceau.

2. Le second signe avant-coureur de la crise finale sera l'apparition des faux christes : « Plusieurs viendront en mon nom et diront : C'est moi. » (Luc, xx, 8). Le livre des Actes (v, 35; xxi, 38) et l'historien Josèphe (*Ant.*, xx, 5, 8; 8, 6; *Bell. Jud.*, II, 35, 5) parlent en effet des prétendus Messies qui peu de temps après la mort du Sauveur usurpèrent avec une criminelle audace le nom du vrai Rédempteur. Ils attirèrent un grand nombre de partisans et provoquèrent en Judée de graves mouvements insurrectionnels. Les Juifs



accouraient en foule autour d'eux, s'attendant à une délivrance miraculeuse du joug romain. Ce fanatisme devait se continuer au cours des âges suivants. « Non pas une fois, non pas dix fois, » s'écrient douloureusement les écrivains juifs, « mais vingt-cinq fois, nos ancêtres ont été le jouet de ce mirage : pour avoir méconnu le Messie là où il était, on était réduit à le chercher là où il n'était pas. »

3. Le Maître signale ensuite des crises politiques qui vont troubler profondément la société humaine : « Vous entendrez parler de guerres, de combats et de séditions. » Ces paroles se sont vérifiées à la lettre. On voyait les attaques des Ascalonites, des Syriens et de tous les peuples voisins de Jérusalem. On entendait le bruit des légions romaines, pendant les dernières années de Titus, sous le règne de Caligula et de Néron, et l'on devinait les révoltes sanglantes qui ébranlaient le trône des Césars.

4. Aux commotions politiques se joindront celles de la nature : « Il y aura de grands tremblements de terre en divers lieux, et des pestes, et des famines, et des choses terrifiantes dans le ciel et de grands signes. » (Luc, xxi, 11). Comme l'a dit Niebuhr, les bouleversements physiques coïncident fréquemment avec les convulsions sociales. Les calamités prédites par le Sauveur ont été enregistrées par l'histoire. On vit en effet, dans la période qui sépare l'Ascension de Jésus-Christ de la ruine de Jérusalem, se dérouler les événements suivants : des tremblements de terre détruisirent Laodicée et Hiéropolis ; dans la seule ville de Rome, la peste fit périr trente mille personnes en quelques mois ; tout le monde romain fut ravagé par une famine épouvantable qui sévit aussi en Judée ; une comète en forme de glaive se montra pendant une année entière suspendue sur Jérusalem ; en pleine nuit la plus massive des portes du temple s'ouvrit d'elle-même et, chose fabuleuse en apparence, mais racontée par des témoins dignes de foi, avant le coucher du soleil on vit des chariots et des troupes de guerriers armés s'élancer à travers les rues et environner les cités<sup>1</sup>.

5. Enfin Notre-Seigneur donne à ses disciples un dernier avertissement : « Quand vous verrez, dit-il, Jérusalem investie par une armée, alors sachez que sa désolation approche. » (Luc, xxi, 20). Ce fut l'an 66 que ce signe fut donné aux chrétiens. L'armée de Syrie, conduite par Cestius Gallus, se montra sous les murs de la capitale juive. Mais le général, au moment où il serrait la ville de si près qu'il semblait à la veille de la prendre en terminant la guerre d'un seul coup, donna à ses troupes le signal d'une retraite inexplicable et lâcha la victoire déjà dans ses mains. Le proconsul romain parut saisi d'aveuglement ; mais il exécutait sans en avoir conscience les

ordres d'en haut. S'il se retira après avoir environné Jérusalem, c'est que son armée devait fournir aux disciples de Jésus le signe annoncé et leur permettre de quitter la cité maudite.

En effet, les chrétiens, sous la conduite des apôtres, abandonnèrent Jérusalem. Ils s'enfuirent au delà du Jourdain et, se souvenant de la parole du Maître : « *Tunc qui in Judæa sunt fugiant ad montes* » (Luc, xxi, 21), ils se réfugièrent sur les montagnes de Moab et les hauts plateaux de Galaad vers Pella. C'est ainsi que l'Eglise palestinienne, fidèle aux recommandations pressantes du Sauveur, échappa à la catastrophe effroyable qui enveloppa les Juifs aveuglés par leur fanatisme, ne comprenant rien à la tourmente déchaînée contre eux, et ne voyant pas dans l'armée des païens l'instrument irrésistible des colères de Dieu.

## II. — Le siège.

Le regard de Jésus-Christ franchissant les bornes du présent a lu dans l'avenir non seulement les faits qui ont servi de prélude au siège de Jérusalem, mais encore l'investissement lui-même de la ville par les armées romaines. Aucun des détails de cette lamentable tragédie n'a échappé à son oeil divin.

1. Il avait d'abord prédit que Jérusalem serait environnée par les ennemis d'une double enceinte de retranchements. Nous voyons en effet que les Juifs, dans une sortie habile, ayant incendié le *vallum* que l'armée de Titus avait établi autour de Jérusalem, les assiégeants en construisirent rapidement un second, mais en maçonnerie, et qui n'avait rien à craindre du feu. Ce retranchement serrait la ville de très près, car Jérusalem a trente-trois stades de circonférence et le retranchement n'en avait que trente-neuf. « *Coangustabunt te undique*, » avait dit Notre-Seigneur.

2. Bloquée dans cette formidable enceinte, la cité vit fondre sur ses habitants les maux les plus terribles. « La tribulation sera tellement grande, avait dit Notre-Seigneur, qu'il n'y en a pas eu de telle depuis le commencement du monde et qu'il n'y en aura plus. » (Matth., xiv, 21). Ces paroles prophétiques ont été justifiées par les événements. Voici comment se manifesta la colère divine.

a) La première plaie qui s'abattit sur la ville coupable fut la *famine*. La population de Jérusalem n'était pas par elle-même très considérable. D'ailleurs, en vue du siège à venir, on avait accumulé de nombreuses provisions dans l'enceinte des murailles. Mais au moment où Titus s'avançait à la tête de son armée pour investir la cité, on approchait de la solennité pascalle. Le chef romain laissa aux pèlerins l'accès de la ville sainte. Il en vint un grand nombre de toutes les nations, en sorte que, le 9 avril 70, quand l'armée ennemie parut sur les hauteurs du Scopus, à mille mètres environ au nord de la métropole, les Juifs semblèrent s'être donné un rendez-vous général pour tomber sous le coup de filet de la justice suprême.

<sup>1</sup> Tacite, *Ann.*, xiv, 16 ; xvi, 37 ; *Hist.*, v, 13 ; — Sénèque, *Quæst. natur.*, vi, 1 ; — Josèphe, *Bell. Jud.*, iv, 4, 5 ; vi, 6 ; *Ant.*, xx, 2, 3.

Leur multitude, jointe aux habitants des campagnes qui s'y étaient réfugiés, porta le chiffre total des assiégés à douze cent mille âmes selon Josèphe, à huit cent mille selon Tacite. Un incendie consuma d'immenses magasins de blé et d'autres denrées que la prudence des chefs avait accumulées. Ainsi le défaut de subsistances ne tarda pas à se faire sentir.

Mais quand Titus eut ceint la ville de la seconde ligne de circonvallation dont nous avons parlé, la famine prit alors d'épouvantables proportions, toute possibilité de sortie dans la campagne étant désormais enlevée aux malheureux qui avaient pu jusque-là se nourrir tant bien que mal de graines et de racines rapportées des champs au péril de leur vie. Le boisseau de blé se vendait un talent (6.000 fr.). Pendant que ceux qui pouvaient y prétendre donnaient tout ce qu'ils avaient de plus précieux pour un morceau de pain, la multitude cherchait dans les cloaques. Des mères, dans l'égarement de la faim, tuèrent leurs enfants pour s'en nourrir. En quelques mois on releva le chiffre effroyable de six cent mille morts auxquels fut encore accordé un semblant de sépulture; quant aux autres, on ne put les compter, car la force manqua aux survivants et on laissa les victimes de la faim pêle-mêle dans les maisons et sur les places.

Cependant, le 12 juillet, une épreuve plus grande frappa Jérusalem et toute la nation : le sacrifice du soir et du matin appelé « *sacrifice perpétuel* » cessa dans le temple, les victimes faisaient défaut. Le cérémonial mosaïque prenait fin pour jamais. Ce fut dans la ville assiégée une consternation inexprimable quand on apprit que l'agneau de propitiation n'était plus immolé sur l'autel de Jéhovah. Des milliers de malheureux qui, depuis un mois, arrachaient le cuir des boucliers ou les courroies de leurs chaussures pour tromper par cet aliment impossible les rages de la faim, oublièrent leur souffrance pour déplorer ce désastre national <sup>4</sup>.

b) Non seulement Jérusalem était livrée à toutes les horreurs de la faim, mais elle était désolée par des *guerres intestines*. Cinq enceintes fortifiées se partageaient la cité. Au sud-ouest, Sion la cité de David; à l'est de Sion, le mont Moriah, sur lequel s'élevait le temple, l'édifice sacré, sanctuaire et forteresse à la fois, vaste plate-forme que la main de l'homme avait nivelée, élevée et escarpée; à l'angle nord-est du temple avait été bâtie une forteresse à laquelle Hérode donna le nom d'*Antonia* en l'honneur de Marc-Antoine son ami et son protecteur. La montagne de Sion, le temple et la citadelle Antonia formaient la partie haute de la ville. Au pied du temple s'étendait, à l'ouest, Acra, la ville basse avec une enceinte fortifiée garnie de quatorze tours; au nord se développait

Bézéthà, la ville neuve dans laquelle se trouvait compris, depuis Agrippa Ier, le Calvaire. Trois puissantes factions régnaient dans la ville, la livrant au massacre et à l'incendie. Les zélateurs, ainsi nommés parce qu'ils étaient partisans déclarés de la guerre à outrance, firent périr tous ceux qui penchaient vers la paix; ils s'étaient emparés du temple et, après avoir égorgé le pontife Ananus, avaient établi grand-prêtre un descendant obscur d'Aaron qui ne savait même pas ce que c'était que le pontificat. Jean de Gischala, chef des Galiléens, race à moitié idolâtre qui avait remplacé au temps des rois Assyriens les tribus d'Israël, occupait la citadelle Antonia. Les zélateurs, pour s'affranchir de la lourde domination de cet étranger, avaient appelé à leur secours Simon, fils de Gioras, voleur fameux qui ravageait l'Idumée; une fois entré dans la place, le chef de bandes traita également en ennemis ceux qui l'avaient appelé et ceux contre lesquels on avait imploré sa venue; il s'était fortifié dans la ville basse et dans Sion. On ne saurait peindre l'acharnement qui animait ces différents partis les uns contre les autres. Une haine implacable divisait ceux qui auraient dû s'unir pour résister à l'ennemi commun.

Ces dissensions intérieures se manifestèrent avec une hideuse intensité à l'occasion de la dernière célébration de la pâque juive. Les Galiléens, profitant de l'ouverture des portes aux pèlerins, s'introduisirent déguisés dans le temple et, démasquant soudain leurs armes, ils tombèrent sur la foule rangée autour de l'autel, bâtonnant, égorgeant, foulant aux pieds mourants et morts. Lugubre journée que celle-là, fête odieuse et que Dieu visiblement a rejetée.

c) Enfin Jérusalem avait à souffrir de la part de l'ennemi les maux les plus cruels. Du haut des terrasses dont ils avaient entouré la ville, les Romains faisaient pleuvoir sur les assiégés des nuées de javelots et de traits. Les balistes, les catapultes ébranlaient les murailles. Parmi ces engins de guerre, on distinguait la fameuse hélépole, récemment combinée par les ingénieurs de Ptolémaïs pour le siège de la cité de David. A l'aspect de cette formidable machine, qui semblait une forteresse mouvante, les assiégés eux-mêmes lui donnèrent le surnom qu'elle avait déjà reçu des Romains, « la victorieuse. » Elle lançait des quartiers de rochers du poids de plusieurs quintaux par dessus les parapets des remparts.

Chaque nuit, les cavaliers arabes et les sentinelles romaines, dispersés dans les campagnes environnantes, saisissaient de malheureux affamés auxquels les aqueducs souterrains construits par Salomon fournissaient des issues secrètes. On les amenait au camp par troupeaux de cinq cents et plus. On les crucifiait en vue des murs, en face du Calvaire. Terrible exécution de la sentence que le peuple déicide avait lui-même portée lorsqu'il s'écriait en livrant aux gentils son Roi et son Dieu : « *Que son sang retombe sur nous et sur nos*

<sup>4</sup> Chaque année les Juifs célèbrent par un jeûne solennel la date funeste où leur sacrifice cessa pour ne plus se renouveler jamais.



*enfants.* » Le nombre des transfuges fut tel, dit Josèphe, que l'espace manqua pour planter les croix, et le bois pour en faire.

L'expérience avait appris aux Arabes que la plupart des fugitifs, avant de quitter Jérusalem, avalaient de l'or ou des bijoux qu'ils espéraient soustraire à toutes les recherches. Dès lors on éventrait indistinctement ceux qui abandonnaient les murs de Jérusalem et on fouillait leurs entrailles pour y chercher un trésor. En une seule nuit, deux mille de ces infortunés furent ainsi massacrés.

Tels sont les indicibles malheurs qui frappèrent la nation israélite pendant le siège de Jérusalem. Josèphe enregistrant ces calamités a écrit cette phrase : « Aucune ville en aucun temps ne vit une tribulation pareille. » A son insu le chroniqueur juif reprenait le mot du Sauveur. N'est-il pas étonnant que le Prophète et l'Historien aient employé les mêmes termes pour peindre le même événement ? Cet accord merveilleux entre les faits et l'oracle évangélique qui les signale par avance montre une fois de plus que Jésus-Christ a réellement vu de son regard divin les événements qu'il avait annoncés.

### III. — *Les suites du siège.*

Le siège de Jérusalem se termina le 4 août 70. Ce jour était précisément le même qui avait vu l'incendie du temple par les troupes de Nabuchodonosor. C'est à cette date que les Romains se rendirent maîtres définitivement de la ville.

Notre-Seigneur a prédit d'une manière claire et circonstanciée les faits qui ont suivi la prise de la cité de Jéhovah. Voici les traits principaux de cette dernière partie de la prophétie du Sauveur.

1. Jésus avertit d'abord ses disciples que *le temple sera détruit.* « Et Jésus, étant sorti du temple, s'en allait. Et l'un de ses disciples lui dit : « Maître, regardez donc, quelles pierres et quels bâtiments ! » — Mais Jésus prenant la parole dit : « En vérité, je vous le dis, de tout ce que vous voyez là, il viendra un temps où il n'en restera pas une pierre sur pierre qui ne soit détruite. » (Matth., xiv, 2 ; Marc, xiii, 2 ; Luc, xix, 44 ; xxi, 6). Cette prédiction s'est, hélas ! accomplie avec une exactitude ponctuelle.

Les Juifs, acculés dans l'enceinte qui protégeait le temple et ses dépendances, tentent une suprême sortie. Ils sont repoussés et les Romains les poursuivent à travers les portiques jusque sous le mur de l'édifice sacré. Alors un légionnaire, sans prendre aucun ordre et sans reculer devant l'attentat qu'il allait commettre, obéissant à une inspiration divine, se hisse sur les épaules d'un de ses camarades jusqu'à l'une des fenêtres d'or donnant dans les chambres attenantes au sanctuaire. De là il jette une torche allumée dans l'intérieur des appartements. Quelques instants après, le feu s'élançait à travers le toit de cèdre. Bientôt l'incendie promenant sa flamme victorieuse le long des lambris de citronnier, atteint les riches drape-

ries, les guirlandes sculptées. Un immense brasier où l'or et l'argent coulaient en ruisseaux liquides, voilà tout ce qui restait du temple de Jérusalem, l'une des merveilles du monde. Onze cent trente ans, sept mois et quinze jours s'étaient écoulés depuis que Salomon en avait jeté les fondements ; six cent trente-neuf ans et quarante-cinq jours depuis sa restauration par Zorobabel. L'anniversaire de la chute du temple est toujours pour les Juifs un jour de deuil national. C'est de ce 4<sup>e</sup> jour du mois d'août 70 qu'ils comptent leur ère de désolation.

2. Notre-Seigneur avait prédit en second lieu *le massacre des habitants de Jérusalem, leur captivité, leur dispersion par toute la terre* : « Ils tomberont sous le tranchant du glaive, ils seront emmenés captifs dans toutes les nations. » (Luc, xx, 24). Le récit historique que l'on peut lire dans Josèphe est le commentaire de cette parole. Les massacres commis le jour de la prise de Jérusalem par la soldatesque en délire sembleraient incroyables s'ils n'étaient décrits par un témoin oculaire. Il y eut un moment où les flots de sang humain allèrent éteindre l'incendie. « Les victimes, dit Josèphe, étaient plus nombreuses que les bourreaux. Les cadavres entassés dans la grande cour du temple dépassaient le niveau de l'autel. » Les pavés des portiques avaient disparu sous un fleuve de sang. Les cris des mourants mêlés aux vociférations des vainqueurs furent tels que l'écho des montagnes les répercuta jusque sur la rive orientale du Jourdain, à plus de trente kilomètres de distance. Prêtres, vieillards, femmes, enfants, rien ne fut épargné. Six mille personnes, entassées sous le portique de Salomon, respiraient encore. Les vainqueurs étaient las de tuer : ils mirent le feu à la galerie et les brûlèrent vivantes. Onze cent mille hommes avaient péri durant le siège. De quatre-vingt-dix-sept mille prisonniers faits dans toute la guerre, sept cents furent réservés pour le défilé des captifs dans le triomphe des vainqueurs. Au-dessus de dix-sept ans, les autres furent envoyés chargés de chaînes à Alexandrie ; on les répartit ensuite entre les différents amphithéâtres de Rome et des provinces pour y servir de gladiateurs ou pour mourir sous la dent des bêtes féroces. Au-dessous de dix-sept ans, le reste fut vendu comme esclaves aux marchands accourus de tous les points de l'empire à cet immense marché de bétail humain.

3. Enfin le divin Maître avait annoncé la *destruction totale de Jérusalem* : « Jérusalem sera foulée aux pieds par les Gentils... Ils te renverseront par terre... et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée. » (Luc, xxi, 24 ; xix, 44). Jérusalem fut à la lettre foulée aux pieds des païens, elle est encore en leur pouvoir. Titus, après s'être emparé de la citadelle de Sion, fit mettre le feu aux quatre coins de la ville, raser ce qui restait des remparts, effacer toute trace d'habitation et niveler le terrain. Pour perpétuer le

souvenir de la chute de la cité, on frappa une médaille sur le revers de laquelle se voyait une femme éplorée, en long manteau de deuil, assise à l'ombre d'un palmier dans la solitude, et la tête appuyée sous sa main avec cette exergue : « *Judæa capta.* »

La prédiction de Jésus-Christ sur la ville ingrate et rebelle s'est donc de point en point réalisée. C'est à cette prophétie, avons-nous dit, que l'apologétique emprunte l'un des principaux arguments de la divinité du Sauveur. Un jour que Frédéric le Grand demandait à Gellert ce qu'il pensait du Christ, le célèbre professeur se contenta de lui répondre : « Que pense Votre Majesté de la destruction de Jérusalem ? » Cette prophétie est en effet nette et précise. Notre-Seigneur avait fixé avec exactitude le temps où elle devait s'accomplir : « En vérité, je vous le dis, tout cela viendra sur cette génération. » (Matth., xxiii, 36). Cet oracle n'a pas été inventé après l'événement comme le prétendent certains incrédules, car, en l'an 70, les évangiles de saint Mathieu, de saint Marc et de saint Luc qui le rapportent, étaient dans toutes les mains. Enfin les faits annoncés échappaient à toute humaine prévoyance. Admironons donc la sublimité du regard prophétique que Jésus jette sur l'avenir et, laissant à d'autres le triste courage d'abdiquer leur raison en abdiquant leur foi, disons-lui du fond du cœur : « *Tu es Christus Filius Dei vivi.* Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant ! »

## RÉFLEXIONS SUR DES PAROLES DU PROPRE DES MESSES DU DIMANCHE

XXXV

HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

(Communion)

**I. Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux.** — Quelle bonne invitation ! Ce ne sont pas nos sens ni notre intelligence qui peuvent nous amener à y répondre et en connaître toute l'importance, ce sont les dispositions de notre âme qui est portée vers Jésus-Christ, car il n'y a que lui seul en ce monde qui soit capable de nous faire goûter la véritable douceur, sans mélange d'aucune amertume, puisqu'elle vient du ciel, et c'est en lui seul encore que nous pouvons la goûter : *Apprenez de moi, nous a-t-il dit, que je suis doux et humble de cœur.* (Matth., xi, 29). Mais il nous manquera toujours quelque chose, c'est la perfection de pouvoir goûter et voir combien le Seigneur est doux. Ce bonheur nous est réservé pour le ciel, où nous pourrions dans une pleine sécurité jouir et posséder Dieu. Ici-bas il veut bien nous donner un avant-goût des douceurs qu'il nous fera goûter auprès de lui. (Berthier).

1. Quand et comment Jésus-Christ nous communiquera-t-il sa douceur ? C'est lorsque nous méditerons avec le secours de l'Esprit-Saint les paroles qu'il a dites, et les mystères qu'il a accomplis dans le cours de sa vie temporelle.

En effet, qu'y a-t-il de plus doux que ces paroles par lesquelles il annonce aux hommes qu'il n'y a d'heureux, en ce monde que ceux qui sont pauvres, qui pleurent, qui souffrent, qui sont purs, en un mot tous ceux qui sont compris dans cette invitation : *Venez à moi, vous qui prenez de la peine et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.* (Ib., 29). Qu'y a-t-il encore de plus doux que ces paroles tombées de ses lèvres divines et adressées aux pécheurs repentants qui venaient à lui pour être relevés de leurs abaissements : *Allez en paix, vos péchés vous sont pardonnés.* (Luc, v, 20 ; vii, 47). Et cette autre parole ou mieux cette puissance conférée aux apôtres et dans leur personne à tous leurs successeurs : *Recevez l'Esprit-Saint : ceux à qui vous remettrez les péchés, ils seront remis.* (Jean, xx, 23). Non, vous ne trouveriez pas une seule parole venant de Jésus-Christ qui ne respire une douceur infinie, et qui, étant méditée sous le regard de Dieu, n'apporte à l'âme le calme, le repos, l'espérance et le rafraîchissement.

Passez ensuite à la considération de ses actions, de ses miracles, de ses mystères. Vous y trouverez une réponse à vos doutes, à vos craintes, à vos peines, à vos souffrances, et toujours vous pourrez y puiser le remède dont vous avez besoin pour vous guérir des blessures que le péché vous a faites. Ah ! s'il vous est arrivé de comprendre cette parole aux heures de vos égarements : *Sachez et voyez combien il est mal et amer d'avoir abandonné le Seigneur votre Dieu* (Jér., ii, 19) ; combien davantage comprendrez-vous qu'il est bon et doux de le goûter ainsi spirituellement à l'exemple de Marie dont il est dit : *Elle conservait toutes ces choses, les repassant en son cœur.* (Luc, i, 49, 51).

Voilà notre modèle. N'attendez point d'arriver par une autre voie que la méditation à goûter les douceurs de Jésus-Christ. C'est une manne cachée, et personne ne la connaît que celui qui l'a reçue ; ce n'est pas le savoir mais la grâce qui nous en instruit et nous la fait goûter ; ce n'est pas la science non plus qui la répand en notre âme, mais une bonne conscience lui ouvre les portes et sait en composer le doux miel de la vertu. Il faut être saint, c'est-à-dire purifié et sanctifié, pour recevoir ces perles de l'Evangile. (Matth., vii, 6). Heureuse l'âme qui s'attache à goûter la douceur des paroles et des actions de Jésus-Christ ! Elle se dilate au souffle de l'espérance, elle est comblée des dons du Seigneur, elle exhale les parfums les plus délicieux ; car la charité, répandue en elle par l'Esprit-Saint, verse à flots les douceurs d'un incomparable enivrement. (S. Bern., *De Convers.*, ad Cler., cap. xiii).

2. Quand et comment Jésus-Christ nous commu-



niquera-t-il sa douceur? C'est en observant sa loi que nous la recevrons. Il nous a dit lui-même : *Mon joug est doux et mon fardeau léger.* (Matth., XI, 30). Quelle bonté de Notre-Seigneur! Voulant bannir tout sentiment de crainte que nous inspire sa loi, il nous la propose sous l'image souriante d'un joug suave et d'un fardeau léger pour nous donner une idée du bonheur que lui seul peut faire naître en nos âmes, à mesure que nous vivrons dans l'accomplissement de ses préceptes, car toute loi implique une peine, un travail. — D'ailleurs cette loi, considérée en elle-même, ne renferme-t-elle pas une grande douceur? En effet rien de plus suave et de plus doux que de s'abstenir de tout crime, de vouloir le bien, de repousser le mal, d'aimer tous les hommes, de n'avoir de haine pour personne, de chercher à mériter les biens éternels, de ne pas se laisser séduire par les choses présentes, et de ne jamais faire à un autre ce qu'on ne voudrait pas souffrir pour soi-même. C'est en considérant cette loi que le Psalmiste disait : *Seigneur, vous êtes suave et doux.* (Ps., LXXXV, 5). Accablé de dégoût à cause des amertumes de la terre, et ne trouvant pas dans un autre ce qu'il ne pouvait trouver en lui, David a élevé ses regards vers le ciel et il a compris que le Seigneur, étant doux et droit, viendrait à son secours en lui donnant une loi à suivre pour éviter le péché et le rendre heureux. (Ps., XXIV, 8). Et cependant, David vivait sous la loi ancienne dont il disait : *Seigneur, j'ai gardé, à cause des paroles de vos lèvres, des voies bien dures.* (Ps., XVI, 4).

Mais ce qui est dur pour ceux qui ont de la peine, s'adoucît pour ceux qui aiment. Aussi qu'a fait la miséricordieuse Providence de Dieu? Elle a voulu que l'homme intérieur qui se renouvelle de jour en jour fût affranchi d'une loi remplie de nombreuses observances qui étaient un joug accablant; elle a encore voulu que cette loi nous fût allégée par la facilité que donne une foi pure, une ferme espérance, une sainte charité, qui répandent la joie intérieure dans l'âme et adoucissent ainsi toutes les difficultés que nous rencontrons dans l'observation des préceptes; elle a enfin voulu que même dès ici-bas nous goûtions en retour de notre fidélité à garder la loi divine, les prémices de la joie et de la douceur qui nous sont promises dans l'autre vie. Et c'est Jésus-Christ lui-même qui nous l'a dit : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure en lui.* (Jean, XIV, 23). Peut-il y avoir une loi plus douce que celle qui amènera en nous la présence de Dieu pour que nous puissions reconnaître combien il est lui-même suave et doux? C'est pourquoi vous n'arriverez à voir combien le Seigneur est doux qu'en goûtant les douceurs de sa loi. (S. Aug., *De temp.*, Sermon LXX).

3. Quand et comment Jésus-Christ nous communiquera-t-il sa douceur? C'est dans la sainte Eucharistie. En effet cette invitation qui nous est faite de goûter et de voir combien le Seigneur est

doux était employée dans la liturgie primitive, car on l'entendait de la sainte communion. « Pensez-vous que l'on vous ordonne de faire le discernement par le goût? Nullement, mais bien par le témoignage de la foi, qui est certain, et qui ne laisse aucun doute : car en vous commandant de prendre le pain et le vin, on vous ordonne de ne pas le goûter comme du pain et du vin, mais comme le corps de Jésus-Christ, qui est sous l'espèce du pain, et comme son sang, qui est sous l'espèce du vin. » (S. Cyril. Hier., *Catemyt.*, v). Il est évident que parmi les grâces de douceur que Jésus-Christ nous communique, le sacrement de la sainte Eucharistie tient la première place. On ne peut douter que saint Pierre ne l'ait eu en vue lorsqu'il écrivait aux premiers fidèles : *Désirez ardemment un lait spirituel et pur, afin que vous croissiez pour le salut, si toutefois vous avez goûté comme le Seigneur est doux.* (I Pier., II, 3). Il en a été ainsi de saint Paul qui rappelait aux Hébreux qu'ils avaient goûté le don du ciel. (Héb., VI, 4). N'est-ce pas en se donnant aux âmes par la sainte Eucharistie que Jésus-Christ leur ouvre les trésors de son cœur et qu'il leur fait sentir les douceurs de son amour? Goûtez Jésus-Christ à l'heure de la communion non par le palais de votre bouche du corps, vous ne goûteriez que du pain et du vin, mais goûtez par le cœur le corps et le sang de Jésus-Christ, car le cœur a sa bouche : *Les sages ont la bouche dans leur cœur.* (Eccli., XXI, 29). Et lorsque vous aurez goûté Jésus-Christ, que vous aurez mangé sa chair et bu son sang, vous verrez combien il est doux le Seigneur qui s'est donné à votre âme. Alors vous direz dans l'amour et la reconnaissance : *Je suis à mon bien-aimé, et mon bien-aimé est à moi.* (Cant., VI, 2). Mais il vous restera un devoir à remplir : de même que les disciples revenant d'Emmaüs racontèrent que leurs yeux s'ouvrirent et qu'ils reconnurent Jésus-Christ à la fraction du pain (Luc, XXIV, 30-35), ainsi vous, vous aurez à raconter après vos communions les lumières et les douceurs dont vos âmes seront remplies. (Albert le Grand).

**II. Heureux l'homme qui espère dans le Seigneur.** — Quelle est la liaison qui existe entre ces paroles et les précédentes? Rien de plus simple. S'il s'agissait des saints qui sont au ciel, nous pourrions leur dire : Vous êtes heureux parce que vous goûtez le Seigneur, et que vous reconnaissez combien il est doux en le possédant et en jouissant de lui dans la maison de son Père. Mais l'Eglise s'adresse à nous qui sommes encore voyageurs, et elle nous dit : Goûtez le Seigneur et reconnaissez combien il est doux, en attendant la réalisation de votre espérance où il vous sera donné de goûter le Seigneur et de reconnaître combien il est doux; et s'il est doux maintenant en ce monde, combien sera-t-il plus doux pour vous dans le ciel! Voilà l'espérance que vous devez conserver dans vos âmes, et cette espérance doit vous rendre heureux. (Berthier).

Quel est l'homme qui espère en Dieu? C'est

celui dont la bonne conscience est tout entière dans l'espérance. Rien de plus vrai. Qui a le droit d'espérer de goûter et de voir Dieu combien il est doux, si ce n'est celui qui peut mériter par ses œuvres la grâce d'entrer dans le ciel ? Or, que dit l'Apôtre ? *Maintenant demeurent toutes les trois la foi, l'espérance et la charité.* (I Cor., XIII, 13). En écrivant à Timothée, il disait : *La fin des préceptes est la charité qui vient d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi non feinte.* (I Tim., I, 5). Vous remarquerez que l'Apôtre met ici la bonne conscience au lieu de l'espérance comme dans le texte précédent, et d'autre part il commence ici par la charité et termine par la foi, au lieu que plus haut il commence par la foi et termine par la charité, mais vous trouverez toujours au milieu l'espérance ou la bonne conscience. Que conclure de ces remarques, sinon que de la foi et de la charité naît l'espérance ou la bonne conscience, c'est-à-dire que de la foi nous allons aux œuvres qui nous donnent une bonne conscience, et par là-même le droit d'avoir une bonne espérance, ou bien que de la charité qui vient d'un cœur pur naissent des œuvres qui encore nous donnent l'espérance ? C'est pourquoi l'homme, pour espérer le royaume des cieux, doit avoir une bonne conscience ; et, pour avoir cette bonne conscience, il faut qu'il croie et qu'il aime. Or, vous le savez, la foi sans les œuvres est stérile et ne pourra produire l'espérance, comme la foi sans la charité n'opérant point le salut et ne produisant que des œuvres mortes, il en résultera que cet homme n'acquerra aucun mérite, ne pourra espérer la vie éternelle. Voulez-vous donc avoir l'espérance qui justifie ? Donnez-lui pour fondement une foi agissante et pour fin une charité qui vient d'un cœur pur. Alors vous aurez le droit d'espérer du Seigneur Jésus la vie éternelle ainsi que les mérites et les grâces qui y conduisent. Les voici toutes les trois réunies dans un homme : c'est le bon larron. Il est sur sa croix et il commence par la charité, la racine de la perfection, en reconnaissant que Jésus-Christ est innocent et en compatissant à ses maux ; puis il lui adresse une prière qui nous révèle son espérance : c'était sa foi et une foi agissante qui se manifestait ; et le bon larron attendit la douceur de Jésus-Christ et il reconnut sa bonté par la réponse qu'il en reçut. (Luc, XXIII, 42. — S. Aug., *In Ps. xxxi*).

Nous avons un si grand besoin d'espérer, que Dieu s'est fait lui-même notre espérance. C'est ce que lui disait le Psalmiste : *Seigneur, vous m'avez conduit, car vous êtes devenu mon espérance.* (Ps., LX, 2-3). D'ailleurs c'est bien ainsi qu'il s'est présenté à tous les justes de l'Ancien Testament. Dès le jour où il choisit Abraham pour en faire le père de son peuple, le modèle de tous ceux qui veulent espérer en ses promesses, il lui dit : *Marche devant moi, ne crains pas, je suis ton protecteur et ta récompense grande à l'infini.* (Gen., XVII, 1 ; XV, 1). Et cette espérance était si

profondément gravée dans le cœur de Job qu'il disait : *Quand même le Seigneur me tuerait, c'est en lui que j'espérerais.* (Job, XIII, 15). Jésus-Christ, en venant dans le monde, s'est déclaré de même notre espérance, puisqu'il nous a dit : *C'est moi qui suis la lumière du monde : qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie.* (Jean, VIII, 12). Et lorsqu'il fut sur le point de quitter ses apôtres, voulant leur montrer que c'est en lui qu'ils devaient espérer, il leur dit : *Dans le monde vous aurez des tribulations, mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde.* (Ib., XVI, 33). Aussi l'apôtre saint Paul disait-il : *Ce qui fait que nous nous livrons à de pénibles travaux, et que nous souffrons la malédiction, c'est que nous espérons dans le Dieu vivant qui est le Sauveur de tous les hommes et principalement des fidèles.* (I Tim., IV, 10). Voilà le plus grand moyen comme le plus puissant motif qui nous fasse goûter toutes les douceurs qui nous viennent de Jésus-Christ, si toutefois nous supportons avec courage et résignation les dures épreuves de la vie. Espérer dans le Dieu vivant, dans le Dieu qui voit et juge toutes nos actions, mais qui les voit et les juge en Sauveur, qui veut sincèrement notre salut, et qui peut tout ce qu'il veut, n'est-ce pas la consolation la plus profonde pour l'âme, le principe de sa plus grande force, et par là-même goûter et reconnaître combien le Seigneur est doux ? Gardons-nous bien de nous demander pourquoi nous plutôt qu'un autre nous sommes éprouvés, ou comment se fait-il qu'il y a du plus ou du moins dans la distribution des grâces d'une rédemption vraiment universelle. Toutes ces questions sont réservées à l'autre vie. Voulez-vous être l'homme heureux qui espère dans le Seigneur ? Goûtez cette pensée qu'il est le Sauveur de tous, et vous saurez apprécier la douceur qu'il versera dans votre âme.

Mais comment arriver à conserver en nous cette espérance en Dieu pour que nous puissions jouir de ses douceurs ? Jésus-Christ semble nous l'avoir indiqué, lorsqu'il nous dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* (Matth., XI, 28). Remarquez qu'il veut tout d'abord nous enseigner sa douceur, et une fois que nous avons commencé à la connaître, il veut nous mettre à l'école de son humilité. Heureuse situation d'une âme qui trouve dans l'humilité une gardienne et même une source de la douceur qu'elle puise en Jésus-Christ ! Il faut donc que nous nous oublions dans l'amour du Dieu immuable et que nous nous méprisions en sa présence. Si au contraire nous nous complaisons en nous-mêmes et que nous ne cherchions d'autre douceur qu'en nous-mêmes, nous ne rencontrerons que l'amertume qui vient de l'orgueil, parce que nous voudrions contrefaire Dieu et vivre indépendants ; et cette amertume sera d'autant plus grande que nous vivrons davantage sous l'influence de l'orgueil qui, au témoignage des saintes Ecritures, est le commencement de tout péché. (Eccli., X, 14). Ce fut le péché du démon et



à son tour celui de l'homme. Mais le châtement de l'homme a été pour lui un amendement plutôt qu'une mort, puisque si le démon avait posé devant ses yeux comme un modèle d'orgueil, le Seigneur par qui la vie éternelle nous est promise se donna à nous comme un modèle d'humilité. C'est pourquoi Dieu a voulu dans son amour infini qu'étant rachetés par le sang de Jésus-Christ, après tant de travaux et de douleurs inexprimables, nous nous attachions à notre libérateur avec une charité si ardente et que nous soyons attirés vers lui par des lumières si vives qu'aucune idée d'en bas ne nous détourne de cette contemplation sublime, où nous goûtons et voyons combien le Seigneur est doux. Si grande est la beauté de la justice, si grand est le charme de l'éternelle lumière, c'est-à-dire de la vérité et de la sagesse immuable, que nous fût-il permis d'en jouir l'espace d'un seul jour, nous devrions pour cela seul mépriser d'innombrables années de cette vie avec tous leurs délices et tous les biens temporels, et, sans crainte de nous tromper, répéter avec l'amour du saint roi prophète ces admirables paroles : *Seigneur, un jour passé dans votre sanctuaire vaut mieux que des milliers de jours.* (Ps., LXXXIII, 11. — S. Aug., *De libero arbitrio*, lib. III, cap. xxv).

## XXXVI

NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

(Offertoire)

**I. Les justices du Seigneur sont droites.**—

C'est sous ce nom qu'ici sont désignés la loi ou les préceptes du Seigneur, et ces justices comprennent, non seulement le Décalogue, mais tous les ordres, tous les commandements et toutes les ordonnances que Dieu a cru devoir donner à l'homme et que nous trouvons consignés dans les saintes Ecritures, et même dans la tradition de l'Eglise. En d'autres termes, c'est le code moral de l'Ancien et du Nouveau Testament qui nous trace nos devoirs tant à l'égard de Dieu que de nous-mêmes et du prochain. Et si cette loi et ces préceptes portent ici le nom de *justices*, c'est pour nous rappeler qu'ils sont très justes et rendent juste celui qui les observe : *La loi du Seigneur est sans tache, elle restaure les âmes, et donne la sagesse aux petits.* (Ps., XVIII, 8). Comment pourrait-il en être autrement, alors que Jésus-Christ a accompli lui-même cette loi en se présentant à nous comme notre modèle, et disant : *Ne pensez pas que je sois venu abolir la loi ou les prophètes. Je ne suis pas venu les abolir, mais les accomplir.* (Matth., v, 17). Si cette loi n'était pas juste, l'aurait-il observée lui-même ? D'autre part cette loi nous rend juste en ce sens que nous avons besoin de la grâce pour l'accomplir, et que chaque fois que nous en accomplissons le moindre

précepte, nous pratiquons une vertu et nous acquérons des mérites ; et vous savez bien que *Dieu donne sa grâce aux humbles* et que Jésus-Christ a déclaré qu'il n'y a que *celui qui accomplit sa parole, c'est-à-dire sa loi, qui soit comparé à un homme sage qui a bâti sa maison sur la pierre.* (Jac., IV., 6 ; Matth., VII, 24. — Bellarmin ; saint Augustin).

Mais *les justices du Seigneur*, nous est-il dit, *sont droites.* C'est vouloir nous marquer qu'elles sont conformes à la vérité. Or où il y a la vérité, il ne saurait y avoir rien de tortueux ou de ce qui induit les âmes à s'égarer dans les sentiers de l'erreur. La loi de Dieu est droite, parce que Dieu est vérité, justice, pureté et charité. Il n'en saurait être autrement. Chacun des préceptes qu'elle renferme est l'expression de la loi éternelle qui est en Dieu. Comme Dieu ne peut être dirigé en lui que par lui-même, cette loi est Dieu, est l'essence de Dieu ; et cette loi il la possède dans son Verbe, qui est l'exemplaire éternel de toutes les vérités ; il la possède dans son Saint-Esprit, qui est l'amour éternel. De là cette conclusion que tous nos actes, accomplis conformément à cette loi, sont droits, parce que les préceptes qui nous les commandent sont l'expression de la vérité. Or la vérité, c'est la justice, c'est la pureté, c'est la charité, et toutes les œuvres qui découlent de ces vertus nous rendent dignes de la récompense qui nous a été promise. Jésus-Christ ayant amené un docteur de la loi, qui l'avait interrogé, à reconnaître que c'était par l'observation du commandement de l'amour de Dieu et du prochain qu'on entraînait dans la vie éternelle, il lui dit : *Tu as bien répondu ; fais cela et tu vivras.* (Luc, x, 25-28). Et nous, nous vous disons : Dans la mesure où vous aurez rendu droites les justices du Seigneur dans vos œuvres, vous serez récompensés, car il est dit : *Le Fils de l'homme viendra dans la gloire de son Père avec ses anges, et alors il rendra à chacun selon ses œuvres.* (Matth., XVI, 27). Malheur à ceux en qui les justices du Seigneur ne seraient pas trouvées droites ! Ils seraient punis des plus terribles châtements, comme le furent les Israélites dans le désert, car, l'épître de ce jour nous le rappelle, *toutes ces choses leur arrivaient en figure ; et elles ont été écrites pour notre instruction, à nous pour qui est venue la fin des temps.* (I Cor., x, 11. — Albert le Grand ; Berthier).

**II. Les justices du Seigneur réjouissent les cœurs.** — Voilà la bonté de notre Dieu. Il n'attend pas que nous soyons sortis de ce monde pour nous récompenser. Dès cette vie, il tient à nous montrer que ce n'est point en vain que nous observons ses justices, ses préceptes. N'est-il pas dit : *L'homme sera réjoui par une bonne parole ?* (Prov., XII, 25). Or y a-t-il une meilleure parole que celle de Dieu ? une parole plus belle à entendre que la loi de Dieu ? Et si la parole d'une créature a tant de puissance sur notre cœur, quel attrait, quel charme n'a pas cette parole du Sauveur

nous disant : *Prenez mon joug sur vous, c'est-à-dire ma loi, et vous trouverez du repos pour vos âmes !* (Matth., xi, 28). — Voulez-vous savoir encore comment les justices du Seigneur peuvent réjouir votre cœur ? Ecoutez Jésus-Christ vous disant à la fin de son sermon sur la montagne où il venait de promulguer sa loi : *Quiconque donc entend les paroles que je dis et les accomplit sera comparé à un homme sage qui a bâti sa maison sur la pierre : et la pluie est descendue, et les fleuves ont débordé, et les vents ont soufflé et sont venus fondre sur cette maison, et elle n'a pas été renversée, parce qu'elle était fondée sur la pierre.* (Matth., vii, 24-25) N'est-ce pas là une joie inappréciable de pouvoir être ainsi mis à couvert des ruines qui surviennent à la suite des orages et des tempêtes de ce monde ? Voilà bien le juste dont le Psalmiste a dit : *Heureux l'homme dont la volonté est dans la loi du Seigneur, et qui méditera cette loi le jour et la nuit. Il sera comme l'arbre planté près des courants des eaux, qui donnera son fruit en son temps ; et sa feuille ne tombera point, et tout ce qu'il fera prospérera.* (Ps., i, 2-3). — Voulez-vous, enfin, un autre sujet de joie pour votre cœur ? Vous qui avez reçu la connaissance des justices du Seigneur et qui savez les observer, écoutez la prière que Jésus adresse pour vous à son Père : *Moi, lui dit-il, je leur ai donné votre parole, et le monde les a en haine parce qu'ils ne sont pas du monde. Je ne demande point que vous les ôtiez du monde, mais que vous les gardiez du mal.* (Jean, xvii, 14-15). Telle est la grâce que vous vult l'observation de la loi : Jésus a prié pour vous, afin que vous soyez préservés du mal, c'est-à-dire du péché. N'est-ce pas une grande joie, à nulle autre pareille, que de pouvoir dans une certaine mesure dire avec Jésus-Christ : *Le prince de ce monde n'a rien en moi ?* (Jean, xiv, 30).

Mais cette joie du cœur que nous trouvons dans l'observation des justices du Seigneur, combien devient-elle plus grande, si nous prêtons l'oreille aux promesses que Jésus-Christ nous a faites et qu'il réalisera dans le ciel ! *Réjouissez-vous, nous dit-il, et tressaillez d'allégresse, parce que votre récompense est grande dans les cieux.* (Matth., v, 14). Puis, pour nous exciter à persévérer et augmenter notre joie, il nous dit : *Que celui qui est juste devienne plus juste encore ; que celui qui est saint, se sanctifie encore. Voilà que je viens bientôt, et ma récompense est avec moi, pour rendre à chacun selon ses œuvres.* (Apoc., xxii, 12). Quelle est cette récompense ? Saint Paul nous répond : *Maintenant nous voyons à travers un miroir en énigme, mais alors nous verrons face à face* (I Cor., xiii, 12) ; et saint Jean est encore plus explicite, lorsqu'il nous dit : *Nous sommes maintenant enfants de Dieu, mais on ne voit pas encore ce que nous serons. Nous savons que lorsqu'il apparaîtra nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est.* (I Jean,

iii, 2). Quoi ! vous êtes enfants de Dieu en observant ses justices, vous serez semblables à lui, vous le verrez tel qu'il est, et tout cela ne peut remplir votre cœur d'une joie qui ait la puissance d'apaiser en vous la soif de bonheur qui tourmente votre âme ? Regardez en vous et autour de vous, vous ne trouverez aucune autre source que l'observation de la loi divine qui vous donne le calme et le repos dans le temps, et qui vous assure le bonheur dans le ciel pour les siècles des siècles. Elevez donc votre voix vers Dieu et dites-lui : *Seigneur, dirigez mes pas selon votre parole, afin qu'un jour vous vous donniez vous-même en récompense à mon âme dans la splendeur des saints au milieu de votre royaume.* (Ps., cxviii, 133).

L'observation des justices du Seigneur fait donc jaillir une double source de joie dans notre cœur, l'une que nous goûtons réellement, et l'autre causée par l'espérance. Or cette joie qui nous vient par l'espérance est produite en nous par la pensée des récompenses futures ou éternelles qui seront accordées à tous ceux qui auront gardé la loi divine, ainsi que par la pensée des châtiments futurs ou éternels réservés à tous ceux qui auront vécu dans le mépris de la loi divine. Telles sont les sanctions que Dieu a données à sa loi. Dans la vie présente, la sanction des récompenses n'est pas toujours remplie, car le juste ici-bas est privé non seulement des récompenses promises à la loi dans l'Ancien Testament, mais il éprouve souvent des traverses auxquelles, tout juste qu'il est, il ne peut être insensible. Comment peut-il être dans la joie au milieu de tant d'objets qui l'affligent ? Eh bien ! que le juste se ressouvienne du moment où cette sanction aura lieu au tribunal de Jésus-Christ. Plein de cette espérance, ses peines, ses souffrances, ses adversités disparaîtront en quelque manière, non quant au sentiment douloureux qu'il pourra toujours éprouver, mais quant à l'amertume, aux troubles, aux impatiences, aux plaintes et aux angoisses ; car appuyé sur la promesse du législateur il se consolera par cette vérité que *les tribulations si courtes et si légères de la vie présente produisent en nous le poids éternel d'une sublime et incomparable gloire.* (II Cor., iv, 17). Il en viendra même à aimer ses souffrances, à en éprouver de la joie, et il dira avec saint Paul : *Je surabonde de joie dans toutes mes tribulations.* (Ib., vii, 14). Souvenez-vous donc que Dieu, en retour de l'observation de sa loi, ne vous a pas promis des récompenses en ce monde, mais qu'il vous les réserve pour la vie future. Voyez Jérusalem : elle avait brisé les liens qui l'attachaient au Seigneur et elle ne voulut pas sortir de ses voies mauvaises, et Jésus-Christ pleura sur elle, disant : *Des jours viendront sur toi où tes ennemis t'environneront de tranchées, t'enfermeront, te serreront de toutes parts et te renverseront, toi et tes enfants qui sont au milieu de toi : et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée.* (Luc, xix,



43-44). Que Dieu nous préserve d'un semblable malheur !

**III. Les jugements du Seigneur sont plus doux que le miel et qu'un rayon de miel.** — Pour avoir une intelligence plus complète de ces paroles, il convient de les étudier avec les autres paroles que renferme le verset du Psaume d'où cet offertoire a été tiré. Les voici : *Les jugements du Seigneur sont vrais, ils se justifient par eux-mêmes ; ils sont plus désirables que l'or et que beaucoup de pierres précieuses ; ils sont plus doux que le miel et qu'un rayon de miel.* (Ps., XVIII, 10-11). Nous entendons ici par les *jugements du Seigneur* la loi de Dieu, comme nous avons entendu plus haut cette expression : les *justices du Seigneur*. C'est pourquoi nous disons que les jugements du Seigneur signifient les prescriptions variées de la loi, en tant qu'elles forment toutes ensemble le corps du droit divin, et qu'elles expriment les volontés du juge suprême. Ils sont vrais, parce qu'ils sont en parfaite harmonie avec la règle de la justice divine : il n'y a donc rien à leur reprocher, et on ne peut rien y trouver de faux ni d'injuste, car ils se justifient par eux-mêmes. S'il en est ainsi, c'est que ces prescriptions de la loi sont d'un grand prix et d'une douceur incomparable. En effet le prix de la loi dépasse celui des richesses les plus recherchées, tel que l'or le plus pur, le plus fin ou que les pierres les plus précieuses ; et sa suavité est supérieure à celle des aliments réputés les plus doux, tels que le miel de première qualité ou que le miel qui coule spontanément des rayons. (Fillion). — Mais ne pourrait-on pas dire que les préceptes de la loi sont appelés les jugements du Seigneur, en tant qu'ils servent de base aux jugements que Dieu prononce, soit pour récompenser, soit pour punir ? D'ailleurs il y a toujours une sanction qui accompagne ou qui précède la promulgation du précepte, et s'il n'y avait aucune sanction, cette sanction serait toujours comprise dans la promulgation de la loi générale, et surtout dans l'accomplissement de ces deux préceptes de l'amour de Dieu et du prochain. (Bellarmin).

C'est en nous plaçant à ce dernier point de vue que nous disons : Les jugements de celui qui ne juge personne, mais qui a remis tout jugement au Fils (Jean, v, 22), sont véritablement justifiés par leur immuable certitude. Dieu, en effet, ne trompe personne, ni dans ses menaces, ni dans ses promesses ; et personne ne peut soustraire l'impie à son châtement, ni priver le juste de la récompense que Dieu lui donne. — En outre ces jugements sont plus désirables que toutes les pompes du monde, dont le désir criminel fait que l'on ne désire pas mais que l'on craint les jugements de Dieu, ou qu'on les méprise, ou qu'on n'y croit pas. Mais si un homme devient lui-même or et pierre précieuse, afin de n'être pas consumé par le feu mais placé dans le trésor de Dieu, pour lui les jugements divins sont plus désirables que lui-même, puisqu'il

préfère la volonté de Dieu à la sienne. — Enfin les jugements divins sont plus doux que le miel pour l'homme qui devient lui-même un miel, dégagé qu'il serait des liens de cette vie et attendant le jour de son entrée au festin de Dieu ; ou bien plus doux qu'un rayon de miel, si cet homme devenait ce rayon de miel, enveloppé qu'il serait par cette vie comme par de la cire, sans y être mêlé toutefois, mais la remplissant, et ayant besoin, pour passer de cette vie temporelle à la vie éternelle, non d'être opprimé, mais d'être exprimé de son enveloppe par une pression de la main de Dieu. C'est pourquoi reconnaissons les mérites de ces jugements du Seigneur en lui disant : *La loi de votre bouche est bonne pour moi au-dessus de milliers d'or et d'argent. Combien elle est grande, Seigneur, l'abondance de votre douceur que vous avez réservée en secret à ceux qui vous craignent ! Vous en comblez ceux qui espèrent en vous, en présence des enfants des hommes.* (Ps., CXVIII, 72 ; xxx, 20. — Saint Augustin).

D'ailleurs nul n'oserait s'élever contre le triple caractère de vérité, d'estime et de douceur qui distingue les jugements ou les préceptes du Seigneur. Les hommes passionnés disent bien que la morale évangélique est d'une pratique difficile, mais ils ne diront pas qu'elle est fausse, méprisable, ou qu'elle ne tient pas compte de nos faiblesses. On discute les dogmes, on ne veut pas du Symbole, parce que l'intelligence ne pouvant les comprendre ne veut pas se soumettre à l'autorité divine qui a mission de nous les enseigner. Mais ils ne disputeront pas sur la vérité des règles de conduite que nous prescrit la loi de Dieu. Ils pourront parfois pousser l'aveuglement jusqu'à refuser au Décalogue l'origine divine que lui donne la révélation, mais ils n'en contrediront pas la beauté ni la grandeur, ils iront même jusqu'à reconnaître que si tous les hommes y conformaient leur vie, ce serait l'âge d'or revenu sur la terre. Mais si les hommes, guidés seulement par la raison, en viennent à ces conclusions, les chrétiens doivent aller plus loin. L'ancienne loi, quoique belle, édictée en vue du bonheur de l'homme, était remplie d'ordonnances civiles ou cérémonielles fort gênantes et très nombreuses ; elle parlait plus de terreur que d'amour. Il en est autrement de la loi nouvelle : c'est la loi de charité : *La loi a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ.* (Jean, I, 17). Malheur donc aux chrétiens qui n'iraient pas jusqu'à la pratique complète et entière de la loi d'amour ! Il y en a, en effet, qui disent avec le Psalmiste : *Admirables sont vos témoignages : c'est pour cela que mon âme les a étudiés.* (Ps., CXVIII, 129). Oui, il est bon de connaître la loi de Dieu, d'en proclamer la perfection et de la graver en son âme. Mais ne vous arrêtez pas à cette étude spéculative, faites-la passer dans votre vie de chaque jour, et vous pourrez dire : *Seigneur, j'ai couru dans la voie de vos commandements, lorsque vous avez dilaté mon*

cœur. (Ib., 32). Alors vous aurez la joie de dire à Dieu : *Votre serviteur garde vos préceptes et en les gardant il trouve une grande récompense.* (Ps., XVIII, 12).

## LA JOURNÉE CHRÉTIENNE

### ALLOCUTIONS A DES JEUNES FILLES

#### XIII

##### LES MAUVAISES LECTURES

Mes chères enfants,

Un éminent philosophe, Alfred Fouillée, racontait il y a quelques années qu'au moment où il prenait le train, il vit un jour venir dans son compartiment une enfant de onze à douze ans qui pour charmer les ennuis du voyage s'était préalablement munie d'une publication à cinq centimes. M. Fouillée ne connaissait pas ce journal, il descendit tout exprès l'acheter au kiosque de la gare. Réinstallé dans le wagon, à côté de la jeune fille absorbée par la lecture de son journal, le philosophe s'empresse de jeter un coup d'œil sur les huit pages de cette publication. O misère ! les histoires que savourait avec tant de quiétude la jeune enfant le faisaient pénétrer dans le plus fétide cloaque où un honnête homme puisse mettre le pied. Il recula d'horreur ; cette lecture avait soudainement fait la lumière dans son esprit. Il lança par le vasistas les feuilles déchirées du journal, et revenu chez lui il écrivit, lui, partisan de l'enseignement neutre, un article où il se prononçait en faveur de l'enseignement religieux.

Ce fait divers vous indique, mes chères enfants, quel est le sujet que je dois traiter aujourd'hui : les mauvaises lectures. Laissez-moi donc, avec toute la liberté de mon ministère, vous dire :

- 1<sup>o</sup> Le mauvais livre est un *séducteur* ;
- 2<sup>o</sup> Le mauvais livre est un *assassin*.

#### I. — *Le mauvais livre est un séducteur.*

Voyez-vous cette jeune fille ? Elevée comme on l'est d'ordinaire dans vos familles, formée aux vertus chrétiennes par les soins et l'amour d'une pieuse mère, par le zèle éclairé et vigilant de prêtres dévoués, elle avance dans la vie, insouciant et heureuse, le front épanoui, dans la joie radieuse de l'innocence. Pas un nuage au ciel de son âme, en elle tout est calme, parce qu'en elle tout est pur, la pensée, l'imagination, le cœur, les sens.

Mais tout à coup il se fait un étrange changement. Elle devient triste ; on la surprend à rêver souvent, son caractère s'aigrit ; elle prie, mais elle prie mal ; elle ne pense qu'au plaisir, aux

folles joies du monde. Quelle a été la cause de ce déplorable changement ? La plupart du temps, c'est la lecture de livres frivoles, dangereux.

Ecoutez : voici comment les choses se passent d'ordinaire, c'est comme la scène de la première tentation.

Nous sommes au paradis terrestre : Adam et Eve sont près de l'arbre de la science du bien et du mal. Le démon, le séducteur paraît : « Pourquoi Dieu vous a-t-il interdit de manger de ce fruit ? Le jour où vous en mangerez vous serez comme des Dieux. » — « Mon enfant vous ne lirez pas tel livre, il est mauvais, il est dangereux du moins. » Tel est le conseil que la jeune fille a reçu de son père, de sa mère, ou d'une personne qui aime son âme. « Ne vous exposez pas au péril, vous pourriez payer cher votre curiosité. » — Le démon vient à son tour : il parle au fond du cœur ou par la bouche d'une amie : « Pourquoi, naïve jeune fille, vous inquiéter de cette défense ? Est-ce qu'elle est faite vraiment pour vous ? Ne saurez-vous pas aujourd'hui vous mettre au-dessus de cela ? Vous grandissez, il est temps d'agir par vous-même et non pas de vous laisser mener comme une enfant. »

Voilà le premier acte : *l'orgueil*. Second acte : *la curiosité*,

« Mangez ce fruit, dit le démon, et vous saurez le bien et le mal. » — Il y a des jeunes filles qui ne savent pas contenir leur imagination ; inquiètes, ardentes comme Eve, elles veulent tout savoir. Elles ont entendu une parole à double sens : il faut que leur imagination la creuse et lui demande ses dernières révélations. On leur a parlé d'un livre, il est mauvais, il est dangereux du moins, elles le savent ; mais c'est le livre, le roman à la mode, on le dit plein de scènes émouvantes et le style en est enchanteur... « Et puis, est-ce qu'une jeune fille de mon âge ne doit pas tout connaître ? Est-ce que je ne dois pas savoir ce dont on parle dans le monde ? Serai-je la seule à ne pas lire ce qu'on lit partout ? »

Troisième tentation : *la sensualité*.

Devant Eve le fruit se présentait sous les couleurs les plus attrayantes. Il était beau à voir : comme il devait être bon à manger ! — Et le livre douteux, comme il se présente bien ! Il a tous les charmes, celui de l'impression, de la gravure, de la reliure. Le titre est alléchant, il doit être palpitant d'intérêt. On dit que les scènes s'y succèdent variées, saisissantes... De là à étendre la main et à cueillir le fruit, il n'y a qu'un pas... C'est fait ! Regardez : la jeune fille ouvre le livre, saisit le feuillet. Retirée à l'écart pour suivre sans témoin le récit qui l'enchant, devant elle passent et repassent des rêves qu'elle ne soupçonnait pas, et des désirs jusqu'alors inconnus s'éveillent, son cœur s'émeut, son imagination s'enflamme. — « Arrêtez, mon enfant, il n'est que temps. » — Mais comment laisser interrompue cette intrigue ? Comment renoncer à cette histoire avant d'en savoir l'issue ? On tourne les pages d'un doigt



fiévreux, et on va jusqu'au bout. Mais au bout, c'est la passion, c'est l'embrasement de l'esprit et du cœur, c'est le mal, c'est le péché !

Vous voilà bien avancées... Vous deviez être des dieux : vous êtes devenues démons ! Vous deviez savoir le bien et le mal : vous savez de belles choses ! Vous deviez savourer le plaisir : vous l'avez goûté, rapide comme l'éclair, il a passé vous laissant le remords !

## II. — *Le mauvais livre est un assassin.*

1. *Il déprave et tue l'esprit en faussant son jugement, et en lui faisant perdre sa gravité.*

On raconte qu'en Orient les malheureux qui ont contracté la funeste habitude de s'enivrer d'opium deviennent incapables de supporter la vie. Cette ivresse fait miroiter à leurs yeux fascinés des horizons éblouissants d'azur et de lumière. Leur âme éprouve alors des émotions et des extases inconnues. Ils habitent par la pensée des palais enchantés. Tantôt, emportés par la brise parfumée à travers l'immensité des cieux, ils visitent plus rapides que l'éclair des régions merveilleuses qu'aucun regard humain n'a jamais contemplées. Tantôt, entraînés comme une fleur détachée de la rive par un fluide mystérieux, ils parcourent des paradis de verdure et respirent avec avidité des senteurs ignorées. Telles sont les folies dans lesquelles tombent les liseuses de romans. Quand il leur faut descendre de ces illusions dans les réalités, qui pourrait dire toute la tristesse qui les accable ?

Après avoir lu beaucoup de romans, rien de plus naturel que d'en rêver. En comparant la monotonie des devoirs que chaque jour ramène, avec l'existence imaginaire et chimérique des personnages de roman, la liseuse effrénée se dégoûte de sa position, elle en rêve une autre, elle dédaigne les tendresses de la famille et le bonheur du foyer.

2. *Le mauvais livre tue le cœur.* Dès là qu'une jeune fille lit de mauvais livres avec plaisir, c'est qu'elle les aime ; par cela seul qu'elle les aime, on doit forcément en conclure qu'ils sont dangereux pour elle et qu'ils ravagent son âme, attendu qu'il est impossible de ne pas se souiller en se roulant dans la fange. Il en est des livres comme des aliments : leur nature est de nourrir, il faut qu'ils produisent un effet heureux ou funeste.

3. *Pour s'excuser,* on dit que cette lecture orne l'esprit et le polit. — Mais l'innocence, la candeur qu'elle fait perdre, ne valent-elles pas mieux cent fois qu'une culture superficielle et banale ? Et n'est-il pas insensé de croire qu'on ne peut apprendre à parler qu'en apprenant à mal vivre ?

Le prétexte que les romans ornent l'esprit ne justifiera jamais l'imprudence qui expose à y trouver des doutes, des tentations, des erreurs.

On dit encore : « Cette lecture ne me fait pas de mal. » — Allons donc ! Mais vous êtes pêtées du même limon que les hommes vos frères, il y a en

vous les mêmes inclinations, le même fond d'orgueil, de sensualisme. Quoi ! les prêtres qui sont quelquefois obligés de lire certains livres pour en réfuter les erreurs ne les ouvrent qu'en tremblant et en priant Dieu humblement de les préserver de toute chute, et vous croiriez pouvoir sans remords de conscience vous permettre hardiment la lecture de ces sortes de livres ! Non, non... Vous n'êtes pas si fortes et si invulnérables que vous vous l'imaginez. Vous l'êtes d'autant moins que vous vous illusionnez davantage sur votre force. Votre faiblesse est grande et vous vous exposez à perdre ce qu'il y a de plus précieux en vous : la pureté du cœur !

## *Conclusions pratiques*

1<sup>o</sup> Ne lisez jamais un livre douteux sans vous être renseignées, sans avoir demandé l'avis de votre mère ou bien de votre confesseur.

2<sup>o</sup> Si par quelque négligence ou même sans qu'il y ait aucune faute de votre part, vous ouvrez un de ces livres dont vous ignorez le contenu, fermez-le dès que vous sentirez votre imagination s'enflammer aux peintures qu'il lui offre, ou votre esprit s'attacher avec une curiosité trop avide à ses agréables récits. C'est presque toujours un signe défavorable pour le livre qui produit de telles impressions.

3<sup>o</sup> Enfin, soyez à votre devoir plus qu'à la lecture, travaillez, priez ; si vous appartenez à la société, soyez au monde dans la mesure où c'est nécessaire, soyez aux œuvres d'apostolat. — Ne manquez jamais votre lecture spirituelle, intéressez-vous aux livres sérieux, et vous n'aurez pas à demander à votre confesseur si vous pouvez lire tel livre, pas plus que si vous devez chasser le tigre ou pêcher la baleine.

Soyez au travail plus qu'à la lecture. C'est mon souhait. Puisse-t-il se réaliser !

ŒUVRES ORATOIRES ET PASTORALES  
DE

**Mgr LAROCHE**

2<sup>e</sup> édition. — 5 forts volumes in-12. — Prix *franco* en gare pour nos abonnés : 15 francs.

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 2 julii 1902.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis.*

*Le gérant : J. MAITRIER.*

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Entretiens sur les évangiles du dimanche.** — XXXVI. 10<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte : La parabole du Pharisien et du Publicain, 513.

**Réflexions sur des paroles du Propre des messes du dimanche.** — XXXVII. 10<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte, 517. — XXXVIII. 11<sup>e</sup> dimanche, 520.

**Pour la reddition de l'image de sainte Anne,** 523.

**Catéchisme de persévérance.** — *La vie publique de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* — DEUXIÈME ANNÉE. — L'ÉDUCATEUR. — XV. Le grain de sénévé et le levain, 524.

**Les litanies de la Sainte Vierge, Entretiens à des jeunes filles.** — XLIV. *Auxilium christianorum*, 529.

**Courtes instructions pour la prière du soir.** — LXXXIII. Abandon confiant à la Providence, 533.

**L'Eglise et la civilisation, Essais de conférences apologetiques.** — XI. L'enseignement : les livres, 534.

**Catéchisme de première communion.** — La transsubstantiation, 537. Du sacrifice de la messe au point de vue dogmatique, 541.

## ENTRETIENS SUR LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

### XXXVI

#### 10<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte

##### LA PARABOLE DU PHARISIEN ET DU PUBLICAIN

L'Eglise nous fait lire aujourd'hui à la messe la parabole du pharisien et du publicain. Cette parabole convient en général à toutes les âmes vaines et orgueilleuses, mais elle s'applique plus particulièrement à ceux qui professent pour eux-mêmes une estime exagérée et méprisent le prochain. Notre-Seigneur rencontra souvent sur sa route, au cours de sa vie publique, des hommes imbus de cet esprit. Remplis d'eux-mêmes et de leurs prétendus mérites, ils croyaient être seuls avec leurs disciples les élus du Seigneur; ils parlaient, décidaient, agissaient comme s'ils eussent été les seuls dépositaires de la loi et ses seuls interprètes, les maîtres de la doctrine et les modèles vivants de la sainteté. Ils cachaient sous le masque de la piété et de l'austérité leurs intrigues, leurs envies, leurs haines, leur vengeance et surtout une hauteur d'esprit que rien ne pouvait fléchir, un orgueil insupportable. Ils n'estimaient personne, n'épargnaient personne, ne faisaient grâce à personne, damnant tout le monde et traitant avec un dédain extrême quiconque n'entraît pas dans leur sentiment.

L'idée de sa propre excellence et le dédain pour autrui vont bien ensemble, et s'il s'est trouvé au temps de Jésus-Christ des âmes livrées à ce dé-

faut, il y en a eu dans toute la suite des siècles et il n'y en a que trop encore de nos jours.

Méditons donc la grande leçon que nous donne Notre-Seigneur et efforçons-nous d'en profiter.

L'Evangile met en scène successivement le pharisien et le publicain.

#### I. — Le Pharisien.

Étudions le caractère de l'orgueil et ses pernicieux effets dans le pharisien.

1. « *Le Pharisien se tenait debout.* » Au temps de Notre-Seigneur, l'usage avait prévalu chez les Juifs de prier debout. Mais l'expression dont l'Evangéliste se sert dans le texte original pour marquer cette circonstance indique la jactance, l'ostentation. Au lieu que le publicain, comme on le voit par la suite du récit, marque par son attitude les sentiments d'humilité dont son cœur est rempli, le pharisien entre, avance, laisse derrière lui tous les assistants, approche de l'autel, va prendre la première place, et là, sans plier un moment le genou, le visage assuré, la tête levée, orgueilleusement drapé dans son ample vêtement à franges, il porte les yeux au ciel et semble plutôt exiger du Seigneur l'acquiescement d'une dette que lui demander une grâce.

Il n'y a point de vice qu'il importe plus de tenir caché que l'orgueil quand on en est atteint, parce qu'il n'y en a point qui nous rende plus odieux. On pardonnera à un homme d'autres faiblesses, mais le désir de s'élever le rend insupportable. Aussi Dieu n'a-t-il pu souffrir l'orgueil dans le ciel et dès qu'il le vit dans les anges il les précipita au fond de l'abîme. Cependant on peut ajouter que de tous les défauts c'est celui qu'il est le plus difficile de dissimuler. Tout le fait paraître : l'air, la contenance, la démarche, le geste, l'expression du visage, le regard, les discours, le ton de la voix, le silence même.

On pourra affecter une certaine modestie extérieure. Mais quelque vigilance que l'on exerce sur soi-même, il n'est pas moralement possible que, dans le commerce de la vie, mille occasions imprévues ne viennent choquer notre amour-propre. On verra alors celui qui affectait les dehors de l'humilité éclater et se répandre en propos fiers et méprisants.

Ce qui doit encore plus étonner, c'est quand on vient à découvrir cette susceptibilité et cet orgueil dans des âmes pieuses et dévotes. Le prophète vit en esprit l'abomination de la désolation dans le lieu saint, et n'est-ce pas ce dont nous sommes témoins, quand nous voyons l'orgueil sous les livrées de Jésus-Christ, et jusque dans son sanctuaire? C'est là qu'on le porte, et au lieu de l'étouffer aux pieds d'un Dieu humilié et anéanti, c'est de là qu'on le rapporte aussi entier et aussi vivant qu'il était. Scandale qui affermit les tièdes et les indifférents dans leurs préjugés contre la religion et qui les autorise à dire, quoique avec une malignité outrée, qu'il suffit d'être dévot pour être plus jaloux de son rang,



plus sensible à la moindre offense, plus délicat sur le point d'honneur, plus intraitable sur ses privilèges et ses droits.

2. *Il faisait en lui-même cette prière : « Mon Dieu, je vous rends grâces. »* Rendre grâces à Dieu, c'est l'un des premiers devoirs de l'homme. Aussi, ce qu'il y a de répréhensible dans le pharisien, ce n'est pas de remercier Dieu, mais de ne pas le remercier par un véritable esprit de religion. Or une reconnaissance vraiment religieuse, en quoi consiste-t-elle ? A donner à Dieu toute la gloire des grâces qu'on a reçues et à ne s'en point glorifier soi-même ; à ne point abuser de ces grâces pour se préférer au prochain et pour le mépriser ; à s'humilier du mauvais usage qu'on a fait de ces grâces et qu'on en fait tous les jours ; à trembler en vue de ces grâces et du compte rigoureux que Dieu nous en demandera ; à ne se pas contenter de ces grâces et à ne pas croire qu'on n'a plus besoin de rien, mais à reconnaître, malgré l'abondance des dons de Dieu, notre extrême misère, et à implorer sans cesse la divine miséricorde pour en obtenir de nouveaux. Telles sont les dispositions d'une âme reconnaissante envers Dieu, tel est l'esprit qui l'anime et qui la conduit.

Mais ce n'est point là, à beaucoup près, l'esprit du pharisien. Il remercie Dieu, pourquoi ? Non pas pour donner à Dieu la gloire de toutes les grâces dont il se flattait d'avoir été favorisé, mais pour se l'attribuer à lui-même. A son gré, il n'y a personne qui l'égale et qui puisse entrer en parallèle avec lui. De cette estime de lui-même, ainsi que la suite le fait voir, naît le mépris d'autrui. Bien loin de craindre le jugement de Dieu, il semble qu'il veuille le prévenir et que ce soit ce qui l'amène à l'autel. Il semble qu'il vienne lui-même paraître devant le souverain Juge pour répondre du bon emploi qu'il prétend avoir fait des rares talents dont il se croit pourvu et du profit qu'il en a retiré. Enfin, persuadé que rien ne lui manque, et que ce qu'il a lui suffit pleinement, il ne souhaite ni n'attend rien autre chose ; et c'est pour cela même qu'il ne demande rien. Chose admirable, remarque saint Augustin : il est venu dans le temple pour prier ; mais examinez toutes ses paroles et vous trouverez qu'elles ne tendent qu'à se louer. *Seigneur, dit-il, je vous rends grâces ;* mais il n'a garde d'ajouter : *Mon Dieu, accordez-moi encore telle grâce.* Il en a autant qu'il est nécessaire, et il se considère comme parvenu au sommet de la perfection.

Mes frères, n'oublions jamais les dons de Dieu ; mais ne nous en souvenons que pour l'honorer. Ayons sans cesse dans le cœur et dans la bouche les paroles du pharisien, mais disons-les autrement que lui et dans un esprit chrétien.

3. *« Je ne suis pas comme le reste des hommes, lesquels sont voleurs, injustes, adultères, ni tel que ce publicain. »* C'est ici que l'orgueil se découvre dans ce qu'il a de plus choquant et de plus excessif. De quelle manière ?

a) Par un esprit de singularité : *« Je ne suis pas*

*comme le reste des hommes. »* Le pharisien partage l'humanité en deux catégories, de manière à former à lui seul la première. Il prétend faire rang à part. On ne voit que trop, hélas ! de ces esprits qui, par un sentiment d'orgueil et pour attirer l'attention, cherchent à se singulariser, à s'isoler, à *n'être pas comme le reste des hommes.* Si encore on n'affectait cette singularité que dans les choses indifférentes, dans la conduite du monde, dans les usages de la société ! Mais on l'introduit dans les choses de Dieu, dans les croyances, dans la morale, dans la pratique de la dévotion. Gardons-nous de telles tendances. Cherchons dans la religion non ce qui nous distingue, mais ce qui est capable d'éclairer notre esprit et de toucher notre cœur.

b) Par un esprit de censure et de censure outrée. Il n'y en eut jamais d'exemple plus frappant que celui du pharisien. Par où débute-t-il ? Il fait d'abord le procès à tout le genre humain : *« Je ne suis pas comme le reste des hommes, lesquels sont voleurs, injustes, adultères. »* Voilà sans doute une accusation bien grave et en même temps bien générale. Du moins s'il disait : Je ne suis pas comme quelques-uns, comme le plus grand nombre. Mais ce n'est pas assez. Il faut qu'il mette tous les hommes, excepté lui, hors des voies du bien. Il ne fait grâce à personne et il ne reconnaît de justice, d'équité, de probité, de vertu qu'en lui-même.

L'expérience nous apprend qu'il existe de ces prétendus saints qui, volontiers et sans beaucoup de peine, damnent presque tout le monde. Prévenus de leurs avantages, ils se persuadent être seuls dans les voies du salut. Ils se regardent avec une pieuse complaisance, bénissant Dieu de les avoir sauvés du naufrage et préservés de la corruption universelle.

Il est certain que le monde est bien corrompu, et sur ce point leurs plaintes ne sont pas mal fondées. Mais avec un peu plus de charité et moins d'orgueil, ils ne pousseraient pas si loin leur censure ; ils ne rendraient pas des arrêts si vagues et si étendus, ils ne concluraient pas si vite à la perte de quiconque ne suit pas leurs maximes ; ils ne se déchaineraient pas avec tant de violence contre la société humaine en général ; ils feraient justice à la piété partout où elle se trouve, et ils ne se figureraient pas comme le pharisien qu'elle ne se trouve que chez eux, ou qu'elle ne peut être agréable à Dieu là où elle se rencontre que si elle est marquée de leur sceau.

c) Par un esprit de dureté envers le prochain. Le publicain était un pécheur, mais c'était un pécheur pénitent ; les marques publiques qu'il donnait d'une douleur sincère devaient exciter la compassion du pharisien, mais l'orgueil pharisaïque est sans pitié, il n'est touché que de sa propre excellence, et il insulte à la misère d'autrui : *« Je ne suis pas comme ce publicain. »* S'il eût consulté l'Esprit de Dieu, il eût fait réflexion que ce pécheur n'était déjà vraiment plus pécheur, dès là qu'il était contrit et repentant, et la

religion lui eût dicté qu'il fallait condescendre aux faiblesses d'un homme nouvellement converti, qu'il fallait l'aider, le relever, le recevoir avec miséricorde. Mais un pharisien ne sait agir qu'en juge inexorable; il ne sait parler qu'avec dédain et avec empire, et jamais avec douceur et avec bonté. « C'est un malheureux, dit-il, je n'ai garde de lui ressembler. »

Que ces manières hautes et dédaigneuses, que ces paroles dures, dans la suite des temps, ont rebuté de pécheurs dont il eût été bien plus à propos de seconder les bonnes dispositions par de sages et salutaires ménagements! On eût gagné cette âme en la traitant avec plus de circonspection et de modération; on l'eût consolée, on l'eût encouragée, on lui eût inspiré de la confiance, au lieu qu'on l'a désolée et désespérée. « Mais, dit-on, c'est sa faute, et ce pécheur mérite tous les reproches qu'on lui peut faire et toute la sévérité dont on peut user à son égard. » J'en conviens, c'est sa faute, et il est digne d'être traité avec rigueur; mais, de votre part, n'est-ce pas en même temps une faute, et une faute très condamnable, de ne pas respecter dans votre frère, tout criminel qu'il est, l'image de Dieu et le prix du sang de Jésus-Christ; de l'exposer à une ruine totale par la manière trop impérieuse dont vous le traitez, par l'amertume de vos expressions et par la terreur de vos menaces; de ne vouloir pas charitablement, quoique prudemment, vous rapprocher de lui, afin de le rapprocher de son devoir; mais au contraire de vous buter, de vous obstiner contre lui et de ne tenir nul compte du triste état d'abandon où le jette votre inflexible roideur; de vous croire quitte de son malheur en disant : « C'est son affaire, que m'importe? S'il veut se damner, qu'il se damne! » Il se damne en effet. Mais n'en êtes-vous pas coupable, lorsque vous pouviez, par des voies plus douces, le retirer de l'abîme et le remettre dans le bon chemin?

d) Par un aveuglement grossier à l'égard de lui-même. Ce pharisien de l'Evangile se regarde comme un homme irréprochable et sans vice. Il se vante de ne pas être semblable aux autres hommes et surtout de ne pas être voleur, injuste, adultère comme eux. Etrange aveuglement de l'orgueil, dit saint Augustin! Non seulement ce pharisien est semblable aux autres hommes, mais il est pire que les autres hommes, puisque avec tous ses vices qu'il se déguise à lui-même et qui égalent au moins ceux des autres hommes, il est encore orgueilleux et superbe. Semblable aux autres hommes : car on peut bien juger qu'il n'était pas différent de ces autres pharisiens contre qui le Fils de Dieu s'est tant de fois déclaré, et à qui il reprochait en des termes si forts leur obstination, leur envie, leur animosité, leur ambition, leur intérêt, leurs intrigues, leurs cabales, leurs violences, leur mauvaise foi, leur hypocrisie. Pire que les autres hommes : puisque à tous ces vices il ajoutait la présomption et l'orgueil, qui en est le comble. Or voilà ce qu'il n'apercevait pas; de

sorte qu'avec toutes ses imperfections et tous ses défauts, il ne voyait rien en lui de défectueux.

C'est ce qui nous arrive à nous-mêmes, et c'est ce déplorable aveuglement où nous vivons. Nous avons des vices que nous ne connaissons pas, parce que notre orgueil nous fascine tellement que, découvrant le fêtu qui est dans l'œil d'autrui, nous ne remarquons pas la poutre qui est dans le nôtre. C'est pourquoi Dieu permet quelquefois qu'une âme s'oublie et tombe dans des fautes graves, afin que ces chutes lui apprennent à se connaître, et, en se connaissant mieux, à ne plus présumer d'elle-même, mais à s'en défier.

4. « *Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tous mes biens.* » Autre aveuglement de l'orgueilleux : il croit avoir des vertus qu'il n'a pas. En disant qu'il jeûne deux fois par semaine et qu'il donne la dîme de tous ses biens, le pharisien veut faire entendre qu'il est mortifié et pénitent, qu'il est homme religieux et fidèle observateur de la Loi. Mais avec tous les jeûnes qu'il pratiquait et toutes les dîmes qu'il payait, il n'avait ni la vertu de pénitence ni la vertu de religion. Comment cela? Parce que la vertu ne consiste pas précisément dans les œuvres, mais dans l'esprit qui les anime et qui les sanctifie. Elle n'est vertu qu'autant qu'elle procède de Dieu et qu'elle tend à Dieu, qu'autant que Dieu en est le principe et qu'il en est la fin, qu'autant que c'est un don de Dieu et un fruit de la grâce de Dieu. Mais si c'est l'orgueil qui la produit, si c'est l'orgueil qui l'inspire, qui la soutient, qui la fait agir, la grâce alors n'y a aucune part, Dieu n'en est plus le motif, et par conséquent ce n'est plus qu'une ombre et une apparence de vertu. Le pharisien pouvait donc jeûner et n'avoir pas la vertu de pénitence; il pouvait donner la dîme de tous ses biens et n'avoir pas la vertu de religion. Pourquoi? Parce qu'il ne jeûnait et ne payait si largement la dîme que par orgueil.

Importante vérité dont nous pouvons et devons faire l'application à tant d'œuvres chrétiennes que l'orgueil empoisonne, et qu'il dégrade aux yeux de Dieu. Ce sont de bonnes œuvres, à les regarder en elles-mêmes et à n'en considérer que la substance : on prie, on passe des heures entières devant les autels, on chante les louanges du Seigneur, on assiste à toutes les assemblées de piété, on s'intéresse aux pauvres, on les soulage par les aumônes qu'on leur fait et par celles qu'on leur procure, on visite les malades, on contribue à des établissements de charité, on instruit les ignorants, on rapproche les cœurs et on les réconcilie, on se consume de travaux dans l'accomplissement de ses devoirs, on se prive de toutes les douceurs, on s'assujettit à un genre de vie austère; mais toutes ces œuvres ne sont point des œuvres vraiment vertueuses ni de quelque valeur auprès de Dieu, dès que l'orgueil s'y mêle et qu'il y répand sa contagion.

Cet écueil de la vaine gloire est le plus subtil et le plus dangereux. Il est à craindre pour toutes



sortes de personnes, mais on peut dire qu'il l'est singulièrement pour celles-là mêmes qui vivent dans une plus grande régularité et qui semblent faire le plus de progrès dans la vertu. Il leur est d'une extrême difficulté d'éviter le piège de la vaine gloire. Le remède à un mal si pernicieux, c'est une sincère et profonde humilité, et c'est aussi ce que l'Evangile nous propose dans la pénitence du publicain.

## II. — *Le Publicain.*

Etudions les caractères de l'humilité, et ses effets salutaires dans le publicain.

1. « *Le publicain se tenait éloigné.* » Voici une image bien différente de l'autre. C'est un publicain et un pécheur, mais un publicain, mais un pécheur humble ; et saint Chrysostome ne craint point de dire que l'état même du péché avec l'humilité vaut mieux que l'état de justice avec l'orgueil, parce que l'orgueil détruit dans peu toute la piété du juste, au lieu que l'humilité efface le péché et sanctifie le pécheur par une parfaite conversion. Quoiqu'il en soit, le publicain commence d'abord à s'humilier par la place qu'il choisit : c'est la plus éloignée de l'autel, c'est la dernière, parce qu'il se regarde comme le dernier de tous. Il se connaît lui-même, et cette connaissance qu'il a de lui-même est le fondement de son humilité. Il sait de combien d'injustices, de fraudes, de vexations, de crimes il s'est rendu coupable. Le sentiment qu'il a de son indignité le porte à se mettre au dernier rang. Le pharisien s'était placé auprès de l'autel, le peuple s'était avancé dans le temple ; mais il ne se juge pas digne d'y entrer, ni de prier avec eux. Il demeure à la porte, les genoux en terre, la tête penchée, le corps prosterné.

Nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, et de là vient que nous avons tant de peine à nous humilier. Il ne faudrait qu'un regard sur nous-mêmes pour acquérir la perle précieuse de l'humilité. Sans rien dire de nos misères matérielles, quel est l'état de notre âme ? Que d'erreurs et d'ignorances dans l'esprit ! que de passions et de malignité dans le cœur ! quel penchant au mal ! quelle inconstance dans le bien ! quels égarements dans la conduite ! Que suis-je, Seigneur, devant vous ? Une âme touchée de cette connaissance d'elle-même, et se jugeant avec les lumières de la grâce dans la droiture de la raison et de la religion, n'a garde d'ambitionner de vains honneurs et de chercher la prééminence qu'elle ne croit pas devoir lui appartenir. Elle regarde comme son partage les oublis, les délaissements, les mépris. Tel est le miracle de l'humilité évangélique. Elle a formé des hommes incapables de se laisser éblouir par une grandeur imaginaire. Ces hommes sont rares, mais il y en a eu, il y en a, et plaise au ciel qu'il y en ait toujours dans l'Eglise de Dieu !

2. « *Le publicain n'osait lever les yeux au ciel.* » Une sainte confusion lui faisait baisser les yeux. Tandis que le pharisien promenait avec audace ses regards dans toute l'assemblée, le publicain

n'avait pas l'assurance de porter sa vue ni vers le ciel, ni vers l'autel, ni vers aucun de ceux qui étaient présents. Touché des remords de sa conscience, tremblant et interdit, il s'imaginait que tout lui reprochait ses iniquités. Il tenait donc humblement ses yeux attachés à la terre.

Quand l'humilité est dans le cœur, elle se montre jusque sur le visage et paraît dans tout l'extérieur. Mais où elle devient encore plus respectueuse, c'est dans les pratiques religieuses qui appellent l'âme fidèle devant les autels du Dieu vivant. Comment assiste-t-elle à l'adorable sacrifice ? Comment participe-t-elle aux sacrés mystères ? Comment prie-t-elle dans le sanctuaire ? Frappée de la majesté suprême du Tout-Puissant et de la distance infinie qui sépare le Créateur de la créature, que peut-elle faire autre chose que d'adorer, que de s'anéantir autant qu'il est possible et de trembler ? Ces anges que vit le prophète auprès du trône du Seigneur, se voilaient la face de leurs ailes, ne pouvant contempler la gloire du Très-Haut ni soutenir l'éclat de sa grandeur. Or la foi lui retracé toute cette gloire ; et à cette grandeur divine l'humilité lui fait opposer sa bassesse. De là ce respect religieux qui la pénètre tout entière et empêche ses sens de se distraire et de s'égarer même un seul instant.

3. « *Mais il se frappait la poitrine.* » Ce n'était pas en secret, mais publiquement. Il ne se contente pas de confesser à Dieu ses offenses ; mais, pour lui en faire une réparation plus éclatante, il les confesse devant une nombreuse assemblée. Car, quand il frappe sa poitrine à la vue de tout le monde, c'est comme s'il disait : « J'ai péché et j'en fais hautement l'aveu. » Que cet aveu coûte à l'orgueil et que c'est un grand triomphe pour l'humilité !

Nous péchons tous. Tel est le malheur de la condition humaine. Et cependant il y a des esprits altiers qui se croient impeccables et irrépréhensibles dans toutes leurs actions. Jamais vous ne les entendrez dire : « Je me suis trompé, je me rétracte, je me repens ; » ce sont des termes que l'orgueil ne connaît pas. Plutôt que de convenir de leurs erreurs ou de leurs fautes, ils s'obstinent à se défendre bien ou mal, peu importe.

Or un des plus heureux effets de l'humilité, c'est de nous délivrer des illusions dont nous sommes prévenus en notre faveur et de nous faire surmonter le penchant naturel que nous avons à nous disculper de nos fautes. L'homme humble est le premier et le plus zélé à s'accuser en présence de Dieu. C'est ainsi que les saints s'estimaient les plus grands pécheurs du monde : témoin saint François d'Assise qui disait que sur terre il ne connaissait point d'homme plus méchant que lui ; témoin saint Bernard, qui s'appelait la chimère de son siècle, voulant faire entendre que, dans la profession religieuse qu'il avait embrassée, il n'était que le dernier des religieux.

L'humilité ne s'en tient pas là. Ce qu'elle nous fait penser de nous-mêmes, elle nous le fait avouer

avec simplicité, quoique toujours avec discrétion et avec prudence. Ainsi on efface tout, on répare le mal et l'on se remet dans la voie du bien.

4. « *Mon Dieu, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur.* » C'est ce que disait le publicain, et c'est toute la prière qu'il faisait. Prière courte, mais pleine de foi et de cette confiance à laquelle Dieu ne refuse rien. Il sait, ce vrai pénitent, qu'il est pécheur, mais il sait aussi que Dieu est rempli pour le pécheur d'une pitié ineffable. Le souvenir de ses péchés l'humilie, mais ne lui fait pas perdre courage. Dans la vue des miséricordes infinies : « Ah, Seigneur, s'écrie-t-il, soyez-moi propice, à moi qui suis pécheur ! » Je me suis égaré, j'ai quitté vos voies, le mal m'a entraîné et précipité d'abîmes en abîmes, le poids de mes habitudes m'accable, la multitude et la gravité de mes offenses m'effraient, mais, mon Dieu, c'est pour cela que j'ai recours à vous, et que je vous conjure de m'être propice *à moi qui suis un pécheur.* Oui, Seigneur, je le suis et je l'ai été jusqu'à présent, ce n'est que trop vrai ; mais plus je l'ai été, plus vous ferez éclater les richesses de votre miséricorde en l'exerçant sur moi. Dans cette espérance je me tiens à vos pieds, je lève les mains vers vous, je vous implore et je ne me lasse pas de vous redire : « Seigneur, soyez-moi propice à moi qui suis un pécheur. » Je dis : « à moi qui suis un pécheur, » mais qui ne veut plus l'être, mais qui gémis sincèrement de l'avoir été, et qui dès lors cesse de l'être. Car tel est le sentiment de mon cœur, et sans cette disposition je ne pourrais rien espérer de vous ; mais avec ce cœur contrit et humilié, avec ce cœur résolu à tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner désormais, je puis m'approcher de vous, ô mon Dieu, et j'ose compter *que vous me serez propice à moi qui suis un pécheur.*

Au reste, ce serait une illusion de croire que cette prière ne convient qu'aux pécheurs insignes. Il n'y a point d'âme qui ne doive l'adresser à Dieu, et même ce sont les âmes les plus saintes qui en usent le plus souvent et le plus affectueusement, parce qu'elles sont les plus humbles. Quoiqu'il en soit, un des meilleurs exercices de piété pour toutes sortes de personnes, c'est de s'exciter chaque jour à une vive douleur de ses péchés, et de la ranimer par de fréquents actes de repentir. Si bonne qu'ait été notre vie, n'avons-nous pas à nous reprocher de nombreux manquements ? Péchés d'action, de pensée, de parole, péchés d'ignorance, de négligence, de fragilité, de malice, péchés personnels, péchés d'autrui, péchés passés, péchés actuels et présents, en voilà plus qu'il ne faut pour avoir lieu de s'écrier à toutes les heures de la journée et à toute occasion : *Mon Dieu, soyez-moi propice, à moi qui suis pécheur.*

La conclusion de cette admirable et touchante parabole se trouve sur les lèvres de Notre-Seigneur. Parlant du publicain, il nous affirme avec majesté que « celui-ci redescendit justifié dans sa maison, et non pas l'autre ; car quiconque

s'exalte sera humilié, et quiconque s'humilie sera exalté. » Nous l'avons déjà remarqué avec saint Chrysostome : qu'un pécheur humble vaut mieux, malgré tous les péchés dont il est coupable, qu'un juste orgueilleux avec toutes les vertus et toutes les bonnes œuvres qu'il pratique. Car l'humilité du pécheur lui attire des grâces qui le convertissent et l'élèvent à l'état de juste ; et l'orgueil du juste l'expose, par un châtiment de Dieu, à des chutes qui le pervertissent et le réduisent à l'état de pécheur. Nous en avons la preuve dans le pharisien condamné et le publicain justifié. L'un et l'autre vérifient parfaitement cet oracle du Saint-Esprit que « *Dieu résiste aux superbes et qu'il donne sa grâce aux humbles.* » (Jac., iv, 6).

Heureux donc les humbles de cœur, parce que Dieu les comblera de ses bénédictions, et qu'il les élèvera ; mais par une règle tout opposée, malheur aux âmes hautaines et présomptueuses, parce que Dieu les confondra et qu'il les rejettera. Ce que le Fils de Dieu est venu particulièrement nous enseigner, c'est l'humilité. Il ne nous a pas dit : « Apprenez de moi à faire des œuvres extraordinaires et miraculeuses ; » mais : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Cette vertu si nécessaire, efforçons-nous de l'acquérir avec le secours d'en haut. La mesure de nos abaissements en ce monde sera la mesure de notre gloire dans l'autre.

## RÉFLEXIONS SUR DES PAROLES DU PROPRE DES MESSES DU DIMANCHE

XXXVII

DIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

**I. Lorsque je criais vers le Seigneur, il a écouté ma voix.** — Quelle consolante vérité ! Nous ne saurions trop la redire pour entretenir notre espérance et nous exciter à recourir à Dieu dans nos peines, dans nos tribulations et dans toutes les circonstances de la vie où nous avons besoin de ses grâces. Quel est le chrétien qui n'a pas élevé sa voix et qui ne puisse nous dire qu'il a été exaucé, sinon toujours, du moins à certaines heures qui pesaient lourdement sur son âme ? Voyez Moïse et le peuple juif poursuivis par leurs oppresseurs : *Quand Pharaon se fut approché, les enfants d'Israël, levant les yeux, aperçurent les Egyptiens derrière eux, et ils furent saisis d'une grande crainte, et ils crièrent vers le Seigneur.* (Ex., xiv, 10). Or, Moïse entendant leurs plaintes, répondit : *Ne craignez point, demeurez fermes, et voyez les grandes merveilles que le Seigneur va faire aujourd'hui ; car les Egyptiens que vous voyez en ce moment, vous ne les verrez plus jamais.* (Ib., 13). Moïse avait dit vrai : le Seigneur avait écouté la voix de son peuple. Et ne croyez-vous pas qu'il écoutera de même la voix du peu-



ple chrétien ? L'amour qu'il nous a témoigné sur le Calvaire nous en est une garantie. Il en a toujours été ainsi dans le cours des siècles, tant dans l'Ancien Testament que dans le Nouveau Testament, et ce ne sont pas seulement les peuples qui ayant crié ont été écoutés, ce sont toutes les âmes qui se trouvaient dans l'affliction, qui avaient besoin de délivrance. Voici un homme, c'était un publicain, que l'évangile de ce jour nous présente ; il est venu dans le temple pour y prier. Il souffrait, non dans son corps, mais dans son âme, car il pliait sous le poids de ses fautes. Il a dit : *O Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pauvre pécheur !* Et Jésus-Christ nous a révélé comment Dieu avait exaucé ce cri de repentir : *Je vous le dis, celui-ci s'en retourna justifié dans sa maison.* (Luc, xviii, 13-14). Et vous, quand vous venez prier dans nos églises, n'avez-vous rien à demander ? Faites-en l'expérience : *Demandez et il vous sera donné.* (Matth., vii, 7).

Bien que le Psalmiste nous dise : *Du milieu de la tribulation, j'ai invoqué le Seigneur et le Seigneur m'a exaucé* (Ps., cxvii, 5) ; bien qu'un prophète nous dise : *Il arrivera que quiconque aura invoqué le nom du Seigneur, sera sauvé* (Joel, ii, 32) ; bien que Jésus-Christ nous ait dit : *Si vous me demandez quelque chose en mon nom, je le ferai* (Jean, xiv, 14), malgré ces paroles si formelles, est-ce à dire que nous serons toujours exaucés dans nos prières ? Méditez la réponse de saint Jacques : *Vous demandez, nous dit-il, et ne recevez point, parce que vous demandez mal, pour satisfaire vos convoitises. Ne savez-vous pas que l'amitié de ce monde est ennemie de Dieu ? Quiconque donc veut être ami de ce monde se fait ennemi de Dieu. Pensez-vous que ce soit en vain que l'Écriture dise : « C'est après l'envie que soupire ardemment l'esprit qui habite en vous ? » Mais il donne une grâce plus grande. C'est pourquoi elle dit : « Dieu résiste aux superbes, mais aux humbles il donne la grâce. »* (Jac., iv, 3-6). D'après cet enseignement, il vous est facile de comprendre pourquoi, lorsque vous criez vers Dieu, votre voix n'est pas toujours écoutée. Soyez donc juste ou pécheur repentant, puis tombez à genoux, et le ciel s'ouvrira pour laisser descendre sur vous les grâces que vous aurez demandées. C'est encore saint Jacques qui nous donne cette leçon : *La prière du juste, dit-il, peut beaucoup. Elie était un homme semblable à nous, passible : cependant il pria avec instance qu'il ne plût point sur la terre, et il ne plut pas pendant trois ans et six mois. Et il pria de nouveau, et le ciel donna de la pluie, et la terre donna son fruit.* (Ib., v, 16-18). Enfin ajoutez à cette humilité de cœur et à cette persévérance que rien ne doit lasser, une entière et complète soumission à la volonté de Dieu. C'est ce que saint Jean nous dit : *Nous avons cette confiance dans le Fils de Dieu que quelle que chose que nous demandions selon sa volonté, il nous écoute.* (I Jean, v, 14). De là cette conclusion que notre

prière doit être toujours conforme à la volonté de Dieu ; et il n'y a que celle-là qu'il puisse exaucer, car il sait mieux que nous ce qui nous est utile pour notre salut. C'est pourquoi, s'il nous arrive quelque chose de contraire à ce que nous demandons, supportons-le avec patience, et rendons grâces à Dieu, persuadés que ce qui nous arrive par la volonté de Dieu est préférable à ce qui nous serait arrivé par la nôtre.

Nous avons en Jésus-Christ un exemple qui nous montre comment nous devons réunir cette triple qualité de la prière. Considérez-le au Jardin des Oliviers. Tout en lui, sa posture, ses paroles, nous révèle son humilité, sa persévérance et sa soumission à la volonté divine : *Mon Père, dit-il, si c'est possible, faites que ce calice s'éloigne de moi.* Voilà le premier objet de sa prière, et voici le second : *Mais que votre volonté soit faite et non pas la mienne.* (Matth., xxvi, 39). En sorte que cette prière équivaldrait, nous semble-t-il, à celle-ci : « Mon Père, je vous demande d'éloigner de moi ce calice, si ma demande est conforme à votre volonté ; je vous demande de me laisser boire ce calice, si c'est conforme à votre volonté. » — Ainsi doit-il en être de toutes nos prières. Mais il en est une que nous pouvons, cependant, lui adresser avec certitude et sécurité ; et quelle est-elle ? C'est de lui demander la vie véritable et bienheureuse, où devenus immortels et incorruptibles de corps et d'esprit nous jouirons éternellement de la vue du Seigneur. C'est pour cette seule chose qu'il faut demander tout le reste, et qu'on peut le demander convenablement. Celui qui l'obtiendra aura en elle tout ce qu'il peut vouloir, et ne pourra plus rien désirer qui ne soit convenable. Là, en effet, est la source de la vie, dont nous devons être en quelque sorte altérés en priant, tant que nous vivons dans l'espérance et que nous ne voyons pas ce que nous espérons ; là est encore la source de la vie, tant que nous sommes sous les ailes de Celui en présence duquel tous nos désirs tendent pour être enivrés de l'abondance des biens de sa maison, et pour étancher notre soif au torrent de ses délices. Quand viendra ce jour, étant rassasiés de ces biens, nous n'aurons plus rien à demander en gémissant, nous n'aurons qu'à jouir de ce que nous aurons obtenu ; mais en vivant dans l'attente de la réalisation de cette bienheureuse espérance, demandons-lui d'accomplir sa volonté et non la nôtre dans la manière dont il exaucera nos prières. O mon Dieu, puissé-je ne vous adresser que des prières que vous désirez exaucer selon votre volonté, et non selon la mienne ! Mais nous ne pouvons nous élever nous-mêmes jusqu'à cette perfection dans nos prières, et *personne, lisons-nous dans l'épître de ce jour, ne peut dire Seigneur Jésus, que par l'Esprit-Saint.* (I Cor., xii, 3). Appliquons-nous donc à mériter d'abord la grâce de l'Esprit-Saint, et nous arriverons ainsi à savoir ce que nous devons demander et comment nous devons le demander. (S. Aug., Ad. Prob., Ep. cxxx, n. 26-28).

**II. Le Seigneur me délivrera des menaces de ceux qui s'approchent de moi.** — C'est bien ainsi que doit s'exprimer tout chrétien, car le Seigneur ne nous a pas seulement rachetés en mourant pour nous sur la croix, mais il veille encore sur nous pour nous défendre contre les attaques de nos ennemis, visibles ou invisibles. Jésus-Christ nous a dit : *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. Voici que je suis avec vous tous les jours.* (Jean, xvi, 33 ; Matth., xxviii, 20). Non, *il ne s'assoupira ni ne dormira, celui qui garde Israël.* (Ps., cxv, 4). C'est le Seigneur qui nous garde et il nous délivrera de la main des pécheurs : *Il nous gardera comme un pasteur son troupeau.* (Jér., xxxi, 10). Ah ! il y a certainement bien des heures où nous sommes portés à dire à Dieu : *Vous êtes mon soutien, pourquoi m'avez-vous oublié ? Et pourquoi faut-il que je marche tout contristé, tandis que mes ennemis qui me tourmentent, m'accablent de reproches en me disant tous les jours : Où est ton Dieu ? Pourquoi es-tu triste, mon âme, et pourquoi me troubles-tu ? Espère en Dieu : il est le salut de mon visage et mon Dieu.* (Ps., xli, 9-11). C'est ainsi que nous sommes partagés entre la crainte et l'espérance ; et Dieu, que fait-il pour nous à ces heures si tristes pour nos âmes ? Le Psalmiste nous le dit : *Le Seigneur, pendant le jour il a envoyé sa miséricorde, et pendant la nuit son cantique (Ib.), c'est-à-dire il ne vous montre qu'il vient à votre secours que lorsque l'affliction est sur le point de vous surmonter.* Et vous, que ferez-vous dans l'attente de votre délivrance ? Imitez le Psalmiste qui disait : *En mon cœur est une prière au Dieu de ma vie. (Ib.).* Me voici comme le cerf altéré qui soupire après la source des eaux, et je me rappelle la douceur de cette voix qui m'a conduit, en passant par le tabernacle, jusqu'à la maison de Dieu. Non, je n'irai pas, en effet, acheter au delà des mers les supplications que j'ai à faire à Dieu ; ou, pour que Dieu m'exauce, je ne naviguerai pas dans les pays lointains, afin d'en rapporter de l'encens et des parfums ; ou bien, je ne tirerai pas de mon troupeau un veau ou un bœuf pour le lui offrir en sacrifice. J'ai au dedans de moi la victime à immoler ; j'ai au dedans de moi l'encens à offrir ; j'ai au dedans de moi le sacrifice propre à fléchir mon Dieu ; car *le sacrifice que Dieu désire est un esprit brisé de douleur. Vous ne dédaignez pas, ô Dieu, un cœur contrit et humilié.* (Ps., l, 19). Voyez comment il a délivré le publicain dont nous parle l'évangile de ce jour. (S. Aug., *In Ps. xli*).

Il nous est d'autant plus nécessaire d'obtenir notre délivrance que nous sommes exposés davantage à subir les attaques de ceux qui s'approchent de nous. Quels sont ces ennemis ? — C'est d'abord le péché, qui cherche à nous réduire en esclavage et à nous séparer de notre Dieu. Il veut nous séduire et s'emparer de notre âme. Aussi s'approche-t-il de nous comme il s'approcha de nos premiers parents. (Gen., iii). Dès que nous voyons

qu'il veut nous saisir, fuyons les occasions : *Fuyez le péché comme un serpent, car si vous en approchez il se saisira de vous.* (Eccli., xxi, 2). Si par malheur il réussit à nous rendre captifs, rompons ses chaînes à l'exemple de David, qui brisa toute la force du péché par la pénitence en disant au prophète Nathan : *J'ai péché contre le Seigneur.* (II Rois, xii, 13). Suivons donc le conseil que saint Paul nous donne, disant : *Déchargeons-nous du péché qui nous enveloppe.* (Hébr., xii, 1). — C'est ensuite le démon qui s'approche de nous pour nous dévorer. Écoutons saint Pierre nous disant : *Votre adversaire, le diable, comme un lion rugissant, rôde autour de vous, cherchant qui il pourra dévorer. Résistez-lui, forts dans la foi, sachant que la même affliction est commune à vos frères qui sont dans le monde.* (I Pier., v, 8-9). L'Apôtre ne pouvait mieux nous faire connaître notre ennemi et le moyen de le combattre ; mais voici qu'il nous annonce comment nous serons délivrés : *Le Dieu de toute grâce, continue-t-il, qui nous a appelés par le Christ Jésus à son éternelle gloire, après que vous aurez souffert un peu de temps vous perfectionnera lui-même, vous fortifiera et vous affermira.* (I Pier., v, 10). — Ce sont enfin les hommes pécheurs qui vivent au milieu de vous. Dans l'aire, la paille est proche du froment ; elle sort avec lui de la même semence, tous deux ont pris racine dans le même champ, la même pluie les a nourris, le même moissonneur les a fauchés, ils ont été battus ensemble, le même van les attend ; le grenier seul les sépare. Ainsi en est-il des justes et des pécheurs au milieu du monde. Prenez garde de ne point subir l'influence : *Celui qui touche de la poix en sera souillé, et celui qui communique avec le superbe se revêtira d'orgueil.* (Eccli., xiii, 1). Que faut-il donc faire ? Attendre dans la patience et l'amour l'heure de la séparation d'avec les méchants tout en continuant de dire avec sécurité : *Le Seigneur préservera mon âme, qui est en paix, des attaques de ceux qui s'approchent de moi.* (S. Chrysostome, *In Ps. xlviii* ; Denys le Chartreux ; S. Augustin, *In Ps. liv*).

**III. Dieu, qui est avant tous les siècles, humiliera mes ennemis.** — C'est à Jésus-Christ qu'appartient la vengeance sur nos ennemis. Dieu le Père lui a donné cette mission dès l'éternité : *Jésus-Christ, nous dit l'Apôtre, était hier, il est aujourd'hui, et il sera le même dans tous les siècles.* (Hébr., xiii, 8). Il était hier, car au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. (Jean, i, 1). Il était avant tous les siècles : *C'est de mon sein, lui dit Dieu le Père, que je vous ai engendré avant que la lumière existât.* (Ps., cix, 3). Et le Verbe s'est fait chair dans le temps et il a habité parmi les hommes. Le prophète l'avait annoncé, disant : *Il a été vu sur la terre et il a demeuré avec les hommes.* (Bar., iii, 38). Voilà l'aujourd'hui de Jésus-Christ dans le monde, mais au sein



de son Eglise ; et il durera jusqu'à la consommation du siècle, puisqu'il nous a dit : *Voici que je suis avec vous tous les jours.* (Matth., xxviii, 20). Jésus-Christ sera dans tous les siècles, car il nous dit du haut du ciel où il est assis à la droite de son Père : *Voici que je suis vivant dans les siècles des siècles, et j'ai les clefs de la mort et de l'enfer.* (Apoc., i, 18). S'il en est ainsi, Jésus-Christ a seul qualité pour humilier les pécheurs, les hommes, les orgueilleux et le démon qui étaient hier, qui sont aujourd'hui et qui seront jusqu'à la fin du monde. Dieu le Père lui a dit : *Demandez-moi et je vous donnerai les nations en héritage, et en possession les extrémités de la terre. Vous les gouvernerez avec une verge de fer et vous les briserez comme un vase de potier.* (Ps., ii, 8-9). Et encore : *Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds. Le Seigneur fera sortir de Sion la verge de votre puissance ; dominez au milieu de vos ennemis.* (Ps., cix, 1-2). Jésus-Christ ne s'est point exprimé autrement dans les jours de sa vie mortelle : *Le Père, nous dit-il, a remis tout jugement à son Fils. Il lui a donné le pouvoir de juger, parce qu'il est fils de l'homme.* (Jean, v, 22, 27). Puis il a dit aux apôtres : *Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre.* (Matth., xxviii, 19). Jésus-Christ a donc le pouvoir d'humilier ses ennemis qui sont aussi nos ennemis.

Comment exerce-t-il ses jugements ? — D'abord, quant au péché, que n'a-t-il pas fait pour nous en préserver et pour nous en délivrer ? Ouvrez le saint Evangile : à chaque page vous y lirez les anathèmes qu'il a prononcés contre tous les vices et en particulier contre l'orgueil. Vous y lirez encore les remèdes qu'il nous a indiqués tant pour l'éviter que pour nous guérir des blessures que nous en avons reçues. Vous y lirez enfin que les âmes qui sont venues vers lui pour en être délivrées, il leur a pardonné avec un amour sans pareil, et quand il le rencontrait dans ceux qui se plaisaient dans cet esclavage, il leur disait : *Vous mourrez dans votre péché.* (Jean, viii, 20). Il a ainsi humilié le péché en lui arrachant ses victimes, en le montrant méprisable et en nous révélant le malheur éternel dont il est la suite. — Quant au démon, il l'a de même humilié en remportant sur lui la victoire au désert (Matth., iv), en délivrant ceux qui en étaient possédés et en les forçant à lui demander comme une faveur d'être envoyés dans un troupeau de pourceaux. (Ib., viii, 31). Puis il nous a dit dans une autre circonstance : *Maintenant, le prince de ce monde sera jeté dehors.* (Jean, xii, 31). Et il l'a humilié au point de détruire son empire, et si le Fils de Dieu, comme s'exprime saint Jean, *est apparu, c'est pour détruire les œuvres du diable.* (Jean, iii, 8). N'est-ce point encore ce qu'il fait pour nous ? — Enfin, Jésus-Christ a humilié et humilié au milieu de nous les hommes pervers. Chaque jour s'accomplit au sein de l'Eglise, et par tout le monde, cette prophétie de la vierge Marie que nous trouvons dans son cantique :

*Celui qui est puissant a dissipé ceux qui s'enorgueillissaient dans les pensées de leur cœur. Il a renversé les puissants de leur trône et il a élevé les humbles. Il a rempli de biens les affamés et il a renvoyé les riches les mains vides.* (Luc, i, 51-53). A chaque page de l'histoire de l'Eglise, à chaque heure de la vie du chrétien fidèle ou du pécheur orgueilleux, vous constaterez cette vérité qui termine l'évangile de ce jour : c'est l'orgueilleux qui est condamné, c'est la paille qui est jetée, tandis que l'humble est exalté et que le froment est placé dans le grenier du ciel.

## XXXVIII

## ONZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

**I. Dieu est dans son saint lieu.** — Quel est ce saint lieu que Dieu habite plus particulièrement ? C'est d'abord le ciel, où il manifeste sa gloire et se donne en récompense aux anges et aux élus. Le Psalmiste appelait de tous ses vœux le jour de son entrée dans le ciel : *Seigneur, disait-il, c'est dans ma justice que j'apparaîtrai en votre présence, et je serai rassasié quand votre gloire m'aura apparu.* (Ps., xvi, 15). Et il regardait si bien le ciel comme étant la demeure de Dieu que lorsqu'il avait à lui demander son secours, il s'écriait : *Seigneur, j'ai levé les yeux vers vous qui habitez dans les cieux.* (Ps., cxlii, 1). C'est dans le ciel que nous jouirons de la récompense qui nous a été promise : *Venez, nous dira Jésus-Christ, possédez le royaume qui vous a été préparé.* (Matth., xxv, 34). Et le ciel est un lieu saint : *Il n'y entrera rien de souillé, ni aucun de ceux qui commettent l'abomination et le mensonge, mais ceux-là seulement qui sont écrits dans le livre de vie de l'Agneau.* (Apoc., xxi, 27). C'est pourquoi levons nos regards en haut pour redire souvent, selon le précepte de Jésus-Christ lui-même : *Notre Père qui êtes dans les cieux.* (Matth., vi, 9).

Dieu habite aussi plus particulièrement dans son Eglise. Quand le peuple juif était encore dans le désert, le Seigneur dit à Moïse : *Les enfants d'Israël me feront un sanctuaire, et j'habiterai au milieu d'eux.* (Ex., xxv, 8). Quand Jésus-Christ est venu dans le monde, Dieu lui avait donné la mission de fonder une Eglise, et cette Eglise une fois fondée, il lui a envoyé l'Esprit-Saint. Jésus-Christ avait dit à ses apôtres : *Moi je prierai mon Père et il vous donnera un autre Paraclet, pour qu'il demeure éternellement avec vous.* (Jean, xiv, 16). Or il est dit que le jour de la Pentecôte, les apôtres étant réunis dans le cénacle, *leur apparurent comme des langues de feu qui se partagèrent, et le feu se reposa sur chacun d'eux : et ils furent tous remplis de l'Esprit-Saint.* (Act., ii, 3-4). C'est ainsi que l'Esprit-Saint prit possession de l'Eglise de Dieu, de ce Dieu

unique et en trois personnes que nous adorons ; car ne croyez pas que l'Esprit-Saint puisse habiter quelque part sans le Père et le Fils. Et cette Eglise est un lieu saint : Jésus-Christ a voulu la faire paraître devant lui comme une Eglise glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais elle est sainte et immaculée. (Eph., v, 27). Aussi nous devons nous attacher à l'enseignement de l'Eglise, parce que Dieu nous parle par sa bouche et qu'il est au milieu d'elle. Alors vous saurez, selon l'expression de l'Apôtre, comment vous conduire dans la maison de Dieu, qui est l'Eglise du Dieu vivant, la colonne et le fondement de la vérité. (I Tim., III, 15).

Dieu habite enfin plus particulièrement dans l'âme du juste. Voilà le véritable temple que Dieu s'est bâti lui-même dans le monde pour y demeurer. C'est par sa grâce qu'il l'édifie et l'embellit chaque jour. Saint Paul nous le rappelle, disant : *Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous ?* (I Cor., III, 16). C'est dans nos cœurs que l'amour de Dieu se fait mieux sentir, et plus nous correspondons au travail que sa grâce accomplit en nous, c'est-à-dire plus nous devenons le trône de la sagesse, plus aussi nous avons part à sa divine société et à sa famille d'adoption. Et ce temple est saint, car la charité de Dieu est répandue en nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné. (Rom., v, 5). Aussi voulons-nous appeler Dieu à habiter en nous ? Observons sa loi, car Jésus-Christ nous a dit : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure en lui.* (Jean, XIV, 23). Mais remarquons que cette habitation de Dieu en nos cœurs n'est pas égale pour tous. N'est-ce pas en effet pour cela qu'Elisée demanda que l'Esprit de Dieu fût en lui deux fois plus qu'en Elie ? (IV Rois, II, 9). D'où vient que parmi les saints, les uns le sont plus que les autres ? sinon parce que Dieu habite en eux avec plus ou moins d'abondance. Aussi nous disons que la mesure de l'habitation de Dieu dans une âme est en rapport avec sa charité. (S. Aug., *Epist.* CLXXXVII).

**II. Dieu est dans son saint lieu.** — Revelons sur ces paroles en les entendant de Jésus-Christ comme homme, habitant dans un lieu déterminé, car s'il est partout tout entier comme Fils de Dieu, il n'en est pas ainsi de Jésus-Christ comme homme. Il n'est que dans le lieu où il se trouve ; et à ce point de vue, Jésus-Christ d'abord est dans le ciel depuis le jour de l'Ascension. Ayant mené ses apôtres jusqu'à Béthanie, il arriva que pendant qu'il les bénissait, il s'éloigna d'eux, et s'éleva au ciel. (Luc, XXIV, 50-51). A quelque temps de là, saint Etienne, après avoir parlé devant le conseil des Juifs, comme il était rempli de l'Esprit-Saint, leva les yeux vers le ciel, et il vit la gloire de Dieu, et Jésus qui se tenait à la droite de Dieu, et il dit : *Voilà que je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme qui est à la droite de Dieu.* (Act., VII, 55). Ce mystère,

Jésus-Christ l'avait annoncé à ses apôtres, lorsqu'il leur fit parvenir ce message par Madeleine au matin de sa résurrection : *Allez à mes frères, et dites-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu.* (Jean, XX, 17). — Et dans le ciel que fait-il ? Saint Paul nous répond : *Comme Jésus-Christ demeure éternellement, il possède le sacerdoce éternel. C'est pourquoi il peut sauver perpétuellement ceux qui, par son entremise, s'approchent de Dieu, étant toujours vivant, afin d'intercéder pour nous. Car il convenait que nous eussions un tel pontife, saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, et devenu plus élevé que les cieux.* (Hébr., VII, 24-26). Jésus-Christ est donc au ciel y remplissant en notre faveur les fonctions de son sacerdoce. C'est pourquoi ne doutez pas que Jésus-Christ ne soit au ciel d'où il doit venir un jour, et gardez fidèlement ce que tout chrétien doit savoir : que Jésus-Christ, après avoir souffert, comme le rappelle l'épître d'aujourd'hui, est ressuscité d'entre les morts, qu'il est monté au ciel où il est assis à la droite de son Père, et que c'est de là et non d'ailleurs qu'il viendra à la fin du monde. (S. Aug., *ut supra*).

Jésus-Christ est dans l'Eglise par sa présence sacramentelle. Entrez dans nos temples catholiques, prosternez-vous au pied de l'autel et adorez Jésus-Christ qui est là présent, tel qu'il est au ciel, mais sous une autre forme et dans d'autres conditions. En effet, qu'est-ce que l'Eucharistie ? C'est, nous répond le concile de Trente, *le sacrement qui contient réellement et substantiellement le corps, le sang, l'âme et la divinité de Jésus-Christ, et par conséquent le Christ tout entier.* (Sess., XIII, can. 1). L'Eucharistie c'est le corps de Jésus-Christ né de la Vierge Marie qui a souffert, qui est mort, et qui maintenant jouit de toutes les prérogatives des corps glorieux ; l'Eucharistie, c'est le sang de Jésus-Christ, jaillissant de son cœur, ayant passé par toutes les douleurs de l'effusion violente, et maintenant devenu brillant et joyeux de continuer à purifier toutes choses ; l'Eucharistie, c'est l'être tout entier de Jésus-Christ rendu présent au milieu de nous tant au point de vue des diverses parties de sa personne qu'au point de vue des divers états de sa vie, qui comprend celle qu'il passa sur la terre et celle qu'il mène actuellement dans le ciel. C'est toujours dans l'Eucharistie le Jésus-Christ de l'Incarnation, de la Passion, de la Résurrection et de l'Ascension qui nous dit : *Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle.* (Matth., XXVIII, 20). Entre le temps qui s'écoula de sa Résurrection à son Ascension, s'il est apparu quelquefois à ses apôtres, comme le rapporte l'épître de ce jour, maintenant il est là dans le sacrement de l'autel, demeurant au milieu de son Eglise, et nous disant : *Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes.* (Prov., VIII, 34). C'est la vérité que les peuples chrétiens comprennent, car ils sont venus pour adorer Jésus-Christ. Aussi pouvons-nous dire à l'Eglise jouissant, par tout le monde catholique,



de la présence sacramentelle de Jésus-Christ comme Dieu et comme homme : *Les nations se prosterneront devant toi, et ils te supplieront, disant : C'est seulement en toi qu'il y a un Dieu, et hors de toi il n'y a pas de Dieu. Vraiment vous êtes un Dieu caché, le Dieu d'Israël, un Sauveur.* (Is., XLV, 14-15). Malheur à nous s'il s'élevait parmi nous une voix qui eût le droit de nous dire comme Jean-Baptiste disait aux Juifs : *Il y a au milieu de vous quelqu'un que vous ne connaissez point.* (Jean, I, 26).

Jésus-Christ est dans l'âme du juste par la sainte communion. Il y est déjà par sa grâce comme Fils de Dieu, et voici qu'il y vient par l'Eucharistie comme Dieu et comme homme. C'est la grande merveille inconnue des temps anciens, c'est l'amour divin poussé à ses dernières limites. A l'heure du sacrifice, entrez dans nos temples catholiques : Jésus est présenté au chrétien qui, dès qu'il l'a reçu, se trouve lui-même le tabernacle vivant de Jésus-Christ. Ecoutez ce qu'il a dit : *Prenez et mangez, ceci est mon corps.* Puis ayant pris le calice, il a dit encore : *Buvez-entous, car ceci est mon sang, le sang du nouveau testament.* (Matth., XXVI, 26-28). C'est ainsi que Jésus-Christ vient habiter en nous : il y demeure en son corps, en son sang, en son âme et en sa divinité ! Que dure-t-elle, cette présence sacramentelle de Jésus-Christ en nous ? Est-ce d'une communion à l'autre ou bien cesse-t-elle en même temps que les saintes espèces sont consommées, détruites ? Nous n'avons pas à examiner cette question, mais nous savons et nous croyons qu'elle est réelle et personnelle, car il nous a dit : *Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui.* (Jean, VI, 57). Elle est donc certaine l'habitation, la demeure de Jésus-Christ en nous. Quelle merveille ! Quand le Verbe a pris chair, il a commencé d'habiter dans l'humanité ; et quand nous recevons en communion le Verbe incarné, nous l'amenons à habiter en chacun de nous. (S. Thomas, *Opusc.* LI, cap. XXV).

**III. C'est Dieu qui fait habiter dans sa maison ceux qui sont d'un même esprit.** — C'est un des fruits de la présence de Dieu et de Jésus-Christ dans l'Eglise et dans nos cœurs. La maison où règne la paix et l'union, c'est l'Eglise militante ; c'est encore chaque réunion ou congrégation d'âmes chrétiennes qui sont animées des mêmes sentiments ; c'est encore chaque famille religieuse, composée de tous ceux qui ont renoncé aux biens de ce monde et fait le sacrifice de leur volonté pour vivre en commun sous une même règle qui leur fournit de nombreux moyens de salut. En effet Dieu par la foi, par la charité et par sa grâce tourne toutes leurs volontés, leurs désirs et même leurs travaux vers un but unique qui n'est autre que sa gloire et le salut des âmes. C'est en parlant de la réunion de tous ces chrétiens que Jésus-Christ a dit : *Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux.* (Matth., XVIII, 20). Telle était la

primitive Eglise. Tous les disciples étant profondément convaincus de cette vérité que Dieu était au milieu d'eux, il en résultait que *la multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme.* (Act., IV, 32). Aussi l'Apôtre regardait-il cette union comme étant la gardienne la plus sûre de la foi parmi les fidèles, et c'est ce qui le portait à écrire aux Corinthiens : *Je vous conjure par le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ de n'avoir tous qu'un même langage, et de ne pas souffrir de schismes parmi vous, mais d'être affermis dans le même esprit et dans les mêmes sentiments.* (I Cor., I, 10. — Denys le Chartreux.).

Nous tous qui avons été baptisés, nous sommes tous devenus les enfants de Dieu, nous professons la même foi, nous formons une société qui est l'Eglise. De là cette conclusion que s'il y a entre nous unité de vocation, d'adoption, s'il y a union d'intelligence, d'esprit et de volonté pour croire les mêmes vérités et pratiquer les mêmes commandements, il doit y avoir aussi union de nos cœurs dans les mêmes sentiments. Et cette union est l'œuvre de Dieu, présent au milieu de nous, car *Dieu est charité* ; et c'est par cette charité que nous arrivons à nous aimer les uns les autres, d'où résulte l'union des cœurs. Alors *Dieu demeure en nous, et sa charité est parfaite en nous. Nous connaissons que nous demeurons en lui, et lui en nous, en cela qu'il nous a donné de son Esprit.* (Ib., 12-13). D'autre part, tous les chrétiens ont sur la terre des pères d'extraction différente, les uns sont nobles, les autres d'une condition obscure, mais tous invoquent un seul et même Père qui est dans les cieux et qui veut venir habiter en chacun de ses enfants. Dans ces conditions pouvons-nous n'avoir pas tous les mêmes sentiments, à moins de résister aux bonnes inspirations de notre commun Père qui est tout à la fois dans le ciel et dans nos cœurs ? Accomplissons sa loi et nous jouirons de cette union, car vous savez bien quels sont ceux que Jésus-Christ reconnaît pour ses frères et ses sœurs : *Quiconque, a-t-il dit, fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère.* (Marc, III, 35). Mais apprenez quelle est l'union qui doit régner entre nous, quels sentiments doivent nous animer. Saint Paul, après avoir rappelé aux Corinthiens qu'ils participent tous à la communication du sang de Jésus-Christ et à son corps, ajoute : *Quoique en grand nombre, nous sommes un seul pain, un seul corps, nous tous qui participons à un seul pain.* (I Cor., X, 17). Laissons donc Dieu et Jésus-Christ établir en nous cette unanimité de cœur et de sentiments qui doit exister entre les membres d'une même famille, et à mesure que cette union grandira, nous reconnaitrons davantage que notre âme est un lieu saint où Dieu et Jésus-Christ se plaisent à habiter. Ce sera notre bonheur.

Cette unanimité de cœur et de sentiments, hélas ! ne sera jamais parfaite en ce monde. Il y aura toujours quelque dissentiment, quelque difficulté, et peut-être des inimitiés entre nous. Les passions

sont là, impérieuses et nombreuses, qui nous excitent les uns contre les autres. C'est l'orgueil qui ne peut rien supporter; c'est l'amour de soi qui nous éloigne de notre prochain; c'est la soif des biens de la terre qui nous rend insatiables; en sorte que nous ne voyons que nous, nous ne cherchons que nous et nous voulons tout pour nous. Comment avec de semblables sentiments vivre en paix avec nos frères? Et cependant, comme l'a dit l'Apôtre, *Dieu n'est pas un Dieu de dissension, mais de paix.* (I Cor., XIV, 33). — Aussi vous ne rencontrez en vous et autour de vous que des ruines tant morales que temporelles. Car nous sommes bien semblables à ce royaume dont Jésus-Christ a dit : *Tout royaume divisé contre lui-même sera ruiné, et toute ville ou maison divisée contre elle-même ne subsistera pas.* (Matth., XII, 25). Jésus-Christ est venu, il est vrai, pour combattre toutes ces dissensions, et c'est l'Apôtre qui nous explique cette œuvre divine de notre Sauveur : *C'est lui, dit-il, qui est notre paix, lui qui des deux choses en a fait une seule, détruisant dans sa chair le mur de séparation, leurs inimitiés, et pour réconcilier à Dieu par la croix les deux réunis en un seul corps, détruisant en lui-même leurs inimitiés. C'est par lui que nous avons accès les uns et les autres auprès du Père dans un seul Esprit. Vous n'êtes donc plus des hôtes et des étrangers, mais des concitoyens des saints et de la maison de Dieu. Le Christ Jésus est la pierre principale de l'angle, sur lequel tout l'édifice construit s'élève comme un temple sacré dans le Seigneur, sur lequel vous êtes bâtis vous-mêmes pour être une demeure de Dieu par l'Esprit.* (Eph., II, 14-22). Voilà l'œuvre de Jésus-Christ pour que nous vivions tous dans les mêmes sentiments. — L'a-t-il réalisée en vous? Ah! s'il n'y est point parvenu, craignez, Dieu n'est point en vous, Jésus-Christ n'habite point en vous. Il ne vous reste qu'à suivre le conseil que saint Paul vous donne, disant : *Recherchez la paix avec tous et la sainteté sans laquelle nul ne verra Dieu.* (Hébr., XII, 14). Combien il est doux de vivre en paix, de telle sorte qu'il n'y ait qu'un cœur, qu'une volonté, qu'une âme pour tous! Le diable ne peut entrer dans une maison où règne la paix. Nous habitons ensemble dans cette vie d'ici-bas, et si nous voulons habiter ensemble dans la vie que nous espérons, ah! recherchons la paix. C'est la seule vertu qui soit en même temps bonne et utile. O paix, sois donc la tranquillité de mon âme, la droiture de mon cœur, l'objet de mes desirs. De même que l'esprit humain ne saurait donner la vie qu'à des membres unis ensemble, de même Dieu ne peut habiter en nous et nous vivifier qu'autant que nous serons unis dans la paix.

#### POUR LA REDDITION DE L'IMAGE DE SAINTE ANNE

Il n'est guère de saints qui, dans l'Eglise, jouissent d'un culte plus universel, plus populaire que l'illustre mère de la très sainte Vierge. On compte un grand nombre de sanctuaires bâtis en son honneur. Partout, jusque dans les plus modestes chapelles, on vénère son image. En notre France, toute une province la reconnaît comme sa patronne, et les confréries des mères chrétiennes se mettent volontiers sous sa protection.

Cette paroisse s'est toujours distinguée par le soin pressé avec lequel elle a adopté les plus vénérables traditions catholiques, toutes celles qu'une croyance antique, un usage universel ont consacrées et rendues plus chères à notre piété.

Je ne m'étonne pas si, de temps immémorial, sainte Anne a bénéficié parmi nous d'un culte de préférence, si les mères chrétiennes ont voulu particulièrement trouver en elle un modèle qu'elles puissent mieux se proposer d'imiter, une protectrice à qui elles recourent plus librement et qu'à toute heure elles puissent appeler à leur aide.

Ce culte si justifié a son symbole dans cette image autour de laquelle, comme sous un étendard sacré, les mères chrétiennes de cette paroisse aiment à se rallier, qui marche à leur tête dans les processions et les cérémonies saintes.

Richement décorée par la piété de celles qui, successivement, ont l'honneur de la porter, elle est comme la représentation vive de cette piété généreuse qui vous anime. N'est-ce pas chose naturelle que nous traduisions extérieurement les sentiments qui sont au fond de notre cœur? et qui donc peut nous reprocher d'ajouter à des hommages très sincères, à une prière confiante envers les saints qui sont les amis de Dieu, la vénération de leurs images? Ces images nous rappellent leur souvenir, nous représentent leurs vertus sous des traits familiers, dont la vue fait jaillir de nos cœurs des vœux plus ardents et nous élève par la pensée jusqu'à la réalité que nos yeux ne peuvent encore contempler. Ne vous semble-t-il pas que votre dévotion deviendrait froide et languissante si elle ne s'appuyait sur ces signes visibles qui en sont non la fin et le terme, mais un des mobiles les plus puissants?

L'image que vous avez devant vous représente sainte Anne dans la fonction principale qui échoit à la maternité, l'éducation de l'enfant. C'est Marie, la future mère du Sauveur, qui se tient debout près d'elle, suivant attentivement la leçon sacrée. Car, remarquez-le, cette enfant privilégiée et déjà tout illuminée des clartés du Verbe divin, ne peut pas recevoir un enseignement qui ne serait qu'humain. Sa mère tient ouvert devant elle le livre des divines Ecritures. Là seulement Marie perfectionnera cette science qui déjà l'élève au-dessus des



esprits célestes. D'avance elle y lira les destinées de son Fils et ses propres destinées à elle, et ce livre mystérieux qui ne laisse découvrir ses secrets divins qu'aux âmes humbles et ardemment éprises de l'amour de Dieu, n'aura rien que de clair et de lumineux pour cette intelligence qui ne cherche dans l'instruction qu'un moyen pour connaître et aimer davantage Celui qui est la vérité éternelle et le bien infini.

Mais encore, pour arriver à ce bel accroissement de science et de charité, Marie devra suivre l'ordre naturel. Pour elle comme pour les autres enfants, il n'y aura de progrès que par l'instruction et l'éducation. C'est le devoir comme le droit des parents d'y pourvoir et, dans la mesure possible, par eux-mêmes. La famille est un sanctuaire sacré où nulle influence étrangère n'est admise que sous l'autorité et le contrôle de ceux qui en ont la garde.

Sainte Anne mérite à bon droit de figurer à la tête de ces mères éminentes comme en a fourni en si grand nombre le christianisme, dont le principal, on pourrait dire l'unique souci a été la formation parfaite de l'esprit et du cœur de leurs enfants, une éducation fondée avant tout sur une solide instruction chrétienne.

C'est ce que signifie cette application qui apparaît dans toute sa tenue, ce mélange de fermeté et de douceur, de gravité et de bienveillance que nous contemplons dans les traits de son visage.

Voilà, mères chrétiennes qui m'écoutez, le modèle accompli que l'Eglise vous propose, afin que vous soyez animées à apporter vous-mêmes dans l'accomplissement de votre tâche quotidienne ces hautes qualités qui seront votre honneur en même temps qu'elles assureront l'avenir de vos enfants.

Appliquez-vous donc à graver dans votre mémoire les traits de votre sainte patronne, reproduits bien imparfaitement sans doute, cependant avec toute la vérité que comporte l'art humain, dans cette représentation d'une des scènes les plus pieuses de la vie de sainte Anne. Portez-en partout avec vous et la ferme empreinte et le souvenir persévérant.

Ainsi aurez-vous toujours présente la pensée des grandes choses que Dieu attend de vous, car qu'y a-t-il de plus grand ici-bas que de former des élus pour le ciel ? la pensée aussi du devoir à accomplir et des vertus indispensables à une œuvre de telle importance.

Mais, de plus, et alors que la grandeur du but à atteindre et les difficultés de l'entreprise pourraient déconcerter votre faiblesse, vous vous souviendrez que, dans le ciel, vous avez en sainte Anne une puissante protectrice. Avec vos hommages, vous lui offrirez vos prières avec une si pleine confiance qu'elle n'hésitera pas à faire valoir en votre faveur le grand crédit dont elle jouit auprès du Fils de Marie, Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Ces fortifiantes leçons, ces consolations si douces à l'âme, vous les avez soigneusement recueillies et

amoureusement goûtées pendant le cours de cette année, vous surtout qui aviez reçu en dépôt cette sainte image. Vous avez, et je me plains à vous en faire ici compliment, suivi avec un soin jaloux et fidèle les traces de celles qui vous ont précédée. Entre vos mains, l'image de sainte Anne a été comme en une place d'honneur ; du moins vous vous êtes efforcée qu'il en soit ainsi, et par la dignité de votre vie, et par une dévotion sincère, j'ajouterai par ces ornements, don de votre pieuse libéralité, qui décorent cette image.

Votre exemple, si conforme aux traditions en honneur dans cette paroisse, sera suivi par celle à qui je remets aujourd'hui cette image vénérée. J'en ai pour garant les instances que vous avez faites, Madame, pour que vous fût confié un si précieux dépôt. J'en ai pour garant aussi le culte empressé que vous avez, en toutes circonstances, par le passé, témoigné envers notre sainte patronne. Je suis heureux et je me félicite d'avoir aujourd'hui à vous donner son image, ne doutant pas que ce sera pour vous un motif pour honorer davantage encore l'illustre mère de la très sainte Vierge, ne doutant pas non plus que, par ce redoublement de zèle, vous attirerez sur vous et sur votre famille d'abondantes bénédictions.

Ce vœu, je le forme également pour toutes les mères chrétiennes de cette paroisse. Que grâce à la protection de sainte Anne et avec l'aide du secours divin, elles se rendent de plus en plus épouses dévouées et mères accomplies ! Que par elles la foi et les saintes pratiques s'affermissent et s'accroissent parmi nous ! Cette fidélité leur obtiendra, nous obtiendra à tous des récompenses précieuses ici-bas et un jour l'éternelle félicité dans le ciel. Ainsi soit-il.

## CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

*historique et apologetique*

DEUXIÈME PARTIE

JÉSUS-CHRIST

### II. — LA VIE PUBLIQUE

#### III. — Deuxième année

*L'Éducateur*

XV

LE GRAIN DE SÈNEVÉ ET LE LEVAIN

Les paraboles qui précèdent paraissaient un peu décourageantes aux apôtres.

« Celui qui sème est sorti pour semer. » Mais sa semence est perdue aux trois quarts sur le chemin battu, dans les pierres, dans les épines. Une seule partie tombe dans la bonne terre et se prépare à produire jusqu'à cent pour un. Or, voilà que survient « l'homme ennemi » qui sème l'ivraie parmi le bon grain et empoisonne la terre.

Alors, que restera-t-il de la bonne semence ? Quelles âmes résisteront ? Y aura-t-il encore quelques fidèles, et comment échapperont-ils à tous ces désastres ? Et si l'entreprise est si difficile, et si d'un tel labeur il y a si peu de fruits, à quoi bon semer ?

Telle était la pensée qui naissait dans leur esprit. Ils étaient effrayés de tant d'obstacles à vaincre et de la stérilité de tant d'efforts.

Jésus va, par d'autres paraboles, leur montrer la puissance d'expansion du royaume de Dieu, de la grâce lorsqu'elle s'empare d'une âme, de la doctrine évangélique lorsqu'elle sera déposée dans les cœurs, jetée au sein de l'univers. Si l'homme travaillait seul, oui, son travail serait d'une désolante inutilité, mais Dieu travaille avec lui.

I. — Il attire d'abord leur attention sur la parabole qui va suivre, afin que le découragement fasse place à la confiance :

« A quoi assimilerons-nous le royaume de Dieu ? Quelle parabole pourra le faire comprendre ? »

« Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé qu'un homme prend et sème dans son champ. Quand on le sème, c'est bien la plus petite des semences confiées à la terre, mais bientôt il croît, il monte, il dépasse les plus hautes plantes, il étend de larges rameaux et les oiseaux du ciel viennent habiter sous son ombrage <sup>1</sup>. »

Le sénevé ou moutarde (*sinapis nigra*) est très abondant partout, mais surtout dans les pays chauds. « En Espagne, dit Maldonat, il s'élève bien au-dessus de la hauteur d'un homme, et dans les endroits où on le cultive on se croit en présence d'une forêt. J'ai vu souvent le sénevé servir de bois pour chauffer de grands fours à pain. Les oiseaux sont friands de sa graine : aussi quand les chaleurs de l'été l'ont mûrie, ils viennent se poser sur les branches pour la manger, et cependant les rameaux ne cèdent point sous leur poids. » Il en est de même du sénevé de Palestine.

Cette opposition frappante entre ce petit grain, presque imperceptible, et la haute plante qu'il produisait, faisait dire que c'était la plus petite de toutes les semences. Jésus, comme d'ordinaire, emploie le langage du peuple et peut-être même cite un proverbe. Ses auditeurs avaient sans doute sous les yeux des champs de sénevé, sûrement ils connaissaient parfaitement cette plante avec ses fleurs jaunes et les petites graines noires de ses siliques. Parmi ces hautes tiges, ils voyaient des nuées d'oiseaux qui s'abritaient sous les branches grêles, y cherchant leur nourriture. Aussi leur imagination est saisie, leur attention frappée.

Que leur suggère cette parabole ? — C'est que le royaume des cieux, la doctrine évangélique, humble d'abord ainsi que cette petite graine méprisée, se développera comme cette plante qui est presque un arbre, et offrira un asile hospitalier à

toutes les âmes, à tous les peuples, figurés par les oiseaux du ciel.

Ainsi l'Eglise, qui a pour mission d'étendre le règne de Dieu dans le monde, passera inaperçue d'abord, sera méprisée comme une graine inutile et sans avenir jetée au vent ; mais avec le temps elle croîtra, elle étendra ses rameaux sur tout l'univers, elle donnera à toutes les intelligences, à toutes les âmes, la nourriture qui seule ici-bas peut les rassasier.

Ardue était l'entreprise. Il fallait faire un monde nouveau, remplacer une religion commode, séduisante, qui s'appuyait sur les passions et s'appliquait à les flatter, à les satisfaire, par une religion austère qui prêchait le sacrifice, le pardon des injures, la chasteté, l'abandon des jouissances, et qui prenait pour emblème sévère la croix, une croix sanglante où le Christ avait été cloué. Tous les savants, les philosophes, les puissants, les empereurs, les sociétés constituées se lèveraient contre la religion nouvelle ; quelle folie d'espérer seulement pouvoir l'implanter !

« Si avant que de faire la première démarche et d'en venir à l'exécution de cette grande affaire, se demande là-dessus saint Augustin, Jésus-Christ en eût communiqué avec un des philosophes de ce temps-là, homme de sens et de conseil, et qu'il se fût ouvert à lui de cette sorte : « — Je veux, mal-« gré toutes ces contradictions, introduire une doc-« trine dans le monde ; je veux qu'elle y soit « reçue, qu'elle y fleurisse, qu'elle y règne, qu'elle « se répande partout. Et parce que Rome est la « maîtresse de l'univers, c'est là particulièrement « que je me suis proposé de l'établir. C'est cette « fameuse et superbe ville que je choisis dès à « présent pour en faire le centre de ma religion, « et du siège qu'elle est de l'Empire le siège prin-« cipal de mon Eglise. Toutes sortes de divinités « y habitent comme dans leur domicile et dans « leur temple : je prétends les en chasser et y do-« miner seul, » — qu'eût répondu à ce langage et qu'eût pensé de ce projet un sage du siècle ? Mais si le même Jésus-Christ lui eût ajouté que pour accomplir tout cela il ne voulait d'aucun des moyens que la prudence humaine a coutume de fournir pour ces grands et importants desseins, qu'il ne faisait aucun fond ni sur le crédit, ni sur les richesses, ni sur la doctrine, ni sur l'éloquence, et que pour tout secours il destinait à la publication de sa loi douze pauvres pêcheurs, sans lettres, sans science, sans appui, encore une fois, dit saint Augustin, ce philosophe n'eût-il pas traité cette entreprise de chimère et de folie ? Voilà cependant ce qui s'est fait, chrétiens, et c'est la merveille que nous voyons. »

Ainsi parle Bourdaloue, en montrant la force d'expansion du grain de sénevé de l'Evangile. « Seule la loi de Jésus-Christ, dit saint Jérôme, s'est maintenue dans les persécutions. *Sola in persecutionibus stetit Ecclesia*. C'est elle seule pour qui le sang de ses sectateurs ait été, selon le mot de Tertullien, comme une semence féconde. *Sanguis martyrum semen christianorum*. Dieu

<sup>1</sup> Matth., XIII, 31 ; Marc, IV, 30 ; Luc, XIII, 18, *in hor-tum suum*, dit saint Luc ; Ezéch., XVII, 23.



nous avait lui-même représenté ces miracles de la propagation du christianisme dans les Hébreux esclaves, dont l'Ecriture a marqué que plus les Egyptiens s'efforçaient de les opprimer, afin d'éteindre leur race, et plus ils croissaient en force et en nombre sans faire autre chose que de souffrir. *Quanto opprimebant eos, tanto magis multiplicabantur et crescebant.* Quels souvenirs, chrétiens, je me rappelle, et quelle scène, pour ainsi parler, s'ouvre devant mes yeux ! Je vois tout l'univers conjuré contre Jésus-Christ et contre sa loi, l'enfer qui lui suscite de toutes parts des ennemis pour la détruire ; les empereurs donnent des édits, les magistrats prononcent des arrêts, les bourreaux dressent des échafauds et des bûchers. Et que fera, pour résister à de si violents efforts et pour soutenir de si affreuses tempêtes, une petite troupe de gens livrés comme des victimes au pouvoir de leur persécuteur ? Ah ! Seigneur, s'ils ne peuvent rien faire par eux-mêmes, vous ferez tout pour eux ; et c'est là que vous emploierez cette force divine qui ne paraît jamais avec plus d'éclat que dans notre infirmité. »

Seul le grain de sénevé de l'Evangile ne meurt pas, parce que Dieu lui a conféré une puissance de vie indestructible. « Qui est-ce qui lit aujourd'hui, disait saint Jérôme, des livres des anciens philosophes ? A peine voyons-nous les plus oisifs s'y arrêter, au lieu que la doctrine de Jésus-Christ est prêchée par tout le monde, et que tout le monde parle de la loi que de pauvres pêcheurs ont publiée. *Rusticanos vero peccatores miseros totus orbis loquitur, universus mundus sonat* <sup>1</sup>. »

Saint Augustin a décrit brillamment à son ordinaire les gloires de ce grain de sénevé : « L'Eglise a grandi, les nations ont cru, les princes de la terre ont été vaincus par le nom du Christ afin d'être vainqueurs de l'univers. » Et tous recourent à l'Eglise, se réfugient dans son sein en toute calamité, en toute tribulation. « Il a grandi, ce grain de sénevé, il est devenu plus grand que toutes les plantes ; les oiseaux du ciel, les superbes du siècle viennent se reposer sous ses branches. Et d'où lui vient une si grande beauté ? Il sort de je ne sais quelle racine dont la beauté est éminemment glorieuse. Cherchons cette racine. Jésus a été méprisé, humilié, flagellé, crucifié, blessé, conpue. En lui, il n'y a nulle beauté, mais toute sa gloire s'épanouit dans l'Eglise, et l'arbre qui s'élève de cette racine a rempli toute la terre <sup>2</sup>. »

L'établissement de l'Eglise dans le monde est un fait tellement colossal, inexplicable par les seuls moyens humains, qu'il s'impose à tout esprit qui veut réfléchir. Cette croissance du grain de sénevé prouve que le doigt de Dieu est là, car les hommes ont tout fait pour l'arrêter. Les victimes ont lassé les bourreaux. Ce fait de dix millions de martyrs qui viennent témoigner de la vérité de la religion

de Jésus-Christ, sceller leur foi joyeusement dans leur sang, est un fait unique dans l'histoire et qui n'est pas assez étudié. Aujourd'hui, comme à ces époques violentes, les réponses admirables des martyrs, recueillies le jour même et séance tenante, feraient une impression décisive sur les âmes droites, si on lisait davantage les Actes des saints.

Mais le grain de sénevé c'est aussi la foi, la vérité qui se développe dans ces âmes droites, arrosées par la grâce de Dieu. Qu'est-ce que cet humble enseignement qui est déposé au catéchisme parmi l'indifférence apparente des auditeurs ? C'est une parole qui résonne, un point de doctrine qui est exposé, un article du Symbole, une vérité morale. Cela tombe dans une âme comme par hasard, et demeure ignoré dans un coin de l'esprit, sans même qu'on y réfléchisse.

Cependant le germe n'est pas mort, il laisse apparaître des signes réels de vie directive : c'est d'après cette vérité jetée en passant qu'une conduite se régit, que les idées se transforment, et que des hommes qui ne semblent aucunement chrétiens se dirigent pourtant d'après les principes de l'honnêteté chrétienne. Sans doute il y a dans ces existences mi-chrétiennes, mi-librepenseuses, mi-indifférentes, bien des étrangetés et des incohérences. Ce qui manque le plus dans la conduite pratique, c'est toujours la logique. Aussi bien, comprenez-vous que lorsque tout conspire contre ce pauvre grain de sénevé, livres, compagnies, journaux, opinion publique, ligues de haine combinées uniquement pour l'atteindre et le faire périr, comprenez-vous qu'il vive cependant, qu'il demeure, qu'il agisse, qu'il s'impose ? N'est-ce pas déjà un prodige que ce germe rien au monde ne puisse le détruire ?

Plus que nous ne savons, — car c'est le secret de Dieu, le secret des âmes, — il est vivace, il se développe, il s'épanouit, il pousse des rameaux de bonté, de justice, d'aumône, de compassion, de générosité. Et quand on réfléchit aux persécutions qu'il doit subir, aux obstacles à surmonter, aux efforts, aux luttes pour la vie, s'il triomphe, s'il s'affirme, s'il gagne le milieu familial, puis le milieu social, s'il éclaire de la pleine lumière chrétienne l'âme convertie, la réveille et lui ouvre les horizons apostoliques, c'est un miracle, et un grand miracle : Dieu seul peut en effet donner ce courage, trancher ces difficultés, détacher de ces passions, soustraire à ces tentations, à ces ténèbres, à ces séductions mondaines, et faire briller victorieuse, agissante et féconde, la lumière de la vérité qui produit les conversions et les œuvres. Or ce miracle nous le voyons tous les jours quand une âme, longtemps tourmentée, revient à Dieu soudain et s'écrie : « Je vois, je sais, je crois ! »

Les Pères se sont complus à étudier cette parabole consolante où le Sauveur fait ressortir les mystères de la puissance et de la grâce de Dieu.

Pour saint Grégoire, les rameaux sont les prédicateurs de la parole sainte. « Voyez comme ils s'étendent au loin, comme leur voix porte, suivant l'Ecriture, dans toute la terre, leurs paroles jus-

<sup>1</sup> Bourdaloue, Sermon pour le 6<sup>e</sup> dimanche après l'Epiphanie : La sainteté et la force de la loi chrétienne.

<sup>2</sup> S. Augustin, Sermon 44. Commentaire de ces paroles : *Erit radix in terra sitiienti.* (Is., LIII, 2).

qu'aux confins du monde. Dans ces rameaux reposent les oiseaux, c'est-à-dire les âmes pieuses. A l'aide des ailes des vertus, elles se soulèvent au-dessus des pensées terrestres ; fatiguées de cette vie, elles respirent, elles jouissent de leur enseignement consolateur <sup>1</sup>. »

S'emparant de la même pensée, saint Augustin ajoute à propos du panégyrique de saint Laurent : « Le rameau c'est Pierre, le rameau c'est Paul, le rameau c'est le bienheureux Laurent dont nous célébrons aujourd'hui la naissance au ciel. Les rameaux ce sont tous les apôtres ou les martyrs du Sauveur, rameaux où quiconque se prend fortement ne sera point submergé par les flots du siècle. Cachez-vous sous leur ombre et vous ne souffrirez point les ardeurs de la géhenne, vous serez à l'abri de la tempête excitée par le démon et du feu terrible qui suivra le jour du jugement. »

Ensuite il compare au grain de sénévé le saint martyr, broyé par les tortures diverses de sa passion. « Humble, ignoré, méprisé auparavant, quand il est soumis aux tourments, déchiré et brûlé, il répand dans toutes les églises du monde le parfum de sa haute noblesse, parfum du Christ que fait dégager son martyre <sup>2</sup>. »

Quelle joie pour les âmes de jouir de ce doux asile de la grâce dans les rameaux bénis où chante la parole de Dieu !

II. — Les mêmes appréhensions continuaient sans doute à envahir les apôtres. Ils connaissaient leur mission, ils la comprenaient déjà. Jésus était le grand Semeur, mais ils seraient des semeurs aussi, et que de semence perdue, que de paroles sans fruit, que de prédications pénibles à travers le monde, aussitôt stérilisées par le démon, par les mauvaises dispositions des âmes !

Et ils ne sont que douze pour cet immense labeur !

Jésus leur montre par une nouvelle parabole, encore plus saisissante que l'autre, malgré sa brièveté, qu'ils disposeront non seulement d'une *force d'expansion*, mais d'une puissance de *transformation* irrésistible.

« Le royaume des cieux est semblable à un levain qu'une femme prend et cache dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que le tout soit fermenté <sup>3</sup>. »

Tous sont frappés de cette comparaison empruntée aux usages journaliers ; ils voient la femme,

qui s'arroge ordinairement cette fonction dans le ménage, prendre les trois mesures de farine <sup>4</sup> nécessaires à la subsistance de sa maison et en faire une pâte dans laquelle ensuite elle déposera le levain. Bientôt, à la suite du travail mystérieux qui s'opère dans la masse, grâce à la vigueur, à l'énergie vitale des ferments, la pâte s'échauffe, se dilate, *lève*, et mise au four elle produira un pain exquis, savoureux, bon au goût, beau à l'œil.

Qui a produit cet effet surprenant, cette transformation totale ? C'est la puissance de l'humble levain, de cette poignée de pâte qui s'est emparée soudain de la masse entière, l'a compénétrée en toutes ses parties, changée et vivifiée.

La femme, c'est l'Eglise ; la farine, le monde ; le levain, la doctrine de l'Evangile, la charité de Jésus-Christ, la prédication de ses apôtres, l'action de la vérité sur les âmes, sur les familles, sur les sociétés.

Une fois qu'une âme a reçu ce levain sacré, elle ne peut plus s'en défaire. Sans même qu'elle s'en doute, c'est ce levain qui produit le ferment des idées, dans son esprit qu'il travaille toujours ; de ses affections, dans son cœur qu'il purifie ; de ses actions, dans sa volonté excitée par la conscience chrétienne.

Prenez même une âme qui prétend n'avoir gardé aucune étincelle de foi, aucune espérance au delà de cette vie, et qui professe l'égoïsme le plus écœurant. Quelle différence pourtant entre cette âme infidèle et « l'homme animal » dont parle saint Paul, qui ne perçoit rien des choses de Dieu ! Elle ne croit pas, dit-elle, mais en mille occasions elle agit comme si elle croyait, elle exalte ce qui est bien, elle blâme ce qui est mal, elle s'attendrit sur les misères d'une famille accablée, sur les calamités d'un peuple agonisant, elle retrouve même de belles indignations pour flétrir les oppresseurs, les bourreaux, les abus de la force, les cruautés qui deviennent une honte pour la civilisation.

Qu'est-ce que cela, sinon des pensées, des raisonnements inconsciemment chrétiens ? Par le baptême, par l'enseignement religieux, même restreint, le levain a été déposé dans cette âme et il y maintient son action plus victorieusement qu'on ne sait.

Mais cette action est admirable surtout dans les âmes soumises à l'Eglise, cette femme sage et prévoyante qui prépare et distribue la doctrine. Regardez-les, elles ont même foi, mêmes sentiments, mêmes ardeurs pour le bien. Elles ne forment qu'une radieuse unité sous le gouvernement des pasteurs. Ceux-ci parlent, tous entendent et obéissent, les consciences se soumettent, les cœurs adhèrent sincèrement. Toute la masse est compénétrée dans l'intimité des désirs les plus cachés. C'est une armée merveilleuse qui vit des inspirations de son chef, qu'anime la même généreuse pensée de la lutte pour la victoire, et qui mar-

<sup>1</sup> Hujus arboris rami sancti prædicatores sunt. (S. Greg., lib. XIX *Moral.*, cap. xi).

<sup>2</sup> Ramus est Petrus, ramus est Paulus, ramus est Beatus Laurentius cujus hodie natalitia celebramus. Rami sunt Apostoli vel Martyres Salvatoris, ad quos si quis se fortiter tenere voluerit, fluctibus sæculi minime mergitur... Ideo sanctum Laurentium grano sinapis possumus comparare, qui diversis attritus passionibus, per totum orbem gratia meruit fragrare martyrii. Qui ante constitutus in corpore erat humilis, ignotus et vilis, posteaquam vexatus, laceratus, exustus est, universis per totum mundum Ecclesiis odorem suæ nobilitatis infudit. (S. Aug., Serm. 33 de Sanctis).

<sup>3</sup> Matth., xiii, 33.

<sup>4</sup> Trois sé'ah. Le sé'ah équivaut environ à 13 litres : il est le tiers de l'ephah.



chera dans une parfaite unité d'efforts. Là pas de traîtres, pas même d'indifférents, tous patriotes pour conquérir la grande patrie du ciel.

Et quand ces dispositions animent une famille, un peuple, quelle joie partout, quelle force, quelle vie féconde, quelle puissance d'apostolat ! Il est des nations apostoliques qui se laissent mieux travailler par le levain de la foi et de la charité, ce sont les nations bénies de Dieu, les nations d'avenir.

Qui les a élevées, instruites, changées ? qui leur a infusé, à ces nations, barbares hier, aujourd'hui chrétiennes, cet esprit nouveau de générosité, d'oubli de soi-même, de sacrifice, cet esprit de martyre même, afin de convertir les peuples assis à l'ombre de la mort ? C'est toujours l'Eglise qui sans cesse renouvelle son levain de doctrine et de charité.

Dans la force d'expansion figurée par le grain de sénévé, nous voyions une preuve sans réplique de la divinité de l'Eglise ; la preuve est plus éclatante encore que nous tirons de sa puissance de transformation.

Qu'étaient les Francs par exemple au temps de Clovis et de ses successeurs ? Des brutes guerrières, inaccessibles à tout sentiment qui dépassait le champ d'action de leur francisque et de leur lance. Les rois s'envoyaient l'un à l'autre des sicaires et du poison, la famille de Clovis disparut ainsi presque tout entière au point qu'un jour Gontran, pendant qu'on célébrait la messe, adjura « les hommes et les femmes » qui remplissaient le sanctuaire d'épargner sa vie et celle des deux seuls neveux qui lui restaient, Childebart et Clotaire, afin qu'il pût les élever et faire d'eux des princes qui défendraient leurs peuples. Nul sentiment de justice, de bonté, de désintéressement : le seul intérêt comme mobile de leurs actions, l'ambition excusant tous les crimes, les meurtres, les violences, les adultères, les raptés étant des pratiques ordinaires dont on n'avait ni honte, ni remords, ni regret.

Pendant ce temps l'Eglise façonne sa pâte, elle y dépose le levain de l'Evangile, elle parle prudemment, mais énergiquement, elle instruit, elle proteste, elle excommunie, elle scelle ses enseignements du sang des meilleurs de ses fils, et quelque temps après vous pouvez voir les vertus fleurir non seulement dans les cloîtres, mais à la cour, des lois justes s'établir et s'observer, des églises qui appellent les vaincus et les vainqueurs, tous baptisés, pour qu'ils s'y embrassent en Jésus-Christ ; les Huns eux-mêmes, au dire de saint Jérôme, qui chantent des psaumes : *Hunni psalterium canere norunt* ; des milliers de monastères qui s'ouvrent à la voix de saint Benoît pour accueillir les fils des barbares devenus de doux et saints moines. C'est le miracle du levain, et quel miracle !

Le zèle de l'Eglise d'ailleurs ne se ralentira jamais. Elle travaille, elle attend, jusqu'à ce que toute la masse soit fermentée. Tant qu'il restera

des nations à évangéliser, des âmes à éclairer et à convertir, elle continuera à préparer sa pâte, à déposer le ferment sanctificateur jusqu'à la fin des siècles, *donec fermentatum est totum*.

Ce ferment, dit saint Augustin, c'est la charité qui embrase <sup>1</sup>. C'est Jésus-Christ lui-même, ajoute saint Ambroise, sous son apparence humaine : il était humble et méprisé et cependant sa doctrine intime était remplie d'une telle sagesse qu'à peine si le monde put la comprendre. « Quand elle eut commencé à se répandre dans tout l'univers, par sa puissance divine, elle attira tout à elle et changea tout le genre humain en sa propre substance afin de faire des chrétiens ce qu'est le Christ lui-même <sup>2</sup>. »

« Ne dites donc pas, conclut saint Jean Chrysostome : Nous ne sommes que douze ! Que pourrions-nous faire lorsque nous serons mêlés avec tout un monde ? Car c'est en cela même qu'éclatera votre force, qu'étant mêlés avec le monde vous vaincrez le monde ! »

Et il adjure les Grecs, c'est-à-dire les hommes instruits, de reconnaître enfin la puissance de Jésus-Christ, puisque l'avenir a confirmé ses prophéties. « C'est lui qui donne à ce levain cette force secrète et invisible. C'est lui qui veut encore aujourd'hui que ceux qui lui sont fidèles soient mêlés avec la multitude des hommes du siècle, afin qu'ils soient comme un levain sacré qui leur communique la vertu et la sagesse. Qu'on ne se plaigne donc pas du petit nombre des apôtres, puisque la vertu de leur parole a eu tant de force. Ce qui a été une fois pénétré par le levain se change en levain. »

Enfin ces reproches à l'adresse des chrétiens sans foi ni zèle pour les âmes : « Que si douze hommes autrefois ont été le levain qui a changé et sanctifié toute la terre, jugez, mes frères, quelle doit être notre corruption et notre lâcheté, si maintenant que nous sommes un si grand nombre de chrétiens, nous ne pouvons servir de levain pour ce qui reste, nous qui devrions être assez saints pour servir à la conversion de dix mille mondes ! » <sup>3</sup>

Tous nous avons reçu, nous portons en nous-mêmes ce levain précieux. Laissons-le agir, qu'il transforme nos actions et notre vie, que de là il passe dans l'âme de nos amis, de nos proches, et qu'il transforme ainsi peu à peu l'âme des familles, l'âme de la patrie.

<sup>1</sup> S. Aug., lib. I Quæst. Evangel., q. xii.

<sup>2</sup> S. Ambr., Sermon. 21 in dominic. vi post Epiphan. « Qui cum se cepit per totum orbem vigore divinitatis diffundere, statim omne hominum genus in suam substantiam sui potestate protraxit... ut... christianos cunctos faceret quod Christus est. »

<sup>3</sup> S. Jean Chrysostome, Commentaire sur saint Matthieu, Homélie 46<sup>e</sup>.

## LES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

Entretiens à des jeunes filles

### XLIV

AUXILIUM CHRISTIANORUM

Si Marie est le refuge des pécheurs, combien plus sera-t-elle le secours des chrétiens, c'est-à-dire de ceux qui sont disciples de Jésus-Christ, qui croient en lui et s'efforcent de l'imiter !

Nous formons une famille dont elle est la mère, et comme une mère elle s'empresse au secours de ses enfants, surtout de ceux qui comprennent le prix de la foi et qui craignent de la perdre, car ils ne sont pas exempts pour cela de la fragilité humaine. S'ils tombent et qu'ils l'invoquent, elle viendra aussitôt les relever : c'est une des plus douces et des plus impérieuses fonctions de sa maternité.

Cette invocation toutefois s'applique surtout au peuple chrétien. Il y aurait un beau volume à écrire sur l'intervention constante et efficace de Marie en sa faveur durant les dix-neuf siècles que Dieu a accordés déjà à son Eglise, et dont plusieurs furent si tourmentés qu'à diverses reprises les portes de l'enfer ont cru prévaloir contre elle. Qu'il nous suffise de rappeler quelques-unes des extrémités où elle a été acculée et d'où elle est sortie triomphante, grâce à la protection de Marie.

#### I

Souvent je vous ai montré la sainte Vierge au milieu du collège apostolique, éclairant, guidant, encourageant les apôtres et leur rappelant la doctrine précise de son Fils, que personne n'avait approfondie autant qu'elle. La tradition nous apprend même qu'elle accompagna saint Jean dans sa mission à Ephèse et c'est, à n'en pas douter, sa présence, son exemple, son autorité, qui fit de cette communauté chrétienne cette Eglise de choix dont saint Paul nous vante la haute piété.

Retournée au ciel, sa puissance n'en est que plus efficace et l'Eglise nous enseigne que seule elle a écrasé les hérésies dans l'univers entier : *Sola...* Arius, Nestorius sont frappés par elle. Ephèse illumine et la prière de reconnaissance retentit dans toutes les bouches : « Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous ! »

C'est elle qui inspire les Croisades. Quand Pierre l'Ermite prêche la première avec la mission expresse que lui en confère notre grand Urbain II, pour préparer l'esprit et le cœur des peuples, il leur apprend le Psautier laïque qui comprenait cent cinquante *Ave Maria*, comme le Psautier ecclésiastique se composait de cent cinquante psaumes. C'est donc avec l'*Ave Maria* comme mot d'ordre, comme prière, et comme clairon, que Godefroy de Bouillon se précipite sur l'Asie, c'est Marie auxiliaresse qui le fait entrer triomphant à Jérusalem.

Elles furent longues et terribles les guerres contre les Musulmans. Les Croisades sauvèrent l'Europe, parce qu'elles apprirent aux sultans à redouter la puissance de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne ; mais les princes chrétiens se lassèrent, ils abandonnèrent la Palestine, et les combats se poursuivirent pendant des siècles, moins retentissants, non moins barbares.

Tout chrétien qui tombait entre les mains des infidèles devait fouler aux pieds le crucifix, renier sa foi, autrement il était la victime de mille outrages, de mille persécutions dont la moindre était l'esclavage. Il y avait donc péril pour les corps et pour les âmes. Pour racheter ces malheureux esclaves, il fallait de l'or ou du fer, de fortes sommes ou la guerre avec la victoire. Marie, secours des chrétiens, laisserait-elle donc ses enfants en proie à tant de cruautés et de dangers ?

Il était urgent de fonder une œuvre pacifique, toute de charité et de dévouement, œuvre du cœur chrétien qui donnerait, qui trouverait de l'or et irait ensuite le porter aux musulmans pour racheter les captifs. Dieu choisit pour cette noble entreprise un jeune Français né à Mas-les-Puelles, près de Castelnaudary, Pierre Nolasque. Ce jeune homme avait quitté son pays ravagé par l'hérésie des Albigeois et, ayant vendu son patrimoine, il s'était rendu à Barcelone, à la cour de Jacques d'Aragon, qui guerroyait alors contre les Maures infidèles. Souvent, il entretenait ce prince du malheur des esclaves chrétiens, et ensemble ils se demandaient comment ils pourraient les délivrer, ou tout au moins les soulager.

Le 1<sup>er</sup> août 1218, Pierre Nolasque avait pour suivi sa prière jusqu'à une heure avancée de la nuit. Marie tout à coup lui apparut et lui dit : « Je veux que l'on fonde en mon honneur un Ordre dont les religieux rachèteront les captifs chrétiens au prix non seulement de l'argent de la charité, mais, s'il le faut, de leur propre liberté. » — « Qui êtes-vous pour me donner ce message ? » répondit le jeune homme effrayé, et qui suis-je, moi, pour accomplir une œuvre aussi difficile parmi les ennemis de Jésus-Christ, pour tirer ses enfants de leurs cruelles mains ? — « Je suis la Reine des Anges... Ne crains rien, je t'assisterai dans ton œuvre. Mes fils et mes filles de cet Ordre prendront des vêtements blancs comme ceux dont tu me vois revêtue. »

Ensuite elle disparut et remonta au ciel.

Or cette même nuit, saint Raymond de Pennafort, confesseur de Pierre, et le roi Jacques avaient eu la même vision. Le lendemain, de grand matin, Pierre Nolasque court à la cathédrale et y rencontre Raymond qui remerciait Dieu de la grande grâce de l'apparition de Marie. Un instant après, le roi y arrive à son tour et raconte la divine faveur dont il a été l'objet.

« — La glorieuse Reine des Anges, dit-il, m'est apparue, admirable de beauté et de majesté : elle m'a ordonné d'instituer pour la rédemption des



captifs un Ordre qui porterait le nom de Notre-Dame de la Miséricorde ou de la Merci. Et comme je te sais, Pierre, un grand désir de racheter les esclaves, c'est toi que je charge de l'exécution de cette œuvre. Pour toi, Raymond, je connais ta vertu et ta science : tu seras le soutien de l'Ordre par tes prédications. »

Dix jours après, Pierre revêtait à la cathédrale, devant une assemblée considérable, l'habit blanc de la Rédemption, après que Raymond dans un discours éloquent eut raconté l'apparition de Marie. Le roi institua solennellement l'Ordre et lui-même remit au nouveau religieux une robe blanche semblable à celle que portait la sainte Vierge, avec, sur le scapulaire, l'écu de ses armes royales sur lequel brillait la croix blanche de la cathédrale de Barcelone. Pierre reçut humblement ces insignes du sacrifice, et fit, outre les vœux ordinaires de religion, le vœu solennel de se donner en otage, s'il était nécessaire, pour racheter les esclaves chrétiens : à défaut d'argent sa liberté deviendrait leur rançon.

Telle est la pieuse origine de cet Ordre de la Rédemption des captifs, qui a sauvé tant d'infortunés et inspiré des dévouements qui sont au-dessus des forces les plus héroïques de la nature humaine, mais non pas au-dessus de la puissance de la grâce. Il est né d'un rayon de la compassion de Marie « Secours des chrétiens. »

L'Espagne, avec Ferdinand et Isabelle, s'affranchit enfin du joug des Musulmans, mais jusqu'en 1830 la Méditerranée fut sillonnée par les pirates infidèles qui y exerçaient sans répression leurs brigandages. Elle demeura le théâtre de leurs rapines impunies et le tombeau d'une multitude de chrétiens, pendant que l'Afrique continuait à se peupler d'esclaves d'Europe.

Que de sanglots elle entendit, de combien de larmes elle se vit arrosée, de quelles cruautés monstrueuses elle fut témoin, cette malheureuse terre d'Afrique ! N'est-ce pas aux prières que les esclaves chrétiens adressèrent à Notre-Dame Auxiliatrice qu'ils durent enfin d'être délivrés par l'épée de la France qui anéantit les derniers vestiges de l'antique piraterie ? Aussi est-ce vers Marie que monta tout d'abord le long cri de reconnaissance de tous les cœurs français et de la civilisation européenne affranchie du cimetière, des pièges homicides, des petites barques perfides des Musulmans. Le premier évêque d'Alger, Mgr Dupuch, s'empressa de consacrer à Notre-Dame des Victoires une antique mosquée d'Alger ; puis Mgr Pavy jeta les fondements de cette superbe basilique de Notre-Dame d'Afrique, qui, « par-dessus deux cents lieues de Méditerranée, fait face à Notre-Dame de la Garde<sup>1</sup>. » Devant le portique se lit cette inscription : « A la mémoire de ceux qui ont péri sur la mer et qui ont été ensevelis dans ses flots. »

Lorsqu'il l'acheva, en 1867, Mgr Lavigerie écrivait à ses diocésains : « J'ai voulu qu'on allât prier chaque semaine sur cette tombe immense qui recouvre comme d'un drap mortuaire les ossements de tant de chrétiens. J'ai voulu que sur tous les points du globe où elles se trouvent, inquiètes, désolées, les mères, les sœurs, les épouses, les filles de nos marins sachent qu'il est ici près des flots un sanctuaire vénéré où tous les jours on demande à Dieu et à Notre-Dame d'Afrique de leur ramener sains et saufs ceux qui leur sont chers, ou de leur accorder pardon et miséricorde s'ils ne sont plus. »

Chaque dimanche en effet le prêtre chante un *Libera* là, en face des vagues houleuses ; il récite le *Pater* et jette de l'eau bénite sur cette mer si longtemps infidèle, désormais irrévocablement chrétienne. On voit toujours à cette imposante cérémonie se presser une foule émue d'enfants orphelins et de femmes veuves, qui regardent en pleurant cette vaste étendue des eaux qui gardent pour jamais leurs pères, leurs fils, leurs époux. Une seule chose les console : c'est qu'ils sont morts sous le regard de Marie Auxiliatrice, en face de cette basilique qu'ils ont aperçue avant de disparaître, et qui se dresse sur les flots, sur les âmes, comme une protection, comme un phare divin. Ils savent aussi que la prière de la terre, portée sur les brises célestes, va les soulager là-bas, et que Notre-Dame d'Afrique est toujours Notre-Dame de la Miséricorde, Notre-Dame de la rédemption des âmes captives, Notre-Dame Auxiliatrice.

## II

Mais comment oublier Lépante où Marie signala surtout sa puissance et se montra le secours invincible des chrétiens ?

L'Europe était menacée alors d'une invasion semblable à celle qu'avait arrêtée autrefois le bras de Charles Martel. Le souvenir des Croisades était oublié ; les princes chrétiens divisés par l'apparition de la Réforme étaient occupés à des guerres égoïstes ou sanglantes ; seuls les Papes veillaient au salut du monde civilisé. Ils parlaient, ils avertissaient, ils prêchaient une nouvelle et nécessaire croisade ; mais leur voix n'était pas entendue.

Cependant saint Pie V avait réussi à réunir les flottes confédérées des Vénitiens, des Génois et des Espagnols sous le commandement d'un jeune général de génie, don Juan d'Autriche. Celui-ci devant le péril se prit à hésiter. Il avait là, en face de lui, trois cents vaisseaux ennemis, exercés, accoutumés à régner sur la mer, car jamais les Turcs n'avaient été vaincus dans une bataille navale ; et derrière cette flotte tout un peuple guerrier, enflé par trois siècles de succès inouïs, les terribles janissaires surtout dont le nom seul épouvantait la chrétienté.

C'était le 7 octobre 1571.

Les deux flottes qui se cherchaient depuis vingt jours s'étaient enfin rencontrées à la hauteur de

<sup>1</sup> *Le cardinal Lavigerie*, par M. l'abbé Klein, p. 62 et suiv.

Lépante. Les musulmans alignèrent audacieusement leurs vaisseaux. L'hésitation de don Juan fit bientôt place à une sorte de frayeur. Jean-André Doria, le marin le plus expérimenté de la flotte chrétienne et qui combattait les Turcs depuis quatre-vingts ans, était d'avis qu'il fallait virer de bord et s'en aller attendre le printemps sur les côtes de la Calabre. — « Que vous en semble, monsieur ? » demanda don Juan à l'un de ses volontaires français, le commandeur de Rommegas. — « Ce qu'il m'en semble, monsieur ? C'est que si l'empereur votre père se fust vu une fois une telle armée de mer comme ceste-ci, il n'eust jamais cessé qu'il ne fust esté empereur de Constantinople. — Cela s'appelle qu'il faut combattre ? — Oui, monsieur. — Combattons donc ! »

« Le soleil se dégage de l'horizon, la mer se calme, on eût cru qu'elle était immobile. La flotte turque s'ébranle, pavoisée, sa musique joue des airs de fête. Don Juan fait arborer aux mâts les crucifix et les étendards. Il attend à genoux que les religieux aient prononcé l'absolution des combattants chrétiens, puis il monte sur une frégate qui parcourt ses galères, en jetant des paroles qui animent le point d'honneur de chaque nation.

« — C'est Christ votre général, soutenez la gloire de la patrie ! » crie-t-il aux uns. — « Dieu nous a choisis, nous a conduits ici, dit-il plus loin. Il va voir si nous sommes dignes de le servir ! »

« La contenance du jeune chef transporte toutes les âmes : « Montrons-nous chevaliers et chrétiens ! » — Ils l'acclament, ils prennent leur poste de combat. L'air est limpide et comme transparent ; la mer ressemble à une jatte de lait. A onze heures, pendant que don Juan fait dire à Doria de moins s'écarter du centre, la canonnade commence. <sup>1</sup> »

Monté sur la *galera real*, il fait entrer sa proue dans la capitane turque avec tant de vigueur que les deux navires restent enfoncés, la lutte d'abordage s'engage, corps à corps, terrible, prolongée, car toute l'attention, tout le fort de l'action se concentre sur ce combat singulier des deux vaisseaux maîtres.

Une puissance plus formidable que le génie même de don Juan aidait, excitait, animait la flotte chrétienne : c'était la puissance de Marie dont l'univers catholique célébrait ce jour-là même la fête, la fête du Saint Rosaire. Plus de 50.000 Turcs périrent, 15.000 furent faits prisonniers, et sept mille chrétiens attachés aux bancs des rameurs furent délivrés. Dans la soirée de ce même jour saint Pie V était en conseil avec les cardinaux. Tout à coup il ouvre la fenêtre, regarde au loin, et s'arrête saisi, immobile, joyeux, comme en face d'un spectacle splendide. Puis il s'écrie :

— A genoux et remercions Dieu ! Les chrétiens sont victorieux.

Et il s'en allait répétant : « *Fuit homo missus a Deo cui nomen erat Joannes.* »

Dieu avait voulu récompenser par une sorte de vision, par un avertissement surnaturel, son serviteur, le grand promoteur de l'expédition. L'islamisme était abattu et jamais depuis il ne s'est relevé. Une fois de plus l'Europe était sauvée par la Papauté, ou plutôt par Marie, secours des chrétiens.

La victoire avait été si complète, si merveilleuse que le Sénat de Venise en l'annonçant à toutes les nations alliées ne put se défendre d'écrire cette phrase de reconnaissance : « Ce ne sont point les généraux, ce ne sont pas les hommes, ce ne sont pas les armes, c'est Notre-Dame du Rosaire qui nous a donné la victoire. »

Aussi Pie V s'empres-<sup>2</sup>a-t-il d'instituer la fête de Notre-Dame de la Victoire, qui s'appela depuis Notre-Dame du saint Rosaire, et le 5 mars 1572 il publia la célèbre bulle *Salvatoris*, la plus précieuse de toutes celles qui furent accordées en faveur du Rosaire.

En même temps il ordonnait qu'on ajoutât aux litanies cette invocation qui rappelle un des faits historiques les plus émouvants et les plus graves de l'histoire moderne : « *Auxilium christianorum, ora pro nobis.* »

### III

C'est l'invocation que nous devons adresser à Marie souvent, parmi les dangers qui menacent chez nous la patrie et les âmes.

« Nulle nation, disait Charles-Quint, n'a plus fait pour sa ruine que la France. Mais la Providence la prend en si grande protection que ses fautes mêmes tournent à son avantage. » Alors, en effet, elle s'alliait avec les musulmans. Mais un siècle plus tard, un de ses meilleurs rois, Louis XIII, sous l'inspiration de Mlle Louise Mottier de La Fayette, en religion sœur Louise-Angélique, prenait la sainte Vierge pour « protectrice spéciale de son royaume, et lui consacrait particulièrement sa personne, son Etat, sa couronne et ses sujets. » (10 février 1638).

C'est de la France pourtant que devaient partir les traits les plus perfides et les plus violents contre l'Eglise de Jésus-Christ. Pie VII avait refusé les bulles d'institution canonique aux évêques choisis par Napoléon I<sup>er</sup> et lancé l'excommunication sur les spoliateurs de ses Etats. Ordre est donné aussitôt de le transporter à Savone où, privé de ses conseillers intimes, il subit une véritable séquestration. (Août 1809). On lui ôte ses voitures, on réduit l'état de sa maison, et ses dépenses sont arrêtées à cinquante sous par tête et par jour. Son médecin Porta même est gagné à la cause impériale. Cette séquestration est si rigoureuse, il est tellement traité en prisonnier qu'un instant sa tête faiblit, trop fatiguée, et que l'on craint que sa raison ne soit altérée aussi bien que sa santé. Et il demeure là près de trois ans, lui, le souverain des catholiques, privé de toutes relations avec le monde catholique.

Un jour, sous prétexte que les Anglais ont pro-

<sup>1</sup> Histoire de Philippe II, par Forneron.



jeté une descente du côté de Savone, ses geôliers le conduisent en France. Mais il ne faut pas que personne se doute du passage de l'auguste prisonnier : on lui fait quitter ses mules blanches pour enlever la croix brodée qui les décorait et barbouiller le tout avec de l'encre, on coupe avec des ciseaux le cordon de la croix d'or que les papes portent suspendue sur la poitrine, on le coiffe du chapeau d'un simple prêtre et, à minuit, il quitte la ville pour se diriger vers le Mont-Cenis, où il arrive le 12 juin, presque mourant. Un chirurgien le soigne sans le connaître, et il parcourt la France sept jours encore dans sa voiture cadénassée, qui s'arrête seulement de temps à autre dans quelque remise solitaire.

C'était, semblait-il, le combat sans espoir de la faiblesse contre la force. Ce fut pourtant la force qui succomba. La lutte dura près de cinq années, et jamais on n'avait vu persécuteur plus impérieux, habile et tout-puissant, ni persécuté plus doux, plus humble et en apparence plus facile à réduire. Mais celui-ci avait placé toute sa confiance en Marie, et Marie est plus terrible qu'une armée rangée en bataille, plus forte que les armées mêmes de Napoléon.

A partir du jour où le grand empereur mit la main sur le pape, son génie, ses forces, ses illuminations victorieuses parurent l'abandonner ; les revers vinrent que Dieu tenait en réserve pour punir son orgueil. On apprit soudain que l'ennemi avait envahi la France et qu'il occupait Dijon ; il fut décidé que Pie VII s'éloignerait de Fontainebleau pour retourner à Savone. Il fit une courte prière dans la chapelle du château, descendit le perron, bénit les fidèles en petit nombre qui entouraient la voiture et partit. Mais c'était à Rome que les événements le conduisaient, à Rome où les habiles politiques avaient affirmé qu'il ne reviendrait jamais, à Rome où il fut reçu avec un enthousiasme qui tenait presque du délire. La foule détela les chevaux de sa voiture et traîna le carrosse pontifical jusqu'à Saint-Pierre. Là il descendit et monta, radieux, les degrés de la basilique, pendant que les fidèles poussaient des acclamations où se mêlaient des sanglots.

C'était le 24 mai 1814, quatre mois juste après son départ de Fontainebleau.

Le saint pape savait que cette délivrance inattendue, ce triomphe sans précédent, il le devait à Marie, la puissante protectrice de l'Eglise. Aussi envoya-t-il d'abord une couronne d'or à la Vierge de Savone, invoquée sous le nom de Mère de Miséricorde, et quelque temps après il institua, à la date du 24 mai, une fête en l'honneur de Marie auxiliaresse des chrétiens.

Pendant ce temps son persécuteur dépérissait sur le rocher mortel de Sainte-Hélène. A cette nouvelle le cœur du pontife s'émut et il écrivit au cardinal Consalvi, son ministre d'Etat, le priant de s'adresser aux princes alliés et d'intercéder pour celui qui, pendant cinq années et plus, lui avait fait endurer les souffrances morales les plus

grandes, les plus intenses qu'on puisse imaginer. Il rappelait le Concordat, cet « acte chrétiennement et héroïquement sauveur » qui lui faisait oublier « Savone et Fontainebleau, erreurs de l'esprit ou égarements de l'ambition humaine. »

« La mère et la famille de Napoléon font appel à notre miséricorde et à notre générosité, nous pensons qu'il est juste d'y répondre... Ce serait pour notre cœur une joie sans égale que d'avoir contribué à diminuer les tortures de Napoléon. Il ne peut plus être un danger pour quelqu'un, nous désirerions qu'il ne fût un remords pour personne<sup>1</sup>. »

A coup sûr c'était la Mère de miséricorde qui lui inspirait aussi ces nobles sentiments.

Nous le disions en commençant : ce serait tout un livre qu'il faudrait écrire sur les interventions de Marie pour secourir les chrétiens. Ne vous rappelez-vous pas le récit de Mgr Favier, évêque de Pékin, touchant les apparitions de la sainte Vierge pendant le siège du Pé-Tang ?

— Nous avons remarqué, dit-il, que les Boxers braquaient toujours leurs canons sur la terrasse déserte de la cathédrale. Les païens nous en expliquèrent la raison : « Nous voyions, racontèrent-ils, de nombreuses lignes de soldats avec des ailes blanches pour nous faire peur, et au milieu d'eux une belle dame blanche qui allait, venait, multipliait ses ordres. » — Cette apparition de la Dame blanche et de ses anges eut lieu pendant cinquante-deux jours consécutifs, et dans onze endroits différents. Elle sauva notamment les jeunes filles du Refuge de la Sainte-Enfance. Ces enfants n'étaient protégées que par un mur d'un mètre et demi de haut environné de Boxers. Avec les sœurs elles s'étaient retirées dans leur chapelle, attendant les événements, c'est-à-dire les supplices et la mort. Pendant qu'elles prient, apeurées, auprès de l'autel, saint Michel et la Vierge immaculée, soudain le bruit cesse et les clameurs vont s'éloignant. Longtemps après elles sortent, timides et curieuses : les bandits sont loin. Pourquoi ont-ils lâché leur proie ? Un voisin bienveillant qu'elles interrogent leur dit : « Ils ont vu comme nous des soldats blancs avec des ailes blanches par-dessus la muraille, avec une belle Dame blanche, et ils se sont écriés : « Nous ne savions pas qu'elles étaient défendues par des soldats ! »

Le Souverain Pontife Léon XIII s'est montré fort intéressé par ces faits et il a prié l'évêque de Pékin de procéder à une enquête canonique. En même temps, il l'autorisait à célébrer une fête commémorative de la protection divine obtenue par les chrétiens chinois par Marie secours des chrétiens.

Et maintenant que nous reste-t-il que d'invoquer Notre-Dame de la Rédemption des captifs, Notre-Dame du Rosaire, Notre-Dame Auxiliaresse pour tous ses enfants ? Elle est toujours là qui leur tend une main secourable. Allons à elle et prions-

<sup>1</sup> Lettre au cardinal Consalvi, 6 octobre 1817.

la pour ceux qui ne connaissent pas Dieu, qui ne l'aiment pas et qui ne sentent point leur esclavage. Puisse Marie descendre du ciel pour leur rendre la liberté de l'âme ! Qu'elle protège les esclaves de la cangue, qu'elle protège aussi les esclaves du péché, nos âmes qui lui sont dévouées pourtant, mais qui manquent de courage pour remplir complètement notre devoir chrétien. Qu'elle veille sur nos familles, afin qu'elles soient heureuses dans la pratique de l'Evangile ; sur cette paroisse, pour que les cœurs y soient purs et heureux ; sur la France, afin que par elle soit procuré l'avènement, le triomphe du règne de Dieu dans l'univers ! *Adveniat regnum tuum.*

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

### LXXXIII

#### SERMON SUR LA MONTAGNE : ABANDON CONFIAIT A LA PROVIDENCE

C'est très bien de ne point attacher son corps ni river son âme aux biens de la terre ; mais quand on est père de famille, pauvre, chargé d'enfants, souvent l'inquiétude, le souci de l'avenir couvrent de nuages menaçants la sérénité des plus humbles foyers. Si le père venait à manquer, qui gagnerait le pain nécessaire à tous ? Si la maladie allait s'attaquer à la mère, qui prendrait soin des chers petits êtres qu'elle a mis au monde ? Ce sentiment d'anxiété, de crainte, quel toit pauvre ne l'a pas ressenti ? Il est si naturel.

Oui, mais il n'est pas chrétien, il manque de confiance en la Providence. Aussi bien, le bon Maître ne veut pas que ses disciples se laissent aller à semblable défiance : qu'ils servent le Seigneur avec confiance en sa bonté, qu'ils détachent leur cœur de l'ambition et de l'avarice, et le ciel ne les abandonnera pas. C'est pour résumer ces conseils que Jésus ajoutera : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. »

« C'est pourquoi je vous dis : Ne soyez point inquiets pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps comment vous serez vêtus. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement ? Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment pas, ils ne moissonnent pas, ils n'amassent pas dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux ? Qui de vous saurait, avec tout l'effort de son esprit, allonger sa taille d'une seule coudée ?

« Et quant au vêtement, pourquoi êtes-vous inquiets ? Considérez les lis des champs, comme ils

croissent : ils ne travaillent ni ne filent, et pourtant, je vous l'assure, pas même Salomon, dans toute sa magnificence, ne fut vêtu comme l'un d'eux. Or si Dieu vêtait ainsi l'herbe qui est aujourd'hui dans les champs et qui demain sera jetée au four, combien plus vous vêtira-t-il vous-mêmes, hommes de peu de foi !

« Eh bien ! ne vous demandez donc jamais avec inquiétude ce que vous mangerez, ou ce que vous boirez, ou de quoi vous vous vêtirez. C'est aux gens du monde à avoir de telles inquiétudes ; quant à vous, votre Père sait de quoi vous avez besoin et c'est assez. Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît. Ne soyez donc pas inquiets du lendemain, il sera temps demain de s'inquiéter pour ce jour. A chaque jour suffit sa peine. » (Matth., vi, 25-34).

Que cette leçon est admirable pour tous et consolante pour les pauvres ! Le souci, la crainte du lendemain, voilà ce qui, bien souvent, vient tourmenter l'ouvrier sur son dur grabat et empoisonner ses veilles. Qui de nous ne s'est laissé aller à cette anxiété et n'en a ressenti les aiguillons ? Profitons d'autant plus soigneusement des recommandations du divin Maître.

Sans doute, Jésus-Christ ne condamne pas une prévoyance modérée : il faut travailler pour subvenir à ses besoins, prévoir l'avenir et les mauvais jours qui peuvent se lever. « Aide-toi, le ciel t'aidera, » disent la sagesse et l'expérience. Mais chassons de notre esprit et de notre cœur toute inquiétude excessive, troublante, elle serait une injure envers la bonté de Dieu. Comment celui qui nous a donné la vie ne nous ménagerait-il point de quoi l'entretenir ? S'il a fait notre corps, il ne le laissera pas sans vêtements.

Les deux premières nécessités pour l'homme sont la nourriture et le vêtement et, par suite, elles sont aussi ses deux plus grands soucis. Jésus nous donne les motifs qui doivent appuyer notre confiance et nous débarrasser de toute sollicitude outrée. Ces motifs se tirent de la bonté amoureuse de la Providence envers les oiseaux et les fleurs.

Les oiseaux du ciel ne sèment pas, ne moissonnent point, ne rentrent rien dans leurs greniers ; Dieu nourrit ces innocentes créatures sans qu'elles se livrent à ces opérations si importantes pour l'humanité, si nécessaires à sa subsistance ; comment abandonnerait-il l'homme, qu'il a placé si loin au-dessus des oiseaux ?

La Providence pourvoit au vêtement, à la parure de simples fleurs des champs, de l'herbe des prairies qui, bientôt fanée, servira à chauffer le four, comme cela se passe en Orient ; à combien plus forte raison le Seigneur ne fera-t-il pas un sort plus doux à l'homme qui est d'un prix infiniment supérieur, créé à l'image de Dieu et constitué héritier du royaume des cieux ?

<sup>1</sup> Venit adjutrix pia. Virgo cœlo lapsa sereno. (Hymne du 24 mai).



Cette défiance de notre part provient du manque de foi ou d'une foi trop faible.

Réveillons cette foi et ranimons notre confiance en la divine Providence, abandonnons à sa sollicitude notre avenir, avec la quiétude rassurée d'un enfant entre les bras de sa mère. La crainte, les soucis exagérés de l'avenir, sont des sentiments païens, d'infidèles, injurieux envers le Seigneur et que, par conséquent, un disciple de Jésus-Christ ne doit pas admettre en son cœur. Plus d'une fois peut-être nous nous sommes laissés entraîner par la méfiance, nous avons fait au cœur de Dieu l'outrage de douter de sa bonté; demandons-lui pardon et désormais témoignons-lui une confiance toute filiale. Rien n'attire les bienfaits du Seigneur comme ce sentiment; c'est lui qui doit inspirer nos lèvres lorsque, dans notre prière, elles prononcent : « Donnez-nous aujourd'hui le pain de chaque jour ! »

L'histoire des saints est remplie de faits qui justifient et encouragent la confiance absolue en la divine Providence. On a vu des fondateurs d'ordre, des supérieurs de monastère, des directeurs d'orphelinat, au sein de la plus profonde détresse, espérer en la Providence envers et contre tout, et jamais cette espérance ne fut déçue malgré que, parfois, elle pût paraître vaine.

Un prédicateur célèbre venait de prêcher un sermon magnifique sur la confiance que les chrétiens doivent avoir en la Providence. Un pauvre ouvrier l'aborde à la sacristie : « Je viens d'entendre votre instruction, lui dit-il, vous avez admirablement parlé; mais j'ai le regret de vous apporter une preuve du contraire de ce que vous avez prêché : pour moi, il n'y a pas de Providence ! — Comment cela, mon ami ? fit le prédicateur, et voyons cette preuve. — Je suis menuisier de mon état, j'ai une femme et trois enfants, nous travaillons tous et nous n'avons jamais fait de tort à personne. Eh bien, voici plus de vingt ans que je tâche de servir Dieu et de mettre en lui toute ma confiance, et pourtant je n'ai rien obtenu. Je suis découragé, désespéré, décidé à en finir avec la vie. J'ai des engagements qui échoient le trente de ce mois, et je n'y puis faire face. Perdu, déshonoré, j'aime mieux mourir. Je dois mille écus, où les trouver ? — Croyez à la Providence, répondit le prêtre. Il y a quelques jours, après un sermon sur l'aumône, une personne très riche est venue me remettre une somme de cent louis, en me disant de les donner à qui je voudrais. Acceptez-les, vous voyez bien que c'est la Providence qui vous les envoie. »

Qui n'a entendu parler de la confiance inébranlable du saint curé d'Ars en la divine Providence, et des prodiges opérés par le ciel pour y répondre ? Le pieux fondateur d'un asile pour orphelins devait une somme importante, la veille de l'échéance il n'avait pas le premier sou. Selon son usage en pareille circonstance, il prend son bréviaire et s'en va le réciter le long de quelque chemin, à travers la campagne. Le saint prêtre allait,

quelque peu soucieux, lorsqu'une femme l'aborde : « C'est bien vous Monsieur le curé d'Ars ? — Oui, Madame. — Tenez, je suis chargée par une personne qui désire rester inconnue de vous remettre cette somme. » Et elle lui présente une bourse. « C'est pour des messes ? demande le saint curé. — Non, c'est pour vos œuvres. » Et cette femme disparaît promptement. Il y avait dans la bourse l'argent nécessaire au paiement du lendemain.

Une autre fois, le vénérable homme de Dieu ordonne à la personne chargée de ce soin de préparer le levain pour cuire le pain de la communauté. Cette fille fait observer qu'il ne reste plus que deux ou trois poignées de farine : « Allez toujours, » dit-il en sortant. Pensant que le bon curé attendait le meunier fournisseur, l'obéissante fille se met à l'œuvre; et la farine se multiplie à tel point que la huche est pleine de pâte. Stupéfaite, la fille court appeler le saint curé. Celui-ci arrive et, à la vue du prodige, se sauve en disant : « Le bon Dieu est bien bon ! »

Restons sur ce mot du vénérable curé d'Ars : « Le bon Dieu est bien bon ! » De plus, il est tout-puissant; comment nous abandonnerait-il lorsque nous plaçons en lui notre confiance ? « J'ai été jeune et me voici devenu vieux, disait le Psalmiste : eh bien ! jamais je n'ai vu le juste abandonné, ni sa race mendiant son pain. » (Ps., xxxvii, 25).

Prenons donc pour devise de notre vie la parole du Sauveur : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. » Servons le Seigneur avec bonne volonté, de tout notre cœur, et il ne nous abandonnera jamais.

## L'ÉGLISE ET LA CIVILISATION

Essais de conférences apologetiques<sup>1</sup>

### XI

L'ENSEIGNEMENT : LES LIVRES

I. — Sur le fronton de l'entrée d'une bibliothèque antique, on avait écrit ces mots : *Pharmacie de l'âme*; c'était là que, dans la pensée du sculpteur et de son maître, l'on devait rencontrer les remèdes variés dont l'âme a besoin dans ses maladies. Pensée bien vraie ! Notre âme est souvent malade, notre cœur est souvent troublé et agité comme par une fièvre intense; et un bon livre est un remède qui y ramènera peu à peu le calme, la paix, quelques gouttes d'un repos rafraîchissant pour apaiser la fièvre qui nous consume. Souvent aussi les maladies de notre âme, de notre cœur, viennent de celles de l'intelligence : quoi de meilleur pour donner à notre esprit la lumière que les pages d'un livre où un autre esprit aura versé les clartés de sa lumière à lui ? Et par

<sup>1</sup> Voir les années précédentes, à partir de 1899.

eux-mêmes, et par la seule lecture reposante de leurs pages instructives, et par les vérités et les douces paroles qu'ils murmurent à notre âme, les livres, les bons livres, méritent de porter inscrite sur leur reliure artistique ou vulgaire cette devise : « *Pharmacie de l'âme*. » Il y a des remèdes pour tous les maux du corps, il y a des livres pour toutes les faiblesses de l'âme : à chacun de bien choisir ou de se faire indiquer le remède qui lui convient.

Le Sauveur est venu pour guérir, et il a laissé son Eglise pour sauver jusqu'au dernier jour les âmes de leurs maladies. Il n'a négligé aucun remède, et s'il veut qu'on emploie avant tout les remèdes surnaturels, seuls capables de donner la guérison complète, il connaît trop bien notre nature, qu'il a façonnée de ses mains, pour lui interdire l'accès de cette pharmacie naturelle que les anciens avaient déjà ouverte.

Le christianisme, l'Eglise a aimé les livres ; elle les a copiés, elle les a réunis en de riches bibliothèques, elle les a imprimés en foule. De tout temps, elle les a entourés d'honneurs très grands et propagés avec une ardeur qui ne s'est jamais ralentie. Il est bon de se rappeler ce qu'elle a fait pour cela, afin de comprendre combien est fautive l'accusation de ceux qui lui reprochent d'être l'ennemie de l'instruction. Elle ne l'a pas voulue seulement pour elle-même, mais pour tous, grands et petits, riches et pauvres. Mais elle n'a pas voulu non plus que ces livres qui sont remèdes de l'âme deviennent un poison pour les faibles : c'est de cette pensée que découlent ses condamnations contre les écrits pervers et mortels, de même que les lois poursuivent les empoisonneurs qui vendent leurs drogues mortelles aux simples sans défiance. L'Eglise ne peut davantage laisser tuer les âmes que l'Etat ne peut permettre de violer la vie du corps.

II. — Nous avons dit déjà le soin que les moines apportaient à la transcription des manuscrits, quels que fussent leur provenance et leur contenu, sacrés ou profanes, religieux ou scientifiques, philosophiques ou théologiques ; grammaire, poésie, histoire, théâtre, éloquence, tout a passé sous leur plume dès l'origine des monastères, seul travail peut-être qu'ils aient tenu en estime égale et quelquefois supérieure au travail des mains et à la culture de la terre.

Déjà Cassiodore, s'adressant à ses moines de Vivaria, leur avouait que cette occupation était plus de son goût que toute autre ; saint Benoît y appliquait ses religieux dans son monastère du Mont-Cassin ; saint Colomban les siens à Luxeuil ; saint Eustaise et saint Etienne, ses successeurs, ne dédaignèrent pas de s'y adonner eux-mêmes malgré leur dignité abbatiale ; et, d'après la règle du patriarche bénédictin, chaque religieux devait avoir le poinçon et les tablettes pour l'accomplissement de ce travail important.

Aux VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles, l'art du copiste se ressentit de l'ignorance générale, et souvent les manuscrits furent émaillés de fautes grossières :

le désordre régnait dans les feuillets des livres comme dans la société.

Charlemagne paraît. Son action puissante, secondée par ses aides ecclésiastiques, s'exercera jusque sur le point qui nous occupe. C'est Alcuin qui rappelle aux copistes les principes à suivre, et les Capitulaires de l'empereur, inspirés par lui et par les conciles, enjoignent de veiller scrupuleusement à la fidélité des transcriptions et de les confier aux moines les plus intelligents. Reims, Corbie, Fontenelle, plus tard Cluny, Cîteaux, Clairvaux, tous les monastères se feront un devoir de s'appliquer à la reproduction des écrits. L'ouvrage se distribuait au commencement du carême ; les copistes travaillaient en silence dans une salle réservée qu'on appelait *scriptorium* ; personne n'y pouvait entrer pendant la transcription hormis l'abbé, le prieur ou le bibliothécaire, tant devait être profond le recueillement pour mener à bien un si noble ouvrage. Chez les Cisterciens, on isolait les copistes par de petites cellules pratiquées dans le *scriptorium*.

Il y a des légendes touchantes et charmantes sur cet amour respectueux des anciens moines pour les livres ; on se les répétait entre temps, quand la règle stricte du silence se desserrait un peu ; leur souvenir donnait de l'émulation aux heureux copistes et arrachait aux autres des plaintes sur leur intelligence trop rebelle. Tantôt, c'était l'histoire d'un religieux qui, au tribunal de Dieu, avait pu racheter chacune de ses fautes par chacune des lettres d'une Bible copiée de ses mains : ses péchés étaient bien nombreux, mais les lettres l'étaient autant, et, tout compte fait, il resta encore une lettre après la rédemption de toutes les fautes, et cette lettre lui valut le ciel. Tantôt c'était la découverte du cadavre d'un moine dont, après des années, le pouce et les deux premiers doigts de la main droite, ceux qui tenaient le stylet, étaient aussi frais que ceux d'un vivant.

Les légendes ne faisaient qu'expliquer, développer sous forme d'images gracieuses les articles de la règle monastique. Copier des livres, disaient ces règles, est une des œuvres les plus agréables à Dieu, un apostolat des plus méritoires. « Les livres sont l'éternel aliment de l'âme ; en les copiant, nous annonçons par ce travail de nos doigts la parole de Dieu. Ces livres deviennent autant de prêcheurs de la vérité. Nous espérons que Dieu nous récompensera, et pour tous les hommes que ces livres auront débarrassés de l'erreur, et pour ceux qu'ils auront affermis dans la vérité. » (Statuts des Chartreux). Voilà le but, voilà la pensée des moines et le secret de cette ardeur à un travail monotone, chaque jour repris avec autant de soin. C'est toujours ce triple amour que nous avons vu s'épanouir en fleurs et en fruits de progrès dans le christianisme : l'amour de Dieu, l'amour des hommes, l'amour de la vérité<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Ch. d'Héricault, *Histoire anecdotique de la France*, t. II, p. 347.



De là ces recommandations nombreuses qui remplissent les chapitres des Coutumes monastiques, s'adressant aux transcripteurs, correcteurs, relieurs, et réglant avec minutie les détails, indiquant les instruments nécessaires, les précautions à prendre pour préserver les livres de la fumée, de la poussière, des taches. De là ces punitions qui atteignent les moines assez négligents pour laisser les feuillets se froisser, se tacher d'encre ou d'une simple goutte d'eau. De là ces enluminures aux rinceaux variés, aux couleurs vives, aux ors brillants, tantôt délicieuses couronnes de fleurs d'une finesse extrême s'enroulant autour des pages, tantôt fantastiques inventions courant le long des lignes dans un enchevêtrement de labyrinthe. De là ces miniatures qui parsèment chaque manuscrit, se cachant au fond d'une minuscule lettre ornée ou s'étalant dans une belle page.

De là ces précautions inouïes pour la conservation intégrale des manuscrits. — Ici, ce sont des malédictions contre ceux qui voleront les manuscrits, les vendent, donnent, mettent en gage, gâtent ; que ceux-là « soient de Dieu et de Sainte Marie et de toute la cor de Paradis maudites et escomeniés qui mal i feront, ne qui mal i soffera à feire. » Sur la demande de Charles V, Grégoire XI lançait une excommunication *ipso facto* contre ceux qui aliéneraient un manuscrit donné par le roi aux dominicains de Troyes (1371). — Là, l'aliénation en était déclarée d'avance nulle et sans effet par la volonté des donateurs, on exigeait le serment de ne jamais le prêter sinon après inscription exacte et contre un reçu en bonne forme. — Ailleurs une forte amende était portée contre ceux qui dégradent ces précieux parchemins, en coupent les marges pour écrire. Presque toujours ils sont sous clef, et très souvent enchaînés à des barres de fer que le serrurier doit sceller solidement soit dans le chœur, soit dans les sacristies, soit même dans les bibliothèques.

De là ces honneurs dont on les entourait. La réception d'un livre était un événement extraordinaire qu'on notait dans les annales avec le nom du donateur, et parfois une véritable procession s'organisait, au son des cloches, pour aller recevoir le nouveau venu à la porte du monastère. De là enfin ces recherches, ces longs voyages entrepris pour les acheter ou les copier, et ces sommes énormes qu'on y consacrait : au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, un petit livre de musique se vendait dix boisseaux de blé, un volume de droit plus de cent boisseaux, un antiphonaire cent soixante ; au <sup>xvi</sup><sup>e</sup>, le pape Léon X achetait cinq cents ducats un manuscrit de Tacite.

III. — L'invention de Gutenberg fut accueillie par l'Eglise comme un bienfait. C'est près de Rome, dans le monastère bénédictin de Subiaco, que fut établie une des premières imprimeries en Italie, et on la transporta bientôt à Rome. N'est-ce pas Adolphe de Nassau, prince évêque de Mayence, qui avait accueilli Gutenberg ruiné, ajoutant à ses libéralités des lettres d'anoblissement ? De tous

côtés, les gens d'Eglise travaillent à la diffusion des livres imprimés : on la regarde comme une œuvre pie ; les papes y dépensent des sommes immenses ; les évêques ne dédaignent pas de se faire correcteurs d'épreuves ; Bussi, évêque d'Aleria, revise pendant des journées entières des textes en diverses langues, cherchant, selon son expression pittoresque, « non pas des perles dans le fumier, mais du fumier dans les perles » ; le cardinal Jérôme Aléandre compte parmi les plus beaux jours de sa vie celui où il corrigeait les épreuves dans les ateliers vénitiens d'Alde Manuce<sup>1</sup>.

Dès les dernières années de ce <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, la plupart des monastères importants et plusieurs chapitres de cathédrale établissaient des presses et répandaient des livres. En 1510, Paris comptait plus de quarante imprimeries ; Angers, Orléans, Avignon, Tours, Nancy avaient les leurs, et le fondateur de notre Imprimerie Nationale est un ecclésiastique, le cardinal Duprat, premier ministre de François I<sup>er</sup>.

Les décrets du concile de Latran contre les mauvais livres ont voulu, non pas arrêter le cours de cet essor, mais le diriger. Un fleuve n'est utile que si son cours est régulier, il devient nuisible et répand la ruine et la mort quand ses flots inondent les prairies et submergent les champs qu'il devrait seulement arroser.

IV. — La réunion de livres constitue une *bibliothèque*. Les moines, après avoir recueilli et copié les meilleurs ouvrages de la littérature antique, les rangeaient dans de grandes salles, les églises dans leurs sacristies, et la garde de ce dépôt était confiée à un dignitaire spécial. Bien des fois, ces bibliothèques monastiques furent détruites, les hommes de guerre de Charles Martel préférant, de même que les Barbares, l'or et l'argent des reliures richement ornées aux pages qu'elles recouvraient. Alcuin imposa à chaque monastère le devoir d'en réorganiser une ; on vit se constituer peu à peu les riches dépôts du Mont-Cassin, de Saint-Germain-des-Prés, de Bobbio, de Luxeuil, de Fleury, d'Aniane, de Fulde, de Saint-Gall, d'Einsiedeln ; puis, après les pillages normands et sarrazins, les immenses collections de Cluny, de Cîteaux, de Clairvaux, et d'une infinité d'autres monastères et églises, comme Saint-Médard de Soissons, Saint-Martin de Tours, et le Val-des-Ecoliers<sup>2</sup>.

Malgré certains essais faits par Charlemagne et saint Louis, ce n'est guère que sous Charles V que la bibliothèque royale prit réellement naissance : guidé par Nicolas de Gonesse et Hesdin, maîtres en théologie, il réunit dans l'une des tours du Louvre neuf cent dix volumes, au milieu desquels brûlait constamment une lampe d'argent comme en un sanctuaire. Dispersée en grande partie sous Charles VI, elle se reforme au château de Blois,

<sup>1</sup> Audin, *Léon X*, t. I, p. 99 ; t. II, p. 45.

<sup>2</sup> Martin, *Les moines et leur influence sociale*, t. I, p. 180.

par les soins du cardinal d'Amboise, ministre de Louis XII. Transférée à Fontainebleau par François I<sup>er</sup>, elle s'enrichit des largesses des évêques et membres du clergé ; ses bibliothécaires, choisis la plupart parmi les évêques ou abbés, lui impriment un développement toujours croissant ; et elle reçoit des dons considérables de Richelieu, de dom Mabillon, de Louvois, archevêque de Reims, de l'abbé Wansleb, savant orientaliste, de l'abbé Bignon, et elle deviendra en ce siècle la Bibliothèque Nationale avec ses deux millions d'imprimés et ses cent cinquante mille manuscrits.

Partout il faut qu'on se résigne à voir l'Eglise créer par ses ministres ces « pharmacies de l'âme » pour la guérison du monde, rassembler des livres, non pas pour les soustraire aux investigations du public, mais pour faciliter à tous l'accès de la science par la réunion de tout ce que l'esprit humain a produit. Au xviii<sup>e</sup> siècle, on comptait au premier rang, à Paris, les bibliothèques des chanoines de Sainte-Geneviève, de Saint-Germain des Prés, de la Sorbonne, de l'Oratoire, de Saint-Victor, des Petits-Pères, du collège de Navarre ; Grenoble, Lyon, Cluny, Avignon renfermaient des trésors ; Béziers, Nantes, Clermont, Provins, Toulouse, Caen, Carpentras, Evreux, etc., devaient leurs « librairies, » comme on disait alors, aux jésuites ou à des prêtres.

L'Angleterre devra les précieuses bibliothèques de Salisbury et de Cambridge aux moines de ces deux villes. En Espagne, depuis le moyen âge jusqu'à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, celles de tous les monastères ont été publiques ; de mêmes les universités, en particulier celle d'Alcala, que le cardinal Ximénès, en la fondant, avait dotée d'un riche dépôt de manuscrits.

L'Italie, le pays des papes, reçut la première impulsion qu'ils donnèrent à la diffusion des livres. L'empereur composait son premier fonds sérieux des largesses du cardinal Bessarion ; la Bibliothèque ambrosienne de Milan, aujourd'hui un des plus riches dépôts d'Italie, est un don du cardinal Frédéric, neveu et successeur de saint Charles Borromée. L'une des grandes célébrités de Rome est encore la fameuse Bibliothèque vaticane<sup>1</sup>, l'objet des prédilections des papes ; c'est Calixte III dépensant quarante mille écus d'or pour sauver du naufrage les manuscrits grecs ; c'est Nicolas V qui avait déjà donné cet exemple à la prise de Constantinople ; ce sont Paul III, Sixte IV, Léon X envoyant de tous côtés des légats chargés d'acquiescer à n'importe quel prix des livres pour Rome ; c'est Clément XI garnissant de nombreux rayons avec les manuscrits orientaux que ses envoyés, les deux Assémani, lui rapportaient d'Egypte...

V. — En face de cette ardeur de l'Eglise à conserver livres et manuscrits, il est bon de placer le vandalisme luthérien qu'Erasmus constatait avec gémissements. Il est bon de redire le soin que les

auteurs des immortels principes de 89 ont eu pour les bibliothèques établies par le clergé. On est surpris et douloureusement affecté de la sauvagerie — le mot n'est pas trop fort — de ces prétendus réformateurs des anciens abus. Des sociétés populaires s'étaient formées sous la poussée jacobine en beaucoup d'endroits, pour brûler tous les livres qui parlaient religion et monarchie, dont la reliure portait armoiries ou fleurs de lys. On établit, il est vrai, des surveillants pour s'opposer aux déprédations de la populace haineuse, mais souvent les surveillants étaient de connivence, sachant tirer leur profit du trouble général. « On sait que les fripons savent choisir, » disait l'abbé Grégoire en parlant de la bibliothèque d'Aix, d'où dix mille volumes avaient disparu.

A quoi bon du reste ces livres ? Est-ce que le seul livre n'était pas la Déclaration et la Constitution ? « La théologie, c'est du fanatisme ; l'histoire, des mensonges ; la philosophie, des rêves ; la science, on n'en a pas besoin ; il n'est besoin que de l'histoire de la Révolution et des lois, » disait Barrère, et, au Comité même d'instruction publique, beaucoup estimaient qu'un seul livre est nécessaire : le livre de la nature. (On sait ce qu'ils entendaient par là). L'un d'eux, Grégoire, essayait-il de sauver ce qui reste, on le traite de fanatique ; il a toutes les peines du monde à obtenir la lecture de son rapport à la tribune de l'Assemblée, qui accueille avec joie la proposition de brûler toutes les bibliothèques<sup>2</sup>.

Et pendant ce temps, l'un des premiers soins des deux cent cinquante prêtres émigrés en 1792 dans l'île de Jersey était de réunir des livres et de fonder une bibliothèque publique ; et ceux d'Angleterre imitaient leurs confrères, tâchant de se consoler un peu des rigueurs de l'exil et de la patrie absente par l'étude des livres qu'ils avaient pu rassembler en plusieurs dépôts.

Comparez, et dites de quel côté vient la lumière, d'Orient ou d'Occident, et quels sont les amis du progrès intellectuel<sup>3</sup>.

## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

### TROISIÈME PARTIE

#### Moyens de salut

#### III

#### LES SACREMENTS

#### B

#### Les sacrements en particulier

#### III. — L'EUCARISTIE

#### § 4. — La Transsubstantiation

#### 1<sup>o</sup> Nature de la transsubstantiation

— Comment s'accomplit la présence du Christ sur l'autel ?

<sup>1</sup> J.-B. Rossi, *De origine, historia, indicibus scripturæ et bibliothecæ Sedis Apostolicæ* ; — P. Allard, *Etudes d'histoire et d'archéologie*, p. 119-139.

<sup>2</sup> Edmond Biré, *Journal d'un bourgeois de Paris pendant la Terreur* (dans la *Revue du monde catholique*, juin 1897, p. 396).

<sup>3</sup> Gazan, *Le catholicisme et la France*, t. I, p. 270-288.



— Elle s'accomplit par le changement du pain et du vin au corps et au sang de Jésus-Christ.

— *Quand s'opère ce changement ?*

— Pendant le saint sacrifice de la messe, au moment de la consécration.

— *Quel nom donne-t-on à ce changement du pain et du vin au corps et au sang de Jésus-Christ ?*

— On lui donne le nom de *transsubstantiation* qui signifie changement d'une substance en une autre substance.

— *Ce mot de « transsubstantiation » est-il consacré par l'enseignement même de l'Eglise ?*

— Oui, et le Concile de Trente déclare que nul ne convient mieux pour désigner le changement du pain et du vin au corps et au sang de Notre-Seigneur. (Sess. XIII, c. 2).

— *Qu'est-ce donc que la transsubstantiation ?*

— La transsubstantiation est l'acte en vertu duquel la substance du pain et celle du vin sont, par la toute-puissance de Dieu, totalement converties au corps et au sang de Jésus-Christ, de telle sorte que du pain et du vin les espèces seules persistent.

— *Y a-t-il dans l'ordre naturel ou dans l'ordre surnaturel quelque autre changement analogue auquel on puisse également donner le nom de transsubstantiation ?*

— Non, la transsubstantiation eucharistique est un changement tout à fait unique dans son genre, et seule mérite ce nom qui lui appartient exclusivement.

— *Que deviennent donc le pain et le vin par la consécration ?*

— Par la consécration, la substance du pain est changée ou mieux convertie en la substance du corps de Notre-Seigneur, et la substance du vin est changée en la substance de son sang.

— *Ainsi, il n'y a pas union entre le pain et le corps de Notre-Seigneur ?*

— Non ; ce serait une hérésie de le prétendre, et les protestants qui l'ont enseigné ont été condamnés par l'Eglise.

— *Peut-on dire alors que le pain est annihilé, détruit par la consécration ?*

— Pas davantage, il n'y a pas annihilation, destruction du pain et du vin, mais changement ou conversion de leur substance.

## 2° Preuves de la transsubstantiation

— *Sur quelles preuves est fondé le dogme de la transsubstantiation ?*

— La preuve principale, ce sont d'abord les paroles mêmes de la consécration : « Ceci est mon corps, » — « Ceci est mon sang. »

— *Comment cela ?*

— Jésus-Christ n'a pas dit : « Ici est mon corps, » mais bien : « Ceci est mon corps. » Dans le premier cas, il n'y aurait pas eu à proprement parler de changement signifié.

En disant au contraire : « Ceci est mon corps, » Jésus-Christ exclut le pain et affirme que son corps seul est présent.

— *Montrez plus explicitement encore que par le pronom : « Ceci, » Jésus-Christ n'a pas entendu parler du pain lui-même ?*

— On peut déjà remarquer que Jésus-Christ ne dit pas : « Ce pain, » mais : « Ceci, » et la différence entre les deux expressions est évidente.

Ensuite, si par le mot : « Ceci, » il avait eu l'intention de dire : « Ce pain, » l'expression n'aurait pas été juste, mais plutôt absurde.

— *En effet... ?*

— En effet, les hommes n'ont pas l'habitude de se cacher dans du pain, de manière que l'on puisse dire, en montrant un morceau de pain : « Ceci est le corps d'un homme. »

— *Ne dit-on pas cependant, en montrant une bourse pleine d'or : « Ceci est de l'or, » sans supposer une transsubstantiation de la bourse ?*

— Oui, et cela même confirme ce que nous avons dit. Car, dans le cas présent, il s'agit d'une expression reçue et courante, qui se comprend par l'usage.

Mais on ne pourrait pas dire, par exemple, en montrant une pomme : « Ceci est de l'or, » alors même que l'on aurait enfermé dans cette pomme une pièce d'or.

— *Donc... ?*

— En disant : « Ceci est mon corps, » Jésus-Christ n'a pas voulu et n'a pas pu signifier autre chose, sinon que, par la consécration, le pain ne subsiste plus, et que, par un changement véritable, il est devenu le corps même du Christ.

— *La Tradition tout entière ne démontre-t-elle pas que ce dogme de la transsubstantiation a toujours été cru et enseigné dans l'Eglise ?*

— Elle le démontre irréfutablement tant par les liturgies des différentes Eglises que par les propres paroles des Pères et les comparaisons qu'ils emploient.

— *Citez quelques paroles des Pères relatives à ce dogme ?*

— « Le sacrement, dit saint Ambroise, ne consiste pas dans la chose que la nature a formée, mais dans celle que la bénédiction a consacrée ; cette bénédiction a une vertu bien plus efficace que la nature, puisque, par elle, la nature elle-même est changée. » (*De myst.*, c. 9, n. 50).

« Nous croyons, dit saint Grégoire de Nysse, que le pain sanctifié par le Fils de Dieu est changé en son corps, et que ce changement se fait instantanément par les paroles de la consécration. » (*Orat. Catech.*, c. 37).

— *Les Pères n'ont-ils pas eu, en outre, recours à diverses comparaisons pour mieux indiquer et faire comprendre ce changement du pain et du vin au corps et au sang de Jésus-Christ ?*

— Les Pères ont effectivement employé ici des comparaisons aussi nombreuses que significatives. C'est ainsi qu'ils comparent le changement opéré dans la consécration tantôt au changement de l'eau en vin, au changement de la verge de Moïse en serpent et de la femme de Loth en statue de sel ; tantôt au changement du blé en pain, du pain en notre chair, du pain au corps de Jésus-Christ pendant qu'il vivait sur la terre.

— *Ces comparaisons expliquent-elles parfaitement le mystère de la transsubstantiation ?*

— Non ; car, elles sont toutes sous ce rapport incomplètes, la transsubstantiation étant un changement et même plus qu'un changement, une conversion « singulière et sans exemple. »

Mais elles indiquent suffisamment la pensée des Pères qui tous voient dans la consécration un changement de substance, une vraie transsubstantiation comme l'enseigne l'Eglise.

## 3° Les espèces eucharistiques

— *Si, après la consécration, la substance du pain et la substance du vin n'existent plus, com-*

*ment se fait-il que l'on voie toujours et uniquement le pain sur l'autel et le vin dans le calice ?*

— C'est que les espèces ou apparences du pain et du vin, mais elles seules, continuent à subsister.

— Avant d'expliquer ce qu'il faut entendre par ces espèces ou apparences eucharistiques, dites-nous d'abord combien de choses on doit distinguer dans un être ?

— Deux choses : la substance et les accidents. La substance, qui fait qu'un être existe ou subsiste en lui-même ou par lui-même, la substance est le fondement, le support des propriétés et qualités multiples qui appartiennent à cet être.

Les accidents ne subsistent point par eux-mêmes et exigent une substance comme sujet auquel ils adhèrent. Ce sont les propriétés et qualités dont la substance est le soutien, comme l'étendue, la couleur, etc.

— *Qu'est-ce donc, après cela, que les espèces du pain et du vin dans l'eucharistie ?*

— Ce sont, à proprement parler, les accidents du pain et du vin tels qu'ils apparaissent à nos sens, mais continuant de subsister sans la substance. De ce nombre sont, par exemple, la grandeur, la forme, la couleur, la pesanteur, l'odeur, le goût, etc.

— *Ces espèces sont-elles une réalité, quelque chose de physique, ou simplement une vaine apparence, une illusion de nos sens ?*

— Elles sont quelque chose de très réel, et la preuve en est que le sacrement de l'autel ne peut exister sans un signe perceptible aux sens.

— *Quel est donc le rôle des espèces eucharistiques ?*

— Elles sont à la fois le signe qui contient le corps et le sang de Jésus-Christ, et qui annonce que ce corps et ce sang sont présents.

— *Quelle est la foi de l'Eglise touchant le mode de substance des espèces sacramentelles ?*

— « La foi catholique reconnaît et confesse sans hésitation que les accidents visibles à nos yeux ou perceptibles à nos autres sens existent et subsistent ici, d'une manière miraculeuse et inexplicable, sans aucun support substantiel. » (Cat. Rom.).

— *Les espèces sacramentelles conservent-elles leur efficacité propre ?*

— Oui ; et c'est ainsi qu'elles peuvent être divisées, brisées, détruites, changées en une autre chose.

— *Peuvent-elles devenir nourriture corporelle ?*

— Les espèces sacramentelles en tant qu'espèces sacramentelles ne peuvent nourrir physiquement, l'Eucharistie étant une nourriture toute spirituelle.

La nutrition corporelle ne commence et n'existe que quand, par l'altération ou la corruption des espèces, la présence sacramentelle de Jésus-Christ cesse.

— *Ainsi la sainte communion ne rompt pas le jeûne pour ceux qui la reçoivent ?*

— Il est de toute évidence que, par la communion reçue, ni le jeûne naturel ni le jeûne eucharistique ne sont rompus.

— *Ne sommes-nous pas exposés à des erreurs formelles, par le fait que nous voyons toujours, et sans que rien nous révèle le changement opéré, du pain et du vin là où il n'y a plus ni pain ni vin ?*

— Nullement ; car, la foi suffit à nous assurer que ce changement existe, et la consécration perceptible elle-même aux sens nous en indique assez la réalisation.

— *Ne peut-on pas ajouter qu'il y a des raisons de haute convenance à ce que les espèces du pain et du vin demeurent seules, sans leur substance ?*

— En effet, ces raisons existent et sont longuement exposées par les théologiens.

— *Donnez-en, du moins en abrégé, quelques-unes ?*

— 1<sup>o</sup> Si elles étaient adhérentes à une substance, les espèces sacramentelles ne pourraient tout d'abord que désigner cette substance elle-même. Etant de simples espèces, elles signifient plus facilement et plus parfaitement le corps de Jésus-Christ.

2<sup>o</sup> L'eucharistie doit être uniquement la nourriture de l'âme ; si la substance du pain subsistait encore, elle serait en même temps un aliment corporel.

3<sup>o</sup> La présence simultanée de la substance du pain et du corps de Jésus-Christ serait un obstacle au culte qui doit être rendu au sacrement, car elle exposerait à un acte d'idolâtrie.

4<sup>o</sup> Par cette permanence miraculeuse des espèces, notre foi est exercée et accrue. De plus l'Eucharistie, qui est le plus parfait des sacrements, révèle avec plus d'éclat la perfection et la consommation des œuvres divines. (Dr Nicolas Gehr, *Les sacrements de l'Eglise catholique*, traduction de l'abbé Mazoyer, t. II).

+

#### § 5. — Propriétés de la présence réelle

1<sup>o</sup>

Jésus-Christ est présent tout entier dans l'eucharistie

— *L'Eglise a-t-elle défini seulement que Jésus-Christ était réellement présent dans l'eucharistie et cela par l'effet de la transsubstantiation ?*

— Non ; car elle enseigne de plus que « le Christ se trouve tout entier sous chacune des deux espèces, et tout entier sous chaque partie des espèces, au cas où elles seraient divisées. » (Conc. de Trente, c. 3).

— *Qu'est-ce à dire, « le Christ tout entier ? »*

— C'est-à-dire son corps, son sang, son âme et sa divinité.

— *Donnez la raison de cette présence de Jésus-Christ tout entier sous chacune des deux espèces ?*

— La raison en est que Jésus-Christ est désormais vivant et immortel : son corps n'est séparable ni de son sang, ni de son âme, ni de sa divinité. S'il est présent quelque part, il y est tout entier.

— *Jésus-Christ n'a-t-il pas affirmé lui-même sa présence intégrale sous chaque espèce ?*

— Oui, lorsqu'il a dit : « Celui qui me mange, vivra. » (Jean, vi, 58). C'était affirmer sa présence personnelle et totale sous la seule espèce du pain.

— *Ce qui s'est passé à la dernière Cène, pour la communion des apôtres, n'est-il pas une nouvelle preuve de cette vérité ?*

— Très certainement. A la dernière Cène, chaque apôtre a reçu le Sauveur tout entier sous les deux espèces, et cependant tous ont bu au même calice (Marc., xiv, 23), et il est probable que Jésus-Christ a rompu et distribué le pain déjà consacré.



— *La pratique de l'Eglise n'a-t-elle pas la même force de démonstration ?*

— Toujours, dans l'Eglise, la coutume a existé, lorsqu'il était nécessaire, de diviser une hostie consacrée entre plusieurs communiant ; et, lorsque les fidèles communiaient sous les deux espèces, ils buvaient à un seul et même calice consacré. Et toujours on a cru que chacun recevait de la sorte tout entier le saint corps et tout le précieux sang du Seigneur. (Eutychn., *Orat. in Euch.*).

— *N'y a-t-il pas cependant une différence dans la manière dont se réalise la présence sacramentelle de chacune des parties constitutives de la personne de Jésus-Christ ?*

— En vertu de la consécration, sous les espèces du pain, le corps seul de Jésus-Christ est présent ; et, sous les espèces du vin, le sang de Jésus-Christ est seul présent.

Par concomitance, sous les espèces du pain le sang est présent, et sous les espèces du vin le corps est présent ; l'âme est elle-même présente sous les deux espèces.

Enfin la divinité est présente sous chaque espèce en vertu de son admirable union hypostatique avec le corps et l'âme.

## 20

#### Permanence de la présence sacramentelle de Jésus-Christ

— *Quelle a été l'erreur de certains protestants touchant la permanence de la présence sacramentelle ?*

— Certains Luthériens et Calvinistes admettaient une présence plus ou moins virtuelle de Jésus-Christ, mais au moment de la communion seulement.

— *Comment l'Eglise a-t-elle affirmé sa foi à l'encontre de ces hérétiques ?*

— L'Eglise, au Concile de Trente, a déclaré que Jésus-Christ n'était pas présent uniquement au moment de la communion, mais encore avant et après, c'est-à-dire jusqu'à la corruption des espèces. (Can. 4).

— *Cette foi de l'Eglise est-elle conforme à la sainte Ecriture ?*

— On doit le reconnaître, si l'on observe que ce ne fut pas pendant la communion des apôtres, mais quelques instants auparavant, à la Cène, que furent prononcées les paroles : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. »

Donc Jésus-Christ était dans l'hostie avant la communion.

— *La foi en cette permanence de la présence sacramentelle n'est-elle pas attestée aussi par la pratique universelle de l'Eglise ?*

— Oui ; car toujours, dans l'Eglise, on a conservé et adoré le très Saint Sacrement. Les fidèles l'emportaient même jadis dans leurs demeures ; et c'est grâce à cet usage que les moines du désert pouvaient chaque jour communier, comme le rapporte saint Basile.

— *Cette permanence ne répond-elle pas d'ailleurs admirablement au but que s'est proposé le Sauveur dans l'institution de ce sacrement ?*

— Assurément, ce but n'étant autre que de continuer l'Incarnation, de rester à toute heure notre Emmanuel, le Dieu avec nous. (De Bellevue, *La grâce sacramentelle*).

— *Dites-nous maintenant de quoi dépend la durée de la présence réelle ?*

— Elle dépend de la durée des espèces sacramentelles.

— *Expliquez-vous.*

— Aussi longtemps que les espèces persévèrent, elles annoncent la présence du corps et du sang de Jésus-Christ, et contiennent en réalité ce corps et ce sang.

Mais aussitôt qu'elles ont subi un changement essentiel, elles cessent d'être le signe sacramentel de la présence du corps et du sang du Sauveur ; et avec le signe sacramentel, la présence sacramentelle de Jésus-Christ cesse également.

— *Qu'appellez-vous changement essentiel dans les espèces du pain et du vin ?*

— J'entends par changement essentiel, toute destruction, altération ou corruption qui fait que les espèces ne peuvent plus être regardées comme du pain et du vin.

— *Comment les espèces doivent-elles régulièrement cesser d'exister ?*

— Elles ne doivent régulièrement cesser d'exister que par la communion, et ne peuvent, en elles-mêmes, être détruites d'une autre manière.

## 30

#### Un seul et même corps de Jésus-Christ est présent au ciel et dans l'eucharistie

— *Le corps de Jésus-Christ est-il le même au ciel que dans l'Eucharistie ?*

— Le corps de Jésus-Christ présent dans le ciel est en même temps présent dans l'eucharistie, mais d'une manière différente.

— *Comment le corps de Jésus-Christ est-il dans le ciel ?*

— Il est présent dans le ciel de la manière qui convient naturellement aux autres corps.

— *Comment est-il dans l'Eucharistie ?*

— Dans l'Eucharistie, il est présent surnaturellement à la manière d'une substance, sans extension ni divisibilité.

— *N'y a-t-il pas une impossibilité réelle à ce que le corps de Jésus-Christ soit en même temps présent au ciel et en tant de lieux différents sous les espèces sacramentelles ?*

— Non ; car il n'y a ni impossibilité ni contradiction à attribuer à un seul et même corps, mais non sous le même rapport, deux modes particuliers d'existence.

— *Ne peut-on pas ajouter que cette présence nouvelle dans l'Eucharistie a son principe en quelque chose qui n'est pas dans le corps de Jésus-Christ ?*

— On le peut légitimement, puisque le principe de la présence réelle, c'est la transsubstantiation, où il n'y a de changement que pour le pain dont la substance est convertie au corps du Sauveur préexistant dans le ciel.

— *Que résulte-t-il de là ?*

— C'est que le corps de Jésus-Christ est toujours et partout identiquement un, sans qu'il subisse en lui-même le moindre changement ou la plus petite altération. Il reste absolument ce qu'il est au ciel. Seul le mode de présence est différent.

Et cela suffit à établir la non-contradiction et la non-impossibilité de la présence simultanée du corps de Jésus-Christ au ciel et dans l'Eucharistie.

— *Quelle réponse, dès lors, est-on en droit de faire à toutes les objections des impies concernant l'Eucharistie ?*

— C'est que les merveilles qui s'opèrent à l'autel étant d'ordre surnaturel, et leur impossibilité ne pouvant être démontrée, nul ne saurait raisonnablement être admis à fixer à leur endroit des limites à la toute-puissance divine.

— *Le corps de Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, est-il impassible comme il l'est dans le ciel ?*

— Le corps eucharistique de Jésus-Christ possède une double impassibilité : l'une absolue, qui a son principe dans l'état glorieux du corps du Sauveur ; l'autre relative, qui est une conséquence du mode d'existence sacramentelle.

— *Comment, par suite du mode d'existence sacramentelle, le corps de Jésus-Christ est-il impassible ?*

— C'est que la manière dont le corps de Jésus-Christ existe dans l'Eucharistie, sans que cette présence soit locale ou étendue, le soustrait à tout contact physique d'un autre corps.

— *Quelles sont les conséquences de cette impassibilité ?*

— Etant impassible, le corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie est aussi absolument intangible, immuable, invisible, inaltérable.

— *Qu'est-ce qui s'ensuit encore ?*

— Il s'ensuit que l'hostie étant divisée et partagée, le corps de Jésus-Christ n'est pas divisé lui-même : il demeure tout entier et parfaitement intact sous chacune des parcelles de l'hostie.

— *Dans ces conditions de présence, le Christ, dans le très Saint Sacrement, peut-il exercer les actions de ses sens, nous voir, nous entendre, etc. ?*

— Naturellement, le Christ ne peut nous voir de ses yeux, nous entendre de ses oreilles, vu l'impossibilité de l'impression organique ; à moins toutefois, et quelques théologiens le croient, que Dieu ne supplée par un nouveau miracle à cette impression.

— *Est-il vrai de dire, cependant, que Jésus-Christ présent dans le tabernacle nous voit, nous entend, nous sait là ?*

— Sans aucun doute, puisque, en vertu de sa science infinie et de sa science infuse, non seulement il nous connaît, nous voit, nous entend, mais il pénètre même jusqu'à nos plus secrètes pensées.

+

#### Conclusion

— *Que faut-il penser de la présence réelle et permanente de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ?*

— Que c'est, sans contredit, la plus sublime, la plus précieuse de toutes les grâces.

— *Comment cela ?*

— Plus heureux que les habitants de la Judée qui ne pouvaient tous à la fois posséder Jésus, nous pouvons à toute heure le visiter, nous entretenir avec lui par une prière intime et prolongée ; nous pouvons le recevoir chaque jour et le posséder dans notre cœur.

— *Qu'est-ce qui met le comble à ce bienfait ?*

— C'est que, si Jésus s'est anéanti en se faisant homme, le Verbe de Dieu est ici plus petit encore, et cela afin de n'effrayer, de ne rebuter personne, et de mieux attirer toutes les âmes à lui.

— *Quel sentiment doit exciter en vous la contemplation d'un si grand mystère ?*

— Celui que l'auteur de l'Imitation exprime si bien par cette prière : « Mon Dieu, mon amour ! Il est tout à moi : que je sois aussi tout à Lui ! »

## Chapitre II. — Le sacrifice eucharistique : la Messe

— *Jésus-Christ n'a-t-il institué l'eucharistie que pour perpétuer sa présence au milieu de nous ?*

— Jésus-Christ a institué l'Eucharistie, non seulement pour demeurer avec nous sur la terre, mais surtout pour s'offrir à Dieu EN SACRIFICE, et devenir PAR UN VRAI SACREMENT la nourriture de nos âmes.

— *Que devons-nous donc voir dans l'eucharistie ?*

— Nous devons y voir distinctement :

1<sup>o</sup> Un sacrifice ;

2<sup>o</sup> Un sacrement.

— *Qu'est-ce qui distingue le sacrifice du sacrement ?*

— Le sacrifice eucharistique, c'est le corps et le sang de Jésus-Christ offerts à Dieu sous les espèces du pain et du vin ; le sacrement de l'eucharistie, c'est le corps et le sang de Jésus-Christ reçus en nourriture sous ces mêmes espèces.

— *La fin du sacrifice n'est-elle pas dès lors différente de la fin du sacrement ?*

— La fin du sacrifice tend principalement au culte divin ; la fin du sacrement est surtout de procurer un aliment supersubstantiel à nos âmes.

— *Quels rapports néanmoins existent entre le sacrifice et le sacrement ?*

— C'est 1<sup>o</sup> que l'acte essentiel du sacrifice, la consécration, est aussi l'acte qui produit le sacrement ; 2<sup>o</sup> que la communion du prêtre fait partie intégrante du saint sacrifice ; 3<sup>o</sup> que plus communément les fidèles reçoivent le sacrement eucharistique à la suite et dans la célébration même du sacrifice.

— *Il convient donc d'envisager séparément l'eucharistie d'abord comme sacrifice et ensuite comme sacrement ?*

— Cela est convenable et nécessaire.

— *De quoi parlerons-nous en premier lieu ?*

— Nous parlerons en premier lieu du sacrifice eucharistique.

— *Comment divisez-vous ce que nous avons à dire de l'eucharistie en tant que sacrifice ?*

— En deux parties, savoir :

1<sup>o</sup> Le saint sacrifice étudié en lui-même au point de vue dogmatique ;

2<sup>o</sup> La liturgie du saint sacrifice.

## ART. I<sup>er</sup>. — DU SACRIFICE DE LA MESSE AU POINT DE VUE DOGMATIQUE.

— *En expliquant le troisième commandement de Dieu, nous avons assez longuement traité du sacrifice de la messe et exposé la doctrine qui le concerne. Pourriez-vous indiquer les principaux points développés alors ?*

— Tout d'abord l'exposé de la doctrine touchant le saint sacrifice de la messe a été précédé de quelques notions préliminaires sur :

a) Le sacrifice en général ;

b) L'antiquité et l'universalité du sacrifice ;

c) Les sacrifices chez les Hébreux ;

d) Le sacrifice de la croix.

— *Et du sacrifice de la messe lui-même, qu'a-t-il été dit ?*

— Du sacrifice de la messe on a successivement examiné :

Son nom ;

Son institution ;

Sa nature ;



Son ministre ;  
 Son objet ;  
 Son essence ;  
 Sa ressemblance avec le sacrifice de la croix ;  
 Son excellence ;  
 Ses fins ;  
 Son efficacité.

— *Nous avons dit tout cela en effet, et ainsi nous vous avons enseigné explicitement ce qu'il vous importe à cette heure de savoir touchant cet auguste sacrifice. Il ne nous reste qu'à rappeler brièvement ici les points traités. Nous insisterons sur un seul, la nature du sacrifice, afin de le bien fixer, à l'encontre particulièrement de l'erreur protestante.*

#### § 1<sup>er</sup>. — Notions préliminaires.

##### 1<sup>o</sup> Du sacrifice en général

— *Comment définit-on le sacrifice en général ?*  
 — C'est l'offrande faite à Dieu, par un ministre légitime, d'une chose sensible, qu'on détruit en quelque manière pour reconnaître le souverain domaine de Dieu sur toutes choses.

— *Que trouve-t-on dans tout sacrifice ?*  
 — Une chose sensible, ou une victime ;  
 Un ministre légitime chargé de l'offrir ;  
 L'offrande faite à Dieu lui-même ;  
 L'immolation ou la destruction en quelque manière de la victime ;  
 Enfin la reconnaissance du souverain domaine de Dieu.

##### 2<sup>o</sup> Antiquité et universalité du sacrifice

— *N'a-t-on pas toujours et universellement offert des sacrifices à Dieu ?*

— Dès l'origine du monde, les hommes ont offert des sacrifices à Dieu, et non seulement les patriarches tels que Abel, Noé, Abraham, Melchisédech, Jacob, etc., mais les païens eux-mêmes comme l'atteste l'histoire des Chaldéens, des Perses, des Grecs, des Romains, etc.

— *Quel est donc l'auteur premier du sacrifice ?*  
 — C'est Dieu lui-même.

— *Pouvez-vous en donner quelques preuves ?*  
 — La preuve en est d'abord cette antiquité et cette universalité du sacrifice ;

Ensuite, le commandement fait par Dieu aux Juifs ;  
 Enfin, l'institution du véritable sacrifice, c'est-à-dire du sacrifice eucharistique.

— *Pourquoi Dieu a-t-il établi le sacrifice ?*

— Pour recevoir de l'homme le culte public d'adoration, de reconnaissance, de réparation et de supplication dont le sacrifice est l'acte le plus parfait.

##### 3<sup>o</sup> Les sacrifices chez les Hébreux

— *Combien distinguait-on de sacrifices chez les Hébreux ?*

— Deux : les sacrifices sanglants et les sacrifices non sanglants.

— *Énumérez les principaux sacrifices sanglants ?*

— Les principaux sacrifices sanglants comprenaient l'holocauste, le sacrifice pour le péché, le sacrifice pour le délit et le sacrifice pacifique.

— *En quoi consistaient les sacrifices non sanglants ?*

— Ils consistaient dans l'offrande de certains produits de la terre, solides ou liquides.

— *Quel était le but de tous ces sacrifices ?*

— C'était de rendre à Dieu un culte public, de détourner les Israélites de l'idolâtrie, d'annoncer et de figurer le sacrifice de la croix.

— *Ces sacrifices pouvaient-ils rendre à Dieu toute la gloire qui lui est due ?*

— Non, assurément.

— *Pouvaient-ils du moins satisfaire à la justice de Dieu pour les péchés des hommes ?*

— Pas davantage.

— *Que fallait-il donc pour cela ?*

— Il fallait un sacrifice infiniment parfait.

##### 4<sup>o</sup> Le sacrifice de la croix

— *Ce sacrifice infiniment parfait existe-t-il ?*

— Oui, et c'est le sacrifice de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la croix.

— *Quand est-ce que Jésus-Christ s'est ainsi offert à Dieu en sacrifice ?*

— Il s'est offert dès son entrée dans le monde, mais surtout dans sa passion et sa mort sur la croix.

— *La mort de Notre-Seigneur sur la croix est-elle un vrai sacrifice ?*

— Oui ; car, on y trouve réunies les conditions du sacrifice : Jésus-Christ est tout à la fois le ministre et la victime, il verse tout son sang, il meurt et s'offre à Dieu pour accomplir les fins du sacrifice.

— *Comment le sacrifice de la croix a-t-il une valeur infinie ?*

— En ce que Jésus-Christ, victime et ministre de ce sacrifice, est Lui-même infiniment parfait.

— *D'où il faut conclure ?*

— Que le sacrifice de la croix procure à Dieu toute la gloire, toute la reconnaissance, toutes les satisfactions qui lui sont dues, et à nous tous les secours qui nous sont nécessaires.

— *Jésus-Christ s'est-il contenté d'offrir son sacrifice une seule fois et en un seul lieu du monde ?*

— Non, mais il a voulu que ce sacrifice fût offert dans tous les temps et tous les lieux, et c'est pour cela qu'il a institué le saint sacrifice de la messe.

+

#### § 2. — Du sacrifice de la messe.

##### 1<sup>o</sup> Son nom

— *Que signifie le nom de messe ?*

— Littéralement, il signifie renvoi, congé. C'était le terme dont se servait le diacre pour congédier les catéchumènes d'abord, puis, à la fin du sacrifice, les fidèles, et ainsi ce mot a fini par désigner le sacrifice lui-même.

##### 2<sup>o</sup> Son institution

— *Quel jour Notre-Seigneur a-t-il institué le saint sacrifice de la messe ?*

— Le jeudi saint, la veille de sa mort, lorsqu'il a changé le pain en son corps et le vin en son sang, et qu'il a dit à ses apôtres : « Faites ceci en mémoire de moi. »

##### 3<sup>o</sup> Sa nature

— *Qu'est-ce que la messe ?*

— La messe est le sacrifice de Jésus-Christ s'offrant à Dieu sous les espèces du pain et du vin.

— *Comment prouveriez-vous que la messe est un véritable sacrifice ?*

— Je le prouverais d'abord en rapportant ce qu'enseigne l'Eglise à ce sujet.

— *Que nous enseigne l'Eglise au sujet de la messe ?*

— L'enseignement de l'Eglise est contenu dans cette définition du Concile de Trente :

« Si quelqu'un dit qu'à la messe on n'offre pas à Dieu un vrai et propre sacrifice, ou que cette oblation consiste seulement en ce que Jésus-Christ nous est donné comme nourriture : qu'il soit anathème. » (Sess. xxii, can. 1).

— *L'Ecriture sainte et la tradition n'établissent-elles pas que la messe est un sacrifice ?*

— Elles l'établissent d'une manière certaine, et il est facile de s'en convaincre par l'examen des principaux textes tant de l'ancien et du nouveau Testament que des Pères eux-mêmes.

— *Quels sont les textes de la sainte Ecriture qui concourent à fournir cette preuve ?*

— Ce sont principalement :

1<sup>o</sup> La prophétie annonçant que Jésus-Christ serait « prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech » (Ps. cix, 4) ;

2<sup>o</sup> La prophétie de Malachie (i, 10-11) ;

3<sup>o</sup> Le quadruple récit de l'institution, d'après les trois évangélistes et l'apôtre saint Paul ;

4<sup>o</sup> Plusieurs textes des Actes et des Epîtres où il est question d'un autel chrétien et de l'institution d'un culte et d'un sacrifice publics.

— *Qu'est-ce qui ressort du premier de ces textes ?*

— C'est que, d'après la Tradition et les termes mêmes de la sainte Ecriture, le caractère spécial du sacerdoce de Melchisédech résidant principalement dans l'oblation du pain et du vin, Jésus-Christ, « prêtre à la ressemblance de Melchisédech, » a lui aussi, dans la célébration de la pâque du nouveau Testament, offert un vrai sacrifice.

— *De plus ?*

— De plus, le sacerdoce de Jésus-Christ est appelé « éternel, » donc aussi l'oblation de son sacrifice qui ne doit pas cesser sur la terre jusqu'à la consommation finale, et qui n'existe que par la célébration de l'Eucharistie.

— *Quels sont les caractères du sacrifice nouveau annoncé par la célèbre prophétie de Malachie et comment s'appliquent-ils à la messe ?*

— D'abord, d'après les termes mêmes de la prophétie, il s'agit d'un acte du culte, d'un sacrifice proprement dit.

— *Ensuite ?*

— Ce sacrifice doit être non sanglant, comme il ressort du mot hébreu qui le désigne.

— *De plus ?*

— Il doit être offert « du lever du soleil à son couchant, en tous lieux. »

— *Enfin, à qui est-il offert ?*

— Ce sacrifice unique et universel est offert au « nom » de Dieu et remplit ainsi toutes les fins des sacrifices anciens.

— *A qui conviennent ces caractères du sacrifice prédit par le prophète Malachie ?*

— Il est de toute évidence qu'ils conviennent parfaitement au sacrifice de la messe et qu'ils ne peuvent s'appliquer qu'à lui seul.

— *Quelle est la preuve par la sainte Ecriture qui atteste surtout que l'Eucharistie est véritablement un sacrifice ?*

— C'est le récit de l'institution et les expressions mêmes dont s'est servi Notre-Seigneur.

— *Comment cela ?*

— Notre-Seigneur n'a pas seulement dit : « Ceci est mon corps, » et « Ceci est mon sang, » mais : « Ceci est mon corps qui est rompu, brisé pour vous, » et « Ceci est mon sang de l'alliance qui est répandu pour beaucoup pour la rémission des péchés. »

— *Que résulte-t-il de ces expressions ?*

— Dans le langage ordinaire de la sainte Ecriture, un corps immolé, une vie immolée en la substituant à la vie d'un autre, le sang répandu pour le pardon des péchés, constitue véritablement le sacrifice d'expiation proprement dit.

— *Mais ne peut-on pas dire que, dans la pensée du divin Maître, il s'agissait là du sacrifice de la croix prédit pour le lendemain ?*

— Non ; car les termes employés par Jésus-Christ ont le sens du présent et ne sauraient désigner ici une chose future.

D'autre part, on ne devait briser les os ni de l'agneau pascal, ni de Jésus-Christ immolé sur la croix ; c'est donc seulement sous les espèces sacramentelles que le corps de Jésus-Christ est brisé.

Enfin, par ces paroles : « Faites ceci en mémoire de moi, » Jésus donne à ses apôtres le pouvoir surnaturel de faire non ce qu'il devait faire, mais ce qu'il venait de faire lui-même, c'est-à-dire d'offrir le sacrifice non sanglant de son corps et de son sang, et cela jusqu'à la fin des siècles.

— *Ne ressort-il pas de plusieurs textes de l'Ecriture que, dès les temps apostoliques, l'Eucharistie fut célébrée comme sacrifice ?*

— Cela ressort assez clairement de plusieurs textes où il est question d'un autel chrétien (I Cor., x, 21 ; Hébr., xiii, 10), de l'institution d'un culte et d'un sacrifice publics. (Act., xiii, 2).

Là où se trouve un autel et une victime préparée sur cet autel, il y a évidemment un sacrifice qui ne peut être autre que le sacrifice eucharistique.

— *La Tradition n'est-elle pas également très précise et très formelle, touchant l'existence du sacrifice eucharistique ?*

— Vers la fin du 1<sup>er</sup> siècle la « Doctrine des douze apôtres, » au 1<sup>er</sup> siècle saint Justin le Martyr et saint Irénée, au 2<sup>e</sup> siècle Tertullien, saint Cyprien et saint Hippolyte, puis tous les grands docteurs du 4<sup>e</sup> siècle parlent expressément de l'Eucharistie comme d'un sacrifice, du sacrifice de la Loi nouvelle, d'un sacrifice distinct de la communion et nous donnent de précieux détails sur sa célébration.

— *A toutes ces preuves ne peut-on en ajouter une autre, à savoir que le sacrifice étant la manifestation parfaite du culte extérieur et public dû à Dieu, l'Eglise de Jésus-Christ doit posséder un sacrifice comme partie constitutive et permanente du culte chrétien ?*

— Rien de plus juste, et la messe réalise pleinement cette conception du sacrifice de la nouvelle alliance étant, dans l'Eglise, le centre et le couronnement du culte divin.

#### 4<sup>o</sup> Son ministre

— *Qui est-ce qui offre le sacrifice de la messe ?*

— C'est Jésus-Christ qui l'offre par le ministère des prêtres.

— *D'où il suit que le ministre principal du saint sacrifice de la messe est ?*

— Jésus-Christ.

— *Et le ministre secondaire ?*

— Le prêtre.



— *Les fidèles n'offrent-ils pas eux-mêmes le sacrifice eucharistique ?*

— Ils l'offrent, au véritable sens du mot, mais non comme ministres, et à des degrés différents, selon la part qu'ils prennent à la célébration de la messe.

#### 5° Son objet

— *A qui le sacrifice de la messe est-il offert ?*

— A Dieu seul, attendu que le sacrifice est l'acte d'adoration par excellence.

Mais il peut être offert en l'honneur de la sainte Vierge, des anges et des saints, pour remercier Dieu des grâces qu'il leur a faites et lui demander, par leur intercession, celles dont nous avons besoin.

#### 6° Son essence

— *Quelle est l'action qui, dans la messe, constitue l'essence du sacrifice eucharistique ?*

— C'est la consécration, c'est-à-dire l'action par laquelle Notre-Seigneur, par le ministère du prêtre, change le pain en son corps et le vin en son sang.

#### 7° Sa ressemblance avec le sacrifice de la croix

— *Le sacrifice de la messe n'est-il pas le même que celui de la croix ?*

— Le sacrifice de la messe est le même que celui de la croix, puisque c'est, dans l'un et l'autre, la même victime, Jésus-Christ, offerte par le même ministre au même Dieu et pour les mêmes fins.

— *En quoi diffèrent-ils cependant ?*

— Ils ne diffèrent que par la manière dont ils sont offerts : dans le sacrifice de la croix Jésus-Christ s'est offert lui-même par une mort sanglante, et dans le sacrifice de la messe il s'offre par le ministère du prêtre, par une immolation non sanglante, mais seulement mystique ou morale.

— *Comment la mort du Calvaire est-elle représentée à la messe ?*

— Par les deux espèces séparées qui nous remettent sous les yeux, d'une part, le corps inanimé, de l'autre, le sang répandu du Sauveur, comme il arriva lorsque Jésus mourut sur la croix.

#### 8° Son excellence

— *De ce que le sacrifice de la messe est le sacrifice de la croix continué, que faut-il conclure ?*

— Il faut conclure qu'il a, comme le sacrifice de la croix, une valeur et un prix infinis.

#### 9° Ses fins

— *Pourquoi Jésus-Christ a-t-il institué le sacrifice de la messe ?*

— Pour rendre à Dieu en notre place les hommages et les honneurs infinis auxquels il a droit.

— *Quels sont ces hommages ?*

— Ce sont : 1° l'adoration, et ainsi la messe est le sacrifice latreutique par excellence ;

2° La reconnaissance, et ainsi la messe est un sacrifice d'action de grâces ou eucharistique ;

3° La satisfaction et la réparation pour les péchés, et ainsi la messe est un sacrifice propitiatoire ou expiatoire ;

4° La prière, et ainsi la messe est un sacrifice impétratoire.

#### 10° Son efficacité

— *Quelle est, par rapport à Dieu, l'efficacité du saint sacrifice de la messe ?*

— Le sacrifice procure à Dieu l'hommage d'une gloire infinie, d'une reconnaissance infinie, d'une satisfaction infinie, d'une supplication infinie.

— *Est-ce seulement pour rendre à Dieu tout honneur et toute gloire, que Notre-Seigneur a institué le sacrifice de la messe ?*

— C'est encore pour combler les hommes de bienfaits, en leur procurant les fruits les plus précieux.

— *Quels sont ces fruits ?*

— 1° Si on les considère dans l'effet produit, il y en a deux principaux, qu'on appelle *fruit expiatoire*, remise de la peine temporelle, grâces de conversion, etc., et *fruit impétratoire*, grâces actuelles, bénédictions temporelles, etc.

2° Si on les considère par rapport à ceux auxquels ils s'appliquent, on en distingue quatre principaux :

Le fruit *général* commun à tous ;

Le fruit *spécial* pour ceux qui assistent à la messe ;

Le fruit *plus spécial* qui revient à ceux pour qui on dit la messe ;

Le fruit *personnel* particulier au prêtre célébrant.

— *A qui et comment se fait la distribution des fruits expiatoires de la sainte messe ?*

— Le fruit expiatoire, en ce qui regarde la remise de la peine temporelle, est distribué aux âmes du purgatoire selon la mesure fixée par la sagesse divine, et aux vivants qui possèdent la grâce de Dieu, selon la mesure de leurs dispositions.

Pour le fruit expiatoire qui consiste dans les grâces de conversion, il est distribué à tous les pécheurs mais surtout aux pécheurs membres de l'Eglise, suivant leurs dispositions et les desseins de la miséricorde divine à leur égard.

— *A qui et comment se fait la distribution des fruits impétratoires ?*

— Tous les vivants, justes et pécheurs, ont une part aux grâces actuelles ; et ceux à qui il plaît à Dieu, aux bénédictions temporelles.

— *D'après cela, dites-nous pour qui on peut offrir le sacrifice de la messe ?*

— On peut l'offrir pour tous les vivants, pour les fidèles d'abord, et aussi pour les pécheurs, pour les infidèles, les hérétiques, les schismatiques et même sous certaines réserves pour les excommuniés.

On peut l'offrir également pour les morts, c'est-à-dire pour les âmes qui sont en purgatoire, mais non pour les enfants morts sans baptême, ni pour les réprouvés, pas plus que pour les élus eux-mêmes.

+

— *D'après ce qui vient d'être dit, la messe, au moins d'une manière accidentelle ou secondaire, a d'autant plus de valeur et elle est plus fructueuse que ceux qui y assistent ou y coopèrent sont plus dignes et y apportent de meilleures dispositions. Quelle résolution cela doit-il vous inspirer ?*

— La résolution d'assister tous les jours à la sainte messe, au moins d'esprit et de cœur, et de l'entendre toujours avec foi, modestie, attention et dévotion.

### IMPRIMATUR

Lingonis, die 9 julii 1902.

† SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT,

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Panégyrique de sainte Claire d'Assise.** — Son immolation et sa récompense, 545.

**Entretiens sur les évangiles du dimanche.** — XXXVII. 11<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte : La guérison du sourd-muet, 547.

**Réflexions sur des paroles du Propre des messes du dimanche.** — XXXIX. 12<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte, 549.

**Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion,** par un curé de campagne. — Troisième partie : Les Sacrements. — I. La grâce sanctifiante, 552.

**La journée chrétienne, Allocutions à des jeunes filles.** — XIV. la lecture de l'Evangile, 554. — XV. La visite au Saint-Sacrement, 557.

**Plan de sermon pour la fête de sainte Philomène.** — Les leçons qu'elle nous donne, 559.

## PANÉGYRIQUE DE SAINTE CLAIRE

(12 AOUT)

### SON IMMOLATION ET SA RÉCOMPENSE

*Attendite ad Abraham patrem vestrum, et ad Saram, quæ peperit vos : quia unum vocavi eum, et benedixi ei, et multiplicavi eum.*

Jetez les yeux sur Abraham, votre père, et sur Sara qui vous a engendrés. Lorsque je l'ai appelé, il était seul, mais je l'ai béni et j'ai multiplié sa race. (Isaïe, LI, 2).

Mes frères,

Le prophète invitait les Juifs à jeter les yeux sur Abraham, parce qu'Abraham était leur père, et à imiter sa foi et son obéissance ainsi que la foi et l'obéissance de Sara qui les avait engendrés. Il sied en effet à des fils de marcher sur les traces de leurs parents et de reproduire leur vie et leur vertu.

Pour nous, comme le disait Tobie à son fils, nous sommes les fils des saints : « *Filii sanctorum sumus,* » et c'est sur les saints que nous devons fixer les yeux de notre âme, afin de suivre la même voie, afin d'atteindre le même terme, afin de brûler du même amour.

Et c'est pourquoi je viens vous inviter à jeter les yeux sur cette Sara qui vous a engendrés, je veux dire sur sainte Claire dont vous voulez vous montrer les dignes fils<sup>1</sup>. D'elle aussi on peut dire comme d'Abraham que lorsque Dieu l'a appelée elle était seule, et toute autre aurait été effrayée à la vue de la tâche qu'il y avait à remplir : *unam vocavi eam* ; mais Dieu l'a béni et a multiplié sa race : *et benedixi ei et multiplicavi eam*.

Considérons donc successivement le courage de sainte Claire pour répondre à l'appel de Dieu, et la

benédiction dont celui-ci l'a comblée parce qu'elle a répondu à son appel.

### I. — Son courage pour répondre à l'appel de Dieu.

Et d'abord admirons sainte Claire répondant à l'appel de Dieu. Que Dieu appelle ainsi les âmes chacune dans la voie particulière qu'il lui destine, et que tout par conséquent soit réglé et disposé par Dieu, en sorte que rien n'arrive dans le monde sans son ordre ou sa permission, c'est une vérité que la foi enseigne et que la raison seule confirme avec éclat. Dieu, en effet, est le maître absolu de toutes choses et c'est à lui à fixer à chacune sa place et son rang. Comme les étoiles dans les profondeurs du firmament répondirent à la parole créatrice et brillèrent avec joie pour celui qui les avait appelées : « *Dixerunt : Adsumus, et luxerunt ei cum jucunditate qui fecit illas* » (Bar., III, 35), les âmes aussi ont à répondre à l'appel de Dieu. Les unes vont se cacher dans le silence d'un cloître, tandis que d'autres vont affronter les regards et les séductions du monde. Les unes sont des hosties d'agréable odeur, des victimes destinées à se consumer dans l'amour et la pénitence, tandis que d'autres ont à prêcher les grandeurs et les miséricordes de Dieu. Les uns sont destinés à se sanctifier dans la vie ordinaire, en remplissant les devoirs du fils et de l'époux ; les autres sont appelés à la vie supérieure et parfaite, appelés à se consacrer à Dieu seul. Mais tous ont leur voie tracée d'avance et c'est dans la voie que Dieu leur fixe qu'ils doivent entrer. Malheur à celui qui n'écoute pas au dedans de lui-même la voix secrète de Dieu qui lui assigne sa destinée ! S'il s'engage dans un état dans lequel Dieu ne le voulait pas, il sera semblable au navire sans boussole qui ne peut qu'errer au gré des vents et de la tempête, à l'arbre dont la racine est desséchée et qui ne produit que des fruits amers, à l'édifice dont le fondement est mal assuré et qui ne peut jamais s'élever bien haut, et qui tombe bientôt par son propre poids.

Mais quel courage ne faut-il pas quelquefois pour répondre à l'appel de Dieu ! Jésus-Christ nous dit dans l'Evangile que le royaume des cieux est semblable à une pierre précieuse : celui qui a trouvé cette pierre vend tout ce qu'il possède, il renonce à tout pour faire l'acquisition de ce trésor. (Mat., XIII). Oui, il faut parfois se dépouiller de toute affection terrestre, de toute possession et de toute richesse humaine pour acquérir la perle précieuse de la sainteté et de l'éternelle vie. Sainte Claire n'a pas hésité dans son sacrifice et elle l'a poussé jusqu'à un degré inoui et avant elle inconnu.

Il y a en effet trois sortes de pauvreté. La première est celle qui est commandée à tout le monde, même aux riches d'ici-bas, c'est la pauvreté en esprit, c'est le détachement du cœur. « Il faut, dit saint Paul, posséder comme ne possédant point et user des biens de ce monde comme n'en usant pas. *Qui utuntur hoc mundo tanquam non utantur.* » (I Cor., VII, 31). « Bienheureux, a dit le

<sup>1</sup> Tertiaires de Saint-François.



Fils de Dieu, les pauvres en esprit. *Beati pauperes spiritu.* » (Matth., v, 3). « Malheureux donc, ajoute saint Augustin, malheureux par la loi des contraires, ceux qui ne le sont pas. »

Après cette pauvreté commandée à tous, vient la pauvreté qui est conseillée à quelques-uns. « Si vous voulez être parfait, a dit Jésus-Christ au jeune homme de l'Evangile qui observait tous les commandements depuis son enfance, vendez tout ce que vous avez, donnez-en le prix aux pauvres et venez, suivez-moi. » (Matth., xix, 21). C'est ce que font les religieux qui, par le vœu de pauvreté, s'engagent à ne rien posséder en propre, à vivre dépouillés de toute propriété et de tout ce que le monde recherche ici-bas.

Mais ces religieux, quoique ne possédant rien en propre, possèdent cependant en commun ; s'ils ne sèment pas et ne moissonnent pas, d'autres sèment et moissonnent pour eux. Il reste un troisième degré de pauvreté, et c'est celui auquel sainte Claire est parvenue : elle ne possède rien ni en propre ni en commun, elle ne vit que d'aumônes au jour le jour. Semblable par la pureté au lys des champs, elle lui ressemble encore par son mépris de tout ce qui est terrestre : « *Considerate lilia agri, non laborant neque nent.* » (Matth., vi, 28). Elle demande au Souverain Pontife de faire mettre sur la porte de son monastère : « C'est ici la maison de la pauvreté. » Elle dit toujours à ses filles que si elles veulent que leur maison subsiste, il faut que la pauvreté en soit le fondement. Elle n'a jamais plus de joie que lorsque le nécessaire à la vie lui manque ; et lorsque le Pape lui demande de modérer les rigueurs de sa pauvreté, elle répond qu'elle aime mieux recevoir de Sa Sainteté l'absolution de ses péchés que la dispense de son vœu. C'est en vain qu'un saint Pontife lui dit avec saint Jérôme que les vierges doivent ménager leurs forces pour fournir une plus longue carrière, que son jeûne devant durer autant que sa vie, il faut qu'elle y apporte plus de modération si elle veut offrir à son Dieu un plus long sacrifice. Ecoutez sa réponse : « Mes austérités, dit-elle, n'ont rien qui approche de celles de Jésus-Christ. La croix sur laquelle il a expiré était plus dure que le lit sur lequel je repose ; les clous qui l'y ont attaché avaient des pointes bien plus aiguës que le cilice dont je me ceins ; les coups de fouet qu'on a inhumainement déchargés sur sa chair virginale lui ont fait bien d'autres plaies que ne font sur moi de légères disciplines ; un corps formé du sang d'une Vierge par l'opération du Saint-Esprit avait une autre sensibilité que celui d'une misérable créature toute plongée dans une vie animale et terrestre. Non, non, il ne sera pas dit que je me couronnerai de roses quand je le verrai couronné d'épines ; il ne sera pas dit que je chercherai de la délicatesse dans le boire et le manger quand j'apprendrai que dans sa soif on ne lui a présenté que du fiel et du vinaigre ; il ne sera pas dit que je relâcherai les rigueurs de ma croix quand je me représenterai que, quelque sollicitation qu'on lui fit, il ne voulut jamais descendre de la sienne. »

Mes frères, n'y a-t-il pas dans cette réponse de quoi nous humilier et nous confondre ? Et nous aussi, ne devrions-nous pas marcher sur les traces d'un tel modèle ? Ne sommes-nous pas les enfants de Jésus-Christ, et les enfants ne portent-ils pas la ressemblance de leur père ? Devrions-nous être si voluptueux et si sensuels en pensant au Fils de Dieu souffrant pour nous ? avides d'or et d'argent, quand notre Dieu est né pauvre et mort sur une croix ? impatients et inquiets dans nos malheurs et nos maladies, quand notre Dieu, couronné d'épines et abreuvé d'amertumes, n'a su que se taire et souffrir ?

Ah ! sachons supporter patiemment nos peines et nos souffrances, sachons nous imposer la modestie dans nos vêtements, la mortification dans notre manière de vivre ; c'est le seul moyen d'attirer sur nous les bénédictions et les consolations de Dieu, comme je vais vous le montrer maintenant.

## II. — Comment elle fut bénie de Dieu.

Il y a pour les âmes chrétiennes, et surtout pour celles qui ont renoncé à tout afin d'acquérir le trésor caché et la perle précieuse, il y a deux sortes de bénédictions, que le Saint-Esprit appelle des bénédictions de douceur et des bénédictions de fécondité. Il y a des bénédictions de douceur, sans lesquelles la croix paraîtrait trop lourde et la mortification trop pénible, et des bénédictions de fécondité par lesquelles Dieu donne aux âmes saintes le pouvoir de multiplier autour d'elles la sainteté et de se faire suivre par d'autres âmes à l'odeur de leur parfum. Sans les bénédictions de douceur, ces âmes ici-bas seraient livrées à trop de tristesse ; sans les bénédictions de fécondité, elles seraient pour ainsi dire inutiles en ce monde, tandis que Dieu veut qu'elles lui amènent une multitude d'enfants, *adducentur Regi virgines post eam.*

C'est dans ce double sens que sainte Claire a été bénie de Dieu. Elle a été bénie, parce qu'elle a trouvé dans sa pauvreté et sa pénitence une manne cachée, une suavité secrète, une immense douceur ; elle a été bénie, parce que Dieu a fait d'elle une source abondante à laquelle d'autres âmes sont venues et viendront jusqu'à la fin des siècles s'abreuver et se nourrir.

« Montrez-moi un homme dominé par ses passions qui soit véritablement heureux, dit saint Jean Chrysostome ; montrez-moi une femme qui, esclave du monde qu'elle adore, ait une véritable et solide joie au milieu de ses plaisirs. La véritable joie ne peut venir que de vous, ô mon Dieu, qui vous répandez dans une âme comme un fleuve de paix. » C'est le témoignage que peuvent rendre et que rendent tous les saints, qui disent avec saint Paul : « *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra.* » (II Cor., vii, 4). Vous pourriez nous le dire, vous qui avez embrassé généreusement la croix et la mortification du Christ ; vous pourriez nous dire si le Maître ne tient pas ses promesses et si ses consolations ne grandissent

pas en proportion de vos douleurs : *Secundum multitudinem dolorum, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam.* (Ps., xciii, 19). Oui, mes frères, on se représente parfois la vertu comme pénible et ennuyeuse, et on oublie qu'elle est la source du vrai bonheur. Assurément, elle exige des sacrifices, elle nous commande des résistances et des luttes, mais en somme, il ne faut pas l'oublier, il n'y a pas de bonheur en dehors de la paix, il n'y a pas de paix en dehors de l'ordre, et l'ordre c'est le corps soumis à l'âme, c'est l'âme soumise à Dieu, c'est la religion, la piété, la vertu.

A cette bénédiction de paix et de douceur que Dieu répand sur les âmes saintes, il faut ajouter une bénédiction de fécondité : *Benedixi et multiplicavi eam.* Et sainte Claire qui a reçu si abondamment la première de ces bénédictions, n'a pas été dépourvue de la seconde. Elle est devenue la mère d'une postérité immense qui marche sur ses traces, qui vit de son esprit, qui continue ses mortifications, qui forme sa couronne et sa gloire éternelle.

Vous savez ce qui arriva un jour pendant la vie mortelle de sainte Claire et comment celle-ci sauva de la mort et de la honte la famille spirituelle que le Seigneur lui avait donnée. Les Sarrasins assiégeaient Assise aux pieds de laquelle se trouvait Saint-Damien, la pauvre maison des premières Clarisses, et comme ils mettaient tout à feu et à sang, il était à craindre qu'ils ne portassent leurs mains impudiques et sacrilèges sur les épouses du Seigneur, sur les vierges consacrées à Dieu. Mais admirez le courage, la prudence et le bonheur de Claire. Son courage : quelque affaiblie qu'elle soit par une longue maladie, elle se fait transporter sur les murailles de son monastère; mais dans son admirable prudence, elle prend avec elle le ciboire qui renferme le corps du Seigneur et elle lui dit ce que lui disait David dans une occasion semblable : « Seigneur, n'abandonnez pas à la fureur des bêtes les âmes de ceux qui vous bénissent et qui vous aiment, *ne tradas bestiis animas confitentes tibi.* Levez-vous donc, Seigneur, et prenez vous-même votre cause en main, *exurge Deus et judica causam tuam.* » Admirez son bonheur : Dieu exauça son ardente prière et, de même qu'un ange chassa Adam du paradis terrestre et en garda l'entrée avec une épée flamboyante, de même que, sous l'ancienne Loi, un ange dispersa l'armée de Sennachérib pour délivrer Israël, de même qu'un ange garda le jeune Daniel dans la fosse aux lions et le préserva de la dent de ces bêtes féroces, de même le Dieu des anges, présent sous le voile de l'hostie, préserva ses chastes épouses et les délivra miraculeusement en repoussant leurs envahisseurs. Comme autrefois, en présence de l'arche sainte, Dagon, l'idole des Philistins, était renversée, comme les murs de l'orgueilleuse Jéricho tombaient au son des trompettes des lévites, aujourd'hui des soldats barbares sont frappés de terreur et tombent à terre pour rendre hommage à Dieu

dans le sacrement où est cachée toute sa force : *Ibi abscondita est fortitudo ejus.* (Hab., iii, 4).

N'est-ce pas que Dieu a merveilleusement béni Claire et ses filles ! « *Benedixi ei et multiplicavi eam.* » Ah ! qu'il les bénisse encore en suscitant dans notre siècle de corruption et d'égoïsme des âmes pures et ferventes, des imitatrices de leur abnégation et de leur pureté ! Qu'elles se multiplient, les âmes qui prennent le Seigneur pour leur unique partage, colombes sacrées qui, par leurs tendres gémissements, apaisent sa justice !

Ce ne sont plus des barbares qui nous menacent, quoique la barbarie puisse reparaitre bientôt si on continue à s'éloigner de l'Evangile et de Jésus-Christ ; mais il y a toujours les passions frémisantes, l'orgueil, la cupidité, la volupté, qui nous tendent leurs pièges et veulent nous précipiter dans les abîmes éternels. Demandons à sainte Claire de nous préserver des atteintes du mal et d'obtenir pour nous le miracle qu'elle obtint pour ses filles. Dieu n'aurait-il qu'une bénédiction ?

Qu'il nous accorde donc à chacun de nous une bénédiction abondante, bénédiction de pureté et de ferveur, de détachement et d'amour, afin que, bénis de Dieu sur la terre, nous puissions avoir part aux bénédictions éternelles qu'il répandra sur ses élus. Ainsi soit-il !

## ENTRETIENS SUR LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

### XXXVII

#### 11<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte

##### LA GUÉRISON DU SOURD-MUET

L'évangile de ce jour nous apprend que Notre-Seigneur, « quittant de nouveau les confins de Tyr, vint par Sidon à la mer de Galilée en passant au milieu de la Décapole. »

Quelle route suivit Jésus ? Quelle ville de la Décapole a-t-il visitée ? On l'ignore.

Ce lointain voyage avait eu sans doute pour but de mettre le Sauveur à l'abri des embûches de ses ennemis, pleins de haine contre lui, nous dit saint Luc, et décidés à le faire périr. Le divin Maître, qui alla pour ainsi dire se livrer entre leurs mains à Jérusalem quand son heure fut venue, devait, par respect pour le plan providentiel et par obéissance à son Père, se dérober à leurs poursuites tant que le moment fixé pour son sacrifice n'était pas arrivé.

Malgré le soin qu'il mit à éviter la foule, il la voyait accourir et grossir en chemin. Le thaumaturge l'attirait. La curiosité, le désir des guérisons

<sup>1</sup> Voir, pour les détails historiques qu'on voudrait ajouter, la *Sainte Claire d'Assise* du P. Léopold de Chérancé. (Un vol. in-12 de 250 p.; franco, 1 fr. 75, Œuvre de Saint-François d'Assise, 5, rue de la Santé, Paris).



matérielles, la soif du miracle mettent toujours le peuple en mouvement. On lui amenait des aveugles, des sourds, des muets, des boiteux, des infirmes de toute sorte ; on les jetait à ses pieds, il les guérissait, et ces païens émerveillés glorifiaient le Dieu d'Israël.

Saint Marc raconte en détail un de ces prodiges, la guérison d'un sourd-muet. Ce passage évangélique renferme les plus hautes et les plus salutaires leçons ; c'est lui qui va faire l'objet de notre entretien, où nous allons voir successivement le *mal* du sourd-muet et le *remède* employé par Jésus.

### I. — *Le mal.*

« On amena à Jésus, dit le texte sacré, un homme qui était sourd et muet. »

1. *Il était sourd.* Et nous, est-ce que nos oreilles ne sont pas fermées à la grande voix des vérités éternelles ?

Combien les hommes de notre époque donnent peu d'attention à la parole de Dieu ! Que penser de ces multitudes de chrétiens qui ont complètement rompu avec la pratique des devoirs religieux ? En nous plaçant au seul point de vue humain, nous avons peine à croire qu'ils gardent dans son intégrité parfaite cette sainte fierté, cette droiture de cœur, qui fait dans toute l'acception du mot l'*honnête homme*, et il est à croire qu'en sondant leur conscience ils sentent s'y réveiller le souvenir de plus d'une flétrissure. Dans tous les cas, les convictions surnaturelles ne peuvent subsister dans ces âmes. Toutes les saintes croyances qui ont fait la joie et l'honneur de leur enfance et de leur jeunesse ne tardent pas à s'affaiblir et à disparaître.

Quant aux chrétiens qui fréquentent encore l'église, mais qui se contentent d'entendre la messe sans jamais recevoir les enseignements surnaturels, ils sont au point de vue spirituel dans un état alarmant. Quelque bon que soit un journal, il ne peut offrir à l'âme la nourriture dont elle a besoin pour entretenir en elle la vie supérieure. Elle pourra, dans une feuille bien pensante, saisir au passage quelques rayons de vérité, de bien, d'idéal, mais cela ne dispense pas de recourir au pain de la céleste parole. « La foi, dit l'Apôtre, vient de ce qu'on entend, et ce qu'on entend vient de la parole de Dieu. » (Rom., x, 17).

Que dire de ceux qui systématiquement ferment leurs oreilles à la voix de la vérité ? « Il n'est pires sourds, dit le proverbe, que ceux qui ne veulent pas entendre. » Ce n'est pas seulement l'inattention, la légèreté qui les empêchent de percevoir ce que Dieu fait entendre ; mais c'est la passion, le parti pris, une coupable obstination, une orgueilleuse opiniâtreté.

Considérez ces hommes qui depuis vingt-cinq ans s'efforcent de ruiner en France l'influence du christianisme. Ils ont contre eux l'autorité souveraine des faits. Avec la foi religieuse on voit baisser le niveau de la morale, du patriotisme, de la prospérité matérielle elle-même.

Les écoles sans Dieu sont devenues le fléau de la jeunesse. Les enfants y entrent ignorants, ils en sortent barbares. L'éducation athée fait pulvérer les jeunes criminels. Ces malheureuses victimes de prétendues réformes scolaires, pour une petite contrariété, un reproche, un insuccès, se livrent au désespoir et se donnent la mort. C'est à l'instruction sans religion que nous devons cette monstruosité inouïe jusqu'alors des suicides d'enfants. La guerre faite aux croyances par l'Etat rend la France méprisante au dehors. Elle lui ôte aux yeux des peuples son prestige et lui fait perdre son influence. Elle est pour elle un principe d'abaissement et de décadence. Eh bien ! l'écho de tant de plaintes est perdu ; ceux qui nous gouvernent ne veulent rien entendre. Pourvu que l'Eglise soit combattue, entravée dans son action, persécutée dans ses ministres, pourvu qu'on chasse les religieux, qu'on opprime les consciences, qu'on permette à peine aux catholiques de respirer, que l'œuvre de destruction religieuse se poursuive, on doit se déclarer satisfait. Le reste n'est rien.

Oh ! les sourds obstinés !... Il faudra que Dieu fasse éclater sa puissance d'une manière merveilleuse pour triompher de leur endurcissement.

2. Le sourd de l'Evangile était *muét* aussi.

Cette infirmité corporelle est le symbole d'une infirmité morale bien commune, hélas ! de nos jours.

Le mutisme dont nous parlons est d'ordinaire provoqué par la peur.

Cet homme a au cœur des sentiments religieux. Mais il n'ose les manifester au dehors, car il craint le qu'en dira-t-on, et au lieu de défendre sa foi lorsqu'elle est attaquée, il se résigne à un silence que réprouvent ses convictions.

Si Jésus-Christ comptait aujourd'hui de nombreux partisans, si l'esprit public se déclarait en sa faveur, si les foules enthousiasmées lui faisaient cortège, ce silencieux serait l'un des premiers à crier *Hosanna* au divin triomphateur. Mais comme nous vivons dans un siècle d'incrédulité, que le catholicisme n'a aujourd'hui qu'un seul privilège, celui d'une universelle intolérance, la courbe la tête et se fait par sa faiblesse et sa lâcheté complice de l'erreur. Dans cette assemblée où l'on discute quelquefois des graves questions religieuses actuelles, c'est un assaut général dirigé contre la foi. Il est là seul pour la défendre, mais il laisse dire, il est *muét*.

Il est temps que cela finisse, il est temps que les chrétiens fidèles cessent d'abdiquer devant ceux qui outragent leurs croyances, il est temps qu'ils relèvent la tête et revendiquent avec courage les droits de la vérité.

Ozanam encore étudiant assistait à Paris aux leçons de Jouffroy, le célèbre disciple de Cousin. Témoin des attaques que cet universitaire dirigeait contre la révélation, le jeune chrétien se sentit ému et indigné. Oserait-il, lui si inconnu, si isolé, élever la voix contre le philosophe qui régnait à la Sorbonne ? Cette réflexion n'arrête pas

le noble élan de son courage ; il écrit à Jouffroy une première, puis une seconde lettre ; et voyant que ce dernier n'en tient aucun compte, il rédige une protestation publique. Pour lui donner plus de poids, il faut qu'il recueille des signatures ; quinze jeunes gens ajoutèrent leurs noms à celui d'Ozanam et en présence de cette profession de foi écoutée avec respect par son nombreux auditoire, Jouffroy, cœur noble et élevé, malgré les préjugés qui pesaient sur son intelligence, rétracta ouvertement les paroles qui lui étaient échappées. Un témoin contemporain affirme que cette imposante démarche eut pour effet de rendre désormais les professeurs de la Sorbonne plus mesurés dans leur langage et plus capables d'impartialité dans leurs jugements.

Imitons cette noble audace et ne sacrifions jamais notre honneur de chrétien par timidité.

O Jésus, vous nous avez choisis pour être vos témoins dans le monde ! « *Eritis mihi testes.* » Faites que nous soyions toujours à la hauteur d'une telle mission. Que si, en présence des attaques de l'incrédulité, nous sentions notre langue paralysée par la crainte, ô Jésus, nous vous en prions, renouvelez en notre faveur d'une manière spirituelle le grand miracle que l'Evangile nous rappelle en ce jour. « *Domine, labia mea aperies, et os meum annuntiabit laudem tuam.* Seigneur, vous ouvrirez mes lèvres, et ma bouche fera bénir votre saint nom. »

## II. — Le remède.

Ceux qui amenaient à Notre-Seigneur l'infortuné pour qui ils sollicitaient un miracle, prièrent le Sauveur de lui imposer les mains, car ils savaient que c'était ordinairement ainsi qu'il guérissait les malades.

Mais l'Homme-Dieu ne voulait pas seulement, par les diverses guérisons qu'il opérait, manifester sa puissance, il voulait encore instruire les siens. Aussi adressait-il ordinairement aux malades, avant de les secourir, quelques paroles destinées à guérir leur âme.

Dans la circonstance présente, ne pouvant avoir recours au langage ordinaire, Notre-Seigneur eut recours au langage des signes, le seul qui fût à sa portée. Il mit ses doigts dans les oreilles du sourd comme pour lui dire : « C'est là qu'est ton mal ; eh bien ! je vais te rendre le sens précieux de l'ouïe. » Il toucha ensuite avec un peu de salive la langue de ce muet, non pour s'en servir comme d'un moyen médical, mais comme pour signifier qu'il allait briser les liens qui enchaînaient l'organe de la parole. En troisième lieu, il leva les yeux au ciel et il poussa un soupir, pour faire entendre que c'est de Dieu qu'il faut implorer toute grâce. Enfin, parlant avec l'autorité de celui qui a le droit de commander à la nature, il dit en syro-chaldaïque, idiome communément usité alors chez les Juifs : « Ephpheta », ce qui signifie : « Sois ouvert. » Et à l'instant, l'ouïe de l'infortuné se réveilla et sa langue enchaînée se délia.

Le terme employé par saint Marc<sup>1</sup> pour désigner celui que Notre-Seigneur délivra de son mal, s'emploie spécialement lorsqu'il s'agit d'un homme bègue ou qui parle difficilement. C'est peut-être pour cela que l'écrivain sacré ne dit pas qu'une fois guéri l'infirmes *parla*, mais qu'il *parla avec rectitude*, « *loquebatur recte.* » De même, il semble que cet homme n'était pas complètement sourd, ou tout au moins qu'il n'était pas sourd de naissance. Autrement il n'aurait connu aucune langue et par conséquent n'aurait pu parler aussitôt après sa guérison.

L'Eglise dirigée par le Saint-Esprit ordonne au prêtre qui confère le baptême de reproduire la triple opération du Sauveur. En effet, en administrant ce sacrement, il touche avec les doigts les oreilles de celui qu'on lui présente, il y applique un peu de salive et dit : *Ephpheta*.

C'est nous rappeler que le catéchumène est, au point de vue spirituel, un véritable sourd-muet, que ses oreilles ont besoin d'être ouvertes pour qu'il entende la parole de Dieu, et sa langue déliée pour qu'il fasse profession de la foi de Jésus-Christ. La tradition catholique descend du Sauveur et y remonte par une chaîne non interrompue. La porte du salut dont les clefs furent remises à saint Pierre, s'ouvre aujourd'hui, après dix-neuf siècles écoulés, exactement par les mêmes actes symboliques qu'accomplissait Notre-Seigneur lorsqu'il guérissait l'infirmes de la Décapole.

Combien donc sont téméraires les hérétiques qui blâment nos rites et nos cérémonies ! Et nous, catholiques, combien nous sommes heureux d'appartenir à l'Eglise qui trouve dans les paroles, les actions, les miracles du divin Maître, les raisons de sa foi, de sa morale, de sa discipline, et le fondement solide de ses pratiques !

Jésus défendit à tous de rien dire, mais comment arrêter l'enthousiasme de la multitude toujours emportée par le sentiment ? Plus Jésus demandait le silence, plus on l'acclamait. Il y eut alors un grand cri d'admiration dans le peuple : « Il a bien fait toutes choses, il a fait entendre les sourds et parler les muets. »

Associions-nous à ces louanges et bénissons notre Sauveur qui veut bien si miséricordieusement nous affranchir de nos misères.

## RÉFLEXIONS SUR DES PAROLES DU PROPRE DES MESSES DU DIMANCHE

### XXXIX

#### DOUZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

**I. O Dieu, venez à mon aide ; Seigneur, hâte-vous de me secourir.** — Cette prière nous convient admirablement, parce que nous sommes des créatures de Dieu et que nous avons

<sup>1</sup> Μογιλαος.



péché contre lui. Comme créatures, nous avons besoin de son secours pour surmonter les difficultés que nous rencontrons en ce monde. Job a dit : *L'homme né d'une femme, vivant peu de temps, est rempli de misères.* (Job, xiv, 1). Comme pécheurs, nous pouvons peut-être dire avec plus de vérité que le Psalmiste : *Mes iniquités m'ont investi, et je n'ai pu en soutenir la vue.* (Ps., xxxix, 12). De là pour nous la nécessité d'en appeler à la miséricorde de Dieu afin d'être pardonnés. Qui d'entre nous s'étant trouvé dans une semblable condition n'a pas cherché en lui et autour de lui un aide, un protecteur ? Hélas ! nous n'avons pas tardé à redire avec le Sage : *Je tournais mes regards vers le secours des hommes, et il n'en était point.* (Eccli., li, 10). Il en est autrement du Seigneur dont nous demandons le secours, car il nous dit : *N'est-ce pas moi un Dieu juste et qui sauve ? Il n'y en a pas excepté moi.* (Is., xlv, 21). Aussi David lui disait-il : *Seigneur, vous avez sauvé mon âme de ses nécessités pressantes.* (Ps., xxx, 7). Et les Juifs disaient : *Qui peut remettre les péchés, sinon Dieu seul ?* (Marc, ii, 7). Non, ce n'est point l'or ou l'argent, la raison ou la science, l'intelligence de notre esprit ou la force de notre bras qui peuvent nous délivrer de nos misères, et de nos péchés. Voilà pourquoi nous disons : *O Dieu, venez à mon aide ; hâtez-vous de me secourir.* Ah ! si nous étions sérieusement convaincus de notre impuissance à faire quelque chose par nous-mêmes tant dans l'ordre temporel que dans l'ordre spirituel, cette prière serait plus souvent dans nos cœurs que sur nos lèvres. Au lieu d'en appeler à l'assistance divine, nous nous en rapportons à nous-mêmes, et Dieu qui veut nous venir en aide nous fait sentir davantage, par de nouvelles tribulations, que nous avons besoin de son secours et que nous devons vivre sous sa dépendance.

C'est en vue de nous en inspirer la récitation continue, que l'Eglise a inséré cette prière dans la liturgie, car chaque fois qu'elle nous invite à prier elle nous fait un précepte de commencer par ces paroles : *O Dieu, venez à mon aide ; Seigneur, hâtez-vous de me secourir.* En effet nous trouvons ici l'invocation de Dieu contre tous les dangers, l'humilité d'une sincère confession, la vigilance de la sollicitude et de la crainte, la considération de notre faiblesse, l'espérance d'être exaucé, la confiance en un secours présent et certain, car celui qui invoque son protecteur est toujours certain de sa présence. — Nous trouvons encore dans cette prière l'ardeur de l'amour et de la charité, la vigilance contre les pièges qui nous environnent et contre les ennemis qui nous attaquent nuit et jour, et l'âme confesse qu'elle ne peut en triompher sans le secours de son défenseur ; car cette invocation, pour ceux que les démons tourmentent, est un rempart inexpugnable, une cuirasse impénétrable, un bouclier qui nous couvrira toujours lorsque la paresse, l'ennui, la tristesse, le découragement nous accablent ; elle nous empêche de désespérer de notre salut, en nous montrant Celui

que nous invoquons comme étant présent à nos combats et entendant nos supplications. — Enfin cette prière, lorsque les joies spirituelles inondent notre cœur, nous avertit de ne pas nous élever et nous enorgueillir de ce bonheur que nous ne pourrions conserver sans la protection de Dieu, dont nous implorons sans cesse le prompt secours. Ainsi, dans quelque état que nous nous trouvions, cette prière nous sera toujours utile et nécessaire. Celui qui désire être secouru toujours et en toute chose, confesse qu'il a besoin de Dieu dans la prospérité comme dans le malheur ; car Dieu seul peut le tirer de la peine ou le conserver dans la joie, et, sans son secours, la faiblesse humaine succomberait de toute manière. (Cassien, Collat., x).

Reconnaissons donc toute l'utilité de cette prière en proclamant à l'encontre des Pélagiens que nous avons besoin du secours de Dieu pour vivre dans le devoir et la vertu. Nous admettons, si vous voulez, que vous êtes élevés à la plus haute sainteté, doués des qualités les plus éminentes, et que même vous avez reçu la grande mission de distribuer aux autres les grâces de Dieu. Vous croyez peut-être pouvoir désormais vous suffire à vous-mêmes. Eh bien ! détrompez-vous, car vous aurez toujours besoin d'être aidés sans relâche, et de vous écrier : *O Dieu, venez à mon aide ; Seigneur, hâtez-vous de me secourir.* L'Eglise nous le dit dans l'épître de ce jour, et c'est à saint Paul qu'elle a demandé cet enseignement : *Notre confiance, dit l'Apôtre, nous l'avons en Dieu par le Christ ; non que nous soyons suffisants pour former aucune pensée par nous-mêmes, comme de nous ; mais notre confiance vient de Dieu, qui nous a même rendus propres à être les ministres de la nouvelle alliance, non par la lettre, mais par l'Esprit.* (II Cor., iii, 4-6). En voulez-vous encore une preuve ? C'est encore saint Paul qui va nous la fournir, car voici ce qu'il écrivait aux Philippiciens : *C'est Dieu qui opère en vous et le vouloir et le faire, selon sa bonne volonté.* (Philip., ii, 13). Rien de plus formel et de plus précis pour justifier la fréquente répétition de cette invocation que l'Eglise a insérée dans la liturgie ; car nous avons non seulement besoin du secours de Dieu pour commencer le bien, mais encore pour le vouloir. S'il n'en était point ainsi, Jésus-Christ ne nous aurait certainement pas dit : *Sans moi vous ne pouvez rien faire.* (Jean, xv, 5). Et saint Paul aurait-il écrit aux Thessaloniciens : *Priez sans cesse ?* (I Thess., v, 17). Cet enseignement est entièrement conforme à celui de l'Evangile, car nous y lisons qu'il faut toujours prier et ne se laisser jamais, et c'est ce que Jésus-Christ nous a démontré par la parabole de la veuve importune qui força par son insistance un mauvais juge à lui rendre justice. (Luc, xvii). Il nous apprenait ainsi que Dieu nous exhorte à lui faire violence par nos importunités. Si donc toutes les autres choses qui pourraient nous faire exaucer nous manquent, usons du moins de cette insistance qui ne demande pas de mérite et de grands efforts, en redisant sans cesse : *O Dieu,*

*venez à mon aide; Seigneur, hâtez-vous de me secourir.* Vous le voyez, tout dépend de notre volonté. (Albert le Grand; Cassien, *ut supra*).

C'est pourquoi nous devons adresser cette prière à Dieu, afin de n'être pas abattus par l'adversité ou orgueilleux dans la prospérité. En toute circonstance méditez-la dans votre cœur, récitez-la pendant votre travail, au milieu de vos occupations et lorsque vous êtes en voyage. Que votre esprit s'en nourrisse en dormant, en mangeant, en subissant toutes les nécessités de la nature; que sa méditation devienne pour vous comme une formule puissante et salutaire qui non seulement vous préservera de toutes les attaques du démon, mais encore vous purifiera des vices et de la contagion de la terre, pour vous élever à la contemplation des choses invisibles et célestes, et vous faire arriver à cette ineffable ardeur de la prière que bien peu connaissent. Endormez-vous en récitant cette invocation, de manière que, par habitude, vous la disiez encore pendant votre sommeil; et lorsque vous vous réveillerez, que ce soit la première chose qui se présente à votre esprit. Dites-la en vous agenouillant dès que vous quittez votre lit, et qu'elle vous accompagne aussi d'action en action pendant tout le cours de la journée. Méditez-la selon le précepte divin: soit que vous reposiez dans votre maison, soit que vous soyez en voyage, soit que vous dormiez, soit que vous vous leviez. Ecrivez-la sur vos lèvres et sur votre porte; gravez-la sur les murs de votre demeure et au plus profond de votre âme, afin qu'elle en découle naturellement lorsque vous vous mettez en prière, et qu'elle vous accompagne ensuite comme une oraison fervente et continuelle dans toutes les occupations de votre vie. *O Dieu, venez à mon aide; Seigneur, hâtez-vous de me secourir.* Que votre âme s'applique à redire ces paroles et qu'elle parvienne, en se renfermant dans la pauvreté de ce verset, à la première des béatitudes de l'Evangile: *Bienheureux les pauvres en esprit, parce que le royaume des cieux est à eux.* (Matth., v, 3). L'homme, devenant ainsi saintement pauvre, accomplira cette parole du prophète: *Le pauvre et l'indigent vous loueront.* (Ps., LXXIII, 21). Peut-il y avoir une pauvreté plus noble et plus sainte que la pauvreté de celui qui reconnaît manquer de toute force et de tout secours, et sollicite l'assistance continuelle de son Dieu? (Cassien, *ut supra*).

## II. Que ceux qui cherchent à m'ôter la vie soient confondus et couverts de honte.

— Qui fait entendre cette prière à Dieu? Ce sont tous ceux qui dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament ont souffert la persécution pour la justice; ce sont plus particulièrement les martyrs de la foi chrétienne. Quelle vengeance demandent-ils? La confusion et la honte pour leurs ennemis. Avouez qu'il n'y a nulle proportion entre ce châtiment qu'ils demandent contre leurs bourreaux et les supplices qu'ils ont endurés, ainsi que la mort qu'ils ont soufferte; et encore ils demandent cette vengeance pour que

leurs ennemis ressentent une telle confusion et une telle honte qu'ils finissent par se convertir. Prenons un exemple. Voici Saul qui avait persécuté Etienne et qui fut ensuite couvert de confusion et de honte. *Respirant encore menaces et meurtre contre les disciples du Seigneur, Saul vint auprès du prince des prêtres et lui demanda des lettres pour les synagogues de Damas, afin que, s'il y trouvait des hommes et des femmes de cette voie, il les conduisît enchaînés à Jérusalem.* (Act., ix, 1-2). C'était bien un homme qui cherchait à ôter la vie aux premiers chrétiens, mais dès l'heure où il entendit une parole venue d'en haut lui disant: *Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous?* Saul fut couvert de confusion et de honte. Il est là, *étant tombé tremblant et frappé de stupeur, il dit: Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* (Ib., 3-6). Enfin, Saul se relève pour obéir, lui si enflammé de l'ardeur de la persécution. La confusion et la honte avaient produit des fruits de salut. La vengeance de saint Etienne était satisfaite, et c'est encore cette vengeance que les martyrs souhaitent contre leurs bourreaux, et nous aussi nous devons demander à Dieu d'exercer une pareille vengeance contre tous ceux qui se déclarent les ennemis de notre foi, de nos pratiques religieuses et de la sainte Eglise notre mère. En effet, tous ces ennemis qui nous persécutent, tant qu'ils ne seront pas couverts de confusion et de honte, ils défendront nécessairement les mauvaises actions dont ils se rendent coupables envers nous. Ils croient se couvrir de gloire parce qu'ils outragent et calomnient. Qu'un moment vienne où ils éprouveront de la confusion et de la honte, et alors peut-être se convertiront-ils. C'est ce que nous devons leur souhaiter, et c'est la meilleure manière de leur témoigner l'amour que nous leur devons, selon cette parole de Jésus-Christ: *Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient.* (Matth., v, 44). Et si à l'exemple du docteur de la loi dont il est parlé dans l'évangile de ce jour nous disions à Jésus-Christ: « Qui est mon prochain? » il nous répondrait: « Ce sont d'abord tous ceux qui cherchent à vous ôter la vie de l'âme ou la vie du corps. » Disons donc en toute assurance: *O Dieu, venez à mon aide; Seigneur, hâtez-vous de me secourir.* (Saint Augustin).

D'ailleurs, n'est-ce point l'exemple que Jésus-Christ nous a donné? Il aurait pu faire éclater sa puissance contre les Juifs qui cherchaient à lui ôter la vie, commander à ses anges de venir frapper ses bourreaux et manifester sa divinité aux yeux de tous. Il n'a rien fait de tout cela. Il s'est contenté simplement de demander à son Père de les couvrir de confusion et de honte. Voici quelle fut sa prière, alors qu'il était attaché sur la croix: *Mon Père, disait-il, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font.* (Luc, xxiii, 34). Lorsqu'il prêchait son évangile et qu'il était interrogé par les Juifs pour le surprendre dans ses paroles, il leur répondait de manière à les couvrir de confusion et de



honte. Quelques-uns des scribes, prenant la parole, lui dirent : Maître, vous avez bien dit. Et l'on n'osait plus lui faire aucune question. (Luc, xx, 39-40). Lorsqu'on le cherchait pour le faire mourir, avant que son heure fut venue, il se déroba à leurs coups, car les Juifs voulaient le lapider, et il est dit qu'il s'échappa de leurs mains, le jour où il leur avait prouvé qu'il était le Fils de Dieu. (Jean, x, 31-39). N'était-ce pas les couvrir de confusion et de honte ? Les Juifs n'en devinrent que plus pervers. Mais Jésus-Christ étant sur la croix ne veut plus lui-même se venger ainsi de ses ennemis, il demande à son Père d'exercer à leur égard une vengeance de miséricorde, car sa prière n'avait point d'autre signification que celle-ci : « Je demande, ô mon Père, que ceux qui m'ont crucifié ressentent une telle tristesse qu'ils arrivent à en être confondus et couverts de honte devant vous et devant les hommes, afin qu'ils reconnaissent le crime dont ils se sont rendus coupables envers moi, et que cette connaissance les amène à se convertir. » Tels devraient être nos sentiments à l'égard des ennemis de notre sainte religion, et envers ceux qui nous font du mal dans l'ordre temporel. Combien nous serions heureux de les voir confus et couverts de honte ! Peut-être ressentiraient-ils une sainte tristesse qui serait le commencement de leur retour au bien. L'Apôtre nous dit : *La tristesse qui est selon Dieu produit pour le salut une pénitence stable ; mais la tristesse du siècle produit la mort.* (II Cor., vii, 10). Lors de la mort de Jésus, il y eut beaucoup de gens qui éprouvèrent cette tristesse selon Dieu, car ils furent confondus et couverts de honte : *Toute la multitude de ceux qui assistaient à ce spectacle, qui voyaient ce qui se passait, s'en retournaient frappant leur poitrine.* (Luc, xxiii, 48). Quel en a été le résultat pour tous ceux qui furent ainsi attristés ? C'est le secret de Dieu. Mais il y en a d'autres, hélas ! qui furent autrement impressionnés. Tel a été Judas, qui fut, à la vérité, couvert de confusion et de honte, mais ce ne fut pas pour le salut. Désespérant de la miséricorde divine, il s'abandonna au désespoir ; car il est écrit qu'il alla se pendre. (Matth., xxvii, 5). Il en a été malheureusement de même de tous les Juifs déicides qui ne voulurent point croire à la résurrection de Jésus-Christ. Ils étaient arrivés à lui ôter la vie, ils furent les témoins de son ensevelissement, ils mirent des gardiens autour de son tombeau ; et ils se réjouirent. Les insensés ! ils n'avaient pas voulu ajouter foi à cette parole qu'il leur avait dite : *Personne ne me ravit la vie ; je la donne de moi-même. J'ai le pouvoir de la donner et j'ai le pouvoir de la reprendre.* (Jean, x, 18). Aussi quand se leva le beau jour de la glorieuse résurrection de Jésus-Christ, tous ses ennemis furent confondus et couverts de honte, non pour leur salut, mais pour leur condamnation, car ils persévérèrent dans leur malice. Il en sera ainsi de tous les ennemis de notre sainte religion, qui gardent la confusion qui amène le péché, et qui ne veulent pas de la confusion qui

amène la gloire et la grâce. (Eccli., iv, 25. — Saint Augustin, *In Ps.* xxxiv et xxxix ; Albert le Grand).

Il y a cependant un ennemi qui cherche à nous ôter la vie, non du corps, mais de l'âme, pour lequel nous n'avons pas à demander une confusion et une honte selon Dieu. Cet ennemi c'est le démon, et, lorsqu'il est arrivé à ses fins, nous sommes semblables à cet homme qui descendait de Jérusalem à Jérico : *Il tomba entre les mains des voleurs qui, l'ayant dépouillé et couvert de plaies, s'en allèrent, le laissant à demi-mort.* (Luc, x, 30). Il en est parlé dans l'évangile de ce jour. Hélas ! nous aussi, nous avons été dépouillés de la vie de la grâce, de tous nos biens spirituels, et nous sommes là sur le chemin du péché, n'ayant plus la force de nous arracher à cette mort spirituelle qui peut nous précipiter dans la mort éternelle. Car le démon est aussi à nos côtés, attendant le moment où il pourra consommer notre malheur et nous entraîner dans les abîmes. C'est l'heure d'en appeler à la bonté divine pour que notre ennemi soit confondu et couvert de honte. Et comment ? En nous envoyant le Samaritain qui bandera nos plaies, nous prendra avec lui pour nous emmener dans son Eglise, où nous retrouverons la vie de la grâce et toutes les richesses qui nous auront été ravies. Alors le démon ne pourra plus rien sur nous, il sera lié et forcé de renoncer à nous retenir dans son esclavage. Quelle confusion et quelle honte pour lui de ne pas pouvoir nous ensevelir dans son enfer, et de voir que nous serons à nouveau la conquête de Jésus-Christ ! Aussi devons-nous souhaiter que le démon soit confondu et couvert de honte à la vue de notre conversion, de notre observation de la loi divine, de notre amour de Dieu et du prochain.

C'est pourquoi prions pour être délivrés des poursuites du démon et des mauvaises suggestions des pécheurs, en disant à Dieu : *Gardez-moi du piège qu'ils m'ont tendu et des embûches de ceux qui commettent l'iniquité. C'est vous qui êtes mon aide et mon libérateur ; Seigneur, ne tardez pas.* (Ps., cxi, 9 ; lxi, 7).

## COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

### Troisième partie : Les Sacrements<sup>1</sup>

#### I

LA GRACE SANCTIFIANTE

#### Plan

1. Nature de la grâce en général.
2. Nature de la grâce sanctifiante.
3. Ses effets.
4. Peut-on savoir si on possède la grâce sanctifiante ?
5. Peut-on perdre la grâce sanctifiante ?
6. Peut-on la recouvrer quand on l'a perdue ?

<sup>1</sup> La première partie (*Le Dogme*) de ce Cours d'instructions a paru dans les années 1899 et 1900 ; la deuxième partie (*La Morale*) en 1901.

**1.** — Nous ne pouvons, par nos propres forces, accomplir, de manière à mériter le ciel, les commandements de Dieu et de l'Eglise. Nous avons besoin du secours de la grâce.

Qu'est-ce que la grâce ? — La grâce est un don intérieur et surnaturel que Dieu nous fait, en vue des mérites de Jésus-Christ, pour nous conduire au bonheur éternel.

La grâce est un don *surnaturel* ; expliquons ce mot. Quand Dieu donne à un homme une belle intelligence ou un bon cœur, il lui fait assurément une grande grâce ; mais ce n'est pas ce qu'on appelle un don *surnaturel*. Tout ce que nous avons reçu de Dieu en vertu de la création, notre âme avec ses facultés, notre corps avec ses organes, la santé, la beauté, ne sont que des grâces purement naturelles, parce qu'elles ne changent rien à l'état de l'homme et qu'elles lui sont plutôt données pour cette vie que pour l'autre. Au contraire, la grâce, qui est un don *surnaturel*, élève l'homme à un état plus parfait que celui où il a été créé, et Dieu nous l'accorde uniquement pour nous conduire à l'autre vie. C'est donc un bien au-dessus de tous les biens de la nature ou *surnaturel*. Or c'est précisément de ces grâces *surnaturelles* que nous allons nous entretenir.

Notre divin Sauveur, découvrant un jour à une pauvre femme ce trésor de sa miséricorde, lui disait pour préparer son cœur à le recevoir : « Oh ! si vous connaissiez le don de Dieu ! » Laissez-moi, mes frères, vous adresser les mêmes paroles : « Oh ! si vous connaissiez le don de Dieu !... » Si vous connaissiez l'excellence de la grâce, combien vous l'estimeriez, combien vous seriez heureux d'en jouir, combien vous craindriez de la perdre !

**2.** — On distingue deux sortes de grâces : la grâce *sanctifiante* ou *habituelle* et la grâce *actuelle*.

La grâce *sanctifiante* ou *habituelle* est une grâce que Dieu met et conserve dans nos âmes, qui nous rend justes et saints et par là dignes du bonheur éternel.

Le bonheur éternel promis à l'homme, en quoi consiste-t-il ? Il consiste à voir Dieu, à l'aimer, à jouir de lui, comme Dieu lui-même se connaît, s'aime, se possède. Mais l'homme ne pouvant par ses propres forces arriver à un pareil bonheur, que fait Dieu dans sa miséricorde ? Il unit sa substance divine à l'âme humaine, de telle sorte qu'il lui communique son intelligence et son amour. Alors l'homme devient capable de connaître Dieu comme Dieu se connaît et de l'aimer comme il s'aime. Cette union admirable de Dieu avec notre âme, union qui commence ici-bas et se perfectionne dans le ciel, est précisément ce qu'on appelle la *grâce sanctifiante*. Concevez, s'il est possible, quelque chose de plus précieux ! Supposez qu'on puisse réunir dans un seul être raisonnable toutes les qualités naturelles des anges et des hommes, supposez que cet être soit sans péché et pourtant sans posséder la grâce *sanctifiante*, jamais il ne sera aussi parfait et aussi agréable à Dieu que l'enfant qui vient de recevoir le baptême.

La raison en est, dit saint Thomas, que le plus petit bien surnaturel vaut mieux que le plus grand bien de l'ordre naturel.

Voilà, mes frères, autant que nos faibles lumières peuvent le comprendre, ce qu'est en elle-même la grâce *sanctifiante*.

**3.** — Occupons-nous maintenant de ses effets.

a) D'abord la grâce *sanctifiante* nous rend justes et saints, en effaçant tous nos péchés, de telle sorte que notre âme, fût-elle couverte de tous les crimes, devient aussi pure et aussi belle que si elle n'avait jamais été souillée. Cette justification du pécheur est une œuvre plus merveilleuse que celle de la création. « Il est plus grand de la part de Dieu, dit saint Augustin, de justifier par sa grâce un pécheur que de créer l'univers. » La grâce *sanctifiante* n'efface pas seulement nos péchés, mais elle change encore nos cœurs, de la même manière qu'un homme *mort* deviendrait un homme tout nouveau, si Dieu le ressuscitait et lui rendait une santé florissante. « Je vous purifierai de toutes vos iniquités, dit le Seigneur dans la sainte Ecriture, et je vous donnerai un nouveau cœur. » (Ezéch., xxxvi, 25).

b) La grâce *sanctifiante* nous rend encore justes et saints, en ornant nos âmes de toutes les vertus chrétiennes. Avec elle en effet nous recevons les trois vertus théologiques : la foi, l'espérance, la charité ; les quatre vertus cardinales nécessaires à l'homme pour faire son salut : la prudence, la justice, la force, la tempérance ; nous recevons enfin les sept dons du Saint-Esprit. La grâce *sanctifiante* ressemble donc à une couronne d'or enrichie de pierres précieuses d'une valeur inestimable, et cette couronne Dieu la met sur le front du chrétien qui observe sa loi.

c) O homme, qu'elle est grande la dignité à laquelle Dieu veut bien t'élever ! Comment peux-tu la méconnaître ! Tu ne regardes que la terre et tu deviens bas et petit. Lève donc une bonne fois ton front vers le ciel et tu comprendras ce que tu vaux. Tu as là des titres de noblesse qui effacent tous ceux dont on tire vanité sur la terre. Vois combien est grand et combien doit être fier le chrétien qui vit en grâce avec son Dieu. Par la grâce *sanctifiante*, en effet, nous devenons d'abord ses enfants adoptifs. Jésus-Christ né de la substance même de Dieu est son Fils par nature ; nous à qui Dieu communique son intelligence, son amour, nous à qui Dieu unit sa substance pour nous faire vivre de sa vie, nous devenons par grâce ce qu'est par nature Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce titre d'enfant de Dieu élève l'homme à une si haute dignité que Dieu, malgré sa toute-puissance, ne saurait l'élever plus haut. Par suite de cette adoption l'homme acquiert un vrai droit à tous les biens de Dieu son père, qui nous communique les mérites infinis de Jésus-Christ lui-même, pour nous faire part de son héritage.

d) Chose certaine, par la grâce *sanctifiante* nous devenons encore les frères de Jésus-Christ ; c'est toujours la conséquence de notre adoption divine. « Oui, dit l'apôtre saint Paul, il ne rougit pas



de nous appeler ses frères. » Qui d'entre nous ne s'estimerait heureux d'être le frère d'un roi ou d'un empereur ! Il dirait avec plaisir, ce me semble : « Mon frère le roi » ou « Mon frère l'empereur. » Eh bien ! Jésus-Christ notre frère est le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs ; à côté de lui, les princes de la terre ne sont que d'humbles sujets. C'est dans le ciel que Jésus-Christ partagera son royaume avec nous. Assis sur des trônes, nous aurons le sceptre en main et la couronne en tête ; nous partagerons la beauté, la puissance, le bonheur même de Jésus-Christ. Que penser à présent de celui qui rougit de Jésus-Christ ? C'est un lâche qui ne mérite plus d'en être le frère. Jésus-Christ lui dira au jour du jugement : « Vous ne m'avez pas voulu pour frère sur la terre, et moi je ne veux pas de vous pour frère dans le ciel. Retirez-vous ! »

e) Enfin par la grâce *sanctifiante* nous devenons les temples du Saint-Esprit, ou plutôt les trois adorables personnes de la sainte Trinité habitent en nous de la manière la plus intime, pour nous communiquer leurs perfections. « Si quelqu'un m'aime, dit notre divin Sauveur, nous viendrons en lui et nous y établirons notre demeure. »

Telle est, mes frères, l'excellence de la grâce *sanctifiante*, tels sont ses merveilleux effets ; jugez maintenant vous-mêmes si tous les biens de la terre réunis peuvent lui être comparés.

4. — Ici vous vous demanderez tout naturellement si nous pouvons savoir que nous possédons la grâce *sanctifiante*.

Je réponds que Dieu n'a pas voulu donner à l'homme une certitude absolue qu'il est en état de grâce ; et nous découvrons sans peine les raisons de cette conduite : c'est pour nous faire travailler à notre salut avec crainte et tremblement, pour nous maintenir dans l'humilité, la vigilance, la prière et la pratique des bonnes œuvres. Car celui qui saurait certainement posséder la grâce serait tenté d'orgueil et porté à se relâcher dans la pratique des vertus chrétiennes. Aussi la sainte Ecriture nous dit-elle formellement que personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. Mais si nous ne pouvons acquérir sur ce point une certitude complète, nous pouvons avoir une certitude morale et cela doit nous suffire. Voici donc à quelles marques on reconnaît qu'on possède la grâce *sanctifiante* : 1<sup>o</sup> à la paix et à la joie de la conscience, 2<sup>o</sup> au mépris des biens de la terre comparés à ceux du ciel, 3<sup>o</sup> à une vive horreur du péché même véniel. Un seul de ces signes serait insuffisant, mais les trois réunis peuvent donner à l'âme le calme et la sécurité.

5. — Peut-on perdre la grâce *sanctifiante* quand on la possède ? Malheureusement oui, mes frères, on la perd par le péché mortel, et il suffit d'un seul pour amener cette ruine, parce que ce péché donne la mort à l'âme. De même qu'il suffit de commettre un seul crime digne de la peine capitale pour être condamné à mort, ainsi l'âme perd la vie en violant un seul des commandements de Dieu.

Quant au péché véniel, s'il n'ôte pas la grâce *sanctifiante*, il la diminue plus ou moins.

Lorsqu'un homme prend du poison en petite quantité, il n'en meurt pas ; mais il est malade et la vie du corps s'affaiblit en lui. De plus, en commettant facilement le péché véniel, on tombe bientôt dans le péché mortel, comme les maladies fréquentes finissent par conduire au tombeau.

Puisqu'il en est ainsi, nous devons veiller continuellement sur nos pensées, nos desirs, nos actions, de peur d'offenser Dieu. Ce qui est consolant, c'est que nous pouvons éviter tous les péchés graves. Il ne faut pour cela que la grâce de Dieu et un peu de bonne volonté : or, la première ne nous manquera jamais, et la seconde est complètement en notre pouvoir.

6. — Que faut-il faire enfin pour recouvrer la grâce *sanctifiante*, quand on a eu le malheur de la perdre ? Il faut aussitôt recourir à Dieu par la prière, pour lui demander une véritable douleur de ses péchés, et aller se confesser dès qu'on pourra avec une résolution sincère de ne plus offenser Dieu à l'avenir.

La grâce *sanctifiante*, mes frères, ne l'oublions jamais, nous est indispensable pour aller au ciel. Si au moment de la mort nous ne l'avons pas, eussions-nous été sur la terre les plus savants, les plus puissants, les plus riches de tous les hommes, nous sommes perdus pour toujours. Si nous mourons avec elle, au contraire, eussions-nous été les plus ignorants, les plus pauvres de tous les hommes, nous sommes heureux pour l'éternité.

## LA JOURNÉE CHRÉTIENNE

### ALLOCUTIONS A DES JEUNES FILLES

#### XIV

#### LA LECTURE DE L'ÉVANGILE

Mes enfants,

Hoffmann, le grand peintre allemand qui a consacré sa vie à la reproduction des plus belles scènes de l'Évangile, a terminé la série de ses tableaux religieux par le suivant.

C'est le soir. Dans une demeure d'apparence modeste, toute la famille est groupée autour du père. Sur une table devant lui, l'Évangile est ouvert. Un enfant de cinq ou six ans à peine a cessé ses jeux pour venir écouter. Une jeune fille suspend son travail pour mieux entendre. La mère s'est assise tout près, tenant son dernier-né qui dort entre ses bras. La grand-mère a joint les mains comme pour la prière, les yeux rivés au livre ; et le père, à tous les siens recueillis, fait la lecture à haute voix ; mais à peine a-t-il commencé, qu'au fond de cette humble chambre Jésus en personne apparaît, les mains étendues pour bénir.

Dans ce tableau, mes enfants, le peintre a voulu rappeler les bénédictions attachées par

Dieu à un exercice de piété que nos pères affectionnaient beaucoup et qui s'appelle : la lecture de l'Evangile.

Autrefois, on lisait l'Evangile, on le lisait chaque jour, on le lisait en famille.

Et aujourd'hui ? Aujourd'hui ? Dans vos bibliothèques, vous avez beaucoup de livres ; il y a place, peut-être, même pour des publications qui ne devraient pas s'y rencontrer... Dans vos bibliothèques trouve-t-on l'Evangile ? Vous avez beaucoup d'ouvrages de piété : avez-vous l'Evangile ?

Vous lisez les livres à la mode, vous lisez des revues, vous lisez des journaux : avez-vous jamais lu l'Evangile ? J'entends par là non seulement les évangiles du dimanche, mais l'Evangile complet, total.

Où, ce livre si bon qui répond merveilleusement à tous les besoins de l'âme, ce livre si beau qui a Dieu pour auteur, ce livre où l'unique Maître nous apparaît avec ses enseignements et ses miracles, avec ses vertus et ses douleurs, avec son amour et avec sa croix, ce livre qui vient de Dieu et qui parle de Dieu, le vrai livre du chrétien, vous ne l'ouvrez jamais, vous ne le lisez jamais ; et peut-être même vous ne le possédez pas.

Mes enfants, revenons à la solide dévotion de nos pères, revenons à la lecture de l'Evangile. Il y a quelques années, le pape Léon XIII disait à un prêtre de Paris : « La diffusion de l'Evangile, voilà la seule œuvre vraiment nécessaire, la seule qui sera certainement efficace. Ah ! l'Evangile ! c'est le livre de l'éternelle sagesse et de la suprême bonté. Il répond à tout. Il faut le lire très souvent. »

Pour vous pénétrer de cette idée, mes enfants, pour vous engager à placer la lecture de l'Evangile au rang de vos principaux exercices de piété, je vais essayer de vous prouver : 1<sup>o</sup> que la connaissance de Jésus-Christ est un élément essentiel de la vie chrétienne ; et 2<sup>o</sup> que cette connaissance s'acquiert principalement par la lecture de l'Evangile.

#### I. — *La connaissance de Jésus-Christ est un élément essentiel de la vie chrétienne.*

En descendant sur cette terre, Jésus-Christ n'est pas venu seulement pour nous racheter par son sang ; il est venu encore s'offrir à nos âmes en modèle et nous apprendre par sa vie ce que nous avons à faire pour réformer et transformer la nôtre ; et afin de se rendre imitable, il a voulu se mettre à notre portée : dans ce but il a choisi une vie cachée comme la nôtre, laborieuse comme la nôtre, souffrante et endolorie surtout comme la nôtre.

Pendant la passion, quand Jésus sortit du prétoire où il venait d'être flagellé et cruellement outragé, quand sur la place il apparut à la foule, la couronne d'épines au front, la face livide, les épaules meurtries, Pilate le montrant à la populace s'écria : « Voilà l'Homme ! » Quand il proféra cette parole, que Pilate fut donc bien inspiré !

Il ne pouvait pas mieux dire. Oui, Jésus-Christ voilà l'Homme parfait, l'Homme idéal, l'Homme complet, que chacun de nous doit chercher à reproduire.

Imiter Jésus-Christ : faire passer dans notre âme les dispositions admirables de l'âme de Jésus-Christ ; mettre dans notre intelligence les vérités qui illuminaient la sienne, dans notre cœur les affections qui consumaient le sien, dans notre volonté les vertus qu'il a pratiquées à un degré divin ; penser, agir, acquérir l'esprit de Jésus-Christ, aimer, souffrir, vivre comme Jésus-Christ, être dans la mesure de nos forces d'autres Jésus-Christ, — telle est la vraie conception de la vie chrétienne, tel est le but magnifique que Dieu propose à nos efforts.

Saint Jean et saint Paul, ces grands maîtres de la solide piété, nous le répètent à chaque page de leurs écrits : « Sentez en vous ce que sentait Jésus-Christ ; soyez ses imitateurs ; revêtez-vous de lui ; faites-le vivre en vous ; soyez d'autres Jésus-Christ. »

Il faut donc, mes enfants, c'est bien entendu, pour être chrétiennes, transformer votre âme en prenant pour ainsi parler celle de Jésus-Christ, travailler à être dans le monde par vos œuvres et vos vertus d'autres Jésus-Christ. Ah ! si l'on comprenait la vie chrétienne de cette façon, si on la réalisait surtout, combien les chrétiens différeraient de ceux qui ne le sont pas ! que Dieu serait glorifié ! que l'Eglise serait puissante !

Jésus-Christ est l'idéal que nous avons à suivre, le modèle que nous avons à copier.

Quand un artiste veut reproduire lui-même sur la toile un chef-d'œuvre de la peinture, avant de se mettre au travail, il commence par regarder longuement son modèle, par le contempler, par l'étudier dans tous ses détails. A cette condition-là seulement, il pourra exécuter une reproduction exacte et suffisante.

Notre âme, c'est la toile sur laquelle nous devons peindre le portrait de Jésus-Christ, reproduire l'âme de Jésus-Christ. Si nous voulons réussir dans notre entreprise, il faut absolument faire poser cette âme divine devant nous, la regarder, l'étudier à fond, la connaître intimement.

Mes enfants, avez-vous cette connaissance de Jésus-Christ qui est un élément essentiel de la vie chrétienne ? Vous possédez bien quelques notions sur les principaux événements de la vie du Sauveur ; Bethléem, Nazareth, Jérusalem, le Calvaire sont des noms bénis qui parlent à votre cœur ; mais votre connaissance est insuffisante, tronquée, incomplète, parce qu'elle est trop vague, trop superficielle ; elle manque de profondeur, d'intensité.

Vous connaissez quelques faits de la vie de Jésus, mais vous ne connaissez pas ce qu'il y a de plus exquis et de plus admirable en lui, son âme, cette perle fine, ce diamant précieux, ce trésor inestimable, qui renferme tout ce que Dieu



peut mettre de son infinie beauté dans une nature d'homme. Vous ne connaissez pas son intelligence dont Lacordaire disait « qu'elle avait pour signe et pour don ce quelque chose que nous appelons le sublime à l'état continu. » Vous ne connaissez pas son cœur si pur et si aimant. Vous ne connaissez pas sa parole qui brille comme l'éclair, qui perce comme une épée, qui rafraîchit comme la rosée matinale, qui charme comme une harmonieuse symphonie, si bien que les foules enthousiasmées s'écriaient en l'entendant : « Personne n'a jamais parlé comme cet homme. »

Jean-Baptiste enseignant aux Juifs la venue du Messie leur disait : « Il y a au milieu de vous quelqu'un que vous ne connaissez pas. » Cette parole n'a rien perdu de son actualité. Oui, reconnaissons-le, nous ne connaissons pas assez Jésus-Christ ; si nous le connaissions mieux, nous l'aimerions davantage, nous chercherions à l'imiter, nous aurions plus de foi et plus de vertu.

## II. — *La connaissance de Jésus-Christ s'acquière principalement par la lecture de l'Evangile.*

J'ose dire, mes enfants, que la connaissance de Jésus-Christ s'acquière principalement par la lecture de l'Evangile. Ce n'est pas là une exagération. Examinons tous les moyens que vous avez en dehors de l'Evangile pour connaître Jésus-Christ ; nous allons voir que l'Evangile les complète, les dépasse tous.

Sans doute, pour connaître Jésus-Christ, sans lire l'Evangile, vous avez le catéchisme. Le catéchisme parle de Jésus-Christ, mais il en parle d'une façon bien incomplète, il lui consacre trois ou quatre leçons : quelques mots sur sa naissance, sa mort, sa résurrection, quelques traits de sa vie, et c'est tout. Est-ce suffisant ? Est-ce cela connaître Jésus-Christ ?

Sans doute, encore, pour connaître Jésus-Christ, vous avez la prédication. Et certes, dans notre paroisse elle n'est pas ménagée. Mais les paroles du prêtre ne sont que le commentaire et l'explication de l'Evangile. Comment comprendrez-vous la prédication, quel fruit en retirerez-vous si vous n'avez jamais lu l'Evangile auquel le prêtre fait perpétuellement allusion ? Pour connaître un auteur, il faut lire ses ouvrages dans le texte même et non pas seulement dans les comptes rendus et les commentaires qu'on en fait.

De même aussi qu'on ne connaît bien une fleur qu'en voyant de près sa corolle et en respirant son parfum, un fruit qu'en le touchant et en savourant sa succulence ; de même vous ne comprendrez bien Jésus qu'en vous approchant tout près de Lui. C'est ce que faisaient la femme de l'Evangile qui tenait à toucher la frange de son vêtement, Zachée qui montait sur un sycomore pour mieux le voir, l'apôtre saint Jean qui plaçait sa tête sur son cœur pour mieux en saisir les pulsations. Vous aussi, approchez-vous très près de Jésus-

Christ, lisez l'Evangile : vous connaîtrez le Maître d'une manière plus intime, plus lumineuse et plus détaillée, d'une manière plus personnelle, plus passionnante et plus utile que par la seule prédication.

Enfin, pour connaître Jésus-Christ, vous avez l'Eucharistie ; mais je dis qu'il faut y joindre l'Evangile. L'Evangile est le complément de l'Eucharistie. Dans l'Eucharistie, Jésus est réellement présent et il se fait connaître à nous ; mais, hélas ! il se tait. Si nous voulons que sa voix retentisse à nos oreilles et fasse tressaillir nos âmes, si nous voulons qu'il nous parle sans intermédiaire dans le cœur à cœur de l'intimité, qu'il nous dise et nous redise tout ce que son amour a imaginé et continue de faire pour nous, tout ce que notre amour doit faire pour lui, lisons l'Evangile, c'est là que Jésus parle.

Nos pères ne séparaient jamais ces deux ineffables grâces : l'Eucharistie et l'Evangile, Jésus présent et Jésus parlant. Ils confondaient dans une égale adoration et dans une même reconnaissance et le Verbe fait hostie et le Verbe fait Evangile.

Souvent ils recevaient à la sainte table le pain des anges ; souvent aussi ils se pénétraient de la vérité qui rayonne de l'Evangile et de la vertu qui s'en dégage. Dans le mystère de ces deux communions qui n'en sont qu'une, s'opérait cette admirable transformation qui du chrétien faisait un autre Christ.

Qu'il en soit ainsi de vous, mes chères enfants ; acquérez, vous aussi, l'esprit de Jésus-Christ ; que votre âme soit la copie vivante de celle du Sauveur ; pour cela, que la divine figure du Maître soit toujours présente à vos yeux ; pour cela lisez l'Evangile, faites de cette lecture un de vos plus chers exercices de piété ; jamais vous ne lirez trop un tel livre, jamais vous ne connaîtrez trop Jésus-Christ, jamais vous ne l'imiterez assez parfaitement.

L'illustre académicien F. Coppée raconte dans la belle préface de *La bonne souffrance*, livre plein de charme pour l'esprit et de consolations pour le cœur, que, il y a deux ans, au cours de la longue et dangereuse maladie pendant laquelle il retrouva dans la douleur la foi et les pratiques de la religion, abandonnées depuis sa lointaine adolescence, un prêtre ami lui donna ce conseil : « Priez et lisez l'Evangile. » F. Coppée obéit, et quelque temps après il chantait de ses accents les plus émus la « prodigieuse vertu et la persuasive suavité de ce livre tout divin. »

C'est par ce même conseil que je termine : « Lisez l'Evangile. »

Mes enfants, ayez un Evangile, un Evangile complet. Que cet Evangile soit votre livre préféré et qu'il soit à la place d'honneur dans votre bibliothèque.

Lisez l'Evangile, chaque jour méditez-en quelques versets, faites cette lecture en famille

si vous le pouvez. Quand vous serez tristes, la lecture de l'Evangile vous consolera ; quand vous serez faibles, elle vous fortifiera ; toujours cette lecture vous donnera Jésus, et qui a Jésus a tout.

Enfin, propagez l'Evangile... Que de livres de piété mal pensés et mal écrits on donne souvent ! Quand vous avez un pieux cadeau à faire, à l'occasion d'une première communion par exemple, donnez donc l'Evangile. Sous le nom de *Manuel du chrétien* on trouve maintenant dans le commerce des livres peu coûteux et très commodes où se trouvent les quatre Evangiles, les Actes, les Epîtres.

Oh ! mes enfants, soyez donc les lectrices et les apôtres de l'Evangile. Par là vous mettrez de plus en plus Jésus-Christ dans votre vie. Par là vous rendrez Jésus-Christ à notre France, qui retourne à la barbarie et au paganisme parce qu'elle a oublié son Dieu.

La lecture et la diffusion de l'Evangile se recommandent à votre attention, puisque pour les âmes comme pour les peuples il n'y a qu'un Sauveur, et ce Sauveur c'est le Dieu de l'Evangile, c'est Jésus-Christ.

## XV

### LA VISITE AU SAINT-SACREMENT

Mes chères enfants,

J'ai trouvé dans un auteur très délicat le dialogue suivant :

« — Où allez-vous donc, madame ?... Que vous êtes pressée aujourd'hui !

« — Oui, monsieur, j'ai une affaire importante à communiquer à une de mes amies.

« — Et vous serez bientôt de retour ?

« — Dans cinq minutes.

« — Allons donc ! Vous en avez au moins pour une heure à vous entretenir avec votre amie. Et, hier, n'est-il pas vrai que c'était la même chanson ? Et demain, ne sera-ce pas encore la même ? O madame, madame, je connais quelqu'un que vous ne fatiguez pas de vos visites ! Et pourtant vous auriez bien des choses importantes à lui communiquer ! Et vous n'êtes qu'à deux minutes de l'église où il demeure ! Et vos occupations ne sont pas tellement absorbantes que vous ne puissiez leur prendre une dizaine de minutes !... Hélas, ni le matin ni le soir vous ne songez à aller visiter cet ami... Visiter vos amis de la terre, tant qu'on voudra !... Vous visitez l'univers, et lui jamais ! »

Lui ! Vous devinez de qui il s'agit : c'est de lui, le grand Oublié pour la plupart des hommes, que je voudrais vous parler.

On a dit : « La grande fête de notre entrée dans l'éternité ne sera pas autre chose que le Saint-Sacrement découvert. » N'attendons pas ce moment-là pour goûter la présence du bon Maître dans la sainte Eucharistie.

1<sup>o</sup> Pourquoi visiter Notre-Seigneur ? 2<sup>o</sup> Comment vous acquitter de ce devoir ? Telles sont les deux questions auxquelles je vais répondre rapidement.

### I. — Pourquoi visiter Notre-Seigneur ?

#### Par devoir et par intérêt.

1. Il est donc bien vrai, mes enfants, qu'après avoir revêtu notre nature mortelle, qu'après avoir vécu pendant des années comme l'un d'entre nous, Jésus-Christ a voulu, pour ne pas nous laisser orphelins, prolonger à travers les siècles cette merveille des merveilles et faire de cette terre comme la rivale et l'émule du ciel, *Mysterium faciens quod terra cœlum æmulatur*.

Il a voilé sous les apparences d'un peu de pain, d'un peu de vin, toutes les splendeurs et toutes les gloires de son humanité sainte unie à sa divinité. Il est donc là..., avec son *corps* qui a été brisé, broyé, meurtri, pour expier nos péchés ; avec son *âme*, la plus belle qui soit jamais sortie des mains créatrices de Dieu ; avec son *sang* qui a été versé jusqu'à la dernière goutte sur le Calvaire ; avec son *cœur* surtout, si bon, si tendre, si compatissant pour toutes nos misères.

Il nous voit, il nous entend, comme il voyait, comme il entendait ses apôtres et les foules qui se pressaient autrefois sur son passage ; en un mot, il nous est tout aussi présent que nous sommes présents les uns aux autres.

C'est le petit enfant Jésus de la crèche, c'est le pauvre ouvrier de Nazareth, c'est le Jésus de l'Evangile, de la Passion, du Calvaire, et c'est aussi Jésus ressuscité et glorieux.

Or, je vous le demande, est-ce pour rester isolé, relégué au fond d'un tabernacle, que Notre-Seigneur perpétue ainsi sa présence parmi nous ? Parce qu'il a plu à cet immortel Roi des siècles de voiler à nos regards sa majesté sainte, avons-nous le droit de faire le vide autour de son trône ? Non, mes enfants, il y a là une question de bon cœur et de reconnaissance.

Il se passe depuis quelques années à Lourdes un fait remarquable : c'est que beaucoup de guérisons sont obtenues sur le passage du Saint-Sacrement. Notre-Seigneur n'a-t-il pas voulu montrer par là que les honneurs rendus à sa sainte mère ne devaient pas faire oublier ceux qui lui sont dus à lui-même, et rappeler qu'il est l'auteur des grâces accordées par l'intercession puissante de Marie ?

Mes enfants, un protestant a dit cette parole : « Si je croyais à la présence réelle, il me semble que je passerais ma vie à genoux et que je ne quitterais pas cette posture de l'adoration. » Ah ! vous qui croyez à la sainte Eucharistie, vous qui aimez ce divin Sauveur, répondez à son attente en venant le visiter le plus souvent qu'il vous sera possible. « Un jour, raconte le P. Monsabré, j'entrerais dans une église de village, et en m'agenouillant sur les marches du sanctuaire, je me sentis navré par la pensée du cruel et honteux abandon auquel est condamné celui qui nous a tant aimés. Le temps venait en aide à ma profonde tristesse ;



tout était froid et sombre autour de moi ; au dehors le ciel pleurait, le vent gémissait à travers les portes mal jointes et faisait trembler les vitres mal affermies. C'était un ensemble de bruits sinistres, et à travers ces bruits je crus entendre sortir du tabernacle un cri plaintif, cri semblable à celui qui s'échappa de la poitrine du Sauveur mourant sur la croix : « Mon peuple, mon peuple, pourquoi « m'avez-vous abandonné ? *Ut quid dereliquisti me ?* » Je me mis à pleurer et je me demandai pourquoi Jésus reste au milieu de nous quand nous faisons autour de lui la solitude plus longue, plus lugubre, plus désolée que celle de Gethsémani. Dans le fait, il aurait le droit de nous quitter puisque nous l'abandonnons ; et j'avais peur d'entendre des anges lui dire, comme autrefois à la porte du Saint des saints : « Sor- « tons d'ici ! Sortons d'ici ! »

2. Visiter Notre-Seigneur au Saint-Sacrement, c'est un devoir qui nous est imposé non seulement par sa présence au milieu de nous, mais encore par notre intérêt lui-même, car Jésus-Christ est pour nous la *force* et la *consolation*.

a) La force ne nous est-elle pas souvent bien nécessaire ? La vie du chrétien sur la terre n'est-elle pas comme celle du soldat en temps de guerre, et ne lui faut-il pas livrer bataille à chaque instant contre les ennemis de son salut ? N'y a-t-il pas des moments dans la vie où la tentation devient plus pressante que jamais ? D'un côté, c'est le devoir qui se présente avec ses charmes austères ; de l'autre, c'est la passion sous ses attraits les plus séduisants. Tout ce qu'il y a en nous de bon, de noble, de grand, d'élevé, nous attire vers le devoir ; tout ce qu'il y a en nous d'inclinations déréglées nous attire vers le plaisir défendu. La volonté veut le bien, la nature voudrait le mal. Oh ! alors, dans ces moments de lassitude dangereuse, souvenons-nous que là, au tabernacle, réside notre force ; venons auprès de Jésus et disons-lui comme autrefois les apôtres : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! » ou bien le touchant appel des deux sœurs de Béthanie : « Celui que vous aimez est malade. » Soyons sûrs que du tabernacle Jésus nous enverra une force qui relèvera notre courage abattu ; nous sortirons de ce contact intime avec Dieu plus vaillants contre le mal et résolus à lutter de toute notre énergie.

Mes enfants, consultez les saints, et ils vous diront que beaucoup de bonnes œuvres, de vertus, de nobles dévouements, ont eu pour principe une prière en présence de l'Eucharistie.

b) Au tabernacle, nous trouvons non seulement la force, mais encore la consolation. Il y a dans les profondeurs de la nature humaine une source mystérieuse qui, au choc de la souffrance, jaillit en flots amers. Sous le coup d'une émotion pénible, d'une douleur poignante, le cœur de l'homme se serre, sa poitrine se gonfle de sanglots et les larmes coulent de ses yeux. Oh ! qui donc n'a pas versé au moins de temps en temps quelques gouttes de ce sang de l'âme !... Les souffrances

physiques, les peines morales, les déceptions de la vie qui emportent les plus beaux rêves, n'ont-elles pas fait en vérité de cette terre, selon le mot de l'Eglise, « une vallée de larmes ? » Ah ! lorsque vous pleurez, venez à Jésus ! Il a souffert, lui aussi ; il sait ce que c'est que de porter tout seul le fardeau de la peine, et comme il vous aime et qu'il est tout-puissant, il saura l'alléger.

Vous pleurez la mort d'un père, d'un ami : il a connu cette tristesse, car il a vu mourir entre ses bras celui que la Providence avait placé près de lui pour être son père nourricier, et il a pleuré la mort de son ami Lazare. Allez à lui, il vous dira que la mort n'est pour les justes que le passage à une vie meilleure, et que vous retrouverez au ciel ceux que vous avez perdus.

Vous pleurez parce que la pauvreté pèse parfois bien lourdement sur vos épaules. Allez à lui, il vous fera entrevoir par delà les tristes horizons d'ici-bas le séjour de bonheur où il vous récompensera de vos privations chrétiennement supportées.

Vous pleurez parce que vous voyez les personnes qui vous sont chères courir à la perte de leurs âmes, à la mort spirituelle, et que vous voudriez les sauver. Allez à lui : c'est lui qui a pardonné à saint Pierre, à Madeleine repentante, et qui aurait sauvé Judas si l'apôtre infidèle avait voulu se repentir.

Mais quand bien même la souffrance ne vous ferait pas sentir son aiguillon, ne négligez pas pour cela de visiter Notre-Seigneur. « Une âme, a dit saint Alphonse de Liguori, qui s'entretient avec Notre-Seigneur présent au très Saint Sacrement, recevra de lui des consolations infiniment plus douces et infiniment plus pures que toutes celles que le monde peut procurer. »

Mes enfants, venez souvent visiter Jésus-Christ présent dans l'hostie, et vous comprendrez et vous goûterez la parole de l'Ecriture : « Dieu des vertus, que vos tabernacles sont aimables ! Le passereau se trouve une maison et la tourterelle un nid ; moi, Seigneur, je ne veux que vos autels, » ou bien ce mot de l'*Imitation* : « Etre avec Jésus est un vrai paradis. »

## II. — Comment s'acquitter de ce devoir ?

Je viens de vous dire les motifs qui vous engagent à faire votre visite au Saint-Sacrement. Mais pour que cet exercice de piété produise tous les fruits que vous pouvez en attendre, il faut qu'il soit fait avec d'excellentes dispositions. Un seul mot les résume : faites votre visite au Saint-Sacrement comme vous faites votre visite à une personne que vous *respectez* et que vous *aimez*.

1. Dieu avait dit autrefois au peuple juif : « Tremblez à l'approche de mon sanctuaire. » Aussi entendons-nous le Psalmiste s'écrier : « J'adorerai plein de crainte le Seigneur dans son temple saint. »

Ce sentiment, vous devez l'éprouver aussi lorsque vous pénétrez dans une église. Prenez pieusement de l'eau bénite, faites un vrai signe de croix.

Faites bien aussi votre gémissement. Pendant le temps que vous passez devant Notre-Seigneur, ne prenez pas une posture molle, négligée : mettez-vous à genoux et restez-y le plus longtemps possible. Tous ces détails ont leur importance ; ils sont le signe de votre foi à la présence de Jésus-Christ. Hélas ! que de personnes qui ne comprennent plus ce respect extérieur ! Que de personnes à qui l'on pourrait adresser la parole de l'Écriture : « Il y a au milieu de vous quelqu'un dont vous ne paraissez pas soupçonner l'existence ! » Oui, Notre-Seigneur au tabernacle est trop souvent le Dieu méconnu.

2. Faites votre visite au Saint-Sacrement comme vous faites votre visite à une personne que vous aimez. Oui, la visite au Saint-Sacrement est avant tout un entretien cœur à cœur avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. Parlez-lui donc comme on parle à une personne qu'on a devant soi, comme on parle à un ami, et soyez sûres que toutes les autres dispositions d'amour, de confiance, naîtront d'elles-mêmes en vos âmes.

Que de personnes qui ne comprennent pas ainsi la visite au Saint-Sacrement ! Elles multiplient les prières vocales, et au bout de quelques minutes elles s'ennuient. Ou bien, à peine sont-elles arrivées que le vent a changé de bord ; un caprice a surgi dans leur tête, la tentation a soufflé, le démon leur a dit : « C'est bien suffisant ! Lève-toi et pars ! » Et comme une girouette, elles tournent au vent du caprice et de la tentation ; elles obéissent au démon et les voilà rentrées chez elles. Qui sait ce que Jésus leur réservait pour la dernière minute de leur adoration ? Eh quoi ! vous aimez tant, mes enfants, à prolonger les visites que vous faites à vos amies : votre Dieu est-il le seul que vous soyez impatientes de quitter ? *Solius Dei impatientes*. Hélas ! peut-être voulait-il faire de vous une petite sainte, et vous êtes partie !...

Souvent aussi de pieuses personnes qui ont l'habitude de faire leur visite au Saint-Sacrement viennent nous dire que, devant le tabernacle, leur cœur reste froid. Elles n'éprouvent pas pour Dieu les sentiments qu'elles éprouvent avec les personnes qui leur sont unies par les liens de la parenté ou de l'amitié. — Je leur dirai : « Ne vous troublez pas ! On n'aime pas Dieu comme on aime les créatures. C'est bien rare que Dieu émeuve le fond sensible de notre être, où la moindre affection humaine pénètre si vite. L'amour de Dieu est plus haut, plus pur, en apparence plus froid, en réalité plus profond, car il survit à tout, il console de tout ; la volonté en est le siège, et l'accomplissement de la volonté de Dieu en est le signe. » Donc, si après être restées froides devant le Saint-Sacrement, vous résistez à une tentation violente qui vient vous assaillir, si vous accomplissez un acte de vertu difficile, rassurez-vous : vous aimez Dieu, vous avez fait une excellente visite au Saint-Sacrement.

« Mais, me direz-vous, je n'ai pas le temps, ma journée est tout entière consacrée au travail, il m'est impossible de distraire la moindre partie de

mon temps pour me livrer à cet exercice de piété. » — A cela, je réponds : « Vous serait-il impossible, en allant et venant par la ville, d'entrer ne fût-ce que quelques instants à l'église pour adorer Notre-Seigneur et lui demander sa bénédiction ? Toutes vous pourriez certainement faire cela de temps à autre. Et que de grâces vous obtiendriez du cœur de Celui qui a dit : « Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes. Venez à moi, vous tous... »

En terminant, laissez-moi, mes chères enfants, vous lire une belle page de Lacordaire sur ce sujet de la visite au Saint-Sacrement. « Chrétiens, dit-il, Dieu vous attend, silencieux et pensif, obscur, méconnu, ignoré ; il vous attend, mais quand vous serez venus, est-ce qu'il ne fera rien ? — Oui, il fera quelque chose. Il ne parle plus au genre humain tout entier dans les rues et dans les bourgs de la Judée, mais il parle à voix basse à l'homme qui vient le trouver... C'est un colloque incessant avec toutes les âmes. Nous avons un besoin général de la vérité qui est commun à tous, mais pour chacun de nous il y a une vérité propre. Il n'y a pas un de nous qui n'ait sa vérité à lui tout seul, qui corresponde à sa prédestination particulière, à toutes les traditions de sa vie, à tous ses événements. Il y a quelque chose qui fait que vous avez besoin d'une certaine parole et d'une certaine vérité. C'est ce que l'on va chercher dans les confidences de l'amitié... C'est la parole que Jésus-Christ vous dira dans l'Eucharistie... C'est cette petite parole qui fait les saints. »

## PLAN DE SERMON POUR LA FÊTE DE SAINTE PHILOMÈNE

(11 AOÛT)

### LES LEÇONS QU'ELLE NOUS DONNE

On l'a nommée « la thaumaturge du XIX<sup>e</sup> siècle. » Le curé d'Ars l'appelait : « Ma chère petite sainte, » et c'est lui qui a propagé son culte en France.

C'est une sainte pour ainsi dire inconnue. Nous ne savons rien ni de sa patrie, ni de sa naissance, ni de sa famille. On n'a trouvé son corps que de longs siècles après son martyre<sup>1</sup> ; il y avait toutes les marques qui attestent la sainteté et le titre de martyre de Jésus-Christ, avec un simple nom : *Philomène*, et rien autre chose.

Mais la découverte de ce corps sacré et le nom de la sainte nous offrent de merveilleuses instructions.

#### I

Toutes choses n'arrivent que par l'ordre de Dieu, et Dieu ne fait rien sans motif et sans but. Si donc il a fait découvrir dans ces derniers temps le corps de sainte Philomène, c'est qu'il voulait par là opérer de grandes choses. Dieu appelle les étoiles par leur nom et elles

<sup>1</sup> On célèbre cette année même le centenaire de cette découverte, qui eut lieu en 1802.



répondent : « Nous voici ! » et alors elles brillent avec joie en l'honneur de celui qui les a créées. (Bar., III, 35). Le Dieu qui fait apparaître au moment voulu les étoiles du firmament a fait apparaître ainsi le corps et le nom de notre sainte martyre.

1. En donnant à son Eglise ce nouveau trésor et en accomplissant par l'entremise de ces précieuses reliques une multitude de miracles, Dieu répondait au besoin le plus impérieux des âmes à cette époque d'impiété où le surnaturel est rejeté et nié systématiquement. On ne veut pas croire à la puissance divine, à l'intervention de Dieu dans les affaires du monde, l'homme se croit indépendant et maître ; eh bien ! la puissance de Dieu se manifeste de tous côtés par des miracles, l'intervention de Dieu éclate à tout moment.

2. Et le nom de notre sainte, n'est-il pas lui aussi pour notre temps une leçon très opportune ? Il a une double signification, suivant qu'on le fait dériver du grec ou du latin. En grec Philomène voudrait dire : *Bien-aimée* ; en latin, elle veut dire : *Fille de la lumière*.

Si vous donnez à Philomène le sens de *Bien-aimée*, cela vous rappelle que ce que Dieu aime en nous, ce n'est pas la richesse et le talent, le succès et la gloire, c'est l'humilité et l'obéissance, l'amour de sa loi jusqu'au martyre sanglant.

Si vous donnez à Philomène le sens de *Fille de la lumière*, cela vous rappelle que la véritable lumière, c'est la religion ; les enfants de lumière sont les chrétiens, les autres sont les enfants de ténèbres.

Oui, la lumière est venue en ce monde ; et cette lumière, c'est Jésus-Christ qui nous est venu par l'Immaculée Marie, la Vierge sans tache : *Virginitatis gloria permanente, lumen æternum mundo effudit, Jesum Christum*.

## II

La grâce que nous devons demander et que nous pouvons obtenir par sainte Philomène, c'est qu'elle fasse de nous des fils bien-aimés de Dieu et de véritables enfants de lumière, c'est-à-dire de véritables chrétiens. Or, deux choses font le chrétien : la foi et les œuvres. La foi sans les œuvres est une foi morte : de quoi nous servira d'avoir cru si nous n'avons pas obéi ? Les œuvres sans la foi ne sont guère possibles, et seraient-elles possibles qu'elles ne sont pas récompensées par Dieu : *Sine fide impossibile est placere Deo*. Il faut la foi et les œuvres ; il faut croire et pratiquer.

1. Hélas ! qu'il est triste aujourd'hui de voir tant d'hommes qui n'ont pas la foi ! Certes, la foi est établie par des preuves sans nombre : *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis*. (Ps. xcii, 5). Mais quelles preuves ferez-vous entrer dans l'intelligence de tant d'hommes qui, sans avoir fait les moindres études, sans posséder la moindre instruction, sans se donner la peine de réfléchir tant soit peu, regardent d'un œil de pitié et le christianisme et les chrétiens ?

Il y a les preuves métaphysiques qui établissent

l'existence de Dieu. Mais que comprennent-ils à la métaphysique ?

Il y a les preuves historiques qui établissent la divinité de Jésus-Christ : jamais homme n'a parlé comme cet homme ; nul n'a pu faire les œuvres qu'il a faites, et c'est parce que Dieu était avec lui. Mais que savent-ils en fait d'histoire ?

Il y a des preuves morales qui établissent la divinité et la vérité de l'Eglise catholique : douze pêcheurs qui ont converti le monde sans éloquence et sans science, sans autre attrait que celui de la persécution et de la mort ; une société qui dure depuis dix-neuf siècles, qui a été combattue par toutes les forces humaines et qui a résisté à tout. Mais que comprennent-ils à ces grandes choses ? Et d'ailleurs voudraient-ils seulement vous accorder dix minutes d'attention ?

C'est faire trop d'honneur à la plupart de nos incrédules que de convier devant eux la raison et l'histoire, la logique et la morale. Il n'y a qu'à leur dire ceci : — Une jeune fille voulait convertir son père ; elle lui exposait chaque jour les arguments que donnait le P. de Ravignan dans la chaire de Notre-Dame. Or, un jour que la jeune fille expliquait à son père un point difficile de la doctrine catholique, le père répondit qu'il ne le croirait pas. « Cependant, mon père, reprend la jeune fille, le P. de Ravignan le croit, puisqu'il l'a dit. — Oh ! alors, dit le père, puisque le P. de Ravignan le croit, je puis le croire. » — Voilà tout ce que doivent dire nos incrédules : « Puisque les Augustin et les Bossuet ont cru, je puis bien croire à mon tour. »

2. Après la foi, il faut les œuvres, il faut pratiquer toute la loi, observer tous les commandements, se vaincre soi-même, vivre dans l'humilité, la pureté, la pénitence.

Mais on préfère suivre le monde, fréquenter ses spectacles et se repaître de ses plaisirs.

Impossibles, insuffisantes, éphémères, telles sont les joies d'ici-bas. *Impossibles*, puisqu'il y aura toujours des pauvres, des malades, des affligés. *Insuffisantes* : auriez-vous la richesse, la santé, l'affection, vous sentiriez encore ce besoin de l'infini qui nous tourmente, ce vide du cœur que rien de créé ne peut remplir et qui fait que vous désirez toujours quelque chose de plus par delà tout ce que vous possédez. *Ephémères* : ne sentiriez-vous pas cette insuffisance de la vie présente, seriez-vous pleinement heureux, que la pensée de la mort viendrait toujours troubler votre joie.

Pratiquez la vertu, observez entièrement la loi de Dieu, et vous supporterez patiemment les peines de ce monde, vous jouirez modérément de ses joies, et la pensée de la mort ne vous contristera point.

Puisse sainte Philomène obtenir à un grand nombre d'âmes cette foi profonde et cette vertu complète, cette double lumière de la croyance et de l'action chrétiennes !

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Panégérique de saint Etienne.** — Chrétien, apôtre et martyr, 561.

**Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion,** par un curé de campagne. — *Troisième partie : Les Sacrements.* — II. La grâce actuelle, 564.

**Entretiens sur les évangiles du dimanche.** — XXXVIII. 12<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte : Le bon Samaritain, 566.

**Réflexions sur des paroles du Propre des messes du dimanche.** — XL. 13<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte, 569.

**Catéchisme de persévérance.** — *La vie publique de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* — DEUXIÈME ANNÉE : L'EDUCATEUR. — XVI. Le trésor, la perle, et le filet, 572.

## PANÉGYRIQUE DE SAINT ETIENNE

(8 AOUT ET 26 DÉCEMBRE)

CHRÉTIEN, APÔTRE ET MARTYR

Mes frères,

Dieu le Père envoyant son Fils dans le monde l'a constitué roi de la création tout entière. Au lendemain de la mort de ce Fils de Dieu fait homme, sa royauté commence. Chose merveilleuse ! ce supplicé attire à lui des millions d'âmes, et ces âmes déposent au pied de son gibet sanglant leur raison, pour la soumettre au joug de la foi qu'il prêche ; leur cœur, pour lui imposer la règle de la morale qu'il a fixée ; leurs désirs, leurs espérances les plus chères, pour n'avoir plus désormais que les désirs permis par lui, les espérances annoncées par lui.

Voilà les sujets du roi Jésus, ils sont admirables ; mais plus admirables encore sont les ministres qui gouvernent en son nom. Voici les apôtres rivalisant de zèle et d'ardeur, empressés à publier partout l'Evangile, hommes d'action mais encore plus hommes de prière ; médiateurs attitrés entre la terre et le ciel, en communications incessantes avec l'Esprit-Saint, éclairés de sa lumière, remplis de sa force, animés de ses feux. Ils font fi de tout ce que l'homme admire : de l'éloquence, de la fortune, du pouvoir ; et cependant on entrevoit le jour où ils deviendront les maîtres du monde.

Le Roi Jésus a des sujets, il a des ministres, mais je me demande, mes frères, où sont les soldats qui veilleront aux frontières de son empire, se lèveront pour les défendre. Ces soldats du Christ, mais ce sont ses sujets, ses ministres eux-mêmes ! Regardez-les : leur amour du divin Maître est si grand que plutôt que de permettre une insulte à sa parole, à sa personne, à son

œuvre, ils se laisseront mettre en pièces et broyer s'il le faut.

Mais entre les fidèles et les apôtres, entre les sujets et les ministres de Jésus-Christ, on distingue un jeune homme naguère encore confondu dans les rangs des premiers et associé aujourd'hui aux travaux des seconds, jeune homme savant et modeste, pieux et large d'esprit, prudent et zélé, doux et ferme, sur lequel les regards des grands chefs de l'Eglise se reposent avec une complaisance attendrie, en qui Pierre retrouve sa foi prompte et décidée, Jacques son zèle brûlant, Jean les tendres effusions de son amour. Il porte un beau nom : « Etienne, *Stephanus*, » qui veut dire : *couronne*. Il est bien en effet la parure de l'Eglise naissante. Figure radieuse qui depuis dix-neuf siècles attire, attendrit et subjugué toutes les âmes vraiment pures, vraiment fières, vraiment éprises de la passion du sacrifice.

C'est lui que nous allons étudier et saluer aujourd'hui, mes frères, comme un *chrétien fidèle*, un *apôtre intrépide*, un *martyr héroïque*.

### I. — *Chrétien fidèle.*

Pour nous faire comprendre ce que fut Etienne avant son entrée dans la hiérarchie sacrée, l'Ecriture n'emploie que deux mots : « *Plenus fide et Spiritu sancto*. » Il était plein de foi et rempli de l'Esprit-Saint. »

1. La foi de saint Etienne ! Ah ! je ne m'étonne pas qu'elle fût grande et vive, car la Tradition rapporte qu'il avait vu et suivi Jésus-Christ. Quelle impression dut faire sur cette intelligence droite et élevée, sur cette nature d'une distinction exquise, la contemplation du Sauveur ! Comment n'aurait-il pas été séduit par cette physionomie si douce, par ce regard fascinateur qui en une seconde enlevait les apôtres à leur famille, à leur patrie ; par cette parole si belle qu'elle désarmait jusqu'aux scribes et aux pharisiens venus pour l'étouffer ; par cet esprit qui lisait jusqu'au fond des âmes, dévoilait les secrets les plus reculés de l'avenir ; par ce cœur si tendre que les mères les meilleures n'en ont jamais eu de pareil, si miséricordieux que les pécheurs les plus invétérés venaient y chercher un refuge, si fort qu'il pouvait supporter sans faiblir tous les torrents de l'injustice humaine ; enfin, par cette puissance souveraine qui se jouait des lois de la nature, qui triomphait de la mort elle-même et la contraignait d'un mot à lui rendre ses victimes ? Ah ! saint Etienne fut entraîné, ravi, comme l'avaient été saint Jean et tant d'autres. Portée à son plus haut degré par les prodiges de la Résurrection et ceux qui suivirent, sa foi ne connut jamais ni doute ni défaillance.

2. « Il était rempli de l'Esprit-Saint. » Qu'est-ce que l'Ecriture veut nous faire entendre par là ? — Que la grâce sanctifiante remplit son âme et dilata sa capacité dans une mesure incomparable ; qu'il y eut pour lui comme une Pentecôte intime où les



flammes qui s'étaient reposées sur la tête des apôtres, se reposèrent sur sa tête et produisirent en lui un de ces embrasements que connaissent seuls les séraphins du ciel ? — Oui.

Veut-elle nous faire entendre que tous les dons de l'Esprit-Saint vinrent tout à coup comme des énergies sublimes vivifier toutes les puissances de son âme ? — Oui encore.

Veut-elle nous faire entendre que dans ce temps où l'action de l'Esprit de Dieu s'attachait à certaines natures d'élite pour les investir de pouvoirs jusque-là inconnus aux mortels, saint Etienne fut du nombre de ces chrétiens qui prêchaient les plus profonds mystères de la Divinité, les expliquaient avec une clarté lumineuse, guérissaient les malades, prédisaient l'avenir, parlaient diverses langues ? — Qui encore, oui toujours.

Mais ce qu'elle veut nous faire entendre aussi, c'est que la terre généreuse qui recevait avec tant d'abondance la pluie du ciel, n'était jamais stérile et se parait des fleurs de toutes les vertus. Comme les fidèles qui méritaient le nom de saints, plus qu'eux tous, l'âme d'Etienne était un sanctuaire embaumé par le parfum de l'amour de Dieu. Penser à Jésus-Christ sans cesse, le prier sans cesse, diriger vers lui tous les mouvements de son cœur, le servir en secourant les pauvres, ses membres souffrants, vivre avec eux à cause de lui dans une union que n'altéraient ni la différence des positions sociales, ni celle des habitudes, voilà la vie du chrétien accompli ; Etienne était digne de monter plus haut. Aussi quand les Apôtres demandent aux fidèles de choisir parmi eux sept hommes auxquels l'Eglise puisse rendre un bon témoignage et qu'elle puisse investir d'un ministère qui demande plus que tous les autres un zèle ardent et une prudence consommée, tous n'ont qu'une voix : c'est Etienne qu'ils acclament le premier.

## II. — Apôtre intrépide.

Le ministère du diaconat tel que les apôtres l'avaient établi comprenait, en même temps que l'exercice de la charité envers les pauvres, surtout la prédication de la parole de Dieu.

1. Or, mes frères, la distribution de cette parole se fait de deux manières : par l'exposition simple des dogmes qu'elle enseigne, et par la controverse.

a) Est-ce que les hommes qui voient clair discutent l'existence, la beauté, l'influence du soleil ? Ainsi en est-il des esprits droits et sérieux, quand on les place vis-à-vis de la doctrine de Jésus-Christ. Comment ne reconnaîtraient-ils pas comme vraie une doctrine si pleine qu'elle répond à tous les besoins, à tous les désirs de l'intelligence ; si sage qu'elle ne violente jamais la volonté, mais l'attire comme par un aimant invisible et la courbe doucement sous son joug ; si efficace qu'elle peut servir de règle morale aux individus, aux familles, aux sociétés les plus

diverses ? Quand les âmes droites sont placées en face de ce tableau merveilleux, elles s'écrient : « Oui, Seigneur, je crois ! » et elles adorent dans le recueillement et l'allégresse de leur cœur le Dieu fait homme, vérité infaillible et immuable.

Cette méthode de prêcher la foi en l'exposant fut celle que suivirent les douze pauvres bateliers dont Jésus avait fait ses apôtres. Hommes simples et sans lettres, ils ne discutaient pas, ils n'argumentaient pas, mais ils affirmaient. « Ce que nous avons vu, disaient-ils, ce que nous avons entendu, ce que nous avons touché de nos mains, nous ne pouvons le taire. » S'ils éprouvaient des résistances, Dieu leur donnait une puissance incomparable pour les briser : le miracle. Devant les prodiges qu'ils semaient sous leurs pas, il fallait bien que l'incrédule se déclarât vaincu.

b) Mais Dieu voulait mettre entre les mains de son Eglise une seconde forme de prédication, la controverse. Combien y en a-t-il de ces savants ou soi-disant tels qui élèvent des doutes sur chaque point de la doctrine révélée, veulent l'approfondir, recherchent les preuves sur lesquelles elle s'appuie, amoncellent difficultés sur difficultés et ne se rendent que contraints par l'évidence ! Hommes respectables, quand ils sont de bonne foi ; hommes méprisables, quand ils sont infatués d'eux-mêmes, enflés de leur savoir, et qu'ils s'obstinent à préférer les lumières de leur raison orgueilleuse à celles de l'Eglise. Mais Dieu qui veut convertir les uns et empêcher les autres de nuire à ses fidèles, fait se lever à tous les siècles d'ardents champions de sa vérité sainte. Ils apparaissent quand il le faut, aussi nombreux que les phares qui se dressent sur la ligne de nos côtes, attentifs aux besoins de leur auditoire, y accommodant leur esprit et leur parole, raisonnant, discutant. Oh ! que ces hommes ont bien mérité de l'Eglise ! Quels contreforts solides ils ont donné au temple de la vérité ! L'hérétique, le rationaliste peut venir, avec toutes ses belles raisons subtiles et captieuses. « Pauvre homme, peut-on lui dire, taisez-vous donc ! Il y a beau temps que ce que vous avancez a été réfuté, et plutôt cent fois qu'une. »

2. A la tête de ces apologistes, à la tête de ces héros de la foi qui ont mis à la défendre leur temps, leur esprit, leur cœur et, quand il l'a fallu, leur sang, nous saluons saint Etienne.

Pendant que les Apôtres exposent la doctrine de la foi, lui, il la prouve, il la discute. Il court par toutes les synagogues, il s'attaque aux scribes, aux docteurs, aux prêtres eux-mêmes, aux dépositaires de la science officielle, et il entreprend de les convaincre. Sa prédication roule sur ce point principal : « L'Eglise du Christ n'est pas une Eglise nationale comme celle de Moïse. Elle doit s'étendre à toute la terre. Tous les peuples doivent se ranger sous l'étendard de la croix. » Les Juifs s'indignent : « Eh quoi ! Israël n'est plus la nation privilégiée ? la grâce de Dieu ira à d'autres qu'à lui ? » Mais Etienne est là, les prophéties à la main, il réduit à néant leurs espérances égoïstes.

Ah ! il me semble le voir, ce saint jeune homme, à un âge où la vie bouillonne dans les veines, où l'imagination peuple la tête de mille fantômes séduisants, insensible à toutes les voix du plaisir, l'âme pleine de ces désirs brûlants qui avaient consumé les patriarches, ne rêvant qu'une seule chose : étendre le règne de Jésus-Christ. Il était si beau, le feu de son regard était si vif et si pur, sa voix si forte et si persuasive que les cœurs se sentaient doucement pénétrés. Bientôt Jérusalem fut ébranlée, plusieurs représentants du sacerdoce vinrent recevoir le baptême et participer au sacrifice où l'on n'offrait plus que la vraie et sainte victime. Encore quelques jours et la cité sainte et toute la Judée vont tomber aux genoux de Celui qu'elles ont mis à mort...

Oh ! non, mes frères, c'eût été trop beau, l'Eglise eût triomphé trop facilement ; Dieu ne le permit pas.

### III. — *Martyr héroïque.*

L'Eglise, dans sa marche bienfaisante à travers le monde, devait rencontrer trois sortes d'ennemis : les libertins, ils lui en veulent parce qu'elle prêche la morale ; les sophistes, ils lui en veulent parce qu'elle condamne leurs erreurs ; enfin les violents, ils lui en veulent parce qu'ils prétendent faire tout plier devant leurs caprices et que la noble épouse du Christ, respectueuse des droits de chacun, entend n'être l'esclave de personne. Voilà les trois ennemis qui vont s'abattre sur saint Etienne et faire de lui le premier des martyrs.

Les libertins, ce sont les Saducéens grossiers qui ne croient ni à l'existence ni à l'immortalité de l'âme, les Pharisiens fanfarons de vertu dont le Sauveur a tant de fois démasqué l'hypocrisie. Les sophistes, ce sont les Scribes qui torturent, défigurent, embrouillent la lettre de la loi divine, lui donnant des sens qu'elle n'a pas, y altérant les traits de la physionomie du Sauveur au point de la rendre méconnaissable. Ils viennent de recouvrer la puissance du glaive que Rome leur avait enlevée depuis longtemps, et ils ont hâte d'en faire usage contre ceux qui les gênent. En ce temps-là, dit le texte sacré, ils se levèrent, *surrexerunt*, ils bondirent comme des léopards, ils entourèrent le saint diacre et entreprirent de faire taire cette parole qui proclamait si haut la divinité du Christ et l'universalité de son Eglise. Efforts impuissants qui viennent se briser contre l'éloquence de l'homme de Dieu, ou plutôt contre l'Esprit-Saint qui parle par sa bouche !

Quand les sectaires n'ont plus de bonnes raisons à donner, ils ont recours au mensonge. De faux témoins sont soudoyés qui accusent Etienne d'avoir blasphémé et contre le Temple et contre la loi de Moïse. On se saisit de lui, on l'entraîne devant le Grand Conseil. Ah ! le confesseur de la foi est bien seul, seul comme un agneau au milieu de bêtes féroces qui ont soif de son sang, mais il n'a pas un instant de défaillance. Il se dresse

majestueux et fier ; sa physionomie respire une telle pureté, une telle candeur, Dieu le revêt d'une telle grâce, entoure son front d'une auréole si éblouissante que les juges interdits se taisent, le contemplent en silence et croient voir devant eux non pas un mortel, mais l'Ange de Dieu lui-même. Etienne parle avec tant d'habileté que la rage forcenée de ses ennemis semble s'évanouir.

Mais elle se ranime bientôt. Si respectueux qu'il se montre envers ses juges, si désireux qu'il soit de gagner leur cœur, l'ardent apôtre n'entend pas leur sacrifier les droits de la vraie religion et retrancher, pour se sauver de leurs mains, une seule ligne de son *Credo*. Montrant de la main le temple de Jérusalem, il proclame que ce n'est pas là seulement que le vrai Dieu veut être adoré, mais sur toute la surface de la terre. Les murmures, les imprécations se font entendre autour de lui. Ne craignez rien, mes frères, Etienne ne se trouble pas. Il voit qu'il a affaire à des hommes de parti-pris, peu lui importe. Il adresse un dernier appel à leur conscience oblitérée : « Têtes dures, dit-il, incirconcis de cœur et d'oreilles, vous résistez toujours à l'Esprit-Saint. Vous suivez le même chemin que vos pères. Quel prophète n'ont-ils pas persécuté ? Ils ont tué ceux qui annonçaient la venue du Juste que vous avez vous-mêmes mis à mort. Vous avez reçu la loi de la main même des anges, et vous ne l'observez pas. »

La colère, l'exaspération des Juifs est à son comble et se traduit par des grincements de dents. Le moment fixé par la Providence approchait, mais l'héroïque soldat ne devait pas mourir sans connaître la beauté du triomphe qui l'attendait. Les cieux s'entr'ouvrent tout à coup et le Sauveur se montre à lui avec la gloire qu'a revêtue son humanité sainte. Il est debout à la droite de Dieu le Père, comme un prêtre qui lui offre la première victime qui va être immolée en haine de la foi. Etienne oublie les périls qui l'entourent : « Je vois les cieux ouverts, s'écrie-t-il, et le Fils de l'Homme debout à la droite de Dieu. »

C'est fini, mes frères ! Se bouchant les oreilles, poussant de grands cris, les Juifs se jettent sur Etienne et le poussent hors de la ville. Le saint diacre parcourt toutes les étapes de cette voie douloureuse suivie naguère par le divin Maître, injurié, maltraité comme lui. Il arrive non loin du Calvaire. C'est le lieu de l'exécution fixé par les bourreaux. Les pierres pleuvent de toutes parts. Il chancelle, mais avant de quitter ce monde il sent qu'il lui reste un grand devoir à remplir. Disciple du Christ, associé à sa passion, il doit l'imiter jusqu'à la fin. Il tombe à genoux et crie à haute voix : « Seigneur, ne leur imputez pas ce péché !... » Il a donné à Dieu et au prochain le témoignage de la charité la plus sublime, il a par cela même atteint le sommet de la perfection auquel un chrétien peut aspirer, la terre n'est plus digne de lui, il s'endort doucement dans le sein du Seigneur.



Et maintenant, mes frères, quels enseignements se dégagent pour vous de la vie et de la mort du premier des martyrs, sinon que vous devez garder votre foi intacte et la défendre comme le plus précieux des trésors ? Ah ! sans doute, il est des temps où la lumière semble s'obscurcir, où l'impiété étend partout ses ombres funestes, mais c'est l'heure des grandes âmes. Elles se lèvent alors sans peur et sans orgueil, elles vont droit à l'impiété, et par tous les moyens légitimes, par la parole et par l'exemple, elles arrêtent ses ravages.

Ne craignez pas les railleries du monde : la voix des petits esprits serait-elle capable de faire taire la voix de tous les nobles répondants du Christ qui ont passé avant vous sur la terre en rendant témoignage à la vérité ? Que vous feront les moqueries, quand vos yeux charmés contempleront la multitude radieuse et triomphante que nous montre saint Paul, de ceux qui pour la foi ont souffert les prisons et les chaînes, ont été lapidés, sciés par le milieu du corps, de ceux qui pour elle ont erré à peine vêtus, pauvres, dénués de tout, dans les grottes, dans les cavernes des montagnes, qui sont morts dans l'esprit de la foi, le cœur rempli des saintes espérances, les saluant de loin, appelant de tous leurs vœux la récompense qui ne trompe jamais ? « O mes frères, chantait le grand apôtre, vous qui voyez au-dessus de vos têtes cette nuée de témoins, courez au combat qui vous appelle ! » Au milieu des assauts livrés à vos croyances, restez à jamais inébranlables.

Ainsi soit-il.

## COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

### Troisième partie : Les Sacrements

#### II

#### LA GRÂCE ACTUELLE

##### Plan

1. Sa nature.
2. Sa nécessité.
3. Sa puissance. Exemples.
4. Son abondance.
5. Notre coopération. Exemples.
6. Compte à rendre.

Mes frères.

**1.** — La *grâce actuelle* est un secours que Dieu nous donne pour nous aider à faire le bien et à éviter le mal. Notre raison toute seule ne pouvant pas comprendre les choses de Dieu, les choses surnaturelles, notre volonté toute seule ne pouvant pas se porter aux vertus chrétiennes, que fait Dieu, dans sa miséricorde ? Il vient à notre aide ; il ajoute une lumière divine à celle de notre

raison et une force divine à celle de notre volonté. C'est cette lumière et cette force divines qu'on appelle *grâce actuelle*.

Il y a entre la *grâce habituelle* ou sanctifiante et la *grâce actuelle*, cette différence que la première demeure en nous, tandis que la seconde nous est donnée pour chacun de nos actes dans l'ordre du salut. Par exemple, s'agit-il de pratiquer tel acte de vertu, d'éviter telle faute, de résister à telle tentation, Dieu vient aussitôt en aide à notre impuissance et nous donne une *grâce actuelle* qui nous porte au bien ou nous détourne du mal. — Cette *grâce* agit sur notre âme d'une foule de manières différentes. Quelquefois ce sont de bonnes pensées, de douces inspirations, de salutaires frayeurs qui s'élèvent au dedans de nous. D'autres fois ce sont des charmes qui nous engagent, un puissant attrait qui nous entraîne ou bien des remords qui nous troublent. Le bon Dieu se sert aussi de moyens extérieurs : tantôt c'est une bonne lecture qui nous éclaire, tantôt un sermon qui nous touche ; aujourd'hui c'est un bon exemple qui nous excite, demain un accident qui nous fait ouvrir les yeux. Mais ces grâces extérieures ne produiraient en nous aucun effet salutaire sans les grâces intérieures. Les premières ressemblent à une bonne semence jetée dans un champ ; les secondes sont la rosée du ciel et la chaleur qui la font germer, croître et fructifier.

**2.** — La *grâce actuelle* nous est si nécessaire que sans elle nous ne pouvons rien faire d'utile à notre salut. Voilà une vérité que nous ne devrions jamais oublier et qu'il nous importe de bien comprendre. L'homme sans la *grâce* peut faire quelque bien naturel, c'est-à-dire quelque bien qui mérite une récompense temporelle, comme celle qu'on trouve ici-bas dans les créatures. Mais sans la *grâce* il ne peut accomplir d'actions surnaturelles, c'est-à-dire qui méritent le bonheur du paradis, parce que ce bonheur étant quelque chose de divin, d'infini, est trop au-dessus des mérites de l'homme. Il n'y a que la *grâce* toute seule qui soit capable de communiquer à nos bonnes œuvres une valeur en rapport avec la récompense que Dieu nous destine. Cette vérité, nous la rencontrons presque à chaque page de nos Livres saints. « Sans moi, dit Notre-Seigneur, vous ne pouvez rien faire, » c'est-à-dire, sans le secours de ma *grâce* vous ne pouvez rien faire qui mérite le ciel. — « Personne ne peut prononcer avec fruit le saint nom de Jésus, dit l'apôtre saint Paul, sans un mouvement du Saint-Esprit. » — « C'est Dieu lui-même, dit-il encore ailleurs, qui opère en nous les bons désirs et les bonnes actions. » — Ainsi donc, ajoute saint Irénée, « de même qu'une terre desséchée ne peut produire aucun fruit tant qu'elle n'est point arrosée par les pluies bienfaisantes du ciel, de même nous ne saurions rien faire d'utile à notre salut, si Dieu ne nous envoyait la rosée bienfaisante de sa *grâce*. »

**3.** — Impossible donc à l'homme de résister aux tentations et d'accomplir une bonne œuvre, de manière à mériter le ciel, sans le secours de la grâce de Dieu. Mais d'un autre côté, tant qu'elle est avec nous, tant qu'elle nous soutient, point de mauvais penchant si enraciné qu'il soit, que nous ne puissions surmonter; point de commandement, si difficile qu'il nous paraisse, que nous ne puissions accomplir; point de vertu, si élevée qu'on la suppose, à laquelle nous ne puissions prétendre. Voyez quelques-uns de ses merveilleux effets. D'un Paul incrédule et persécuteur, elle a fait un apôtre; d'une pécheresse publique, de Marie-Madeleine, elle a fait une illustre pénitente. Par elle des légions de martyrs et, parmi eux, des vierges timides, de faibles enfants, demeurent fermes dans leur innocence et dans la confession de leur foi, lors même qu'on les condamne aux supplices les plus affreux; par elle, des choses qui paraissaient d'abord impossibles, deviennent non seulement faciles, mais quelquefois même douces et agréables. Avant sa conversion, saint Augustin ne croyait pas qu'il lui fût jamais possible de pratiquer la sainte vertu de chasteté; mais, après que la grâce l'eut touché, il parlait bien autrement: « O mon Dieu, s'écriait-il, quel changement s'est fait dans mon cœur! Je trouve maintenant mes délices à me priver de ces plaisirs déréglés dont je croyais ne pouvoir me passer! » N'est-ce pas elle qui donne encore chaque jour aux âmes généreuses le courage de pratiquer les conseils évangéliques et de se consacrer à Dieu par des vœux perpétuels de chasteté, de pauvreté et d'obéissance? N'est-ce pas elle qui soutient les missionnaires au milieu de leurs travaux incessants et de leurs privations sans nombre, dans les pays idolâtres, et la sœur de charité au chevet des malades les plus dégoûtants? Avec la grâce donc, tout nous est possible, tandis que sans elle nous ne pouvons rien pour notre salut.

**4.** — Admirons à présent la générosité de notre divin Sauveur. Comme il veut que tous les hommes arrivent au bonheur du ciel, il donne sa grâce à tous et avec la plus grande abondance. Il la donne aux justes afin qu'ils persévèrent dans le bien et qu'ils se perfectionnent davantage; il la donne aux pécheurs, qu'il invite, qu'il sollicite, qu'il presse de revenir à lui. Il la donne à chacun selon ses besoins et les diverses circonstances dans lesquelles il se trouve. Ne venez donc pas alléguer la fougue de votre tempérament, la vivacité de vos passions; ne venez pas dire qu'il vous est impossible de faire pénitence, de pardonner à vos ennemis, de restituer le bien qui ne vous appartient pas. Oui, laissez là ces vaines excuses. Dieu vous donne toujours les grâces convenables et proportionnées à vos besoins; et avec le secours puissant de Dieu vous pourrez toujours surmonter les difficultés. Si donc vous vous perdez, c'est votre faute, c'est

que vous ne profitez pas de la grâce, c'est que très souvent vous la repoussez. Et que sert-il à un malade d'avoir à sa disposition un remède excellent, s'il ne veut pas l'employer? N'est-il pas inutile à un homme d'avoir de grands trésors sous la main, s'il ne veut pas y toucher?

**5.** — Vous comprenez sans peine en effet que la grâce pour porter ses fruits a besoin de notre coopération. Que sont les bonnes pensées et les bons désirs qu'elle met dans notre âme? C'est la voix de Dieu qui nous exhorte à fuir le péché et à pratiquer la vertu; c'est sa main puissante qu'il nous tend pour nous aider à marcher dans le chemin du ciel. Si nous n'écoutons pas cette voix paternelle, si nous repoussons cette main amie, évidemment le secours qui nous est offert nous deviendra inutile. Il faut donc que notre volonté y mette du sien, pour que la grâce puisse produire ses divins effets. Voyez le saint roi David : un prophète vient lui faire ouvrir les yeux sur un crime énorme qu'il a commis, c'est la grâce de Dieu qui le visite; aussitôt il s'avoue coupable et fait pénitence. Voyez l'apôtre saint Pierre : Jésus, qu'il avait eu la faiblesse de renier, jette sur lui un regard de bonté, c'est la grâce qui lui parle; aussitôt il se retire à l'écart et se met à pleurer amèrement. « Ce serait une folie, dit saint Augustin, de croire que Dieu qui nous a créés sans nous, nous sauvera aussi sans nous. » Notre sanctification, notre salut, n'est pas l'ouvrage de Dieu seul, ni l'ouvrage de l'homme seul : c'est l'ouvrage de Dieu avec l'homme et de l'homme avec Dieu. « Aide-toi et le ciel t'aidera, » dit un proverbe; ce qui signifie : faites de votre côté tout ce qui dépend de vous, et la grâce de Dieu fera le reste. Soyons fidèles à correspondre à la grâce et très prompts à suivre toutes ses inspirations; car souvent elle se présente et passe avec la rapidité de l'éclair. La sagesse chrétienne consiste à observer avec soin les occasions de la grâce et à ne jamais les manquer.

**6.** — Quel compte n'aurons-nous pas à rendre à Dieu pour tant de grâces qu'il nous accorde chaque jour et dont nous ne profitons pas! « Je vous avais inspiré, nous dira le Souverain Juge, tant de bons sentiments pour vous convertir et vous ramener à mon service : vous les avez étouffés! Je vous avais suggéré tant de bonnes résolutions, et vous ne les avez pas exécutées! Je vous avais mis sous les yeux cette mort subite qui vous a effrayé, je vous avais envoyé cette affliction, cette maladie, comme pour vous réduire, malgré vous, à une vie plus chrétienne, et vous avez été insensible à tout! Et tant de bonnes lectures, tant de bons exemples, tant d'instructions qui vous touchaient, tant de sacrements que vous avez reçus, vous ont-ils servi à quelque chose? Qu'ai-je dû faire à cette âme privilégiée que je n'aie pas fait?... » Ah! prévenons ces terribles reproches de notre Souverain Juge, en réparant nos ingratitude passées par une fidélité constante aux grâces qu'il nous



accordera dans l'avenir, et nous mériterons ainsi la plus précieuse et la plus désirable de toutes, celle d'une sainte mort. Ainsi soit-il !

## ENTRETIENS SUR LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

XXXVIII

12<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte

LE BON SAMARITAIN

La route de Jérusalem à Jéricho traverse un affreux désert où des collines calcaires, dénudées, d'une blancheur éblouissante quand le soleil les éclaire, alternent avec des vallées sans eau. C'est dans cette solitude que Notre-Seigneur jédna pendant quarante jours. Aussi l'appelle-t-on « Désert de la Quarantaine. » Dans cette région désolée, à environ quatre lieues de Jéricho, se trouvait un lieu tristement célèbre à cause des scènes tragiques dont il était journellement le théâtre. On le nommait *Adomnim* ou « Montée du Sang, » par allusion au sang humain que les voleurs et les assassins y faisaient couler. Les rochers qui l'entouraient offraient une retraite inexpugnable aux bandes de brigands qui fondaient sur les voyageurs et renouvelaient chaque jour leurs attentats impunis. Les Romains élevèrent plus tard, en cet endroit, une forteresse où un poste de soldats veillait à la sécurité publique. C'est là que le Sauveur transporte l'imagination de ses auditeurs dans la parabole du Bon Samaritain.

L'occasion de la parabole, la parabole elle-même, la morale de la parabole vont faire successivement l'objet de notre entretien.

### I. — L'occasion de la parabole.

Notre-Seigneur était toujours escorté de la foule hostile des pharisiens. « Beaucoup de prophètes et de rois ont voulu, disait-il, voir ce que vous voyez et ne l'ont point vu, entendre ce que vous entendez et ne l'ont point entendu. » Alors un légiste se levant lui dit pour le tenter : « Maître, que faut-il que je fasse pour posséder la vie éternelle ? » En proposant cette question, il avait une arrière-pensée insidieuse, espérant, par exemple, que Jésus rehausserait un divin précepte au dépens des autres, ou qu'il dirait quelque chose de contraire aux traditions reçues : ce qui fournirait aussitôt la matière d'une objection, d'une accusation.

Jésus, ainsi interrogé, pose au questionneur une contre-question : « Non enim simplici responso dignus erat qui non simpliciter interrogabat, » dit fort bien Maldonnat. C'est d'ailleurs une méthode très naturelle que les maîtres emploient souvent pour répondre aux objections de leurs disciples. « Qu'y a-t-il d'écrit dans la Loi ? Qu'y lisez-vous ? »

dit le Sauveur, usant d'une locution souvent employée par les Rabbins lorsque, dans une discussion, ils demandaient à leur adversaire de citer l'Écriture.

Le docteur de la Loi répondit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces et de tout ton esprit ; et ton prochain comme toi-même. » Et Jésus lui dit : « Vous avez bien répondu. » Voilà bien, en effet, le sommaire de nos devoirs : aimer Dieu d'un amour qui livre tout ce que l'homme a d'énergies morales et physiques, et aimer le prochain d'un amour *vrai*, pour son bien, pour son salut, non pour l'intérêt propre, personnel et purement humain ; d'un amour *universel* en extension, ne connaissant ni les injustes exclusions, ni les antipathies calculées, ni les inimitiés volontaires, les refus de réconciliation et de pardon ; d'un amour *parfait* en son intensité qui prie, travaille, souffre, meurt, s'il le faut, pour ses frères. Toutefois, il ne suffit pas de connaître la Loi, il faut incarner en soi-même les vertus qu'elle recommande. Voilà pourquoi le Sauveur ajoute : « *Hoc fac et vives*. Faites cela et vous vivrez de la vie bienheureuse et immortelle. »

L'interlocuteur de Jésus était dans la confusion ; car le Maître venait de lui faire résoudre à lui-même, très promptement et très aisément, la prétendue difficulté sur laquelle il l'avait interrogé. Il voulut se justifier devant l'assemblée, *volens justificare seipsum*, et montrer que la demande qu'il avait adressée au prophète Galiléen n'était pas aussi vaine qu'elle pouvait le paraître. « Quel est, dit-il, mon prochain ? » L'idée qu'exprime le mot « *prochain* » ne présente aujourd'hui aucune obscurité, dans les civilisations issues du christianisme. Nous avons appris du Verbe incarné que tous les hommes sont nos proches et nos frères par la commune origine, par la vocation à la même patrie et la participation au même sang rédempteur. Cette effusion de l'esprit de fraternité dans le monde est parmi nous un fait tellement familier que nous ne songeons même plus à en remercier son divin Auteur ; il semble impossible qu'une pareille doctrine n'ait pas été celle de toutes les époques et de tous les pays. Elle était cependant inconnue à l'antiquité. Ni l'idée, ni le mot n'existent dans les langues dites classiques ; le *Proximus* de Cicéron, le *Πλησιος* des Grecs signifiaient uniquement les liens de parenté.

On avait admiré comme un sublime effort de la philosophie spéculative le mot fameux d'un auteur romain : « Je suis homme et rien de ce qui touche l'humanité ne m'est étranger. » Mais l'axiome demeurait à l'état d'abstraction purement théorique. La réalité c'était l'esclavage érigé en principe social et la dédaigneuse épithète de *Barbare* donnée par un citoyen de l'Agora ou du Forum à tout ce qui n'était ni grec ni romain.

Chez les Juifs, cet exclusivisme n'était ni moins accusé ni moins choquant. Il avait revêtu les

formes rigoristes de la secte pharisaïenne. Voici comment raisonnaient sur ce point les docteurs de la Loi. Moïse avait écrit au Lévitique ces paroles légales : « Vous aimerez votre frère. » Le mot hébreu *rea* se peut entendre dans le sens général de frère, ou dans celui plus restreint d'ami. C'était cette dernière interprétation qui avait prévalu dans la Synagogue. « Il nous est ordonné d'aimer nos amis, disaient les Rabbins; donc, par une raison inverse, il nous est prescrit de haïr nos ennemis. » En conséquence, le nom de Gentils, indistinctement donné par les Juifs à toutes les races étrangères, exprimait dans leur bouche un sentiment de mépris identique à celui que renfermait le mot de Barbare chez les Romains et chez les Grecs. En dehors de la descendance d'Abraham, un Hébreu professait pour le reste du genre humain une indicible horreur.

En outre, il y avait même parmi les Juifs de vastes catégories d'exceptions. Un vrai serviteur de Jéhovah ne considérait comme *rea* ou prochain qu'un homme au moins aussi juste que lui-même. La loi de l'affection fraternelle établie sur la base de l'égoïsme se trouvait ne s'appliquer jamais à personne.

Fallait-il restreindre l'amour du prochain comme le voulaient communément les Juifs ? Notre-Seigneur va répondre à cette question par l'une des paraboles les plus touchantes de l'Evangile.

## II. — La parabole.

Cette allégorie fameuse met successivement en scène : 1<sup>o</sup> le blessé ; 2<sup>o</sup> le prêtre et le lévite ; 3<sup>o</sup> le Samaritain.

1<sup>o</sup> *Le blessé*. « Un homme, est-il dit dans le texte sacré, descendait de Jéricho. » Le mot *descendait* est ici d'une parfaite exactitude, car bien que la ville de Jéricho ne soit séparée de Jérusalem que par une distance de vingt-cinq à trente kilomètres, elle est située à plus de mille mètres au-dessous de la capitale juive. Cette route est encore de nos jours infestée de brigands comme au temps de Notre-Seigneur. Et il serait tout à fait imprudent de la suivre sans une escorte « équipée en guerre », suivant l'expression d'un voyageur contemporain. Autrement on courrait risque, à quelque détour du chemin ou de derrière une anfractuosité de rocher ou dans un défilé étroit, d'avoir le sort du malheureux Juif dont parle la parabole.

« Il tomba entre les mains des voleurs. » La conduite cruelle de ces bandits est décrite en termes pittoresques. Ils commencent par dépouiller le malheureux de tout ce qu'il possède ; et, comme il résistait, ils le frappent sans pitié. Enfin ils le laissent étendu sans connaissance, exposé à une mort certaine s'il ne lui arrivait un prompt secours. Alors, comme aujourd'hui, les voleurs ne reculaient pas devant un meurtre pour s'assurer le butin et même pour se mettre à l'abri des poursuites et du châtimement.

2<sup>o</sup> *Le prêtre et le lévite*. « Or, il arriva qu'un prêtre descendait par le même chemin, » c'est-à-dire venait de Jérusalem. Le docteur Sepp observe que ce récit peut bien avoir pour fondement une histoire réelle. Le Talmud nous apprend en effet que douze mille sacrificateurs, lévites et autres serviteurs du Temple, demeuraient à Jéricho. Sans doute attiré par les gémissements de l'infortuné, le ministre des autels va s'arrêter et, s'il est impuissant à le secourir, tout au moins va-t-il lui témoigner quelque sentiment de pitié. Jéhovah n'est-il pas le Dieu des miséricordes ? ses serviteurs ne doivent-ils pas être les plus compatissants, les plus doux, les plus dévoués des hommes ? Un cri de détresse, en quelque endroit du monde qu'il soit poussé, doit trouver dans leur cœur un écho sympathique. Comment rester les yeux clos, les oreilles sourdes au spectacle et à la prière d'une misère qui est là sous vos yeux ?

« Le prêtre, dit le divin narrateur, voyant le blessé, passa outre, *visio illo præterivit*. » Le sacerdoce juif était tout imbu des sèches et dures maximes pharisaïques. Dans quelque mois, ceux qui exerçaient les fonctions du culte mosaïque condamneront à mort le Sauveur et déjà ils poursuivent le miséricordieux Rédempteur de leur animosité et de leurs rancunes vivaces. C'est ce qui explique l'insensibilité du prêtre d'Israël en face du malheureux qui, étendu sur la route, implore une intervention amie et secourable.

Le sacerdoce catholique, lui, ne passe devant aucune misère sans lui prodiguer un secours puissant. Il est la providence de tous ceux qui souffrent. Il s'arrête sur tous les chemins où gémit l'infortune. Il a des compassions et il a des remèdes pour toutes les douleurs. Il connaît la formule réparatrice qui guérira chacun des maux inhérents à la nature humaine. Il sait panser les blessures de l'âme comme celles du corps. Il a mis le doigt sur la plaie morale de notre siècle. Le meilleur des baumes sociaux, le plus efficace et le plus inoffensif, c'est le baume évangélique, l'onguent fait de charité et d'espérance. Il n'y entre rien d'irritant ; on peut l'appliquer avec confiance à tous les ulcères. Les autres gardent toujours quelque chose d'âpre et de cuisant, de caustique ; ils enflamment la place qu'ils prétendent guérir.

« Quelque temps après, un lévite étant venu là, vit le blessé et passa outre. » La conduite de ce ministre inférieur de la religion juive n'a rien qui doive nous surprendre. « Le disciple n'est point au-dessus du maître. » Comment celui qui n'approchait de Dieu qu'à distance aurait-il eu plus que le prêtre l'âme ouverte aux nobles idées, aux généreux sentiments ?

Ainsi, jusqu'à présent, personne n'a entendu le cri de la nature qui voit en tout homme un être proche de notre être, un frère, enfant de Dieu comme nous.

3<sup>o</sup> *Le Samaritain*. Le malheureux blessé commençait sans doute à perdre tout espoir lorsqu'un troisième voyageur vint à passer près de



lui. C'était un Samaritain, un homme que les Juifs considéraient comme un ennemi irréconciliable.

Entre un enfant d'Abraham et un païen, il y avait encore une possibilité de contact. Le temple recevait des offrandes des Gentils, mais il repoussait absolument celles d'un Samaritain.

Selon toute vraisemblance, l'abandonné n'avait rien à attendre de la charité de cet habitant de Sichem. Il n'en fut rien. Cet étranger, cet excommunié va faire pour un Juif ce que le prêtre, ce que le lévite n'ont pas fait pour leur coreligionnaire mourant.

a) Et d'abord, au lieu de passer outre, il s'approcha du malheureux qui gisait sanglant sur le chemin : « *Venit secus eum.* » Le spectacle de ce blessé qui agonise tire son âme de son inattention, de son indifférence. Il oublie le but vers lequel il cheminait. La généreuse préoccupation d'autrui lui fait suspendre sa route et perdre de vue les affaires qui l'appellent.

b) Au sentiment d'intérêt qui s'est éveillé dans son âme se joint celui de la pitié : « *Videns eum misericordia motus est.* » — « Celui qui distribue des biens temporels, dit saint Grégoire le Grand, n'abandonne que des choses qui sont hors de lui ; mais celui qui donne sa compassion et ses larmes au prochain donne quelque chose de lui-même, *aliquid etiam de seipso dedit.* » (*Moral.*, xx, 36). L'aumône de la pitié est la première des aumônes.

c) Sous l'influence de ce sentiment tendre de compassion, le voyageur de Samarie va accomplir les actes les plus généreux. Sans s'arrêter à la pensée des dangers qu'il court dans ces lieux sauvages, il se penche sur le mourant, *il lave ses blessures*, après y avoir versé l'huile et le vin<sup>1</sup>, pansement fréquemment employé en Orient. Il se trouva avoir à sa disposition tout ce qui était nécessaire pour ces premiers soins, car l'huile et le vin faisaient partie des provisions qu'on emportait avec soi en voyage. Enfin, plaçant l'Israélite sur sa monture, il marcha lui-même à pied, soutenant doucement le malade, et le conduisit dans une hôtellerie.

En Orient, à la porte de chaque ville, se trouve un abri pour les hommes et les animaux. L'hospitalité qu'on y reçoit pour une nuit est gratuite, mais ne comprend absolument que le gîte. Voilà pourquoi le bon Samaritain prit lui-même soin du blessé, *curam ejus egit*. La plus modeste de nos auberges actuelles lui eût au moins offert le concours d'une servante. Sur le chemin de Jérusalem à Jéricho il n'y avait à l'époque évangélique rien de semblable. Un préposé entretenu aux frais de la ville habitait cependant le caravansérail

pour donner aux voyageurs les instructions nécessaires et les mettre en rapport avec les habitants pour se procurer à leurs risques et périls les provisions dont ils pouvaient avoir besoin. Ce système primitif de l'hospitalité orientale se retrouve de nos jours encore dans quelques contrées de l'Espagne.

C'est ainsi que le lendemain de son arrivée, prêt à reprendre sa route, le bon Samaritain quitte l'abri hospitalier, sans rien payer pour son séjour personnel ; mais il remet au préposé deux deniers<sup>1</sup> pour l'engager à prendre soin du blessé, et lui promet de lui tenir compte au retour de l'excédent de dépenses qui pourrait se produire ultérieurement. Ainsi, non seulement compatissant pour le passé, tendrement serviable pour le présent, le héros de la parabole a aussi la prévoyance de l'avenir pour celui qu'il a sauvé.

Quoi d'étonnant dès lors que les saints docteurs nous le présentent comme un type admirable de cet amour sincère, actif et dévoué que nous appelons la charité chrétienne ?

### III. — La morale de la parabole.

Notre-Seigneur va maintenant dégager la leçon contenue dans l'admirable apologue qu'il vient d'exposer. « Qui est mon prochain ? » a demandé le docteur de la Loi. Le Sauveur le force pour la seconde fois à résoudre lui-même le problème qu'il a soulevé. « Lequel de ces trois, lui dit-il, vous paraît avoir été le prochain de celui qui tomba entre les mains des voleurs ? » Il répondit : « Celui qui a exercé la miséricorde envers lui. » Et Jésus lui dit : « Allez et faites de même. »

On a vu une difficulté dans la forme que Jésus donne à sa réponse. Le Sauveur semble en effet moins répondre à la demande du légiste que corriger l'esprit dans lequel elle avait été faite, en apportant l'exemple du Samaritain. Cet homme ne se demande pas si le blessé gisant sur la route est son « prochain », s'il appartient au même peuple que lui ; sans tant de réflexions, il le regarde aussitôt comme ayant droit à sa compassion et à ses services, par cela seul qu'il souffre, et qu'il est homme comme lui.

Si son cœur éprouva une pitié que les autres n'avaient point éprouvée, c'est que son cœur obéissait à cette loi naturelle qui à l'origine fut donnée à toute la race d'Adam et que la Loi mosaïque bien comprise avait publiée de nouveau et d'une manière plus formelle. L'obligation s'étendait donc à tous, au peuple spécialement choisi par Dieu pour être la nation sainte, comme à ceux qui n'avaient point eu part à cette vocation de choix. Cette loi écrite non sur la pierre mais dans les cœurs, parle aux hommes par la conscience. Elle leur commande des actes souvent

<sup>1</sup> Ce remède convenait à merveille dans le cas présent, le vin étant un désinfectant qui devait purifier les plaies, l'huile un lénitif qui en pouvait calmer l'irritation. Ce mélange de vin et d'huile était souvent employé dans l'antiquité. En souvenir de la parabole évangélique, on lui a donné le nom de baume du Samaritain.

<sup>1</sup> Deux deniers, c'est-à-dire environ deux francs de notre monnaie actuelle. Le denier étant alors le prix ordinaire d'une journée d'homme (Matth., xx, 2), la somme donnée au préposé par le bon Samaritain semble indiquer que son voyage devait durer deux jours.

oubliés par ceux qui, négligeant la grande loi intérieure de la charité ou du devoir, s'attachent servilement à une règle extérieure. En effet, cette scrupuleuse observance d'un formalisme tout extérieur, à laquelle les prêtres et les lévites attachaient tant de prix, n'est pas incompatible avec la dureté du cœur, si l'esprit intérieur ne l'accompagne pas pour la vivifier.

D'ailleurs la relation de prochain à prochain comme celle de frère à frère est essentiellement mutuelle ; nous sommes le prochain de ceux qui sont notre prochain. Si le Samaritain était le prochain du voyageur blessé, le voyageur blessé était le prochain du Samaritain.

On le voit, la question du scribe en ce qui concerne le véritable fondement des droits de nos semblables à notre égard avait reçu sa réponse. Dès lors qu'un Samaritain pouvait être le prochain d'un Juif et réciproquement, toutes les barrières de séparation entre les races étaient brisées. La charité universelle, ce mot et cette idée si inconnus alors, rapprochait toutes les distances, réunissait toutes les âmes et fondait sur la terre le règne de l'amour des hommes en Dieu.

Faites, Seigneur, que je n'oublie jamais les hautes leçons que vous me donnez par la sublime parabole que je viens de méditer ! Puissé-je avec votre grâce me montrer, de désir et de fait, le prochain compatissant et dévoué des petits, des humbles, des pauvres, de tous ceux qui pleurent et qui souffrent ! Amen.

## RÉFLEXIONS SUR DES PAROLES DU PROPRE DES MESSES DU DIMANCHE

### XL

TREIZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

**I. Seigneur, ayez égard à votre alliance.** — Que demandons-nous à Dieu par cette prière ? Il convient de remarquer tout d'abord que les termes de testament ou d'alliance sont employés indifféremment dans les Saintes Ecritures, bien que le dernier soit plus souvent usité, et tous les deux servent à exprimer les mêmes choses. Or tout testament ou toute alliance de la part de Dieu implique un pacte ou un traité par lequel il dispose de certains biens en faveur d'un seul ou de plusieurs, avec promesse de les leur accorder s'ils remplissent les conditions qu'il lui plaît de leur imposer. En nous plaçant à ce point de vue, nous disons que Dieu a fait de deux manières un pacte avec le genre humain. Dans le premier il a promis aux Juifs la jouissance des biens et la délivrance des maux, quant à la vie du temps ; et c'est ce qu'on appelle l'Ancien Testament. Il en a fait un second en faveur de tous les hommes, par lequel il leur promet la jouissance

des biens spirituels et la délivrance des maux éternels, pour le temps de l'autre vie ; et c'est ce qu'on appelle le Nouveau Testament. Le premier est renfermé dans la loi que Moïse a donnée au peuple juif de la part de Dieu, tandis que le second nous est venu directement par Jésus-Christ. De là cette parole de saint Jean : *La loi a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ.* (Jean, I, 17). Mais tous les deux avaient le même but, qui était de fournir aux hommes les moyens de s'attacher à Dieu pour mériter la vie éternelle qui est notre fin dernière. Nous avons cependant à signaler une différence essentielle entre ces deux Testaments par rapport aux promesses qu'ils renfermaient : dans l'Ancien, l'héritage éternel était promis sous la figure des biens temporels ; tandis que dans le second, il est promis clairement et formellement, sans tenir compte des biens et des maux de la vie présente, selon cette parole de Jésus-Christ : *Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans les cieux.* (Matth., V, 12). Il nous est facile, d'après cette exposé, de conclure que lorsque nous disons à Dieu : *Ayez égard à votre alliance*, nous lui demandons des grâces pour que nous puissions un jour mériter cette grande récompense, et qu'il rende ainsi plus manifeste sa bonté, son amour envers nous, de manière à ce que son alliance soit de plus en plus connue parmi les hommes. De même que nous lui disons : *Que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive* ; ainsi lui disons-nous : *Ayez égard à votre alliance.* (S. Thomas, In I Cor., XI).

Constatons maintenant combien le Nouveau Testament l'emporte en dignité sur l'Ancien Testament, quoique tous les deux aient une origine divine. Saint Paul nous en parle sous la figure de la femme esclave et de la femme libre. Voici ce qu'il nous dit : *Il est écrit : Abraham eut deux fils, l'un de la servante, et l'autre de la femme libre. Mais celui de la servante naquit selon la chair, et celui de la femme libre en vertu de la promesse. Ce qui a été dit par allégorie. Car ce sont les deux alliances : l'une sur le mont Sina, engendrant la servitude, est Agar, tandis que la Jérusalem d'en haut est libre, c'est elle qui est notre mère.* Et dans l'épître de ce jour, l'apôtre se plaçant à un autre point de vue nous montre la supériorité du Testament Nouveau sur l'Ancien en nous disant que les Juifs ont vécu sous la garde de la loi, jusqu'à ce que vint le rejeton pour lequel Dieu avait fait la promesse et par lequel nous sommes sauvés ; et voici sa conclusion : *L'Ecriture, dit-il, a tout renfermé sous le péché, afin que la promesse fût accomplie en Jésus-Christ, en faveur des croyants.* (Gal., III, 22). Quand l'Apôtre dit l'Ecriture, il entend parler de la loi écrite, de la loi de l'Ancien Testament qui a tenu enfermés les Juifs de manière à ce qu'ils en arrivassent à connaître et à détester les péchés qu'ils commettaient : *Je n'ai connu le péché, dit l'Apôtre, que par la loi ; car je ne connaîtrais*



*pas la concupiscence si la loi n'eût dit : Tu ne convoiteras point.* (Rom., VII, 7). Mais la loi de l'Ancien Testament ne pouvait donner la grâce, elle faisait connaître le péché, tandis que la loi du Nouveau Testament nous le fait connaître d'une manière plus parfaite, et nous conduit à Jésus-Christ pour que croyant en lui nous recevions la grâce qui a la puissance de nous faire éviter le péché. C'est pourquoi les Juifs étaient retenus comme des esclaves par la crainte sous le joug de la loi, tandis que nous chrétiens nous vivons, enfants libres, sous une loi d'amour qui nous prépare à la grâce de la justification procédant de la foi en Jésus-Christ, selon cette parole de saint Paul : *La loi nous a servi de pédagogue pour nous mener au Christ, afin que nous fussions justifiés par la foi.* (Gal., III, 24). De là cette conclusion, c'est que lorsque nous disons à Dieu : *Ayez égard à votre alliance*, nous lui demandons d'augmenter en nous la foi en Jésus-Christ de manière que nous puissions obtenir la réalisation de la promesse de la béatitude éternelle. (S. Thomas, *In Gal.*, III, 17-25).

Mais comment sommes-nous entrés dans cette nouvelle alliance ? Ecoutez ce que Dieu disait par son prophète : *Voilà que des jours viendront, et je ferai une nouvelle alliance avec la maison d'Israël et avec la maison de Juda, non pas selon l'alliance que j'ai formée avec leurs pères, mais je mettrai ma loi dans leurs entrailles, et je l'écrirai dans leur cœur. Tous me connaîtront, depuis le plus petit d'entre eux jusqu'au plus grand, parce que je pardonnerai leur iniquité.* (Jér., XXXI, 31-34). Telles sont les conditions du Nouveau Testament. La loi a été écrite dans nos cœurs, au lieu que la loi ancienne avait été écrite sur des tables de pierre. *Elle est écrite*, dit encore l'Apôtre, *non avec de l'encre, mais avec l'esprit du Dieu vivant ; non sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair qui sont vos cœurs.* (II Cor., III, 3). Qui d'entre nous ne la connaît pas, cette nouvelle alliance du Seigneur ? Regardez votre âme : elle porte le sceau du baptême ; en vous l'Esprit-Saint a écrit sa loi d'amour, et en vous il n'y a plus aucune trace de la lèpre du péché. Qu'avez-vous fait de toutes ces grâces qui vous ont donné la foi en Jésus-Christ pour que vous soyez sa nouvelle alliance ? Ah ! si les Juifs disaient à Dieu : *Ayez égard à votre alliance*, pour obtenir l'accomplissement des promesses divines, pour voir des jours heureux et tranquilles dans la terre qui leur avait été donnée, pour jouir d'une longue postérité selon la chair, pour amasser de grandes richesses et dominer à jamais sur leurs ennemis, vous, chrétiens, vous avez à le prier dans d'autres sentiments et en vue de la conservation des grâces qui peuvent vous assurer la possession du royaume des cieux. C'est la promesse que renferme la nouvelle alliance, c'est son terme final. Le Seigneur nous l'a dit par son prophète : *J'ai établi une alliance avec mes élus.* (Ps., LXXXVIII, 4). Et c'est à ces élus que Jésus-

Christ a dit : *Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père. Je vais vous préparer un lieu. Et quand je serai allé et que je vous aurai préparé un lieu, je reviendrai, et je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis vous soyez aussi.* (Jean, XIV, 2-3). Vous le voyez, c'est là que se réaliseront les dernières promesses renfermées dans la nouvelle alliance du Seigneur ; et cette alliance alors ne sera plus soumise à aucun changement et nous n'aurons plus à craindre d'en perdre les fruits, mais elle sera stable et permanente, glorieuse et éternelle. (S. Thomas, *ibid.*).

Voulez-vous qu'il en soit ainsi ? Eh bien ! aimez Dieu de toute votre âme, de tout votre cœur, de toutes vos forces ; c'est lui qui en est l'auteur, et Jésus-Christ en a été le médiateur, car il nous a dit : *Celui qui a mes commandements et les garde, c'est celui-là qui m'aime. Or celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et moi je l'aimerai, et je me manifesterai à lui.* (Jean, XIV, 21). Regardez ensuite les grâces qu'il a placées en vous pour les faire valoir, car il nous a dit : *C'est la gloire de mon Père que vous portiez beaucoup de fruit.* (*Ib.*, XV, 8). Ecoutez en vous la voix de l'Esprit-Saint qui vous enseigne toute vérité pour lui rendre le témoignage de la foi, car il nous a dit : *L'Esprit de vérité qui procède du Père rendra témoignage de moi, et vous aussi vous rendrez témoignage.* (*Ib.*, 26-27). Alors vous serez vraiment la nouvelle alliance en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, l'alliance de Dieu le Père, de Dieu le Fils, de Dieu le Saint-Esprit. Vous vous approcherez de l'autel pour participer au calice de bénédiction dont Jésus-Christ a dit : *Ce calice est la nouvelle alliance en mon sang*, c'est-à-dire, vous appellerez, vous renouvellerez le Nouveau Testament, confirmé par le sang de Jésus-Christ qui est contenu dans ce calice. (I Cor., XI, 25). C'est ainsi que vous pourrez dire avec assurance : *Seigneur, ayez égard à votre alliance*, en m'accordant toutes les grâces dont j'ai besoin pour parvenir à la béatitude éternelle. (Saint Augustin ; saint Thomas, *ut supra*).

**II. Seigneur, n'abandonnez pas à jamais les âmes de vos pauvres.** — Quels sont ces pauvres que nous demandons à Dieu de ne pas abandonner jusqu'à la fin ? Il y a plusieurs sortes de pauvres, et tous appartiennent, à titres divers, à son alliance.

1. Il y a d'abord ceux qui ne possèdent rien en ce monde, qui souffrent de la faim et de la soif, qui nous tendent la main ou qui ont besoin de nos secours. Les uns le sont en punition de leurs péchés, soit pour les expier, soit pour les porter à en sortir ; d'autres le sont pour les éprouver et faire éclater leurs vertus ; mais quelque soit le motif de leur humiliation, ils ont droit à notre pitié, parce que Dieu les a confiés à nos soins. Il pourrait lui-même leur venir en aide directement, mais il a voulu nous en laisser le mérite, car il est dit : *L'aumône de l'homme est pour Dieu comme un sceau.* (Eccl., XVII, 18). Voilà le prix de l'aumône,

et pour que nous puissions l'exercer, il y a toujours eu des pauvres dans le monde. Dieu avait dit à son peuple : *Je laisserai au milieu de toi un peuple pauvre et indigent, et ils espéreront dans le Seigneur.* (Soph., III, 12). Et Jésus-Christ nous dit encore comme il avait dit à ses apôtres : *Vous avez toujours des pauvres parmi vous.* (Matth., XXVI, 11). De là ce précepte que Dieu avait donné à son peuple et qu'il a maintenu pour nous : *Les pauvres, dit-il, ne manqueront pas dans la terre de votre habitation ; c'est pour cela que moi je vous ordonne d'ouvrir votre main à votre frère indigent et pauvre, qui demeure avec vous dans la terre.* (Deut., XV, 11). Et Jésus-Christ de son côté nous a dit : *Faites-vous des amis avec les richesses injustes, afin que, lorsque vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels.* (Luc, XVI, 9).

Pourquoi donc demander à Dieu de ne pas abandonner les pauvres, alors que c'est nous qui devons les secourir ? En voici la raison. Nous n'avons pas seulement à leur venir en aide dans leurs nécessités corporelles, il nous faut encore prier pour eux pour qu'ils soient préservés de tout murmure, de toute impatience. Ce sont des membres de la nouvelle alliance au même titre que nous, et c'est pourquoi nous devons souhaiter qu'ils ne perdent pas les fruits de sanctification qu'ils peuvent retirer de leurs souffrances et de leurs humiliations. Regardez en effet les pauvres qui passent devant vous, et voyez s'ils n'ont pas autant besoin de vos prières que de vos aumônes. Aidez-les donc de vos prières, et vous suivrez le précepte de l'Apôtre, tant dans l'ordre spirituel que dans l'ordre temporel : *Portez les fardeaux les uns des autres, et c'est ainsi que vous accomplirez la loi du Christ.* (Gal., VI, 2). — D'autre part, combien sont nombreux les pauvres que nous ne connaissons pas et que personne ne vient secourir ; et même parmi les pauvres qui se présentent devant nous, nous ne pouvons pas toujours les soulager dans la mesure de leurs nécessités, parce que nos ressources n'y suffiraient pas. Voilà pourquoi nous devons avoir recours à la prière afin que Dieu suscite des âmes généreuses qui aillent à leur recherche, des âmes plus fortunées qui nous suppléent dans l'exercice de la charité. Disons donc en toute confiance : *Seigneur, n'abandonnez pas à jamais les âmes de vos pauvres, mais venez vous-même à leur secours par votre Providence paternelle.*

2. Il y a en second lieu les pauvres en esprit dont Jésus-Christ a dit : *Bienheureux les pauvres en esprit, parce qu'à eux appartient le royaume des cieux.* (Matth., V, 3). Quelle nécessité y a-t-il donc de prier pour les pauvres qui possèdent déjà le royaume des cieux, ayant abandonné leurs biens, renoncé à en acquérir de nouveaux, et s'étant dépouillés de toutes les choses de la terre ? D'autre part, s'il y a des membres de la nouvelle alliance qui méritent d'être regardés favorablement par le Seigneur, ce sont certainement tous ceux auxquels il a dit : *Si vous voulez être*

*parfait, allez, vendez ce que vous avez et donnez-le au pauvre, et vous aurez un trésor dans le ciel ; venez ensuite, et suivez-moi.* (Matth., XIX, 21). Or l'un de ceux, c'était Pierre, qui avaient répondu à cette invitation, lui dit dans cette circonstance : *Voici que nous avons, nous, tout quitté pour vous suivre.* Et Jésus-Christ lui dit : *Nul n'aura quitté maison, ou frères, ou sœurs, ou père, ou mère, ou fils, ou terres, à cause de moi et à cause de l'Evangile, qui ne reçoive maintenant, en ce temps même, cent fois autant de maisons, de frères, de sœurs, de pères, de mères, de fils et de terres, avec des persécutions, et, dans le siècle à venir, la vie éternelle.* (Marc, X, 28-30). Quelles grâces pourrions-nous donc demander pour les membres de cette nouvelle alliance, toute particulière, à laquelle Jésus-Christ assure en ce monde le centuple et dans l'autre la vie éternelle ? Eh bien ! écoutez encore Jésus-Christ nous parlant de ces pauvres volontaires : *Quiconque, dit-il, aura donné à l'un de ces petits, seulement un verre d'eau froide à boire, parce qu'il est de mes disciples, en vérité je vous le dis, il ne perdra point sa récompense.* (Matth., X, 42). N'était-ce point nous dire : « Voilà tous ceux qui se sont faits pauvres pour moi, je les confie tellement à vos soins que s'ils ont besoin d'un verre d'eau froide, ce sera vous qui aurez la charge de le leur donner. » Non, sachez-le, Dieu ne veut point en appeler à sa puissance pour nourrir tous les pauvres en esprit, il a disposé de nos aumônes en leur faveur, et comme nous ne pouvons, nous seuls, à cause de nos modiques ressources, subvenir à toutes leurs nécessités, il nous faut prier Dieu lui-même pour qu'il suscite des âmes généreuses qui soient pour eux ce que furent pour Jésus-Christ la famille du château de Béthanie et les saintes femmes de l'Evangile. — Enfin, avez-vous remarqué que la promesse du centuple et de la vie éternelle n'emporte point l'exemption des persécutions ? C'est même à cela qu'ils sont appelés, selon l'expression de saint Paul. (I Thess., III, 3). Ah ! quand ces heures tristes sonnent pour tous les membres de la nouvelle alliance, n'est-il pas du devoir de ceux qui sont à l'abri du besoin et qui vivent dans la paix de venir au secours des persécutés, des spoliés, des exilés et de tous ceux qui souffrent à cause de leur vocation ? Il est raconté que saint Pierre qui était le chef visible de ces pauvres d'esprit, fut jeté en prison par Hérode qui voulait le produire devant le peuple. Mais l'Eglise faisait à Dieu, sans interruption, des prières pour lui. Or le Seigneur envoya son ange pour le délivrer, et Pierre étant sorti de prison, se dirigea vers la maison où les fidèles étaient assemblés et priaient. (Act., XII). Jetez maintenant votre regard vers tous ces pauvres d'esprit arrachés à leur vocation, allant par tous les chemins à la recherche d'un asile pour y prier dans l'attente de l'accomplissement de la promesse renfermée dans la nouvelle alliance. Ah ! n'avez-vous pas à prier pour eux ? N'avez-



vous pas à leur obtenir des grâces de force, de patience, de douceur, et surtout de persévérance ? Dites donc pour tous les pauvres en esprit : *Seigneur, ayez égard à votre alliance, et n'abandonnez pas à jamais les âmes de vos pauvres.*

3. Il y a enfin les pauvres spirituels : ce sont tous ceux qui ont perdu, à la suite de leurs péchés, la grâce sanctifiante, les vertus qu'ils avaient pratiquées et les mérites qu'ils avaient acquis. Ce sont des arbres dépouillés de leurs fruits et de leurs feuilles, qui sont desséchés ; ce sont des vaisseaux qui ont perdu tout ce qu'ils rapportaient des pays lointains, et tout a sombré au fond de la mer ; c'est une maison dévastée par les voleurs, qui ont tout emporté. Combien ces pauvres sont malheureux ! En voici une figure dans l'enfant prodigue. Il était riche, mais il a tout dissipé dans les plaisirs, et il dit : *Je meurs de faim.* (Luc, xvi, 17). Ah ! tous les pauvres n'ont pas besoin de nos biens, de notre or ou de notre argent ; il leur faut une autre aumône plus précieuse et plus bienfaisante, et cette aumône ce sont nos prières. Saint Paul rappelait ce devoir de charité à son disciple Timothée lorsqu'il lui écrivait : *Je conjure, avant tout, qu'on fasse des supplications, des prières, des demandes, des actions de grâces pour tous les hommes.* (I Tim., ii, 1). Les pécheurs, à ce titre, ont droit à nos intercessions, et plus que les autres, car l'ordre de la charité exige qu'on soulage d'abord ceux qui ont plus besoin de secours. Or qui a plus besoin d'être aidé que le pécheur qui est en péril de damnation ? Et l'Apôtre ajoute : *Cela est bon et agréable à Dieu notre Sauveur.* (Ib., 3). Il nous a donné lui-même l'exemple, lorsqu'étant sur la croix il pria pour les pauvres pécheurs qui le crucifiaient, disant : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* (Luc, xxiii, 3-4). Est-ce que nous aurions saint Paul, si Etienne n'avait pas prié pour ses persécuteurs ? Aurions-nous saint Augustin, si Monique n'avait pas prié et pleuré ? O vous donc pour lesquels les prières de l'Eglise montent vers Dieu, unissez-vous à nous, nous qui disons pour vous : *Seigneur, n'abandonnez pas à jamais les âmes de vos pauvres !* Voyez ces dix lépreux dont il est parlé dans le saint Evangile. Ce n'est point en vain qu'ils dirent à Jésus-Christ : *Jésus, ayez pitié de nous.* Ils furent exaucés, mais ils eurent ensuite le malheur d'être ingrats ; il n'y en eut qu'un seul qui revint vers son bienfaiteur pour lui rendre grâces. Aussi mérita-t-il d'entendre cette parole : *Va, ta foi t'a sauvé.* (Luc, xvii, 12-19). Puisse-t-il en être ainsi de vous une fois délivrés de votre pauvreté spirituelle !

## CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

DEUXIÈME PARTIE

JÉSUS-CHRIST

### II. — LA VIE PUBLIQUE

#### III. — Deuxième année

L'Éducateur

XVI

LE TRÉSOR, LA PERLE ET LE FILET

Par deux paraboles semblables et en quelque sorte parallèles, le Sauveur a montré à ses disciples, découragés par les obstacles qu'ils rencontreraient à la diffusion de la vérité, la force d'expansion et la puissance de transformation de l'Evangile.

Jésus ne parlait plus qu'en paraboles, afin d'accomplir cette prophétie de David (Ps., lxxvii, 2) : « J'ouvrirai ma bouche pour raconter des paraboles et pour révéler des choses cachées depuis l'origine du monde. » (Matth., xiii, 35).

La foule sans doute s'est éloignée, et c'est à ses disciples seuls qu'il les a exposées dans la maison de Pierre, à Capharnaüm. C'est à eux seuls encore qu'il va proposer les deux suivantes, dans un parallélisme semblable, pour faire ressortir à leurs yeux émerveillés l'excellence de sa doctrine, le prix incomparable, la valeur sans égale du royaume des cieux.

Saint Matthieu qui nous les rapporte n'a fait que les abrégé en quelques traits sobres où il reproduit les enseignements essentiels. Mais il est certain que Jésus y ajoutait d'autres traits familiers, des explications lumineuses, catéchistiques, avec cette mise en scène qui attachait ses auditeurs. Pour mieux saisir ses paraboles et ses discours, il convient de se le représenter par la pensée, enseignant, mêlant à sa souveraine autorité une souveraine douceur, avec ces paroles attirantes, ce charme divin qui rayonnait de sa personne, cette voix affectueuse qui captivait et retenait.

Les apôtres jouissent de le comprendre, et ils l'écoutent dans une attitude de plus en plus attentive, pressés autour de lui, les yeux dans ses yeux :

« Le royaume des cieux, dit-il, est semblable à un trésor caché dans un champ. Un homme le trouve par hasard et le cache de nouveau. Puis dans la joie de sa trouvaille, il s'en va, il vend tout ce qu'il possède et achète ce champ.

« Il est encore semblable à un marchand qui cherche de belles perles. Un jour, il en trouve une de grand prix, alors il s'en va, il vend tout ce qu'il a et l'achète<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Matth., xiii, 44-47.

Où voit les nuances et la gradation. « La prédication de l'Evangile, dit saint Jean Chrysostome, croît comme le grain de sénevé, elle s'étend comme le levain qui pénètre toute la pâte ; elle est aussi précieuse que les perles, elle enrichit et sert à toutes choses, comme le trésor <sup>1</sup>. »

## I

La parabole du trésor est une vraie peinture de mœurs. L'Oriental cache volontiers ses trésors en terre, et quand il voit des Européens par exemple qui exécutent des fouilles, cela le rend soucieux, soupçonneux, jaloux. Il s'imagina qu'ils sont à la recherche de quelque or enfoui depuis des siècles. Cette image intéressait beaucoup les disciples, parce qu'elle était prise dans les habitudes courantes. Ils se figuraient aussitôt par l'imagination la chance de cet homme qui tombe sur un trésor, son empressement à l'examiner, sa joie de le posséder. Un trésor ! Il regarde bien autour de lui si personne ne l'a aperçu, et quand il s'est assuré qu'il est seul à connaître son précieux secret, il songe à s'approprier son heureuse trouvaille. Alors il vend tout ce qu'il possède et achète le champ qui la recèle.

A coup sûr, notre droit public ne s'accommoderait point de cette façon de faire. Mais le Sauveur ici n'envisage point le côté moral de l'opération de l'homme au trésor, il a un autre but sur lequel se porte l'attention de ceux qu'il instruit : celui de montrer l'excellence et la beauté de l'Evangile, le seul vrai trésor.

Rien ne prouve toutefois que ce procédé soit opposé au droit naturel, — étant donné qu'il s'agit d'un trésor qui n'appartient à personne, — et il est à croire qu'il était ordinaire aux Juifs d'alors, car on lit dans la Mischna des cas semblables : « Rabbi Emi trouva un jour une urne remplie de deniers ; il acheta alors le champ afin de posséder de plein droit ce trésor <sup>2</sup>. »

Mais laissant de côté la question de droit qui est secondaire, recueillons le sens précis de cette parabole. Le champ, c'est l'Eglise ; le trésor, c'est sa doctrine ; la vérité qu'elle enseigne, l'Evangile.

Les Pères se sont étendus à des considérations variées. Pour eux, le trésor c'est Jésus-Christ, les saintes Lettres, les préceptes de l'Evangile, le ciel. C'est tout cela en effet, puisque l'Eglise nous procure toutes ces richesses. Elle nous donne Jésus-Christ dans l'Eucharistie, elle nous remet la Bible entre les mains, elle nous impose les préceptes de l'Evangile, elle tient la clef du ciel.

Ce trésor est *caché*. Celui qui le découvre ne doit point son bonheur à ses recherches laborieuses, à son flair, à son industrie, il est tombé par hasard sur l'endroit qui le recélait, et il l'a trouvé sans efforts. C'est la nuance qui distingue cette para-

bole de la suivante, où nous voyons un marchand, qui fait métier de vendre des perles et qui passe son temps à s'en procurer. Il cherche, il s'informe et il finit par découvrir cette perle admirable si belle que, pour l'acquérir, il vend tous ses biens. Dans la découverte du trésor de la vérité divine, la grâce de Dieu a la plus grande part ; dans celle de la perle, elle vient couronner les efforts et la persévérance de l'homme de bonne volonté.

Mais le trésor n'en demeure pas moins *caché*, c'est pourquoi beaucoup l'ignorent. Que de nations, que de millions d'âmes attendent la lumière de l'Evangile et ne la connaissent point ! Dieu a son heure, mais il nous appartient de hâter cette heure bénie par nos prières et par notre action évangélique. Il nous a donné le monde à cultiver, ceux qui se croisent les bras ne le cultivent pas, rien d'étonnant donc qu'il reste en friche, car il y en a si peu qui prient et qui travaillent ! La part que Dieu laisse à notre action est immense, prépondérante, suivant ses décrets de liberté. Si donc le flambeau de l'Evangile ne brille point sur toute la terre, il en incombe une grande responsabilité aux âmes chrétiennes, âmes de peu de foi, indolentes et molles.

Heureux ceux qui ont trouvé ce trésor, qui connaissent le prix de la vérité ! Pour l'acquérir, il faut être prêt à tous les sacrifices, à toutes les privations, à tous les renoncements. Celui qui sacrifie ses richesses pour l'amour de Dieu, loin de perdre quelque chose, gagne tout.

« Vous voyez que la parole et la vérité évangélique est cachée dans ce monde comme un trésor et que tous les biens y sont renfermés. On ne peut l'acheter qu'en vendant tout <sup>3</sup>. » Et il faut le faire avec joie.

Ces enseignements, Jésus les développera plus tard avec une énergie qui épouvantera les tièdes : « Celui qui vient à moi et qui ne hait pas son père et sa mère, et son épouse, et ses fils, et ses frères, et ses sœurs, et même son âme, ne peut être mon disciple <sup>4</sup>. » Mais que sont ces privations, ces abandons, au prix de la joie qu'on éprouve lorsqu'on est en possession du trésor ! Ceux-là surtout pourraient nous le dire qui ont perdu leur avenir et leur fortune pour embrasser la religion catholique, ces âmes anglaises héroïques, qui, élevées dans le protestantisme, un jour soudain, au détour d'un événement ou d'une étude, ont vu la vérité et ont tout quitté pour elle. Ils nous racontent que nulle douceur humaine n'est comparable à cette joie intérieure dont Jésus-Christ les comblait, à cette allégresse qui rayonnait dans leur conscience et dans toute leur vie, *præ gaudio illius vadit*. En sacrifiant tout, ils avaient tout gagné, et en mourant ils pouvaient redire avec une sainte et tranquille assurance, comme Newman : « Je n'ai pas péché contre la lumière. » Ils ont vu la lumière, ils sont venus à elle, simplement, bri-

<sup>1</sup> S. Jean Chrysostome, *In Matth.*, Homélie 47<sup>e</sup>.

<sup>2</sup> Mischna, *Code secundus, de damnis*. « Si quis emerit fructus a proximo, et in eis invenerit nummum, hi ad ipsum pertinent. »

<sup>3</sup> S. Jean Chrysost., *Ibid.*

<sup>4</sup> Luc, xiv, 26.



sant les liens les plus étroits, et ils étaient pleinement heureux.

Les catholiques reçoivent dès les premières lueurs de leur raison la connaissance de la vérité entière, il faut qu'ils l'apprécient à sa valeur et se souviennent que ce trésor précieux ne doit pas s'exposer. Quand on l'a trouvé, on le cache pour le garder. Dans la vie présente, nous sommes en route pour la patrie, et sur la grand'route les démons, semblables à des brigands, nous dressent des embûches. « Celui qui porte son trésor ostensiblement sur le chemin public consent à en être dépouillé <sup>1</sup>. » Notre trésor, c'est notre foi. Ne l'exposons pas. Ils l'exposent ceux qui fréquentent un monde impie, des compagnies perverses, ceux qui lisent des livres faux, malsains ou affadissants. Ils veulent être volés, et si on leur ravit leur foi, que leur restera-t-il pour les soutenir dans ce monde, quel viatique garderont-ils et quel espoir de jouir éternellement de Jésus-Christ, le vrai trésor, au ciel ?

Combien de chefs de famille à qui Dieu a confié la foi de leurs enfants ne se soucient point de leur conserver ce bien, le plus précieux de tous, et, chargés de les défendre contre les ravisseurs de leur innocence et de leurs convictions, introduisent ceux-ci à la maison !

## II

Dans la parabole de la perle, Jésus insiste plutôt sur la beauté de la doctrine de l'Evangile.

Qu'est-ce que cette perle ? dit saint Jérôme. C'est la science, la connaissance de Jésus-Christ, l'intelligence des secrets divins de sa Passion et de sa Résurrection <sup>2</sup>.

Non seulement la vérité catholique est d'un prix inestimable, mais qu'elle est belle ! Elle est belle de la beauté même de Jésus-Christ, c'est-à-dire d'une beauté divine. Elle surpasse tout ce que l'esprit de l'homme eût pu prévoir et désirer. Car elle nous présente le Fils de Dieu quittant les splendeurs de la félicité infinie pour descendre sur notre pauvre terre et pour se faire comme l'un de nous. Les humiliations et les grâces de l'enfant de Bethléem, l'aimable visage de Marie, les prédications et les miracles du Sauveur, sa physionomie attirante, ses paroles miséricordieuses, son cœur toujours ouvert pour nous aimer, sa bonté si grande que dans aucune page de l'Evangile il n'y a d'ombre, de nuage, d'imperfection, — tout au contraire y est plus beau, plus radieux, meilleur qu'on n'attendait ; — enfin sa passion surhumaine, sa mort divine, sa résurrection glorieuse, son indulgence pour les apôtres qui l'ont abandonné, sa mission remplie complètement, et terminée par la descente du Saint-Esprit, ce programme sublime dont tous les points sont accomplis, cette

tendresse exquise, cette figure ravissante, cette majesté dans la douleur comme dans la gloire, tout cela est si beau que l'on ne saurait concevoir un idéal supérieur à celui-là.

C'est ce qui avait fasciné saint Paul. Le trésor de la vérité divine lui faisait dire : « J'estime que tout est de nul prix, comparé à la science éminente de mon Maître Jésus-Christ <sup>1</sup>. » Jésus cependant lui avait apparu d'abord dans sa beauté terrible sur le chemin de Damas, et Saul s'était écrié : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Mais lorsqu'il en eut goûté l'ineffable douceur, il ajoutait avec une puissante et voyante conviction : « Je n'ai pas voulu savoir autre chose parmi vous que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. »

Cette perle merveilleuse, il faut la chercher d'abord. La grâce de Dieu aide et dirige nos investigations et nos efforts, mais elle les suppose et n'y supplée point. La première question que se pose une âme droite quand elle se voit en face du problème de la vie, de l'univers, d'elle-même, c'est celle-ci : « Qui suis-je ? Où étais-je hier et qui m'a placée ici ? Pourquoi y ai-je été placée ? Il faut que je sache d'où je viens, pour apprendre où je vais. Mon Dieu, éclairez-moi, faites-moi connaître cette science nécessaire, découvrir cette perle mystérieuse ! » Alors Dieu lui répond et la met sur la piste heureuse qu'elle désire. Si elle cherche avec courage, avec zèle, avec persévérance, elle trouvera sûrement, *inventa autem pretiosa margarita*.

Maintenant, il s'agit de l'acheter. A quel prix ? « Le prix, dit saint Augustin, c'est nous-mêmes. Nous ne serons point libres pour la posséder tant que pour conquérir notre liberté nous ne mépriserons pas toutes les possessions du temps. Lorsque nous avons tout vendu, nous comprenons que rien ne nous est plus cher que nous-mêmes. Tant que nous étions occupés des affaires du temps, nous ne nous appartenions pas, et nous ne pouvions nous donner nous-mêmes en échange de cette perle. Faisons cet échange, non que nous puissions la payer ce qu'elle vaut, mais parce que nous ne saurions donner davantage <sup>2</sup>. »

Il en coûte de se donner soi-même tout entier, sans réserve aucune, pour ne plus appartenir qu'à Dieu, à la vérité, au devoir, à Jésus-Christ et aux âmes, mais quand on a accompli vaillamment ce sacrifice, on sent qu'on a trouvé le secret du bonheur et l'on éprouve une paix très douce qui n'est pas de la terre. « Je voudrais, disait saint Justin, converti, je voudrais que tous embrassant une ligne de conduite semblable à la mienne ne s'éloignassent plus de la doctrine du Sauveur. Elle est revêtue de je ne sais quelle majesté terrible qui ramène ceux qui se sont écartés de la voie droite ; mais pour ceux qui la méditent, quel repos

<sup>1</sup> Deprædare ergo desiderat qui thesaurum publice portat in via. (S. Grég., Hom. xi, in Evang.).

<sup>2</sup> Una est pretiosissima margarita, scientia Salvatoris et sacramentum passionis ejus et resurrectionis arcanum.

<sup>1</sup> Philipp., iii, 8.

<sup>2</sup> Venditis enim rebus nostris, nullum earum pretium majus accipimus quam nos ipsos, quia talibus implicati nostri non eramus... (S. Aug., Q. 17 in Matth.).

plein de suavité <sup>1</sup> ! » Le P. Faber, revenu à l'Eglise catholique après avoir longuement cherché la perle de l'Evangile, disait de même à ses amis restés anglicans : « J'ai été convaincu avec une clarté suffisante pour m'imposer un ordre : clarté, splendeur qui ne me laisse aucun doute, parce qu'elle provient de la foi et de l'enseignement de l'Eglise... Mon regard ne se retourne pas sans me faire trembler vers ma situation passée : puis-je moins faire que de vous en retirer ? Je sens une paix, un bonheur spirituels que je n'avais jamais connus jusqu'ici : puis-je moins faire que d'essayer de les faire partager à ceux que j'aime ? Je me sens deux fois obligé envers la miséricorde de Dieu qui m'a retiré des embarras d'une fausse position : puis-je moins faire pour Dieu que de m'efforcer de coopérer avec sa grâce à la conversion des autres <sup>2</sup> ? »

A seize siècles de distance, ce sont les mêmes sentiments exprimés dans le même langage pénétrant, car l'âme humaine ne change pas, elle a toujours soif de paix, de repos, et quand elle les a trouvés, elle ne peut se défendre de proclamer son bonheur ni de vouloir le communiquer aux autres.

C'est que cette perle précieuse c'est aussi la charité, au dire de saint Augustin, la charité du Christ qui nous presse d'agir <sup>3</sup>.

En résumé, « cette perle unique est la vérité qui est une et ne se divise point. Celui qui la possède sait bien qu'il est riche, mais sa richesse échappe aux autres. Les infidèles nous croient pauvres <sup>4</sup> », mais nous sommes tellement convaincus de notre richesse que notre charité nous fait un devoir d'en faire part à ceux qui ne connaissent pas Jésus-Christ et qui vivent ainsi dans une effroyable indigence.

### III

Que d'enseignements substantiels Jésus a fait entrer dans l'âme de ses apôtres sous le voile léger et gracieux des paraboles ! Le semeur sème sa semence, mais combien d'ennemis s'acharnent sur elle, ennemis du dedans, ennemis du dehors ! Et cependant elle croîtra malgré tout, par sa force d'expansion ; elle deviendra semblable à un arbre dans les rameaux duquel chantent les oiseaux ; elle s'assimilera le monde transformé et travaillé par le ferment divin. La vérité évangélique, d'ailleurs, quel trésor ! quelle perle ! Elle a une excellence intime, une beauté essentielle qui attirera toujours l'humanité, au fond de laquelle Dieu a déposé une honnêteté, une bonté impérissables.

Pour être complet, l'enseignement de Jésus

devait redire le dénouement final, la conclusion attendue. Dans la parabole de l'ivraie, il a bien déclaré comme en passant que les bons et les méchants doivent vivre ensemble dans la société terrestre et qu'au temps de la moisson le père de famille dira aux moissonneurs : « Liez la zizanie en faisceaux pour être brûlée ; quant au bon grain, mettez-le dans mon grenier, » mais il n'a pas appuyé sur le point capital de la récompense et du châtement définitifs. C'est qu'il se réservait de le faire dans une dernière parabole qui résumerait toutes les précédentes :

« Le royaume des cieux, conclut-il, est encore semblable à un filet que l'on jette à la mer et qui ramasse des poissons de toutes sortes. Quand il est plein, les pêcheurs le retirent, s'asseyent sur le rivage, mettent les bons dans des paniers, et jettent les mauvais dehors.

« Ainsi en sera-t-il à la fin du monde. Les anges viendront et sépareront les méchants du milieu des justes, et ils les jetteront dans la fournaise de feu. Là il y aura des pleurs et des grincements de dents <sup>1</sup>. »

Cette parabole frappait davantage encore les Apôtres parce qu'ils étaient eux-mêmes pêcheurs. La veille, ils étaient montés sur leurs barques, la première prenant le large et emmenant le filet qui se déroulait, et dont la seconde retenait l'extrémité. Quand ils avaient établi leur longue ligne de lièges, soudain les deux barques dessinaient un mouvement tournant pour se rejoindre, enfermant les poissons dans le filet, puis lentement, avec précaution, gagnaient les bords où ils le tiraient doucement pour ne rien perdre de la capture. Alors, sur la grève, en possession de leur pêche, ils soulevaient le filet sous lequel sautillaient les poissons pris et ils faisaient leur choix, gardant les meilleurs et rejetant ceux dont la chair était malsaine ou dont l'usage était interdit par la loi <sup>2</sup>.

Les Apôtres se demandaient : « Qu'arrivera-t-il à la fin du monde ? Ceux qui vous auront suivis comme nous, seront-ils placés sur le même pied que les Pharisiens qui vous haïssent ? » Jésus leur répond : « Il en sera ainsi, » et les termes dont ils se sert sont d'une force et d'une clarté impitoyable : « Les anges feront la séparation décisive et les méchants seront précipités dans une fournaise de feu où ils pleureront, où ils grinceront des dents éternellement. » Il ne diminue point, il ne gaze point la vérité, il décrit l'enfer en deux mots formidablement expressifs et qui excluent tout sens figuré.

<sup>1</sup> Matth., xiii, 47-50.

<sup>2</sup> *Dialog. cum Tryphone*. « Habet enim in se terribilem quandam majestatem, et ad eos promovendos idonea est, qui de recta via deflexerunt ; iis autem qui eam meditantur suavissima requies. »

<sup>3</sup> W. Faber, *Foundations for remaining in the Anglican Communion*.

<sup>4</sup> S. Aug., *Tract.* 5 in Joannem.

<sup>5</sup> S. Chrysost., *Hom.* 47.

<sup>1</sup> « Le lac de Genesareth était très poissonneux. On y pêchait abondamment le silure, dont le goût rappelle celui de l'anguille, le *sparus galilæus*, espèce de brème, le chabot à la chair délicate et très estimée. Dans le nombre il s'en trouvait qu'on ne pouvait ni vendre ni manger, ceux surtout qui fréquentaient les eaux marécageuses situées au nord du lac. » (*Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par M. Lesêtre, p. 213). Le silure était interdit par la loi.



Le sens de cette parabole est évident. Le filet c'est l'Eglise, les pêcheurs les Apôtres et les pasteurs. Ce filet est tendu dans la mer, dans les flots du monde, pour y prendre toutes les âmes, tous les peuples. Personne n'y échappe, ni les riches ni les pauvres, ni les forts ni les infirmes, ni les humbles contrées ni les puissantes nations. Les droits de l'Eglise s'étendent sur tous les esprits, sur tous les cœurs, sur tout l'univers.

Sans cesse les pêcheurs jettent leur filet et ils le traînent prudemment, conduisant les âmes avec autant de force que de suavité vers les rivages éternels, en dépit de la furie des eaux.

Laissons-nous prendre aux mailles de ce divin filet. Les préceptes et les conseils évangéliques, la beauté de la vérité, les attraits de la vertu, l'amour de Jésus-Christ, sont comme autant de mailles solides qui nous enserrent et nous empêchent de revenir à l'abîme, de nous éloigner des rives heureuses du ciel.

La parabole de l'ivraie et celle du filet nous apprennent qu'on peut se perdre de deux manières.

« Ceux qui sont figurés par l'ivraie se perdent parce qu'ils n'ont pas écouté la parole de vérité : ils se perdent par leurs doctrines hérétiques et par leurs erreurs. Les autres se perdent par le dérèglement de leur vie et leurs mauvaises mœurs, et ils sont les plus misérables de tous, puisque, après avoir connu la vérité, après avoir été pris dans le filet spirituel, ils n'ont pu se sauver dans l'Eglise même <sup>1</sup>. » Les uns ont l'esprit rebelle et révolté, les autres le cœur malade ou corrompu.

« Considérez, spécifie saint Jean Chrysostome, par combien de voies on peut se perdre. On se perd comme les semences, ou bien dans « le chemin » ou bien dans « les pierres », ou bien dans « les épines. » On se perd par l'ivraie ou l'hérésie. On se perd comme les mauvais catholiques dans le « filet » de l'Eglise <sup>2</sup>. » Mais ceux qui seront perdus auront eux-mêmes voulu leur ruine, ils auront choisi librement l'enfer, la fournaise de feu.

On pourrait penser que ces enseignements terrifièrent les disciples. Cela ne paraît point dans le récit évangélique... Ce qui est clair, c'est que Jésus n'en retranche pas un mot, et c'est quand il leur a décrit avec des traits extraordinairement vifs les pleurs et les grincements de dents, qu'il se tourne vers eux pour leur demander :

— Avez-vous compris tout cela ?

— Oui, lui répondent-ils.

« Alors il leur dit : « Tout maître donc instruit dans la science du royaume des cieux, est semblable à un père de famille qui tire de son trésor des richesses nouvelles et des richesses anciennes <sup>3</sup>. »

Ce père de famille, ce maître divin, c'est lui ; pour continuer leur éducation apostolique, il s'est

appliqué à leur apprendre la doctrine du royaume des cieux, en leur montrant le chemin du ciel et les destinées de la vérité qui y conduit.

Elle est semée, cette vérité divine, et elle se développe par la grâce de Dieu, dans la seule bonne terre. Quand elle grandit, voici l'homme ennemi, l'hérésie qui sème l'erreur, le monde impur qui sème le vice. N'importe, la vérité est en marche, l'Eglise couvre le monde de ses rameaux, elle compénètre de son esprit les âmes, les sociétés, les nations. L'univers connaît la vérité qui le délivrera, mais il faut l'acquérir comme le plus précieux des trésors ; il faut l'acheter au prix de tous ses biens, de tout soi-même, car c'est une perle d'une beauté unique ; il faut entrer dans le sein de l'Eglise et se laisser prendre dans ses heureux filets. Hors de là pas de salut. Et même dans ces filets seules seront choisies pour le ciel les âmes droites, les âmes pures, les âmes obéissantes et vertueuses, qui auront accueilli le royaume de Dieu. Un jour, « à la consommation du siècle, » les anges procéderont à la séparation finale.

Voilà ce qu'il leur a exposé dans sept paraboles où la doctrine ancienne de Moïse il a ajouté tant de choses nouvelles que le monde n'avait jamais entendues.

— Et maintenant, conclut-il, allez, soyez des maîtres à votre tour. Vous êtes élevés déjà, vous connaissez mon enseignement et ma méthode, parlez, prêchez, évangélisez, adaptez vos paroles aux auditeurs, aux milieux, aux circonstances. La vérité ne change pas, mais la forme peut se varier à l'infini.

C'est pour se faire comprendre d'eux qu'il leur a expliqué ces paraboles, prises dans les choses les plus ordinaires, les spectacles de tous les jours, les occupations les plus simples. Et à l'aide de ces comparaisons familières il leur a exposé la doctrine la plus élevée. De beaux discours n'auraient eu aucune prise sur leurs natures grossières, ils n'en auraient rien saisi. Mais l'ivraie, le grain de sénévé ou le levain, ils comprenaient cela, ils en comprenaient aussi les applications, et pour eux tout était intéressant.

C'est l'art « du maître dans la doctrine du royaume des cieux » de s'inspirer aussi d'un fait, d'un événement, d'un trait historique, d'un proverbe vulgaire, d'une coutume, d'une habitude de la vie privée ou sociale, pour attirer l'attention de ses auditeurs, exciter l'intérêt, enfermer la doctrine dans une enveloppe commune que l'on brise ensuite pour en faire sortir et goûter le fruit savoureux.

« Et quand Jésus eut terminé ses paraboles, il partit de là <sup>4</sup>. » Quittant la maison de Pierre, il se dirigea vers le lac.

<sup>4</sup> *Ibid.*, 53.

<sup>1</sup> Saint Jean Chrysostome, Commentaire sur saint Mathieu, Homélie 47.

<sup>2</sup> Saint Jean Chrysostome, *ibid.*

<sup>3</sup> Matth., XIII, 51-52.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Sermon pour l'Assomption.** — Marie et la France, 577.

**Entretiens sur les évangiles du dimanche.** — XXXIX. *Pour le jour de l'Assomption* : Trépas, résurrection et assomption de la sainte Vierge, 580.

**Réflexions sur des paroles du Propre des messes du dimanche.** — XLI. *Pour la fête de l'Assomption*, 584.

**Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion**, par un curé de campagne. — *Troisième partie : Les Sacrements.* — III. Des sacrements en général, 587.

**L'Eglise et la civilisation.** *Essais de conférences apologetiques.* — XII. L'enseignement : les écoles, 589.

## SERMON POUR L'ASSOMPTION

MARIE ET LA FRANCE

Mes frères,

Quel spectacle imposant ! En ce jour du solennel anniversaire des célestes triomphes de la Vierge Marie, l'humanité entière s'ébranlant à la fois d'un pôle à l'autre, s'est prosternée devant le trône immortel où siège, dans les splendeurs d'une incomparable majesté, l'auguste Reine de l'univers. C'est qu'en effet nous honorons en Marie une souveraine plus élevée que les cieux, plus belle que les chérubins, plus pure que les anges, plus sainte que les élus, plus puissante que les rois, plus forte que les conquérants, plus admirable que la vertu elle-même. Mère du Roi des siècles éternels, rien d'étonnant qu'elle ait sur terre un règne d'une magnificence qui efface toutes les magnificences des règnes d'ici-bas.

L'incrédule demande des miracles. Eh bien ! en voici un immense, vivant, perpétuel comme la durée, universel comme l'espace : une humble fille ignorée dans une obscure bourgade galiléenne, devenue la Souveraine de tous les empires et de tous les états du monde, de toutes les tribus et de toutes les races qui peuplent la terre, recevant sur des milliers d'autels les hommages d'un culte qui ne le cède qu'au culte rendu au Très-Haut. Explique qui pourra cette dévotion universelle envers la pauvre Vierge de Nazareth, ce concert unanime de louanges en son honneur, ces statues, ces médailles, ces pèlerinages, ces sanctuaires sans nombre qui consacrent sa gloire et ses bienfaits ! Et, qu'on le remarque bien, ce culte merveilleux a été annoncé contre toute apparence par celle-là même qui en est l'objet, alors qu'elle vivait inconnue dans l'obscurité, et cette prédiction s'est réalisée à la lettre : « *Beatam me dicent omnes generationes.* Toutes les nations me proclameront bienheureuse. » (Luc, I, 48).

Ah ! oui, nous aimons Marie parce qu'elle est notre mère, la consolatrice des affligés, le refuge des pécheurs, parce que nous savons d'expérience qu'on ne l'a jamais invoquée en vain et que toujours elle s'intéresse au sort de ceux qui souffrent et gémissent en cette vallée de larmes, *in hac lacrymarum valle* ; mais nous l'aimons encore et surtout en ce jour parce que nous sommes Français, parce qu'elle a toujours aimé la France, parce que notre histoire pendant quinze siècles n'est que le sublime récit de ses bontés et qu'aussi bien le passé nous répond de l'avenir.

Voilà donc ce que je voudrais vous dire aujourd'hui : je voudrais chanter l'antique amour de Marie pour la France et de la France pour Marie ; et, en vous en montrant les profondes et mystérieuses harmonies dans le passé, vous donner réconfort pour le présent et espérance pour l'avenir. *Ave Maria.*

## I

Si Marie était l'espérance des populations anciennes et même païennes, que sera-ce du peuple choisi de la Loi nouvelle, ce peuple consacré au vrai Dieu sur le champ de bataille de Tolbiac, ce peuple français baptisé et portant au front ce caractère divin que le temps, les guerres, les flots de sang ou d'impiété ne pourront jamais effacer ? Marie devait donc être à plus forte raison le guide, la protectrice et la reine de ce peuple destiné, selon les desseins providentiels, à rester jusqu'à la fin des temps l'apôtre et le soldat de Dieu. Aussi dans la mêlée des générations futures, la Vierge de Nazareth salue le peuple de France !

Ah ! qu'elle est belle cette procession splendide qui commence au premier jour de la création, et se déroule à travers les âges en chantant sa gloire et son bonheur ! Ah ! pardonnez cette faiblesse ou cette illusion à mon cœur de Français, mais il me semble qu'au milieu de ce concert perpétuel de louanges qui monte de la terre vers le trône de la Mère de Dieu, il est un cantique qu'elle distingue et qu'elle préfère, celui de la France, de la France avec ses cathédrales dédiées à Notre-Dame, avec ses innombrables autels consacrés à la Reine des Vierges, avec ses pèlerinages célèbres où l'on invoque Marie sous tous les titres et de toutes manières.

Prenez l'histoire et vous la trouverez pleine de témoignages en faveur de ce culte séculaire et inaltérable ; oui, dès l'origine vous trouverez partout d'une part la protection, d'autre part la confiance, la vénération. Avant même que la France fut, quand elle était en formation pour ainsi dire, elle portait déjà dans ses flancs comme un pressentiment sublime de cette auguste dévotion, car dans les cryptes mystérieuses des druides, à l'ombre des vieux chênes chargés de gui sacré, on trouve nos aïeux, les Gaulois, agenouillés devant l'image de la Vierge-Mère : *Virgini pariturae*.

Quand saint Denis vint évangéliser Lutèce, l'antique capitale, il éleva dans une île formée par les deux bras de la Seine, et comme au cœur de



Paris et de la France, un sanctuaire à Marie ; et c'est ce sanctuaire transformé, agrandi, embelli, qui est devenu notre illustre sanctuaire national de Notre-Dame. D'un autre côté, saint Pothin, disciple de saint Polycarpe, qui l'était de saint Jean, apporte avec lui de l'Orient une image de la très sainte Vierge et la dépose dans la crypte de Saint-Nizier, à Lyon, d'où elle rayonne dans une foule de villes et de villages et gravit enfin cette colline de Fourvières d'où elle domine, comme une reine en son palais, sur tous ses états.

C'est au milieu de ces horizons tout resplendissants du nom de Marie qu'éclate soudain le triomphe de Tolbiac. Clovis se prosterne devant le Christ que lui a révélé son épouse, et il court se faire régénérer avec ses quatre mille guerriers dans le baptistère de Notre-Dame de Reims. La France était dès lors sous la protection du Dieu de Clotilde et de sa Mère. Pour remercier Dieu de l'avoir fait roi des Francs, Clovis bâtit à l'extrémité de son royaume Notre-Dame de Strasbourg ; et Charlemagne au milieu de sa chrétienne et glorieuse carrière, Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle pour être à la fois le lieu de son couronnement et son tombeau. Si plus tard les Normands menacent sa capitale, à qui le roi de France a-t-il recours ? Il fait déployer devant son armée et porter au bout d'une lance, par l'évêque de Chartres, la sainte tunique de Marie ; et les ennemis taillés en pièces, nos soldats entonnent une vieille ballade où l'on chante que ce n'est ni le Franc ni le Burgonde qui ont chassé les Normands, *nec te Francus fugat, vel Burgondus cædit*, mais la reine Marie, *sed regina virgo Maria*.

Puis, c'est Philippe-Auguste qui, en reconnaissance de la victoire de Bouvines, où il brise la coalition menaçant l'intégrité du royaume, fonde Notre-Dame de la Victoire, à Senlis ; c'est Blanche de Castille qui, après avoir attendu en vain pendant cinq ans un héritier au trône de Charlemagne, fait un vœu à Marie et en reçoit saint Louis, le fruit le plus suave, la fleur la plus brillante du génie et du cœur français.

Quand retentit dans le monde chrétien la parole d'Urbain II, quand la France se leva contre les infidèles, où se tint le concile qui prépara ces grandes expéditions ? Au sanctuaire de Notre-Dame du Port. Et quel fut le chant des Croisés marchant à l'ennemi ? Le *Salve Regina*. Et depuis cette époque, l'*Angelus* fut sonné trois fois par jour dans toutes les églises, pour recommander à Marie les défenseurs de la foi.

Mais voici l'heure des prévarications et des désolations, un roi en démenée et une reine perverse. Voici Poitiers, Crécy, Azincourt, Paris emporté d'assaut. Il ne restait à la France, comme dit un vieux troubadour, qu'Orléans et Dieu. Nous étions perdus, irrémédiablement perdus, si la sainte Vierge ne s'était souvenue que notre royaume lui appartient : *Regnum Gallix, regnum Mariæ*. Elle regarda la France, et de ce regard de pitié et d'amour naquit Jeanne d'Arc.

Ah ! comme la virginale héroïne est bien un don

de la Vierge des vierges ! C'est au pied de son autel, dans la chapelle de Notre-Dame de Bermont, que se passe son enfance, qu'elle fait vœu de virginité, et qu'elle jure de se vouer jusqu'à la mort au salut de la France. Et quand l'heure est venue d'inaugurer son héroïque mission et qu'il lui faut une épée, où la trouve-t-on, comme par miracle, sur une indication du ciel ? Auprès d'un autel consacré à Marie. Et sur son étendard, devant lequel ont fui les troupes les plus vaillantes des Anglais et dont elle a dit elle-même à ses juges iniques : « Il avait été à la peine, il fallait bien qu'il fût à l'honneur », sur cet étendard elle avait fait inscrire ces deux mots : *Jesus, Maria !* Et quand l'ennemi est vaincu, Orléans délivré, elle s'empresse de conduire les habitants et les chefs de l'armée rendre grâces au ciel à Notre-Dame des Miracles ; elle s'y agenouille un instant, toute bardée de fer, son étendard à la main, pour s'élancer de là à Notre-Dame de Reims où doit être sacré le « gentil » roi de France. Et pendant ce temps, saint Louis et saint Charlemagne — elle le vit dans l'extase — étaient à genoux auprès de Dieu, et saint Michel descendait en agitant son épée dans les airs, l'épée protectrice et libératrice de la France. O la merveilleuse épopée qui commence à un autel de Marie pour finir à un autel de Marie ! Quelle nation donc en a de semblable à raconter ?

Mais ce n'est pas tout, mes frères ; et je n'ai point fini de vous narrer les preuves du mutuel et profond amour de la très sainte Vierge et de la France.

Après sa miraculeuse délivrance, notre pays, hélas ! ne devait pas tarder à retomber dans de plus effroyables périls. A demi empoisonné par le venin de la prétendue Réforme, ravagé par la guerre civile, menacé par la guerre étrangère, derechef il courait à sa ruine. Alors le chaste et pieux Louis XIII se souvint lui aussi du mot de saint Bernard : *Regnum Gallix, regnum Mariæ*, et, dans une inspiration sublime, il vint, entouré de sa cour, de ses généraux, de son armée, suivi par les flots d'un peuple immense, se fit ouvrir les portes de Notre-Dame, s'agenouilla au pied du grand autel, et là, revêtu de ses ornements royaux, portant en lui l'âme de la France, il la voua solennellement et pour jamais à la Vierge Marie. C'était en 1638, et cette année-là même naquit cet enfant qui devait s'appeler Louis XIV et qui, malgré ses faiblesses, n'en devait pas moins présider pendant près de quatre-vingts ans à la renaissance de la France, et donner son nom à ce siècle qui fut, au dire d'un grand penseur, le plus grand siècle intellectuel de l'humanité. Eh bien ! cette gloire le monde la doit à la France et la France la doit à Marie.

Et aujourd'hui, pour abrégé cette histoire, dans ce XIX<sup>e</sup> siècle qui vient de finir, que n'avons-nous pas vu, chez nous, en l'honneur de la Mère de Dieu ? D'une frontière à l'autre, partout, sur le littoral comme au sommet des montagnes et au creux des vallées, vous trouverez des foules recueil-

lies et confiantes auprès de ces mille sanctuaires élevés, au cours des temps, à la gloire de notre Mère, remparts sacrés qui protègent le peuple français, ou, si vous l'aimez mieux, couronne splendide de gloire au front de la patrie française.

Ce siècle avait à peine commencé son orageuse carrière que Marie conçue sans péché apparaissait à une humble religieuse et lui révélait cette médaille miraculeuse qui depuis 88 ans a reposé sur tant de poitrines et consolé tant de douleurs. Un peu après elle choisissait dans Paris, pour y attirer la foule des pécheurs et leur y faire éprouver sa miséricorde, Notre-Dame des Victoires, c'est-à-dire l'église même bâtie par Louis XIII pour être un souvenir éternel de la consécration de la France à la sainte Vierge.

Le siècle continue sa marche, la France approche des abîmes, et pour la ramener à Dieu, voici que la Vierge apparaît suppliante sur une cime abrupte des Alpes ; elle pleure et elle dit : « Le bras de mon Fils est si lourd que je ne puis plus le soutenir. »

Quelques années se passent et la voici radieuse dans une gorge des Pyrénées, se révélant à une pauvre enfant, et laissant jaillir à ses pieds une source miraculeuse, symbole de la guérison de cette grande malade qu'on appelle la France.

Oui, mes frères, nous sommes malades, il faut bien l'avouer, l'indifférence, l'impiété, les mauvais livres et les doctrines pernicieuses ont fait chez nous d'affreux ravages ; mais les autres peuples sont atteints comme nous et pour aucun la sainte Vierge n'a d'égards, de prévenances, de sollicitude comme pour nous. Serait-il donc possible qu'après nous avoir pour ainsi dire engendrés dans son amour, après nous avoir sauvés miraculeusement au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, après nous avoir glorifiés au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> au-dessus de tous les peuples, après nous avoir prodigué ses bienfaits au <sup>xix</sup><sup>e</sup>, elle nous abandonne au <sup>xx</sup><sup>e</sup> ? Mais non, non, cela n'est pas possible, cela ne sera pas, et je demande à vous en donner brièvement mes raisons.

## II

1. La première est tirée de notre caractère national, de ce que j'appellerai l'âme de la France. Ecoutez, si vous le pouvez, à travers l'histoire, et vous ne trouverez, chez aucun peuple à un tel degré que chez nous, je ne sais quelle tendresse généreuse, quelle délicatesse exquise, quelle élévation, quel enthousiasme pour ce qui est bon et beau. N'était-il point naturel alors que la France se sentit émue jusqu'au fond des entrailles en contemplant celle qui est à la fois Reine des vierges, des épouses et des mères, car Dieu a voulu qu'elle portât au front cette triple couronne ? Entre ciel et terre, entre notre néant et sa grandeur, il l'a placée pour nous servir d'intermédiaire et d'avocate. Or elle est femme, car de tous les cœurs celui de la femme est le plus compatissant ; elle est vierge, car il n'y a que les cœurs purs qui soient des cœurs tendres ; elle est mère, car il n'y a que le

cœur des mères qui puisse pardonner certaines faiblesses et que leur main qui puisse panser certaines plaies. Et, chose extraordinaire qu'on ne rencontre qu'une fois en l'histoire du monde, la couronne de la maternité descend sur le front de Marie sans que pâlisse la couronne de la virginité, au contraire. C'est cette beauté qui a ravi le cœur de la France ; c'est elle qui a créé au moyen âge la chevalerie, cette brillante expression de l'honneur et du dévouement, elle qui a inspiré la vierge chrétienne en sa pureté radieuse, et mis au front de nos mères et de nos sœurs cette grâce aimable et cette majesté douce qui fait le bonheur et la sécurité de nos familles.

Mais en même temps qu'elle devient mère de Dieu elle devient notre mère, et c'est sur le Calvaire qu'elle reçoit la faveur de cette douloureuse maternité. C'est une loi que plus une mère souffre pour ses enfants, plus elle les aime ; aussi est-ce du haut de la Croix que Jésus lui fait entendre cette parole suprême : « *Ecce filius tuus*, voilà votre fils. » Et alors fut créé en elle le sentiment de la plus affectueuse, de la plus tendre maternité. Comme les eaux se précipitent des hauteurs de la montagne dans la vallée profonde et entr'ouverte, ainsi l'amour de Jésus pour les hommes, découlant de son cœur transpercé dans le cœur de Marie que le glaive de la douleur avait ouvert profondément, le remplit, le pénètre, l'inonde. Marie est donc la Mère des hommes, et par une heureuse et nécessaire conséquence leur refuge, leur ressource, leur consolatrice et leur protectrice. Le don d'une Mère fut donc comme le dernier acte du testament du Sauveur, le dernier gage de son amour. Et pour qu'elle ne fût pas impuissante et désarmée, il l'emporte dans la gloire, la place sur un trône, l'établit Reine du ciel et de la terre, dispensatrice de toutes ses grâces. Quoi d'étonnant après cela que la France avec son noble cœur, captivée par de telles harmonies, se soit précipitée enthousiaste et émue aux autels d'une telle mère !

2. Une seconde raison de la tendre et mutuelle sympathie de Marie et de la France, je la trouve dans notre mission, dans le rôle providentiel que nous remplissons en Europe. Cette mission est comme la conséquence de notre caractère national. Elle a jailli spontanément du cœur et des entrailles de la France, le jour où son premier roi chrétien, mettant la main sur sa framée, s'écriait indigné au récit de la Passion : « Que n'étais-je là avec mes Franks ! » Eh bien ! depuis lors, l'histoire nous en fournit d'irrécusables témoignages, on n'a jamais dans le monde souffleté un faible ou opprimé un innocent sans entendre frissonner un drapeau et frémir une épée : le drapeau et l'épée de la France. Et en même temps que nous nous servions de l'épée pour défendre la vérité, nous nous servions de notre langue pour la propager, et en aucune langue du monde l'Evangile n'a fait plus de conquêtes.

Ah ! je sais bien que le moment semble mal choisi pour parler de la mission de la France ; notre voix au concert des nations est amoindrie,



notre prestige diminué; depuis trente ans nous pleurons d'inoubliables désastres; et chaque jour nous assistons impuissants à la ruine de la morale, de la vertu, de l'honneur, de la religion.

Toutefois gardons-nous du désespoir, car la France n'a pas été jusqu'ici, que je sache, remplacée dans sa fonction de soldat de Dieu et de l'Eglise. Et puis, si l'apostolat de notre épée est pour le moment impuissant, il n'en est pas de même de l'apostolat de notre parole. N'est-ce pas de France que partent chaque jour ces missionnaires dont Pie IX disait que c'étaient les plus ardents, les plus gais, les plus purs, les plus féconds et les plus invincibles des missionnaires du monde? N'est-ce pas nous qui jetons comme une pluie de fleurs au milieu des déserts du Nouveau Monde ces légions de religieux et de religieuses toujours prêtes au dévouement et au sacrifice? Est-ce que toutes les œuvres qui étendent le règne de Dieu dans l'univers entier n'ont pas pris naissance chez nous? Est-ce que nous ne sommes pas les promoteurs de toutes les grandes entreprises pour le bien, pour l'amélioration des pauvres et le soulagement des malheureux?

O Vierge, qui descendez invisiblement au secours de tous ceux qui souffrent et qui gémissent en cette terre d'exil, est-ce que vous ne rencontrez pas partout pour la même œuvre les enfants de la France? Et comment n'aimeriez-vous pas notre France, puisque vous nous rencontrez toujours et partout sur les champs de bataille de la charité!

3. Qu'ajouterai-je? La troisième et dernière raison de ce grand et spécial amour de Marie pour la France, ce sont nos périls. J'ose dire que Marie ne nous aime tant que parce que sa tendresse se double en quelque sorte d'inquiétude. Ah! nous avons vraiment besoin de secours, car la corruption va se glissant partout, abaissant, avec la vie, la source de la puissance et de la grandeur par le mauvais journal, le roman, les gravures immondes. Corruption qui atteint même l'enfance, qui menace d'étouffer l'âme et le cœur de notre cher pays. La haine est poussée si loin que certains égarés osent s'appeler des « sans-patrie. » Et l'abîme se creuse entre les classes sociales, et l'intérêt, l'orgueil, le luxe, la luxure font chaque jour des victimes sans nombre.

Ah! venez, Mère du bel amour! ah! venez, Reine des anges, des vierges, des prêtres, des martyrs et des saints, venez nous apprendre l'amour, montrez-nous qu'il est divin. Et apprenez-nous aussi l'espérance, *Mater sanctæ spei*. Quand je tremble pour mon pays, quand dans le plateau de la justice j'aperçois tant de crimes, je tremble, et pourtant je me rassure. C'est que dans le plateau du salut je vois tant d'or jeté à pleines mains, tant de sacrifices, tant de belles et généreuses actions! Et je me rappelle qu'une goutte d'amour mise dans la balance l'emportera sur les flots de la haine. La source de cette haine, c'est l'égoïsme. Eh bien! il a fallu lui opposer des dévouements héroïques, l'immolation de la vie religieuse, de la pauvreté gardée dans une inviolable pureté.

Regardez et voyez ces humbles femmes, douces, sereines sur le seuil de leurs monastères menacés, et n'opposant à l'arbitraire de la persécution que des bras sans armes et des cœurs sans fiel. Oui, nos périls sont grands et bien sombre est l'avenir; mais, même dans son abaissement, nulle nation n'a encore autant d'influence, et ressusciter la France, ô Marie, ce serait élever et vivifier et le monde et l'Eglise!... Faites-le, nous vous en supplions!

Nous savons bien que vous ne nous abandonnez pas. Ce ne saurait être en vain que vous êtes apparue si souvent sur notre terre de France et que vous y multipliez tous les jours encore, à Lourdes notamment, des prodiges éclatants. *Servus Mariæ nunquam peribit*. Nous le savons, vos fidèles serviteurs ne sauraient périr. Abaissez donc sur notre patrie des regards de tendresse et de miséricorde, *illos tuos misericordes oculos ad nos converte*. Bénissez-nous du haut du ciel, soyez notre refuge au jour du danger, souvenez-vous que la France vous a toujours été fidèle et dévouée, et ramenez dans nos cœurs la foi des anciens jours. Ainsi soit-il!

## ENTRETIENS SUR LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

### XXXIX

#### Pour le jour de l'Assomption

TRÉPAS, RÉSURRECTION ET ASSOMPTION DE LA  
SAINTE VIERGE

S'il est une fête qui doit être célébrée avec toutes les magnificences du culte et tous les transports d'une pieuse joie, c'est bien celle de l'Assomption de la très sainte Vierge. Car cette fête est pour Marie ce que la fête de Pâques est pour Notre-Seigneur: c'est la plus grande de toutes les solennités que l'Eglise célèbre en l'honneur de la Mère de Dieu. Mais on ne peut parler de ce mystère sans un secours spécial d'en haut. « *Christi generationem et Mariæ assumptionem quis enarrabit?* » Qui racontera les merveilles de la naissance de Jésus-Christ et de l'assomption de Marie? » s'écrie saint Bernard. O Dieu, soutenez ma parole, afin que je puisse célébrer dignement les gloires de la Reine du ciel!

Le bienheureux trépas de la sainte Vierge, sa Résurrection et son Assomption glorieuse vont faire successivement l'objet de notre entretien.

#### I. — Bienheureux trépas de la sainte Vierge.

1. La sainte Vierge demeura à Jérusalem jusqu'à ce que la terrible persécution qui éclata contre les chrétiens l'an 44 de Jésus-Christ, la forçât d'en sortir avec les apôtres. Son fils adoptif l'emmena alors à Ephèse. L'état florissant de l'église fondée dans cette ville et les éloges que saint Paul donne

à sa piété indiquent suffisamment les bénédictions que la présence de Marie attira sur cette chrétienté. Cependant, avant de quitter pour jamais ce monde périssable où elle s'était constamment regardée comme une étrangère, Marie voulut revoir encore les sites de la Rédemption ; saint Jean, pour qui ses moindres désirs avaient toujours été des ordres, fit aussitôt ses préparatifs de départ et la ramena dans sa patrie.

Ils revinrent en Israël après une absence de plusieurs années. La Vierge se retira sur la montagne de Sion, dans la maison qui avait été sanctifiée par la descente du Saint-Esprit. Saint Jean la quitta pour aller apprendre à saint Jacques, premier évêque de Jérusalem, et aux fidèles qui composaient son église déjà nombreuse, que la Mère du Seigneur revenait au milieu d'eux pour mourir.

Elle était digne de ne point mourir, la Vierge immaculée, la mort étant la *solde du péché*. (Rom., VI, 23). Mais il était convenable qu'elle passât comme son divin Fils par l'épreuve du tombeau. Dieu le voulut ainsi.

Quelle fut la cause de ce miraculeux trépas ? Ce ne fut pas une secousse, une commotion violente qui arracha l'âme de Marie aux liens terrestres, mais la véhémence de son amour pour Jésus-Christ.

« Depuis l'Ascension, dit Bossuet, elle ne vivait plus que par miracle. Cet amour était si ardent, si fort et si enflammé ; il ne poussait pas un seul soupir qui ne dût rompre tous les liens de ce corps mortel, il ne formait pas un regret qui ne dût en troubler toute l'harmonie, il n'envoyait pas un désir au ciel qui ne dût tirer avec soi l'âme de Marie <sup>1</sup>. »

Hélas ! s'écriait-elle, que mon exil est long ! *Heu mihi quia incolatus meus prolongatus est !* Comme le cerf altéré soupire après l'eau des fontaines, ainsi mon âme après vous, Seigneur. Qui me donnera les ailes de la colombe et je prendrai mon vol ?... Quand est-ce que je paraîtrai devant votre face ? *Quando veniam et apparebo ?...* « L'espoir différé rend le cœur malade. *Spes quæ differtur affligit animam.* » (Prov., XII, 12). *Moriar ut videam, videam ut moriar.* (Saint Augustin, *Soliloques*).

Toutes les fois qu'elle voyait quelque fidèle quitter le monde, par exemple saint Etienne, ses regrets redoublaient. Enfin, le jour et l'heure sont arrivés. « Est-ce quelque désir plus enflammé, dit Bossuet, est-ce quelque mouvement plus actif, est-ce quelque transport plus violent qui est venu détacher cette âme ? S'il m'est permis, chrétiens, de vous dire ce que je pense, j'attribue ce dernier effet non point à des mouvements extraordinaires, mais à la seule perfection de l'amour de la sainte Vierge... Comme la plus légère secousse détache de l'arbre un fruit déjà mûr, comme une flamme s'élève et vole d'elle-même au lieu de son centre,

ainsi fut cueillie cette âme bénie pour être tout d'un coup transportée au ciel sur une nuée de désirs sacrés. Et c'est ce qui fait dire aux saints anges : « Qui est celle-ci qui s'élève comme la fumée odoriférante d'une composition de myrrhe et d'encens ? *Quæ est ista quæ ascendit sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ et thuris ?* » Belle et excellente comparaison qui nous explique admirablement la manière de cette mort heureuse et tranquille. Cette fumée odoriférante que nous voyons s'élever d'une composition de parfums n'en n'est pas arrachée par force ni poussée dehors avec violence ; une chaleur douce et tempérée la détache délicatement et la tourne en une vapeur subtile qui s'élève comme d'elle-même. C'est ainsi que l'âme de la sainte Vierge a été séparée du corps. » (*Ibid.*) Sa mort ne fut pour ainsi dire qu'un acte spontané de son cœur.

Seigneur, allumez en nous la flamme de ces saints désirs. Faites que ne vivant plus que pour vous sur la terre, nous n'aspirions plus qu'à être unis à vous dans le ciel.

2. Contemplons sur sa couche sacrée le corps immaculé de Marie, environné des apôtres et des hommes apostoliques. Des malades s'approchent avec respect et confiance, baissent avec amour les précieux membres qui ont été le sanctuaire animé du Verbe fait chair, et reçoivent la guérison de leurs maux... Ils s'en retournent glorifiant Dieu et son auguste Mère.

Les fidèles apportent avec une sainte profusion les parfums les plus précieux et les étoffes les plus fines pour ensevelir la Reine des vierges. Les apprêts funéraires terminés, on plaça la sainte dépouille sur un lit portatif parsemé de fleurs, on la couvrit d'un voile somptueux et les apôtres réclamèrent l'honneur de la porter sur leurs épaules jusqu'au jardin de Gethsémani. Les chrétiens de Jérusalem, tenant à la main des flambeaux allumés et chantant des hymnes et des psaumes, suivaient le saint cortège.

Arrivés au lieu de la sépulture, les apôtres déposèrent doucement Marie dans le tombeau. Saint Denis l'Aréopagite fut le témoin de ces scènes touchantes. Il s'exprime ainsi dans son traité *Des Noms divins* : « Vous et moi, dit-il, au milieu d'un grand nombre de frères, nous vinmes contempler le corps vénérable qui avait produit la vie et porté Dieu. Là se trouvaient Jacques, frère du Seigneur, et Pierre, coryphée et chef suprême des théologiens. Alors tous les pontifes voulurent, chacun à sa manière, célébrer la toute-puissante bonté de Dieu qui s'était revêtu de notre infirmité <sup>1</sup>. » Ce précieux témoignage d'un contemporain mérite toute notre attention. Le protestantisme nous reproche comme une innovation idolâtrique le culte de la sainte Vierge ; il prétend qu'on n'en trouve nulle trace au premier âge de l'Eglise. Ce document incontestable établit l'authenticité du culte de Marie dans l'Eglise primitive.

<sup>1</sup> Bossuet, 1<sup>er</sup> Sermon pour l'Assomption de la sainte Vierge, 1<sup>er</sup> point.

<sup>1</sup> Denis l'Aréopagite, *De divinis Nom.*, III, 2, traduction Darboy.



O Marie, nous nous associons aux louanges qui vous furent alors données par le chef des apôtres et par ceux qui avec lui furent les premiers prédicateurs de la foi chrétienne. Daignez nous obtenir, par la vertu de votre bienheureux trépas, la grâce que nous sollicitons tous les jours en vous saluant avec l'Ange, celle d'une mort sainte et précieuse comme la vôtre aux yeux de Dieu. *Ora pro nobis peccatoribus, nunc et in hora mortis nostræ.*

## II. — Résurrection de Marie.

1. Un apôtre qui revenait d'un pays lointain et qui n'avait pas assisté à la mort de la sainte Vierge, voulut revoir ses traits chéris ; c'était saint Thomas, celui qui avait mis sa main dans les plaies de son Maître ressuscité. Il accourait pour jeter un dernier regard sur celle qui porta dans ses chastes flancs le souverain Maître de la nature. Vaincus par ses instances et par ses pleurs, les apôtres ôtèrent la pierre qui fermait l'entrée du virginal tombeau ; mais ils n'y trouvèrent que les linges de l'ensevelissement pliés et rangés, d'où s'exhalait un parfum délicieux. Marie avait été délivrée des entraves de la mort.

Le fait suivant rapporté par saint Jean Damascène nous permet de recueillir un écho de cette tradition chrétienne : « L'impératrice Pulchérie avait fait construire à Constantinople une église en l'honneur de la Mère de Dieu ; et, sachant que le tombeau de la Vierge se trouvait à Jérusalem, dans une église bâtie au lieu nommé Gethsémani, elle voulut avoir de ses reliques pour les placer dans la nouvelle construction. Elle s'adressa donc à Juvénal, patriarche de Jérusalem, qui se trouvait alors à Constantinople pour le concile de Chalcédoine (451) ; mais elle apprit de lui que le sépulcre de la Vierge était vide, et que la vénération dont il était entouré ne s'adressait qu'au souvenir du court séjour de la sainte Mère de Dieu dans la poussière du tombeau. » (Orat. II *de Assumpt.*).

Nous voyons, au cours des siècles, la croyance à la résurrection de Marie s'étendre, s'universaliser au point qu'aujourd'hui il serait plus que téméraire de la contester. La translation universellement affirmée du corps de la Mère de Dieu dans les cieux n'avait-elle pas d'ailleurs pour conséquence naturelle sa résurrection ? Il est surprenant que l'intelligence si vive des Orientaux eût laissé à d'autres le mérite de la déduire : en effet le corps et l'âme étant remis en contact, la réunion se fait d'elle-même et la vie redevient complète. Grégoire de Tours nous manifeste le premier, mais comme étant déjà admis, cet ingénieux et juste raisonnement.

2. La raison éclairée par la foi joint son autorité à celle du témoignage pour établir cette vérité.

L'incomparable sainteté de Marie, son exemption de tout péché, même de celui que nous contractons tous en Adam, sa dignité de Mère de Dieu, les liens si intimes qui l'unissaient à Jésus-Christ, tout nous porte à croire que sa chair auguste n'a pas été la proie de la dissolution du tom-

beau et que pour elle comme pour son divin Fils s'est vérifié l'oracle de David : « *Nec dabis sanctum tuum videre corruptionem.* » (Ps., xv, 10).

Bossuet a prononcé à ce sujet de sublimes paroles : « Encore que Dieu ait marqué un terme commun à la résurrection de tous les morts, dit l'illustre orateur, il y a des raisons particulières qui l'obligent d'avancer le temps en faveur de la très sainte Vierge. Le soleil ne produit les fruits que dans leur saison ; mais nous voyons des terres si bien cultivées, qu'elles attirent une influence et plus efficace et plus prompte. Il y a aussi des arbres hâtifs dans le jardin de l'Epoux ; et la sainte chair de Marie est une terre trop bien préparée pour attendre le terme ordinaire à produire des fruits d'immortalité <sup>1</sup>. »

Ajoutons que si le corps de Marie n'avait pas été réuni à son âme et transporté avec elle dans les splendeurs célestes, il serait demeuré jusqu'à ce jour caché dans un endroit inconnu et privé des honneurs auxquels il a droit. Cela est-il possible ? Lorsque les corps des saints sont si soigneusement conservés, si précieusement gardés, si religieusement honorés, comment le plus saint de tous serait-il soustrait à notre vénération et à nos hommages ? Comment la terre qui n'a pu receler la croix du Sauveur, recèlerait-elle la dépouille de la Mère de Dieu ? Comment aucun miracle ne serait-il venu glorifier ces restes sacrés, lorsque Dieu en opère en faveur de ses moindres serviteurs ?

Aussi nous devons croire avec fermeté et proclamer avec assurance que la Mère du Rédempteur est sortie des ombres du tombeau et que son âme bienheureuse a repris son vêtement terrestre désormais voué à l'immortalité.

## III. — Assomption de Marie.

A la résurrection succéda pour Marie le triomphe de l'Assomption. Les saints docteurs nous l'attestent, la liturgie le suppose, la croyance des fidèles est unanime sur ce point. Sans doute cette vérité n'est pas encore au nombre des dogmes catholiques, mais ce que Pie IX a fait pour l'Immaculée Conception de l'auguste Vierge sera fait un jour, c'est du moins la plus chère espérance des âmes pieuses, pour achever le cycle solennel des gloires de la mère du Rédempteur. En attendant, nous le déclarons avec une conviction profonde, les preuves les plus péremptoires environnent la tradition qui nous apprend que Marie, après avoir triomphé du trépas, a été glorieusement élevée au ciel par la toute-puissance de Dieu.

« Le ciel, a dit un grand évêque, aussi bien que la terre, a ses solennités et ses triomphes, ses cérémonies et ses jours d'entrée, ses magnificences et ses spectacles ; ou plutôt la terre usurpe ces noms pour donner quelque éclat à ses vaines pompes ; mais les choses ne s'en trouvent véritablement dans toute leur force que dans les fêtes

<sup>1</sup> Bossuet, 1<sup>er</sup> Sermon pour l'Assomption de la sainte Vierge, 2<sup>e</sup> point.

augustes de notre céleste patrie, la sainte et triomphante Jérusalem <sup>1</sup>. »

Or, mes frères, parmi ces solennités glorieuses qui ont réjoui les anges et tous les élus, l'une des plus illustres, et, je puis le dire avec Bossuet, « l'un des plus beaux jours de l'éternité, » a dû être sans doute l'exaltation de la sainte Vierge sur le trône que son Fils lui avait destiné.

Pour nous en faire quelque idée, il suffit de considérer quelle était l'éminence de la dignité de Marie et l'éminence de ses vertus.

L'éminence de sa dignité : Marie est mère de Dieu. Entendez bien ce seul mot, et vous comprendrez à quel degré d'honneur elle a dû être élevée au jour de sa glorification. Nous aimons à faire rejaillir sur celle à qui nous devons le jour quelque chose de l'éclat qui nous environne, à mettre à ses pieds tout ce que Dieu nous a donné de gloire, de puissance, de grandeur. S'il en est ainsi du cœur de l'homme, que sera-ce du cœur de Dieu ? Dès lors vous devez comprendre que Jésus-Christ a dû rassembler tout ce qu'il y a dans le ciel d'éclat, de splendeur, pour en orner le front de sa sainte Mère.

A l'éminence de la dignité, Marie joint l'éminence des mérites. Laissons parler ici saint François de Sales dans son gracieux et naïf langage : « Comme il ne se vit jamais tant de parfums en la ville de Jérusalem que la reine de Saba y en porta avec soi lorsqu'elle alla visiter le grand Salomon, lequel en contre-échange lui fit de très riches présents, conformes à sa grandeur et magnificence royales, de même je dis qu'on ne vit jamais tant de mérites ni tant d'amour porté au ciel par aucune créature comme la très sainte Vierge y en porta à sa glorieuse Assomption. En contre-échange de quoi, le grand Roi éternel, Dieu tout-puissant, lui donna un degré de gloire digne de sa grandeur et des incomparables mérites de cette sainte Vierge <sup>2</sup>. »

Cette gloire, que dirai-je pour la décrire ? Je ne puis néanmoins taire ce que j'en pense. Il me semble donc voir cette divine Vierge, telle que l'Ecriture la dépeint dans un style inusité. Car « pour nous en tracer quelque image, à peine trouve-t-elle dans le monde assez de rayons : il a fallu ramasser tout ce qu'il y a de lumineux dans la nature. Elle a mis la lune à ses pieds, les étoiles autour de sa tête. Au reste, le soleil la pénètre toute et l'environne de ses rayons. *Mulier amicta sole*. (Apoc., XII, 2). » <sup>3</sup> Ainsi Marie s'élève toute rayonnante d'éclat, et, s'il m'est permis de mêler mes conceptions à des secrets si augustes, je m'imagine, chrétiens, qu'à son approche toute la cour céleste a dû tressaillir d'allégresse ; que les neuf chœurs des esprits bienheureux se sont portés au devant d'elle pour la recevoir, que Gabriel à leur tête, saluant sa souveraine au nom

de tous les anges, lui a dit comme jadis à Nazareth : « *Ave Maria*, salut, ô Marie. » Soyez la bienvenue, ô notre Reine ! Naguère vous étiez pleine de grâce, vous voilà pleine de gloire ! Venez régner sur nous, vous dont la dignité efface la nôtre, vous qui êtes la mère de notre Dieu !

Mais accourez aussi, vous, patriarches des premiers âges, justes de l'antique alliance, mêlez vos voix à celle de la milice des cieux, pressez-vous autour de votre Reine, saluez son entrée par des chants de triomphe. Ah ! chrétiens, quittez la terre en ce moment ! *Sursum corda*, le cœur en haut ! Voyez-vous cet immense cortège qui entoure la mère de Dieu ? C'est Adam qui, au nom de l'humanité, salue avec un transport inexprimable cette Vierge puissante dont le pied devait écraser la tête du serpent. C'est Eve, notre mère selon la nature, qui accueille avec joie cette seconde mère du genre humain. Ce sont toutes les saintes femmes du premier Testament qui contemplent avec amour Celle dont elles n'avaient été qu'une ombre et une figure. Parmi elles, entourée de Débora, de Judith, d'Esther, c'est Elisabeth, la mère du Précurseur, Elisabeth qui dit à la Vierge triomphante : « Venez à nous, ô mère de Notre-Seigneur ! Vous êtes vraiment bénie entre toutes les femmes, car les choses qui vous ont été annoncées par le Seigneur se sont accomplies pour vous. » (Luc, I, 42, 45). Ce sont encore les bienheureux parents de Marie, et Joseph son chaste époux, qui la reçoivent au milieu d'eux et se sentent doublement heureux à la vue de son triomphe.

Puis voici les saints prophètes qui animent leurs lyres de leurs chants d'autrefois. Enivré par l'Esprit de Dieu, Isaïe chante comme naguère : « Voici cette Vierge qui devait concevoir et enfanter l'Emmanuel ! » Ezéchiel l'a reconnue, cette « porte close » par laquelle personne n'est jamais entré ni sorti, depuis que le Dieu d'Israël a fait par elle son entrée. (Ezéch., XLIV, 2). Au milieu d'eux, le royal prophète David, l'ancêtre de Marie, s'écrie dans un ravissement incompréhensible : « *Adstetit regina a dextris tuis in vestitu deaurato, circumdata varietate*. Elle va se tenir, la Reine, elle va se tenir à votre droite, ô mon Dieu, dans son vêtement d'or, enrichi d'une merveilleuse variété. »

Ce sont enfin les martyrs de l'Eglise naissante, Etienne en tête, qui inclinent leurs palmes devant la Reine des Martyrs.

Et maintenant, chrétiens, que le ciel est en extase, que ses habitants tressaillent d'allégresse, au milieu de ce concert de louanges et d'acclamations, n'écoutez plus une parole humaine, prêtez l'oreille aux cantiques de la Bienheureuse Vierge. Et que dira-t-elle ? Ah ! elle est toujours la même : « *Magnificat anima mea Dominum*, — mon âme rend grâce au Seigneur. » « *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ*, — parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante. » « *Fecit mihi magna qui potens est*, — Celui qui est puissant a fait pour moi de grandes choses. » Oh ! mes frères, quelle scène divine, quelle beauté céleste !

Et pourtant je n'ai pas tout dit : tenez vos cœurs

<sup>1</sup> Bossuet, 1<sup>er</sup> Sermon pour la fête de l'Assomption, Exorde.

<sup>2</sup> Sermon pour l'Assomption de la sainte Vierge.

<sup>3</sup> Bossuet, 1<sup>er</sup> Sermon pour l'Assomption de la sainte Vierge, 2<sup>e</sup> point.



encore plus haut ! Car c'est dans le sein même de Dieu que la pompe sacrée se termine. Portée sur l'aile des anges, environnée de la cour céleste, la Vierge a traversé les phalanges des martyrs, des prophètes, des justes, des patriarches ; elle arrive devant le trône de l'Eternel. Alors il se passe quelque chose que la langue humaine ne peut exprimer. La sainte Trinité découvre sa face adorable, le Christ présente à Dieu celle qui a été sa Mère, et, au milieu des cieux qui adorent en silence, Celui qui est, Celui devant qui nous ne sommes rien, enveloppant de lumière sa créature, la couronne de gloire et d'immortalité.

Mais ne croyez pas, mes frères, que nous n'ayons aucune part à cette solennité. Si le Seigneur élève Marie au-dessus de tout ce qui existe, nous devons nous en réjouir pour elle, mais aussi pour nous. Cette puissance qu'il lui communique, cet éclat dont il la couvre, l'auguste Vierge s'en servira pour nous qui sommes ses frères ou plutôt ses enfants. Si, par l'exaltation de Marie, le ciel acclame une Reine, nous, les pèlerins de la terre, nous, les voyageurs du temps, nous recevons un appui, nous recevons une mère, une mère qui nous suit de l'œil au milieu de toutes les épreuves de la vie, qui plaide notre pardon alors qu'enfants ingrats nous errons sur les mille chemins de l'erreur et du vice, loin de notre Père qui est Dieu, qui nous soutient et nous affermit dans le bien.

Montrez-vous donc, ô Marie, montrez-vous notre Mère comme vous êtes notre Souveraine ! Oh ! dans ces moments dont la vie est pleine, dans ces moments où nos forces nous abandonnent, où la tristesse nous abat, où la souffrance nous accable, obtenez-nous le calme de la résignation, le courage de la vertu ! Car, comme vous le disait un de vos plus grands serviteurs, saint Bernard, « quel langage plus persuasif, quelles paroles qui pénètrent plus avant au cœur de Jésus-Christ que les vôtres, Bienheureuse Marie ? *Quis tam idoneus ut loquatur ad cor Domini nostri Jesu Christi, ut tu felix Maria ?* » Les princes, les rois de la terre ont coutume de signaler l'anniversaire de leur exaltation en répandant libéralement les plus précieuses faveurs ; en ce jour où votre glorification se consomme, ô Marie, obtenez-nous la grâce qui purifie, l'amour qui unit à Dieu, la force et la constance qui persévèrent. Ainsi, après avoir célébré votre triomphe sur la terre, nous pourrons un jour triompher par vous et avec vous au ciel.

## RÉFLEXIONS SUR DES PAROLES DU PROPRE DES MESSES DU DIMANCHE

### XLI

#### POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION

**I. Réjouissons-nous dans le Seigneur, nous tous qui célébrons ce jour de fête en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie.**

— C'est en ces termes que l'Eglise nous invite à

célébrer en ce jour, dans des sentiments de joie, l'Assomption glorieuse de la Vierge Marie dans le ciel. Rien de plus juste et de plus convenable. Dès l'instant que nous honorons les anniversaires de nos martyrs et de nos confesseurs par des fêtes solennelles, il y aurait ingratitude de notre part à ne point vénérer Marie au jour anniversaire de son Assomption, alors que c'est par elle que nous avons mérité d'être sauvés par l'auteur de la vie, Jésus Christ, son divin Fils ; car elle a pu lui dire en ce jour : *Vous avez pris ma main pour me diriger dans votre volonté, et vous m'avez enlevée vers vous avec gloire.* (Ps., LXXII, 24). Jésus-Christ à son tour a pu lui dire le jour où elle terminait son pèlerinage sur la terre : *Levez-vous, hâtez-vous, mon amie, ma colombe, ma toute belle, et venez. Car déjà l'hiver est passé, la pluie est partie, et elle s'est retirée.* (Cant., II, 10-11). Bien que les saintes Ecritures gardent le silence sur l'Assomption de la Vierge Marie, nous devons néanmoins y croire, et il y aurait témérité de notre part à en contester la vérité. L'Eglise, les saints docteurs et la piété des fidèles de tous les siècles sont des motifs assez dignes de foi, des témoignages assez authentiques qui doivent nous porter à célébrer cette fête dans des sentiments d'amour et de dévotion envers Marie. Aussi nous disons : tous ceux qui pensent et parlent autrement, quoiqu'ils ne tombent pas dans une erreur contraire aux Livres saints, ne savent pas user de modération ; ils contredisent les Pères les plus excellents et les plus illustres, se séparent non sans danger de la croyance commune du peuple chrétien, et cette croyance commune a force de loi. Non seulement ils dérogent à l'honneur si pur de cette très digne Vierge, mais encore ils énervent et amoindrissent considérablement le miracle vraiment divin qui éclate dans la résurrection et dans l'assomption corporelle de la Mère du Sauveur.

D'ailleurs cette fête est célébrée dans l'Eglise depuis bien des siècles, parce que la respectable antiquité a reconnu que Marie, après l'Ascension de son Fils, non seulement habita Jérusalem, mais encore qu'elle y termina sa vie, afin que la fille si belle de Jérusalem en partit en droite ligne pour aller habiter la Jérusalem céleste. Il en résulta, pour l'Eglise de Jérusalem, une grande illustration, pour avoir été le séjour des Apôtres et le berceau du christianisme, et puis encore surtout la demeure prolongée de la Mère de Dieu ; car, après la résurrection de son divin Fils, elle y passa le reste de sa vie, et elle y reçut la sépulture. C'est à la suite de cette tradition qui se répandit parmi les fidèles, qu'on institua la fête du « Sommeil de la sainte Vierge, » surtout en Orient, qu'on appela aussi du nom de « Solennité du repos. » Elle devint tellement populaire que l'empereur Maurice, au témoignage de Nicéphore, en fixa la célébration au 15 août. Mais il est certain que depuis saint Jérôme et saint Augustin, cette fête désignée tantôt sous le nom du Sommeil ou de l'Assomption de la bienheureuse Vierge a été célébrée dans le monde catholique. Les plus anciens

Martyrologes en font mention, et tandis qu'en Orient on la célébrait sous le nom de *Sommeil de la Vierge*, en Occident c'était le nom de l'Assomption ; et c'est ce dernier vocable qu'elle a conservé dans notre liturgie. C'est pourquoi nous dirons avec Suarez : « Cette solennité est spécialement propre pour honorer la très sainte Vierge, et elle occupe le premier rang en quelque sorte parmi les autres fêtes de la Mère de Dieu. Elle nous remet en effet sous les yeux la gloire, la récompense et le triomphe de cette Vierge très sainte. »

La France, dès avant le sixième siècle, partageait pleinement la croyance commune de l'Eglise au sujet de l'Assomption de la sainte Vierge, car Grégoire de Tours le constate en disant : « Le Seigneur ordonna que le corps très saint de la Vierge fût porté dans le paradis, où maintenant, après s'être réuni à son âme, il jouit du bonheur avec les élus et y goûte une béatitude éternelle qui ne doit point avoir de fin. » D'autre part, sous le règne de Charlemagne, on mit l'Assomption au nombre des fêtes qu'on devait célébrer, et Louis le Débonnaire son fils, qui lui succéda, publia la décision du Concile de Mayence qui avait ordonné que l'Assomption de la sainte Vierge fût considérée comme une des principales fêtes. C'était une preuve évidente que la piété des fidèles en comprenait l'importance et la regardait non comme une innovation, mais comme étant l'expression d'une croyance commune dans le monde catholique. C'est ce qui faisait dire plus tard à saint Bernard : « C'est l'Eglise qui m'apprend que ce jour doit être célébré avec la plus grande vénération, ce jour où Marie a été enlevée de ce monde méchant et qui a fait éclater dans les cieux les élans de l'allégresse la plus vive. » Enfin qui ignore que Louis XIII avait consacré la France à Marie et ordonné qu'en ce jour on fît une procession solennelle pour honorer Marie dans son Assomption à cause de la naissance d'un fils qui fut plus tard Louis XIV ? Ce dernier fit connaître au chapitre de l'église métropolitaine de Paris qu'on eût à faire mention de cette fête dans le martyrologe. Voici donc ce qu'on y ajouta : « Assomption de la bienheureuse Vierge Marie, mère de Dieu Notre-Seigneur Jésus-Christ, laquelle, obéissant à la loi de son Fils, mort pour nous, et en qualité de fille du vieil Adam, a subi l'ancien arrêt ; mais qui, en sa qualité de Mère du Dieu vivant, a été glorieusement enlevée auprès de celui-là même qu'elle avait enfanté, a été reçue par lui, et exaltée au-dessus de toute créature, avec l'honneur dont une telle Mère était digne et qui convenait à un Fils si grand. » — C'est donc avec raison que nous devons célébrer dans la joie la fête de l'Assomption de la bienheureuse Vierge Marie. (Voir *Histoire des Fêtes de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge*, par Benoît XIV, tome II, p. 304, éd. Vivès).

N'avons-nous pas d'ailleurs de puissants motifs qui doivent nous porter à honorer Marie dans son Assomption ? C'est notre Reine qui nous a précédés dans le ciel. Le glorieux accueil qu'elle y reçoit doit nous engager à la suivre, nous ses humbles

serviteurs, en nous écriant : *Attirez-nous à votre suite, nous courrons dans l'odeur de vos parfums*. C'est notre exil qui a envoyé en avant une avocate, capable de plaider notre cause, puisqu'elle est la mère de notre Juge. C'est notre mère qui doit traiter en suppliante, mais en suppliante écoutée, l'affaire de notre salut. Aujourd'hui notre terre a donc envoyé un précieux présent au ciel, pour rapprocher, par cet heureux échange de présents d'amitié, les hommes de Dieu, la terre des cieux, notre bassesse de l'élévation suprême. Un fruit sublime de la terre s'est élevé là d'où nous viennent tous dons excellents, tous dons parfaits, et une fois montée dans les cieux, la bienheureuse Vierge comblera à son tour les hommes de ses dons. Pourquoi n'en serait-il point ainsi ? Car le pouvoir ne lui manquera pas plus que la volonté. Elle est la Reine des cieux, et une Reine de miséricorde, et de plus elle est la Mère du Fils unique de Dieu. Est-il rien qui puisse nous faire concevoir une plus haute estime de son pouvoir et de sa bonté ? A moins qu'on ne croie pas que le Fils de Dieu honore sa mère, ou qu'on doute que les entrailles de Marie, où la charité même de Dieu a passé corporellement neuf mois entiers, se soient remplies de sentiments de charité. L'Assomption de Marie est donc pour nous une source de joie, puisqu'elle est une médiatrice auprès de Dieu au point que vous n'aurez jamais rien à redouter de sa part. C'est elle qui s'est constituée, dans son immense charité, débitrice des insensés aussi bien que des sages. Elle ouvre à tous les hommes le sein de sa miséricorde, afin que tous reçoivent de sa plénitude ; le captif, la rédemption ; le malade, la santé ; l'affligé, des consolations ; le pécheur, son pardon ; le juste, la grâce ; les anges, la joie ; la Trinité entière, la gloire ; et la personne du Fils, la substance humaine, en sorte qu'il n'y eût personne qui échappât à sa chaleur. (Ps., XVIII, 7. — S. Bern., *In Assumpt.*, Sermon I).

**II. Les Anges se réjouissent dans l'Assomption de Marie et louent le Fils de Dieu.** — Il n'en saurait être autrement, puisque c'est leur Reine qui entre dans son royaume pour en prendre possession. Les anges, que sont-ils dans le ciel ? Saint Paul nous répond : *Ne sont-ils pas tous des esprits chargés d'un ministère, et envoyés pour l'exercer en faveur de ceux qui recueilleront l'héritage du salut ?* (Hébr., I, 14). Ce sont donc des serviteurs de Dieu. Qu'ont-ils reçu de Jésus-Christ ? Saint Thomas pose ce principe que la plénitude de la grâce qui se trouve en Jésus-Christ est la cause et le principe de toutes les grâces qui sont dans toutes les créatures douées d'intelligence. A ce point de vue, les anges ont donc reçu de Jésus-Christ les mêmes grâces que les hommes, à l'exception toutefois de celles qui ne sont qu'un remède pour le péché. Les anges enfin louent et glorifient Dieu à cause de ses perfections infinies. C'est dans l'accomplissement de ce devoir qu'ils trouvent leur bonheur. Or voici Marie, fille d'Eve, qui monte de la terre et qui va prendre sa place à la droite de son divin



Fils. Le prophète l'avait vue d'avance et s'était écrié : *Seigneur, la reine s'est tenue debout à votre droite, dans un vêtement d'or, couverte d'ornements variés.* (Ps., XLIV, 9). Et les anges serviteurs de Dieu ne feraient point éclater leur joie alors qu'ils sont les témoins heureux de cette glorification de leur reine ? Marie, mère de Jésus-Christ, a quitté l'exil pour la patrie, riche de toutes les grâces qu'elles a reçues, pour être désormais la dispensatrice des trésors qui sont renfermés dans les mystères de son divin Fils, auxquels elle a coopéré. Et les anges en voyant en Marie leur reine toutes ces plénitudes de grâces auxquelles eux-mêmes ont participé ne feraient pas éclater leur joie ? Marie, toute belle et toute parfaite, vierge immaculée, fille du Père, mère du Fils, épouse du Saint-Esprit, miroir admirable de toutes les perfections, mérite bien d'être associée aux louanges qui montent vers le ciel. Et les anges qui glorifient Dieu pourraient-ils ne pas glorifier Marie de se présenter à eux comme une Reine si semblable à leur roi ? Aussi nous disons avec saint Antonin : « Les anges, qui reçoivent la gloire, la perfection et la béatitude de Jésus-Christ restaurateur de toutes choses sur la terre et dans les cieux, voient Marie, comme Mère de ce divin Rédempteur, être en quelque manière le principe et la source de leur gloire. Comment donc ne se réjouiraient-ils pas en ce beau jour de l'Assomption de la Vierge Marie, alors qu'ils auront à la servir et à la glorifier ? »

Plaçons-nous à un autre point de vue pour reconnaître combien les anges doivent se réjouir en voyant Marie entrer dans le ciel. Ils sont là pour la recevoir en triomphe. Ce sont les anges qui ont combattu contre Lucifer et contre ceux qui le suivirent dans sa révolte ; c'est l'archange Michel qui eut à disputer avec le diable au sujet du corps de Moïse ; c'est l'ange Gabriel qui vint lui annoncer qu'elle était choisie pour être la mère de Dieu ; ce sont les anges qui apparurent à Joseph pour lui révéler la maternité divine de Marie, pour l'inviter à fuir en Egypte et le rappeler ensuite dans la Judée ; ce sont les anges qui chantèrent à Bethléem, lors de la naissance de Jésus-Christ, et qui invitèrent les bergers à venir adorer le divin enfant dans son berceau ; ce sont enfin tous les anges qui ont été mêlés aux mystères de la vie temporelle de la vie du Sauveur, mystères auxquels Marie avait coopéré comme notre corédemptrice. Or croyez-vous que tous les anges qui connaissent déjà les vertus et les mérites de Marie, qui avaient été les témoins de ses souffrances, ne se soient pas réjouis en la voyant entrer dans sa gloire ? Ah ! les anges qui avaient lutté contre Lucifer se réjouissaient, parce qu'elle avait écrasé la tête du serpent de son pied virginal ; l'archange Michel se réjouissait, parce qu'il ne serait plus seul à lutter contre le diable ; l'ange Gabriel qui l'avait saluée au jour de l'Annonciation se réjouissait, parce qu'il pourrait désormais la servir et l'honorer comme sa reine dans le ciel. Et tous les anges qui avaient été auprès de la sainte

famille des messagers de Dieu se réjouissaient en la voyant venir prendre la place qui lui est réservée à la droite de leur roi Jésus. Oui, tous les anges qui voient Marie venir partager leur bonheur se réjouissent, parce qu'ils ont pu dans l'accomplissement de leur mission reconnaître l'amour, la bonté, l'humilité qui avaient attiré en elle toute la plénitude des grâces et des dons divins.

Mais voici toutes les hiérarchies célestes qui font éclater leur joie, disant : *Quelle est celle-ci qui monte du désert, comblée de délices, appuyée sur son bien-aimé ?* (Cant., VIII, 5). Et tous se répondent les uns aux autres : « C'est notre reine. » Les anges disent : C'est notre reine, qui sera la gardienne de tous les hommes et nous aidera à remplir notre mission auprès de chaque homme en particulier. Les archanges disent : C'est notre reine, qui sera préposée à la défense de toutes les églises répandues dans le monde et qui nous secondera dans notre mission auprès des cités. Les principautés disent : C'est notre reine, qui protégera les peuples chrétiens et qui nous soutiendra dans la mission que nous remplissons auprès des provinces et des royaumes. Les puissances disent : C'est notre reine, qui apparaîtra aux démons comme une armée rangée en bataille et qui nous conduira à la victoire dans nos combats contre les ennemis de notre Dieu. Les vertus disent : C'est notre reine, qui par ses intercessions accomplira des miracles et qui appuiera toutes nos prières pour manifester les merveilles de notre roi Jésus. Les dominations disent : C'est notre reine, qui vient commander à toute la cour céleste, et ce seront ses ordres que nous ferons exécuter. Les trônes disent : C'est notre reine, qui obtiendra pour les hommes des sentences de miséricorde, car si nous sommes le trône où Dieu est assis pour rendre la justice, notre reine est le trône de la grâce. Les chérubins disent : C'est notre reine, qui a possédé Celui en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu, et qui nous illuminera pour pénétrer les secrets desseins de Dieu. Les séraphins disent : C'est notre reine, qui aimera Dieu comme une mère aime son enfant, et nous marcherons sur ses traces pour aimer notre roi Jésus. Qui donc pourrait douter de la joie de toutes les hiérarchies célestes en voyant Marie entrer dans son royaume ? (Miechow, *Litanies de la sainte Vierge*, tome V, Conf. 379).

Et les anges tous ensemble, à quelque ordre qu'ils appartiennent, louent et glorifient le Fils de Dieu à l'occasion de l'Assomption de la bienheureuse Vierge Marie. Ils lui rendent de solennelles actions de grâces. Et pourquoi ? Ah ! reconnaissons-le, c'est nous qui en sommes la cause ; car en voyant Marie entrer dans le ciel, ils virent le commencement de l'accomplissement des promesses que Jésus-Christ nous a faites avant de s'en retourner vers son Père. En effet Jésus-Christ avait dit à ses apôtres : *Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père ; je vais vous préparer une place. Je reviendrai, et je*

*vous prendrai avec moi, afin que là où je suis, vous soyez aussi.* (Jean, xiv, 2-3). Puis il avait encore dit dans sa prière après la Cène : *Mon Père, je veux que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés soient aussi avec moi, afin qu'ils voient la gloire que vous m'avez donnée.* (Ib., xvii, 24). Or, les anges qui sont nos frères, qui nous aiment et qui nous assistent, n'ont qu'un désir : c'est de voir le Seigneur réaliser pour nous toutes ses grandes promesses. Ils se réjouissent déjà de l'espérance qui nous a été donnée d'aller les rejoindre. A plus forte raison doivent-ils faire éclater leur joie en voyant leur Reine monter de la terre en son corps et son âme pour occuper un trône auprès de leur Roi. Quels sont les sujets qui, en voyant leur roi rendre des honneurs à sa mère, ne feraient point éclater leur joie, et ne chanteraient ses louanges si ce roi pour glorifier sa mère avait fait éclater sa puissance contre ses ennemis ? C'est pourquoi les anges glorifient le Seigneur non seulement à cause du triomphe de leur reine, mais parce qu'ils se disent : « Chantons un cantique en l'honneur de notre Dieu. Voici notre Reine qui entre dans son royaume, et notre Reine, c'est la mère de nos frères qui sont encore dans l'exil. Aussi s'efforcera-t-elle par ses intercessions d'en remplir son royaume, de les appeler auprès d'elle pour qu'ils jouissent de son bonheur. Oui, chantons gloire au Fils de Dieu qui, en exaltant aujourd'hui cette fille immaculée d'Adam et d'Eve, nous annonce ainsi qu'il exaltera un jour tous ses rachetés ; car désormais les enfants d'Adam seront amenés à notre roi après elle : ses plus proches seront au milieu de l'allégresse et de l'exultation, et tous seront conduits dans le temple de notre Dieu. » (Ps., xlv, 14-15).

Ah ! puissent quelques gouttes de cette joie ineffable tomber sur nous pour raviver nos espérances et amener en nous les saintes rosées de la grâce ! Récitons donc dans des sentiments de joie et d'amour cette prière que saint Grégoire avait insérée dans son *Sacramentaire* et que nous retrouverons dans la secrète de la messe de ce jour : « Seigneur, faites que l'intercession de la Mère de Dieu soit utile et secourable à votre peuple ; et, malgré que selon les lois ordinaires de la nature elle se soit envolée d'ici-bas, comme nous en avons connaissance, puissions-nous éprouver l'effet des prières qu'elle fait pour nous au sein de la gloire céleste. »

## COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

### Troisième partie : Les Sacrements

#### III

#### DES SACREMENTS EN GÉNÉRAL

##### Plan

1. Moyens pour obtenir la grâce.
2. Définition du sacrement.

3. Matière, forme, cérémonies.
4. Auteur.
5. Nombre.
6. Effets.
7. Ministre.
8. Sujets.
9. Dispositions.
10. Comparaison.

**1.** — Pour accomplir les commandements de Dieu et de l'Eglise de manière à mériter le ciel, il nous faut le secours de la grâce, car « sans moi, a dit Notre-Seigneur, vous ne pouvez rien faire. » Il nous faut la grâce sanctifiante qui demeure en nous et nous rend agréables aux yeux de Dieu ; il nous faut la grâce actuelle pour sanctifier chacune de nos actions. Mais c'est par la prière et les sacrements que nous obtenons la grâce. Nous nous sommes déjà entretenus longuement de la prière et nous y reviendrons encore ; nous allons nous occuper maintenant des sacrements.

Nous parlerons d'abord des sacrements en général, puis de chacun en particulier.

**2.** — Un sacrement est un signe sensible institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ pour nous sanctifier. Expliquons cette définition.

Les sacrements sont des *signes sensibles*, c'est-à-dire des choses qui tombent sous nos sens, des choses que nous voyons de nos yeux, que nous entendons de nos oreilles, que nous pouvons toucher de nos mains. Et ces choses sensibles nous représentent une autre chose qui ne tombe pas sous nos sens, savoir, la grâce de Dieu communiquée à nos âmes. Prenons des exemples. Pour administrer le baptême, on emploie de l'eau naturelle. Cette eau qu'on verse est évidemment une chose sensible ; de plus c'est un signe : elle marque la grâce de Dieu qui efface la tache du péché originel, de même que l'eau lave les souillures du corps et des vêtements. Dans l'Eucharistie, on voit et on touche les apparences du pain et du vin. Quelle est la propriété du pain et du vin ? C'est de nourrir. Le pain et le vin marquent la grâce que nous recevons dans la communion, grâce qui nourrit l'âme et y entretient la vie divine. Voilà comment les sacrements sont des choses sensibles qui signifient les grâces invisibles qu'ils communiquent.

**3.** — Tout sacrement se compose de trois choses : de la *matière*, de la *forme* et des *cérémonies*. Ce sont les deux premières surtout qu'il faut remarquer.

On appelle *matière* les choses dont on se sert pour faire les sacrements. Ainsi dans le baptême c'est l'eau, le pain et le vin dans l'Eucharistie, le saint chrême dans la confirmation.

La *forme* des sacrements, ce sont les paroles qu'on prononce quand on emploie la matière ; ces paroles indiquent l'effet qui va se produire.

Ces deux choses sont absolument nécessaires pour faire un sacrement ; s'il en manquait une seule, le sacrement serait nul. Ainsi sans eau on ne peut conférer le sacrement de baptême ; sans pain et sans vin on ne peut produire la sainte Eucharistie. Aurait-on de l'eau, aurait-on du pain et du vin, si on ne prononce pas les paroles requises, il n'y a



pas non plus de sacrement. Il faut de plus que ces deux choses soient unies de manière à former un tout. Ainsi, pour baptiser, il faut prononcer les paroles en même temps qu'on verse l'eau ; car si on versait l'eau d'abord et que seulement quelque temps après on dise : *Je te baptise*, ces mots *je te baptise*, qui signifient *je te lave, je te purifie*, ne seraient pas vrais, puisque l'acte indiqué par les paroles serait déjà accompli.

Quant aux *cérémonies* qui accompagnent les sacrements, ce sont certaines actions et certaines prières que l'Eglise a établies pour l'instruction et l'édification des fidèles. Elles ne sont pas essentielles aux sacrements ; c'est pourquoi on peut les omettre dans les cas de nécessité.

4. — C'est Jésus-Christ qui a institué les sacrements. Dieu étant seul l'auteur et le distributeur de la grâce, il n'appartient qu'à lui seul de l'attacher à tel moyen qu'il lui plaît. Or il a voulu nous la communiquer ordinairement par les sacrements.

Mais pourquoi Jésus-Christ s'est-il servi de ces signes sensibles et matériels pour nous communiquer la grâce, tandis qu'il pouvait nous la donner et qu'il nous la donnait même quelquefois sans les sacrements ? On en donne plusieurs raisons. 1<sup>o</sup> C'est parce que Dieu qui a formé l'homme d'un corps et d'une âme, veut que l'homme l'adore par des actes extérieurs et intérieurs. 2<sup>o</sup> C'est pour mieux s'accommoder à notre nature : l'homme ne peut bien comprendre les choses spirituelles que par les choses corporelles et sensibles. 3<sup>o</sup> C'est pour distinguer par des marques extérieures les peuples chrétiens des nations infidèles.

Ici nous devons admirer la puissance et la bonté de notre divin Sauveur : sa *puissance*, de ce qu'il s'est servi des choses les plus faibles en apparence pour produire les plus grandes merveilles. Un peu de boue lui suffit pour guérir l'aveugle-né ; un mot pour changer l'eau en vin... Et cette même puissance a voulu qu'un peu d'eau versé sur la tête d'un homme suffit pour effacer ses péchés et lui ouvrir les portes du ciel !... Qui n'admirerait aussi sa *bonté*, de ce qu'il a voulu se contenter de choses si communes, de choses tout à fait à notre portée, pour nous procurer ses grâces ! C'est l'eau, le pain, le vin, l'huile qu'il a choisis, toutes matières d'un usage quotidien, afin que nous fussions moins exposés à en manquer. N'oublions pas ces bienfaits et ne cessons jamais de l'en remercier.

5. — Il y a, vous le savez, sept sacrements, ni plus, ni moins. Mais pourquoi Notre-Seigneur en a-t-il institué sept, plutôt que six, plutôt que huit ou tout autre nombre ? Il n'a pas jugé à propos de nous le dire. Cependant, quand on y réfléchit, on voit que ce nombre de sacrements correspond parfaitement à tous les besoins des chrétiens, dans les diverses positions de la vie humaine. En effet, la première chose dont a besoin un enfant qui vient au monde, c'est d'être délivré de la tache originelle et de devenir enfant de Dieu : le Baptême lui procure ce bonheur. En avançant en âge, il a besoin de force contre ses passions, contre les dangers du monde : la Confirmation la lui donne.

Vient-il à tomber dans le péché ? Le remède est prêt : c'est la Pénitence. Il faut de la nourriture à notre âme aussi bien qu'à notre corps : nous la trouvons dans la sainte Eucharistie. A nos derniers moments, nous avons besoin de secours particuliers contre les angoisses de la mort : l'Extrême-Onction nous les confère. Enfin, l'Ordre donne des prêtres pour nous diriger dans les voies du salut, et le Mariage sanctifie l'amour naturel des époux et consacre leur union.

6. — Parmi les sacrements, il y en a deux, le Baptême et la Pénitence, qu'on appelle *sacrements des morts*. Ce n'est pas qu'on puisse administrer des sacrements aux morts qui ont comparu devant le tribunal de Dieu ; leur sort est irrévocablement fixé. Mais on administre ces sacrements à tous ceux qui ont perdu la vie spirituelle par le péché d'Adam ou par leurs propres péchés, et dont l'âme est par conséquent dans un état de mort aux yeux de Dieu. Ces deux sacrements la ressuscitent, en lui conférant la grâce sanctifiante qui la fait vivre de la vie divine. Les autres sacrements sont appelés *sacrements des vivants*, parce qu'il faut déjà vivre de la vie de la grâce pour les recevoir. Ils ne donnent donc pas la grâce sanctifiante, ils ne font que l'augmenter.

Enfin, il y a trois sacrements qui produisent dans l'âme un effet particulier : ce sont le Baptême, la Confirmation et l'Ordre. Ils impriment dans l'âme un *caractère ineffaçable*, un signe d'honneur que nous ne voyons pas, mais qui nous distingue parfaitement aux yeux de Dieu, des anges et des saints. Le Baptême nous confère le caractère d'enfant de Dieu ; la Confirmation, le caractère de soldat de Jésus-Christ ; l'Ordre, celui de ministre de Dieu. Ces caractères sont comme des croix d'honneur spirituelles qui décorent l'âme. Ceux qui ont reçu le baptême n'en portent qu'une, les confirmés en ont deux, et les âmes des saints prêtres sont ornées de toutes ces beautés surnaturelles. Dans l'enfer, ces marques d'honneur deviennent des signes d'ignominie, comme l'empreinte du fer rouge sur l'épaule des forçats. Les démons, les réprouvés insultent ceux qui auront déshonoré leur titre d'enfants de Dieu, qui auront abandonné le drapeau de Jésus-Christ pour marcher sous les étendards de ses ennemis.

Le caractère qu'impriment ces trois sacrements étant ineffaçable, on ne peut les recevoir qu'une fois, parce qu'en effet on ne peut être fait deux fois chrétien, ni deux fois soldat de Jésus-Christ, ni deux fois son ministre. Il suffit qu'on le soit fait réellement une fois pour l'être toujours.

7. — Qui peut être ministre des sacrements ? Les hommes seuls qui sont sur la terre. Toute personne peut donner le baptême en cas de nécessité. Pour la confirmation, l'eucharistie, la pénitence, le mariage, l'extrême-onction, il faut être prêtre ; pour le sacrement de l'ordre, il faut être évêque.

L'état de grâce est-il requis pour conférer les sacrements ? Non, parce que les ministres des sacrements ne les confèrent ni en leur nom, ni par

leur propre vertu, mais au nom et par la vertu de Jésus-Christ dont ils sont les instruments. Jésus-Christ agit par eux sans aucun égard à leurs mérites et indépendamment de leurs dispositions. Il importe donc peu que l'on reçoive les sacrements d'un ministre digne ou indigne. Le baptême de Judas valait celui des autres apôtres; la messe d'un mauvais prêtre vaudrait celle d'un bon prêtre. Le ministre n'est qu'un instrument pour communiquer la grâce, avons-nous dit; or, un médecin malade peut communiquer la santé; un canal de plomb peut conduire l'eau tout aussi bien qu'un canal d'argent. Dieu l'a voulu ainsi pour tranquilliser la conscience des chrétiens, car on est rarement sûr si le ministre est en état de grâce. De plus, en agissant autrement, Dieu se serait montré injuste, puisque celui qui recevrait un sacrement d'un ministre indigne serait puni pour des fautes dont il ne serait aucunement coupable.

8. — Les sacrements sont faits pour les hommes qui sont sur la terre; mais tous les hommes ne peuvent pas recevoir tous les sacrements. Ainsi une femme ne peut pas recevoir le sacrement de l'Ordre; les enfants qui n'ont pas l'âge de raison ne sauraient recevoir le sacrement de Pénitence; ceux qui se portent bien sont incapables de recevoir l'Extrême-Onction.

9. — Les sacrements produisent la grâce par eux-mêmes, avons-nous dit; mais pour recevoir la grâce des sacrements, il faut y apporter les dispositions nécessaires. Il en est de la nourriture spirituelle comme de la nourriture matérielle. Pour que la nourriture produise ou entretienne la vie du corps, il faut la prendre avec un bon estomac et un appétit ouvert, autrement il en résulte une indigestion, une maladie et quelquefois la mort. L'homme doit donc apporter son concours pour recevoir la grâce, sans cela il n'aurait aucun mérite. Ainsi les dispositions sont une condition nécessaire pour que les sacrements produisent leurs effets dans nos âmes.

10. — Représentez-vous une belle fontaine qui, au milieu de chaque paroisse, répand ses eaux abondantes par sept canaux. Ces eaux quelquefois un peu amères produisent cependant de merveilleux effets pour ceux qui en boivent: les vieux redeviennent jeunes, les laids deviennent beaux, les malades y trouvent la guérison, les pauvres la richesse. A côté se trouve une autre fontaine dont les eaux paraissent plus agréables d'abord; mais bientôt elles provoquent des douleurs, des vomissements, des convulsions nerveuses et souvent la mort. Eh bien! chose incroyable! il n'y a que quelques personnes qui vont puiser à la première fontaine et les autres courent à la seconde.

La première figure les sacrements, la seconde les plaisirs et les biens de la terre. D'où vient cette indifférence pour tant de moyens de salut que Dieu nous prodigue? De ce, qu'on n'estime pas son âme. Pour guérir le corps, dépenses excessives, longs voyages, eaux thermales, eaux minérales..., et cependant qu'est-ce que c'est que notre

corps? Un fumier vivant. Sans doute, nous ne devons pas blâmer les soins qu'on prend de la santé du corps; mais nous gémissons de la négligence dont on use envers l'âme, l'âme créée à l'image de Dieu, destinée à jouir du ciel. Faisons donc un saint usage des sacrements et nous serons heureux dans cette vie et dans l'autre. Ainsi soit-il!

## L'ÉGLISE ET LA CIVILISATION

Essais de conférences apologetiques

### XII

L'ENSEIGNEMENT : LES ÉCOLES

Misereor super turbam.

I. — « J'ai pitié de cette foule, » disait Jésus-Christ, à la vue de la multitude oubliant de manger pour rester suspendue à ses lèvres et suivre ses pas divins; « depuis trois jours, ils n'ont rien pris et beaucoup viennent de loin. »

« J'ai pitié de cette foule, » répéta l'Eglise, son épouse unique et sainte, du sommet des sept collines romaines où elle a fixé, de par Dieu, son trône et sa tribune; et elle jetait les yeux sur la multitude des pauvres et des petits, foule affamée du pain de la science qui nourrit l'esprit de l'homme et qui pendant de longs siècles n'avait pas su parvenir jusqu'aux déshérités, jusqu'au peuple.

Les écoles n'ont pas tout à fait manqué, sans doute, où le peuple pouvait puiser quelques lambeaux d'instruction, mais si rares, et d'un accès si difficile : *Hæc quid sunt inter tantos!* Ecouter la voix d'un rhéteur, — et quel rhéteur! — c'était bon pour la jeunesse aristocratique; mais la multitude immense des faibles et des humbles, qui s'occupait d'elle? qui rompait pour eux le pain qui nourrit, le pain qui fortifie, le pain qui développe l'intelligence et lui donne le moyen de briser les liens de l'ignorance déprimante?

« J'ai pitié de cette foule! » Et aussitôt, par un miracle de multiplication, en vertu de sa fécondité surnaturelle et divine, l'Eglise s'est mise à distribuer à ses enfants la nourriture tant désirée : tous y ont droit également et, dès le début, le christianisme s'est appliqué à donner à tous l'instruction; c'est lui, c'est l'Eglise qui a fondé d'une manière durable l'instruction populaire.

Aux catacombes, l'on trouve les premières écoles du christianisme dans ces salles souterraines sans tombeaux et sans peintures, où l'on ne voit que la chaire du catéchiste et le banc des catéchumènes. C'est dans des retraites cachées, dans de pauvres chaumières, dans de misérables *didascalées*, que les enfants du peuple, que la foule réputée incapable de culture intellectuelle, viennent apprendre, avec la vérité évangélique et chrétienne, l'instruction qui développe leur esprit et féconde leur intelligence. La raillerie la plus amère que les lettrés d'alors lançaient contre les chrétiens, n'était-elle pas de dire avec Celse : « Quand on cherche votre chaire quelque part, on



est toujours sûr de la trouver au milieu d'une troupe de cordonniers, de cardeurs de laine et de foulons. » Autrefois on reprochait à l'Eglise d'instruire le peuple ; aujourd'hui on l'accuse de ne pas l'instruire. Quand on écrase la tête d'un serpent, il se tord en tous sens, cherchant à mordre le pied qui le brise ; l'Eglise veut broyer l'empire du maudit, le maudit cherche à mordre par les attaques les plus contraires le talon de son vainqueur.

L'histoire dira la vérité.

II. — Quand l'humanité fut débarrassée de l'empire romain et que le flot barbare eut transporté ses vagues mouvantes par tout le vieux monde, qui est-ce qui descendit de nouveau dans les rangs du peuple pour y semer la lumière ? L'Eglise, et, cette fois encore, elle seule.

Déjà l'Orient avait depuis longtemps ses écoles célèbres : Alexandrie et Edesse rappellent de glorieux souvenirs ; les monastères de la règle de saint Basile avaient ouvert, à leur porte, des écoles où les enfants des deux sexes, séparés, recevaient gratuitement, dit la règle, « une éducation douce, agréable, reposante pour l'esprit, le menant sans contrainte et sans fatigue vers le but. »

Les monastères d'Occident ont dépassé leurs frères orientaux. Sans parler de l'école intérieure, obligatoire pour les moines et que tous les cloîtres entretenaient dans leur enceinte, il y avait dans presque tous les monastères des écoles extérieures destinées aux laïcs, à tous ceux qui voulaient bien s'y présenter ; pas de distinction entre les enfants de condition servile et ceux de race libre ; entre l'âme des uns et des autres, disait la règle, il n'y a aucune différence devant Dieu. Et l'instruction leur était donnée gratuitement.

Des écoles s'élevaient aussi près des cathédrales. « Ici, des enfants dont le sourire ingénu se changeait en gravité touchante, entouraient un vieillard dont la gravité se changeait en angéliques sourires. L'enfant était homme, et l'homme était enfant. Dans la fleur, on voyait le fruit, et dans le fruit, la fleur. Un petit codex à la main, chacun de ces petits enfants s'approchait à son tour du vieillard, et prononçait après de charmantes hésitations le nom des lettres que le vieillard lui désignait du doigt. Ce vieillard, cet instituteur primaire qui enseignait aux petits enfants l'alphabet, c'était un évêque catholique <sup>1</sup>. » Tantôt c'est donc l'évêque en personne qui dirige l'école épiscopale, tantôt c'est l'archidiacre ou un clerc spécialement désigné ; Poitiers, Paris, Le Mans, Bourges, Clermont, Vienne, Chalon-sur-Saône, Arles, Gap en possédaient de célèbres.

Dans les paroisses de campagne, des écoles s'ouvraient aussi, assez nombreuses dans certains diocèses, presque nulles dans d'autres. Mais le désir de l'Eglise, proclamé par le Concile de Vaison (529), eût été de les voir dans toutes les paroisses, comme en Italie, ouvertes par les curés dans leurs propres maisons ; on lit les mêmes prescriptions

dans de nombreux canons des conciles, Tours (567), Tolède (624), Liège, Constantinople (688), etc.

Bourleversées par les guerriers de Charles Martel, après l'avoir été par les désastres des invasions musulmanes et les luttes intestines, les écoles étaient en décadence. La main puissante de Charlemagne, dirigée par les conseils d'Alcuin, les soutint dans leur chute et les releva. Il condamnait à des jeûnes et à des châtimens corporels les partisans opiniâtres de l'ignorance ; un capitulaire d'Aix-la-Chapelle (789) ordonnait aux prêtres de tenir école dans leurs paroisses, capitulaire renouvelé par Théodulphe, évêque d'Orléans, Leidrade, archevêque de Lyon, Hérard de Tours, Hincmar de Reims, Riculphe de Soissons, les conciles de Tours, de Mayence, plus tard celui de Latran (1179).

Sans doute, les documents bien précis sur les écoles primaires ne sont point parvenus jusqu'à nous. Qui s'en étonnerait en pensant à tous les désordres, à toutes les guerres, à toutes les rivalités de ces siècles où le fer et le feu ont joué un si grand rôle ? Mais il reste toujours ce fait que l'Eglise s'est appliquée à répandre les premiers éléments de la science parmi le peuple, et qu'elle seule l'a tenté. Si elle n'a pas alors réussi parfaitement, la faute en est aux obstacles que les hommes et les choses ont multipliés sous ses pas pour retarder sa marche.

L'Italie entendait aussi ses prêtres, ses évêques et ses moines répéter aux ignorants les vérités simples de l'école primaire avant de les initier aux difficultés des arts libéraux <sup>1</sup>, et le pape saint Grégoire instituait une école en son palais de Latran. Les progrès que nous verrons faire à l'enseignement secondaire en Espagne, en Allemagne, en Angleterre, prouvent aussi que les premiers éléments n'étaient pas négligés : d'innombrables étudiants se pressant dans les collèges et les universités, il est permis d'en conclure que beaucoup plus grand était le nombre des élèves dans les écoles primaires.

Au XII<sup>e</sup> siècle, nous avons vu le concile de Latran (1179) ordonner qu'un maître soit établi dans les cathédrales pour les écoliers pauvres. L'extension prise par l'instruction primaire fut telle que Guibert, abbé de Nogent, écrivait : « On se livre de tous côtés avec fureur à l'étude de la grammaire, et le nombre croissant des écoles en rend l'accès facile aux hommes les plus grossiers. » Et nous sommes en plein moyen âge !

A partir du XIII<sup>e</sup> siècle se formeront des congrégations destinées à instruire gratuitement dans les villes et les campagnes les enfants du peuple. Au XIV<sup>e</sup>, Gerson, dans son « Traité de la visite des paroisses », conseillera aux visiteurs épiscopaux de s'enquérir « si chaque paroisse possède une école, comment les enfants y sont instruits, et d'en établir dans les lieux où il n'en existe pas. »

<sup>1</sup> Ozanam, *Des études et de l'instruction publique en Italie aux temps barbares* (dans *La civilisation au V<sup>e</sup> siècle*, t. II, p. 353).

<sup>1</sup> Louis Veuillot, *Vie de Jésus-Christ*.

III. — C'était en effet à l'évêque qu'appartenait la haute surveillance des écoles jusqu'en 1789 : à lui de donner des lettres de régence aux recteurs d'école, même laïcs, que la communauté des habitants avait choisis, et il ne les donnait qu'après un examen sérieux d'instruction et de bonnes mœurs ; à lui de s'enquérir par ses grands vicaires et ses doyens ruraux du bon état de l'école, de la tenue des enfants, de leur capacité et du profit qu'ils faisaient en leurs études, des abus qui pouvaient se glisser, et, au besoin, de destituer les régents.

Aussi, en relations constantes avec l'autorité ecclésiastique et le curé, le recteur partageait le respect que l'Eglise inspirait dans ces populations à la foi vive : on l'appelait souvent dans les actes « honorable homme ; » à l'église, il occupait la première place après le curé ; et l'Assemblée du clergé de 1685 voulait qu'on lui donnât les honneurs même avant les seigneurs des paroisses.

Leur condition matérielle était parfois assez précaire, comme celle des curés du reste, mais souvent aussi, grâce à la bonne renommée que la surveillance constante de l'autorité ecclésiastique entretenait, ils devenaient assez riches pour acheter, en quittant leur régence, des offices considérables, par exemple de notaire, de chirurgien, de greffier.

IV. — C'est surtout à partir du <sup>xvii</sup>e siècle que les documents nous permettent d'assister aux efforts de l'Eglise pour propager les écoles primaires. Le Concile de Trente s'en occupait, et, à sa suite, une foule de conciles provinciaux en pressaient l'établissement dans toutes les paroisses : Narbonne, Rouen, Aix, Tours, Cambrai, Bourges, Bordeaux. Ces deux derniers insistaient sur l'éducation et l'instruction qu'on devait donner même aux filles, car, si l'instruction des filles a été moins soutenue que celle des garçons, il ne faut pas croire qu'elle ait été abandonnée ; même aux époques les plus reculées, elles eurent leurs écoles tantôt dans les monastères, tantôt dans les paroisses.

Les conciles provinciaux devenus plus rares furent remplacés par les assemblées du clergé, dont les actes témoignent d'une grande sollicitude en faveur des écoles. Combien de plaintes sur les lèvres des évêques, pour déplorer le mauvais vouloir et l'hostilité même de plusieurs intendants, pour déplorer l'ignorance qui envahit les campagnes à la suite de guerres trop nombreuses ! De combien d'exhortations sont remplis les synodes diocésains qui se réunissent partout, adressées soit aux curés, soit aux personnes riches, soit aux âmes dévouées !

Et l'histoire dit que toutes ces recommandations ne restèrent pas à l'état de lettre morte : innombrables sont les curés, vicaires, ou diacres, ou clercs inférieurs qui se font maîtres d'écoles ; immenses sont les privations que le clergé s'impose pour doter convenablement les écoles et assurer leur marche régulière. « Quand, après les dévastations produites par les guerres civiles ou

étrangères, dit Fayet, inspecteur d'académie, les ressources manquaient pour l'entretien des écoles, l'Eglise faisait appel non pas au budget, mais à la charité du clergé et des fidèles qui volontairement s'empressaient de rétablir peu à peu les ressources anéanties par la guerre ou les désordres civils <sup>1</sup>. » Ici on donne une maison, là on fonde une rente, un autre lèguera toute sa fortune et tous ses biens pour l'instruction des enfants, ailleurs un autre fournira les livres de classe ou les récompenses aux enfants studieux. Dans la Haute-Marne, sur 80 maisons d'école, 45 avaient été offertes par le clergé ; et sur 28,200 livres de rente spécialement affectées à cet objet, 16,730 avaient été fondées par des gens d'Eglise. Dans le Maine, 80 fondations sur 180 leur étaient dues ; à Reims, à Rouen, dans l'Orléanais, presque partout, c'est la même libéralité en faveur de l'instruction.

Il n'est pas jusqu'aux fabriques des églises qui ne voulussent coopérer à cette œuvre aussi bien qu'elles payaient les dépenses du culte : le culte de Dieu et l'instruction de la jeunesse semblaient aller de pair ; au témoignage de Romme, président du Comité d'instruction publique sous la Convention, la plupart des fabriques s'imposaient des sacrifices pour les maîtres des petites écoles.

V. — Donner son argent et son bien, c'est beaucoup ; se donner soi-même est infiniment plus, et se donner soi-même est la perfection de la religion chrétienne. Il y eut en faveur des écoles de vrais dévouements, il y eut des âmes qui, par vertu, pour obéir à la voix du Christ, se sacrifièrent totalement et voulurent consacrer leur vie entière à cette œuvre de miséricorde.

Nous ne parlerons pas des dévouements individuels : ils sont légion, et les quelques noms qui ont surnagé sur le fleuve de l'oubli des hommes ne sont rien à côté des sacrifices inconnus, des holocaustes cachés et vus par Dieu et par les anges de ces petits enfants. On n'a pourtant pas encore oublié J.-J. Olier, A. Bourdoise à Paris et Charles Demia à Lyon, ni en Lorraine Mgr Drouas, évêque de Toul, Vatelot, Moije, Galland.

Des congrégations religieuses s'établirent dans tous les coins de la France pour l'instruction du peuple ; et ce que nous dirons de la France, il faudrait le dire des autres pays, même de l'Allemagne protestante où les « Frères de la vie commune » avaient créé la vraie école populaire dès le <sup>xv</sup>e siècle. Plus de cinquante ordres de femmes paraissent en moins d'un siècle et demi, aux noms variés, aux costumes divers, mais animées du même esprit et poursuivant le même but : Filles de la congrégation de Notre-Dame (de saint Pierre Fourier), Filles de la Charité, de la Providence, de la Croix, de l'Enfant-Jésus, du Calvaire, de Sainte-Marthe, de la Visitation, etc... ; et parmi leurs communautés, « plusieurs centaines

<sup>1</sup> Fayet, *Recherches sur les écoles de la Haute-Marne*, p. 309.



étaient des maisons d'éducation, un très grand nombre donnaient gratuitement l'enseignement primaire. » C'est Taine lui-même qui est obligé de l'avouer <sup>1</sup>.

Les congrégations d'hommes furent plus rares, car plus facile était le recrutement d'instituteurs laïcs dans les conditions voulues de capacité et de vertu. Il y avait eu les Clercs des écoles pieuses, les Lazaristes, les Doctrinaires; plusieurs essais furent tentés par Charles Démià à Lyon, par saint Pierre Fourier, par le P. Barré, mais aucun ne parvint à égaler ces humbles Frères de la doctrine chrétienne institués par l'abbé J.-B. de la Salle, chanoine de Reims (1684). « A sa voix, une phalange d'hommes surgit, modeste et dévouée, pour aller porter aux enfants du peuple les premiers éléments de la connaissance sous la livrée du sacrifice, » et leur devise semble avoir été cette parole qu'écrivait Benoît XIII dans la bulle d'approbation de l'Institut (1724) : « L'ignorance est la source de tous les maux. *Ignorantia omnium origo malorum.* »

La canonisation du saint fondateur couronne aujourd'hui son œuvre d'une auréole de gloire plus éclatante que la gloire attachée au nom de ses enfants par les générations de ces deux derniers siècles. En 1789, ils étaient déjà au nombre de mille, répandus dans toutes les provinces, et les services qu'ils rendaient alors au peuple sont hautement proclamés par la haine que leur vouaient Voltaire et les philosophes <sup>2</sup>.

Ces fameux philosophes voyaient en eux des adversaires, des amis du peuple, et ne supportaient pas leur dévouement à l'instruction des classes populaires qu'ils condamnaient dans leurs écrits. N'est-ce pas La Chalotais qui écrivait : « Le bien de la société demande que les connaissances du peuple ne s'étendent pas plus loin que ses occupations ? » S'il y a une part de vérité dans ces paroles, — une enquête officielle l'a démontré <sup>3</sup>, — faut-il les généraliser comme le philosophe, et surtout comme son ami Voltaire, à qui il avait soumis son livre : « Je trouve, répondait celui-ci, je trouve toutes vos vues utiles. Je vous remercie de proscrire l'étude chez les laboureurs... Envoyez-moi surtout des frères ignorants pour conduire mes charrues et pour les atteler. » Les pères et grands-pères de la Révolution n'admettaient pas même l'instruction du peuple. Faut-il s'étonner que cette Révolution, selon le mot d'André Chénier, « ait tout combiné pour anéantir l'instruction publique ? »

Ecole gratuite, obligatoire, laïque, tel est l'idéal moderne. L'école gratuite, on l'avait par l'Eglise autant que les conditions matérielles le permet-

taient. L'école obligatoire, le clergé y poussait de toutes ses forces et parfois, dans les villes, les compagnies de charité faisaient de la fréquentation de l'école la condition de l'assistance des familles (par exemple à Rouen, Lille, Lyon). On n'avait pas l'école laïque : c'est tout ce que 89 a inventé, et, à en juger par les fruits de l'école sans Dieu, on ne saurait guère s'en louer.

VI. — Le XIX<sup>e</sup> siècle a vu une multitude de dévouements fleurir dans le champ de l'instruction. Nombreuses sont encore les congrégations qui se sont destinées à ce labeur caché : en 1860, il y en avait déjà dix-huit pour les Frères et beaucoup plus pour les Sœurs. Des œuvres se sont fondées dans le même but dans plusieurs grandes villes ; des sacrifices immenses ont été faits et se font pour soutenir les écoles libres après qu'une législation antireligieuse, et en même temps antipopulaire, a voulu empêcher l'Eglise de suivre « le sentiment de son profond et immortel amour pour le peuple, et aussi de sa haute et prévoyante sollicitude pour la société tout entière <sup>4</sup>, » tout en continuant de l'accuser d'obscurantisme.

Malgré ce combat acharné contre son action bienfaisante, l'Eglise tient encore aujourd'hui sa place et son rang : ceux qu'elle instruit dans ses écoles ne le cèdent en rien aux autres pour la science, et les meilleures places dans les concours leur appartiennent. Quant à l'éducation, elle a été et elle reste toujours sans rivale ; on a parlé de la faillite de l'école comme de la banqueroute de la science : les ennemis de l'influence qu'on appelle dédaigneusement cléricale sont forcés d'avouer qu'ils ont fait fausse route et que les écoles ouvertes sous l'inspiration de leurs adversaires catholiques l'emportent pour l'éducation et la formation morale, comme pour le dévouement des maîtres <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Mgr Dupanloup.

<sup>2</sup> G. de Lamarzelle, *La crise universitaire d'après l'enquête de la Chambre des députés* (Correspondant, 10 février 1900) ; — A. de Mun, *La loi des suspects* (1900) ; — P. Fesch, *La faillite de l'enseignement gouvernemental* (Paris, Brugué, 1900). — Ces ouvrages n'ont que quelques détails sur l'instruction primaire.

Voir : Léon Maître, *Les écoles épiscopales et monastiques de l'Occident, 768-1180* (Paris, 1866) ; — abbé E. Allain, *L'instruction primaire en France avant la Révolution* (Paris, 1881) ; *La question d'enseignement en 1789 d'après les cahiers* (Paris, 1886) ; — Thomassin, *Discipline de l'Eglise*, 4<sup>e</sup> partie ; — A. Babeau, *Le village sous l'ancien régime*, p. 299-318 ; — G. A. Prévost, *L'Eglise et les campagnes au moyen âge*, p. 142-159. — L'Ami a indiqué bon nombre d'ouvrages en 1899 et 1900 ; voir aussi ses articles sur la liberté d'enseignement (1899).

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 30 julii 1902.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis.*

Le gérant : J. MAITRIER.

<sup>1</sup> Taine, *La Révolution*, t. I, p. 217.

<sup>2</sup> Guibert, *Saint Jean-Baptiste de la Salle.*

<sup>3</sup> Enquête ordonnée par la Chambre des députés et faite par une Commission officielle que présidait M. Ribot. (Cf. *Correspondant* du 10 février 1900, p. 445-465 ; et le volume qui expose les résultats et les conclusions de la commission d'enquête : *La réforme de l'enseignement secondaire*, par Alex. Ribot, 3 fr. 50, Paris, Colin).

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Sermon pour la Nativité de la sainte Vierge.** — Les gloires de la naissance de Marie, 593.

**Entretiens sur les évangiles du dimanche.** — XL. 13<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte : La guérison des dix lèpreux, 596. — XLI. 14<sup>e</sup> dimanche : Les biens temporels, 600.

**Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion**, par un curé de campagne. — *Troisième partie : Les Sacrements.* — IV. Le baptême, 603.

**La journée chrétienne, Allocutions à des jeunes filles.** — XVI. Le chapelet, 605. — XVII. Les plaisirs, 606.

**Sermon dans une chapelle de religieuses.** — La vie religieuse, 609.

**Nouvelles conférences aux femmes chrétiennes.** — XLII. *Pour la fête de saint Augustin :* De bon fils grand évêque, 614.

**Réflexions sur des paroles du Propre des messes du dimanche.** — XLII. 14<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte, 618. — XLIII. 15<sup>e</sup> dimanche, 621.

## SERMON POUR LA NATIVITÉ DE LA SAINTÉ VIERGE

### LES GLOIRES DE LA NAISSANCE DE MARIE

Multi in ejus nativitate gaudebunt. (Luc, I, 14),

Mes frères,

Si l'ange Gabriel assure à Zacharie que la naissance de son fils Jean-Baptiste devait être célébrée avec allégresse, à combien plus forte raison le monde catholique devait-il se réjouir à la naissance de Marie. Quel spectacle, en effet, plus digne du ciel et de la terre ? On se réjouit grandement quand vient au monde un enfant royal, et la foule des courtisans s'empresse autour de son berceau ; mais quelque hommage qu'on lui rende il y est insensible, et de plus, conçu dans le péché, il n'est devant Dieu qu'un enfant de colère, digne de malédiction. Marie, au contraire, est déjà en naissant l'objet des complaisances divines, la fille bien-aimée du Très-Haut, comblée de ses bénédictions les plus abondantes, et enrichie de tous les dons du Saint-Esprit.

Si nous considérons Marie en elle-même, son élection, ses grâces, ses vertus, sa sainteté, ses privilèges, tout est sujet d'admiration pour les anges eux-mêmes. « Quelle est celle-ci, se disent-ils l'un à l'autre, qui s'élève comme l'aurore, belle comme la lune, brillante comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille ? *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata ?* »

Si nous considérons les rapports de Marie avec nous, elle est notre reine, notre avocate, notre es-

pérance, notre vie, *vita, dulcedo, spes nostra*. Elle est, selon le langage des saints Docteurs, notre caution auprès de Dieu, notre médiatrice auprès du Médiateur, la désirée des nations, et selon saint Augustin la grande affaire des siècles.

Tels sont les titres glorieux et les augustes prérogatives de la Vierge Marie, dès son berceau. Elle n'est pas encore mère de Dieu, dans l'idée des hommes, mais elle l'est déjà dans les décrets éternels. Aussi, dès ce moment, toutes les intelligences célestes s'empressent-elles de lui rendre leurs hommages comme à leur souveraine. Serions-nous moins empressés nous-mêmes qui avons tant à espérer d'elle ? Et si les grands du monde regardent chaque année le jour de leur naissance comme un jour de fête qu'ils aiment à signaler par des grâces et par des libéralités extraordinaires, pensons-nous que Marie soit en ce jour moins libérale envers ceux qui célébreront pieusement le mystère de sa naissance ?

Et pour vous y encourager, mes frères, permettez-moi de vous conduire en ce jour auprès du berceau de notre auguste Reine et d'y méditer à la fois les circonstances merveilleuses qui ont précédé sa naissance, les dons extraordinaires qui l'accompagnent, et les splendeurs qui doivent la suivre. *Ave Maria.*

### I

Aussitôt que notre premier père se fut rendu coupable, la première pensée de Dieu fut pour le Sauveur qu'il devait lui envoyer, la seconde pour la Vierge qui devait enfanter ce Sauveur. Adam, honteux et confus, essaie de se dérober à la colère du Créateur, et forcé de comparaître devant lui, il courbe le front pour entendre la sentence qu'il a méritée ; mais elle ne sera pas inexorable pourtant, et l'image d'une libératrice entrevue dans le lointain des âges lui permettra une consolation et une espérance. Dieu annonce au serpent qu'il y aura guerre ouverte entre lui et le fils de la femme, et que celle-ci un jour lui brisera la tête : *Ipsa conteret caput tuum*. Ainsi, mes frères, la gloire singulière de Marie est d'avoir été annoncée au monde en même temps que Jésus et d'être avec lui l'objet de toutes les prédictions des prophètes.

Puis, à mesure que les siècles se déroulent, ces prophéties deviennent plus nombreuses et plus claires. C'est d'elle qu'il s'agit quand Dieu annonce à Abraham, à Isaac, à Jacob, à David, que de leur race naîtrait un Sauveur. C'est d'elle que parlait le prophète Isaïe lorsqu'il disait qu'il sortirait de la race de Jessé une verge qui donnerait une fleur admirable sur laquelle l'Esprit de Dieu se reposerait ; et ailleurs, qu'une vierge concevrait et enfanterait un fils qui serait appelé Emmanuel. C'est d'elle encore que parlait le vieux Jérémie quand il s'écriait dans un transport d'enthousiasme : « Ecoutez le miracle nouveau que Dieu fera parmi vous : Une femme renfermera dans son sein un homme extraordinaire, doué de toute sa raison sous le voile de l'enfance. » Et



Daniel à son tour l'aperçoit comme une grande montagne d'où se détache sans la main des hommes une petite pierre qui brise la puissance des empires de la terre.

Les Saints Pères ont vu des symboles de Marie dans l'arche de Noé, dans la colombe qui y revient avec une branche d'olivier, et dans l'arc-en-ciel. Au temps de Moïse, le buisson ardent où Dieu se cache et qui brûle sans se consumer, la colonne de nuées dont il s'enveloppe pour guider son peuple vers la terre de promesse, l'arche d'alliance où il manifeste sa présence, le vase d'or qui contient la manne, la verge d'Aaron qui fleurit sans racines et qui donne du fruit, la toison de Gédéon, la nuée d'Elie, voilà tout autant d'emblèmes de la Vierge qui devait porter le Créateur dans son sein béni.

Le divin Rédempteur a eu pour figures tous les justes de l'Ancien Testament ; ainsi Marie eut ses avant-courrières en qui Dieu s'est en quelque façon essayé à produire le plus beau de ses ouvrages. Tel un artiste qui a conçu le plan d'un édifice destiné à immortaliser son génie : il en esquisse tantôt le dôme et tantôt le portail, et ses amis devinent qu'il prépare quelque chose de plus grand que tout ce qu'il a fait jusque-là. On peut dire que toutes les femmes célèbres en Israël ont eu, par leurs vertus ou par leurs services, des traits frappants de ressemblance avec la Reine du ciel. Notons d'abord que beaucoup de grands précurseurs du Messie sont nés de femmes naturellement stériles. Telles furent Sara, mère d'Isaac ; Rébecca, mère de Jacob ; Rachel, mère de Joseph ; les mères de Samson, de Samuel et enfin Elisabeth, mère de saint Jean-Baptiste. A ces noms illustres joignez Marie, la sœur vierge de Moïse, qui veille sur le berceau du futur libérateur d'Israël et le délivre des poursuites d'un roi cruel ; Judith fameuse par sa beauté, plus fameuse encore par son courage et par sa chasteté. Ajoutez-y Débora la prophétesse qui envoie Barac à la défaite de Sisara et le soutient par sa présence dans le combat, et Jahel qui achève la victoire en perçant la tête du général ennemi. Mais la plus remarquable figure de Marie est sans contredit Esther. Plus rapprochée d'elle, elle devait, en effet, lui ressembler davantage, comme les feuilles blanchissent et semblent vouloir se transformer en pétales à mesure qu'elles s'élèvent sur leur tige et se rapprochent de la fleur.

C'est ainsi que Marie a rempli de sa gloire les siècles qui l'ont précédée ; c'est ainsi qu'elle a été désirée des hommes, attendue des anges, prédestinée de Dieu. Quelle marche triomphante ! quelle splendeur ! quelle pompe vraiment divine ! Serait-il donc possible qu'après avoir été associée de la sorte au Messie, dans les figures et les ombres de la loi, Marie ne participe point à sa puissance sous le règne de la grâce ? Eh quoi ! cette aurore qui s'est levée si belle et si radieuse sur le monde, au premier jour, n'aurait-elle grandi d'heure en heure, ne serait-elle arrivée à la suprême splen-

deur du midi que pour s'éclipser tout à coup comme un feu follet qui trace d'abord dans l'espace un sillon lumineux, puis va se plonger et s'éteindre dans la première eau stagnante ? Non, non, ce serait une incohérence, un manque de proportion dans l'œuvre de Dieu par excellence ; le piédestal serait trop haut et trop borné pour la statue ; Marie ressemblerait à une belle idole que l'on encense, mais que personne ne redoute, dont personne n'attend rien, ou à ces rois qu'on paraît adorer dans les cérémonies et qui ne peuvent donner le plus petit ordre au dernier de leurs serviteurs, ni secourir les malheureux.

A ce premier titre de gloire s'en vient joindre un autre : la noblesse de ses ancêtres. Son père Joachim était du sang de David ; sa mère Anne était fille de Mathan, prêtre de Bethléem, de la tribu de Lévi et de la famille d'Aaron, de laquelle seule on tirait les prêtres parmi les Juifs. En sorte que le sang royal et la famille sacerdotale se trouvent heureusement réunis dans la personne de Marie. Voilà, mes frères, à quelle race appartenait l'enfant de bénédiction dont nous célébrons aujourd'hui la naissance ; et c'est ainsi que la noblesse de ses aïeux ajoutait une gloire nouvelle à toutes les gloires qu'elle puisait dans le passé.

## II

Mais ce n'est pas tout. Le ciel accomplit un prodige pour donner Marie à la terre. En effet la tradition catholique nous apprend que la mère de Marie était stérile et avancée en âge. Depuis longtemps Joachim et Anne avaient perdu l'espoir de donner au monde le Sauveur d'Israël. Ils ignoraient également que sa mère serait leur fille ; désormais résignés à la volonté divine, ils attendaient en paix la fin de leur terrestre pèlerinage, et se consolaient dans les saintes pratiques de la piété, de ne pouvoir être un jour comptés parmi les ancêtres du Messie. Cependant le Seigneur fixa son regard sur la demeure obscure des deux saints époux et la femme stérile porta son fruit en sa vieillesse. Dieu, qui glorifiait ainsi à l'avance la naissance de Marie, voulait par ce premier miracle, dit saint Jean Damascène, préparer les hommes au miracle qu'il devait opérer plus tard en unissant en Marie la gloire de la virginité aux joies de la maternité divine.

Ce fut donc une gloire pour la vierge de Nazareth de compter parmi ses aïeux des rois aussi recommandables par leur piété que par leur valeur, des patriarches, des prophètes pleins de foi, de zèle et de courage ; mais ce qui l'exalte par-dessus tout, ce n'est ni l'illustration des aïeux, ni leur grandeur, ni leurs actions d'éclat, c'est qu'après avoir été conçue sans péché elle naît dans la grâce et la sainteté.

Quoique issue de famille royale, elle ne naît pas, comme les grands du monde, dans le faste et dans la splendeur, et pourtant sa naissance, tout obscure qu'elle paraît, est préférable à celle des prin-

ces et des rois, car nul d'entre eux qui n'ait été conçu dans le péché, *in peccatis concepit me mater mea*, qui ne soit né dans l'inimitié de Dieu, au lieu que Marie exempte de la tache du péché originel est déjà en naissant l'objet des complaisances divines, la fille bien-aimée du Très-Haut, comblée de ses bénédictions les plus abondantes et enrichie de tous les dons du Saint-Esprit. Quel privilège unique et quel triomphe admirable d'entrer ainsi sur la scène du monde non comme les autres enfants d'Adam avec le titre de pécheresse, mais avec la grâce et l'amitié de Dieu ! d'y entrer plus pure que les anges, plus sainte, plus parfaite, plus accomplie que tous les élus !

Outre l'exemption du péché originel, la fille de Joachim jouit d'une autre prérogative non moins extraordinaire : c'est qu'elle parut au monde avec l'usage parfait de la raison. Les Saints Pères et les Docteurs de l'Eglise nous affirment en effet qu'il n'en fut pas de Marie sanctifiée dès le sein de sa mère comme des autres enfants d'Adam lorsqu'ils sont sanctifiés par le baptême ; leur raison imparfaite et enténébrée n'est pas encore en liberté d'agir, ni leur cœur en disposition de former quelque sentiment ; il leur faut le secours d'une bouche étrangère et ils ne peuvent rien par eux-mêmes. Qu'il en est bien autrement de Marie ! En naissant elle se trouve déjà au-dessus des faiblesses de l'enfance. Dès ce moment elle connut son Créateur, le reconnut pour son souverain Maître et Père, l'adora, le bénit, se consacra à lui et inaugura dès lors cette série d'actes des plus éminentes vertus qui devait chaque jour s'accroître et ne finir qu'avec sa vie. Elle parut à la vérité avec toutes les faiblesses de notre nature, car toute la gloire de la fille du Souverain Roi était cachée dans l'intérieur de son âme, *omnis gloria ab intus*, mais aux yeux de la Cour céleste elle l'emportait en pureté et en éclat sur les plus brillants séraphins. Et pendant que les trois personnes de la Sainte Trinité contemplaient avec amour cette petite enfant privilégiée, pendant que les Anges, les Archanges, les Trônes, les Dominations, toutes les hiérarchies de la Cour céleste s'empresaient autour de ce saint berceau pour se prosterner devant leur reine, le monde ignorant le trésor qu'il possédait, passait invisible et silencieux.

On croit généralement que la Bienheureuse Vierge naquit un samedi, aux premières lueurs de l'aurore. En cet instant, dit saint Bernard, les démons, dont les cohortes nombreuses couvraient la terre, s'enfuirent épouvantés dans leurs ténébreux abîmes, et jamais l'apparition d'une puissante armée ne causa tant de frayeur à des ennemis surpris. Depuis ce temps, Marie n'a rien perdu de son prestige ni de sa puissance ; son nom, prononcé pieusement, est toujours un talisman plein de vertu contre les assauts de Satan et de ses nombreux satellites. Aussi voudraient-ils le bannir de nos lèvres et de nos cœurs. Ils aiguissent contre nous leurs pointes et leurs sarcasmes, mais ils tremblent au fond de leur cœur lorsqu'ils l'enten-

tendent sortir, frémissant comme un cri de guerre, des poitrines enthousiastes de nos légions de pèlerins. Ah ! ils sentent que leurs efforts viennent échouer impuissants contre ceux qui répètent un tel cri d'espérance et d'amour ; car un peuple qui se donne à Marie, qui lui voue son amour, qui court à ses autels, est un peuple qui ne saurait périr, *servus Mariæ nunquam peribit*.

### III

C'est un usage parmi les hommes d'apprécier la naissance d'un enfant sur le sort que l'avenir lui offre et sur les destinées probables qui l'attendent. Si l'enfant qui vient de naître doit continuer une famille riche et puissante, il transmettra à la postérité un nom que ses aïeux rendirent célèbre. S'il doit surtout porter le sceptre et gouverner des peuples, alors sa naissance est un sujet de félicitations et de réjouissances publiques ; la voix de la renommée l'annonce au monde, et les nations ne tardent pas à savoir qu'il leur est né un nouveau maître.

Or, mes frères, dites-moi si elle doit être célébrée à l'égal des plus grands événements, la naissance de celle qui devait être un jour la mère de Dieu, la gloire du ciel, l'espérance de la terre, la terreur de l'enfer et la reine des élus !

C'est d'elle que naîtra Jésus, le Rédempteur du monde, *de quâ natus est Jesus*. Ce mot dit tout. C'est la plus belle fonction que l'avenir réserve à l'enfant que nous honorons en ce jour. Ah ! si Marie doit être la mère de Dieu même, ne me citez plus en sa faveur d'autre titre de gloire. Ne me parlez plus des prophéties qui l'ont décrite par avance, ni du sang royal qui coule dans ses veines, ni des privilèges qui comme des dons princiers sont déposés sur son berceau. Elle doit être la mère de Jésus, là est toute sa gloire. De même qu'on grava pour toute épitaphe sur la tombe du fondateur de la dynastie carolingienne : « Cl-gît Pépin, père de Charlemagne, » de même gravez sur le berceau de Marie ces simples mots : « *De quâ natus est Jesus*, » et cela suffira à sa louange.

La naissance de Marie annonce donc et promet celle de Jésus. Le temps vient, dit le Seigneur, où je susciterai à David un germe saint qui poussera de lui-même, miraculeusement conçu d'une vierge ; et cette vierge incomparable c'est celle dont nous célébrons en ce jour l'apparition. Oh ! si le Créateur du monde qui a formé l'homme et qui a donné l'origine à toutes choses, daigne s'occuper de toutes les autres créatures à leur entrée dans la vie, quels soins ne doit-il pas apporter quand il s'agit d'une créature si parfaite et qui doit être en réalité le chef-d'œuvre de ses mains ! Oui, un chef-d'œuvre, car c'est le *tabernacle de Dieu avec les hommes*, et quand il daignera descendre au milieu d'eux, il aura pour mère l'enfant bénie que nous voyons naître aujourd'hui.

Que cette naissance, mes frères, est glorieuse pour Marie, puisqu'elle est accompagnée d'une si



sublime prérogative ! Mais en même temps combien elle est avantageuse pour nous ! Car si Marie vient au monde pour être la mère d'un Dieu, elle annonce le salut à tout l'univers, puisque le fils dont elle doit être la mère est destiné à racheter tous les hommes. C'est une aurore qui précède le Soleil de justice, lequel doit dissiper les ténèbres du péché et rendre la vie à ceux qui sont assis à l'ombre de la mort. Si Marie vient au monde pour être la mère d'un Dieu, elle sera aussi la mère des hommes, et par voie de conséquence leur avocate, leur protectrice auprès de Celui qui l'a élevée à une si haute dignité. Nulle créature ne touche de si près à Dieu ; Dieu, dit saint Paul, n'a jamais dit à aucun ange : « Vous êtes mon fils, c'est moi qui vous ai conçu, enfanté, nourri. » Cette gloire n'appartient qu'à Marie ; elle est donc parmi les créatures la seule qui puisse se glorifier d'être *parente* de Dieu, au sens le plus rigoureux et au degré le plus sacré. Aussi l'appelle-t-il son élue, sa parfaite, son immaculée, son unique. De là son crédit et sa puissance d'intercession. De plus, étant mère de l'héritier de l'univers, elle a des droits sacrés sur l'héritier et sur son héritage. Mère du Rédempteur des âmes, elle a fourni au Fils de Dieu le prix de notre rançon, c'est-à-dire le sang précieux par l'effusion duquel il nous a délivrés de la sentence de l'enfer et de la mort ; et comme il ne peut lui restituer ce prix, il doit, en bonne justice, partager avec elle les droits qu'il a acquis ainsi, et lui céder celui qu'elle ambitionne uniquement, je veux dire le droit de faire miséricorde, de guérir et de sauver.

Concluons donc en disant que le pouvoir de Marie doit être en rapport avec sa dignité. Or, sa dignité est en un sens infinie, selon saint Thomas, donc son pouvoir doit être sans bornes. Si Marie aime les hommes, si elle désire leur bonheur, elle doit pouvoir les secourir en reine ; il faut que ses désirs et ses prières soient des lois au ciel, autrement la gloire dont elle jouit, la place qu'elle occupe et qu'il expose aux yeux de toute créature, ne serviraient qu'à mieux faire ressortir son impuissance et à la couvrir de confusion.

Non, mille fois non, il n'en est pas ainsi ! Marie est une reine en même temps qu'une mère, et sa puissance est égale à sa bonté. Prions-la donc avec confiance, et elle nous exaucera ; recommandons-lui toutes nos nécessités, nos misères, nos faiblesses, et elle viendra sûrement à notre secours, et il sera vrai une fois de plus de chanter avec l'Eglise : « Votre nativité, ô Vierge, est l'annonce d'une grande joie pour tout l'univers. *Nativitas tua, Dei Genitricis Virgo, gaudium annuntiavit universo mundo.* » Amen.

## ENTRETIENS SUR LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

XL

### 13<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte

#### LA GUÉRISON DES DIX LÉPREUX

La fête de Pâques étant proche, Notre-Seigneur se rendit à Jérusalem. Comme il entra dans un village dont l'Evangile ne dit pas le nom, dix lépreux se présentèrent à lui.

C'est encore aujourd'hui la coutume en Orient que ces malheureux se réunissent et vivent ensemble, errant le long des chemins, à l'entrée des bourgs. Ils associent leur commune misère pour échapper au supplice de l'isolement, non moins terrible que leur infirmité même. Les voyageurs ont parfois de la peine à se débarrasser de leurs importunités<sup>1</sup>.

L'évangile de ce jour renferme de hautes leçons. Il nous apprend qu'il faut : 1<sup>o</sup> prier Jésus avec foi, 2<sup>o</sup> suivre ses ordres avec obéissance, 3<sup>o</sup> recevoir ses bienfaits avec reconnaissance.

#### I. — Prier Jésus avec foi.

Les lépreux à la vue de Jésus sentent naître en eux le sentiment de l'espérance. Admiron l'esprit de foi qui les inspire lorsqu'ils invoquent son tout-puissant secours.

1<sup>o</sup> Et d'abord la prière faite avec foi est une prière *humble*. Les infortunés qui sollicitent du Sauveur leur guérison ne s'approchent pas de lui avec une orgueilleuse familiarité. Mais ils se soumettent humblement à la loi qui les force de se tenir éloignés du reste des hommes : *Qui steterunt a longe*. Ainsi, à la pensée de la grandeur de Dieu et de nos propres misères, nous nous jugeons indignes de paraître devant lui. « Retirez-vous de moi parce que je suis un pécheur » (Luc, v, 8), s'écrie saint Pierre quand le miracle de la pêche miraculeuse lui a révélé la puissance et la sainteté de Jésus. — « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison » (Matth., viii, 8), répond le centurion au divin Maître lorsqu'il lui annonce qu'il va porter la guérison à son serviteur malade. Une sainte frayeur, une sorte d'épouvante sacrée saisit tous ceux à qui Dieu se manifeste d'une manière sensible.

Qui sommes-nous en effet pour affronter cette face redoutable ? Néant et péché, néant devant sa

<sup>1</sup> « Le 30 avril 1862, raconte un pèlerin, arrivés à Naplouse, la Sicheim biblique, nous établissons notre campement vers l'une des portes de la ville, au milieu d'un bouquet de sycomores et de lauriers-roses. Quelques instants après, une bande d'au moins trente lépreux venait faire le siège de nos tentes, demandant le *baschisch* à nos drogman, avec menace de punir un refus par leur dangereux contact. Il nous fallut leur faire l'aumône, le fouet à la main, seul moyen de prévenir des accidents irréparables. » (*Journal de voyage en Orient*, par le prince E. de Beauffremont-Courtenay).

grandeur, péché devant sa sainteté, voilà tous nos titres, qui ne nous donnent droit qu'à l'oubli et au rebut, au mépris et au châtement ; et c'est avec de pareils droits que nous sollicitons ses grâces et son amour. Ah ! humilions-nous, faisons-nous petits devant Dieu quand nous le prions. Reconnaissons-nous indignes de parler à sa très sainte Majesté, indignes d'être exaucés par son infinie bonté. Plus notre prière s'abaisse, plus elle s'élève ; plus elle semble descendre aux profondeurs du néant, plus elle monte vers le ciel et pénètre dans les mystérieux abîmes de la miséricorde divine. « *Oratio humilientis se, nubes penetrabit.* » (Eccli., xxxv, 24).

2<sup>o</sup> C'est une prière *fervente*. « Les lépreux voyant Jésus, dit l'Evangile, *levaverunt vocem*, ils élevèrent la voix. » Et nous, élevons-nous la voix quand nous prions ? La science nous apprend que l'intensité des sons est proportionnelle à celle des sentiments qu'ils expriment. L'émotion crie, tandis que l'indifférence parle bas ou se tait. La voix monte quand l'âme s'élève ; quand celle-ci se reploie, la voix aussi retombe. La ferveur est la qualité essentielle de la prière. On ne prie pas quand ce n'est pas le cœur qui prie, dit saint Augustin, et Dieu n'écoute que le cœur.

Et, en effet, lorsque nous paraissions devant Dieu, tièdes, languissants et inattentifs, que nous exposons nos besoins comme des besoins étrangers, qu'il semble que l'affaire que nous traitons n'est pas la nôtre, que nous laissons parler notre langue sans y joindre les mouvements religieux d'un cœur touché, que faisons-nous ? Nous choisissons les yeux de Dieu pour le rendre témoin des égarements d'un esprit distrait et des tiédeurs d'un cœur infidèle ; nous venons nous mettre en sa présence pour lui dire que nous ne l'aimons pas ; nous nous prosternons à ses pieds pour ne point penser à lui ; en un mot, nous l'irritons au lieu de nous le rendre propice.

Qu'est-ce qui rend la ferveur obligatoire dans la prière ? C'est d'abord la souveraine majesté du Dieu qui nous permet de paraître en sa présence. Les hommages tièdes sont indignes de lui. Les ardeurs de la sainte dilection doivent embraser notre âme quand nous parlons à Celui en qui la sagesse, la bonté, la puissance, tout est infini. — C'est secondement le prix des grâces que nous demandons. Quoi ! nous sollicitons des biens éternels, les promesses de la vie future, la possession immortelle de Dieu, et nous demandons froidement, distraitemment, avec indifférence, ces biens inestimables ? N'est-ce pas déclarer ou qu'on les estime peu, ou qu'on n'espère point les obtenir ? Toutes les aspirations de notre âme devraient nous emporter vers des biens si précieux. — C'est troisièmement enfin la nature même de la prière. La prière est un commerce tendre avec Dieu : pouvons-nous y être tout de glace ? C'est la considération de ses perfections suprêmes : pouvons-nous les contempler sans en être touché ? C'est au fond de nos esprits et nos cœurs le souvenir, le sentiment de ses

bienfaits opposés à nos ingratitude : n'y a-t-il pas là de quoi exciter en nous les plus vives émotions de la piété, de la reconnaissance, du repentir ? Tout nous apprend donc à prier avec ferveur, et, sans cette condition, la prière n'est plus ou qu'un mépris du Seigneur, ou qu'une occupation inutile d'un esprit oisif et immortifié.

3<sup>o</sup> C'est une prière *éclairée*, et cela pour deux raisons. a) Les lépreux de l'Evangile, pour obtenir du Sauveur leur guérison, lui adressent ces paroles : « Jésus notre maître, *ayez pitié* de nous, » et ainsi ils rendent hommage à cette grande vérité chrétienne, à savoir, que toutes les grâces sont des dons gratuits de la munificence céleste. Oui, qu'il s'agisse des biens naturels comme la vie, la santé, les richesses, les événements heureux de l'existence, ou qu'il s'agisse des biens surnaturels, de ces influences mystérieuses qui éclairent l'âme, la touchent, la purifient, la perfectionnent, la fixent dans le bien, en tout cela il faut voir des effusions de la libéralité divine ouvrant spontanément en notre faveur les trésors de son amour.

Que de fois, ô mon Dieu, j'ai oublié en pratique ce principe fondamental de la vie spirituelle ! J'ai mesuré l'élévation à laquelle je croyais mon âme parvenue pour voir si bientôt j'atteindrais jusqu'à vous. Je vous ai présenté mes œuvres et je vous ai demandé vos grâces. Et vous m'avez laissé dans mon indigence. Faites, Seigneur, que cette folle ne m'arrive plus, que pour être exaucé je ne compte pas sur mes mérites, mais uniquement sur vos miséricordes !

b) Les supplicants de l'Evangile invoquent Notre-Seigneur sous le double titre de *Maître* et de *Sauveur* : « *Jesu præceptor, miserere nobis !* » L'horrible et flétrissante maladie que ces hommes portaient dans leur corps est l'image du péché. Transmissible par le sang, elle figure le péché originel ; hideuse et contagieuse, elle figure le péché actuel. Elle brûle comme l'envie, elle enfle comme l'orgueil, elle énerve et détruit comme la paresse, comme le vice impur elle corrompt, elle dévore et répand l'infection. Nulle prière ne convient mieux aux âmes coupables que celle des infirmes dont saint Luc évoque le souvenir. Que faut-il en effet au pécheur pour qu'il puisse sortir de son affligeant état ? Il lui faut un *Maître* qui dissipe les ténèbres de son esprit ; il lui faut un *Sauveur* qui affranchisse son cœur de ses faiblesses. O vous tous qui gémissiez dans les étreintes du mal, adressez donc à Jésus l'humble supplication des lépreux : « *Jesu præceptor, miserere nostri !* » Il ne permettra pas que cette invocation retentisse en vain à son oreille.

4<sup>o</sup> C'est une prière *faite en commun*. La même disgrâce et le même espoir avaient réuni ces malheureux sans distinction de pays et de nation. Ils élevèrent leur voix ensemble et prièrent, non chacun pour soi, mais chacun pour tous et tous pour chacun : « *Ayez pitié de nous.* » Tout acte solitaire d'une âme religieuse est une force ; mais



cette force individuelle est merveilleusement accrue par l'union des volontés et des sentiments. La ferveur des uns supplée à la tiédeur des autres, Dieu accepte cette compensation fraternelle et veut bien accorder à tous ce que quelques-uns seulement demandent comme il faut. D'ailleurs lorsque la charité vivifie la prière, elle lui donne une plus puissante efficacité. On sait la complaisance de Jésus pour la prière commune : « Lorsque deux ou trois seront réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux. » (Matth., XVIII, 20). Les premiers chrétiens étaient fidèles à prier ensemble et ils s'en glorifiaient : « Nous venons, dit Tertulien, à Dieu comme en troupe, *quasi manu facta ambimus*. Cette violence que nous lui faisons lui est agréable, *hæc vis Deo grata*. » (Apolog., n. 39). Aussi l'Eglise exhorte-t-elle ses enfants à s'unir les uns aux autres pour appeler sur eux les bénédictions du ciel ; elle les y invite particulièrement les jours de dimanches et de fêtes. Ne point répondre à son appel, s'abstenir sans raison de prendre part aux offices publics du culte, c'est s'exposer visiblement à être privé de bien des grâces.

## II. — Suivre ses ordres avec obéissance.

Les lépreux ont présenté leur supplication au Sauveur. Les ayant vus, dit l'Evangile, il leur dit : « Allez, montrez-vous aux prêtres. » Ainsi il les renvoie sans les toucher, sans les guérir, sans leur rien promettre.

Pourquoi Jésus en use-t-il ainsi avec ces infortunés ? Est-ce que son cœur compatissant n'a pas été ému à l'aspect de leur misère ? Si ; mais avant de faire éclater en leur faveur son souverain pouvoir, il veut éprouver leur foi. — Il veut de plus leur faire rendre un témoignage de respect à l'ordre hiérarchique. La lèpre faisant contracter une souillure légale, il appartenait naturellement aux prêtres de constater et d'attester la guérison des malades. Jésus-Christ ne favorise pas l'esprit d'indépendance. L'autorité est une chose sacrée, une émanation de la puissance divine, que le christianisme a toujours prise sous sa protection d'une manière toute particulière. — Enfin, suivant certains commentateurs, la lèpre étant l'image du péché, Jésus voulait nous dévoiler par avance la manière dont il entendait nous délivrer de ce mal spirituel. C'est par l'aveu fait au prêtre de ses iniquités que le pécheur devait en obtenir le pardon. D'après ces exégètes, le sacrement de pénitence trouverait donc dans le récit de saint Luc une figure qui le prophétise. Ainsi il nous est permis de recueillir de la page inspirée que nous méditons un important enseignement. Le Rédempteur nous oblige à exposer les plaies de notre âme à un homme mortel comme nous, pécheur comme nous. Cette obligation indigne certains esprits, ils ne voudraient entre Dieu et eux-mêmes aucun intermédiaire. Mais l'Eglise ne laisse pas fléchir les règles établies par le Sau-

veur. Pour purifier nos consciences, il nous faut, comme les malades de l'Evangile, aller trouver les prêtres. Ils sont les arbitres de notre réconciliation avec Dieu. C'est à eux de prononcer sur nos âmes et de les lier ou les délier pour l'éternité.

Sur la parole du Sauveur, les lépreux se mettent aussitôt en chemin pour aller trouver le prêtre du district qui les purifiera selon des rites mystérieux consignés dans le Lévitique. Leur empressement à se soumettre aux prescriptions du Sauveur reçoit sa récompense. Ils sont guéris en obéissant. « *Factum est, dum irent, mundati sunt*. Pendant qu'ils allaient, ils furent purifiés. »

Cette docilité parfaite devrait nous servir de modèle. De nos jours la disposition anarchique des esprits repousse toute autorité ; elle bat en brèche le pouvoir domestique, le pouvoir civil, le pouvoir religieux. « Ah ! ma fille, que la conduite des âmes devient difficile dans ces temps mauvais ! » s'écriait la vénérable fondatrice du Sacré-Cœur. « Cette fumée de liberté s'insinue partout, même dans les maisons religieuses ; on ne veut pas supporter ni gêne ni contrainte. C'est que l'image de Jésus attaché à la croix s'efface des cœurs <sup>1</sup>. » Et pourtant, de tous les hommages que nous pouvons offrir à Dieu, l'obéissance est le plus excellent et le plus parfait. Si pour lui plaire, je renonce aux richesses, aux honneurs, à mon repos, à ma santé, je lui sacrifie ce qui est à moi, puisqu'il a bien voulu me le donner. Mais ma volonté c'est moi-même. Est-il chose au monde à laquelle je tiensne autant ? Je lui offre ce qu'il désire plus que tout le reste, et même ce qu'il désire uniquement, ce qu'il daigne me demander de la manière la plus touchante : « *Præbe, fili, cor tuum mihi*. Mon fils, donne-moi ton cœur. » D'ailleurs, l'obéissance n'est-elle pas la plus sûre sauvegarde de l'âme ? Cette vertu nous ménage une route appropriée à nos besoins, la seule souvent par laquelle nous puissions aller au ciel. Prenons donc la résolution de soumettre humblement notre volonté à la volonté de ceux qui ont reçu mission de nous gouverner. Accomplissons promptement, complètement, joyeusement leurs ordres. Nous trouverons dans l'obéissance la tranquillité de l'esprit, la paix du cœur, la guérison et le salut.

## III. — Recevoir ses bienfaits avec reconnaissance.

Les lépreux ont été l'objet de l'une des manifestations les plus éclatantes de la puissance et de la bonté de Jésus. L'un d'entre eux, un seul, — et celui-là était non pas un Juif, c'est-à-dire un élu, un privilégié, mais un *Samaritain*, infidèle et pécheur, — un seul, voyant qu'il était purifié, revint trouver le Sauveur. Le sentiment de la reconnaissance l'emporte dans son cœur sur tous les autres sentiments et lui fait même oublier la joie qui

<sup>1</sup> Vie de Madame Barat, par Mgr Baunard, t. II, p. 317.

l'attend à son retour au sein de sa famille. Le long de la route, il remerciait Dieu à haute voix, *magna voce magnificans Deum*. Ne pouvant contenir au-dedans de lui-même l'allégresse dont son âme était inondée, il poussait des cris d'enthousiasme. Il élève la voix pour remercier, comme précédemment il l'avait élevée pour implorer.

Une fois en présence de Jésus, il joint les actes aux paroles pour lui témoigner son immense gratitude. Il tombe la face contre terre aux pieds du Sauveur, lui rendant grâces, et *cecidit in faciem ante pedes ejus, gratias agens*. L'Evangile nous offre dans plus d'un endroit des exemples de cette prostration des hommes devant le Verbe incarné. Qu'on cesse donc de nous reprocher les respects dont nous environnons notre Dieu présent à l'autel ! Ne marchandons pas à l'Emmanuel dans le tabernacle où il repose les hommages que le lépreux de Samarie, Madeleine la pécheresse ou le démoniaque de Gadara lui rendaient avec un bonheur indicible sur les chemins poudreux de Sichem, dans les demeures où il recevait l'hospitalité ou sur les bords du lac de Tibériade.

Jésus accueille avec bonté celui qui avait le sentiment si vif des grâces reçues. Mais son cœur tout désintéressé qu'il est, tout habitué qu'il est à l'ingratitude, s'étonne : « Quoi, il ne s'est trouvé que cet étranger pour rendre gloire à Dieu ? Les dix n'ont-ils pas été guéris ? où sont les neuf autres ? » On devine dans ce mot une tristesse intense. Cet incident douloureux lui rappelait toute sa mission : il avait prodigué sans compter ses bienfaits à Israël, et son peuple le repoussait. Le Samaritain qui tombe à ses pieds pour lui exprimer sa reconnaissance et sa foi, lui est doux ; il voit en lui tous ces pauvres délaissés, ces païens qui doivent accourir à sa rencontre, tandis que les fils de la maison s'obstineront à le méconnaître.

Le Seigneur confirma la grâce antérieurement accordée : « Lève-toi, dit-il, car ta foi t'a sauvé. » Et il joignit peut-être par cette parole de bonté la guérison de l'âme à celle du corps, comme l'ont pensé quelques interprètes.

A l'exemple du Samaritain, rendons grâces à Dieu de ses miséricordes. Faire peu de cas d'un grand bien, oublier ou ne pas remercier du fond du cœur celui qui le donne, cela répugne à nos bons instincts et à notre conscience. Le mépris et l'horreur que nous éprouvons pour les ingrats ne peuvent s'expliquer que par une loi de nature qui veut que la reconnaissance soit la réponse au bienfait. D'ailleurs la pratique de cette vertu nous est profitable. « Remercier, écrivait un auteur païen, est le meilleur moyen de demander. *Efficacissimum genus est rogandi gratias agere* <sup>1</sup>. » Et d'autre part, saint Bernard nous dit que « l'ingratitude est un vent brûlant, qui dessèche la rosée de la miséricorde et les torrents de la grâce. *Ventus urens, siccans rorem misericordiæ et fluentia gratiæ*. »

Le grand devoir religieux de l'action de grâces nous est prescrit en maint endroit de l'Ecriture. Israël célébrait par des fêtes l'anniversaire des principales faveurs que Jéhovah avait accordées à son peuple. Il existait parmi les Juifs une magnifique tradition rapportée par Philon. « Quand Dieu eut créé le monde, il demanda aux anges ce qu'ils pensaient de l'œuvre de ses mains. L'un d'eux répondit qu'elle était si vaste et si parfaite qu'il n'y manquait qu'une seule chose, à savoir, une voix claire, puissante et harmonieuse, qui remplit tous les coins du monde de ses chants délicieux, offrant ainsi jour et nuit des louanges à son créateur pour ses bienfaits sans nombre. » Et Dieu créa l'homme pour être cette voix.

Au temps de l'Evangile, les saints ont tous été fidèles à payer à Dieu le tribut de la louange. Dès la pointe du jour, sainte Rose de Lima, entrant dans le jardin où se trouvait sa cellule, invitait la nature entière à s'unir aux hommages qu'elle allait rendre au Créateur. Aussitôt les arbres, les plantes s'inclinaient jusqu'à terre et le doux murmure des feuilles, le frémissement des moindres brins d'herbe permettait de comprendre que ces êtres inférieurs semblaient vouloir s'unir à la vierge du Pérou, pour attester à l'envi la puissance et la bonté du Seigneur <sup>1</sup>.

Plus près de nous, saint Vincent de Paul avait l'habitude de dire « qu'il faut employer autant de temps à remercier Dieu de ses bienfaits qu'à les lui demander. » — « J'ai deux choses en moi, ajoutait le saint personnage, la reconnaissance et que je ne puis m'empêcher de louer le bien <sup>2</sup>. »

Ne l'oublions donc pas : l'action de grâces appartient à l'essence même de la religion, en sorte que notre amour grandit à mesure que nous sommes fidèles à nous acquitter de cette pratique, et il décroît à mesure que nous le négligeons. Que le *Deo gratias* soit donc notre prière habituelle. C'est la seule qui retentira pendant l'éternité ; toute autre prière finira un jour, excepté celle-là. Dans le ciel, le langage des élus se réduira à ces mots : « Amen ! Bénédiction et gloire, sagesse, grâces, honneurs, puissance et force à notre Dieu dans tous les siècles des siècles ! Amen ! »

O mon Dieu, la page divine que je viens de méditer renferme de hauts enseignements. Je veux en faire la règle de ma vie. Soutenez-moi de votre grâce afin que je sois fidèle à les pratiquer. Ainsi, après nous avoir sanctifiés sur la terre, la parole évangélique nous fera parvenir au terme de la bienheureuse éternité.

<sup>1</sup> Vie, par le P. Léonard Hansen, ch. xii.

<sup>2</sup> Maynard, *Vertus de S. Vincent de Paul*, ch. xvi, p. 260 et 264.

<sup>1</sup> Pline le Jeune, Panégyr. de Trajan.



## XLI

14<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte

## LES BIENS TEMPORELS

Il y a longtemps que les richesses paraissent aux mortels ce qu'il y a de plus délectable sur la terre et qu'ils se les disputent encore plus que le pouvoir. « Est-il riche ? disait Euripide, c'est la question que fait tout le monde. Est-il vertueux ? personne ne le demande. »

Cet amour des richesses inné au cœur de l'homme, demande à être réglé ; autrement il deviendrait la source féconde de toutes les iniquités. Notre-Seigneur, dans l'évangile de ce jour, nous expose sa doctrine sur les biens temporels. Il la résume dans les deux points suivants : 1<sup>o</sup> il ne faut pas rechercher les biens terrestres avec inquiétude ; 2<sup>o</sup> il faut les attendre de Dieu avec confiance. Puisse-t-il fixer doucement et fortement ces enseignements dans vos cœurs !

I. — *Ne pas les rechercher avec inquiétude.*

Notre-Seigneur nous défend de rechercher les biens terrestres avec inquiétude. « Personne, nous dit-il, ne peut servir deux maîtres, » et les deux maîtres dont il parle sont Dieu et Mammon, c'est-à-dire les richesses.

Cet avertissement, le divin Maître l'adresse à trois sortes de personnes.

1<sup>o</sup> Il en est que possède l'amour désordonné des richesses, soit qu'il s'agisse de les conserver, de les augmenter ou de les acquérir. Or cette passion mène à la violation continuelle de nos deux grands devoirs envers le prochain. Elle éteint la *charité* dans le cœur, qu'elle endurecit ; l'avare n'entend plus le cri du pauvre et abuse même de sa détresse pour achever de le ruiner par des contrats iniques et des gains cruels. Elle éteint le sentiment de la *justice*, tous les vols et toutes les rapines sont son ouvrage, toutes les fraudes directes ou détournées, toutes les ruses, toutes les tromperies du commerce, tous les moyens de prendre et de ne pas rendre, c'est elle qui les a inventés.

Elle mène de plus à l'oubli et à la négligence des devoirs de la *religion*, par la préoccupation dont elle obsède l'esprit et les soucis dont elle ronge le cœur. Cette passion tourne en idolâtrie. Mammon, en effet, n'est plus seulement un maître aux ordres primant tous les autres, c'est un Dieu devant qui, courbé jour et nuit, l'avare immole amis, parents, patrie et lui-même, dévouant son âme à son idole et lui jetant tout vivant, dit l'Ecclésiastique, ses propres entrailles. (Eccli., x, 10).

A ceux-là, ne soyons pas étonnés que notre évangile représente Dieu et Mammon comme d'irréconciliables rivaux. Quel autre que Mammon a vu Dieu même en personne sacrifié pour trente pièces d'argent sur son vil autel ? Est-il un ange déchu dont la hideuse gloire rayonne d'un plus

sinistre éclat, sous les voûtes infernales, que le démon du gain auteur du marché qui livra aux bourreaux le Verbe éternel ? Le décide est à la charge des avares, et leur misérable passion, que l'Apôtre qualifie de *racine de tous les maux* (I Tim., vi, 10), revendique légitimement pour surcroît le plus grand crime que le monde ait commis.

2<sup>o</sup> D'autres ont une préoccupation modérée des nécessités de la vie. Ceux-là, Notre-Seigneur ne les condamne pas. Lui-même, pendant les années de sa vie cachée, a voulu gagner son pain à la sueur de son front ; saint Paul, dans ses courses apostoliques, travaillait de ses propres mains pour lui et pour ses compagnons ; et c'est une des plus grandes gloires de l'Eglise d'avoir rendu le travail honorable, alors que la civilisation corrompue de l'empire romain y voyait une honte. C'est la vocation de la plupart des hommes de travailler pour leur subsistance et celle de leur famille. Dieu bénit cette sollicitude et cette prévision du lendemain, parce qu'elles sont les moyens auxquels il veut nous voir recourir quand nous n'en sommes pas empêchés par de plus hauts devoirs.

L'inquiétude, voilà ce qu'il défend, ce qu'il déclare indigne des enfants du Père céleste et des serviteurs de l'unique Maître. Il proscriit l'anxiété, le trouble ; il condamne toute défiance, tout manque de foi, lorsque nous avons fait tout ce qui est en notre pouvoir, comme si Dieu n'était pas là pour assurer le résultat de nos efforts ou qu'il n'eût pas d'autres moyens de nous venir en aide, au cas où nos efforts échoueraient. Il condamne un soin superflu, un travail excessif. Il ne veut pas que les choses du temps nous préoccupent au point de nous absorber et d'empêcher notre esprit et notre cœur de s'élever à de plus hautes pensées. Si l'attention que nous devons nécessairement prêter aux choses de ce monde troublait la paix de l'esprit et nous empêchait de nous adonner facilement à la piété, alors assurément elle serait excessive et dangereuse ; nos intérêts spirituels seraient compromis et il faudrait nous rappeler l'avertissement solennel du Sauveur : « Nul ne peut servir deux maîtres. Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent. »

3<sup>o</sup> Enfin il en est qui sont appelés à se dévouer à Dieu par la pratique de l'apostolat ou de la vie contemplative. Or on ne peut servir Dieu de cette sorte et conserver à l'égard des biens du monde cette préoccupation naturelle qui n'est pas blâmable en elle-même, et que les chrétiens ordinaires doivent même avoir jusqu'à un certain point, comme nous venons de le dire. Toute inquiétude de ce genre serait incompatible avec le parfait service de Dieu.

Il est des cas où ce détachement absolu des préoccupations terrestres s'impose même aux simples chrétiens. C'est ainsi lorsque, pour fuir le péché, on est obligé de se priver de ressources indispensables. Peut-être qu'alors on se dit : « Que mangerai-je ? Que boirai-je ? Où trouverai-je de quoi me

vêtir? » Qu'importe! il faut obéir à la voix de sa conscience et s'en remettre à Dieu du soin de nous pourvoir des choses nécessaires.

Citons un exemple. Cet homme a reçu la lumière, il comprend que telle religion soi-disant réformée, telle secte hérétique, telle église particulière est une imposture. Cependant il y a passé la plus grande partie de son existence; sa position, sa vie peut-être en dépend. Mais le sacrifice devenu nécessaire n'est pas seulement un sacrifice d'argent; il ne s'agit pas seulement de compromettre des ressources indispensables, la séparation est autrement douloureuse : il faut quitter parents et amis, femme et enfants, il faut s'éloigner du théâtre d'une activité que Dieu semblait bénir, des objets, des affections les plus nobles et les plus tendres dont le cœur soit capable. Qu'importe? « Nul ne peut servir deux maîtres. » Le devoir d'obéir au Maître unique devient péremptoire et domine tout.

## II. — *Les attendre avec confiance.*

Après nous avoir défendu de rechercher les biens terrestres avec inquiétude, Notre-Seigneur nous recommande de les attendre de Dieu avec confiance. « Ne vous inquiétez pas, dit-il, où vous trouverez de quoi manger ni d'où vous aurez les vêtements pour couvrir votre corps. Votre Père céleste y pourvoira. » Six raisons motivent cette confiance.

1<sup>o</sup> « La vie, dit Jésus-Christ, n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement? » Le sens ne peut être que celui-ci : Vous êtes les serviteurs et les enfants de Dieu, vous ne devez donc point vous inquiéter pour des choses de moindre importance, puisqu'il vous en a donné de plus grandes; ce don renferme en lui-même la promesse que vous recevrez tout ce qui vous est nécessaire pour l'entretien de ce qui vous a ainsi été accordé. La nourriture et le vêtement, ce sont là des nécessités auxquelles il sera pourvu par la Providence de ce Père de qui vous tenez déjà des dons plus précieux.

2<sup>o</sup> Notre-Seigneur expose ensuite cet argument : tous nous pouvons puiser dans le spectacle de la création une certaine connaissance naturelle de Dieu et y apprendre qu'il serait contraire à ses attributs de nous abandonner dans le besoin. « Considérez les oiseaux du ciel, dit-il, ils ne sèment point, ils ne moissonnent point et ils n'amassent rien dans les greniers; mais votre Père céleste les nourrit. N'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux? » Voilà la grande merveille de cet univers physique et plus particulièrement encore de la création animée, l'admirable Providence qui pourvoit chaque jour aux nécessités de tant d'êtres animés. Cette merveille nous étonne davantage à mesure que nous connaissons mieux la multitude de ces êtres, leurs besoins, leurs mœurs, le climat qu'ils habitent, les conditions naturelles qui les rapprochent ou les séparent. La parole de Notre-Seigneur suppose qu'un examen impartial de la

création animée conduit nécessairement à comprendre l'immense sollicitude avec laquelle, selon le mot du Psalmiste, Dieu « donne la nourriture à toute chair. » (Ps., cxxxv, 25). Dieu qui prend soin des êtres inférieurs, conclut Notre-Seigneur, négligera-t-il de vous nourrir? N'êtes-vous pas beaucoup plus que les oiseaux du ciel?

3<sup>o</sup> A ce motif de bannir tout souci, le divin Maître en ajoute un autre : ce soin ne servirait absolument à rien. « Quel est celui d'entre vous, dit-il, qui puisse avec tous ses efforts ajouter une coudée à sa taille? » C'est-à-dire, certaines choses sont absolument hors de votre pouvoir et toute votre sollicitude à leur sujet sera inutile.

4<sup>o</sup> Notre-Seigneur condamne maintenant l'inquiétude au sujet du vêtement, de la même manière qu'il a condamné l'inquiétude de savoir où nous trouverons la nourriture de notre corps. « Pourquoi aussi vous inquiétez-vous pour le vêtement? Considérez comment croissent les lis des champs : ils ne travaillent point, ils ne filent point, et cependant je vous déclare que Salomon même dans toute sa gloire n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. » Les fleurs en effet et les autres œuvres de Dieu ont une beauté que l'art des hommes n'égalerait jamais, comme jamais leur adresse et leur science n'égaleront la sagesse et la puissance que nous révèle l'étude des oiseaux, des poissons ou des insectes. Les lis de la Palestine sont célèbres; on les rencontre par milliers, couvrant de vastes étendues de terrain et transformant parfois, grâce à leurs couleurs brillantes et variées, une contrée entière en un magnifique jardin. On signale comme l'un des plus beaux celui que Linné appelle « *la couronne impériale*, » haut de trois pieds, portant vers le sommet d'une tige élancée une splendide couronne de fleurs rouges ou jaunes que surmonte un panache de feuilles, ou encore le « *lis de Huleh* » du Dr Thomson, dont les pétales veloutés se rejoignent par le sommet, et qui est le mets favori des gazelles du Thabor. Du reste, le mot de *Schouschân* dont se sert l'Evangile englobait anciennement une catégorie considérable de plantes, de sorte qu'il est impossible de déterminer au juste la fleur que Jésus-Christ a voulu désigner spécialement.

Les lis croissent d'eux-mêmes dans les champs incultes, et ils n'ont pas à tisser péniblement leur robe délicate. Cependant Salomon lui-même, cet idéal de la richesse pour les Juifs, Salomon dans toute sa gloire, c'est-à-dire couvert de ses vêtements les plus splendides aux jours les plus solennels, n'était pas vêtu comme l'un d'eux.

Voici la conclusion. « Si Dieu a soin de vêtir de la sorte une herbe des champs qui est aujourd'hui et qui demain sera jetée au four, combien aura-t-il plus de soin de vous vêtir, ô hommes de peu de foi! » L'herbe des champs, ce nom dédaigneux est appliqué à dessein au lis pour montrer son peu de prix devant Dieu. Malgré sa splendeur, cette plante n'est après tout qu'une herbe qui croît parmi les autres herbes dont elle partage aussi le



sort. Et cette herbe sans valeur, combien elle est éphémère ! Qu'y a-t-il de moins durable que la fleur d'un lis ? En Orient surtout, il suffit de quelques heures d'une chaleur brûlante pour dessécher complètement ces champs magnifiques dont nous parlions tout à l'heure ; ce qui était le matin un tapis délicieux de verdure n'est plus le soir qu'une affreuse litière.

Enfin cette herbe des champs demain sera jetée au four. Les choses se passent littéralement ainsi en Palestine et en Syrie. A défaut de bois, les Orientaux emploient en effet les herbes sèches et les tiges des fleurs pour chauffer leurs petits fours portatifs, sorte de marmites en terre cuite, plus larges à la base qu'au sommet et excellentes pour la cuisson des aliments.

5<sup>e</sup> Notre-Seigneur répète alors le précepte qu'il a donné. Il y ajoute ainsi plus de force : « Ne vous inquiétez donc point en disant : Que mangerons-nous, ou que boirons-nous, ou de quoi nous vêtirons-nous ? » Il apporte une raison nouvelle de cette confiance à laquelle il attache tant d'importance parce qu'elle est une condition essentielle de la perfection. Cette raison, c'est que l'inquiétude qu'il condamne est le caractère naturel du paganisme : « Comme font les païens qui recherchent toutes ces choses. » Une religion fausse, quelle que soit d'ailleurs sa forme, ne manquera jamais d'enseigner aux hommes que pour les nécessités de chaque jour, ils doivent compter sur eux-mêmes et non sur Dieu. Toutes les religions fausses, toutes les formes imparfaites du christianisme, offrent ce trait distinctif qu'elles représentent Dieu comme moins paternel et moins aimant qu'il ne l'est en réalité. Le mot de saint Paul résume bien le paganisme : les païens n'ont pas « l'espérance des biens promis, » ils sont « sans Dieu en ce monde. » (Eph., II, 12). Comment s'étonner alors qu'ils s'inquiètent « où trouver de quoi manger et de quoi se vêtir ? » Mais les chrétiens possèdent la vraie lumière et la vérité, ils ont surtout la vérité sur Dieu créateur et rédempteur, ils croient à la Providence ; il faut donc que par une confiance pratique en Dieu et en sa Providence, ils prouvent que leur religion et leur espérance ne sont point la religion et l'espérance des païens.

6<sup>e</sup> Sixième et dernière raison : Dieu sait tout. Il veille sur ses créatures avec tant de soin que pas un passereau ne tombe sur la terre sans la volonté du Père céleste. Il sait donc que ses enfants ont besoin de toutes ces choses.

« Votre Père sait que vous en avez besoin. » Il suffit, c'est assez pour toucher son cœur paternel, comme il suffit à Marie d'exposer à Notre-Seigneur l'embarras où se trouvaient les époux aux noces de Cana en disant simplement : « Ils n'ont pas de vin ; » comme il suffit à Marthe et à sa sœur d'envoyer dire au Sauveur : « Celui que vous aimez est malade. » Quel père connaissant les nécessités de ses enfants ne viendra pas à leur secours quand il le pourra ?

Le verset suivant semble exprimer une conclusion déduite de tous les arguments précédents : « Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît. » D'une manière générale, le royaume de Dieu c'est la gloire de Dieu dans l'Eglise, et nous pouvons comprendre ainsi sous ce nom toutes les œuvres et vocations diverses de ceux qui, d'une façon spéciale, sont les ministres de Dieu ou ses serviteurs : docteurs, prêtres, prédicateurs, apôtres, missionnaires, membres de la hiérarchie ecclésiastique, fondateurs ou membres d'ordres religieux, tous ceux qui à quelque titre ont part à l'apostolat ou au magistère, ceux enfin qui, loin du monde, travaillent au bien commun en silence, mais avec non moins d'efficacité, dans l'union à Dieu par la prière et la contemplation. Toutes ces vocations concordent directement à la conservation, à l'œuvre et au progrès du royaume de Dieu, dans son sens le plus littéral.

Mais en un sens plus large, tous les biens spirituels qui sont en nous-mêmes ou dans le prochain constituent aussi le royaume de Dieu, et nous arrivons ainsi à cette parole que Notre-Seigneur ajoute : « et sa justice, » c'est-à-dire la pratique de toutes les vertus, tout ce qui se fait pour le service de Dieu. Voilà donc la mission particulière que Notre-Seigneur attribue à ses auditeurs ; voilà ce qu'ils doivent faire pour leur unique Seigneur et Maître. Voilà comme ils ont à le servir uniquement et exclusivement : ils doivent travailler au progrès de son royaume et de sa justice. Il veut qu'ils y consacrent toutes leurs pensées, tous leurs soins, tout leur temps. Comme un négociant n'a d'autre souci que d'accroître ses ressources, de placer utilement ses capitaux, de profiter de toutes les occasions et de chercher tous les moyens de réaliser des bénéfices ; comme l'ambitieux néglige le soin de sa maison ou de ses biens et renonce aux plaisirs de la société afin de poursuivre uniquement ses visées politiques et d'assurer son avancement ; ainsi Notre-Seigneur veut que ceux qu'il appelle à une si noble vocation négligent tout le reste pour s'appliquer cœur et âme au progrès du royaume de Dieu. S'ils le font, il leur promet que toutes ces choses dont ils ont besoin pour le soutien de leur vie leur seront accordées par surcroît, c'est-à-dire que Dieu y pourvoira. Ils trouveront aussi et très amplement la satisfaction de leurs besoins terrestres. Ils ont négligé l'accèssoire pour aller droit à l'essentiel ; Dieu les dédommagera en leur faisant rencontrer l'accèssoire en même temps que le principal.

O mon Dieu, vous m'avez appris à chercher simplement et uniquement les intérêts de votre gloire et de votre royaume ; mettant en pratique vos enseignements, je vous servirai désormais comme mon unique Maître, et je m'interdirai toute inquiétude et toute anxiété contraires à la confiance que vous exigez de vos véritables enfants,

COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR  
L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

## Troisième partie : Les Sacrements

## IV

## LE BAPTÊME

## Plan

1. Définition.
2. Effets.
3. Nécessité.
4. Sort des enfants morts sans baptême.
5. Obligations des parents.

1. — Le baptême étant le premier des sacrements, puisqu'on n'en peut recevoir aucun autre si l'on n'a pas été baptisé, c'est ce sacrement qui le premier appelle notre attention. Nous l'avons reçu dès notre entrée dans la vie; mais combien de personnes ignorent l'excellence des grâces qu'il nous a conférées!

Le baptême est un sacrement qui efface en nous le péché originel et nous fait enfants de Dieu et de l'Eglise. Il a été institué, vous le savez, par Notre-Seigneur, quand il a dit à ses apôtres : « Allez, instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. »

2. — Expliquons ses merveilleux effets.

a) En premier lieu, *il efface le péché originel*. Par suite du péché d'Adam, notre âme est privée de la grâce sanctifiante, de l'amitié de Dieu. C'est là une tache spirituelle qui la défigure, la dégrade, une tache qui l'exclut à jamais du paradis. Or, nous ne pouvons passer de ce triste état de péché à l'état de grâce que nous a mérité Jésus-Christ, qu'en recevant le sacrement de la régénération; car le Sauveur a dit : « Nul ne peut entrer dans le royaume de Dieu s'il ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint, » c'est-à-dire, s'il n'est baptisé. Le baptême nous procure donc la grâce sanctifiante, qui rend notre âme juste et sainte aux yeux de Dieu.

b) Mais le baptême n'efface pas que le péché originel; il efface encore *tous les autres péchés qu'on peut avoir commis avant de le recevoir, et remet toutes les peines qui leur sont dues*. Ainsi un juif, un païen, un grand criminel reçoit le baptême et meurt aussitôt après : son âme monte tout droit au ciel, sans passer par le purgatoire, sans que rien puisse retarder son bonheur. « Non, disait l'apôtre saint Paul aux païens qu'il avait convertis, non, il n'y a point de condamnation pour ceux qui vivent en Jésus-Christ. Vous étiez souillés de toutes sortes d'iniquités, mais le saint baptême vous a purifiés et sanctifiés. »

Ici une question se présente tout naturellement à l'esprit : pourquoi le baptême, qui nous délivre du péché originel, ne nous met-il pas dans l'état de bonheur dont jouissait Adam avant sa chute? En d'autres termes, pourquoi le baptême ne nous délivre-t-il pas aussi du penchant au mal, de

l'ignorance, des maladies et de la mort? C'est que Dieu ne l'a pas voulu, non seulement parce qu'il est le maître de ses dons, mais encore pour d'autres raisons dont voici quelques-unes : 1<sup>o</sup> devenant, par le baptême, membres de Jésus-Christ passible et mortel, il n'était pas juste que les chrétiens fussent plus privilégiés que leur chef; 2<sup>o</sup> afin qu'il n'y ait que le désir d'être délivré du péché et d'obtenir les biens éternels qui fasse recourir au baptême; 3<sup>o</sup> afin de nous faire pratiquer les vertus : l'humilité, la patience, la défiance de nous-mêmes, le désir du ciel. C'est seulement avec la résurrection glorieuse que notre délivrance sera pleine et entière. Alors l'ignorance, la maladie, la mort et tous les autres effets du péché seront détruits.

c) Nous avons dit en second lieu que le baptême nous fait *enfants de Dieu*. Avant de recevoir le baptême nous sommes, à la vérité, enfants de Dieu, en ce sens que nous tenons de lui l'être et la vie naturelle, mais voilà tout; nous n'avons aucun droit à sa vie divine, à sa grâce, à son amitié, à ses perfections, à son bonheur; nous sommes des enfants déshonorés, dégradés, déshérités. Quand nous recevons le baptême, tout change : nous devenons réellement les enfants de Dieu et nous en avons tous les droits. — Et comment cela, me direz-vous? Un fils n'est-il pas formé de la substance même de son père? Or, il n'y a qu'un Jésus-Christ qui soit formé de la substance divine. — C'est vrai; aussi, pour ne pas confondre les rangs, nous disons que Jésus-Christ est Fils de Dieu par nature et que les chrétiens le sont seulement par adoption et par grâce. Mais cette adoption ne nous donne pas moins le droit véritable d'appeler Dieu notre père, de participer à ses perfections et de jouir de ses biens. « Voyez donc, s'écrie à ce sujet l'apôtre saint Jean, voyez donc quel amour Dieu a eu pour nous de vouloir que nous soyons appelés ses enfants et que nous le soyons en effet. » (I Jean, III, 1).

d) Il suit de là que nous devenons aussi, par le baptême, les *frères et les cohéritiers de Jésus-Christ*. Oui, ce divin Sauveur veut bien nous appeler ses frères et nous promettre de partager avec nous son royaume et sa gloire. « Je vous destine, nous dit-il dans l'Evangile, je vous destine le même royaume que mon Père m'a donné. »

Enfant de Dieu, frère de Jésus-Christ et cohéritier de son royaume céleste, voilà ce que je suis devenu par le saint baptême. Quelle dignité! quelle gloire! Comment entendre de pareilles choses et surtout comment les croire sans être transporté de bonheur, sans être transporté d'amour et de reconnaissance envers l'auteur de tous ces dons? O mon Dieu, qu'est donc l'homme pour que vous daigniez ainsi l'honorer? Qu'a-t-il donc fait pour mériter tant et de si grandes faveurs? Enfant de Dieu, frère de Jésus-Christ et cohéritier de son royaume céleste, voilà les titres de noblesse d'un chrétien : dites-moi si ces titres-là ne valent pas ceux de la terre, ou plutôt trouvez sur la terre



une grandeur qui puisse se comparer à ces titres glorieux.

Ah ! je comprends maintenant la conduite des saints. Quand les martyrs étaient traduits devant les tribunaux et qu'on leur demandait leurs noms, leurs qualités, savez-vous ce qu'ils répondaient ? Il y avait souvent parmi eux de grands personnages, des sénateurs, des consuls, des princes, ils répondaient : « *Chrétien*, voilà mon nom ; *chrétien*, voilà ma qualité. » C'est qu'ils regardaient l'avantage d'être chrétiens comme la première des dignités et le plus glorieux de tous les titres. — Je comprends la conduite de saint Louis, roi de France. Il estimait plus le village de Poissy où il avait été baptisé que la ville de Reims où il avait été couronné. Lorsqu'il écrivait des lettres, il lui arrivait souvent de signer *Louis de Poissy*, sans prendre la qualité de roi. Le titre de chrétien dit plus, en effet, que roi de l'univers. Aussi ce pauvre qui s'arrête à votre porte implorant de votre charité le pain dont il a besoin pour vivre, savez-vous qui il est ? Ah ! ne le méprisez pas, ne l'humiliez pas de ce qu'il est obligé de vous tendre la main : ce pauvre, il est de première noblesse, il porte un grand nom, il s'appelle *chrétien*, il est enfant de Dieu et frère de Jésus-Christ.

e) Enfin, par le baptême, nous devenons *enfants de l'Eglise*, nous entrons dans la société des fidèles dont Jésus-Christ est le chef. Si nous étions morts sans recevoir le baptême, l'Eglise ne se serait pas occupée de nous ; la voix des cloches ne se serait pas fait entendre ; notre corps ne serait pas entré dans le lieu saint et n'aurait pas été déposé en terre bénite ; on n'aurait fait aucune prière pour notre âme. Mais, une fois baptisés, nous avons le droit de participer à ses prières, à ses solennités, à ses bonnes œuvres, à ses sacrements, aux mérites de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et des saints dont elle dispose. Une fois baptisés, nous comptons deux cents millions de frères, — puisqu'il y a deux cents millions de catholiques, — et ces frères prient et travaillent pour nous, et ces frères sont tout ce qu'il y a de plus instruit, de plus vertueux et de plus noble sur la terre. Tels sont les avantages dont jouissent les enfants de l'Eglise.

f) Si je voulais énumérer toutes les grâces que nous recevons par le saint baptême, il faudrait vous dire encore qu'il nous communique la Foi, l'Espérance et la Charité avec le cortège de toutes les autres vertus ; il faudrait vous dire encore qu'il fait de nous les temples vivants du Saint-Esprit, ou plutôt la demeure des trois adorables personnes de la sainte Trinité à qui nous sommes étroitement unis. Mais vous en savez assez pour comprendre que la grâce du baptême est le chef-d'œuvre de la toute-puissance de Dieu et de sa charité envers les hommes.

3. — Arrivons à une autre question : Le baptême est-il absolument nécessaire pour être sauvé ? Le baptême étant le seul sacrement qui efface le péché originel est aussi le plus nécessaire. A moins

de l'avoir reçu, nul ne peut entrer au paradis. Les paroles de Notre-Seigneur sont formelles : « Nul ne peut entrer dans le royaume de Dieu, dit l'Evangile, s'il n'est régénéré par l'eau et le Saint-Esprit. » Ainsi Jésus-Christ n'excepte pas même les petits enfants.

4. — Mais que deviennent donc les enfants morts sans baptême ? Hélas ! ils sont pour toujours bannis de la présence de Dieu et exclus du bonheur du ciel. Voilà tout ce que l'Eglise nous enseigne. — Et remarquons que Dieu ne leur fait aucune injustice et qu'on ne saurait l'accuser d'être trop sévère à leur égard. Dieu ne doit le ciel à personne. Il l'avait promis à Adam et à sa postérité, à condition qu'il lui resterait fidèle. Adam s'en étant rendu indigne par sa désobéissance, Dieu ne lui devait plus rien, ni à lui ni à ses descendants. Supposez un roi qui promettrait de récompenser généreusement un de ses sujets, si cet homme le servait avec dévouement. Que lui devrait-il, s'il était trahi ? Une disgrâce, le baine, et rien autre chose. Les petits enfants qui meurent sans baptême ne jouiront donc jamais du ciel : voilà qui est certain. Sans doute, nous voudrions en savoir davantage ; nous voudrions savoir dans quel lieu ils sont et quel est leur sort ; mais il n'a pas plu à Dieu de nous le révéler. Quel que soit leur état, il n'en est pas moins vrai qu'il est fort déplorable, par cela seul qu'ils ne jouiront jamais de la vue de Dieu.

5. — Aussi l'Eglise recommande-t-elle de faire baptiser les enfants le plus tôt possible après leur naissance. Si on diffère un temps notable, on commet pour sûr une faute grave, à moins qu'on ne puisse pas faire autrement. L'absence du parrain ou de la marraine n'est point une raison suffisante pour retarder de plusieurs jours, attendu qu'on peut toujours les faire représenter par d'autres personnes de bonne volonté. Cette obligation de faire baptiser les enfants le plus tôt possible est si rigoureuse que personne ne peut en dispenser, ni les prêtres, ni les évêques, ni même le pape. On permet quelquefois de séparer le baptême des cérémonies qui l'accompagnent, mais jamais on ne permet de retarder le baptême. Les cérémonies, comme on vous l'a expliqué, n'étant pas essentielles au sacrement peuvent être remises à une autre époque, quand on a de bonnes raisons de le faire ; mais dans ce cas même, pour combler la brèche faite à la loi et rendre plus rares les demandes de dispense, l'évêque a coutume d'exiger une aumône, laquelle est employée en bonnes œuvres.

Maintenant vous pouvez apprécier la conduite de ces mères de famille qui ne craignent pas de différer outre mesure le baptême de leurs enfants. Ces mères-là n'ont pas la foi, ce n'est pas possible. Elles ne croient pas que leurs enfants deviennent par le saint baptême enfants de Dieu, frères de Jésus-Christ et enfants de l'Eglise. Si un roi promettait d'adopter pour enfants tous ceux qu'on ferait baptiser le jour même de leur naissance,

quel empressement pour les présenter à l'église ! Ici, c'est le Roi du ciel qui réclame vos enfants, et on ne paraît pas l'entendre. Si ces mères ont la foi, elles n'ont pas le cœur bien fait ; elles ne sont mères que de nom ; elles n'aiment pas leurs enfants pour Dieu, comme elles doivent les aimer. Représentez-vous un petit enfant qui vient de naître. Sa vie est si fragile qu'elle peut lui échapper au moindre accident. Le voilà donc suspendu par un fil au dessus d'un abîme ; et sa mère, en différant son baptême, consent à tenir ce fil qui risque de se briser entre ses mains... Représentez-vous encore ce petit être criant et pleurant à la porte du paradis, demandant par ses cris et ses larmes à y entrer, demandant à devenir l'enfant de Dieu, le petit frère des anges ; et voilà que sa propre mère le tire en arrière et lui dit d'attendre, au risque de le voir à jamais exclu de la Cour céleste. Quelle cruauté ! Ah ! si ces pauvres petites créatures pouvaient parler, quels reproches !...

Mais non, vous n'en êtes pas là, parents chrétiens qui m'entendez, et je vous en félicite. Vous tenez trop au salut de vos enfants ! Que Dieu vous en récompense en vous réunissant tous ensemble dans son beau paradis ! C'est la grâce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

## LA JOURNÉE CHRÉTIENNE

### ALLOCUTIONS A DES JEUNES FILLES

#### XVI

#### LE CHAPELET

Mes enfants,

S'il est une dévotion que vous aimez, c'est bien celle du chapelet. Petite enfant, vous saviez à peine bégayer que déjà vous connaissiez cette prière à Marie ; quand votre mère vous amenait à l'église, elle mettait entre vos petites mains un modeste chapelet blanc ou rouge, c'était alors votre livre de messe ; à mesure que vous avez grandi, vous avez appris à mieux le réciter et à l'aimer.

Plus tard, au jour béni de votre première communion, quand revêtue de la robe blanche, symbole de pureté, vous vous avanciez avec dévotion à la sainte table, vous aviez votre chapelet enroulé autour du bras, tout près de votre cœur, comme pour associer dans une même affection et Jésus et Marie. C'est un beau et cher chapelet que celui de la première communion !

Et maintenant, vous aimez toujours votre chapelet. Par piété, vous le portez sans cesse dans votre poche, comme un gage de secours et de bénédiction. Dans vos joies, vous récitez le chapelet pour remercier Dieu ; et dans vos tristesses, c'est du chapelet encore que vous vous servez pour implorer le soutien de celle qui fut la

Mère de douleur et qui reste la Consolatrice des affligés.

En un mot, le chapelet, c'est votre objet de piété le plus cher, le plus familier, le plus aimé. Il est le compagnon de votre vie ; demain il sera le compagnon de votre mort. Il vous a pris au berceau, il vous suivra dans la tombe. Oui, à l'heure pénible où il faudra tout quitter ici-bas, quand la mort aura fait son œuvre et qu'inanimée vous reposerez sur votre lit funèbre, entre vos doigts glacés, des parents aimés placeront un crucifix de bois et votre chapelet. Et ce chapelet il sera avec vous dans le cercueil, dernier objet qui vous restera de tous ceux que vous possédiez, marque de la protection dont alors vous couvrira Marie que vous aurez invoquée toute votre vie.

Oh ! mes enfants, continuez à aimer beaucoup votre chapelet !... D'autres vous ont dit l'origine divine et la puissance merveilleuse de cette dévotion. Ce soir, répondons à une objection que les incrédules nous opposent souvent. Quand on parle du chapelet, les impies se moquent, et sourient de pitié : « Pourquoi, disent-ils, pourquoi cette répétition monotone de l'*Ave Maria* ? »

#### I. — Pourquoi l'*Ave Maria* ?

Oui, pourquoi l'*Ave Maria* ? Ah ! c'est qu'il n'y a pas de prière plus belle et pour cela plus aimée des chrétiens. Aucune formule n'est préférable à l'humble *Ave* pour traduire les sentiments les plus sacrés de nos cœurs.

La première partie de cette prière, c'est l'acclamation triomphale : « Salut, ô Marie ! » C'est l'enthousiasme de la foule qui chante les grandeurs et les gloires de la Vierge : « Salut, ô Marie ! vous êtes pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. »

La seconde partie, c'est un cri plaintif, c'est la grande détresse de l'humanité qui se sent condamnée à mourir : « Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. »

L'*Ave Maria* est une très belle prière, voilà pourquoi il a toujours été si populaire, voilà pourquoi il est si universel. De tous les points du temps : du passé, du présent, de l'avenir ; de tous les points de l'espace : du ciel et de la terre, il monte vers le trône de Marie comme l'hommage le plus expressif.

*Ave Maria* ! c'est la parole de l'ange, divin messenger, quand il annonçait à la terre son Sauveur, à Marie son enfant bien-aimé.

*Ave Maria* ! c'était la parole de Jésus quand il saluait Marie ; c'est encore l'expression de sa vénération pour sa mère au ciel.

*Ave Maria* ! c'est la louange des anges et des saints en l'honneur de celle qui est leur reine.

*Ave Maria* ! c'est le cri d'angoisse et d'espérance des pauvres âmes qui dans le purgatoire soupirent après le ciel et élèvent vers Marie leurs regards suppliants.



*Ave Maria!* ce fut la prière favorite de nos pères; c'est elle qui, prêchée par saint Dominique, amena la défaite des Albigeois dans le midi de la France au XIII<sup>e</sup> siècle.

*Ave Maria!* c'est la prière que disaient et que chantaient les Vendéens, quand pendant la Révolution française, l'image du Sacré-Cœur sur la poitrine, le chapelet enroulé autour du cou, ils s'en allaient par les haies fleuries et ensanglantées du Bocage, lutter en géants et mourir en martyrs pour la défense de leurs foyers et de leurs autels.

*Ave Maria!* c'est la prière qu'aujourd'hui encore on retrouve sur toutes les lèvres catholiques. Le salut de l'ange ne se tait jamais sur la terre; quand avec le jour la douce invocation vient à cesser sur une zone de l'univers, c'est pour être immédiatement reprise dans la zone voisine et s'en aller expirer aux pieds de la Mère de Dieu. Tandis que notre Europe chrétienne redit l'*Ave Maria*, là-bas bien loin il est récité par les pauvres petits noirs que la charité chrétienne a rassemblés dans les orphelinats, par les catéchumènes qui vont au baptême, par les convertis d'hier, et aussi par les religieuses, par les Frères et par les prêtres missionnaires auxquels l'*Ave Maria* rappelle la patrie absente et la maison paternelle où jadis une mère bien-aimée leur apprit sur ses genoux à connaître et à invoquer la Mère de Dieu.

L'*Ave Maria* c'est la prière du passé et du présent; c'est aussi la prière de l'avenir, des générations chrétiennes qui nous remplaceront; c'est la grande parole qui s'élève de toutes parts, au ciel et sur la terre, pour acclamer et pour prier Marie.

Si donc l'Eglise recommande beaucoup le chapelet, c'est parce que le chapelet c'est l'*Ave Maria* et qu'il n'y a pas de prière plus belle et plus populaire.

## II. — Pourquoi sa répétition continue ?

L'*Ave Maria*, bien !... Mais pourquoi cette répétition monotone et continue de la même prière ? Pourquoi redire, et dix, et vingt et cent fois l'*Ave Maria* ?

Un instant d'observation va vous le faire comprendre tout de suite. Regardez autour de vous. C'est un fait que lorsque l'homme a trouvé une formule juste, précise, qui exprime bien un des sentiments profonds de son âme, son amour ou sa haine, son enthousiasme ou son indignation, sa joie ou sa douleur, il s'y complait, il y revient à satiété, et il la redit sans cesse; c'est pourquoi Lacordaire a écrit avec autant d'élégance que de profondeur que l'amour n'a qu'un mot et qu'en le disant toujours il ne le répète jamais.

Pourquoi l'exilé prononce-t-il sans cesse le nom de sa patrie ? Pourquoi l'enfant a-t-il du matin au soir sur les lèvres le nom de sa mère ? Ils devraient l'un et l'autre se lasser de redire tou-

jours les mêmes mots; non, ils ne se lassent pas, car leur âme y trouve chaque fois un nouveau bonheur.

Pourquoi les rameurs aiment-ils à marquer la cadence des avirons par des mots brefs, réguliers, toujours les mêmes ? C'est parce qu'ils ont trouvé la formule qui convient le mieux pour assurer l'harmonie des efforts.

Pourquoi le mendiant se tient-il des heures sous la pluie ou la neige en redisant les mêmes mots : « Ayez pitié du malheureux; un petit sou au nom de Dieu ! » C'est parce que l'expérience lui a montré dans ces mots la formule la plus capable d'apitoyer les âmes charitables.

Pourquoi dans la basilique de Saint-Pierre, à Rome, la masse des pèlerins accourus du monde entier ne cessent-ils de répéter toujours la même acclamation : « Vive Léon XIII ! »

Pourquoi la foule pousse-t-elle indéfiniment les mêmes vivats sur le passage d'un héros favori, qu'il s'agisse de saluer le général Duchesne au retour de Madagascar, ou le colonel Marchand après l'expédition de Fachoda ? C'est que ces acclamations mille fois redites expriment bien mieux que tous les discours les sentiments des hommes vis-à-vis de celui qui est admiré et salué.

De même, mes enfants, nous répétons sans cesse, dans la récitation du chapelet, *Ave Maria*, parce que notre âme se complait dans cette formule, parce qu'elle y trouve, comme je l'ai dit, admirablement exprimés et nos sentiments de filial amour à l'égard de la sainte Vierge, et notre grande détresse en face des misères de cette vie et des redoutables mystères de la mort.

Ainsi donc, mes enfants, aimons le chapelet, portons sur nous le chapelet, disons le chapelet fréquemment. Que souvent de nos lèvres l'*Ave Maria* monte vers le trône de Marie, fervent, tendre, confiant. Ne nous laissons pas de répéter et de redire de toute notre âme ces mots de vive espérance et d'ardente supplication : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il. »

## XVII

### LES PLAISIRS

Mes chères enfants,

On trouve dans la vie de saint Jean l'Evangéliste un trait ravissant. Un jour que l'apôtre caressait une perdrix, un chasseur lui en exprima sa surprise. « Et vous, lui demanda le saint, tenez-vous toujours bandé l'arc que je vous vois dans les mains ? — Non point, dit le chasseur; je le détends et le repose afin qu'il puisse retrouver son ressort et son élasticité. — O jeune homme, reprit saint Jean, pourquoi vous étonnez-vous que moi

aussi je détende et repose mon âme, afin qu'en suite elle fasse monter ses pensées au ciel ! »

Cette délicieuse histoire, mes chères enfants, est l'introduction toute naturelle de l'instruction que j'ai à vous faire sur le plaisir.

La vie des plus grands saints nous montre qu'ils n'ont pas cru déroger à l'austérité de leur vertu en s'accordant quelque relâche après le travail. Rien de plus moral en effet que le plaisir, à condition que vous voyiez en lui et que vous en fassiez un moyen de sanctification.

Retenez donc bien ces deux vérités : 1<sup>o</sup> il y a des plaisirs légitimes qu'on doit sanctifier ; 2<sup>o</sup> il y a des plaisirs dangereux qu'il faut éviter.

### I. — Plaisirs légitimes.

1. Il y a des plaisirs légitimes qu'on doit sanctifier.

Le plaisir en lui-même est une chose excellente : il est absolument nécessaire à l'homme, on ne peut vivre sans lui, il aide et perfectionne nos actes, il nous accompagne comme un auxiliaire et un soutien dans les opérations de la vie ; et même saint Bonaventure ne craint pas d'affirmer que la soif du plaisir a été donnée à l'homme pour le faire soupirer vers les célestes voluptés. Il y a donc des plaisirs légitimes.

Légitimes, ces joies que l'on goûte au sein de la famille, lorsque, le soir venu, on s'assemble autour du foyer, pour deviser gaiement ou se récréer dans des jeux innocents.

Légitimes, ces promenades du dimanche qui réunissent le père, la mère, les enfants, les amis dans un joyeux délassement.

Légitimes, ces jouissances que procure à l'âme la vue d'une belle nature, le spectacle des merveilles de la création, l'audition d'une belle musique, la lecture d'une belle page de littérature aux pensées justes et grandes, exprimées dans un style noble et délicat.

Légitimes, ces visites qui vous mettent, esprit et cœur, en rapport avec des personnes aimées, et qui vous font couler des moments délicieux.

Légitime, en un mot, tout ce qui est pour votre esprit, votre cœur, votre corps, un principe de bonheur innocent qui dilate votre être dans la joie, et lui donne force, paix, courage.

Ces plaisirs légitimes, les saints les ont connus.

On a vu de saintes et nobles âmes s'amuser avec des fleurs, les réunir en gracieux faisceaux, et dire à ce sujet les choses les plus charmantes, les plus fines, les plus spirituelles.

On a vu de saints religieux pendant leurs récréations rire comme des enfants bien élevés, rire à propos de ces choses légères qui se trouvent et se disent partout, exploiter un travers avec un à-propos, un tact merveilleux, non sans y joindre une pointe d'aimable ridicule et là-dessus mille pétillantes conversations entremêlées d'une joie vraie, naïve et presque enfantine.

Témoin saint Philippe de Néri qui disait : « Dieu

aime les âmes gaies, » et qui sous les arbres qui ombragent la belle terrasse de Saint-Onuphre se mêlait aux jeux de ses chers enfants.

Témoin encore cet auteur ascétique de notre temps, le P. Faber, qui disait que la gaieté de l'homme est ce qui honore le plus le Créateur, car elle lui est un témoignage que nous sommes contents de lui.

Les saints ne croyaient pas manquer au devoir en agissant ainsi, parce qu'ils se livraient au délassement avec modération et en esprit de foi.

2. Agissez de même, mes chères enfants, récréez-vous, c'est légitime, mais *soyez modérées*. Ecoutez saint François de Sales :

« Il faut, dit-il, dans les récréations bonnes et loïsibles, se garder de l'excès, soit au temps que l'on y emploie, soit au prix que l'on y met. Car, si l'on y emploie trop de temps, ce n'est plus une récréation, c'est une occupation, on ne soulage pas l'esprit ni le corps ; au contraire, on l'étourdit et on l'accable. Prenez garde surtout de ne point attacher votre affection à tout cela ; car, pour si honnête que soit une récréation, c'est vice d'y mettre tout son cœur et toute son affection. Je ne dis pas qu'il ne faille prendre plaisir à jouer pendant que l'on joue, car autrement on ne se récréerait pas ; mais je dis qu'il ne faut pas y mettre trop d'affection pour le désirer, pour s'y amuser et s'en empresser. »

La récréation est comme la nourriture et le sommeil : on ne doit en prendre que ce qui est nécessaire.

Récréez-vous, mes chères enfants, *en esprit de foi*, et, tout agréable qu'elle soit, cette action offerte à Dieu gagne et garde son mérite pour l'éternité. Un jour, quelques amis de saint Louis de Gonzague se demandaient entre eux, au milieu d'une récréation, ce qu'ils feraient si on venait leur annoncer qu'ils allaient mourir dans un quart d'heure. L'un disait : « J'irais aussitôt trouver mon confesseur et je lui demanderais une absolution de toute ma vie. » Un autre : « Moi, je courrais à la chapelle, je me jetterais à genoux devant le tabernacle, et j'y attendrais la mort en redisant à Dieu des actes de charité. » Tous donnaient leur avis. Le pieux Louis de Gonzague, seul, ne parlait pas. Alors un de ses condisciples l'interpelle : « Et vous, mon cher ami, que feriez-vous ? — Moi, répond avec douceur Louis de Gonzague, je contiendrais ma récréation... Cela vous étonne ? En voici la raison. Nous ne pouvons désirer qu'une chose : c'est de mourir en faisant la volonté de Dieu. Or, en ce moment, nous sommes où Dieu nous veut : par conséquent, nous n'avons rien de mieux à faire que d'y rester. »

Concluons avec Fénelon : « Il y a bien des gens qui veulent qu'on gémisses de tout, et qu'on se gêne continuellement en excitant en soi le dégoût des amusements. Pour moi, j'avoue que je ne saurais m'accommoder de cette rigidité. J'aime mieux quelque chose de plus simple et je crois que Dieu même l'aime beaucoup mieux. Quand les divertis-



sements sont innocents en eux-mêmes, et qu'on y entre par les règles de l'état où la Providence nous met, alors je crois qu'il suffit d'y prendre part avec modération et dans la vue de Dieu. Des manières plus sèches, plus réservées, moins complaisantes et moins ouvertes, ne serviraient qu'à donner une fausse idée de la piété aux gens du monde, qui ne sont déjà que trop préoccupés contre elle, et qui croiraient qu'on ne peut servir Dieu que par une vie sombre et chagrine. »

## II. — *Plaisirs dangereux.*

Il y a des plaisirs dangereux qu'il faut éviter.

Je suis sûr que vous attendez avec une certaine curiosité ce que je vais dire. « Evidemment, pensez-vous, on va, suivant l'usage, tonner contre les bals, le théâtre, etc... » Résultat pratique : tout à l'heure, au sortir de la chapelle, le sermon sera le sujet de toutes les conversations et de réflexions plus ou moins justes, sensées, charitables; demain, au salon où à l'atelier, on s'abordera en disant : « Ma chère, avez-vous entendu hier?... Quel homme exagéré ! Si nous suivions ses conseils, nous nous rendrions ridicules, et on ne pourrait plus se livrer à aucun plaisir. »

Ce que je raconte là, c'est de l'histoire vécue.

Eh bien ! vous serez déçues. N'espérez pas que j'entrerais dans les détails ; je me contenterai de poser les principes et de vous dire :

Mauvais ces plaisirs qui blessent la vertu délicate que nous portons dans des vases fragiles, lectures, chansons, conversations ;

Mauvais ces plaisirs qui sans être absolument défendus sont trop fréquents, trop prolongés, trop passionnés, et prédisposent ainsi aux grandes chutes ;

Mauvais ces plaisirs qui sont pour vous occasion de péché. Qui cherche le mal le trouve, qui côtoie le précipice y tombe. En général, n'allez que là où vont vos pères et vos mères, ou avec eux, ou avec leur consentement formel : c'est plus sûr.

Il vous est arrivé sans doute quelquefois, par une soirée d'automne, de vous pencher à votre fenêtre et de respirer l'air frais du soir. Un flambeau était sur votre table, et des brises légères, venant du dehors, en faisaient trembler la flamme. Tout à coup, par la fenêtre entr'ouverte, entra un insecte ailé ; il avait aperçu la leur brillante, et il venait se réchauffer à ses rayons. L'imprudent ! il approche, en faisant mille évolutions gracieuses et comme en se jouant, il s'éloigne, il revient, on dirait qu'il est comme fasciné. Enfin, dans un élan joyeux, il se précipite dans la flamme et il y meurt.

Papillons, papillons du soir, jeunes filles légères, étourdies, qui vous laissez prendre à toutes les apparences, qui vous laissez séduire par tout ce qui brille, je vous le dis, un jour viendra où vous brûlerez vos ailes, où, dans un moment d'enivrement et d'oubli, vous périrez !

Et si vous voulez savoir si tel plaisir est mauvais pour vous, interrogez votre cœur, les impres-

sions que vous avez ressenties, interrogez surtout votre confesseur : c'est lui qui est le grand juge. Loyalement, dites-lui vos dispositions, indiquez-lui surtout la cause de vos fautes, et dans le cas où par charité, prudence, convenance de votre position, de votre âge, de votre famille, vous devez vous livrer à certains plaisirs, suivez les conseils qu'il vous donnera.

Enfin, mes chères enfants, en allant dans le monde, ne vous donnez jamais entièrement à lui ; gardez-y la droiture de votre esprit et l'innocence de votre cœur.

En résumé, et c'est par là que je termine, *soyez prudentes.*

Ecoutez cette histoire. Autrefois, en Sicile, vivait un philosophe qui se nommait Empédocle. Il habitait près d'un volcan, l'Etna. Le volcan était en feu, et Empédocle voulut jouir du grandiose spectacle qu'il offrait. En vain ses amis s'efforcèrent de le retenir, en vain ils lui représentèrent qu'il allait s'aventurer sur un sol mouvant et marcher sur des abîmes, en vain ils lui rappelèrent les noms des victimes que la curiosité y avait faites. Il n'entendit rien, prit son bâton de voyage et partit. Arrivé au pied de la montagne, il quitta ses sandales. Marchant pieds nus, il sentirait mieux, disait-il, la chaleur du sol et éviterait ainsi plus facilement les périls. Il gravit les pentes de l'Etna. Il allait, ardent, joyeux, examinant avec une curiosité inquiète tout ce qui s'offrait à ses regards : ici des roches calcinées, là des monceaux de cendres, plus loin des cavités profondes, des crevasses qui s'ouvraient au-dessus des abîmes. Près de lui, des terres s'éboulaient, des coulées de lave brûlante suivaient les sinuosités de la montagne... Il allait toujours. Il arriva aux dernières cimes, et là, il put contempler le cratère par où la flamme s'élançait, fière et mugissante... Il allait descendre, il allait enrichir la science de ses observations ; et quelle gloire n'allaient pas attirer sur son nom ses découvertes et son intrépidité ! Mais, tout à coup, voici que le sol tremble, un tourbillon de flammes s'élance de la montagne entr'ouverte, et le philosophe disparaît. Quelques jours plus tard, ses amis portèrent ses sandales dans le temple de la Prudence, comme pour avertir du péril les téméraires qui seraient tentés de l'imiter.

Mes enfants, l'histoire d'Empédocle est celle de beaucoup de jeunes filles : tout voir, tout savoir, ouvrir tous les livres, assister à tous les spectacles, parcourir dans tous les sens la montagne de feu !

Ne les imitez pas. Aimez le plaisir dans une certaine mesure, mais de la prudence, encore de la prudence, toujours de la prudence ! Et souvenez-vous que s'il vous faut du plaisir, pas trop n'en faut.

## SERMON DANS UNE CHAPELLE DE RELIGIEUSES

### LA VIE RELIGIEUSE <sup>1</sup>

*Si quid patitur unum membrum,  
compatiuntur omnia membra.*

Si l'un des membres du corps souffre, tous les autres membres souffrent avec lui. (I Cor., xii, 26).

Quand d'un bout à l'autre du monde, non seulement en France, mais en Espagne, en Angleterre, en Suisse, en Italie, et jusque dans les lointaines républiques du Nouveau Monde, comme poussés par un mot d'ordre universel, les ennemis de l'Eglise s'élancent à l'assaut de la Vie religieuse ; quand leurs journaux et leurs discours cherchent à la discréditer par le sophisme, l'injure et la calomnie ; quand ils s'efforcent, par tous les moyens, d'ameuter contre elle l'opinion publique ; quand ils vont jusqu'à peser sur les gouvernements pour les amener à traiter en ennemis ceux qui l'ont embrassée : personne ne sera surpris d'entendre un prêtre élever la voix pour prendre sa défense. Que dis-je ? Non seulement personne n'en sera surpris ; mais le contraire bien plutôt surprendrait tout le monde. Car cette parole sacerdotale, tous l'attendent ; les bons, comme une lumière qui les éclaire au milieu des contradictions et des conflits, ou comme une satisfaction pour leurs consciences révoltées ; les méchants, comme une réponse nécessaire à leurs écrits et à leurs discours. Oui ! si les prêtres ne disaient rien pour répondre à leurs attaques, ils en seraient les premiers étonnés et, attribuant ce silence à la lâcheté, ils en concevraient pour nous un profond sentiment de mépris.

Eh bien ! mes frères, cette parole sacerdotale, je vous l'apporte. C'est donc de la *Vie religieuse* qu'il va être question entre nous.

En me voyant aborder ce délicat et périlleux sujet, que personne ne craigne de ma part ni témérité, ni imprudence. Je sais parfaitement quelle réserve et quelles limites la prédication doit observer, quand elle traite des questions de cette nature. Je sais aussi sur quels points elle doit laisser le champ libre à l'initiative des premiers pasteurs. — Un mot suffira pour déterminer nettement la pensée dont je m'inspire et la portée de ce discours : je vise, comme j'en ai le droit, la campagne menée contre la Vie religieuse, sur tous les points du globe, par les impies de tous les pays ; je vise, en particulier, celle que poursuivent en France tant de sectaires sans autorité, simples citoyens comme moi, et qui, en semant la haine entre Français, offensent autant la loi civile que la foi religieuse.

<sup>1</sup> Nous avons entendu, le 19 juillet, fête de saint Vincent de Paul, dans une chapelle des Sœurs de la Charité, le discours suivant. Comme il nous a paru répondre à une des nécessités du temps présent, nous en faisons part à nos lecteurs.

Ne m'en veuillez pas trop, mes Révérendes Mères, si je semble laisser de côté l'illustre et saint patron dont vous célébrez aujourd'hui la fête. Ce délaissement ne sera qu'apparent. Parler de la vie religieuse, c'est bien un peu faire le panégyrique de saint Vincent de Paul. Car cette vie a tenu la première place dans ses travaux. Seul, dans la suite des siècles, il a pu mettre au monde cinq ou six congrégations différentes. En créant la Sœur non cloîtrée, libre par là-même d'aller à toutes les misères sociales, il a mis la vie religieuse sur la voie d'une incomparable popularité. Enfin, je puis bien dire que, parmi les fondateurs d'ordres, nul n'a su, comme lui, la rendre tout ensemble riche en vertus et féconde en services.

### I

Je voudrais, dans une première partie, retracer à grands traits l'excellence et les œuvres de la Vie religieuse.

La vie chrétienne, quand on l'envisage, non pas dans les contrefaçons dont les mondains nous donnent trop souvent le spectacle, mais dans la pureté originelle des lois évangéliques et dans les exemples de ceux qui les ont fidèlement observées, est la plus belle, la plus noble, la plus sainte qui soit et qui puisse être. Elle prend son type en Dieu, suprême et parfait modèle ; et ce modèle, elle oblige l'homme à l'imiter, en lui prescrivant d'éviter le mal et de faire le bien. Elle reprend ainsi en sous-œuvre le travail du Créateur défiguré par la déchéance originelle, et façonne la vie humaine à l'image et à la ressemblance de la vie divine.

Cette ressemblance morale de l'homme avec Dieu peut être plus ou moins complète. Elle supporte ainsi bien des degrés. L'Evangile a déterminé les deux principaux quand il nous a donné d'un côté ses *préceptes*, de l'autre ses *conseils*. — Le *degré inférieur* de la vie chrétienne se caractérise par la simple observation des *préceptes*. Là, les âmes cherchent à réaliser les traits essentiels de l'image divine et se préservent des fautes avec lesquelles elle serait incompatible. — Le *degré supérieur* se caractérise par la pratique des vertus *conseillées* ou facultatives. Ici, la vie humaine se modèle plus exactement sur la vie de Dieu. Elle se dégage de tout alliage vicieux. Elle supprime ou, du moins, subjugue les mauvais instincts et les passions dépravées ; elle s'efforce de prendre, dans toute la mesure possible, les pensées, les sentiments et la conduite même de Dieu. Sa loi, c'est de devenir *parfait comme le Père céleste est parfait*. (Math., v, 48). Et parce que le Père céleste, par le fait de sa divinité, est d'une perfection qu'il n'est pas possible d'atteindre, elle travaille sans cesse et jusqu'à son dernier souffle à s'en rapprocher davantage.

Le commun des chrétiens s'en tient, ou plutôt essaie de s'en tenir au degré inférieur dont je parlais tout à l'heure. Mais il est une élite qui aspire



et monte au degré supérieur ; et dans cette élite prend place quiconque embrasse la vie religieuse. Car la vie religieuse consiste essentiellement dans la poursuite de la perfection. L'Eglise l'a toujours entendu de la sorte. Les fondateurs d'ordres aussi. Je vous défie d'ouvrir les *Constitutions* d'aucun d'entre eux sans y lire, à la première page, des déclarations comme celle-ci : « Ceux qui entrent dans cet Ordre font, avant tout, profession de travailler à leur sanctification personnelle et de pratiquer la perfection chrétienne. »

Cette seule définition de la vie religieuse démontre son excellence. C'est une vie où l'homme s'efforce d'atteindre au plus haut degré de perfection morale et d'acquérir, dans la mesure où elle lui est accessible, la ressemblance divine. Vous le comprenez, n'est-ce pas ? il n'est rien de plus élevé ni de plus beau. Le seul fait de concevoir des aspirations comme celle-là révèle un noble cœur et une grande âme. Le vieux Platon l'avait pressenti : « Dieu, écrivait-il, est le bien essentiel et absolu. Pour lui ressembler, il faut éviter le mal et faire le bien. Mais fuir le mal, pratiquer le bien et, par là, ressembler à Dieu, c'est la suprême démarche de la dignité humaine ! » (*République : III, vers la fin*).

Voilà la théorie. Venons à la pratique.

Voici comment, le plus habituellement, les choses se passent.

Remontez à l'époque où ce religieux, cette religieuse n'étaient encore que de jeunes enfants. — Un beau jour, l'idée leur est venue de se demander ce qu'ils pourraient bien devenir plus tard. Ils ont alors regardé autour d'eux pour voir ce que devenaient les autres. Le jeune homme a vu ses aînés diriger leurs pas de différents côtés. Les uns cherchaient une situation brillante ; les autres visaient un emploi lucratif ; ceux-ci poursuivaient la science ; ceux-là s'élançaient à la recherche des plaisirs. La jeune fille a prêté l'oreille aux rêves d'avenir de ses amies, ces rêves dont on se fait si volontiers la confidence entre compagnes, et dans lesquels une imagination encore ignorante des trahisons de la vie réelle rassemble sans hésiter tous les éléments du bonheur. Ce regard jeté sur leur entourage, chacun de nos deux héros s'est replié sur lui-même, et s'est dit : « Si je faisais comme un tel, comme une telle ? » Certes ! ils étaient de la même pâte que les autres. Leur cœur n'était pas de pierre, comme dit le Sage, et leur chair n'était point d'airain. (Job, VI, 12). Mille et mille voix s'élevaient donc en eux qui les pressaient d'entrer, eux aussi, dans ces sentiers fleuris où les autres s'engageaient sous leurs yeux, ivres d'enthousiasme. Mais une autre voix, celle du Dieu qui distribue les vocations, ou, si vous l'aimez mieux, celle qui s'élève des hautes régions de la conscience humaine, leur tenait un autre langage. « La vie telle que la mènent les mondains est bien vulgaire, peu féconde pour le bien, et ne donne guère d'assurance pour les destinées éternelles... Nous sommes plus grands que cela, con-

cluaient-ils, et nés pour de plus grandes choses !... Nous, nous nous donnerons à Dieu !... »

Cette première intuition d'un avenir tout illuminé de vertu, tout rempli de grandes œuvres, s'est souvent, depuis cette date, représentée à eux. Tout ce qu'ils voyaient des vanités du siècle, des déceptions de la vie, des beautés de la vertu, la rendait plus claire et plus séduisante. Leurs mères, grâce à cette sorte de divination dont elles jouissent pour deviner les projets d'avenir de leurs enfants, se doutaient bien de quelque chose. Elles s'en réjouissaient parfois. Plus souvent, elles s'en alarmaient. Elles s'ingéniaient alors à rendre leur foyer plus attrayant. Rien n'est fort comme les liens dont celle-ci enlaçait son fils. Rien n'est charmant et doux comme le nid que celle-là s'efforçait de faire aimer à sa fille. Pauvres femmes ! Elles eurent beau faire. L'idéal entrevu, convoité par leurs enfants était de ceux auxquels on sacrifie tout, et les promesses du monde et la tendresse des mères. Un soir, le jeune homme, la jeune fille prirent la parole : « Mère, c'est écrit : *Celui qui ne laisse pas pour Dieu son père et sa mère n'est point digne de Dieu*. Nous voulons aller à Dieu ; pour être dignes de lui, nous vous quitterons demain !... »

Respect, mes frères, respect et admiration à ce sacrifice ! Il s'accomplit en vue du but le plus élevé que puisse se proposer l'activité humaine. Il emporte aussi des renoncements toujours très grands et qui vont souvent jusqu'à l'héroïsme. Il n'en est pas de plus coûteux et, par conséquent, de plus beau, après le sacrifice de la vie...

Suivons maintenant, si vous le voulez bien, nos deux héros dans leur couvent.

Ils n'y trouvent rien de ce qui vous rend agréable le séjour du monde. Ils habitent des cellules froides et nues. On les fait asseoir à une table plus que modeste, souvent assaisonnée de jeûne et d'abstinence. Leurs journées commencent de grand matin ; et, sauf de courts instants de repos, se partagent tout entières entre la prière et le travail. La double autorité des supérieurs et d'une règle détaillée les suit partout et leur impose une obéissance de tous les instants. Ceux qui les forment à la vie religieuse ne leur tolèrent aucun défaut et leur demandent d'innombrables et grandes qualités. Ils les soumettent à une discipline morale austère et rigoureuse, qui ne laisse aucune marge au jeu de leurs caprices et de leurs instincts. C'est une immolation continuelle. Ah ! s'ils ont voulu faire de la vertu, ils doivent être contents !... Eh oui, ils le sont ! Si bien que, quand l'heure sonne où il leur faut choisir entre quitter le couvent ou s'engager à y rester toujours, ils choisissent de rester ; et qu'ils prononcent leurs vœux avec une joie que vous n'auriez jamais crue possible, si vous n'en aviez été quelquefois les témoins étonnés et attendris...

Et maintenant qu'ils sont religieux tout à fait, que font-ils ?

Ils se sanctifient et s'efforcent de devenir par-

faits. C'est dire qu'au milieu d'un monde déprimé et corrompu, ils tiennent haut et ferme l'idéal évangélique. Chaque religieux est comme un foyer, dont le rayonnement va porter à tous ceux qu'il peut atteindre la chaude et vivifiante influence de la grâce et de la vertu, arrêtant ainsi, ou du moins rendant moins prompte notre décadence morale.

Ils prient et font pénitence. Ils implorent, pour ceux qui ne prient pas, les faveurs divines. Ils sollicitent pour vous, pécheurs, la clémence d'en haut. Ils jettent dans la balance, en face des crimes dont le monde est rempli, le poids de leurs travaux, de leurs austérités, de leurs larmes et souvent de leur sang. A ces heures nocturnes où les méchants se livrent à des hontes qui, si le soleil les éclairait, le forceraient à se voiler la face, ils se privent de sommeil pour pratiquer des macérations effroyables et pour élever vers le ciel, afin de fléchir sa colère, leurs mains pures et leurs voix innocentes... Quels fléaux n'ont-ils point éloignés de vous ? Vous ne le saurez que dans l'éternité, là où il n'y a plus de secret. Mais, si l'antique Troie tenait au plus haut point à son Palladium parce qu'elle lui devait, elle le pensait du moins, la protection divine : vous, comme vous devriez tenir à vos couvents ! Ils sont le Palladium de vos cités.

Ils instruisent aussi vos enfants. Ils apportent à cette œuvre, sans parler du talent, une tendresse, un dévouement, une conscience qui les mettent au premier rang parmi les instituteurs. Ce n'est point, pour eux, un métier ; c'est un ministère ; je dirais volontiers : un sacerdoce. Il faut les avoir vus de près, comme je les vois depuis trente ans et plus, pour pouvoir juger des sentiments élevés dont ils s'inspirent et des avantages que la jeunesse trouve à se mettre sous leur conduite... Avoir un maître religieux, une maîtresse religieuse : c'est avoir un ami, et un ami vrai pour la vie. Quels que soient les malheurs par lesquels on passe, quelles que soient même les déchéances dans lesquelles on tombe, on trouve toujours auprès de lui un bon accueil, une sincère sympathie, un conseil sage et désintéressé, une main tendue pour essuyer les larmes ou pour aider au relèvement... Cette amitié dure même plus que la vie. J'ai vu des religieuses prier et faire prier pour une élève décédée, plus et plus longtemps peut-être que ne l'a fait sa propre mère...

Vos religieuses, elles gardent les prisonnières. Et, en les gardant, elles les réhabilitent. Elles éveillent dans ces cœurs endurcis par le vice des sentiments qu'on aurait pu croire éteints à tout jamais. Et la preuve qu'elles réveillent de pareils sentiments, c'est que ces malheureuses leur obéissent. — J'ai visité, il y a quelque temps, une maison de détention contenant trois ou quatre cents femmes condamnées pour des crimes plus horribles les uns que les autres. C'étaient de vraies furies. Un régiment de gardiens n'aurait pas suffi à les contenir. Or, cette foule, qui aurait pu être redoutable, se laissait gouverner docile-

ment par cinq ou six sœurs, sans jamais tenter une révolte : vaincue et désarmée qu'elle était par le sentiment de leur supériorité morale et par l'ascendant de leurs vertus.

Elles adoptent encore les pauvres vieillards. Elles prennent auprès d'eux la place des enfants disparus. Elles quêtent pour les nourrir. Elles les servent à table. Elles réparent leurs vêtements. Elles veillent à ce que rien ne leur manque. Elles les endorment, le soir, avec des paroles aimantes où les pauvres vieux croient reconnaître celles que leur disaient autrefois leurs filles. Elles les assistent dans leurs maladies. Elles leur adoucissent, avec tous les moyens que peuvent fournir la religion et la piété filiale, les angoisses de l'agonie. Elles leur rendent la mort si consolante et si douce que leur dernier souffle ressemble à un soupir de reconnaissance.

Elles adoptent encore les orphelins et soignent les malades, soit dans leur maison, soit à domicile. — Mais ici je touche à des œuvres dont vous êtes chaque jour les témoins. Demandez à ces orphelines, si elles n'ont pas trouvé dans leur orphelinat d'autres mères. Demandez à ces malades, et à ceux que nos religieuses visitent à leur foyer, s'il est possible de les entourer d'une vigilance plus attentive et d'un dévouement plus affectueux... C'est que, pour nos bonnes Sœurs, le soin des malades ou des orphelins n'est pas un acte profane, mais un acte religieux. Il s'adresse, non à l'homme, mais à Dieu. Le divin Maître n'a-t-il pas dit : « *Ce que vous ferez pour le dernier de ces petits, c'est pour moi que vous le ferez* » ? (Matt., xxv, 40). Certes ! ce rôle est bien humble aux yeux du monde. Mais, celles même que leur naissance et leur fortune appelaient à occuper un rang des plus élevés dans la société croient s'honorer en s'y soumettant. Et elles ont raison ; car il est écrit : « *Servir Dieu, c'est régner* ! »

Et, pendant que nos religieuses accomplissent ces œuvres merveilleuses, nos religieux vont d'un bout à l'autre du pays, prêchant l'évangile, purifiant les consciences, relevant les pécheurs, éteignant les inimitiés. Ou même, franchissant les océans, ils portent aux peuples les plus éloignés de nous la civilisation chrétienne, non sans faire aimer, avec le vrai Dieu, la douce patrie qu'ils ont quittée. Le missionnaire ouvre presque toujours la route au drapeau...

Voilà, mes frères, ce qu'est la vie religieuse. Quiconque vous la présente sous d'autres couleurs vous trompe. Dites maintenant si elle ne constitue pas le plus splendide rayonnement que la vie divine puisse jeter dans une vie humaine, et si, par son excellence et ses services, elle ne mérite point toute notre estime, toute notre admiration et toute notre reconnaissance !...

## II

Je pourrais m'arrêter ici. Mais les ennemis de la vie religieuse vous ont fait entendre contre elle



des accusations auxquelles je dois répondre. Il vous sera bon de savoir ce que valent leurs objections et quels sont les principes dont se tire leur solution.

a) « Pourquoi, disent-ils, les âmes altérées de perfection se groupent-elles en communautés ? Personne ne les empêcherait de poursuivre leur idéal chacune à part, dans le secret du foyer. C'est leur groupement qui porte ombrage à la société ; et ce groupement n'a rien de nécessaire. »

C'est vrai : l'isolement n'empêche pas l'homme de se sanctifier. Il en est qui se sanctifient dans ces conditions. Cependant, la vie commune convient aux âmes de cette trempe. — D'abord, elle répond à la loi naturelle : « *Qui se ressemble s'assemble.* » — De plus, elle favorise le progrès spirituel. Car le milieu dans lequel vit une âme exerce sur elle une influence considérable. C'est l'influence de l'air qu'on respire et de la température dans laquelle on demeure. Aussi, rien n'est utile aux hommes qui veulent devenir meilleurs comme de se créer, dans ce vaste milieu du monde, toujours plus ou moins vicié, un milieu plus petit, mais plus salubre : sorte d'oasis embaumée des parfums de la vertu, et dont l'atmosphère reste imprégnée de grâce et de lumière. — Et puis, la vie de communauté permet d'avoir une autorité qui commande, des règles détaillées et précises, des exercices communs, des amis dont l'exemple et la parole soutiennent et stimulent : toutes choses qui rendent aux âmes les plus importants services. — Enfin, sans la vie commune, les religieux ne pourraient entreprendre aucune de leurs œuvres les plus utiles, ces œuvres vastes et durables qui dépassent les forces des individus et ne doivent point mourir avec eux.

b) « Les vœux de religion, ajoute-t-on, sont contre nature. Ils annihilent et stérilisent la personnalité humaine. »

Pur sophisme, comme vous allez voir !

Le premier vœu de religion est le vœu de pauvreté. Jamais personne n'a cru que l'homme s'annihilât en se dépouillant de ses richesses. Au contraire, ce dépouillement rompt un de ses liens et l'affranchit d'un joug. Quand il n'a rien à perdre et ne tient à rien, il est infiniment plus maître de lui et plus indépendant. — Le vœu de pauvreté a encore l'avantage de mettre dans la société, au lieu d'un homme désireux d'amasser, insatiable peut-être, un homme désintéressé et dépourvu d'ambition. Cela laisse le champ libre aux autres, désencombre, si je puis ainsi parler, les carrières lucratives déjà si convoitées par les multitudes, et favorise l'accession de tous à la fortune.

Le second vœu de religion est le vœu d'obéissance. Or, l'obéissance est la plus féconde des vertus. La raison en est qu'elle applique au service du bien l'activité humaine, sans lui laisser la permission d'en gaspiller quoi que ce soit dans la poursuite de ses préférences personnelles. Elle n'empêche pas l'homme de vouloir : ce qui serait, en effet, contre nature ; mais elle le fait vouloir de

telle sorte qu'il concoure avec ses coopérateurs à la réalisation de l'œuvre commune. Nos religieux feraient-ils le bien qu'ils font, s'ils restaient maîtres de suivre chacun son caprice ? Qu'il s'agisse de vertus à pratiquer et de bien à faire, ou qu'il s'agisse de victoires à remporter, l'obéissance s'impose au nom d'une égale nécessité. Elle fait l'union et la force des religieux, comme elle fait l'union et la force des soldats. Et pourquoi ne reproche-t-on pas à nos lois militaires, qui cependant exigent une obéissance absolue, d'annihiler la personnalité humaine ?

Le troisième vœu que font nos religieux est le vœu de chasteté. Celui-ci, quoi qu'on dise, n'est point non plus contre nature. La nature donne à tout individu la faculté de fonder une famille ; mais elle n'en impose l'obligation à personne. Qu'une parfaite pureté de vie contrarie les instincts vicieux : je le sais bien ; mais les instincts de cette sorte ne doivent pas être pris pour des lois. Au surplus, quand on le veut et qu'on sait user de vigilance et de piété, la nature se plie parfaitement aux saintes exigences de la vertu. Lorsque le célibat prend sa raison d'être dans un dévouement total aux intérêts supérieurs de l'individu ou de la société, loin d'aller contre la nature, il l'anoblit et la glorifie. A une fécondité d'ordre matériel, étroite et vulgaire, il substitue une fécondité d'ordre moral plus abondante et plus pure.

c) On dit aussi que les congrégations accaparent le patrimoine des familles, font par leurs ateliers concurrence au commerce, et monopolisent la fortune des nations.

Si vous voyiez de près ce qui se passe dans les couvents, vous sauriez que pour un religieux, une religieuse qui apporte à la communauté sa part de patrimoine, il en est vingt au moins qui n'ont pas de patrimoine, ou qui, en entrant, l'abandonnent à leurs parents. Leur profession religieuse a pour conséquence, non pas que leurs familles n'héritent point d'eux, mais qu'elles en héritent avant leur mort.

A propos des ateliers, un mot suffira. — Il faut être d'idées bien étroites pour reprocher aux maisons religieuses le travail qu'elles procurent aux orphelins ou aux pauvres enfants du peuple. N'y a-t-il pas, comme on dit, place pour tout le monde au soleil ? Et, quand vous prétendriez que les religieux, en mourant au monde, ont perdu le droit de gagner en travaillant, les enfants qu'ils recueillent ont-ils perdu ce droit ? L'établissement qui leur procure du travail, tout en moralisant leur vie, leur rend et rend à leurs familles et à la société elle-même un important service.

Quant à l'opulence des couvents, il faut, croyez-moi, la reléguer parmi les fables et les légendes. Non ! les couvents ne sont pas riches. S'ils l'étaient, cette fortune ne rendrait pas plus somptueuse la table monacale et ne changerait point en soie les robes de bure. On l'emploierait plutôt à développer les œuvres de la Communauté, c'est-à-dire à

la rendre plus utile. C'est bien là, en effet, leur manière d'agir. Et c'est aussi la raison pour laquelle ils paraissent opulents. Par l'effet d'une imprudence sublime et qui n'a pas voulu prévoir comment le spectacle de ces accroissements exciterait les convoitises, ils ont toujours eu une tendance prononcée à faire le bien plus en grand. Quand ils avaient un franc d'avance, ils construisaient pour cent francs... A considérer ces vastes bâtiments, vous les prenez volontiers pour un signe de richesse. Essayez de les réaliser ! Vous verrez surgir de partout les créanciers et les prêteurs. La légère avance du couvent s'est transformée en déficit. S'il est riche de quelque chose, c'est surtout d'hypothèques...

d) Je ne parle que pour mémoire de l'accusation d'hostilité envers les institutions politiques que la France, c'est le mot consacré, s'est librement données. — On ne fait point, sachez-le, de politique dans les couvents. Comme nos religieux et nos religieuses seraient étonnés, si on leur disait qu'ils sont un danger pour la République ! Tout gouvernement qui se servira du pouvoir, comme dit saint Paul, *pour faire le bien* (Rom., XIII, 4), ou qui, du moins, leur laissera, à eux, la liberté de le faire, aura part à leurs bénédictions et à leurs prières. C'est même encore chez eux qu'aux différentes époques de l'histoire on a le mieux pratiqué le conseil de Notre-Seigneur : « *Priez pour ceux qui vous persécutent.* » (Matth., v, 44).

e) Faut-il parler de cet antagonisme entre le clergé *séculier* et le clergé *régulier* dont leurs communs ennemis font tant de bruit ?

Le clergé séculier et le clergé régulier sont engagés l'un et l'autre au service du même maître, disons mieux, du même père. Ce sont donc deux clergés frères. Ils tiennent l'un à l'autre par les liens d'une estime réciproque, d'un mutuel dévouement, d'une sincère et loyale sympathie. Chacun des deux prend la cause de l'autre pour sa propre cause. On se trompe donc quand on se flatte de répondre au vœu du clergé des paroisses en supprimant le clergé des couvents. — Que, parfois, dans l'exercice de leur ministère respectif, les deux clergés se rencontrent dans un face-à-face désagréable : c'est possible. Mais jamais aucun des deux n'a fait appel à la force pour se débarrasser de l'autre. Ceux mêmes qui souhaitent une réglementation plus conforme à leur droit attendent cette réglementation, non pas de l'autorité civile, mais de l'autorité ecclésiastique, seule compétente et légitime en pareille matière.

f) Enfin, on dit souvent que les religieux ne réalisent guère l'idéal de vie parfaite auquel ils se sont consacrés. On fait, surtout grand bruit des scandales dont certains d'entre eux ont pu être les auteurs.

Mes frères, si nous laissons de côté ces menus défauts dont la faiblesse humaine réussit rarement à se dépouiller tout à fait, l'immense majorité de nos religieux échappe à toute critique un peu sérieuse. Ils sont, dans l'ensemble, vraiment

dignes de leur vocation. En tout cas, ils l'emportent de beaucoup sur leurs détracteurs... Ceux-ci n'ont jamais passé pour des modèles de vertus. Et si tel d'entre eux, que vous connaissez, se trouvait tout à coup n'avoir pas plus de défauts et autant de qualités que le plus tiède des congréganistes, vous auriez peine à le reconnaître, tant il vous paraîtrait amélioré. Vous vous demanderiez avec étonnement comment il a pu s'y prendre pour devenir si rapidement un petit saint...

Quant aux scandales attribués aux religieux, combien de fois nos cours d'assises n'y ont-elles pas reconnu des calomnies inventées de toute pièce ! Sans doute, quelques-uns se sont trouvés vrais. Je n'essaierai point d'excuser leurs auteurs. Je les jette, au contraire, et volontiers, par dessus bord : ils ont compromis dans leurs défaillances une grande et sainte cause, pour laquelle ils auraient dû, s'il l'avait fallu, mourir... Cependant, je puis bien faire observer : — d'une part, que le nombre en est fort petit, eu égard à celui des Religieux ; — d'autre part, que, même quand on ne réussit point à réaliser l'idéal de la vie parfaite, il y a déjà quelque gloire à l'avoir entrepris. Par là, on s'élève déjà bien au-dessus de ceux qui n'en ont même jamais eu la pensée et, en tout cas, n'ont jamais essayé.

Mais ne sentez-vous pas que, dans tout ceci, la question se traite par ses petits côtés ? Laissons donc là ces arguties imaginées pour dissimuler la vérité. La vérité est qu'on attaque les congrégations par haine de la religion. On cherche à les écraser pour écraser plus facilement, quand elles auront disparu, l'Eglise elle-même. Leurs ennemis sont les ennemis de Jésus-Christ. Ils ne veulent plus de vie religieuse parce que la vie religieuse représente excellemment l'idée chrétienne, la féconde, la fait aimer, lui prête l'ascendant de sa popularité et la fait bénéficier de ses incomparables services.

Concluons rapidement cet entretien.

Quelles conséquences pratiques devez-vous tirer, mes frères, de ce que vous avez entendu ? — Le voici.

C'est d'estimer et d'affectionner la vie religieuse comme une des formes les plus élevées et les plus parfaites que puisse revêtir la vie chrétienne ; d'admirer, de respecter et d'aimer ceux qui la professent.

C'est de leur être reconnaissants du bien qu'ils font et des services qu'ils rendent.

C'est de les défendre, dans la mesure de vos moyens, contre l'assaut de leurs ennemis.

C'est d'user de toute l'influence que vous pouvez avoir sur la conduite des affaires publiques pour leur assurer, sinon la protection des lois, tout au moins la liberté. Est-ce que les catholiques n'ont pas, comme les autres, le droit d'agir sur l'opinion, de se faire entendre des mandataires élus, et même d'intervenir auprès des pouvoirs publics ? — Sachez bien, d'ailleurs, que si les ordres religieux venaient à disparaître, vous en souffririez



plus qu'eux. Ils auraient à pleurer, c'est vrai, sur leur vie troublée ; mais ils trouveraient bien moyen de la mener aussi vertueuse dans d'autres contrées ou sous une autre forme. Ils auraient à pleurer encore sur leurs œuvres ruinées : elles leur sont trop chères pour que cette destruction ne leur fasse pas éprouver un vif chagrin. Pourtant, ces œuvres se font beaucoup plus au bénéfice d'autrui qu'à leur propre bénéfice. Mais vous, vous auriez à pleurer sur la perte d'une force moralisatrice très puissante ; sur vos iniquités désormais privées de leur plus puissant contrepoids ; sur les fléaux qui ne manqueraient pas de vous frapper, plus rien ne les éloignant de vous ; sur vos enfants qui ne connaîtraient plus les bons maîtres et les pieuses maîtresses dont les leçons ont formé votre jeunesse ; sur vos malades, sur vos orphelins, sur vos vieillards, sur toutes vos misères sociales, qui auraient perdu leur plus douce consolation et leur soulagement le plus efficace. Il faut l'ajouter encore, car vous aimez votre patrie : vous auriez à pleurer sur une dépréciation considérable de son influence à l'étranger et sur la ruine de son prestige.

Enfin, la conséquence pratique à tirer de mes paroles, c'est de vous associer aux angoisses et aux épreuves par lesquelles passent en ce moment nos religieux, de prier pour eux, de pleurer avec eux, et, comme le recommande l'Apôtre dans la parole que je citais en commençant, de compatir à leurs souffrances. L'Eglise est un corps, dit saint Paul, — et je finis ainsi par où j'ai commencé : — « Quand un des membres souffre, tous les autres membres doivent souffrir avec lui. *Si quid patitur unum membrum, compatiuntur omnia membra.* »

## NOUVELLES CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

### XLII

POUR LA FÊTE DE SAINT AUGUSTIN

*De bon fils grand évêque*

*Magnus es, Domine, et  
laudabilis valde.*

Seigneur, vous êtes grand  
et digne de toute louange.

C'est par cette prière que saint Augustin commence ses immortelles *Confessions* : « Seigneur vous êtes grand et digne de toute louange ; grande est votre puissance et infinie votre sagesse. Et cependant l'homme veut vous célébrer, l'homme, cette humble portion de votre création... Vous l'y engagez, afin qu'il trouve du bonheur à vous louer, car vous nous avez fait pour vous et notre cœur demeure inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en vous. » Ah ! ces paroles, comme il les avait vécues ! Quelles angoisses tant qu'il ne s'était pas

donné pleinement à Dieu ! Mais sa mère sur son lit de mort lui avait rendu ce témoignage qu'il avait toujours été bon fils, et son culte pour sa mère l'avait ramené à Jésus-Christ. Sans doute, son intelligence sublime aida à ce retour ; mais bien plus encore, avec la grâce de Dieu, son bon cœur de fils, car son magnifique esprit ne sut pas le préserver des plus honteuses pratiques des Manichéens, des dernières erreurs matérialistes.

Nous allons maintenant assister au spectacle généreux et poignant de sa *douleur filiale* après la mort de sa mère, et nous pourrions conclure comme les Juifs témoins des pleurs de Jésus sur le tombeau de Lazare : « Voyez comme il l'aimait ! »

Toute douleur est féconde, et quand elle est chrétiennement supportée elle nous obtient des grâces incomparables. Aussi ne jugeons-nous pas téméraire d'affirmer que la douleur d'Augustin lui a valu la grâce de sa *vocation sacerdotale*.

Sainte Monique ne vit point ici-bas son fils prêtre. Son ambition se bornait à le voir chrétien. Dieu, qui nous accorde le surcroît lorsque nous cherchons premièrement son royaume et sa justice, mit le premier cômble à son bonheur et nous savons en quels termes de reconnaissance enflammée elle le remerciait : « Il m'a donné plus que je ne lui demandais ; il a voulu, disait-elle à son fils, que je vous voie mépriser la félicité terrestre et devenir son serviteur. Aussi que fais-je désormais ici-bas ? <sup>1</sup> » Comment douter que ses prières ne l'aient soutenu, poussé dans cette ascension nouvelle de perfection, de doctrine et de zèle, et que le jour du sacerdoce d'Augustin il n'y ait eu au ciel grande joie et grande fête en l'honneur de sa mère ?

### I

Elle fut immense la douleur morale d'Augustin à la mort de Monique. Pour la comprendre il faut se rappeler quels liens puissants les unissaient. « Leurs deux vies ne faisaient qu'une vie <sup>2</sup>. » La séparation fut donc un véritable arrachement. Maintenant il se rappelait toutes les vertus de sa mère, les pleurs qu'elle avait versés sur lui, les charmes de son commerce, les consolations qu'elle lui prodiguait. Et voilà que tout cela lui manquait et pour toujours en ce monde.

1. Qui de nous ne connaît ces douleurs, lorsqu'après la perte d'un être chéri, après les larmes répandues sur son cercueil, nous revenons à la maison, dans ce foyer vide désormais, qu'il embaumait, qu'il remplissait de sa présence ? Tout nous parle de lui, les moindres objets ont gardé son souvenir, il les a vus comme nous les voyons, et il semble qu'ils empruntent je ne sais quel éclat attendri à cette circonstance qu'il les a regardés. Nous nous disons : « Il était ici, il y a vécu, ses

<sup>1</sup> *Confess.*, lib. ix, ch. x, 4.

<sup>2</sup> Quasi dilaniabatur vita quæ una facta erat ex meâ et illius. (*Ibid.* cap. xii, 2).

yeux se sont arrêtés sur cette cheminée, sur ce meuble, sur cette pendule qui continue à marcher tandis qu'il n'est plus. Nous nous promenions ensemble dans cette vallée, sous ces arbres, et ici-même il me disait telle chose. » Alors nous sommes saisis d'une profonde tristesse, la vie nous devient à charge, il nous semble que sans lui nous ne pourrions la supporter davantage. Et chaque année notre cœur se voile de deuils nouveaux, et Dieu le veut ainsi afin de nous détacher peu à peu de la terre et de nous préparer à la quitter avec moins de regret.

Cependant il restait en lui la fierté du stoïcien qui regardait comme une faiblesse de s'abandonner aux larmes ; aussi commandait-il si fortement à ses sens que les étrangers pouvaient le croire insensible. Ses yeux demeuraient secs, son visage impassible. « Mais je savais, moi, ce que j'enfermais dans mon cœur. » Dans sa suprême angoisse, il se contient avec tant d'autorité sur lui-même qu'il assiste sans défaillir au saint sacrifice offert à Dieu pour elle, et récite les dernières prières auprès de son cadavre placé tout proche du tombeau où bientôt on allait le descendre.

Une fois rendu à la solitude de sa chambre, il veut encore se comprimer, car cette âme très tendre était douée d'une volonté vigoureuse, et il supplie Dieu, « le Père des orphelins, » de « guérir sa douleur, » car lui-même se sent effroyablement accablé. Il emploie même les moyens humains recommandés par les anciens, le bain qui, « suivant les Grecs, chasse l'anxiété de l'esprit, » le sommeil, la promenade. Son sommeil est de courte durée et quand il s'éveille, oppressé, il se rappelle les beaux vers de saint Ambroise sur les bienfaits de la nuit<sup>1</sup> ; alors seul devant Dieu, il repasse dans sa mémoire la vie de sa mère, ses entretiens, ses chers conseils, ses élans vers le ciel, son amour sans bornes pour lui, et il se dit : « Je suis pourtant privé de tout cela ! Je ne la reverrai plus ! Elle m'a été ravie en si peu de temps que je n'ai pu me faire à cette idée qu'elle me quitterait jamais ! » Et il s'abandonna librement à ses larmes.

« Je laissai couler les pleurs que je retenais, ils coulèrent tant qu'ils voulurent de mon cœur écrasé qui soudain trouva un peu de repos. Car vous m'écoutez, Seigneur, et j'étais seul, sans témoin qui interprêtât dédaigneusement mes larmes. Et maintenant, Seigneur, je vous le confesse dans ces lignes ; les lise qui voudra et qu'il les interprète comme il voudra. Et s'il trouve qu'il y a eu péché de ma part à pleurer un instant ma mère, ma mère morte sous mes yeux et qui m'avait pleuré de nombreuses années afin que je vive à vos yeux, qu'il n'en sourie pas, mais plutôt, s'il a au cœur une grande charité, qu'il pleure pour mes

péchés devant vous, le père de tous les frères de votre Christ<sup>1</sup>. »

2. En fils chrétien qu'il est il n'agarde d'oublier de prier et de faire prier pour elle. D'ailleurs elle n'a demandé que cela : un souvenir à l'autel. Sûrement elle n'a point traversé la poussière et la fange de cette vie sans en prendre aucune souillure. Sa foi était grande, ses mœurs admirablement pures, mais elle était fille d'Eve. C'est pourquoi il prie d'abord pour elle avec une ferveur d'amour qui ne saurait nous laisser froids.

« Maintenant je vous prie pour les péchés de ma mère. Exaucez-moi par Celui qui a guéri nos blessures en se faisant attacher à la croix, et qui maintenant assis à votre droite intercède pour nous. Je sais qu'elle a fait des œuvres de miséricorde et remis de tout cœur leurs dettes à ses débiteurs. Remettez-lui aussi ses dettes, si elle en a contracté envers vous pendant les nombreuses années qu'elle a vécu depuis son baptême. Pardonnez-lui, Seigneur, oui, pardonnez-lui, je vous en supplie ! N'entrez pas en jugement avec elle. Que votre miséricorde l'emporte sur votre justice, car vos paroles sont vraies et vous avez promis la miséricorde aux miséricordieux. »

Heureux les fils qui ont de saintes mères ! heureuses aussi les mères à qui Dieu a donné des fils qui prient ainsi pour elles ! Quelle récompense de leurs travaux, de l'éducation religieuse qu'elles leur ont donnée, de leurs larmes peut-être, car il est peu de mères qui ne doivent pleurer sur leurs fils ! Ces prières sont bien agréables à Dieu et il ne laisse pas longtemps en purgatoire des âmes qui sont l'objet de supplications si touchantes. Inspirez à vos enfants la foi, afin qu'ils répandent sur votre tombe cette ferveur libératrice qui adoucira aussi leur chagrin.

3. Il ne se contente pas de prier pour elle, il fait prier encore pour Patrice son mari : « Qu'elle repose donc en paix avec son époux avant lequel et après lequel elle n'en voulut point d'autre. Elle le servit avec douceur, pleine de mérites pour sa patience afin de vous le gagner. Inspirez, Seigneur mon Dieu, inspirez à vos serviteurs, mes frères, à vos enfants qui sont mes maîtres, à tous ceux que j'aime à servir, de mon cœur, de ma voix, de ma plume, à tous ceux qui liront ces pages, de se souvenir à votre autel de Monique votre servante et de Patrice son époux, par lesquels, sans que je sache comment, vous m'avez introduit dans cette vie. Qu'ils se souviennent avec une pieuse affection de ceux qui m'ont engendré à cette lumière défaillante, afin que ce qu'elle m'a demandé avant de mourir lui soit accordé par les prières de beaucoup de mes frères plus abondamment que par mes humbles prières<sup>2</sup>. »

Cette page sublime, il l'écrivait treize ans après la mort de sa mère, et l'on sent que sa douleur est aussi vive, elle vous pénètre aussi profondément.

<sup>1</sup> Deus creator... vestiens  
Diem decoro lumine,  
Noctem soporis gratia.

<sup>1</sup> *Confess.*, lib. ix, cap. xii, 5-6.

<sup>2</sup> *Confess.*, lib. ix, cap. xiii.



ment que si elle eût été toute récente. Un bon fils ne se console point de la mort de sa mère. Celle-ci demeure dans son cœur, dans son souvenir, dans ses prières quotidiennes, il apprend à ses enfants à la bénir, à prier pour elle, et souvent dans les détresses de la vie il pense à elle, il l'appelle, il l'invoque comme une protectrice. Il lui semble que si sa mère était là il serait plus fort, plus invulnérable, car une mère c'est le meilleur rempart.

4. Saint Augustin continuera chaque jour à rappeler son nom aimé à l'autel du Seigneur ; il parlera souvent d'elle à ses intimes, à son peuple même. Un jour, il était vieux déjà, bien des années s'étaient écoulées depuis le drame funèbre d'Ostie, il se prit dans une de ses allocutions familières à ses artisans d'Hippone à rappeler sa chère mémoire. Il les prémunissait contre la superstition de ceux qui croient que les morts reviennent et nous apparaissent sur la terre. Soudain il trouva cette raison charmante qui dut saisir son auditoire : « Oh non ! dit-il, les morts ne reviennent pas, ils ne nous apparaissent pas. Autrement il n'y a pas de nuit où je ne verrais m'apparaître ma pieuse mère, elle qui pendant sa vie ne pouvait rester séparée de moi, elle qui m'a suivi par terre et par mer dans les pays lointains pour ne point me quitter. Car, à Dieu ne plaise qu'en entrant dans une vie plus heureuse elle soit devenue moins aimante ! Comment ne viendrait-elle pas me consoler quand je souffre, elle qui m'a aimé plus que je ne saurais l'exprimer<sup>1</sup> ! »

Quelle tendresse unissait ces deux âmes ! Augustin fut l'œuvre de sa mère qui l'enfanta deux fois dans la douleur ; mais comme aussi bien cette douleur fut couronnée, puisque Monique eut la joie de posséder un si bon fils !

## II.

Sa joie sur la terre n'avait pas été de longue durée, mais il existait entre eux une telle intimité que la mort même ne les sépara point. Au ciel Monique priait aussi pour son Augustin avec plus d'ardeur encore et d'efficacité que sur la terre, car « elle n'en était devenue que plus aimante » ; elle veilla sur lui, elle perfectionna son ouvrage et nous allons assister à une transformation nouvelle du fils, due à sa douleur saintement acceptée, due aussi aux prières et à la protection de sa mère.

Augustin ne pouvait s'arracher à l'Italie qui gardait la sainte dépouille de Monique. Une année durant il y demeura, allant d'Ostie à Rome, revoyant les lieux où ils avaient vécu ensemble, priant pour elle et consultant pour lui-même la volonté de Dieu. Rome ! elle l'y avait conduit, elle avait baisé avec lui le tombeau des Apôtres, il y retrouvait son souvenir et comme la trace de ses lèvres. Rome ! c'était le centre de la vérité, le sanctuaire de la religion du Christ ; les églises, les

catacombes, les basiliques, tout l'instruisait, tout lui parlait du passé, tout lui montrait le chemin qu'il devait suivre désormais. Les martyrs lui disaient : « Nous sommes morts pour le Christ ; toi, vis pour le faire connaître ! » Les monastères lui rappellent les pieux solitaires des environs de Milan où il a puisé les lumineux enseignements qui l'ont converti, ils l'attirent et il y reste volontiers pour se pénétrer de la vie religieuse qu'il trouve douce. Là, après les tourmentes de sa vie, il se repose un instant comme dans un port assuré où il lui paraissait si facile de faire son salut.

Sa vie ressemble trait pour trait à celle qu'il a menée à Cassiacum avec sa mère, qui est toujours son étoile directrice. Il médite, il étudie, il soupire après la retraite définitive, et quand il a besoin d'inspirations et d'encouragements il se dirige vers Ostie pour consulter Monique dans une ardente prière mêlée de pleurs.

Après une année de deuil il regagne l'Afrique avec Adéodat et ses amis Alype et Evode. Ce fut pour lui un déchirement nouveau, mais il le fallait. Une voix impérieuse lui disait : « Retourne à Thagaste, tu te dois à ton pays ! » Et suivant à la lettre les paroles de l'Evangile, il vend tout ce qu'il possède, distribue ses biens aux pauvres, puis revêtant l'humble vêtement des cénobites, il s'enferme avec ses intimes dans la solitude religieuse où il achève de se préparer aux desseins de Dieu.

Ce qu'il fera, il l'ignore, il ne se le demande même pas. Est-ce que la prière, l'étude, le jeûne, les œuvres de charité ne suffisent pas à remplir une vie ? Est-ce qu'il ne lui reste pas beaucoup à expier de son triste passé ? Est-ce que le regard de sa mère ne luit pas, souriant, dans le ciel de son existence régénérée, heureuse enfin ? Pendant trois ans, aux portes de sa cité natale, il donne l'exemple de toutes les vertus, l'on accourt auprès de lui, on sollicite ses conseils, il écrit des lettres à ceux qui souffrent ou qui doutent, il éclaire ceux qui ne connaissent point la vérité intégrale et qui trébuchent aux scandales du chemin. Dieu le favorise de lumières contemplatives extraordinaires, dit son historien Possidius ; mais dans son humilité pénitente il ne pense même pas que ces lumières ne lui sont pas accordées pour lui seul, qu'une carrière brillante l'attend, de combats, de triomphes oratoires, de controverses avec les hérétiques, de luttes catholiques et littéraires où il défendra avec autant de logique que de clarté la pure doctrine de l'Eglise.

Bien qu'il ne se répande pas au dehors et qu'il se complaise dans sa chère retraite avec ses amis, la voix populaire ne pouvait manquer de le désigner un jour pour l'épiscopat, comme elle avait fait d'Ambroise, cette voix populaire qui dans l'Eglise est la voix de Dieu. Lui-même le redoutait, et quand il envisageait la sublime dignité du sacerdoce, il se prenait à trembler.

Cependant il faut des prêtres à l'Eglise. Que deviendrait un pays comme la France par exemple

<sup>1</sup> Serm. 68.

sans prêtres ? Bientôt ce serait pour les mœurs l'oubli du devoir, l'oblitération de la conscience ; pour les esprits, le triomphe de l'ignorance ; pour les âmes, les portes de l'enfer ouvertes toutes grandes ; pour la société, la barbarie. Que deviendraient vos enfants s'ils ne recevaient plus les enseignements du prêtre, s'ils ne se confessaient plus, si ne se levait plus à l'avenir pour eux l'aurore céleste de ce jour divin qui est la première communion ? Et vous-mêmes, comment pourriez-vous vous conduire dans la vie, privées du pain de la parole sainte et du pain vivant descendu du ciel ? Plus de conseil autorisé, plus de force, plus de joie dans votre âme !

Jésus montrait souvent à ses apôtres les vastes moissons blanchissantes où n'apparaissaient point de moissonneurs : « Priez, disait-il, pour que le Père de famille envoie des ouvriers dans ses champs. » N'entendez-vous pas aujourd'hui la même demande, pourquoi ne dirais-je pas les mêmes reproches ? Ne voyez-vous pas des millions d'âmes languies, affamées, mourantes, qui réclament leur nourriture ? Il n'y a que l'Eglise qui enseigne la doctrine de pureté, de sacrifice, d'obéissance, la seule qui fait vivre une famille, une nation. Mais seuls les prêtres expliquent, font accepter cette doctrine saine, tandis qu'ailleurs il y a des « milliers de pédagogues » qui prônent la jouissance, l'égoïsme, l'individualisme, la liberté de mal faire, parce qu'ils ne sont point pères. Si nous continuons encore quelques années, la France ne sera plus baptisée, partant plus chrétienne ; dans nos grandes villes une imposante minorité ne demande déjà plus ses sacrements à l'Eglise, parce que celle-ci n'est plus connue, mais calomniée, parce qu'elle manque de prêtres qui agissent sur le peuple, qui s'adressent à son reste d'honnêteté chrétienne et réveillent dans son cœur les fibres religieuses qu'un enseignement sans Dieu a paralysées.

Et qui donc lui donnera des prêtres si ce n'est vous, mères chrétiennes de toutes les conditions, de tous les rangs ? Car l'Eglise ne répudie personne, elle fait appel à toutes les bonnes volontés animées par la foi. Savez-vous quel mérite immense vous auriez devant Dieu ? Vous auriez part à toutes les grâces répandues par les mains de vos fils ; les âmes qu'ils dirigeraient vers la vertu, vers le ciel, vous devraient en partie leur salut ; personne ne verse sur le monde un bienfait social comparable à celui de la mère qui donne son fils à l'Eglise, à la société, à son pays. Je ne dissimule point qu'en élevant des prêtres vous préparez des hommes voués d'avance à la pauvreté, au mépris, aux persécutions, au martyre peut-être, qu'importe ? Ils sont voués surtout à la charité, à la sainteté ; et ils ne se plaindront pas du lot glorieux dont ils vous seront redevables. Quant à vous, au ciel, un chœur des voix les plus angéliques, les plus admiratives, chantera en votre honneur, ô mères des prêtres de Jésus-Christ, les paroles que sainte Elisabeth adressa à la sainte Vierge :

« Vous êtes bénies parmi les femmes et le fruit de vos entrailles est béni ! »

L'ambition de sainte Monique sans nul doute eût été d'être le témoin ravi du sacerdoce de son Augustin, mais elle dut la borner à le savoir chrétien. Dieu lui réservait cette joie pour accroître encore sa félicité éternelle.

Un jour il se rend à Hippone, encore simple laïc, pour travailler à convertir à la vie religieuse une âme que Dieu avait faite grande et digne de Lui. Il entre à l'église et y assiste, pieusement recueilli, au saint sacrifice. L'évêque monta en chaire ; il était vieux, il se plaignait du fardeau qui lui devenait chaque année plus pesant ; il se plaignait surtout de n'avoir pas auprès de lui un jeune prêtre sur qui il pût s'en décharger. Le peuple écoutait, attristé, comprenant la douleur de son vieil évêque et songeant aussi qu'il y allait de son propre intérêt. Que peut faire en effet un vieillard ? Que peut-il advenir d'un troupeau confié à un pasteur dont les mains défaillantes ne peuvent plus tenir la houlette ? Que deviendrait surtout en ce moment le troupeau d'Hippone où les hérétiques, comme des loups féroces, faisaient irruption dans le bercail ?

Soudain tous les yeux se tournent vers Augustin qui écoutait lui aussi, mais absorbé dans une prière intérieure ; on l'amène aux pieds de l'évêque à qui mille voix crient : « Ordonnez-le prêtre ! » Le jeune homme se met à pleurer, car ce fardeau il le considérait avec effroi. Plusieurs se méprennent sur le sens de ses larmes et lui insinuent pour le consoler : « Le rang de simple prêtre est inférieur à votre mérite, mais il vous rapproche de l'épiscopat... » Mais, dit Possidius, « c'était une pensée plus élevée qui faisait gémir l'homme de Dieu. » Il songeait à ses erreurs passées, à son indignité, à l'énorme responsabilité qu'il assumait, au compte qu'il rendrait à Dieu des âmes qui lui seraient confiées et de la grâce du sacerdoce reçue après tant d'écarts de l'esprit et du cœur. Toutefois le sentiment du devoir triompha. L'évêque commandait, il lui obéit comme à Jésus-Christ même, car il voyait les moissons prochaines, les champs pleins d'épis et point d'ouvriers pour les recueillir. Il serait un grand ouvrier de Dieu, puisque Dieu le voulait.

Et comme le prêtre doit sans cesse entretenir et réchauffer son zèle au foyer de la prière, de la discipline et de l'étude, il conduit à Hippone ses amis de solitude de Thagaste, ensemble ils créent un monastère qui deviendra une école d'évêques, un centre de doctrine et de sainteté, le soleil de l'Eglise d'Afrique.

Tous les dimanches il prêche à ses pécheurs d'Hippone et ceux-ci accourent pour entendre cette parole si élevée qui pourtant se fait si simple, si claire, qu'ils la comprennent et la goûtent. En même temps il entreprend une guerre acharnée contre les hérétiques. Il les connaît bien, car il a partagé leurs erreurs, il ramène les sincères, écrit des livres solides contre les chefs pour qui l'héré-



sie était une spéculation, un prétexte afin de satisfaire leurs passions. Pendant cinq années il a réfléchi, médité, étudié ; ce sont les peuples d'Afrique qui jouissent des fruits de sa doctrine qui paraît si belle, si évangélique, si frappante que sans cesse des notaires saisissent sa parole au vol pour la fixer, pour s'instruire. Car il parle toujours, il écrit toujours, comme il demeure toujours uni à Dieu par la prière.

Ses ouvrages franchissent la mer et portent au loin la renommée de cette Eglise d'Afrique jusque là si humiliée et qui maintenant « relève la tête. » Loin de se montrer jaloux de ces succès qui réjouissent le monde catholique, le vieil évêque est ravi. Vainement on essaie de dénigrer à ses yeux le jeune et vaillant docteur, Valère ne songe qu'à le faire nommer son coadjuteur. Augustin sera évêque, quoiqu'il résiste et supplie, il assumera cette grande tâche, il réalisera le type dont saint Paul a décrit les admirables traits, il sera « irréprochable, sobre, distingué, chaste, hospitalier, docteur. » Ses discours seront fidèles et pleins de vérité, il saura consoler ceux qui souffrent, encourager ceux qui hésitent, reprendre les vicieux, confondre les contradicteurs<sup>2</sup>. Mais jusqu'à ce qu'il ait obtenu les dispenses nécessaires, Valère le cache dans une retraite, de peur qu'une autre Eglise ne le lui enlève.

Que de larmes Augustin versa lorsque la voix de son évêque et la voix du peuple chrétien le contraignirent à assumer la charge de l'épiscopat ! Et ces larmes étaient sincères, car il savait que l'évêque, juge de la foi, doit enseigner, chef d'une Eglise, doit gouverner, et jamais époque ne fut comme la sienne travaillée par les mille hérésies grouillantes des ariens, des pélagiens, des donatistes, qui toutes tendaient à nier la divinité du Christ pour diviniser la matière.

Mais s'il pleurait, il y avait une grande joie au ciel. Sa mère continuait à prier pour lui et à remercier Dieu. Elle lui avait dit autrefois : « Mon fils, je n'ai plus rien à désirer sur la terre ! » et Dieu l'avait cueillie comme une belle fleur pour les parterres célestes. Mais au ciel, si elle eût pu concevoir un désir, c'eût été de voir son Augustin désormais « chrétien et catholique », ayant dit adieu à toute félicité humaine, user de son beau génie pour célébrer le Sauveur Jésus, dépenser son cœur aimant et pieux à le faire aimer, à convertir les âmes, consacrer son magnifique esprit à étudier les problèmes de la vie qui arrêtent tant d'hommes sur le bord du mystère, à expliquer les vérités justes et consolantes de notre foi, à montrer la lumière en un mot à tant d'âmes, « tant de peuples qui restent assis à l'ombre de la mort. » Ce désir légitime, car c'était la passion de la gloire de Dieu, Jésus le comblait encore, et les phalanges du ciel chantaient la mère d'un docteur de l'Eglise.

Puissiez-vous comprendre la sublimité, la fécon-

dité de ce grand devoir maternel, d'élever comme Monique des chrétiens et des catholiques, et, — si Dieu leur donne la vocation, — des fils qui aient l'honneur redoutable aux yeux des anges mêmes d'être des prêtres de Jésus-Christ, c'est-à-dire aussi des docteurs ! Ce serait ici votre plus douce joie et au ciel votre gloire la plus enviée.

## RÉFLEXIONS SUR DES PAROLES DU PROPRE DES MESSES DU DIMANCHE

### XLII

QUATORZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

**I. O Dieu, vous qui êtes notre protecteur, regardez-nous.** — Combien il est consolant d'avoir Dieu pour protecteur tant dans l'ordre spirituel que dans l'ordre temporel ! Dès les temps anciens sa protection s'est étendue sur tous les hommes, mais elle s'est manifestée d'une manière plus admirable et avec plus de puissance, depuis le jour où nous avons été rachetés par le sang de Jésus-Christ. Car les hommes, ayant ainsi connu l'amour de Dieu, ont espéré à l'ombre de la croix. C'est ce que le Psalmiste avait annoncé, disant : *Seigneur, vous sauverez les hommes et les bêtes, selon la grandeur de votre miséricorde, mais les enfants des hommes espéreront à l'ombre de vos ailes.* (Ps., xxxv, 7-8). C'est pourquoi tous les justes ont demandé à Dieu qu'il daigne les regarder, comme un père regarde son enfant pour le protéger et veiller sur lui, car ils savaient qu'ils avaient tout à craindre de leurs compagnons de voyage : *Tous ceux, dit saint Paul, qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ souffriront persécution. Mais les hommes méchants et séducteurs s'enfonceront toujours plus dans le mal, s'égarant et égarant les autres.* (I Tim., III, 12-13). Aussi heureux serions-nous si nous pouvions dire avec le Psalmiste : *Seigneur, vous m'avez protégé contre l'assemblée des méchants, et contre la multitude de ceux qui opèrent l'iniquité.* (Ps., lxi, 3). Demandez donc au Seigneur de vous regarder du haut du ciel, comme il regarde ses enfants, car il est écrit : *La grâce de Dieu et sa miséricorde sont pour ses saints, et son regard favorable est pour ses élus.* (Sages., iv, 15). Qu'est-ce à dire, sinon que sa protection s'étendra sur vous de manière à vous faire parvenir jusqu'au royaume des cieux ? Il n'en saurait être autrement, alors qu'il donne le salut temporel même aux méchants et à ceux qui n'espèrent pas la récompense éternelle, car au lieu de les abandonner, tous ces pécheurs, il les protège dans la proportion de leurs désirs, comme des troupeaux qui lui appartiennent. Dites-lui donc : *O Dieu, vous qui êtes notre protecteur, regardez-nous pour nous sauver.* Et puisse-t-il vous répondre

<sup>1</sup> I Tim., III, 2.

<sup>2</sup> Tit., I, 9.

comme il dit à Abraham : *Ne craignez pas, je suis votre protecteur, et votre récompense grande à l'infini.* (Gen., xv, 1). Mais vous, de votre côté, n'espérez pas comme les méchants ne recevoir que des biens temporels aussi fugitifs que les joies qu'ils apportent, mais cherchez les biens spirituels qui seuls demeurent et produisent le bonheur du devoir accompli, et par lesquels nous avons été sauvés en espérance. (Rom., viii, 24. — Albert le Grand ; saint Augustin).

Combien il est consolant d'avoir Dieu pour protecteur dans les combats spirituels que nous soutenons contre les ennemis de notre salut ! Il nous serait difficile de ne point reconnaître toute la vérité de cette parole de Job : *C'est un service de guerre que la vie de l'homme sur la terre ;* et s'il disait qu'il était *comme un esclave qui désire l'ombre, et comme un mercenaire qui attend la fin de son ouvrage* (Job, vii, 1-2), nous, nous pouvons ajouter que nous sommes semblables à un soldat qui se trouve sur un champ de bataille, toujours en présence de ses ennemis. C'est donc avec raison que l'Apôtre nous adresse cette exhortation dans la personne de son disciple Timothée : *Combattez le bon combat de la foi ; remportez la vie éternelle, à laquelle vous avez été appelé.* (I Tim., vi, 12). Et parmi tous les combats il en est un qui est d'autant plus difficile à soutenir qu'il se livre au dedans de nous-même. Saint Paul nous en parle dans l'épître de ce jour : *La chair, nous dit-il, convoite contre l'esprit, et l'esprit contre la chair : en effet, ils sont opposés l'un à l'autre, de sorte que vous ne faites pas tout ce que vous voulez.* (Gal., v, 17). Qui nous aidera à remporter la victoire ? Il n'y a que Dieu et Dieu seul. Saint Paul eut à soutenir ce combat continu et sans cesse renaissant. Il en appelait à la protection de Dieu, il sollicitait ses grâces pour avoir la force de résister à cet ennemi intérieur, et voici ce qu'il nous dit : *Il m'a été donné un aiguillon dans ma chair. C'est pourquoi j'ai prié trois fois qu'il se retirât de moi ; et le Seigneur m'a dit : Ma grâce te suffit, car ma puissance se fait mieux sentir dans la faiblesse.* (II Cor., 7-9). Vous voyez le soldat sur le champ de bataille : livré à ses propres forces, il succomberait sous les coups de son ennemi, mais il est assisté de son général qui veille sur lui, et qui au besoin devient son bouclier pour le protéger. Ainsi en est-il de nous tous : Dieu nous assiste, nous protège et nous donne sa grâce pour vaincre notre concupiscence. Dans les batailles on a vu parfois des soldats se placer devant leur général pour lui faire un bouclier de leur corps, afin de le préserver des coups meurtriers de l'ennemi ; ainsi Dieu se fait notre bouclier pour nous protéger et nous aider à remporter la victoire. Combattez donc contre *l'aiguillon de la chair*, c'est-à-dire contre les convoitises. Dieu est avec vous et il est autour de vous ; et dites-lui : *O Dieu, vous qui êtes notre bouclier, regardez notre faiblesse, notre infirmité pour nous venir en aide. Alors nous crucifierons la chair avec ses vices et ses convoitises,*

*et nous mériterons de posséder la vie éternelle, non seulement comme dans son germe, mais comme demeurant en nous.* (I Jean, iii, 15). Quelle belle et grande consolation pour un chrétien d'avoir ainsi Dieu comme protecteur ! Il saisit et tient fermement la vie éternelle au dedans de lui-même : c'est la couronne que personne ne lui enlève ; c'est la joie qu'on ne saurait lui ravir ; c'est le trône où Jésus-Christ est monté, et où, par une espérance ferme comme ses promesses, il nous a fait asseoir avec lui.

Combien il est consolant d'avoir Dieu pour protecteur au milieu des sollicitudes de cette vie ! Qui peut en être exempt ? Ce n'est pas l'homme riche, qui vit dans la crainte de perdre les biens de ce monde ; ce n'est pas le pauvre, qui souffre de la faim, du froid, et qui ne vit que des aumônes qu'il reçoit ; ce ne sont pas le laboureur ou l'artisan, qui vivent du fruit de leur travail et qui mangent leur pain à la sueur de leur front ; ce ne sont pas le père ou la mère de famille, qui ont la charge d'élever de nombreux enfants ; ce ne sont pas un chef d'Etat ou un supérieur, qui ont à gouverner leurs semblables. Non, il n'y a en ce monde aucune situation, si belle soit-elle, qui ne soit accompagnée de toutes sortes d'ennuis et d'inquiétudes. Aussi Jésus-Christ pourrait avec raison nous adresser à tous le reproche qu'il fit à Marthe, disant : *Vous vous inquiétez et vous vous troublez de beaucoup de choses. Or une seule chose est nécessaire.* (Luc, x, 41-42). Eh bien ! voulez-vous, non pas vous affranchir de toutes ces sollicitudes, mais pouvoir les porter même avec joie ? Considérez Dieu comme étant votre protecteur. Saint Pierre vous le dit : *Rejetez en lui toute votre sollicitude, parce qu'il a lui-même soin de vous.* (I Pier., v, 7). Un jeune enfant qui s'en remet à sa mère de la conduite de sa vie et de tout ce qui peut lui arriver, est-il dans la crainte, dans les soucis et les préoccupations ? Il sait que sa mère veille sur lui et le protège. Ainsi devrait-il en être pour nous tous. Nous avons Dieu pour protecteur, cela doit nous suffire ; et si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? (Rom., viii, 31).

Remarquez que toutes ces sollicitudes qui nous sont préjudiciables dans l'ordre temporel, le sont encore davantage dans l'ordre spirituel. Jésus-Christ nous en parle, disant : *Les sollicitudes de ce siècle et la tromperie des richesses étouffent dans le cœur la parole de Dieu, et elle reste sans fruit.* (Matth., xiii, 22). Pourquoi donc vous laissez dominer par toutes ces sollicitudes qui vous empêchent, non seulement de vivre en paix, mais qui vous éloignent de votre vocation chrétienne ? Car elles produisent dans l'âme la tristesse selon le siècle. C'est pourquoi Jésus-Christ dans l'évangile de ce jour appelle notre attention sur d'autres considérations plus salutaires : *Regardez, nous dit-il, les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, ni n'amassent dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit : n'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux ?* (Matth., vi, 26).



Ainsi Dieu qui est notre protecteur et un protecteur tout-puissant, est encore notre Père céleste. Quel motif de consolation et d'espérance dans nos sollicitudes ! Nous rencontrons des protecteurs parmi les hommes, nous nous appliquons à en chercher, mais en aurons-nous jamais un qui soit semblable à Dieu, qui nous protège avec cet amour paternel dont il nous a donné tant de preuves ? Quoi ! nous reconnaissons qu'en nous et autour de nous tout est vanité des vanités, qu'aucun homme ne peut ajouter à sa taille une seule coudée, que personne n'est exempt des sollicitudes dont nous souffrons, et nous aurions la folie de dire à Dieu qui se présente à nous pour être notre protecteur : Retirez-vous, nous ne voulons pas de votre protection, parce que nous ne voulons pas vous aimer et vous servir ? Ah ! écoutez Jésus-Christ qui vous dit dans l'évangile de ce jour : *Ne vous inquiétez point, disant : Que mangerons-nous, ou que boirons-nous, ou de quoi nous vêtirons-nous ? Car ce sont toutes choses que les païens recherchent, mais votre Père sait que vous en avez besoin.* (Matth., vi, 31-32).

**II. O Dieu, jetez les yeux sur la face de votre Christ.** — Quand nous demandons à Dieu de se déclarer notre protecteur en venant à notre secours, nous ne devons point oublier qu'en qualité de pécheurs, nous n'avons accès auprès de lui que par l'intermédiaire d'un médiateur. Saint Paul nous rappelle cette vérité lorsqu'il dit aux Hébreux que Jésus-Christ est entré dans le sanctuaire, nous ayant acquis une rédemption éternelle en s'offrant lui-même à Dieu comme une victime sans tache pour purifier notre conscience des œuvres mortes, afin que nous puissions servir le Dieu vivant, et voici sa conclusion : *C'est pourquoi Jésus-Christ est le médiateur du Nouveau Testament, afin que la mort intervenant pour la rédemption des prévarications qui existaient sous le premier Testament, ceux qui sont appelés reçoivent l'éternel héritage promis.* (Hébr., ix, 15). Jésus-Christ est donc notre médiateur, et il n'y a que lui seul, selon l'expression de saint Paul, qui assure : *Il n'y a qu'un Dieu et qu'un médiateur entre Dieu et les hommes, le Christ Jésus homme, qui s'est livré lui-même pour la rédemption de tous.* (I Tim., ii, 5). Il en est tellement ainsi que Jésus-Christ, en venant dans le monde, s'est présenté lui-même comme notre médiateur : *Moi, disait-il, je suis la voie, la vérité et la vie. Personne ne vient à mon Père que par moi.* (Jean, xiv, 6). Et dans une autre circonstance, il annonça aux Juifs quand viendrait le moment où il commencerait à remplir cette mission : *Moi, leur disait-il, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tout à moi. Or il disait cela pour marquer de quelle mort il devait mourir.* (Ib., xii, 31-32). De là cette parole de saint Paul : *Ayant un grand pontife qui a traversé les cieus, Jésus, Fils de Dieu, retenons fermement ce que nous confessons. Car nous n'avons point un pontife qui ne puisse compatir*

*à nos infirmités, ayant éprouvé comme nous toutes sortes de tentations, hors le péché. Allons donc avec confiance au trône de la grâce, afin d'obtenir miséricorde et de trouver grâce dans un secours opportun.* (Hébr., iv, 14-16). Or, que faisons-nous en disant à Dieu : *Jetez vos yeux sur la face de votre Christ*, sinon le prier d'écouter la voix de notre médiateur ?

Nous avons d'autant plus raison d'adresser à Dieu cette demande que c'est lui-même qui nous a donné Jésus-Christ comme médiateur, et qui dit médiateur dit protecteur, et cela d'autant plus que ce n'est pas un médiateur particulier comme Moïse, mais un médiateur universel. Jésus-Christ, en effet, est Dieu et homme tout ensemble, réunissant en lui-même les deux natures dans leur vérité et leur intégrité, pour les réconcilier pleinement et parfaitement en lui-même ; mais spécialement en tant qu'homme, parce qu'en tant que Dieu il est égal à son Père, et avec lui, le Dieu unique ; et nous n'avons pas à rougir d'avoir recours à la médiation de Jésus-Christ, car ce mystère de l'Incarnation relève et honore notre nature. En considérant la grandeur de Dieu et la petitesse de l'homme, les plus sages d'entre les philosophes avaient imaginé des êtres intermédiaires pour nous servir de lien avec la divinité et de protecteurs contre la colère des dieux. Jésus-Christ, Homme-Dieu, renverse ces erreurs par le fondement. Nous n'avons pas besoin de dieux secondaires, de demi-dieux, pour traiter avec le Dieu véritable. S'il existe donc des êtres plus excellents que nous, la nature humaine n'est pas pour cela incapable ou indigne de l'action immédiate de Dieu. Il ne s'est pas uni personnellement à la nature angélique, il s'est uni à notre nature. Les anges peuvent bien nous éclairer et nous secourir, être les ministres de notre salut et des médiateurs secondaires ; et ils le sont en effet. Pour nous, nous ne reconnaissons qu'un médiateur nécessaire, véritable et parfait, un médiateur vers lequel doivent converger toutes les autres médiations et par les mains duquel toutes nos prières doivent passer : c'est Jésus-Christ, homme et fils de l'homme, et qui est en même temps le Fils unique de Dieu. Mais cette qualité de médiateur ou de protecteur, Jésus-Christ ne la possède pas seulement en vertu de sa double nature et de son titre d'Homme-Dieu ; il a voulu l'exercer, la consacrer, sinon la conquérir, par l'effusion de son sang ; car il n'est pas seulement un médiateur qui parle et enseigne, un médiateur qui prie et sollicite, mais un médiateur qui s'est donné, qui s'est livré pour être une rançon et le prix de notre rachat. Nous savons bien qu'il n'était pas tenu de nous faire tous ces sacrifices ; mais, s'il les a faits, c'est pour nous montrer d'une manière irrécusable et publique sa bonté envers nous, exciter notre confiance envers lui et nous révéler toute sa puissance de protecteur de ses rachetés auprès de son Père. Aussi, dire à Dieu : *Jetez les yeux sur la face de votre Christ*, c'est lui dire : « Vous avez



regardé déjà les enfants des hommes, vous qui êtes leur protecteur, mais jetez les yeux sur votre Fils bien-aimé qui s'est déclaré, par sa mort et par l'effusion de son sang, le protecteur de tous ceux qui vous implorent; et si vos protégés ne sont pas dignes de recevoir les grâces qu'ils vous demandent, voyez si leur divin protecteur auprès de vous ne mérite pas que vous l'exauciez en notre faveur. » Tel est le sens de notre prière. Puisse donc la protection ou la médiation de Jésus-Christ, qui est *suffisante* pour le salut de tous les hommes, avoir pour nous une *efficacité* qui nous fasse parvenir au royaume du ciel.

Mais voici une autre interprétation que nous pouvons donner à ces paroles, toujours entendues dans le sens spirituel. Comme c'est au visage qu'on reconnaît une personne et que Dieu ne détourne jamais ses yeux de son Fils bien-aimé, nous voulons lui dire : *O Dieu, jetez les yeux sur le visage de votre Christ*, pour qu'il soit connu et aimé de tous les hommes, afin que nous puissions marcher de vertu en vertu, et que la grâce puisse surabonder, puisque le péché surabonde. (Rom., v, 20). N'est-ce pas là souhaiter la pleine et entière réalisation de la vie éternelle manifestée à tous les hommes? Jésus-Christ a dit dans sa prière à son Père : *La vie éternelle, c'est que tous vous connaissent, vous seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ*. (Jean, xvii, 3). C'est donc lui demander de faire connaître Jésus-Christ dans sa naissance, de manière que la bonne nouvelle annoncée par les anges soit publiée par le monde entier; qu'il soit encore connu dans sa vie temporelle, dans ses paroles et dans son enseignement, de manière que l'Evangile soit prêché jusqu'aux extrémités de la terre; qu'il soit connu comme étant mort pour notre salut, ressuscité pour notre justification et monté au ciel pour nous y préparer une place. C'est encore lui demander que Jésus-Christ soit connu comme vivant au sein de son Eglise, tant par l'enseignement que par la présence sacramentelle et les grâces offertes à tous les hommes. C'est enfin lui demander que de même que Dieu le Père trouve ses complaisances en Jésus-Christ comme étant son Fils bien-aimé, ainsi, que tous les hommes trouvent leur bonheur à connaître Jésus-Christ leur protecteur pour le mieux étudier, l'aimer et le servir. S'il est dit du roi Salomon que *toute la terre désirait voir la face de Salomon pour écouter la sagesse que Dieu avait mise en son cœur* (III Rois, x, 24), nous, les rachetés de Jésus-Christ, combien devons-nous souhaiter qu'il soit connu de toute la terre et que tous les hommes l'écoutent pour marcher dans la vertu, pour éviter le péché et lui devenir semblables! N'avons-nous pas vu Jésus-Christ *plus que Salomon*, pour nous servir d'une expression que nous empruntons à Jésus-Christ lui-même? (Luc, xi, 31). C'est pourquoi redisons cette prière dans ces sentiments : *O Dieu, jetez les yeux sur la face de votre Christ*. Mais ne nous contentons pas seu-

lement de prier, suivons encore le conseil de l'Apôtre qui nous dit : *Comme nous avons porté l'image de l'homme terrestre, portons aussi l'image de l'homme céleste*. (I Cor., xv, 49). C'est la meilleure manière de faire connaître Jésus-Christ que de reproduire ses vertus et sa vie temporelle. C'est obéir au précepte de saint Paul qui nous dit : *Que la vie de Jésus se manifeste aussi dans vos corps*. (II Cor., iv, 10). De même que les hommes en voyant nos bonnes œuvres glorifient notre Père qui est dans les cieux (Matth., v, 16), ainsi en nous voyant *marcher selon l'esprit et ne pas accomplir les désirs de la chair* (Gal., v, 16), ils apprendront à connaître les enseignements de l'Evangile et ils glorifieront Jésus-Christ. (Saint Augustin; Albert le Grand).

### XLIII

QUINZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

**I. Seigneur, inclinez votre oreille, et exaucez-moi.** — Qu'est-ce à dire? En disant à Dieu d'incliner son oreille vers nous, nous n'entendons pas lui parler comme nous le ferions à un homme semblable à nous; car il ne se penche pas vers un lieu déterminé; il n'est pas non plus limité par des membres corporels et bornés. Dieu est esprit et vérité : comme esprit, il n'a ni corps, ni figure, ni couleur; et comme vérité il n'a aucune forme ni longueur : il est partout où l'œil du cœur s'ouvre pour le recevoir et pour le prier. Que l'imagination de l'homme ne se crée pas de fantômes à ce sujet. Et cependant Dieu incline son oreille vers nous en ce sens qu'il a l'intelligence ou la vision pour comprendre et discerner nos pensées ainsi que nos désirs, selon cette parole du Sage : *L'oreille du zèle* (c'est-à-dire Dieu) *entend toutes choses, et le tumulte des murmures ne lui sera pas caché*. (Sages., i, 10). Aussi Dieu voit et connaît tout ce qui est au-dessus de nous et tout ce qui est en nous comme autour de nous. Nous nous tromperions étrangement si nous disions comme les amis de Job : *Mais que connaît Dieu? Car c'est comme à travers une profonde obscurité qu'il juge. Des nuées le cachent; il ne considère pas ce qui est de nous, et il parcourt les pôles du ciel*. (Job, xxii, 13-14). Il vaut donc mieux nous en rapporter à cette parole du Sage : *Dieu a également soin de tous* (Sages., vi, 8); et pour en avoir soin, il faut qu'il les voie et qu'il les connaisse. C'est pourquoi en lui disant d'incliner son oreille, nous voulons simplement exciter par nos prières sa compassion envers nous, pour qu'il nous accorde les grâces que nous sollicitons de son amour; c'est dans ce sens que le prophète Daniel lui disait : *Inclinez, ô mon Dieu, votre oreille, et écoutez; ouvrez vos yeux et voyez notre désolation, et la cité sur laquelle votre nom a été invoqué; car ce n'est pas en vue*



de votre justice que, prosternés, nous répandons nos prières devant votre face, mais en vue de vos miséricordes abondantes. (Dan., ix, 18). C'est en laissant tomber sur nous sa miséricorde qu'il incline son oreille vers nous ; et quelle plus grande miséricorde que de nous avoir donné son Fils qui est descendu parmi nous pour y vivre et mourir sur une croix ? Et Jésus-Christ aussi s'est incliné, car ayant penché la tête, il écrivait du doigt sur le sable, tandis que la femme adultère lui était présentée pour qu'il la condamnât. (Jean, viii, 6). Et dans l'évangile de ce jour, il nous est montré se penchant d'abord vers cette pauvre mère qui pleurait, pour la consoler, puis il se pencha vers le cercueil du jeune homme qu'on portait en terre, et, lui prenant la main, il lui dit de se lever. Voilà ce que c'est pour Dieu, pour Jésus-Christ d'incliner l'oreille vers nous. (S. Aug., *In Ps.* xxx ; Alb. le Grand, *In Ps.* lxxxv).

Mais comment obtenir que Dieu incline son oreille vers nous ? Rien de plus simple à apprendre, mais aussi rien de plus difficile à pratiquer. Nous y arriverons certainement si nous ne levons pas orgueilleusement la tête ; car il s'approche de celui qui est humilié, et il s'éloigne de celui qui est élevé, s'il ne l'a lui-même élevé au moment où celui-ci était humilié. Dieu incline donc son oreille vers nous : il est en haut et nous sommes en bas ; il est au faite de la grandeur, et nous sommes dans la bassesse, mais nous n'y sommes pas livrés à l'abandon. Voyez ce qu'il fait : quoique nous n'eussions pas de mérites antécédents qui nous valussent la rédemption par Jésus-Christ, il a cependant incliné sa miséricorde vers nous, et sa miséricorde a été d'autant plus grande que nous étions non seulement en bas, mais que nous étions devenus ses ennemis : *Dieu témoigne son amour*, dit saint Paul, *en ce que, dans le temps où nous étions encore pécheurs, le Christ est mort pour nous.* (Rom., v, 8). Non, Dieu n'incline pas son oreille vers l'orgueilleux, qui s'élève, qui se vante comme s'il n'avait besoin de rien, et qui lui dit : *Je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes ;* mais il s'incline vers l'homme humble qui confesse ses péchés, qui a besoin de la miséricorde divine, et qui dit : *O Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur.* (Luc, xviii, 11-13). C'est donc avec raison que saint Paul nous dit dans l'épître de ce jour : *Ne devenons pas avides d'une vaine gloire, nous provoquant les uns les autres, envieux les uns des autres. Si un homme est tombé par surprise dans quelque faute, vous qui êtes spirituels, instruisez-le en esprit de douceur, regardant à vous-mêmes, de peur que vous aussi vous ne soyez tentés. Portez les fardeaux les uns des autres, et c'est ainsi que vous accomplirez la loi du Christ.* (Gal., v, 26 ; vi, 1-2). En d'autres termes, conduisons-nous à l'égard du prochain comme nous voulons que Dieu se conduise envers nous. Vous demandez à Dieu d'incliner son oreille vers vous, pour vous exaucer

dans vos prières : inclinez-vous d'abord vous-mêmes vers le prochain en pratiquant les devoirs de la charité, mais plus particulièrement en l'aidant à porter ses fardeaux. Supportons avec patience les défauts corporels et spirituels du prochain : *Nous devons, nous qui sommes plus forts, supporter les faiblesses des infirmes.* (Rom., xvi). Il nous faut ensuite subvenir à ses nécessités avec une affectueuse délicatesse : *Dans les besoins des saints, partagez avec eux.* (Ib., xii, 13). Nous avons enfin à offrir pour lui en satisfaction nos prières et nos dettes à cause des dettes dont il est redevable à la justice divine : *Le frère qui est aidé par son frère est comme une ville forte.* (Prov., xviii, 19). Inclinez-vous ainsi vers le prochain, et Dieu certainement inclinera son oreille vers vous et vous exaucera. (S. Thomas, *In Gal.*, v et vi).

**II. Sauvez, mon Dieu, votre serviteur qui espère en vous.** — Combien il est bon de se souvenir de sa condition et de rappeler les liens qui nous rattachent à Dieu ! Nous sommes ses serviteurs, et ce qu'il disait au peuple juif, il le redit au peuple chrétien : *Mon serviteur, c'est toi, Israël, parce qu'en toi je me glorifierai.* (Is., xlix, 3). Le Psalmiste le savait bien, puisqu'il lui disait dans une autre circonstance : *O Seigneur, je suis votre serviteur, et le fils de votre servante. Vous avez rompu mes liens.* (Ps., cxv, 16). Est-ce que le fils de la veuve de Naïm dont nous parle l'évangile de ce jour, n'aurait pas pu redire en toute vérité cette parole à Jésus-Christ qui venait de lui rendre la vie ? C'était une figure du bienfait qu'il nous accorde avec tant d'amour, en nous rendant la vie de la grâce, car alors, nous qui étions les serviteurs du démon, il nous a fait passer au nombre de ses serviteurs, et maintenant nous pouvons lui dire comme les Juifs dirent à Moïse : *Nous sommes vos serviteurs, nous ferons ce que commande notre maître.* (Nomb., xxxii, 25). Or voici que notre Maître, Jésus-Christ, est venu vers nous, il a acquis d'immenses richesses pendant les jours de sa vie temporelle, il a étalé devant nous tous les trésors de science et de sagesse qui étaient cachés en lui, il a fait prospérer tout ce que son Père avait remis entre ses mains ; et lorsqu'il a été sur le point de nous quitter pour aller prendre possession de son royaume éternel, il nous a appelés et il nous a remis tous ses biens, au point que saint Paul nous dit : *Tout est à vous, soit vie, soit mort, soit choses présentes, soit futures ; oui, tout est à vous, mais vous au Christ, et le Christ à Dieu.* (I Cor., iii, 22-23). Ainsi nous avons été mis en possession de tous les biens de Jésus-Christ ; mais remarquez que nous, d'autre part, nous appartenons à Jésus-Christ, et que Jésus-Christ est à Dieu lui-même. N'est-ce pas cette vérité que nous enseigne la parabole des talents ? *Un homme, est-il dit, partant pour un voyage, appela ses serviteurs et leur remit ses biens. A l'un il donna cinq talents, à un autre deux, à un autre un, à chacun selon sa capacité, et il partit*

*aussitôt. (Matth., xxv, 14-15). Il nous reste donc à faire valoir, comme serviteurs, les biens qui nous ont été confiés, car Jésus-Christ nous l'a annoncé, il reviendra dans le monde pour examiner notre gestion. C'est encore la vérité que nous rappelle la parabole des talents, puisqu'il est dit : Le maître de ces serviteurs revint, et il compta avec eux. (Ib., 19). Aussi devons-nous suivre les conseils que l'Apôtre nous donne dans l'épître de ce jour : Que chacun éprouve ses propres œuvres, et alors il trouvera sa gloire en lui-même et non dans un autre. Car chacun portera son fardeau. Ce que l'homme aura semé, il le recueillera. (Gal., vi, 4, 8). Vous savez en effet par la parabole des talents qu'il fut dit aux serviteurs qui avaient fait valoir les biens de leur maître : Parce que vous avez été fidèle en peu de choses, je vous établirai sur beaucoup : entrez dans la joie de votre maître ; tandis qu'il fut dit du serviteur mauvais et paresseux : Jetez ce serviteur inutile dans les ténèbres extérieures : là sera le pleur et le grincement de dents. (Matth., xxv, 23, 30).*

Mais il ne faudrait pas croire que nous sommes des serviteurs de Dieu, comme des hommes qui sont au service d'un maître de la terre, c'est-à-dire comme des ouvriers ou des mercenaires qui travaillent pour une récompense toute humaine. Saint Paul nous parle de la condition qui nous est faite par rapport à Dieu : *Lorsque vous étiez esclaves du péché*, nous dit-il, *vous étiez libres à l'égard de la justice* (Rom., vi, 20) ; c'est-à-dire vous jouissiez, il est vrai, de votre liberté, mais elle était une honte, une révolte contre Dieu, parce qu'elle n'était pas gouvernée par la grâce. Or *étant délivrés du péché, vous êtes devenus serviteurs de la justice* (Ib., 18), il en résulte que vous avez à vivre d'une vie pure et irréprochable pour demeurer affranchis du péché et soumis à la justice ; et, c'est encore l'Apôtre qui parle, *ne savez-vous pas qu'en vous rendant esclaves de quelqu'un, pour obéir, vous êtes esclaves de celui à qui vous obéissez, soit du péché pour la mort, soit de l'obéissance pour la justice ? Maintenant rendez grâces à Dieu de ce que, ayant été les esclaves du péché, vous avez obéi de cœur à ce modèle de doctrine sur lequel vous avez été formés. (Ib., 16-17). D'après cet exposé, il est évident que le serviteur de Dieu ne peut lui demander des grâces qu'en vue de sa vocation, c'est-à-dire que des grâces de sanctification. De quelle utilité vous seraient-elles, les richesses, les prospérités humaines, les dignités du siècle, les satisfactions de la nature, si légitimes fussent-elles, pour faire valoir les biens spirituels qui vous ont été confiés, pour les vertus que vous avez à pratiquer ou pour les mérites qui doivent être un jour récompensés dans le ciel ? Vous pouvez, à la vérité, demander à Dieu certains bienfaits qui se rapportent à la vie présente, mais encore devraient-ils vous servir comme de moyens à atteindre votre fin dernière. C'est pourquoi vous ne pouvez demander à votre*

*Maître que le salut et ce qui se rapporte à votre salut ; car nous avons été admis à son service pour mériter la vie éternelle. Aussi nous lui disons : Sauvez votre serviteur. Jésus-Christ est venu sur la terre, a vécu, est mort, est ressuscité et monté au ciel, non pour vous enrichir ou vous combler d'honneurs selon le monde, mais pour vous rendre participants des biens de la grâce et des biens de la gloire du ciel. Si vous rencontrez donc des peines, des difficultés, des tentations dans l'accomplissement de vos devoirs de serviteurs de Dieu, tombez à genoux et ne craignez pas de lui demander son secours et son assistance. Voilà des biens qu'il ne vous refusera jamais, à moins que vous ne vous en rendiez indignes par vos infidélités sans cesse renouvelées, ou que vous ne soyez du nombre de ceux devant lesquels on ne jette pas de perles, de peur qu'il les foulent aux pieds. (Matth., vii, 7). Mais voulez-vous que Dieu vous exauce et vous sauve, soyez saints comme il est saint lui-même : Soyez saints, nous dit-il, parce que je suis saint. (Lév., xix, 2). Il ne s'agit point ici d'une sainteté qui égale la sienne, mais d'une sainteté qui lui soit semblable, et si nous y arrivons, nous pourrions lui dire en toute assurance : Sauvez votre serviteur que vous avez racheté au prix de votre sang, que vous avez cherché et rappelé de ses égarements. Il vous appartient, puisque vous l'avez soustrait à la domination de l'enfer. Ne permettez pas qu'il vous soit enlevé par le démon, mais conservez-le dans le secret de votre sanctuaire ; protégez-le contre tous les ennemis qui ont conjuré sa perte. Vous l'avez déjà sauvé en l'arrachant à l'esclavage du péché, et maintenant couronnez votre œuvre d'amour en le sauvant de la mort éternelle : Sauvez, ô Dieu, votre serviteur qui espère en vous. (Albert le Grand).*

**III. Ayez pitié de moi, Seigneur, car tout le jour j'ai crié vers vous.** — Il s'agit ici de la persévérance dans la prière. Ce n'est point une fois, ou un seul jour, mais tous les jours et pendant toutes les heures du jour que nous devons nous mettre en rapport avec Dieu, élever notre âme vers lui et implorer son secours pour que nous arrivions au salut. Cette insistance a bien des mérites et nous vaut souvent la grâce d'être exaucé dans nos prières. C'est ce que Jésus-Christ a enseigné à ses apôtres sous la forme d'un exemple : *Si quelqu'un de vous a un ami, leur dit-il, et qu'il aille le trouver pendant la nuit, et lui dise : Mon ami, prêtez-moi trois pains, parce que l'un de mes amis est arrivé chez moi de voyage, et que je n'ai rien à lui offrir ; et si celui-là, répondant de dedans sa maison, disait : Ne m'importune point ; ma porte est déjà fermée, et mes enfants sont au lit avec moi, je ne puis me lever et t'en donner ; si cependant l'autre continue de frapper, je vous le dis, quand celui-ci ne se lèverait point pour lui en donner parce qu'il est son ami, cependant à cause de son importunité il se lèvera et lui en donnera autant qu'il en a besoin. Et moi je vous*



*dis aussi : Demandez, et il vous sera donné.* (Luc., XI, 5-9). C'est en s'appuyant sur cet enseignement que saint Jacques écrivait aux premiers chrétiens : *Priez les uns pour les autres, afin que vous soyez sauvés, car la prière assidue du juste peut beaucoup.* (Jac., V, 16). Mais remarquez que cette persévérance dans la prière est d'autant plus nécessaire que la grâce de votre salut, qui en est l'objet, peut vous être présentée à chaque instant de votre vie, c'est-à-dire que vous ne serez sauvé définitivement que le jour où Dieu vous appellera à son tribunal pour vous faire rendre un compte exact et sévère de toute votre vie. Or savez-vous quand ce jugement aura lieu pour vous ? Jésus-Christ vous répond : *Pour ce jour et cette heure, personne ne le sait, pas même les anges du ciel ; il n'y a que le Père.* (Matth., XXIV, 36). Mais il est une chose que nous savons, et c'est saint Jacques qui nous le dit : *Voilà que le juge est à la porte.* (Jac., V, 9). Ah ! heureux serions-nous, quand viendra ce moment redoutable, si nous pouvions lui dire : *Seigneur, ayez pitié de moi, car tout le jour j'ai crié vers vous ;* et voici qu'en quittant la terre pour entrer dans l'éternité, je vous dis pour la dernière fois : *O Dieu, sauvez votre serviteur qui espère en vous.* C'est pourquoi vivons dans la pratique du précepte que Jésus-Christ nous a donné, disant : *Tenez-vous prêts, veillez et priez, puisque vous ne savez quand le temps viendra.* (Marc, XIII, 33. — Albert le Grand).

Mais comment concilier cette prière continuelle avec les autres exigences de notre condition ? Cette obligation ne s'entend nullement de ces prières expresses et vocales que l'on réciterait assidûment. Jésus-Christ a condamné les pharisiens et les païens à ce sujet : *Lorsque vous priez, nous dit-il, ne parlez pas beaucoup, comme les païens ; ils s'imaginent qu'à force de paroles ils seront exaucés.* (Matth., VI, 7). En effet prier avec beaucoup de paroles, ce n'est pas prier longtemps : un long discours n'est pas un long amour. Mais la prière continuelle, telle que nous l'entendons ici, n'est rien autre qu'un désir continu formé dans la foi même, l'espérance et la charité ; elle est tout intérieure et n'éprouve point d'interruption ; elle est une disposition de l'âme, et elle demeure ; en d'autres termes, ce n'est pas l'acte intérieur de la prière, c'en est l'habitude. Heureuse et sainte habitude dans laquelle consiste toute la force chrétienne, et qui fait la vie de notre âme. De là cette conclusion que nous ne cessons pas de prier tant que nous continuons à désirer les biens, le repos de l'éternité, le salut qui nous a été promis. Dans l'ancienne loi, le feu sacré brûlait continuellement sur l'autel, mais il fallait mettre du bois de temps à autre, et les prêtres remplissaient cette fonction. (Lév., VI). Nous avons ici une figure du feu qui doit brûler continuellement sur l'autel de notre cœur, et le feu, c'est notre désir du salut, des dons de Dieu, des biens célestes ; mais il finirait par s'éteindre, si nous ne le nourrissions et l'alimentions à l'aide de nos prières extérieures.

En effet, les paroles que nous prononçons en priant, dirigeant et élèvent notre esprit vers l'objet de nos désirs et empêchent de se refroidir les sentiments qui commenceraient à s'attédir et qui s'éteindraient complètement s'ils n'étaient ranimés par une ardeur continue. Ayant des soins et des occupations qui, bien que légitimes, seraient capables de ralentir en nous l'esprit de prière, nous recourons à la prière vocale pour rappeler à notre esprit, du moins à certaines heures, qu'il y a en nous le désir du salut. C'est ainsi que par la prière extérieure, nous arrivons à vivre dans une prière continue, à soupirer sans cesse vers le salut, et à dire à Dieu : *Ayez pitié de moi, parce que tout le jour j'ai crié vers vous. O Dieu, sauvez votre serviteur en inclinant votre oreille et exaucez-moi.* De même que nous ne nous lasserons jamais aussi de demander à Dieu de nous sauver, de même nous ne nous lasserons jamais de faire le bien pour mériter la grâce d'être sauvés, et c'est le conseil que l'Apôtre nous donne dans l'épître de ce jour : *Ne nous laissons pas de faire le bien, nous recueillerons la moisson en son temps.* (Gal., VI, 9). A des prières continues correspondront des œuvres continues. (S. Augustin, *Ad Prob.*, Ep., cxxx ; Albert le Grand).

## BON SENS ET BON EXEMPLE

Un cultivateur de la Nièvre allait dans une paroisse du diocèse de Sens, pour un mariage. En arrivant, on lui apprend qu'il n'y aura pas de mariage religieux. S'adressant aux époux :

« On m'annonce, dit-il, que vous êtes décidés à ne point vous rendre à l'église. Je le regrette. Mais si vous pouvez vous passer du bon Dieu, il ne vous en coûtera pas davantage d'être privés de ma présence. »

On veut le retenir, prétextant la volonté paternelle, etc.

« Non, reprend-il, je ne veux pas, par ma présence, paraître approuver un acte que ma conscience réproouve. »

Et il s'en va.

Cependant plusieurs, muets jusque-là, entraînés par son exemple, vont l'imiter. Le père du jeune homme, qui n'avait donné son consentement qu'à condition que le mariage fût purement civil, dût, en présence de la désertion des invités, renoncer à sa ridicule prétention, et quelques instants plus tard, tous allaient ensemble à l'église.

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 6 augusti 1902.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis.*

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Panégérique de saint Loup, archevêque de Sens.** — Un saint est un homme qui croit, qui travaille et qui prie, 625.

**Entretiens sur les évangiles du dimanche.** — XLII. 15<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte : Le fils de la veuve de Naïm, 628. — XLIII. 16<sup>e</sup> dimanche : Un miracle et une parabole, 631.

**Réflexions sur des paroles du Propre des messes du dimanche.** — XLIV. 16<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte, 633. — XLV. 17<sup>e</sup> dimanche, 636.

**Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion,** par un curé de campagne. — *Troisième partie : Les Sacrements.* — V. Le baptême (*suite*), 639.

## PANÉGYRIQUE DE SAINT LOUP

ARCHEVÊQUE DE SENS

(1<sup>er</sup> SEPTEMBRE)

UN SAINT EST UN HOMME QUI CROIT,  
QUI TRAVAILLE ET QUI PRIE

Mes frères,

Un jour, un empereur se trouvait à Rome. Après avoir admiré toutes les merveilles que renferme cette ville unique au monde, après avoir visité ses palais et ses églises et vénéré les souvenirs qu'elle rappelle, il voulut emporter dans sa capitale quelques reliques qui fussent la sauvegarde de son empire.

Il s'adressa pour cela au seul souverain qui soit à sa place à Rome, au Pape.

Savez-vous ce que fit celui-ci ? Il prit l'empereur avec lui et le mena dans le Colisée, ce cirque fameux où pendant trois cents ans des milliers de chrétiens avaient péri sous la dent des bêtes féroces ou sous le glaive des bourreaux ; et là, se baissant, il ramassa une poignée de cette terre qui avait été détrempée par le sang des martyrs, et la lui donna en disant : « Vous voulez des reliques, en voilà ! »

C'est la même chose que je voudrais faire aujourd'hui avec vous, mes frères. On a appelé l'Irlande « *l'île des saints* ; » mais on pourrait avec autant de raison appeler la France « *la terre des saints* : » il n'y a pas une poignée de poussière dans notre pays qui n'ait été arrosée de leurs sueurs, et quelquefois rougie de leur sang.

Si donc vous voulez des vertus héroïques, des exemples admirables, n'allez pas les chercher au loin, baissez-vous sur le sol qui vous a vu naître, et vous les y trouverez.

Vos pères l'ont bien compris, mes frères, puisqu'ils vous ont donné pour patron le glorieux saint Loup, archevêque de Sens. Nous répon-

drons à leurs vœux en parlant aujourd'hui de ses vertus.

Sa vie vous est connue ; je voudrais vous en faire remarquer surtout les beautés et les enseignements pratiques en vous expliquant le sens de ces quatre mots : « *Il fut un saint.* »

Qu'est-ce donc qu'un saint ?

C'est un homme qui croit, qui travaille et qui prie.

Il nous sera facile, mes frères, de trouver dans la vie de saint Loup la confirmation de cette définition. Saint Loup a été un homme de foi, un homme d'action, un homme de prière. Puisse-t-il bénir mes paroles et leur donner quelque chose de la force qu'avaient les siennes, quand il évangélisait, il y a douze cents ans, les habitants de ces contrées !

### I. — C'est un homme qui croit.

Lorsque saint Loup naquit, la religion chrétienne venait d'achever la conquête de cette belle contrée qui devait un jour s'appeler la France, et qui se nommait encore à ce moment la Gaule.

Mais la conquête, précisément parce qu'elle était récente, n'était pas encore bien affermie. On voyait déjà se dessiner autour des princes, dans les villes et dans les campagnes, les trois grands partis qui devaient dès lors diviser les esprits par rapport aux croyances religieuses : les incrédules, les indifférents et les fidèles ; ceux qui attaquent la religion chrétienne, ceux qui la défendent et ceux qui ne s'en occupent pas.

Saint Loup avait donc à choisir entre ces trois partis. Son choix fut bientôt fait.

Il comprit tout d'abord qu'il ne pouvait être du nombre des indifférents. L'indifférence en matière de religion est, en effet, une des choses les plus insensées qui se puissent concevoir. Être sur la terre, et ne pas se demander pourquoi on y est et comment on y est, d'où l'on vient et où l'on va, ce que l'on est et ce que l'on doit être, et tant d'autres questions nécessaires, c'est ressembler à un voyageur qui se mettrait un bandeau sur les yeux, afin de n'avoir à s'occuper ni de son point de départ, ni de son point d'arrivée.

Saint Loup ne pouvait pas davantage passer au nombre des incrédules. La vie chrétienne, quand on l'étudie avec un peu de bonne volonté et de sincérité, dégage de telles lumières qu'elle éblouit. Il constata qu'une telle doctrine, loin d'être une vague supposition, est appuyée sur des preuves certaines et irréfutables ; il vit que loin d'obscurcir les intelligences, elle les éclaire et les élève ; que loin d'abaisser les cœurs, elle les purifie et les ennoblit ; enfin, que loin d'asservir l'humanité, elle seule est capable de lui donner la liberté et le bonheur.

Il crut donc, et fit ainsi à Dieu le premier hommage qu'il réclame : celui de l'esprit.

Dieu, mes frères, réclame de vous le même hommage. Mais les mêmes obstacles se dressent



devant vous ; vous entendez encore dire et répéter sur tous les tons que la religion est bonne tout au plus pour les femmes et les enfants, et qu'elle est indigne d'un homme instruit.

Parole absurde !... Quel est celui d'entre vous qui consentirait à donner à sa femme et à ses enfants une nourriture dont il ne voudrait pas pour lui ? Est-ce que vous ne partagez pas tous les jours avec ces chers êtres le même pain et les mêmes mets ? Pourquoi donc en serait-il autrement de la nourriture de l'âme qui est la foi ? Les âmes de vos enfants et de vos femmes ne sont pas moins nobles que les vôtres ; ou partagez avec elles les mêmes croyances, ou rejetez-les même pour elles.

Mais, grâce à Dieu, la religion chrétienne n'est pas indigne d'un homme instruit. J'ajouterai même que plus un homme est grand, plus il est intelligent, et plus il aime cette religion. Les preuves de ceci abondent autour de nous. Quel fut, au siècle dernier, le savant dont s'enorgueillit le plus la science, celui dont les découvertes sont une gloire pour la France et un bienfait pour l'humanité ? C'est Pasteur, n'est-ce pas ! Eh bien ! Pasteur, le jour de sa réception à l'Académie, fit la plus belle profession de foi qu'on puisse imaginer.

Et si ce témoignage ne vous suffit pas, laissez-moi vous apporter celui d'un autre homme qui a eu, lui aussi, une bien grande célébrité : monsieur Thiers. Voici donc ce qu'il écrivait en 1845 : « Si j'avais dans mes mains le bienfait de la foi, je les ouvrerais sur mon pays ! Pour ma part, j'aime cent fois mieux une nation croyante qu'une nation incrédule. Une nation croyante est mieux inspirée quand il s'agit des œuvres de l'esprit, plus héroïque même quand il s'agit de défendre sa grandeur. »

Avoir la foi, et croire ce que l'Eglise nous enseigne, c'est donc, mes frères, faire preuve d'esprit et faire preuve de patriotisme. C'est nécessaire, non seulement pour être un bon chrétien, mais encore pour être un bon Français. La vie de saint Loup ne renfermerait-elle que cet enseignement, vous auriez encore lieu, n'est-il pas vrai, d'être fiers de votre saint patron !

## II. — *C'est un homme qui travaille.*

Elle en contient encore un autre : c'est qu'un saint est un homme qui travaille.

Et pour savoir que saint Loup a passé sa vie dans le travail, je n'ai pas besoin de lire son histoire, il me suffit de savoir qu'il a été évêque : ce mot me dit tout.

Un grand écrivain, — qui, remarquez-le bien, mes frères, n'était pas catholique, et, par conséquent, n'est pas suspect de partialité pour nous, — M. Guizot, a dit : « Les évêques et les moines ont fait la France, comme les abeilles font la ruche. »

Vous avez tous vu une ruche. Je ne connais guère de spectacle qui soit plus intéressant que

celui-là. Quelle activité à l'extérieur et, quand on peut jeter un regard à l'intérieur, quel ordre et quelles belles constructions !

Tels étaient au temps de saint Loup les monastères et les moines. Quelques hommes venaient s'établir dans des forêts impraticables ou des terrains incultes. Ils se mettaient à défricher tout cela ; ils y versaient pendant des années et des années des sueurs fécondes ; puis, quand le moment était venu pour eux d'aller au ciel se reposer de leurs travaux, d'autres plus jeunes prenaient leur place et achevaient le sillon commencé. Et c'est ainsi que, d'un pays sauvage et stérile, les moines firent un pays riche et cultivé, le pays que vous habitez aujourd'hui.

Si les moines défrichaient les terres, les évêques accomplissaient une autre tâche : ils défrichaient les intelligences, en fondant et en dirigeant des écoles, à l'ombre de leurs cathédrales. On aime à reprocher à l'Eglise catholique son ignorance, on dit qu'elle hait la lumière et qu'elle déteste les écoles. C'est une erreur grossière ou un mensonge odieux : les lumières de la science, c'est l'Eglise qui les a conservées ; les écoles, c'est elle qui les a fondées ; l'instruction, elle la donne encore à profusion dans ses petits séminaires et dans ses écoles libres, et, sur ce terrain-là, elle ne craint aucune concurrence.

Pardonnez-moi cette digression, mes frères, elle vous montrera que la vie d'un évêque a toujours été une vie occupée. Ajoutez à cela les courses incessantes à travers des pays encore sauvages, dépourvus de toutes ces belles routes que vous avez aujourd'hui, pour évangéliser des peuples dispersés et à peine sortis de la barbarie, et vous comprendrez que cette vie de saint Loup, en particulier, fut une des plus laborieuses qu'on puisse imaginer.

Dois-je, mes frères, vous exhorter à l'imiter ? En vérité, je crois que ce serait bien inutile ; il suffit de passer au milieu de vos champs si bien cultivés pour voir que le travail est en honneur parmi vous. Laissez-moi vous le dire : je crains même que vous ne travailliez trop.

Est-ce qu'on peut travailler trop ? Malheureusement oui, quand on dépasse les bornes que Dieu a mises au travail ; quand, non content des six jours qu'il nous a donnés pour travailler, on prend encore le septième qu'il a réservé au repos et à la sanctification de nos âmes ; quand, enfin, on aime tellement le travail qu'on va jusqu'à oublier Dieu qui l'a commandé et qui seul peut le bénir.

Un excès est toujours facile à faire disparaître : il n'y a qu'à le retrancher. Retranchez donc celui-ci, mes frères, et vous éprouverez que le repos du dimanche, loin de vous appauvrir, sera pour vous un gage de prospérité et de bénédiction.

## III. — *C'est un homme qui prie.*

Mais pour être un saint, il ne suffit pas de croire et de travailler ; il faut encore, il faut surtout prier.

Saint Loup sera encore ici votre modèle.

Toutes les nuits, nous dit son historien, il se levait et parcourait successivement toutes les églises de sa ville épiscopale; il terminait par son église cathédrale, et il aimait à sonner lui-même la cloche qui appelait les fidèles et les prêtres à la prière.

Un jour il était venu pour prier dans l'église de Saint-Aignan. La porte se trouva fermée. Mais des anges descendirent du ciel et lui ouvrirent l'enceinte sacrée où il put, à son aise, s'agenouiller et prier.

On raconte qu'une autre fois un terrible incendie éclata dans les environs de la ville de Melun. Le fléau prenait déjà des proportions épouvantables, quand le saint se mit en prière. Aussitôt le feu s'arrêta, semblable à ces bêtes féroces que le regard d'un homme dompte en un instant.

C'est ainsi que la prière de votre saint patron obtenait des merveilles, des résultats qui paraîtraient incroyables s'ils n'étaient attestés par des témoins nombreux et irrécusables, et confirmés par une foule de faits du même genre cités dans l'histoire de l'Eglise.

Je ne sache pas, mes frères, que la prière ait rien perdu de son efficacité; pourquoi donc n'auriez-vous pas recours à un moyen aussi facile et aussi puissant? Serait-ce que vous n'avez pas besoin du secours de Dieu? Le penser serait une insigne folie ou une monstrueuse erreur; vous avez tant de choses à demander, pour vous, pour votre famille et pour vos biens!

Vous cultivez vos champs, je vous le disais tout à l'heure, avec un courage admirable; mais ne songez-vous pas que, sans la pluie, vos grains ne sauraient germer; que, sans le soleil, vos moissons ne sauraient mûrir? Et quand vos plaines sont magnifiques et font l'admiration de tous ceux qui les voient, ne pensez-vous pas qu'un seul orage peut, en quelques instants, détruire toutes vos espérances, et remplacer par la ruine des richesses incalculables?

Et de qui tout cela dépend-il? De Dieu. Ainsi, vous vous sentez, vous et tout ce que vous possédez, entre les mains de ce maître tout-puissant, et vous n'auriez pas un cri pour lui dire: « Seigneur, ayez pitié de moi! »

Je le sais, il y a des gens qui prétendent que la prière est une faiblesse. Se mettre à genoux, même devant Dieu, leur paraît une bassesse. Eh bien, écoutez!

C'était pendant une nuit d'hiver. L'armée française, campée au cœur de l'Autriche, se livrait au repos. Un homme cependant veillait; et cet homme, c'était celui qui tenait dans sa main la vie de tant de milliers d'hommes et le sort de tant de peuples: c'était Napoléon. Entouré de quelques officiers, il parcourait sans bruit les tentes de ses soldats quand, au loin, il aperçut une petite lumière. Il voulut savoir qui était debout à cette heure de la nuit et envoya un de ses aides de camp. Quelques instants après, l'offi-

cier revint: « Sire, lui dit-il, c'est le général Drouot qui travaille et qui prie. » Et Napoléon de s'écrier avec admiration: « Il y a donc, grâce à Dieu, il y a donc encore des hommes forts! »

Ainsi, aux yeux de ce grand homme, le plus brillant génie, à coup sûr, des temps modernes, la prière non seulement n'était pas une faiblesse, mais elle était une preuve de force. Et Napoléon se connaissait en courage... Inclinez-vous, mes frères, devant cette parole, et montrez-vous des hommes forts, non seulement en travaillant, mais en priant aussi le Maître suprême qui est Dieu.

D'autant que la prière est maintenant plus que jamais un devoir de patriotisme.

Vous aimez bien votre patrie, n'est-ce pas? Poser cette question à un Français est presque une injure. Eh bien! s'il est vrai que vous aimez la France, c'est un devoir pour vous de prier pour elle.

Rappelez-vous cette année 1871 qu'on a si justement nommée « l'année terrible. » A cette époque-là il y eut un homme qui était notre dernière espérance et qui, en effet, assumait la tâche écrasante de reconstituer le gouvernement et de libérer notre territoire. Et que disait M. Thiers à tous ceux qui voulaient l'entendre? qu'écrivait-il à tous ses amis? Ces paroles: « Quelle situation terrible! Il faut prier... Je ne suis pas dévot, moi, mais je prie... »

Depuis lors, trente et un ans se sont écoulés, mais la France a toujours besoin de nos prières; et si elle n'a pas encore retrouvé la paix et la prospérité, d'où cela vient-il? De ce que ses enfants ne prient pas assez.

Et comment s'en étonner? La prière n'est pas moins nécessaire à la vie des nations qu'à la vie des individus et à celle du monde entier. « Je crois que s'il y avait une seule heure d'un seul jour où la terre n'envoyât aucune prière au ciel, ce jour et cette heure seraient le dernier jour et la dernière heure de l'univers. »

Ce n'est pas moi qui ai dit cette parole, c'est un ambassadeur d'Espagne en France; et il était arrivé à cette conclusion après les plus longues et les plus sérieuses études sur l'état social de notre époque.

Priez donc, mes frères, priez matin et soir, priez surtout en offrant de bon cœur vos fatigues à Dieu; apprenez à vos petits enfants à prier; que chacune de vos maisons devienne sous ce rapport une succursale de l'église; et vous ferez œuvre de bons chrétiens, de bons pères de famille, et de bons Français.

Il y a quelques années, une voix éloquente faisait entendre sous les voûtes de Notre-Dame de Paris ce cri: « Seigneur, donnez-nous des saints!... »

Il ne tient qu'à vous, mes frères, de réaliser



cette ardente supplication. Vous savez en quoi consiste la sainteté; vous savez qu'elle ne consiste pas à faire des miracles; elle consiste à croire, à travailler et à prier, c'est-à-dire à faire à Dieu, notre Créateur, l'hommage de notre esprit, de nos mains et de notre cœur.

A ces conditions, la sainteté n'a rien qui puisse vous effrayer. Soyez donc des saints! C'est encore la meilleure manière d'être heureux ici-bas, et c'est la seule de l'être plus tard. Et quand viendra la mort, vous l'accueillerez sans crainte, avec confiance, peut-être même avec joie, comme une libératrice depuis longtemps attendue. Et, comme pour saint Loup, ce deuil ne sera pas sans consolation parce que, aux larmes de vos amis et de vos enfants, se joindront les chants de triomphe des anges dans le ciel : « *In terra quidem plangentibus populis, Angelis autem in cœlo plaudentibus.* » Ainsi soit-il.

## ENTRETIENS SUR LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

### XLII

#### 15<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte

##### LE FILS DE LA VEUVE DE NAÏM

Ce matin l'Eglise a présenté à nos méditations le miracle de Naïm. Saint Luc vient de raconter tout auparavant la guérison du serviteur du centurion; il fait donc passer aussitôt son lecteur d'un prodige à un autre prodige; comme Jésus, il enchaîne les merveilles aux merveilles, *mira miris annectit*.

Le récit évangélique offre le plus grand intérêt, soit qu'on l'envisage : 1<sup>o</sup> au point de vue esthétique, ou 2<sup>o</sup> au point de vue historique, ou enfin 3<sup>o</sup> au point de vue mystique.

#### I. — Au point de vue esthétique.

Et d'abord cette noble histoire est digne de toutes nos admirations.

Suivons pas à pas le récit sacré. « Ensuite, » dit saint Luc, c'est-à-dire après la visite faite par Jésus à Capharnaüm et marquée par la guérison du serviteur du centurien, « il arriva que Jésus allait dans une ville nommée Naïm. » Naïm en hébreu signifie *belle, pleine de charmes*, de prospérité. Ce nom est justifié. Pittoresquement assise sur le versant septentrional du petit Hermon, Naïm voit se dérouler à ses pieds la vaste et fertile plaine d'Esdrelon; en face, les belles collines boisées de Galilée que surmontent les pics neigeux du Liban et du grand Hermon. Aujourd'hui la perspective est la même; mais la cité galiléenne a fait place à un misérable hameau qu'habitent des musulmans fanatiques. Deux colonnes marquent l'endroit où notre Sauveur manifesta si merveilleusement son pouvoir.

Sur la route, le divin Maître était accompagné par ses apôtres, ses disciples et une foule nombreuse, avide d'entendre ses enseignements et d'être témoin de ses prodiges.

Au moment donc où avec son escorte il allait franchir les portes de la ville, voilà qu'il en sortit un cortège funèbre conduisant un mort à son dernier séjour. En quelques traits simples, mais expressifs, l'Evangéliste a peint la désolation qui s'attachait à cette scène de deuil. Celui pour qui la tombe venait de s'ouvrir était *un jeune homme*. Les trépas précoces excitent la pitié; comment ne pas s'attendrir sur le sort de ceux qui expirent au moment du premier et pur épauouissement de la vie? A cette cause d'affliction s'en joignaient deux autres : le jeune homme à qui l'on rendait les derniers devoirs « était *fils unique* de sa mère, et celle-ci était *veuve*. » Cette femme infortunée avait déjà été cruellement visitée par l'épreuve en perdant son époux, et voilà que son fils unique lui est ravi. Elle restait donc seule, sans appui, sans joie, sans espérance. « Jamais mort, s'écrie Massillon, fut-elle accompagnée de circonstances plus touchantes? » On ne peut s'empêcher d'admirer le tableau vraiment tragique du peintre saint Luc.

Par sympathie pour ce malheur extrême, les citoyens assistaient en foule à la lugubre cérémonie.

A la vue de la mère affligée, Jésus-Christ, qui devait lui-même être l'objet pour le cœur de Marie d'une désolation semblable, le Dieu-homme descendu sur la terre pour compatir à toutes les douleurs humaines, est ému de miséricorde. « Ne pleurez point, » dit-il à cette femme. Les hommes aussi adressent cette parole à ceux qui sont dans l'affliction; mais ils n'ont aucun pouvoir pour apaiser la douleur. Ils ne peuvent, à ceux qui gémissent, prodiguer que de stériles consolations. Mais de la part de Notre-Seigneur, ce seul mot : « Ne pleurez point, » est capable d'adoucir toute amertume et de dissiper toute tristesse, car la compassion d'un Dieu ne peut être inefficace. Et en effet Jésus allait tarir dans leur source les larmes de cette mère désolée.

Il s'approcha et toucha le cercueil où reposait le jeune mort. Alors ceux qui le portaient s'arrêtèrent, comprenant sa pensée ou plutôt saisis par l'air de majesté et de puissance qui brillait sur son visage. Des deux côtés l'immense multitude formée de ceux qui accompagnaient Jésus et de ceux qui suivaient le convoi funèbre, attendait dans un silencieux respect quelque œuvre prodigieuse de bonté et d'amour, et la mère se sentait toute remplie de paix et d'espérance.

Alors la voix qui avait dit précédemment avec émotion : « *Noli flere*, ne pleurez point, » s'écrie maintenant sur un ton d'irrésistible autorité : « Jeune homme, je te le commande, lève-toi ! » Et aussitôt le mort se redressa, s'assit et commença à parler. Quelles furent les premières paroles de celui qui venait de revivre? Il avait

contemplé les réalités du monde futur, ses yeux avaient été quelque temps ouverts aux grandes vérités de l'au-delà : la valeur de l'âme humaine, le caractère horrible du péché, les droits souverains et la terrible justice de Dieu. Ce ressuscité avait donc beaucoup de choses à dire ; mais ce qu'il dit d'abord fut sans doute pour exprimer sa gratitude envers le Sauveur qui venait d'opérer en sa faveur une œuvre si prodigieuse.

Et « Jésus le donna à sa mère. » Mot profond d'une délicatesse exquise : l'enfant appartenait bien à celui qui l'avait revivifié, et Jésus l'offre comme un don précieux à celle qui pleurerait sa perte.

Une tradition peu sûre donne au jeune homme de Naïm le nom de *Maternus* et fait de lui le premier évêque de Cologne.

Les témoins de ce miracle furent d'abord saisis d'une crainte religieuse, fort naturelle en pareil cas. Mais ils ne tardèrent pas à s'élever à un sentiment plus noble, celui d'une grande reconnaissance envers Dieu, à la vue du prodige éclatant dont ils venaient d'être les témoins et qu'ils ne pouvaient attribuer à aucun autre qu'à Lui. « *Magnificabant Deum.* » Et ils disaient : « Un grand prophète s'est levé parmi nous. » En effet, dans l'antiquité sacrée des Juifs, les prophètes seuls, et même uniquement les plus grands d'entre eux avaient reçu le pouvoir de ressusciter les morts. La foule ajoutait : « Et Dieu a visité son peuple, » c'est-à-dire l'a visité dans sa bonté, dans son amour.

La multitude a le don de ces cris puissants que lui arrache la vérité. Les lettrés aveuglés par leur science, obstinés dans leurs doctes préjugés, laissent passer l'éclair de Dieu sans voir ni comprendre ; mais le peuple, sensible à l'excès et simple de cœur, est subjugué par le miracle, il s'arrête terrifié par la toute-puissance, il acclame la bonté.

## II. — Au point de vue historique.

Ce récit empreint d'une beauté si grandiose et si touchante est en même temps revêtu de tous les caractères de la certitude historique. Pour nous en convaincre, envisageons successivement les circonstances qui accompagnent le miracle, et le miracle lui-même.

1<sup>o</sup> Voyons d'abord les circonstances de détail. Saint Luc nous parle des portes de Naïm. Or les villes anciennes étaient presque toujours fortifiées. D'ailleurs, les localités de l'Orient ont habituellement des portes, alors même qu'elles ne possèdent aucune enceinte de remparts.

Les voyageurs, les géographes signalent tout auprès de la cité l'existence de plusieurs sépultures taillées dans le roc ; ils sont précisément à l'est, près de la rampe escarpée par laquelle arrivait Notre-Seigneur. Les tombeaux ne pouvaient être dans l'intérieur des villes, où ils eussent constitué en permanence une cause d'impureté légale. Cependant ils devaient être assez rapprochés des

habitations, car depuis la captivité les Juifs avaient pris l'habitude de ne pas laisser les cadavres séjourner dans la maison mortuaire, mais de les conduire immédiatement au sépulcre, et quand le décès se produisait le jour du sabbat, il fallait pouvoir procéder à l'ensevelissement sans dépasser la distance qu'il était permis de franchir en ce saint jour.

Les cadavres étaient transportés chez les Hébreux à visage découvert, dans une sorte d'arche ou cercueil non fermé. Il en est ainsi encore aujourd'hui à Constantinople et en diverses parties de l'Orient. On comprend donc comment le mort, ressuscité à la voix souveraine de Jésus, put se lever sur son séant sans qu'on eût à déclouer la bière ou à enlever un couvercle qui n'existait pas.

Les derniers soins de la sépulture n'étaient donnés aux trépassés que dans le sépulcre même. C'est ce qui explique que le ressuscité put sortir du cercueil sans aide, et que Jésus le rendit à sa mère sans qu'il eût été besoin de le débarrasser des bandelettes ou des linceuls dont il n'était pas encore enveloppé.

C'étaient là, remarquons-le, des usages exclusivement propres à la nation juive. Les Egyptiens par exemple avaient des coutumes toutes différentes. Ils gardaient fort longtemps les corps pour les soumettre à leurs procédés d'embaumement, et les transportaient définitivement au tombeau dans des cercueils hermétiquement fermés et affectant la forme des momies elle-mêmes. Les Romains, qui pratiquaient la crémation des corps, ne se servaient point de cercueils ; les cadavres, parés comme pour une fête suprême, étaient portés au bûcher sur une litière d'apparat.

Le récit de l'Evangile envisagé dans les circonstances qui accompagnent le miracle offre donc tous les signes de la vérité, lesquels feront à jamais le désespoir des rationalistes de l'avenir.

2<sup>o</sup> Ce caractère d'authenticité n'éclate pas moins si l'on considère le miracle en lui-même.

Le hasard de la rencontre, pour donner ce nom tout humain à la disposition de la Providence qui amenait aux portes de Naïm le convoi funèbre avec la nombreuse escorte de la mère éplorée à l'instant précis où le Sauveur entouré lui-même d'une foule immense allait entrer dans la ville, suffit pour écarter toute idée de connivence, de scène préparée dans le but d'agir sur les imaginations. La veuve de Naïm avait bien réellement perdu son fils unique, l'espoir de sa vieillesse, le seul appui de son isolement. Ce ne sont pas des larmes de convention ni des sanglots factices qui s'échappent de son cœur brisé, quand elle accompagne au tombeau de famille le corps inanimé de son enfant pour le déposer auprès de son époux. La ville entière sympathisait à cette douleur.

Dira-t-on que le mort rendu à la vie par Jésus était simplement plongé dans un sommeil léthar-



gique ? — Mais comment cette léthargie inaperçue de tout le monde a-t-elle été aperçue de Jésus ? Comment a-t-elle cédé à la première parole de l'Envoyé divin et donné lieu de croire à une résurrection véritable ?

Ce sommeil morbide, on a osé le dire, a été subitement dissipé par le double courant de la multitude se dirigeant en sens inverse ! — Mais pourquoi ce courant n'agit-il qu'au moment où Jésus parle ? Quel prodigieux hasard plus incroyable que tous les miracles !

La commotion produite par l'éclat de voix qui retentit dans le silence général, on l'a dit encore, a pu produire le même effet. — Mais les lamentations, les chœurs des musiciens précédaient, en chantant, le cortège funèbre. Le silence de la mort ne régnait pas comme chez nous autour des cadavres.

Quoi donc ! est-il trop difficile de reconnaître que si Jésus-Christ n'avait pas fait de miracles, s'il n'avait pas ressuscité les morts, jamais il n'eût converti le monde païen et jamais il n'eût ressuscité une seule âme ? Le fils de la veuve de Naim, le jeune homme que le Sauveur rappela à la vie et rendit à sa mère, fut lui-même un instrument de résurrection spirituelle, et un témoin irrécusable de la divinité de Jésus-Christ. Voici comment s'exprime Quadratus dans son *Apologie* adressée à l'empereur Adrien l'an 131 de notre ère : « Les miracles de notre Sauveur furent toujours opérés en public, parce qu'ils étaient vrais. Ainsi les malades qu'il a guéris, les morts qu'il a ressuscités ont été vus par tout le monde, non pas seulement à l'époque même du prodige, mais longtemps après. On a pu les interroger, et pendant la période que Jésus passa sur la terre, et depuis son Ascension à laquelle ils ont survécu. Quelques-uns d'entre eux vivent encore de nos jours <sup>1</sup>. » Que le rationalisme moderne se débarrasse comme il pourra de semblables témoignages !

### III. — *Au point de vue mystique.*

Étudions maintenant la signification mystique et figurative de ce beau miracle. Les pieux commentateurs de l'histoire évangélique en ont appliqué les incidents à la mort spirituelle de l'âme, et à son retour à la vie opéré par la grâce divine dans la pénitence.

1<sup>o</sup> L'enfant qui est mort, c'est l'image du pécheur frappé de mort spirituelle. — Le mort est porté au sépulcre lorsque la volonté a perdu son énergie, que l'âme est devenue incapable de déraciner ses funestes habitudes. — Les quatre porteurs du mort, ce sont les quatre affections de l'âme, la joie et la douleur, l'espérance et la crainte. « Car, dit saint Bernard, les hommes aiment ce qu'ils ne devraient pas aimer, ils craignent ce qu'ils ne devraient pas craindre, ils s'affligent vainement, et plus vainement encore

ils se réjouissent. » C'est, en effet, l'amour du péché, ou la crainte de la pénitence, ou l'espoir d'avoir le temps de se repentir, ou la confiance présomptueuse en la miséricorde de Dieu qui les conduit au péché. — La mère qui accompagne le trépassé au tombeau, c'est l'Eglise. Elle est notre mère, car elle nous a enfantés à la vie surnaturelle par le baptême, elle nous nourrit du lait de ses enseignements, elle nous fait croître dans les vertus en nous prodiguant les soins les plus constants et les plus dévoués. Tous les fidèles sont ses enfants. Elle les aime tous et chacun en particulier, si tendrement que chacun d'eux est pour elle comme un fils unique, de même que Notre-Seigneur, ainsi que le disent les saints à la suite de saint Paul, est mort pour chaque homme en particulier, comme si cet homme eût été le seul à être racheté par sa mort. Elle est appelée une *veuve*, parce qu'elle est séparée de son Époux par la mort et qu'elle est maintenant dans un lieu d'exil et privée de sa douce présence. Elle ne nous abandonne pas quand nous l'avons quittée ; mais elle nous redemande à Jésus par ses gémissements et ses larmes, elle nous suit jusqu'au sépulcre, espérant toujours obtenir notre résurrection.

2<sup>o</sup> De la même manière, ce qui est dit de la résurrection du jeune homme est l'image de la résurrection spirituelle.

Le Sauveur s'approche de lui : ainsi envoie-t-il à l'âme du pécheur une grâce prévenante par laquelle il le porte à la pénitence. — Les porteurs s'arrêtent : et le pécheur commence à se reconnaître lui-même ; effrayé de son état présent et de son sort futur, il cesse de marcher dans les voies de l'iniquité. — Jésus parle au mort et lui commande de se lever : il en use de même à l'égard du pécheur, lorsque par la bouche du prêtre il prononce sur lui les paroles du pardon. — Enfin l'enfant est rendu à sa mère : ainsi le pécheur ramené à la vie est reçu entre les bras maternels de l'Eglise et associé de nouveau aux fidèles.

Le pieux Ludolphe de Saxe, après avoir commenté ce passage du saint Evangile, continue en ces termes : « Sachons-le bien, le Saint-Esprit a voulu que le péché fût figuré par la mort, afin de nous montrer avec quel soin il faut éviter le péché et combien profondément il faut le pleurer et le détester, quand on a eu le malheur de le commettre.

« Quelqu'un qui voit son ami dans l'état de péché devrait pleurer sur lui comme s'il était mort et même davantage. Et comme nous devons redouter grandement la mort du péché et nous affliger profondément quand elle est arrivée, de même devons-nous désirer aussi vivement la conversion du pécheur et nous réjouir sur elle lorsqu'elle a été opérée. »

Prions donc pour que ceux qui sont morts spirituellement entendent la voix du Fils de Dieu et qu'ils ressuscitent à la vie de la grâce, qui seule conduit au bonheur éternel.

<sup>1</sup> Eusèbe, *Hist. ecclés.*, liv. IV, III.

## XLIII

16<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte

## UN MIRACLE ET UNE PARABOLE

L'une des choses qui frappent le plus dans l'Evangile, c'est le soin que prend Notre-Seigneur de faire cadrer ses enseignements avec ses actes ou avec les circonstances extérieures. C'est ainsi que dans la page de saint Luc que nous avons lue ce matin, les leçons du Sauveur sont en harmonie avec le miracle de guérison qu'il accomplit. Le biographe sacré nous montre en effet Jésus commençant par délivrer un hydropique de son mal, puis s'attaquant à l'orgueil, cette hydropisie du cœur.

Nous allons contempler le divin Maître guérissant successivement l'homme de cette double et funeste infirmité.

Tous les incidents de cet épisode sont décrits avec une richesse et une exactitude de détails vraiment merveilleuses.

I. — *Guérison de l'hydropique.*

« Et il advint que Jésus entra dans la maison d'un homme influent de la secte des pharisiens pour y manger du pain, » c'est-à-dire pour y prendre part à un repas, « un jour de sabbat. » Cette circonstance est importante pour la suite du récit. Elle s'accorde bien avec la coutume, toujours précieusement suivie, de fêter le samedi par des repas plus soignés, plus copieux, auxquels on invitait parents et amis et même les étrangers et les pauvres. Il était défendu de jeûner le samedi, comme il est aujourd'hui défendu de jeûner le dimanche. « Accueille le sabbat avec un vif appétit. Que la table soit couverte de poisson, de viande et d'un vin généreux ! Que les sièges soient moelleux et ornés de splendides coussins ! Que l'élégance sourie dans la manière dont la table sera garnie ! » Telles étaient les recommandations des rabbins, et on les prenait si bien au sérieux qu'au temps de Notre-Seigneur la joie du saint jour dégénérait souvent en excès de tout genre, comme nous l'apprennent non seulement les Pères de l'Eglise, mais les païens eux-mêmes.

Evidemment le Sauveur n'était entré dans la maison du Pharisien que sur une invitation formelle.

Quelque temps avant que le repas commençât, voici qu'un homme atteint d'hydropisie, maladie toujours grave et souvent incurable, apparut tout à coup devant Jésus. Ce n'était certainement pas un convive. Il paraît probable que le malade, profitant de la liberté des mœurs orientales, s'était glissé de lui-même dans la maison avec l'espoir d'être guéri.

Or, toute l'assistance épiait ce que Jésus allait faire. Et Jésus, répondant aux secrètes pensées de ses adversaires, leur dit : « Est-il permis de guérir

un jour de sabbat ? » Et ils se turent, n'osant ni parler, ni remuer ; selon la force du texte grec, « ils se tinrent cois. »

Cette question nette et précise avait été précédemment tranchée par les docteurs de la loi dans le sens négatif le plus absolu. A leurs yeux, le miracle est un travail qu'ils interdisaient à Dieu lui-même, en vertu du précepte sabbatique posé par Jéhovah. L'argumentation du rationalisme moderne en ce qui concerne ces manifestations du surnaturel est exactement identique. Le Créateur a donné à son œuvre des lois que les nouveaux sophistes prétendent désormais et pour toujours supérieures à la volonté créatrice. En sorte que l'essence divine, en créant le monde, aurait produit une œuvre plus haute que l'ouvrier, un résultat plus puissant que la cause, un effet plus grand que le principe. L'inanité de ce paralogisme dans l'ordre purement naturel où se placent les rationalistes n'est pas moins évidente que dans l'ordre de la révélation mosaïque où les Pharisiens se cantonnaient.

Quoi qu'il en soit, aucun des convives n'ose en cette circonstance formuler de telle réponse. Tous se renferment dans le silence. Ce silence est une preuve péremptoire qui établit l'universelle notoriété des miracles accomplis par Jésus-Christ. Autrement la négation fût sortie de la bouche de tous avec une assurance invincible. Le surnaturel forme donc le fond de l'Evangile.

Jésus n'obtenant point de réponse de ces maîtres en Israël publiquement consultés, répondit lui-même, non par une parole, mais par un acte, à la question qu'il avait posée. Ayant pris doucement le malade par la main, « il le guérit, dit l'Evangile, et le renvoya. »

Puis il légitime sa conduite par un raisonnement irréfutable. « Qui de vous, dit-il, si son âne ou son bœuf tombe dans un puits, ne l'en retire pas aussitôt le jour du sabbat ? » Il en appelle à leur propre manière de faire et montre la contradiction où ils tombent lorsque, d'une part, ils lui reprochent avec tant d'acrimonie les guérisons qu'il opère au jour du sabbat, tandis que d'autre part ils ne craignent pas, en ce même jour, de se livrer à de gros travaux pour extraire d'un fossé, d'une citerne, leur âne ou leur bœuf qui y est tombé.

Ces accidents sont fréquents dans les contrées orientales, où les citernes sont ordinairement dissimulées au milieu des champs à l'aide de branchages et d'herbes qui les recouvrent. L'école pharisaïque autorisait le propriétaire à accomplir, sans s'inquiéter du sabbat, tout ce qui était nécessaire pour retirer sa bête du puits ; car, disait-elle, « il faut avoir un soin extrême des bêtes des Israélites. » Il est vrai que plus tard elle l'interdit sévèrement, sans doute pour protester contre ce passage de l'Evangile.

Les paroles du Sauveur renfermaient un argument *ad hominem* plein d'une divine sagesse ; elles faisaient voir aux interrogateurs qu'ils n'hési-



taient pas à violer le repos du saint jour lorsque leur intérêt personnel était en jeu.

« Et ils ne pouvaient rien répondre à cela. » Plus haut les Pharisiens s'étaient tus parce qu'ils n'avaient pas voulu répondre; maintenant leur silence est forcé et provient de l'embarras. Quelle riposte auraient-ils pu opposer à la démonstration si convaincante de Jésus ?

C'est ainsi que Notre-Seigneur débarrassait peu à peu l'institution sabbatique des observances mesquines sous lesquelles l'étouffait à demi une tradition inintelligente.

## II. — Les places dans les repas.

Nous l'avons dit, le Sauveur ne se montra pas seulement thaumaturge, dans ce banquet chez le Pharisien. Il vient guérir l'humanité de maladies plus invétérées et plus dangereuses que celles du corps. L'orgueil auquel le monde est en proie appelle un médecin tout-puissant. Le Sauveur par ses leçons va chercher à nous guérir de cette infirmité spirituelle.

A quelle occasion le divin Maître donna-t-il ses précieux enseignements ? Il s'agissait d'un abus qu'il signalera encore plus tard (Luc, xx, 46) et que l'évangéliste retrace ici en termes pittoresques.

Jésus, dit l'Evangile, remarqua que les invités se disputaient les premières places aux tables du festin. Le tableau de ces misérables petites manœuvres se présente de lui-même aux yeux du lecteur. Elles devaient se renouveler fréquemment, comme on pourra en juger par ce trait étrange emprunté au Talmud<sup>1</sup>, où l'on voit peintes au vif les prétentions superbes du parti rabbinique. Un jour que le roi asmonéen Alexandre Jannée donnait à dîner à plusieurs satrapes persans, Siméon ben Schétach se trouvait au nombre des convives. A peine entré dans la salle du festin, le Rabbi alla tout droit s'asseoir entre le roi et la reine à la place d'honneur. Et comme on lui reprochait cette arrogance : « N'est-il pas écrit dans le livre de Jésus, fils de Sirach (Ecclé., xv, 5), répondit-il sans hésiter : « Exalte la sagesse et elle t'exaltera et te fera « asseoir parmi les princes ? » Voilà jusqu'où allait l'infatuation des théologiens juifs à cette époque. Aujourd'hui encore, même parmi les chrétiens, le placement des convives suscite bien des difficultés et cause plus d'une amère déception.

La supériorité que s'arrogeaient les docteurs juifs sur les autres Hébreux, la nationalité juive tout entière la revendiquait sur les races étrangères. Le banquet de la vie, auquel le père de famille céleste avait convié l'humanité, était donc envahi par ces affamés de la gloire et des vanités terrestres. Tel est le sens profond de la parabole évangélique. Notre-Seigneur Jésus-Christ ne voulait évidemment pas enseigner ici une pratique

de simple politesse mondaine basée sur des motifs égoïstes, c'est-à-dire mettre un orgueil plus raffiné à la place de la grossière vanité. Sa pensée va plus loin que ses paroles; il flétrit toutes les exaltations et toutes les infatuations de l'orgueil, ainsi que le prouve la sentence générale qui sert de conclusion à cet épisode.

« Lorsque vous serez invité à un festin de noces, dit-il, ne vous mettez pas à la première place. » Avec quelle délicatesse le bon Maître donne sa leçon ! Il semble ne faire aucune allusion directe à ce qui se passait sous ses yeux.

La place du milieu sur chaque lit tricliniaire était regardée comme la plus honorable, et le lit du milieu recevait les principaux convives. « Ne vous mettez pas à la première place, car si un autre plus considérable que vous a été invité aussi, le maître du festin viendra et vous dira : « Donnez-lui cette place, » et alors vous descendrez en rougissant à la dernière. »

La scène est admirablement décrite : nous voyons les personnages se mouvoir, nous entendons leurs paroles; je crois apercevoir l'orgueilleux invité qui, la rougeur au front et plein de confusion, s'en va de la première à la dernière placé.

Nouveaux détails pittoresques, mais pour recommander une conduite toute contraire et pour signaler les précieux avantages de la modestie : « Mais lorsque vous serez convié, allez plutôt vous asseoir à la dernière place, afin que le maître de la maison vous dise : « Mon ami, montez « plus haut. » Alors ce sera pour vous une gloire devant tous les convives.

« Car, conclut le divin Maître, quiconque s'élève sera abaissé, et qui s'abaisse sera élevé. » Nous retrouvons ailleurs cet adage solennel. Il correspond à un décret providentiel dont l'expérience prouve la fidèle exécution. Même le paganisme en avait entrevu la vérité; témoin ce mot si juste échappé à Esope, un jour qu'on lui demandait quelle était l'occupation des dieux, il répondit : « *Elate deprimere, humiliata extollere.* »

Suivons donc, ne fût-ce que par intérêt, le conseil de l'Evangile. Réputons nôtre en tout la dernière place. Faisons, sans affectation, passer nos frères avant nous dans les différentes circonstances de la vie. L'humilité n'a pas de plus sûre pierre de touche que cette attention à donner aux autres la préférence sur nous-mêmes. Par contre, une des marques les plus infaillibles de l'orgueil, c'est le mépris à l'endroit du prochain dont on voit en maintes rencontres s'imprégner les pensées, les paroles, les actes de certains chrétiens abusés. Heureux seront-ils si, au dernier jour, au-dessous du rang qu'ils s'attribuaient, se trouve pour eux quelque place au banquet divin, si la confusion de voir passer en grand honneur au dessus d'eux tant d'âmes qui furent ici-bas l'objet de leurs dédains doit être alors tout leur châtiment !

O mon Dieu, faites que je me dépouille de

<sup>1</sup> Voyez Lightfoot, *Horæ hebr.*, h. 1.

toute estime propre, que je consente à être compté pour rien sur la terre, afin d'être un jour exalté au ciel et d'entendre le Sauveur me dire : « Mon ami, montez, montez !... Plus haut, encore plus haut ! »

## RÉFLEXIONS SUR DES PAROLES DU PROPRE DES MESSES DU DIMANCHE

### XLIV

SEIZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

**I. Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que vous êtes suave et doux.** — Bien que dimanche dernier l'Eglise nous ait fait adresser cette prière à Dieu, elle nous invite aujourd'hui à la lui redire, mais en nous fournissant de nouveaux motifs qui sont bien capables d'exciter notre confiance et de justifier notre insistance ; car la suavité et la douceur que nous reconnaissons en Dieu doivent nous porter à espérer qu'il finira par avoir pitié de nous. En effet, qu'est-ce que cette suavité et cette douceur sinon la bonté, et une bonté infinie, par laquelle Dieu se montre bienveillant, affectueux et plein d'amitié envers nous, et par laquelle encore il supporte nos indifférences, nos ingratitude et nos importunités, en vue de nous faire du bien ? C'est dans ce sens que le Sage lui disait : *Seigneur, combien votre esprit est bon et doux en toutes choses !* (Sages., XII, 1). Non, il n'y a point de créature au ciel ou sur la terre qui ne reçoive des bienfaits de sa part, et il n'y a que lui qui soit bon : *Personne*, disait Jésus-Christ, *n'est bon que Dieu seul.* (Luc, XVIII, 19). Il appartient à Dieu seul de pouvoir communiquer ses biens ; les créatures, n'ayant rien en propre, ne peuvent donner que ce qu'elles ont reçu elles-mêmes de Celui qui est la source et le dispensateur de tout bien de l'ordre spirituel comme de l'ordre temporel. Telle est la vérité que proclamait Anne, la mère de Samuel, dans son cantique d'actions de grâces : *C'est le Seigneur*, disait-elle, *qui fait le pauvre et qui enrichit, qui abaisse et qui relève. Il fait sortir de la poussière l'indigent, et du fumier il élève le pauvre, afin qu'il s'asseye avec les princes, et qu'il occupe un trône de gloire ; car au Seigneur appartiennent les pôles de la terre, et il a posé sur eux l'univers.* (I Rois, II, 7-8). David ne se trompait pas lorsqu'il disait : *Le Seigneur est doux pour tous, et ses commisérations s'étendent sur toutes ses œuvres.* (Ps., CXLIV, 9). Il n'en saurait être autrement, puisqu'il est le créateur de toutes choses, et le Sage le lui rappelait en disant : *Seigneur, vous aimez tout ce qui est, et vous ne haïssez rien de ce que vous avez fait ; car ce n'est pas inspiré par la haine que vous avez établi quelque chose, ou que vous l'avez fait.* (Sages., XI, 25). Pourquoi donc n'aurions-nous pas recours à cette bonté

infinie, nous qui avons besoin de la grâce du salut et qui tout le jour persévérons dans la prière pour obtenir sa pitié ? (S. Bonav., *In Sap.*, XII, 1).

Mais remarquez : cette bonté se manifeste et communie ses bienfaits, non seulement envers ceux qui l'invoquent, mais encore envers ceux qui la méprisent ou qui ne croient pas devoir y avoir recours. Nous en avons un exemple dans l'évangile de ce jour. Voici ce que nous y lisons : *Comme Jésus était entré un jour de sabbat dans la maison d'un chef des pharisiens pour y manger du pain, ceux-ci l'observaient. Voilà qu'un homme hydropique était devant lui. Or, prenant la parole, Jésus dit aux docteurs de la loi et aux pharisiens : Est-il permis de guérir le jour du sabbat ? Mais ils gardèrent le silence. Alors Jésus prenant cet homme par la main, le guérit et le renvoya.* (Luc, XIV, 1-4). C'était la suavité et la douceur de Dieu qui s'affirmait en Jésus-Christ et par Jésus-Christ. Voilà un pauvre malade qui ne demande pas sa guérison, soit par indifférence, soit parce qu'il ne croit pas le moment opportun de la demander. Il est simplement devant Jésus, et cette seule présence du malade suffit pour exciter sa pitié et révéler sa bonté. Il y avait là d'autres malades qui, loin de demander à Jésus leur guérison spirituelle, persévéraient dans leur malice : c'étaient les pharisiens qui l'observaient, non pour être instruits, mais pour le contredire et satisfaire leur orgueil ; et cependant Jésus-Christ cherche à leur faire du bien, soit en leur montrant les grâces dont il est le dispensateur, soit en leur donnant une leçon, sous la forme d'une parabole, pour les guérir de leur orgueil. N'est-ce pas cette bonté divine, toute composée de douceur, que nous reconnaissons en Dieu ? Comment, nous, ne serions-nous pas exaucés alors que nous lui demandons d'avoir pitié de nous parce que nous savons qu'il est bon et doux pour ceux qui l'invoquent ? N'imitons donc pas les pharisiens, en devenant des hommes qui cherchent plus à scruter les enseignements de Jésus qu'à les mettre en pratique. Au lieu de méditer ses paroles pour voir si elles sont conformes à notre raison, et si elles ne sont pas contredites par la science humaine, apprenons de lui à être doux et humbles de cœur. (Matth., XI, 29). Nos âmes sont malades et tourmentées, elles vont d'ici, de là, puiser à toutes les sources pour y boire la vérité. Apprenons la douceur et l'humilité que Jésus-Christ veut nous enseigner, nous trouverons du repos pour nos âmes, et nous ne tarderons pas à dire tout le jour : *Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que vous êtes suave et doux.* Humilions-nous devant la bonté divine afin d'être exaltés.

Nous pourrions, cependant, entendre encore ces paroles dans ce sens que nous demandons à Dieu de trouver quelque joie en lui et d'être supportés par lui, dans le temps de notre prière, afin que nous puissions y persévérer jusqu'à ce qu'il veuille bien nous exaucer. L'homme, en effet, n'accepte un de-



voir qu'autant qu'il l'aime ou qu'il espère en retirer quelque satisfaction. De même que *celui qui n'aime pas Jésus-Christ ne garde pas ses paroles* et que *celui qui n'espère pas la récompense promise ne peut endurer la tribulation avec mérite* (Jean, xiv, 24 ; Matth., v, 12) ; ainsi nous ne pourrions persévérer dans la prière si Dieu ne se montrait généreux, soit en nous faisant trouver de la joie, soit en supportant nos faiblesses, durant les heures de ce saint exercice. La joie nous est nécessaire pour fixer notre cœur en sa présence, et la patience pour arriver à ce que notre prière devienne parfaite. Quel est l'homme avec lequel un ami aurait commencé à s'entretenir, qui tout à coup, au moment où il voudrait lui répondre, verrait cet ami se détourner de lui pour parler d'autre chose avec un autre, quel est cet homme, disons-nous, qui supporterait un tel procédé ? Eh bien ! Dieu supporte cependant les cœurs de tant de gens qui le prient et qui pensent à mille choses différentes. C'est pourquoi, sachant combien il nous est difficile de persévérer dans la prière, nous lui demandons de nous venir en aide pour que par les témoignages de sa bonté il nous retienne en sa présence, et que par les douceurs de son amour il continue à nous supporter jusqu'à ce qu'il nous ait rendus parfaits ou trouvés dignes de nous exaucer. Seigneur, la maladie me fait tomber en défaillance, guérissez-moi et je me relèverai, affermissez-moi et je serai fort. Mais jusqu'à ce que vous le fassiez, vous me témoignerez votre bonté et vous me supporterez avec patience, *ô mon Dieu, parce que vous êtes suave et doux*. (S. Augustin).

**II. Seigneur, vous êtes plein de miséricorde pour ceux qui vous invoquent.** — C'est un nouveau motif de confiance qui nous est donné pour nous aider à persévérer dans notre prière. Il n'y a dans les saintes Ecritures aucune vérité qui nous soit plus souvent rappelée que la miséricorde de Dieu envers nous. Nous avons besoin d'y penser souvent, car si nous ne considérons que sa justice et nos propres mérites, nous n'oserions pas nous approcher de lui, dans la crainte d'être repoussés. Heureusement que cette miséricorde nous est apparue dans la personne de Jésus-Christ qui est venu pour nous sauver : *Nous étions autrefois insensés, incrédules, égarés, esclaves de toutes sortes de désirs et de voluptés, vivant dans la malignité et l'envie, haïssables, nous haïssant les uns les autres*. (Tit., iii, 3). Comment aurions-nous osé nous présenter devant Dieu, ainsi couverts de tous nos péchés ? Mais lorsqu'est apparue la bonté et l'humanité de notre Sauveur Dieu, ce n'est point par les œuvres de sa justice que nous avons faites qu'il nous a sauvés, mais selon sa miséricorde. *C'est par le baptême de régénération et de renouvellement de l'Esprit-Saint qu'il a répandu sur nous abondamment par Jésus-Christ notre Sauveur*. (Tit., iii, 4-6). Voilà la miséricorde de notre Dieu. N'est-elle pas grande et infinie ? C'est donc avec

raison que Moïse lui disait : *Seigneur-Dieu, patient et d'une abondante miséricorde, et très véritable, vous gardez votre miséricorde pour des milliers de créatures*. (Ex., xxxiv, 6-7). Aussi le Sage, après s'être posé cette question : *Qui a invoqué le Seigneur et a été méprisé par lui ?* nous donne cette réponse : *Dieu est compatissant et miséricordieux, et il remettra les péchés au jour de la tribulation, car il est le protecteur de tous ceux qui le recherchent dans la vérité*. (Eccli., ii, 12-18). Puisqu'il en est ainsi, il nous reste à rendre grâces à Dieu pour la miséricorde qu'il nous témoigne, et c'est saint Paul qui nous y engage dans l'épître de ce jour : *A celui, dit-il, qui est puissant pour tout faire bien au-delà de ce que nous lui demandons ou concevons selon la vertu qui opère en nous, à lui la gloire dans l'Eglise et dans le Christ Jésus, dans toutes les générations du siècle des siècles*. (Eph., iii, 20-21. — Albert le Grand).

Cette miséricorde n'est pas le bien personnel de quelques âmes favorisées des grâces divines ; elle est accordée à tous ceux qui invoquent le Seigneur dans des sentiments de foi et de piété ; car Dieu ne fait acception de personne, et sa miséricorde s'étend sur les Juifs comme sur les Gentils, sur les justes comme sur les pécheurs, sur les pauvres comme sur les riches, sur les philosophes et les savants comme sur les hommes qui sont simples d'esprit. La seule condition exigée, c'est qu'on invoque Dieu comme il doit être invoqué, et on est assuré d'être exaucé. C'est la doctrine que saint Paul rappelait aux Romains, lorsqu'il leur écrivait : *On croit de cœur pour la justice, et on confesse de bouche pour le salut. En effet l'Ecriture dit : Quiconque croit en lui ne sera point confondu. Attendu qu'il n'y a point de distinction de Juif et de Grec, parce que c'est le même Seigneur de tous, riche pour tous ceux qui l'invoquent. Car quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé*. (Rom., x, 10-13). C'est pourquoi Dieu, qui est le Seigneur de tous, pourvoit au salut de tous les hommes, et les richesses de sa bonté sont tellement inépuisables qu'il n'y a pas à craindre qu'elles ne puissent suffire au besoin des uns et des autres. Il n'en est pas ainsi seulement depuis la promulgation de la loi nouvelle, car Dieu s'est montré envers tous les hommes plein de miséricorde et de compassion dans le cours des siècles ; et le moyen de la prière il l'avait fait connaître à son peuple par ses prophètes. Joël avait dit : *Il arrivera que quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé, parce que sur la montagne de Sion et dans Jérusalem sera le salut*. (Joël, ii, 32). Voilà l'Eglise devant vous, entrez dans nos temples catholiques, et pour recevoir la miséricorde dont votre âme a besoin, vous n'avez qu'à prier et vous serez sauvé, selon la promesse que le Seigneur en a faite par son prophète, disant : *Criez vers moi et je vous exaucerai*. (Jér., xxxiii, 3. — Bellarmin).

Mais quelle sera notre prière ? Il n'y en a point

d'autre que celle-ci : invoquez Dieu comme votre Dieu, aimez Dieu comme votre Dieu. Ecoutez le Psalmiste qui priait comme vous devez prier : *J'ai demandé*, disait-il, *une seule chose au Seigneur, et je la rechercherai*. Quelle est-elle ? *C'est d'habiter dans la maison du Seigneur tous les jours de ma vie*. Et pourquoi ? *Pour contempler les délices du Seigneur*. (Ps., xxvi, 4). Si donc vous voulez recevoir la miséricorde, aimez Dieu du plus profond et du plus sincère de votre cœur, soupirez ardemment après lui, aspirez à lui, au-dessus de qui vous ne trouvez rien de plus doux, rien de meilleur, rien de plus durable, car qu'y a-t-il de plus durable que ce qui est éternel ? Vous n'avez point à craindre qu'il périsse pour vous, lui qui fait que vous ne périiez pas. Si donc vous invoquez Dieu comme Dieu, soyez en sécurité, vous serez exaucé, vous avez le droit de vous appliquer ces paroles : *Seigneur, vous êtes plein de miséricorde pour ceux qui vous invoquent*. Affermissez votre cœur sur cette base, mais un cœur chrétien, un cœur fidèle ; et s'il ne vous exauce pas selon vos désirs, ne vous livrez pas à la tristesse, car *il n'est pas bon de regimber contre l'aiguillon*. (Act., ix, 5). Voulant être votre salut, il ne vous donnera rien qui ne soit en rapport avec cette grande récompense. S'il donne aux pécheurs les biens de la terre, combien doit-il donner davantage à ceux qui l'invoquent ! Il vous réserve le ciel, et en disant le ciel, nous disons trop peu de chose, car il se donne lui-même, lui qui a fait le ciel. Il est vrai que le ciel est beau, mais le Créateur du ciel n'est-il pas infiniment plus beau ? « Nous voyons le ciel, me direz-vous, et nous ne voyons pas le Créateur du ciel. » Mais nous vous répondrons : sachez attendre le jour où vous aurez un cœur capable de voir le Dieu des splendeurs éternelles, et vous reconnaîtrez alors combien il aura été plein de miséricorde pour vous qui l'aurez invoqué comme Dieu. (Saint Augustin).

**III. Seigneur, exaucez-moi, parce que je suis pauvre et sans ressource.** — C'est un troisième motif sur lequel nous nous appuyons pour obtenir que Dieu ait pitié de nous, et ce motif est tiré de la situation pénible où nous nous trouvons en ce monde. En effet, quelle que soit notre condition, nous pouvons tous dire en vérité que nous sommes des pauvres et des créatures sans ressource. C'est ce qui ressort de l'origine des biens dont nous jouissons. Saint Jacques nous dit : *Toute grâce excellente et tout don parfait vient d'en haut et descend du Père des lumières*. (Jac., i, 17). Et Job, quand il eut tout perdu, le reconnaissait en disant : *Dieu m'a donné, Dieu m'a ôté : comme il a plu au Seigneur, ainsi il a été fait*. (Job, i, 21). Il en était tellement convaincu qu'il disait même : *Voici que je n'ai pas de secours en moi*. (Job, i, 13). Ne jugeons donc pas de la condition qui nous est faite en ce monde, mais revenons toujours à ce principe que tout ce que nous possédons dans l'ordre temporel comme dans

l'ordre spirituel, ne nous appartient pas en propre, nous n'en sommes que les économes. S'il n'en était pas ainsi, est-ce que David qui était riche aurait dit dans sa prière qu'il était pauvre et sans ressource ? Il savait qu'il avait tout reçu de Dieu, et que sans la générosité de Dieu il ne pouvait rien avoir. Jésus-Christ s'est trouvé dans la même situation, parce qu'il a pris toutes les misères de notre nature et voulu être reconnu pour homme par les dehors. (Philip., ii, 7). Saint Paul nous le rappelle, disant : *Vous connaissez la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui s'est fait pauvre pour nous, bien qu'il fût riche*. (II Cor., viii, 9). Nous voilà tous placés sur le même rang, riches et pauvres selon le monde, riches et pauvres des biens spirituels. Nous n'avons donc pas à nous enorgueillir des biens qui nous ont été confiés ou à rougir de notre misère, à moins que cette dernière situation ne soit le résultat de nos péchés ou d'un châtement de la justice divine. Ce serait alors le cas de nous appuyer davantage dans des sentiments de repentir sur ce motif de notre pauvreté pour obtenir que Dieu vienne à notre secours. (Denys le Chartreux ; Albert le Grand).

C'est pourquoi nous disons à tous ceux qui possèdent des richesses ce que l'Apôtre disait à son disciple de leur dire : *Ordonnez aux riches de ce monde de ne point s'élever d'orgueil*. (I Tim., vi, 17). En effet, ceux qui ne s'élèvent pas d'orgueil sont pauvres en Dieu, et Dieu incline son oreille vers les pauvres et vers ceux qui manquent de tout. Car ils savent que leur espérance ne réside ni dans l'or, ni dans l'argent, ni dans les biens qu'ils possèdent pour un temps. Les richesses ne sauraient véritablement leur être utiles. Une œuvre de miséricorde se fait aussi utilement par le riche et par le pauvre : par le riche, dans sa bonne volonté et dans sa bonne action ; par le pauvre, dans sa bonne volonté seule. Si donc quelqu'un méprise en lui-même les avantages dont ordinairement l'orgueil se gonfle, il est le pauvre de Dieu ; Dieu incline l'oreille vers lui, parce qu'il sait les tribulations de son cœur. Vous direz, il est vrai, que le pauvre qui gisait rongé d'ulcères devant la porte du riche a été transporté par les anges dans le sein d'Abraham ; tandis que le riche, au contraire, qui était vêtu de pourpre et de fin lin, et qui, tous les jours, faisait des festins somptueux, a été précipité dans les enfers pour y subir des tourments. (Luc, xvi, 19-24). Or croyez-vous que le pauvre a été récompensé à cause du seul mérite de sa pauvreté, et que le riche a été puni par la seule faute de ses richesses ? Loin de vous une pareille pensée, car c'est l'humilité qui a été honorée dans le pauvre, et c'est l'orgueil qui a été condamné dans le riche. Ainsi en est-il de la prière que nous adressons à Dieu en nous appuyant sur notre pauvreté et notre misère. Il est vrai, nous pourrions toujours la dire en vérité, mais pour qu'elle soit exaucée, tout dépend des sentiments qui l'accompagneront. Êtes-vous un pauvre humble ou un riche humble ? Dieu inclinera son oreille



vers vous pour vous écouter. Êtes-vous un pauvre orgueilleux ou un riche orgueilleux ? Soyez certain que Dieu restera sourd à votre prière. (S. Augustin).

Apprenez donc tous à être pauvres et indigents, vous qui possédez quelques biens en ce monde, et vous qui n'y possédez rien. Dieu résiste aux orgueilleux, qu'ils soient couverts de soie ou qu'ils traient des haillons ; mais il donne sa grâce aux humbles, qu'ils possèdent les biens de ce monde ou qu'ils en soient privés : *Dieu résiste aux superbes, mais il donne la grâce aux humbles.* (Jac., iv, 6). Dieu considère l'intérieur ; c'est là qu'il pèse et qu'il examine. Vous ne voyez pas sa balance ; c'est votre pensée qu'il y soulève et qu'il y juge. Remarquez que le Prophète met en avant, comme appui de sa prière, la vérité avec laquelle il disait : *Je suis pauvre et sans ressource.* Prenez donc garde de n'être pas dans ces dispositions. S'il y a en vous et autour de vous quelque chose qui puisse exciter votre présomption, rejetez-le loin de vous ; ne présumez que de Dieu ; ayez indigence de Dieu pour qu'il vous remplisse. Tout ce que vous posséderez sans lui ne fera qu'élargir le vide qui est en vous. (S. Augustin).

#### XLV

DIX-SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

**I. Seigneur, vous êtes juste.** — Dieu ayant créé tous les êtres qui existent, a voulu exercer sur eux un souverain domaine en les soumettant à des lois qu'il a établies. Les êtres sans raison lui obéissent par la nécessité de leur nature, et quant aux hommes, il les a laissés libres dans la main de leur propre conseil. Malheur à celui qui voudrait se soustraire à son empire ! Dieu est assez puissant pour l'arrêter dans sa révolte, et c'est ce que Job lui disait : *Je sais que vous pouvez toutes choses.* (Job, xlii, 2). Il n'ignore rien non plus, car aucune pensée ne lui est cachée : *Les yeux du Seigneur sont beaucoup plus lumineux que le soleil, explorant du regard toutes les voies des hommes et le profond de l'abîme, et examinant le cœur des hommes jusque dans les parties les plus secrètes.* (Eccli., xxiii, 28). C'est pourquoi étant puissant et ayant connaissance de toutes choses, il a fait tout ce qu'il a voulu dans le ciel, sur la terre, dans la mer et dans tous les abîmes. (Ps., cxxxiv, 6). Aussi gouverne-t-il le monde comme un roi juste qui élève un pays, atteignant avec force d'une extrémité à une autre extrémité et disposant toutes choses avec douceur. (Ps., xxiv, 4 ; Sages., viii, 1). Il n'en saurait être autrement, puisqu'il est juste et qu'il aime les justes : *Le Seigneur est juste et il aime la justice : son visage a vu l'équité.* (Ps., x, 7). Le Seigneur parlait-il, il parlera justice : *C'est moi, nous dit-il, qui parle justice, et qui combats pour sauver.* (Is., lxiii, 1). Accomplit-il une œuvre ou fait-il quelque

chose, ce sera toujours avec justice, car Daniel lui disait : *Seigneur, vous êtes juste dans tout ce que vous avez fait.* (Dan., iii, 27). Et nous, nous lui disons avec le Psalmiste : *Votre règne est le règne de tous les siècles, et votre domination s'étend à toutes les générations. Le Seigneur est fidèle dans ses promesses et juste dans toutes ses œuvres.* (Ps., cxliv, 13). Il est tellement juste que le prophète ne lui donnait point d'autre nom : *Voici le nom, disait-il, dont ils l'appelleront : Le Seigneur notre juste.* (Jér., xxiii, 6. — Saint Bonaventure ; Albert le Grand).

Mais cette justice éclate surtout dans la loi qu'il nous a donnée. Tous ses commandements ou ses préceptes portent l'empreinte de la plus haute justice, et c'est parce qu'il est juste qu'il nous ordonne des choses justes, selon cette parole du Sage : *Seigneur, comme vous êtes juste, c'est justement que vous disposez toutes choses.* (Sages., xii, 15). Le Psalmiste à son tour disait : *Les justices du Seigneur sont droites, elles réjouissent les cœurs ; le précepte du Seigneur est plein de lumière, il éclaire les yeux.* (Ps., xviii, 8). Non, Dieu ne pouvait nous donner que des lois justes, puisqu'il nous dit lui-même : *Par moi les régnants et les législateurs décrètent des choses justes.* (Prov., viii, 15). Aussi toute loi humaine qui serait contraire à la loi divine, ne serait point juste. — Cette justice de sa loi éclate encore en ce qu'elle nous défend toute injustice à l'égard du prochain. Il n'y a qu'à lire les divers commandements qui la composent pour en être convaincu. En effet, il est défendu à tout homme d'attenter à la vie d'un autre, de le dépouiller de ses biens, de refuser de lui payer ce qui lui est dû. Le Seigneur est tellement juste dans sa loi que si nous l'observions fidèlement la justice règnerait dans la société. N'est-il pas défendu de mentir, de se haïr, de se venger ? et n'est-il pas ordonné au contraire d'aimer la vérité, de pratiquer la charité et de pardonner à ses ennemis ? D'ailleurs qu'y a-t-il de plus juste que l'amour que nous devons rendre à Dieu et au prochain ? Or, Jésus-Christ nous le rappelle dans l'évangile de ce jour, l'amour de Dieu et l'amour du prochain sont les deux principaux commandements, et c'est à ces deux commandements, ajoute-t-il, que se rattachent la loi et les prophètes (Matth., xxii, 40). Et peut-il y avoir une loi plus juste que celle dont saint Paul a dit : *Qui aime le prochain a accompli la loi ?* De là cette conclusion : *L'amour est donc la plénitude de la loi.* (Rom., xiii, 8, 10). Accomplissez cette loi juste que Dieu nous présente, et vous participerez à sa justice, car elle seule peut vous rendre justes. (Albert le Grand ; saint Bonaventure).

Dieu nous révèle enfin combien il est juste par la manière dont il nous a donné sa loi, et par les conséquences de la loi, tant par les promesses que par les menaces qu'elle renferme. Il n'a pas voulu nous contraindre à l'accepter, il l'a placée devant nous : *Dieu, dès le commencement, a créé*

*l'homme et il l'a laissé dans la main de son propre conseil. Il lui a donné de plus ses commandements et ses préceptes. Si vous voulez garder les commandements de Dieu et mettre toujours en pratique la foi qui lui est agréable, ils vous conserveront. Il a mis devant vous l'eau et le feu, étendez la main vers ce que vous voudrez. Devant l'homme sont la vie et la mort, le bien et le mal : ce qui lui plaira lui sera donné.* (Eccli., xv, 14-18). Vous le voyez, Dieu n'exerce aucune contrainte pour nous faire embrasser sa loi, il nous laisse entièrement libres de l'observer ou de ne pas l'observer. Pourquoi cette conduite de Dieu à notre égard ? En voici la raison : comme il voulait nous faire un mérite de l'observation de sa loi, il était juste qu'il nous laissât notre liberté afin de conquérir la couronne de justice qu'il a promise à ses fidèles serviteurs ; et d'autre part, comme il voulait encore punir avec justice ceux qui la violeraient, il était juste qu'il leur annonçât le châtement qui serait leur partage. Jésus-Christ dans le cours de ses prédications n'a pas présenté autrement la loi divine, et craignant que les hommes vinssent à croire qu'il leur imposait des fardeaux pesants, comme faisaient les pharisiens (Matth., xxiii, 3), il nous a dit : *Prenez mon joug sur vous, mon joug est doux et mon fardeau léger.* (Ib., xi, 29-30). Et Dieu est tellement juste qu'il tient compte de nos faiblesses et de nos infirmités dans l'observation de sa loi, et pour satisfaire sa justice il consent à recevoir nos larmes, notre pénitence, afin de n'avoir pas à nous punir irrévocablement ; car il donne toujours lieu au repentir : *Vous êtes juste, Seigneur, et condamner celui qui ne doit pas être puni, vous regardez cela comme en dehors de votre puissance. Car votre puissance est le principe de la justice, et par là-même que vous êtes le Seigneur de tous, vous vous faites indulgent envers tous.* (Sages., xii, 15-16).

## II. Seigneur, vos jugements sont droits.

— Il ne suffit pas de proclamer que Dieu est juste, mais il faut encore reconnaître qu'il l'est dans les jugements qu'il prononce. En effet, il n'ignore rien de notre vie, et s'il a à juger nos actions ou nos pensées, il saura en discerner le mérite et le démerite : *Si j'ai recours à la force, disait Job, il est très puissant ; et si je fais appel à la justice du jugement, personne n'ose témoigner en ma faveur.* (Job, ix, 19). En effet, qu'il mieux que Dieu connaît la vérité ? Nul ne peut donc nier qu'il a bien jugé. D'ailleurs, tous ses jugements étant basés sur la loi qu'il nous a manifestée, ne peuvent être que droits et justes ; en sorte qu'ils sont toujours conformes à la vérité, selon cette parole : *Seigneur, vous avez établi par votre commandement la justice de vos témoignages et votre vérité.* (Ps., cxviii, 138). Les jugements de Dieu sont donc fondés sur la vérité et la justice absolues que Dieu a mises dans ses commandements. Nous le savons, tels ne sont point les jugements des hommes, et c'est pourquoi nous ne

pouvons pas toujours comprendre combien sont droits les jugements du Seigneur ; car nous sommes impuissants à mesurer l'étendue de cette sagesse infinie qui les inspire, et ce qui ne paraît pas toujours conforme à notre justice est cependant de la part de Dieu un acte de la justice la plus exacte et la plus irrépréhensible, parce que nous ne pénétrons pas les raisons qui ont dicté son jugement. Aussi nous devons dire avec saint Paul : *O profondeur de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies impénétrables ! Car qui a connu la pensée du Seigneur ? ou qui a été son conseiller ?* (Rom., xi, 33-34). C'est pourquoi nous n'avons pas à rechercher les causes des jugements de Dieu, mais à les accepter avec la plus entière soumission en lui disant avec Daniel : *Vos voies sont droites, et tous vos jugements vrais. Car vous avez exercé des jugements vrais dans tous les maux que vous avez fait venir sur nous.* (Dan., iii, 27-28. — Albert le Grand).

Mais nous pourrions entendre cette expression : *Votre jugement est droit*, du jugement qui condamne les méchants à des supplices éternels. C'est dans ce sens qu'il est appelé dans les saintes Ecritures un jugement de mort, ou un jugement de condamnation, ou bien un jugement éternel ; mais toutes ces différentes dénominations se rapportent uniquement au jugement particulier ou au jugement dernier, et c'est dans ce sens que Jésus-Christ disait aux pharisiens : *Races de vipères, comment fuirez-vous le jugement de la géhenne ?* (Matth., xxiii, 32). C'est à la suite de ce jugement, prononcé au dernier jour, qu'il est dit : *Les méchants s'en iront à l'éternel supplice et les justes dans la vie éternelle.* (Ib., xxv, 46). Alors tous les hommes, les élus qui seront au ciel comme les pécheurs qui souffriront en enfer, reconnaîtront combien sont droits les jugements du Seigneur, et tous seront forcés de dire : *Les jugements du Seigneur sont vrais, ils se justifient par eux-mêmes.* (Ps., xviii, 9). En attendant cette manifestation consolante pour les uns et terrible pour les autres, n'oublions pas que Dieu veut le salut de tous les hommes, qu'il ne juge personne que selon ses mérites, qu'il désire la conversion du pécheur et non sa mort, et que les dons de sa grâce sont plus grands que nos péchés. Mais que cette confiance ne nous enlève point la crainte de Dieu, car cette crainte est trop salutaire pour qu'aucune révélation doive ou puisse l'affaiblir. Profitons donc des jours de miséricorde qui nous sont donnés pour nous préparer un jugement favorable, et nous, soyons du nombre de ceux auxquels un ami de Job s'adressait, disant : *Hommes sensés, écoutez-moi : loin de Dieu l'impunité, et loin du Tout-Puissant l'iniquité ! Car il rendra à chacun selon ses œuvres, et il traitera chacun selon ses voies. Certainement Dieu ne condamnera pas sans sujet, et le Tout-Puissant ne détruira pas le bon droit.* (Job, xxiv, 10-12. — Saint Bonaventure).



**III. Seigneur, agissez avec votre serviteur selon votre miséricorde.** — Craignant avec raison que Dieu prononce contre nous un jugement de condamnation, nous en appelons à sa miséricorde. C'est David qui nous donne un bel exemple de cette confiance dans une autre circonstance : voyant tout autour de lui tant de péchés et n'ayant rien trouvé de bon en lui, tout saisi d'épouvante, il s'écria : *Si vous examinez les iniquités, Seigneur, Seigneur, qui pourra le supporter ?* (Ps., cxxix, 3). Remarquez qu'il n'a pas dit : *Je ne pourrai le supporter*, mais : *Qui pourra le supporter ?* En effet, il a vu que toute vie humaine était comme environnée des hurlements de ses péchés ; il a vu que toutes les consciences étaient accusées par leurs propres pensées, et que pas un cœur ne se trouvait assez pur pour avoir confiance en sa propre justice. Si donc on ne peut trouver un cœur chaste et pur, qui ait le droit de compter sur sa justice, il faut que le cœur de tout homme mette sa confiance dans la miséricorde de Dieu et lui dise : *Agissez avec votre serviteur selon votre miséricorde*. Mais de quel droit en appelons-nous ainsi à sa miséricorde ? C'est encore David qui nous l'apprend en disant à Dieu : *Parce que la propitiation est en vous*. (Ps., cxxxix, 4). Et cette propitiation est le sacrifice qui a été offert pour nous sur la croix. Le sang innocent répandu pour nous a effacé tous les péchés des coupables ; le prix inestimable qui a été payé a racheté tous les captifs de la main de l'ennemi qui les tenait esclaves. Cette propitiation est donc notre espérance et porte Dieu à nous juger selon sa miséricorde. Livrés à nos propres forces et ne pouvant faire valoir que nos mérites, nous ne pourrions nous tenir debout devant son tribunal, mais, purifiés par le sang de Jésus, nous comptons sur la miséricorde divine, et c'est en vertu de sa bonté qu'il nous sera donné d'échapper à une sentence de condamnation. (S. Aug., *In Ps. cxxix*).

Mais nous ne demandons pas seulement que Dieu agisse selon sa miséricorde dans le jour de notre jugement. Nous désirons davantage, et ce sont les nombreux témoignages que nous avons reçus de son amour qui nous portent à désirer qu'il vienne lui-même nous aider de sa miséricorde dans le travail de notre sanctification ; en sorte que notre prière présenterait cette signification : Venez, Seigneur, visiter votre serviteur pour travailler avec lui, car sans vous il ne peut rien faire, et pour devenir ainsi son aide ne considérez point ses mérites, mais agissez selon votre miséricorde. — C'est bien la prière que lui adressait l'auteur du livre de la Sagesse, lorsqu'il disait : *Seigneur, envoyez la sagesse du trône de votre grandeur, afin qu'elle soit avec moi, et qu'avec moi elle agisse, afin que je sache ce qui est favorablement accueilli par vous*. (Sages., ix, 10). L'auteur de l'Ecclésiastique n'avait point d'autre espérance, et il disait : *Je me suis souvenu, Seigneur, de votre miséricorde et de votre œuvre, qui sont dès le commencement du monde*.

(Eccli., I, 11). Aussi tout en lui demandant de nous aider de sa grâce dans notre travail, nous désirons qu'il nous témoigne plus particulièrement sa miséricorde en nous enseignant ses commandements : *Seigneur, enseignez-moi vos justifications*. (Ps., cxviii, 124). En effet n'avons-nous pas à connaître la voie que nous devons suivre, la vérité que nous devons croire et pratiquer, ainsi qu'à être éclairés au milieu des ténèbres de cette vie ? Or Jésus-Christ nous ayant déclaré qu'il était la voie, la vérité, la lumière et la vie, il ne lui reste plus qu'à se montrer miséricordieux en devenant notre voie, notre vérité, notre lumière et notre vie pour que nous puissions sûrement parvenir au salut. (Jean, xiv, 6. — Albert le Grand).

#### **IV. Heureux ceux qui sont purs dans la voie, qui marchent selon la loi du Seigneur.**

— Tous les hommes veulent être heureux, mais il y en a peu qui veulent être sans tache, et cependant il n'y a pas d'autre moyen d'arriver à ce que veulent tous les hommes. En effet, le bonheur est un si grand bien que les bons et les méchants le souhaitent également. Il n'est pas étonnant que, pour y parvenir, les bons seront bons ; mais ce qui surprend, c'est que les méchants soient méchants dans le but d'être heureux. Voici que tous les égarés qui cherchent dans un véritable malheur un faux bonheur, sont rappelés dans la bonne voie par cette parole divine, s'ils savent l'entendre : *Heureux ceux qui sont sans tache dans la voie, qui marchent dans la loi du Seigneur !* Il semble que Dieu leur dise : « Où allez-vous ? Vous vous perdez et vous ne le savez pas. Ce n'est point par là que l'on va où vous tendez, où vous souhaitez de parvenir ; car assurément vous désirez être heureux, mais ces chemins où vous courez sont malheureux et ils vous conduiront à un malheur plus terrible encore. Gardez-vous de rechercher par le mal un si grand bien ; si vous voulez y parvenir, venez ici et marchez par ici, c'est-à-dire dans la loi du Seigneur. » Il nous faut donc renoncer à la perversité de la mauvaise voie, puisque nous ne pouvons renoncer à la volonté de trouver le bonheur ; car peut-on, a-t-on jamais pu, pourra-t-on jamais trouver un homme qui ne veuille pas être heureux ? C'est pourquoi ne nous fatiguons pas inutilement en marchant vers un but que nous n'atteindrions qu'en nous souillant, et encore ce but une fois atteint, nous nous apercevrons bien vite que nous nous sommes trompés ; car le bonheur n'est pas pour ceux qui se souillent dans l'égarement de leurs passions, mais pour ceux qui se conservent sans tache et qui marchent dans la loi du Seigneur. (S. Augustin).

Mais comment marcher dans la voie et dans la loi du Seigneur ? Cette voie qui peut nous conduire au bonheur étant sainte, il n'y a que ceux qui sont sans tache qui peuvent la suivre ; car il est dit : *Il y aura une voie qui sera sainte ; l'impur n'y passera pas et ce sera pour vous une voie droite*. (Is., xxxv, 8). Entrez-y donc, vous qui

êtes sans tache ou qui vous êtes purifiés de vos péchés, et marchez-y d'abord par la foi : *C'est par la foi que nous marchons et non par une claire vue.* (II Cor., v, 7). Marchons encore dans la voie par l'espérance qu'un jour nous verrons Dieu : *Quiconque a cette espérance en lui se sanctifie, comme lui-même est saint.* (I Jean, III, 3). Marchons enfin dans la voie par l'amour de Dieu et du prochain, car Jésus-Christ répondit au docteur de la loi qui l'avait interrogé : *Faites cela et vous vivrez.* (Luc, x, 28). Alors nous marcherons réellement dans la loi du Seigneur et nous serons heureux. Écoutons saint Jacques nous disant : *C'est pourquoi, rejetant toute impureté et tout excès de malice, recevez avec docilité la parole entée en vous, qui peut sauver vos âmes.* Et quelle est cette parole, sinon la loi de Dieu qui vous a été enseignée ? Et l'Apôtre continue : *Pratiquez cette parole, et ne l'écoutez pas seulement, vous trompant vous-mêmes.* En d'autres termes, pratiquer cette parole, c'est faire la volonté de Dieu, c'est-à-dire observer la loi ; et c'est ce qu'explique l'Apôtre en ajoutant : *Celui qui examine à fond la loi parfaite, la loi de la liberté, et qui s'y attache, n'écoulant pas pour oublier, mais pour agir, celui-là sera bienheureux dans ce qu'il fera.* (Jac., I, 21-26). Et nous, nous disons : marchez dans la loi du Seigneur, et vous serez heureux, non pas selon le monde, mais selon Dieu qui vous réserve encore un bonheur plus grand dans le ciel. (Albert le Grand).

## COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

### Troisième partie : Les Sacrements

#### V

#### LE BAPTÊME (suite)

#### Plan

1. Ce qui peut remplacer le baptême.
2. Ministre du sacrement de baptême.
3. Matière et forme.
4. Cérémonies.
5. Devoirs et qualités des parrains et marraines.
6. Promesses du baptême.

**1.** — Le baptême, nous l'avons dit, est absolument nécessaire au salut. Mais dans le cas où on ne pourrait pas le recevoir, ne pourrait-il pas être remplacé par autre chose ? Oui, la bonté de Dieu l'a voulu ; le baptême peut être remplacé par le *martyre*, que pour cette raison on appelle *Baptême de sang*, ou par une *contrition parfaite avec le désir d'être baptisé*, ce qui s'appelle le *Baptême de désir*. Un juif, par exemple, désire de bon cœur se convertir ; il se repent de ses péchés, il en a une contrition parfaite, mais voilà qu'il vient à mourir avant d'être baptisé : sera-t-il sauvé ? Oui, parce que le baptême de désir lui tient lieu du baptême d'eau. L'amour de Dieu le

purifie de la tache originelle et de tous ses péchés. Telle a toujours été la croyance de l'Eglise. — Dans les temps de persécution l'on a vu des païens, frappés du courage et de la patience des martyrs, s'écrier tout à coup : « Nous sommes chrétiens ! » et se livrer eux-mêmes aux bourreaux qui leur ôtaient la vie. Ils mouraient enfants de Dieu ; ils avaient reçu le plus glorieux des baptêmes, le baptême de sang ; ils montaient au ciel et recevaient des mains de Jésus-Christ la palme de la victoire. Tel fut aussi l'heureux sort des saints Innocents, de ces tendres enfants que le roi Hérode fit massacrer en haine du Sauveur du monde. Leur sang a été répandu pour Jésus-Christ, ils ont participé à ses mérites et l'Eglise les honore comme la fleur des martyrs.

**2.** — Le baptême peut donc être remplacé par le martyre ou par la contrition parfaite, et en cela nous devons admirer la bonté de Dieu qui veut le salut de tous. Mais cette bonté infinie va se montrer à nous d'une manière de plus en plus éclatante. Vous le savez : dans les cas ordinaires, ce sont les prêtres et les évêques qui administrent le sacrement de baptême, car c'est à eux qu'il a été dit : « Allez, instruisez les nations et baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » Eh bien ! Notre-Seigneur a voulu que, dans le cas de nécessité, tout le monde pût donner le baptême, afin que personne ne soit privé de ce moyen indispensable de salut. Ainsi, quand un enfant est en danger de mort et qu'on n'a pas le temps d'appeler un prêtre, toute personne présente, homme ou femme, chrétien ou païen, catholique ou hérétique, peut administrer le sacrement de baptême, pourvu qu'en baptisant on ait l'intention de faire ce que fait l'Eglise ; car, nous l'avons déjà dit, l'effet d'un sacrement ne dépend pas de la foi ni des dispositions intérieures de celui qui le donne.

**3.** — Notre divin Sauveur a fait paraître encore son infinie miséricorde envers les hommes, en choisissant l'eau naturelle pour matière du sacrement de baptême. Quoi de plus commun que l'eau ? Quoi de plus facile à trouver ? Par conséquent le baptême, qui est le plus nécessaire des sacrements, est aussi le plus facile à recevoir.

Nous n'avons pas besoin de vous apprendre la manière de baptiser, vous la savez tous, puisque tous vous pouvez être appelés à donner le baptême. Nous vous rappellerons seulement certaines choses essentielles qu'on peut oublier. — Pour baptiser un enfant, il ne suffit pas de le toucher avec un doigt mouillé ; il faut que les paroles prononcées soient vraies, c'est-à-dire qu'on répande assez d'eau pour *laver* (car baptiser veut dire *laver*), et que l'eau ne glisse pas sur les cheveux, mais touche réellement la peau. — On doit verser l'eau sur la tête de l'enfant, parce que c'est la partie principale du corps, comme le siège de tous les sens, et que la tête étant lavée, l'homme est censé l'être tout entier. Si on ne pouvait verser l'eau sur la tête, il faudrait la verser sur la poitrine ou sur toute autre partie ; mais comme le baptême ne serait pas sûr, on devrait le donner de nouveau sous condition, si ensuite on pouvait verser l'eau sur la tête. — Il faut que la même personne qui verse l'eau prononce aussi les paroles, autrement le sens de ces paroles ne serait pas vrai et le sacrement serait nul. — Il faut enfin exprimer distinctement le nom des trois personnes divines. — Voici donc comment vous baptiserez, si jamais Dieu vous appelle à conférer ce sacrement. Vous verserez de l'eau sur la tête de l'enfant et vous direz en même temps : « *Je te baptise au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.* » On verse l'eau en forme de croix, autant que possible, pour faire entendre que la



grâce du baptême provient des mérites de Jésus-Christ mort sur la croix.

4. — Hors le cas d'une pressante nécessité, le baptême doit être administré dans l'église paroissiale. Alors il est accompagné de cérémonies saintes qui nous font comprendre l'excellence des grâces qu'on y reçoit et la gravité des obligations qu'il impose. — On nous a d'abord arrêtés à la porte de l'église pour marquer que, soumis à l'empire du démon, nous étions indignes d'entrer dans la maison de Dieu. — On nous a imposé le nom d'un saint, afin de nous donner un modèle sur la terre et un intercesseur auprès de Dieu dans le ciel. — Le prêtre a ensuite soufflé sur nous pour éloigner le démon et exprimer que Dieu allait nous communiquer la vie spirituelle, comme autrefois le Seigneur souffla sur Adam pour lui communiquer la vie naturelle. — Le prêtre nous a marqués du signe de la croix sur le front, pour signifier qu'un chrétien ne doit jamais rougir de la religion de Jésus-Christ; sur les épaules, pour nous apprendre que nous devons porter la croix; enfin sur le cœur, pour nous enseigner que nous devons accepter nos peines avec patience et amour. — Que signifie le sel béni qu'on met dans la bouche du baptisé? Le sel étant le symbole de la sagesse, cette cérémonie signifie que les paroles d'un chrétien doivent toujours être douces, pures et charitables. — Et la salive appliquée aux oreilles et aux narines avec ce mot hébreu : « *Ephpheta*, » *ouvrez-vous*? C'est ce qu'a fait un jour Jésus-Christ pour chasser le démon et guérir un sourd-muet. L'Eglise veut nous apprendre par là qu'un chrétien doit toujours avoir les oreilles ouvertes aux vérités de l'Evangile et en respirer la bonne odeur. — Avant de nous donner le baptême, on a fait faire à nos parrains et marraines une profession de foi solennelle, parce que l'Eglise n'a jamais admis dans son sein que ceux qui ont pris l'engagement de pratiquer sa doctrine. — Nos parrains et marraines ont ensuite renoncé, en notre nom, à Satan, à ses œuvres et à ses pompes. On ne peut en effet servir deux maîtres à la fois; on ne peut être en même temps à Jésus-Christ et au démon. — « *Voulez-vous être baptisé?* » nous a-t-on demandé alors, et nous avons répondu : « *Je le veux.* » Jésus-Christ n'admet à son service que des cœurs généreux et de bonne volonté. — Après notre baptême, le prêtre nous a fait sur le front une croix avec le saint chrême. C'est ainsi qu'on sacrait les rois dans l'ancien temps. Dieu ne veut que des rois pour serviteurs; nous devenons des rois, puisque nous sommes appelés à régner dans le ciel; le jour de notre baptême est le jour de notre sacre. — Le prêtre nous a donné le *chrêmeau*, qui tient lieu de la robe blanche que portaient autrefois les nouveaux baptisés et qui désigne l'innocence que nous devons présenter au tribunal de Dieu, si nous voulons avoir la vie éternelle. — Enfin on nous a mis dans la main un cierge allumé, pour signifier que nos cœurs doivent désormais brûler de l'amour de Dieu et nos vertus édifier les fidèles. — Telles sont les cérémonies si belles et si saintes qui accompagnent le baptême. Vous voyez qu'elles sont pleines d'enseignements précieux pour qui sait les comprendre.

5. — Ce serait ici le lieu de vous parler des devoirs et des qualités des parrains et marraines; mais tout le monde les connaît. Vous savez que les parrains et marraines sont obligés, au défaut des parents, de veiller sur les enfants qu'ils ont présentés au baptême, de les faire instruire ou de les instruire eux-mêmes des vérités de la religion, d'avoir soin qu'ils se préparent à la première communion et qu'ils reçoivent le sacrement de confirmation. Ils sont en effet devenus pour eux des

parents spirituels, et l'Eglise, pour rendre ces liens plus forts et plus sacrés, ne permet pas qu'un parrain épouse sa filleule ou la mère de sa filleule, ni une marraine son filleul ou le père de son filleul. Il faut une dispense pour contracter un semblable mariage. Voyez comme l'Eglise veut qu'on respecte la sainteté du sacrement de baptême et combien elle attache d'importance aux obligations qu'il impose.

Il suit de là, parents chrétiens, que vous devez toujours choisir pour parrains et marraines de vos enfants des personnes qui aient des sentiments religieux et une conduite régulière. — Un parrain et une marraine doivent vous remplacer et s'occuper de l'âme de votre pauvre enfant, s'il devenait orphelin, si vous veniez à mourir avant qu'il soit élevé. Mais comment compter pour cela sur de mauvais chrétiens, sur des personnes sans religion, qui ne prient jamais Dieu, qui ont une mauvaise conduite? — Un parrain et une marraine sont une caution pour votre enfant. Comment pourraient-ils servir de caution ceux qui ne paient pas leurs dettes, c'est-à-dire qui ne remplissent pas leurs devoirs les plus sacrés? De semblables parrains et marraines joueraient la comédie dans le lieu saint. Ne serait-ce pas en effet jouer la comédie et se moquer de Dieu que de venir proclamer en public, à la face des autels, qu'ils croient à l'Evangile, à Jésus-Christ et à la sainte Eglise, qu'ils renoncent au démon et à ses œuvres, tandis qu'ils renient leur foi par leur conduite!

Nous n'avons pas besoin de vous rappeler que les prêtres sont obligés par leur ministère de refuser comme parrains et marraines les personnes qui donnent des scandales publics. Vous tenez trop à la religion, au respect qui lui est dû et même aux convenances, pour vous en affranchir et vous mettre dans le cas d'un pareil refus.

6. — « Je renonce à Satan, à ses œuvres et à ses pompes; » voilà ce que nous avons promis en recevant le baptême. « Je renonce à Satan, c'est-à-dire au démon, je ne veux plus lui obéir. Je renonce à ses œuvres, c'est-à-dire au péché, à toute pensée, à toute parole, à toute action contraire à la loi de Dieu. Je renonce à ses pompes, c'est-à-dire aux fausses maximes, aux plaisirs dangereux et aux vanités coupables du monde. » Où en sommes-nous aujourd'hui avec ces promesses solennelles? Hélas! hélas!... Cependant, ne l'oublions pas, c'est d'après elles que nous serons jugés. Elles ont été écrites dans le ciel pendant que nous les prononçons sur la terre et on nous les représentera quand nous paraîtrons devant Dieu. Malheur à nous si nous les avons oubliées, si nous les avons violées! Heureux, au contraire, mille fois heureux ceux qui les auront accomplies! Ils porteront sans tache la robe blanche de l'innocence qu'ils ont reçue au baptême; ils auront la récompense promise au bon serviteur : la joie éternelle du ciel. Qu'il en soit ainsi pour nous tous!

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 13 augusti 1902.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Panegyrique de saint Marceau.** — Les victoires du martyr, 641.

**Entretiens sur les évangiles du dimanche.** — XLIV. 17<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte : Trois devoirs essentiels de la religion, 644. — XLV. 18<sup>e</sup> dimanche : Guérison du paralytique, 647.

**Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion,** par un curé de campagne. — Troisième partie : Les Sacrements. — VI. La confirmation, 650.

**Catéchisme de première communion.** — Liturgie du sacrifice de la Messe : Notions préliminaires, 652.

## PANÉGYRIQUE DE SAINT MARCEAU<sup>1</sup>

(4 SEPTEMBRE)

### LES VICTOIRES DU MARTYR

*Qui vicerit, dabo ei sedere mecum in regno vite.*

Honneur à qui aura été victorieux dans le rude combat de la vie ; celui-là aura sa place auprès de Dieu dans les royaumes éternels. (Apoc., III, 21).

Mes frères,

Un moraliste moderne a dit : « Quelque chose est plus rare qu'un homme d'esprit, et c'est un homme de sens ; plus rare qu'un homme de sens, et c'est un homme de cœur ; plus rare qu'un homme de cœur, et c'est un homme de caractère. »

Rien n'est plus triste que cette parole. Rien aussi, hélas ! n'est plus vrai. L'esprit abonde parmi nous ; le bon sens court les rues ; le cœur lui-même est resté ardent et noble, puisqu'il tressaille toujours aux grands mots d'honneur, de charité, de justice et de patrie ! D'où vient que tous ces dons excellents restent sans effet ? De ce que le caractère, trop souvent, nous manque.

Il nous manque dans la vie privée : et de là toutes ces carrières brisées, toutes ces existences découragées qu'on rencontre aujourd'hui.

Il nous manque dans la vie sociale : et de là proviennent ces haines qui divisent les classes et séparent des cœurs que Dieu avait faits pour être unis.

Il nous manque surtout dans la vie religieuse : et voilà pourquoi tant de chrétiens, sans raison, sans excuse, abandonnent un beau jour la foi de leur baptême et de leur première communion ; voilà pourquoi tant d'autres se dispensent sans scrupule de ce qui gêne leur liberté ; pourquoi, enfin, ceux-ci et ceux-là perdent leur âme comme Charles VII son royaume, gaiement et le sourire de l'insouciance aux lèvres.

<sup>1</sup> Saint Marcel ou Marceau, martyr à Chalon-sur-Saône en 178.

Je n'ai jamais cru, mes frères, qu'un sermon de fête patronale fût un discours à peu près inutile, simplement destiné à remplir le temps en flattant les oreilles plus ou moins distraites des fidèles. Celui-ci aura pour but de vous montrer la nécessité du caractère dans la vie chrétienne, et cette grande leçon, nous n'aurons pas à la chercher bien loin, car elle ressort avec éclat de l'histoire de votre protecteur, saint Marceau. Trop peu de détails sur lui nous sont parvenus pour que notre piété n'ait aucun regret à formuler ; mais ceux que nous possédons nous suffisent pour chanter à sa gloire l'hymne qui retentissait autrefois sur la tombe sacrée des forts d'Israël.

Deux mots résumeront sa vie et retentiront à notre oreille comme un double et glorieux mot d'ordre : saint Marceau a été grand, parce qu'il a su vaincre les séductions du monde ; saint Marceau a été grand, parce que, après avoir vaincu les séductions du monde, il en a vaincu aussi les persécutions.

### I. — Il a vaincu les séductions.

Il y a dix-sept cents ans, mes frères, un jeune homme suivait à pas pressés la rive droite de la Saône. C'était par une de ces belles journées d'été, comme le beau ciel de France sait en réserver à ceux qui l'habitent. Le soleil jetait des plaques d'argent sur les eaux rapides du fleuve ; au loin, les riches collines de la Bourgogne apparaissaient, couvertes de moissons et de fruits ; jamais plus luxuriante nature ne s'était présentée dans un cadre plus gracieux. Et pourtant le voyageur passait sans s'arrêter auprès des ombrages les plus frais, auprès des fleurs les plus éclatantes, auprès des sites les plus charmants. Sans se préoccuper de la poussière qui couvrait ses vêtements, de la sueur qui coulait sur son front, de la fatigue qui appesantissait sa marche, il allait toujours devant lui, soutenu par une énergie surhumaine, poussé par une force inconnue.

Ce voyageur, quel était-il ? Était-ce un fugitif ? Était-ce un conquérant ?... C'était l'un et l'autre, puisque c'était Marceau, diacre de la sainte Eglise romaine, emprisonné à Lyon quelques semaines auparavant par les persécuteurs, délivré aussitôt par un ange, et reparti sans retard pour prêcher l'Evangile à d'autres nations plus cruelles encore.

Oh ! je comprends maintenant la hâte de sa marche ! Je comprends pourquoi le voyageur dédaigne la fatigue, et les fleurs qui bordent la route, et les ombrages qui invitent au repos. Le repos, il sait qu'il n'en existe point sur la terre pour celui qui veut sauver des âmes ; il sait qu'un apôtre se doit tout entier à sa mission. Que parlez-vous de fatigue ? Jamais il n'en supportera trop pour la cause divine de Jésus-Christ. Que parlez-vous de soif ? Celle qui brûle ses lèvres n'est rien auprès de celle qui dévore son âme. Regardez-le : s'il s'arrête un moment au sommet de cette colline, c'est qu'il vient d'apercevoir là-



bas les blanches murailles d'une ville, et qu'il salue, dans tout le tressaillement de son zèle, le champ qu'il doit défricher, l'arène où il va combattre, la terre où il va mourir !

La ville où Dieu avait conduit les pas de son serviteur, mes frères, s'appelait déjà à cette époque Chalon. Saint Marceau n'y connaissait personne, mais il savait que pas un cheveu ne devait tomber de sa tête sans la permission du Très-Haut. Sans hésiter, il traverse ces rues qu'il n'a jamais parcourues, se dirige vers la plus belle des maisons qu'il aperçoit, y frappe et y réclame, avec une confiance assurée, l'hospitalité. Par une permission spéciale de Dieu, le païen qui l'habite possède une de ces âmes droites et bonnes qui, par leurs vertus naturelles, attirent à elles les rayons de l'éternelle vérité. Il accueille le voyageur, l'introduit sous son toit, pourvoit à ses besoins et met à sa disposition son temps, son influence et sa fortune.

Que va faire l'apôtre de Jésus-Christ ? Va-t-il profiter de cette bienveillance si hospitalière et la récompenser en se rangeant, avec tant d'autres, au nombre des flatteurs ? Combien d'autres l'eussent fait ! Mais saint Marceau n'y pense pas même. En entrant dans la noble demeure, il a vu les statues de plusieurs faux dieux : l'idole de l'orgueil, l'idole de l'argent, l'idole de la colère brutale sont là. Il les montre à son hôte et lui dit : « Qu'attendez-vous de ces prétendues divinités que je vois ici ? Vaines images, muettes, sourdes, insensibles et impuissantes comme la pierre dont on les a faites, peuvent-elles donc exaucer vos vœux ou même les entendre ? Que ne renoncez-vous bien vite à cette ridicule et misérable superstition ! »

Que va-t-il advenir de cette soudaine et brusque exhortation ? Le païen généreux qui a recueilli saint Marceau ne va-t-il pas être irrité de la manière dont on traite ses idoles ? Ne va-t-il pas le jeter hors de chez lui, le livrer aux magistrats et aux bourreaux ?... Mais l'apôtre, en même temps qu'il parlait, a prié. Il a supplié Dieu de bénir son zèle, et sa voix a été exaucée. Latinus, c'était le nom de son bienfaiteur, se convertit ; toute sa famille imite son exemple, et sa maison devient la première église de Chalon.

Que cet exemple est saisissant ! Si saint Marceau, par amour de la paix et pour ne pas renoncer aux aises qui lui étaient offertes, s'était renfermé dans un facile silence, ce grand bien n'eût pas été produit ; sans doute il eût vécu heureux à l'ombre du palais de Latinus, mais il eût manqué à sa mission et il eût porté devant Dieu la lourde responsabilité de sa coupable inaction.

Pourquoi faut-il qu'une leçon aussi pratique ne soit pas toujours comprise ? Dans presque toutes les familles indifférentes ou même impies, Dieu a placé une âme à laquelle il a dit : « C'est toi qui me ramènera cette maison ; va et sois apôtre ! » Quelle tâche magnifique ! En vérité, elle ferait envie aux anges si les anges pouvaient être jaloux ! Mais pour la remplir, il faut être aimable, il faut

être patient, il faut être obligeant, il faut prier, il faut pleurer, il faut expier, il faut se sacrifier, et cela, non pas seulement pendant un jour, ni pendant une semaine, mais pendant des mois et des années peut-être. — Si l'âme que Dieu a choisie pour son apôtre est vaillante, ah ! le ciel en soit béni ! elle ne craindra ni son temps, ni sa peine ; elle entreprendra courageusement l'œuvre providentielle, elle parlera, elle souffrira et, au temps marqué par la grâce, elle convertira, comme saint Marceau, des maisons tout entières. — Mais si cette âme est lâche, si elle aime le plaisir et le repos, elle reculera misérablement devant son devoir. Elle hasardera bien quelques prières, mais ces prières seront inutiles parce qu'elles ne seront pas appuyées sur le sacrifice. Après quelques jours, elle se découragera et, comme le laboureur négligent, elle se couchera auprès du sillon à peine entr'ouvert en murmurant ces paroles qui expliquent tout, mais ne justifient rien : « Je ne peux pas, c'est trop difficile ! »

*L'amour du repos*, la crainte de la peine, voilà les premières causes de nos défaillances. Il en est une autre plus puissante, hélas ! c'est *l'amour du plaisir*.

Nous avons été faits pour être heureux, mes frères, et nous le serions si le péché n'était venu, par la faute du premier des hommes, jeter le désordre et les larmes là où Dieu n'avait mis que du bonheur et de la joie. Depuis ce moment le bonheur complet nous est refusé sur la terre et si Dieu, par intervalles, nous accorde quelques consolations, c'est une aumône qu'il nous fait et dont nous ne saurions trop le remercier. Par malheur, notre nature oublie aisément ces choses. Il est si dur de souffrir, et le ciel, qui doit tout réparer, est si loin ! Allons, lève-toi, mon âme, et cherche autour de toi s'il n'y aurait pas quelque moyen d'augmenter cette petite somme de plaisir qui nous est si parcimonieusement mesurée ici-bas !

Ah ! elle n'a pas besoin, la pauvre âme, de chercher bien loin. A peine a-t-elle fait quelques pas que les séductions du monde accourent : « Veux-tu de l'or, veux-tu des fêtes, veux-tu des festins, veux-tu des voluptés ? lui crient des voix enchanteresses. — Quoi ? tout cela ? et que voulez-vous en échange ? — Peu de chose : ton éternité ! »

Et l'âme se laisse entraîner à ces accents perfides, elle jette un dernier regard à Jésus-Christ, puis elle se lance dans le tourbillon doré où voltigent des parfums, des chansons et des fleurs. Insensée, qui ne sait pas qu'on meurt aussi bien au milieu d'une fête que dans un jour de deuil, et qu'on n'en trouve pas la mort plus douce pour se voir étouffé sous des roses !

Oh ! que de jeunes gens, que de jeunes filles ont dû leur perte éternelle à l'amour du plaisir ! Ils avaient oublié que le Christ, leur Dieu, suivant la forte expression de saint Paul, n'a pas été un homme de plaisir : « *Christus non sibi placuit.* » Ils avaient oublié que le Christ a dit : « *Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il prenne sa croix et*

*qu'il me suive.* » Ils avaient oublié qu'ils étaient les enfants de la douleur puisqu'ils étaient nés dans les larmes du péché originel, puisqu'ils avaient été lavés dans le sang du Calvaire, puisqu'ils étaient des exilés ici-bas, condamnés à mourir avant de pouvoir goûter les délices de l'éternelle vie. Ne l'oublions pas, nous, mes frères, et puisque nous sommes ici pour chanter les louanges de saint Marceau, apprenons de lui comment il faut, après avoir résisté à l'amour du repos, résister à l'amour du plaisir.

L'apôtre de Jésus-Christ, nous l'avons vu, ne s'était pas endormi dans les douceurs hospitalières de la maison de Latinus. Il était de ces conquérants qui ne voient dans une victoire qu'un point d'appui pour une victoire nouvelle. Un jour qu'il avait quitté la ville de Chalons pour évangéliser les campagnes, il tomba tout à coup au milieu d'une foule couronnée de fleurs qui dansait et chantait autour d'un autel. C'était une fête païenne. A peine aperçu, il est entouré, on lui tend des couronnes, on lui offre des coupes ornées de feuillage, on l'invite à se mêler aux jeux sacrés. Il refuse et pour rendre son refus encore plus décisif, il se met à railler l'idole informe qui était là. Aussitôt la foule de crier : « Un chrétien ! Un chrétien ! — Oui, je suis chrétien, » reprend Marceau sans rien perdre de sa fermeté, et il attend l'orage que va déchaîner ses paroles. Cet orage allait être effrayant, mais qu'importe ?

L'apôtre nous avait appris comment un disciple de Jésus-Christ doit confesser sa foi au milieu des folles clameurs du monde ; il nous avait appris comment nous devons repousser les séductions du plaisir en disant hautement : « Nous sommes chrétiens ! » il va nous apprendre à présenter comment nous devons achever notre victoire en bravant les persécutions de la haine.

## II. — *Il a vaincu les persécutions.*

Le monde, en effet, ne garde pas longtemps à ses lèvres le sourire engageant du plaisir ; pour peu qu'on résiste à ses avances, il le remplace par le rictus de l'ironie et de la fureur. Après la séduction, la persécution ; après les caresses, les menaces ; après la paix, la guerre.

Vous en savez quelque chose, vous tous qui m'écoutez et qui êtes, malgré tout, restés fidèles à votre foi. Ah ! les belles promesses n'ont pas duré longtemps ! Quand on s'est aperçu qu'on ne pouvait vous corrompre, on a tenté de vous intimider, et Dieu sait qu'on n'a rien épargné pour cela !

Seigneur, qu'il est donc difficile, dans les temps où nous sommes, de rester chrétiens !... Je cherche quelles avanies sont refusées à vos enfants, et je n'en trouve pas. On les poursuit dans leur réputation par la calomnie et dans leur honneur par le mensonge ; on les poursuit dans le calme de leur vie privée par des rumeurs perfidement semées ; on les poursuit dans leurs intérêts matériels par des manœuvres déloyales ; on les poursuit dans leurs relations en faisant le

vide autour d'eux ; on les poursuit dans l'éducation de leurs enfants en privant ces pauvres petits des enseignements sans lesquels leur âme ne saurait vivre ; on les poursuit dans leur avenir en leur fermant les carrières les plus honorées ; il n'y manque guère que la violence ouverte, et encore celle-ci ne fait pas toujours défaut.

Qu'ils se lèvent, ceux qui sont ici et qui n'ont jamais eu à souffrir pour Jésus-Christ ! ceux qui, après une journée passée à essuyer des paroles blessantes, des sourires sarcastiques, des menaces à peine déguisées, des calomnies infâmes et des perfidies plus infâmes encore, n'ont pas eu à s'écrier, le soir, en se jetant à genoux devant leur crucifix : « Mon Dieu ! je veux rester chrétien... Mais que c'est dur ! »

Pourquoi donc en est-il ainsi ? Et pourquoi l'Eglise catholique n'a-t-elle à offrir à ses enfants que des dangers et des difficultés sans nombre ?

Pourquoi ? Ah ! il n'est pas difficile de trouver la réponse, car elle est écrite tout au long dans l'Evangile. Ecoutez ce que disait à la foule attentive le précurseur du Messie, Jean-Baptiste : « Voici qu'il vient, celui qui est le vanneur des âmes ; il commencera par préparer son aire, puis il mettra le bon grain dans son grenier ; quant à la paille, il la livrera au feu qui ne s'éteindra jamais. »

Quel est ce vanneur divin dont parlait le prophète ? C'est Jésus-Christ. De même que le moissonneur, une fois le blé battu, met dans sa corbeille le grain qu'il a recueilli, et le jette en l'air pour livrer au souffle du vent les pailles qui s'y sont mêlées, de même Jésus prend les âmes et il les expose à la persécution et à la douleur. Pendant de longues heures, il les abandonne aux tempêtes de l'impiété, il les y rejette quand elles ont pu y échapper, et il recommence ainsi jusqu'à ce que l'épreuve soit complète et ait achevé son œuvre. Ah ! sans doute, elle a été rude, mais ne fallait-il pas purifier le froment ? Regardez, à présent que le vanneur a fini sa besogne divine : il ne reste plus dans sa corbeille ni paille, ni poussière ; la tempête a emporté au loin tout ce qui n'était pas pur, la persécution a démasqué toutes les âmes qui n'étaient pas vaillantes et véritablement chrétiennes ; maintenant le froment peut reposer en paix dans la corbeille où il est retombé fidèlement, l'âme des martyrs peut se réjouir, car l'épreuve est finie et la récompense arrivée.

Voilà, mes frères, pourquoi, selon la parole de saint Paul, « tous ceux qui veulent vivre saintement en Jésus-Christ souffriront nécessairement persécution ; » pourquoi les cœurs blessés par la douleur sont ceux qui s'ouvrent le mieux à l'amour de Dieu ; pourquoi il faut craindre pour une âme qui fuit la persécution et n'a rien à supporter pour Jésus-Christ.

Revenons maintenant à saint Marceau ; l'histoire de son martyre expliquera ce que nous venons de dire et sera plus éloquente que les plus belles considérations.



Je vous ai dit comment il était tombé au milieu d'une fête païenne et avait refusé d'y prendre part. A peine avait-il avoué sa foi qu'il était entouré, saisi, maltraité, traîné devant le proconsul romain. Celui-ci ordonna de courber l'une vers l'autre deux grosses branches d'arbre. On y attache le martyr et on les lâche brusquement. Elles se redressent violemment, entraînant le corps de saint Marceau qu'elles ne sont pas assez fortes pour mettre en pièces, mais dont elles brisent les membres. On le détache, et il retombe sanglant sur le sol. Il respire encore, on lui offre la vie s'il veut apostasier, mais il répond avec toute l'énergie de son âme : « Il n'y a qu'un seul Dieu tout-puissant : c'est celui qui était avant tous les siècles, qui est maintenant et qui sera toujours. Quant à vos supplices, je ne les crains pas, je ne redoute que les peines éternelles dont Dieu me punirait. Je suis chrétien ! »

A ces paroles qui redoublaient sa fureur, le proconsul ordonne qu'on l'étende sur un chevalet et qu'on le frappe de verges. Bientôt le corps du martyr ruisselle de sang. Ses membres brisés sont déchirés par les fouets et ne forment bientôt plus qu'une plaie. Il demeure inébranlable. Alors, sur cette chair mise à vif et torturée dans toutes ses fibres, le bourreau qui remplit l'office de juge fait appliquer des charbons ardents : « Sacrifie aux dieux », lui crie-t-il dans sa rage, « ou je saurai bien trouver d'autres supplices ! » — Mais saint Marceau ne répond à ces infâmes propositions que par des paroles de mépris pour les faux dieux, que par des cris d'amour et de fidélité à Jésus-Christ. C'en est trop, la haine du proconsul n'en contient plus. Dans un véritable accès de folie furieuse, il fait creuser un trou, et c'est dans cette fosse béante que le corps palpitant, ensanglanté et mis à nu du martyr, est enterré jusqu'à la ceinture. Pendant trois jours ce supplice atroce dure, et pendant tout ce temps saint Marceau, les yeux levés au ciel, trouve encore des forces pour chanter les louanges de Dieu. Enfin il meurt, laissant à la postérité et en particulier à vous, mes frères, qui avez l'honneur d'être placés sous son patronage et de posséder ses reliques, un exemple admirable de courage et de fidélité à Dieu.

Cet exemple, mes frères, vous l'imiterez. Vous serez les dignes enfants d'un tel héros et, comme lui, vous saurez honorer votre foi en résistant, comme lui, aux séductions et aux persécutions du monde.

Un jour un grand orateur, Montalembert, était à la tribune. Il s'agissait de protester contre des mesures vexatoires et d'affirmer le droit qu'a tout chrétien de servir son pays sans trahir son Dieu. Il s'écria : « Au milieu d'un pays libre, nous ne voulons pas être des ilotes ; nous sommes les successeurs des martyrs, et nous ne tremblons pas devant les successeurs de Julien l'Apostat ; nous sommes les fils des Croisés, et nous ne reculerons pas devant les fils de Voltaire ! »

Fières paroles que celles-là, qui firent à l'époque

une impression profonde. Qu'elles soient aujourd'hui notre cri de ralliement ! Oui, nous sommes les successeurs des martyrs ; du haut du ciel, saint Marceau nous contemple ; nous saurons soutenir l'honneur d'une aussi glorieuse descendance ; nous saurons marcher dans la voie qu'il nous a tracée, nous saurons rester chrétiens quoi qu'on dise et qu'on fasse, et un jour, je l'espère, se réalisera, comme pour saint Marceau, la parole que je citais en commençant : « *Qui vice-rit, dabo ei sedere mecum in regno vitæ*. Venez, les victorieux, nous dira Jésus-Christ, venez et prenez place dans la patrie des joies éternelles. »

Ainsi soit-il.

## ENTRETIENS SUR LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

### XLIV

#### 17<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte

#### TROIS DEVOIRS ESSENTIELS DE LA RELIGION

L'Homme-Dieu laissa la tentation approcher de sa personne sacrée au désert, et ne dédaigna point de subir les attaques que la ruse haineuse du démon lui suggère, depuis le commencement, pour perdre les hommes : Jésus voulait apprendre aux siens la manière dont ils devaient repousser les assauts de l'Esprit du mal. Aujourd'hui notre Chef adoré, qui veut être le modèle de ses membres en toutes leurs épreuves, nous apparaît aux prises, non plus avec la perfidie de Satan, mais avec l'hypocrisie de ses pires ennemis, les pharisiens. Ils cherchent à le perdre en le surprenant dans ses paroles. Mais Jésus confond leurs sophismes et met à nu les intentions criminelles de leurs cœurs. De leur tentative sacrilège, il ne restera pour eux que la honte, avec le dépit d'avoir amené la glorification de la vérité sous un jour nouveau.

Nous voyons en effet leur malignité et leur fourberie donner à Notre-Seigneur l'occasion de promulguer nos plus essentiels devoirs 1<sup>o</sup> envers Dieu, 2<sup>o</sup> envers le prochain, 3<sup>o</sup> envers nous-mêmes.

#### I. — Devoirs envers Dieu.

L'Evangéliste nous apprend l'occasion de cette nouvelle entrée en lutte des pharisiens. Des Sadducéens, ennemis, on le sait, de la doctrine de la survivance et de l'immortalité, avaient cherché à embarrasser Jésus en lui posant au sujet de la résurrection un cas de conscience bizarre. Jésus avait répondu sur ce point particulier de telle manière que la foule qui l'entendait était dans l'admiration, et que les docteurs et les scribes eux-mêmes ne peuvent contenir leur ravissement et s'écrient : « *Magister, bene dixisti !* Maître, vous avez bien parlé ! »

Les pharisiens, adversaires nés des Saducéens, s'applaudissent de les voir battus et réduits au silence. C'est alors qu'ils entrent en scène à leur tour.

S'ils pouvaient faire, eux, devant l'assistance considérable qui est là, ce que n'ont pu faire des représentants du parti qu'ils abhorrent ? S'ils réussissaient à tendre au Maître triomphant et acclamé un piège d'où il ne pût sortir à son honneur ?

Rapidement, ils se concertent du regard et à demi-mot. L'un d'eux, docteur de la Loi, est choisi, à cause de son habileté, pour adresser à Jésus la question captieuse qui compromettra l'ennemi du parti.

La question qu'il pose à Notre-Seigneur est en apparence très simple, très innocente. Mais elle était choisie avec une profonde perfidie. Et l'Evangéliste prend soin de nous en avertir en disant que cette interrogation était faite au Maître « pour le tenter. »

« Maître, dit donc cet interlocuteur inattendu, quel est le grand commandement de la Loi ? »

Il faut se rappeler que la Loi juive, telle que Moïse l'avait donnée aux Hébreux, — sans parler des surcharges innombrables qu'y avaient ajoutées de siècle en siècle les Talmudistes, — se composait d'une quantité considérable de préceptes, tout un code de prescriptions minutieuses réglant jusqu'aux moindres particularités hygiéniques de la vie de chaque jour. C'était la conséquence du régime absolument et exclusivement théocratique auquel était soumis le peuple choisi. Au dire des rabbins, la législation Mosaique comptait six cent-treize préceptes, trois cent soixante-cinq lois négatives et deux cent quarante-huit lois positives.

La chose allait de soi, ces commandements ne pouvaient et ne devaient pas tous avoir la même importance. Quels étaient donc les préceptes graves et ceux qui ne l'étaient pas, les *præcepta gravia* et les *præcepta levia* ? Les rabbins discutaient sur ce point et, ne venant pas à bout de s'entendre, ils avaient fini par décider que si Dieu n'a pas marqué de différence entre ses commandements au point de vue de la gravité, c'est afin que l'homme eût pour tous un égal respect. En demandant à Notre-Seigneur de trancher une question que personne ne se reconnaît le droit de résoudre, le docteur se propose évidemment d'embarrasser Jésus et le réduire avec eux à une humiliante indécision. « Maître, quel est le grand commandement ? » Et d'après saint Marc : « De tous les commandements, quel est le premier ? »

Le pharisien avait pensé créer à Jésus une difficulté inextricable. A l'interrogation du docteur, Jésus répond de la manière la plus simple, par une citation de la Bible. — Vous me demandez quel est le premier commandement ! Pour vous le dire, je n'ai qu'à vous rappeler une parole de Moïse. Cette parole est tirée du Deutéronome (vi, 5). La voici : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit. » On

a souvent cherché à préciser le sens exact et la différence de ces trois expressions : *toto corde, tota anima, tota mente*. Mais les exégètes qui ont tenté ce travail difficile n'ont guère abouti qu'à se contredire les uns les autres sans pouvoir rien affirmer de clair et de certain. Nous dirons avec Grotius : « *Illorum supervacua diligentia qui κακίαν, ψυχην, διανοίαν, nimium subtiliter hic distinguunt, quum vocum mullarum cumulatio nihil quam intensius studium designet.* » (Annotat. in h. l.). Par cette accumulation de substantifs l'amour de Dieu par-dessus tout est énergiquement inculqué. Tout en nous doit aimer Dieu, le cœur d'abord, puisque c'est l'organe de l'amour ; mais aussi l'âme et l'esprit, c'est-à-dire les facultés intellectuelles ; mais aussi la force, c'est-à-dire l'ensemble de nos énergies et de nos puissances. Le précepte, tel qu'il est exprimé, revient donc à ces mots de saint Bernard : « La mesure d'aimer Dieu, c'est de l'aimer sans mesure. »

Après avoir rappelé ce commandement, Jésus le qualifie et affirme qu'il n'y en a pas qui lui soit supérieur, qu'il prime tous les autres et que c'est celui sur lequel la Loi repose comme sur une base inébranlable.

Voilà qui est précis et décisif. Oui, il y a lieu de distinguer entre les préceptes de la Loi, entre ceux qui ne sont qu'une réglementation en quelque sorte matérielle de la vie privée ou familiale et publique, et ceux qui touchent aux profondeurs de l'âme et fixent à jamais les relations véritables de l'homme avec Dieu. Etre aimé de sa créature, c'est là ce que le Créateur, le Père des cieux demande, attend, exige par-dessus tout. Nul devoir religieux pour l'homme ne prime ce devoir, qui donne le branle à l'accomplissement de tous les autres, en même temps qu'il les complète et les couronne.

Aimer Dieu ! c'est là de tout le Décalogue, et de toutes les prescriptions ajoutées au Décalogue, le point culminant, la base et le faite de la religion.

Ce ne serait pas trop d'un livre pour vous parler de ce devoir par excellence. Ce livre, saint François de Sales l'a écrit. Son *Traité de l'amour de Dieu*, le plus riche joyau de ses œuvres, est universellement connu, aimé et goûté.

Nous sommes persuadés de ces droits suréminents de Dieu à notre amour. Mais en sentons-nous en nous-mêmes l'attrait vainqueur ?

On peut aimer Dieu d'un amour intéressé, par reconnaissance de ses bienfaits passés, par espérance de ses bienfaits à venir ; cet amour est bon, quoique imparfait, il est dû à notre suprême bienfaiteur et nous ne saurions trop en multiplier les actes. Penser aux bontés de Dieu pour l'en remercier ou les lui demander, y a-t-il rien de plus saint et de plus sanctifiant ? Oui, une seule chose : penser à la bonté de Dieu en lui-même, à sa bonté, à ses perfections, pour aimer ce Dieu infiniment aimable, l'aimer d'un amour pur et désintéressé, pour lui-même et sans retour sur nous. C'est la charité, et l'état de grâce qui n'est que l'état de



charité nous donne la force et nous met en état d'en produire les actes. C'est le vrai amour filial : quel est le cœur de fils qui calcule exactement les bienfaits d'un père pour en faire la juste mesure de sa tendresse ? C'est l'amour proprement dit ; car n'aimer le don ou le donateur qu'à cause du don, ce n'est plus aimer ou c'est alors n'aimer que soi.

Pour accomplir le précepte qui nous oblige à aimer Dieu, il n'est pas nécessaire d'avoir de grands talents, de grandes lumières, témoin le fait suivant. Un religieux occupé aux plus humbles travaux du monastère vint un jour trouver saint Bonaventure et lui dit : « Que faut-il faire pour être sauvé ? — Il faut, répond le saint, aimer Dieu et il n'est personne qui ne puisse le faire avec le secours de la grâce. — Quoi ! reprit le religieux, un homme ignorant peut aimer Dieu aussi parfaitement que le plus grand docteur ? — Oui, répliqua saint Bonaventure, et même il y a plus : une pauvre femme du peuple peut aimer Dieu plus qu'un théologien célèbre. » A ces mots, le religieux transporté de joie va dans le jardin et se tenant à la porte qui était sur le grand chemin : « Venez, dit-il, gens simples et sans lettres, venez tous aimer Notre-Seigneur ; vous pouvez l'aimer autant et plus que le Père Bonaventure et les plus habiles docteurs. »

## II. — Devoirs envers le prochain.

Les pharisiens n'avaient posé au Sauveur qu'une seule question. Jésus met à profit l'occasion qu'ils lui offrent et complète sa première réponse par la suivante : « Voici le second commandement, il est semblable au premier : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

En rappelant à ses ennemis le commandement qui condamne leurs homicides menées, Jésus leur montre qu'il n'ignore pas le mobile secret qui les pousse.

« Ce second précepte, dit Notre-Seigneur, est semblable au premier. » Comment ! aimer Dieu et le prochain, c'est une seule et même vertu, un seul et même amour ? Oui, sans doute. Mais mon cœur peut-il, doit-il embrasser dans une même affection deux objets aussi différents, le Créateur et la créature ? N'est-ce pas relever l'idole que nous avons abattue tout à l'heure ? Point du tout. Aimer un père et à cause de lui son fils, c'est un seul amour, et celui-là ne divise pas son cœur qui aime Dieu et à cause de Dieu les enfants en qui Dieu vit ou veut vivre, qui aime Jésus-Christ et les membres de Jésus-Christ. O dignité de l'homme et condescendance divine ! Ce Dieu si jaloux du cœur de ses créatures, qu'il n'a fait que pour lui, non seulement le partage avec nous, mais il ne veut pas d'un amour dont nous serions exclus. Il nous prend tous sur son sein, et ainsi entouré il dit à ses anges, il dit aux hommes : « Votre amour ne monte pas jusqu'à moi s'il ne s'étend à toute ma famille, s'il ne descend jusqu'au dernier et au plus petit de mes enfants. »

« *Comme vous-même.* » C'est la règle et la mesure de notre charité envers le prochain. Dieu ne pouvait pas nous en donner une plus claire et qui fût moins sujette aux illusions ; car nous savons bien comment nous nous aimons nous-mêmes. Quoi de plus doux, de plus équitable, qu'une règle que nous portons écrite dans notre cœur ? N'établit-elle pas entre les hommes une vraie législation de famille ? Avant elle et au-dessus d'elle, comme pour lui servir de base et de soutien, il y a le grand principe de justice : *Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te fasse.* Mais il est insuffisant, il laisse chacun isolé dans ses biens comme dans ses maux ; il désarme les mains, il n'unit pas les cœurs. La charité vient compléter la justice, vertu sèche et négative, si elle était seule, et aux torts que nous devons éviter envers nos frères, elle ajoute le bien que nous devons leur procurer. *Faites-leur*, dit-elle, *ce que raisonnablement vous voudriez qu'ils vous fissent.* Si vous aviez faim, vous voudriez être rassasié : donnez donc du pain à ce pauvre affamé. Si le chagrin vous visitait, vous seriez heureux de trouver un consolateur : consolez donc ce malheureux. En un mot, interrogez votre cœur, il est l'arbitre et le régulateur de la charité, et tous les appels légitimes qu'il fait à la fraternité de ses semblables sont autant de devoirs qu'il s'impose à lui-même. On peut lui dire : *Souffre la loi que tu as toi-même portée.*

Jésus conclut maintenant sa réponse par un trait général qui montre le rôle que jouent relativement à la Loi tout entière les deux grands préceptes qu'il vient de signaler : « Dans ces deux commandements, dit-il, sont renfermés toute la Loi et tous les prophètes. » Cette expression désignait chez les Juifs l'ensemble des préceptes révélés.

La Loi est ainsi ramenée par Jésus à ses deux principes premiers, à deux prescriptions essentielles qui comprennent tout le reste et qui embrassent, sans en excepter un seul, la multitude sans nombre de nos devoirs soit envers Dieu, soit envers nos semblables. Le Décalogue, ce divin résumé de la loi morale et religieuse, est lui-même condensé dans ces deux préceptes, puisque l'ordre d'aimer Dieu renferme la première table, tandis que l'ordre d'aimer le prochain s'étend à la seconde. Saint Paul avait donc raison de dire (Rom., XIII, 10) que l'amour est la plénitude de la loi.

## III. — Devoirs envers nous-mêmes.

En déclarant que nous devons aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre intelligence, de toute notre âme, de toutes nos forces, Notre-Seigneur avait proclamé le dogme sacré, universel, immuable de l'unité divine. Mais si le Sauveur acceptait ce principe suprême, posé par la révélation mosaïque, ne devait-il pas renoncer à se dire Dieu ? Voilà pourquoi le scribe, étonné de la réponse affirmative qui lui est adressée, insiste avec tant de complaisance (Marc, XII, 32-33) pour

en faire l'éloge aux yeux du peuple. Si Jéhovah, le Dieu d'Israël est un, Jésus ne saurait être Dieu.

Le Sauveur ne laisse pas à ses adversaires le temps de triompher de ce qu'ils croient une contradiction.

Un triple argument va les forcer à reconnaître dans l'unité de l'essence divine la distinction des personnes et à admettre que le Christ est Dieu.

1<sup>o</sup> « Que vous semble du Christ ? » dit Jésus aux pharisiens pendant qu'ils sont encore rassemblés. « De qui est-il fils ? » La réponse était des plus faciles : toutes les prophéties inspirées ne disent-elles pas que le Messie doit descendre de David ? « Mais s'il est son fils, comment David, par une inspiration du ciel, *in spiritu*, l'appelle-t-il son Seigneur ? » Celui que David appelle « son Seigneur », c'est le Christ, suivant l'interprétation unanime et constante des exégètes catholiques, juifs et protestants.

Or, comment est-il possible d'être à la fois l'inférieur et le supérieur de quelqu'un, d'être le fils d'un roi et son Seigneur ? Ainsi que l'observe Mgr Marc Evilly, Philippe de Macédoine aurait-il jamais donné à son fils Alexandre le Grand le titre de « Mon Seigneur ? » Les scribes n'ont pas tort et le prophète royal a raison. Jésus-Christ, Dieu parfait, homme parfait, est à la fois le fils de David et son Seigneur.

2<sup>o</sup> Le Sauveur cite maintenant le texte auquel il vient de faire allusion : c'est le premier verset du psaume cix ; ce verset renferme un second argument en faveur de la divinité du Sauveur. Il y est dit, en effet, que Jéhovah place le Messie à sa propre droite dans le ciel. Or un tel honneur ne peut être accordé qu'à un personnage vraiment divin.

3<sup>o</sup> Enfin, comme le dit Bossuet, « en adressant une pareille question aux pharisiens, Notre-Seigneur voulait par là leur faire lever les yeux à une plus haute naissance selon laquelle il n'est pas le fils de David, mais le fils unique de Dieu ; ils n'avaient qu'à continuer le psaume pour trouver cette naissance éternelle, puisque Dieu-même parle ainsi dans la suite : « Avec toi est le principe, au jour de ta puissance créatrice, dans les splendeurs des saints. Je t'ai engendré de mon sein avant l'aurore, avant la naissance de l'étoile du matin <sup>1</sup>. » Nous avons par conséquent dans ce passage une preuve des plus convaincantes de la divinité de Jésus-Christ ; il est Dieu et homme tout ensemble ; il est Dieu, bien qu'il soit le fils de David selon la chair.

Les orgueilleux pharisiens sont réduits au silence. « Personne, dit l'Evangile, ne pouvait lui répondre même un mot. » Il sont réduits au silence en face de tout le peuple, et, ce qui était plus humiliant, sur un point essentiel de la religion mosaïque, sur la personne du Messie ! « Et nul depuis ce jour, ajoute l'Evangile, n'osa plus l'interroger. » Battus sur toute la ligne, sans espoir

de pouvoir remporter l'avantage sur un adversaire qui leur est si visiblement supérieur en sagesse, les sanhédrins, les hérوديens, les pharisiens, les saducéens renoncent à rentrer en lice avec Jésus. S'ils osent désormais l'attaquer, ce sera par la violence, entourés de soldats bien armés !

Nous chrétiens, pour la grande honte de l'enfer qui suscita contre le Fils de Dieu les embûches de la Synagogue expirante, sachons tirer de ces efforts de la haine une instruction qui profite à l'amour. Les Juifs en rejetant Jésus-Christ manquèrent à la fois aux trois préceptes les plus augustes de la Loi. Aimons Jésus-Christ au contraire et ainsi, pour la même raison, la Loi dans ce qu'elle a de plus essentiel se trouvera accomplie.

## XLV

### 18<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte

#### GUÉRISON DU PARALYTIQUE

Jésus venait de quitter le territoire des Geraséniens situé au sud-est du lac de Tibériade et était rentré momentanément à Capharnaüm.

Saint Mathieu appelle cette ville « sa cité, *civitatem suam*. » C'est bien elle et non pas Nazareth, comme le croyait saint Jérôme, qui est désignée en cet endroit. Pourquoi le divin Maître avait-il abandonné formellement Nazareth ? Parce qu'elle s'était rendue indigne par son incrédulité de conserver plus longtemps le divin Sauveur ; bien plus, parce qu'elle l'avait banni de la manière la plus criminelle. Mais l'eût-elle parfaitement reçu, eût-elle cru à sa divine mission, Jésus à cette époque de sa vie ne pouvait plus conserver à Nazareth sa résidence habituelle. Cette petite cité perdue au milieu des montagnes ne convenait plus à la nouvelle existence de l'Homme-Dieu : excellente pour une vie de retraite, elle ne valait rien pour un ministère public. Il fallait maintenant au Christ un théâtre plus étendu, plus populeux, plus intelligent, plus abordable. Capharnaüm remplissait admirablement ces conditions. Située sur la route qui mène directement à la Syrie et à la Phénicie, cette ville était devenue le centre des transactions commerciales entre l'Orient et la Palestine. C'est à juste titre que saint Mathieu désigne cette cité d'élection de Jésus par ces mots : « *civitatem suam*. » Car, dans le droit romain et d'après la coutume des anciens Hébreux, on appelait ainsi la ville où l'on avait élu domicile : « *Etiam in romano jure civitas nostra dicitur ubi larem fiximus*. » (Grotius).

L'Evangile de ce jour nous permet d'admirer une fois de plus la bonté de Jésus envers les suppliants. En faveur de ceux qui viennent le trouver aujourd'hui, il opère l'un de ses plus grands miracles. Voyons quelle fut : 1<sup>o</sup> la grandeur, et 2<sup>o</sup> la récompense de leur foi.

<sup>1</sup> Bossuet, *Médit.*, dern. semaine, 5<sup>e</sup> jour.



I. — *La grandeur de leur foi.*

Notre-Seigneur rentrait à peine à Capharnaüm qu'il se vit de nouveau assailli par le peuple. Son absence avait accru plutôt que calmé l'entraînement général. Le bruit de son retour ne tarda pas à se répandre. La foule accourut si pressée que ni la maison où il se trouvait ni la cour intérieure ne pouvait la contenir.

Près de lui on voyait des pharisiens et des docteurs de la Loi, attirés par sa renommée grandissante. Tous n'étaient pas de Galilée, plusieurs venaient de Judée et même de Jérusalem ; ils écoutaient moins pour s'instruire que pour juger.

Or, pendant que Jésus « prêchait la parole, » soudain le plafond de l'appartement s'entr'ouvrit et l'on vit descendre, soutenu par des cordes, un lit sur lequel était étendu un paralytique. Voici l'explication de cet incident imprévu.

Les maisons en Orient diffèrent notablement de nos habitations européennes. D'abord, les toits sont plats et communiquent avec la rue par un escalier ou par une échelle. Ils sont formés d'une litière de roseaux ou de branchages étendus sur la charpente, d'une couche de terre jetée par dessus cette couche végétale, et enfin, le plus souvent du moins, quoiqu'il y ait des exceptions à cette règle, d'une garniture de briques reliées ensemble avec de l'argile ou du mortier. Ajoutons qu'habituellement ils sont peu élevés au-dessus du sol. Or, quatre hommes avaient amené un infirme pour le présenter au Sauveur. Mais l'entrée de la maison étant entièrement obstruée par la foule, il leur avait été impossible de pénétrer par cette voie jusqu'à lui. Que faire ? Attendre que la multitude fût dispersée ? Non, leur foi et celle du malade leur avait suggéré un moyen plus rapide : ils avaient hissé le paralytique sur le toit. Sans faire de grands dégâts, ils avaient réussi à y pratiquer une ouverture suffisante pour que le malade toujours étendu sur son grabat pût passer à travers ; ils avaient descendu leur ami jusqu'aux pieds de Jésus. On lit dans le *Talmud de Babylone* qu'un rabbin étant mort, on ne put faire passer son cercueil par la porte de la maison ; on fut contraint de le monter sur le toit, d'où on le descendit ensuite dans la rue. C'est le rebours de notre histoire, dont la possibilité se trouve par là-même confirmée. Encore aujourd'hui, c'est en entr'ouvrant le toit de leur maison que les paysans de la Galilée rentrent leur moisson.

Quoi qu'il en soit, l'histoire évangélique renferme peu d'exemples d'une foi aussi vive que celle du paralytique et de ses amis. Or la foi des suppliants ne trouva jamais le cœur de Jésus insensible. L'incrédulité seule lui déplaisait. Cette vigueur de croyance reçut aussitôt sa récompense.

II. — *Sa récompense.*

Bien loin de se plaindre d'avoir été interrompu au milieu d'un discours auquel les circonstances

prêtaient une gravité exceptionnelle, le bon Maître oublia tout pour ne s'occuper que du malade.

Il ne lui laissa même pas le temps de proférer sa demande. L'acte qu'il venait d'accomplir, lui et ceux qui le portaient, la peine qu'ils avaient prise pour arriver jusqu'à lui malgré tous les obstacles, manifestaient assez au dehors l'intensité du sentiment de foi qui les animait. Notre-Seigneur exauça cette prière silencieuse mais si puissante. Il dit au paralytique : « Mon fils, sois plein de confiance, car ta demande est exaucée. » Remarquons ici l'appellation tendre et compatissante dont Jésus se sert en parlant à l'infirme : « *Mon fils !* » Cette douce parole dut aller au cœur du malade et lui annoncer que le divin Maître serait propice à ses prières. Elle ne prouve pas qu'il fût plus jeune que Jésus, car elle est prise ici au sens moral. D'ailleurs Notre-Seigneur l'employa plusieurs fois en parlant aux malheureux. (Cf. Matth., ix, 22).

« *Tes péchés te sont remis.* » Voilà une parole bien étonnante à propos d'une guérison de membres perclus. A une demande qui concernait la santé du corps, Jésus répond par une formule d'absolution. Car il y a ici une véritable absolution : Jésus-Christ déclare que ses péchés lui sont pardonnés. De l'avis à peu près unanime des exégètes, ce langage inattendu, tenu par le Sauveur à un malade qui venait chercher auprès de lui sa guérison physique, démontre visiblement que l'infirmité était, dans le cas présent, la suite directe ou du moins le châtiment d'une vie coupable. Le paralytique avait conscience de la relation étroite qui existait entre ses fautes passées et ses souffrances actuelles, et il se tenait humblement sous le regard de Jésus, implorant la pitié du Christ pour son âme tout autant que pour son corps.

Notre-Seigneur qui lit au fond de ce cœur désolé, répond précisément à ses désirs les plus secrets et les plus ardents, lorsqu'il lui dit : « Aie confiance, mon fils, tes péchés te sont remis. » Le bienfait accordé sera complet ; il embrassera tout à la fois les misères intérieures et celles du dehors. Mais, ainsi qu'il était naturel, Jésus attaque d'abord la cause avant l'effet, il va chercher le mal jusque dans ses racines les plus profondes pour l'extirper totalement. C'était la croyance des Juifs que « *Nullus ægrotus a morbo suo sanatur donec ipsi omnia peccata remissa sunt.* » (*Nedarim*, f. 41, 1). Ces mots du Sauveur forment le nœud de l'épisode ; car ce sont eux qui vont occasionner le conflit avec les scribes.

Ils étaient là, avons-nous dit, en assez grand nombre, avec leurs amis les pharisiens. Jaloux de la réputation toujours croissante de Jésus, ils sont venus de tous côtés pour voir s'ils pourront saisir dans sa conduite quelque point défectueux, qui leur permettra de l'accuser ensuite publiquement avec quelque apparence de justice. Leurs souhaits ne pouvaient être mieux réalisés ; aussi est-ce à partir de ce jour que nous allons leur voir prendre une attitude ouvertement hostile vis-à-vis du Sauveur.

La parole que Jésus vient de prononcer, parole si inattendue, a frappé vivement toute l'assistance. Mais elle a profondément scandalisé les scribes et les pharisiens. Le récit sacré nous fait lire ce sentiment en leur cœur : « Quel est donc, se disaient-ils, cet homme qui profère des blasphèmes ? »

On sait qu'il y a différentes manières de blasphémer : « *Blasphemia est, quum 1º Deo tribuuntur indigna ; 2º Deo negantur digna ; 3º Dei propria communicantur in quibus non competunt.* » C'est dans ce dernier sens que les scribes accusent Jésus-Christ de blasphémer. Dans la religion mosaïque, personne, pas même les prêtres, n'avait le pouvoir de remettre les péchés ; c'était un privilège exclusivement divin, que Jehovah n'avait pas voulu communiquer aux hommes, et voici que Jésus s'attribuait cette prérogative divine ! Sans doute, les scribes avaient raison de s'écrier comme ils le font d'après la rédaction de saint Marc et de saint Luc : « *Quis potest dimittere peccata nisi solus Deus ?* » mais ils commettaient une souveraine injustice et se rendaient eux-mêmes coupables de blasphème, en refusant de reconnaître à Jésus ce pouvoir supérieur, après tous les miracles qu'il avait opérés jusqu'à ce jour.

Jésus ne laissa pas à ses adversaires le temps de développer contre lui leurs accusations intérieures de blasphème. « Il vit leurs pensées, » dit saint Mathieu. Il les vit par une intuition surnaturelle, *spiritu suo*, comme nous l'apprennent saint Marc et saint Luc, car, en vertu de son omniscience, Jésus lisait au fond des cœurs et y découvrait les pensées les plus cachées. Il prend directement à partie les scribes et il fait contre eux une argumentation invincible : « Quel est le plus facile de dire : Tes péchés te sont remis ? ou de dire : Lève-toi et marche ? » Le premier, évidemment, attendu que le résultat n'est soumis à aucun contrôle.

Sans doute, en soi, il est plus difficile de remettre les péchés que de guérir un malade ; saint Augustin enseigne même que délivrer une âme de ses souillures, réclame un degré de puissance supérieur à celui qu'exigerait la création d'un monde nouveau. Mais il s'agit là d'un fait mystérieux que l'œil de Dieu seul peut contempler. Ainsi un imposteur pourrait aisément se dire capable d'accorder la rémission des péchés ; un faux prêtre pourrait proférer les paroles de l'absolution ou celles de la consécration sans qu'aucun pouvoir humain fût capable de discerner son imposture. Il est donc plus aisé de s'attribuer le pouvoir de remettre les péchés que de s'attribuer le pouvoir de guérir les malades, puissance au sujet de laquelle on peut s'assurer immédiatement si nous la possédons ou non. Le mensonge, possible dans un cas, est tout à fait impossible dans l'autre.

Aussi Notre-Seigneur se garde-t-il bien de comparer entre elles les deux opérations qu'il mentionne. Il ne demande pas aux scribes : « Lequel est

plus aisé d'exercer le pouvoir de pardonner les péchés de cet homme ou de le délivrer de son infirmité ? » mais : « Lequel est le plus facile de s'attribuer le premier ou le second de ces pouvoirs ? *Quid est facilius dicere... an dicere ?* » et c'est sur le mot « *dicere* » deux fois répété que porte la force de l'argument.

Les pharisiens n'ayant rien à répondre à la question que le Sauveur leur avait posée, il reprit après une courte pause : « Afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés : Lève-toi, dit-il au paralytique, prends ton lit et va dans ta maison. » Le Sauveur, qui s'était adressé d'abord aux scribes, se retourne tout à coup vers le malade pour prononcer la parole de salut.

La guérison ne se fit pas attendre. Le malade fut subitement rendu à la santé et, obéissant à l'ordre de Jésus, il chargea son grabat sur ses épaules et s'en retourna, joyeux, dans sa maison. « *Lectulus hominem tulerat*, dit à ce sujet un ancien auteur, *nunc homo lectulum ferebat.* » (Cf. Arnob., *in Gen.*, I, 45). La couche qui avait été autrefois le signe de son infirmité devenait tout à coup une preuve évidente de sa guérison. La scène est pour ainsi dire photographiée, tant elle est vivante et détaillée.

Le grabat est un lit que l'on peut facilement porter, car il consiste en un simple cadre de bois soutenu par quatre pieds et sur lequel est étendu un filet.

L'impression produite sur les témoins du miracle fut immense. Il y eut d'abord dans la foule un sentiment de respectueuse frayeur, comme il arrive au spectacle des choses surnaturelles, et particulièrement du surnaturel divin, mais à la crainte s'associa bientôt la joie et la reconnaissance. « Ils rendaient gloire à Dieu, dit l'Evangile, qui a donné une telle puissance aux hommes. » Une telle puissance, c'est-à-dire de remettre les péchés et d'en prouver l'existence par de grands prodiges, ou bien en général une puissance aussi considérable. La foule, en tenant ce langage, pensait assurément à Jésus-Christ d'une façon toute spéciale, mais elle le considérait comme étroitement lié avec le reste des hommes, de sorte que l'autorité dont il jouissait rejaillissait jusqu'à un certain point sur tous les humains.

La foule loue et admire. Que font les scribes ? Le silence gardé sur ce sujet par l'Evangéliste semble être significatif. Couverts de confusion par le Sauveur, ils s'effacent de leur mieux, toutefois « *manet alla repositum mente telum.* » Le conflit est engagé, nous le verrons grandir chaque jour jusqu'à la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Il est permis de dire que ce miracle a sa place marquée à côté des actions les plus illustres de Notre-Seigneur, puisque, par lui, Jésus a figuré et annoncé les merveilles plus grandes qui devaient, après son Ascension, s'accomplir d'une manière permanente dans son Eglise. Après le pouvoir merveilleux d'offrir le divin sacrifice et de rendre



ainsi présents sur l'autel le vrai corps et le vrai sang de Notre-Seigneur, aucun don plus grand n'a jamais été accordé à la terre, même comme fruit de la Passion et de la mort du Verbe incarné. Jésus n'eût-il laissé après lui dans son Eglise que le sacrement de pénitence, c'eût été de sa part un présent digne des louanges de tous les habitants du ciel pendant toute l'éternité. S'il n'était permis aux chrétiens durant toute leur vie de s'approcher qu'une seule fois de ce seul sacrement, et encore après une longue et pénible préparation, on pourrait, même alors, croire justement que Dieu a épuisé toutes les largesses de son indulgence et de sa compassion à l'égard de ceux qui en ont besoin.

Et pourtant, parmi les bienfaits de l'amour de Dieu, c'est bien celui-là qui a rencontré le plus d'insouciance de la part des hommes et qui a provoqué le plus de blâmes et de calomnies contre l'Eglise parce qu'elle a toujours proclamé et employé ce pouvoir que Dieu lui a conféré. Il est assez commun, même aujourd'hui, d'entendre des chrétiens répéter l'objection des scribes : « Qui donc, si ce n'est Dieu seul, peut pardonner les péchés ? » Le confessionnal est devenu le point spécial contre lequel les hérétiques, surtout des temps modernes, ont dirigé leurs attaques ; et parmi toute la suite des ordonnances du Sauveur, il n'en est aucune contre laquelle le père du mensonge et les hommes qui se sont vendus à lui pour être ses instruments, aient proféré des faussetés plus nombreuses, plus persévérantes et plus abominables.

La raison en est peut-être que le pouvoir de la rémission des péchés tel qu'il est déclaré par le Sauveur dans cet endroit de l'Evangile et dans d'autres, entraîne avec lui, d'une manière que les hommes reconnaissent instinctivement, le devoir corrélatif de la confession pour ceux qui ont à se faire pardonner leurs péchés. Mais quelle que soit la cause de la haine furieuse qui, dans le monde, a accueilli cette doctrine, il est certain qu'elle montre l'extrême tendresse et condescendance de Dieu pour notre pauvre et faible nature, à un degré qui n'a été surpassé nulle part dans l'économie entière de la Rédemption. On dirait que l'écrivain sacré s'est proposé d'attirer notre attention sur cette condescendance et cette sollicitude infinies par les paroles où il nous rappelle l'admiration de la foule. Il nous dit qu'elle glorifia Dieu, non seulement d'avoir permis que les pécheurs fussent pardonnés sur la terre, mais d'avoir encore donné aux hommes le pouvoir de les absoudre. Nulle part, en effet, la miséricorde divine n'éclate aussi bien que dans le choix que Dieu a fait des hommes pour être ses ministres, spécialement dans l'œuvre de la réconciliation et du pardon.

## COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

### Troisième partie : Les Sacrements

#### VI

#### LA CONFIRMATION

#### Plan

1. Définition et effets de la confirmation.
2. Discipline de l'Eglise relative à ce sacrement : autrefois et aujourd'hui.
3. Dangers qui attendent un jeune chrétien.
4. Dons du Saint-Esprit. Leur nature.
5. Ministre ordinaire et extraordinaire.
6. Forme, matière et cérémonies.
7. Obligations. Les deux camps.

**1.** — La confirmation est un sacrement qui nous donne le Saint-Esprit avec l'abondance de ses grâces et la plénitude de ses dons pour nous fortifier dans la foi et nous rendre parfaits chrétiens.

La confirmation augmente et perfectionne la vie de la grâce que le chrétien a reçue dans le baptême, de même que l'accroissement augmente et perfectionne la vie corporelle de l'enfant, de même que ses progrès dans les sciences augmentent et perfectionnent sa vie intellectuelle. Ainsi, entre un chrétien baptisé et un chrétien confirmé, il y a la même différence que celle qui existe entre un enfant et un homme fait, entre le soleil levant et le soleil de midi, entre un arbre qui sort de terre et un arbre qui a toute sa croissance. Dans le premier cas, on trouve tout ce qui existe dans le second ; mais dans le second, l'être s'est développé et perfectionné.

La confirmation n'est pas, comme le baptême, nécessaire pour être sauvé ; on peut aller au ciel sans l'avoir reçue. Cependant ce sacrement nous confère des grâces si abondantes et si précieuses, comme nous le dirons bientôt, qu'on se rend certainement coupable en négligeant de le recevoir.

Le principal effet de la confirmation est de nous fortifier dans la foi et de nous donner le courage d'être les disciples de Jésus-Christ, même au péril de notre vie. Dans les premiers siècles de l'Eglise, on administrait le sacrement de confirmation aussitôt après le baptême et même on recevait trois sacrements le même jour : le baptême, la confirmation et l'Eucharistie. Ce temps-là était le temps des persécutions sanglantes ; quiconque se faisait chrétien devait s'attendre aux supplices et à la mort, et l'Eglise ne voulait pas que ses enfants fussent appelés à combattre sans avoir été fortifiés par la grâce du Saint-Esprit et nourris par la chair du Sauveur. Vous comprenez à présent pourquoi nos catéchismes, quand ils énumèrent les sacrements, placent la confirmation et l'Eucharistie de suite après le baptême et avant la pénitence.

**2.** — Dans les premiers temps donc, on donnait la confirmation de suite après le baptême, non

seulement aux grandes personnes, mais même aux petits enfants, car les enfants des chrétiens partageaient souvent le sort de leurs parents et devaient aussi confesser la foi devant les tribunaux. Vous connaissez l'histoire de sainte Agnès qui fut martyrisée à l'âge de treize ans. On la voyait chargée d'un gros carcan de fer et ses petits bras innocents se jouaient dans des menottes qui lui étaient trop larges. — Saint Justin n'avait que sept ans. On ne trouvait point de place dans de si petits membres pour y faire des plaies. — Saint Cyr était encore plus jeune. Il bégayait ce qu'il entendait dire à sa mère qui fut martyrisée avec lui. Il n'avait pas encore la langue assez forte pour prononcer distinctement le nom de Jésus, mais il avait le cœur assez courageux pour lui donner sa vie.

Depuis que le temps des persécutions sanglantes est fini, l'Eglise a sur ce point changé sa discipline. Elle exige qu'un enfant ait atteint l'âge de raison pour être confirmé, et même généralement on ne confirme plus que ceux qui ont fait leur première communion, qui entrent par conséquent dans l'adolescence. Comme cet âge est bien choisi dans les temps où nous sommes! Comme elle est sage et vigilante, notre sainte mère l'Eglise! Comme elle sait bien placer le remède à côté du mal! C'est au moment où les dangers vont assaillir ses enfants qu'elle les arme de grâces et de force afin qu'ils bravent les dangers et se conservent purs et sans tache. Autrefois il fallait combattre au sortir des fonts du baptême; aujourd'hui la lutte commence plus tard, mais elle n'est pas moins dangereuse que la persécution sanglante.

**3.** — Quand un enfant arrive à l'adolescence, c'est pour lui l'époque solennelle de l'épreuve.

a) Le bien et le mal se présentent devant lui et Dieu lui donne à choisir. Mais le mal s'offrant à lui avec plus d'attraits que le bien, il est presque sûr, vu sa faiblesse, qu'il se perdra et pour toujours peut-être, s'il est abandonné à ses seules forces.

b) Mais il n'a pas à lutter seulement contre sa propre faiblesse, il rencontrera bientôt les railleries des méchants. — « Des railleries! c'est peu de chose, direz-vous; ce n'est pas bien à craindre. » — Sans doute, pour vous qui avez du jugement et du caractère, une moquerie est une toile d'araignée; mais pour un chrétien faible et peureux, c'est un coup de foudre; et il n'est pas rare de rencontrer de vieux soldats qui n'ont jamais reculé devant l'ennemi et qu'une simple raillerie fait trembler. N'y a-t-il point parmi vous des hommes qui ont cessé de faire leurs pâques parce qu'ils avaient peur des plaisanteries de leurs camarades? Vous en connaissez, j'en suis sûr. Eh bien! disons-le en passant, un chrétien qu'une raillerie empêche de faire son devoir est un enfant qui rougit de son père, un soldat qui rougit de son drapeau, et cela à l'aspect d'un fantôme.

c) Il faudra lutter contre les mauvais exemples

du monde, de ce monde qui ne recherche que les biens de la terre, les honneurs et les plaisirs. On voit ces mauvais exemples et on est porté à les suivre, parce qu'on se persuade aisément qu'il n'y a pas de mal à faire ce que tant d'autres se permettent, surtout quand ce sont des hommes en évidence, des supérieurs, des parents, des maîtres... Et ces mauvais exemples sont plus à craindre que les persécutions, parce que les persécutions révoltent l'âme et que les mauvais exemples l'amollissent, parce que les persécutions multiplient les chrétiens et que les mauvais exemples les perdent.

d) Il faudra lutter enfin contre les assauts du démon. Il n'est pas de ruse qu'il n'emploie pour nous perdre: les pensées mauvaises, les images indécentes, les livres impies ou licencieux, les compagnies des méchants, les doutes sur les vérités de la religion et mille autres tentations.

Voilà donc les dangers qui nous attendent, dès que nous comptons pour quelque chose dans le monde, dès que nous prenons place dans la société. Que deviendra alors un jeune chrétien sans expérience et en qui va bientôt se faire entendre la voix terrible des passions? Encore une fois que deviendra-t-il? Eh bien! l'Eglise s'empresse de le secourir en lui conférant le sacrement de confirmation qui en fait un soldat de Jésus-Christ. Le Saint-Esprit descend dans cette âme encore faible pour lui donner du courage et des forces. Il y descend en personne avec tous ses dons; et si le jeune soldat est fidèle à la grâce, il deviendra invulnérable et triomphera de tous ses ennemis. Voyez les Apôtres: avant d'avoir reçu le Saint-Esprit, ils étaient lâches et timides; mais après avoir été fortifiés par sa vertu, ils devinrent courageux, confessèrent par toute la terre la foi de Jésus-Christ, sans craindre ni les prisons, ni les tourments, ni la mort même.

**4.** — Il y a, vous le savez, sept dons du Saint-Esprit: la *sagesse*, l'*intelligence*, le *conseil*, la *force*, la *science*, la *piété* et la  *Crainte de Dieu*. Ces dons sont autant de qualités surnaturelles que le Saint-Esprit nous communique pour nous rendre parfaits disciples de Jésus-Christ.

**5.** — Ce sont les évêques qui donnent *ordinairement* le sacrement de confirmation. Nous disons *ordinairement*, parce qu'un prêtre pourrait aussi l'administrer avec la permission du Souverain Pontife; et même le Pape accorde assez souvent ce pouvoir aux missionnaires, surtout chez les sauvages et les infidèles, à cause de la difficulté pour les nouveaux convertis d'avoir recours à un évêque.

**6.** — Pour donner la confirmation, l'évêque étend d'abord les mains sur ceux qu'il confirme, en invoquant le Saint-Esprit. Cette imposition des mains, qui a également lieu dans le baptême et l'ordre, nous fait entendre que Dieu prend possession de sa créature et qu'elle doit se regarder comme une victime sous sa main.

Ensuite l'évêque fait une onction sur le front de



ceux qu'il confirme, avec du Saint Chrême. Vous savez que le Saint Chrême est un mélange d'huile d'olive et de baume consacré par l'évêque à la messe du jeudi saint. L'huile, qui a la propriété d'adoucir et de fortifier, signifie que la grâce du Saint-Esprit adoucit ce que la loi de Dieu peut avoir de pénible et nous fortifie pour l'observer avec courage. Le baume par sa bonne odeur signifie les bons exemples que nous devons répandre autour de nous. La bénédiction solennelle par laquelle l'évêque a consacré ce mélange, nous enseigne le respect que nous devons avoir pour tout ce qui sert aux sacrements.

L'onction se fait sur le front, parce que le front est la partie la plus apparente du corps, l'organe du courage et de la crainte. Le confirmé est décoré du signe de la croix : il faut que ce signe soit visible à tous, qu'il le porte fièrement et n'en rougisse jamais.

En faisant l'onction du Saint Chrême l'évêque prononce cette formule : « *Je te marque du signe de la croix et je te confirme avec le Chrême du salut, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.* » Que signifient ces paroles ? Ces paroles : *Je te marque*, signifient que la confirmation imprime dans l'âme le caractère de soldat du Christ ; et les suivantes : *Je te confirme*, signifient que le sacrement donne la force de combattre les ennemis du salut.

7. — Ainsi donc, par le sacrement de confirmation, un chrétien devient soldat de Jésus-Christ. Il y a deux camps dans le monde : le camp de Dieu et le camp du démon. « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, » a dit le Sauveur lui-même. Voyons quelles sont les qualités d'un bon soldat. Il doit être désintéressé, fidèle à la consigne et aux règlements militaires, courageux et dévoué.

a) Un bon soldat doit être désintéressé. Prêtet-il de l'argent ? pense-t-il à acheter des terres... ? Non. Il est ici aujourd'hui ; demain il sera ailleurs ; la vie militaire est un voyage. — Et la vie du chrétien n'est-elle pas aussi un voyage, et un voyage assez court ? Et cependant on ne songe qu'à s'enrichir, qu'à s'agrandir, qu'à bien s'arranger, comme si on devait toujours rester en ce monde. Mais voici qu'arrive subitement l'ordre de départ : il faut mourir et tout laisser. Malheur à ceux qui n'ont pas songé à leur âme !

b) Un bon soldat observe sa consigne et les règlements militaires. Son capitaine lui dit : Va, et il va ; Viens, et il vient ; Fais cela, et il le fait. Demande-t-il pourquoi on lui donne un tel ordre ? Jamais ! Il ne sait qu'une chose : obéir. Et en quoi obéit-il ? En tout ce qui lui est commandé. — Eh bien ! chrétiens, soldats du Christ, quelle est votre consigne ? quels sont vos règlements ? Prier Dieu matin et soir, assister aux offices de l'Eglise, ne pas travailler le dimanche... Y êtes-vous fidèles ? Si vous y manquez, rappelez-vous que le temps des punitions arrivera bientôt.

c) Un bon soldat doit être courageux et dévoué.

Quelle est sa devise ? C'est de marcher toujours en avant, sans peur et sans reproche. Il ne se laisse jamais abattre par la fatigue. — Un chrétien doit remplir son devoir sans craindre le respect humain ; il doit supporter ses peines avec patience, ses travaux avec résignation. Alors, quand sera venu le grand jour de la revue et des récompenses, il sera loué par son général en chef, qui est Jésus-Christ ; il sera loué devant tous les hommes et tous les saints réunis ; et il recevra un royaume en récompense, le royaume du ciel pour l'éternité.

## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

### TROISIÈME PARTIE

#### Moyens de salut

#### III

#### LES SACREMENTS

#### B

#### Les sacrements en particulier

#### III. — L'EUCCHARISTIE

#### ART. II. — LITURGIE DU SACRIFICE DE LA MESSE

##### § 1<sup>er</sup>. — Notions préliminaires.

1<sup>o</sup> De l'église, de l'autel et des accessoires de l'autel

— *En quel lieu se célèbre la messe ?*

— Elle se célèbre à l'église ; en certaines circonstances extraordinaires, par exemple dans un pèlerinage où il y aurait affluence de fidèles, elle pourrait être dite en plein air.

— *En combien de parties principales se divise l'église ?*

— L'église se divise en trois parties principales : le sanctuaire, le chœur et la nef.

— *Où est placé le sanctuaire ?*

— Le sanctuaire est placé vers le fond de l'église, ordinairement du côté de l'Orient.

— *Que remarquez-vous dans le sanctuaire ?*

— J'y remarque l'autel avec ses divers accessoires.

+

— *N'y a-t-il pas plusieurs autels dans l'église ?*

— Oui, et l'on peut dire la messe à tous ceux qui sont consacrés, mais l'autel placé dans le sanctuaire est l'autel principal, et c'est pourquoi on l'appelle le maître-autel.

— *Qu'est-ce que l'autel ?*

— L'autel est la pierre sacrée sur laquelle reposent durant la messe le calice et l'hostie.

— *Combien distingue-t-on de sortes d'autels ?*

— On distingue : 1<sup>o</sup> les autels fixes et les autels portatifs ; 2<sup>o</sup> les autels privilégiés et les autels non privilégiés.

— *Qu'est-ce qu'un autel fixe ?*

— L'autel fixe est une grande table de pierre, de granit ou de marbre, unie et fixée à son support, laquelle perd sa consécration si on la déplace.

— *Qu'est-ce que l'autel portatif ?*

— C'est une pierre de moindre dimension, assez grande cependant pour recevoir le calice et l'hos-

tie, et que l'on enchâsse dans un autel en bois ou de toute autre matière. L'autel portatif peut être déplacé sans perdre sa consécration.

— *Par qui l'autel doit-il être consacré ?*

— Tout autel, qu'il soit fixe ou portatif, doit être consacré par l'évêque.

— *Qu'y a-t-il de gravé sur la pierre d'autel ?*

— Sur la pierre d'autel, cinq croix sont gravées, savoir une à chaque angle et une au milieu. A la consécration faite par l'évêque, ces croix puis l'autel tout entier ont été oints du saint chrême, et dans chacune on a fait brûler un grain d'encens. Ces croix représentent les cinq plaies du Sauveur.

— *L'autel ne renferme-t-il pas des reliques des saints ?*

— Tout autel fixe ou portatif doit renfermer des reliques de saints martyrs, auxquelles on peut joindre des reliques d'autres saints non martyrs. L'évêque les dépose dans une petite cavité pratiquée dans l'autel et fermée elle-même par une petite pierre, et qu'on appelle sépulcre.

— *Le maître-autel n'est-il pas élevé au-dessus du sol ?*

— Oui, il est élevé de trois degrés au moins au-dessus de la nef.

— *Quel est le motif de cette disposition ?*

— C'est afin de rappeler que Notre-Seigneur s'est immolé sur un lieu élevé, le Calvaire. C'est aussi afin que le prêtre à l'autel puisse être vu de toute l'assistance au nom de laquelle il va prier et offrir le saint sacrifice.

— *Que représente l'autel ?*

— Il représente Notre-Seigneur Jésus-Christ, la pierre angulaire et le fondement de l'Eglise et de toute la religion.

— *L'autel mérite donc un grand respect ?*

— Autant par sa consécration que par son usage et par Celui qu'il représente, l'autel mérite le plus grand respect, et il convient que les fidèles ne touchent pas la pierre sacrée de l'autel, sinon pour la vénérer et la baiser pieusement, comme c'est la coutume en plusieurs églises le jour du jeudi saint.

— *Qu'entendez-vous par autel privilégié ?*

— Par autel privilégié, j'entends celui auquel est attachée une indulgence plénière applicable aux défunts pour qui le prêtre y dit la messe.

+

— *Nommez les principaux accessoires de l'autel ?*

— Ce sont : le tabernacle, la croix, les cierges, les nappes, la lampe et la table de communion.

=

— *Que remarquez-vous d'abord au-dessus et au milieu de l'autel ?*

— Au-dessus et au milieu de l'autel je remarque le tabernacle.

— *Qu'est-ce que le tabernacle ?*

— Le tabernacle, étymologiquement petite tente ou pavillon, est une sorte d'armoire en bois, en pierre, en marbre ou encore en métal, avec une porte fermant à clef et dans laquelle est déposé le vase sacré renfermant les saintes hosties pour la communion des fidèles.

— *Le tabernacle se trouve-t-il toujours au maître-autel ?*

— Dans les petites églises, il surmonte toujours le maître-autel, parce que celui-ci est d'ordinaire le plus beau et le plus digne. Mais dans les cathédrales, on préfère que ce soit dans une chapelle particulière à cause des fonctions que l'évêque, en certaines circonstances, accomplit au maître-autel lui-même.

— *A quelle marque reconnaît-on dans une église l'autel où réside le Saint-Sacrement ?*

— On le reconnaît d'ordinaire au conopée, sorte de draperie qui recouvre le tabernacle, et aux lampes ou au moins à une lampe qui doit brûler devant nuit et jour.

— *Comment doit-on se comporter quand on arrive en présence de l'autel où que l'on passe devant l'autel où réside le Saint-Sacrement ?*

— On doit faire la gémulation par respect pour la présence réelle de Notre-Seigneur.

=

— *De quoi est surmonté le tabernacle, ou simplement l'autel où l'on dit la messe ?*

— D'une croix portant un Christ et assez grande pour être vue du célébrant et des fidèles.

— *Dans quel but l'Eglise prescrit-elle de placer une croix sur l'autel ?*

— Pour nous rappeler que le sacrifice de la messe est le même que celui de la croix par lequel Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a rachetés.

=

— *Pourquoi y a-t-il des chandeliers et des cierges de chaque côté de la croix à l'autel ?*

— Pour l'honneur et la vénération du saint sacrifice.

— *Combien doit-il y avoir de cierges allumés pendant la messe ?*

— Il doit y en avoir deux pour la messe privée d'un simple prêtre, quatre à la messe privée d'un évêque, six les jours de dimanches et de fêtes à la grand'messe.

— *De quelle matière doivent être les cierges ?*

— De cire d'abeilles, et non d'autre matière.

=

— *Ne doit-on pas entretenir une ou plusieurs lampes devant l'autel où réside le Saint-Sacrement ?*

— Une lampe au moins doit être constamment allumée devant le Saint-Sacrement. Elle indique la présence du divin Roi. Elle représente auprès de lui les fidèles et leur apprend à se consumer d'amour pour lui.

— *Ne convient-il pas dès lors que les fidèles contribuent par leurs offrandes à l'entretien de la lampe du Saint-Sacrement ?*

— Assurément, et on ne peut que louer les pieux fidèles qui, non contents d'assurer cet entretien pendant leur vie, le perpétuent par des fondations après leur mort.

=

— *Comment doit-on couvrir l'autel où l'on dit la messe ?*

— On doit le couvrir de trois nappes, faites de lin ou de chanvre, et non d'autres tissus, fussent-ils plus précieux.

— *Pourquoi cette double prescription ?*

— Il doit y avoir trois nappes afin d'arrêter sur le linge, qu'il est plus facile de purifier, le précieux Sang, s'il venait à se répandre. Les nappes doivent être de lin, en souvenir du suaire et des linges dont fut enveloppé le corps du Sauveur.

=



— *Qu'est-ce que la table de communion ?*

— La table de communion, appelée aussi la sainte table, est une sorte de balustrade ou barrière peu élevée qui ferme ordinairement le sanctuaire et devant laquelle les fidèles s'agenouillent pour recevoir la sainte communion.

— *De quoi est-elle garnie ?*

— Elle est garnie d'une nappe blanche que les communicants tiennent tendue devant eux avec les mains et qui est ainsi destinée à recueillir la sainte hostie si elle venait à s'échapper des mains du prêtre ou des lèvres du communicant.

2° Des vases sacrés, des ustensiles et des linges en usage pour le saint sacrifice

— *Quels sont les vases sacrés qui servent au prêtre pour la célébration de la messe ?*

— Ce sont le calice et la patène.

— *Qu'est-ce que le calice ?*

— Le calice est le vase sacré dont la coupe sert à contenir le vin que le prêtre y verse à l'offertoire et qu'il consacre ensuite pour le changer au sang de Jésus-Christ.

— *Qu'appellez-vous patène ?*

— J'appelle patène une sorte de petit plat ou assiette de forme ronde, un peu concave, qui sert à recevoir l'hostie à l'offrande et après la consécration.

— *De quel métal doivent être le calice et la patène ?*

— La coupe du calice et la patène doivent être en or ou en argent, mais quand ils sont en argent, ils doivent être dorés à l'intérieur.

Le pied du calice peut être d'un métal moins précieux.

— *Que faut-il pour que l'on puisse s'en servir au saint sacrifice ?*

— Il faut qu'ils aient été consacrés et oints du saint chrême par l'évêque. Aussi ne peuvent-ils être touchés par des laïques sans une permission spéciale.

— *Quelle est la raison de ces prescriptions ?*

— Toujours l'honneur et la vénération dont il convient d'entourer le Saint-Sacrement. L'or lui-même, le roi des métaux, n'est pas digne d'être en contact immédiat avec la sainte Eucharistie, si auparavant il n'a reçu une purification et une consécration qui le préparent à cet usage.

— *Ceux qui volent et profanent les vases sacrés ne se rendent-ils pas coupables d'un grand péché ?*

— Oui, ils commettent à la fois un vol exécrable et un abominable sacrilège.

+

— *Quels sont, après les vases sacrés, les principaux objets qui servent dans la célébration de la messe ?*

— Ce sont les canons d'autel, le missel, les burettes et leur plateau, et la clochette.

— *Qu'est-ce que les canons d'autel ?*

— Les canons sont trois tableaux, placés au milieu et à chaque extrémité de l'autel contre les gradins, et qui contiennent quelques-unes des prières de l'ordinaire de la messe.

— *Comment appelle-t-on le livre dont le prêtre se sert à l'autel pendant la messe ?*

— Ce livre s'appelle missel et son support pupitre.

— *Que renferme le missel ?*

— Le missel renferme les rubriques concernant la célébration du saint sacrifice, les prières et les

cérémonies de la messe pour chacun des jours de l'année.

— *Qu'est-ce que les burettes ?*

— Les burettes sont de petits vases de cristal ou de verre, ou encore de métal, où l'on met l'eau et le vin pour la messe. On les place sur la crédence dans un plateau de la même matière.

— *Qu'est-ce que la clochette ?*

— La clochette est une petite cloche ou encore un carillon que le servant agit à certains moments de la messe pour éveiller l'attention des fidèles, et plus particulièrement au *Sanctus*, à l'élévation et à la communion.

— *Outre ces objets en usage à toutes les messes, n'en existe-t-il pas d'autres qui servent à la grand'messe ?*

— Oui, on se sert encore, à la grand'messe, du bénitier et de l'aspersoir, de l'encensoir et de la navette, de l'instrument de paix, et des flambeaux.

— *Qu'est-ce que le bénitier et l'aspersoir ?*

— Le bénitier est une sorte de petit seau en métal qui contient l'eau bénite pour l'aspersion. L'aspersoir ou goupillon est une tige en bois ou en métal terminée par une petite boule percée de trous et garnie ordinairement d'une éponge à l'intérieur ou armée de longues soies de blaireau, et qui sert à l'aspersion de l'eau bénite.

— *Qu'est-ce que l'encensoir et la navette ?*

— L'encensoir est la cassolette ou petit réchaud suspendu par des chaînes, qui sert à brûler et à offrir l'encens. Le vase dans lequel l'encens est présenté au prêtre s'appelle navette, parce qu'il a la forme d'un petit navire.

— *Qu'appelle-t-on instrument de paix ?*

— On appelle instrument de paix ou osculatoire une petite plaque en métal ou en ivoire sur laquelle est gravé un crucifix ou quelque autre image pieuse, ou encore enchassée quelque parcelle de sainte relique, et que l'on fait baiser pour donner la paix aux fidèles.

— *Que doit-on penser des personnes qui refusent de baiser l'instrument de paix ?*

— On doit penser que ces personnes se rendent coupables non seulement d'impolitesse mais d'impiété, en dédaignant de vénérer l'image de Notre-Seigneur, et en refusant de donner un témoignage de concorde et d'union.

— *Qu'est-ce que les flambeaux ?*

— On désigne sous ce nom les gros cierges à trois ou quatre mèches que les servants agenouillés devant l'autel tiennent allumés au moment de l'élévation ou de la bénédiction du Saint-Sacrement.

— *Comment appelle-t-on la petite table placée à droite dans le sanctuaire et où sont déposés les objets nécessaires pour la célébration de la messe ?*

— On l'appelle crédence.

+

— *Quels sont les linges sacrés qui servent au saint sacrifice ?*

— Les linges sacrés proprement dits sont le corporal, la pale et le purificateur.

— *Qu'est-ce que le corporal ?*

— Le corporal est une petite nappe blanche, de chanvre ou de lin, que l'on étend sur les autres nappes de l'autel pour y déposer l'hostie et le calice, le pain et le vin qui seront changés au corps et au sang de Jésus-Christ.

— *Où renferme-t-on le corporal ?*

— Dans un ornement appelé bourse et composé

de deux cartons recouverts d'étoffe en soie ou en or ; sa couleur est celle du voile du calice et des ornements sacerdotaux.

— *Qu'est-ce que la pale ?*

— La *pale* est un linge blanc, simple ou soutenu par un carré de carton, qui sert à couvrir le calice pendant la messe.

— *Qu'est-ce que le purificateur ?*

— Le *purificateur* est un linge blanc qui sert à essuyer le calice, et aussi les doigts et les lèvres du prêtre après la communion du précieux sang et les ablutions.

— *Les laïques peuvent-ils toucher les linges sacrés ?*

— Ils ne peuvent les toucher sans permission, dès que ces linges ont servi une seule fois au saint sacrifice et qu'ils n'ont pas été lavés.

— *Quel est le linge non sacré dont le prêtre se sert aussi à la messe ?*

— C'est le *manuterge* ou *lavabo*, avec lequel il s'essuie les doigts au *Lavabo* après l'offertoire.

— *Le calice n'est-il pas couvert d'un ornement particulier au commencement et à la fin de la messe ?*

— Oui, et c'est ce qu'on appelle le *voile* du calice, qui doit être en étoffe de soie et de la même couleur que les ornements servant à l'office du jour.

— *Ne faut-il pas avoir un grand respect pour tous les objets qui servent au culte divin ?*

— Oui, car outre la consécration ou la bénédiction qui a marqué et séparé du profane la plupart de ces objets, la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même imprime un caractère particulier de sainteté à l'autel et à tout ce qui en dépend.

### 3°. Des vêtements ou ornements sacrés pour le saint sacrifice de la messe

— *Qu'entendez-vous par vêtements sacrés ?*

— Par vêtements sacrés ou ornements proprement dits, j'entends les vêtements particuliers et bénits dont se servent le prêtre et les autres ministres de l'Eglise dans la célébration de la messe et dans l'exercice des fonctions ecclésiastiques.

#### Vêtements du prêtre

— *Quels sont les ornements dont le prêtre se revêt pour dire la messe ?*

— Ce sont l'*amict*, l'aube, le cordon, la manipule, l'étole, la chasuble, la barrette.

— *Qu'est-ce que l'amict ?*

— L'*amict* est un linge ou voile de toile blanche que le prêtre en le prenant pose un instant sur sa tête, rabat ensuite sur le cou et les épaules et fixe autour du corps par des cordons.

L'*amict* que l'on place sur le haut de la tête représente le casque du salut dont saint Paul veut que le chrétien soit toujours armé.

— *Quel est le deuxième ornement du prêtre ?*

— C'est l'aube, longue tunique de toile blanche et symbole d'innocence, que le prêtre revêt sur la soutane et qui le couvre entièrement.

— *Quel est le troisième ornement que prend le prêtre ?*

— C'est le cordon, sorte de ceinture tressée, de lin ou de soie, qui serre l'aube à la taille.

Il symbolise la vertu de continence et de chasteté.

— *Quel est le quatrième ornement du prêtre ?*

— C'est la manipule.

— *Qu'est-ce que la manipule ?*

— C'est un ornement de soie, comme l'étole et

la chasuble, que le prêtre porte suspendu au bras gauche pendant le saint sacrifice.

Il signifie les larmes et la douleur qui accompagnent ici-bas la pratique des bonnes œuvres et préparent les joies éternelles.

— *Quel est le cinquième ornement du prêtre ?*

— Le cinquième ornement du prêtre à l'autel est l'étole.

— *Qu'est-ce que l'étole ?*

— L'étole est une bande d'étoffe assez longue, passée autour du cou et qui retombe de chaque côté en se croisant sur la poitrine.

Elle marque la puissance sacerdotale et symbolise le vêtement d'immortalité de nos premiers parents.

— *Quel est le sixième ornement du prêtre ?*

— C'est la *chasuble*, vêtement sacré que le prêtre revêt par dessus les autres et dont le dos est orné d'une grande croix. En Italie, la croix de la chasuble est par devant.

Elle est la figure du joug du Seigneur, joug doux et léger, que le prêtre doit porter avec amour.

— *Que rappellent les ornements sacrés ?*

— Ils rappellent, d'une manière générale, la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

L'*amict* rappelle le bandeau qui recouvrit la face de Jésus-Christ quand les soldats le soufflèrent, ou encore la couronne d'épines.

L'aube rappelle la robe blanche dont le Sauveur fut couvert par dérision chez Hérode.

Le cordon, les liens dont Jésus fut garrotté au jardin des Oliviers.

La manipule, la chaîne qui attacha Jésus à la colonne de la flagellation.

L'étole, la corde qu'on passa au cou de Notre-Seigneur pour le traîner au Calvaire.

La chasuble enfin rappelle la croix que Jésus portait en montant au Calvaire et sur laquelle il est mort.

— *Qu'est-ce que la barrette ?*

— La *barrette* est un bonnet carré dont le prêtre se couvre la tête pour se rendre à l'autel et pour retourner à la sacristie.

— *Les ornements sacerdotaux ne doivent-ils pas être de certaines couleurs déterminées, dites liturgiques ?*

— L'*amict*, le cordon et l'aube sont de couleur blanche, quelque soit l'office.

Les ornements proprement dits : chasuble, étole, manipule, boursé et voile du calice doivent être de la couleur spéciale à la messe du jour.

— *Combien distingue-t-on de couleurs liturgiques ?*

— Cinq, qui sont : le blanc, le rouge, le vert, le violet et le noir.

— *Que représentent ces cinq couleurs ?*

— Le blanc représente la joie, la pureté et la gloire.

Le rouge, qui est la couleur du sang et du feu, symbolise l'amour de Dieu et le courage du martyre.

Le vert est le symbole de l'espérance et du repos futur.

Le violet marque la tristesse et la pénitence.

Le noir symbolise le deuil.

— *Quand se sert-on de la couleur blanche ?*

— Aux fêtes de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et des saints qui ne sont pas martyrs, aux messes du temps de Noël et de Pâques, etc.

— *Quand se sert-on de la couleur rouge ?*

— Aux fêtes du Saint-Esprit, de la Croix et de la Passion, et aux fêtes des martyrs.



— *Quand se sert-on de la couleur verte ?*  
 — Aux messes du temps, depuis l'octave de l'Épiphanie jusqu'à la Septuagésime, et depuis l'octave de la Pentecôte jusqu'à l'Avent.

— *Quand se sert-on de la couleur violette ?*  
 — Aux messes des dimanches et des fêtes de l'Avent, de la Septuagésime et du Carême, et aux temps de pénitence, vigiles, quatre-temps, etc.

— *Quand se sert-on de la couleur noire ?*  
 — Le Vendredi saint, à l'office du matin, et à toutes les messes de *Requiem*.

— *L'Eglise ne permet-elle pas de remplacer le blanc et le rouge par l'or ?*

— Oui, l'Eglise permet de remplacer ces couleurs par des ornements en drap d'or, en raison de leur richesse et de leur beauté ; mais dans tout l'Occident elle interdit le jaune proprement dit et le bleu.

— *Qu'est-ce que l'Eglise se propose en mettant sous les yeux des fidèles ces divers et si expressifs ornements ?*

— Elle se propose, d'une part, de mieux nous faire voir, dans le prêtre qui célèbre la messe, Jésus-Christ lui-même dans sa Passion.

Elle veut aussi, par la variété des ornements et les couleurs qui les distinguent, nous représenter la sublimité du sacrifice chrétien.

Elle veut enfin, par la vue de ces ornements mystérieux, réveiller notre foi, instruire et réchauffer notre piété, nous préparer de la sorte à mieux suivre l'action du saint sacrifice.

#### Vêtements du diacre et du sous-diacre

— *Quels sont, aux messes solennelles, les ornements particuliers du diacre et du sous-diacre ?*

— Outre l'amict, l'aube, le cordon et le manipule, le diacre porte l'étole transversale et la dalmatique, le sous-diacre la tunique.

— *Qu'est-ce que la dalmatique et la tunique ?*

— Ces ornements, de même étoffe et de même couleur que la chasuble, ont aujourd'hui une forme identique, savoir celle d'un manteau fermé par devant, ouvert sur les côtés et dont les manches sont pendantes mais coupées sous le bras.

— *Que représentent ces deux ornements ?*

— Ils sont des symboles de justice et de joie. On ne doit pas s'en servir aux jours de pénitence et de tristesse.

— *N'y a-t-il pas un autre ornement du sous-diacre ?*

— Oui, le voile huméral ou écharpe qui sert au sous-diacre lorsqu'il porte le calice sur l'autel à l'offertoire et qu'ensuite il tient la patène et la présente au diacre vers la fin du *Pater*.

#### Vêtements des ministres inférieurs

— *Quels sont les vêtements des ministres inférieurs ?*

— Ce sont : la soutane et le surplis, que portent les clercs tonsurés et les minorés, et même les chantres et les enfants de chœur.

— *Comment les chantres et les enfants de chœur doivent-ils envisager ces vêtements ?*

— Ils doivent regarder comme un grand honneur de les porter, et les traiter toujours avec respect.

#### 4° Les ministres du saint sacrifice

— *Quels sont les ministres du saint sacrifice ?*

— Il y en a de deux sortes : les ministres sacrés et les ministres inférieurs.

— *Quels sont les ministres sacrés ?*

— Ce sont : le prêtre ou célébrant, le diacre et le sous-diacre.

— *Pourquoi le prêtre est-il appelé célébrant ?*

— Parce que c'est à lui qu'il appartient d'offrir le saint sacrifice et de consacrer le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— *En quoi consistent les fonctions du diacre et du sous-diacre ?*

— Les fonctions du diacre et du sous-diacre aux messes solennelles, sont de servir le prêtre à l'autel, de se tenir à ses côtés, ou un peu derrière lui, afin de pouvoir l'assister au moindre besoin.

— *Quelles sont les fonctions spéciales du diacre ?*

— Le diacre présente le pain sur la patène à l'offertoire, verse le vin dans le calice, récite avec le prêtre la prière de l'oblation du calice, il couvre de la pale et découvre le calice. Il chante l'Evangile, encense lui-même le prêtre, et congédie le peuple à la fin de la messe par le chant de l'*Ite, missa est*.

— *Quelles sont les principales fonctions du sous-diacre ?*

— Le sous-diacre chante l'Épître, porte le calice sur l'autel, y met l'eau au moment de l'offertoire, tient enveloppée du voile huméral la patène depuis l'oblation jusqu'au *Pater*, porte au chœur la paix qu'il a reçue du diacre, essuie le calice après les ablutions, le couvre et le reporte à la crédence.

— *Combien compte-t-on de ministres inférieurs ?*

— On en compte quatre, savoir : les acolytes, le thuriféraire, le cérémoniaire et les chantres.

— *Qu'est-ce que les acolytes ?*

— Les acolytes, dont le nom signifie « suivant ou valet, » sont comme les serviteurs du diacre et du sous-diacre.

Ils portent les flambeaux, présentent les burettes, donnent à laver les mains au célébrant, agitent la sonnette, et à défaut des ministres sacrés répondent aux *Introibo*, au *Kyrie*, etc.

— *Qu'est-ce que le thuriféraire ?*

— Le thuriféraire est un clerc chargé de tenir et de porter à l'autel l'encens et l'encensoir.

— *Quelles sont les fonctions du cérémoniaire ?*

— Comme son nom l'indique, c'est lui qui veille au bon ordre des cérémonies, dirige et avertit les autres ministres, assiste le prêtre lui-même au Missel dont il tourne les feuillets.

— *Quelle est la fonction des chantres ?*

— C'est de répondre aux chants du prêtre, d'entonner et de soutenir les chants des fidèles et du chœur.

— *Tous ces ministres sont-ils nécessaires à toutes les messes ?*

— Non ; ils ne servent qu'à la messe solennelle. Aux messes basses un seul clerc ou servant suffit.

— *Comment convient-il que les ministres inférieurs remplissent leur office ?*

— Ils doivent y apporter un grand esprit de foi, de respect, de recueillement, veiller à remplir convenablement et exactement toutes leurs fonctions, et s'y préparer par la prière.

Imprimatur : † SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Nouvelles conférences aux femmes chrétiennes.** — XLIII. *Pour la fête de N.-D. des Sept-Douleurs* : Tristesses et consolations de Marie durant la fuite en Egypte, 657.

**Entretiens sur les évangiles du dimanche.** — XLVI. *19<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte* : Les conviés aux noces, 661.

**Réflexions sur des paroles du Propre des messes du dimanche.** — XLVI. *18<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte*, 665. — XLVII. *19<sup>e</sup> dimanche*, 668.

**Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion**, par un curé de campagne. — *Troisième partie : Les Sacrements.* — VII. Les preuves de la Présence réelle, 671.

## NOUVELLES CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

### XLIII

POUR LA FÊTE DE N.-D. DES SEPT DOULEURS

*Tristesses et consolations de Marie durant la fuite en Egypte*

Fuge in Ægyptum.

L'époque d'injustice que nous traversons donne à la méditation de cette seconde douleur de Marie une triste et saisissante actualité. Des milliers d'âmes religieuses en France vivaient paisiblement dans la sécurité solitaire de leurs pieuses maisons, s'endormant avec confiance à l'abri de la loi, sous les rameaux protecteurs de la liberté, quand tout à coup elles furent réveillées brusquement, non point par la voix douce d'un ange, mais par la voix sectaire de décrets dont la brutalité ne saurait être surpassée. Et beaucoup de nos frères et de nos sœurs se sont enfuis en Egypte, c'est-à-dire en exil, afin de pouvoir y prier en paix, puisque le sol inhospitalier de la patrie exclut la liberté de la prière.

Cette première iniquité n'a pas soulevé toute l'indignation ni toutes les défiances que le monde catholique attendait. Le sens de la justice était-il donc oblitéré ou émoussé ? Non : tant qu'il restera parmi nous une âme chrétienne, il demeurera obstinément vivace, mais parfois il sommeille, et cela peut même durer des années. Il fallut pour le réveiller que l'on comprît bien une chose : c'est que quand une liberté sainte est violée, toutes les autres justes libertés sont menacées. Bientôt on s'aperçut que l'Esprit du mal, qu'Hérode persécuteur en voulait non seulement à une catégorie d'hommes intègres, uniquement gênants pour leur science, leurs vertus et leur clairvoyance, ou à de pauvres femmes qui se croyaient vouées à l'oubli et passaient leur rude vie dans le silence des cloîtres à expier, à se mortifier pour les autres, et

à travailler pour vivre, — mais à l'idée religieuse elle-même, à la famille chrétienne, « à la mère et à l'enfant. »

L'histoire est un perpétuel combat de l'erreur contre la vérité, c'est pourquoi elle se recommence toujours. Comme au temps d'Hérode nous assistons au massacre des Innocents. Cette fois, plus perfide encore, Hérode s'en prend aux âmes, et c'est à vous, mères chrétiennes, de les préserver, de faire de chacune de vos maisons une Egypte protectrice et religieuse afin de sauver vos enfants du massacre universel.

Il m'a donc paru utile aujourd'hui, en cette fête des douleurs de Marie et des vôtres, de vous rappeler cet épisode poignant de la vie de notre divine Mère, de vous redire ses *tristesses*, puis, car Dieu n'accable jamais ses élus, ses *consolations*.

### I

Figurez-vous cette nuit terrible où Joseph est éveillé en sursaut par l'Ange qui lui dit : « Lève-toi ! prends l'enfant et sa mère, car Hérode menace la vie de l'enfant, et fuis en Egypte. Tu y resteras jusqu'à ce que je te donne d'autres avertissements. »

Tout est douloureux à l'excès, et dans les circonstances et dans les paroles. C'est Joseph qui est chargé d'annoncer cet ordre à sa jeune épouse qui dort heureuse auprès du berceau de l'enfant. Comment lui apprendre une telle nouvelle ? Jamais deux époux n'eurent l'un pour l'autre un amour aussi profond ; jamais non plus deux âmes ne furent aussi tendres, délicates, plus sensibles au chagrin, à la douleur. Joseph n'osait parler de peur de causer à Marie une peine extrême..., et cependant il fallait parler. Il s'y résigne enfin et lui dit toute la vérité : Hérode qui cherche l'enfant pour le faire mourir, la nécessité d'un départ immédiat, pour un pays étranger, pour l'exil. Combien de temps y demeureront-ils ? L'Ange ne l'a pas dit, c'est le secret de Dieu.

Et ils s'en vont ainsi la nuit, à la hâte, sans bruit, de peur d'éveiller des soupçons, tremblant de tomber aux mains des satellites du tyran, effrayés, non pour eux-mêmes, mais pour l'enfant dont ils ont reçu le doux et redoutable dépôt.

Le poète latin, Ovide, évoquant « la triste image de cette nuit » qui marqua les dernières heures de son séjour à Rome, où il dit adieu à tout ce qu'il avait de plus cher au monde, ne peut retenir ses larmes. Et il s'en allait, disgracié sans doute par Auguste, mais sa vie ni celle des siens ne courait aucun danger, et puis son exil n'était point immérité. Ici au contraire leur existence est en jeu, et ils sont frappés sans cause ; c'est l'innocence à côté de laquelle il n'y a point d'innocence, qui est persécutée, bannie, contrainte de fuir à l'étranger.

1. L'âme de Marie est profondément bouleversée. Elle souffre pour elle, pour l'enfant, pour Joseph ; elle souffre aussi pour tous les pères, pour toutes les mères dont les enfants vont être sacrifiés à cause de son fils. Elle voit, dans sa pensée



alarmée, Bethléem qui va se réveiller, les satellites pénétrant dans les maisons, s'emparant des nouveau-nés et les égorgeant, leur « brisant la tête sur la pierre, » par ordre d'Hérode. Son fils échappera sans doute, mais que de sang de versé et du plus pur !

Ce n'est plus aujourd'hui Bethléem noyée dans le sang, mais ce sont les âmes couvertes du sang de Jésus-Christ livrées au démon ; c'est toujours Jésus poursuivi, car il habite l'âme de vos petits enfants, et Hérode prétend l'en chasser. Ecoutez plutôt ce trait raconté par le P. Faber :

Une franciscaine, la vénérable Jeanne de Jésus-Marie, méditait sur ce mystère de la fuite en Egypte. Elle entendit soudain comme un grand bruit d'hommes armés qui poursuivaient quelqu'un et entrechoquaient leurs armes. Comme elle était dans les transes de l'effroi, elle aperçut un beau petit enfant qui courait à elle de toute la vitesse de ses jambes et qui disait : « O Jeanne ! secourez-moi et cachez-moi ! Je suis Jésus de Nazareth, je cherche à échapper aux pécheurs qui veulent me tuer comme autrefois Hérode ! Je vous en supplie, sauvez-moi ! »

N'est-ce pas le cri de Jésus qui possède l'âme de vos enfants, qui aime cette demeure innocente tout aimable et parfumée, et qui ne veut point la quitter malgré tous les efforts de Satan ? Soyez sensibles à cette prière suppliante, sauvez Jésus, en maintenant vos enfants dans l'amour de la religion, la pensée de Dieu, et la pratique de leurs devoirs. Les ennemis qui les poursuivent sont nombreux et acharnés : vous entendez comme le cliquetis des doctrines perverses, libres-jouisseuses et impies qui leur sont inoculées ; un signe de croix là-dessus et ils s'évanouiront : mais il faut que la croix soit à la fois sur le front pour enlever le respect humain, et dans le cœur pour le pénétrer des saintes audaces du sacrifice, et même, s'il le faut, du martyre.

2. Ils s'en vont donc à travers la nuit, silencieux, désolés, portant le fardeau de l'enfant, fardeau qui à la longue se fait lourd. Cependant le sol qu'ils foulent est encore le vieux sol juif, la terre de la patrie ; bien que les roches en soient dures, l'amour, les souvenirs des patriarches qui les ont sillonnées, les attendrit. Leurs larmes d'ailleurs les amolliraient, car l'enfant est un enfant et Marie est une femme, ils pleurent : *Euntes ibant et flebant*. Tant qu'ils sont en Judée ils goûtent encore la douceur d'être chez eux, bien que la tyrannie d'Hérode rende cette terre inhospitalière et désormais inhabitable. Mais après une journée de marche, les voici à l'étranger, dans cette patrie d'Egypte qui n'est plus leur patrie, qui n'est pas non plus la patrie de Dieu, car Dieu, le vrai Dieu en est exclu : de honteuses et vaines idoles ont usurpé sa place, comme dans l'esprit de vos enfants des vérités terre à terre ou des mensonges remplacent les vérités élevées, l'amour du bien-être et des plaisirs détrône l'amour de Dieu.

Sans doute, Marie souffre de vivre chez un peuple qui n'est pas le sien, dont elle ne connaît pas la langue, où elle endure mille privations matérielles, parce que les mœurs, les habitudes ne sont plus celles de Nazareth et qu'il leur est extrêmement difficile de gagner leur vie ; mais elle souffre encore de douleurs plus intimes que vous allez comprendre.

Je suppose que vous êtes reléguées par les événements dans un pays exclusivement musulman. Vous n'apercevez partout, dominant les maisons basses, que des mosquées surmontées de l'aiguille monotone des minarets. Les habitants vont à leurs affaires, travaillent, paraissent joyeux, ils sont chez eux : mais quand ils vous rencontrent, ils vous jettent des regards malveillants, haineux, et vous crient des paroles méchantes que vous ne comprenez pas. Les jours se succèdent, que vous trouvez bien longs, puis vient le dimanche, le jour chrétien du repos et de la félicité. Pas d'église, pas même une chapelle catholique où vous puissiez vous réfugier pour répandre votre douleur aux pieds du bon Maître ; pas une croix, mais au sommet des monuments le croissant d'or qui s'élève avec insolence dans les airs, comme pour prendre possession de la terre et du ciel au nom de Mahomet, en haine du Christ.

Combien alors vous regretteriez votre église natale, et quelle peine pour vous de ne pouvoir assister à la messe, prier devant un autel, incliner doucement votre front quand tinte la clochette de la consécration !

Telle était la douleur de Marie loin de la synagogue de Nazareth, où chaque sabbat elle entendait la lecture de la parole sainte, loin du temple surtout où Dieu résidait, où elle avait passé sa pure et pieuse jeunesse.

Mais en outre tout offusquait ses regards, la contristait, la révoltait. On dit qu'à l'arrivée de l'enfant Jésus les idoles s'écroulèrent, mais elles ne furent point pour cela détruites, elles gardèrent leurs adorateurs et Marie eut la douleur de voir à Héliopolis, la ville du Soleil, adorées les fausses et impures divinités pendant que le Fils de Dieu était inconnu, méprisé ou haï.

Oui, Jésus, la bonté, la beauté, l'amour, la miséricorde même, était haï des hommes, puisque Hérode le persécutait, le bannissait. Comment pouvait-on cependant ne pas être attiré par tant de grâce et de toute-puissante douceur ? Comment l'amour pouvait-il ne pas être aimé ? Et pourtant pour Marie c'était l'évidence même. Elle voyait l'Esprit du mal attaché à ses pas, suscitant contre lui des hostilités et des méchancetés. Elle avait reçu le don de pénétrer les esprits, de lire dans les pensées, et elle y voyait d'effrayantes malveillances. Une puissance occulte mettait en garde contre lui, contre elle, et la sainte Famille se sentait isolée et triste. C'est un des procédés habituels du vice d'isoler et d'écarter la vertu ; et ici il y avait tous les vices, les plus odieux, les plus fangeux, comme aussi, dans la sainte Famille, la vertu la

<sup>1</sup> *Le Pied de la Croix*, deuxième douleur.

plus sainte, la plus loyale, inimitablement douce, patiente, active, héroïque.

On montre encore dans le vieux Caire l'endroit, marqué par une église copte, où Marie se réfugia. C'était vraisemblablement un quartier populeux et pauvre. La pensée alors se reporte à dix-neuf siècles de là et elle recule d'horreur en voyant la Vierge très pure au milieu de cette promiscuité, Joseph parmi ces ouvriers sans mœurs ni entraînes, l'enfant parmi ces barbares. Ce que Marie dut souffrir alors dans son cœur, dans ses sentiments froissés, dans ses délicatesses blessées !

Pour peu que nous y réfléchissions pourtant, nous sommes amenés à nous dire qu'il le fallait ainsi pour que le monde fût converti, ramené à Dieu, conquis à Jésus-Christ. Les commencements de l'Eglise furent pénibles, parce que l'enseignement nouveau allait à l'encontre de toutes les idées et de toutes les passions, de l'orgueil comme de la jouissance. La fange du vice, Marie dut la toucher du doigt comme le médecin touche des plaies purulentes, non sans dégoût, mais sans souillure : le rayon de soleil demeure d'un or brillant et immaculé même quand il caresse des immondices. Mais Dieu ne voulut pas que tout fût miracle dans le changement du monde et des âmes, il laissa aux Apôtres le dur labeur de les purifier, et Marie n'en fut pas exemptée.

Aussi bien, regardez Jésus qui réside dans nos églises. Il est là, au milieu d'un peuple indifférent ou haineux, dans un temple souvent négligé et dénué ; il entend plus de malédictions que de prières. N'est-ce pas son exil d'Egypte renouvelé et perpétué ? Nos villages et nos cités sont transformés en d'autres Héliopolis idolâtres où il est méconnu, où l'on sacrifie à d'autres divinités. C'est à nous de ressembler à cet arbre de Matariéh qui abrita la sainte Famille ; à nous, parmi nos tristesses et nos dégoûts, de remplir auprès du divin Enfant l'office de sa mère, de le prendre dans nos bras où plutôt dans notre cœur, de le consoler dans son exil et de lui dire quand la foule le dédaigne ou le conspué : « Moi du moins je vous aime et vous serai fidèle ! »

## II

Une sainte religieuse augustine, sainte Véronique de Binasco, obtint la faveur, un jour qu'elle méditait sur les angoisses de la fuite en Egypte, d'être associée dans une douloureuse extase aux épreuves de Jésus et de Marie. Le voyage achevé avec ses affreuses péripéties, le Sauveur lui dit : « Ma fille, tu as vu par quelles fatigues nous avons atteint cette contrée. Apprends par là que personne ne reçoit de grâces sans souffrir. »

La souffrance est ainsi le principe des grâces ; lors donc que nous la subissons, soutenons notre courage par cette pensée qu'elle sera féconde, et qu'en réalité nous sommes les privilégiés du bon Dieu. C'est bien là une vérité incontestable, car Dieu n'aima aucune créature autant que sa mère, et nulle créature non plus ne souffrit comme elle.

Rappelons-nous ensuite que Dieu veille à ce que la tentation ne soit pas plus forte que nous, et que sur notre route semée d'épines et de pierres il ne manquera pas de réjouir notre cœur par des fleurs d'amour et par de puissantes consolations.

1. Quelle était la grande consolation de Marie ? C'était d'être avec Jésus. Le ciel, c'est la vision de Dieu ; elle avait la vision constante de Jésus. Elle l'étudiait, conversait avec lui, découvrait sans cesse de nouvelles faces adorables dans le divin Enfant, recevait de lui des conseils, des lumières, des caresses du cœur qui la ravissaient. Etre avec Jésus même persécuté, c'était encore le paradis ; être loin de Jésus dans la paix même de Nazareth eût été pour elle la plus dure privation : si bien que dans son immense tristesse elle éprouvait cependant une félicité qui n'avait rien de comparable sur la terre.

Est-ce que cette félicité, cette consolation n'est pas à la portée de vos âmes, quand elles sont accablées ou écrasées ? Il est certes des familles, des pères, des mères bien malheureuses : l'adversité semble les poursuivre, elles perdent leurs membres les plus chers, les deuils succèdent aux deuils, et ceux qui n'ont pas la foi disent : « C'est une fatalité qui pèse sur cette maison ! »

Non ! il n'y a rien de fatal ici-bas, puisque la Providence gouverne tout, mais il est bien vrai que ceux qui ne sont pas chrétiens ne comprennent rien à ces coups violents, et que leur ignorance leur sert presque d'excuse, lorsqu'ils se prennent à maudire Dieu.

L'ignorance toutefois est toujours un mal, surtout cette ignorance pratique qui nous achemine au désespoir. Mère de famille qui avez perdu un fils bien-aimé, épouse éplorée qui avez été brusquement, cruellement séparée de votre mari, au moment où vous vous y attendiez le moins, ces séparations sont tellement dures qu'il vous a semblé qu'on vous arrachait le cœur de la poitrine, l'âme du corps. Et cependant si vous êtes avec Jésus votre douceur s'adoucirait, car il vous aime, et il aura les paroles qui apaisent les pleurs ; la séparation cessera même aussitôt, car vous vous trouverez réunis dans son Cœur avec ceux qui vous ont été prématurément enlevés et dont la vie vous était plus précieuse que votre vie.

Ne discutons pas la conduite de la Providence, ne récriminons point. Ne disons pas que Dieu nous traite plus durement que les autres, et qu'il est injuste. Il nous traite comme des âmes vaillantes en qui il a sa plus grande confiance, il nous traite comme Marie. Il pouvait se montrer plus tendre, plus condescendant avec elle, la prévenir d'avance par un ange afin qu'elle eût le temps de faire ses préparatifs de départ ; il pouvait lui épargner les angoisses de la crainte, et la mettre doucement en lieu sûr pendant que la tourmente sévissait à Bethléem ; il pouvait en user avec elle comme vous faites à l'égard de vos enfants. Mais il n'est point faible comme vous l'êtes, il ne gâte pas ceux qu'il veut dignes de lui ; il les trempe dans les eaux de la tribulation et de



la persécution, afin qu'ils en sortent forts, aimants, prêts à tous les dévouements, soldats courageux qui ne redoutent rien dans ce monde que de l'offenser.

2. Une autre consolation, ce fut de se sentir plus portée encore vers ceux qui souffrent, parce qu'elle avait l'expérience plus grande de la douleur, et de leur faire du bien avec plus de compatissante charité.

Vous connaissez la tradition qui rapporte qu'un soir la sainte Famille s'arrêta dans une caverne de voleurs. Elle est rapportée diversement, mais qu'importe ? tout y est vraisemblable, et chaque détail nous fait saisir une délicatesse nouvelle du cœur de Marie. Ces pieux récits ne sont point parole d'Évangile, aussi l'Eglise ne les impose-t-elle pas à notre foi, mais ils abondent dans les écrits mystiques et elle ne nous interdit point d'y puiser l'édification avec des leçons de bonté.

Ces voleurs étaient des brutes, n'obéissant qu'à leurs instincts de rapine et de cupidité. Mais parmi eux il y avait une femme qui accueillit les fugitifs. Elle trouvait Marie si bonne, si affligée, si belle et si énergique dans son malheur, qu'elle eut pitié de sa jeunesse, de sa douleur et surtout de son enfant. Elle-même avait un bel enfant pâle et triste. Hélas ! cette pâleur lui venait de la lèpre qui recouvrait tout son petit corps. Mais c'était son enfant, et elle l'aimait de toutes les forces vives de son cœur de mère, et elle le pressait sur son sein, l'embrassant à pleines lèvres pour lui rendre un peu de joie et le faire sourire.

Comment Marie n'eût-elle pas été remuée jusqu'au fond de l'âme par ce spectacle ! Elle demanda de l'eau pour laver Jésus, et cette femme lui en apporta, puis frappée du caractère auguste, de la douceur, des paroles de bonté de Marie, elle prit cette eau sanctifiée par l'enfant Dieu et y baigna le petit lépreux.

Dans cet acte il y avait une foi profonde que Dieu récompensa. Aussitôt le petit Dismas fut guéri, sa chair devint belle et rose comme celle de l'enfant Jésus, et des deux jeunes mères on ne sait qui était la plus heureuse, de celle qui voyait son fils guéri, ou de celle qui avait purifié l'enfant.

La souffrance avait développé encore en Marie, déjà si bonne, le sentiment de la compassion.

On dit que plus tard Dismas devint lui-même un scélérat et qu'il fut arrêté, emprisonné, condamné à être crucifié. La lèpre du corps était moins dangereuse que celle de l'âme. Marie retrouva auprès de la croix de son Fils, sur le Calvaire, l'enfant de cette femme qui avait été bienveillante pour elle ; le sang de Jésus qui jaillit sur lui le purifia de la lèpre du crime, et Marie qui n'abandonne personne le fit entrer le premier en paradis.

Cette âme sauvée, c'est encore un des fruits de l'exil d'Égypte, un des fruits de la douleur de Marie. Profitons de même de nos souffrances pour apprendre à compatir à celles des autres : nous aurons des paroles plus pénétrantes, un langage plus attendri qui jaillira de notre cœur pour conquérir doucement les cœurs malades.

Ayez de la sympathie pour les persécutés, gardez au fond de votre âme la passion de la justice, et ne vous associez jamais, de près ni de loin, à ceux ou qui applaudissent aux violences, ou même qui demeurent indifférents : l'indifférence elle-même est un crime.

Si un matin le soleil ne se levait plus et que la terre demeurât dans les ténèbres de la nuit, quel émoi, quelles inquiétudes, quel désarroi, quel désespoir ! Quelqu'un resterait-il indifférent à la disparition de l'astre qui réjouit les campagnes et les cœurs ? Or Jésus-Christ, le maître et le créateur du monde, la lumière des âmes, n'est-il pas plus que le soleil ? Et voilà que cette lumière nécessaire, des sectaires travaillent à l'éteindre, à l'empêcher de briller dans nos esprits, d'éclairer notre conscience, de guider notre vie, et vous resteriez indifférentes ?...

3. Chaque fois qu'un religieux quitte la France, qu'une sœur cesse d'instruire vos petits enfants à l'école, c'est une lumière qui disparaît, soufflée par les enfants de ténèbres, et qui diminue la somme des clartés consolantes de notre vie. Le jour où les prêtres se feraient rares, les clartés essentielles ne brilleraient plus, et s'ils étaient contraints de s'exiler aussi, alors ce serait la nuit dans notre infortunée patrie.

Dieu laisse faire les hommes, qui malgré eux accomplissent ses desseins. Pendant que la France se plongerait volontairement dans l'obscurité favorable à tous les crimes, les lumières qu'il y avait allumées s'en iraient éclairer d'autres contrées qui peut-être les attendent. Lors de la grande Révolution, les évêques et les prêtres français en grand nombre se réfugièrent en Angleterre. Cette nation ennemie de l'Eglise romaine était aussi l'ennemie des prêtres catholiques : une loi leur défendait même, sous peine de mort, d'y pénétrer. Les circonstances exceptionnelles exigèrent qu'on laissât dormir cette loi. C'était bien assez que des échafauds fussent dressés en France pour les décapiter sans qu'on organisât encore en Angleterre pour eux des billots ou des potences. Il est une pudeur naturelle qui met un terme aux cruautés humaines. L'Angleterre fut pour eux une autre terre d'Égypte, et quand elle eut considéré le spectacle de leur dignité dans le malheur, de leur pauvreté si noblement supportée, de leur foi à toute épreuve, de leurs admirables vertus, elle réfléchit et conclut : « Ce sont des hommes de caractère, ce sont des saints. Comment l'Eglise qu'ils servent ne serait-elle pas sainte ? Ils le disent, et leur conduite le prouve. » De là date la conversion de l'Angleterre au catholicisme. Cette conversion, il est vrai, n'avance que lentement, mais la lumière, comme celle du soleil levant, frappe d'abord les sommets. Les familles les plus distinguées, les hommes les plus instruits reviennent à l'Eglise et un jour on sera étonné du mouvement populaire qui portera les esprits, le peuple, les masses vers Rome. La lumière, en s'élevant, aura illuminé aussi les vallées et jusqu'aux gorges sauvages.

Qui sait si Dieu ne prépare pas son règne dans des pays où il n'est pas connu, en leur envoyant des milliers de missionnaires chassés par la persécution ? Nous savons qu'il fera toujours son œuvre en dépit et avec le concours des passions humaines. Mais notre devoir est de garder la lumière chez nous. Elle n'y restera qu'au prix de nos efforts personnels et de notre dévouement.

Un de nos défauts, c'est que nous nous plaisons trop chez nous. Il fait si bon dans notre Nazareth, dans notre Bethléem où, comme Joseph, nous possédons notre maison de famille ! Prévoyons toujours l'exil en Egypte, pour nous, pour nos enfants. Fuyez Hérode, redoutez ses enseignements et ses pratiques, méditez les souvenirs et les vertus des ancêtres, comme Marie et Joseph méditaient heureusement en Egypte sur la foi d'Abraham ou l'énergie de Moïse dont ils retrouvaient les traces.

## ENTRETIENS SUR LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

### XLVI

#### 10<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte

##### LES CONVIÉS AUX NOCES

L'évangile que nous avons lu ce matin à la messe a fait donner plus spécialement le nom de « Dimanche des conviés aux noces » au dix-neuvième dimanche après la Pentecôte. Néanmoins, dès le commencement de la série dominicale qui prend son point de départ à la descente de l'Esprit-Saint, l'Eglise proposait à ses fils l'enseignement évangélique qu'elle offre aujourd'hui derechef à leurs méditations ; au deuxième dimanche après la Pentecôte, elle empruntait à saint Luc l'exposé de la parabole du grand repas des noces. Insistance significative qui nous révèle assez l'importance de l'allégorie.

Les merveilleux détails de la parabole peuvent se ramener aux deux idées suivantes : 1<sup>o</sup> les invitations, 2<sup>o</sup> le festin.

#### I. — Les invitations.

Les invitations sont au nombre de deux.

1<sup>o</sup> La parabole commence par la formule accoutumée : « Le royaume des cieux est semblable... »

Quel est le roi qui daigne inviter ses sujets au mariage de son Fils ? et quelle alliance est sur le point d'être conclue par celui-ci ? Ce roi figure Dieu le Père, le « *Rex regum, Dominus dominantium*, » comme l'appellent nos saints Livres ; son Fils, c'est le Christ contractant une union intime avec l'Eglise, union représentée plus d'une fois dans le nouveau Testament sous les traits d'un mariage mystique <sup>1</sup>. C'est en l'honneur de ce ma-

riage sublimé que le Psalmiste composa le glorieux épithalame : « *Eructavit cor meum verbum bonum, etc.* » (Ps. XLIV).

Le père de famille envoyait ses serviteurs appeler les invités aux noces et ils ne voulurent pas venir. Nous avons déjà signalé ailleurs la coutume orientale qui consiste à lancer, au moins dans les grandes occasions, plusieurs invitations consécutives. La dernière a lieu au moment même du festin, sous une forme très pressante : « Venez, car le repas est prêt ! » crient les serviteurs de l'amphytrion dans les villes syriennes à la porte des invités.

Ces serviteurs chargés d'appeler les invités représentent, d'après le contexte de la parabole, les prophètes, spécialement le dernier d'entre eux, saint Jean-Baptiste, et les disciples mêmes de Jésus qui avaient fait retentir aux oreilles des Juifs, les premiers invités, l'appel qui les conviait au festin.

« Et ils ne voulurent pas venir. Alors le père de famille envoya d'autres messagers disant : Dites aux invités : Voilà que j'ai préparé mon festin, mes bœufs et les animaux engraisés sont tués, tout est prêt ; venez aux noces. » Le roi n'a rien ménagé, car il veut que le repas soit digne de lui et de son fils. Admirons ici la bonté de Dieu qui, malgré l'endurcissement criminel opposé par les hommes à l'effusion de ses grâces, essaie de les toucher par de nouveaux appels. On reconnaît bien celui qui, dans les Ecritures, daigne s'appeler « *miserator et misericors, longanimis et multum misericors.* » (Ps., CII, 8).

Cette seconde série de serviteurs qui portent un appel plus pressant figure les missionnaires évangéliques se répandant à travers les rues de Jérusalem et par toute la Palestine, après la Passion du Sauveur, alors que Dieu pouvait dire en toute vérité par leur bouche : « Mon festin est prêt, la victime a été immolée ; accourez donc aux noces de mon Fils. »

Cet acte de condescendance est pourtant inutile. Les premiers invités persistent à s'abstenir de participer au banquet royal qui a été préparé tout exprès pour eux : triste image des Juifs qui refusèrent pour la plupart d'accepter l'invitation mille fois plus honorable que le Seigneur avait daigné leur adresser à maintes reprises. Sourds aux premiers messages des disciples, ils le furent davantage encore aux suivants.

La parabole partage en deux classes les invités récalcitrants. Les uns se montrent simplement indifférents. Celui-ci s'en va à sa maison de campagne, il veut jouir des choses qu'il possède déjà : c'est le type du propriétaire. Celui-là, à son commerce, il veut acquérir des richesses dont il pourra jouir à son tour : c'est le type du marchand

<sup>1</sup> Nuptiæ ipsæ figurant arctissimam Christi cum Ecclesia unionem, fide utriusque data et federali contractu obsignatam, ad faciendam spiritualem sobolem

quæ orbem repleat. Epulum nuptiale adumbrat tum beneficia gratiæ quæ Ecclesiæ Christi ad satietatem et hilaritatem exhibentur, tum lætitiæ et festivitatem quæ cum fructione bonorum gratiæ conjungitur. (Vitringa, in *Apol.*, XIX, 7).

<sup>2</sup> Evangile du 2<sup>e</sup> dim. après la Pentecôte, p. 376.



dont la fortune est encore à faire. Les préoccupations, les biens, les attaches terrestres captivent, détournent les invités de cette première catégorie.

Les autres prennent à l'égard des serviteurs, et partant du roi leur maître, une attitude tout à fait hostile : ils retiennent prisonniers ces hommes dont tout le crime consiste à avoir été pour eux les messagers d'une grande faveur.

Mais ils ne se bornent pas à cette première injustice. Jésus en mentionne deux autres de la plus haute gravité : ce sont d'abord des outrages, tels que coups, insultes, etc., et enfin la mort.

L'application de ces divers traits prophétiques est contenue tout entière au livre des Actes, où nous voyons les Apôtres d'abord arrêtés de vive force comme des malfaiteurs (Act., iv, 3; v, 18; viii, 3), puis affreusement maltraités (Act., v, 40; xiv, 5, 19; xvi, 23, etc.), et enfin massacrés cruellement. (Act., vii, 58; xii, 3).

A cette nouvelle, le roi laisse éclater sa colère. Jamais colère n'avait été plus légitime, car c'est le roi lui-même qui avait été l'offensé dans la personne de ses ambassadeurs, et ces sortes d'affronts réclament une prompte et terrible vengeance<sup>1</sup>; témoin dans notre histoire contemporaine le dey d'Alger et le coup d'éventail donné au ministre du roi de France!<sup>2</sup> Mais quelles proportions prend aussitôt l'injure, quand on se rappelle que le roi de la parabole n'est autre que Dieu lui-même! Aussi comment les coupables pourront-ils résister à sa fureur? Il lance contre eux ses armées, c'est-à-dire, selon saint Grégoire (Hom. xxxviii in *Evang.*), les anges ministres ordinaires de ses volontés; plus probablement les légions de Rome (S. Irénée, *Contra Hær.*, iv, 36) chargées comme autrefois les phalanges assyriennes (Is., x, 5; xiii, 5; Jérém., xxv, 5, etc.) d'exécuter ses décrets de vengeance. Il les fait périr tous, *perdidit*, « il brûle leur ville. » Allusion frappante à la ruine de Jérusalem. On a remarqué depuis longtemps que Jésus-Christ dit ici « *civitatem eorum*, » bien que la ville appartint au roi et fut sa résidence. Mais il l'a répudiée, il a cessé de la regarder comme sienne; c'est en sa qualité de ville étrangère, ennemie même, qu'il la traite sans pitié.

Après avoir prophétisé plus haut (versets 5 et 6) la brutale conduite des Juifs envers ses apôtres, le divin Maître prédit ici avec la plus grande précision les châtements qu'ils s'attireront par là-même. Plusieurs de ses interlocuteurs furent peut-être écrasés et brûlés vifs sous les débris fumants du temple, auprès duquel cette prophétie épouvantable était prononcée.

<sup>1</sup> A la mort du roi des Ammonites, David envoie à son fils Hanon des ambassadeurs pour lui porter ses compliments de condoléance. Celui-ci accable d'outrages les messagers. A cette nouvelle, David déclare la guerre au prince et lui inflige plusieurs défaites. (II Rois, x).

<sup>2</sup> Le dey ayant frappé de son éventail au visage le consul français à Alger, M. Deval, la marine française, sous les ordres du vice-amiral Duperré, bloqua Alger le 12 juin 1827; une armée d'expédition commandée par le lieutenant général Bourmont aborda le 14 juin 1830 à Sidi-Ferruch, et le dey d'Alger capitula le 5 juillet. Il eut la vie sauve, mais dut abandonner ses Etats.

2<sup>o</sup> C'est aux fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, en souvenir de leurs pères, que le Seigneur offre la première place à son divin banquet; c'est aux brebis perdues de la maison d'Israël que sont d'abord envoyés les apôtres. « Ineffables égards! s'écrie saint Jean Chrysostome. Le Christ appelle les Juifs avant la croix; il persévère après son immolation et continue à les appeler. Lorsqu'il devait, ce semble, les accabler du plus dur châtement, il les invite à son alliance et les comble d'honneurs. C'est aux Juifs d'Antioche de Pisidie que saint Paul prêche en premier lieu la parole de Dieu. (Act., xiii, 16). Les Apôtres suivent constamment la même règle. Mais ceux qui ont massacré les prophètes et qui l'ont tué lui-même, sollicités par un tel époux, conviés à un tel festin par leur propre victime, n'en tiennent nul compte et font une opposition perfide à la célébration des noces du Fils de Dieu. Bientôt ces pontifes, ces scribes, ces pharisiens hypocrites poursuivront et tueront les Apôtres à leur tour. »

Mais la fête des noces se célébrera quand même; l'abstention des Juifs et leur incrédulité n'empêcheront pas le divin fiancé d'épouser son Eglise. Bien plus, le mariage aura toute la solennité qu'on s'était proposé de lui donner, les hôtes seuls seront transformés. Les Juifs ont montré surabondamment, par leur manière d'agir envers Notre-Seigneur Jésus-Christ et envers ses apôtres, qu'ils ne méritaient point de participer au salut messianique. *Qui invitati fuerant, non fuerunt digni*. S'ils sont perdus, c'est par leur propre faute. Comme les premiers invités avaient des titres qui leur donnaient le droit d'assister au festin nuptial, le roi prend acte de leur indignité; ils ne pourront nullement se plaindre et rejeter la faute sur lui.

Dieu donne des ordres pour une nouvelle invitation. « Allez, dit-il à ses serviteurs, quittez la ville maudite qui a méconnu le temps de sa visite, sortez dans les carrefours, parcourez toutes les routes, cherchez dans les champs de la Gentilité, et appelez aux noces tous ceux que vous rencontrerez. » Le peuple nouveau va être substitué à l'ancien dans l'alliance divine. « Puisque vous vous jugez indignes (de la parole de Dieu), disait saint Paul aux Juifs d'Antioche de Pisidie, voici que nous allons nous adresser aux Gentils. » (Act., xiii, 46).

Les serviteurs exécutent à la lettre les prescriptions de leur Maître. C'est ainsi que le diacre Philippe se rendit en Samarie pour y annoncer l'Evangile (Act., viii, 5) et que saint Pierre consentit à baptiser le païen Corneille (Act., xiii, 42), que saint Paul évangélisa tout l'univers romain, annonçant la pénitence et le salut à tous ceux qui voudraient en profiter. Et de toutes parts, en effet, on se convertit au christianisme; on accourt à la salle du festin nuptial qui se trouve bientôt remplie de convives. Le refus des Juifs n'a donc pas empêché les noces, d'autres invités ont pris leur place, et voilà tout.

Que de grâces Dieu nous avait destinées que

notre indifférence a fait passer en de meilleures mains ! Hélas ! combien peut-être se sont enrichis à mes dépens et qui, un jour, occuperont une place qui m'était destinée !

Craignons de voir s'échapper de nos mains et de passer à d'autres les biens précieux que nous possédons encore. Conservons-les dans l'humilité, nous rappelant que Dieu retire ses dons à ceux qui négligent d'en user.

## II. — *Le festin.* 3

Quand chacun a pris sa place, à l'orientale, sur les lits rangés autour des tables (*discumbentes*), le roi entre dans la salle pour faire honneur à ses hôtes, *ut videret*. Il ne vient pas dîner avec eux, mais à la façon des grands personnages qui font une invitation considérable parmi leurs vassaux, il veut seulement les saluer, voir si on prend soin d'eux, si tout se passe convenablement. Tout à coup il s'aperçoit qu'un des convives a violé une des règles les plus essentielles de la bienséance : il est venu au palais, il assiste au festin couvert de ses vêtements ordinaires, sans s'être paré de la robe nuptiale.

Pour bien comprendre la faute et la punition de ce convive, nous avons à préciser soit au propre, soit au figuré, la nature de cet habit qui était indispensable dans la circonstance présente. Une robe nuptiale, c'est assurément un vêtement de fête, une parure distinguée, digne en un mot d'une cérémonie aussi solennelle que l'a toujours été la célébration d'un mariage.

De nos jours, une salle de festin dans laquelle on ferait entrer sur-le-champ des pauvres, des mendiants, des inconnus rassemblés à la hâte et tels qu'ils se seraient trouvés sur le chemin, présenterait plus d'un convive qui n'aurait pas la robe nuptiale. Ici la parabole fait allusion à des mœurs qui ne sont pas les nôtres.

En Orient, quand une personne de distinction fait des invitations pour un repas solennel, elle ne manque pas d'envoyer à tous les futurs convives une robe ou caftan de gala dont ils devront se couvrir quand ils viendront prendre part au festin. « On ne saurait croire, dit Chardin <sup>1</sup>, la dépense que fait le roi de Perse pour ces présents-là. Le nombre des habits qu'il donne est infini. On en tient toujours ses garde-robes pleines. On les tient dans les magasins séparés par assortiments. »

Fût-on le plus pauvre des hommes, on n'avait donc aucun motif à alléguer pour se dispenser de paraître à la fête avec un vêtement convenable, puisque l'amphytrion en avait fait à l'avance les frais. Plusieurs exégètes ont prétendu, il est vrai, que cette coutume peut bien n'être que d'introduction relativement récente et qu'elle n'est d'ailleurs pas nécessaire pour l'interprétation de la parabole. Nous répondrons qu'on en trouve plusieurs indices très anciens dans la Bible (cf. Gen., XLV, 22; Judges, XIV, 12), et qu'elle est supposée d'une manière tacite par le récit du Sauveur, au-

quel elle communique une vie et une force nouvelles. Grâce à elle, en effet, on est plus à même de comprendre pourquoi le roi est si vivement offensé, pourquoi le coupable est dans l'incapacité absolue de se disculper, pourquoi il est si gravement puni.

Au figuré, que représente cette robe nuptiale ? Plusieurs saints docteurs l'ont regardée comme un emblème de la foi. Mais ils affirment pour la plupart, et les exégètes catholiques affirment à leur suite que la robe nuptiale figure la sainte charité avec la sainteté produite par elle dans l'âme. Telle est bien la véritable interprétation ; car eussions-nous la foi, si nous manquons d'amour, si nous ne sommes pas ornés de bonnes œuvres, il nous sera impossible d'être admis dans le royaume glorieux que représente ici la salle du festin. Déjà Isaïe parlait dans le même sens des vêtements du salut dont le Messie était recouvert. (LXI, 10).

Cet homme ne peut se cacher aux yeux du roi. S'adressant au convive qui était venu au banquet sans déposer ses haillons, le roi lui dit : « Mon ami, comment êtes-vous entré ici, n'ayant pas la robe nuptiale ? » — « *Mon ami.* » Ce terme peut devenir, selon les circonstances, une appellation de tendresse ou de simple indifférence. On appelle souvent « mon ami » des inférieurs que l'on connaît à peine et auxquels on ne sait pas quel autre titre l'on pourrait donner.

« Comment êtes-vous entré ici n'ayant pas la robe nuptiale ? » C'est un étonnement mêlé de colère : « Comment avez-vous osé vous permettre une telle infraction aux règles des convenances ? » Les anciens considéraient ce sans-gêne comme une grossière injure. Cicéron reprochait à Vatinius comme une faute impardonnable le fait d'être venu en costume de deuil à un repas solennel donné par Quintus Arrius. C'était là, dit le grand orateur, un outrage public pour l'hôte et pour les autres convives. Chardin, le célèbre voyageur que nous avons cité, raconte qu'un grand-vizir fut mis à mort pour n'avoir pas voulu sur ce point se soumettre à l'étiquette.

Nous-mêmes, dans nos pays, nous regarderions comme une conduite irrespectueuse de ne point porter nos meilleurs habits à une fête qui nous serait donnée par un prince ; et si la coutume exigeait dans des occasions de ce genre une toilette uniforme pour tous, nous jugerions que ne point l'avoir serait une véritable offense.

Le malheureux qui avait négligé de se vêtir de la robe nuptiale avait donc insulté volontairement et gravement la noble hospitalité qui lui était offerte. Il ne peut alléguer aucune excuse pour se défendre. Aussi garde-t-il le silence quand le roi lui reproche sa faute : *At ille obmutuit*, et il confesse sa culpabilité par son silence même.

Voici le point de doctrine qui ressort de cette partie de la parabole. Pour être sauvé, il ne suffit pas d'avoir été appelé à la vraie religion, mais il faut encore en remplir les devoirs. Nous sommes chrétiens par le nom : mais le sommes-nous par la vie ? Nous avons été admis dans la salle du festin :

<sup>1</sup> *Voyage en Perse*, t. III, p. 230.



mais sommes-nous revêtus de la robe nuptiale? Nous avons la foi : mais possédons-nous la grâce sanctifiante et le précieux trésor de l'amitié de Dieu qui seul peut nous rendre agréable à ses yeux? Et que deviendrons-nous, si nous avons le malheur d'en être privés? Le malheureux invité de la parabole demeura muet quand le roi lui adressa la parole. Ainsi, nous n'aurions rien à répondre aux justes reproches que nous adresserait le Seigneur si nous paraissions devant Lui avec une âme souillée par le péché. Examinons notre conscience et soyons nous-mêmes nos juges avant que le grand et immortel Roi du ciel ne vienne nous demander compte de notre vie. Autrement nous aurions à redouter de terribles châtements, ainsi que nous l'apprend la suite de la parabole.

« Alors le roi dit aux serviteurs : Liez-lui les mains et les pieds et jetez-le dans les ténèbres extérieures. » On commence par lier les mains et les pieds de ce malheureux : signe de l'impuissance où seront les pécheurs d'échapper aux châtements affreux que la divine justice tient pour eux en réserve. Il pourrait se défendre : quelques liens le rendent immobile, impuissant. On l'enlève ensuite et on le jette hors de la salle brillamment illuminée où il a pénétré comme un intrus. Alors, comme de nos jours, les grands repas avaient ordinairement lieu le soir et la salle du festin était splendidement éclairée; mais au dehors, dans la rue, régnaient les ténèbres les plus complètes. Ces ténèbres « extérieures » sont l'image de l'éternelle damnation<sup>1</sup>.

« Loin de la maison de Dieu où la lumière réside, où la vérité se manifeste, où Jésus-Christ luit éternellement, où les saints sont comme des astres, » que trouvera ce malheureux, « sinon les ténèbres d'un éternel cachot? »

Là il y aura des pleurs et des grincements de dents : symbole du désespoir, de la violente douleur auxquels seront en proie les malheureux qui n'auront pas mérité de participer aux noces éternelles de l'Agneau.

Jésus termine par cet oracle : « Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus. » Ces paroles nous mettent en présence du difficile problème du nombre des élus. Nous nous bornerons sur ce point délicat aux observations suivantes :

<sup>1</sup> Le petit nombre des élus n'est pas un dogme de foi. Il n'y a sur cette question aucune définition de l'Eglise. L'Eglise nous enseigne qu'il y a maintenant et qu'il y aura jusqu'à la fin des temps des réprouvés et des élus; mais quand il s'agit d'en déterminer le nombre, elle nous dit avec une touchante modestie, dans ses oraisons, que c'est le secret de Dieu : « *Deus cui soli cognitus est numerus electorum in superna felicitate locandus.* »

<sup>2</sup> L'opinion de ceux qui prétendent que le

nombre des réprouvés surpasse de beaucoup celui des élus est loin de s'appuyer sur des raisons convaincantes. Quant à l'autorité des Pères qu'ils invoquent, le P. Faber dit dans une de ses notes : « Un savant éminent, versé dans l'étude des Pères, m'écrit que telle n'est point en réalité leur opinion, surtout en ce qui regarde l'interprétation du texte de l'Ecriture dont on s'appuie communément dans la controverse<sup>1</sup>. » Des hommes graves et savants soutiennent au contraire que le plus grand nombre, au moins parmi les catholiques, sera sauvé. Citons entre autres : Suarez, Cornelius à Lapide, Bergier, saint François de Sales, Lacordaire, le P. Faber, Monsabré<sup>2</sup>.

<sup>3</sup> Quant au texte qui nous occupe, il est facile de montrer qu'on ne peut en tirer un argument décisif en faveur de l'opinion du petit nombre des élus. En effet, un auteur ayant écrit que ce mot : *les élus, les choisis*, ne peut pas recevoir d'autre sens que celui-ci : *les sauvés*, cet auteur a été condamné<sup>3</sup>. Mais supposé même que par ce mot : *les élus*, il faille entendre les prédestinés, que veut dire Notre-Seigneur? Est-ce que cette parole, au lieu de s'appliquer uniquement à ceux qui ont pris place à la table du festin, ne s'applique pas surtout à ceux qui ont refusé de venir s'y asseoir? Est-ce qu'elle ne désigne pas particulièrement les Juifs qui se sont montrés sourds à tous les appels de Dieu? Ce qui semble l'indiquer, c'est qu'il n'y a qu'un seul damné parmi les convives, c'est-à-dire parmi ceux qui ont embrassé le christianisme. Dans tous les cas, les commentateurs se partagent entre ces diverses interprétations, et par conséquent il n'est rien dans la mystérieuse sentence qui nous oblige à croire que le nombre des élus ne forme qu'un petit troupeau en regard de l'immense multitude des réprouvés.

Et maintenant il faut conclure. « Quand même, dit le P. de Grenade, il n'y aurait de tout le genre humain qu'un seul homme qui dût se damner et souffrir les tourments de l'enfer, chacun doit trembler pour soi, à la pensée qu'il est menacé d'un pareil malheur. Lorsque le Sauveur, souplant avec ses disciples, dit « que l'un d'eux le devait vendre à ses ennemis, » ils furent tous saisis d'appréhension, encore qu'ils eussent leurs consciences nettes et qu'elles rendissent témoignage de leur innocence, parce que, lorsqu'un mal est si grand, quoiqu'il touche peu de personnes, nul ne laisse d'être en crainte pour la part qu'il peut y avoir<sup>4</sup>. » Mettons donc tout en œuvre pour assurer notre salut. Nous avons été appelés : comprenons les responsabilités et les obligations essentielles de notre vocation, et vivons de manière à être du nombre des élus.

<sup>1</sup> *Le Créateur et la créature*, liv. III, chap. II : Le grand nombre des croyants.

<sup>2</sup> Monsabré, *Carême* de 1889, conférence sur le nombre des élus.

<sup>3</sup> Voir *Tesori di confidenza in Dio*, p. 317, Rome, imprimerie de la Propagande.

<sup>4</sup> *Guide des pécheurs*, ch. xxvi.

<sup>1</sup> *Exteriores tenebrae erunt, quia tunc peccatores penitus erunt extra Deum...*, *secludentur penitus a luce Dei*. (Pierre Lombard, IV, art. 50).

<sup>2</sup> Bossuet, *Médit. sur l'Evang.*, Préparation à la dernière semaine du Sauveur, xxxiv<sup>e</sup> jour.

## RÉFLEXIONS SUR DES PAROLES DU PROPRE DES MESSES DU DIMANCHE

### XLVI

DIX-HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

**I. Seigneur, donnez la paix.** — Combien nous serions heureux si Dieu exauçait notre prière ! La paix est une grande vertu, et sa puissance est telle que l'Apôtre en fait mention dans toutes ses lettres : *Je vous souhaite la paix*, disait-il, *de la part de Dieu Notre-Seigneur Jésus-Christ*. C'est bien Jésus-Christ qui, le premier, nous a donné cette forme de salut, lorsqu'après sa résurrection, apparaissant à ses apôtres, il leur dit : *La paix soit avec vous*. (Jean, xx, 20). Il l'a laissée, en qualité de testament, à son Eglise, comme étant le souverain bien sans lequel personne ne devait vivre. D'autre part, le Père céleste a tellement disposé les éléments, les planètes et les autres créatures insensibles qu'elles sont unies par des liens de paix. Egalement, il a tellement constitué les glorieuses armées des anges, qu'après la chute des uns, c'est-à-dire des mauvais, il n'y eut entre eux nulle division, mais au contraire une paix pleine et complète. Aussi l'Eglise voudrait-elle voir cette paix régner toujours parmi ses enfants, et c'est dans ce but qu'elle nous invite à adresser à Dieu nos prières, non pas seulement en cette circonstance, mais encore chaque jour de notre vie. Il est ordonné au prêtre, lorsqu'il offre le saint sacrifice, de demander la paix tant pour lui-même que pour tout le peuple chrétien : *Agneau de Dieu, dit-il, vous qui effacez les péchés du monde, donnez-nous la paix* ; puis il ajoute : *O Seigneur, ô Jésus-Christ, vous qui avez dit à vos apôtres : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix, » ne considérez point mes péchés, mais voyez la foi de votre Eglise. Daignez selon votre volonté la pacifier et la faire vivre dans la paix la plus complète*. (Canon de la messe). Et quand le soir est venu, à l'heure où nous allons prendre notre repos, notre dernière prière a encore pour but de demander la paix : *Sauvez-nous, Seigneur, disons-nous, nous qui veillons ; gardez-nous pendant que nous dormirons, afin que nous veillions avec Jésus-Christ et que nous reposions en paix*. (Ant. des Complies). Vous le voyez, c'est la paix qui est demandée et le matin et le soir de chaque jour pour tout le peuple chrétien.

Mais d'où vient notre insistance à demander la paix ? En voici la raison : c'est que la paix avec Dieu, avec Jésus-Christ, est le but et la fin de toute la vie chrétienne. Le temps aura une fin, la paix n'en aura pas, ou du moins elle sera elle-même la fin de toutes nos pieuses intentions et de toutes nos bonnes actions. C'est pour arriver à cette paix que notre âme est vivifiée par ses sacrements ; c'est pour elle que nous sommes instruits à l'école de ses œuvres admirables et de ses divins enseignements ; c'est pour elle que nous recevons le pré-

cieux gage de son Esprit ; c'est pour elle que nous croyons et que nous espérons en lui, et que nous sommes embrasés de l'amour que lui seul peut allumer dans nos cœurs ; c'est enfin la paix qui nous console dans nos peines, qui nous délivre de tous nos maux, et qui nous fait supporter courageusement toutes les persécutions, dans l'espérance de régner un jour avec elle affranchis à jamais de toute tribulation. Il en est tellement ainsi que Jésus-Christ n'est venu en ce monde que pour la rétablir entre Dieu et l'homme, que le péché avait divisés. C'est le but qu'il a poursuivi dans le cours de sa vie temporelle par ses mystères, ses miracles, ses enseignements, et c'est avec raison que saint Paul nous dit : *Tout vient de Dieu, qui nous a réconciliés à lui par le Christ* (II Cor., v, 18), c'est-à-dire Dieu le Père nous a donné la paix par Jésus-Christ, Verbe fait chair, car nous étions devenus ses ennemis par le péché, et c'est Jésus-Christ qui a fait disparaître cette inimitié, en offrant ses satisfactions, et ainsi il a fait la paix. *Il a plu au Père que toute plénitude habitât en Jésus-Christ, et par Jésus-Christ de se réconcilier toutes choses, pacifiant par le sang de sa croix soit ce qui est sur la terre, soit ce qui est dans les cieux*. (Colos., i, 19-20). Et c'est cette paix qui peut chasser les flots des mauvaises pensées, conserver intact l'esprit agité et purifier la conscience de ses péchés. Recherchons-la et embrassons-la, car le chrétien qui ne la possède point pose son pied sur un terrain glissant, dirige son navire droit au milieu de la tempête, se jette au sein des flots, et il n'ensemeince que sur le sable. Ayez la paix, et il ne vous manquera aucun des dons spirituels que l'Apôtre nous souhaite dans l'épître de ce jour ; mais ne vous contentez pas de l'avoir sur vos lèvres, ce ne serait pas suffisant : il faut qu'elle soit gravée dans vos cœurs et qu'elle se manifeste extérieurement dans vos œuvres. (S. Aug., *Ad Fratr. in Erem.*, Sermon II).

**II. A ceux qui vous attendent.** — Tels sont ceux pour lesquels nous demandons la paix dans nos prières ; et ici nous remplissons un devoir de charité qui est agréable à Dieu. Saint Jacques nous dit : *Priez les uns pour les autres, afin que vous soyez sauvés*. (Jac., v, 16). N'est-il pas évident que nous devons désirer le bien pour nos frères en vertu du précepte qui nous ordonne d'aimer le prochain comme nous-mêmes ? Or la paix étant un bien, et un grand bien, nous sommes obligés par le devoir de la charité de la demander à Dieu pour ceux qui l'ont perdue, et plus particulièrement pour ceux qui l'attendent ; et notre prière est d'autant plus agréable à Dieu qu'elle est d'autant moins inspirée par un motif personnel. Voici un principe qui est admis par tous les théologiens : la nécessité nous force de prier pour nous-mêmes, et la charité nous invite à prier pour les autres ; mais la prière la plus agréable à Dieu, ce n'est pas celle que la nécessité lui adresse, mais celle que lui présente la charité. Voyons, ne vous est-il jamais arrivé d'être les témoins d'une grande infortune ? Alors, oubliant vos propres



peines, vous vous êtes pris de pitié pour votre prochain, et vous auriez désiré le soulager. Eh bien ! voyez toutes ces âmes chrétiennes qui ont perdu la paix avec Dieu, qui cherchent à la retrouver ou qui ne se mettent point en souci de la retrouver ; et vous qui en connaissez les douceurs, quoique vous soyez parfois dans le trouble et l'agitation, croyez-vous n'avoir pas à prier pour toutes ces pauvres âmes ? Ah ! combien sont nombreuses les âmes qui devraient nous dire comme saint Paul disait aux fidèles de Rome : *Je vous conjure par Notre-Seigneur Jésus-Christ et par la charité du Saint-Esprit, de m'aider par les prières que vous ferez à Dieu pour moi.* (Rom., xv, 30). Quel exemple à imiter ! L'Apôtre demande les suffrages des petits, parce que les petits deviennent grands par l'union, et les supplications de plusieurs cœurs ne peuvent être rejetées quand leur objet est légitime. C'est pourquoi demandons la paix à Dieu pour tous ceux qui en ont besoin. De plus, c'est en leur nom que l'Eglise nous invite à prier : comment pourrions-nous refuser à une mère de prier pour ses enfants ? (S. Chrys., *In Matth.*, Hom. xiv ; Saint Thomas, *Sum. Th.*, 2<sup>a</sup> 2<sup>ae</sup>, q. LXXXIII, art. 7).

D'ailleurs nous pouvons prendre ici des leçons que des hommes, inspirés par un sentiment de solidarité commune, nous donnent assez souvent dans le commerce de la vie. Voyez les hommes de mer : quand ils sont témoins d'un naufrage, ils déploient aussitôt la voile et se portent avec ardeur au secours de leurs compagnons pour les arracher à la fureur des flots. Or, si les hommes se prêtent une telle assistance par cela seul qu'ils exercent le même état, que ne doivent pas faire pour s'entraider ceux qui participent à la même nature ? Le naufrage est ici plus désastreux. Le chrétien a perdu la paix avec Dieu par le péché mortel, ou bien il l'a perdue avec le prochain, ou enfin il l'a perdue avec lui-même par des troubles et des agitations plus ou moins coupables, par des colères intérieures et des convoitises qu'il n'a point dominées. C'est toujours le naufrage. Or, nous chrétiens, nous n'aurions pas la charité d'aller au secours de ceux de nos frères en danger de mort éternelle, qui vivent dans l'inimitié de leur Dieu, alors que des hommes exposent leur vie pour sauver leurs semblables d'une mort temporelle ? — Mais qu'avons-nous besoin d'en appeler à des exemples profanes pour nous exciter à prier en faveur de ceux qui attendent la paix, lorsque l'évangile de ce jour nous présente des modèles dignes de notre imitation ! Jésus va dans la ville de Capharnaüm, et voici que quelques-uns placèrent sur son passage un paralytique gisant sur un lit. Or Jésus, voyant leur foi, dit à ce paralytique : *Mon fils, aie confiance, tes péchés te sont remis.* Et, guérissant ensuite la paralysie de ce malade, Jésus lui dit aussi : *Lève-toi, prends ton lit et retourne en ta maison. Et il se leva et s'en alla.* (Matth., ix, 1-7). Et nous aussi plaçons dans nos prières toutes ces âmes paralysées qui sont tourmentées par le péché et qui par là-même

ne possèdent plus la paix. Présentons-les à Jésus-Christ pour les guérir et disons-lui : *Seigneur, donnez la paix à tous ceux qui vous attendent.* (S. Chrys., *In Matth.*, Hom. xv).

**III. Afin que vos prophètes soient trouvés fidèles.** — Dans l'Ancien Testament, Dieu instruisait son peuple par le ministère des prophètes, qui avaient mission d'annoncer des bienfaits ou des châtements, et qui devaient d'autre part préparer les voies à l'accomplissement des promesses divines ; c'est à ces divers points de vue que se plaçait saint Paul, lorsqu'il écrivait aux Hébreux : *Dieu a parlé autrefois à nos pères par les prophètes.* (Hébr., i, 1). Si le peuple juif croyait à la venue du Messie, c'est parce que les prophètes lui avaient dit : *Il viendra, le Désiré de toutes les nations, et je remplirai votre maison de gloire, dit le Seigneur des armées.* (Agg., ii, 8). Parlant par la bouche d'un autre prophète, le Seigneur leur dit encore : *Voici que moi j'envoie mon ange, et il préparera la voie devant ma face. Et aussitôt viendra dans son temple le dominateur que vous cherchez et l'ange de l'alliance que vous désirez. Voici qu'il vient.* (Mal., iii, 1). Enfin le Seigneur annonçant la mission que remplirait le Messie disait par Zacharie : *Exultez, fille de Sion, jubilez, fille de Jérusalem ! Voici que votre roi viendra à vous, Juste et Sauveur. Il publiera la paix aux nations.* (Zach., x, 9-10). Aussi tout le peuple juif, confiant en la parole du Seigneur que les prophètes lui avaient fait entendre, disait : *Seigneur, donnez la paix à ceux qui vous attendent.* C'est pourquoi les prophètes étaient leurs maîtres dans la foi au Messie qui devait venir ; et le fondement de leur espérance, c'était de voir bientôt se réaliser les promesses qu'ils avaient faites au nom du Seigneur ; car les promesses divines, les prophètes les avaient semées au sein du peuple juif dans le cours des siècles, et chaque génération, croyant à la vérité qui leur avait été transmise comme un héritage, espérait en recueillir les fruits.

C'est à cette espérance que la vierge Marie faisait allusion, lorsqu'elle disait dans son cantique : *Le Seigneur, se souvenant de sa miséricorde, a pris sous sa sauvegarde Israël son serviteur, comme il l'avait promis à nos pères, à Abraham et à sa postérité pour toujours.* (Luc, i, 54). Car Marie, en recevant la visite de l'ange, reconnut aussitôt combien les prophètes avaient été véridiques dans leurs paroles. Zacharie, à la naissance de Jean-Baptiste, montra de même qu'il avait vécu dans l'espérance de voir se réaliser les promesses que les prophètes avaient annoncées, et il dit : *Le Dieu d'Israël a suscité une corne de salut dans la maison de son serviteur David, comme il a promis par la bouche de ses saints prophètes, qui ont été dès les temps les plus anciens, pour diriger nos pieds dans une voie de paix.* (Ib., 69, 70, 79). Et cette espérance dans les promesses que les prophètes avaient faites que nous constatons en Zacharie, était aussi l'espé-

rance de tous les justes de l'Ancien Testament. Aussi lorsque Jésus-Christ naquit à Bethléem, les anges chantèrent : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté.* (Ib., II, 14). Il en était tellement ainsi que le saint vieillard Siméon, quand il eut pris l'enfant Jésus entre ses bras, rempli de joie, dit à Dieu : *Maintenant, Seigneur, laissez selon votre parole votre serviteur s'en aller en paix,* (Ib., 29). Et cette parole du Seigneur n'était autre que celle qui lui était arrivée par la bouche des prophètes, dont la véracité s'affirmait d'une manière si étonnante.

Voilà donc tout un peuple, de nombreuses générations de justes qui, durant des siècles, ont vécu dans l'espérance de voir le Messie, et qui pour demander à Dieu la réalisation de cette espérance, en ont appelé au témoignage de leurs prophètes : n'est-ce pas pour nous tous une grande leçon de foi et d'espérance ? Les Juifs croyaient à la parole des prophètes : et nous, nous devons croire à la parole de Jésus-Christ qui nous a prêché la paix et qui nous l'a méritée par son sacrifice de la croix. Les Juifs espéraient voir l'accomplissement des promesses divines que les prophètes leur avaient faites : et nous, nous n'avons qu'à ouvrir nos âmes pour recevoir la paix que Jésus-Christ nous a apportée, car il nous a dit : *Je vous donne la paix, je vous laisse ma paix.* (Jean, XIV, 27). C'est pourquoi nous n'avons pas besoin de lui dire comme les Juifs : « Donnez-nous la paix que vos prophètes nous ont annoncée, » mais : « Donnez-nous la paix que vous nous avez laissée en montant au ciel, comme un gage de cette paix éternelle que vous nous avez promise. Commencez dès maintenant à réaliser nos espérances en nous rendant participants de votre paix. Venez donc, ô Jésus, nous dire comme vous avez dit à vos apôtres : *Paix à vous.* (Jean, XX, 20). Et nous avons la ferme confiance que vous nous exauçerez, car ce n'est pas un homme, ni un prophète, ni un ange qui nous a dit : *Demandez, et il vous sera donné* (Luc, XI, 9), c'est vous-même. »

**IV. Je me suis réjoui des paroles qui m'ont été dites : Nous irons dans la maison du Seigneur.** — Quelles sont ces paroles et cette maison du Seigneur ? Ecoutez. Un jour, séduit par le péché, vous êtes sorti de Jérusalem, la cité de la paix, pour descendre vers Jéricho, la cité du trouble et de l'agitation. Or, voici que sur la route des voleurs vous ont assailli, dépouillé de tous vos biens et laissé à demi-mort. Ainsi, étendu sur le chemin, couvert de plaies et ne recevant aucun secours, vous étiez destiné à une mort éternelle ; mais Jésus, notre bon Samaritain, en vous voyant, a été touché de compassion ; il vous a parlé comme un frère parle à son frère, comme Joseph le fils de Jacob avait parlé à ses frères ; il a bandé vos plaies en y versant de l'huile et du vin, c'est-à-dire les grâces qui nous viennent de sa passion, de ses sacrements ; il vous a placé sur sa monture, c'est-à-dire en prenant lui-même votre infirmité, pour souffrir à votre place et expier vos

péchés, de manière à avoir la foi en lui et à devenir ses membres par le baptême ; il vous a conduit dans une hôtellerie, c'est-à-dire dans son Eglise, la vraie maison du Seigneur sur la terre ; il vous a enfin remis entre les mains des Apôtres qui ont prononcé sur vous la parole de réconciliation, car Jésus-Christ leur avait dit : *Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis.* (Jean, XX, 23). Ainsi délivré de vos péchés, vous avez retrouvé la paix, et depuis ce jour vous n'entendez que des paroles qui vous réjouissent, vous habitez de nouveau Jérusalem, la cité de la paix.

Quelles sont encore ces paroles et cette maison du Seigneur ? Ecoutez. Vous alliez par le chemin de la vie, et comme on vous avait parlé de Jésus-Christ, vous cherchiez à le voir ; mais vous en étiez empêché par vos péchés, par votre foi encore bien faiblée et par votre attachement aux choses du monde. En sorte que votre âme ne possédait pas la paix, étant partagée entre le désir de connaître votre Sauveur et les obstacles qui la retenaient captive. Enfin, obéissant à une bonne invitation, vous vous élevez au-dessus des choses d'ici-bas, et Jésus a voulu seconder votre espérance, et vous a dit : *Descendez vite, parce qu'aujourd'hui il faut que je demeure dans votre maison.* (Luc, XIX, 5). Quelle bonne parole ! En voici une autre qui marque combien est grande la paix que vous avez reçue : *Aujourd'hui cette maison a reçu le salut.* (Ib., 9). Ames chrétiennes, vous étiez sorties de vous-mêmes pour vous donner au monde, au péché. Or Jésus vous a appelées à rentrer en vous-mêmes et, par sa grâce, vous avez retrouvé votre maison vide de tout ce qui la souillait, et alors Jésus s'est invité lui-même à venir y demeurer, car il a dit : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure en lui.* (Jean, XIV, 23). Ne sont-ce point là de bonnes paroles qui vous réjouissent ? N'êtes-vous pas la maison du Seigneur, selon cette parole de saint Paul : *Ne savez-vous pas que l'Esprit de Dieu habite en vous ?* (I Cor., III, 16). Vous avez donc en vous le Dieu de toute paix et de toute consolation.

Quelles sont enfin ces paroles et cette maison du Seigneur ? Il viendra pour vous un jour où vous aurez à quitter ce monde pour aller habiter votre maison de l'éternité. On vous annoncera que l'heure de mettre ordre à vos affaires a sonné, et alors quelles angoisses, quelles craintes tourmenteront votre âme ! Ah ! combien vous aurez besoin à ce moment redoutable d'être en paix avec Dieu, avec le prochain, avec vous-même ! D'autre part, quelles souffrances briseront votre corps pour amener la séparation d'avec votre âme ! Il vous faudra prier et vous tourner vers Jésus-Christ pour lui demander son secours et sa protection. Vous n'aurez plus à recevoir une paix toute spirituelle, mais à obtenir une paix éternelle. C'est celle dont il jouit lui-même dans le ciel, car il a prié pour vous, disant : *Mon Père, je veux que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés soient aussi*



avec moi, afin qu'ils voient la gloire que vous m'avez donnée. (Jean, xvii, 24). Souvenez-vous donc, à votre dernière heure, de cette bonne parole, et quelle que soit votre condition, redites-lui la demande que lui adressa le bon larron sur la croix, disant : *Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez arrivé dans votre royaume*. Et Jésus puisse-t-il vous répondre comme au bon larron : *Aujourd'hui, vous serez avec moi dans le paradis* ! (Luc, xxiii, 42-43). Alors, vous pourrez chanter en toute vérité : *Je me suis réjoui des paroles qui m'ont été dites : Nous irons dans la maison du Seigneur*. Et la paix que vous avez demandée au Seigneur, vous la posséderez éternellement. Aussi nous vous redisons la parole qui termine l'épître de ce jour : *Je rends grâce à mon Dieu pour vous sans cesse, qui attendez la manifestation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vous affermira même jusqu'à la fin, pour que vous soyez sans reproche au jour de l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. (I Cor., i, 4, 7-8).

#### XLVII

DIX-NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

**I. Je suis le salut du peuple, dit le Seigneur.** — Remarquez tout d'abord que les paroles qui composent l'introït de ce jour ne sont pas empruntées à nos saints Livres. Autrefois les prophètes, en s'adressant au peuple juif, commençaient toujours par s'exprimer en ces termes : *Hæc dicit Dominus*, ou : *Dicit Dominus*. Ils voulaient ainsi marquer qu'ils redisaient ce que Dieu leur avait déjà dit au-dedans d'eux-mêmes pour le transmettre aux enfants d'Israël. Il en est de même de l'Eglise qui aujourd'hui se sert de cette formule *Dicit Dominus* pour nous parler au nom du Seigneur. N'est-elle pas inspirée pour nous instruire et nous conduire dans les voies du salut ? C'est bien à elle que Jésus-Christ a dit en s'adressant à ses apôtres : *Qui vous écoute, m'écoute ; et qui vous méprise, me méprise ; mais qui me méprise, méprise Celui qui m'a envoyé*. (Luc, x, 16). L'Eglise, il est vrai, nous parle toujours au nom du Seigneur, mais si aujourd'hui elle emploie cette expression *Dicit Dominus*, c'est qu'elle veut attirer davantage notre attention sur cette vérité ou nous montrer toute l'importance de cette déclaration que le Seigneur est le salut du peuple. De même que David, inspiré par l'Esprit-Saint, alors qu'il composait un cantique, disait : *Ma langue est comme le roseau du scribe qui écrit rapidement* (Ps., xlv, 2) ; ainsi l'Eglise peut-elle s'exprimer en ces termes : « Ma langue vous redit les paroles que le Seigneur m'a fait entendre, disant : *Je suis le salut du peuple*, car il m'a donné la mission de vous l'annoncer de sa part. » C'est donc le Seigneur qui nous parle par la voix de son Eglise.

Mais ces paroles que nous ne trouvons pas dans nos saints Livres s'y trouvent néanmoins quant

au sens et quant à d'autres expressions équivalentes. Voici Isaïe qui parle : *Voici ce que dit le Seigneur qui t'a créé, ô Jacob, et qui t'a formé, ô Israël : C'est moi qui suis le Seigneur ; et il n'y a pas, hors moi, de Sauveur. C'est moi qui t'ai appelé et qui t'ai sauvé*. (Is., xliii, 1, 11). Osée ne s'exprime point autrement en s'adressant au peuple juif : *Moi, je suis le Seigneur ton Dieu depuis que je t'ai retiré de la terre d'Egypte ; tu ne connaîtras pas de Dieu hors de moi, et il n'est de Sauveur que moi*. (Os., xiii, 4). Ecoutez encore les prophètes nous dire de la part du Seigneur qu'il nous donnera lui-même le salut. C'est le Seigneur qui dit par la bouche d'Isaïe : *Mon salut ne tardera pas. J'établirai le salut dans Sion, et ma gloire dans Israël*. (Is., xli, 13). Aussi lorsque Dieu se prépare à accomplir le salut de son peuple, il envoie son ange dire à Joseph, l'époux de la Vierge Marie : *Tu donneras le nom de Jésus au Fils que Marie enfantera, car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés*. (Matth., i, 21). Bien plus, lors de la naissance de Jésus-Christ, Fils de Dieu, Verbe fait chair, l'ange, ayant à l'annoncer, dit aux bergers de Bethléem : *Je vous apporte la bonne nouvelle d'une grande joie pour tout le peuple : il vous est né un Sauveur, qui est le Christ Seigneur*. (Luc, ii, 11). C'est par lui que nous avons reçu, nous les Gentils, le salut qui s'est manifesté dans le pays de Judée, car saint Pierre nous dit en parlant de Jésus-Christ : *Il n'y a de salut en aucun autre, car nul autre nom n'a été donné sous le ciel aux hommes, par lequel nous devions être sauvés*. (Act., iv, 12). L'Eglise a donc raison de nous dire de la part de Dieu qu'il est notre salut.

Nous pouvons encore admettre qu'ici l'Eglise nous redit la parole que Dieu nous a dite lorsque nous l'avons prié en lui disant : *Seigneur, fermez le passage à ceux qui me poursuivent, et dites à mon âme : Je suis ton salut*. (Ps., xxxiv, 3). Or, nous qui dormions, qui préférions attendre du secours des hommes, qui désirions obtenir des bienfaits temporels, notre prière finie, nous avons fermé l'oreille à Celui qui nous a dit : *Je suis votre salut*. Mais l'Eglise, qui veille sur nous comme une mère sur son enfant, l'a entendue, cette réponse de Dieu, et voilà pourquoi elle vient nous la redire. D'autre part, nous avons été bien souvent exaucés dans cette demande : *Dites à mon âme : Je suis ton salut*. Dieu est venu à notre secours dans nos angoisses temporelles par le moyen d'un homme ; il nous a délivrés de nos douleurs par des remèdes naturels qui nous ont été indiqués ; il a pourvu aux besoins de notre vie quotidienne tantôt d'une manière, tantôt d'une autre. Or, qu'avons-nous fait ? Oubliant le Dieu que nous avions invoqué, nous nous sommes tournés vers les créatures pour leur témoigner notre reconnaissance. C'est pourquoi l'Eglise s'attache à reporter notre pensée vers cette réponse que Dieu avait faite à notre âme, afin que nous ayons pleine confiance en Celui qui seul peut nous donner le salut éternel.

**II. Du milieu de quelque tribulation qu'ils crient vers moi, je les exaucerai.** — Cette parole, nous ne la rencontrons pas dans nos saints Livres, mais la vérité qu'elle exprime s'y trouve clairement énoncée. C'est donc l'Eglise encore qui nous parle à la manière des prophètes. Voici David qui nous dit la parole que le Seigneur lui avait adressée : *Invoque-moi au jour de la tribulation : Je te délivrerai, et tu m'honoreras.* (Ps., XLIX, 15). C'est ce qu'il fit en toute confiance, et il fut exaucé, car il lui témoigna sa reconnaissance, disant : *Seigneur, je vous louerai parce que vous êtes bon et que vous m'avez retiré de toute tribulation.* (Ib., LIII, 7). Mais cette invitation à l'invoquer dans la tribulation, Dieu l'adresse à tous les justes. C'est ce que nous dit encore David : *Les justes ont crié, et le Seigneur les a exaucés, et il les a délivrés de toutes leurs tribulations.* (Ib., XXXIII, 17). Quant aux pécheurs, ils n'ont qu'à se repentir et à vouloir sortir de leurs égarements pour avoir le droit d'en appeler à sa miséricorde afin d'être délivrés de leurs afflictions, car le sacrifice que Dieu désire est un esprit brisé de douleur. Vous ne dédaignerez pas, ô Dieu, un cœur contrit et humilié. (Ps., L, 17). Alors vous serez exaucés : *Le Seigneur est près de ceux qui ont le cœur affligé, et il sauvera les humbles d'esprit.* (Ib., XXXIII, 18). C'est bien la promesse que le Seigneur a faite à David, disant : *Il criera vers moi, et je l'exaucerai. Je serai avec lui dans la tribulation, je le sauverai et je le glorifierai.* (Ib., XC, 15). L'Eglise a donc le droit et même le devoir de nous parler en ces termes : *Voici ce que dit le Seigneur : Du milieu de quelque tribulation que les hommes crient vers moi, je les exaucerai.*

Il est vrai, Dieu n'exauce pas toujours ceux qui demandent à être délivrés de leurs peines. Comprendons bien cette parole ou mieux cette promesse que le Seigneur nous fait, lorsqu'il dit : *Je les exaucerai.* En effet, Dieu n'exauce point nos prières selon la manière des hommes auxquels nous demandons des services. Ceux-ci ne consultent que leur affection pour nous et que notre misère pour nous venir en aide selon nos desirs. Dieu, au contraire, qui n'ignore rien de notre vie et qui sait ce qui nous est le plus utile en vue de notre salut, considère quel fruit nous retirerons de notre délivrance ou de notre résignation à supporter les tribulations. C'est son amour qui le détermine à prendre ou à ne pas prendre notre prière en considération, car les peines dont nous souffrons nous viennent de lui ou nous sont causées par des créatures qui sont les instruments de ses desseins miséricordieux à notre égard. Amos nous dit : *Y aura-t-il un mal dans une cité, que le Seigneur n'aura pas fait ?* (Am., III, 6). Jérémie s'est posé la même question, disant : *Qui est celui qui a dit qu'une chose se fit, quand le Seigneur ne le commande pas ? Les maux et les biens ne sortent-ils pas de la bouche du Très-Haut ? Pourquoi l'homme vivant murmure-t-il, l'homme affligé à cause de ses péchés ?* (Lam.,

III, 37-39). De là cette conclusion que si Dieu ne nous exauce pas, c'est que notre âme n'est pas encore guérie, à moins qu'il ne veuille nous rendre de plus en plus semblables à Jésus-Christ crucifié et nous faire acquérir des mérites pour le jour de la récompense. Qui pourrait se plaindre de cette bonté de Dieu à son égard ?

D'ailleurs, admettons que Dieu nous exauce pour le moment : serons-nous délivrés des tribulations qui peuvent demain venir fondre sur nous ? Notre vie sur la terre étant remplie de misères, nous aurons toujours quelque chose à souffrir soit à cause de nos péchés quotidiens, soit à cause des méchants qui nous entourent. Faut-il donc renoncer à crier vers le Seigneur ? Loin de nous une pareille résolution, car s'il y a en ce monde des peines qui s'attachent à nous sans que nous puissions nous en délivrer, il y a cependant un mal ou une tribulation dont nous devons demander d'être délivrés, et c'est Jésus-Christ lui-même qui nous l'ordonne, disant : *Quand vous priez, dites : Notre Père qui êtes aux cieux..., ne nous induisez pas en tentation, mais délivrez-nous du mal.* (Matth., VI, 9, 13). Sachez bien que si votre prière est sincère et persévérante, vous serez délivrés du mal du péché, et quant aux tentations, s'il permet que vous ayez à les supporter, il vous dira du moins comme il a dit à son Apôtre : *Ma grâce vous suffit.* (II Cor., XII, 9).

**III. Je serai leur Seigneur pour toujours.** — Cette déclaration que Dieu nous fait par la voix de l'Eglise, nous la retrouvons exprimée à peu près dans les mêmes termes dans le prophète Ezéchiel. Voici ce que le Seigneur disait à son peuple : *Moi, le Seigneur, je serai leur Dieu, et mon serviteur David sera prince au milieu d'eux ; c'est moi le Seigneur qui ai parlé.* (Ez., XXXIV, 24). Ainsi le Seigneur sera adoré par son peuple comme seul Dieu, et le vrai David, Jésus-Christ, conservera le peuple dans une union parfaite avec Dieu, car *il vient une heure, et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité : ce sont de tels adorateurs que le Père cherche.* (Jean, IV, 23). Voilà comment Jésus-Christ parlait, et c'est lui le dernier et le plus illustre des descendants de David, qui a été le médiateur entre Dieu et les hommes pour former un peuple nouveau, le peuple chrétien. Mais Dieu voulant bien renouveler cette promesse, il le fit d'une manière plus explicite disant encore par Ezéchiel : *Mon tabernacle sera en eux. Je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. Les nations sauront que je suis le Seigneur et le sanctificateur d'Israël, lorsque mon sanctuaire sera au milieu d'eux pour toujours.* (Ib., XXXVII, 27-28).

Or, voulez-vous savoir si Dieu a réalisé sa promesse ? Ecoutez saint Pierre vous disant : *Vous êtes une race choisie, un sacerdoce royal, une nation simple, un peuple conquis, afin que vous annonciez les grandeurs de celui qui des ténèbres vous a appelés à son admirable lumière : vous qui autrefois n'étiez point son peuple, mais qui êtes maintenant le peuple de Dieu ;*



*vous qui n'aviez point obtenu miséricorde, mais qui maintenant avez obtenu miséricorde.* (I Pier., II, 9-11). C'est par l'établissement de son Eglise que Dieu s'est choisi ce peuple nouveau dont il est le Seigneur pour toujours, parce qu'il avait dit : *Mon serviteur David règnera sur eux et sera leur seul pasteur à eux tous; ils marcheront dans mes ordonnances, ils garderont mes commandements, et ils les pratiqueront.* (Ez., xxxvii, 24). Regardez l'autel, et Jésus-Christ, notre vrai David, notre roi, vous l'entendez vous dire : *Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle* (Matth., xxviii, 20) ; et chaque jour il veut célébrer avec nous un magnifique festin, et il nous envoie ses serviteurs pour nous dire : *Voilà que j'ai préparé mon festin, tout est prêt : venez aux noces.* (Matth., xxii, 4).

Mais si le Seigneur veut être notre Dieu, il faut que nous de notre côté nous voulions être son peuple. C'est pourquoi disons-lui avec saint Pierre : *Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez des paroles de vie éternelle.* (Jean, vi, 69). Ne nous contentons pas de cette simple déclaration, car il a dit : *Quiconque m'aura confessé devant les hommes, le Fils de Dieu aussi le confessa devant les hommes. Mais qui m'aura renié devant les hommes, sera renié devant les anges de Dieu.* (Luc, xii, 8-9). De là cette conclusion que nous devons affirmer par nos œuvres que nous appartenons à son peuple, que nous le reconnaissons comme nôtre et que nous l'adorons comme notre Dieu. Aussi nous dit-il : *Le fils honore son père, et le serviteur son seigneur. Si donc je suis père, où est l'honneur qui m'est dû ? Et si je suis Seigneur, où est la crainte que vous me devez ?* (Mal., i, 6). Il ne suffit pas, en effet, de l'appeler Seigneur, mais il faut encore accomplir la volonté de son Père. C'est ce qu'il nous a rappelé, disant : *Ce ne sont pas tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux; mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là entrera dans le royaume des cieux. Beaucoup me diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'est-ce pas en votre nom que nous avons prophétisé ? en votre nom que nous avons chassé des démons ? et en votre nom que nous avons fait beaucoup de miracles ? Et alors je leur dirai hautement : Je ne vous ai jamais connus : retirez-vous de moi, vous qui opérez l'iniquité.* (Matth., vii, 21-23). De là cette exhortation qu'il nous adresse dans le Psaume :

**IV. O mon peuple, écoutez ma loi, prêtez l'oreille aux paroles de ma bouche.** — Il ne s'agit point ici d'une loi différente de celle que le Seigneur donna à son peuple sur le mont Sinaï par l'intermédiaire de Moïse. Le terme de *loi* embrasse les commandements ou la volonté du Seigneur, non pas que les commandements ou cette volonté du Seigneur renferment quelque chose de nouveau, mais c'est la répétition, le renouvellement, ou, si l'on veut, la simple commémoraison de la loi pro-

mulguée par Moïse et écrite par Dieu sur les tables de pierre. D'autre part, ce n'est pas le Psalmiste qui nous adresse cette invitation, c'est Dieu même qui énonce ses volontés par la bouche du prophète, ou si vous aimez mieux c'est Jésus-Christ qui, dans les jours de sa vie temporelle, a demandé au peuple juif d'entendre avec docilité les paroles de sa bouche pour se convertir et revenir au Dieu de ses pères ; et maintenant, c'est encore Jésus-Christ qui nous parle par la voix de l'Eglise pour nous inviter à observer sa loi, car la prédication de son Evangile n'est rien autre que la promulgation de la loi nouvelle qu'il a manifestée au monde par le ministère des Apôtres, selon l'ordre qu'il leur a donné, disant : *Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé.* (Matth., xxviii, 19-20).

C'est pourquoi l'Eglise nous redit la parole de Dieu : *O mon peuple, écoutez-moi.* Savons-nous bien ce que c'est qu'écouter la loi de Dieu ? Saint Jacques va nous l'apprendre, disant : *Recevez avec docilité la parole entrée en vous, qui peut sauver vos âmes. Mais pratiquez cette parole, et ne l'écoutez pas seulement, vous trompant vous-mêmes. Car si quelqu'un écoute la parole et ne la pratique pas, celui-là sera comparé à un homme qui regarde dans un miroir le visage qu'il a reçu en naissant : il s'est regardé, et s'en est allé, et aussitôt il a oublié quel il était. Mais celui qui examine à fond la loi parfaite, et qui s'y attache, n'écoulant pas pour oublier, mais pour agir, celui-là sera bienheureux dans ce qu'il fera.* (Jac., i, 21-25). Qu'ajouterons-nous à cet enseignement dont chacun de nous peut reconnaître la vérité, sinon qu'on puise dans la méditation de la loi une ardeur pour le bien et un zèle pour son salut qu'aucune autre œuvre ne pourrait nous donner. David l'a constaté, disant : *Seigneur, je n'oublierai jamais vos justifications, parce que c'est par elles-mêmes que vous m'avez rendu la vie. Et encore : Seigneur, que vos bontés viennent sur moi, et je vivrai, parce que votre loi est ma méditation.* (Ps., cxviii, 93, 77).

Mais pourquoi Dieu ajoute-t-il : *Prêtez l'oreille aux paroles de ma bouche ?* Il nous demande de recevoir sa loi avec des sentiments d'humilité, parce que cette loi est un don de son cœur. C'est comme s'il nous disait : « Les paroles qui composent cette loi sortent de mon cœur à cause de l'amour que je vous ai voués, et si votre cœur n'est pas humble, il ne saura pas reconnaître mon amour. » Le Sage s'exprime à peu près dans les mêmes termes, lorsqu'il nous dit : *Si vous recevez mes paroles, et si vous cachez mes commandements en vous, de manière que votre oreille écoute la sagesse, inclinez votre cœur pour connaître la prudence.* (Prov., ii, 1-2). Il faut donc que l'humilité accompagnée d'amour nous fasse incliner notre cœur, tandis que l'orgueil nous porte à nous élever et à répondre à Dieu : *Non, je ne servirai point.* Et nous devons d'autant plus recevoir avec

humilité la loi ou les paroles de Dieu que pour les comprendre et les pratiquer nous avons besoin de sa grâce. Car vous savez ce qui est dit : *Dieu résiste aux superbes, mais aux humbles il donne la grâce.* (Jac., IV, 6). Ce ne sont pas les montagnes qui gardent les pluies, ce sont les vallées profondes. Delà la stérilité des premières et la fertilité des secondes. Ainsi en est-il dans l'ordre surnaturel : ce qui est versé est reçu dans le creux de l'humilité et repoussé par la montagne de l'orgueil.

## COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

### Troisième partie : Les Sacrements

#### VII

LES PREUVES DE LA PRÉSENCE RÉELLE

#### Plan

1. Définition et différents noms de l'Eucharistie.
2. Preuve de la Présence réelle tirée de l'enseignement de l'Eglise.
3. Preuve tirée de l'Evangile.
4. Preuve tirée de la doctrine des Saints Pères.
5. Preuve tirée de la croyance universelle des chrétiens. Les Protestants.

**1.** — L'Eucharistie est un sacrement qui contient réellement et en vérité le corps, le sang, l'âme et la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ sous les espèces ou apparences du pain et du vin.

Ce sacrement est la merveille des merveilles, le prodige de l'amour du Sauveur pour les hommes. Il est si excellent, il renferme tant de grâces et de vertus qu'il a été impossible de l'exprimer par un seul mot. Aussi on donne à ce sacrement différents noms, dont vous serez heureux d'apprendre la signification.

D'abord le mot *Eucharistie* signifie *action de grâces*, parce que Jésus-Christ en l'instituant rendit grâces à son Père, et parce que c'est le meilleur moyen de témoigner à Dieu notre reconnaissance. En effet, en lui offrant le corps et le sang de Jésus-Christ son Fils bien-aimé, nous lui offrons un don qui vaut tous les dons que nous avons reçus de sa libéralité. — On appelle encore l'Eucharistie le *Très Saint Sacrement*. Tous les sacrements sont saints puisqu'ils produisent la grâce, mais celui-là est plus saint que les autres; il est *très saint* parce qu'il renferme Notre-Seigneur qui est l'auteur et la source de toute sainteté. — On l'appelle le *sacrement de l'autel*, parce que c'est à l'autel qu'il se fait, qu'il se conserve et qu'il se distribue. — On l'appelle *sainte table*, parce que Notre-Seigneur l'a institué étant à table et qu'il est comme un festin auquel il invite tous les fidèles, pour les nourrir de sa chair et de son sang. — On l'appelle *Sainte Hostie*, ce qui signifie *victime*, parce que Jésus-Christ y est en état de victime s'offrant chaque jour pour nous à son Père. — On l'appelle

*communion* ou *sainte communion*, parce qu'elle unit intimement les fidèles à Jésus-Christ et qu'elle les unit les uns aux autres dans le même Jésus-Christ. — On l'appelle enfin *Saint Viatique*, ce qui signifie « pain pour un voyage », parce qu'elle est la nourriture qui doit nous soutenir dans le voyage de cette vie et nous donner assez de force pour arriver au ciel. Tels sont les noms les plus ordinaires qu'on donne à l'Eucharistie.

**2.** — Ce sacrement, avons-nous dit, contient le corps, le sang, l'âme et la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais comment pouvons-nous le savoir ?

D'abord nous le savons d'une manière indubitable, parce que c'est un article de foi. Or, comme l'Eglise ne peut pas se tromper quand elle fait un article de foi, c'est que la chose est sûre, c'est que Dieu lui-même l'a dite. Aussi les chrétiens qui soutiendraient que Jésus-Christ n'est pas réellement présent dans la sainte Eucharistie seraient par là-même hérétiques.

Mais remarquons-le bien : quand l'Eglise nous enseigne quelque chose comme article de foi, elle ne nous défend pas pour cela d'examiner les preuves sur lesquelles repose notre croyance. Comment pourrait-elle le faire, elle qui possède la vérité, qui n'enseigne que la vérité ? La vérité ne peut que gagner à ce qu'on l'examine, à ce qu'on la discute; il n'y a que l'erreur qui ait intérêt à se cacher. Est-ce que Dieu n'a pas mis le soleil au firmament pour que tout le monde le regarde ? Eh bien ! cependant il est des gens qui s'imaginent que les catholiques sont des aveugles, qu'ils croient sans rien y voir, sans qu'il leur soit même permis de se rendre compte de leur foi. Les personnes qui pensent ou parlent de la sorte calomnient l'Eglise et nous font injure. L'Eglise a toujours engagé ses enfants à s'éclairer, à s'instruire de la religion, à examiner et à discuter ses preuves; et si quelque chose contriste son cœur maternel, dans les temps où nous sommes, c'est de voir que jamais le monde n'a été aussi ignorant en fait de religion. Pour nous, soyons heureux de connaître et d'approfondir les motifs de notre croyance; mieux nous connaissons la religion, plus nous l'aimons.

**3.** — Revenons à notre question : comment savons-nous que Jésus-Christ est réellement présent dans la sainte Eucharistie ? Nous le savons déjà d'une manière indubitable, avons-nous dit, parce que c'est un article de foi défini par l'Eglise, mais nous le savons encore par l'Evangile. Voyons cette preuve. Les paroles de Notre-Seigneur sur ce sujet sont si claires qu'il est impossible de les lire ou de les entendre sans être convaincu.

a) Dans l'Evangile selon saint Jean, nous voyons d'abord que Notre-Seigneur *promet* aux Juifs et à ses disciples de leur donner sa chair à manger. « Je suis, leur dit-il, le pain de vie descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain il vivra éternellement; et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. » Ces paroles étonnent les Juifs; ils murmurent et se demandent



entre eux : « Comment cet homme pourra-t-il nous donner sa chair à manger ? » Jésus-Christ insiste : « En vérité, en vérité, je vous le dis : si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Ma chair est une véritable nourriture et mon sang un vrai breuvage ; et quiconque mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. » Qu'est-ce que Notre-Seigneur pouvait dire de plus fort ? Aussi ses paroles furent-elles si bien comprises que plusieurs, s'imaginant qu'il voulait leur donner sa chair à manger par morceaux comme une viande ordinaire, en frémissaient d'horreur. « *Durus est hic sermo !* C'est incroyable ! c'est barbare ! Il n'y a pas moyen d'entendre de pareilles choses ! » s'écrièrent-ils. Mais il y a plus : un certain nombre de ses disciples, voyant qu'il insistait si fort sur la nécessité de manger sa chair et de boire son sang, choqués d'un pareil discours et le regardant comme une folie, abandonnèrent le Sauveur, et Jésus au lieu de les détromper, s'il les croit dans l'erreur en prenant ses paroles à la lettre, ne dit pas un mot d'explication et les laisse apostasier.

b) Le moment arriva de réaliser sa promesse. C'était la veille de sa passion et de sa mort, Jésus-Christ était à table, pour la dernière fois, avec ses apôtres. Il choisit ce moment pour leur expliquer la manière merveilleuse dont il entendait se donner à eux pour être leur nourriture spirituelle. Ayant pris du pain, il rend grâces à Dieu et le leur distribue, en disant : « *Prenez et mangez, ceci est mon corps.* » Ensuite il prend son calice et le leur donne en disant : « *Buvez-en tous, car ceci est le calice de mon sang qui sera répandu pour la rédemption du monde.* » Or, maintenant, comment faut-il entendre ces paroles : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang* ? Quel est leur sens naturel ? N'est-ce pas évidemment celui-ci : « Ce que je tiens dans mes mains est réellement mon corps ; ce que je vous donne à boire est réellement mon sang. Et pour que vous ne vous y trompiez pas, j'ajoute que c'est le même sang qui sera répandu pour la rémission des péchés. » Que si au lieu de donner à ses apôtres son corps et son sang, comme il les en assurait, Jésus-Christ ne leur avait réellement donné que du pain et du vin, n'est-il pas vrai qu'il aurait menti et qu'il les aurait induits en erreur ? Ce qui serait horrible à dire, horrible à penser. — *Ceci est mon corps, ceci est mon sang* : ces paroles sont si claires que Luther, un des chefs des Protestants, qui cherchait à leur donner un autre sens en vue de nier la présence réelle, ne pouvant y réussir, s'écriait de dépit : « Ces paroles me coupent la gorge. » Il était arrêté par l'évidence.

4. — Quand bien même les paroles de Notre-Seigneur ne seraient pas aussi claires qu'elles sont, nous avons, pour trancher la difficulté de la façon la plus sûre, le témoignage des *Pères de l'Eglise*. On nomme *Pères de l'Eglise*, vous ne l'ignorez pas, des chrétiens fort savants des premiers siècles, qui ont composé des livres sur la reli-

gion. Or, ces savants, ces écrivains, dont la plupart étaient de grands saints et dont plusieurs ont connu les apôtres, devaient parfaitement savoir ce que les apôtres enseignaient et ce que l'on croyait à cette époque. Eh bien ! nous avons leurs livres entre les mains, et en lisant ces livres on voit qu'ils parlent du sacrement de l'Eucharistie comme nous en parlons aujourd'hui, et que notre foi est absolument celle des apôtres et des premiers chrétiens.

5. — Enfin, ce qu'on croyait dans les premiers siècles, ce que nous croyons aujourd'hui, les chrétiens l'ont toujours cru dans tous les temps et dans tous les lieux. Il y a eu, à différentes époques, des hérétiques qui ont attaqué la foi tantôt sur un point, tantôt sur un autre, mais ils ont toujours été d'accord pour reconnaître la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie. Or, si cette croyance ne venait pas de Jésus-Christ lui-même, si elle avait été inventée, est-il possible qu'elle ait pu se répandre dans le monde sans que personne ne l'ait combattue, sans que ni évêque, ni prêtre, ni laïc ne s'en soit aperçu ? Mais il faudrait être insensé pour le croire.

Tous les chrétiens du monde entier reconnaissent donc la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, lorsqu'au *xvii*<sup>e</sup> siècle un des fondateurs du protestantisme, nommé Calvin, vint nous apprendre que tout le monde s'était trompé et que Notre-Seigneur n'avait pas dit ce que nous lui faisons dire. Vous savez maintenant trop bien à quoi vous en tenir sur ce point pour qu'il soit nécessaire de nous arrêter à combattre un pareil aveuglement. Plaignons plutôt ces malheureux protestants qui ont comme nous l'Evangile entre les mains et qui ne savent pas le lire, qui ont le soleil en face et qui ne veulent pas le voir. Ils ressemblent à ces disciples du Sauveur qui l'abandonnèrent quand il leur parla de leur donner sa chair à manger et son sang à boire. Alors Notre-Seigneur voyant cela dit à ses apôtres : « Et vous aussi voulez-vous m'abandonner ? » Mais Simon Pierre répondit : « Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle ; nous croyons et nous savons que vous êtes le Christ, Fils de Dieu. »

Nous aussi, mes frères, répétons en finissant notre entretien ces paroles de l'apôtre saint Pierre : « Oui, Seigneur, vous êtes le Christ, Fils de Dieu » ; oui, l'Eucharistie c'est votre corps, c'est votre sang. Vous l'avez dit ; vous l'avez pu faire par votre toute-puissance et vous l'avez ainsi voulu par un effet de votre bonté sans limite. Je crois donc humblement et j'adore.

#### IMPRIMATUR

Lingonis, die 27 augusti 1902.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Pour la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix.** — Honneur, respect et amour à la croix, 673.

**Entretiens sur les évangiles du dimanche.** — XLVII. 20<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte : Jésus guérit le fils d'un officier de Capharnaüm, 677.

**Réflexions sur des paroles du Propre des messes du dimanche.** — XLVIII. 20<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte, 679.

**Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion**, par un curé de campagne. — Troisième partie : Les Sacrements. — VIII. Les preuves de la Présence réelle (suite), 682.

**Catéchisme de première communion.** — Liturgie du sacrifice de la Messe : Notions préliminaires (suite), 684.

## POUR LA FÊTE DE L'EXALTATION DE LA SAINTÉ CROIX

HONNEUR, RESPECT ET AMOUR A LA CROIX

*Fulget crucis mysterium.*

Mes frères,

Notre-Seigneur, pour la rédemption du monde, s'est fait voir immolé sur l'arbre de la croix, en plein jour, sur le Golgotha. Ce n'était pas assurément dans l'intention qu'aux siècles à venir l'instrument de son supplice fût dérobé à la vénération des hommes et renfermé à tout jamais entre les murailles de nos temples ; mais bien au contraire pour qu'il fût arboré à ciel ouvert, sur le front de nos collines, à la cime de nos coteaux et de nos montagnes, comme un doigt élevé qui montre de loin le ciel, notre véritable patrie.

Pourquoi cela ? Afin que tous les hommes puissent apercevoir ce moniteur infatigable de la miséricorde et de la justice de Dieu, ce provocateur sublime de toute vertu, ce mémorial immortel d'amour ineffable et de bonté infinie. Associée à l'œuvre de notre rédemption par le divin Sauveur, elle est à la fois l'autel sur lequel il a offert son sacrifice, l'arme victorieuse avec laquelle il a vaincu la mort et l'enfer, le chemin qui conduit au ciel et la porte qui nous y introduit, *porta paradisi*. Le *Labarum* du Christ est donc le signe où se concentrent toutes les merveilles, le gage du salut, l'œuvre immortelle de Dieu, l'arc-boutant du monde, *aere perennius*.

Aussi l'Eglise a-t-elle toujours entouré la croix d'un culte de particulière vénération et a-t-elle voulu établir une fête spéciale au jour où elle est entrée en possession définitive de ce bois sacré. Au commencement du VII<sup>e</sup> siècle, la croix pieusement conquise par sainte Hélène avait été arrachée de Jérusalem et était devenue la proie des peuplades barbares de la Perse. Pendant quatorze

ans, le monde catholique pleura ce vol sacrilège ; ému, l'empereur Héraclius, successeur du faible Phocas qui n'avait pas su défendre l'inestimable relique, mit sur pied toute une armée ; vainqueur du farouche Chosroès, il rentra en possession du trésor enlevé, et à cette date du 14 septembre, où déjà l'Eglise célébrait la mémoire de l'apparition du signe sacré à Constantin, dans cette journée doublement mémorable, pieds nus, dans la plus humble attitude, ce monarque au cœur grandement chrétien voulut charger sur ses épaules le bois rédempteur ; au milieu des chants de triomphe et de l'allégresse universelle, le saint trophée revint prendre la place qu'il occupait dans l'église de Jérusalem.

Qu'il est consolant, n'est-il pas vrai, M. F., dans les sombres heures que nous traversons, qu'il est bon de se reporter par la pensée à cette glorieuse page de l'histoire de l'Eglise ! Qu'il doit être doux à vos cœurs de célébrer cette fête de l'Exaltation de la sainte Croix, alors qu'au dehors nous assistons à l'humiliation constante de cette croix divine ! Qu'il est bon de l'entourer d'hommages et d'acclamations, alors que d'autres tribus persanes, de nouveaux Chosroès s'acharnent contre elle, portent sur elle une main sacrilège et s'efforcent de la faire disparaître des asiles qu'elle protégeait jusqu'ici !

Qu'elle reçoive donc en cette journée solennelle nos louanges et nos adorations, et chantons bien haut *honneur, respect, amour* à la croix du Christ Jésus. *O cruz, ave !*

### I

Et tout d'abord *honneur* à la croix, car elle est un signe de triomphe et de gloire.

Savez-vous, M. F., ce qu'était la croix avant Jésus-Christ ? Vous imaginez-vous quelle ignominie et quelles douleurs devait endurer celui à qui ce genre de mort était réservé ? La croix était une chose sinistre et hideuse où se trouvait réunie toute l'infamie des supplices. « Maudit soit celui qui pend au bois ! » disent les Livres saints, car la croix n'était pas seulement un supplice, mais une malédiction. De là ce cri prophétique du livre de la Sagesse : « Condamnons-le à la mort la plus honteuse ! » répété avec tant d'acharnement par les Juifs : « *Crucifigatur !* Qu'il soit crucifié ! » Pour eux, comme pour les Romains, la croix était le bois infortuné, l'arbre fatal, le gibet d'ignominie, et il n'entraît pas dans leur entendement qu'on pût voir sur la terre des hommes qui s'avoueraient disciples d'un crucifié.

Et cependant, attendez quelques années seulement : repassez à travers cette Judée qui n'a pas su reconnaître son Messie et son roi dans le Christ de Nazareth, parcourez ces cités romaines que la mollesse et la tyrannie avaient corrompues et où les Apôtres n'avaient pu prêcher l'Evangile qu'au prix de leur liberté et de leur vie même, et admirez le triomphe qui s'attache à ce bois partout honoré et partout glorieux. A peine Jésus est-il remonté



au ciel que du pied de son calvaire se lève l'armée des martyrs pour marcher invincible pendant trois siècles à la conquête du monde. Les empereurs envoient au cirque, sous la dent des lions, les premiers adorateurs du Christ : ils y vont armés du signe de la croix, ils y meurent sans cesser de prier, et leur mort n'est pas le seul miracle qui enseigne la puissance de la croix.

Un jour l'empereur Constantin, en quête de prendre Rome tenue par son ennemi Maxence, s'avance à la tête de ses troupes. Tout à coup il s'arrête : dans le ciel, au-dessus de sa tête, une croix éclatante de lumière se dessine portant en lettres de feu ces mots : « *In hoc signo vinces.* » La nuit suivante, la même vision se renouvelait et une voix céleste lui ordonnait de placer cette image sur ses étendards : c'était le fameux *Labarum*. Ainsi la croix après trois siècles d'outrages et de mépris triomphait de ses contempteurs, prenait place parmi les choses les plus vénérées, et devenait l'étendard de ces légions romaines que le monde vaincu ne regardait qu'avec crainte et admiration.

Désormais c'est en vain que les armées des idoles appuyées sur les faisceaux des empires, entourées de toutes les passions frémissantes, essaient de lui barrer le passage ; c'est en vain que les glaives vainqueurs qui avaient couché au pied du Capitole les nations de la terre, comme le vent de la tempête couche les épis dans la plaine, se lèvent, frappent et tuent ; que l'astuce des politiques se joint à la rouerie des philosophes et à l'hypocrisie des sectaires ; c'est en vain que l'enfer redouble ses assauts et lance ses légions. La croix monte dans les airs, elle se déploie sur les champs de bataille comme un gage de victoire ; elle brille sur la couronne des reines et sur le diadème des empereurs. La voici partout à la place d'honneur, dans le palais du riche comme dans la chaumière du pauvre, et je veux croire, M. F., que vous soyez, qu'elle est dans toutes vos demeures comme un signe de salut et de protection, en même temps que comme un livre toujours ouvert qui vous rappelle vos devoirs de père, de mère, d'époux, d'enfant chrétien. Je la vois briller sur la poitrine du brave comme le plus éclatant témoignage de la vaillance. Le frère et la sœur de charité la portent jusqu'au milieu des batailles, comme le signe du sacrifice et du plus sublime dévouement. Au milieu du plus humble hameau comme de la plus noble cité, elle plane et elle domine en souveraine. Elle est la plus précieuse parure de la mère de famille, la plus digne récompense du mérite, le symbole le plus autorisé de la vertu. C'est elle que le matelot salue avant de se hasarder aux périls de la mer. C'est elle qui reçoit le dernier baiser du moribond, et c'est elle aussi, n'est-il pas vrai, qui se laisse baigner de nos larmes, et recueille comme une amie fidèle nos sanglots et nos plaintes ! Elle s'est élancée dans la nue, portée par les flèches superbes de nos basiliques, elle domine les falaises et les cimes des plus hautes monta-

gues. Le voyageur la rencontre dans les gorges des Pyrénées et sur les sommets des Alpes, dans les steppes de la Russie et sur les glaces des pôles, comme aussi aux carrefours de nos villages et sur la tombe de nos morts. La croix a fait le tour du monde en souveraine, elle est montée jusque sur nos tabernacles et de là fait courber tous les fronts et fléchir tous les genoux.

Voilà, M. F., l'œuvre de la puissance du Très-Haut : « *Hæc est victoria quæ vincit mundum.* » Voilà le triomphe qu'il a accordé au bois que son Fils avait choisi pour lit funèbre ; et les révolutions se succèdent, et les empires s'écroulent, et les nations disparaissent, tandis que la croix est toujours là debout au milieu des ruines amoncelées par les puissances infernales, debout sur le tombeau de ses ennemis même. *Stat crux dum volutur orbis.*

Oui, honneur à la croix parce qu'elle est l'étendard du Christ et le drapeau du chrétien. Honneur à la croix parce que c'est par elle que le divin Rédempteur a racheté le monde et qu'elle est l'instrument de sa victoire sur la mort et sur l'enfer. Honneur à la croix parce que tous les jours elle s'avance et marche à grands pas vers la conquête de l'univers entier. De l'Orient qui la vit apparaître pour la première fois sur l'une de ses collines, elle a parcouru l'Occident, rangeant sous son empire tous les peuples qui font figure dans le monde ; elle est devenue parmi eux la marque d'honneur ou la garantie suprême des traités. Il ne se fait rien, il ne peut plus rien se faire ici-bas sans que la croix y prenne part et en profite. Quand le génie de Christophe Colomb eut fait entrer un continent nouveau dans le concert des nations, elle s'en est allée vers ces plages lointaines, vers ces îles qui semblaient sortir du sein des mers, et l'Amérique s'est ouverte devant elle avec ses forêts vieilles comme le monde et ses espaces jusqu'alors inexplorés. De nos jours elle est en train de reconquérir cette terre d'Afrique d'où Mahomet l'avait bannie, et elle a reparu sous les plis du drapeau français des sommets de l'Atlas aux rivages de la Méditerranée.

Donc, toujours et partout, honneur à la croix !

## II

Et je dis ensuite : *respect à la croix !*

Gardez-vous de croire, mes frères, que la croix de Jésus soit venue seule en ce monde. Ah ! non pas. Elle est venue avec dix-huit millions de martyrs dont le monde n'était pas digne de porter les vertus ; avec des millions de vierges qui ont étonné la terre par la pureté des anges dans une chair mortelle ; avec l'armée de ces saints qui ont rempli les siècles de leur gloire et ont été les plus insignes bienfaiteurs de l'humanité ; avec la phalange des grands génies qu'elle a formés et illuminés ; avec les arts et les sciences qu'elle a recueillis devant la barbarie dans la blanche robe de ses pontifes et de ses moines, et auxquels elle a donné

les ailes de sa foi pour s'élancer à de nouvelles hauteurs ; enfin avec cette innombrable multitude des âmes ferventes qui sont le sel de la terre, qui font le contre-poids aux iniquités des hommes, et qui dans les jours de colère fléchissent le céleste courroux et empêchent le monde de périr. La croix est notre salut et en même temps notre gloire : *Ave, crux, mundi salus et gloria.*

Et n'allez pas croire non plus que la croix a triomphé comme triomphent les étendards des conquérants qui font tomber sur les peuples broyés la flamme, le carnage et la ruine, et laissent derrière eux les cris de vengeance et de malédiction des vaincus.

— O croix triomphante, raconte-nous ta marche à travers les générations. Qu'as-tu fait pour l'humanité ? Quelles sont tes conquêtes ?

— Mon maître avait appelé à lui tous les hommes sans distinction et sans exclusion. « Venez tous à moi, avait-il dit, *venite ad me omnes.* » Il avait appelé pourtant d'un accent spécial ceux qui fléchissaient sous le poids des labeurs ou que les fardeaux de la vie avaient rendus méconnaissables : « *Venite... qui onerati estis et ego reficiam vos.* » Or les deux tiers des hommes étaient alors dans l'esclavage. Je me suis abaissée vers eux, j'ai touché de mon pied la chaîne de l'esclave honni et méprisé, j'ai laissé tomber sur sa tête une larme de mon Christ et lui ai dit : « Regarde-moi : celui que tu vois est le Fils de Dieu qui s'est fait semblable à toi pour que tu deviennes semblable à lui. Il n'y a plus de distinction entre le Juif et le Gentil, le Grec et le Barbare, l'esclave et le maître ; il n'y a plus que des enfants de Dieu. » Et à mesure que j'ai monté, a monté sur le monde le soleil de la justice, de la liberté et de la charité.

J'ai pris le pauvre qui s'en allait pieds nus, souffrant la faim, le froid, repoussé de tous, souvent avili et dégradé par le vice et par la misère ; je l'ai serré dans mes bras, je l'ai réchauffé sur mon cœur ; sur sa chair endolorie et sur son âme abaissée j'ai imprimé l'image de mon Christ vivant ; je lui ai donné pour serviteurs les princes de la terre et pour servantes les filles des rois. Un saint Louis l'a servi, un saint Camille a pansé ses plaies, une sainte Elisabeth a baisé ses ulcères. Et les pauvres m'ont suivi en bénissant leur pauvreté, et des riches ont voulu devenir pauvres à leur tour par amour pour le divin Pauvre.

J'ai marché... J'ai vu l'orphelin sans foyer, errant et abandonné, j'ai vu le nouveau-né sans mère, j'ai rencontré dans des mansardes ouvertes à tous vents des vieillards décrépits, l'âme enfiévrée par la souffrance et le désespoir. Alors j'ai regardé à travers la couronne d'épines les familles de mes serviteurs, j'ai appelé les vierges les plus pures, les cœurs les plus nobles, les âmes les plus magnanimes, et je leur ai dit : « Regardez mon Christ. » J'ai laissé tomber sur elles une flamme de son cœur ouvert et elles ont répondu : « Je suis à toi. » Puis elles ont tout quitté : patrie, fortune, parents, amis ; elles sont parties pour chercher l'or-

phelin sans appui, l'enfant sans berceau, le vieillard sans asile ; elles sont allées sur les ruines ramasser les âmes flétries ; elles se sont enfermées dans les prisons, et bientôt l'orphelin a dit : *Ma mère !* et le vieillard : *Ma sœur !* La créature hier dans la fange et aujourd'hui transfigurée, pleure avec Madeleine au pied de la croix. Le scélérat perdu de crimes retrouve l'espérance avec le pardon, comme le bon larron.

— O croix, que tu es belle, admirable et digne de tout respect, puisque tu opères de tels prodiges ! *Magna es tu et faciens mirabilia...* Et qu'as-tu fait encore, ô croix auguste ?

— J'ai été trouver l'ouvrier dans son atelier, dans ses carrières, dans ses mines, dans sa mansarde. Mon Christ s'est penché vers lui, il a mis sa main dans sa main calleuse, et lui a dit : « Comme toi je fus ouvrier, comme toi j'ai mangé le pain de mes sueurs et couché sur la dure. Père, sois bon, laborieux, sobre, comme je l'ai été. Mère, sois douce, humble, chaste et résignée, parce que je l'ai été. Enfant, sois respectueux, docile et sage, comme je l'étais durant l'enfance. Aimez-vous tous, qui que vous soyez, comme je vous ai moi-même aimés. » J'ai fait plus encore : j'ai accompagné ceux que la mort avait frappés dans le champ où ils allaient dormir leur dernier sommeil, et lorsque tous s'éloignaient je suis restée près du défunt comme la mère qui veille sur le berceau de son fils, j'ai bercé dans mes bras mon Christ dont la tête abattue semblait sommeiller avec les morts, et j'ai chanté à travers la région des tombeaux : « *Ego sum resurrectio et vita.* Ne pleurez point comme ceux qui n'ont point d'espérance. Vous reverrez un jour vos parents, vos amis, vous les retrouverez là-haut, près du bon Dieu. »

N'est-ce pas la croix enfin qui a refait, purifié, restauré les mœurs, base de toute société, qui a formé la conscience publique, le droit des gens et le droit des faibles ? N'est-elle pas le piédestal du droit et de la justice ? C'est elle qui console les innocents et les opprimés, en leur montrant la sainteté par excellence expirant dans ses bras, condamnée par l'injustice des hommes, mais devant revenir un jour sur les nuées du ciel juger les justices même et venger l'innocence en rendant à chacun selon ses œuvres. La croix n'a-t-elle pas été le rempart, le bouclier des sociétés modernes ? Quand les flots des barbares déferlaient avec fureur dans les plaines de Paris ou dans les campagnes de Rome, de quelles armes sainte Geneviève et saint Léon le Grand se sont-ils servis pour les faire reculer ? Au pied de quel drapeau le fier Sicambre a-t-il courbé sa tête altière ? Quelle était l'arme qui triomphait des Sarrazins, des Albigeois, des Anglais ? La croix, toujours la croix. Ah ! qu'il était beau ce frémissement des peuples s'écriant : « Dieu le veut ! La croix, la croix ! » Qu'ils étaient beaux ces chevaliers tombés au champ d'honneur, face à l'ennemi, et cherchant de leurs lèvres expirantes la croix sur la garde de leur épée !



O peuple, que ta France était belle quand, s'avancant à la tête des nations, son drapeau porté par le génie de ses savants, la bravoure de ses guerriers, le courage de ses apôtres, de ses missionnaires, de ses filles de charité, les peuples disaient en la voyant passer : « Debout ! c'est la France qui passe, l'apôtre et le soldat de Dieu. » Et elle faisait ainsi respecter avec elle le Christ et son Eglise, le Christ et sa croix.

### III

Enfin disons *amour à la croix*, parce qu'elle est un souvenir de miséricorde et un gage de salut. Notre divin Sauveur l'a aimée et désirée toute sa vie, et au prétoire de Pilate il l'a embrassée de grand cœur, l'a chargée sur ses épaules, s'y est laissé clouer, l'a arrosée de son sang et est mort entre ses bras comme sur un lit d'honneur. Pouvait-il mieux nous apprendre combien il l'aimait et par conséquent combien elle est aimable ? De plus, c'est par elle qu'il a terrassé les puissances infernales, leur a arraché des mains, comme s'exprime saint Paul, l'arrêt qui nous condamnait et qu'il a effacé de son sang ; de sorte qu'aujourd'hui qui veut se sauver le peut facilement, car la croix fait couler dans toute l'Eglise des grâces immenses de rédemption ; elle offre à tous pardon pour le passé, courage pour le présent, confiance pour l'avenir ; elle est pour nous en somme le gage de l'amour d'un Dieu, elle est le caractère et le sceau des prédestinés. Qui dira les biens ineffables qu'elle nous a procurés ? Par elle le ciel a été ouvert, la mort et le péché vaincus ; par elle nous sommes devenus enfants de Dieu, cohéritiers de son Fils ; elle nous a procuré la foi, sans laquelle nous serions comme les peuples barbares, sans croyances et sans mœurs, l'espérance qui console et soutient, la charité qui unit, apaise et charme ; à elle nous devons l'Eglise qui nous enseigne et nous dirige ; le sacerdoce, ce soleil du monde moral ; la messe, ce lien mystérieux qui rapproche le ciel de la terre ; les sacrements, canaux divins par où le sang du Sauveur porte aux extrémités du monde la grâce, la force et la vie.

Qui donc, à la vue de tant de merveilles, n'estimerait et n'aimerait la croix ? Qui ne la trouverait belle, honorable, précieuse et mille fois aimable ? Aussi je ne m'étonne plus de voir une sainte Hélène ne pas se donner de repos qu'elle n'eût découvert le bois sacré imprégné du sang d'un Dieu ; je ne m'étonne plus de voir des chrétiens mourir à ses pieds, de voir les fidèles du monde entier entourer de leurs hommages les moindres parcelles de cette relique à nulle autre pareille ; je ne m'étonne plus de voir l'Eglise établir des fêtes en l'honneur de la croix ; et je ne m'étonne pas non plus, bien au contraire, de la rencontrer dans le palais où les magistrats rendent la justice, reçoivent des serments et portent des sentences de vie ou de mort ; dans l'école, où de ses bras

ouverts elle bénit et protège l'innocence ; dans la salle d'hôpital, où elle console les mourants.

Mais pourquoi faut-il que des insensés, dans leur délire, se soient attaqués à ce symbole mille fois béni et aimé du peuple comme des rois, des petits comme des grands ? Quel est ce frémissement qui passe sur les peuples, semblable à l'ouragan dévastateur : *Quare fremuerunt gentes et populi meditati sunt inania* ? Satan, vaincu par la croix et sachant que le monde approche de sa fin, essaie un dernier et formidable assaut contre l'œuvre du Christ. Il a mis en œuvre tous ses bataillons, les a ligués avec toutes les passions et toutes les ambitions, toutes les corruptions, les calculs, les platitudes, les rancunes et les a poussés en avant. Ils ont dit : « La croix, voilà l'ennemi ! Arrachons-la, brisons-la, anéantissons-la ! » Alors la société a oscillé sur ses fondements, les mœurs se sont affaïssées dans une corruption qui monte comme les eaux du déluge, les anges de la miséricorde et de l'amour ont replié leurs ailes pour verser des larmes, et la volupté a rugi, faisant écho à la misère qui s'abandonne au désespoir, et ils ont dit : « Dieu, c'est le plaisir et c'est l'argent ! »

Oh ! insensés, emportés par une fureur satanique, que faites-vous et où allez-vous donc ? Vous enlevez au malheureux la croix, mais vous ne lui enlevez pas la misère ; vous enlevez la croix aux cœurs trahis ou coupables, et vous les laissez désespérés en face du suicide ; vous demandez des dévouements, et vous éteignez la flamme qui les suscite ; vous voulez des vertus, et vous renversez les foyers de la vertu ; vous appelez des sauveurs, et vous répudiez le Sauveur par excellence ; vous exigez de vos soldats et de vos marins le sacrifice de leur famille, de leur pays, de leur liberté, de leur vie même, et vous proclamez qu'au delà du tombeau il n'y a point de couronne pour les héros obscurs et point de récompense pour les martyrs inconnus du devoir ! Alors on a sous les yeux le spectacle qu'offrait autrefois le camp d'Israël dans les plaines de Moab. Des serpents à la morsure de feu avaient envahi les tentes ; les chefs étaient découragés et les soldats affaïssés, les glaives étaient sans gloire et les cœurs sans courage ; par milliers le peuple expirait en poussant des cris de détresse. Tout à coup Moïse a parlé au nom de Jéhovah : « Prenez une croix, étendez-y un serpent d'airain et tous ceux qui le regarderont seront guéris. » C'était la figure de la croix du Golgotha. Elevez-la au milieu du peuple qui prie et qui meurt, apprenez-lui à aller vers elle, à la regarder, à la respecter, à l'aimer, et il sera sauvé, car elle est le remède et le salut des nations.

Ah ! qui que vous soyez, de grâce, n'insultez pas la croix, car un jour peut-être, à votre dernière heure, portée entre les mains d'un pauvre prêtre, aura-t-elle votre dernière consolation et votre suprême espoir.

Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure ;  
 Vous qui souffrez, venez à lui, car il gémit ;  
 Vous qui passez, venez à lui, car il demeure ;  
 Vous qui tremblez, venez à lui, car il sourit.

Venez donc tous au pied de la croix, mes frères, pour en recueillir les sublimes enseignements qui en découlent, pour y apprendre la résignation, la patience, le pardon, pour y recevoir des grâces de force et d'illumination. Tous ensemble répétons : « Honneur, respect, amour à la croix ! » Que nos cœurs et nos voix l'acclament et redisent avec élan ce cri qui réjouit le ciel, qui fait trembler l'enfer, qui sanctifie la terre :

*Vive Jésus, vive sa Croix !*

## ENTRETIENS SUR LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

### XLVII

#### 20<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte

JÉSUS GUÉRIT LE FILS D'UN OFFICIER DE  
CAPHARNAÛM

Jésus, depuis près de huit mois, exerçait son ministère messianique dans les campagnes de la Judée, lorsque les pharisiens, alarmés d'une influence qui semblait menacer leur pouvoir, le forcèrent à quitter cette partie de la Palestine. Le divin Maître se mit en route vers la Galilée. Après avoir fait une halte de deux jours à Sichem, il vint de nouveau à Cana où il avait accompli son premier miracle. Le bruit de sa venue ne tarda pas à se répandre dans toutes les provinces, et dans la ville de Capharnaüm en particulier, que Pierre habitait. Un fait éclatant accrut la gloire du Sauveur et porta son nom jusqu'à la cour d'Hérode Antipas.

Le récit de ce fait renferme une magnifique synthèse de la vie chrétienne. J'y trouve une analyse complète de la marche que l'âme doit suivre pour aller à Dieu. Apprenons de l'officier de Capharnaüm l'art de christianiser notre vie, et pour cela envisageons successivement : 1<sup>o</sup> la *ferveur* de sa prière, 2<sup>o</sup> l'*objet* de sa prière, et 3<sup>o</sup> le *fruit* de cette prière.

#### I. — La ferveur de sa prière.

Le personnage dont il est question dans l'évangile de ce jour ne connaissait pas Notre-Seigneur. C'était un grand de la cour d'Hérode, qui jusque-là, sans doute, avait donné peu d'attention aux choses surnaturelles et divines. Mais quand Dieu veut une âme, il sait trouver le point sensible par lequel il l'atteindra.

Cet homme avait un fils qu'il aimait tendrement. Tout à coup cet enfant est atteint d'un mal opiniâtre, inguérissable ; la mort s'avance d'un pas rapide.

L'épreuve fut pour l'officier royal le commencement des miséricordes divines. Si tout lui avait souri, si dans son existence les joies avaient succédé aux joies, les jours heureux aux jours heureux, eût-il pensé à aller trouver Jésus ? Mais maintenant que la douleur l'étreint, que des temps tristes sont venus pour lui, son âme s'ouvre au souffle d'en haut. Il a entendu parler du thaumaturge aussi puissant que bon, qui d'un mot, d'un geste, d'un signe, guérit les malades et ressuscite les morts. Il se dit : « J'irai trouver cet envoyé de Dieu, je me jeterai à ses pieds et je lui demanderai, dans une prière fervente, de vouloir bien guérir mon fils. »

Est-ce ainsi que nous agissons nous-mêmes quand l'épreuve vient nous visiter ? Songeons-nous alors à recourir à Dieu ? Nous demandons-nous aussitôt : « Où est Jésus ? » Hélas ! trop souvent, quand nous sommes dans les larmes, nous allons chercher auprès des créatures l'apaisement de nos douleurs. Nous savons pourtant qu'elles ne peuvent nous offrir que d'impuissantes consolations. Le seul consolateur efficace, c'est Dieu, c'est Jésus-Christ. Lui seul peut verser sur nos blessures un baume salulaire. Lui seul peut nous accorder non pas un soulagement passager, mais un entier réconfort. Oh ! qu'il fait bon gémir à ses pieds !

Une fois que le père de famille a résolu d'aller à la recherche de Jésus, rien ne l'arrête, on ne peut qu'admirer le courage avec lequel il met à exécution son pieux dessein.

Pour trouver Jésus-Christ, il n'hésite pas, en effet, à quitter sa demeure et à laisser là son fils qu'il n'est pas certain de retrouver vivant, à franchir de longues distances. Il craint que le prophète n'arrive trop tard à Capharnaüm, et il vole à sa rencontre pour le prier de hâter sa marche.

Enfin le voilà devant le Sauveur. Il se prosterne à ses pieds, il le supplie humblement de venir arracher son fils aux étreintes de la maladie et de la mort. Mais là, une nouvelle épreuve l'attend. Jésus-Christ n'exauce pas tout d'abord sa prière, il lui parle même avec une sorte de dureté : « Vous autres, dit-il, si vous ne voyez des signes et des prodiges, vous ne croyez pas. » Par ce reproche, le Sauveur n'entendait pas repousser le suppliant ni éteindre la lueur de foi qu'il voyait en lui, mais il voulait provoquer une confiance plus complète.

L'officier le comprit. Il vit, au regard compatissant du Maître, à l'accent de sa voix, que la vertu divine ne demandait qu'à s'échapper d'entre ses mains miséricordieuses. Aussi, redoublant sa prière : « Seigneur, dit-il, descendez avant que mon petit enfant meure. »

Jésus se laisse vaincre par cette prière touchante : « Va, dit-il, retourne en ta maison, ton fils est guéri. »

Comme l'officier de Capharnaüm, nous aussi, quittons tout pour aller à Jésus et franchissons avec courage les *distances* qui nous séparent de lui. Les pensées du monde et les attraites sensibles



nous maintiennent par rapport à Dieu dans une sorte d'éloignement. L'énergie dans le vouloir nous fera, avec l'aide d'en haut, triompher de tous ces obstacles. Puis, quand le recueillement nous aura mis dans la divine présence, nous saurons soutenir l'effort de notre prière sans nous laisser rebuter par les sécheresses, les aridités qui viendront peut-être alors éprouver notre constance. Et si le Seigneur ne se rend pas à notre première requête, nous le presserons, par nos instances réitérées, de nous exaucer. Nous frapperons jusqu'à ce qu'il nous ouvre. Il nous accordera ce que nous lui demandons, car il cessera d'être Dieu avant de cesser de répondre au cri d'une supplication humble, confiante et persévérante.

## II. — L'objet de sa prière.

Nous venons de voir que l'officier de Capharnaüm est digne de notre imitation par la ferveur de sa prière. Envisageons maintenant l'objet de sa prière : nous y trouverons une seconde leçon.

La grâce sollicitée et obtenue par ce personnage de l'Evangile était une grâce de guérison. Jésus-Christ prodigua en sa faveur, d'une manière merveilleuse, l'efficacité de son pouvoir divin.

Et d'abord il ne se contente pas d'alléger le mal de son fils, mais il l'en délivre complètement. Celui que la souffrance avait conduit aux portes de la mort est maintenant plein de vie : *Vade, filius tuus vivit*. La fièvre elle-même l'a quitté, *reliquit eum febris*. C'est une guérison complète, radicale.

C'est de plus une guérison instantanée. « Comme l'officier approchait de Capharnaüm, nous dit le texte sacré, ses serviteurs vinrent au devant de lui et lui annoncèrent que son fils était vivant. Il leur demanda aussitôt à quelle heure l'enfant s'était trouvé mieux. « Hier, répondirent-ils, à la septième heure, la fièvre le quitta. » Or il reconnut que c'était le moment où Jésus lui avait dit : « Votre fils est vivant. »

Enfin, c'est une guérison opérée à distance. Ordinairement Notre-Seigneur n'affranchissait pas les malades de leurs misères sans les voir, sans leur parler, sans les toucher. Ici sa parole agit à travers l'éloignement, elle a été souveraine malgré l'espace.

Nous aussi, implorons du Sauveur une grâce de guérison. Que ce soit là, aujourd'hui, l'objet de nos prières.

Cet enfant malade, nous disent les saints docteurs, est l'image de notre volonté languissante dans le bien. La fièvre qui la tourmente, c'est l'orgueil, l'avarice, l'envie, l'amour des biens terrestres. En proie à ce mal spirituel, ne peut-on pas dire de notre âme qu'elle est sur le point de mourir ? *Incipiebat enim mori*.

Dans notre détresse, tournons-nous vers Notre-Seigneur, prions-le de venir à notre secours. Si les infirmités corporelles excitaient sa compassion au point qu'une vertu miraculeuse s'échappait de lui pour les guérir, à plus forte raison aura-t-il

pitié des infirmités spirituelles qui affligent nos âmes si chèrement rachetées.

Il répondra à notre appel, et, tirant du trésor de ses miséricordes une grâce de conversion et de salut, il nous dira comme au dignitaire de la cour d'Hérode : « Allez, votre enfant est plein de vie. »

## III. — Le fruit de sa prière.

Demander la grâce, recevoir la grâce, en profiter, voilà, mes frères, en trois mots, tout le secret de la vie chrétienne.

Objet des faveurs divines, le païen de Capharnaüm ne les reçut pas inutilement pour son salut, et, selon le mot de saint Paul, « la grâce ne fut pas vaine en lui. » (I Cor., xv, 10).

Et d'abord, il crut de tout son cœur en Jésus-Christ. Jusque-là sa foi avait été faible et imparfaite. Dans son aveuglement, il demandait à Jésus de venir chez lui pour guérir son fils, comme si la distance opposait un obstacle à l'action divine. Et puis, voyant que Notre-Seigneur ne se disposait pas à le suivre, il insiste, craignant que la mort ne le prévienne et ne lui ôte ainsi le moyen d'exercer son mystérieux pouvoir. C'était montrer de nouveau son ignorance, car il n'en coûte pas plus à Dieu de ressusciter que de guérir. Mais, touché de la réprimande du Sauveur, nous le voyons faire un premier pas dans la docilité de l'esprit et dans la soumission du cœur. Lorsque le Maître lui déclare avec autorité que son fils est guéri, il n'hésite pas à ajouter foi à la parole divine et il s'en retourne aussitôt chez lui, croyant au miracle sans l'avoir vu.

Cette foi grandissante ne tarde pas à recevoir son épanouissement suprême. Lorsque ses serviteurs lui affirmèrent que la promesse bienfaisante du prophète galiléen s'était réalisée, que son fils était guéri, il adhéra pleinement à la vérité surnaturelle et il reconnut dans Jésus-Christ le Messie attendu.

O mon Dieu ! la foi est le premier de tous les biens. Combien nous vous remercions de nous avoir appelés à sa lumière ! Faites que nous servions toujours précieusement ce trésor, et que nous évitions avec soin tout ce qui pourrait en compromettre la possession.

Non content d'être le disciple du Sauveur, le converti de Capharnaüm en devint l'apôtre.

Il fit passer dans l'âme de ceux qui l'entouraient ses convictions ardentes. « Il crut, dit l'Evangile, lui et toute sa maison. » A son exemple, ayons le zèle de notre foi. Efforçons-nous, par nos paroles et surtout par nos exemples, de gagner des âmes à Jésus-Christ. Pour cela, que nos yeux, nos oreilles, notre langue, notre maintien, nos œuvres, nos démarches, que tout annonce en nous un chrétien, une âme qui croit et en qui tout croît.

O Jésus ! en méditant le récit que la plume inspirée de l'apôtre saint Jean nous a tracé, nous avons appris à mieux vous connaître. Votre bonté encourage notre confiance. Désormais nous aurons

recours à vous dans nos peines, dans nos épreuves spirituelles et temporelles. A ces heures sombres de la vie, le premier mouvement de notre cœur sera de nous tourner vers vous, et s'il le faut, pour nous secourir, votre bonté, nous en avons la confiance, fera encore des miracles.

Comblés de vos dons, nous en profiterons pour mieux vous servir et pour mieux vous aimer. Daignez, Seigneur, mettre vous-même ces sentiments dans nos âmes, et faites que nous soyons fidèles à les conserver jusqu'à la fin de notre vie. Ainsi, après vous avoir béni dans le temps, nous nous rendrons dignes de vous bénir et de vous posséder pendant l'éternité.

## RÉFLEXIONS SUR DES PAROLES DU PROPRE DES MESSES DU DIMANCHE

### XLVIII

VINGTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

**I. Tout ce que vous nous avez fait, Seigneur, vous l'avez fait d'après un jugement équitable.** — Ces paroles sont empruntées au prophète Daniel, et l'Eglise nous invite à les redire au Seigneur pour reconnaître que tout ce qui peut nous arriver d'heureux ou de malheureux dans le cours de notre vie, ne nous arrive que par la permission de sa Providence paternelle à notre égard. N'est-ce pas le Seigneur qui gouverne le monde ? Le Sage l'a dit : *Il atteint avec force d'une extrémité à une autre extrémité, et dispose toutes choses avec douceur.* (Sages., VIII, 1). Ecoutez ce qu'il nous dit lui-même par son prophète : *C'est moi qui ai fait la terre, et les hommes et les bêtes qui sont sur la face de la terre, par ma grande puissance et par mon bras étendu ; et j'ai donné la terre à celui qui a plu à mes yeux.* (Jér., XXXVII, 5). C'est encore le Seigneur qui gouverne toutes choses dans l'ordre moral, car n'est pas riche, grand ou heureux qui veut l'être. Job a dit avec raison : *Dans le Seigneur sont la force et la sagesse : il connaît et celui qui trompe et celui qui est trompé. Il amène les conseillers à une fin insensée, et les juges à l'étourdissement. Il délie le baudrier des rois, et ceint leurs reins d'une corde. Il verse le mépris sur les princes, en relevant ceux qui avaient été opprimés.* (Job, XII, 16-21). C'est bien lui qui domine sur les royaumes des hommes, et il les donne à qui il veut : *Par moi, nous dit-il, les rois règnent et les législateurs décrètent des choses justes. Par moi les princes commandent, et les puissants rendent la justice.* (Prov., VIII, 15-16). Rien n'échappe à sa puissance ni à sa providence paternelle. Il a soin du plus petit des oiseaux comme de chacun d'entre nous, et même il a soin des cheveux de notre tête. Jésus-Christ nous a dit : *Deux passereaux ne se vendent-ils*

*pas un as ? Cependant pas un d'eux ne peut tomber sur la terre sans votre Père. Les cheveux mêmes de votre tête sont tous comptés. Vous valez plus qu'un grand nombre de passereaux.* (Matth., x, 29). De là cette conclusion : quels que soient les événements qui remplissent notre vie, événements grands ou petits, heureux ou malheureux, ils nous arrivent par l'ordre de Dieu ou par sa permission, mais toujours en vue de notre bien.

C'est pourquoi nous devons reconnaître qu'il agit envers nous avec équité, lui disant avec Azarias : *Seigneur, vous êtes juste dans tout ce que vous nous avez fait, toutes vos œuvres sont vraies, vos voies droites, et tous vos jugements sont véritables.* (Dan., III, 27). Qui pourrait en effet croire que Dieu ne se conduit pas à notre égard d'une manière équitable ? Dieu, quoique tout-puissant, ne saurait blesser la justice la plus délicate, et d'autre part n'étant accessible à aucune influence étrangère, il tire toujours de lui-même les motifs déterminants de ce qu'il nous fait, c'est sa puissance ou sa volonté qui agit ; mais c'est sa justice qui préside à l'exécution quand il a à nous punir, *car il règle tout avec mesure, nombre et poids.* (Sages., XI, 21). Il en est de même de ses bienfaits qui sont répandus à pleines mains, mais qui sont néanmoins donnés avec équité. Non, nul ne doit lui dire : *Seigneur, qu'avez-vous fait ?* Mais : *Qui peut s'élever contre votre jugement ? Qui peut venir en votre présence pour défendre les impies ? Il n'y a point, en dehors de vous, d'autre Dieu qui prenne soin de toutes choses, et à qui vous dussiez montrer que vous n'avez porté aucun jugement injuste. Mais comme vous êtes juste, vous réglez tout avec justice, et si quelqu'un ne mérite point de châtiment, vous jugez contraire à votre puissance de le condamner. Votre puissance est le principe même de la justice.* (Sages., XII, 12-16). Aussi le roi Nabuchodonosor, à la fin de son épreuve, lorsque le sens lui fut rendu, disait-il : *Tous les habitants de la terre sont devant le Seigneur comme le néant ; il agit selon sa volonté tant dans les vertus célestes, que sur les habitants de la terre ; nul ne peut résister à sa main, ni lui dire : Pourquoi as-tu fait cela ?* (Dan., IV, 32). C'est pourquoi reconnaissons que tout ce que Dieu nous a fait, il nous l'a fait d'après un jugement équitable ; et bien que nous puissions trouver parfois en nous ou autour de nous des motifs qui nous expliquent sa conduite, nous aurons toujours à nous écrier avec saint Paul : *Combien ses jugements sont incompréhensibles et ses voies impénétrables ! Car qui a connu la pensée du Seigneur ? ou qui a été son conseiller ? ou qui le premier lui a donné et sera rétribué ? Puisque c'est de lui, et par lui, et en lui, que sont toutes choses, à lui la gloire dans les siècles.* (Rom., XI, 33-36).

**II. Seigneur, nous avons péché contre vous et nous n'avons pas obéi à vos com-**



**mandements.** — Pour entrer dans l'esprit de l'Eglise qui nous fait redire cette confession d'Azarias, complétons-la en rapportant le texte en entier que nous trouvons dans le prophète Daniel : *Seigneur, nous avons péché, et nous avons commis l'iniquité en nous retirant de vous, et nous avons manqué en tout. Nous n'avons pas écouté vos préceptes, et nous ne les avons pas observés; et nous n'avons pas agi comme vous nous l'aviez commandé, pour qu'il nous arrivât bien.* (Dan., III, 29-30). Ainsi pria Azarias au milieu du feu de la fournaise, tant en son nom qu'au nom de ses compagnons, comme plus tard prièrent les Machabées souffrant le martyre sous l'impie Antiochus, et disant : *C'est pour nos péchés que nous souffrons ces choses.* (II Mach., VII, 32). Qu'était-ce Azarias ? C'était un Juif qui, avec ses compagnons, avait été amené à Babylone, et parce que tous les trois ils n'avaient pas voulu adorer la statue de Nabuchodonosor, ils furent jetés dans une fournaise ardente pour y être consumés par le feu. C'étaient donc des martyrs, c'étaient des justes, et cependant ils reconnaissent qu'ils sont pécheurs, qu'ils ont offensé Dieu et qu'ils l'ont irrité. Qu'est-ce à dire ? Oui, ils se disent pécheurs, bien qu'ils soient justes, et ils sont d'autant plus justes qu'ils se disent pécheurs. En effet écoutons saint Jean qui nous dit : *Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous trompons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous. Si nous confessons nos péchés, Dieu est fidèle et juste pour nous remettre nos péchés, et pour nous purifier de toute iniquité. Si nous disons que nous n'avons point péché, nous le faisons menteur, et sa parole n'est point en nous.* (I Jean, I, 8-10). Si Daniel et les trois jeunes enfants Hébreux comme les Machabées se reconnaissent pécheurs, c'est qu'ils savent que nul n'est exempt de péchés devant Dieu. En les entendant ainsi parler, ne dirait-on pas d'autre part que ce sont des martyrs de l'Eglise de Jésus-Christ ? car un des caractères de la justice évangélique, c'est de se reconnaître pécheur, tandis que le propre du pharisien orgueilleux est de se glorifier d'une justice prétendue. Qui donc oserait se dire innocent devant Dieu, lorsque nous voyons les jeunes enfants Hébreux que les flammes n'ont point consumés et que les lions n'ont pas osé toucher, se mêler à la foule des coupables et s'attribuer les crimes de tous leurs pères, de tous leurs concitoyens ? Quoi ! nous qui sommes vraiment des pécheurs, nous ne viendrions pas redire cette prière dans des sentiments de repentir pour fléchir la justice divine ? Mais ce serait nous attirer de nouveaux châtiments, que de ne pas vouloir confesser que les peines dont nous souffrons sont une conséquence de nos infidélités sans cesse renouvelées. (S. Aug., *De Temp.*, Serm. CCCr).

Mais plaçons-nous à un autre point de vue. En admettant que nous fussions sans péché, nous devrions néanmoins nous reconnaître pécheurs. C'est l'exemple que Daniel et ses compagnons

nous donnent aujourd'hui. S'ils priaient ainsi, c'est qu'ils se regardaient comme ne faisant qu'un corps avec Israël qui avait prévariqué et qui avait été emmené en captivité ; car ils étaient, quoique justes, membres de ce peuple Juif que Dieu châtiât à cause de ses crimes. Au lieu de s'en séparer ils s'unissaient à lui plus étroitement, comme cela se produit dans une famille affligée, et de même qu'ils partageaient les souffrances de leurs frères, ils s'attribuaient aussi une part de leurs infidélités. Aussi parlaient-ils sincèrement lorsqu'ils déclaraient qu'ils étaient tombés dans l'iniquité et qu'ils avaient désobéi aux commandements du Seigneur ; comme la langue de l'homme crie avec raison, lorsqu'on le blesse dans une partie de son corps, ainsi les jeunes Hébreux souffraient réellement pour les péchés de tout le peuple et le disaient à Dieu dans leurs prières en se reconnaissant coupables eux-mêmes. Nous pourrions encore expliquer leurs paroles dans ce sens que leur charité les portait à s'accuser dans la personne de leurs frères pour fléchir la justice divine et obtenir pour tout le peuple la délivrance de leurs maux ainsi que le pardon de leurs infidélités.

N'est-ce point ce que Jésus-Christ a fait pour nous en se chargeant d'expier nos péchés ? O mon Dieu, cette conduite coupable du peuple Juif que déplorait Azarias n'est qu'une bien faible image de notre ingratitude et de nos infidélités ! Vous vous êtes approché de nous d'une manière admirable par le mystère de l'Incarnation et nous nous sommes retirés de vous ; vous nous avez donné une loi qui était un joug doux et léger, et nous avons brisé tous les liens qui nous unissaient à vous ; nous avons vécu dans le mépris de vos préceptes et nous nous sommes éloignés du festin que votre amour nous a préparé sur l'autel. Et cependant voici que vous venez nous visiter, nous rappeler à vous par les châtiments que vous nous envoyez dans la vérité et la justice. Heureux sont ceux qui entendent cette voix de la correction pour s'humilier sous la pesanteur de votre bras, pour reconnaître qu'ils sont pécheurs, sinon en eux-mêmes, au moins dans leurs frères et dans leurs membres qu'ils ne devraient jamais oublier devant le bon Dieu ! C'est pourquoi, à l'exemple des jeunes Hébreux, vivons en justes et parlons en pécheurs. Notre justice sera si abondante qu'elle aura la force de convertir en une douce rosée les adversités, les souffrances et les persécutions qu'il plaira au Seigneur de nous envoyer. Nous louons Dieu dans la fournaise de la tribulation. (S. Chrys. ; Théodoret).

**III. Donnez, Seigneur, gloire à votre nom et agissez avec nous selon la multitude de votre miséricorde.** — Complétons encore ces paroles en rapportant ici le texte que nous trouvons dans le prophète Daniel : *Ne nous confondez pas ; mais agissez avec nous selon votre douceur et selon la multitude de votre miséricorde. Délivrez-nous par vos merveilles, et donnez, Seigneur, gloire à votre nom.* (Dan., III, 42-43).

Etant pécheurs et l'ayant reconnu, nous n'avons aucun titre à invoquer pour être pardonnés et délivrés de nos maux. Aussi notre prière s'appuie sur la gloire de Dieu et sur sa miséricorde. En effet, il n'y a que notre confiance en Dieu qui nous autorise à espérer que nous ne serons pas confondus, mais que l'heure de la délivrance viendra pour nous, si nous savons l'attendre avec patience, et nous soumettant pleinement à l'épreuve que nos péchés nous ont méritée, car il est dit : *La tribulation produit la patience ; la patience, l'épreuve ; et l'épreuve, l'espérance ; or l'espérance ne confond point, parce que la charité de Dieu est répandue dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné.* (Rom., v, 3-5). Ainsi les maux et les tribulations par lesquels Dieu nous éprouve, produisent la patience et nous rendent plus humbles et plus soumis. C'est par l'exercice des souffrances que nous acquérons la patience, et c'est par la patience que nous arrivons à l'espérance. — Nous lui demandons ensuite de nous traiter avec douceur, car s'il laissait éclater sa colère, comme il en aurait parfaitement le droit, il nous punirait comme il a puni Sodome et Gomorrhe : *Si le Seigneur des armées ne nous avait réservé un rejeton, nous aurions été comme Sodome, nous serions devenus semblables à Gomorrhe.* (Is., i, 9). C'est la prière que lui adressait David et que nous devons redire : *Seigneur, traitez-nous bénignement dans votre bonté.* (Ps., l, 18). — Nous invoquons d'autre part sa miséricorde, sans laquelle nous n'existerions pas, et s'il arrivait qu'elle vint à nous faire défaut, la justice divine ne tarderait pas à nous châtier. Voyez la miséricorde qu'il a témoignée au premier homme : au lieu de le frapper comme il avait frappé Lucifer, il l'appelle, il le poursuit de ses grâces dès qu'il l'a vu tomber dans l'abîme du péché ; puis il est venu le racheter, il lui a fourni les moyens de rentrer dans le bon chemin et de reconquérir son amitié. Voilà la miséricorde que nous demandons à Dieu de faire éclater pour chacun de nous en nous délivrant de nos peines, de nos adversités ; en sorte que nous semblons lui dire : « Seigneur, si vous ne venez point nous pardonner et nous affranchir du joug pesant de nos péchés, comment pourrez-vous exercer votre miséricorde ? C'est en nous sauvant que vous êtes réellement miséricordieux, et c'est à cette miséricorde que nous croyons et en laquelle nous espérons de tout notre cœur. » (Denys le Chartreux).

Après s'être ainsi appuyé sur des motifs tout personnel, Azarias voit dans sa délivrance et dans celle de tout le peuple la gloire de Dieu, et se souvenant des merveilles que le Seigneur a accomplies, il en demande le renouvellement : « Délivrez-nous, dit-il, par vos merveilles. » Les jeunes Hébreux font ici allusion aux miracles opérés autrefois par Dieu pour retirer son peuple de la captivité d'Egypte et pour le mettre en possession de la terre promise. En effet, chaque fois que les Juifs étaient éprouvés par des afflictions et qu'ils

revenaient à Dieu dans des sentiments de repentir, chaque fois Dieu les délivrait en accomplissant des merveilles. Ils croient donc avec raison que le Seigneur les sauvera et ne les abandonnera pas à leur malheureux sort, s'il le veut, puisqu'il peut tout ce qu'il veut. Ainsi a prié le fils de Sirach disant : *Seigneur, levez votre main sur les nations étrangères, afin qu'elles voient votre puissance ; car comme en leur présence vous avez été sanctifié parmi nous, ainsi en notre présence vous serez glorifié parmi eux, afin qu'ils connaissent, comme nous aussi nous avons connu qu'il n'y a point de Dieu hors vous, Seigneur. Renouvelez les miracles et produisez d'autres merveilles. Glorifiez votre main et votre bras droit. Excitez votre fureur, et répandez votre colère, détruisez l'adversaire et affligez l'ennemi.* (Eccli., xxxvi, 3-9). En d'autres termes, demander à Dieu d'être délivré de ses peines, c'est lui demander d'accomplir des merveilles pour qu'il soit glorifié par les hommes et reconnu comme le seul vrai Dieu. Quand il promit à son peuple de le délivrer par Cyrus qui était une figure du Messie, il lui dit : *C'est à cause de moi que je ferai que mon nom ne soit pas blasphémé, et je ne donnerai pas ma gloire à un autre.* (Is., xlviii, 11). Voyons, est-ce que le père qui a travaillé pour l'exaltation de son fils n'en retire pas quelque gloire ? Ainsi, nous les enfants de Dieu, nous devons lui demander de venir à notre secours, de nous délivrer de nos peines pour qu'il soit glorifié dans les siècles des siècles. (Denys le Chartreux).

**IV. Bienheureux ceux qui, étant sans tache, marchent dans la loi du Seigneur.** — Ces paroles empruntées à David, l'Eglise semble nous les offrir comme une conclusion à la prière que nous venons d'adresser à Dieu. Et comment ? Nous venons de demander à Dieu d'être délivrés de nos peines. Or le meilleur moyen de n'en avoir pas, c'est d'observer la loi que le Seigneur nous a donnée : *Moi le Seigneur votre Dieu, nous dit-il, je vous enseigne des choses utiles, je vous dirige dans la voie par laquelle vous marchez. Oh ! si vous aviez été attentifs à mes commandements, votre paix aurait été comme un fleuve, et votre justice comme les flots de la mer.* (Is., xlviii, 17-18). Regardez, en effet, l'homme qui vit fidèle à son Dieu, et n'ayant d'autre volonté que celle de lui plaire. David l'a vu et il nous a dit : *Heureux l'homme qui n'est pas allé au conseil des impies, qui ne s'est pas arrêté dans la voie des pécheurs, qui ne s'est pas assis dans la chaire de pestilence, mais dont la volonté est la loi du Seigneur et qui médite cette loi le jour et la nuit. Il sera comme l'arbre planté près des courants des eaux, qui donnera son fruit en son temps ; et sa feuille ne tombera point ; et tout ce qu'il fera prospérera.* (Ps., i, 1-3). Et même n'auriez-vous point été cet homme juste, dès l'instant que vous embrasserez la loi pour en faire la règle de votre conduite, vous verrez la fin de vos peines, ou du



moins vous aurez la ferme espérance d'en être délivré à l'heure où Dieu le jugera bon et utile dans son amour pour vous. C'est ce que Jésus-Christ nous a dit sous la forme de la parabole de l'enfant prodigue. (Luc, xv, 22). Il n'en saurait être autrement : étant affligés à cause de nos péchés, nous y renonçons pour obéir à Dieu ; l'affliction doit cesser par là-même, à moins que des raisons providentielles qui nous sont inconnues exigent pour notre bien que nous continuions à souffrir. C'est ce qui ressort pleinement de la vie de tous les justes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Si Dieu nous laisse donc dans la tribulation, malgré nos prières et notre fidélité à observer sa loi, suivons le conseil que saint Paul nous donne dans l'épître de ce jour, disant : *Ayez soin de marcher avec circonspection, non comme des insensés, mais comme des hommes sages, rachetant le temps, parce que les jours sont mauvais. Ne soyez donc pas imprudents, mais comprenez quelle est la volonté de Dieu.* (Eph., v, 15-17).

## COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

### Troisième partie : Les Sacrements

#### VIII

#### LES PREUVES DE LA PRÉSENCE RÉELLE (suite)

##### Plan

1. Preuve de la présence réelle tirée des miracles. Miracle de la chapelle du Palais de saint Louis.
2. Miracle de Paris.
3. Miracle de Turin.
4. Miracle de Faverney.
5. Preuve tirée des effets de l'Eucharistie dans les âmes.

**1.** — J'ai lu dans la vie de saint Louis, roi de France, qu'un saint prêtre célébrant un jour la messe dans la chapelle du Palais, tomba tout à coup en extase après la consécration. Les personnes présentes aperçurent, avec la plus grande et la plus heureuse surprise, entre les mains du prêtre, un enfant d'une beauté ravissante. Saint Louis était là tout près, dans ses appartements. On vint l'avertir du miracle et on le pria de descendre à la chapelle pour en être témoin. Le saint roi répondit : « Je crois si fermement à la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie que je n'ai pas besoin de voir ce miracle pour m'en convaincre. Je l'y crois présent plus fermement que si je le voyais de mes yeux ; car souvent mes yeux me trompent, je crois voir ce que je ne vois pas, tandis que la parole de Dieu et l'enseignement de l'Eglise ne peuvent pas me tromper. »

Pour nous qui n'avons pas la foi de saint Louis, qui sommes toujours portés à douter des choses que notre raison ne peut comprendre, qui voulons

voir de nos yeux et toucher de nos mains, il nous serait avantageux de voir des miracles. Eh bien ! nous vous raconterons quelques-uns des prodiges éclatants que notre divin Sauveur a daigné faire pour nous convaincre de sa présence réelle dans l'Eucharistie.

**2.** — Il s'opéra à Paris, en 1290, un miracle célèbre dont huit siècles écoulés depuis n'ont pas effacé le souvenir. Une femme pauvre avait mis sa robe en gage chez un juif pour l'emprunt d'une petite somme d'argent dont elle avait besoin. Quelques jours avant Pâques, elle pria le juif de lui rendre sa robe afin de remplir avec plus de décence le devoir pascal. « Volontiers, lui dit le juif ; je vous la laisserai même pour toujours et sans intérêt, si vous voulez m'apporter le pain que vous recevez à l'église et que vous autres chrétiens appelez votre Dieu... Je voudrais bien voir s'il l'est réellement. » Cette horrible proposition fut acceptée. La femme alla recevoir la communion à Saint-Méry, sa paroisse, réserva secrètement la sainte hostie et la rapporta au juif. Ce malheureux se mit aussitôt à exercer contre elle une rage diabolique. Il la place sur une table, la perce à coups de canif : alors il en voit sortir des gouttes de sang. Sa femme effrayée fait tous ses efforts pour l'empêcher d'aller plus loin. Il n'en devient que plus furieux. Il enfonce un clou dans l'hostie, qui saigne de nouveau. Il la jette au feu : elle en sort tout entière et voltige par la chambre comme pour éviter ses poursuites. Il la plonge enfin dans une chaudière d'eau bouillante, qui, en un moment, paraît ensanglantée. L'hostie s'élevant de nouveau dans la chambre prend la forme d'un crucifix. Cette dernière merveille arrête enfin la fureur du juif. Cependant un de ses enfants, encore très jeune, étant sorti et se tenant à la porte, disait aux personnes qu'il voyait aller à l'église, car c'était un dimanche : « Vous ne trouverez plus votre Dieu ; mon père vient de le faire mourir. » Cette naïveté frappa une femme du voisinage, qui eut la curiosité d'entrer dans la maison. Elle aperçut les traces sanglantes de la haine du juif ; et l'hostie qui voltigeait encore vint d'elle-même se reposer dans un vase qu'elle tenait à la main. La femme chrétienne la porta à l'église et la remit au curé, en lui racontant le fait devant une grande foule attirée par le bruit de l'événement. Le juif profanateur, traduit devant les tribunaux, confessa son crime et fut puni de mort, suivant les lois de l'époque. L'hostie miraculeuse, devenue l'objet de la vénération publique, disparut pendant la Révolution. Mais aujourd'hui encore on célèbre chaque année par de belles fêtes religieuses, dans la paroisse de Saint-Méry, l'anniversaire de l'éclatant miracle qui s'y est opéré.

**3.** — Turin, capitale du Piémont, porte le nom de *Ville du Saint-Sacrement*. Voici le fait qui lui valut ce nom glorieux. Le 6 juin 1453, un étranger traversait la ville ; conduisant une mule chargée de marchandises. Quand la bête fut

arrivée sur la place de l'église Saint-Silvestre, elle s'arrêta tout à coup, s'agita violemment et refusa de marcher; puis elle se laissa tomber à terre sans qu'il fût possible de la remettre sur pieds. L'étranger arrivait de la frontière du Dauphiné, où venaient d'avoir lieu des désordres de tout genre et des scènes de pillage. Or, parmi les objets que portait la bête de somme, se trouvait un ostensor volé dans une église, et dans cet ostensor une hostie consacrée. Tout à coup l'hostie sainte se dégage, s'élève dans les airs et y reste suspendue. La foule accourt et se prosterne, poussant des cris de joie et d'admiration. On prévient l'archevêque, qui arrive précédé du clergé et suivi de toute la ville attirée par le bruit de ce miracle. Quand il se trouve au-dessous de la sainte hostie, il se met à genoux, tenant un calice pour la recevoir; et voici qu'elle descend et vient doucement s'y reposer. Toute la ville de Turin fut témoin de ce miracle; et depuis cette époque elle prit le titre de *Ville du Saint-Sacrement*, comme un témoignage de sa foi à la présence réelle. Il fut établi que chaque année on célébrerait l'anniversaire du prodige en se rendant processionnellement de la cathédrale dans une chapelle érigée au lieu même où il avait plu au Seigneur de manifester sa gloire. Mais ce sont les anniversaires qui reviennent tous les cent ans qu'on célèbre avec une plus grande pompe: en 1753, le conseil municipal de Turin consacra à cette fête une somme de 90 mille francs, et nous avons vu dans les journaux qu'il vota 16 mille francs pour la fête de 1853.

4. — En 1608, un autre miracle très éclatant s'opéra tout près de nous, dans la petite ville de Faverney, au diocèse de Besançon. A cette époque, il y avait à Faverney un couvent de Bénédictins, où se faisait aux fêtes de la Pentecôte une exposition solennelle du Saint-Sacrement qui attirait tout le monde des environs, parce qu'on y gagnait de nombreuses indulgences. Donc, la veille de la Pentecôte, qui cette année-là tombait le 25 de mai, les religieux avaient exposé le Saint-Sacrement sur un reposoir monumental et richement décoré, construit à l'entrée du chœur de leur église. La nuit étant venue et tout le monde retiré, on ferma les portes en laissant le Saint-Sacrement à la même place avec deux cierges allumés. Que se passa-t-il alors? On suppose que des étincelles tombées des cierges mirent le feu aux draperies. Bientôt une épaisse fumée se répand partout. Des ornements du reposoir et du reposoir lui-même il ne reste qu'un amas de cendres et de charbons ardents... Qui pourrait exprimer les sentiments qu'éprouvèrent les religieux, quand le lendemain il se rendirent à l'église? O puissance de mon Dieu, quel spectacle! Saisis de frayeur, ils lèvent les yeux; et au-dessus de ce tas de cendres enflammées, ils aperçoivent l'ostensor miraculeusement suspendu au milieu de l'église. A l'instant le bruit du prodige se répand au dehors. On accourt de la ville,

on accourt de la campagne; bientôt la foule est immense; on s'étouffe pour mieux voir. L'ostensor reste suspendu en l'air sans aucun appui. Le mardi, troisième fête de la Pentecôte, plusieurs curés étaient venus en procession avec leurs paroissiens célébrer la sainte messe dans cette église. Un d'eux la disait au grand autel. Après la première élévation, au moment où ce prêtre abaissait la sainte hostie, on vit l'ostensor qui depuis trente-trois heures était suspendu en l'air descendre insensiblement et se fixer sur un corporal disposé au dessous pour le recevoir. L'archevêque de Besançon, après une information publique où furent interrogés plus de cinquante témoins irrécusables, fit imprimer et publier la relation de ce grand miracle, et la ville de Faverney en célèbre chaque année la mémoire par une procession solennelle.

S'il nous faut des miracles pour rendre notre foi plus vive, en voilà qui sont, certes! assez éclatants. Nous pourrions en rapporter un grand nombre d'autres aussi incontestables; nous pourrions vous raconter une foule de guérisons et de conversions étonnantes opérées par la vertu du sacrement de l'Eucharistie; mais nous préférons appeler votre attention sur un fait dont vous êtes témoins et qui, à lui seul, suffirait à prouver que Jésus-Christ est réellement présent dans l'Eucharistie.

5. — Ce fait, quel est-il donc? Ce sont les fruits ou les merveilleux effets que la sainte communion produit dans les âmes. N'est-il pas vrai que la sainte communion donne naissance aux vertus les plus héroïques? C'est la source du dévouement de la sœur de charité, qui passe sa vie à soigner des malades dans les hôpitaux; c'est la source du zèle de ces intrépides missionnaires, qui abandonnent famille et patrie pour s'en aller, au milieu de dangers sans nombre, évangéliser des peuples sauvages et barbares; c'est la source de l'abnégation de tous ces religieux qui passent leur vie à prier et à se mortifier pour l'expiation de nos crimes. Si l'on faisait deux parts des chrétiens, l'une de ceux qui communient et l'autre de ceux qui ne communient pas, de quel côté se trouveraient les plus grandes vertus? Evidemment dans la classe de ceux qui communient. Et d'où peut venir cette différence? De la communion évidemment. Mais si Notre-Seigneur n'était pas présent dans l'Eucharistie, toute la dévotion des chrétiens s'adresserait à un morceau de pain. Alors comment Dieu pourrait-il récompenser une pareille dévotion par les faveurs les plus signalées? Il aurait donc entrepris lui-même de nous tromper! Quel blasphème!

Il est donc bien certain que Notre-Seigneur est présent dans la sainte Eucharistie et que notre croyance se trouve à l'abri de toute erreur.

O Seigneur Jésus, après tant de miracles de puissance et de sagesse, faites pour nous un miracle de bonté! Donnez-nous une foi vive et agissante, la foi de saint Louis; et notre plus



grand bonheur ici-bas sera de vous adorer, de vous visiter, de vous recevoir dans le sacrement de l'Eucharistie. Ainsi soit-il !

## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

### TROISIÈME PARTIE

#### Moyens de salut

##### LES SACREMENTS

##### B

#### Les sacrements en particulier

#### III. — L'EUCCHARISTIE

#### ART. II. — LITURGIE DU SACRIFICE DE LA MESSE

##### § 2. — Les cérémonies de la messe.

— *Qu'entendez-vous par les cérémonies de la messe ?*

— Par *cérémonies de la messe* j'entends les prières, les chants, les rites divers dont l'Eglise accompagne le divin sacrifice.

— *Comment divise-t-on les rites de la messe ?*

— On les divise ordinairement en trois classes :

1<sup>o</sup> Ceux qui n'ont été institués que pour entourer le saint sacrifice de plus de respect, par exemple que le célébrant se rende à l'autel les yeux baissés et avec une démarche grave ;

2<sup>o</sup> Ceux qui sont des actes proprement dits du culte, par exemple les génuflexions, les inclinations du corps, les signes de croix, le frapement de la poitrine ;

3<sup>o</sup> Ceux qui sont symboliques, comme le mélange du vin et de l'eau dans le calice, la fraction de l'hostie après le *Pater*, etc.

— *En quelle langue sont les prières et les formules liturgiques de la messe ?*

— Elles sont en latin.

— *Pourquoi l'Eglise se sert-elle du latin et non des langues vulgaires ?*

— L'Eglise est guidée en cela par des raisons de haute sagesse, dont les principales sont : la majesté et la sainteté du divin sacrifice qui s'accommoderait mal de termes usuels et servant à toute sorte d'usages profanes ; la nécessité de sauvegarder la croyance catholique que des langues en perpétuel mouvement de formation risqueraient de compromettre ; l'universalité de l'Eglise qui demande une langue universelle, de telle sorte que d'un pôle à l'autre un fidèle peut entrer dans n'importe quelle église, sûr d'y entendre les mêmes prières dans des formules à lui connues, et de pouvoir partout unir sa voix à celle de ses frères.

— *Les paroles et les prières sont-elles les mêmes pour toutes les messes ?*

— Il en est qui sont les mêmes : on les appelle *l'ordinaire* de la messe.

Les autres varient suivant le temps et les fêtes : on les appelle le *propre* de la messe.

— *De quoi se compose l'ordinaire de la messe ?*

— Il se compose principalement des prières et formules de l'oblation, du canon et de la communion.

— *De quoi se compose le propre de la messe ?*

— Il se compose de l'Introit, de la Collecte, de

l'Epître, du Graduel, de l'Evangile, de l'Offertoire, de la Secrète, de la Préface, du verset dit Communion et de l'oraison dite Postcommunion.

— *Combien distingue-t-on de sortes de messes sous le rapport des cérémonies ?*

— On en distingue deux : les messes basses ou privées et les messes chantées, qui elles-mêmes se divisent en messes solennelles et en messes simplement chantées, suivant qu'elles sont célébrées ou non avec diacre et sous-diacre.

#### 1<sup>o</sup> La messe basse.

— *Qu'est-ce que la messe basse ?*

— La messe basse ou messe privée est celle qui se célèbre sans chant liturgique proprement dit et d'ordinaire avec un seul servant.

— *Pourquoi avez-vous dit : sans chant liturgique proprement dit ?*

— Parce qu'il est permis à certaines messes basses d'exécuter quelques chants libres et même de toucher de l'orgue, sans que pour cela ces messes puissent être dites messes chantées.

— *En combien de parties peut-on diviser la messe ?*

— En six parties : 1<sup>o</sup> la préparation ; 2<sup>o</sup> l'instruction ; 3<sup>o</sup> l'oblation ; 4<sup>o</sup> le canon ; 5<sup>o</sup> la communion ; 6<sup>o</sup> l'action de grâces.

— *Où commence et se termine la préparation ?*

— La préparation commence par les prières que le prêtre dit au bas des marches de l'autel et se termine à l'Epître.

— *Où commence et finit l'instruction ?*

— L'instruction commence à l'Epître et se termine à l'Evangile ou au *Credo*.

— *Où commence et se termine l'oblation ?*

— L'oblation commence à l'offertoire et se termine à la secrète.

— *Où commence et se termine le Canon ?*

— Le Canon commence à la préface et se termine à la seconde élévation.

— *Où commence et se termine la communion ?*

— La communion commence au *Pater* et se termine à la communion même du prêtre ou à la communion des fidèles.

— *Où commence et se termine l'action de grâces ?*

— L'action de grâces commence à l'antienne dite communion et se termine au dernier Evangile.

a

#### La Préparation

— *Comment appelez-vous la première partie de la messe ?*

— La préparation.

— *Pourquoi cette première partie de la messe s'appelle-t-elle préparation ?*

— Parce qu'elle a pour but de préparer le prêtre et les fidèles au saint sacrifice.

— *Comment cela ?*

— On se dispose au saint sacrifice en se purifiant du péché par un humble aveu et regret de ses fautes, et par un appel suppliant à la miséricorde divine.

— *Que contient à cet effet la préparation ?*

— Elle contient les prières qui commencent par l'antienne *Introibo* et comprennent le psaume *Judica me* et le *Confiteor*; l'*Introit*; le *Kyrie*; le *Gloria in excelsis*; et la Collecte.

— *Comment le prêtre commence-t-il les prières qu'il récite au bas des degrés de l'autel ?*

— Il les commence par le signe de la croix et en disant à haute et intelligible voix : *In nomine Patris*, etc.

— *Quelles sont les prières dites alors par le prêtre ?*

— Ces prières, dites alternativement par le prêtre et par le servant, qui représente tous les fidèles, sont le psaume *Judica me* et le *Confiteor*.

— *Comment est récitée le psaume Judica me ?*

— Il est précédé et suivi de l'antienne *Introibo* qui est tirée du psaume lui-même et en marque le sentiment dominant, et il se termine par la doxologie *Gloria Patri*.

On omet ce psaume aux messes des morts et au temps de la Passion.

— *Qu'est-ce que le Confiteor qui est dit ensuite ?*

— Le *Confiteor* ou confession est un sacramental qui a pour but d'obtenir le pardon des péchés par un aveu sincère et par l'intercession de la sainte Vierge et des saints.

— *Que fait le prêtre ensuite ?*

— Il monte à l'autel, devant lequel il s'incline en priant à voix basse; alors il se penche vers lui, le baise avec respect, se rend du côté de l'épître où se trouve le missel, et récite l'*Introit*.

— *Qu'est-ce que l'Introit ?*

— C'est le chant de l'entrée. Les chœurs l'entonnent quand le célébrant fait son entrée au chœur, et le prêtre le récite lui-même lorsqu'il est monté à l'autel.

— *De quoi se compose l'Introit ?*

— Il se compose d'ordinaire d'un ou deux versets d'un psaume, précédé d'une antienne et suivi du *Gloria Patri* (excepté au temps de la Passion et aux messes des morts), et de la répétition de l'antienne.

— *Qu'est-ce qui suit l'Introit ?*

— Le *Kyrie eleison*, ou invocation trois fois répétée de chacune des trois Personnes divines.

— *De quelle langue se sert ici l'Eglise ?*

— Elle se sert de la langue grecque, comme pour d'autres mots : *Amen*, *Alleluia*, *Hosanna*, elle se sert de l'hébreu.

— *Pourquoi l'Eglise latine a-t-elle inséré dans sa liturgie quelques mots empruntés à ces langues ?*

— On en donne communément deux raisons :

1<sup>o</sup> Le titre de la croix, tracé par Pilate, était écrit à la fois en hébreu, en grec et en latin. Il convenait que ces trois langues fussent usitées à la messe, qui ne fait qu'un avec le sacrifice de la croix.

2<sup>o</sup> Par là l'Eglise atteste plus expressément l'identité de son sacrifice avec celui qui était offert par les fondateurs des grandes Eglises de l'Orient.

— *Que signifient ces mots : « Kyrie eleison, Christe eleison ? »*

— Ils signifient : « Seigneur, ayez pitié ! Christ, ayez pitié ! »

Ils sont une des formes les plus anciennes, les

plus expressives, quoique les plus brèves, de la prière. Ils nous rappellent l'Evangile et la primitive Eglise.

— *Comment appelle-t-on encore le Gloria in excelsis qui suit le Kyrie ?*

— On l'appelle l'hymne angélique, le cantique des anges.

— *Quelle est la raison de cette appellation ?*

— C'est que ce cantique de louanges commence par les paroles des anges dans la nuit de Noël, et il en est comme la paraphrase.

— *Combien de parties distingue-t-on d'ordinaire dans le Gloria in excelsis ?*

— Deux : la première toute de louange en l'honneur des trois Personnes divines; l'autre de supplication à l'auguste Victime qui va s'immoler.

— *Récite-t-on le Gloria in excelsis à toutes les messes ?*

— Non; parce qu'il est comme une hymne triomphale et un chant joyeux, on le supprime aux messes des morts et à celles de l'Avent et du Carême.

— *Que fait le prêtre après avoir dit le Gloria in excelsis ?*

— Il baise l'autel; puis il se tourne vers les fidèles les yeux baissés et il dit à haute voix : *Dominus vobiscum*. « Que le Seigneur soit avec vous. »

Le peuple répond : *Et cum spiritu tuo*. « Et avec votre esprit. »

— *Que signifient ces paroles qui seront répétées plusieurs fois dans le cours de la messe ?*

— Ces paroles empruntées à la sainte Ecriture contiennent à la fois une salutation et un souhait que le prêtre adresse aux fidèles, avant de les inviter à prier avec lui.

— *Comment les invite-t-il ainsi à prier avec lui ?*

— Par ce mot : *Oremus*, « Prions, » qu'il dit lorsqu'il est retourné près du livre et en faisant une inclination à la croix.

— *Les prières qui suivent n'ont-elles pas un nom particulier ?*

— Les prières précédées du mot *Oremus*, s'appellent alors *Collectes* ou *Oraisons*. Le prêtre est censé par elles recueillir les vœux des fidèles pour les transmettre à Dieu.

— *Les collectes ou oraisons n'ont-elles pas quelque chose qui les distingue des autres prières ?*

— Le style en est particulier. On y trouve à la fois la simplicité dans la forme et une inépuisable richesse dans le fond. Beaucoup ont un parfum d'antiquité tout à fait incontestable. Rien ne les surpasse en beauté comme formules liturgiques de prières.

— *Le peuple ne prend-il point part à ces prières ?*

— Le peuple s'associe aux oraisons en répondant à la fin : *Amen*, « Que cela soit ainsi ! »

— *Qu'est-ce que saint Jérôme nous rapporte à ce sujet ?*

— Il nous rapporte que tous les fidèles, de son temps, s'unissaient unanimement au prêtre par ce répons, en sorte que « dans les basiliques romaines l'*Amen* retentissait comme un tonnerre à la fin des oraisons. » (Comment. in Ep. ad Gal., lib. II).



— *Quelle conclusion pratique devez-vous en tirer ?*

— C'est qu'aujourd'hui comme autrefois les fidèles qui assistent au saint sacrifice ne peuvent mieux satisfaire leur piété qu'en s'unissant au prêtre, en répondant à son salut et aux prières qu'il adresse à Dieu en leur nom.

b

#### L'Instruction

— *Comment appelle-t-on la deuxième partie de la messe ?*

— On l'appelle *Instruction préparatoire* ou simplement *Instruction*.

— *Quel est le but de cette deuxième partie ?*

— Ce but est de fortifier les âmes dans la foi par la lecture et l'affirmation des vérités divines. Ainsi on achève de se préparer dignement au sacrifice lui-même.

— *Que prescrit l'Eglise à cette fin ?*

— Elle prescrit la lecture de l'Épître et de l'Évangile, et la récitation du *Credo*.

— *Qu'est-ce que l'Épître ?*

— C'est un passage plus ou moins long extrait de quelque livre de la sainte Écriture et plus généralement des épîtres des apôtres, surtout de celles de saint Paul.

A la fin on répond : *Deo gratias*.

— *Qu'est-ce que l'Évangile ?*

— C'est la lecture plus solennelle, et que les fidèles écoutent debout, d'un passage des saints Évangiles.

A la fin on répond : *Laus tibi, Christe*.

— *Ne fait-on pas le signe de la croix d'une manière particulière au commencement de l'Évangile ?*

— Oui, le célébrant et les fidèles eux-mêmes tracent une triple croix sur le front, sur les lèvres et sur la poitrine.

— *Comment faut-il écouter ou faire cette lecture de l'Épître et de l'Évangile ?*

— Avec attention et respect.

« Vous devez, dit saint Augustin, avoir le même respect pour les moindres syllabes de la sainte Écriture que pour les parcelles de la sainte Eucharistie, parce qu'elles sont comme des enveloppes, des écorces, et des sacrements qui contiennent le Saint Esprit. » (Enarr. in Ps. 24).

— *Que récite-t-on entre la lecture de l'Épître et celle de l'Évangile ?*

— On récite le Graduel et l'Alleluia ou encore le Trait, et quelquefois la Prose.

— *Qu'est-ce que le Graduel ?*

— Le Graduel ou chant des degrés (*gradus*, degré) consiste ordinairement en deux versets de la sainte Écriture qui se chantaient pendant que le diacre montait autrefois les degrés de l'ambon ou tribune pour lire l'Évangile.

— *Qu'est-ce que l'Alleluia ?*

— L'Alleluia, expression de la louange et de la joie, se compose d'ordinaire de trois Alleluia et d'un verset intercalé après le deuxième.

Dans les jours de pénitence, il est remplacé par le Trait.

— *Qu'est-ce que le Trait ?*

— Le Trait ou prolongement du Graduel consiste également en quelques versets de psaumes que l'on récite immédiatement après le Graduel.

— *A quelques messes, ne lit-on pas également en ce moment la Prose ?*

— Oui, la Prose, sorte d'hymne rimée, appelée aussi séquence, s'ajoute au Graduel à la fête de Pâques (Prose *Victimæ pascali*), à la Pentecôte (Prose *Veni, Sancte Spiritus*), à la Fête-Dieu (Prose *Lauda, Sion*), à la Compassion (Prose *Stabat*), à la messe des morts (Prose *Dies iræ*).

— *Comment se termine la deuxième partie de la messe ?*

— Elle se termine soit après l'Évangile, soit assez souvent après le *Credo*.

— *Qu'est-ce que le Credo récité à la messe ?*

— Ce Credo n'est autre que le Symbole des apôtres développé par les Conciles de Nicée et de Constantinople.

— *Le récite-t-on toujours ?*

— Non, mais seulement le dimanche et à certaines fêtes.

— *Pourquoi fait-on la gèneuflexion et se met-on à genoux aux mots : Et incarnatus est, etc. ?*

— Afin d'adorer les abaissements du Fils de Dieu dans l'Incarnation.

— *Pourquoi l'Eglise a-t-elle introduit le Symbole dans les prières liturgiques et immédiatement après l'Épître et l'Évangile ?*

— Afin de nous donner une occasion de professer notre foi aux vérités révélées.

— *Sous quel nom, aux premiers siècles de l'Eglise, désignait-on ces deux premières parties de la messe ?*

— On les désignait sous le nom de *messe des catéchumènes*.

— *Dites-en la raison ?*

— Les catéchumènes, c'est-à-dire ceux qui se faisaient instruire pour être baptisés, étaient congédiés à la fin de l'Instruction, et les fidèles seuls restaient à l'église pour le sacrifice.

— *A quoi nous invite cette conduite de l'Eglise aux premiers siècles ?*

— A mieux apprécier l'honneur qui nous est fait d'assister au saint sacrifice, et à redoubler d'attention, de recueillement et de ferveur à mesure que se déroulent devant nous les parties plus augustes de la sainte messe.

c

#### L'Oblation

— *Comment s'appelle la troisième partie de la messe ?*

— Elle s'appelle l'Oblation.

— *Que comprend-elle ?*

— Elle comprend : a) les préliminaires de l'oblation ; b) l'oblation elle-même ; c) les cérémonies qui en sont le complément.

+

— *Quels sont les préliminaires de l'oblation ?*

— Ce sont l'offertoire et la présentation du pain et du vin à l'autel.

— *Comment débute l'oblation ?*

— Elle débute par le salut que le prêtre adresse aux fidèles en se tournant vers eux : *Dominus vobiscum*, et par l'invitation à la prière : *Oremus*.

— *Qu'est-ce que l'offertoire qui est dit ensuite ?*

— L'offertoire est une antienne qui indique l'esprit du mystère ou de la fête qu'on célèbre.

— *Qu'est-ce qui avait lieu autrefois à l'offertoire ?*

— C'est à ce moment qu'autrefois les fidèles venaient tous, les uns après les autres, devant le célébrant, apportant leurs oblations, d'abord le pain et le vin pour le saint sacrifice, et aussi de la cire, de l'huile, etc., destinés à l'entretien de l'église et à la subsistance de ses ministres.

— *Ne peut-on pas dire encore aujourd'hui que ce sont les fidèles eux-mêmes qui offrent la matière du saint sacrifice ?*

— Oui, car le pain et le vin nécessaires chaque jour pour la messe, ou bien sont l'objet de fondations particulières, ou encore et plus communément sont fournis par la fabrique de chaque église, grâce aux ressources qui lui viennent de la libéralité des fidèles.

— *D'où il ressort ?*

— Que l'oblation de la messe reste l'hommage que les fidèles font à Dieu de leurs personnes et de leurs biens.

— *L'Eglise n'a-t-elle pas conservé à certains jours quelques pratiques qui rappellent les oblations des premiers siècles ?*

— Oui, et telle est par exemple l'*offrande* qui a lieu aux messes des morts, aux fêtes des confréries, etc.

+

— *Comment le prêtre fait-il l'oblation du pain ?*

— Le prêtre, ayant étendu le corporal sur l'autel, ôte le voile et la pale qui couvrent le calice, prend la patène sur laquelle est l'hostie, la tient avec les deux mains à la hauteur de la poitrine, élève, puis abaisse les yeux et dit : *Suscipe*, etc. Après quoi il fait un signe de croix avec la patène sur le corporal, et y dépose l'hostie au milieu.

— *Que fait le prêtre ensuite ?*

— Le prêtre, étant au côté de l'épître, essuie le calice avec le purificateur, reçoit la burette de vin et en met dans le calice. Il fait ensuite un signe de croix sur la burette de l'eau, prend cette burette et verse un peu d'eau dans le calice.

— *Pourquoi le prêtre met-il un peu d'eau dans le vin qu'il va consacrer ?*

— On en donne trois raisons : 1<sup>o</sup> on croit que Notre-Seigneur a fait ainsi à la Cène ; 2<sup>o</sup> l'eau est sortie de son côté ouvert sur la croix en même temps que le sang ; 3<sup>o</sup> l'eau mêlée au vin représente l'union des fidèles avec le Christ.

— *Comment se fait l'oblation du calice ?*

— Le prêtre, étant revenu au milieu de l'autel, élève le calice, pour l'offrir à Dieu, et le regard tourné vers le ciel il dit : *Offerimus*, etc. Puis, faisant un signe de croix avec le calice, il replace celui-ci sur l'autel.

— *Que demande le prêtre dans les oraisons qui accompagnent l'oblation du pain et du vin ?*

— Dans ces prières, le prêtre demande à Dieu d'accepter cette offrande pour la rémission des péchés et le salut des hommes.

+

— *Que fait le prêtre après l'oblation du pain et du vin ?*

— D'abord, s'étant incliné, il récite au nom de tous la prière : *In spiritu humilitatis*.

Ensuite il se relève et invoque l'Esprit sanctificateur pendant qu'il trace le signe de la croix sur l'hostie et sur le calice.

— *Pourquoi, l'oblation terminée, se lave-t-il les mains ?*

— C'est par respect pour les choses très saintes qu'elles doivent toucher ; et aussi pour montrer la

grande pureté avec laquelle on doit s'approcher des saints mystères.

— *Que dit le prêtre en même temps ?*

— Il récite quelques versets du Psaume xxv, en rapport avec le rite qui s'accomplit.

— *Voici de nouveau le prêtre incliné en face du crucifix, quelle prière récite-t-il ?*

— Il dit le *Suscipe* qui complète et couronne les premières prières de l'oblation.

— *Que comprend le rite de l'Orate, fratres, qui vient ensuite ?*

— Après avoir fini le *Suscipe*, le célébrant baise l'autel et, se tournant vers l'assistance, il dit : « *Orate, fratres... Priez, mes frères.* »

— *Comment est-il répondu à cette invitation ?*

— Par la bouche du servant, l'assistance répond : « *Suscipiat...* Que le Seigneur reçoive de vos mains le sacrifice, pour la louange et la gloire de son nom, pour notre utilité et pour celle de toute sa sainte Eglise. »

— *Quel nom donne-t-on aux oraisons que le prêtre dit ensuite à voix basse ?*

— On donne à ces oraisons le nom de *Secrètes*. Elles correspondent aux collectes du commencement et aux postcommunions de la fin. Le prêtre les récite à voix basse ; déjà il entre dans le silence et le recueillement qui annoncent le prochain accomplissement du sacrifice.

— *Comment les termine-t-il ?*

— Il les termine en disant à haute voix la conclusion : « *Per omnia sæcula sæculorum.* »

Et le peuple s'y associe en répondant également à haute voix : « *Amen.* »

— *Qu'est-ce qui nous frappe dans les différentes prières de l'oblation ?*

— C'est la part très grande et très précise attribuée par l'Eglise aux fidèles dans cette partie de la messe, qui leur fait un devoir de s'unir intimement au prêtre dans l'oblation du saint sacrifice.

d

Le Canon et la Consécration

— *Quelle est la quatrième partie de la messe ?*

— C'est le Canon, ou règle de la consécration.

— *Que comprend le canon ?*

— Il comprend la préface qui sert d'introduction au canon, et le canon lui-même.

+

— *Quelle forme l'Eglise a-t-elle donnée à la prière qui sert de prélude à l'action du sacrifice ?*

— Elle lui a donné la forme d'une action de grâces.

— *Qu'est-ce donc que le prêtre demande aux fidèles avant de lire ou d'entonner la préface ?*

— Il leur demande de tenir leurs cœurs élevés vers le ciel : *Sursum corda !* et de proclamer combien il est digne et juste de glorifier Dieu.

— *Que dit le prêtre lui-même dans la préface ?*

— Enchérissant à son tour sur la réponse des fidèles, il affirme, en termes magnifiques, le devoir de la reconnaissance envers Dieu, devoir qui a pour interprète Jésus-Christ et que l'Eglise de la terre accomplit en union avec la milice céleste.

— *Citez les paroles d'un pieux auteur exprimant la haute opinion qu'il avait et que doivent avoir tous les chrétiens pour la préface ?*

— « Je ne sache pas, dit-il, qu'il y ait nulle



part ailleurs quelque chose de plus magnifique dans la pensée et de plus concis dans l'expression, surtout dans le texte latin. » (Décrouille).

— *Comment se termine la préface ?*

— Elle se termine par le *Sanctus*, appelé encore *Trisagion* ou hymne angélique.

— *Qu'est-ce que le Sanctus ?*

— Le *Sanctus* est une hymne triomphale composée de deux parties : le *Sanctus* proprement dit, cantique des séraphins dans le ciel, suivant Isaïe et saint Jean ; et le *Benedictus*, paroles par lesquelles le peuple acclama le Sauveur à son entrée à Jérusalem.

+

— *Que comprend le canon proprement dit ?*

— Il comprend les rites et les prières qui précèdent immédiatement, qui accompagnent et qui suivent la consécration jusqu'au *Pater*.

— *Que veut dire le mot Canon ?*

— Il veut dire règle ; aussi bien toutes les prières du canon sont réglées de telle sorte qu'elles ne changent pas.

— *Comment est encore appelée cette partie de la messe ?*

— On l'appelle encore l'*Action*, le *Mystère* de la très sainte *Action*, la *Consécration*.

— *Quelles sont les prières qui précèdent la consécration ?*

— On en distingue cinq. Elles commencent par les mots : *Te igitur, Memento, Communicantes, Hanc igitur, Quam oblationem.*

— *Quel est le but de ces prières ?*

— C'est d'appeler la bénédiction divine sur les dons présents sur l'autel, et de recommander à Dieu la sainte Eglise, le pape, l'évêque du lieu, tous les fidèles orthodoxes, et particulièrement les assistants et ceux pour qui la messe est offerte.

— *Comment appelle-t-on le Memento qui précède la consécration ?*

— On l'appelle le *Memento* des vivants.

— *Quelle rite accomplit le prêtre à l'Hanc igitur ?*

— Il tient les deux mains étendues sur le calice et l'hostie.

— *Quelle est le sens de cette cérémonie ?*

— Cette cérémonie rappelle ce qui se faisait dans l'ancienne Loi. Quand une victime était amenée au prêtre pour l'immoler, celui qui la présentait mettait ses deux mains sur la tête de l'animal, et par là il déclarait substituer cette hostie à lui-même.

— *Que fait le prêtre en récitant la dernière prière qui précède la consécration ?*

— Il fait trois signes de croix conjointement sur le pain et le vin, puis un sur le pain et un sur le vin.

— *Pourquoi cela ?*

— Pour marquer combien ces substances matérielles ont besoin d'être sanctifiées de plus en plus, avant que ne soient prononcées sur elles les paroles de la consécration.

— *Le servent n'agit-il pas la clochette en ce moment ?*

— Oui, afin d'avertir les fidèles de redoubler d'attention et de recueillement et de les inviter à se mettre à genoux s'ils n'y sont déjà. Car le moment le plus solennel du sacrifice est arrivé ; la consécration va commencer.

+

— *Comment se fait la consécration ?*

— Le prêtre, incliné sur l'autel et tenant successivement entre ses mains l'hostie et le calice, prononce les paroles par lesquelles Jésus-Christ lui-même a institué et offert le premier le divin sacrifice.

— *Le prêtre agit-il encore en ce moment comme ministre de l'Eglise et délégué des fidèles ?*

— Non, il prend alors la place de Jésus-Christ ; ou plutôt c'est Jésus-Christ lui-même qui parle par sa bouche.

— *Que fait le célébrant après chaque consécration ?*

— Il fléchit le genou, et élève la sainte hostie, puis le calice, assez haut pour que l'assistance puisse les voir et adorer avec lui l'Adorable Victime ; puis, de nouveau, il fléchit le genou.

C'est ce qu'on appelle l'*Élévation*.

— *Que devez-vous faire en ce moment ?*

— Je dois m'incliner profondément, et porter, au moins un instant, mes regards sur le très Saint Sacrement, avec foi et amour.

+

— *Quelles sont les prières qui suivent la consécration ?*

— On en distingue six. Elles commencent par les mots : *Unde et memores, Supra quæ, Supplices te rogamus, Memento, Nobis quoque peccatoribus, Per quem hæc omnia.*

— *Qu'est-ce que le célébrant déclare par la première de ces prières ?*

— Il déclare qu'il offre à Dieu la Victime de l'autel en son nom et au nom du peuple chrétien.

— *Que fait-il à la deuxième ?*

— Il supplie le Seigneur d'accepter favorablement cette offrande.

— *A la troisième ?*

— Il prie pour que tous ceux qui participeront à la Victime soient remplis des bénédictions célestes.

— *A la quatrième ?*

— Il demande que le sacrifice soit appliqué aux défunts ; c'est le *Memento* des morts.

— *A la cinquième ?*

— Élevant un peu la voix à ces mots : *Nobis quoque peccatoribus*, et se frappant la poitrine, il prie encore une fois pour tous les assistants et demande qu'eux aussi soient admis au ciel.

— *Comment se termine le canon ?*

— Après avoir, en forme de conclusion, récité la prière *Per quem hæc omnia* pendant laquelle il fait trois signes de croix sur les dons sacrés, le célébrant fait la petite élévation.

— *En quoi consiste la petite élévation ?*

— Le prêtre prend respectueusement la sainte Hostie, la place sur la coupe du calice, puis, toujours avec la sainte Hostie, il dessine trois signes de croix sur la coupe et deux en dehors. Enfin il élève ensemble le Calice et l'Hostie en proclamant honneur et gloire à Dieu.

Il termine en disant : *Per omnia sæcula sæculorum*. L'assistance répond : *Amen*.

---

*Imprimatur* : † SEBAST., Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

---

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Pour la fête des Saints Anges.** — Nos anges gardiens, 689.

**Entretiens sur les évangiles du dimanche.** — XLVIII. 21<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte : Le débiteur insolvable, 691.

**Réflexions sur des paroles du Propre des messes du dimanche.** — XLIX. 21<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte, 693.

**Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion,** par un curé de campagne. — Troisième partie : Les Sacrements. — IX. Les mystères de l'Eucharistie, 697.

**La journée chrétienne, Allocutions à des jeunes filles.** — XVIII. Le monde, 698. — XIX. Le devoir d'état, 700.

**Panégyrique de saint Michel.** — Ce qu'il est et ce qu'il nous prêche, 702.

## POUR LA FÊTE DES SAINTS ANGES

### NOS ANGES GARDIENS

Mes frères,

Vous connaissez l'histoire de Tobie, cet israélite fidèle qui, emmené en captivité à Babylone, au milieu des païens et des pécheurs, n'oublia jamais les devoirs d'un serviteur du vrai Dieu, mais au contraire, par ses œuvres de charité et de miséricorde, mérita la protection spéciale et visible du Seigneur.

Il eut à envoyer son fils dans une contrée lointaine pour recouvrer les deux talents d'or que lui devait Gabélus et, père, il était inquiet au moment de se séparer de son fils et de l'exposer aux dangers d'un long voyage, lorsqu'un jeune homme se présenta à lui, s'offrant d'accompagner son fils et s'engageant à le ramener sain et sauf. Et de fait, cet étranger prit le jeune Tobie sous sa protection et lui fit accomplir sans difficulté sa mission.

Mais voici qu'au retour et le père et le fils ne surent comment lui témoigner leur reconnaissance si méritée : « O mon père, dit le jeune Tobie, quelle récompense pourrions-nous lui donner ? Comment reconnaître dignement les services que cet étranger nous a rendus ? Il m'a conduit et ramené sain et sauf, il m'a délivré du poisson énorme qui allait me dévorer, il vous a rendu la vue, et Dieu s'est servi de lui comme d'un instrument pour nous combler de toutes sortes de biens. »

Cet étranger n'était autre que l'ange Raphaël, et l'emploi qu'il remplit une fois à l'égard du jeune Tobie, lorsque celui-ci allait à la recherche des talents d'or de Gabélus, n'est qu'une image de l'emploi que les anges remplissent auprès de chacun de nous tant que nos âmes sont dans le

voyage de la vie, à la recherche des talents d'or de la béatitude céleste que Dieu nous a promise.

Je voudrais, mes frères, augmenter votre dévotion et votre amour pour les anges et en particulier pour vos anges gardiens. Je vous dirai donc avec saint Bernard que vous devez les envisager sous trois aspects : d'abord comme des *témoins* de toutes vos actions, ensuite comme des *amis* très dévoués, et enfin comme des *protecteurs* très puissants.

Ils sont présents à toute notre vie, et par conséquent nous leur devons le respect pour leur présence : *pro praesentia reverentiam*. Ils sont nos amis et veulent notre plus grand bien ; nous leur devons donc de la reconnaissance pour ce bien qu'ils nous veulent : *pro benevolentia devotionem*. Ils sont puissants et nous protègent dans toutes nos difficultés ; nous devons donc être pleins de confiance en eux et les invoquer au milieu de la tentation et des dangers de toutes sortes qui peuvent nous assaillir : *pro custodia fiduciam*.

Vous voyez déjà et laissez-moi vous signaler par avance les trois vertus que la dévotion aux saints anges doit favoriser et augmenter dans notre âme. — Puisque les anges sont les témoins de toute notre vie, nous devons tendre à une pureté de plus en plus parfaite, nous devons éviter à cause d'eux les fautes même les plus légères qui pourraient les contrister. — Puisque les anges sont nos amis, il faut que notre amitié, notre ferveur pour Dieu marche au niveau de la leur ; il faut que nous soyons embrasés des mêmes ardeurs et que nous brûlions des mêmes flammes ; il faut que le service de Dieu, la louange de Dieu, nous préoccupe par-dessus tout. — Puisque les anges sont des protecteurs puissants, il faut que nous soyons pleins de confiance et de zèle, que rien ne nous arrête pour faire connaître et aimer davantage Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour avancer nous-mêmes dans cette connaissance et cet amour.

### I. — Ils sont les témoins de nos actions.

Et d'abord les anges sont les témoins de toute notre vie. De même que nous ne pouvons pas connaître Dieu dans ce qu'il est, mais seulement dans ce qu'il fait, dans les œuvres qu'il lui a plu d'accomplir, de même nous ne pouvons guère connaître les anges dans leur nature propre, nous ne les connaissons que dans leurs opérations, dans le ministère que Dieu leur a confié.

Nous savons aujourd'hui, par les définitions de l'Eglise, que les anges sont de purs esprits. Dieu qui est un pur esprit, sans mélange d'aucune sorte, a commencé par créer des esprits qui fussent rapprochés de sa divine et très pure essence autant qu'une créature peut se rapprocher du créateur. Ce sont les anges.

Presque toutes les pages de la sainte Ecriture nous parlent des anges, en sorte qu'il n'est pas permis à un chrétien, c'est-à-dire à quelqu'un qui croit en Jésus-Christ, qui regarde la Bible comme



la parole de Dieu, il n'est pas permis à un chrétien de douter de l'existence des anges. *Eere omnes sacri eloquii pagine testantur, nec inde dubitare jas est.* (S. Grégoire).

Saint Paul nous avertit que tous les anges sont des esprits ministres de Dieu, que celui-ci envoie de toutes parts, auxquels il confie divers ministères, toujours pour le bien des élus, de ceux qui doivent arriver à l'héritage éternel. *Omnes sunt administratorii spiritus, in ministerium missi propter eos qui hæreditatem capiunt salutis.* (Hébr., I, 14).

Ils se divisent en neuf chœurs ou neuf hiérarchies, l'une au-dessus de l'autre, plus rapprochée de Dieu, puisant dans l'essence divine plus de lumière et d'amour, qu'elle déverse par surabondance sur la hiérarchie inférieure.

Ce sont les Chérubins et les Séraphins, qu'Isaïe a entendus auprès du trône de Dieu, se renvoyant les uns aux autres l'hymne éternel de l'adoration : « Saint, saint, saint, est le Seigneur le Dieu des armées ! » (Is., VI, 3).

Ce sont les Trônes, sur lesquels se repose avec amour la divine Majesté.

Ce sont les Dominations, les Principautés et les Puissances, dont Dieu se sert pour accomplir surtout les œuvres de sa colère : c'est ainsi que par le ministère de ces esprits il extermina en une seule nuit toute l'armée de Sennachérib. (II Par., xxxii, 21).

Ce sont les Vertus, que Dieu emploie pour faire des miracles.

Ce sont les Archanges, qu'il envoie pour annoncer les desseins de sa miséricorde et les secrets de son royaume ; et à ce propos laissez-moi vous dire que ce nom d'archange, tout en désignant un des neuf chœurs, peut aussi quelquefois être donné à un ange d'une hiérarchie supérieure, parce que cet ange a été choisi par Dieu pour une mission ordinairement confiée à un archange. C'est ainsi que vous dites l'archange saint Michel ; cependant, il est certain que saint Michel n'est pas un simple archange, il n'appartient pas à l'avant-dernière hiérarchie : il est au contraire le prince de la milice céleste, c'est le chérubin ou le séraphin le plus rapproché de Dieu. Le mot archange appliqué à saint Michel désigne donc seulement, non pas sa place dans la hiérarchie angélique, mais la fonction qui lui a été attribuée de guider le peuple de Dieu à travers les ombres et les dangers de la terre.

Ce sont enfin les Anges, et ce mot « ange », qui désigne tous les esprits célestes, désigne ici particulièrement la dernière hiérarchie. Ce sont les anges qui sont chargés de veiller sur nous ; chacun de nous a son ange gardien. Et cette présence de l'ange à côté de nous est perpétuelle. Il y a d'autres présences que nous pouvons éviter, celle-là nous est imposée et nous suit partout ; que nous soyons à la maison ou au dehors, à la ville ou à la campagne, malade ou bien portant, l'ange de Dieu est avec nous : *Præcedetque te angelus meus.* (Ex., xxii, 23).

Justes, qui êtes victimes de la calomnie des hommes, qui faites toutes vos œuvres, comme Jésus-Christ vous l'a recommandé, dans le secret et de manière à ne pas chercher les éloges et les récompenses terrestres, vous qui lutez courageusement contre les passions et la nature dégradée, qui préféreriez la mort à la souillure, réjouissez-vous ! L'ange de Dieu est témoin de vos combats et de votre résistance ; il applaudit à vos efforts et il écrit toutes vos bonnes actions, toutes vos luttes, dans un livre qui sera ouvert au jour du jugement et qui fera connaître votre vertu et servira à votre gloire et à votre récompense.

Pêcheurs hypocrites, qui croyez avoir assez fait en échappant aux regards des hommes et ne craignez pas de contrister par vos désordres et vos péchés l'Esprit de Dieu, tremblez ! Car l'ange du Seigneur a vu vos iniquités et il les a écrites dans un livre qui sera ouvert au dernier jour et qui publiera devant tous les royaumes et tous les empires de la terre votre honte et vos ignominies : *Ostendam regnis ignominiam tuam.* (Nah., III, 5).

Vous voyez que j'avais raison de vous dire, mes frères, que la pensée de la présence de notre ange devrait nous porter à une grande pureté et à une grande vertu. Mais les anges ne sont pas seulement des témoins de nos actions, j'ajoute en peu de mots qu'ils sont des amis fidèles et des protecteurs puissants.

## II. — Nos amis très dévoués.

Le fabuliste disait : « Qu'un ami véritable est une douce chose ! » L'Écriture sainte a admis dans l'austérité de ses pages et parmi ses maximes de la vertu, le portrait de l'amitié. « Un ami fidèle, dit le Sage, c'est une force et une protection : *Amicus fidelis, protectio fortis.* Trouver cet ami, c'est trouver un trésor : *Qui invenit illum, invenit thesaurum.* » (Eccli., VI, 14). Notre cœur, en effet, a besoin de s'épancher ; il cherche en dehors de lui-même lumière et force. Or, comme l'a dit encore le fabuliste, en fait d'amis, « rien n'est plus commun que le nom, rien n'est plus rare que la chose. »

Il y a des amis assidus pendant la prospérité et qui s'enfuient dès que le malheur arrive : ce sont des amis infidèles et trompeurs.

Il y a des amis qui promettent beaucoup et qui ne font rien : amis en paroles, semblables à ces nuées qui semblent devoir se résoudre en pluie et qui en répandent à peine quelques gouttes.

Il y a enfin des amis qui se servent contre vous de vos confidences et de vos bienfaits : amis perfides qui, comme Judas, vous trahissent par un baiser.

Tels ne sont point les anges. Ils voient en nous les créatures de Dieu, du Dieu qui leur a donné à eux-mêmes et l'existence et la gloire ; ils voient donc en nous de jeunes frères qui sont destinés à partager l'héritage de leurs aînés.

Il faudrait tout un discours pour vous indiquer quelques-uns des bienfaits qui nous sont venus de la part des anges, nos amis véritables.

Rappelez-vous Agar chassée avec son fils de la maison d'Abraham par la jalousie de Sara. Elle s'enfuit dans le désert immense, et lorsque la soif l'a réduite à la dernière extrémité, lorsqu'elle semble condamnée à voir mourir son fils sous ses yeux, c'est un ange qui lui apparaît et lui montre une source rafraîchissante. C'est là l'image des consolations et des douceurs que nous procurent les anges au milieu de nos afflictions dans le désert de cette vie mortelle. (Gen., xvi).

Rappelez-vous encore les cinq villes coupables, sur lesquelles Dieu va faire tomber le feu du ciel. Dieu aurait pardonné aux pécheurs à cause des justes, si dix justes s'y étaient trouvés. Il n'y a pas eu dix justes dans Sodome et Gomorrhe, et c'est pourquoi Sodome et Gomorrhe vont périr. Mais, il y a dans une de ces villes un juste que Dieu veut sauver, et les anges vont arracher Loth à la pluie de soufre et de feu qui va tomber sur la Pentapole. (Gen., xviii). C'est là l'image de tant de dangers corporels et spirituels, de tant de tentations auxquelles les anges nous empêchent de succomber.

### III. — Nos protecteurs très puissants.

Enfin les anges sont pour nous des protecteurs puissants. C'est Dieu qui les a établis dans cette fonction. « Dieu, dit le Psalmiste, a commis ses anges, afin qu'ils veillent sur vous. *Angelis suis Deus mandavit de te.* » (Ps., xc, 11).

Or, dès que nous pouvons compter sur cet appui et sur cette force, nous devons livrer notre âme à la confiance la plus entière. Ce qui est cause de notre faiblesse et de nos découragements, c'est que nous nous croyons seuls et abandonnés. Or, il n'en est rien, les anges sont là pour nous aider de toutes leurs forces, ils sont là pour renverser tous les obstacles, ils sont là pour mettre en fuite tous nos ennemis. Courage donc et marchons avec ardeur dans la voie du salut et de la vie.

Ce que j'aime dans les anges, c'est leur fidélité à Dieu, c'est l'empressement et l'ardeur avec lesquels ils ont combattu pour Dieu contre Satan et les anges rebelles. Ils ne se sont pas laissé séduire par l'esprit d'orgueil et d'indépendance, ils sont demeurés à leurs places, c'est-à-dire courbés devant le trône du Tout-Puissant et de leur Créateur. Et lorsque Satan a levé dans le ciel l'étendard de la révolte, lorsqu'il a entraîné avec lui une grande multitude d'esprits angéliques, les anges fidèles ne se sont pas laissé abattre par le spectacle de la rébellion : ils ont lutté courageusement contre elle sous la conduite de saint Michel, et par la grâce de Dieu la victoire leur est restée.

Ah ! mes frères, voilà bien les deux enseignements qu'il faut répéter aux hommes de notre siècle : *fidélité* à Dieu, *courage* à lutter pour Dieu. Aujourd'hui, on se laisse entraîner par les

passions, et on n'essaie même pas de leur résister. Dieu au-dessus de nos têtes nous commande d'être fidèles à la pureté, à la justice, au devoir ; les sens au-dessous de notre âme nous crient qu'il faut jouir, le monde nous engage à passer par dessus toutes les lois de la pureté, du devoir, de la justice ; et la voix de Dieu est étouffée par la voix du monde et des sens. Dieu est mis en parallèle avec un plaisir passager, avec une jouissance éphémère, et le plaisir est préféré à Dieu.

Aujourd'hui, on se laisse effrayer par le spectacle de la multitude qui oublie Dieu, l'âme et les joies éternelles. Au lieu de lutter contre le torrent des mauvais exemples, des défections et des défaillances, on fait cause commune avec les ennemis de Dieu.

Apprenons donc, mes frères, par l'exemple des bons anges, à demeurer fidèles à Dieu, en pratiquant toujours et coûte que coûte la loi, la vertu, la pureté, la religion. Apprenons à résister à tous ceux qui s'élèvent contre Dieu, à tous ceux qui veulent se révolter contre lui. Ils se séparent de l'Eglise, séparons-nous d'eux et n'ayons avec eux rien de commun. Nous savons que la voie dans laquelle ils sont entrés les conduit à la ruine éternelle : *ad perditionem* ; la nôtre nous conduira à l'éternelle vie : *ad vitam*. Ainsi soit-il.

## ENTRETIENS SUR LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

### XLVIII

#### 21<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte

##### LE DÉBITEUR INSOLVABLE

Nous voyons s'échapper des lèvres du Sauveur, tel qu'un fleuve de vie et de lumière, l'enseignement qui éclaire et nourrit l'esprit. Ce matin, dans une parabole saisissante, il nous recommandait le pardon des offenses. Ce récit symbolique comprend trois parties. Dans la première, Notre-Seigneur nous enjoint la pratique de ce grand devoir. Dans la seconde, il nous montre combien nous sommes rebelles à l'accomplir. Dans la troisième, il menace de terribles châtements ceux qui l'auront violé.

#### I. — Obligation du pardon des injures.

« Le royaume de Dieu, dit Jésus-Christ, est semblable à un roi qui voulut régler ses comptes avec ses serviteurs. On commença par lui en amener un qui devait dix mille talents ; mais il n'avait pas de quoi les rendre. Le maître ordonna de le vendre, lui, sa femme et ses enfants, afin de payer sa dette. » C'était le droit du créancier vis-à-vis du débiteur chez les anciens : esclavage pour six ans chez les Juifs, esclavage perpétuel chez les gentils. La ruine du père de famille entraînait



celle de la famille tout entière, solidaire avec son chef.

Ainsi Adam nous a faits « esclaves dès l'origine du monde ; » ainsi le démon vainqueur a eu l'empire sur notre race vaincue ; ainsi il a pris son titre de « prince de ce monde ; » ainsi enfin le péché nous livre avec toutes nos puissances au démon.

L'évangile de ce jour nous apprend que « le serviteur, tombant aux pieds de son maître, le priait, disant : Ayez patience, et je vous rendrai tout. » Vaine présomption ! Est-ce que nous pouvons payer quelque chose à Dieu, à Dieu à qui nous devons tout ? Toutefois, le sentiment qui fait tomber l'homme aux pieds de Dieu est bon. Lucifer n'a pas connu le repentir et il est devenu Satan ; Adam s'est repenti et « la Sagesse, dit l'Écriture, l'a retiré de son péché. »

Quand l'homme parlait de tout payer à Dieu, Dieu a souri ; il a regardé ce malheureux avec compassion et, d'un mot, il lui a tout remis. « Et le maître, dit l'Évangile, ayant pitié du serviteur, le renvoya libre et lui remit sa dette. »

O mon Dieu, pourrais-je assez bénir et exalter votre miséricorde ! Combien de fois dans ma vie n'en ai-je pas ressenti les effets !... Je vous ai offensé, et, au lieu de décharger sur moi votre colère, vous m'avez traité avec une inaltérable patience. Vous m'avez supporté, attendu, poursuivi des incessantes sollicitations de votre grâce, et quand, touché de repentir, je suis revenu à vous, vous m'avez sans délai rendu votre amour. Oh ! qui pourrait compter, Seigneur, les pardons que vous m'avez accordés ? L'histoire de ma vie est l'histoire de vos bontés.

Suivons l'exemple qui nous est donné par Dieu lui-même. Ayons pitié des autres comme il a pitié de nous. « Ne voyez-vous pas, dit Bossuet, quelle liaison il y a entre la miséricorde reçue et la miséricorde exercée ?<sup>1</sup> » Soyez impitoyables pour vos frères, et Dieu sera impitoyable pour vous ; pardonnez-leur, et il vous pardonnera.

C'est d'ailleurs en vain que l'on donne de beaux noms à ce qui n'en mérite que de vils. Non, les représailles et les vengeances ne doivent pas s'appeler noblesse d'âme et vigueur de caractère. Ce qui est beau, c'est de se mettre au-dessus de sa passion et de la vaincre ; ce qui est beau, c'est la résignation et la douceur qui sont les filles de l'humilité, non la colère et la violence qui sont les filles de l'orgueil. Et depuis quand la vengeance est-elle permise aux particuliers ? Quelle est la loi qui les autorise à se rendre justice à eux-mêmes ? Dans la société civile, c'est l'État qui prend fait et cause pour l'individu outragé ; dans la société religieuse, c'est Dieu lui-même.

Tertullien dit que la charité est le grand sacrement de la foi. Quand je vous vois fléchir le genou devant le pain céleste, si, ignorant de nos mys-

tères, je vous demande pourquoi ce culte et cette adoration profonde pour ce qui ne me paraît que du pain, vous me répondez aussitôt que, dans ce qui ne semble que du pain, est contenu le grand sacrement de la religion, et que sous ces voiles un Dieu même est caché. Eh bien ! si, à votre tour, vous me demandez pourquoi j'exige de vous l'amour pour vos ennemis, je vous répondrai qu'en ces ennemis est contenu le sacrement de notre morale, et que ce sont aussi des voiles sous lesquels Dieu s'est caché.

« Nos ennemis, dit saint Augustin, sont des instruments dont la justice de Dieu se sert pour nous châtier et nous éprouver. » Que cette pensée est bien capable d'apaiser nos ressentiments et de calmer nos colères ! Notre ennemi, vu dans cette lumière, se transforme ; ce n'est plus un ennemi, mais le bras même de Dieu nous châtiant lorsque nous méritons d'être châtiés, nous éprouvant lorsqu'il veut nous faire monter vers de plus hautes vertus.

Il s'ensuit que nos ennemis nous sont souvent utiles, et les païens eux-mêmes ne l'ignoraient pas : « Les ennemis ont cela de bon, disait Plutarque, qu'ils nous montrent nos fautes et nous disent nos vérités. »

Tirons donc de nos ennemis cette vengeance de devenir par eux plus chrétiens et plus parfaits ; c'est la seule qui soit noble et grande, la seule digne de nous.

## II. — Difficulté de ce précepte.

Le moment est venu d'expliquer la seconde partie de la parabole. A peine libéré, le débiteur insolvable rencontre l'un de ses compagnons qui lui devait cent deniers. Il le saisit à la gorge et menace de l'étouffer.

Oh ! que le pardon des injures est difficile ! Combien notre nature y répugne ! Il est des hommes sortis du saint baptême et du saint chrême, sortis des rémissions de la pénitence, sortis des délices de l'Eucharistie, sortis de tous les dons et de tous les pardons de Dieu, qui vont de là, libérés des cent millions de leurs iniquités, étrangler tels de leurs frères qu'ils rencontrent sur leur chemin, pour cent deniers ! *Suffocabat eum.*

On demande grâce : ils ne connaissent d'autre grâce que la prison dont ils viennent d'être graciés. « *Redde quod debes, rends ce que tu dois !* »

C'est un scandale dans le monde que les procédés secs, après, féroces, de certains soi-disant dévots. Tous les serviteurs de Dieu en sont attristés et beaucoup, *contristati sunt valde.*

Reignons en nous-mêmes et demandons-nous si nous n'avons pas livré nos cœurs à des sentiments de malveillance envers le prochain. La vérité ne nous oblige-t-elle pas à reconnaître que, plus d'une fois, nous nous sommes laissés aller aux emportements de la colère et au désir de la vengeance, pour peu qu'on nous ait contrariés ou blessés ? N'est-il pas d'ailleurs arrivé que notre

<sup>1</sup> Premier sermon pour la fête de Tous les Saints. Exorde.

imagination, notre susceptibilité, notre amour-propre aient singulièrement grossi les torts qu'on a eus à notre égard ?

Faites, ô mon Dieu, que je combatte courageusement les oppositions que je pourrais sentir en moi à la pratique de la charité fraternelle. Ainsi j'échapperai au traitement rigoureux que vous réservez à ceux qui, refusant de pardonner, violent l'un des principaux préceptes de la religion.

### III. — Châtiments réservés à son infraction.

L'homme dur et inhumain qui s'est montré impitoyable envers son compagnon va être châtié comme il le mérite. Son maître, dit l'Evangile, le fit appeler et lui dit : « Je vous ai remis tout ce que vous me deviez, parce que vous m'en avez prié; ne fallait-il donc pas avoir pitié de votre compagnon comme j'ai eu pitié de vous ? » Sur cela, le maître indigné le livra aux exécuteurs de la justice.

Jamais reproche ne fut plus mérité ni châtiment plus juste.

Mais laissons la figure et faisons-en l'application. Jésus-Christ l'a faite lui-même dans notre évangile : « C'est ainsi, dit-il, que votre Père céleste vous traitera si vous ne pardonnez les uns aux autres. » Quelle menace ! Et à qui parle le Sauveur du monde ? A vous, chrétiens, et à moi, si nous ne pratiquons pas envers nos frères la même charité que le Dieu de miséricorde a tant de fois exercée à notre égard, si dans les offenses que nous recevons du prochain nous nous livrons à nos ressentiments, si nous ne pardonnons pas, si nous ne remettons pas sincèrement et du fond du cœur à notre frère toute sa dette. Oui, tant que vous serez inflexibles envers lui, n'espérez pas que Dieu se laisse jamais fléchir en votre faveur. Vous vous prosternerez à ses pieds, vous gémirez devant lui, vous vous frapperez la poitrine pour le toucher ; mais la même dureté que vous aurez à l'égard d'autrui, il l'aura envers vous ; et, en réponse à vos gémissements et vos supplications, n'attendez de lui que la terrible parole : « Point de miséricorde à celui qui n'a pas fait miséricorde. *Judicium sine misericordia illi qui non fecit misericordiam.* » (Jac., II, 13).

Il est vrai que dans son Eglise il y a un tribunal de pardon pour les pécheurs et qu'il a revêtu ses ministres de son pouvoir pour vous absoudre. Mais ce pouvoir, par rapport à vous, est suspendu dès que vous entretenez dans votre cœur des sentiments incompatibles avec la charité que vous devez à vos semblables, et le ministre de Dieu doit alors vous dire en vous renvoyant : « *Judicium sine misericordia illi qui non fecit misericordiam.* Point de miséricorde à celui qui n'a pas fait miséricorde. »

Il est vrai qu'à la mort Dieu recommande aux prêtres de redoubler leurs soins pour assurer votre salut, et de vous communiquer abondamment et libéralement toutes les grâces qu'ils ont à leur dis-

position. Mais si vous avez refusé de vous soumettre au précepte évangélique du pardon des offenses, le Seigneur défend à ses ministres d'user en votre faveur des remèdes spirituels même à ce moment redoutable, et plutôt que de vous les appliquer en cet état, il veut qu'ils vous laissent mourir sans sacrements et sans espérance, afin que sa parole s'accomplisse : « *Judicium sine misericordia illi qui non fecit misericordiam.* Point de miséricorde à celui qui n'a pas fait miséricorde. »

Ah ! combien de pécheurs ont ainsi passé de cette vie au jugement de Dieu ! Et si plusieurs ont consenti dans cette extrémité à de prétendues réconciliations, combien, sous de trompeuses apparences, sont morts avec le venin de l'inimitié dans l'âme ! Car il est certain que, de toutes les passions, il n'en est pas qui s'imprime plus profondément en nous que la haine, ni qu'il soit plus difficile de déraciner. On a vu des chrétiens, après avoir enduré pour l'Evangile de cruels supplices et triomphé de tous les efforts des tyrans, s'oublier eux-mêmes à la vue d'un ennemi ; et, sur le point de recueillir le fruit de tant de souffrances, pour avoir cédé à un ressentiment, renier honteusement leur Dieu et perdre avec la foi la couronne du martyre<sup>1</sup>.

Seigneur, vous seul pouvez fermer les plaies qu'une orgueilleuse sensibilité a faites à mon cœur, en y entretenant des haines illicites. Faites que j'oublie de légères offenses afin que vous oubliiez mes crimes.

Est-ce à moi, ô mon Dieu, à me montrer impitoyable, moi qui ai tant besoin que vous usiez de pitié à mon égard ?

Les injures dont je me plains égalent-elles celles dont je me suis mille fois rendu coupable envers vous ?

Faut-il, grand Dieu, qu'un être aussi misérable que moi, que le ver de terre s'irrite des moindres mépris, tandis que votre majesté souveraine souffre depuis si longtemps et avec tant de patience mes révoltes et mes outrages ?

Acceptez, Seigneur, le sacrifice que je fais de mes ressentiments. Et puisque vous avez promis de nous remettre nos fautes dès que nous les remettons à nos frères, Seigneur, accomplissez vos promesses. C'est dans cette espérance que j'ose compter sur vos miséricordes éternelles.

## RÉFLEXIONS SUR DES PAROLES DU PROPRE DES MESSES DU DIMANCHE

### XLIX

VINGT-UNIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

**I. Seigneur, toutes choses sont soumises à votre pouvoir. — Dieu est essentiellement**

<sup>1</sup> Leclerc, *Théol. des Catéch.*, I, 271.



indépendant, et toutes choses dépendent de lui. C'est ce que le Sage lui disait : *Vous, le dominateur de la puissance, c'est avec tranquillité que vous jugez, et avec une grande réserve que vous gouvernez ; car il dépend de vous, lorsque vous voulez, de pouvoir.* (Sages., XII, 18). Il lui disait encore : *C'est vous, Seigneur, qui avez la puissance de la vie et de la mort, et qui menez jusqu'aux portes de la mort et en ramenez. Il est impossible d'échapper à votre main.* (Ib., XVI, 13, 15). Le Psalmiste, à son tour, lui disait : *Voilà que vous, Seigneur, vous avez connu toutes les choses nouvelles et anciennes ; c'est vous qui m'avez formé et qui avez mis sur moi votre main. Où irai-je pour me dérober à votre esprit ? Où fuirai-je devant votre face ? Si je monte au ciel, vous y êtes ; si je descends dans l'enfer, vous y êtes présent. Si je prends mes ailes au point du jour, et que j'habite aux extrémités de la mer, là encore votre main me conduira, et votre droite me retiendra.* (Ps., CXXXVIII, 5-10). Cette vérité, Job l'a confessée au milieu de ses tribulations, parce qu'il comprenait que si Dieu l'affligeait, il pouvait être encore plus affligé, et voici ce qu'il disait : *Dieu est sans égal, et personne ne peut le détourner de ses desseins ; tout ce qu'il veut, il le fait. Quand il aura accompli sur moi sa volonté, il sera tout prêt à agir encore souvent de même. Voilà pourquoi je suis troublé en sa présence, et je suis saisi de crainte à sa vue.* (Job, XXIII, 13-15). Telle était la pensée qu'exprimait Mardochee lorsqu'il disait : *Seigneur, toutes choses sont soumises à votre pouvoir, c'est-à-dire, si vous voulez vous servir d'Aman pour perdre votre peuple, Aman y réussira, car rien ne se fait sans votre permission. Rien ne subsiste que par lui. Il lui est aussi facile de soulever les flots que de calmer les tempêtes, de maîtriser la fureur des méchants que de les déchaîner contre les justes. De là les craintes de Job que nous venons de constater ; de là les supplications de Mardochee à l'heure même où le peuple Juif semblait destiné à périr.*

C'est pourquoi nous devons, nous aussi, reconnaître la main de Dieu dans les créatures qui sont pour nous un sujet d'affliction et dans les choses qui peuvent nous faire souffrir. En effet, tous les êtres qui existent ne peuvent rien par eux-mêmes ; ils ne vivent ou ne se meuvent que par Celui qui les a créés et qui les soutient sans cesse comme par la main de sa Providence. Toutes les choses créées ne peuvent donc par elles-mêmes ni subsister ni se mouvoir ; et de plus, elles ne subsistent qu'autant que Dieu leur a donné d'être pour subsister, comme elles ne se meuvent qu'autant qu'il leur a donné la faculté de se mouvoir. Ainsi veut-il combler un homme de toutes sortes de biens, l'entourer de toutes les satisfactions qu'un cœur peut souhaiter et lui procurer des jours heureux et tranquilles : toutes les choses créées concourront sur son ordre à cette fin. Veut-il au contraire châtier un pécheur : aussitôt la

terre lui devient stérile malgré un travail opiniâtre ; la mer se soulèvera ; l'air s'enflammera pour le consumer par sa chaleur ; le ciel se couvrira d'épais nuages ; des tempêtes répandront la terreur ; les hommes mêmes se lèveront contre lui ; et il n'y aura pas jusqu'aux anges qui n'agissent pour sa ruine. Non, toutes les choses créées n'agissent pas en bien ou en mal à l'égard de l'homme selon leurs inclinations ou leurs volontés ; elles y sont poussées par Dieu qui dispose de tout et règle notre vie. Aussi lorsque nous voyons une créature animée ou inanimée être pour nous un sujet de joie ou de peine, pensons à ce Dieu tout-puissant qui la fait agir en vue de ses desseins mystérieux. De même que lorsqu'il envoya Moïse pour délivrer son peuple de la captivité d'Egypte, il lui dit : *Tu diras aux enfants d'Israël : Celui qui est m'a envoyé vers vous...* (Ex., III, 14), ainsi quand le bonheur ou le malheur viendront frapper à notre porte, si nous leur demandons : Qui êtes-vous ? et s'ils pouvaient nous répondre, ils nous diraient : Nous, les créatures de Dieu, nous sommes envoyées vers vous pour vous délivrer de vos péchés ou de vos afflictions, car toutes choses sont soumises à son pouvoir. — David le reconnaissait, lorsqu'il disait : *Seigneur, tous les êtres attendent de vous que vous leur donniez la nourriture au temps opportun. Vous leur donnant, ils recueilleront. Si vous ouvrez votre main, tous seront remplis de vos biens. Mais, si vous détournez votre face, ils seront troublés. Vous leur ôterez le souffle, et ils périront et retourneront dans leur poussière. Vous enverrez votre esprit, et ils seront créés, et vous renouvellerez la face de la terre. Que la gloire du Seigneur soit célébrée : le Seigneur se réjouira dans ses œuvres ; car il regarde la terre et la fait trembler, il touche les montagnes et elles fument. Je chanterai le Seigneur pendant ma vie.* (Ps., CIII, 27-32. — Saint Grégoire, *Moral. in Job*, XXIII, 13).

**II. Seigneur, il n'est personne qui puisse résister à votre volonté.** — Il ne suffit pas d'avoir pouvoir sur toutes choses, mais il faut encore que personne ne puisse s'opposer à ce qu'on veut. C'est le privilège de Dieu : toutes choses lui sont soumises, et aucune de ces choses ne peut résister à sa suprême volonté. *C'est moi, nous dit-il, qui ai annoncé et c'est moi qui ai sauvé. Dès le commencement je suis, et il n'y a personne qui arrache de ma main ; j'agirai et qui m'en détournera ?* (Is., XLIII, 12-13). Et encore : *Ma résolution sera inébranlable, et toute ma volonté s'exécutera. J'appelle de l'orient un oiseau, et d'une terre lointaine l'homme de ma volonté ; et je l'ai dit, et je l'accomplirai ; j'ai formé le dessein et je l'exécuterai.* (Ib., XLVI, 10-11). Ce ne sont pas les êtres insensibles ou inanimés qui peuvent s'opposer à sa volonté ; car ils lui obéissent par la nécessité de leur nature et ne peuvent se soustraire aux lois qu'il leur a données. *Les étoiles ont été appelées et elles ont dit :*

*Nous voici; et elles ont brillé avec plaisir pour celui qui les a créées.* (Bar., III, 35). Ce ne sont point ses anges, dont il fait ses messagers et les exécuteurs de ses volontés : *Bénissez le Seigneur, vous tous ses anges, puissants en force, accomplissant sa parole, pour obéir à la voix de ses ordres. Bénissez le Seigneur, vous tous ses armées célestes; vous ses ministres, qui faites sa volonté.* (Ps., CII, 20-21). Ce ne sont point les démons qui peuvent lui résister. Lucifer et ses anges s'élevèrent contre lui dans leur orgueil, étant encore dans le ciel; et Jésus-Christ nous dit : *Je voyais Satan tombant du ciel comme la foudre.* (Luc, x, 18). Ainsi aucun des êtres qui sont sur la terre et dans le ciel ne peut résister à sa volonté. Il en est de même de Lucifer et de ses anges qui sont dans les enfers. Bien qu'il les ait condamnés à des supplices éternels, il ne les a pas affranchis de sa domination : ces puissances mêmes qui s'opposent à ses desseins de miséricorde envers les hommes par leurs tentations et leurs séductions, servent néanmoins, sans le vouloir, à l'accomplissement de ses volontés. C'est ce que le Seigneur disait en parlant à Job : *Je ne suis pas assez cruel pour susciter Léviathan, car qui peut résister à mon visage? C'est-à-dire : Je ne le susciterai pas contre les hommes par un esprit de cruauté. Je le pourrais, si je voulais, car qui oserait résister à mon simple regard? C'est ainsi que tous les êtres corporels ou spirituels ne peuvent résister à la volonté de Dieu.* (S. Grég., *Moral. in Job*, XLI, 1).

En est-il ainsi de l'homme, créature tout à la fois corporelle et spirituelle? Il est évident que par rapport à certaines choses, nous ne pouvons résister à la volonté de Dieu, comme par rapport à certaines autres choses nous pouvons refuser de lui obéir. D'autre part, Dieu nous ayant créés libres, il y a des choses tant dans l'ordre naturel que dans l'ordre surnaturel, que nous pouvons faire ou ne pas faire, bien qu'il les ait laissées à notre propre détermination. Ainsi Dieu veut notre salut : c'est sa volonté puisqu'il nous a donné des préceptes et qu'il nous fournit toutes sortes de moyens pour y arriver; il le veut d'autant plus que c'est pour cela qu'il nous a créés et qu'il nous comble de ses bienfaits. Mais cette volonté en Dieu par rapport à nous n'est qu'une volonté de signe ou bien qu'une volonté antécédente. Hélas ! combien sont nombreux ceux qui peuvent résister et qui résistent effectivement à cette volonté de Dieu ! Aussi dès l'instant où ceux-là ne veulent point correspondre à cette volonté de signe, à cette volonté antécédente, Dieu cesse de vouloir leur salut par une volonté conséquente, à cause du bien de la justice divine et de la nécessité de punir le péché. C'est pourquoi nous nous trouvons dans une situation particulière par rapport à la volonté de Dieu, car nous pouvons lui résister, c'est-à-dire lui désobéir, chaque fois que nous avons à nous déterminer nous-même, selon ce qui nous convient, et dans ce cas-là, c'est lui-

même qui ne nous impose pas sa volonté. Mais voulant d'autre part nous faire sentir notre dépendance vis-à-vis de lui, il s'est réservé d'opérer en nous le vouloir et le faire au moyen de sa grâce pour tout ce qui regarde notre salut. Saint Paul nous le rappelle en nous disant : *C'est Dieu qui opère en nous et le vouloir et le faire selon sa bonne volonté.* (Philip., II, 13). Et Jésus-Christ, de son côté, nous avait déjà dit : *Sans moi vous ne pouvez rien faire.* (Jean, xv, 5). Appliquons-nous donc à ne jamais résister à sa volonté, observons sa loi, acceptons tous les moyens de salut qu'il nous présente, et même demandons-lui de vouloir nous sauver d'une volonté conséquente. De même qu'il avait pris la résolution de sauver Israël, lorsque Mardochée lui adressait sa prière, ainsi qu'il prenne la résolution de nous introduire dans son royaume. Mais souvenons-nous néanmoins que Jésus-Christ ne pourra y recevoir que ceux qui, sur la terre, auront fait la volonté de son Père céleste. (Matth., VII, 24).

**III. Seigneur, vous avez fait le ciel et la terre et tout ce qui est renfermé sous le ciel. Vous êtes le Seigneur de toutes choses.** — Rien de plus vrai et rien de plus utile à reconnaître. C'est la première vérité que nous trouvons énoncée dans nos saints Livres, et c'est par ces mots que Moïse ouvre le récit de la Genèse : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre.* (Gen., I, 1). Le Psalmiste se plaisait à considérer toute cette création que Dieu avait tirée du néant, et dans son admiration il lui disait : *Seigneur, je considérerai vos cieux, les œuvres de vos doigts, la lune et les étoiles que vous avez affirmées* (Ps., VIII, 4) ; puis il s'écriait : *Que toute la terre craigne le Seigneur ! qu'à sa présence aussi soient émus tous ceux qui habitent l'univers ! Car il a dit, et les choses ont été faites ; il a commandé, et elles ont été créées.* (Ib., XXXII, 8-9). C'est donc par sa parole, c'est-à-dire par son Verbe, qu'il a créé toutes choses, et saint Jean nous en parle, disant : *Le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu. C'est lui qui au commencement était en Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et sans lui rien n'a été fait de ce qui a été fait.* (Jean, I, 1-3). C'est cette vérité que les premiers fidèles rappelèrent dans leurs prières, alors qu'ils rendaient grâces de ce que Pierre et Jean avaient été renvoyés libres après avoir comparu devant le conseil des Juifs, et ils élevaient tous unanimement la voix vers Dieu, disant : *Seigneur, c'est vous qui avez fait le ciel et la terre et la mer et tout ce qui est en eux.* (Act., IV, 24). C'est ainsi que nous devons, à notre tour, confesser la puissance et la sagesse de Dieu dans les œuvres de la création. Que chacun de nous dise donc avec le Sage : *J'ai appris que les œuvres que le Seigneur a faites persévèrent à perpétuité : nous ne pouvons rien ajouter et rien retrancher aux choses que Dieu a faites, afin qu'il soit craint.* (Eccl., III, 14). Aussi est-il écrit : *Le Seigneur a fondé la terre avec sagesse ;*



*son intelligence a établi les cieux; les abîmes sont sortis sous sa conduite, et c'est par elle que la rosée s'épaissit en nuages.* (Prov., III, 19-20). Quelles actions de grâces ne devons-nous pas à Dieu qui nous a fait cette belle et riche aumône en créant le monde! L'univers était informe, la terre un affreux chaos, le ciel sans lumière, et avant tout cela le néant était pauvre, puisque ce n'était qu'un pur néant. Mais vous, Seigneur, qui étiez et qui portiez tout en votre puissance, il vous a suffi d'ouvrir votre main et vous avez rempli de bénédiction le ciel et la terre. (Ps., CXLIV, 16).

Mais voici que parmi toutes ces œuvres de la création, nous en distinguons le complément, le chef-d'œuvre : c'est l'homme. Dieu l'a créé après tout le reste et introduit dans l'univers comme on introduit dans la salle du festin celui pour qui il se fait, après que tout est préparé et que les viandes sont servies. Dieu l'a créé non point, comme les autres créatures, par une parole de commandement, mais par une parole de conseil : *Faisons l'homme*, dit-il, *à notre image et à notre ressemblance.* (Gen., I, 26). Dieu prend conseil en lui-même, comme allant faire un ouvrage d'une plus haute perfection, et pour ainsi dire d'une industrie particulière, où reluit plus excellemment la sagesse de son auteur. Dieu n'avait rien fait sur la terre ni dans la nature sensible qui pût entendre les beautés du monde qu'il avait bâti, ni les règles de son admirable architecture; ni qui pût s'entendre soi-même à l'exemple de son créateur; ni qui de soi-même se pût élever à Dieu et en imiter l'intelligence et l'amour, et, comme lui, être heureux. Pour donc créer un si bel ouvrage, Dieu consulte en lui-même, et voulant produire un animal capable de conseil et de raison, il appelle en quelque manière à son secours, parlant à un autre lui-même à qui il dit : *Faisons*; qui n'est donc point une chose faite, mais une chose qui fait comme lui et avec lui; et cette chose ne peut être que son Fils et son éternelle Sagesse, engendrée éternellement dans son sein, par laquelle et avec laquelle il avait à la vérité fait toute chose, mais qu'il déclare plus expressément en faisant l'homme. Gardons-nous donc bien de nous laisser entraîner aux aveugles impulsions de nos passions, ni à ce que le monde appelle hasard et fortune. Nous sommes produits par un conseil manifeste, toute la sagesse de Dieu pour ainsi dire appelée. Ne croyons donc pas que les choses humaines puissent aller un seul moment à l'aventure : tout est régi dans le monde par la Providence; mais surtout ce qui regarde les hommes est soumis aux dispositions d'une sagesse occulte et particulière, parce que de tous les ouvrages de Dieu l'homme est celui d'où son ouvrier veut tirer le plus de gloire. Soyons donc toujours aveuglément soumis à ses ordres et mettons là toute notre sagesse. Quoi qu'il nous arrive d'imprévu, de bizarre et d'irrégulier en apparence, souvenons-nous de cette parole : *Faisons l'homme*,

et du conseil particulier qui nous a donné l'être. (Bossuet, *Elévations*, IV<sup>e</sup> Sem., 5<sup>e</sup> élév.).

**IV. Heureux ceux qui, étant sans tache, marchent dans la loi du Seigneur.** — L'Eglise, en plaçant ces paroles du Psalmiste à la suite des vérités que nous venons de reconnaître, veut nous indiquer la fin pour laquelle le ciel et la terre et toutes les choses qu'ils renferment, ont été créés et soumis à notre domination : toutes les œuvres de la création doivent nous amener à aimer et à servir Dieu en ce monde, de manière à mériter la vie éternelle. Or, comme tous les êtres animés ou inanimés qui existent sur la terre pourraient, par suite de notre volonté portée au mal, être un obstacle à notre bonheur durant les jours de notre vie, Dieu a placé une *haie* entre eux et nous; car en nous donnant des préceptes à observer, il n'a fait rien autre chose que de nous marquer dans quelle mesure nous devons user des biens qu'il nous a confiés ou des créatures qui nous entourent pour arriver à être heureux en ce monde et dans l'autre. Arrêtez un instant votre attention sur chacun des commandements qui composent la loi divine, et vous verrez comment tous nous donnent des leçons de vertu soit pour faire le bien, soit pour éviter le mal. En sorte que chaque précepte est pour nous un maître qui règle, détermine la manière dont nous devons user des biens et des créatures de ce monde pour correspondre à notre vocation. Chaque fois donc que nous portons nos regards ou que nous étendons la main vers quelque chose créée, Dieu semble nous dire : Considère ma loi, et tu apprendras comment tu dois en user. De là cette prière que David lui adressait, disant : *Seigneur, vos mains m'ont fait et m'ont formé; donnez-moi l'intelligence, afin que j'apprenne vos commandements.* (Ps., CXVIII, 73). C'était lui dire : Vous m'avez créé et placé au milieu de toutes les œuvres de votre création, mais donnez-moi l'intelligence pour que j'apprenne l'usage que je dois en faire afin de correspondre à vos desseins. Prenons un exemple. Voici ce double précepte de l'amour de Dieu et du prochain dont Jésus-Christ a dit : *C'est là le premier et le plus grand commandement. Le second lui est semblable. A ces deux commandements se rattachent toute la loi et les prophètes.* (Matth., XXII, 38-40). On nous dit donc : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit*, mais c'est nous dire en même temps : Vous n'aimerez aucune chose ni aucune créature plus que votre Dieu, et vous n'y attacherez votre cœur, votre âme et votre esprit qu'autant qu'elles ne seront pas un obstacle à l'amour et au service que vous devez à votre Dieu. Passons au second précepte. On nous dit : *Vous aimerez le prochain comme vous-même*, mais c'est nous dire en même temps : Vous aimerez le prochain comme vous voulez en être aimé et vous lui ferez le bien que vous voudriez qu'il vous fit. Il en est ainsi de tous les autres préceptes, car tous sans exception ré-

glent nos rapports avec les choses créées au sujet des devoirs que nous avons à remplir envers Dieu, envers nous-mêmes et envers le prochain, et c'est pourquoi nous vous disons avec Jésus-Christ répondant au docteur de la loi qui l'avait interrogé : *Faites cela et vous vivrez.* (Luc, x, 28). Ce sera rendre à Dieu l'empire qu'il nous a donné sur les œuvres de la création, en les faisant servir à l'aimer et à le glorifier. Alors, quand il viendra nous demander compte de notre gestion, nous pourrons paraître devant lui en toute confiance, car après avoir été heureux sur la terre en marchant dans sa loi, nous le serons durant toute l'éternité.

## COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

### Troisième partie : Les Sacrements

#### IX

#### LES MYSTÈRES DE L'EUCARISTIE

#### Plan

1. Les mystères renfermés dans l'Eucharistie.
2. De la possibilité de ces mystères. a) La transsubstantiation. b) La présence du corps de Notre-Seigneur dans les moindres parcelles d'une hostie consacrée. c) La présence du corps de Notre-Seigneur dans plusieurs lieux à la fois.
3. Croyance des hommes les plus savants relativement à ces mystères.

**1.** — Notre-Seigneur Jésus-Christ est réellement présent dans le sacrement de l'Eucharistie. Nous l'avons prouvé : 1<sup>o</sup> par l'autorité infaillible de l'Eglise, 2<sup>o</sup> par l'Evangile, 3<sup>o</sup> par l'enseignement des Pères de l'Eglise qui vivaient dans les premiers siècles du christianisme, 4<sup>o</sup> par la croyance universelle des chrétiens, 5<sup>o</sup> par les miracles, et 6<sup>o</sup> par les effets merveilleux de la sainte communion. Quelle autre preuve nous faudrait-il encore pour croire cette vérité ?

Et cependant nous voudrions en savoir davantage ; nous voudrions comprendre beaucoup de choses que nous ne comprenons pas. Comment du pain peut-il se changer au corps de Jésus-Christ ? Comment le corps de Jésus-Christ peut-il se trouver tout entier dans une petite hostie et dans les moindres parcelles d'une hostie consacrée ? Comment le corps de Jésus-Christ peut-il être présent dans une foule de lieux à la fois ?... Voilà bien des *comment* qui excitent notre curiosité et dont nous serions enchantés de connaître le dernier mot. Mais notre divin Sauveur en instituant le sacrement de l'Eucharistie, comme dans beaucoup d'autres circonstances, s'est surtout proposé de nous faire pratiquer la foi et non pas de satisfaire notre raison. D'ailleurs, quand bien même nous comprendrions *comment* s'opèrent tous ces prodiges, nous n'en serions pas plus certains de sa

présence dans le sacrement de l'autel. Nous avons sa parole sur ce point : sa parole ne peut pas nous tromper. Cependant, quoique ces mystères soient destinés à éprouver notre foi, rien ne nous défend de chercher les explications capables de nous rendre cette vertu plus facile. C'est ce que nous allons faire aujourd'hui, et ces explications ne peuvent manquer de vous intéresser.

Remarquons d'abord qu'il y a des mystères non pas seulement dans les choses de la religion, mais partout. Nous vivons pour ainsi dire au milieu des mystères. Il y a pour nous beaucoup plus de choses incompréhensibles que de choses connues. Celui qui ne voudrait croire que ce qu'il comprend, ne croirait rien ; car tout est mystère par quelque endroit. Prenons la chose du monde la plus frappante, la plus en évidence, la plus sensible : le soleil. Nous sommes bien certains qu'il existe ; mais qu'est-ce que c'est que le soleil ? Est-ce un globe de feu, comme on le dirait ? Ce feu ressemble-t-il à celui que nous avons sur la terre ? Qu'est-ce qui l'entretient ? Comment peut-il nous éclairer et nous échauffer étant si loin de la terre qu'on le dit ? Comment peut-il brûler depuis si longtemps sans qu'on s'aperçoive qu'il ait diminué ? Nous n'en savons rien, n'est-ce pas ? Et les plus savants n'en savent pas davantage... Voilà donc bien des mystères relatifs au soleil ; et cependant nous croyons très fermement à son existence. Pourquoi ne croirions-nous pas à la présence de Notre-Seigneur dans le sacrement de l'autel, quand bien même nous ne comprendrions pas comment s'opère ce merveilleux prodige ?

**2.** — Cette observation faite, nous n'avons qu'une chose à examiner, à savoir, si ce qui se passe dans ce sacrement est possible. Evidemment nous ne pourrions pas admettre une chose absurde, une chose qui révolte la raison ; d'ailleurs le bon Dieu ne fait jamais de pareilles choses. Mais s'il s'agit d'une chose possible, nous n'avons plus rien à dire.

a) Et d'abord, comment le pain peut-il se changer au corps de Jésus-Christ ? Est-il bien possible qu'une substance soit changée en une autre substance ? — Mes frères, ce changement d'une substance en une autre, Dieu l'opère très souvent. Dans la création d'Adam, son corps composé de terre est changé en chair et en os. Aux noces de Cana, Notre-Seigneur change l'eau en vin... Mais pourquoi aller chercher des exemples si loin de nous ? Il n'y a rien de si fréquent que cette opération mystérieuse. Est-ce que les suc de la terre ne se changent pas en plantes, en fleurs, en fruits ? Est-ce que le pain que je mange n'est pas changé par le travail de la digestion en ma propre chair, en mon propre sang, en mon propre corps ? Ce que Dieu opère en nous-mêmes, tous les jours, naturellement, pourquoi ne pourrait-il pas le faire par un miracle dans le Très Saint Sacrement ?

b) En second lieu, comment le corps de Jésus-Christ peut-il se trouver tout entier dans une petite hostie et dans les moindres parcelles d'une hostie



consacrée ? Cela est-il possible ? — Très possible. Un homme dans la force de l'âge peut peser cent kilogrammes, et en naissant il n'en pesait peut-être que cinq ; et quoique vingt fois plus petit, il était substantiellement le même que quand il a pris plus de volume. Pourquoi Dieu ne pourrait-il pas le rendre encore cent fois, mille fois plus petit, tout en conservant la substance de ce corps ? Qui oserait dire que la puissance de Dieu doit se borner à un tel degré ? — Mais il y a plus : on a découvert des animaux vivants, parfaitement organisés et si petits qu'on ne peut les apercevoir qu'à l'aide d'une forte lunette grossissante, si petits qu'il en tiendrait des milliers sur la pointe d'une épingle. Après cela, quelle impossibilité y aurait-il que Dieu rende présente sous une très minime parcelle de pain toute la substance du corps de Jésus-Christ ? — Enfin, il y a dans la nature des substances plus imperceptibles encore, comme l'air, la lumière. Voyez combien l'air est subtil, léger... La lumière l'est bien plus encore ; elle nous environne sans qu'on puisse la saisir ; ses rayons passent à travers l'eau, le verre, sans qu'on puisse s'apercevoir de quelle manière s'opère ce passage... Or, pourquoi Notre-Seigneur n'aurait-il pas pu donner à son corps des propriétés plus merveilleuses encore ?

Mais ce qu'il faut surtout remarquer ici et ne pas oublier, c'est qu'au Saint-Sacrement le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ n'est plus dans le même état où il était sur la terre. Il est dans un état glorieux, il est en quelque sorte spiritualisé, tout différent de l'état du corps humain tel que nous le voyons en cette vie. Ce changement d'état rend possible ce qui ne l'était point primitivement. Vous savez qu'après sa résurrection Notre-Seigneur entraînait dans les appartements sans avoir besoin d'en ouvrir les portes, et qu'il se trouvait tout à coup au milieu de ses apôtres sans qu'il leur fût possible de s'apercevoir de son arrivée. Pourquoi un corps humain dans ces conditions ne pourrait-il pas échapper à nos sens et occuper une place imperceptible ?

c) Reste une dernière difficulté. Comment le corps de Jésus-Christ peut-il se trouver dans une foule d'hosties à la fois ? Est-il possible qu'un même corps se trouve en même temps dans plusieurs endroits ? — C'est là une chose assez difficile à comprendre et à expliquer ; mais qui n'en est pas moins certaine. Recourons encore à des comparaisons. Quand un prédicateur parle en public, s'il prononce une parole, cette parole unique est entendue tout entière par chacun des auditeurs comme s'il était seul. Elle est prononcée une seule fois, et en même temps elle se trouve cachée et renfermée dans toutes les parties de l'air qui viennent frapper les oreilles de chaque personne. Or, si nous supposons qu'il y ait mille personnes présentes, cette parole devient mille paroles, et comme chaque auditeur occupe une place différente, il s'ensuit que la même parole se trouve dans mille endroits à la fois.

La manière dont notre âme est présente dans

notre corps peut aussi nous aider à nous faire une idée du mystère qui nous occupe. L'âme de l'homme, en effet, est tout entière présente à tout le corps et tout entière à chaque partie du corps. Il est vrai que notre âme est un pur esprit, mais la spiritualité ne fait rien à la chose. Notre âme est un être substantiel, réel, et nous soutenons précisément qu'une substance peut exister en même temps dans plusieurs lieux à la fois. N'oublions pas que c'est la substance du pain et la substance du vin qui sont changées en la substance du corps et du sang de Jésus-Christ, et que Dieu peut leur donner des qualités semblables à celles des esprits.

3. — Après tant de preuves et toutes ces explications, n'est-il pas vrai que le dogme de la Présence réelle resplendit entre toutes les vérités religieuses comme le soleil au milieu des astres ? Aussi n'avons-nous plus rien à dire sur ce sujet, sinon le bonheur qui nous ravit de nous trouver ici en si nombreuse et si bonne compagnie.

Depuis dix-huit siècles, les catholiques croient à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et aujourd'hui les catholiques sont au nombre de plus de deux cents millions, parmi lesquels se trouvent des hommes très savants qui admettent cette vérité, malgré les nuages que notre faible raison ne peut dissiper complètement. Ce mystère ne renferme donc rien d'absurde, rien d'impossible. Je puis donc croire, sans crainte de me tromper, ce qu'a enseigné et cru dans tous les temps l'Eglise catholique toujours dirigée par le Saint-Esprit, ce qu'ont cru et enseigné les hommes les plus instruits et les plus vertueux qui existent et qui aient jamais existé. Ce qu'il y a d'absurde et d'impossible à comprendre, nous allons vous le dire en finissant : c'est de savoir, c'est de croire que Jésus-Christ est présent dans nos églises au milieu de nous, et de vivre comme s'il n'y était pas.

O Seigneur Jésus, faites cesser cette contradiction, cette inconséquence, nous vous en conjurons par l'amour que vous avez eu pour les hommes en instituant le sacrement de l'Eucharistie !

## LA JOURNÉE CHRÉTIENNE

### ALLOCUTIONS A DES JEUNES FILLES

#### XVIII

#### LE MONDE

Mes enfants,

Il y a parmi vous des âmes privilégiées que Dieu appelle à lui et qui connaîtront les joies et les sacrifices de la vie religieuse. Mais la plupart vous vivrez dans le monde, déjà il vous entoure et vous pénètre.

Quels seront vos sentiments et votre attitude dans ce milieu contre lequel on vous a mises si souvent en garde ?

Vos sentiments ? Vous *n'aimerez pas* le monde ; car il est *corrompu*.

Votre attitude ? Vous *vous méfiez* du monde ; car il est *corrupteur*.

Quelques instants de réflexion vous montreront que ces conseils ne sont pas exagérés.

### I. — *N'aimez pas le monde.*

Il y a dans la société deux groupes très différents. L'un comprend les hommes qui s'inspirent dans leur conduite des maximes de l'Evangile. L'autre, plus nombreux, renferme tous ceux qui, baptisés ou non, vivent dans l'oubli de Dieu et de leur âme, s'attachent à la terre comme si le ciel n'existait pas, et dans leurs actions recherchent le plaisir et l'intérêt plus que le devoir.

On donne le nom de monde à ce dernier groupe, et surtout à l'ensemble des idées, des usages, des théories et des pratiques qui y sont répandus, et qui ne peuvent se concilier avec les enseignements du christianisme.

1. Le monde entendu en ce sens est corrompu : *il est l'ennemi du bien.*

Regardez autour de vous : quelle vertu, je vous le demande, n'est pas bafouée et violée dans le monde ?

Est-ce l'amour de Dieu ? Que d'âmes ne pensent jamais à notre Père du ciel ! que de lèvres sont fermées à la prière ! Et comme si l'indifférence n'était pas un mal assez grand, l'incrédulité avec ses blasphèmes vient s'y ajouter.

Est-ce l'amour du prochain ? Tandis que la charité est la loi de la société chrétienne, l'égoïsme est le fondement de la société mondaine. Chacun ne pense qu'à soi et ne vise qu'à accaparer le plus possible l'admiration d'autrui, ses passions, sa confiance, toujours pour en tirer quelque profit.

Etes-vous riche ? êtes-vous heureux dans les affaires ? avez-vous de la beauté, de la santé, du bonheur ? Vous êtes adulé, on vous décerne tous les brevets de vertu. Mais quand la maladie, les revers, la vieillesse vous atteignent, on ne s'occupe plus de vous, vos adorateurs s'en vont à d'autres idoles : le monde n'a pour le malheur ni un regard, ni un sentiment de pitié.

Est-ce la pureté ? Mais cette noble vertu est traînée dans la boue, on s'en moque. Le plaisir est regardé comme la loi de la vie, et la moralité comme une impossibilité ou une sottise.

Est-ce l'humilité ? Il faut à tout prix s'élever, paraître, dominer, avoir du succès.

Est-ce la probité ? Tous les jours nous entendons parler de scandales financiers et de fraudes commerciales ; le veau d'or est le Dieu des mondains, dont la devise se ramène à ceci : « Faire fortune le plus vite, possible, par tous les moyens possibles. »

Est-ce la justice ? Mais le monde prodigue ses éloges au vice, ses railleries à l'innocence ; il applaudit à l'iniquité triomphante, et il ne désavoue que l'insuccès.

2. Le monde est donc l'ennemi de la vertu ; et il est aussi *l'ennemi de Dieu*. Pourrions-nous en douter quand l'Evangile nous rappelle comment le monde traita autrefois Jésus-Christ ? « Le Christ, dit saint Jean, était au milieu du monde, et le monde ne voulut pas le reconnaître. »

Il ne reconnut, ce monde aveugle, ni la puissance du Sauveur, car il en attribuait les œuvres au démon ; ni sa bonté, car il en paya les bienfaits par un cruel supplice. Ah ! c'est au pied de la croix, mes enfants, que je vous appelle en ce moment ; c'est en présence de ce sanglant trophée que je vous demande de me dire si le monde ne fut pas toujours l'ennemi de Dieu !

Qui donc condamna Jésus à cet excès d'humiliation et d'anéantissement que nous voyons dans la Passion, si ce n'est le monde et son orgueil ?

Qui donc exigea de lui cette obéissance d'un agneau, qui se laisse traîner sans résistance à la mort, si ce n'est le monde et cette révolte continuelle qu'il oppose aux volontés de Dieu ?

Qui donc imprima dans cette chair adorable les plus douloureuses blessures, si ce n'est le monde, sa mollesse et sa sensualité ?

Si le divin Crucifié, du haut de sa croix sanglante, daignait vous adresser la parole, à vous, jeunes filles, qui vous étonnez de voir l'Eglise et le bien si attaqués et qui subissez les railleries du monde, parce que vous n'en suivez pas les exemples, il vous dirait : « Ne craignez pas ; le disciple n'est pas plus que le Maître. » Si le monde déteste aujourd'hui les âmes vertueuses, c'est parce qu'il déteste toujours Dieu ; il continue contre l'Eglise la haine dont il a poursuivi le Christ : « Si mundus vos odit, scitote quia me priorem vobis odio habuit. »

Le monde est resté l'ennemi de Dieu ; les vérités de l'Evangile trouvent encore des impies qui les rejettent, la morale chrétienne encore des insensés qui la calomnient, les sacrements encore des Judas qui les profanent. La religion est persécutée, calomniée, et le seul crime qui lui vaut tant d'attaques, c'est qu'elle représente Dieu sur la terre.

Ah ! je comprends maintenant les anathèmes que le Christ a lancés contre le monde, et auprès desquels les invectives des plus fougueux prédicateurs ne sont rien. Entendez plutôt la parole du Sauveur : « Je ne suis pas de ce monde... Je ne prie pas pour le monde... Le chef de ce monde, c'est Satan... J'enverrai l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir... Malheur, malheur au monde, à cause de ses scandales ! »

Dès lors, mes enfants, pouvons-nous, sans renier notre titre de chrétiens, aimer ce monde que le Christ a maudit, ce monde qui est sous la puissance de Satan et qui glorifie les mauvais instincts de la nature humaine, ce monde qui combat Dieu et la vertu ?

Donc, méditons et pratiquons ces paroles de saint Jean : « N'aimez pas le monde, ni les choses du monde ; car tout cela n'est que concupiscence des yeux et orgueil de la vie. Si quel-



qu'un l'aime, la charité du Père céleste n'est pas en lui... Le monde passe avec ses convoitises. Souvenons-nous qu'il est tout entier dans le mal, et que nous, nous sommes les enfants de Dieu. »

## II. — *Méfiez-vous du monde.*

Il ne suffit pas de vous signaler la corruption du monde, il faut encore vous prévenir contre ses tendances contagieuses. Le monde est corrupteur; comme le serpent caché sous les fleurs, il apparaît sous des dehors séduisants, mais il ne cherche qu'à lancer son venin et qu'à faire des victimes. Méfiez-vous; sa voix trompeuse emprunte une irrésistible force à tous les échos qu'elle éveille dans notre nature déchue. Sur vous surtout, mes enfants, il agit parce que vous êtes jeunes; ses meilleures caresses vous sont réservées; vos illusions sur la vie facilitent singulièrement son œuvre.

Il vous parle chaque jour, par les jouissances et par les livres qui exaltent l'erreur et le vice; il vous parle par les rires moqueurs et les conversations impies de compagnes mauvaises; il vous parle par les exemples scandaleux d'une société frivole.

« Jeune fille, vous dit-il, vous voulez posséder la vérité : rejetez la foi, ne suivez que la raison.

« Jeune fille, vous voulez être heureuse : fuyez le sacrifice et donnez-vous au plaisir, la vie est faite pour la jouissance, il faut que jeunesse s'amuse. Laissez aux vieillards les pensées sérieuses, et n'écoutez pas ceux qui vous rendent la vie impossible en vous prêchant une vertu trop difficile.

« Jeune fille, vous voulez être libre : affranchissez-vous de la servitude qui vous est imposée par la religion, agissez à votre guise, sans contrarier les goûts de votre nature. »

Hélas ! à ce langage, bien des jeunes filles se laissent prendre; elles s'aperçoivent souvent trop tard que le monde est trompeur. Il promet la vérité, et après avoir éteint la lumière de la foi, il laisse l'esprit dans les ténèbres. Il promet le bonheur, et ses roses cachent bien des épines : les plaisirs mondains n'engendrent que des sentiments qui troublent et des remords qui suppriment la joie. Il promet la liberté, et il ne donne que l'esclavage : il tyrannise les âmes et les asservit au mal.

Aussi Tertullien, écrivant aux martyrs détenus dans les fers, les encourageait de ces énergiques paroles : « Là, vous êtes séparés du monde. Si vous considérez qu'il est lui-même une véritable prison, vous comprendrez que vous êtes plutôt sortis de prison que vous n'y êtes entrés. Le monde a des ténèbres plus épaisses qui aveuglent l'esprit. Il a des chaînes plus pesantes qui étouffent les âmes. Il renferme une plus grande foule de criminels, je veux dire le genre humain. Enfin il attend, non pas la sentence d'un proconsul, mais celle de Dieu. Concluez donc, bienheureux confesseurs, que vous n'avez fait que passer d'une prison à une autre. Il a les ténèbres, vous êtes la

lumière; il a les fers, vous êtes libres devant Dieu. »

Si le monde est aussi corrupteur, devrez-vous, pour échapper à sa néfaste influence, vous renfermer dans une solitude morose, vous couvrir de bure et transformer votre demeure en Carmel? Ces moyens seraient excessifs; vous devez vivre dans le monde, ne le fuyez pas totalement, mais prenez garde ! Méfiez-vous de ses enseignements, de ses plaisirs, de ses exemples.

Pour vous préserver de son esprit qui est mauvais, alimentez votre âme d'un contrepoison radical : l'esprit de Jésus-Christ. Soyez fortement chrétiennes, et le monde n'agira pas sur vous; bien plus, vous agirez sur le monde pour le rendre meilleur; c'est d'ailleurs la ligne de conduite qui vous est tracée dans les livres inspirés du Nouveau Testament :

« Vous êtes, dit Jésus, la lumière du monde. *Vos estis lux mundi.* » Saint Paul revient sur la même pensée dans son épître aux Philippiens : « *Sicut luminaria in mundo.* Soyez dans le monde comme des flambeaux. »

Le feu éclaire, le feu purifie.

Eclairez ce pauvre monde si aveuglé par l'erreur, en faisant briller à ses yeux les divines clartés de la foi. Purifiez ce pauvre monde si corrompu par le vice, en opposant à sa perversité les exemples d'une vie tout éclatante des nobles vertus de l'Evangile.

## XIX

### LE DEVOIR D'ÉTAT

Mes enfants,

En dehors des devoirs communs qui s'imposent à tous les hommes, il est une série d'obligations spéciales à chacun de nous, et qui varient suivant les circonstances de temps et de lieu, suivant la profession, l'état que nous avons adopté, suivant la vocation à laquelle Dieu nous appelle. Autres sont les devoirs du soldat, qui veille à la sécurité et à la défense du pays; autres ceux du prêtre, que le sacerdoce a constitué représentant de Dieu et serviteur des âmes; autres sont les devoirs de la mère de famille, chargée de l'éducation de ses enfants et de la direction de sa maison; autres ceux de la jeune fille, qui prépare son avenir par la prière et le travail.

Ces devoirs particuliers attachés à la situation que l'on occupe, s'appellent les devoirs d'état. Au cours de vos journées, chères enfants, vous les rencontrez à chaque instant; de l'attention que vous leur donnez dépendent la valeur de votre vie et le salut de votre âme; il ne sera donc pas inutile de vous en parler, pour vous dire : *aimez vos devoirs d'état; accomplissez vos devoirs d'état.*

### I. — *Aimez vos devoirs d'état.*

1<sup>o</sup> Ils sont la manifestation de la volonté de Dieu sur vous.

Rien n'arrive dans le monde sans l'ordre ou sans la permission de Dieu. C'est Dieu qui, par un ensemble de circonstances et de moyens, a disposé notre vie. C'est Lui qui nous a fait naître ici plutôt que là, à telle époque, de tels parents, avec telles facultés. C'est Lui qui nous a assigné à chacun le poste où nous avons à remplir notre tâche, poste qui, pour quelques-uns, est très élevé, tout près du ciel, dans les sublinités ineffables du sacerdoce et de la vie religieuse; qui, pour d'autres, est placé sur les sommets de la science, de la fortune, du pouvoir, ou à mi-côte sur les flancs de la montagne, à tous les degrés que ces hauteurs dominant; qui enfin, pour le très grand nombre, est plus modeste, mais non moins digne de considération, dans les métiers manuels, si nobles par les efforts qu'ils exigent, si utiles par les bienfaits qu'ils assurent à la société, si féconds par les mâles vertus dont ils sont la source.

Chacune des situations occupées par les hommes comporte des devoirs particuliers dont Dieu veut l'accomplissement et pour lesquels il accorde des grâces spéciales, toujours proportionnées aux difficultés, aux responsabilités qu'il permet, aux efforts qu'il exige.

Pour faire son salut, il faut se mettre là où Dieu nous veut (c'est la grave question de la vocation), remplir tous les devoirs de la situation choisie, user de toutes les grâces qui y sont attachées.

La place que vous occupez dans le monde, chères enfants, est donc voulue de Dieu : acceptez-la. Les devoirs d'état que vous avez à remplir présentement sont l'expression de la volonté divine : aimez-les.

Enfants, vous avez à respecter vos parents et à leur obéir : voilà le devoir d'état.

Jeunes filles, vous avez à employer sérieusement les années de votre jeunesse pour assurer l'utilité et le bonheur de votre avenir : voilà le devoir d'état.

Si vous faites des études ou si vous travaillez de vos mains, vous avez à ne pas gaspiller votre temps, mais à donner tous vos soins au labeur quotidien : voilà le devoir d'état.

Ah ! je sais bien que ces devoirs d'état ne sont pas toujours faciles à accepter... Il en est parmi vous, mes enfants, qui ont de durs sacrifices à faire pour être fidèles aux obligations de leur état, soit qu'il s'agisse d'endurer les fatigues d'un travail écrasant, soit que dans la vie de famille elles aient des épreuves à supporter chaque jour.

A celles-là, je dirai :

2<sup>o</sup> Aimez vos devoirs d'état, *si pénibles qu'ils soient*.

Du matin au soir, le paysan peine sur le champ qu'il cultive ; suivant d'un pas lourd son attelage, appuyé sur sa charrue, il creuse les sillons à la sueur de son front ; il donne au sol ses forces, son sang, sa vie ; et cependant, malgré les sacrifices qu'il lui coûte, il aime ce coin de terre que la Providence a confié à ses soins, parce qu'il compte

sur l'eau du ciel et sur le soleil du bon Dieu pour faire germer la semence, pousser les céréales, et pour lui donner en récompense, au temps de la moisson, des épis nombreux, étincelants comme l'or, et lourds de grains.

Les devoirs d'état sont le champ que Dieu vous donne à cultiver : aimez-les malgré les sacrifices qu'ils exigent de vous.

Souvenez-vous que Dieu, qui est sage et qui vous aime, veut ou tout au moins permet votre situation.

Souvenez-vous qu'il a adapté vos forces à votre tâche, ses grâces à votre faiblesse et à vos difficultés, vos croix à vos épaules.

Souvenez-vous que les semences du printemps renferment en germe les moissons de l'automne, et que les récompenses du ciel seront proportionnées aux souffrances et aux efforts de la terre.

Et alors, confiance en Dieu et courage toujours ! Aimez vos devoirs d'état et dites avec sincérité et avec effusion : « Père céleste, vous savez mieux que moi ce qui m'est bon, j'accepte mon état, je suis bien là où vous m'avez placée. *Fiat voluntas tua !* Quels que soient les sacrifices qui me sont demandés par vous, que votre volonté soit faite, et non pas la mienne. »

Aimez vos devoirs d'état si pénibles qu'ils soient.

3<sup>o</sup> Aimez-les aussi, *si petits qu'ils soient*.

Qu'ils sont rares ceux qui se contentent de leur sort et qui n'envient pas des situations qu'ils croient, quelquefois à raison, souvent à tort, plus élevées, plus heureuses que la leur ! Ah ! je le dis surtout à celles d'entre vous qui n'ont pas été favorisées par Dieu des biens de la fortune : aimez votre état si modeste qu'il soit ; n'ayez pas des sentiments de jalousie et de mécontentement.

Pourquoi parler de situations élevées ? Devant Dieu rien n'est grand. Pour Lui, le soleil et les astres n'ont aucune supériorité de mérite et de gloire sur les brins d'herbe et sur les insectes. Pour Lui, les rois ne sont pas plus que les ouvriers ; tous, êtres matériels, êtres vivants, êtres humains, n'ont que les dons qu'il a bien voulu leur accorder ; tous sont également sortis du néant, tous rentreront également dans la tombe au souffle niveleur de la mort.

Pourquoi parler de situations modestes ? Devant Dieu rien n'est petit. Dieu ne regarde pas la grandeur de nos actions, mais la grandeur de nos intentions ; si bien qu'en faisant toute notre vie des choses très vulgaires, très infimes, comme manier l'aiguille et se livrer aux travaux du ménage, nous pouvons gagner plus de mérites devant Dieu qu'en accomplissant des actions héroïques : tout dépend des dispositions qui nous animent.

Oh ! quelle sublime et consolante leçon Jésus nous a donnée en cette matière ! Sur trente-trois années qu'a duré sa vie mortelle, il en a passé trente dans la maison d'un charpentier. Tout Dieu qu'il était, il n'a pas cru indigne de Lui d'aider la Vierge Marie dans les soins du ménage et de manier le marteau à côté de Joseph.



Il s'est soumis au respect et à l'obéissance. Trente ans de vie cachée, c'est beaucoup peut-être ; et cependant par les actes de ces trente années Jésus aurait pu sauver le monde sans mourir sur la croix, parce qu'il donna aux mille petits détails de sa vie une valeur infinie, parce qu'il accomplit ses devoirs d'état avec tout l'amour que renfermait son cœur.

Désormais, qui oserait rougir de sa condition ? Il n'y a rien de petit pour celui qui a une grande âme. Ayez un cœur généreux, ardent comme celui de Jésus, apportez à vos travaux les dispositions de Jésus, et votre existence sera transformée ; si petites que soient vos occupations, vous aurez une grande et féconde vie.

Aimez donc vos devoirs d'état, parce qu'ils sont la manifestation de la volonté de Dieu sur vous.

Aimez-les, si pénibles qu'ils soient.

Aimez-les, si petits qu'ils soient.

Et alors, la conclusion pratique de cet entretien s'impose : Si vous aimez vos devoirs d'état, accomplissez-les fidèlement.

## II. — Accomplissez vos devoirs d'état.

### 1<sup>o</sup> Accomplissez-les tels qu'ils sont.

Ne soyez pas de ceux qui se croient incapables de vertu dans l'état où Dieu les a placés, et qui s'imaginent que dans une autre situation ils seraient meilleurs. Vous avez entendu souvent et peut-être vous avez dit vous-mêmes des paroles comme celles-ci : « Ah ! si j'étais religieuse, il me serait facile d'avoir de la piété, mais avec les occupations et les distractions de ma vie c'est impossible !... Ah ! si j'avais des parents moins exigeants, je serais plus aimable à la maison ! » Toutes ces belles phrases, tous ces beaux désirs, dispensent généralement de faire son devoir présent, pour se bercer dans je ne sais quel chimérique rêve d'une vie idéale. Après la mort, au tribunal suprême, Dieu ne vous dira pas : « Qu'aurais-tu fait si je t'avais donné une vocation religieuse ? Qu'aurais-tu fait si je t'avais placée dans un milieu plus facile ? » Mais il vous posera cette question : « Qu'as-tu fait, âme chrétienne, que j'ai voulue dans telle situation, avec telles difficultés, mais à qui j'ai accordé telles grâces ? »

Accomplissez vos devoirs d'état tels qu'ils sont.

### 2<sup>o</sup> Faites-les passer avant toute autre chose.

Que diriez-vous d'une mère de famille qui, au lieu de s'occuper de ses enfants, passerait toutes ses journées à l'église pour réciter l'office des religieuses cloîtrées ? Que diriez-vous d'une personne qui contribuerait à toutes les œuvres de charité et oublierait de payer ses dettes ?

Votre attitude se rapproche de celles-là, jeunes filles qui négligent les petits devoirs d'état quotidiens pour vous livrer à de longues lectures ou à de multiples exercices de piété. Ah ! Dieu me garde de médire des pratiques pieuses, elles sont la vie de l'âme, et de condamner la lecture, le travail intellectuel : vous devez leur faire une

bonne part dans votre règlement de vie ; mais sachez que les devoirs d'état doivent passer avant tout le reste, rien ne peut les remplacer.

Il y a quelques années, une jeune chrétienne éprouvée par la douleur et cruellement déçue fit graver sur sa bague ces deux mots : « Amen ! Alleluia ! » ce qui veut dire : « Que la volonté de Dieu soit faite : je m'y sou mets, je m'en réjouis. »

Mes enfants, telle doit être votre devise en face des devoirs d'état : « Amen ! Alleluia ! » O mon Dieu, j'accepte la situation dans laquelle vous m'avez placée, j'en accepte tous les sacrifices et toutes les obligations ; avec votre grâce je ferai votre volonté sainte, alors même que je devrais en être victime. O mon Dieu, ce que vous voulez, comme vous voulez, parce que vous le voulez ! *Per tuas semitas duc nos quo tendimus.* Par les voies que vous m'avez marquées et non par celles que je désirerais, conduisez-moi au but de l'existence, *ad lucem quam inhabitas*, à ces clartés où dans la lumière de Dieu nous comprendrons un jour les desseins cachés de la Providence sur nous ; à ce ciel où, après avoir accompli les mille détails, les mille petites choses du devoir d'état, nous jouirons des grandes choses de l'éternité.

## PANÉGYRIQUE DE SAINT MICHEL

(29 SEPTEMBRE)

CE QU'IL EST ET CE QU'IL NOUS PRÊCHE

### I. — Ce qu'il est.

1<sup>o</sup> Saint Michel est l'héroïque champion de la gloire du Très-Haut. C'est une loi posée par Dieu même que toute intelligence conquière la félicité du ciel au prix d'une épreuve généreusement soutenue. Il est une autre loi, d'après laquelle Dieu se sert des êtres animés ou inanimés pour mettre ses ennemis à la raison. *Et pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos.* (Sag., v, 21). Or, le Très-Haut découvrant l'avenir aux esprits angéliques et déroulant sous leurs yeux le plan divin de l'incarnation du Verbe, leur commande d'adorer l'Homme-Dieu : *Et adorent eum omnes angeli ejus.* (Hébr., i, 6). Mais les anges rebelles, au lieu de porter en haut leurs regards pour les abaisser ensuite humblement sur eux-mêmes, le fixent d'abord sur le pur miroir de leur beauté ; au lieu de repousser avec indignation le maudit calice de l'orgueil qui effleure leurs lèvres, ils boivent la coupe funeste et s'enivrent. « Ils se croient dieux, s'écrie Ezéchiel, et ils ne voient plus le Dieu des dieux. *Elevatus est cor tuum in decore tuo et perdidisti sapientiam et dixisti : Deus ego sum.* » (Ezech., xxviii, 2, 17). Et Lucifer chante : « *Super astra Dei exaltabo solium meum ; sedebam in lateribus aquilonis ; similis ero Altissimo.* » (Is., xiv, 13-4). Et Dieu restait

tranquillement assis dans sa gloire : c'est qu'il abandonne à ses vrais serviteurs le soin de défendre sa cause.

Michel se lève. Un duel terrible s'engage, *prælium magnum*, et tout à coup, au milieu du ciel et du sein de cette indicible tempête, une voix s'élève : *Et audivi vocem magnam in cælo*. C'est Michel proférant le fameux cri de guerre qui lui est resté comme un nom immortel : « Qui donc est semblable à Dieu ? *Michaël* ? » C'est la tribu fidèle s'écriant dans un saint transport : « *Nunc facta est salus et virtus et regnum Dei nostri et potestas Christi ejus.* » (Apoc., XII, 10). C'est la troupe rebelle qui est mise en déroute par ce cri vainqueur et qui tombe rapide comme l'éclair au fond de l'abîme infernal creusé par la puissance divine. *Videbam Satanam sicut fulgur de cælo cadentem.* (Luc., x, 18). Maintenant, ô mon Dieu, vous êtes vengé : votre honneur brille d'un éclat nouveau ; la gloire de votre Fils est à jamais proclamée dans les hauteurs du ciel ; le Christ a triomphé, le Christ règne, le Christ commande.

2<sup>o</sup> C'est l'immortel protecteur de l'Eglise. La lutte commencée au ciel devait se continuer sur la terre. C'est là que vaincus et foudroyés les démons se réfugient pour reprendre contre les saints de Dieu leurs menées jalouses et leur guerre odieuse. Comme une tour immense qui en s'écroulant sème de ses ruines à de grandes distances le sol qu'elle dominait naguère de son faite orgueilleux, de même les débris altiers tombés des cimes du ciel se sont arrêtés dans leur chute à tous les degrés de l'espace ; les démons remplissent tout et trament partout des complots contre l'Eglise : *Persecutus est mulierem.* (Apoc., XII, 13).

Dans leur effroyable infortune, ils ne goûtent plus d'autre volupté que celle de faire des méchants, de pervertir les intelligences, de s'associer des complices pour le renversement de cette femme immortelle qui se nomme l'Epouse de Jésus-Christ, l'Eglise. Oui, la lutte continue ardente, incessante, acharnée. L'Eglise est vieille comme l'humanité elle-même. Or, voyez : qui séduit l'homme au paradis terrestre ? qui précipite le peuple de Dieu dans ces iniquités qui furent la cause lamentable du déluge ? Et dans la loi nouvelle, qui allume les bûchers et arme le bras des persécuteurs ? qui provoque toutes les hérésies, les schismes, les haines ? Ah ! saint Jean n'avait que trop raison quand il s'écriait dans l'Apocalypse : « *Væ terræ et mari quia descendit diabolus ad vos habens iram magnam.* » (Ibid., 12).

Saint archange, paraissez !

Voyez, mes frères, comme à toutes les époques saint Michel est là pour défendre l'Eglise attaquée.

a) Sous l'ancienne Loi, *Michael princeps magnus stat pro filiis populi.* (Dan., XII, 1). « *Michael fuit qui Adam e paradiso ejectum direxit... Michael præibat in columna nubis per diem et ignis per noctem... Michael, vice Dei, dedit eis legem in Sina.* » (Cornel. à Lapide).

b) Mais le temps des figures est passé. Le Fils de Dieu a substitué l'Eglise à la Synagogue. Sans doute, Jésus-Christ sera toujours le chef qui dirige cette Eglise, le Saint-Esprit sera l'âme qui la vivifie ; mais saint Michel sera son bras et l'ouvrier des divins triomphes, *operarius victoriæ Dei*. Regardez en effet. L'Eglise est enchaînée dans la personne de Pierre : « *Nunc scio vere quia misit Dominus angelum suum et eripuit me.* » (Act., XII, 11). Vienne l'ère des persécutions, saint Michel excite et soutient l'héroïsme des martyrs. C'est lui, d'après la tradition, qui se montre à Constantin et on peut appliquer à l'apparition du *Labarum* ces paroles de la liturgie sainte : « *Sed explicat victor crucem Michael salutis signifer.* »

Oui, saint Michel est l'immortel protecteur de l'Eglise, les faits le proclament et la croyance des siècles est là pour l'attester. Plus de douze cents ans se sont écoulés depuis que saint Grégoire le Grand s'écriait avec les accents de la reconnaissance et de l'admiration : « *Quoties miræ virtutis aliquid agitur, Michael mitti perhibetur.* » Chaque fois que dans l'Eglise un acte de vaillance s'accomplit, c'est à saint Michel qu'on l'attribue. » C'est saint Michel que le même Pontife aperçut au-dessus du môle d'Adrien remettant le glaive dans le fourreau, après avoir enchaîné le fléau qui désolait la Ville éternelle.

3<sup>o</sup> C'est le défenseur séculaire de la France. Dieu a toujours sur la terre soit un peuple soit un homme dont il fait son œil, son bras et parfois son tonnerre. Quand c'est un homme, cet homme vaut à lui seul une légion ; quand c'est un peuple, ce peuple surpasse tous les autres et porte à son front l'aurole de l'héroïsme et de la gloire.

Il a choisi les Francs pour défendre l'Eglise et former sa garde vigilante et dévouée. Les Francs ont répondu à l'appel divin à la suite de leur chef : ils sont venus en foule au baptême et ont reçu de Rome le titre de « fils aînés de l'Eglise. » Mais si la France a été pendant de longs siècles le bouclier et le bras de Dieu, *gesta dei per Francos*, Dieu à son tour n'est pas ingrat. La France s'est faite à Reims son homme-lige : Dieu lui envoie son archange, l'ange des batailles et des triomphes. Un jour, pareille à un vaisseau submergé dont on ne voit plus que le haut des mâts, la France semblait perdue pour toujours : tout était anglais, sauf ce mont où s'était réfugiée avec notre dernier espoir la fortune de notre patrie. Un homme était là, Jean d'Harcourt, qui commande moins à des soldats qu'à des lions. Avec une foi qui n'a d'égale que sa valeur, il confie sa cause à saint Michel : « *Nemo adiutor meus nisi Michael.* » Chaque jour, hélas ! apporte la nouvelle d'une capitulation ou d'une défaite ; rien ne trouble, rien n'intimide ces indomptables patriotes. Grâce à l'invincible résistance des cent dix-neuf, les assaillants désertent enfin les remparts et s'enfuient la honte au front, comme les flots de l'Océan qui, après avoir battu vainement cet indes-



tractible rocher, se retirent en leur reflux dans leurs mystérieuses et lointaines profondeurs... C'est saint Michel qui parlait à Jeanne d'Arc.

## II. — *Ce qu'il nous prêche.*

1<sup>o</sup> Saint Michel nous prêche la *fidélité*. Voilà le secret de la gloire de saint Michel, la vraie cause de sa puissance. Quoi de plus juste et de plus honorable quand il s'agit d'un maître tel que Dieu ? Et cependant, de nos jours, quoi de plus rare ? Séduite par ce qu'elle appelle la libre-pensée, et qui n'est en réalité que l'infatuation et la débauche de l'esprit, la génération incroyante nie tout ; elle nie Jésus-Christ, sa divinité, sa doctrine ; elle nie Dieu et ses perfections. A l'exemple de saint Michel, poussons bien haut le cri de la fidélité : « *Quis ut Deus ?* »

La science répudie la révélation. Mais qui donc connaît la vérité comme Dieu ? Qui donc possède la science et en est le maître comme lui ?

La science répudie le surnaturel et refuse de croire aux miracles. Mais qui donc est semblable à Dieu ? Est-ce que le bras du Seigneur est raccourci ? Est-ce que le Seigneur n'est pas, aujourd'hui comme toujours, le Dieu qui a créé les mondes, le Dieu qui commande à la vie et à la mort, le Dieu qui seul opère des merveilles ? *Qui facis mirabilia magna solus.* (Ps., LXXVI, 15).

La science répudie Jésus-Christ. Protestons en affirmant que Jésus-Christ c'est le Verbe incarné, le Fils même de Dieu, la vérité, la voie, et la vie. Malheur à celui qui ne l'écoute pas ! Il s'ensevelit dans les ténèbres de la nuit la plus obscure. Malheur à quiconque ne marche pas à sa suite ! Il se traîne dans la faiblesse et s'abîme trop souvent dans la corruption et la honte. Malheur à celui qui ne vit pas de sa vie divine ! Il se condamne à une mort irrémédiable, à la mort éternelle. Sans Jésus-Christ, c'est la barbarie, c'est le chaos, c'est la ruine. Qui donc lui est semblable ? *Quis ut Deus ?*

2<sup>o</sup> La *confiance*. Sans doute, l'horizon est noir, les alarmes et les inquiétudes ne sont que trop justifiées ; mais faut-il se laisser aller à un incurable découragement ? Non, car Dieu est avec ceux qui croient en lui. *Si Deus pro nobis, quis contra nos ?* (Rom., VIII, 31). *Non timebo millia populi circumdantis me, quoniam tu mecum es.* (Ps., III, 7). *Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum.* (Ibid., XXVI, 3). *Levavi oculos meos in montes, unde veniet auxilium mihi.* (Ibid., CXX, 1). « Je vis, dit saint Jean, un ange qui se tenait debout devant l'autel, portant un encensoir d'or. *Stetit angelus juxta aram templi, habens thuribulum aureum in manu sua.* Et on lui donna une grande quantité de parfums, afin qu'il présentât les prières de tous les saints sur l'autel d'or qui est devant le trône, *data sunt ei incensa multa* ; et la fumée des parfums composée des prières des saints s'éleva devant Dieu, *et ascendit fumus aromatum in*

*conspectu Dei.* » (Apoc., VIII, 3). Comprenez-vous combien puissante doit être l'énergie de cette prière de saint Michel ! Comme elle doit être portée sur des ailes de feu, franchir les distances, pénétrer les nues et remplir le ciel de son merveilleux concert ! Entendez-vous le prêtre à l'heure solennelle du sacrifice : « *Supplices te rogamus, jube hæc perferri per manus sancti angeli tui in sublime altare tuum...* » Confiance donc en saint Michel, notre puissant intermédiaire auprès de Dieu.

3<sup>o</sup> L'*amour*. Saint Michel c'est l'amour, tandis que Satan, son adversaire, c'est la haine. N'est-ce pas de lui que sainte Thérèse a dit : « Le malheureux, il n'aime pas ! »

Saint Michel a aimé Dieu d'abord. Ravi par les perfections infinies, il ne voit rien au dessus d'elles : « *Quis ut Deus ?* »

Saint Michel a aimé le Sauveur, tandis que Satan en a été l'ennemi.

Satan est l'adversaire de l'Eglise et de son chef ; Michel est leur immortel protecteur. A son exemple vous direz : « O Eglise, ma mère, je vous aime ; vos douleurs sont mes douleurs, vos épreuves mes épreuves. Mon cœur est transpercé du glaive qui déchire le vôtre !... O Pontife, dont la passion ressemble à celle du Maître, par mes prières et mon amour je veux porter sur moi votre fardeau, boire ma part de votre calice, afin d'en adoucir l'amertume et de consoler votre cœur par mon attachement ! »

Saint Michel est le patron de la France : nous voulons être de ceux qui, comme lui, ne séparent jamais l'amour de l'Eglise de l'amour de la patrie.

Saint Michel aime les âmes, son bonheur est de les arracher à la domination de leur mortel ennemi. *Sancte Michael, defende nos in prælio, ut non pereamus in tremendo judicio !*

Qu'il en soit ainsi, mes frères, que saint Michel voie réunis dans ses anges de la terre tous ces amours qui font à lui-même sa vie, et l'or si pur de votre charité formera la plus brillante parure de son diadème : ce sera la couronne dont on pourra dire en toute vérité : *Posuisti in capite ejus coronam de lapide pretioso.* (Ps., XX, 4).

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 10 septembris 1902.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis.*

Le gérant : J. MAITRIER.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Nouvelles conférences aux femmes chrétiennes.** — XLIV. *Pour la fête des Saints Anges : Moyens de préserver les jeunes gens*, 705.

**Le Rosaire.** — I. C'est le sacrement de la sainte Vierge, le bouclier de l'Eglise et la théologie du peuple, 709.

**Entretiens sur les évangiles du dimanche.** — XLIX. *22<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte : Le service de Dieu*, 713.

**La journée chrétienne, Allocutions à des jeunes filles.** — XX. *La vie de famille*, 716.

**Instruction sur les enterrements civils**, 718.

**Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion**, par un curé de campagne. — *Troisième partie : Les Sacrements.* — X. *L'Eucharistie en elle-même*, 721.

**Réflexions sur des paroles du Propre des messes du dimanche.** — L. *22<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte*, 722. — LI. *23<sup>e</sup> dimanche*, 725.

**Catéchisme de persévérance.** — *La vie publique de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* — DEUXIÈME ANNÉE : L'ÉDUCATEUR. — XVII. *La tempête sur le lac ; la fille de Jaïre*, 728.

**Catéchisme de première communion.** — *Liturgie du sacrifice de la Messe : La messe basse (suite)*, 733. *La messe haute et solennelle*, 735.

## NOUVELLES CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

### XLIV

POUR LA FÊTE DES SAINTS ANGES

*Moyens de préserver les jeunes gens*

*Scribo vobis adolescentes, quoniam vicistis malignum.*

Je vous écris, jeunes gens, parce que vous avez vaincu le démon. (I Jean, II, 14).

Ils avaient vaincu le démon, ces jeunes gens à qui saint Jean écrivait pour les féliciter, sur ce ton de triomphe qui révèle le contentement de son âme. C'est qu'ils avaient lutté et voulu vaincre, avec la grâce de Dieu. Je me figure aussi qu'ils avaient auprès d'eux des mères vaillantes qui les encourageaient, comme l'ange Raphaël animait le jeune Tobie à saisir hardiment le poisson du Tigre prêt à le dévorer. N'êtes-vous pas les anges de la terre que Dieu, dans sa bonté, a disposés auprès d'eux pour conduire vos enfants au combat ? N'êtes-vous pas établies pour garder leur foi et leur vertu ?

Les anges sont les messagers de Dieu auprès des hommes afin de les avertir, de les éclairer et de les défendre. Ils nous donnent de précieux

avis, ils nous accompagnent partout, ils éloignent les embûches de notre route et nous ramènent sains et saufs à Dieu notre père, au ciel notre maison paternelle. Ils sont vos modèles par leur persistance à nous suivre, par leur fidélité à demeurer auprès de nous, par leur prévoyance à nous signaler l'ennemi, par leur crédit auprès de Dieu. Car Dieu aime les mères, il leur accorde tout ce qu'elles demandent pour leur famille, si toutefois ces demandes sont raisonnables.

Aujourd'hui donc vous vous pénétrerez de cette idée que vous êtes les anges de vos maisons et que vous devez être pures et vigilantes comme les anges afin de défendre vos enfants contre le démon qui, après leur première communion, s'attaque à leur foi d'abord, afin de leur faire perdre plus sûrement leur vertu : « Veillez et priez, car votre ennemi le démon, semblable à un lion rugissant, rôde partout et cherche à dévorer vos fils. » Aidez-les « à résister fortement par la foi, » et un jour aussi, comme saint Jean, vous entonnerez ce chant de victoire : « Je vous félicite, jeunes gens, parce que vous avez triomphé du démon. »

### I

Vous avez donc fait l'éducation de la conscience, de la volonté et du cœur de votre enfant. Il s'est étudié et se connaît lui-même, il sait ce qui est bien et ce qui est mal, il a fait des efforts pour être agréable à Dieu à qui il s'est enfin donné tout entier, sans réserve, à plein cœur, dans ce jour ineffablement doux de sa première communion. Ce jour-là, il est merveilleusement pur et vous êtes heureuse : votre œuvre est accomplie ; il a vu Jésus-Christ et vous espérez qu'il dira plus tard comme Lacordaire : « Jamais, depuis que j'ai connu Jésus-Christ, rien ne m'a paru assez beau pour le regarder avec concupiscence. »

1. Et cependant, pour peu que vous vous souveniez des leçons de l'expérience, force vous est bien d'avouer que beaucoup d'enfants ont été instruits, purs, croyants comme le vôtre, et que bien peu ont persévéré dans leur foi.

Car voilà le fait effrayant qu'il nous faut constater. Nous élevons nos enfants avec beaucoup de soin, ils nous écoutent avec une docilité qui nous ravit, ils luttent contre leurs passions naissantes et se présentent à Jésus-Christ suivis d'un cortège de victoires remportées à la pointe du sacrifice, le jour de leur première communion ils sont des anges.

Et le lendemain, « le malin » les attend au coin d'une occasion savamment préparée, comme un piège ; il suscite une parole de défiance, il émet un doute, il aiguise une ironie, il fait mouvoir toutes les ressources du respect humain, c'est-à-dire de la peur... L'enfant s'arrête, il réfléchit, il écoute l'orgueil qui lui dit : « Tu es un homme maintenant. On ne doit plus te parler comme à un enfant, tu ne dois plus garder tes pensées, tes pratiques, faire tes actions d'enfant ! » Et il est bien



rare qu'il ne se laisse point prendre à ce langage insidieux.

Puis ils s'éloignent peu à peu, ils prient moins, la défiance surgit, ils lisent des livres, des journaux hostiles à l'Eglise, ils entendent des camarades qui la persiflent d'un air entendu, des hommes qui se moquent, et ils se disent un jour : « C'est peut-être vrai, tout cela ! Qui sait ? » Peu à peu leurs belles résolutions s'évanouissent, l'indifférence tombe sur leur âme comme un manteau de plomb, puis ils parlent, ils pensent comme leurs compagnons, comme ces hommes plus âgés qu'eux qui, après tout, doivent avoir l'expérience des choses et dont l'exemple, les discours sont à leurs yeux revêtus d'une grande autorité. Enfin ils deviennent des ennemis et s'en vont loin, très loin ; peut-être ne les reverrez-vous plus. Ils ont été vaincus par le « malin. »

Le fait est là, indéniable, éclatant et profondément désolant. Il faut s'incliner devant un fait, car c'est l'expression tangible d'une doctrine, le fruit de l'arbre.

2. Mais faut-il en conclure que tout enfant doit abandonner fatalement sa foi, que les belles années de son éducation religieuse sont du temps perdu et qu'il n'y a rien à faire ?

J'en conclurais plutôt que ce sont les mauvais anges qui l'ont emporté sur vous, anges gardiens qui n'avez pas su garder.

Non, l'édifice était solide, il avait des bases puissantes et des garanties de durée. Il y manquait le couronnement, comme à l'enfance il manquait la force de la jeunesse.

Quelles étaient ces bases ? Dieu, l'âme, la foi en une vie future, la responsabilité des actes attestée par la voix pénétrante de la conscience, la croyance à la divinité de Jésus-Christ. Dites-moi, ces bases-là peuvent-elles devenir ruineuses ? Pour que l'édifice tombe, il faut déjà les ôter.

C'est ce que l'on fait, hélas ! Et vous n'êtes pas là comme les ouvriers de Néhémie tenant la truelle d'une main et l'épée de l'autre, la truelle pour continuer l'œuvre, l'épée pour la défendre.

Car l'enfant grandit, des idées nouvelles germent dans son cerveau, il s'interroge, il se formule beaucoup de « pourquoi » qui ne lui venaient pas sur les bancs du catéchisme. Il faut quelqu'un qui réponde à ces pourquoi, qui résolve ses difficultés et ses doutes. Tant qu'il assistera au catéchisme, qu'il écoutera les instructions de la paroisse, il y trouvera un aliment pour son esprit, des lumières pour ses obscurités ; mais s'il ne fréquente plus l'église ?

Et quand même il y serait assidu, de notre temps cela ne suffirait pas pour qu'il s'explique à lui-même et se raisonne victorieusement sa foi. Il faut des enseignements plus élevés et plus personnels. Qui les lui donnera ? Mais vous !

— Quoi ! me direz-vous, il nous faudra maintenant, nous, pauvres femmes, étudier et faire de la controverse ? Nous sommes bien trop ignorantes pour répondre à tous les sophismes des jour-

naux, pour confondre toutes les erreurs qui ont cours.

— Si vous croyez fermement à la divinité de Jésus-Christ, attestée par l'Eglise, par la Tradition, par ses miracles transmis dans les évangiles authentiques, vous avez la science suprême. Si Jésus-Christ est le Fils de Dieu, si les évangiles disent vrai, nous devons l'adorer et l'écouter, conformer notre conduite à sa parole et obéir à l'Eglise qu'il a fondée. Or l'Eglise contemporaine de Jésus-Christ nous affirme la vérité de ses miracles, par conséquent sa divinité, son autorité sur nos âmes. Donc toute âme qu'il a créée doit se soumettre à son Rédempteur.

Cette vérité fondamentale, pénétrez-vous en bien vous-mêmes et inculquez-la à vos fils. Le raisonnement est des plus simples et irréfutable, reproduisez-le à toute occasion. Ensuite, mettez-leur entre les mains l'Evangile, une *Vie* de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; qu'ils la lisent avec attention, avec respect, et il est impossible que leur foi ne se fortifie point par cette étude. Que si en même temps ils continuent de prier, Dieu leur enverra des grâces qui rendront leur foi inébranlable.

La vie de Jésus-Christ et la prière, voilà des armes qui triomphent infailliblement du « malin. » Mais il faut qu'ils s'assimilent eux-mêmes ces vérités, qu'ils les *ruminent* en quelque sorte et qu'elles deviennent une partie acquise de leur patrimoine d'intelligence et de foi. Alors ils se rendent compte à eux-mêmes de leurs croyances, Jésus-Christ devient pour eux une connaissance intime, un ami, le Dieu de leur cœur et de leurs pensées devant lequel chaque jour ils se prosternent avec humilité et conviction. « On peut le perdre au sortir de l'enfance, dit encore Lacordaire, parce qu'on ne l'a conçu que par autrui, sur les genoux de sa mère ; mais lorsqu'une fois il nous est devenu propre, le fruit de notre expérience et de notre virilité, rien n'en ébranle plus en nous les chaudes certitudes. »

3. Lorsqu'on veut apprendre une science, on étudie les livres professionnels qui en traitent, on en pèse chaque mot, on se compénètre des moindres détails, afin de répondre à toutes les difficultés qui naissent du sein même de l'étude. Et vous voudriez que vos enfants possédassent la science de la religion sans l'apprendre, qu'elle vînt toute seule, sans effort ni travail ! Non seulement cela, mais il semble bien qu'en pratique vous vous imaginez cette chose monstrueuse : que vos fils peuvent lire, entendre tout ce qui est dit et s'écrit contre la religion sans que pour cela leur foi soit ébranlée. Je vous demande, en vérité, si c'est possible !

Anges de vos enfants, éloignez d'eux ces publications perverses qui outragent la religion, et fortifiez-les dans leur foi, afin qu'à leur tour ils puissent clouer leurs contradicteurs, les ennemis de Dieu et de l'Eglise. Rien ne sera plus facile s'ils ont réfléchi, s'ils étudient de bonne foi avec le

désir de s'instruire. Ils doivent savoir répondre, parce que l'Eglise n'enseigne rien qui ne soit bon et vrai, rien que la raison n'approuve, rien au moins qui révolte notre intelligence. Tout ce que nous pouvons dire en face des mystères, c'est qu'ils sont trop grands, trop élevés pour que nous les comprenions, et qu'il doit en être ainsi, puisque Dieu est infini et que notre esprit est fini. Si nous ne comprenons pas, comment pourrions-nous juger ?

On leur redira cette banalité que le catéchisme est bon pour des enfants. Répondez-leur que ces humbles leçons, Bossuet et saint Augustin, saint Thomas et saint François de Sales, les plus grands génies de l'humanité ont passé leur vie à les méditer et les admirer. Cette simple considération fera taire sans doute, s'ils gardent un peu de bon sens, ces « rares génies » qui parlent de tout et qui ne savent rien.

## II

Ces assauts désespérés livrés à la foi de vos fils ont un but : c'est de leur faire perdre leur vertu. J'affirme qu'ils peuvent préserver celle-ci tout aussi bien que leur foi.

Elle court de grands dangers, à cause de l'impétuosité de leurs passions, des ardeurs presque irrésistibles de leur âge.

« Vous dirai-je en ce lieu, s'écrie Bossuet dans son panégyrique de saint Bernard prononcé à Metz, ce que c'est qu'un jeune homme de vingt-deux ans?... Cette force, cette vigueur, ce sang chaud et bouillant, semblable à un vin fumeux, ne leur permet rien de rassis ni de modéré. Dans les âges suivants on commence à prendre son pli, les passions s'appliquent à quelques objets, et alors celle qui domine ralentit du moins la fureur des autres, au lieu que cette verte jeunesse, n'ayant rien encore de fixe ni d'arrêté, en cela même qu'elle n'a point de passion dominante par dessus les autres, elle est emportée, elle est agitée tour à tour de toutes les tempêtes des passions avec une incroyable violence. Là les folles amours, là le luxe, l'ambition et le vain désir de paraître exercent leur empire sans résistance. Tout s'y fait par une chaleur inconsidérée : et comment accoutumer à la règle, à la solitude, à la discipline cet âge qui ne se plaît que dans le mouvement et dans le désordre, qui n'est presque jamais dans une action composée, « et qui n'a honte que de la modération et de la pudeur ? » *Et pudet non esse impudentem* <sup>1</sup>.

1. La peinture est forte, je l'avoue, mais pour tous les jeunes gens elle est vraie à quelque moment de leur vie. Il y a pour chacun l'heure des égarements, des théories insensées et des « folles amours. » Ne comptez pas pour les combattre sur la morale laïque.

Elle est nulle. A ceux qui n'ont que celle-là, le

mot de devoir ne dit rien. Je me trompe : il leur inspire de la révolte avec une insurmontable répulsion. Quoi ! des devoirs, à qui l'on n'a enseigné que des droits ? Ce jeune homme, avant tout, proclame son droit à la liberté et à la jouissance. La liberté, pour lui, c'est le droit de saccager tout ce qui s'oppose à ses caprices ; l'esprit de jouissance produit en lui l'envie, quand il ne jouit pas et ne peut pas jouir, puis la haine de ceux qui possèdent et jouissent. Il ne lui restera d'énergie que pour briser les barrières sociales qui le séparent du bien d'autrui, mais alors il sera doué d'une énergie formidable.

En lui on a déchaîné la bête avec tous ses appétits, et pour que nulle attache ne le retienne, on a coupé tous les liens de foi, de conscience, d'honnêteté native qui le rattachaient à Dieu, car pour lui, pratiquement, il n'y a plus de Dieu ; Dieu n'a rien à voir dans sa conduite. Lui a-t-on assez dit qu'il est grand, qu'il est souverain, qu'il est libre et maître de ses actions, que « les folles amours » ne sont qu'un vice charmant, une passion à la mode, et qu'il lui suffit de se mettre en règle avec le gendarme ? Ce côté mis à part, tout lui est permis, et il ne s'arrête guère dans ses débordements.

Ces faits qui s'imposent aux plus aveugles finissent par contrister jusqu'aux écrivains qui prônaient jadis la théorie qui les a enfantés. Hommes d'une autre génération plus sincère et plus honnête que la nôtre, peut-être n'avaient-ils pas prévu les conséquences du matérialisme contemporain, car l'un d'eux, faisant un retour sur le passé, se frappait la poitrine en disant : « Demandons-nous ce que nous avons fait pendant ces dernières années, nous n'avons fait que des ruines. Nous avons abaissé les intelligences en les soumettant aux foules, et les foules en leur ôtant leurs croyances. Voilà en deux mots notre histoire. C'est l'âme de la France qu'il faut sauver, qu'il faut reconstituer. Le moment où vous biffez Dieu est celui où vous ne pouvez renaître, où vous ne pouvez vivre que par lui <sup>1</sup>. »

Il faut bien proclamer, pour qu'on le sache, que la « morale laïque » qui permet tout, excepté d'adorer Dieu, a préparé et qu'elle précipite la révolution sociale. L'homme qui n'a pas la crainte de Dieu est prêt à imposer ou à subir les plus atroces tyrannies, il sera un despote impitoyable, ou le plus lâche, le plus courbé des esclaves. Ce n'est pas l'homme qui se gouverne, travaille, reste juste, bon, tempérant, vertueux, devient un de ces rouages humbles nécessaires à un grand Etat, un honnête homme. En lui il y a les germes actifs et comprimés de toutes les scélératesses ; les circonstances les développeront, comme un bouillon de culture développe et produit les microbes de la peste. « Fontanes, disait Napoléon au grand-maître de l'Université, il faut me faire des hommes... Et vous croyez que l'homme peut être

<sup>1</sup> S. Augustin, *Confess.*, lib. II, cap. ix.

<sup>1</sup> Jules Simon, *Dieu, Patrie, Liberté*.



homme s'il n'a pas Dieu ? Sur quel point d'appui posera-t-il son levier pour soulever le monde, le monde de ses passions et de ses fureurs ? L'homme sans Dieu, je l'ai vu à l'œuvre depuis 1793. Cet homme-là, on ne le gouverne pas, on le mitraille. Cet homme-là, j'en ai assez !... Ah !... Et c'est cet homme-là que vous voudriez faire sortir de mes lycées ? Non, non ; pour former l'homme, je me mettrai avec Dieu, car il s'agit de créer, et nous n'avons pas encore le pouvoir de créateur, apparemment ! »

Ce grand homme avait les intuitions du génie. Malgré l'orgueil de sa phrase, il disait vrai ; il faut, pour faire des hommes, « se mettre avec Dieu. »

2. L'Eglise s'est mise avec Dieu, et voilà pour quoi elle est si puissante. Et si vous me demandez : « Peut-elle préserver la vertu des jeunes gens et leur donner la force de combattre victorieusement même « les folles amours ? » je vous répondrai : Oui.

Le jeune homme qui est jeté avec ses vingt ans à travers ce monde qui le ravit et l'ensorcelle pour le mieux séduire, n'y entre pas désarmé. Les attaques seront vives, mais ses armes sont bien trempées.

Il a des règles de conduite précises qui lui déterminent son chemin. Il a une conscience délicate, éclairée, qu'il est habitué à consulter. Elle lui parle, elle analyse chacune de ses actions, elle lui dit depuis des années, grâce aussi à vous autres, mères, qui l'avez façonnée : « Ceci est bien, ceci est mal ! »

Son âme, naturellement chrétienne, s'est fortifiée dans le bien, la pureté, l'honneur, par la grâce distribuée libéralement par Dieu et appelée par la prière. Elle s'est exercée dans la carrière de la vertu, comme un soldat s'exerce sur les champs de manœuvre pour les batailles à venir. Elle est forte, et demeure sur ses gardes, ce qui défie les surprises.

Sa volonté se modèle et se façonne sur la volonté de Dieu qui est sa règle et sa loi. Comme il connaît l'Evangile, comme il est instruit de sa religion, il sait aussi quelle est l'étendue de sa responsabilité. Il pense à la vie future, où Lazare est recueilli dans le sein d'Abraham et le mauvais riche enseveli dans l'enfer. Car il croit à l'enfer, autrement il ne serait pas chrétien ; à l'enfer et à toutes ses rigueurs, en quoi il ne ressemble point à quantité de chrétiens qui écartent cette grave pensée, et se figurent une vie future toute de miel et de miséricorde, d'où serait exclue la juste justice. « La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse. » Il faut aimer Dieu sans doute, l'aimer de toutes ses forces parce qu'il est bon, mais il faut le craindre aussi parce qu'il est sévère, parce qu'il est juste. Les enfants qui aiment leur père sont aussi ceux qui le craignent, car la crainte est inséparable du respect. Il y a un enfer : disons-le bien haut à notre époque jouisseuse qui nous saurait gré de passer sous silence cette vérité ; rappelez-le à vos jeunes gens qui faiblis-

sent et se laisseraient entraîner. Combien d'hommes ont été arrêtés sur la pente de leurs passions et sauvés par la certitude de l'enfer !

Il aime Dieu, il aime Jésus-Christ à qui il a donné les prémices de sa vie et consacré sa jeunesse. Qui a aimé Jésus-Christ n'oublie pas les heures de conversation divine passées avec lui. Qui a prié ardemment devant le crucifix y a puisé la passion du sacrifice, le désir de faire quelque chose pour lui, et c'est la jeunesse surtout qui entre dans cette voie royale du dévouement.

Qui donc rêve d'aller convertir les âmes païennes, soigner les lépreux, conquérir à l'Eglise les victimes infortunées du démon plongées encore dans la barbarie et toutes ses horreurs ? Ce sont des jeunes gens. Un jour ils ont regardé la croix, et il leur a paru que les bras du Christ se tendaient désespérés vers eux, que de ses lèvres livides tombait cette parole de détresse : « *Sitio ! j'ai soif !* » Et ils ont compris que Jésus demandait d'eux plus d'amour qu'aux autres. Et ils sont partis dans la fleur de leurs vingt ans, dans des contrées inconnues, inhospitalières, avec le désir de répandre tout leur sang pour lui. Et en effet, les martyrs de Jésus-Christ se multiplient chaque année, et ces martyrs ce sont surtout des jeunes hommes.

Il y a quarante ans, l'Eglise était menacée dans la liberté de son chef. Le Pape, le vicaire de Jésus-Christ, fit un signe. Aussitôt accoururent sous ses drapeaux des jeunes gens de tous les pays, de Belgique, de Hollande, d'Allemagne, d'Angleterre, mais surtout de France, le pays du dévouement. Et qui étaient-ils ? C'étaient des jeunes gens des plus nobles familles, les Georges d'Héliand, les Arthur Guillemin, qui aimaient Jésus-Christ dans son représentant et qui partirent joyeux par centaines pour ramasser sur les champs de bataille la double palme de l'amour et du martyre. Ils avaient aussi des passions très vives, ils étaient sollicités par « les folles amours », ils jouissaient de tous les biens enviables du monde ; mais ils avaient vu Jésus-Christ, ils l'aimaient, et leurs richesses, leurs châteaux, leurs titres de noblesse leur apparaissaient semblables à une vile poussière, comparés aux biens célestes que leur assurait leur générosité pour le Christ.

Ces convictions, ces grâces ne sont-elles pas l'apanage de tous les jeunes gens chrétiens ? Qu'ils ne viennent donc pas dire qu'ils sont désarmés en face du monde, des plaisirs, en face du « malin » qui les assiège. Ils sont des lâches peut-être, comme on en voit dans toutes les armées, mais s'ils succombent, s'ils se rendent, s'ils passent à l'ennemi, c'est qu'ils n'ont pas eu le courage de se défendre.

3. Aussi bien pourquoi ne le dirais-je pas ? Pour renier Jésus-Christ, pour rompre leurs habitudes chrétiennes, combien il leur a fallu souffrir ! Car ces habitudes pieuses de la prière, de la messe du dimanche, des sacrements, nous avons mis des années pour les leur faire contracter ; elles fai-

saient partie de leur être, de leur vie, et le jour où ils les ont cessées, il y a eu pour eux comme un arrachement semblable à celui d'une chair vive qu'on enlève violemment. Car la religion les avait gravées jusqu'au fond de leur âme, fouillant pour les cacher plus profondément jusqu'aux fibres les plus intimes, les plus sensibles, les plus vivantes.

Et puis, tout à coup, cela disparaît. Pis que cela, d'autres habitudes, mais honteuses, charnelles, dégradantes, viennent prendre leur place. Vous croyez qu'ils ne sont pas tourmentés par leurs souvenirs, torturés par les remords, par leur conscience qui sans cesse leur dit : « Ce que tu fais est vil ; ta conduite est odieuse, tu ressembles à un vase sacré qu'on profanerait dans une orgie. Tu étais heureux autrefois quand tu écoutais la voix de l'Eglise, les enseignements du Christ ! »

Ils ne peuvent alors se défendre de se dire à voix basse, au fond d'eux-mêmes : « C'est vrai, et aujourd'hui je suis effroyablement malheureux ! »

« Dieu, écrivait Lacordaire à un jeune homme qu'il dirigeait, Dieu s'est révélé à vous trop à fond pour que vous vous abandonniez avec suite au délire de votre imagination et de vos sens. Vous seriez si vil à vos yeux, si flétri, si torturé de remords que l'expérience faite vous paraîtrait plus dure que tout. Dieu vous aime, il a pris possession de vous, il ne vous lâchera pas. Il punira vos fautes par un supplice devant lequel celui de votre corps même le plus douloureux vous paraîtrait peu de chose. Dès lors cette porte vous est fermée : vous pouvez rêver des plaisirs bas, vous ne vous y livrez jamais sans un retour affreux sur vous-même. »

Il faut plaindre ces pauvres jeunes gens qui se ravalent ainsi. Comme ils souffrent ! Tant mieux ! la souffrance les réveillera. Comme l'enfant prodigue que la faim ramène à son père, les remords les ramèneront à Dieu. Si donc les armes que l'Eglise leur avait mises en mains sont demeurées inemployées et oisives, cependant elle ne désespère pas d'eux. Leur cœur qui les avait éloignés d'elle les rapprochera peu à peu jusqu'à ce qu'ils rentrent dans son sein. Leur cœur qui les a perdus les sauvera... Et ce sera votre œuvre aussi, mères chrétiennes, anges de vos enfants, parce que vous leur aurez inculqué, inoculé ces généreuses et tenaces convictions qui ne meurent pas.

« Jamais, écrivait une femme chrétienne à Mgr Dupanloup, jamais je ne vais dans le tourbillon du monde sans penser aux vérités éternelles qui restent le fond de mes idées depuis que vous nous avez fait faire notre première communion. » Travaillons ensemble à façonner ainsi l'âme de vos jeunes gens, afin que « les vérités éternelles » ne cessent de les hanter, de les obséder. Nous aurons sinon écarté toutes les défaillances, au moins sauvé leur âme, sincèrement revenue à Dieu, grâce à ces vérités éternelles, vivaces et indéracinables.

## LE ROSAIRE

### I

C'EST LE SACREMENT DE LA SAINTE VIERGE, LE  
BOUCHIER DE L'EGLISE ET LA THÉOLOGIE  
DU PEUPLE.

Mes frères,

Saint Paul nous recommande instamment de tenir notre regard fixé sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi. (Hébr., XII, 2). Il n'est point en effet de spectacle plus digne de notre contemplation que la vie du divin Sauveur sur cette terre. C'est Dieu rendu visible ; c'est l'Eternel révélant ses grandeurs, ses beautés, sa sainteté, son amour surtout, sous le symbole le plus attrayant et le plus aimable. Aussi l'étude de la vie de Notre-Seigneur a-t-elle fait la joie et le bonheur des saints, qui ne se lassaient point de méditer sur ses actions et ses paroles. Or, pour nous aider à trouver Jésus, Marie nous a donné son Rosaire qui nous fait mieux connaître en même temps et la mère et le Fils ; car les mystères que nous y rappelons nous montrent bien l'incomparable union de Marie et de Jésus, le rôle immense de celle-ci dans l'économie de la Rédemption, et c'est elle que nous saluons avec amour et allégresse en la suivant de Bethléem jusqu'au Calvaire. Notre esprit volage est retenu dans ce pieux exercice par des prières vocales ; s'il s'engourdit parfois, du moins les lèvres continuent à prier, et ces prières sont des louanges magnifiques qui, en glorifiant la sainte mère de Dieu, l'émeuvent doucement au souvenir des grands événements qu'elles évoquent, et l'engagent à répandre en abondance grâces et lumières sur ceux qui se réclament de sa *toute-puissance suppliante*.

Le souvenir et la pieuse contemplation des augustes mystères de Jésus et de Marie médités avec ordre, dit Léon XIII, procure aux fidèles un admirable secours, aussi bien pour alimenter leur foi et la protéger contre la contagion des erreurs que pour relever et entretenir la vigueur de leur âme. L'entendement et la mémoire, éclairés par la foi, sont entraînés vers ces mystères avec l'ardeur la plus suave. Ils s'y absorbent, les pénètrent et ne peuvent assez admirer l'œuvre admirable de la Rédemption des hommes, accomplie à un prix si élevé et par une succession de faits si solennels. L'âme alors s'enflamme d'amour et de gratitude devant ces preuves de la charité divine ; elle sent se fortifier et s'accroître son espérance, et devient plus avide de ces récompenses célestes que le Christ nous a préparées.

Et c'est pour vous encourager, mes frères, à réciter plus fidèlement le Rosaire que je voudrais vous montrer comment il est à la fois le *sacrement de la sainte Vierge*, le *bouclier de l'Eglise* et la *théologie du peuple*.



I. — *Le sacrement de la sainte Vierge.*

Rien n'est plus gracieux que les emblèmes dont la piété des peuples s'est servie pour rendre à la Reine du ciel son perpétuel tribut d'hommages. Lorsque le saint et illustre fondateur des Frères Prêcheurs restaura cette dévotion, il en obtint les plus magnifiques résultats pour la conversion des Albigeois, et les chrétiens, se rappelant que Marie est comparée à la rose de Jéricho, donnèrent à cette pratique, qui s'était appelée Couronne de la Vierge, Psautier de Notre-Dame, le nom devenu si populaire de Rosaire. N'est-ce pas en effet cette dévotion qui est plus particulièrement destinée à faire connaître l'éclat et le parfum de la rose mystique ? Le fidèle redisant à son honneur, sans se lasser jamais, les paroles de Gabriel, les plus heureuses qu'aucune créature ait entendues, ne semble-t-il pas jeter à ses pieds avec chaque *Ave* une rose choisie, ou bien encore tresser pour la Reine des anges la couronne de fleurs qu'elle préfère ?

Quoi qu'il en soit, je vous demande la permission de justifier mon appellation de sacrement de la sainte Vierge. Que faut-il, je vous le demande, pour un sacrement ? Trois choses, n'est-il pas vrai, trois conditions, trois éléments : un signe sensible et sacré, conférant la grâce, et institué par Jésus-Christ. Eh bien ! je prétends retrouver dans le Rosaire trois éléments semblables, et vous allez le comprendre avec moi.

Et d'abord, mes frères, le signe qui tombe sous les sens, le voici. Le Sauveur Jésus, divin fondateur des sacrements, a dit au prêtre : « Laisse tomber une goutte d'eau sur la tête de cet enfant et tu en feras un chrétien, un héritier du ciel ; » à l'évêque : « Fais tomber une goutte d'huile au front de ce jeune homme, et tu en feras un parfait chrétien ; » au confesseur : « Lève la main sur ce coupable et fais-en un saint. » Eh bien ! ne semble-t-il pas que la sainte Vierge, elle aussi, ait dit un jour à ses enfants : « Prenez ces grains de bois, de corail ou d'onyx, égrenez-les lentement, dévotement, et en les touchant récitez un *Ave Maria*, vous serez les croisés de la prière. » Le signe est donc là, visible, palpable, sous vos yeux, dans vos mains. Que faut-il de plus ? Une pieuse et touchante légende raconte qu'un bon vieux saint s'en allait récitant pieusement son Rosaire et que, à chaque *Ave* qui tombait de ses lèvres, une perle s'échappait de ses lèvres et montait droit vers le ciel. Oh ! le doux symbole qui se renouvelle chaque jour pour ceux qui imitent la dévotion du bon saint ; car de fait, Marie recueille précieusement sur la bouche de ses fidèles serviteurs les filiales salutations qu'ils lui adressent.

Donc le premier élément est acquis. Et maintenant est-il vrai de dire que le Rosaire peut conférer la grâce ? Evidemment, loin de nous la prétention de soutenir qu'il la produit à la manière des sacrements qui en sont les canaux officiels et authentiques. Mais il nous est bien permis de dire

qu'il la produit d'une certaine manière qui, certes, mérite bien notre respect et notre reconnaissance. Effectivement, n'est-ce pas le Rosaire qui nous confère, de par le vicaire de Jésus-Christ lui-même, de riches et nombreuses indulgences tant plénières que partielles ? Il augmente donc le trésor spirituel de nos âmes. D'ailleurs, parcourez les annales qui racontent ses merveilles et vous verrez, à n'en pas douter, qu'il convertit les pécheurs, fortifie les justes, encourage les faibles, ouvre le ciel, ferme le purgatoire. Il a donc le second élément dans une certaine mesure, il faut le reconnaître.

De même pour le troisième : car il a été institué sinon directement par la mère de Dieu, du moins par un de ses plus grands serviteurs à qui elle l'a inspiré. Aux premiers temps du christianisme, les fidèles avaient la pieuse habitude de déposer des couronnes de roses au pied des Vierges rustiques des églises ou des hameaux. Au quatrième siècle, saint Grégoire de Naziance eut l'idée de transformer ces fleurs naturelles en fleurs mystiques, et il compose de savantes prières en l'honneur de la Reine des cieux. Mais un peu plus tard sainte Brigitte se rend bien compte que ces formules savantes ne sont pas à la portée du peuple et elle les remplace tout simplement par le *Pater* et l'*Ave*, prières populaires par excellence. Puis, pour compter le nombre des invocations, elle a recours à un moyen ingénieux : elle s'empare de globules plus ou moins précieux ou de simples noyaux de fruits, à l'exemple des moines de la Thébaïde et des ermites de l'Orient, et elle calcule ainsi les prières qui s'échappent de son âme et de ses lèvres. Dès lors, le Rosaire est créé ; il a vu le jour, il est à son berceau, il est pour ainsi dire baptisé. Il ne doit être confirmé qu'au XIII<sup>e</sup> siècle. A cette époque, si glorieuse pour l'Eglise et si féconde en œuvres de toute sorte, apparaît un homme providentiel, Dominique de Gusman, un saint, un héros, un athlète du Christ qui, désolé de voir les ravages causés par les Albigeois, demande à celle qui a triomphé de toutes les hérésies de lui inspirer le secret de vaincre celle-ci, et la Vierge lui révèle le Rosaire. Il prend cette arme dans la panoplie de l'Eglise et lui donne la forme qu'elle a conservée jusqu'à ce jour. Il divise le Rosaire en trois chapelets, en trois couronnes de roses, ou plutôt, comme la rose se compose de trois parties distinctes, il adapte chacune d'elles comme symbole de sa création nouvelle : les feuilles seront les mystères joyeux ; les épines, les mystères douloureux ; les fleurs, les mystères glorieux.

J'ai vu, mes frères, dans un tableau de l'école italienne l'enfant Jésus qui prend une couronne de roses dans les mains de sa mère et qui, avec un sourire de satisfaction, la lui pose gracieusement sur son front. C'est bien là ce qu'a fait le bon saint Dominique. Il a pris un *chapel* de roses et en a couronné la sainte Vierge, sa mère et la nôtre. J'ai vu aussi près de Noyon une statue bien curieuse : le petit Jésus à la tête baissée et il fait

effort comme s'il voulait s'échapper des bras de Marie. En voici la raison. Un enfant de la campagne avait cueilli dans les champs environnants des bluets et en avait tressé une couronne, et puis pieusement s'approche de la statue, se hausse sur ses petits pieds et s'efforce de ceindre le front du divin Enfant. Efforts superflus ! Pas plus que d'autres, il n'était en son pouvoir d'ajouter à sa taille la hauteur d'une coudée. Mais, ô merveille ! voici que la Vierge de pierre s'écroule, elle incline son Jésus et abaisse son front à portée de la main du naïf enfant. N'est-ce pas encore ce qu'elle fait chaque jour pour nous qui tressons à ses pieds les fleurs rustiques de notre Rosaire que, pour nous montrer qu'elle les agrée, la Vierge présente d'abord à son divin Fils ? Ce *chapel* mystique est à la fois une couronne et une chaîne : une couronne pour Marie, une chaîne pour nous ; une couronne qui embellit sa tête virginale, une chaîne qui unit nos âmes à son âme, nos cœurs à son cœur, notre vie à sa vie. C'est le grand saint espagnol qui a tressé cette couronne et forgé cette chaîne, mais c'est la Reine du ciel qui a inspiré le glorieux fondateur des Frères Prêcheurs.

Le Rosaire a donc, vous le voyez, le troisième élément qui convient aux sacrements, et c'est pourquoi je puis sans témérité, quoique dans un sens large et poétique, l'appeler le *sacrement de la sainte Vierge*. Il est à la fois le signe autorisé de sa tendresse pour l'Eglise et de sa bienveillance pour l'humanité ; et c'est pour cela sans doute qu'elle en faisait sa parure dans ses apparitions à la grotte de Massabielle, pour cela qu'à Lourdes on le rencontre partout, non seulement égrené dans les mains des foules suppliantes, enlacé autour du cou des pèlerins enthousiastes, mais encore *pétrifié* pour ainsi dire dans ce temple nouveau et radieux qui s'achève et s'embellit chaque jour, la basilique du *Rosaire*.

## II. — *Le bouclier de l'Eglise.*

Mais le *sacrement de la sainte Vierge* est aussi le *bouclier de l'Eglise*, car il a fait reculer les ennemis les plus redoutables du nom chrétien, et je vais en faire rapidement la preuve en m'arrêtant à ses victoires principales.

Saint Dominique, avons-nous dit, portait à l'hérésie des coups redoutables ; aussi en 1213, effrayés des nombreuses conversions qu'il opère dans leurs rangs, les Albigeois veulent-ils livrer un combat décisif. Une croisade de catholiques s'organise contre eux, commandée par Simon de Montfort, leur *Josué*, tandis que saint Dominique était leur *Moïse* ; et c'est dans la plaine de Muret que les deux armées se rencontrent. Les novateurs, commandés par le roi d'Aragon et les comtes de Toulouse, de Foi, de Comminges et de Béarn, sont au nombre de cent mille ; mais saint Dominique promet la victoire aux catholiques s'ils consentent à réciter le Rosaire. Electrisés par sa parole, ils se battent comme des lions, tuent le roi d'Aragon

et font un carnage affreux des hérétiques, honteusement vaincus. C'est donc enguirlandée par le Rosaire que nous apparaît la victoire de Muret.

Il en est de même de celle de Lépante. Au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle Sélim II, empereur des Turcs, voyant l'Europe divisée par les guerres de religion, avait jugé le moment opportun pour tenter un suprême effort contre l'Occident et le soumettre à la loi de Mahomet. Il avait en conséquence appareillé une flotte considérable et, après avoir saccagé l'île de Chypre, s'avançait vers Venise. Pie V, qui préside alors aux destinées de l'Eglise, alarmé de ces projets, sollicite l'assistance des princes chrétiens. Seules l'Espagne, Gênes et Venise répondent à la voix du Pontife, mais il s'en faut que, même réunis, leurs navires puissent égaler en nombre ceux du sultan ; Pie V ordonne des prières dans toute la chrétienté et la flotte part avec sa bénédiction sous la conduite d'un généralissime de vingt-quatre ans, don Juan d'Autriche. A Lépante, dans le golfe de Corinthe, elle rencontre quatre cents galères disposées en forme de croissant. Don Juan fait aussitôt arborer l'étendard qui flottait à l'avant de son vaisseau : c'était une image de la Vierge surmontée d'une croix et d'un Rosaire. A cette vue les soldats tombent à genoux et passant à leur cou un Rosaire en signe de ralliement, ils jurent de verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la cause de Dieu et de l'Eglise. Ils s'étaient voués en victimes, dit un historien, ils se relevèrent en héros. La flotte chrétienne a le vent contraire, un soleil impitoyable darde ses rayons sur elle et empêche ses soldats de diriger leurs flèches ; il semble que le croissant va terrasser la croix. Mais il n'en sera rien, car Marie veille sur ses enfants. Soudain une nuée sombre couvre l'azur du ciel et les ennemis peuvent se voir en face. Les deux navires amiraux s'observent quelque temps et bientôt l'action s'engage, vive, impétueuse, acharnée. La victoire fut néanmoins violemment disputée et resta longtemps indécise ; mais la mort d'Ali-Pacha qui commandait la flotte ottomane fut le signal de la défaite. Les pertes des Turcs furent immenses : deux cents vaisseaux capturés ou coulés à fond, vingt-cinq mille hommes tués, dix-huit mille prisonniers, quatre mille esclaves chrétiens délivrés, trois cent soixante-quinze pièces d'artillerie et des étendards sans nombre laissés aux mains des vainqueurs, tels sont les chiffres donnés par les historiens. Cette victoire eut encore d'autres résultats d'une plus haute portée : elle refoula l'islamisme vers l'Asie, sauva la chrétienté de ses invasions, rendit la liberté aux mers infestées par la piraterie et fit redouter le nom chrétien à des hordes qui jusqu'alors se croyaient invincibles. Or une grande part revenait au Rosaire dans cette victoire inespérée, car ce jour-là même, 7 octobre 1571, les confréries du Rosaire faisaient dans le monde entier leur procession accoutumée, et, suivant la recommandation de Pie V, les supplications les plus ferventes montaient vers le ciel pour le suc-



cès de l'armée chrétienne. Et comme s'il ne suffisait pas à la Vierge du Rosaire d'y répondre par le miracle, elle voulut y ajouter la prophétie afin de mieux marquer son intervention.

A l'instant même du combat, le Souverain Pontife, sentant une inspiration subite venue du ciel, interrompit les graves affaires qu'il traitait avec ses cardinaux, ouvrit la fenêtre vers la mer et tomba à genoux pour remercier Dieu du triomphe accordé à son Eglise que le Rosaire venait de sauver une fois encore.

Enfin, après les Turcs, voici les protestants. En 1627, la Rochelle était devenue l'asile et le fort des partisans de Calvin. Louis XIII met le siège devant la cité rebelle, mais il se voit, pour la réduire, en face de difficultés insurmontables. Que fait alors le chaste et pieux roi ? Il mande à sa mère de faire réciter le rosaire dans les églises de la capitale ; en son nom, les Dominicains distribuent plus de quinze mille rosaires parmi les soldats ; et la place ne tarde pas à se rendre. Le roi n'hésite pas à attribuer ce succès à Notre-Dame du Rosaire, et il veut que les Dominicains entrent les premiers dans la ville. Ils y entrent en effet avec une bannière où l'on voit briller ces mots : « *Gaude, Maria Virgo ; cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo,* » et, dès ce jour, c'en est fait de l'hérésie calviniste en France.

J'avais donc bien raison d'appeler le Rosaire le bouclier de l'Eglise. A l'heure présente la conjuration anti-catholique est arrivée à un tel degré de haine et de rage qu'il semble bien difficile d'en triompher. Et pourtant n'avons-nous pas toujours à notre disposition l'arme victorieuse du passé ? Saint Ladislas, roi de Hongrie, enroulait son rosaire autour de son épée quand il allait en guerre et il n'en était que plus vaillant. Pourquoi les chrétiens de nos jours n'en feraient-ils pas autant ? Que ne voit-on les laboureurs entourer de leur rosaire leur charrue, les menuisiers leur varlope, les peintres leur pinceau, les femmes leur quenouille ! Mais il ne faut pas espérer un si beau zèle dans les jours d'impiété et de prodigieuse indifférence que nous traversons. Quoi qu'il en soit, nous savons, nous, chrétiens, hommes de foi et de prière, que nous avons là une espérance et une ressource sur lesquelles nous pouvons compter ; le passé répond de l'avenir.

### III. — *La théologie du peuple.*

Je dis enfin que le Rosaire est la *théologie du peuple*. La théologie, vous le savez, est la science sacerdotale par excellence. Les prêtres la communiquent au peuple dans leurs instructions, selon ses besoins. Du reste, il lui suffit d'en connaître les principaux mystères. Or ces mystères lui sont rappelés d'une manière efficace dans la récitation du Rosaire, et quiconque les sait, les étudie, les médite, a fait un grand pas dans la science théologique qui est surtout la science des saints.

En effet, les mystères *joyeux* s'offrent à nous

entre l'Annonciation et le recouvrement de l'enfant Jésus au Temple. Or, dans ce cadre qui ne comprend guère que douze années, que de scènes intéressantes et pleines de suaves et réconfortantes émotions ! C'est d'abord le messager céleste, Gabriel, qui est député vers la Vierge de Nazareth pour lui annoncer la plus ineffable nouvelle et lui proposer l'honneur sans égal envié de toutes les femmes d'Israël. Puis nous rencontrons Marie sur le chemin d'Hébron, allant porter à sa cousine Elisabeth ses félicitations et ses services, guidée par une pensée d'exemplaire charité. Et maintenant c'est Bethléem avec sa crèche, ses bergers et ses Mages, avec ses abaissements profonds et ses divines leçons d'humilité et d'amour. De Bethléem nous passons à Jérusalem où nous assistons à la Présentation et où nous entendons le vieillard Siméon célébrer la gloire future de Jésus et prédire à sa mère les poignantes angoisses qu'elle devra endurer. Plus tard nous retrouvons encore l'enfant dans le Temple, mais enseignant déjà et révélant discrètement une première fois son origine et sa mission.

N'y a-t-il pas là sujet aux méditations les plus touchantes et aux considérations les plus merveilleuses, même pour un homme illettré ? car l'Evangile est accessible à tous et a été composé pour tous.

Mais voici la page la plus émouvante, c'est celle des mystères *douloureux*. Nous allons voir se dérouler, de Gethsémani au Prétoire et du Prétoire au Calvaire, le drame le plus palpitant qui se soit passé sous le soleil, l'épopée la plus tragique qui ait jamais été racontée dans les annales de l'humanité. Nous voyons passer sous nos yeux les personnages les plus sinistres, les caractères les plus vils qui aient paru à l'horizon de l'histoire : c'est Judas le traître, Hérode le moqueur, Pilate le trembleur, les Juifs ingrats et insolents, en un mot c'est l'humanité révoltée qui méprise son Dieu et crucifie son roi. Toutes ces scènes plus poignantes les unes que les autres mettent dans l'âme de celui qui les médite attentivement des réflexions profondes en même temps que de salutaires résolutions.

Mais voici que les mystères *glorieux* vont nous consoler de ces spectacles désolants. Le Christ s'échappe vivant du tombeau où ses ennemis l'avaient cru enfermé à jamais ; et ce n'est qu'après quarante jours passés au milieu de ses amis et de ses disciples, pour bien confirmer leur foi en sa résurrection, qu'il gravit avec eux la montagne des Oliviers et disparaît à leurs regards attristés pour remonter au ciel d'où bientôt doit descendre l'Esprit de force et de vérité. Il descend en effet, dix jours après, au Cénacle, et des Douze, jusque-là pusillanimes et ignorants, il fait des héros, des docteurs et des martyrs.

Marie, leur Reine, s'associe quelque temps à leurs travaux, mais il semble que le ciel l'envie à la terre, et bientôt elle s'endort du paisible sommeil des justes, et sur les ailes de ses servi-

teurs, les anges, elle monte glorieusement au séjour de la gloire et du repos où elle reçoit du Père éternel la couronne de sa royauté, la première et la plus étincelante du Paradis après celle de son Fils.

Eh bien ! dites-moi, mes frères, ne retrouvons-nous pas là, dans l'étude attentive de tous ces mystères, les questions vitales qui intéressent tout homme de sens et de cœur : la vie, la mort, l'immortalité, la prédestination, la grâce, le mérite, la justification, la récompense, la gloire ? Et ces questions qui confinent aux plus hauts sommets de la philosophie et de la théologie, l'enfant, aidé de son catéchisme, l'ouvrière, la paysanne des montagnes peut les comprendre, les méditer, s'en inspirer et en faire la règle de sa vie. N'avais-je donc pas raison de dire que le Rosaire est la *théologie du peuple* ?

Il ne s'ensuit pas cependant que le rosaire ou le chapelet soit, comme on l'a dit, la dévotion des simples et des ignorants et qu'on ne puisse la recommander qu'aux petits, aux pauvres ou aux âmes vulgaires. Non, non ! Lisez l'histoire des grands hommes qui portent l'auréole de la célébrité et vous en trouverez plus d'un, je vous assure, qui ne dédaignaient point cette pratique.

Charles-Quint, sur l'empire duquel le soleil ne se couchait jamais, récitait son chapelet, et si on venait l'interrompre pendant ce pieux exercice, il disait : « Qu'on attende ! » Blanche de Castille attribuait la naissance de son fils saint Louis, l'un de nos plus grands rois, à sa dévotion au chapelet. Saint Thomas, le plus profond des génies peut-être qui aient passé ici-bas, en faisait ses délices. Louis XIV le récitait tous les jours. Gluck, Mozart, Pergolèse ont avoué que c'est au chapelet qu'ils avaient dû la plupart de ces inspirations sublimes qui nous enchantent encore.

Le savant et l'ignorant, l'enfant et le vieillard, le voyageur et le matelot, le Frère de nos écoles et la Sœur de nos hôpitaux, se plaisent à égrener leur chapelet, et tous, par un miracle permanent, se sentent fortifiés, éclairés, consolés. « En les voyant passer, redisant une même formule, dit le Père Lacordaire, le rationaliste sourit ; celui qui est éclairé d'une meilleure lumière comprend que l'amour n'a qu'un mot et qu'en le redisant toujours il ne le répète jamais. » L'enfant sur les genoux de sa mère se lasse-t-il de lui redire cent fois le jour les mots qui la charment et la font sourire ? Craignons-nous d'importuner nos amis en leur posant les mêmes et interminables questions sur leur santé, leurs proches, leurs affaires ? O inconséquence du cœur humain ! l'ennui serait donc inséparable des hommages rendus à Jésus-Christ et à sa sainte Mère ?

Que le Rosaire, cette reine des dévotions, comme parle le Père Faber, soit notre dévotion de prédilection. Redisons-le souvent, redisons-le chaque jour, au moins en partie. Qu'il soit ce trésor de prières où notre cœur puise consolation et réconfort, aux heures d'amertume ou d'angoisse. Dieu

semble se retirer de nous, parce que la France s'est éloignée de lui ; Marie nous a avertis que le bras de son Fils était sur le point de s'appesantir sur nous. D'où nous viendra le secours ? Humainement on peut désespérer de tout, mais au point de vue surnaturel on doit ne pas perdre confiance. La Vierge du Rosaire nous invite, nous presse de venir à elle ; elle multiplie les bienfaits et les miracles dans les sanctuaires où la foule vient implorer son secours, comme pour nous rappeler qu'elle est toujours prête à accueillir nos prières. Allons à elle pendant ce mois béni du Rosaire qui lui est solennellement consacré, allons à elle avec une ferveur renouvelée et prions-la pour l'Eglise et pour la France, pour les bons et pour les méchants, pour les vivants et pour les morts.

## ENTRETIENS SUR LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

### XLIX

#### 22<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte

##### LE SERVICE DE DIEU

L'évangile de ce matin contient des enseignements d'une haute portée. En quelques paroles, Notre-Seigneur énonce une des vérités les plus méconnues et les plus nécessaires : la distinction des deux sociétés auxquelles l'homme appartient, et des deux devoirs essentiels qui en découlent pour l'homme.

Matériellement, par son corps, par sa vie physique et extérieure, l'homme se rattache à la société humaine, à son peuple et à son pays, il est le sujet d'un pouvoir politique. Spirituellement, par sa vie intérieure et sa conscience, il se rattache à la société religieuse, il est le sujet de Dieu.

Depuis que Jésus a dit : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu, » la distinction de la religion et de l'Etat est fondée, absolument établie.

Cette simple et puissante formule contient toute la loi des sociétés humaines, dont l'évolution n'est possible que dans l'indestructible accord de l'autorité et de la liberté. Sans Dieu, l'autorité tourne à la tyrannie et la liberté à la révolte. Lorsque les pouvoirs politiques, toujours enclins au despotisme, voudront s'imposer brutalement à la conscience, ils seront refoulés par les disciples de Jésus qui ont appris de lui qu'il faut rendre à Dieu ce qui est à Dieu ; et lorsque les peuples, toujours impatients du joug, se laisseront emporter à l'esprit de révolte, ils seront contenus par Celui qui a dit : « Rends à César ce qui est à César. »

Mais il faut tirer de cet évangile des leçons qui nous conviennent et soient en rapport avec nos besoins. M'inspirant de ces paroles de Notre-Seigneur : « Il faut rendre à Dieu ce qui est à



Dieu, » je vous parlerai aujourd'hui du service de Dieu. 1<sup>o</sup> Il faut *servir* Dieu, 2<sup>o</sup> *comment* servir Dieu, telles sont les deux pensées sur lesquelles j'attire votre religieuse attention.

### I. — Il faut servir Dieu..

Et d'abord il faut servir Dieu. Il n'y a rien en effet : 1<sup>o</sup> de plus juste, 2<sup>o</sup> de plus digne, 3<sup>o</sup> de plus salutaire.

1<sup>o</sup> *Rien de plus juste.* — a) Nous devons servir Dieu parce qu'il est notre *Créateur*. Nous tenons de lui tout ce que nous possédons : cette intelligence qu'éclairaient les rayons de la vérité, ce cœur capable de battre aux sentiments les plus purs, les plus nobles et les plus saints, ce corps qui est le vêtement splendide de l'âme. Tout notre être est marqué à son effigie et porte son empreinte, en sorte que si l'on demandait : « De qui est cette image et cette inscription ? » il faudrait répondre : « De Dieu. »

Mais ce qui est à Dieu, il faut le rendre à Dieu. Que toutes nos puissances nous ramènent donc au Seigneur. Que notre esprit retourne à lui par la méditation des sublimes et touchantes vérités de la religion. Que notre cœur retourne à lui par les aspirations et les élans du saint amour. Que toutes les énergies de notre être retournent à lui par l'accomplissement fidèle et généreux de nos devoirs. A lui notre temps, à lui nos forces, à lui notre vie !

b) Nous devons servir Dieu parce qu'il est notre *Créateur* ; nous devons le servir également parce qu'il est notre *Rédempteur*.

Le péché nous avait livrés à l'esclavage du démon. Jésus-Christ, par une bonté que nous ne saurons jamais assez exalter et bénir, nous a rachetés en mourant pour nous sur la croix. Dès lors, nous ne nous appartenons plus à nous-mêmes. Nous sommes à celui qui a payé de son sang le droit de nous posséder. « *Non estis vestri*, dit saint Paul, *empti enim estis pretio magno.* » (I Cor., vi, 19-20). Faisons donc hommage à Dieu de tout ce que nous avons et de tout ce que nous sommes. Rien de plus juste, mais aussi :

2<sup>o</sup> *Rien de plus digne.* — Par ces paroles il faut entendre que le service de Dieu nous procure l'avantage d'une solide gloire.

Il est des services qui dépravent et avilissent, d'autres qui perfectionnent et ennoblissent. Si le proverbe est vrai : « Tel maître, tel serviteur, » quels serviteurs sommes-nous donc, nous qui avons l'honneur de servir la très haute majesté de Dieu ? N'y a-t-il pas un rejaillissement de sa gloire sur toutes nos actions et sur toute notre vie ?

« Servir Dieu c'est régner, » a dit saint Augustin. Combien cette parole est vraie ! Le serviteur de Dieu, uni à la volonté divine, participe à ses nobles prérogatives. Il règne partout où elle règne, car c'est en son nom et pour assurer son triomphe qu'il combat les ennemis de sa vertu et de sa perfection. A Satan qui le tente, il répond : « Dieu ne

veut pas ; » au démon qui le sollicite : « Dieu ne veut pas ; » aux passions qui le tourmentent : « Dieu ne veut pas. » Il règne sur l'enfer dont il a déjoué les perfidies et brisé les efforts, sur le monde dont il a méprisé les séductions, sur les passions qu'il a soumises à la raison, sur la douleur qu'il accepte avec patience, sur la mort dont il sera vengé par l'immortalité.

Il règne ; ce n'est plus un serviteur, mais un ami de son Dieu. « *Jam non dicam vos servos, vos autem dixi amicos.* » Ami si cher qu'il n'y a rien de trop grand pour l'honorer. Lisez la vie des saints, vous saurez jusqu'à quel point Dieu a été prodigue de sa gloire pour ceux qui n'ont pas eu d'autre ambition que de le servir.

Il leur a révélé les secrets de l'avenir, communiqué sa toute-puissance, donné auprès de lui une place sur les autels et dans le culte de l'humanité. Nous avons vu cela : des hommes abjects et méprisés, des mendiants, devenus par la grâce de Dieu et l'autorité de l'Eglise l'objet de la vénération des peuples, qui se disputaient leurs restes sacrés. Qui de nous, devant un tel triomphe, ne s'est écrié avec une émotion profonde : « Servir Dieu, c'est régner ! *Servire Deo, regnare est !* » Mais quand bien même nous ne serions pas dignes d'un si grand honneur, il est une gloire que Dieu réserve à ses serviteurs et qu'il appelle son règne : c'est la gloire du ciel. Un jour, rassemblés autour du Roi des rois, affranchis de tout ce qui gêne ici-bas notre liberté, récompensés de nos services, maîtres de l'éternel avenir, nous chanterons d'une commune voix : *Servire Deo, regnare est.*

3<sup>o</sup> *Rien de plus salutaire.* — a) Et d'abord le serviteur de Dieu a atteint le bonheur sinon le plus éclatant, du moins le plus parfait, le plus égal à lui-même et le moins mélangé qu'il soit permis à l'homme d'espérer. « Seigneur, pourrait-il s'écrier avec le Psalmiste, qu'elle est grande l'abondance de douceur que vous faites goûter secrètement à ceux qui vous craignent ! » (Ps., xxx, 23). S'il est en effet possible d'être heureux sur la terre, on l'est en servant Dieu, parce que la grâce calme nos passions, modère nos désirs, console nos peines et met en nous un commencement de ce bonheur parfait que nous attendons et dont nous jouirons au ciel.

Il en est qui, avant de se donner à la pratique du bien, ont goûté des joies de cette vie. Ils savent par expérience combien le joug du Seigneur est plus doux que celui du monde et, selon l'expression de l'Ecriture, « ils voient la différence de son service et du service des rois de la terre. *Ut sciant distantiam servitutis mee et servitutis regni terrarum.* » (II Par., xii, 8).

Heureuses les âmes qui n'ont pas eu besoin de cette leçon pour se donner à Dieu, et à qui il n'en a rien coûté pour connaître la vanité des biens terrestres !

b) Non seulement le service de Dieu est une source de joie, mais il est encore une source de mérite. Dans un siècle où l'intérêt personnel semble être

le seul principe de toutes les actions des hommes, combien croiraient perdre leur temps en servant la cause de Dieu ! Combien méprisent le labeur de la vertu et les saintes agitations du zèle ! Mais qu'il s'agisse de poursuivre la fortune, les honneurs, les plaisirs, alors on fait jouer tous les ressorts de son activité. Malheur à ceux qui auront consumé leur vie dans la recherche de ces biens périssables ! Ils verront que tous leurs désirs et tous leurs soins n'avaient pour objet que des fantômes, qu'ils couraient comme des insensés après une ombre qui s'évanouit, et que l'accomplissement même de leurs désirs aurait été la plus terrible de leurs infortunes. Ils se diront alors à eux-mêmes : « Fallait-il tant s'agiter pour ne rien faire ! Hélas ! fallait-il mener une vie si laborieuse pour ne trouver au bout que le chagrin de s'être trompé ! Les faveurs de la terre se sont éloignées de nous à mesure que nous courions après elles ; les faveurs du ciel, les biens éternels, il suffisait de les désirer pour les obtenir. »

Le juste, lui, n'éprouvera pas la tristesse de tels regrets. Il a travaillé pour Dieu et, par conséquent, il n'a rien fait d'inutile. Ses actions même les plus communes, accomplies d'une manière surnaturelle, ont ajouté au trésor de ses mérites et ont contribué à embellir sa couronne.

Sous l'influence de ces considérations, vous vous êtes décidés à servir Dieu. Il me reste à vous dire comment vous devez porter ce joug du Seigneur que vous prenez sur vos épaules.

## II. — Comment servir Dieu.

Comment servir Dieu ? Il faut le servir *uniquement, parfaitement, constamment*.

1<sup>o</sup> Et d'abord, le service de Dieu nous réclame *tout entiers*. « L'on trouve des personnes, dit saint François de Sales, qui se veulent bien donner à Dieu, mais elles se veulent néanmoins toujours réserver quelque chose. Je veux me donner à Dieu, disent-elles, mais non pas si absolument que le monde n'y ait encore quelque part. Je me contenterai de rendre à Dieu ce qui est dû à Dieu, et réserverai ce qui est dû au monde, sans toutefois rien faire qui offense sa divine Majesté ni qui soit contraire à sa sainte loi. » Ah ! Seigneur, dissipez ce vain prestige qui abuse tant de chrétiens. Vous-même dénoncez dans l'Evangile cette dangereuse illusion, lorsque vous dites : « Nul ne peut servir deux maîtres ; s'il chérit l'un, il aura l'autre en aversion. »

Dieu en effet nous veut tout entiers, en sorte qu'il n'y a dans notre vie ni une partie, ni un moment dont il ne se réserve le droit de disposer.

2<sup>o</sup> Le vrai chrétien sert Dieu *parfaitement*. Il le sert dans les petites comme dans les grandes choses. Pas un iota, pas un point de la divine loi qui ne soit l'objet de sa respectueuse attention et de sa religieuse observance. Il veut que tout contribue à la gloire de son maître. Au lieu de perdre le menu de sa vie, il le recueille précieusement ;

il offre ses petites actions, ses soupirs, les moindres palpitations de son cœur, et Dieu accepte tout, parce que tout ce que transforme son saint amour, dit un pieux auteur, contient la semence du ciel. Il ne peut souffrir de limites, de restrictions, de réserves, dans l'offrande que nous lui faisons de nous-mêmes. Il faut que l'homme veuille être aussi universellement à Dieu que l'empire de Dieu s'étend universellement sur lui. « *Mea sunt omnia*, dit-il dans l'Ecriture. Tout est à moi. » C'est-à-dire qu'il n'y a rien en nous qui ne se doive rapporter à lui, que toutes les pensées de notre esprit, tous les sentiments de notre cœur, toutes nos actions doivent être pour lui.

Rentrons en nous-mêmes. Rien de nous qui n'appartienne à Dieu, et cependant lui donnons-nous tout ce que nous sommes ? Dans ce partage que nous faisons de nous-mêmes, si Dieu n'est pas complètement oublié, que ne réservons-nous pas pour notre vanité, pour notre ambition, pour nos commodités, pour nos aises ! Si nous voulons être à Dieu comme nous le devons, il faut que ce soit par une soumission sans bornes et par un entier abandon de nous-mêmes à toutes ses volontés.

3<sup>o</sup> Il faut servir Dieu *constamment*. Pourquoi ? Parce que le domaine de Dieu est un domaine éternel et qu'en conséquence il n'y a pas un seul moment qui ne doive lui être consacré.

C'est sur ce principe que saint Thomas a établi cette opinion si raisonnable que l'homme, dès le premier instant qu'il connaît Dieu, est obligé de l'aimer et de s'élever vers lui, et que le premier péché que nous commettons dès que notre raison se développe et que nous pouvons user de notre liberté, est de ne pas faire à Dieu ce sacrifice de nous-mêmes que l'Ecriture appelle le sacrifice du matin, *holocaustum matutinum*. (IV Rois, xvi, 15).

Dans cette pensée, saint Augustin, touché d'une douleur amère et repassant devant Dieu les années de sa vie, s'écriait : « Beauté plus ancienne que le monde, c'est trop tard que je vous ai aimée. *Sero te amavi, pulchritudo tam antiqua*. »

Or voici le désordre. Nous voulons être à Dieu, mais toujours pour l'avenir et jamais pour le présent. Nous voulons être à Dieu quand nous n'aurons plus rien qui nous attire ailleurs ni qui puisse nous y retenir ; être à Dieu quand nous n'aurons plus à lui présenter qu'une vie usée et inutile ; être à Dieu quand nous aurons donné à nos passions tout le loisir et tous les moyens de se satisfaire ; être à Dieu quand il nous plaira et non quand il lui plaît ; enfin être à Dieu quand il n'y aura plus à reculer ni à remettre, mais qu'il faudra, par une pénitence précipitée, apaiser la justice, ou, par un affreux désespoir, consentir à notre éternelle réprobation. Tel est le plan de conduite que nous nous traçons à l'égard de Dieu ; tel est, dans notre existence, le temps que nous lui assignons.

Mais est-ce là honorer Dieu, ou n'est-ce pas l'outrager ? Est-ce reconnaître sa souveraineté, rendre



hommage à son domaine éternel que de lui assigner pour son partage les dernières années de la vie, des années sur lesquelles nous ne pouvons pas compter et qui ne viendront peut-être jamais pour nous, parce que la mort nous enlèvera avant qu'elles viennent ? Quoi ! Dieu traité de la sorte vous attendra-t-il ? Se contentera-t-il de ce partage ? Ah ! Seigneur, seriez-vous ce que vous êtes si vous étiez obligé de nous recevoir à de telles conditions, et serions-nous ce que nous sommes s'il nous était permis de vous les imposer ? Non, non, il n'en sera pas ainsi.

Sans doute, à quelque moment que le pécheur veuille se convertir, il le peut. Mais prenez garde, ce dessein de changement, cette résolution sincère de renoncer au péché dépend de Dieu. Or qui vous dit que le trésor de ses miséricordes vous sera ouvert alors et qu'il en tirera cette grâce forte et efficace dont vous avez besoin pour revenir à lui ?

Ah ! je tremble pour vous en entendant cette menace si souvent réitérée dans l'Ecriture et exprimée de tant de manières : « Alors, dit le Seigneur, ils m'invoqueront et je serai sourd et insensible à leurs prières ; ils me chercheront et je me déroberai à leur vue, en sorte qu'ils ne me trouveront pas ; ils frapperont à la porte et ils me crieront : Seigneur, Seigneur ! mais moi, sans leur ouvrir, je répondrai que je ne les connais pas ; je les renverrai à ces faux dieux qu'ils m'auront préférés et à qui ils auront consacré leurs plus beaux jours. »

Afin d'éviter un tel malheur, attachez-vous à Dieu sans retard et soyez-lui inviolablement fidèles.

Au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle mourait, dans une cellule du Carmel, une princesse qui avait échangé son manteau royal contre la robe de bure de la religieuse. Le dernier conseil de la bienheureuse Françoise d'Amboise, duchesse de Bretagne, aux pieuses filles qui l'entouraient, fut celui-ci : « Soyez des âmes loyales à Dieu. » Il me semble que cette parole résume bien l'instruction que vous venez d'entendre. Oui, soyez des âmes loyales à Dieu ; que rien ne vous coûte lorsqu'il s'agit d'accomplir sa volonté, de soutenir ses droits et de procurer sa gloire.

Ainsi vous mériterez d'entendre le Maître vous dire au dernier jour : « Courage, bon et fidèle serviteur, parce que vous avez été fidèle en de petites choses, je vous en confierai de grandes. Entrez dans la joie de votre Seigneur. » (Math., xxv, 21).

## LA JOURNÉE CHRÉTIENNE

### ALLOCUTIONS A DES JEUNES FILLES

#### XX

#### LA VIE DE FAMILLE

Mes enfants,

Vous passez une grande partie de votre temps dans la maison paternelle. Pour y trouver le

bonheur dont votre âme a besoin et pour être fidèles au devoir, là comme partout, que ferez-vous ? — Vous prendrez comme devise cette belle parole de saint Paul qui me semble résumer les obligations de la jeune fille chrétienne dans la famille : « Se faire tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ. »

« *Se faire tout à tous*, » c'est rendre les autres heureux, c'est faire de la maison paternelle le foyer du bonheur par votre amabilité. « *Les gagner tous à Jésus-Christ*, » c'est rendre les autres bons, c'est faire de la maison paternelle le foyer de la vertu par votre zèle.

I. — *Faites de la maison paternelle, par votre amabilité, le foyer du bonheur.*

Lorsque, par une froide journée d'hiver, un rayon de soleil arrive à percer les nuées vaporeuses qui voilent le ciel bleu et à jeter sur la terre endolorie un peu de lumière et de chaleur, que bienfaisante est son action ! A son contact, la glace disparaît, elle se fond ; l'atmosphère chargée d'humidité se sèche, l'air devient plus respirable, les plantes elles-mêmes semblent pour un instant délivrées du fardeau de tristesse et d'engourdissement que font peser sur elles les rigueurs de la mauvaise saison.

Et nous-mêmes, en voyant ce petit rayon de soleil traverser les vitres de nos fenêtres et éclairer notre chambre, nous nous sentons revivre. Sa vue égaie nos yeux, sa chaleur réchauffe nos membres ; et notre cœur, semblable à un thermomètre sensible qui suit de près les variations de la température, notre cœur tout à l'heure triste se sent maintenant pénétré par la gaieté.

Jeunes filles chrétiennes, voilà votre symbole. Soyez dans la maison paternelle le doux rayon de soleil qui met partout de la vie, de la joie ; et votre voisinage sera tout autour de vous le foyer du bonheur.

1. Vous y arriverez par la pratique d'une vertu qui en suppose beaucoup d'autres : l'amabilité.

Etre aimable : c'est accepter humblement et volontiers les reproches, les observations, les conseils ; qui donc est assez parfait pour n'en avoir pas besoin ?

Etre aimable : c'est obéir à ses parents, gaiement, promptement, totalement ; c'est les respecter toujours sans se moquer jamais de leurs paroles et de leurs actions ; c'est chercher en toutes choses à leur faire plaisir.

Etre aimable : c'est avoir, dans ses rapports avec ses frères et sœurs, ce caractère toujours égal, cette tendresse, cette charité, cette sollicitude, ce zèle qui donnent aux sœurs aînées une heureuse influence, leur apprennent la science de la vie et les forment au dévouement.

Etre aimable : c'est garder pour soi ses peines et ses souffrances, et ne manifester au dehors que de la gaieté.

Etre aimable : c'est supporter les défauts, les

manies des autres; excuser et pardonner les offenses, les torts qui nous sont faits directement ou indirectement; éviter les mots piquants, les paroles blessantes.

2. Pratiquer ainsi l'amabilité sous toutes ses formes, sans s'en départir jamais, c'est chose difficile.

Il en coûte d'étouffer un murmure, il en coûte d'obéir; notre patience est souvent mise à l'épreuve par cet entourage au centre duquel la Providence nous a placé. A tort ou à raison, notre père nous paraît trop sévère; nous ressentons une sorte d'ennui auprès des tendres empressements de notre mère; un frère ou une sœur nous fatigue de sa bruyante légèreté.

Il en coûte de supporter les redites d'un vieillard, les questions sans fin d'un enfant, les exigences d'un malade, il en coûte d'être toujours aimable près de gens moroses et chagrins.

Vous surmonterez ces difficultés, mes chères enfants; l'amabilité, cette fleur exquise de la charité, fécondera votre cœur et inspirera toute votre vie dans la famille. S'il est nécessaire pour cela d'assouplir votre caractère, de pratiquer le renoncement, de vaincre en souffrant, vous le ferez. Il est si bon d'être bon, de donner aux autres du bonheur.

3. Dieu d'ailleurs vous le demande.

L'amabilité en famille est un devoir d'état. Il faut vous y soumettre. Ne soyez pas de ces jeunes filles qui s'approchent fréquemment des sacrements, manifestent extérieurement une grande piété, et qui sont cependant incapables d'un sacrifice pour rendre leur volonté plus docile ou pour faire plaisir à leurs parents... Arrière cette fausse dévotion! Mais honneur aux âmes généreuses qui sont sans cesse préoccupées de transformer leur caractère et d'introduire le bonheur dans la maison paternelle par leur amabilité de tous les instants!

Souvenez-vous de cette parole d'un grand évêque à des jeunes filles comme vous: « *Tout souffrir et ne rien faire souffrir!* » et vous saurez être aimables.

## II. — *Faites de la maison paternelle, par votre zèle, le foyer de la vertu.*

Vous êtes ici cinq cents. Si chacune d'entre vous se disait sérieusement: « Je suis convaincue de l'absolue nécessité de la religion; je regarde l'indifférence et l'incrédulité comme les plus grands de tous les malheurs; je suis chrétienne et je veux rendre ceux que j'aime chrétiens comme moi; dans ma famille surtout je serai l'apôtre de la vérité et de la vertu, je serai le représentant du bon Dieu, » si vous disiez cela et si vous mettiez votre vie en harmonie avec ces paroles, un grand bien se ferait dans cette paroisse.

Que Dieu vous fasse comprendre, mes enfants, la puissance d'apostolat que vous possédez, et

l'influencé que vous pouvez avoir pour la vertu dans la maison paternelle!

Remplissez dans la famille le rôle inaperçu et désintéressé de l'ange gardien à qui personne ne pense et qui invisiblement fait à tous un incalculable bien.

Pour cela, pas de sermons: on vous trouverait ennuyeuses et on ne vous écouterait pas. Mais:

1. Soyez les anges du bon Dieu dans la famille *par vos exemples.*

Vous avez des habitudes de piété, vous suivez les réunions du catéchisme de persévérance; c'est parfait. Mais si vous n'êtes pas meilleures que les autres, au lieu de faire du bien, vous ferez du mal. On dira en parlant de vous: « A quoi sert la religion? A quoi sert la dévotion? Tout cela ne rend pas meilleur. » Votre vie éloignera de Dieu, alors qu'elle devrait conduire à Lui.

Au contraire, si vous vous préoccupez sans cesse d'être chaque jour plus chrétiennes que la veille, de marcher de progrès en progrès, de transporter votre âme dans les hauteurs où l'appelle la foi, vous aurez nécessairement une sainte influence dans la famille.

En tout ce que vous faites et dites, soyez donc humbles, et pures; que votre cœur soit un foyer toujours ardent de foi, de religion, de sacrifice, de paix, de silence, de charité, de bonté, de suavité, de vie chrétienne en un mot... Et alors vous répandrez autour de vous la vertu, comme les fleurs exhalent leurs parfums; en vivant près de vous, vos parents eux-mêmes, sans s'en douter, deviendront meilleurs, comme l'air s'embaume au contact des plantes odoriférantes; ils se rapprocheront de la religion que vous leur montrerez sous un jour si aimable.

2. Soyez dans la famille les anges de Dieu *par vos prières.*

Vos parents ont souvent des peines; vous êtes témoins de leurs inquiétudes, de leurs chagrins, parfois même de leurs angoisses. Priez pour leur procurer des consolations. Demandez surtout au bon Dieu pour eux les biens surnaturels, le bonheur qui ne doit plus finir. Qui sait? vous avez peut-être un père dont les relations sociales ont affaibli la foi, ou auquel le tracas des affaires laisse peu de loisirs pour penser à son salut. Quel sujet de lever vos yeux et vos mains vers le ciel! Ne désespérez jamais de la conversion de ceux que vous aimez; désirez-la avec ardeur, et sans vous rebuter demandez-la à Jésus-Christ dans les secrets entretiens de la prière. Si vous pouviez apprécier toute la gravité d'une éternité heureuse ou malheureuse et connaître quel empire ont sur le cœur de Dieu les larmes d'un enfant, ah! comme vous en répandriez pour obtenir ces retours si souhaités!

Ce n'est qu'au jour de la grande révélation des consciences qu'on saura combien de pères ont dû aux supplications et aux pénitences volontaires de leurs enfants la joie de les retrouver au ciel.



En vous disant ces choses, ma pensée se reporte vingt siècles en arrière, vers cette famille bénie entre toutes que l'on a appelée « la sainte Famille, » vers cette demeure de Nazareth, sanctuaire idéal du bonheur et de la vertu. Dans l'humble maison de Joseph et de Marie, toute perfection et toute joie venaient de Jésus. Il avait alors quinze ans, dix-huit ans, vingt ans comme vous. Mes enfants, voilà votre modèle. Que votre famille ressemble à celle de Nazareth ; que le bonheur et la vertu y règnent parce que votre âme sera, comme celle de Jésus, toute rayonnante de zèle et d'amabilité. Ainsi soit-il.

### INSTRUCTION SUR LES ENTERREMENTS CIVILS

Mes frères,

Le démon est le père du mensonge. Malheur à ceux qui le croient !... Ceux-là ne tarderont pas à répéter la parole désolée des insensés dont parle l'Écriture : *Ergo erravimus !...*

Et pourtant, semble-t-il, jamais Satan n'a été cru comme aujourd'hui. Ce ne sont plus des unités, mais des foules, parfois, qui accourent à son appel. Un vent de folie entraîne les âmes vers leur chute. On dirait qu'elles sont impatientes de rejeter loin d'elles cette parure radieuse qu'elles tenaient de leur baptême, et qu'elles ne désirent plus qu'une chose : étaler à tous les yeux leur déchéance et leur apostasie.

Ces réflexions, mes frères, vous le soupçonnez à juste titre, sont inspirées par ces manifestations irréligieuses dont notre contrée a été, depuis quelques temps, plusieurs fois le théâtre.

Vraiment, dans une région catholique, il devrait être inutile de parler de pareilles choses, car le bon sens seul devrait suffire, à défaut de la foi, à en faire justice. Puisque ni l'un ni l'autre ne suffisent à l'heure actuelle pour dessiller les yeux de certaines âmes incompréhensiblement ignorantes et faibles, c'est le devoir du ministre de Dieu d'élever la voix. A nos habitudes chrétiennes, on veut opposer avec quelque fracas des habitudes toutes nouvelles et toutes différentes. Eh bien ! j'accepte le parallèle !... Les deux parties, mes frères, vont se présenter devant vous. Ecoutez-les, comparez-les, jugez-les.

#### I. — La mort du chrétien et la mort de l'impie.

A tous, mes frères, il nous est arrivé, pour peu que nous ayons vécu, de voir mourir un chrétien. Grâce à Dieu, les âmes droites et sincères sont encore assez nombreuses pour que le spectacle d'une mort édifiante et paisible ne soit pas une rareté presque introuvable. Rappelons nos souvenirs.

Il est donc sur son lit de souffrances, ce chrétien qui n'a pas perdu la foi de son baptême et de sa première communion. Tant qu'il a été en bonne santé, il a peut-être oublié ses devoirs envers son Maître suprême ; peut-être a-t-il laissé l'herbe pousser sur le chemin qui mène de chez lui à l'église ; peut-être est-il resté sourd pendant de longues, de trop longues années, aux appels répétés qui l'invitaient à reprendre une vie meilleure, plus digne de lui et plus digne de Dieu.

Mais la souffrance, en le réduisant à l'immobilité et en lui enlevant ces forces robustes dont il était si fier, l'a fait réfléchir. Il a vu qu'il n'était pas si indépendant qu'il l'avait dit, et peut-être pensé. L'idée du terme fatal où aboutit toute vie s'est présentée à son esprit. Il a compris que c'était fini de se carrer dans l'insouciance et dans l'illusion, et, de la voix apeurée d'un enfant qui se sent en danger, il a appelé l'Eglise.

Et l'Eglise est accourue.

Semblable à une mère divinement inspirée, elle prend dans ses bras l'enfant qui va mourir, elle lui parle avec de douces paroles, calme ses tristesses, dissipe ses remords, adoucit ses douleurs, ranime son amour et son espérance, lui fait redire les paroles qui attirent le pardon, et dans son âme réconciliée fait descendre la paix.

Voyez cette transformation. Tout à l'heure, avant l'arrivée du prêtre, le moribond était inquiet ; son regard sombre essayait de scruter dans la pensée de ceux qui l'entouraient ; le moindre bruit le faisait tressaillir. Maintenant que le ministre de Dieu a passé avec les sacrements suprêmes, le même moribond est rempli d'assurance. Son visage respire la quiétude, ses yeux ne se lèvent que pour se fixer avec confiance sur le crucifix, ses lèvres ne s'ouvrent que pour invoquer Jésus. Vienne la mort : elle ne le surprendra pas ; il l'attend, il la désire,

L'instant où finit sa carrière,  
Du juste est l'instant le plus beau ;  
La paix règne sur son visage,  
Son cœur est embrasé d'amour,  
Sa vie a coulé sans nuage,  
Sa mort est le soir d'un beau jour !

Regardez maintenant la mort du libre-penseur. A les entendre, ces comédiens de l'impiété, rien n'est plus tranquille que leur fin à eux. Point d'homme noir dont la vue et l'insistance puisse assombrir leurs derniers instants ; point de cérémonies lugubres ; ils s'endorment dans un calme absolu.

Voyons s'il en est ainsi.

Libres, ils le sont si bien qu'ils ont commencé par renoncer à leur liberté. En un jour de vantardise impie ou d'ivresse, grisé par les déclamations et par l'alcool, le malheureux qui va mourir a signé le papier infâme qui va lui fermer à tout jamais les portes du ciel. Voici en effet que déjà sa maison ne lui appartient plus. Deux géoliers en habit noir s'y sont installés pour assurer, disent-

ils, en réalité pour empêcher l'exécution de ses volontés dernières. Dans quelques heures, d'autres viendront les remplacer, et la faction impitoyable se montera ainsi sans relâche, de façon à rendre inutile tout ce qui sera tenté pour sauver l'infortuné.

Le prêtre de Jésus se présente. Il a appris qu'un de ses frères se mourait. On ne l'a peut-être pas appelé, mais qu'importe !... Il suffit qu'on ait besoin de lui pour qu'il vienne... Celui qui est là a peut-être été son ennemi personnel ; qu'importe encore !... Peut-être l'a-t-il même accablé d'injures, de calomnies, de haine ; qu'importe toujours !... Le prêtre n'a qu'un désir : apporter le pardon de Jésus et le sien !... Arrière, prêtre !... Les geôliers sont là ; armés du terrible papier, ils te barrent la route, avec des injures... C'est un libre-penseur qui va mourir, et toi, tu attenterais à sa liberté !...

La femme, les enfants du moribond, eux aussi, s'inquiètent. Ils aiment le malheureux comme on aime un père, un époux. Ils voudraient soigner son âme comme ils ont soigné son corps, calmer ses remords comme ils ont adouci ses souffrances ; et puis, ne le reverront-ils jamais plus ?... Comment donner un peu de paix à cette pauvre conscience ?... Comment procurer à celui qui va mourir le pardon qui rassérène ?... Ils ont tant prié pour qu'au moment suprême l'infortuné se convertisse !... A leur tour, les voici qui vont quérir le ministre des miséricordes divines... Arrière, la femme !... Arrière, les enfants !... Les geôliers sont là... C'est un libre-penseur qui va mourir, et vous, vous attenteriez à sa liberté !...

Le mourant lui-même s'est rendu compte de son état... Il s'aperçoit qu'il est désespéré, et alors il se préoccupe bien peu de ce papier qu'il a signé jadis, dans un moment d'erreur... A la lumière de la mort, il juge sa vie et il comprend que tout est perdu s'il ne crie pas, de toutes les forces de son être : « Pardon !... pardon !... Vite !... un prêtre !... » Mais pourquoi sa femme et ses enfants, au lieu de courir, sanglotent-ils avec une recrudescence de douleur ?... Quoi !... c'est à cause de l'engagement qu'il a pris autrefois ?... Mais cet engagement, il va le briser ; ce qu'il a fait, il peut bien le défaire !... Erreur !... les geôliers sont là !... Arrière ! mourant !... tu es libre-penseur et tu ne dois pas attenter à ta propre liberté !... Le prêtre que tu attends avec angoisse, soit qu'il vienne de lui-même, soit qu'il soit appelé par tes proches, soit qu'il soit désiré par toi-même, n'arrivera pas jusqu'à toi. Tu peux maintenant entrer dans le désespoir, passer de la rage aux supplications, des larmes aux blasphèmes, rien n'y fera !... Tu es libre, entends-tu !... Meurs, — esclave !...

## II. — *La cérémonie religieuse et la manifestation civile.*

L'Eglise, mes frères, qui s'est tant préoccupée de l'âme du chrétien mourant, va-t-elle se désinté-

resser de sa dépouille mortelle ?... Ne le craignez pas !

Le corps inanimé du chrétien est cher à l'Eglise. Elle sait qu'il a été le temple de l'Esprit-Saint, sanctifié par les sacrements, purifié par la pénitence ; il a été l'instrument du bien ; il sera transfiguré par la résurrection ; et, en attendant, c'est une relique vénérable qui, pour n'être pas comme celles des saints exposée publiquement à notre piété, n'en est pas moins digne de tout notre religieux respect.

Aussi l'Eglise vient-elle le chercher avec honneur. Elle l'entoure de chants, de prières et d'hommages. Elle le conduit au lieu saint, les pieds, comme jadis, tournés vers l'autel. Autour de lui, elle place des lumières, symboles de foi, et l'encens, symbole de supplication. Tour à tour, elle fait entendre la voix des Justes, des Prophètes, des Pontifes, des Apôtres, de Dieu même. Elle invite les amis du défunt à intercéder pour lui ; elle leur suggère ce qu'ils ont à demander ; elle s'unit à eux, et, bien plus, elle associe à leur demande celle de Jésus-Christ lui-même.

Oh ! qu'elle est sublime et touchante à la fois, cette messe des Trépassés ! Tout y respire la douleur, mais aussi l'espérance. Les leçons les plus graves s'y mêlent aux plus douces des consolations. Les plus grands génies l'ont admirée, et les cœurs attristés s'y sont sentis réconfortés. Est-ce un triomphe ? Est-ce un chant de deuil ? C'est l'un et l'autre à la fois.

Et maintenant que le prêtre a versé sur la tombe bientôt fermée les dernières prières avec les dernières effusions d'eau bénite, détournons notre regard, et considérons l'enterrement civil qui s'avance.

Oh ! comme ils sont triomphants ceux qui mènent le lugubre cortège !... Regardez leur physionomie : vous y chercheriez vainement la tristesse. Que leur importe à eux les larmes de la famille qui les suit !... Que leur importe même la dépouille mortelle de celui qui fut assez faible pour les croire et se laisser prendre à leurs belles paroles !... Ce qu'ils veulent, ce n'est pas honorer ses obsèques, mais en profiter comme d'une occasion pour faire entendre leur voix impie. Cette bière est un tremplin, cette fosse est une tribune ; la mort, ils la profaneront, mais ils péroreront.

Oh ! les malheureux, qui du deuil se font une victoire et de la tombe un escabeau !... Ecoutez-les !... Avec quelle joie à peine cachée ils déploient leur papier infâme !... Et comme ils sont heureux, eux qu'on n'écoute ordinairement que dans la salle enfumée d'un cabaret, de dogmatiser ainsi dans un lieu sacré !...

Au reste, ne cherchez pas dans leur vague et enfiévrée phraséologie rien qui console et qui éclaire ; la diatribe leur tient lieu d'éloquence. Le seul soulagement qu'ils offrent aux larmes de ceux qui pleurent leur défunt, c'est qu'ils ne le reverront plus jamais, et que son corps fertilisera



la terre, comme n'importe quel engrais... Ce serait grotesque, si ce n'était odieux!...

On a beau faire, de semblables manifestations révolteront toujours la conscience publique. Il n'est pas nécessaire d'être chrétien, il suffit d'être homme et d'avoir du cœur pour en être indigné. Ceux qui les organisent n'ont pas besoin qu'on les condamne; ils se déshonorent eux-mêmes.

### III. — *Les deux assistances.*

Voyez passer maintenant ce cortège religieux. Le prêtre qui est venu, précédé de la croix, chercher la dépouille mortelle du chrétien pour la conduire à sa dernière demeure, le prêtre n'est point seul. Derrière lui marchent tous ceux qui ont connu et aimé ce mort, tous ceux qui ont partagé avec lui le fardeau de la vie, tous ceux qui ont souffert et travaillé avec lui : tous sont là pour lui donner un suprême témoignage d'amitié et le secours nécessaire d'une dernière prière.

Voyez-les : leur attitude silencieuse respire la douleur; nul d'entre eux qui ne soit ému et qui ne prie; nul qui ne réfléchisse. Autrefois, dans l'ancienne Rome, les accusés arrivaient au tribunal entourés de leur famille et de leurs clients. Ainsi en est-il du chrétien qui paraît devant Dieu. Il n'est pas seul : derrière lui, en silence, pleurant et priant, marchent ses frères dans la foi, devenus ses répondants et ses avocats au jour de la justice éternelle.

C'est que chacun des assistants sait combien est rigide le Juge devant lequel a comparu le trépassé. Lui qui sait tout, il a demandé le compte rigoureux de tout ce qu'a fait le défunt. Pas un instant d'une vie qui en a tant eu, qui ne soit soumis à l'exacte justice. « *Liber scriptus proferetur, in quo totum continetur, unde mundus judicetur!*... »

Combien ils sont heureux, ceux qui ont su pendant leur vie se concilier de nombreuses et pieuses sympathies!... Seigneur, faites qu'à notre tour on prie beaucoup pour nous!... Et de quoi donc aurons-nous besoin alors, si ce n'est de cela, et de cela seulement!

Mais entre toutes les âmes, laquelle peut avoir besoin de prières plus que celle du libre-penseur?... Privée des secours de l'Eglise, elle a quitté la terre sans pardon, elle s'est endormie dans le désespoir ou dans l'impénitence finale. La mort a saisi le révolté, et l'a amené pieds et poings liés au tribunal du Souverain Juge.

Des prières?... Il n'en est point question dans ce cortège civil dont nous avons tout à l'heure esquissé l'un des aspects. De tous les points de la contrée sont venus des comparses, destinés à augmenter le nombre des manifestants. La plupart d'entre eux n'ont jamais vu le défunt; aussi pourquoi le pleureraient-ils?... Dédaigneux et arrogants, ils s'entretiennent à haute voix comme ils le feraient sur une place publique ou dans un marché. A leur boutonnière, une immortelle

qu'ils jetteront tout à l'heure dans la terre encore ouverte, comme si ce symbole n'était pas leur condamnation évidente!... Puis, quand tout sera fini, ils partiront sans avoir versé une larme : la comédie finie, les comédiens s'en vont!

Mais que penser de ces chrétiens qui, par faiblesse ou curiosité, se mêlent à la troupe libre-penseuse?... Ne savent-ils pas que c'est apostasier leur foi par un acte public?... que c'est, par conséquent, offenser Dieu gravement que de sanctionner par leur présence une tentative sacrilège?... On a vu des fils, des filles, ne pas suivre, dans de telles occurrences, le cercueil de leur père : ils protestaient par leur absence contre l'œuvre mauvaise qui s'accomplissait; ils laissaient les voleurs de cadavre à leur lourde responsabilité; ils allaient prier à l'église pour celui qu'on ne voulait pas faire passer par l'église... Et des étrangers, que rien n'oblige d'assister aux obsèques maudites, y accouraient comme à un spectacle envié!

Ah! si aux premières manifestations de ce genre, tous les chrétiens et toutes les chrétiennes avaient montré d'une manière non équivoque leur dégoût et leur réprobation, jamais elles ne se fussent répétées! Ne pactisons donc à aucun prix avec l'impiété, ne pactisons jamais, mais surtout quand il y va de ceux qui ne sont plus!...

\* \* \*

Mes frères, je résume cette instruction.

Que Dieu écarte de chacun de nous, qu'il écarte de tous ceux que nous aimons, qu'il écarte de cette paroisse, le malheur effroyable d'une mort impie!

Que Dieu nous préserve de ces odieuses manifestations de la libre-pensée qui sont un défi à la foi et aux sentiments les plus intimes de toute une population!

Surtout, que Dieu nous inspire un attachement de jour en jour plus profond pour notre sainte religion catholique et pour ses enseignements! Sa doctrine sur le culte des morts nous éclaire, nous fortifie et nous console. Elle met entre nos mains le moyen de secourir par delà la tombe ceux que nous avons aimés, et ainsi elle répond aux plus chères aspirations de notre cœur et aux plus légitimes revendications de notre douleur. Bénissons le Dieu qui nous a si complètement compris et exaucés, et puisque notre foi nous assure dès ici-bas toutes les délicatesses et toutes les consolations, n'allons point, par folie, nous jeter tête baissée dans les désespérantes théories de l'incrédulité. *Qui nutriebantur in croceis, amplexati sunt stercora.* (Thren., iv, 5).

## COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

### Troisième partie : Les Sacrements

#### X

#### L'EUCCHARISTIE EN ELLE-MÊME

##### Plan

1. Institution.
2. Matière.
3. Ministre.
4. Ne reste-t-il rien du pain et du vin après la consécration ?
5. Qu'appelle-t-on *espèces* ou *apparences* ?
6. N'y a-t-il que le corps de Jésus-Christ sous l'espèce du pain et que son sang sous l'espèce du vin ?
7. Qu'arrive-t-il quand on divise une hostie consacrée ?
8. Jésus-Christ quitte-t-il le ciel pour venir dans l'Eucharistie ?
9. Prière à Jésus-Christ présent dans l'Eucharistie.

**1.** — Comme nous l'avons déjà dit, ce fut le jeudi saint, la veille de sa passion, que Jésus-Christ institua le sacrement de l'Eucharistie. Notre-Seigneur, avant de mourir, voulut faire sa dernière pâque avec ses apôtres. La pâque était chez les Juifs, vous le savez tous, un repas solennel établi en mémoire de leur sortie miraculeuse de l'Egypte. On y devait manger un agneau rôti, avec du pain sans levain. Vers la fin de ce repas, Notre-Seigneur se leva tout à coup de table, se ceignit d'un linge, prit de l'eau dans un bassin et se mit à laver les pieds de ses apôtres : il voulait par là nous apprendre les principales dispositions que nous devons apporter à la communion qu'il allait instituer, à savoir la pureté de conscience et l'humilité. Puis s'étant remis à table, il prit du pain, et ayant rendu grâces à Dieu, il le bénit et le distribua à ses apôtres en leur disant : « *Prenez et mangez, car ceci est mon corps.* » Il prit de même le calice, le bénit et le fit passer à ses apôtres, en disant : « *Prenez et buvez, car ceci est mon sang.* »

« *Ceci est mon corps, ceci est mon sang.* » Représentez-vous un bon père sur le point de mourir, et ses nombreux enfants entourant son lit de mort, versant des larmes et conjurant ce bon père de ne pas les abandonner. « Que deviendrons-nous, lui disent-ils, si jeunes, si faibles, quand nous serons privés de votre présence ? » Ce bon père a le cœur brisé ; il sent que sa dernière heure approche, que Dieu l'appelle à lui, et, comme chrétien, il doit se soumettre à la volonté divine. Mais d'un autre côté, il voudrait aussi demeurer avec ses enfants pour les diriger, les défendre contre le mal, les fortifier dans le bien. Si seulement il pouvait se partager, obéir à Dieu qui lui commande de quitter la terre, et cependant y demeurer encore avec ses enfants ! Ce que ce tendre père ne saurait réaliser, Jésus-Christ l'exécuta. Il trouva, dans les trésors de sa sagesse et de sa puissance infinies, le moyen d'obéir à son Père, qui le rap-

pela dans le ciel, et de satisfaire son amour pour les hommes. « Non seulement, dit Jésus-Christ, je demeurerai avec les chrétiens sur la terre, mais je m'unirai à tous cœur à cœur, esprit à esprit, et d'une manière si mystérieuse qu'ils auront le mérite de la foi. Et en même temps je m'asseoirai sur mon trône dans le ciel et je manifesterai ma gloire à tous les anges et à tous les saints. »

**2.** — C'est de cette manière et dans ces sentiments que notre divin Sauveur institua l'Eucharistie. Il a choisi, pour l'instituer, le pain et le vin, parce que ces aliments étant la nourriture ordinaire du corps, ils sont plus propres que tous les autres à représenter l'effet de la sainte communion, qui est de nourrir spirituellement notre âme. Il se servit de deux espèces différentes et séparées, pour représenter sa mort qui sépara son corps de son sang.

**3.** — Notre-Seigneur, après avoir institué le sacrement de l'Eucharistie, établit celui de l'ordre, en ajoutant ces paroles : « *Faites ceci en mémoire de moi.* » Par ces paroles, il donnait à ses apôtres et à leurs successeurs l'ordre et le pouvoir de faire comme lui, l'ordre et le pouvoir d'offrir le sacrifice de son corps et de son sang. Jusqu'ici les apôtres n'étaient pas *prêtres* ; ils le devinrent en ce moment. Voilà donc le *prêtre* établi le représentant de Jésus-Christ et comme revêtu de sa puissance divine. Quand il est à l'autel, pendant la sainte messe, il parle au nom de Jésus-Christ ; il prononce sur le pain et le vin les mêmes paroles que lui : « *Ceci est mon corps, ceci est mon sang,* » et aussitôt la substance du pain est changée en la chair du Fils de Dieu et la substance du vin en son sang. Et ce même Jésus qui est né de la Vierge Marie, qui est mort pour nous sur la croix, qui est ressuscité glorieux, qui est assis à la droite de Dieu le Père, se trouve présent sur l'autel et vient se placer sous les apparences du pain et du vin. Ce miracle s'opère au moment de la consécration, un peu avant l'élévation de la sainte hostie et du saint calice. Aussi ce moment est-il le plus solennel de la messe ; alors l'Eglise devient un paradis, puisqu'elle en possède le roi, accompagné des chœurs des anges qui font toujours cortège à sa Majesté suprême. Inclinez-vous donc respectueusement devant le Dieu trois fois saint et rendez-lui de tout votre cœur les adorations, les louanges, les remerciements qui lui sont dus.

Maintenant, nous devons répondre à quelques questions qui s'offrent ici tout naturellement à l'esprit.

**4.** — Ne reste-t-il rien du pain et du vin dans l'Eucharistie après la consécration ? — Avant la consécration, il n'y a que du pain dans l'hostie, que du vin dans le calice ; mais après la consécration, la substance entière du pain et du vin se trouve miraculeusement changée et devient le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ. Il faut donc bien se garder de croire qu'il y a encore du pain et du vin avec le corps et le sang de Jésus-Christ, car, dans ce cas, Notre-Seigneur n'aurait pas



pu dire seulement et simplement : « *Ceci est mon corps, ceci est mon sang,* » sans nous induire en erreur. Ainsi le pain et le vin ne subsistent plus dans l'Eucharistie, il n'en reste que les *espèces* ou *apparences*.

5. — Mais qu'appelle-t-on *espèces* ou *apparences* du pain et du vin ? — C'est ce qui tombe sous les sens, comme la couleur, la grandeur, la forme, le goût, l'odeur. Dans le pain, il y a donc deux parties : la partie qui nourrit et qu'on appelle la substance nutritive, et une autre partie qui ne nourrit pas. Supposé que la substance nutritive est toute la substance du pain, dès lors que cette substance est changée au corps de Jésus-Christ, il ne reste plus de pain, il n'y a plus que les *espèces*, c'est-à-dire cette partie du pain qui ne nourrit pas et qu'on ne peut plus appeler du pain, puisqu'elle ne renferme plus aucune substance nutritive ; c'est néanmoins quelque chose de réel, qu'on nomme *espèces* ou *apparences*. Dieu, par sa toute-puissance, leur donne la vertu de nourrir, comme s'il n'y avait aucun changement. C'est ainsi qu'il a voulu exercer la foi du chrétien et en augmenter le mérite ; car si le pain et le vin disparaissaient d'une manière sensible et que l'on vit le corps et le sang de Jésus-Christ à découvert, nous ne croirions plus ce mystère sur la parole de Dieu, mais sur le témoignage de nos sens.

6. — N'y a-t-il que le corps de Jésus-Christ sous l'apparence du pain, et que son sang sous l'apparence du vin ? — L'Eglise nous enseigne que Jésus-Christ, notre divin Sauveur, est tout entier sous les apparences du pain et tout entier sous les apparences du vin. Par les paroles de la consécration, il est vrai, son corps est rendu présent sous l'espèce du pain et son sang sous l'espèce du vin ; mais comme Jésus-Christ est vivant et qu'il ne peut plus mourir, il s'ensuit que son corps et son sang ne peuvent plus être séparés, et que là où se trouvent son corps et son sang il y a aussi son âme. Enfin, comme la divinité était aussi unie au corps et à l'âme du Sauveur, il s'ensuit encore que la divinité de Jésus-Christ doit nécessairement se trouver sous les apparences du pain et sous les apparences du vin.

D'après cela, vous comprenez qu'on pourrait communier sous l'espèce du vin comme sous l'espèce du pain. Cette communion sous les deux espèces était en usage dans les premiers temps du christianisme ; l'Eglise la fit cesser à cause de certains inconvénients qui se présentèrent. Aujourd'hui les prêtres seuls communient sous les deux espèces.

7. — Autre question : Qu'arriverait-il si on partageait une hostie consacrée ? Partagerait-on aussi le corps de Jésus-Christ ? — A cette question vous pouvez maintenant répondre aussi bien que moi. Notre-Seigneur est vivant dans l'Eucharistie, et il ne peut plus ni souffrir ni mourir ; par conséquent on ne peut le diviser, et alors même qu'on partagerait en nombreux morceaux une hostie consacrée, il se trouverait toujours présent

dans chaque parcelle. Ce qu'on partage, ce sont seulement les apparences.

Il suit de là que si on vous donnait la sainte communion avec une parcelle d'hostie consacrée, comme cela arrive quelquefois, quand le nombre des communicants dépasse celui des hosties, vous recevriez Jésus-Christ tout également.

8. — Enfin Jésus-Christ quitte-t-il le ciel pour venir dans l'Eucharistie ? — Non, il est à la fois au ciel et dans son sacrement. C'est là un effet de la toute-puissance de Dieu que saint Augustin et après lui saint Bernard expliquent par une comparaison. Quand un homme, disent-ils, a une pensée dans l'esprit qu'il veut communiquer à d'autres, que fait-il ? Il l'exprime par des paroles, par des sons de sa voix. Au moyen de ces paroles ou de ces sons qui lui donnent, pour ainsi dire, un corps, la pensée arrive à l'oreille des auditeurs et passe tout entière en tous ; et cette pensée est sortie de l'esprit de l'homme sans le quitter, car elle y reste toujours la même. Ainsi Dieu le Fils est comme la pensée du Père ; Dieu le Père voulant nous communiquer son Fils lui donne un corps sensible, et le Fils de Dieu vient à nous sans se séparer de son Père ; et il se donne à chacun des chrétiens sans se diviser, comme la pensée et la parole entrent dans chacun des auditeurs sans division ni diminution.

9. — « *Ceci est mon corps, ceci est mon sang.* » Vous les avez prononcées, ces adorables paroles, ô Jésus notre bon Sauveur, et nous y croyons de toute notre âme. Nous vous adorons, nous vous bénissons dans votre auguste sacrement, dans ce prodige de votre amour. Vous restez au milieu de nous parce que vous nous aimez, parce que vous ne voulez pas nous laisser orphelins et abandonnés à toutes les peines de cette misérable vie. Vous désirez répandre sur nous l'abondance de vos grâces, vous qui avez passé sur la terre en faisant le bien. Vous daignez être la nourriture de nos âmes pour nous aider à remplir nos devoirs, à éviter le péché, à pratiquer la vertu. Faites que nous aimions à vous recevoir souvent dans la sainte communion, afin d'arriver plus sûrement au ciel, car vous avez dit : « *Celui qui mange ma chair aura la vie éternelle.* » Ainsi soit-il !

## RÉFLEXIONS SUR DES PAROLES DU PROPRE DES MESSES DU DIMANCHE

### L

VINGT-DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

I. Si vous examinez nos iniquités, Seigneur, Seigneur, qui pourra subsister ? — Rien de plus vrai : si Dieu pour nous juger s'en rapportait uniquement à sa justice, nous serions certainement condamnés. Aussi n'osant lui demander de nous traiter avec miséricorde, dans la

crainte de paraître trop téméraires, nous semblons lui dire : Seigneur, il est inutile que vous entriez en jugement avec nous, car notre cause est tellement mauvaise, les accusations que vous pouvez produire contre nous sont tellement graves et nombreuses que nous nous regardons déjà comme condamnés; tandis que si vous faites intervenir votre miséricorde, notre cœur s'ouvre à l'espérance, et c'est cette espérance qui nous a soutenus jusqu'à ce jour et qui nous fait subsister en votre présence. C'est bien, en effet, cette pensée que le Psalmiste explique plus clairement dans une autre circonstance, lorsqu'il dit : *Seigneur, n'entrez pas en jugement avec votre serviteur; car, en votre présence, nul homme vivant ne sera justifié.* (Ps., CXLII, 2). Il s'agit ici des hommes qui vivent et descendent des hommes venant d'Adam. Il est vrai que tout homme vivant peut-être pourrait se justifier à ses propres yeux, mais il n'y arriverait jamais devant Dieu; car s'il se plaisait à lui-même, il déplairait à Dieu. Quelque juste que je me juge moi-même, Dieu n'a qu'à tirer sa règle de son trésor et me l'appliquer à moi-même, pour que je sois trouvé injuste. En effet, que suis-je à ses yeux? Un fugitif qui revient vers lui, un serviteur qui s'est révolté contre son maître, un enfant prodigue qui cherche le pardon et qui n'est pas digne d'être appelé son fils. (Luc, xv, 21). De là, cette conclusion que si Dieu nous jugeait d'après tout ce que nous avons dit, pensé et fait dans le cours de notre vie, examinant toutes choses d'après une rigoureuse justice, il nous trouverait plus de défauts que de vertus, soit à cause des nombreux péchés que les justes eux-mêmes commettent, soit à cause des scandales que nous avons causés à nos frères, sans le savoir, et pour lesquels nous serions certainement condamnés. C'est pourquoi nous devons reconnaître la vérité des paroles du Psalmiste, et que Job, bien avant lui, avait dites sous une autre forme, lorsqu'il répondit à ses amis, disant : *Si l'homme veut disputer avec Dieu, entre mille accusations pourra-t-il répondre à une seule?* (Job, ix, 2. — S. Aug., *In Ps. CXLII*; S. Grég., *Moral. in Job.*, ix, 2).

Remarquez que le Psalmiste ne dit pas : Je ne pourrai subsister; mais : *Qui pourra subsister?* En effet, il a vu que toute vie humaine était comme environnée des hurlements de ses péchés; il a vu que toutes les consciences étaient accusées par leurs propres pensées, et que pas un cœur ne se trouvait assez pur pour avoir confiance en sa propre justice. Si donc on ne peut trouver un cœur assez chaste et pur qui ait le droit de compter sur sa propre justice, il faut que le cœur de tout homme mette sa confiance dans la miséricorde de Dieu. Voyons, ce ne serait point vous, si justes soyez-vous, vous dont la nature humaine est si fragile, qui pourriez subsister devant lui, puisque Job lui-même disait : *Si je veux me justifier, ma propre bouche me condamnera; si je me montre innocent, il prouvera que je suis pervers.* (Job,

ix, 20). Ce ne sera point vous, qui vivez encore dans le péché ou du moins qui géissez sous le poids de vos infidélités dont vous avez reçu le pardon, et qui, cependant, vous sentez le besoin de dire avec le prophète : *Mes iniquités se sont élevées au-dessus de ma tête; et comme un fardeau pesant, elles se sont appesanties sur moi.* (Ps., xxxvii, 4). Ce ne sera point vous, dont la vie est remplie de toutes sortes de bonnes œuvres et qui pourriez prier Dieu comme le pharisien dans le temple, car le Seigneur vous avertit, disant : *Qui peut dire : Mon cœur est pur, je suis sans péché?* (Prov., xx, 9). Vous seriez les victimes de votre orgueil, et Dieu a l'orgueil en abomination. Enfin voulez-vous savoir ce que tous nous sommes devant Dieu? Ecoutez le prophète nous disant : *Nous sommes devenus nous tous comme un homme impur, et toute notre justice est comme un linge souillé; nous sommes tous tombés comme la feuille, et nos iniquités nous ont emportés comme le vent.* (Is., lxiv, 6). Il n'y a donc personne qui pourrait subsister devant Dieu, s'il examinait ses iniquités selon sa justice, car en tous il trouverait à répondre et à condamner. Aussi devons-nous exprimer le souhait que Job exprimait pour lui-même lorsqu'il disait : *Je ne veux pas que Dieu lutte contre moi avec beaucoup de force, et qu'il m'accable par le poids de sa grandeur, mais qu'il mette en avant contre moi l'équité, et ma cause obtiendra la victoire.* (Job, xxxiii, 6-7). C'est demander que Dieu n'examine point notre vie d'après les règles de sa justice dont le poids nous accablerait, mais qu'il nous traite avec bonté. (Albert le Grand).

Il résulte de cet exposé que personne ne pourrait subsister devant Dieu, c'est-à-dire qu'on ne pourrait trouver grâce et miséricorde devant lui. De là, les craintes qui doivent remplir nos âmes à la pensée du compte rigoureux qu'il faudra rendre de toute notre vie. Les saints eux-mêmes n'en ont pas été affranchis, et même ils étaient sans cesse tourmentés d'éprouver les mouvements désordonnés de notre cœur, car ils sentaient en eux la présence du mal, bien qu'ils n'y consentissent point. Mais écoutons l'un d'eux nous parler de ses craintes ou mieux gémir devant Dieu de notre misérable condition : « Je tremble de toute mon âme, ô mon Seigneur Jésus, quand de mes faibles regards je considère Votre Majesté, alors surtout que je me rappelle combien j'ai eu autrefois le malheur de l'outrager. Hélas! à présent même, si des yeux de Votre Majesté je cours me jeter aux pieds de votre miséricorde, je n'en tremble guère moins : j'ai peur qu'après avoir été rebelle à Votre Majesté, je ne sois maintenant trouvé ingrat envers votre bonté. Que me sert-il, en effet, de contenir mes mains, si mon cœur ne se contient point? Qu'importe que ma bouche se taise, si mon cœur parle, si tous les mouvements déréglés de mon âme sont autant d'outrages que je vous fais, autant d'actes de colère qui blessent la douceur, de haine qui offensent la charité, de sensualité qui



anéantissent la tempérance, de désordres qui détruisent la chasteté, et mille autres semblables qui bouillonnent dans le réduit impur de mon cœur, s'en échappent sans cesse et jaillissent à votre face dont ils troublent l'éclatante sérénité ? Qu'ai-je gagné si je n'ai réprimé que mes sens et réformé mes œuvres ? Ah ! si vous tenez compte, Seigneur, de toutes les iniquités qu'avec un extérieur réglé je ne cesse de commettre au fond de mon âme, qui est-ce qui pourra soutenir vos regards ? Mais peut-être souffré-je ces choses plutôt que je ne les fais ; peut-être ces mouvements sont-ils en moi sans être de moi, parce que je n'y consens pas. Voilà pourquoi, ô Dieu de miséricorde, tout saint vous prie, pendant qu'il en est temps encore, de l'en délivrer (Ps., xxxi, 6) ; il vous supplie parce qu'il sent la présence du mal, mais il n'en est pas moins saint tant qu'il n'y consent pas. Il vous implore à cause du danger, mais il est saint parce qu'il a la vertu de résister. Soyez du nombre de ces saints, et Dieu aura pitié de vous. » (S. Bernard, *De offic. et mor. Episc.*, cap. vi).

Aussi devons-nous croire que Dieu ne nous jugera pas selon toute la rigueur de sa justice, car s'il l'avait fait et s'il le faisait, il y aurait longtemps qu'il n'y aurait plus d'hommes sur la terre. Nous pouvons donc donner ce sens aux paroles du Psalmiste : Seigneur, si vous nous jugiez selon nos iniquités, vous nous auriez déjà condamnés et nous n'existerions plus, mais votre miséricorde est venue à notre secours, et vous nous avez pardonnés. Prenons quelques exemples. Voici saint Paul : demandons-lui un compte exact de toute sa vie, il ne pourrait y résister. Il avait lu les prophètes, comme un observateur zélé de la loi de ses pères, il avait vu les prodiges qui s'accomplissaient sous ses yeux, et cependant il ne cessait de persécuter les chrétiens. Il ne s'arrêta dans cette voie qu'après cette vision merveilleuse dont Dieu le favorisa et cette voix terrible qu'il lui fit entendre. Jusque-là il continua de répandre partout le trouble et le désordre, et cependant Dieu oublie toute cette conduite coupable, il l'appelle, et le juge digne de ses grâces les plus abondantes. Que dirons-nous encore de Pierre le chef des apôtres ? Après les prodiges et les miracles sans nombre dont il avait été témoin, après tant d'enseignements et d'avertissements qu'il avait reçus, ne fut-il pas convaincu d'avoir fait une chute des plus graves ? Et Dieu daigna aussi oublier ce crime, et il établit Pierre à la tête des autres apôtres. Si Dieu, après tous ces prodiges de grâces voulait donc juger les hommes sans indulgence et sans miséricorde et leur demander un compte sévère de leurs actions, il les trouverait tous coupables, sans exception. C'est ce qui faisait dire à saint Paul : *Ma conscience ne me reproche rien, mais je ne suis pas justifié pour cela.* (I Cor., iv, 4). Et c'est aussi la parole que nous devons redire, quand même nous n'aurions plus à nous reconnaître pécheurs. (S. Chrys., *In Ps.* cxxix).

## II. Seigneur, en vous est la propitiation.

— Si nous connaissions le nombre et la grandeur de nos péchés, si nous comparions notre ingratitude avec la Majesté divine et avec les droits de sa justice, nous pourrions nous laisser dominer par le désespoir, mais heureusement que Dieu nous a donné une bonne espérance en se présentant à nous comme étant la source des miséricordes. En effet, y a-t-il une vérité plus consolante que celle renfermée dans cette parole : *Le pardon ou la propitiation est dans le Seigneur ?* En Dieu toutes les perfections sont réunies comme dans leur source, et elles sont infinies. Le droit et la volonté de pardonner sont aussi des perfections divines ; il n'appartient qu'au Créateur du ciel et de la terre, au Souverain Seigneur de toutes choses, de faire grâce aux pécheurs, quelque énormes que soient leurs crimes. Son pouvoir n'est limité par aucune loi, et sa gloire n'est altérée par aucune bienfaisance exercée à l'égard des sujets les plus indignes. Il a de même, dans le degré le plus éminent, la volonté de pardonner. Cette volonté dérive de sa bonté qui est infinie, et ce sera toujours la faute des hommes quand ils ne profiteront pas du pardon qui leur est offert en tout temps et dans quelque abîme d'iniquités qu'ils se trouvent. Et ce qui est encore plus étonnant, c'est que ce pardon descend de Dieu sur nos âmes non point au nom de nos mérites, mais en vertu de sa bonté qui veut nous préserver du châtement, car c'est sa miséricorde qui peut nous faire éviter la justice, et s'il venait à nous la refuser, ce serait en vain que nous compterions sur nos bonnes œuvres pour nous soustraire à sa colère. C'est ce que Dieu lui-même nous enseigne lorsqu'il nous dit par son prophète : *C'est moi qui efface vos iniquités.* (Is., xliii, 25). C'est mon œuvre, l'œuvre de ma bonté, de ma miséricorde. Vos mérites ne suffiraient jamais pour vous arracher au supplice, si je n'usais à votre égard de miséricorde. Et il ajoute : *C'est moi qui vous soutiens.* (Ib., xlv, 4). Si nous n'avions donc pour appui que nos œuvres, il y a longtemps que le désespoir aurait fait place à l'espérance, mais une bonne parole nous a été dite : *Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant la miséricorde du Seigneur s'affermira sur ceux qui le craignent.* (Ps., cii, 11). Et savez-vous la merveille que sa miséricorde a accomplie en notre faveur ? Ecoutez encore le prophète, disant : *Autant le couchant est éloigné de l'aurore, autant il a éloigné de nous nos iniquités. De même qu'un père s'attendrit sur ses enfants, de même le Seigneur a eu pitié de ceux qui le craignent.* (Ib., 42 13). Dieu ne sauve donc pas seulement ceux dont les œuvres sont irréprochables, mais il fait aussi grâce aux pécheurs, et au milieu de nos crimes il fait éclater sa puissante protection et sa sollicitude paternelle. (Berthier ; S. Chrys.).

Quelle bonté de notre Dieu ! Il aurait pu se faire uniquement craindre par la grandeur des châtements, mais alors il n'aurait eu que des esclaves.

Or comme il veut gagner le cœur de ses enfants, il préfère pardonner les offenses ; car voici ce qu'il nous dit : *Lavez-vous, purifiez-vous, ôtez le mal de vos pensées de devant mes yeux ; cessez d'agir avec perversité. Si vos péchés sont comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige ; et s'ils sont rouges comme le vermillon, ils deviendront blancs comme la laine.* (Is., xviii, 16, 18). Et par un autre prophète, il nous dit encore : *Si l'impie fait pénitence de tous les péchés qu'il a commis, et qu'il garde mes préceptes, et qu'il accomplisse le jugement et la justice, il vivra de la vie et ne mourra point. Je ne me souviendrai d'aucune de ses iniquités ; à cause de la justice qu'il a pratiquée, il vivra.* (Ezéch., xviii, 21-22). Ce sont toutes ces promesses consolantes que le Psalmiste a renfermées dans cette parole : *Dans le Seigneur il y a propitiation.* Tous les justes de l'Ancien Testament le savaient bien, puisque Daniel disait : *A vous, Seigneur notre Dieu, la miséricorde et la propitiation, parce que nous nous sommes retirés de vous.* (Dan., ix, 9). Le Sage à son tour en connaissait toute la grandeur et toute l'étendue, lorsqu'il disait : *Combien est grande la miséricorde du Seigneur et sa propitiation pour ceux qui se convertissent à lui !* (Eccli., xvii, 28). Mais cette vérité depuis l'avènement de Jésus-Christ est devenue plus apparente, et elle a été prêchée par Jésus-Christ lui-même dans le pays de Judée, et voici qu'elle est annoncée dans tout le monde entier par la voix de l'Eglise. En effet le Sauveur Jésus appelait les pécheurs à lui pour leur pardonner, et quand il guérissait des malades il leur disait : *Allez en paix, vos péchés vous sont remis.* Demandez à Madeleine, si elle n'a pas entendu cette parole, et par conséquent reconnu par une douce expérience que le pardon est dans le Seigneur. Demandez au bon larron qui mourait sur la croix, s'il n'a pas goûté toutes les douceurs de la promesse qui lui a été faite. Demandez aux apôtres, si leur Maître ne leur a pas donné la mission de prêcher la rémission des péchés à toutes les nations. (Luc, xxiv, 47). Demandez à saint Paul, s'il n'a pas été choisi par Jésus-Christ lui-même pour que les Gentils reçoivent par lui la rémission des péchés. (Act., xxvi, 18. — Albert le Grand).

C'est pourquoi témoignons à Dieu notre reconnaissance. Il nous avait fait annoncer par ses prophètes que le pardon était en lui. Il a voulu faire davantage, c'est-à-dire il a placé devant nous pour que nous ne puissions pas en douter Celui en qui et par qui nous avons la rémission de nos péchés. Le voilà sur la croix et nous disons avec saint Jean : *Jésus-Christ le Juste est lui-même propitiation pour nos péchés, non seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux de tout le monde.* (I Jean, ii, 2). Rien ne l'obligeait à nous manifester ainsi d'une manière si étonnante le désir qu'il avait de répandre en nos âmes le pardon qui était en lui : *La charité de Dieu a paru*

*en cela qu'il a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui ; et cette charité consiste en ce que ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais que c'est lui qui nous a aimés le premier, et qui a envoyé son Fils en propitiation pour nos péchés.* (Ib., iv, 9-10). Saint Paul ne parlait pas autrement lorsqu'il écrivait aux Romains : *Nous sommes justifiés gratuitement par la grâce de Dieu, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus, que Dieu a établi propitiation par la foi en son sang, pour montrer sa justice par la rémission des péchés précédents.* (Rom., iii, 24-25). Et cette propitiation qui a commencé à se manifester au monde sur le calvaire est devenue un sacrifice perpétuel et universel qui est offert sur l'autel de l'Eglise catholique ; en sorte que la parole du Seigneur s'accomplit chaque jour : *Depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, mon nom est grand parmi les nations ; et en tout lieu l'on sacrifie, et une oblation pure est offerte à mon nom, parce qu'il est grand parmi les nations.* (Malach., i, 11). C'est ainsi que le sang innocent répandu pour nous a effacé tous les péchés des coupables : Jésus-Christ est le prix inestimable qui a été payé pour racheter tous les captifs de la main de l'ennemi qui les tenait esclaves ; et c'est encore par le sacrifice de propitiation qui est renouvelé au milieu de nous, que nous tous et tous les pécheurs reçoivent le pardon de leurs péchés qui se commettent sur la terre.

O Jésus, votre prophète vous a dit : *Si vous examinez nos iniquités, qui pourra subsister ?* Eh bien ! nous tous vos rachetés nous vous disons : Oui, Seigneur, examinez nos iniquités pour nous en guérir et pour nous les pardonner, car vous êtes notre propitiation auprès de Dieu notre Père et nous subsisterons devant vous pour les siècles des siècles. (S. Aug., In Ps. cxxix).

## LI

VINGT-TROISIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

**I. Je sais les pensées que je pense à votre sujet, dit le Seigneur.** — Quand nous parlons de Dieu, c'est à la manière des hommes, et lui-même nous parle comme s'il était semblable à nous, afin de se mettre à la portée de notre intelligence. Mais en lui il n'y a point de différence entre penser, dire et agir, car sa nature étant simple, c'est pour lui tout un de penser, de dire et de faire. En nous, au contraire, la pensée est distincte de la parole et de l'action, comme la parole de l'action, et réciproquement : ce sont trois actes successifs en nous, tandis qu'en Dieu, penser, dire et faire c'est une seule et même chose. C'est pourquoi lorsque le Seigneur nous dit : *Je sais les pensées que je pense à votre sujet*, nous devons entendre les desseins ou les décisions qu'il doit réaliser sur nous dans le cours de notre vie, et Job le savait si bien qu'il disait : *Dieu est sans égal, et personne*



ne peut le détourner de ses desseins, tout ce qu'il veut, il le fait. Quand il aura accompli sa volonté sur moi, il sera tout prêt à agir encore souvent de même. (Job, xxiii, 13-14). Ainsi Dieu est un, demeurant toujours semblable à lui-même, sans changement dans ce qu'il a résolu ; en sorte qu'il a pu et qu'il peut encore faire les choses qui passent sans apporter en lui aucun changement ni ombre de changement, car le temps, qui pour nous est une succession de jours et de moments, est immobile devant lui, et tout ce que la suite des siècles déroule en dehors de lui, demeure stable dans son éternité. Il est donc évident que ce que le Seigneur a pensé ou résolu de faire à notre endroit, il le fera certainement. Que nos pensées ou nos projets n'aillent point à l'encontre de ses pensées ou de ses projets : ce serait aller contre sa volonté. De là cette exhortation que le Psalmiste nous adresse, disant : *Que toute la terre craigne le Seigneur, et que tous les habitants de la terre tremblent devant lui, car il a dit, et tout a été fait, il a commandé et tout a été créé. Le Seigneur dissipe les desseins des nations, il renverse les projets des peuples ; mais les desseins du Seigneur demeurent à jamais, et les pensées de son cœur subsistent d'âge en âge.* (Ps., xxii, 8-11). Reconnaissons-le : tout ce qui nous arrive n'est pas une pensée accidentelle dans la volonté de Dieu, car cette pensée ne subit pas les variations du temps et n'a pas besoin de se modifier par la disposition et la succession des événements : tout vient de lui et subsiste par lui, comme il l'a réglé. O Dieu qui embrassez à la fois toutes choses dans votre regard immobile et éternel, qui comprenez sans effort dans un seul acte et le bien que vous soutenez et le mal que vous jugez, qui avez donné le commencement et la perfection à tout ce qui existe, vous êtes toujours invariable dans la diversité si variée de vos opérations, et nous vous disons : *Seigneur, il n'est personne qui soit semblable à vous dans vos desseins.* (Ps., xxxix, 6. — S. Aug., App. Quæst. De Trinit. et Genes. ; Lib. de Specul., cap. xxxi et seq.).

Combien nous sommes différents de Dieu ! Nous variations sans cesse dans nos pensées, et nous changeons presque à chaque instant. Tantôt nous ignorons, tantôt nous connaissons ; tantôt nous voulons, tantôt nous ne voulons pas ; tantôt nous sommes sages, tantôt insensés ; nous devenons pécheurs après avoir été justes, et nous devenons justes après avoir été pécheurs. Aujourd'hui les lumières de la piété nous éclairent, demain nous nous plongeons dans le péché. Et cependant, nous prétendons vouloir scruter les desseins de Dieu, les juger selon nos vues personnelles ou mieux selon nos passions, nos préjugés et nos intérêts. Aussi Dieu nous dit-il avec raison : *Mes pensées ne sont pas vos pensées, ni vos voies mes voies, parce qu'autant les cieus sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont au-dessus de vos voies et mes pensées au-dessus de vos pensées.* (Is., lv, 8). Mais écoutez l'Apôtre nous rappeler

à notre véritable condition en nous disant : *O homme, qui es-tu, pour contester avec Dieu ? Le vase dit-il au potier : Pourquoi m'as-tu fait ainsi ? N'a-t-il pas le pouvoir, le potier, de faire de la même masse d'argile un vase d'honneur et un autre d'ignominie ?* (Rom., ix, 20-21). Vous le voyez, nous n'avons pas le droit de connaître les pensées de Dieu à notre égard, à moins qu'admis dans son intimité il veuille bien nous les manifester. N'est-il pas vrai que notre prétention, même envers un homme qui est notre égal, serait une impudence, du moment que nous ne serions pas admis dans son intimité ? Cependant, si vous voulez les connaître, cessez d'être argile, devenez enfants de Dieu par la miséricorde de celui qui en a donné le pouvoir à tous ceux qui croiraient en son nom (Jean, i, 12), mais non à ceux qui, comme vous, désirent pénétrer les choses divines avant de croire. La connaissance est une récompense du mérite, et le mérite est le fruit de la foi. Or, la grâce qui nous a été donnée par la foi, ne nous était point due pour aucun mérite antérieur. Quel pourrait être en effet le mérite du pécheur et de l'impie ? Le Christ est mort pour les impies et pour les pécheurs, afin de nous appeler à la foi non à cause de nos mérites, mais par un bienfait de la grâce, et c'est en croyant que nous pouvons mériter. Nous sommes donc obligés de croire pour que la foi nous purifie de nos péchés, car il n'y a qu'une vie sainte qui nous découvrira les desseins de Dieu à notre égard. Purifions-nous du vieux levain, devenons une pâte molle ; cessons de rester un petit enfant dont la nourriture est le lait, pour croître jusqu'à l'homme parfait, et nous serons au nombre de ceux dont il est dit : *Nous parlons le langage de la sagesse au milieu des parfaits.* (I Cor., ii, 6). Alors enfin se dévoileront à nos yeux, dans la vérité et au temps opportun, les mystères du Dieu tout-puissant sur la grâce ou la justice, sur ses desseins à notre égard. (S. Aug., De Quæst. lxxxiii, quæst. lxxviii, n. 2 et seq.).

C'est pourquoi notre devoir est tout tracé par rapport aux desseins que Dieu veut accomplir en nous ou par nous. C'est, selon l'expression du prophète, d'attendre en silence qu'il nous manifeste le salut ou sa volonté. (Lam., iii, 26). Si nous nous conduisions autrement, nous nous attirerions les châtements de Dieu. Ecoutez ce qu'il est dit des Israélites qui, au lieu de répondre à ses desirs, allèrent à l'encontre de ses desseins : *Ils oublièrent le Dieu qui les avait sauvés, car ils échangèrent leur gloire pour le simulacre d'un veau qui broute l'herbe.* (Ps., cv, 21). Et s'ils tombèrent ainsi dans l'infidélité, c'est, dit le prophète, parce qu'ils ne surent pas attendre l'accomplissement des desseins du Seigneur. (Ib., 13). Il en sera toujours de même : l'homme accomplit ses propres desseins à son détriment, lorsqu'il cherche ses intérêts, et non les intérêts de Dieu. (Philip., ii, 21). Aussi, mettant notre espérance en Dieu, devons-nous dédaigner de chercher la paix, le bonheur dans les biens visibles ou dans les créa-

tures, et ne former des desseins que d'après les promesses de celui dont nous implorons le secours dans les épreuves. De cette manière, nous serons humbles dans nos actions, de peur d'être semblables à ceux dont le prophète a dit : *Leurs iniquités leur ont attiré de nouvelles afflictions* (Ps., cv, 43); et si toutefois nous imitions les Israélites dans leur impatience et leurs murmures à attendre le salut, nous pourrions connaître d'autres épreuves, mais n'en devrions pas moins compter sur l'accomplissement de ses desseins, car il a dit aux Juifs : *Comme j'ai songé à vous punir, lorsque vos pères m'ont provoqué au courroux, et je n'ai pas eu de pitié; ainsi revenu à eux, j'ai songé en ces jours à faire du bien à la maison de Juda et à Jérusalem. Ne craignez point.* (Zach., viii, 14-15). Alors votre pénitence et votre prière qu'il avait prévues d'avance amèneront l'accomplissement de ses desseins sur vous, et comme aux Juifs, *il vous fera trouver des miséricordes* pour que vous soyez non des vases de colère, mais des vases de miséricorde. Courage ! qui que vous soyez, qui connaissez la grâce de Dieu à l'aide de laquelle nous sommes rachetés pour la vie éternelle. L'évangile de ce jour nous présente un exemple frappant de l'accomplissement des desseins du Seigneur. Voilà une femme qui est malade depuis douze ans, et rien n'a pu la guérir. Quelle vertu, quelle patience cette femme n'avait-elle pas dû avoir pour obtenir ainsi sa guérison complète par le simple attouchement de la robe de Jésus ! O mon Dieu ! donnez-nous aussi la vertu et la patience d'attendre l'heure que vous avez marquée dans vos desseins pour exaucer nos prières et nous délivrer de toutes nos misères, afin qu'on puisse nous dire comme vous avez dit à cette femme : *Votre foi vous a sauvée : allez en paix.* (Luc, viii, 48. — S. Aug., *In Ps.* cv).

**II. Ce sont des pensées de paix et non d'affliction.** — Tels sont les desseins de Dieu à notre endroit. Il veut notre bonheur, notre tranquillité, de manière à ce que nous arrivions à le servir avec joie et à connaître toutes les tendresses de son cœur. Voici ce qu'il nous dit par son prophète : *De même que la pluie et la neige descendent du ciel et n'y retournent plus, mais qu'elles abreuvant la terre, la pénètrent, la font germer, et qu'elles donnent la semence au semeur, et le pain à celui qui mange; ainsi sera ma parole qui sortira de ma bouche. Elle ne reviendra pas à moi sans effet; mais elle fera tout ce que j'ai voulu, et elle réussira dans toutes les choses pour lesquelles je l'aurai envoyée. Parce que dans la joie vous sortirez, et dans la paix vous serez ramenés; les montagnes et les collines chanteront devant vous des louanges, et tous les arbres du pays battront des mains.* (Is., lv, 10-12). Hélas ! combien nous sommes loin de ces jours de paix que le Seigneur devait nous donner ! En nous et autour de nous, il n'y a que des peines, des tribulations et des souffrances. Est-ce que le Seigneur serait impuissant à nous en déli-

vrer, ou bien aurait-il à renoncer à ses premiers desseins sur nous ? Gardons-nous bien d'accuser son amour, mais écoutons Moïse parlant aux Israélites pour leur annoncer au nom du Seigneur les afflictions dont ils seront poursuivis, s'ils ne persévèrent pas dans l'observation de la loi : *Toutes les malédictions, leur dit-il, viendront sur vous, vous saisiront, jusqu'à ce que vous périssiez, parce que vous n'avez pas écouté la voix du Seigneur votre Dieu, ni observé ses commandements et les cérémonies qu'il vous a prescrites. Elles seront pour toujours en vous et en votre postérité des signes et des prodiges, parce que vous n'aurez pas servi le Seigneur votre Dieu dans le contentement et la joie du cœur dans l'abondance de toutes choses.* (Deut., xxviii, 45-47). Ce n'est donc pas Dieu qui nous refuse la paix qu'il nous a promise, c'est nous qui nous plaçons dans la situation de ne pouvoir la recevoir ; et s'il nous afflige, c'est dans l'espérance de nous rendre dignes de la mériter, c'est à cause de l'amour particulier qu'il nous porte. De même qu'un médecin fait souffrir un malade pour lui rendre la santé, ainsi Dieu nous éprouve par les afflictions afin de nous faire jouir de sa paix. Vous pouvez vous élever contre ses desseins, vouloir par vous-même être heureux et travailler à vous affranchir de toutes vos peines : vous n'y arriverez pas, tant que vous vivrez dans le mépris de la loi divine. Savez-vous quelle est votre condition, vous qui ne voulez pas croire à cette vérité ? Le prophète vous le dit : *Tel on voit un homme fuir à la face d'un lion, rencontrer un ours, puis entrer dans sa maison, appliquer sa main contre la muraille et être mordu par un serpent.* (Am., v, 19).

Mais il nous semble vous entendre dire : Oui, c'est vrai, Dieu nous afflige à cause de nos péchés, mais d'où vient qu'il y a tant de pécheurs qui jouissent d'un calme parfait et que de saints personnages d'autre part passent leur vie dans les plus grandes tribulations ? — Vous avez raison, rien de plus vrai, et vous voulez connaître le motif d'une semblable conduite de la part de Dieu qui semble se contredire ? Eh bien ! écoutez cette parole de Jésus-Christ nous annonçant que les justes auront à souffrir tandis que les enfants du siècle se réjouiront : *En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous gémirez, tandis que le monde se réjouira.* (Jean, xvi, 20). Et saint Paul en écrivant aux Thessaloniciens leur disait : *Nous vous envoyâmes Timothée pour vous affermir et vous encourager, afin que personne ne fût ébranlé dans ces tribulations; car vous savez vous-mêmes que c'est à cela que nous sommes destinés.* (I Thess., i, 2-3). Et pourquoi cette vocation à la souffrance est-elle sur la terre le partage des justes plutôt que des pécheurs ? Jésus-Christ nous a déjà répondu, disant aux disciples d'Emmaüs : *Ne fallait-il pas que le Christ souffrît, et entrât ainsi dans sa gloire ?* (Luc, xxiv, 26). Et nous disons à toutes les âmes



chrétiennes : Ne faut-il pas que vous souffriez pour entrer dans le royaume du ciel ? Voyez le pauvre Lazare qui a mérité le ciel : il était couvert d'ulcères que les chiens venaient lécher de leurs langues, et il luttait sans relâche contre la faim ; cependant le mauvais riche vivait entouré d'honneurs et de serviteurs nombreux au sein du repos et des délices. (Luc, xvi). Mais de même que ce dernier ne profita dans l'enfer d'aucun de ces avantages, de même l'indigence et les plaies de Lazare ne l'empêchèrent pas de mener sur la terre une vie sans tache ; tel qu'un généreux athlète dont une chaleur accablante ne surmonte pas l'énergie, il remporta la victoire et en reçut la couronne. C'est pour cela qu'un Sage disait : *Mon fils, quand vous vous approcherez du service de Dieu, préparez votre âme à la tentation ; dirigez et affermissiez votre cœur et ne vous hâtez pas en ce jour de l'épreuve. Car, ajoute-t-il, l'or s'épure par le feu, mais c'est par le creuset de l'humiliation que sont épurés les hommes.* (Eccli., xi, 1-2 et 5). Celui qui met l'or dans la fournaise sait parfaitement jusqu'à quel point il faut élever la température, et à quel moment il faut l'en retirer. Aussi la tribulation ne triomphera pas de votre vertu : *Dieu est fidèle et il ne souffrira pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces ; mais il vous fera tirer profit de la tentation même, afin que vous puissiez persévérer.* (I Cor., x, 13. — S. Chrys., *Exhort. I ad Stagir. monach.*, n. 6).

Il y a bien d'autres motifs que nous pourrions invoquer pour montrer que si Dieu nous afflige au lieu de nous donner immédiatement la paix, c'est précisément à cause de cette paix elle-même qu'il nous laisse dans la tribulation ; mais tous ces motifs ne seraient que généraux, nous ne pouvons pas assigner une cause plutôt qu'une autre à nos tribulations, à moins d'une révélation particulière, parce que Dieu a voulu que nous ne connaissions pas la raison de toutes ces choses. Ce qu'il exige de nous, c'est notre obéissance à accepter avec résignation les peines qu'il nous envoie. En effet, si nous connaissions la cause de tout ce qui nous arrive, notre obéissance ne serait pas pour nous l'occasion de mériter une récompense considérable, et ce ne serait point, à proprement parler, un témoignage de foi. Mais lorsque dans l'ignorance complète où nous sommes, nous nous appliquons à observer tous ses commandements, cette obéissance sincère, cette foi généreuse procurent à nos âmes les plus grands avantages. Nous ne devons nous persuader qu'une seule chose, à savoir, que tout ce qui nous vient de Dieu a pour but notre intérêt ; quant au mode de l'action divine, ne nous en occupons pas et n'allons pas, si nous l'ignorons, céder au ressentiment et au chagrin. Il ne nous est ni possible, ni utile de le connaître : cela n'est pas possible, parce que nous sommes mortels ; cela n'est pas utile, parce que nous ne tarderions pas à concevoir un orgueil insensé. En ce qui regarde nos enfants, nous faisons bien

des choses qui paraissent être nuisibles, et qui leur sont pourtant avantageuses ; et ni ces derniers ne demandent à connaître la cause, ni nous, de notre côté, ne commençons avant de mettre la main à l'œuvre par leur démontrer l'utilité de l'action proposée : nous nous contentons de leur enseigner à obéir à tous les commandements de leurs parents, et à ne point regarder au delà. Si nous agissons avec cette docilité à l'égard de nos parents, lesquels cependant possèdent la même nature que nous, et si nous ne témoignons aucune indignation, nous indignerons-nous contre Dieu, qui surpasse en excellence nos parents autant que la nature divine surpasse la nature humaine, parce que nous ne connaissons pas la cause de nos afflictions ? D'ailleurs nous ne sommes pas les seuls à les ignorer. C'était aussi la condition de ces grands et saints personnages dont la vie a été remplie de tribulations, tels que Job, David, Jérémie, et tous se gardaient bien de mettre en cause le Seigneur et ne s'autorisaient pas de leurs souffrances pour l'accuser d'injustice, mais ils disaient comme l'un d'eux : *Seigneur, votre justice est élevée comme les montagnes ; vos jugements sont un insondable abîme.* (Ps., xxxv, 7). Mais n'avons-nous pas un exemple de cette conduite de Dieu à notre égard dans l'évangile de ce jour ? Quand Jaïre, le chef de la Synagogue, vint trouver Jésus-Christ, il ne se doutait nullement que la maladie et la mort de sa fille étaient une affliction d'où il retirerait la foi en Jésus-Christ. Ainsi en est-il de toutes les peines que Dieu nous envoie : elles sont pour nous une source de grâces tant spirituelles que corporelles, et nous ne le saurons pleinement qu'une fois arrivés au terme de notre pèlerinage. (S. Chrys., n. 7, *ut supra*).

## CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

*historique et apologetique*

DEUXIÈME PARTIE

JÉSUS-CHRIST

### II. — LA VIE PUBLIQUE

III. — Deuxième année

*L'Éducateur*

XVII

LA TEMPÊTE SUR LE LAC. — LA FILLE DE JAÏRE

Ces dernières paraboles, Jésus les avaient exposées à ses disciples seuls<sup>1</sup>, dans la maison de Pierre ; mais la foule se souvenait des premières, des paraboles de la semence, de la zizanie, elle en avait cherché le sens secret, les discutant, les paraphrasant. Aussi quand elle aperçoit Jésus qui sort et se dirige vers le rivage du lac, elle l'entoure aussitôt pour le voir de plus près, pour l'en-

<sup>1</sup> Marc, iv, 34.

tendre de nouveau, goûter le charme de ses comparaisons familières, de sa doctrine, de sa voix divinement douce.

## I

Le soir est venu, le Sauveur dit à ses disciples avec autorité : « Traversons le lac ! » Mais un scribe fend les rangs de la multitude, s'approche et lui dit : « Maître, je vous suivrai partout où vous irez ! »

Jésus regarde au fond de l'âme de cet homme. C'est une âme avare, averse, intéressée. Ce scribe a vu en lui un être supérieur, l'idole de la Judée et de la Galilée, un remueur de peuples, un sublime agitateur, à qui sûrement l'avenir appartient, et il veut s'attacher au char de sa fortune. Mais écoutez cette réponse :

« Les renards ont leurs tanières et les oiseaux du ciel leurs nids, mais le Fils de l'homme n'a pas un endroit où reposer sa tête<sup>1</sup>. »

Il répond ainsi à la pensée intime du scribe, pensée ambitieuse et vulgaire ; mais fidèle à sa méthode qui attire toujours, il ne le décourage point, ne l'humilie pas devant toute cette foule qui observe ses moindres paroles, il éclaire sa conscience et lui révèle les sacrifices qui attendent ceux qui se mettront à sa suite : « Je n'ai rien, pas même une pierre où reposer ma tête la nuit, quand l'heure du sommeil est venue, après les fatigues de la journée. »

Le scribe s'éloigna : il voulait des richesses, au moins une perspective d'honneurs et de dignités, des promesses d'un bonheur temporel, et Jésus n'avait rien à lui offrir de tout cela ; il devint sans doute dès lors un des ennemis du Sauveur et de son Evangile.

Un peu plus loin, Jésus rencontre un autre homme, hésitant à embrasser la voie généreuse du renoncement. Il lui dit résolument : « Suis-moi ! »

— Seigneur, lui répond cet homme, permettez-moi d'aller d'abord ensevelir mon père.

— Suis-moi, te dis-je, insiste le Maître, laisse les morts ensevelir les morts. Pour toi, va et annonce le règne de Dieu.

— Je vous suivrai, Seigneur, mais permettez-moi d'aller chez moi faire renonciation de mes biens.

— Celui qui met la main à la charrue et qui regarde en arrière, n'est point apte au royaume de Dieu<sup>2</sup>.

Aucune âme ne ressemble pleinement à une autre. Aussi Dieu les traite-t-il diversement. A la première, Jésus montre nettement, mais avec prudence, sa situation de pauvreté voulue, de peur de l'entretenir dans l'illusion et le rêve. Elle s'épouvante de la réalité austère, et comme elle est uniquement pétrie d'orgueil et d'égoïsme, elle s'en va librement, elle résiste à la grâce, elle ne veut pas même lutter. Ame d'argent.

Mais dans celle-ci, Jésus a vu des sentiments plus élevés. Elle désire franchement et complètement se donner à lui, toutefois elle garde quelque regret du monde. Jésus l'appelle : quel bonheur inespéré ! « Suis-moi ! » Aussitôt elle voit les sacrifices à accomplir, et met en avant les choses du temps pour retarder les résolutions éternelles. Ses combats intérieurs sont touchants : « Seigneur, permettez-moi d'aller ensevelir mon père ! » Avec quelle détresse elle sollicite cette permission ! Le Maître ne lui défend pas d'assister aux funérailles de son père, ce qui serait manquer à un devoir sacré ; mais, comme le marque expressément saint Luc, il lui interdit de se mêler aux affaires de testament, d'héritage et de biens temporels. La richesse, l'or, le luxe, les maisons où règnent l'abondance, exercent sur les cœurs même les mieux trempés une séduction puissante. Au lieu de « renoncer à la fortune » qui lui appartient, il se laisserait attirer, fasciner et retenir. L'heure précieuse de la grâce ne sonne bien qu'une fois ; il faut, quand on l'entend, se lever et marcher après Jésus. Sinon il déclare qu'on n'est pas fait pour le royaume de Dieu. On fait partie des morts et non plus des vivants.

« Car plusieurs qui paraissent vivre sont morts en effet, parce qu'ils vivent mal. Celui qui est l'esclave du péché est mort spirituellement. Ne me dites pas : « Mais on ne lui a pas fermé les yeux ; « il n'est pas étendu dans le sépulcre, il n'est pas « enveloppé dans un linceul, il n'est point mangé « des vers. » Je vous dis qu'il est mort et pire que les morts. Les vers ne mangent point son corps, mais son âme est déchirée par les passions, comme par autant de bêtes cruelles. Il a les yeux encore ouverts, mais il vaudrait mieux mille fois que la mort les lui eût fermés : les yeux d'un homme mort ne voient plus rien ; mais celui-ci voit tous les jours mille choses criminelles, et ses regards sont autant de flèches qui lui percent le cœur. Un mort est couché dans son sépulcre, sans vie et sans mouvement ; mais celui-ci est enseveli dans ses vices, et il est lui-même son tombeau vivant<sup>3</sup>. »

On se plaît à penser que cet homme écouta Jésus et qu'abandonnant aussitôt le souci de ses intérêts matériels, comme les apôtres avaient laissé leurs filets, il le suivit avec une légère angoisse qui bientôt se changea en cette joie très douce de la conscience heureuse d'avoir rempli courageusement son devoir.

## II

Cependant, ils s'arrachent à la foule et gagnent leur barque, Jésus y monte et d'autres barques suivent. Ensemble, ils se dirigent vers le bord opposé. La nuit, sereine d'abord, devient soudain orageuse, une tempête se forme au sommet de l'Hermon et s'abat sur le lac, soulevant les vagues qui déferlent sur les rives, reviennent furieuses et

<sup>1</sup> *Ibid.*, 35.

<sup>2</sup> *Matth.*, VIII, 19-20.

<sup>3</sup> *Matth.*, *ibid.*, 22 ; *Luc*, IX, 59-62.

<sup>4</sup> S. Chrysost., *Hom.* 27.



se précipitent sur les embarcations dont elles se font un jouet, pendant que le vent déchire les voiles.

Jésus dormait à l'arrière du navire, sa tête appuyée sur un oreiller.

Et la tempête grondait, et les lames passaient par-dessus la barque qu'elles remplissaient et qui menaçait de sombrer.

Les disciples s'approchent de lui, le secouent et s'écrient :

— Maître, ne voyez-vous pas que nous sommes perdus ? Seigneur, sauvez-nous, nous périssons !

Et Jésus leur dit : « Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi ? Quoi ! vous ne croyez pas encore ! Où donc est votre foi, si vous en avez ? »

Alors il se leva, commanda avec autorité au vent et à la tempête et il dit à la mer : « Tais-toi ! Silence ! » Et le vent cessa, et il se fit un grand calme.

Tous étaient dans la stupeur ; l'admiration gagna jusqu'aux rudes nautonniers qui connaissaient le danger terrible de ces sautes de vent, ils furent saisis de crainte, et, de barque en barque, ils s'entredisaient : « Qui est-il, à votre avis, car il parle aux vents et à la mer, et les vents et la mer lui obéissent ? »

C'est à dessein que le Sauveur s'était endormi, pour éprouver la foi de ses apôtres ; s'il eût été éveillé, les regards fixés sur lui, ils eussent conçu moins de frayeur, en voyant sa tranquille assurance<sup>1</sup>. Mais il dort, alors ils prennent peur. Chaque jour cependant ils étaient témoins de miracles merveilleux : c'étaient des aveugles guéris, des paralytiques qui marchaient, des lépreux dont la peau squameuse devenait saine et rose, mais ces miracles ne les touchaient point, parce qu'ils n'étaient pas eux-mêmes atteints. Cette fois ils ont vu le gouffre béant qui va les engloutir, leur foi s'alarme, mais se réveille, et ils crient : « Seigneur, sauvez-nous ! » Et quand les flots se sont apaisés, ils lui rendent grâce au fond de leur âme ; et comment n'auraient-ils pas conclu avec les mariniers des barques voisines : « Dieu seul peut commander ainsi aux vents et à la mer ! »

Cette barque ballottée sur les flots grondants, parmi la tempête qui veut l'engloutir, c'est l'Eglise. Aucune époque de sa vie où elle ne paraisse à deux doigts de la mort. Après les persécutions où succombèrent des millions de martyrs ce sont les grandes hérésies, les schismes qui détachent d'elle des peuples entiers ; une guerre constante et savamment organisée pour aboutir toujours au même but, sous les formes diverses de l'arianisme, du protestantisme ou de la révolution ; les mêmes mouvements tournants pour l'envelopper dans la ruine définitive ; la même conspiration contre le Christ dont ils nient la divinité. Mais l'existence de l'Eglise ne se conçoit point sans combats, sans contradictions, sans orages. C'est

au fort de la tourmente qu'apparaît l'habileté du pilote. Quand l'ouragan est déchaîné, que les vents des passions humaines font rage, que les sectes se préparent à célébrer les funérailles et la disparition de l'Eglise, Jésus qui semblait dormir est éveillé par les cris et les prières des fidèles alarmés, il se lève et leur reproche d'abord leur peu de foi : « Est-ce que les portes de l'enfer prévaudront jamais contre l'Eglise ? » puis il commande aux événements, aux nations soulevées, aux esprits rebelles, aux arrogants conducteurs de peuples : « C'est moi qui suis le Maître, taisez-vous ! » Et tout rentre dans le calme. Les flots s'apaisent, les vents s'éloignent, et la barque de Pierre apparaît tranquille sur la mer caressée par une brise plus douce, continuant sa course à travers les âges.

L'histoire de l'Eglise est un perpétuel miracle. Aussi tous les hommes de bonne foi qui l'étudient sans parti pris ne peuvent se défendre de dire comme les mariniers du lac : « Quel est-il donc celui qui conduit l'Eglise, qui commande aux vents, à la tempête, et se fait obéir ? »

Les Pères ont aussi vu, dans cette barque sur le point de sombrer, l'âme exposée aux tentations diverses qui viennent constamment l'assaillir. « La vie sans tentation est comme une mer dormante<sup>2</sup>, » ce que les marins appellent une mer d'huile. Mais on ne comprend pas une mer sans agitation, ni une âme sans combats intérieurs. C'est la lutte perpétuelle entre l'esprit et la chair, entre les deux hommes qui ne s'entendent jamais. La plus terrible est peut-être celle de l'âme qui se débat, comme les apôtres, dans l'étreinte du doute. Jésus paraît dormir, mais il regarde attentivement les péripéties de la bataille dont l'enjeu est cette âme qu'il a rachetée de son sang. Elle croit timidement, d'une foi troublée et chancelante, « et l'impression est si vive en quelques rencontres qu'il semble qu'on ne croit rien et qu'on ne tient à rien<sup>3</sup>. » C'est la grande épreuve qui sévit. Elle ne résiste point cependant à la pensée de la Providence qui régit tout, des miracles de Jésus-Christ qui attestent sa divinité ; surtout elle ne résiste pas à la prière ardente des apôtres : « Sauvez-nous ! nous périssons ! » ou à cette autre supplication de l'Eglise : « Commandez aux vents et à la mer et rendez à mon âme la tranquillité, ô mon Dieu ! »

Mais écoutons saint Augustin qui, plus que personne, connut les effroyables orages du cœur. « Tu as entendu une injure ? C'est le vent qui s'élève. Tu t'es irrité ? C'est le flot qui monte. Le vent souffle, le flot s'avance, le navire est en péril ? Ton cœur est dans, l'angoisse, jouet des flots. En entendant l'injure, tu désires te venger. Et tu t'es vengé, et en procurant le mal d'autrui tu as fait naufrage. Et pourquoi ? C'est que le Christ dort en

<sup>1</sup> Matth., VIII, 27 ; Marc, IV, 40 ; Luc, VIII, 25.

<sup>2</sup> S. Jean Chrysost., Homélie 28.

<sup>3</sup> Vita enim sine tentatione est quasi mare mortuum. (Senec., Epist. 57).

<sup>4</sup> Bourdaloue : Accord de la raison et de la foi.

<sup>5</sup> Impera vento et mari et fac Deus tranquillitatem.

toi. Et que signifie cela que le Christ dort en toi ? Tu as oublié le Christ. Réveille-le, souviens-toi de lui. Et quand il s'est réveillé, regarde-le. Que voulais-tu ? Te venger. Mais voilà qu'il te confond, lui qui disait sur sa croix : « Père, pardonnez-leur, « ils ne savent ce qu'ils font. » Celui qui dormait dans ton cœur n'a pas voulu se venger !... Je réprimerai donc ma colère et je reviendrai au repos de mon cœur <sup>1</sup>. »

### III

Quand ils eurent traversé le lac, ils abordèrent dans le pays des Geraséniens. C'était sans doute le matin, dès l'aube ils avaient coupé obliquement le lac où la tempête les avait retenus. Devant eux alors se présentèrent deux hommes possédés du démon, sortant des grottes sépulcrales, des galeries souterraines qui leur servaient de demeure, et leur barrant la route <sup>2</sup>.

L'un d'eux surtout avait un aspect effrayant. Il était sans vêtements, et victime d'horribles crises. Vainement on essayait de l'enchaîner et de lui mettre des entraves aux pieds : fers et liens il brisait tout ; il était indomptable. Le démon le conduisait ainsi depuis des années dans le désert, à travers les montagnes, et quand il lui laissait quelque repos, le malheureux poussait des cris affreux et se meurtrissait la poitrine à coups de pierres. Séparé des humains, ne pouvant se tenir dans une maison, il errait à travers les tombes et les rochers et il était la terreur de la contrée.

De loin, il aperçoit Jésus, accourt, se prosterne devant lui et l'adore. Puis il crie de toutes ses forces :

— Qu'y a-t-il entre vous et moi, Jésus, Fils du Dieu très haut ? Je vous en adjure au nom de Dieu, ne me tourmentez pas ! Vous êtes venu avant le temps !

C'était le démon qui parlait par la bouche de cet infortuné, le démon pour qui la seule présence de Jésus était le plus atroce tourment.

Aussi est-ce au démon et non à sa victime que le Sauveur répond. Il lui ordonne de sortir du corps de cet homme et ajoute :

— Quel est ton nom ?

— Je m'appelle Légion, s'écrie l'esprit malin, car nous sommes beaucoup.

Un grand nombre de démons en effet étaient entrés dans ce misérable qu'ils possédaient.

Et il suppliait Jésus de ne point le chasser de ce pays, de ne point lui ordonner de retourner dans l'abîme de l'enfer.

La région de Gerasa faisait partie de la Décapole, terre fertile, bien cultivée, couverte de villes florissantes, toutes païennes, comme Gadara, la patrie voluptueuse du poète Méléagre et de l'épicurien Philodème. La loi de Moïse ni ses prescrip-

tions n'y avaient pénétré ; de là les mœurs relâchées et l'esprit grossier des habitants.

Assez loin de là, sur les flancs d'une montagne, paissait un troupeau nombreux de pourceaux. Le démon priait Jésus de lui permettre d'entrer dans ces animaux immondes et il leur dit : « Allez. »

Aussitôt, ils sortirent du possédé, entrèrent dans le troupeau des porcs qui, soudain, se précipitèrent avec une irrésistible impétuosité dans les eaux du lac. Il y en avait bien deux mille, et ils furent étouffés et noyés.

Dès qu'ils virent cette catastrophe, les gardiens du troupeau s'enfuirent à la ville, parcoururent les campagnes, les villas, et l'annoncèrent aux propriétaires de ces animaux. Les Geraséniens sortirent pour se rendre compte du fait, et ils vinrent à Jésus. Quelle ne fut pas leur surprise quand ils aperçurent à ses pieds, assis, décemment vêtu, portant sur son front le rayon calme de la raison revenue, cet homme que le démon possédait et qui leur causait tant d'effroi !

Ils furent saisis de crainte et s'en retournèrent raconter ce qu'ils avaient vu. Alors la cité tout entière sortit au devant de Jésus, mais loin de reconnaître le bienfait ils le prièrent de s'éloigner de leur pays. Plusieurs d'entre eux regrettaient sans doute la perte qu'ils avaient faite ; Jésus avait usé de son droit de créateur et de maître du monde, et infligé à Satan l'humiliation, que celui-ci d'ailleurs avait mendiée, de le réduire, lui, l'esprit orgueilleux, fait pour des destinées célestes, à demeurer dans le corps de l'animal qui le symbolise le mieux parce qu'il est le plus immonde. Mais ils ne le comprirent pas. D'ailleurs, confinés eux-mêmes dans la matière, la volupté, la jouissance tranquille au jour le jour, le Sauveur leur apparaissait surtout comme un trouble-fête intempestif. « L'homme animal ne perçoit rien des choses de l'Esprit de Dieu. » Aussi ils l'éconduisent doucement, avec le scepticisme poli qui caractérisait les païens cultivés de cette époque, ne désirant pas même l'entendre, l'esprit d'ailleurs bouleversé par la peur superstitieuse que sa présence ne leur soit l'occasion de quelque nouvelle calamité.

Le Fils de Dieu n'insiste pas : il éprouve une grande compassion pour ces âmes fermées qui ne veulent pas du bonheur, et il regagne sa barque, qui l'attend amarrée au rivage. Comme il y va monter, l'homme qu'il a délivré du démon le suit et le conjure de lui permettre de rester avec lui :

— Non, lui répond-il, retourne dans ta maison, parmi tes parents et tes compatriotes ; annonce-leur les grandes choses que Dieu t'a faites, et combien il a eu pitié de toi.

Et cet homme s'en alla et il se mit à prêcher dans toute la Décapole les miracles dont il avait été l'objet, et tous l'écoutaient avec admiration, car tous le connaissaient, l'ayant rencontré sur le chemin, théâtre de ses fureurs. Jésus s'éloigne du pays de Gerasa, mais il y laisse un apôtre <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> S. Aug., Hom. 3. « Quid est, dormit in te Christus ? Oblitus es Christum. Excita ergo Christum, recordare Christum... Nata est tentatio, ventus est ; turbatus es, fluctus est. Excita Christum ; loquatur tecum. »

<sup>2</sup> Matth., viii, 28.

<sup>4</sup> Marc, v, 1-20 ; Luc, viii, 39.



## IV

Il franchit de nouveau le lac. Sur le rivage opposé, à Capharnaüm, une grande foule l'attend qui l'accueille et l'entoure. Mais les Pharisiens n'ont pas désarmé, ils lui tendent des pièges, toujours les mêmes, se dérobant derrière les disciples de Jean, austères et étroits, jaloux peut-être, qui pour la seconde fois lui demandent : « Pourquoi les Pharisiens et nous jeûnons-nous souvent, tandis que vos disciples ne jeûnent pas ? » Jésus leur fait la même réponse avec une inaltérable douceur : « Est-ce que les amis de l'époux doivent pleurer quand l'époux est avec eux ? Viendront les jours où l'époux leur sera enlevé, alors ils jeûneront. » Les disciples de Jean étaient tristes, aigris, parce que leur maître souffrait dans les cachots de Machéronte et qu'ils ne jouissaient plus de le voir, de l'entendre ; le Sauveur ainsi compatit à leur peine et laisse deviner qu'un jour aussi les siens auront à pleurer sur lui, car de plus en plus se resserre autour de sa personne le filet de la haine et de la contradiction.

Et il ajoute son mot qui s'accroît par la répétition, touchant les deux alliances. L'ancienne, c'est le vieux vêtement usé auquel on ne saurait adapter une pièce de drap neuf, car bientôt le neuf emporte le vieux et la déchirure est irrémédiable. — C'est encore la vieille outre dans laquelle on ne met pas de vin nouveau, autrement les outres se rompent, le vin est répandu et les outres sont perdues. Mettez le vin nouveau dans les outres neuves et tout se conserve <sup>1</sup>.

Les étoffes usées, le vin vieux, c'étaient les anciennes observances. Mais on s'accommoda souvent mieux d'un vêtement fatigué, presque hors d'usage, et les disciples de Jean dédaignant le parfum d'algues qui montait du vin nouveau de l'Evangile, disaient volontiers : « Le vieux est meilleur <sup>2</sup>. »

« Comme Jésus leur parlait encore, un homme nommé Jaïre qui était prince de la synagogue s'approcha de lui, et se prosternant à ses pieds il l'adorait. Il avait une fille unique âgée de douze ans qui se mourait.

« Et il le suppliait d'entrer dans sa maison : « Seigneur ! ma fille est à l'extrémité, disait-il... Elle vient de mourir peut-être, mais venez, imposez-lui les mains et elle sera sauvée et elle vivra ! »

« Et Jésus le suivit ainsi que ses disciples, et une foule nombreuse l'accompagnait. Et comme il allait pressé par la multitude, une femme qui souffrait d'un flux de sang depuis douze ans s'approcha par derrière, mêlée à la foule, et toucha la frange de son manteau.

« Elle avait beaucoup souffert des médecins et elle avait dépensé toute sa fortune pour se faire guérir, mais sans résultat. Elle allait au contraire de plus en plus mal. Mais elle s'était dit en elle-même : « Si je puis seulement toucher son vêtement, je serai guérie. »

Outre la douleur, il y avait aussi pour elle l'humiliation qui s'attachait à ces sortes de maladies, où le peuple voulait voir le fruit honteux de l'inconduite. C'est pourquoi elle mit tant d'empressement à toucher l'un des quatre glands fixés au bas du manteau du Sauveur par un ruban bleu, symbole mosaïque de l'élection divine du peuple d'Israël.

« Or le sang s'arrêta soudain, et elle sentit qu'elle était guérie. Mais Jésus, sachant qu'une vertu était sortie de lui, se tourna vers la foule et dit : « Qui m'a touché ? » La pauvre femme s'était perdue dans les rangs de la multitude et tous disaient : « Ce n'est pas moi ! » Alors Pierre et les disciples qui étaient avec lui : « Maître, dirent-ils, les foules vous pressent et vous empêchent d'avancer, et vous dites : « Qui est-ce qui m'a touché ? »

« Et Jésus répondit : « Quelqu'un m'a touché. J'ai senti une vertu qui sortait de moi. » Car dans son acte cette femme avait mis toute sa foi, tout son amour.

« Et s'étant retourné, il l'aperçut. Se voyant reconnue, craintive et tremblante, et sachant le changement qui s'était opéré en elle, elle vint, se jeta à ses pieds et lui avoua toute la vérité devant tout le peuple, comment elle l'avait touché, puis à l'heure même avait été guérie. »

« Jésus la regarda et lui dit : « Aie confiance, ma fille, c'est ta foi qui t'a sauvée. » Et elle demeura guérie <sup>1</sup>. »

C'est la première femme, fait observer saint Jean Chrysostome, qui ose publiquement approcher de Jésus-Christ en pleine rue ; elle savait que le Sauveur serait bon pour elle, puisqu'il se dirigeait vers la maison de Jaïre où languissait une jeune fille mourante. L'Evangile de Nicodème l'appelle Véronique, et Eusèbe raconte que revenue à Césarée de Philippe sa patrie, elle y érigea un monument de bronze où elle était représentée prosternée devant le Sauveur. Au pied de ce groupe s'élevait une plante dont la vertu guérissait les maladies. Julien l'Apostat détruisit cette statue et la remplaça par la sienne, mais le feu du ciel la foudroya <sup>2</sup>.

« En ce moment, quelqu'un vint dire au chef de la synagogue : « Ta fille est morte, laisse le Maître en paix. » Jésus répondit à Jaïre, le père de l'enfant : « Sois sans crainte : aie la foi seulement et elle sera guérie. »

« Et il n'admet avec lui que Pierre, Jacques et Jean, et ils arrivent auprès de la maison du chef de la synagogue. Jésus aperçoit alors des joueurs de flûte, des pleureuses, toute une foule en tumulte et éplorée, et il leur dit : « Pourquoi vous troubler et pleurer ? Cessez vos larmes et éloignez-vous, l'enfant n'est pas morte, mais elle dort. »

« Et ils se moquaient de lui, sachant qu'elle était morte.

« Mais lui, ayant renvoyé tout le monde, prend

<sup>1</sup> Matth., ix, 17.

<sup>2</sup> Luc, v, 39.

<sup>1</sup> Matth., ix, 20-22 ; Marc, v, 25-34 ; Luc, viii, 43-48.

<sup>2</sup> Eusèbe, *H. E.*, vii, 18 ; Sozomène, *H. E.*, v, 11.

avec lui le père et la mère de l'enfant ainsi que les trois apôtres, et il pénètre dans la chambre où gisait la jeune fille. Il lui saisit la main et dit à haute voix : *Talitha cumi*, c'est-à-dire : « Jeune fille, lève-toi, je te l'ordonne. » Et l'esprit lui revint et aussitôt la jeune fille se leva et elle marchait.

« Et ses parents étaient dans la stupeur, et il leur défendit de raconter ce qui s'était passé, et il ordonna de donner à manger à l'enfant.

« Et le bruit de ce miracle se répandit dans tout le pays<sup>1</sup>. »

On respire dans cette page de l'Evangile une atmosphère tout embaumée de confiance. Cette femme d'abord est le modèle de la foi discrète mais profonde. Elle n'arrête pas Jésus, elle n'ose ; mais elle espère pouvoir arriver jusqu'à lui et toucher dans l'obscurité la frange de son vêtement. Le Sauveur ne veut pas que cette foi demeure ignorée. Il la proclame devant tous : « Ta foi t'a sauvée ! » Mais en même temps il révèle sa propre compatissance et sa bonté. Il voyait cette âme, son ardent désir d'être guérie, sa confiance intime en lui, ses manœuvres discrètes pour l'atteindre, sa joie de le toucher : aussitôt une vertu sort de lui, vertu de puissance et de miséricorde, il la guérit.

Pendant ce temps, Jaïre l'accompagne, au milieu de cette foule qui ne lui permet pas d'avancer, il est témoin de ce miracle, de ces contestations, et qu'il doit trouver le temps long, le pauvre père à qui d'ailleurs on vient dire : « C'est fini, elle est morte ! » Quel regard d'angoisse il dut porter sur Jésus ! — « Aie la foi seulement, » répond le Maître, non pas à la parole de cet homme, car il a gardé le silence, mais à son profond désespoir. Et Jaïre fait un acte de foi sincère.

Il lui faut en effet une foi inébranlable, car tout lui affirme que sa fille est morte : les joueurs de flûte prêts pour leurs airs funèbres, les pleureuses qui déjà ont déposé sur le sol le corps inanimé de l'enfant, pour l'envelopper de bandelettes, toute la foule qui se moque quand Jésus dit : « Elle n'est pas morte, elle dort. » Car la mort de la jeune fille était certaine. Mais Jésus est le maître de la mort. Attention touchante : avec les disciples préférés il fait entrer le père et la mère, afin qu'après leur immense chagrin ils jouissent de l'immense joie de la résurrection de leur fille. Et quand elle est ressuscitée, afin de dissiper toute inquiétude qui leur resterait, il veut qu'on lui donne à manger. Elle mange, donc elle est pleinement rétablie. Tous les détails portent.

Mais par prudence, à cause d'Hérode qui surveille, et des Pharisiens qui cherchent des prétextes pour le perdre, il leur défend de rien dire. Qu'ils goûtent leur bonheur sans mélange dans la joyeuse intimité de leur maison, lui il jouit de voir ces âmes heureuses, croyantes et saintes.

<sup>1</sup> Luc, VIII, 41 ; Matth., IX, 18 ; Marc, V, 22.

## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

### TROISIÈME PARTIE

#### Moyens de salut

#### LES SACREMENTS

#### B

#### Les sacrements en particulier

#### III. — L'EUCCHARISTIE

#### ART. II. — LITURGIE DU SACRIFICE DE LA MESSE

#### § 2. — Les cérémonies de la messe (suite).

#### e

#### La Communion

— Quelle est la cinquième partie de la messe ?

— C'est la Communion.

— De quoi se compose cette cinquième partie de la messe ?

— Elle se compose : a) de la préparation à la communion ; b) de la communion elle-même.

#### +

— Que comprend la préparation à la communion ?

— Elle comprend deux phases distinctes : le *Pater* et les prières spéciales pour la paix.

— Pourquoi la récitation du *Pater* est-elle prescrite comme préparation à la communion ?

— Parce qu'il était souverainement juste que cette prière fût partie de celles qui composent le saint sacrifice, nous ayant été enseignée par Jésus-Christ lui-même ;

Et aussi parce qu'il y a une convenance admirable des demandes du *Pater* avec les besoins et les désirs de l'âme qui s'appête à communier.

— Comment se dit le *Pater* à la messe ?

— Autrefois il précédait immédiatement la communion, et le peuple, comme cela a lieu encore aujourd'hui dans l'Eglise orientale, le récitait ou le chantait conjointement avec le prêtre.

Dans l'Eglise latine, le prêtre seul le chante ou le récite ; mais le servant au nom de l'assistance en dit à haute voix la dernière demande.

Une introduction très courte précède cette récitation, exprimant à la fois la crainte et la confiance.

— Quelle prière suit le *Pater* ?

— C'est le *Libera nos*, qui semble être un développement de la dernière demande du *Pater*. Il en est de même des prières suivantes pour la paix.

— Quel rite s'accomplit après le *Libera nos* ?

— En récitant la conclusion du *Libera nos*, le célébrant fait la fraction de l'hostie.

Prenant l'hostie sur la patène, qu'il a baisée auparavant comme pour y puiser la paix à sa source, il la divise d'abord par le milieu en deux parties égales au-dessus du calice, puis de celle de gauche il détache une parcelle qu'il laisse bientôt tomber dans le précieux sang.

— Pourquoi cette fraction de l'hostie et le mélange d'une particule avec le précieux sang ?

— Pour imiter Notre-Seigneur, qui a ainsi rompu le pain avant de le distribuer à ses apôtres.

Le mélange de la parcelle sacrée avec le précieux sang exprime l'union du corps et du sang de Jésus-Christ dans sa résurrection, et la reprise de la vie par le Sauveur.



— *Quel vœu formule le prêtre à la fraction de l'hostie ?*

— Il demande la paix pour les fidèles assistant au saint sacrifice.

— *Cette demande n'est-elle pas renouvelée dans la prière qui suit ?*

— Oui, elle est la conclusion de l'Agnus Dei.

— *Qu'est-ce que l'Agnus Dei ?*

— C'est une prière composée en partie des paroles de saint Jean-Baptiste saluant en Jésus-Christ l'« Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde. »

Le prêtre la répète trois fois, se frappant la poitrine en signe de repentir et d'humilité.

— *Qu'est-ce que cette prière a de particulier à la messe des morts ?*

— Aux messes des morts, le *Dona eis requiem* remplace le *Miserere nobis*, et le prêtre ne se frappe pas la poitrine.

— *Comment s'appelle la première des oraisons après l'Agnus Dei ?*

— Elle s'appelle « l'Oraison de la paix » et ce nom indique suffisamment son objet.

— *Pourquoi, à ce moment de la messe, demande-t-on si instamment la paix ?*

— A cause de son excellence comme bien parfait et des avantages qu'elle procure. Elle renferme d'ailleurs toutes les dispositions qu'exige la réception, par la communion, du corps et du sang de Jésus-Christ.

+

— *Que fait le prêtre immédiatement avant la communion ?*

— D'abord profondément incliné, il récite deux autres oraisons pour solliciter un accroissement de vie surnaturelle et l'éloignement de tout ce qui peut l'altérer.

— *Ensuite ?*

— Ensuite, tenant l'hostie sur la patène, il dit trois fois en même temps qu'il se frappe la poitrine : *Domine, non sum dignus*.

— *Qu'est-ce que le Domine non sum dignus ?*

— C'est une protestation humble et confiante que l'Eglise emprunte au centurion de l'Evangile.

— *Comment le prêtre communie-t-il ?*

— Il prend l'Hostie de la main droite, trace avec elle un signe de croix, et s'appuyant sur l'autel il fait la sainte communion.

Après s'être relevé et avoir médité un instant, il découvre le calice, recueille avec la patène les saintes parcelles sur le corporal, puis les fait tomber dans le calice. Il prend alors le calice lui-même, trace avec lui le signe de la croix, et boit le sang divin avec la parcelle de l'hostie qui s'y trouve mêlée.

— *Après qu'il a communiqué, le prêtre ne donne-t-il pas la communion aux fidèles ?*

— Oui, c'est à ce moment que les fidèles doivent se présenter à la table sainte pour recevoir eux-mêmes la sainte communion.

— *Que doivent faire ceux qui ne peuvent alors communier sacramentellement ?*

— Ils doivent du moins s'unir au prêtre par une fervente communion spirituelle.

— *Le prêtre ne purifie-t-il pas le calice après la communion ?*

— Après la communion, le célébrant fait deux ablutions du calice : la première avec du vin seulement, et la deuxième avec du vin et de l'eau ; la dernière lui sert également à purifier ses doigts.

Il boit ensuite le vin et l'eau qui ont servi à ces purifications. A chacune, il dit une prière ayant trait à la communion qu'il vient de faire.

— *Que fait-il, les ablutions prises ?*

— Il essuie avec le purificateur ses lèvres et l'intérieur du calice, couvre le calice et le replace au milieu de l'autel, comme au commencement de la messe.

f  
L'Action de grâces

— *Quelle est la sixième partie de la messe ?*

— C'est l'Action de grâces.

— *Que comprend la sixième partie de la messe ?*

— Elle comprend : l'antienne dite Communion ; la Postcommunion ; l'*Ite, missa est* ; le *Placeat* ; la Bénédiction ; et le dernier Evangile.

— *Qu'est-ce que l'antienne appelée Communion ?*

— C'est un verset de la sainte Ecriture ou encore une sentence composée par l'Eglise, en rapport avec le mystère que l'on fête ou le temps liturgique où l'on se trouve.

Jusqu'au douzième siècle, cette antienne était accompagnée d'un psaume que l'on chantait pendant la communion du prêtre et celle des fidèles, et c'est de là que lui est venu son nom.

— *Que veut dire le mot Postcommunion ?*

— Il signifie : Prière dite après la communion. C'est l'Action de grâces proprement dite.

— *De quoi se compose la postcommunion ?*

— Elle se compose d'une ou plusieurs oraisons ; le nombre en est égal à celui des oraisons de la collecte et de la secrète.

La postcommunion est précédée et suivie du *Dominus vobiscum*.

— *Qu'est-ce que l'Ite, missa est ?*

— C'est, à l'instar de ce qui se pratique dans les assemblées solennelles, la permission donnée aux fidèles de se retirer.

Autrefois, c'est par ces paroles que se terminait effectivement la messe.

Le prêtre prononce l'*Ite, missa est* tourné vers le peuple.

— *L'Ite, missa est est-il dit à toutes les messes ?*

— Il n'est dit qu'à celles où le *Gloria in excelsis* est lui-même récité. Autrement on dit le *Benedicamus Domino*, auquel le peuple répond, comme à l'*Ite, missa est*, par ces paroles : *Deo gratias*.

Aux messes des morts, l'*Ite, missa est* est remplacé par le *Requiescant in pace*.

— *Qu'est-ce que le Placeat ?*

— C'est une prière que le prêtre, retourné vers le crucifix, adresse à la sainte Trinité, lui demandant d'avoir pour agréable le sacrifice qui vient d'être offert. Le *Placeat* est le résumé des fins du sacrifice.

— *Comment le prêtre donne-t-il ensuite la bénédiction ?*

— Après avoir baisé l'autel, ce qu'il n'omet pas même aux messes des morts, le prêtre lève vers le ciel les yeux et aussi les mains qu'il étend et rejoint ensuite. Il fait une inclination vers la croix, et dit : *Benedicat vos, omnipotens Deus*. Puis il se tourne vers le peuple et dit en même temps qu'il trace un signe de croix : *Pater, et Filius, et Spiritus Sanctus*.

Aux messes des morts, il n'y a pas de bénédiction.

— *Que devez-vous faire pendant la bénédiction ?*

— Pendant la bénédiction, on doit se mettre à genoux, s'incliner et faire pieusement le signe de la croix.

— *Qu'est-ce que le dernier évangile ?*

— C'est, d'ordinaire, le commencement ou les quatorze premiers versets de l'évangile selon saint Jean. On l'appelle encore l'évangile *In principio*, parce qu'il commence par ces mots.

— *Que savez-vous de l'origine de cette récitation ?*

— On dit qu'autrefois les fidèles venant en grand nombre se faire réciter cet évangile pour lequel ils professaient une grande vénération, on prit le parti de le réciter une fois sur tout le peuple, afin de satisfaire sa dévotion.

— *Quelle est la raison de cette dévotion ?*

— C'est la sublimité et la profondeur des vérités exprimées dans ces premières lignes de l'Evangile selon saint Jean.

— *Dans quelle attitude convient-il d'entendre le dernier évangile ?*

— On l'entend debout. Aux paroles : *Et Verbum caro factum est*, on fait la génuflexion avec le prêtre, et lorsque celui-ci a terminé, on répond : *Deo gratias*, résumant par cette dernière prière la reconnaissance qu'a excitée en nos cœurs le divin sacrifice.

— *Le dernier évangile n'est-il pas suivi de quelques prières récitées alternativement par le prêtre agenouillé sur le dernier degré de l'autel et par les fidèles ?*

— Oui, et c'est le Souverain Pontife Léon XIII qui a prescrit récemment de les réciter à toutes les messes non chantées.

— *Pourquoi ces prières ont-elles été prescrites ?*

— Pour obtenir que cesse la persécution dirigée contre l'Eglise dans la personne du pape, à Rome même, et sous tant de formes par les sectes impies dans la plupart des Etats chrétiens.

— *Que comprennent ces prières ?*

— Elles comprennent trois *Ave Maria*, le *Salve Regina* et deux oraisons dont la dernière s'adresse à saint Michel archange, défenseur de l'Eglise.

— *Le Souverain Pontife ne désire-t-il pas vivement que les fidèles s'insistent au prêtre pour la récitation de ces prières ?*

— Oui, et dans ce but il a attaché à cette récitation faite à haute voix une indulgence de 300 jours.

## 2° La messe haute et solennelle

— *Qu'appelle-t-on messe haute ?*

— On appelle messe haute, ou grand-messe, messe chantée, celle qui se célèbre avec chant, avec des cérémonies extérieures plus pompeuses et un plus grand nombre de ministres.

— *Qu'appelle-t-on messe solennelle ?*

— On appelle proprement messe solennelle celle où le célébrant est assisté par un diacre et un sous-diacre.

— *Quelles parties de la messe sont chantées ?*

— Ce sont celles que le prêtre récite à haute voix dans les messes basses ; c'est-à-dire tout depuis l'introit jusqu'à l'Offertoire, excepté la prière *Munda cor meum* avant l'Evangile. Ensuite la Préface, le *Sanctus*, le *Pater*, l'*Agnus Dei*, l'antienne appelée Communion, la Postcommunion et l'*Ite, missa est*.

— *Par qui est chantée l'Épître aux messes solennelles ?*

— Elle est chantée par le sous-diacre.

— *Par qui est chanté l'Evangile ?*

— L'Evangile est chanté par le diacre, ainsi que l'*Ite, missa est*.

— *Quel est le but du chant à la messe ?*

— C'est de relever la solennité des saints mystères et de donner une expression plus puissante aux sentiments de la piété chrétienne.

— *Comment appelle-t-on le genre de chant usité dans les églises ?*

— On l'appelle *plain-chant*. Il diffère sensiblement de la musique moderne, et il s'adapte d'une manière parfaite à la majesté du lieu saint comme il convient à la dignité du sacrifice.

— *Citez les belles paroles de saint Augustin lorsque pour la première fois il entendit le plain-chant dans une église catholique.*

— Le grand Docteur nous déclare en ces termes quelle fut son impression : « Oh ! que j'ai pleuré aux hymnes et aux cantiques de votre Eglise, ô mon Dieu ! En même temps que ces sons pénétraient dans mes oreilles, la vérité coulait dans mon cœur. »

— *Par qui le chant fut-il établi dans l'Eglise ?*

— Il le fut à l'origine même par les apôtres, comme nous l'apprenons par les Epîtres de saint Paul, et probablement d'après l'institution et le précepte du Sauveur.

— *A qui furent empruntés les premiers éléments du chant ecclésiastique ?*

— Ils le furent aux mélodies universellement connues dès les temps apostoliques, des Juifs, des Grecs et des Romains.

— *Qui sont ceux qui contribuèrent le plus à porter le plain-chant au degré de perfection que nous admirons aujourd'hui ?*

— Ce furent saint Ambroise, évêque de Milan, et surtout le pape saint Grégoire le Grand.

— *Que fit saint Grégoire le Grand en faveur du chant ecclésiastique ?*

— Saint Grégoire compila les anciens airs, avec lesquels le peuple était familiarisé, et les adapta aux paroles liturgiques ; il soumit aux règles de l'harmonie les mélodies usitées jusqu'alors ; il composa lui-même des hymnes sur des rythmes semblables ; recueillit ces diverses mélodies dans son *Antiphonaire* en les disposant selon les exigences de l'office divin ; et fonda enfin à Rome, dans son propre palais, une école de chant devenue justement célèbre.

— *Comment le chant est-il exécuté dans les églises ?*

— D'après un usage qui remonte à la plus haute antiquité, on l'exécute à deux chœurs composés de toute l'assistance des fidèles.

— *L'exécution du chant n'est donc pas réservée exclusivement aux chantres d'office ?*

— Non, mais c'est le vœu de l'Eglise, conforme à toute la tradition, que les fidèles concourent unanimement aux divers chants de la messe et des autres offices.

— *N'y a-t-il pas un instrument de musique spécialement approuvé par l'Eglise pour donner plus d'éclat aux offices et aux fêtes religieuses ?*

— Oui, cet instrument auquel l'Eglise confère même une bénédiction particulière, c'est l'orgue.

— *Qu'est-ce que l'orgue ?*

— L'orgue est un instrument de musique à vent et à touches, composé de divers tuyaux, d'un ou de plusieurs claviers, et de soufflets qui fournissent le vent.



— *Qu'est-ce qui distingue l'orgue comme instrument de musique ?*

— L'orgue, comme son nom, en latin *organum*, l'indique, est l'instrument de musique par excellence. Il réunit en lui seul tous les autres. Sa mélodie tour à tour grave, alerte, suave, plaintive, est ainsi merveilleusement apte à exprimer la diversité des sentiments de l'âme humaine.

— *Comment s'appelle l'instrument plus modeste qui, dans les petites églises, sert à accompagner le chant ?*

— On l'appelle *harmonium*. C'est une sorte d'orgue portatif où les tuyaux sont remplacés par des anches libres.

— *Quelle est une des plus imposantes cérémonies de la messe solennelle ?*

— C'est la cérémonie de l'encensement.

— *Qu'est-ce que l'encens dont on use pour cette cérémonie ?*

— L'encens est un parfum, une substance aromatique, que l'on emploie en la brûlant sur le feu.

— *Dites-nous la signification de l'encens béni que le prêtre jette sur les charbons ardents de l'encensoir ?*

— D'abord la fumée blanche qui monte vers le ciel, c'est le symbole de l'adoration et de la prière, de la prière de l'Homme-Dieu, et aussi de la prière de l'Eglise, du prêtre et des fidèles qui offrent le sacrifice.

Le parfum qu'elle dégage, c'est l'image de l'odeur de suavité qu'exhalent devant Dieu nos hommages et nos œuvres.

Enfin, par sa *crémation*, l'encens est un véritable holocauste offert au Seigneur.

— *Combien distingue-t-on, à la messe solennelle, d'encensements faits par le prêtre ?*

— Trois : celui du commencement de la messe ; celui du livre des Evangiles ; celui de l'offertoire.

— *Comment se fait le premier de ces encensements ?*

— Le célébrant encense d'abord trois fois le crucifix ; puis il encense de deux coups les reliques et les images des saints qui sont entre les chandeliers ; il encense ensuite le dessus, les côtés et le devant de l'autel.

— *Pourquoi l'autel est-il spécialement encensé ?*

— Parce que l'autel représente Jésus-Christ, et que c'est à Dieu surtout que l'encens est offert.

— *Pourquoi le célébrant encense-t-il la croix et les reliques des saints ?*

— Il encense la croix parce qu'elle est l'étendard de Notre-Seigneur, et les reliques des saints parce que les saints sont les amis de Dieu et que leurs corps ont été les temples du Saint-Esprit.

— *Quand le célébrant a remis l'encensoir au diacre, n'est-il pas encensé lui-même ?*

— Il est encensé lui-même de trois coups, comme étant le représentant de Dieu.

— *Qu'est-ce que l'encensement qui se fait à l'évangile ?*

— A l'évangile, le livre est encensé, au commencement, de trois coups, et l'on peut remarquer ainsi que le même honneur est rendu à l'Evangile qu'à l'Eucharistie elle-même.

A la fin, le célébrant est encensé comme la première fois.

— *Quand se fait le troisième encensement ?*

— Il se fait après l'oblation du calice et avant le lavement des mains.

— *Qu'a de particulier cet encensement ?*

— Avant d'encenser l'autel, le prêtre encense d'abord les offrandes, c'est-à-dire l'hostie et le calice.

L'autel est encensé immédiatement après.

Le célébrant l'est ensuite, puis le clergé du chœur, et enfin les fidèles.

— *Que se passe-t-il à l'élévation dans les messes solennelles ?*

— Des clercs tiennent des flambeaux allumés près de l'autel, et le sous-diacre, ou le thuriféraire, encense le corps et le sang de Notre-Seigneur pendant que le prêtre les offre à l'adoration des fidèles.

— *Pourquoi, aux messes solennelles, le sous-diacre tient-il la patène enveloppée dans un voile pendant une partie du saint sacrifice ?*

— Parce qu'autrefois la patène étant fort grande et gênante sur l'autel, on la donnait à garder au sous-diacre jusqu'au moment de la communion. Ce qui se fait aujourd'hui est un souvenir de l'ancien usage. La patène est remplacée sur l'autel au Pater.

— *Quelle cérémonie se fait après la première oraison qui suit l'Agnus Dei ?*

— La cérémonie du baiser de paix ?

— *En quoi consiste-t-elle ?*

— Le célébrant, après avoir récité l'oraison dite de la Paix, baise l'autel. Le diacre le baise également. Alors le célébrant donne l'accolade au diacre en disant : *Pax tecum*. Le diacre à son tour donne la paix au sous-diacre, qui va la donner également aux prêtres et aux autres clercs du chœur.

— *Pourquoi cette cérémonie du baiser de paix ?*

— Autrefois, c'est-à-dire jusqu'au dixième siècle, elle était de règle non seulement pour le clergé, mais aussi pour les fidèles, et semble avoir été prescrite par les apôtres.

Si le rite a été modifié, il garde la même signification et marque l'union qui doit exister entre tous les membres de l'Eglise.

— *N'y a-t-il pas d'autres cérémonies encore, particulières à la messe paroissiale ?*

— Oui, ce sont : l'aspersion de l'eau bénite, le prône et le pain béni.

— *Nous avons assez longuement parlé de la messe paroissiale et des cérémonies qui lui sont propres, en expliquant le deuxième commandement de l'Eglise. Nous n'y reviendrons pas aujourd'hui. Vous vous en souvenez suffisamment.*

Nous omettons également beaucoup d'autres détails dignes de votre attention, mais qui auront mieux leur place dans le cours de liturgie proprement dite.

Ce qui a été dit suffit pour que vous vous intéressiez davantage à nos grandes solennités. En donnant toute votre attention à ces augustes cérémonies, vous trouverez dans l'assistance à la messe comme aux autres offices, une source de pures jouissances, un trésor inestimable de grâces ; vous goûterez ainsi par anticipation les fêtes du ciel.

Imprimatur : † SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Le Rosaire.** — II. Nature, avantages et conditions, 737.

**Entretiens sur les évangiles du dimanche.** — L. 23<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte : La foi qui sauve, 740.

**Réflexions sur des paroles du Propre des messes du dimanche.** — LII. 24<sup>e</sup> et dernier dimanche après la Pentecôte, 742.

**Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion,** par un curé de campagne. — Troisième partie : Les Sacrements. — XI. Raisons pour lesquelles Jésus-Christ a institué l'Eucharistie, 745.

**La journée chrétienne, Allocutions à des jeunes filles.** — XXI. L'examen de conscience, 747. — XXII. Prière du soir et coucher, 750.

**Plan d'un panégyrique de la B. Marguerite-Marie.** — Sa sainteté et la grandeur de sa mission, 752.

## LE ROSAIRE

### II

#### NATURE, AVANTAGES ET CONDITIONS

*Regina sacratissimi Rosarii, ora pro nobis.*

Reine du très saint Rosaire, priez pour nous.

#### Mes frères,

Au moment où va s'ouvrir le mois d'octobre, tout entier consacré à la dévotion du saint Rosaire, je viens vous entretenir de cette dévotion, vous en dire 1<sup>o</sup> la nature, l'origine et l'excellence, 2<sup>o</sup> le but et les avantages, et 3<sup>o</sup> les conditions requises pour participer à ces avantages.

#### I. — Nature, origine et excellence du Rosaire.

1. Le Rosaire est une dévotion qui consiste à honorer la Très Sainte Vierge et à l'implorer en récitant cent cinquante *Ave Maria*, distribués en quinze dizaines dont chacune est précédée du *Pater*, accompagnée de la méditation de l'un des principaux mystères de la religion, et suivie du *Gloria Patri*.

Cette dévotion « a été décorée du beau nom de Rosaire, comme si, dit Léon XIII, elle avait quelque chose du parfum suave des roses et de la grâce des guirlandes fleuries <sup>1</sup>. » — « Le langage populaire, dit encore Léon XIII, a donné le nom de couronne à cette dévotion parce qu'elle rappelle, en les réunissant par les plus heureux liens, les grands mystères de Jésus et de Marie, leurs joies, leurs douleurs et leurs triomphes <sup>2</sup>. » — En-

fin on a encore donné au Rosaire le nom de *Psautier de la Sainte Vierge*, parce que, comme le Psautier est composé de cent cinquante psaumes, le Rosaire est composé de cent cinquante *Ave Maria*, et que ces cent cinquante *Ave Maria* étaient récités autrefois par ceux qui n'avaient pas le temps de réciter les cent cinquante psaumes de David.

2. Le Rosaire a une origine toute céleste. Il a été révélé par Marie elle-même à saint Dominique. Voici dans quelles circonstances. Au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, des hérétiques, connus sous le nom d'Albigéois parce que le vicomte d'Albi, Raymond Roger, fut un de leurs premiers chefs, niaient toute autorité et toute morale obligatoire, prêchaient la polygamie, l'abolition de la famille, le communisme, en un mot toutes les doctrines qui tendent à la destruction de la société. Ces hérétiques parcouraient les villes et les campagnes, portant partout, en même temps que leurs doctrines néfastes, le meurtre et la désolation. Tout avait été employé contre eux ; les rois de la terre avaient uni leurs efforts à ceux des Souverains Pontifes ; mais c'était en vain. Déjà tout le midi de la France était perverti. Dominique de Gusman, personnage très saint, très savant et très éloquent, se mit à combattre les erreurs enseignées par les Albigéois. Malgré ses prédications remarquables, souvent même confirmées par des prodiges, les résultats obtenus étaient bien faibles.

Un jour que Dominique était en prières et qu'il suppliait Dieu avec larmes de venir au secours de son peuple, la Sainte Vierge elle-même lui apparut tenant dans ses bras son divin Fils. Elle lui remit de ses propres mains un Rosaire en lui disant : « Mon Fils ne veut pas que ceux qu'il a rachetés périssent. Institue le Rosaire et ce sera le remède à tant de maux. »

Dominique exécuta fidèlement ces ordres, il se mit à prêcher partout le saint Rosaire et, ô prodige ! les succès les plus étonnants accompagnèrent alors ses prédications. « Il faut, écrit le P. Souaillard, lire les naïves légendes du temps pour croire à tous les prodiges merveilleux, à tous les miracles opérés par saint Dominique au nom du saint Rosaire. Ce n'était plus sur une terre aride qu'il jetait la divine semence ; l'erreur était vaincue, les ténèbres étaient dissipées et les âmes, hier encore endurcies dans le mal, se pressaient sur ses pas, invoquaient avec lui Marie du saint Rosaire, et, réconciliées avec Dieu, rentraient heureuses dans le sein de l'Eglise. L'histoire porte leur nombre à plus de cent mille familles. »

3. Remarquable par son origine puisqu'il vient du ciel, puisqu'il vient de Marie, le Rosaire est excellent aussi par sa nature. Il se compose, en effet, presque exclusivement de prières divines : du *Credo* qui est le résumé des vérités enseignées par le ciel à la terre ; de l'*Oraison dominicale* qui a pour auteur, comme son nom l'indique, Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même ; de la *Salutation*

<sup>1</sup> Encyclique *Fidentem piumque*, 20 septembre 1896.

<sup>2</sup> Encyclique *Octobri mense*, 22 septembre 1891.



*angélique* « qui est le meilleur sourire que, depuis l'origine, Dieu ait envoyé à la terre<sup>1</sup> ; » et du *Gloria Patri*, hommage rendu par la terre à la sainte Trinité, répondant comme un écho lointain au cantique éternel que les élus chantent dans le ciel.

Le Rosaire se compose en outre de la méditation des mystères divins, « méditation, dit Léon XIII, qui nous fait imiter en quelque manière la fonction très sainte confiée jadis à la milice céleste des anges. Ce sont eux en effet qui ont révélé ces mystères, au temps marqué, ils y ont joué un rôle important et ont rempli cette charge avec grand soin dans une attitude tour à tour joyeuse, douloureuse et triomphante... Quoi de plus divin, quoi de plus suave que de contempler et de prier avec les anges ? Quelle confiance, quelle espérance on peut concevoir de jouir un jour dans le ciel de la bienheureuse société des anges, lorsque ici-bas on les a en quelque sorte aidés dans leur ministère ? ! »

« Cette dévotion est toute fondée en doctrine et toute pleine de cette doctrine qui lui sert de fondement ; tout y est savamment et pieusement ordonné. Malgré sa profondeur et sa sublimité, elle est simple et éminemment populaire. Aussi la voyons-nous répandue en tous lieux ; elle se produit dans toutes les langues ; elle convient à tous les pays, à tous les temps, à toutes les conditions, à tous les âges. Je ne sais combien de fois la dévotion du Rosaire a été exaltée et recommandée par les Souverains Pontifes. Et non seulement ils l'ont célébrée de mille manières et enrichie d'indulgences sans nombre, mais ils l'ont si manifestement mise au service des plus grands intérêts de l'Eglise qu'ils semblent la regarder comme une prière décisive, irrésistible et dès lors triomphante<sup>2</sup>. » Le Rosaire est une lyre aux cordes harmonieuses admirablement tendues et disposées par la Reine du ciel, et cette lyre charme ses oreilles et son cœur. Le Rosaire est une arme redoutable aux ennemis du nom chrétien ; le pape Adrien VI l'a appelé le fouet avec lequel on chasse honteusement le démon, *flagellum Satanae*. Le Rosaire est un trésor : trésor de grâces, trésor de mérites.

En ces derniers temps la sainte Vierge a voulu nous donner une preuve nouvelle de l'importance et de l'excellence du Rosaire dans ses apparitions de Lourdes. « Considérons, en effet, comment ce merveilleux Rosaire joue le rôle principal dans toutes les phases de l'apparition et semble mériter à la voyante les grâces et les faveurs dont elle est honorée. C'est pendant que Bernadette récite son chapelet qu'elle est ravie dans ses extases ; c'est pendant qu'elle en murmure quelques salutations qu'elle reçoit les communications particulières qui

lui sont réservées ; c'est encore avec ce talisman fidèle que la source des miracles se creuse à ses pieds ; c'est enfin quand elle le prend une dernière fois entre ses mains que l'apparition lui fait connaître ce nom incommunicable qu'elle avait vainement demandé jusque-là : « Je suis l'Immaculée-Conception ! » Ce Rosaire auquel paraissent tenir tous les prodiges de la vision est partout : dans les mains de la bergère et dans les mains de la Dame. On dirait que ni l'une ni l'autre ne peuvent agir sans cela. Il est comme le moyen nécessaire de leurs communications réciproques, le principe de toutes ces saintes opérations, et cette fois c'est bien le cas de dire qu'il est devenu la chaîne qui relie la terre avec le ciel<sup>3</sup>. »

## II. — Ses avantages.

Ce qui, en même temps que son origine céleste et son excellence, doit nous inspirer un grand attachement pour le Rosaire, ce sont, mes frères, les grands, les nombreux avantages qu'il nous procure. Quels sont ces avantages ? Les voici tels qu'ils sont signalés dans les Lettres encycliques du grand Pontife Léon XIII qui a tant fait pour rendre populaire la dévotion du saint Rosaire.

1<sup>o</sup> *Le Rosaire nous instruit, il entretient notre foi et la fortifie.* « Il n'y a pas à craindre que l'ignorance et l'erreur empoisonnées détruisent la foi dans les familles et parmi les peuples où la pratique du Rosaire est restée en honneur comme autrefois, » dit Léon XIII<sup>4</sup>. — « Au moment où la foi est exposée à tant d'attaques et de périls, le Rosaire fournit au chrétien un aliment pour la nourrir et la fortifier<sup>5</sup>. »

2<sup>o</sup> *Le Rosaire nous excite à mettre notre conduite en rapport avec nos croyances, et il nous enflamme d'amour et de reconnaissance pour tout ce que Dieu et la Très Sainte Vierge ont fait pour nous.* C'est ce qu'enseigne Léon XIII. « Il y a, dit-il, une autre utilité que l'Eglise attend du Rosaire pour ses fils : c'est qu'ils conforment mieux leur vie et leurs mœurs à la règle et aux préceptes de la sainte foi, » car « il n'est pas possible que l'on considère attentivement en soi-même de tels témoignages de l'immense amour de notre Rédempteur pour nous, sans que la volonté s'enflamme<sup>6</sup>. »

3<sup>o</sup> *Le Rosaire nous donne le moyen de confesser notre foi.* La foi nous est si nécessaire que sans elle il nous est impossible de plaire à Dieu et d'aller au ciel. Mais la foi que nous devons avoir pour plaire à Dieu et être sauvé, ce n'est pas seulement une foi intérieure, c'est une foi agissante, une foi que nous devons manifester. Or le Rosaire nous donne précisément le moyen de manifester notre foi au dehors. « Nous trouvons dans le Rosaire un moyen excellent de confesser la foi. En effet, par

<sup>1</sup> Mgr Gay, *Entretiens sur les mystères du saint Rosaire*.

<sup>2</sup> Encyclique *Augustissimæ Virginis*, 12 septembre 1897.

<sup>3</sup> Mgr Gay, *Op. cit.*

<sup>4</sup> Cardinal Bourret, *Discours* prononcé à Lourdes pour l'inauguration de l'église du Rosaire.

<sup>5</sup> Encyclique *Magnæ Dei matris*, 7 septembre 1892.

<sup>6</sup> Encyclique *Fidentem piumque*.

<sup>7</sup> Encyclique *Magnæ Dei matris*.

les prières vocales qui en forment la trame, nous pouvons exprimer notre foi en Dieu notre Père et notre Providence, en la vie du siècle futur et la rémission des péchés ; nous confessons également les mystères de l'auguste Trinité, du Verbe fait homme, de la maternité divine... ; or personne n'ignore le prix et le mérite de la foi. La foi n'est autre chose que le germe choisi d'où naissent actuellement les fleurs de toute vertu qui nous rendent agréables à Dieu, et d'où naîtront plus tard des fruits éternels <sup>1</sup>. »

4<sup>o</sup> *Le Rosaire nous excite au repentir de nos fautes et nous fait accomplir la loi de la pénitence.* Comment méditer en récitant le Rosaire sur les mystères douloureux, l'agonie de Notre-Seigneur, la flagellation, le couronnement d'épines, le portement de la croix, le crucifiement, sans se dire à soi-même : « Le disciple n'est pas au-dessus du maître ; si donc Jésus mon maître a souffert, s'est mortifié, il faut que moi aussi je souffre, je me mortifie ; si je veux être glorifié avec le Christ, il faut que je souffre avec lui ! » — « La dévotion au Rosaire peut également produire de bons fruits de pénitence surtout par la méditation des souffrances du Christ et de sa mère <sup>2</sup>. »

5<sup>o</sup> *Le Rosaire nous met à l'abri des distractions pendant la prière ou tout au moins les diminue.* C'est ce que nous enseigne l'encyclique *Jucunda semper* du 8 septembre 1894 : « Quiconque réfléchira, comprendra aussitôt combien le Rosaire a d'efficacité soit pour fixer la pensée et secouer l'indolence de l'âme, soit pour élever l'esprit vers les choses du ciel. »

6<sup>o</sup> *Le Rosaire est pour nous une source de suavité et de grâce.* « Il inonde l'âme de ceux qui le récitent dévotement d'une douceur de piété toujours nouvelle, il leur donne la même impression et dévotion que s'ils entendaient la propre voix de leur très miséricordieuse Mère leur expliquant ces mystères et leur adressant de salutaires exhortations <sup>3</sup>. »

7<sup>o</sup> *Le Rosaire apporte un remède aux trois principales causes qui affaiblissent les liens de l'ordre public et détournent les peuples de la voie de l'honnêteté et des bonnes mœurs, à savoir, l'aversion pour la vie humble et laborieuse, l'horreur de tout ce qui fait souffrir, et l'oubli des biens futurs, objets de notre espérance.*

a) *Le Rosaire apporte un remède à l'aversion pour la vie humble et laborieuse, par la méditation des mystères joyeux.* « Chacun voit, dit Léon XIII, quelle admirable et riche mine il y a là d'arguments faciles et capables par leur suave éloquence de persuader les bonnes mœurs et l'honnêteté... Ces grands exemples de modestie et d'humilité, de patience dans le travail, de bienveillance envers le prochain, d'un parfait accomplissement des menus devoirs de la vie et de toutes les ver-

tus, ne sauraient être médités ni se fixer ainsi peu à peu dans la mémoire sans qu'insensiblement il n'en résulte une salutaire transformation dans les pensées et les habitudes de la vie. Alors les obligations d'un chacun cesseront de lui peser et de lui inspirer du dégoût ; il les aimera et trouvera à les remplir une jouissance qui lui sera un nouveau stimulant pour le bien. Par suite aussi les mœurs deviendront plus douces, la vie de famille plus agréable et plus aimée, le commerce avec le prochain plus pénétré de sincérité, de charité et de respect. Et si ces transformations de l'homme privé s'étendent aux familles, aux cités, aux peuples et à ses institutions, l'on voit aisément quels immenses avantages en retirera la chose publique tout entière <sup>1</sup>. »

b) *Le Rosaire apporte un remède à l'horreur de tout ce qui fait souffrir.* « Quiconque, dit encore Léon XIII, contempera fréquemment non pas seulement des yeux du corps, mais par la pensée et la méditation les exemples de force et de vertu donnés par Notre-Seigneur et la très sainte Vierge au milieu de leur douleur, comment ne brûlerait-il pas du désir de les imiter !... Il n'y aura aucune souffrance lui venant soit de la méchanceté des hommes, soit de la colère des démons, par l'adversité soit privée, soit publique, dont sa patience ne finisse par triompher <sup>2</sup>. »

c) *Le Rosaire apporte un remède à l'oubli des biens futurs, objets de notre espérance.* « De la méditation des mystères glorieux jaillit en effet, dit enfin Léon XIII, une lumière qui nous découvre ces célestes trésors et beautés que notre œil corporel ne saurait atteindre, mais que nous savons par la foi être préparés à ceux qui aiment Dieu... Le saint Rosaire nous fait souvenir qu'il y aura un temps où Dieu séchera toute larme de nos yeux, où il n'y aura plus de deuil ni de gémissement, ni aucune douleur, où nous serons toujours avec le Seigneur, semblables à Dieu parce que nous le verrons comme il est, enivré du torrent de ses délices, concitoyens des saints, en conséquence de la Bienheureuse Vierge notre mère. Comment une âme qui se nourrit de semblables pensées ne se sentirait-elle pas brûler d'une sainte flamme et ne s'écrierait-elle pas avec un grand saint : « Que la terre me paraît vile quand je regarde le ciel !... » Comment ne se consolera-t-elle pas en songeant qu'une légère tribulation momentanée produit en nous un poids éternel de gloire ? En vérité, là seulement est le secret d'unir comme il convient le temps à l'éternité, la cité terrestre à la cité céleste et de former des caractères nobles <sup>3</sup>. »

8<sup>o</sup> *Le Rosaire nous procure le moyen « d'obtenir en tout ou en partie la rémission de la peine temporelle qu'il reste, même après le pardon du péché, à subir dans ce monde ou dans l'autre <sup>4</sup>. »* L'Eglise, en effet, a ouvert avec une très grande libéralité, en faveur du Rosaire, le trésor des indulgences. Et toutes ces indulgences on peut les

<sup>1</sup> Encyclique *Fidentem piumque*.

<sup>2</sup> Encyclique *Diurni temporis*, 5 septembre 1898.

<sup>3</sup> Encyclique *Magnæ Dei Matris*.

<sup>1 2 3 4</sup> Encyclique *Lætitiæ Sanctæ*, 8 septembre 1893.



appliquer aux âmes du purgatoire. Jugez par là, mes frères, quel merveilleux et puissant moyen vous avez dans le Rosaire de venir en aide à l'âme de vos parents, de vos bienfaiteurs et amis.

9° Et ce n'est pas seulement d'avantages ou bienfaits spirituels que le saint Rosaire est la source, mais il est également la source de bienfaits temporels. C'est, dit encore Léon XIII, par le Rosaire qu'a été obtenue la célèbre victoire de Muret, la prise de la Rochelle, la victoire de Lépante, les victoires des chrétiens sur les Turcs, près de Vienne en 1683, à Temeswar en 1716, et à Belgrade en 1717. C'est par le Rosaire que la ville de Pavie en Lombardie, celle de Rennes en Bretagne ont été préservées du fléau de la peste <sup>1</sup>. « A cause du mérite de cette dévotion, a révélé Marie elle-même au Bienheureux Alain de la Roche, j'ai préservé souvent le monde de pestes universelles, de guerres sanglantes, de fièvres malignes et d'une foule d'autres maladies. »

Aussi, mes bien chers frères, quelle estime, quel amour, quel attachement ne devez-vous pas avoir pour le saint Rosaire ! D'autant plus qu'avec tous ces avantages dont nous venons de parler le Rosaire offre encore celui d'être très facile, d'être à la portée de tout le monde, à la portée des pauvres aussi bien que des riches, à la portée des ignorants aussi bien que des savants, car les conditions requises pour profiter de ces avantages sont très simples. Les voici.

### III. — Conditions requises.

La première, c'est d'avoir un chapelet rosarié par un religieux dominicain ou par un prêtre qui a reçu de l'Ordre des Dominicains le pouvoir de rosarié.

La deuxième, c'est de méditer en récitant les prières vocales tour à tour sur les mystères joyeux, douloureux et glorieux. « On doit agir en ceci très simplement, s'assurant que non seulement Dieu ne demande point l'impossible, mais qu'il n'exige jamais tout le possible et se montre plus qu'indulgent à notre infirmité. Il est nécessaire toutefois qu'avec une vraie bonne volonté et la mesure de recueillement convenable, on tienne son esprit et son cœur appliqués au mystère auquel correspond la dizaine qu'on récite. L'omission de cette attention spéciale ne constituerait pas sans doute par elle-même une vraie faute, Dieu n'y obligeant pas par précepte ; à la condition de prononcer en esprit de prière toutes les paroles prescrites, on ferait même une œuvre bonne et agréable à Dieu. Mais on se priverait d'un grand nombre de grâces et, récitant trois fois le chapelet plutôt qu'on ne dirait le rosaire, on ne gagnerait point les indulgences attachées à la pratique de cette grande dévotion <sup>2</sup>. »

Procurez-vous donc au plus tôt, mes frères, si vous ne l'avez déjà, un chapelet rosarié ; récitez-le

en méditant à chaque dizaine un des mystères du rosaire et, ce faisant, vous accomplirez une œuvre très agréable à Dieu et à Marie, une œuvre éminemment utile à vous-mêmes et à l'Eglise, et vous mériterez de joindre un jour votre voix à celle des anges et des saints qui sans cesse dans le ciel, au milieu d'un océan de joie et de gloire, redisent les louanges de Dieu et celles de Marie leur reine.

## ENTRETIENS SUR LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

### L

#### 23<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte

##### LA FOI QUI SAUVE

Jésus étant à Capharnaüm la première année de sa vie publique, un chef de la synagogue vint le trouver. C'était Jaïre, un de ces nobles de la cité qui naguère avait imploré Jésus pour le centurion romain et qui venait en ce moment le supplier pour lui-même. Il se prosterna aux pieds du Sauveur et lui adressa cette prière où nous retrouvons le désordre et l'égarement de la douleur : « Seigneur, ma jeune enfant, ma fille unique se meurt..., elle est morte..., mais venez, imposez-lui les mains, et elle vivra. » Jésus se leva aussitôt et suivit Jaïre. Les apôtres l'accompagnèrent ; derrière eux se pressait la foule, publicains, pharisiens, disciples de Jean, tous avides de voir ce qui allait se passer.

#### I. — Guérison de l'hémorroïsse.

Or, dans cette foule, se trouvait une femme de Césarée de Philippe, malade depuis douze ans. En vain elle avait recouru à l'art des médecins ; les remèdes, loin de la guérir, n'avaient fait qu'aggraver son mal. Ayant entendu parler de Jésus, elle était venue vers lui, malgré l'éloignement, dans l'espoir d'être délivrée de ses souffrances. Elle s'était dit : « Si je puis seulement toucher la frange de sa robe, je serai guérie. » Cette frange était sacrée aux yeux des Juifs ; car c'est pour obéir à la Loi qu'ils portaient aux quatre coins de leur manteau des glands fixés au vêtement par un ruban de couleur bleue. L'intention de Moïse était que cet ornement frappât constamment leurs regards et leur rappelât qu'ils étaient le peuple consacré à l'Eternel. Deux de ces glands étaient attachés par devant, et l'un d'eux flottait sur le dos quand un pan du vêtement était rejeté sur l'épaule ; c'est probablement celui-là que la malade parvint à saisir.

Pleine d'une foi vive, elle perça la foule, parvint jusqu'au Maître, prit à la dérobée la frange de son manteau, et aussitôt elle fut guérie.

Nous aussi, nous pouvons dans nos peines, nos épreuves, nos maladies spirituelles et corporelles,

<sup>1</sup> Cf. *Encycl. Supremi Apostolatus*, 1<sup>er</sup> sept. 1883.

<sup>2</sup> Mgr Gay, *Op. cit.*

toucher la frange du vêtement de Jésus. La frange de son vêtement, ce sont les sacrements, les cérémonies saintes, la parole de Dieu, les exemples de courage chrétien, de piété et de charité qui s'offrent chaque jour à nous dans l'Eglise. Il s'échappe de tout cela une vertu secrète qui nous éclaire, nous console et nous fortifie. Qui nous empêche, quand nous en éprouvons le besoin, de recourir à la céleste influence de ces moyens de salut ? Bien plus, est-ce que le Sauveur lui-même ne se met pas à notre portée avec une bonté pleine de miséricorde ? Ce n'est pas seulement sa robe que nous pouvons toucher, c'est Lui-même que nous pouvons recevoir et nous incorporer dans l'Eucharistie. Quel motif de confiance ! Comment ne pas espérer en Dieu ?

Les vœux de la pieuse femme de Césarée ont été exaucés. Toute craintive, elle se cache dans la foule. Mais ce que personne n'avait vu, n'a pas échappé à Jésus-Christ. Il se retourne et demande qui l'a touché.

« Seigneur, répond saint Pierre, la foule vous enveloppe, elle vous étreint ; tout le monde vous touche, et vous dites : « Qui m'a touché ? » Saint Pierre ne comprenait pas le sens et la portée de la question du Sauveur. On peut toucher Jésus matériellement, sans le toucher spirituellement, c'est-à-dire d'une manière efficace ; l'important c'est de le toucher par une foi vive et pénétrante : « *Multi premunt, pauci tangunt*, » dit saint Augustin.

Ces foules qui l'environnent par curiosité, ne le touchent pas, car elles ne s'approchent de lui ni par la foi, ni par la prière. A combien de personnes ce reproche pourrait-il s'adresser ! On voit quelquefois dans les églises, autour des autels, des affluences nombreuses ; les temples ne paraissent pas assez grands pour contenir la foule pressée des fidèles ; mais combien y en a-t-il qui se présentent devant Notre-Seigneur avec le désir de profiter de ses grâces, et combien de fois ne pourrait-on pas répéter le mot de saint Augustin : « *Multi premunt, pauci tangunt* ! »

« Oui, répondit Jésus-Christ, quelqu'un m'a touché ; car j'ai senti une vertu qui sortait de moi. » En même temps, dit saint Marc, il promenait ses regards autour de lui. Il les arrêta sur celle qui venait d'être guérie. La pauvre femme, tremblante, se prosterna devant lui et avoua tout. « Ma fille, ayez confiance, lui dit Jésus, votre foi vous a sauvée. » Elle est devenue « sa fille » au moment heureux où elle a cru en lui.

« Allez en paix, » ajouta le Sauveur. O douce parole ! Pour combien d'âmes cette parole n'a-t-elle pas été un gage de délivrance et de salut ? « Allez en paix, » dit le prêtre au pénitent qui vient d'avouer sa faute à ses pieds. « Le péché avait détruit en vous la tranquillité et l'harmonie. Le pardon a fait succéder un doux calme à cet état troublé et plein d'angoisse ! »

La femme qu'une vertu surhumaine venait de délivrer de ses maux s'appelait, dit-on, Véronique. D'après Eusèbe de Césarée, elle demanda à l'art

du statuaire de fixer dans le bronze le souvenir du miracle accompli en sa faveur. Un groupe élevé devant sa maison la représentait aux pieds du Sauveur, étendant timidement la main vers la frange de son manteau. Ce monument évangélique fut renversé par Julien l'Apostat. A sa base croissait une plante qui, suivant une tradition, acquérait le pouvoir de guérir quand elle atteignait le bord du vêtement de Notre-Seigneur.

Véronique serait cette femme qui, pendant que Jésus allait au Calvaire, essuya sa Face souillée et sanglante. Comme au jour de sa guérison, elle fendit la foule pour parvenir jusqu'à lui ; mais, selon la remarque d'un pieux écrivain, « elle n'avait pas alors la même timidité. »

Le prodige que le Sauveur venait d'accomplir eut pour résultat d'affermir la confiance de ceux qui l'entouraient.

## II. — Résurrection de la fille de Jaire.

Le premier dont il accrut la foi fut sans doute Jaire. A ce moment, des gens de sa maison vinrent lui dire : « Inutile de fatiguer davantage le Maître. Votre fille est morte. » L'infortuné n'avait pas murmuré en voyant Jésus s'arrêter sur la route ; si terrible que fût son angoisse, il n'avait pas envié à une infirme le bonheur d'être guérie, car sa charité égalait sa foi. Le Maître se tourna vers lui et, le voyant abîmé dans sa douleur, il lui dit : « Ne crains point, aie foi seulement ; elle sera guérie. »

On arriva à la maison du chef de la synagogue. Déjà on entendait cette triste musique funèbre qui, chez les Juifs, accompagnait toujours les funérailles, et les cris et les gémissements qui les accompagnaient chez tous les peuples<sup>1</sup>. Jésus s'approcha et dit : « Pourquoi ce trouble et ces pleurs ? La jeune fille n'est pas morte ; elle dort. » Parole sublime ! Cette jeune fille était morte pour eux ; elle dormait pour lui. « *Vobis mortua est, mihi dormit*, » c'est le commentaire de saint Jérôme. Ceux qui étaient là ne comprirent pas ce mot consolateur « et ils se riaient de Jésus, » sachant bien que l'enfant était morte.

Jésus a pénétré dans la chambre funéraire. Il est debout devant le lit de la jeune fille. Quel spectacle ! D'un côté, le père et la mère de celle qui venait d'expirer ; de l'autre, le Sauveur avec ses trois apôtres, Pierre, Jacques et Jean ; toutes les puissances du ciel, toutes les tendresses de la terre se penchent sur l'enfant. Alors le Maître la saisit par la main en lui disant : « Jeune fille, lève-toi ! » Et la morte se leva aussitôt. Saint Marc nous a conservé la forme araméenne de la parole de Jésus : *Thalita, cumi*, c'est-à-dire : « Ma petite fille, lève-toi. » Et il ajoute que, joyeuse de revivre, « elle se mit à marcher. »

<sup>1</sup> Il n'est pas surprenant de voir les préparatifs des funérailles déjà commencés dans la maison de Jaire, bien que le cadavre de la jeune fille ne fût pas encore refroidi : les Juifs, en effet, avaient la coutume d'enterrer leurs morts dès le jour même du décès.



Cette scène évangélique se détache sous nos regards avec une singulière puissance de relief. On sent ici un haut témoignage. Evidemment ces détails, minutieusement circonstanciés, n'ont pu être fournis à l'historien que par l'un de ceux qui furent spectateurs du miracle.

Le père et la mère de la jeune Israélite étaient hors d'eux-mêmes, car ils venaient de toucher du doigt le surnaturel. Le Seigneur les rappela aux soins qu'ils devaient à l'enfant et commanda qu'on lui donnât à manger. Il en use de même à l'égard de ceux qu'il ressuscite spirituellement : lorsqu'ils sont revivifiés, il ordonne qu'on leur présente l'aliment eucharistique. C'est par cette nourriture qu'ils conserveront la vie recouvrée ; c'est elle qui les empêchera de retomber sous l'empire de la mort, car « quiconque mange de ce pain vivra éternellement. »

O Dieu, délivrez-moi de mes infirmités spirituelles comme vous avez délivré de ses infirmités corporelles la femme de l'Evangile ; et si mon âme était tombée dans la mort du péché, rendez-lui la vie comme à la fille de Jaire ! Quand j'entendrai votre voix puissante, faites que je me réveille aussitôt de mon funeste sommeil, que je me lève, et que je marche dans la voie de vos commandements.

## RÉFLEXIONS SUR DES PAROLES DU PROPRE DES MESSES DU DIMANCHE

### LII

VINGT-QUATRIÈME ET DERNIER DIMANCHE APRÈS  
LA PENTECÔTE

**I. Je ramènerai vos captifs.** — Cette prophétie, entendue au sens littéral, avait rapport aux Juifs qui avaient été emmenés à Babylone par le roi Nabuchodonosor à la suite de ses victoires sur Jéchonias, le roi d'Israël. Ce n'était pas la première fois que ce peuple se trouvait ainsi transporté sur une terre étrangère ; son histoire nous le montre presque à toutes les époques ainsi vaincu par ses ennemis et réduit en esclavage. Pourquoi donc Dieu permettait-il que son peuple élu, le peuple qu'il avait comblé de ses bienfaits et qu'il avait choisi entre toutes les nations de la terre, fût réduit si souvent en servitude par des infidèles, des ennemis de son nom, qui n'étaient rien autre que des adorateurs des idoles ? Ah ! sachons ici reconnaître les pensées de paix et non d'affliction que le Seigneur a pour ses serviteurs. Dieu s'est servi des nations étrangères pour châtier ou éprouver le peuple Juif, et disons-le, c'était surtout pour le punir de ses révoltes continuelles qu'il le livrait entre les mains de ses ennemis. Josué leur avait dit : *Sachez, dès maintenant, que le Seigneur votre Dieu ne détruira pas ces nations devant votre face, mais elles seront pour vous une*

*fosse, un obstacle à votre côté.* (Jos., xxiii, 13). Aussi chaque fois que les Juifs violaient l'alliance du Seigneur, tombaient-ils sous la servitude de ces nations. Ainsi fit-il plus tard : il se servit des Babyloniens, des Perses, des Egyptiens, pour les châtier et les ramener dans l'observation de sa loi. De là les captivités si nombreuses et si souvent renouvelées que les Juifs eurent à souffrir. Mais, dès qu'ils rentraient en eux-mêmes, le Seigneur se montrait miséricordieux et leur envoyait un sauveur pour les délivrer. C'est ce qu'il annonçait aux Juifs de la transmigration par le prophète Jérémie, lorsque le temps de l'épreuve qu'il avait fixé serait venu pour les ramener à Jérusalem. Et de nos jours, comme dans les siècles écoulés, n'avons-nous pas là une figure de la conduite de la Providence à l'égard des peuples chrétiens ? Ils n'ont pas été, comme le peuple Juif, chassés de leur patrie, réduits en esclavage, mais n'ont-ils pas parfois perdu leur nationalité ? L'histoire à la main, nous pourrions montrer que des nations chrétiennes ont disparu ou se sont fondues dans d'autres, ou bien des provinces entières ont été détachées de la mère-patrie. Dieu se réserve-t-il de rétablir tous ces royaumes ou de panser toutes ces blessures ? C'est son secret. Et nous ne pouvons rien dire à ce sujet, car les peuples chrétiens, considérés séparément, n'ont pas les promesses du peuple Juif qui, étant à l'heure présente dispersé dans tout le monde, sera un jour ramené dans sa patrie par le Seigneur. Jésus-Christ a dit : *Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas.* (Matth., xxiv, 35).

Mais reconnaissons-le, ces différentes captivités que le peuple Juif a souffertes étaient des remèdes propres à le guérir de ses maladies. Considérez ce qu'étaient les Israélites avant la captivité de Babylone et ce qu'ils devinrent sous le coup de cette épreuve ; vous resterez alors persuadés que la liberté ou la nationalité n'est pas un bien absolu, que la captivité n'est pas un mal au jugement des enfants de l'Eglise. Quand ils jouissaient de leur liberté, vivant tranquilles dans leur patrie, ils se conduisaient de telle sorte que les prophètes élevaient chaque jour la voix, tant les lois étaient enfreintes, le culte des idoles en honneur, les divins préceptes foulés aux pieds. Mais, après avoir été transportés sur une terre étrangère, au milieu des barbares, ils réprimèrent leurs mauvais instincts, ils renoncèrent à leurs vices, ils observèrent la loi, comme nous le voyons d'après ce qu'ils disaient dans un Psaume : *Sur les bords des fleuves de Babylone nous nous sommes assis et nous avons versé des larmes au souvenir de Sion. Aux saules de la rive nous avons suspendu nos instruments de musique. Là nous ont interrogés ceux qui nous avaient amenés captifs ; ils nous demandaient les paroles de nos chants sacrés : — Faites-nous entendre, disaient-ils, les cantiques de Sion. — Comment chanterions-nous l'hymne du Seigneur sur une terre étrangère ?* (Ps., cxxxvi, 1-4). Comme la captivité les a domp-

tés ! Auparavant ils ne supportaient pas que les prophètes vinssent les avertir de ne pas transgresser la loi ; et maintenant ils savent résister aux instances des barbares, aux ordres impérieux de leurs maîtres qui veulent les obliger à la transgresser. Souvenez-vous encore des trois jeunes Hébreux : bien loin de leur nuire, la captivité fit mieux éclater leur vertu. La même chose eut lieu pour Daniel et la chaste Suzanne, pour la famille de Tobie, pour Esther et Mardochée, et pour tant d'autres justes de l'Ancien Testament. En sorte que si la captivité était pour les uns un châtement destiné à les faire revenir à l'observation de la loi, elle était pour les autres une épreuve que Dieu leur envoyait en vue d'augmenter leurs mérites en les faisant vivre au milieu des méchants. C'est ainsi que Dieu corrigeait son peuple ; mais le diable, voulant maintenir les Juifs dans leurs voies mauvaises, suscitait de faux prophètes qui annonçaient des jours de prospérité, tandis que les vrais ministres du Seigneur annonçaient la captivité et leur indiquaient les moyens qu'ils avaient à prendre pour obtenir leur délivrance. Voilà pourquoi il viendra un jour où Dieu ramènera les captifs dans leur patrie, et ce sera le jour où ils se convertiront, car il n'y a que lui seul qui puisse venir à leur secours, selon cette parole qu'il a dite par la bouche d'Isaïe : *Moi, le Seigneur Dieu, je donne la paix et j'envoie les maux.* (S. Chrys., *Hom. in hæc verba* : Is., XLV, 7). Peuples chrétiens, vous qui, à l'heure présente, partagez cette destinée du peuple Juif, ce n'est pas la perte de votre nationalité, ou de vos provinces, ou de votre ancienne splendeur, que vous devez davantage déplorer ; ce sont vos infidélités que vous avez à effacer par votre repentir, c'est la justice divine que vous avez à apaiser, et le Seigneur ne vous oubliera pas dans sa miséricorde.

Il y a cependant une captivité qui ne nous vient pas de Dieu, puisqu'il voudrait même nous en délivrer dès que nous y sommes tombés, et cette captivité est notre propre ouvrage, car elle est le fait de notre mauvaise volonté. Ecoutez l'Apôtre nous disant : *Je me complais dans la loi de Dieu, selon l'homme intérieur ; mais je vois dans les membres de mon corps une autre loi qui combat la loi de mon esprit et me captive sous la loi du péché, laquelle est dans mes membres.* (Rom., VII, 22). D'après cette parole, tous les hommes sont captifs, et c'est par la désobéissance d'Adam, *en qui tous ont péché* (I Cor., xv, 22), que tous sont réduits à cette misérable condition. Nous appartenons donc tous à la captivité par notre naissance, car il n'a pas été en notre pouvoir de ne pas naître d'Adam. Mais Jésus-Christ est venu pour nous délivrer, et lui qui n'était en rien soumis à la captivité, c'est-à-dire qui n'avait en lui aucune iniquité, a racheté les captifs, en portant notre rançon dans sa chair mortelle, et cela il l'a fait gratuitement, sans qu'il y eût quelque mérite de notre part. Quand les hommes pliaient sous le poids de leur captivité, le démon régnait en tyran

sur le monde comme sur un immense troupeau d'infidèles. C'est pour détruire cet esclavage que Jésus-Christ est venu et est mort sur la croix. Il a versé tout son sang, et, après nous avoir ainsi rachetés, il a détruit les titres de notre captivité : *La loi est spirituelle, dit l'Apôtre, mais moi je suis charnel, et vendu pour être assujéti au péché.* (Rom., VII, 14). Nous étions auparavant vendus au péché, mais nous avons été délivrés par la grâce de Dieu. (S. Aug., *In Ps. LXX, Sermon. 1 ; De Temp., Sermon. CLXIII*). Hélas ! combien sont nombreux les hommes qui, après avoir été ainsi délivrés si miséricordieusement de leur première captivité, se replacent de nouveau sous le joug du démon ! Ecoutez Jésus-Christ disant aux Juifs : *Quiconque commet le péché est esclave du péché.* (Jean, VIII, 34). Voilà l'esclavage dont Dieu voudrait nous délivrer, dès l'instant où nous y sommes condamnés. C'est la grâce, qu'il ne cesse de nous offrir, disant : *Convertissez-vous à moi, et je vous ramènerai.* Ecoutez ce qu'il disait au peuple Juif par son prophète : *Vous invoquerez le Seigneur et il vous exaucera ; vous crierez vers lui, et il dira : Me voici. Si vous ôtez du milieu de vous la chaîne, si vous cessez d'étendre le doigt et de dire ce qui n'est pas utile, si vous prodiguez votre âme à celui qui a faim, si vous remplissez de consolation une âme affligée, votre lumière se lèvera dans les ténèbres, et vos ténèbres seront comme le midi.* (Is., LVIII, 9-10). Oh ! pourquoi n'entendriez-vous point cette invitation ? Rompez les liens de vos péchés, et Jésus-Christ vous ramènera selon sa promesse, vous deviendrez ses disciples, et vous serez libres, car il a dit : *Si vous demeurez dans ma parole, vous serez vraiment mes disciples ; et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres.* (Jean, VIII, 31-32).

**II. Je vous rassemblerai du milieu de tous les peuples, et de tous les lieux auxquels je vous ai chassés, et je vous ferai revenir du lieu où je vous ai fait déporter.** — Nous rapportons ici textuellement la prophétie de Jérémie qui est résumée dans ces mots de l'Introït : *Je ramènerai vos captifs de tous les lieux.* Ce ne sera pas seulement une délivrance partielle, qui aura pour objet les Juifs emmenés captifs à Babylone, mais tous les Juifs de la transmigration, en quelque partie du monde qu'ils aient été déportés. Cette promesse que Dieu a réalisée plusieurs fois dans le cours des siècles, n'aura son entier et universel accomplissement que vers la fin des temps, non au point de vue temporel pour se reconstituer en tant que nation, mais pour se convertir, c'est-à-dire reconnaître Jésus-Christ comme le Messie et entrer dans l'Eglise catholique. En quelque contrée du monde que vous portiez vos pas, vous rencontrerez des Juifs, puisque le Seigneur les a arrachés de la terre qu'il leur avait donnée, pour les disperser au milieu des nations. Josué leur avait annoncé ce châtement, lorsqu'il leur disait : *Comme le Seigneur a accompli par ses œuvres tout ce qu'il a promis, et que toutes choses ont été prospérées,*



ainsi il amènera sur vous tous les maux dont il vous a menacés, jusqu'à ce qu'il vous enlève et vous extermine de cette terre excellente qu'il vous a livrée. (Jos., xxiii, 15). Le voilà donc devant vous ce peuple Juif, attendant que le Seigneur leur envoie Hénoc et Elie pour leur prêcher la pénitence, pour unir le cœur du père au fils et rétablir les tribus de Jacob. (Eccli., xlii, 16; xlviii, 10). Alors s'accomplira cette parole qu'il a dite par le prophète Osée : *Durant de longs jours, les enfants d'Israël seront sans roi et sans prince, et sans sacrifice et sans autel; mais après cela ils reviendront, et ils chercheront le Seigneur leur Dieu et David leur roi; et ils craindront en approchant du Seigneur et de ses biens au dernier des jours.* (Os., iii, 4-5). O temps désirable, où Israël connaîtra son Dieu et sera saisi de frayeur devant David son roi ! Heureuse époque où Gentilité et Judaïsme ne formeront qu'un peuple qui montera de la terre ! Seigneur, quand regarderez-vous votre chair, ceux qui descendent comme vous d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ? Rompez, Seigneur, à ces âmes affamées votre pain, et réunissez en votre maison tant d'indigents et de vagabonds. Combien de temps le malheureux Cain sera-t-il errant et banni sur la terre qui ouvrit son sein et reçut votre sang, ô véritable Abel, que versèrent ses mains ? Ne lui avez-vous pas rendu sept fois le châtiment de son crime ? Ah ! rassemblez votre peuple, pour que vous le trouviez réuni dans votre Eglise, lorsque vous apparaîtrez dans votre gloire à la consommation des siècles.

Il en sera de même du peuple chrétien. Il faut qu'il n'y ait sur la terre qu'une seule foi, un seul baptême et un seul Dieu parmi les hommes, quand Jésus-Christ reviendra, car il a dit : *Moi je suis le bon pasteur, et je connais mes brebis et mes brebis me connaissent. Mais j'ai d'autres brebis qui ne sont point de cette bergerie; et il faut que je les amène; et elles entendront ma voix, et il n'y aura qu'un bercaïl et un pasteur.* (Jean, x, 14-16). Seigneur, où est-elle votre bergerie ? Ecoutez la réponse qu'il nous a déjà faite, disant à l'un de ses apôtres : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.* (Matth., xvi, 18). Seigneur, vos brebis qui sont dispersées par tout le monde, comment pourront-elles entendre votre voix ? Ecoutez encore Jésus-Christ disant à ses apôtres : *Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé.* (Ib., xxviii, 18-20). Seigneur, ce ne sera donc pas votre voix que vos brebis entendront les appeler ? Ecoutez ce qu'il a dit à ses apôtres et dans leur personne à tous leurs successeurs : *Qui vous écoute, m'écoute.* (Luc, x, 16). C'est donc la voix de Jésus-Christ que nous entendons dans la voix des pontifes et des prêtres de l'Eglise catholique, et nul ne pourra dire qu'il ne les a pas entendues; car ce ne sont point

des paroles ni des discours dont on n'entend point les voix. Leur bruit s'est répandu dans toute la terre, et leurs paroles jusqu'aux extrémités du globe de la terre. (Ps., xviii, 3-4). C'est ainsi que Jésus-Christ rassemble ses brebis dans sa bergerie. Il les prend au milieu de toutes les nations, il les ramène de tous les lieux où elles avaient été dispersées. Il s'emploie chaque jour à réunir son troupeau, et il s'y emploiera jusqu'à la consommation du siècle. N'est-ce pas là la parabole des conviés au festin se renouvelant à chaque instant au milieu des nations et pour chacun de nous ? Il dit, en effet, à ses pontifes et à ses prêtres : *Allez vite dans les places et les rues de la ville, et ramenez ici les pauvres et les estropiés, les aveugles et les boiteux.* Quand ils ont rempli leur mission, il leur dit encore : *Allez dans les chemins et le long des haies, et forcez les gens d'entrer, afin que ma maison soit remplie.* (Luc, xiv, 21, 23). Les Juifs ont refusé jusqu'à cette heure de se rassembler dans l'Eglise catholique, et ce sont les Gentils qui, quoique n'étant pas de sa bergerie, répondent à son invitation. Ames chrétiennes; vous qui, après avoir entendu la voix de Jésus et être entrées dans sa bergerie, en seriez sorties pour suivre des sentiers perdus, hâtez-vous de revenir au bercaïl, afin que, lorsqu'il viendra faire un rassemblement général de tous les hommes, vous ne soyez point trouvées dehors, car il nous dit : *Moi je sauverai mes brebis, et elles ne seront plus une proie, et je jugerai entre bétail et bétail.* (Ez., xxiv, 22, d'après les Septante).

C'est ce qui aura lieu lorsque le Seigneur rassemblera tout le genre humain devant lui pour le jour du jugement dernier. Il l'a annoncé par son prophète disant : *J'assemblerai tous les peuples, et je les conduirai dans la vallée de Josaphat, et là j'entrerai en jugement avec eux.* (Joël, iii, 2). Comment réalisera-t-il ce qu'il a résolu ? Ecoutons les oracles divins : *Lorsque les hommes diront : Paix et sécurité! alors même viendra sur eux une ruine soudaine, et ils n'échapperont pas.* (I Thess., v, 3). *Et au bruit d'une effroyable tempête, les cieux passeront, les éléments seront dissous, et la terre et tout ce qui est en elle sera consumé par le feu.* (II Pier., iii, 10). Aux hommes maintenant à sortir de leurs tombeaux. L'ange du Seigneur criera : *Morts, levez-vous!* Alors tout s'agit, tout est en mouvement, tout est en travail pour enfanter le genre humain qui va renaître. Voici que les os se forment et se rapprochent, les membres épars se réunissent et se joignent entre eux, les chairs les couvrent et les enveloppent pour en former autant de corps humains. Voici que les âmes accourent en foule et se transportent au lieu où se trouve le corps qu'elles doivent habiter éternellement. *Alors apparaîtra le signe du Fils de l'Homme dans le ciel, alors pleureront toutes les tribus de la terre, et elles verront le Fils de l'Homme venant dans les nuées du ciel, avec une grande puissance et une grande majesté.*

Et il enverra ses anges, qui, avec une trompette et une voix éclatante, rassembleront ses élus des quatre vents de la terre, du sommet des cieux jusqu'à leurs dernières profondeurs. (Matth., xxiv, 30-31). *Les anges sépareront les méchants du milieu des justes.* (Ib., xiii, 49). Tous les hommes seront ainsi devant le tribunal de Jésus-Christ, les justes à sa droite et les méchants à sa gauche. C'est l'heure où Jésus-Christ va rendre à chacun selon ses œuvres, car de tout ce que nous aurons été ou de ce que nous aurons fait durant les jours de notre vie, nous ne serons que ce que la vertu ou le vice aura fait de nous. Mais ce rassemblement général de tous les hommes doit à son tour avoir une fin pour faire place au rassemblement des justes dans le ciel et au rassemblement des méchants dans l'enfer. Alors Jésus-Christ dira aux justes : *Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume préparé pour vous depuis la fondation du monde.* Puis il dira aux méchants : *Allez loin de moi, maudits, au feu éternel, qui a été préparé au diable et à ses anges.* (Ib., xxv, 34, 41).

Ce sera sur cette double sentence que se fermera le livre de l'histoire du genre humain. Dieu avait semé le bon grain, mais l'homme ennemi avait jeté l'ivraie dans son champ. Il avait, dans sa miséricorde, laissé croître l'un et l'autre ; mais le temps de la moisson étant venu, la séparation devait avoir lieu ; le froment est rassemblé pour toujours dans le grenier du ciel, et l'ivraie, liée en gerbes, a été jetée dans la fournaise du feu pour y brûler avec les démons. C'est ainsi que le Seigneur avait promis de faire en rassemblant devant lui toutes les nations, pour séparer les justes d'avec les pécheurs, *comme le pasteur sépare les brebis d'avec les boucs.* (Ib., xxiv, 32). Terminons donc ces réflexions par cette pensée que nous suggère saint Paul dans l'épître de ce jour : vivant dans l'espérance d'être rassemblés dans les greniers du ciel, *rendons grâce à Dieu le Père qui nous a faits dignes d'avoir part à l'héritage des saints dans la lumière ; qui nous a arrachés de la puissance des ténèbres, et transférés dans le royaume du Fils de sa dilection, en qui nous avons la rédemption en son sang et la rémission des péchés.* (Colos., i, 12-14). Amen.

## COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

### Troisième partie : Les Sacrements

#### XI

RAISONS POUR LESQUELLES JÉSUS-CHRIST A INSTITUÉ  
L'EUCCHARISTIE

#### Plan

1. Pour consoler les hommes par sa présence.
2. Pour sanctifier les âmes par la sainte Communion. Effets de celle-ci.
3. Pour partager nos peines.

4. Pour nous aider à bien mourir.

5. Ce qu'on doit faire quand on rencontre un prêtre portant le saint viatique à un malade. — Trait historique : l'empereur d'Autriche.

Nos derniers entretiens ont pu vous convaincre que le sacrement de l'Eucharistie est le miracle des miracles, l'abrégé des merveilles que Dieu a opérées en faveur des hommes ; et vous en êtes sortis pleins d'admiration, de reconnaissance et d'amour. Mais ces sentiments deviendront certainement plus vifs, quand nous aurons cherché et découvert les principaux motifs qui ont porté Notre-Seigneur à instituer ce très saint Sacrement.

Qu'est-ce qui a pu le porter à rester ainsi présent sur la terre, tandis qu'il pouvait très bien se contenter du ciel ? Pourquoi se mettre sous les apparences du pain et du vin, comme s'il était sans vie, sans puissance et sans gloire ? Que peut-il bien faire dans cet état d'humiliation et d'anéantissement auquel il s'est réduit ?

1. — Il y a là un mystère plus difficile encore à comprendre que tous ceux que nous avons vus jusqu'ici ; et ce mystère nous ne pouvons l'expliquer que par l'amour de Jésus-Christ pour les hommes. Oui, Jésus-Christ nous a aimés ! Voilà toute l'explication du mystère de l'Eucharistie. Il est venu sur la terre pour notre bonheur, et il ne la quittera plus, et il y restera tant qu'il s'y trouvera un homme ayant besoin de Lui... Il a donc voulu rester au milieu de nous, dans le Très Saint Sacrement, pour être notre ami, notre consolateur, notre compagnon de pèlerinage, notre bienfaiteur, notre tout, en un mot.

Notre divin Sauveur prévoyait que nous aurions porté envie aux habitants de la Judée qui l'ont vu, qui l'ont entendu, qui ont joui de ses bienfaits sans nombre, et il n'a pas voulu que nous fussions privés de ce bonheur. Par sa présence au sacrement de l'autel, il est comme le premier habitant d'une paroisse ; il est notre contemporain et notre concitoyen à tous ; il sera le contemporain et le concitoyen de ceux qui nous succéderont, et ainsi jusqu'à la fin du monde. De cette manière, il n'y aura point de jaloux et il nous aura tous aimés d'un amour égal.

Ce que Jésus-Christ fait dans l'Eucharistie ! Ah ! ne croyez pas que sa présence invisible y soit sans fruits. Il y mène au contraire une vie très active ; il continue de faire ce qu'il faisait sur la terre au temps où sa présence était visible : il continue à faire le bien. Il provoque nos visites, nos prières, nos adorations. Nous pouvons le visiter toutes les fois que nous le désirons. S'il nous était donné d'approcher d'un roi, d'être admis en sa présence, de fréquenter son palais, de faire partie de sa cour, d'aller le voir à notre gré, combien nous nous croirions honorés ! Eh bien ! nous pouvons aller voir Notre-Seigneur dans nos églises aussi souvent que nous le voulons. Les saints n'y manquaient pas, c'était pour eux un bonheur ineffable. Il en est qui auraient passé leur vie devant le Saint-Sacrement, s'ils n'avaient pas eu



des occupations au dehors. Dans nos contrées où la foi est si faible, il est rare de voir un homme aller visiter Notre-Seigneur dans le sacrement de l'autel. Beaucoup même semblent ignorer qu'il est là. On entre dans une église comme dans un lieu profane et très ordinaire. On s'y ennue bientôt... Heureusement, mes frères, qu'il est d'autres pays plus chrétiens et plus édifiants ! L'Adoration perpétuelle, et surtout l'Adoration nocturne aujourd'hui établie dans un grand nombre de villes, amènent aux pieds de Notre-Seigneur des hommes de toute condition et de tout âge ; des nobles, des magistrats, des officiers, de riches commerçants s'y rencontrent, à toutes les heures de la nuit, avec de pauvres gens, avec de braves ouvriers qui ont passé la journée en travail. C'est un spectacle qui vous ravit, qui vous console, qui vous reconforte. On est heureux de voir Notre-Seigneur ainsi dédommagé de l'indifférence générale.

2. — Non seulement Notre-Seigneur s'est fait notre concitoyen, notre ami, notre compagnon de pèlerinage, mais encore par la sainte communion il se donne à nous pour nous faire vivre de sa vie divine, c'est-à-dire pour nous sanctifier. Quand nous avons le bonheur de le recevoir, sa chair adorable s'unit à notre chair, son sang à notre sang, son cœur à notre cœur. Notre nature est en quelque sorte divinisée, et cette union adorable produit des effets merveilleux dans tous ceux qui sont bien disposés.

a) D'abord la sainte communion *conserve et augmente en nous la grâce* que nous avons reçue dans les autres sacrements. Que produit dans l'homme la nourriture matérielle ? Elle entretient et conserve la vie du corps. Que produit dans l'esprit l'instruction ou la lecture des bons livres ? Elle entretient et conserve la vie de l'intelligence. Eh bien ! la sainte communion produit dans l'âme un effet semblable, elle entretient et conserve en nous la vie surnaturelle, la vie divine. En nous unissant à Jésus-Christ elle nous rend participants de ses sentiments, de sa sagesse, de son amour, de toutes ses vertus.

b) En second lieu, elle *affaiblit notre penchant au mal*. Depuis le malheureux péché d'Adam nous avons une faiblesse déplorable, et cette faiblesse nous porte sans cesse à désobéir à Dieu. Nous voyons le bien, nous l'aimons, et cependant nous éprouvons de la peine à le faire. Nous ressentons une sainte horreur pour le vice, et cependant nous nous y laissons aller avec une extrême facilité... D'un autre côté, le monde nous entraîne par ses mauvais exemples et ses fausses maximes ; le démon nous tente pour nous perdre avec lui... Combien nous avons besoin qu'on vienne à notre secours ! C'est Jésus-Christ lui-même qui s'est chargé de ce soin. Par la sainte communion, il diminue la violence de nos mauvais penchants, il nous fortifie et nous donne le courage de résister aux plus terribles tentations... Aussi voit-on les personnes qui communient souvent et avec de bonnes dispositions passer des années entières et

quelquefois toute leur vie sans commettre une faute grave. Fortifiées par cette divine nourriture, elles marchent constamment d'un pas sûr dans le chemin du ciel.

c) En troisième lieu, l'Eucharistie est la *source des vertus* les plus héroïques. Qu'est-ce qui soutenait les martyrs au milieu des supplices ? Qu'est-ce qui donnait à des femmes, à des vieillards, à des enfants, le courage de confesser la foi devant des tribunaux sanguinaires et d'affronter la mort plutôt que d'offenser Dieu ? La sainte communion. Dans ces temps de persécution violente, on trouvait partout des chrétiens intrépides qui étaient heureux de se dévouer, jusqu'à exposer leur vie, pour porter aux martyrs dans les prisons le pain consacré qui les rendait invincibles.

Qu'est-ce qui soutient aujourd'hui nos missionnaires, à la recherche des âmes, dans les régions glacées du Nord, sous le climat brûlant du centre de l'Afrique, au milieu de sauvages qui paient souvent leurs bienfaits par une mort affreuse ? Qu'est-ce qui les soutient ? C'est Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Ils sont prêtres, ils célèbrent la sainte messe quand ils peuvent, et l'adorable Victime qui devient leur nourriture, leur donne aussi le courage de supporter leurs travaux et les souffrances.

Tout le monde connaît actuellement nos admirables Petites Sœurs des Pauvres dont la vie se passe à donner des soins rebutants à des vieillards tombés dans l'enfance, et à mendier pour eux à la porte des riches. Qu'est-ce qui les soutient ? La sainte communion.

Nous avons un grand nombre de communautés religieuses contemplatives. Que de vertus cachées et sublimes dans ces cloîtres ! Voyez les Clarisses, par exemple : elles marchent nu-pieds même dans les froids les plus rigoureux ; elles vivent d'aumônes ; elles font maigre en tout temps ; elles jeûnent presque toute l'année ; elles s'occupent de prier la plus grande partie du jour et se lèvent encore la nuit pour continuer ce saint exercice. Ce sont d'innocentes victimes qui, par la prière et la pénitence, s'efforcent de calmer la colère de Dieu, que tant de crimes commis chaque jour ne manqueraient pas de nous attirer. Demandez à ces saintes femmes ce qui peut leur donner la force de mener un genre de vie si austère, si différent du nôtre ? La sainte communion, vous répondront-elles.

3. — Ce que Jésus-Christ fait dans l'Eucharistie ! Mais il est là pour nous consoler et nous fortifier dans nos peines. O vous qui avez à souffrir de la persécution, de la calomnie, de l'injustice, de l'abandon, n'allez pas demander aux hommes le soulagement dont vous avez besoin ! Le monde n'aime pas ceux qui sont tristes, ceux qui pleurent ; et d'ailleurs les consolations des hommes ennui bien vite. Allez recevoir Notre-Seigneur dans la sainte communion, établissez-le au centre de votre cœur, et il y ramènera le calme. Il a du baume pour toutes les blessures... Qui a plus

souffert que lui ? Il a été calomnié, méprisé, abandonné de ses amis, livré sans défense à ses persécuteurs ; il a été injustement condamné à mort... Il saura compatir à toutes vos souffrances, et il les adoucira par sa grâce.

4. — Ce que Jésus-Christ fait dans l'Eucharistie ! Mais il est là pour soulager les pauvres malades, pour nous fortifier contre la crainte de la mort. Quand nous sommes sur un lit de douleur et que les hommes de l'art sont impuissants à nous soulager, hâtons-nous de faire appeler notre divin Sauveur ; c'est le meilleur des médecins ; les autres ne peuvent rien sans Lui, et Lui peut encore tout quand les autres nous abandonnent. Il guérit l'âme et le corps. Combien de malades ont recouvré la santé en mettant leur confiance en Notre-Seigneur ! « Votre foi vous a guéri, » dit-il encore à chaque instant, comme autrefois, et le malade revient à la vie. — Représentons-nous que nous touchons à nos derniers moments, que nos sens s'éteignent, que tout nous abandonne... Qu'avons-nous à désirer en cet état ? Quelque chose qui nous ôte la crainte de la mort. Eh bien ! alors on nous apportera la sainte communion, on nous apportera le corps de notre Sauveur, le corps de celui qui a dit : « *Qui mange ma chair demeure en moi et moi en lui.* » Dès ce moment il demeurera en nous et nous en Lui ; nous ne le quitterons plus ; il nous gardera jusqu'à notre dernier soupir et lui-même présentera notre âme à son Père et la conduira dans son royaume. Quelle consolation pour un chrétien ! Il en est cependant qui craignent de le voir entrer dans leur maison, qui craignent de le recevoir. Oh ! qu'ils sont à plaindre de fermer ainsi la porte à leur meilleur ami !

5. — Pour vous, quand vous rencontrerez ce divin médecin traversant les rues pour aller visiter un pauvre malade, ne manquez pas de vous agenouiller et de l'adorer du fond de votre cœur. Ne faites pas comme ces hommes faibles que le respect humain empêche de se découvrir devant Dieu ; s'ils étaient seuls, ils tomberaient à genoux ; mais parce qu'on les voit, ils ont peur de paraître chrétiens. Les ingrats ! les lâches ! Ils ne réfléchissent pas que Jésus-Christ les voit aussi et qu'il rougira d'eux à son tour... Non ! ne méprisez pas la bénédiction du bon Dieu !

L'empereur actuel d'Autriche traversait un jour à cheval une des places de Vienne. Il aperçoit un prêtre qui porte le saint viatique à un malade. Aussitôt il met pied à terre et s'agenouille pour adorer le Saint-Sacrement. Quelques années plus tard, il se promenait au même endroit. Un assassin l'aborde et lui porte un coup de couteau. La lame de l'instrument se brise sur le col de son habit et l'empereur ne reçoit qu'une blessure insignifiante. C'est ainsi que Dieu le récompensa du bon exemple qu'il avait donné à ses sujets.

Imitons un pareil exemple toutes les fois que l'occasion s'en présentera, et comptons nous aussi sur une bénédiction particulière de Dieu.

## LA JOURNÉE CHRÉTIENNE

### ALLOCUTIONS A DES JEUNES FILLES

#### XXI

#### L'EXAMEN DE CONSCIENCE

Mes chères enfants,

Les anciens avaient fait inscrire cette maxime sur le fronton d'un temple célèbre : « Connais-toi toi-même. » C'est là, en effet, un des plus grands devoirs que nous ayons à remplir. Il y a si peu de personnes qui se connaissent ! Le peintre n'ignore pas les lois de l'art auquel il consacre sa vie, le négociant possède toutes les connaissances nécessaires pour la bonne gestion de ses affaires : et la plupart des hommes ne se préoccupent pas d'acquiescer la science des sciences, la plus nécessaire après celle de Dieu, la science de leur âme.

« Combien de gens, grands voyageurs, disait un homme d'esprit, qui ont fait le tour du monde et qui meurent sans avoir fait le tour d'eux-mêmes ! » Aussi se font-ils les plus redoutables illusions, et nous les entendons nous dire après une vie passée loin de Dieu : « Je n'ai rien à me reprocher. »

Sans en être là, n'est-il pas vrai, mes chères enfants, que vous avez peur de ce qui pourrait vous mettre quelques instants en face de vous-mêmes ? Et cependant rien n'est meilleur que de nous placer, soit le matin, soit le soir, en présence de Dieu et de nous-même par une réflexion sérieuse et un examen sincère de notre âme.

Parlons donc aujourd'hui de l'examen de conscience ou de la connaissance de nous-mêmes et disons : 1<sup>o</sup> combien il est rare de se connaître soi-même, 2<sup>o</sup> combien il est nécessaire de se connaître soi-même, et 3<sup>o</sup> comment on peut arriver à se connaître soi-même.

#### I. — Combien c'est rare.

1. Nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, *parce que l'amour-propre nous trompe*. Il voile nos défauts, il les atténue, il exagère nos qualités. Si nous faisons un peu de bien, si nous donnons quelques sous aux pauvres, aussitôt nous nous croyons des modèles de bonté et de charité et nous ne voyons pas d'autre part que nous sommes portés à la colère, que nous négligeons nos devoirs de famille, que nous prions mal, etc. Nous nous aveuglons au point de ne voir que nos qualités et de fermer les yeux sur nos défauts. Par cela même qu'une passion nous domine, elle nous est chère, elle se présente sous les dehors les plus attrayants et la vérité, dit Bossuet, s'enfonce à des profondeurs où l'âme parvient à peine à la poursuivre.

2. Nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, *parce qu'on nous trompe sur notre valeur*. Qui donc nous dit la vérité ? Pascal prétendait que nous n'aurions pas deux amis si nous entendions tout ce que nos amis disent par derrière. Cette parole est exagérée, mais le fond est vrai. On nous flatte, on exagère le peu que nous avons fait de



bien, et cela pour nous faire plaisir et en riant sous cape. Si nous avons eu tort, on atténue nos maladresses ou nos fautes et on nous excuse. On garde le silence parce qu'on n'ose pas nous parler nettement; on craint de froisser notre amour-propre, surtout si nous occupons une situation supérieure. On nous trompe aussi parce qu'on ne sait comment s'y prendre pour nous avertir et qu'on se dit : « Qu'il agisse comme il voudra, peu m'importe ! »

Le Bernin vit un jour entrer dans son atelier de sculpture la célèbre Christine, reine de Suède. Il y avait là une splendide statue de marbre blanc représentant la Vérité, qui bientôt attirera les regards de la reine et valut à l'artiste les compliments les plus flatteurs. « — Madame, lui dit celui-ci, vous êtes, si mes souvenirs sont fidèles, la seule tête couronnée à qui la vérité plaise. — C'est que, répondit la reine, les vérités ne sont pas de marbre comme celle que j'admire. » Il n'y a pas que les rois à ne pas aimer la vérité, tous les hommes à peu près en sont là.

3. Nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, *parce que nous nous laissons emporter par la vie extérieure* qui nous plonge au milieu du bruit et nous empêche de rentrer jamais en nous-mêmes.

Oui, les hommes se jettent à l'envi dans le tourbillon des affaires ou des plaisirs. Les uns cherchent le profit, d'autres la jouissance, tous la distraction et l'oubli d'eux-mêmes. On ne pourrait rien faire de mieux pour les rendre malheureux que de leur enlever les affaires qui les fatiguent et les soucis qui les tracassent. Alors ils se regarderaient, ce qui serait pour eux la chose la plus triste du monde.

Ne sont-ce pas là, dans une certaine mesure, vos dispositions ? A chaque instant les objets extérieurs sollicitent votre attention et la font sortir d'elle-même; elle se répand au dehors. Dans cette agitation et cette dispersion de ses pensées, il y a pour la conscience un péril. Il est impossible que l'âme ainsi partagée ait la même énergie.

Je suis loin sans doute de vous recommander la tristesse et la contention, mais je puis bien vous dire : « Apportez un peu plus de sérieux à ce que vous faites. Veillez davantage sur les écarts de votre imagination, abandonnez les lectures frivoles qui vous laissent dans l'esprit des souvenirs, des images qui vous reviennent jusque dans la prière et le temple de Dieu, réprimez davantage votre désir de tout voir, de tout entendre, retenez votre langue qui se répand si souvent en conversations inutiles, et vous serez réfléchies, et vous vous connaîtrez vous-mêmes. »

## II. — Combien c'est nécessaire.

Les saints Docteurs sont unanimes à proclamer l'excellence de l'examen de conscience et à en affirmer la nécessité pour toute âme qui veut surmonter ses passions et enraciner solidement en elle l'habitude des vertus. Ils nous disent tous, par la bouche de saint Grégoire, que la pratique fidèle

de l'examen de conscience est le trait caractéristique des élus de Dieu, tandis que l'omission de ce salutaire exercice est la marque des réprouvés.

1. L'examen de conscience nous est nécessaire *pour nous tenir dans l'humilité*. Cette vertu consiste dans le sentiment de notre faiblesse, de notre impuissance, de notre misère profonde, basée sur la connaissance de nous-mêmes. Or, cette précieuse connaissance de nous-mêmes s'acquiert uniquement par l'examen de conscience.

Si nous nous mettons en face de notre âme pour la scruter jusque dans ses profondeurs, nous y trouvons une multitude d'imperfections, de fautes qui se multiplient chaque jour d'une manière effrayante. Celui qui ne s'examine qu'à la surface n'aperçoit que les manquements principaux dont il s'est rendu coupable; celui au contraire qui scrute son âme à fond découvre des fautes innombrables qu'un examen moins approfondi ne lui avait pas révélées : omissions plus ou moins volontaires, négligences, distractions dans la prière, légères sensualités, égoïsme, caprices, vivacités, complaisances ou tristesses vaniteuses, pertes de temps, paroles, inutiles, imaginations vaines, etc.

Si nous nous mettons en face de nous-mêmes, nous remarquons non seulement nos fautes, mais nos passions, inclinations malheureuses qui nous portent au péché et sont pour nous une source de périls sans cesse renaissants. Quoi de plus humiliant ! et comme alors on comprend le cri de saint Paul : « Malheureux homme que je suis ! Qui me délivrera de ce corps de mort ? »

Les paroles d'humilité prononcées par les saints provoquent notre étonnement et nous font nous demander s'il n'y a pas en elles quelque pieuse exagération. Non certes ! Les saints se connaissaient parfaitement eux-mêmes, et tout en remerciant Dieu de les avoir préservés des grandes faiblesses, ils avouaient que, laissés à leur nature, ils auraient été capables de commettre les plus grands péchés.

Il est difficile, mes chères enfants, d'allier l'orgueil avec une sincère connaissance de soi-même.

2. L'examen de conscience nous est nécessaire *pour nous permettre de nous accuser avec exactitude dans nos confessions*. Mes chères enfants, l'examen de conscience journalier, régulièrement fait, vous sera d'un grand secours pour votre confession. C'est pour nous une obligation rigoureuse de nous montrer tels que nous sommes au tribunal de la pénitence. Pour cela il est nécessaire que nous ayons une connaissance sérieuse de nous-mêmes. Or, comment se souviendra-t-on des fautes qu'on a commises durant tout un mois, si l'on ne s'est pas efforcé de se les rappeler chaque soir ? Lorsque nous entendons en confession des âmes qui ont pris ainsi la sainte habitude de l'examen de conscience quotidien, et d'autres âmes qui négligent cet exercice de piété, nous constatons entre les unes et les autres une différence considérable ; c'est la lumière et les ténèbres, c'est le jour et la nuit, l'ordre et le chaos.

3. L'examen de conscience nous est nécessaire *pour nous corriger de nos défauts*. Les fautes

que nous pouvons commettre viennent ou bien des entraînements de nos passions, ou bien des surprises contre lesquelles nous n'étions pas en garde; ou des illusions. Ces trois dangers nous sont signalés par l'examen de conscience.

Les *passions* ne sont redoutables que si, ne les voyant pas à l'origine, nous les avons laissé grandir et se fortifier; il n'eût pas été besoin d'un effort considérable pour les réprimer au début. D'où la nécessité de discerner de bonne heure, par un examen attentif, les premiers soulèvements de la mauvaise nature pour les combattre et les empêcher de se transformer en habitudes invétérées.

L'âme qui s'examine n'a pas à craindre les *surprises*. Elle voit de loin le péril et elle sait s'y soustraire : continuellement sur ses gardes, parce qu'elle se met souvent en face de ses fautes passées et de sa faiblesse présente, elle n'a rien à redouter des ennemis de son salut.

Rien non plus à redouter pour elle du côté des *illusions*. Pour elle en effet, rien de ce qui se passe en elle ne reste inaperçu. Les moindres imperfections sont l'objet d'un contrôle sévère, son cœur n'a point de secrets dont il ne sait rendre compte avec exactitude. Elle discerne sans peine les envahissements cachés et insensibles du péché que l'illusion permet dans l'âme inattentive.

### III. — Comment on peut y arriver.

Comment pourrions-nous acquérir cette connaissance de nous-mêmes qui nous est si nécessaire?

D'abord en écoutant et en provoquant au besoin les avis d'un ami sûr et fidèle. Mais un ami, si perspicace soit-il, ne voit pas le fond de notre âme; c'est nous-mêmes qui devons nous étudier. Pour cela, rentrons dans notre conscience, examinons notre état d'âme, nos penchants, nos péchés.

Cet examen prendra surtout deux formes.

1. *Examen du soir*. Le soir venu, après avoir récité notre prière, alors que tout est calme en nous et autour de nous, dans le silence de notre âme, faisons passer rapidement sous nos yeux le tableau de ce qu'a été notre journée. Rappelons-nous nos pensées, nos paroles, nos actions, nos omissions, nos intentions. Comme le marchand qui fait sa caisse examine ses recettes, ses dépenses, ainsi devons-nous nous rendre compte de ce que nous avons acquis ou perdu. Répété ainsi chaque soir, l'examen de conscience nous fera connaître à nous-même. Il sera de plus un exercice réparateur, car s'il est suivi, comme il doit l'être, d'un acte de contrition, d'un regret sincère, nos fautes seront effacées, et nous prendrons plus tranquillement notre sommeil.

Ecoutez sur ce sujet saint Jean Chrysostome. « Vous avez un registre sur lequel vous écrivez vos dépenses et vos recettes de chaque jour, et vous ne voudriez pas vous endormir le soir sans avoir fait vos comptes. Mais votre conscience, elle aussi, n'est-elle pas un livre ouvert où vous devez chaque soir enregistrer en détail vos pertes et vos profits? Chaque soir donc, avant d'entrer dans le fort de votre sommeil, prenez ce livre et dites-

vous : « Allons, mon âme, comptons ! Qu'avez-vous fait de bien ? qu'avez-vous fait de mal ? »

2. Il y a un examen plus spécial qu'on appelle *examen particulier* et que les saints nous conseillent de faire au milieu du jour sur un défaut en particulier.

Un général qui veut vaincre son ennemi tâche de découvrir l'endroit faible, et il dresse là ses batteries. Tous nous avons un endroit faible, vulnérable. Vous, mon enfant, c'est la douceur qui vous manque : la moindre contradiction vous irrite. Vous, mon enfant, c'est la charité : vous êtes portée à juger sévèrement, à parler mal de votre prochain. C'est donc là surtout qu'il faut appliquer un remède prompt, énergique, constant. Voilà votre défaut dominant, celui qui inspire tous les autres, c'est le roi ; celui-là détruit, une foule de fautes disparaîtront, de même que si vous coupez un arbre à sa racine, les branches n'étant plus vivifiées par la sève se dessècheront et périront.

Dans la guerre contre le roi d'Israël, Achab, roi de Syrie, avait ordonné de ne pas attaquer les soldats, mais le roi. On suivit ses instructions et l'armée se débanda. Attaquez, vous aussi, le roi de vos défauts et les autres seront vite détruits, et pour cela examinez-vous sur ce point-là tout seul, chaque jour, et vous triompherez.

3. Pour bien faire ces deux examens, certaines conditions sont nécessaires.

a) *Le recueillement* d'abord. Lorsqu'une eau est calme, limpide, on voit jusqu'au fond ; si elle est troublée, on ne voit rien. Donc, vous ferez votre examen loin du bruit, seule dans votre chambre, et à un moment où vous n'aurez pas à craindre d'être dérangée.

b) *La prière*. Nous avons besoin pour nous connaître de la lumière de Dieu qui dissipe les illusions de notre amour-propre. Quand on descend dans les catacombes, ces longues galeries noires, souterraines, qui s'entrecoupent à l'infini, des flambeaux sont nécessaires. Il est des âmes qui ressemblent aux catacombes : il y a en elles des replis insondables, dans lesquels pour y voir clair il faut nécessairement la lumière de Dieu. Cette lumière s'obtient par la prière.

c) *La loyauté* : être franc avec son ennemi, désirer voir clair, ne pas se donner l'absolution à l'avance, se traiter comme un étranger, être un juge consciencieux qui examine tous les devoirs envers Dieu, envers le prochain, les devoirs d'état, de situation spéciale.

Une grande chrétienne a dit : « On ne pécherait jamais si on voulait toujours avoir devant les yeux le jugement dernier, et même le sien propre, car les grandes assises de la vallée de Josaphat commencent pour nous chaque soir. »

Prenez, mes chères enfants, la sainte habitude de l'examen de conscience, et lorsque après vous êtes mise ainsi en face de vous-même votre conscience vous fera des reproches, loin de vous indigner contre elle, vous vous inclinerez et vous prendrez vos mesures pour ne plus les mériter.



## XXII

## PRIÈRE DU SOIR ET COUCHER

Mes enfants,

La journée est terminée. L'heure est venue de faire votre prière du soir.

I. — *Comment la faire.*

## 1. Vous ne l'omettez jamais.

Dès le matin, votre premier regard s'est élevé vers Dieu ; que votre dernière pensée soit encore pour Lui. Au cours de la journée, sa bonté vous a préservée de mille dangers et comblée de ses bienfaits... Le remercier est un devoir de politesse.

Il y a eu peut-être de longues heures perdues pendant ce jour qui vient de finir... Vous avez commis le péché, vous avez à demander pardon.

Enfin la nuit est dangereuse, voici l'heure du sommeil, il est le frère de la mort ; si vous alliez vous réveiller devant le juge suprême !... Il faut recommander votre âme à Dieu.

La prière du soir, les saints l'ont dit, c'est le baiser filial à notre Père du ciel ; c'est le pardon humblement demandé ; c'est le merci affectueusement exprimé ; c'est l'abandon de l'âme entre les mains de la Providence. L'envisager ainsi, c'est en comprendre la nécessité. Vous n'y manquerez donc jamais, mes chères enfants.

2. Vous ne succumberez pas non plus à cette tentation de paresse qui vous porterait à ne la faire que dans votre lit... Je vous ai déjà signalé l'inconvénient d'un tel procédé dans vos rapports avec Dieu ; écoutez à ce sujet un trait qui nous est rapporté dans une lettre adressée au directeur d'une *Semaine religieuse* par l'une des personnes en cause. « Il y a longtemps de cela, je voyageais avec Monsieur C..., conseiller général et chevalier de la Légion d'honneur. Nous arrivons un soir dans une petite ville, nous nous installons à l'hôtel dans une chambre à deux lits. Il était tard. Je me couche à la hâte, sans même dire bonsoir à mon camarade, et je me prépare à dormir profondément. Monsieur C... était occupé à écrire. Tout à coup il lève les yeux, et m'apercevant dans l'attitude d'un honnête homme qui se dispose à oublier pendant quelques heures les tourments et les préoccupations de la vie : « Que faites-vous ? me dit-il, déjà couché !... Et votre prière ? Je vous croyais un bon catholique, et vous vous couchez comme un bon et fidèle Azor, sans songer à prier Dieu ? — Pardon ! lui dis-je, piqué par cette apostrophe un peu vive, je fais exactement ma prière tous les jours, matin et soir ; je n'y manque jamais, et je viens seulement de la terminer ; je prie peut-être plus longtemps que vous. — Comment ! reprit l'honorable magistrat, vous vous étendez bien mollement dans votre lit, vous gardez votre bonnet sur la tête, vous vous posez doucement sur l'oreiller, et vous appelez cela faire votre prière ! Mais, quand vous

me faites le plaisir de venir me voir, vous restez debout et la tête découverte, jusqu'à ce que je vous invite à vous asseoir et à vous couvrir. Il paraît que vous n'y mettez pas tant de façons avec le grand Maître. Sachez qu'un seul *Pater* récité à genoux, avec le respect que vous devez à la souveraine majesté de Dieu, vaut mieux que vos longues prières récitées en dormant, avec ce sans-façon qui révolte. » A peine avait-il terminé qu'il se mit à genoux, fit le signe de la croix, et resta en prières pendant dix minutes au moins, dans l'attitude la plus recueillie et la plus édifiante. Je n'avais rien à dire : je me sentis touché et attendri jusqu'au remords. »

Profitez vous aussi de cette leçon, mes enfants ; agenouillez-vous toujours pour prier ; si le sommeil vous gagne, votre prière sera courte, mais du moins vous ne terminerez pas la journée sans penser et sans parler à Dieu avec tout le respect qui lui est dû.

3. Comme formules pour la prière du soir, vous choisirez celles que vous voudrez ; adoptez de préférence la prière traditionnelle qui se trouve dans les livres de piété et qui exprime admirablement les sentiments de vos cœurs chrétiens.

4. Si courte que soit votre prière, n'oubliez jamais l'examen de conscience... On vous a longuement parlé de cet important exercice de piété ; sans lui, vous ne ferez aucun progrès ; chaque soir rendez-vous compte de l'état de votre âme, recherchez les fautes que vous avez commises dans la journée, et voyez comment vous avez tenu la résolution prise le matin à la fin de votre prière ou de votre méditation.

II. — *La prière en commun.*

A la prière du soir que vous faites seule, il faut préférer la *prière en commun*. Elle était autrefois d'un usage général. Quand les travaux du jour étaient terminés et que toute la famille se trouvait rassemblée sous le toit paternel, après le repas du soir, on lisait quelques pages de l'Evangile ou de la Vie des saints ; puis, au moment d'aller prendre leur repos, parents et enfants s'agenouillaient ensemble au pied du crucifix et devant l'image de Marie et de ceux que nos pères, dans leur naïf et pieux langage, appelaient « les bons saints. » Et alors on disait la prière en commun. Tantôt c'était le père ou la mère qui se faisait l'interprète des sentiments de tous ; tantôt, c'était des lèvres du plus petit des enfants que montait vers le ciel la prière de la famille, et cette prière trouvait facile accès auprès de Dieu, car, suivant la touchante et juste pensée de saint Jean Climaque, « le Père céleste a un faible pour les bégaiements des petits enfants. »

On remerciait Dieu en commun des bienfaits reçus pendant la journée ; on lui demandait pardon des fautes commises ; on invoquait sa protection pour la nuit ; on le priait pour les malades, pour les affligés, pour les absents de la famille ; on lui recommandait les chers défunts.

Chaque soir, les anges recueillaient ces prières

très puissantes parce qu'elles étaient fondues ensemble, et ils les portaient devant le trône de Dieu. Alors se réalisait la promesse du Sauveur : « Si deux d'entre vous s'accordent sur la terre, quelque chose qu'ils demandent, ils l'obtiendront de mon Père qui est dans les cieux. Car là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux. »

Source de grâces abondantes, la prière en commun était encore une source de vertus. Là, aux pieds du bon Dieu, quand tout le monde est réuni pour prier, on se renouvelle dans le respect et dans l'amour les uns des autres : un enfant qui, régulièrement, voit son père et sa mère se mettre à genoux, prier et s'humilier devant Dieu, est singulièrement aidé à bien prier lui-même ; des frères, des sœurs qui prient chaque jour à côté les uns des autres, d'un même cœur et d'une même voix, autour de leurs parents, n'ont pas grand'peine à les respecter et à se pardonner mutuellement leurs petites misères.

Le spectacle de la prière faite en commun, dans la famille, fit tant d'impression à Louis Veuillot que ce fut le début de sa conversion. Il rapporte lui-même qu'étant à Rome, le 15 mars 1838, il fut reçu le soir dans une famille d'amis où l'on avait l'habitude de faire la prière en commun. Très innocemment, la maîtresse de maison lui proposa de s'unir à cet acte religieux. Il n'était pas chrétien à cette époque, loin de là. « L'aventure ne me plaisait guère, raconte-t-il lui-même ; je m'impatients ; je me disais que c'était me faire une contrainte morale... Cependant, tout en murmurant beaucoup, je m'agenouillai.

« Mais Jésus a promis d'être avec ceux qui se réuniraient pour prier. Il vint au milieu de ses amis, et, sans doute touché de compassion, il ne se retira point parce que j'étais là ; il voulut bien que sa présence ne fût pas perdue pour moi. Lorsque mon ami eut commencé à haute voix la prière : « Mettons-nous en la présence de Dieu et adorons-le... », ma vie passa comme un éclair dans ma mémoire ; il me sembla que personne jamais ne m'avait rien dit d'aussi honorable ni convié à rien d'aussi doux, et je fus, par la miséricorde divine, moins loin de la disposition où il faut être pour prier...

« Puis ces accents de tendresse élevés vers le ciel ; ces protestations de foi, d'espérance et de charité ; cet examen de conscience sur le mal commis envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes ; ce pardon demandé pour toutes les fautes de la journée ; cette nuit qui commence placée sous la protection de l'ange gardien ; ces vœux de la fraternité catholique pour les parents, pour les amis, pour les pauvres, les prisonniers, les malades, les agonisants, pour les ennemis, pour tout ce que l'on doit chérir, et pour tout ce qui souffre dans le monde ; ce pieux souvenir donné aux morts ; ces vieilles prières de l'Eglise enchâssées, comme des pierres précieuses, dans l'or pur de tant de supplications aimantes : le *Pater*, si plein d'abandon et de filiale confiance ;

le *Credo*, si vaillant et si robuste de foi ; l'*Ave*, qui mouille les yeux de pleurs : c'était cela que souhaitait mon âme, c'était la pleine lumière que j'attendais, et toute la douce paix du chrétien, cette paix tant cherchée, cette paix que je niais parce que je ne la pouvais comprendre, me fut expliquée par un jet éblouissant de foi et d'amour. »

A partir de ce moment, Louis Veuillot commença à être chrétien. A la fin de son récit il termine par ces belles pensées : « Il fut donc un temps, — j'ose à peine y penser, — où je ne priais pas Dieu !... Quoi ! durant de longues années j'ai commencé, j'ai fini chaque journée sans prier ! Comment vivais-je ? comment pouvais-je vivre ? Que de fautes ont souillé ces jours funestes ! Je vous rends grâces, mon Dieu, de ce que vous m'avez permis de vous connaître. Maintenant du moins je ne saurais commencer ni finir le jour sans me jeter à vos pieds..., et je trouve là une joie, une espérance que tous les plaisirs de la vie ne sauraient trop payer. »

La sainte habitude de la prière du soir en commun s'est heureusement maintenue dans quelques familles chrétiennes ; elle existe encore dans un certain nombre de vos familles, mes chères enfants. Dieu en soit béni ! C'est là une pieuse tradition, un patrimoine sacré qu'il faut garder à tout prix. Mais à celles d'entre vous qui font individuellement leur prière, je demande de travailler à introduire la prière en commun dans leur famille.

Sans doute, il est plus agréable de prier seul, on est ordinairement plus recueilli et plus tranquille, mais la prière en commun est préférable, parce qu'elle plaît à Dieu davantage et procure le bien du prochain. — Sans doute, il y a des familles où il est difficile de se rencontrer le soir à la même heure ; et malheureusement il arrive qu'un père, que des frères ne pratiquent plus leur religion ; aussi, mes enfants, je ne vous demande pas l'impossible. Mais soyez vraiment l'ange gardien de la famille, dans cet apostolat de la prière en commun. Joignez-vous d'abord à votre mère, à vos sœurs pour prier ensemble. Plus tard, vous tenterez une démarche près de votre père ; si vous n'arrivez pas immédiatement au résultat que vous cherchez, vous ne vous découragerez pas ; la grâce de Dieu bénira votre zèle, et bientôt toute votre famille se trouvera chaque soir réunie devant Dieu.

### III. — *Le coucher.*

La prière est faite ; retirez-vous dans votre chambre. Ne vous couchez pas à une heure tardive ; les longues veillées empêchent le lever matinal et nuisent à la santé :

Jeunesse qui veille,  
Vieillesse qui dort,  
Sont signés de mort.

Déshabillez-vous modestement, promptement et posément ; jetez de l'eau bénite sur votre lit en faisant le signe de la croix ; dans votre lit croisez



vos bras sur votre poitrine, chastement et religieusement; puis, avant de vous endormir, élevez votre cœur vers Jésus et vers Marie : c'est le moment de faire sincèrement un acte de contrition et de vous remettre par une dernière prière entre les mains et sous le regard de Dieu.

FIN

## PLAN D'UN PANÉGYRIQUE DE LA B. MARGUERITE-MARIE

(17 OU 23 OCTOBRE)

### SA SAINTETÉ ET LA GRANDEUR DE SA MISSION

Elle a été l'instrument de Dieu pour apprendre à l'Eglise et au monde la dévotion au Cœur sacré de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Considérons en quelques mots sa sainteté et la grandeur de sa mission.

## I

Un mot qu'elle avait coutume de répéter nous donne l'idée de la sainteté de son âme : « Tout de Dieu, rien de moi ; tout à Dieu, rien à moi ; tout pour Dieu, rien pour moi. »

« *Tout de Dieu, rien de moi.* » Esprit et corps, fortune, parents, amis, tout nous vient de Dieu. Nous n'avons rien par nous-mêmes, si ce n'est le péché et le néant. Voilà l'humilité de l'âme qui se connaît et qui connaît Dieu. *Substantia mea tanquam nihilum ante te.* (Ps., xxxviii, 6). *Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis.* (Job, xiv, 1). *Breves dies hominis sunt, numerus mensium ejus apud te est, qui præteriri non poterunt.* (Ibid., 5). *Et dignum ducis super hujuscemodi aperire oculos tuos, et adducere eum tecum in judicium ?* (Ibid., 3).

« *Tout à Dieu, rien à moi.* » Puisque tout vient de Dieu, tout appartient à Dieu, et l'âme généreuse ne veut rien garder pour elle-même. A tout moment, elle répond comme le jeune Samuel dans le temple : *Ecce ego quia vocasti me.* (I Rois, iii, 9). En tout et toujours, elle répond comme la Vierge : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.* (Luc, i, 38).

« *Tout pour Dieu, rien pour moi.* » Voilà la pureté d'intention. L'âme chrétienne ne se recherche pas elle-même, elle ne recherche pas une vaine gloire ; elle fait tout en vue de Dieu seul.

La sainteté de Marguerite-Marie est donc faite d'humilité, de générosité, de simplicité. Il faudrait y ajouter la résignation et l'amour de la souffrance. Elle a eu cet amour à un degré extraordinaire. Ayant voulu être l'épouse de Jésus crucifié, elle a accepté d'être à son image et à sa ressemblance ; et comme une épouse fidèle ne se plaît qu'auprès de son époux, Marguerite-Marie n'a voulu être que sur le Calvaire de la douleur.

## II

Dieu la préparait ainsi à la grande mission qu'elle devait remplir. Les hommes du xviii<sup>e</sup> siècle,

plongés dans la matière et les sens, se moquaient du nom de Marguerite Alacoque comme nos grands esprits d'aujourd'hui se moquent de Lourdes. Marguerite-Marie a été choisie par Dieu pour révéler aux derniers âges du monde la dévotion au Cœur sacré de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Elle est une de ces âmes que Dieu suscite de temps en temps pour aider l'Eglise à accomplir sa mission. La mission de l'Eglise est sans doute de demeurer dans le monde *columna et firmamentum veritatis.* (I Tim., iii, 15). C'est de prêcher l'Evangile, vérités austères mais lumineuses devant lesquelles doit s'incliner l'orgueil humain. C'est surtout de persuader aux hommes que Dieu les a aimés.

C'est pour cette œuvre qu'a été suscitée Marguerite-Marie. Les hommes ne se perdent que parce qu'ils ne croient pas à cet amour. Arius n'a pu croire que le Fils éternel de Dieu nous ait aimés jusqu'à se faire homme en sorte que Jésus-Christ fût purement et simplement le Fils de Dieu. Nestorius n'a pas pu croire que Dieu nous ait aimés jusqu'à naître d'une Vierge. Luther et Calvin n'ont pas pu croire au sacrement de pénitence, c'est-à-dire à un amour qui pardonne sans cesse, ni au sacrement de l'Eucharistie, c'est-à-dire à un amour qui ne veut pas se séparer de ceux qu'il aime. Tandis que nous, *credidimus charitatem.* (I Jean, iv, 16).

Après les trois premiers siècles, siècles de persécution, quand Constantin fit asseoir l'Eglise avec lui sur son trône, la paix et la tranquillité introduisirent dans les âmes un principe de refroidissement. Sainte Hélène recouvre la Vraie Croix et les instruments de la Passion, et le monde se réchauffe au contact de l'arbre sur lequel le Fils de Dieu était mort.

Au xiii<sup>e</sup> siècle, les Albigeois, les Manichéens avaient perverti un grand nombre d'âmes. Une vierge, la bienheureuse Julienne, apporta au monde les solennités de la Fête-Dieu, et le monde se réchauffa encore au contact du corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Au xv<sup>e</sup> siècle, après le Protestantisme, après le Jansénisme, après les Philosophes, nouveau refroidissement dans les âmes : *Quoniam abundavit iniquitas, refrigescet charitas multorum.* (Matth., xxiv, 12). Jésus-Christ ne se lasse jamais de nos oublis ni de nos crimes ; il montre son Cœur et il fait de magnifiques promesses à ceux qui l'honoreront.

Remercions Marguerite-Marie pour l'immense bienfait qu'elle a fait connaître à la terre ; tâchons d'imiter sa sainteté.

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 24 septembris 1902.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis.*

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Panegyrique de la B. Marguerite-Marie.** — Docilité, amour, fidélité, 758.

**Panegyrique de sainte Thérèse.** — Vierge, docteur et martyr, 758.

**Entretiens sur les évangiles du dimanche.** — LI. 24<sup>e</sup> et dernier dimanche après la Pentecôte : Les deux jugements, 761.

**Réflexions sur des paroles du Propre des messes du dimanche.** — LIII. Premier dimanche après l'Épiphanie, 764.

**Pour le dimanche avant la Toussaint.** — La prière des saints, 767.

## PANÉGYRIQUE DE LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE

(17 OU 25 OCTOBRE)

### DOCILITÉ, AMOUR, FIDÉLITÉ

*Cornuta erat facies ejus ex consortio sermonis Domini.*

Voyez de quel éclat brille la radieuse figure de celle à qui le Seigneur a parlé !

Mes frères,

Sur le versant du Sinaï, un homme a paru. Lentement et comme accablé sous le poids d'un fardeau trop lourd, il descend cette pente à jamais sacrée, signalé au loin par une lumière étrange qui semble jaillir de son front et l'éclairer tout entier. C'est Moïse, Moïse qui vient de s'entretenir avec le Seigneur et qui, maintenant, retourne vers les siens, sans se douter qu'il rapporte un visage pour toujours transfiguré. *Nesciebat quod cornuta esset facies ejus ex consortio sermonis Domini.* (Ex., xxxiv, 29).

Oh ! qu'il devait être pur et éclatant, ce rayon dérobé aux flammes éternelles qui irradiant le trône de Dieu ! Combien pâle, en comparaison, le scintillement des étoiles ! Le soleil d'Orient lui-même, pourtant si fier de son aveuglant éclat, était vaincu par le charme pénétrant de cette lueur incréée. Les Israélites en furent éblouis... Heureux peuple, qui pouvait ainsi contempler sur une face humaine le reflet radieux de la divinité !

Mais pourquoi, mes frères, porter envie aux siècles écoulés ? Dieu n'a pas réservé à l'ancienne Loi la faveur de ses communications. Il a aussi, sous la nouvelle, parlé à l'humanité. Que dis-je ? Il y a multiplié ses interventions, en sorte que pas un siècle n'eût écoulé sans qu'il ait fait choix de quelque âme d'élite pour lui confier ses volontés créatrices et la renvoyer ensuite à la terre, ennoblie et transfigurée.

O bienheureuse Marguerite-Marie, c'est vous à qui j'ai pensé depuis mes premières paroles ! C'est

vous la nouvelle médiatrice que j'ai vu quitter son peuple et monter, monter toujours vers les divins sommets ; c'est vous que j'ai vu entrer dans les splendeurs indicibles de l'extase, pour y jouir des entretiens de Jésus-Christ et nous les redire ensuite ! Messagère inspirée, vous avez rapporté au monde catholique les grandes sollicitations de l'amour, et du même coup vous vous êtes placée dans une lumière incomparable qui dominera éternellement l'histoire des âmes.

Approchons-nous, mes frères, de cette lumière. Contemplons cette douce figure de la vierge de Paray-le-Monial. J'en sais de plus grandes et de plus imposantes, je n'en connais pas de plus idéalement belle. Sa vie n'est pas, comme celle de certains autres saints, un torrent irrésistible qui brise tous les obstacles et se jette dans l'océan après avoir raviné profondément le sol. C'est un beau lac que Dieu a placé au sommet des montagnes, dans une région sublime, au-dessus des agitations humaines, au-dessus même des orages de l'atmosphère. On dirait un morceau d'azur tombé du ciel et mis tout près du soleil pour en refléter les feux éclatants. Car c'est bien Jésus-Christ, le Soleil de justice, qui resplendit en la B. Marguerite-Marie et lui donne cet éclat merveilleux.

Contemplons-la donc à ce point de vue ; et puisque notre Bienheureuse doit tout aux communications divines, demandons-nous comment elle s'y est préparée, comment elle les a accueillies, comment enfin elle les a exécutées. Trois mots résumeront cette contemplation : *docilité, amour, fidélité*. Ils sont bien beaux ! Peut-être nous raviront-ils à notre tour et nous inspireront-ils quelque chose de cette ardeur dont nous allons voir brûler Marguerite-Marie.

### I. — Docilité dans la préparation.

Dans une famille, quand un enfant va naître, c'est plaisir de voir avec quelle sollicitude la mère prépare son berceau. Toutes les autres préoccupations cèdent le pas à celle-là. Rien n'est épargné pour recevoir l'enfant attendu, et quand il vient, tout est prêt.

Dieu fait de même pour les grandes âmes, et c'est merveille de voir avec quelle énergie puissante il organise tout pour leur venue. La société qui les attend, la famille qui les reçoit, le lieu et le temps où elles paraissent, tout porte le cachet d'un arrangement divin, conjectures prophétiques qu'elles-mêmes, dès le premier éveil de leurs facultés, confirment par leurs aptitudes merveilleuses.

En voulez-vous une preuve ? Regardez la B. Marguerite-Marie. Elle naît à une époque de crise qui, manifestement, appelle un secours d'en haut. Le protestantisme a jeté sur une grande partie de l'Europe son linceul glacé, et la France qui l'a rejeté se sent néanmoins engourdie par le contact de tant de cadavres rigides. Il est vrai, grâce au génie de Richelieu et à l'épée de Condé, la fille



ainée de l'Eglise a vaincu les nations luthériennes, mais si son bras et sa tête se sont montrés pleins de feu, son cœur a besoin d'une flamme qui le réchauffe. Peut-il l'attendre encore ? Non, car voici le jansénisme qui se lève déjà pour achever l'œuvre néfaste à demi accomplie par Luther.

La France sera donc la patrie de Marguerite-Marie, et elle naîtra non pas au Midi ou à l'Ouest, dans une province éloignée du champ de bataille, mais dans cette Bourgogne qui, vingt ans auparavant, avait produit Bossuet, un grand docteur avant une grande sainte.

Et cette vieille famille Alacoque qui, depuis tant d'années, occupe dans la contrée choisie par Dieu une situation si haute, n'est-elle pas prédestinée aussi à l'honneur de posséder un berceau glorieux ? Dans ce foyer patriarcal, la foi catholique a trouvé une forteresse qui n'a pas été entamée ; le père et la mère sont dignes l'un de l'autre, Dieu peut leur confier l'âme de Marguerite-Marie : le trésor sera bien gardé.

Car c'était bien un trésor que cette enfant. Dès ses premiers jours, elle ressent pour Dieu un tel amour que l'ombre seule du mal la fait frissonner et que la moindre tache lui est un insupportable tourment.

A quatre ans, une force mystérieuse et irrésistible lui fait dire et répéter ces paroles : « Mon Dieu, je vous consacre ma pureté ; mon Dieu, je vous fais vœu de chasteté. » Qu'était-ce qu'un vœu ? Qu'était-ce que la chasteté ? Elle l'a avoué plus tard : elle n'en avait pas alors la moindre notion, mais elle trouvait un tel charme à redire cette formule qu'elle la prononçait sans cesse, et sans cesse avec une nouvelle ferveur.

En même temps, son âme s'ouvrait à la prière. A l'heure où les autres enfants savent à peine le signe de la croix, et tout au plus quelques phrases incomprises, on la voyait passer des heures entières en prière, à genoux, prosternée d'âme et de corps devant ce Dieu qu'elle aimait déjà d'un amour sans égal. D'ailleurs, toute autre société lui était à charge ; elle fuyait la compagnie des hommes, et quand on avait besoin d'elle, on allait tout droit à la chapelle, tant on était sûr de la trouver là, immobile et priant devant le Saint-Sacrement.

« Ferveur d'enfant, » direz-vous, « qui s'en ira comme elle est venue, un beau jour, sans qu'on sache pourquoi ! » — Non, car à cette horreur du mal, à cette soif de la prière, se joignait, ce qui est la marque de la vraie piété, l'amour de la souffrance. Où donc cette petite fille, qui ne savait pas encore lire, avait-elle appris la divine et nécessaire grandeur de la croix ? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est qu'elle mortifiait déjà cruellement son corps gracieux ; c'est qu'elle s'astreignait à prier les genoux mis en terre, quelque froid qu'il fit ; c'est qu'elle fuyait les personnes qui la flat- taient, pour rechercher celles qui la faisaient pleurer et souffrir.

Je vous le demande, mes frères, n'était-ce pas une enfant prédestinée que celle en qui se mon-

traient, si jeune, de tels dons ? Loin de moi pour- tant la pensée d'en tirer un éloge pour elle ! La gloire en revient toute à Dieu qui distribue comme il lui plaît les talents de l'Evangile. Le mérite des saints consiste non dans leurs heureuses disposi- tions, mais dans l'usage qu'ils en font ; absolu- ment comme notre fertile terre de Beauce à qui sa gloire vient non de la semence qu'elle reçoit, mais des moissons superbes et opulentes qu'elle en tire.

A ce point de vue, la B. Marguerite-Marie est un modèle incomparable, le modèle de la docilité à la grâce.

A neuf ans, quelque temps après sa première communion, elle se voue au service de la sainte Vierge, qui, en retour, la guérit d'un mal inconnu et effrayant.

Un peu plus tard, sa patience est mise à une rude épreuve : son père est mort, et sa mère, soit timidité, soit incapacité, tombe sous la dépendance de son beau-frère. C'est la tyrannie qui entre dans la maison et qui met sa main de fer sur l'âme aimante de Marguerite-Marie. Ses goûts pieux sont méconnus et contrariés, il faut qu'elle se cache pour aller à l'Eglise et pour prier ; elle va mendier chez les anciens fermiers de son père des remèdes pour sa mère et du pain pour elle ; les injures et même les coups ne lui sont pas épargnés, car on la regarde, elle, la fille de la maison, comme une servante avec qui tout est permis.

Certes, c'étaient là des souffrances bien pénibles pour une nature fière comme la sienne. Pourtant son amour de la croix n'en est pas satisfait. Cette frêle enfant de quinze ans y ajoute des austérités effrayantes : elle jeûne, elle se donne de sanglantes disciplines, elle porte des chaînes et des ceintures de fer qu'elle serre avec violence et qui lui entrent dans les chairs, elle couche sur des planches noueuses, et encore oublie-t-elle souvent d'y étendre ses membres déchirés, puisque les domestiques la surprennent parfois, le matin venu, encore prosternée à genoux et abîmée dans une fervente prière.

Mais qu'est-ce que tout cela pour un cœur em- brasé de l'amour divin ! Marguerite-Marie rêve une vie plus parfaite encore ; elle se rappelle le vœu mystérieux qu'elle a fait quinze ans aupara- vant. A présent elle en connaît l'étendue et elle sent qu'elle ne sera pas heureuse tant qu'elle ne l'aura pas réalisé. Etre à Jésus-Christ, n'être qu'à Lui, mais être toute à Lui, quel délice !... Oui, comme le dit *l'Imitation*, c'est bien le paradis sur terre, puisque c'est l'union à Dieu, complètement et pour toujours !

Hélas ! ce paradis, comme celui du ciel, il fallait le gagner ! S'il n'y avait eu à sacrifier pour cela que les joies et les espérances mondaines, c'eût été trop facile. Marguerite-Marie y tenait si peu, elle les eût secouées comme un oiseau secoue la pous- sière de ses ailes, avant de partir dans l'azur... Mais il lui fallait quitter sa mère, sa mère pauvre, malade, désolée, qui, à travers ses larmes, ne pouvait plus articuler que ce seul mot : « Reste !... »

Allait-elle briser ce cœur ineffablement aimé ? A cette pensée, la pauvre enfant hésita...

O chers et bien-aimés parents que nous quittons pour aller à Dieu, ne croyez pas que nous soyons insensibles à votre désespoir ! Chacune de vos larmes étreint notre âme comme la serre d'un oiseau de proie ; chacun de vos sanglots retentit dans notre conscience comme un glas d'agonie. Comment donc avons-nous assez de courage, d'aucuns disent assez de barbarie, pour nous arracher de vos bras et ne pas vous crier : « Oui, oui, oui, je reste ! »

Comment?... C'est qu'une autre voix, celle de Jésus-Christ, retentit sans cesse à notre oreille et nous redit avec cet accent impérieux qui fit sortir les mondes du néant : « Viens ! »

La B. Marguerite-Marie fut subjuguée comme les autres et obéit malgré tout. Soixante ans auparavant, l'incomparable Mère de Chantal avait passé sur le corps de son fils : pour entrer à la Visitation, la jeune fille de vingt-quatre ans dont nous racontons la vie avait à marcher sur le cœur de sa mère : elle passa.

Désormais, elle était digne de ses glorieuses destinées... Venez, Seigneur, votre confidente est prête, venez et parlez !

## II. — *Amour dans l'acceptation.*

Quelle était donc la mission si grande et si haute qui attendait la jeune religieuse ?

Pour le comprendre, il est nécessaire de remonter le courant de l'histoire et de s'arrêter devant une autre figure, bien belle aussi, celle de sainte Gertrude. Un jour que cette vierge inspirée priait saint Jean l'Évangéliste, elle se hasarda à faire un doux reproche au disciple bien-aimé : « Pourquoi donc, lui dit-elle, vous qui avez eu l'honneur de reposer sur la poitrine adorée du Maître, avez-vous tu les mouvements de son Cœur ? » — « Ce sont là, lui fut-il répondu, des secrets que Dieu s'est réservés de faire connaître plus tard, au jour des grands refroidissements, *in die magna refrigerationis*, afin de ranimer la charité dans l'âme glacée des hommes. »

Je vous l'ai dit, mes frères, à l'époque où Marguerite-Marie franchit le seuil de la Visitation, le jour du grand refroidissement était arrivé.

Le froid, quelle chose affreuse !... C'est par lui, dit la science, que la terre doit périr, et nous le croyons volontiers, à voir les ravages immenses qu'il fait en une seule nuit. Mais qu'est-ce que le froid matériel auprès de celui qui, par moment, surprend et tue les âmes?... L'engourdissement fatal commence, un beau jour, sans presque qu'on y prenne garde ; puis il se répand dans toutes les veines, et bientôt, saisie d'une torpeur invincible, la victime tombe à terre et s'endort. Bientôt l'insensibilité est devenue complète, les derniers battements du cœur se sont arrêtés : l'âme est morte.

Et ne croyez pas, mes frères, que ce soit là un

cas isolé, comme celui de ces voyageurs attardés ou imprudents qu'on trouve un jour ensevelis sous la neige... Non, c'est parfois une bise mortelle qui passe sur toute une contrée, qui passe sur toute une époque, qui y tue la vie chrétienne et, en peu de temps, laisse derrière elle une vaste traînée de cadavres.

Qu'allait faire Jésus-Christ en face du fléau qui étreignait la société chrétienne au XVII<sup>e</sup> siècle ? Allait-il abandonner à son malheureux sort cette Europe qui avait désappris la charité de Dieu ? Il en avait, certes, bien le droit. Le Créateur, après six jours de création, se reposa. Pourquoi l'Homme-Dieu, après l'Incarnation, après Nazareth, après le Thabor, après la Cène, après la Croix, ne se fût-il pas, lui aussi, reposé ?

Mais est-ce que jamais l'amour se repose ? « Je suis venu, a dit Jésus-Christ, pour allumer sur la terre le feu de la charité, et je veux, — entendez bien ce mot, — *je veux* qu'il brûle ! »

Le feu brûlera donc, et s'il faut pour cela que le Roi de gloire redescende encore une fois vers l'humanité refroidie, soyez-en persuadés, il le fera. — On ne veut plus croire à son cœur, eh bien ! il déchirera sa poitrine, et ce Cœur divin, il le montrera environné de tant d'éclat que tous les yeux en seront éblouis, que toutes les âmes en seront réchauffées. Nouveau soleil, l'Astre divin percera les nuages amoncelés et dardera enfin sur la terre des rayons d'autant plus vifs qu'ils auront été plus longtemps comprimés.

Quel allait être, dans tout ceci, le rôle de la B. Marguerite-Marie ? Nous l'allons voir en pénétrant dans cette partie de sa vie, qu'il faudrait parcourir à genoux, car elle est sacrée et redoutable à l'égal d'un sanctuaire.

Un jour donc de l'année 1673, en la fête de saint Jean l'Évangéliste, dans un monastère presque inconnu de la Bourgogne, une religieuse plus inconnue encore était en adoration devant le Saint-Sacrement. C'était celle dont nous avons raconté la jeunesse angélique. Tout à coup elle fut ravie en extase. Il lui sembla que Notre-Seigneur la faisait reposer sur sa poitrine, à la même place où, seize siècles auparavant, s'était abandonné le disciple bien-aimé. En même temps, Jésus-Christ lui découvrait les merveilles de son cœur et lui disait de sa voix infiniment tendre : « Mon divin Cœur est si passionné d'amour pour les hommes que ne pouvant plus contenir en lui-même les flammes de son ardente charité, il faut qu'il les répande par ton moyen et qu'il se manifeste à eux pour les enrichir de ses précieux trésors. » Et il ajouta : « Je t'ai choisie comme un abîme d'indignité et d'ignorance pour l'accomplissement d'un si grand dessein, afin que tout soit fait par moi. »

Après ces paroles, Jésus-Christ s'arrêta un instant, puis s'adressant de nouveau à la Bienheureuse : « Donne-moi ton cœur, » lui dit-il. La réponse ne pouvait être douteuse... Quand le Sauveur eut rendu à Marguerite-Marie ce cœur



qu'elle lui avait donné et qu'il avait plongé dans le sien, elle se trouva tellement transportée qu'elle eût défailli, si une force invisible ne l'eût soutenue.

Six mois après, le Saint-Sacrement était encore exposé et Marguerite-Marie se trouvait en adoration, quand Notre-Seigneur lui apparut de nouveau. Cette fois il était environné de gloire. Le Thabor n'avait pas vu de plus beau spectacle, quand il avait contemplé les vêtements éblouissants et le visage transfiguré du Messie. Quelles paroles allait-il donc faire entendre ? Hélas ! c'était encore un cri d'angoisse : « Les hommes n'ont que des froideurs et des rebuts pour tous mes empressements. Toi, du moins, donne-moi cette joie de suppléer autant que tu pourras à leur ingratitude. »

C'était, en deux mots, indiquer le but d'une dévotion nouvelle. La Bienheureuse commençait à entrevoir ce que le Seigneur attendait d'elle-même. Elle en fut atterrée, car, que pouvait-elle, sinon compromettre une si grande œuvre ? Mais la voix de Jésus-Christ vint à l'instant la rassurer : « Ne crains rien, lui était-il dit : je serai ta force. » Puis la vision disparut, laissant Marguerite-Marie dans une telle langueur qu'elle fût morte si Notre-Seigneur ne l'eût, en une nuit, miraculeusement guérie.

Un an se passa après cette seconde révélation, employé par les hommes à discuter les récits de la Bienheureuse, par Marguerite-Marie à se rendre digne de la mission qui lui était annoncée. Enfin, le 16 juin 1675, eut lieu la troisième apparition, celle qui mit le comble à l'amour de Jésus-Christ et le sceau à la gloire de son humble servante. C'était pendant l'octave du Saint-Sacrement ; la Bienheureuse était à genoux devant la grille du chœur, les yeux fixés sur le tabernacle, quand les profondeurs du ciel s'ouvrirent encore une fois devant elle. Sur l'autel, tout resplendissant de cette grâce surhumaine qui l'avait fait nommer « le plus beau des enfants des hommes, » se tenait Jésus-Christ ; et le Dieu d'amour laissait tomber lentement de ses lèvres, en montrant sa poitrine entr'ouverte, ces mots qui retentiront éternellement aux oreilles de l'humanité :

« Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour ; et, en retour, je ne reçois de la plupart que des ingrattitudes par leurs irrévérences et sacrilèges, et par les froideurs et mépris qu'ils ont pour moi dans ce Sacrement d'amour. »

O plainte ineffable, sortie des lèvres de mon Dieu, quelle parole humaine saurait faire ressortir tout ce que tu renfermes de tristesse et d'amour ?... Comme je comprends les âmes qui, depuis deux siècles, ne se lassent pas de te méditer et de pleurer en te méditant ; et comme je bénis mon Jésus de leur avoir épargné le désespoir de ne pouvoir apaiser ses inguérissables douleurs !

Car Jésus-Christ ne se contente plus d'indiquer le but de la dévotion au Sacré Cœur, il en fait encore connaître les moyens. C'est une Fête que la fidèle servante fera établir le premier Vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement et où l'on fera, dans toute l'Eglise, une amende honorable solennelle et digne d'un Dieu.

Telle fut, mes frères, la dernière et la plus célèbre des révélations du Sacré Cœur. Elle forme, avec les deux premières, un ensemble merveilleux où la lumière, d'abord douce comme une aurore, grandit et finit par surpasser l'éclat du soleil à son midi. Spectacle incomparable qu'on voudrait contempler toujours et toujours, mais dont nous ne pouvons apercevoir qu'un pâle reflet sur le front de la Voyante !... A elle seule, entre toutes les âmes chrétiennes, entre toutes les religieuses, entre toutes les saintes, l'honneur d'avoir vu les secrets du Sacré Cœur ! Les flammes échappées à la poitrine sacrée du Maître lui ont fait une auréole étincelante qui sera sa couronne indestructible et que les siècles vénéreront à jamais.

### III. — *Fidélité dans l'exécution.*

« Il n'y a point de repos pour ceux par qui Dieu veut accomplir une grande œuvre. » Cette parole d'un de nos prélats les plus illustres, me vient naturellement aux lèvres maintenant que je vais raconter comment la B. Marguerite-Marie exécuta les ordres de Dieu.

Oui, sans doute, sa mission était belle, si belle même que les anges pouvaient en être jaloux. Mais comment allait-elle l'accomplir, cette petite religieuse de vingt-six ans, perdue au fond d'un monastère, séparée du monde par une clôture inviolable, aussi morte pour le reste des hommes que si la tombe se fût à jamais refermée sur elle ? Comment, en de telles circonstances, mettre en mouvement les âmes chrétiennes, faire agir les évêques, arriver jusqu'au Pape et le décider à créer une fête nouvelle et à autoriser une dévotion inconnue ?... Y songer était de la folie, mais ce qui est folie suivant la nature est souvent sagesse selon la grâce. La Bienheureuse s'en souvint ; elle se souvint aussi de ces paroles que Jésus-Christ lui avait dites : « Je serai ta force, » et, à ce double souvenir, elle marcha.

Mais que d'obstacles se dressèrent aussitôt sur sa route !

Les premiers lui vinrent du mauvais état de sa santé. Son corps n'avait pas été impunément soumis à des pénitences et à des veilles excessives ; comment d'ailleurs eût-il pu supporter les secousses prodigieuses que lui avaient causées les révélations ? Elle était donc naturellement languissante et dans un tel état de faiblesse que souvent elle tombait évanouie.

Malgré ces souffrances, elle en réclamait encore d'autres à Notre-Seigneur, afin de devenir plus semblable à Lui.

Elle fut terriblement exaucée, car, dans une

extase, son front s'était ceint d'un cercle de feu qui, sans cesse, lui brûlait les tempes et l'empêchait de poser sa tête sur son pauvre grabat. — Une soif mystérieuse desséchait ses lèvres et sa poitrine ; il est vrai qu'elle l'augmentait encore en se refusant tout ce qui aurait pu lui apporter du rafraîchissement. — Ce n'est pas tout, car elle portait au côté une blessure invisible qui lui rappelait le coup de lance du Sauveur. — Enfin, un jour Notre-Seigneur lui était apparu, une croix à la main, et lui avait dit : « Reçois, ma fille, la croix que je te donne et plante-la dans ton cœur. Elle te fera sentir les plus rigoureux tourments. Ils seront secrets et continuels. »

Rien, vous le voyez, mes frères, ne manquait plus à la ressemblance : Marguerite-Marie était vraiment l'image vivante de Jésus crucifié.

Si seulement ses supérieures et ses sœurs avaient eu pitié d'elle et avaient allégé son fardeau !... Mais, comme on l'a dit avec infiniment de raison, « de tout temps les saints ont fait souffrir les saints. » La conduite de la Bienheureuse était si extraordinaire qu'on n'en savait trop que penser. On ignorait sa mission, qu'elle cachait avec un soin jaloux, et l'on ne voyait en elle que singularités inexplicables. On la regardait pour cela comme une illusionnée, intrigante ou faible d'esprit, qui venait jeter le trouble dans la communauté. Quelques-unes des religieuses allaient encore plus loin et, la croyant possédée du démon, ne manquaient jamais, en s'approchant d'elle, de lui jeter de l'eau bénite.

Ses supérieures avaient le devoir d'éprouver, par l'humiliation et la sévérité, la vérité de ses affirmations. Elles n'y manquèrent pas. On l'accablait de reproches, de mépris ; on la forçait d'aller au chœur et de suivre tous les exercices de la communauté, au milieu même de ses plus cruelles maladies ; on la punissait avec rigueur pour des fautes légères, si légères même qu'elles eussent pu chez d'autres passer pour des actes de vertu.

Un jour, une de ses novices, la petite sœur Verchère, enflammée par les discours de sa sainte maîtresse, court aux religieuses professes qui se promènent dans le jardin, et les conjure de venir au noviciat pour offrir leurs hommages au Cœur de Jésus.

Remarquez qu'à cette époque le bruit des révélations avait transpiré et qu'on commençait à regarder la sœur Marguerite-Marie comme une sainte, puisqu'on lui avait confié une des premières charges de la maison. Pourtant sa commissionnaire est fort mal reçue : « Ce n'est point à de petites novices, lui fut-il répondu, à établir des nouveautés. » Une des plus vertueuses d'entre les sœurs ajouta même : « Allez dire à votre maîtresse qu'elle doit surtout vous enseigner la bonne pratique de nos règles et constitutions. »

Mais tout cela n'était rien auprès des contradictions que la mission de la Bienheureuse devait rencontrer au dehors. A peine y fut-elle connue, qu'il y eut contre elle un soulèvement universel.

Les beaux esprits raillèrent, les jansénistes s'indignèrent, des évêques s'inquiétèrent ; en quelques années, ce fut une ligue effroyable, ligue triplement forte puisqu'elle avait pour but de décourager une pauvre femme, déjà accablée d'infirmités incroyables, et combattue dans son couvent même par les plus ferventes de ses sœurs.

Mais saint Paul l'a dit : « On n'est jamais plus fort que lorsqu'on est impuissant, parce qu'alors on a Dieu avec soi. » La bienheureuse Marguerite-Marie, au lieu de fuir la souffrance, s'y jeta à corps perdu. Elle demanda à Notre-Seigneur de nouvelles croix, elle se mit sous les pieds de ses sœurs, elle conjura son Maître divin de détruire tous les obstacles, elle poursuivit son œuvre avec une infatigable persévérance et, à force de sainteté et d'héroïsme, elle finit par la faire triompher.

En effet, le Seigneur Jésus n'abandonnait pas sa fidèle servante ; il la soutenait envers et contre tous ; il donnait aux supérieures des marques indiscutables de sa volonté et, en même temps, faisait éclater par des prodiges merveilleux la sainteté de Marguerite-Marie.

Alors et peu à peu, celle qu'on avait tant dédaignée naguère, commença à devenir un objet de vénération. Ses sœurs recueillaient les paroles qu'elle laissait tomber de ses lèvres ; les pensionnaires et les novices du couvent coupaient ses habits pour en faire des reliques ; des prêtres et des religieux faisaient le voyage de Paray-le-Monial exprès pour la voir, et disaient en sortant du parloir, quand ils avaient eu le bonheur de s'entretenir avec elle : « Nous venons de voir la sainte ! » les ouvriers qui venaient travailler dans le monastère la guettaient à l'heure des récréations pour l'apercevoir et se la montraient les uns aux autres.

En même temps, la dévotion du Sacré Cœur ayant traversé les premiers obstacles, commençait à prendre son doux et lumineux essor. Les monastères de la Visitation l'adoptaient avec empressement et devenaient comme autant de foyers d'où rayonnait au loin l'amour de Jésus-Christ. Le culte public du Sacré Cœur était autorisé dans le diocèse de Dijon, et le moment approchait où l'Eglise universelle allait le réclamer et le fixer comme un étincelant joyau de plus à son brillant diadème de fêtes liturgiques.

Puisque l'œuvre s'était fait jour, puisque la gloire venait, il était temps de mourir. La Bienheureuse le comprit et se prépara à aller rejoindre son Epoux.

Quand une autre envoyée de Dieu, quand Jeanne d'Arc eut achevé sa mission, il fallut la mettre sur un bûcher, et faire monter avec la flamme sa belle âme vers le ciel... Mais pour Marguerite-Marie, point n'était besoin d'un feu matériel ; celui qui la consumait depuis tant d'années était assez fort pour brûler le lien fragile qui l'attachait à la terre. Elle fut donc prise, au commencement du mois d'octobre, d'un mal



inconnu que la science crut léger. Tout le monde autour d'elle partageait cette illusion; elle fut la seule à n'y être pas trompée. Elle avait entendu la voix de son Bien-aimé, et cette voix lui redisait, avec un charme infini, les paroles du Cantique des cantiques : « Entends ma voix, ô ma fille, et viens, viens pour être couronnée. » Elle mourut donc paisiblement, dans tous les transports de l'amour qui va être rassasié. C'était le 17 octobre 1690 : une date que l'Eglise a gravée dans son cœur et qui resplendira à jamais d'un éclat incomparable dans les fastes de la sainteté.

J'ai essayé, mes frères, de vous esquisser à grands traits la vie de la bienheureuse Marguerite-Marie... Pourquoi ne pas l'avouer ? J'ai senti à chaque pas l'insuffisance de ma parole; et souvent j'ai été tenté de reprocher au Seigneur de n'avoir pas donné à ses prêtres une langue angélique, pour louer les vertus angéliques de ses saints.

Laissez-moi réparer cette insuffisance par un conseil. Nous possédons, grâce à Dieu, une histoire merveilleuse de la sainte de Paray-le-Monial. Cette grande âme a eu la rare fortune de rencontrer un écrivain digne d'elle, un maître illustre que nous nous glorifions de compter parmi les nôtres. Lisez ces pages vibrantes, pleines d'une émotion communicative et d'une piété si chaude. Relisez-les si vous les avez déjà parcourues; apprenez-les par cœur, comme on apprend un poème : n'en est-ce pas un d'eux ? le poème extatique de l'amour divin !

Oui, c'est bien un chant que le livre où l'on trouve des lignes comme celles-ci : « Tout en Dieu et rien en moi !... Tout à Dieu et rien à moi !... Tout pour Dieu et rien pour moi ! » Cette phrase sublime, la bienheureuse Marguerite-Marie l'avait tirée du plus profond de son âme; elle l'avait écrite et signée de son sang; elle en avait fait la devise de sa vie. Tâchons d'en faire le programme de la nôtre; apprenons de la confidente de Jésus-Christ la douce science de l'amour; essayons, nous aussi, après elle et comme elle, de faire tout en Dieu et rien en nous, de donner tout à Dieu et rien à nous, d'accomplir tout pour Dieu et rien pour nous; et, par là, nous mériterons d'être réunis à elle dans le cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et pour toujours. Ainsi soit-il.

## PANÉGYRIQUE DE SAINTE THÉRÈSE

(15 OCTOBRE)

VIERGE, DOCTEUR ET MARTYRE

*O quam pulchra est casta generatio cum claritate !*

Oh ! qu'elle est belle, la génération chaste ! Elle triomphe, couronnée d'un immortel diadème : elle a remporté la palme dans les combats immaculés. (Sag., IV, 1-2).

Mes frères,

Ces paroles du Sage s'appliquent sans doute à tous les saints qu'a enfantés la maternité merveilleusement féconde de l'Eglise catholique, apostolique et romaine; elles s'appliquent à tous les saints qui sont venus de siècle en siècle exhaler au milieu du monde le parfum de leurs vertus, la bonne odeur de Jésus-Christ : *Christi bonus odor sumus*. (II Cor., II, 15). De tous les saints on peut dire : « Qu'elle est belle, cette génération chaste ! » Les saints en effet sont les héros de l'humanité, l'élite du genre humain, les miroirs fidèles qui ont reproduit la beauté divine; ils ont dû combattre contre le monde et contre les passions, et maintenant qu'ils triomphent dans les cieux, leurs louanges comme celles de l'Eternel ne cessent point sur la terre.

Mais ces paroles, mes frères, je viens les redire au milieu de vous en les appliquant à l'illustre sainte dont vous célébrez la fête. Oh ! qu'elle est belle celle qu'on a surnommée *l'abeille du Carmel*, la *Vierge d'Avila* ! Qu'elle est belle dans tout l'éclat de ses vertus et de ses triomphes ! *O quam pulchra est casta generatio cum claritate !*

Voyez-vous l'ange qui lui présente une couronne de roses ? Thérèse est *vierge*... Voyez-vous cette plume, ce livre qu'elle tient entre ses mains ? Thérèse est *docteur*... Voyez-vous son cœur transpercé d'un glaive ? Thérèse est *martyre*.

Elle est vierge par le *détachement*; elle est docteur par la *science*; elle est martyre par le *zèle et l'amour*. Voilà ses trois titres de gloire, voilà le triple rayon de sa couronne, voilà le triple triomphe qu'elle a remporté, *incoquinatum certaminum prœmium vincens*. Ce sera le sujet et le partage de ce discours.

### I. — Vierge par le détachement.

Et d'abord, Thérèse est vierge. Ici, mes frères, je ne prends pas ce mot dans un sens restreint, pour signifier l'exemption de toute souillure corporelle; je le prends dans le sens le plus large et le plus étendu, pour signifier la sainteté qui consiste dans la séparation d'avec tout être créé pour s'unir au Créateur : *Sanctus, id est segregatus*.

Dieu avait dit à Abraham, qu'il voulait faire le père d'un grand peuple et dont la postérité devait être plus nombreuse que les étoiles du ciel et que les grains de sable qui forment le rivage de la

mer, il lui avait dit : « *Egredere*, sors, et de la maison de ton père, et du milieu de tes parents, et du milieu de tes amis, et va dans la terre que je te montrerai. » (Gen., XII, 1). Ce mot qui constitue l'essence de la sainteté, de toute vie chrétienne et parfaite, Dieu le dit à toutes les âmes qu'il appelle à une haute mission, à toutes celles qu'il veut faire resplendir comme le soleil au firmament de l'Eglise, à toutes celles qu'il destine à être les sources fécondes où s'abreuveront les multitudes fidèles. « *Egredere*, sortez. » — Il faut sortir, il faut se séparer, d'abord du monde, au moins par le cœur. « O mes très chers, dit l'apôtre saint Jean, n'aimez pas le monde ni tout ce qu'il y a dans le monde, car ce n'est qu'avarice ou concupiscence des yeux, concupiscence de la chair et orgueil de la vie. *Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt.* » (I Jean, II, 15). — Il faut se séparer ensuite du corps et de ses plaisirs, afin de conserver à l'âme sa domination royale, afin de laisser planer l'esprit au-dessus des abjections de la chair, dans les hauteurs sereines de la chasteté et de la pureté. — Il faut se séparer enfin de sa volonté propre, se soumettre à Dieu par l'obéissance parfaite, afin que le Maître règne en souverain et qu'il soit tout en nous.

Triple séparation qu'a admirablement pratiquée la Vierge d'Avila.

1. Voyez-la dans l'austère solitude qu'elle s'est faite au milieu de son jardin, enfant de quelques années à peine et cependant grave comme une professe, silencieuse et recueillie comme une ascète, tout entière à la vie du désert, écoutant les mille voix de la nature qui lui parlent de Dieu. Il me semble l'entendre s'écrier avec saint Jérôme : « O solitude où coulent le lait et le miel, où le ciel s'ouvre, où Dieu se laisse voir ! O désert émaillé des fleurs du Christ, où naissent les pierres mystérieuses dont est bâtie la cité du grand roi, sainte retraite où l'on jouit dès ici-bas de la familiarité de Dieu même !... Que faire dans le monde ? Ne suis-je pas plus grand que le monde par mon âme et ma pensée ? O Dieu, dirigez donc mes pas vers la retraite et le salut. »

Cet essai de la vie solitaire plane au-dessus de l'enfance de Thérèse comme une marque de prédestination aux grandes choses de l'avenir. Dieu en effet la cachera un jour dans le secret de son sanctuaire, elle entrera dans la solitude du cloître, elle mettra une barrière infranchissable, une séparation profonde entre le monde et son âme consacrée à Dieu.

2. Séparée du monde, elle se séparera aussi de la chair et de ses convoitises. Elle sait que ceux qui veulent suivre Jésus-Christ d'une manière parfaite doivent crucifier leur corps avec ses concupiscences ; elle sait qu'on ne trouve Jésus-Christ qu'en deux endroits : sur son trône et sur sa croix... L'embrasser sur son trône, nous ne le pouvons qu'après la mort ; l'embrasser sur sa croix, nous ne le faisons que par la mortification et la pénitence. Aussi, après avoir dit avec saint

Ephrem : « O pureté, tu es désormais ma sœur, mon amie, ma compagne ; tu es la chair de ma chair et l'os de mes os ; tu es le lys planté dans la vallée de mon humilité et de ma bassesse ; tu es la rose de Jéricho qui m'embaume de ton parfum ; tu es le char de feu qui doit m'entraîner au ciel, » pendant de longues années, elle n'aura pour la souffrance qu'un joyeux sourire, elle l'acceptera, elle la bénira comme l'exécutrice des volontés divines, comme l'ouvrière merveilleuse qui doit disposer son âme pour les joies et les félicités du ciel. Elle reformera l'ordre du Carmel et le rétablira dans son austérité et sa rigueur primitives ; elle poussera ce cri héroïque : « Ou souffrir ou mourir ! *Aut pati aut mori !* »

3. Mais ce n'est pas seulement le monde et la chair, c'est surtout sa volonté propre, en un mot son cœur et son âme tout entière, qu'elle immolera à Dieu. Quelle admirable obéissance, mes frères ! Un jour, on lui commande de brûler un de ses ouvrages : elle le fait immédiatement. Elle est favorisée des plus grandes grâces, Jésus-Christ lui apparaît : et elle nous dit elle-même que toutes ces révélations elle ne veut les suivre que tout autant que l'Eglise ne s'y opposera pas, car ces révélations pourraient être des illusions du démon, tandis que les ordres de l'Eglise ne peuvent jamais induire en erreur ; l'obéissance est la voie sûre, la voie facile, la voie royale pour arriver au salut.

Elle s'aperçoit que son cœur s'attacherait facilement... Certes, Dieu ne condamne point ces tendresses lorsqu'elles sont pures : elles descendent de Celui qui habite sur les hauteurs, *qui in altis habitat*, et dont la nature est d'être bon, *cujus natura bonitas*, et dont le nom est amour, *Deus charitas est...* Mais ces affections humaines sont la poussière terrestre ; cette poussière peut obscurcir l'œil de l'intelligence pour percevoir les choses divines, retarder l'âme dans son élan vers Dieu : c'est de la poussière, et Thérèse n'en veut point, elle rompt tous ses liens, elle renonce à toute amitié terrestre pour aimer uniquement Celui qui est le maître de son âme, le principe de sa vie, le terme et le but de ses désirs.

Savez-vous pourquoi Thérèse se détache si facilement de toute chose créée ? C'est qu'elle a mis tout son espoir et tout son bonheur en Dieu. « L'âme, dit saint Grégoire, ne peut pas vivre sans espoir de bonheur. » Dieu a déposé ce besoin et cet instinct au plus intime de notre être. Nous pouvons nous tromper en cherchant le bonheur là où il n'est pas ; et certes, que de fois n'avons-nous pas été obligés de dire : « *Ergo erravimus !* Nous nous sommes trompés ! » Mais quoiqu'il en soit de nos déceptions et de nos erreurs, il est une chose certaine : c'est que nous aspirons nécessairement au bonheur et que nous ne pouvons pas vivre sans plaisirs ; ou bien l'âme se penche pour en cueillir d'infâmes, ou bien elle s'élève pour en atteindre de sublimes. Plus elle s'abaisse, et plus elle devient indifférente aux plaisirs d'en haut ;



mais aussi plus elle s'élève, et plus elle méprise ce qu'elle a laissé en bas.

Thérèse se détache de toute créature : tout ne lui est plus rien, parce qu'elle s'est donnée tout entière au Créateur. Aussi elle mérite d'entendre ces paroles : « Désormais, je suis tout entier à toi, puisque tu es tout entière à moi. *Jam ipse sum totus tuus et tu tota mea.* » Elle est donc Vierge, c'est-à-dire séparée, séparée de tout et unie à Dieu seul.

## II. — Docteur par la science.

Vierge, c'est son premier titre de gloire ; docteur, c'est le second. Elle est vierge par la pureté et le détachement, elle est docteur par la science.

Mais n'est-ce pas trop de hardiesse, mes frères, de revendiquer pour l'Eglise et pour ses saints l'aurole de la science ? N'est-ce pas le cri dominant de notre époque, que la science doit détruire et remplacer la religion ? Et ne frappent-ils pas tous les jours vos oreilles ces discours plus retentissants que solides où l'on accuse le clergé d'exploiter l'ignorance ? C'était ainsi, mes frères, il y a déjà quinze siècles et saint Augustin se moquait de ces prétendus esprits forts qui ne veulent pas se soumettre au joug de la foi et qui se flattent d'ouvrir à leurs disciples les sources pures de la science : « *Non credendi jugum imponere, sed docendi fontem aperire gloriantur.* » Tant il est vrai qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil ! tant il est vrai que nos modernes incrédules ne sont que les sots imitateurs et les ridicules plagiaires des incrédules de tous les temps !

Non, mes frères, la religion n'a rien à craindre de la science ; aujourd'hui comme du temps de saint Chrysostome, nous pouvons dire : « Ce n'est pas la philosophie et la science, c'est le manque de science et de philosophie qui a tout perdu. *Non philosophia, sed philosophiæ inopia omnia pessumdedit.* » Non, la religion n'a rien à craindre de la science, car il est devenu banal, à force d'être répété, ce mot d'un savant illustre : « Peu de science éloigne de la religion, beaucoup de science y ramène. » Si la science devait détruire la religion, aucun savant ne serait religieux. Or, mes frères, en est-il ainsi ? ou plutôt n'est-ce pas tout le contraire ? Faut-il citer tous les génies, tous les grands hommes qui sont la gloire de l'humanité, mais aussi la gloire de l'Eglise catholique ?

Or, entre tous ces génies brille d'un éclat radieux et pur cette femme que le comte de Maistre a rangée parmi les grands hommes de son époque, cette vierge d'Avila qui nous révèle dans un style si clair, si élégant et si précis, des mystères inconnus aux sages et aux savants du siècle. Fénelon, qui a laissé dans l'histoire un nom immortel par la pureté et la grâce de sa diction non moins que par l'étendue et la pénétration de son génie, Fénelon s'est trompé dans les questions ardues et difficiles de la perfection chrétienne et de l'amour divin. Thérèse au contraire nous livre la doctrine la

plus profonde et en même temps la plus exacte et la plus sûre : elle expose avec une clarté merveilleuse les mystères les plus intimes de la vie des âmes en Dieu et de la vie de Dieu dans les âmes ; elle plane sur ces hauteurs comme l'aigle qui d'un vol hardi contemple le soleil et se baigne en pleine liberté dans les flots brûlants de sa lumière.

Thérèse est donc docteur, et ce titre est d'autant plus beau qu'il est plus rare de voir l'aurole de la science resplendir au front d'une femme. La femme en effet a reçu de Dieu un rôle secondaire et modeste. Avez-vous lu, mes frères, ce portrait plein de fraîcheur et de vie que l'Esprit-Saint a tracé de la femme forte et vraiment digne d'admiration ? « *Mulierem fortem quis inveniet ?* La femme forte, dit-il, ce n'est pas celle qui se complait dans une beauté périssable, *vana est pulchritudo* ; ce n'est pas celle qui cherche à se faire valoir par des ornements prétentieux ; ce n'est pas celle qui passe sa journée en conversations frivoles ; c'est celle qui craint le Seigneur, *mulier timens Dominum*. A la femme forte, les sollicitudes du foyer domestique, les travaux obscurs de la maison, *operata est consilio manuum suarum*. A elle, par l'économie et la fuite du luxe, d'apporter dans la maison la prospérité et l'aisance et d'agrandir le patrimoine de la famille, *consideravit agrum et emit eum* ; à elle surtout de veiller à l'éducation de ses enfants, de leur donner des maîtres qui, en éclairant leur esprit, forment aussi leur cœur et qui en leur apprenant les sciences humaines leur apprennent avant tout à aimer et à servir Dieu ; c'est là le pain qu'elle doit leur proposer au prix de tous les efforts, *de longe portans panem suum*. A elle la miséricorde et la charité envers les pauvres, *manum suam aperuit inopi* ; à elle la bonté, la tendresse, le dévouement, le sacrifice, mais non point la science et le génie. »

Toutefois, mes frères, à toute règle il y a des exceptions, et Thérèse est une de ces exceptions illustres. Nous pouvons dire d'elle ce que disait Israël de l'héroïne qui l'avait délivré d'Holopherne : « Certes, ô Thérèse, votre courage a été grand pour résister au monde et garder intacte votre virginale pureté ; mais c'est aussi pour votre science, pour votre doctrine que l'Eglise qualifie de céleste, *cælestis ejus doctrinæ*, c'est pour vos écrits admirables que nous vous proclamons la gloire de votre sexe, l'honneur de l'Espagne votre patrie, la joie et l'orgueil de l'Eglise catholique votre mère. *Tu gloria Jerusalem, tu letitia Israël, tu honorificentia populi nostri.* »

## III. — Martyre par le zèle et l'amour.

Vierge par le détachement, docteur par la science, Thérèse est enfin martyre par l'amour. On n'est pas martyre seulement lorsqu'on fait le sacrifice de sa vie, mais encore lorsqu'on a mené toute une vie de sacrifices.

De ceux qui ont bu largement au torrent de la douleur, *de torrente in via bibet*, de ceux qui ont participé au calice de la souffrance, *calicem qui-*

*dem bibetis*, de ceux qui ont voulu les angoisses du Calvaire et non pas les enivrements du Thabor, de ceux-là aussi on peut dire qu'ils sont venus de la grande tribulation : *Hi sunt qui venerunt de tribulatione magna*. Par la souffrance et par la douleur, ils ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'agneau, *et laverunt stolas suas et dealbaverunt eas in sanguine agni* : ils ont partagé la passion et la mort, ils doivent partager la gloire et le triomphe, *si compatimur et conglorificemur*.

Thérèse n'a pas eu la tête tranchée par le bourreau, le bûcher ne l'a pas enveloppée de ses flammes, les bêtes féroces ne l'ont pas déchirée de leurs morsures, mais elle a souffert un martyre tout aussi grand : le martyre de l'amour. Mais comment l'amour peut-il être un martyre ? On dit qu'il est la vie du cœur, le charme de l'existence ; on dit qu'il fait trouver légers les fardeaux les plus pesants : *amor onus non sentit*, qu'il fait endurer avec joie toutes les fatigues, toutes les peines et tous les sacrifices : *ubi amatur non laboratur*. Il est vrai que l'amour de Dieu est doux comme le miel, *dulciora super mel et favum*, il est doux comme la tendresse d'une mère, doux comme la vie ; et cependant, lorsqu'il atteint une certaine limite, il est plus cruel que la mort, il est le tyran de l'âme et la désolation du cœur.

Ecoutez, mes frères, la doctrine de Bernardin de Sienne : « L'amour de Dieu, dit-il, passe par trois états différents. Le premier, c'est l'amour qui travaille, l'amour qui chante, l'amour qui repose dans la tranquillité et la confiance : *amoris jubilantis*. Le second, c'est l'amour souffrant : il souffre de tous les outrages que Dieu reçoit, il souffre de la séparation, il souffre de la vie qui le retient loin de Dieu : *amoris compatientis*. Le troisième, c'est l'amour qui déborde, l'amour qui rompt les liens de la mortalité et qui consume l'union avec Dieu : *amoris consummantis*. »

Thérèse a passé par ces trois états différents. Elle a connu et l'amour qui chante, et l'amour qui souffre, et l'amour qui consume l'union. — L'amour qui chante, *amoris jubilantis* ! Elle nous raconte elle-même qu'elle éprouvait des enivrements ineffables lorsque Dieu lui faisait sentir sa présence dans l'oraison ou lorsqu'elle entendait ces paroles du Symbole : « *Cujus regni non erit finis*, le règne de Dieu ne finira point. » — L'amour qui souffre, *amoris compatientis* ! Elle vivait à l'époque où le protestantisme s'établissait par le fer et le feu, et Thérèse pleurait en apprenant que les biens de l'Eglise étaient volés, que les prêtres étaient massacrés, que les temples étaient souillés par toute espèce de profanations, et elle disait alors : « Puisque Dieu a tant d'ennemis et si peu d'amis, au moins que ce peu d'amis soient bons ! » Elle souffrait surtout d'être encore si séparée de son Dieu par les ombres et les périls de la terre ; elle disait avec le psalmiste : « Hélas ! que ma vie ici-bas se prolonge ! *Heu mihi, quia inco-*

*latus meus prolongatus est !* Je suis une étrangère au milieu des habitants de Cédar ! Je me meurs de ne point mourir. » — Enfin, l'amour qui consomme l'union, *amoris consummantis* ! Ce sera la gloire éternelle de la vierge d'Avila d'être morte comme la vierge Marie, non pas par la force du mal qui épuisait son corps, mais par la force devenue intolérable de l'amour divin qui embrasait son âme : *intolerabili amoris incendio*.

Et maintenant, mes frères, que nous reste-t-il à faire, sinon de nous prosterner aux pieds de notre glorieuse sainte ! Hélas ! je ne suis qu'une voix impuissante, *vox clamantis*. Soyez vous-même, ô Thérèse, le prédicateur de votre gloire ; initiez toutes ces âmes aux secrets de la vie parfaite, attirez-les à l'odeur de vos parfums, entraînez-les par votre exemple sur les hauteurs de l'abnégation et du sacrifice. Apprenez-leur à aimer et la virginité qui sépare des souillures et des vanités de la terre, et la science qui transforme et illumine les âmes, et l'amour qui fait la joie et le bonheur pendant les siècles éternels. Ainsi soit-il.

## ENTRETIENS SUR LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

### LI

#### 24<sup>e</sup> et dernier dimanche après la Pentecôte

##### LES DEUX JUGEMENTS

Ce n'est pas sans dessein que l'Eglise place sous nos regards à la fin de l'année liturgique le tableau du jugement. Elle veut nous faire entendre que Dieu ayant opéré pour le monde et pour chaque âme en particulier tous les miracles de ses grâces, ne leur doit plus que la justice.

Je me propose de vous montrer combien cette justice sera rigoureuse pour le pécheur. Il paraîtra deux fois devant le tribunal de Dieu : une première fois pour y être jugé et condamné par Dieu seul, ce sera le jugement particulier ; une seconde fois pour y être jugé et condamné par tout l'univers avec Dieu, ce sera le jugement dernier. Montrons combien ce double jugement est redoutable.

C'est par cette grande vue que tant de pécheurs ont été convertis ; que tant de justes ont été affermis et soutenus dans les voies du bien. Puisse la pensée de ce terrible événement vous retirer du péché, si vous avez eu le malheur de vous laisser séduire et entraîner par le mal, et vous attacher plus fortement aux devoirs d'une vie chrétienne et pieuse, si vous avez eu jusqu'à présent le bonheur de suivre la voie du bien !



I. — *Le jugement particulier.*

Quel moment terrible que celui où l'âme du pécheur, déliée de tous les liens terrestres, paraît devant le souverain arbitre de sa destinée ! On a vu des criminels saisis d'une telle épouvante devant leur juge qu'ils demeuraient sans force et sans voix, et même s'affaissaient soudainement frappés en sa présence. Comment donc l'âme coupable supportera-t-elle la terreur qui l'accablait en face de ce Dieu plein de puissance et de majesté, qui va lui faire sentir le poids de sa colère ?

C'est en vain, ô pécheur, que vous essaieriez de vous dérober à sa justice. Où fuir pour échapper à Dieu ?

Il vous faut donc paraître à son tribunal et lui rendre compte de toute votre vie ; car depuis le premier sentiment que forma votre cœur jusqu'à votre dernier soupir, tout se rassemble sous le regard de ce juge terrible.

Cet examen rigoureux portera d'abord sur les fautes que vous aurez commises. Les iniquités dispersées à tous les moments de votre existence seront ici réunies ; pas une action mauvaise, pas une pensée coupable ne sera oubliée. Vous verrez revivre tout le cours de ces années qui était comme anéanti pour vous et qui vivait pourtant aux regards de Dieu. « Vous verrez sortir, dit saint Bernard, comme d'une embuscade, des crimes sans nombre dont vous ne vous seriez jamais cru coupable. *Prodient ex improviso et quasi ex insidiis.* » Une lumière soudaine éclairera l'abîme de votre cœur et vous en révélera les tristes mystères.

A l'examen des maux que vous aurez faits, succédera celui du bien que vous aurez manqué de faire. On vous rappellera les omissions innombrables dont votre vie a été remplie et sur lesquelles vous n'avez pas eu même de remords ; tant d'ignorances coupables et volontaires ; tant d'événements si capables de vous instruire et qui n'ont servi qu'à augmenter votre aveuglement ; tant d'âmes que vous auriez pu sauver et que vous avez laissé périr par une coupable négligence ; tant de fautes que vous auriez pu épargner à vos inférieurs et à vos égaux par de sages conseils et des avis utiles que votre indolence vous a fait supprimer ; tant de jours et tant de moments que vous auriez pu mettre à profit pour le ciel et que vous avez passés dans l'oisiveté et dans une indigne mollesse. Et ce qu'il y a de plus terrible, c'est que c'était la partie de votre vie la plus innocente à vos yeux, et qui n'offrait tout au plus à votre souvenir qu'un grand vide.

Quel regret alors pour l'âme infidèle de voir une si longue suite de jours perdus, sacrifiés à l'inutilité, au monde qui n'est plus, tandis qu'un seul moment consacré à Dieu eût pu lui mériter la félicité des saints !

A cet examen succédera en troisième lieu celui des grâces dont vous aurez abusé : tant d'inspira-

tions saintes ou rejetées, ou suivies à demi ; tant de vérités entendues par le ministère du prêtre et qui sont tombées en vain dans votre cœur ; tant de sacrements reçus sans préparation et sans fruit ; tant d'afflictions et de contre-temps que le Seigneur vous avait envoyés pour vous rappeler à lui et dont vous avez toujours fait un si indigne usage ; tant de dons même naturels qui étaient en vous comme des espérances de vertus et dont vous avez fait des ressources du vice. Ah ! si le serviteur inutile est jeté dans les ténèbres extérieures pour avoir seulement caché son talent, quelle indulgence pourrez-vous espérer, vous qui avez reçu des dons si nombreux et qui avez tout employé contre la gloire du maître qui vous les avait confiés !

Jusqu'ici le céleste Juge ne vous a examiné que sur les crimes qui vous sont propres ; mais que sera-ce lorsqu'il entrera en compte avec vous sur les péchés des autres dont vous avez été l'occasion ou la cause, et qui par conséquent vous seront imputés ? Quel nouvel abîme ! On vous présentera les âmes que vos discours, vos conseils, vos exemples, auront précipitées avec vous dans une perte éternelle, toutes les âmes dont vous aurez ébranlé la foi et la vertu, toutes les âmes que vous aurez affirmées dans le mal par vos paroles ou par vos actes. Jésus-Christ à qui elles appartaient et qui les avait acquises de son sang, vous les redemandera comme un bien précieux que vous lui avez ravi. Il vous dira comme le Seigneur à Caïn : « Qu'as-tu fait du sang de ton frère ? » et il vous marquera comme lui d'un signe de réprobation.

Enfin le Juge suprême vous demandera compte du bien même que vous aurez fait. Les vues humaines, la recherche de vous-même, le désir de l'emporter sur les autres, la négligence, la tiédeur, l'ostentation ne font-ils pas, de beaucoup de vos actions en apparence les plus saintes, des œuvres vides de mérite, inutiles et réprouvées de Dieu ?

Ah ! nous nous connaissons alors devant le tribunal de Jésus-Christ ! Nous verrons si le témoignage de notre conscience, qui ne nous reprochait pas de crimes, qui ne nous offrait presque rien à dire aux pieds du confesseur, n'était pas un aveuglement terrible auquel la justice de Dieu nous avait toujours livré.

« O mon Dieu, s'écrie saint Augustin, si je pouvais voir maintenant l'état désolant de mon âme comme vous me le découvrirez alors ! *O si jam faciem peccatricis animæ liceret oculis corporis intueri !* » Si je pouvais me dépouiller de ces préjugés qui m'aveuglent, me défier de ces exemples qui me rassurent, de ces usages qui me calment, de ces louanges qui me séduisent, de ces talents qui m'éblouissent, de cet amour de moi-même qui est la source de toutes mes erreurs ; et que je pusse m'envisager tout seul à vos pieds dans votre lumière, ô mon Dieu ! quelle horreur aurais-je de moi-même et quelles mesures ne prendrais-je pas

en me confondant en votre présence pour prévenir la confusion publique de ce jour redoutable où les mystères les plus secrets de la conscience seront manifestés!... Car le pécheur, après avoir été jugé et condamné par Dieu seul au moment de la mort, sera, au dernier jour, jugé et condamné par tout l'univers avec Dieu.

## II. — Le jugement dernier.

Pour bien comprendre toute la confusion dont sera couverte l'âme criminelle lorsqu'elle sera montrée à toutes les créatures et que ses vices les plus secrets seront exposés au grand jour, il n'y a qu'à faire attention : 1<sup>o</sup> au nombre et au caractère des spectateurs qui seront témoins de sa honte ; 2<sup>o</sup> aux soins qu'elle avait pris de cacher ses faiblesses aux yeux des hommes lorsqu'elle était sur la terre ; 3<sup>o</sup> enfin, à ses qualités personnelles qui rendront encore sa confusion plus profonde et plus accablante.

1. Représentez-vous donc ici l'âme criminelle devant le tribunal de Jésus-Christ, environné des anges et des hommes : les justes, les pécheurs, ses proches, ses inférieurs, ses maîtres, ses amis, ses ennemis, tous les yeux attachés sur elle, présents au discernement terrible que le juste Juge fait de ses actions, de ses désirs, de ses pensées, forcés d'assister à son jugement, d'être témoins de la justice de la sentence que le Fils de l'Homme prononce contre elle. Toutes les ressources qui peuvent adoucir ici-bas la plus humiliante confusion manqueront en ce jour à l'âme infidèle.

Premièrement, elle ne peut se dérober aux regards des spectateurs. Chacun sera fixé, immobile, à la place qu'on lui aura marquée, portant sur son front l'arrêt de sa condamnation et l'histoire de toute sa vie. Obligé de soutenir les yeux de l'univers et toute la honte de sa faiblesse, chacun ne découvrira de toute part que des yeux attentifs à le regarder.

De plus, dans ce jour terrible, nous n'aurons pas de témoins indifférents. Les justes, si sensibles ici-bas aux calamités de leurs frères, si ingénieux à excuser leurs fautes, à les couvrir du moins du voile de la charité et à les adoucir aux yeux des hommes lorsqu'ils ne peuvent y trouver d'excuses apparentes, les justes dépouillés alors, à l'exemple du Fils de l'homme, de cette indulgence et de cette miséricorde qu'ils avaient exercées envers leurs frères sur la terre, n'auront, dit le Prophète, que des dérisions pour le pécheur : ils l'insulteront, ils demanderont au Seigneur qu'il venge sa gloire en le punissant, et devenant eux-mêmes ses juges, ils s'écrieront en se moquant de lui : « Voilà donc cet homme qui n'avait pas voulu mettre sa confiance dans le Seigneur ! Voilà cet insensé qui regardait la vie des justes comme une folie ! Où sont maintenant les idoles auxquelles il a sacrifié sa vie ? Qu'elles paraissent ici pour le défendre ! qu'elles viennent le mettre à couvert des maux qui vont fondre sur lui ! » (Deutér., xxxii, 37-38).

Les pécheurs ne seront pas plus indulgents à son infortune. Ils auront pour lui toute l'horreur qu'ils seront forcés d'avoir pour eux-mêmes : la société des malheurs qui devait les unir ne sera qu'une haine éternelle qui les divisera, qu'une dureté barbare qui ne mettra dans leur cœur que des sentiments de cruauté et de fureur pour leurs frères ; et ils haïront dans les autres les mêmes crimes qui font leurs malheurs.

Enfin les hommes les plus éloignés de nous, les peuples les plus sauvages auxquels le nom de Jésus-Christ n'a pas été annoncé, arrivés alors mais trop tard à la connaissance de la vérité, s'élèveront contre vous et diront que si les prodiges que Dieu a opérés en vain au milieu de vous, il les avait opérés à leurs yeux, que s'ils avaient été éclairés comme vous des lumières de l'Evangile et soutenus des secours de la foi et des sacrements, ils auraient mis à profit pour leur salut les grâces dont vous avez abusé pour votre perte.

Telle sera la confusion de l'âme réprouvée. Maudite de Dieu, elle se verra en même temps le rebut du ciel et de la terre, l'opprobre et l'anathème de toutes les créatures ; celles même qui sont inanimées, qu'il avait forcées de servir à ses passions et qui gémissaient, dit saint Paul, dans l'attente d'être délivrées de cette honteuse servitude, s'élèveront contre elle à leur manière. Le soleil, de la lumière duquel il avait abusé, s'obscurcira, comme pour ne plus éclairer ses crimes ; les astres disparaîtront, comme pour témoigner qu'ils ont été assez longtemps témoins de ses passions injustes ; la terre s'écroulera sous ses pieds, comme pour jeter hors de son sein un être exécrable qu'elle ne pouvait plus porter ; et l'univers entier, dit le Sage, s'armera contre elle pour venger la gloire du Seigneur qu'elle aura outragée. *Et pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos.* (Sag., v, 21). Hélas ! nous aimons tant à être plaints dans nos malheurs, la seule indifférence nous aigrit et nous blesse ! Ici, non seulement tous les cœurs seront fermés à nos maux ; mais tous les spectateurs insulteront à notre honte, et le pécheur n'aura pour lui que son désespoir, sa confusion et ses crimes. Première circonstance de la confusion de l'âme criminelle : la multitude des témoins.

2. La seconde se tire des soins que l'on avait pris de se déguiser aux yeux des hommes pendant qu'on était sur la terre. L'iniquité est toujours trompeuse et dissimulée ; elle caresse en public celui qu'elle déchire en secret ; lorsqu'elle médite quelque noir dessein, la lumière du jour lui fait peur, elle ensevelit dans l'ombre ses honteuses démarches. Soins inutiles ! car le Seigneur découvrira devant les nations assemblées cette suite éternelle de feintes, de ruses, d'artifices. Alors la terre aura-t-elle des abîmes assez profonds où l'âme infidèle ne voudrait se cacher ?

3. Enfin, la dernière circonstance qui rendra la honte du pécheur accablante seront ses qualités personnelles.



Vous passiez pour être sincère, généreux, fidèle : on verra que vous étiez lâche, perfide, sans foi, sans honneur, sans conscience. On vous regardait dans le monde comme un homme intègre et d'une probité à toute épreuve : vous abusiez cependant de la crédulité des hommes pour vous enrichir injustement. Vous paraissiez orné de sainteté et de justice, vous vous étiez toujours revêtu de la ressemblance des justes, on vous croyait l'ami de Dieu et l'observateur fidèle de sa loi : et cependant votre cœur n'était pas droit devant le Seigneur, vous couvriez sous le voile de la religion une conscience souillée et des mystères d'iniquité... Ah ! vous allez dans ce jour des révélations détromper l'univers ! Ceux qui vous avaient vu sur la terre, surpris de cette nouvelle destinée, chercheront l'homme de bien dans ce réprouvé ; l'espérance de l'hypocrite sera confondue. Vous aviez joui injustement de l'estime des hommes : vous serez connu et Dieu sera vengé.

Voilà toute la confusion dont sera accablée l'âme coupable. Et ce ne sera pas ici une confusion passagère. La honte imprimée à l'âme criminelle au jour du jugement demeurera éternellement sur elle ; il n'y aura plus de nouveaux événements qui fassent perdre de vue ses crimes et son opprobre ; rien ne changera plus ; tout sera fixe et éternel ; ce qu'elle aura paru devant le tribunal de Jésus-Christ, elle le paraîtra durant l'éternité tout entière ; le caractère même de ses tourments publiera sans cesse la nature de ses fautes, et sa honte recommencera tous les jours avec son supplice.

Alors les méchants étant séparés des bons, les uns placés à sa droite et les autres à sa gauche, Jésus-Christ dira à ces derniers : « Allez, maudits, au feu éternel ! » Les abîmes s'ouvriront et les réprouvés descendront dans le lieu où sont rassemblées, agrandies et perpétuées sans fin, toutes les tribulations de la vie.

Après une description si formidable et si propre à faire impression sur les cœurs les plus endurcis, les réflexions sont inutiles ; et puisque vous avez la foi, c'est à vous à sonder votre conscience et à prendre dès ce moment vos mesures pour vous préparer à paraître devant le tribunal de Dieu. Il n'y a point pour vous de milieu. Ou vous serez, à l'heure du terrible discernement, à droite avec Jésus-Christ et les élus, ou vous serez à gauche avec Satan et les réprouvés. C'est à vous de choisir. On meurt comme on a vécu. Craignez que votre destinée d'aujourd'hui ne soit votre destinée éternelle. Sortez dès à présent des voies du péché et vivez comme les justes, si vous voulez au jour suprême aller avec eux jouir du bonheur éternel. Ainsi soit-il.

## RÉFLEXIONS SUR DES PAROLES DU PROPRE DES MESSES DU DIMANCHE

### LIII

#### PREMIER DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

**I. Célébrez le Seigneur, terre entière, par des cris de joie.** — Combien l'Eglise a raison d'emprunter cette invitation au Psalmiste pour nous porter à manifester envers Dieu et notre joie et notre reconnaissance ! Bien malheureux serait celui qui ne le comprendrait pas, car ce serait une preuve que les divins mystères célébrés dans ces dernières semaines n'ont éveillé en lui aucun sentiment d'amour. Quoi ! vous auriez contemplé Jésus couché dans sa crèche ; vous auriez entendu les anges chanter gloire à Dieu et paix aux hommes de bonne volonté ; vous vous seriez mêlés aux bergers se rendant à Bethléem et vous en retournant le cœur plein de joie ; vous auriez vu la foi des Mages venus de l'Orient sous la conduite de l'étoile miraculeuse, pour savoir où était le roi des Juifs ; vous auriez donc ainsi participé aux grâces qu'apportent aux chrétiens la solennité de ces grands anniversaires : et maintenant l'action de grâces, la reconnaissance, l'amour ne seraient plus en vos cœurs ? Ah ! ne l'oubliez pas, il n'en est point ainsi de notre Dieu. Lorsque sa main s'est ouverte sur le monde pour lui donner Jésus-Christ, il ne lui a pas commandé de s'en retourner aussitôt vers lui. Jésus une fois donné a été donné pour toujours demeurer avec nous jusqu'à la consommation des siècles. Il faut qu'il en soit de même de notre joie et de notre reconnaissance, car le bienfait est là sans cesse sous notre regard. En effet, l'Apôtre en nous parlant de la naissance de Jésus-Christ nous a dit : *La grâce de Dieu notre Sauveur est apparue à tous les hommes, nous enseignant à renoncer à l'impie et aux désirs du siècle, et à vivre sobrement, justement et pieusement dans ce monde.* (Tit., II, 11-12). Et voilà que cette grâce de Dieu notre Sauveur resplendit dans le monde, comme le soleil au haut du firmament, elle vous enveloppe de sa lumière, elle réchauffe vos cœurs, elle excite votre volonté pour que vous viviez selon ses enseignements qui vous porteront à la pratique de toutes les vertus et feront de vous un peuple de saints, choisi de Dieu pour manifester sa gloire. Voulez-vous que cette vocation soit pour vous une grande et belle réalité ? Comme les bergers et les Mages se prosternèrent au pied du berceau où reposait Jésus-Christ dans l'étable de Bethléem, vous, venez au pied de l'autel, dans les mêmes sentiments de foi et d'amour, adorer Jésus-Christ caché sous les voiles du sacrement, et vous ne tarderez pas à faire éclater votre joie, disant : *Jésus en naissant s'associe à nos épreuves, dans la cène il se donne en nourriture, en mourant il devient le prix de notre rançon, et dans la*

gloire il est notre récompense. (Hymne *Verbum supernum*).

Cette jubilation s'est répandue dans l'univers, elle a commencé à Jérusalem et par le ministère de l'Eglise, elle retentit maintenant au milieu de toutes les nations, renversant partout l'impiété pour faire régner partout la piété et la justice; car Jésus-Christ a dit à ses apôtres : *Faites ceci en mémoire de moi.* (Luc, xxii, 19). C'est le mystère ineffable qui en toute contrée du monde catholique nous donne le droit de dire au peuple chrétien : *Célébrez le Seigneur*, parce qu'il naît au milieu de vous pour vous dire : *Venez à moi vous tous qui êtes fatigués, et je vous soulagerai.* (Matth., xi, 28). *Célébrez le Seigneur*, parce qu'il se fait votre nourriture et votre breuvage, vous disant : *Ma chair est vraiment nourriture, et mon sang est vraiment breuvage.* (Jean, vi, 56). *Célébrez le Seigneur*, parce qu'il s'immole de nouveau sur l'autel d'une manière mystique, vous disant : *Personne n'a un plus grand amour que celui qui donne sa vie pour ses amis.* (Ib., xv, 13). *Célébrez le Seigneur*, parce qu'il s'est dérobé à votre regard pour s'en retourner vers son Père vous disant : *Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père. Quand je m'en serai allé, et que je vous aurai préparé un lieu, je reviendrai, et je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis vous soyez aussi.* (Ib., xiv, 2-3). Pouvez-vous avoir des motifs plus grands pour vous livrer à des transports de joie? Quand Elisabeth reçut la visite de Marie, elle s'écria : *D'où m'arrive-t-il que la mère de mon Seigneur vienne vers moi?* (Luc, ii, 43). Vous, vous recevez bien davantage, puisque c'est votre Dieu, votre Sauveur lui-même qui vient demeurer en vous par la sainte communion, en sorte que vous pouvez dire en toute vérité : *Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui.* (Cant., ii, 16). C'est l'heure où de vos cœurs doivent jaillir des hymnes d'amour et de reconnaissance envers Jésus-Christ, et il n'en saurait être autrement, car votre cœur est devenu son berceau, le cénacle où il célèbre le festin de l'amour, l'autel où il vous applique tous les mérites de sa mort, et le paradis où il vous donne un avant-goût des joies qu'il vous réserve dans son ciel de la gloire. Aussi nous redisons sur vous la parole du Psalmiste : *Heureux le peuple qui comprend la jubilation!* (Ps., lxxxviii, 16). O peuple heureux, savez-vous d'où vous vient cette jubilation que nulle parole ne peut exprimer? Ah! ce matin, le ciel s'est ouvert à l'heure du sacrifice, et Jésus-Christ est descendu au milieu de vous. Il est là sur l'autel vous disant : *Je suis le pain vivant, moi qui suis descendu du ciel.* (Jean, vi, 51). *Célébrez donc le Seigneur, terre entière, par des transports d'allégresse.*

**II. Servez le Seigneur avec joie.** — Qu'est-ce à dire? Nous voyons dans le monde que celui qui sert porte une lourde charge, supporte le poids du jour et de la chaleur, et se trouve exposé à toutes sortes d'humiliations; et si c'est là le ser-

vice que nous devons remplir à l'égard de Dieu, comment le faire dans des sentiments de joie? Haltons-nous de reconnaître que tout autre est la condition de ceux qui entrent au service du Seigneur, car écoutez l'invitation qu'il nous adresse : *Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez du repos pour vos âmes, car mon joug est doux et mon fardeau léger.* (Matth., xi, 29-30). Seigneur, quel est votre joug si doux et si léger? Recueillons avec joie sa réponse : *Comme mon Père m'a aimé, moi je vous ai aimés. Demeurez dans mon amour. Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme moi-même j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour. Je vous ai dit ces choses afin que ma joie soit en vous, et que votre joie soit complète.* (Jean, xv, 9-11). Est-ce là tout le service du Seigneur? Ah! prêtons l'oreille à sa réponse, car ce qu'il nous a déjà dit, le Seigneur l'avait dit sous d'autres formes à tous les hommes dans les siècles passés, mais à nous ses rachetés il va nous dire *une nouveauté*, et c'est ce qui constituera la perfection de la loi évangélique : *Je vous donne*, nous a-t-il dit, *je vous donne un commandement nouveau : c'est que vous vous aimiez les uns les autres, mais que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. C'est en cela que tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres.* (Jean, xiii, 34).

Vous le voyez, c'est un service d'amour qui nous est demandé. Dans la loi ancienne, le précepte de l'amour de Dieu avait été incomplètement compris, et le précepte de l'amour du prochain avait été mal interprété. Jésus-Christ est venu, il a parlé proposant à notre amour Dieu le Père, Dieu le Fils et Dieu le Saint-Esprit, puis supprimant toute exclusion par rapport au précepte de l'amour du prochain, il nous a prescrit de nous aimer les uns les autres, et même d'aimer nos ennemis à l'exemple et en vue de Dieu. Mais craignant que nous vinssions à nous tromper dans la pratique de ce service de l'amour, il s'est donné lui-même comme notre modèle, comme la règle vivante que nous devons suivre : *Comme je vous ai aimés*, nous a-t-il dit. Telle est l'étendue de notre service qui consiste d'abord à aimer Dieu en nous donnant nous-mêmes à Jésus-Christ; puis à chercher en tout et avant tout la gloire et le règne de Dieu, en nous sacrifiant au besoin, comme a fait Jésus-Christ; et à aimer enfin le prochain comme Jésus-Christ nous a aimés, Jésus-Christ qui nous a prévenus de son amour et qui s'est immolé pour nous. Quand on est ainsi entré au service du Seigneur par l'observation de ce double précepte de l'amour, on est arrivé à accomplir toute la loi, car *Jésus-Christ nous a dit : A ces deux commandements se rattachent toute la loi et les prophètes. Faites cela et vous vivrez.* (Matth., xxii, 40; Luc, x, 28). Et ce service de



l'amour doit aussi comprendre notre vie extérieure, notre corps, notre être tout entier. C'est ce qui nous est marqué dans l'épître de ce jour où saint Paul nous dit : *Je vous conjure, par la miséricorde de Dieu, d'offrir vos corps en hostie vivante, sainte, agréable à Dieu, pour que votre culte soit raisonnable. Et ne vous conformez point à ce siècle, mais réformez-vous par le renouvellement de votre esprit, afin que vous reconnaissiez combien la volonté de Dieu est bonne, agréable et parfaite.* (Rom., XII, 1-2). N'est-ce point là marcher sur les traces de notre roi Jésus ? Comme il s'est donné au service de son Père et des hommes, ainsi nous nous donnons nous-mêmes par l'amour et le sacrifice.

Mais savez-vous la condition nouvelle qui nous est faite par le service de l'amour que nous rendons à Dieu lui-même, et à Dieu encore dans la personne du prochain ? Jésus-Christ nous l'a dit : *Voici mon commandement : c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande. Je ne vous appellerai plus serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître. Mais je vous ai appelés mes amis, parce que tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître.* (Jean, xv, 12-15). C'est ainsi que nous passons de notre condition de serviteur à la haute dignité d'ami de Jésus-Christ. Et pourquoi ? Ah ! c'est que de ce cœur incomparable de Jésus a jailli le feu sacré de l'amour le plus vif, le plus fort, le plus tendre et le plus dévoué, et ce feu de l'amour, Jésus l'a jeté dans notre cœur pour qu'il y brûle, afin de nous faire pratiquer la charité dans sa plus haute expression. Aussi est-il dit des premiers chrétiens qui avaient été embrasés de ce double amour : *La multitude des croyants n'avaient qu'un cœur et qu'une âme.* (Act., iv, 32). Ils aimaient Dieu et le prochain jusqu'au sacrifice d'eux-mêmes, jusqu'au martyre. Les païens, qui en étaient témoins, s'écriaient dans leur admiration : « Voyez comme ils s'aiment ! » C'était la charité de Jésus-Christ qui avait passé de son cœur dans le cœur de ses disciples. Puisse-t-il en être ainsi de nous tous, et le monde sera bien forcé de reconnaître que les chrétiens savent encore aimer Dieu et les hommes d'un amour surhumain, ne s'épargnant eux-mêmes d'aucune façon, et se dévouant pour les autres avec une merveilleuse abnégation. Qui donc pourrait se plaindre de devenir l'ami de Jésus en demeurant le serviteur de l'amour de Dieu et du prochain ? C'est un service qui ne donne lieu à aucun gémissment, à aucun murmure, à aucune irritation. Ici nul ne demande à passer dans un autre service, tant il est doux d'être aimé par Dieu, par Jésus-Christ et par le prochain. Voilà le bonheur de servir dans le royaume de l'amour, dû-on y être dans les fers. Ne craignez rien, ô serviteurs enchaînés, confessez le Seigneur, attribuez votre captivité à vos péchés, servez le Seigneur dans les fers, si vous voulez qu'ils se

changent en de précieux ornements ; ce n'est pas sans avoir été exaucé, que le Psalmiste a dit : *Que les gémissments des captifs, Seigneur, montent en votre présence.* (Ps., LXXXIII, 14). C'est un libre service qui vous est demandé ; il se fait non par nécessité, mais par amour. *Mes frères,* dit l'Apôtre, *vous avez été appelés à la liberté ; seulement ne faites pas de cette liberté une occasion pour la chair ; mais soyez, par la charité, les serviteurs les uns des autres.* (Gal., v, 13). Vous donc, que la vérité a fait libre, que la charité vous fasse esclave, et l'esclave sera l'ami de son roi Jésus ; mais ne cherchez point à sortir de ce royaume de l'amour, car vous vous exposeriez à être jeté dans les ténèbres extérieures. (Matth., xxv, 30).

### III. Venez en sa présence avec allégresse.

— Ces paroles qui font suite aux précédentes, ne sont point rapportées dans l'introït, mais nous les trouvons dans l'offertoire ; et comme elles complètent tout à la fois la pensée du Psalmiste et de l'Eglise, nous croyons devoir les méditer. Qu'est-ce donc qu'entrer ou venir en la présence du Seigneur ? Pour le peuple juif, c'était venir dans le temple de Jérusalem. C'était là que Dieu recevait un culte public, que se célébraient toutes les solennités ordonnées par la loi et qu'on y offrait les sacrifices. David disait : *Je me suis réjoui lorsqu'on m'a dit : Nous irons dans la maison du Seigneur, car là sont venues toutes les tribus, les tribus du Seigneur : témoignage de l'union d'Israël pour louer le nom du Seigneur.* (Ps., cxxi, 1, 4). Mais la gloire de construire un temple au Seigneur fut réservée à Salomon qui pria le jour de la dédicace, en disant : *Seigneur mon Dieu, écoutez l'hymne et la prière que votre serviteur fait devant vous aujourd'hui, afin que vos yeux soient ouverts sur cette maison nuit et jour, sur la maison de laquelle vous avez dit : Mon nom sera là ; afin que vous exauciez la prière de votre serviteur et de votre peuple Israël, quelque chose qu'ils demandent en ce lieu.* (III Rois, VIII, 28-30). Or il est dit que le Seigneur apparut à Salomon pendant la nuit et lui dit : *J'ai entendu ta prière, et choisi ce lieu pour moi comme une maison de sacrifice. Mes yeux seront ouverts et mes oreilles attentives à la prière de celui qui priera en ce lieu ; car j'ai choisi et j'ai sanctifié ce lieu, afin que mon nom y soit à jamais, et que mes yeux et mon cœur y demeurent tous les jours.* (II Par., vii, 12, 15, 16). Ne soyons donc point surpris de voir le peuple juif accourir à Jérusalem pour venir dans le temple demander à Dieu ses grâces et lui offrir ses sacrifices. Aussi lisons-nous dans le saint Evangile de ce jour que Jésus-Christ y venait souvent, et que même il s'y rendait avec ses parents chaque année dès son jeune âge, au point qu'une fois entre autres, ce fut dans le temple même, assis au milieu des docteurs, que Marie et Joseph le trouvèrent après l'avoir cherché pendant trois jours. (Luc, ii, 42-46).

Tels sont les exemples que nous devrions suivre. Pour nous, il ne s'agit pas d'aller chercher le Sei-

gneur dans le temple de Jérusalem, mais entrez dans nos temples catholiques, et vous vous trouverez bien autrement en présence de Jésus-Christ que les Juifs s'y trouvaient dans le temple de Jérusalem. Au milieu de nous, Jésus-Christ habite substantiellement, corporellement, sous les voiles du sacrement. Il est présent au Saint-Sacrement de l'autel, comme il est présent au ciel, mais sous d'autres formes et dans d'autres conditions. S'il est au ciel présent comme le Dieu des splendeurs éternelles, il est à l'autel présent comme le Dieu *vraiment caché*. (Is., XLV, 5). Combien sont plus nombreuses et plus pressantes les raisons qui devraient nous porter à venir nous placer en présence de Jésus-Christ que les raisons qui portaient les Juifs à se rendre dans le temple de Jérusalem ! Ici ce ne sont plus des sacrifices sanglants et figuratifs offerts à Dieu, c'est une oblation sainte et sans tache qui est immolée pour nous d'une manière mystique, c'est Jésus-Christ qui chaque matin renouvelle son sacrifice de la croix. Ici ce ne sont pas seulement des grâces que nous pouvons obtenir en retour de nos prières, c'est encore Jésus-Christ qui veut se donner à nos âmes pour venir habiter en nous : *Qui mange ma chair, a-t-il dit, et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui*. (Jean, VI, 57). C'est la promesse qu'il a faite à son Eglise, lui disant dans la personne des Apôtres et de tout le peuple chrétien : *Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle*. (Matth., XXVIII, 20). Ah ! si Salomon disait en parlant de la présence de Dieu dans le temple de Jérusalem : *Est-il donc croyable que Dieu habite véritablement sur la terre ? Car, si le ciel et les cieux des cieux ne vous peuvent contenir, combien moins cette maison que j'ai bâtie !* (III Rois, VIII, 27), nous, peuple chrétien, nous n'avons qu'à nous prosterner dans l'adoration et l'amour pour reconnaître cette présence sacramentelle de Jésus-Christ.

Mais en venant ainsi lui apporter le témoignage de notre foi, n'oublions pas d'être animés des sentiments qui peuvent nous le rendre propice. Etes-vous du nombre de ces enfants prodiges qui, touchés enfin de repentir, veulent renoncer à leur vie mauvaise : présentez-vous devant lui comme l'enfant prodigue vint vers son père, et tout en vous rendant les biens que vous aurez perdus, il vous témoignera son affection paternelle et vous redonnera votre place d'enfant dans sa maison. (Luc, XV). Etes-vous du nombre de ces âmes pécheresses qui semblables à Madeleine, veulent être relevées de leurs abaissements pour l'aimer et le servir : ne craignez pas de venir baiser dans l'amour et le repentir les marches de l'autel, et il vous dira : *Vos péchés vous sont remis, allez en paix*. (Luc, VII, 48). Etes-vous du nombre de ces âmes qui, tout en lui étant fidèles, sont privées de ses consolations divines : ah ! souvenez-vous de la Vierge Marie, hâtez-vous de l'imiter, et après l'avoir cherché au milieu de vos larmes et de vos prières, vous viendrez dans nos temples catholiques, et

alors vous chanterez avec allégresse : *J'ai trouvé celui que chérit mon âme*. (Cant., III, 4).

## POUR LE DIMANCHE AVANT LA TOUSSAINT

### LA PRIÈRE DES SAINTS <sup>1</sup>

Mes frères,

La Toussaint ! Prononcer ce mot, c'est évoquer le souvenir d'une des plus touchantes et des plus populaires solennités de la religion. C'est la fête de nos aïeux dans la foi, qui, après avoir traversé l'existence en servant Dieu par la fuite du mal et la pratique du bien, sont entrés dans l'éternelle béatitude ; c'est la fête, non pas seulement des héros de notre race, mais des plus humbles ; une vraie fête de famille.

Il nous est bien doux de penser qu'entre le ciel et la terre il n'y a pas d'abîme, mais un merveilleux rapprochement, que les frontières de ce monde touchent aux frontières de l'autre, que les âmes saintes qui habitent dans la gloire ne sont pas étrangères aux âmes qui souffrent des luttes et des fatigues de cette vie.

Nous le savons, la doctrine catholique nous l'enseigne : des hauteurs du ciel aux profondeurs de la terre, il y a des relations amies. Les élus de Dieu s'intéressent à notre sort, reçoivent nos supplications, remplissent à notre endroit l'office de médiateurs.

Puisque, par leur intercession, ils peuvent nous aider à bien vivre ; puisqu'ils sont accrédités près de Dieu comme nos amis et nos protecteurs ; puisqu'ils daignent se montrer si bienveillants et si secourables, est-ce que la fête qui approche n'est pas le jour le mieux choisi pour leur parler de nos misères, leur transmettre nos désirs, et solliciter leur intercession ?

Je viens donc vous engager à rendre aux saints le culte d'invocation qui leur est dû, et montrer que l'appel que nous leur adressons se justifie pleinement.

### I

Que faisons-nous, en effet, quand nous réclamons la protection et l'assistance des saints ?

Nous cédon à un instinct naturel, qui nous porte à rechercher dans nos épreuves, dans nos détresses, l'appui de ceux qui par leur influence, par leur intervention, peuvent nous secourir.

Pour conjurer le mal, nous avons bien à notre disposition la prière, la prière à Dieu que chacun peut faire, la prière à laquelle Jésus-Christ a fait de solennelles promesses, la prière qui est toujours accueillie dans les demeures du ciel, la prière dont on a dit qu'elle est une puissance

<sup>1</sup> En y changeant seulement quelques mots, cette instruction pourra très bien servir pour le jour même de la Toussaint.



irrésistible... Oui, c'est vrai ; mais encore faut-il que cette prière réunisse les conditions qui peuvent en assurer le succès.

Or, il y a lieu de ne pas trop présumer de nos prières personnelles, il y a lieu de nous défier. Pourquoi?... Me le demandez-vous?... Mais, vous savez bien ce qu'elles sont et ce qu'elles valent. Elles sont souvent si distraites, si irrespectueuses, si tièdes ! Elles partent souvent d'un cœur si froid, d'une âme si attachée au péché ! Quelque grande que soit l'indulgence de Dieu, on sent qu'il ne faut pas trop escompter les résultats d'une telle prière. On le sent, et c'est sous l'empire de ce sentiment qu'on est porté à recourir aux saints, à leur demander de joindre leur prière à la nôtre.

Ah ! la prière des saints ! Celle-ci, au moins, n'a pas l'imperfection des nôtres ; elle est mieux conditionnée ; elle est mille fois supérieure, elle émane de créatures chères à Dieu, aimées de lui et soucieuses de sa gloire. Si cette prière intervient pour nous devant Dieu, si elle va lui porter nos vœux, il nous est permis d'avoir plus de confiance. Je comprends que Dieu, sans dédaigner nos prières, les laisse sans effet, à cause des défauts qui les vicient ; mais je ne comprendrais pas qu'il n'eût aucune considération pour les prières de ses saints, car celles-ci, au moins, ont toutes les qualités qui peuvent les faire agréer.

## II

Que faisons-nous encore, quand nous recourons à l'intercession des saints ? Nous faisons, dans l'ordre religieux et surnaturel, ce que l'on fait chaque jour dans l'ordre naturel et civil. Veut-on, dans le monde, obtenir un bienfait, une faveur ? On ne s'adresse pas toujours directement à celui qui a le droit et le pouvoir de l'accorder : on craindrait que la demande, si juste qu'elle soit, fût négligée ; on cherche un intermédiaire qui ait du crédit, des rapports de confiance ou d'amitié avec le personnage qui tient en sa main la faveur sollicitée. On le prie d'intervenir, d'insister, de faire valoir les raisons qui justifient la demande, et c'est souvent grâce à cette bienveillante médiation que la faveur est octroyée... Pareillement, mes frères, quand nous désirons un bienfait du ciel, nous prions les saints qui sont aimés de Dieu d'intervenir près de lui et d'appuyer notre demande.

Les puissants de la terre ne voudraient pas jeter au feu une pétition signée par un de leurs meilleurs amis ; il leur serait très désagréable de le contrister par un refus. Et nous, mes frères, nous pensons que Dieu aurait un déplaisir souverain à écarter séchement une requête qui lui serait présentée par un de ses élus ; et voilà pourquoi, naturellement, nous invoquons les saints, et nous faisons passer par leurs mains les demandes que nous adressons au ciel, et il nous semble que cette intervention est capable d'obtenir le bienfait désiré.

## III

Et maintenant, mes frères, que font les saints, quand ils exercent à notre profit la puissance d'intercession dont ils sont investis ? Ils continuent simplement le ministère qu'ils remplissaient ici-bas, lorsqu'ils vivaient parmi les hommes.

Quel était ce ministère ? Un ministère de charité, de dévouement. Dociles aux préceptes du Christ et des apôtres, pendant qu'ils étaient en ce monde, les saints aimaient leurs frères, s'intéressaient à leurs besoins, priaient pour eux ; et s'ils étaient favorisés du don des miracles, ils en faisaient usage, pour la plus grande gloire de Dieu, et au profit de ceux qui imploraient leur secours.

Mais quoi ? Est-ce que ces âmes, ayant quitté la terre pour le ciel, seraient désormais indifférentes à ce qui se passe ici-bas ? Est-ce que leur charité serait glacée, parce que le corps qu'elles habitaient est refroidi par la mort ? Est-ce que le trépas aurait tranché net les liens d'amitié qui les unissaient à leurs frères ? Est-ce que leur dernière prière se serait exhalée dans leur dernier soupir ?... Non, non, mes frères, la mort n'a pas étouffé leur obligeante charité, elle ne l'a pas remplacée par un éternel égoïsme, ou par une glaciale indifférence ; elle ne les a pas destitués, elle ne leur a pas enlevé les prérogatives que Dieu leur avait libéralement accordées... Au contraire, nous proclamons avec raison que leur puissance doit être plus grande, leur prière plus efficace, leur intercession plus féconde, depuis qu'elles sont fixées dans l'amitié de Dieu, depuis qu'elles sont transfigurées, depuis qu'elles sont couronnées.

Les saints continuent donc, du haut du ciel, les services qu'ils rendaient sur la terre.

Et voilà pourquoi, au jour de la Toussaint, nous sommes spécialement invités à les invoquer, à réclamer le bienfait de leur protection.

Nous songerons à nous d'abord et nous leur dirons dans une fervente prière : « O vous qui avez été nos frères sur la terre, soyez-le encore dans le ciel. Votre bonheur est assuré ; le nôtre est incertain. Demandez à Dieu pour nous la grâce qui nous préservera du mal et nous affermira dans le bien ; soutenez-nous de votre intercession, tendez-nous la main, afin que nous arrivions là où vous êtes. »

Nous songerons à nos familles, à notre paroisse, à l'Eglise, à la France. Nous conjurerons les saints d'intervenir près de Dieu pour que les dangers qui nous menacent soient écartés, pour que les animosités s'éteignent, pour que l'horizon si chargé de nuages se rassérène, et que la paix, une paix durable, soit enfin rendue à l'Eglise et à la société. Ainsi soit-il !

*Imprimatur* : † SEBAST., Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Pour la fête de la Toussaint.** — I. La réalité d'une autre vie, 769. — II. Les saints nous aiment et nous aident, 772.

**Entretiens sur les évangiles du dimanche.** — LII. 1<sup>er</sup> dimanche après l'Épiphanie : Les devoirs des enfants, 775.

**Réflexions sur des paroles du Propre des messes du dimanche.** — LIV. Deuxième dimanche après l'Épiphanie, 778.

**Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion,** par un curé de campagne. — Troisième partie : Les Sacrements. — XII. Les dispositions pour communier, 781. — XIII. Nature du sacrifice de la messe, 783.

## POUR LA FÊTE DE LA TOUSSAINT

### I

#### LA RÉALITÉ D'UNE AUTRE VIE

*Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus.*

Nous n'avons pas ici-bas de demeure stable, permanente ; nous attendons celle que l'avenir nous réserve. (Hébr., xiii, 14).

Mes frères,

Le malheur des temps où nous vivons oblige le prêtre à traiter des sujets qu'il devrait être dispensé d'aborder.

L'existence de Dieu, le dogme de la Providence, l'immortalité de l'âme, la réalité d'une autre vie, est-ce que, après dix-neuf siècles de christianisme, en pleine civilisation, nous devrions avoir besoin de prouver, de défendre, devant une assemblée chrétienne, ces vérités primordiales que les peuples barbares n'ignoraient pas, que les philosophes païens enseignaient, et qu'ont toujours admises, sans hésitation, les hommes de conscience droite et de saine raison ? Est-ce que nous devrions être condamnés à revenir sur ces questions capitales auxquelles tous les siècles ont fait la même réponse ?

Il le faut bien, mes frères, puisque aujourd'hui on les discute, dans la presse, dans le livre, dans la conversation, avec une âpreté haineuse. Il faut bien remettre en pleine lumière ces vérités essentielles, puisqu'on les dénature, puisqu'on les combat, puisqu'on les nie effrontément. Il le faut bien pour protéger la foi des faibles, pour prévenir ou écarter le doute qui monterait à leur esprit ; il le faut pour encourager les bons chrétiens et affermir leurs croyances, que tant de contradictions pourraient, à la fin, ébranler.

C'est dans ce but, mes frères, que je vous rappellerai que nous n'avons pas ici-bas de cité per-

manente et que nous attendons une autre vie que celle-ci : *Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus.*

La mort n'épargne personne ; tous tombent sous ses coups : l'un au terme d'une longue carrière, l'autre à son premier pas, l'homme sur son instrument de travail, la mère sur le berceau de son enfant.

Que deviendrons-nous au sortir de cette vie ? Prendrons-nous notre vol comme l'hirondelle à l'approche de l'hiver ? Passerons-nous la mort pour trouver une vie plus stable, comme elle passe la mer pour chercher un climat meilleur et plus chaud ?

Telle est la question. — J'y réponds par les derniers mots du Symbole : « *Vitam æternam !* Je crois à une autre vie, qui n'aura point de fin ! »

### I. — Réalité universellement admise.

Cette vérité, mes frères, est de celles qui sont gravées dans la raison, dans le cœur de l'homme. Elle est comme infiltrée dans sa nature, mêlée à tout son être ; elle y est écrite par la main de Dieu, qui n'écrit jamais de mensonge.

Alors, rien de surprenant que cette croyance ait été celle de tous les siècles et de tous les pays, qu'on la rencontre parmi tous les peuples, aussi bien chez les races incultes qu'au sein des nations civilisées ; rien de surprenant qu'elle soit le patrimoine de tous les esprits, de l'intelligence la plus modeste comme du génie le plus clairvoyant.

Et cependant, mes frères, vous avez pu entendre autour de vous cette parole : « *Quand on est mort, tout est mort.* » — En sont-ils bien sûrs, ceux qui tiennent ce langage ? Quelle valeur peut avoir leur opinion, en regard des traditions de tous les temps, du consentement de tous les peuples, du témoignage de tant d'hommes considérables ?

Comment ! Voici des légions de prophètes, de saints, de docteurs, d'apôtres, éclairés des lumières supérieures de la foi ; voici une élite de savants, de philosophes, parmi lesquels figurent des païens qui ont laissé dans l'histoire un nom célèbre ; voici les hommes les plus distingués par la vertu, par le talent ; voici les esprits les plus cultivés, les plus pénétrants ; voici soixante siècles et les générations de soixante siècles qui se lèvent devant nous et qui disent : « Au delà du tombeau, il y a la vie ; au delà du temps, il y a l'éternité ! »

Dites-moi, mes frères, est-ce que cette solennelle affirmation ne mérite pas l'attention ? Est-ce qu'elle n'a pas plus de poids, plus d'autorité, plus de crédit que l'opinion d'hommes sans culture intellectuelle, d'esprits égarés, de cœurs corrompus ?

Parmi ceux qui nient la vie future, il en est qui le font sans conviction ; d'autres, par opposition systématique, simplement pour contredire. Il en est d'autres qui rejettent la vie de l'au delà, parce qu'ils en ont peur. Et pourquoi en ont-ils peur ? C'est parce qu'il y a sur leur conscience quelque



chose qui les inquiète. Cela suffit à un homme sensé pour apprécier au juste la valeur de leur témoignage.

Oui, il y a une autre vie après celle-ci. Les livres qu'on a écrits pour démontrer cette vérité ne tiendraient pas dans cette église, et je vous parlerais pendant de longues heures sans épuiser les preuves qu'on en a données.

Des preuves ? Je n'en retiendrai que deux. Il y a une autre vie : la *justice* l'exige, le *sens intime* la réclame.

## II. — *Réalité exigée par la justice.*

Mes frères, l'idée de la justice est innée en nous, et il n'y en a pas qui soit plus claire, plus vivante, plus générale, plus indestructible. « A chacun son droit, à chacun selon ses œuvres, » voilà le cri de la justice.

Sur cette terre, le bien et le mal, le vice et la vertu s'évaluent sous nos yeux. A l'idée du bien s'attache l'idée de mérite et de récompense. A l'idée du mal s'attache l'idée de démerite et de châtimement. Nous sentons cela ; nous sentons que la vertu doit être récompensée et que le vice doit être puni. La justice la plus élémentaire le veut ; elle veut aussi que la récompense soit proportionnée au mérite et la punition à la faute.

Eh bien ! s'il est démontré — et je n'aurai pas de peine à le faire — que le bien n'est pas toujours récompensé ici-bas et que, quand il est récompensé, il l'est incomplètement ; s'il est démontré que le mal n'est pas toujours puni et que, quand il est puni, il ne l'est pas suffisamment ; il faudra nécessairement conclure à l'existence d'un autre monde, où Dieu répartira équitablement les châtimements et les récompenses, et fera régner une justice qui n'existe pas toujours sur la terre.

1. Et d'abord, il est bien avéré que l'homme intègre, que le chrétien fidèle est souvent frustré ici-bas de récompense. Ce n'est pas un phénomène rare de voir la probité persécutée, la vertu malheureuse.

« Que votre vie soit sans reproche, » dira-t-on, « et vous aurez pour récompense l'estime de vos semblables, les faveurs de l'opinion publique, la satisfaction du devoir accompli. »

L'estime ? La considération ? — C'est quelque chose d'appréciable sans doute, mais je ne vois pas que l'homme modeste, qui vit à l'écart, qui fait le bien sans ostentation, en jouisse toujours... On ne s'occupe pas de lui.

L'opinion publique ? — Si vous méritez ses faveurs, vous n'êtes pas sûrs de les posséder longtemps ; et si c'est la récompense qu'on vous promet, j'ai bien peur qu'elle ne vous échappe. N'avez-vous point expérimenté les caprices et l'instabilité de l'opinion ? Aujourd'hui elle est pour vous, demain elle sera contre vous ; aujourd'hui elle vous exalte, demain elle vous trainera dans la boue.

La satisfaction du devoir accompli ? — Oui ! c'est une bien douce récompense que ce sentiment

de bonheur que l'on éprouve quand on a fait une bonne action ; mais s'il n'y avait que celle-là, les hommes les plus méritants, — chose étrange ! — les héros du dévouement et des sacrifices en seraient privés. Voilà un martyr qui préfère la mort à l'apostasie ; il meurt pour sa foi. Où est sa récompense ici-bas ? Voilà un soldat qui, sur l'ordre de son chef, se fait tuer pour sauver l'armée. Aura-t-il pu savourer la joie du devoir accompli ? Et que lui importe, maintenant qu'il n'est plus, son inscription à l'ordre du jour et le pompeux éloge que l'on fera de son patriotisme ?

L'estime publique, le témoignage de la conscience, non, cela ne suffit pas pour payer d'aussi grands dévouements et des actes aussi héroïques. Ce sera, si vous le voulez, une prime d'encouragement, un acompte, mais ce n'est pas la somme totale de la récompense. Je conclus à la réalité d'une autre vie, où le mérite sera glorifié comme la justice l'exige.

2. Maintenant, je ne vous étonnerai pas en vous disant que le mal n'est pas toujours puni, sur terre. Combien d'hommes criminels ont vécu jusqu'à la plus extrême vieillesse, dans la jouissance paisible et sereine de tous les biens de ce monde, y compris la considération et le respect de tous ! Oui, à toute époque, il s'est vu, le scandaleux spectacle du crime heureux et triomphant ! La justice humaine recherche bien les coupables ; mais elle est impuissante à découvrir et à frapper tous les actes délictueux.

« Le mal ne reste pas absolument impuni ! » — J'attendais cette objection. Vous me parlez du remords, de la déconsidération, du mépris, des revers, des épreuves, qui sont l'expiation des fautes commises...

Le remords ? — Mais, il ne fait pas sentir longtemps son aiguillon, dans une conscience blasée.

La réprobation publique ? — Mais, il y a des gens tarés qui se soucient bien peu d'être mal vus de leurs semblables !

On est plus affecté par l'insuccès des affaires et par les contrariétés de la vie. — C'est vrai ; mais, après tout, je ne vois pas là un châtimement assez complet pour punir les débordements, les prévarications de tant de misérables qui ont passé sur terre en outrageant audacieusement les lois de Dieu et de la société, en foulant aux pieds l'honneur et la vertu.

Dieu, ici-bas, ne punit souvent que légèrement, et du bout du doigt, s'il m'est permis de parler ainsi ; et voilà pourquoi, s'il est juste, il nous faut une autre vie où il appliquera, dans toute son ampleur, dans toute sa sévérité, le châtimement mérité.

En résumé, nous ne pouvons accepter que le juste et le pécheur, que l'escroc et l'honnête homme, que l'homicide et sa victime soient couchés dans le même lit de terre, et que tout soit fini quand leur cercueil a été cloué.

Au commencement du christianisme, régnait à Rome un scélérat couronné, dont le nom odieux

est attaché au pilori de l'histoire. Il s'appelait Néron. Néron était un affreux tyran, qui avait fait poignarder sa mère, tuer sa femme, empoisonner ses meilleurs amis, brûler Rome pour se donner le spectacle d'un gigantesque incendie; qui, avec des chrétiens enduits de poix, faisait des torches pour illuminer ses jardins. C'était un monstre, pour tout dire en un mot.

A la même époque, et dans ses prisons, se trouvaient deux autres hommes : les apôtres Pierre et Paul; Pierre, le premier chef de l'Eglise, l'évangélisateur des peuples, qui a répandu la doctrine de vérité, de justice et de charité, et couronné son apostolat par une mort semblable à celle de son Maître adoré; Paul, qui a porté partout la parole de vie, qui a souffert, qui a combattu, qui a tout donné, jusqu'à son sang.

Ils meurent tous les trois. Est-il admissible que leur sort soit le même, quand leur vie a été si différente? Est-il admissible qu'ils partagent la même destinée? Et pourtant, il en serait ainsi, s'il n'y avait pas une autre vie.

Comment, mes frères! voilà une femme, votre mère, votre épouse, par exemple; elle aura été le modèle de toutes les vertus; elle aura rempli tous ses devoirs avec une fidélité constante; elle aura été un ange, une sainte; voilà un bon fils, un époux exemplaire, un ouvrier honnête et chrétien, un père accompli; et vous admettriez que tout soit fini pour eux sur le bord de la tombe, qu'ils n'aient rien à espérer, qu'ils soient traités comme les malfaiteurs, comme les créatures éhontées qui n'ont jamais fait un acte de vertu et qui ont été la proie des passions les plus abjectes? Non, mes frères, cela n'est pas possible; la conscience proteste, la raison se soulève... Vous êtes juste, ô mon Dieu; vous êtes la justice incorruptible, éternelle; et par conséquent, je suis invinciblement amené à croire qu'il y a une autre vie, où vous rompez le silence que vous gardez en celle-ci, et où vous donnerez à chacun ce qui lui revient, récompense ou châtement, gloire ou opprobre!

### III. — *Réalité prouvée par le sens intime.*

J'en appellerai maintenant au sens intime. La vie future est affirmée par la parole infaillible de Dieu, par l'enseignement autorisé de l'Eglise, par le témoignage des hommes les plus distingués. Ce sont là des preuves qui s'imposent à tout être capable de comprendre et de raisonner. Mais une vérité ne se démontre pas seulement par des textes d'Ecriture, par des déductions et des raisonnements; elle se prouve encore par les aspirations de notre nature, par le sens intime.

Le sens intime, qu'est-ce que c'est? C'est le cri spontané du cœur, c'est cette voix sacrée qui murmure mystérieusement à l'oreille de toute âme.

Or, mes frères, le sens intime nous dit qu'il y a une vie future; nous en avons au fond du cœur le pressentiment; et ce pressentiment se révèle

surtout quand nous sommes en présence de la mort.

J'en atteste quiconque a regardé le visage mort d'un être aimé, avec cette anxiété étrange qu'est l'espérance mêlée au désespoir; je vous atteste, vous tous qui avez traversé cette heure funèbre, la dernière de la joie, la première du deuil: n'est-ce pas qu'on sent bien qu'il y a encore là quelque chose, que tout n'est pas fini, que quelque chose est possible encore? On sent, autour de cette tête, le frémissement des ailes qui viennent de se déployer; on suit par la pensée l'âme qui vient de prendre son vol vers les demeures éternelles; on est persuadé que la mort n'est pas une fin, mais une continuation, un prolongement de l'homme dans l'éternité.

Devant une tombe ouverte, où allait descendre un de ses amis, un poète illustre prononçait le suprême adieu. Après avoir raconté la vie, les travaux, les qualités du défunt, il achevait sa funèbre harangue par ces paroles: « Le voilà enfin endormi!... » — « Endormi? reprenait-il, non, je retire ce mot: la mort ne dort pas, elle vit; la mort touche à l'homme de deux façons: elle le glace, puis elle le ressuscite. Lorsque la lourde tombe s'est fermée sur sa mortelle dépouille, l'âme lève le couvercle de pierre et s'envole. »

Nous avons cette pensée, nous ne pouvons pas croire que la chère créature qui s'en va est perdue pour jamais. Ici, le sentiment est plus fort que tous les raisonnements.

« *Je la reverrai!* » tel est le cri de tous les cœurs bien nés. Il se trouve admirablement exprimé dans ces paroles gravées par l'ordre d'une mère sur une pierre sépulcrale: « Mon enfant, ton père et moi nous te cherchons partout sur la terre; nous ne te trouvons nulle part... Pourtant, nous ne perdons pas l'espérance... Mon cœur me le dit: oui, nous te reverrons! »

Voilà ce qui est en nous, voilà l'espérance, voilà le désir qui palpite en toute âme, devant un cercueil. S'il en est qui n'éprouvent pas ce sentiment, je les plains; ce sont des êtres dénaturés, des cœurs de bronze, des esprits matérialisés, et je n'ai que faire de leur opinion, je repousse avec indignation leur désespérante doctrine.

Oui, il y a une autre vie! La fête de la Toussaint est la manifestation solennelle de cette croyance. Votre participation à cette fête, demeurée si populaire malgré le dépérissement du sens religieux, est un acte de foi à cette vérité.

Vous proclamez que les saints vivent, puisque vous les saluez ce matin dans ce pays de lumière et de gloire où ils habitent. En faisant votre visite au cimetière, ce soir, vous attesterez que vos chers morts continuent de vivre, puisque vous vous mettez en communication avec eux, puisque vous leur parlerez à travers la tombe, puisque vous leur exprimerez votre affection et vos regrets.



Or, on ne parle pas à un monument funèbre, à un cercueil ; on ne parle pas à des ossements arides, à une poussière perdue ; on ne tient conversation qu'avec des vivants. Ils sont donc vivants, les chers disparus auxquels vous porterez ce soir vos souvenirs et vos prières.

Un homme d'esprit, parlant de la visite qu'on a coutume de faire le premier et le deux novembre aux cimetières, disait que « c'est la visite de ceux qui font semblant de vivre, à ceux qui font semblant d'être morts. » Mot profond sous une forme paradoxale ! Nos défunts font semblant d'être morts, mais ils vivent ; la mort est dans l'apparence, la vie est dans le fonds et dans la réalité : leur âme est immortelle.

Que faire donc ici-bas, mes frères, en attendant que se lève pour nous l'aube blanchissante de l'éternité ?

J'arrive à des conclusions pratiques.

Que faire ? — D'abord, mes frères, ne perdons pas de vue cette autre vie qui nous est promise. Rien n'est plus utile, pour relever notre courage au milieu des luttes et des épreuves, que d'avoir devant soi la perpétuelle vision du monde meilleur où nous sommes attendus par les saints qui nous y ont devancés.

Que faire ? — Ne soyons pas sans inquiétude sur le sort qui nous est réservé. Vous trembleriez pour l'imprudent qui se promènerait, les yeux bandés, sur la crête d'un toit ; et moi je tremble pour l'homme qui marche le long de la mort sans se soucier des dangers qu'il court.

Que faire ? — Accomplissons notre devoir, multiplions nos bonnes œuvres. Chacune de nos actions méritoires s'inscrit dans un compte que Dieu dresse à notre crédit. Ainsi nous sommes les créanciers de Dieu. Or, Dieu n'est pas insolvable ; c'est un débiteur sûr, qui s'acquittera pleinement, à l'heure de la mort qui sera le moment de l'échéance. Ne restons point inactifs, car il serait dangereux, quand viendra la minute dernière, de se présenter au souverain rémunérateur sans avoir fait d'épargne et rien mis de côté.

Que faire encore ? — Abolissons notre dette, avant de partir dans l'autre monde. Abolir sa dette, c'est se confesser sérieusement, c'est recevoir les sacrements, c'est mériter, par un sincère repentir, que Dieu rature nos fautes sur le grand livre de sa justice ; c'est dire la parole d'un condamné à mort, à son dernier jour : « Oh ! qu'on m'aille donc chercher quelque prêtre, au hasard ; qu'on le prenne au coin de son feu, lisant son livre et ne s'attendant à rien et qu'on lui dise : *Il y a un homme qui va mourir ; il faut que ce soit vous qui le consoliez.* Qu'on me l'amène, qu'on me jette entre ses bras, à ses genoux ; il me parlera et je serai consolé ; mon cœur se dégonflera dans le sien ; il prendra mon âme et je prendrai son Dieu ! » Ainsi soit-il.

## II

## LES SAINTS NOUS AIMENT ET NOUS AIDENT

*Gaudeamus omnes in Domino.*

Réjouissons-nous tous dans le Seigneur.

Mes frères,

Une question des plus importantes que nous puissions nous poser est celle-ci : Que sont devenus tous ceux qui nous ont précédés en ce monde, tous ceux qui ont quitté cette terre en emportant la meilleure partie de notre âme, tous ceux qui pendant leur vie étaient notre gloire et notre force, l'espoir et la consolation de nos cœurs ?

Evidemment à cette question votre foi et votre cœur ont déjà répondu... Vous croyez fermement que les âmes sont immortelles, et qu'après la vie de douleur d'ici-bas, si elles ont été fidèles à Dieu, elles sont mises en possession de la vie pleine et parfaite.

Mais ces âmes qui jouissent de la vue de Dieu ne s'intéressent-elles plus à ce qui se passe sur la terre ? Tout commerce est-il interrompu entre elles et nous ?

Non, mes frères, et c'est là un des points les plus consolants de la doctrine chrétienne. L'Eglise nous le rappelle, en célébrant la fête de tous les saints, car elle nous invite à la joie : « *Gaudeamus omnes in Domino*, réjouissons-nous tous dans le Seigneur. »

Oui, réjouissons-nous, car nous n'avons rien perdu au départ des âmes saintes... Leur mort a été un gain, *mori lucrum*. Un gain pour Dieu, à qui cette mort a assuré la possession d'une créature éternellement aimée et laborieusement achetée ; un gain pour cette âme, à qui la mort livre en jouissance le souverain Bien, Dieu lui-même ; un gain pour nous tous, qui acquérons dans chaque bienheureux un ami et un protecteur.

Les saints nous *aiment* et les saints nous *aident*. Ils nous aiment parce qu'ils sont *bons*, ils nous aident parce qu'ils sont *puissants* : voilà le sujet et le partage de ce discours.

I. — *Ils nous aiment.*

L'histoire sainte nous rapporte que Moïse conduisant le peuple de Dieu vers la Terre promise, envoya des messagers en avant pour lui rendre compte de ce qu'était cette terre ; et ces messagers étant revenus calomnièrent cette contrée bénie. Ils dirent : « La terre que nous venons de parcourir est une terre mauvaise, elle dévore ses habitants. *Terra quam lustravimus devoravit habitatores suos.* » (Nomb., XIII, 33). C'était une calomnie que leur inspirait leur lâcheté ; ils préféreraient retourner vers la servitude de l'Egypte, et ils tremblaient à la pensée des combats qu'ils devraient livrer pour s'emparer de la terre de promission. Ames lâches qui reculaient devant le

travail et devant la lutte qui devaient les conduire à la paix et à l'honneur, et qui se seraient résignées sans peine à la honte et à l'esclavage.

Ces calomnies se renouvellent encore et pour les mêmes motifs. Ne les entendez-vous pas, mes frères, tous ces hommes appelés par l'Eglise aux combats et aux luttes de la vie chrétienne pour persévérer dans la pureté, dans la vertu, dans l'honneur, et qui trouvent que cette tâche est trop difficile, ce joug trop lourd et ce fardeau trop pesant ! Ils préfèrent se livrer aux penchants mauvais de la nature, et ils disent que l'Eglise catholique est trop sévère et trop exigeante. Il faudrait incliner sa raison et soumettre son orgueil à un enseignement révélé de Dieu ; il faudrait retenir son cœur sur la pente facile du vice ; il faudrait commander à ses sens et à ses passions et les maintenir dans l'ordre et dans la loi. Non ! non ! c'est une terre mauvaise et elle dévore ses enfants, *terra devorat habitatores suos*.

Cette calomnie qui s'attaque aujourd'hui à l'Eglise, s'est attaquée, il y a déjà trois siècles, au ciel, la terre promise du chrétien. Les protestants ont dit : « Le ciel, c'est une terre dévorante ! Dieu absorbe les saints et ils ne s'occupent plus de nous. Il est inutile de les invoquer, ils ne vous connaissent point et ne se soucient point de vous. »

Mes frères, le protestantisme comme l'incrédulité, comme les envoyés de Moïse, en ont menti.

La Terre promise, au lieu de dévorer ses habitants comme une ennemie, devait les nourrir comme une mère. — L'Eglise catholique, au lieu d'être le tyran de nos âmes, en est la bienfaitrice dévouée et aimante ; si elle demande des sacrifices, ces sacrifices sont nécessaires et ils sont récompensés déjà ici-bas par la paix, la pureté, la joie de la vertu. — Le ciel, lui aussi, au lieu d'absorber les saints et de les rendre insensibles aux misères terrestres, le ciel les rend au contraire plus tendres, plus éclairés, plus miséricordieux.

1. Et en effet, mes frères, comment n'en serait-il pas ainsi ? Qu'est-ce que le ciel ? C'est le lieu de l'amour. — La foi nous subjugue tant que nous sommes sur la terre, parce que nous ne pouvons pas comprendre l'infinie nature de Dieu ; mais elle cesse à la mort, lorsque Dieu se montre, de même que les étoiles s'éclipsent à l'arrivée du soleil. — L'espérance nous soutient tant que nous sommes sur la terre, parce que nous sommes faibles et exposés de toutes parts aux traits de l'ennemi, parce que nous pouvons à chaque instant nous laisser séduire et tomber dans l'abîme du péché. Mais l'espérance cesse, lorsque la mort nous a mis en possession de Dieu ; alors, plus de crainte de pécher, par là-même plus d'espérance : on n'attend plus lorsqu'on a trouvé, on n'espère plus lorsqu'on jouit et que l'on possède. — Mais l'amour demeure éternellement : on aime dans le ciel et on est uni par ces liens de l'amour à Dieu et à son Christ. Or, est-ce que

Dieu et le Christ sont sans amour pour les hommes ? Y a-t-il un homme au monde depuis Adam, y en aura-t-il un jusqu'à la fin des siècles, qui se trompe en disant du Christ comme saint Paul : « Il m'a aimé et il s'est livré pour moi. Jusqu'où livré ? Jusqu'à la mort. Quelle mort ? La mort de la croix ! » (Phil., II, 8). Je ne vous demande point si le Christ aime les hommes, je vous demande qui les aime comme lui ! « Ah ! disait-il un jour à sainte Catherine de Gênes, si tu savais combien j'aime une âme ! Mais ce serait la dernière chose que tu apprendrais en ce monde, car, en l'apprenant, tu mourrais d'éblouissement et de joie. » Et vous voulez que les saints unis à ce Dieu n'aiment pas tout ce que Dieu aime ? Et vous voulez qu'ils soient pour nous sans amour, alors qu'ils sont plongés dans une fournaise d'amour ?

2. Il y a d'autres raisons encore pour que les saints nous aiment. Ils nous aiment parce que nous sommes unis à eux, que nous faisons partie d'un même corps qui est l'Eglise. L'Eglise est le corps mystique de Jésus-Christ ; elle est au ciel triomphante ; elle est au purgatoire souffrante ; elle est ici-bas militante. Jésus-Christ a des membres déjà heureux et glorifiés : ce sont les saints. Il en a qui attendent dans la souffrance le moment de leur glorification : ce sont les âmes du purgatoire. Il en a enfin qui sont encore dans le lieu de l'épreuve, ils combattent pour demeurer vertueux et purs : ce sont les fidèles qui sont sur la terre. Mais les saints du ciel, les âmes du purgatoire et les fidèles de la terre sont les membres d'un même corps, sous le même chef adorable : « *Vos estis corpus Christi et membra de membro*. » (I Cor., XII, 27). Or, comme l'a dit saint Paul, « est-ce que quelqu'un peut haïr sa propre chair ? Au contraire, chacun l'aime et en prend soin. *Nemo unquam propriam carnem odio habuit, sed nutrit et fovet eam*. » (Eph., V, 29). Il y a plus : si dans un corps il y a une partie plus soignée, n'est-ce pas celle qui souffre ? Telle est la loi de l'amour. Si le pied reçoit une blessure, est-ce que l'œil ne le regarde pas aussitôt avec sollicitude ? est-ce que la main ne s'empresse pas à le soulager ? est-ce que le corps tout entier ne souffre pas avec lui ? Or, mes frères, si nous sommes avec les saints un même corps, il faut l'avouer, nous sommes la partie basse et souffrante, nous sommes les pieds blessés et endoloris de ce corps vivant. Et plus nous souffrons, plus les saints nous aiment.

3. Il y a enfin une autre raison. Saint Paul a dit encore : « Toute créature gémit et attend. *Omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc easpectans*. » (Rom., VIII, 22). Cette règle est sans exception, par conséquent le ciel lui-même est dans l'attente. Que peuvent attendre encore les saints ? Ils attendent la résurrection de leur corps qui doit venir partager leur gloire, mais ils attendent aussi que leur nombre soit complet. Il y a des vides dans la cité de Dieu,



l'armée céleste n'a pas tous ses soldats; des parties manquent au concert de la Jérusalem d'en haut, des convives au festin qui est éternellement servi, des invités aux noces qu'éternellement on y célèbre; le temple de Dieu n'a pas toutes ses pierres; son image n'a pas tous ses traits. Le Christ n'est point achevé, il a faim de sa plénitude, et il ne l'aura que lorsque le dernier des élus sera sorti des ombres de la terre. En attendant, la Trinité qui n'est que gloire et béatitude, n'a ni toute cette béatitude ni toute cette gloire qui doit lui venir du dehors et en vue desquelles elle a créé et racheté le monde. « O Dieu, chantait David, les saints m'attendent, jusqu'à ce que vous ayez payé mes services. *Me expectant justi, donec retribuas mihi.* » (Ps., cxli, 8).

Vous le voyez donc, mes frères, nous sommes nécessaires pour ainsi dire au complet épanouissement du bonheur des saints. Ils nous aiment donc non seulement parce que nous sommes aimés de Dieu auquel ils sont unis, non seulement parce qu'ils sont eux-mêmes unis à nous comme les membres d'un même corps, mais encore ils nous aiment d'un amour de désir et de convoitise, comme notre corps affamé aime le pain, comme nos lèvres altérées aiment l'eau vive, comme nous aimons enfin tout bien qui nous complète et assure notre bonheur.

## II. — *Ils nous aident.*

J'ai dit que les saints nous aiment, il me reste à dire qu'ils nous aident. Ils nous aiment parce qu'ils sont bons, ils nous aident parce qu'ils sont puissants.

Qu'elle était grande, mes frères, la puissance des saints sur la terre!... Elle est grande, s'écrie un pieux auteur, la force qui tient les flots unis aux flots dans le lit d'une même mer : la prière des saints est une force plus grande encore, puisqu'elle a divisé ces flots et ouvert au milieu d'eux une voie ferme et large pour livrer passage à tout un peuple.

Elle est plus étonnante encore la force qui fait tourner notre globe autour de son soleil : la prière la surmonte, car Josué arrête ce mouvement pendant douze heures, sans que l'ordre universel en soit troublé.

Les démons sont une force incomparablement plus indomptable : la prière les chasse et les lie.

Il y a une force plus invincible encore que le démon, c'est la mort : la prière en bien des circonstances l'a retardée et même l'a forcée de rendre sa proie.

Qu'y a-t-il ici-bas de plus fort que la mort? Il y a l'amour et par là-même la haine, qui n'est qu'un amour retourné. Une âme qui aime, une âme qui hait, vous savez bien qu'elle brave la mort et qu'elle en rit comme d'un jeu. Nous avons vu pourtant la haine céder à la prière : Etienne prie, et Saul, le loup ravissant, le cœur ivre de menaces et de colère, le persécuteur des

chrétiens, devient Paul, l'apôtre du Christ, l'agneau plein de douceur, le vase d'élection qui portera le nom de Jésus jusqu'aux extrémités de la terre.

Au-dessus des forces de l'homme, il y a la force de Dieu, il y a ses volontés, ses décrets. Vous convenez que cette force est surmontable, que ces décrets sont irrésistibles. Et cependant, il y a une force qui triomphe de la force même de Dieu. Lorsque Moïse s'approche pour fléchir la colère du Tout-Puissant, Dieu lui dit : « Laisse-moi, *dimitte me!* La mesure est comble; ma patience est à bout; ce peuple doit être châtié. » Mais Moïse ne se rebute pas, il persiste dans ses supplications, et Dieu se laisse vaincre par cette prière humble et persévérante : « Je leur ferai grâce, dit-il, à cause de toi. *Dimisi juxta verbum tuum.* » (Nomb., xiv, 20).

Et si les saints avaient un tel pouvoir déjà sur la terre, qui dira combien ce pouvoir doit être plus grand maintenant qu'ils sont au ciel? S'ils pouvaient cela dans leur infirmité, que ne pourraient-ils pas dans leur force? S'ils peuvent cela quand ils sont pécheurs, quand ils tombent sept fois le jour, quand ils sont forcés de dire : « Père, pardonnez-nous nos offenses, ne nous laissez pas succomber à la tentation, délivrez-nous du mal, » maintenant que toutes leurs offenses sont pardonnées, que la tentation ne peut plus les attaquer, que tout mal a fui loin d'eux, ils peuvent bien davantage; Dieu les écoute avec encore plus d'amour, il les exauce avec plus d'empressement et de joie.

La puissance des saints au ciel est telle que le Psalmiste l'a qualifiée d'excessive : « Seigneur, dit-il, vos amis sont trop honorés, *nimis honorificati sunt amici tui Deus*; leur pouvoir est trop grand et trop étendu, *nimis confortatus est principatus eorum.* » (Ps., cxxxviii, 17).

Je n'en veux pour preuve que les miracles qu'accomplissent leurs ossements. La cendre de nos saints guérit journellement des malades; elle rend l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, la lumière à l'intelligence, la paix au cœur, la joie à l'âme, l'espoir aux désespérés, le repentir et le pardon aux pécheurs. L'expérience est là qui l'affirme, et ces faits ne sauraient être démentis. Le tombeau des saints partage avec la chaire et l'autel catholiques le don de convertir les âmes. Quelle ne doit donc pas être en paradis la puissance de ceux qui ont mérité une telle gloire à la cendre même qu'ils ont sanctifiée!

On dit parfois que la religion défloré la vie. Si c'était comme l'automne défloré le printemps, c'est-à-dire en donnant les fruits à la place des fleurs, il me semble qu'il n'y aurait déjà pas lieu de se plaindre. Mais ce n'est pas même de cette sorte que la religion défloré la vie. Elle nous laisse tout ce qui fait la joie, la paix de l'âme en ce monde, et elle nous promet des biens encore meilleurs et plus parfaits. Elle nous donne donc les fruits en nous laissant les fleurs; les fruits

sont encore fleuris, et les fleurs sont déjà nourissantes.

Oh ! si nous laissions la religion bien pénétrer et travailler nos âmes, si la terre laissait faire le ciel, si nous n'opposions rien à l'action incessante de tous les bienheureux qui nous aiment et qui nous attendent, je ne dis pas que nous ne pleurerions plus : il y a des larmes inévitables en ce monde ; mais du moins nos larmes seraient plus rares et elles seraient toutes fécondes et toutes consolées.

Allons, mes frères, que les fêtes que nous célébrons ravivent notre piété et notre ferveur. Puisque les saints nous aiment, ah ! par la pureté de la vie, par la charité et par la vertu, montrons-nous dignes de leur amour. Puisque les saints nous aident, eh bien ! aidons-nous nous-mêmes, unissons nos prières aux leurs, multiplions nos efforts, afin d'arriver bientôt là où ils sont parvenus, là où la félicité et la gloire les investissent pour l'éternité. Ainsi soit-il.

## ENTRETIENS SUR LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

### LII

#### 1<sup>er</sup> Dimanche après l'Épiphanie

##### LES DEVOIRS DES ENFANTS

L'Eglise met aujourd'hui sous nos yeux une page de saint Luc qui nous permet de lire comme à livre ouvert dans l'âme et la conscience de Jésus adolescent.

Cette manifestation subite de la grandeur spirituelle du Dieu fait homme, éclatant tout à coup dans le long silence des Évangiles sur la première période de sa vie, relie admirablement les scènes glorieuses de la naissance et du baptême. Elle montre que, pour être caché sous la cendre, le feu divin n'en demeurerait pas moins vivant au cœur du Fils de Marie.

Jésus achevait ses douze ans. Or la douzième année marquait une date solennelle dans la vie du jeune Israélite. A partir de cet âge, il était traité en homme, il répondait lui-même de ses actes et sortait de tutelle. Il devenait membre de la communauté d'Israël et s'engageait à remplir fidèlement les prescriptions de la Loi.

Joseph et Marie, comme tous les Juifs pieux, faisaient chaque année à la fête de Pâques le voyage de Jérusalem. Le divin adolescent se disposa à les accompagner à titre officiel.

Beaucoup de nos auditeurs se trouvent précisément à l'âge qu'avait Jésus quand il accomplit ce premier acte public de soumission à la Loi. C'est à eux particulièrement que nous nous adresserons.

Jésus dans le mystère de sa douzième année leur apprendra : 1<sup>o</sup> ce qu'ils doivent à Dieu, 2<sup>o</sup> ce

qu'ils doivent à leurs parents, 3<sup>o</sup> ce qu'ils se doivent à eux-mêmes.

#### I. — *Envers Dieu.*

1. Les enfants apprendront d'abord de Jésus dans le mystère de sa douzième année à rendre à Dieu de religieux devoirs.

Le divin enfant passe en effet de longues heures en prière dans le Temple, livrant son cœur à toutes les effusions de la plus vive piété. Il s'unit aux cérémonies et aux rites sacrés qui s'accomplissent dans l'auguste sanctuaire.

Que d'attractions cependant lui offrait la grande cité palestinienne ! Jérusalem était le centre de la vie nationale et religieuse des Juifs. Elle renfermait des monuments splendides qui en faisaient l'une des plus belles métropoles de l'Orient. Est-ce que d'ailleurs, dans cette capitale de David et de Salomon, tout ne parlait pas à Jésus de ses ancêtres. Est-ce que ces palais, ces ruines, ces tombeaux ne prenaient pas une voix pour lui rappeler un cher et glorieux passé ? — Et puis, quel spectacle plus capable d'attirer les regards que celui de cette multitude qui encombra la ville au moment où la caravane galiléenne y arriva ! « Parthes et Mèdes, Elamites et ceux qui habitent la Mésopotamie, la Judée et la Cappadoce, le Pont et l'Asie, la Phrygie et la Pamphylie, l'Égypte et cette partie de la Libye qui avoisine Cyrène, étrangers venus de Rome, Juifs et prosélytes, Crétois et Arabes, » selon l'énumération même des Actes des Apôtres (II, 9-11), s'empressaient, s'entassaient dans les rues de la ville. Cette foule cosmopolite et polyglotte, aux costumes de forme et de couleur diversifiées et contrastantes, roulant ses vagues houleuses dans l'enceinte des murailles, était bien faite pour exciter la curiosité d'un enfant de douze ans.

Mais la pensée de Jésus est uniquement réservée aux choses célestes, et sa seule préoccupation est d'aller à ce qu'il appelait « les affaires de son Père. »

A l'exemple du Sauveur, l'enfant doit se donner à Dieu sans retard et sans réserve.

Au matin de la vie, à cet âge où le cœur n'a pas encore été flétri par de grandes fautes, où il a toute sa vivacité, toutes ses jeunes et pures ardeurs, il s'élève naturellement vers ce qui est beau, pur et saint.

La sublime religion de Jésus-Christ a d'ailleurs développé d'une manière admirable l'instinct religieux dans les jeunes âmes. A cinq ans, sainte Rose de Lima faisait vœu de n'appartenir qu'à Dieu seul. A cinq ans, saint François de Sales confondait les Calvinistes et leur prouvait par les paroles de son catéchisme qu'ils étaient dans l'erreur. A cinq ans, sainte Madeleine de Pazzi instruisait des vérités chrétiennes les enfants de son âge ; et les jours où sa mère avait communiqué, elle ne voulait pas s'en séparer, afin, disait-elle, d'être plus près de Jésus.

Enfin qui ne connaît ce trait charmant ? Une



humble femme habitant un village des Abruzzes était mère de quatre jeunes enfants. Elle formait avec soin leurs cœurs aux vertus de leur âge. Un jour, elle leur adressa ces paroles : « O mes enfants, que je serais heureuse s'il m'était donné de compter un saint parmi vous ! » Aussitôt le plus jeune se jetant à son cou s'écria : « Mère, je le serai ! » L'enfant tint parole. Il devint un saint, un grand saint, et de plus il fut pape : ce fut saint Pierre Célestin.

Les enfants doivent tourner vers Dieu les premiers élans, les premiers enthousiasmes, les premières aspirations de leurs jeunes années. Le dimanche surtout, ils doivent aller l'adorer dans son temple et prendre part aux prières solennelles de l'Eglise.

2. Voilà leur premier devoir, mais la piété réclame d'eux autre chose. Il est de la dernière importance qu'ils reçoivent une solide instruction religieuse. Ils se montreront donc assidus à fréquenter le catéchisme où leur sont donnés les premiers enseignements de la foi.

Que faisait Jésus dans le Temple de Jérusalem ? Il était au milieu des docteurs, il les écoutait et les interrogeait : *audientem et interrogantem*.

Ceux qui connaissent les mœurs de l'Orient, qui ont vu de près les synagogues juives ou les mosquées musulmanes, à l'heure où l'on y enseigne, ne seront pas surpris de cette scène. On fait cercle autour des maîtres, on s'assied sur les nattes, on écoute, on interroge, on répond à son tour ; l'adolescent et le vieillard se coudoient ; les docteurs et les disciples sont accroupis, les jambes croisées sur le tapis, et la parole est à tous.

A l'époque où Jésus se plaça dans le Temple au milieu des docteurs, Jérusalem était un des grands foyers de la science religieuse. Or, depuis trois jours qu'il était devenu leur auditeur, les docteurs avaient remarqué l'adolescent si précoce et si étonnant qui ne manquait aucune de leurs leçons et les plongeait dans l'admiration par la prudence de ses réponses et la sagesse de ses interrogations.

Comme témoignage de leur satisfaction, ils lui assignèrent un siège particulier. C'est ce que veut dire l'Evangéliste en marquant que l'Enfant siégeait au milieu d'eux.

Par sa présence à l'école du Temple, Jésus a sanctionné et béni l'étude de la science religieuse.

Oui, cette œuvre admirable du catéchisme, nous sommes en droit d'en saluer l'institution à ce moment de la vie du Sauveur. Si Jésus s'est placé au milieu des docteurs de Jérusalem, s'il a voulu être interrogé par ces sages et leur répondre avec l'aimable candeur de son âge, s'il a voulu enfin que cet événement extraordinaire fût si particulièrement rappelé dans l'Evangile, c'était pour laisser après lui, avec la lumière de son propre exemple, la bénédiction qui naît de tout ce qu'il a touché, sur l'école chrétienne en général et sur l'enseignement sacré en particulier.

Comprenez-le, chers enfants. Dans ces réunions qui ont pour but de vous instruire des vérités du salut, que Jésus soit votre modèle.

Pour cela, écoutez avec respect la sainte parole, *audientem*. Qu'il y ait en vous une sorte d'avidité sacrée d'entendre parler de Dieu, de l'âme, de vos devoirs et de vos immortelles destinées, *et interrogantem*. Enfin, que la sagesse de vos réponses nous ravisse d'admiration, *stupebant super responsis ejus*.

Les parents doivent aider leurs enfants à se mettre en communication avec Dieu par la connaissance et par l'amour. L'une de leurs principales obligations est de diriger vers lui ces esprits et ces cœurs qu'il a formés, de saisir les premières lueurs de la raison pour parler à leurs enfants du Père qui est au ciel, de leur en faire prononcer le nom terrible et doux avec les aimables noms de Jésus et de Marie, de les conduire et de les accompagner aux instructions et aux offices. Quel malheur s'ils étaient peu attachés à ces devoirs essentiels et s'ils essayaient de se dérober à ces responsabilités qui leur incombent en vertu de leur dignité et de leur charge ! Mais que dire si violant la liberté la plus sacrée, celle des consciences, ils contraignaient leurs fils, leurs filles à transgresser la loi de Dieu en s'abstenant d'accomplir leurs devoirs religieux ? Les enfants auraient le droit de s'élever contre ces exigences déraisonnables et de dire comme Jésus : « Il faut que j'aie aux affaires de mon Père <sup>1</sup>. »

## II. — Envers leurs parents.

« Après s'être un peu échappé, écrit Bossuet, pour faire au Temple l'ouvrage et le service de son Père, Jésus descendit à Nazareth avec Marie et Joseph. C'est-à-dire qu'il rentra dans la conduite ordinaire qui est celle des parents et sous leur obéissance. C'est peut-être mystiquement ce que l'Evangile appelle *descendre*. Ainsi remis entre leurs mains jusqu'à son baptême, c'est-à-dire jusqu'à l'âge environ de trente ans, il ne fit plus autre chose que leur obéir. »

C'est la parole de saint Luc : *Et erat subditus illis*. Il n'y en a pas d'autre pour raconter trente ans de l'existence d'un Dieu.

Quel admirable tableau dans ces quelques mots !

A qui Jésus obéit-il ? — Il obéit à ses inférieurs, Dieu à des hommes, créateur à ses créatures, maître du ciel et de la terre à un pauvre ouvrier et à une humble femme.

En quoi obéit-il ? — Dans les œuvres les plus humbles, dans l'exercice d'un art mécanique. On se souvenait dans l'Eglise naissante des charrues que Jésus avait faites. Ce qui est certain, c'est

<sup>1</sup> Observons que par ces paroles Jésus ne blâme nullement sa mère et saint Joseph d'avoir cherché avec anxiété leur fils bien-aimé ; il se contente de leur rappeler en termes respectueux, délicats, les grands devoirs que sa mission lui impose.

qu'il travaillait dans la boutique de son père. C'est pourquoi, au commencement de son ministère, lorsqu'il vint prêcher dans sa patrie, on disait : « N'est-ce pas cet ouvrier et ce fils d'ouvrier ? » — Il obéissait dans les plus humbles offices. On montre encore à Nazareth la fontaine où il allait puiser de l'eau pour sa mère, car « Notre Dame, dit saint Bonaventure, n'avait point d'autre serviteur que lui. » Les anges invisibles l'accompagnaient toujours et adoraient les traces de ses pas, et lui, le Roi des anges, semblable aux enfants pauvres, se laissait commander par ses créatures les services les plus abjects de la vie domestique.

Combien de temps Jésus obéit-il ? — Il obéit dès le premier instant de sa vie. Il obéit à douze ans, à cet âge où l'on se serait naturellement attendu à lui voir pratiquer avec un peu moins de rigueur cette dépendance des petits enfants à l'égard de leurs parents. Jusque-là sa dépendance et sa soumission avaient été nécessaires en supposant qu'il dût vivre entièrement comme les autres dans cette période de la vie humaine. L'Évangéliste semble donc vouloir ici nous marquer par ses paroles que Notre-Seigneur montra depuis ce temps une obéissance encore plus entière et plus complète envers ses saints parents.

Il obéit jusqu'à l'âge de trente ans.

Cette sujétion de Jésus, voulue par son Père, durant tant d'années après le mystère de son séjour au Temple, est certainement l'un des traits les plus merveilleux de l'histoire évangélique. Nous pouvons la regarder comme établissant d'une manière péremptoire l'obligation pour les enfants de pratiquer l'obéissance et par là d'unir la piété filiale à la piété divine. L'obéissance est la grande vertu du jeune âge, celle qui assure toutes les autres, la plus méritoire et la plus bénie de Dieu et des hommes. C'est ainsi la plus naturelle et la plus nécessaire ; si nous sommes tous créés pour obéir à Dieu, l'enfant n'est-il pas né évidemment pour obéir à ses parents ? N'est-il pas évidemment incapable de se diriger et de se conduire lui-même ? En le faisant naître faible, ignorant, dépourvu de toute expérience, la nature ou plutôt Dieu lui dit : « Obéis à ceux qui t'ayant, par ma puissance, donné une existence imparfaite et à demi formée, sont chargés par moi d'achever leur œuvre, d'élever et de développer ton corps et ton âme ; leur volonté sur toi est la mienne et tu ne peux y résister sans désobéir à ton Créateur. » Si cette voix divine n'est pas assez claire au fond de votre conscience, enfants, ouvrez les yeux : voici Jésus soumis et obéissant à Marie et à Joseph jusqu'à l'âge de trente ans pour réprimer vos précoces désirs d'indépendance, pour vous montrer le chemin de la vraie sagesse et vous en mériter le don.

### III. — *Envers eux-mêmes.*

Il est dans l'évangile de ce jour un dernier mot qui achève le portrait de l'enfance et de l'adoles-

cence du Sauveur : *Il croissait en âge et en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes.*

Vous aussi, mes enfants, en même temps que vous croîtrez en âge, vous croîtrez en grâce et en sagesse. Vous vous devez à vous-mêmes de déployer harmonieusement toutes les forces de votre jeunesse.

Vous croîtrez en âge, et cela viendra de soi-même si les années vous sont données. A Dieu ne plaise, mes enfants, que nous ayons à pleurer sur le trépas d'aucun de vous ! Tout au contraire, vos parents, vos maîtres qui sont vos protecteurs nés, seconderont, favoriseront cette croissance de vos corps, en écartant de vous tous les accidents, toutes les causes d'insalubrité qui pourraient altérer votre constitution, vicier votre tempérament, compromettre votre vie et entraver le mouvement continu qui vous fera passer de l'enfance à l'adolescence et de l'adolescence à la virilité. Les passions en s'éveillant ont un tumulte, une effervescence qui troublent l'harmonie de ce progrès. Mais elles sont en équilibre dans celui qui a confié à Dieu la garde de son cœur. Aussi rien ne contrarie le mystérieux essor qui l'emporte vers le plein épanouissement de la vie.

Vous croîtrez en sagesse et en science. La société, l'Eglise ont besoin de générations éclairées. Rollin disait que les fortes études sont la première richesse d'un peuple, parce qu'elles lui assurent le domaine de l'esprit. Les connaissances ne sont-elles pas d'ailleurs la brillante parure de l'intelligence ? N'est-ce pas enfin dans l'instruction que vous trouverez la compétence nécessaire aux fonctions que vous aurez à remplir ? Efforcez-vous donc d'acquérir chaque jour des notions nouvelles par la lecture, par l'étude, par la réflexion. Tenez-vous au courant des grandes questions contemporaines. Plus votre esprit s'enrichira des éléments des lettres et des sciences humaines, plus vous serez en état de vivre dignement, utilement et chrétiennement.

Enfin vous croîtrez en grâce. J'interroge et je sonde le sens de ce mot. Est-ce la vie divine qui se montrait de plus en plus abondante en Jésus ? Est-ce à dire qu'il devenait un objet de complaisance de plus en plus agréable à la terre et au ciel ? C'est l'un et l'autre, mes enfants. Croissez en grâce *devant Dieu*. Que la sève divine infusée dans vos âmes par le baptême produise des fruits de vertu toujours plus abondants et plus excellents. Croissez en grâce *devant les hommes*. Sachez mériter l'estime, la confiance, l'affection de ceux qui vous entourent. Gagnez les cœurs afin de gagner les âmes. Rendez la vertu populaire en la rendant aimable. Attirez à Jésus-Christ par la muette mais si efficace prédication de l'exemple, et qu'en voyant vos bonnes actions les hommes glorifient notre Père qui est aux cieux. Ainsi soit-il.



## RÉFLEXIONS SUR DES PAROLES DU PROPRE DES MESSES DU DIMANCHE

LIV

DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

**I. O Dieu, que toute la terre vous adore et vous chante.** — C'est l'enfant qui est né à Bethléem de Juda que nous devons adorer et chanter. N'est-il pas dit : *Celui qui s'humilie sera exalté* ? (Luc, xiv, 14). Considérez les abaissements qui marquèrent son entrée dans le monde. Son palais, c'est une grotte abandonnée ; sa cour, de pauvres bergers ; ses vêtements, des langes ; son trône une crèche ; et celui qui est la splendeur de la gloire du Père et l'empreinte de sa substance (Hébr., i, 3), s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'un esclave, ayant été fait semblable aux hommes, et reconnu pour homme par les dehors. (Philip., ii, 7). C'était le prélude des humiliations dont sa vie fut remplie, et plus particulièrement des abaissements auxquels il se soumit durant les heures de sa passion : *Il s'est humilié lui-même, s'étant fait obéissant jusqu'à la mort de la croix.* (Ib., 8). Il était donc juste que celui qui s'est abaissé entre tous, fût le plus exalté, et qu'après s'être livré entre les mains de ses ennemis, il reçût toute puissance et toute gloire de la part des hommes. Déjà les anges l'ont adoré, les bergers l'ont reconnu pour leur Sauveur, les rois mages se sont prosternés au pied de sa crèche, et maintenant il convient que tous les peuples de la terre lui offrent des adorations et qu'ils chantent ses grandeurs. *C'est lui*, selon la parole du messager céleste, *qui a sauvé son peuple de ses péchés.* (Matth., i, 24).

Ce n'est point seulement le peuple juif qu'il a délivré, c'est encore toute la gentilité. Aussi cette invitation à adorer Jésus-Christ s'adresse à tous les habitants de la terre, c'est-à-dire à l'universalité de l'Eglise répandue dans le monde entier, à toute la catholicité qui embrasse les âmes qui forment son corps mystique. Elle s'adresse encore à tous ceux qui se sont séparés de notre foi et de nos sacrements, à ceux qui vivent dans les ténèbres du péché ou de l'idolâtrie, pour que tous réunis ensemble nous adorions Jésus-Christ, comme étant notre Dieu et notre Sauveur. Les temps ne sont plus où le Psalmiste disait : *Dieu est connu dans la Judée.* (Ps., lxxv, 4). Il est maintenant connu jusqu'aux extrémités de la terre. La véritable Judée est l'Eglise du Christ, qui croit à ce roi venu de la tribu de Juda par la Vierge Marie, qui croit au Christ qui est le Dieu béni dans les siècles des siècles. (Rom., ix, 5). Il est tout à la fois notre roi et notre Dieu : notre roi, en tant que le Christ notre Sauveur est né selon la chair de la tribu de Juda ; notre Dieu, parce qu'il existait avant Juda, avant le ciel et la terre, car toutes choses tant spirituelles que corpo-

relles ont été faites par lui. (Jean, i, 38). Arrière donc cette Judée qui n'est plus la Judée que de nom ! Qu'elle se lève la vraie Judée pour se mettre en marche pour aller adorer Jésus-Christ ; c'est à cette Judée, l'Eglise catholique, que s'adressent ces paroles : *Approchez de lui ; vous serez éclairés et vos faces n'éprouveront point la confusion.* (Ps., xxxiii, 6. — Saint Augustin).

Or, quelle est l'adoration que nous devons rendre à Dieu, à Jésus-Christ ? Il s'agit évidemment du culte de latrerie qui n'est dû qu'à Dieu seul, au souverain Créateur de toutes choses, au Dieu vrai, vivant, éternel. C'est de l'adoration de ce Dieu, un en trois personnes, que le Prophète disait au peuple juif : *Ton rédempteur, le saint d'Israël, sera appelé le Dieu de toute la terre.* (Is., liv, 5). Avant lui, Moïse avait écrit cette parole : *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre.* (Gen., i, 1). Et Dieu lui-même avait donné ce précepte à son peuple : *Je suis le Seigneur ton Dieu. Tu n'auras point de dieux étrangers devant moi. Tu ne feras point d'image taillée au ciseau, ni aucune représentation de ce qui est en haut dans le ciel, ni de ce qui est en bas sur la terre, ni de ce qui est dans les eaux sous la terre. Tu ne les adoreras point, ni ne les honoreras pas ; car c'est moi qui suis le Seigneur ton Dieu, fort, jaloux, visitant l'iniquité des pères dans les enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération de ceux qui me haïssent et faisant miséricorde des milliers de fois à ceux qui m'aiment et gardent mes préceptes.* (Ex., xxi, 1-6). C'est ainsi que Dieu affirmait son droit absolu à recevoir un culte de latrerie, et il demande qu'il lui soit rendu par tous les hommes. C'est pourquoi les apôtres ont été envoyés à toutes les nations pour les y amener par leur prédication de l'Evangile. Voici l'ordre que Jésus-Christ leur avait donné : *Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit.* (Matth., xxviii, 19). Les apôtres sont partis, et à l'heure présente s'est accomplie cette parole du Prophète : *Le Seigneur sera roi par toute la terre.* (Zach., xiv, 9. — Denys le Chartreux).

Mais le Prophète avait encore dit : *Le Seigneur sera unique.* (Ibid.). Hélas ! il y a des contrées où tout à côté de l'autel catholique où Dieu est adoré, se dressent des autels où les divinités du paganisme sont encore honorées. Il nous appartient à nous, chrétiens fidèles, de hâter cette heure où Dieu seul, notre Dieu, sera aimé et connu de tous les hommes. Jésus-Christ disait à la Samaritaine : *Il vient une heure, et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car ce sont de tels adorateurs que le Père cherche.* (Jean, iv, 23). Cette heure, nous le savons, n'est point encore venue pour tous les hommes répandus sur la terre, et c'est pourquoi il nous reste à l'appeler par nos exemples, par nos prières, et surtout en secondant les hommes apostoliques qui s'en vont par delà les mers

porter la bonne nouvelle. Ah ! si nous savions comprendre ou mieux être reconnaissants pour la grâce qui nous a distingués des autres nations, nous deviendrions les auxiliaires de Dieu le Père qui recherche de vrais adorateurs, soit en lui ramenant ceux qui l'ont abandonné, soit par nos aumônes en faveur de l'œuvre de la Propagation de la foi. (Albert le Grand).

Appliquons-nous donc tout d'abord nous-mêmes à adorer Dieu comme il veut être adoré : *Ceux qui l'adorent*, a dit Jésus-Christ, *doivent l'adorer en esprit et en vérité*. (Jean, iv, 24). Les Juifs comme les Samaritains faisaient peu de cas de leur âme, et prenaient au contraire grand soin de leur corps ; ils le purifiaient à tout propos. Or notre Dieu qui est esprit, tient à être honoré, non point par la pureté du corps, mais par ce qu'il y a d'incorporel en nous, c'est-à-dire notre âme. N'allez donc pas offrir en holocauste au Seigneur des brebis ou des génisses ; offrez-vous vous-mêmes à lui, et vous lui offrirez une hostie vivante. Il faut l'adorer en vérité. Le temps des figures, de la circoncision, des holocaustes, des autres sacrifices, de l'encens, est passé ; tout désormais n'est que vérité. La circoncision ne doit plus s'appliquer à la chair, mais aux pensées mauvaises ; c'est soi-même qu'il faut crucifier ; ce sont vos convoitises mauvaises qu'il faut exterminer et immoler. Alors nous rendrons à Dieu des adorations qui lui seront agréables. (S. Chrysostome).

**II. O Dieu Très-Haut, que toute la terre dise une hymne à votre nom.** — Après l'adoration vient l'action de grâces. David, en maints endroits de ses Psaumes, nous rappelle ce devoir de la reconnaissance : *Chantez votre Dieu*, nous dit-il, *chantez, chantez votre Roi, chantez. Parce que le roi de toute la terre est Dieu : chantez avec sagesse. Dieu règnera sur les nations*. (Ps., XLVII, 6-8). Aussi, lorsqu'il considérait tous les bienfaits qu'il avait lui-même reçus, disait-il : *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits ?* (Ps., cxv, 12). Et comme le culte qui est dû à Dieu consiste plus particulièrement dans l'offrande d'un sacrifice, il disait : *C'est à vous que je sacrifierai une hostie de louange, et j'invoquerai le nom du Seigneur*. (Ib., 17). Tobie l'avait si bien compris qu'il nous adresse cette invitation : *Bénissez le Seigneur, vous tous ses élus ; célébrez des jours de réjouissance, et rendez-lui gloire*. (Tob., XIII, 10). Ce culte de louange ou d'action de grâces, saint Paul exhortait les Ephésiens à le rendre sans cesse : *Comprenez*, leur disait-il, *quelle est la bonté de votre Dieu ! Entretenez-vous entre vous de psaumes, d'hymnes et de cantiques spirituels, chantant et psalmodiant du fond de vos cœurs à la gloire du Seigneur, rendant grâces toujours et pour toutes choses, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à Dieu et Père*. (Eph., v, 16-20). C'est ainsi que s'élèveront de notre cœur de continuelles actions de grâces, et nous nous unirons aux anges qui chantent dans le ciel : *Il est digne, l'Agneau*

*qui a été immolé, de recevoir la vertu, la divinité, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction*. (Apoc., v, 12).

Il est dit que nous devons chanter une hymne ou un psaume en l'honneur de Dieu. Remarquons à ce sujet que les hymnes ont pour objet de proclamer la force et la majesté de Dieu, de louer et d'admirer toujours ses bienfaits ou ses actes. C'est aussi ce que contiennent les psaumes qui sont précédés ou suivis de l'*Alleluia*. Les psaumes ont pour sujet propre une vérité morale, et c'est ainsi que nous connaissons, par l'organe du corps, ce que nous devons faire ou éviter. Celui, au contraire, qui discute sur des matières supérieures et qui disserte en homme subtil sur le concert du monde, sur l'ordre et l'harmonie qui règnent dans toute la création, celui-là chante un cantique spirituel. Ou bien, le psaume se rapporte au corps, le cantique à l'âme. Nous devons donc chanter, psalmodier et louer Dieu bien plus de l'esprit que de la voix. Recueillons tous cet avertissement, mais qu'il soit compris surtout par ceux à qui incombe le devoir de psalmodier dans l'Eglise. C'est non point de la voix, mais du cœur, qu'il faut chanter en l'honneur de Dieu. Il ne s'agit point d'enduire le gosier et la gorge avec des préparations onctueuses pour faire entendre dans l'église des modulations et des chants de théâtre, mais de chanter dans la crainte, dans les œuvres, dans la science des Ecritures. Qu'un homme, comme on dit, soit cacophone, ait une voix discordante : s'il est un homme de bonnes œuvres, son chant est doux à l'oreille de Dieu. Que le serviteur de Jésus-Christ chante de telle manière que les paroles qu'il chante soient agréables à Dieu plutôt que la voix qui les exprime ; c'est ainsi que l'esprit mauvais qui était dans Saül sera également chassé de ceux que cet esprit possède, et qu'il n'entrera point dans ceux qui ont fait de la maison de Dieu un théâtre populaire. (S. Jérôme, *In Eph.*, v, 19).

Mais c'est en l'honneur du nom de Dieu que nous devons chanter une hymne ou un psaume. Qu'est-ce à dire ? Dans l'ancienne Loi, le nom de Dieu était grand et vénéré. C'est en l'invoquant que le Psalmiste disait : *Seigneur, c'est en votre nom que nous mépriserons ceux qui s'élèvent contre nous. Car ce n'est pas en mon arc que j'espérerai, et mon glaive ne me sauvera pas*. (Ps., XLIII, 5). Et le Sage nous dit à son tour : *C'est une tour très forte que le nom du Seigneur ; le juste y court et il sera exalté*. (Prov., XVIII, 10). Et quand Israël sollicitait sa délivrance, il en appelait à la vertu du nom du Seigneur, disant avec le Psalmiste : *Levez-vous, ô Dieu, secourez-nous et rachetez-nous à cause de votre nom*. (Ps., XLIII, 26). Ce nom adoré de Dieu n'a rien perdu de sa force sous la Loi nouvelle, puisque le Maître nous a enseigné à dire en parlant à notre Père céleste : *Que votre nom soit sanctifié*. (Matth., VI, 9). — Mais à ce nom divin, nous les régénérés, nous le peuple chrétien, nous ajoutons le doux nom de Jésus. En effet, c'est en vertu de ce nom



divin que nous sommes sauvés : *Il n'y a de salut en aucun autre que Jésus ; car nul autre nom n'a été donné sous le ciel aux hommes, par lequel nous devons être sauvés.* (Act., iv, 12). Et saint Pierre disait encore : *Tous ceux qui croient en Jésus reçoivent, par son nom, la rémission des péchés.* (Ib., x, 43). D'ailleurs, Jésus-Christ ne nous a-t-il pas déclaré que ce n'est que par l'invocation de son nom que nous obtiendrons de son Père toutes les grâces dont nous avons besoin ? *Si vous demandez, nous dit-il, quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera. Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom. Demandez et vous recevrez.* (Jean, xvi, 23-24). Aussi Dieu s'est-il plu à l'exalter : *Il a donné à son Fils un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de son Père.* (Philip., ii, 9-11. — Albert le Grand). Plaçons-nous à tous ces divers points de vue pour chanter les gloires du nom de Jésus. Oui, en présence de ce nom, que tous les noms célèbres disparaissent, que tous les noms éclatants adoptés par les hommes, inventés par la plus tendre amitié ou donnés à la vertu par la reconnaissance, rentrent dans l'oubli. De même que le soleil obscurcit tous les astres du ciel par sa grandeur et sa splendeur, qu'ainsi brille le nom saint, le nom de Jésus, entre tous les noms portés par les hommes. Et si parfois d'horribles blasphèmes viennent frapper nos oreilles, remplir nos cœurs de tristesse, sachons trouver dans notre cœur des élans d'adoration et d'amour en l'honneur du nom de Jésus. Alors nos réparations arrêteront les coups de la justice divine, et nous parviendrons à obtenir pour les coupables des grâces de repentir. (S. Bonaventure, *In Circ. Dom.*).

**III. Poussez des cris de joie vers Dieu, ô terre tout entière. Dites un psaume à l'honneur de son nom : rendez gloire à sa louange.**

— Cette invitation nous a été faite déjà, mais elle nous est redite avec plus de précision, c'est-à-dire elle nous marque la joie et la gloire de la louange qui doivent accompagner l'adoration que nous rendons à Dieu. Et d'abord, que veut dire : *Poussez des cris de joie* ? Que votre joie, si elle ne peut s'expliquer par des paroles, s'échappe en cris d'allégresse. En effet, la jubilation ne s'exprime point en discours, mais se produit au dehors par des sons inarticulés que semble jeter un cœur qui a porté en lui-même et qui enfante en quelque sorte le bonheur qu'il a conçu, bonheur que des paroles sont impuissantes à traduire. Telle est la joie que le captif exprime d'un seul mot en apprenant sa délivrance, ou mieux que tout chrétien devrait chanter, disant *Deo gratias*, soit en recevant les grâces de Dieu, soit en échappant à quelque danger. Qui d'entre nous n'a pas des motifs nombreux de témoigner sa joie à Dieu, tant pour les grâces spirituelles que pour les biens temporels dont il

ne cesse de nous combler ? C'est donc avec raison que l'Eglise invite la terre tout entière, c'est-à-dire tous les hommes, à louer Dieu et à le glorifier. Nous le savons, cette joie ne sera complète qu'au ciel, car il nous reste à parcourir un chemin où nous rencontrerons souvent des pierres et des épines ; et là-haut, dans la maison de mon Père, ce sera une jubilation continuelle, sans mélange, et dans l'espérance d'y participer un jour, je dis avec le Psalmiste : *Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur.* (Ps., lxxxviii, 1). Quant à vous, âmes chrétiennes, qui savez vous réjouir, comme l'Apôtre, dans vos tribulations (II Cor., vii, 4), vous qui vivez dans la douce familiarité de votre Dieu, nous vous redisons avec le Prophète : *Loue, fille de Sion, réjouis-toi, et exulte en ton cœur, fille de Jérusalem ; le Seigneur a effacé ton arret, il a éloigné tes ennemis ; le roi d'Israël, le Seigneur, est au milieu de toi : tu ne craindras plus le malheur.* (Soph., iii, 14-15. — S. Augustin ; Albert le Grand).

Que veut dire : *Chantez sur le psaltérion en l'honneur de son nom* ? Chanter sur le psaltérion, c'est prendre un instrument qui porte ce nom, et marier à sa voix les sons que l'on produit en le frappant de la main. Mais nous ne devons pas entendre ces paroles dans le sens littéral. Or, nous chantons sur le psaltérion en l'honneur de Dieu, lorsque nos voix sont en parfaite harmonie avec nos œuvres. De là cette recommandation que Jésus-Christ nous a faite : *Que vos actions brillent devant les hommes, afin qu'ils voient le bien que vous faites et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux.* (Matth., v, 16). Ah ! ce ne sont pas les occasions de pratiquer les bonnes œuvres qui peuvent nous faire défaut. Ecoutez l'enseignement de l'Apôtre que l'Eglise vous rappelle aujourd'hui dans l'épître : c'est l'exercice du bien considéré sous tous les points de vue. Par rapport au prochain, c'est l'exhortation, l'aumône, la miséricorde, la charité, l'amour fraternel, l'hospitalité, le pardon des injures, la compassion envers ceux qui souffrent. Par rapport à vous, c'est l'empressement à accomplir le devoir, la ferveur d'esprit, le service du Seigneur, l'espérance et la patience. Par rapport à Dieu, c'est la persévérance dans la prière. (Rom., xii, 7-16). Chantez donc en l'honneur de Dieu, tant par vos voix que par vos œuvres, et il ne vous dira point comme il dit au pécheur : *Pourquoi racontes-tu mes justices ? pourquoi annonces-tu mon alliance ?* (Ps., xlix, 16. — De nys le Chartreux).

*Rendez gloire à sa louange.* Qu'est-ce à dire ? Nous devons entendre cette expression dans ce sens que nos louanges glorifient Dieu. Ne cherchons donc aucune occasion de nous louer nous-mêmes, quand nous louons le Seigneur ; attachons-nous à lui et nous trouverons en lui notre louange, car si nous lui cédon's notre gloire, il nous donnera la sienne. Qui donc ne voudrait pas de cet échange ? En effet, il nous a ôté notre gloire pour nous donner la sienne. Il nous a ôté une gloire

vide pour nous donner une gloire pleine; il nous a ôté une gloire chancelante pour nous donner une gloire solide. Combien donc notre gloire est plus forte et plus ferme, parce qu'elle est en Dieu! Vous ne devez donc pas vous glorifier en vous-même : la vérité vous le défend. Mais d'autre part la vérité vous dit par la bouche de l'Apôtre : *Que celui qui se glorifie, se glorifie en Dieu.* (I Cor., I, 31). Gardez-vous d'imiter les Juifs qui voulaient attribuer leur justification à leurs propres mérites, et qui portaient envie aux Gentils lorsque ceux-ci s'approchaient de la grâce de l'Evangile, afin que tous leurs péchés fussent pardonnés, comme si eux-mêmes n'avaient rien à se faire pardonner, tandis que, se prenant pour de bons ouvriers, ils en étaient à attendre leur salaire. Ils étaient malades, et ils se croyaient bien portants; ils n'en étaient que plus malades. (S. Aug.). C'est pourquoi glorifiez Dieu, non pour en retirer quelque gloire nous-mêmes, mais uniquement en vue de porter les hommes à le glorifier. Nous n'avons point d'autre voie à suivre pour arriver un jour à être glorifiés dans le ciel : *Ce n'est pas à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous, mais à votre nom qu'il faut donner la gloire.* (Ps., CXIII, 9).

## COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

### Troisième partie : Les Sacrements

#### XII

#### LES DISPOSITIONS POUR COMMUNIER

##### Plan

1. Dispositions extérieures pour communier dignement.
2. Dispositions intérieures. Histoire de Zachée.
3. La communion indigne.
4. Les grâces de la communion sont proportionnées aux dispositions.

Dans notre dernier entretien, nous avons parlé des motifs qui ont porté Notre-Seigneur à instituer le sacrement de l'Eucharistie : il a voulu nous témoigner son amour; il a voulu nous procurer à tous, jusqu'à la fin du monde, le bonheur de sa présence. Mais c'est surtout dans la sainte communion qu'apparaît son amour pour les hommes. En devenant la nourriture de nos âmes, il nous fait vivre de sa vie divine, il nous communique ses sentiments et ses vertus, il affaiblit notre penchant au mal, il partage nos peines, il nous soulage dans nos maladies, il nous aide à mourir saintement, afin de nous donner le ciel. Que pourrions-nous désirer de plus ? Notre-Seigneur, avec sa toute-puissance, pourrait-il faire davantage ? Mais nous autres hommes tant aimés, nous n'en ferons jamais assez pour nous préparer convenablement à recevoir ses grâces. Il convient donc

que nous nous occupions d'une manière toute spéciale des dispositions que demande la sainte communion.

1. — Pour communier dignement, on distingue, vous vous le rappelez, deux sortes de dispositions : des dispositions *extérieures* et des dispositions *intérieures*. Et d'abord, quelles sont les dispositions *extérieures* ou qui regardent le corps ?

a) La première de ces dispositions a été établie par les apôtres eux-mêmes : c'est *d'être à jeun*, c'est-à-dire n'avoir ni bu ni mangé depuis minuit. Jésus-Christ ayant institué l'Eucharistie à la fin d'un repas, on communia pendant quelque temps après des repas de charité, dont les riches faisaient les frais. Mais bientôt il y eut des abus, et les apôtres fixèrent cette loi : de ne recevoir la sainte communion que lorsqu'on serait à jeun.

Tel a toujours été depuis l'usage général de l'Eglise, et y manquer serait commettre une faute grave. Il n'y a d'exception que dans un petit nombre de cas. Ainsi les malades peuvent communier sans être à jeun : l'Eglise, qui est une si bonne mère, ne veut laisser mourir aucun de ses enfants sans l'avoir auparavant disposé pour le grand voyage de l'éternité, en le nourrissant du pain des forts.

Le jeûne sacramentel, mes frères, est beaucoup plus rigoureux que celui qui est prescrit les jours de pénitence. Il consiste à n'avoir absolument rien pris, ni solide ni liquide, ni comme nourriture ni comme boisson, ni comme remède, depuis minuit du jour où l'on communie. Il n'admet pas de légèreté de matière; et tout ce qu'on mange ou qu'on boit, soit volontairement, soit par inadvertance, est une infraction à la loi et empêche de communier. Cependant si l'on avait avalé par hasard quelques gouttes d'eau, ou quelque peu de poussière confondue avec la salive, il ne faudrait pas pour cela laisser sa communion, parce que le jeûne ne serait pas rompu.

b) La seconde disposition extérieure, c'est d'être *habillé décemment*, c'est-à-dire aussi proprement qu'on le peut suivant sa condition, en ayant soin d'éviter le luxe et la recherche.

c) La troisième, c'est d'avoir un *extérieur respectueux*. On se rendrait évidemment coupable d'une grande irrévérence en se livrant à la dissipation dans une circonstance si importante et si sainte. Pour tout dire en un mot, il faut que le corps exprime et annonce à sa manière les dispositions qui doivent exister dans l'âme. — Quelles sont ces dispositions intérieures ? Nous allons les expliquer en détail, parce qu'elles sont les plus importantes.

2. — « Notre divin Sauveur parcourait un jour les places de la ville de Jéricho, au pays des Juifs. Or, voici qu'un homme appelé Zachée, receveur en chef des deniers publics et fort riche, cherchait à le voir passer pour le connaître, et il ne pouvait y réussir parce que, étant de petite taille, il se perdait dans la foule. C'est pourquoi il se mit à courir en avant dans la direction que suivait



Jésus, et il monta sur un arbre pour le voir. Jésus étant arrivé à cet endroit leva les yeux et le regardant lui dit : « Zachée, descendez vite ; je veux loger chez vous aujourd'hui. » Zachée descendit aussitôt et le reçut avec bonheur. Et tous ceux qui étaient là se mirent à critiquer cette conduite et à dire qu'il allait loger chez un mauvais homme. Mais Zachée se plaçant devant le Sauveur lui dit : « Seigneur, je suis si heureux de votre visite que je donne la moitié de mon bien aux pauvres ; et si j'ai fait tort de quelque chose à quelqu'un, je lui rendrai quatre fois autant. » Sur cela Jésus répondit : « Cette famille a reçu aujourd'hui le salut, parce que son chef est vraiment un enfant de Dieu. » (Luc, xix, 6).

Quelle touchante histoire que celle de Zachée recevant la visite de notre divin Sauveur ! Quand on la médite, on y trouve toutes les dispositions qui conviennent pour faire une bonne communion. La sainte communion n'est-elle pas aussi une visite de Notre-Seigneur, visite de bienveillance, visite d'amitié, visite du cœur le plus aimant ?

a) La première disposition que nous avons remarquée dans la conduite de Zachée, c'est la *dévotion du cœur*. Dès qu'il entend la voix de Jésus qui lui annonce son désir de loger chez lui, il se hâte de descendre ; sa joie éclate dans cet empressement. Son étonnement est si grand à la vue de tant de bonté, son amour est si vif à la pensée de posséder son Dieu qu'il ne trouve rien à répondre et qu'il se précipite vers celui qui l'attire... Eh bien ! les paroles que Jésus adressait à Zachée, il les adresse et plus tendres encore à tous ceux qui désirent faire la sainte communion. « Je veux loger chez vous aujourd'hui ; je veux reposer dans votre cœur. » Quand on a la foi, comment n'être pas rempli d'une sainte joie en entendant cette invitation si amicale ? Comment ne pas éprouver des sentiments d'humilité à la vue d'un Dieu qui daigne s'abaisser jusqu'à de misérables pécheurs ? Comment ne pas éprouver des sentiments d'amour en présence de tant de bonté et de condescendance ?... Or, ce sont tous ces sentiments de joie, d'humilité, d'adoration, d'amour, qui constituent la dévotion du cœur.

b) La seconde disposition pour communier dignement, c'est la *pureté de conscience*. Dès que Zachée aborde notre divin Sauveur, il se sent devant le Dieu trois fois saint, il comprend qu'il ne peut jouir de sa familiarité, de son amitié, en gardant une conscience coupable. Il avait probablement quelques injustices à se reprocher. Aussitôt son repentir éclate ; il confesse publiquement ses fautes ; et, pour les expier, comme c'était l'amour de l'argent qui l'avait séduit, il promet la moitié de ses biens aux pauvres, et s'engage à rendre quatre fois ce qu'il a pu acquérir injustement... Si Zachée sentait qu'il fallait avoir la conscience pure pour recevoir Jésus-Christ dans sa maison, à plus forte raison doit-on l'avoir pure pour le recevoir dans son cœur. — Cette pureté de conscience

consiste à être exempt de tout péché mortel : c'est ce qu'on appelle l'état de grâce. Dans les premiers temps de l'Eglise, chaque fois qu'il s'agissait de donner la communion aux fidèles, un ministre disait à haute voix : « Les choses saintes à ceux qui sont saints ! » C'est comme s'il eût dit : « Qu'ils approchent, ceux qui sont innocents ou qui sont purifiés par la pénitence ; mais qu'ils se retirent, les pécheurs dont l'âme est souillée. » Examinez donc bien votre conscience avant de vous présenter à la sainte Table, et si vous vous sentez coupable de quelque faute grave, empressez-vous de recourir au sacrement de pénitence afin que l'absolution vous rétablisse dans la grâce de Dieu.

3. — Si on communiait dans le triste état de péché mortel, on se rendrait coupable d'une horrible profanation ou d'un sacrilège. Que Dieu nous préserve à jamais d'un pareil crime ! Et cependant il faut bien le dire, les indignes communicants ne sont pas rares. L'œil de l'homme, il est vrai, ne saurait les distinguer de ceux qui s'approchent de la Table sainte avec amour ; mais l'œil de Dieu connaît ces âmes noires et hypocrites. Avez-vous jamais réfléchi à leur malice ? Celui qui communie en état de péché mortel est le serviteur du démon qu'il a pris pour maître, puisqu'il lui obéit de préférence à Jésus-Christ. Le démon est assis dans son cœur comme sur un trône, et en communiant indignement, il place Jésus-Christ sous les pieds du démon... Rien sur la terre n'est comparable à un pareil crime. Il ressemble à celui que commettrait un chrétien qui prendrait la sainte hostie et la jetterait dans la boue, à celui d'un enfant dénaturé qui livrerait son père, pieds et mains liés, au bourreau. Sans doute notre divin Sauveur ne peut plus souffrir, mais il peut encore être insulté, et le démon ne se fait pas faute de l'outrager. Enfin l'indigne communicant imite Judas, qui livra Jésus-Christ à ses ennemis en l'embrassant. Encore une fois, que Dieu nous préserve à jamais d'une communion sacrilège ! « Celui qui mange ce pain indignement, dit l'apôtre saint Paul, mange sa propre condamnation. » Que voulez-vous que devienne une personne que Dieu condamne dès ici-bas ? Quel malheur ! quel horrible malheur !

4. — Autant nous devons craindre les mauvaises communions, autant nous devons être heureux de recevoir Notre-Seigneur dans un cœur bien préparé. « Cet hôte divin a coutume de bien payer son logement à ceux qui lui font bon accueil, » dit sainte Thérèse. Rappelez-vous aussi ce qu'il dit à Zachée qui l'avait reçu chez lui avec d'excellentes dispositions : il proclame que Zachée était un véritable enfant de Dieu et que toute sa famille avait été sanctifiée. Une seule communion bien faite peut faire de nous des saints. Il ne faut pas oublier en effet une chose très encourageante et très consolante, une chose qui nous montre toute la générosité de Notre-Seigneur : c'est qu'on reçoit d'autant plus de grâces dans la sainte communion qu'on y apporte des dispositions plus par-

faites, de même que l'arbre le mieux cultivé donne les plus beaux fruits, de même que le champ le mieux ensemencé donne la moisson la plus abondante. Avec notre divin Sauveur rien n'est perdu ; le plus petit sacrifice est généreusement récompensé.

Je viens de vous rappeler ce qu'a dit sainte Thérèse : « Cet hôte divin a coutume de bien payer son logement à ceux qui lui font bon accueil. » Je vous laisse avec ces charmantes paroles, qui résument tout ce que nous avons dit des effets merveilleux de la sainte communion.

### XIII

#### NATURE DU SACRIFICE DE LA MESSE

##### Plan

1. Notion du sacrifice. Nécessité. Antiquité. Universalité. Différentes formes chez les peuples primitifs et chez les Juifs.
2. Sa signification.
3. Le sacrifice de la croix.
4. Le sacrifice de la messe, continuation et représentation du sacrifice de la croix.

L'Eucharistie est tout à la fois un sacrement institué pour la nourriture de nos âmes, et un véritable sacrifice par lequel nous rendons à Dieu l'honneur qui lui est dû. Nous avons parlé jusqu'ici de l'Eucharistie comme *sacrement*, il nous reste à l'envisager comme *sacrifice*.

**1. —** Qu'est-ce qu'un sacrifice ? Dans le langage religieux on entend par sacrifice toute offrande faite à Dieu, comme la prière, l'aumône, les dons pieux de toute espèce. Mais ce mot a un sens plus spécial, plus déterminé : c'est dans ce sens que nous l'emploierons ici. Le sacrifice proprement dit est un acte solennel de religion par lequel un prêtre offre à Dieu une chose sensible qu'il détruit de quelque manière, en son honneur, pour reconnaître qu'il est le souverain Maître de toutes choses.

Il n'est point de religion sans sacrifice. Le sacrifice tient le premier rang dans le culte que l'on doit à Dieu. Aussi voyons-nous que de tout temps et chez toutes les nations, on a offert des sacrifices à la divinité, l'homme ayant toujours compris qu'il avait un Maître souverain de qui lui venaient l'existence et tous les biens de l'âme et du corps. On lit dans la Bible qu'à l'origine du monde, Cain, laboureur, offrait à Dieu les fruits de la terre ; Abel, berger, les plus grasses brebis de son troupeau ; et ainsi de tous les anciens patriarches, Noé, Abraham, Jacob.

Savez-vous de quelle manière on offrait ces sacrifices ? Les premiers hommes faisaient brûler tout simplement sur un bûcher, disposé en forme d'autel, les fruits ou les animaux qu'ils voulaient offrir à Dieu ; et tout père de famille était le prêtre de ses sacrifices. — Mais plus tard, quand Dieu donna une loi aux Juifs, il régla lui-même tout ce

qui se rapportait aux sacrifices qu'on devait lui offrir, et il choisit des prêtres pour s'acquitter de cette fonction. Or, il avait établi des sacrifices sanglants ou avec effusion de sang, et des sacrifices non sanglants. On choisissait la victime qu'on voulait offrir, et cette victime devait être un animal utile et sans aucun défaut. On conduisait cette victime aux prêtres, et celui qui la présentait lui étendait les mains sur la tête, pour marquer qu'il la substituait à sa place : c'était l'*offrande*. Les prêtres égorgeaient la victime et la brûlaient, en tout ou en partie, sur un autel : c'était l'*immolation*. Enfin les prêtres et les assistants mangeaient de la victime immolée : et c'était la *communion*. Il y avait des sacrifices établis pour toutes les circonstances importantes de la vie. Ainsi, d'après la loi de Moïse, tout premier-né de sa mère appartenait à Dieu et devait être racheté par un sacrifice. Cela vous explique pourquoi la sainte Vierge après la naissance de Jésus vint le présenter au temple de Jérusalem avec deux tourterelles qu'elle offrit à sa place.

C'est de la sorte que les choses se passaient chez les Juifs, qui connaissaient le vrai Dieu. Mais chez les peuples païens qui ne le connaissaient pas, il se commettait des abominations. On offrait des hommes en sacrifice, parce que la vie de l'homme est ce qu'il y a de plus précieux au monde. Les Gaulois qui habitaient nos pays allaient quelquefois jusqu'à sacrifier leurs enfants aux faux dieux qu'ils adoraient ; et ces coutumes barbares règnent encore aujourd'hui chez plusieurs nations païennes.

Ainsi, dans tous les temps et dans tous les lieux, on a offert des sacrifices à la Divinité, et cet acte de religion était regardé comme le plus nécessaire et le meilleur.

**2. —** Mais à quoi servaient ces sacrifices ? Tous les sacrifices de l'ancienne Loi n'avaient par eux-mêmes aucune vertu ; vous le comprenez sans peine, car il est bien évident que le sang des animaux versé sur un autel ne pouvait plaire à Dieu. Ce qui plaisait à Dieu, en cela, c'était l'obéissance, la générosité, c'étaient les dispositions intérieures de ceux qui offraient le sacrifice. Je suppose que vous ayez fait du bien à un pauvre, que vous lui ayez sauvé la vie, par exemple. Si ce pauvre, n'ayant pour toute fortune qu'un agneau, venait vous dire : « Je vous dois tout ; eh bien ! je vous offre tout ce que j'ai de plus précieux : agréez mon agneau, en témoignage d'une reconnaissance que je voudrais pouvoir vous montrer autrement, » vous ne tenez pas beaucoup à ce don ; mais vous tenez aux sentiments qu'il indique, vous êtes sensible à ces marques de reconnaissance. Ainsi faisaient autrefois les hommes en sacrifiant à Dieu ce qu'ils avaient de plus précieux, leurs plus beaux fruits, les pièces choisies de leurs troupeaux ; et ces bonnes dispositions, Dieu ne pouvait manquer de les avoir pour agréables et de les récompenser généreusement.

Ces sacrifices de l'ancien temps avaient encore une autre utilité. En ordonnant aux patriarches



et à Moïse d'immoler des animaux, Dieu voulait leur rappeler sans cesse que, par le péché, les hommes méritent la mort et qu'ils ne peuvent y être soustraits que par l'effusion du sang. Mais comme le sang des animaux n'est pas assez précieux pour racheter les hommes de leurs péchés, ces sacrifices représentaient et annonçaient le grand sacrifice que Jésus-Christ devait offrir pour notre salut. Ainsi les sacrifices anciens avaient une certaine ressemblance avec la passion et la mort de notre divin Rédempteur, et pour cette raison Dieu les aimait encore.

3. — La mort de Jésus-Christ sur la croix ! voilà le grand sacrifice qui a mis fin à tous les autres ; voilà le seul sacrifice véritable, le seul capable de nous remettre en grâce avec Dieu ! Le sang des animaux ne pouvait expier les péchés des hommes, avons-nous dit ; le sang d'un simple mortel ne suffisait pas non plus ; il fallait le sang d'un Homme-Dieu, pour qu'il y eût proportion entre le sacrifice qui répare et l'injure à réparer. Or, Jésus-Christ, en versant son sang sur la croix, rendit à son Père la gloire qui lui était due, expia tous les péchés du monde et attira sur nous les effets de la miséricorde divine. Quand Jésus-Christ mourut, la croix fut l'autel de son sacrifice ; son corps et son âme, la victime ; et lui-même fut encore le prêtre, puisque c'est de son plein gré qu'il se laissa immoler.

4. — Il semble que Notre-Seigneur, après s'être immolé pour nos péchés, aurait pu remonter au ciel et nous laisser recueillir les fruits de sa mort. Mais cet amour immense qui l'avait porté à se faire notre caution, trouva le moyen de perpétuer son sacrifice jusqu'à la fin du monde, pour nous en appliquer les mérites. Il s'est renfermé sous les espèces du pain et du vin, afin de continuer sur nos autels l'oblation faite sur la croix ; et c'est cette oblation, qui se renouvelle à chaque instant dans le monde entier, que nous appelons le sacrifice de la messe.

La sainte messe à laquelle vous avez le bonheur d'assister, avez-vous jamais bien compris ce qu'elle est, ce qu'elle signifie, ce qu'elle représente, le bien qu'elle fait aux hommes ? Avec les détails qu'on vous a donnés, vous pouvez facilement vous en faire une idée exacte. La sainte messe est *le même sacrifice que celui de la croix*.

a) D'abord elle est un véritable sacrifice. Elle est *l'offrande d'une chose extérieure et sensible*, c'est-à-dire du corps et du sang de Jésus-Christ, renfermés sous les espèces du pain et du vin. Cette offrande est *faite à Dieu* ; car c'est à Dieu seul qu'on offre le sacrifice de la messe. Elle est faite *par les prêtres* qui tiennent la place de Jésus-Christ lui-même. Il y a *immolation réelle de la victime*, puisque Jésus-Christ est, dans l'Eucharistie, en état de mort, sans mouvement, sans vie extérieure. Il y a *participation à la victime* par la sainte communion. Rien ne manque donc à la sainte messe de tout ce qui constitue un véritable sacrifice.

b) D'un autre côté, nous avons dit : *le même sacrifice que celui de la croix*. En effet, c'est la même victime : Jésus-Christ offre à Dieu, sur l'autel, la mort qu'il a soufferte sur la croix. C'est le même prêtre : Jésus-Christ s'offre à la messe par les mains de ses ministres, comme il s'est offert sur le Calvaire. — Si vous cherchez une différence, vous n'en trouverez que dans la manière dont Jésus-Christ s'offre. Le sacrifice de la croix fut un sacrifice sanglant, c'est-à-dire que Jésus-Christ y versa son sang ; le sacrifice de la messe est un sacrifice non sanglant, parce que Jésus-Christ étant ressuscité ne peut plus mourir : mais il y est représenté comme immolé et détruit autant que possible, par la séparation des saintes espèces qui représentent son corps et son sang. Sur la croix, Jésus-Christ offrit sa mort présente ; sur nos autels, il offre sa mort passée. Enfin le sacrifice de la croix n'a eu lieu qu'en un seul endroit de la terre, au lieu que le sacrifice de la messe s'offre dans tout l'univers.

Ainsi, mes frères, vous le voyez, la sainte Messe n'est pas une pure cérémonie : c'est la continuation et la représentation du sacrifice de la croix, de sorte qu'en y assistant nous assistons à la passion et à la mort du Fils de Dieu, nous voyons ce que vit Jérusalem au jour du vendredi saint... Si la croix a été la source des grâces, l'autel en est le canal ; si la passion de Jésus-Christ a amassé le trésor de ses mérites, la messe les distribue ; si Jésus-Christ est mort sur la croix pour tous les hommes en général, sur l'autel il est en état de mort pour chacun en particulier.

D'après cela, vous comprenez que la sainte Messe est le plus grand acte et le plus saint de notre religion. Soyons donc heureux d'y assister avec toute la dévotion possible. De même qu'un malade, bien qu'il eût le remède à sa disposition, ne pourrait guérir s'il ne s'en servait pas ; de même nous ne profiterions jamais des trésors de grâces que Notre-Seigneur nous a laissés et qu'il nous offre, si nous néglignons de les recueillir.

La sainte Messe après la sainte communion ! Quelle faveur ineffable ! Nous devons déjà mille actions de grâces à Notre-Seigneur pour nous avoir donné la sainte communion, comment le remercier de nous avoir encore donné la sainte Messe ! Prions-le de nous conduire au ciel, afin que notre reconnaissance dure autant que l'éternité.

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 8 octobris 1902.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Nouvelles conférences aux femmes chrétiennes.** — XLV. Pour la fête de la Toussaint : Imiter les saints et prier pour les âmes du Purgatoire, 785.

**Pour la Commémoration des Morts.** — La croyance au Purgatoire, 789.

**Réflexions sur des paroles du Propre des messes du dimanche.** — LV. Pour la fête de la Toussaint, 792. — LVI. Quatrième dimanche après l'Épiphanie, 796.

**Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion,** par un curé de campagne. — *Les Sacrements.* — XIV. Excellence du sacrifice de la messe, 799.

**Triduum à des femmes chrétiennes.** — I. L'épouse, 801. — II. La mère, 804. — III. La chrétienne, 809.

**Courtes instructions pour la prière du soir.** — LXXXIV. Défense de juger le prochain, 812.

**L'Eglise et la civilisation, Essais de conférences apologetiques.** — XIII. L'enseignement : collèges et universités, 813.

## NOUVELLES CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

### XLV

#### POUR LA FÊTE DE LA TOUSSAINT

*Imiter les saints et prier pour les âmes du Purgatoire*

*Fili sanctorum sumus.*

Nous sommes les enfants des saints. (Tob., II, 18).

Oui, nous sommes les enfants des saints, et parmi mes auditrices il n'en est pas une seule peut-être qui ne se rappelle avoir connu des saints dans sa famille : un père qui était l'image vivante du devoir, une mère pieuse qui donnait l'exemple de toutes les vertus, une sœur, une fille « dont le monde n'était pas digne : c'est pourquoi Dieu s'est hâté de les retirer de ce monde d'iniquité. »

C'est parce qu'il reste des saints parmi nous, dans notre société, toute méchante qu'elle est, que Dieu nous épargne malgré nos fautes et qu'il y a encore quelque charme à vivre, à respirer le parfum surnaturel des saintes âmes dont la grâce divine d'ailleurs ne cessera jamais de faire épauler les vertus et de peupler le monde. Une terre qui ne produirait plus de saints serait comme un printemps qui ne produirait plus de fleurs.

Qu'est-ce qu'un saint ? Qu'est-ce que les saints ont fait ici-bas ? Pourquoi les honorons-nous ? Que devons-nous faire pour les imiter ?

J'ai dit qu'il y a des saints dans vos familles : il en est sûrement qui sont en Purgatoire, en route pour le ciel. Notre devoir n'est-il pas de les

y faire entrer, de nous souvenir d'eux et de prier pour eux ?

Telles sont les pensées que je vais m'appliquer à développer, afin que nous travaillions à nous rendre saints nous-mêmes, et à ajouter aux autres les satisfactions dont ils ont besoin pour qu'ils puissent jouir de la félicité infinie.

### I

1. Un saint, c'est un parfait honnête homme ; une sainte, une parfaite honnête femme. Oui, ils sont la perfection de l'humanité, autant que l'humanité peut atteindre la perfection. Le Sauveur disait aux Juifs en parlant de Jean-Baptiste : « Qu'êtes-vous allés voir dans le désert ? Un homme mollement vêtu ? un roseau agité par le vent ? Non, Jean n'est ni un homme efféminé, ni une âme flottante. C'est pourquoi je vous le dis, parmi les enfants des femmes il n'en est pas de plus grand que Jean-Baptiste. »

Voilà le portrait du saint : il méprise la jouissance et il est un caractère. Ce sont là ses marques distinctives.

Les autres hommes recherchent le plaisir, les agréments du monde presque uniquement. Ils se plaignent du mal, ils maudissent l'épreuve, ils courent après les séductions, ils sont les esclaves de leurs caprices, de leur volupté, ils ne savent pas résister à une inclination perverse. Ce ne sont pas des hommes.

Où bien considérant leur seul intérêt, ils renient leurs convictions d'hier, tournent à tout vent de doctrine, s'inclinent le matin au souffle du nord et le soir se courbent sous la poussée du vent du midi. Ce sont bien des roseaux agités par le vent, mais des hommes de caractère, mais des saints, non pas !

La première vertu des saints est la droiture. C'est pourquoi ils restent droits. Ils sont comme ce catholique célèbre à qui l'on demandait : « Mais quelles sont vos préférences ? De quel côté penchez-vous ? » — « Je ne penche pas ! » répondit-il. Ils ne penchent que du côté de Dieu, du côté de l'Eglise et des idées de l'Eglise.

Sévères ensuite pour eux-mêmes, parce que le salut ne s'obtient qu'au prix du renoncement ; indulgents pour le prochain, parce que Jésus-Christ, le Maître, n'a repoussé personne, ni la femme adultère, ni la Samaritaine, ni même l'horrible larron cloué à ses côtés sur une croix, personne, sauf les orgueilleux qui d'ailleurs avaient dit : « Nous n'avons rien de commun avec lui ! » ils rendent à César ce qui est à César, à Dieu ce qui est à Dieu ; ils sont les vrais justes, les hommes de bien, les types achevés de la grandeur et de la bonté.

Qu'ont-ils donc fait pour atteindre ce degré de perfection vraiment surhumaine ? Ils ont regardé Jésus-Christ, ils se le sont proposé pour modèle et l'ont copié trait pour trait, comme un peintre copie un tableau : sa douceur, sa générosité, ses sentiments de bénédiction et de pardon pour tous.



Ils ont regardé surtout la croix où il s'est immolé, ils y ont monté à côté de lui, et c'est là qu'ils ont passé la meilleure partie de leur vie, souffrant, aimant, compatissant, pardonnant avec lui, luttant et se sacrifiant aussi pour lui parce qu'il le voulait ainsi pour qu'ils devinssent des saints, heureux de se soumettre à ses adorables décrets, de s'immoler aussi, d'achever, suivant l'expression de saint Paul, ce qui manquait à sa Passion, et de s'élever comme lui à la dignité de rédempteurs.

2. Mais regardez maintenant les admirables résultats de la vie sacrifiée de nos saints.

La première qui marche dans cette voie, c'est Marie, l'auguste mère du Sauveur et la nôtre, la plus parfaite et la plus fidèle imitatrice de ses vertus. A sa suite viennent les onze millions de martyrs qui ont cimenté de leur sang la foi naissante, puis les saints confesseurs et les pieuses vierges qui se consacrent à Jésus-Christ. Le Christ avait combattu avec ses martyrs sous le glaive ou la hache des bourreaux : le voici qui combat avec ses saints dans l'arène, non moins méritoire, où ils sont aux prises avec le monde, ses séductions, ses jouissances, la faveur publique, leurs passions.

Au désert comme au sein des sociétés civilisées, ils demeurent l'idéal de la grandeur humaine et ils ont conscience de leur grandeur morale. Lorsque saint Antoine rencontre le jeune Hilarion, il lui dit : « Sois le bienvenu, toi qui brilles dans le monde comme l'étoile du matin ! » Et le disciple lui répond : « La paix soit avec vous, qui soutenez l'univers comme une colonne. » Et rien n'est plus vrai. S'il n'y avait plus de saints, les nations s'effondreraient, car seuls ils maintiennent les bases sociales, l'honnêteté, le respect, le devoir, le culte des lois saintes qui sont le rempart des Etats.

Le désert était, suivant le mot de saint Jérôme, « tout verdoyant des fleurs du Christ, » et ces fleurs n'ignoraient point qu'elles devaient porter des fruits ; ces solitaires savaient qu'ils avaient pour mission de conquérir la terre à la civilisation chrétienne pour y créer des sociétés où le droit ne serait plus foulé aux pieds par la violence, où l'on ne verrait plus des esclaves et des hommes libres, mais rien que des frères. Comme l'homme est non seulement pervers, mais « paresseux avec délices, » disait Rousseau, ils lui apprirent le travail, non pas le travail haineux et forcé, mais le travail volontaire, pour l'amour de Jésus-Christ qui s'est fait travailleur.

Jé ne vous retracerai pas ces scènes, trop oubliées de notre époque qui chasse les religieux, scènes sublimes des moines partant à la conquête du sol et des âmes, une hache d'une main, un bénitier et une croix de l'autre, la prière et l'amour au cœur. Les peuplades encore barbares accouraient pour les voir d'abord, puis elles faisaient comme eux, elles priaient, baisaient la croix, se convertissaient enfin et se poliaient. « Sans les

moines, a dit avec raison un protestant anglais, Marsham, nous serions encore enfants. » Ils accueillaient tout venant. Parfois c'étaient des esclaves ou des serfs qui accouraient à eux, sachant que le monastère était l'asile de la liberté. Si le maître les réclamait, on obtenait de lui la promesse qu'ils ne seraient pas punis. Au bout de trois ans, leur profession faite, le monastère « rendait les biens, mais gardait la personne <sup>1</sup>. » Les saints poussent à l'affranchissement des serfs, ils donnent cette œuvre pour pénitence aux puissants, attirent auprès d'eux les petits enfants du peuple qu'ils instruisent et qui, comme Maurice de Sully, devenu de petit mendiant évêque de Paris après Pierre Lombard, s'élèvent aux plus hautes dignités, ils prêchent l'égalité des âmes devant Dieu, ils fondent d'abord la paroisse, la patrie des âmes, qui plus tard, par la commune, deviendra aussi la patrie des intérêts communs.

Voilà ce qu'il convient de rappeler à notre époque ingrate. Aucune institution de bienfaisance, de charité, création d'écoles ou d'hospices, léproseries ou maladreries, fondations d'ordres religieux dévoués aux malades, hôtelleries pour les voyageurs, qui, dans les siècles d'autrefois, n'aient été créée par des saints. Parfaits et irréprochables pour eux-mêmes, ils travaillaient à établir une société parfaite, douce et religieuse, tranquille, habitable, fraternelle. Depuis saint Remy à saint Vincent de Paul, depuis sainte Clotilde à Sœur Rosalie et à nos Sœurs de charité qui se dévouent à soulager les souffrances physiques et morales du prochain, nos saints ont été les grands et presque les seuls bienfaiteurs de l'humanité. C'est pourquoi nous les honorons et ils jouissent d'une popularité légitime qui n'a jamais subi d'éclipse. Saint Louis, mourant au-delà des mers pour la croix du Sauveur, invoquait avec ferveur l'humble bergère Geneviève qui protégeait sa capitale ; les preux Espagnols accablés par les Maures voyaient saint Jacques se mêler à leurs rangs, alors retournant à la charge ils changeaient leur défaite en victoire. Les chevaliers avaient pour patrons saint Michel et saint Georges ; Jeanne d'Arc conversait avec les douces saintes, sainte Catherine et sainte Marguerite, les protectrices de la France ; les laboureurs regardaient dans les églises l'image de saint Isidore avec sa charrue, ou de sainte Nothburge, la sainte tyrolienne, avec sa faucille. L'humble artisan, l'homme livré aux rudes travaux rencontrait la statue de ce colossal saint Christophe succombant sous le poids de l'enfant Jésus, et retrouvait en lui le symbole de ces rudes labeurs de la vie dont le ciel est la moisson <sup>2</sup>. On s'entretenait en famille, chaque jour, mais surtout l'hiver, durant les lentes soirées, de ces épisodes aussi merveilleux que vrais, à la fois édifiants et fortifiants.

<sup>1</sup> Armand Ravelet, *Rapport sur les associations religieuses et l'Etat*.

<sup>2</sup> Montalembert, *Sainte Elisabeth de Hongrie*, Introduction.

A ce propos, laissez-moi tirer une conclusion pratique que j'estime nécessaire.

3. Les entretiens de famille, dites-moi, ne sont-ils pas un peu modifiés de notre temps ? Les lèvres de vos enfants et les vôtres parlent-elles souvent de ces sujets qui les purifieraient, ou bien si elles en traitent d'autres qui n'ont rien à voir avec la sainteté ?

Certes, vous ne sauriez vous plaindre que vos pasteurs ne s'occupent point de vos enfants, vous seriez plutôt portés à penser que l'on s'occupe trop d'eux et qu'on les surcharge de soins. « Mais pendant qu'on veille ainsi sur eux, écrit un homme des plus autorisés parmi les éducateurs, survient le livre, la brochure ou le journal. L'enfant y apprend vite beaucoup de choses. Il y apprend d'abord à se moquer de ses parents et de ses maîtres. Il y apprend aussi ou croit y apprendre le secret de la vie. Il y trouve de grands criminels qui sont heureux et fêtés, précisément pour les crimes qu'ils commettent. Les pauvres enfants vivent désormais dans ce monde-là, ils en deviennent citoyens. Ils n'ont pas d'autre conseiller ni d'autre guide que l'empoisonneur public qui leur raconte ces belles histoires ou leur développe ces belles théories. L'enfant, dis-je, oui l'enfant à peine formé. Il n'a pas encore de barbe au menton et il n'a plus rien à apprendre en fait de turpitudes <sup>1</sup>. »

Ainsi parle le grand moraliste, en termes plus énergiques que je n'aurais osé. Vous ne pouvez méconnaître toutefois qu'il n'ait pas raison. Me permettrai-je d'ajouter que vous avez votre complicité, inconsciente, je le veux, mais réelle dans ces « turpitudes » qu'il est inutile de flétrir, n'est-ce pas ? Il m'arrive parfois de rencontrer un petit garçon ou une petite fille qui s'en reviennent porteurs d'un journal à un sou qui les pervertira, eux ainsi que leurs frères et leurs sœurs. Il me semble alors que les pauvres enfants, victimes involontaires et malheureuses, par un raffinement de cruauté, sont condamnés à aller chercher et à rapporter le poison qui les fera mourir. Et je me dis, à part moi, que pour ce sou si mal employé, ils pourraient se procurer une petite vie de saint qui resterait à la maison, qu'on lirait en famille le soir, et qui leur inspirerait des pensées de respect, de tendresse pour leurs parents, et d'amour de Dieu, avec lesquelles ils s'endormiraient en souriant à Dieu, au ciel, aux anges, pour se réveiller meilleurs encore.

La vie des saints, c'est le bon livre de famille, et combien je serais heureux si en cette fête qui nous rappelle leurs travaux et leur gloire, vous preniez la résolution efficace de l'introduire dans vos maisons ! C'est un devoir de conscience, mais en outre quelle joie ce serait pour les anges de vos enfants, quel bonheur pour votre foyer, et, pour vous, quelle paix du cœur, quelle tranqui-

lité pour l'avenir ! Je vous ai dit ce que sont les saints, voilà le livre qui les fait !

## II

Pour entrer au ciel, il faut être saint, c'est-à-dire pleinement honnête, pleinement pur. Mais qui donc sera trouvé pur devant Dieu ? Je le veux, nos fautes sont pardonnées et notre âme même cesse d'être souillée, mais a-t-elle payé toutes ses dettes ? Tant qu'elle ne les aura pas entièrement soldées, les portes du purgatoire demeurent fermées comme les portes d'une prison. Et combien d'âmes saintes sont là qui attendent qu'elles s'ouvrent, avec une impatience semblable à celle de l'exilé arrêté sur les frontières de sa patrie !

Notre devoir est de les aider à les franchir et pour cela il faut prier pour les morts. Cette prière leur est *utile*, elle est *agréable* à Dieu, enfin elle nous est *profitable*.

1. Je ne rappellerai point l'histoire très connue de Judas Machabée offrant des sacrifices pour le repos des âmes des héros tués à l'ennemi en défendant le sol natal. Cette « pensée sainte et salutaire de prier pour les défunts afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés » nous fait offrir aussi pour eux le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ, infiniment plus efficace que le sang des meilleures victimes de l'ancienne loi. Mais notre cœur intervient aussi qui nous en fait un doux et impérieux devoir.

Plus une misère est grande, plus nous sommes dans l'obligation de la soulager. Or, il n'est pas de misère plus affreuse que celle des âmes du purgatoire. Si vous voyiez un pauvre, transi de froid, mourant de faim, tremblant de fièvre, s'asseoir sur votre seuil et implorer votre pitié, qui de vous aurait le cœur assez dur pour lui refuser la chaleur de votre foyer et le morceau de pain nécessaire ? Pour vous cependant, ce pauvre n'est qu'un étranger. Or, en purgatoire, ce ne sont pas des étrangers, mais des parents, des amis, qui vous appellent au secours.

Serions-nous donc oublieux ? Quoi ! nous avons perdu ceux qui nous ont tendrement élevés : notre père qui autrefois nous sautait sur ses genoux en chantant des refrains qui nous reviennent toujours ; un frère avec qui, enfants, nous avons joué, aimé, prié ; une sœur qui s'épanouissait à notre foyer, et qui en faisait le plus aimable ornement ; une mère qui nous aimait, hélas ! plus que nous ne l'aimions, car tel est le cours ingrat des choses, ... et nous ne penserions plus à tant d'être chéris ! Mais rien que de parler d'eux, cela nous remue ; il nous semble les voir auprès de nous ; nous ouvrons la porte, nous les croyons encore là, nous allons leur parler, nos lèvres articulent déjà un mot affectueux, ils sont restés les hôtes de notre demeure, comme de notre mémoire.

Mais non, ils sont partis pour jamais, ils ne reviendront plus... Oh ! comme cette pensée est amère et troublante !... Jamais !... Une dernière fois l'Eglise les a bénis, puis ils se sont arrachés de

<sup>1</sup> Jules Simon.



nos bras. Nous nous redisons encore leurs dernières paroles, nous voyons toujours les derniers signes de leur main mourante, leur dernière larme qui s'est figée sur leur joue froide. Et nous savons qu'en purgatoire, si Dieu leur a fait la grâce d'y aller, ils sont effroyablement malheureux, qu'ils souffrent beaucoup plus que ce pauvre qui excitait notre compassion. Saint Augustin en effet reprend avec indignation ceux qui disent : « Peu importe que je reste longtemps en purgatoire. Je serai sûr au moins d'être admis un jour au paradis ! » — « Ne parlez pas ainsi, s'écrie-t-il, car le feu de l'expiation sera plus terrible qu'aucune des souffrances d'ici-bas, même des plus dures<sup>1</sup>. » Après avoir entrevu les splendeurs du ciel un instant, elles sont ramenées au purgatoire, avec le souvenir indélébile de ces beautés célestes, avec une inénarrable tristesse d'être privées de Dieu. Enfin elles subissent la peine du feu comme les damnés.

Eh bien ! sachez que nos prières les délivrent. Saint Bernard célébrait un jour le saint sacrifice de la messe pour les défunts à l'endroit même où fut martyrisé saint Paul. C'était le lieu qu'il affectionnait le plus pendant son séjour à Rome. Tout à coup dans une vision il aperçut, comme Jacob, une échelle dont le pied touchait le sol tandis que le sommet atteignait le ciel, et sur cette échelle montaient une foule d'âmes que sa ferveur avait arrachées au purgatoire et que conduisaient triomphalement au ciel leurs anges gardiens. L'église où il eut cette vision reçut le nom aimable de *Sancta Maria scala cœli*.

Tel est l'effet des prières ardentes de l'Eglise et des nôtres. S'il nous était donné de plonger un regard sur l'autre monde, nous verrions sûrement dans cette fête une foule d'âmes ainsi délivrées et montant joyeuses vers le ciel.

2. Nos prières pour les défunts sont ensuite agréables à Dieu, plus agréables même que celles que nous lui adressons pour les vivants. « Car nos défunts, dit saint Thomas, sont dans un plus cruel besoin, ils ne sauraient ni s'aider, ni se secourir<sup>2</sup>. » Nous pouvons encore acquérir et mériter, eux ne le peuvent plus : ils sont réduits à une misère indicible d'où il leur est impossible de se tirer seuls, semblables à un malheureux qui se sentirait enlisé, et qui descend, descend toujours, s'enfonçant dans un sol qui fuit. Tout effort qu'il tente l'enfonce encore davantage. Pour qu'il se sauve il lui faut le secours d'une main amie, car par lui-même il demeure impuissant.

Mais pourquoi, me direz-vous, Dieu qui est bon laisse-t-il souffrir ainsi ces âmes qu'il aime ?

Il les laisse souffrir parce qu'il est juste. Lui-même ne saurait déroger aux décrets de sa justice, sans se nier lui-même, sans renverser et détruire les principes qu'il a posés. Ces âmes lui sont chères et cependant il les frappe sans les

haïr, comme le juge qui se voit condamné à frapper un coupable. Alors il a inventé un moyen de fléchir sa propre justice et ce moyen il l'a mis en nos mains. Il nous a dit : « Priez ! Demandez, et je vous exaucerai ! » Et quand nous prions pour ces âmes détenues au purgatoire, que nous expions pour elles, sa miséricorde nous en est reconnaissante. N'est-ce pas là une merveilleuse invention de sa bonté ? Le Sauveur disait un jour à sainte Gertrude, en se manifestant à elle : « Toutes les fois que tu délivres une âme, cela est aussi agréable à Dieu que si tu le rachetais lui-même de la captivité, et il saura bien te récompenser comme il convient de cette bonne action<sup>1</sup>. » Quel encouragement à prier pour elles !

3. Quel bonheur aussi pour nous de pouvoir ainsi réjouir le cœur de Dieu, d'autant mieux que ces prières pour les exilés du purgatoire nous seront éminemment profitables, puisqu'il promet de les récompenser. Sainte Brigitte entendit un jour un ange qui, penché sur les gouffres brûlants où les défunts expient, disait : « Béni soit celui qui sur la terre aide les âmes de ses prières et de ses bonnes œuvres ! » Dieu en effet nous bénit parce que nous avons augmenté le nombre des élus et délivré son cœur ; ces âmes nous bénissent, elles nous béniront pendant toute l'éternité, elles prieront constamment pour nous au ciel, parce qu'elles sont souverainement reconnaissantes. Hélas ! quand nous serons un jour au purgatoire, elles resteront seules peut-être à se souvenir de nous !

« Ne vous fiez point à vos amis ni à vos proches, écrit l'auteur de *l'Imitation*, car ils vous oublieront plus vite que vous ne pensez. Si vous ne vous occupez pas de vous-mêmes maintenant, qui s'occupera de vous lorsque vous aurez disparu ? »

Car l'oubli existe, parfois même c'est un bienfait de Dieu. Si la douleur persistait, aiguë, comme à l'heure cruelle où nous sommes frappés, elle nous tuerait à brève échéance. C'est pourquoi Dieu a permis que le temps adoucît nos peines, que la plaie se cicatrîsât peu à peu, que la douleur avec le temps devînt moins cuisante. Nous la gardons comme une compagne ordinairement attristée et nous finissons par nous habituer à sa compagnie. Nous nous y habituons même avec trop de facilité et alors l'oubli, qui était une grâce de Dieu, devient une ingratitude. Mais c'est une ingratitude courante contre laquelle il est nécessaire de nous préserver pour l'avenir.

Comment nous assurer contre cet oubli qui est si humain et qui n'en est pas moins une chose lamentable ? Priez pour les âmes du purgatoire, faites des aumônes, des actions de charité, des bonnes œuvres à leur intention. Il n'y a pas de placement plus sûr.

Pensons souvent aussi pour nous au purgatoire, il est redoutable, et son souvenir nous sera salutaire.

<sup>1</sup> S. Aug., Serm. 4, de *Sanctis*.

<sup>2</sup> S. Thomas, *Suppl.*, q. 71, art. 5.

<sup>1</sup> Rapporté par Denys le Chartreux.

« La terre nous quitte, écrivait un grand chrétien, Auguste Nicolas, avant de mourir, à un ami. Heureux qui a des ailes ! Que de justes à qui la mort vient d'en donner à propos ! Notre génération s'en va et si nous restons encore, c'est comme les feuilles mortes à la pointe des arbres, que le premier vent va enlever <sup>1</sup>. » Aussi nous sommes tous attendant le premier souffle qui nous jettera à terre. Recueillons pieusement tous les enseignements de la vie, de l'expérience, et des fêtes de l'Eglise. N'appelons pas tristes des choses qui sont seulement graves. Notre vie, notre salut, notre âme, ce sont des choses sérieuses, mais un jour combien joyeuses au séjour où l'on se retrouve, où l'on s'aime pour jamais, où pour jamais nous louerons Dieu ensemble, au pays des saints ! Nous y verrons les saints qui étaient en chemin pour le paradis, arrêtés par l'obstacle du purgatoire, et ils nous remercieront d'avoir enlevé l'obstacle.

Pendant tout ce mois donc, nous prions pour les saints du purgatoire et comme nos suffrages manqueraient de puissance, nous chargerons la sainte Vierge, *Patrona Virgo*, de les présenter à Jésus-Christ, son Fils. Elle est aussi la mère de famille, la mère de ceux qui souffrent en purgatoire. Saint Pierre Damien nous raconte qu'un jour en la fête de son Assomption, une âme sainte la vit monter au ciel emmenant à sa suite un plus grand nombre d'âmes délivrées qu'il n'y avait d'habitants à Rome. Il nous est doux de penser qu'aujourd'hui aussi, grâce à nos pieuses prières, elle délivrera aussi beaucoup d'âmes qui s'élèveront vers Dieu, heureuses comme l'oiseau à qui l'on vient d'ouvrir la cage et qui chante son bonheur dans les plaines bleues du ciel.

## POUR LA COMMÉMORATION DES MORTS

### LA CROYANCE AU PURGATOIRE

*Requiem æternam dona eis,  
Domine, et lux perpetua luceat  
eis.*

Seigneur, donnez-leur le repos éternel, et que la lumière de votre face resplendisse sur eux à jamais.

Mes frères,

Après nous avoir fait contempler les splendeurs du ciel et la gloire des saints, l'Eglise nous invite à descendre en esprit dans les régions obscures où les âmes attendent et se purifient par la souffrance. Elle fait retentir à nos oreilles ce cri de douleur : « Ayez pitié de moi, vous du moins qui étiez mes amis, car la main du Seigneur m'a frappé. *Miseremini mei, saltem vos amici mei, quia manus Domini tetigit me.* »

Les hommes en effet, en paraissant devant Dieu, peuvent se trouver en trois états différents.

— Les uns s'envolent de ce monde vers les cieux avec une conscience pure et sans tache, après avoir satisfait dès ici-bas à la justice divine ; ils entrent immédiatement en possession du bonheur suprême ; ils sont nos patrons et nos protecteurs.

— Les autres paraissent devant Dieu avec une âme souillée et une conscience criminelle : victimes infortunées de leurs propres égarements, ils ne voient Dieu que pour entendre cette sentence terrible : « Allez, maudits, au feu éternel ! » Vérité effrayante, mais certaine. Le poète catholique l'a vue gravée en caractères de flammes sur la porte du séjour ténébreux : « Vous qui entrez ici, laissez toute espérance ! » Le Fils de Dieu l'a dit : « Le feu ne s'éteint point et le remords ne cessera jamais. *Vermis non moritur et ignis non exstinguetur.* » L'Eglise ne prie point pour ces âmes, parce que « dans l'enfer il n'y a pas de rédemption, *in inferno nulla est redemptio.* » — Mais il est des hommes qui meurent dans la grâce du Seigneur et qui ont cependant à se reprocher des fautes légères ou qui n'ont pas assez expié leurs fautes pardonnées. Qui donc peut se flatter de n'avoir pas souillé sa robe nuptiale au contact de la poussière terrestre ?

C'est pour ces morts et pour eux seuls que l'Eglise nous invite à prier. Ames saintes, elles sont détenues dans un lieu de souffrances appelé le purgatoire. Momentanément éloignées de leur Dieu, elles achèvent de payer leurs dettes. Elles souffrent sans doute ; c'est l'oiseau pris dans les filets du chasseur et qui aspire à la délivrance ; c'est l'exilé qui soupire après le retour dans la patrie ; c'est l'aigle captif qui secoue les barreaux de sa prison parce qu'il lui tarde de remonter aux régions de l'air, de la liberté et de la lumière. Mais ces âmes sont soutenues par l'espérance et par la certitude d'être un jour réunies à Dieu.

Aujourd'hui nous parlerons de l'existence du purgatoire en général et des obligations que la foi catholique nous impose à ce sujet.

### I

Il y a par rapport au purgatoire les trois erreurs qu'il y a par rapport à la religion en général.

Mes frères, si vous considérez attentivement le monde, vous verrez qu'en dehors du petit nombre des âmes qui vivent dans une obéissance absolue et parfaite à la volonté de Dieu et qui pratiquent exactement tous leurs devoirs, en dehors du petit nombre des âmes qui suivent Jésus et sur le Thabor et sur le Calvaire, et dans la douleur et dans la joie, le monde se partage en trois catégories bien distinctes : les uns n'ont pas même la foi ; les autres croient, mais ne se mettent point en peine de pratiquer ; quelques autres peut-être pratiquent la religion, mais la pratiquent mal.

1. Les uns n'ont pas même la foi. — Oui, après dix-neuf siècles de christianisme, après les sublimes enseignements de l'Evangile, après les miracles, la vie et la résurrection de l'Homme-

<sup>1</sup> Voir la *Vie de M. Auguste Nicolas*, p. 674.



Dieu, faits constants et indéniables, car, comme l'a dit un incrédule, les faits de la vie d'Alexandre et de César, dont personne ne doute, ne sont pas prouvés à côté de ceux-là ; après la transformation du monde sous le souffle de l'Evangile, de ce monde qui de païen est devenu chrétien, c'est-à-dire est passé des ténèbres à la lumière, de la corruption à la pureté, de l'esclavage à la liberté, de la mort à la vie ; après le témoignage sanglant des martyrs ; après le spectacle merveilleux de la sainteté chrétienne ; après tous les prodiges de science, d'héroïsme et de dévouement qu'a opérés l'Eglise catholique, il y a des hommes qui ferment les yeux devant ces splendeurs éblouissantes et qui disent comme l'apôtre Thomas avant d'avoir vu le Maître : « Non, je ne croirai point, *non credam.* »

Ames perverses sans doute, car il a fallu un abus effroyable de la grâce pour en arriver là ; âmes perverses, mais âmes infortunées, car elles ont perdu ce qui ferait leur bonheur et leur suprême espérance... Ames découronnées, elles n'arriveront jamais à la vision et à la possession de Dieu.

2. Ces âmes sont en petit nombre ; voici, mes frères, la foule immense et innombrable.

Ce sont les hommes qui ont la foi et qui ne songent pas à pratiquer. Ils ont la foi, car, lorsqu'un enfant leur est né, lorsqu'un fils leur a été donné, ils veulent qu'on fasse couler sur son front l'eau sainte qui régénère ; lorsqu'ils vont unir leur existence à une autre existence, ils veulent que ces liens soient tissés par les mains de l'Eglise, que cette union soit consacrée par la parole du prêtre, que leurs espérances d'amour et de bonheur soient placées sous le regard et la protection de Dieu ; lorsque la mort visite leur famille, leur enlève ceux qui étaient la chair de leur chair et l'os de leurs os, ils veulent que le prêtre bénisse de ses dernières bénédictions ce corps devenu un cadavre et que la mort de sa majesté sainte a déjà consacré, ils veulent que leurs restes mortels reposent en paix comme une couvée immortelle à l'ombre de la croix.

Mais après ces grands actes de la vie chrétienne, ils ne vont pas plus loin. Que ce soit respect humain ou que ce soit indifférence, il est certain que leurs bras sont paralysés pour les œuvres bonnes et que leur cœur n'est pas embrasé par les flammes du divin amour.

Ames indifférentes, incapables de grands vices, mais incapables aussi de nobles et héroïques vertus ! Ames coupables : est-ce qu'elles ne savent pas que si on ne mange pas la chair du Fils de l'homme et si on ne boit pas son sang, on n'a pas en soi la vie ? est-ce qu'elles ne savent pas que pour entrer dans la vie, il faut observer les commandements : « *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata ?* » Ames inconséquentes, car elles ont la foi, et la foi est un soleil qui doit nécessairement rayonner ; et il n'est pas loisible, après avoir admis un principe, de rejeter ses conséquences et ses conclusions ! Si Jésus-Christ est Dieu, toutes

ses paroles doivent être crues, et tous ses commandements observés.

3. Enfin, il y en a certains peut-être qui croient et qui pratiquent, mais qui pratiquent mal. Ames hypocrites, elles ont tout l'extérieur de la religion et de la piété, *speciem quidem pietatis præ se ferentes*, mais elles n'en ont pas la réalité substantielle et vivante, *veritatem autem ejus abnegantes*. Elles s'attachent à la vie présente comme si elles ne devaient pas attendre la vie à venir ; elles recherchent les biens de la terre comme si des biens infiniment plus précieux ne leur étaient point réservés dans le ciel. Elles allient aux pratiques les plus saintes les agissements les plus coupables, et, par un mélange sacrilège de bien et de mal, de vertu et de vice, comme David elles font blasphémer le nom du Seigneur.

Je sais, mes frères, qu'on ne peut pas faire retomber sur la religion la conduite défectueuse de certains de ses disciples ; la pureté de l'Eglise n'en brille que d'un éclat plus vif ; la vérité de la religion n'en ressort que davantage. Cela prouve jusqu'à l'évidence que ce qui soutient l'Eglise et la religion ici-bas, ce ne sont pas les hommes, c'est Dieu. Plus vous creuserez ce terrain des abus et des infirmités de l'Eglise, plus vous montrerez de faiblesses, de lâchetés, de fautes dans ses défenseurs, et plus vous découvrirez le véritable fondement de cet édifice qui repose sur le roc solide de l'éternité, *fundamenta æterna supra petram solidam*.

Mais ils n'en sont pas moins coupables, ceux qui ne soutiennent point par une vie noble et généreuse la dignité éminente du nom chrétien.

## II

Or, mes frères, ces trois classes de personnes que nous avons distinguées par rapport à la religion en général, existent tout aussi distinctes par rapport au purgatoire en particulier. Il y a ceux qui n'y croient pas ; il y a ceux qui y croyant n'y pensent pas ; et il y a ceux qui y pensant n'agissent pas ou agissent mal.

A ceux qui n'y croient pas, il faut exposer les preuves d'après lesquelles nous devons y croire. A ceux qui n'y pensent pas, il faut donner les motifs sérieux que nous avons d'y penser. A ceux qui n'agissent pas ou agissent mal, il faut indiquer les moyens d'agir efficacement.

1. Il y en a qui ne croient pas. C'est le protestantisme qui, le marteau du Vandale à la main, a mutilé les chefs-d'œuvre de l'art dans nos vieilles cathédrales, et, niant l'existence du purgatoire, a voulu arracher au cœur de l'homme l'espérance et la consolation, nous damnant tous avec une rigueur impitoyable, ou nous sauvant tous avec une injustice qui révolte le sens commun. C'est de nos jours l'incrédulité qui nie Dieu, et la vie future, et l'âme immortelle, et qui comme un torrent emporte dans ses eaux fangeuses tout ce qui fait la gloire, la dignité et la noblesse du cœur humain.

Pour nous, mes frères, il nous suffit de savoir ce qu'a dit le Fils de Dieu : « Faites pénitence, car si vous sortez de ce monde sans avoir expié vos péchés, vous ne sortirez pas du lieu de l'expiation que vous n'avez payé jusqu'à la dernière obole. *Non exies inde donec solveris novissimum quadrantem.* » Il nous suffit de savoir que l'Eglise, l'épouse immortelle du Fils de Dieu, celle qui est continuellement assistée de l'Esprit-Saint pour combattre l'erreur et répandre la lumière, celle qui comme Jésus-Christ son fondateur a les promesses et les paroles de l'éternelle vie, il nous suffit de savoir que l'Eglise enseigne cette doctrine ; et nous nous reposons tranquilles, car nous pouvons dire comme cet enfant qui s'avancait avec courage vers le martyre : « *Mihi mater, matri Deus!* A moi, c'est ma mère qui me l'a dit ! A ma mère, c'est Dieu lui-même qui l'a révélé ! »

2. Après ceux qui ne croient pas au purgatoire, il y a ceux qui y croyant n'y pensent pas. Ne pas y croire, c'est une témérité et une faute effrayante ; y croyant n'y pas penser, c'est une insensibilité et une dureté de cœur la plus complète, car trois motifs puissants devraient nous exciter à y penser toujours : la gloire de Dieu, l'intérêt des âmes qui souffrent dans ce lieu d'expiation, et notre propre intérêt.

a) J'ai dit la gloire de Dieu. Mes frères, c'est pour la procurer que des hommes héroïques sortent chaque jour de notre France ; ils s'arrachent aux embrassements de la famille, ils quittent la patrie, ils s'en vont à travers les mers et les montagnes, malgré les persécutions et la mort, conquérir des âmes à Dieu. Hommes admirables ! le monde quelquefois méprise leur dévouement, mais la religion les bénit et sa main maternelle leur tresse des couronnes.

Eh bien ! mes frères, ce n'est pas en vain que saint Pierre nous appelle un « sacerdoce royal ; » nous sommes tous des rois et des prêtres ; nous avons tous des âmes à conquérir, des âmes à donner à Dieu : ce sont les âmes du purgatoire... Dieu les regarde avec tendresse ; il les appelle auprès de lui. Sa miséricorde les invite : « *Veni, sponsa mea*, venez, ô mon épouse ! » mais la justice les retient dans la souffrance et la douleur. Lorsque nos prières s'élèvent pour elles vers le Très-Haut, Dieu accepte pour elles nos prières et nos pénitences ; la miséricorde suit son cours, parce que la justice est satisfaite ; et le ciel s'ouvre, et un peuple nouveau de saints s'avance, il va chanter les louanges du Seigneur, et Dieu se trouve ainsi glorifié davantage.

b) Ensuite l'intérêt de ces âmes. Car ces âmes, mes frères, ne peuvent rien par elles-mêmes : la terre, qui seule est le lieu de l'épreuve, est aussi seule le lieu du mérite. Nous pouvons travailler et augmenter nos trésors tant que la vie nous est donnée ; mais lorsque la mort nous a enveloppés de ses ombres, lorsque le temps n'est plus, nous ne pouvons plus mériter, *venit nox quando nemo*

*potest operari*. S'il reste alors des fautes à expier, la peine doit être subie tout entière, à moins que nous qui sommes dans le temps de l'épreuve et du mérite, nous ne donnions à ces âmes le prix de nos œuvres et de nos mortifications.

c) Enfin notre propre intérêt, mes frères, nous fait un devoir de prier pour ces âmes, car, une fois délivrées, elles prieront pour nous. L'officier de Pharaon à qui Joseph avait dit : « Souvenez-vous de moi lorsque vous serez en grâce avec votre Maître, » l'officier de Pharaon oublia sa promesse et le service que Joseph lui avait rendu. Mais le ciel est un lieu de délices d'où le souffle de Dieu a banni l'ingratitude, et les âmes délivrées pour nous seront autant d'amis qui prendront à cœur nos intérêts, qui veilleront pour notre défense, et qui un jour nous introduiront dans les tabernacles éternels.

3. Il reste encore, mes frères, une troisième catégorie de personnes. Après ceux qui ne croient pas au purgatoire, après ceux qui y croyant n'y pensent pas, il y a ceux qui y pensant n'agissent pas ou agissent mal. « Très peu de personnes, disait Sidoine Apollinaire, très peu de personnes même dans le monde chrétien ont pour les morts une charité véritable. *Perpaucos esse qui mortuos vere diligant.* »

Dans les uns, en effet, c'est une charité stérile et infructueuse, parce qu'elle se borne à des pleurs et à des regrets. « Nous voyons, disait saint Bernard, beaucoup de larmes et peu de fruits, *fletum multum et fructum nullum* ; » il vaudrait bien mieux ne pas pleurer autant et prier davantage. « Vous pleurez, disait saint Ambroise à un homme qui avait perdu une sœur qu'il aimait uniquement ; vous pleurez !... Pleurez sur vous parce que vous êtes encore exposé aux dangers et aux angoisses de la terre ; pour elle, priez, afin qu'elle soit admise plus tôt dans la demeure du ciel. »

Dans d'autres, c'est encore une charité stérile et infructueuse, parce qu'en priant pour les morts, ils sont morts eux-mêmes, ils vivent dans le péché, et vous savez bien, mes frères, que toutes les œuvres que nous faisons sans être en état de grâce sont des œuvres inutiles devant Dieu : c'est une monnaie qui n'a pas cours dans le royaume céleste. Il faut donc dire comme Notre-Seigneur : « *Pro eis ego sanctifico meipsum*, pour elles je me sanctifie moi-même, j'évite le péché, afin que mes œuvres soient agréables à Dieu et méritent pour les âmes des défunts le rafraîchissement, la lumière et la paix éternelle. »

Comprenons donc, mes frères, le triple devoir qui s'impose à nous : de croire aux peines de l'autre vie, de penser aux âmes qui souffrent dans le purgatoire, et d'agir efficacement, par conséquent de nous sanctifier, afin de les délivrer.

Nous lisons dans l'évangile de la fête des morts : « *Venit hora et nunc est quando mortui audient vocem Filii Dei, et qui audierint vivent.* L'heure approche, et la voici, où les



morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue vivront de la vie véritable. »

Cette voix du Fils de Dieu, elle est montée ce matin de tous les autels du monde vers le trône de Dieu son Père. Unissons-nous à cette voix éloquente et disons de tout notre cœur : « O mon Dieu, donnez aux âmes des fidèles trépassés le repos éternel, *requiem æternam dona eis, Domine*, et que la lumière de votre face resplendisse sur eux à jamais, *et lux perpetua luceat eis*. » Amen.

## RÉFLEXIONS SUR DES PAROLES DU PROPRE DES MESSES DU DIMANCHE

### LV

POUR LA FÊTE DE LA TOUSSAINT

Réjouissons-nous dans le Seigneur en célébrant ce jour de fête en l'honneur de tous les saints. (*Introït*).

Aujourd'hui nous célébrons la fête de tous les saints dans la joie d'une solennité commune. Leur assemblée est la parure du ciel, leur patronage fait le bonheur de la terre, leurs triomphes sont les couronnes de la sainte Eglise. Plus leur témoignage s'est montré fort au milieu des supplices, plus il mérite d'honneur ; la gloire de ceux qui luttent s'accroît à mesure que croissent les périls ; chaque combat livré ajoute un nouveau fleuron à leur couronne, et la récompense s'embellit en raison de leur victoire. Combien ils sont nombreux les vainqueurs que nous honorons en ce jour ! Voici les apôtres qui ont annoncé la bonne nouvelle ; voici les martyrs qui ont versé leur sang ; voici les confesseurs aux vertus admirables ; voici les vierges, c'étaient des anges sur la terre ; et voici qu'un même triomphe réunit aux hommes de toute condition les femmes qui ont vaincu le siècle et leur sexe, et aussi les saints adolescents associés dans la gloire d'avoir couronné de vertus leurs jeunes années. Avec eux entre dans la céleste cour la foule des fidèles qui ont conservé leur foi toujours pure et sont demeurés unis dans la pratique des commandements. Aussi la céleste cité s'ouvre avec joie pour recevoir tous ceux qui reviennent du combat, et tous les habitants du royaume de la gloire se pressent au devant des vainqueurs chargés de dépouilles opimes. (S. Aug., App. Serm. ccix). Mais quelles victoires ont-ils remportées ? Elles sont nombreuses et diverses, il y en a une cependant qui leur est commune : c'est d'avoir triomphé de cette triple concupiscence dont saint Jean nous a dit : *Tout ce qui est dans le monde est ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie*. (I Jean, II, 16). Voilà l'ennemi qu'ils ont vaincu, et c'est le sujet de notre joie, car ils nous apprennent par leurs exemples à le vaincre à notre tour.

**I. Les saints ont triomphé des plaisirs du monde.** — L'homme sur la terre cherche le bonheur. Il consacre à satisfaire ce désir toutes les aspirations, tous les rêves et tous les efforts de son âme ; non seulement il ne veut pas être malheureux, mais il ne peut pas même vouloir être malheureux. Et ce désir, mobile puissant de toute vie humaine, lui est si naturel qu'il ne peut s'y soustraire, car son idée fixe, c'est de ne vivre qu'à la condition d'être heureux : point de pensée qui ne découle de cette pensée, point de projet, point d'action qui ne tendent à en poursuivre la réalisation. C'est toujours le même cri qui revient sur ses lèvres : Je cherche, je demande le bonheur. Et des voix ont répondu à l'homme : Viens avec moi, je te conduirai à la source du bonheur. Ah ! les saints ont bien su distinguer la voix de Dieu de la voix du monde leur promettant d'apaiser leur soif, car ils ont compris que par delà ces horizons voilés à nos regards, il y avait une source de bonheur où nous pouvons puiser sans jamais l'amoinrir, ils sont allés vers Dieu, et avec un courage que le monde n'a jamais pu lasser, ils ont lutté contre les plaisirs. Aussi quand on leur a dit : *Venez avec nous, jouissons des biens qui existent, demandons le plaisir à toute créature comme dans une rapide jeunesse* (Sag., II, 6), les saints ont répondu : *Combien il est bon pour nous d'être unis à Dieu !* (Ps., LXXII, 27). Le monde est revenu de nouveau leur disant : *Laissons de tous côtés les vestiges de notre joie, que personne ne soit exclu de nos plaisirs* (Sag., II, 9), et les saints ont répondu : *Ce que l'homme aura semé, il le recueillera*. (Gal., VI, 8). Enfin le monde leur a dit : *Que la fleur de la saison ne passe point, couronnons-nous de roses avant qu'elles ne se flétrissent, et qu'il n'y ait aucune prairie par laquelle ne passent nos plaisirs* (Sages., II, 7-8), et les saints ont répondu : *Nous avons été cloués à la croix*. (Gal., II, 19). Mais regardez-les donc tous ces saints couronnés : ils ont toujours marché dans le chemin de la loi divine, jouissant des biens qui ne passent pas et demandant le bonheur à toutes ces belles vertus qui sont la gloire et la grandeur des âmes chrétiennes ; ils ont laissé les vestiges de leurs vertus et de leurs bonnes œuvres, en s'éloignant de toutes ces réunions coupables où règne le monde ; ils ont mortifié leur chair et réduit leur corps en servitude, en disant anathème à tous les plaisirs qui brisent l'union de l'âme avec Dieu.

Aussi pendant que les enfants du siècle, tristes jouets de leurs caprices, allaient, semblables à l'enfant prodigue, se nourrir d'illusions, courir après des chimères, demandant à tous les plaisirs le bonheur dont leur âme voulait vivre et ne recevant partout qu'une réponse de mort, les saints nous apparaissent goûtant dans le devoir, la vertu et le sacrifice, l'imperturbable repos du bonheur ; car ils avaient, dit saint Thomas, leurs fêtes intérieures qui se célèbrent par les joies de l'esprit, puisqu'ils n'oubliaient pas que vouloir vivre heu-

reux sur la terre, c'est vivre de la vie de Dieu, commencée dans les combats de l'exil par la pratique de la vertu, pour se perpétuer et s'épanouir dans les demeures de la patrie. Ah ! ne croyez point que les saints aient connu l'ennuyeux ennui qu'apportent toujours les bonheurs de la terre, ni l'impérissable remords qui poursuit les âmes vouées aux plaisirs. Ils ont, au contraire, reconnu toute la vérité de cette parole de Jésus-Christ, disant : *Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu.* (Matth., v, 8). Et cette vision, bien qu'elle ne s'accomplisse qu'au-dedans de nous-même par la grâce ou par la communion sacramentelle, elle n'en était pas moins réelle et n'en produisait pas moins le bonheur. Quoi ! Jésus-Christ serait à l'heure présente la joie des saints dans le ciel, et il ne l'aurait pas été, alors qu'il venait habiter au milieu d'eux, alors qu'il était en eux et qu'ils étaient en lui, et qu'ils pouvaient dire avec saint Paul : *Ce n'est pas moi qui vis, mais le Christ vit en moi !* (Gal., ii, 20). C'est pourquoi nous proclamerons avec saint Augustin que Jésus-Christ donne même dès ici-bas aux âmes justes un avant-goût de la félicité céleste. Il leur présente le calice du salut qui contient toutes les joies, et dans leur cœur il se change en une fontaine d'eau vive jaillissant jusqu'à la vie éternelle. Laissez-nous donc croire que les saints, en retour de leur victoire sur les plaisirs du monde, ont goûté le bonheur qu'ils cherchaient, et que maintenant là-haut dans la gloire ils possèdent et jouissent de ce bonheur qui se présente à eux sans voiles et sans nuages dans une vision radieuse.

Voilà la victoire qui nous est réservée. Allons donc tous au combat que le monde nous présente. Ne demandons jamais aux plaisirs de satisfaire le désir de bonheur qui est en notre âme. Refusons toute jouissance qui vient de notre ennemi, et nous triompherons. Arrière les pensées et les aspirations qui de près ou de loin blessent la vertu. Arrière les souvenirs et les représentations que nous ne pouvons garder sans crime. Arrière toujours les séductions du siècle et les tentations du démon, qui ne peuvent nous donner que des déceptions. Tel a été le combat de nos frères qui nous ont devancés dans l'arène. Ils en sont sortis vainqueurs. Le monde s'était placé devant eux, tenant en ses mains la coupe empoisonnée des plaisirs, mais, grâce à Dieu, ils l'ont éloignée de leurs lèvres, ils l'ont brisée sous leurs pieds. Pourquoi ne pas les imiter ? Nous pouvons sans crainte marcher sur notre ennemi, car nous allons vers Dieu par la vertu, et quand la bataille sera finie, l'éternel bonheur sera notre récompense. Voyez l'Eglise : pour exciter notre ardeur, elle nous montre dans le ciel, comme il fut montré à saint Jean, *un fleuve d'eau vive brillant comme du cristal, sortant du trône de Dieu et de l'Agneau.* (Ap., xii, 1). Ah ! ce fleuve n'est pas seulement dans la patrie, le voilà sur la terre de notre exil, il sort de l'autel, et c'est Jésus-Christ.

Avancez, ô vous les vainqueurs du monde, avancez-vous dans la double dignité de votre vertu et de vos triomphes et, comme entre deux victoires, vous boirez Jésus-Christ, selon l'expression d'Origène, et des torrents d'eau vive jailliront de toutes parts au milieu de votre âme. Alors arrivera pour vous l'heure d'un bonheur que la terre ne peut donner ; car il descendra du ciel et vous fera goûter les enivrantes douceurs que Jésus-Christ nous annonce en disant : *Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu.*

**II. Les saints ont triomphé des convoitises du monde.** — Saint Jean Chrysostome nous dit que Dieu a fait deux vies : la vie présente et la vie future ; la première est entre nos mains et la seconde n'est qu'en espérance ; à la première sont destinés les travaux et les combats, tandis que les couronnes et les récompenses sont réservées pour la seconde. Le Seigneur a voulu par ces deux vies, si différentes entre elles, nous enseigner qu'étant des voyageurs sur la terre, nous avions à donner notre amour aux biens futurs et à diriger nos désirs vers le ciel par le mépris des biens temporels. De là pour nous une lutte continuelle, car nous sommes plus touchés de ce que nous voyons, de ce que nous possédons, que de ce que nous ne voyons qu'à travers des énigmes. Dieu vient nous dire comme il a dit à Abraham : *Je suis votre protecteur et votre récompense grande à l'infini.* (Gen., xv, 1). Le monde à son tour, nous redisant la parole du tentateur à Jésus-Christ, nous dit : *Je vous donnerai toutes ces choses si vous m'adorez.* (Matth., iv, 9). Les saints comment ont-ils répondu ? Ah ! ils se sont tournés vers Jésus-Christ, et lui ont dit, chacun selon les conditions de sa vocation : *Voici que nous avons tout quitté pour vous suivre.* (Matth., xix, 27). Quand le monde venait leur dire de se préparer des jours de repos sur la terre, de se montrer vigilants pour amasser des biens de la terre, les saints répondaient en rappelant ce précepte de Jésus-Christ qui leur avait dit : *N'amassez point de trésors sur la terre où la rouille et les vers les détruisent, où les voleurs les dérobent et les enlèvent, mais amassez des trésors pour le ciel où ni la rouille ni les vers ne les détruisent, et où les voleurs ne peuvent les ravir.* (Ib., vi, 19-20). Enfin quand le monde venait réveiller leurs inquiétudes au sujet de tous ces biens qui nous paraissent nécessaires pour notre vie de chaque jour, les saints se souvenaient de cette parole que Jésus-Christ leur avait dite : *Ne vous inquiétez point, disant : Que mangerons-nous, ou que boirons-nous, ou de quoi nous vêtirons-nous ? Car ce sont toutes choses que les païens recherchent ; mais votre Père sait que vous en avez besoin.* (Ib., 31-32). C'est ainsi que les saints ont triomphé des convoitises de ce monde. Ils y ont renoncé sinon extérieurement, du moins d'esprit et de cœur ; ils les ont considérées avec juste raison plus fragiles que le verre et plus fugitives que l'ombre ; et les yeux toujours fixés sur le terme



du voyage, ils ont cherché Dieu dans la droiture de leur cœur ; car ils comprenaient qu'il n'y avait pour eux aucun autre bien, et pour arriver à le posséder, *ils ont usé des choses de ce monde comme n'en usant pas*, selon l'expression de saint Paul. (I Cor., VII, 1). Que le monde voulût les conduire à travers les vertes campagnes ou les invitât à se reposer sous de frais ombrages, les saints nous apparaissent, toujours fidèles aux enseignements de Jésus-Christ, allant sur le chemin qui mène à Dieu, et travaillant à conquérir la récompense promise.

Aussi ne s'occupaient-ils des biens temporels qu'en vue des biens futurs. Loin de s'en laisser dominer, ces biens temporels, ils les changeaient en biens éternels, ils les envoyaient devant eux, ils les commandaient, en réglant la marche comme un général fait signe à ses troupes. Livrés uniquement à la recherche du royaume de Dieu, les saints n'avaient, dit saint Augustin, nul souci de bâtir et d'amasser des richesses, parce qu'ils savaient que les biens temporels leur étaient donnés comme par surcroît, selon cette parole de Jésus-Christ : *Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice ; et toutes ces choses vous seront données par surcroît.* (Matth., VI, 33). Divine promesse qui, tout en déjouant les calculs humains, a eu son entier accomplissement. Pourquoi ne serait-elle plus vraie ? Ah ! c'est qu'on ne veut plus y croire, on se laisse séduire par les conseils du monde qui nous dit : « Oublions pour quelque temps les préceptes de Jésus-Christ ; cherchons d'abord les biens temporels, et lorsque nous aurons trouvé ce surcroît, nous nous mettrons à la recherche du royaume de Dieu. » Mais les saints ne l'ont point compris ainsi, car ils savaient que les biens temporels une fois possédés sont une source de péchés : *Ceux qui veulent devenir riches, disaient l'Apôtre, tombent dans la tentation et dans les filets du diable, et dans beaucoup de désirs inutiles et nuisibles, qui plongent les hommes dans la ruine et la perdition.* (I Tim., VI, 9). Ne soyons donc pas surpris de voir les saints renoncer à concilier le service de Dieu et le service des biens de ce monde, conciliation que Jésus-Christ a déclarée impossible, mais s'attacher premièrement à chercher le royaume de Dieu, et c'est précisément à cause de cette unique préoccupation de leur vie qu'ils ont reçu le surcroît qui leur avait été promis, et les voilà maintenant dans le ciel en possession de l'éternel bonheur.

Telle est notre vocation. Marchons donc sur les traces de nos frères qui ont conquis la récompense. Que nos désirs, ne s'attachant plus aux choses de la terre, prennent la route du ciel. Le monde nous dit : « Regardez les biens temporels ; leur possession sera pour votre âme une douce satisfaction. » Écoutons plutôt Dieu, l'Eglise, notre conscience nous disant : « En haut les cœurs ! placez vos espérances dans les biens immuables de l'éternité. » Vous croyez à une vie future, à un ciel, à l'immortalité de votre âme, à la possession du sou-

verain bien, et on vous verrait donner aux richesses vos pensées, vos désirs, vos affections, et vous iriez jusqu'à demander au monde de les mettre à vos pieds pour en jouir pleinement ? Arrachez cette tentation de votre cœur. Souvenez-vous de la parole que Dieu a dite à cet homme qui avait amassé tous ses biens dans ses greniers : *Insensé ! Cette nuit même on te redemandera ton âme, et ce que tu as amassé à qui sera-t-il* (Luc, XII, 20). Méditez cette parole de Jésus-Christ : *Il est difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux.* (Matth., XIX, 24). Pesez cette sentence que Jésus-Christ a prononcée : *Malheur à vous, riches, parce que vous avez votre consolation !* (Luc, VI, 24). Ah ! loin de nous la pensée de vouloir condamner ceux qui possèdent les biens de ce monde, ou de les porter à s'en dépouiller entièrement. Ce que nous demandons et ce que tous nous devons faire, c'est d'y renoncer d'esprit et de cœur, et de ne les posséder que dans la mesure de notre vocation. Alors nous suivrons le conseil de saint Jérôme qui nous dit : Méprisez les richesses de ce monde et vous serez riches des richesses qui viennent de Dieu. C'est ainsi qu'à notre tour nous remporterons la victoire, car Dieu, en voyant que nous chercherons d'abord son royaume et sa justice, nous enrichira dans nos travaux et rendra prospères toutes nos entreprises. Notre Dieu, ne l'oubliez pas, ne se laisse jamais vaincre en générosité ; il deviendra notre esclave, il se fera notre pourvoyeur tant dans l'ordre spirituel que dans l'ordre temporel, et nous reconnaitrons toute la vérité de cette parole que Jésus-Christ a dite à son apôtre : *Il n'est personne qui ayant quitté quelque chose à cause de moi ne reçoive beaucoup plus en ce même temps, et dans le siècle à venir la vie éternelle.* (Marc, X, 29-30).

**III. Les saints ont triomphé de l'orgueil de la vie.** — C'est la victoire la plus nécessaire, car l'orgueil, a dit l'Esprit-Saint, *est le commencement de tout péché.* (Eccl., X, 15). En effet, l'homme, dominé par l'orgueil de la vie, cherche à s'affranchir de toute autorité, afin de satisfaire plus librement sa volonté et ses désirs. Il veut être à lui-même son maître, et ne prendre conseil que de lui-même pour la direction de sa conduite. Ne soyons donc pas surpris des révoltes contre Dieu et des ambitions sans borne dont ses jours sont remplis. Quand on lui a dit : « Offrez à Dieu le sacrifice de votre obéissance, humiliez-vous devant lui, » il a répondu comme Lucifer : *Non, je ne servirai point, mais je monterai, je serai semblable au Très-Haut.* (Jér., II, 20 ; Is., XIV, 14). Ah ! telle n'a pas été la réponse des saints. C'est le cri de l'obéissance et de l'humilité qui a jailli de leur cœur, pénétré les cieux et en a fait descendre la grâce dont ils se sont couverts comme d'une armure pour les combats ; car ils ont dit : *Il faut plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes. Dieu résiste aux superbes, mais aux humbles il donne la grâce.* (Act., V, 29 ; Jac., IV, 6).

Les voilà devant vous ces saints qui ont été des fils de l'obéissance. Ils se souviennent de cette parole de l'Apôtre : *Dépouillez le vieil homme avec ses œuvres, et revêtez le nouveau qui se renouvelle à la connaissance, selon l'image de celui qui l'a créé.* (Colos., III, 9 10). Ils se souviennent encore de ce précepte que Jésus-Christ leur a donné : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même.* (Luc, IX, 23). Ils se souviennent enfin que Jésus-Christ a dit : *Celui qui fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là entrera dans le royaume des cieux.* (Matth., VII, 21). C'est à cette école de l'obéissance que les saints ont appris à vaincre l'orgueil de la vie, puisqu'ils sont devenus semblables à un serviteur qui attend les ordres de son maître pour les accomplir en toute hâte, puisque nous les entendons s'écrier : *Seigneur, instruisez-nous dans la voie de vos commandements ; qu'il vous plaise, ô Dieu, de diriger nos pas dans l'obéissance de vos préceptes. Accordez cette grâce à vos serviteurs, et nous garderons vos paroles.* (Ps., CXXVIII, 17 et suiv.). Et Dieu a pleinement exaucé leurs prières, car ils ont vaincu l'orgueil de la vie, et ils sont devenus des vases d'élection. Aussi leurs mérites se sont-ils multipliés, et au soir de la vie ils ont pu dans le triomphe et l'amour jeter vers le ciel ce cri de victoire : *Mieux vaut l'obéissance que les sacrifices.* (I Rois, XV, 22). *Seigneur, nous n'avons pas oublié votre loi ; nous sommes du nombre de ceux qui ont gardé vos commandements.* (Ps., CXXVIII, 63).

Mais si les saints ont triomphé de l'orgueil de la vie, l'humilité y a puissamment contribué ; car l'obéissance sans l'humilité est une obéissance toute pharisaïque. Jésus-Christ a dit : *Prenez garde à ne pas faire votre justice devant les hommes, pour être vus d'eux, autrement vous n'aurez point de récompense de votre Père qui est dans les cieux.* (Matth., VI, 1). Jésus-Christ a encore dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* (Ib., XI, 29). Jésus-Christ a dit enfin : *Quiconque s'exaltera, sera humilié ; et quiconque s'humiliera, sera exalté.* (Ib., XXIII, 12). Ce sont tous ces enseignements de Jésus-Christ qui ont porté les saints à suivre le sentier de l'humilité où ils n'ont rencontré que des consolations. Tout leur paraissait doux et léger, et même ils se plaisaient dans les mépris, les humiliations, car à mesure qu'ils s'abaissaient, Dieu les exaltait, puisqu'à chaque acte d'humilité correspond une augmentation de la grâce. (Jacq., IV, 6). Aussi la gloire suivait les saints, même en ce monde, tandis que les hommes remplis d'orgueil, qui cherchent à s'élever par l'esprit, la science, les richesses ou encore par la puissance des armes, ne recueillent qu'une gloire éphémère, plus fugitive que l'ombre, et finissent par tomber dans les plus grandes humiliations. C'est pourquoi les saints ne souffraient pas que l'orgueil s'érigeât en maître dans leur cœur pour les diriger dans la vie,

mais ils s'appliquaient à suivre le conseil que Tobie avait donné à son fils, disant : *Ne laissez jamais l'orgueil dominer dans votre esprit ou dans votre parole ; car, c'est par l'orgueil que toute perdition a pris commencement.* (Tob., IV, 14). Ainsi fortifiés et soutenus par la grâce, qui est pour le chrétien allant au ciel ce que les ailes sont pour l'oiseau qui s'élève dans les airs, les saints sont montés vers la gloire, qu'ils ont reçue en récompense de leur humilité.

Voilà nos modèles, marchons sur leurs traces, et nous aussi soyons les fils de l'obéissance et de l'humilité. Dans l'accomplissement de la volonté de Dieu, ignorons toute lenteur et qu'il n'y ait pas de demain pour le précepte ; courons même au-devant du devoir et du sacrifice comme le cerf altéré court après une fontaine d'eau vive. Puis, éprouvant quelque plaisir à vivre humbles et ignorés, aimons à n'être comptés pour rien, à rester dans la position que Dieu nous a faite, en nous souvenant de notre misère et de notre vocation chrétienne. Alors l'orgueil qui a commencé notre perte ne pourra la consommer, car placés entre les mains de l'obéissance et de l'humilité nous saurons, comme les saints, garder à Dieu et à l'Eglise fidélité et soumission, donner à la famille et à la société amour et respect, pratiquer envers nous-mêmes et le prochain la justice et la charité. Que l'obéissance et l'humilité soient donc nos armes contre l'orgueil de la vie.

CONCLUSION. — Ah ! ce ne sont pas les armes qui manquent au soldat de Jésus-Christ : c'est le vouloir. J'en appelle donc à vous tous, pour que vous veniez reprendre votre place au milieu du peuple chrétien, afin de livrer des combats qui vous assureront une victoire définitive. Que tous élèvent donc leurs voix et s'écrient : « O Eglise, notre mère, séchez vos larmes ! Au chant de victoire qui retentit dans le ciel, nous répondrons par nos chants de victoire. Voici que nous allons, nous les vaincus du monde, retourner au combat, nous prendrons en nos mains les armes des vainqueurs, et nous irons ensuite nous placer à côté de nos prêtres pour les suivre dans le triomphe ; mais comptant sur le secours de nos frères d'en haut, nous en recevrons des grâces, et au souvenir de leurs exemples nous nous exciterons au combat. Alors, tous, comme un seul homme, comme un seul peuple marchant à l'ennemi, nous volerons de victoire en victoire dans le champ clos de la vie privée comme sur le champ de bataille de la vie publique, et tous nous triompherons des plaisirs du monde, de ses convoitises et de l'orgueil. » Que bénis soient les cœurs d'où jaillissent de si belles résolutions ! Allons et combattons toujours. Du ciel nous viendront des grâces et des bénédictions ; et un jour Dieu nous dira comme il a déjà dit à nos frères entrés dans la gloire : *Venez et vous serez couronnés.* (Cant., IV, 8).



## LVI

QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE<sup>1</sup>**I. Mes pensées de paix et non d'affliction, c'est de vous accorder la fin de vos maux.**

— Le peuple juif avait été emmené à Babylone ; c'était pour lui l'exil, la captivité, et il se souvenait des promesses que Dieu lui avait faites. Hélas ! les années s'écoulaient, et au lieu de pouvoir espérer une délivrance prochaine, il lui semblait que sa condition s'aggravait toujours davantage. Aussi ne cessait-il pas de s'adresser au Dieu de ses pères dans d'ardentes supplications, mais c'était en vain, parce qu'il n'avait pas encore expié ses révoltes, ses infidélités. Dieu cependant voulut lui faire comprendre qu'un jour viendrait où il serait délivré, et lui fit annoncer par son prophète qu'après l'affliction ce serait la paix, ce serait le retour dans la patrie, mais qu'en attendant il continuait de veiller sur lui pour lui donner la patience dont il avait besoin dans les adversités. Ainsi Dieu, s'il afflige son peuple, il ne l'abandonne pas, il lui garde encore des grâces malgré ses ingratitude, et il ne renonce point à son dessein de le sauver. C'est le médecin qui pour arriver à guérir son malade se voit dans la nécessité de le faire souffrir en vue de la santé qu'il veut lui rendre, mais qui tout en le faisant souffrir lui donne des remèdes pour supporter ses douleurs.

N'est-ce point là l'histoire du peuple chrétien et d'un grand nombre d'âmes chrétiennes ? Nos calamités publiques ou privées n'ont point d'autre raison : Dieu poursuit son but qui est de nous donner la paix, et ce sont les peines, les afflictions qui viennent fondre sur nous. Alors nous nous tournons vers lui pour lui en demander la délivrance, et la délivrance ne vient pas. Pourquoi est-il insensible à notre voix ? Il nous le dit lui-même, car ses pensées de paix et non d'affliction, c'est de nous accorder la fin de nos maux quand nous aurons, par nos expiations, satisfait sa justice et que nous serons pleinement revenus à lui dans l'amour et le repentir. Mais en attendant, pour nous aider à supporter nos épreuves, il veut bien nous donner la patience et nous assister de son secours, car il a dit en parlant de l'affligé : *Je serai avec lui dans la tribulation, je le sauverai et je le glorifierai.* (Ps., xc, 15). C'est pourquoi comptons sur l'accomplissement des promesses divines. Au lieu de nous en rapporter à la science, à la raison, à la puissance ou à la richesse de l'homme, attachons-nous à accepter la patience que Dieu nous présente. De même que des devins et de faux prophètes annonçaient aux Juifs captifs à Babylone qu'ils allaient retourner à Jérusalem et qu'ils les trompaient sur les causes de

leurs maux, ainsi nous entendons bien des voix qui nous annoncent des jours prospères et qui veulent nous montrer que nos tribulations nous viennent de causes naturelles ou d'événements fortuits. Eh bien ! nous, sachons y reconnaître la main de Dieu et rapportons-nous à sa parole qui nous dit : *Mes pensées, c'est de vous accorder la fin de vos maux, et la patience.*

Cette fin, quand viendra-t-elle ? Est-ce aujourd'hui ou ce soir ? Sera-ce demain ? Nul ne peut le dire, et rien ne peut nous le faire prévoir, si ce n'est Dieu. Il nous semble que nous nous trouvons sous ce rapport dans la même condition que les apôtres lorsqu'ils demandèrent à Jésus-Christ à connaître le jour et l'heure de la fin du monde. Ils lui avaient posé cette question : *Dites-nous quand ceci arrivera, et quel sera le signe que toutes les choses commenceront à s'accomplir ?* Et Jésus-Christ leur répondit : *Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas. Mais sur ce jour ou sur cette heure nul ne sait rien, ni les anges dans le ciel, ni le Fils, mais le Père seulement.* (Marc, xiii, 4, 31-32). Ainsi en est-il de nos tribulations ; nous ne savons pas quand elles commencent et nous ignorons quand elles finiront, mais nous sommes néanmoins assurés qu'elles auront un terme, car ce que le Seigneur disait à Israël, il viendra un moment où il nous le dira : *Je vous ai exaucé en un temps favorable, et en un jour de salut je vous ai secouru.* (Is., xlix, 8). Et il nous demande d'écrire dans notre cœur ses promesses, dans la crainte que nous venions à les oublier, comme il donna l'ordre à son prophète d'écrire la vision dont il l'avait favorisé, disant : *Ecris la vision, parce que son accomplissement qui est encore éloigné paraîtra à la fin et ne trompera pas.* (Hab., ii, 2-3). Faisons de même en sachant attendre l'accomplissement des desseins de Dieu sur nous, comme s'il devait les réaliser aujourd'hui ou comme s'il doit encore tarder de nous les manifester. Prenons exemple sur ce pauvre malade qui depuis trente-huit ans se tenait auprès de la piscine probatique, attendant chaque jour le mouvement des eaux pour s'y jeter afin d'obtenir sa guérison, et n'ayant personne pour l'aider à y arriver le premier. Or, un jour Jésus le vit gisant, et ayant reconnu qu'il était infirme depuis longtemps, il lui dit : *Veux-tu être guéri ?* Le malade lui répondit : *Seigneur, je n'ai pas un homme pour me jeter dans la piscine lorsque l'eau est agitée ; tandis que je viens, en effet, un autre descend avant moi.* Jésus lui dit : *Lève-toi, prends ton grabat et marche.* Aussitôt cet homme fut guéri, il emporta son grabat et il marcha. (Jean, v, 2-9). C'est ainsi qu'il vit la fin de ses maux. Il ne fut point trompé dans son espérance, mais la délivrance ne lui vint pas du côté d'où il l'attendait. Durant trente-huit ans, il n'avait pas eu un homme pour le jeter dans la piscine, et voici qu'un homme se présente devant lui, lui demande s'il veut être guéri, et cet homme, au lieu de le

<sup>1</sup> Les *Réflexions* pour le 3<sup>e</sup> dimanche ont paru dans le n<sup>o</sup> 1, p. 11.

jeter dans la piscine lorsque l'eau est agitée, le guérit aussitôt d'une seule parole en lui donnant l'ordre de se lever et de marcher. Ainsi en est-il de toutes les âmes qui sont délivrées : leur salut ou la fin de leurs épreuves ne leur viennent que du côté de Dieu, et c'est pourquoi nous disons avec le Psalmiste : *J'ai levé les yeux vers les montagnes d'où me viendra le secours. Mon secours vient du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre.* (Ps., cxx, 1).

Il arrive parfois que la fin de nos maux se produit dès que nous en ressentons les premières atteintes, et peut-être même au moment où nous semblons destinés à en être frappés. Nous en avons un exemple dans l'évangile de ce jour. Jésus-Christ avec ses disciples était monté dans une barque sur la mer de Tibériade, et Jésus s'était endormi. *Voilà qu'une grande tempête se leva sur la mer, de sorte que la barque était couverte par les vagues. Les disciples s'approchèrent de Jésus et l'éveillèrent, disant : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! Alors Jésus, se levant, commanda aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme.* (Matth., viii, 23-26). Vous le voyez, à peine les disciples se virent-ils exposés à un naufrage, qu'ils prièrent et qu'ils furent délivrés de toute crainte. Sachons donc attendre la fin de nos maux, et disons au Seigneur : *Vous ne vous plaisez pas à notre perte, puisque après la tempête vous faites le calme, et qu'après les larmes et les soupirs vous répandez la joie.* (Tob., iii, 22).

C'est pourquoi nous n'avons pas à nous tourmenter de la durée de nos épreuves. De même que nous ne pouvons pas ajouter une coudée à notre taille, ainsi nous n'avons pas le pouvoir de hâter nous-mêmes la fin de nos maux, si petits soient-ils. Notre Père céleste sait mieux que nous ce qui nous est bon et utile pour notre salut. (Matth., vi, 27-32). De là le conseil que l'Ecclésiastique nous donne : *Ne vous hâtez pas au jour de l'épreuve.* (Eccli., xi, 2). Cette observation, Salomon nous la répète en d'autres termes, disant : *Ne vous emportez pas lorsque Dieu vous réprimande.* (Prov., iii, 11). Si nous comprenions bien nos intérêts spirituels, nous devrions, au contraire, ne jamais souhaiter la fin de nos maux. En effet, un surcroît d'épreuves n'est après tout qu'un surcroît de récompenses ; c'est un ferme soutien qui nous préservera de toute chute, soit volontaire, soit involontaire : il réprime l'orgueil, il éloigne la négligence, il augmente notre prudence et notre piété. Nous voyons d'autre part que tous ceux qui ont été en faveur auprès de Dieu, ce sont ceux qui ont été le plus affligés et qui durant leur vie n'ont jamais vu la fin de leurs épreuves. Prenons saint Paul comme exemple. Qui est plus grand que lui ? qui prétendrait être son égal ? Et cependant saint Paul dès le jour de sa conversion s'est trouvé en butte à la contradiction, il a passé par toutes sortes de tribulations, il a dû traverser de laborieuses épreuves, et il n'a jamais eu de repos, car il n'a vu la fin de ses maux qu'avec la fin de sa vie. Nous

le savons, notre nature souffre et gémit de se trouver ainsi sous le pressoir ; nous appelons notre délivrance, et Dieu certainement ne nous défend pas de la lui demander. Mais souvenons-nous que nous sommes chrétiens et que nous n'avons pas tant à nous plaindre d'être dans les tribulations. Ecoutez Jésus-Christ nous disant : *Régouissez-vous et tressaillez de joie, parce que votre récompense est grande dans les cieux.* (Matth., v, 12). Et saint Paul écrivait aux Corinthiens : *Les tribulations si courtes et si légères de la vie présente produisent en nous le poids éternel d'une sublime et incomparable gloire.* (II Cor., iv, 17). Enfin Jésus-Christ nous a dit : *Quiconque aura donné à l'un de ces plus petits seulement un verre d'eau froide à boire, parce qu'il est un de mes disciples, en vérité, je vous le dis, il ne perdra point sa récompense.* (Matth., x, 42). Quelle récompense grande et belle est donc réservée à tous ceux qui, par amour pour Dieu, endurent des peines et des tribulations durant de longues années ! Saint Paul qui le comprenait, au lieu d'en demander la fin, s'écriait : *Je suis rempli de consolation, je surabonde de joie dans toutes mes tribulations.* (II Cor., vii, 4).

**II. Mes pensées de paix et non d'affliction, c'est de vous accorder la patience.** — Admirez ici la bonté de notre Dieu qui, tout en ne mettant pas fin à nos maux, ne nous abandonne pas, puisqu'il vient à notre secours en nous donnant la patience. C'est une grâce précieuse pour ceux qui souffrent. Saint Paul la considère comme un des fruits de l'Esprit-Saint, car voici ce qu'il écrit aux Galates : *Les fruits de l'Esprit sont : la charité, la joie, la paix, la patience, la douceur, la bonté, la longanimité.* (Gal., v, 22). Cette vertu est si grande et si belle que nous la louons dans Celui qui nous la donne. Considérez avec quelle patience Dieu attend que les méchants reviennent au bien. Ainsi, quoique Dieu ne puisse rien souffrir, non seulement nous croyons avec foi, mais encore nous confessons à notre avantage que Dieu est patient. Qui pourrait expliquer par des paroles ce que c'est que la patience de Dieu, quelle en est la grandeur dans ce Dieu incapable de souffrance qui, cependant, supporte et souffre tant de choses que nous l'appelons le Dieu souverainement patient ? Il est une chose néanmoins que nous pouvons dire : c'est que Dieu voudrait nous rendre semblables à lui-même, c'est-à-dire nous faire participer à sa patience de manière que nous puissions supporter nos maux avec tranquillité, afin de nous empêcher de nous écarter, par notre impatience, des biens qui nous conduisent à de plus grands encore.

Aussi tous ceux qui reçoivent cette patience rendent méritoires leurs souffrances, en allègent le poids et en évitent de plus terribles où les entraînerait l'impatience. En supportant avec courage les maux temporels et de courte durée, ils ne courent pas le risque de perdre les biens ineffables de l'éternité ; car, comme le dit l'Apôtre, *que sont*



*les souffrances de cette vie comparées à la gloire future qui sera révélée en nous ?* (Rom., VIII, 18). Puisque Dieu nous rend ainsi participants de sa patience, ne soyons pas surpris de voir que c'est le caractère distinctif de ses serviteurs que de souffrir toutes choses avec résignation. Saint Paul nous le dit : *Il ne faut pas que le serviteur du Seigneur dispute, mais qu'il soit doux envers tous, prêt à apprendre et patient.* (II Tim., II, 24). C'est en pratiquant cette patience que nous nous montrerons les vrais disciples du Sauveur, auquel un évangéliste applique cet oracle prophétique d'Isaïe : *Voici mon serviteur que j'ai élu, mon bien-aimé, celui en qui mon âme s'est complue. Il ne disputera point, il ne criera point ; personne n'entendra sa voix dans les places publiques. Il n'achèvera pas de rompre un roseau à demi brisé, et n'éteindra point une mèche encore fumante.* (Is., XLII, 1-3 ; Matth., XII, 18-20). Aussi notre patience doit s'étendre, non seulement aux maux de la vie, mais spécialement aux contradictions et aux injustices des hommes. En sorte que la patience que Dieu nous donne s'appellera *pénitence*, lorsque nous supporterons les tribulations en vue de satisfaire Dieu pour nos péchés ; elle s'appellera *miséricorde*, lorsque nous souffrirons en vue de la conversion du prochain ou du soulagement des âmes du purgatoire ; et elle s'appellera plus spécialement *charité*, lorsque nous éprouverons quelque peine nous venant du prochain ou que nous aurons à souffrir quelque chose de sa part à cause de ses défauts. Qui donc ne désirerait recevoir de Dieu un don si excellent ?

Ah ! s'il s'agissait d'acquérir quelque bien temporel, combien nous serions patients dans nos tribulations ! Voyez les peines et les douleurs que les hommes supportent pour des choses que leurs vices leur font aimer, et qu'ils désirent d'autant plus malheureusement pour eux-mêmes qu'ils croient être plus heureux en les possédant. Que ne souffrent-ils pour de faux biens, pour de vains honneurs ? A quels dangers, à quels tourments ne s'exposent-ils pas avec patience pour des affections dont ils sont le jouet ? Voyez ceux qui aiment l'argent, la gloire, les plaisirs mauvais : pour parvenir à l'objet de leurs désirs, et ne plus le perdre quand ils l'ont obtenu, la chaleur, la pluie, les frimats, les flots, les tempêtes, les fatigues et les chances incertaines de la guerre, les coups, les blessures horribles, rien ne les arrête ; ils savent tout supporter, entraînés qu'ils sont, non par une inévitable nécessité, mais par une coupable volonté. Et toutes ces folies ne leur paraissent point blâmables. Bien plus, ceux qui pour amasser de l'argent ou augmenter leur fortune, pour acquérir ou conserver des dignités et des honneurs, supportent de grandes fatigues et de grandes douleurs, soit dans le travail, soit à la chasse, soit pour obtenir des applaudissements dans les exercices du théâtre, pourvu qu'ils ne fassent rien aux dépens d'autrui, non seulement ne sont pas retenus dans leurs folies par le blâme populaire, mais encore y sont poussés par les louanges qu'on leur

prodigue. *C'est ainsi que le pécheur, comme il est écrit, est loué dans les désirs de son cœur.* (Ps., IX, 3). En effet, la violence des désirs nous fait endurer les fatigues et les afflictions, et personne, si ce n'est pour ce qui lui plaît et le charme, ne consent volontairement à supporter ce qui peut être pour lui un sujet de tourment. Quoi ! nous chrétiens, nous ne serions pas capables de nous montrer patients en vue de notre salut, alors que des hommes semblables à nous se montrent si patients pour des intérêts temporels ! Mais regardez le laboureur ; c'est l'exemple que saint Jacques nous présente, disant : *Soyez patients jusqu'à l'avènement du Seigneur. Voyez, le laboureur espère recueillir le fruit précieux de la terre, attendant patiemment jusqu'à ce qu'il reçoive celui de la première et de l'arrière-saison. Soyez donc patients, vous aussi, et affermissez vos cœurs ; car l'avènement du Seigneur est proche. Ne vous plaignez pas les uns les autres, afin que vous ne soyez pas condamnés. Voilà que le juge est à la porte.* (Jac., V, 7-9. — Saint Aug., *Lib. de Patientia*).

C'est pourquoi, que notre âme supporte avec patience tout ce qui peut arriver de fâcheux et de douloureux à notre corps, non comme les insensés et les méchants, pour acquérir de vains et inutiles biens, ou pour commettre des péchés, mais comme l'a prescrit le Seigneur, *pour accomplir la justice.* (Matth., V, 10). C'est avec cette double patience, comme avec une arme à deux tranchants, que les martyrs ont combattu. Ils ont été abreuvés d'opprobres et d'outrages par les impies, alors qu'exempts de douleurs corporelles leur âme avait à supporter de cruelles blessures. Ils n'ont pas moins souffert dans leur corps, car ils ont eu à endurer les chaînes, la prison, la faim, la soif, les tortures, le fer qui les déchirait, les flammes qui les brûlaient, le glaive qui leur donnait la mort ; mais leur cœur demeurait soumis à Dieu avec une inébranlable piété, ils ont enduré avec une sainte patience tout ce que la cruauté peut inventer de plus terrible. Il y a cependant un autre combat, et c'est le plus grand, que la vertu de patience doit soutenir : c'est lorsque l'ennemi invisible, malgré ses instances et sa fureur pour porter l'homme au mal, est vaincu visiblement par celui qui résiste à ses attaques ; car si le démon persécute les enfants de la lumière par les enfants de l'infidélité et des ténèbres qui sont ses armes et ses instruments du mal, il agit lui-même invisiblement par ses instances et ses fureurs pour nous porter à dire ou à faire quelque chose contre Dieu. C'est ce double combat que Job eut à soutenir, mais il en triompha par sa constance inébranlable et par les armes invincibles de sa piété. Sans que son corps éprouvât le moindre mal, il perdit tout ce qu'il possédait (Job, I, 12), afin que son âme, avant les tourments réservés à sa chair, fût brisée par la perte des biens auxquels les hommes attachent un si grand prix, et qu'il proférât quelque blasphème contre Dieu, comme si son culte envers le Seigneur reposait sur les biens

qu'il avait perdus. Il fut ensuite frappé par la mort subite de ses enfants, et l'ennemi s'en prit enfin à l'homme lui-même en le frappant dans toutes les parties de son corps, car des pieds jusqu'à la tête c'étaient des douleurs cuisantes. Mais dans ce corps en putréfaction, Job possédait son âme, au point d'opposer aux tourments de la chair une piété et une patience que rien ne pouvait ébranler, pas même les reproches de sa femme et les soupçons injurieux de ses amis. Aussi le Seigneur, après lui avoir donné la patience, mit une fin à ses maux en lui rendant tout ce qu'il avait perdu, et même en le comblant de toutes sortes de bénédictions. Ainsi en sera-t-il de nous tous, si nous savons, selon le conseil de Jésus-Christ, pratiquer la patience, car *c'est par la patience*, nous dit-il, *que vous posséderez vos âmes*. (Luc, xxi, 19. — S. Aug., *ut supra*).

Victime qui est offerte ? C'est Jésus-Christ lui-même. C'est donc une victime digne de Dieu, sainte comme Lui, d'une majesté infinie comme Lui. Comment une pareille offrande ne lui serait-elle pas agréable !

3. — Considérons à présent les admirables effets que produit le saint sacrifice de la messe.

L'Eglise de Jésus-Christ ou la société des fidèles à laquelle nous appartenons, se compose de trois sortes de personnes ou de trois Eglises. Il y a d'abord l'*Eglise triomphante* : ce sont les saints qui jouissent de la gloire du ciel ; il y a l'*Eglise souffrante* : ce sont les justes qui expient leurs fautes dans le purgatoire ; enfin l'*Eglise militante* : ce sont les chrétiens qui travaillent à leur salut, dans ce monde, comme de généreux soldats. Eh bien ! la sainte messe produit des effets admirables pour ces trois Eglises qui n'en font qu'une.

a) Elle réjouit l'*Eglise triomphante*. Oh ! comme les saints qui ont tant aimé Dieu, pendant leur vie, doivent être heureux de le voir adoré, loué, remercié par Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même ! Comme les anges du ciel doivent être dans la joie ! Aussi les saints, quand ils étaient ici-bas, voyaient-ils souvent des troupes d'esprits célestes entourant l'autel et assistant ravis au divin sacrifice.

b) La messe console et soulage l'*Eglise souffrante*. Représentez-vous les âmes du purgatoire comme des prisonniers enfermés dans un noir cachot et attendant l'heure de la délivrance. Au moment où Jésus-Christ s'immole sur nos autels, une lumière céleste éclaire tout à coup les ténèbres où elles sont plongées, leur douleur s'adoucit, leur espoir augmente ; et voici que quelques-unes, entièrement purifiées, sont conduites par les anges dans le séjour des bienheureux... Oh ! qu'elle est louable, qu'elle est bien entendue la dévotion des personnes qui aiment à offrir la sainte messe pour le soulagement des âmes du purgatoire ! Il leur sera fait un jour ce qu'elles auront fait aux autres.

c) Enfin la messe est pour l'*Eglise militante*, pour tous les chrétiens qui sont sur la terre, une source de grâces de tout genre, ainsi que nous le dirons bientôt.

Vous comprenez à présent pourquoi l'Eglise nous fait un commandement rigoureux d'entendre la messe chaque dimanche. C'est que sans la messe il nous est impossible de rendre comme il faut nos devoirs à Dieu.

Vous comprenez pourquoi les hommes de foi se font un honneur de servir la sainte messe, quand ils le peuvent. Dans les premiers siècles de l'Eglise, ce n'était pas des enfants qui remplissaient cette fonction honorable, mais des hommes d'une grande vertu, des confesseurs de la foi... Le comte de Bonald, ancien ministre de Charles X, qui a composé des livres remarquables, passait une partie de l'année dans une maison de campagne, et sa joie la plus pure était de servir la messe du curé de la paroisse. Nous connaissons encore beaucoup d'hommes distingués par leur naissance, leur fortune et le rang qu'ils occupent

## COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

### Troisième partie : Les Sacrements

#### XIV

EXCELLENCE DU SACRIFICE DE LA MESSE

#### Plan

1. Dignité du Pontife.
2. Prix de la Victime.
3. Effets du saint sacrifice.
4. Fins du saint sacrifice.
5. Exhortation à assister à la sainte messe.

Dans notre dernier entretien, nous avons dit que la messe est l'acte le plus grand et le plus saint de notre religion. Nous devons revenir sur un pareil sujet que vous serez heureux de mieux connaître, nous en sommes persuadé.

1. — Considérons d'abord la *dignité du Sacrificateur*. A la messe, c'est Jésus-Christ lui-même, vrai Dieu et vrai homme, qui offre la victime. Le prêtre ne fait que tenir sa place, que parler en son nom, comme il est facile de le voir par les paroles de la consécration ; car le prêtre ne dit pas : « Ceci est le corps de Jésus-Christ », mais : « *Ceci est mon corps*. » Jésus-Christ est donc seul prêtre du sacrifice de la messe. Que ce Pontife est grand !

Qu'il est saint ! Les autres prêtres sont des pécheurs remplis de faiblesse et de misères ; avant d'offrir le sacrifice pour les péchés du peuple, ils ont besoin de l'offrir pour leurs propres péchés. Mais Jésus-Christ, Lui, est la sainteté même.

Qu'il est puissant notre Pontife ! Comme homme, Jésus-Christ prie pour nous, et comme Dieu il est égal au Père et au Saint-Esprit. Ses prières ne peuvent donc manquer d'être exaucées.

2. — Considérons en second lieu le *prix de la Victime*. Qu'offrait-on autrefois à Dieu ? Les fruits de la terre, la chair et le sang de certains animaux, toutes choses incapables d'effacer les péchés des hommes et de rendre à Dieu la gloire qui lui est due. Aujourd'hui, à la messe, quelle est la



dans la société, qui se font un honneur de servir à l'autel, quand l'occasion s'en présente.

Vous comprenez pourquoi sainte Radegonde, reine de France, et, comme elle, d'autres grands personnages préparaient de leurs propres mains le froment destiné à confectionner les hosties qui servent à la messe. Encore une fois, c'est que le sacrifice de la messe est l'acte le plus grand et le plus saint de notre religion.

4. — Nous achèverons de nous en convaincre, en nous rappelant les *quatre fins* pour lesquelles s'offre le sacrifice de l'autel.

a) Nous l'offrons d'abord pour *adorer Dieu*. Avant l'institution de l'adorable sacrifice, tout ce que les hommes pouvaient offrir au Seigneur n'avait aucune proportion avec sa Majesté infinie... Qu'est-ce que l'homme ? Poussière, néant, péché... Quelle serait la valeur de ses hommages ? Il n'y a qu'un Dieu qui puisse dignement adorer Dieu. Or, Jésus-Christ, Dieu et homme, s'humilie, s'anéantit sur l'autel ; Dieu a donc un adorateur égal à lui-même. Par conséquent une messe rend plus de gloire à Dieu que toutes les adorations des hommes et des anges.

b) En second lieu, on offre le saint sacrifice de la messe pour le *remercier*. Dieu nous comble de biens : biens de l'âme, biens du corps, tout ce que nous avons vient de Lui. Que lui offrir en retour ? La reconnaissance est un devoir essentiel... Eh bien ! ce que nous ne pouvons pas faire par nous-mêmes, nous le pouvons par Jésus-Christ. Il nous appartient, puisqu'il s'est donné à nous ; nous pouvons donc offrir à Dieu un don égal à tous ceux que nous avons reçus... Nos pères, qui avaient une foi plus éclairée que la nôtre, comprenaient si bien cette vérité qu'ils ne manquaient jamais de faire dire la messe par reconnaissance. Pour une bonne récolte, pour le succès d'une affaire importante, pour une guérison, pour un danger évité, pour un heureux voyage, c'était toujours la sainte messe. Nous voyons avec bonheur un grand nombre de nos mères chrétiennes nous demander la messe pour remercier Dieu d'une heureuse délivrance : nous ne pouvons que les féliciter de comprendre et de remplir ainsi leur devoir.

c) En troisième lieu, nous offrons la sainte messe pour *demandeur pardon* de nos péchés. Nous nous étonnons parfois que le Seigneur en présence des crimes qui souillent la terre, ne lance pas ses foudres sur nos têtes et ne la purifie pas par un nouveau déluge. Pourquoi supporte-t-il aujourd'hui si patiemment les blasphèmes, les impudicités, les scandales, les meurtres, les vols, les injustices, les hypocrisies, les tromperies ? Voulez-vous connaître la raison de cette clémence inouïe ? Elle est dans le saint sacrifice de la messe. Le Seigneur voit son Fils qui s'immole pour nous sur l'autel, qui lui montre ses plaies et son sang, et qui lui dit comme autrefois sur la croix : « Mon Père, par amour pour moi, pardonnez au pécheur. »

Albuquerque, le conquérant des Indes, dans une

violente tempête qui mit un jour son vaisseau en danger de faire naufrage, se voyant sur le point de périr, prit un enfant entre ses bras et l'élevant vers le ciel : « Grand Dieu, s'écria-t-il, si vous êtes irrité contre nous pécheurs et coupables, du moins ayez pitié de cet innocent, et en vue de son innocence daignez apaiser votre colère et nous faire miséricorde ! » A l'instant la tempête fut apaisée et le calme revint, à la grande joie de tous ceux qui se trouvaient sur le vaisseau et qui s'attendaient à la mort. — Imitons Albuquerque. Quand nous avons le bonheur d'assister à la sainte messe, présentons Jésus-Christ, l'agneau sans tache, à la justice de Dieu irritée et prête à nous punir de nos péchés. N'allons pas croire cependant que la sainte messe remette les péchés comme les sacrements de baptême et de pénitence. Non ; elle n'a pas été instituée pour cela ; mais elle nous obtient le repentir, des grâces de conversion, et nous procure la rémission des peines dues à nos fautes.

d) Enfin le sacrifice de nos autels s'offre pour *demandeur à Dieu les grâces* dont nous avons besoin. Jésus-Christ nous déclare dans l'Evangile que tout ce que nous demanderons à son Père en son nom, nous sera accordé. C'est pour cela que l'Eglise finit toutes ses prières en disant à Dieu : « Nous vous en conjurons par Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre Fils. *Per Dominum nostrum Jesum Christum, Filium tuum.* » Or, à la messe nous ne prions pas seulement en son nom, mais nous prions avec Lui, ou plutôt c'est Lui qui prie pour nous, qui intercède en notre faveur. Comment ne serions-nous pas exaucés ! Nous pouvons donc demander avec confiance, à la messe, tous les biens spirituels et même les biens temporels utiles à notre salut, persuadés que Dieu ne restera pas sourd à nos demandes unies à celles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, son Fils.

5. — Puisque la sainte messe est une chose si excellente, si précieuse, et la source de tant de grâces, comment se fait-il que nous ayons si peu d'empressement à y assister ? Sans doute on tient encore à l'entendre le dimanche, mais les jours de la semaine comme on s'en prive facilement ! Si la sainte messe ne s'offrait qu'une seule fois chaque année, dans une ville éloignée, nous aurions certainement à cœur de faire le voyage pour jouir de ce bienfait du ciel. Mais elle se célèbre tous les jours, au milieu de nous ; sans déranger en rien nos occupations, nous pouvons y prendre part, et nous restons indifférents, nous faisons à peine attention à l'amour que nous porte notre divin Sauveur... Oh ! pourquoi nous montrer ingrats quand le Seigneur est si bon ! Rentrons en nous-mêmes ; gémissons d'être si peu zélés pour notre salut et prenons la bonne résolution d'assister à la sainte messe, pendant la semaine, toutes les fois que nous le pourrons facilement. Ainsi soit-il.

## TRIDUUM A DES FEMMES CHRÉTIENNES

### I

#### L'ÉPOUSE

Mesdames,

Ouvrons les premières pages de la Bible. Le monde est créé, la mer a resserré ses flots entre les rivages, le ciel étincelle de mille feux, les fleurs embaument, les animaux bondissent, les oiseaux chantent, l'homme lui-même s'est levé dans sa beauté royale, et en contemplant les magnificences qui l'enveloppent de toutes parts, un hymne est monté de son cœur. Cependant, — le dirai-je? — sa solitude, toute belle, toute parfumée qu'elle est, est triste parce qu'elle est vide, et parfois, en la parcourant, une ombre passe sur son front. Dieu lui-même, tout en admirant son œuvre, la trouve incomplète. Il se recueille et se dit à lui-même : « Faisons-lui une aide semblable à lui. » Et alors, pris d'un mystérieux sommeil, Adam s'endort. Dieu approche la main de son flanc et en détache une côte. Et la femme apparaît à ses côtés, gracieuse et charmante, et en ouvrant les yeux Adam se reconnaît dans un autre lui-même et chante son bonheur.

Cette page, Mesdames, indique nettement votre place dans la création et votre mission auprès de l'homme.

Il n'est pas bon que l'homme soit seul : *dans sa joie*, il a besoin de s'épancher et de doubler son bonheur en le partageant.

Il n'est pas bon qu'il soit seul surtout *dans la douleur* : il a besoin alors de quelqu'un qui, en pleurant avec lui, l'adoucisce.

Il n'est pas bon enfin qu'il soit seul *dans le devoir* lui-même : il a besoin de quelqu'un qui l'encourage à l'accomplir et qui, au besoin, le lui rappelle.

En trois mots : *charmer, consoler, soutenir* votre mari par l'influence douce mais pénétrante de votre vertu et de votre dévouement, voilà votre mission, j'allais dire votre sacerdoce.

Dieu me donne de vous le faire comprendre !

#### I. — Charmer.

Vous charmerez votre mari, Mesdames, si vous êtes des *femmes d'intérieur*.

1. On a trouvé parmi les nombreux tombeaux découverts à Rome, sur la voie Appienne, celui d'une dame romaine dont l'inscription fait l'éloge en deux mots : « *Domui mansit*. Elle est restée dans sa maison. » Garder fidèlement sa maison, aimer son intérieur, est-ce donc une vertu si rare ou si importante chez une femme que le mari ou les enfants de cette matrone n'aient pas cru graver sur sa tombe une parole plus louangeuse que celle-ci : « Elle est restée dans sa maison ? » Oui, Mesdames, et je voudrais vous en convaincre.

2. Une femme d'intérieur reste le plus qu'elle peut dans sa maison. Elle n'en sort qu'à regret. Ce n'est pas elle qu'on rencontre partout, imaginant mille prétextes pour s'absenter, suscitant mille occasions pour recevoir des visites ou en rendre, perpétuellement en courses et absente d'esprit et de cœur lorsqu'elle est obligée de demeurer dans sa maison.

3. Entendons-nous. Elle ne fuit pas le commerce de la société ; elle trouve respectables ces liens et ces rapports que le devoir, les convenances, ou même un intérêt légitime ont rendus nécessaires. Elle va dans le monde pour son mari, pour l'avenir de ses enfants. Disons tout : elle y va pour elle aussi ; oui, un peu pour son compte, car elle aime le plaisir honnête, chrétien, modéré. Elle en use avec sobriété, elle se délasse. Le plaisir que l'on goûte en passant est bien différent de l'amour du plaisir qui étourdit et qui captive. Elle revient chez elle avec bonheur, ne laissant pas son cœur dans le monde. La pensée de son intérieur, des devoirs qu'elle y va reprendre, lui est très douce. Le monde, en un mot, n'est dans sa vie qu'un accessoire de très minime importance.

Il existe, dit-on, Mesdames, une « Académie du silence. » Ce corps littéraire a aussi ses séances et ses réceptions ; mais tout se passe par signes, par emblèmes, par actions figurées, sans qu'on prononce jamais un seul mot. Un jour qu'il s'agissait d'admettre un candidat, le nombre officiel des académiciens étant complet, le président remplit un vase d'eau avec une précision telle qu'il était physiquement impossible d'y ajouter une goutte d'eau sans le faire déborder : le candidat, sans se décourager, posa sur le vase plein une feuille de rose, et l'eau ne trembla même pas. C'était indiquer de la manière la plus ingénieuse que le nombre complet n'était pas un obstacle invincible. Alors le président traça sur un tableau le nombre 100, nombre sacré et infranchissable, et rien n'est rigoureux comme un chiffre : le candidat plaça modestement un zéro devant 100 pour montrer que son admission ne changerait pas le nombre. Et vaincu par tant d'esprit, de modestie et de silence, le président reporta le zéro après le chiffre sacré, proclamant ainsi qu'en dérogeant cette fois au chiffre traditionnel, l'Académie des 100 vaudrait mille, et le candidat fut reçu hors nombre.

Revenons à la femme chrétienne. Si, se présentant à cette académie, on lui proposait par écrit cette question : « Qu'est-ce que le monde pour vous, pour une femme dont le cœur est fixé au foyer de la famille ? » elle déposerait une feuille de rose sur un vase plein. La femme chrétienne a donc le cœur plein, le monde est une feuille de rose qui ne trouble en rien sa plénitude.

4. La femme d'intérieur reste dans son chez-soi parce qu'elle l'aime et s'y plaît. Mais aussi elle emploie tous ses soins à ce que cet intérieur soit agréable et attrayant. Riche, aisée seulement ou peu fortunée, elle met une innocente coquetterie à ce que tout soit dans un ordre parfait et d'une



propreté non seulement irréprochable, mais brillante. Une femme d'intérieur sait tirer parti de tout. Ne possédât-elle qu'un mobilier pauvre et usé, il est tenu avec une propreté, une élégance qui fait oublier et presque aimer les blessures qu'il a reçues du temps et de l'usage. Elle tire parti de rien, d'objets démodés, pour orner sans frais sa chambre et celle des siens.

Une femme qui aime son intérieur, qui s'y plaît, qui le soigne avec complaisance, est forcément une femme d'ordre, une femme propre, une femme économe : trois qualités qui font les bons ménages et amènent l'aisance à la maison.

Ne m'accusez pas d'entrer dans des minuties en vous détaillant ces choses. Il n'y a pas de minuties quand il s'agit d'une vertu.

Napoléon I<sup>er</sup>, qui s'y entendait, soutenait que les plus infimes détails concernant l'habillement, la nourriture ou l'armement du soldat, méritaient l'attention d'un général en chef et qu'il devait s'occuper d'un bouton de la chaussure du troupier. Ce que le grand capitaine disait d'un général est aussi vrai d'une maîtresse de maison par rapport à son intérieur.

5. Mais ce qui rend son intérieur agréable, c'est surtout son humeur charmante, son bon caractère.

Comment acquérir cette qualité ? O Mesdames ! Comment ? Surtout en vous surveillant vous-mêmes, en vous efforçant d'acquérir une imperturbable *égalité d'humeur*. Il est en effet, Mesdames, permettez-moi cette franchise, il est des femmes impressionnables, nerveuses, qui se contractent au moindre souffle, qui ne peuvent supporter une contradiction, qui, à la plus légère, à la moindre résistance, s'abandonnent à des emportements fiévreux qui effrayent leurs enfants, scandalisent leurs serviteurs, contristent leur mari. Et comme elles sont d'ordinaire extrêmement mobiles, après s'être emportées, elles pleurent... D'autres, ombrageuses, vindicatives, se drapent dans leur dignité ; elles prennent des airs glacés ; elles s'enferment dans des silences plus cruels que toutes les paroles ; les repas ne sont plus coupés que par des monosyllabes... Quel intérieur, Mesdames ! Quel charme peut y trouver un mari ? Quelle joie ? Quelle distraction ? Aussi ne les trouvant plus au foyer, il les cherche au dehors, il les cherche à la chasse, il les cherche au cercle, il les cherche ailleurs peut-être. Alors l'intimité disparaît, l'amour se refroidit. Il est donc très important, Mesdames, de travailler à acquérir un bon caractère.

En agissant ainsi, Mesdames, vous charmerez vos maris et vous trouverez le bonheur ; la vie du foyer domestique ne sera pas une simple juxtaposition où l'on se voit aux repas et dans quelques moments dont on ne sait que faire, où l'on ne trouve rien à dire. Il sera une union des cœurs et non pas une rencontre obligée. Ce sera une fusion heureuse des pensées, des projets, des conseils, et non pas un attelage où chacun tire de son côté.

## II. — Consoler.

Mais si heureuses que vous soyez, Mesdames, je ne vous promets pas que vous n'aurez point d'épreuves. Une vie sans épreuves est une vie contre nature. Il faut bien que nous méritions le ciel par quelque chose. Il s'achète toujours un peu, et nous saurons plus tard qu'il ne s'achète jamais trop cher. C'est pourquoi j'ajoute : votre mission est non seulement de charmer votre mari, mais de le consoler dans ses peines par votre affection et votre dévouement.

1. Mesdames, je ne redoute pas pour vous le *découragement*. C'est un fait d'expérience journalière : la femme est plus énergique que l'homme pour supporter la douleur. Elle est un être privilégié. Habituees que vous êtes à la souffrance par état, par constitution et en quelque sorte par profession, vous êtes plus endurantes, plus fortes que l'homme dans l'épreuve. C'est là une de vos prérogatives, comme si Dieu eût voulu montrer surtout dans les âmes délicates des mères et des épouses la réalité de cette parole inspirée : « C'est quand je souffre que j'ai le plus de force. *Cum infirmor, tunc potens sum.* »

Comment expliquer autrement votre héroïsme indomptable au chevet de vos enfants, de votre mari, pendant des mois, des années même, sans tenir compte des jours et des nuits, comme si la fatigue se brisait sur vous ainsi que la tempête sur un rocher !

2. Mais vos maris ne sont pas, sous ce rapport, aussi bien doués que vous. Ils travailleront avec un courage surhumain, rien ne lassera leurs efforts pour gagner le pain de leurs enfants, et leurs visages parfois gardent la marque glorieuse de leur travail acharné, de leurs luttes sans répit contre les difficultés matérielles. Mais qu'arrive un deuil de famille, un revers, une perte d'argent, ils deviennent faibles et irrésolus comme des enfants.

Combien n'en avons-nous pas vu de ces scènes intimes, navrantes, dans les familles accablées ! C'était un enfant qui venait de mourir, une catastrophe tombée sur la maison et l'ébranlant, un créancier inexorable réclamant le paiement d'une dette... Le soir, au coin du feu, le mari cachait dans ses mains sa tête baissée, peut-être pour dissimuler les larmes qui coulaient malgré lui. Il s'obstinait dans un silence de mauvais augure, interrompu par des mouvements brusques, des murmures de révolte.

Alors sa femme s'approchait de lui doucement, et lui glissait un mot à l'oreille : « Pourquoi nous désoler ? Nous travaillerons ensemble, nous nous soutiendrons l'un l'autre... A la garde de Dieu ! Plaie d'argent n'est pas mortelle. » Et cette vaillance tarissait bientôt les larmes et rendait le courage au mari, rassuré d'abord parce qu'il sentait qu'il avait gardé toute la confiance de sa femme, puis se reprenant à croire à l'avenir.

3. Quelle puissance vous avez, si vous voulez,

Mesdames, pour endormir ces douleurs !... Mais pour cela il faut au fond du cœur un grand, un véritable amour ; car il y a deux amours : l'un qui reçoit, l'autre qui donne, l'amour qui jouit des sacrifices qu'il obtient et l'amour qui jouit des sacrifices qu'il accorde, et je n'ai pas besoin de vous dire quel est le plus noble, le plus beau, le plus divin.

Le premier, sans doute, dans une certaine mesure, est légitime. Saint Paul l'a demandé à vos maris pour vous : « *Viri, diligite uxores vestras.* » Il est naturel de désirer d'être aimée, il n'est pas pour vous de joie plus délicate ; mais qui ne voit d'ici l'écueil ? Cet amour peut facilement dégénérer en égoïsme. On peut facilement s'ériger en idole, et comme toutes les idoles exiger de l'encens et des adorations, c'est-à-dire ramener tout à soi, peu donner et beaucoup attendre. Cet amour-là n'est pas digne de la femme chrétienne.

Le seul amour digne de vous, Mesdames, est celui qui se donne dans le désintéressement, dans l'oubli de soi-même, dans le dévouement.

4. Le dévouement consiste dans une abnégation continuelle de soi-même pour songer aux autres, dans l'oubli de ses propres aises pour être agréable aux autres, dans le renoncement à ses satisfactions personnelles pour procurer les leurs aux autres. Le dévouement exerce sur les cœurs qui en sont l'objet une influence discrète, cachée, continue, mais intime, profonde, irrésistible.

Le dévouement, c'est l'humble ruisseau qui court doucement entre ses rives, arrosant sans se lasser les pieds de l'épine qui le déchire aussi bien que du saule qui l'ombrage, prêtant son onde pour rafraîchir le serpent qui le souille aussi bien que pour désaltérer l'oiseau qui le charme de ses chansons berceuses.

Le dévouement, c'est la liane qui croît sans bruit au pied du grand arbre, s'appuie doucement sur lui, l'enlace et se glisse sur toutes ses branches pour les couvrir de verdure et de fleurs. Parfois sa présence gêne le géant de la forêt, il serait tenté de maudire ce filet de liens qui l'enveloppe ; mais vienne la foudre le frapper à la tête, il sera heureux d'avoir cette liane pour recouvrir de verdure et d'ombre son front dénudé. Que la tempête se déchaîne, et les mailles flexibles de la liane qui le couvre, le soutiennent contre les efforts du vent et l'aident à résister.

Comme le chêne chargé de la liane, un mari peut parfois trouver pénibles et lourdes les mailles que le dévouement d'une épouse jette sur sa vie ; mais lorsque l'orage des passions s'est apaisé, quand le calme est revenu dans son cœur, il bénit la douce et forte liane qui l'a protégé.

O épouses chrétiennes, soyez dévouées et prêtes pour ces heures décisives qui sont les heures de Dieu, car c'est le moment où, grâce à votre dévouement passé, vous avez le droit de prononcer avec affection quelques paroles de remontrances, quelques avis qui iront au cœur et qui orienteront les chères âmes vers la religion et vers le devoir chrétien.

### III. — Soutenir.

Car, vous devez mettre en œuvre toutes les inventions du zèle pour soutenir vos maris dans le devoir, ou les y ramener s'ils s'en sont écartés.

Pour cela, vous avez à votre disposition trois industries puissantes : la parole, l'exemple, la prière.

1. La parole. C'est avant tout au prêtre qu'il appartient de parler de Dieu et des grandes obligations de la vie chrétienne. Pendant de longues années, il a fait de la science du salut, des vérités religieuses, le seul objet de ses études, puis il a reçu de son évêque la mission de les prêcher. Aussi lorsqu'il parle, les fidèles doivent s'incliner ; leur rôle consiste à écouter les enseignements qui descendent de la chaire sacrée.

Cependant un chrétien doit-il renfermer dans son cœur le trésor de sa foi, et ne pas essayer par ses paroles d'exciter les autres au bien, de conquérir ou reconquérir à Jésus-Christ les âmes qui sont éloignées de lui ? — Non, Mesdames, c'est Léon XIII qui nous le dit : « Chaque chrétien doit transmettre aux autres ce qu'il a reçu, se faire l'écho de l'enseignement des maîtres. »

Rappelez-vous sainte Monique, dont les exhortations discrètes et pressantes contribuèrent à la conversion de Patrice son mari et d'Augustin son fils.

Rappelez-vous sainte Clotilde qui, la première, inaugura dans notre pays le beau rôle de l'épouse chrétienne, et dont les conseils eurent pour résultat de conduire Clovis au baptistère de Reims.

Rappelez-vous enfin Blanche de Castille, dont les pieuses instructions enracinaient dans l'âme de son fils saint Louis des sentiments si vifs d'horreur pour le péché.

Sans doute, il est difficile de savoir quand il est opportun de parler, lorsqu'il s'agit d'aborder un sujet religieux. Cependant n'est-il pas des occasions dans lesquelles la prudence est loin de vous interdire la parole ? Un religieux disait un jour aux femmes chrétiennes qui l'écoutaient : « Si vos maris ne sont pas là, c'est votre faute. » Assurément, il y a de l'exagération dans cette parole, mais il n'en demeure pas moins vrai que si nous avons vraiment au cœur la flamme du zèle apostolique, nous exercerons quelquefois une réelle action sur ceux qui nous entourent.

Ah ! nous sommes si adroits et si fins lorsque nous voulons obtenir quelque chose qui nous tient au cœur ! Nous savons alors si bien parler ou nous taire à propos ! Soyons donc aussi zélés lorsqu'il s'agit des intérêts et de la gloire de Dieu.

2. Cependant, il arrive quelquefois que la parole la mieux inspirée par le zèle n'obtient aucun succès ; ou bien la prudence chrétienne vous conseille avec juste raison de vous taire. Faut-il alors vous décourager ? Non, Mesdames. Ne pouvant prêcher par vos paroles, prêchez au moins d'exemple.

On l'a dit souvent : l'exemple est contagieux, et



vous l'avez sans doute éprouvé vous-mêmes mainte et mainte fois.

Lorsque vous écoutez la voix de votre conscience qui vous parle de piété et de devoir, lorsque vous prêtez une oreille docile aux conseils autorisés du prêtre, votre cœur est ému et porté au bien.

Mais si à tout cela vient s'ajouter l'exemple d'une amie, alors vous êtes entraînées, alors vous vous dites : « Pourquoi ne pourrai-je pas faire ce que d'autres font ? » Cet exemple a eu sur vous la plus salutaire influence.

Saint Paul écrivant à son disciple saint Tite lui recommande de donner l'exemple des bonnes œuvres, de la gravité et du sérieux de la vie. Suivez, Mesdames, les conseils de l'Apôtre. Que votre vie soit sérieusement chrétienne.

Je ne veux pas dire par là qu'on doive vous voir multiplier les exercices de piété, faire de longues oraisons, de fréquentes stations dans les églises. Tout cela est très bien ; mais avant tout, que votre piété soit basée sur l'observation aussi parfaite que possible des commandements de Dieu et sur l'accomplissement des devoirs de votre état.

Vous ne sauriez croire quelle puissante séduction exerce sur ceux qui l'entourent une chrétienne qui, chaque jour, à chaque instant, simplement, sans ostentation comme sans peur, donne l'exemple de la pratique du devoir chrétien, de la charité, de l'abnégation, du dévouement.

3. Après avoir essayé de semer autour de vous quelques bonnes paroles, après avoir au moins donné le fortifiant exemple d'une vie sans reproche, il vous reste encore, Mesdames, à mettre en œuvre une troisième force qui n'est pas la moins puissante ; je veux parler de la prière.

Il faut que vous imprimiez bien avant dans votre esprit cette vérité : la prière peut opérer toutes les merveilles.

« La prière, a dit un pieux évêque, c'est une puissance souveraine à laquelle Dieu ne résiste pas, qui s'élève vers lui et qui le fait descendre vers nous, et qui ainsi remet entre nos mains toutes les richesses des cieux. »

Rappelez-vous ce qui a été dit de sainte Thérèse : on a prétendu que cette humble carmélite, du fond de son monastère, avait converti par ses prières plus d'âmes que saint François de Xavier n'avait baptisé d'infidèles, plus d'âmes que les apôtres les plus zélés.

Mais pour obtenir ces merveilleux effets, il ne faut pas que votre prière soit tiède ; il faut que ce soit un véritable cri de votre âme qui puisse toucher le cœur de Dieu.

Ce cri, il jaillira de votre cœur si vous avez l'intelligence vraie des besoins de l'Eglise et des âmes.

Ce cri, il jaillira de votre cœur si vous vous rappelez que Dieu réserve dans sa puissance des grâces efficaces capables de transformer en héros et en saints les hommes tombés dans les plus

grands égarements ; et s'il fallait vous citer quelques noms, je n'aurais qu'à vous rappeler une sainte Marie-Madeleine, un saint Paul, un saint Augustin.

Souvenez-vous de toutes ces choses, et la prière s'élèvera de votre âme vers Dieu, ardente et fervente.

Dieu, Mesdames, vous a donné charge d'âmes... Je livre cette pensée à vos méditations !

Voilà, Mesdames, votre mission d'épouses chrétiennes. Vos maris doivent trouver en vous : charme, consolation, soutien.

Soyez-y fidèles toute votre vie. Si Dieu le permet, vous vieillirez ensemble ; vous supporterez ensemble les inconvénients de l'âge ; vous vous préparerez ensemble à mourir. Une grande grâce que Dieu réserve aux vieillards qu'il favorise, c'est que leur épouse leur ferme les yeux. Celle-ci, bon ange jusqu'à la fin, après avoir constamment fait du bien à son mari, l'aide à recevoir chrétiennement les sacrements qui fortifient et ouvrent le ciel ; et quand sonne sa dernière heure, le vieillard, jetant un regard suprême de reconnaissance et d'adieu à celle qui fut la joie et le guide de sa vie, passe doucement de ses bras dans les bras du Seigneur.

Dans une église de Rome, on peut voir sur le tombeau de deux époux chrétiens les épitaphes qu'eux-mêmes avaient composées avant de mourir. Sur l'une, le mot : *Néant* ; sur l'autre, le mot : *Ombre*.

Ombre, néant, c'est bien là en effet le bonheur humain, fugitif comme l'ombre, vain comme le néant... Mais regardez plus haut : les ombres ont disparu, le néant est devenu la vie éternelle. Les deux époux sont là, rayonnants de gloire : ils se tendent les bras et montent dans un sublime élan vers les régions supérieures.

Mesdames, si ce magnifique emblème ne doit pas figurer sur vos tombes, puisse-t-il être du moins celui qui exprime le mieux votre vie ! Ainsi soit-il.

## II

### LA MÈRE

Mesdames,

Il est un souvenir que l'homme au déclin de la vie se plaît à évoquer plus souvent, plus suavement que tous les autres, dont il s'entretient à ses heures de mélancolie, un souvenir qui est pour lui d'un charme particulier et indicible : c'est celui de sa mère. Il est aussi un regret qui plane sur des existences entières et remplit l'âme d'une tristesse que rien ne dissipe jamais : c'est celui de n'avoir pas connu sa mère.

La mère tient en effet une si grande place au dessus d'un berceau, son amour chauffe avec une

telle ardeur l'enfant dont elle dirige les premiers pas, qu'il est à plaindre celui qui n'a pas senti cette influence secrète et qui n'a pas grandi dans cette atmosphère que nulle autre ne saurait remplacer. Et que sera-ce lorsque cette mère, non seulement douée des qualités de la nature, aura été elle-même imprégnée des dons de la grâce et aura puisé dans l'esprit chrétien ce ne je sais quoi d'accompli que Jésus-Christ met dans les mères qui l'adorent et qui l'aiment !

Rien de comparable à l'influence d'une mère sur l'existence tout entière de l'homme. D'autres peuvent se faire sentir plus violentes et plus irrésistibles à certaines heures, aucune ne s'étend plus sûrement du berceau à la tombe pour diriger et fortifier, calmer et consoler, relever et sauver.

Il est souverainement bon de rappeler tant de douleurs et tant d'angoisses, tant de sacrifices et de dévouements, et je voudrais aujourd'hui résumer tous ces enseignements, en vous redisant, ô mères, ô vous qui êtes « ce qu'il y a de plus doux et de plus vénérable sur la terre, » en vous redisant la grandeur et la sublimité du rôle que vous remplissez à l'égard de vos enfants.

Une mère, c'est une *vigilance* toujours active, c'est un *amour* qui sait souffrir, c'est une *force* qui finit souvent par triompher.

#### I. — *C'est une vigilance toujours active.*

1. Cette vigilance s'éveille de bonne heure. La pensée de son enfant préoccupe la mère chrétienne bien avant qu'elle se penche sur son berceau. Elle offre au Seigneur celui qui va venir, et demande pour lui une de ces bénédictions qui ne descendent pas en vain du ciel sur la terre. Elle sent la dignité et la grandeur de sa vocation ; dès lors ses pensées et ses sentiments n'ont plus rien que de sérieux et de pur. Elle se recueille, elle retranche de la vie du monde tout ce qui n'est pas obligations impérieuses et qui nuirait à l'accomplissement de ses grands devoirs. Quand elle prie et communie, sa prière et sa communion sont pour l'enfant que Dieu va lui donner.

Oui, Mesdames, le temps qui précède la naissance de votre enfant est un temps de retraite et de prière. Oh ! combien grande est votre mission, votre responsabilité, combien sublime l'honneur qui vous est conféré ! Cet enfant qui ne fait qu'un avec vous, ne semble-t-il pas qu'alors il vive de votre pensée, que votre piété, votre caractère de chrétienne pénètre déjà, pour y demeurer d'une manière ineffaçable, dans ce cerveau qui se façonne lentement, dans ce cœur que fait battre le vôtre !

La mère du Père Chevrier, l'apôtre de Lyon au siècle dernier, avait consacré ses fils à Dieu et à la sainte Vierge dès avant sa naissance, et chaque samedi, lorsqu'elle l'attendait, elle gravissait péniblement la montagne de Fourvière et faisait cette généreuse prière : « Mon Dieu, je vous consacre mon premier-né. S'il doit être un mauvais sujet,

retirez-le de ce monde, laissez-lui seulement le temps de recevoir le baptême. » Pour elle, c'était être un mauvais sujet que de ne pas mener une vie entièrement chrétienne. A l'exemple de Blanche de Castille, mère de saint Louis, elle aimait mieux voir son enfant mourir que de le voir devenir infidèle à Dieu.

2. La chère créature si impatiemment attendue vient de naître enfin. « Lorsqu'une mère a donné le jour à son enfant, elle en ressent une telle joie qu'elle ne se souvient plus de ce qu'elle a souffert, parce qu'un homme est venu au monde. » C'est vrai, sa joie est si grande, elle est payée de ses peines ; et cependant ses peines ne sont pas finies, loin de là. Elles ne font que s'annoncer, et au pied de ce berceau commence pour elle un laborieux ministère de vigilance qui ne s'achèvera qu'à notre tombe ou à la sienne.

Regardons-la, Mesdames. Le jour, nous trouvons cette courageuse mère partout veillant sur les moindres besoins de son enfant, fortifiant ses membres et assurant ses pas ; la nuit, nous la voyons souvent debout près du berceau, tour à tour donnant la nourriture, calmant les petites douleurs, essuyant les larmes, réchauffant les membres, chantant doucement un refrain pour obtenir du sommeil à cet être chéri ; et quand il s'endort, elle n'ose plus marcher, elle cesse pour ainsi dire de respirer, afin de s'assurer de la vie de son fils.

Cette sollicitude pour la formation *du corps*, la mère la continue, et dans les années les plus critiques, elle va jusqu'à se priver du nécessaire pour fortifier la santé de ses enfants.

3. Mais qu'est-ce que cette vigilance pour la formation du corps auprès de celle qu'exige la formation *de l'âme* ? Car enfin, ce petit enfant, c'est un fils d'Adam comme nous. Derrière ce frais visage, ces grâces naïves, ce regard ingénu, il y a le péché qui perce, la concupiscence qui fermente ; il y a les passions qui murmurent aujourd'hui, qui rugiront demain ; il y a les ténèbres et l'aveuglement de l'esprit, les convoitises du cœur, les aspérités du caractère, les révoltes de la volonté. C'est un homme à refaire. Qui donc s'en chargera ?

Souvenez-vous seulement ! Que seriez-vous devenues avec vos défauts, vos difformités morales, si vous n'aviez pas eu une mère chrétienne ?

La première préoccupation de votre vigilance doit porter d'abord, Mesdames, — laissez-moi vous donner en toute simplicité ce détail pratique, — sur le baptême de votre enfant. Un évêque missionnaire racontait que chez les nègres du Sénégal qu'il évangélisait, quand un enfant est né, les parents laissent ouverte la porte de la case. Alors il n'est point rare de voir entrer un serpent qui de ses longs replis entoure ce frêle corps déposé sur une natte. C'est la prise de possession diabolique de l'enfant. Quand votre enfant n'est pas encore baptisé, une chose analogue se passe : le serpent est invisible, mais il est là autour du gai berceau, et quand vous baisiez au front cet être si cher, un autre s'in-



terpose entre son visage et le vôtre qui vous ferait reculer d'horreur si vous l'aperceviez dans sa répugnante réalité. Faites donc baptiser votre enfant le plus tôt possible après sa naissance, afin de ne pas laisser au démon le temps d'implanter en lui les semences de vices qu'il y jette si activement.

Puis, lorsque le baptême a déposé le germe de la foi dans l'âme de l'enfant, c'est la mère qui apprend à cet enfant sur ses genoux à connaître Dieu, son âme, son éternité. Quel souvenir, Mesdames!... Oui, dès que nos lèvres ont pu prononcer quelques paroles, notre mère, prenant nos mains dans les siennes et nous faisant tourner nos regards vers le ciel, nous a appris à balbutier les doux noms de Jésus et de Marie. Elle nous a parlé du bon Dieu, de la sainte Vierge, des anges, des saints, du paradis; elle a su mettre à la portée de notre intelligence les vérités de la foi. Ah! Mesdames, avouez-le: cette suave apparition de la Religion au foyer de la famille, cette première manifestation de Dieu à notre âme reste encore à tout âge de la vie et l'un des plus attendrissants souvenirs, et l'une des plus puissantes sauvegardes contre le mal. Que d'hommes ont été arrêtés sur la pente du vice ou de l'incrédulité, parce que la pensée des leçons, des conseils de leur mère, s'est présentée à leur esprit et a ranimé en eux la vertu ou la foi prêtes à s'éteindre sous le vent des passions!

« Ma mère, dit saint Augustin, ma mère dans le cœur de laquelle j'ai reposé un instant, me jeta de son sein dans votre sein, ô mon Dieu! Avec son lait que je prenais avec tant de délices, mon cœur, plus heureux encore, buvait amoureusement le nom de Jésus-Christ. »

C'est la mère chrétienne qui la première fait comprendre le devoir à son petit enfant et lui forme la conscience. C'est elle qui lui inspire le respect de lui-même, c'est-à-dire la sainte pudeur, l'horreur de la fraude et du mensonge, en un mot la crainte de tout péché. Elle lui montre Dieu présent partout, connaissant et voyant les fautes les plus cachées et menaçant de les punir dans le feu éternel si l'on ne s'en confesse pas bien et si l'on ne s'en corrige pas; elle lui répète avec foi la parole de Blanche de Castille à son fils: « J'aimerais mieux te voir mourir que de te voir commettre un seul péché mortel. »

Quand un enfant entend dire à sa mère: « Cela est mal! prends garde!... » sa conscience tremble et recule comme à l'aspect d'un serpent.

La mère, avons-nous dit, combat et le jour et la nuit pour la santé du corps de son enfant: il faut qu'elle prie et qu'elle veille bien plus encore pour conserver l'innocence de l'âme.

Tout est péril pour l'innocence du petit enfant: ses cinq sens, ses frères, ses sœurs, ses camarades de jeux, les domestiques de la maison... Quelle vigilance pendant le jour! quelle surveillance pendant la nuit!

Vigilance et sévérité scrupuleuse pour ne jamais

laisser à la portée des enfants ni livres, ni journaux, ni feuilletons, ni gravures, qui puissent porter atteinte à l'innocence.

Vigilance pour ne leur laisser passer aucun défaut, aucun acte qui blesse les bienséances, pour ne pas leur faire des concessions désastreuses pour votre autorité et leur éducation.

Vigilance surtout pour écarter d'eux les compagnies dangereuses, la société d'autres enfants qui peuvent porter dans leur âme le trouble et la tentation.

Mais cette vigilance maternelle ne se termine ni à l'enfance, ni à l'adolescence; elle devient plus nécessaire encore au moment de la jeunesse. Quand les orages des passions menacent d'éclater, c'est alors surtout que la mère chrétienne doit veiller.

Un jour, dans une maison religieuse, un prêtre félicitait une mère de la piété de son enfant et de ses heureuses dispositions pour la vertu. Ces compliments furent très mal accueillis. « C'est ce qui nous épouvante, » lui fut-il assez aigrement répondu, « car il ne sera bon qu'à faire un porte-cierge et un pilier d'église. » Pour mettre bon ordre à une situation qui menaçait, croyait-on, de devenir funeste, l'enfant fut bientôt envoyé dans un établissement où il entendait moins souvent parler de Dieu et de nos devoirs envers lui. Je ne sais, il est vrai, comment on lui expliquait ses obligations à l'égard des siens. Plusieurs années s'écoulèrent, et le même prêtre rencontra de nouveau les parents de l'enfant. Il crut pouvoir demander de ses nouvelles. Le père se détourna pour n'avoir pas à répondre. La mère, après un instant d'hésitation, et des larmes dans la voix: « Ah! Monsieur l'abbé, dit-elle, il est à Paris; il nous écrit rarement;... il vole maintenant de ses propres ailes! »

Voler de ses propres ailes, à vingt ans, on sait ce que cela veut dire... Mesdames, gardez vos enfants sous vos ailes le plus longtemps possible!

## II. — *C'est un amour qui sait souffrir.*

Mais cette éducation maternelle ne va pas toujours doucement et facilement. Rien de vraiment grand et de vraiment fécond ici-bas sans la puissance et la consécration de la douleur. Vous le savez bien, Mesdames, et si à certains moments vous n'avez rêvé de la maternité que les joies et la gloire, vous avez bien vite reconnu, expérience faite, que la mère est destinée à souffrir plus qu'à jouir.

*La mère, c'est un amour qui sait souffrir.* Elle a non seulement à titre de créature humaine sa croix personnelle, mais encore il lui faut subir autant de passions qu'elle a mis d'enfants au monde.

1. Le premier acte de votre maternité est une souffrance. Pendant que cet être si frêle fait entendre ses premiers vagissements, sa mère ne va-t-elle point expirer? Elle est entre la vie et la

mort. « *Paries in dolore filios.* » C'est à ce prix que, depuis le péché d'origine, se perpétue la malheureuse postérité d'Adam.

Puis, quelquefois, à peine l'enfant s'est-il épanoui pour la joie de sa mère, que l'impitoyable mort s'approche du berceau pour cueillir cette tendre fleur et la transporter prématurément dans les parterres du paradis. Alors la mère pousse un cri d'une amertume si profonde, d'une angoisse si extrême, que rien ne peut en redire l'accent. Sans doute, la foi chrétienne fait entendre ses consolations en montrant là-haut dans la lumière et l'allégresse les petits anges envolés. Mais quel déchirement pour la mère ! Ne semble-t-il pas que se renouvelle alors pour elle dans les fibres les plus intimes du cœur quelque chose de ces mystérieuses douleurs qui avaient enfanté ces êtres chéris à la vie d'ici-bas ?

Et si Dieu lui conserve son fils, quelles souffrances du corps et de l'âme pendant la période laborieuse de son éducation ! Chaque douleur éprouvée par l'enfant est un supplice pour la mère. Disposée par la nature à une grande susceptibilité d'impression, la femme est vivement frappée par tout ce qui se produit autour d'elle, et rien ne se prépare qui ne l'opprime à l'avance par l'angoisse de ses appréhensions, si bien qu'un auteur a pu dire qu'elle semble avoir été chargée par la Providence de la mission de souffrir, quel que soit son rang et sa condition.

On connaît l'histoire de cette femme qui, agonisante d'une maladie dont son fils était mort dix ans auparavant, au lieu de penser à elle s'écriait : « Ah ! comme mon pauvre fils a dû souffrir ! »

2. Mais voilà bien une autre douleur non moins déchirante. Il est poignant de contempler une mère pressant sur son cœur un enfant chéri qui souffre et qu'elle ne peut ni soulager ni sauver. Mais quelles cruelles angoisses lorsqu'elle le voit s'éloigner de Dieu et s'en aller à toutes les ignominies du péché ! J'étais témoin, il n'y a pas bien longtemps encore, d'une douleur de ce genre. Un pauvre jeune homme, chrétien jusque-là, avait cédé au premier appel des passions mauvaises et commencé par conséquent, cela est inévitable, à rompre avec les pratiques religieuses de son enfance et de son adolescence. La mère en était folle de douleur, c'est le mot de saint Augustin parlant de Monique, *insaniebat dolore*, et j'en voyais devant moi la réalisation poignante. Les larmes succédaient aux larmes depuis des jours et des jours ; rien ne pouvait consoler cette pauvre mère. Et en effet, comment le cœur d'une mère ne serait-il pas déchiré ? comment ne serait-il pas brisé ? Elle, pieusement élevée dans l'amour de Dieu, du devoir et de la vertu, elle qui n'a rien épargné pour inspirer à son enfant la même foi, la même espérance, le même amour, de quel oeil pensez-vous qu'elle puisse voir cette âme si chère se flétrir et se dessécher au souffle aride des mauvaises passions ! « Ma mère me pleurait, dit saint Augustin, bien plus amèrement qu'une autre mère ne

pleure son enfant quand on va le porter en terre. Ma mort en cet état l'aurait blessée jusqu'au fond du cœur, et je ne sais pas comment elle eût jamais pu s'en consoler ! »

Pour une femme vraiment chrétienne, en effet, les égarements d'un fils sont pires que la mort. Dans le présent, elle n'a plus à jouir ni de cette paisible et pure affection d'une âme emportée par les tempêtes passionnelles, ni de cette douce communauté de sentiments qui récompense les âmes unies dans les mêmes prières. Pour l'avenir, quelle perspective ! l'égaré est un maudit, le dissolu est un damné, le glaive de la justice de Dieu est suspendu au-dessus de sa tête.

3. Enfin il est une souffrance à laquelle toutes les mères doivent se résigner, c'est la *séparation*. Tant que l'homme n'est rien, elles lui sont tout pour l'aimer, le défendre, le servir, le nourrir, le consoler. Aussitôt que l'homme devient quelque chose par lui-même, il s'éloigne de sa mère. « Il donne à un autre, à une inconnue d'hier, le trésor d'affection accumulé dans son cœur. » C'est la loi fatale de la vie de l'humanité. Si les rejetons du chêne demeuraient au pied de l'arbre qui les engendre, jamais la forêt ne serait formée. Il faut un éloignement, il faut un déchirement. Il faut que la bouture soit arrachée à sa tige pour devenir un arbre nouveau.

Le cœur de la mère saigne d'une telle blessure. Quoi de plus cruel en effet, pour une mère aimante, que d'avoir alimenté de sa propre tendresse cette tendresse fidèle, de l'avoir accrue pour ainsi dire goutte à goutte de tous ses baisers, de toutes ses larmes, de toutes les infatigables manifestations de sa sollicitude, et de la voir, une fois comblée, débordante, aller chercher au dehors celle qui en sera désormais l'unique possesseur !

C'est pourquoi, après l'honneur d'avoir mis un homme au monde, il leur revient ce second honneur d'enfanter dans un sacrifice nouveau la société elle-même, cette vaste progéniture qui est l'humanité.

### III. — *C'est une force qui finit toujours par triompher.*

Mais les douleurs ne sont pas la seule part de la maternité. Une mère, c'est aussi une force qui finit toujours par triompher.

1. Votre force, Mesdames, elle est dans la *délicatesse* que Dieu vous a donnée.

La mère exerce dans la famille la fonction du cœur ; fonction souvent mystérieuse et invisible, mais essentielle, vivifiante, triomphante. La mère triomphe par une délicatesse qui lui est propre ; elle triomphe par une condescendance et par une douceur persévérantes ; la mère douée de l'esprit de conduite possède un tact tout particulier. Dieu lui a fait don de ce judicieux discernement que ne saurait remplacer ni la science, ni le talent, ni le génie. Son siège est dans les fibres intimes du cœur, et son action presque imperceptible s'exerce



bien plus par le silence que par la parole. Par ce tact, la mère voit tout sans regarder ; elle devine les pensées, elle répond sans interroger, elle a des inventions infinies. Toujours accompagné de prudence, cet art de la mère chrétienne consiste à attendre le temps favorable, et son triomphe est moins l'effet de ses combinaisons que de sa patience qui a su choisir le moment opportun.

Par son intelligente charité, la mère exerce sur les esprits des charmes ravissants et captive d'une main sûre, même les plus rebelles. On ne force pas la confiance, pas plus qu'on n'impose l'amour ; ces sentiments ne répondent qu'à de délicates prévenances. « *Beati mites, quoniam possidebunt terram*, bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre, » c'est-à-dire ils gagneront tous les cœurs. La mère chrétienne a compris cette béatitude de la patience et de la douceur dans la famille, et elle s'efforce d'être toujours la goutte d'huile fine qui prévient les chocs, adoucit les frottements, met de l'unité dans le fonctionnement de tous les rouages et procure les charmes de la plus douce harmonie. C'est encore là un nouveau secret de son triomphe.

2. Votre force, Mesdames, elle est ensuite *dans vos prières* et dans vos larmes.

Souvenez-vous de la pauvre esclave bannie des tentes d'Abraham, souvenez-vous d'Agar dans la solitude du désert avec son fils Ismaël qui va mourir, parce qu'elle n'a plus une goutte d'eau pour étancher la soif qui le dévore. Quand, nous dit l'Écriture, son cœur de mère a senti que le dernier soupir de son enfant approche, alors elle n'y tient plus. « Non, dit-elle, jamais je ne pourrai voir mourir mon enfant. » Elle s'éloigne à quelque distance. Ses entrailles sont bouleversées : elle pousse un cri dans la solitude, mais un de ces cris de douleur maternelle qui ébranlent à la fois le ciel et la terre ; elle pleure, Dieu l'entend. Il envoie son ange, et aussitôt une source d'eau vive jaillissant au sein du désert rend la vie à la mère et à l'enfant.

Image fidèle de la mère chrétienne. Elle aussi, quand elle voit que l'âme de son enfant va s'éteindre, elle n'y tient plus. « Non, s'écrie-t-elle, je ne peux pas le voir mourir de mes yeux. » Elle s'éloigne alors ; où va-t-elle donc ? Dans le silence du foyer domestique ou bien dans le secret du sanctuaire. Elle tire de son cœur en cette solitude un cri, mais un cri perçant qui monte aux oreilles de Dieu. Elle pleure ! et quelles larmes ! c'est l'âme déchirée et oppressée qui les saigne goutte à goutte.

Et vous pourriez, ô mon Dieu, dit saint Augustin, repousser, mépriser une mère dans le mouvement le plus sublime, le plus sacré de son cœur ? Non, cela n'est pas, cela ne peut pas être. Dieu entend cette mère et il lui envoie un ange, l'ange du bon conseil qui arrête le jeune homme sur le bord du précipice. La mère a sauvé de la mort l'âme de son enfant.

3. Votre force enfin, Mesdames, elle est *dans vos sacrifices*.

Si Dieu n'exauce pas vos prières, c'est qu'il veut vous voir souffrir pour agir sur l'âme de vos enfants.

L'ordre des choses ne se change pas. Pour sauver le monde et arracher les hommes à la perdition, le Fils de Dieu lui-même a dû souffrir et verser son sang. De même, toutes les fois qu'il sera question du salut d'une âme, qu'il faudra lui faire secouer un joug avilissant et lui rendre la liberté de sa conscience opprimée par le vice, il sera nécessaire qu'une douloureuse passion se renouvelle. Un jour, un jeune prodigue pénètre discrètement dans la chambre de sa mère. Il la surprend se flagellant devant son crucifix. « Il faut bien que je paye pour toi, malheureux, dit-elle à travers ses larmes, puisque tu refuses de le faire ! »

Et vous voudriez qu'un fils demeure insensible toujours, que Dieu ne se laisse pas toucher à la fin par de pareilles supplications ? Non, une mère décidée à tout sacrifier, à se sacrifier elle-même pour l'âme de son enfant parce qu'elle en comprend le prix et la valeur, n'aura pas la douleur de le voir se perdre sans retour. Il peut se faire que, durant des années bien longues, le fils de tant de larmes erre loin de la droite voie, ballotté par les orages, entraîné par les tempêtes ; un jour se lèvera enfin où, les yeux fixés au ciel, il reconnaîtra ses égarements et reviendra au Dieu que sa mère lui apprit à invoquer dans son enfance. C'est l'histoire de tant de conversions qui semblent étranges, inexplicables, dont le monde s'étonne et qui font frémir les méchants de dépit et de rage. Les hommes de foi les attendaient, parce qu'ils savaient qu'une mère chrétienne avait veillé et prié.

...

Voilà la mère, Mesdames ; vigilance toujours active, amour souvent souffrant, force toujours triomphante.

Aussi quel souvenir laisse-t-elle dans le cœur de ses enfants ! Ecoutez un poète charmant que la souffrance a rapproché de Dieu dans ces dernières années.

« Quand on est jeune, on se rue dans la vie, poussé par l'âpre vent du désir, et l'on oublie qu'il y a, près du foyer de famille, abandonné trop souvent, une pauvre vieille maman, — oh ! pleine d'indulgence infinie, — qui ose à peine adresser à son grand fils un timide reproche, mais qui s'alarme des dangers qu'il court, qui souffre de lui voir perdre sa candeur et sa pureté, — et qui pleure ! »

« Puisse cette page tomber sous les yeux d'un jeune homme et l'arrêter au bord d'une sérieuse défaillance !... S'il savait quelle amertume c'est pour l'âme, plus tard, sur le déclin de la vie, de songer qu'on n'a pas été un mauvais homme,

qu'on n'a rien d'essentiel à se reprocher, et pourtant qu'on a fait pleurer sa mère!

« Voilà plus de vingt ans que la mienne est morte, et j'avais tout de même le cœur d'un fils, car ce jour-là quelque chose de délicieux s'est éteint en moi, et depuis lors je ne me suis plus senti jeune.

« Jamais je n'ai si souvent évoqué la mémoire de ma mère que pendant cette maladie et cette longue convalescence qui m'ont inspiré de si graves méditations. C'est en balbutiant, après tant d'années, les prières que ma mère m'apprit dans mon enfance, que mon âme a tenté de s'élever vers Dieu. C'est dans l'espérance de revoir ma mère que je veux croire à la vie éternelle. Oh! comme je pensais à ma mère, le jour où, pour mériter cette récompense de la retrouver au ciel, je me suis promis que le temps qui me reste à vivre serait rempli par des rêves plus purs et par des actions meilleures!

« Jésus, qui a fait triompher sa Mère auprès de lui, dans son divin royaume, bénira la prière d'un fils et d'un chrétien.

« Patrie mystique! séjour des justes! glorieux foyer de lumière et d'amour! on prétend que nos faibles intelligences ne peuvent concevoir l'étendue et la perfection des félicités que tu réserves aux élus. Mais il me semble, à moi humble d'esprit, à moi pauvre pécheur, que j'ai eu le pressentiment du paradis, jadis, lorsque j'étais un petit enfant plein d'innocence et que je m'endormais les deux bras à ton cou, ô ma sainte mère! »

O mères chrétiennes, sachez être fidèles à vos devoirs. Vos enfants seront au point de vue chrétien ce que vous les aurez faits, et quand bien même ils oublieraient un jour le Dieu que vous leur aurez appris à connaître et à aimer, à l'heure favorable le souvenir de vos leçons les ramènera à la vertu et à Dieu. Ainsi soit-il.

### III

#### LA CHRÉTIENNE

Mesdames,

Je vous ai parlé dans mes instructions précédentes de l'épouse et de la mère; il me reste à vous entretenir aujourd'hui de la chrétienne.

Je vous avouerai tout d'abord que ma *chrétienne* n'est pas ce qu'on appelle à si bon compte *une sainte*, elle est simplement *une bonne chrétienne*. Elle sourit de ces inventions modernes de canonisation au rabais, de sainteté de pacotille qui voudrait rendre l'héroïsme des vertus accessible à toutes les bourses.

Tenez, c'est une personne comme vous, elle a votre nom, elle vit de votre vie, elle voit le monde que vous voyez; comme vous, elle a un mari, des enfants, une famille, des relations, des affaires, des douleurs; comme vous, elle a des défauts, des

misères à corriger, mais elle ne les aime pas, elle s'en humilie et s'en défait par un travail constant. Bref, elle tend à la sainteté, elle arrivera au ciel; en attendant, elle se contente d'être franchement chrétienne, chrétienne à la manière de l'Evangile.

Vous voulez lui ressembler, Mesdames. Que doit donc être pour cela votre christianisme? Laissez-moi vous le dire en deux mots: il doit être *éclairé*, *raisonné*.

#### I. — *Eclairé*.

1. Un prédicateur, plus homme d'esprit que bon logicien, disait devant une femme sérieuse: « Lorsque je prêche à des hommes, j'attaque la raison, je les oblige à croire; lorsque je prêche à des femmes, je m'attaque au cœur, je les force à pleurer. — Voilà, pourquoi, mon R. Père, répliqua la jeune femme blessée, vos sermons me laissent profondément insensible; moi, pour aimer, j'ai besoin de croire et de comprendre. »

Dieu me garde, Mesdames, de dire du mal de votre cœur! Lorsque nous nous adressons à lui, nous sommes sûrs d'y trouver un écho; mais, je vous respecte trop et je vous estime trop pour parler comme ce prédicateur. Nous devons nous adresser autant, sinon plus, à votre raison qu'à votre cœur. Et c'est pourquoi je viens vous dire avec Madame de Maintenon: « Que votre christianisme soit éclairé, en vous instruisant de tout ce que vous devez savoir pour vous sauver et pour en sauver beaucoup d'autres par votre exemple. »

Nous connaissons, tout le monde connaît des âmes nourries de livres pieux, mais qui ont oublié d'étudier les bases de leurs convictions. La piété est développée chez elles, mais la foi raisonnée y est nulle. Que d'âmes intelligentes, poétiques, mais irréflechies, ignorantes du catéchisme! Je me souviens qu'il y a quelques années, un prédicateur de retraite devant un auditoire de femmes du monde avait dit ces paroles à propos de la confession: « Lorsque vous n'accusez que quelques fautes légères, si vous avez peur de n'avoir pas une contrition suffisante, accusez quelques péchés de la vie passée plus graves et dont vous avez certainement la contrition. » De là, grand émoi dans les salons: « Mais qu'est-ce donc que cette nouvelle doctrine?... » Eh mon Dieu! ces dames avaient oublié tout simplement leur catéchisme.

2. Nous croyons qu'aujourd'hui plus que jamais la femme a besoin des clartés doctrinales pour soutenir sa foi. La foi chez elle comme chez l'homme doit s'étayer sur des convictions et des principes. Et cela pour bien des motifs.

a) D'abord parce qu'un jour elle peut se trouver devant un mari sans conscience dont elle risque de subir le funeste ascendant.

b) Parce que si l'homme est le roi du foyer, la femme en est le prêtre et que le premier devoir de tout sacerdoce n'est pas de représenter Dieu, mais de l'enseigner et de combattre pour sa cause. Une femme qui n'est point capable d'être le catéchiste



de ses enfants, de défendre au besoin l'Evangile contre son mari et de le semer dans le cœur de tous ceux qui l'entourent, cette femme-là est au-dessous de sa mission.

c) Parce que, à l'heure actuelle, notre foi est combattue. Il y a de l'incrédulité dans l'air. Des hommes dont on dirait en vérité que Jésus-Christ trouble le sommeil, passent leur temps, leurs veilles, usent leurs forces à chercher contre Lui des objections. Ces objections, les livres, les brochures, les revues peuvent les porter jusqu'à vous par la conversation, par les lèvres de vos époux, de vos fils. Il y a là pour vous un péril intellectuel, péril je ne veux pas dire de perdre la foi, mais péril de la laisser s'obscurcir, se voiler... Ajoutez que le monde a sur la liberté de penser et d'agir, sur la vertu elle-même, sur la pénitence, sur les passions, des maximes fausses, des appréciations erronées qui peuvent altérer en nous le sens chrétien... Comment réagir? Comment garder une foi lumineuse et vive? — Je ne connais qu'un moyen, Mesdames : une forte instruction religieuse.

3. La femme doit donc appuyer sa croyance sur les fondements inébranlables d'une instruction religieuse solide, qu'elle accroit sans cesse par de fortes lectures et par une grande assiduité aux instructions paroissiales.

a) J'ai dit les lectures. Mais pour cela il faut, Mesdames, choisir vos livres. Il y a une littérature pieuse, inconsistante et vide, où les points d'exclamation, les tirades sentimentales, les effusions mystiques tiennent lieu de doctrine. Elle ne mérite que le dédain. Les livres auxquels il faut aller, ce sont les livres composés par les grands auteurs spirituels. Ce sont les vies des saints où les vérités chrétiennes se traduisent non pas en formules, mais en actes.

Chose triste à dire, Mesdames, on connaît quelquefois tous les romans à la mode, et on ne connaît pas nos grands auteurs chrétiens. On connaît tous les héros du rêve et de la passion, on ne connaît pas les héros de la vertu.

Ah! qu'ils sont loin les temps où au foyer de la famille on ne connaissait que deux livres : l'Evangile et la Vie des saints, où les enfants en entendant ces récits pleins de foi, de piété et de charme, sentaient s'allumer dans leur cœur le désir de rester bons ou de devenir meilleurs! N'est-il pas vrai, Mesdames, que si vous voulez évoquer les meilleurs souvenirs de votre vie, vous allez les chercher là, et non pas dans les impressions qu'a produites en vous la lecture de tel ou tel livre douteux, qui n'a laissé dans votre esprit que des pensées pénibles et des remords dans votre cœur?

b) Enfin, Mesdames, n'oubliez pas que la parole est le moyen établi de Dieu pour développer la foi : *Fides ex auditu*.

Les lèvres du prêtre ont été consacrées pour vous la prêcher. La parole a sur ses lèvres une efficacité particulière, et sous quelque forme qu'il

vous l'annonce, prônes ou instructions, vous devez la rechercher avec avidité.

M. Emery, le seul prêtre dont Napoléon ait eu peur, disait : « Que m'importe la piété du jeune homme que vous me présentez! S'il est inintelligent, au bout de quelques années la piété s'en va, la bête reste; je n'en veux pas! »

Ainsi, Mesdames, vous dirai-je avec la liberté de mon ministère : soyez pieuses, rien de mieux, mais d'une piété solide, basée sur une conviction raisonnée. J'aime mieux une chrétienne intelligente de sa foi, qu'une femme pieuse, ignorante, bornée et étroite d'idées. Celle-ci n'exercera aucune influence pour le bien, elle sera capable de faire beaucoup de mal.

## II. — Raisonné.

1. Le christianisme raisonné met dans ses devoirs l'ordre établi par Dieu. Il accomplit ce qui est de précepte avant ce qui est de conseil. Par conséquent, la vraie chrétienne ne sera jamais une de ces personnes bizarres qui sont fidèles à la dévotion des quinze samedis et qui arrivent trop tard à la messe du dimanche; qui font l'aumône aux pauvres et qui refusent ou diffèrent de payer leurs dettes; qui sont empressées de convertir les pécheurs pour l'amour de Dieu et qui acceptent des adulations coupables; qui se croient pieuses et ferventes en multipliant de petits actes puérils et presque ridicules.

« Je me souviens, dit Mgr Dupanloup, c'était l'année de la béatification de la bienheureuse Marguerite-Marie, m'être trouvé dans un train de chemin de fer seul dans mon compartiment. Mais dans les compartiments voisins se rencontraient un grand nombre de jeunes pensionnaires allant en vacances; et je fut très étonné de les apercevoir jeter par les fenêtres de leur wagon une multitude de petits papiers qui après avoir voltigé en l'air tombaient sur la voie. L'un d'eux fut porté par le vent dans mon compartiment. J'y lus ces paroles : « Arrêtez! le cœur de Jésus « est là! »

« A la station suivante, je demandai quelques renseignements à l'une de ces enfants. On n'avait rien trouvé de mieux à leur conseiller, pour conjurer les malheurs de la religion et consoler l'Eglise, que de leur faire copier par milliers les paroles que je viens de dire et de leur faire jeter au vent sur toutes les routes ces petits papiers. C'était le moyen imaginé pour convertir les pécheurs et glorifier Dieu. »

2. Le christianisme raisonné se soumet autant que possible aux pénitences de l'Eglise.

La vraie chrétienne sait que la religion est un sacrifice, et non pas l'art de se faire plaisir. Aussi, quand elle ne peut pas se soumettre aux pénitences corporelles, elle y supplée par une pénitence très méritoire. Pour son jeûne, elle s'interdit tout jugement téméraire, toute méchante pensée; pour son abstinence, elle se défend jus-

qu'à la plus légère critique; pour sa discipline, elle réprime les vivacités de son caractère et les saillies de sa mauvaise humeur; pour son cilice, elle montre toujours un visage gracieux; et pour sa haine aux pointes piquantes, elle rend service en toutes rencontres, elle supporte avec une inaltérable douceur les contrariétés de chaque jour.

La femme chrétienne sait que l'acte principal de la piété, c'est le service de Dieu qui consiste à le rechercher directement et uniquement. Elle n'est pas de celles qui, dans les confessions par exemple, visent plutôt les douceurs de l'épanchement que le bénéfice de l'amendement par le regret sincère et le ferme propos; elle n'est pas de celles qui disent : *Mes communions*, comme une femme du monde dit du jour où elle reçoit : *Mon lundi*, ou *Mon jeudi*. Elle demande à son directeur lumière et appui pour l'aider à bien servir Dieu et ne s'arrête pas aux qualités de l'homme.

La vraie chrétienne dans sa piété cherche Dieu uniquement. Elle a horreur de cette vie mêlée qui est un scandale pour le monde et une plaie pour la religion.

3. Le christianisme raisonné pratique plus la dévotion que les dévotions.

La femme chrétienne sait que toutes les dévotions sont bonnes en elles-mêmes, mais elle sait aussi que si leur diversité répond aux attrait différents des âmes, il peut y avoir inconvénient pour une seule âme d'en adopter un trop grand nombre; car souvent, comme on l'a dit : « Les dévotions sont les ennemies de la dévotion. »

« L'on ne saurait trop dire, écrit saint François de Sales, combien la variété d'exercices pieux retarde notre perfection, parce qu'elle nous ôte la douce et tranquille attention que nous devons avoir à faire soigneusement pour Dieu ce que nous faisons. »

Modérée dans le nombre de ses pratiques, la vraie chrétienne les règle plus facilement.

Elle s'attache de préférence aux pratiques les plus nobles, les plus anciennes, les plus vénérables, les plus universelles. Elle ne se laisse jamais aller « à l'intempérance de la fausse dévote qui n'est jamais rassasiée d'exercices pieux, qui veut être de toutes les confréries et de toutes les neuvaines, se mêle à toutes les intentions et à qui il faut tant de chapelets par jour, tant de litanies, tant de petits offices, tant de *Pater* à telle intention, tant d'*Ave Maria* à telle autre. »

« Peu et bon, » répétait saint François de Sales, ce grand ami du bon sens. Peu d'actes, mais bien choisis; peu d'actes, mais bien ordonnés; peu d'actes, mais bien vivifiés par l'esprit intérieur.

Sobriété, ordre, réflexion dans les pratiques, tels sont les caractères du vrai christianisme.

4. Enfin le christianisme raisonné est un christianisme paroissial.

La vraie chrétienne est excellente paroissienne.

Elle garde l'habitude de l'assistance régulière aux prières, prédications, prônes, cérémonies et grand'messes de sa paroisse, sans avoir envie de courir dans des chapelles parfumées, après tout ce qui peut réveiller ses consolations sensibles et lui donner des émotions passagères et égoïstes, tandis que son devoir est d'édifier avec désintéressement sa famille et sa paroisse.

Elle fait avec la même fidélité sa visite au Saint-Sacrement dans la pauvre église de village où Notre-Seigneur est délaissé, que dans les belles chapelles exquises de propreté et de confortable.

La femme chrétienne ne se contente pas, pour être bonne paroissienne, d'assister régulièrement aux offices de sa paroisse; elle s'empresse de prêter aux œuvres paroissiales la plus active coopération. Placée entre le clergé et les fidèles, elle se rend utile de mille manières. Elle exerce autour d'elle, par son bon exemple et son dévouement, une salubre influence. Elle se met à la disposition de son curé, toujours prête à répondre à son appel, à payer de son temps, de sa bourse et de sa personne pour toutes les œuvres.

. . .

Voilà ma chrétienne, Mesdames, éclairée et raisonnable.

Encore une fois, vous lui ressemblerez et ainsi vous remplirez votre devoir. Ce mot me rappelle un trait de la vie de Jeanne d'Arc.

Jeanne d'Arc suscitait, partout où elle passait, l'enthousiasme.

Dans une de ces ovations où elle était acclamée par la foule, son père s'était mêlé au peuple pour assister au triomphe de sa fille. Personne ne le connaissait, on ne l'avait pas même remarqué, c'était un pauvre paysan.

Un bourgeois s'écria près de lui, à bout d'éloges : « Que je voudrais donc bien avoir une aussi bonne fille ! » Jacques d'Arc se tourna vers lui et lui dit : « Dieu vous bénisse, brave homme, je suis son père. »

Alors les rangs pressés de la foule s'écartent. « Place au père de la Pucelle ! » crie-t-on de toutes parts.

Le père s'approche de Jeanne, bénit sa fille, et lui dit : « Fais ton devoir ! »

Mesdames, l'Eglise et la France s'inclinent vers vous et vous disent : « Faites votre devoir ! » Ecoutez-les. Et puisse votre curé dire de vous comme le curé de Jeanne d'Arc disait de sa paroissienne : elle était une bonne chrétienne, il n'en avait jamais vu de meilleure, et il n'y en avait pas de pareille dans sa paroisse. Ainsi soit-il.



## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

### LXXXIV

SERMON SUR LA MONTAGNE : DÉFENSE DE JUGER  
LE PROCHAIN

Bien que le Sauveur ait déjà parlé, en plusieurs endroits, des devoirs qu'impose la charité chrétienne, il semble craindre de n'avoir pas été suffisamment compris. Il a ordonné d'aimer le prochain, de lui pardonner, de se réconcilier avec lui ; il a défendu de conserver contre lui de la haine ; il va plus loin cette fois : il interdit même les jugements intérieurs ou extérieurs, défavorables.

Écoutez d'abord le divin Législateur : « Ne jugez point, afin que vous ne soyez pas jugés ; car vous serez jugés d'après le jugement selon lequel vous aurez jugé, et de la mesure dont vous mesurerez, on vous mesurera vous-mêmes. Quoi ! vous découvrez une paille dans l'œil de votre frère, et la poutre qui est dans le vôtre, vous ne la remarquez pas ? Comment donc osez-vous dire à votre frère : « Laisse-moi ôter la paille de ton œil, » quand vous ne voyez pas une poutre dans le vôtre ? Hypocrite, commencez donc par ôter la poutre de votre œil, et ensuite vous verrez à ôter la paille de l'œil de votre frère. » (Matth., VII, 1-5).

« Ne jugez point, afin que vous ne soyez pas jugés ! » Voilà une parole qu'il faudrait graver, en caractères bien visibles, dans les salons, sur les murs des salles de repas et de festins, partout où plusieurs personnes se trouvent réunies et ont l'habitude de converser, sur les places publiques aussi bien que dans les appartements particuliers. Rien de plus rare que l'observation de cet ordre du divin Maître. Rien de plus fréquent que sa transgression.

« Ne jugez point, afin que vous ne soyez pas jugés ! » Il ne s'agit pas ici, évidemment, des jugements officiels rendus par les magistrats chargés de faire observer la justice, ni même de certains jugements privés, nécessaires parfois. Ainsi, le Sauveur nous défend de donner les choses saintes aux chiens et de jeter les perles aux pourceaux : sa défense suppose un jugement pour discerner quels sont les hommes impudents et corrompus auxquels il faut taire les choses de la religion sous peine de les voir blasphémées et cyniquement traitées. De même, lorsque Notre-Seigneur nous dit que c'est à leurs fruits que nous reconnaitrons les faux prophètes, il faut bien que nous portions un jugement sur ces hypocrites.

Ce que Jésus blâme et interdit, c'est cette disposition d'esprit, si commune hélas ! même parmi les personnes chrétiennes, qui nous porte à considérer d'une manière défavorable, à voir sous un

mauvais jour, le caractère, les intentions, les actes du prochain, et nous conduit ainsi presque invariablement à prononcer des jugements injustes et précipités.

Une telle tendance va directement contre la loi de charité, et elle exige du chrétien une sérieuse attention afin d'en éviter les fâcheuses conséquences. La première, c'est que nous commettons facilement une faute grave contre la charité et la justice en interprétant mal les paroles du prochain, en jugeant mauvaises ses intentions, en suspectant ses vues, ses sentiments, sans motifs raisonnables et sérieux. La deuxième conséquence de ces jugements sévères, sans pitié, c'est que par là nous nous préparons à nous-mêmes de la part du souverain Juge une sévérité rigoureuse. La mesure dont nous nous serons servis envers les autres sera celle avec laquelle nous serons mesurés ; si nous ne pardonnons pas à nos frères, si nous nous montrons sans entrailles à leur égard, Dieu ne nous pardonnera pas non plus, il n'aura point pitié de nous. Malheur aux censeurs acerbes, aux critiques sévères et systématiques ! Un jour, le censeur à qui rien n'échappe, devant qui il faudra paraître pour entendre discuter notre vie, usera, envers les sans pitié, d'une sévérité qu'ils auront méritée et qui sera leur condamnation.

Au contraire, le chrétien qui n'aura pas jugé ses frères, qui se sera montré indulgent, miséricordieux dans ses jugements, dans ses appréciations, celui-là sera jugé avec indulgence et miséricorde. Qu'il sera consolant, en comparaisant devant le divin Juge, de pouvoir lui dire : « Seigneur, je ne suis qu'un misérable pécheur qui vous a bien offensé, mais vous avez promis de nous juger comme nous aurons jugé nos frères ; moi je ne les ai jamais jugés avec amertume, je les ai toujours excusés, j'ai pardonné : vous ne pouvez pas me condamner ! »

N'exagérons rien toutefois et comprenons bien la pensée et la défense de notre bon Sauveur. Un exemple va nous servir. Vous examinez la conduite d'une personne, vous ne savez si elle est bonne ou mauvaise : c'est un doute. Par antipathie pour cette personne ou pour une autre raison, vous penchez à croire sa conduite mauvaise plutôt que bonne : voilà un soupçon qui est déjà mauvais, peu charitable. Enfin sans preuve sérieuse, suffisante, vous prononcez en vous-même que sa conduite est mauvaise, ou bien que son intention est criminelle : vous faites un jugement téméraire, interdit par le Seigneur.

Que si vous voyez quelqu'un commettre une action évidemment mauvaise, ce n'est pas un jugement téméraire de penser qu'il est coupable. Mais ce serait encore aller à l'encontre de la recommandation du Sauveur que de le mépriser, de le condamner, de lui jeter la pierre.

Qui sommes-nous pour juger nos frères, même coupables ? S'ils tombent en quelque faute grave, impossible à excuser, que leur faiblesse serve à

nous avertir de la nôtre et à nous inspirer de salutaires précautions. Sans vouloir les justifier, demandons-nous si, à leur place, avec leur éducation, leur tempérament, les séductions dont ils étaient entourés, sous la violence des tentations qui les ont assaillis, nous eussions mieux résisté.

Et puis, qui nous a constitués les juges de nos frères? Sommes-nous responsables de leur conduite? Ils ne sont peut-être même pas nos égaux ou nos inférieurs; nos jugements, notre condamnation atteint parfois nos supérieurs : de quel droit?

Et enfin, sommes-nous donc si justes, si vertueux, si saints, que nous ayons le droit de condamner les autres? Si Dieu déroulait le livre de notre vie, s'il en faisait connaître certaines pages à l'heure où nous censurons si acerbement nos frères, serions-nous sans crainte et sans honte? N'avons-nous point commis de fautes aussi graves, sinon plus, que celles que nous critiquons avec tant de sévérité? Notre œil qui aperçoit le fétu de paille dans celui du prochain, n'aurait-il pas quelque poutre criante? Nos blâmes acerbes, nos critiques pleines de fiel, sous l'apparence du zèle, ne mériteraient-ils pas justement le reproche d'hypocrites? Pourquoi donc juger avec une telle sévérité, nous qui aurons besoin de tant d'indulgence quand nous serons jugés par le grand Juge?

Voulons-nous éviter cet écueil, si dangereux pour la charité, des jugements coupables sur notre prochain? Considérons tout à la fois la défense du divin Maître, notre propre faiblesse et nos fautes. Ensuite définissons-nous particulièrement des rapports qui nous sont faits. Souvent, sur les lèvres du narrateur, une parole, une démarche, une action est exagérée, travestie, interprétée malignement; comment baser un jugement, une appréciation, sur un fondement si peu sûr?

Notre prochain est-il coupable, méchant, pervers? Au lieu de le condamner, plaignons-le, prions pour sa conversion, pardonnons-lui ses manquements à notre égard. Montrons-nous indulgents, soyons miséricordieux, toujours miséricordieux, et nos jugements seront empreints d'indulgence et de miséricorde.

Au lieu de rechercher les travers et les défauts à critiquer, appliquons-nous à trouver les qualités à louer. Quelle personne n'a quelque côté par où elle mérite la louange? Voyons aussi en nos frères l'image divine sous les défauts. Parfois le pic d'un ouvrier qui fouille les décombres d'une cité détruite, rencontre un bloc informe, recouvert de terre et de sable; ce bloc, débarrassé de ses scories, se trouve être une belle statue, quelque chef-d'œuvre antique. Il en est de même pour ces malheureux défigurés par le vice : dépouillez-les de leurs défauts, vous découvrirez une âme immortelle, fille de Dieu. C'est elle qu'il faut voir en nos frères, sous leurs fautes et sous les apparences.

Terminons en indiquant sur ce sujet deux règles tracées et pratiquées par les saints. « Doutez-vous de l'intention qui inspire une action? interprétez-la dans le meilleur sens; » dit saint Augustin. « Excusez l'intention, écrivait saint Bernard, si vous ne pouvez excuser l'acte; mettez-le sur le compte de l'ignorance, de la surprise, du hasard. » Ce faisant, nous observerons la recommandation du Seigneur; en nous abstenant de juger nos frères, nous éviterons le jugement sévère de Jésus-Christ.

## L'ÉGLISE ET LA CIVILISATION

Essais de conférences apologétiques

### XIII

#### L'ENSEIGNEMENT : COLLÈGES ET UNIVERSITÉS

Jusque maintenant, combien n'a-t-on pas reproché à l'Eglise son obscurantisme! Son but aurait été de régner par les ténèbres, d'asseoir sa souveraineté sur les âmes, et de là sur les corps, par une contrainte continuelle, par la répression impitoyable des nobles tendances de l'esprit humain qui cherche la lumière et la liberté. *Ignorance* aurait été le mot d'ordre que ses prêtres auraient reçu au jour de leur ordination, mot d'ordre répété par les canons des conciles, les décrets des pontifes, les sentences de l'Inquisition.

Et voilà qu'aujourd'hui, changeant de tactique, on vient lui reprocher d'avoir voulu régner par la science, d'avoir trop répandu la haute culture, de l'avoir distribuée trop largement à des esprits qui n'étaient pas faits pour la recevoir. Peu s'en faudrait qu'on ne la rendit responsable de cette pléthore de gradués, une des plaies vives de la France : trop de collèges, trop d'étudiants, trop de jeunes gens qui perdent leurs forces à des études inutiles et sans avantages sociaux, trop de bacheliers, et surtout trop de...ratés! Ce serait intéressant d'entendre les plaintes des professeurs universitaires et les accusations de quelques-uns d'entre eux, telles que les a reçues la Commission d'enquête de la Chambre des Députés sur l'enseignement secondaire; — ce serait intéressant, mais ce serait trop triste à tous points de vue. Pauvre France!<sup>1</sup>

La pensée de l'Eglise et l'opinion du bon sens proclamées par le cardinal Duperron aux Etats généraux de 1614, et par Richelieu, sont que, si l'instruction élémentaire doit être, comme le pain, rompue à tous, les études plus élevées sont réservées à ceux qui en sont capables, et le nombre de ceux-ci diminue avec les hauteurs intellectuelles que gravit la science.

<sup>1</sup> Lamarzelle, *La crise universitaire*. (Correspondant, 10 février 1900).



I. — L'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur ont existé dans l'ancienne Rome. L'aristocratie y voyait un moyen d'augmenter son influence, et elle se pressait dans les écoles des grammairiens pour commenter les grands auteurs grecs ou latins. On voulait surtout faire des orateurs capables de soutenir les luttes du Forum ; très peu de sciences ; la musique seule, parmi les beaux-arts, avait sa place au programme, parce qu'elle assouplit la voix, aide à comprendre la poésie et contribue à former l'orateur. On sortait de l'école du grammairien vers seize ans pour passer au cours du rhéteur, espèce d'enseignement supérieur sans idée supérieure, toujours intéressé et utilitaire. Tout cet ensemble ne formait pas des hommes, mais seulement des lettrés ; aussi voyons-nous au siècle d'Auguste ce spectacle singulier : les hautes classes presque entièrement composées d'hommes joignant à la culture littéraire la plus parfaite les caractères les plus abjects et les mœurs les plus avilies <sup>1</sup>.

Ce spectacle, le monde romain nous l'offrira jusqu'à sa chute : brillant dehors, surface éclatante recouvrant une décadence profonde et des vices monstrueux. Pouvait-il y avoir autre chose avec les doctrines anémiantes du scepticisme que l'enseignement des rhéteurs avait implantées dans les esprits ?

A la voix des derniers rhéteurs s'occupant d'abrégés et de commentaires grammaticaux, se mêlaient les cris sauvages des Barbares peu sensibles à ces déclamations sonores. Le monde ancien finissait, comme l'empereur romain, dans un beau geste et sur une belle parole, mais il finissait. Les écoles chrétiennes au contraire, plus soucieuses de la vérité et de la vertu que de brillantes périodes, s'organisaient sous l'inspiration des évêques et des moines.

Il n'est pas, nous l'avons dit, de monastère qui se soit fondé sans qu'une école ait été établie dans son sein pour ses religieux et oblats, et souvent à la porte pour tous ceux qui voulaient s'y présenter. Les premiers éléments ayant suffisamment développé l'intelligence de l'élève, on l'appliquait à l'étude des sept arts libéraux, et, dans les écoles intérieures réservées aux moines, on joignait à ces travaux littéraires et scientifiques l'étude de la théologie, c'est-à-dire la connaissance des deux Testaments, des Pères et des Conciles. — Les écoles épiscopales ne se contentaient pas non plus d'enseigner l'alphabet et la grammaire : adoptant le même programme que les écoles conventuelles, elles donnaient une instruction plus complète aux enfants mieux doués. Ordinairement l'évêque lui-même se faisait professeur : saint Lubin à Chartres, saint Césaire à Arles, saint Didier à Vienne, saint Prétextat à Rouen, saint Germain à Paris, et

tant d'autres qui unirent le sceptre de la science à l'auréole de la sainteté. Plus tard, les devoirs de la charge épiscopale se multipliant, l'école fut confiée à un chanoine appelé ici chancelier ou scolastique, là modérateur ou écolâtre.

A l'extrémité du monde catholique, l'Irlande, « l'île des Saints », et la Bretagne se plongeaient avec délices dans les jouissances de l'étude, les élèves parlaient grec et latin comme leur langue maternelle, et, perdue dans les brouillards du Nord, la ville d'York possédait tout l'enseignement romain, plus la théologie, l'astronomie et l'histoire naturelle : les grands noms d'Egbert et d'Alcuin ont traversé les siècles. En jetant les regards vers le Midi, vous auriez vu les écoles florissantes de Pavie et de Rome, de Pise et d'Aquilée, restaurées de nouveau après tant de vicissitudes par la bienfaisante action de la Papauté ; vous auriez pu constater que le cimetière des Musulmans avait dû reculer devant la vitalité des écoles d'Espagne organisées par les conciles de Tolède et soutenues par les générations savantes tributaires de saint Isidore évêque de Séville <sup>1</sup>.

La France fut inférieure. Dans les neuvième et dixième siècles la restauration des lettres commencée sous Charlemagne était trop entravée par les bouleversements politiques et les troubles économiques et sociaux de cet âge de fer. Le neuvième siècle ne fut pourtant pas sans éclat : Ferrières, Saint-Germain d'Auxerre, Saint-Germain-des-Prés, Saint-Denis et Orléans, Reims et Corbie, Aniane, pour ne pas parler des innombrables communautés qui ont accompli leur tâche sans bruit, ont bien mérité des âges postérieurs. D'autres écoles ont traversé les années plus difficiles du siècle suivant, sauvegardant le flambeau de la science, à la suite de Sainte-Geneviève de Paris, de Cluny, de Chartres, et de Lyon qu'on appelait « la mère et la nourrice de la science. »

II. — Après ce qu'on a nommé les terreurs de l'An mil, terreurs qui n'ont existé que dans l'esprit des Michelet et consorts <sup>2</sup>, une nouvelle et puissante impulsion fut donnée aux études. Dans chacune des institutions antérieures, l'Eglise intervenait par ses dotations ou par la magnificence de ses privilèges ; elle continua ses encouragements et ses fondations. Elle inspirait à tous une vénération profonde pour les professeurs ; et jamais ce titre n'a rencontré une telle considération qu'à cette époque qu'on prétend dédaigneuse de l'instruction : avoir été scolastique ou écolâtre était un honneur que ne faisaient oublier ni la crosse de l'abbé, ni la mitre de l'évêque, ni même la tiare papale : Sylvestre II demeura toujours Gerbert.

C'est en vain qu'on essaierait de séparer ici les collèges des Universités, l'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur : liés l'un à

<sup>1</sup> Paul Allard, *Etudes d'histoire et d'archéologie*, p. 90-104 (Lecoffre, 1899) ; E. Jullien, *Les professeurs de littérature dans l'ancienne Rome* (Leroux, 1885). — Sur l'enseignement des rhéteurs, cf. Allard, *Op. cit.*, p. 57-62.

<sup>1</sup> Ozanam, *La Civilisation chrétienne chez les Francs*, chap. ix ; — Léon Maitre, *Les écoles épiscopales et monastiques, 768-1180* (Paris, 1866).

<sup>2</sup> Voir *Ami du Clergé*, 1901, p. 977.

l'autre, ils se pénètrent mutuellement et se sou-  
tiennent, sans qu'il soit possible de démêler d'une  
façon précise ce qui leur appartient à chacun en  
propre. Qu'importe du reste, puisqu'on y ren-  
contre constamment à leur origine, comme dans  
leur développement, après le doigt de Dieu, la  
main des papes et l'action de l'Eglise, et que notre  
but est de constater cette action <sup>1</sup>.

L'histoire nous montre que les quatre grandes  
écoles qui se sont les premières érigées en Univer-  
sités, Paris, Bologne, Salamanque et Oxford, sont  
d'origine ecclésiastique. Les autres reconnaissent  
pour fondateurs des Souverains Pontifes, ou des  
gens d'Eglise, ou de riches et pieux personnages ;  
et si les princes chrétiens comprirent que la créa-  
tion de grandes écoles était un de leurs premiers  
devoirs, toujours ils eurent soin de faire sceller  
leur charte de fondation par l'autorité religieuse.  
De cette union entre les deux pouvoirs résultait  
pour l'enseignement tout entier, pour maîtres et  
élèves, pour toute cette classe de subalternes qu'on  
appelait « les suppôts de l'Université, » une sécurité  
et une puissance qui ne pouvaient qu'être favo-  
rables aux études. Que cette puissance ait été par-  
fois source de troubles, qu'elle ait mis à certains  
tournants difficiles quelques obstacles à la marche  
paisible du royaume, c'est possible ; mais personne  
ne peut nier qu'elle ait contribué pour une bonne  
part à faire de la France la première des nations,  
et de Paris le centre du monde qui pense.

Pouvait-il en être autrement puisque, de toutes  
les contrées étrangères, les étudiants, pour nous  
servir d'une expression moderne, affluaient à  
Paris ? Les chiffres qu'on nous cite, tout en ne s'ac-  
cordant pas, permettent cependant de les compter  
non par centaines, mais par milliers. Des milliers  
d'étudiants au <sup>xx</sup>e siècle, cela n'a pas beaucoup  
d'importance ; mais aux <sup>xiii</sup>e et <sup>xiv</sup>e, cela a une sa-  
veur particulière. — Et que rapportaient-ils dans  
leurs pays ? Avec les trésors de connaissances,  
avec les titres de « maîtres en humanités »,  
« maîtres en divinités », ou titres inférieurs, ils  
rapportaient l'estime et l'amour de leurs profes-  
seurs français, de leurs condisciples français, de  
la science française, l'estime de la France, que  
plusieurs regardaient comme leur seconde patrie.

Reconnaissance donc à l'Eglise qui par ses ins-  
titutions, par les fondations de ses prêtres, par la  
science de ses professeurs, a fait de sa fille aînée  
notre grande et belle France, notre malheureuse  
France qui ne déchoit de son rang qu'à mesure  
qu'elle éloigne l'Eglise de ses Universités, de ses  
collèges et de ses écoles !

Fille aînée, la France ne fait pas oublier à  
l'Epouse du Christ qu'elle a d'autres filles,  
d'autres nations ; et, dans celles-ci encore, l'Eglise  
a accompli sa mission. Ne sont-<sup>ce</sup> pas les évêques

d'Angleterre qui ont travaillé le plus pour main-  
tenir à l'antique Bretagne son renom intellectuel ?  
Oxford et Cambridge entourés d'une trentaine de  
collèges sont en grande partie leur œuvre. Lou-  
vain, dans les Pays-Bas, venait immédiatement  
après Paris et le pape Adrien VI comptait parmi  
ses plus beaux titres ceux de chancelier et de rec-  
teur de cette Université, sœur de celle de Liège,  
« où l'on voyait à la fois les fils de neuf rois, de  
vingt-quatre ducs, de vingt-deux comtes, d'une  
multitude de barons et de gentilshommes. » L'Alle-  
magne tint son rang tant qu'elle fut catholique ;  
Luther, en la jetant dans la guerre religieuse et ci-  
vile, porta à l'œuvre patiemment élaborée un  
coup fatal qui arrachait aux Protestants eux-  
mêmes des plaintes douloureuses <sup>1</sup>. A l'extrê-  
mité opposée, l'Espagne catholique nous rappelle  
Tolède, Séville, Valence, Salamanque surtout, et  
nombre d'autres. Les papes ne pouvaient négliger  
l'Italie : il y aurait trop de villes à citer dans cette  
terre fertile d'où la Renaissance protégée — peut-  
être l'a-t-elle été trop — par ces papes a envahi le  
monde et a mis encore les nations à l'école de  
l'Eglise romaine.

III. — Abrégeons et contentons-nous de jeter un  
coup d'œil sur l'époque de la Révolution. Si Paris  
était le seul centre qui eût son quartier latin, la  
province ne méritait pas plus qu'elle ne la mérite  
aujourd'hui la dédaigneuse indifférence des intel-  
lectuels du temps. Toutes les villes possédaient  
leur collège, et même plusieurs collèges, dont le  
titre de fondation portait, à l'instar de Paris, un  
nom de prêtre, de chanoine, d'abbé ou d'évêque,  
et les deux tiers des boursiers profitaient, souvent  
sans le savoir, d'une rente originairement ecclé-  
siastique <sup>2</sup>.

Combien dépensait le budget de la France pour  
l'entretien des sept à huit cents collèges qui fleuris-  
saient dans le royaume ? Jules Simon nous répond  
philosophiquement : « En 1774, sous l'abbé Ter-  
ray, pour les écoles, rien. En 1775, dans le premier  
compte rendu de Turgot, pour les écoles, rien. En  
1781, dans le compte rendu de Necker, pour les  
écoles, rien. De même en 1785 et 1787. » Et le libre-  
penseur en conclut : « La France était profondé-  
ment, déplorablement ignorante. » — La conclu-  
sion ne brille pas par une logique bien solide. —  
En France, avant 1789, il y avait vingt-trois Un-  
versités, plus de sept cents collèges, et des écoles  
primaires dans un très grand nombre de paroisses.  
Or le budget de l'Etat ne donnait rien pour l'en-  
retien de toutes ces écoles. Donc un autre payait.  
Quel était cet « autre » qui payait ? Qu'on réponde  
après avoir lu les pages précédentes.

Il faut tenir compte de l'initiative privée, mais  
on peut être certain de ne pas être au dessus de la  
vérité en disant avec l'abbé de Montesquiou, an-  
cien député à la Constituante, ancien agent géné-

<sup>1</sup> Nous ne donnerons pas de détails sur les Collèges  
et Universités ; nous préférons insister sur les faits  
moins connus. — Cf. *Ami du Clergé*, 1895, p. 705 ;  
A. Dechevrens, *Les Universités catholiques autrefois  
et aujourd'hui* (Paris, Briguelet).

<sup>2</sup> Cf. *Ami du Clergé paroissial*, 1900, p. 494 et 622.

<sup>3</sup> Le budget du clergé en 1787 compte 125.000 livres  
destinées aux boursiers ; il ne parle pas des bourses  
particulières.



ral du Clergé : « La Révolution a pris aux collèges près de 30 millions de revenus. » (Lettre à M. Laisné, 1820) <sup>1</sup>.

La Révolution ! Les trente millions auraient pu lui suffire avec d'autres — le clergé lui en offrait quatre cents — pour combler le déficit, mais la question des finances lui était bien secondaire ; les millions enlevés, beaucoup de collèges seraient peut-être parvenus à se soutenir jusqu'après la tourmente. Non ! il faut détruire (lois de août-septembre 1793). — Les Universités et Académies ? Le citoyen David les exécute en montrant « dans toute sa laideur l'esprit de l'animal qu'on nomme académicien », élevé, disait Marat, « dans des espèces de ménageries où l'on rassemble, comme autant d'animaux rares, les charlatans ou les pédants lettrés les plus fameux » ; d'abord, dix « curés » dans les rangs des quarante Immortels, c'était trop en 1789 <sup>2</sup> !

A quoi bon tant de collèges ? Le véritable génie, qui « presque toujours est sans-culotte », selon l'expression de l'abbé Grégoire, n'en a pas besoin. « Le collège d'Harcourt fut transformé en prison, comme Louis-le-Grand, comme le Plessis ! En attendant d'être appelés au Tribunal révolutionnaire et trainés à l'échafaud, les suspects erraient dans les corridors sombres, dans les vieilles cours où avaient joué les Harlay, les de Thou, Racine et Boileau, Nicole, Saint-Evremond, Diderot, Talleyrand, Boufflers, Macdonald, Louis Burnouf, Eugène de Beauharnais... »

O ironie des choses ! Les collèges fondés par l'Eglise transformés en prisons par ceux-là même qui l'accusent d'être l'ennemie de la science et de la liberté ! — Ne nous étonnons pas : ainsi agissent les persécuteurs ; ainsi agissait Julien l'Apostat ; ainsi agissait la Révolution de 89 ; ainsi agit l'antireligion actuelle. L'erreur ne peut faire un pas sans se contredire... et sans renverser : pour que Dieu puisse reconstruire, il faut bien que l'homme détruise.

IV. — Un mot sur l'enseignement utilitaire et professionnel.

On a répété sur toutes les gammes, ainsi que nous le remarquons au début, que l'ancienne école avait laissé de côté les connaissances utiles, et enténébré ses élèves-victimes dans les arcanes du grec et du latin. On a cru même qu'il était utile de bien marquer l'antipathie entre les deux enseignements, ancien et nouveau, spéculatif et pratique, par un nom qui scellât l'origine du dernier : « Enseignement moderne. »

Laissons la question de principe, et ne prenons que le fait. N'en déplaise aux modernistes, la nécessité de la lutte pour la vie était aussi évidente autrefois qu'au temps des chemins de fer et du téléphone, et l'on oublie que toutes les idées des ré-

formateurs à la mode ont été soutenues par des gens de l'Eglise ou l'élite de la société chrétienne : Richelieu, l'abbé Fleury, Louis XIV, les Oratoriens, les Bénédictins de Saint-Maurn'avaient rien à envier aux anglo-mans actuels ; leurs efforts étaient au moins à la hauteur de ceux de Jean-Jacques, qui ne trouvait d'autre remède à la situation que de supprimer l'instruction publique. Ils n'ont eu qu'un tort : ce fut de naître dans un autre état social que nous ; leur en faire un crime est un peu exagéré <sup>3</sup>.

Science, histoire, géographie étaient enseignées, nous l'avons vu <sup>4</sup>. Pas même les exercices corporels n'étaient négligés, et vous auriez été étonnés de voir à Sorèze ou à Pontlevoy des bataillons manœuvrer aussi bien sous la direction d'un Bénédictin authentique que nos bataillons scolaires sous la conduite d'un ancien sergent. En 1789, sur quatorze écoles militaires, sept étaient dirigées par les Bénédictins, trois par les Oratoriens ; les Doctrinaires, les chanoines de Sainte-Geneviève, les chanoines réguliers de Saint-Sauveur, les Minimes dirigeaient chacun une école spéciale. Les officiers de l'ancien régime en étaient-ils moins courageux et moins savants, et n'est-ce pas à eux que les armées de la République durent leurs victoires ? Aussi quand, en 1800, on voulut réorganiser les écoles militaires, les inspecteurs généraux ne trouvèrent rien de mieux que de copier le Sorèze des Bénédictins, « modèle colossal », disaient-ils, et Bonaparte, après ses études chez les Minimes de l'école militaire de Brienne, était de leur avis.

Ici encore, pour l'enseignement pratique tant à la mode, nous retrouvons les admirables Frères de la Doctrine chrétienne. « C'est à l'abbé de La Salle, dit V. Duruy, ministre de l'instruction publique, que la France est redevable de la mise en pratique et de la vulgarisation de l'enseignement technique ; mais bientôt, de ce premier essai, sortit un enseignement qui, s'il eût été généralisé, aurait avancé d'un siècle l'organisation de l'enseignement secondaire spécial <sup>5</sup>. »

<sup>1</sup> Lecocq de la Marche, *La guerre aux erreurs historiques*, p. 213-223.

<sup>2</sup> Nous parlerons plus tard de l'agriculture, du commerce, et des industries et métiers.

<sup>3</sup> *Journal officiel* du 2 mars 1867.

<sup>4</sup> Cf. Léon Maître, *Les écoles épiscopales et monastiques de Charlemagne à Philippe-Auguste* (Paris, 1866) ; — abbé Sicard, *Les études classiques avant la Révolution* (Paris, 1887) ; — A. Theiner, *Histoire des institutions d'éducation ecclésiastique* (1841) ; — Vallet de Virville, *Histoire de l'instruction publique en Europe* (1852) ; — A. Duruy, *L'instruction publique et la Révolution* (Paris, 1882).

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 15 octobris 1902.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonenensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

<sup>1</sup> Sicard, *Les évêques avant la Révolution*, p. 455.

<sup>2</sup> E. Biré, *Nouvelles Causeries historiques et littéraires*, p. 1-64.

<sup>3</sup> E. Biré, *Portraits historiques et littéraires*, p. 344-367.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Panégyrique de saint Charles.** — La sainteté sacerdotale, 817.

**Entretiens sur les évangiles du dimanche.** — LIII. *Pour la Toussaint* : Les Béatitudes, 820.

**Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion**, par un curé de campagne. — *Troisième partie* : Les Sacrements. — XV. La pénitence, 825. — XVI. La confession, 826.

**Catéchisme de première communion.** — *La communion*, 828. Signification du sacrement, 829. Matière et forme, 829. Ministre, 831.

## PANÉGYRIQUE DE SAINT CHARLES

(4 NOVEMBRE)

### LA SAINTÉTÉ SACERDOTALE

Sacerdos, alter Christus !

Monseigneur,

Messieurs et vénérés confrères,

Cette parole, d'une inspiration si haute, d'une concision si profonde, et d'une si éloquente énergie, semble changer de signification, selon qu'elle s'adresse au fidèle ou au prêtre.

*Sacerdos, alter Christus !...* Pour le fidèle, cela veut dire d'abord : « Toi qui gémisses sous le poids de tes faiblesses et de tes peines, ne te plains pas de n'avoir pas vécu au temps de Jésus, le grand libérateur... Le prêtre possède la plénitude des pouvoirs divins : c'est un autre Christ ; va à lui, et il te délivrera. »

*Sacerdos, alter Christus !...* Pour le fidèle, cela veut dire encore : « Tu sais, cet homme qui passe dans ta vie, enveloppé de deuil et séparé du monde, tu lui dois le même respect qu'à Dieu ; cet homme-là, c'est plus qu'un roi !... c'est plus même qu'un ange !... cet homme-là, c'est un autre Jésus-Christ ! »

*Sacerdos, alter Christus !...* Et toi, maintenant, prêtre, écoute bien !... Car cette parole qui est la divine attestation de ta puissance et de tes droits, est aussi celle de tes devoirs... Ta dignité est surhumaine, que ta vie le soit aussi !... Christ par le sacerdoce, sois-le pareillement par la sainteté !

Quelle conclusion que celle-là !... et combien pressante !... surtout quand elle se présente à nous, comme en ce moment, dans cette chère chapelle du grand séminaire, toute remplie des inoubliables souvenirs de notre jeunesse cléricale et de nos ordinations !

Mais grâce à Dieu, si nous sommes réunis ici en ce moment, c'est pour célébrer la mémoire de saint Charles, le patron du clergé orléanais. S'il est notre protecteur, il est aussi notre modèle.

Apprenons de lui comment on devient « un autre Christ. » Ce qu'il fit, faisons-le.

Quelqu'un a dit : « La sainteté, c'est très simple : il n'y a qu'à aller tout droit ! »

C'est bien ainsi, en effet, que marcha saint Charles. « *Agnosce quod agitis... Imitamini quod tractatis...* » avait-il entendu dire au jour de son sacerdoce. Alors il médita ces mots. Ce qu'il faisait tous les jours, mais c'était la sainte Eucharistie ! ce qu'il devait imiter, mais c'était la messe !... Il s'y mit avec toute sa foi, toute son intelligence et tout son cœur, et c'est de la sorte qu'à la suite de l'Hostie vivante et sacrifiée, il parcourut, en quelques années, toutes les étapes de la vie surnaturelle. A nous de l'y accompagner !...

### I. — *Sacrifier la nature.*

Le premier terme du mystère eucharistique et de la sainteté, est une destruction ; avec cette différence toutefois que la substance du pain et du vin est, à l'autel, anéantie d'une façon purement passive, tandis que l'âme sacerdotale, docile aux appels divins, s'offre d'elle-même au sacrifice et y travaille, avec amour, de ses propres mains.

Voyez saint Charles Borromée ; il sait qu'il est impossible d'être à la fois et à Jésus-Christ et à soi-même ; il sait qu'il ne peut être un instrument utile entre les mains du Maître, qu'à la condition de tout abdiquer en fait de volonté propre ; il sait, enfin, que ce serait une anomalie criante, un rêve chimérique et presque un sacrilège, que de vouloir travailler à l'œuvre divine avec des moyens humains ; et voilà pourquoi il va, — au rebours des autres hommes qui ne cherchent rien tant qu'à se grandir, — briser sans pitié en lui-même tout ce qui n'est pas de Dieu.

*L'amour de l'argent* n'est pas de Dieu ; ce qui est de Jésus-Christ, c'est l'amour de la pauvreté. Saint Charles, issu qu'il est d'une des plus riches familles d'Italie, n'a point de hâte plus grande que de se défaire de tout ce qu'il possède. Ses biens, il y a longtemps qu'il les a distribués aux bonnes œuvres et aux pauvres ; il a réduit au strict nécessaire les dépenses de sa maison ; dans son palais archiépiscopal, on ne voit plus ni tapis, ni rideaux, ni tentures ; il n'y a pas à Milan d'indigent qui vive plus pauvrement que lui. Son vestiaire ne se compose que d'une robe ; il habite, sous les combles, la chambre la plus laide, la plus incommode et la plus nue ; il a encore un manteau qu'il veut donner aux malheureux, mais ceux-ci le refusent avec indignation, tant ils le trouvent usé et misérable ; il couche sur la paille ou sur la planche ; quant à sa nourriture, elle ne se compose ordinairement que de pain et d'eau, c'est à peine si, aux jours de fête, il y ajoute quelques légumes. Quoi ?... est-ce là la vie d'un Borromée ?... Non, sans doute, mais c'est la vie d'un vrai serviteur de Dieu ; c'est la vie d'un de ces héros de la sainteté qui furent, tous, de grands pauvres. Oui, tous ! C'est après avoir tout quitté, dénués de tout,



qu'ils ont entrepris et mené à bien leurs plus grandes œuvres; et nous-mêmes, quand nous nous plaignons de manquer de ressources pour le bien, peut-être ferions-nous sagement de nous demander tout d'abord, si ce n'est pas que nous vivons trop bien, et que nous sommes encore trop riches!

*L'amour de nos aises* n'est pas non plus de Jésus-Christ, car le Fils de Dieu n'a jamais vécu à son gré : « *Christus non sibi placuit*; » ce qui est de Jésus-Christ, c'est l'amour de la souffrance. Saint Charles livrera donc une guerre sans merci à la sensualité. Non content des privations auxquelles l'a réduit son extrême pauvreté, non content des incessantes douleurs que lui vaut sa santé délabrée, il trouve encore moyen de se vouer à la pénitence. Pendant le Carême, il remplace son pain par des figues sèches; il ne quitte jamais son cilice; sa discipline est teinte de son sang; il a des maximes à lui sur le bien-être : « Le moyen, dit-il, de ne pas trouver son lit froid, c'est de se coucher plus froid que le lit. » Aussi ne s'approche-t-il jamais du feu, pas même quand il a marché dans la neige, pas même quand son guide, comme cela lui arriva au pays des Grisons, l'a laissé tomber dans un torrent glacé; en un mot, il pousse si loin le mépris de son corps et sa soif d'austérités, que ses amis s'alarment et que le pape Grégoire XIII, effrayé, lui enjoint, par un bref spécial, de modérer quelque peu la rigueur de sa pénitence.

*L'amour-propre*, moins encore que l'amour des richesses et l'amour de nos aises, n'est pas de Jésus-Christ. Et pourtant, combien il est difficile aux ouvriers de Dieu de ne point se chercher eux-mêmes dans leurs travaux!... Le Maître a beau répéter : « *Non quero gloriam meam, si ego glorifico meipsum, gloria mea nihil est!*... » nous n'en continuons pas moins à compter naïvement sur nos propres ressources, déconcertés et découragés quand quelque échec, par suite de cette présomption, est venu compromettre la cause de Dieu.

Saint Charles sait que l'humilité est la condition indispensable du succès surnaturel, et met à disparaître lui-même autant d'ardeur qu'à faire resplendir, en toute occasion, Celui qu'il sert. Sacrifice extraordinaire à cette époque, il demande au pape l'autorisation de renoncer au glorieux nom des Borromée, pour ne plus s'appeler que le cardinal de Sainte-Praxède. Il quitte le blason de sa famille et le remplace par les images des saints Ambroise, Gervais et Protas. Deux prêtres sont chargés de le surveiller et de le reprendre librement, s'il vient à commettre quelque faute; il évite dans ses exercices de piété tout ce qui pourrait attirer l'attention; la foule s'approche-t-elle de lui pour baiser ses vêtements et lui prodiguer des marques de vénération? il s'indigne et se plaint de ses compagnons qui ne détrompent pas l'erreur populaire; lui fait-on quelque compliment?... il répond froidement : « *Vous vous con-*

*tentez de peu!* » a-t-il une décision à prendre? il ne s'y résout jamais sans avoir pris conseil, comme s'il n'était pas une des lumières de l'Eglise; au lieu de se faire servir par ses domestiques, il leur rend tous les services possibles; c'est lui qui, le matin, va éveiller ses prêtres et leur donner de la lumière; son plus grand bonheur est de laver les pieds aux pauvres. Le légendaire orgueil des Borromée n'a pas la vie si dure qu'il puisse longtemps résister à de tels traitements...

Et maintenant qu'en saint Charles la nature est domptée, voyons la grâce resplendir. A la vie humaine sacrifiée, va succéder la vie divine. Comme le grand Apôtre, notre patron pourra s'écrier en toute vérité : « *Vivo jam non ego, vivit vero in me Christus!* »

## II. — Augmenter la vie surnaturelle.

Au moment précis où la substance du pain et du vin est anéantie sur l'autel, elle est remplacée par la substance même du Fils de Dieu. Désormais, c'est Lui qui est là, Lui seul et Lui tout entier.

De même dans la vie surnaturelle.

Déposée dans l'âme sacerdotale par le Baptême, fortifiée et développée par l'Ordre, la grâce combat la nature et triomphe de ses défaites. A mesure que celle-ci recule, celle-là progresse; à tout affaiblissement de celle-ci correspond un accroissement de celle-là, et quand la victoire est définitive, quand l'âme est donnée tout entière et sans réserve, alors c'est la sainteté, c'est-à-dire la vie même de Jésus-Christ dans une âme en quelque sorte divinisée, suivant cette parole de saint Pierre : *Maxima et pretiosa nobis promissa donavit, ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ*; et cette autre, plus concise et plus lumineuse encore, de saint Paul : *Mihi vivere, Christus est!*

Dans l'hostie consacrée, tout est Dieu, et pourtant les apparences du pain subsistent; de même pour le prêtre surnaturel. Il va, il vient, il parle, il agit; aux yeux des hommes, c'est lui qui fait tout cela; en réalité et aux yeux des anges, ce n'est plus qu'un instrument docile, une lyre merveilleuse de justesse et de sonorité, qui frémit sous les doigts d'un Dieu et se prête harmonieusement à toutes les inspirations de cet artiste incomparable qui est Jésus.

Et où donc, surtout, le prêtre surnaturel se livrera-t-il ainsi à l'action de son Maître?... Dans l'oraison.

Jésus a prié ici-bas; il prie encore dans la sainte Eucharistie. Saint Charles s'unit à la prière du Christ, et la continue sur la terre. Son action de grâces, son bréviaire, les offices qu'il préside, lui prennent chaque jour plusieurs heures; cela ne lui suffit pas, il faut qu'il consacre encore plus de temps à la contemplation. La plus grande partie de ses nuits se passe, dans le silence absolu des choses, à converser avec son Maître. C'est là

qu'oubliant tout, il apprend tout; c'est là que ne voyant plus rien, il voit Celui qu'il aime; c'est là que, n'entendant plus rien, il écoute avec ravissement la voix divine qui, jadis, calmait la tempête sur les lacs galiléens et apaisait le remords dans les âmes déchues.

Oh! les instants bénis où le prêtre se met ainsi aux pieds de son Dieu en répétant la parole extasiée du jeune lévite d'Israël : *Loquere, Domine, quia audit servus tuus!*... C'est au séminaire que nous les devons, puisque c'est là qu'on nous apprend la nécessité et la méthode de l'oraison. Comment ne pas nous souvenir de ces instructions si précieuses et de ces exhortations si pressantes que nous adressait une voix entre toutes vénérée? Il y a quelques mois, cette voix faillit s'éteindre; Dieu pourtant entendit notre prière; à cette maison, il laissa son chef; à l'église d'Orléans, un docteur; et à la famille sacerdotale, un père!...

La prière de Jésus-Christ n'est pas la seule chose qui se prolonge ainsi, à travers les siècles, dans les âmes sacerdotales; son sacrifice s'y perpétue également.

Par quel mystère d'amour et de sagesse sommes-nous ainsi appelés à compléter ce qui manque à la passion du Christ?... Je ne sais. Ce que je sais bien, c'est que quand une âme sacerdotale s'est livrée toute à Jésus, d'abord il la fait prier, puis il la fait souffrir.

Saint Charles n'échappe pas à cette loi.

Sa souffrance physique, qu'elle lui vienne de sa santé ou de ses austérités, est bien vive, pourtant elle n'est rien auprès de l'épreuve morale; celle-ci, dès son arrivée à Milan, lui arrive de tous côtés. Lui qui n'a dans le cœur que droiture et charité, rencontre des inimitiés nombreuses, puissantes, implacables; pour lui nuire, on soulève la populace, on circonviert le roi, on trompe le pape. Il trouve jusque dans son clergé une opposition formidable; certains ordres religieux lui déclarent la guerre; les gouverneurs l'assiègent dans son palais; le peuple, ce peuple qu'il aime tant, qu'il a maintes fois nourri et pour lequel il s'est dépouillé de tout, le peuple ameuté se révolte contre lui et le poursuit d'injures jusque dans les églises; on le fait passer pour un esprit inquiet, pour un homme dangereux; la calomnie, cette vipère infernale qui n'est jamais si furieuse que lorsqu'elle peut s'attaquer à un ministre de Dieu, le déchire de sa dent venimeuse. En même temps, ses meilleurs amis l'abandonnent; Rome, un moment abusée, refuse de sanctionner ses ordonnances; ajoutez à cela les épreuves de toutes sortes qui fondent sur son diocèse, la vue des désordres inouïs qui y règnent, le peu de concours qu'il trouve pour effectuer les réformes les plus nécessaires, et vous vous rendrez compte de ce pressoir sous lequel son âme écrasée ne cesse de souffrir.

Mais est-ce que le grand Apôtre n'a pas dit : *« Communicantes Christi passionibus, gaudete!... »* Oui, ces douleurs inénarrables, c'est la

Passion du Fils de Dieu qui se poursuit dans l'âme de saint Charles; or, la Passion, qu'est-ce, sinon la rédemption?... Ce n'est pas le jour de Pâques que le monde a été sauvé, c'est le vendredi saint!... Le grand évêque de Milan sait bien qu'une seconde de sacrifice vaut mieux parfois que des heures d'activité et de travail; qu'importe sa peine?... qu'importe sa vie?... qu'importe même sa mort, si les âmes sont à ce prix?...

Oui, les âmes sont à ce prix! Messieurs et vénérés confrères, notre Maître, le Seigneur Jésus, ne les a pas sauvées autrement, et nous-mêmes, si nous voulons être comme Lui des Rédempteurs, sachons qu'il faut, comme Lui, verser des larmes, et parfois même verser du sang!...

### III. — *Se donner aux âmes.*

Le but du mystère eucharistique est la communion.

Si l'hostie consacrée, en effet, possède ainsi la vie divine, ce n'est pas pour la garder, mais pour la donner, tout en se donnant elle-même. Elle n'a pas d'autre raison d'être, pas plus que les prodiges d'anéantissement substantiel et de plénitude sur-naturelle qui se sont opérés en elle.

Ainsi des saints prêtres.

Jésus, à qui saint Charles s'est livré si complètement, a commencé par détruire tout ce qui, en lui, était selon la nature : à présent que tout en lui est selon la grâce, Jésus se servira de lui pour se donner aux âmes. C'est l'accomplissement du programme évangélique : *« Ego veni ut vitam habeant, et abundantius habeant... »*

Comme Jésus dans l'hostie, saint Charles sera donc tout aux âmes.

Jusqu'à ce moment, les archevêques de Milan avaient plutôt vécu en grands seigneurs qu'en prêtres de Jésus-Christ : il y avait plus de quatre-vingts ans qu'aucun d'eux n'avait résidé dans sa ville archiépiscopale. Saint Charles, au contraire, n'a de repos qu'il n'ait obtenu du Souverain Pontife la permission de venir dans son diocèse. Les honneurs les plus enviés, les fonctions les plus importantes pour le bien général de l'Eglise lui pèsent, du moment qu'il est loin de son peuple. A peine arrivé, sa porte s'ouvre pour tous, grands et petits, et tous, soit chez lui, soit dans les rues et sur les chemins, peuvent l'aborder et lui parler.

Les campagnes de son diocèse sont encore, si possible, plus déshéritées que Milan. Quand il annonce le projet de les parcourir, son entourage se demande avec inquiétude s'il n'est pas devenu fou. Mais des âmes sont là qui l'attendent, il part; des crampons de fer aux pieds, s'accrochant aux ravins, s'ensanglantant les mains aux rochers, il arrive enfin jusqu'à ces pauvres villageois, ces montagnards qui n'ont jamais vu d'évêque; il leur parle, il officie dans leurs églises ruinées avec autant de solennité que dans sa cathédrale; il les instruit et il les rend à Dieu.

Pour lui, point d'âme qui soit au-dessous de son



attention et de son zèle. Tantôt c'est un petit berger qui ne sait pas prier et à qui il enseigne lui-même le *Pater*; tantôt c'est un pauvre idiot qui s'approche de lui et à qui il fait mille amitiés; tantôt, enfin, ce sont des bandits qui tiennent la route de Milan à Brescia: saint Charles tombe au milieu d'eux, passe la nuit à les exhorter et à les absoudre, promet de s'occuper d'eux et le fait, en effet, si activement que ses chers amis les *brigands*, comme il les appelle, quittent presque tous leur coupable métier et deviennent hommes de bien.

Pourtant, parmi les âmes à qui saint Charles Borromée se donne, celles qui l'attirent le plus sont les âmes sacerdotales. Elles sont si malheureuses!... C'est un dicton commun à Milan: « *Si tu veux te damner, fais-toi prêtre!* » Et à voir les désordres inouïs où croupit le clergé milanais, on est bien obligé de convenir que le dicton n'est pas faux.

Cependant, ces prêtres, ce sont les chefs du peuple chrétien. S'ils se perdent, c'est, comme s'ils se sauvent, jamais seuls!... Le cardinal va donc à eux tout d'abord, et jusqu'à la fin ils garderont le souvenir de sa sollicitude et de son zèle. Comment dire sa bonté pour eux, et son énergie, et sa persévérance?... Comment surtout passer sous silence cette institution admirable des séminaires, qui fut le vœu le plus pressant du Concile de Trente et qui est restée la forteresse du sacerdoce? Je n'insiste pas sur ce point; l'année dernière, une voix éloquente et qui m'est personnellement très chère a trop bien dit ces choses pour qu'il soit nécessaire d'y revenir.

Tout aux âmes!... Oui, vraiment, saint Charles l'est bien, puisque pour elles il se multiplie, supportant toutes les fatigues, toutes les haines et tous les échecs.

Ah! ce qui est dur, dans la vie du prêtre, ce n'est pas de se dévouer, ce n'est pas d'user ses forces dans un labeur incessant, ce n'est pas de travailler jour et nuit au salut de ses frères. Qu'importe si la santé s'épuise rapidement dans un effort surhumain! ce qui est nécessaire, ce n'est pas de vivre longtemps, mais de bien employer sa vie. — Ce qui est dur, ce n'est même pas de rencontrer sur notre chemin ces haines irréconciliables que rien ne justifie ni ne désarme. Après tout, le disciple n'est pas plus que le Maître et le Maître a dit: « *Si mundus vos odit, scitote quia me priorem vobis odio habuit.* »

Non, ce qui est dur, effroyablement dur, c'est de se heurter sans fin et de se briser toujours contre cette muraille de granit qui se nomme l'indifférence de tant d'âmes; c'est de parler sans cesse sans qu'aucun écho vous réponde; c'est de semer sans cesse sans qu'aucune moisson ne lève. Oui, c'est là ce qui est dur, et c'est pour cela qu'après Jésus-Christ toutes les âmes vraiment sacerdotales connaîtront cette torture.

Qu'elles ne se découragent pas!... C'est par sa mort plus que par sa vie que Jésus sauva le

monde; c'est aussi par sa mort plus que par sa vie que le prêtre sauve ses frères.

Quand saint Charles fut sur le point de rendre le dernier soupir, ses lèvres mourantes s'entr'ouvrirent encore une fois... On s'approcha et on entendit qu'il disait: « *Ecce venio!*... » C'était redire, sous une forme plus concise, la parole du grand Apôtre: « *Scio cui credidi... cursum consummavi... in reliquo reposita est mihi corona justitiæ.* »

Ces paroles, Monseigneur, avec votre cœur d'évêque et de père, vous les avez commentées naguère au lit de mort d'un des nôtres. Fasse le ciel qu'elles soient le dernier cri de tous vos prêtres!...

Pour cela, Messieurs, il faut entrer résolument dans cette voie surnaturelle de la sainteté où saint Charles a fait des pas si rapides. Les âmes qui nous sont confiées en ont besoin. L'Eglise nous le demande. Dieu le veut et il nous y aidera.

Avez-vous parfois, Messieurs, considéré attentivement l'image admirable qui domine cet autel? — Notre Maître Jésus est représenté la main droite levée comme pour enseigner et commander à la fois. Et que dit-il sans cesse aux prêtres d'hier comme aux prêtres de demain, sinon cette parole qui n'admet pas de réplique: *Sancti estote, quoniam ego sanctus sum!*

Oh! ne vous découragez point devant les difficultés de cette tâche!... Sans doute, elle est immense, puisqu'il s'agit de s'y sacrifier tout entier, mais Jésus ne sera-t-il pas là pour nous soutenir?... N'est-ce pas pour nous qu'il a dit cette parole: *Justus, cum ceciderit, non collidetur, quia Dominus supponit manum suam!*... Voyez, en effet, la main gauche du Maître; tandis que la droite se lève en un geste impérieux, elle s'avance doucement, comme pour nous défendre contre les difficultés du chemin et nos propres faiblesses: *Læva ejus sub capite meo!*... O Maître adoré, c'est bien vrai que vous n'abandonnez jamais vos prêtres, et qu'aux heures de fatigue et d'épuisement vous êtes là pour que nous puissions reposer, tout près de votre cœur, notre tête lassée!... *Ecce venio!* C'en est fait! Comme saint Charles, je veux vous répondre: « Seigneur, me voici; je suis à vous pour le temps et pour l'éternité! »

Ainsi soit-il.

## ENTRETIENS SUR LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

### LIII

Pour la fête de la Toussaint

LES BÉATITUDES

Pourquoi la sainte Eglise nous fait-elle lire en ce jour l'évangile des huit béatitudes? C'est que cette page du livre divin renferme le code de la

sainteté consommée. Tout le mérite de ceux dont nous faisons aujourd'hui la fête est d'avoir mis en pratique ces enseignements du Sauveur. La pauvreté, la douceur, les larmes, le tourment de la justice, l'abandon généreux de ses droits, le renoncement à tout ce qui trouble la pureté du cœur, l'amour de la paix, la patience au milieu des persécutions : voilà la route qui les a conduits au divin royaume.

Disons un mot de chacune des vertus que Jésus a pratiquées, et montrons que les saints les ont fait fleurir dans leur cœur.

## I

Rien n'effraie plus que la pauvreté ; c'est pourquoi la première leçon du Sauveur porte sur le détachement des richesses. « Bienheureux, dit-il, les pauvres en esprit, parce que le royaume des cieux est à eux. » Que signifient ces paroles ? Notre-Seigneur veut-il faire l'éloge de la misère et exalter le paupérisme ? Non, ce ne sont pas nos richesses qu'il veut détruire ; ce sont nos vices qui nous empêchent de les faire servir aux bonnes œuvres et à la vertu.

Pour cela, il faut d'abord posséder vraiment nos richesses, en être le maître, le vrai propriétaire. Un grand nombre de riches ne possèdent pas leurs richesses, mais sont possédés par elles. C'est là qu'est le mal, car l'amour des richesses est la source de tous les vices, de toutes les injustices, de tout égoïsme, de la dureté du cœur, du mépris des intérêts du prochain, des faux jugements, des inimitiés et de toutes les fautes du même genre.

Si donc nous avons en partage les biens de ce monde, n'y attachons pas notre cœur. Pratiquons la pauvreté volontaire, ayons l'esprit de pauvreté.

Fidèles à la recommandation du Sauveur, les saints ont vécu dans un détachement complet des choses temporelles. « Mon plus grand désir, disait saint François de Sales, c'est de manquer de quelque chose, du nécessaire, pour imiter Jésus-Christ, le roi des pauvres, et je ne me trouve jamais mieux que quand je suis moins bien. » — Sainte Thérèse adressait cette recommandation à ses filles : « Que tout soit pauvre : vos demeures, vos vêtements, vos paroles, vos pensées et vos désirs. Gardez-vous surtout de jamais élever de bâtiments magnifiques ; je vous le demande pour l'amour de Dieu et par le précieux sang de Jésus-Christ. Si cela vous arrivait, le vœu que je forme en conscience est qu'ils s'écroulent le jour même où ils seront achevés. » — Il est dit d'un saint prêtre de Marseille que, pour ne point prêter le serment à la Constitution civile du clergé, il quitta la France et passa en Italie « n'emportant que les trois vertus théologiques pour tout viatique <sup>1</sup>. » — « Je n'ai que deux oboles, disait saint Bonaventure : mon corps et mon âme ; je les offre à Dieu par la mortification et la prière. »

A l'exemple des saints, je vous désire, ô bien-

heureuse pauvreté ! Vous me suffisez. Selon la parole de nos saints livres, ceux qui vous trouvent auront des biens en abondance.

## II

Ce n'est pas assez d'être pauvre en esprit pour être le vrai disciple de l'Evangile. Un homme parfaitement pauvre des biens du monde peut être plein d'orgueil, d'impatience, de colère ; il peut être sensible à la moindre injure, arrogant à l'égard des autres, incapable d'obéir ou de soumettre son jugement. Il est donc naturel que Notre-Seigneur, après nous avoir prémunis contre l'avarice, nous enseigne à vaincre l'orgueil et la colère.

« Qu'est-ce que la douceur, dit Bossuet, sinon la fleur de la charité qui, ayant rempli le dedans, répand ensuite sur le dehors une grâce simple et sans fard et un air de cordialité tempéré, qui ne respire qu'une affection toute simple ? » De cette vertu procèdent la patience qui nous fait supporter les défauts du prochain, la compassion qui nous rend sensible à ses maux, la condescendance qui nous incline vers lui pour y porter remède.

En m'examinant moi-même, je suis obligé de reconnaître que la douceur chrétienne est loin d'orner mon âme. J'ai du ressentiment contre ceux qui m'ont offensé, je désire m'en venger, je m'emporte contre eux, je regarde les fautes du prochain avec plus d'indignation que de pitié, et je suis peu disposé à lui pardonner ses faiblesses. Je reprends ses manquements avec aigreur et je les punis avec plus de sévérité qu'ils ne méritent, je soutiens avec opiniâtreté mes propres sentiments et ne veux point déferer à ceux des autres. Enfin, je refuse avec sécheresse des choses faciles à accorder.

Où est la douceur évangélique ? Elle est dans l'âme des saints. Dociles aux leçons du Sauveur, ils se sont appliqués à éloigner d'eux tout esprit de violence. Souvent, ils n'étaient aucunement disposés par leur nature à pratiquer cette vertu. Loin d'être apathiques, ils avaient un caractère vif et bouillant, plus enclin à la rudesse qu'à l'affabilité, plus prompt à l'attaque qu'aux concessions ; c'étaient des hommes d'une volonté énergique, amis de l'indépendance, tranchants dans leurs jugements, pour qui il était très difficile de plier, d'obéir, de se soumettre, de se taire en face d'une contrariété ou d'une résistance. Mais par la lutte et la prière et en méditant la douceur de Notre-Seigneur, les nombreux avantages dont jouit une âme qui imite ainsi le Sauveur, ils sont parvenus à acquérir et à conserver dans les différentes situations de la vie cette égalité d'âme qui fait notre admiration. C'est à ce travail patient et intime que nous devons la sereine figure des Charles Borromée, des François de Sales, des Vincent de Paul.

## III

Assurément, dans les deux premières béatitudes, Notre-Seigneur a proclamé des principes qui sonnent comme d'étranges paradoxes aux

<sup>1</sup> Vie de M. Allemand, par Gaduel, p. 85.



oreilles du monde; mais voici qu'il énonce une vérité qui déconcerte encore davantage la sagesse humaine : « Bienheureux, dit-il, ceux qui pleurent. »

Quelles sont les larmes auxquelles sont promises la béatitude ? Ce ne sont pas les larmes de dépit, les larmes d'amour-propre, d'envie, de découragement; ce sont les larmes *chrétiennes*. Larmes de *compassion* : on s'attendrit sur les misères d'autrui, on désire y remédier. Larmes de *supplication* : nous faisons monter vers Dieu les gémissements de nos misères. Larmes de *piété* : nous comprenons l'honneur dû à Dieu, à son ineffable sainteté, à sa bonté, à ses amabilités, et nous ressentons vivement la moindre offense commise envers notre Père; nous méditons, pour nous en pénétrer, l'immense amour que Jésus-Christ nous témoigne dans son Incarnation, dans ses souffrances, dans ses sacrements, et notre cœur s'ouvre à des effusions inconnues. Larmes du *zèle* : des générations entières périssent parce qu'elles ne reçoivent pas la lumière et la grâce que Dieu leur destine, il ne se trouve point d'apôtres pour leur porter l'Evangile; ailleurs les funestes erreurs contemporaines, rationalisme, libéralisme, scepticisme, socialisme, ont produit leurs fruits naturels : l'extinction de la foi, la corruption de la morale, sujet pour nous d'indicibles tristesses. Larmes de la *contrition* : « J'ai péché, j'ai beaucoup péché. Pitié, mon Dieu, pitié ! » Larmes de l'*exil* : « Sur les bords des fleuves de Babylone, nous pleurons en nous souvenant de la céleste Sion. » Enfin larmes de l'*amour*. « Heureux, mille fois heureux, dit Bossuet, ceux qui pleurent d'amour et de tendresse ! Leur cœur se fond en eux-mêmes, comme parle l'Ecriture. Qui me dira la cause de ces larmes ? Qui me la dira ? C'est tantôt la bonté d'un père, c'est tantôt la condescendance d'un roi, mais le plus souvent c'est je ne sais quoi qu'on ne peut dire. »

Ces heureuses larmes, je les vois couler des yeux des serviteurs de Dieu. Saint François d'Assise, saint Louis de Gonzague, le vénérable curé d'Ars les versaient d'une manière intarissable. C'était un don du ciel qui montrait que l'onction de la grâce était répandue dans leur cœur.

Hélas ! on ne sait plus pleurer à notre époque. L'égoïsme a tué en nous les sentiments généreux, il nous a fait un cœur de marbre, il nous a cuirassés contre toute émotion. O mon Dieu, guérissez cette dureté spirituelle, donnez-nous cette tendresse d'âme qui tirera de nos yeux ces larmes pieuses auxquelles vous promettez la consolation.

#### IV

Il n'est pas difficile de voir dans les béatitudes une marche régulièrement ascendante : les vertus s'y enchaînent les unes aux autres et les premières conduisent naturellement aux suivantes. L'ordre admirable qu'on retrouve dans ces grands principes de la législation promulguée par Notre-Seigneur a été un sujet favori de contemplation

pour un bon nombre de pieux auteurs. En nous recommandant le détachement des biens du monde, la pratique de la douceur, le courage dans les afflictions, Notre-Seigneur a arraché du cœur de l'homme les épines. Voici maintenant que dans ce sol spirituel il va jeter la semence bénie d'où sortira la moisson des grandes vertus chrétiennes. Il veut voir dans nos âmes la sainte avidité du bien. « Bienheureux, dit-il, ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. »

Le mot « justice » désigne la sainteté dans son étendue, la pleine conformité de notre volonté à la volonté de Dieu.

Avoir faim et soif de la justice, c'est désirer que Dieu règne en nous et autour de nous aussi parfaitement que possible; c'est n'assigner aucune limite à nos œuvres de miséricorde, de zèle, de mortification, de charité; c'est soupirer après la conversion de tous les pécheurs, le retour de tous les hérétiques, l'extinction de tous les schismes, le tranquille progrès des principes chrétiens dans la société pour faire des royaumes de ce monde le royaume de Dieu et de son Christ; c'est souhaiter ardemment que l'Eglise triomphe de tous ses ennemis, qu'elle brille d'un éclat toujours plus grand par les dons de la grâce, par la sainteté de ses enfants.

La soif de la justice, dit le P. Gratry, c'est « cet acte d'âme qui puise en Dieu la justice essentielle, qui la boit et qui la respire, et qui, remplissant de cette force sainte un être vivant sur la terre, amène par cela seul sur cette terre même le règne croissant de la justice. »

Ce généreux désir de la perfection ne doit pas être languissant dans notre âme. « Faim et soif, dit Bossuet, c'est une ardeur vive, un désir avide et pressant qui vient d'un besoin extrême. »

Nous sommes donc condamnés à une magnanime ambition, liés à un impérieux devoir : celui de travailler sans cesse à notre amélioration spirituelle. Cette nécessité fait notre grandeur; car, de toutes les créatures, l'homme est la seule qu'une force mystérieuse entraîne vers un idéal toujours plus élevé.

Les saints ont tous éprouvé cette noble passion du bien que rien ne peut assouvir. Jamais de repos, telle est la loi de leur vie; jamais assez d'humilité, assez de pureté, assez d'amour, assez de foi, assez de piété ! D'un sommet péniblement gravi, ils s'élèvent à une cime plus ardue; d'une victoire chèrement achetée, ils aspirent à un autre triomphe; d'une vertu implantée et enracinée après bien des luttes, ils s'élancent à la conquête d'une autre vertu. Telle est la disposition de ces âmes vaillantes. Elles ne disent jamais : « Je suis rassasiée, » elles ne se résignent jamais à l'immobilité.

« Oubliant ce qui est derrière moi, disait saint Paul, je m'avance vers ce qui est devant moi. » (Philipp., III, 13). Saint André Avellan avait fait le vœu d'avancer sans cesse dans la voie de la perfection chrétienne. Enfin saint Philippe de Néri,

fondateur de l'Oratoire, s'inspirant de l'oracle évangélique, répétait souvent cette parole : « Ayons faim et soif ! »

O mon Dieu, les saints sont nos modèles. Comme eux, je veux que le bien grandisse et se développe en moi par un progrès ininterrompu. Je veux me purifier toujours plus du péché, me dévouer de plus en plus à votre service, arriver à une union toujours plus étroite avec vous, autant qu'il est donné à l'homme d'y atteindre ici-bas.

## V

Ce n'est pas assez de donner au prochain la stricte justice, il faut user avec lui de miséricorde. C'est ce que Notre-Seigneur nous recommande par la cinquième béatitude. Les doux supportent patiemment les injustices du monde, les miséricordieux s'attaquent au mal pour le faire disparaître.

*Beati misericordes !* L'antiquité n'avait jamais soupçonné que le bonheur pût consister à s'incliner avec tendresse sur la misère d'autrui pour y porter remède. Elle glorifiait la force, exaltait la puissance ; elle n'avait que des dédains pour la faiblesse et le dénuement.

Mais depuis que la miséricorde a été rangée par Notre-Seigneur au nombre des béatitudes, on a vu l'homme s'attendrir sur le sort des malheureux et s'efforcer de les soulager.

Pour pratiquer ce cinquième enseignement du Sauveur, que faut-il ? Il faut ressentir les misères d'autrui et les porter dans son cœur comme si elles étaient nôtres. Il faut pardonner très facilement toutes les injures passées ou présentes, faire part aux autres des biens spirituels et temporels que nous possédons et dont ils ont besoin, regarder toutes choses autour de nous avec une tendre compassion et une affectueuse pitié. Dans celui qui est malheureux la véritable miséricorde n'examine pas les mérites, mais les besoins. Les rayons du soleil ne considèrent pas la nature des corps qu'ils illuminent : ils brillent sur tous indifféremment, autant que ces corps sont capables de recevoir la lumière. Ainsi fait la miséricorde.

Ah ! cette loi royale de la charité, comme l'appelait saint Jacques, *lex regalis* (Jacq., II, 8), les saints l'ont comprise et observée. Jamais la parole humaine ne suffira pour redire ce qu'ils ont consacré d'efforts depuis dix-neuf siècles au soulagement des misères humaines, soit qu'il s'agisse de l'indigence, de l'ignorance, de la maladie, de l'abandon, de la faiblesse. Il n'est personne qui conteste cette influence bénie de la sainteté sur l'adoucissement des maux causés par l'infortune. Les ennemis de l'Eglise eux-mêmes ont admiré les œuvres d'assistance enfantées par le dévouement des saints.

Seigneur, ouvrez mon âme à l'émotion divine de la pitié ! Faites que je ne m'isole pas de la foule qui souffre et qui gémit, mais que j'écoute les appels de la douleur et que j'y réponde par la plus généreuse tendresse !

## VI

La série des béatitudes évangéliques se continue par celle-ci : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. »

Il faut aimer la pureté à cause de sa beauté. « Qui pourrait dire la beauté d'un cœur pur ? s'écrie Bossuet. Une glace parfaitement nette, un or parfaitement affiné, une fontaine parfaitement claire n'égale pas la beauté et la netteté d'un cœur pur. » — « O combien la chasteté est belle ! nous dit le Saint-Esprit par la bouche du Sage ; combien est brillante la race ornée de chasteté ! *O quam pulchra est casta generatio cum claritate !* » (Sag., IV, 1).

Il faut l'aimer aussi à cause des précieux avantages qui en sont le fruit. La chasteté, en écartant les images grossières que la chair et le sang accumulent en quelque sorte autour de nous, dispose notre esprit à la connaissance des choses divines. Elle ouvre notre œil intérieur, le purifie et dissipe les ténèbres qui l'obscurcissent. Elle est, au témoignage de l'auteur de *l'Imitation*, l'une des deux ailes qui nous élèvent au-dessus des choses de la terre jusque dans la région sereine où il nous est donné de contempler Dieu, car, ajoute-t-il, « le cœur pur pénètre le ciel. *Cor purum cœlum penetrat.* » (*Imit.*, I, II, ch. IV, 2).

Cette pureté du cœur n'est pas de la terre. Seul le souffle divin du christianisme a pu l'enfanter. « Il y a des philosophes, dit saint Jean Chrysostome, qui ont pu vaincre la colère ou mépriser la richesse. Mais quant à la virginité, cette fleur n'est jamais éclosée parmi eux. Ici ils nous cèdent la victoire ; ils avouent qu'il y a là quelque chose de supérieur à la nature, et le monde entier en est dans l'admiration. »

Cette vertu a été le triomphe des saints. Au milieu des tentations de la chair et des séductions du monde, ils ont résisté aux attraites du vice, ils ont mis sous leurs pieds les excitations du mal, ils ont porté jusqu'au bout, dans un vase fragile, le trésor le plus précieux de tous, et s'il en est parmi eux qui n'ont pas su conserver sans tache le vêtement d'honneur que Dieu leur avait confié, ils ont redemandé leur dignité première aux larmes d'une pénitence plus éclatante que leur chute.

O mon Dieu, faites qu'aucune influence mauvaise ne vienne altérer en nous la vertu angélique, ornement immortel des corps mortels. Soutenus par votre main, nous demeurerons fermes et inébranlables au milieu des périls qui nous menacent. « *Cor mundum crea in me, Deus.* Seigneur, créez en moi un cœur pur ! » (Ps., L, 12).

## VII

Notre-Seigneur n'a pas encore épuisé la série des divines sentences. Voici qu'il fait un pas de plus dans sa législation et dans ses promesses : « Bienheureux, dit-il, les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu. »

La paix ! O combien notre société moderne sou-



pire après elle ! Désabusés de tout, fatigués de tout, nous nous agitions dans une inquiétude fiévreuse, parce que nous vivons dans le trouble : trouble de l'esprit, impuissant à se fixer sur une doctrine qui le satisfasse ; trouble du cœur, qui est ballotté par des passions avides et toujours mécontentes ; trouble de l'imagination, qui s'effraie de l'avenir et ne consent pas à s'enfermer dans le présent. Oui, et plus que dans le trouble, nous sommes en état de guerre.

Au foyer familial, au sein de la nation, partout, divisions, discordes, duels meurtriers où les âmes périssent et qui accélèrent l'impulsion qui nous précipite dans toutes les décadences.

Que faut-il pour remédier à ces maux contemporains ?

D'abord établir la paix au dedans de nous-même en bannissant le péché. « *Pax omni operanti bonum*. Paix à quiconque fait le bien, » dit l'apôtre saint Paul. (Rom., II, 10). La rectitude de la conscience nous communique un calme profond, une sérénité inaltérable. Le mal détruit en nous l'unité ; le bien, au contraire, harmonise toutes nos puissances. Quand l'imagination est pure, l'esprit soumis et docile, un sentiment ineffable de bonheur se répand dans tout notre être.

Après avoir recouvré la paix, efforçons-nous de la répandre autour de nous, d'être, dans notre sphère d'action, des ouvriers de paix. Que faut-il pour remplir cette noble tâche ? — Il faut d'abord réconcilier les hommes avec Dieu en leur enseignant les vérités qui donnent le repos et la satisfaction à l'esprit, qui jettent la lumière sur les énigmes de l'existence, sur les mystères du présent et de l'avenir, en leur faisant accepter la souffrance, la misère, les afflictions de toute sorte, dans un esprit de pénitence et de résignation et grâce à la lumière dans laquelle le christianisme montre à l'âme une éternité de bonheur.

Il faut être ensuite des anges de paix dans la famille et pour cela verser un baume sur toutes les meurtrissures, réparer toutes les négligences, les oublis, les fautes, deviner les répugnances et les attraites, les intentions, les désirs, nous dévouer, nous sacrifier, faire bon marché de notre moi.

Enfin, si nous le pouvons, soyons des pacificateurs même au sein de la société, en dissipant les malentendus, en travaillant à maintenir dans un ordre tranquille des éléments qui, abandonnés à eux-mêmes, lutteraient les uns contre les autres, des forces dont le conflit produirait des chocs terribles et de redoutables collisions, en les amenant à travailler ensemble avec cette douceur et cet équilibre parfait qui caractérise les opérations de la nature, et à recevoir une efficacité plus grande de ce concours mutuel qui fait de ces éléments divers un tout admirable par sa symétrie et sa puissance.

Les saints ont tous été des hommes de paix. En paix avec Dieu, ils se sont appliqués constamment à faire régner autour d'eux la concorde, l'union

fraternelle, la charité. Au moyen âge, sous le nom de « trêve de Dieu, » ils imposent aux hommes un fraternel désarmement. A des époques et dans des contrées où les haines traditionnelles formaient comme une partie du patrimoine de chacun, saint Bernardin de Sienne et d'autres serviteurs de Dieu, par leurs paroles et souvent par leurs miracles, font cesser les inimitiés privées et rétablissent la paix dans les familles, dans les cités. Enfin, de nos jours, n'a-t-on pas vu un héroïque archevêque de Paris apaiser, au prix de sa vie, des luttes homicides et s'estimer heureux si son sang fût le dernier versé ?

O mon Dieu, à l'exemple de ceux qui vous furent unis par des liens si étroits, je veux, moi aussi, estimer à sa juste valeur le don divin de la paix, je veux vous la demander avec insistance et écarter avec courage les obstacles qui l'empêcheraient de régner en moi et dans ceux qui m'entourent.

### VIII

Voici la dernière et la plus excellente des béatitudes, parce qu'elle porte plus vivement en elle l'empreinte du Fils de Dieu : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient. »

Afin d'éprouver ses serviteurs, Dieu permet parfois que les puissances du mal se déchaînent contre eux. Ils sont contredits, maudits, calomniés, méprisés. Une domination odieuse et organisée asservit la religion catholique, gêne son expansion, entrave sa mission auprès des âmes et attente à ses droits les plus sacrés. Si la persécution devient plus ardente, on a recours à des mesures ouvertement vexatoires : arrestations, déportations, confiscations. Enfin, la rage des ennemis de la vérité atteignant son paroxysme, pour venir à bout de la douce obstination de l'Eglise, de ses enfants, de ses ministres, ils imaginent, avec un raffinement diabolique, les traitements les plus rigoureux, les tortures les plus cruelles.

Les persécutés rendent à la souveraineté et à la majesté de Dieu, à la vérité et à la sainteté de sa loi, au devoir de l'obéissance, au plus petit de ses commandements, le plus excellent de tous ces hommages. Ils proclament publiquement et de la meilleure manière que tout ce que nous avons, honneur, position, fortune, vie même, il peut tout exiger de nous à tout moment, et qu'il ne dépasse nullement ses droits lorsque, en permettant que nous souffrions même les supplices et le trépas plutôt que de l'offenser, il nous oblige pratiquement à lui obéir jusqu'à la mort.

Des millions d'hommes et de toute condition ont rendu à Dieu ce sublime témoignage. L'opposition violente, les injures, les sévices, les tortures, la haine, la mort, rien n'a pu fléchir la constance des saints. Ils ont montré ainsi qu'ils avaient compris la parole du Sauveur : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice. »

Seigneur, tous ne peuvent aspirer à l'honneur de verser leur sang pour vous. Il faut pour cela de hautes vertus et de grandes grâces. Mais, s'il ne m'est pas permis de vous glorifier par l'offrande de ma vie, faites du moins que je supporte avec courage les tribulations que je pourrai avoir à souffrir pour votre cause, celle de votre Eglise ou des âmes !

Nous venons de méditer sur les béatitudes et de voir que les saints les ont pratiquées d'une manière excellente. Il en coûte pour imprimer en soi-même ces huit caractères de la perfection chrétienne. Mais ce qui doit nous encourager, c'est la perspective du bonheur promis à ceux qui auront fidèlement réalisé en eux-mêmes ce sublime idéal. Les consolations divines sont réservées à ceux qui auront pleuré, et le rassasiement de l'âme à ceux qui auront senti la faim et la soif de la justice. Les miséricordieux obtiendront miséricorde. L'âme pure verra Dieu. Les pacifiques seront d'une manière spéciale les enfants de Dieu. Ceux qui souffrent persécution pour la justice auront en partage le royaume des cieux. Eclairés, fortifiés par l'exemple des saints, nous aurons le courage de suivre comme eux le chemin des vertus évangéliques qui mène à la béatitude céleste. Amen !

## COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

### Troisième partie : Les Sacrements

#### XV

#### LA PÉNITENCE

#### Plan

1. Notion et nécessité de la pénitence comme vertu. Trait historique.
2. Notion et nécessité de la pénitence comme sacrement.
3. Institution du sacrement de pénitence.
4. Ministre.
5. Effets.
6. Exhortation à recourir au sacrement.

Le baptême nous donne la vie de la grâce ; la confirmation la fortifie ; l'eucharistie l'entretient ; mais si nous avons eu le malheur de perdre par le péché cette précieuse grâce du baptême, nous reste-t-il quelque ressource ? Dieu est si bon qu'il ne veut pas que le pécheur périsse. Il veut au contraire qu'il se convertisse et qu'il vive. En conséquence, il nous a donné un moyen de recouvrer son amitié : c'est le *sacrement de pénitence*.

1. — La pénitence est tout à la fois une *vertu* et un *sacrement*. La *vertu* de pénitence est cette vertu qui nous fait détester nos péchés et nous donne la force de les expier. Ce mot de pénitence a coutume de nous attrister, de nous effrayer ; cependant y a-t-il au monde quelque chose de plus naturel, de plus juste ? Quand on nous a fait tort, nous voulons, n'est-ce pas ? que ce tort

soit réparé. Eh bien ! la pénitence n'est rien autre chose. Dieu veut aussi qu'on répare les injures qu'on lui a faites ; sans cela point de pardon, point de miséricorde. Ce qui devrait plutôt nous attrister et nous épouvanter, c'est le péché qui nous rend les ennemis de Dieu. La pénitence au contraire nous obtient son pardon. La pénitence a toujours été indispensable et le sera toujours.

Dès l'origine du monde, Adam et Eve, premiers parents, durent faire après leur péché une longue et rigoureuse pénitence. Ce n'est qu'à cette condition que Dieu leur pardonna et les sortit de l'abîme où ils s'étaient plongés.

Vous connaissez tous l'histoire des habitants de la ville de Ninive auxquels fut envoyé le prophète Jonas. Que leur disait le prophète de la part de Dieu ? « Faites pénitence ! Faites pénitence ! ou dans quarante jours la ville sera détruite. » Les Ninivites crurent à la parole de Dieu. Le roi quitta ses habits royaux, se couvrit d'un sac et, laissant son trône, s'assit sur la cendre. Tous les habitants se condamnèrent à un jeûne rigoureux, et privèrent de nourriture même les animaux domestiques. Dieu, touché de leur repentir, leur fit miséricorde et révoqua l'arrêt de mort qu'il avait porté contre eux et contre la ville.

Tous les justes, à partir d'Adam, qui sont morts avant Jésus-Christ et qu'il a fait sortir des limbes après sa résurrection pour les emmener au ciel, n'ont pas eu d'autre moyen d'expier leurs fautes que la pénitence.

Cette vertu est si nécessaire que notre divin Sauveur lui-même n'a pas cessé de nous la recommander et de la pratiquer. Toute sa vie a été une vie de pénitence, une vie consacrée à expier les péchés du monde. « Voici l'Agneau de Dieu, disait saint Jean-Baptiste en le désignant à ses disciples, voici l'Agneau de Dieu dont l'immolation sera la rançon des pécheurs. » Tous les saints qui ont vécu après Lui jusqu'à nous, ont imité son exemple, et on n'en citerait pas un qui n'ait été un grand pénitent. Ainsi le seul chemin qui conduise au ciel, c'est la pénitence.

2. — Avant Jésus-Christ les hommes n'avaient aucun moyen de connaître si leur repentir était agréable à Dieu et si Dieu leur pardonnait. Notre divin Sauveur a voulu perfectionner cet état de choses. Il a fait de la vertu de pénitence un *sacrement* ; et comme un sacrement est toujours un signe sensible, nous avons une assurance plus grande de la rémission de nos péchés et de notre réconciliation avec Dieu. Ainsi à présent, pour recevoir le pardon de ses fautes, il ne suffit pas de s'en repentir ; il faut encore les confesser à un prêtre et en obtenir l'absolution, à moins que la chose ne soit impossible. Sans cela point de salut pour le pécheur, point d'autre moyen de recouvrer l'amitié de Dieu, quand on a perdu la grâce du baptême par le péché mortel. On aurait beau pratiquer toutes les œuvres possibles de mortification et de charité : si on refusait de recourir au sacrement de pénitence, on ne pourrait attendre de la part du Seigneur qu'une sentence de réprobation.



Tel est le nouvel ordre de choses établi par Jésus-Christ lui-même.

3. — Mais quand est-ce que notre divin Sauveur a établi dans son Eglise le pouvoir de pardonner les péchés? Il en avait d'abord fait la promesse en disant à ses apôtres : « En vérité, je vous le déclare, tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. » Ce fut peu de jours avant de quitter la terre qu'il exécuta cette promesse. Il apparut au milieu de ses disciples et leur dit : « Je vous envoie comme mon Père m'a envoyé. Recevez le Saint-Esprit. Ceux à qui vous aurez remis leurs péchés, leurs péchés leur seront remis; ceux à qui vous les aurez retenus, ils leur seront retenus. »

4. — Alors fut institué le *sacrement de pénitence*. Alors le Fils de Dieu à qui toute puissance a été donnée au ciel et sur la terre, accorda à ses Apôtres et à leurs successeurs le pouvoir de pardonner les péchés des hommes. Alors il les établit juges des consciences pour décider quels pécheurs sont dignes ou indignes de l'absolution. Pouvoir étonnant, pouvoir qui n'a pas été donné aux anges ni aux archanges, mais aux prêtres seuls. Si nous voyions un prêtre s'approcher d'un tombeau et rendre la vie à un mort, quel miracle! Mais n'est-ce pas quelque chose de plus prodigieux de rendre la vie divine à une âme qui l'avait perdue par le péché, de l'arracher à l'enfer et de lui ouvrir le ciel?

5. — Voulez-vous comprendre toute l'excellence du sacrement de pénitence? Examinons encore les effets admirables qu'il produit.

a) Il remet tous les péchés, *sans exception aucune*. « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, » a dit Notre-Seigneur. Remarquez ces paroles. — Il a dit : *les péchés*, et non pas quelques-uns seulement. Ainsi, s'il pouvait se faire que tous les péchés des démons et des damnés fussent dans une seule âme et que cette âme reçût le sacrement de pénitence avec de bonnes dispositions, elle deviendrait innocente et pure comme celle d'un enfant. — Il remet tous les péchés *sans délai*. Aussitôt que l'absolution est prononcée, le pardon est accordé. — *Sans fin*, c'est-à-dire non pas deux ou trois fois seulement, mais autant de fois que le pécheur le désire, pourvu qu'il soit repentant. Quelle différence entre la conduite de Dieu et celle des rois de la terre! Les souverains croient faire beaucoup en pardonnant une fois une infidélité ou une injure; deux fois, presque jamais. Le Roi du ciel est toujours plein de miséricorde pour ceux qui reviennent sincèrement à Lui. Il mérite donc bien le nom de *bon Dieu* que nous aimons à lui donner. — Il remet les péchés *sans retour*. Quand même nous retombons dans de nouvelles fautes, tous nos anciens péchés, une fois pardonnés, demeurent abolis et effacés pour jamais. « Si le pécheur fait pénitence, dit le Seigneur dans les Livres saints, je ne me souviendrai plus de toutes les iniquités qu'il a commises. » Quelles paroles consolantes! Le Seigneur qui voit tout, le

passé comme le présent, le Seigneur qui n'oublie rien, promet cependant d'oublier nos péchés : « Si le pécheur fait pénitence, je ne me souviendrai plus de toutes les iniquités qu'il a commises. »

b) Le sacrement de pénitence *répare tout le mal de l'âme*. Il la délivre de la servitude du démon. Les péchés sont comme autant de chaînes qui la retiennent captive : le sacrement de pénitence les brise. Le péché l'avait souillée, dégradée, le sacrement de pénitence la purifie et la relève. Il nous rend l'amitié de Dieu. Notre Dieu est si bon qu'il consent à nous regarder comme ses amis, quand même nous nous serions couverts des crimes les plus hideux, pourvu que notre repentir soit sincère. Qui de nous voudrait reprendre pour ami une personne qui l'aurait outragé mille fois? C'est là cependant ce que fait notre Dieu.

c) Le sacrement de pénitence *rend à notre âme tous ses mérites*. Un seul péché mortel nous fait perdre tout le fruit de nos bonnes œuvres passées, puisqu'il a pour effet de nous priver des récompenses éternelles. Or, quand nous revenons à Dieu par le sacrement de pénitence, nous recouvrons tous nos mérites perdus et tous nos droits au paradis. Nous voyons cela par l'exemple du bon larron. Aussitôt que ce grand coupable eut confessé ses crimes devant Jésus-Christ avec une amère douleur de l'avoir offensé, il mérita d'entendre ces paroles si consolantes : « *En vérité, je vous le dis, vous serez avec moi aujourd'hui en paradis.* » Voilà quelle est l'efficacité du sacrement de pénitence. N'est-ce pas avec raison qu'on l'appelle le chef-d'œuvre de la miséricorde divine?

6. — En finissant notre entretien, nous sommes bien aise de vous adresser une question. Si un médecin distingué découvrait et offrait au public un remède efficace pour guérir toutes les maladies et empêcher de mourir, est-ce qu'on ne viendrait pas le chercher des extrémités du monde? est-ce que l'on craindrait la fatigue et la dépense pour se le procurer? Ah! que ne ferait-on pas pour recouvrer la santé, pour sauver ce pauvre corps!... Eh bien! il existe un remède efficace pour guérir l'âme de toutes ses maladies et la faire vivre éternellement. Ce remède, c'est le sacrement de pénitence. Et ce remède merveilleux, on ne l'estime pas, on ne tient pas à en user!... Pour nous, remercions aujourd'hui notre divin Sauveur de nous l'avoir donné dans sa grande miséricorde, et prenons la résolution d'y recourir avec bonheur toutes les fois que notre âme en sentira le besoin.

## XVI

### LA CONFESSION

#### Plan

1. Ce qu'est la confession.
2. De la confession comme besoin de l'âme.
3. Des attaques dirigées contre la confession.
4. Elle n'est pas une invention des prêtres.
5. Il ne faut pas attendre à la mort pour se confesser. Trait historique.
6. Avantages de la confession,

Le sacrement de pénitence se compose de trois parties ou de trois actes, qui sont la *confession*, la *contrition* et la *satisfaction*. Nous parlerons successivement de ces trois choses et nous commencerons par la *confession*.

**1.** — Qu'est-ce que la confession ? La confession est une accusation que l'on fait de ses péchés à un prêtre approuvé, pour en recevoir l'absolution.

La confession est une *accusation*, c'est-à-dire qu'on ne doit pas déclarer ses péchés comme on raconte une histoire, mais les déclarer avec un cœur contrit, comme ferait un coupable devant son juge. — Nous avons dit : à un prêtre approuvé. Il ne suffit pas d'être prêtre pour remettre les péchés ; il faut encore avoir reçu l'approbation ou l'autorisation de l'évêque. Sans cela, le prêtre ressemblerait à un juge nommé par le gouvernement, auquel on n'aurait pas encore assigné le lieu où il doit exercer. Ses pouvoirs seraient liés jusqu'à ce que on lui ait fait connaître le territoire soumis à sa juridiction. — On va se confesser pour recevoir l'*absolution*, c'est-à-dire le pardon. Le tribunal de la pénitence a été institué, en effet, non pas pour condamner, mais pour faire miséricorde.

**2.** — La confession comme faisant partie d'un sacrement n'existe que depuis Jésus-Christ ; mais la confession comme besoin de l'âme est aussi ancienne que le genre humain. Dès le commencement du monde, Dieu exigea de nos premiers parents la confession de leur désobéissance. Il désire leur pardonner, mais auparavant il veut recevoir l'aveu de leur faute. « Adam, où es-tu ? » dit-il à l'homme. — « Je me suis caché, répond Adam, parce que j'ai eu peur. » — « D'où t'est venue cette crainte, reprend le Seigneur, si ce n'est de ce que tu as mangé du fruit que je t'avais défendu de toucher ? » — C'est ainsi que Dieu lui met à la bouche la confession de son crime. Et en effet Adam répond aussitôt : « La femme que vous m'avez donnée m'a présenté de ce fruit et j'en ai mangé. » — *Et j'en ai mangé*, voilà la confession d'Adam. C'est ce que Dieu demandait, l'aveu du coupable. Il s'adresse ensuite à la femme : « Pourquoi as-tu fait cela ? » — La femme répond : « Le serpent m'a trompée et j'en ai mangé. » — *Et j'en ai mangé*, voilà la confession d'Eve. Ainsi nous trouvons la confession pratiquée même dans le paradis terrestre.

Ce besoin qu'éprouvaient nos premiers parents de se décharger du poids dont leur conscience était accablée, on peut dire qu'ils l'ont transmis à leurs descendants. A peu près tous les hommes, même ceux qui ne veulent pas entendre parler de confession, se confessent néanmoins, c'est-à-dire font l'aveu de leurs fautes. En effet, on ne rencontre pas une personne au monde qui n'ait un ami à qui elle confie ce qu'il y a de plus secret dans son cœur. C'est comme une nécessité ; et souvent ceux qui s'obstinent à concentrer leurs peines ou leur chagrin finissent par en mourir.

Enfin rien n'est plus commun que de voir des voleurs ou des assassins, qui ont commis des crimes sans être vus de personne, les avouer eux-mêmes, dans un moment d'abandon. C'est que l'homme est trop faible pour porter seul le poids du péché, il sent le besoin de le décharger dans un cœur compatissant.

**3.** — Cependant il faut avouer que la confession est humiliante et qu'on n'aurait guère la force de s'y assujettir, si Jésus-Christ ne nous en avait fait un commandement. Il en coûte à l'amour-propre de découvrir des choses qu'on voudrait souvent se cacher à soi-même. Aussi aucune pratique religieuse n'a-t-elle été plus attaquée que la confession. Les impies et les mauvais chrétiens ont tout fait pour s'en débarrasser et l'abolir. Et elle est toujours là ! Loin de disparaître, elle marche le front levé et gagne chaque jour du terrain. On a même vu un très grand nombre de ses ennemis tout fiers de la trouver et de s'en servir à l'heure de la mort. Je ne puis pas vous rapporter tout le mal qu'on a dit de la confession, je n'en finirais pas. Et puis vraiment ces propos sont si vieux, si usés, qu'on a peur d'être ridicule en les répétant : c'est comme des habits passés de mode et rapés qu'on a honte de remettre au soleil.

**4.** — Ainsi, par exemple, n'est-on pas allé autrefois jusqu'à dire que la confession est une invention des prêtres ! — Mais quel motif, je vous le demande, aurait pu porter les prêtres à inventer la confession ? Sans doute le plaisir de connaître les péchés des autres.

Je ne souhaiterais qu'une seule chose à ceux qui parlent du plaisir de confesser : ceserait, si cela pouvait se faire, qu'ils fussent condamnés à passer deux ou trois jours de suite dans un confessionnal. Je suis bien convaincu que dès le second jour il faudrait les y attacher. — Quel plaisir pour les prêtres, je vous le demande, d'interrompre leur sommeil au milieu de la nuit, de braver le froid, la pluie, la neige, pour aller assister un pauvre moribond à ses derniers moments ? — Quel plaisir pour un aumônier des prisons d'accompagner un criminel jusque sur l'échafaud, ou d'aller s'asseoir, dans un baignoire, à côté d'un galérien, pour leur prodiguer les secours de la religion ? — Quel plaisir pour un aumônier d'hôpital de respirer l'air infect des salles de malades, de se coucher en quelque sorte sur des cadavres pour administrer les derniers sacrements ?

Mais s'il est si agréable, comme certaines gens le prétendent, d'écouter les confessions des autres, il ne l'est pas autant de se confesser soi-même. Vous trouvez parfois que c'est bien gênant de se confesser, n'est-ce pas, mon frère ? — Et moi aussi, je l'avoue franchement ; car il faut bien vous apprendre, si vous ne le savez pas, que les prêtres se confessent comme les autres ; non seulement les prêtres, mais les évêques, mais le pape. De bonne foi, est-ce que le pape, les évêques et les prêtres se confesseraient, s'ils étaient les inven-



teurs de la confession? Est-ce qu'ils n'auraient pas aussi inventé le moyen de s'en exempter?

Vous prétendez que c'est un prêtre qui a inventé la confession et vous ignorez lequel. Eh bien! je vais vous le dire, — nous connaissons mieux que vous le fameux mystère : — ce prêtre, il est venu au monde il y a dix-huit cents ans, dans la Judée; il se nomme Jésus-Christ. Les apôtres l'ont entendu, quand il a institué la confession, et ils nous ont conservé ses paroles que voici : « Je vous envoie comme mon Père m'a envoyé. Recevez le Saint-Esprit. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les pardonnerez. »

5. — Aujourd'hui, toutes ces objections contre la confession sont passées de mode. On a plus de bon sens qu'autrefois; on sent qu'il est impossible de détruire une chose établie par Dieu lui-même. Si on ne se confesse pas, au moins on laisse la confession tranquille, ou plutôt de nos jours presque tout le monde se confesse; seulement il est des personnes qui veulent repousser cela jusqu'à la mort et qui disent toujours : « Plus tard, plus tard! J'ai bien le temps... » — Vous avez bien le temps, dites-vous? Vous vous trompez; le temps ne vous appartient pas, et la preuve c'est que vous ne savez pas si vous serez en vie demain. Qui vous a dit que vous ne mourrez pas de mort subite? Combien sont morts sans avoir eu le temps d'appeler un prêtre! Cela se voit tous les jours. Admettons que vous aurez le temps de vous confesser à la mort; en aurez-vous le courage et la force?

Un riche citoyen de Thèbes, nommé Archias, s'était emparé par la violence du gouvernement de cette ville fameuse dans l'histoire, et y exerçait une autorité tyrannique et intolérable. Quelques jeunes gens saisis d'indignation à la vue des maux qui pesaient sur leur patrie, résolurent de l'en affranchir. Il fut convenu que l'un d'entre eux, qui feignait d'être dévoué au tyran, l'inviterait à souper et que, pendant le repas, les autres conjurés entreraient dans la salle du festin et le massacreraient. Cependant, tandis qu'il était à table, on vint l'avertir qu'il y avait quelques mouvements dans la ville. Il traita cet avis avec assez de légèreté. Quelques instants après, arrive en grande hâte un courrier chargé d'une dépêche qui renfermait tout le détail de la conjuration, et qu'il remet à son maître, en l'invitant à en prendre connaissance. « Remerciez de ma part celui qui vous envoie, lui dit Archias; je lirai sa lettre plus tard et je lui rendrai réponse. » — « Seigneur, répondit le courrier, veuillez la lire sur-le-champ, parce qu'il s'agit d'affaires très sérieuses. » — Archias se mit à rire et à plaisanter : « A demain, dit-il, les affaires sérieuses! » et, prenant la lettre, il la mit de côté sans l'ouvrir. Une demi-heure après, les conjurés sortent du lieu où ils étaient en embuscade, se jettent sur Archias et le tuent.

Ce tyran fut bien aveugle et bien insensé de n'avoir pas suivi les avis réitérés qui lui étaient donnés. Le chrétien qui remet sa conversion à

plus tard l'est bien davantage. Il y a conjuration contre lui et il n'y prend pas garde. Les maladies, les infirmités, les accidents sont comme autant de conjurés qui ont conspiré sa mort. Le Fils de Dieu, son meilleur et plus fidèle ami, lui a écrit une lettre pour l'avertir de la conjuration. Les prédicateurs sont autant de messagers que Dieu lui envoie pour le prier instamment, de sa part, de quitter ses mauvaises habitudes et ses péchés, parce que la mort et la justice divine le surprendront dans ce même état, un jour qu'il n'y pensera pas du tout. Il dit : « A demain les affaires sérieuses! » mais demain il se réveillera peut-être en enfer...

6. — La confession a quelque chose de pénible et d'humiliant, disions-nous tout à l'heure; mais la plupart des médecines ne sont-elles pas amères?... Si le pécheur envisage les biens qu'elle lui procure, il la trouvera pleine de bonté et de miséricorde. En commettant un seul péché mortel, il a mérité le sort des démons. Or pensez-vous que les démons trouveraient la peine trop dure, si Dieu leur accordait le pardon à condition qu'ils feraient l'aveu de leurs fautes avec un vrai repentir? Un malade trouverait-il le traitement trop sévère, s'il s'agissait, pour être guéri, de faire connaître sa maladie quand même elle serait honteuse?... Envisageons les biens que la confession procure, et elle nous apparaîtra sûrement comme un des plus beaux dons de Dieu. Remercions donc Notre-Seigneur de l'avoir instituée et demandons-Lui la grâce d'en profiter.

## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

### TROISIÈME PARTIE

#### Moyens de salut

#### LES SACREMENTS

#### B

#### *Les sacrements en particulier*

#### III. — L'EUCHARISTIE

#### Chapitre III. — L'Eucharistie sacrement : la Communion

— *En instituant l'Eucharistie, Jésus-Christ a-t-il eu seulement pour but de s'offrir lui-même à Dieu en sacrifice?*

— Il a voulu de plus devenir par un vrai sacrement la nourriture de nos âmes.

— *Rappelez la définition que nous avons donnée de l'Eucharistie en tant que sacrement?*

— L'Eucharistie est le sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ sous les espèces du pain et du vin, que les prêtres consacrent à la messe et que l'on reçoit dans la communion, institué par Notre-Seigneur pour l'aliment de notre vie spirituelle.

— *D'après cette définition, combien de choses nous faut-il expliquer pour posséder une connaissance suffisante de ce qui se rapporte à ce grand sacrement?*

— Il convient pour cela d'envisager et d'expliquer séparément :

- 1<sup>o</sup> La signification du sacrement ;
- 2<sup>o</sup> La matière et la forme ;
- 3<sup>o</sup> Le ministre ;
- 4<sup>o</sup> Le sujet ;
- 5<sup>o</sup> Les effets ;
- 6<sup>o</sup> La nécessité ;
- 7<sup>o</sup> La réception du sacrement lui-même et les dispositions requises.

#### ART. I. — LA SIGNIFICATION DU SACREMENT

— *Tout sacrement n'est-il pas un signe ?*

— Tout sacrement est un signe sensible, destiné, d'après l'institution même de Jésus-Christ, à nous rappeler certaines vérités de l'ordre surnaturel et surtout à nous faire connaître la nature de la grâce sacramentelle.

— *Que nous rappelle principalement l'eucharistie ?*

— L'eucharistie nous rappelle principalement trois choses.

— *Quelle est la première ?*

— C'est la Passion de Notre-Seigneur.

— *Comment cela ?*

— Notre-Seigneur lui-même en instituant ce sacrement a dit à ses apôtres : « Faites ceci en mémoire de moi. » (Luc, XXII, 19).

Saint Paul exprime la même vérité lorsqu'il dit : « Toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. » (I Cor., XI, 26).

— *Que concluez-vous de ces paroles du Christ et de saint Paul ?*

— Je conclus, avec saint Thomas, que l'eucharistie est vraiment « un mémorial éternel de la Passion de Jésus-Christ, » de ses douleurs, de ses amertumes, de ses angoisses, et de sa mort sur la croix.

— *Quelle est la seconde chose, conséquence de la première, rappelée par l'eucharistie ?*

— C'est le devoir pour les chrétiens de faire pénitence en tout temps, de renoncer aux plaisirs du monde, de supporter les plus grands labeurs.

— *Que signifie encore l'eucharistie ?*

— Elle signifie « l'universalité des chrétiens unis entre eux par une charité solide et indissoluble. »

— *Qui nous assure que l'eucharistie a cette dernière signification ?*

— Ce sont, après saint Paul lui-même, les grands docteurs de l'Eglise, et en particulier saint Cyprien, saint Augustin et saint Thomas, dont le concile de Trente par un jugement solennel a voulu confirmer la doctrine.

— *Quelle raison en donnent-ils ?*

— Quand, disent-ils, le Seigneur nomme « son corps » ce pain qui est formé par l'assemblage de grains nombreux, il indique l'union du peuple chrétien ; et quand il appelle « son sang » le vin extrait de milliers de grains de raisin et formant une seule masse liquide, il a en vue ce même peuple constitué par le mélange d'une multitude d'hommes rapprochés les uns des autres.

— *Le signe sensible dans l'eucharistie ne nous fait-il pas aussi connaître la grâce propre à ce sacrement ?*

— Oui, les espèces du pain et du vin indiquent clairement que par ce sacrement nous recevons la nourriture qui entretient en nous la vie spirituelle.

— *Enfin, dans l'eucharistie ne peut-on pas découvrir un signe prophétique, une annonce de la vie future ?*

— Oui, l'eucharistie, banquet sacré auquel nous convie ici-bas l'amour du Sauveur, annonce excellemment les délices éternelles que nous réserve le céleste festin préparé par Dieu aux élus.

— *Pourquoi Notre-Seigneur a-t-il enfermé dans l'eucharistie ces multiples significations ?*

— Afin qu'en voyant les mystères sacrés avec les yeux du corps, nous ayons soin en même temps de nourrir notre esprit par la considération des vérités divines que ces mystères rappellent.

#### ART. II. — MATIÈRE ET FORME DE L'EUCCHARISTIE

— *Rappelez, encore une fois, ce que l'on entend en général par la matière et la forme des sacrements ?*

— La matière sacramentelle est une substance matérielle, par exemple : l'eau, le pain, le vin, apte à devenir partie essentielle d'un sacrement.

La forme consiste dans les paroles que le ministre du sacrement prononce en appliquant la matière.

##### § 1<sup>er</sup>. — Matière de l'eucharistie

— *Sous combien d'espèces a été institué le sacrement de l'eucharistie ?*

— Sous deux espèces.

— *Qu'en résulte-t-il ?*

— Il en résulte que, d'après le précepte divin, une double matière est nécessaire.

— *Quelle est cette double matière de l'eucharistie ?*

— « C'est, dit le concile de Florence, le pain de froment et le vin de la vigne, auquel on doit mêler une très petite quantité d'eau avant la consécration. »

— *Le pain et le vin, dans l'eucharistie, peuvent-ils être appelés « matière éloignée » de la même façon que l'eau, par exemple, dans le baptême ?*

— Non, évidemment ; car ils n'appartiennent pas à la constitution propre du sacrement ; ils sont simplement les éléments dont la consécration fait que le sacrement existe.

##### 1<sup>o</sup> Le pain, matière de l'eucharistie.

— *Que doit être, pour la validité du sacrement, le pain employé pour la consécration ?*

— Ce doit être du pain de froment. Le froment, sorte de blé la plus noble, donne la farine la plus pure et la plus blanche et répond mieux à la dignité du sacrement.

— *Est-il également requis, pour la validité, que ce soit du pain azyme ou sans levain ?*

— Non ; que le pain de froment soit cuit avec du levain ou sans levain, c'est toujours vraiment du pain et par conséquent matière valide du sacrement.

— *Quel est l'usage suivi dans l'Eglise latine ?*

— Dans l'Eglise latine on doit se servir de pain azyme ou sans levain.

— *Et dans l'Eglise grecque ?*

— Dans l'Eglise grecque on doit se servir de pain fermenté.

— *Pour quel motif l'Eglise latine emploie-t-elle de préférence le pain azyme ?*



— D'abord, parce que Notre-Seigneur en usa lui-même à la dernière cène.

Ensuite, le pain fermenté est quelquefois pris en mauvaise part dans la sainte Ecriture comme germe de corruption : le levain est en effet la figure du péché, cause de tant de ruines pour les hommes.

Enfin, le pain azyme symbolise bien le corps de Jésus-Christ conçu en dehors de toute concupiscence charnelle. Il rappelle aussi la pureté et l'innocence qui doivent se trouver dans le communiant.

— *Comment doit être confectionné le pain pour la sainte eucharistie ?*

— La pâte doit être faite avec de la pure farine de froment et de l'eau naturelle, et cuite ensuite.

— *Quel nom donne-t-on encore assez communément au pain ainsi destiné à être consacré ?*

— On l'appelle *hostie*, et après la consécration on désigne l'espèce elle-même du pain sous le nom de *sainte hostie*.

— *Combien, sous le rapport de la forme, distingue-t-on de sortes d'hosties ?*

— Deux : la grande hostie qui sert à l'oblation du saint sacrifice et à la communion du prêtre, et les petites hosties destinées à la communion des fidèles. La grande hostie comme les petites ont la forme ronde et portent l'image du divin Crucifié.

— *Ne convient-il pas d'apporter le plus grand soin à la confection des hosties ?*

— Oui, et cela par respect pour le sacrement lui-même et pour la personne adorable de Notre-Seigneur.

— *Ne pourriez-vous pas nous citer un exemple des pratiques avec lesquelles on procédait autrefois, dans certains monastères, à la confection des hosties ?*

— Dans plusieurs endroits, les moines cultivaient un champ dont la récolte était réservée à cet usage ; on l'appelait le champ du « Corpus Domini. »

Voici comment l'on procédait dans la célèbre abbaye de Cluny, de l'ordre de saint Benoît, à la confection des hosties.

Le garde majeur de l'église assisté de deux aides, prêtres ou diacres, et ayant avec eux psalmodié les laudes, prime et les sept psaumes, préparait la pâte. Tous sont revêtus de l'aube et de l'amict. Ils délaient la farine avec de l'eau fraîche pour obtenir par là des hosties bien blanches. Un convers, les mains gantées, prend le fer à hosties. Deux frères les découpent et les font tomber dans un plat qu'on recouvre d'un linge blanc.

On termine pendant ce temps la psalmodie du chœur. Après quoi on garde le silence, et les frères veillent avec grand soin à ce que pas même l'haleine de leur bouche n'aille effleurer les hosties.

Le travail terminé, les religieux qui l'avaient accompli dinaient ensemble, et ce jour-là leur table était servie comme celle de l'abbé. (Hergott et d'Achery).

2° Le vin mêlé d'eau.

— *Que doit être le vin pour devenir la matière valide du sacrement ?*

— Ce doit être du vin naturel. Tout vin qui peut et doit être regardé comme le fruit ou le produit de la vigne est donc matière valide du sacrement.

— *Les convenances ne demandent-elles pas quelque chose de plus ?*

— Oui ; il faut en outre que ce vin soit du vin clarifié, du vin parfaitement pur ou filtré.

— *Que devez-vous penser des vins essentiellement falsifiés, ou vins artificiels ?*

— Qu'ils ne peuvent être en aucune façon la matière de l'eucharistie.

— *Le vin rouge étant plus facile à distinguer de l'eau et présentant davantage la couleur du sang de Jésus-Christ, ne doit-il pas être préféré au vin blanc ?*

— En soi, la couleur du vin est chose indifférente, pourvu que le vin lui-même soit naturel. Si communément on emploie de préférence le vin blanc, c'est qu'il permet mieux de conserver aux linges liturgiques leur blancheur et leur netteté.

— *Le prêtre ne doit-il pas, après avoir à l'oblation versé du vin dans le calice, y mêler un peu d'eau ?*

— Il le doit, de précepte ecclésiastique, mais en ayant soin que cette eau soit en petite quantité par rapport au vin, qui reste la seule matière valide du sacrement.

— *Sur quoi sont fondés ce précepte et cette pratique ?*

— Sur la plus antique tradition. En Orient, c'était l'usage de mélanger le vin avec de l'eau. Notre-Seigneur fit de même à la dernière cène, et en cela, dit saint Jérôme, il se conformait à l'usage pascal lui-même, d'après lequel les Juifs versaient un peu d'eau dans le calice de bénédiction.

— *Ce rite n'a-t-il pas une signification mystique et symbolique ?*

— Oui, le mélange de l'eau et du vin dans le calice rappelle le sang et l'eau qui s'échappèrent du cœur transpercé de Jésus.

Il symbolise également l'union des fidèles avec le Christ. Le vin représente le sang de Jésus-Christ, et l'eau le peuple chrétien.

— *N'est-ce pas pour cette raison que le prêtre bénit l'eau par un signe de croix, tandis qu'il ne bénit pas le vin ?*

— Les auteurs l'affirment, et ils ajoutent que c'est aussi pour cette raison que le prêtre, en offrant le calice, parle au pluriel, c'est-à-dire au nom de tous.

— *La double matière de pain et de vin a-t-elle pour résultat un double sacrement ?*

— Non ; si la matière est double, il n'y a cependant qu'un seul sacrement. L'eucharistie est une nourriture ; de même que les aliments et la boisson ne forment qu'un seul repas, ainsi le pain et le vin ne servent à constituer qu'un seul sacrement.

— *Que remarquez-vous touchant le choix fait par Notre-Seigneur du pain et du vin pour la matière de l'eucharistie ?*

— C'est qu'il eût été difficile de trouver une double matière qui répondit mieux au but et présentât une signification plus profonde.

— *Expliquez-vous ?*

— D'abord, le pain et le vin sont les aliments préférés, et, en même temps, les plus ordinaires de la vie physique.

D'après l'Ecriture elle-même, le pain fortifie et le vin réjouit le cœur de l'homme.

Si, dans l'eucharistie, Notre-Seigneur nous offre sa chair et son sang pour qu'ils soient l'aliment de nos âmes, il ne pouvait le faire sous des voiles symboliques mieux appropriés, plus expressifs et aussi plus aimables que ceux du pain et du vin.

— *Ensuite ?*

— L'hostie formée de nombreux grains de froment, le vin exprimé de plusieurs grappes symbolisent parfaitement l'union des fidèles qui sont le corps mystique du Christ.

— *Et encore ?*

— Le froment pour devenir du pain a été battu, moulu, pétri et cuit, les raisins pour donner du vin ont dû être foulés et écrasés dans le pressoir. Ainsi le corps de Jésus-Christ fut brisé et broyé dans la Passion pour être notre nourriture, et son sang est devenu notre breuvage sous le pressoir de la croix.

— *Enfin ?*

— Les deux espèces séparées nous représentent vivement le sacrifice sanglant du Seigneur, où le sang fut tout entier répandu et complètement séparé du corps.

+

## § 2. — *Forme de l'eucharistie*

— *En quoi consiste la forme de l'eucharistie ?*  
— Elle consiste dans les paroles essentielles de la consécration.

— *Quelles sont ces paroles ?*

— Ces paroles sont : « Ceci est mon corps. Ceci est mon sang. *Hoc est corpus meum. Hic est calix sanguinis mei.* »

— *N'est-ce pas Jésus-Christ qui le premier s'est servi de ces paroles et les a prescrites comme forme efficace de l'eucharistie ?*

— Oui, car c'est par ces paroles que Jésus-Christ a accompli à la dernière cène et accompli chaque jour sur nos autels le mystère eucharistique.

— *Est-il de foi certaine que ces paroles : « Ceci est mon corps, Ceci est mon sang, » constituent la forme nécessaire et suffisante de l'eucharistie ?*

— L'Écriture sainte et la Tradition attestent également cette vérité et la rendent ainsi très certaine.

— *Comment cela ?*

— Les différents textes de l'Écriture relatant l'institution de l'eucharistie, comme les formulaires en usage dans l'Eglise et prescrits par elle, donnent, dans un parfait accord, comme formule admise universellement pour la consécration, ces seules paroles du Seigneur. Pour les autres paroles qui précèdent ou suivent celles-ci, il y a divergence.

Il s'ensuit nécessairement que seules les paroles : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang, » sont la forme essentielle du sacrement.

— *Quel est le sens des paroles qui accompagnent cette forme essentielle de l'eucharistie ?*

— Elles reproduisent le récit historique de la dernière cène, ou bien encore elles sont le commentaire et le développement des paroles de la forme. Elles se rapportent donc aussi à la commémoration qui se fait sur l'autel et s'y réalisent. Elles sont éminemment propres à remettre sous nos yeux la nature spéciale du mystère eucharistique.

— *Qu'est-ce qui distingue particulièrement la forme eucharistique de la forme de tous les autres sacrements ?*

— C'est que, dans les autres sacrements, les paroles de la forme expriment un acte personnel du ministre, elles sont prononcées au nom du ministre. Ici le prêtre n'a d'autre rôle que de prononcer, au nom et en la personne de Jésus-Christ, les paroles de la consécration, et dès lors il représente d'une manière toute spéciale la personne de Jésus-Christ.

— *En tant que signe sensible, quelle est la portée de la forme eucharistique ?*

— Les paroles de la forme eucharistique, en même temps qu'elles signifient que le sacrement est constitué, en indiquent l'essence, puisqu'elles expriment la transsubstantiation du pain et du vin au corps et au sang de Jésus-Christ et, par conséquent, la présence réelle de ce corps et de ce sang sous les espèces permanentes du pain et du vin.

— *Connaissez-vous des paroles plus vénérables et plus sacrées que les paroles de la consécration eucharistique ?*

— Non, il n'en saurait exister de plus vénérables et de plus sacrées, parce qu'il n'en est point qui aient une aussi grande, une aussi sublime efficacité. (Gehr, *L'Eucharistie*).

+

## § 3. — *Union de la matière et de la forme dans l'eucharistie*

— *En quoi consiste l'union de la matière et de la forme dans l'eucharistie ?*

— En ce que les paroles de la forme doivent être prononcées sur une matière présente et déterminée par le prêtre qui veut consacrer.

— *Qu'est-ce qui exige cette présence d'une matière déterminée ?*

— C'est l'emploi du pronom démonstratif *ceci*, lequel désigne non pas simplement une matière présente, mais une matière précise et individuellement déterminée.

— *Comment se réalise la première condition : une matière présente ?*

— La présence de la matière doit être sensible, et cela de la manière ordonnée par l'Eglise. Ainsi est-il prescrit que l'on mette le pain et le vin sur l'autel, et autant que possible sur le corporal, et non point par exemple dans le tabernacle.

— *Comment se réalise la deuxième condition : une matière déterminée ?*

— La détermination de la matière se fait par un acte de la volonté de celui qui prononce les paroles, du célébrant. Il faut que son intention au moins virtuelle et implicite s'étende à cette matière individuellement précisée qu'il veut consacrer.

— *Qu'est-ce qui s'opère lorsque le prêtre, à la sainte messe, prononce sur le pain et le vin les paroles de la consécration ?*

— Ces paroles prononcées avec l'intention requise sur le pain et le vin opèrent par la vertu de la puissance divine le prodige de la transsubstantiation, c'est-à-dire qu'à l'instant même le pain et le vin sont changés au corps et au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lequel s'y trouve dès lors présent tout entier, avec son corps, son sang, son âme et sa divinité.

## ART. III. — LE MINISTRE DE L'EUCCHARISTIE

— *Dans le baptême et la confirmation, n'avez-vous pas observé que faire le sacrement et le conférer étaient deux choses simultanées ?*

— Oui, ces deux sacrements n'existent qu'au moment même où ils sont administrés.

— *En est-il de même pour l'eucharistie ?*

— Non ; au contraire, l'eucharistie a cela de spécial que l'administration du sacrement est toujours séparée de la consécration.

— *Qu'en résulte-t-il pour ce qui est du ministre ?*

— C'est que l'on distingue deux sortes de ministres de l'eucharistie : les ministres de la consécration et les ministres de la dispensation du sacrement.



§ 1<sup>er</sup>. — *Ministres de la consécration*

— *Quels sont les ministres de la consécration ?*

— Les évêques et les prêtres sont les seuls ministres pour la consécration de l'eucharistie.

— *Comment l'établissez-vous ?*

— Par la foi et l'enseignement de l'Eglise et spécialement par cette déclaration du IV<sup>e</sup> Concile de Latran : « Personne ne peut faire et produire le sacrement de l'eucharistie, à moins qu'il n'ait été ordonné prêtre suivant le rite reçu dans l'Eglise. »

— *Sur quoi s'appuie cette croyance de l'Eglise ?*

— Sur l'ordre formel donné aux apôtres par Notre-Seigneur, lorsqu'il leur a dit : « Faites ceci en mémoire de moi. »

Ces paroles s'adressaient aux apôtres seuls, puisque seuls ils étaient présents, et non pas aux autres disciples et encore moins à tous les fidèles indistinctement.

— *Ne peut-on pas dire aussi que d'après saint Paul les apôtres seuls sont les dispensateurs des mystères de Dieu, et par conséquent du premier et du plus grand de ces mystères, l'eucharistie ?*

— On doit l'affirmer également.

— *Ce pouvoir, les apôtres ont-ils dû le transmettre à leurs successeurs ?*

— Très certainement. Le pouvoir de consacrer l'eucharistie a été transmis aux successeurs des apôtres, c'est-à-dire aux évêques et aux prêtres, chargés jusqu'à la fin de dispenser aux fidèles les moyens de sanctification que Notre-Seigneur a institués pour durer dans toute la suite des temps.

— *Quelles conditions sont requises de la part du ministre pour que la consécration ait lieu valablement ?*

— Deux conditions sont requises de la part du ministre.

— *La première ?*

— C'est qu'il soit légitimement ordonné. Mais tout prêtre légitimement ordonné peut consacrer valablement.

— *Un prêtre qui serait en état de péché consacrerait donc valablement ?*

— Sans aucun doute il consacrerait valablement.

— *En serait-il de même d'un prêtre hérétique ?*

— En vertu du caractère ineffaçable de l'Ordre, un prêtre même hérétique aurait ce pouvoir.

— *Du moins un prêtre apostat et dégradé ne le pourrait plus ?*

— Il le pourrait encore ; car aucune autorité sur terre ne peut retirer au prêtre le pouvoir de consacrer ou l'empêcher dans son effet.

— *Quelle est la deuxième condition pour que le prêtre consacre valablement ?*

— Il faut qu'il ait l'intention suffisante, c'est-à-dire l'intention de faire, en prononçant les paroles de la consécration, ce que l'Eglise fait ou ce que Jésus-Christ a ordonné.

— *Outre ces conditions nécessaires pour la validité, n'existe-t-il pas d'autres dispositions requises pour que le prêtre célèbre et consacre dignement ?*

— Oui, et ces dispositions, relativement les mêmes que pour la communion, doivent être religieusement observées.

+

§ 2. — *Ministres de la dispensation de l'eucharistie*

— *Qu'est-ce que l'on entend par la dispensation ou l'administration de l'eucharistie ?*

— Par l'administration de l'eucharistie il faut entendre ici simplement la présentation ou la distribution du sacrement déjà existant ; en d'autres termes, la communion donnée aux fidèles.

— *Quels sont les ministres pour la dispensation de l'eucharistie ?*

— Les ministres ordinaires sont les évêques et les prêtres.

— *Citez à cet égard ce qu'enseigne le concile de Trente ?*

— « Pour ce qui regarde la réception de l'eucharistie, dit le Concile, la coutume a toujours été, dans l'Eglise de Dieu, que les laïques reçoivent des prêtres la communion, et que les prêtres qui célèbrent se communient eux-mêmes. »

— *N'y a-t-il pas des raisons de convenance pour ce que l'administration de l'eucharistie soit réservée et appartienne au prêtre ?*

— Assurément, car le prêtre a été ordonné à cet effet.

De plus, la consécration et la distribution de l'eucharistie, tout en étant distinctes, sont néanmoins étroitement unies entre elles et réclament un seul et même ministre.

Enfin Notre-Seigneur lui-même, après avoir consacré à la dernière cène, a distribué la communion aux apôtres. Ce que Notre-Seigneur a fait les prêtres doivent le faire à l'autel.

— *Vous avez dit que les évêques et les prêtres étaient les ministres ordinaires pour la dispensation de l'eucharistie : c'est donc qu'il peut y avoir des ministres extraordinaires ?*

— Oui, les diacres, mais les diacres seuls peuvent être les ministres extraordinaires de l'eucharistie.

— *Qu'est-ce que les diacres ?*

— Les diacres sont les ministres sacrés qui par ordre d'hérarchie, viennent immédiatement après les prêtres.

— *Sur quoi est fondé ce pouvoir confié aux diacres ?*

— Il est fondé sur ce que les diacres approchent le plus de l'ordre sacerdotal.

Dans les premiers siècles, ils étaient les auxiliaires accoutumés de l'évêque dans la distribution de l'eucharistie. C'est ainsi qu'ils étaient chargés de donner la communion du calice à ceux que l'évêque ou le prêtre avaient communifiés sous l'espèce du pain.

— *Comment les diacres exercent-ils aujourd'hui ce ministère ?*

— Ils ne peuvent l'exercer que comme ministres extraordinaires, s'il y a quelque nécessité, et avec la délégation de l'évêque ou du prêtre. Tel est le cas où un malade, faute de prêtre, risquerait de mourir sans être muni du saint Viatique.

— *Les simples fidèles, par exemple au temps des grandes persécutions, n'ont-ils pas eu quelquefois la faculté de se communier eux-mêmes ?*

— Cela leur fut permis, en effet, lorsque la sainte communion était déposée dans leurs mains et qu'ils pouvaient l'emporter dans leurs maisons, afin de se munir de ce viatique sacré en cas de besoin.

Mais la discipline de l'Eglise a été essentiellement modifiée sous ce rapport, et sauf en quelque circonstance extraordinaire comme pour éviter une grave profanation, il n'est plus permis à un laïque, ni même à un clerc, fût-il sous-diacre, de donner aux autres ou de se donner à soi-même la communion. Ainsi l'Eglise marque qu'elle n'a rien tant à cœur que le respect dû au plus auguste des sacrements.

Imprimatur : † SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Panegyrique de saint Stanislas Kostka** pour un pensionnat de jeunes gens, 833.

**Entretiens sur les évangiles du dimanche.** — LIV. 3<sup>e</sup> dimanche après l'Épiphanie : Promesses et menaces, 837. — LV. 4<sup>e</sup> dimanche : La tempête apaisée, 840.

**Réflexions sur des paroles du Propre des messes du dimanche.** — LVII. Cinquième dimanche après l'Épiphanie, 842. — LVIII. Sixième dimanche, 845.

## PANÉGYRIQUE DE SAINT STANISLAS KOSTKA<sup>1</sup>

(13 NOVEMBRE)

Quam pulchra est casta generatio cum claritate ! Immortalis est enim memoria illius ; quoniam et apud Deum nota est, et apud homines. (Sap., IV, 1).

C'est une bien attrayante figure que celle du jeune saint dont nous solennisons la fête. L'Écriture semble parler tout spécialement de saint Stanislas Kostka quand elle dit : « Qu'elle est belle la race des âmes chastes dans l'éclat de ses vertus ! Sa mémoire est immortelle ; elle est en honneur devant Dieu et devant les hommes. » Voilà, en effet, plus de trois siècles que cet adolescent quittait cette vallée terrestre pour s'envoler au ciel, mais son souvenir auréolé demeure très vivant, non seulement dans la Pologne qui lui donna le jour et qui l'a choisi comme Patron, mais dans tous les pensionnats chrétiens, où l'on juge, avec raison, impossible de proposer à la jeunesse studieuse un modèle possédant à un plus haut degré les vertus qui en constituent l'ornement et que l'on souhaite le plus trouver parmi les jeunes gens : la belle et sainte pureté, l'amour du travail, particulièrement du travail spirituel, enfin la fidélité parfaite à la vocation.

Or ces trois vertus, qui se détachent d'une façon très éminente de l'ensemble de la vie de saint Stanislas, le recommandent très particulièrement au culte et à l'imitation des écoliers de notre époque. *Innocence, travail, docilité à la voix divine* : dans ces trois mots vous trouvez indiqué seulement, mais profond et vrai, tout le programme de nos maisons d'éducation, qui, s'il peut être réalisé, égale la valeur pratique à la théorie parfaite. Que signifie-t-il, en effet, sinon que le jeune homme doit s'élever de manière qu'il sache et puisse éviter le triple mal de la volupté,

de la paresse et de la présomption la plus dangereuse ? Être chaste, c'est garder à l'âme l'empire et c'est laisser le corps à son rôle de serviteur ; être studieux, c'est accomplir la grande loi du travail ; être fidèle à sa vocation, c'est savoir plier sa volonté devant le *placet* divin, c'est orienter sa vie, avec une sécurité absolue, sous la puissante inspiration du Maître Souverain.

Telle est la triple leçon que, pour le bien de vos chères âmes, je vous invite à recueillir, tandis que, d'un pas rapide, je mettrai en relief quelques traits saillants de l'existence si courte, mais si remplie, de ce héros idéal de la radieuse jeunesse : saint Stanislas Kostka.

### I. — Innocence et chasteté.

Saint Stanislas nous offre, avant tout, l'exemple d'une vertu de prédilection, la plus belle, la plus délicate, mais aussi la plus exposée et la plus vulnérable. Dans la langue chrétienne, son nom symbolise la chasteté.

Or ce parfum tout céleste, je vous invite à le respirer d'abord lorsque vous vous agenouillez aux pieds de l'aimable Saint pour en recevoir un premier gage de sa précieuse protection ; car « la virginité, a dit le P. Lacordaire dans ses immortelles Conférences sur la chasteté, est sœur de la jeunesse, de la beauté, de la bonté, du génie, de la force, sœur et mère de toutes les vertus. »

Mais cette virginité réclame une éducation particulière. Les lis ne savent point pousser et fleurir partout. L'innocence des âmes puise son germe dans le cœur des mères chrétiennes, ce cœur qui connaît l'amour de Dieu et la prière, et qui fait passer, dans le bégaiement des premières années, tant de choses excellentes que l'on n'apprend plus dans la suite. Qui de vous n'en a fait la douce expérience et ne doit l'incomparable bienfait de la foi et de l'innocence à la sollicitude vigilante et au dévouement religieux de celle qui lui a donné le jour ? Près du berceau de Stanislas, nous voyons s'asseoir une pieuse et tendre mère qui ne faillit point à ce grand devoir. Elle se montra jalouse de former elle-même le cœur de son enfant à la vertu et aux bonnes mœurs. Déjà l'Esprit-Saint s'était emparé de cette âme et lui avait dicté la résolution de conserver immaculé le beau lis de la pureté, en même temps qu'il lui communiquait la grâce d'y rester constamment fidèle. Stanislas garda donc la candeur virginale, comme un esprit étonné de vivre dans un corps mortel, et vivant, malgré ce compagnon, à l'instar des anges. « Un ange revêtu d'un corps mortel », voilà, selon le témoignage d'un vieux serviteur, ce qu'il était au foyer domestique.

Certes, il se montrait doux, affable, docile, mais surtout pénétré de la plus vive horreur pour tout ce qui peut blesser la modestie. Sa délicatesse sur ce point était extrême : une parole tant soit peu libre le faisait frissonner, pâlir et tomber en défaillance.

Le château de Kostkow, qu'habitait le père de

<sup>1</sup> Pour un pensionnat de jeunes gens.



Stanislas, Jean Kostka, sénateur du royaume, était ouvert à toute la noblesse de la Pologne. Parmi les visiteurs, il s'en trouvait à qui le métier des armes avait fait un peu oublier le profond respect que tout homme doit à l'enfance : *Maxima debetur puero reverentia*, déclaraient les païens eux-mêmes ; et à ceux-là, de temps en temps, il échappait des propos qui blessaient la modestie chrétienne. Stanislas commençait à rougir ; le trouble s'emparait de lui ; on voyait ses yeux se mouiller de larmes et s'élever au ciel avec une expression touchante ; peu à peu, il devenait pâle, sa tête s'inclinait sur sa poitrine, son corps s'affaissait, et si on ne se hâtait de le soutenir, il tombait à la renverse, privé de sentiment.

Cette défaillance avait tellement l'habitude de le saisir toutes les fois qu'une parole déshonnête frappait ses oreilles, que son père reconnut bientôt la cause du mal. Comme il le chérissait beaucoup, et que son cœur paternel était déchiré en voyant le martyr qu'endurait cet ange d'innocence, il résolut de lui épargner désormais un tel tourment. Voyait-il la conversation s'engager sur quelque sujet scabreux, vite il s'efforçait de la détourner adroitement, et s'il ne pouvait y réussir, il disait ouvertement, avec un bienveillant sourire : « Messieurs, parlons d'autre chose, pour ne pas torturer mon cher petit Stanislas. »

La candeur d'âme de cet enfant prédestiné était pour ainsi dire transparente ; ses yeux limpides et pénétrants semblaient refléter le ciel ; sa physiologie rayonnait d'une grâce et d'une bonté ravissantes. De cette angélique beauté, on pouvait dire ce que saint Ambroise disait de celle de la très sainte Vierge : « Sa vue seule inspirait l'amour de la pureté ; c'était assez de le regarder pour dissiper les tentations, inspirer et provoquer le désir de demeurer chaste. »

J'ai hâte d'ajouter que Stanislas prit toujours grand soin de mettre en œuvre les secours naturels et surnaturels pour conserver sa vertu dans tout son éclat. Quel empire souverain sur ses sens ! A la maison paternelle, comme plus tard au collège, sage et réservé, il évite toute société suspecte, toute lecture dangereuse ; il fuit les jeux dissipants à l'excès ; il consacre le meilleur de son temps à la prière et à l'étude ; il a compris que nos pauvres yeux, quand ils se fixent sur les apparences séductrices de la terre, deviennent incapables de saisir les splendeurs réelles et éternelles des cieux ; que notre ouïe, s'accoutumant aux vaines paroles, aux maximes trompeuses d'ici-bas, devient incapable de comprendre la voix de Dieu ; qu'enfin, à mettre ses pensées, ses affections, son goût aux choses subalternes, on court risque d'être à jamais étranger et frappé d'ostracisme en la définitive patrie où Dieu sera Tout, lumière et beauté, harmonie et mélodie, science constatée et vérité totale, — nourriture et pain d'immortalité...

Cette innocence conservée dans un âge trop souvent flétri par le souffle précoce des passions

mauvaises, Stanislas la devait principalement à une double égide tutélaire : son filial amour pour la très sainte Vierge et la fréquentation assidue de la table eucharistique.

Dès l'enfance, Stanislas avait manifesté une tendre dévotion envers l'auguste Vierge Marie, qu'il se plaisait à appeler sa Mère. A peine savait-il lire qu'il s'était mis à parcourir les plus beaux ouvrages sur les grandeurs et les privilèges de la Mère de Dieu ; il aimait à en parler dans les conversations. Dès son entrée au collège, il tient à honneur de s'enrôler dans la congrégation de Marie ; chaque jour il égrène son rosaire avec l'attention la plus respectueuse ; à chaque instant il recourt à sa puissante intercession ; volontiers il prend pour sujet de ses discours et de ses déclamations en classe les louanges de la Reine des cieux ; en récréation, il parle de Dieu et de son Immaculée Mère avec tant d'à propos et d'ama-bilité que ses condisciples étaient ravis de l'entendre. La « Toute-Puissance suppliante, » nous le verrons plus loin, récompensera, dès ici-bas, son exceptionnelle piété.

L'eucharistie fut le second soutien de l'angélique vertu de Stanislas. Combien Jésus-Hostie devait aimer prendre possession de ce cœur vierge, non point seulement parce qu'il fait « *ses délices d'être avec les fils des hommes* ; » mais parce qu'il a une prédilection incontestable pour les âmes pures ! O Seigneur, éternelle beauté, vous êtes bien chez vous dans les cœurs où il n'y a pas cette laideur que produit le péché !

Celui qui ne participe nullement à l'eucharistie ne comprend point ce qu'on appelle *innocence*. Loin du sacrement de l'autel, on ne saisit pas ce qu'il y a d'horrible dans le mal, on n'évite pas le péché ; c'est par la communion de l'Hostie que l'âme s'habitue à la sainteté, qu'elle vit sa vraie vie qui est d'être avec Dieu en amitié continue. Un jeune homme qui ne communie pas ne saurait donc progresser en la vertu ni même s'y maintenir. L'expérience l'affirme, la communion est le soutien le plus efficace de l'innocence conservée, et l'unique remède à l'innocence perdue. « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » Ne peut-on pas traduire hardiment cette parole à l'usage de la jeunesse : « Pas de communion, pas de chasteté ? » Sans la participation au pain « qui fait germer les vierges, » impossible de garder un corps chaste ni une âme limpide.

Je vous ai livré le secret de la sainteté extraordinaire du jeune Stanislas. D'une part il se nourrissait du pain des anges : *Panem caelestem dedit ei*, il est devenu un autre Jésus-Christ, *alter Christus*, parce qu'il a bu au Saint-Sacrement la vie de Jésus-Christ ; d'autre part, il eut constamment recours à la Reine des vierges, et cette fréquentation le rendit supérieur à toutes les attaques du démon, du monde et de la chair.

Avec ces mêmes armes, mais avec ces armes seulement, la jeunesse est capable de se soustraire

aux séductions corruptrices de son âge, et de conserver sa pureté virginale.

## II. — *Le travail.*

Stanislas venait d'atteindre l'âge de quatorze ans lorsqu'il fut conduit, ainsi que son frère aîné Paul, au collège de Vienne en Autriche, pour terminer ses études. Maîtres et camarades ne tardèrent point à constater que le nouveau venu était un ange de piété, de douceur et de sagesse. Mais sa religion éclairée et bien entendue savait parfaitement allier l'amour de Dieu et l'amour des sciences, la ferveur et le *travail*.

Il faut travailler, — Stanislas l'avait appris, — puisque Dieu le veut <sup>1</sup> et nous en a fait une loi pénale <sup>2</sup>; puisque Jésus-Christ, en travaillant toute sa vie, nous en a donné l'exemple <sup>3</sup>; puisque c'est notre avantage temporel : quel autre moyen d'assurer notre avenir et de bien servir la patrie ?

Or, l'accomplissement de ce devoir, la principale raison de votre présence dans cette école, est un bouclier contre les traits du tentateur et un frein contre l'emportement des passions. Toutefois, le travail, dont mes collègues et moi vous rappellent assez fréquemment l'obligation pour que je n'aie point à insister en ce moment, doit être un *travail chrétien*, ne l'oubliez jamais, c'est-à-dire animé de l'*esprit de foi et sanctifié par la prière*.

Mais, outre ce travail intellectuel, il en est un autre dont la nécessité s'impose plus rigoureusement et qui s'appelle le travail *spirituel*, travail d'avancement et de progrès dans le bien. N'est-ce pas là le travail par excellence qui réclame toute votre ardeur ? « De quoi servirait à l'homme, déclare notre divin Sauveur, d'avoir, par ses persévérants efforts, conquis l'univers entier, si, en négligeant de s'occuper de ses intérêts éternels, il venait à perdre son âme ? <sup>4</sup> » Cette affaire du salut implique un réel labeur : labeur de l'esprit, toujours appliqué à écouter les enseignements divins ; labeur du cœur, toujours ouvert aux effusions de la grâce ; labeur de la volonté, toujours empressée à exécuter les ordres du Souverain Maître. « Heureux celui que le Seigneur, lorsqu'il viendra pour rendre à l'homme selon ses œuvres, trouvera appliqué à ce noble labeur <sup>5</sup>. »

Aussi bien, Stanislas, n'ayant rien de commun avec le paresseux immonde, aime l'occupation, la peine, l'*agir* en un mot. Quelle constante et puissante force ne déploie-t-il pas depuis la première fleur de ses ans pour triompher de tout ce qui lui paraît nonchalance, indolence, inactivité ? Dans le cours de ses classes, son esprit distingué s'applique avec l'ardeur la plus soutenue aux sciences humaines, et brillants furent ses succès ; mais son occupation favorite et incessante était de ne

se trouver jamais oisif dans l'œuvre divine. C'est ainsi qu'il s'imposait un vrai martyre pour réciter son chapelet sans distraction, il se levait la nuit pour prier sans que le froid pût jamais le détourner de ses saintes veilles, il pratiquait enfin toutes les austérités compatibles avec ses obligations d'écolier. L'heure des rudes épreuves peut sonner, il y est prêt.

L'empereur Ferdinand venait de mourir, Maximilien II, son successeur, expulsa du collège des Jésuites les pensionnaires qui y résidaient. Le protestantisme commençait à exercer son influence néfaste ; on voyait poindre l'aurore du règne de la libre-pensée et l'influence de la Révolution liberticide.

Stanislas, contraint de quitter un asile où sa jeunesse s'écoulait dans un salutaire recueillement, fut entraîné par son frère et son gouverneur dans la demeure d'un luthérien. Alors, tandis que Paul Kostka, affranchi de toute surveillance, se livrait à tous les plaisirs mondains, Stanislas consacrait tout son temps à la prière, au travail et aux entretiens utiles avec ses camarades et les religieux du collège. Outré de voir sa conduite légère censurée par l'édifiante attitude de son frère, Paul voulut l'écraser sous le poids de ses colères brutales ; il convia même ses compagnons de débauche à joindre leurs sarcasmes à ses méfaits. Cette inique persécution dura deux années entières sans provoquer aucune plainte de la part de l'innocente victime. « Je ne suis point fait pour le monde, je n'aspire qu'à servir Dieu, » répond Stanislas à son gouverneur Bilinski, qui lui reprochait de mener une vie indigne d'un homme de qualité !

Cependant cette longue suite de traitements odieux supportés avec une patience héroïque, avait fini par ébranler fortement la santé de Stanislas. Ses jours étaient en péril et le pauvre malade, pressentant sa fin prochaine, sollicite les derniers secours de la religion ; mais son hôte, qui était un protestant sectaire, de connivence avec le frère dénaturé et le triste précepteur, déclara que le Saint-Sacrement n'entrerait pas chez lui...

Se voyant abandonné des hommes, Stanislas conjura le Seigneur, avec larmes, par l'intercession de sainte Barbe, la patronne des écoliers dans les pays du Nord, de ne pas lui refuser la suprême consolation qu'il désirait ardemment. Sa prière fut exaucée. La nuit suivante, le moribond vit apparaître devant son lit, dans le rayon d'une lumière éblouissante, la sainte, suivie de deux anges dont l'un portait l'adorable Eucharistie. Au comble de la joie, Stanislas se leva, et, prosterné, reçut l'aliment céleste des mains de l'ange.

Cette faveur insigne fut suivie d'une autre non moins remarquable. Les médecins avaient abandonné le pauvre infirme ; les remèdes demeuraient inefficaces ; le frère et le gouverneur attendaient anxieux le dernier soupir... Nourri du pain angé-

<sup>1</sup> Gen., II, 15.

<sup>2</sup> Gen., III, 19.

<sup>3</sup> *In laboribus fui a juventute mea.* (Ps., LXXXVII, 16).

<sup>4</sup> Marc, VIII, 36.

<sup>5</sup> Matth., XXIV, 46.



lique d'une manière miraculeuse, Stanislas ne songeait plus qu'à son départ pour l'éternité, lorsque, soudain, quelque chose d'extraordinaire frappe ses regards : la vierge Marie venait en personne réconforter son fidèle serviteur. Elle daigna s'approcher de son lit et, déposant entre ses bras l'Enfant Jésus, elle lui fit sentir comme un avant-goût des ineffables délices de la patrie. A la vue de son Sauveur qu'il pressait amoureusement sur son cœur, Stanislas se crut déjà dans le ciel, contemplant Dieu face à face. Mais la très sainte Vierge réclama doucement son divin Fils et fit entendre au pieux malade que, pour lui, l'heure n'était pas encore venue de jouir de la perpétuelle présence de Dieu, qu'il avait encore à travailler, à augmenter la somme de ses mérites par une soumission totale à l'adorable volonté ; qu'enfin il devait entrer dans la Compagnie qui porte le nom de son divin Fils <sup>1</sup>.

Inondé de joie et fortifié par cette céleste vision, Stanislas ne tarda point à quitter son lit de douleur. Il vint aussitôt offrir ses actions de grâces dans l'église du collège et promit à Marie et à Jésus d'exécuter docilement et sans retard l'ordre qui venait de lui être intimé.

Comment répondit-il à l'appel d'En Haut, c'est ce qu'il nous reste à considérer.

### III. — *Fidélité à sa vocation.*

Ce n'était pas la première fois que Stanislas entendait, au fond de son cœur, l'invitation à embrasser l'état religieux. Depuis près d'un an il caressait ce projet. Se croyant indigne d'une vocation de choix et sachant l'opposition qui l'attendait de la part de son père, il ne s'en était ouvert à personne. Jusqu'à sa mort il se reprochera cette hésitation comme un crime. Mais le ciel venait de se prononcer d'une façon trop catégorique. S'armant de toute l'énergie puisée dans la souffrance et épurée par son angélique vertu, il va suivre désormais, sans lâche faiblesse, la voie que Dieu lui a tracée.

En dépit donc de ses proches, il commence ses démarches près du provincial de Vienne, qui est précisément le supérieur du collège. « Votre piété, vos talents, votre vertu me sont bien connus, lui répond-il, mais je ne puis vous admettre, à votre âge, sans l'agrément de votre famille. »

Nullement ébranlé, Stanislas sort de la ville, se dépouille de ses riches vêtements pour en revêtir un pauvre et, couvert d'un habit de toile, ceint

d'une corde grossière, il parvient, en échappant par miracle aux poursuites de son père, à Dellingen où il trouve le vénérable Canisius, provincial d'Allemagne. Celui-ci, après avoir éprouvé le jeune postulant, lui conseille d'aller, par prudence, jusqu'à Rome, solliciter la faveur de son admission.

Voyez-vous cet intrépide pèlerin, accompagné de deux jeunes Jésuites, franchissant à pied quatre cents lieues, et s'acheminant vers la Ville éternelle ? Gaieté de bon aloi, conversations édifiantes, intempéries des saisons, fatigues et privations de toute sorte courageusement et chrétiennement supportées, hommages rendus aux Madones disséminées sur la route, tout contribue à la sanctification du voyage.

Instruit de l'héroïque constance de Stanislas, le supérieur général de la Compagnie de Jésus, saint François de Borgia, l'accueillit avec la plus paternelle bonté. Oh ! qu'elle dut être émouvante, la première entrevue de ces deux saints personnages, issus l'un et l'autre de noble race et plus grands encore par leur mépris des vanités du siècle ! « Stanislas, dit le Père général en l'embrassant avec tendresse, volontiers je vous admetts dans notre ordre ; vous redoutez un orage du côté paternel, le Seigneur saura le dissiper ; cherchez uniquement le bon plaisir du divin Maître, et soyez aussi parfait religieux que vous fûtes bon écolier. »

Comment exprimer l'allégresse débordante du jeune novice en entendant ces paroles ? Le voilà donc en possession du bonheur convoité si ardemment, et acquis au prix de tant de sacrifices ! Dans son transport, souvent on l'entendait s'écrier : « Ici, notre sort est semblable à celui des bienheureux dans le ciel ; Dieu est tout à nous, et nous sommes tout à Lui ! »

Tandis que Stanislas goûtait en paix les joies intimes du cloître, son père irrité lui adressa une lettre sévère pour lui reprocher le déshonneur dont il couvrirait son illustre nom, le menaçant, lui et ceux qui lui avaient fait accueil, des vengeances les plus terribles.

Ces menaces, le gentilhomme, imbu des préjugés du monde, les aurait mises à exécution sans la mort providentielle de son fils, qui pourtant lui avait respectueusement répondu : « Je mets ma gloire à faire la volonté de Dieu et à conserver l'inappréciable trésor de ma vocation. »

Ah ! si le père de Stanislas, découvrant l'avenir, avait été le témoin de l'auréole de gloire dont la sainteté de son fils a entouré pour jamais le nom des Kostka, il ne l'aurait certes point accusé de jeter sur le blason de ses ancêtres une flétrissure avilissante ! Stanislas, plus docile à la voix du sang qu'à l'appel de Dieu, eût brigué et obtenu peut-être les honneurs terrestres, mais qui se souviendrait peut-être d'un nom si cher à la Pologne, si vénéré dans l'Eglise, si justement honoré par les écoliers chrétiens ?

Et pourtant, Stanislas ne vécut que dix-huit ans, mais sa vie « promptement consumée, avait

<sup>1</sup> « C'est saint Stanislas lui-même qui a donné connaissance de ces deux visites du ciel, s'étant trouvé obligé, à la fin de sa vie, de les découvrir au R. P. Emmanuel Sa et à l'un de ses compagnons du noviciat, appelé Etienne Augund. Mais bien loin de tenir son propre témoignage en suspicion, il n'est personne qui n'y doive entièrement souscrire, puisqu'il était trop éclairé et possédait à un trop haut degré le don de discernement, pour prendre de fausses visions pour de véritables, et que son humilité le met hors de tout soupçon d'avoir feint des révélations pour se procurer de l'estime. » (Cf. *Petits Bollandistes*, 7<sup>e</sup> édit., t. xiii, p. 389).

acquis tous les mérites d'une longue carrière <sup>1</sup>. » Dix mois s'étaient écoulés depuis son entrée au noviciat, et cette fleur à peine éclosée allait, avec tout son parfum, s'épanouir dans le parterre des cieux, le 15 août 1568. Quelques jours auparavant, jouissant d'une santé parfaite, il avait annoncé qu'il assisterait au prochain triomphe de Marie dans le séjour des élus; contre toute humaine attente, sa prédiction se réalisa : le 10 août, il ressentit les premières atteintes de la fièvre et le matin de l'Assomption, après avoir reçu le saint Viatique, les yeux fixés sur une petite image de la sainte Vierge qu'il couvrait de ses baisers, le chapelet enlacé autour de ses bras, Stanislas remit son âme entre les mains de sa Mère du ciel.

Respirez souvent, chers enfants, les exquises senteurs qui s'exhalent de cette vie toute empreinte d'une suavité angélique. Imitiez les sublimes vertus que pratiqua votre glorieux patron, soit à la maison paternelle, soit au collège, soit dans la Compagnie de Jésus où il fut le modèle achevé du novice et de l'étudiant.

Sans doute, la plupart de ceux qui m'écoutent ne sont point appelés à l'état religieux, mais tous vous avez à remplir ici-bas une tâche, une mission dans telle ou telle carrière que la Providence vous assigne. La solution de ce grave problème est, pour un bon nombre d'entre vous, l'un des grands soucis sur les bancs de l'école. Réfléchissez-y mûrement devant Dieu, au fond de votre conscience. Parmi les considérations qui doivent vous guider, mettez en première ligne celle de votre salut éternel. C'est de ce point de vue qu'un chrétien doit s'habituer à voir toutes choses, à plus forte raison la question capitale, décisive, du choix d'une carrière. Donc, durant le temps qui vous reste à passer dans cet établissement, faites pénétrer jusqu'au dernier recoin de votre âme cette préoccupation passionnée de la vie éternelle. Puis, le moment venu, entrez dans le monde avec ce parti pris : « Avant tout je veux m'arranger de façon à gagner le ciel. Ce qu'il faudra faire, je le ferai ; ce qu'il faudra souffrir, je le souffrirai ; ce qu'il faudra sacrifier, je le sacrifierai. Je *veux* mériter le ciel. »

A l'exemple de saint Stanislas, allez souvent retremper vos chrétiennes résolutions à la table divine et dans le culte de la Vierge immaculée ; à ces sources de lumière et de vertu, vous puiserez une ardeur nouvelle et le monde, vous voyant purs de mœurs, courageux dans la pratique du devoir, forts contre les attraites du plaisir, redira : « Qu'elle est belle, la race des âmes chastes dans l'éclat de ses vertus ! Sa mémoire est immortelle, elle est en honneur devant Dieu et devant les hommes. » Ainsi soit-il.

<sup>1</sup> Sag., IV, 13.

## ENTRETIENS SUR LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

### LIV

#### 3<sup>e</sup> Dimanche après l'Épiphanie <sup>1</sup>

##### PROMESSES ET MENACES

La vertu primordiale du chrétien, celle dont les autres ne sont que l'épanouissement naturel, c'est la foi.

Tous les rapports sacrés que Notre-Seigneur Jésus-Christ vient établir entre l'homme et Dieu ont la foi pour fondement et trouvent en elle leur principe. Aussi ne peut-on ouvrir l'Évangile sans y voir proclamée la nécessité de cette vertu surnaturelle. Jésus demande la foi à tous, il la demande avant tout. Il ne la demande pas seulement comme une chose utile et avantageuse, mais comme une chose indispensable et nécessaire. Rien ne peut y suppléer, ni la science, ni le génie, ni même aucune vertu morale. Eût-on accompli des miracles, converti des cités et baptisé des peuples, on ne saurait, sans la foi, être agréable à Dieu ni avoir accès auprès de lui. (Hébr., XI, 6).

La nécessité de cette vertu ressort avec évidence de l'évangile de ce jour. Nous y voyons en effet Notre-Seigneur se montrer plein de bonté pour ceux qui croient en lui, plein de sévérité pour ceux qui refusent d'y croire.

#### I. — *Pitié du Sauveur.*

Une foi puissante anime le lépreux que les premières lignes de la page inspirée nous montrent prosterné aux pieds du Sauveur, implorant sa guérison. La lèpre était chez les Juifs une des maladies les plus redoutables ; ils la regardaient comme envoyée de Dieu et, dans leurs imprécations, ils ne la souhaitaient qu'à un ennemi mortel.

Dans le langage de l'Écriture, ce mal corporel est l'image du mal spirituel, du péché.

Cette maladie hideuse est éminemment transmissible. Le seul attouchement d'un objet sur lequel s'est posée la main du lépreux, le souffle du vent qui a passé sur lui communique la lèpre. Aussi le malheureux qui était atteint de cette affliction corporelle recevait la défense d'entrer dans les lieux habités. Il devait se retirer dans les campagnes désertes, sa maison était rasée et l'on en soumettait les pierres elles-mêmes à l'action du bûcher ardent où l'on jetait tout ce qui avait été à l'usage personnel du lépreux. Afin de prévenir les rencontres fortuites qui pouvaient devenir fatales au voyageur, au passant, à l'étranger, le lépreux ne portait que des vêtements décolorés, par les ouvertures desquels chacun voyait ses horribles ulcères. Il lui était interdit, pour le

<sup>1</sup> L'Entretien pour le 2<sup>e</sup> dimanche a paru dans le n<sup>o</sup> 2, p. 17.



même motif, de se couvrir la tête; mais il devait rejeter le pan de son manteau sur ses lèvres, de peur que l'air, empesté de son haleine, ne communiquât la contagion. Enfin il était obligé de prévenir de loin ceux qu'il rencontrait sur son chemin en criant : « Fuyez le lépreux ! »

Il n'y avait que bien peu d'espoir de guérison pour celui qu'infectait le virus. Aussi j'admire la foi du lépreux qui adresse au Maître cette prière : « Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. » Cette prière est l'une de celles que l'histoire évangélique nous offre comme des modèles pour nous enseigner l'esprit et la forme des demandes qui peuvent plus aisément arriver à l'esprit et au cœur du Fils de Dieu. Telle fut, par exemple, la prière de la sainte Vierge aux noces de Cana : « Ils n'ont plus de vin ; » ou encore celle des sœurs de Lazare, dans le message qu'elles envoyèrent à Jésus : « Seigneur, celui que vous aimez est malade. » Le lépreux fait appel au pouvoir et à la tendre bonté de Notre-Seigneur, et il se remet entre ses mains avec une confiance et une résignation parfaites.

Jésus ne résista pas à cet appel si plein de confiance. Il étendit la main, toucha le suppliant en disant : « Je le veux, soyez guéri. » Et aussitôt la lèpre le quitta.

L'évidence du mal, sa guérison instantanée révélaient en Jésus une puissance divine égale à sa bonté; car quelle action pouvait exercer sur cette infirmité « la plus douce parole ou le contact le plus sympathique, » ainsi que parle le rationalisme ?

Guérir de la lèpre était considéré, chez les Juifs, comme l'un des plus grands signes que pût accomplir un prophète. Par ce miracle, le Maître se place à côté de Moïse et d'Elie, qui avaient délivré de cette douleur et de cet opprobre l'un le syrien Naaman, l'autre sa sœur Marie.

Mais voici que la prière d'une âme fermement croyante va faire éclater pour la seconde fois la vertu divine.

Mes frères, redoublez d'attention.

Il y avait à Capharnaüm un centurion romain, commandant le détachement de légionnaires établi sur le bord du lac de Tibériade. Ce païen avait conquis par sa générosité la sympathie des Juifs et manifestait d'ailleurs pour leur religion un zèle ardent. C'était un cœur droit et bon.

Un de ses serviteurs, qu'il aimait beaucoup, se mourait, frappé de paralysie. Il avait entendu parler de Jésus. La guérison du fils d'un autre centurion, la résurrection de la fille de Jaïre, d'un paralytique, et tant d'autres miracles lui inspiraient confiance. Il alla trouver le Maître et lui demanda d'exercer en faveur du malade son miraculeux pouvoir.

Le sentiment de la pitié envers les esclaves était chose rare chez les anciens. Personne n'ignore combien était dure à Athènes et à Rome la condition de ceux qui mangeaient le pain de la servitude. « Le père de famille, dit Caton dans son livre

*De re rustica*, doit vendre les vieux bœufs, les vieux chariots, l'esclave vieux, l'esclave malade, et tout ce qui peut être vendu. » Platon, dans le huitième livre des *Lois*, a écrit ces paroles : « Si l'esclave a cueilli quelque fruit dans un verger sans l'agrément du maître, il recevra autant de coups de fouet qu'il y a de grains dans le raisin, et de figues dans le figuier. » Or, c'est guidé par sa compassion pour un esclave que le centurien vient trouver Jésus. On ne s'étonnera donc pas de voir Notre-Seigneur accueillir avec bienveillance une demande inspirée par une si rare charité.

Parlant du malade : « J'irai, dit-il, et je le guérirai. — Seigneur, reprit l'officier romain, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. La nature obéit à vos lois, puisque vous êtes son Dieu. Moi-même, officier d'un grade inférieur dans les armées de Tibère César, je n'ai qu'un mot à dire et mes soldats exécutent mes ordres. Vous, Maître souverain, parlez, et les éléments dociles obéiront à votre voix. »

Le soldat romain en face de la divinité de Jésus-Christ est un des plus admirables traits de l'Evangile. Ce centurion qui avait peut-être traversé les Gaules et la Germanie avec les légions de Varus, vient achever ses derniers jours en Judée. Il a toute la bonté du vétéran avec toute la discipline du légionnaire. Il bâtit une synagogue à ses administrés de Galiléens, et il commande à ses subalternes avec la fierté et le laconisme d'un fils de Romulus : « Va, » leur dit-il, et ils vont ; « Viens, » et ils viennent. Le commandement bref et précis de César est passé dans le langage militaire de Rome. Mais, sous cette rude écorce, quelle élévation de pensée, quelle délicatesse de sentiments ! Jésus lui-même admire la foi de ce Romain. Jamais, en effet, l'affirmation de la divinité du Sauveur ne fut plus solennellement exprimée. On dirait que la tendresse du plus fervent apôtre s'est unie, dans le cœur du soldat, à l'énergie du caractère national.

L'Evangile fait mention de trois hommes de guerre à qui la grâce de la foi fut accordée. La profession des armes, profession d'obéissance, de dévouement et de sacrifice, éveille dans le cœur de ceux qui l'exercent certaines dispositions qui les rapprochent de Dieu ; le christianisme, y faisant entrer des sentiments d'humanité qu'elle ignorait, l'a mise en un honneur où elle n'était pas avant lui et où elle ne resterait pas longtemps sans lui.

L'Eglise a admiré, après son divin Maître, la réponse du centurion. Elle s'est emparée de ces paroles si pleines de foi et d'humilité, et depuis dix-neuf siècles elle les met sur les lèvres de ses enfants au moment auguste de la communion.

S'adressant à l'officier, Jésus lui dit : « Qu'il vous soit fait comme vous avez cru. » Et le serviteur fut guéri au même instant. Ainsi, c'est à la grandeur de la foi que se mesure l'efficacité de la

prière. Il n'est même pas nécessaire que la main du Sauveur touche le corps de celui qui souffre, les rayons de son cœur suffisent, les rayons de sa volonté agissent malgré l'éloignement. Le rationalisme cherchera par quelle merveille de contact à distance un moribond qui « n'eut pas le plaisir de voir une personne exquise, » fut soudainement rendu à la vie et délivré de ses maux !

## II. Reproches et menaces.

Si Notre-Seigneur se montre plein de bonté pour ceux qui croient en lui, il se montre plein de sévérité pour ceux qui lui refusent l'hommage de leur foi. Aux premiers, il accorde des éloges et des grâces ; aux seconds, il adresse des reproches et des menaces.

1. *Des reproches.* « En vérité, je vous le dis, je n'ai pas trouvé une si grande foi en Israël. » D'où venait donc l'incrédulité contre laquelle s'élève le Sauveur, et quel sujet les Juifs pouvaient-ils avoir de douter de la vérité de ses paroles et de la sainteté de sa vie ? Ils avaient demandé des miracles : et il en avait opéré sous leurs yeux de si convainquants que personne avant lui n'en avait fait de semblables. Ils avaient souhaité que sa mission fût autorisée par des témoignages : et Moïse et les prophètes lui en avaient rendus ; le Précurseur avait dit hautement : « Voilà le Christ et l'Agneau qui vient effacer les péchés du monde ; » un païen vient rendre gloire à sa toute-puissance ; le Père céleste, du haut du ciel, avait déclaré que c'était là son Fils bien-aimé ; enfin les démons eux-mêmes, en abandonnant les corps des possédés, confessaient qu'il était le Saint et le Fils du Dieu vivant. Que pouvait opposer le scepticisme des Juifs à tant de preuves et de prodiges ? C'est donc un blâme sévère que leur adresse le Sauveur. Ils sont inexcusables de ne point reconnaître en lui le Messie.

Mais combien plus coupables encore sont les chrétiens qui laissent s'ébranler la fermeté de leurs croyances ! Après l'accomplissement de tout ce qui avait été prédit, la consommation des mystères de Jésus-Christ, l'exaltation de son nom, la vocation des peuples, la destruction des idoles, la conversion du monde à la religion établie par le Sauveur, comment douter encore ? Comment contredire et renverser ce que les travaux des hommes apostoliques, le sang de tant de martyrs, les prodiges de tant de serviteurs de Jésus-Christ, les écrits de tant de grands hommes, les austérités de tant de saints anachorètes et la religion de vingt siècles ont si solidement et universellement établi ?

Rien ne peut donc légitimer l'incrédulité dans laquelle, de nos jours, nous voyons, hélas ! tant d'hommes vivre et mourir.

2. *Les menaces* succèdent aux reproches sur les lèvres du divin Maître. Voici ce qui attend les Juifs qui ferment leurs yeux aux rayons de la vérité évangélique. « Beaucoup, dit-il, viendront de l'Orient et de l'Occident s'asseoir avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux, tandis

que les fils du royaume seront jetés dehors, dans les ténèbres. Là seront les pleurs et les grincements de dents. » Le festin éternel avec les patriarches était chez les Juifs une image populaire de la félicité céleste. Jésus aimait ce symbole et il y fait de nombreuses allusions dans ses discours à la foule comme dans ses entretiens intimes. Être jeté hors de la salle illuminée et ornée du banquet dans la nuit froide et glacée, symbolisait la réprobation et le malheur suprême.

Ces paroles n'ont-elles pas déjà leur accomplissement historique ? Les Juifs ne sont-ils pas dans les ténèbres extérieures, et la multitude des nations n'est-elle pas venue de l'Orient et de l'Occident former l'assemblée sainte, l'Eglise visible qui est l'intérieur du royaume ?

Craignons pour nous-mêmes un semblable châtiment. Nous avons hérité des promesses faites aux Juifs. Dieu répand sur nous ses grâces comme il les répandait autrefois sur la nation infidèle. Vous surtout, mes frères, n'êtes-vous pas les privilégiés de son amour ? Quel usage faites-vous des faveurs célestes ?... Méditons cette page d'Ozanam : « Il n'est pas une brise favorable qui n'ait soufflé sur ma tige pour y faire éclore des fleurs... ; il n'est pas, dans la vigne du Père éternel, un cep qu'il ait entouré de plus de soins et dont il puisse dire avec plus de justice : *Quid debui ultra facere vineæ meæ et non feci* ?... Et moi, plante mauvaise, je ne me suis point épanoui au souffle divin, je n'ai point plongé mes racines dans ce sol qu'il remuait autour de moi, je me suis flétri et desséché. J'ai su le don de Dieu, j'ai senti l'eau vive baigner mes lèvres et je ne les ai point ouvertes, je reste un être passif, je me suis enfermé dans ma lâcheté <sup>1</sup>. » L'humilité mettait ces paroles sur les lèvres du grand écrivain catholique. La vérité ne pourrait-elle pas les mettre sur les nôtres ?

S'il en est ainsi, rentrons en nous-mêmes, gémissons sur nos misères et efforçons-nous de sortir au plus tôt de cette morne stérilité spirituelle. Que ferait la foi dans nos âmes, si nous ne portions le nom de fidèles que pour le flétrir et pour le profaner ? Coupables comme les Juifs, nous serions punis comme eux, comme eux nous serions jetés dans ce lieu de ténèbres et de souffrances où il y aura des pleurs et des grincements de dents.

O mon Dieu, préservez-nous de ce malheur ! Bien loin de nous arracher, selon votre justice, le peu de foi qui nous reste encore, augmentez-la, purifiez-la, rendez-la vive, qu'elle perce toutes nos ténèbres, qu'elle étouffe toutes nos passions, qu'elle redresse tous nos jugements, afin qu'après avoir cru ici-bas, nous puissions voir éternellement dans votre sein ce que nous avons cru.

<sup>1</sup> Ozanam, *Lettres*, I, 132.



## LV

4<sup>e</sup> Dimanche après l'Épiphanie

## LA TEMPÊTE APAISÉE

Jésus avait triomphé de la mort en lui arrachant ses victimes ; il avait vaincu les puissances infernales en délivrant les possédés. Voici maintenant qu'il dompte les forces de la nature : d'un mot, d'un geste, il calme les vents, il apaise la tempête sur le lac de Tibériade.

Ce miracle si justement populaire est raconté par trois des biographes sacrés : saint Mathieu, saint Marc et saint Luc. Il va faire aujourd'hui l'objet de nos méditations. Nous envisagerons successivement le fait évangélique : 1<sup>o</sup> en lui-même, 2<sup>o</sup> dans les leçons qu'il renferme.

I. — *Le fait évangélique en lui-même.*

Après s'être pendant toute une journée dépensé dans les labeurs de l'apostolat, après avoir avec une grande énergie repoussé les attaques des pharisiens qui lui reprochaient de faire alliance avec Beelzébut, prince des démons, pour délivrer les possédés, Jésus éprouve le besoin de jouir d'un peu de recueillement et de repos. Il se trouvait, ce jour-là, tout près de Capharnaüm, par conséquent sur le bord occidental du lac de Génésareth. S'adressant à ses disciples, il leur dit : « Passons sur l'autre rive. » Il monte dans une embarcation qui, aussitôt, quitte le rivage et se dirige vers la région de la Pérée. Quelques barques font escorte à celle du Sauveur.

Le lac de Tibériade est profondément encaissé dans les terres, et d'un côté au moins, il est bordé par des montagnes coupées par plusieurs vallées qui courent vers le rivage. Or toutes les surfaces liquides qu'entourent les montagnes sont exposées à voir leurs eaux soulevées par de violentes et subites rafales. Rien n'égale en particulier la soudaineté et la furie des tempêtes qui se déchainent sur le lac de Galilée. En 1865, toute une caravane de pèlerins français, embarquée sur ses eaux, faillit périr dans une impétueuse tourmente dont rien n'avait annoncé l'approche.

L'un de ces ouragans aussi terribles qu'imprévus vint au bout de quelque temps de navigation facile assaillir la barque qui portait Jésus. L'esquif est emporté au loin hors de sa route ; secoué par les vagues il s'agite terriblement ; les eaux menacent de l'envahir ; on court un danger réel de couler à fond.

Cependant, fatigué des travaux du jour, Jésus s'était couché au fond de la nacelle, et il dormait paisiblement la tête appuyée sur le coussin de l'embarcation. Saint Marc signale la partie de la barque où se trouvait le divin Maître : c'était la poupe, qui est ordinairement réservée aux passagers dans les bateaux de petite dimension, parce que le tangage s'y fait moins sentir.

C'est le seul endroit de l'Évangile où nous

voyons le Sauveur se livrer au sommeil. Sans doute, l'humanité sacrée de Notre-Seigneur était affranchie de toutes les faiblesses et de toutes les infirmités de notre nature. Mais, ayant pris un corps passible, il ne paraît pas qu'il l'ait exempté absolument de tous les besoins matériels. Ainsi lorsqu'on nous dit de lui qu'il avait faim, qu'il avait soif, ou qu'il était fatigué, c'est qu'il voulait dans ces occasions-là et pour quelque dessein de sa divine sagesse, prendre sur lui cette souffrance ou cet effet particulier dont il est fait mention.

Habitué dès l'enfance aux surprises que le lac de Génésareth réserve à ceux qui sillonnent ses ondes, les apôtres, sans perdre leur sang-froid, se mirent en mesure de résister aux efforts de la tempête. Mais bientôt ils virent que, malgré leur science de la navigation et toute leur énergie, ils étaient impuissants à lutter contre les éléments déchainés.

Alors ils eurent recours au Maître. — « Sauvez-nous, dit l'un, nous périssons. » — Un autre : « Vous est-il indifférent que nous périssions ? » — Un autre plus laconique : « Nous périssons ! »

« Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi ? » leur répond Jésus. Ce reproche était mérité. Si les apôtres eussent eu une foi entière et parfaite en la divinité de Notre-Seigneur, le respect les eût certainement empêchés de le tirer du sommeil auquel il avait résolu de se livrer, comme si ceux qui étaient avec lui pouvaient périr soit qu'il dormît, soit qu'il veillât. Ils auraient dû savoir que partout où il était, endormi ou non, ils étaient en sûreté avec lui, et que nulle puissance sur la terre ou dans le ciel ni toute la multitude des démons de l'enfer ne pouvait leur nuire sans sa permission.

Alors Jésus se lève et, comme si les éléments eussent été animés et capables d'entendre des paroles et de les comprendre, il menaça le vent et dit à la mer : « Cesse de gronder. Tais-toi. »

Aussitôt le vent et les flots se soumirent à sa voix et, dit l'Évangile, « il se fit un grand calme. *Facta est tranquillitas magna.* »

Admirable gradation ! Jésus commence par apaiser la tempête dont le souffle impérieux tourmente les flots. Puis il commande aux flots eux-mêmes d'assoupir leur fureur, et les flots se calment subitement.

Ce second miracle n'est pas moins grand que le premier. Car, dans le cours ordinaire des choses, bien que le vent fut tombé, les flots n'auraient pu cependant reprendre leur tranquillité première qu'au bout d'un certain temps.

Les témoins de cet événement merveilleux sentent de nouveau la crainte envahir leurs âmes. Précédemment ils avaient tremblé à la vue du péril, maintenant ils éprouvent la sainte épouvante que cause à toute âme l'aspect du surnaturel. Si redoutable que fût la tempête, plus redoutable encore était le mystérieux pouvoir qui l'avait apaisée d'un mot. Et ils se disaient l'un à

l'autre : « Que pensez-vous que soit cet homme à qui les vents et la mer obéissent ? »

S'il fallait en croire le docteur Paulus et son école, le fait évangélique que nous venons de rapporter n'offrirait rien de miraculeux. Il prouve simplement en Jésus une observation judicieuse de l'état de l'atmosphère jointe à un grand courage et à un grand empire sur lui-même au milieu d'un danger réel. Dans ces paroles : « Il commanda aux vents, » il ne faut voir qu'une *allo-cution sur l'orage*, ou quelques exclamations causées par la violence. Le calme imposé aux éléments n'indique pas autre chose que la prédiction fondée sur certains signes de la fin de l'orage.

On a de la peine à se remettre de sa stupéfaction quand on a lu une telle interprétation de l'Écriture. Strauss lui-même se charge de la réfuter. Il demande s'il convenait à la dignité de Jésus de se faire passer pour thaumaturge, et de laisser s'établir dans l'esprit de ses disciples des opinions erronées et chimériques sur sa prétendue puissance surnaturelle. Il a aussi quelque peine à comprendre comment le prophète galiléen se serait mieux entendu à interpréter les signes précurseurs de la fin d'un orage que Pierre, Jacques et Jean, qui avaient été élevés sur le lac.

Nous venons d'étudier le fait évangélique en lui-même : il est vraiment surnaturel. Voyons maintenant les enseignements qu'il renferme.

## II. — Ses enseignements.

Demandons-nous ce que ce fait surnaturel est : 1<sup>o</sup> pour Jésus-Christ, 2<sup>o</sup> pour l'Eglise, 3<sup>o</sup> pour nous.

1. Il révèle admirablement la divinité de Jésus-Christ. Sa parole a l'efficacité et l'autorité souveraines. Les grandes forces de la nature sont bien au-dessus du pouvoir de l'homme, il se sent assurément bien petit et bien faible quand il assiste à quelqu'une de leurs manifestations les plus éclatantes, surtout s'il lui arrive d'être alors, non point un simple témoin, mais bien comme un jouet entre les mains de ces forces redoutables. Et comme elles font briller à nos yeux la puissance du Dieu qui les a créées, ainsi l'exercice d'un certain pouvoir sur elles, de la part d'hommes semblables à nous, nous est une preuve éclatante de la communication qui leur a été faite de la puissance divine. Or, dans la circonstance que nous considérons, Notre-Seigneur agit avec un pouvoir et une autorité suprêmes. Il ne prie point, il n'invoque point d'autre puissance que la sienne. Il parle aux vents et aux flots comme s'il était leur maître, et, sur un seul mot, les vents et les flots lui obéissent. L'homme armé de ce pouvoir n'est plus un homme, il a en lui la force de Dieu.

David avait chanté : « Les eaux vous ont vu, Seigneur, les eaux vous ont vu, et elles ont craint. C'est vous qui commandez à la force de la mer, qui modérez les flots et qui apaisez leur fureur. » (Ps., LXXXVIII, 10). Adorons ce magistral

pouvoir qui commande à la nature dans ses énergies les plus tumultueuses, et avec les éléments soumis à sa voix, disons au Sauveur : « Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant. »

2. Voyons maintenant ce que l'épisode de la tempête miraculeusement apaisée est pour l'Eglise. Il est une barque qui traverse depuis dix-neuf siècles les flots changeants des générations humaines. Cette barque est l'Eglise. Elle porte Jésus et sa doctrine. Les successeurs des bateliers galiléens en sont les pilotes et les matelots. Parfois le vent s'élève en tourbillons furieux ; toutes les passions déchaînées agitent le frêle esquif ; la nuit se fait profonde dans les consciences, et l'on n'aperçoit plus, à la lueur des éclairs sinistres, que la cime écumante des vagues prêtes à submerger le navire. La terreur glace tous les courages ; des cris de détresse répondent seuls au bruit de la tourmente ; et cependant Jésus dort. — « Quoi ! Seigneur ! lui disent encore les timides. Est-ce ainsi que vous prenez souci de notre vie ? L'orage a déjà emporté les voiles et les cordages ; nous ne sommes plus qu'une épave flottante ; un dernier effort de la tempête va tout engloutir à jamais ! » — Que de fois n'a-t-on pas redit ces paroles de la défaillance et de la pusillanimité ! Ce n'est point là ce qu'attend le Maître. Il attend qu'on « s'approche de lui, » comme autrefois les disciples. Il attend la prière humble et confiante des âmes fidèles. Il se réveille alors et se lève dans sa majesté divine, sur la poupe du navire battu par les flots. Il commande aux éléments et aux hommes : « Taisez-vous, rentrez dans le calme, » dit-il aux passions révoltées. Et aussitôt le vent s'apaise, et la tranquillité la plus complète règne sur l'océan humain.

C'est là ce que l'on voit arriver de siècle en siècle. Cela a eu lieu même à notre époque. Depuis trente ans l'Eglise a été assaillie par des orages et des tempêtes de toute sorte ; les puissances de l'enfer se sont élevées contre elle ; les princes de ce monde ou lui ont été hostiles ou ont été infidèles à la défendre ; ses propres enfants se sont rangés parfois parmi ses ennemis les plus perfides, blessant son cœur maternel par la malice spéciale de l'hérésie et du schisme. Kulturkampf en Allemagne et en Suisse, spoliations en Italie, luttes en Belgique, laïcisations en France, autant de coups de vent furieux qui se sont déchaînés contre la nacelle évangélique. Oui, il y a eu de nos jours, sur cet océan prodigieux des masses humaines, de telles ténèbres et de telles fureurs que plusieurs ne croyaient plus qu'au naufrage et au brisement de la barque mystique. Mais au moment où l'orage était le plus formidable, Jésus s'est levé, il a commandé avec menace aux flots et aux vents, et il s'est fait un grand calme.

Toutes les fois que nous verrons l'Eglise dans quelque situation périlleuse et critique, au lieu de nous laisser aller à l'abattement de l'âme sans espoir, rappelons-nous le miracle accompli sur le lac de Génésareth, et disons-nous : « Courage ! Le



Christ n'est qu'endormi. » Réveillons-le par la prière. Il se lèvera pour ainsi dire de son sommeil et, d'un mot tout-puissant, il calmera l'orage.

3. Le récit évangélique de la tempête apaisée ne nous offre pas seulement une image saisissante des destinées réservées à l'Eglise, mais il nous présente encore un tableau fidèle de ce qui arrive souvent dans l'histoire des âmes.

Les âmes elles aussi accomplissent une navigation. *Transfretamus trans stagnum*. Elles s'en vont à la rive éternelle, traversant ce monde où la tempête fait rage.

Quels périls les assiègent sur la mer du monde ! Assauts contre la foi, que dans les temps troublés que nous traversons nous sommes tous exposés à subir. On a entendu dire que l'histoire dément les origines de la religion, que la philosophie renie ses dogmes, que la science condamne ses traditions, que la nature mieux comprise se passe victorieusement de Dieu et surtout de sa Providence. Tous ces sophismes façonnés par l'incrédulité finissent par ébranler la fermeté des convictions chrétiennes. On est tenté de mettre en question les points les plus fondamentaux de ses croyances. Rien n'égale les angoisses qu'éprouve l'âme ainsi agitée par le doute ; elle est en proie à la plus douloureuse des perplexités.

Assauts contre la vertu. « Le corps tyrannise l'âme, » a dit Malebranche. Qui de nous n'a éprouvé la vérité de cette parole ? Qui de nous, à une heure où à une autre, ne s'est senti cruellement disputé entre le bien et le mal ? Tentations des plaisirs, des aspirations égoïstes et mondaines, de l'orgueil, de la colère. Quels levains mauvais fermentent au fond de nos cœurs ? Combien il est difficile de résister à tant d'entraînements vicieux ! Nous sentons que notre force de réaction s'use peu à peu. Qui nous aidera à opposer une résistance efficace à l'impétuosité de ces redoutables énergies ?

Assauts contre la soumission due au Père des cieux dans les épreuves. Nous devrions glorifier Dieu dans nos peines, nous soumettre à la sagesse qui nous les impose, reconnaître l'ordre souverain qui règle les événements heureux ou malheureux pour accomplir ses desseins de miséricorde sur les hommes. Pratiquons-nous cette résignation magnanime ? Supportons-nous avec courage les souffrances les plus poignantes, les plus amères ? Il y a dans la vie des heures particulièrement douloureuses. Quand la maladie secoue et agite notre corps dans l'angoisse et lui fait endurer les plus âpres tourments ; quand d'irréparables pertes, de cruelles séparations torturent notre cœur ; quand les délaissements, les désolations intérieures désolent notre âme, à ces moments d'indicibles tristesses, ô combien il est difficile de rester dans la sérénité et dans la paix ! combien il en coûte pour comprimer la plainte prête à s'échapper et pour dire au Seigneur le *fiat* de l'acceptation !

Alors n'hésitons pas. Faisons monter vers Jésus

le cri de notre détresse. Demandons-lui la lumière qui dissipera les ténèbres dont notre âme est enveloppée, la force qui lui est nécessaire pour résister aux suggestions du mal, la fermeté d'âme dont nous avons besoin pour supporter sans murmure les coups de l'adversité. Il répondra à notre appel ; d'un mot, d'un geste, il écartera de nous les dangers menaçants et il nous rendra la paix.

O mon Dieu, nous vous devons des actions de grâces pour les lumineuses leçons que vous venez de nous donner. Faites que nous profitions des enseignements que contient la page divine que nous venons de méditer. Montez, ô Jésus, dans la barque qui me porte ! Avec vous je suis sûr d'arriver au but final de mon existence, au terme sacré où m'attendent les joies sans fin. *Amen !*

## RÉFLEXIONS SUR DES PAROLES DU PROPRE DES MESSES DU DIMANCHE

### LVII

#### CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

#### I. Vous m'invoquerez et vous partirez. —

Cette invitation du Seigneur entendue dans le sens littéral signifiait : Lorsque le temps de mettre fin à vos maux sera venu, vous m'invoquerez afin que je vous délivre de votre captivité et que je vous ouvre le chemin de Jérusalem, où vous m'honorerez comme votre Dieu et votre libérateur ; car j'ai pensé à votre sujet de me montrer envers vous bon et miséricordieux, et alors vous serez mon peuple et je serai votre Dieu à la face des nations. — Mais cette invitation entendue dans le sens spirituel s'adresse à tous les hommes, et plus particulièrement à tous les chrétiens que Dieu voudrait sauver au moyen des afflictions, pour leur donner la joie de briser les liens du péché et leur faire reprendre le chemin de la maison paternelle. Remarquez cette expression : *Vous m'invoquerez*. Pourquoi le Seigneur ne nous dit-il pas comme il nous dit dans une autre circonstance : *Invoquez-moi au jour de la tribulation : je vous délivrerai et vous m'honorerez ?* (Ps., XLIX, 15). Il nous semble que Dieu n'a pas l'intention ou le dessein de nous délivrer dès les premières atteintes de la tribulation, parce qu'il ne le juge pas bon et utile pour notre salut, soit que nous n'ayons pas encore toutes les dispositions qu'il nous demande, soit qu'il veuille nous faire expier nos péchés en ce monde au lieu d'avoir à les punir dans l'autre.

Nous pourrions encore apporter d'autres raisons pour expliquer cette invitation que nous devons lui faire dans un avenir plus ou moins éloigné, mais arrêtons-nous seulement à la suivante, qui nous paraît assez importante. Qui d'entre nous, à moins de se trouver dans un danger immédiat,

pense à recourir à Dieu ? Dès que nous sommes dans la peine, dans les afflictions, nous nous tournons vers les créatures pour leur demander du secours. C'est dans l'ordre, il est vrai, mais encore tout en nous adressant à ceux qui nous entourent, nous ne devrions pas oublier Celui sans lequel les créatures ne peuvent rien faire par elles-mêmes en vue de nous soulager ou de nous délivrer. Aussi Dieu, que fait-il ? Il appesantit davantage son bras sur nous, soit en augmentant nos souffrances, soit en rendant inutiles tous les soins humains qui nous sont prodigués, afin de nous forcer en quelque manière à avoir recours à lui.

Il semble donc nous dire ici : *Vous m'invoquerez, quand vous arriverez à reconnaître que vous ne pouvez être délivrés que par moi, car je sais les pensées que je pense sur vous : c'est de vous accorder la fin de vos maux.* Vous voudriez peut-être obtenir par vous-même votre délivrance ou la devoir uniquement aux hommes, à la raison, à la science ; non, cela ne sera pas, car mon dessein est de vous l'accorder moi-même, pour que vous me reconnaissiez comme votre Dieu. Prenons un exemple, c'est le saint Evangile qui va nous le fournir. Voici l'enfant prodigue. *Lorsqu'il eut consumé son bien en vivant dans la débauche, il survint une famine dans le pays et il se trouva dans l'indigence.* Croyez-vous qu'il ait pensé dès ces premières afflictions à retourner vers son père ? Non, *car il alla et il s'attacha à un habitant de ce pays.* C'était une nouvelle affliction pour ce fils de famille devenant ainsi un mercenaire. Il espère arriver par son travail à apaiser la faim qui le tourmentait, alors qu'il lui aurait été si facile de revenir dans la maison paternelle. *Mais l'enfant prodigue désirait se rassasier des cosses que mangeaient les pourceaux, et personne ne lui en donnait.* Il comprit alors son malheur, et rentrant en lui-même il pensa à son père, à l'abondance de nourriture dont jouissaient tous ceux qui habitaient dans la maison qu'il avait abandonnée, et il prit la résolution de s'en retourner vers son père. (Luc, xv, 13-18). Ainsi en est-il du pécheur, qui n'a recours à Dieu que le jour où il comprend son malheur.

Est-ce à dire, cependant, que nous ne devons pas avoir recours à Dieu avant de nous être rendus dignes de sa protection ? Ce serait se tromper étrangement d'attendre d'être descendu jusqu'au fond de l'abîme pour invoquer le Seigneur. C'est ici que nous devons nous souvenir de cette parole du Sage : *Tout ce que peut faire votre main, faites-le promptement, parce que ni œuvre, ni raison, ni sagesse, ni science ne seront aux enfers où tu cours.* (Ecclé., ix, 10). En effet, qu'est-ce qu'une tribulation ? C'est un messenger qui vient nous demander au nom du Seigneur le paiement de nos dettes envers la justice divine, et il n'exige pas que nous nous libérions tout d'un coup, mais il procède avec des attentions délicates pour nous faire sentir que nous devons nous mettre en mesure de le satisfaire avant de le forcer à user de

rigueur envers nous ou d'en venir aux dernières extrémités. C'est ce que Jésus-Christ nous a dit : *Accordez-vous au plus tôt avec votre adversaire pendant que vous cheminez avec lui, de peur que votre adversaire ne vous livre au juge, et que le juge ne vous livre à l'exécuteur, et que vous ne soyez jeté en prison.* (Matth., v, 25). Cet adversaire, c'est la justice divine qui commence à nous poursuivre par les afflictions. N'avons-nous pas d'autres moyens de l'apaiser avant qu'elle en vienne à nous livrer à l'exécuteur pour être jetés en prison ? Ecoutez le Sage nous disant : *Ne tardez pas à vous convertir au Seigneur et ne différez pas de jour en jour. Car subitement viendra sa colère, et au temps de la vengeance il vous perdra entièrement.* (Ecclé., v, 8-9). Commençons donc par nous convertir ; puis offrons au Seigneur le sacrifice qui consiste à avoir un cœur contrit et humilié, et Dieu à son tour commencera à nous regarder favorablement, car il a dit : *Vers qui porterai-je mes regards, sinon vers le pauvre et celui qui a l'esprit contrit, et qui tremble à mes paroles ?* (Is., lxvi, 2). Enfin ayons recours à la prière, au jeûne ou à des mortifications corporelles et à des œuvres de miséricorde envers le prochain. Nous opposerons ainsi des vertus aux vices qui ont amené sur nous l'affliction et irrité la justice divine. Ce sera suivre le conseil que saint Pierre nous donne, disant : *Apportez tous vos soins pour joindre à votre foi la vertu ; à la vertu, la science ; à la science, la tempérance ; à la tempérance, la patience ; à la patience, la piété ; à la piété, l'amour de vos frères ; à l'amour de vos frères, la charité.* (II Pier., i, 5-7). Ce sera réunir en nous toutes les conditions que Dieu nous demande pour que nous puissions l'invoquer avec l'espérance d'être exaucés.

En effet, tous ces actes qui constituent la conversion, les œuvres satisfactoires, et qui donnent des ailes à nos prières, ne sont rien autres que des actes préparatoires pour obtenir notre délivrance ou notre soulagement dans les afflictions dont nous souffrons. Souvenons-nous de cette vérité que Dieu n'accorde jamais un bienfait temporel sans le faire précéder en nous d'une grâce spirituelle ; ou, si vous aimez mieux, à tout ce que Dieu nous accorde dans l'ordre naturel est joint un don de l'ordre surnaturel en vue de notre salut. La première disposition qu'il nous demande avant de nous admettre à l'invoquer efficacement, c'est de rendre notre âme capable de recevoir la grâce spirituelle. De là cette parole de Salomon : *Préparez au dehors votre œuvre, et avec soin cultivez votre champ, afin qu'ensuite vous bâtissiez votre maison.* (Prov., xxiv, 27). C'est dire clairement qu'avant de nous disposer à invoquer le Seigneur, nous devons arracher de notre âme les épines de nos péchés, les affections mauvaises qui nous souillent, de manière que rien ne s'oppose à ce que Dieu répande sa grâce en nous. Alors nous pourrions prier, *levant des mains pures, sans colère et sans contention.* (I Tim., ii, 8). Car si



notre âme était couverte de la souillure de ses péchés lorsque nous disons à Dieu : *Vers vous, Seigneur, j'ai élevé mon âme* (Ps., xxiv, 1), il nous répondrait certainement : *Je ne vous connais pas.* (Matth., xxiv, 22). C'est cette vérité qui fut rappelée à Job par l'un de ses amis : *Si tu ôtes, lui dit-il, l'iniquité qui est en ta main, alors, étant sans tache, tu pourras lever ta face, tu seras stable et tu ne craindras pas.* (Job., xi, 14). C'est nous dire que notre âme, qui est un visage intérieur pour Dieu, étant sans tache, Dieu la reconnaît et il l'aime dès que nous l'élevons vers lui par nos prières. Il en résulte que notre confiance d'obtenir ce que nous demandons est d'autant plus grande que nous sommes purifiés davantage de nos souillures. De là cette parole de saint Jean : *Que si notre cœur nous condamne, Dieu est plus grand que notre cœur et connaît toutes choses. Or, si notre cœur ne nous condamne point, nous avons confiance en Dieu. Et tout ce que nous demandons, nous le recevons de lui, parce que nous gardons ses commandements et que ce qui lui est agréable, nous le faisons.* (I Jean, III, 20-22). Nous trouvons dans ces paroles une excellente règle de conduite. Quand notre cœur ne nous condamnera pas et que nous observerons la loi divine, nous pourrons invoquer le Seigneur avec l'assurance d'être délivrés de nos afflictions. Si nous ne réunissons pas en nous ces deux conditions, ce sera bien en vain que nous en appellerons à sa miséricorde. Heureux sont les chrétiens qui savent le comprendre, car après avoir invoqué Dieu, ils diront avec le Psalmiste : *Du milieu de la tribulation, j'ai invoqué le Seigneur, et le Seigneur m'a exaucé.* (Ps., cxvii, 5. — S. Grégoire, *Moral.*, lib. X, cap. xi-xv).

**II. Vous me priez et moi je vous exaucerai** <sup>1</sup>. — C'est encore une prophétie, et après l'invocation vient la prière. Qu'est-ce à dire ? Rapportons ici la parole de saint Paul à Timothée, lorsqu'il lui écrivait : *Je vous conjure tous de faire des supplications, des prières, des demandes, des actions de grâces pour tous les hommes.* (I Tim., II, 1). Le Seigneur annonce seulement à son peuple qu'il l'invoquera et le priera, c'est-à-dire qu'il lui adressera des demandes et des prières. — Or la demande ou l'invocation peut se produire de différentes manières. D'abord on peut réclamer une chose particulière, comme c'est le cas dont il s'agit ici, à savoir, que le peuple invoquera le Seigneur pour obtenir la fin de ses maux. On peut en second lieu demander quelque grâce pour certaines personnes, en priant pour les autres, pour nos amis, pour la paix et le salut de tout le monde. C'est là la postulation ou la demande proprement dite, que les docteurs rem-

placent souvent par le mot d'*interpellation*, pris dans le sens d'invocation. — La prière ou l'oraison est une élévation ou un acte par lequel nous offrons ou nous vouons quelque chose à Dieu. D'abord nous prions lorsque, renonçant au monde, nous nous engageons à nous mortifier en toute chose pour servir Dieu de tout notre cœur. En second lieu, nous prions encore, lorsque nous promettons de mépriser tous les honneurs du siècle et toutes les richesses de la terre pour nous attacher à Dieu, dans toute la componction de l'âme et dans l'esprit de pauvreté. Enfin nous prions lorsque nous promettons de conserver une chasteté parfaite, une inaltérable patience, et d'arracher de notre cœur les racines de la colère ou de cette tristesse qui cause la mort. Et si nous nous laissons aller au relâchement, si nous retombons dans nos anciennes fautes, nous serons infidèles à nos prières.

D'après cet exposé, il vous est facile de comprendre ce que le Seigneur annonce à son peuple en lui disant : *Vous me priez, et moi je vous exaucerai*, c'est-à-dire vous me promettez de me reconnaître pour votre Dieu, de me rendre l'honneur qui m'est dû, de me servir dans toute la sincérité de votre âme, et moi je vous donnerai les grâces dont vous aurez besoin pour rester fidèles à vos prières. — Mais ces deux sortes de prières dont parle le Seigneur ou ces quatre sortes de prières énumérées plus haut par saint Paul en font naître souvent beaucoup d'autres, comme de leur abondance et de leur plénitude. Aussi n'y a-t-il guère de prières où toutes les quatre ne se trouvent point réunies. Peut-on prier sans y joindre la supplication qui naît de la componction des péchés, l'oraison qui découle de la foi et de la fidélité dans les promesses, la demande qui procède de l'ardeur de la charité, et l'action de grâces que produit la vue des bienfaits de Dieu et de son infinie bonté ? C'est pourquoi l'Eglise nous présente dans les collectes et les autres prières de la liturgie, ces quatre sortes de prières réunies en une seule. Mais la demande ou l'invocation convient davantage à ceux qui ont besoin du secours de Dieu, tandis que le propre de la prière est le partage de ceux qui, ayant fait des progrès dans la vertu, veulent de plus en plus s'attacher à Dieu pour rester fidèles à leurs promesses. (Cassien, *Collat.*, ix ; Saint Thomas, II<sup>a</sup> II<sup>ae</sup>, q. lxxxiii, art. 17).

Mais cette prophétie, nous pouvons encore l'entendre dans un autre sens tant au point de vue littéral qu'au point de vue spirituel ; car il y a des interprètes qui traduisent : *Vous m'adorerez et moi je vous exaucerai*. Dans ce cas, ce serait la prière prise dans son sens le plus élevé ou, si vous aimez mieux, dans le sens du culte public que le peuple juif devra rendre à Dieu une fois délivré de la captivité et revenu à Jérusalem. Le Seigneur, en leur disant donc : *Vous m'adorerez et moi je vous exaucerai*, voulait leur donner une bonne espérance et leur montrait qu'il avait sur eux des pensées de paix et non d'affliction. Com-

<sup>1</sup> Nous avons traduit d'après la Vulgate, mais autre est la version des Septante, chap. xxxvi, 12 : *Priez-moi, et je vous exaucerai*. Saint Jérôme rapporte la version de Symmaque dont voici la traduction : *Vous me trouverez et vous me priez, et je vous exaucerai*.

bien les Israélites, vivant à Babylone, avaient besoin d'être soutenus dans leurs peines ! Ils étaient loin du temple, ils savaient que Jérusalem était déserte, Jérusalem dont la prospérité ancienne était si grande et si admirée de toutes les nations ; ils se croyaient abandonnés du Dieu de leurs pères, de ce Dieu si grand et si digne de louanges qui avait fait éclater sa gloire en maintes circonstances pour les délivrer de leurs ennemis ; et maintenant ils sont là, sur une terre étrangère ; toutes les tribus étant dispersées, ils ne peuvent célébrer leurs solennités, tenir des conseils, offrir des sacrifices publics. Où sont-ils leurs rois, leurs princes, leurs pontifes ? Ils sont comme le reste du peuple, de misérables captifs, objet de mépris et d'opprobres, retenus dans un pays ennemi comme dans un tombeau. N'était-ce pas Dieu qui les avait élevés autrefois au-dessus de leurs vainqueurs, qui leur avait rendu leur prospérité première et les anciennes institutions de leur patrie ? Pourquoi donc, semblent-ils se dire, le Seigneur ne manifesterait-il pas sa puissance en nous ramenant à Jérusalem ? Et voici que, par la voix du Prophète, le Seigneur leur dit : *Priez-moi et je vous exaucerai*. (Jér., xxxvi, 12, d'après les Septante). Ames chrétiennes, vous aussi mêlées au monde de méchants qui vous opprime, qui vous enlève la liberté pour donner à votre culte toute l'expression publique de votre amour, qui vous force à être les témoins des plus exécrables attentats contre votre Dieu, contre votre religion, contre votre mère la sainte Eglise, vous vous demandez quand est-ce que vous pourrez prier dans la paix et la tranquillité, et voir reparaître sur notre terre de France les belles et grandes solennités publiques qui étaient notre joie. Le Seigneur vous a déjà répondu dans l'évangile de ce jour. (Denys le Chartreux).

En effet le chrétien fidèle à son Dieu, voulant remplir tous les devoirs de la piété, doit s'attendre à souffrir des contradictions et des persécutions de la part des méchants. Saint Paul nous l'a dit : *Tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ souffriront persécution*. (II Tim., iii, 12). C'est le bon grain qui est destiné à croître au milieu de l'ivraie. Il est donc naturel que nous demandions au Seigneur d'envoyer ses serviteurs pour nous délivrer de la société des méchants, et le Seigneur nous a dit : *Laissez l'un et l'autre croître jusqu'à la moisson, et au temps de la moisson je dirai aux moissonneurs : Arrachez d'abord l'ivraie et liez-la en gerbes pour la brûler ; mais le froment, rassemblez-le dans mon grenier*. (Matth., xiii, 30). Vous le voyez, Dieu met à l'épreuve votre patience, et il vous demande de l'imiter. C'est lui qui a semé le champ, et il supporte ce mélange. Pourquoi vous en plaindre ? Si vous voulez nettoyer le blé avant que le temps soit venu de le soumettre à l'action du vent, vous serez vous-même victime de cette imprudente opération. Les serviteurs étaient attristés de voir cette ivraie au milieu du froment, mais le père de famille calme leur indignation et console en

même temps leur douleur. Le mécontentement des serviteurs était fondé, mais la condition du champ n'est point le repos du grenier. Supportez, c'est pour cela que vous êtes né ; supportez, car on vous a supporté vous-même. Ah ! ce mélange qui règne dans le champ, nous le savons, il vous fait souffrir à cause des scandales et des séductions du siècle ; il fera place au discernement de la moisson. C'est du fond de toute votre âme que vous priez Dieu, disant : *Que votre règne arrive*. (Matth., vi, 10). C'est ce règne que redoutent les méchants, et vous au contraire vous l'appellez de tous vos vœux.

Il viendra, rien de plus certain, et si vous ne l'attendez pas avec patience, vous perdez tous les biens qu'il doit apporter. Quand même les méchants ne le voudraient pas, il ne laissera point de venir, et ils ne peuvent retarder son avènement en s'y opposant. Quant à vous, justes, sachez que par vos prières vous pouvez obtenir des consolations qui vous aideront à supporter vos tribulations, et même Dieu est disposé à cause de vous à abrégé ces jours d'épreuves, car Jésus-Christ nous a dit au sujet du temps de la ruine de Jérusalem : *Si le Seigneur n'avait abrégé ces jours, nulle chair n'aurait été sauvée ; mais, à cause des élus qu'il a choisis, il a abrégé ces jours*. (Marc, xiii, 20). Ayez confiance en la bonté de votre Dieu. Il fera de même pour les jours de tribulations qu'il vous reste à vivre sur la terre. Invoquez-le pour l'appeler à venir habiter en vous-même afin de vous ôter les souillures que vous avez contractées. Il vous le dit : *Priez-moi, et je vous exaucerai*, en vous purifiant de manière à ce que je puisse entrer dans votre âme pour vous rendre participant de ma patience à supporter les méchants. C'est Dieu qui nous adresse cette invitation comme un père qui nous aime, et non pas comme un juge qui doit prononcer notre sentence. (S. Aug., *De Tempore*, Sermon. XLVII).

## LVIII

SIXIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

**I. Vous me cherchez, et vous me trouverez.** — Cette partie de la prophétie, bien qu'elle ne soit point rapportée dans l'introït, nous croyons devoir l'étudier, parce qu'elle nous montre d'une part quand est-ce que le Seigneur exaucera les prières de son peuple, et de l'autre le motif qui le portera à faire cesser sa dure captivité. Dieu leur avait dit : *Vous me prierez et moi je vous exaucerai*. La grâce qu'il leur accordera dès qu'ils auront prié, sera-ce la délivrance, le retour à Jérusalem ? Il y en a une autre qui doit la précéder, et leur correspondance à cette première grâce amènera celle qu'ils souhaitent par dessus tout : c'est que Dieu veut être cherché et trouvé par ceux qui l'ont abandonné, avant d'exaucer leurs prières. Or, comme les Juifs ne pouvaient, livrés à eux-mêmes, chercher et trouver Dieu, Dieu leur en



donnera les moyens. En d'autres termes, il les placera dans la condition de pouvoir mériter qu'il réalise à leur sujet ses pensées de paix et non d'affliction. Ainsi dès qu'une âme rentre en elle-même, reconnaît son malheur, elle conçoit le désir de sortir de la voie mauvaise et de reprendre le chemin de la maison paternelle. C'est l'heure où Dieu vient à son secours par une lumière, une inspiration intérieure ou par un événement, ou encore par une grâce toute particulière qui l'attire à chercher le Bien qu'elle a perdu. En effet, vous qui êtes revenus au bon Dieu, considérez la voie que vous avez suivie : un jour vous vous êtes aperçu qu'il n'y avait plus de paix, de joie pour votre âme, et que les peines se multipliaient en vous, et vous avez reconnu qu'au milieu de vous n'habitait plus le Dieu qui sauve et console, et vous avez levé vos regards en haut, disant avec le Psalmiste : *J'ai levé les yeux vers les montagnes, d'où me viendra le secours. Mon secours vient du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre.* (Ps., cxx, 1-2). Et les cieux se sont ouverts sur vous, ils ont répandu en vous les germes du repentir, de la confession, les germes des bonnes résolutions qui portent à la pratique des vertus et des œuvres de miséricorde ; car toute grâce excellente et tout don parfait vient d'en haut et descend du Père des lumières, en qui il n'y a ni changement, ni ombre de vicissitudes. (Jac., I, 17). Il n'en est pas de même de nous qui changeons et qui passons de la vertu au péché avec une légèreté inconcevable, tandis que le Seigneur nous conserve toujours son amour. C'est ce qu'il disait aux Israélites en leur parlant de leurs pères : *Lors même qu'ils étaient dans la terre ennemie, je ne les ai pas entièrement rejetés, et je ne les ai pas dédaignés de manière à ce qu'ils fussent consumés et à ce que je rendisse vaine mon alliance avec eux.* (Lév., xxvi, 44). Ah ! puisse le Seigneur répandre en vous cette première grâce qui vous portera à le chercher et qui sera pour vous semblable à un grain de senevé qu'un homme prit et sema dans son champ. (Matth., xiii, 31). C'est la vérité que nous rappelle l'évangile de ce jour. C'est là cette première grâce dont Jésus-Christ nous a dit : *Nul ne peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire.* (Jean, vi, 44).

Remarquez cette expression : *Vous me cherchez*, c'est-à-dire ce sera de votre plein gré, dans toute la liberté de votre volonté que vous voudrez alors revenir vers moi. En effet cette attraction de Dieu le Père à nous attirer vers Jésus-Christ n'est point une violence ni une coaction, ce sont les douces sollicitations ou invitations de la grâce, qui n'impliquent point une nécessité. Nous pouvons les comparer à ces invitations du Seigneur nous disant : *Revenez chacun de votre voie mauvaise et de vos très mauvaises pensées ; et vous habiterez dans la terre que le Seigneur vous a donnée.* (Jér., xxv, 5). Et encore : *Revenez à moi, et je reviendrai à vous.* (Mal., iii, 7). Et ailleurs : *Mes paroles et mes décrets, que j'ai confiés à mes*

*serviteurs les prophètes, est-ce qu'ils n'ont pas atteint vos pères, et qu'ils ne se sont pas convertis, et n'ont pas dit : Comme le Seigneur des armées avait résolu de nous faire selon nos voies, et selon nos inventions, ainsi il a fait ?* (Zach., i, 16). Or, toutes ces invitations, qui ne nous enlèvent point notre liberté, sont toujours accompagnées d'une grâce qui donne à l'homme le pouvoir de se convertir, car il ne le pourrait pas par lui-même. Ainsi en est-il de cette expression : *Vous me cherchez.* C'est pourquoi nous possédons tous la liberté de puissance ou la faculté élective de chercher ou de ne pas chercher Dieu ; mais l'exercice ou l'application de chercher Dieu dépend de la grâce, et cette parole que nous lisons dans l'Evangile : *Forcez-les d'entrer* (Luc, xiv, 23), n'empêche pas qu'il en soit ainsi ; car, quelque soit le nombre de ceux que le Père semble attirer dans sa bonté, ou contraindre à entrer, puisqu'il veut que tout le monde se sauve, cependant il ne juge personne digne du salut, qu'il n'ait voulu se sauver. Il ne se propose point autre chose, quand il nous frappe ou nous effraie, que de nous faire vouloir notre salut, non point de nous sauver malgré nous ; car, s'il agit de manière à détourner notre volonté du mal pour la porter au bien, il ne fait rien pour nous l'ôter. D'ailleurs, quand nous sommes attirés, ce n'est pas nécessairement malgré nous. L'homme aveugle ou fatigué se laisse attirer sans peine, et saint Paul ne marchait point malgré lui, quand il suivait ceux qui le conduisaient par la main à Damas. Enfin, celle-là ne souhaitait-elle pas d'être attirée, quand elle s'écriait avec tant d'ardeur : *Attirez-moi après vous, et je courrai à l'odeur de vos parfums ?* (Cant., i, 3). C'est donc de notre propre volonté, invitée et soutenue par la grâce, que nous chercherons et nous trouverons le Seigneur. (S. Bernard, *De gratia et libero arbitrio*, cap. xi).

Mais si Dieu a formé le dessein de se laisser trouver par nous, pourquoi nous oblige-t-il à le chercher pour le trouver ? Ne vaudrait-il pas mieux qu'il se présente devant nous, sans nous imposer des délais et des recherches pénibles ? Cette question revient à celle-ci : Pourquoi Dieu nous fait-il un précepte de lui demander dans nos prières des grâces qu'il a résolu de nous accorder ? Nous répondrons tout d'abord : Dieu veut que nous le prions ou que nous le cherchions pour accorder à nos désirs ce dont nous avons besoin et éloigner de nous le mépris de ses dons, car c'est lui-même qui excite en nous ce désir. En effet, il ne nous traite pas comme la pierre inanimée, ni comme la créature privée de raison et de volonté. Il opère notre salut en nous et avec nous. Aussi dès qu'il nous a inspiré le désir de quelque grâce, exige-t-il que nous la lui demandions pour montrer que nous voulons réellement la recevoir, et c'est là la coopération qu'il attend de nous pour nous l'accorder. Ainsi nous a-t-il inspiré le désir de le chercher ? Il exige que ce désir nous le fassions passer dans notre vie en nous mettant à sa

recherche, et c'est encore là notre coopération. — D'autre part, loin de nous la pensée que Dieu a besoin que nous lui fassions connaître notre volonté, car il ne l'ignore pas, mais il veut par nos prières ou nos recherches exciter et enflammer nos désirs, pour nous rendre capables de recevoir ce qui nous est nécessaire ou pour nous rendre dignes de le trouver. De là cette invitation que Jésus-Christ nous adresse : *Demandez, et il vous sera donné ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et il vous sera ouvert.* (Matth., vii, 7). C'est ainsi que par nos prières et nos recherches, notre âme est dirigée et s'élève vers l'objet de nos désirs, de manière que ces actions extérieures empêchent de se refroidir entièrement ce qui commençait à s'atténuer, et qui s'éteindrait complètement, faute de le ranimer par une ardeur continuelle. Quand l'Apôtre nous dit : *Que vos demandes se manifestent devant Dieu* (Philip., iv, 6), cela ne veut pas dire que nous puissions faire connaître nos désirs à Dieu qui ne les ignorait pas, même avant que nous les eussions formés, mais que c'est par la patience et la persévérance devant Dieu, et non par une vaine jactance devant les hommes, que nous connaissons si nos prières sont bonnes. — Enfin, n'est-ce pas une satisfaction pour nous de pouvoir manifester à Dieu par nos prières ou nos recherches combien nous désirons jouir de ses grâces ou le trouver lui-même ? Mais comme nos désirs ne sont pas toujours conformes à sa volonté, il veut que nous nous comportions envers lui comme un malade envers son médecin. Vous voudriez boire du vin, vous voudriez en demander la permission au médecin : on ne vous défend pas de la lui demander, il peut se faire que, loin de vous être nuisible, il vous fût utile d'en prendre. Ne craignez donc pas de lui adresser cette demande ; mais si on vous refuse cette permission, ne vous en attristez point. Ainsi en est-il de vos recherches : Dieu veut être trouvé par vous, mais il veut vous diriger, vous fournir les moyens de le posséder, comme un médecin fournit à un malade les remèdes qui doivent lui rendre la santé. (S. Aug., *Ad Prob.*, Ep. cxxx, 17 ; *De Temp.*, Sermon. lxxx).

**II. Vous me trouverez, quand vous m'aurez cherché de tout votre cœur.** — Qui cherche Dieu, ne le trouve pas toujours. Voyez ce chrétien qui a passé tous les jours de sa vie dans l'oubli de son Dieu, dans le mépris de ses préceptes et qui est resté sourd à toutes les bonnes inspirations de la grâce. L'heure de sortir de ce monde va sonner pour lui, et alors il voudrait chercher Dieu et le trouver pour être pardonné, mais le prophète lui a dit : *Malheur à toi qui méprises ! Est-ce que toi-même tu ne seras pas méprisé ? Lorsque fatigué tu cesseras de mépriser, tu seras méprisé.* (Is., xxxiii, 1). Voyez encore ce chrétien ou mieux tous ces chrétiens qui ne le sont plus que par le saint baptême qu'ils ont reçu et par des souvenirs pieux de leur enfance : ils vivent sans religion, n'ayant qu'un but, amasser des richesses, être comblés d'hon-

neurs et vivre dans les plaisirs. Ils ne savent plus ce que c'est qu'observer la loi divine et travailler au salut ; mais voici que la maladie ou une affliction les arrête dans leurs voies mauvaises, ils voudraient chercher Dieu et le trouver pour échapper uniquement aux dangers qui les menacent et qu'ils ne peuvent conjurer. Hélas ! *Le Seigneur*, comme l'a dit le Psalmiste, *les a abandonnés aux désirs de leurs cœurs, et ils iront dans les voies de leur invention.* (Ps., lxxx, 11). Voyez, enfin, tous ces Juifs qui entourent Jésus-Christ. Il leur avait été envoyé pour les sauver, et ils veulent le faire mourir. Aussi leur dit-il : *Vous me chercherez et ne me trouverez pas.* (Jean, vii, 34). Le temps de la grâce sera passé, ils auront comblé la mesure des crimes de leurs pères, et c'est pourquoi il leur dit encore dans une autre circonstance : *Je m'en vais et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché.* (Ib., viii, 21). Dans cette grande multitude qui entendait les paroles du Sauveur, il en était un certain nombre qui devaient croire en lui, mais la sentence semblait être portée contre tous sans distinction. Aussi les uns étaient remplis de fureur, les autres de crainte, ou plutôt à la crainte succédait le désespoir ; mais pour faire renaître l'espérance dans leur cœur, Jésus ajoute : *Si vous ne croyez pas qui je suis, vous mourrez dans votre péché.* (Ib., 24). C'est ainsi qu'il rendait l'espérance à ceux qui l'avaient perdue et qu'il réveillait ceux qui étaient endormis, puisque plusieurs d'entre eux crurent en Jésus-Christ, comme la suite de l'Evangile nous l'apprend. Quant aux Juifs incrédules et tombés dans l'aveuglement, ils cherchèrent Jésus-Christ dans les jours de la ruine de Jérusalem, et ils ne le trouvèrent pas. *Qu'est-il donc arrivé ?* s'écrie l'Apôtre. *Ce que cherche Israël, il ne l'a pas trouvé ; mais ceux qui ont été choisis l'ont trouvé, les autres ont été aveuglés, selon qu'il est écrit : Dieu leur a donné jusqu'à ce jour un esprit de torpeur, des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne pas entendre.* (Rom., xi, 7-8).

Voulons-nous éviter un semblable malheur ? Écoutons Dieu nous disant : *Lorsque vous m'aurez cherché de tout votre cœur, je serai trouvé par vous.* Voilà la promesse que Dieu nous a faite, et l'Apôtre nous dit : *Il est fidèle, celui qui a promis.* (Hébr., x, 23). Soyons inébranlables dans l'espérance de le trouver, et pour y arriver, cherchons-le de tout notre cœur. Voici d'abord le Sage qui nous dit : *Cherchez le Seigneur dans la simplicité du cœur, cherchez-le, parce que ceux-là le trouvent qui ne le tentent pas ; et il apparaît à ceux qui ont la foi en lui.* (Sages., i, 3). Il s'agit ici de la pureté d'intention que nous devons apporter dans nos recherches, c'est-à-dire que tout ce que nous faisons ou pensons pour trouver Dieu ait pour objet sa plus grande gloire, n'ayant aucune complaisance en nous-mêmes et n'ayant aucun avantage en vue qui pourrait être contraire au salut ou à la vertu. C'est pourquoi ils sont bien



insensés ceux qui croiraient trouver Dieu en le cherchant avec un cœur double. De même qu'il faut avoir les yeux du corps sains pour voir la lumière du jour; ainsi Dieu ne peut être vu si l'œil du cœur, qui seul peut le percevoir, n'a toute sa pureté. Ah ! gardons-nous bien d'imiter les Pharisiens qui, pour le reconnaître comme leur Sauveur, lui demandaient de voir des miracles, ni de le chercher dans des vues humaines et indignes d'un chrétien, comme le firent les Apôtres au commencement de leur vocation, qui tous désiraient occuper les premières places dans son royaume. Il ne faut pas que Jésus-Christ puisse nous dire, comme il disait des Juifs : *Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi.* (Matth., xv, 8). Mais si toutefois votre cœur n'avait pas cette pureté, souvenez-vous de Madeleine qui sut le chercher dans la maison de Simon : tout à son repentir, elle alla se jeter à ses pieds, l'arroser de ses larmes, et elle fut pardonnée au point qu'après l'avoir ainsi trouvé, elle demeura attachée à lui. (Luc, vii, 37). D'autre part il est bien difficile de conserver cette pureté dont il est dit : *Heureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu.* (Ib., v, 8). Pour cela nous n'avons point d'autre moyen à prendre qu'à observer la loi divine. Voici ce que Jésus-Christ nous a dit : *Celui qui a mes commandements et les garde, c'est celui-là qui m'aime. Or celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et moi je l'aimerai, et je me manifesterai à lui.* (Jean, xiv, 21). Accomplir la loi divine, c'est donc chercher et trouver Jésus-Christ. Et de plus Jésus-Christ nous a encore dit : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure en lui.* (Ib., 23). Pouviez-vous désirer davantage ? Vous voilà sur le chemin de l'observation divine cherchant Dieu, et au lieu de le trouver, c'est lui-même qui vient vers vous pour demeurer en vous. N'est-ce pas là le trouver pleinement, de manière à en jouir au fond de votre cœur ?

C'est pourquoi reconnaissons que c'est un grand bien de chercher Dieu, et encore plus grand de le trouver, puisqu'il vient demeurer en nous. Aussi nous pourrions dire avec le Psalmiste : *Seigneur, qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, et hors de vous qu'ai-je voulu sur la terre ? Ma chair a défailli ainsi que mon cœur ; ô le Dieu de mon cœur, et le Dieu mon partage pour l'éternité !* (Ps., lxxii, 25-26). En effet, chercher et trouver Dieu, c'est le premier don qu'il nous fait et le dernier progrès de l'âme. Il ne s'ajoute à aucune vertu et ne cède à aucune. A quelle vertu serait-il ajouté, puisque aucune ne le précède ? A quelle vertu céderait-il, puisque c'est la consommation de toutes les vertus ? Car quelle vertu peut avoir celui qui ne cherche point Dieu, ou quel terme peut-on prescrire à celui qui le cherche ? *Cherchez le Seigneur,* dit le Psalmiste, *et soyez fortifiés ; cherchez toujours sa face* (Ps., civ, 4) ; car lors même qu'on l'aura trouvé, on ne cessera point de le trouver. Dieu ne se cherche pas par le mouve-

ment des pieds, mais par les désirs. Et quand on a été assez heureux pour le trouver, bien loin que cela diminue le désir qu'on a de lui, cela ne fait au contraire que le redoubler. La consommation de la joie est-elle l'extinction du désir ? C'est plutôt comme de l'huile qu'on jette sur le feu, car le désir même est un feu. De là cette vérité qu'on ne cessera point de désirer comme de chercher, bien qu'à certaines heures, tout remplis de joie de posséder Dieu, nous venions à nous écrier : *J'ai trouvé celui que chérit mon âme.* (Cant., iii, 4). N'est-il pas vrai que plus on aime plus on désire posséder ? Aussi ce sont des recherches continuelles, et ces recherches sont le fruit et le gage assuré de l'amour de Dieu.

Ames chrétiennes, partez donc de nouveau à la recherche de Jésus-Christ votre Dieu. Vous l'avez trouvé avec les bergers et les mages dans la pauvre étable de Bethléem. Allez maintenant le chercher sur la terre étrangère en Egypte où il a été obligé de se retirer pour échapper aux poursuites impies d'un roi cruel. Ah ! venez aussi le chercher à Nazareth, et là demeurez avec lui, menant une vie cachée, vous le trouverez soumis à Marie et à Joseph. Mais voici qu'il n'est plus au milieu de la sainte Famille : venez avec Marie et Joseph à Jérusalem, et vous le trouverez dans le temple. Attachez-vous à ses pas durant les jours de sa vie publique, et dites : *Je l'ai saisi et je ne le laisserai pas aller.* (Ib.). Mais voici que selon ce qui est écrit : *Je frapperai le pasteur, et les brebis du troupeau seront dispersées* (Matth., xxvi, 31), voici que Jésus-Christ vous est ravi par les méchants. Ah ! suivez-le avec le disciple bien-aimé, venez le chercher sur le Calvaire où, attaché sur la croix, vous le trouverez, et il vous donnera Marie sa mère pour être votre mère. Imiter ensuite les saintes femmes et Marie-Madeleine qui viennent au tombeau, mais vous ne le trouverez plus prisonnier de la mort, car il est ressuscité. Où pourrez-vous le chercher et le trouver ? Ayez confiance, il connaît vos désirs, et selon sa promesse il vous apparaîtra, car il a dit par son prophète : *Si vous me cherchez de tout votre cœur, je me manifesterai à vous.* (Jér., xxxvi, 13-14, juxta Lxx). Enfin l'heure de la séparation est venue, il est monté au ciel. Ah ! continuez de le chercher et vous le trouverez assis à la droite de son Père. En haut les cœurs ! *Recherchez les choses d'en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu.* (Colos., iii, 1). Mais n'oubliez pas aussi de le chercher sur la terre et vous le trouverez sur l'autel de son Eglise, car il nous a dit : *Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle.* (Matth., xxviii, 20). Venez donc le chercher à l'heure de la sainte communion, vous le trouverez voulant se donner à vous, et vous chanterez dans l'amour et la reconnaissance : *Il est à moi et je suis à lui.* (Cant., ii, 16).

Imprimatur : † SEBAST., Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Allocution à des ouvriers pour la fête de saint Éloi.** — L'homme comme il faut, 849.

**Entretiens sur les évangiles du dimanche.** — LVI. 5<sup>e</sup> dimanche après l'Épiphanie : Parole de l'ivraie et du bon grain, 850. — LVII. 6<sup>e</sup> dimanche : Le progrès de la vie divine, 853.

**Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion,** par un curé de campagne. — Troisième partie : Les Sacraments. — XVII. Obligations qu'impose la confession, 855. — XVIII. La contrition, 857. — XIX. Les deux espèces de contrition, 859.

**Allocution à des Enfants de Marie.** — La piété, 861.

**Courtes instructions pour la prière du soir.** — LXXXV. Avis concernant le zèle, 863.

## ALLOCUTION A DES OUVRIERS POUR LA FÊTE DE SAINT ÉLOI

(1<sup>er</sup> DÉCEMBRE)

### L'HOMME COMME IL FAUT

Mes frères,

J'ai l'habitude, en ce jour, de faire une brève allocution de circonstance. Si je demeure fidèle à cette tradition, c'est, je vous l'avoue, pour avoir l'occasion de témoigner ma satisfaction à ceux de mes paroissiens qui prennent part à cette fête. Je leur dois une parole d'encouragement et de félicitation, et j'ai autant de plaisir à la leur adresser qu'ils peuvent en avoir à l'entendre.

Mes frères, il y a dans notre langage usuel, populaire, des expressions bien simples, des locutions courantes, qui renferment un grand sens. Ainsi, pour citer un exemple, quand on veut parler d'un homme qui est digne de considération, d'estime, de confiance, de sympathie, on dit que : « *C'est un homme comme il faut.* »

Un homme comme il faut ! Voilà certes un titre qui a sa valeur et qu'il est permis d'envier ; car c'est un des meilleurs certificats, et je souhaite que chacun de vous le mérite.

Mais, qu'est-ce qu'un homme comme il faut ? Quelles sont les conditions à présenter pour être admis à se prévaloir de cette distinction ?

Un homme comme il faut, c'est celui en qui se rencontre un ensemble de dispositions, de qualités, de vertus, qui lui font une juste réputation. Je vous les signalerai rapidement.

Mais, avant tout, je tiens à vous prévenir que ce qualificatif n'est pas la propriété exclusive d'une classe d'individus. Vous seriez peut-être tentés de vous figurer que, pour être un homme comme il faut, il est nécessaire d'avoir des con-

naissances étendues, de la fortune, des vêtements élégants, une charge, une fonction dans la société. S'il en était ainsi, les masses se trouveraient, presque toutes, à jamais exclues de la classe des gens comme il faut. Eh bien ! non, mes frères, ce titre de noblesse est à la portée de tout le monde. Tout homme, quel qu'il soit, industriel, négociant, ouvrier, manœuvre, pauvre même, peut être et rester comme il faut. Il y a des gens fort riches qui sont tout à fait des gens comme il n'en faut pas, et il y a des gens fort pauvres qui peuvent être et qui sont réellement des gens comme il faut.

Reste à savoir ce que riches et pauvres, hommes d'affaires ou hommes de peine doivent faire, pour que ce titre leur soit légitimement décerné.

En chacun de vous, mes frères, je vois deux êtres : l'homme et le chrétien. Pour mériter complètement ce titre, vous devez aspirer à être un homme comme il faut et un chrétien comme il faut.

## I

L'homme révèle ce qu'il est par ses pensées, par ses sentiments, par ses paroles, par ses actes. J'appellerai un homme comme il faut celui qui a des idées saines, une raison éclairée, des sentiments nobles ; celui dont les paroles sont l'expression de la vérité, de la justice, de la bienveillance ; celui dont les actes sont conformes aux principes et aux lois qui gouvernent la vie humaine. Et, pour tout condenser dans deux mots, j'appellerai un homme comme il faut, celui qui a une conscience délicate et un honneur sans tache.

À la lumière de notre raison, nous voyons ce qui est bien et ce qui est mal, et la conscience élève sa voix pour nous presser d'accomplir le bien et d'éviter le mal.

Il semblerait qu'on a perdu aujourd'hui la notion du bien et du mal ; et la conscience est tellement émoussée qu'elle reste insensible et muette devant les actes les plus répréhensibles. On ne sent pas plus d'horreur pour le vice que d'admiration pour la vertu.

Il nous arrive parfois d'entendre des déclarations comme celles-ci : « Je n'ai ni tué ni volé, j'ai fait tout le reste ; » il y a ici au moins un aveu sincère. Mais d'autres, aveuglés par l'ignorance et l'orgueil, osent bien dire : « Je n'ai pas de péchés, je n'ai rien à me reprocher ; » ils en sont venus à confondre le bien avec le mal ; pour eux il n'y a pas de mal, tout est bien.

Que pouvez-vous attendre d'une conscience ainsi obscurcie, ainsi avariée ? Elle délivrera un laissez-passer à toutes les injustices, à toutes les ruses, à toutes les fraudes, à toutes les prévarications, à toutes les ignominies.

L'homme comme il faut garde en son âme la notion du bien, le sentiment du juste, dans toute sa pureté, dans toute sa fraîcheur ; il apprécie la vertu en lui et dans ses semblables, et si, sur son chemin, il rencontre le vice, sous une forme



ou sous une autre, il ne se croit pas obligé de l'applaudir et de l'innocenter; il le réprouve et il fait bien.

L'industriel comme il faut s'intéresse au succès de ses affaires, à la prospérité de sa maison; mais, en même temps, il sera juste, loyal, condescendant pour le travailleur.

L'ouvrier comme il faut travaillera consciencieusement, donnant à son ouvrage tous ses soins et y appliquant toutes les ressources de son talent.

J'ai parlé de l'honnêteté, de la conscience dans le travail; si je voulais vous citer un exemple, pourrais-je en choisir un meilleur et un plus opportun que celui de saint Eloi? Puisque c'est son souvenir qui nous réunit, il est bien naturel que nous nous instruisions à son école. Vous avez entendu dire que le roi son maître lui avait livré des lingots d'or en lui demandant de lui faire un trône princier. Eloi se mit à l'œuvre. Le trône était achevé, et il restait encore une quantité du précieux métal. Il eut bien garde de se l'approprier ou même d'en retenir quelques fragments. Avec ce qui restait, il cisela un deuxième siège qu'il apporta au monarque, étonné et plein d'admiration pour la vertu de son intègre et loyal sujet.

Vous serez des hommes comme il faut, si vos sentiments, si vos paroles, si vos actes se tiennent toujours au niveau de la conscience et de l'honneur.

## II

Mais, je l'ai dit en commençant, votre personnalité se dédouble: vous êtes hommes et vous êtes chrétiens. Soyez des hommes comme il faut, j'applaudis; mais aussi, soyez des chrétiens comme il faut. Que faire pour cela? Eh! mon Dieu! vous le savez bien, et vous devinez sans peine ce que je vais dire.

Il ne suffit pas à un chrétien de se comporter en honnête homme, respectueux des lois de la probité selon les exigences du monde; il y a pour lui un supplément de devoirs qu'il ne saurait négliger sans déchoir.

Quand quelqu'un a fait une bonne action, on le loue et on lui rend justice en disant: « Il a fait son devoir. » Faire son devoir, on ne demande à personne davantage. Ah! si chacun faisait son devoir, dans la condition où la Providence l'a placé, la société serait moins troublée qu'elle ne l'est.

L'accomplissement des devoirs religieux, et de tous les devoirs religieux, voilà ce qui constitue le chrétien comme il faut.

La prière au foyer, l'assistance à la messe le dimanche, la confession et la communion au temps de Pâques, voilà les grands devoirs du chrétien.

Le mal est que, de notre temps, ces devoirs sont singulièrement méconnus. Je vois des jeunes gens de vingt ans qui ne savent plus le *Notre Père*: preuve qu'ils ne le disent pas souvent; je n'aperçois qu'un petit groupe d'hommes à la

messe, chaque dimanche; et le nombre de ceux qui font leurs Pâques va s'amointrissant chaque année, parce que nul ne remplace ceux que la mort nous ravit.

Alors, nous avons bien des chrétiens de nom; nous avons des quarts de chrétiens, des demi-chrétiens, selon la mesure de leur obéissance aux prescriptions de la religion. Mais des chrétiens comme il faut, c'est-à-dire des chrétiens complets, nous sommes désolés d'en voir si peu autour de nous.

Vous pourriez en augmenter le nombre, vous qui m'entendez, mes frères, et qui êtes l'élite de la paroisse.

Vous ne voudriez pas être des gens comme il n'en faut pas, c'est-à-dire des gens sans principes, sans dignité, sans conscience, sans honneur; vous avez la prétention d'être des hommes comme il faut. Ayez une autre ambition: celle d'être des chrétiens comme il faut. Ce n'est pas difficile; il y a si peu à faire, vous dirai-je avec un orateur populaire dont la parole naïve et originale charmait son auditoire. « Au fond, disait-il, et je m'approprie ses paroles pour vous les appliquer, au fond, vous êtes tous de braves gens! Que vous manque-t-il? Que manque-t-il aux moins bons? Un petit bout de prière, un bout de messe et un bout de confession. » Ayez le courage de combler ces lacunes et vous serez des chrétiens comme il faut. Ainsi soit-il.

## ENTRETIENS SUR LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

### LVI

#### 5<sup>e</sup> Dimanche après l'Épiphanie

#### PARABOLE DE L'IVRAIE ET DU BON GRAIN

Vous avez lu ce matin, à la messe, la parabole de l'ivraie et du bon grain. Ce récit imagé, cette peinture des choses rustiques rend l'âme attentive. Aussi les apôtres se montrèrent curieux de connaître le sens caché sous la lettre. S'adressant au divin Maître, ils lui dirent: *Ediscere nobis parabolam*. Notre-Seigneur voulut bien satisfaire leur pieux désir. De sa réponse il résulte qu'il y a une intime relation entre l'ivraie et le mal.

En effet, l'ivraie est la figure du mal, soit qu'on le considère: 1<sup>o</sup> dans son origine, 2<sup>o</sup> en lui-même, 3<sup>o</sup> dans son sort futur.

#### I. — Dans son origine.

1. Comment apparaît le mal? — Et d'abord il apparaît toujours après le bien.

Dieu a semé dans le vaste champ de la création l'être, la vie, l'ordre, la beauté; tout ce qui est nous révèle sa puissance, sa sagesse et sa bonté. Il a semé dans l'âme humaine, fraîchement éclosée à

son souffle, la raison, la conscience, l'amour, la liberté; et pour diriger ces nobles facultés vers leur dernier terme, il a semé des vérités supérieures et des grâces fécondes qui élèvent la nature au-dessus d'elle-même, transforment ses puissances et divinisent ses opérations. Il a semé dans le cœur de l'homme déchu de douces et consolantes promesses. Il a semé sur les pas des patriarches errants, des révélations et des prophéties toujours grandissantes. Il a semé sur la cime flamboyante du Sinaï et sous la plume ardente de ses chérubins, une loi sainte qui séparait définitivement son peuple de la race corrompue des Gentils. Il a semé de lumineux oracles dans l'âme exaltée et sur les lèvres éloquentes des prophètes. Pendant les jours de sa chair, amoureuxment anéanti sous le manteau de notre nature, il a semé ses sublimes enseignements, ses divins exemples, son sang précieux, et dans son sang, des grâces nouvelles de vie et de perfections surnaturelles. Il sème encore, il sèmera jusqu'à la fin des siècles, par la bouche et par les mains des apôtres à qui il a dit : « Allez, enseignez tous les peuples et baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. »

Le bien ayant été semé dans le monde, c'est avec une stupeur douloureuse que l'on voit le mal se développer, surtout lorsqu'il s'agit de certains milieux plus privilégiés. Alors on est tenté de dire à Dieu comme les serviteurs de l'Evangile : « Maître, vous aviez pourtant semé le bon grain dans votre champ. Les saintes croyances, les dispositions à la vertu avaient été déposées dans ces âmes comme des germes précieux. Les grâces s'étaient échappées de vos mains sur ce sol choisi comme la semence des mains du semeur. Comment se fait-il donc que l'ivraie pousse dans le sillon où était tombé le froment et qu'à la place de la moisson espérée, l'herbe maudite lève la tête ? *Unde ergo habet zizania ?* »

« C'est mon ennemi qui a fait cela, » répond le père de famille. *Inimicus homo hoc fecit*. Nous comprenons peu aujourd'hui, dans nos pays civilisés, la lâche scélératesse de celui qui, dans un esprit de vengeance, jette le mauvais grain dans le sillon du voisin; mais la loi romaine l'avait prévu et les voyageurs nous apprennent qu'elle se rencontre encore dans plusieurs pays de l'Orient. L'Indien en particulier promet à son ennemi de semer dans ses terres cultivées le *perum-pirandi* qui doit y rendre pour plusieurs années toute récolte impossible. Il épie l'heure favorable et il réussit si bien dans sa criminelle entreprise qu'il met toute une famille au désespoir et la réduit à la plus affreuse misère.

Méditons la réponse du père de famille. Elle nous apprend d'où vient le mal : il est l'œuvre de notre ennemi.

2. Quel est cet ennemi ? C'est d'abord le démon, qui ne peut nous pardonner l'amour que Dieu nous porte et la gloire qu'il nous destine. Jaloux de notre bonheur, il cherche à nous faire partager

sa révolte afin de nous faire partager son châtiment.

C'est ensuite le monde, dont les maximes sont des erreurs, les exemples des écueils, les plaisirs des folies; le monde que Jésus-Christ rejette, qu'il condamne et qu'il maudit.

C'est ensuite cet amour déréglé de nous-même qui nous passionne follement pour les honneurs, les richesses et les plaisirs, qui ouvre notre esprit à toutes les illusions et notre cœur à toutes les convoitises.

Souvent celui par qui le mal est semé dans l'âme se présente à nous sous des dehors qui nous plaisent, avec des charmes qui nous captivent. C'est un philosophe dont la pensée sympathise avec notre pensée et que nous aimons à suivre dans ses audacieuses spéculations. C'est un écrivain dont le doux et beau langage nous enchante. C'est un artiste qui fait puissamment vibrer en nous la corde du sentiment esthétique. C'est un ami, un compagnon d'enfance dont l'intimité nous est chère. C'est un protecteur puissant qui nous a pris sous son égide et a de justes titres à notre reconnaissance. C'est peut-être un proche que nous rencontrons chaque jour au foyer de famille et avec qui nous partageons notre pain. Mais quel que soit le charme qui subjugué notre esprit, quelle que soit la sympathie à laquelle obéisse notre cœur, celui par qui le germe mauvais a été déposé en nous, celui-là, il n'y a qu'un nom pour le désigner : c'est l'ennemi, *inimicus homo* !

3. Enfin, l'Evangile remarque que le perfide semeur vient dans l'ombre : *Cum autem dormirent homines*. Il y a de même dans notre vie morale des nuits calamiteuses pendant lesquelles les gardiens du champ de Dieu se laissent surprendre par le sommeil : sommeil imprudent de la négligence et de la présomption, lourd sommeil de la fatigue et de l'ennui, plus lourd sommeil d'une fascination impie qui étouffe la raison sous les vapeurs des passions trop vivement sollicitées, suprême sommeil de la mort. C'est l'heure qu'attend l'ennemi pour répandre à pleines mains l'ivraie par dessus le bon grain. Il vient dans l'ombre, parce que ses œuvres sont perverses comme ses desseins : *Odit lucem quia mala sunt opera ejus*. (Jean, III, 20). Il vient, il se hâte de mal faire et il s'en va, craignant de se montrer, car s'il nous laissait voir les prodigieuses difformités de sa nature, qui donc voudrait de ses œuvres ? Non seulement il se cache, mais il dissimule sous des apparences trompeuses ce qu'il fait, sachant bien que s'il nous proposait le mal dans sa vraie laideur, nous le repousserions avec horreur.

Vous êtes avertis, soyez vigilants, et ne vous laissez jamais aller à la dangereuse torpeur du sommeil spirituel.

## II. — En lui-même.

L'ivraie représente le mal envisagé dans son origine, elle le représente aussi envisagé en lui-même.



Cette plante, nous disent les naturalistes, 1<sup>o</sup> est douée de propriétés enivrantes ; 2<sup>o</sup> elle ressemble au froment ; 3<sup>o</sup> fléau des moissons, elle s'y multiplie tellement pendant les étés humides qu'elle finit par dominer complètement les céréales qu'elle étouffe<sup>1</sup>. Sous ce triple aspect, le mal ressemble à l'ivraie.

Comme elle, il produit une excitation passagère, à laquelle succède bientôt un engourdissement profond qui ôte à l'âme l'usage de ses facultés actives.

Comme elle, il ne laisse rien paraître d'abord de sa nature. Les idées profanes, les maximes mondaines, les erreurs perniciosieuses, le doute, l'irrégion, l'indignité morale, les haines, les inimitiés semées dans le sol spirituel s'abritent pendant quelque temps sous de trompeuses apparences. Le champ paraît prospère ; il semble que les blés viennent heureusement. Quand l'œil consterné verra surgir la plante funeste, elle aura déjà poussé dans la glèbe de profondes et nombreuses racines. Quelle surveillance ne faut-il pas exercer sur nous-mêmes ! Si nous laissons grandir et se fortifier des germes malsains, il nous serait bien difficile ensuite de les extirper de notre cœur.

Enfin, comme l'ivraie étouffe et vicie le froment, ainsi les méchants exercent sur les bons une funeste influence. Ils leur communiquent leurs pensées, leurs affections, en sorte qu'on ne respire pas impunément l'atmosphère qui les environne. Aussi saint Paul recommande-t-il d'éviter la société des pécheurs : *Et hos evita*. Mais si la nécessité ou la charité nous retiennent au milieu d'eux, Dieu saura nous prémunir contre l'action délétère que pourraient exercer sur nous leurs paroles et leurs exemples. Bien plus, il se servira de nous pour les attirer à lui. Augustin sentit ses irrésolutions se dissiper dans les entretiens d'Ambroise. Une fois converti, il devint à son tour pour les autres un instrument de salut. S'adressant à l'un de ses amis, il lui disait : « Est-ce que nous aurons des destinées si différentes dans l'avenir, tandis que nous n'avons ici-bas qu'un même cœur ? Les nœuds de notre amitié sont donc fragiles et périssables, puisque la charité qui seule demeure éternellement n'en est pas le lien commun ; la mort va donc nous séparer à jamais, car c'est seulement dans le Seigneur que l'union des cœurs peut être immortelle ; peut-on aimer un seul moment ce qu'on ne doit pas aimer toujours ? » Ces paroles durent agir avec une force irrésistible sur l'âme de celui à qui elles étaient adressées. Comment eût-il pu rester insensible à cet appel d'une si vive et si chrétienne tendresse ?

### III. — Dans son sort futur.

L'ivraie peut, sous l'action de la grâce de Dieu, se changer en froment, mais si ce changement

heureux ne s'accomplit pas, quel sort est réservé à la plante vénéneuse ? C'est ce qui nous reste à dire.

« Champ de Dieu ! champ de Dieu ! » s'écriait un orateur célèbre, « tu n'as pas encore perdu la vertu de produire le bon grain, mais à perte de vue je te vois couvert d'ivraie. » Cela est vrai. Le mal prime le bien dans le monde, et il me semble qu'indignés d'un tel spectacle vous traduisez votre indignation par ces paroles des serviteurs du père de famille : « *Vis imus et colligimus zizania* ? Voulez-vous ? Un seul mot, et nous nous mettons à l'ouvrage, et nous cueillons l'ivraie. »

Toutes les créatures, dit saint Grégoire, adressent à Dieu la même prière. Elles lui demandent la permission de venger sa gloire outragée par le pécheur. « Le voulez-vous, Seigneur ? dit le soleil, je brûlerai de mes feux cet ingrat. — Moi, dit la terre, j'ouvrirai mes abîmes sous ses pieds. — Et moi, dit l'enfer, moi qui n'existe que pour punir les pécheurs, je le livrerai à mes supplices éternels. » A tant de voix qui crient vengeance, Dieu répond : « Non, pas encore, de peur qu'en arrachant l'ivraie, on ne déracine aussi le bon grain. Attendez l'heure de la moisson. »

Attendons : car notre zèle impatient et indiscret pourrait arracher les épis encore informes de la bonne semence que nous prendrions pour le mauvais grain.

Attendons : car autour des touffes trop vigoureuses de l'ivraie, il y a des chaumes grêles dont les racines sont enlacées aux racines de la mauvaise semence : des chrétiens faibles que les liens du sang, le respect, la reconnaissance des services rendus unissent aux méchants et qui tomberaient avec eux s'ils les voyaient tomber.

Attendons : une foule d'âmes naïves jusqu'à la sottise se laissent séduire par les apparences, s'obstinent à ne pas croire au mal et confondent l'ouvrage de Satan avec l'ouvrage du Christ. Quand l'ivraie, arrivée à maturité, aura produit son fruit, il faudra bien qu'elles reconnaissent leur erreur, et qu'instruites par l'expérience elles se préparent à une plus sage appréciation des choses et à une plus rigoureuse vigilance pour une nouvelle et meilleure saison.

Attendons l'heure de la moisson. Elle viendra, cette heure solennelle et terrible, non seulement à la fin des temps, mais à cette époque très prochaine peut-être que nous appellerons avec le Sauveur « la consommation du siècle. *Messis vero consummatio sæculi*. »

Chaque siècle voit tomber une semence des mains de Dieu et des mains de l'ennemi, chaque siècle développe les germes confiés au champ du père de famille, chaque siècle se consomme par l'arrivée des moissonneurs. Quels seront ceux qui viendront arracher l'ivraie du vingtième siècle et la séparer du bon grain ? Je n'en sais rien. Les fléaux sont entre les mains de Dieu ; d'un jour à l'autre il peut nous condamner à leur cruelle visite.

<sup>1</sup> *Grandia sæpe quibus mandavimus hordea sulcis Infelix lolium et steriles dominantur avenæ.*

(*Géorg.*, 1).

Les peuples armés n'attendent qu'un signe pour se précipiter l'un sur l'autre. En entendant les récriminations qu'échangent entre eux les méchants, on peut augurer qu'ils s'entre-détruiront. D'où que viennent les moissonneurs, la moisson se fera et l'ivraie trop bien nourrie, dont l'orgueilleuse croissance afflige et déshonore la société, ces germes gourmands qui occupent la place et dévorent la substance destinée au bon grain, seront impitoyablement arrachés et jetés au feu, où il y aura des pleurs et des grincements de dents.

Soyez le bon grain, et, placés avec honneur dans le grenier du Père de famille, vous prendrez part à la gloire des justes et bénirez la main qui vous aura moissonnés.

## LVII

### 6<sup>e</sup> Dimanche après l'Épiphanie

#### LE PROGRÈS DE LA VIE DIVINE

« Le royaume de Dieu, dit Notre-Seigneur, est semblable au grain de senevé. C'est la moindre de toutes les semences ; mais quand elle a grandi, c'est une plante qui dépasse toutes les autres : elle devient un arbre et les oiseaux du ciel viennent habiter dans ses branches. » Le royaume de Dieu, c'est la vie divine : *Regnum Dei intra vos est*. Elle doit se développer en nous comme cet humble germe dont la parabole nous dépeint les merveilleux accroissements. Le progrès spirituel fera donc le sujet de cette instruction.

Je vous dirai successivement la *nécessité* et les *conditions* de ce progrès.

#### I. — *Sa nécessité.*

Il y a pour tous les chrétiens, mais plus spécialement pour les âmes que Dieu appelle à la sainteté, obligation de travailler sans cesse à devenir meilleurs. La loi de leur vie doit être une ascension continue vers la perfection idéale. Nul obstacle ne doit arrêter leur mystérieuse progression.

Pour vous en convaincre, j'aurai recours aux *témoignages*, aux *exemples* et aux *raisons*.

1. Il est des paroles qui s'imposent à nous avec une irrésistible autorité.

Telle est d'abord la parole de Dieu. Or, si j'ouvre nos Livres saints, je remarque que la loi du progrès spirituel s'y trouve inscrite à chaque page.

Le Saint-Esprit, au livre de la Sagesse, nous représente le sentier du juste comme une lumière qui, faible d'abord, grandit toujours jusqu'à ce qu'elle atteigne la plénitude du jour parfait. « Sa vie, nous dit-il encore par la bouche du Psalmiste, est une perpétuelle ascension vers un état meilleur et plus élevé. Il va de vertus en vertus. »

Cette loi du progrès se trouve énoncée plus clairement encore dans l'Évangile. Le divin Maître

déclare impropre au royaume de Dieu celui qui, ayant mis la main à la charrue, s'arrête dans son travail et ne poursuit pas jusqu'au bout son sillon. — « Bienheureux, dit-il encore, ceux qui ont faim et soif de la justice. » Lorsqu'un voyageur perdu dans le désert a longtemps marché sous un soleil de feu, il tombe haletant, épuisé, la soif consume ses entrailles, alors il creuse le sable dans l'espoir d'en voir jaillir une source, il regarde avidement le ciel, du fond de l'horizon il appelle un nuage, il crie à Dieu : « J'ai soif !... Seigneur, une goutte d'eau sur mes lèvres ! Seigneur, une goutte d'eau ! » Voilà comment Jésus-Christ veut qu'on cherche la justice, c'est-à-dire la sainteté. — Enfin, en nous présentant la perfection de Dieu même comme le modèle de celle à laquelle nous devons aspirer, il nous fait assez connaître que nous devons travailler sans relâche à l'œuvre de notre sanctification.

Tel est aussi le fondement sur lequel repose toute la doctrine morale de saint Paul. Pour le grand Apôtre, le travail de la vie chrétienne consiste à exprimer chaque jour dans notre âme quelques-uns des traits que la foi découvre en Jésus-Christ, type divin, idéal de sainteté, exemplaire de toute vertu, placé devant nos yeux pour que nous le reproduisions en nous.

Les saints nous tiennent le même langage. Parlant de Jésus-Christ qui est la voie et la vie, saint Augustin dit : « Cette voie veut des hommes qui marchent. *Via ista ambulantes quaerit*, » c'est-à-dire des hommes qui ne se reposent jamais, qui ne cessent jamais d'avancer. C'est également à l'étude continue de la perfection que saint Jérôme pousse les âmes qui le prennent pour guide : « Vous me demandez, dit-il à Paulin, de vous dire fraternellement dans quelle voie vous devez marcher. Je voudrais qu'il n'y eût rien en vous de médiocre, je voudrais que tout y fût grand, éminemment parfait. »

Enfin les orateurs, les moralistes chrétiens, nous prêchent la même doctrine. « Nul travail, dit Bossuet, quand nous serons au lieu du repos ; nul repos tant que nous serons au lieu du travail. Pour être chrétien, il faut sentir qu'on est voyageur. *Qui non gemit peregrinus, non gaudebit civis*, dit saint Augustin. Il ne sera pas habitant du ciel, parce que s'arrêtant où il faut marcher, il n'arrivera pas où il faut parvenir <sup>1</sup>. » Un vénérable prêtre qui a vécu à notre époque, M. Allemand, excitait sans cesse ses disciples à l'humilité, à l'obéissance, à la générosité chrétienne, « car, disait-il, le cœur qui ne tend pas à la perfection s'achemine à la perdition <sup>2</sup>. »

Toutes ces paroles demandent à être recueillies avec le plus grand respect. Puissions-nous adhérer aux enseignements qu'elles renferment, et en faire la règle pratique de notre vie !

<sup>1</sup> Quatrième sermon pour la fête de Tous les Saints.

<sup>2</sup> Vie de M. Allemand, par Gaduel, p. 346.



2. A l'autorité des témoignages se joignent les leçons vivantes et animées de l'exemple.

Ouvrez l'Évangile aux pages où il nous est parlé des premières années du Fils de Dieu fait homme. Vous y verrez que « l'Enfant croissait en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes. » Sans doute, son âme créée pleine de sagesse, ne croissait pas, ne se perfectionnait pas, mais elle révélait graduellement les trésors de science et de vertu cachés en elle, comme le soleil qui, possédant dès l'aurore la totalité de ses feux, les ménage et ne les répand que progressivement jusqu'à la splendeur de son midi.

Et pourquoi cela ? sinon afin de nous apprendre que nous aussi, avec les années, nous devons croître en sagesse, en grâce, pour plaire à Dieu et être utiles aux hommes.

Une fois entrés dans les voies de Dieu, les saints ne s'y sont plus arrêtés. Comme le Roi-Prophète, ils y ont marché, ils y ont couru : *Viam mandatorum cucurri*. De même que le voyageur qui gravit les pentes d'une montagne découvre des perspectives de plus en plus étendues, ainsi les saints, à mesure qu'ils s'élevaient dans la vie parfaite, voyaient s'ouvrir devant leurs regards des horizons nouveaux de sainteté. Voilà pourquoi ils nous offrent le spectacle de progrès incessants. A quelque degré de pureté qu'ils soient parvenus, ils aspirent à une pureté plus complète, la lumière divine qui les éclaire leur faisant apercevoir en eux des taches qui jusque-là se dérobaient à leurs regards. Humbles, mortifiés, charitables, ils travaillent à le devenir plus parfaitement encore, et jamais ils ne se croient parvenus au terme.

Uniquement soucieux d'atteindre le but suprême, saint Paul oublie tout ce qu'il a fait : « *Quæ sunt retro obliviscens, ad ea quæ sunt priora intendens meipsum.* » (Phil., III, 13). Et qu'oubliait-il ? Ses travaux infinis, ses souffrances continuelles, ses courses apostoliques, tant de peuples convertis à la foi, tant d'églises illustres fondées, tant de révélations et de prodiges. Il comptait tout cela pour rien en comparaison de ce qu'il avait encore à faire.

Ce mouvement continu, cette sorte d'ascension vers la perfection se remarque dans la vie de tous les saints. Toutefois elle se montre à nous d'une manière plus frappante dans les saints des derniers siècles, dont la vie nous est connue avec plus de détails, et dans lesquels il nous est donné de suivre pour ainsi dire pas à pas les développements de l'homme spirituel. Nous les voyons avec admiration, dès qu'ils se sont donnés à Dieu, s'élever de jour en jour et grandir dans la grâce divine, pratiquer un détachement des créatures de plus en plus complet, un amour pour Dieu et pour le prochain de plus en plus ardent et généreux. Leur union à Dieu, par la sainte oraison qui devient comme leur élément habituel, est plus intime. Ils se divinisent en quelque sorte, leur nature peu à peu se transforme et, selon l'expression de saint Paul, ce qui était mortel en eux est

absorbé par la vie. A mesure qu'ils s'avancent vers le terme et que l'homme extérieur s'affaiblit, l'homme intérieur se fortifie et se renouvelle. *Licet is, peuvant-ils dire avec saint Paul, qui foris est noster homo corrumpatur, tamen is qui intus est renovatur de die in diem.* (II Cor., IV, 16). Et quand ils sont arrivés à la fin de leur carrière, ils ne tiennent pour ainsi dire plus à la terre ; leur vie a pris un caractère tout céleste.

Les saints sont nos modèles ; le but qu'ils ont atteint par leurs efforts est celui vers lequel nous avons le devoir de nous diriger nous-mêmes. Imitons-les donc et disons comme eux : *Me non arbitror comprehendisse ; sequor autem si quo modo comprehendam.* (Phil., III, 12).

3. La même obligation se déduit pour nous des raisons les plus capables d'agir sur notre esprit.

a) Et d'abord le progrès est la loi générale de l'humanité. C'est par le progrès que l'homme se distingue des animaux. L'oiseau qui charma de ses mélodies les premiers humains n'a point appris des chants nouveaux ; l'animal qui répond à la voix de l'homme, qui devine ses pensées sous les traits de son visage et se plie à ses désirs, le chien dont la fidèle et constante affection survit souvent à la mort de son maître, est doué de bien précieux instincts, mais il n'a su ni les augmenter ni les perfectionner. Le Créateur a donné à l'homme un progrès à accomplir ; il a voulu qu'à l'aide de sa raison éclairée par la foi, il fit dominer en lui les sentiments nobles et désintéressés, et par le développement complet et harmonieux de ses facultés s'acheminât vers la perfection.

b) Le bien doit suivre en nous une marche progressive pour une autre raison. Comment, en effet, résister à l'entraînement des passions qui sans cesse nous portent au mal, si nous ne luttons pas contre elles ? Mais on ne peut réagir contre les tendances vicieuses de la nature sans faire des actes positifs de vertu et par conséquent sans avancer. De même on ne peut obéir à la grâce qui, selon l'expression de l'Apôtre, nous porte à ambitionner des dons toujours meilleurs, sans travailler avec une infatigable persévérance à l'œuvre de sa sanctification.

Nous sommes donc, en vertu même de la situation qui nous est faite ici-bas, obligés à une ascension constante dans la beauté morale, et, selon la parole de saint Bernard, dans la voie de la sainteté c'est reculer que de ne vouloir plus avancer. *Nolle proficere, nonnisi deficere est.* (Ep. CCLIV).

Vous venez de m'apprendre, ô mon Dieu, que je dois travailler constamment à améliorer ma vie. Est-ce que je discerne en moi cette aspiration continuelle vers un bien plus élevé ?

En rapprochant le présent du passé, puis-je me rendre le témoignage que ma foi est plus vive, ma charité plus ardente, mon détachement des choses d'ici-bas plus complet ? Ne dois-je pas reconnaître, au contraire, que mon niveau moral est toujours le même ?

S'il en est ainsi, faites, ô mon Dieu, que je sorte de cet engourdissement funeste et que, pressé par le généreux désir du bien, je marche avec une ardeur que rien ne puisse ralentir vers la sainte montagne de la perfection.

## II. — Ses conditions.

Pour avancer dans les voies spirituelles, deux conditions sont nécessaires : le *courage* et la *confiance*.

1. *Le courage*. Parlant du royaume de Dieu, Notre-Seigneur dit qu'on ne l'emporte que par la violence. Pour être vraiment à Dieu, il faut être généreux. C'est un vieux proverbe que « l'on n'a rien sans peine. » Non, sans peine, vous n'auriez ni le pain qui vous nourrit, ni le vêtement qui vous couvre. Comment voudriez-vous avoir la vertu ? Le plus grand bien de ce monde serait-il donc celui qui coûte le moins ? Cela ne se peut. Pour franchir les degrés qui nous séparent de la perfection, il ne suffit donc pas de quelques actes de piété, de quelques prières, de quelques mouvements d'amour de Dieu ; il faut l'effort, la lutte, le sacrifice.

Entr'ouvrez le ciel par la pensée. « *Qui sunt et unde venerunt ?* Quels sont ceux qui l'habitent ? — Ce sont ceux qui viennent de la région de l'épreuve et qui ont lavé leur robe dans le sang de l'Agneau. »

Il faut du courage pour avancer dans les voies spirituelles, parce qu'il faut du courage pour résister aux inclinations terrestres, pour braver le respect humain, pour s'acquitter fidèlement des devoirs du christianisme. Mais que ce côté austère de la vertu ne nous effraie pas : dans cette œuvre difficile, les secours surnaturels ne nous feront pas défaut.

2. Au courage, en effet, nous devons associer la confiance. Pourquoi cela ? Parce que si nous sommes faibles, le Sauveur nous promet son tout-puissant secours : « Je viens à toi, nous dit-il, ô âme bien-aimée, comme l'aigle qui excite ses petits à voler, les prend sur ses ailes et les ravit avec lui vers les hauteurs. »

Confiance, car selon la remarque de l'un des maîtres de la vie spirituelle, « si un homme apercevait dans une vision collective toutes les peines corporelles et toutes les souffrances spirituelles qui doivent fondre sur lui dans le cours de sa vie, il serait peut-être porté au désespoir. De la même manière, les hommes reculent devant la recherche de la perfection lorsqu'ils embrassent d'un regard toutes les mortifications qu'il faudra subir pour atteindre le but proposé. » Ils ne réfléchissent pas que ces sacrifices s'espaceront au cours de leur vie tout entière et que l'habitude de la vertu en rend de moins en moins difficile la pratique.

De plus, l'œuvre du perfectionnement moral est-elle aussi difficile qu'on le suppose généralement ? Notre lâcheté nous porte à envisager la sainteté

comme quelque chose de plus admirable qu'imitable. Nous oublions qu'il y a bien des degrés dans la maison de Dieu, qu'en dehors de la sainteté exceptionnelle il y a la sainteté commune à laquelle nous pouvons tous aspirer. « Hélas ! » comme le remarque l'auteur que nous venons de citer, « si nous voulions seulement nous laisser conduire par la grâce ordinaire où elle veut et avec sa démarche si douce, ses attraits si séduisants et ses sacrifices si faciles, nous nous trouverions avant peu dans le voisinage du monde des saints et le passage aurait été si doux que nous aurions peine à croire qu'il s'est effectué. »

Donc, encore une fois, confiance !

D'ailleurs, « si le travail nous effraie, que la récompense nous attire. *Si labor terret, merces invitet*, » la récompense de ce monde où le juste, quoiqu'on dise, a encore la meilleure part, les joies les plus profondes et les plus vraies, mais surtout la récompense de l'autre vie où un bonheur ineffable l'attend. Il est raconté au livre des Actes que saint Etienne, au moment où les Juifs allaient le lapider, s'écria tout à coup dans un transport d'allégresse : « *Video cœlos apertos et Jesum stantem a dextris Dei*. Je vois le ciel ouvert et Jésus à la droite de son Père. » (Actes, VII, 55). O vous qui aspirez à la perfection, le ciel est aussi ouvert au-dessus de vos têtes : Jésus tient en main des couronnes et ces couronnes sont pour vos fronts.

## COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

### Troisième partie : Les Sacrements

#### XVII

#### OBLIGATIONS QU'IMPOSE LA CONFESSION

#### Plan

1. Différence entre le saint tribunal de la pénitence et les tribunaux de la justice humaine.
2. Le tribunal de la pénitence demande la franchise. — Traits historiques.
3. Le tribunal de la pénitence demande un examen sérieux.
4. Il impose au prêtre un secret inviolable. — Traits historiques.

1. — En terminant notre dernier entretien, nous disions que la confession devait nous apparaître comme un des plus beaux dons que Dieu ait pu faire aux hommes. Quelle différence, en effet, entre le saint tribunal de la pénitence ou la confession, et les tribunaux de la justice humaine ! Ici c'est la sévérité, là c'est la miséricorde.

a) Le coupable est forcé de comparaître devant les tribunaux des hommes et le plus souvent il y est amené par la force publique. — Au saint tribunal de la pénitence, le coupable s'y rend de lui-



même, volontairement, quand il veut, comme il veut; il choisit son juge ou son confesseur et il est libre de prendre celui qui lui inspire plus de confiance.

b) Devant les tribunaux des hommes, tous les témoins sont entendus et font connaître à tout le monde les crimes de l'accusé. — Au saint tribunal de la pénitence, il n'y a pas d'autre accusateur que le coupable, pas d'autre témoin que Dieu. Le confesseur est le seul dépositaire du secret qu'on lui confie, secret qu'il doit garder toujours, même au péril de sa vie. Il est indulgent, d'autant plus qu'il connaît par lui-même la faiblesse des autres et qu'il sait y compatir.

c) Devant les tribunaux des hommes, la sentence est toujours une sentence de condamnation, si l'accusé est reconnu coupable, et la peine est ordinairement grave, une amende, la prison, les travaux forcés ou la mort. — Au saint tribunal de la pénitence, la sentence est toujours une sentence d'absolution, quand le pénitent est bien disposé, et la peine est ordinairement légère, des prières, des aumônes, des jeûnes... Encore une fois, si nous méditons sérieusement sur la miséricorde que Dieu nous témoigne dans le sacrement de pénitence, nous ne pourrions y recourir sans verser des larmes de joie et de reconnaissance.

2. — Au tribunal des âmes, en confession, le coupable n'a pas d'autre accusateur que lui-même, mais il a Dieu pour témoin, avons-nous dit. Cette circonstance nous oblige à déclarer nos péchés avec franchise et sincérité, comme nous les connaissons, sans les augmenter, ni les diminuer, ni les excuser. Manquer de franchise en confession, c'est vouloir tromper Dieu lui-même, Dieu qui connaît nos plus secrètes pensées, qui connaît toutes les fautes dont nous nous sommes rendus coupables. Mais puisque le bon Dieu voit tout et sait tout, comment pourrions-nous lui cacher quelque chose? Ne serait-ce pas le comble de la sottise de lui dire que nous n'avons pas fait une chose qu'il nous a vus faire?

L'histoire rapporte d'un gouverneur d'une des provinces de France qu'après avoir commis des injustices et des violences sans nombre, il lui prit fantaisie de se faire donner, au lit de mort, un habit de religieux pour mourir et être enterré avec les marques de la pénitence. Il comptait, par cet acte de dévotion, en imposer au public. Un pauvre villageois que ses injustices avaient ruiné, le voyant partir avec cet habit, s'écria : « Va, va, mon ami, tu as beau te déguiser, tu prends le chemin d'un pays où l'on te reconnaîtra bien ! » Ce bon villageois avait parfaitement raison : on peut tromper les hommes, mais on ne peut pas tromper Dieu.

Ceux qui cachent volontairement des péchés en confession, que vont-ils chercher au saint tribunal de la pénitence? Les malheureux, ils feraient bien mieux de ne jamais y paraître! En recevant indignement l'absolution, ils commettent un sacrilège. Ce sacrilège est ordinairement suivi d'un autre

plus horrible encore, parce qu'ils font une mauvaise communion; et de sacrilège en sacrilège, ils arrivent à la damnation éternelle.

Saint Antonin rapporte à ce sujet une histoire effrayante. Une jeune personne d'un rang élevé et d'une piété exemplaire avait eu la faiblesse, hélas! de commettre un péché honteux. Déchirée par le remords, elle s'empresse de recourir au saint tribunal. Mais une mauvaise honte lui ferme la bouche. Elle entre au couvent, pensant accuser sa faute dans une confession générale. Au lieu de la découvrir avec franchise, elle la déguise de telle sorte qu'elle sait se faire paraître innocente aux yeux de son confesseur. Elle devient supérieure de la communauté par suite de ses talents; mais Dieu, pour la punir de ses sacrilèges, ne tarde pas à la retirer de la vie. Elle tombe malade; le délire survient tout à coup; elle meurt sans être réconciliée avec son juge. Sa vie avait paru si édifiante que ses religieuses l'invoquaient et se recommandaient à ses prières, la croyant au ciel. Mais voici qu'elle apparaît à l'une d'elles, dans un état affreux de consternation, et lui dit : « Cessez de m'invoquer et qu'on ne prie point pour moi! J'ai été condamnée à l'enfer. Je suis damnée pour avoir caché dans ma jeunesse un péché mortel en confession. »

De pareils faits sont heureusement très rares; cependant ils se rencontrent encore, puisque les saints nous en ont rapporté plusieurs.

3. — Au tribunal de la pénitence, le coupable n'a pas d'autre accusateur que lui-même, mais il a Dieu pour témoin, avons-nous dit. Cette circonstance nous oblige encore à faire un sérieux examen de nos péchés, afin de n'en point omettre par notre faute. L'examen doit porter sur les commandements de Dieu et de l'Eglise, sur les péchés capitaux et les devoirs d'état. Il doit comprendre non seulement les *différentes sortes* de péchés qu'on a commis, mais encore le *nombre de fois* qu'on les a commis.

Mais, dira-t-on, comment faire quand on ne s'est pas confessé depuis longtemps? Comment arriver à un nombre exact? — Rien de plus facile. Si l'on a commis des péchés d'habitude, il n'y a qu'à examiner combien de fois à peu près on les a commis par jour, par semaine ou par mois. De cette manière, une confession de plusieurs années se fait aussi facilement qu'une confession de quelques mois.

On doit examiner sa conscience avec la même exactitude et la même attention qu'on a coutume d'apporter à une affaire importante. Que fait l'ouvrier ou le marchand qui veut s'enrichir? De temps en temps, il met en règle tous ses comptes, ouvre un inventaire, examine l'état de son actif et de son passif, et il apporte à cette revue un soin minutieux, une attention toute particulière. Ainsi doit procéder le pénitent à son examen de conscience, puisqu'il s'agit non plus de ses affaires temporelles, mais de son salut éternel.

Le meilleur moyen à prendre pour arriver à bien

faire cet examen, c'est de prier Dieu avec ferveur, d'invoquer le Saint-Esprit, la sainte Vierge et son ange gardien, en vue d'obtenir la grâce de connaître le nombre et surtout la malice de ses fautes.

4. — Nous avons dit qu'au tribunal de la pénitence, le confesseur est seul dépositaire du secret du pénitent et qu'il doit toujours garder ce secret, même au péril de sa vie. En effet, ce secret est absolument inviolable. Ainsi hors du saint tribunal un prêtre ne peut jamais parler à un de ses pénitents de ce qui a rapport à ses confessions. Il faut qu'il se comporte toujours extérieurement comme s'il ne savait rien de ce qu'on lui a dit. Si un prêtre était cité en justice et qu'on l'interrogeât sur un crime qu'il connaîtrait seulement par la confession, il devrait déclarer qu'il ne sait rien, absolument rien. Il ne lui est pas permis de parler, lors même qu'il s'agirait de sauver sa vie ou l'Etat.

Vous connaissez l'histoire de la Conjuration des poudres en Angleterre. Des hommes qui voulaient renverser le gouvernement avaient résolu de faire sauter l'édifice où s'assemblaient les députés. Déjà ils avaient réussi à introduire des barils de poudre dans les caves, lorsque ce projet fut découvert. L'un des conjurés s'étant confessé la veille à un Père jésuite, on supposa que ce religieux devait connaître le crime et on l'arrêta. On voulait savoir ce qui lui avait été dit en confession. Mais aucune raison, aucune menace ne put amener le religieux à rompre le silence. Condamné à mort, il marcha au supplice avec le courage et la joie d'un martyr.

Vous connaissez aussi certainement l'histoire si frappante de saint Jean Népomucène. Il était confesseur de l'épouse du roi Wenceslas. Celui-ci, poussé par une jalousie sans bornes, forma le projet extravagant de se faire révéler par son aumônier, Jean Népomucène, tout ce que la reine lui avait dit en confession. Il emploie d'abord les caresses, les promesses séduisantes. « Je ne puis parler, lui répond Jean Népomucène, je ne sais absolument rien de ce qui m'a été dit. » Le roi le menace des supplices, de la mort même, s'il ne se rend pas à ses désirs. « Vous pouvez me faire mourir, répond le saint prêtre; mais vous ne me ferez pas parler. » Wenceslas furieux le fit saisir et ordonna de le jeter pieds et mains liés dans la rivière, pendant une nuit obscure. Le martyr fut bientôt étouffé sous les eaux. Des personnes pieuses recueillirent son corps et le mirent dans un tombeau, où il s'opéra un grand nombre de miracles. Ceci arriva vers la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Lorsqu'on ouvrit son tombeau plus de trois cents ans après, on trouva ses ossements desséchés, mais sa langue était si fraîche et si bien conservée qu'on eût dit que le saint venait d'expirer. C'est ainsi que Dieu voulut glorifier un martyr du secret de la confession.

Mais il y a, selon moi, quelque chose de plus étonnant encore que les faits que je viens de vous

rapporter. Les prêtres, comme les autres hommes, sont sujets au délire, qui divulgue toutes les pensées, à la folie qui n'a plus rien de caché. Eh bien ! on n'a jamais entendu un seul prêtre, dans les transports de la fièvre ou l'aliénation de l'esprit, laisser échapper un seul mot qui regardât les mystères de la confession.

Pendant la Révolution, un prêtre du diocèse du Mans, l'abbé Houlbert, fut jeté en prison pour n'avoir pas voulu prêter un serment contraire à son devoir. Il y devint fou, et on le conduisit à l'hospice général du Mans. Un jour, des jeunes gens allèrent le voir. Après s'être entretenus avec lui sur différents sujets, ils en vinrent à la confession. A l'instant même l'abbé Houlbert devint furieux. « Vous êtes des misérables, s'écria-t-il, vous êtes des infâmes ! Vous m'interrogez sur la confession ; jamais on ne parle de cela ! » et il les fit sortir de sa cellule. Un autre jour, il reçut la visite d'une de ses anciennes pénitentes. « Vous ne me reconnaissez pas ? lui dit-elle. Autrefois je me suis confessée à vous. » — « Malheureuse ! s'écria aussitôt le pauvre fou, sortez d'ici ! Vous me parlez de confession ! Jamais il n'est permis de parler de pareille chose ! »

Ainsi le secret de la confession est un secret inviolable, et grâce à Dieu, il n'a jamais été violé. Depuis dix-huit siècles que l'on confesse, on n'a pas encore découvert un seul prêtre qui ait révélé les confessions qu'il avait entendues. Et certes, si le cas était arrivé, les impies, les ennemis de la religion, acharnés à sa ruine, n'auraient pas manqué de le proclamer partout. Les pécheurs peuvent donc en toute sécurité s'approcher du saint tribunal de la Pénitence. Ce serait de leur part la plus pitoyable excuse que de craindre une indiscretion de la part du prêtre. Le secret de la confession est comme un sceau dont Jésus-Christ s'est réservé la garde ; il n'a jamais permis et ne permettra jamais qu'il soit brisé.

## XVIII

### LA CONTRITION

#### Plan

1. Définition et nécessité.
2. La contrition doit être intérieure.
3. Surnaturelle.
4. Souveraine.
5. Universelle.
6. Le ferme propos.

1. — Le second acte qui fait partie du sacrement de pénitence, c'est la *contrition*.

Qu'est-ce que la contrition ?

La contrition est une douleur et une détestation des péchés qu'on a commis, avec un ferme propos de ne plus offenser Dieu à l'avenir. Ainsi la contrition regarde à la fois l'avenir et le passé. Pour le passé, elle est le regret d'avoir offensé Dieu ; pour l'avenir, elle est la ferme résolution de ne plus



pécher. Ces deux choses sont essentielles au véritable repentir et inséparables pour conduire au pardon.

La contrition est absolument nécessaire à qui-conque veut obtenir le pardon de ses péchés, même véniels. Quand on se confesserait tous les jours, quand on recevrait cent fois l'absolution, si on n'a pas le repentir de ses fautes, c'est tout comme si on ne se confessait pas, ou plutôt c'est encore pire, ainsi que nous le dirons bientôt. On peut être dispensé de la confession, mais de la contrition, jamais. Voici une personne surprise par la mort et qui ne peut avoir le secours d'un prêtre; il lui est impossible de se confesser. Comment obtiendra-t-elle le pardon de ses fautes? Elle sera sauvée si elle fait un bon acte de contrition. Voilà un malade qui a perdu subitement la parole: il est dispensé de se confesser; mais pour que l'absolution le réconcilie avec Dieu, il faut qu'il ait la contrition. De là vous conclurez avec moi deux choses: 1<sup>o</sup> c'est que si on se confesse sans repentir, on se fait plus de mal que de bien, parce qu'on ajoute la profanation d'un sacrement aux autres péchés qu'on a commis; 2<sup>o</sup> c'est que les personnes qui se préparent à se confesser et qui passent tout leur temps à chercher leurs fautes, sans prendre soin de s'exciter à la contrition, négligent la chose la plus essentielle, car sans contrition point de pardon.

2. — Mais cette contrition si nécessaire, il lui faut, pour être bonne, certaines qualités. — Il faut d'abord qu'elle soit *intérieure*, c'est-à-dire dans le cœur, et non pas seulement sur les lèvres et dans les paroles. C'est le cœur qui est le principe de tous les péchés, parce que tous nos actes procèdent de la volonté ou du cœur; c'est donc dans le cœur que doit être la douleur d'avoir offensé Dieu. Dites-moi, si un de vos amis vous avait outragé et qu'il vint vous faire des excuses et vous dire qu'il regrette beaucoup ce qu'il a fait, tandis qu'au fond du cœur il n'en est rien, lui rendriez-vous vos bonnes grâces si vous connaissiez ses dispositions intérieures? Jamais! Vous le regarderiez, avec raison, comme un menteur et un hypocrite. Savez-vous comme on appelle la contrition qui est seulement à l'extérieur? On l'appelle la « contrition du matelot. » Quand le matelot est en mer, s'il arrive une tempête, si son vaisseau est sur le point de périr, pas d'homme plus contrit que lui, au moins en apparence; plus de colère, plus de jurements, plus de gros mots; il récite toutes les prières qu'il sait, il se met à genoux, il ébauche un acte de contrition; c'est le plus grand pénitent du monde. Mais la tempête finie, toute sa dévotion disparaît. Cependant ne disons pas trop de mal des marins; il y a parmi eux de braves chrétiens qui valent peut-être mieux que nous et qui savent parfaitement accomplir les vœux qu'ils ont faits au moment du danger.

3. — Il faut, en second lieu, que la contrition soit *surnaturelle*, c'est-à-dire qu'elle vienne de Dieu et qu'elle se rapporte à Dieu.

Nous pouvons bien commettre le péché par nous-mêmes, par notre malice propre, mais nous ne pouvons sans la grâce de Dieu nous repentir comme il faut. Il suit de là que nous devons demander la contrition par des prières ferventes.

Notre contrition doit se rapporter à Dieu. Nous devons nous repentir parce que nous avons outragé Dieu qui est le meilleur des pères, parce que nous avons causé les souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ, parce que nous avons perdu le ciel, parce que nous avons mérité l'enfer, et non pour des motifs purement humains et temporels. Ainsi un homme se repent d'être tombé dans l'ivresse, parce qu'il s'est rendu malade; un autre se repent d'avoir volé, parce qu'il va être condamné à la prison; un jeune homme est fâché de son libertinage, parce qu'il a perdu sa fortune ou sa santé; une jeune personne d'avoir fait une chute honteuse, parce qu'elle va être déshonorée aux yeux du monde: ce repentir ne vaut rien pour l'âme, parce qu'il ne se rapporte pas à Dieu; le bon Dieu n'en tiendra aucun compte.

Nous avons dans saint Pierre un exemple frappant de contrition surnaturelle. Il renie son Maître jusqu'à trois fois sans rentrer en lui-même et sans détester son péché. Il lui fallait pour cela une grâce de Dieu, un regard de Jésus. Or, voici que Notre-Seigneur, conduit par ses gardes, passe près du disciple coupable; il jette sur lui un tendre regard et aussitôt le coupable est converti. Pénétré d'une vive douleur, il quitte la mauvaise compagnie, cause de sa chute; il sort, il verse des larmes amères et ne cesse de pleurer son péché durant toute sa vie.

Lors donc que vous voudrez vous exciter à la contrition, vous ferez à Jésus une prière fervente, vous le supplierez de jeter sur vous un regard de miséricorde, comme il fit sur saint Pierre, et de mettre dans votre cœur un véritable repentir. Souvenez-vous que c'est un don de Dieu, une grâce particulière que seul il peut vous accorder. Par conséquent ne craignons pas d'y mettre de l'insistance. « Demandez et vous recevrez. »

4. — En troisième lieu, il faut que la contrition soit *souveraine*, c'est-à-dire qu'on ait plus de regret d'avoir offensé Dieu qu'on n'en aurait de toute autre chose. La douleur d'avoir perdu l'amitié de Dieu doit surpasser toutes les autres douleurs, parce qu'elle doit être proportionnée à la grandeur de la perte qu'on a faite et du mal qu'on a commis. Or, quel est le plus grand mal et la plus grande perte qui soient au monde? Le péché est le plus grand mal et la privation de Dieu est la plus grande perte; car tous les maux de la terre ne peuvent se comparer à ceux-là. Ainsi, pour obtenir le pardon de ses péchés, il faut en avoir un regret qui l'emporte sur tous les autres.

Mais remarquez bien ici qu'il n'est pas nécessaire qu'on pleure, qu'on se désole, qu'on soit impressionné aussi vivement par le péché que par un malheur temporel ou un accident. Nous sommes ordinairement beaucoup plus sensibles

aux maux du corps qu'à ceux de l'âme. Ce regret doit être dans la volonté. S'il est sincère, il faut qu'on puisse se rendre ce témoignage qu'on aimerait mieux avoir fait toutes les pertes du monde que d'avoir offensé Dieu gravement, et qu'on serait disposé à tout souffrir plutôt que de l'offenser de nouveau.

C'est le cas de vous rapporter un trait charmant de saint Louis, roi de France. Il s'entretenait un jour avec un de ses officiers, nommé Joinville, sur les choses de la religion. « Sire de Joinville, lui demandait-il, lequel aimeriez-vous mieux, ou être couvert d'une lèpre, ou être souillé d'un péché mortel ? » — Joinville répondit aussitôt : « Ah ! cher seigneur, j'aimerais mieux avoir mille péchés mortels sur la conscience que d'être lépreux. » Si cette réponse était sincère, elle ne venait pas d'un saint assurément. Alors le roi fait la leçon à son officier : un lépreux qui meurt en état de grâce prend place au milieu des bienheureux et jouira à jamais de la gloire du ciel ; au contraire, le pécheur qui meurt en état de péché mortel descend en enfer et partage pour toujours le malheureux sort des démons. Saint Louis possédait la contrition souveraine, Joinville ne la comprenait pas.

5. — Enfin la contrition doit être *universelle*, c'est-à-dire qu'on doit se repentir de tous ses péchés mortels, sans exception. Un seul péché grave suffit pour nous rendre ennemis de Dieu, par conséquent nous ne pouvons jouir de son amitié qu'à la condition de les détester tous.

Saint Sébastien, martyr, était favorisé du don des miracles. Un gouverneur de Rome, atteint d'un mal incurable, le fit appeler et lui dit : « Que Jésus-Christ votre Dieu me guérisse, et je me ferai chrétien. » — « Brisez toutes vos idoles, lui répondit le saint, et vous serez guéri, je vous l'assure. » — Le gouverneur les brisa toutes, à l'exception d'une seule; et loin d'être guéri, il fut plus tourmenté que jamais. Il s'en plaignit et dit à saint Sébastien : « J'ai fait mettre toutes mes idoles en pièces et je souffre toujours. » — « Quoi ? Toutes ? » — « Hélas ! dit le malade, il ne me reste plus qu'une petite idole en or. Elle est dans ma famille depuis un grand nombre d'années, et elle m'est bien chère. » — « Valût-elle le monde entier, répondit Sébastien, pouvez-vous la comparer à Dieu ? Brisez-la comme les autres, sans cela point de guérison ! » Un péché mortel dont nous n'avons pas le regret ressemble à une idole que nous préférons à Dieu, et qui empêche notre guérison spirituelle.

6. — La contrition regarde tout à la fois le passé et l'avenir, avons-nous dit. Pour le passé, c'est le regret d'avoir offensé Dieu ; pour l'avenir, c'est le *ferme propos* de ne plus pécher.

Le ferme propos est nécessaire pour une véritable contrition, vous le comprenez sans peine, car il est évident qu'on n'a pas un sincère repentir de ses péchés, si on conserve encore la volonté d'en commettre. Ainsi un enfant qui ne voudrait pas prendre la résolution de ne plus désobéir à son

père montrerait par là qu'il n'est pas fâché de ses désobéissances. Aussi la première chose qu'il dit pour montrer son repentir, c'est qu'il ne recommencera plus.

Mais comment peut-on connaître qu'on a ce ferme propos de ne plus offenser Dieu ? Nous ne saurons jamais ici-bas d'une manière certaine si nous sommes vraiment réconciliés avec notre Père du ciel. Cependant il est une marque qui doit nous inspirer une grande confiance : le changement de conduite. Un blasphémateur qui prie, qui gémit, qui veille sur lui-même ; un impudique qui fuit les mauvaises compagnies, les mauvaises conversations ; un ivrogne qui évite le cabaret ; un avare qui fait l'aumône ; un homme emporté qui devient doux, vous donnent à coup sûr des signes consolants d'un repentir sincère. Ne craignons pas de faire quelques efforts pour nous corriger de nos mauvaises habitudes, nous en serons bien dédommagés. Un homme qui vit avec une mauvaise habitude ressemble à un forçat qui traîne sa chaîne de fer. Au contraire, les hommes vertueux sont heureux dans ce monde et le seront encore éternellement dans l'autre.

## XIX

### LES DEUX ESPÈCES DE CONTRITION

#### Plan

1. Deux sortes de contrition.
2. Différence de ces deux contritions quant aux motifs.
3. Différence quant aux effets.
4. Moyen de s'exciter à la contrition : un pèlerinage spirituel.

1. — Il y a deux sortes de contrition : la contrition *parfaite* et la contrition *imparfaite*. L'une et l'autre de ces contritions sont bonnes ; l'une et l'autre doivent avoir les qualités que nous avons expliquées ; mais la contrition *parfaite* est bien meilleure que la contrition *imparfaite*. Vous le comprendrez sans peine, quand je vous aurai fait connaître leurs motifs et leurs effets. De tous nos entretiens celui-ci est un des plus importants ; vous y apporterez donc toute l'attention dont vous êtes capables.

2. — On a une contrition *parfaite* de ses péchés, quand on s'en repent par amour pour le bon Dieu ; et on a une contrition *imparfaite*, quand on s'en repent plutôt par crainte ou intérêt que par amour. Voilà déjà une différence bien grande entre ces deux contritions : l'une a pour motif principalement l'amour, tandis que l'autre a pour motif principalement la crainte ou l'intérêt. Une comparaison vous fera mieux sentir encore cette première différence.

Figurez-vous deux enfants qui ont gravement offensé leur père. L'un rentre en lui-même et se dit : « Il faut avouer que j'ai eu grandement tort d'offenser mon père ! S'il est bon pour nous, il sait



aussi nous punir sévèrement quand nous le méritons. Ma faute va donc m'attirer un châtement rigoureux ; pour sûr, mon père ne voudra plus me reconnaître pour son fils ; il me chassera de la maison ; il me déshériterait. Je l'ai mérité, je le sais... O malheureux que je suis ! Combien je regrette ce que j'ai fait !... » L'autre aussi rentre en lui-même, mais il se parle autrement : « Comment ai-je pu devenir si méchant et si ingrat !... J'ai contristé le meilleur des pères, d'une bonté incomparable, qui ne m'a jamais fait que du bien... O mon père, l'amour que je vous dois, l'amour que je sens maintenant pour vous dans mon cœur, me fait amèrement regretter ma faute et me la fera regretter tant que je vivrai... » Lequel de ces deux enfants vous semble avoir les meilleurs sentiments ? C'est évidemment le second ; il aime son père, parce que son père est bon, parce qu'il est parfait ; il l'aime sans que la crainte ou l'intérêt s'en mêlent. Le premier au contraire craint son père plutôt qu'il ne l'aime, il redoute avant tout les effets de sa juste colère. Voilà une image exacte des deux sortes de contrition.

Ainsi donc, si vous vous repentez de vos péchés parce que Dieu est infiniment bon et infiniment aimable, votre contrition est parfaite, parce que votre amour est parfait. Mais si vous vous repentez de vos fautes, parce que vous avez mérité l'enfer, perdu le ciel, souillé votre âme, vous aimez encore le bon Dieu sans doute, mais vous ne l'aimez pas de tout votre cœur, vous ne l'aimez pas par-dessus toutes choses ; votre contrition est imparfaite, parce que votre amour est imparfait.

**3.** — Les effets de ces deux contritions sont aussi différents que leurs motifs.

La contrition parfaite efface tous les péchés, avant même qu'on reçoive le sacrement de Pénitence. Voici une personne qui se trouve en danger pressant de mort et qui n'a pas la faculté de se confesser ; si elle fait un acte de contrition parfaite, tous ses péchés lui sont pardonnés ; elle devient l'amie de Dieu ; elle est sauvée !... C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même qui nous enseigne cet effet admirable de la contrition parfaite.

Un jour qu'il dinait chez Simon le pharisien, une femme vint se jeter à ses pieds. C'était une femme riche du voisinage, et tout à fait mondaine, d'une conduite si peu régulière que l'Evangile dit d'elle qu'elle passait dans la ville pour *une pécheresse*. Elle s'appelait *Marie de Magdala* ou *Marie-Madeleine*. Elle avait eu honte d'elle-même, elle voulait changer de vie, et elle avait entrepris d'obtenir son pardon de la bouche même de Jésus. Il lui fallait du courage et même de l'audace pour pénétrer dans une bonne maison pendant un grand dîner, pour s'exposer aux réflexions malignes des convives et braver leurs regards moqueurs. N'importe ! La voici prosternée aux pieds de Jésus. Elle les arrose de ses larmes,

elle les couvre de ses baisers, les essuie de ses cheveux, répand sur eux un parfum de choix, sans s'occuper de ce qui se passe autour d'elle. Que devaient penser les pharisiens orgueilleux qui étaient là et qui la connaissaient ? Nous savons du moins ce que pensait Simon qui avait invité Notre-Seigneur. Il se disait intérieurement : « Si ce Jésus était prophète, il saurait bien quelle est la femme qui le touche ; il saurait bien que c'est une pécheresse, » et il l'éloignerait. Notre-Seigneur, qui lisait dans les cœurs comme nous lisons dans un livre, dit à son hôte : « Simon, j'ai une question à vous adresser. » — « Maître, parlez, répondit Simon, je vous écoute. » Jésus disait donc : « Un créancier avait deux débiteurs. L'un lui devait 500 francs et l'autre 50. Comme ils n'avaient pas de quoi payer, il leur remit leur dette à tous deux. Quel est celui qui l'aime davantage ? » — La réponse était facile. Simon la fit sans hésiter : « J'estime que c'est celui auquel on a remis davantage. » — Jésus lui dit : « Vous avez bien jugé. » Et il poursuivit : « Je suis entré dans votre maison, et vous ne m'avez pas offert d'eau pour laver mes pieds ; or cette femme les a arrosés de ses larmes et essuyés de ses cheveux. Vous ne m'avez pas donné le baiser d'amitié ; et cette femme, depuis qu'elle est entrée, n'a cessé d'embrasser mes pieds. Vous n'avez pas répandu de parfums sur mes cheveux ; mais cette femme a répandu des parfums sur mes pieds. C'est pourquoi je vous déclare que beaucoup de péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé. »

Cette histoire du pardon de la pécheresse est non seulement consolante, mais encore instructive au plus haut degré. Elle renferme toute la doctrine du christianisme sur la justification du pécheur. Celui qui aime Dieu de tout son cœur, se trouve par là-même purifié de tous ses crimes.

Cependant nous devons faire ici une remarque importante. Quoique la contrition parfaite efface les péchés par elle-même, sans le secours du sacrement de Pénitence, nous ne sommes pas pour cela dispensés de le recevoir quand nous pouvons, parce que Jésus-Christ nous en fait une obligation rigoureuse.

Voilà donc l'effet merveilleux de la contrition parfaite. Quant à la contrition imparfaite, elle ne peut pas toute seule effacer nos péchés ; elle ne peut que nous disposer à en recevoir le pardon. Il faut nécessairement qu'elle soit jointe au sacrement de Pénitence ; il faut nécessairement qu'elle soit accompagnée de l'absolution du prêtre : sans l'absolution, elle nous laisse avec nos péchés. Nous avons vu que celui qui n'a qu'une contrition imparfaite n'aime pas Dieu par dessus toutes choses ; il commence seulement à l'aimer. Or, la grâce du sacrement est nécessaire pour augmenter cet amour, pour aider le pénitent à former la résolution sincère d'accomplir tous les commandements de Dieu.

**4.** — Après vous avoir expliqué ce qu'est la

contrition, il nous reste à vous indiquer un des meilleurs moyens de l'exciter dans vos cœurs. Ce moyen, c'est de faire un pèlerinage. — Comment, un pèlerinage ? L'auteur de l'*Imitation* ne dit-il pas que *ceux qui pèlerinent beaucoup, se sanctifient rarement* ? — Cela peut être vrai ; mais il s'agit ici d'un pèlerinage spirituel. Je descendrai en enfer et j'en ferai le tour ; je monterai au ciel et je le visiterai ; j'irai à Jérusalem m'agenouiller sur la montagne du Calvaire.

a) Je descendrai *en enfer* et je considérerai les souffrances des damnés. J'y verrai des âmes plongées dans un étang de feu, tourmentées par des supplices horribles et enfermées dans cet affreux cachot pour toute l'éternité. Je verrai ma place marquée au milieu d'elles depuis que j'ai commis un péché mortel. Je les entendrai me dire : « Si vous n'êtes pas aujourd'hui avec nous, c'est par un effet de la miséricorde infinie de Dieu ; car vous l'avez offensé comme nous et plus que beaucoup d'entre nous ; et vous pouvez vous sauver encore facilement : il vous suffit d'accuser vos péchés et d'en faire une sincère pénitence. Pourriez-vous balancer un instant ? Ah ! si Dieu nous permettait de revenir sur la terre pour y faire pénitence de nos péchés, tout nous paraîtrait facile et agréable, même les plus austères mortifications, les plus grands sacrifices... » Après avoir ainsi médité, je me prosternerai à genoux devant Dieu, le suppliant de m'accorder une entière conversion.

b) Ensuite je me transporterai *au ciel* par la pensée. Je verrai d'abord Jésus-Christ brillant de lumière, assis sur un trône magnifique. A ses côtés, je contemplerai Marie, sa mère, belle comme la lune ; tout autour les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges, les saintes femmes. Ils me raconteront leur bonheur : « Quand tous les plaisirs, quand toutes les joies du monde se trouveraient réunis dans votre cœur, vous n'auriez encore qu'une faible idée de notre état glorieux... Notre bonheur est celui de Dieu même... Nous avons souffert sans doute pour en arriver là ; mais tout cela n'est rien, tout cela est oublié... Ne perdez pas la place qui vous est destinée parmi nous, et pour cela ne différez pas de vous réconcilier avec Dieu... » — Quoi ! si vous aviez perdu vos biens ou les personnes qui vous sont chères, vous verseriez un torrent de larmes. Or, vous avez perdu le ciel, vous avez perdu Dieu votre père, Marie votre mère, les anges et les saints vos frères, et votre cœur resterait insensible ?...

c) Du ciel j'irai *au Calvaire*. Je me représenterai que je suis au pied de la croix, au moment où Notre-Seigneur va mourir, et il me semblera l'entendre m'adresser ces touchantes paroles : « O mon enfant, vois ce que je souffre par amour pour toi ! C'est pour te sauver, c'est pour expier tes péchés que j'ai été flagellé, couronné d'épines, attaché à la croix. Rendras-tu inutiles toutes mes souffrances ? Chaque fois que tu as commis un

péché mortel tu m'as crucifié de nouveau... Auras-tu le courage d'enfoncer encore sur ma tête cette couronne d'épines, ces clous dans mes pieds et dans mes mains ? Cependant je veux te pardonner. Vois, j'ai les bras étendus pour te recevoir... O mon enfant ! sauve ton âme, puisqu'elle m'a coûté si cher... » Alors je me jetterai à ses pieds, et, comme Marie-Madeleine, je les arroserai de mes larmes et je lui dirai : « O bon Jésus, ayez pitié d'un pécheur ! Donnez-moi la grâce de me repentir sincèrement de mes fautes... J'ai été un ingrat, mais je veux changer. Aidez-moi et je ne vous offenserai plus... Fallût-il souffrir tous les tourments, fallût-il mourir, je mourrais mille fois plutôt que de vous outrager de nouveau, je le jure à la face du ciel et de la terre. »

C'est ainsi que nous devons nous exciter au repentir de nos fautes. Toutes les fois que nous nous préparons à recevoir le sacrement de Pénitence, faisons le pèlerinage spirituel dont nous venons de parler, faisons-le avec une foi vive, et bien certainement nous en rapporterons une véritable contrition. Ainsi soit-il.

## ALLOCUTION A DES ENFANTS DE MARIE

### LA PIÉTÉ

*Pietas ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est et futurae.*

La piété est utile pour tout : elle a des promesses pour la vie qui est et pour la vie qui sera.

Mes chères enfants,

Si ces paroles de l'apôtre saint Paul sont vraies, — et qui pourrait en douter ? — si la piété est avantageuse à tous égards, si elle est la garantie de notre avenir, si elle nous assure à la fois les biens de la vie présente et les biens de la vie future, n'est-ce pas vous donner une marque d'intérêt que de vous engager vivement à la cultiver ?

Je me demande ce que doit être une congréganiste de la sainte Vierge. Chrétienne ? Oui, sans aucun doute ; mais non pas une chrétienne quelconque, une chrétienne ordinaire, se contentant d'accomplir les devoirs indispensables, une chrétienne de qualité inférieure ; il faut qu'elle soit mieux que cela, qu'elle aille plus haut et plus loin, qu'elle tende à la piété et qu'elle s'efforce d'y parvenir.

Mais la piété, qu'est-ce que c'est ? Si l'on applique ce mot à Dieu, c'est une disposition qui nous incline habituellement à penser à lui, à l'aimer et à remplir avec bonheur tous nos devoirs envers lui. Si l'on parle de la sainte Vierge, ce n'est pas autre chose qu'un sentiment doux et puissant qui nous attache à elle, qui nous presse



de l'honorer, de l'invoquer, et qui nous excite sans relâche à l'imiter.

C'est cette piété, la piété en général et spécialement la piété envers la sainte Vierge, que je viens vous recommander comme un moyen sûr et efficace pour vous maintenir dans le bien et vous protéger contre le mal.

### I. — *La piété vous est nécessaire.*

Du moment que vous avez sollicité votre admission à la congrégation de la sainte Vierge, vous me donnez le droit de conclure que vous avez au cœur le désir de persévérer dans les habitudes religieuses, de ne point abandonner les sacrements, de ne pas désertier l'Eglise, en un mot de vivre chrétiennement.

Vivre chrétiennement, c'est s'acquitter scrupuleusement de ses devoirs, de tous ses devoirs, c'est faire tous les jours acte de vertu.

Eh bien ! sans la piété, je l'affirme sans hésiter, il n'y a pas de vertu solide.

La vertu est comme la semence de l'Evangile. Cette semence ne fructifie point partout ; il lui faut un sol bien préparé ; il lui faut les rosées du ciel et les rayons du soleil. Or, la piété est cette rosée bienfaisante, ce chaud rayon, qui développent et font épanouir la vertu dans les âmes.

Voulez-vous d'autres comparaisons ? La piété m'apparaît comme un arôme céleste qui préserve nos vertus de toute altération, comme un ciment sacré qui les unit et les fortifie. Regardez ce temple sous les voûtes duquel nous sommes assemblés : pourquoi ces murs et ces colonnes se tiennent-ils debout, dans une solidité inébranlable ? C'est que les pierres qui entrent dans la structure de notre église ont été disposées avec ordre et cimentées avec soin. Voyez les saints maintenant : si leurs vertus sont bien assises, si elles résistent aux efforts des passions, s'il faut plus qu'un coup de vent pour les ébranler, c'est que la piété, une piété ardente, les affermit et les tient étroitement unies.

Mais laissons ces images, ces comparaisons, pour dire simplement que la piété est la gardienne et la protectrice de nos bons sentiments, qu'elle est l'inspiration et le soutien de toutes les vertus. Ce qui est dit de la sagesse, dans nos saints Livres, peut lui être appliqué : tous les biens nous viennent avec elle, et sans elle tous les maux nous menacent. Voilà pourquoi elle est si nécessaire.

En tout temps, il a été difficile de garder son âme dans la pureté ; aujourd'hui la difficulté est plus grande que jamais, parce que les tentations et les dangers se sont multipliés autour de vous. Effectivement, vous ne pouvez faire un pas sans vous heurter à une pierre d'achoppement ; et il vous est permis de vous plaindre, comme saint Paul, de rencontrer des périls partout : périls dans la demeure que vous habitez ; périls dans le monde que vous fréquentez ; périls dans les conversations

auxquelles vous êtes mêlées ; périls dans les scandales qui se produisent sous vos yeux ; périls dans les plaisirs auxquels on vous convie ; périls dans les lectures ; périls dans les conversations ; périls au dedans, périls au dehors ; périls le matin, périls le soir.

C'est vrai, mes chères enfants, et il est inutile de le dissimuler. Pour échapper à tant de dangers et écarter tant d'obstacles, pour contenir un cœur qui prend feu et réprimer des passions qui s'insurgent, il faut plus qu'une vertu commune. Je vous défie de résister avec succès, si vous n'avez pas une piété solide ; et, sans être prophète, je vous annonce des ruines et des catastrophes.

Ce qui arrivera, le voici. Vous céderez infailliblement et bientôt aux attaques du respect humain, à l'influence des perfides conseils et des mauvais exemples ; vous tomberez dans les pièges que vous tendra un monde corrompu et corrupteur. Une apparence de piété, pour faire face à tant d'ennemis, ne vous suffira pas ; il vous faut une piété sérieuse, affermie ; sans cela, — je l'ai appris des maîtres de la vie spirituelle, pour vous le redire, — vous n'aurez ni assez de ressources, ni assez d'énergie pour vous prémunir contre le mal qui vous envahit et vous menace de tous côtés.

### II. — *La piété envers la sainte Vierge.*

Et la piété que je vous recommande aujourd'hui, c'est la piété envers la sainte Vierge.

Je ne manquerai aucune occasion d'exhorter la jeunesse chrétienne au culte de la Vierge, car je suis intimement persuadé que ce culte est pour vous, mes enfants, la plus sûre garantie, la plus efficace protection.

La dévotion à Marie n'est pas un simple ornement du catholicisme, ni même un secours, parmi tant d'autres, dont nous pouvons user ou non, à volonté ; c'est une partie intégrante de la religion. Dieu n'a voulu venir à nous que par Marie ; nous ne pouvons aller à lui que par elle.

Aussi, de même que pour vous assurer de la vie d'une personne, vous cherchez à saisir les battements de son cœur ; de même, pour savoir si une âme est vertueuse, si elle vit de la vie chrétienne, cherchez si le culte de la sainte Vierge lui est indifférent ou agréable.

Oui, la dévotion à Marie est comme un thermomètre spirituel qui marque, si j'ose ainsi parler, la température de notre âme, qui révèle ses dispositions secrètes. Si les pratiques de cette dévotion nous plaisent, nous pouvons être rassurés sur l'état de notre âme ; mais si nous sentons qu'il y a froideur entre nous et la sainte Vierge, si nous abandonnons les exercices de son culte, si nous négligeons nos prières accoutumées, si nous prétendons n'avoir plus le temps de réciter notre chapelet, prenons garde : c'est que la vertu baisse en nous, c'est que la foi de notre première communion s'en va, c'est que nous sommes sur le chemin qui éloigne de Dieu.

Vous comprendrez maintenant que je revienne souvent sur ce thème, et que je vous excite de tout mon pouvoir à cultiver la piété et à demeurer toujours fidèles au culte de la sainte Vierge.

Là, je l'ai dit et je le répète, là est pour vous une garantie de salut. Comment cela ? C'est que si la sainte Vierge vous est chère, vous travaillerez à lui ressembler. Nous sommes irrésistiblement portés à imiter les personnes qui ont nos sympathies ; nous voudrions penser, parler, vivre comme elles. Oh ! quelle précieuse assurance pour votre avenir, si vous aimiez la sainte Vierge au point de vouloir être ici-bas ses vivantes images ! Comme elle, vous éviteriez tout ce qui déplaît à Dieu et tout ce qui causerait prejudice à vos âmes ; comme elle, vous feriez tout ce qui est bien, vous accompliriez vos devoirs, vous pratiqueriez la vertu. Avec cela, il est permis d'avoir confiance.

D'autre part, une protection spéciale de la sainte Vierge est assurée à ceux qui lui sont pieusement dévoués. Viennent les épreuves, les tribulations, viennent les tentations : si nombreuses et si violentes qu'elles soient, avec l'assistance de Marie il ne faut jamais désespérer. En preuve, j'aurais mille faits saisissants à vous raconter ; citons seulement celui que nous fournit la vie de saint François de Sales.

Jeune encore, François de Sales était tourmenté par une passion qu'il n'osait pas s'avouer. Il lut-tait avec énergie, mais voici que, dans une heure de découragement, l'avenir lui apparut sous de sombres couleurs ; il s'imagina que c'en était fait de lui et qu'il serait damné... Lui, être damné, être séparé de Dieu qu'il aimait comme un père, de la sainte Vierge qu'il chérissait comme une mère, et cela pour une éternité sans fin !... Oh ! cette pensée lui torturait le cœur et lui arrachait des sanglots. Un jour qu'il était entré dans une église sous cette triste impression, il sentit comme une main invisible qui le poussait au pied d'une image de la sainte Vierge. Il s'agenouilla devant elle et supplia Marie de lui obtenir de Dieu la grâce de vaincre cette tentation qui l'obsédait, et il finit sa prière par cette belle parole : « Si je dois détester Dieu éternellement dans l'enfer, je vous demande une chose : obtenez-moi de l'aimer au moins de tout mon cœur sur cette terre ! »

Sa prière achevée, il se releva vainqueur ; la sainte Vierge l'avait sauvé.

Mes chères enfants, si, de temps à autre, nous avons des écarts à déplorer, si nous sommes les témoins attristés de chutes humiliantes, ne serait-ce point parce qu'on a délaissé le culte de la sainte Vierge, qu'on a renoncé à la piété, et qu'on s'est privé par là d'une assistance qui aurait été préservatrice ?

J'en conclus qu'une piété solide et sincère est un gage de prédestination. Eh bien ! si vous emportez d'ici cette conviction et si vous prenez à ce sujet une ferme résolution, la résolution de cultiver de plus en plus la dévotion envers la sainte Vierge

et de pratiquer les vertus qu'elle inspire, ce sera un des meilleurs fruits de cette solennité ; et pour finir comme j'ai commencé, je vous redirai : exercez-vous à la piété ; elle est utile à tout ; à elle les promesses de la vie présente et de la vie future.

Ainsi soit-il.

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

LXXXV

SERMON SUR LA MONTAGNE : AVIS CONCERNANT  
LE ZÈLE

De ce que nous ne devons pas juger nos frères, il ne s'ensuit point qu'il faille, même par zèle, proposer à tous les choses saintes, soit celles de notre conscience, soit celles de la religion. « Ne donnez pas les choses saintes aux chiens, et ne jetez pas vos perles devant les pourceaux, dit le Sauveur, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds et que, se retournant, ils ne vous déchirent. » (Matth., vii, 6).

Un véritable chrétien doit être animé de zèle. Qui aime sincèrement son Dieu, sa religion, cherche à les faire mieux connaître, afin de les faire mieux aimer. Le chrétien qui comprend le prix d'une âme, le malheur immense qu'est la perte d'une seule, celui-là voudrait les sauver toutes, surtout celles qui l'entourent, qui lui sont unies par les liens sacrés du sang ou de l'amitié. C'est un sentiment naturel, louable, et des plus chrétiens. Toutefois le zèle, pour porter des fruits, doit être prudent, éclairé, et il lui faut éviter deux écueils : la trop grande sévérité et une abusive indulgence. Une sévérité outrée décourage, rebute, aigrit et souvent produit plus de mal que de bien, elle atteint un but opposé à celui qu'on se propose : elle détourne de Dieu et de la religion, au lieu de ramener au devoir chrétien.

Une indulgence excessive devient aveuglement ou faiblesse et aboutit au même résultat. Et c'est précisément cette indulgence aveugle que le divin Maître condamne, en nous montrant à quoi s'expose celui qui, sous prétexte de zèle, confierait les choses saintes à des cœurs impudents ou corrompus.

Cette parole « choses saintes » ne doit point s'entendre seulement, comme quelques-uns l'ont pensé, de la sainte Eucharistie, mais encore de toutes les choses sacrées en général. Elle comprend donc aussi les mystères de la foi, les vérités de l'Evangile, les sacrements, les pratiques de piété et de pénitence, les secrets de la conscience, les pieux scrupules.

Tout cela est appelé « perles », à cause de sa précieuse valeur aux yeux du ciel et de la foi. Or,



chez les Juifs, les chiens, aussi bien que les pourceaux, étaient comptés parmi les animaux impurs selon la Loi. La Bible et l'usage prennent souvent le chien comme l'image de ces personnes impudentes qui critiquent, insultent avec audace ce qu'il y a de plus respectable. Quant aux porcs, ils symbolisent dans tous les pays la corruption et la dépravation.

Ces deux espèces d'animaux, réunies par Notre-Seigneur, désignent donc, sur ses lèvres, tous ceux que leur caractère cynique et leur conduite immorale rendent indignes des choses saintes. Qu'on me pardonne l'expression, puisque la comparaison est du divin Maître ; ces personnes aboient contre les choses de Dieu, de la religion, comme les chiens aboient contre ce qui leur déplaît ; elles les foulent aux pieds avec le sans-façon inconscient avec lequel un porc marche sur les perles les plus précieuses.

Plus que jamais, de nos jours, au milieu d'un monde si irréligieux et si impudent, le chrétien doit tenir compte de cet avis de son bon Maître et le mettre en pratique.

En voyage, vous vous trouvez avec des impies, des libertins qui outragent vos croyances, leurs paroles trahissent la fange dont leur cœur déborde, allez-vous entreprendre de discuter avec eux, de les convertir ? Relevez, en quelques mots, l'inconvenance ou la grossièreté de leur langage, soit ; mais gardez-vous bien de leur parler religion, jugement de Dieu, confession ou enfer : vous n'aboutiriez guère qu'à redoubler leurs blasphèmes et leurs outrages contre les choses saintes ; ce serait donner le *sanctum canibus*, jeter des perles *ante porcos* et les exposer à toutes les profanations.

De même, lorsque vous êtes en société, si vous y rencontrez un de ces commis-voyageurs en impiété, ou une de ces personnes esprits forts, beaux parleurs, qui s'oublent jusqu'à dénigrer la religion et tourner en ridicule les pratiques de piété qui vous sont chères, contentez-vous de défendre froidement, sèchement, vos saintes croyances. Déclarez simplement que si les impies et les libertins réclament la liberté pour eux et en usent, vous revendiquez pour vous celle de croire à qui vous plaît, de vivre religieusement et de prier si cela vous agréé. Enfin, signifiez nettement que si vous respectez les convictions des autres, vous prétendez qu'on agisse de même à votre égard. Mais encore une fois, ne discutez aucun sujet, aucun point de religion avec de telles personnes. Tout ce que vous pourriez dire serait donner les choses saintes *canibus* et jeter des perles *ante porcos*.

Que de fois des chrétiens, en voyage, dans une auberge, dans un chantier ou un atelier, des femmes, des filles chrétiennes à leur foyer, pour n'avoir pas suivi cette règle si sage, ont déchaîné une tempête de blasphèmes, de sarcasmes grossiers, de plaisanteries ordurières !

Le secret si profond, le mystère dont les pre-

miers chrétiens, durant des siècles, entourèrent leurs croyances et leurs pratiques, n'avaient d'autre origine que ces paroles du Sauveur. Le manque de fidélité à ce secret, de la part de chrétiens trop confiants ou remplis d'un zèle imprudent, causa plus d'une fois de véritables désastres dans l'Eglise primitive.

Il ne faut point nous y méprendre : notre malheureuse société redevient païenne, dans son esprit, dans ses mœurs, dans sa conduite. Le chrétien, à son tour, doit s'environner d'un certain mystère, surtout si sa situation l'expose à une surveillance malveillante, si le milieu dans lequel il est obligé de vivre est non seulement indifférent, mais hostile aux pratiques religieuses. Dévoiler inconsidérément le secret de ses pratiques pieuses n'est pas du zèle en pareille circonstance, c'est s'exposer soi-même imprudemment à des tracasseries sans nombre, à des railleries aussi irrespectueuses à l'égard de Dieu que cuisantes pour le cœur, et tout cela sans la moindre utilité pour le salut de ceux qu'on voudrait ramener à la religion.

*Nolite dare sanctum canibus* : tout ce qui touche à la religion, aux choses du ciel, constitue le patrimoine de Dieu, nous n'avons pas le droit de l'exposer sans discrétion à la profanation des impies.

*Neque mittatis margaritas ante porcos* : nos augustes mystères, les pieuses et saintes joies du devoir chrétien fidèlement accompli, la pratique austère des vertus recommandées par l'Evangile, sont autant de perles qu'il faut soustraire aux souillures fangeuses du monde et de ses adeptes.

Une fois en possession de ces trésors, de ces perles célestes, les vierges, les martyrs sacrifiaient tout pour les conserver ; ils se retiraient du siècle, se cachaient au fond des déserts et des forêts, précisément afin de suivre la recommandation du divin Maître.

Constituons-nous un désert, une solitude, une retraite où nous déposerons notre trésor. Que nos amis seuls, qui partagent nos croyances et nos sentiments, y soient admis. Laissons-les entrevoir aux seules âmes de bonne volonté ou qui désirent revenir au Seigneur. Nous ne sommes pas responsables de la perte des autres, contentons-nous de les édifier par nos bons exemples, et, par nos ferventes prières, de leur mériter la grâce d'une sincère conversion.

---

#### IMPRIMATUR

Lingonis, die 5 novembris 1902.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

---

Le gérant : J. MAITRIER.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Panégryque de saint Jean de la Croix.** — Comment il remplit sa mission, 865.

**Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion**, par un curé de campagne. — *Troisième partie : Les Sacrements.* — XX. La satisfaction, 870. — XXI. Les indulgences, 871. — XXII. L'Extrême-Onction, 873.

**Pour la reddition de l'image de saint Nicolas**, 875.

**Courtes instructions pour la prière du soir.** — LXXXVI. Efficacité de la prière, 876.

**Catéchisme de première communion.** — Le sujet de l'Eucharistie, 878. Les effets de la communion, 878.

## PANÉGYRIQUE DE SAINT JEAN DE LA CROIX

(24 NOVEMBRE)

### COMMENT IL REMPLIT SA MISSION<sup>1</sup>

Mes révérendes Mères,  
Mes frères,

Notre-Seigneur Jésus-Christ, — c'est la doctrine sur laquelle l'apôtre saint Paul revient le plus souvent dans ses épîtres, — ne vit pas seulement dans le ciel où il est à jamais glorifié, et dans la sainte Eucharistie où il est à jamais immolé : il vit encore, il doit vivre du moins dans chacune de nos âmes baptisées, par l'influence toujours grandissante de son amour.

« *Mihi vivere Christus est!* Le Christ, c'est ma vie! » s'écriait, dans toute la joie de son grand cœur, l'illustre vaincu du chemin de Damas. Que voulait-il dire par là? Était-ce une de ces formules imagées dont on se sert parfois pour peindre la vivacité d'un sentiment, mais qui, à bien prendre les choses, ne sont qu'une pieuse exagération? Était-ce même l'illusion sincère d'une âme généreuse pour qui se séparer du Christ bien-aimé aurait été l'équivalent d'un arrêt de mort? — D'aucuns l'ont ainsi compris; d'aucuns ont refusé de prendre ces paroles du grand apôtre à la lettre; d'aucuns n'y ont vu qu'une manière de parler.

Ceux-là se sont trompés. S'ils s'étaient reportés à l'Evangile, ils y auraient trouvé ces paroles, tombées des lèvres mêmes du Christ Jésus : « Je suis la vigne, vous êtes les branches; si quelqu'un demeure en moi, je demeure en lui, et celui-là produira des fruits nombreux, parce que sans moi vous ne pouvez rien faire. » Que faut-il entendre par là sinon que, entre Jésus et l'âme baptisée, la vie est la même? Les branches de la vigne

n'ont pas une autre sève que celle du cep; entre Jésus-Christ et nous, l'union n'est pas moins étroite, en sorte que saint Paul a pu dire encore : « *Vivo jam non ego, vivit vero in me Christus.* Non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

Vie mystérieuse et sublime que celle-là! Peu d'âmes en ont la compréhension; elles en vivent, sans s'en douter, comme tant d'autres, au point de vue naturel, vivent des battements de leur cœur sans connaître la constitution admirable de cet organe. Mais combien heureuses les âmes qui ont une fois entrevu ces choses! Pour celles-là, il est bien doux de se livrer tout entières au Christ adoré et de seconder son action sur elles; pour celles-là, suivant l'expression de nos saints Livres, c'est une fête éternelle, ou plutôt c'est l'anticipation de la fête éternelle, puisque c'est l'avant-goût du paradis.

Une fête?... Ne vous y trompez pas, mes frères. Il ne s'agit pas ici d'une fête telle que l'entend ordinairement le monde. Si Jésus-Christ est venu sur terre et y a vécu, c'a été pour y souffrir et y opérer par la souffrance son œuvre rédemptrice. Si Jésus-Christ vit dans les âmes, c'est pour y atteindre le même but. Sa Passion, — c'est toujours saint Paul qui parle, — sa Passion n'est pas complète; il lui faut des suppléants qui continuent sa mission sur la terre et qui, après s'être rachetés eux-mêmes, rachèteront les autres par la surabondance de leurs sacrifices. Voilà pourquoi toute vie chrétienne aboutit, comme celle de Jésus, à la croix. Voilà pourquoi il faut que la croix reste plantée dans les âmes encore plus que sur notre sol. Voilà pourquoi, enfin, le monde serait perdu si sa pauvre et misérable sagesse arrivait à détruire complètement la sainte et divine folie de la croix...

Parfois, hélas! sous la poussée insensée du sensualisme humain, cette folie rédemptrice perd du terrain. On dirait que, au souffle furieux des passions, la flamme sacrée du sacrifice va s'éteindre. Quelles angoisses alors pour tous ceux qui ne jugent point selon la chair, et qui savent que vouloir se passer de souffrir, c'est vouloir se passer de Jésus-Christ! — Mais il veille, le divin Crucifié; il veille avec tout son amour et toute sa puissance, et quand la passion de la croix se perd, il suscite, pour la ranimer dans les cœurs, une grande âme, comme celle dont la sainte Eglise, unie pour cela à l'heureuse famille du Carmel, célèbre la gloire aujourd'hui.

Cette grande âme, j'ai bien tardé à prononcer son nom. Mais il m'a semblé que les choses précédentes étaient nécessaires pour expliquer sa mission. Celui que nous allons voir à l'œuvre a été précisément un des plus illustres champions de la croix, le plus illustre même, dirais-je volontiers, si l'*Imitation* ne nous défendait pas d'établir des comparaisons entre ceux que Dieu a couronnés.

Né en 1542, en plein milieu de ce seizième siècle qui vit la plus effroyable tempête dont l'Eglise ait jusqu'alors été assaillie, il va prendre rang parmi

<sup>1</sup> Sermon prêché dans un Carmel.



cette phalange admirable de saints que l'Eglise catholique put alors opposer à ses détracteurs. Luther avait accusé la foi romaine de ne savoir plus engendrer d'âmes héroïques; Rome n'eut qu'à faire signe au Carmel, et le Carmel lui donna aussitôt, pour confondre l'hérésie audacieuse et relever dans le monde le gibet glorieux du Calvaire, deux saints incomparables : Thérèse et Jean de la Croix !

Ah ! maintenant, l'illustre Concile de Trente peut se réunir, Charles Borromée réformer l'Eglise d'Italie, et Ignace de Loyola lancer dans la mêlée ses fils intrépides et invincibles : les travaux des uns et des autres seront couronnés de succès parce qu'il y aura là-bas, en Espagne, deux grandes âmes qui souffriront, qui prêcheront la souffrance, qui feront aimer la souffrance. Pendant que les autres combattront, elles expieront. Pendant que les autres relèveront la croix sur la surface du sol, elles la redresseront dans les cœurs. Pendant que les autres vengeront Jésus-Christ dans sa doctrine, elles ne connaîtront que Jésus-Christ crucifié. Telle est leur tâche, telle est leur mission. Pour nous, le moment est venu enfin de voir comment saint Jean de la Croix sut la remplir et comment, en la remplissant, il répondit aux desseins infiniment sages du Dieu couronné d'épines.

## I

Un jour de l'année 1568, la petite ville de Durvello, en Espagne, vit arriver quelques religieux carmes, décidés à introduire, dans les couvents d'hommes, la sévère et nécessaire réforme que sainte Thérèse travaillait à établir dans les couvents de femmes. Cette séraphique Mère, d'ailleurs, n'était pas étrangère à leur projet. C'était elle qui, dans ses oraisons sublimes, l'avait conçu; elle qui les avait choisis pour travailler à ses côtés et parallèlement avec elle; elle enfin qui, à force de prières, de larmes et de sacrifices, les avait obtenus du ciel et leur avait mérité l'esprit de renoncement et de zèle qui fait les réformateurs.

Parmi ces trois religieux, le plus pieux et aussi le plus cher à la grande âme de Thérèse était un jeune homme de vingt-cinq ans que ses frères, dans l'ordre bienheureux du Carmel, appelaient Jean de saint Mathias. C'était déjà un saint. Tout ce qu'on racontait de sa naissance privilégiée dans une famille admirable, tout ce qu'on disait de la pureté de ses jeunes années et de la protection miraculeuse dont la Vierge Marie l'avait plusieurs fois entouré, tout cela pâlisait devant ce qu'il laissait apparaître, à son insu, de vertu et d'esprit surnaturel. On l'avait vu, malgré sa jeunesse, faire preuve d'une prudence consommée; novice, il s'était montré dès l'abord supérieur aux religieux plus âgés. Rejetant loin de lui tous les adoucissements fâcheux introduits par les siècles, il s'était voué à toute la rigueur de la règle primitive. Nul ouvrier n'eût été plus apte que celui-là à la grande œuvre de la réforme du Carmel. Le

temps presse d'ailleurs; et si la descendance glorieuse des prophètes, oublieuse de son origine et de ses engagements, se laisse aller plus longtemps à la mollesse et au bien-être, que deviendront les autres familles religieuses qui sont accoutumées à demander à celle-là un encouragement et un appui contre leur propre faiblesse? Si le sel de la terre tombe dans l'affadissement, quoi donc opposerez-vous, Seigneur, à la corruption envahissante du siècle? S'il n'y a plus personne qui sache souffrir, qui accepte de souffrir, qui ait soif de souffrir, comment s'opérera la rédemption des âmes, et que deviendra la Passion mystique de Jésus-Christ au sein de l'humanité?...

Rassurez-vous, mes frères, la Reine du Carmel veille sur son ordre privilégié. Le petit couvent de Durvello, que vient fonder Jean de saint Mathias, va être le berceau glorieux de la réforme. Regardez et voyez s'il n'est pas digne de cette gloire immortelle ! L'Eglise, c'est un porche ouvert à tous les vents. Le chœur des religieux est établi dans un grenier tellement bas qu'on n'y pourra entrer qu'en rampant sur les genoux; la pluie, la neige, la bise y seront comme chez elles, et pourtant c'est la pièce la plus confortable du couvent. Dans les cellules, il est impossible de se tenir debout. Au réfectoire, c'est un vieux morceau de bois qui sert de table; d'ameublement, point : d'ailleurs, qu'en feraient-ils pour manger le pain noir et dur qu'on leur donne par charité? Les réformés de Durvello n'ont pas besoin de tant de magnificence.

C'est dans ce nouveau Bethléem que les trois religieux, le lendemain de leur arrivée, agenouillés devant le Saint-Sacrement, les yeux baignés de douces larmes, renouvelèrent leur profession, renoncèrent solennellement à la règle mitigée et promirent obéissance à Dieu, à la très sainte Vierge Marie du Mont-Carmel et au Révérendissime Père général. Quand ils se relevèrent, Jean de saint Mathias avait changé de nom et fait place au plus fidèle des amis du Christ crucifié, à Jean de la Croix.

Certes, jusqu'à ce moment, le jeune Carme n'avait pas fui devant le sacrifice. Alors qu'il était encore étudiant, à l'âge des plaisirs et des joies exubérantes, on l'avait vu choisir pour lit une poutre creusée en forme de cercueil. Sur sa chair, il avait mis un cilice si rude qu'au moindre mouvement le sang jaillissait de toutes parts. Souffrir, souffrir encore, se rendre semblable à Jésus déchiré, à Jésus brûlé de soif, à Jésus abreuvé de fiel, à Jésus flagellé, à Jésus cloué sur le gibet, couronné d'épines, devenu un objet de pitié pour ses ennemis les plus acharnés, telle semblait être la seule passion de son âme. Quand il se fut voué à Durvello à la vie expiatoire du vrai Carmel, cette passion, incompréhensible pour quiconque n'a jamais aimé Jésus, atteignit chez lui des proportions surhumaines.

Les souffrances du Crucifié, telle était donc la seule méditation de cette âme héroïque. Pendant de longues heures dérobées au sommeil, elle fixait

ses regards sur le divin supplicié. Elle contemplait ses pieds et ses mains affreusement troués, son flanc sacré entr'ouvert, ses épaules déchirées par les fouets de la flagellation et meurtries par le poids écrasant du gibet, ses lèvres divines torturées par la soif et brûlées par le fiel, son visage couvert de sueur et de sang, son front tuméfié sous la pression cruelle et insultante de la couronne d'épines... A cette vue, Jean de la Croix sentait une immense douleur envahir son cœur. Eh quoi ! il ne fera rien pour adoucir cet océan de souffrances ? — Question quotidienne dont la réponse quotidienne était un redoublement quotidien de sévérité envers lui-même. Non seulement il ne s'accordait aucune jouissance, mais il passait tout son temps à inventer de nouvelles rigueurs. Il ne dormait que deux ou trois heures par nuit, châtiât cruellement sa chair, jeûnait continuellement, supportait avec une joie à peine contenue les maladies les plus douloureuses. Il avait demandé à Dieu la grâce de ne jamais passer un seul jour sans souffrances ; la vue seule d'un crucifix suffisait pour le faire fondre en larmes ; enfin on l'avait vu, tant son amour pour elle était grand, tomber en extase au seul nom de la croix...

Ce qu'il y gagna, ce fut l'accomplissement des promesses évangéliques. Quand on a un corps subjugué, on a le cœur pur ; quand on a le cœur pur, on voit Dieu. — Débarrassée de la honteuse domination des sens, maîtresse et bien maîtresse d'elle-même, l'âme de Jean de la Croix s'éleva sans effort jusqu'à la contemplation des vérités éternelles. De là ces leçons admirables qu'il nous a laissées et qu'il a condensées dans ces livres merveilleux qui s'appellent : la *Montée du Carmel*, la *Nuit obscure de l'âme*, la *Vive Flamme d'amour*, les *Cantiques spirituels*. Ce serait pour nous, mes frères, une délicieuse jouissance de les entr'ouvrir un instant. Le temps ne le permet pas ; mais vous pourrez vous dédommager à loisir. Les ouvrages où bat le grand cœur de Jean de la Croix sont à votre disposition ; ce sont des chefs-d'œuvre de science ascétique et mystique ; ce sont des faisceaux de lumière divine. Allez y chercher la flamme qui éclaire, la flamme qui réchauffe, la flamme qui brûle, et, après en avoir lu seulement quelques lignes, vous direz : « Voilà comment il faut aimer Dieu ! »

## II

Une fois qu'on s'est livré à Jésus comme l'avait fait Jean de la Croix, on ne s'arrête pas à mi-chemin. On ne se contente pas de tremper ses lèvres dans le calice que lui-même a vidé jusqu'à la lie. On ne choisit pas une ou deux épines dans la couronne que le Maître adoré a portée tout entière. On ne s'arrête pas après quelques pas sur cette route du Calvaire qu'il a gravie jusqu'à la cime. Le sacrifice est un chemin où, sous peine de lâcheté, il n'est pas permis de dire : « C'est assez ! » — « Marche ! » disaient à Jésus-Christ les bourreaux qui l'accablaient d'outrages. — « Marche ! »

dit l'amour à l'âme crucifiée ; et l'âme haletante sous l'aiguillon de la douleur, mais fascinée par la chère folie, marche toujours, toujours, d'épreuve en épreuve, jusqu'à ce qu'elle ait atteint, comme Jésus, la consommation de tout...

Comme le Christ, Jean de la Croix avait étendu ses pieds, ses mains, toute sa chair sur le gibet du Golgotha ; mais qu'est-ce que les souffrances du corps auprès de celles du cœur ? Jésus avait voulu l'opprobre, l'opprobre si dur à notre orgueil ; Jean de la Croix le voudra aussi. « Seigneur, vous avez été traité comme un scélérat, abreuvé d'outrages, condamné comme un criminel, conspué comme un impie, couvert de crachats, condamné à la mort des infâmes, voué au mépris et à l'exécration du peuple ; Seigneur, vous avez été le rebut de l'humanité et l'abjection de la foule, et vos serviteurs seraient honorés et respectés ?... Non, non ! le disciple n'est pas plus que le Maître. Voyez-le à vos pieds, tendant vers vous ses mains exténuées et suppliantes... Ce qu'il veut, ô Jésus, c'est une part dans vos humiliations ; cette part, ne la lui devez-vous pas ? Ne lui est-elle pas nécessaire pour accomplir son œuvre rédemptrice ? Donnez-la-lui, Seigneur, et que votre Jean de la Croix, qui est déjà le plus sacrifié de tous les hommes, soit encore le plus méprisé ! »

Jamais, mes frères, prière ne fut plus sincère ni plus ardente ; jamais prière ne fut plus complètement exaucée. D'abord il avait demandé à être religieux convers afin d'occuper toujours le dernier rang ; ses supérieurs refusèrent et il dut se résigner à avoir les mêmes droits que ses frères. C'était afin qu'il pût mieux souffrir que le bon Dieu n'avait pas permis cette première humiliation. Bientôt, malgré son évidente sainteté, les plus affreuses calomnies coururent sur son compte. Des ennemis surgirent qui, jaloux du bien qu'il faisait et suscités par l'enfer, le firent passer pour un orgueilleux et un révolté. Ses actions les plus droites furent à ce point dénaturées que l'autorité elle-même tomba dans le piège. Celui qui était l'honneur du Carmel fut dénoncé en plein chapitre général et condamné comme fugitif et apostat. Des officiers de justice sont envoyés contre lui ; sans crainte du scandale, on l'enlève par force de son couvent et on le jette en prison. Il y reste neuf mois, enfermé dans un cachot obscur où il ne reçoit de jour que par un soupirail étroit, où il n'a pour toute nourriture qu'un peu de pain et d'eau avec quelques poissons. Neuf mois durant, Jean de la Croix reste ainsi emprisonné, chargé de la plus épouvantable accusation qui ait jamais existé, maudit par tous, regardé par tous comme un mauvais religieux, comme un malheureux moine qui est la honte de sa famille adoptive et qu'il faut cacher comme on cache une tare ignominieuse. Enfin sainte Thérèse, à force de démarches et de supplications, obtient sa liberté. Les hommes le délivrent, mais non pas Dieu, qui plusieurs fois, jusqu'à la mort du saint, renouvellera cette épreuve, et le conduira, en un clin d'œil, du sommet le plus élevé dans l'estime des hommes,



aux abîmes les plus effrayants du mépris et du déshonneur.

Mais n'allez pas, mes frères, à la vue de toutes ces choses si contraires à nos pauvres vues humaines, n'allez pas vous récrier et vous scandaliser. Ce serait oublier la grande parole de saint Paul : « La croix est une folie pour les Juifs et les Gentils ; pour nous qui sommes les élus du Christ, elle est la sagesse et la puissance même de Dieu. » Ce serait oublier cette autre exclamation du même apôtre : « *Cum infirmor, tunc potens sum!* C'est quand je ne puis plus rien que je suis tout-puissant. » — Étrange contradiction, n'est-ce pas ? Parole incompréhensible tombée des lèvres d'un insensé ! — Ah ! ne vous hâtez pas de juger, car dans les œuvres de Dieu, c'est Dieu qui doit être tout et l'homme rien. Jésus-Christ veut bien faire appel à notre dévouement et faire de nous les instruments de sa volonté. Mais malheur à nous si nous oublions notre rôle et si nous cherchons notre complaisance en des œuvres qui ne sont point nôtres ! Toute entreprise où l'orgueil se glisse est une entreprise condamnée. Si nous voulons réussir pour Dieu, soyons humbles jusqu'à l'anéantissement. Moins nous tiendrons de place, plus Jésus en aura ; n'en tenons aucune, afin qu'il remplisse tout : alors le Maître bien-aimé ne sera pas contrarié dans son action, et de sa main toute-puissante tomberont des merveilles.

Voyez Jean de la Croix. Il n'oublie pas que la plus grande œuvre qui ait eu lieu ici-bas, la Rédemption, a été précédée de la plus grande humiliation, de la plus effroyable abjection qui ait jamais paru sur la terre : la Passion ! A l'exemple de Jésus-Christ, et les yeux amoureux fixés sur ce modèle incomparable, il s'anéantit jusqu'à disparaître dans l'opprobre : après Jésus-Christ, il en sera récompensé par les plus éclatants succès dans les œuvres de Dieu.

Jean de la Croix, si on lui avait demandé : « Qui êtes-vous ? » eût pu répondre en toute vérité : « Je ne suis rien. » Et c'est à ce « rien » que l'Eglise de Dieu est redevable d'une des plus grandes choses qui aient jamais été accomplies. C'est lui qui lève, après sainte Thérèse, l'étendard austère et glorieux de la réforme du Carmel ; lui qui dirige cette grande sainte dans les voies de la perfection et la soutient dans ses luttes ; lui qui fonde de véritables écoles de sainteté d'où sortiront des armées d'apôtres et de bienheureux ; lui qui est choisi pour bâtir d'innombrables couvents et diriger des provinces entières. Il est l'oracle de toute l'Espagne et, lorsqu'il quittera la terre, il sera suivi dans son triomphe par les prières de tout un peuple et les louanges des Souverains Pontifes.

Voilà ce qu'on acquiert en fuyant les succès humains et l'estime du monde. Ayant un jour entendu Notre-Seigneur lui demander ce qu'il désirait en retour de tant de fatigues et de travaux, Jean de la Croix avait répondu : « Seigneur, je ne veux point d'autre récompense que de souffrir et d'être méprisé pour votre amour ! » Le jour où notre Bienheureux prononça cette parole, il y

eut sans doute dans l'enfer un hurlement de rage : car Satan dut comprendre qu'il ne pourrait jamais rien contre un homme qui suivait si étroitement le chemin tracé par Jésus crucifié, le divin méprisé du Calvaire.

### III

Un trait nous manque encore pour donner à ce hâtif portrait de saint Jean de la Croix son admirable et dernier fini. Une dernière souffrance plus élevée que les autres lui était réservée. Ecoutez bien cette progression : elle est terrible pour nos aises. Après la douleur corporelle poussée jusqu'aux confins de la mort, ç'a été le déshonneur aux yeux des hommes, porté jusqu'aux limites de l'abjection ; après le déshonneur, voici la désolation douloureuse de l'âme.

Pour moi, la parole du Christ la plus navrante n'est pas : « *Sitio!* » ni même : « *Consummatum est!* » c'est : « *Mon Père, mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné!* » Ne vous semble-t-il pas, mes frères, qu'à l'instant où elle fut prononcée, les cieux durent frémir jusque dans leurs dernières profondeurs et que les multitudes angéliques se prosternèrent devant le Père des justices éternelles pour crier : « *Grâce!* » — Eh quoi ! le Fils, le Fils toujours bien-aimé, toujours innocent, toujours cher à son Père, soudainement délaissé par lui, et trouvant dans ce délaissement une amertume supérieure à toutes les amertumes ; vraiment il y a là de quoi confondre la raison !

Et pourtant, ceci se renouvelle chaque jour dans la vie intérieure des âmes. Quand l'une d'elles s'est véritablement livrée à Dieu, qu'elle est bien à Lui, tout entière, sans retour ni réserve, Jésus la prend et, après lui avoir enseigné la soif des souffrances, après l'avoir aigrée d'humiliations, il lui impose encore, — car ceci ne peut pas se désirer, — il lui impose encore des souffrances intérieures telles que les damnés seuls peuvent en connaître de pires. Pourquoi donc, dites, ô Jésus, pourquoi donc semblez-vous la repousser, cette pauvre âme qui vous aime tant, et qu'après tout vous aimez tant ? Pourquoi la chassez-vous de votre présence ? Voyez, elle vous cherche avec toute l'ardeur de l'Épouse des Cantiques : et vous ne vous laissez pas trouver par elle ! Voyez, elle vous parle, elle vous interroge, elle se répand en protestations d'amour : et vous restez muet avec elle ! Voyez, elle voudrait se réchauffer un peu à ce brasier ardent qu'est votre cœur : et vous vous montrez de glace. Ah ! Jésus ! Jésus ! ne voyez-vous pas que vos dédains la blessent, et que vos rigueurs, votre haine apparente, la font mourir?...

Mais si ! Jésus voit bien tout cela ! Mais ne faut-il pas que cette âme reproduise en elle, trait pour trait, la physionomie admirable du Bien-Aimé ? Nouvelle Véronique, elle veut essuyer quelques larmes, quelques gouttes de sang sur le visage de Jésus ; qu'elle s'apprête donc à voir ce visage sacré se graver en lignes douloureuses sur sa propre substance. Le Christ innocent a connu

toute la tristesse des délaissements divins ; cette âme, innocente aussi, connaîtra aussi, après Lui, toute la douloureuse passion des épreuves spirituelles.

Nul plus que Jean de la Croix ne les connut, ces larmes amères que l'âme, détachée de tout et bien surnaturelle pourtant, verse par torrents quand le Bien-Aimé semble se refuser à ses appels inquiets et répétés. Pendant des années et des années, il ne connut aucune de ces consolations qui sont l'avant-goût du Paradis, et qui, en quelques secondes, font oublier tous les sacrifices. Cette âme admirable ressemblait à une terre aride, à un désert stérile que les eaux fécondes de la grâce n'auraient jamais visité. Point d'intimité entre elle et Jésus ; des heures et des heures d'oraison se passaient péniblement à chercher des accents qui ne venaient point, qui ne voulaient point venir... Et puis, c'étaient des troubles douloureux où Jean de la Croix, revenant en lui-même, ne trouvait que sujet d'inquiétudes et de désespérances. Le scrupule, avec son triste cortège de ténèbres et de craintes, avait envahi son cœur : c'était un gouffre où il se sentait enfoncer avec une rapidité effrayante, cherchant en vain autour de lui, d'une main fébrile, quelque branche à laquelle il pût se retenir... L'oraison, il l'avait en dégoût ; la prière lui était odieuse ; la piété lui semblait un supplice... Il lui semblait voir l'enfer ouvert devant lui et prêt à l'engloutir.

Il faut avoir lu son beau livre intitulé *Nuit obscure*, pour se faire une idée de tout ce qu'il souffrit alors. Lui-même, au souvenir de ces jours de doute et de tentation, écrivait que ç'avait été la plus terrible de ses peines. Ni les souffrances corporelles que lui causaient ses macérations, ni les calomnies de ses ennemis les plus acharnés, ni les efforts de l'esprit immonde, ne lui semblaient aussi affreusement durs que cette croix des délaissements spirituels. Il était plongé dans une tristesse si profonde que, disait-il lui-même, il serait mort de douleur si la grâce de Dieu ne l'avait soutenu.

Mais Jean de la Croix recueillit enfin le fruit de son courage et de sa confiance inébranlable. Car si Jésus se retire, c'est à la façon d'une flèche, qui ne s'éloigne du but que pour y pénétrer ensuite plus profondément. Le saint religieux était parvenu à cette pauvreté d'esprit, à ce renoncement parfait, à ce dégagement absolu, à cette conformité angélique à la volonté de Dieu qui est fondée sur la destruction de la volonté propre. Alors, les rayons d'or des consolations divines commencèrent à percer les ténèbres dont son âme avait été enveloppée ; purifié par l'épreuve de ses imperfections dernières, son cœur brûla du feu de la divine charité ; il était enflammé du désir d'être à Jésus crucifié, de porter sa croix, de partager ses humiliations, de jeter sa vie comme une goutte d'eau à ses pieds. Quelquefois les douceurs consolatrices qu'il ressentait étaient telles que lui-même suppliait le Seigneur d'y mettre non un terme, mais au moins une mesure. Tout absorbé en Dieu, il lui

fallait faire effort pour écouter ce qu'on lui disait. Parfois, il s'écriait, comme hors de lui-même et incapable de résister au sentiment intime qui l'agitait : « Prenons l'essor, élevons-nous en haut ! Que faisons-nous ici ? Allons à la vie éternelle ! » En même temps des rayons mystérieux irradiaient son visage et forçaient les âmes les plus rebelles de tomber à ses pieds.

Enfin Dieu exauça la prière si souvent répétée de son fidèle serviteur. Le 14 décembre 1591, à l'âge de 49 ans, Jean de la Croix sentit qu'il allait mourir ; il se fit lire le Cantique des cantiques, ce poème inspiré des amours surnaturelles ; puis, tressaillant de joie, il s'écria : « Gloire à Dieu ! » et il expira. L'image de Jésus crucifié reposait sur son cœur.

Quelle conclusion, mes frères, retirerons-nous de ce trop long discours ? Il n'y en a qu'une qui soit possible, et c'est celle-ci.

Nous aussi, nous sommes appelés à marcher sur les traces de Jean de la Croix, dans la voie du sacrifice et de l'union à Jésus crucifié. Jusqu'ici peut-être notre lâcheté nous a empêchés de nous y engager résolument. Le temps est venu d'en finir avec les hésitations misérables qui ont trop longtemps rempli notre âme. Les âmes attendent, et Jésus aussi. Faute de rédemption, il y a des chrétiens qui se perdent ; faute de sacrifice, Jésus voit son amour ignoré et son Calvaire délaissé. Levons-nous enfin et livrons-nous à lui pour qu'il plante dans notre cœur la croix rédemptrice du Golgotha. N'ayons plus de ces molleses en face de la moindre mortification, de ces révoltes indignées en face de la plus petite humiliation, de ces découragements injurieux quand se présente une légère et facile épreuve spirituelle. Soyons des sacrifiés, soyons-le pleinement ; soyons des crucifiés, soyons-le complètement ; soyons des Christs, soyons-le ardemment.

Et puisque, malgré toute notre bonne volonté, nous resterons encore au-dessous de cette tâche et impuissants à en réaliser toutes les beautés, du moins nous remercierons Dieu d'avoir suscité, dans l'ordre du Carmel, une pépinière d'âmes vaillantes, vouées par leur vocation au culte de la souffrance divinisée par Jésus-Christ... Nous demanderons à Thérèse et à Jean de la Croix de bénir leur chère famille religieuse, de la maintenir toujours dans la précieuse rigueur de leurs instructions, de la multiplier, enfin, et de la faire grandir tous les jours en générosité et en amour, pour notre plus grand bien et la plus grande gloire du Seigneur Jésus. Ainsi soit-il.



## COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

### Troisième partie : Les Sacrements

#### XX

#### LA SATISFACTION

#### Plan

1. Définition et nécessité.
2. Raisons pour lesquelles Dieu l'exige.
3. Valeur de la pénitence sacramentelle.
4. Pénitences d'autrefois et pénitences d'aujourd'hui.
5. Des pénitences volontaires.

**1.** — Le troisième acte qui complète le sacrement de pénitence est la *satisfaction*.

On entend par satisfaction la réparation de l'injure que nous avons faite à Dieu et du tort que nous avons causé au prochain.

Le péché produit deux effets déplorables : il nous rend ennemis de Dieu et dignes des peines éternelles de l'enfer. Or, quand nous recevons l'absolution de nos fautes, le Bon Dieu nous rend bien son ami et nous remet bien la peine éternelle de l'enfer ; mais tout en nous pardonnant ainsi, il exige une peine temporelle que nous devons subir dans ce monde ou dans le purgatoire. Il agit envers nous comme un roi agit quelquefois envers des coupables qui ont mérité la mort ou la relégation perpétuelle. Si ces malheureux donnent des marques d'un grand repentir, s'il y a dans leur conduite un changement qui annonce qu'ils seront désormais de bons citoyens, le roi leur accorde une commutation de peine. Leur punition qui devait être perpétuelle est remplacée par une autre qui ne durera qu'un certain temps. Ainsi le Seigneur ne demande pas mieux que de nous pardonner ; mais tout en nous pardonnant, il exige que nous fassions pénitence, à moins que notre contrition ne soit si parfaite qu'elle désarme complètement sa justice. Voyez Adam, le premier homme, qui a été aussi le premier pécheur : Dieu lui pardonne son crime et lui fait grâce de l'enfer qu'il avait mérité ; cependant il le chasse du paradis terrestre, et le condamne au travail pénible, aux souffrances et à la mort. Voyez saint Pierre qui avait renié son divin Maître : il obtient son pardon, et cependant il pleure toute sa vie un moment de faiblesse.

**2.** — Il n'est pas difficile d'apercevoir les raisons pour lesquelles le Bon Dieu nous oblige à faire pénitence des péchés qu'il nous a pardonnés. 1<sup>o</sup> C'est parce que Notre-Seigneur Jésus-Christ ayant souffert une mort affreuse pour expier nos fautes, il ne convient pas que les vrais coupables n'aient rien à souffrir. 2<sup>o</sup> C'est parce que Dieu est juste et qu'il doit traiter le coupable autrement que l'innocent ; or, s'il n'y avait aucune pénitence à faire, les coupables et les innocents seraient absolument sur le même pied. 3<sup>o</sup> C'est pour exciter les hommes à faire des bonnes œuvres. 4<sup>o</sup> Enfin, c'est parce que le pécheur sentirait moins

la gravité de ses fautes et s'inquiéterait peu d'y retomber.

**3.** — La première pénitence que nous devons accomplir pour satisfaire à Dieu, c'est celle que le confesseur nous impose quand nous allons nous présenter au saint tribunal. Cette pénitence fait partie du sacrement. Elle est accompagnée d'une grâce particulière qui lui donne une valeur qu'elle n'aurait pas sans cela et qui la rend plus efficace que toute autre bonne œuvre. Ce serait donc se rendre coupable, et quelquefois gravement, que de ne pas accomplir volontairement la pénitence imposée en confession.

**4.** — Qu'elles sont légères, nos pénitences d'aujourd'hui, comparées à celles que l'Eglise imposait aux chrétiens des premiers siècles ! Alors il ne s'agissait pas seulement de pénitences passagères : il y avait des expiations qui duraient des semaines, des mois, et même des années. Il ne s'agissait pas seulement de pénitences secrètes : il y avait encore des pénitences publiques pour tous ceux dont les crimes étaient devenus un scandale. Voulez-vous avoir une idée de ces rigueurs salutaires ? Ecoutez l'histoire de l'empereur Théodose.

C'était au IV<sup>e</sup> siècle. La ville de Thessalonique s'était révoltée contre son gouverneur, qui avait été tué dans l'émeute. L'empereur indigné fit massacrer une partie des habitants, sans distinction des innocents et des coupables. C'était une barbarie. Après un pareil crime, il osa se présenter à la cathédrale de Milan. L'évêque de cette ville, qui était alors saint Ambroise, l'arrête à la porte et lui dit : « Retirez-vous, prince, et craignez de paraître dans le sanctuaire du Dieu terrible, quand vos mains sont encore teintes du sang innocent que vous avez fait verser. » — L'empereur allégué pour excuse l'exemple du saint roi David, qui, lui aussi, avait gravement offensé Dieu. — « Vous l'avez imité dans sa faute, répond le courageux évêque, imitez-le dans sa pénitence. » — Et l'empereur Théodose, tout puissant qu'il était, fut obligé, pour reprendre sa place au milieu des fidèles, de se soumettre à la pénitence publique. On le vit donc prosterné dans l'église, se frappant la poitrine et demandant pardon à Dieu et aux hommes du crime qu'il avait commis.

Comme nous sommes loin de la ferveur de nos ancêtres dans la foi, qui ne refusaient pas de se soumettre à de pareilles pénitences ! Aujourd'hui, nous avons même de la peine à comprendre une si grande vertu. Aujourd'hui, il faut que les confesseurs prennent bien garde de nous imposer des pénitences tant soit peu pénibles. Il nous faut quelque chose de doux et de facile, même pour des péchés énormes ; sans cela nous laisserions tout de côté. Cependant, quelle que soit notre faiblesse ou plutôt notre lâcheté, n'oublions pas que la grièveté du péché est toujours la même et que les règles de la justice divine n'ont pas changé ; n'oublions pas que notre satisfaction doit être, autant que possible, proportionnée à nos offenses.

**5.** — La satisfaction comprend, avons-nous dit, la réparation due à Dieu et la réparation que l'on

doit au prochain. Or, en expliquant les commandements, il a été plusieurs fois question, vous vous le rappelez, de la réparation des torts faits au prochain soit dans son honneur, soit dans ses biens. Nous n'avons donc pas à y revenir ici.

Mais avant de finir cet entretien, nous pensons vous être utile et agréable, en vous disant quelques mots des pénitences volontaires. Puisqu'aucun péché ne doit rester sans punition, ayons le courage de nous punir nous-mêmes ; ayons le courage d'ajouter à la pénitence du confesseur quelques œuvres satisfactoires. Je vais vous dire un mot des plus salutaires.

a) C'est d'abord *la prière*. Voilà, certes ! une pénitence comme nous les aimons, une pénitence douce et facile. Qu'est-ce que prier, en effet ? C'est élever son cœur vers Dieu ; c'est lui dire : « Vous êtes mon Créateur et mon Père ; » c'est lui dire : « Je vous aime ; » c'est lui dire : « Je vous remercie. » Or, quel est l'homme qui ne puisse ainsi prier, même au plus fort de son travail ? Quelle est la mère de famille qui, sans rien négliger dans son ménage, ne puisse offrir à Dieu, de temps en temps, ses nombreuses occupations ? Cette envolée de notre esprit et de notre cœur vers Dieu demandera un effort de notre part, et cet effort nous sera certainement compté comme une œuvre satisfactoire. — Une exactitude rigoureuse à faire ses prières du matin et du soir, sans jamais y manquer, serait aussi une pénitence très salutaire.

b) *L'aumône* est un excellent moyen de racheter nos péchés. Ceux qui ont les moyens de faire l'aumône, ceux qui sont riches et qui ne soulagent pas les pauvres, exposent gravement leur salut ; car l'Evangile nous apprend que Dieu ne pardonne rien aux mauvais riches. Mais tous nous pouvons faire l'aumône, car faire l'aumône ce n'est pas seulement donner du pain à ceux qui ont faim, des vêtements à ceux qui sont nus. On fait une aumône très agréable à Dieu en rendant service au prochain, en visitant les malades, en consolant ceux qui sont dans la peine, et autres choses du même genre.

c) *Le jeûne* est une autre pratique de pénitence très méritoire. Mais combien de personnes pratiquent le jeûne aujourd'hui ? On se plaint que le jeûne fatigue : mais s'il ne fatiguait pas, ce ne serait plus une pénitence. On se plaint qu'on a l'estomac faible : mais ce qui est faible surtout, c'est la bonne volonté. Vous ne pouvez pas jeûner, mais ne pouvez-vous pas vous priver des choses qui flattent votre sensualité, votre goût ? Ne pouvez-vous pas corriger votre humeur, votre caractère, votre langue, votre curiosité ? Combattons nos mauvais penchants, et nous ferons un jeûne fort agréable à Dieu et fort salutaire pour notre âme.

d) Enfin il est un grand moyen d'expier nos fautes : c'est d'accepter en esprit de pénitence *tout ce que nous avons à souffrir* en ce monde, les peines de la vie, les afflictions, les pertes, le travail, les douleurs, les privations, les maladies, la nécessité de mourir... Si nous sommes parfois

tentés de découragement, pensons que nous avons mérité l'enfer et que toutes nos peines sont légères comparées à celles que nous souffririons maintenant au milieu des damnés, si la mort nous eût frappés en état de péché mortel. Mais remarquez que, pour expier nos fautes par ce moyen, nous devons souffrir avec patience et résignation et unir nos peines aux mérites de Notre-Seigneur ; car par elles-mêmes nos pauvres pénitences sont insuffisantes. Il faut que les mérites de Jésus-Christ viennent leur donner du poids et de la valeur.

Encore une fois, puisque nous avons eu la faiblesse d'offenser Dieu, ayons le courage de nous punir nous-mêmes et d'abrégier ainsi notre purgatoire. Autrement, savez-vous ce qui arrivera si nous ne faisons pas pénitence en cette vie ? Les peines que nous aurons méritées s'accroîtront de plus en plus, et nous resterons en purgatoire combien de temps ? Jusqu'à la fin du monde peut-être. Qui nous délivrera alors ?... Ne comptons pas sur les autres... Le parti le plus sûr, c'est de faire chaque jour quelque pénitence, si petite soit-elle. Et quand le moment de régler nos comptes avec la justice divine sera venu, nous trouverons nos dettes toutes payées et nous entrerons de suite dans la joie du paradis.

## XXI

### LES INDULGENCES

#### Plan

1. Grand nombre de nos fautes.
2. Définition des indulgences.
3. Indulgences partielles.
4. Indulgence plénière.
5. Sources et dispensateurs.
6. Conditions pour les gagner.
7. Indulgences les plus communes.

1. — Le sacrement de Pénitence efface les péchés commis après le baptême ; il remet aussi la peine éternelle de l'enfer, mais il ne remet pas toujours la peine temporelle, de sorte que nous sommes obligés de faire pénitence ou bien dans ce monde ou bien en purgatoire. Mais, hélas ! que de fautes nous avons commises depuis que nous avons l'âge de raison ! Elles sont peut-être plus nombreuses que les cheveux de notre tête. Et si pour un seul péché véniel il faut satisfaire à la justice de Dieu, comment parviendrons-nous à acquitter les dettes que nous accumulons chaque jour ? Ne devons-nous pas nous attendre à un long et sévère purgatoire ? Telles sont les craintes que nous exprimions dans notre dernier entretien.

Eh bien ! l'Eglise, qui nous aime avec une tendresse maternelle, vient à notre secours et nous offre un moyen facile de nous acquitter envers la justice divine. Ce moyen consiste dans les *indulgences*. Tel est le sujet dont je me propose de vous entretenir aujourd'hui. Il ne peut manquer de vous intéresser.

2. — Qu'est-ce que l'*indulgence* ? On appelle



indulgence la rémission, en tout ou en partie, des peines temporelles dues aux péchés déjà pardonnés.

Ainsi l'indulgence ne remet ni les péchés mortels, ni les péchés véniels, ni la peine éternelle de l'enfer; elle s'applique seulement à la pénitence que nous sommes obligés de faire en ce monde ou en purgatoire. Nous avons dit que l'indulgence remet cette peine temporelle *en tout* ou *en partie*, parce que l'Eglise accorde des indulgences plus ou moins étendues; il y a des indulgences *partielles* et des *indulgences plénières*.

3. — Les indulgences *partielles* sont celles qui ne remettent qu'une partie de la pénitence due aux péchés. Quelques exemples vous feront parfaitement comprendre l'effet qu'elles produisent.

L'Eglise accorde 100 jours d'indulgence chaque fois qu'on récite l'*Angelus* au son de la cloche; qu'est-ce que cela signifie? Cela veut dire que l'Eglise remplace par la simple récitation de l'*Angelus* les cent jours de pénitence qu'elle imposait autrefois aux pécheurs.

L'Eglise accorde une indulgence de sept ans chaque fois qu'on récite les actes de foi, d'espérance et de charité. Donc en récitant seulement ces actes, nous gagnons sept ans de pénitence d'autrefois, et nous diminuons notre peine du purgatoire autant que l'auraient diminuée ces sept ans de pénitence.

Vous vous souvenez que dans les premiers siècles de l'Eglise on imposait pour certains péchés graves des pénitences même publiques, qui duraient un temps plus ou moins long. Il y en avait de quarante jours, de cent jours, de sept ans et parfois de toute la vie. Il fallait prier beaucoup, il fallait s'humilier publiquement, il fallait jeûner, il fallait faire de grandes aumônes, sans quoi on n'était plus admis aux sacrements ou dans l'assemblée des fidèles.

Vous avez encore présente à la mémoire l'histoire de l'empereur Théodose que je vous ai rapportée. Après le massacre de Thessalonique, il dut se soumettre, pour expier son crime, à la pénitence publique alors en vigueur. Saint Ambroise, il est vrai, l'abrégea beaucoup, en récompense de l'admirable exemple que ce grand empereur donnait à ses sujets, ou plutôt au monde entier et à tous les siècles. Mais néanmoins, pendant un certain temps il fut privé de la communion et de l'assistance aux saints mystères de l'autel. Sa place, quand il venait à l'église, était au milieu des pénitents, à la porte; et il s'y tenait à genoux sur le pavé, sans aucun insigne de la royauté. Quelle grandeur édifiante et ravissante dans cette humiliation volontaire!

L'Eglise a donc voulu prendre en compassion notre faiblesse; elle a remplacé ces pénitences longues et sévères par les indulgences. Tantôt elle nous remet cent jours, sept ans ou cinquante ans de la pénitence qui aurait pu nous être

imposée selon les anciens règlements, ce qui diminue notre peine du purgatoire autant que l'eût diminuée chacune de ces pénitences. Tantôt elle nous remet toutes les pénitences que nous aurions dû faire, toutes les peines du purgatoire que méritent nos péchés. C'est ce qu'on appelle indulgence plénière.

4. — L'indulgence plénière est donc la rémission de toutes les peines temporelles dues au péché. Le pénitent qui la gagnerait tout entière et qui en recevrait une application parfaite ne devrait plus rien à la justice divine. Il serait dans le même état que le jour de son baptême. S'il venait à mourir aussitôt après, il irait droit au ciel sans connaître le purgatoire.

5. — Mais, me direz-vous, puisque toute faute, grande et petite, doit être expiée, puisque la justice de Dieu est toujours la même, comment cette justice sera-t-elle donc satisfaite avec les indulgences?

Vous allez parfaitement le comprendre.

Notre-Seigneur Jésus-Christ a souffert infiniment plus qu'il ne fallait pour expier les péchés des hommes. Une seule goutte de son sang pouvait nous racheter, et il l'a tout versé. Eh bien! ce sont les mérites surabondants de Jésus-Christ que l'Eglise nous distribue sous le nom d'*indulgences*. — Il y a eu aussi et il y a encore sur la terre une foule de saints qui ont fait bien plus qu'il ne fallait pour expier leurs péchés et mériter le ciel. Comptez, si vous le pouvez, les mérites des apôtres, des martyrs, des confesseurs, des vierges, des saintes femmes, qui ont fait de si grandes choses pour la gloire de Dieu. Comptez, si vous le pouvez, les mérites de la sainte Vierge, la reine des saints, qui n'a jamais commis la moindre faute, qui a tant aimé Dieu et qui a tant souffert. Comptez, si vous le pouvez, les mérites de tant de justes vivants qui servent le Seigneur avec une admirable fidélité. Toutes ces pénitences qui ont dépassé le nécessaire seront-elles perdues? Non; l'Eglise est la mère de tous les chrétiens, de tous les saints, par conséquent leur héritière légitime; elle a donc recueilli cette belle succession, elle possède ce riche trésor de mérites, et elle nous en fait part. En nous accordant les indulgences, elle nous donne ce qui nous manque pour satisfaire à la justice divine. Il se passe alors quelque chose de semblable à ce qui aurait lieu dans une ville où les personnes riches se cotiseraient pour payer les dettes des pauvres. Dans l'Eglise de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, la sainte Vierge et la plupart des saints qui ont une surabondance de mérites, les réunissent comme une sorte de réserve inépuisable pour *aider les pécheurs* à payer leurs dettes. Nous disons : pour *aider les pécheurs*, parce que l'intention de l'Eglise n'est pas de nous décharger complètement de la pénitence, mais de l'adoucir, de la diminuer en nous aidant à la faire. Aussi n'accorde-t-elle des indulgences qu'aux pécheurs qui font leur possible pour expier leurs fautes.

Elle veut suppléer à leur impuissance, mais non pas favoriser le relâchement.

Mais quels sont ceux qui ont le pouvoir d'accorder les indulgences ? Ce sont le pape et les évêques. Notre Saint Père le Pape accorde toutes sortes d'indulgences et pour le monde entier, parce qu'il est le chef spirituel de tous les chrétiens. Les évêques n'accordent que des indulgences de quarante jours, et seulement dans leur diocèse.

**6.** — Enfin que faut-il faire pour gagner les indulgences ? Trois dispositions sont nécessaires : <sup>1</sup> Il faut avoir l'intention de les gagner. <sup>2</sup> On doit faire exactement tout ce qui est prescrit et le faire comme il est prescrit ; car ici tout dépend de la volonté de celui qui accorde une indulgence. <sup>3</sup> Il faut être en état de grâce. Tant que notre âme est souillée par le péché mortel, nous sommes les ennemis de Dieu et par conséquent nous n'avons droit à aucune grâce, à aucune faveur. Ainsi, pour gagner une indulgence plénière, il faut absolument avoir obtenu le pardon de toutes ses fautes mortelles et vénielles, et ne conserver aucune affection au péché, quelque léger qu'il soit ; sans cela, l'indulgence plénière devient partielle, c'est-à-dire qu'on n'en gagne qu'une partie plus ou moins forte, selon les dispositions où l'on se trouve.

**7.** — Des indulgences sont attachées à la plupart des actes de piété et des prières que nous faisons chaque jour. Mettons-nous donc en état de les gagner. Il y en a pour la récitation de l'*Angelus*, du chapelet, des actes de foi, d'espérance et de charité. On en gagne encore en récitant les litanies du saint Nom de Jésus ou de la sainte Vierge, en faisant le chemin de la croix, en suivant les exercices du mois de Marie. Mais il en est une plus précieuse encore que les autres, à cause de la circonstance où elle nous est accordée : c'est l'indulgence plénière destinée aux personnes à l'article de la mort. Quelle consolation ! Comme nous devons être heureux de profiter de ce pardon général, au moment de paraître devant Dieu !

Prenons aujourd'hui la résolution de gagner toutes les indulgences que nous pourrons, afin d'abrégier le plus possible notre purgatoire et d'entrer plus vite au paradis.

## XXII

### L'EXTRÊME-ONCTION

#### Plan

1. Définition.
2. Effets spirituels.
3. Effets corporels.
4. Ministre, matière, forme, sujet.
5. Obligation de procurer l'extrême-onction aux malades.
6. Dispositions des malades et des assistants.
7. Trait historique.
8. Exhortation.

**1.** — Qu'elle est admirable la bonté de Dieu dans l'institution des sacrements ! Non seulement

il nous a prodigué des secours pour nous soutenir sur le chemin de la vie, mais il ne nous délaisse pas au moment de la quitter. Il vient nous tendre la main dans ce passage décisif, afin de nous aider à le franchir sans danger et sans crainte. C'est pour cela qu'il a institué le sacrement de l'*extrême-onction*, dont nous parlerons aujourd'hui.

L'extrême-onction, vous le savez, est un sacrement institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ pour le soulagement spirituel et corporel des malades. — Ce sacrement s'appelle onction *extrême* ou *dernière*, parce que c'est en effet la dernière onction que reçoit un chrétien. La première onction a lieu dans le baptême : elle nous fait enfants de Dieu ; la seconde, dans la confirmation : elle nous fait soldats du Christ ; la dernière, quand nous sommes gravement malades : elle nous procure un soulagement spirituel et corporel.

**2.** — Et d'abord l'extrême-onction procure un grand soulagement à notre âme.

a) En effet, elle efface les fautes vénielles. Elle efface aussi les péchés mortels dans ceux qui ne peuvent pas les confesser, ou qui les ont oubliés, ou qui ne les connaissent pas, pourvu qu'ils aient la contrition de toutes leurs fautes en général. Elle ôte enfin les restes des péchés, qui sont l'engourdissement pour le bien et l'inclination au mal.

b) Quand nous sommes gravement malades, le démon ne cesse pas pour cela de nous attaquer. Il redouble ses efforts pour nous jeter dans une fausse sécurité ou dans le désespoir, parce qu'il sait bien que notre éternité dépend de la manière dont nous nous préparons à la mort. Eh bien ! l'extrême-onction nous fortifie contre ces tentations.

c) Quand nous sommes gravement malades, nous avons besoin de beaucoup de patience. Le sacrement nous donne des grâces abondantes pour souffrir sans plainte, sans aigreur et sans murmure.

d) Mais ce qui nous accable le plus, c'est la frayeur de la mort et du jugement. L'extrême-onction diminue cette crainte, en augmentant notre confiance en Dieu et notre résignation à sa volonté sainte.

Quels effets précieux pour notre âme ! Ah ! qu'ils sont à plaindre les chrétiens qui redoutent si fort ce sacrement qu'il faut user de tous les ménagements pour les décider à le recevoir !

**3.** — Mais le Seigneur n'a pas non plus oublié notre corps, qui est aussi l'ouvrage de ses mains. L'extrême-onction adoucit les souffrances des malades, en leur donnant de la force et du courage ; et même elle procure leur guérison, quand Dieu la juge utile au salut. L'extrême-onction peut guérir les malades, voilà qui est sûr ; et cependant combien de personnes n'ont aucune confiance en ce remède divin ! Pourquoi cela ? Est-ce que le bon Dieu, qui nous a donné la vie, n'est pas assez puissant pour nous rendre la santé ? Sans doute il ne veut pas que son sacrement nous



guérissent toujours; autrement nous échapperions à la sentence de mort qu'il a portée contre tous les enfants d'Adam. Mais il connaît mieux que personne ce qui convient à notre âme. Si donc il juge que la santé doit être utile à votre salut, soyez-en sûrs, l'effet du sacrement sera de vous la rendre. S'il prévoit, au contraire, qu'en guérissant vous perdrez votre âme, ne fait-il pas mieux de vous appeler à Lui, tandis que vous êtes bien disposés?

**4.** — Vous savez parfaitement quels sont ceux qui ont le pouvoir de donner l'extrême-onction et de quelle manière on donne ce sacrement. Il est à peine besoin de vous le rappeler.

a) Tout prêtre peut donner ce sacrement, en cas de nécessité; mais en cas ordinaire, ce sont les curés ou les prêtres commis par eux qui doivent l'administrer, parce qu'ils sont les pasteurs de leur troupeau.

b) L'huile d'olive dont on se sert a été bénite et consacrée par l'évêque le jeudi saint. Comme cette matière est bien choisie! L'huile adoucit, guérit, fortifie, éclaire, nourrit et s'élève. Ainsi le sacrement d'extrême-onction adoucit les peines, guérit les maladies spirituelles, fortifie l'âme, éclaire la foi, nourrit l'espérance, enflamme la charité et élève l'esprit vers le ciel.

c) On fait des onctions en forme de croix sur tous les sens, parce que les sens sont comme les instruments dont l'âme se sert pour offenser Dieu; et, en faisant ces onctions, le prêtre supplie le Seigneur de pardonner au malade toutes les fautes qu'il a commises par ces différents organes.

d) Le sacrement d'extrême-onction doit être administré à tous les chrétiens qui sont gravement malades, par conséquent aux enfants quand ils ont l'âge de raison. Mais il ne faut pas attendre que le danger soit extrême : 1<sup>o</sup> parce que les malades retirent plus de fruits du sacrement lorsqu'ils ont pleine connaissance, attendu qu'ils s'y préparent mieux; 2<sup>o</sup> parce que, si on diffère, les malades peuvent être surpris par la mort; 3<sup>o</sup> parce que ce serait désobéir à Dieu, qui veut qu'on reçoive les grâces de son sacrement dès qu'on est atteint d'une maladie mortelle; 4<sup>o</sup> parce que c'est tenter Dieu que d'attendre, pour lui demander la santé, qu'on se trouve aux portes du tombeau.

**5.** — D'après tout ce que nous venons de dire, il est facile de comprendre combien sont coupables les parents qui négligent de procurer l'extrême-onction à leurs malades. — On ne veut pas les frapper, dit-on. — Sans doute, il ne faut pas les effrayer; mais quand on a du savoir-faire, comme vous en avez tous, il y a moyen de dire les choses en douceur et sans inconvénients. Que si vous ne voyez pas le moyen, faites de bonne heure appeler le prêtre: il a des grâces d'état, lui; il saura parfaitement amener vos chers malades à demander eux-mêmes les secours de la religion. Est-ce que les gens du monde craignent d'effrayer un malade, en lui parlant de faire son testament, surtout lorsqu'ils espèrent de lui quelque chose?

Pourquoi craindrait-on davantage, quand il s'agit de sauver une âme? Est-ce aimer les siens que d'aimer seulement leur corps? Mais, en réalité, on n'aime pas mieux le corps que l'âme. Nous avons vu, en effet, que l'extrême-onction soulage toujours les malades et leur procure souvent la santé; donc en les privant de ce sacrement vous empêchez peut-être leur guérison, vous les faites peut-être mourir plus vite. Ce qui est certain, c'est que vous les privez d'un grand soulagement corporel.

**6.** — a) Le malade doit faire souvent des actes de foi, d'espérance et de charité, de contrition, de résignation; mais il n'est pas nécessaire qu'il récite de longues prières; il suffit de quelques paroles du cœur. Qu'il dise, de temps en temps : « Mon Dieu, je crois en vous; mon Dieu, j'espère en vous; mon Dieu, je vous aime; mon Dieu, ayez pitié de moi; mon Dieu, je vous offre mes peines pour l'expiation de mes péchés. » Voilà tout ce que le bon Dieu exige de ceux qui souffrent.

b) Les assistants doivent prier pour le malade et ne jamais prononcer devant lui des paroles pénibles. On craint de contrister les malades en leur parlant des sacrements de l'Eglise, et souvent on les accable de douleur par des propos imprudents. Quelle classe prendrons-nous pour son enterrement? Qui inviterons-nous à ses funérailles? Où a-t-il mis sa bourse? Qu'a-t-il donné à sa femme ou à ses neveux?... De pareils discours sont capables d'achever un moribond, s'il peut les entendre.

**7.** — Napoléon, étant captif à Sainte-Hélène, sentit le besoin de revenir aux devoirs religieux. A plusieurs reprises, il fit demander qu'on lui envoyât de France un prêtre catholique, sans pouvoir l'obtenir. Enfin, il s'adressa à Notre Saint Père le pape Pie VII, qu'il avait cependant étrangement persécuté. Le Pape lui envoya un de ses prêtres de confiance, l'abbé Vignali, qui fut reçu avec bonheur. Dès son arrivée, la messe fut dite chaque dimanche devant Napoléon. « Je suis né dans la religion catholique, disait-il; je veux remplir tous les devoirs qu'elle m'impose et recevoir toutes les consolations, tous les secours que je dois en attendre. » Un soir, se sentant plus malade qu'à l'ordinaire, — car il souffrait depuis longtemps, — il fit sortir les personnes qui étaient dans sa chambre, excepté l'abbé Vignali, se confessa humblement, reçut la sainte communion, le sacrement d'extrême-onction et passa toute la nuit en prières et en actes de piété. Le lendemain, quand le général de Monthonol vint le voir, Napoléon lui dit d'un ton de voix affectueux et d'un air plein de satisfaction : « Général, je suis heureux. J'ai rempli tous mes devoirs; je vous souhaite, à vos derniers moments, le même bonheur. »

**8.** — Napoléon n'est pas le seul de nos grands hommes qui se soit montré empressé de recourir au ministère des prêtres avant de mourir. La plupart ont été heureux, à ce moment suprême où tout nous abandonne, de chercher des consolations

dans les secours que la religion nous offre. On en a vu qui avaient passé de longues années dans l'impiété ou l'indifférence, reprendre tout à coup leur foi en tombant malades, se confesser très humblement et recevoir tous les sacrements de l'Eglise avec la ferveur des meilleurs chrétiens. Ah ! qu'on se sent petit, qu'on se sent faible en présence de la mort, en présence de Dieu, en présence du jugement qui approche !...

Que le sacrement des malades soit donc pour nous un remède céleste auquel nous recourrons avec empressement, quand nous en aurons besoin. Il purifie l'âme, il console le cœur, il donne force et patience, Dieu s'en sert souvent pour rendre la santé. Ayons confiance en sa vertu, et il produira tous ces effets merveilleux. Mais s'il plaît au Seigneur de nous appeler à lui, grâce à ce remède salutaire, sa justice ne trouvera rien dans nos âmes ni à reprendre ni à punir ; nous serons introduits de suite dans l'assemblée des saints pour y régner éternellement. Ainsi soit-il.

#### POUR LA REDDITION DE L'IMAGE DE SAINT NICOLAS

Mes chers amis,

Par sa précoce sainteté, par son amour, par son admirable dévouement pour la jeunesse, saint Nicolas se plaçait lui-même au premier rang de vos protecteurs. Qui peut douter que ses prédications de la terre, agrandies et portées au plus haut degré de perfection, ne l'aient suivi dans le glorieux séjour des élus !

Vos aînés ne s'y sont point trompés. A l'envi, ils l'ont, de longue date, proclamé leur patron. Ils lui ont, dans leur cœur, donné un culte de préférence. Ils ont fait de son image un signe de ralliement et d'union dans les diverses manifestations de leur foi religieuse.

Le spectacle que j'ai aujourd'hui sous les yeux me dit assez que vous tenez à honneur de vous montrer fidèles à ce culte traditionnel. Vous voulez, et je vous en félicite, marcher dignement sur les traces de vos aînés, vous voulez que le présent ne le cède en rien au passé, et même sous certains rapports le surpasse.

Vous êtes venus avec un bel empressement et une touchante unanimité assister à ces offices célébrés en l'honneur de saint Nicolas. Vous n'avez rien négligé pour leur donner toute la solennité désirable. Et parmi ces témoignages de votre zèle, laissez-moi, mes chers amis, vous dire un merci spécial pour ces chants si bien préparés, si bien exécutés, pour ces chants si beaux lorsqu'un accent vraiment religieux vient relever l'éclat et le brio de vos jeunes voix.

C'est ainsi que vos qualités naturelles sont toutes rehaussées et atteignent leur vraie perfection dans le christianisme et dans la piété qui en découle.

Ah ! si vous connaissiez ces admirables dons de Dieu, cette disposition instinctive pour tout ce qui est vrai, juste et bon, qui existe au plus profond de vos âmes ! Si vous saviez mettre à profit ces merveilleuses richesses, en faire toujours le noble usage qui convient ! Quelles œuvres excellentes il vous serait donné d'accomplir, et quelle ample moisson vous vous prépareriez pour votre âge mûr !

Mais, hélas ! trop souvent l'homme ennemi vient semer l'ivraie dans votre champ, qui pourtant donnait dans ses premiers germes de si magnifiques espérances. Allez-vous laisser grandir ces plantes funestes ? N'étoufferont-elles pas cette végétation de vertus jusqu'alors luxuriante et pleine de promesses ?

A Dieu ne plaise !... Un clair et sincère regard sur l'état de votre âme, vous fera découvrir le danger. Une sainte honte vous saisira en face des laideurs du vice. L'horreur des dégradations suprêmes réveillera votre volonté chancelante et vous armera de courage pour les efforts et les sacrifices libérateurs.

Oui, vous garderez cette fleur de pureté, ornement et sauvegarde de votre jeunesse ; vous garderez cette fraîcheur d'enthousiasme pour les grandes et nobles causes qui réclament toute l'application de votre esprit, toute la générosité de votre cœur, toutes les forces de votre riche nature.

Rien n'y contribuera davantage que le culte dont vous entourez votre saint patron.

Non seulement vous aimez à célébrer dignement sa fête. Son image elle-même est en grand honneur parmi vous. Parmi les insignes sacrés qui décorent cette église, elle a, par vos soins, sa place marquée. C'est autour d'elle que vous êtes particulièrement fiers de vous ranger chaque dimanche. Il vous semble que saint Nicolas éprouve la plus vive satisfaction à voir tous les siens fidèles au pieux rendez-vous de la messe et des autres offices, et qu'il serait sensiblement affligé d'avoir à constater de regrettables absences dans vos rangs.

C'est également cette image, portée par l'un de vous, qui marche à votre tête dans les processions, dans ces publiques et solennelles manifestations où, au chant des litanies, des hymnes et des saints cantiques, nous appelons les bénédictions du ciel sur nos personnes, nos maisons et nos campagnes. Là aussi j'aime à vous voir suivre en rangs pressés l'image de votre saint Patron et prendre votre part, qui n'est pas la moins brillante, aux chants et aux prières de la paroisse, unis dans un même élan de foi et de généreuse ardeur.

Ah ! puissiez-vous demeurer ainsi et être toujours l'honneur de cette chrétienne paroisse !

Vous y parviendrez par une vie sérieusement chrétienne et de tout point irréprochable aussi bien devant Dieu que devant les hommes.

Quel plus beau rôle pourriez-vous ambitionner, et quel moyen plus sûr de vous préparer un ave-



nir honorable et, dans la mesure où il dépend de vous, heureux et prospère ?

Voilà l'engagement que saint Nicolas attend de vous aujourd'hui, de vous tous assurément, mais plus particulièrement de ceux qui sont appelés à posséder son image.

Car il est dans les traditions de nos paroisses que cette image soit confiée aux plus dignes, comme un dépôt sacré qu'ils doivent garder tout à tour, en toute vigilance et tout honneur. Tel le drapeau remis aux mains du soldat qui saura le tenir le plus haut et le plus ferme, sans crainte de forfaiture et de défaillance. Malheur à qui trahirait une fonction si glorieuse ! Honte à celui qui la ravalerait par une vie basse, une conduite coupable ou seulement vulgaire !

Il n'en a pas été ainsi de vous, mon cher ami. En vous confiant, il y a un an, cette image comme un dépôt très cher, j'entendais bien, vous le savez, vous donner une marque particulière d'estime et de confiance. Vous n'avez pas trompé mon espérance. J'ai été frappé de vos louables efforts pour répondre à notre attente, à l'attente de vos camarades, à celle de votre pasteur et de toute la paroisse. Et vous-même conservez le souvenir de cette année comme de l'une des meilleures de votre vie ; souvenir bien doux et bien encourageant qui vous soutiendra parmi les travaux, les luttes, les souffrances inévitables de notre existence ici-bas.

Pour vous, mon cher ami, appelé aujourd'hui même à posséder cette image bénie, nous lisons dans la joie de votre visage et votre attitude assurée les dispositions qui vous animent en ce moment. Vous avez été jusqu'ici et vous deviendrez mieux encore, par une conduite exemplaire, le modèle de vos jeunes camarades. Votre assiduité aux saints offices, votre empressement à fréquenter les sacrements, votre piété filiale, la dignité de votre vie, nous ont fait penser que l'image de saint Nicolas ne pouvait être remise en de meilleures mains. Je suis heureux de le dire ici publiquement, comptant que vous verrez là non un compliment banal tendant à satisfaire votre vanité, mais le témoignage d'un cœur qui vous est particulièrement dévoué et qui fonde sur vous, pour votre plus grand avantage comme pour celui de la paroisse, de précieuses espérances.

Et maintenant, mes chers amis, je souhaite que cette fête soit pour vous tous une exhortation et un encouragement : une exhortation à tendre toujours et par des efforts sans cesse renouvelés vers cet idéal de perfection, de droiture, de pureté, de charité dont la vie de saint Nicolas vous offre de si beaux exemples ; un encouragement à mépriser les faux plaisirs de ce monde, à braver le respect humain, à poursuivre par-dessus tout les seuls biens solides et éternels.

Ainsi vous vous montrerez dignes d'un patronage que saint Nicolas, nous n'en pouvons douter connaissant sa grande âme et son ardent dévouement à la jeunesse, se plaira à rendre plus

efficace, plus fécond en bénédictions de tout genre. Par là surtout, marchant constamment sur les traces de ce grand saint, vous mériterez d'être un jour associés à sa gloire et à sa félicité dans le ciel. Ainsi soit-il.

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

LXXXVI

SERMON SUR LA MONTAGNE : EFFICACITÉ  
DE LA PRIÈRE

Le Seigneur Jésus avait déjà parlé de la prière, il y revient pour l'envisager sous un nouvel aspect. Déjà il avait enseigné à ses disciples la manière de prier en leur donnant la formule du « Notre Père ». Mais il a prescrit à ceux qui voudront le suivre des obligations si importantes, des vertus si difficiles, qu'il estime nécessaire de leur éviter les pensées de découragement, en leur indiquant un moyen infaillible d'obtenir les grâces, l'aide nécessaire à la faiblesse de notre pauvre nature.

« Demandez et l'on vous donnera, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira. Car qui demande reçoit, qui cherche trouve, et à qui frappe on ouvrira. Quel est parmi vous l'homme qui, si son fils demande du pain, lui présentera une pierre ? Ou, s'il demande du poisson, lui offrira un serpent ? Si donc vous, qui êtes mauvais, vous savez donner des choses bonnes à vos enfants, combien plus votre Père qui est dans les cieux donnera-t-il ce qui est bon à ceux qui le lui demandent ! » (Matth., VII, 7-11).

C'est donc à la prière qu'il nous faut recourir lorsque nous sommes dans la détresse, que nous avons besoin de force, de lumière ou de secours. Redisons-le encore : commençons d'abord par prendre, de notre côté, tous les moyens humains nécessaires : « Aide-toi, le ciel t'aidera ! » et ensuite adressons-nous à Dieu. Car alors, non seulement nous pourrions espérer, mais nous avons le droit d'attendre le secours promis à la prière confiante.

Le divin Sauveur ici nous répète deux choses qu'il ne cessera de rappeler : la nécessité de la prière et son efficacité.

Le Seigneur a voulu attacher à la prière le don de ses grâces et de ses bienfaits ; pourquoi ? Nous n'avons pas le droit de le lui demander. C'est sans doute afin de nous rappeler notre dépendance envers lui et de nous tenir dans une salutaire soumission. Quoi qu'il en soit, voilà le fait certain : sans la grâce nous ne pouvons rien pour notre salut, et sans la prière nous n'obtiendrons pas cette grâce nécessaire. Écoutez ce qu'écrivait sur ce sujet Fénelon, le pieux évêque de Cambrai :

« Il est bien des chrétiens qui se forment des plans de conduite et prennent de saintes résolu-

tions de réforme. D'où vient donc que ces résolutions sont si infructueuses ? que chacune de ces personnes, voulant se corriger, ne se corrige jamais ? C'est qu'il n'appartient ni à notre force, ni à notre propre sagesse de nous corriger. Nous entreprenons de faire tout sans Dieu, et Dieu permet que nous n'exécutions jamais rien de tout ce que nous avons résolu avec nous-même sans lui. C'est aux pieds des autels qu'il faudrait prendre des conseils praticables ; c'est avec Dieu qu'il faudrait concerter tous nos projets de conversion et de piété, puisque c'est lui qui peut seul les rendre possibles, et que, sans lui, tous nos desseins, quelque bons qu'ils paraissent, ne sont que des illusions et des témérités. »

Que si ce perpétuel besoin de l'aide du ciel décourage ou effraie notre faiblesse, la certitude de voir, tôt ou tard, notre prière exaucée, doit nous rassurer : « Demandez et l'on vous donnera, car qui demande, reçoit ; cherchez et vous trouverez, car qui cherche, trouve ; frappez et l'on vous ouvrira, car à qui frappe, on ouvre. »

Ici se présente à l'esprit, et surtout au cœur, une pensée des plus encourageantes. D'après notre bon Sauveur, c'est un droit qui nous est octroyé de demander au Seigneur ce qui nous est nécessaire ou utile, et c'est notre droit aussi d'être exaucés. Jésus ne fait aucune restriction, nous n'avons pas à en établir pour lui. Qui prie, c'est-à-dire demande, recevra ; qui cherche, trouvera ; qui frappe au cœur de Dieu, se verra ouvrir la source des grâces, il obtiendra du secours. Le divin Médiateur nous a conféré ainsi une sorte de toute-puissance par la supplication, c'est *l'omnipotentia supplicis* ; ce qui veut dire que, grâce à la prière, à la vertu de la supplication, nous devenons, pour ainsi dire, tout-puissants.

Mais, remarquons-le bien, ce n'est point d'une prière quelconque que le Sauveur entend parler.

Demandez, priez, mais jusqu'à ce que l'on vous donne l'objet de votre demande.

Cherchez, non point seulement un jour, un mois, mais durant des semaines, des mois, des années, toute votre vie, jusqu'à ce que vous ayez trouvé, reçu ce que vous désirez.

Frappez à la porte divine, mais frappez avec foi, avec constance, frappez longtemps, avec force, frappez jusqu'à l'heure où vous serez exaucés.

« Ne cessez donc pas de demander, conseille saint Chrysostome, jusqu'à ce que vous ayez reçu ; ne vous arrêtez point dans vos recherches que vous n'ayez trouvé ; ne vous relâchez point de votre ardeur à frapper, que la porte ne se soit ouverte. Car si vous allez à Dieu avec cette détermination, et que vous déclariez votre résolution de ne point partir que vous n'ayez reçu, vous recevrez sûrement. »

Nous l'avons déjà expliqué ailleurs, répétons-le encore ici. En nous promettant que nos demandes, nos prières seront toujours exaucées, le divin Maître ne veut pas dire qu'elles le seront de la manière que nous désirons. Il entend déclarer que nos demandes seront toujours exaucées, mais de

la façon que Dieu sait être la plus utile et la plus avantageuse pour nous. Il nous exauce, alors même qu'il nous refuse une chose que nous désirons beaucoup.

Et en effet, telle faveur que nous sollicitons si vivement, la conservation d'un enfant, d'un époux aimés, la santé réclamée avec tant d'instances, la fortune ardemment convoitée, sous prétexte de pouvoir faire le bien que notre cœur souhaite ; la réalisation de ces vœux, objets constants de nos prières, que nous estimons comme autant de grâces, sommes-nous bien sûrs qu'elle contribuerait au bonheur temporel, et surtout éternel, des êtres aimés et au nôtre ? Cet enfant, cet époux que Dieu vous a enlevés, malgré vos pleurs et vos appels déchirants, savez-vous ce qu'ils vous réservaient dans l'avenir ? Peut-être le déshonneur, les larmes, la honte, le martyre du cœur. Avec cette santé, cette fortune, ce bonheur rêvés, peut-être eussiez-vous oublié le ciel et perdu votre âme. Peut-être béniriez-vous le Seigneur durant toute l'éternité de n'avoir point accédé à des désirs inspirés par des considérations trop terrestres. Vous baiserez alors, avec amour et reconnaissance, la main qui vous faisait pleurer et le cœur qui vous exauçait, tout en paraissant ne pas entendre vos appels douloureux et répétés.

La raison de l'efficacité de nos prières, donnée par notre bon Sauveur, est touchante. Si un père, une mère, dont la nature est pourtant viciée par le péché originel, ne voudraient jamais donner une pierre ou un serpent à l'enfant qui leur demande du pain ou un poisson, si leur affection paternelle sait accorder aux enfants des dons utiles, combien plus notre Père céleste si bon, si parfait, si puissant, saura donner ce qui convient à ceux qui le lui demandent !

Voilà une pensée qui devrait venir à l'esprit de tout chrétien accablé par la souffrance ou par l'épreuve : « Je ne voudrais point, moi, faire souffrir un de ceux que j'aime, à moins que ce ne fût pour son bonheur ; comment le Seigneur qui m'aime tant permettrait-il cette affliction, ce déchirement, ce désastre de ma fortune ou de ma réputation, si si ce n'était pour mon bien ? » Comme alors la résignation est douce, consolée ! Comme il est aisé au cœur de prononcer la parole soumise du divin agonisant : « Mon Père, si c'est votre désir que je boive ce calice amer, que votre volonté soit faite et non la mienne ! »

Demandons, cherchons, frappons, faisons au ciel une pieuse violence, mais ne murmurons point si le Seigneur ne nous exauce pas de la manière que nous désirons ; il nous exauce toujours à la sienne, c'est la meilleure et la plus sûre.



## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

## TROISIÈME PARTIE

## Moyens de salut

## LES SACREMENTS

## B

*Les sacrements en particulier*

## III. — L'EUCCHARISTIE

Chapitre III. — L'Eucharistie sacrament :  
la Communion (suite).

## ART. IV. — LE SUJET DE L'EUCCHARISTIE

— *Qu'entendez-vous par sujet de l'eucharistie ?*

— J'entends toute personne capable de recevoir le sacrement de l'Eucharistie et de faire la sainte communion.

— *Quels sont ceux qui peuvent recevoir ce sacrement ?*

— Seuls, les chrétiens baptisés sont capables de recevoir le sacrement de l'eucharistie et de participer à ses fruits.

— *Ne faut-il pas excepter les petits enfants qui n'ont pas atteint l'âge de discrétion ?*

— Non, il ne faut point les excepter ; car, dans les premiers siècles, la pratique autorisée par l'Eglise était de leur donner la communion du précieux sang aussitôt après leur baptême.

— *Pourquoi cette pratique a-t-elle été supprimée par la suite, du moins dans l'Eglise occidentale ?*

— Cette pratique a été supprimée et à partir du XIII<sup>e</sup> siècle il a été strictement interdit de donner la communion aux petits enfants, à cause du danger d'irrévérence et des autres inconvénients qui pouvaient en résulter.

D'ailleurs, d'après l'enseignement de l'Eglise, ce sacrement n'est point nécessaire aux enfants pour être sauvés, mais le seul sacrement de baptême.

— *Que voyez-vous dans cette conduite de l'Eglise ?*

— Le grand souci que l'Eglise a de sauvegarder dans toute la mesure possible le respect dû au sacrement, souci qui va jusqu'à sacrifier plutôt l'utilité particulière de ceux qui autrement pourraient le recevoir.

— *N'y a-t-il pas quelque exception à cette règle absolue portée par l'Eglise ?*

— Oui, on admet communément que si ces enfants avaient l'intelligence assez développée et étaient assez instruits pour discerner l'aliment eucharistique, on pourrait, par exemple en danger de mort, leur donner la communion.

— *Citez d'autres catégories de personnes à qui il est défendu d'administrer ce sacrement ?*

— Il est encore défendu de l'administrer :

1<sup>o</sup> Aux adultes qui sont perpétuellement en démence ;

2<sup>o</sup> Aux malades qui ne pourraient pas facilement avaler la sainte hostie, par exemple ceux qui seraient pris de toux violente et continue ;

3<sup>o</sup> En général, à ceux qui sont notoirement indignes de l'eucharistie, comme les pécheurs publics et scandaleux, jusqu'à ce qu'ils aient donné des marques publiques de conversion et réparé leur scandale.

ART. V. — LES EFFETS DU SACREMENT DE  
L'EUCCHARISTIE

— *Si l'Eucharistie l'emporte sur les autres sacrements en excellence et en dignité, ne leur est-elle pas aussi bien supérieure sous le rapport de l'efficacité et des effets ?*

— On doit le croire très fermement. Et pour cela il suffit de considérer que l'Eucharistie est la source de toutes les grâces, puisqu'elle renferme l'auteur même de la grâce et de tous les sacrements, Jésus-Christ, et que les autres sacrements sont comme des ruisseaux qui découlent de cette source.

— *A considérer la richesse et la surabondance de ces effets de l'Eucharistie, quel est le sentiment que nous éprouvons ?*

— Nous nous regardons, à juste titre, impuissants à comprendre et à exprimer par le discours les grâces et les fruits admirables de ce sacrement.

— *Les plus grands théologiens le pourraient-ils ?*

— Non, ils avouent leur totale incapacité à le faire, sinon d'une manière incomplète et très imparfaite.

— *Les Docteurs, les hommes de génie qui ont illustré l'Eglise dans tous les siècles en seraient du moins capables ?*

— Pas davantage, et s'ils ont pénétré plus avant dans les mystères divins, ils sont loin encore d'en avoir atteint toute la sublimité et la profondeur.

— *Que ferons-nous donc nous-mêmes pour obtenir quelque lumière sur cet important sujet ?*

— D'abord nous prierons Notre-Seigneur d'être lui-même notre maître en cette matière ; ensuite nous nous aiderons de tout ce qu'il lui a plu de nous révéler, nous écouterons pieusement ce que l'Eglise nous enseigne, ce que nous disent avec tant d'autorité les saints, les Docteurs et les théologiens.

— *Pour mieux comprendre ces effets de la sainte Eucharistie, n'y a-t-il pas plusieurs principes qu'il est utile de se rappeler ?*

— En effet, si l'on considère :

1<sup>o</sup> Que nous avons dans l'Eucharistie non plus seulement la présence virtuelle de Jésus-Christ, mais la réalité même de son humanité et de sa divinité ;

2<sup>o</sup> Que l'Eucharistie est spécialement la représentation vivante de la Passion d'où toute grâce découle ;

3<sup>o</sup> Que dans l'Eucharistie, le divin Rédempteur se donne comme l'aliment et le breuvage céleste des âmes, et cela sous les espèces du pain et du vin, deux éléments qui figurent excellemment l'union par la charité du corps mystique de Jésus-Christ ;

On s'explique mieux ainsi, par la nature du sacrement, les effets qui sont produits.

+

§ 1<sup>er</sup>. — Les effets de la communion d'après les  
paroles de Jésus-Christ

— *Notre-Seigneur n'a-t-il pas pris soin de révéler lui-même les salutaires effets de l'Eucharistie ?*

— Il l'a fait avec toute la clarté et la précision désirables, lors de l'annonce et de la promesse de l'Eucharistie, après le miracle de la multiplication des pains. (Jean, vi).

— *Quelle fut à cet égard la première affirmation du Sauveur ?*

— Les Juifs lui avaient demandé quel signe il allait leur donner pour qu'ils aient foi en lui, ajoutant : « Nos pères dans le désert ont mangé la manne dont il est écrit : Ce fut un pain du ciel que Dieu leur donna. »

Jésus leur dit alors : « En vérité, en vérité, je vous le déclare, le pain du ciel, Moïse ne vous l'a pas donné ; le vrai pain du ciel, c'est mon Père qui vous le donne, car il vient de Dieu, le pain descendu du ciel et qui donne la vie au monde. »

— *Que voyez-vous dans ces paroles du Sauveur ?*

— J'y vois deux choses attestées :

1<sup>o</sup> La supériorité de l'Eucharistie sur la manne ; celle-ci n'est qu'un aliment vulgaire, tandis que l'Eucharistie est vraiment un pain céleste.

2<sup>o</sup> La première indication de l'effet propre de ce pain céleste, qui est de donner la vie au monde.

— *Cette déclaration n'était-elle pas suffisante, et dès lors ne semble-t-il pas que Notre-Seigneur n'eût rien à ajouter ?*

— Non, cette déclaration ne fut pas suffisante, car elle soulevait une double difficulté pour les auditeurs : la première touchant la nature de ce vrai pain du ciel, et la deuxième touchant le sens de cette vie qu'il apportait au monde.

— *D'où cela ressort-il ?*

— De la réponse des Juifs à Notre-Seigneur : « Maître, s'écrient-ils, donnez-nous toujours ce pain. »

Il est clair que pour eux il s'agissait d'un pain matériel devant servir d'aliment à la vie purement corporelle.

— *Comment Notre-Seigneur les détrompa-t-il ?*

— En déclarant graduellement qu'il était lui-même ce pain, lequel était bien un pain vivant, et que ce pain n'était autre que sa chair pour la vie du monde :

« Le pain de vie, c'est moi ; qui vient à moi n'aura jamais faim ; qui croit en moi n'aura jamais soif. »

Ainsi il devient déjà évident que sa personne ne peut être l'aliment d'une vie corporelle. Une nourriture divine doit uniquement sustenter une vie surnaturelle et divine.

— *Quel est le sens de ces paroles : « Qui vient à moi n'aura jamais faim ; qui croit en moi n'aura jamais soif ? »*

— Ces paroles indiquent que Jésus, par la communion, apaise notre faim, étanche notre soif au fur et à mesure qu'elles se produisent, et que sa grâce n'engendre ni satiété, ni dégoût, comme l'avait fait autrefois la manne.

Toutefois cet effet de l'Eucharistie ne se produira bien dans toute sa plénitude qu'au ciel.

— *Notre-Seigneur ne fut-il pas amené par l'incrédulité des Juifs à préciser davantage encore sa pensée ?*

— Oui, et il le fit en insistant également et sur ce qu'il est lui-même le pain vivant, et en même temps et plus encore sur l'effet produit en ceux qui s'en nourriront.

« Je suis le pain de vie.

« Vos pères au désert ont mangé la manne, et ils sont morts.

« Voici le pain qui descend du ciel ; qui s'en nourrit ne peut mourir.

« Le pain vivant, le pain venu du ciel, c'est moi.

« Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair, pour la vie du monde. »

— *Ne vous semble-t-il pas qu'ici tout doute est levé et qu'on ne peut mettre en plus parfaite lumière le sens de cette vie, qui est l'effet propre de l'Eucharistie ?*

— Cela est certain ; cependant le divin Maître, tout en inculquant de nouveau et plus fortement cette même vérité, veut bien encore nous révéler la manière ineffable dont sa chair et son sang deviennent l'aliment de notre vie spirituelle.

— *Citez ces dernières paroles ?*

— « Qui mange ma chair, insiste Jésus, qui boit mon sang possède la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour.

« Car ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage.

« Qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi, et moi je demeure en lui.

Le Père qui m'a envoyé est vivant, et moi j'ai la vie par mon Père ; de même, qui me mange aura la vie par moi. »

— *Que signifient ces expressions : « Qui mange ma chair... demeure en moi et moi je demeure en lui ? »*

— Ce sont des expressions familières à l'Évangéliste et par lesquelles il désigne une intime et complète union entre Jésus et le communiant.

Les paroles qui suivent achèvent de nous faire pénétrer le mystère de cette union, par laquelle nous puisons vraiment la vie en Jésus-Christ, comme lui-même, par l'union de la génération éternelle, puise la vie dans la divinité du Père.

— *Comme conclusion, redites-nous, en les faisant vôtres, les belles paroles de l'auteur de l'Imitation au sujet du discours divin que nous venons de relire ensemble et où se trouvent si bien exprimés les principaux effets de l'Eucharistie ?*

— L'auteur de l'Imitation s'exprime ainsi et avec lui nous disons :

« Ce sont là vos paroles, ô Jésus, vérité éternelle.

« Et puisqu'elles viennent de vous et qu'elles sont véritables, je dois les recevoir toutes avec une foi pleine de reconnaissance.

« Elles sont de vous, car c'est vous qui les avez dites ; mais elles sont aussi à moi, parce que vous les avez dites pour mon salut.

« Je les reçois avec joie de votre bouche, afin qu'elles se gravent profondément dans mon cœur. » (De Im., l. IV, c. i).

+

## § 2. — Les effets de la communion d'après l'enseignement de l'Eglise

— *Quelle est la deuxième source à laquelle nous demanderons la connaissance des effets de la sainte Eucharistie ?*

— Ce sera l'enseignement authentique de l'Eglise.

— *Sous quelle forme se présente ici cet enseignement ?*

— Il se présente sous la forme des prières liturgiques, des décrets des Conciles, et des encycliques des Souverains Pontifes.

— *Où trouvez-vous, dans la liturgie, l'indication des effets de la sainte Eucharistie ?*

— On trouve cette indication soit dans les prières de l'Ordinaire de la messe qui précèdent ou accompagnent l'acte de la communion, soit dans les oraisons dites postcommunions, soit encore dans l'office entier du Saint-Sacrement.

— *Lisez-nous d'abord les deux oraisons qui précèdent la communion du prêtre à la messe.*

— Voici la première :

« Seigneur Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, qui, par la volonté du Père et la coopération du Saint-Esprit, avez donné par votre mort la vie au monde, délivrez-moi, par ce très saint corps et ce très saint sang, de tous mes péchés et de toutes sortes de maux ; faites que je m'attache toujours inviolablement à votre loi, et ne permettez pas que je me sépare jamais de vous, qui étant Dieu vivez et réglez avec le Père et le Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles. — Amen. »

Et voici la deuxième :

« Seigneur Jésus-Christ, faites que la réception de votre corps, que je me propose de prendre, tout indigne que j'en suis, ne tourne pas à mon jugement et à ma condamnation ; mais que, par votre



bonté, il me serve de défense pour mon âme et pour mon corps, et de remède salutaire; vous qui étant Dieu, etc. »

— Que demande le prêtre dans la première de ces oraisons et quelles grâces espère-t-il comme fruits du sacrement ?

— C'est d'abord la délivrance du péché et des autres maux contraires à l'épanouissement de la vie de la grâce; c'est en second lieu la conservation de la vie divine et la grâce parfaite de la persévérance finale.

— En quoi consistent les effets attribués à l'Eucharistie dans la seconde oraison ?

— C'est que la communion est la défense de l'âme et du corps, et qu'elle est de plus un remède salutaire.

— Qu'est-ce qui vous frappe dans ces oraisons ?

— Ceci particulièrement : que l'Eglise, en quelques mots très expressifs, a su condenser les grands biens que procure la sainte communion.

— Cette même attention de l'Eglise ne se remarque-t-elle pas également dans la formule qui accompagne l'acte de la communion ?

— En effet, cette formule : « Que le corps de Jésus-Christ Notre-Seigneur garde mon âme pour la vie éternelle ! » semble admirablement répondre à cette parole du Sauveur lui-même : « Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. »

— N'avons-nous pas d'autres formules liturgiques qui rappellent tous ces effets d'une manière non moins remarquable ?

— Oui, et on peut citer particulièrement les oraisons d'action de grâces, dites postcommunions, que le prêtre lit après la communion.

— Par quoi se distinguent ces oraisons ?

— Elles se distinguent par une grande et admirable variété, et aussi par les rapports directs que presque toutes ont avec les effets de la sainte communion.

— Cette constatation vous portera à lire très attentivement ces oraisons avec le prêtre à la messe, et aussi à en pénétrer le sens. Comme il nous est impossible de relever ici tous les enseignements précieux qu'elles contiennent, lisons du moins, comme simples exemples, deux ou trois de ces oraisons.

— Tout d'abord je lirai la postcommunion du deuxième dimanche de l'Avent :

« Rassasiés de la nourriture spirituelle, nous vous supplions, Seigneur, de nous apprendre, par la participation de ce mystère, à mépriser les choses de la terre et à aimer celles du ciel. »

Puis, la postcommunion du mercredi des Quatre-Temps de l'Avent :

« Rassasiés de vos dons salutaires, Seigneur, nous vous prions humblement de nous renouveler par l'effet du sacrement dont le goût nous remplit de jouissance. »

Enfin celle de Pâques :

« Répandez en nous, Seigneur, votre esprit de charité, afin que ceux que vous avez rassasiés des mystères de la Pâque soient par vous unis dans les liens de votre amour. »

— Vous avez cité l'office du Saint-Sacrement : pourriez-vous dire quel est l'auteur de cet office ?

— C'est le Docteur angélique, saint Thomas d'Aquin, le plus grand des théologiens, qui le composa sur l'ordre du pape lui-même.

L'office du Saint-Sacrement, avec sa belle prose le *Lauda Sion*, ses hymnes variées, ses répons, est un des plus grandioses et des plus suaves de toute la liturgie catholique.

— Quels sont les Conciles qui ont défini les effets du sacrement de l'Eucharistie ?

— Ce sont les conciles de Florence et de Trente.

— Comment s'exprime le Concile de Florence ?

— Le concile de Florence s'exprime ainsi :

« L'Eucharistie, nourriture de la vie surnaturelle, produit en nos âmes les effets que la nourriture matérielle produit sur nos corps. Elle soutient, augmente, répare nos forces; elle remplit nos cœurs de joie et de délectation. » (Sess. XIII, cap. 2).

— Citez maintenant ce qu'enseigne le Concile de Trente ?

— « Notre Sauveur, sur le point de retourner de ce monde à son Père, a institué ce sacrement dans lequel il a comme versé les richesses de son amour pour les hommes, en faisant le mémorial de ses merveilles. Il nous a ordonné d'honorer, en le recevant, sa mémoire, et d'annoncer sa mort, jusqu'à ce qu'il vienne pour juger le monde. Or, il voulut que nous prissions ce sacrement comme la nourriture spirituelle de nos âmes... et comme un antidote qui nous délivrât des fautes quotidiennes et nous préservât des péchés mortels. Il voulut en outre qu'il fût le gage de notre gloire future et de notre perpétuelle félicité, et partant le symbole de ce corps unique dont lui-même est la tête, voulant que nous lui fussions unis comme des membres par le lien très étroit de la foi, de l'espérance et de la charité, de telle sorte que nous soyons tous un et qu'il n'y ait pas de division parmi nous. » (Sess. XIII, cap. 2).

— Ne connaissez-vous pas aussi la belle Encyclique du pape Léon XIII sur l'Eucharistie, et pourriez-vous dire quel but s'y est spécialement proposé le Souverain Pontife ?

— Ce but, il nous l'indique lui-même en ces termes : « Nous avons pour objet de rendre plus évidente et de mettre plus en relief la vertu de l'Eucharistie, surtout en ce qui touche sa grande efficacité pour la satisfaction des besoins présents. »

— Résumez en quelques mots les principaux enseignements de l'Encyclique sous ce rapport ?

— Le meilleur et le plus éminent des trésors découlant de l'Eucharistie est celui qui renferme tous les autres, quels qu'ils soient : c'est elle qui donne aux hommes la vraie vie.

Elle entretient et fortifie cette vie, et elle accroît merveilleusement la dignité humaine : par elle l'homme devient, autant que cela est possible, participant et associé de la nature divine.

Elle est aussi pour les hommes la source des plus grands progrès dans tous les genres de vertus surnaturelles, et en particulier dans la foi, dans l'espérance, dans la charité.

Aussi il faut surtout travailler à faire revivre, dans toutes les nations catholiques, la réception fréquente de l'Eucharistie. Il s'agit, en effet, d'une dévotion qui sera plus utile que toute autre au peuple chrétien, soit pour arracher les générations présentes au souci anxieux des biens périssables, soit pour ranimer et entretenir d'une façon constante les sentiments chrétiens.

## IMPRIMATUR

Lingons, die 12 novembris 1902.

† SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MATRIER.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Sermons pour l'Immaculée Conception.** — I. Glorieuse à Marie et salutaire pour nous, 881. — II. Ses hautes convenances, 884. — III. Plan : L'Immaculée Conception et notre baptême, 886.

**Nouvelles conférences aux femmes chrétiennes.** — XLVI. Pour la fête de l'Immaculée Conception : Mariage mondain et mariage chrétien, 887.

**Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion,** par un curé de campagne. — Troisième partie : Les Sacrements. — XXIII. Le sacrement de l'Ordre, 891.

**Catéchisme de première communion.** — Les effets de la communion (suite), 893.

## SERMONS POUR L'IMMACULÉE CONCEPTION

### I

#### GLORIEUSE A MARIE ET SALUTAIRE POUR NOUS

*Tota pulchra es.*  
Vous êtes toute belle.

C'est par ces suaves paroles que la Vierge a été saluée par Dieu lorsqu'elle parut au seuil de l'existence. Elle monte des profondeurs du néant par la vertu de la toute-puissance divine, elle arrive à la vie, elle est une créature; et Dieu en la voyant la salue cependant aussitôt : « Vous êtes toute belle, ô Marie ! »

Au jour de la création primitive, Dieu avait vu chacune de ses œuvres, elles étaient marquées au sceau de sa sagesse, de sa bonté et de sa sainteté, et il avait dit de chacune d'elles : « C'est bien. » Mais cette création primitive fut troublée par le péché qui y répandit le désordre et la laideur. Dieu résolut alors une création nouvelle, et cette création, c'est Marie. Et Dieu s'inclina vers cette femme et lui dit dès le premier moment de son existence : « Vous êtes toute belle. *Tota pulchra es.* »

*Vous êtes toute belle* : c'est le cantique qu'après Dieu ont répété les anges. Lorsque le Messie apparaîtra, Dieu revêtu de notre chair, ils chanteront : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » A l'heure de l'Immaculée Conception, ils ont salué aussi celle qui devait être leur Reine et ils lui ont dit : « Vous êtes toute belle. *Tota pulchra es.* »

*Vous êtes toute belle* : c'est le chant de l'humanité pendant les 4.000 ans de l'attente. Les prophètes voyaient dans le lointain des âges Celui qui devait venir, et ils voyaient aussi cette porte orientale par laquelle il devait faire son entrée dans le monde, cette femme bénie, cette Vierge pure qui devait lui fournir un corps avec son sang virginal, et ils la saluaient de leurs désirs et de

leurs espérances : « Vous êtes toute belle, ô Marie. *Tota pulchra es.* »

*Vous êtes toute belle* : c'est le cri de notre siècle. Ce siècle qui a entendu tant de négations et de blasphèmes, ce siècle qui a vu tant de scandales et d'infamies, a été témoin d'un magnifique spectacle. Pie IX a convoqué autour de lui les évêques du monde catholique, ils sont venus au nombre de deux cents de tous les points du monde habité. Le Vicaire de Jésus-Christ s'est levé dans toute la majesté de son sacerdoce suprême, et il s'est incliné devant Marie, il l'a saluée comme Dieu et comme les anges, comme les prophètes et comme l'humanité : « Vous êtes toute belle, ô Marie, et il n'y a pas de tache en vous. *Tota pulchra es, et macula non est in te.* »

Et moi-même, à mon tour, je suis heureux de la saluer aujourd'hui au milieu de cette assemblée sainte, en vous montrant que le privilège de son Immaculée Conception est *glorieux pour elle et salutaire pour l'humanité*, et enfin qu'il apporte un remède aux deux grands maux dont souffre notre siècle.

#### I. — Privilège glorieux pour Marie.

C'est un privilège glorieux pour Marie, car l'Immaculée Conception l'a revêtu de *beauté* et de *force*, et de la dignité incomparable de *mère de Dieu*.

1. Qu'est-ce que la beauté ? C'est mieux que la régularité des traits du visage; c'est l'ordre et l'harmonie entre toutes les parties qui constituent un tout. En Marie, il y a cet ordre et cette harmonie.

Ayant été conçue sans la tache du péché, son âme a toujours été parfaitement soumise à Dieu, et son corps toujours soumis à l'âme. Qui de nous n'a pas éprouvé cette lutte intérieure dont parle saint Paul : « Je ne fais pas le bien que je veux, je fais le mal que je ne veux pas ! » Qui de nous ne sent pas son intelligence environnée de ténèbres, et son cœur de faiblesse et d'inclination vers le mal ? Tous nous chantons le cantique de la tristesse et de la douleur, tous nous répétons après David : « J'ai été conçu dans l'iniquité et ma mère m'a enfanté dans le péché. *In iniquitatibus conceptus sum et in peccatis concepit me mater mea.* »

Je me trompe, mes frères : une créature fait exception à la règle générale. Marie chante le cantique du triomphe et de l'allégresse. Dieu a mis sur ses lèvres et dans son cœur un cantique nouveau, que la terre avait oublié depuis le péché d'Adam, *immisit in os meum canticum novum*. C'est un chant d'amour et de reconnaissance pour le Dieu qui l'a préservée de toute souillure, pour le Dieu qui a mis devant ses pas un chemin immaculé, *posuit immaculatam viam meam*. Et l'Eglise s'en va saluant Marie comme la maison d'or, *domus aurea*, comme le miroir sans tache, *speculum sine macula*, comme la splendeur de la



lumière éternelle, *candor est lucis æternæ* ; elle la chante plus belle que le soleil, *speciosior sole*, plus pure que la lumière du jour, *luci comparata invenitur purior*, plus blanche que la neige du Liban, *quasi nix in Libano*. Tout après la beauté de Dieu, que saint Augustin dit toujours ancienne et toujours nouvelle, la beauté de Marie s'élève par-dessus les anges et les archanges, par-dessus les chérubins et les brûlants séraphins.

2. Avec la beauté, l'Immaculée Conception a revêtu Marie de la force. Les théologiens nous enseignent que Marie a joui dès le premier instant de l'usage de la raison. De ce regard puissant que Dieu lui avait donné, elle a vu le serpent infernal darder sur elle son venin, s'appropriant à la souiller comme il souille toutes les générations humaines, et Marie a repoussé ses attaques, et Marie a brisé son dard, elle a foulé le démon sous son pied vainqueur. Ah ! elle peut dire avec le Psalmiste : « Le Tout-Puissant m'a revêtue de force et de courage. *Deus omnipotens præcinxit me virtute*. » Le démon avait triomphé d'Eve à qui il avait persuadé de vouloir s'égaliser à Dieu ; une nouvelle Eve se rencontre qui se dresse contre le démon de toute la force que Dieu lui a donnée. Il avait été promis qu'entre elle et le démon il y aurait des inimitiés irréconciliables et que la femme écraserait la tête de celui qui avait fait tomber l'humanité. Ces inimitiés, Marie les a éprouvées, et dès le premier moment de son existence elle a brisé l'orgueil du démon en échappant à son empire, en étant toujours pure et immaculée.

Vous souvient-il de Judith, la noble fille de Merari ? Elle revêtit les parures de sa jeunesse, elle pénétra jusque dans la tente du chef des Assyriens et lui trancha la tête, et ainsi elle délivra Béthulie et tout le peuple de Dieu sur lequel pesaient l'esclavage et l'oppression. O Marie, parée vous aussi de votre beauté sans tache, *specie tua et pulchritudine tua*, vous vous êtes avancée, valeureuse guerrière, contre l'ennemi du salut, et vous avez réussi dans votre entreprise ; par les mérites futurs de votre Fils, vous avez écrasé la tête du serpent infernal, *intende, prospere procede* ; aussi vous réglez, *et regna*. Les enfants d'Israël sortirent au-devant de Judith, et au milieu des cris de joie et des cantiques d'allégresse, ils la proclamèrent la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de son peuple. Délivrés par celui qui a bien voulu naître de vous, nous vous proclamons toute belle, ô Marie, *tota pulchra es*, et l'Eglise vous chante comme la tour d'ivoire, *turris eburnea*, comme la tour de David, *turris Davidica*, comme la triomphatrice du démon et de l'enfer, *ipsa conteret caput tuum*.

3. Avec la beauté et la force, l'Immaculée Conception a donné à Marie la dignité de Mère de Dieu, car cette dignité exigeait la conception immaculée. Une tige devait sortir de la racine de Jessé, et sur cette tige devait éclore une fleur dont le parfum allait purifier et embaumer le monde.

*Egredietur virga de radice Jesse et flos de radice ejus ascendet*. Cette tige c'est Marie, cette fleur c'est Jésus le Dieu incarné. Mais cette tige devait plonger quelque part ses racines ; Marie est élevée sur le trône de la Maternité divine, mais ce trône doit avoir un piédestal. La cause de la Maternité divine, la cause de ce privilège insigne, c'est l'Immaculée-Conception. Saint Augustin a dit que Dieu devant se faire homme ne pouvait naître que d'une Vierge, et qu'une Vierge devant enfanter ne pouvait enfanter qu'un Dieu. C'est donc bien l'Immaculée Conception qui a valu à Marie sa dignité suprême de Mère de Dieu.

## II. — Salutaire pour nous.

L'Immaculée Conception est donc un privilège glorieux pour Marie. Elle est encore un privilège salutaire pour l'humanité, car c'est elle qui a donné Dieu à la terre, qui a revêtu Marie d'une grande puissance d'intercession, et qui a rendu Marie toujours victorieuse de l'enfer.

1. Par l'Immaculée Conception, Marie a donné Dieu à la terre. L'homme a besoin de Dieu : qui n'a éprouvé ce tourment de l'Infini ? Malgré moi, a dit un poète moderne,

... Malgré moi, l'Infini me tourmente,  
Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir,  
Et, quoiqu'on en ait dit, ma raison s'épouvante  
De ne pas le comprendre et pourtant de le voir<sup>1</sup>.

Dieu à son tour éprouve pour ainsi dire le besoin de se communiquer, de se donner à l'homme : il ne l'a créé que pour être le réceptacle de sa bonté, *receptaculum bonitatis*. Or, entre Dieu et l'homme il y a deux abîmes : l'abîme du néant, et l'abîme plus profond, s'il était possible, l'abîme du péché. Mais Dieu fera le premier pas vers cette humanité coupable, il se revêtira de notre nature. Mais est-ce que Dieu qui est lumière peut descendre au milieu de nos ténèbres ? Est-ce que Dieu qui est sainteté peut prendre nos corruptions et nos souillures ? Ah ! Marie Immaculée est un point virginal dans le monde des âmes ; c'est par ce point lumineux et pur que Dieu fera sa rentrée parmi nous. Lorsque Noé voulut s'assurer que le déluge avait pris fin, il envoya une blanche colombe qui, ne trouvant sur la terre aucun endroit sec, plana sur les eaux et sans les toucher retourna vers l'arche. Mais un jour, au-dessus des eaux du déluge, la colombe découvrit une cime d'olivier verdoyante, elle se reposa sur ses branches et revint vers l'arche, emportant dans son bec un rameau. Cette colombe, disent les Pères de l'Eglise, c'est le Verbe de Dieu, qui pendant 4000 ans a plané sur l'humanité ; mais comme tout était souillé, comme tout était impur, *omnes peccaverunt, simul inutiles facti sunt*, ne trouvant pas un seul point sur lequel il pût reposer son pied virginal, il revenait vers l'arche, c'est-à-dire dans le sein de son Père. Mais un jour, au-dessus

<sup>1</sup> Musset, *L'espoir en Dieu*.

de l'humanité coupable et corrompue, le Verbe de Dieu vit s'élever un olivier verdoyant : c'était la Vierge Marie. Alors il se reposa dans ses chastes entrailles et après avoir accompli son œuvre ici-bas, il rentra dans le sein de l'Eternité, emportant dans le ciel un rameau d'olivier, symbole de paix et d'innocence, et il annonça aux habitants des cieux que l'innocence et la paix avaient repris possession de la terre.

C'est donc Marie qui a donné Dieu au monde, et aujourd'hui encore nous pouvons nous adresser à ce Dieu qui est devenu notre frère, nous pouvons le supplier par les entrailles de cette miséricorde qui l'a porté à descendre des hauteurs de sa gloire dans la bassesse de notre néant et à venir parmi nous. *Per viscera misericordiae in quibus visitavit nos oriens ex alto.*

2. Mais ce Dieu, quoiqu'il soit notre frère, est aussi notre juge ; une infinie justice est la compagne nécessaire de son amour infini. Mais si nous reculons devant la majesté et la gloire de ce Dieu fait homme, voyez à côté de lui, assise sur un trône en sa qualité de Mère, cette femme qui a engendré Dieu à la vie des hommes : en elle il n'y a que douceur, miséricorde et pardon. C'est elle qui vous conduira au Fils, le Fils vous conduira au Père ; le Fils exaucera sa mère, et le Père exaucera son Fils, et vous pouvez reposer dans la confiance, la sécurité et la paix.

Et ainsi, grâce à l'Immaculée Conception, Marie qui donne Dieu au monde est revêtue au ciel d'une grande puissance d'intercession. L'homme a besoin de Dieu, et en même temps il a peur de Dieu. Après le premier péché, Adam coupable a voulu fuir la colère du Seigneur, et quand Dieu l'appelle, il répond : « J'ai entendu votre voix, et j'ai craint, et je me suis caché. » Cette crainte, cette peur du premier homme a passé à tous ses descendants. « Que Dieu ne nous parle pas, disaient les Juifs à Moïse, car nous mourrions ! » O Marie, quand nos crimes armeront contre nous la justice divine, quand le cri de nos iniquités montera jusqu'à Dieu, parlez en notre faveur, intercédez pour nous. Vous êtes l'Esther qui pouvez pénétrer jusqu'au divin Assuérus et il vous dira : « Cette loi est faite pour tout le monde, mais non pour vous. » Et vos prières feront oublier la tiédeur des nôtres, et vous serez exaucée, ô Marie, et nous serons sauvés par vous.

3. Enfin, l'Immaculée Conception rend Marie toujours victorieuse du démon et de l'enfer. Lorsqu'il eut réussi à faire tomber le premier homme et à précipiter dans la même ruine l'humanité tout entière, le démon dut se réjouir ; il dut répéter le cri de sa révolte : « *Ascendam*, je monterai encore. *Non serviam*, je n'obéirai pas, et j'aurai des complices de ma rébellion et des compagnons de mes angoisses... Dieu avait fait l'homme à son image et à sa ressemblance. Eh bien ! je viens d'effacer dans l'humanité cette image divine ; je viens d'y mettre mon empreinte, l'empreinte de mon orgueil et de ma volupté. Oui, j'ai le droit

d'être fier et je le suis ! » Mais sa joie fut de courte durée. Comme sa fierté dut pâlir en voyant se dresser dans l'avenir lointain, majestueuse et terrible, la femme ennemie ! Comme il dut trembler en entendant cette parole qui lui présageait une défaite éclatante et une ruine définitive : « Elle t'écrasera la tête ! *Ipsa conteret caput tuum.* » Aussi l'Eglise se met sous la protection de Marie, elle chante Marie comme le secours des chrétiens, *auxilium Christianorum*, comme le refuge assuré des pécheurs, *refugium peccatorum*, comme la reine du clergé, *regina cleri*, terrible comme une armée rangée en bataille, *terribilis ut castrorum acies ordinata*. Elle rapporte à Marie la gloire de tous ses triomphes sur le mensonge et l'erreur : « Réjouissez-vous, lui dit-elle, ô Vierge sainte, vous avez brisé seule toutes les hérésies dans l'univers. *Cunctas haereses sola interemisti in universo mundo.* »

### III. — Remède aux maux de notre siècle.

Et maintenant, mes frères, pourquoi ce dogme de l'Immaculée Conception a-t-il été proclamé dans notre siècle ? C'est qu'il offre un remède aux deux grands maux, aux deux grandes plaies qui nous affligent aujourd'hui. Le monde est malade dans son esprit et dans son cœur : dans l'esprit, c'est l'incrédulité ; dans le cœur, c'est le sensualisme.

1. C'est d'abord l'incrédulité : on ne veut croire ni Dieu créateur, ni Jésus-Christ rédempteur, ni l'Eglise œuvre divine. Or l'Immaculée Conception est le remède à ce mal.

Proclamer Marie immaculée, c'est reconnaître le domaine souverain de Dieu qui l'a possédée dès le commencement de ses voies.

Proclamer Marie immaculée, c'est reconnaître la Rédemption du Fils de Dieu : toute créature humaine a besoin de rédemption, toute créature humaine est souillée et portée au mal, puisque Marie seule est sans tache et conçue sans le péché originel, par un privilège tout spécial et unique.

Proclamer Marie immaculée, c'est faire éclater aux yeux de tous l'autorité de l'Eglise qui définit le dogme et l'impose à la croyance du monde. Il y a entre l'Immaculée Conception de Marie et l'infailibilité doctrinale du Souverain Pontife, des rapports et des analogies qui ne vous échappent point. Marie a été conçue sans péché, parce qu'elle devait être mère de Dieu ; le pape est infailible, parce qu'il doit être le pasteur du peuple de Dieu. C'est par un privilège spécial que Marie est immaculée ; c'est par une assistance spéciale que le pape est infailible et que le Saint-Esprit le préserve d'enseigner l'erreur lorsqu'il s'adresse et commande la foi au peuple chrétien. L'Immaculée Conception est l'exemption de toute souillure, et l'infailibilité est l'exemption de toute erreur doctrinale.

2. Le second mal de notre siècle, c'est le sensualisme, c'est-à-dire cette prédominance des sens



sur l'âme, de la matière sur l'esprit. Ce sensualisme est alimenté par une triple source : le luxe, la littérature et l'amour du bien-être ; le luxe effréné et ridicule qui ne connaît aucune borne, qui ruine les familles, qui tarit les ressources de la générosité, qui gaspille criminellement ce qui ferait la joie et la consolation du pauvre ; la littérature, c'est-à-dire le roman, le théâtre, le feuilleton, le journal qui ne se complait que dans la peinture du vice, qui caresse, qui flatte tous les mauvais instincts, toutes les hideuses passions du cœur ; l'amour du bien-être qui ne songe qu'au corps et à la vie présente, qui oublie le renoncement chrétien, la mortification recommandée par Jésus-Christ.

Or l'Immaculée Conception est encore le remède à ce second mal. Proclamer Marie immaculée, c'est dire à ce monde qui n'aime que le luxe, le péché et le plaisir : « Il y a une autre beauté préférable à la beauté du corps : c'est la beauté de l'âme. Il y a d'autres ornements et d'autres parures que celles que vous recherchez : c'est l'ornement de la grâce, c'est la parure de la sainteté et de la vertu, c'est le manteau royal de la mortification et du sacrifice. »

O Marie, vous voyez à vos pieds des enfants qui vous reconnaissent pour leur mère ; qui admirent votre beauté, votre force, votre dignité glorieuse ; qui vous demandent que vous leur montriez tous les jours davantage votre Fils Jésus-Christ, que vous intercédiez tous les jours en leur faveur, et que vous leur obteniez le triomphe sur les démons et sur l'enfer.

Vous voyez à vos pieds, ô Marie, des âmes qui souffrent, des cœurs brisés par les orages de la vie, des intelligences ballottées par le souffle de l'erreur et du doute ; éclairez-les, consolez leurs peines, adoucissez leurs souffrances, ô Marie.

Vous voyez à vos pieds l'Eglise tout entière qui est partout persécutée, partout trahie, partout méconnue ; venez à son aide, ô Marie, et obtenez-lui bientôt la paix et le triomphe.

Vous voyez à vos pieds, ô Marie, celui qui est l'époux de l'Eglise, le Père de nos âmes, le docteur infailible de la vérité, le vicaire de Jésus-Christ ; son prédécesseur vous a proclamée Immaculée dans votre conception et a mis le dernier fleuron à votre couronne terrestre ; lui-même en prêchant le Rosaire vous a fait louer, aimer et bénir dans l'univers entier, et il souffre. O Marie, venez à son aide, rendez-le heureux déjà ici-bas et ne le livrez pas aux mains des ennemis de votre Fils.

Vous voyez à vos pieds, ô Marie, la France qui se glorifie toujours d'être votre royaume, la France en laquelle vous avez daigné apparaître dans le creux du rocher ; relevez-la, ô Marie, faites-la remonter sur les hauteurs de la foi, de l'abnégation, de la pureté, de la gloire. Et comme nous sommes, quoiqu'on en dise, comme nous sommes toujours ses enfants et que nous aimons

toujours cette mère de notre sang, cette patrie où sont nos foyers et où sera notre tombe, en vous priant pour elle, nous vous prions pour nous. Rendez-nous toujours dignes d'elle et de l'Eglise par la pureté, par la patience et le dévouement chrétien. Affermissez-nous, ô Marie, dans nos saintes croyances, donnez-nous de porter des fruits de vie jusqu'au jour où nous entrerons en possession de la vie pleine et parfaite, où nous vous saluerons avec Dieu, avec les anges, avec l'Eglise, avec l'humanité régénérée : « Vous êtes toute belle, ô Marie. *Tota pulchra es.* » Amen.

## II

### SES HAUTES CONVENANCES

*In hoc cognovi quoniam voluisti me, quoniam non gaudebit inimicus meus super me.*

J'ai connu que vous m'avez aimé, parce que l'ennemi ne pourra se réjouir en moi. (Ps. XL, 12).

Revenons ce soir, mes frères, sur le sujet dont nous nous sommes entretenus ce matin, l'Immaculée Conception. Nous avons dit la nature de ce dogme ; nous avons esquissé les principaux motifs sur lesquels il repose<sup>1</sup>. Je voudrais en ce moment vous présenter d'une manière un peu plus détaillée les bases de notre foi, de notre croyance à ce mystère. Le sujet est sérieux : c'est pourquoi je suis vrai de près la belle thèse sur cette matière d'un de nos plus grands théologiens, le docte Suarez. Le sujet est intéressant : je m'efforcerai, à défaut d'éloquence, de vous en faire un exposé bref, clair, concis, quoique substantiel, de le mettre en un mot assez à votre portée pour que votre foi y trouve un véritable aliment.

L'Immaculée Conception est un dogme de foi, c'est-à-dire une vérité révélée de Dieu, que tout chrétien est obligé de croire sous peine de péché mortel. Nier avec obstination cette vérité, ce serait tomber dans l'hérésie, se séparer de l'Eglise, encourir l'excommunication, et si on mourait dans cet état, la damnation éternelle. Ce dogme est du nombre de ceux qui ne sont pas explicitement énoncés dans le Symbole des apôtres ; mais il n'en est pas moins obligatoire, parce que l'autorité infailible de l'Eglise l'a mis au rang des dogmes de foi en reconnaissant et en déclarant qu'il fait partie de la révélation divine.

Dans tous les siècles, depuis les apôtres, cette croyance a été prêchée, et les saints Pères se sont complus à appliquer à Marie immaculée tous les passages de la sainte Ecriture qui pouvaient s'y prêter dans un sens mystique ou au moins accommodatrice. Je dis : depuis les apôtres ; je pourrais dire : dès le temps des apôtres ; et je ne puis résister au désir de vous citer une parole attribuée à

<sup>1</sup> Voir 1901, p. 864.

l'apôtre saint André par son historien Abdias, parole bien remarquable, et assertion bien formelle du mystère dont nous parlons : « De même que le premier Adam fut formé de la terre avant qu'elle fût maudite, ainsi le second Adam fut formé d'une argile vierge qui ne connut jamais la malédiction. *Formatus est ex terra virginea NUNQUAM maledicta.* » Cela a été répété sous mille formes, et enseigné dans des termes plus ou moins analogues à toutes les époques de l'Eglise et en tous les pays.

Malgré cet enseignement général, on ne pouvait jusqu'à nos jours traiter d'hérétique celui qui n'aurait pas accepté ce dogme comme une vérité révélée, et la défense faite aux prédicateurs de nier ce dogme ne leur en imposait pas l'enseignement. Il était donné à notre siècle et à notre temps de voir ce nouveau rayon de la vérité révélée briller dans tout son éclat par un effet de la miséricordieuse Providence de Dieu sur l'Eglise, à laquelle il dispense la lumière dans une mesure de plus en plus grande selon que les ténèbres de l'erreur deviennent plus épaisses. Nous qui sommes un peu plus avancés dans la vie, nous avons été les heureux témoins de ce nouveau rayonnement de la foi chrétienne.

C'était en 1854. Après avoir longtemps prié et fait prier, après avoir longtemps étudié et fait étudier la question par les plus savants théologiens d'alors, Pie IX, de son autorité suprême, de sa science infaillible, sous l'assistance de l'Esprit-Saint, en présence de 192 prélats, cardinaux, archevêques ou évêques de toutes les parties du monde, reconnu solennellement et déclara l'Immaculée Conception de Marie vérité révélée, s'imposant comme dogme de foi à tout vrai et fidèle chrétien. Il faut avoir vécu à cette époque, mes frères, pour se rendre compte de la joie immense qui fut ressentie dans toute l'Eglise à l'annonce de cet hommage solennel rendu à la mère du Sauveur. C'est le grand bonheur de ma vie (souvenir inoubliable) d'avoir été le témoin de cette joie universelle et d'y avoir pris part. A mesure que la nouvelle, partie de Rome, se répandait d'un pays dans un autre, les fêtes de Rome se renouvelaient dans chaque diocèse, et les illuminations de Saint-Pierre du Vatican firent comme une traînée de poudre dans le monde entier. La plus petite bourgade illumina. Je vois encore le reflet des belles fêtes par lesquelles notre ville se mit à l'unisson de la chrétienté tout entière.

Mais je m'oublie. Je vous avais annoncé de la théologie et voici, mes frères, que je vous fais de l'histoire. Revenons donc au côté dogmatique de la question : du reste la transition est facile. — « Les actes divins, nous dit le saint roi David, sont justifiés en eux-mêmes. » Il en est ainsi des actes de l'Eglise qui sont profondément établis en raison. Voyons sur quels principes Pie IX, le chef de l'Eglise enseignante, s'est appuyé pour proclamer dogme de foi le mystère dont nous faisons la

solennité. Indépendamment de la croyance de tous les temps et de toutes les églises de la chrétienté, indépendamment de l'enseignement général des saints Pères fortifiant leur parole par les commentaires de nombreux passages de la sainte Ecriture, le Souverain Pontife a établi son jugement doctrinal sur des raisons de haute convenance qui rendaient ce mystère comme nécessaire à l'harmonie des actes divins dans le fait de l'Incarnation. Ces raisons de haute convenance, je vais essayer de vous les résumer d'après Suarez, ainsi que je vous l'ai annoncé.

La première, qui pourrait être la seule parce qu'elle est suffisante et que les autres s'y rattachent plus ou moins, c'est que le Dieu de toute sainteté devait se former une mère pure, sainte, exempte de tout péché. L'arche d'alliance qui, sur l'ordre de Dieu, avait été faite de bois incorruptible, revêtue d'or au dehors et au dedans, pour recevoir les Tables de la Loi, avait été, dans l'ancien Testament, une figure de Marie dont l'âme ne devait pas être touchée par la corruption du péché, dont le corps ne devait pas éprouver la corruption de la mort, l'un et l'autre ornés de la charité, de la grâce sanctifiante pour être le digne tabernacle du Verbe divin, auteur de la Loi, dans sa manifestation au monde. Pourquoi le Fils de Dieu se manifestait-il au monde ? Pour le racheter, pour le sauver. Or cette action du Rédempteur peut s'exercer de deux manières, en purifiant ou en préservant du péché. Si, comme le dit saint Bernard, Jésus ne porte pas en vain le nom de Sauveur parce qu'il a relevé ce qui était tombé, *purifié* ce qui était souillé, nous avons le droit de croire et de dire qu'il n'a pas été un Sauveur incomplet, et qu'il a exercé sa puissance de salut d'une manière plus précieuse en *préservant* du péché la créature qu'il a le plus élevée en honneur parce qu'il l'a le plus aimée.

Et puis, Marie n'a pas été élevée en honneur seulement par sa divine maternité, mais encore par sa coopération à l'œuvre de la Rédemption, dans laquelle elle a eu sa part de souffrance, de sacrifice et de mérite. Comme Dieu le Père, elle a racheté le monde par le sacrifice de son Fils, ce qui l'établit reine et maîtresse du monde, l'élevant au premier rang après Dieu, la mettant au-dessus même des anges : par suite Dieu a dû la placer dès le commencement au-dessus d'eux par une sainteté, une innocence, une pureté parfaite. Du reste, si Dieu n'avait pas prévenu Marie de la grâce originelle, il l'aurait par là moins favorisée non seulement que les anges, mais encore qu'Adam et Eve dont elle devait réparer la faute. Pour tous ces motifs, il répugne de penser que Marie n'ait pas été exemptée de la loi générale de la souillure originelle ; au contraire, il n'y a rien que de naturel à admettre que cette loi n'a pas été faite pour elle, mais pour tous les autres. C'est ce qui motive l'application à Marie de la parole d'Assuérus à Esther : « *Non pro te, sed pro omnibus hæc lex constituta est.* » Ce n'est pas pour toi, mais pour



tous les autres que cette loi a été portée. » (Esther, xv, 13).

En fait, Marie, par la volonté toute-puissante de son Fils, a été exemptée de plusieurs lois générales qui sont la suite de la faute originelle. Celle-ci par exemple : « Tu enfanteras dans la douleur, » et cette autre : « Tu es poussière et tu retourneras en poussière, » qui ont été faites pour nos premiers parents et toute leur descendance, n'ont point eu leur application en Marie. Elle n'a pas éprouvé davantage l'inclination au mal, l'aiguillon du péché qui sont pour tous une conséquence encore plus triste de la déchéance originelle. Lorsque nous voyons Marie exemptée des suites les plus graves du péché d'origine, comment ne pas croire qu'elle a été exemptée de la souillure elle-même ? Le vice originel est autrement fâcheux que les souffrances et la corruption du corps, et même que la simple inclination au péché. Sans contredit, si Marie eût été appelée à choisir entre la souillure originelle et ses suites, elle eût accepté celles-ci pour être délivrée de celle-là.

Si l'on objecte qu'elle a éprouvé quelques-unes des suites du péché originel, comme les souffrances, les peines de la vie, les humiliations et finalement la mort, nous répondrons que, par une disposition adorable de la Providence, elle a éprouvé du péché seulement les suites qui servent à le réparer, et qu'en cela elle a ressemblé à son divin Fils, coopérant avec lui à la rédemption des hommes ; mais quant aux suites de la faute originelle qui sont péché, inclination au péché ou honte attachée au péché, comme le péché actuel, l'aiguillon des passions ou la corruption du tombeau, on ne les trouve pas plus en Marie qu'en Jésus.

Je néglige, mes frères, quelques remarques secondaires pour vous en présenter une dernière d'un ordre bien élevé et pour nous bien touchante. Au jour de la création, Dieu créa l'homme dans la perfection de sa nature : il forma Adam et Eve dans la sainteté et la justice. Au jour de la Rédemption, l'humanité a reçu comme une nouvelle création par laquelle l'homme a été remis dans sa voie, sa nature a été reformée : là nous trouvons le nouvel Adam, Jésus-Christ, saint, innocent, sans tache, hors du rang des pécheurs ; là aussi nous trouvons la nouvelle Eve, Marie, toute pure, toute belle, immaculée. Et nous nous réjouissons parce que la très sainte Trinité pourra arrêter sur l'humanité un regard de complaisance. Nous nous réjouissons aussi parce que notre nature est élevée en honneur dans la personne du Fils de Dieu par son union avec la nature divine ; dans la personne de Marie par une perfection qui est l'idéal de la perfection humaine, qu'aucun autre ne pourra atteindre, mais qui sert de modèle à tous.

Qu'elle soit toujours le nôtre ! Ainsi soit-il.

### III

#### Plan de sermon

##### L'IMMACULÉE CONCEPTION ET NOTRE BAPTÊME

I. — *Marie, dans ce mystère, nous apprend l'excellence de notre sanctification par le baptême, où nous recevons comme elle une grâce d'élection et de consécration.*

1. *Nous recevons, comme Marie, une grâce d'élection.* Marie reçoit une grâce d'élection ; car, de toute éternité, elle est choisie pour être la mère de Dieu, et le mystère de sa conception n'est qu'une conséquence de son élection. — Or, par le baptême, nous recevons aussi une grâce d'élection, car nous avons été choisis de toute éternité comme enfants de Dieu, et le baptême est une conséquence de cette élection. Quelque pures que soient nos âmes quand elles sortent des mains de Dieu, la foi nous apprend que, venant s'unir à nos corps qu'elles trouvent infectés dans leur origine, elles se corrompent avec eux ; et pour la vie temporelle qu'elles leur donnent, elles en reçoivent la mort spirituelle. Or, le baptême, qui est appelé par excellence le sacrement de notre régénération, par la vertu surnaturelle qu'il a reçue de Dieu, nous donne une grâce qui, quoique à la vérité bien inférieure à celle de Marie, ne laisse pas d'opérer en nous, proportionnellement, les mêmes effets ; c'est-à-dire que nous recevons une grâce qui nous purifie de la tache du péché, nous délivre de sa honte et nous réconcilie avec Dieu.

2. *Nous recevons, comme Marie, une grâce de consécration.* C'est être consacré que d'être le temple du Saint-Esprit. Or Marie l'est et nous le sommes. — Marie l'est : « Le Saint-Esprit, lui dit l'ange, viendra habiter en vous. » Et pour recevoir cette consécration, elle fut, par la grâce de l'Esprit-Saint, son temple dès sa conception. Avant d'habiter un temple, on le consacre ; le Saint-Esprit doit venir reposer dans le sein de Marie, il consacre le lieu dont il doit prendre possession. — Et nous, depuis que nous avons reçu la grâce du baptême, nous sommes, dit saint Paul, le temple de Dieu. Purifiés par les eaux salutaires du baptême, consacrés à Dieu par cette onction sainte, nous devons vénérer en nous la demeure et les dons du Saint-Esprit. Ayons donc, de notre consécration, cette haute estime que Marie témoigna pour les grâces de Dieu et qui lui en fit mériter de nouvelles.

II. — *Marie, dans ce mystère, nous apprend le soin avec lequel nous devons conserver la grâce de notre sanctification : elle combat le démon, veille sur elle-même et fuit le monde.*

1. *Marie combat le démon.* C'est combattre le démon que de se consacrer aux rigueurs et aux austérités de la pénitence. Or Marie, quoique conçue exempte de péché et sans que le démon, qui est l'auteur et le père du péché, ait jamais pu avoir sur elle aucun empire, parce qu'elle avait été créée pour concevoir Celui qui devait renverser son empire et dissiper ses ténèbres, n'a pas laissé de s'opposer à la force du démon en se consacrant aux rigueurs et aux austérités de la pénitence. — Et nous, tout pécheurs que nous sommes, tout accablés que nous soyons de nos propres péchés, la pénitence est bien une vertu que nous estimons, mais la pratiquons-nous ?

2. *Marie veille sur elle-même.* Etre en garde à tout moment comme quand on a tout à craindre, c'est veiller sur soi-même. Or Marie fut toujours en garde. Sainte dans un état où les autres enfants sont criminels, éclairée des plus vives lumières dans un âge où les autres sont dans les ténèbres de l'ignorance, maîtresse de sa liberté où les autres sont esclaves de la cupidité, plus le Seigneur répand en elle ses bénédictions, plus elle augmente ses soins pour les conserver contre les attaques de la nature. — Et nous, qui avons une pente si grande

au péché, faisons par nécessité ce que Marie a fait par vertu, prenons les précautions qu'elle a prises, et nous ne succomberons pas.

3. *Marie fuit le monde.* Vivre dans la solitude, ne voir le monde que dans les cas de nécessité et alors lui être utile, c'est fuir le monde. Or, ainsi vécut Marie. Marie aurait voulu inspirer à tout le monde ses sentiments de vertu. — Mais aujourd'hui chacun veut, au contraire, faire passer jusque dans ses descendants les désirs malheureux qu'il porte dans le cœur et former, pour ainsi dire, de père en fils, une espèce de nouveau péché originel qui se perpétue dans les familles et devient d'autant plus funeste que l'on y fait moins attention. Prenons garde de tomber nous-mêmes dans cet aveuglement.

## NOUVELLES CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

### XLVI

POUR LA FÊTE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION

*Mariage mondain et mariage chrétien*

*Delicta quis intelligit ?*  
Qui comprendra toute  
l'horreur du péché ?  
(Ps., xviii, 13).

Il n'y a qu'un mal dans le monde. Ce n'est pas de perdre sa fortune ou sa considération, d'être cloué sur son lit pendant de longues années, de subir l'opprobre des langues calomniatrices, ni même d'être privé par la mort de ceux qui nous sont les plus chers. Tout cela est pénible, accablant, écrasant quelquefois ; mais si nous sommes demeurés irréprochables, ce n'est pas le mal, c'est l'épreuve. Souvent même, de cette épreuve Dieu tire pour nous les éléments d'une grandeur morale et d'une maturité sereine que nous n'aurions jamais connues.

Le seul mal, c'est le péché, parce qu'il outrage Dieu, parce que c'est la révolte effrontée de l'infiniment petit contre l'infiniment grand, l'ingratitude inqualifiable de la créature comblée de grâces contre son Créateur et Souverain bienfaiteur. Pour le chrétien, le péché revêt une malice plus criante encore, car il semble que le pécheur se dresse en face du divin Crucifié pour lui cracher au visage. Il dit en réalité au Sauveur : « Vous m'avez racheté par votre sang, je ne veux point de votre rédemption, je ne veux point de votre amour ! »

Insensés ! Dieu ne vous en aime pas moins, car vous êtes son œuvre, le reflet de son image, et vous lui avez coûté si cher !... On a vu parfois des malheureux arrachés aux flots par un homme généreux qui avait risqué sa vie pour eux, et accablant d'injures leur sauveur, mais c'étaient des fous ou des monstres.

C'est parce que Dieu hait le péché qu'il aime tant Marie, qui fut immaculée même dans sa conception. En elle aucune souillure, aucune ombre du mal sur son âme angélique. Elle peut

traverser les légions des séraphins, elle est digne d'eux, et par son privilège unique de mère de Dieu, elle leur est supérieure, elle est leur reine, ils envient sa beauté, sa pureté, l'éclat splendide de son innocence.

Hélas ! pourquoi y a-t-il tant de péchés dans le monde, puisque le péché c'est la haine, le mal de Dieu ? Pourquoi tant de péchés particulièrement dans les familles ? N'est-ce point parce qu'il y a un vice à la base, qu'on ne se prépare pas chrétiennement à recevoir le sacrement de mariage, qu'on fait des *mariages mondains* et non des *mariages chrétiens* ?

C'est vous, femmes chrétiennes, qui assumez la redoutable responsabilité des mariages de vos enfants, de vos filles surtout, car là vous êtes principalement consultées. Nous allons étudier ensemble ce matin ces deux sortes de mariages. Vous puiserez dans ces considérations des lumières pour votre conduite pratique, et peut-être, en faisant un retour sur le passé, éprouverez-vous quelques regrets et comprendrez-vous la cause de beaucoup d'écarts ou de malaises moraux.

### I

1. En général toute jeune fille désire se marier, et ce désir est légitime, il entre dans le plan de la Providence. Mais les causes qui provoquent ce désir ne sont pas toutes légitimes ni avouables.

Elles sont très rares, les jeunes filles qui ne se sont pas faussé les idées par la lecture des romans. Ces romans sont devenus l'Evangile de leur vie, elles y ont puisé des goûts de jouissance et de liberté.

Pourquoi se marient-elles ? Est-ce pour remplir leur mission de femme chrétienne ; pour fonder laborieusement une belle famille d'enfants qui béniront Dieu de les avoir créés et leur mère de les avoir mis au monde ; pour peupler de citoyens la patrie de la terre et de saints la patrie du ciel ? Je doute que ces nobles desseins, que ces pensées élevées soient les leurs.

Elles se marient déjà afin d'être plus libres. Car, jeunes filles, le monde même leur impose certaines convenances : telle attitude, telles compagnies sont mal vues et nuiraient à leur établissement. On le leur dit, elles le savent, et ce n'est pas sans protester intérieurement qu'elles subissent ces lisières. Elles sont condamnées à s'observer, elles ne peuvent sortir sans être accompagnées, on leur choisit leurs bals, leurs soirées, comme leurs livres. Pour elles, le mariage, c'est la fin de cette servitude. Elles changeront de tutelle, et elles espèrent bien que leur nouveau tuteur sera facile. Alors elles pourront aller où elles voudront, fréquenter où il leur plaira, tout voir, tout lire, s'amuser partout, sans que le monde y contre-vienne. Elles seront établies, et leur mari seul devient responsable de leur conduite.

Et puis, elles auront leur demeure à elles, leur intérieur qui sera leur doux royaume, elles



seront maîtresses de maison, et on les appellera « Madame. » C'est un titre auquel, vous le savez, elles ne sont pas insensibles. Être enfin chez soi, ne plus dépendre de personne, quel beau rêve !

Ce beau rêve, elles l'ébauchent et le vivent souvent seules, sans vous en rien dire, et que de romans se composent, très habilement conduits, sous vos regards aveugles !

Une jeune fille du monde n'a pas dix-huit ans qu'elle a déjà, dans son imagination et dans son cœur, ordonné sa vie et arrangé son avenir. Elle a jeté les yeux autour d'elle, avec une vague inquiétude, cherchant quelqu'un qui vient toujours. Deux jeunes cœurs se rencontrent, qui se croient faits l'un pour l'autre, et qui, en toute innocence souvent, s'aiment sincèrement, mais follement, car c'est une liaison sans espoir. Le rang, la fortune, les convenances s'opposent à ce qu'elle ait jamais sa conclusion désirée.

Cependant les relations s'établissent, connues de beaucoup de monde et soigneusement cachées aux mères, qui d'ailleurs ne croiraient pas si on les avertissait, tant elles ont bonne opinion de leurs enfants. Cela dure des semaines, des mois, des années ; on se ménage d'adroites entrevues, on s'écrit en grand secret ; les choses et les événements se font complices, parce qu'on sait les préparer, et c'est ainsi qu'on se précipite dans des situations sans issue. Mais pendant ce temps on se forge de belles illusions, l'on se construit de magnifiques châteaux en Espagne, où l'on vivra idéalement la vie à deux dans une félicité complète. On trouvera des places, on gagnera un gros lot, il arrive même parfois qu'on met la Providence en tiers dans ces brillants projets, et l'on adresse au ciel de ferventes prières pour qu'ils s'exécutent. L'amour se fait soudain l'inspirateur d'une piété incroyablement tendre.

Et tout cela se passe à côté de vous, et vous n'en devinez rien, car les mères ne voient pas dans le cœur ni dans la conscience de leurs filles. Cependant ce sont des histoires courantes ; ç'a été même, plus ou moins, votre histoire à vous, mais vous manquez de mémoire, ou vous ne voulez pas vous souvenir ! Vous vous figurez toujours que vos filles sont d'une nature moins inflammable que n'était la vôtre, tandis que c'est absolument le contraire. Le temps, les compagnies, les conversations, les livres, les modes ont avivé chez elles l'imagination, les sens, la passion de jouir.

Je vous supplie donc d'être un peu plus clairvoyantes, un peu plus soupçonneuses touchant ce qui ne vous apparaît pas clairement. Laissez-moi ajouter qu'il est mille détails qui frappent tout le monde et que vous vous obstinez à ne pas regarder.

Car souvent aussi vos filles vous ont prises pour confidentes, et elles sont assez habiles pour vous amener toujours à leur avis.

2. Mais il est deux choses sur lesquelles vous ne devriez jamais transiger quand il s'agit du mariage de vos enfants : exigez de ceux qui

briguent l'honneur d'entrer dans votre maison de la *religion* et de la *conduite*.

Parmi notre époque agitée où les idées se désagrègent, où les passions paraissent devenir la seule loi, où se retrouver, où se prendre, sinon aux seuls principes qui ne changent pas, aux principes religieux ? Tout est variable chez nous, les temps, les mœurs, les caractères, les humeurs, les événements, et cependant nous ne sommes point des épaves condamnées à rester le jouet des flots. Une seule chose demeure, une seule boussole nous dirige, une seule force nous maintient : c'est la foi en Dieu, en Jésus-Christ, en l'Evangile. Nous pouvons nous écarter, voir se disperser notre fortune ou nos opinions, être la proie des querelles et des revers, on revient toujours là, au pied de la croix, on s'y retrouve par conséquent toujours pour s'aider, se donner la main et se consoler. Mais si ces principes inébranlables n'existent pas dans un esprit, je vous le demande, quelle garantie pourrait-il vous offrir ? Or, quand il s'agit d'engager l'avenir de votre fille, vous ne sauriez vous entourer de trop de garanties. Plus tard vous verseriez des larmes de sang si vous constatiez que vous l'avez livrée, la pauvre enfant, corps et âme, à un homme que ne retiennent ni les scrupules ni les délicatesses, et que, par votre faute, elle est effroyablement malheureuse.

Même les intérieurs religieux ne sont point exempts des « tribulations de la chair, » des dissentiments ou des antipathies ; mais ces épreuves ont beau être amères, elles passent, et la grâce de Dieu les parfume de quelque douceur. La foi et la raison se mettent toujours d'accord sur quelques points, les points essentiels de charité et de support mutuel qui demeurent sacrés. Mais quand tout vous éloigne l'un de l'autre, quand tout vous repousse, vous irrite et vous aigrit, quel enfer !

Ne transigez pas non plus sur la question de la conduite. Ecartez de votre foyer et du foyer de vos enfants les viveurs, les jouisseurs, ceux dont le passé crie contre eux et qui préfèrent la noce au labeur. La débauche laisse à ceux qu'elle flétrit des stigmates honteux et contagieux. Ne dites pas : « On se range avec le temps ; il est bon que les jeunes gens se soient amusés et qu'ils connaissent la vie, ils n'en seront que de meilleurs maris ! » Quelle est l'honnête femme qui voudrait accueillir une pareille doctrine ? Nos jeunes gens sans doute ne sont pas des saints, et il serait exorbitant d'exiger qu'ils le soient ; mais vous devez exiger qu'ils ne soient pas vicieux, de peur qu'ils n'apportent au foyer conjugal de ces habitudes viles qui contaminent, qui perdent l'âme et dont on ne se défait jamais.

Rien ne saurait excuser votre aveuglement si vous consentiez à de telles unions, si fréquentes autour de nous : ni la situation dorée, ni la fortune exceptionnelle, ni l'avantage d'un grand nom.

Mais, c'est là une des faiblesses du monde, du moment qu'il a en perspective une belle position, un apanage qui élève au-dessus de sa condition, ou simplement de beaux écus, il ne veut pas voir les autres côtés, il pardonne tout, il ferme les yeux sur tout, que dis-je ? il en veut mortellement à ceux qui essaieraient de lui dessiller les yeux et il trouve mille prétextes de rancune, de jalousie ou de dépit pour motiver et accentuer son ressentiment ; si bien qu'en considérant la conduite aveugle de certaines mères, l'on est amené à conclure qu'elles ont tenu avant tout, dans ces unions arrêtées d'avance, à se débarrasser de leurs filles.

3. Parlerai-je aussi des responsabilités que vous assumez, en tolérant des imprudences sur lesquelles vous fermez les yeux ? Ce sont de longues entrevues en tête à tête, des promenades solitaires, des familiarités, toutes choses qui ne sont pas exemptes de reproches, et qui, s'il survient une rupture, compromettent un avenir. C'est même bien souvent une cause de séparation cuisante. Dans ces conversations abandonnées, dans ces bals de famille ou autres où l'on se soustrait aux oreilles et aux regards, les jeunes gens éprouvent parfois la vertu d'une jeune fille, ils abordent des sujets risqués, sollicitent des faveurs, s'appliquent à connaître le fond de ses pensées, sa fermeté de caractère, et ils s'aperçoivent que la vanité remplit son âme, la frivolité son esprit, que ses principes de conduite manquent de rigueur ou même de fermeté ; ils savent ce qu'ils voulaient apprendre, leur affection naissante s'évanouit bientôt parce qu'elle n'a point sa base nécessaire, l'estime, et ils se retirent avec un mépris froid, mais irrévocable.

Encore ici supposé-je des jeunes gens sérieux. Que serait-ce si vous tombiez sur une de ces individualités trop nombreuses qui cherchent simplement à s'amuser aux dépens de la candeur surprise et sans défense ! On frémit en pensant que votre enfant laisserait en des mains impures ce qu'elle a de plus cher au monde, son honneur, sa dignité, la beauté et la virginité de son âme, — semblable à ces petits oiseaux qui s'échappent à grand-peine de la glu, en abandonnant sur l'engin funeste leurs plumes, leurs ailes souvent, mais parfois y perdent la vie.

Que de tares dans ces mariages mondains, où l'on ne considère que la situation, la convenance extérieure, la fortune, sans tenir compte du caractère, des convictions, de la conduite, de l'honorabilité, des opinions même, qui troublent et ravagent tant d'existences ! Le jour du mariage aussi est tout empreint de frivolité. On pense aux toilettes, au nombre des invités, à l'éclat de la cérémonie ; tout est bien préparé, tous les détails prévus ; vous n'avez oublié qu'une chose : l'âme, le bonheur intime des futurs époux, et c'est quelque chose pourtant. J'aperçois beaucoup de joie tapageuse, mais la prière est absente, et vous-mêmes vous êtes trop préoccupées de mille vanités pour songer à cette seule chose néces-

saire. Et moi je tremble en voyant commencer cet avenir que vous n'avez pas recommandé à Dieu.

## II

Ces considérations nous ouvrent un jour triste sur les misères nombreuses qui subsistent dans les familles et sur les péchés qui s'y commettent ; elles nous donnent l'intelligence de tant de haines, de querelles, de discordes et de désordres. *Delicta quis intelligit ?* Elles nous montrent à l'évidence que certains ménages qui ne sont pas chrétiens, et parce qu'ils ne sont pas chrétiens, sont un véritable enfer.

Je n'ignore pas toutefois les objections que vous formulez en vous-mêmes, au sujet de cette doctrine : « Tout cela, me direz-vous, est bien un peu contre nature. Vous supposez une jeune fille de vingt ans qui raisonne comme si elle en avait quarante, qui se prive de toilettes, de plaisirs, de réjouissances, et qui n'ayant pas l'esprit ni la joie de son âge, n'en gardera, suivant le proverbe, que les désavantages et le malheur. »

Mais qui parle de priver la jeunesse de joie ? Ce serait un printemps sans soleil et sans fleurs. C'est ici précisément que vos idées sont fausses, et qu'il est nécessaire de les réformer.

Une jeune fille chrétienne est une jeune fille tout comme une autre. Elle est la grâce, la fraîcheur, l'oiseau chanteur de la maison. Ses chants toutefois sont purs, gais, innocents et point fades pour cela. Je ne nie pas qu'il n'y ait eu une certaine pruderie absurde dans l'éducation, même en certaines maisons religieuses où, dans les chants anodins qu'on mettait dans la bouche des pensionnaires, on prenait soin de remplacer *amour* par *tambour*, pour la rime. C'était bien mal connaître le cœur et l'imagination d'une jeune fille. Je le disais au début : elles désirent à peu près toutes se marier, et elles demeurent dans leur droit.

Aussi la jeune fille chrétienne aura ses rêves, ses aspirations au mariage, elle construira également des châteaux en Espagne, et il serait malheureux qu'il en fût autrement, parce qu'elle ne serait pas jeune fille. Seulement, au lieu que l'autre ne consultera que son plaisir ou sa vanité, celle-ci consultera surtout son devoir. Elle sait que c'est Dieu qui l'a placée dans ce monde avec une mission à remplir. Cette mission, elle la cherche, elle demande à Dieu dans sa prière de l'éclairer, de la guider, afin qu'elle ne suive pas une fausse voie, et fasse quelque bien autour d'elle.

Peut-être elle aussi aura-t-elle son petit roman ; seulement elle le confiera à sa mère, parce que sa conscience le lui ordonnera. Est-ce que vous ne seriez pas heureuses et rassurées, si vos filles vous remettaient en toute simplicité le dépôt secret de leur pensée et de leur affection ? Est-ce que ce ne serait pas une sauvegarde pour elles de vous ouvrir confidemment leur cœur, pour que vous l'empêchiez de s'attacher follement à des projets sans avenir, à des jeunes gens parfois



sans aveu, ou de conditions très différentes, à des rêves irréalisables, sans espoir ? Combien de ces humbles cœurs ont été brisés pendant des années, par la faute de leurs mères qui n'ont pas su provoquer leur expansion !

Voilà ce qui les distingue. Elles aiment l'amusement, les fêtes, la toilette, comme il sied à leur âge, mais elles n'y mettent point leur fin dernière ; ces graves préoccupations n'absorbent point toutes leurs pensées, elles voient plus loin, elles ont un idéal plus élevé, elles ont déjà quelque science de la vie, c'est pourquoi elles savent parfaitement qu'elles se marieront, et elles y pensent plus que vous ne croyez.

Oui, elles ont regardé devant elles, elles ont vu la vie telle qu'elle est, et elles se sont dit : « Il nous faut un appui, un guide sur lequel nous puissions nous reposer bientôt. Nous ne sommes pas faites pour rester seules au monde. Il n'y a guère que deux vocations, la vie religieuse et le mariage. Eh bien ! nous nous sentons faites pour le mariage. Il convient donc de chercher un bon mari. »

Ce raisonnement est très naturel, très raisonnable, très théologique. Le mariage est un sacrement, par conséquent une chose éminemment sainte, et Jésus-Christ l'a institué parce qu'il est dans les desseins de Dieu qu'il se fonde des familles chrétiennes.

Une jeune fille qui a vingt ans a examiné cette question sous beaucoup de faces, croyez-le bien ; mais si elle est pieuse, après avoir prié, elle s'ouvre à ses parents de ses projets. Elle choisit, ou plutôt elle propose ; à vous d'étudier et de ratifier son choix. Prenez des renseignements sérieux sur la religion, sur la conduite, sur l'honorabilité, cela avant tout : l'honneur du nom doit passer avant l'éclat de la fortune. Vous examinez aussi l'âge, — il convient qu'il n'y ait pas beaucoup d'écart entre les deux âges et que la jeune fille soit plus jeune, — la condition, la profession. Ne prenez pas un jeune homme désœuvré, il serait un fléau pour sa jeune femme. Il faut qu'un homme travaille, qu'il ait un métier, une situation qui absorbe son temps ; autrement il passerait dans ce monde comme un de ces inutiles à qui l'on n'accorde aucune considération, et qui ne prendra jamais d'influence. C'est encore une des erreurs de notre temps de n'envisager que le bonheur individuel et presque jamais le côté social. On se marie pour soi sans doute, mais surtout pour la petite société à venir qui s'appelle la famille, et qui deviendra une unité dans la grande société. Notre époque a oublié, ce semble, que l'homme est un être social, et qu'il reçoit de la société d'innombrables bienfaits d'éducation, de science, de foi, de félicité naturelle et surnaturelle, de bien-être même. Or il est contre toute justice que l'on reçoive sans rien donner, c'est pourquoi l'égoïsme est un crime social, et l'homme qui vit en désœuvré, ne recherchant que sa jouissance personnelle, se constitue hors la société, hors l'humanité. Il

n'est même pas un homme, puisqu'il lui manque un élément essentiel à l'homme.

Le meilleur apanage c'est le travail, c'est un outil en main, quel qu'il soit, pourvu qu'il puisse faire vivre un ménage ; comme pour une jeune fille la meilleure dot c'est l'intelligence servie par la vertu. Combien nous en avons vu fondre comme la neige au soleil, de ces brillantes dots qui ne recouvraient aucune de ces qualités morales qui assurent le bonheur d'un foyer et la durée de la fortune !

Une fois que la jeune fille chrétienne a consulté ses parents et que ceux-ci ont réglé avec prudence les détails, pris leurs informations pour l'union projetée, elle n'a plus qu'un seul souci : c'est de conserver son cœur tout entier pour celui qui sera son époux. Elle ne l'a point éparpillé ni compromis dans de folles amours, ou dans ces relations périlleuses qu'on a caractérisées du mot tout moderne, comme la chose, de *flirtage* : il est pur, il est neuf, il est vierge, il n'a appartenu à personne, il appartiendra donc tout entier à son mari.

La mondaine n'apporte qu'un cœur plus ou moins flétri, sceptique, dont la virginité ne subsiste plus ; le sien a gardé toute sa fraîcheur, avec les charmes d'un jardin fermé où personne que le maître n'a pénétré. Aussi, quand le jeune époux aura regardé, admiré toutes ces vertus cachées, aspiré leur doux parfum, considéré cette candeur, cette fidélité, cette simplicité chrétienne, cette âme restée belle sous l'œil de Dieu, comme une fleur charmante qui se tourne toujours du côté du soleil, il se sentira pris pour elle d'un invincible amour, non moins que d'une estime profonde. Cet amour, cette estime, les aideront à lutter ensemble contre les tempêtes de la vie, et à en affronter toutes les misères, toutes les traverses.

Trouvez-vous encore que cette existence de jeune fille aura été dépourvue de joies ? Elle aura goûté surtout des joies sans amertumes, sans remords, partant infiniment douces. Jamais elle n'a noué d'intrigues cachées, ne s'est écartée du chemin de l'église, n'a causé de chagrin à sa famille. Elle était le bonheur, la gaieté du foyer, cette gaieté épanouie qui éclate d'un rire perlé dans les consciences pures. Elle n'ignorait rien de la grave question du mariage auquel dès longtemps elle se destinait ; sa mère d'ailleurs l'en avait longuement et chastement entretenue ; elle y voyait quelques jouissances qui recouvraient et faisaient accepter avec plus de résolution d'immenses devoirs, et en toutes choses elle ne recherchait que la volonté de Dieu. Il me semble, à moi, qu'elle a été parfaitement heureuse, et peut-être n'est-il pas une des mères qui m'écoutent qui en étudiant son portrait ne se dise : « Je la voudrais pour épouse à mon fils ! »

Le jour de son mariage sera aussi pour elle un jour de vrai bonheur. Elle aura la jouissance pieuse de s'approcher des sacrements avec celui à qui elle va confier son cœur et ses destinées ; et

pour elle, en même temps qu'une douce félicité, c'est une forte garantie. Ne me dites pas que des jeunes gens parfaitement chrétiens sont rares de nos jours ; ils existent, et ils cherchent aussi des âmes pures et croyantes, sœurs de leur âme, pour être ensemble heureux et vaillants dans les luttes et les afflictions de la vie. Si vous ne les rencontrez pas tels que vous les désirez, du moins demandez-leur qu'ils soient au fond religieux et respectueux de la religion. S'ils refusent, s'ils sont sectaires et impies, gardez votre fille auprès de vous, car elle serait malheureuse et son âme exposée.

Mais Dieu exauce toujours ceux qui veulent faire sa volonté et remplir leur devoir. Ils sont nombreux encore ceux-là, et comme ils goûtent ces paroles de l'Eglise, dans sa messe de mariage : « Que le Dieu d'Israël vous unisse et qu'il soit avec vous, lui qui a eu pitié de ces deux cœurs uniques, » qu'il a destinés l'un à l'autre, faits l'un pour l'autre ! « Et maintenant, Seigneur, faites qu'ils vous bénissent plus pleinement encore. Heureux ceux qui marchent immaculés dans leur voie, dans la loi du Seigneur ! *Beati immaculati in via.* » Oui, ils sont heureux et ceux-là seuls le sont.

## COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

### Troisième partie : Les Sacrements

#### XXIII

#### LE SACREMENT DE L'ORDRE

#### Plan

1. Définition. Institution. Transmission et perpétuité.
2. Effets du sacrement de l'ordre.
3. Différents degrés de l'ordre.
4. Son importance.
5. Excellence du sacerdoce.
6. Respect dû au prêtre.
7. Les vocations ecclésiastiques.

**1. —** Les sacrements dont nous avons parlé, le baptême, la confirmation, l'eucharistie, la pénitence et l'extrême-onction, tout le monde peut les recevoir, mais pour les administrer il faut en tenir le pouvoir de Jésus-Christ lui-même. Or, notre divin Sauveur a confié cette mission sainte à des hommes privilégiés, et pour cela il a institué tout exprès le sacrement de l'Ordre, dont je me propose de vous entretenir aujourd'hui.

a) Le sacrement de l'ordre, vous le comprenez déjà, est le sacrement qui fait les prêtres, le sacrement qui donne le pouvoir de remplir les fonctions sacrées concernant le culte de Dieu et la sanctification des âmes.

b) Ce pouvoir vient directement de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est le jeudi saint, veille de sa passion, que le Sauveur institua le sacrement de l'ordre. Immédiatement après avoir institué

l'eucharistie, il adressa à ses apôtres ces paroles mémorables : « *Faites ceci en mémoire de moi,* » c'est-à-dire, faites comme je viens de faire, changez le pain et le vin en ma chair et en mon sang, et transmettez ce même pouvoir à vos successeurs.

c) En vertu de ce commandement, les premiers évêques ordonnés par les apôtres en ont ordonné d'autres ; ceux-ci d'autres encore, et successivement jusqu'à nos jours. C'est ainsi que les évêques et les prêtres viennent de Jésus-Christ et des apôtres, par une succession non interrompue et qui continuera jusqu'à la fin du monde.

**2. —** Le sacrement de l'ordre produit trois effets principaux dans ceux qui le reçoivent. Le premier, c'est d'augmenter la grâce sanctifiante, comme le font tous les sacrements des vivants. Le deuxième, c'est de donner des grâces d'état pour remplir dignement et avec fruit le saint ministère. Le troisième, c'est d'imprimer dans l'âme, comme le baptême et la confirmation, un caractère ineffaçable. Ce caractère est une marque de puissance, qui distingue le prêtre des simples fidèles et le suit jusque dans l'éternité. Un prêtre ne peut donc jamais cesser d'être prêtre. On pourra bien, pour des raisons graves, lui ôter le droit d'exercer les fonctions ecclésiastiques, mais on ne pourra jamais lui ôter le caractère divin qu'il a reçu.

**3. —** Il ne faut pas croire qu'on arrive tout d'un coup à la prêtrise. Pour y parvenir, il est nécessaire de passer par sept degrés, et chacun de ces degrés a ses fonctions particulières.

Les quatre premiers sont appelés *ordres mineurs*. Ceux qui les ont reçus ne sont encore liés par aucun engagement irrévocable ; ils peuvent rentrer dans le monde.

Les trois autres, qu'on appelle *ordres majeurs*, consacrent celui qui les reçoit au service de l'Eglise pour tout le temps de sa vie. Ce sont le *sous-diaconat*, le *diaconat* et la *prêtrise* ou le *sacerdoce*. Le *sous-diacre*, ainsi que son nom l'indique, sert le *diacre* à l'autel, et le *diacre* sert le *prêtre*.

Si le prêtre est élevé à la dignité de l'*épiscopat*, s'il devient *évêque*, il reçoit la plénitude du sacerdoce, c'est-à-dire des pouvoirs plus étendus encore que ceux qu'il possédait auparavant. En effet, c'est l'évêque seul qui peut faire les prêtres et qui administre le sacrement de confirmation.

Tous les évêques sont égaux entre eux, excepté l'évêque de Rome ou le *pape*. Comme successeur de saint Pierre, qui était le chef des apôtres, le pape est le chef des évêques et a le droit de leur commander.

Ainsi le clergé, avec ses différents ordres, ressemble à une armée bien disciplinée, dans laquelle il existe différents grades, ayant leurs fonctions propres, et tous subordonnés les uns aux autres ; ou mieux encore il ressemble à l'assemblée des saints du ciel, où nous savons qu'il y a divers rangs qui s'unissent tous pour louer sans cesse le Seigneur : de sorte que l'Eglise militante est l'image de l'Eglise triomphante.



4. — Avez-vous quelquefois pensé à ce que serait le monde, si le sacrement de l'ordre n'existait pas ? — Sans lui, il n'y aurait plus d'évêques, plus de prêtres, et par conséquent plus de sacrements, ni de sacrifice, ni de culte. Les hommes n'auraient plus le moyen d'arriver au ciel ; la vie divine ne coulerait plus dans leur âme et ils seraient condamnés à être éternellement séparés de Dieu. Sans le sacrement de l'ordre, il n'y aurait plus de vertus chrétiennes dans le monde ; car ce sont les ministres de Jésus-Christ qui plantent, arrosent et cultivent ces vertus. Donc, sans eux, on ne verrait plus régner que l'orgueil, l'ambition, l'avarice, la gourmandise, le libertinage, et par conséquent le désordre, le crime, et enfin la ruine de la société. Telle est l'importance du sacrement de l'ordre.

5. — Maintenant, comment vous faire comprendre la dignité du sacerdoce et la grandeur du prêtre ?

Il était grand, le premier homme, qui, établi roi de l'univers, commandait à toutes les créatures et en était docilement obéi. Il était grand, Moïse qui, d'un seul mot, séparait les eaux de la mer et, entre leurs masses suspendues, faisait passer à pied sec tout le peuple juif. Il était grand, Josué qui, par un seul signe, arrêta le soleil dans sa course. Ils sont grands, les rois de la terre qui commandent à des peuples nombreux et font mouvoir des armées formidables. Néanmoins il est sur la terre un homme plus grand que tous ces hommes ! Il est un homme qui, chaque jour, quand il lui plaît, ouvre les portes du ciel et, s'adressant au Fils de Dieu, lui dit : « Descendez de votre trône ; venez sur l'autel ; cachez votre gloire sous les apparences du pain et du vin, pour que je vous offre comme une victime et que je vous donne en nourriture à vos enfants... » Et à l'instant Jésus-Christ, le roi du ciel et de la terre, obéit à la voix de cet homme et vient s'incarner entre ses mains. Cet homme, vous l'avez nommé : c'est le prêtre !

Mais ce n'est pas seulement à l'autel que se montrent la grandeur et le pouvoir du prêtre. Considérons-le encore au tribunal de la pénitence. Voici un homme qui s'est souillé de tous les crimes, qui a forfait à toutes les vertus, qui s'est couvert de toutes les infamies. Il est dans les liens du démon. Qui pourra l'en délivrer ? Les anges, les saints du ciel, la sainte Vierge mère de Dieu ? Ils pourront bien prier, intercéder pour cette pauvre âme ; mais l'absoudre d'une faute, si petite soit-elle, jamais ! Eh bien ! ce que ni les anges, ni les saints, ni l'auguste Marie elle-même ne peuvent faire, le prêtre le fait. Il dit au pécheur : « Je vous absous, » et le péché est effacé pour jamais. Ainsi, puissant comme Dieu, par un privilège de Dieu, le prêtre peut en un instant arracher cette âme à l'empire du démon et la rendre digne du paradis. Et Dieu lui-même est obligé de s'en tenir à la sentence de son ministre, de refuser ou d'accorder le pardon, selon que le prêtre refuse ou accorde l'absolution. Concevez un

pouvoir plus étonnant, une dignité plus sublime !

Aussi je ne m'étonne plus d'entendre Jésus-Christ adresser aux prêtres ces paroles remarquables : « Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise me méprise. » — Je ne m'étonne plus de voir au Concile de Nicée l'empereur Constantin, maître du monde, ne vouloir occuper que la dernière place après tous les prêtres, et ne consentir à s'asseoir qu'après en avoir obtenu la permission. C'est ce même empereur qui disait : « Si je voyais un prêtre commettre une faute, je le couvrirais de mon manteau pour le dérober à la malignité du public. » — Je ne m'étonne plus d'entendre dire à saint François d'Assise qui, par humilité, refusa toute sa vie l'honneur du sacerdoce : « Si je rencontrais ensemble un ange et un prêtre, je fléchirais d'abord le genou devant le prêtre et ensuite devant l'ange. »

6. — Puisque les prêtres remplissent des fonctions si importantes et si saintes, puisque leur dignité est si grande, ils méritent donc le respect de tous les chrétiens ; ils ne sont donc point *des hommes comme les autres*, ainsi que vous l'entendez dire quelquefois aux impies et aux libertins. Sans doute, l'Eglise est composée d'hommes ; le pape, les évêques et les prêtres sont des hommes ; mais ce sont des hommes que Jésus-Christ même a revêtus de la puissance spirituelle et de l'autorité divine. Et à cause de cela, ils ne sont point des hommes comme les autres. S'ils ont des défauts, s'ils manquent à leurs devoirs, Dieu les jugera plus sévèrement ; mais rappelez-vous qu'ils n'en sont pas moins ses représentants et ses ministres, et que les mépriser c'est mépriser Jésus-Christ lui-même.

7. — Ce respect que nous devons avoir pour le prêtre regarde encore les vocations ecclésiastiques. Ainsi ils sont grandement coupables, les parents qui, pour un motif quelconque, détournent d'une si sublime vocation ceux de leurs enfants qui s'y sentent bien appelés... D'un autre côté, ils ne seraient pas moins aveugles ceux qui, dans des vues humaines, pousseraient leurs enfants à embrasser l'état ecclésiastique si cet état ne leur convenait pas. Ils répondraient un jour devant Dieu de toutes les profanations, de tous les scandales qui ne peuvent manquer d'être la suite d'un défaut de vocation. La dignité du sacerdoce est si élevée qu'il faut s'y sentir poussé par la grâce divine pour l'embrasser.

Vous continuerez donc, comme vous l'avez toujours fait, à entourer de votre estime, de votre respect et de votre vénération les ministres de l'autel, et Dieu lui-même vous en récompensera.

## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

## TROISIÈME PARTIE

## Moyens de salut

## LES SACREMENTS

## B

*Les sacrements en particulier*

## III. — L'EUCCHARISTIE

Chapitre III. — L'Eucharistie sacrement :  
la Communion (suite)ART. V. — LES EFFETS DU SACREMENT DE  
L'EUCCHARISTIE (suite)§ 3. — *Les effets de la communion d'après les Pères,  
les Docteurs et les théologiens*

— *Pour bien définir les effets du sacrement, ne semble-t-il pas nécessaire de connaître le mystère lui-même de la communion ?*

— Rien de plus convenable.

— *En quoi donc consiste l'acte de la communion ?*

— En ce que nous recevons comme nourriture, dans notre bouche, le corps et le sang de Jésus-Christ sous les espèces du pain et du vin.

— *Qu'est-ce à dire « comme nourriture ? »*

— Ces paroles signifient que l'Eucharistie étant vraiment un aliment, une nourriture, la communion est aussi une véritable manducation, et que ce ne serait point communier, par exemple, de garder simplement la sainte hostie sur sa langue jusqu'à la complète altération des espèces.

— *Comment faut-il entendre cette manducation et n'y a-t-il pas des différences essentielles entre la nourriture matérielle et l'aliment sacramentel ?*

— Evidemment ces différences existent et doivent être notées avec soin.

— *Sur quoi portent-elles ?*

— Tout d'abord, l'eucharistie est un aliment spirituel : elle nourrit l'âme et non point le corps.

— *Ensuite ?*

— Elle doit par là-même être mangée, non pas d'une façon purement matérielle, comme les aliments ordinaires, mais d'une manière mystérieuse et spirituelle.

— *En troisième lieu ?*

— L'aliment eucharistique, le corps glorieux de Jésus-Christ, ne se corrompt point avec les espèces ; il reste incorruptible ; nous le recevons sans l'altérer ni le détruire.

— *Enfin et principalement ?*

— L'aliment eucharistique ne peut pas se changer en la substance de celui qui s'en nourrit ; au contraire, celui qui communie dignement est transformé en l'image et en la ressemblance de Jésus-Christ.

— *Comment s'opère cette transformation ?*

— Par la charité, surtout par l'ardeur de la charité actuelle.

## 1° Union du communiant avec Jésus-Christ

— *La communion reçue dignement ne produit-elle pas une double union du fidèle avec Jésus-Christ ?*

— Oui, et il importe de bien distinguer ces deux unions, savoir : l'union sacramentelle et l'union spirituelle par la charité.

— *En quoi consiste l'union sacramentelle ?*

— En ce que la communion a pour effet direct de transporter et d'établir en nos corps, au moins pour quelques instants, la présence réelle.

— *Ainsi donc ?*

— Ainsi donc, communier c'est recevoir chez soi Jésus-Christ, c'est tenir serré contre son cœur l'auteur de toutes les grâces, c'est s'unir à Jésus-Christ.

— *Quelle est la nature de cette union sacramentelle ?*

— Ce n'est pas une union physique proprement dite, car elle se fait au moyen des espèces et exclut tout contact immédiat entre le corps du Sauveur et le corps de celui qui communie.

— *Est-ce néanmoins une union réelle ?*

— Assurément, c'est une union réelle, quoique improprement dite, puisque le corps du Sauveur est et demeure réellement présent à l'intérieur de l'homme, aussi longtemps que les espèces contiennent de subsister.

— *Faites-nous comprendre, par une comparaison, l'excellence de cette union ?*

— Nous estimons bienheureux ceux qui reçoivent sous leur toit le Christ mortel, ceux qu'un simple contact de sa robe put guérir. Mais combien plus devons-nous apprécier notre bonheur, nous chez lesquels descend le Christ glorifié, nous dont le Sauveur vient panser les blessures, nous dont Jésus vient doter et épouser les âmes ! (Cat. romain).

— *Cependant, n'y a-t-il pas une autre union dont l'union sacramentelle est la condition nécessaire, et qui est elle-même l'effet principal du sacrement de l'eucharistie ?*

— Oui, et c'est l'union spirituelle par la charité.

— *Comment l'expliquez-vous ?*

— L'union sacramentelle ne peut être qu'une union transitoire.

Or, Jésus-Christ a dit : « Celui qui mange ma chair demeure en moi et moi en lui. »

Donc, cette union affirmée par Notre-Seigneur, union qui persiste après la disparition des espèces, est bien l'union par les liens de la charité, selon cette parole de saint Jean : « Qui demeure dans l'amour, demeure en Dieu, et Dieu en lui. » (1<sup>re</sup> Ep., iv, 16).

— *Ne pouvez-vous pas confirmer ceci par l'autorité des théologiens et des docteurs ?*

— Saint Thomas déclare que l'effet de ce sacrement c'est la charité, non seulement habituelle, mais actuelle. Son opinion est adoptée par les plus éminents théologiens contemporains.

Tel est aussi le sentiment des Pères. Ils appellent l'eucharistie « le sacrement de l'amour. »

— *D'après cela, quel est le premier fruit, le fruit propre de la communion ?*

— On doit dire que c'est de rendre les fidèles conformes à Jésus-Christ par l'union la plus intime avec lui, par l'accroissement de la charité habituelle et surtout en excitant la charité actuelle.

## 2° La communion aliment de la vie surnaturelle

— *Qu'est-ce que l'on entend par la vie surnaturelle ?*

— On entend par là la vie de l'âme, cette vie céleste et divine qui comprend la grâce sanctifiante, les vertus et les dons du Saint-Esprit, et se manifeste par les bonnes œuvres.

— *Cette vie surnaturelle n'a-t-elle pas une certaine analogie avec la vie naturelle ?*

— On peut l'affirmer, et c'est ce qui a fait prendre les effets produits par la nourriture matérielle sur le corps comme termes de comparaison pour les effets produits en nos âmes par l'eucharistie, nourriture de la vie surnaturelle.

— *Qu'est-ce que fait la nourriture matérielle par rapport à la vie corporelle ?*



— Quatre choses : la nourriture matérielle entretient la vie du corps, elle l'augmente, elle répare les forces, elle produit d'ordinaire une sensation de bien être.

— *L'eucharistie, aliment céleste de l'âme, produit-elle des effets analogues à l'égard de la vie surnaturelle ?*

— L'Ecriture l'atteste, l'Eglise le déclare, les Pères et les théologiens l'expliquent en des commentaires qui méritent considération.

— *Ainsi donc vous attestez... ?*

— Que l'eucharistie, nourriture divine, possède une efficacité analogue à la nourriture matérielle, mais d'une manière bien meilleure et beaucoup plus parfaite.

— *C'est-à-dire ?*

— Que l'eucharistie entretient la vie surnaturelle, la développe, répare ses pertes, et la réjouit.

a

L'eucharistie entretient la vie surnaturelle

— *Qu'entendez-vous en disant que l'eucharistie entretient la vie surnaturelle ?*

— J'entends que l'eucharistie a pour effet non de donner aux pécheurs la vie de la grâce, mais de conserver cette vie déjà existante et de la préserver de la ruine.

— *Notre-Seigneur n'a-t-il pas marqué très expressément cet effet ?*

— Oui, lorsqu'il a dit : « Celui qui me mangera ne mourra pas, » et : « Si vous ne mangez ma chair et ne buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous. »

— *Qu'est-ce qui cause la ruine de la vie spirituelle ?*

— C'est le péché mortel.

— *Comment l'eucharistie prévient-elle cette ruine ?*

— En ce qu'elle est à la fois un fortifiant et un remède contre la concupiscence, source ordinaire du péché, et une arme défensive contre le démon.

— *Expliquez-vous ?*

— D'abord, pour éviter le péché mortel, il est nécessaire de réprimer la triple concupiscence et l'égoïsme qui les résume toutes les trois et où il faut voir le principe fondamental de toutes nos fautes.

— *Le moyen d'y parvenir ?*

— Le moyen, c'est surtout le sacrement de l'amour, la communion. Tout est facile à celui qui aime, tandis que tout est pénible à celui qui n'aime pas. Plus que le sentiment du devoir et la conscience, c'est l'amour de Dieu qui nous fait triompher du péché en nous faisant triompher de nous-même.

Or, cet amour de Dieu, cette charité actuelle est le fruit propre de l'eucharistie.

— *En second lieu ?*

— En second lieu, notre vie surnaturelle est encore menacée à l'extérieur par un ennemi redoutable, le démon.

— *De quelle façon l'eucharistie nous aide-t-elle à repousser les assauts du démon ?*

— En ce que l'eucharistie est le signe de la Passion de Jésus-Christ, où le démon a été vaincu pour toujours.

— *Citez les belles paroles de saint Jean Chrysostome à ce sujet ?*

— Le saint Docteur déclare « qu'au sortir de la table sainte, nous inspirons la terreur à Satan, comme des lions respirant la flamme, parce que nous avons en notre cœur Celui qui est notre

chef et qui nous témoigne son amour. » (Hom. 45, in Joan.).

b

L'eucharistie développe la vie surnaturelle

— *La nourriture matérielle a-t-elle pour unique effet d'entretenir la vie du corps ?*

— Non, mais en prenant et en s'assimilant la nourriture, notre corps se développe et grandit.

— *En est-il de même de l'eucharistie, aliment de la vie surnaturelle ?*

— L'Eglise l'enseigne, et la nature du sacrement nous en donne la preuve certaine.

— *Comment cela ?*

— L'excellence, la dignité sublime de l'eucharistie en tant que sacrement permet incontestablement d'admettre qu'elle produit, avec une abondance singulière, l'augmentation de la grâce sanctifiante, et comme conséquence un plus grand épanouissement des vertus chrétiennes.

— *Citez encore ici un texte remarquable de saint Jean Chrysostome ?*

— « L'eucharistie, dit-il, est la fontaine du Paradis terrestre : c'est elle qui donne naissance aux fleuves de grâces et de bénédictions qui fécondent l'Eglise. Sur les bords de ces fleuves se développe une magnifique végétation : c'est là que croissent ces arbres gigantesques, dont la cime touche les cieux, et qui produisent en la saison convenable des fruits incorruptibles. »

c

L'eucharistie répare la vie surnaturelle

— *Quand vous dites que l'eucharistie répare la vie surnaturelle, entendez-vous qu'elle rend aux pécheurs la vie de la grâce ?*

— Non, car c'est là l'effet propre du sacrement de pénitence, et ce n'est qu'accidentellement que l'eucharistie pourrait remettre le péché mortel.

— *Qu'est-ce que nous enseignent les théologiens par rapport aux fautes mortelles ainsi effacées par la vertu du sacrement de l'eucharistie ?*

— Ils enseignent, par exemple, que si le communiant, par une erreur non coupable, croyait être en état de grâce, et qu'il eût au moins la contrition imparfaite de toutes ses fautes passées, dans ce cas il recevrait, par la vertu du sacrement, le pardon de son péché.

— *Dites alors en quoi consistent ces pertes de la vie surnaturelle que répare le sacrement de l'eucharistie ?*

— Ce sont, en premier lieu, les péchés véniels, ces fautes quotidiennes dont les plus justes ont peine à être exempts ; puis l'état de tiédeur produit par l'habitude de ces fautes ; et enfin les peines temporelles elles-mêmes.

— *Comment l'eucharistie répare-t-elle ces déficiences de la vie spirituelle ?*

— Elle les répare, surtout en renouvelant, par la plénitude des grâces actuelles, les forces surnaturelles et en effaçant, par la ferveur de la charité, les fautes et les imperfections qui alanguissent l'âme.

— *Rapportez le mot spirituel du saint curé d'Ars, M. Vianney, exprimant bien cet effet salutaire de la communion ?*

— « La communion, disait-il dans son langage si expressif et si familier, la communion fait à l'âme comme un coup de soufflet à un feu qui commence à s'éteindre. On souffle, et le foyer se rallume. »

d

La communion réjouit la vie surnaturelle

— *Quel est, d'après le concile de Florence, le*

*quatrième effet de l'eucharistie comme aliment spirituel de l'âme ?*

— C'est de réjouir les âmes, et de leur procurer une sorte de délectation surnaturelle, de paix délicieuse, de saint enthousiasme, d'heureuse ivresse.

— *Comment cet effet de l'eucharistie nous est-il révélé ?*

— Il l'est surtout par ce caractère de mystérieux banquet donné par Notre-Seigneur lui-même à la réception de son sacrement, banquet dont Dieu est à la fois le sublime ordonnateur et l'aliment ineffable.

— *Ces délices ineffables de la communion n'ont-elles d'autre résultat que de réjouir l'âme et d'exciter en elle de pieux transports ?*

— Non, elles sont encore la source des plus pures consolations, elles procurent le calme au milieu des peines et des épreuves, elles font déborder d'allégresse le cœur des martyrs, elles donnent une vigueur particulière, une promptitude joyeuse au service de Dieu et du prochain.

— *Le saint curé d'Ars n'a-t-il pas résumé d'un mot cet effet de la sainte communion ?*

— « Sans l'eucharistie, disait-il, il n'y aurait pas de bonheur en ce monde. »

— *Connaissez-vous une autre expression traduisant bien la même pensée ?*

— « L'eucharistie, c'est le Paradis sur terre ! »

— *Ne faut-il pas, de la part du communiant, des dispositions particulières, pour que la communion produise toujours pleinement de si heureux effets ?*

— Assurément, la communion ne produira ses fruits qu'autant que le communiant apportera des dispositions convenables et une coopération énergique.

— *Que faut-il donc répondre à ceux qui se plaindraient de ne point ressentir après leurs communions, même répétées, l'efficacité attachée au sacrement ?*

— Il faudrait leur répondre que cela tient à des dispositions défectueuses de leur part, ou encore à un défaut de coopération aux grâces reçues.

— *Connaissez-vous un moyen infaillible pour éviter ce malheur et goûter dans leur plénitude ces précieux effets de la sainte eucharistie ?*

— Ce moyen existe : c'est de communier fréquemment, régulièrement, persévéramment, et avec les dispositions convenables.

+

#### § 4. — L'eucharistie et les vertus sociales

— *Comment les apôtres et les premiers chrétiens transformèrent-ils la société païenne et posèrent-ils dès l'origine les bases de la civilisation, justement appelée la civilisation chrétienne ?*

— Ce fut surtout par l'eucharistie. Si d'une part, en effet, nous lisons dans les Actes des Apôtres que « la multitude des croyants n'avait qu'un corps et qu'une âme » (Act., IV, 32), nous y lisons également qu'ils « persévéraient dans la doctrine des apôtres, dans la communion et la fraction du pain. » (Act., II, 42).

— *Aujourd'hui encore, qu'est-ce qui importe le plus au bien de la société ?*

— C'est que les diverses classes de citoyens soient unies par un mutuel échange de bons offices, par une concorde qui ait sa source en Dieu et qui produise des œuvres conformes à l'esprit fraternel et à la charité de Jésus-Christ.

— *Il est donc vrai de dire que, sans nier la part de la justice, c'est par la charité principalement qu'il sera possible d'arriver à une*

*égalité salubre, et que cette égalité sera maintenue ?*

— Rien n'est plus certain.

— *Or, en instituant le sacrement de l'eucharistie, Jésus-Christ n'a-t-il pas voulu ranimer la charité envers Dieu et par là-même réchauffer la charité mutuelle envers les hommes ?*

— Incontestablement.

— *Jésus-Christ, en répandant, par le moyen de ce sacrement, les richesses de son divin amour envers les hommes, ne nous donne-t-il pas un exemple bien propre à nous faire comprendre combien nous devons nous aimer et nous aider les uns les autres, unis par des liens fraternels de plus en plus étroits ?*

— Par cet exemple qu'il leur donne, le divin Sauveur, en effet, exhorte puissamment les hommes à faire régner la vraie fraternité entre eux.

— *On remarque, au moment de la communion, les grands de la terre et les petits, les riches et les pauvres, les doctes et les ignorants, tous participant également au même festin céleste. Que voyez-vous dans ce fait ?*

— J'y vois encore un magnifique exemple de fraternité chrétienne et d'égalité sociale.

— *Parmi les grands biens dont toute société doit s'applaudir, il faut ranger les œuvres d'instruction et de bienfaisance, les institutions catholiques, si nombreuses et si variées, qui tendent toutes à l'amélioration de la condition humaine. D'où ces institutions et ces œuvres tirent-elles leur force, leur perpétuité, et leurs heureux résultats ?*

— On doit reconnaître et confesser que c'est encore et surtout de l'eucharistie.

— *D'après cela, quel vous paraît être le meilleur et le plus sûr remède aux maux dont souffre la société ?*

— Il convient d'affirmer sans crainte qu'il n'en est pas de meilleur et de plus sûr que la fréquentation de la table divine, que la sainte communion pratiquée selon le vœu de l'Eglise.

— *Ne pourriez-vous pas citer à l'appui l'opinion d'un prêtre éminent qui fut un grand fondateur et directeur d'œuvres ?*

— Ce prêtre est M. Desgenettes, curé de Notre-Dame des Victoires, à Paris. On raconte qu'au lendemain de la révolution de février, en 1848, il reçut la visite d'un groupe de personnages appartenant à la classe dirigeante. Ils venaient le consulter sur les moyens qu'il convenait de prendre pour sauver la société et conjurer les maux qui semblaient la menacer.

M. Desgenettes réfléchit un instant, avant de répondre; puis, tout à coup, levant sur eux un regard presque compatissant, il leur dit ces simples paroles, mais avec un ton de conviction et d'autorité toute sacerdotale : « Messieurs, la première chose à faire, c'est de communier et de faire communier tous les huit jours. »

+

#### § 5. — L'eucharistie gage de la vie éternelle

— *Pourquoi faut-il croire que l'eucharistie est encore et particulièrement le gage de la vie éternelle et de la résurrection glorieuse ?*

— Parce que Jésus-Christ a dit : « Qui mange ma chair et boit mon sang possède la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. »

— *Que remarquez-vous dans ces paroles ?*

— J'y remarque deux promesses distinctes : l'une, où est affirmée l'existence d'un lien spécial entre la communion et la vie éternelle, le ciel ;



l'autre qui garantit la résurrection glorieuse des corps par l'eucharistie.

— *Comment l'Eucharistie est-elle le gage de la vie éternelle ?*

— Outre la promesse formelle que le divin Sauveur nous a faite, on peut dire qu'il y a de sa part, après qu'il s'est donné lui-même si libéralement à nous dans la sainte communion, une sorte d'engagement qu'il se donnera encore, mais cette fois à découvert, dans la gloire.

— *De plus ?*

— Au premier rang des moyens surnaturels pour conquérir le ciel, il faut mettre l'Eucharistie.

Ce sacrement, en effet, augmente spécialement en nous la grâce sanctifiante, qui nous donne droit au ciel ; il contribue efficacement à nous préserver du péché et nous conduit ainsi à la possession de l'éternelle félicité ; foyer enfin de charité et principe de bonnes œuvres, il est ainsi le gage assuré de la récompense que Dieu a promise aux âmes de bonne volonté.

— *Ne peut-on pas ajouter que l'union si étroite contractée ici-bas par le communiant avec Jésus-Christ est appelée comme nécessairement à avoir sa consommation dans le ciel ?*

— En effet, la sainte communion, c'est le ciel commencé ici-bas, selon cette belle parole de saint Jean Damascène : « Nous sommes dans le ciel autant que nous sommes dans le Christ. »

D'où il faut tirer cette conclusion avec Origène : « Ciel vous êtes, au ciel vous irez. »

— *L'Eucharistie n'est-elle pas aussi, pour notre corps, un gage de résurrection glorieuse ?*

— Les Pères l'affirment lorsqu'ils commentent cette parole du Sauveur : « Celui qui mange ma chair... je le ressusciterai au dernier jour. »

Ils déclarent que l'Eucharistie fait entrer dans nos corps « un levain de vie, » — « une semence d'immortalité, » — que « Dieu vivifie ce qui est naturellement corruptible, en l'unissant corporellement au corps de Celui qui est la vie. »

— *Avec eux, il convient donc d'admettre une certaine influence de l'Eucharistie jusque sur le corps des justes, pour le rappeler un jour à la vie ?*

— Cela est de toute convenance, et la raison en est évidente. Quoi de plus naturel que l'Eucharistie soit un principe d'immortalité pour le corps humain où elle a résidé tant de fois peut-être, et que le Christ a ainsi comme consacré par le contact de son propre corps !

On peut donc conclure que la communion constitue un titre spécial à la résurrection glorieuse.

— *Pourquoi avez-vous dit : « un titre spécial ? »*

— Parce que le principe de la glorification future de nos corps réside essentiellement dans la grâce sanctifiante ; et ainsi ceux qui meurent en état de grâce par l'effet du baptême ou de la pénitence, sans avoir pu communier, ne seront pas frustrés de la gloire dans leurs corps.

L'Eucharistie nous assure seulement cette gloire en un sens plus particulier et très appréciable.

— *Notre-Seigneur n'a-t-il pas voulu nous donner parfois, dans ses saints, une révélation anticipée de la gloire qu'il réserve aux pieux communicants dans le ciel ?*

— La vie des saints abonde en traits de ce genre.

Voici, à titre d'exemple, ce qui est rapporté du saint mendiant Benoît-Joseph Labre :

« Quand il s'approchait de la sainte table, dans son maintien et toute sa physionomie quelque chose éclatait et rayonnait qui touchait, ravissait et consolait. On n'avait jamais rien vu de semblable. »

« Les prêtres qui déposaient la sainte hostie sur

ces lèvres plus altérées que celles du cerf étaient émus, touchés, portés à la dévotion. Un d'entre eux, un jour, voyant à la Table sainte ce pauvre, sale et déguenillé, craignait que ce ne fût manquer au respect dû à Dieu que de l'approcher avec un tel costume ! Mais à peine eut-il jeté les yeux sur le visage du communiant qu'il se crut en présence d'un séraphin et ne pensa qu'à admirer cette ferveur. » (*La vie admirable de Benoît-Joseph Labre*, par Léon Aubineau, p. 261).

+

#### § 6. — Application aux autres des fruits de la communion

— *Au point de vue de leur application, comment distingue-t-on de sortes de fruits ou d'effets dans la sainte communion ?*

— Deux sortes, savoir : ceux qui sont exclusivement personnels à celui qui reçoit le sacrement, et ceux dont il a la libre disposition.

— *Quels sont les effets exclusivement personnels au communiant ?*

— Ce sont les fruits proprement sacramentels attachés à la réception même de l'Eucharistie. Ainsi la nourriture ne profite qu'à celui qui la prend.

— *Quels sont les fruits dont le communiant a la libre disposition ?*

— Ce sont les fruits qui découlent du sacrement *ex opere operantis*, comme parle la théologie, par exemple les actes pieux que le communiant accomplit avant, pendant et après la communion.

— *Ces actes ont-ils une grande valeur ?*

— On doit l'affirmer d'une manière générale, car même en dehors de la ferveur plus ou moins vive qui l'accompagne, la communion est un acte du culte divin du plus grand prix.

De plus, c'est sous la douce influence de la présence réelle de Jésus-Christ et avec l'aide des grâces sacramentelles que le communiant produit ces actes très méritoires des diverses vertus.

— *Le mérite de ces actes et de la communion elle-même peut-il donc être appliqué, par manière de suffrage, à d'autres, soit vivants, soit défunts ?*

— Il peut très certainement leur être appliqué par manière de suffrage, puisque ces actes ont une réelle vertu satisfactoire et impétratoire.

— *Quels sentiments ont été excités en vous par tout ce que nous avons dit des effets de la communion ?*

— Des sentiments d'admiration et de reconnaissance pour les infinies miséricordes du Seigneur, et de sainte impatience de jouir au plus tôt d'un si grand sacrement.

— *Et s'il vous fallait traduire ce dernier sentiment, à qui auriez-vous recours ?*

— A nul autre qu'à l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ, car personne mieux que lui n'a parlé de ces ineffables mystères. Avec lui je m'écrierai :

« O heureuse, mille fois heureuse l'âme qui peut vous recevoir dignement, vous son Seigneur et son Dieu, et goûter avec plénitude la joie de votre présence ! »

#### IMPRIMATUR

Lingonis, die 19 novembris 1902.

† SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MATRIER.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Discours pour une plantation de croix.** — Jésus-Christ et la France, 897.

**Sermon de charité.** — La charité est une œuvre divine, 900.

**Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion**, par un curé de campagne. — *Troisième partie : Les Sacrements.* — XXIV. Le prêtre, 903. — XXV. Le mariage, 905. — XXVI. Le mariage (*fin*), 908.

**Sermon pour une prise de voile.** — Aimer et réparer, 910.

**Réflexions sur des paroles du Propre des messes du dimanche.** — LIX. 1<sup>er</sup> dimanche après la Pentecôte, 913. — LX. 2<sup>e</sup> dimanche, 916. — LXI. 3<sup>e</sup> dimanche, 919.

**Courtes instructions pour la prière du soir.** — LXXXVII. La règle d'or, 922.

**Plan de sermon pour Noël.** — Mystère de gloire pour Dieu et de paix pour les hommes, 923.

**Catéchisme de persévérance.** — *La vie publique de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* — DEUXIÈME ANNÉE : L'ÉDUCATEUR. — XVIII. Mort de saint Jean-Baptiste. Première mission des Apôtres, 924.

## DISCOURS POUR UNE PLANTATION DE CROIX

JÉSUS-CHRIST ET LA FRANCE

*Oportet illum regnare.*  
Il faut que Jésus-Christ  
régne. (I Cor., xv, 25).

Mes frères,

C'était à l'une des époques les plus troublées de notre histoire nationale, en 1848. Un grand écrivain catholique, Chateaubriand, allait mourir. Les révolutionnaires triomphaient dans Paris, et leurs clameurs sauvages, mêlées au bruit du canon de la guerre civile, montant jusqu'au célèbre agonisant, précipitaient les derniers battements de son cœur, ce noble cœur qui avait si ardemment aimé son Dieu et la France.

Profondément ému, l'auteur du *Génie du Christianisme* saisit son crucifix et donna dans un suprême adieu cet avertissement à son pays : « Jésus-Christ seul a fait la France dans le passé, Jésus-Christ seul la conserve dans le présent, Jésus-Christ seul la sauvera dans l'avenir... Voilà mon Dieu, voilà mon roi. »

### I

« Jésus-Christ seul a fait la France dans le passé. »

1. Quand Dieu eut confié à son Eglise la mission d'établir sur terre l'empire de la vérité, il chercha un peuple capable, — non point certes de l'imposer par la force des armes : il ne devait

jamais le souffrir, — mais capable de la tirer de l'oppression et d'assurer à tous les hommes le droit de la connaître et de la pratiquer librement.

Il s'adressa successivement aux trois peuples dont la vie résumait toute la vie des siècles passés. — Il fit d'abord appel à l'Orient, qui représentait la sainteté des traditions. La réponse brutale qu'il en reçut fut la mort sanglante du Christ et le martyre de ses disciples. — Il fit appel ensuite à Athènes qui représentait la science et le génie. Saint Paul alla prêcher la vérité et le Dieu inconnu devant l'Aréopage. Les Grecs répondirent à l'appel divin en déchirant la robe sans couture de la vérité et en s'en disputant avec frénésie les lambeaux. — Il fit appel à Rome, qui représentait la victoire et la force. Rome lui répondit en crucifiant saint Pierre et en jetant les chrétiens aux lions des amphithéâtres.

Dieu se lassa. Il résolut de se créer un peuple à Lui. Un jour on vit sortir des forêts du Nord une horde sauvage et guerrière. Elle campa au hasard sur le sol qu'elle venait de conquérir, puis après avoir contemplé le beau pays qui s'offrait à elle, elle s'élança la framée au poing dans la vieille terre gauloise. Sous ses rudes secousses, tout s'écroula, et les vainqueurs purent croire qu'ils n'avaient plus devant eux que des ruines et des esclaves. Mais voici que les vaincus se ressaisirent et qu'une bataille s'engagea dans les plaines de Tolbiac.

Clovis croyait en son épée, mais il ne croyait pas en Dieu. Malgré la bravoure de ses guerriers, le chef des Francs sentait la victoire lui échapper et l'avenir de sa race à tout jamais compromis. Une femme priait... Oh ! qui dira la ferveur de cette prière, puisqu'elle toucha le cœur de Dieu et changea le cœur de Clovis ! Il éleva lui aussi ses mains vers le ciel en s'écriant : « Dieu de Clotilde, si tu me donnes la victoire, je me fais chrétien ! »

Dieu attendait cette prière. La victoire lui fut donnée. La France était fondée. « Elle naissait, dit Lacordaire, sur un champ de bataille, comme il convient à un soldat ; elle naissait d'un regard vers le ciel, comme il convient à un apôtre. » J'ajoute, mes frères : elle naissait à la prière d'une chrétienne, comme il convient à la Fille aînée de l'Eglise.

Le lendemain, Clovis allait recevoir le baptême et debout, les mains étendues sur les fonts baptismaux de Reims, il confessa publiquement et solennellement en face des idolâtres la royauté de Jésus-Christ, la divinité de son Eglise, scellant ainsi l'alliance de son peuple avec Jésus-Christ. Quelques instants après, l'œil humain vit Clovis sortir de la piscine sainte régénéré et chrétien, et à sa suite trois mille guerriers baptisés comme lui ; mais l'œil de Dieu, perçant les voiles de l'avenir, vit sortir en même temps du baptistère la France armée pour sa mission, Charlemagne, saint Louis, Jeanne d'Arc, et vous-mêmes, chrétiens et catholiques, restés fidèles à Dieu pendant quinze siècles de périls et d'épreuves.



Après son baptême, Clovis se fit instruire par l'évêque saint Remy. Quand il entendit le vieillard lui révéler l'amour de Dieu pour nous, quand il apprit que des hommes qu'on appelle des Juifs, avaient lâchement insulté la divine Victime clouée par l'amour à la croix de son calvaire, son brave cœur bondit d'indignation ; il brandit son épée en s'écriant : « Ils firent cela, les Juifs?... Ah ! Père, Père, que n'étais-je là avec mes Francs ! »

Saluez ce cri, mes frères. C'est l'âme de la France chrétienne qui se révèle.

Le premier cri de l'enfant est pour remercier la femme qui lui a donné la vie ; le premier cri de la France est un cri d'amour pour le Christ, son premier geste pour lui offrir son épée. Saluez le courage chrétien qui s'affirme, Dieu en a pétri l'âme de la France !

2. Mais pour faire l'âme de la France, Dieu voulut autre chose encore. A côté du *glaive* que brandit Clovis, rayonne l'idéal de la *croix* qu'élève saint Remy, l'évêque de Reims, ce grand croyant, ce grand cœur, ce grand caractère, à qui revient l'honneur d'avoir brillamment inauguré le rôle glorieux et fécond de l'épiscopat en France.

Depuis longtemps, il suit les diverses phases de l'agonie du peuple romain. Le cœur fort et confiant dans l'avenir, il affronte victorieusement tous les périls, il prêche partout la bonne nouvelle, il poursuit la superstition jusqu'au fond des forêts où elle se retranche : car l'erreur aime les ténèbres.

Partout où se trouve une âme à éclairer, il fait briller la lumière de l'Evangile ; partout où se trouve une âme à consoler, je le vois exhortant, priant, versant dans les cœurs plus de baume et de consolation qu'il n'en sort de larmes et de soupirs ; partout où se trouve une âme à sauver, je le trouve ministre de paix et de pardon, se faisant tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ.

Il ne pouvait faillir à sa mission. Il avait sa place marquée au baptistère de Reims, celui qu'on appelle le Père de la patrie, lui dont on a pu dire qu'il avait l'idée de la France avant même que la France fût née. En voyant Dieu façonner pour ainsi dire de ses mains le berceau de la France, il comprenait que Dieu avait le dessein de lier en quelque sorte ses intérêts à ceux de la nation choisie.

3. La force du glaive, l'idéal de la croix, voilà de précieux instruments pour faire la France. Dieu y mit encore autre chose : il prit le cœur d'une mère. A côté de Clovis et de Remy, je vois Clotilde.

Dieu avait fait de la femme l'égale de l'homme, mais le paganisme l'avait dégradée. Elle n'était plus restée aux côtés de l'homme, mais tombée à ses pieds. Le paganisme avait piétiné sa faiblesse. Il en avait fait une chose vile et malheureuse, un être nul et méprisé, n'ayant aucun droit dans la société, aucun droit dans la famille, pas même sur ses propres enfants.

Le christianisme vint relever cet être vil, abject, misérable. Il changea l'anathème qui déshonorait son front en un diadème resplendissant de l'éclat des plus belles vertus ; il mit dans son cœur le dévouement. Il en fit en un mot la femme chrétienne.

Elle a passé à travers la France, la femme chrétienne, faisant le bien, se passionnant pour toutes les nobles causes, se dévouant dans la famille comme dans la société, faisant rayonner partout sa foi, son dévouement, sa charité sublime. Aussi l'histoire la salue avec émotion et je la salue à mon tour : car je suis homme et je pense au cœur de ma mère, je suis Français et je pense à Clotilde et à Geneviève, je suis prêtre et je pense à Jeanne d'Arc, Jeanne d'Arc qui nous a préservés du protestantisme en délivrant la France des protestants anglais, Jeanne d'Arc qui, un jour, sauva la France !

## II

La France a-t-elle été digne de l'amour du Christ, digne de son baptême, digne de sa vocation?... Suivons-la dans son histoire.

1. Après son baptême, la France grandit. Quand sonna pour elle l'âge de l'adolescence, heure difficile, heure décisive dans la vie des peuples comme dans celle des individus, elle se leva et rassemblant tout ce qu'elle possédait de force, de foi, de jeunesse, d'enthousiasme, elle le porta à travers les océans, les pays inconnus... A qui donc?... Au tombeau du Christ !

Hommages touchants, témoignages de fidélité, transports d'amour qui scellèrent entre la France et Dieu une alliance éternelle, alliance qui a pu se relâcher, mais qui a résisté aux plus violentes secousses et que les derniers efforts de l'impiété ne pourront jamais briser complètement.

Si à la voix des papes, des papes français (saluons, mes frères, le grand Urbain II), les croisés se levaient en foule, que voyait-on à la suite des croisés, pour éclairer les âmes et faire fleurir la vraie civilisation ? Les enfants de l'Eglise, des essaims de missionnaires. Et pour panser les plaies, calmer toute douleur, on voyait la femme chrétienne et française, après avoir cousu à travers ses larmes la croix sur la poitrine des braves, ou tissé les drapeaux des grandes guerres, se faire sœur de charité.

Aussi tant que la croix et l'épée restèrent unies, tant que le cœur de la femme resta chrétien, tant que le Christ régna sur la France, la France régna sur le monde par le prestige, par la force et par l'amour. Elle servit d'exemple aux autres nations, dont elle fut l'honneur et l'arbitre. Quand son drapeau flottait vainqueur au-dessus des grandes capitales, les opprimés reprenaient espoir et les peuples émus regardaient, sûrs d'avance qu'ils allaient voir passer avec le courage et la gloire, l'honneur et le droit. Partout où notre renommée avait retenti, on nous aimait ; partout on prononçait notre nom avec respect, comme on prononce le nom d'une mère.

Et cette gloire a duré quatorze siècles. Pendant quatorze siècles, malgré des infidélités partielles, des fautes graciabiles, la France a conservé intacte la foi de son baptême, et, en récompense de cette fidélité, Celui à qui le ciel et la terre obéissent lui a conservé un empire absolu sur le reste du monde. Nous avons fait l'admiration des autres peuples, qui nous ont emprunté à l'envi notre langue, nos lois, nos arts, notre protection.

2. Ah ! mes frères, pourquoi ne pas nous arrêter ici ? Pourquoi reste-t-il à lire quelques pages de notre histoire, pages lugubres, pages lamentables ? Eh quoi ! est-ce après tant de siècles de fidélité et de gloire qu'une nation peut apostasier ?...

Vous venez trop tard, ennemis de mon Dieu et de mon pays !... La France chrétienne va vous répondre comme cet ancien pontife de Smyrne à qui on demandait d'apostasier : « Il y a, non pas 86 ans, mais quinze cents ans que je sers Jésus-Christ ; il ne m'a fait aucun mal. Comment pourrais-je prononcer une parole d'outrage contre mon Dieu, qui ne m'a fait que du bien ? »

Hélas ! cette parole fut dite. Depuis longtemps l'impiété fomentait la révolte, et un jour on entendit sur notre terre chrétienne et française cet écho du cri du peuple déicide : « *Nolumus hunc regnare super nos*. Nous ne voulons plus que Dieu règne sur nous. Qu'il règne au ciel, s'il le veut, mais qu'il ne se mêle plus des affaires de la terre, et que ses droits prétendus laissent place aux droits intangibles de l'homme ! »

Et il fut fait selon ce qui avait été dit. Il existait une alliance séculaire entre Dieu et la France : cette alliance fut outragée, lacérée, Dieu congédié comme un vulgaire valet. On le chassa de partout : des lois de l'Etat qui devinrent athées, de la famille par le divorce, de l'âme de l'enfance par la menteuse « neutralité », de la tombe même des morts où l'on aurait voulu remplacer la croix, symbole de charité, par l'équerre haineuse des francs-maçons.

Mes frères, qu'avons nous gagné à cette révolution ?... L'anarchie, la honte, l'abaissement.

Hier, Dieu réunissait sur son cœur ses enfants, devenus de vrais frères depuis la promulgation de l'Evangile, vraie charte de fraternité.

Aujourd'hui, sur les débris du tabernacle profané s'assied l'orgueilleuse déesse Raison. La raison dépravée s'insurge contre Dieu ; elle le chasse de partout ; elle voudrait se mettre à sa place et se faire adorer, adorer sa justice avilie et ses lois d'exception !... O mon Dieu ! qu'elle est donc vraie cette parole de saint Augustin : « *Remoto Deo, quid sunt regna mundi nisi latrocinia* ? Sans vous, ô mon Dieu, que sont les royaumes de ce monde, sinon de vastes brigandages ? »

### III

En face de cet état de choses, que faire ?

1. Il est une tentation, frères bien-aimés, il est une tentation qui vous paralyse : c'est la tentation

du découragement. « Les méchants triomphent, il n'y a rien à faire, » entendons-nous dire de toutes parts. « Il n'y a rien à faire, abandonnons le champ de bataille, pleurons sur nos gloires éclipsées, sur notre prestige disparu. »

Abandonner le champ de bataille, mais c'est abandonner Jésus-Christ !... Pleurer sur le passé, c'est ressembler à ceux qui se consomment en gémissement stériles !... Les larmes ne ressuscitent ni ne consolent pas les morts.

Au lieu de pleurer, reprenons courage et espoir. L'arrogance de nos ennemis repose sur notre timidité.

« N'ayons pas peur de l'audace des adversaires du christianisme, disait Montalembert. Au fond, leur audace n'est que de la peur. Ils ont peur de Dieu, ils ont peur de nous, peur de notre foi et de notre vie, peur de notre habit religieux, peur de nos prêtres, peur de nos écoles, peur de nos prières, peur de notre liberté, peur de tout. »

Pour nous, n'ayons pas peur d'eux !... Vivons, espérons, combattons : nous ne vaincrons pas toujours, pas même souvent, mais nous serons invincibles.

Nous serons invincibles parce que nous représentons la seule cause à laquelle soit promise la victoire définitive de l'immortalité. Ayons donc confiance, mes frères, je ne dis pas seulement dans les destinées immortelles de l'Eglise de Dieu, elles échappent aux assauts des méchants, mais ayons confiance aussi dans les destinées de notre patrie.

2. Les éléments qui ont fait la France la referont encore, si le découragement n'annihile pas leur influence. Ne vous découragez point, mes frères !

Est-ce que Jésus-Christ se lasse de nous aimer ? Est-ce qu'il se lasse d'étendre, pendant des siècles, ses mains miséricordieuses sur un peuple qui le blasphème ? Voyez-le qui demande à étendre ses bras sur notre Dauphiné et à rester sur cette croix sanctifiée à Jérusalem.

Est-ce que le Pape, captif des méchants, se lasse d'illuminer notre ciel obscur, des rayons de sa parole de vérité et de vie ?

Est-ce que les évêques se lassent de creuser le noble sillon tracé par saint Remy ?

Est-ce que le prêtre, épié, combattu, menacé de perdre le droit de paraître en public, se lasse de prêcher l'Evangile et de gagner des âmes à Dieu ?

Est-ce que le missionnaire se lasse d'étendre à l'étranger le prestige de cette France qui le chasse ? Est-ce qu'il se lasse d'étendre le rayonnement de la croix et d'aller la planter aux derniers confins du monde ?

Est-ce que la religieuse se lasse de panser les plaies de ceux qui ont voté sa disparition, d'instruire les enfants du peuple ou de faire entendre dans les solitudes du cloître, en faveur de ceux qui la persécutent, des cantiques d'amour, des prières plus confiantes et plus ferventes que jamais ?

Et vous, chrétiens pratiquants, et vous, nobles et généreuses chrétiennes, préparez et hâtez l'avènement du règne de Dieu sur la terre.



Chrétiens d'élite, opposez en toute circonstance, chacun dans votre entourage, à la maison, à l'atelier, dans la rue, partout, opposez à l'insolente voix des méchants l'affirmation courageuse des droits de Dieu.

Il vous le demande à vous surtout, vaillants jeunes gens qui avez gardé votre âme debout, qui n'avez pas fléchi le genou devant les idoles contemporaines, à vous qui gardez dans la pureté de votre cœur un courage invincible, à vous qui êtes l'espoir des futures restaurations.

Et vous, mères chrétiennes, invoquez sainte Clotilde, demandez-lui une étincelle de son amour pour la France. Penchez-vous avec tendresse sur les berceaux de vos enfants, en promettant à Dieu de travailler généreusement à remplacer chaque génération de renégats par une génération de croyants, de donner à l'Eglise militante autant de chrétiens d'élite et à la France chrétienne autant de vaillants soldats que Dieu vous donnera d'enfants.

Que le règne de Dieu s'établisse dans votre âme, pour rayonner de là dans la famille, et par la famille dans la société !

Seigneur Jésus, nous traversons en ce moment une heure incertaine et lourde, l'heure de l'abatement, des résistances, des soupçons réciproques, et nous cherchons lumière et consolation au pied de votre croix. N'oubliez pas, Seigneur, que nous sommes votre peuple, et que tout notre espoir est en vous.

Seigneur, vous savez que nous souffrons, et vous nous aimez. Sauvez vos intérêts dans notre pays ; sauvez-nous en étendant votre amour et votre règne sur nous. *Adveniat regnum tuum. Amen.*

## SERMON DE CHARITÉ

### LA CHARITÉ EST UNE ŒUVRE DIVINE

Mes frères,

Deux noms plus grands que les autres couvrent le christianisme moderne et le protègent contre tous les efforts de ses ennemis : Bossuet et saint Vincent de Paul. Le premier le couvre de toutes les splendeurs du génie, le second de toutes les ardeurs de la charité. A ceux qui trouvent le christianisme déraisonnable, nous n'avons qu'un mot à répondre : « C'est la foi de Bossuet. » A ceux qui disent le christianisme impuissant ou stérile, nous ne répondons qu'une chose : « C'est la religion de saint Vincent de Paul. »

Et cependant, — oserai-je le dire ? — s'il fallait éteindre l'un de ces deux astres, je n'hésiterais pas : je sacrifierais Bossuet. Privée des ouvrages incomparables de l'aigle de Meaux, l'Eglise souffrirait moins que si elle voyait disparaître les institutions de saint Vincent de Paul. Ah ! c'est

que l'Eglise se passe plus aisément de génie que d'amour. Quand elle semble s'affaiblir, ne lui souhaitez pas pour la ranimer quelque grand génie, souhaitez-lui de retrouver sur les lèvres de quelque humble saint Vincent de Paul la science sublime de la charité.

Qu'est-ce qui fait donc la grandeur de cette vertu qui s'appelle la charité?... Mes frères, c'est qu'elle est une œuvre divine.

Oui, la charité est une œuvre divine, parce que 1<sup>o</sup> comme Dieu *elle donne*, 2<sup>o</sup> comme Dieu *elle se donne*, 3<sup>o</sup> en donnant aux pauvres *elle donne à Dieu*.

#### I. — Comme Dieu, elle donne.

Un jour, Dieu se sentit comme trop à l'étroit dans son immensité ; son amour infini demandait à se répandre. Il jeta sa parole dans le néant, et le monde fut créé. Il est là sous nos yeux, ce magnifique ouvrage où tout révèle la gloire de Dieu, depuis le plus radieux de tous les astres jusqu'au plus humble brin d'herbe. Mais en créant le monde, Dieu n'avait pas eu précisément pour but de révéler sa puissance : « Tout ce qu'a fait le Créateur, dit saint Thomas, il l'a fait pour manifester son amour. »

*Dilexit*, il a aimé : et c'est pour cela qu'il s'est incliné vers la terre, pour la pétrir, la façonner et animer cette poussière en versant sur elle un rayon de sa gloire. « Si Dieu a créé l'homme, dit saint Jérôme, c'est qu'il lui fallait un être sur lequel il pût répandre ses bienfaits. »

*Dilexit*, il a aimé : et c'est pour cela que le ciel m'abrite, que le soleil m'éclaire, que la terre me nourrit, que tout dans l'univers, fleuves et mers, glaces et neiges, vents et tempêtes, est au service de l'homme.

*Dilexit*, il a aimé : c'est la parole que chantent toutes les créatures, c'est le mot qui revient à chaque page du livre de la création, et j'ai lu dans la vie d'un saint qu'écartant avec son bâton les plantes qu'il rencontrait sur sa route : « Taisez-vous, leur disait-il, je le sais, je vous entends : Dieu nous aime. »

Et s'il est dans l'univers quelque chose qui soit digne de notre gratitude et de notre admiration, c'est l'action de la Providence divine, attentive à tous nos besoins, et, par une incessante sollicitude, procurant chaque jour la nourriture au nombre incalculable d'êtres vivants qui peuplent la terre. « Tous ont les yeux fixés avec confiance sur vous, Seigneur, et vous leur donnez leur nourriture en temps opportun. Vous ouvrez votre main, et des richesses inépuisables s'en épanchent sur toute créature. *Aperis tu manum tuam et implebis omne animal benedictione.* »

Nous sommes donc les mendiants de Dieu, nous vivons sur le fonds de la Providence, comme le pauvre du morceau de pain que lui donne le riche. Voilà six mille ans que Dieu nous donne, que Dieu nous fait la charité.

Voyez-vous immédiatement la grandeur de l'action que vous accomplissez lorsque vous pre-

nez sur vos ressources pour secourir toutes les misères physiques ou morales?... Vous faites une œuvre divine, puisque comme Dieu vous donnez.

Mes frères, remplissez-vous comme vous le devez ce grand précepte de l'aumône ? Etes-vous des chrétiens toujours inclinés à la miséricorde ? Je veux le croire. Oui, je le sais, et les œuvres de cette paroisse le prouvent. Mais laissez-moi vous rappeler un conseil que saint Paul donnait il y a bien longtemps à ses chers Corinthiens. Faites sur votre fortune, petite ou grande, la part des pauvres ; sachez prélever avant toute dépense sur ce que vous recevez, de quelque manière que l'argent arrive jusqu'à vous, une quotité dont la chaire ne peut déterminer le chiffre, mais que vous établirez facilement avec prudence et bonté sur l'état combiné de vos besoins temporels et spirituels ; créez-vous une dépense de plus dans votre maison, la dépense du pauvre, comme vous avez la dépense de la table, de l'habitation, du service, des moyens de transport et tant d'autres ; en un mot, ayez chez vous une Caisse de consignation où vous verserez régulièrement votre cautionnement pour le ciel.

Ah ! quand un prêtre fait devant Dieu le recensement des nécessités matérielles et spirituelles de sa paroisse, et qu'il se représente quel bien serait possible si une partie de ce superflu dissipé sans profit, souvent même au péril du salut éternel, était employé en bonnes œuvres, il se sent pressé de demander à Dieu qu'il veuille bien inspirer à tous ceux qui le peuvent, la pieuse pensée de l'aider de tout leur concours à travailler au soulagement de toutes les infortunes et à la sanctification de toutes les âmes !

« La règle ordinaire de mes parents, dit le célèbre chancelier d'Aguesseau, était de réserver pour l'exercice continu de la charité la dîme de tout ce qu'ils recevaient, et à la fin de l'année, après avoir vu ce qu'il leur restait de leur revenu et ce qu'ils pourraient employer en fonds pour augmenter le patrimoine de leur famille, ils comptaient les pauvres pour un de leurs enfants, en sorte que s'ils avaient dix mille livres à placer, ils n'en plaçaient que huit et en donnaient deux aux pauvres qu'ils regardaient comme leur propre sang, par une adoption sainte et glorieuse pour ceux qui mettent Jésus-Christ même au nombre de leurs enfants. »

Mes frères, agissez ainsi, et vous ne trouverez pas que l'Eglise vous tend trop souvent la main pour ses œuvres. Vous donnerez avec joie, liberté d'esprit et aisance. Vous ne serez jamais à bout de ressources pour les quêteurs ou quêteuses qui vous solliciteront, et vous acquerez beaucoup plus de mérite, car la charité deviendra pour vous une douce habitude, au lieu d'être une série d'actes isolés, plutôt arrachés par les bienséances qu'inspirés par l'amour de Dieu.

## II. — Comme Dieu, elle se donne.

Dieu n'est pas seulement la charité qui donne, il est encore la charité qui se donne.

En mettant à notre service les richesses de la création, Dieu nous accordait un bien en dehors de son être, et quelque riche que soit cet héritage, ma pensée conçoit un don plus généreux : c'est Dieu se donnant lui-même.

Un Dieu se donner, où verrons-nous ce prodige?... Passons jusqu'à Bethléem. Qu'est-ce que ce petit enfant qui grelotte de froid sur la paille d'une crèche ? Prosternons-nous, c'est notre Dieu : l'amour l'a saisi là-haut dans la gloire et l'a précipité du ciel dans une étable au milieu des souffrances et des humiliations. Il a vu la nature humaine blessée par le péché, il la relève, il l'étreint et il l'unit à la nature divine par un lien indissoluble et sacré. A partir de ce moment, il nous appartient, il se livre à nous sans réserve, il se donne.

Il se donne à nous dans la crèche, puisqu'il se fait le compagnon de notre vie, et qu'il vient dire à l'homme tombé qui avait peur de Dieu : « Aimons-nous désormais, puisque nous sommes frères. » *Se nascens dedit socium.*

Il se donne à nous pendant les trente-trois années qu'il passe sur la terre, offrant pour nous à son Père ses prières et ses mérites, et s'inclinant avec miséricorde et compassion vers toute infirmité pour la guérir, vers toute souffrance pour la consoler.

Il se donne à nous dans l'Eucharistie, puisque par un miracle permanent, perpétuellement renouvelé, il a voulu que sa chair nous servit d'aliment. *Convalescens in edulium.*

Il se donne à nous sur la croix : *Se moriens in pretium.* Le plus grand sacrifice est celui de la vie ; voilà pourquoi Jésus gravit les pentes du Calvaire, s'offre librement à son Père sur l'arbre de la croix, et les bras largement étendus, comme pour serrer tous les hommes dans une amoureuse étreinte, il s'écrie : « Tout est consommé ! »

Oui, ô Jésus, tout est consommé !... Après la création, après l'incarnation, après la rédemption et l'eucharistie, vous ne pouvez plus que vous donner à nous dans les splendeurs de la gloire. *Se regnans dat in præmium.*

Voilà notre modèle, mes frères... Donner, c'est bien, mais ce n'est que la première étape de la charité. Il faut aller jusqu'au don de soi ; autrement on n'est qu'un philanthrope, on n'est pas un chrétien.

La philanthropie, certes, est une belle chose, mais plus belle encore est la charité. Un homme se sent le cœur plein de compassion pour l'humanité, il est riche, de son vivant il donne largement de son superflu, en mourant il lègue tous ses biens aux pauvres, contribuant ainsi pour une grande part à leur bien-être matériel, au développement de leur vie morale même. C'est un bienfaiteur par procuration, machinal comme la caisse qui paie à guichets ouverts, anonyme comme un bureau de bienfaisance. C'est un philanthrope... Un homme aime Dieu comme son souverain bien et son prochain comme lui-même ; il est riche ou pauvre ; il se donne, il se dévoue, il sacrifie sa vie à ses



semblables pour l'amour de Dieu. C'est le serviteur des âmes, le bienfaiteur sans aumônes : « Je n'ai ni or, ni argent, mais ce que j'ai, je te le donne. » Voilà la charité.

La charité qui se donne, c'est ce jeune homme qui à 25 ans dit adieu à son père et à sa mère, à sa patrie, pour s'en aller planter la croix sur des rives inhospitalières qu'il arrosera de ses sueurs et peut-être de son sang.

La charité qui se donne, c'est la sœur de Saint-Vincent de Paul avec sa robe grise et sa cornette blanche, qui s'en va sur le champ de bataille consoler le soldat qui se meurt, et dans une salle d'hôpital panser des plaies qui répugnent.

La charité qui se donne, c'est cette ravissante création moderne de notre génie national et chrétien, la Petite Sœur des pauvres qui pour ses bons vieux et ses bonnes vieilles s'en va, le sourire de la paix sur les lèvres, recueillir les miettes de pain qui tombent de la table du riche.

Et, pour entrer dans le domaine des applications pratiques, se donner, c'est pour vous, mes frères, remplacer cette mère insouciant qui par une nonchalance coupable se désintéresse de l'éducation chrétienne de ses petits enfants.

C'est s'ingénier à trouver une occupation à ce père désœuvré que les rigueurs de l'hiver ont chassé de son chantier.

C'est procurer à cette jeune fille une place qui ne mette pas sa vertu à une trop rude épreuve.

C'est prodiguer à ce malade des soins affectueux qui le préparent à accepter avec résignation la mort qui l'attend et les sacrements qui l'aideront dans ce terrible passage du temps à l'éternité.

C'est se rapprocher du pauvre, de l'homme du peuple, pour s'intéresser à lui et lui prouver qu'on ne le méprise pas.

C'est, en un mot, donner de son cœur plus que de sa bourse, à toutes les misères humaines.

J'ai lu qu'une femme, duchesse fort à la mode, se plaignait à Donoso Cortès, ambassadeur d'Espagne, du vide de son existence : « Toujours recommencer le lendemain, lui disait-elle, ce qu'on a fait la veille ; se lever tard, courir à la promenade, dîner quand je suis lasse de la bonne chère, veiller pour entendre les mêmes ennuyeuses flatteries, puis se coucher avec la tête vide et le cœur fatigué ! — Madame, lui répondit l'ambassadeur, voulez-vous un sûr moyen de vous guérir ? Lorsque vous avez trop dormi, allez voir ceux qui ne savent où reposer leur tête ; lorsque vous avez trop bien dîné, visitez ceux qui meurent de faim, et en consolant leurs misères vous oublierez les vôtres. »

Cela me rappelle aussi les paroles du vicomte Armand de Melun à son fils encore tout enfant, paroles qu'il faudrait faire retentir sans cesse aux oreilles de tous et de notre jeunesse en particulier : « Pour toi, mon cher enfant, que ton activité, ton intelligence ne condamneront pas à cette vie oisive et si souvent inutile de l'homme qui vit de ses revenus, les dépense à ses plaisirs et tue son temps à la chasse, pour toi à qui je

souhaite l'ambition des grandes idées et des grandes choses, je prie Dieu de t'inspirer la pensée de te dévouer aux œuvres, d'être l'homme des pauvres et de la charité. »

### III. — *En donnant aux pauvres, elle donne à Dieu.*

La charité, mes frères, est donc une œuvre divine, parce que, comme Dieu, elle donne et se donne. Mais ce qui achève de la diviniser, c'est qu'en donnant aux pauvres elle donne à Dieu.

Parlant de l'éminente dignité des pauvres dans l'Eglise, le prince de nos orateurs, Bossuet, appelle le pauvre : « *Un sacrement !...* » Ce mot vous étonne ? Ecoutez.

Tout sacrement est un signe, une chose visible sous laquelle se cachent des réalités sublimes.

Quoi de plus misérable et de plus vulgaire, par exemple, que les apparences du pain dans l'hostie, et que cette goutte d'eau qui tombe sur la tête du petit enfant au baptême ? Mais soulevez le voile, que découvrez-vous à la lumière de la foi ? Dieu lui-même présent dans l'hostie, et derrière cette eau qui coule et ces paroles qui sont prononcées, la grâce de Dieu qui entre comme un flot dans l'âme souillée par la déchéance originelle, de telle sorte que si le miracle déliait les lèvres du petit enfant, il pourrait s'écrier : « Vous m'avez lavé, Seigneur, et me voilà blanc comme la neige. »

Allons au pauvre, que voyons-nous ? Un front qu'a ridé la souffrance, des haillons sordides, des hontes qui n'osent pas s'avouer au grand jour, quelquefois la malpropreté physique et morale, une âme dévoyée, frémissante de toutes les haines. En un mot, si l'on s'en tient aux apparences extérieures, le pauvre c'est ce qui repousse, ce qui éloigne.

Mais à travers les haillons et derrière les apparences, qu'ai-je aperçu ?

Un jour, nous dit l'histoire, un soldat courait bride abattue sur le chemin qui conduit à la ville d'Amiens. Tout à coup, un pauvre qui n'avait pas même de vêtements se jette au devant de lui, et de sa voix la plus suppliante le conjure d'avoir pitié de son affreuse misère. Le soldat, vivement ému, arrête son coursier, prend son épée, partage son manteau, en donne une moitié au pauvre et continue sa marche, plus heureux que s'il eût remporté une grande victoire. Le soir venu, il s'endort, et pendant son sommeil une figure radieuse apparaît à ses yeux. C'est le Christ dans sa gloire et qui lui dit : « Martin encore catéchumène m'a donné ce manteau. »

Oui, le Christ est dans les pauvres !... Et ne traitez pas cette doctrine de rêverie sentimentale ni d'interprétation fantaisiste de quelque texte sacré.

Transportons-nous au jugement dernier. Notre-Seigneur se tourne vers ses élus : « J'ai eu faim et vous m'avez nourri ; j'ai été transi de froid et vous m'avez vêtu ; j'ai été malade et vous avez

retourné ma couche; vous m'avez recueilli sous votre toit quand j'étais brisé par les fatigues de la route; et aux heures de l'abandon vous m'avez visité dans ma triste solitude. »

Et comme les élus s'étonnent, le Maître leur répond : « Chaque fois que vous avez rencontré le pauvre dans la souffrance ou l'oubli, celui-là c'était moi, et ce que vous avez donné de tendresse au dernier des miens, c'est moi qui l'ai reçu. *Mihi fecistis.* »

On ne peut parler plus clairement : le Christ est dans les pauvres !

Ecoutez, mes frères, comme la tradition catholique fait écho à cette magnifique parole.

« Il est impossible de compter la foule des indigents, dit saint Ambroise, mais il n'y a qu'un pauvre qui mendie : c'est le Christ. *Unus est Christus qui mendicat in universalitate pauperum.* »

« Voilà l'hiver, disait saint Augustin aux fidèles de Carthage, songez à vêtir le Christ qui est nu. »

« Commencez par rassasier le Christ affamé, » disait saint Jean Chrysostome aux riches qui faisaient de grandes libéralités aux églises. « A quoi bon des vases d'or sur la table du Christ, si en attendant il meurt de faim, *ipse vero fame pereat !* »

Allez à Beaugency, mes frères, et vous pourrez lire cette inscription dans le sous-sol d'un monastère : « En telle année, tel jour, la première pierre de cette maison a été posée par Jésus-Christ dans la personne d'un pauvre. »

Le Christ est dans les pauvres !... C'est à ce titre que l'Eglise les entoure d'honneurs royaux, qu'elle les regarde comme ses enfants privilégiés, qu'elle construit pour eux des palais magnifiques afin d'abriter leurs souffrances et leurs misères, et dans les temps de calamité publique, qu'elle vend les richesses de ses temples pour leur donner du pain.

Le Christ est dans les pauvres !... Tel est le cri que répètent depuis dix-huit siècles les saints et les vierges, la sœur de charité et le prêtre, pour s'exciter au dévouement, à l'abnégation, au sacrifice ; et on les voit s'estimer heureux de les servir à table comme un saint Louis, s'agenouiller devant eux en les appelant : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » et baiser leurs plaies avec respect, avec amour, comme on baiserait un crucifix.

Et ne croyez pas, mes frères, que ce soient là des sentiments et des actes d'un autre âge. Ecoutez l'un des apôtres de la charité moderne, Ozanam : « Nous ne voyons Dieu, disait-il, que des yeux de la foi, et notre foi est si faible !... Mais les pauvres, ils sont là sous nos yeux, nous pouvons mettre le doigt dans leurs plaies, et les traces de la couronne d'épines sont visibles sur leurs fronts. Ici l'incrédulité n'a plus de place, nous devrions tomber à genoux et leur dire comme l'Apôtre : « Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu ! »

Ozanam, qu'on ne se lasse pas de citer lorsqu'il s'agit de la charité, Ozanam dans une page

superbe a merveilleusement décrit ce rôle de la charité à notre époque : « L'humanité de nos jours me semble comparable au voyageur dont parle l'Evangile. Elle aussi, tandis qu'elle poursuivait sa route dans les chemins que le christianisme lui a tracés, elle a été assaillie par des ravisseurs, par les larrons de la pensée, par des hommes méchants qui lui ont ravi ce qu'elle possédait, le trésor de sa foi et de son amour, et ils l'ont laissée gémissante sur le bord du sentier. Les prêtres et les lévites ont passé, et cette fois, comme ils étaient des prêtres et des lévites véritables, ils se sont approchés de cet être souffrant et ils ont voulu le guérir, mais dans son délire il les a méconnus et repoussés. A notre tour, faibles samaritains, profanes et gens de peu de foi que nous sommes, osons aborder ce grand malade : peut-être ne s'offusquera-t-il pas de nous. Essayons de sonder ses plaies et d'y verser de l'huile, faisons retentir à son oreille des paroles de paix et de consolation ; et puis, quand ses yeux se seront dessillés, nous le remettrons entre les mains de ceux que Dieu a constitués les médecins et les gardiens des âmes. »

Hommes chrétiens, et vous surtout, femmes au cœur grand et généreux, allez donc vers ce peuple avec votre amour, il se laissera gagner par les charmes de votre aimable charité. On résiste à la force qui s'impose, au raisonnement qui veut convaincre d'une idée, mais jamais on ne résiste à l'amour !

## COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

### Troisième partie : Les Sacrements

#### XXIV

#### LE PRÊTRE

#### Plan

1. Le prêtre, but de contradiction.
2. Le prêtre, le meilleur ami des hommes.
3. Le prêtre, le premier bienfaiteur des hommes.
4. Le prêtre et ses persécuteurs. Trait historique.
5. Amour et attachement dus au prêtre.

**1.** — Un prophète a dit de Notre-Seigneur qu'il serait sur la terre *un but de contradiction*. En effet, les uns l'adorent, tandis que d'autres le blasphèment; les uns l'aiment, tandis que d'autres le haïssent; les uns le servent fidèlement, tandis que d'autres le renient par leur conduite. Il ne pouvait en être autrement de ses ministres. Point d'homme qui soit plus aimé que le prêtre, point d'homme qui soit plus attaqué. Pourquoi cela ? La raison n'est pas difficile à trouver. C'est que le mal a toujours été l'ennemi du bien, le mensonge toujours l'ennemi de la vérité. Examinez quels sont ceux qui attaquent les prêtres : les libertins, les



débauchés, parce que les prêtres ne laissent pas leurs vices tranquilles ; les impies, les athées, parce que les prêtres parlent sans cesse d'un Dieu qui nous a donné une loi et nous jugera tous d'après cette loi ; les hommes de désordre, parce que les prêtres prêchent l'ordre, la justice et la paix.

Pour vous, vous savez parfaitement ce qu'on doit penser des attaques et des mauvais propos qui courent le monde sur le compte des prêtres. Je vous ai déjà entretenus de la sainteté de notre état et de l'excellence de nos fonctions. Je voudrais vous montrer aujourd'hui les prêtres comme vos meilleurs amis et vos premiers bienfaiteurs. En connaissant mieux ce que nous sommes, vous vous attacherez davantage à la religion qui n'a établi ses ministres que pour travailler à votre propre bonheur.

**2.** — Et d'abord, les prêtres ne sont pas des étrangers parmi vous, des hommes d'un autre monde, des hommes d'une race particulière. Vous les connaissez. Pour la plupart, ils sont enfants du peuple, fils d'ouvriers comme vous. S'ils ont embrassé l'état ecclésiastique, s'ils ont renoncé aux liens du mariage, c'est uniquement pour être plus libres, plus indépendants, pour être plus à même de s'occuper de vous, de vos enfants, de vos malades, en un mot, pour vous être plus utiles. Leur vie tout entière, on peut bien le dire, est employée à votre service. Ils vous appartiennent plus qu'ils ne s'appartiennent à eux-mêmes. Ils sont à vous la nuit comme le jour ; ils sont aux pauvres comme aux riches, aux ignorants comme aux savants. Une seule chose les occupe sans cesse : votre sanctification, votre salut, par conséquent votre bonheur. Ils n'ont tous qu'un but unique : vous rendre meilleurs et plus heureux. Voilà le prêtre au milieu des hommes ! Voilà ce qu'il est pour vous : un ami véritable, un ami dévoué et désintéressé !

**3.** — Nous avons dit que les prêtres sont encore vos premiers bienfaiteurs. Voyons-les à l'œuvre.

*a)* Ils sont vos bienfaiteurs par leurs prières. — Il y a longtemps que le monde aurait cessé d'exister, sans les prêtres qui intercèdent pour lui. Que de crimes affreux, que de scandales abominables provoquent sans cesse la colère du Seigneur ! A chaque instant, des châtiments terribles viendraient atteindre les coupables, n'en doutez pas, si les prêtres ne montaient à l'autel pour y offrir la sainte Victime qui a expié les péchés du monde et qui fléchit le courroux du ciel.

*b)* Les prêtres sont vos bienfaiteurs par leur prédication. — L'homme arrive sur la terre avec une ignorance profonde. Il ne sait ni d'où il vient, ni ce qu'il est, ni où il va ; il ne connaît ni sa nature, ni son origine, ni ses destinées, ni ses devoirs ; il ignore les choses qui lui importent le plus. Qui lui apprendra toutes ces grandes vérités ? C'est le prêtre. Oui, c'est le prêtre qui, depuis dix-huit cents ans, dissipe les affreuses ténèbres qui enveloppent le genre humain. C'est le prêtre

qui a tiré le monde de la barbarie. Vous qui connaissez l'histoire, vous savez ce qu'étaient nos pères avant la prédication de l'Evangile. Les peuples qui habitaient nos contrées, les peuples dont nous descendons étaient des idolâtres, des sauvages sans lois ni mœurs, qui ne savaient pas même cultiver la terre. Qui donc les a instruits ? qui donc les a civilisés ? Des missionnaires, des prêtres. Ce sont donc les prêtres qui nous ont faits ce que nous sommes.

Et s'il n'y avait pas de prêtres aujourd'hui, savez-vous ce qui arriverait ? Le monde retomberait dans la barbarie d'où il a été tiré. Rappelez-vous ce qui s'est passé à l'époque de notre grande Révolution. Vos ancêtres vous l'ont bien souvent raconté. On ne voulait plus des prêtres ; on les poursuivait comme on poursuit des bêtes féroces ; on les mettait à mort ; et qu'a-t-on vu alors ? Les hommes, à la place de Dieu, adorèrent la déesse Raison, et des femmes de mauvaise vie vinrent parader sur nos autels. Les vols, les injustices les plus criantes furent à l'ordre du jour et le sang innocent fut versé à flots. Voilà ce qu'on a vu en France, il n'y a guère plus de cent ans. C'était donc bien la barbarie qui rentrait chez nous, en même temps que disparaissaient les prêtres. Mais sans remonter si haut, voyez ce qui arrive aujourd'hui. On a voulu chasser le prêtre des écoles et élever les enfants sans Dieu. Eh bien ! maintenant ce ne sont pas les hommes, ce sont les enfants qui commettent le plus de crimes ! Où cela nous mènera-t-il ?

*c)* Les prêtres sont les grands bienfaiteurs du monde par leur charité. — Parcourez toutes les misères spirituelles et corporelles de l'humanité, sondez toutes les plaies : je vous défie d'en trouver une seule que le prêtre ne soulage, ne cicatrise tous les jours avec zèle, avec empressement, avec dévouement. Allez dans les villes, dans les campagnes, demandez quel a été le fondateur, quel est le soutien de cet asile pour les enfants abandonnés, de cet hospice pour les malades pauvres, de cette retraite pour les vieillards délaissés ? On vous dira que c'est un prêtre. Entrez dans ce réduit du pauvre, demandez qui a donné ce pain qu'il mange, ces vêtements qui le couvrent ? Vous saurez que c'est un prêtre, ou une personne dont la charité fut excitée par un prêtre. Passez au chevet de ce malade que tout le monde abandonne, quel est cet ange consolateur qui vient le soutenir, l'encourager ? C'est un prêtre. Ah ! que vos derniers moments seraient tristes, que votre mort serait affreuse, s'il n'y avait là, près de vous, un prêtre pour vous donner à l'heure suprême les secours de la religion.

Le prêtre, vous le trouverez partout où il y aura quelque bien à faire aux hommes. Vous le trouverez au milieu des épidémies. Pendant les ravages que le choléra fit en France, à plusieurs reprises, au milieu des populations décimées et frappées d'épouvante, qui s'est levé tout d'abord avec les médecins pour combattre le fléau ? Qui a prodigué

les consolations à ces milliers de malades ? Le prêtre. Nous en avons connu un qui, en 1870, pendant l'épidémie de variole, compta dans sa paroisse plus de huit cents malades. Les habitants étaient tellement effrayés qu'on ne faisait plus venir le médecin. Du reste, son art paraissait impuissant à combattre le mal. On s'enfermait chez soi. On ne connaissait plus ni voisins, ni amis, ni parents. On ne se portait plus secours. Seul le pasteur de la paroisse était debout, le jour et la nuit. C'était un spectacle déchirant de voir ces pauvres malades, devenus vraiment hideux et méconnaissables, lui tendre les mains, et lui dire tout inondés de larmes : « Oh ! merci ! merci ! Oh ! venez nous voir souvent, venez chaque jour. Nous n'avons que vous. Au moins vous ne faites pas comme nos parents et nos amis qui nous ont abandonnés ! »

Le prêtre, vous le trouverez sur les champs de bataille, affrontant la fatigue, les dangers et même la mort pour relever le moral des pauvres blessés ou les aider à bien mourir. Un ancien aumônier militaire, qui avait suivi partout nos armées depuis quarante-cinq ans, racontait dernièrement ce touchant souvenir. Un jour, il formait le signe de la croix sur le front d'un jeune soldat mortellement blessé. Ce brave enfant, sentant la main de l'aumônier, lui disait d'une voix presque éteinte : « Je vous en prie, Monsieur l'aumônier, laissez votre main sur mon front. Il me semble que c'est la main de ma mère et qu'elle me bénit ! »

Le prêtre, vous le trouverez jusqu'au fond du cachot du prisonnier. Quel est celui qui ose encore donner le doux nom de frère à ce malheureux que la société a retranché de son sein et pour lequel il n'y a plus d'estime ni de sympathie ? C'est le prêtre. Voyez passer ce condamné qu'on mène à l'échafaud. Son déshonneur l'accable ; la foule le maudit à cause de ses crimes. Quel est cet homme de paix qui l'accompagne et lui parle avec douceur ? C'est un prêtre, un prêtre qui d'une main montre la croix et de l'autre le ciel au malheureux supplicié.

4. — Comme son divin Maître, le prêtre prie pour ceux qui le persécutent. Il ne sait que faire du bien à ceux qui lui font du mal... En voulez-vous un exemple entre mille ?

Un de ces grands scélérats qui, pendant la Révolution de 93, s'était souillé de tous les crimes et avait trempé ses mains plusieurs fois dans le sang des prêtres, tomba sérieusement malade. Il avait juré que jamais prêtre ne mettrait plus les pieds dans sa maison, ou que si quelqu'un osait y pénétrer par surprise, il n'en sortirait plus. Cependant la maladie s'aggravait. Un prêtre en est informé, ainsi que des dispositions homicides du malade. N'importe ! Il sait que le bon pasteur doit donner sa vie pour ses brebis. Sans hésiter donc, il se présente, il se dévoue. A son aspect, le malade entre en fureur et, recueillant toutes ses forces : « Quoi ! s'écrie-t-il d'une voix terrible, un prêtre chez moi ! Qu'on me donne des armes ! » — « Qu'en voulez-vous faire, mon ami ? lui dit le

prêtre, j'en ai de plus puissantes que les vôtres : la patience et la charité. » — « Un prêtre à mes côtés ! Qu'on me donne mes armes ! » — On lui refuse ses armes. Alors, tirant de son lit un bras nerveux, il en menace le prêtre en disant : « Sache que ce bras en a égorgé douze de tes pareils ! » — « Vous vous trompez, lui dit doucement le prêtre, il y en a un de moins. Le douzième n'est pas mort ; le douzième, c'est moi !... Reconnaissez, ajouta-t-il en découvrant sa poitrine, reconnaissez les cicatrices des coups que vous m'avez portés. Dieu m'a conservé sans doute la vie pour vous sauver. » A ces mots, il se jette au cou du malade, l'embrasse tendrement et [l'aide à bien mourir. (*Gazette des cultes*, du 8 août 1826).

Si mille prêtres n'ont pas donné cet exemple, c'est qu'un seul en a trouvé l'occasion... Eh bien ! voilà le prêtre ! voilà jusqu'où va sa charité ! voilà ses bienfaits !

5. — Et ces hommes qui vous aiment tant, vous ne les aimeriez pas ? Et ces hommes qui ne vivent que pour vous faire du bien, on chercherait à vous les faire haïr, à vous les faire mépriser, à vous détacher d'eux ? Vous avez trop de cœur, vous avez trop de bon sens pour qu'on y réussisse jamais. Non, jamais vous ne serez injustes envers les prêtres. De ce qu'un prêtre aura manqué à ses devoirs, vous n'en conclurez jamais, comme on le fait souvent, que tous les autres sont de mauvais prêtres... De ce que plusieurs de nos officiers ont trahi la patrie, faudrait-il en conclure que tous nos officiers sont des traîtres ? De ce que plusieurs magistrats ont prévariqué dans leurs fonctions, faudrait-il en conclure que tous sont des prévaricateurs ? Ce serait une injustice criante... Vous serez donc toujours justes envers les prêtres comme envers tout le monde. Oui, quoi que puissent faire les libertins, les impies, les hommes de désordre, vous vous rangerez toujours autour de vos prêtres, parce que vous savez qu'ils sont les ministres de Dieu, vos meilleurs amis et vos premiers bienfaiteurs. Ainsi soit-il.

## XXV

### LE MARIAGE

#### Plan

1. Institution du mariage.
2. Jésus-Christ le perfectionne et en fait un sacrement.
3. L'état de virginité meilleur que celui de mariage.
4. Lois de l'Eglise relatives au mariage. Empêchements dirimants. Leurs effets et leurs motifs. Bans de mariage.
5. Empêchements prohibants.
6. Casuel des dispenses.
7. Le mariage civil.

1. — C'est Dieu lui-même qui a institué le mariage, dès le commencement du monde. Après avoir créé l'homme, il ne trouva pas bon qu'il fût



seul ; il voulut lui donner une compagne. Il envoya donc à Adam un sommeil mystérieux et, pendant ce sommeil, tirant par sa toute-puissance une de ses côtes, il en forma la femme. Adam reçut sa compagne des mains du Seigneur, et en apprenant comment elle avait été formée, il s'écria : « C'est bien l'os de mes os et la chair de ma chair. Aussi l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à son épouse, et ils seront deux dans une même chair. » Telle est l'histoire du premier mariage. Comme vous le voyez, il a eu lieu dans le paradis terrestre, dans l'état d'innocence, et c'est Dieu lui-même qui l'a béni.

2. — Pour rendre cette union de l'homme et de la femme plus sainte et plus parfaite, Notre-Seigneur Jésus-Christ a voulu l'élever à la dignité de sacrement et l'enrichir de ses grâces les plus précieuses. Ainsi le mariage entre chrétiens et conclu selon les lois de l'Eglise, n'est pas une union purement naturelle, comme chez les païens, ni une simple cérémonie de religion, comme chez les Juifs ; mais c'est un véritable sacrement qui applique les mérites de notre divin Sauveur. Le sacrement de mariage augmente la grâce sanctifiante dans ceux qui le reçoivent, et leur il donne des grâces d'état. Ces sortes de grâces sont un esprit d'union et de concorde pour s'aimer et vivre en paix, un esprit de patience pour supporter leurs défauts réciproques, un esprit de religion et de piété pour se sanctifier et élever chrétiennement leurs enfants, un esprit de prévoyance enfin pour veiller aux besoins de la famille.

3. — Mais quoique l'état de mariage soit bon et saint, il en est un autre meilleur encore, plus saint et plus parfait : c'est l'état de virginité embrassée pour l'amour de Dieu. Savez-vous ce que dit l'apôtre saint Paul à ce sujet ? Dans une de ses lettres, il conseille à ceux qui ne sont pas mariés de vivre comme lui dans la continence, afin de mieux servir Dieu ; puis il ajoute que la fille qui se marie fait bien, mais que celle qui ne se marie pas fait encore mieux. Et pourquoi l'état de virginité embrassé pour Dieu est-il meilleur et plus parfait que l'état de mariage ? Parce que ceux qui l'embrassent se rapprochent davantage de la vie des anges et rendent de plus grands services à la société. Les anges se distinguent par leur pureté, leur spiritualité, leur empressement à faire la volonté de Dieu et leur influence bienfaisante sur le monde qu'ils dirigent. De même ceux qui vivent dans la virginité ont l'âme plus pure que les autres, plus spirituelle ou plus détachée des choses de la terre, plus ardente pour accomplir les commandements de Dieu, plus disposée à prier et à s'occuper de bonnes œuvres ; en sorte qu'on peut dire qu'ils dirigent la société comme les anges dirigent le monde. Voyez saint François de Xavier et saint Vincent de Paul : quel bien n'ont-ils pas fait dans le monde !... Voyez ces admirables Sœurs de charité qui passent leur vie à soigner les malades, à élever des enfants orphe-

lins, à nourrir des vieillards... Voyez ces jeunes personnes riches, bien élevées, souvent nobles, qui renoncent au mariage pour aller visiter les pauvres dans leurs tristes réduits, pour faire le lit des infirmes, pour balayer leur chambre, pour apprendre le catéchisme aux enfants, et qui consacrent leur fortune à secourir tous ceux qui souffrent. Ne sont-elles pas vraiment des anges que Dieu laisse au milieu du monde pour l'édifier par le spectacle de leurs vertus, pour l'empêcher de se corrompre ? Si elles s'étaient mariées, elles n'auraient pas fait la millième partie de tout ce bien. Ainsi l'état de virginité embrassé pour Dieu est préférable à l'état de mariage et beaucoup plus parfait. L'Eglise est si attachée à cette vérité, qu'elle veut qu'on regarde comme hérétiques ceux qui oseraient la contredire. Heureuses donc, mille fois heureuses les personnes qui sont appelées à ce saint état ! Leur corps et leur âme appartiennent au Seigneur.

Vous avez entendu dire quelquefois dans le monde qu'elles manquaient de cœur... Mais il faut dire plutôt qu'elles en ont trop... Oui, elles ont un cœur trop grand, trop vaste, trop riche pour n'aimer qu'une créature, pour n'aimer qu'une beauté périssable. Il leur faut autre chose pour remplir et contenter ce cœur. Il leur faut un époux céleste, Dieu lui-même, un être si beau, si bon, si parfait, que toutes ses qualités sont sans bornes. Oh ! de quelle gloire elles jouiront dans le ciel, après avoir mené une vie si sainte et si méritoire sur la terre !

4. — Nous avons dit que le mariage, pour être un sacrement, devait être conclu selon les lois de l'Eglise. L'Eglise, en effet, a reçu de Jésus-Christ le pouvoir d'empêcher les unions qui pourraient devenir nuisibles aux bonnes mœurs et à la santé publique. Elle a donc établi un certain nombre d'empêchements, dont nous allons vous rappeler les plus ordinaires.

Le mariage serait nul, si un homme faisait mourir sa femme pour en épouser une autre avec laquelle il vit d'une manière scandaleuse. — Le mariage serait nul si des parents aveugles forçaient, par des menaces, un de leurs enfants à contracter une union que son cœur désavoue. — Le mariage serait nul, si un jeune homme enlevait une jeune fille pour l'épouser, quand même la jeune fille y consentirait ; il faut qu'elle soit d'abord remise entre les mains de ses parents. — Les vœux *solennels* de chasteté empêchent aussi le mariage. On entend par vœux *solennels*, vous ne l'ignorez pas, ceux qui sont approuvés comme tels par l'Eglise. Or, en France, presque toutes les congrégations religieuses n'ont que des vœux *simples*. Par conséquent une personne qui sort d'une communauté religieuse peut encore se marier, si bon lui semble. Et non seulement elle le peut, mais souvent elle fait très bien de prendre ce parti, et le monde a tort de le trouver mauvais. Ne vaut-il pas mieux se marier que de rester dans un état dont on n'est pas capable de

remplir les devoirs ? — Il en est autrement de ceux qui sont engagés dans les Ordres sacrés, comme les sous-diacres, les diacres et les prêtres. Ils prononcent des vœux que l'Eglise regarde comme solennels, et dès lors elle leur interdit le mariage. Vous avez souvent entendu demander pourquoi l'Eglise empêche-t-elle les prêtres de se marier. Nous allons vous le dire, afin que vous puissiez répondre à ceux qui font une pareille question.

L'Eglise interdit le mariage aux prêtres 1<sup>o</sup> parce qu'ils offrent chaque jour le saint sacrifice de la messe; et c'est une loi qui a existé chez tous les peuples que celui qui offre un sacrifice à la divinité doit être chaste et garder la continence, pendant tout le temps qu'il est sacrificateur. 2<sup>o</sup> Parce qu'ils doivent entendre la confession des pécheurs; or, s'ils ne gardaient pas une continence perpétuelle, les pénitents n'auraient aucune confiance en eux, comme on le voit chez les schismatiques dont les prêtres se marient. 3<sup>o</sup> Parce qu'ils doivent consacrer tout leur temps à l'administration des sacrements, au bien spirituel du prochain; ce qu'ils ne pourraient faire s'ils avaient une famille à élever. 4<sup>o</sup> Ils doivent être les pères des pauvres et des malheureux; or, s'ils étaient mariés, il leur serait impossible de faire l'aumône et de venir au secours de ceux qui souffrent. 5<sup>o</sup> Ils sont souvent exposés à la persécution, comme on l'a vu en France en 93; or, il leur faut comme aux soldats un grand courage et une grande indépendance pour n'être pas vaincus dans le combat. Donc l'Eglise a été très sage en interdisant le mariage aux prêtres.

La parenté naturelle est encore un empêchement de mariage qui s'étend jusqu'au 4<sup>e</sup> degré. Voulez-vous savoir pourquoi l'Eglise a porté cet empêchement, dont se plaignent quelquefois des personnes ignorantes ? C'est afin d'établir des liens de charité mutuelle entre tous les chrétiens; et c'est aussi dans l'intérêt des familles et pour protéger la santé publique. L'expérience prouve que quand des parents se marient ensemble, les enfants qui naissent de ces mariages dégénèrent au physique et au moral; ils sont ordinairement mal constitués, débiles ou idiots. Ce fait est frappant parmi les Juifs. Ce sont eux qui fournissent le plus d'enfants sourds-muets, parce qu'ils préfèrent contracter mariage entre familles parentes, plutôt que de s'allier avec les chrétiens. — Outre la parenté naturelle, il y a encore la parenté spirituelle qui se contracte dans le baptême. Ainsi un parrain ne peut épouser sa filleule ni la mère de sa filleule, et une marraine ne peut épouser son filleul ni le père de son filleul. Le parrain et la marraine sont regardés par l'Eglise comme les parents spirituels de l'enfant; ils ont contribué à sa naissance spirituelle; ils sont obligés de remplacer au besoin son père et sa mère, pour lui procurer l'instruction religieuse; de là des liens sacrés que l'Eglise veut voir respectés.

Tels sont les plus communs des empêchements qu'on appelle *dirimanis*, parce qu'ils rendent le mariage nul. L'Eglise dispense de quelques-uns.

Mais s'il arrivait qu'on se mariât avec un de ces empêchements sans une dispense de l'Eglise, le mariage serait tout à fait nul et criminel aux yeux de Dieu. Quand l'Eglise défend une chose, Dieu la défend aussi.

D'après cela, vous comprenez de suite pourquoi l'Eglise fait publier des *bans* de mariage pendant trois dimanches consécutifs. C'est afin de découvrir s'il n'existe pas quelque empêchement au mariage projeté. Dans le cas où il y aurait empêchement, tous les fidèles sont obligés, sous peine de péché, d'en prévenir le curé ou l'évêque, si les parties ne le faisaient pas elles-mêmes.

5. — Outre les empêchements dont nous venons de nous occuper, l'Eglise<sup>112</sup> a encore porté, dans l'intérêt des familles et de la religion, certaines défenses que vous connaissez tous. Ainsi elle défend de se marier dans l'Avent et dans le Carême, parce que ce sont des temps consacrés non à la joie, mais à la pénitence. Elle défend aux catholiques de se marier avec des protestants, parce que c'est s'exposer à perdre la foi. Mais dans ces différents cas, elle sait concéder aux besoins de ses enfants et leur accorder les dispenses qu'ils réclament pour de justes motifs.

6. — A propos des dispenses que l'Eglise accorde, il est des personnes qui trouvent bien mauvais qu'elle exige une aumône en compensation. D'abord on pourrait dire à ces personnes : « Pourquoi ne pas vous conformer aux lois de l'Eglise ? Elle ne vous demande que l'obéissance et non votre argent. » Ensuite, si elles trouvent bon qu'on leur accorde un privilège, une faveur, pourquoi trouvent-elles mauvais qu'on leur impose en retour un petit sacrifice ? Remarquez-le : quand on a besoin d'une dispense, il faut s'adresser au pape ou à l'évêque ; par conséquent il y a des frais de bureau à payer. Or, on ne demande aux pauvres que ces frais. C'est seulement aux riches qu'on impose une aumône proportionnée à leur fortune.

7. — Une dernière question. Il en est qui disent qu'il suffit de se marier devant le maire et qu'il est inutile de se marier encore devant le prêtre. La preuve que cela ne suffit pas, c'est qu'il en est très peu qui s'en contentent, et que nous n'en connaissons pas un seul parmi vous. Ceux qui s'en contentent, renoncent par là-même à leur titre de chrétiens et l'Eglise les traite en conséquence. Elle les regarde comme des pécheurs publics et scandaleux ; elle leur refuse ses sacrements pendant leur vie et ses prières après leur mort. C'est que le mariage civil sert bien pour se mettre en règle avec l'Etat, avec la loi des hommes, mais nullement avec l'Eglise et la religion.

Comme elles sont sages toutes les lois que



notre sainte mère l'Eglise a portées dans l'intérêt de ses enfants! Remercions Dieu de les lui avoir inspirées et demandons-lui la grâce de les observer fidèlement.

## XXVI

## LE MARIAGE (suite)

## Plan

1. Indissolubilité du mariage.
2. Condamnation du divorce.
3. Dispositions pour le mariage.
4. Pourquoi tant de mariages malheureux.
5. Devoirs réciproques des époux. Dépopulation de la France.
6. Fin du mariage. Bénédictions attachées aux familles nombreuses.

**1.** — Ce qui caractérise l'union formée par le sacrement de mariage entre l'homme et la femme, c'est qu'elle est indissoluble ou inséparable. « *Que l'homme ne sépare point ce que Dieu a uni,* » dit Jésus-Christ dans l'Evangile. Ainsi, dès l'instant qu'on est marié, c'est pour la vie; le lien du mariage ne peut être rompu que par la mort de l'un des deux époux.

**2.** — Mais, dira-t-on ici, le divorce a été permis autrefois : pourquoi Jésus-Christ l'a-t-il donc défendu? Ce serait cependant une institution bien utile pour les époux qui se trouvent malheureux de vivre ensemble. — Nous répondons : autrefois, il est vrai, sous la loi de Moïse, Dieu permit le divorce aux Juifs dans certains cas et à raison de certaines circonstances. Jésus-Christ l'a défendu, parce que sa loi est plus parfaite que la loi ancienne. En conséquence, il a rétabli le mariage comme il avait été institué primitivement dans le paradis terrestre, où Dieu ne plaça qu'un homme et qu'une femme, afin qu'ils fussent invariablement attachés l'un à l'autre. L'Eglise, gardienne de la loi de Dieu, condamnera donc toujours le divorce. D'ailleurs ils se trompent grandement, ceux qui s'imaginent que le divorce serait une bonne chose. C'est au contraire un fléau pour les familles et pour la société.

a) S'il était permis aux époux de se séparer et de contracter un autre mariage, il n'y aurait plus de tranquillité pour eux. Au moindre mécontentement, à la moindre dispute, on parlerait de rupture; ou bien encore, comme le cœur humain est très inconstant, la rupture aurait lieu souvent pour un caprice.

b) S'il était permis aux époux de se séparer, il n'y aurait plus de dignité pour la femme. La femme, qui est la compagne de l'homme, deviendrait son esclave. Elle serait forcée, par la crainte du divorce, de se soumettre à toutes les volontés, même injustes et tyranniques, de son mari.

c) Si le divorce était permis une fois, pourquoi pas deux fois, trois fois, et même aussi souvent qu'on en éprouverait le besoin?... Alors on verrait

la vie libre des animaux introduite parmi les hommes. Quel joli monde!

d) Et les enfants, quel serait leur sort? Qui s'occuperait de leur éducation? Ils seraient souvent abandonnés du père et de la mère comme un fardeau trop incommode. Alors ils n'appartiendraient plus à personne. On serait forcé de les élever pêle-mêle, en commun, aux frais du public. Encore une fois, quel joli monde!... Ainsi, avec le divorce, nous verrions dans les familles et la société des désordres affreux, épouvantables. Jamais donc l'Eglise n'approuvera un pareil état de choses, qui renverse les lois de Dieu et de l'humanité.

S'il est des époux qui se trouvent malheureux de vivre ensemble, ce n'est pas à l'indissolubilité du mariage qu'ils doivent s'en prendre, mais à eux-mêmes. S'ils avaient apporté à la réception du sacrement de mariage les dispositions nécessaires, s'ils vivaient en chrétiens fidèles à leurs devoirs, ils n'en seraient pas là certainement. Examinons donc quelles sont ces dispositions et ces devoirs. Commençons par les dispositions.

**3.** — En premier lieu, il faut consulter Dieu. En nous mettant au monde, Dieu destine chacun de nous à un état particulier : c'est la vie religieuse, le célibat ou le mariage. Si nous entrons dans l'état auquel Dieu nous appelle véritablement, des grâces spéciales et proportionnées à nos devoirs nous y sont certainement réservées et notre salut deviendra très facile. Mais si, au contraire, nous embrassons une vocation qui n'est pas la nôtre, ces grâces spéciales nous feront défaut et notre salut éprouvera de grandes difficultés. Quand on n'est point dans sa vocation, on est très malheureux même dès cette vie. On ressemble à un voyageur qui n'a pas pris le bon chemin : il se fatigue beaucoup, sans être jamais sûr d'arriver. Le meilleur moyen de connaître sa vocation, c'est d'en demander à Dieu la grâce par des prières ferventes et une bonne conduite.

En second lieu, il faut consulter ses père et mère, parce que les parents s'intéressent vivement à l'avenir de leurs enfants et qu'ils ont une expérience acquise que rien ne peut remplacer. Les enfants donc qui se marient contre leur volonté font certainement déplaisir à Dieu, qui les a revêtus de son autorité, à moins que cette volonté des parents ne soit tout à fait injuste et déraisonnable.

Enfin, la troisième disposition, c'est l'état de grâce. Recevoir le sacrement de mariage en état de péché mortel, ce serait commettre un sacrilège et se priver des bénédictions de Dieu au moment décisif. On doit donc s'y préparer par la réception des sacrements de pénitence et d'Eucharistie.

Heureux les futurs époux qui invitent Notre-Seigneur à leurs noces, en le recevant dans un cœur bien préparé! Ils sont sûrs, autant qu'on peut l'être, que Dieu les a choisis l'un pour l'autre et qu'il sera toujours avec eux.

4. — Mais est-ce ainsi qu'on se prépare au mariage le plus souvent ? Au lieu de consulter Dieu par la prière, au lieu de consulter l'expérience de leurs parents, la plupart ne prennent conseil que d'eux-mêmes, c'est-à-dire d'une fantaisie, d'une inclination, d'un avantage temporel, quelquefois même de leurs passions. On envisage les qualités extérieures, la beauté, les agréments ; on envisage l'argent, la position, l'intérêt, les profits temporels présents et à venir ; on envisage tout, excepté la seule chose principale : la vertu ! C'est la vertu seule, ce sont les sentiments chrétiens qui donnent le caractère aimable, l'humeur douce, les goûts modestes, et l'on ne s'en inquiète pas, c'est-à-dire qu'on oublie Dieu le plus possible, dans une affaire si importante. Comment voulez-vous qu'il bénisse de semblables préparations, de pareilles alliances ! Mais on voit souvent pire encore aujourd'hui : il n'est pas rare, en effet, de voir des jeunes gens et des jeunes personnes qui ne se préparent au mariage que par le désordre et l'inconduite, par de scandaleuses fréquentations, par le libertinage et le déshonneur. Et l'on s'étonne qu'il y ait tant de mariages malheureux ! Le contraire étonnerait bien davantage.

5. — Pour être heureux dans le mariage autant qu'on peut l'être ici-bas, il faut donc y apporter des dispositions chrétiennes. Mais ce n'est pas tout : il faut encore en remplir fidèlement tous les devoirs. Or, il n'est point d'état qui impose des devoirs aussi nombreux, aussi importants que le mariage.

a) D'abord les époux se doivent une fidélité inviolable. C'est un engagement sacré qu'ils ont contracté solennellement au pied des autels. Ils ont pris Dieu lui-même pour témoin de leurs serments, et y manquer serait se rendre coupable tout à la fois d'impureté, de parjure et de sacrilège. Crime énorme, qui est souvent la source de toute espèce de maux.

b) En second lieu, les époux se doivent un amour mutuel, amour qui doit surtout se montrer dans le support des défauts et dans l'assistance réciproque.

La charité fait un devoir à tous les chrétiens de se supporter les uns les autres ; mais c'est surtout dans l'état de mariage qu'on a besoin de douceur et de patience, si l'on veut conserver la paix. Il est impossible que la vie commune, que les rapports habituels et intimes ne produisent pas bien des ennuis, bien des contrariétés, ne fassent pas découvrir bien des défauts qu'on n'avait pu apercevoir d'abord. Les époux doivent donc avoir l'un pour l'autre la plus grande indulgence.

L'amour mutuel doit encore les porter, avons-nous dit, à s'assister réciproquement dans tous les besoins de l'âme et du corps. Il faut qu'ils se prodiguent les soins les plus empressés dans la souffrance et la maladie. Il faut que les peines et les joies soient en commun. Une femme chrétienne doit avoir à cœur par dessus tout le salut de son mari. Et pareillement un mari chrétien doit dési-

rer que son épouse soit vraiment pieuse et sainte ; il n'en sera que plus heureux.

c) En troisième lieu, si Dieu bénit l'alliance des époux en leur donnant des enfants, de nouveaux devoirs leur sont imposés. Le sacrement de mariage leur donne la grâce de s'en acquitter dignement. Cette grâce leur apprend à regarder les enfants comme un dépôt que Dieu lui-même leur confie et dont il leur demandera compte. Elle leur apprend que Dieu ne donne pas des enfants pour en faire des savants, des riches, des heureux selon le monde, mais des chrétiens et des saints. Elle leur apprend enfin à envisager une nombreuse famille comme une bénédiction de Dieu. Nous parlons de familles nombreuses : comme elles deviennent rares aujourd'hui, chez nous, ces belles familles ! Il faut bien le dire : la France fait tache aujourd'hui dans le monde par la stérilité des mariages. Oui, la France est aujourd'hui la nation qui produit le moins d'enfants eu égard au nombre de ses habitants. Non seulement cela, mais sa population, au lieu d'augmenter comme autrefois, au lieu d'augmenter comme celle de tous les autres peuples, s'en va diminuant chaque année, sensiblement et rapidement. C'est une décadence morale et physique, une décadence vraiment effrayante pour notre pays. Aussi cherche-t-on maintenant les moyens de conjurer le mal. Il n'y en a qu'un, et on ne veut pas le voir : c'est de raviver l'esprit chrétien qui s'affaiblit dans les familles ; c'est de favoriser la religion au lieu de la combattre. La religion seule peut nous donner le courage de faire face à tous nos devoirs, même à ceux qui coûtent le plus. On perd la foi et on ne sait plus qu'une nombreuse famille est une des plus riches bénédictions de Dieu. Nous voulons vous rappeler, avant de finir, cette vérité si méconnue de nos jours.

6. — Quelle est la fin du mariage ? La fin du mariage, c'est de peupler le ciel de saints, qui verront Dieu et seront destinés à le louer et à le bénir pendant l'éternité. Or, si c'est une grande œuvre d'envoyer des saints au ciel, il est évident que ceux-là seront le mieux récompensés qui en auront fourni davantage. Quel bonheur donc pour un père et une mère de se retrouver au paradis avec de nombreux enfants ! Chacun d'eux leur devra sa félicité et sa gloire ; chacun d'eux viendra les remercier et leur offrir sa couronne. Et quelles louanges Dieu ne prodiguera-t-il pas, devant tous les hommes, à ces parents qui lui auront donné de nombreux serviteurs sur la terre pour devenir ses élus et ses adorateurs éternels dans le ciel !

A ces récompenses célestes il faut ajouter celles de la vie présente, car Dieu bénit toujours ici-bas les nombreuses familles, surtout quand elles sont chrétiennes. Si les enfants sont moins avantagés du côté de la fortune, ils sont beaucoup plus riches en fait d'éducation et de moralité ; ce qui vaut infiniment mieux. — La famille de sainte Catherine de Sienne comptait vingt-cinq



enfants, et si elle eût été moins nombreuse, elle n'aurait pas eu la gloire de donner au monde une personne aussi remarquable par sa sainteté, par ses belles qualités de l'esprit et du cœur; car c'est le 24<sup>e</sup> enfant de cette famille qui fut sainte Catherine. — Saint Bernard avait cinq frères et une sœur, qui embrassèrent tous comme lui la vie religieuse. — Bossuet, un des évêques de France les plus illustres, le grand Bossuet, comme on l'appelle, était le septième de dix enfants. — C'est un fait connu : la plupart des évêques et des prêtres sortent des familles nombreuses.

Mais, sans entrer dans tous ces détails, on peut dire, d'après l'expérience, que Dieu destine ordinairement quelques-uns des membres de ces familles à occuper des emplois élevés dans la société ou à servir utilement l'Eglise, ou enfin à embrasser la vie religieuse. Et alors ceux-ci deviennent le soutien moral de leurs frères et de leurs sœurs, et souvent même ils ennoblissent toute la famille.

Dieu punit au contraire les époux qui regardent comme un bonheur de n'avoir qu'un enfant. Et voulez-vous savoir comment il les punit? Très souvent il permet que cet enfant soit un enfant gâté, qui commande en maître dans la famille et qui, devenu grand, méprise les auteurs de ses jours et s'abandonne à ses mauvais penchants... D'autres fois, Dieu l'enlève de bonne heure à ses parents, de sorte que les biens qu'ils avaient amassés pour lui, passent à des étrangers, qui n'en ont aucune reconnaissance.

Tels sont, mes frères, les devoirs des personnes qui entrent dans l'état de mariage.

Cet état est bon et saint, ô mon Dieu, puisque vous l'avez institué et élevé à la dignité de sacrement. Faites que ceux qui l'embrassent se rendent dignes de vos bénédictions; faites qu'ils soient fidèles à tous leurs devoirs et qu'ils méritent ainsi de jouir de votre ineffable union pendant les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

FIN

## SERMON POUR UNE PRISE DE VOILE

AIMER ET RÉPARER

*Ultra velum intrabit in sancta.*

Au delà du voile, il entrera dans le saint des saints.

(Lévit., xvi, 12).

Ma Sœur,

C'est chose singulière et digne d'attention, que dans les ordres religieux le *voile* soit un vêtement d'une signification particulièrement grave. La donation qu'on en fait à la novice éprouvée, correspond à ses vœux, c'est-à-dire à sa liaison définitive avec l'Époux céleste. Pourquoi?...

J'observe que Dieu, la sainteté infinie, s'enveloppe toujours d'un voile. L'homme ne l'a point vu tel qu'il est; ce sera la béatitude éternelle de le voir ainsi. « *Videbimus eum sicuti est.* » (I Jean, III, 2). Mais lorsqu'il l'a entendu parler, il le contemplait sous une forme quelconque voilant sa Majesté. Sous la Loi ancienne, le sanctuaire où se reposait l'Esprit de Dieu était caché par un voile. Sous la Loi nouvelle, le Sauveur, dans le tabernacle, se cache sous les voiles eucharistiques... J'en conclus donc qu'ici-bas, tout ce qui est saint, tout ce qui est de Dieu et se rapproche de lui, éprouve selon l'instinct divin le besoin de se voiler, doit se voiler; j'en conclus que l'Esprit-Saint a inspiré à l'Eglise de voiler la religieuse parce que son corps, consacré, donné à Dieu, devient un sanctuaire, renfermant une âme où réside le Saint des saints : « *Sanctuarium quod est intra velum.* » (Lévit., xvi, 2).

Aujourd'hui, Ma Sœur, vous devenez un sanctuaire, et j'aime à découvrir dans cette cérémonie accomplie ce 18 octobre, sous le rayonnement de l'âme de sainte Thérèse et de celle de la bienheureuse Marguerite-Marie, comme l'écho prédestiné de tel jour de Fête-Dieu où, toute petite enfant, vous symbolisiez, au reposoir de Jésus-Hostie, notre Bienheureuse écoutant les révélations sublimes du Sacré Cœur. Ceux qui vous virent alors, immobile et charmante, recueillie comme un ange, se posaient sans doute la question que l'on se posait autour du berceau de saint Jean-Baptiste : « *Quis, putas, puer iste erit?* » Que pensez-vous que sera cette enfant? » (Luc, I, 66). — Le silencieux Voyant de l'ostensoir d'or disait à votre âme, sans qu'elle le comprit encore parfaitement : « Tu seras mon tabernacle; » c'est-à-dire, tu te prêteras à mon œuvre d'amour et de réparation...

Aimer et réparer, c'était toute l'âme de sainte Thérèse, c'était toute l'âme de notre Bienheureuse. Vous deviez appartenir à l'une et à l'autre, c'est pourquoi la douce Providence fait de vous la carmélite de la bienheureuse Marguerite-Marie, vous donnant le voile au lendemain de sa fête, dans cette cité bénie de Paray-le-Monial. Votre idéal est élevé, il est vaste : le tabernacle, sainte Thérèse, Marguerite-Marie! Je l'ai dit et nous allons le méditer, deux mots le résumant : *amour, réparation.*

Eminence <sup>1</sup>,

Je croirais manquer à mon devoir si je ne me faisais ici l'interprète respectueux, ému et combien filial! de ces Révérendes Mères, de ces Sœurs, de cette pieuse famille. Votre présence ici est comme une nouvelle sanction de cette fondation récente <sup>2</sup>, téméraire aux yeux de beaucoup,

<sup>1</sup> Le cardinal Perraud, évêque d'Autun.

<sup>2</sup> Le Carmel de Paray s'est fondé à la fin de 1901.

à cause des malheurs des temps, superbe, fière et noble aux yeux de ceux qui, à votre grande école, gardant une foi transcendante, tenant leurs regards en haut, n'abandonnent jamais, au plus fort de la tourmente, l'ancre de l'espérance.

Votre présence est encore, pour l'élue de ce jour, pour les siens, un honneur qu'ils savent apprécier et qui les reconforte. *Non omnibus datum est!* Mon cœur, écho de tous ces cœurs, ne peut que vous dire en son émotion sincère : « *Benedictus qui venit in nomine Domini.* »

## J

« *Dieu est charité,* » nous dit saint Jean ; charité, c'est-à-dire amour, c'est-à-dire besoin d'agir, de donner, de se donner. L'amour est une activité, et saint Thomas a défini Dieu à son tour « *acte pur.* » Le premier théâtre de cette activité divine, intense et infinie, a été Dieu lui-même. Comme il est esprit, son premier acte est une connaissance, et cette connaissance de lui-même, son Verbe, devient une personne divine. De la connaissance naît l'amour, et cet amour du Père pour le Verbe, du Verbe pour le Père, forme une troisième personne. Nous sommes en face de la Trinité, le plus impénétrable des mystères dont la contemplation occupera l'éternité sans la lasser jamais.

Mais cela ne suffit pas à la bonté de Dieu ; il veut agir, se donner hors de lui-même. De cette donation extérieure sort la création, et les mondes merveilleux, admirés par leur créateur lui-même : « *Vidit Deus cuncta quæ fecerat et erant valde bona* » (Gen., I, 31), surgissent au souffle de sa Toute-Puissance. Pourtant ils ne savent pas, ne peuvent pas penser, vouloir ; il leur faut une âme, un interprète, un chanteur, un Pontife pour résumer, harmoniser toutes les voix en un grand hymne d'actions de grâces. Le conseil divin s'est recueilli et l'homme est créé, « *ad imaginem et similitudinem nostram* » (*Ibid.*, 26), à la ressemblance de Dieu, à la ressemblance de l'amour infini.

L'homme doit aimer : c'est là son devoir de créature, c'est là l'essence de son être.

Malheureusement arrivent la tentation, la chute ; les droits de Dieu sont lésés ; à la dette essentielle d'amour de la créature intelligente, se joint dès lors la dette de réparation de la créature pécheresse. Aimer et réparer dignement, Adam le pourra-t-il ? Etre fini, il est impuissant en face de l'Etre infini. Aussi bien s'il transmet la vie, c'est une vie doublée de mort : un corps destiné à la dissolution, des facultés enfouies dans l'ignorance, une âme alourdie par la concupiscence.

L'œuvre de Dieu manquera-t-elle son but ? — Non ! Voici venir le nouvel Adam, voici que s'accomplit le grand mystère de l'Incarnation. Le Christ est Dieu, mais il est homme à la fois, il aime le Père autant que le peut une volonté humaine, il aime le Père autant que ce Père le

mérite, et l'humanité à l'un des siens qui compense pour elle, qui lui redonne la vie. Ce n'est pas tout : l'Homme-Dieu expiera, et la Rédemption paie surabondamment tout ce qui est dû, tout ce qui sera dû dans tous les siècles à l'infinie justice. *Amour, réparation!* Et pour que cette œuvre dure, Jésus institue l'Eucharistie ; sacrement de l'amour, sacrifice d'expiation, perpétuant à travers le temps l'œuvre double de l'Incarnation, de la Rédemption, voilà le tabernacle : « *O memoriale mortis Domini!* »<sup>1</sup>

Aimer et souffrir, c'est bien la physionomie à la fois double et une de sainte Thérèse.

Je n'ai pas, Ma Sœur, à vous apprendre les sentiments, empruntés aux chérubins, de votre séraphique Mère. A juste titre, certes, on a pu l'appeler le « Docteur de l'amour. » Elle en était plus encore l'Apôtre. Après avoir entendu son Jésus lui dire : « Ma fille, il y en a peu qui m'aiment, et s'ils m'aimaient autant qu'ils le doivent, je ne leur cacherais pas mes secrets, » elles'écriait : « Voyant que cet adorable Maître avait tant d'ennemis et si peu d'amis, je souhaitais du moins que ceux-ci fussent à toute épreuve<sup>2</sup>. » Elle voulait en ce qui la concernait aimer autant qu'elle pouvait, avec surabondance, plus que tous, à ce point que de son âme naturellement s'exhalait cette protestation : « Non, ô éternellement Vivant, Madeleine, ta sainte, ta bien-aimée, ne t'aimait pas plus que moi. Je sais qu'elle est une grande sainte et moi une pauvre chétive dont les actions sont moins méritoires devant toi : mais elle ne t'aimait pas davantage ! »

Quant à souffrir, Thérèse en avait la passion : « Ou souffrir ou mourir. » Elle avait peur de la jouissance, même divine : « Que faites-vous, Seigneur, qu'allez-vous faire, en me donnant de telles faveurs ? Auriez-vous déjà oublié mon infidélité ? » Aussi écrivait-elle : « Souffrir, voilà où tendent mes vœux les plus chers. »

Cette double disposition d'amour et de souffrance n'était pas moins celle de notre bienheureuse Marguerite-Marie. Nouveau saint Jean, confidente intime du Maître, après l'avoir entendu dire : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour, » elle s'appliquait à payer de retour ce Cœur divin à tel point qu'elle pouvait dire : « Parmi les tyrans qui persécutent mon âme, il y en a un qui domine tout et donne naissance aux autres : c'est un si grand désir d'aimer le Sacré Cœur qu'il me semble que tout ce que je vois devrait être changé en flammes afin qu'il fût aimé<sup>3</sup>. » Et certes elle dut monter bien haut pour mériter de recueillir cette parole : « Ma fille, j'ai choisi ton âme pour être

<sup>1</sup> Hymne *Adoro te*

<sup>2</sup> *Vie par elle-même*, Bouix, II, p. 613, et *passim* pour les autres citations.

<sup>3</sup> *Vie et Œuvres*, V, 414.



un ciel sur la terre. Ton cœur sera un trône de repos et de délices à mon divin amour. »

Quant à sa soif des souffrances, entre cent autres la dépeint ce fait que pressée par Notre-Seigneur de choisir entre une vie pleine de joies et de bonheur, et une vie pleine de croix et d'épreuves, devant dans l'un et l'autre cas plaire également à son céleste Epoux, elle choisit la voie douloureuse. Elle aussi avait peur de la jouissance et combien ! « Je crains que je ne prenne trop de satisfaction à souffrir ! »

Ma Sœur, je vous le répète, et vous le voyez, votre triple idéal : le tabernacle, Thérèse de Jésus, Marguerite-Marie, c'est l'amour et la souffrance.

## II

Vous devez donc aimer et réparer, et c'est précisément en quoi réside la perfection de votre vocation religieuse.

Aimer, qu'est-ce donc ? L'auteur de l'*Imitation* nous avertit que « la preuve du véritable amour est l'exhibition des œuvres. » Et si nous voulons savoir de quelles œuvres il s'agit, le P. Lacordaire va nous le dire : s'unir, se donner. Ecoutez plutôt. « Le propre de l'amour est d'unir ceux qui s'aiment, de confondre leurs pensées, leurs desirs, leurs sentiments, toutes les expressions et tous les biens de leurs vies, et de pénétrer jusqu'à la substance de l'être aimé pour y adhérer avec une force aussi invincible qu'ardente <sup>1</sup>. » S'unir à Dieu, mais c'est tout le sens du mot *Religion*. La religieuse fait donc profession d'union divine, et c'est en ce sens que M. Olier a pu appeler Notre-Seigneur « le grand religieux de Dieu. » Et quel est, au reste, l'état de la religieuse, sinon un état d'union de pensées, de jugements, d'appréciations avec le Maître ? Lui a dit : « Malheur au monde ! *Vae mundo!* » Elle s'en sépare. Lui a dit : « Bienheureux les pauvres !... Bienheureux les cœurs purs !... » Elle renonce aux richesses, elle se voue à la chasteté parfaite. Union de pensées, mais aussi union d'actes. « Sa nourriture était de faire la volonté de son Père » (Jean, iv, 34) ; elle se consacre à l'obéissance. Lui l'a poussée jusqu'à la mort de la croix : « *Factus obediens usque ad mortem* » (Phil., ii, 8) ; elle, pour être parfaite, doit se laisser faire « comme un cadavre, » au dire du grand religieux saint Ignace : « *Perinde ac cadaver!* »

La seconde œuvre de l'amour, c'est de se donner. « Le *don de soi*, dit encore le P. Lacordaire, est l'âme de l'amour. Qui aime sait, qui aime vit, qui aime *se dévoue*. » Et se dévouer jusqu'à la mort, c'est le code de l'amitié proclamé par le Maître lui-même : « Personne n'a une charité comparable à celle de celui qui *donne sa vie* pour ses amis » (Jean, xv, 13) ; code qu'il a commenté pratiquement en nous aimant jusqu'à mourir pour nous : « *Cum dilexisset suos... in finem*

*dilexit eos.* » (Ib., xvii, 1). — Ce n'est pas autre chose que fait la religieuse ; elle ne s'appartient plus, elle se donne tout entière à la gloire de Dieu, au bien des âmes, au soulagement de toutes les misères ; en résumé, par état elle est apôtre, et l'apostolat est exprimé d'une manière parfaite par le mot de saint Paul : « J'immole tout, je m'immole moi-même pour vos âmes. » (II Cor., xii, 15).

Réparer, c'est souffrir, nous l'avons vu et cela s'impose, car la chute n'est autre chose qu'un abus de jouissance ; les droits de la justice exigent donc comme compensation une soustraction de jouissance ; et voilà pourquoi le « Christ qui ne s'est jamais complu en rien » (Rom., xv, 3), a donné loi à ceux qui veulent le suivre « de se renoncer, et de prendre la croix tous les jours. » (Matth., xvi, 24).

Les apôtres l'avaient si bien compris qu'ils y allèrent du martyre, se regardant comme tenus « d'accomplir en leur chair ce qui manquait à la Passion du Christ, pour son corps qui est l'Eglise. » (Colos., i, 24).

Ainsi fait la religieuse. Son air respirable est l'austérité, son pain quotidien la pénitence, et qu'elle jeûne, qu'elle macère sa chair par la discipline ou le cilice, qu'elle trempe son âme dans l'humilité, dès lors qu'elle fait l'œuvre du Christ, qu'elle expie pour ses frères, qu'elle sauve les pêcheurs, comme le grand apôtre « elle surabonde de joie en toutes ses tribulations. » (II Cor., vii, 4). Oui, qu'on ne s'y trompe pas : la grande suavité de la vie du cloître c'est la souffrance. On comprend ici, on fait siens les sentiments de saint André s'écriant en face de l'instrument de son supplice : « O bonne croix, cherchée avec sollicitude, rencontrée avec joie, embrassée avec exultation ! » On sait en effet que ce qui est dur, c'est la fuite de la croix et non la croix elle-même. Car celle-ci, dès lors qu'on s'y étend généreusement, porte plutôt qu'elle n'est portée, et fait bien vite sentir qu'elle est doublée par cette ineffable consolation qu'est le Cœur de Jésus.

Et maintenant, Ma Sœur, recevez avec reconnaissance, des mains de notre vénéré Pontife, ce voile béni qui vous consacre comme un tabernacle. Tabernacle ! soyez-le avec générosité dans l'amour et le sacrifice ; soyez-le avec joie, car un tabernacle c'est Dieu présent, c'est le ciel. Amen.

ŒUVRES ORATOIRES ET PASTORALES  
DE

**Mgr LAROCHE**

2<sup>e</sup> édition. — 5 forts volumes in-12. — Prix *franco* en gare pour nos abonnés : 15 francs.

<sup>1</sup> *Pensées*, Chocarne, t. II, 30.

## RÉFLEXIONS SUR DES PAROLES DU PROPRE DES MESSES DU DIMANCHE

### LIX

PREMIER DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

**I. Seigneur, j'ai espéré dans votre miséricorde.** — Tels étaient les sentiments d'Abraham ; il n'eut aucune défiance à l'égard de Dieu ; il crut à sa parole et plaça en lui toute son espérance, bien que les événements et les épreuves dont sa vie fut remplie parussent être contraires à l'accomplissement des promesses qui lui avaient été faites en plusieurs circonstances. C'est en nous parlant de lui que saint Paul nous a dit : *Ayant espéré contre l'espérance même, il crut qu'il deviendrait le père d'un grand nombre de nations.* (Rom., iv, 18). — Tels étaient aussi les sentiments de Job. Rien ne put le détacher de sa confiance en Dieu ; les plus cruelles épreuves fondirent sur lui, les souffrances les plus atroces le tourmentaient, les paroles blessantes de ses amis et de son épouse déchiraient son âme, et Job conservait néanmoins son espérance, disant : *Quand Dieu me tuerait, c'est en lui que j'espérerais ; j'exposerai donc mes voies en sa présence.* (Job, xiii, 15). — Il en a été de même de saint Paul. Les Juifs le poursuivent de leur haine, les tribulations le suivent partout, il en est accablé, et tandis qu'il est chargé de liens, conservant toujours l'espérance en son cœur, il écrit aux Philippiciens : *Je sais que ceci tournera à mon salut par vos prières et par le secours de l'Esprit de Jésus-Christ, selon mon attente et mon espérance que je ne serai confondu en rien.* (Philipp., i, 19-20).

Et ce qui portait tous ces justes à être si fermes dans leur espérance en Dieu, c'est qu'ils connaissaient sa miséricorde, car c'est là le véritable fondement, la base solide de l'espérance chrétienne. Si nous nous considérons nous-mêmes, nous ne pouvons espérer que des châtiments à cause de nos péchés ; si nous nous appuyons sur nos mérites, nous espérons bien inutilement, car ils ne peuvent être quelque chose que par le secours de la grâce : si Dieu entrait en jugement avec nous, nous devrions nous attendre à une condamnation au lieu d'espérer le pardon. Aussi le Sage lui disait-il : *Seigneur, lorsque nous sommes en jugement, nous espérons votre miséricorde.* (Sages., xii, 22). Portons l'espérance en nos cœurs, mais que ce soit l'espérance en la miséricorde du Seigneur.

En effet, l'homme qui reste ferme dans son espérance ne peut s'en attribuer le mérite ; s'il s'en glorifie, il sera certainement ébranlé par l'orgueil. En voulez-vous des exemples ? Voici un homme qui a amassé de grandes richesses ; ses terres lui ont donné la plus abondante récolte, et voici qu'ayant réuni tout son grain dans de vastes greniers, il se dit : *Mon âme, tu as beaucoup de biens en réserve pour plusieurs années : repose-toi, mange, bois, fais grande chère.* Cet homme

mettait son espérance dans la longueur de ses jours pour jouir de ses richesses, mais Dieu lui dit : *Insensé ! cette nuit même on te redemanderà ton âme ; et ce que tu as amassé, à qui sera-t-il ?* (Luc, xii, 19-20). En voici un autre qui se croyait fort et puissant, qui défiait au combat le peuple juif, disant : *Donnez-moi un homme et qu'il engage avec moi un combat singulier.* Le Philistin mettait son espérance dans la force de son bras et dans la puissance de ses armes, et Dieu suscita le jeune David qui, ayant lancé une pierre avec sa fronde, frappa au front le Philistin : c'était la victoire. (I Rois, xvii). En voici d'autres qui mettent leur espérance dans leur propre justice : ce sont les scribes et les pharisiens qui croyaient être justes et en bonne santé ; au lieu d'accepter le médecin qui venait pour les guérir, ils le tuèrent (Matth., ix ; Rom., ix, 32) ; et l'un d'entre eux qui se confiait avec orgueil dans ses bonnes œuvres, quitta le temple sans être justifié, parce que *quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.* (Luc, xviii, 11-14). Vous voyez par tous ces exemples combien il est dangereux de mettre son espérance dans quelque chose que ce soit, puisqu'on ne saurait la mettre même dans sa propre justice. Imitez au contraire le Psalmiste qui ne dit qu'une chose : *Seigneur, j'ai espéré dans votre miséricorde.* Il aurait pu invoquer le souvenir d'une multitude de bonnes œuvres pour obtenir que Dieu lui accordât sa délivrance ; il n'en dit pas un mot, il met toute sa confiance dans la miséricorde divine. Lors donc que nous l'entendons dire dans un autre psaume : *Si j'ai fait cela, si j'ai rendu le mal pour le bien* (Ps., vii, 4, 5), c'est la nécessité qui lui fait tenir ce langage. Dans toute autre circonstance, il se tait sur ses vertus et ne fonde sa délivrance que sur la miséricorde du Seigneur. C'est la voie que nous devons suivre pour connaître les joies qui nous viennent d'une ferme et sainte espérance. (Albert le Grand ; S. Chrys.).

Mais quel est le motif qui nous porte ainsi à placer notre espérance dans la miséricorde du Seigneur ? En dehors de la grâce qui vient à notre aide, nous disons que c'est l'amour ou la charité dont nous sommes l'objet de la part de Dieu. En effet, nous comptons sûrement sur la bienveillance, la compassion et la bonté de ceux qui nous aiment ; nous les savons indulgents à notre égard et portés à venir à notre secours. Ne voyons-nous pas chaque jour un père, une mère se montrer plus miséricordieux envers leurs enfants coupables plutôt qu'envers des serviteurs négligents ? Cette conduite, Dieu lui-même l'a suivie dans l'Ancien Testament ; car s'il a puni les habitants de la Palestine, les ennemis de son peuple, avec tant de précaution, il a jugé les enfants, aux pères desquels il avait fait de bonnes promesses, avec une grande circonspection en laissant au milieu de leurs péchés place au repentir. (Sages., xii, 19-22). — D'autre part, les hommes n'espèrent aucune pitié, aucune compassion de la part de leurs ennemis ou de ceux qui ne les aiment pas.



De qui le pauvre espère-t-il recevoir l'aumône ? Est-ce de l'indifférent ou du chrétien qui observe la loi de son Dieu ? Ce sera toujours vers celui dont il connaîtra les sentiments religieux qu'il portera ses pas, et même il viendra se placer à la porte de nos églises pour implorer la miséricorde de ceux qui se rendent à nos assemblées, car il comprend *que celui qui aime Dieu aime aussi son frère*. (I Jean, iv, 21). Reconnaissons donc que Dieu nous aime, et sans peine nous placerons notre espérance en sa miséricorde ; et si vous pouviez douter que Dieu vous aime, écoutez saint Jean vous disant aujourd'hui dans l'épître : *La charité de Dieu a paru en cela qu'il a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui. Et cette charité consiste en ce que ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais que c'est lui qui nous a aimés le premier, et qui a envoyé son Fils, propitiation pour nos péchés*. (I Jean, iv, 9-10). Telle est la raison de notre espérance en Dieu.

**II. Mon cœur tressaille d'allégresse dans votre salut.** — C'est l'impression que produit en nous l'espérance dans la miséricorde du Seigneur. Nous goûtons déjà les douceurs du fruit avant de l'avoir cueilli. *Nous ne sommes encore sauvés que par l'espérance*. (Rom., viii, 12). Nous étions en proie à de grands maux, nous vivions dans un abandon complet, et une terrible sentence pesait sur nous. Or voici que nous en avons été délivrés en vertu des promesses qui nous ont été faites ; nous avons été ramenés dans la voie droite où nous n'aurons désormais qu'à nous laisser conduire par la grâce pour en atteindre le terme. Combien devons-nous donc compter sur le salut qui nous a été annoncé ! Les dons déjà reçus nous garantissent les biens que nous attendons, et tous ces biens, c'est que *toute chair verra le salut de Dieu*. (Luc, iii, 6). Quels admirables effets de l'espérance ! Nous adressons à Dieu notre prière, et avant même d'en avoir obtenu ce que nous demandons, nous lui rendons grâces et nous entonnons l'hymne de la reconnaissance, comme si nous étions déjà exaucés. Mais d'où nous vient cette espérance si ferme ? C'est qu'une prière inspirée par une grande ferveur et par une vive émotion de l'âme est toujours exaucée. Ceux qui prient avec tiédeur et négligence sentent à peine le bienfait de leur prière exaucée. Par une raison contraire, ceux qui déploient dans la prière toute l'attention de leur esprit et la ferveur de leur âme, avant même d'avoir obtenu ce qu'ils demandent, grâce à la vivacité de leurs désirs et à la pureté de leur cœur, ressentent l'impression du bienfait qu'ils sollicitent comme s'ils l'avaient déjà reçu ; car la grâce divine répand par avance dans leur âme une joie toute céleste. C'est pourquoi ils rendent grâces à Dieu, et ne sont pas loin du moment qui doit combler leurs vœux. *Mon cœur tressaille d'allégresse dans votre salut*, c'est-à-dire, ce qui réjouit mon cœur, c'est que son salut vient de vous ; ce qui le fait tressaillir d'allégresse, c'est que vous êtes vous-même son salut. (S. Chrys.)

Mais quel est ce salut qui apporte tant de joie à notre cœur ? C'est Jésus-Christ. Il avait été annoncé comme devant être notre Sauveur, et c'est sous ce nom que les prophètes le désignaient. Isaïe s'écriait en s'adressant au Seigneur : *Vraiment, vous êtes un Dieu caché, le Dieu d'Israël, un Sauveur*. (Is., xlv, 15). Et ailleurs, étant tout rempli d'espérance, il disait : *Voilà que Dieu est mon Sauveur, j'agirai avec confiance, et je ne craindrai pas, parce que ma force et ma louange c'est le Seigneur : il est devenu mon salut*. (Is., xii, 2). Jérémie le saluait de loin, disant : *Attente d'Israël, son Sauveur au temps de la tribulation, pourquoi serez-vous comme un étranger dans cette terre, et comme un voyageur qui se détourne pour passer la nuit ?* (Jér., xiv, 8). Michée le considérait comme son Sauveur et vivait dans l'espérance de le voir : *J'attendrai, disait-il, le Dieu mon Sauveur*. (Mich., vii, 7). Ne soyons donc point surpris si à l'heure de sa naissance l'ange en parle aux bergers en disant : *Il vous est né aujourd'hui un Sauveur, qui est le Christ Seigneur*. (Luc, ii, 11). Et Jésus-Christ, en annonçant la mission qu'il avait à remplir sur la terre, disait aux Juifs : *Le Fils de l'homme est venu ressusciter ce qui avait péri*. (Matth., xviii, 11). Il est évident que les apôtres ne pouvaient ensuite lui donner un autre nom. Voici saint Paul qui écrivait à Timothée : *Nous espérons dans le Dieu vivant, qui est le Sauveur de tous les hommes, et principalement des fidèles*. (I Tim., iv, 10). Saint Pierre, exhortant les chrétiens de la primitive Eglise, leur disait : *Croissez dans la grâce et dans la connaissance de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ*. (II Pier., iii, 18). Et saint Jean a consigné cette déclaration dans sa première épître : *Nous, nous avons vu et nous attestons que le Père a envoyé son Fils, Sauveur du monde*. (I Jean, iv, 14). Voilà quel est le Sauveur dont la pensée nous remplit d'allégresse.

Bien des siècles avant qu'il parut sur la terre, les justes de l'Ancien Testament, en pensant à lui, tressaillaient d'allégresse. Isaïe disait : *Voici, c'est notre Dieu ; nous l'avons attendu, et il nous sauvera ; c'est le Seigneur, nous l'avons attendu patiemment, nous exulterons, et nous nous réjouissons dans son salut*. (Is., xxv, 9). Un autre prophète s'écriait : *Moi, je me réjouirai dans le Seigneur, et j'exulterai en Dieu mon Sauveur*. (Hab., iii, 18). Marie venait à peine de concevoir Jésus-Christ qu'elle se rendit auprès d'Elisabeth sa cousine, qui était sur le point d'enfanter Jean-Baptiste, et Elisabeth, entendant la salutation de Marie, toute remplie de l'Esprit-Saint, s'écria : *D'où m'arrive-t-il que la mère de mon Seigneur vienne à moi ? Car dès que la voix de votre salutation est venue à mes oreilles, l'enfant a tressailli de joie dans mon sein*. (Luc, i, 34-44). Voici un saint vieillard, Siméon, qui vivait dans l'attente de la rédemption d'Israël. Le jour où Jésus fut présenté au temple, il le prit dans ses bras, et il chanta son cantique, disant : *Maintenant, Seigneur, laissez, selon votre parole, votre*

*serviteur s'en aller en paix, puisque mes yeux ont vu le Sauveur qui vient de vous.* (Ib., II, 29-30). Et Jésus-Christ, pour marquer aux Juifs la joie que sa présence aurait dû faire descendre dans leurs cœurs, leur disait : *Abraham, votre père, a tressailli pour voir mon jour ; il l'a vu, et il s'est réjoui.* (Jean, VIII, 56). Et nous, chrétiens, que dirons-nous en voyant Jésus-Christ demeurer au milieu de nous dans l'adorable sacrement de nos autels et venir même habiter en nous par la sainte communion ? Oui, notre bonheur est certainement plus grand ; mais il ne saurait nous suffire, et nous disons avec le prophète : *Seigneur, je serai rassasié lorsque votre gloire m'aura apparu.* (Ps., xvi, 15. — Albert le Grand).

**III. Je chanterai le Seigneur, qui m'a comblé de biens.** — C'est l'action de grâces qui nous est ici demandée. Dès l'instant que nous avons reçu les bienfaits du Seigneur, nous devons lui en témoigner notre reconnaissance. C'est le précepte que l'Apôtre donnait aux Colossiens, disant : *Soyez reconnaissants* (Coloss., III, 15) ; mais il était encore plus explicite en écrivant aux Ephésiens : *Soyez remplis de l'Esprit-Saint*, leur disait-il, *rendant grâces toujours et pour toutes choses au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à Dieu le Père.* (Eph., v, 18, 20). En effet, toute notre vie devrait se passer dans l'exercice de ce pieux devoir, car il n'y a aucun instant de notre vie qui ne soit marqué par un bienfait du Seigneur ; et cette action de grâces, nous devrions non seulement l'accomplir pour les faveurs dont nous-mêmes nous avons été l'objet, mais encore pour tous les hommes que Dieu comble de ses biens.

Oui, Dieu aime l'action de grâces, car c'est le sacrifice, c'est l'offrande qui lui sont agréables. Ce qui mérita au saint homme Job sa couronne et sa gloire, c'est que malgré les fléaux multipliés qui tombèrent sur lui, malgré les mauvais conseils de son épouse, il demeura inébranlable et rendit à Dieu de continuelles actions de grâces, non seulement au milieu des richesses, mais lorsqu'il fut plongé dans la plus extrême pauvreté ; non seulement lorsqu'il jouissait de la santé, mais lorsqu'il fut frappé cruellement dans sa chair ; non seulement lorsque tout lui souriait, mais encore au milieu de cette terrible tempête qui vint fondre sur toute sa maison et sur son propre corps. (Job, I et suiv.). De là pour nous le devoir de rendre grâces à Dieu même au milieu des épreuves et des adversités ; car, selon la parole du Psalmiste, *toutes ses œuvres sont dignes de louange et de gloire.* (Ps., cx, 3). Nous n'avons pas à dire : « Pourquoi ceci ? à quoi bon cela ? » Les ténèbres comme la lumière, la faim comme l'abondance, la joie comme la souffrance, la vie comme la mort, en un mot tout ce que nous voyons ou éprouvons en nous, tout est son œuvre et tout doit nous porter à lui rendre grâces. (S. Chrys., *In Ps.* cx, n. 4).

Gardons-nous bien de croire que Dieu exige notre reconnaissance parce qu'elle pourrait lui être utile. Il n'a pas besoin de nous, et nos actions

de grâces n'ajoutent rien à son bonheur. Nous, au contraire, nous en retirons de grands fruits. — D'abord la reconnaissance nous unit plus étroitement à lui. Quand nous nous souvenons du bien que les hommes nous ont fait, nous ressentons pour eux un plus ardent amour ; à plus forte raison, si nous repassons fréquemment dans notre mémoire les bienfaits que le Seigneur a répandus sur nous, nous stimulerons notre zèle pour l'accomplissement de sa loi. La meilleure sauvegarde d'un bienfait, c'est le souvenir fidèle de ce même bienfait. Qui peut penser aux mystères de notre foi, l'Incarnation, la Rédemption et surtout l'Eucharistie, sans se sentir enflammé d'amour et de reconnaissance envers Jésus-Christ ? — D'autre part, en rendant des actions de grâces pour les biens que le Seigneur a donnés aux autres, que faisons-nous, sinon pratiquer la charité envers le prochain ? Durant la préparation de l'auguste sacrifice, le prêtre nous invite à bénir Dieu pour le monde entier, pour ceux qui nous ont précédés dans la vie et pour ceux qui vivent encore, pour les générations passées et pour les générations futures. Ce sublime élan nous enlève à la terre, nous transporte dans le ciel, et d'hommes nous fait anges, car les anges forment des chœurs et ne cessent de glorifier Dieu. — Remarquez enfin que Dieu voulant nous rendre ce devoir plus facile et nous en montrer l'importance, a par un seul sacrifice résumé tous les bienfaits divins qu'il nous a accordés, afin de nous en imposer l'éternelle mémoire. De même qu'à l'égard des Juifs il consacrait le souvenir de ses bienfaits par les lieux, les temps et les solennités, ainsi fait-il envers nous par la sainte Eucharistie. En voyant Jésus-Christ sur l'autel, comment n'être pas porté à rendre des actions de grâces à Dieu ? (S. Chrys., *In Matth.*, Hom. xxv).

C'est pourquoi soyons reconnaissants, mais ne nous contentons pas de l'être en paroles ; célébrons encore le Seigneur par nos œuvres. Jésus-Christ nous l'a dit : *Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieus.* (Matth., v, 16). Et considérez d'autre part ce qu'il nous dit aujourd'hui dans le saint Evangile : *Soyez miséricordieux, comme votre Père est miséricordieux.* (Luc, vi, 36). Voilà la reconnaissance qui vous est demandée : soyez pour votre frère ce que Dieu est pour vous. N'est-ce pas une admirable action de grâces que celle qui consiste à se servir des biens que Dieu nous accorde, pour l'imiter et concourir avec lui au salut du prochain, tant spirituel que temporel ? D'ailleurs si Jésus-Christ n'a pas besoin pour lui-même de nos biens, de ces biens temporels qu'il nous dispense avec tant d'amour, n'en a-t-il pas besoin dans la personne des pauvres ? Quel doux chant d'amour en l'honneur de Dieu ! Quelle action de grâces ! Rendre les pauvres participants des biens que nous avons reçus, c'est donner à Jésus-Christ. Ne dites plus : *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a accordés ?* (Ps., cxv,



12). Vous savez maintenant qu'en donnant de ces biens aux pauvres, vous témoignez votre reconnaissance à Jésus-Christ; et pour vous s'accomplira cette parole qu'il a dite : *On usera envers vous de la même mesure dont vous aurez usé pour les autres.* (Luc, vi, 38).

## LX

### DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

**I. Le Seigneur s'est fait mon protecteur.** — C'est en ces termes qu'Abraham aurait pu nous dire d'un seul mot toutes les bontés dont il avait été l'objet de la part du Seigneur, car s'il lui demanda de sortir de son pays et de la maison de son père pour aller demeurer dans la terre de Chanaan, il lui fit ensuite cette déclaration : *Abram, ne crains point : je suis ton protecteur, et ta récompense grande à l'infini.* (Gen., xv, 1). C'est en ces termes que le Psalmiste justifiait les merveilles qui accompagnèrent les Israélites à leur sortie d'Egypte et la délivrance du joug qui pesait sur eux : *La maison d'Israël a espéré dans le Seigneur : il est leur aide et leur protecteur.* (Ps., cxiii, 9). C'est en ces termes qu'Ezéchias aurait pu parler de sa délivrance et de la délivrance de Jérusalem, car le Seigneur lui fit dire par son prophète : *Je l'arracherai à la maison du roi des Assyriens, ainsi que cette ville, et je la protégerai.* (Is., xxxviii, 6). Quelle bonté de notre Dieu ! Il étend sa protection sur les justes, sur les peuples comme sur les rois et les cités qui espèrent en lui. Le Psalmiste avait donc raison de lui dire : *Seigneur, protégez-moi sous l'ombre de vos ailes.* (Ps., xvi, 8). Bien avant lui, Moïse avait dit dans son cantique : *Le Seigneur trouva son peuple dans une terre déserte, dans un lieu d'horreur et d'une vaste solitude ; il le conduisit par divers chemins, il l'instruisit, et il le garda comme la prunelle de son œil. Comme un aigle qui provoque ses petits à voler et voltige sur eux, il a étendu ses ailes, l'a pris, et l'a porté sur ses épaules. Le Seigneur seul fut son guide.* (Deut., xxxii, 10-12).

S'il en a été ainsi dans l'Ancien Testament, combien Dieu s'est-il fait davantage notre protecteur, depuis que Jésus-Christ a paru dans le monde ! Voici l'invitation que Notre-Sauveur adressait à tous ceux qui avaient besoin de secours et de protection : *Venez à moi, vous tous qui prenez de la peine et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.* (Matth., xi, 28). N'était-ce point annoncer aux hommes qu'il se déclarait le protecteur de tous ceux qui souffrent ?

D'autre part, saint Pierre en nous parlant de ce que Jésus-Christ a fait dans le cours de sa vie, nous marque admirablement qu'il s'est montré partout le protecteur de ceux qui venaient à lui : *Jésus de Nazareth, a-t-il dit, a passé en faisant le bien et guérissant tous ceux qui étaient oppri-*

*més par le diable.* (Act., x, 38). Et Jérusalem, n'aurait-il pas voulu la protéger et la préserver d'une ruine épouvantable ? Ecoutez ce qu'il lui disait : *Jérusalem, Jérusalem, qui tue les prophètes et lapide ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu n'as pas voulu !* (Matth., xxiii, 37). Enfin ne s'est-il pas fait le protecteur de son Eglise en lui déclarant que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle ? (Matth., xvi, 18). Mais regardez-le demeurant au milieu de nous sous les voiles du sacrement, et entendez-le vous disant : *Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle.* (Ib., xxviii, 20). Ah ! s'il peut nous dire en parlant de ses mystères : « Pour être votre protecteur, je me suis incarné, je suis mort sur la croix, je suis ressuscité et monté au ciel, » il peut aussi nous dire en toute vérité : *Voici que je suis avec vous. Ne craignez point, petit troupeau, parce qu'il a plu à votre Père de vous donner son royaume.* (Ib., xii, 32). C'est là le but final de la protection dont Jésus-Christ ne cesse de nous entourer. (Albert le Grand).

**II. Le Seigneur m'a mis au large.** — Qu'est-ce à dire ? Entendue dans le sens spirituel, cette expression signifierait que le Seigneur nous a rendu la liberté, rendu la faculté d'agir ou de nous mouvoir selon les inspirations de sa grâce. C'est en cela qu'il se montrerait notre protecteur, soit pour nous arracher au péché, soit pour nous donner les moyens de marcher dans la voie des commandements. Quand David eut péché et qu'il se sentait loin de Dieu, comme enseveli dans les profondeurs de sa misère, il lui disait : *Des profondeurs de l'abîme, Seigneur, j'ai crié vers vous* (Ps., cxxxix, 1) ; mais quand il apprit que son péché lui avait été pardonné, il s'écria dans la joie de sa reconnaissance : *J'ai couru dans la voie de vos commandements, lorsque vous avez dilaté mon cœur.* (Ps., cxviii, 32). Rappelons ici nos souvenirs. Quand nous avons eu le malheur de transgresser la loi divine, la tristesse, les angoisses et les craintes de toutes sortes envahissent notre âme, nous oppressent, et nous semblons être partout comme à l'étroit ; mais dès l'instant où le Seigneur nous éclaire de sa grâce, nous cherchons à aller vers lui par le repentir, et c'est alors que nous voyons, comme l'enfant prodigue, la voie large de la miséricorde s'ouvrir devant nous et que nous retournons avec joie vers notre Père céleste.

Entendue encore dans le sens spirituel, cette expression signifierait que le Seigneur nous a consolés dans nos tribulations ou bien qu'il nous en a délivrés. Ecoutez ce que disait le Psalmiste, lorsqu'il semblait, aux yeux des hommes, plier sous le poids des adversités : *Seigneur, vous m'avez mis au large dans l'affliction.* (Ps., iv, 1). Et comment ? Notre âme, nous dit-il, comme un passereau, a été arrachée du filet des chasseurs : le filet a été rompu, et nous, nous avons été

délivrés. (Ib., cxxiii, 6). S'il n'a été mis au large que par les consolations divines qu'il a reçues, il dira : *Seigneur, vos consolations ont réjoui mon âme, selon la multitude de mes douleurs.* (Ib., xciii, 19). Nous avons un exemple frappant de cette situation dans la personne de Job. Dieu commence à le mettre au large par la patience et la soumission à sa volonté, car à mesure que le saint patriarche est affligé, sa vertu s'affirme et grandit; au lieu de se renfermer en lui-même, il révèle ses sentiments les plus intimes, en disant : *Comme il a plu au Seigneur, ainsi il a été fait ; que le nom du Seigneur soit béni !* (Job, i, 21). C'était le temps où il était mis au large par les consolations ; et lorsque l'épreuve prit fin, alors Job fut mis au large par une délivrance complète et par de nouveaux bienfaits : *Le Seigneur, est-il dit, bénit Job dans ses derniers jours plus que dans ses premiers.* (Ib., xlii, 12). Soyons donc sans crainte sur l'issue des tribulations dont nous sommes affligés. Si Dieu les laisse subsister, il viendra nous consoler, puisqu'il a dit en parlant du Juste : *Il criera vers moi, et je l'exaucerai ; je serai avec lui dans la tribulation, je le sauverai, et je le glorifierai.* (Ps., xc, 15. — Albert le Grand).

C'est ainsi que Dieu fait paraître les ressources infinies de sa sagesse et de sa puissance, non seulement en nous délivrant de nos tribulations, mais en nous les faisant supporter avec une merveilleuse facilité, lorsqu'elles persistent. Cette conduite fait éclater à la fois la puissance de Dieu et la vertu de ceux qui sont victimes de ces tribulations, parce que, d'un côté, Dieu donne la force qui met au large et console l'âme affligée ; et de l'autre, il laisse peser sur elle l'épreuve pour serrer de plus près sa nonchalance et la guérir du relâchement et de la négligence. « Comment, me direz-vous, Dieu peut-il ainsi mettre au large ? » C'est ce qu'il fit pour les trois enfants dans la fournaise et pour Daniel dans la fosse aux lions. Il n'a point éteint les flammes de la fournaise pour garantir ces enfants de leur atteinte ; il n'a point fait mourir les lions pour mettre Daniel à l'abri de leur férocité ; mais alors que le feu était des plus ardents et que les lions étaient prêts à dévorer leur proie, les justes jouirent de la plus grande liberté. Saint Paul nous donne la raison pourquoi l'âme se trouve au large au milieu de l'affliction : *La tribulation produit la patience.* Quoi de plus calme et de plus tranquille que l'homme véritablement patient ? *La patience produit l'épreuve.* Quoi de plus fort que celui qui a passé par l'épreuve ? *L'épreuve produit l'espérance.* Y a-t-il une joie comparable à celle que produit l'espérance des biens futurs ? Reconnaissez donc combien l'âme s'étend et se dilate au milieu même de la tribulation. (Rom., v, 3-5. — S. Chrys., In Ps. iv, n. 3-4).

**III. Le Seigneur m'a sauvé, parce qu'il m'aimait.** — Il y en a qui traduisent : *parce qu'il m'a voulu*, ou : *parce qu'il s'est complu en moi*. Nous avons ici le motif qui a porté Dieu à se

faire notre protecteur : c'est pour notre salut. Il voyait que nous marchions à notre perte, et que livrés à nous-mêmes nous n'atteindrions pas la fin pour laquelle il nous a créés. Il nous a d'abord envoyé ses serviteurs, et nous avons méprisé ses invitations : nous n'avons pas voulu entrer dans la salle du festin, c'est-à-dire dans son Eglise qui est le vestibule ou la porte du ciel. Il est venu lui-même, disant : *Faites pénitence, parce que le royaume des cieux approche.* (Matth., iv, 17). Puis il a dit : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure en lui.* (Jean, xiv, 23). Enfin il a dit : *Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé ; mais celui qui ne croira pas sera condamné.* (Marc, xvi, 16). Et ses serviteurs sont allés à travers le monde pour y redire aux hommes les paroles du Maître, afin de les inviter à participer au festin de la pénitence, de l'amour et de la foi. Les Juifs ont présenté des excuses que leur inspiraient leurs passions, et ce sont les Gentils qui ont rempli la maison. De nos jours, la voix des serviteurs retentit toujours à nos oreilles. Avons-nous répondu à leur invitation, pour que nous puissions dire : *Le Seigneur m'a sauvé ?* (Albert le Grand).

Combien sont malheureux tous ceux qui refusent de participer à ce premier festin spirituel ! Ils ne connaîtront pas les joies du festin sacramental, car Jésus-Christ a dit : *Aucun de ceux qui avaient été invités, ne goûtera de mon souper.* (Luc, xiv, 24). Et quel est ce souper ? Saint Luc nous en parle en disant : *Quand l'heure fut venue, Jésus se mit à table, et les douze apôtres avec lui. Ayant pris du pain, il rendit grâces, et le rompit, et le leur donna, disant : Ceci est mon corps, qui est donné pour vous, faites ceci en mémoire de moi. Il donna de la même manière le calice, après qu'il eut soupé, disant : C'est le calice, le nouveau testament en mon sang, qui sera répandu pour vous.* (Luc, xxii, 14-20). Voilà le festin auquel nous sommes invités, mais est-il nécessaire d'y participer pour pouvoir dire : *Le Seigneur m'a sauvé ?* Ecoutez-le lui-même disant aux Juifs : *En vérité, en vérité, je vous le dis : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et moi je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est vraiment nourriture, et mon sang est vraiment breuvage.* (Jean, vi, 54-56). Entrez dans nos temples catholiques, et le festin sacramental, vous le verrez se renouveler, car l'Eglise obéit à cet ordre que Jésus-Christ lui a donné : *Faites ceci en mémoire de moi.* Vous entendrez ensuite tout le peuple chrétien chanter d'une seule voix : *O hostie de salut, qui nous ouvrez les portes du ciel ! Des ennemis terribles nous pressent de leurs attaques, donnez-nous la force, accordez-nous votre secours.* (Hymne *Verbum supernum*). Et lorsque viendra notre dernière heure, ayant ainsi reçu au festin sacramental



Jésus-Christ lui-même, nous serons introduits pour tout jamais dans le festin de la gloire. Alors nous chanterons éternellement : *Le Seigneur m'a sauvé.*

Mais quelle est la cause de ce salut, de ce grand bienfait ? Ah ! redisons en toute humilité la parole du Psalmiste : *Parce qu'il m'a voulu*, c'est-à-dire Dieu qui nous aime d'un amour éternel a voulu nous sauver. Il nous voyait pauvres, malheureux, remplis d'infirmités, et il a dit à ses serviteurs : *Allez dans les places et les rues de la ville, et amenez ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux... Allez dans les chemins et le long des haies, et forcez les gens d'entrer, afin que ma maison soit remplie.* (Luc, xiv, 21, 23). Voilà comment nous avons été appelés, d'abord au festin spirituel, et ensuite au festin sacramentel, pour qu'un jour nous soyons admis au festin de la gloire. *Notre Sauveur Dieu veut que tous les hommes soient sauvés, et qu'ils viennent à la connaissance de la vérité. Car il n'y a qu'un Dieu et qu'un médiateur entre Dieu et les hommes, le Christ Jésus homme, qui s'est livré lui-même pour la rédemption de tous.* (I Tim., ii, 3-6). Ce ne sont donc point nos mérites qui ont pu ainsi fixer sur nous le choix de Dieu : il a voulu nous sauver. Et c'est cette vérité que saint Paul rappelait à Tite, auquel il écrivait : *Nous étions nous-mêmes autrefois insensés, incrédules, égarés, esclaves de toutes sortes de désirs et de voluptés, vivant dans la malignité et l'envie, haïssables, nous haïssant les uns les autres. Mais lorsqu'est apparue la bonté et l'humanité de notre Sauveur Dieu, ce n'est point par les œuvres de sa justice que nous avons faites qu'il nous a sauvés, mais selon sa miséricorde.* (Tit., iii, 3-5). En présence de tant de bonté, nous dirons dans l'amour et la reconnaissance la prière que Jésus disait à cause de notre vocation : *Mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, je vous rends gloire de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélées aux petits. Oui, mon Père, parce qu'il vous a plu ainsi.* (Matth., xi, 25-26). — Albert le Grand).

**IV. Je vous aimerai, Seigneur, qui êtes ma force.** — La reconnaissance, dès qu'elle possède une âme, fait naître l'amour. Qui considère les biens innombrables que Dieu ne cesse de nous prodiguer tant dans l'ordre spirituel que dans l'ordre temporel, ne peut faire autrement que de s'écrier avec le Psalmiste : *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits ?* (Ps., cxv, 12). Or, que pouvons-nous lui rendre qui ne lui appartienne déjà ? C'est de sa bonté que nous avons reçu tout ce que nous possédons : *Qu'avez-vous que vous n'ayiez reçu ?* (I Cor., iv, 7). Il y a en nous, cependant, des biens dont Dieu nous a laissé la libre disposition, et quoiqu'ils soient des dons de sa bonté, ils nous appartiennent réellement : ce sont notre cœur, notre esprit et notre volonté. Voilà l'offrande que nous

pouvons lui faire, et c'est ce qu'il nous a demandé par dessus tout, nous disant : *Vous aimerez le Seigneur de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces, et de tout votre esprit.* (Luc, x, 27). Ah ! quand nous accomplissons ce précepte, savez-vous ce que nous semblons dire à Dieu ? « Seigneur, vous nous comblez de biens, et nous, nous ne pouvons vous donner aucun bien ; mais en témoignage de notre reconnaissance, nous vous offrons notre cœur, notre âme, nos forces et notre esprit pour vous aimer, et nous vous disons : Nous voulons toujours vous aimer. » (Albert le Grand).

Mais pourquoi ajoutons-nous ces mots à l'expression de notre amour : *Seigneur, qui êtes ma force ?* En voici une raison : c'est que Dieu nous donne la force de l'aimer, car livrés à nous-mêmes, nous ne tarderions pas à nous détourner de lui et à mépriser ses dons. C'est encore Dieu qui nous donne la force de croître et de persévérer dans son amour. Le prophète le reconnaissait en disant : *C'est le Seigneur qui donne la force à l'homme fatigué ; il augmente le courage et la force pour ceux qui ne sont pas.* (Is., xl, 29). Un autre prophète le savait bien, lorsqu'il lui disait : *Seigneur, vous, ma force et mon courage.* (Jér., xvi, 19). Saint Paul, à son tour, écrivait aux Philippiens : *Je puis tout en celui qui me fortifie.* (Philip., iv, 13). Et David, c'est précisément à cause de son amour, comme le tenant de Dieu, que l'Esprit-Saint a dit par la voix du Sage : *David a aimé Dieu qui l'a fait, et qui lui a donné la puissance contre les ennemis.* (Eccl., xlvii, 10). Mais voici saint Pierre : interrogé par Jésus-Christ s'il l'aimait, Pierre à la troisième demande répondit : *Seigneur, vous savez que je vous aime.* (Jean, xxi, 16). Ne semblait-il pas lui dire : « Vous savez que je vous aime, parce que c'est vous qui me donnez la grâce de vous aimer ? »

D'ailleurs en disant à Dieu qu'il est notre force, nous reconnaissons par ce seul mot tout ce qu'il est pour nous. C'est ce que le Psalmiste a voulu nous faire entendre en ajoutant : *Le Seigneur est mon ferme appui, et mon refuge, et mon libérateur.* (Ps., xvii, 2). Dieu est notre ferme appui, parce qu'il a la force de nous empêcher de tomber ; il est notre refuge, parce qu'il a la force de nous soustraire à tous les périls et de nous mettre à l'abri des coups de nos ennemis ; il est notre libérateur, parce qu'il a la force de nous sauver en nous pardonnant nos péchés et nous conduisant dans les voies du salut. C'est pourquoi : *Seigneur, je vous aimerai parce que vous êtes ma force*, parce que c'est vous qui opérez le vouloir et le faire selon votre bonne volonté. (Phil., ii, 13. — Bellarmin).

## LXI

TROISIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

**I. Seigneur, qu'ils espèrent en vous ceux qui connaissent votre nom.** — L'espérance en Dieu est tout à la fois une ancre des plus fermes et un secours des plus efficaces, car elle peut non seulement nous mériter la grâce d'être délivrés de tout danger, mais nous donner même au milieu de nos tribulations le calme et la tranquillité. C'est sous l'empire de cette espérance que le Psalmiste disait : *Seigneur, je suis prêt, et je ne suis pas troublé.* (Ps., cxviii, 60). En effet, la sécurité qui naît de cette espérance en Dieu est bien supérieure à la tyrannie que les troubles extérieurs peuvent exercer sur notre âme ; car les épreuves, quelles qu'elles soient, viennent des hommes, tandis que notre confiance est divine et invincible. Si Dieu ne fait pas cesser aussitôt nos malheurs, c'est qu'il veut nous éprouver. Il pourrait sans doute défendre à l'adversité de fondre sur nous, il le lui permet cependant pour donner à notre âme une nouvelle force. D'autre part, il pourrait nous en délivrer tout aussitôt, mais il attend et il diffère pour accroître notre fermeté, exercer notre espérance et rendre notre amour pour lui plus ardent. Gardez toujours votre espérance, et sachez ici reconnaître sa bonté, car il ne permettra pas que la tribulation pèse toujours sur vous, de peur que vous ne veniez à faiblir ; comme il ne fera pas que vous soyez toujours dans le calme, pour ne pas vous exposer à tomber dans le relâchement. C'est pourquoi attendez avec confiance l'heure de votre délivrance, en gardant la voie du Seigneur, car il reste notre protecteur, bien que nous soyons dans la tribulation : *Le Seigneur aidera les justes et les délivrera, parce qu'ils ont espéré en lui.* (Ps., xxxvi, 40). Si les Juifs ont été souvent délivrés dans le cours de leur histoire, n'est-ce pas parce qu'ils ont toujours espéré dans le Seigneur ? Le Psalmiste l'a dit : *Seigneur, nos pères ont crié vers vous et ils ont été sauvés ; ils ont espéré en vous et ils n'ont point été confondus.* (Ps., xxi, 5. — S. Chrysostome).

Mais on n'espère réellement en Dieu que lorsqu'on connaît son nom, et alors on cesse d'espérer dans les richesses et dans les autres douceurs de ce monde. Car l'âme qui cherche où fixer son espérance, au moment où elle s'arrache au monde, trouve à propos devant elle la connaissance du nom de Dieu. C'est le nom de Dieu, auquel nous ajoutons le nom de Jésus, qui est répandu de toute part ; mais connaître un nom, c'est connaître celui qui le porte : un nom n'est pas un nom par lui-même, mais parce qu'il signifie. Or, il a été dit : *Le Seigneur est son nom.* (Jér., xxxiii, 2). Et ce nom, Dieu l'a révélé à Moïse : *Je suis celui qui suis.* Il ajouta : *Vous direz ainsi aux enfants d'Israël : Celui qui est m'a envoyé vers vous.* (Ex., iii, 14). Quant au nom de Jésus, l'ange en parla à Marie, disant : *Voilà que vous concevrez*

*dans votre sein, et vous enfanterez un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand et sera appelé le Fils du Très-Haut.* (Luc, i, 34). Nous devons donc espérer dans le nom de Dieu : *Moi, le Seigneur, je vous ai appelé dans la justice, et je vous ai pris par la main, et je vous ai conservé.* (Is., xlii, 6). Nous devons aussi espérer dans le nom de Jésus, car il nous a dit : *Si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera.* (Jean, xvi, 23). Et saint Pierre disait devant le conseil des Juifs en parlant du nom de Jésus : *Nul autre nom n'a été donné sous le ciel aux hommes par lequel nous devons être sauvés.* (Act., iv, 12). C'est pourquoi ne mettez point votre espérance en ces choses que le temps emporte dans sa fuite rapide. L'avenir qui semble vous appartenir n'est pas plutôt arrivé que déjà c'est le passé ; vous l'attendez avec avidité et vous le perdez avec douleur. En Dieu, au contraire, il n'y a point de futur qui ne soit point encore ; il n'y a point de passé qui déjà ne soit plus ; il n'y a que ce qui est et c'est là l'éternité. (S. Aug. ; Albert le Grand).

Que chacun de nous se tourne vers lui et redise avec le Psalmiste : *Seigneur, vous êtes mon espérance.* (Ps., xc, 9). Quelque chose que j'entreprene, de quelque chose que je me détourne, quoi que je souffre ou que je désire, Seigneur, vous êtes toute mon espérance. C'est pour cette seule espérance que je tiens compte de vos promesses, elle est le fondement de mon attente. Que les uns fassent valoir leurs mérites ; que les autres se vantent de supporter le poids du jour ou de la chaleur ; que d'autres enfin allèguent leurs jeûnes et se glorifient de n'être pas comme le reste des hommes : pour moi, je trouve ma joie à mettre en vous toute mon espérance. — Tels doivent être nos sentiments, et si nous les avons, pourquoi différons-nous de rejeter entièrement les espérances qui n'ont rien que de vain, d'inutile, de trompeur et de misérable, pour nous attacher de toute notre force et avec toute la ferveur de notre esprit, à cette espérance si solide, si parfaite, si heureuse ? Si quelque chose est impossible à notre Dieu, si quelque chose lui est difficile, cherchez un autre fondement de vos espérances que lui ! Et si vous n'en trouvez pas, sachez attendre l'heure où il viendra vous visiter pour réaliser tous vos désirs. Mais durant l'attente de ces jours parfois si pénibles, tant par leur durée que par les événements qui les remplissent, suivez les conseils que saint Pierre vous donne aujourd'hui dans l'épître : *Humiliez-vous sous la main puissante de Dieu, pour qu'il vous exalte au temps de sa visite, rejetant en lui toute sollicitude, parce qu'il a lui-même soin de vous.* (I Pier., v, 6-7. — S. Bern., In Ps. xc, n. 5).

**II. Seigneur, vous n'avez pas délaissé ceux qui vous cherchent.** — C'est la consolante vérité que le Psalmiste avait constatée dans les jours de sa vie : *J'ai été jeune et j'ai vieilli, disait-il, mais je n'ai point vu le juste abandonné, ni sa race mendiant son pain. Car le*



*Seigneur aime la justice, et il ne délaissera pas ses saints.* (Ps., xxxvi, 25, 28). Et Dieu lui-même a dit par son prophète : *Les indigents et les pauvres cherchent de l'eau, et il n'y en a pas ; leur langue s'est desséchée par la soif. Moi, le Seigneur, je les exaucerai, Dieu d'Israël, je ne les abandonnerai pas.* (Is., xli, 17). En voulez-vous des exemples ? Voici d'abord Joseph, le fils de Jacob, qui est jeté dans un puits, qui a été vendu comme esclave, qui a été calomnié et condamné à la prison. Aux yeux du monde, il paraissait être abandonné de Dieu ; et cependant il n'en était rien, puisque tous les événements l'amènèrent à être élevé au premier rang à la cour de Pharaon. Aussi ses frères se reprochaient amèrement leur crime, il leur dit : *Ce n'est point par votre conseil, mais par la volonté de Dieu que j'ai été envoyé ici.* (Gen., xlv, 8). Aussi est-il écrit : *La Sagesse n'a pas délaissé un juste, lorsqu'il fut vendu, mais elle l'a délivré des mains des pécheurs, elle est descendue avec lui dans la fosse. Dans les liens même, elle ne l'a pas quitté, jusqu'à ce qu'elle lui eut remis le sceptre du royaume.* (Sagesse, x, 13-14). Voici encore un autre exemple : Daniel a été jeté dans la fosse aux lions. L'ange du Seigneur transporte le prophète Habacuc jusque sur la fosse pour lui donner de la nourriture ; et Daniel s'écria : *Vous vous êtes souvenu de moi, ô Dieu, et vous n'avez pas abandonné ceux qui vous aiment !* Or le roi, étant venu, trouva Daniel assis au milieu des lions. Il le retira de la fosse et glorifia Dieu. (Dan., xiv, 30-40). Et Esdras, étant retourné à Jérusalem pour y bâtir le temple, se plaisait à constater que Dieu n'avait point abandonné son peuple, malgré ses prévarications : *Bien que nous soyons esclaves et en servitude, notre Dieu ne nous a point délaissés ; mais il a incliné sur nous sa miséricorde devant le roi des Perses, pour nous donner la vie, élever la maison de notre Dieu, construire ses solitudes, et pour nous donner une haie dans Juda et Jérusalem.* (I Esdr., ix, 9).

C'est pourquoi nous redirons à tous ceux qui nous oppriment et qui nous insultent dans notre espérance en Dieu au milieu de nos tribulations, la parole que l'un des sept frères Machabées dit à Antiochus : *Vous avez la puissance ; quoique mortel, vous faites ce que vous voulez ; mais ne pensez pas que notre race soit délaissée de Dieu.* (II Mac., vii, 16).

Mais s'il est vrai que Dieu ne délaisse pas ceux qui le cherchent, combien nous aimons à reconnaître qu'il cherche lui-même tous ceux qui l'abandonnent ! Voici ce qu'il a dit à Sion et ce qu'il redit à toute âme chrétienne : *Est-ce qu'une mère peut oublier son enfant, de sorte qu'elle n'ait pas pitié du fils de son sein ? Mais quand même elle l'oublierait, pour moi je ne l'oublierai point.* Voici que je t'ai gravée dans mes mains. (Is., xlii, 15-16). Et lorsque son peuple s'est éloigné de lui, il le cherche et lui annonce le pardon de ses péchés, lui disant : *J'ai effacé*

*comme un nuage tes iniquités, et comme une vapeur tes abominations ; reviens à moi, parce que je t'ai racheté.* (Is., xlii, 22). Aussi Jésus-Christ, dès qu'il parut dans le monde, voulut bien marquer la mission qu'il avait à remplir, en disant aux Juifs : *Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs.* (Marc, ii, 17). Voyez-le, d'autre part, dans l'évangile de ce jour, laisser les publicains et les pécheurs s'approcher de lui. Les pharisiens et les scribes murmurent et disent : *Celui-ci accueille les pécheurs et mange avec eux.* Or Jésus qui connaissait leurs mauvais sentiments, leur répond par cette double parabole de la brebis égarée et de la drachme perdue, ainsi que par l'histoire de l'enfant prodigue. (Luc, xv). Non, Jésus-Christ n'abandonne pas ceux qui s'éloignent de lui. Autant il ne délaisse pas ceux qui le cherchent, autant il cherche lui-même ceux qui le délaissent. Ah ! combien nous serions heureux si pour le chercher nous déployions autant d'amour, de zèle et de persévérance qu'il nous en montre lui-même pour nous chercher ! N'est-il pas le bon pasteur qui nous a trouvés et ramenés dans le bercail, et qui nous a donné le baiser de paix avec une tendresse sans pareille, alors que nous ne méritions que des châtiments ? Mais rapprochez ces paraboles de la miséricorde qu'il a témoignée à l'homme dès l'heure où celui-ci eut commis le péché. Lorsque Adam et Eve, est-il écrit, eurent entendu la voix du Seigneur Dieu qui se promenait dans le paradis, à la brise du soir, ils se cachèrent de la face du Seigneur Dieu au milieu des arbres du paradis. Mais le Seigneur Dieu appela Adam, et lui dit : *Où es-tu ?* (Gen., iii, 8-9). Ainsi le Seigneur a-t-il fait à l'égard de nos premiers parents, et c'est ainsi qu'il a toujours fait à l'égard de ceux qui s'éloignent de lui : il les cherche. Et cet homme qui laisse ses quatre-vingt-dix-neuf autres brebis dans le désert et s'en va vers celle qui est perdue jusqu'à ce qu'il la trouve, n'est-ce pas l'histoire du Fils de Dieu descendant du ciel pour venir nous chercher, nous qui étions perdus ? Ah ! tombons à genoux et disons-lui : Non, Seigneur, vous ne délaissiez point ceux qui vous cherchent, mais voici que j'ai erré comme une brebis qui s'est perdue : cherchez votre serviteur, parce que je n'ai pas oublié vos commandements. (Ps., cxviii, 176).

Il nous faut cependant seconder les recherches de Dieu en le cherchant lui-même. Comment ? Nul ne peut chercher Dieu utilement s'il n'est soutenu de sa grâce ; et cette grâce, il nous l'a promise, disant : *Demandez et il vous sera donné ; frappez et on vous ouvrira.* (Luc, xi, 9). D'autre part, nul ne peut encore chercher Dieu utilement, s'il n'y apporte des intentions droites et pures, de la bonne volonté et un sincère désir de lui plaire. Or toutes ces choses sont à la portée de tous les hommes, et plus particulièrement des simples et des humbles. C'est dans ceux-là communément que se trouve une plus grande espérance en Dieu. Les savants, ne craignons pas de le dire, s'ap-

puient trop sur eux-mêmes dans la connaissance qu'ils veulent acquérir de Dieu ; et dans la recherche qu'ils font des moyens de le servir, ils mettent trop d'appareil et trop de subtilités. D'ailleurs accoutumés, par leurs fonctions mêmes, à examiner les objections que l'impiété et l'hérésie ont imaginées sur nos devoirs par rapport à ce souverain être, sur les actions des saints qui ont excellé dans son culte, ils éprouvent tantôt des tentations fâcheuses, tantôt des sécheresses de cœur comme inséparables de leurs études, tantôt des craintes de ne pas saisir avantageusement les réponses propres à confondre leurs adversaires. Ah ! Seigneur, combien les savants ont besoin de simplicité et d'humilité, dans les recherches auxquelles ils se livrent pour vous connaître et vous trouver ! Vous avez remercié votre Père céleste de ce qu'il avait révélé vos mystères aux petits, tandis qu'il les cache aux savants et aux sages. (Matth., xi, 25). Cette divine parole se vérifie tous les jours. Les connaissances acquises ont souvent fait des incrédules et des hérétiques ; la simplicité de la foi jointe à la bonne volonté remplit votre royaume de saints. (Berthier).

### III. Chantez le Seigneur, qui habite dans Sion, car il n'a pas oublié le cri du pauvre.

— Cette invitation entendue au sens littéral ne serait que pour les Juifs avant la venue de Jésus-Christ, car le Seigneur habitait sur la montagne de Sion, à cause de l'arche du Testament qui y avait été transportée ; mais Sion ou Jérusalem était le symbole de l'Eglise présente et de l'Eglise future, c'est-à-dire l'Eglise militante et l'Eglise triomphante. C'est dans ce sens anagogique que Sion est la figure de l'Eglise : *Vous vous êtes approchés de la montagne de Sion, et de l'Eglise des premiers-nés.* (Hébr., xii, 22). Et l'Eglise est justement comparée à une montagne à cause de sa stabilité et de son inébranlable fermeté. Or voulez-vous savoir comment il habite dans l'Eglise militante ? Entendez la parole que vous adresse l'Eglise, car il est dit : *La loi sortira de Sion, et la parole du Seigneur de Jérusalem.* (Is., ii, 3). Jésus-Christ n'a-t-il pas dit à ses apôtres : *Qui vous écoute m'écoute ?* (Luc, x, 16). Voyez l'autel et sachez reconnaître sous les voiles du sacrement Jésus-Christ votre Sauveur demeurant au milieu de nous : *Voici, dit-il, que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle.* (Matth., xxviii, 29). Considérez votre cœur, et si vous avez la foi animée par la charité, saint Paul vous dira : *Que le Christ habite par la foi dans vos cœurs, et qu'enracinés et fondés dans la charité, vous puissiez aussi connaître la charité du Christ, qui surpasse toute science.* (Eph., iii, 17, 19). Car c'est de tous les membres de l'Eglise que saint Paul a encore dit : *Le temple de Dieu est saint, et ce temple c'est vous.* (I Cor., iii, 17). Quelles louanges et quelles actions de grâces ne devez-vous pas à Jésus-Christ qui habite dans son Eglise ! Non, vous ne saurez jamais assez le glorifier d'être au milieu de nous. Ah ! s'il nous dit : *Mes délices sont d'être avec les enfants des*

*hommes* (Prov., viii, 21) ; vous, répondez-lui : Oui, Seigneur, il m'est bon de vous voir habiter dans votre Eglise militante et dans mon cœur ; mais raffermissez en moi l'espérance d'aller un jour demeurer en vous dans la Sion d'en haut, la céleste Jérusalem, pour y jouir de vos délices durant toute l'éternité. (S. Aug. ; Albert le Grand).

Cette prière, le Seigneur l'exaucera, car *il n'a pas oublié le cri du pauvre*. Quelle consolante vérité ! Quel est ce pauvre ? Regardez Jésus-Christ dans les jours de sa vie mortelle. Il est né de parents pauvres et dans une étable abandonnée. Il a été revêtu de pauvres langes, et pour le racheter le jour de sa présentation au temple, on a fait pour lui l'offrande des pauvres, il a travaillé de ses mains, il n'avait pas de lieu où reposer sa tête. Aussi aurait-il pu dire : *Pour moi, je suis mendiant et pauvre.* (Ps., xxxix, 17). C'était bien son amour pour nous qui l'avait porté de riche qu'il était à se faire pauvre, afin que par sa pauvreté nous devinssions riches. (II Cor., viii, 9). Or, quelle est la prière qu'il a fait entendre ? *Père saint, a-t-il dit, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient une seule chose, comme nous.* (Jean, xvii, 11). Il voyait le démon, comme un lion rugissant, rôder autour de ses disciples, cherchant à les dévorer. (I Pier., v, 8). Il savait que son Père frapperait le pasteur, et que les brebis du troupeau seraient dispersées. (Matth., xxvi, 31). Et Jésus avait prié avant sa passion, et il pria sur la croix, et *il a été exaucé pour son humble respect.* (Hébr., v, 7). Car après sa résurrection, ses brebis entendirent sa voix et se réunirent dans le cénacle, et, depuis ce jour, Jésus-Christ a amené d'autres brebis qui n'étaient pas de sa bergerie et qui ont entendu sa voix. C'est toujours la voix du pauvre que Dieu exauce pour *qu'il n'y ait qu'un berceau et qu'un pasteur.* (Jean, x, 16. — S. Aug. ; Albert le Grand).

Ces pauvres, ce sont encore tous ceux qui le sont d'esprit, selon la recommandation de Jésus-Christ. (Matth., v, 3). Dieu exauce surtout la prière de ceux dont le cœur est humble et contrit : *Sur qui jeterai-je les yeux, dit le Seigneur, si ce n'est sur celui qui est humble, doux et paisible, et qui écoute mes paroles avec tremblement ?* (Is., lxvi, 2). Partout, nous voyons que l'humilité est comme le char de la prière, car Dieu est proche de ceux qui ont le cœur contrit. Mais remarquez le choix de cette expression : *Le cri des pauvres*. Ce cri, c'est l'affection du cœur plutôt que le son prolongé de la voix. Pour nous, pauvres brebis égarées ou enfants prodiges, faisons entendre ce cri de notre cœur, voici Jésus-Christ qui vient à notre recherche, voici Jésus-Christ qui nous attend sur le seuil de la maison : *Il n'a pas méprisé ni dédaigné la supplication du pauvre ; lorsque je criais vers lui, il m'a exaucé.* (Ps., xxi, 25. — S. Chrys.).



## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

LXXXVII

SERMON SUR LA MONTAGNE : LA RÈGLE D'OR

Avant de terminer son discours, le divin Maître résume, en quelques mots d'une sentence facile à retenir, tout ce qu'il a dit jusqu'alors : « Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le leur aussi, car c'est là toute la Loi et les Prophètes. » (Matth., VII, 12).

Cette règle morale qui devrait inspirer la conduite de tout chrétien et même de tout homme, a été nommée, depuis longtemps et avec juste raison, la « Règle d'or ». Du reste elle n'est pas exclusivement chrétienne, on la rencontre déjà dans l'Ancien Testament et même chez des auteurs profanes, tant elle est naturelle. « Ce que tu ne voudrais pas qu'un autre te fit, disait le vieux Tobie à son fils, évite de jamais le faire à un autre. » (Tobie, IV, 16).

Cette maxime mérite son nom de « Règle d'or, » non pas seulement parce que notre bon Sauveur lui a imprimé un nouveau relief en la promulguant solennellement et en la marquant au coin d'une loi divine, mais surtout à cause du prix que nous devons y attacher et des résultats qu'elle produit.

C'est une règle d'or, plus précieuse que l'or, puisque si, avec ce métal, l'homme peut acheter l'amitié des grands, se procurer les biens de la terre, les honneurs, les plaisirs, grâce à cette maxime il s'assure l'amitié de Dieu, la possession et les jouissances du ciel.

Règle d'or, parce que, de même que l'on condense, sous un petit volume, la valeur d'un grand nombre d'objets, ainsi cette règle résume, en quelques mots, la Loi et les Prophètes, c'est-à-dire tout ce qu'il faut éviter ou pratiquer afin de sauver l'objet qui nous doit être le plus cher au monde : notre âme.

Règle d'or, que nous devons méditer, avoir constamment à l'esprit, apprécier, étudier, comme on apprécie, comme on regarde un objet tout composé du précieux métal.

Règle d'or, pour les effets remarquables autant que bienfaisants produits par sa pratique fidèle ; règle d'or, pour les maux qu'elle fait éviter à ceux qui l'observent avec soin ; règle d'or enfin, parce que, en nous portant à agir envers nos frères comme nous voudrions qu'eux-mêmes agissent envers nous, et en nous interdisant à leur égard ce dont nous voulons qu'ils s'abstiennent envers nous, nous pratiquons la charité. Or cette vertu, si instamment recommandée par le Seigneur Jésus, comme une fée divine, a la propriété de transformer en or céleste — le seul qui ait cours au paradis — tous nos actes, toutes nos œuvres, toutes nos paroles.

Tous nos devoirs de charité envers le prochain se ramènent à ce principe : « Faire aux autres ce que nous voudrions qu'on nous fit à nous-mêmes, et ne pas leur faire ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit. » Quand le bon Maître répétait à ses disciples présents et futurs : « Ne jugez pas, ne condamnez pas, pardonnez ! » disait-il autre chose ?

Etudiez les six derniers commandements du Décalogue, ceux qui renferment nos devoirs envers nos frères : sont-ils autre chose que l'application de la Règle d'or ? Après chacun de ces commandements ne pourrait-on pas ajouter cette règle et dire : « Comme vous ne voudriez pas qu'on vous traitât, » ou : « Comme vous voudriez l'être » ?

Vous respecterez vos parents, vos supérieurs et leur obéirez, comme vous voudriez être respectés et obéis de vos enfants et de vos subordonnés.

Vous ne maltraitez pas votre prochain, vous ne lui nuisez ni dans son corps, ni dans sa réputation ; de même que vous souhaitez qu'on ne touche ni à votre santé, ni à votre réputation, ni à votre vie.

Vous ne déroberez ni ne convoiterez la femme ou la fille de votre prochain ; de même que vous entendez qu'on respecte votre honneur et celui de votre maison.

Et ainsi de suite pour ce qui concerne le mensonge et les tromperies, le vol et la lésion des biens temporels ou moraux. Lorsque nous violons un commandement concernant nos rapports avec nos frères, n'est-ce pas pour avoir oublié la Règle d'or ? Vous qui cherchez à nuire à votre prochain, poussés par la haine ou la jalousie, qui semez sur son compte la médisance, les soupçons injurieux, la calomnie, afin de nuire à sa réputation ou d'entraver la réussite de ses projets, seriez-vous satisfaits si d'autres agissaient de même à votre égard ? Vous qui trompez vos frères en abusant de leur bonne foi ou de leur ignorance, qui rêvez de détourner de ses devoirs cet époux ou cette épouse, de quel oeil regarderiez-vous la personne qui se conduirait de la même manière à votre endroit, ou qui formerait les mêmes projets à l'égard de ceux qui vous sont chers ? Vous enfin qui pervertissez le cœur, l'âme de cet enfant, quel sentiment éprouveriez-vous à l'égard du misérable qui s'attaquerait à la foi ou à l'innocence des vôtres ?

L'histoire rapporte qu'un empereur romain se faisait répéter par un esclave, plusieurs fois chaque jour, cette parole : « Souviens-toi que tu es mortel ! » afin de s'empêcher d'oublier qu'il était homme comme ceux qu'il avait à juger, et de se rappeler qu'il devait se montrer intègre et juste. Que nous aurions besoin de nous entendre rappeler souvent, tous les jours, la Règle d'or ! A défaut d'esclaves, que notre foi et notre conscience remplissent ce rôle auprès de nous, chaque fois que nous aurons à parler de notre prochain, à traiter avec lui, ou même lorsque simplement nous pensons à lui. Qu'elles nous crient assez fort pour se faire entendre : « Souviens-toi de faire

aux autres ce que tu les voudrais voir faire pour toi ! »

Vous allez raconter je ne sais quel fait qui discréditera telle personne, diminuera son honnabilité, amoindrira ou tuera l'estime dont elle jouit dans le monde, au milieu de sa famille : souvenez-vous de la Règle d'or, qu'elle ferme vos lèvres !

La haine ou la vengeance, la jalousie ou l'envie, vous inspirent je ne sais quelle démarche, quel rapport, quelle calomnie, afin de mettre obstacle au bonheur ou à la réussite d'un projet de votre frère : souvenez-vous !

L'intérêt vous excite à tromper dans une transaction, une vente, un partage, un règlement de comptes, à employer des moyens illicites ou injustes pour gagner un procès engagé : souvenez-vous !

La passion vous trouble et pousse votre cœur, vos désirs, à des aspirations auxquelles il ne vous est pas permis de répondre sous peine de crimes ; déjà vous avez fait les premiers pas dans un sentier qui mène au déshonneur : souvenez-vous ! arrêtez !

Quoi de plus beau et de plus agréable qu'une société, un pays où tous feraient de cette divine maxime la règle de leur conduite, de leurs conversations et de leurs actes ? Quelle paix règnerait entre tous ! Quelle amitié et quelle concorde dans les familles, entre parents et voisins ! Quel respect pour la réputation et la propriété des autres ! Quelle condescendance pour les faiblesses et les misères d'autrui ! Quel empressement à s'entraider, à se soutenir, à se consoler, à se pardonner ! Quelle loyauté dans les relations ! Quelle honnêteté dans le commerce et dans les transactions ! Quelle confiance mutuelle dans la parole donnée et dans les démarches entreprises ! Que les foyers seraient bien protégés contre tout ce qui porterait atteinte à l'honneur de l'époux ou de l'épouse, à celui des enfants ou de leurs parents !

Au contraire, que de scandales, d'injustices, de divisions, de troubles causés par l'inobservance de cette maxime ! Que de haines, de rancunes, de désirs de vengeance suscités ! Que de ménages troublés, de cœurs brisés, de crimes occasionnés par l'ignorance ou la non pratique de cette Règle d'or ! Il faut vivre au milieu des populations qui ont oublié l'Evangile, pour en comprendre le prix et l'importance. Dans ces malheureuses contrées l'égoïsme règne en maître. N'y cherchez pas la bonne foi, la loyauté, la fidélité aux promesses, le respect de la propriété et de l'honneur des autres. En revanche, la mauvaise foi, l'injustice, la tromperie, la discorde et la désunion dans les familles, la débauche avec toutes ses suites y régissent, y sont tristement prospères.

O vous tous qui aimez encore le Christ, Notre-Seigneur, qui voulez lui rester fidèles, prenez pour règle inviolable et sacrée cette maxime du divin Maître ! Faites aux autres ce que vous voudriez qu'ils fissent pour vous ; et ne leur faites jamais

ce que vous ne voudriez pas vous être fait à vous-mêmes ! Ne vous départez jamais de cette Règle d'or. Qu'elle inspire vos pensées et dirige vos paroles, votre conduite tout entière. Apprenez-la à vos enfants, imprégnez-les de sa pratique, s'il est permis de parler ainsi. On regrette bien souvent d'avoir négligé cette maxime précieuse, jamais de l'avoir observée. Pour tout résumer, on peut dire d'elle que son observance fait le bonheur dans le temps et prépare celui de l'éternité.

## PLAN DE SERMON POUR NOËL

### MYSTÈRE DE GLOIRE POUR DIEU ET DE PAIX POUR LES HOMMES

#### I. — *Naissance de Jésus-Christ, mystère de gloire pour Dieu.*

Elle honore sa grandeur, annonce sa miséricorde, et lui assure une satisfaction.

1. *La naissance de Jésus-Christ honore la grandeur de Dieu.* Grandeur de domaine, grandeur d'opération, grandeur de perfection, voilà la grandeur de Dieu. Or, la naissance de Jésus-Christ honore la grandeur de domaine de Dieu, parce que c'est un Dieu qui prend naissance pour se soumettre à Dieu ; elle honore la grandeur d'opération de Dieu par le mélange des deux natures divine et humaine en Jésus-Christ ; elle honore la grandeur de perfection de Dieu par les vertus que Notre-Seigneur vient établir sur la terre pour sanctifier les hommes et les rendre dignes de Dieu ; en même temps que Dieu manifeste Jésus-Christ aux hommes, Jésus-Christ vient leur manifester son Père.

2. *La naissance de Jésus-Christ honore la miséricorde de Dieu.* Manifester à la terre toutes les richesses de la clémence de Dieu, c'est annoncer sa miséricorde. Or, la naissance de Jésus-Christ manifeste à la terre la clémence de Dieu, parce qu'il en est le gage. Avant Jésus-Christ, les perfections de Dieu avaient paru d'une manière éclatante ; sous des traits de puissance, le monde l'annonçait ; sous des traits de gloire, les cieux le racontaient. Mais c'est à la naissance de Jésus-Christ que commence d'une manière visible le règne de la clémence, c'est parce qu'il est venu sur la terre que nous croyons que Dieu nous a tout donné.

3. *La naissance de Jésus-Christ assure à Dieu une satisfaction.* L'homme avait offensé Dieu ; donc il devait y avoir, pour la plénitude de la satisfaction, autant d'humiliation dans l'expiation du péché qu'il y avait eu de présomption dans le péché même. Or, quand l'homme en est venu jusqu'à se révolter contre Dieu, de l'abîme, de la misère, il y a eu un soulèvement contre la suprême grandeur. Donc, pour expier cette révolte, il fallait un abaissement du haut de la plus grande gloire. Or, Jésus-Christ est cette satisfaction effi-



cace qui prépare à la justice divine le plus signalé triomphe.

## II. — *Mystère de paix pour les hommes.*

Paix des *désirs* pour les hommes qui demandent un Sauveur ; paix de l'*ordre* pour les hommes qui prennent pour modèle le Sauveur ; paix de *confiance* pour les hommes qui ont recours au Sauveur.

1. *La naissance de Jésus-Christ apporte la paix des désirs aux hommes qui demandent un Sauveur.* Comblent l'attente des hommes, c'est donner la paix des désirs. Or, Notre-Seigneur était attendu par le genre humain ; mille vœux empressés l'appelaient. Il vient enfin au jour marqué par les décrets divins ; il s'est fait voir présent dans sa chair ; il se fait voir encore présent à nos yeux dans son Evangile, dans son Eglise, dans l'accomplissement de ses oracles, dans nos temples, sur nos autels, dans les vertus qu'il nous commande.

2. *La naissance de Jésus-Christ apporte la paix de l'ordre aux hommes qui prennent pour modèle le Sauveur.* Les troubles de la conscience qui nous agitent, les guerres et les divisions qui séparent les hommes, naissent du désordre des passions. Or, Jésus-Christ vient les réprimer dans leurs principes ; car il nous donne l'exemple de toutes les vertus par la douceur, l'humilité, le détachement des biens de ce monde qui éclatent à sa naissance.

3. *La naissance de Jésus-Christ apporte la paix de la confiance pour les hommes qui ont recours au Sauveur.* Calmer les craintes, c'est apporter la paix de la confiance. Si le sentiment de nos fautes nous alarme, l'état attendrissant de sa naissance nous rassure. Il faut que Dieu soit bien bon, puisqu'il nous donne son Fils unique ; il faut donc que nous ayons en lui une grande confiance, puisqu'il dissipe toutes nos frayeurs, et répand dans notre âme les plus douces consolations.

## CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

*historique et apologétique*

DEUXIÈME PARTIE

### JÉSUS-CHRIST

## II. — LA VIE PUBLIQUE

### III. — Deuxième année

*L'Éducateur*

XVIII

MORT DE SAINT JEAN-BAPTISTE. — PREMIÈRE  
MISSION DES APÔTRES.

Après ce miracle, le plus éclatant qu'il ait fait avec celui de Naïm, Jésus traverse la foule stupéfaite, admirative, qui le laisse passer silencieuse.

I

Deux aveugles le suivent en criant : « Ayez pitié de nous, Fils de David ! »

Si les yeux du corps étaient fermés, les yeux de leur âme étaient ouverts. Lui qui avait ressuscité une jeune fille morte, qu'attendait le linceul, ne serait-il pas assez puissant pour leur rendre la vue ? Voilà ce qu'ils se disaient tout en allant et en répétant : « Ayez pitié de nous, Fils de David ! »

Mais Jésus ne se retourne même pas, il poursuit son chemin, se dirigeant vers sa maison. Là, ils s'approchent de lui, suppliants, et il leur dit : « Croyez-vous que je puis vous guérir ? » — « Oui, Seigneur ! » répondent-ils. Alors, il toucha leurs yeux en disant : « Qu'il soit fait selon votre foi ! »

Et leurs yeux s'ouvrirent, et il leur dit avec sévérité : « Que personne ne le sache ! » Mais ils le quittèrent et annoncèrent partout ce nouveau miracle de puissance et de bonté. En cela, ils ne croyaient point lui désobéir. Par modestie, et à cause d'Hérode, il leur avait interdit d'en parler, mais leur reconnaissance leur en faisait un devoir. N'était-ce point pour faire connaître partout le grand bienfaiteur du peuple ?

À peine se sont-ils éloignés qu'on lui présente un sourd et muet possédé du démon. Il chasse le démon et le muet parle, de sourd il entend, et les foules redoublent d'admiration : « Jamais, s'écrient-elles, on n'a vu cela en Israël ! » Les pharisiens sèchent de dépit et de jalousie. Quoi ! toujours miracles sur miracles ! Et il est impossible de les révoquer en doute, de les atténuer même. Et ils répètent leur hypocrite et haineux refrain, ne trouvant pas autre chose : « C'est au nom du prince des démons qu'il chasse les démons ! »

Ce spectacle de la mauvaise foi voulue attriste Jésus ; il continue toutefois à parcourir toutes les cités, les villes fortifiées, enseignant dans les synagogues et guérissant toute langueur, toute infirmité.

Partout, les multitudes le suivent, le pressent, sollicitent des bienfaits nouveaux. Il les regarde et il a pitié d'elles, car il les voit malheureuses, pressurées, exploitées, abandonnées, « semblables à des brebis qui n'ont point de pasteur. » Ceux qui les devaient conduire, les pharisiens et les scribes, n'avaient nul souci de les instruire ou de procurer leur bien-être ; ils les laissaient aller, proie du vice, de l'erreur, de la dégradation, de toutes les infirmités, ne songeant qu'à s'élever eux-mêmes et à devenir riches. Et il dit à ses disciples, avec tristesse :

— La moisson est vaste et les ouvriers sont peu nombreux. Priez donc le Maître de la moisson d'envoyer des moissonneurs dans son champ <sup>1</sup>.

O puissance et nécessité de la prière ! Le Père attend pour nous envoyer des ouvriers que nous les lui demandions. C'est ainsi que les âmes ne se convertissent que par l'action libre de nos cœurs, par les efforts spontanés de notre foi. L'avenir

<sup>1</sup> Matth., ix, 27-38.

spirituel et même temporel du monde nous appartient, Dieu se réserve de couronner la prière et l'action, mais il leur laisse, il leur demande l'initiative.

## II

C'est en ce moment sans doute que doit se placer l'épisode sanglant de la mort de Jean-Baptiste.

On se rappelle qu'Hérode Antipas avait épousé Hérodiade, la femme d'un de ses frères, fils de Mariamne II, appelé Hérode simplement par Josèphe et Philippe par saint Marc, et qui demeura toute sa vie à Rome, dans une situation modeste, loin des agitations de la politique. Antipas avait connu Hérodiade durant un de ses voyages de Rome et s'était épris d'elle. Mais il avait épousé la fille d'Arétas, roi de Pétra. L'ambitieuse Hérodiade consentit bien à partager son trône, mais à condition qu'il répudierait son épouse légitime. Celle-ci informée de l'humiliation qu'on lui préparait retourna chez son père, et le couple incestueux et deux fois adultère crut pouvoir jouir en paix du fruit de son inconduite scandaleuse.

Il comptait sans l'énergie et le zèle de Jean-Baptiste, qui ne put se tenir de reprocher à Hérode sa déplorable conduite, ainsi que tous ses autres crimes. Dédaignant d'adresser même une parole à la reine adultère, il s'en prend au roi lui-même et lui répète à toute occasion : « Il ne t'est point permis de garder la femme de ton frère. »

Hérode, dans un accès de colère, le fit saisir, enchaîner, et jeter dans un cachot de Machéronte, la forteresse inexpugnable où il se sentait à l'abri du ressentiment et des entreprises d'Arétas.

Parfois, il était tenté de le faire mourir, mais il redoutait la fureur du peuple, qui regardait Jean-Baptiste comme un prophète. D'ailleurs, il le craignait et éprouvait pour lui un grand respect, sachant combien il était juste et saint. Souvent il le voyait, l'écoutait volontiers et faisait beaucoup de choses d'après ses avis.

La haine d'Hérodiade, par contre, était implacable. Elle savait que cet homme pouvait disposer de son avenir et la faire renvoyer honteusement du palais. Or, reine elle était, reine elle voulait rester. Aussi ne cessait-elle d'ourdir des trames de mort contre lui, elle voulait le faire égorger et, à son grand regret, elle ne pouvait.

Or elle avait de son mari une fille dont l'Evangile omet dédaigneusement le nom, mais qui s'appelait Salomé, belle de la beauté capiteuse des Hérodes, jeune, gracieuse et perverse, dansant avec un art consommé les danses lascives d'Ionie, qu'Horace, peu suspect de pudeur cependant, ne se défend point de flétrir <sup>1</sup>.

Un jour, Hérode célébrait dans son palais, avec sa magnificence coutumière que chantèrent les

poètes <sup>1</sup>, la fête de l'anniversaire de sa naissance, avec les princes de sa cour et les notables principaux de la Galilée. Hérodiade jugea le moment « opportun » pour surprendre le monarque et perdre Jean-Baptiste. Sa fille serait de la fête, elle apparaîtrait magnifiquement et immodestement vêtue au milieu du festin, parmi les lumières, quand les têtes seraient échauffées et les sens allumés ; sûrement alors elle produirait une irrésistible impression sur Hérode, et obtiendrait de lui tout ce qu'elle voudrait.

Mais écoutons le récit de l'Evangéliste dans sa grandiose sobriété.

« La fille d'Hérodiade entra, elle dansa et plut à Hérode ainsi qu'à tous ses convives, et le roi dit à la jeune fille : « Demande-moi ce que tu veux et je te le donnerai. » Et il ajouta avec serment : « Oui, tout ce que tu me demanderas je te le donnerai, fût-ce la moitié de mon royaume ! »

C'était la formule usitée lorsqu'on prenait un engagement grave.

« Elle sortit et dit à sa mère : « Que demanderai-je ? » Hérodiade répondit : « La tête de Jean-Baptiste. »

« Elle entra de nouveau et vint en toute hâte auprès du roi et lui fit cette demande : « Je veux que tout de suite tu me donnes ici dans un bassin la tête de Jean-Baptiste. »

« Et le roi fut contristé ; mais, à cause de son serment, à cause des convives aussi, il ne voulut point lui faire de peine. Il envoya donc un bourreau et lui ordonna de lui apporter la tête de Jean dans un bassin.

« Et le bourreau lui trancha la tête dans sa prison et l'apporta dans un bassin, et le roi la remit à la jeune fille, et la jeune fille à sa mère.

« A cette nouvelle, les disciples de Jean accoururent, ils enlevèrent son corps et le déposèrent dans un sépulcre <sup>2</sup>. »

La scène est bien vivante. On voit Salomé entrer dans la salle du festin, dans sa riche et impudique parure, les yeux hardis et provocants ; puis quand le roi ébloui, fasciné par sa beauté, par ses danses et ses gestes obscènes, lui promet de lui donner ce qu'elle voudra, avec quel empressement elle court l'annoncer à sa mère ! Et quand elle revient, ses lèvres ont pris une expression satisfaite de sensualité et de cruauté. Elle va droit au roi et lui dit, dans son impudeur hardie : « Je veux que tout de suite tu me donnes dans un bassin la tête de Jean-Baptiste. » Hérode, à moitié ivre de vin et de luxure, se dégrise soudain, assez pour voir le piège, mais trop peu pour se ressaisir. Il regarde, hébété, ses courtisans qui l'observent et attendent. Salomé reste debout devant lui, les yeux provocants ; il est attristé, non point par l'horreur du crime qu'on lui demande, mais plutôt par la crainte de se déjuger, car il s'est engagé

Motus doceri gaudet Ionicos  
Matura virgo et fingitur artubus,  
Jam nunc et incestos amores  
De tenero meditatur ungui.

(Horace, III Od., vi).

At quum  
Herodis venere dies... (Perse, v, 180).

<sup>2</sup> Matth., xiv ; Marc, vi.



par serment. Surtout, il redoute de causer du chagrin à cette malheureuse qui se joue de lui. Le bourreau est à ses côtés, suivant la coutume des cours d'Orient : il lui fait signe de trancher la tête à Jean-Baptiste.

Si l'on en croit les mystiques, le Sauveur aurait alors apparu à son vaillant Précurseur pour le fortifier et le bénir à cette heure suprême du sacrifice, et à cette faveur il y a plus d'une convenance. Dieu seul en est le juge, lui qui multiplie l'allégresse dans l'âme de ses martyrs.

Dans la salle du festin, le plaisir, changeant de note, devenait contraint, ce sang jeté soudain parmi l'orgie paraissait de mauvais augure aux convives. Brusquement la porte s'ouvre et le satellite paraît, tenant un plat où repose la tête sanglante de Jean-Baptiste ; il la remet à la danseuse qui la présente à Hérodiade. Un jour, on avait ainsi apporté à Fulvie, femme d'Antoine et veuve de Clodius et de Curion, la tête de Cicéron. « Elle la saisit comme sa propriété, la bafoua, cracha dessus et perça la langue d'une aiguille. Il est vrai qu'elle avait trois maris à venger de l'éloquence du grand orateur <sup>1</sup>. » Saint Jérôme prétend qu'Hérodiade prit aussi l'aiguille d'or qui ornait sa chevelure pour en percer la langue du martyr <sup>2</sup> ; elle aurait même frappé à coups de couteau cette tête inanimée. « On remarque en effet, dit M. Charles Salmon, à la partie externe de l'orbite gauche du chef de saint Jean-Baptiste conservé à Amiens, un trou communiquant dans le sinus frontal. Ce trou qui a environ six millimètres de longueur sur cinq de hauteur est, d'après la tradition, la trace du coup porté par Hérodiade sur le visage de saint Jean, lorsque la tête du Précurseur eut été remise entre ses mains <sup>3</sup>. »

Ainsi mourut Jean-Baptiste, précurseur du Christ, témoin de la justice et de la loi de Dieu, laissant un exemple immortel de la sainte et nécessaire intransigeance de la vérité. Hérodiade ordonna que son corps fût jeté en pâture aux bêtes de proie, mais ses disciples vinrent et le mirent dans un tombeau qu'ils lui choisirent hors des Etats d'Hérode, sans doute à Sébaste ou Samarie, à plusieurs journées de Machéronte. Saint Jérôme l'affirme, et de fait une église dédiée à Jean s'éleva dès le sixième siècle au lieu présumé de sa sépulture, à côté des tombeaux d'Abdias ou plutôt d'Obadias, intendant d'Achab <sup>4</sup>, et du prophète Elisée. La tombe du Précurseur, au dire de Théodoret, aurait été violée sous le règne dévastateur de Julien l'Apostat.

Quand ils eurent rempli leur funèbre devoir, les disciples de Jean « vinrent l'annoncer à Jésus <sup>5</sup>. »

### III

On croit que le Sauveur tenta à cette époque une nouvelle mission à Nazareth, sa chère et ingrate patrie. Il y revint, et se reprit à enseigner dans la synagogue. Ses compatriotes l'écoutaient avec admiration, et ils disaient : « D'où lui vient cette sagesse et cette puissance ? » Mais bientôt les mauvaises dispositions étouffèrent chez eux ces bons mouvements, et ils le raillaient en disant :

« Est-ce que ce n'est pas le fils de l'ouvrier ? Est-ce que sa mère ne s'appelle pas Marie, et ses frères Jacques et Joseph, Simon et Jude ? Et ses sœurs, est-ce qu'elles ne sont pas toutes parmi nous ? Pourquoi tant de choses !

« Et ils se scandalisaient à son sujet <sup>1</sup>. »

Les petites jalousies locales faisaient oublier tous les bienfaits et provoquaient les plus criantes injustices.

Jésus leur redit avec douleur : « Ce n'est que dans sa patrie, dans sa propre maison, qu'un prophète est reçu sans honneur. » Et il n'y fait que peu de miracles à cause de leur incrédulité, il se contente de guérir quelques malades en leur imposant les mains. Cette fois les Nazaréthains ne le conduisent pas au sommet de la montagne pour l'en précipiter, mais c'est tout.

Et il poursuit sa course à travers toutes les cités, toutes les bourgades de Galilée, prêchant l'Evangile du royaume de Dieu, guérissant toute maladie, toute infirmité. Il voit les foules, et de plus en plus il a compassion d'elles, car elles sont opprimées, toujours délaissées, « pauvres brebis sans pasteur, » et il dit encore à ses disciples :

— La moisson est grande et les ouvriers sont peu nombreux. Priez donc le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans son champ.

Cette pensée de l'immense misère des peuples le poursuit, et maintenant que l'éducation de ses apôtres est presque achevée, il va les associer à son ministère de compassion. Il les appelle donc et les envoie pour la première fois en mission deux à deux, chez les seuls Juifs, avec pouvoir de chasser les démons et de guérir les maladies ; mais surtout ils prêcheront le royaume de Dieu.

Il leur fait en les quittant ces recommandations expresses :

« — N'allez pas au pays des païens et n'entrez pas dans les villes des Samaritains, mais plutôt allez aux brebis perdues de la maison d'Israël... Allez, prêchez, dites : « Le royaume des cieux est arrivé. » Guérissez les infirmes, ressuscitez les morts, rendez purs les lépreux, chassez les démons. Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement <sup>2</sup>.

« N'emportez rien pour la route, ni bâton, ni sac. Ne possédez ni or, ni argent ; ne portez rien dans vos ceintures. N'ayez ni double tunique, ni

<sup>1</sup> *Les Césars*, par le comte de Champagny, t. I, 193.

<sup>2</sup> *Fecerunt hæc et Fulvia in Ciceronem et Herodias in Joannem : quia veritatem non poterant audire, linguam veriloquam discriminalem ac confoderunt.* (Saint Jér., édition Migne, t. II, col. 488).

<sup>3</sup> *Histoire du chef de saint Jean-Baptiste conservé à Amiens.* Le martyrologe et Baronius fixent au 25 mars la mort de saint Jean-Baptiste. Le 29 août est peut-être la date d'une seconde *Invention*.

<sup>4</sup> III Rois, xviii.

<sup>5</sup> Matth., xiv, 12.

<sup>1</sup> Matth., xiii, 54-58.

<sup>2</sup> Matth., x, 5-8.

souliers, mais des sandales <sup>1</sup>. Pas de pain, car l'ouvrier mérite sa nourriture.

« Quand vous arriverez dans une ville ou dans une bourgade, demandez si vous y trouverez une maison convenable <sup>2</sup>. Vous y entrerez et vous y demeurerez <sup>3</sup>. En y entrant, saluez-la et dites : « Paix à cette maison ! » Et si cette maison en est digne, votre paix descendra sur elle, sinon elle reviendra sur vous. Si l'on ne vous reçoit point et qu'on n'écoute pas vos paroles, sortez de cette maison ou de cette cité <sup>4</sup> et secouez sur elles la poussière de vos pieds, pour témoigner contre elles <sup>5</sup>. En vérité je vous le dis : au jour du jugement la terre de Sodome et de Gomorrhe sera traitée moins durement que cette cité-là <sup>6</sup>. »

Leur mission est bien définie. Ils convertiront d'abord leurs frères, mais ils les gagneront uniquement par leur désintéressement, leur esprit de paix et leurs bienfaits. Les âmes qui résisteront à ces grâces touchantes et gratuites, à ces miracles de bonté, seront des âmes maudites et réprouvées.

Les instructions qui suivent paraissent avoir été adressées aux apôtres plus tard, alors qu'ils étaient aguerris déjà. Il semble en effet que pour leur première mission elles eussent été décourageantes, or le Sauveur a toujours apporté dans ses paroles une délicate et divine gradation que nous ne retrouvons pas ici. Il préparait toutes choses de loin et les amenait en leur temps. Il insiste d'abord sur les *persécutions* qui les attendent :

« Voici que je vous envoie comme des brebis parmi les loups. Soyez prudents comme des serpents et simples comme des colombes. Mais défiez-vous des hommes.

« Car ils vous traduiront devant leurs assemblées et vous flagelleront dans leurs synagogues. Vous serez trainés, à cause de moi, devant les magistrats et les rois pour rendre témoignage devant les Juifs et devant les païens. Mais quand ils vous traduiront, ne vous demandez pas comment vous répondrez ni ce que vous direz. Car ce n'est pas vous qui parlez, mais l'Esprit de mon Père qui parle en vous.

« Le frère livrera son frère à la mort et le père son fils, et les fils se lèveront contre leurs parents et les feront mourir. Et vous serez haïs de tous à cause de mon nom ; mais celui qui aura persévéré jusqu'à la fin, sera sauvé.

« Lorsqu'ils vous poursuivront dans une ville, fuyez dans une autre. En vérité je vous le dis : vous n'aurez pas épuisé les villes d'Israël quand viendra le Fils de l'Homme <sup>7</sup>. »

En effet quand Jérusalem fut détruite par Titus, à la suite de ce cataclysme épouvantable qui attes-

taient la puissance vengeresse du Fils de l'homme, les Apôtres n'avaient pas encore évangélisé toute la Judée ; et à la fin du monde, quand apparaîtra Jésus-Christ, la mission de l'Eglise sera à peine terminée. Lorsque le Sauveur eut dit : « Voici que je vous envoie comme des brebis parmi les loups, » saint Pierre l'interrompt, ainsi que l'atteste saint Clément <sup>1</sup> : « Mais si les loups dévorent les brebis ? » — « Quand l'agneau est mort, répondit Jésus, il ne craint plus le loup. »

Aussi bien est-ce sur *les motifs d'espérance et de courage* qu'il va maintenant s'étendre :

« Le disciple n'est pas au-dessus du maître ni le serviteur au-dessus de son seigneur. Il suffit au disciple d'être comme son maître, et au serviteur comme son seigneur. S'ils ont appelé le père de famille Beelzebub, combien seront-ils plus durs pour les gens de sa maison !

« N'ayez donc pas peur d'eux. Rien n'est caché dans mes paroles qui ne doive être révélé ; rien de secret qui ne soit plus tard connu. Ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-le en plein jour ; et ce que vous entendez à l'oreille, prêchez-le sur les toits.

« Et ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais ne peuvent tuer l'âme ; craignez plutôt ceux qui peuvent perdre à jamais le corps et l'âme dans la géhenne.

« Est-ce que deux passereaux ne se vendent pas un as ! Or pas un seul d'eux pourtant ne tombe sur terre sans la volonté de votre Père. Tous les cheveux de votre tête sont comptés. Ne craignez donc point, vous valez mieux que des milliers de passereaux.

« Celui qui me rendra témoignage devant les hommes, moi aussi je lui rendrai témoignage devant mon Père qui est au ciel. Mais celui qui me reniera devant les hommes, moi aussi je le renierai devant mon Père qui est au ciel. »

Confiance donc au Père qui les regarde et les bénit, au Fils qui un jour les reconnaîtra devant le Père comme ses fidèles ! Mais qu'ils sachent bien que leur tâche est ardue, car c'est une véritable *révolution* qui va s'opérer dans le monde :

« Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre ; non, ce n'est pas la paix, mais le glaive. Je suis venu mettre une séparation entre l'homme et son père, la fille et sa mère, la bru et sa belle-mère ; et les ennemis de l'homme seront les gens de sa maison.

« Qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi : et qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi : et qui ne porte pas sa croix pour me suivre, n'est pas digne de moi non plus.

« Celui qui conserve sa vie la perdra, et celui qui la perd à cause de moi, la conservera.

« Qui vous reçoit me reçoit : qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé. Qui reçoit un prophète parce que c'est un prophète, recevra la récompense d'un prophète. Qui reçoit un juste parce qu'il est juste, recevra la récompense d'un juste. Et qui-

<sup>1</sup> Marc, vi, 8-9.

<sup>2</sup> Matth., x, 9.

<sup>3</sup> Luc, xi, 4.

<sup>4</sup> Matth., x, 12-14. Ce souhait de paix est le salut ordinaire chez les Orientaux.

<sup>5</sup> Luc, xi, 5.

<sup>6</sup> Matth., x, 15. Les Juifs revenant d'une terre païenne secouaient la poussière de leurs pieds, regardant cette terre comme impure.

<sup>7</sup> Matth., x, 16-24.

<sup>1</sup> Saint Clément, Epist. II ad Cor. (Fouard, t. I, p. 380).



conque donnera à boire un simple verre d'eau fraîche à l'un de ces petits parce qu'il est mon disciple, en vérité je vous le dis, il ne perdra pas sa récompense <sup>1</sup>. »

C'est donc la guerre qui va éclater dans tout l'univers, la cible se dresse sur laquelle se dirigeront tous les coups, *in signum cui contradicetur* ; il faudra que chacun se range dans un camp, les uns dans le camp de l'erreur et des ténèbres, les autres dans celui de la vérité et de la lumière. Il faudra choisir entre Dieu et ses parents, entre le souverain bien et ses plus chères affections si celles-ci sont opposées à Dieu qui seul mérite d'être aimé pour lui-même : « Celui qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. » Mais combien sera grande la récompense de ceux qui auront tout sacrifié pour lui, et même qui auront seulement accueilli ses apôtres parce qu'ils sont ses apôtres : « Celui qui vous accueille, m'accueille moi-même ! »

Dans ces enseignements, pour la première fois il fait une allusion discrète à la croix où il doit souffrir et les Apôtres ne manquèrent pas d'en être frappés, car cette expression : « porter sa croix », c'était une expression romaine qui sûrement n'était pas entrée dans le langage des Juifs. Il semble qu'il la salue avec amour, avec tristesse et qu'il la voit déjà, dans un lointain lugubre qui se rapproche, s'élever au sommet du Calvaire.

Quand il eut terminé ces graves instructions, il s'en va de son côté, prêchant et enseignant dans les cités <sup>2</sup>. Pour eux ils se répandent dans les bourgades, annonçant la bonne nouvelle, prêchant la pénitence. Ils chassaient les démons, et guérissaient les infirmes en leur faisant des onctions d'huile, symbole du sacrement que le Sauveur devait instituer pour soulager les malades <sup>3</sup>. Deux à deux, Pierre avec André, Jacques avec Jean, suivant l'ordre de leur vocation, ils s'élancent dans cette arène où ils combattent le démon, l'ignorance, tous les vices, toutes les plaies de l'âme et du corps, et ils y apportent un zèle de néophytes brûlant, efficace, impétueux. Jésus continue aussi ses miracles, et de toutes ces régions évangélisées à la fois monte vers Hérode le bruit de ces actions merveilleuses.

Et le tyran inquiet en est profondément remué. Plusieurs en effet s'entredisaient : « C'est Jean qui est ressuscité d'entre les morts » ; d'autres : « C'est Elie qui apparaît » ; d'autres enfin : « C'est un des anciens prophètes qui revient. »

Mais lui, il disait à ses serviteurs : « C'est Jean-Baptiste qui est ressuscité, cela seul peut expliquer de telles guérisons. Et cependant je lui ai fait couper la tête ! Quel est donc celui-ci dont j'entends dire tant de choses ? » Et il désirait vivement le voir <sup>4</sup>.

On se figure les anxiétés et les remords de ce prince. Sans cesse, au milieu de sa vie irrégulière, le *Non licet* retentissait à ses oreilles, il croyait

voir partout se dresser devant lui le spectre de Jean-Baptiste et dans sa terreur il s'en confiait à ses familiers à qui il disait avec un mystérieux effroi : « C'est lui ! il revient, *ipse surrexit* ! » Quel drame poignant dans sa conscience endurcie pourtant !

Aussi bien la justice de Dieu s'acharnera bientôt sur lui. Son épouse légitime est rentrée chez son père Arétas qui vengera l'honneur de sa fille et infligera une défaite éclatante à l'époux adultère. Son armée fut détruite et les Juifs, dit Josephé, y virent un châtiment de la divinité parce qu'il avait fait mourir Jean-Baptiste, « cet homme bon qui exhortait ardemment ses compatriotes à cultiver la vertu, surtout la piété et la justice. »

Quelques années après, Hérodiade entraîna son mari à Rome pour obtenir de Caligula le titre de roi. Mais Hérode Agrippa avait circonvenu César, qui condamna Antipas à un exil perpétuel à Lyon. Il avait promis à une danseuse féroce la moitié de son royaume, il le perdait tout entier. Hérodiade toutefois lui fut fidèle, et dans le malheur le vieux sang des Machabées parut se réveiller dans ses veines, elle l'accompagna dans sa disgrâce. Est-ce à Lyon qu'ils se retirèrent ou à Lugdunum Convenarum, sur les frontières d'Espagne, on l'ignore. Mais une chose frappante c'est que la ville de saint Pothin et de saint Irénée choisit Jean-Baptiste pour son patron, et l'on croit y voir une protestation contre son assassin.

Flavius Dexter, un auteur catalan du cinquième siècle, raconte qu'ils traînèrent à Lerida les dernières années de leur misérable existence, ne rencontrant partout que le mépris et l'opprobre. Il ajoute même qu'Hérodiade ayant voulu danser sur la Sègre glacée s'y noya. Nicéphore rapporte la même légende touchant Salomé, mais plus caractéristique : celle-ci dansant sur la glace qui soudain se rompit sous ses pieds, son corps fut englouti jusqu'au cou et les glaçons se rapprochant séparèrent la tête du tronc <sup>1</sup>.

Dieu vengeait ainsi la mort du plus grand des enfants des femmes, dont Jésus avait dit : « C'est un prophète et plus qu'un prophète. »

La mort de Jean-Baptiste avait consterné les populations qui l'aimaient. Quand les Apôtres, leur première mission accomplie, revinrent auprès de Jésus pour lui rendre compte de tout ce qu'ils avaient fait et enseigné <sup>2</sup>, ils lui redirent sans doute l'impression populaire. Le Sauveur ne voulut point les exposer aux fureurs du tyran ; ils avaient d'ailleurs besoin de repos, après cet apostolat d'essai, et, tant pour assurer leur sécurité que pour leur procurer le bienfait d'une douce retraite en sa divine compagnie, il leur dit :

— Venez seuls avec moi dans un lieu désert et reposez-vous un peu <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Nicéphore, I, 20.

<sup>2</sup> Luc, ix, 10 ; Marc, vi, 30.

<sup>3</sup> Marc, vi, 31.

<sup>1</sup> Matth., x, 24-42.

<sup>2</sup> Matth., xi, 1.

<sup>3</sup> Marc, vi, 12, 13 ; Luc, ix, 6.

<sup>4</sup> Matth., xiv, 2 ; Marc, vi, 14-16 ; Luc, ix, 7-9.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Sermon pour la fête de Noël.** — Jésus-Christ lumière du monde, 929.

**Sermons sur les Œuvres.** — I. La Propagation de la Foi, 931. — II. La Sainte-Enfance, 934.

**Courtes instructions pour la prière du soir.** — LXXXVIII. Deux portes et deux voies, 937. — LXXXIX. Les faux prophètes, 939.

**Catéchisme de persévérance.** — *La vie publique de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* — DEUXIÈME ANNÉE. — L'ÉDUCATEUR. — XIX. La première multiplication des pains, 940.

## SERMON POUR LA FÊTE DE NOËL

### JÉSUS-CHRIST LUMIÈRE DU MONDE

*Habitantibus in regione  
umbrae mortis lux orta est  
eis.*

Aux habitants de la terre  
assis à l'ombre de la mort,  
une grande lumière a lui.

(Isaïe, ix, 2).

Mes frères,

N'est-ce pas un rayon des divines clartés de la grotte de minuit qui, dans un prophétique lointain, passait sous le regard du voyant d'Israël et lui arrachait ce cri joyeux ! N'entrevoyait-il pas déjà le merveilleux enfant de Noël, se levant de sa crèche tout resplendissant de l'éternelle beauté du Père et disant : « Je suis la lumière du monde ! »

*Jésus-Christ lumière du monde*, consolante vérité qu'il est bien à son heure de méditer aujourd'hui aux pieds de la crèche. Mais d'autre part, nous dit l'évangéliste, cette lumière, *les ténèbres ne l'ont point comprise* : seconde pensée sur laquelle j'appellerai votre attention.

### I. — *Jésus-Christ lumière du monde.*

Satan avait-il assez librement parlé, enseigné seul dans le monde, depuis quatre mille ans ? Avait-il dressé, par toute la terre, assez de chaires de pestilence où il faisait monter ses prêtres, ses devins trafiquant d'oracles à double entente, ses impudents docteurs, ses faux prophètes, pour prêcher à l'humanité, esclave de la crainte et de l'idolâtrie, le mensonge sous toutes ses formes ? Avait-il assez calomnié Dieu en se faisant passer pour lui, la vertu en déifiant le vice et le crime, le bonheur en le plaçant là où, en fin de compte, il n'y a pour l'homme que vanité, dégoût, remords et supplice ? S'était-il assez amusé de l'homme, en réclamant de lui, en se faisant livrer par lui, à la faveur de grossières erreurs, sur des autels ou des bûchers infâmes, non seulement les offrandes les plus précieuses entre tous ses biens et les plus

grasses victimes parmi ses troupeaux, mais le sang de ses semblables, de ses vierges et de ses enfants ?

Où était la vérité avant l'avènement du Christ dans la crèche ? Les Juifs eux-mêmes ne la possédaient pas complètement, et quant au reste de la terre, il y sévissait une affreuse disette de toute vérité philosophique ou religieuse.

La philosophie antique s'était bien élevée parfois à des conceptions sublimes ; elle avait bien eu parfois de magnifiques échappées de lumière sur les réalités invisibles du monde des esprits ; parfois, se déroband pour un instant à la longue et terrible tempête d'opinions et d'erreurs dont elle était le jouet, elle avait bien pu aborder au port de la vérité ; mais, dit Tertullien, elle n'avait point su y demeurer, semblable en cela au naufragé qu'un caprice de la tempête jette sur le rivage, et que l'océan jaloux ressaisit aussitôt sans lui laisser prendre pied, pour le rouler de nouveau dans ses flots démontés <sup>1</sup>.

Oui, l'intelligence humaine en proie au paganisme avait, par intervalles, retrouvé, reconquis quelque lambeau des vérités premières ; mais, depuis longtemps quand parut sur la terre l'Emmanuel, elle s'était laissée dépouiller même de ces quelques vestiges. Après des siècles de spéculations ardues et de recherches contradictoires, elle était venue s'échouer dans le doute universel. Pour elle plus de certitudes, plus de vérités, rien que des probabilités et des opinions valant ce qu'elles peuvent. Platon lui-même, qualifié par l'admiration de toutes les écoles de *divin*, Platon, le représentant le plus autorisé de la sagesse antique, déjà n'osait plus « rien affirmer ; il discutait avec de longs détails le pour et le contre, mais sans jamais conclure avec certitude ni se prononcer <sup>2</sup>. — « Souvenez-vous que moi qui vous parle, disait-il au début d'un de ses chefs-d'œuvre, que moi qui vous parle et vous qui me jugez, nous sommes des hommes ; et si je vous donne des probabilités, ne me demandez rien de plus. » Aussi bien Cicéron, écrivant cinquante ans avant Jésus-Christ l'histoire de la philosophie depuis ses origines les plus reculées jusqu'au jour où il vivait, croyait-il pouvoir, sans hésiter, terminer son ouvrage par ces désespérantes paroles : « J'ai exposé les systèmes des philosophes, mais sont-ce là vraiment des systèmes, et non les songes creux de cerveaux en délire ? *Non philosophorum judicia, sed delirantium somnia.* » <sup>3</sup>

Si peu sûrs d'ailleurs que fussent de leurs propres opinions les sages des siècles païens, ils les trouvaient encore trop raisonnables et trop relevées pour y initier le peuple grossier qui les entourait. « Trouver le père et l'ouvrier de l'univers est chose difficile, gémissait Platon, et il est impossible de révéler au peuple le peu que l'on en

<sup>1</sup> Tertullien cité par Bossuet, *Panégryrique de sainte Catherine*.

<sup>2</sup> Cicéron, *Académ.*, II, liv. I.

<sup>3</sup> *Ibid.*



croit savoir<sup>1</sup>. » De fait ce philosophe se faisait, comme l'on sait, une règle de ne parler de Dieu qu'en énigme, de peur d'exposer une si grande vérité à la moquerie et lui-même à la persécution.

Voilà où en était, quarante siècles après l'Eden, la vérité dans le monde. Les plus doctes et les meilleurs parmi les hommes, les âmes les plus sincèrement avides de lumière, en étaient réduits à de douloureux *comment* et *pourquoi* sur Dieu, sur l'origine et les destinées de l'homme ici-bas, sur ce qui est bien et ce qui ne l'est pas, sur ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas. Semblables au voyageur perdu dans la nuit noire au milieu d'une épaisse forêt, ils se résignaient à attendre, en désespoir de cause, qu'une lumière d'en haut se levât, peut-être, pour éclairer leurs ténèbres. C'est la réponse de Socrate à Alcibiade qui lui demandait, se rendant au temple, quelle idée il fallait se faire de la divinité et quelle prière lui adresser : « Ce que nous avons de mieux à faire à cet égard, c'est d'*attendre*, dit le maître au jeune disciple. Oui, il faut attendre que quelqu'un vienne nous enseigner la manière dont nous devons nous comporter envers les dieux. »

Or, n'avait-elle pas assez duré, cette attente ? N'était-elle pas assez longue déjà cette nuit funeste, peuplée de fantômes malfaisants vomis de l'enfer, remplie de superstitieuses terreurs de l'homme à l'endroit de la divinité, et du sein de laquelle ne cessaient de retentir, de la part d'âmes sincères en détresse, de vains soupirs, des appels désespérés à la vérité libératrice ?

Cesse de gémir, ô malheureuse humanité ! Elle va finir pour toi, cette trop longue nuit d'attente à l'ombre de la mort. Ne vois-tu pas soudain le ciel s'empourprer sur les montagnes, du côté de Bethléem ? N'est-ce pas une aurore, là-bas, que cette éblouissante clarté des anges descendus sous le ciel de Judée, environnant d'une lumière divine la troupe des bergers, et agitant dans l'air leurs blanches ailes, comme pour commencer la déroute des ténèbres qui s'étaient épaissies sur le monde ? Oui, c'est l'aurore annonçant le lever du soleil de justice et de vérité, prêt à surgir de son lit de repos comme un époux resplendissant de gloire, à s'élancer comme un géant pour accomplir d'une extrémité du ciel à l'autre sa lumineuse carrière, et à inonder tous les horizons de la terre de sa chaleur et de ses rayons.

Salut, divin Enfant de Bethléem ! salut, lumière du monde ! Au souffle de vérité sorti de vos lèvres, à la douce clarté de l'Evangile de paix annoncé par vous à la terre, tous les fantômes d'idoles se sont évanouis, toutes les ténèbres se sont dissipées, toutes les erreurs, toutes les ombres ont disparu des âmes droites qui vous ont loyalement acclamé. Le vrai Dieu, créateur du monde, a vu cesser l'ignominie qui couvrait sa face, confondu qu'il était avec la tourbe des démons qui avaient ici et là leurs autels et faisaient peser sur la race

d'Adam un culte d'abomination et de terreur. L'honneur souverain dû à sa Majesté lui a été rendu par une notable portion du moins de l'humanité ; celle-ci, en retour, est rentrée en grâce près de son Seigneur ; et tout s'est passé désormais, sur la terre affranchie des antiques ténèbres, pour la plus grande gloire de Dieu et le plus grand bonheur de l'homme.

Car la vérité chrétienne est appelée à juste titre la Bonne, l'Heureuse Nouvelle, selon l'étymologie grecque du mot Evangile. Car pas de civilisation réelle pour les nations, pas de bonheur pour les individus, là où ne règne pas la Bonne Nouvelle de l'Evangile ; et, au contraire, douce joie pour l'âme, vivifiante lumière pour l'esprit, consolation pour toute infortune, développement pour tout progrès, là où elle a été annoncée.

Que si la félicité et la paix n'ont pas été plus complètes encore au sein des peuples de la terre, c'est que, parmi eux, par un grand nombre encore Dieu a été frustré de sa gloire ; c'est que, parmi eux, en grand nombre ont manqué ces âmes de bonne volonté saluées avec amour au nom du Dieu Messie par les anges de Bethléem ; c'est que, malgré la lumière du Christ, beaucoup sont demeurés dans les ténèbres, beaucoup n'ont pas voulu et persistent à ne pas vouloir être des fils de lumière, comme je vais le rappeler.

## II. — *Et tenebræ eam non comprehenderunt.*

Il est, mes frères, vous le savez comme moi, des oiseaux de nuit que la lumière du jour effarouche et offense. Il est pareillement des hommes, ténébreux volontaires, qui s'effarouchent et s'offensent des lumineuses vérités de l'enseignement chrétien.

Il y en eut de tout temps des multitudes.

Il y eut les Juifs d'abord. Quoi de plus convaincant que l'enseignement du Christ, confirmé à chaque instant par d'éclatants miracles ? Quel homme avait jamais parlé comme lui ? Eux-mêmes reconnaissaient ses miracles, confessaient l'incomparable autorité de sa parole ; mais, résistant à l'évidence même, ils se refusaient à croire en lui. Exemple effrayant de ce que peut, contre les grâces de lumière envoyées d'en haut, la perversité d'esprits s'aveuglant eux-mêmes pour ne pas voir ! *Et tenebræ eam non comprehenderunt.*

Il y eut ensuite les païens contemporains de l'ère chrétienne. Vivant de l'erreur, ou trouvant les ténèbres de l'esprit favorables aux passions du cœur, ils s'y berçaient mollement et ne pouvaient souffrir d'être menacés dans leur léthargique sommeil. Loin de leurs yeux la lumière ! loin de leurs oreilles la vérité ! loin du lieu de leur repos cette trompette évangélique sonnante un réveil importun ! Que l'on éteigne sous le souffle des railleries habiles et des sophismes savants ce flambeau troublant des doctrines nazaréennes, et, si ce n'est point suffisant, qu'on le noie dans des flots de sang ! *Et tenebræ eam non comprehenderunt.*

Pourquoi faut-il, hélas ! que se rencontrent encore parmi nous, après dix-neuf siècles de chris-

<sup>1</sup> *Timée.*

tianisme, tant d'esprits téméraires jaloux d'être, à l'envi des païens et des Juifs, des hommes de ténèbres, ennemis jurés de cette lumière qu'est le Christ dans le monde ! Faisant schisme résolument avec l'Evangile, rompant avec la révélation, ils prétendent arriver, par leurs seules forces, sans le secours du Christ continuant d'enseigner par son Eglise, à la conquête de la vérité ! Que dis-je, sans le secours du Christ et de son Eglise ? Mais ils accusent précisément de mensonge l'Eglise de Jésus-Christ, la dénoncent comme un obstacle au progrès et à la diffusion des lumières, et concluent à sa destruction comme au seul moyen de mettre l'humanité en possession de la pleine félicité et complète civilisation.

Insensés, qu'un fol orgueil aveugle, quand ce n'est pas une haine contre Dieu vraiment inspirée par l'enfer ! Que font-ils loin de l'Eglise, sans l'Eglise, que bâtir dans les airs de vains systèmes qui ne résistent pas à des objections d'enfants ? Que font-ils, loin de Celui qui est la lumière du monde, que se contredire, se démentir, se convaincre l'un l'autre d'ignorance et de mensonge ? Ils ne voient pas, tant les ténèbres qu'ils ont préférées aux clartés évangéliques se font épaissies sur leurs yeux, ils ne voient pas tout ce qu'il y a de risible et d'absurde à vouloir recommencer une expérience qui n'a que trop duré, hélas ! avant Jésus-Christ, et qui a tourné à une indicible confusion de la sagesse humaine. J'ai parlé tout à l'heure de ce que j'appellerai ici d'un mot nouveau : la désastreuse faillite de la philosophie antique. Or cette lamentable expérience des longs siècles de paganisme et d'erreur qui ont précédé la venue du Messie, ne paraît-elle pas concluante à l'orgueil de l'esprit humain, pour qu'il aspire à la tenter de nouveau ? Folie que cela, j'ose le redire bien haut !

Car si la raison humaine avait suffi à arriver jamais, par ses seules lumières, à la possession de la vérité, c'eût dû être au siècle des Socrate et des Platon. Quand eut-elle plus de lumières qu'alors ? Quand fut-elle représentée par de plus belles, de plus nobles intelligences ? Quand eut-elle le champ plus libre, une arène plus vaste, pour s'essayer aux luttes de la pensée, aux travaux de l'esprit ? Or qu'a-t-elle pu, la superbe raison humaine, en ces siècles où, Dieu se taisant, toutes choses étaient livrées aux investigations des doctes et des sages ? Je vous l'ai dit, mes frères, elle n'a pu qu'enfoncer le genre humain de plus en plus dans les absurdités et les turpitudes de l'idolâtrie la plus grossière, que jeter les philosophes les plus éminents dans les erreurs les plus pitoyables et dans un irrémédiable désarroi, que plonger le monde dans la désespérance d'un doute absolu sur toutes choses. Nos modernes professeurs de philosophie rationaliste se croient-ils donc plus doctes que Platon, plus sages que Socrate, plus capables de lumière, eux philosophes improvisés, que les plus florissantes académies des plus beaux siècles d'Athènes, de Rome et d'Alexandrie ? Es-

pèrent-ils pouvoir, plus facilement que les maîtres de la sagesse antique, se passer du secours de « quelqu'un qui vienne leur apprendre d'en haut la manière dont les hommes doivent se comporter à l'égard de la divinité ? » En vérité, mes frères, c'est trop d'orgueil. Et il ne nous reste plus, à nous chrétiens, qu'à détourner, écœurés, nos regards du spectacle de cette sottise vanité, pour les reporter, pleins d'une amoureuse foi, sur le petit enfant, humble et doux, de la crèche ; il ne nous reste plus, prosternés à ses pieds, qu'à l'entendre nous dire une fois encore : « Je suis la lumière du monde. Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres. » Il ne nous reste plus qu'à lui demander instamment d'être de ceux-là, nous tous qui sommes ici. Ainsi soit-il.

## SERMONS SUR LES ŒUVRES

### I

#### LA PROPAGATION DE LA FOI

*Pater noster qui es in caelis, sanctificetur nomen tuum, adveniat regnum tuum.*

Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive.

Mes frères,

Dans la prière admirable que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même a enseignée aux hommes, nous demandons à Dieu que son nom soit sanctifié, que son règne arrive. Mais ce n'est pas assez de demander à Dieu la sanctification de son nom, l'arrivée de son règne ; il faut, autant qu'il est en nous, travailler à l'arrivée du règne de Dieu, c'est-à-dire travailler à ce que Dieu règne en maître dans les âmes, dans les familles et dans les sociétés.

Or, un moyen très puissant, très efficace de faire connaître, aimer, bénir et adorer le saint nom de Dieu, un moyen très puissant, très efficace de hâter l'arrivée de son règne, c'est de vous enrôler dans l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dont je viens vous entretenir.

Je vous dirai 1<sup>o</sup> l'origine, le but et l'excellence de cette Œuvre, et 2<sup>o</sup> sa nécessité, sa facilité et les immenses avantages qu'elle procure à ceux qui en font partie.

#### I. — Origine, but et excellence.

1. *Origine.* — L'Œuvre de la Propagation de la Foi prit naissance à Lyon. Voici en quels termes Mgr Baunard, dans son bel ouvrage *Un Siècle de l'Eglise de France*, raconte son origine :

En 1815, Mgr Dubourg, évêque de la Nouvelle-Orléans, revenant de Rome, communiqua à une pieuse veuve lyonnaise, Mme Petit, la pensée de fonder une association d'aumônes populaires, à raison d'un franc par an, pour subvenir aux besoins spirituels de la



Louisiane. Les quelques offrandes recueillies par elle ne formèrent pas un trésor. C'était le denier de la veuve. Mais ce denier, Jésus-Christ l'avait regardé et béni.

En 1819, une autre personne de Lyon, Mlle Pauline Jaricot, reçoit de son frère, étudiant à Saint-Sulpice, une lettre pleine de la plus douloureuse émotion sur le dénuement des Missions étrangères. La pieuse chrétienne, elle aussi, organise parmi les ouvrières de l'industrie lyonnaise une collecte à raison d'un sou par semaine, en faveur du séminaire des Missions étrangères. Deux mille francs sont recueillis et envoyés à cette maison, pour être dirigés vers cette vieille Asie de laquelle Lyon a reçu le bienfait de la foi.

Ozanam admire comment la fondation de l'Œuvre se partage entre ces deux dates et ces deux femmes, comme un fleuve dont la source se cache, incertaine, entre deux plis de la montagne, sans qu'aucun nom de la terre y puisse être attaché. Et avec quelle simplicité et sincérité de modestie Mlle Jaricot se défendait d'y prêter le sien !

Les deux ruisseaux firent leur jonction quelques années après, à l'occasion de la visite d'un vicar général de Mgr Dubourg. Une assemblée de douze Lyonnais décida qu'il fallait étendre l'Association à toutes les missions du globe et en recruter les membres universellement. C'était le vendredi 3 mai 1822, fête de l'Invention de la Sainte-Croix, de cette croix rédemptrice dont la charité allait dilater les conquêtes. La Propagation de la Foi fut fondée ce jour-là.

2. *But.* — Le but de cette Œuvre c'est, comme son nom l'indique, de propager la foi chez les peuples infidèles, c'est de faire connaître et aimer Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est de faire arriver le règne de Dieu aux peuples encore assis dans l'ombre de l'erreur, c'est de sauver les âmes et de peupler le ciel d'élus.

3. *Excellence.* — Et que dire de l'excellence de cette Œuvre ? Autant le ciel immense est élevé au-dessus de notre étroite planète, autant les âmes l'emportent sur les corps, autant l'Œuvre de la Propagation de la Foi l'emporte sur toutes les autres œuvres de charité qui ont pour objet le soulagement corporel du prochain. « Son objet direct, c'est la gloire du nom de Dieu et l'extension du règne de Jésus-Christ sur la terre <sup>1</sup>. » Aussi les Souverains Pontifes Pie VII, Léon XII, Pie VIII, Grégoire XVI, Pie IX et Léon XIII l'ont-ils comblée d'éloges magnifiques et de nombreuses faveurs spirituelles.

Mais ce qui, en même temps que l'excellence de cette Œuvre, doit vous déterminer à en faire partie, à lui prêter votre concours, c'est la nécessité et la facilité de cette Œuvre, ce sont les grands et nombreux avantages qu'elle procure à ses adhérents.

## II. — Nécessité, facilité et avantages.

1. *Nécessité.* — Pour comprendre la nécessité de cette Œuvre, représentez-vous par la pensée ce qui arriverait si elle venait à disparaître faute du concours des fidèles. L'illustre archevêque de Lyon, Mgr de Bonald, en a tracé un tableau saisissant :

Un cri de détresse se fait entendre à la fois de l'Orient et de l'Occident, des bords du Gange et des rives de l'Ohio... : les missionnaires n'ont plus de successeurs ;

il n'y a plus de vaisseau qui veuille les porter à leur destination, car avec quoi les apôtres paieraient-ils le passage ? Les chrétientés naissantes manquent bientôt et du pain eucharistique, et du pain de la parole. Les enfants demandent en vain cette nourriture céleste : il ne viendra plus personne pour la leur distribuer. Les murs de ces églises, de ces écoles, de ces hôpitaux qui s'élèvent déjà resteront inachevés et ne présenteront plus bientôt qu'un monceau de ruines informes : le denier hebdomadaire n'est plus là pour salarier l'ouvrier et hâter la construction de ces édifices... Les îles lointaines éclairées depuis peu du flambeau de l'Évangile chancellent dans la foi, retournent à leurs superstitions et rentrent dans ces ténèbres dont les enveloppent de nouveau l'ignorance et la dépravation. Plus d'un imitateur d'un saint François de Xavier meurt à la vue d'un rivage impatiemment désiré, mais qu'il ne peut atteindre. Il n'y a plus de pilote qui veuille l'y déposer. Le pauvre prêtre n'a plus l'obole de chaque semaine pour payer les périls et le travail d'un marin mercenaire. Sans doute, le missionnaire qui erre encore isolé dans les forêts de l'autre hémisphère consume avec zèle le reste de sa vie, mais que peut-il entreprendre d'important pour la religion ?... Encore quelques jours, il n'y aura plus d'autel, il n'y aura plus même la matière du sacrifice. L'aumône de la Propagation de la Foi ne lui procurera plus ni le pain ni le vin ; Jésus-Christ ne descendra plus entre ses mains pour le consoler dans son triste pèlerinage, et le jour où il perdra cet ami, il n'y aura plus rien qui puisse le retenir sur la terre, la vie l'abandonnera... Tout languit et tout meurt dans les missions ; l'Œuvre de la Propagation de la Foi ne porte plus la fertilité dans les vastes champs du Père de famille. Par surcroît de désolation, des esprits plus pervers que ceux qui régnaient auparavant sur ces pays infidèles y sont rentrés avec les plus noirs desseins, et le nouvel état de ces régions malheureuses est pire que le premier <sup>1</sup>.

Voilà ce qui se produirait si l'Œuvre de la Propagation de la Foi venait à disparaître faute du concours des fidèles. « Or sus, mes frères, vous dirai-je en adaptant ici les paroles célèbres de saint Vincent de Paul, or sus, mes frères, voyez si vous pouvez abandonner les missions pour toujours... Leur vie et leur mort sont entre vos mains. Je m'en vais donc prendre les voix et les suffrages. Il est temps de prononcer leur arrêt et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour elles. Les voilà devant vous ; elles vivront si vous continuez d'en prendre un soin charitable, et, je vous le déclare devant Dieu, elles disparaîtront demain si vous les délaissez. »

2. *Facilité.* — Ce qui doit encore vous déterminer à prêter votre concours à la Propagation de la Foi, c'est la facilité de cette Œuvre. Que demandez-elle, en effet ? Deux choses bien faciles.

La première, c'est de réciter chaque jour un *Pater* et un *Ave Maria* avec l'invocation : « Saint François-Xavier, priez pour nous. » Le *Pater* et l'*Ave Maria* de la prière habituelle peuvent même, sans être répétés, suffire à cette intention.

La seconde, c'est de donner chaque semaine l'aumône d'un petit sou. Mes frères, les plus pauvres marchands de Londres, sur trente centimes, en prennent cinq pour leurs missions protestantes. L'Œuvre de la Propagation de la Foi vous demande, pour aider les missionnaires à travailler à la sanctification du nom de Dieu, à l'arrivée de

<sup>1</sup> Encycl. *Sancta Dei civitas*, 8 déc. 1880.

<sup>2</sup> 2<sup>e</sup> Dominicale.

on règne, au salut des âmes, non pas cinq centimes sur trente, mais cinq centimes par semaine : pourriez-vous refuser ? Quand les hérétiques se montrent si généreux et si désintéressés pour répandre l'erreur et le mensonge, ne faut-il pas que vous, les fils de la lumière et de la vérité, vous donniez, pour les répandre, le peu qu'on vous demande ?

3. *Avantages.* — Ce qui enfin doit vous déterminer à prêter votre concours à l'Œuvre de la Propagation de la Foi, ce sont les grands et nombreux avantages qui en résultent.

a) L'Œuvre de la Propagation de la Foi procure à ceux qui en font partie l'avantage d'être apôtres tout en restant chez eux, de travailler, tout en restant chez eux au milieu des douceurs de la patrie et de la famille, à faire connaître le vrai Dieu, à détruire l'empire du démon, à éclairer des peuples encore plongés dans l'impiété ou les superstitions, à arracher un grand nombre d'âmes au vice et à l'enfer pour les conquérir à Jésus-Christ et au ciel. Et ainsi, l'Œuvre de la Propagation de la Foi est pour ses associés une source féconde, intarissable, d'inappréciables mérites. Enrôlez-vous donc dans cette Œuvre, récitez chaque jour les prières qu'elle demande, donnez chaque semaine le petit sou qu'elle réclame, et ce faisant vous aurez, tout en restant chez vous, une très large part aux mérites qu'acquerront les missionnaires par leurs travaux, par leurs prédications, par leurs fatigues, par leurs sueurs et par leur sang que parfois ils répandent. Grâce à cette prière et à cette aumône que vous donnerez à la Propagation de la Foi, vous catéchiserez par la bouche des missionnaires, vous baptiserez par leurs mains, avec eux et par eux vous deviendrez « les aides, les coadjuteurs de Dieu. » (I Cor., III, 9).

b) En second lieu, elle assure à ses associés l'avantage d'avoir une part abondante aux prières des nouveaux convertis.

Réunis dans leurs pauvres églises de chaume, comme autrefois les chrétiens dans les catacombes, ils supplient le Seigneur de bénir leurs bienfaiteurs du Vieux Monde. Et ces supplications ont une efficacité exceptionnelle, car, s'élevant d'une âme fraîchement régénérée par le baptême, pareilles au parfum d'une fleur nouvellement éclos, elles sont empreintes de cette simplicité d'enfant qui touche le cœur de Dieu, de cette humilité qui pénètre les nues et de cette foi intense qui transporte les montagnes. Parfois même elles se font entendre sous la hache du bourreau, car la race des martyrs — la Chine vient de nous le montrer — n'est pas encore éteinte. Cette voix du sang crie alors en notre faveur avec plus de force que la voix du sang d'Abel. Dieu ne méprise jamais le testament de ses saints, quels qu'ils soient, quand il est gravé, comme celui de son Fils, avec du sang. Et, lorsque ces âmes nous devançant dans l'éternité, leur souvenir est plus vivace encore. Avocatés dévouées, elles plaident notre cause auprès du tribunal divin, elles nous aident de leurs suffrages dans la rude traversée de la vie ; elles cherchent à nous rendre en reconnaissance ce qu'elles ont reçu de nous en sacrifices, et plus tard, dans la gloire, elles formeront autour de ceux auxquels elles doivent leur salut, la plus magnifique des couronnes <sup>4</sup>.

c) J'ajoute qu'elle procure encore à ses associés l'occasion, le moyen de gagner un très grand nombre d'indulgences plénières et partielles.

Pour comprendre cet avantage, il faut savoir ce que sont les indulgences. Les indulgences sont le prix du sang de Jésus-Christ et des satisfactions des saints. Elles constituent un facile paiement pour une grande dette, qui est l'ensemble des peines temporelles dues à nos péchés ; elles nous épargnent de très dures et très longues peines dans le purgatoire ; elles nous préservent souvent même des maux temporels, que Dieu nous enverrait sans cela. « Je suppose que nous allions visiter une vaste prison, dans laquelle sont renfermés une multitude de malheureux chargés de fers. Ils sont tous condamnés à des peines terribles, les uns pour dix ans, les autres pour vingt ans, les autres pour quarante ans. Nous leur disons : « Le roi, dans sa bonté, veut bien abréger la durée de vos peines, ou même les remettre entièrement, à condition que vous ferez telle prière, telle pratique de piété très courte, très facile. Si vous acceptez, les portes de la prison vont s'ouvrir : vous pourrez revoir vos parents, vos amis, vos familles. » Est-il un seul de ces prisonniers qui refusât une condition si avantageuse et si douce ? Eh bien ! ces prisonniers, ce sont les hommes, tous débiteurs de la justice de Dieu. Cette prison, c'est le purgatoire. Les peines de ce monde ne sont rien, comparées à celles qu'on y endure. Lors donc que nous gagnons une indulgence et que nous remplissons fidèlement les conditions prescrites, nous pouvons échapper à tout jamais à la prison du purgatoire. Qui ne voit par là combien les indulgences nous sont salutaires ? <sup>1</sup> »

Or, mes frères, notre association à l'Œuvre de la Propagation de la Foi nous procure l'occasion, le moyen, l'avantage de gagner des indulgences. Ainsi les associés de cette Œuvre peuvent gagner, aux conditions ordinaires, une indulgence plénière le jour de leur entrée dans l'Association, deux jours chaque mois à leur choix, à toutes les fêtes d'apôtres, une fois l'an au jour de la commémoration générale de tous les associés défunts, une fois l'an au jour de la commémoration spéciale des associés défunts du Conseil, du Comité ou de la Dizaine dont ils sont membres, et de plus, le 6 janvier, le 25 mars, le 15 août, le 26 septembre, le 3 décembre, et enfin à l'article de la mort en invoquant, au moins de cœur, le saint nom de Jésus.

Outre ces indulgences plénières, les associés peuvent gagner chaque jour une indulgence de cent jours en récitant le *Pater*, l'*Ave Maria* et l'invocation à saint François de Xavier, une indulgence de sept ans et sept quarantaines chaque fois qu'ils accomplissent, en faveur des missions, une œuvre quelconque de piété et de charité, enfin une indulgence de trois cents jours chaque fois qu'ils assistent au Triduum du 3 mai et du 3 décembre.

<sup>4</sup> Mgr l'évêque de Moulins, Mandement de 1902.

<sup>1</sup> Mgr Gaume.



Quels moyens puissants, efficaces, ils ont donc d'acquitter envers la justice divine les dettes qu'ils ont contractées par leurs péchés, et d'échapper ainsi aux flammes du purgatoire ! Quels moyens puissants, efficaces, ils ont donc de venir en aide aux âmes du purgatoire, de les soulager et même de les délivrer, car toutes ces indulgences, tant partielles que plénières, leur sont applicables !

d) Enfin, en vous enrôlant dans l'Œuvre de la Propagation de la Foi, vous travaillerez aussi, de concert avec les missionnaires, à l'abolition de l'esclavage, à la destruction des sacrifices humains, au relèvement de la femme, de l'enfant, du vieillard, aux progrès de la civilisation, vous ferez œuvre humanitaire, philanthropique et sociale au premier chef.

Que dis-je, œuvre humanitaire, philanthropique et sociale ? Vous ferez plus que cela, vous ferez œuvre patriotique et française. Oui, œuvre patriotique et française, car partout où le missionnaire plante la croix de Jésus-Christ, l'expérience le prouve, les voyageurs l'attestent, et les ennemis du catholicisme eux-mêmes sont obligés de l'avouer, il y arbore en même temps le drapeau de la France et, selon un mot célèbre, « il y fait germer la France. »

Enrôlez-vous donc, mes frères, enrôlez-vous tous dans la Propagation de la Foi ; qu'au moins il y ait dans chaque famille un membre qui en fasse partie. Que craignez-vous ? Celui qui donne à une bonne œuvre prête à Dieu, et Dieu rend toujours au centuple en l'autre monde et souvent même ici-bas. Enrôlez-vous dans cette Association, et en même temps que vous ferez œuvre de bons chrétiens, vous ferez œuvre de bons Français ; en même temps que vous travaillerez pour la patrie céleste, vous travaillerez pour la patrie terrestre.

## II

### LA SAINTE-ENFANCE

*Accipe puerum istum, et nutri mihi : ego dabo tibi mercedem tuam.*

Recevez cet enfant et nourrissez-le pour moi : je vous donnerai votre récompense.

(Ex., II, 9).

Mes frères,

Après vous avoir entretenus de la Propagation de la Foi, je viens vous parler aujourd'hui de l'Œuvre de la Sainte-Enfance, vous dire également ce qu'elle est, son origine, son excellence, les immenses services qu'elle rend, les conditions requises pour en faire partie.

#### I. — *Nature, origine et excellence.*

1. *Nature.* — L'Œuvre de la Sainte-Enfance est l'auxiliaire puissante de la grande Œuvre de la Propagation de la Foi, elle lui prépare de jeunes et nombreuses recrues, elle est l'un des instruments les plus efficaces qui secondent l'action de nos missionnaires en Extrême-Orient, où la France a de si beaux souvenirs.

Elle ne diffère pas notablement de la Propagation de la Foi. « Elle est, comme dit Léon XIII, unie à elle par un pacte amical, elle aspire au même but en s'appuyant sur l'aumône et les prières des nations chrétiennes, elle a comme elle pour objet de faire que, par la diffusion des lumières de l'Évangile, le plus grand nombre possible de ceux qui sont en dehors de l'Église soient amenés à la connaissance de Dieu et l'adorent avec Celui qu'il a envoyé, Jésus-Christ <sup>1</sup>. »

La seule différence qui existe entre les deux Œuvres, c'est que la Propagation de la Foi a pour but, comme son nom l'indique, de propager la foi chez les peuples infidèles en procurant aux missionnaires tout ce qui leur est nécessaire pour arriver à cette fin : les ressources pour traverser les mers, pour bâtir des églises, des écoles, des hôpitaux, pour se procurer de quoi exercer le culte catholique et le relever aux yeux des populations idolâtres, tandis que l'Œuvre de la Sainte-Enfance se propose uniquement de recueillir les nombreux enfants que leurs parents, poussés par la paresse, exposent inhumainement, surtout dans les pays chinois, où cette coutume barbare est plus en usage ; de leur procurer le baptême et de les élever avec l'aide de Dieu pour l'espoir de l'Église.

2. *Origine.* — L'Œuvre de la Sainte-Enfance n'est pas aussi ancienne que la Propagation de la Foi. Elle remonte à l'année 1843. Ce fut Mgr de Forbin-Janson, évêque exilé de Nancy, devenu l'apôtre des pays infidèles, qui la fonda ; puis M. l'abbé Jammes, ancien vicaire général et chanoine titulaire de l'église de Paris, la continua et la développa. Elle est placée sous l'invocation de l'Enfant Jésus ; la très sainte Vierge en est la première patronne ; les saints anges gardiens, saint Joseph, saint François de Xavier et saint Vincent de Paul en sont les patrons secondaires.

3. *Excellence.* — Pour comprendre et pour apprécier l'excellence de cette Œuvre, il faudrait connaître la valeur des âmes. La valeur des âmes, mes chers enfants, mes frères, il n'est rien ici-bas à quoi on puisse la comparer. Elle est plus grande que la valeur de toutes les choses de la terre, que la valeur de tout l'or du monde, que la valeur de tous les mondes. Voulez-vous vous faire une idée de cette valeur des âmes ? Étudiez et méditez la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est pour les âmes, pour les racheter, pour les sauver, qu'il a quitté la splendeur des cieux, qu'il s'est revêtu de notre nature, qu'il est venu au monde dans une étable abandonnée, qu'il a, pendant toute sa vie, pris en partage les privations et les souffrances, et qu'à la fin il a subi les supplices horribles de l'agonie au jardin des Oliviers, de la flagellation, du couronnement d'épines, du portement de la croix et du crucifiement. C'est pour racheter les âmes, pour les sauver, qu'il s'est anéanti dans la sainte Eucharistie ; que chaque jour, à l'autel, pendant le sacrifice de la messe, il s'immole ; que nuit et jour au tabernacle et dans le ciel même il intercède.

<sup>1</sup> Encycl. *Sancta Dei civitas*, 8 décembre 1880.

Or, ceux qui s'associent à l'Œuvre de la Sainte-Enfance, ceux qui donnent à cette Œuvre le concours de leur obole et de leurs prières, contribuent à sauver des âmes, travaillent à cette fin de concert avec Notre-Seigneur, ils se font les aides, les coadjuteurs de Jésus-Christ. Comprenez par là quelle est la noblesse, la grandeur, l'excellence de l'Œuvre de la Sainte-Enfance !

Pour mieux comprendre encore l'excellence de cette Œuvre et déterminer ceux qui n'en font pas encore partie à s'y associer aussitôt, voyons les nombreux, les immenses services qu'elle rend.

## II. — Services qu'elle rend.

L'Œuvre de la Sainte-Enfance rend de nombreux, d'immenses services 1<sup>o</sup> aux enfants qu'elle assiste et aux contrées habitées par ces enfants, 2<sup>o</sup> aux enfants qui lui prêtent leur concours, à leur famille et à leur patrie, et 3<sup>o</sup> enfin à Dieu lui-même.

1. *L'Œuvre de la Sainte-Enfance rend de nombreux, d'immenses services aux enfants qu'elle assiste et aux contrées habitées par ces enfants.*

a) C'est un fait indéniable : il y a, au delà des mers, un peuple immense, le peuple chinois, qui, dans la barbarie de ses mœurs, livre à la mort, dès leur naissance, un nombre infini de ses enfants. En dépit de certaines négations, la vérité éclate dans les témoignages les moins suspects. Ce ne sont pas seulement les missionnaires qui l'affirment, mais ce sont aussi les voyageurs qui ont visité ces peuples. Ils ont vu de leurs yeux, et, racontent-ils, le spectacle était parfois si hideux qu'il les poursuivait jusque dans leur sommeil. Si vous voulez des détails, voici ce qu'a écrit sur cette question, dans un de ses rapports, le docteur Matignon, attaché à la légation de la République française en Chine, et nul ne saurait contester son témoignage impartial.

L'infanticide, écrit-il, est ordinairement décidé en une sorte de conseil de famille auquel prennent part le père, la mère, la belle-mère, les parents et parfois les voisins.

Tantôt le nouveau-né est simplement jeté dans la caisse à détritus, où la poussière et les ordures l'ont rapidement étouffé.

Tantôt il est placé sur le kahn (lit) et recouvert d'un coussin ; un parent s'assied dessus comme par hasard.

Plus souvent la noyade est employée : la victime est placée la tête en bas dans un seau qu'on remplit d'eau, ou bien on la plonge la tête la première dans la chaise percée et on la laisse barboter dans les matières fécales.

Rarement on a recours à l'écrasement de la tête, à la strangulation, à l'incinération ou au dépècement...

Il arrive parfois que les enfants sont simplement abandonnés par les parents dans la rue, où ils meurent très vite pendant l'hiver. Les religieuses trouvent, de temps à autre, devant la porte de leurs dispensaires, des enfants laissés là pendant la nuit et déjà gelés. Dans les campagnes, les enfants sont déposés aux flancs des talus de la route ou quelquefois dans une caisse, laquelle est placée entre deux grosses branches d'arbres.

En vain les vice-rois des provinces lancent-ils des proclamations contre l'infanticide. Les ordonnances

n'ont point d'effet. Il en est de même des exhortations des philosophes chinois... Jusqu'ici les résultats les plus positifs ont été obtenus par l'Œuvre de la Sainte-Enfance <sup>1</sup>.

Vous le voyez, d'après les propres termes de ce rapport qu'on ne saurait accuser de partialité, les pouvoirs publics luttent en vain contre l'horrible coutume de l'infanticide, et seule l'Œuvre de la Sainte-Enfance arrache à la mort, chaque année, des multitudes d'enfants. C'est donc par là-même une œuvre humanitaire au premier chef. Oui, chers enfants, ce petit sou que vous donnez chaque mois à l'Œuvre de la Sainte-Enfance, contribue grandement à arracher à une mort affreuse une multitude de petits Chinois, et du fond de leur pays, s'ils pouvaient parler, combien crieraient vers vous d'une manière plus touchante, plus plaintive et lamentable encore que le petit Savoyard du poète :

Donnez, un petit sou me rend la vie.

La conservation de la vie, voilà le premier, l'inappréciable service que rend à des multitudes d'enfants l'Œuvre de la Sainte-Enfance.

b) Mais si grand que soit ce service, elle leur en procure un autre plus grand et plus précieux encore : celui du baptême et de l'éducation chrétienne.

Quel immense bienfait, mes chers enfants, que la réception du baptême ! Nous n'aurons pas trop de l'éternité tout entière pour remercier le bon Dieu de nous l'avoir accordé. Le baptême fait de ceux qui le reçoivent, des enfants de Dieu, des frères de Jésus-Christ, des temples du Saint-Esprit, des membres de l'Eglise et des héritiers du royaume des cieux. Eh bien ! cet immense bienfait, en prêtant votre concours à l'Œuvre de la Sainte-Enfance, vous contribuez à le procurer à des multitudes de petits enfants qui, sans cette Œuvre, seraient privés de ce sacrement si nécessaire et si grand. Pour beaucoup de ces enfants, c'est la possession presque immédiate de la gloire éternelle qui leur est accordée, car beaucoup d'entre eux, victimes du vice et de la misère, malgré tous les soins prodigués, meurent au bout de quelques jours.

A ceux qui ne meurent pas avant l'usage de la raison, l'Œuvre de la Sainte-Enfance procure une éducation chrétienne, c'est-à-dire le moyen de connaître, d'aimer et de servir Dieu et ainsi de sauver leur âme. C'est là encore un grand service qui leur est rendu, un immense bienfait qui leur est accordé.

c) Et ces services rendus, ces bienfaits accordés à ces multitudes d'enfants, le pays tout entier en profite, car une fois devenus des hommes, ces enfants se transforment en apôtres pour faire connaître, aimer et pratiquer la religion catholique à leurs compatriotes, et, grâce à cela, au fur et à mesure que la religion catholique pénètre, ce sont les mœurs qui s'adoucissent et se purifient,

<sup>1</sup> Rapport cité par la revue *Les Conférences*, 1901, Conférence sur la Chine.



c'est la pitié qui prend place dans les cœurs, c'est la civilisation qui entre dans ces régions barbares.

Voilà les grands services que rend l'Œuvre de la Sainte-Enfance aux enfants rachetés, sauvés par elle, et aux pays qu'ils habitent, voilà les immenses bienfaits qu'elle répand sur eux.

2. Mais ce n'est pas seulement aux enfants de la Chine et à la Chine elle-même que l'Œuvre de la Sainte-Enfance rend d'immenses services ; c'est aussi et surtout, j'oserais dire, aux *enfants de la France, à leurs familles et à la France elle-même.*

a) L'Œuvre de la Sainte-Enfance procure aux enfants qui y sont associés autant de protecteurs qu'il y a d'enfants secourus par elle. Ceux, et en grand nombre, nous l'avons dit, qui meurent après avoir reçu le baptême, aussitôt arrivés au ciel se mettent à prier pour leurs petits bienfaiteurs à qui ils sont redevables du baptême et par suite de la béatitude céleste, c'est-à-dire pour les Associés de la Sainte-Enfance. Oh ! comme la prière de ces saints innocents est puissante sur le cœur de Dieu, et comme elle descend en pluie de grâces, de bénédictions et de salut sur les Associés ! C'est bien ici que ceux qui donnent reçoivent au centuple !

Parents chrétiens, voulez-vous que vos enfants soient bénis du bon Dieu, qu'ils en soient protégés ? Faites-les enrôler dans la Sainte-Enfance... Et vous, petits enfants, voulez-vous recevoir en abondance l'amour, les grâces, les bénédictions de Jésus ? Soyez membres de la Sainte-Enfance.

L'Œuvre de la Sainte-Enfance donne droit aux enfants qui y sont associés à tous les fruits, à tous les mérites, à toutes les gloires de l'Œuvre elle-même. Les associés de cette Œuvre ont part à tout ce qu'entreprennent les missionnaires, à tout ce qu'ils accomplissent, à tout ce qu'ils souffrent. Quand les missionnaires courent à la recherche des pauvres petits abandonnés, quand ils les recueillent, quand ils leur confèrent le saint baptême, quand ils les soignent, les nourrissent, leur donnent une éducation chrétienne, les mérites qu'ils acquièrent, les récompenses auxquelles ils ont droit, les Associés de la Sainte-Enfance les acquièrent, y ont droit semblablement dans une certaine mesure, car sans ces Associés les missionnaires ne pourraient ni recueillir ces enfants, ni leur procurer ce baptême, ni surtout les élever chrétiennement.

b) Non seulement l'Œuvre fait partager à ses Associés les mérites des missionnaires et leur donne droit à des récompenses presque semblables à celles réservées aux missionnaires eux-mêmes ; mais de plus elle leur permet de gagner un très grand nombre d'indulgences partielles et plénières que les Souverains Pontifes Pie IX et Léon XIII ont attachées à cette Œuvre pour montrer en quelle haute estime ils la tenaient. Et au moyen de ces indulgences, les Associés peuvent payer à la justice divine la dette de leurs péchés, peuvent soulager et même délivrer un grand nombre d'âmes du Purgatoire. Toutes ces indul-

gences peuvent être gagnées, comme l'indulgence plénière du Jubilé, par les enfants qui n'ont pas encore fait leur première communion. Le Souverain Pontife les dispense à cet effet de la communion, pourvu que, lorsqu'elle fait partie des conditions prescrites, elle soit remplacée par une autre bonne œuvre déterminée par leur confesseur respectif.

En ce qui concerne les indulgences, il faut aussi remarquer qu'à partir de vingt et un ans on ne peut plus gagner celles qui sont attachées à la Sainte-Enfance, si l'on n'appartient pas en même temps à l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

c) L'Œuvre de la Sainte-Enfance rend encore un autre service à ceux qui y sont associés : c'est de les habituer de bonne heure à la pratique de la charité, des bonnes œuvres, des sacrifices. Qui ne comprend en effet que si un enfant, dès ses plus tendres années, s'habitue à se priver de temps en temps d'un plaisir afin de se mettre à même d'apporter remède à une misère, qui ne comprend que cet enfant deviendra plus tard capable des plus grands sacrifices et des actions les plus nobles, soit en faveur de sa famille, soit en faveur de sa patrie ?

d) La famille, la patrie !... Mais l'Associé à l'Œuvre de la Sainte-Enfance travaille déjà grandement pour elles par cette prière et cette aumône auxquelles il est obligé par l'Œuvre. Dieu disait à Abraham que s'il s'était trouvé dix justes dans Sodome, en faveur de ces dix justes il aurait épargné la ville coupable. On se demande parfois comment il se fait que Dieu n'appesantit pas davantage son bras vengeur sur la France prévaricatrice. Tout ne porte-t-il pas à croire que c'est parce que la France a une part si grande dans les Œuvres de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance ?

Enfants, associez-vous donc en grand nombre, associez-vous tous, tous, à la Sainte-Enfance et Dieu, touché de votre charité, de votre apostolat, pardonnera, en votre faveur, à vos familles, à votre patrie coupables ; et non seulement il leur pardonnera, mais il les relèvera, il les comblera de ses grâces et de ses bénédictions. Voyez ce que Dieu a déjà fait pour la France malgré ses fautes. N'est-ce pas à la France que le Sacré Cœur s'est manifesté ? N'est-ce pas sur le sol de la France que Marie, à différentes reprises, a posé son pied virginal et qu'elle accomplit maintenant encore des prodiges ?

Même en se plaçant au point de vue purement matériel, purement humain, l'Œuvre de la Sainte-Enfance rend d'immenses services à notre patrie, car les missionnaires qu'elle envoie, à qui elle vient en aide, sur toutes les plages où ils arborent la croix, ils arborent en même temps le drapeau de la France. De sorte que, mes frères, vos enfants, en prêtant leur concours à l'Œuvre de la Sainte-Enfance, en même temps qu'ils font une œuvre éminemment chrétienne et méritoire pour le ciel, ils font en même temps une œuvre éminemment française et patriotique. Oui, petits

enfants, en vous privant chaque mois d'une friandise, d'un plaisir, pour remettre à l'Œuvre de la Sainte-Enfance la petite économie réalisée, vous accomplissez non seulement une œuvre humanitaire, non seulement une œuvre chrétienne, mais vous travaillez pour la France notre patrie bien-aimée, vous la servez, vous travaillez à sa grandeur, à son prestige, à son extension; en même temps que vous vous montrez de bons chrétiens, vous vous montrez de bons, de grands Français.

3. L'Œuvre de la Sainte-Enfance fait plus encore que rendre service à des enfants abandonnés, à des pays infidèles, à ses Associés et à la France: *elle rend service à Dieu même.* « Quand je prie, disait excellemment sainte Madeleine de Pazzi, c'est Dieu qui m'aide; mais quand je secours mon prochain, c'est moi qui aide Dieu. » Notre-Seigneur n'a-t-il pas déclaré que le service que nous rendons au plus petit de nos frères, c'est à lui-même que nous le rendons? Ne voyez-vous pas, du reste, que grâce à l'Œuvre de la Sainte-Enfance la gloire extérieure de Dieu se trouve beaucoup augmentée? Est-ce que, grâce à cette Œuvre, les âmes qui le prient, qui chantent ses louanges, ne deviennent pas chaque jour plus nombreuses? Est-ce que, grâce à cette Œuvre, le ciel ne se peuple pas chaque jour d'élus?

Dans votre prière, mes chers enfants, chaque matin et chaque soir, vous dites à Dieu: « Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive. » Eh bien! vous trouvez dans l'Œuvre de la Sainte-Enfance un moyen excellent de faire connaître, aimer, servir et adorer Dieu, de faire régner Dieu dans des cœurs, dans des familles, dans des pays qui, sans cette Œuvre, ne l'auraient jamais connu.

Ne sont-ce pas là, mes chers enfants, mes frères, beaucoup plus de motifs qu'il n'en faut pour vous décider tous à vous enrôler sous l'étendard de la Sainte-Enfance, à prêter votre concours à cette œuvre si humanitaire, si patriotique, si chrétienne, si belle et si sainte? D'autant plus que, comme il nous reste à le voir en terminant, les conditions requises pour faire partie de cette Œuvre sont faciles à remplir.

### III. — Conditions requises.

Il n'y en a que deux: la prière et l'aumône.

La prière d'abord. Chaque membre de l'Association doit réciter tous les jours ou, s'il est trop jeune encore, on doit réciter pour lui: 1<sup>o</sup> un *Ave Maria* (il suffit d'appliquer à cette intention celui de la prière du matin ou du soir); 2<sup>o</sup> l'invocation suivante: « Vierge Marie, priez pour nous et pour les pauvres petits enfants infidèles. »

L'aumône ensuite. L'aumône requise consiste dans l'offrande d'un sou chaque mois pour chaque associé.

Vous le voyez, ces conditions sont on ne peut plus faciles et à la portée de tout le monde, à la portée des pauvres aussi bien qu'à la portée des riches.

Aussi, il y a nombre de paroisses où tous les

enfants sans exception sont associés à cette Œuvre, où l'enfant au berceau, où le nouveau-né lui-même, inscrit aussitôt après son baptême par les soins pieux de ses parents au nombre des Associés, devient apôtre en naissant et gagne déjà par la prière et l'aumône faites en son nom des âmes à Jésus-Christ.

Heureuses paroisses! Heureux enfants! Puissiez-vous les imiter! C'est mon vœu le plus cher, c'est l'intérêt de l'Eglise, l'intérêt de Dieu même, l'intérêt de la patrie, l'intérêt de vos enfants, notre intérêt à tous.

« Que chacun donc, vous dirai-je avec Léon XIII, considère que sa libéralité ne lui sera point à détriment, mais à gain, parce qu'il prête à Dieu celui qui donne à l'indigent, et c'est pour cela que la pratique de l'aumône a été appelée la plus fructueuse de toutes les opérations. En effet, si, au témoignage de Jésus-Christ lui-même, il ne perdra pas sa récompense celui qui aura donné un verre d'eau froide à l'un des petits, il aura certes une très grande récompense celui qui, par la moindre obole donnée pour les saintes missions et par des prières, exerce des œuvres de charité à la fois nombreuses et variées, et celle que les saints Pères ont proclamée divine entre toutes, puisqu'il devient l'auxiliaire de Dieu pour le salut du prochain <sup>1</sup>. » Ainsi soit-il.

## COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

LXXXVIII

SERMON SUR LA MONTAGNE : DEUX PORTES  
ET DEUX VOIES

Lorsqu'un architecte habile a bâti un bel et majestueux édifice, pour en compléter l'harmonie il le couronne d'une coupole hardiment élancée vers les cieux, terminée par une clef de voûte de laquelle dépend la solidité du monument.

Ainsi a fait le divin Législateur en élevant l'admirable construction de sa morale, destinée à rapprocher l'humanité de la patrie céleste, et à l'y porter. La clef de voûte a été posée, c'est la Règle d'or.

Pareil à l'artiste qui, une fois sa tâche accomplie, contemple son œuvre, notre bon Sauveur semble considérer la sienne. Elle est grandiose, cette législation, elle est divine, son but est merveilleux. Mais Jésus ne se fait pas d'illusion: ses disciples, ceux qui voudront lui obéir rencontreront de nombreuses et graves difficultés, ils trouveront devant eux des obstacles difficiles à surmonter. Car, les lois chrétiennes imposent des obligations parfois pénibles, elles exigent de continuels sacrifices, un renoncement à soi-même qui peut aller jusqu'à l'héroïsme. De plus, des guides

<sup>1</sup> Encycl. *Sancta Dei civitas*.



pervers se rencontrent quelquefois dont les conseils égarent ceux qui les suivent sans défiance. Enfin, notre esprit et notre cœur sont exposés à se faire illusion au point que nous pouvons nous écarter du droit chemin, tout en croyant le suivre, abandonner le drapeau de la croix, tout en nous imaginant marcher sur les pas du Sauveur.

Ces dangers font le sujet de pressantes exhortations. Voici la première : « Entrez par la porte étroite, parce que la porte large et la voie spacieuse sont celles qui conduisent à la perdition. Et ils sont nombreux ceux qui entrent par cette porte et suivent cette voie. Qu'elle est étroite la porte et resserrée la voie qui conduisent à la vie, et combien peu la trouvent ! » (Matth., VII, 13-14).

Quelle matière à réflexions sérieuses que cette simple recommandation du Seigneur ! Bien comprise, elle serait suffisante pour orienter irrévocablement notre vie vers la pratique des vertus chrétiennes.

Il y a donc comme deux portes et deux routes ouvertes devant le chrétien. Une de ces portes est large et donne accès à une route spacieuse, commode, aisée, bordée de fleurs et de toutes sortes de charmes. Cette porte et cette route sont la double figure des facilités, des libertés, de l'agréable aisance que procure une vie sans frein, livrée aux passions et au péché. Rien de gênant à l'entrée de cette porte, nulle contrainte ni fatigue à s'imposer pour en franchir le seuil. Et ce seuil une fois franchi, on se trouve sur une voie qui n'exige ni lutte, ni sacrifices ; il suffit de se laisser aller à ses penchants que tout, du reste, favorise.

Oui, mais cette porte large, cette voie aussi spacieuse que commode et fleurie, où conduit-elle ? Où mènent cette avenue accueillante, séductrice, cette porte dans laquelle la foule s'engouffre en chantant ? Aux abîmes éternels ! Et, chose douloureuse à constater, la plupart des hommes, malgré les avertissements de l'Evangile et des ministres du Christ, se précipitent avec insouciance, en flots pressés, dans cette direction fatale.

Il est une autre porte et une autre route, étroites, exigües celles-ci, symboles des peines, des sacrifices, des renoncements qu'exige la pratique des vertus chrétiennes. Lorsqu'une foule nombreuse assiège l'entrée d'un édifice par laquelle deux personnes ne peuvent passer de front et qui conduit à quelque magnifique spectacle, les timides et les faibles restent dehors. Quand des touristes arrivent au pied d'une montagne, au sommet de laquelle un unique sentier escarpé, malaisé, donne accès, ceux-là seuls le gravissent qui ne craignent ni la fatigue, ni la peine. Mais seuls aussi ils jouissent du splendide panorama qui se déroule sous les yeux des ascensionnistes courageux.

Ne nous le dissimulons donc point et ne nous en étonnons pas davantage, puisque le divin Maître nous en a avertis : le chemin de la vertu est étroit, âpre, hérissé de difficultés, de luttas sans nombre. Il est dur d'immoler continuellement son amour-propre, ses rancunes, ses penchants ; de pardonner les outrages reçus et de sacrifier les

projets de vengeance, de livrer les perpétuels combats contre la chair et les sens ; de renoncer aux plaisirs et aux amusements qui font les délices des mondains.

Mais quelle récompense attend ceux qui surmontent courageusement ces obstacles, entreprennent généreusement la lutte ? Au terme, c'est le repos de tant de fatigues, c'est un bonheur sans mélange et sans fin dans le sein de Dieu. Bonheur, délices dont il est écrit « que l'œil de l'homme n'a rien vu, son oreille rien entendu, son cœur rien goûté de ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment. » (I Cor., II, 9).

De nos jours, comme au temps du Sauveur, comme à toutes les époques de l'humanité, les hommes sont divisés en deux catégories : chacune d'elles suit une route différente et ne passe point par la même porte. Le plus grand nombre, la foule suit la voie commode, la route large, sans se soucier de l'abîme qui en est le terme. Ils sont le petit nombre, un bien petit nombre, ceux qui se séparent de la multitude, passent par la porte resserrée, et gravissent l'étroit sentier. L'exemple du grand nombre, les quolibets, les appels pressants, les railleries injurieuses ne les émeuvent pas ; forts du conseil du divin Maître, ils poursuivent leur route austère, et se consolent des sacrifices présents, des privations terrestres, par la pensée des joies futures et célestes.

Et maintenant, demandons-nous quelle route nous suivons, dans quelle voie nous marchons. Est-ce, à la suite du Sauveur, la voie étroite, semée de prières, de sacrifices, de larmes, comme les saints dont il est écrit : « *Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua*. Ils allaient, cheminant en pleurant, semant leur route de bonnes œuvres ? » Si nous fuyons les réunions bruyantes, dangereuses, du monde : les bals, les spectacles, les fêtes étourdissantes ; si nous luttons contre le sensualisme si répandu, contre nos passions, contre les penchants pervers de notre pauvre nature, malgré que, parfois, notre courage faiblisse, que les forces nous trahissent, malgré des chutes et des blessures, nous suivons la voie étroite, celle qui mène au ciel.

Si, au contraire, nous recherchons les plaisirs mondains ou sensuels, si nous abandonnons notre nacelle au souffle des passions et des instincts mauvais ; si nous ne savons rien refuser à la gourmandise et aux convoitises de la chair ; si nous rejetons avec horreur toute croix et tout sacrifice ; si nous ne savons nous imposer aucune gêne ou privation quand il s'agit du devoir chrétien ou d'obéissance à l'Eglise, malheur à nous ! Nous sommes sur le chemin large qui aboutit aux abîmes. Retournons vite en arrière ! Séparons-nous sans retard de la multitude. Qu'elle nous critique et nous raille, peu importe !

Le voyageur qui reconnaît s'être trompé, qui s'aperçoit qu'il suit une direction opposée au but de son voyage, va-t-il poursuivre sa route, sous prétexte qu'elle est commode, tranquille, et que de nombreuses personnes y cheminent ? Non point,

il revient sur ses pas, abandonne aussitôt la voie trompeuse, et sans se soucier des difficultés, gravit le sentier, quelque rocailleux qu'il puisse être, qui le ramènera dans son foyer.

Agissons avec la même sagesse, avec plus de soin encore, puisqu'il s'agit de notre bonheur éternel. Quittons, avec un empressement mêlé d'effroi, la route du plaisir, du péché, qui nous conduirait aux abîmes. Prenons généreusement le chemin, étroit, mais sûr, de la vertu : seul il conduit au ciel.

### LXXXIX

#### SERMON SUR LA MONTAGNE : LES FAUX PROPHÈTES

« Prenez garde aux faux prophètes qui viennent à vous sous des peaux de brebis, et au-dedans sont des loups ravisseurs. C'est à leurs fruits que vous les connaîtrez. Cueille-t-on des raisins sur des épines ou des figues sur des ronces ? Tout arbre bon produit de bons fruits, mais un arbre mauvais n'en donne que de détestables. Il est aussi impossible à un bon arbre de produire de mauvais fruits, qu'à un mauvais d'en produire de bons. Tout arbre qui ne donnera pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. C'est donc à leurs fruits que vous les reconnaîtrez. » (Math., VII, 15-20).

Pour parvenir au terme d'un voyage entrepris, il ne suffit pas de prendre courageusement le bon chemin. Encore faut-il ne point se laisser égarer par des guides ignorants ou pervers. Telle est la vérité pratique, d'une importance capitale, rappelée à ses disciples par le divin Législateur.

L'appellation de « prophètes » ne signifie pas exclusivement les hommes inspirés du ciel pour prédire l'avenir ; elle désigne souvent aussi les docteurs, ceux qui sont chargés d'éclairer les autres, de les instruire et de les conduire. Et c'est ici le cas. Notre bon Sauveur veut mettre ses fidèles en garde tout à la fois, et contre les faux prophètes dont il dénoncera plus tard les perfides menées, et contre les docteurs hérétiques de tous les âges et de toutes les conditions.

Le portrait que trace ici de ces hommes dangereux le Maître divin, permet de les reconnaître aisément et de ne pas se laisser prendre dans les lacets de leur séduisante, mais pernicieuse doctrine. Extérieurement, ils prennent des poses de douces et innocentes brebis, afin de tromper les âmes candides, simples, sans défiance. Au dedans, et en réalité, ce sont des loups voraces qui ravagent le troupeau de l'Eglise et font de nombreuses victimes. Des dehors vertueux et aimables ne doivent donc pas suffire à rassurer notre foi et à capter notre confiance.

Il existe un critérium, ou, si vous préférez, un infaillible moyen de distinguer promptement les bons des mauvais guides, quelles que soient leurs apparences : c'est d'attendre un peu et de considérer leurs fruits, c'est-à-dire leurs paroles, leur conduite, leurs œuvres. Car, tout homme est une

sorte d'arbre moral qui produit quelque espèce de fruit ; or, ce fruit décèle la nature la plus intime de l'arbre. Quelque dissimulé qu'il se présente, quelque douce et séduisante que puisse paraître la peau d'agneau sous laquelle il espère rester caché, le faux prophète, le docteur perfide ne tarde point à se trahir par ses paroles, ou par sa conduite. Une comparaison tirée de la nature rend évidente cette démonstration de Jésus : de même qu'on ne saurait recueillir de bons fruits sur un mauvais arbre et de mauvais fruits sur un bon, de même aussi un docteur, un guide faux ou hypocrites, ne sauraient produire des fruits de morale et de vertu.

Nous vivons en un temps où la méfiance est plus nécessaire que jamais. Il s'en trouve partout de ces faux prophètes, de ces docteurs perfides qui, sous des dehors séducteurs, cherchent à capter la confiance des chrétiens, des âmes simples, et à les perdre, à leur arracher la foi, à les faire renoncer à leurs pratiques religieuses, abdiquer leurs convictions chrétiennes.

Ces prophètes, loups ravisseurs des âmes et des cœurs, ce sont ces conseillers sataniques qui s'insinuent dans les familles, auprès des individus sans défiance, et, par des paroles mielleuses, sèment le doute dans les esprits, le découragement dans les âmes. Ils s'en vont répétant avec une sorte de peine feinte que la religion a fait son temps, qu'il faut suivre le progrès, marcher avec la science, renoncer à des pratiques superflues, bonnes pour le temps passé, mais inutiles aujourd'hui. Loups ravisseurs qui font un mal d'autant plus terrible qu'ils se couvrent du masque de la bonté, de la pitié, de la douceur.

Ce sont des loups ravisseurs, ces journalistes, ces écrivains qui, dans leurs journaux, revues, livres, brochures, romans, sous prétexte d'éclairer le peuple, de l'instruire, de l'amuser, de l'initier à je ne sais quelle fausse science, lui inoculent l'incrédulité, l'indifférence religieuse, des principes antireligieux, pervertissent la jeunesse et l'âge mûr, en un mot empoisonnent son cœur et tuent son âme.

Ce sont des loups ravisseurs et dont il faut s'éloigner à tout prix, ces personnes qui s'en vont proclamant autour d'elles que toutes les religions sont bonnes, que dans l'Evangile il faut en prendre et en laisser, qui émettent sans cesse des maximes contraires à celles de Jésus-Christ, soutiennent des opinions condamnées par l'Eglise, et qui, le sourire sur les lèvres, donnent à entendre que la morale catholique est trop sévère, qu'on en peut rabattre et que, pour se sauver, il n'est point nécessaire de s'imposer tant de privations ni tant de sacrifices.

Et ces loups ravisseurs sont d'autant plus dangereux qu'ils viennent à nous sous des peaux de brebis, feignant de vouloir notre bien, semant de belles paroles ou de beaux écrits, se présentant à la foule sous des apparences de vertu, de morale ou de soi-disant science.

Qui donc pourrait dire qu'il n'en a jamais



rencontré sur son chemin, de ces docteurs perfides ? Qui oserait soutenir qu'il a impunément prêté l'oreille à leur beau langage ; qu'il a lu, sans détriment pour sa foi, son âme ou son cœur, ces livres au style attrayant, aux apparences inoffensives ? Qui voudrait prétendre que le venin sucré de leur doctrine n'a point modifié le tempérament de son âme, de son cœur ou de ses convictions ?

Voulons-nous apprécier sainement leurs leçons, juger la valeur de leur œuvre ? Considérons, selon le conseil du divin Maître, les fruits qu'ils produisent dans les âmes, dans les cœurs, dans les familles, dans la société.

Ce jeune homme, cette jeune fille ont eu des maîtres ou maîtresses qui, par leurs belles manières, leur zèle affecté, leurs marques d'affection vraie ou simulée, ont gagné leur confiance et se les sont attachés. Ces maîtres, n'ayant pas la foi, ont imbu leurs disciples de principes faux, mondains, sceptiques. Les convictions religieuses de ces jeunes gens ont été lentement sapées, et elles n'ont pas tardé à crouler, les passions aidant ; ils ont abandonné les pratiques même obligatoires de la religion. Transformés en sceptiques, en indifférents, ils font le désespoir de leurs parents chrétiens et la désolation de l'Eglise.

Et je parle ici de jeunes gens bien élevés, que leur position ou leur éducation obligent à garder certaines convenances, une retenue plus ou moins sincère. Mais que dire des enfants, pris en masse, auxquels leurs maîtres arrachent la foi de la première communion par des attaques plus ou moins directes, sous le beau prétexte de science, d'émancipation, de progrès ? Délivrés du frein de la crainte de Dieu et du respect pour les lois de l'Evangile, à l'heure fatale où les passions s'éveillent, dans quels abîmes ne les voit-on pas rouler ! Que sont devenus chez ces malheureux enfants le respect des parents, la soumission à leurs conseils, la déférence à leurs avis, l'obéissance à leurs ordres ? Ames sans foi, cœurs sans loi ni morale, orgueil, révolte, immoralité, voilà les fruits de ces doctrines sans Dieu et sans religion. Jugez de la valeur de ces faux prophètes et de l'estime qui leur est due.

Les effets produits au sein des familles et dans la société ne sont pas moins désastreux. Dans leurs livres, journaux, romans, pièces de théâtre, dans leurs discours, ils bafouent la vertu, tournent en ridicule la fidélité conjugale et l'accomplissement du devoir, et voici que partout la désunion, l'inconduite, le désordre montent, débordent en flots de boue. Ces docteurs d'impiété et d'immoralité ont voulu déconsidérer, démoder, passez-moi l'expression, les vieilles et saintes croyances qui veillaient au bonheur, à l'union des cœurs ; arbres à jamais maudits, ils ont produit comme fruits : l'amour-propre, l'égoïsme, l'inconduite, l'impiété, un désir effréné de jouissances, et, comme conséquences, le divorce et le suicide. Ne sont-ce pas là les plaies lamentables dont souffre notre malheureuse société en attendant qu'elle en meure ?

Etait-elle superflue la recommandation du Seigneur ? et les ruines amoncelées pour ne l'avoir point observée sont-elles assez navrantes ? Jeunes chrétiens qui voulez conserver intact le trésor de votre foi et de votre innocence, vous ne sauriez trop vous mettre en garde contre les faux prophètes, si nombreux aujourd'hui, et, malgré les peaux de brebis dont ils se revêtent, fermez votre oreille et votre cœur à leur empoisonnante doctrine. Pères et mères chrétiens, qui vous êtes juré de sauvegarder en votre foyer et de transmettre entière à vos enfants la tradition sacrée des vieilles coutumes et croyances religieuses, veillez à interdire rigoureusement le seuil de votre demeure à ces faux prophètes, loups ravis-seurs d'âmes, hommes ou livres. Sous quelque apparence qu'ils se présentent, démasquez leur hypocrisie. Jugez par les fruits produits chez les autres ceux qu'ils apporteraient sous votre toit, dans votre famille. Vous ne serez jamais trop sur vos gardes : le divin Maître vous a avertis, ces fruits vous empoisonneraient, vous et les vôtres. N'allez point vous laisser conduire par ces guides pervers, il vous mèneraient aux abîmes.

## CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

*historique et apologétique*

DEUXIÈME PARTIE

JÉSUS-CHRIST

II. — LA VIE PUBLIQUE

III. — Deuxième année

*L'Éducateur*

XIX

LA PREMIÈRE MULTIPLICATION DES PAINS

Ils sont si nombreux ceux qui vont et qui viennent que Jésus et ses apôtres n'ont pas le temps de manger. Il les prend avec lui, ensemble ils montent en barque et se dirigent vers le désert de Bethsaïda-Julias, au-delà du lac de Tibériade.

Mais on les a vus partir, et il y avait là une grande multitude venue à pied de toutes les villes voisines et qui s'attachait à ses pas à cause des miracles qu'il opérait, surtout en guérissant les malades. Elle franchit le lac et arrive avant lui sur le bord opposé, peut-être parce que sa barque a été retenue par le vent contraire, et quand il descend il se voit entouré de toute cette foule qui l'attendait.

I

Il jette les yeux sur ces hommes de bonne volonté qui l'ont suivi et son cœur « s'émeut de compassion » pour eux, car ils sont « comme des brebis qui n'ont point de pasteur. » Et il les accueille tous, et il leur parle longuement du royaume de Dieu, tout en les délivrant de leurs infirmités.

Ensuite il se retire sur une montagne, seul avec ses disciples, dans cette douce solitude où il avait

promis de les conduire. Et il s'assied avec eux, les entretenant aussi du royaume de Dieu et de leur mission. Il ajoute les derniers traits à l'œuvre de leur éducation apostolique.

Or « la Pâque était proche, la grande fête des Juifs », et le jour commençait à baisser.

Bientôt le soir tombe, ses disciples s'approchent de lui et lui disent : « Cet endroit est désert et l'heure de manger est passée, renvoyez ces foules afin qu'elles se répandent dans les villages et les fermes d'alentour et achètent des vivres. » Jésus leur dit : « Il n'est point nécessaire qu'elles s'en aillent, donnez-leur vous-mêmes à manger. »

Il leva les yeux, et les promenant sur cette multitude il dit à Philippe : « Où nous procurerons-nous des pains pour que tous puissent manger ? » Il disait cela pour le tenter, car il savait bien ce qu'il voulait faire. Plusieurs disciples dirent : « Allons acheter des pains pour deux cents deniers et nous les distribuerons. » C'était sans doute tout l'argent que renfermait la bourse commune. — « Quand même nous aurions pour deux cents deniers de pain, répondit Philippe, cela ne suffirait pas pour que chacun en reçoive un petit morceau. »

— « Combien avez-vous de pains ? dit Jésus. Allez, cherchez ! »

Ils partirent et revinrent bientôt. André, frère de Simon Pierre, lui dit : — Il y a ici un petit garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons. Mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ?

— C'est tout ce que nous avons pu nous procurer, reprirent les autres. Il nous faudrait donc aller acheter des vivres pour toute cette foule.

Jésus leur dit : « Apportez-moi ce que vous avez. » Et il se trouvait là environ cinq mille hommes. Il dit à ses disciples : « Faites-les asseoir dans l'herbe verte par groupe de cinquante ou de cent. » Il y avait en effet beaucoup d'herbe dans ce lieu. Et ils lui obéirent et tous s'assirent en ordre et par rangs.

Alors il prit les cinq pains et les deux poissons, et les yeux élevés vers le ciel il les bénit, puis rendit grâces, rompit les pains et les distribua à ses disciples pour les servir à la foule. De même il partagea les deux poissons et en donna à tous autant qu'ils en voulaient. Et ils mangèrent tous et furent rassasiés.

Quand ils eurent mangé, il dit à ses disciples : « Recueillez les morceaux qui restent, de peur qu'ils ne soient perdus. » Ils les recueillirent donc et en remplirent douze corbeilles. Le nombre de ceux qui furent ainsi nourris était de cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants <sup>1</sup>.

Tel est le touchant récit de la première multiplication des pains.

Une fois de plus Jésus montre qu'il est le maître des éléments, il agit en Dieu. A Cana il avait changé l'eau en vin ; ici il multiplie la substance par une sorte de création. Ce qui l'engage à faire ce miracle plus éclatant que les autres, puisque

des milliers de personnes en sont l'objet, c'est toujours la bonté, la compassion pour ce peuple qui le suit et qui « ressemble à un troupeau sans pasteur. » Ils ont faim, là, sous ses yeux, traînant leurs paniers d'osier où ils mettaient d'ordinaire leur pain pour le soustraire au contact des païens, et même le foin qui servait à leur repos pendant la nuit, leurs paniers vides maintenant, parce qu'ils ont suivi le Sauveur trop longtemps et trop loin. Comment permettrait-il que leur zèle à l'écouter soit récompensé par le dénuement ?

Leur nourriture d'ailleurs était des plus simples : un peu de pain d'orge et des poissons du lac, abondants et savoureux ; mais il n'y a plus qu'un petit garçon qui ait gardé quelques pains et deux poissons. Malgré toutes leurs investigations, les disciples ne trouvent rien autre, et c'est André qui a fait cette heureuse découverte. La plus entière fraternité paraît bien régner parmi ces milliers d'hommes, instruits, transformés par les paroles de charité du Maître, et ce petit garçon abandonne de bon cœur ses provisions, préludant ainsi aux pratiques de la primitive Eglise où tous les biens seront en commun. Aussi bien quel honneur pour lui de fournir ce pain qui va devenir miraculeux, et qu'il dut être heureux, applaudi de sa bonne action ! Il possédait peu sans doute, mais c'était le nécessaire, et il donne tout.

Le spectacle de la multitude assise dans l'herbe haute et verte est ravissant. Les Orientaux excellent à former des groupes. Saint Marc compare ces rangées d'hommes aux parterres d'un jardin, à des corbeilles de fleurs <sup>1</sup>.

Cependant Jésus obéit à une autre idée de miséricorde supérieure que les apôtres mêmes ne comprendront point complètement, et à laquelle il faut les préparer afin que leur éducation surnaturelle soit achevée, parfaite, couronnée par la plus sublime des grâces. Plus que jamais il se sent proscrit, jaloux, exilé. Il s'est réfugié ici sur le territoire de Bethsaïda-Julias, — bâtie récemment par Philippe, tétrarque d'Iturée, en l'honneur de Julia, la triste fille d'Auguste, — parce qu'il y est en sûreté, sous la domination plus douce de ce prince, parce que les Pharisiens lui tendent des pièges et qu'Hérode, « le renard, » l'épie du haut de sa forteresse de Machéronte. La plupart de ceux qui l'ont suivi, et c'est pour cela qu'ils sont si nombreux, ce sont des pèlerins en route vers Jérusalem pour y célébrer la fête de Pâques, mais lui, il lui est interdit de s'y rendre, et par prudence il demeurera en Galilée.

Eh bien ! il inaugurera une autre Pâque avec eux, il annoncera à ses apôtres très impressionnés par ce miracle, que ces pains multipliés ne sont qu'une figure ; il les acheminera à croire le mystère de la sainte Eucharistie, à comprendre la grandeur, la sublimité, la divinité de la Cène où dans un an il les conviera à se nourrir de sa chair et de son sang. Il ne peut leur exposer brusquement cette vérité adorable qui confond et qui tout

<sup>1</sup> Matth., xiv ; Marc, vi ; Luc, ix ; Jean, vi.

<sup>1</sup> Marc, vi, 40 : ἑνέπεσαν πρασιαὶ πρασιαί.



d'abord paraît contre nature, alors qu'elle est pourtant le chef-d'œuvre de la miséricorde. Cette multiplication des pains dans le désert à des multitudes affamées, est un symbole inoubliable qui leur gravera la doctrine dans l'âme et y fera jaillir mille questions, mille sentiments étonnés qui se termineront dans le splendide acte de foi de saint Pierre.

Les cinq mille hommes rassasiés ne devinaient rien de ces merveilles qui sont la consolation des siècles, toutefois ils se montraient reconnaissants pour le bienfait, et dans leurs rangs on entendait retentir ces paroles d'admiration : « C'est vraiment le Prophète qui doit venir au monde. » La pensée du Messie était dans toutes les âmes; la Judée surtout l'attendait avec l'espérance certaine de le voir bientôt paraître, puisque les Ecritures l'annonçaient avec une précision parfaite, mais elle attendait un Messie puissant, un conquérant, un victorieux. C'est pourquoi ils veulent proclamer Jésus leur roi.

## II

Il le sait; alors il ordonne à ses disciples de remonter en barque et de le précéder à Bethsaïda de Galilée, de l'autre côté du lac. Sans doute qu'il craint de les voir, gagnés par l'enthousiasme de la foule, s'associer à des manifestations qui fourniraient à Hérode et à Pilate un prétexte pour le persécuter et pour le perdre. Lui, il renvoie les foules et pendant que les apôtres remontent dans leurs embarcations, il se retire seul sur une montagne pour y prier; car la solitude est surtout favorable à la prière et le lendemain sera pour lui un jour de grande épreuve : Capharnaüm, sa chère cité, qu'il a comblée de bienfaits et de miracles, aimée plus que toutes les autres villes, où il a semé ses sueurs et ses enseignements, Capharnaüm le reniera à son tour et refusera de l'entendre.

La prière c'est son refuge et sa force, il la prolonge très avant dans la nuit pendant que ses disciples, mécontents qu'il se soit dérobé au triomphe qui eût couronné leurs propres ambitions, après l'avoir vainement attendu, ont pris le large.

Leur barque était au milieu du lac, jouet des flots soulevés par un vent contraire qui bientôt souffla en tempête. Les vagues montaient, furieuses, puis ouvraient des abîmes, et ils ramenaient désespérément dans les ténèbres, sans avancer. Ils étaient à la quatrième veille de la nuit et c'est à peine si, après neuf heures d'efforts inouïs, ils avaient gagné vingt-cinq ou trente stades. Aussi étaient-ils en proie à l'épouvante.

Et leur effroi redoubla quand ils virent un homme marchant sur la mer à côté de leur navire, et prêt à les dépasser. Ils le regardèrent avec anxiété et plusieurs s'écrièrent : « C'est un fantôme ! » Tous le voyaient, et ils étaient si troublés et angoissés qu'ils poussaient des cris.

« Aussitôt, Jésus leur parla et leur dit : « Ayez confiance, c'est moi ! Soyez sans crainte ! » Pierre lui répondant lui dit : « Seigneur, si c'est vous, commandez que je vienne à vous sur les eaux. » Et il lui dit : « Viens ! » Et Pierre descendit de la

barque et il marchait sur les eaux pour venir à Jésus. Mais voyant que le vent était violent, il eut peur, et sentant qu'il enfonçait, il cria : « Seigneur, sauvez-moi ! » Et Jésus étendant la main le saisit et lui dit : « Homme de peu de foi, pour quoi as-tu douté ? »

« Les disciples voulurent le prendre dans leur barque, et il y monta, et aussitôt le vent cessa. Et ils vinrent et ils l'adorèrent en disant : « Vous êtes vraiment le Fils de Dieu <sup>1</sup>. »

« Et ils étaient dans une stupeur profonde. Car ils n'avaient rien compris au miracle des pains; leur cœur était aveuglé <sup>2</sup>.

« Et aussitôt le navire toucha au rivage <sup>3</sup>. »

Cette réflexion mélancolique de saint Marc nous éclaire sur l'état d'esprit des apôtres : « Ils n'avaient rien compris au miracle des pains. » Ils n'avaient vu qu'une chose : c'est que leur Maître était universellement acclamé et qu'il s'était soustrait, malgré eux, à l'ovation populaire. Maintenant, sur le point de faire naufrage, ils ne songent plus qu'à leur vie. La terreur hante leur imagination, et leur pensée est si loin du Sauveur qui les a nourris miraculeusement la veille, qu'ils le prennent pour un fantôme malfaisant qui vient se rire de leur danger. Seul, Pierre a conservé quelque chose de la claire vue de la foi. Si son esprit doute encore, son cœur lui a dit : « C'est Lui ! Et avec Lui comment pourrions-nous sombrer ? » Et il se jette courageusement dans le lac pour venir à Jésus, pour le revoir, le toucher, jouir de sa protection et de son amour. Les flots en furie ne l'ont pas effrayé, mais le vent violent le déconcerte et il pousse ce cri de l'espérance mise à l'épreuve : « Seigneur, sauvez-moi ! » Dieu avait permis cette défaillance parce que sa foi avait fléchi : « Seigneur, dit-il, si c'est vous !... » Il lui restait donc un doute, qu'il expie aussitôt.

Maintenant, ils comprennent. Le miracle des pains ne les avait point frappés, mais ils se sont vus à deux doigts de la mort, leur péril personnel leur ouvre les yeux et ils se prosternent pour adorer Jésus, le vrai Fils de Dieu. Ainsi dans le danger nous crions vers Dieu avec plus de conviction et de foi. Jésus s'applique spécialement à faire l'éducation de Pierre, le chef des apôtres, il veut qu'il connaisse les infirmités de l'âme et les faiblesses, afin de se montrer plus compatissant, plus tendre pour les guérir.

Quelles durent être les angoisses des apôtres pendant ces neuf mortelles heures ! Jésus a voulu pour eux cette terrible épreuve pour les amener à réfléchir et les convaincre de leur impuissance. Il les élève à la dure, afin qu'ils soient vaillants; il les regarde de loin lutter; et quand ils vont périr, il est là, à côté d'eux, prêt à les sauver, comme la mère fauvette rapporte au nid, sur ses ailes, le jeune oiseau qui s'est exposé imprudemment dans les airs <sup>4</sup>.

Mais quel progrès dans l'âme des apôtres ! Après

<sup>1</sup> Matth., xiv, 27-32. — <sup>2</sup> Marc, vi, 51-52. — <sup>3</sup> Jean, vi, 21. — <sup>4</sup> S. Chrysost., in Matthæum, Hom. 50.

la première tempête apaisée, ils disaient : « Quel est-il donc cet homme à qui les vents et la mer obéissent ? » Ici, ils s'écrient : « Vous êtes vraiment le Fils de Dieu ! » Comme leur éducation avance, comme leur vertu s'accroît !

Et à peine Jésus est-il avec eux que leur barque atteint la côte.

« L'hésitation de Pierre, dit saint Augustin, fut la mort de sa foi. Mais dès qu'il crie, sa foi ressuscite. C'est sa foi qui l'a fait marcher sur les eaux, et il n'eût pas enfoncé s'il n'eût douté. La condition de Pierre c'est notre condition commune. S'il vent des tentations s'efforce de nous ébranler, leurs ondes de nous engloutir, criions vers le Christ <sup>2</sup>. »

Cette barque aussi bien, c'est notre cœur exposé à tous les naufrages quand il est abandonné à lui-même sur les flots du monde et qu'il veut être son propre pilote. Alors il court les plus grands dangers, surtout s'il a exclu ou chassé le Christ qui seul tient avec puissance et douceur le gouvernail. Faisons-le entrer dans notre fragile nacelle, il la conduira sûrement à travers tous les écueils de la vie et nous aborderons ainsi facilement à la terre où nous voulons aller, c'est-à-dire au ciel <sup>3</sup>.

L'Eglise aussi, nous l'avons dit déjà, ressemble à cette barque dont la marche à travers les vagues est si mouvementée. Ne craignons point pour elle, sous peine d'entendre Jésus nous dire : « Pourquoi avez-vous peur, hommes de peu de foi ? » Est-ce qu'il n'est pas là tout proche, à côté d'elle, attendant pour agir que tout soit désespéré ? Et il n'est pas un fantôme, mais une suave et forte réalité ; dix-neuf siècles de luttes, de fluctuations, de tempêtes et d'apaisements inattendus ou de victoires se dressent devant nous pour attester qu'il reste le Maître.

### III

Ils débarquent dans la terre de Génésareth. A peine ont-ils quitté leur navire que les gens du pays, reconnaissant Jésus, envoient dans toute la région pour annoncer la bonne nouvelle de son arrivée. Aussitôt de partout on lui amène des infirmes couchés sur leur grabat. Dans tous les bourgs, villages ou cités qu'il visite, on réunit les malades sur les places publiques, et ceux-ci le supplient, en souvenir de l'hémorroïsse sans doute, de leur permettre qu'ils touchent au moins la frange de son vêtement. Et tous ceux qui le touchaient étaient guéris.

Le royaume de Dieu est parvenu jusqu'à ces bons habitants des campagnes, où le Sauveur, par ses bienfaits, a obtenu la plus touchante des popularités. Son cœur n'est point insensible à ces démonstrations de reconnaissance, parce qu'elles sont sincères et qu'il ne rencontre d'ordinaire que la haine soupçonneuse des pharisiens ou le désir de jouissance égoïste des foules. Aussi se prête-t-il

à toutes leurs demandes, heureux d'être compris et aimé par ces âmes simples et droites.

Cependant, les multitudes qu'il avait nourries dans le désert ne s'étaient point toutes dispersées suivant son ordre ; elles l'attendaient du côté de Bethsaïda-Julias, en face de Capharnaüm. Une seule barque avait quitté le rivage, celle des apôtres, et Jésus n'était pas monté avec eux. Nous savons quelle horrible tempête elle essuya la nuit. Le matin, ceux qu'il a rassasiés l'attendent toujours sur le rivage, mais vainement, puisque durant la nuit il a regagné la barque de ses disciples. Pendant ce temps, des bateliers nombreux viennent de Tibériade et de Capharnaüm à Bethsaïda-Julias pour prendre les passagers. Ceux-ci, d'attente lasse, se décident enfin à passer le lac et ils arrivent à Capharnaüm toujours à la recherche de Jésus.

Ils le trouvent enseignant dans la synagogue et lui disent : « Maître, quand êtes-vous venu ici ? »

Sans répondre à leur vaine question, Jésus leur dit : « En vérité, en vérité je vous le dis, vous me cherchez, non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez mangé des pains et que vous avez été rassasiés. »

Ces esprits grossiers ne voyaient rien au-delà de la grossière nourriture du corps. Il fallait pourtant bien le leur dire et les élever plus haut, leur parler de la nourriture de l'âme. Quelle tâche difficile !

— Faites des œuvres, ajoute-t-il, travaillez non pour acquérir une nourriture qui périt, mais celle qui demeure pour la vie éternelle et que vous donnerez le Fils de l'homme, car c'est lui que le Père a marqué de son sceau.

Sans doute il est nécessaire de donner au corps son pain, mais l'âme, l'âme immortelle, n'a-t-elle pas besoin aussi de son pain spirituel et éternel ? Et qui peut le lui donner, sinon le Fils de l'homme qui est aussi le Fils de Dieu ? Car le Père l'a marqué de son empreinte divine lorsqu'à cette infirme humanité il a uni la divinité du Verbe. Ainsi l'humanité porte en Jésus-Christ le sceau de la divinité. C'est ce que saint Paul exprime en ces termes : le Fils est « la splendeur de la gloire du Père, la forme, l'image, la figure, » ou, suivant la force de l'expression grecque, « le caractère, la marque de sa substance <sup>1</sup>. »

Les auditeurs de Jésus ne comprennent pas encore, mais ils écoutent sa parole avec jouissance. A la Samaritaine il avait dit de même : « Si tu savais le don de Dieu et qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire, tu lui aurais peut-être demandé de l'eau à lui, et il t'eût donné de l'eau vive <sup>2</sup>. » Et soudain cette femme qui n'avait que des appétits avait été intéressée par cette comparaison, frappée par cette promesse, comme l'est ce peuple qui a trouvé hier si bon le pain miraculeux et à qui le Sauveur parle d'une autre nourriture, qui ne périt pas.

Ces paroles les rendent songeurs. Que leur a-t-il

<sup>1</sup> Matth., VIII, 27. — <sup>2</sup> S. Aug., Serm. 14. — <sup>3</sup> Si Christum in navicula nostra id est in corde susceperimus, statim inveniatur in terra ad quam ire volumus. (Théophylacte).

<sup>1</sup> Hébr., I, 3. — <sup>2</sup> Jean, IV, 10.



dit ? « Faites des œuvres, *Operamini*, » et ils lui demandent, sincères :

— Comment pourrions-nous faire les œuvres de Dieu ?

Ils ont donc saisi la pensée divine. Aussitôt il va pénétrer par cette porte entr'ouverte de leur esprit pour leur dire quelle est la grande chose nécessaire, et les en convaincre. Il est deux vérités qu'il entend faire passer dans leurs âmes : la nécessité de croire en lui d'abord, puis la foi en cette nourriture céleste, au pain de vie qu'il apporte au monde. Mais comme tout cela est ardu pour eux !

— L'œuvre de Dieu, dit-il nettement, c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé.

S'ils croyaient en lui, en effet, ils croiraient à sa parole, ils admettraient toute sa doctrine, même celle de l'Eucharistie qui pour eux sera la pierre de scandale. Mais ils ne veulent pas croire, par défiance de la vérité, par orgueil aussi, et leur orgueil va atteindre du coup le sommet de l'ingratitude, l'oubli même du bienfait.

— « Quel miracle faites-vous donc, lui répondent-ils, pour que nous voyions et que nous croyions en vous ? Nos pères ont mangé la manne dans le désert suivant qu'il est écrit : « Dieu leur a donné « à manger le pain du ciel. » — Une tradition prétendait que le Messie distribuerait aussi une manne, comme celle de Moïse, et dans leur cœur charnel ils comparent la multiplication des pains dans le désert, pour un seul repas, à cette longue série de prodiges qui pendant quarante ans nourrirent d'un pain tombé du ciel une multitude immense. Cependant Moïse a-t-il jamais exigé que les Hébreux eussent foi en lui ? Qu'il continue de les nourrir et alors ils jugeront.

Excuses bornées de la malveillance et de la paresse jouisseuse !

Ils ont abrité leurs mauvais sentiments derrière une parole de l'Ecriture : « Dieu leur a donné le pain du ciel à manger. » Jésus la reprend et l'explique :

— En vérité, en vérité, je vous le dis ; non, Moïse ne vous a pas donné ce pain du ciel ; c'est mon Père qui vous donnera le vrai pain du ciel, le pain de Dieu qui descend du ciel et donne la vie au monde !

Qu'était la manne comparée à l'Eucharistie, sinon l'image grossière, encore que merveilleuse, d'une réalité divine ?

Mais ils n'ont point l'intelligence de ces hautes vérités. La Samaritaine, dans l'eau vive promise, ne voyait qu'une eau vulgaire ; eux dans ce pain céleste ne considèrent que la nourriture de chaque jour, acquise au prix d'un travail pénible. Il y a un parallélisme frappant entre le raisonnement de la Samaritaine et le leur. Elle avait dit : « Seigneur, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif ! » ils répondent tout d'une voix : « Seigneur, donnez-nous toujours de ce pain !

« Jésus leur dit : Je suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura plus faim, et celui qui croit en moi n'aura plus soif.

« Mais je vous l'ai dit, vous m'avez vu et vous ne croyez pas <sup>1</sup>. »

Ainsi peu à peu Jésus atteint son but. Qu'a-t-il voulu leur démontrer d'abord ? Qu'il faut travailler non pour une nourriture périssable, mais pour celle qui demeure dans la vie éternelle. Seul le Fils de l'homme est assez puissant et bon pour la leur procurer. Pour qu'ils la reçoivent, il faut qu'ils croient en lui, qu'ils sachent qu'ici il y a plus que Moïse et plus que la manne.

Moïse est mort, la manne a cessé, et ils continuent d'avoir faim, d'avoir soif du bonheur. « La nature humaine veut être heureuse. Elle ne veut avoir ni faim ni soif ; elle ne veut avoir aucun besoin, aucune fatigue. Cela qu'est-ce autre chose sinon être heureuse ? Elle se trompe dans les moyens ; elle a soif des plaisirs des sens, elle veut exceller, elle a soif des honneurs du monde. Pour parvenir aux uns et aux autres, elle a soif des richesses, et sa soif est insatiable ; elle demande toujours et ne dit jamais : « C'est assez ! » Plus et toujours plus ! Elle est curieuse : elle a soif de la vérité, mais elle ne sait où la prendre, ni quelle vérité peut la satisfaire ; elle en ramasse ce qu'elle peut par ci par là ; par de bons, par de mauvais moyens ; et comme toute âme curieuse est légère, elle se laisse tromper par tous ceux qui lui promettent cette vérité qu'elle cherche. Voulez-vous n'avoir jamais faim, jamais n'avoir soif ? Venez au Fils de l'homme qui vous l'administre... <sup>2</sup> »

Il est la vraie nourriture de ceux qui viennent à lui. *Qui venit ad me*. Ceux-là qui viennent à lui avec une bonne volonté entière, dans la simplicité de leur foi confiante, seront rassasiés de justice et de vérité.

A la Samaritaine il disait de même : « Celui qui boit de cette eau du puits aura encore soif, mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif. » Comme elle, tous ses auditeurs étaient tourmentés du même désir de bonheur, et il leur propose les mêmes moyens, mais il les précise. Pour la première fois il a parlé du pain de Dieu, qui est descendu du ciel et qui donne la vie au monde.

Son langage est si savoureux en quelque sorte, l'allusion « au pain du ciel, au pain des anges » de l'Ecriture, les a tellement saisis qu'ils s'écrient :

— Seigneur, donnez-nous toujours de ce pain !

— Je suis le pain de vie, déclare-t-il.

Il n'ose encore leur dire : « Ce pain que je vous donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde... »

Quels ménagements infinis il apporte dans l'exposé de sa consolante et divine doctrine ! Et cependant il se heurte à l'incrédulité et aux murmures.

<sup>1</sup> Jean, vi, 26-27. — <sup>2</sup> Bossuet, *Méditations sur l'Evangile*, La Cène, 31<sup>e</sup> jour.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Sermons pour Noël.** — I. Caractères de cette fête, 945. — II. Les bienfaits de la crèche, 947.

**Nouvelles conférences aux femmes chrétiennes.** — XLVII. *Pour la fête de l'Épiphanie* : Devoirs de l'épouse, amour et fidélité, 952.

**Catéchisme de première communion.** — Nécessité de la communion, 956. Réception du sacrement de l'Eucharistie et conditions requises, 957.

## SERMONS POUR NOËL

### I

#### CARACTÈRES DE CETTE FÊTE

Mes frères,

Il y a, dans la vie d'un peuple, dans l'histoire d'un pays, dans les annales de chaque famille, des événements qu'on n'oublie pas, des jours voilés de tristesse ou rayonnants de joie, dont la date est impérissable et dont on marque toujours l'anniversaire.

Ainsi, dans une nation, on garde longtemps le souvenir d'une révolution, d'une guerre qui a ouvert à l'ennemi les frontières de la patrie, d'une victoire et d'une défaite.

Dans un pays, on se souvient, à tout jamais, de l'épidémie qui a fait le vide dans les foyers, d'un désastre qui a frappé les habitants, d'une mission qui a ébranlé les âmes et ramené à Dieu des chrétiens égarés.

Ainsi encore, dans une famille, on retient fidèlement et pieusement la date d'une naissance, d'une première communion, d'un mariage, d'un trépas.

Ces événements font époque dans la vie nationale et dans la vie domestique; ils s'écrivent dans les souvenirs en caractères ineffaçables. Nous y rattachons volontiers, comme à une date solennelle, tout ce qui nous intéresse; et quand le temps ramène le jour anniversaire de ces événements tristes ou joyeux, les survivants éprouvent une nouvelle peine ou un nouveau plaisir à se redire ce qui s'est passé.

Mes frères, la religion, elle aussi, devait noter dans ses annales les événements considérables qui ont illustré son histoire. Elle l'a fait; elle a ses anniversaires de joie et de deuil; et quand ils reviennent au cours de l'année, elle rassemble ses fidèles pour leur en rappeler le souvenir et en éterniser la mémoire.

Or, nous célébrons aujourd'hui l'un de ces anniversaires; mais quel doux et gracieux anniversaire! Noël! Pour condenser en quelques mots les pensées qu'évoque cette fête, c'est la grotte de Bethléem, l'Enfant-Dieu dans la crèche; ce sont des voix d'anges chantant sous la voûte étoilée :

« Gloire à Dieu! Paix aux hommes! » c'est le salut apporté au monde.

Je ne laisserai point passer cette solennité sans vous dire les caractères qui lui font une physionomie à part et la distinguent des autres.

Ces caractères, les voici. Noël est une date historique qui marque l'événement le plus mémorable qui se soit accompli sur terre; c'est la fête populaire par excellence; et pour nous, Français, c'est une solennité nationale.

Si je suis assez heureux, mes frères, pour vous faire comprendre les raisons qui doivent nous affectionner à cette fête, vous penserez sans doute que vous avez accompli un devoir en venant ici, en grand nombre, associer vos hommages et vos prières aux hommages et aux prières de l'Eglise, en venant redire ici, avec tous les chrétiens, la parole de l'ange : « Gloire à Dieu dans les hauteurs du ciel! *Gloria in excelsis Deo!* »

### I

Il y a dix-neuf siècles, un enfant naissait dans une étable, sur la route de Bethléem; sa mère, n'ayant pas de berceau à lui donner, l'avait déposé dans une crèche. Un enfant qui vient au monde dans ces conditions, est-ce donc là un événement à consigner dans l'histoire? S'il était le descendant d'une royale majesté et que je le rencontre dans un palais, je comprendrais; mais, à Bethléem, je ne vois qu'un pauvre et frêle enfant, n'ayant d'autre abri qu'une grotte, d'autre parure que des langes, d'autre berceau qu'une crèche, d'autres amis que des bergers.

Et cependant, mes frères, cette naissance si humble, si obscure, est le fait le plus saillant de tous les siècles écoulés. C'est à ce point, qu'il partage l'histoire du monde en deux parties. On me cite des noms retentissants : Alexandre, César, Charlemagne, Louis XIV, Napoléon; on me nomme des batailles célèbres qui ont décidé du sort des peuples : Actium, Poitiers, Waterloo; on me rappelle le démembrement de l'empire macédonien, la chute du monde romain, la grande invasion des barbares... Ces noms sont illustres; ces combats sont mémorables; ces événements sont importants, je le proclame; mais, ils ne divisent pas l'histoire humaine. L'événement capital qui la divise, c'est la naissance de Jésus-Christ. Le vieux monde finit à la crèche; Jésus-Christ naissant inaugure des siècles nouveaux. On datait les années à partir de la création; avec la Nativité du Christ commence une autre série, et l'année qui s'achève est la 1902<sup>e</sup> de cette nouvelle série. Ainsi, le berceau du Sauveur est comme une frontière, comme une ligne de démarcation entre les deux mondes; au delà, c'est le vieux monde; en deçà, c'est le monde nouveau; au delà, ce sont les promesses, les prophéties, les figures; en-deçà, c'est la réalisation des promesses, des prophéties et des figures; au delà, c'est le peuple Juif; en deçà, c'est le peuple chrétien. La crèche de Bethléem sert tout à la fois et de sépulcre à l'antiquité



païenne, et de berceau à l'humanité chrétienne.

L'ère nouvelle, ouverte au jour natal du Sauveur, se substituera aux autres et survivra à toutes les catastrophes, à toutes les révolutions. Un jour cependant, à une époque troublée et sanglante, on essaya, chez nous, en haine du catholicisme, de la supprimer et de la remplacer par l'ère de la République française. La Convention décida que les années compteraient désormais à partir de 1793 : elle compta jusqu'à l'an XIV, et ce fut fini... La France comprit qu'il n'y avait pas de date supérieure à celle qui marque l'affranchissement et la régénération du monde, et elle renoua ses antiques traditions.

La naissance de Jésus-Christ reste donc comme la date glorieuse qui clôt les temps antiques et qui ouvre les siècles modernes par l'inauguration d'un nouvel ordre d'idées et de choses qui s'appelle *le Christianisme*.

## II

Noël, je l'ai dit, mes frères, est la fête populaire par excellence.

Le jour anniversaire de la nativité du Sauveur était trop célèbre pour qu'il n'eût pas sa place marquée, au premier rang, dans la liste des fêtes commémoratives instituées par l'Eglise. Aussi Noël fut en honneur partout où l'Evangile pénétra. Au cours des siècles, il y eut des hérésies, des schismes : plusieurs nations se séparèrent de l'Eglise catholique, répudièrent une partie de ses dogmes et de ses solennités ; mais, ces empires détachés de la société fondée par Jésus-Christ conservèrent dans leur calendrier la touchante fête de Noël ; et aujourd'hui, en Angleterre, en Russie, en Allemagne, dans toutes les sectes séparées, elle est célébrée avec un éclat inaccoutumé.

Ce n'est donc pas seulement une fête locale, particulière à quelques nations, mais une fête commune à tous les peuples à qui le Christ a été annoncé ; et, par conséquent, c'est une fête vraiment populaire.

Oui, mes frères, une fête populaire entre toutes ; car elle a un charme qui séduit, un prestige auquel personne ne résiste.

Elle est aimée du prêtre, car elle lui confère un privilège unique dans l'année : elle lui permet de monter trois fois au saint autel pour y célébrer la messe. — Elle sourit à l'enfant, qui s'estime trop heureux quand on l'a autorisé à faire la longue veillée et à assister à l'office de la nuit. — Elle est vénérée de toutes les mères, qui, en adorant dans la crèche de Bethléem le modèle des enfants, celui en qui se rencontrent, au degré le plus élevé, la pureté, la sagesse, la grâce, l'obéissance, disent tout bas, dans le secret de leurs cœurs : « Oh ! si les nôtres lui ressemblaient !... » — Elle est chère à tout le peuple chrétien, qui, entendant la cloche retentir dans les profondeurs de la nuit, se dit comme les bergers : « Passons à Bethléem, montons à l'église. *Transeamus usque ad Bethleem.* »

Et le peuple vient ; il voit de loin briller la lumière

à travers les vitres du temple sacré ; il entre dans son église, éblouissante de clarté, ornée de ses plus riches parures ; il prie, il chante, il répète d'une voix vigoureuse ces hymnes populaires, ces cantiques des vieux âges, d'où s'échappent, comme un odorant parfum, la foi naïve et la charmante simplicité de nos pères.

Et si maintenant, mes frères, si vous me demandez la raison de cette popularité qui s'est attachée partout à la fête de Noël, elle est tout entière dans ces paroles : « *Quia natus est nobis hodie Salvator*. C'est parce qu'en ce jour un Sauveur nous est né... » Un Sauveur qui nous a retirés de l'abjection du péché, qui a brisé les fers de notre servitude, qui nous a apporté la lumière de sa parole, la grâce de ses sacrements. Et je comprends alors que le peuple se réjouisse, quand la grande nuit ramène ses étoiles, sa sainte veillée, ses cantiques, sa messe dans l'église illuminée ; car, cette nuit-là, les esclaves ont eu un libérateur, les malheureux un frère, les enfants un ami, les docteurs un maître, les puissants un modèle, les pécheurs une espérance, tous les hommes un Sauveur.

Noël, c'est le premier mot de l'Evangile, l'aurore de la délivrance et le commencement de la Rédemption !

## III

Mais, mes frères, nous avons comme Français une raison plus spéciale d'aimer la fête de Noël. C'est que cette fête nous rappelle un grand souvenir. Si c'est en ce jour-là que le Christ est né pour tous les hommes, c'est aussi en ce même jour que la France est née pour le Christ et pour l'Eglise. C'est, en effet, dans la solennité de Noël de l'an 496 que Clovis, le fondateur de la monarchie française, a été baptisé avec ses Francs ; c'est dans cette circonstance qu'un pacte a été conclu entre la religion et la France, pour le bonheur et la gloire de notre pays. La France naissait, ce jour-là, à la vie sociale et chrétienne ; elle contractait avec l'Eglise une immortelle alliance ; elle posait les fondements de sa grandeur future ; elle prenait hardiment sa place au soleil et inaugurerait la grande mission que Dieu a daigné lui confier.

Dans un discours vibrant de patriotisme, le P. Lacordaire a éloquemment exposé, dans la chaire de Notre-Dame de Paris, ce qu'il a appelé « la vocation de la France. » La France a donc été investie d'une mission spéciale parmi les peuples d'Occident ? Oui, mes frères, la chose n'est pas douteuse pour qui étudie son histoire. Nos lointains aïeux en étaient persuadés : ils s'appelaient volontiers les soldats du Christ ; ils étaient des auxiliaires, sous la main de Dieu, pour accomplir ses desseins, *gesta Dei per Francos* ; ils sentaient que les faveurs, les prédilections de la Providence leur étaient acquises, et ils en exprimaient toute leur joie en inscrivant en tête de leurs lois : « Vive le Christ qui aime les Francs ! *Vivat Christus qui diligit Francos !* »

Pendant quatorze siècles, la France fut fidèle à

sa glorieuse vocation; pendant quatorze siècles, elle fut la propagatrice de l'Evangile, l'appui de la vérité, la protectrice de toutes les saintes causes; pendant quatorze siècles, elle tint dans ses mains triomphantes et fit rayonner sur le monde le flambeau de la civilisation chrétienne, et, se souvenant toujours de la nuit où elle avait été baptisée, elle avait fait du mot *Noël* une acclamation, un signe de ralliement, un cri de joie et de victoire.

Hélas! mes frères, on ne peut penser aujourd'hui à la vocation de la France, sans qu'une angoisse patriotique saisisse le cœur; il est trop visible que nous la répudions; mais si je la rappelle, c'est pour demander pardon à Dieu de nos infidélités et le supplier de nous faire la grâce de revenir à notre grande vocation. Car la religion est la première condition de notre relèvement.

La France, disait un éminent évêque, a été constituée originairement dans le surnaturel, elle y a vécu, et tous les grands événements, tous les grands noms de son histoire, sans exception, sont marqués au coin du surnaturel. Trois fois aveugle qui ne le voit pas! Du jour où la France donnerait congé à la religion, elle cesserait, par le fait, d'être la France; elle perdrait son droit d'aînesse parmi les nations; ce serait une noble tombée dans la rotture. Elle tirerait encore, dans un temps donné, quelque avantage de sa vieille fortune, mais elle finirait par s'effondrer.

O mon pays, dirai-je en finissant avec un de nos évêques, ô mon pays, qui avez reçu le baptême de Jésus-Christ avec Clovis, ce vaillant fils aîné de l'Eglise, qui avez été salué partout comme le soldat de Dieu, qui avez rempli un rôle si glorieux à l'égard de la religion, vous que la croix et l'épée entrelacées ont élevé au premier rang parmi les nations, ô mon pays, demeurez fidèle à vos antiques et nobles croyances, à votre glorieux passé! Et si, par le malheur des temps, oubliant votre vocation providentielle, vous avez abandonné vos chrétiennes traditions, reprenez-les et soyez à l'avenir ce que vous étiez autrefois, la nation aimée et bénie de Dieu! Ainsi soit-il.

## II

### LES BIENFAITS DE LA CRÈCHE

*Ecce evangelizo vobis gaudium  
magnum quod erit omni populo.*

Voici que je vous apporte la bonne nouvelle d'une grande joie pour tout le peuple. (Luc, II, 10).

Mes frères,

Le 20 mars 1841, un enfant venait au monde dont le berceau était environné de toutes les grandeurs humaines. Il avait puisé dans le sein de sa mère le sang des vieux empereurs d'Autriche. Son père était d'origine plus modeste : c'était un parvenu, mais un de ces parvenus qui n'ont que faire de la noblesse de la naissance, Dieu leur

ayant donné la noblesse plus éclatante du génie. Après une suite de victoires inouïes, il régnait sur l'Europe en triomphateur, et la terre, quoique frémissante, se taisait devant lui. Mettant le comble à ses faveurs, la fortune lui donnait un fils, un héritier de son trône impérial. Ce frère enfant reçut une couronne au berceau : il naquit roi de Rome, et le bruit de sa naissance retentit aux rivages de l'Elbe, du Tibre, du Tage et de la Vistule. Dans une de ses plus sublimes inspirations, la Poésie nous a représenté le père triomphant saisissant avec frénésie dans ses bras son enfant nouveau-né, et apparaissant, sur le balcon du Louvre, aux foules enthousiastes, pour s'écrier dans l'enivrement de sa gloire :

L'avenir, l'avenir, l'avenir est à moi!

O vanité de l'orgueil humain! O prétentions insensées de l'ambition d'un mortel qui se promet l'empire de l'avenir et croit avoir dérobé au Maître suprême le sceptre des temps!... — Laissez, mes frères, laissez s'écouler dix années... La scène est bien changée. Le père triomphant repose, dépouille glacée par la mort, loin de son Paris, dans une île perdue où l'a jeté une chute immense; c'est là qu'il dort, ce roi des temps, à l'ombre de quelques saules et au murmure des flots! — Donnez encore dix ans, et voici que celui dans lequel il semblait se survivre disparaît à son tour. Ses faibles épaules n'ont pu supporter le poids des grandeurs humaines. Comme une fleur chargée d'une pluie excessive incline vers la terre sa corolle appesantie, on a vu la tête fragile du roi de Rome se pencher languissamment, et, au printemps de sa vie, il est mort le bel enfant dont la naissance avait fait tressaillir le monde!... Et maintenant, je vous le demande, qui donc se souvient du fils de César? Qui donc songe à solenniser le jour anniversaire de la naissance du roi de Rome?

Mes frères, l'enfant que nous fêtons aujourd'hui est venu au monde dans un autre appareil. Sa mère est une humble fille d'Israël; son Louvre, c'est une pauvre étable; sa cour, ce sont quelques bergers qui viennent lui apporter leurs hommages solitaires au milieu de l'indifférence de la nuit. Et pourtant, depuis tantôt dix-neuf siècles qu'elle est entrée dans l'histoire, l'humble date du 25 décembre n'est jamais ramenée par le cours du temps sans émouvoir les peuples et sans remuer le monde. Et lorsque, chaque dimanche, nous la rappelons en chantant notre *Credo*, on voit d'un seul mouvement les genoux se ployer et les fronts des multitudes s'incliner dans le souffle du respect, de la gratitude et de l'adoration.

Ah! c'est que, dans ce petit enfant qui nous est né, nous célébrons le divin bienfaiteur de l'humanité. Oui, mes frères, unis à tout l'univers catholique, chantons Noël! chantons le Rédempteur! chantons l'Emmanuel, le Dieu avec nous, le Dieu incarné! Car, dans son Incarnation, dans sa bienheureuse Nativité, il nous apporte des biens ineffables que je résume en ces trois mots : Jésus-Christ nous apporte la lumière de la *foi*; Jésus-



Christ nous apporte les douces joies de l'espérance; Jésus-Christ nous apporte le feu sacré de l'amour divin. Foi, espérance, amour, voilà les trois grands bienfaits de l'Incarnation du Fils de Dieu : méditons-les pendant quelques instants.

### I. — Jésus-Christ nous apporte la foi.

Premier bienfait de l'Incarnation : la lumière de la foi. A l'origine, l'homme avait été créé fils de lumière ; mais bientôt le péché vint le déformer et en faire un enfant de ténèbres. Dieu, en le mettant au monde, lui avait dit : « Comme je suis ton principe, je suis aussi ta fin ; tu es sorti de moi ; maintenant, reviens à moi. C'est là toute ta vie, dans sa signification véritable et sa seule réalité : un voyage vers ton Dieu, qui a été ta cause, ton point de départ, et qui veut être ta fin, ton point d'arrivée et ton éternel repos. Mais, ne t'égare point dans le chemin !... »

L'homme ne se serait pas égaré s'il fût demeuré au Paradis terrestre, splendide séjour de la lumière. Mais il le perdit par sa prévarication : Dieu l'en fit sortir. En quittant l'Eden, l'homme proscrit s'engagea par des routes obscures, par des chemins détournés. Comme on voit les vives clartés du grand jour décroître et se fondre dans les teintes pâles du crépuscule, et celles-ci disparaître à leur tour dans les ombres épaisses de la nuit ; ainsi, progressivement, l'obscurité se fit autour de l'homme. Il sentit les ténèbres de l'ignorance envahir son esprit, jadis illuminé des reflets de Dieu. Les lumières de la foi s'éteignirent : les traditions primitives, dépositaires de la vérité, allèrent s'affaiblissant ; les ombres montèrent, montèrent toujours dans son ciel ; sa raison naturelle et sa conscience elles-mêmes se voilèrent d'épais nuages. Bientôt, il ne comprit plus rien aux choses supérieures de l'âme et de la vie morale. Il perdit presque entièrement la clef de ces mystères redoutables qui surgissaient devant lui. Il ne sut plus dire ce que signifiait la vie ni ce qu'il était venu faire ici-bas ; il ne sut plus dire même ce qu'était ce Dieu dont il était sorti, et qu'il cherchait inconsciemment dans l'obscurité de son âme. Bien plus, il oublia si profondément que Dieu l'avait fait, qu'il crut à son tour pouvoir faire un Dieu. Il prit dans ses mains un bloc de pierre, un morceau de marbre ou un tronc de chêne qu'il avait coupé dans la vallée ; il le tailla avec art, il en cisela les diverses parties, et quand, à force d'efforts, il eut de cette vile matière tiré une grossière figure, il courba les genoux devant elle : « Tu es mon Dieu, dit-il, toi que j'ai façonnée ; tu es le Dieu que je cherche ; à toi l'encens de ma prière et de mon amour ! » — Pauvre humanité ! Elle ne savait où aller, où diriger ses pas : elle était affolée ; elle ressemblait au voyageur infortuné qui s'est laissé prendre par la nuit, et qui, égaré dans des sentiers inextricables, s'avance en chancelant et en palpant autour de lui dans les ténèbres, pour retrouver le chemin perdu.

De temps en temps, sur cette route désolée, on voyait surgir des hommes, qui, tenant en main le flambeau du génie, essayaient de dissiper les ténèbres profondes en projetant des rayons autour d'eux. On les appelait des sages, des philosophes, et ils disaient de belles choses dans une langue harmonieuse. « Mais, dit le grand apôtre saint Paul, ils se sont égarés dans leurs pensées superbes, leur cœur insensé s'est obscurci et eux qui disaient : « Nous sommes les Sages, » voici qu'ils sont devenus des fous. » Leurs systèmes se sont contredits et détruits les uns les autres ; et le Seigneur a châtié l'orgueil de leur génie en les abandonnant au sens réprouvé et en les laissant descendre, de leur propre poids, à des ignominies sans nom.

Et puis, supposons qu'ils aient été les organes infaillibles de la pure vérité, auraient-ils renouvelé le monde ? auraient-ils dissipé sa lugubre nuit ?

Non, car ces sages, ces philosophes développaient leur doctrine à l'intérieur d'un petit cénacle de disciples qui applaudissaient à la sagesse du Maître, et ils fixaient leurs leçons dans des livres savants, accessibles aux seuls esprits supérieurs. Avec cette méthode, on fonde une école, une chaire retentissante, une académie fameuse ; mais on ne change pas la face du monde. Pour accomplir cette œuvre, il faut atteindre la foule, le peuple, la multitude immense ; et, de cette portion du genre humain, ils se souciaient bien, les Philosophes ! Elle n'était pas apte à les comprendre, ni, par conséquent, à les applaudir ; et dès lors, non seulement ils la négligeaient, mais ils la couvraient encore de leur superbe dédain.

Et pourtant, il faut l'instruire, cette foule, ce peuple malheureux ! Car, comme le disait récemment à une tribune profane un grand orateur, « le peuple n'est pas et ne peut pas être un sceptique, parce qu'il est l'être éternellement souffrant, et c'est parce qu'il souffre qu'il a un éternel besoin, pour être soulagé, de croire et d'espérer. » Et les sages ne lui donnaient rien à croire, rien à espérer !

Et ainsi le genre humain continuait sa marche égarée, s'enfonçant dans la nuit noire... En quel état je te contemple, ô triste humanité ! N'en pouvant plus de lassitude, tu t'es arrêtée... C'est pitié de te voir ! Assise au bord du chemin ténébreux, à l'ombre de la mort, tu sondes l'horizon d'un regard interrogateur, mais tu ne vois aucune lumière se lever... Quoi donc ! la nuit sera-t-elle ton éternel partage ? — Non ! regarde, là, dans un petit coin de la Judée, une clarté merveilleuse vient d'apparaître ! — Oui, je la vois. Oh ! qu'elle est belle ! elle a illuminé les campagnes, et elle y a éveillé une harmonie ravissante qui n'est point de la terre... C'est l'aurore ! *Gloria in excelsis* !...

Oui, c'était l'aurore ; c'était le Soleil de justice et de vérité qui se levait sur le monde... Ce petit Enfant qui nous est né, c'est le Verbe de Dieu, c'est la Lumière incréée, c'est, dit saint Jean,

« Celui qui est la vraie lumière, Celui qui éclaire tout homme venant en ce monde. » Il va s'enfermer quelque temps dans le silence ; puis, se manifestant aux hommes, il ouvrira ses lèvres, et de ses lèvres jailliront les sources pures de la vérité. A ces pauvres égarés, il dira : « Vous cherchez la vérité, vous cherchez votre voie ; suivez-moi. Celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres, car c'est moi qui suis la voie, moi qui suis la vérité, moi qui suis la vie. » Et il ne parlera pas pour quelques-uns, pour une portion réservée, mais pour tout le monde, riches et pauvres, grands et petits, savants et ignorants. Les premiers élus seront des bergers. Il parcourra les campagnes et annoncera son Evangile aux pauvres. Puis, pour perpétuer son œuvre, il prendra douze pêcheurs galiléens, et il leur dira : « Vous êtes la lumière du monde ; allez, enseignez. » — Et qui, ô Maître ? Quelques privilégiés de l'intelligence ? — Non ! « Enseignez toutes les nations, prêchez l'Evangile ! » — Et à quoi, ô Seigneur ? à un Cénacle choisi, à une académie littéraire ? — Non ; « prêchez l'Evangile à toute créature ; voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles ! »

Et alors, ô Verbe de Dieu ! vous pourrez remonter vers les hauteurs des cieux, car la sainte Eglise, que vous aurez fondée dans votre sang, continuera ici-bas votre mission illuminatrice. Grâce à elle, la clarté miraculeuse qui a réjoui les campagnes de Bethléem et qui s'est levée dans la nuit de Noël, continuera à briller sur le monde d'un éclat indéfectible, et la lumière bienfaisante et sacrée qui vient des rivages éternels baignera toujours de ses doux rayons les regards de bonne volonté qui voudront s'ouvrir à ses splendeurs.

## II. — *Il nous apporte l'espérance.*

Second bienfait de la nuit de Noël : l'espérance. Quel doux nom, mes frères, que l'espérance ! comme il résonne harmonieusement à l'oreille de l'homme ! Et quelle douce chose ! comme elle est suave à son cœur !

Voyez le nautonier attardé sur la mer, par une nuit sans étoiles ; les vagues battent son esquif avec fureur ; et, reportant sa pensée vers les êtres chéris qui, là-bas, attendent son retour, il sent une angoisse indicible étreindre son cœur. Tout à coup, un sillon lumineux a brillé sur les ondes, et, lui montrant le chemin du port, a fait circuler dans ses veines une ardeur nouvelle : c'est la lueur de l'espérance qui s'est levée à ses yeux.

Voyez le prisonnier chargé de fers, dans sa cellule solitaire. Il passe ses jours dans l'amertume de son âme ; mais il a entrevu un moment dans l'avenir où ses chaînes se briseraient, et où la liberté redeviendrait son partage. Et cette pensée le console et sèche les pleurs qui creusent sur ses joues leur brûlant sillon : c'est le rayon de l'espérance qui est descendu dans son humide cachot.

Voyez l'exilé. Le séjour de la terre étrangère et le commerce d'un peuple qui n'est pas son peuple, l'accablent de tristesse et lui font baisser la tête. Quelquefois il relève son front au vent du soir, et il sent un zéphir embaumé venu de sa patrie rafraîchir ses ardeurs : c'est la brise de l'espérance qui a caressé son front.

Voilà par quelques images ce que c'est que l'espérance, mes frères ; du reste, mieux que mon faible langage, votre expérience vous a fait connaître ce que c'est que cette divine chose qu'on appelle l'espérance.

Eh bien ! quand Notre Seigneur Jésus-Christ parut dans le monde, le genre humain ne la connaissait plus ; il était, lui aussi, le pilote ballotté par les ondes, le prisonnier chargé de fers, l'exilé banni du sol natal, et nul ne lui parlait d'espérance.

Non seulement l'homme était plongé dans l'ignorance et ne voyait plus le vrai ; il était encore plongé dans le vice et il ne pouvait plus faire le bien. En même temps que son esprit s'était obscurci, sa volonté s'était débilitée. Perversi par le péché originel et abandonné à ses seules forces, il glissa rapidement sur la pente du mal. Quelquefois, averti par sa conscience, il rougissait de lui-même et il essayait de remonter, mais le mal était plus fort et l'entraînait en bas. Ce Dieu déchu tombait, tombait toujours, et bientôt il toucha le fond des abîmes. Quand on parcourt l'histoire de l'ancien monde, celle surtout des derniers temps qui précéderent la venue du Messie, on demeure littéralement atterré et confondu en présence de cette dégradation morale, de cette corruption effrénée, et de ces débordement inouïs des plus mauvaises passions et des plus vils instincts auxquels l'homme avait lâché la bride et qu'il allait jusqu'à diviniser. Le grand Bossuet, plongeant son regard d'aigle dans ces profondeurs affreuses, a résumé ces temps en disant : « Alors, tout était Dieu, excepté Dieu lui-même ! » On pourrait dire, en imitant cette phrase célèbre, et avec non moins de vérité : « Tout était débauche, y compris les dieux eux-mêmes ! »

L'homme était donc dominé par le mal ; il était le prisonnier du vice ; il était, comme dit énergiquement saint Paul, « vendu en esclavage au péché, *venumdatus sub peccato*. » Et il souffrait dans cet état ; car enfin, l'homme qui a été fait pour le bien ne peut pas être l'esclave du mal, sans éprouver à certaines heures un vide affreux. Il cherchait à s'étourdir dans les joies dissolues et dans les plaisirs des sens ; mais, saturé de ces fausses délices, il pouvait dire, comme un malheureux enfant du siècle dernier :

Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide  
Je trouve un tel dégoût que je me sens mourir !  
Je souffre....

Oui, l'humanité souffrait. La douleur, l'impitoyable douleur, qui, depuis la sortie de l'Eden, est notre inséparable compagne, la flagellait et l'accablait.



blait de ses maux sans nombre; et, comme un vautour impitoyable, elle lui rongea le cœur...

Et cependant, nul rivage ne lui envoyait la brise éthérée de l'espérance...

Aussi le monde se sentait pris de ce mal effroyable qui s'appelle le désespoir. Souffrance indicible qui, lorsqu'elle entre dans une âme, en brise tous les ressorts et en détruit toutes les énergies!

Les choses en étaient là quand vint la nuit de Noël.

Comme nous l'entendions chanter cette nuit, dans un magnifique cantique :

Le monde entier tressaille d'espérance,  
A cette nuit qui lui donne un Sauveur !

Oui, c'est un Sauveur qui nous est né. L'Archange nous l'a dit : « *Evangelizo vobis gaudium magnum*; voici que je vous annonce une grande joie; *natus est vobis hodie Salvator*; c'est qu'aujourd'hui il vous est né un Sauveur... » O péché, vice maudit qui trop longtemps m'as tenu sous ta servitude dégradante, voici venir ton vainqueur et ton Maître ! Il a pris avec ses infirmités ma pauvre nature humaine; mais c'est pour la relever et la diviniser. Il l'a prise pour souffrir, il l'a prise pour mourir; et ses souffrances et sa mort seront le prix de ma rançon. Il va payer ma dette envers la justice divine; il va me fortifier de sa grâce puissante, et, ouvrant au-dessus de ma tête la porte du ciel, jusque-là fermée, il m'introduira à sa suite dans le royaume de son Père, pour m'associer à sa gloire éternelle... O saintes joies de la délivrance, que vous êtes délicieuses au cœur du prisonnier ! O mon libérateur, parlez, parlez-moi du bonheur ! Maintenant, je comprendrai votre langage; ce mot ne sera plus pour moi une amère dérision ! — Il en parle, en effet. Ecoutez. Le voici sur la montagne sainte. C'est la première fois qu'il va adresser solennellement la parole aux foules avides de l'entendre. Quel est son premier mot ? « *Beati !* Bienheureux ! » — Enfin, on vient nous parler de bonheur ! — Et quels sont-ils, les bienheureux ? — Ecoutez. — « *Beati pauperes !* Bienheureux les pauvres ! » — « *Beati qui lugent !* Bienheureux ceux qui pleurent ! » — « *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam !* Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice ! » — « *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam !* Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice !... »

Mes frères, pouvez-vous imaginer l'effet de ces paroles prodigieuses, tombant sur le vieux monde ?

Elles furent, au cœur des malheureux, des pauvres, des pécheurs, des accablés, des découragés, ce que la rosée du matin est à la terre aride et sans eau, ou la tiède ondée du printemps à la fleur desséchée par le vent du midi. L'écho en retentit rapidement jusqu'au bout du monde, et l'humanité, qui s'apprêtait à se voiler la tête de son désespoir, recommença à vivre, parce que l'Enfant de Bethléem lui avait apporté l'espérance.

### III. — Il nous apporte la charité divine.

La Foi, puis l'Espérance : peut-il y avoir un bien

plus précieux que ces deux biens ? une chose plus excellente que ces deux choses ? Oui ; au-dessus de la foi, il y a l'espérance ; et, au-dessus de l'espérance, il y a l'amour, la Charité divine, plus excellente que toutes choses, dit saint Paul ; et, au-dessus de la charité, il n'y a rien, parce que la charité c'est Dieu lui-même !

Il me resterait à vous montrer le Fils de Dieu venant sur la terre pour y apporter la charité, se penchant sur ce foyer que nous portons en nous pour y rallumer le feu sacré de l'amour divin que nous avons laissé recouvrir de cendres ; il me resterait à vous montrer l'Enfant de Bethléem, par ses avances magnifiques et ses amabilités infinies, séduisant les cœurs des hommes, les enlevant littéralement, les passionnant, les rattachant à Dieu par la chaîne d'or de la charité, et ainsi remettant toutes choses en ordre et transformant le monde, puisque, pour transformer l'homme, il suffit de transformer son cœur.

Mais le temps me fait défaut. Je me suis attardé. J'ai été long. Pardonnez-moi, mes frères : je parlais de la lumière et de l'espérance... Et maintenant, je conclus en quelques mots.

L'amour, la charité divine, c'est la vie de l'âme, c'est le puissant levier qui soulève toute notre activité. Que faut-il pour gouverner l'activité humaine, pour s'en rendre maître ? Il faut gouverner son cœur, il faut s'en rendre maître ; c'est nécessaire et c'est suffisant.

Dieu, qui a créé l'homme, connaissait bien cette loi de son activité ; et c'est pourquoi, pour le rattacher à lui, pour rapporter à lui toutes ses pensées, toutes ses actions et tous ses mouvements, il lui avait mis au cœur le feu sacré de son amour divin. Le cœur de l'homme, centre et moteur de toute sa vie, étant rattaché à Dieu par la chaîne d'or de la charité ; tout en lui devait graviter vers le Créateur.

Mais l'homme brisa ce lien ; l'homme éteignit dans son cœur le feu sacré ; et bientôt, à cet ardent foyer, il n'y eut plus que la cendre. Au lieu d'aimer Dieu, l'homme s'aima lui-même. Son amour, ainsi arraché de son centre, ainsi désordonné, au lieu de l'emporter vers les hauteurs, le fit descendre ; et cette force, qui devait être la force progressive, se retourna contre son propre but, et devint la force rétrograde.

Et alors, pour réformer l'homme, il fallait réformer son cœur ; il fallait ramener l'amour à son centre dont il avait été arraché ; il fallait se pencher sur ce foyer éteint et y rallumer le feu de la charité divine ; il fallait renouveler ces temps où l'homme entretenait avec Dieu, son Créateur, un commerce intime, sous les ombrages du paradis terrestre.

C'est ce que fit l'Enfant de Bethléem, c'est l'œuvre de Jésus-Christ dans son Incarnation. Voyez comme il s'y prend pour nous ramener à l'amour de Dieu. Jésus-Christ, c'est Dieu qui se montre à nous. Ce n'est plus le Dieu abstrait, invisible et intangible des philosophes, relégué dans la profondeur solitaire d'un ciel inaccessible :

c'est Dieu avec nous, Dieu se faisant l'un de nous, Dieu dressant sa tente parmi nous, selon la gracieuse expression de l'apôtre saint Jean ; c'est Dieu inclinant les cieus et descendant, déchirant les voiles et se montrant, et disant aux hommes : « Me voici, vos yeux peuvent me voir, vos mains peuvent me toucher, vos oreilles peuvent entendre le son de ma voix et votre cœur peut battre sur mon cœur ! »

Jésus-Christ, c'est Dieu qui se donne à nous. Il ne vient pas parmi nous seulement pour se montrer et recevoir nos hommages : il vient se donner, se livrer à nous. *Natus est nobis hodie Salvator ! Nobis !* C'est pour nous qu'il est né ; c'est pour nous qu'il vivra, pour nous qu'il parlera, pour nous qu'il agira, pour nous qu'il souffrira, pour nous qu'il mourra, pour nous qu'il triomphera de la mort en ressuscitant revêtu de splendeur et d'immortalité. Oui, c'est pour nous, ô hommes ! « *propter nos homines* », et pour notre salut, « *et propter nostram salutem* » ; il est tout entier à notre service, il est à nous sans partage.

Dieu qui se montre, Dieu qui se donne, est-ce assez ? — Non ! Montons encore. Pour remplir la loi fondamentale de la charité qui est la loi de l'union, Jésus-Christ c'est Dieu qui s'unit à nous. Il s'unit à notre nature en prenant une chair comme notre chair, et en l'animant d'une âme comme notre âme ; il s'unit tout spécialement à chacun de nous par sa grâce, qui est la vie de nos âmes, et qui nous associe à sa propre vie, qui nous fait les membres de son corps, ses frères adoptifs et les cohéritiers de sa gloire éternelle.

Dieu qui se montre, Dieu qui se donne, Dieu qui s'unit, voilà, mes frères, en résumé, les merveilles d'amour réalisées par Jésus-Christ, dans le mystère de son Incarnation, pour séduire le cœur de l'homme.

Aussi, à la vue d'un Dieu si aimable et si magnifique dans ses avances, le cœur de l'homme s'est épris pour lui d'un indicible amour. Ecoutez !... Voici que j'entends sortir de poitrines humaines des cris d'amour, des paroles enflammées, comme jamais le vieux monde n'en a entendu. C'est Paul, le grand Apôtre, portant ce défi à la création entière : « Qui donc pourra me séparer de la charité du Christ ? Non ! j'en suis certain, ni la mort, ni la vie, ni rien qui soit au monde ne pourra jamais me séparer de cet amour qui m'enchaîne à Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur ! » — C'est Ignace d'Antioche, le martyr intrépide, s'écriant en face des bêtes qui vont le dévorer : « Puissé-je jouir de la fureur des bêtes qui m'attendent préparées pour mon supplice ! Si elles ne veulent pas venir, moi-même je leur ferai violence, moi-même je les presserai de me dévorer, car je suis le froment de Jésus-Christ, et je veux être moulu par la dent des bêtes, afin de devenir un pain pur et immaculé ! » — C'est Agnès, la jeune Romaine, la vierge incorruptible, repoussant les assauts du mal, en disant : « Le Christ a posé sur mon front le signe de son amour..., j'aime le Christ, et les liens sacrés qui

m'unissent à lui sont la consécration de mon innocence et de ma vertu sans tache ! »

Et, ces paroles prodigieuses, chaque siècle les répète ; et j'en entends les échos prolongés sur les rives de ce fleuve bienfaisant du christianisme, qui traverse les âges et les baigne de ses flots intarissables.

Et c'est ainsi que l'Enfant de Bethléem a renouvelé le monde. Alors que tous les efforts de la sagesse antique, alors que tous les Décalogues sublimes de l'harmonieux Platon n'avaient pas réussi à enfanter un seul acte d'amour de Dieu, Jésus-Christ, le Verbe incarné, a séduit les cœurs. Il les a transportés, il les a littéralement enlevés, et, les emportant dans sa gravitation jusqu'au trône de Dieu, il a tout remis dans l'ordre. Et cette chaleur céleste qu'il a ranimée dans notre poitrine a produit, depuis dix-neuf siècles, des fruits incomparables ; car, comme une fleur sort de sa tige, tous les sentiments de bonté, de générosité, de dévouement, de sacrifice, de véritable fraternité, de compassion pour le malheur, tous ces sentiments qui font l'honneur de l'homme sortent de la charité divine, dont la nuit de Noël est venue répandre sur la terre le feu dévorant.

Je m'arrête, mes frères. En présence de ces bienfaits de l'Incarnation, nos cœurs ne sauraient rester insensibles. Nous avons une dette à payer... Fléchissons les genoux devant l'Enfant divin de la promesse, et, du fond de notre cœur, tirons, pour les lui offrir avec amour, les présents de la reconnaissance. Ce qu'il nous demande, c'est que nous reconnaissons ses bienfaits en les recevant avec une fidèle correspondance, et en leur procurant la fin qu'ils doivent atteindre. Il y a des hommes pour qui le Dieu incarné est venu comme pour les autres et qui, dans leur personne, frappent de stérilité les bienfaits du Rédempteur. Jésus-Christ est venu nous apporter la lumière de la foi : eux, ils ferment les yeux à ses clartés qu'ils couvrent de leurs insultes. Jésus-Christ est venu ouvrir au-dessus de nos têtes les horizons azurés des espérances célestes : eux, ils baissent leurs regards vers la terre, vers ses vanités, vers ses horizons rétrécis. Jésus-Christ est venu créer dans le monde un vaste courant d'amour de Dieu : eux, au lieu de s'abandonner à ce courant qui les emmènerait aux rivages éternels, ils dirigent leur pauvre nacelle désarmée vers les abîmes de la damnation. Les malheureux, qui abusent des plus divines choses !... Ne soyons pas de ceux-là, mes frères. Sachons profiter des bienfaits de l'Incarnation du Fils de Dieu, qui seuls peuvent procurer efficacement le salut des âmes comme le salut des nations. Profitons de la foi, de l'espérance, de la charité ; ces trois divines vertus sont ici-bas la vie de l'âme ; et, un jour, la foi se perdant dans la vision, l'espérance faisant place à la possession entière, la charité restera seule pour nous abreuver d'un bonheur éternel. Amen.



## NOUVELLES CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

XLVII

POUR LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE

*Devoirs de l'épouse : amour et fidélité*

*Stella antecedeat eos.  
L'étoile les précédait.*

En lisant l'évangile de la fête de l'Épiphanie, j'ai été frappé du rôle de l'étoile. Ces bons Mages s'en vont dans la direction de Jérusalem, ne sachant au juste dans quel pays ils aborderont. Aussi ne perdent-ils point de vue l'étoile qui les conduit et qui marche devant eux. Cette étoile, c'est leur lumière, leur espoir, leur consolation. Aussi, quand elle disparaît soudain, comme ils sont troublés, inquiétés, angoissés !

Eh bien ! c'est ce rôle de l'étoile qui vous est assigné dans vos maisons. Vous êtes des femmes chrétiennes, ayant fait des mariages chrétiens, au moins vous avez dû rendre votre union sainte, et vous avez connu de bien beaux jours remplis de confiance mutuelle, d'amour profond, indéfectible, pensiez-vous, et d'espérance.

Cependant ce bonheur a subi des éclipses, cette étoile que vous aviez aperçue si brillante, si doucement amie au début de votre mariage, à l'aurore de votre vie nouvelle, *in Oriente*, a disparu pour un temps plus ou moins prolongé. Ne serait-ce point parce que vous auriez oublié ces deux grands devoirs, *l'amour* et la *fidélité*, ou du moins que vous auriez éprouvé quelque découragement à suivre cette voie austère qui vous était tracée ?

Je voudrais vous rappeler ces devoirs nécessaires et sacrés, pour étudier avec vous les causes qui en affaiblissent la notion et la pratique. Nous tirerons ensuite quelques conclusions consolantes, réconfortantes, qui vous aideront à persévérer, malgré tout, dans la vie chrétienne d'épouse courageuse que nul revers, nul exemple pervers ne saurait ébranler.

### I

1. La femme doit aimer son mari, et son mari exclusivement. Mais tout d'abord je me hâte de déclarer que c'est un devoir égal pour le mari d'aimer son épouse. Vous avez les mêmes devoirs, mais aussi les mêmes droits. Saint Paul l'affirme avec une insistance significative. Quand il retrace avec sa plume inspirée les devoirs du mariage, il ne dit pas : « Femmes, aimez vos maris ! » Et ceci est à votre louange. Le grand apôtre connaît le cœur de la femme, il ne suppose point qu'elle puisse ne pas aimer son mari, celui qu'elle a pris dans sa jeunesse, pour passer, en s'appuyant sur son bras plus fort, cette vie de péril et de misère, celui à qui elle a tout donné, sa beauté, tout son cœur, tout son avenir, sans réserve aucune. D'ailleurs, à l'époque où parlait l'Apôtre, où il écrivait

ces lettres divines qu'il faut constamment relire pour se pénétrer des enseignements sûrs qu'elles renferment, la femme était peu considérée, et son autorité singulièrement amoindrie par les lois comme par les mœurs, tandis que celle du mari était absolue.

C'est pourquoi il dit à plusieurs reprises : « Maris, aimez vos femmes <sup>1</sup>. » Et il s'applique à leur en donner des raisons qui saisissent et convainquent. « C'est ainsi, dit-il, que le Christ a aimé son Eglise. Le mariage est le symbole de cette union surnaturelle de Jésus-Christ et de son Eglise, union qui lui a coûté cher, puisqu'il l'a payée de son sang. C'est qu'aussi bien il l'aimait uniquement. Aimez-les comme vous-mêmes, comme votre propre chair, car nous sommes les membres du corps du Christ. Vit-on jamais un homme haïr sa propre chair ? Mais non, il la nourrit, il la réchauffe, il l'aime comme le Christ aime son Eglise. D'ailleurs, n'a-t-il pas été dit dès le commencement par Adam, qui traçait ainsi d'avance les obligations de l'époux : Voici la chair de ma chair ; c'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à son épouse ? »

Enfin, après ces pressantes exhortations, il ajoute : « Je vous le dis, le mariage est un grand sacrement dans le Christ et dans l'Eglise <sup>2</sup>. »

Vos droits sont donc nettement affirmés, et vous ne serez jamais assez reconnaissantes à J.-C., à ses Apôtres et à son Eglise d'avoir ainsi proclamé l'égalité des droits comme des devoirs, des femmes et des maris. Avant Jésus-Christ, partout la femme est reléguée à un rang inférieur ou dégradé. « La femme, dit la loi de Manou, pendant son enfance, dépend de son père ; pendant sa jeunesse, de son mari ; son mari mort, de ses fils ; si elle n'a pas de fils, des proches parents de son mari ; car une femme ne doit jamais se gouverner à sa guise. » Les lois grecques et romaines proclament la même servitude <sup>3</sup>. Elle est l'éternelle mineure qui ne compte pas, qui n'est ni honorée ni respectée. C'est au christianisme que vous devez ce prestige, cette auréole qui vous entoure et qui fait qu'on s'incline devant vous, filles du Christ et sœurs de Marie.

Voilà le droit, voyons maintenant le fait.

2. Le langage populaire a appelé avec raison sans doute « lune de miel » les premiers temps du mariage ; mais c'est un proverbe aussi que cette douce « lune de miel » ne dure pas. Pourquoi ?

C'est d'abord parce que vous avez cru que le bonheur parfait devait résider là, dans cette vie à deux que vous trouviez si agréable, dans les premiers épanchements d'une affection chaude et puissante. Comme si le bonheur parfait pouvait résider ici-bas ! comme si Dieu, et Dieu seul, n'était pas votre fin dernière ! comme si un amour humain, si grand soit-il, pouvait à jamais remplir votre cœur fait pour contenir l'infini de l'amour ! Il y a donc

<sup>1</sup> Ephes., v, 25-28 ; Col., iii, 19.

<sup>2</sup> Ephes., v, 25-32.

<sup>3</sup> *La Cité antique*, par Fustel de Coulanges, p. 94-95.

eu en vous une erreur de l'esprit. Rien ne demeure ici-bas que ce qui est divin, éternel, et si vous voulez que votre amour soit durable, il faut le compénétrer de l'élément chrétien qui lui donne les promesses, les garanties de l'éternité.

Et puis, votre mari après quelque temps vous est apparu autre que vous ne vous le figuriez. Vous lui croyiez toutes les qualités, et tout à coup vous lui avez découvert des défauts. Vous vous l'imaginiez parfait, et il est loin de l'être. Erreur d'imagination.

Un jour, un dissentiment est survenu, à propos d'un caprice, d'un rien ; cela vous a ouvert les yeux et vous avez vu la réalité. En analysant ses idées et les vôtres, vous avez aperçu soudain des barrières, des fossés, des séparations que vous ne supposiez pas. Il n'a pas votre foi, il ne prie pas avec vous ; il pense autrement que vous sur des choses essentielles, croyances, éducation des enfants, opinions politiques — car la politique a déuni plus de ménages qu'on ne croit. — Les premiers temps il paraissait religieux, il vous accompagnait à l'église, il se mettait à genoux avec vous le soir, et vous étiez ravie de ses procédés, vous lui prêtiez des sentiments, une piété qu'il n'avait pas au fond de l'âme. Aussi quand vous vous êtes assurée qu'il ne faisait cela que pour vous plaire, et non par conviction, c'a été pour vous une désillusion amère. Plus tard, parce que vous êtes chrétienne, vous avez voulu élever chrétiennement vos enfants. Les premières années il vous laissait faire ; bientôt le temps est venu où il a fallu leur choisir des maîtres, un établissement d'éducation, une carrière. Vous pensiez à leur âme ; lui, il n'envisageait que l'avenir temporel. Il est certain qu'aujourd'hui les familles sont soumises à de rudes épreuves. Heureuses celles qui peuvent procurer à leurs enfants une position où ils soient libres de leurs devoirs, un outil qui leur permette de gagner leur vie et de garder leur liberté dans leur boutique ou dans leurs champs ! Elles rencontreront encore ailleurs assez d'entraves, dans les écoles où l'on n'aime pas Dieu, dans les compagnons plus ou moins pervers, au régiment, dans la multitude des publications impies ou obscènes qui pullulent et qui semblent n'avoir d'autre but que de contaminer la jeunesse !

Bref, entre vous et votre mari, peu à peu le fossé s'est creusé, les divisions se sont accusées. Je ne parle pas des autres épreuves privées, d'exigences intimes que votre conscience réprouvait, de vos sentiments de respect froissés, de votre dignité offensée : toutes choses qui peu à peu amènent la désaffection et l'antipathie.

Toute cette histoire ne vous est peut-être que trop connue, et je n'ignore point combien vous avez souffert.

3. Cependant je ne saurais vous approuver quand vous parlez de « désaffection », parce que votre devoir c'est l'affection.

Il est impossible que vous n'ayez pas eu aussi des torts dans la vie commune. Si vous voulez examiner sincèrement votre conscience, vous verrez

que vous avez manqué de prévenances, que votre conduite a été hautaine ou méprisante, votre attitude sèche et fière, vos manières brusques ou dédaigneuses. Vos maris ont leur point faible qu'il convient de ménager, leurs susceptibilités qu'il faut respecter. Parfois ce qui les indispose, c'est une coquetterie excessive, des dépenses inutiles, des cachotteries, de petites dettes qu'ils découvrent soudain et que vous leur déguisiez. Chargés qu'ils sont du côté matériel, ils entendent voir clair dans leurs affaires et ils ont raison. C'est votre conduite alors qui manque de loyauté, et combien de ménages ont été à jamais brouillés par de misérables querelles de cette sorte !

Mais je veux que vos maris aient des torts, de grands torts, cela n'arrive que trop ; continuez à les aimer... Aimez-les pour les ramener. Sachez faire pénétrer dans leur esprit les rayons de la raison fortifiés par ceux de la foi. Ils ont aussi bien des soucis. Cet avenir brillant qu'ils rêvent pour vos enfants, ces sollicitudes matérielles qui les absorbent, pouvez-vous les leur reprocher ? Sans doute vos enfants seront exposés dans telle maison ou dans telle carrière ; à vous de les prémunir et de les armer de fortes croyances, de nobles résolutions, d'un caractère droit, énergique, épris de devoir. La grâce de Dieu fera le reste. On peut se sauver partout, et l'on ne se perd que si on l'a bien voulu.

Je ne connais aucune raison assez forte pour vous dispenser de remplir envers vos époux le devoir de l'amour, pas même le cas où ils s'en rendraient totalement indignes. N'hésitez pas alors à faire prévaloir vos droits, même d'épouse outragée ; parlez, remuez-les, essayez même des reproches ; mais aimez toujours en eux les pères de vos enfants, aimez leur âme dont vous avez assumé la charge le jour de votre mariage, en contractant cette union sacrée qui demeure indissoluble, et de vos deux âmes ne fait en quelque sorte qu'une âme. Ne soyez jamais en retard en fait de générosité. Vous êtes l'étoile de vos foyers, or l'étoile marchait toujours en avant ; mettez-y beaucoup du vôtre et vous attirerez à vous finalement ces attardés de la cour d'Hérode que retiennent mille pièges, mille séductions, parmi lesquelles peut-être des attachements coupables. *Stella antecedeat eos.*

## II

Au pied des autels vous avez aussi promis à votre mari la *fidélité*, la foi du mariage. La fidélité doit être réciproque. Vous avez droit à celle de votre époux comme il a droit à la vôtre. Ici encore l'Eglise proclame l'égalité des droits des époux. Il n'en va pas ainsi du monde, qui se montre déplorablement indulgent pour certaines faiblesses des maris, qui les considère même comme des peccadilles et en fait l'objet de ses railleries approbatives. Ces choses tristes qui font pleurer tant de femmes chrétiennes, il les appelle de « bonnes histoires, » si grande est sa dépravation, et si dénuées de sens moral ses conversations et ses pratiques.



1. Qu'elle est malheureuse au contraire, cette honnête femme qui a la certitude que son mari viole la foi conjugale, et combien délicate la conduite à tenir envers lui !

Il est vrai que le monde, très conséquent avec ses principes de libre vie, dit couramment à ces pauvres femmes dont il raille les malheurs : « Qui vous empêche de suivre les mêmes exemples et d'aller aussi de votre côté ? Ce ne sera que justice ! » Il n'est personne parmi mes auditrices qui partage même de loin ces théories sacrilèges. Vous savez que le mariage est un contrat élevé à la dignité de sacrement, et que c'est un crime de profaner un sacrement. Vous savez que votre parole est sacrée, qu'elle a été recueillie par les anges, inscrite au ciel, et que rien au monde ne saurait vous en délier. L'époux qui viole la foi promise commet un adultère, mais cet adultère n'excuserait pas celui de son épouse. Celle-ci doit souffrir en silence, prier, attendre avec patience, employer tous les moyens permis pour faire cesser un scandale, mais demeurer irréprochable.

Ah ! c'est alors qu'elle a besoin de vertu, car les conseillers de mal, les consolateurs intéressés ne lui manquent pas. Après les humiliations, les outrages et les dégoûts, naît enfin cette antipathie absolue dont je parlais tout à l'heure : il vous faut faire des efforts pour retenir les dernières gouttes d'affection qui s'échappent du cœur blessé. Heures alors celles qui sont chrétiennes !... Elles cherchent leurs lumières, leurs encouragements dans la prière ; elles n'écoutent point les paroles dangereuses de ceux qui les plaignent pour les entraîner ensuite ; elles détournent leur pensée du fruit défendu. Pour cela, elles font appel à leur vertu naturelle, à leur caractère rivié au devoir, et à la grâce de Dieu qui ne manque jamais. Le souvenir de leurs engagements pris devant l'autel, devant Jésus-Christ, leur revient et les soutient : elles ne se déshonoreront pas, elles et leurs enfants. C'est bien trop déjà de l'inconduite d'un seul !

Mais ne doit-elle point parler, même s'exposer à des éclats, à des injures, à des colères ? Elle doit proclamer ses droits d'épouse, et je ne doute pas qu'elle n'ait alors une éloquence puissante pour les affirmer et les exposer. Elle a tant de bonnes raisons à invoquer : le bonheur d'autrefois quand ils n'avaient qu'un seul cœur, que leur conscience était en paix, et heureuse leur jeune maison ; la tristesse qui l'a enveloppée depuis, les divisions qui ont surgi, les scènes, les désespoirs, les enfants qui grandissent dans ce milieu de désordre, Dieu qui venge toujours tôt ou tard sa loi outragée. Votre esprit et votre cœur vous suggéreront, j'en ai la certitude, de nombreuses et puissantes raisons. Oui, parlez, insistez, pleurez, soyez énergiques, dures même, mais ne provoquez jamais une rupture définitive.

2. Nous vivons dans une mauvaise époque où la vérité, à force d'être combattue, finit par s'affaiblir ou par se diminuer. La vérité, c'est que le mariage ne peut jamais se rompre. « Ce que Dieu a uni,

dit le Sauveur, que l'homme n'espère pas le séparer. » Or, depuis vingt ans, on a mené une campagne persistante et victorieuse pour donner à l'homme le pouvoir de séparer ce que Dieu a uni. La loi du divorce a été faite par des hommes à qui pesait le joug du mariage et qui auraient désiré établir même l'union libre. Ils n'ont osé la proposer, de peur de soulever l'opinion et de compromettre leur misérable cause, mais ils ont obtenu le divorce, même pour des raisons peu sérieuses, comme l'incompatibilité d'humeur. Tout d'abord on montrait du doigt ceux qui divorçaient, comme ceux qui se contentaient du mariage civil ; puis peu à peu cette pratique s'est introduite dans la société, dans les mœurs, elle a cessé de révolter la conscience, et chaque année en France le nombre des divorces prononcés dépasse sept mille. Songez au péril que court la famille, si ce chiffre se maintient, et il subit même une progression ascendante !

L'Eglise ne peut approuver le divorce. Il arrive certaines circonstances où elle déclare que telle union n'a pas justifié des conditions essentielles au mariage, et que le mariage n'a pas existé, qu'il est nul, mais elle ne brise pas un mariage. Il n'est pas en son pouvoir de détruire un sacrement. Le mariage, c'est un contrat ; or, pour qu'un contrat soit valide, il est nécessaire que les deux parties aient donné leur libre consentement. Si une enquête canonique établit que l'une des deux parties n'a pas été libre, que le *Oui* lui a été arraché, il est évident que le contrat est nul. L'Eglise alors prononce qu'il n'y a pas eu mariage, mais elle ne prononce pas le divorce.

Il est donc interdit à toute âme chrétienne de prêter la main d'une manière quelconque au divorce. Une femme divorcée, même quand le divorce a été prononcé en sa faveur, reste dans une situation fautive, où sa conscience ne peut se rassurer. L'Eglise comprend la séparation, mais non le divorce qui rend aux époux, au point de vue civil, leur liberté. Je suppose une femme chrétienne qui a demandé, même pour des raisons très graves, et obtenu le divorce ; elle a permis ainsi à son mari de contracter légalement une autre union, sacrilège celle-là, et nulle devant Dieu. Quels que soient les outrages dont elle a été l'objet, peut-elle se dire en sûreté de conscience si elle a fourni l'occasion de cette union réprouvée par l'Eglise et que sa conscience de chrétienne doit condamner ? Elle a consenti à une mauvaise action qui ne pouvait se commettre sans sa coopération.

3. Je ne parle pas des résultats attristants du divorce dans les familles où il se produit. Que deviendront les enfants soustraits à l'influence et à l'affection de leur père ou de leur mère ? Ils seront condamnés à rougir de l'un ou de l'autre ; plus tard ils les jugeront sévèrement, parce que leurs parents les auront sacrifiés à leurs animosités ou à leurs jouissances coupables, et qu'ils auront grandi sans amour, sans cette éducation familiale qui fait les hommes et qui entoure leur enfance et leur jeunesse d'un bonheur pur et précieux, doux

comme ces brises matinales qui embaument la plaine au lever de l'aurore. Et s'ils se laissent prendre aux pièges des passions, aux exemples pervers dont leurs parents absents ne les détourneront pas, s'ils deviennent le déshonneur de leur famille, à qui incombera la responsabilité de leur vie de désordre, sinon à ceux qui, dénués d'affection pour eux, les auront abandonnés pour suivre leurs rancunes ou leurs vils penchants ?

Quelle société nous préparent ces nombreux divorces, société où se multiplieront les excommuniés, où l'Eglise ne pourra même plus pénétrer au chevet de ces malheureux qui l'ont reniée, où les chrétiens d'hier seront les païens de demain ?

Et tous ces malheurs, parce que ces époux ne se seront point gardés la fidélité promise. Oh ! écarter-les non seulement de vos familles, mais de vos relations. Instruisez, éclairez, conjurez. Soyez cette étoile qui brille toujours en avant, qui illumine la route, parce qu'elle est prévoyante et montre d'avance les abîmes. *Stella antecedeat eos.*

### III

Ne vous lassez donc jamais, quelles que soient vos épreuves, d'aimer vos maris ; ne vous découragez point, soyez patientes et irréprochables. Ce sont là des armes irrésistibles. Quels sont les ménages où n'ont pas éclaté des querelles qui, si la raison et la foi n'étaient intervenues, auraient amené des ruptures ? L'un ou l'autre a eu la sagesse de s'arrêter à temps et de ne pas causer l'irréparable. Comme ils se sont applaudis plus tard de leur prudence ! Ils ont songé à l'avenir, regardé les enfants qui seraient témoins du scandale d'une altercation, de luttes pénibles, d'une séparation. Le plus souvent, je le veux, c'est la femme qui a été blessée, qui a souffert, mais elle a été assez généreuse pour faire de durs sacrifices, parce qu'elle a songé aux enfants avant tout. Dieu l'a récompensée par une grande paix intérieure, par le contentement intime qui suit les abnégations complètes.

Grâce à elle, la tranquillité de la maison n'a pas été troublée, le public même n'a pas soupçonné ces orages intérieurs qui doivent rester étouffés entre les quatre murs de vos demeures. A quoi bon les confier à des oreilles indiscrètes, à des voisines curieuses qui s'en réjouiraient ou qui attiseraient les divisions ? Ayez pour confident votre seul crucifix, qui deviendra aussi votre précieux conseiller.

1. Dieu vous réserve une récompense certaine, l'Esprit-Saint la promet formellement à la femme forte : « Ses fils, dit-il, se sont levés et ils l'ont proclamée bienheureuse. *Surrexerunt filii ejus.* »

Méditez bien cette parole : « ses fils. » Ils sont nombreux, car la femme forte n'a pas reculé devant les épreuves ni le devoir de la maternité. Aussi sa conscience sur ce point est toute lumineuse, elle est heureuse d'avoir rempli ici-bas, sans écarts ni faiblesse, sa haute mission de créatrice d'élus pour le ciel.

Ils sont maintenant parvenus à l'âge d'homme,

déjà ils connaissent les difficultés de l'existence, ils réfléchissent, ils se souviennent, ils comparent les caractères, ils jugent. Songez à cela : qu'un jour vous serez jugées par vos enfants. Mille détails qui leur échappent, mille paroles qui passent, telle action, telle réflexion qu'ils n'avaient pas comprise, tout cela leur revient à la mémoire. Ils voient maintenant toute votre vie dans son ensemble, comme, placé sur un sommet, on aperçoit d'un coup d'œil un vaste paysage. Cette vie leur apparaît dans son admirable unité de travail, de constance et de bonté. Aux prises eux-mêmes avec les querelles qui ont failli briser votre vie, avec les mêmes peines quotidiennes, les mêmes défauts de caractère, ils se disent : « Quelle vertu il a fallu à notre mère pour supporter tout cela, pour conduire ainsi sa barque à travers tant d'écueils et de tempêtes ! »

Car un fils pense toujours à sa mère. Sans cesse il se demande : « Que me dirait-elle ? Quel conseil tomberait ici de ses lèvres ? Comment agirait-elle ? » Ils se rappellent sa conduite ferme et douce, son labeur obstiné, l'amour et les caresses qu'elle leur prodiguait même quand elle était en proie à une tristesse qu'elle savait leur dissimuler. Et votre image plane ainsi sur leurs années de virilité, ils la regardent comme on considère un portrait pieux, afin de se donner du courage.

Aussi quand ils la voient, la femme forte qui est leur mère, ils se lèvent par respect pour elle, et ils déclarent que tout le bonheur de leur vie, c'est elle qui l'a préparé, qu'ils lui doivent tout, la paix, l'éducation, la foi, même cette aisance matérielle qu'elle leur a transmise, en prenant sur ses propres jouissances même permises. Elle est heureuse, parce qu'elle a rempli tout son devoir et qu'elle a fait des heureux. Et dans sa tranquille vieillesse, elle jouit de son bonheur, elle ne cesse de goûter cette douce musique de la louange que répètent ses fils : *Beatissimam predicaverunt...* Connaissez-vous félicité plus pure, plus grande pour une mère que d'être ainsi estimée, aimée, célébrée par ses fils ?

Il n'est point question de l'éloge que font d'elle ses filles, car celles-ci louent naturellement leur mère, elles pensent, elles aiment, elles sentent comme elle, tandis que les fils jugent. Ils jugent d'après leur expérience personnelle, d'après leur esprit plus encore que d'après leur cœur, et ils concluent : « Ah ! nous avions une bonne mère ! » Et ce jugement pieux, ils le transmettront à leurs enfants. Dieu veuille que vos fils ne pensent jamais à vous qu'en accompagnant votre souvenir évoqué de cette formule de louange !

2. Mais ce n'est pas toute la somme de la joie qui vous est réservée. « *Vir ejus et laudavit eam.* Son mari lui-même a célébré la femme forte. » Vos enfants vous sont bien proches, ils sont votre chair, votre sang, votre vie ; et cependant si votre mari vient à disparaître, ils ne sauraient le remplacer, ils ne combleront pas le vide profond que vous laissez le compagnon bien-aimé de votre existence. Il y a eu peut-être des heures de tristesse et



de désunion, des altercations pendant la traversée; mais maintenant que les années s'éloignent, toute amertume a disparu, il ne voit plus que l'épouse prudente et affectueuse dont le dévouement ne s'est jamais démenti, et il lui apporte son tribut public de reconnaissance. N'est-ce pas une récompense souverainement précieuse de l'amour constant et de la fidélité sans reproche ?

## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

### TROISIÈME PARTIE

#### Moyens de salut

#### LES SACREMENTS

#### B

#### Les sacrements en particulier

#### III. — L'EUCARISTIE

#### Chapitre III. — L'Eucharistie sacrement : la Communion (suite)

#### ART. VI. — NÉCESSITÉ DE LA COMMUNION

— *Au point de vue de la nécessité ou de l'obligation de la recevoir, quel rang l'eucharistie tient-elle parmi les cinq premiers sacrements ?*

— Au point de vue de la nécessité, l'eucharistie tient en quelque sorte le milieu entre les cinq premiers sacrements.

— *Expliquez-vous ?*

— Sans être une condition indispensable pour le salut, comme le baptême et la pénitence, l'eucharistie peut, d'une part, être parfois moralement nécessaire pour persévérer dans l'état de grâce.

Elle est, d'autre part, strictement prescrite pour les adultes par un précepte divin et ecclésiastique; ce qui n'a pas lieu d'une manière aussi évidente pour la confirmation et pour l'extrême-onction.

— *Sur quoi est fondée la nécessité de l'eucharistie comme sacrement ?*

— Cette nécessité est fondée sur ces paroles de Jésus-Christ : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'avez point la vie en vous. »

— *Comment faut-il entendre ces paroles ?*

— En ce sens, que sans la réception de l'eucharistie on ne peut conserver la vie de la grâce déjà acquise, ni persévérer longtemps.

— *L'eucharistie est-elle donc l'unique moyen de persévérance dans la grâce ?*

— Non, mais de tous les autres moyens de nous procurer les grâces nécessaires, elle est le plus excellent.

— *N'est-ce pas ce que démontre la nature même du sacrement ?*

— Oui, puisque l'eucharistie a été instituée sous les espèces du pain et du vin et comme un aliment spécialement destiné à nourrir et à développer la vie surnaturelle.

— *La nécessité de la communion est-elle la même pour tous ?*

— Non, mais elle est plutôt relative selon les personnes, les temps et les lieux. Les besoins des âmes peuvent varier, et ainsi l'obligation de recevoir le sacrement de l'eucharistie n'est pas toujours égale pour tous indistinctement.

— *Vous avez dit que la communion était strictement prescrite aux adultes par un pré-*

*cepte divin et ecclésiastique : quand le précepte divin de la communion oblige-t-il ?*

— Il oblige certainement chaque fois qu'il y a danger de mort. C'est à cette heure que l'on a un plus impérieux besoin de la grâce.

Il oblige en outre de temps en temps pendant la vie.

— *N'est-il pas impossible de fixer le temps précis de cette obligation pour tous les fidèles et pour chacun en particulier ?*

— Oui, et c'est pourquoi Notre-Seigneur s'est contenté d'affirmer le précepte.

— *Qu'a fait l'Eglise pour tracer aux fidèles une règle sûre en cette matière ?*

— Elle a fixé une limite au delà de laquelle la communion prescrite par le précepte divin ne doit pas être différée.

— *Celui qui obéit à ce précepte de l'Eglise satisfait donc aussi au précepte divin ?*

— Oui, en obéissant au précepte de l'Eglise, on satisfait d'ordinaire au précepte divin touchant la réception de l'eucharistie.

— *Pourquoi avez-vous dit : « On satisfait d'ordinaire ? »*

— Parce que l'on pourrait être tenu à recourir plus souvent au sacrement que ne l'ordonne l'Eglise, par exemple si la communion en certaines circonstances était l'unique moyen de se défendre contre le danger de tomber dans le péché mortel et de perdre la vie de la grâce.

— *A quoi l'Eglise oblige-t-elle les fidèles qui ont atteint l'âge de discrétion ?*

— Elle leur fait une obligation de communier dignement, au moins une fois l'an, au temps de Pâques.

— *Il a été parlé, avec détails suffisants, de la communion pascalle en expliquant le quatrième commandement de l'Eglise.*

Il ne nous reste donc à envisager ici que l'obligation de la communion en viatique.

— *Dites d'abord ce qu'il faut entendre par ceux qui sont en danger de mort ?*

— Par ceux qui sont en danger de mort ou à l'article de la mort, il faut entendre non seulement ceux qui sont gravement malades, mais encore les condamnés à la peine capitale, les soldats sur le point de livrer une bataille où ils se trouveront en grand danger d'être tués, ceux qui doivent subir une opération qui met en péril leur vie, etc.

— *Doit-on, en danger de mort, donner la communion aux insensés, aux épileptiques, à ceux qui sont obsédés ?*

— On doit leur donner la communion, s'ils ont des moments lucides où ils en soient capables.

— *Celui qui aurait communiqué par dévotion quelques jours avant d'être en danger de mort, serait-il encore tenu de communier en viatique ?*

— Suivant une opinion plus probable, il serait tenu de communier de nouveau en viatique.

— *Mais si c'était le matin même qu'il ait déjà reçu la communion ?*

— Dans ce cas, si on ne peut affirmer qu'il y ait obligation aussi stricte de communier, cependant, au malade qui du moins en manifesterait le désir, on pourrait donner une seconde fois la communion.

— *Quand est-ce que le devoir de communier paraîtrait alors plus évident ?*

— Ce serait lorsque, au moment de la première communion, le danger de mort n'aurait pas commencé à exister, par exemple si plus tard on faisait une chute ou si l'on recevait une blessure mortelle.

— *Quelle est la raison du précepte de la communion en danger de mort ?*

— Cette raison est exprimée par le nom particulier de *Viaticque* donné à cette communion. Elle fortifie pour le passage redoutable de cette vie à la vie glorieuse et éternelle.

— *Le chrétien a-t-il donc à redouter en ce moment des tentations et des dangers plus grands ?*

— Il est certain que le chrétien, à cette heure suprême où les forces corporelles l'abandonnent, a plus particulièrement à craindre les ruses et les pièges du démon.

Rien ne peut donc lui être plus utile ni plus nécessaire que ce pain du ciel, qui nous assure la possession de la vie éternelle, d'après la promesse du divin Sauveur.

— *Que feriez-vous donc si vous vous sentiez sérieusement malade et en danger de mort ?*

— Je prierais le prêtre qu'il voulût bien me donner au plus tôt la sainte communion, après m'y être préparé par une bonne confession.

— *Mais si, ignorant la gravité de votre mal, vous étiez faussement rassuré et que l'on vous proposât cependant de recevoir le saint viatique ?*

— Dans ce cas, je croirais que je me fais très certainement illusion moi-même, je me ferais à ceux qui m'exhortent à recevoir le sacrement, et je n'aurais garde d'opposer ni refus ni délai d'aucune sorte.

#### ART. VII. — RÉCEPTION DU SACREMENT DE L'EUCARISTIE ET DISPOSITIONS REQUISES

— *Quel est le nom donné à l'action de recevoir le sacrement de l'eucharistie ?*

— On donne le nom de *communion* à l'action de recevoir le sacrement de l'eucharistie, et l'on dit *communier*, faire la sainte communion, pour désigner la réception elle-même du sacrement.

— *Que veut dire le mot communion ?*

— Littéralement le mot « communion » signifie : union commune, union très étroite, et ce terme exprime parfaitement l'union incomparable que le sacrement établit entre Jésus-Christ et le chrétien.

#### § 1<sup>er</sup>. — Différentes sortes de communions.

— *Ne distingue-t-on pas plusieurs sortes de communions ?*

— On peut distinguer plusieurs sortes de communions, savoir :

1<sup>o</sup> Au point de vue du sujet : la première communion, la communion ordinaire et la communion en viatique.

2<sup>o</sup> Au point de vue des temps et des intervalles entre chaque communion : on distingue la communion annuelle ou pascalle, la communion mensuelle, la communion hebdomadaire, la communion fréquente et la communion quotidienne.

3<sup>o</sup> Au point de vue des dispositions du communiant : on distingue la communion fervente, la communion tiède et la communion indigne.

4<sup>o</sup> Au point de vue des espèces : la communion sous les deux espèces, et la communion sous une seule espèce.

5<sup>o</sup> Enfin au point de vue de la manière de recevoir Jésus-Christ : la communion sacramentelle et la communion spirituelle.

+

#### 1<sup>o</sup> Première communion

— Nous avons parlé déjà de la communion en viatique, et nous parlerons suffisamment

dans les subdivisions suivantes de la communion ordinaire.

Ici nous étudierons spécialement ce qui concerne la première communion.

— *Quelle idée vous faites-vous de la première communion ?*

— La première communion est une des actions les plus importantes de la vie.

— *Comment la première communion est-elle une des actions les plus importantes dans la vie d'un enfant ?*

— C'est qu'elle est d'ordinaire regardée comme une source de bonheur et un gage de prédestination, si elle est bien faite ; comme un principe de malheur, si elle est mal faite.

— *Que faut-il donc entendre par la première communion ?*

— Il faut entendre par là la première fois où l'on est admis à recevoir le sacrement de l'eucharistie, c'est-à-dire le corps sacré de Jésus-Christ sous l'espèce du pain.

— *N'est-ce pas là tout à la fois un grand honneur et un grand bonheur ?*

— Assurément, puisque rien sur terre ne peut être mis en comparaison avec une grâce aussi excellente, et que pendant toute l'enfance on en est demeuré privé.

— *Si la grâce de la communion est si excellente, pourquoi l'Eglise diffère-t-elle si longtemps de vous l'accorder ?*

— L'Eglise le fait par respect pour le sacrement que nous ne saurions pas suffisamment discerner, et aussi pour que nous apprécions et désirions davantage un si important bienfait.

— *Et qu'est-ce qui met le comble à cette grâce de la première communion ?*

— C'est qu'une fois admis à communier une première fois, on peut désormais s'approcher régulièrement de la sainte table et puiser à ce banquet divin les grâces nécessaires pour vivre en bon chrétien.

— *Avoir fait sa première communion, ce n'est donc pas entrer dans la classe des hommes faits et être affranchi de la régularité aux pratiques religieuses imposée dans l'enfance ?*

— Ce serait une très funeste erreur de le croire. L'admission à la première communion nous donne droit, au contraire, à la plénitude des dons et des faveurs que l'Eglise dispense à ses enfants, et nous oblige ainsi à une vie plus pleinement et rigoureusement chrétienne.

— *Cependant ne cesse-t-on pas à cette époque de suivre les cours de catéchisme et par là-même de s'instruire de la doctrine chrétienne ?*

— Si, à partir de la première communion on ne suit plus les cours élémentaires de catéchisme, on doit néanmoins continuer de s'instruire, d'abord en assistant au catéchisme de persévérance, et ensuite en prenant les autres moyens recommandés par l'Eglise.

— *Ce n'est donc pas uniquement en vue de faire sa première communion que, durant plusieurs années, on est astreint à fréquenter les catéchismes ?*

— Nullement. Le but premier et direct des catéchismes est de nous instruire des vérités que tout chrétien parvenu à l'âge de raison est tenu de savoir et de croire explicitement.

— *Alors même que la première communion n'existerait pas, on serait donc toujours tenu de suivre ces catéchismes et d'acquérir une instruction religieuse suffisante ?*

— On y serait rigoureusement tenu.

— *La première communion n'est-elle pas précédée d'une préparation particulière plus longue*



*et plus minutieuse que les communions subséquentes ?*

— Oui, et cette préparation a pour but de former à la pratique régulière de la vie chrétienne, à la conservation de l'état de grâce, non moins que de disposer à faire une bonne première communion.

— *Pourquoi, en France particulièrement, donne-t-on beaucoup de solennité à la cérémonie de la première communion ?*

— Afin de relever tant aux yeux des premiers communiant qu'à ceux des fidèles la dignité et la grandeur du sacrement, et d'enseigner avec quel soin et quelle diligence ils devront désormais se disposer à recevoir Notre-Seigneur dans son sacrement.

— *Dites en quelques mots le symbolisme des vêtements que vous devrez porter le jour de votre première communion ?*

— Par leur nouveauté, leur propreté, et même par leur éclat, ces vêtements nous apprennent l'heureuse transformation qui a dû se faire en notre âme et les belles vertus qui doivent orner notre cœur en ce grand jour.

— *Que signifient en particulier la robe blanche et le voile blanc que portent les jeunes filles ?*

— La robe blanche est le symbole de l'innocence et de la pureté, dont notre âme fut revêtue au jour de notre baptême.

Le voile blanc symbolise particulièrement la vertu de modestie.

— *Que représentent le brassard blanc frangé d'or ou d'argent et la cravate blanche des petits garçons ?*

— Ce sont comme les livrées du divin Maître qu'ils vont recevoir en leur cœur et qu'ils voudront servir désormais avec plus de fidélité.

— *La coutume existe aussi de porter ostensiblement une médaille de la sainte Vierge et le chapelet : en savez-vous la raison ?*

— Cet usage a pour but de manifester la dévotion des premiers communiant envers leur Mère du ciel, et d'obtenir par son intercession la grâce d'une bonne première communion.

— *Enfin, que signifie le flambeau allumé mis entre les mains des premiers communiant ?*

— Ce flambeau indique par sa lumière la foi qui doit surtout en ce jour animer les communiant ; par la direction de sa flamme vers le ciel, l'espérance qui doit les soutenir ; par le feu qui en consume la matière, la charité qui les embrase et les porte à consumer leur vie dans le service de Dieu.

— *Quels sont, en dehors de la communion elle-même, les cérémonies principales qui marquent la solennité des premières communions ?*

— Ces cérémonies sont d'ordinaire la Procession qui a lieu avant la messe, la Rénovation des promesses du baptême, et la Consécration à la sainte Vierge.

— *Pourquoi fait-on la Procession avant la messe ?*

— Cette cérémonie où le clergé vient à la rencontre des premiers communiant et les conduit à l'église parmi les rangs pressés de leurs parents, de leurs amis et de tous les fidèles de la paroisse, est le symbole de l'introduction des conviés au banquet nuptial, figure de l'Eucharistie, et plus tard de l'entrée de l'âme au ciel où les anges et les élus viendront nous faire cortège.

— *En quoi consiste la cérémonie de la Rénovation des promesses du baptême ?*

— Elle consiste à redire publiquement, et la main posée sur les fonts sacrés ou sur les saints Evangiles, la formule des vœux du baptême.

— *Que faut-il voir dans cette Rénovation des vœux du baptême ?*

— Il faut y voir un engagement public et solennel, placé sous la garantie du serment, de remplir toute la vie les obligations contractées au baptême.

— *Cet engagement n'avait-il pas été pris déjà au baptême ? Pourquoi donc le renouveler au jour de la première communion ?*

— Au baptême, cet engagement avait été pris au nom du baptisé par ses parents ou ses parrain et marraine, et par l'Eglise. Il convenait que le baptisé lui-même le renouvelât volontairement dans une des circonstances les plus mémorables de sa vie.

— *Quelle est la dernière cérémonie qui se fait en la solennité des premières communions ?*

— C'est la Consécration des premiers communiant à la très sainte Vierge.

— *Dites le sens et la raison de cette cérémonie ?*

— Les premiers communiant se rendent solennellement devant l'autel ou devant l'image de Marie, pour témoigner à leur bonne Mère du ciel leur vive reconnaissance pour ses bienfaits, se mettre sous sa protection et s'engager à la servir fidèlement toute leur vie.

+

2<sup>e</sup> Communion annuelle, mensuelle, hebdomadaire, fréquente, quotidienne

— *Qu'est-ce que la communion annuelle ?*

— La communion annuelle ou pascale est la communion faite une seule fois dans le cours de l'année.

— *Est-ce assez de communier une fois par an ?*

— C'est assez pour observer le quatrième commandement de l'Eglise, mais non pour répondre au désir de Notre-Seigneur et au vœu de l'Eglise.

— *Quel est le désir de Notre-Seigneur et le vœu de l'Eglise ?*

— C'est que les fidèles reçoivent plus souvent le sacrement de l'Eucharistie et s'efforcent de s'en rendre dignes.

— *Les fidèles doivent-ils régler eux-mêmes le nombre et les jours de leurs communions ?*

— Non, mais il est nécessaire qu'ils s'en rapportent pour cela au jugement de leur confesseur, et qu'ils ne se déterminent, au moins d'une manière habituelle, que d'après son avis ou son ordre.

—

— *Qu'appellez-vous communion mensuelle ?*

— La communion mensuelle est celle qui est faite régulièrement une fois par mois ou encore aux grandes fêtes de l'année.

— *A qui la communion mensuelle est-elle recommandée ?*

— Elle est recommandée à tous ceux qui, ne pouvant communier plus souvent, ont néanmoins la faculté de s'y disposer commodément au moins une fois par mois.

—

— *Qu'entendez-vous par communion hebdomadaire ?*

— J'entends par communion hebdomadaire celle qui se fait habituellement une fois la semaine, par exemple chaque dimanche.

— *Pourriez-vous citer une parole du pape Léon XIII touchant la communion hebdomadaire ?*

— « Nous souhaitons de tout cœur, a-t-il dit, qu'un très grand nombre de catholiques prennent l'habitude de recevoir chaque semaine le sacrement de l'autel. »

— *A quoi répond ce vœu du Souverain Pontife ?*

— Ce vœu répond à l'usage qu'avaient les premiers chrétiens de faire la sainte communion toutes les fois qu'ils assistaient à la messe. Il est, de plus, conforme à celui qui a été formulé par le Concile de Trente en ces termes : « Le Saint Concile désirerait que les fidèles communiasent, non seulement spirituellement, mais aussi sacramentellement, à chaque messe qu'ils entendent. »

— *Que concluez-vous de cette pratique des premiers chrétiens et du vœu exprimé par le Concile de Trente ?*

— Précisément qu'un très grand nombre de chrétiens n'assistent à la messe que le dimanche et les jours de fête, peuvent néanmoins faire la sainte communion le dimanche de chaque semaine.

— *Pourquoi cette pratique est-elle tant recommandée ?*

— C'est que, d'une part, « plus on fréquente la table du Seigneur, plus on en retire des fruits abondants de sainteté. » (Léon XIII).

C'est, d'autre part, que les dispositions qu'exige la communion hebdomadaire sont moins rigoureuses que celles requises pour la communion fréquente et peuvent se rencontrer chez un plus grand nombre de fidèles.

— *Que faut-il entendre par la communion fréquente et par la communion quotidienne ?*

— Par la communion fréquente on entend communément la communion faite d'une manière régulière deux ou trois fois la semaine.

Par communion quotidienne, celle qui a lieu chaque jour.

— *Pourquoi avez-vous dit : « La communion faite d'une manière régulière ? »*

— Parce que, exceptionnellement, par exemple pour triompher d'une habitude ou d'une tentation, le confesseur pourrait permettre ou conseiller de faire la sainte communion plusieurs jours de suite, ce qu'il ne faudrait point confondre avec la communion fréquente.

— *A qui la communion hebdomadaire est-elle conseillée ?*

— Elle est, d'une manière générale, conseillée et permise à ceux qui, habituellement, ne commettent pas de péché mortel, alors même qu'ils conserveraient quelques légers défauts.

Il est bon en outre qu'ils se soient appliqués déjà depuis un certain temps aux exercices ordinaires de la vie chrétienne.

Quelques-uns cependant ne font pas difficulté d'y admettre avec des dispositions moindres, mais suffisantes, ceux qui autrement persévéraient plus difficilement.

— *A qui la communion fréquente est-elle conseillée ?*

— La communion fréquente doit être conseillée à ceux qui, vivant en bons chrétiens, s'appliquent à aimer Dieu, à l'honorer et à le prier, et font volontiers la méditation chaque jour.

— *Cette règle ne souffre-t-elle pas d'exceptions ?*

— Cette règle, de l'avis des auteurs spirituels les plus autorisés, peut admettre certaines exceptions, dont il appartient au confesseur de juger.

— *A qui la communion quotidienne est-elle conseillée ?*

— La communion quotidienne est conseillée à ceux qui n'ont pas d'affection au péché véniel, ne tombent plus dans des fautes vénielles pleinement volontaires, ont surmonté la plupart de leurs mauvaises inclinations, s'adonnent à l'oraison men-

tales, s'efforcent de tendre à la perfection et ont un vif désir de la communion.

— *D'après ce que nous avons dit, que faut-il penser de ces chrétiens qui, par un sentiment exagéré de leur indignité et de respect du sacrement, se tiennent éloignés longtemps de la Table sainte et se croient même dispensés d'observer le précepte de l'Eglise ?*

— Ces chrétiens sont évidemment hors de la bonne voie, et ils se tromperaient fort en s'imaginant qu'ils peuvent être ainsi vraiment chrétiens et mener une vie pleinement catholique.

— *Quel est de nos jours, en beaucoup d'endroits, le principal obstacle pour ceux qui d'ailleurs auraient le désir de communier plus ou moins fréquemment ?*

— Cet obstacle est sans contredit le respect humain, la crainte de se signaler et de s'exposer à l'attention et aux critiques des mondains.

— *Comment triompher de cet obstacle ?*

— En songeant à la grandeur du devoir que nous accomplissons par la communion, aux excellents fruits qui en résultent pour notre âme, à l'exemple salutaire que nous donnons et qui souvent suffira à entraîner les autres et à leur faire adopter nos pieuses pratiques.

+

3<sup>e</sup> Communion fervente, communion tiède, communion indigne

— *Qu'est-ce que la communion fervente ou bonne communion ?*

— La communion bonne ou fervente est celle qui est faite en état de grâce, après une préparation sérieuse, avec de profonds sentiments de piété, d'humilité, d'amour et de reconnaissance.

— *Pour que la communion soit bonne ou fervente, est-il nécessaire d'avoir une piété tendre et sensible, d'éprouver des transports et une émotion qui se trahisse par des larmes ?*

— Non, car rien de tout cela n'est la vraie piété, ni toujours le signe d'une piété sincère.

— *Les sécheresses et les aridités que l'on éprouve parfois jusque dans l'acte même de la communion, sont-elles du moins un obstacle à la fervente communion ?*

— Elles ne sont pas un obstacle à la fervente communion, si elles ne proviennent point de notre faute ; et elles ne doivent, par conséquent, nullement détourner ceux qui les éprouvent de la table sainte, quand leur confesseur les y pousse.

— *Qu'entendez-vous par communion tiède ?*

— La communion tiède est celle qui est faite en état de grâce, mais avec peu de préparation et de dévotion.

— *Quelles sont les causes ordinaires de la communion tiède ?*

— L'attachement au péché véniel ou l'habitude des fautes vénielles délibérées, les affections déréglées pour les créatures, la négligence et la dissipation qui précède, accompagne et suit immédiatement la communion.

— *La communion tiède n'a-t-elle pas des suites funestes ?*

— Il est certain que la communion tiède a des suites funestes pour l'âme. Ses effets sont, pour le présent, de nous priver de grâces actuelles précieuses, et, pour l'avenir, de nous exposer à tomber, sinon dans la communion indigne, du moins dans le relâchement et l'indifférence.



— *Qu'est-ce que la communion indigne ?*  
 — La communion indigne ou sacrilège est celle que l'on fait sachant qu'on a la conscience souillée par le péché mortel.

— *Pourquoi dites-vous : « Sachant qu'on a la conscience souillée par le péché mortel ? »*

— Parce que si l'on croyait de bonne foi posséder l'état de grâce, la communion ne serait pas indigne et l'on ne commettrait point de sacrilège ; cette communion pourrait même être bonne, si les dispositions actuelles l'étaient.

— *Ceux qui communient indignement reçoivent-ils le corps et le sang de Jésus-Christ ?*

— Oui, ils reçoivent réellement le corps et le sang de Jésus-Christ, mais seulement d'une manière sacramentelle et non d'une manière spirituelle, c'est-à-dire sans les effets sacramentels de l'eucharistie.

— *La communion indigne est-elle seulement infructueuse ?*

— Non, elle constitue encore une faute grave, et celui qui communie indignement commet un horrible sacrilège.

— *Comment la communion indigne est-elle une faute grave et un horrible sacrilège ?*

— C'est qu'il y a en elle la profanation d'une chose sainte entre toutes, savoir : le corps du Sauveur, et un abus du plus divin des sacrements.

— *Que fait, d'après saint Paul, l'indigne communiant ?*

— Il mange et boit sa propre condamnation.

— *A quoi fait ici allusion l'Apôtre ?*

— A l'habitude qu'avaient les anciens de faire manger au condamné à mort, avant l'exécution, sa propre sentence écrite sur un morceau de parchemin.

— *Qu'est-ce à dire que l'indigne communiant mange et boit sa condamnation ?*

— C'est-à-dire qu'il reçoit dans son âme souillée Celui-là même qui le jugera et le condamnera, s'il ne fait pénitence de son péché.

— *Quels sont les tristes suites de la communion indigne ?*

— Parmi ces tristes effets, il faut mettre en premier lieu l'aveuglement de l'esprit, l'endurcissement du cœur et même l'impénitence finale.

— *Pourriez-vous dire quelle est la cause la plus fréquente de la communion indigne ?*

— La cause la plus fréquente de la communion indigne est une mauvaise confession par défaut de contrition ou par honte d'accuser tous ses péchés.

— *Celui qui aurait eu le malheur de communier indignement, doit-il désespérer d'obtenir son pardon ?*

— Non, mais il doit recourir à la prière, se repentir sincèrement de sa faute et se purifier au plus tôt par une franche et bonne confession.

+

4<sup>e</sup> Communion sous les deux espèces et communion sous une seule espèce

— *Quelle est la pratique de l'Eglise touchant la communion sous les deux espèces ou sous une seule espèce ?*

— La pratique actuelle de l'Eglise est que seul le prêtre qui célèbre, communie sous les deux espèces ; les fidèles et les prêtres qui ne célèbrent pas, ne communient que sous l'espèce du pain seulement.

— *Pourquoi avez-vous dit : « La pratique actuelle » ?*

— Parce qu'autrefois l'Eglise, se guidant d'après

les circonstances variables suivant les époques et les lieux, a tantôt permis et favorisé la communion sous les deux espèces, et tantôt préféré et prescrit la communion sous une seule espèce.

— *Notre-Seigneur n'a-t-il pas fait à tous indistinctement une obligation de la communion sous les deux espèces ?*

— Non, cette obligation ne ressort pas des paroles du Sauveur, et jamais l'Eglise n'a interprété ces paroles dans le sens d'une obligation stricte pour tous de communier sous les deux espèces.

— *Quelle est la raison de cette non obligation ?*

— C'est que Jésus-Christ est tout entier également sous chaque espèce.

— *Mais le prêtre qui célèbre, n'est-il pas tenu, lui du moins, de communier sous les deux espèces ?*

— Il y est tenu, et cela en vertu d'un précepte divin, parce que cette communion constitue la consommation nécessaire du sacrifice qui s'accomplit par la double consécration.

— *De quels motifs s'est inspirée l'Eglise pour interdire aux fidèles la communion sous les deux espèces ?*

— Tout d'abord elle a eu en vue la dignité du sacrement et la nécessité d'éviter les profanations trop souvent à craindre, surtout en répandant le précieux sang.

L'Eglise s'est aussi en cela inspirée de l'utilité des fidèles qui ne peuvent tous, par exemple certains malades, communier sous l'espèce du vin.

Ensuite, sous plus d'un rapport, l'administration du sacrement en est avantageusement simplifiée, et la communion fréquente rendue ainsi plus facile.

+

5<sup>e</sup> Communion sacramentelle et communion spirituelle

— *Qu'entendez-vous par la communion sacramentelle proprement dite ?*

— Par la communion sacramentelle, j'entends la réception vraie et réelle du sacrement de l'eucharistie.

— *Et par la communion spirituelle ?*

— La communion simplement spirituelle est le désir, animé par une foi vive, de recevoir Jésus-Christ et de s'unir réellement à lui en tant qu'il est présent dans le sacrement.

— *L'état de grâce est-il nécessaire pour faire la communion spirituelle ?*

— Oui, l'état de grâce est une condition indispensable pour la communion spirituelle.

— *Quand peut se faire la communion spirituelle ?*

— Elle peut se faire en tout temps, mais particulièrement à la messe et dans les visites au Très Saint Sacrement.

— *Est-il pour cela nécessaire d'avoir été admis à faire sa première communion ?*

— Non, cela n'est nullement requis ; au contraire, la communion spirituelle constitue, pour ceux qui n'ont pas le bonheur de pouvoir communier encore, la meilleure des préparations.

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 10 decembris 1902.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Souhaits de bonne année.** — I. Où se trouve le bonheur, 961. — II. Bonne année! 962. — III. Sentiments d'une âme chrétienne au renouvellement de l'année, 963. — IV. Les vœux de bonne année, 964.

**Sermons sur les Œuvres.** — III. L'Œuvre de Saint-François de Sales, 964.

**Catéchisme de première communion.** — Dispositions à la sainte communion, 967. Liturgie de la communion, 970.

**Pastorale pour Noël** en trois tableaux, 972.

## SOUHAITS DE BONNE ANNÉE

### I

#### OÙ SE TROUVE LE BONHEUR

« Bonne et heureuse année! » Que de fois, mes frères, cette parole aura été prononcée aujourd'hui! Elle traduit les souhaits qu'échangent, en ce premier jour de l'an, les parents et les amis.

Il faut croire que nous sommes créés pour le bonheur, puisque tous nous aspirons à le posséder.

Etre heureux, couler ses jours dans la paix, dans la joie, à l'abri des revers, des déceptions, des amertumes, des souffrances qui nous guettent, voilà le rêve, l'ambition de toute créature!

Comme un sol aride boit avec avidité la pluie du ciel, comme la nature tressaille au premier souffle du printemps, ainsi le cœur humain se dilate à cette parole fortunée, à cette enivrante promesse: *être heureux!* C'est si bien la destinée de l'homme, que tout ce qu'il fait, tout ce qu'il entreprend, tout ce qu'il souffre, a pour but suprême la conquête du bonheur.

Mais le bonheur, où est-il? Qui nous le donnera? A qui faut-il le demander?

On se trompe souvent, mes frères, on s'illusionne: le bonheur n'est pas où on se l'imagine.

Moi aussi, mes frères, je vous souhaite d'être heureux, mais je ne veux pas vous tromper, et je vous dirai où est sûrement la source du bonheur que l'on peut goûter en cette vie.

### I

Posons d'abord en principe que le bonheur, dans sa plénitude, est l'exemption de toute inquiétude, de tout malaise, l'apaisement de tous nos desirs, la réalisation de toutes nos espérances, le rassasiement de toutes nos facultés.

Eh bien! beaucoup sont persuadés que le bonheur est dans la fortune, ou au moins dans une large aisance. Et l'on entend dire à ceux qui vivent péniblement: « Ah! si j'étais riche!... »

Si vous étiez riches, si vous étiez propriétaires

de grands domaines, croyez-vous que vous seriez pleinement heureux? Mais le riche a ses soucis, ses alarmes; s'il est plus sûr du lendemain que le pauvre ouvrier, il craint à tout instant la main des voleurs, ou les désastres d'une banqueroute.

Et puis, il n'est jamais satisfait de ce qu'il possède, et le désir d'accroître ses revenus et d'allonger ses domaines le tourmente sans trêve. La fortune n'emplit que les mains, elle ne comble pas les vides du cœur. Le cœur, lui, est un abîme; jetez-y tous les biens du monde, vous ne le remplirez pas... Et ceci est une preuve de la grandeur de notre nature et de la sublimité de notre vocation: les biens de la terre sont impuissants à satisfaire ses aspirations, il lui faut autre chose.

Si vous étiez riches? — Eh bien! écoutez. Un homme s'est rencontré qui fut le plus riche, le plus grand, le plus sage entre tous. Ce fortuné, ce favori fut-il heureux? Comme autrefois un vieux patriarche murmurait en descendant dans la tombe: « Mes jours ont été courts et mauvais, » Salomon, car c'est lui dont j'invoque l'expérience, Salomon, rassasié de tout ce que la terre peut donner, et cependant toujours vide et souffrant, laissait tomber cette plainte amère: « Vanité des vanités! tout n'est que vanité! »

Non, le bonheur n'est pas dans la richesse; pas plus, je l'ajoute maintenant, que dans les plaisirs des sens, que l'on recherche pourtant avec une fiévreuse avidité.

Ecartons tout de suite les divertissements immoraux, les jouissances brutales; je me refuse absolument à appeler bonheur ces plaisirs grossiers et avilissants, ces convulsions des sens, ces excès qui humilient la dignité humaine, et laissent dans l'âme le dégoût et les remords accusateurs. Restent les joies permises, les joies saines et fortifiantes. Mais comme elles sont rares! Comme elles sont éphémères! Comme elles sont débordées par les ennuis, par les tristesses, par les découragements dont l'existence est assombrie! C'est pour cela qu'elles ne peuvent nous rendre heureux; elles ne font qu'augmenter le désir que nous avons de l'être.

La santé aura-t-elle plus de succès, pour nous établir dans le bonheur? — La santé, j'en conviens, est un élément essentiel du bonheur dans la vie présente. « Il ne me manque que la santé, disait quelqu'un; avec cela je serais heureux. » Mais hélas! on ne peut compter sur une santé toujours florissante; nous sommes sans cesse menacés de la voir s'altérer, se ruiner sous l'action des souffrances, des épreuves, des maladies qui font le siège de la pauvre humanité.

D'autre part, la santé ne nous affranchit pas des passions; elle les provoque souvent et les attise. Combien en effet abusent de leur santé, de leur force, pour satisfaire d'inavouables penchants! Or, il n'y a plus de paix, plus d'ordre, et partant plus de vrai bonheur, avec des passions déchaînées. Le corps se porte bien, mais l'âme, oh! qu'elle est tourmentée et malheureuse!



Vous proclamez heureux celui qui est en possession de l'estime publique, de la considération de ses concitoyens. Mais, il n'est pas sûr de la garder longtemps, étant donné la mobilité de l'opinion.

Vous dites encore que ce qui fait le bonheur, ce sont les charmes de l'amitié, les douceurs de la famille. — Mais il faut si peu de chose, un mot, un soupçon, une vulgaire question d'intérêt, pour rompre d'un coup les liens d'une vieille amitié, pour diviser les membres d'une famille. On ne peut guère compter sur la durée d'un pareil bonheur.

Mes frères, j'ai énuméré les causes du bonheur comme le monde les comprend; j'ai parlé de la fortune, des plaisirs, de la santé, de l'estime publique, de l'amitié et des joies de la famille... Où sont-ils ceux en qui se rencontrent tous ces avantages à la fois? Quand on en possède un ou deux, les autres font défaut, et alors adieu le bonheur complet!

Nous ne pouvons donc avoir ici-bas qu'un bonheur partiel, intermittent, troublé... C'est une folie de rêver autre chose.

## II

Mais ce bonheur relatif, incomplet, qui nous le donnera? Nous le souhaitons à ceux que nous aimons; nous nous le souhaitons à nous-mêmes; mais qui nous l'assurera?

Je réponds d'abord qu'il est un bienfait de Dieu, un don de sa Providence. Car c'est lui qui gouverne en maître les hommes et les choses et qui dirige les événements d'où sortent le bonheur et le malheur des créatures. Voilà pourquoi nous le prions en ce jour de bénir cette année, de protéger nos familles et de donner le succès à nos entreprises.

Je réponds ensuite que le bonheur est un fruit de la vertu, et que sous ce rapport il dépend de notre volonté soutenue par la grâce de Dieu. De sorte que c'est toujours Dieu, en définitive, qui est la cause effective du bonheur, puisque sans sa grâce il n'y a pas de vertu sérieuse.

Ah! la vertu, c'est-à-dire la loi de Dieu observée, l'Evangile mis en pratique, le devoir accompli, voilà la source pure du vrai bonheur.

Et tenez, mes frères, dans cet ordre d'idées, il me vient à l'esprit un projet de résolution qui assurerait votre bonheur, si vous vouliez l'accepter. Il est formulé dans les deux articles que voici: « ART. 1<sup>er</sup>. Tous mes paroissiens seront vertueux. — ART. 2. Tous mes paroissiens seront heureux. »

Vertu et bonheur en effet vont ensemble.

J'ai proclamé la richesse comme un élément constitutif du bonheur. Mais plus qu'un autre, l'homme vertueux pourra y arriver, parce qu'il travaillera assidûment, parce qu'il aimera l'ordre et pratiquera l'économie.

J'ai nommé la santé. Un homme vertueux la conservera plus robuste et plus persévérante, parce qu'il évitera les excès qui l'affaiblissent.

J'ai nommé l'estime publique. Nul n'en sera plus digne que le bon chrétien, car il réunira toutes les qualités qui rendent un homme estimable.

Enfin, si le bonheur consiste dans les charmes de l'amitié et dans les douceurs de la famille, la vertu écartera toutes les causes de division et de froideur, car elle tiendra les cœurs étroitement unis dans la charité.

Mais il y a une autre raison bien plus importante de nous attacher à la vertu et d'en observer les préceptes: c'est que la vertu n'est pas seulement la condition du bonheur en ce monde, elle est encore la condition absolue du bonheur en l'autre.

Mes frères, le saint curé d'Ars souhaitant bonne année à ses paroissiens leur disait: « Je voudrais être saint Pierre, pour vous donner à tous la clef du paradis. » J'exprimerais volontiers le même désir que le curé d'Ars, car je m'intéresse vivement à votre salut; mais, sans être saint Pierre, je viens de vous donner la clef du ciel. Soyez attachés à vos devoirs, pratiquez la vertu, et après avoir goûté les quelques joies et l'éphémère bonheur du temps, vous serez admis à savourer l'impérissable et total bonheur de l'éternité. Ainsi soit-il!

## II

### BONNE ANNÉE!

Mes frères,

Voici encore une année qui s'achève!... Une année, c'est-à-dire une partie notable de notre vie.

C'est ce sentiment qui me presse de vous exprimer simplement les vœux annuels que nos pères aimaient à échanger, sous une forme parfois naïve, au début d'une nouvelle année.

Ne formons-nous pas, en effet, sous le regard de Dieu notre père, une vraie famille?

Le premier vœu, qui comprend tous les autres, est celui d'une *bonne année*.

L'année qui s'achève a été marquée par des événements douloureux pour les cœurs chrétiens. Nous avons ressenti vivement le contre-coup des attaques dirigées contre la sainte Eglise, et nos âmes en sont demeurées pleines d'angoisses. Témoins attristés des audaces croissantes de l'impiété, de la perversité précoce de l'enfant élevé sans Dieu, de l'aveuglement des populations qui abandonnent leurs habitudes religieuses, nous avons gémé en répétant bien des fois le cri d'alarme: « Où allons-nous?... Où allons-nous?... »

Et maintenant, mes frères, que sera l'année qui va s'ouvrir? L'horizon est sombre et l'avenir plein de menaces. Mais j'ose l'espérer, cette année sera bonne comme les précédentes; elle sera meilleure encore, si notre vie surnaturelle grandit et s'élève avec les épreuves. Après les injures, après les calomnies vomies chaque jour

par certaines feuilles contre tout ce que vous aimez, peut-être la persécution se fera-t-elle plus hostile encore, et en viendrons-nous à souffrir de grands maux pour rendre témoignage à notre foi. Eh bien ! c'est alors que nous devons nous écrier avec les saints : « Dieu soit béni ! que sa volonté toujours adorable s'accomplisse en toutes choses ! » Nous nous rappellerons que des huit béatitudes proclamées par le Sauveur sur la montagne, la seule qu'il ait voulu commenter pour l'inculquer plus fortement dans l'esprit de ses disciples est la dernière : « *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice !* » Oui, a-t-il ajouté, « *vous serez bienheureux quand les hommes vous maudiront et vous persécuteront à cause de moi. Réjouissez-vous alors et tressaillez d'allégresse, parce que votre récompense est grande dans les cieux.* »

A ce premier souhait, j'en ajouterai un second, et plutôt à Dieu qu'il pût se réaliser pour chacun de vous, dans toute sa plénitude ! Je vous souhaite de tout mon cœur le bienfait si appréciable d'une *bonne santé*. N'est-il pas le premier, parmi les avantages temporels qu'il nous est permis de demander à Dieu ?

Après vous avoir souhaité les biens spirituels et temporels qui font l'objet de vos vœux légitimes, pourquoi n'exprimerais-je pas, à l'exemple de vos pères, le souhait par excellence, celui du *Paradis*, à la fin d'une longue et laborieuse carrière ?

Le Paradis n'est-il pas le but de notre vie, le terme de notre vocation, la raison de tous nos sacrifices ?

Les jours de l'exil semblent longs à celui qui soupire avec ardeur après les joies de la patrie. Mais quand aura lui notre dernier soleil ici-bas, que la chaîne de nos tribulations nous paraîtra courte et légère, en présence du poids immense de gloire qu'elles nous auront mérité !

La méditation de ces pensées vous sera salutaire en ce jour où commence une année nouvelle. Ce sont les seules pensées, après tout, qui soient dignes d'esprits chrétiens, et capables de remplir des âmes habituées à contempler les grands horizons de l'autre vie.

Tels sont mes vœux et mes espérances.

Oui, Dieu aidant, l'année sera bonne, parce que nous lui offrirons nos larmes et nos prières, nos épreuves et nos préoccupations, mais aussi notre bonne volonté et nos promesses.

L'année sera bonne, parce que nous continuerons d'aimer ceux qui nous haïssent et de prier pour ceux qui nous persécutent, de tendre la main et d'ouvrir nos cœurs à ceux qui ont conjuré la perte de notre foi. Dans cette lutte à outrance entre la charité et la haine, nous sommes assurés de la victoire. « *Noli vinci a malo, sed vince in bono malum.* »

L'année sera bonne, parce que, tous unis dans une même pensée, dans la fidélité aux mêmes devoirs, nous serons à la peine sans défaillance, laissant à Dieu le soin de nous réunir un jour dans l'honneur éternel.

Vous offrir les vœux que forme notre cœur pour vos intérêts de la terre et du ciel, c'est le double sens de ce mot : *Bonne année*, lorsqu'il est échangé entre chrétiens. Je vous souhaite donc, et je demande à Dieu pour vous, mes frères, le pain de chaque jour, c'est-à-dire la récompense de vos travaux avec les joies légitimes de la famille. Mais je vous souhaite surtout, vous le comprenez, le bien par excellence, c'est-à-dire l'augmentation de la foi et la fidélité aux pratiques religieuses, source de toute vertu surnaturelle, l'honneur devant les hommes, la joie d'une bonne conscience, l'union et la paix, une vie chrétienne, en un mot, qui soit pour vous tous, mes chers paroissiens, le prélude de la félicité des cieux, dont Jésus naissant nous apporte la promesse et le gage. Ainsi soit-il.

### III

#### SENTIMENTS D'UNE ÂME CHRÉTIENNE AU RENOUVELLEMENT DE L'ANNÉE

(Plan)

Habitude d'offrir les souhaits de bonne année... Le prêtre catholique s'y associe en vous exposant les sentiments que doit produire en votre âme le renouvellement de l'année... Ces sentiments sont :

##### I. — La reconnaissance.

*Reconnaissance* pour le passé. Que de bienfaits nous avons reçus de Dieu en l'année qui s'achève ! — Il nous a conservé la vie, alors que tant d'autres étaient rappelés à Lui... Il nous a donné la santé,... le pain quotidien,... le logement... — Que de joies il nous a accordées dans notre foyer, par l'affection et le dévouement des nôtres !... C'est à lui que nous devons la paix dont nous avons joui, et l'estime de nos concitoyens. — Enfin il nous a accordé beaucoup de grâces surnaturelles : la vérité catholique,... la parole de Dieu,... la prière,... les sacrements,... les bons exemples,... toutes nos bonnes actions... Rien n'est plus précieux.

Nous avons donc été comblés des dons de Dieu ; nous en avons vécu ; et il est juste que, à la vue de tant de bienfaits divins, de pardons obtenus et de punitions évitées, nous disions du fond du cœur à notre Divin Maître : « *Merci !*... »

##### II. — Le repentir.

Hélas ! combien nous avons mal répondu à ces bienfaits de Dieu !...

Que de journées nous avons passées sans même penser à Celui de qui nous tenions tout !...

Que de prières omises ou mal faites !... de blasphèmes qui peut-être sont sortis de nos lèvres à la moindre contrariété, ou même simplement à la moindre occasion !...

Que de respect humain quand nous devons défendre notre foi ou pratiquer nos devoirs religieux !...



Que de fois nous avons manqué à la sainte loi du repos ou de l'assistance à la messe, le jour du dimanche!...

Les commerçants soigneux font leur inventaire à époque fixe, et quand ils se trouvent en déficit, ils cherchent les moyens d'y parer le plus tôt possible. Efforçons-nous de combler le nôtre par un bon acte de contrition.

### III. — *La fidélité.*

*Fidélité* pour l'avenir. Nous ignorons quelle sera l'année qui commence.

Les épreuves ?... Quelles qu'elles soient, elles nous viendront de Dieu notre Père, disons : *Oui*, d'avance...

Nos devoirs religieux ?... Pourquoi tarderions-nous plus longtemps à les accomplir ? — Le temps passe... Sommes-nous sûrs du lendemain ?... Disons donc : *Oui*.

Et les défauts dont nous devons nous corriger, pourquoi les garderons-nous encore ? Ils sont nos ennemis et nous les conservons !... A Dieu qui nous demande de les chasser, disons : *Oui*.

La prière, le travail, la probité, la charité, la patience, la foi, l'éducation de nos enfants, les devoirs civiques nous attendent, disons-leur : *Oui*.

Disons *Oui* à tout ce qui est vrai, beau, bien, pur et saint... Que cette année soit féconde en mérites et en grâces. Ne laissons rien perdre des bienfaits que Dieu nous accorde.

### *Péroration*

Et en retour, mes frères, Dieu vous bénira plus largement ; il bénira ceux que vous aimez ; il bénira votre pays, et vous pourrez dire avec le poète :

Espérons cette année moissonner quelque rose ;  
Espérons voir la paix demeurer dans nos rangs ;  
Espérons tous en Dieu dont le pouvoir dispose  
De l'enfant au berceau, de l'homme aux cheveux  
[blancs !]

### IV

#### LES VŒUX DE BONNE ANNÉE

#### *(Plan)*

Leur raison d'être : preuve d'affection... En ce jour, on les adresse à tous ceux qu'on aime ou auxquels on doit le respect.

Mais combien ils sont imparfaits !...

Ceux du chrétien sont :

1<sup>o</sup> *Sincères*. Alors que les vœux des mondains sont souvent l'effet d'une courtoisie hypocrite et se réduisent à une simple formule, les vœux du chrétien sont l'expression de la vérité, parce qu'ils sont inspirés par la *charité*. Il aime véritablement ceux à qui il les adresse, puisqu'il les aime comme lui-même, et par conséquent leur désire vraiment les biens qu'il leur souhaite. Point de mensonge sur ses lèvres ni dans son cœur.

2<sup>o</sup> *Sages*, alors que les vœux des mondains sont

imprudents. Que de fois ils souhaitent des choses dangereuses à leurs amis !... Le succès, les honneurs, les applaudissements n'exaltent souvent que pour rendre ensuite la chute plus profonde. Les vœux du chrétien sont inspirés par la *foi* qui nous fait connaître les vrais biens. A cette lumière céleste, le chrétien discerne ce qui peut être utile à ceux qui l'aiment, non seulement pour le temps, mais surtout pour l'éternité ; non seulement pour leur corps, mais surtout pour leur âme ; et c'est ainsi que ses souhaits ne risquent pas de s'égarer.

3<sup>o</sup> *Puissants*. Ceux du mondain sont *stériles*. C'est une parole, et rien de plus ; il n'en faut attendre aucune efficacité, aucune influence sur le cours des événements. Mais il en est tout autrement des souhaits du chrétien, puisqu'ils sont accompagnés de la *prière* et basés sur elle. La prière obtient tout, et c'est ainsi que les vœux du chrétien donnent souvent ce qu'ils font espérer.

Que le bon Dieu daigne donc exaucer tous les vœux que nous faisons les uns pour les autres, et ceux en particulier que votre pasteur va lui présenter pour vous !

### SERMONS SUR LES ŒUVRES

#### III

#### L'ŒUVRE DE SAINT-FRANÇOIS DE SALES

*Discant autem et nostri bonis operibus præesse ad usus necessarios.*

Que les fidèles apprennent à être toujours les premiers à pratiquer les bonnes œuvres lorsque le besoin et la nécessité le réclament.

(Tit., III, 14).

C'est, vous le voyez, mes bien chers frères, d'après l'apôtre saint Paul, une haute convenance, une quasi nécessité de se mettre à la tête des œuvres qui sont bonnes et qui servent à des usages nécessaires.

Sans doute, la charité faite aux pauvres dans le but de soulager leurs besoins temporels est une œuvre sainte et l'une des plus parfaites qui sont conseillées dans l'Évangile : elle rachète les péchés et en couvre la multitude, elle purifie l'âme, elle nous fait au ciel des amis, elle revêt, nourrit, visite Jésus-Christ dans les pauvres dont il a voulu prendre la ressemblance. Mais l'homme ne vit pas seulement de pain ; son âme vit de vérité, d'amour, de justice. Les libéralités des fidèles doivent donc s'étendre à toutes les œuvres propres à l'instruire, à lui procurer ou à lui conserver la foi, à le réformer, à le perfectionner, en un mot à sauver son âme, car, comme dit saint Augustin, rien ne vaut une âme, ni la terre, ni la mer, ni les astres.

C'est pour sauver les âmes que le missionnaire s'est arraché aux douceurs de la vie de famille, qu'il a quitté un père chéri, une mère tendrement aimée et jusqu'à l'espoir de les revoir jamais ici-

bas, qu'il a traversé les mers et s'en est allé bien loin sur des rives étrangères, à travers les déserts et les forêts, en proie à toutes les privations, exposé à tous les périls.

C'est pour sauver les âmes en venant en aide aux missionnaires que le génie de l'Eglise a inspiré et fait naître les œuvres admirables de la Propagation de la foi et de la Sainte-Enfance dont les résultats sont si merveilleux.

Ah ! sans doute il est louable, il est nécessaire, le zèle des missionnaires qui s'en vont évangéliser les sauvages pour les gagner à Jésus-Christ, et il est impossible, à la vue de leur dévouement, de ne pas redire les paroles prophétiques d'Isaïe : « Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui vont annoncer l'Evangile, l'Evangile de la paix ! *Quam speciosi pedes evangelisantium, evangelisantium pacem !* » (Rom., x, 15). Elle est belle, louable et nécessaire, la générosité de ces milliers de personnes, de ces milliers d'enfants qui font partie des œuvres de la Propagation de la foi et de la Sainte-Enfance, et qui, par l'aumône de quelques sous, contribuent puissamment au salut des infidèles !

Mais s'il est beau, s'il est louable, s'il est nécessaire de s'intéresser au salut des peuples qui nous sont étrangers par leurs mœurs et leur langage, il n'est pas moins beau, il n'est pas moins louable, il n'est pas moins nécessaire de travailler aussi à sauver les âmes de nos frères, de ceux qui vivent sous le même ciel que nous, de ceux qui parlent le même langage que nous, de ceux qui, en un mot, ont pour patrie la même France aimée du Christ.

Voilà pourquoi, à côté des œuvres de la Propagation de la foi et de la Sainte-Enfance dont le but est de propager la foi dans les pays infidèles, a été fondée l'Œuvre de Saint-François de Sales qui est, comme l'a appelée Pie IX, une espèce de Propagation de la foi à l'intérieur.

C'est donc de cette Œuvre que nous allons nous entretenir aujourd'hui. Nous étudierons tour à tour sa nature et son but, son origine, son excellence, les conditions requises pour en faire partie, et enfin, en terminant, nous répondrons brièvement aux deux principales objections qu'on fait contre elle.

#### I. — Sa nature et son but.

L'Œuvre de Saint-François de Sales est une œuvre de défense et de préservation.

Elle a pour but premièrement de ranimer l'esprit de foi et de zèle d'un grand nombre de chrétiens qui ne se doutent point du péril où la foi se trouve de plus en plus exposée, et de solliciter à cette intention leurs prières d'abord, ensuite leurs aumônes.

Elle a pour but deuxièmement de développer, de soutenir ou même de fonder, au moyen de ces prières et de ces aumônes, les œuvres ou institutions chrétiennes les plus capables de paralyser les efforts des ennemis de l'Eglise et principalement :

De développer, de soutenir ou de fonder des écoles catholiques, des patronages, des ouvroirs, des asiles ;

De répandre gratuitement les bons livres ;

De procurer aux campagnes et aux paroisses travaillées par l'impiété ou l'hérésie, des retraites ou des prédications extraordinaires ;

Enfin d'entretenir ou de fonder des chapelles dans les pays où la foi est menacée, et où la pauvreté des églises ferait craindre la cessation du culte divin.

Le but premier, essentiel et direct de cette Œuvre, est donc de propager et de défendre la foi à l'intérieur, comme une autre Œuvre la propage et la défend au milieu des nations infidèles. La diffusion des bons livres et des objets de piété, les secours qu'elle alloue pour le soutien des écoles catholiques et la prédication des retraites et missions, ne sont que des moyens d'action employés pour atteindre sa fin : la propagation et le développement de la foi dans une nation qui semble l'abandonner.

Cette Œuvre de préservation et de défense porte le nom d'*Œuvre de Saint-François de Sales* parce qu'elle a reçu saint François de Sales comme patron, et parce que l'objet qu'elle se propose et les moyens qu'elle emploie sont ceux-là mêmes que saint François de Sales s'est proposés et a employés dans sa mission du Chablais. Ce que saint François de Sales a fait pour cette province, l'Œuvre que décore son glorieux nom s'applique à le faire pour la patrie française et les divers autres pays catholiques. Comme lui et à son exemple, elle combat le bon combat de la foi par les écoles chrétiennes, les prédications populaires, les écrits, les secours aux églises menaçant ruine.

Souverainement recommandable par le but qu'elle poursuit, cette Œuvre l'est aussi par son origine si pure et si élevée, par les éloges et les faveurs dont les Souverains Pontifes l'ont entourée, par les services qu'elle rend aux associés eux-mêmes.

#### II. — Son origine et son excellence. Services qu'elle rend aux associés.

1. Ce fut le Souverain Pontife Pie IX lui-même qui le premier eut l'idée de cette Œuvre. Effrayé de voir s'unir dans une espèce de ligue anticatholique les différents ennemis de la foi, le Saint-Père en 1856 exprima à deux prêtres vénérables son désir de voir s'établir dans les pays catholiques une association de prières et d'aumônes destinée à aider le clergé pour conserver et défendre la foi. « Ce serait, ajoutait le Pape, une sorte de Propagation de la foi à l'intérieur. »

Ce désir exprimé par Pie IX, le doux et pieux Mgr de Ségur le mit à exécution en instituant l'Œuvre de Saint-François de Sales.

Aussitôt fondée, elle reçut les approbations et les éloges du Souverain Pontife et fut enrichie d'indulgences. Pie IX publia sept brefs ou rés-crits pour l'approuver, la louer et lui accorder



des faveurs spirituelles, et le glorieux Pontife qui actuellement préside aux destinées de l'Eglise en a déjà lui aussi publié treize dans le même but. En 1865 Pie IX disait à un des directeurs les plus zélés de l'Œuvre : « *Dites à tous vos Associés que je les bénis. Dites-leur que le Pape est avec eux, et que tout ce qu'ils font pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, le Pape le fait avec eux.* » La même année Pie IX disait encore au directeur diocésain de Gênes : « *Je donne aux Associés de Saint-François de Sales toutes les bénédictions que peut donner un Pape.* »

Lorsque les évêques de Belgique érigèrent canoniquement l'Association dans leur pays, Pie IX leur écrivit : « Vous avez choisi, vous et vos vénérables collègues, un puissant moyen de combattre l'impiété en érigeant l'Association de Saint-François de Sales. Pendant que les Sociétés des ennemis de la foi mettent tout en œuvre pour pervertir complètement les populations et leur arracher tout sentiment religieux, on ne saurait leur opposer rien de plus efficace qu'une Association qui, par la puissance de la prière, par l'éducation religieuse de la jeunesse, par toutes sortes de bonnes œuvres, non seulement apaise la Majesté divine, mais gagne aussi le cœur des hommes. Vaincues par la charité, les âmes seront plus disposées à recevoir la semence de la vérité et à s'attacher avec amour à la piété. En Nous réjouissant de l'Œuvre que vous avez faite, Nous lui souhaitons un immense accroissement, et Nous avons la ferme confiance que le Dieu de toute miséricorde daignera se servir de l'Association de Saint-François de Sales pour réprimer l'orgueil de l'impiété, combattre l'erreur dans le monde et faire régner la justice et la paix, en ramenant les esprits égarés à la pratique sincère de notre sainte religion. »

Au lendemain de l'élection de Léon XIII, le 21 février 1878, Mgr de Ségur, président général de l'Œuvre, lui demanda de bénir les directeurs et les associés. « *Je les bénis tous de tout mon cœur, leurs personnes et leurs œuvres,* répondit en français Léon XIII. *Je vous charge de bénir toutes ces œuvres, toutes ces personnes, de ma part et en mon nom, toutes ensemble et chacune en particulier.* »

Ne voilà-t-il pas assez de motifs pour gagner à cette Œuvre votre bienveillance et votre concours empressé ? J'ajouterai cependant qu'outre ces motifs, il y en a d'autres encore : ce sont vos propres intérêts.

2. L'Œuvre de Saint-François de Sales, en effet, ayant pour but essentiel et direct de propager et de défendre la foi à l'intérieur, fait par là-même de ceux qui lui prêtent leur concours des soldats de Jésus-Christ, des apôtres, des missionnaires, des coadjuteurs et des amis de Dieu, et par suite elle leur fournit l'occasion de gagner de grands mérites et une grande récompense pour l'éternité.

L'Œuvre de Saint-François de Sales procure en outre à ceux qui lui prêtent leur concours le moyen de gagner un très grand nombre d'indul-

gences au moyen desquelles ils peuvent payer à la justice divine la dette de leurs péchés, éviter par conséquent après leur mort les flammes du purgatoire et non seulement les éviter pour eux-mêmes, mais en délivrer dès maintenant les âmes de leurs parents et amis.

### III. — Conditions requises et réponse à quelques objections.

Et pour avoir part à ces mérites, pour avoir droit à ces indulgences, deux choses seulement sont requises, très faciles et très simples. La première, c'est la récitation, chaque jour, d'un *Ave Maria* avec l'invocation : « *Saint François de Sales, priez pour nous.* » La seconde, c'est l'aumône d'un petit sou une fois par mois seulement. Appelant le concours de tous, cette Œuvre est à la portée de tous, c'est une œuvre vraiment populaire qui, on l'a dit, « ne laisse place ni à l'excuse de la santé, ni à l'excuse de l'indigence, ni à l'excuse du travail et des affaires, ni à l'excuse de l'âge<sup>1</sup>. »

Malgré cela, combien n'y a-t-il pas de fidèles qui refusent cette courte prière, ce petit sou chaque mois à cette Œuvre si belle et si importante pour la religion en général et pour l'Eglise de France en particulier, et combien pèsent-ils à plus d'un associé !

Chaque année, quand vient le moment de recueillir les aumônes, les zélatrices se plaignent des affronts qu'elles ont à subir. Courage, chères zélatrices, courage ! Au point de vue temporel, ces affronts ne nuiront en rien à votre santé et à votre honneur ; et au point de vue spirituel, des affronts reçus pour le salut des âmes, des affronts reçus pour la défense de la foi, pour la cause de Dieu, il n'y a rien de plus beau, il n'y a rien de plus méritoire pour le ciel.

Et vous, chers associés de la belle Œuvre de Saint-François de Sales qui hésiteriez à lui continuer votre concours, vous qui jusqu'ici avez refusé de vous enrôler sous son étendard, oh ! n'hésitez plus ! ne refusez plus !

— « Nos charges sont lourdes, » dites-vous.

— N'ayez pas peur, Dieu vous rendra au centuple en ce monde et en l'autre ce que vous ferez pour la défense et le triomphe de sa cause. N'oubliez pas ces paroles de nos Livres saints : « Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup ; si vous avez peu, donnez peu ; mais donnez de bon cœur. » L'aumône n'appauvrit jamais, c'est un fait reconnu, incontestable, qui ne sera jamais démenti, car il est appuyé sur les promesses divines. Celui qui donne à une bonne œuvre prête à Dieu.

Il y a dans l'Evangile une page admirable qui est bien de nature à nous inspirer la confiance envers la divine Providence et à nous ôter toute inquiétude pour l'avenir. « Considérez les oiseaux du ciel, dit Notre-Seigneur : ils ne sèment point, ils ne moissonnent point et ils n'amassent rien dans les greniers, et cependant votre Père céleste

<sup>1</sup> Cardinal Giraud, *Œuvres*, t. I.

les nourrit. N'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux ? Considérez comment croissent les lis des champs : ils ne travaillent pas, ils ne filent pas et cependant, je vous le déclare, Salomon dans sa gloire n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. » (Matth., vi, 25-34).

Oui, mes frères, celui qui nourrit les oiseaux du ciel, qui fait croître les lis des champs saura, en faisant réussir vos affaires, vous rendre au centuple ce que vous ferez pour une bonne œuvre. « Celui qui donne la fécondité à la semence que le laboureur jette en terre, dit saint Paul exhortant les premiers chrétiens à la charité, saura multiplier vos aumônes pour qu'elles soulagent toutes les misères et vous procurent à vous-mêmes un accroissement de mérites pour le ciel. » (II Cor., ix, 8-11).

Ne dites donc pas : « Nous avons déjà tant de charges, nous faisons déjà partie de tant d'œuvres ! » Car un sou par mois, soixante centimes au bout de l'année, c'est bien peu de chose, d'autant plus que ces soixante centimes, vous pouvez les prendre sur vos dépenses inutiles, superflues, peut-être même dangereuses. « Avouons-le, disait un prédicateur : si nous donnions seulement aux œuvres le quart de notre argent perdu ou mal dépensé, ce qui est absolument la même chose, toutes les œuvres seraient florissantes, car qui ne fait aujourd'hui des dépenses inutiles ? qui ne sème au hasard son argent un peu partout, les riches, les pauvres, les ouvriers, les ouvrières ? On le jette à une vanité, à un caprice, on le jette aux liqueurs meurtrières, on le jette à tous ces fragiles tissus qu'on appelle broderies et dentelles. » Jetez-le donc aussi et avant tout aux bonnes œuvres. Là il sera placé à gros intérêts, il servira à nourrir le pauvre, à propager le royaume de Dieu, à défendre et à conserver la foi qui disparaît de plus en plus, à sauver les âmes. Il servira à détourner de nous la colère de Dieu qui semble prête à nous écraser.

— « L'Œuvre de Saint-François de Sales nuit à d'autres œuvres plus nécessaires, telles que les œuvres de la Propagation de la foi, de la Sainte-Enfance, telles que les œuvres diocésaines et paroissiales, » dites-vous encore.

— Non, l'Œuvre de Saint-François de Sales n'est pas moins nécessaire que les autres œuvres, car s'il est important de propager la foi dans les pays qui ne l'ont pas encore, il est au moins aussi important de la défendre, de la conserver dans les pays qui la possèdent déjà et auxquels on travaille si opiniâtrement à l'arracher.

Non, l'Œuvre de Saint-François de Sales ne nuit pas aux autres œuvres, elle en est au contraire la pourvoyeuse et le plus solide soutien. Ce qu'elle demande, un sou par mois, est si peu de chose que, sérieusement parlant, elle ne peut pas nuire aux autres œuvres. Et puis, qui ne comprend qu'en défendant, qu'en préservant, qu'en propageant dans les pays catholiques la foi qui est l'inspiration de toutes les œuvres, loin de nuire aux autres œuvres, elle est au contraire leur plus ferme soutien ? L'Œuvre de Saint-François est aux

autres œuvres, comme le disait spirituellement Mgr de Ségur, « ce qu'est la doublure au drap d'un habit. La doublure soutient le drap et assure à l'habit une plus grande solidité, une durée plus longue. Ainsi l'Œuvre de Saint-François de Sales soutient les autres œuvres, leur assure une plus grande solidité, une durée plus longue. »

Et puis, s'il y a quelques petits sacrifices à faire, faisons-les généreusement. Prenons comme exemple les ennemis de la religion, les ennemis de l'Eglise. Voyez, rien ne leur coûte lorsqu'il s'agit d'attaquer la foi, de détruire le règne de Jésus-Christ dans les âmes et dans la société. Que rien ne nous coûte non plus pour défendre cette foi, pour travailler à l'arrivée du règne de Dieu, d'autant plus que tandis que les ennemis de la religion n'auront que châtiments horribles, à nous au contraire sont réservées des récompenses ineffables et infinies.

## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

### TROISIÈME PARTIE

#### Moyens de salut

##### LES SACREMENTS

##### B

#### *Les sacrements en particulier*

##### III. — L'EUCHARISTIE

#### Chapitre III. — L'Eucharistie sacrement : la Communion (suite)

##### § 2. — Dispositions à la sainte communion

— *Le sacrement de l'eucharistie ne demande-t-il pas des dispositions particulières de la part de ceux qui doivent le recevoir ?*

— Oui, et ces dispositions sont fondées tant sur la nature du sacrement, que sur les effets produits.

— *Comment cela ?*

— D'abord il faut affirmer que si toute action importante exige une préparation, à plus forte raison celle qui consiste à recevoir Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme.

— *Ensuite ?*

— Le sacrement de l'eucharistie est la nourriture de l'âme et l'aliment de la vie spirituelle.

Pour produire réellement ces effets, il doit rencontrer chez le communiant des dispositions analogues à celles que requiert la nourriture matérielle.

— *Notre-Seigneur n'a-t-il pas marqué lui-même la nécessité de ces dispositions spécialement réclamées par l'eucharistie ?*

— Oui, en lavant les pieds de ses apôtres à la dernière Cène. Les Pères et les interprètes ont vu dans cet acte du Sauveur une image des parfaites dispositions requises pour la communion.

— *Quelles sont ces dispositions ?*

— Elles sont de trois sortes : celles qui précèdent la communion, celles qui accompagnent l'acte même de la communion, celles qui suivent.



+

1<sup>o</sup> Dispositions préparatoires à la communion

— *Comment divise-t-on les dispositions préparatoires à la communion ?*

— On distingue les dispositions qui regardent l'âme et celles qui regardent le corps.

a

## Dispositions de l'âme

— *Quelles sont les dispositions de l'âme à la communion ?*

— Il y a une disposition de précepte, et d'autres qui sont simplement de convenance.

— *En quoi consiste la disposition essentielle ou de précepte ?*

— Elle consiste dans l'état de grâce, c'est-à-dire dans l'exemption de toute faute mortelle.

— *Pourquoi l'état de grâce est-il requis pour communier ?*

— L'état de grâce est requis pour communier : 1<sup>o</sup> A cause de l'union intime que le communiant doit contracter, dans ce sacrement, avec Jésus-Christ, la sainteté même et l'auteur de toute sainteté ;

2<sup>o</sup> Parce que l'eucharistie est un sacrement des vivants, institué comme nourriture spirituelle ; comme telle, elle n'a pas pour but de donner la vie, mais de l'entretenir et de la fortifier.

— *N'est-ce pas ce que le diacre rappelait autrefois avant la communion ?*

— Oui, lorsqu'il disait à haute voix : « *Sancta sanctis !* Les choses saintes sont pour les saints ! »

— *Cette disposition n'est-elle pas aussi marquée dans l'Evangile ?*

— Elle est expressément marquée dans la parabole des conviés au festin des noces, où elle est représentée par la robe nuptiale requise pour y participer.

— *Qu'est-ce que recommande saint Paul ?*

— Saint Paul recommande qu'avant de communier on « s'éprouve soi-même, » c'est-à-dire que l'on examine soigneusement sa conscience afin de s'assurer qu'on est libre de tout péché mortel et en état de grâce.

— *Si par cet examen on se reconnaissait coupable de péché mortel, que devrait-on faire ?*

— Il ne suffirait pas de s'exciter à la contrition parfaite de ses péchés, mais il faudrait, de toute nécessité, d'après le précepte porté par le concile de Trente, recourir au sacrement de Pénitence.

— *Ce précepte ne souffre-t-il aucune exception ?*

— Il ne souffre d'exception que pour le cas où un malade en danger de mort ne pourrait, faute de prêtre, recevoir le saint Viatique que d'un diacre ; ou encore, si déjà arrivé à la sainte table on avait conscience de quelque péché mortel commis depuis la dernière confession.

— *Que serait-on tenu de faire alors ?*

— Il faudrait du moins s'exciter à la contrition parfaite et être dans la disposition de se confesser quand on le pourra.

— *Celui qui se souvient, après sa confession, d'un péché grave qu'il a oublié involontairement, est-il obligé de s'en confesser avant de communier ?*

— D'après l'opinion la plus probable, il n'y est pas obligé, surtout s'il pouvait difficilement aborder son confesseur et s'il avait des raisons sérieuses de communier. Le péché ainsi oublié est remis

indirectement par l'absolution, et il suffira de l'accuser à la prochaine confession.

— *L'état de grâce suffit-il pour recevoir tous les fruits de la sainte communion ?*

— L'état de grâce suffit pour que la communion ne soit pas indigne, mais il ne suffit pas toujours pour qu'elle soit fructueuse.

— *Comment appelle-t-on les autres dispositions de l'âme requises pour que la communion soit pleinement fructueuse ?*

— On les appelle dispositions de convenance.

— *En quoi consistent ces dispositions ?*

— Elles consistent dans l'exemption du péché véniel et de l'affection au péché véniel, et en outre dans des sentiments de piété, de foi, d'humilité, d'amour, enfin dans la faim et la soif de l'âme pour recevoir Notre-Seigneur.

— *Les fruits de la communion dépendent-ils de nos dispositions personnelles ?*

— Quoiqu'ils ne soient pas produits par nos dispositions, les fruits de la communion en dépendent néanmoins notamment quant à leur intensité.

— *Citez une parole de saint Bonaventure à ce sujet ?*

— Saint Bonaventure ne craint pas d'affirmer qu'une seule communion faite avec des dispositions convenables produit plus de fruits que plusieurs communions faites sans ces dispositions.

— *Quelle doit être en particulier la foi de celui qui communie ?*

— Une foi très vive en la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'eucharistie.

— *Que voient les yeux du corps dans l'hostie que nous recevons à la communion ?*

— Les yeux du corps n'y voient qu'un peu de pain.

— *Et la foi, que nous y fait-elle reconnaître ?*

— Elle nous y fait reconnaître, sous cette apparence du pain, le vrai corps de Jésus-Christ, uni à son sang, à son âme et à sa divinité, Jésus-Christ tout entier.

— *Quelle est encore entre ces dispositions une des plus importantes pour communier avec fruit ?*

— C'est la faim et la soif de l'âme, c'est-à-dire un très ardent désir de recevoir Notre-Seigneur et de s'unir à Lui par la communion.

— *Ne peut-on pas dire ici également qu'il en est de la nourriture spirituelle comme des aliments corporels ?*

— On peut le dire en toute vérité. Plus on a d'appétit pour les aliments corporels, mieux on les digère et plus on en profite. Ainsi en est-il pour l'aliment divin, l'eucharistie.

— *Où pouvons-nous trouver des modèles accomplis de ces dispositions à la communion ?*

— Ces modèles nous sont offerts en grand nombre et avec une admirable variété dans la vie des saints.

— *Comme il ne peut y avoir rien de plus avantageux pour stimuler notre propre dévotion que les exemples de ces grands serviteurs de Dieu, citez quelques-uns des saints qui se sont distingués par la ferveur de leur dévotion envers la sainte eucharistie ?*

— On peut citer, entre beaucoup d'autres, sainte Catherine de Gènes, sainte Thérèse, sainte Madeleine de Pazzi, saint Pascal Baylon, saint Louis de Gonzague, saint Stanislas Kostka, etc.

b

## Dispositions du corps

— *En quoi consistent les dispositions du corps requises pour communier ?*

— Ces dispositions, fondées sur le respect dû au sacrement, consistent dans le jeûne et dans la convenance de la tenue ou de la mise.

— *Quelle est la première et la plus nécessaire de ces dispositions ?*

— C'est le jeûne naturel, appelé encore eucharistique pour le distinguer du jeûne ecclésiastique.

— *Qu'entendez-vous par là ?*

— J'entends que, pour communier, il faut être à jeun, c'est-à-dire n'avoir ni mangé ni bu depuis minuit.

— *D'où vient cette obligation du jeûne eucharistique ?*

— On croit généralement qu'elle remonte aux apôtres. Saint Augustin assure que de son temps cette prescription était universellement observée. Plusieurs conciles l'ont renouvelée et confirmée.

— *En quel sens faut-il interpréter ces expressions : « n'avoir ni mangé ni bu ? »*

— En ce sens qu'il faut n'avoir rien pris de solide ni de liquide, pas même de remède ou de médecine, par manière de nourriture ou de boisson.

— *Que faut-il donc pour que le jeûne eucharistique soit rompu ?*

— Il faut ces trois conditions réunies :

1<sup>o</sup> Que ce qu'on a pris vienne du dehors ;

2<sup>o</sup> Qu'il soit avalé par mode de nourriture, de boisson ou de médicament ;

3<sup>o</sup> Qu'il soit digestible.

— *Si le soir avant de s'endormir on avait mis dans sa bouche du sucre ou des pastilles, et qu'on les avale seulement après minuit, le jeûne serait-il rompu ?*

— Il serait rompu.

— *Mais si on avalait, après minuit, du sang venant des gencives, ou encore des restes d'aliments pris la veille et demeurés dans la bouche ?*

— Dans ce cas, le jeûne ne serait pas rompu.

— *Si on avalait, avec la salive, quelques gouttes de pluie, quelques flocons de neige, un moucheron ?*

— Le jeûne ne serait pas rompu.

— *S'il arrivait que, par inadvertance, on goûtât du vin, du bouillon, une sauce, ou que l'on mâchât des plantes ou des fruits, mais en les rejetant de sa bouche avant d'en avoir rien avalé ?*

— Même dans ce cas le jeûne ne serait pas rompu.

— *Si, enfin, on avalait du fer, du bois, de la pierre, ou quelque autre chose semblable qui ne serait pas digestible ?*

— Le jeûne ne sera pas davantage rompu.

— *Que doit faire celui qui doute s'il a pris ou avalé quelque chose ?*

— Celui qui doute s'il a pris quelque chose peut aller communier, parce qu'un empêchement dont l'existence n'est pas constatée, doit être considéré comme nul.

— *L'obligation du jeûne eucharistique est-elle grave ?*

— Cette obligation s'impose sous peine de péché mortel ; elle n'admet pas de légèreté de matière, et si petite que soit la quantité de nourriture, on

doit la regarder comme un obstacle absolu à la communion.

— *Le jeûne est-il prescrit également pendant un certain temps après la communion ?*

— Il n'est pas prescrit. On pourrait manger et boire aussitôt après la communion, si on en avait quelque raison ; mais il ne conviendrait pas de le faire sans motif.

— *Y a-t-il des cas où l'on peut communier sans être à jeun ?*

— Oui, en cas de grave nécessité. Ainsi :

1<sup>o</sup> Sont dispensés du jeûne les malades à qui l'on administre la communion *en viatique*. Les malades qui, sans être en danger, ne peuvent rester à jeun, ne sont pas exemptés de la loi du jeûne.

2<sup>o</sup> Tout prêtre, et, à défaut de prêtre, tout fidèle pourrait, sans être à jeun, prendre et avaler la sainte hostie pour l'empêcher d'être profanée.

3<sup>o</sup> Il y a encore exception, dans quelques cas rares, pour le prêtre qui doit, par exemple, compléter une messe interrompue par suite d'un accident, et qui autrement resterait inachevée.

— *Quelle autre disposition du corps doivent apporter les fidèles à la communion ?*

— Ils doivent se présenter à la sainte Table avec une mise convenable et modeste.

— *Qu'est-ce à dire ?*

— C'est-à-dire qu'ils doivent avoir des vêtements propres, ni trop sordides, ni trop recherchés.

De plus, leur tenue doit être décente, modeste et recueillie.

+

2<sup>o</sup> Dispositions concomitantes ou préparation prochaine à la communion

— *Que conseille-t-on pour le jour même de la communion ?*

— On conseille surtout aux personnes qui n'ont pas l'habitude de la communion fréquente, de faire la veille une bonne confession de leurs fautes mortelles, s'il y a lieu, et même de leurs fautes vénielles ; d'observer un plus grand recueillement, d'accomplir tous leurs devoirs d'état et de faire leurs prières en vue de la communion du lendemain ; enfin de s'endormir dans la pensée de la précieuse faveur qui les attend.

— *Quand faut-il communier ?*

— Le mieux est de faire la communion pendant le saint sacrifice de la messe.

Cependant, si on a quelque motif, on peut communier même en dehors de la messe.

— *Pourquoi est-il préférable de communier à la messe ?*

— C'est que par là l'on se conforme mieux à l'esprit de l'Eglise, qui désire que les communiant participent au saint sacrifice, puis reçoivent le corps de Notre-Seigneur au moment où le prêtre le reçoit lui-même.

— *Comment doit-on faire la préparation immédiate à la communion ?*

— On fait cette préparation en entendant pieusement la messe.

Sinon, après s'être rendu à l'église, on consacre au moins le quart d'heure qui précède à disposer son âme en y excitant par de pieuses méditations et en demandant par de ferventes prières les sentiments conformes à un si grand acte.

— *Quand le moment de communier est arrivé, que doit-on faire ?*

— On va à la sainte Table les mains jointes, ou encore les bras croisés, sans porter ni gants ni épée, et en marchant avec gravité et modestie.



On récite avec le servent le *Confiteor* et l'on s'incline sous la bénédiction du prêtre à *Indulgentiam*.

Son tour venu, on s'agenouille et l'on étend avec les mains devant soi la nappe de communion.

— *Comment doit-on recevoir la communion ?*

— En communiant, il convient de tenir la tête droite et fixe, les yeux baissés mais non fermés.

On ouvre modérément la bouche en avançant un peu la langue sur la lèvre inférieure et en la tenant immobile jusqu'à ce que le prêtre y ait déposé la sainte hostie.

— *Que faut-il faire après avoir reçu la sainte hostie ?*

— Il faut retirer doucement la langue, laisser la sainte hostie s'humecter un peu et la faire aussitôt descendre dans sa poitrine.

— *S'il arrivait que l'hostie s'attachât au palais, devrait-on attendre qu'elle se détachât d'elle-même ?*

— Non, mais il faudrait la détacher doucement avec la langue, en évitant d'y porter les doigts.

— *Comment se retire-t-on de la Table sainte ?*

— Si d'autres communiant se présentent, on se lève immédiatement après avoir communiqué, on fait la génuflexion à sa place, et l'on se retire ensuite silencieux et recueilli. S'il n'y en a point, on attend que le prêtre ait refermé le tabernacle.

— *Ne faut-il pas s'abstenir de cracher et de se moucher tout après la communion ?*

— Oui, pendant quelques instants, pour ne pas s'exposer à rejeter quelques parcelles de la sainte hostie.

— *Quels doivent être les sentiments de l'âme à ce moment solennel de la communion ?*

— L'âme, en ce moment, doit mettre toute son attention à l'acte qui s'accomplit, être pénétrée de la pensée du Dieu qu'elle reçoit, avec une dévotion silencieuse et des sentiments mêlés de foi, de respect et d'amour.

+

3° Dispositions après la communion : l'action de grâces

— *Qu'est-ce que l'action de grâces ?*

— L'action de grâces est le moment qui suit la sainte communion, et pendant lequel on remercie Notre-Seigneur d'un si grand bienfait.

— *Que recommande-t-on immédiatement après la communion ?*

— Immédiatement après avoir communiqué, on recommande de se tenir quelque temps à genoux, les yeux baissés, sans d'abord ouvrir aucun livre, s'occupant uniquement d'adorer Dieu, de le bénir, de le remercier et de l'invoquer.

— *Que disait un saint religieux, le P. Eymard, de l'action de grâces ?*

— « Le moment le plus solennel de la vie, disait-il, c'est celui de l'action de grâces. »

— *Comment disait-il vrai ?*

— C'est qu'à ce moment nous avons la présence de Jésus-Christ en nous, et nous recueillons les précieux effets de la communion.

— *Combien de temps doit durer l'action de grâces ?*

— A moins d'une raison exceptionnelle qui nous oblige à l'abréger, cet exercice ne doit pas durer moins d'un quart d'heure.

— *L'action de grâces est-elle limitée au temps qui suit immédiatement la communion ?*

— Non, mais il convient de la prolonger pendant la journée tout entière, en passant ce jour dans le recueillement, l'accomplissement fidèle du devoir, les exercices de piété et l'éloignement des plaisirs mondains et trop profanes.

— *Pour que la communion produise tous ses effets, n'est-il pas, de plus, nécessaire d'apporter une coopération fidèle et continue aux grâces sacramentelles ?*

— Oui, et par ces grâces sacramentelles il faut entendre les lumières, les inspirations célestes, les pieuses pensées, les fervents desirs qui, sans la coopération et l'effort du communiant, ne sauraient être utiles au progrès dans la vie spirituelle.

=

### § 3. — Liturgie de la communion

— *Y a-t-il dans l'année des jours où la communion n'est pas distribuée aux fidèles ?*

— Il n'y a dans l'année que deux jours où la communion n'est pas distribuée aux fidèles, savoir : le vendredi saint et le samedi saint.

— *Mais ces jours-là, le saint viatique pourrait-il être administré aux malades ?*

— Le saint viatique peut toujours être administré aux malades, même aux jours où il n'est pas permis aux autres fidèles de communier.

— *Est-il permis de communier à toute heure de la journée ?*

— En règle générale, il n'est pas permis de donner la sainte communion pendant la nuit, mais seulement de jour, avant midi, et ce n'est qu'en vertu d'un indult qu'on le fait le jour de Noël à la messe de minuit.

— *Pourquoi avez-vous dit : en règle générale ?*

— Parce que c'est la pratique, en certains lieux, avec un indult toutefois y autorisant, de porter la communion tout après minuit aux malades à jeun.

— *En quel lieu doit-on faire la sainte communion ?*

— Excepté les malades, c'est à l'église ou dans une chapelle que les fidèles doivent faire la sainte communion.

Cependant, en certains cas, quand la communion est portée à un malade à son domicile, une autre personne pourrait être autorisée à recevoir en même temps que lui la sainte communion.

— *Sous le rapport du rit et de l'administration du sacrement, combien distingue-t-on de sortes de communions ?*

— On en distingue trois : la communion administrée à la messe, la communion administrée à l'église en dehors de la messe, et la communion portée aux malades.

#### 1° Communion administrée à la messe

— *A quel moment de la messe a lieu la communion des fidèles ?*

— Elle a lieu immédiatement après la communion du prêtre sous les deux espèces.

— *Quel est le rite de la communion des fidèles ?*

— D'abord le diacre ou l'enfant de chœur récite à haute voix, pour les communiant et en leur nom, le *Confiteor*. Les communiant doivent se joindre à lui dans cette confession et la dire eux-mêmes à voix basse.

— *Que fait le prêtre pendant ce temps ?*

— Quand le célébrant a pris le précieux sang, il met les hosties consacrées dans le ciboire ou encore sur la patène. Ou bien il prend dans le tabernacle le ciboire renfermant les hosties qui ont été consacrées l'un des jours précédents.

— *Que dit-il ensuite ?*

— Le *Confiteor* achevé, le prêtre tourné vers le peuple dit les deux prières qui suivent : *Miserere...*, *Indulgentiam*. En disant cette dernière, il trace de la main droite un signe de croix sur ceux qui vont communier.

— *Le Confiteur et les prières qui suivent n'ont-ils pas un but déterminé ?*

— Oui, ces prières sont destinées à obtenir une pureté plus grande à ceux qui doivent communier.

— *Après avoir pris le ciboire et s'être retourné vers le peuple, le célébrant n'accomplit-il pas encore un autre rite ?*

— Le célébrant, tenant le ciboire de la main gauche, prend une hostie et l'élève un peu pour la montrer aux fidèles.

En même temps, il dit : « *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi*. Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde ! »

Puis, par trois fois, il répète le *Domine, non sum dignus*..., que l'on doit dire avec lui en se frappant la poitrine.

— *Comment le prêtre donne-t-il la sainte communion aux fidèles ?*

— Le prêtre s'approche des communicants, et il commence par ceux qui sont du côté de l'Épître. A chacun il présente la sainte hostie, en traçant avec elle un signe de croix au-dessus du ciboire. Il la dépose sur la langue du communicant, en disant à chaque fois : « Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde votre âme pour la vie éternelle ! »

## 2° La communion en dehors de la messe

— *Quel est le rite de la communion administrée à l'église en dehors de la messe ?*

— D'abord deux cierges sont allumés à l'autel. Le prêtre, revêtu du surplis et de l'étole, se rend à l'autel, et est assisté du servent.

Le *Confiteur* est alors récité, comme à la messe, et l'ordre des rites pour la communion est exactement le même.

— *Que fait le prêtre ensuite ?*

— Lorsque tous ont communie, le prêtre retourne à l'autel.

Alors, il récite à haute voix, en forme d'action de grâces, l'Antienne des vêpres du Saint-Sacrement : *O sacrum convivium*...

Il ajoute le verset : *Panem de caelo*... et l'oraison.

— *Comment se termine cette cérémonie ?*

— Le prêtre, après s'être purifié les doigts, replace le ciboire dans le tabernacle.

Puis, il bénit par un signe de croix ceux qui ont communie, en disant : *Benedictio Dei omnipotentis*...

Le servent répond : *Amen*.

— *Pourquoi toutes ces formules et ces prières sont-elles dites à haute voix ?*

— C'est afin que les fidèles puissent s'y unir et fassent leurs sentiments qui y sont suggérés.

## 3° La communion des malades

— *Quels sont les malades qui peuvent communier à domicile ?*

— Ce sont non seulement les malades en danger de mort, mais encore tous ceux que la maladie empêche de se rendre à l'église.

— *Ces malades peuvent-ils communier plusieurs fois au cours de leur maladie ?*

— Oui, et même ceux qui sont en danger de mort le peuvent sans être à jeun. Bien plus, s'ils en avaient le désir et apportaient les dispositions voulues, il n'y aurait pas d'inconvénients mais de grands avantages à leur permettre la communion fréquente.

— *Comment faut-il disposer la chambre du malade à qui on porte la communion ?*

— La chambre du malade doit être appropriée

et même ornée convenablement selon les ressources et les circonstances. Ainsi on peut y mettre quelques fleurs, pourvu qu'elles n'incommodent pas le malade.

— *Que prépare-t-on dans cette chambre ?*

— On y prépare une table couverte d'un linge blanc, sur laquelle on puisse décentement déposer le Saint-Sacrement.

— *Que place-t-on sur cette table ?*

— On y place un crucifix et deux luminaires, et aussi un vase contenant un peu de vin et un autre contenant un peu d'eau : le premier pour donner à boire au malade après la communion, le second pour l'ablution des doigts du prêtre.

— *Ne faut-il pas aussi de l'eau bénite ?*

— Oui, et si l'un des servants qui accompagnent le prêtre n'en apporte pas, on en tient prête un peu dans un vase avec un rameau bénit.

— *Et pour le malade lui-même, quelles précautions convient-il de prendre ?*

— Il convient que le malade ait des vêtements propres et convenables, surtout s'il peut se tenir levé pour recevoir Notre-Seigneur.

Autrement, le lit sera décentement rangé.

Enfin, un linge blanc sera placé, comme nappe de communion, devant le malade.

— *Comment se rend-on avec le Saint-Sacrement à la maison du malade ?*

— Les fidèles ayant été avertis par quelques tintements de la cloche, le prêtre revêt le surplis et l'étole, ou encore la chape, puis il prend le voile huméral.

Plusieurs servants ou enfants de chœur l'accompagnent, dont l'un porte la lanterne allumée, un autre la bourse et le Rituel, ainsi qu'une petite clochette pour avertir du passage du Saint-Sacrement.

On tiendra également ouvert au-dessus du prêtre l'*Ombrellino*, sorte de petit dais.

Avec ces assistants et le cortège des fidèles, qui peuvent porter des luminaires, le prêtre se rend au domicile du malade en récitant le *Miserere* et quelques autres cantiques.

— *Que fait le prêtre arrivé à la maison avant de donner la communion ?*

— En entrant, le prêtre adresse la salutation : *Pax huic domui*...

Ensuite, après qu'il a déposé le saint ciboire sur la table, il asperge d'eau bénite d'abord le malade, puis la chambre et les personnes présentes, en disant l'antienne *Asperges me*. Cette antienne est suivie d'un verset et d'une oraison.

— *Quel est le rite de l'administration de la communion au malade ?*

— Le malade, et à son défaut le servent ou un des assistants, récite le *Confiteur*.

Le prêtre dit successivement *Misereatur*..., *Indulgentiam*..., *Ecce Agnus Dei*..., *Domine non sum dignus*, comme il le fait à la communion des fidèles.

Alors il s'approche du malade et lui donne la sainte Eucharistie, en disant les paroles ordinaires s'il s'agit d'un simple malade ; ou bien, pour la communion en viatique : *Accipe, frater* (ou *soror*) *viaticum*, etc.

— *Ces cérémonies ne pourraient-elles pas être abrégées en certains cas ?*

— Oui, la rubrique ordonne qu'elles soient omises en tout ou en partie, selon que les circonstances et le besoin du malade l'exigent.

— *Que fait le prêtre après avoir donné la communion au malade ?*

— Le prêtre, s'étant purifié les doigts, dit *Domine vobiscum*, puis une oraison à laquelle on répond *Amen* ; et avant de se retirer, il donne la



bénédiction au malade avec la formule ordinaire, ou, s'il reste des hosties dans le ciboire, avec le ciboire sans rien dire.

Ensuite il retourne à l'église processionnellement, en disant le psaume *Laudate Dominum de cœlis*, ou encore d'autres hymnes selon que la distance l'exige.

— *N'y a-t-il pas encore une cérémonie après le retour à l'église ?*

— Quand tous sont rentrés à l'église, le prêtre dit le verset et l'oraison du Saint-Sacrement; puis, se tournant à demi vers le peuple, il annonce aux fidèles les indulgences accordées par les SS. Pontifes à ceux qui accompagnent dévotement le Saint-Sacrement; et il termine en donnant la bénédiction avec le saint ciboire et selon la manière accoutumée.

## PASTORALE POUR NOEL

EN TROIS TABLEAUX

### Prologue

LES PROPHÈTES

#### *Le Chœur*

Chante, Israël, dans l'allégresse  
Les bienfaits du Seigneur!  
Tressaille de bonheur,  
Voici le jour de la promesse!

#### *Abraham*

O jour grand et sublime,  
Je te salue avec la foi  
Que l'espérance anime!  
Dieu m'a dit : « C'est en toi,  
« Dans le fils de ta race,  
« Que les peuples un jour  
« Obtiendront toute grâce  
« Et sauront mon amour. »

#### *Jacob*

Après longues années,  
O Juda, toi, mon fils,  
Je vois tes destinées...  
Oui, je te le prédis,  
Et ce n'est pas un leurre :  
De toi ne sortira  
Le sceptre, jusqu'à l'heure  
Où le Christ paraîtra.

#### *David*

Dans sa haute clémence  
Le Seigneur l'a juré :  
« De ma sainte alliance  
« C'est le gage assuré.  
« Il sera sans limites  
« Ton règne, et dans la paix,  
« Si tu ne démerites,  
« Etabli pour jamais. »

#### *Isaïe*

O signe, ô vrai prodige,  
O mystère éclatant!  
Du vieux Jessé la tige  
Fleurit. Celui qu'attend  
L'univers a pour mère  
Une Vierge. Il sera  
L'Emmanuel. Sur terre  
Sans fin il régnera.

#### *Le Chœur*

Salut, ô Vierge immaculée  
Qui nous donna l'Emmanuel!  
Salut, ô toi du Ciel même appelée  
La gloire d'Israël!

#### *Daniel*

Déjà blanchit l'aurore  
Des temps si désirés.  
Quatre siècles encore,  
Et enfin délivré  
Du joug honteux, immonde,  
Du vice et de l'erreur,  
Reconnaissant, le monde  
Acclema son Sauveur!

#### *Michée*

O Bethléem, tressaille!  
Ah! que ton sort est beau!  
Est-il cité qui vaille  
Tes attrait? Un berceau  
Fait seul toute ta gloire,  
Le berceau du grand Roi.  
Célèbre sa mémoire,  
Accorde-lui ta foi.

#### *Le Chœur*

Chante, Israël, dans l'allégresse  
Les bienfaits du Seigneur!  
Tressaille de bonheur,  
Voici le jour de la promesse!

### 1<sup>er</sup> Tableau

L'APPARITION DE L'ANGE

#### *Ruben*

Je ne sais quels sentiments de tristesse m'obsèdent depuis de longues heures, et ce soir plus encore. Je suis allé l'autre jour à Jérusalem. La ville était remplie d'animation, on n'y voyait que gens empressés, courant les uns à leurs affaires, les autres à leurs plaisirs. Et si les Juifs ne le cèdent à personne pour le négoce, vous savez que les Romains savent multiplier pour séduire notre peuple les spectacles et les vains amusements.

#### *Lévi*

C'est vrai, la nation juive est trop prompte à accepter les séductions que lui prodigue un pouvoir abhorré. Mais il reste le temple, le temple palladium de la patrie. Là se conserve et s'entretient ce zèle ardent, cet esprit sincèrement juif, qui bientôt, je l'espère, saura briser le joug de l'impie oppresseur.

#### *Ruben*

Je crains, Lévi, que tu ne te laisses aller à une dangereuse illusion. Oui, le temple incarne toujours l'âme de la patrie, et tant qu'il sera debout, j'espère malgré tout en la puissance de Jéhovah. Mais encore, pourquoi faut-il que les barbares y aient porté une main sacrilège, et, en voulant l'embellir, l'aient rendu moins sacré aux yeux des Juifs fidèles?

#### *Lévi*

Que dis-tu là?

#### *Ruben*

Ce que je dis, c'est ce que j'ai constaté de mes yeux. A Jérusalem, je n'ai pas manqué de monter au temple. Nos temps si malheureux, en me rappelant combien est nécessaire l'expiation, me rendaient ce devoir encore plus cher. Et je croyais, certes, mes sentiments partagés par la masse des habitants de la cité... Amère déception! Je n'ai d'abord rencontré que marchands et changeurs faisant du temple même le théâtre de leur honteux trafic. Ayant pénétré ensuite dans les saints par-

vis, je demeurais stupéfait, interdit, du petit nombre d'adorateurs. Seuls quelques pharisiens, à la démarche superbe, portaient jusque près du Saint des saints l'ostentation d'une piété plus extérieure que sincère.

*Lévi*

Est-ce possible, grand Dieu, que les saintes pratiques, si fidèlement observées par nos ancêtres, soient à ce point délaissées ?

*Ruben*

Il n'est que trop vrai... A ce spectacle de notre déchéance, mon cœur s'est fondu et j'ai versé des larmes abondantes en songeant à ce triste état d'indifférence et de défection générale, que notre grand prophète et roi David a si bien stigmatisé d'avance.

*Lévi*

Et c'est là, sans doute, la cause de cette sombre tristesse de laquelle tu me parais si profondément pénétré ?

*Ruben*

N'en cherche aucune autre... Toi, qui as l'âme d'un vrai Israélite, tu ne peux que la partager, cette tristesse !

*Lévi*

Assurément, et il paraît bien que nous ne méritons guère que Dieu bénisse notre nation, et fasse luire à nos yeux le salut que nous attendons.

*Ruben*

Et cependant les temps sont proches. Nos docteurs ne s'accordent-ils pas à dire que notre génération ne passera pas avant que les prophéties s'accomplissent ?

*Lévi*

A moins que nos iniquités ne s'opposent à cette éclosion des bienfaits divins !... Mais voici Samuel et Eléazar et avec eux quelques autres bergers... Ils chantent et paraissent bien éloignés de nos graves préoccupations !...

*Samuel, Eléazar et quelques bergers.* (Ils arrivent en chantant).

#### CHANT DES BERGERS

*1<sup>er</sup> berger*

Au firmament d'azur  
Les étoiles scintillent,  
Comme dans un cœur pur  
Les douces vertus brillent.

*2<sup>e</sup> berger*

Près de sa mère fuit  
L'agneau frêle et timide,  
Si le loup le poursuit  
A travers l'herbe humide.

*1<sup>er</sup> berger*

Ainsi, faible et craintif,  
En Dieu je me confie,  
Pour n'être point captif  
De l'enfer en furie.

*2<sup>e</sup> berger*

Nos troupeaux sont nombreux,  
La nature est splendide.  
Que peut désirer mieux  
Un cœur bon et candide ?

*1<sup>er</sup> berger*

Plus que celui des rois

Doux est notre partage.  
Restons simples et droits  
Pour l'aimer davantage.

*Ruben*

Jeunes gens, vos sentiments sont nobles et la gaieté convient à votre âge. Mais si, comme nous, vous connaissiez les péchés de notre peuple et l'abandon où Jéhovah nous laisse en nous livrant à nos ennemis !...

*Samuel*

Nous n'ignorons rien des malheurs de notre nation. A Dieu ne plaise que notre âme soit insensible à tant de calamités ! Nous les ressentons aussi vivement que qui que ce soit, et rien ne nous désole plus que le sentiment de notre impuissance à les conjurer. Mais, malgré tout, nous ne pouvons croire que Dieu nous abandonne.

*Eléazar*

Oui, nous sommes de la race de ceux que jamais l'excès du mal n'a pu décourager. Notre père Abraham n'a-t-il pas cru et espéré contre toute espérance ? Peut-être le salut est-il plus proche que nous ne supposons !

*Lévi*

Et qui vous donne, mon jeune ami, cette assurance ?

*Eléazar*

Une assurance ? Non, hélas ! mais un pressentiment très ferme. Qui me l'inspire ? Mais nos prophètes, ces voyants fameux dont nos pères nous ont soigneusement conservé les oracles ; mais les rabbins, fidèles gardiens de nos traditions ; mais les vieillards inviolablement attachés à la Loi. N'avez-vous pas entendu le vénérable Siméon, et qui oserait douter de sa parole ? déclarer qu'il ne mourrait point, — la promesse lui en avait été donnée du Ciel, — avant qu'il n'ait vu le salut d'Israël ?

*Samuel*

J'ajouterai que, depuis quelques semaines, cette idée me poursuit et m'obsède que nous ne tarderons pas à être témoins de quelque événement extraordinaire, et qu'il convient de nous tenir prêts.

*Ruben*

Que Dieu vous entende ! Et puissé-je contempler Celui que depuis si longtemps appellent tous les vœux de mon cœur !

*Samuel*

Bien plus, d'accord en cela avec nos prophètes, j'ai l'intime conviction que Bethléem, notre cher Bethléem, doit voir se réaliser en lui les promesses divines.

*Lévi*

Eh quoi ! Bethléem donnerait naissance au Messie que nous attendons, et cela de nos jours ?

*Eléazar*

Et pourquoi douteriez-vous ?

*Lévi*

Je connais toutes les familles de la cité de David ; je ne crois pas qu'aucune puisse être digne d'un si grand honneur. Car, disons-le à notre honte, même parmi nous les vrais Israélites sont rares.



La proximité de Jérusalem, la funeste influence des Romains ont introduit ici-même un luxe et des habitudes nouvelles qui ont envahi toutes les classes et presque éteint dans les âmes ce qui restait de l'antique religion d'Israël.

*Eléazar*

On ne peut nier que de nos jours des modifications profondes se soient opérées dans les idées et dans les mœurs.

*Lévi*

Même si le Messie naissait à Bethléem, les siens refuseraient de le reconnaître.

*Samuel*

Laissons là ces sombres appréhensions. Dieu partout se ménage des cœurs fidèles. Alors même qu'il ne se présenterait à Bethléem aucune famille, ni même aucune vierge — car c'est d'une vierge que, d'après les prophètes, doit naître le Messie promis — digne de fixer sur elle les regards du Très-Haut, devrions-nous pour cela perdre tout espoir?

*Lévi*

Et sur quoi donc fonder cet espoir?

*Samuel*

Le décret de l'empereur Auguste qui ordonne le dénombrement de notre pays va ramener dans la cité de David tous les descendants du grand roi. N'est-ce point sur quelqu'un d'entre eux que Dieu a fixé son choix?

*Ruben*

Tout est possible à Dieu. Il n'appartient pas à l'homme de pénétrer les impénétrables desseins de la Providence, mais seulement de se soumettre et d'adorer.

*(Un ange apparaît au milieu d'une vive clarté).*

*Ruben*

Ciel!... Une manifestation divine!

*Lévi*

Un ange de Dieu!

*Samuel*

Malheur à nous qui avons vu! C'est notre arrêt de mort!

*L'ange*

*(Parlé)* Ah! pourquoi ces terreurs?

Chassez-les de vos cœurs.  
Car mon divin message,  
Je le jure, est le gage  
Pour le peuple et pour vous  
Du bonheur le plus doux.  
Voyez, vers vos collines  
Les saints anges s'inclinent.  
Un Sauveur vous est né  
A la terre donné.  
Or donc, il vous invite,  
Venez, ah! venez vite  
L'adorer à genoux  
Et goûter son saint joug.  
Voici pour vous le signe  
Qui vraiment le désigne :  
Dans un pauvre réduit  
Il est né cette nuit.  
Là-haut, dans cette étable,  
Vous le verrez aimable,  
Sur la paille posé,  
De langes oppressé.  
C'est là votre Messie.  
Allez donc, je vous prie.

*(L'ange s'écarte un peu et l'on entend d'en haut des voix chanter):*

*Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis!*

*Eléazar*

Sommes-nous au ciel, ou encore sur la terre?... Jamais je n'ai rien vu ni entendu de plus beau.

*Samuel*

O vision merveilleuse! ô sublime harmonie!

*Eléazar*

Tout mon être en est comme transporté, et mon saisissement est extrême.

*Samuel*

O délicieux instants et trop tôt passés!... Mais quelle impression délicieuse ils laissent en nos âmes!

*Ruben*

Tout ce que vous avez éprouvé, nous l'avons éprouvé aussi. Combien doit être vive notre reconnaissance envers Dieu!

*Lévi*

Assurément, à cette heure d'ineffable suavité, l'hymne de la gratitude la plus vive doit monter de nos cœurs vers l'Eternel. Mais n'oublions pas qu'un autre devoir s'impose à nous.

*Eléazar*

Ce devoir, les paroles de l'ange nous l'ont clairement tracé.

*Samuel*

Laissons nos troupes à la garde du ciel, et courons tous rechercher et adorer le Messie qui vient de naître. Avant l'aurore, nous serons de retour, et personne ne pourra s'inquiéter de notre absence.

*Ruben*

Oui, sans perdre un instant, empressons-nous.

*Lévi*

Ne convient-il pas cependant que nous prenions quelques présents pour les offrir au divin Enfant ainsi qu'à ses parents?

*Eléazar*

Rien de plus juste... Mais comment, à cette heure, nous procurer ce qu'il faut?

*Ruben*

L'ange du Seigneur a pris soin de nous avertir que le divin Messie venait à nous sans autre appareil qu'une aimable simplicité. Prenons donc ce que nous avons de meilleur sous la main. Il agréera, quels qu'ils soient, ces humbles témoignages de notre absolu dévouement.

CHANT

*Le Chœur*

Bergers, empressons-nous,  
Accourons tous!

*1<sup>er</sup> Berger*

Marchons à perte d'haleine  
Sans ménager notre peine.

*2<sup>e</sup> Berger*

Ce bon Sauveur nous attend,  
Ah! que mon cœur est ardent!

*3<sup>e</sup> Berger*

Vole donc, mon âme, vole,  
Plus vite que la parole.

*4<sup>e</sup> Berger*

Et dis à l'Enfant béni  
Dis mon amour infini.

*5<sup>e</sup> Berger*

De désir mon cœur palpite ;  
Sans plus tarder, courons vite.

*Le Chœur*

Bergers, empressons-nous,  
Accourons tous !

**2<sup>e</sup> Tableau**

DEVANT LA CRÈCHE

*1<sup>er</sup> Berger*

(Parlé) Il a dit vrai le hérault saint.  
Nous sommes venus non en vain,  
C'est bien là l'enfant vénérable  
En son dénûment ineffable  
Que l'on nous avait annoncé.  
Le ciel vers nous s'est abaissé !

*2<sup>e</sup> Berger*

Qu'il était beau le chant des anges,  
Lorsque leurs célestes phalanges  
Parmi d'éblouissants rayons  
S'épandaient sur nos horizons !  
Mais plus suave est l'harmonie  
Goûtée en la grotte bénie.

*3<sup>e</sup> Berger*

Notre grand Dieu s'est fait petit,  
Pour nous il s'est anéanti.  
Mais je vois à travers ses langes  
Transpercer des traits tout étranges  
Qui ne sièent bien qu'à l'Eternel,  
Trahisant quand même le ciel.

*4<sup>e</sup> Berger*

Le tendre enfantelet sommeille,  
Mais tout nous dit que son cœur veille.  
Et même s'il ferme les yeux  
Il ne nous regarde que mieux,  
Tant est son âme transparente,  
Dans son rayonnement puissante.

*5<sup>e</sup> Berger*

Il se tait, mais de son bon cœur  
Epris pour nous de vive ardeur  
Jaillissent des pensées intimes  
Qui dans nos cœurs brûlants s'impriment,  
Et dont nous aurons souvenir  
Jusqu'à notre dernier soupir.

*6<sup>e</sup> Berger*

Quoi ! déjà sur son doux visage  
Des pleurs j'aperçois le sillage !  
Sera-ce donc par la douleur  
Qu'il se fera notre Sauveur ?  
Hélas ! est-il rançon plus digne  
D'un crime, d'un forfait insigne ?

*7<sup>e</sup> Berger*

Ah ! s'il est besoin de souffrir  
N'est-ce pas nous qu'il faut punir ?  
Epargnez, Seigneur, l'innocence,  
Sur nous seuls vengez votre offense...  
Du moins qu'à partir d'aujourd'hui  
Nous sachions souffrir avec Lui !

*8<sup>e</sup> Berger*

Il a comblé notre espérance ;  
Bergers, que la reconnaissance,  
Que l'amour inspire nos chants  
En ces heureux et courts instants !  
Ah ! consacrons-Lui notre vie,  
Et disons d'une âme ravie :

## CANTIQUE

1

Enfant adorable,  
Nous te bénissons !  
Enfant tout aimable,  
Nous te chérissons !

2

Tout en nous te loue,  
Céleste bonté !  
Qu'à toi se dévoue  
L'homme racheté.

3

Oh ! qu'il nous aime,  
Bergers, le Sauveur !  
Il sera lui-même  
Notre bon Pasteur.

4

Que pour Lui nos âmes,  
Par juste retour,  
D'un saint feu s'enflamment  
Et d'immense amour !

**3<sup>e</sup> Tableau**

LE RETOUR DES BERGERS

*Le chœur*

O douce et sainte ivresse !  
Du Seigneur la tendresse  
A dans ce jour comblé nos cœurs  
En y versant tous les bonheurs.

*Une voix*

Je ne sais plus vraiment  
Que dire à pleine voix  
Toutes les pures joies  
Goûtées en ce moment !

*Le chœur*

O douce et sainte ivresse !  
Du Seigneur la tendresse  
A dans ce jour comblé nos cœurs  
En y versant tous les bonheurs.

(Deux bergers, Jonathas et Eliacin, se joignent  
aux précédents).

*Jonathas*

Depuis plus d'une heure, nous cherchons une  
brebis égarée dans ces lieux. Nous sommes venus  
jusqu'ici. Grand a été notre étonnement de trou-  
ver les troupeaux paissant en sécurité et tous les  
gardiens absents. Quel est ce mystère ? Qu'est-il  
donc arrivé ?

*Ruben*

Une grande lumière s'est levée sur Israël et  
Dieu a visité son peuple.

*Eliacin*

Qu'est-ce à dire ? Parlez ! Car déjà il me semble  
que mes plus chers désirs sont réalisés.

*Ruben*

Quels désirs ?

*Eliacin*

Ignorez-vous l'espérance qui aujourd'hui est  
dans le cœur de tout vrai Israélite, et l'attente  
qui tient les esprits en suspens ?

*Ruben*

Vous voulez parler du Messie et de son avène-  
ment si ardemment désiré ?

*Eliacin*

Oui. Eh bien ?

*Ruben*

Cette nuit même a vu la réalisation des pro-  
messes divines.



*Jonathas*

Dites-vous vrai?... Comment savez-vous ?...

*Ruben*

Le ciel lui-même a pris soin de nous instruire. Puis nous sommes allés, nous avons vu et nous avons cru.

*Jonathas*

Qui vous a instruits ? Qu'avez-vous vu ?

*Ruben*

Vers le milieu de la nuit, alors que nous veillions ensemble à la garde de nos troupeaux, tout à coup une vive lumière nous a environnés. Un ange du Seigneur nous a apparû, disant que le Messie venait de naître et qu'il nous fallait tout de suite aller l'adorer.

*Jonathas*

N'était-ce point une apparition trompeuse et vous êtes-vous assurés ?...

*Eléazar*

Nous avons cru en toute simplicité. D'ailleurs, le doute n'était pas possible.

*Jonathas*

Il faut toujours se défier des illusions nocturnes par lesquelles l'esprit de ténèbres cherche à nous surprendre. Du moins l'événement ne vous a-t-il pas trompés ?

*Samuel*

L'événement a pleinement justifié les paroles de l'ange.

*Jonathas*

Je voudrais partager votre assurance... Mais il me semble que le Messie qui doit venir ne choisira pas, pour son apparition, une nuit sombre et obscure, mais bien la lumière éclatante d'un plein jour.

*Ruben*

Quoi ! Jonathas, est-ce à nous, mortels, dont les vues sont si courtes, à tracer à la Providence ses voies ?... Que sera-ce donc si je vous dis que le Messie a voulu naître dans une étable, qu'il est posé dans une crèche, que sa mère est une des plus pauvres filles de Juda ?...

*Jonathas*

Assez, assez !... Si vous n'avez pas d'autres signes à me donner pour me faire connaître le Messie attendu, en vérité je récuse votre témoignage et refuse de vous croire.

*Lévi*

Prenez garde, par ce refus, d'offenser Dieu lui-même, car c'est bien son propre témoignage que vous rejetez.

*Eliacin*

N'y a-t-il pas lieu, en effet, de le peser attentivement avant de lui refuser toute foi ?

*Jonathas*

Le Messie sera grand, sa majesté terrible, sa puissance étonnante. Tel il nous est annoncé, tel notre peuple se le représente. Et vous venez nous parler d'un enfant, d'une crèche, d'une étable !... Plus j'y pense, plus je me convaincs que vous avez été dupes d'une mystification surprenante.

*Lévi*

Votre langage, vos sentiments eux-mêmes sont tout humains et se ressentent des passions qui

agitent notre nation à cette heure. Il n'y a que quelques instants, nous étions bien près de penser et de juger comme vous. Mais, combien facilement nous avons été détrompés !

*Jonathas*

Et maintenant vous croyez ?...

*Lévi*

Nous croyons, et certes fermement, que les vues de Dieu ne ressemblent pas aux nôtres... Nous croyons que le Seigneur n'a besoin ni de faste, ni de richesses, ni de puissance extérieure pour nous sauver, et que même son intervention sera d'autant plus évidente qu'il aura méprisé tous ces moyens humains.

*Eléazar*

Et nous sommes, maintenant, convaincus aussi que, devant « évangéliser les pauvres, » le Messie devait se faire pauvre comme eux. Eh quoi ! s'il était né dans un palais magnifique, entouré de tout l'éclat de la puissance royale, nous aurait-il appelés, nous simples bergers, à le visiter ? aurions-nous été vraiment admis en sa présence ? nous aurait-il prodigué ses caresses ?

*Eliacin*

Il semble en effet plus aimable dans son dénuement que parmi les splendeurs du trône.

*Jonathas*

Vos raisonnements ne me persuadent pas, et moi-même je ne croirai que quand j'aurai vu.

*Eliacin*

Mais moi, dès cette heure, je crois, et avec nos compagnons je veux partout publier l'avènement béni du Sauveur.

#### CHANT FINAL

##### *Le chœur*

Sans fin louons, bénissons notre Dieu !  
Publions ses merveilles en tout lieu !

1

Nous l'avons contemplé  
L'adorable Messie.  
À notre âme attendrie  
Jésus s'est révélé.

2

En naissant ici-bas  
Il se fait notre frère,  
Et de notre misère  
Il ne rougira pas.

3

Il naît pauvre et souffrant.  
Du malheureux il sèche  
Les larmes, et sa crèche  
Relève l'indigent.

4

Par lui la vérité  
Retrouve son empire,  
Et son charmant sourire  
La céleste bonté.

5

À son avènement  
Il prêche la justice.  
Il fait du sacrifice  
La loi du dévouement.

*Imprimatur* : † SEBAST., Episcopus Lingonensis.

*Le gérant* : J. MAITRIER.

# L'Ami du Clergé Paroissial

## SOMMAIRE

**Pour la rénovation des vœux de religion.** — Les épreuves actuelles de la vie religieuse, 977.

**Catéchisme de persévérance.** — *La vie publique de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* — DEUXIÈME ANNÉE. — L'ÉDUCATEUR. — XX. Promesse de l'Eucharistie, 980.

## POUR LA RÉNOVATION DES VŒUX DE RELIGION

### LES ÉPREUVES ACTUELLES DE LA VIE RELIGIEUSE 1

Mes bien chères Sœurs,

Quand, au temps des années tranquilles et sûres, je prêchais votre rénovation des promesses religieuses, je m'inspirais soit de la démarche que vous alliez accomplir, soit de la fête que l'Eglise célèbre aujourd'hui. Je vous parlais de la sublimité de votre vocation, de la reconnaissance due au Dieu qui vous l'a donnée, des vertus auxquelles vos vœux vous obligent. Ou bien, j'expliquais le mystère de la Présentation de la sainte Vierge au temple, les pensées avec lesquelles elle y est entrée, la vie sainte qu'elle y a menée, les saintes œuvres par lesquelles elle s'est préparée à ses incomparables destinées. Voilà quels sujets je traitais.

Or, ce soir, quand je me suis demandé de quoi je vous entretiendrais, il m'a été impossible de m'arrêter à aucun d'eux. A la pensée de vous voir réunies autour de moi pour cette touchante cérémonie, le souvenir des persécutions déchaînées contre vous dans notre pauvre France m'est revenu, vivant et poignant. Il m'a semblé que vous alliez apporter à l'autel un cœur plein d'angoisses. Alors, je me suis demandé pourquoi je ne vous entretiendrais pas de ces angoisses elles-mêmes. Pouvons-nous ne point parler entre nous de ce qui nous étreint, vous et moi, et fait l'objet de nos préoccupations les plus douloureuses ?

Je ne viserai ni les intérêts engagés, ni les mesures à prendre : ceci n'est point de ma compétence. Je me renfermerai dans des considérations d'ordre purement spirituel. Je chercherai simplement quelles peuvent être les causes des épreuves par lesquelles vous passez, et j'essaierai de dire quels sentiments ces épreuves, envisagées dans leurs raisons d'être, doivent vous inspirer, au moment où vous approchez de l'autel pour renouveler vos serments.

<sup>1</sup> Sermon prêché le 21 novembre dernier dans la chapelle d'une Maison Mère de Congrégation enseignante, à l'occasion de la rénovation des vœux.

## I

Avant tout, la guerre déchaînée contre vous est l'œuvre de vos ennemis.

Vos ennemis, mes sœurs, se partagent en deux classes. — Il y a, d'abord, les *politiques* : ceux qui dissimulent sous des prétextes d'emprunt les vrais motifs de leur hostilité. — Il y a, ensuite, les *ennemis déclarés* : enfants terribles du parti, qui disent tout haut et sans détour ce que les autres n'osent avouer.

Les premiers vous accusaient, à une certaine époque, d'être des ignorantes, incapables d'instruire les jeunes filles comme le développement de la science et de la civilisation veut qu'on les instruisse à notre époque. Ils ont amené les pouvoirs publics à exiger de vous que vous preniez des brevets. Ces brevets, vous les avez mérités, souvent avec des éloges. Et non seulement vous les avez pris, mais vous les avez fait prendre à un très grand nombre d'élèves. Si bien qu'aujourd'hui le reproche d'ignorance dont vous avez été injustement poursuivies ne se retrouve plus que sur les lèvres des sots.

Les politiques ont alors porté contre vous d'autres accusations.

Ils ont prétendu que vous étiez coupables d'opposition à la constitution sous laquelle vit présentement notre patrie. — Il y a là un mensonge. Vous êtes libres, comme tout le monde, de penser ce qui vous plaît de la forme actuelle du gouvernement. Mais il serait malaisé de citer de vous une parole ou un fait sur lequel puisse reposer un reproche d'opposition constitutionnelle. Vos leçons portent sur toutes les matières d'étude que doit embrasser l'instruction des jeunes filles ; mais elles laissent de côté la politique. Et le fait que vos élèves n'appartiennent point au sexe qui fournit, en temps d'élection, les électeurs et les élus, vous épargne la pénible besogne de faire devant elles le procès des institutions du pays. — Au surplus, il faut bien peu connaître les choses pour ignorer que les révolutions ne se décident et ne se préparent point dans les couvents, mais ailleurs. C'est une dérision de leur prêter, surtout quand ils sont, comme les vôtres, peuplés de femmes inoffensives et désarmées, la pensée de fomenter des émeutes et de renverser les gouvernements...

On a dit encore qu'ayant quitté le monde et menant une existence différente de la sienne, vous n'avez point qualité pour élever les jeunes filles destinées à la vie séculière. — Ceci n'est qu'un sophisme. Il n'est pas nécessaire de partager soi-même les trivialités de tel ou tel genre de vie pour enseigner à la jeunesse comment elle devra s'y conduire plus tard. Bien au contraire, quand on mène une vie plus noble et moins vulgaire, on peut lui apprendre, parce qu'on le connaît, le secret de mêler à ces trivialités quelque vertu et d'y faire entrer quelque grandeur. Elever les enfants, c'est les porter en haut. Pour les porter en haut, il faut habiter soi-même une sphère supé-



rieure. Ce dont la jeunesse a le plus besoin, pour la préparer à son avenir, c'est l'élévation des pensées, la fermeté des convictions, le sentiment du devoir, l'amour de la vertu, la haine du mal, la science des consolations solides et vraies, la pureté du cœur. Votre manière de vivre, moins terrestre et plus idéale que celle dont vos élèves feront probablement la leur, vous met à même de leur donner toutes ces choses. — D'ailleurs, l'expérience en a été faite. Ainsi, tout en pratiquant la virginité, vous avez préparé un nombre incalculable de bonnes épouses. Sans être mères, vous avez donné au monde des légions de bonnes mères : comme si votre fécondité toute spirituelle vous avait révélé ce qu'il faut leur apprendre pour les former aux saintes fonctions de la maternité.

Non ! la raison d'être de la guerre qui vous est déclarée ne se trouve point là. Elle se trouve, comme les enfants terribles du parti le disent franchement, dans votre caractère religieux. On vous hait, parce que vous êtes consacrées à Jésus-Christ. On veut vous fermer la bouche, parce que vous parlez de lui. On veut vous chasser de votre pays ou vous obliger à vous cacher pour y rester, parce que vous représentez devant vos concitoyens le christianisme lui-même, et que le prestige de vos vertus et de vos services lui concilie leurs sympathies. On veut vous punir enfin d'avoir tourné vers Dieu la dernière pensée de vos malades, ou d'avoir appris aux enfants de vos écoles à croire en l'Evangile, à pratiquer la religion, à observer la pureté des mœurs, à s'opposer comme une digue au torrent d'impiété et de démoralisation qu'on fait passer sur notre malheureuse patrie. La haine dont vous êtes l'objet s'allume dans les enfers. Elle vient du démon. C'est lui, et non pas un autre, qui inspire et commande vos ennemis....

Ah ! mes bien chères Sœurs, pour qu'il vous déclare une guerre aussi furieuse, — je pourrais dire : aussi féroce, — il faut que vous ayez bien travaillé contre lui. Il faut que vous lui ayez arraché bien des âmes, que vous ayez bien trompé ses espérances et bien déjoué ses desseins !...

Ses colères font votre éloge. Elles prouvent que vous avez bravement défendu la cause de Dieu, utilement servi les intérêts de l'Eglise, fidèlement répondu à l'attente de vos élèves et de leurs familles. C'était votre devoir. Et, à ce point de vue, le premier sentiment que vous devez porter à l'autel, en renouvelant vos vœux de religion, c'est, avec l'amour dû à un genre de vie très saint et injustement persécuté, la ferme volonté de continuer la lutte, de faire mieux encore, si possible, et de mettre toute l'ardeur et toute la générosité dont vous êtes capables dans la campagne engagée contre Satan pour la gloire de Dieu, la prospérité de l'Eglise et la sanctification des âmes.

## II

Mais laissons là l'enfer et vos ennemis, et con-

sidérons les maux dont vous souffrez à un autre point de vue.

Pourquoi Dieu permet-il les persécutions dont vous êtes l'objet ? Pourquoi n'empêche-t-il pas ceux qui vous haïssent de vous faire du mal ? Pourquoi ne conserve-t-il point à la vie que vous lui avez consacrée de si bon cœur sa paix féconde et laborieuse ?

Ce qui se passe aujourd'hui n'est pas nouveau dans nos annales. Plusieurs fois déjà, durant la suite des siècles, l'enfer s'est acharné contre les congrégations religieuses et efforcé de les détruire. — Dieu les a quelquefois sauvées. — D'autres fois, il les lui a livrées. Mais alors, elles avaient abandonné leur ferveur primitive et étaient tombées dans un relâchement scandaleux. Il en a été de la sorte, notamment, à la fin du dix-huitième siècle, au temps de notre grande Révolution française. Chacun sait qu'à cette époque la vie religieuse s'était perdue, du moins dans un grand nombre d'instituts. Une longue prospérité, un enrichissement excessif, la main-mise du pouvoir civil sur la nomination des supérieurs : tout cela, et d'autres causes encore, les avaient jetés dans une véritable décadence. Ils ne ressemblaient plus aux pieuses et austères créations qu'avaient entendu faire leurs premiers auteurs. Leurs infortunes d'alors étaient méritées, c'était le juste châtiment de leur déchéance.

Je ne dirai point qu'aujourd'hui nos communautés religieuses sont exemptes de tout reproche. Je sais trop que l'être humain ne s'affranchit jamais entièrement des tristes conséquences du péché d'origine : les meilleurs eux-mêmes en conservent encore quelque vestige. Ne faudrait-il pas un miracle de grâce pour que nos cent vingt mille religieuses échappent toutes totalement aux faiblesses de la nature humaine ? — Pourtant, les défaillances des congrégations sont, à notre époque, trop peu considérables pour qu'il nous soit permis de voir un châtiment dans les coups dont elles sont frappées. La peine de mort, à laquelle on prétend les condamner, ne convient qu'aux grands criminels. Nos religieux et nos religieuses font trop de bien et pratiquent trop de vertus pour l'avoir méritée.

Laissez-moi cependant, mes bien chères Sœurs, vous exhorter à promettre à Dieu, quand, tout à l'heure, vous redirez à ses pieds vos serments, un entier renouvellement dans l'esprit et la ferveur primitive de votre institut. Reprenez avec une ardeur nouvelle la lutte contre les instincts et les faiblesses de notre nature déchue. Soyez plus pieuses que jamais, plus mortifiées, plus détachées, plus obéissantes, plus humbles et plus pures. Efforcez-vous d'accomplir chaque jour dans la sainteté des progrès nouveaux... Alors, je l'espère, Dieu vous couvrira d'une protection plus puissante. Et comme, après tout, il reste le maître souverain des hommes et des événements, il pourra mettre un frein à la fureur des méchants. Le jour où nos communautés religieuses, non

contentes de ne point mériter de châtiments, mériteront d'être sauvées, fallût-il pour cela un miracle, ce miracle s'accomplira.

### III

A moins pourtant que les fautes de notre pauvre pays n'obligent la divine justice à lui demander quelque hécatombe de pures victimes.

Oui, mes Sœurs, notre France devient bien coupable. Abrisées derrière les murs de votre couvent, n'ayant que peu de rapports avec le monde, vous ne savez rien ou presque rien de ses iniquités. Vous ne savez pas quels sont, parmi nos concitoyens, les ravages de l'incrédulité ; combien l'abandon des pratiques religieuses se généralise au milieu d'eux ; combien ceux qui les observent encore se gênent peu avec elles et souvent les profanent ; quel est le débordement des mœurs et dans quelle proportion se répand le vice infâme qui a conduit à leur ruine toutes les civilisations disparues ; à quel degré les générations nouvelles abdiquent les saintes traditions de probité et d'honneur chrétien que leur ont léguées nos aïeux. Vous ne savez pas quelles complicités, je devrais dire : quelles initiatives, viennent donner à cette hostilité envers la religion le caractère d'une apostasie nationale : le nom de Dieu rayé de notre code ; la langue officielle affectant de ne plus le connaître, malgré les exemples donnés par les princes étrangers, même quand ils sont hérétiques ; la législation traitant invariablement en ennemies les croyances et les institutions chrétiennes ; la presse vomissant chaque jour le blasphème et l'impudicité parmi les masses, sans que personne l'invite au respect d'autrui et d'elle-même ; enfin et par dessus tout, le crime sans égal d'éloigner odieusement Jésus-Christ des deux sortes d'êtres qu'il aime davantage et auxquels il est le plus nécessaire : je veux dire les malades à l'agonie et les petits enfants.

Quand je pense à toutes ces iniquités, quand j'en pèse la gravité et que j'en mesure la malice, quand je les vois se multiplier chaque jour davantage, depuis plus d'un quart de siècle, provoquant effrontément la colère du ciel, je m'étonne que nous ne soyons point frappés des pires fléaux et que nous jouissions encore d'une certaine mesure de paix et de prospérité.

Mais les peuples n'échappent jamais bien longtemps aux châtiments dont ils se rendent dignes. — Approcherions-nous du temps où le châtiment doit fondre sur nous ? Je le crains. — Or, il entre dans les traditions de la justice divine, quand elle a besoin de grandes expiations, de ne point frapper seulement sur les coupables, mais aussi sur les justes et particulièrement sur les meilleurs. Les souffrances des méchants n'ont guère de valeur. Pour leur en donner, il faut y joindre les souffrances des bons... Certes, s'il faut à Dieu des victimes innocentes, il les prendra au bon endroit en les prenant dans nos cloîtres. Là, en effet, vit ce qu'il y a en France de plus vertueux et de plus

pur. — Je dois l'ajouter, mes Sœurs, si ce rôle douloureux n'est pas sans utilité, il ne sera point non plus sans gloire. Il vous associera au sacrifice par lequel l'Etre le plus saint a racheté le monde coupable et vous fera une place d'honneur à côté de sa croix... Rendez-vous seulement plus dignes encore de l'holocauste. Epurez-vous davantage ; devenez plus vertueuses, si possible ; sanctifiez-vous dans toute la mesure compatible avec vos forces personnelles : votre immolation sera plus capable de donner ce que l'éternelle justice attend d'elle.

Et qui sait si, en rendant plus méritoires les douleurs présentes, vous n'obtiendrez point de Dieu qu'il ne vous en demande pas davantage et se contente de vos préoccupations d'aujourd'hui, de vos angoisses et de vos larmes ?

### IV

Parmi nos fautes, il en est une dont je n'ai point fait mention et dont je m'effraie cependant plus peut-être que d'aucune autre. Elle consiste dans le peu de fruit que notre pays a retiré des institutions religieuses écloses depuis un siècle dans son sein.

Jamais, je le crois, la doctrine chrétienne ne lui avait donné autant de preuves de sa fécondité. Jamais il n'avait vu la vie religieuse se propager dans d'aussi grandes proportions. Jamais l'Eglise n'avait mis au service de ses enfants, de ses pauvres et de ses malades, une pareille variété de secours... Une efflorescence d'œuvres aussi abondante et, disons le mot, aussi miraculeuse, n'aurait-elle pas dû attacher nos concitoyens à la foi chrétienne par les liens les plus intimes et les plus forts ? Et puis, l'éducation donnée par d'innombrables écoles religieuses ne devait-elle pas former un peuple croyant et pratiquant, pieux même et fervent ? — Hélas ! loin de s'attacher à l'Eglise, qui les comblait de ses faveurs, la plupart de nos concitoyens ont fait cause commune avec ses ennemis. Quant à la jeunesse élevée dans ses classes, elle a, dans une trop large mesure, — je mets de côté les exceptions convenables, — rendu stérile la culture dont elle était l'objet. Est-ce la faute des maîtres et des maîtresses ? Non. Ils ont fait leur devoir. N'est-ce pas plutôt la faute des enfants, la faute des familles, la faute du milieu social ? Je le pense. En tout cas, notre peuple n'est point ce qu'il devrait être, après avoir passé en grande partie par l'école congréganiste. Dès qu'ils l'ont quittée et souvent même avant de l'avoir quittée, nos jeunes gens et nos jeunes filles en oublient trop souvent les leçons. Enfin, et ceci est de notoriété publique, les pires adversaires des congrégations ont été élevés par elles ; et cette trahison, loin de soulever contre eux la réprobation générale, leur concilie le suffrage des multitudes.

Il y a là, qui ne le comprend ? un abus de grâce et une ingratitude dignes d'être punis. — Mais voici quelle punition Dieu inflige généralement en pareil



cas : il enlève aux nations les bienfaits dont elles ne profitent pas et dont elles ne se montrent point reconnaissantes ; il les contraint d'expier, par la disette, le peu de fruit qu'elles ont tiré de l'abondance ; il leur fait apprécier, en les leur retirant, les grâces dont elles ont méconnu la valeur...

Oh ! priez, je vous en conjure, afin d'écarter de nous ce châtement redoutable. Efforcez-vous aussi d'acquiescer sur les âmes soumises à votre action une influence plus puissante et plus féconde, et donnez-nous enfin ces générations fortement chrétiennes dont la fidélité rendra le pays digne de vous garder et lui obtiendra miséricorde !

Vous voyez, mes bien chères Sœurs, quels sentiments doivent s'ajouter ce soir, au moment où vous allez renouveler vos promesses religieuses, aux sentiments que cette cérémonie vous inspire chaque année. C'est la volonté de répondre aux hostilités du démon par une guerre plus vigoureusement menée que jamais. C'est la résolution de redoubler de ferveur dans la pratique de la vie religieuse et des œuvres propres à votre institut. C'est l'offrande de votre immolation, dans la mesure où la justice divine voudra qu'elle s'accomplisse, afin d'obtenir le pardon des iniquités publiques et privées. C'est le désir de vous sanctifier de plus en plus, pour que cette immolation soit plus efficace et plus méritoire. C'est enfin un redoublement d'énergie dans votre action sur les âmes.

Quant au soin de prévoir les événements et d'y faire face, laissez-le à vos supérieurs. Gardez-vous de toute sollicitude exagérée et vivez, comme auparavant, dans le calme et la prière.

On lit dans la Vie de saint Louis de Gonzague qu'au noviciat dont il faisait partie, quelqu'un demanda un jour, pendant une récréation, ce que chacun ferait s'il devait mourir l'instant d'après. L'un dit : « Je m'approcherais des sacrements. » L'autre : « J'irais à la chapelle, afin de mourir au pied du tabernacle. » Louis de Gonzague, mis en demeure de dire ce qu'il ferait, répondit : « Moi, je continuerais paisiblement ma récréation. » — Voilà, mes chères Sœurs, comment les saints restaient dans la paix même en face de la mort. Ils avaient raison ; car tout, même la récréation, peut être assez sanctifié pour servir de préparation au jugement de Dieu.

Faites comme le saint dont je viens de rappeler le souvenir. Continuez paisiblement vos exercices religieux, vos labeurs, votre vie commune, vos récréations elles-mêmes. Mais faites tout cela le plus saintement que vous le pourrez, et fiez-vous, pour l'avenir, à la bonne Providence. Il n'arrivera que ce qu'elle permettra ; et elle ne permettra rien de malheureux que pour en faire sortir un plus grand bien. Ainsi soit-il.

## CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

*historique et apologétique*

DEUXIÈME PARTIE

JÉSUS-CHRIST

II. — LA VIE PUBLIQUE

III. — Deuxième année

*L'Éducateur (fin)*

XX

PROMESSE DE L'EUCARISTIE (Jean, vi)

I

« Je suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura plus faim et celui qui croit en moi n'aura plus jamais soif. Mais je vous l'ai dit : vous m'avez vu et vous ne croyez pas. »

Pourquoi ne viennent-ils donc pas à lui ? Qui expliquera ce mystère d'incrédulité voulue ? C'est aussi le mystère de la prédestination et de la liberté humaine.

« Tout ce que mon Père me donne viendra à moi, et qui vient à moi je ne le jetterai point dehors. Car je suis descendu du ciel pour faire non point ma volonté, mais celle du Père qui m'a envoyé. Or la volonté du Père qui m'a envoyé, c'est que je ne perde rien de tout ce qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour.

« La volonté de mon Père qui m'a envoyé, c'est que tout homme qui voit le Fils et qui croit en lui ait la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. »

Le Père a tout donné au Fils, tout l'univers, toutes les nations, les Gentils comme les Juifs ; ce sont désormais les œuvres libres d'obéissance, de foi et d'amour, qui constitueront le peuple choisi. Tous les fidèles, d'où qu'ils viennent, seront sauvés et ressuscités au dernier jour. Ces larges idées, cet ample coup d'œil sur les âmes et sur l'avenir ne frappent point les auditeurs qui ont surtout retenu cette parole : « Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel. » Et ils murmuraient entre eux en disant : « Est-ce que ce n'est pas là Jésus, fils de Joseph, dont nous avons connu le père et la mère ? Comment donc dit-il : « Je suis descendu du ciel ? »

« — Ne murmurez pas entre vous, » leur répond Jésus.

Et il reprend ses lumineuses explications touchant la dureté de leur cœur. — Ils ne croient point parce que le Père ne les a pas entraînés.

« Nul ne peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne le tire. Celui qui vient à moi, je le ressusciterai au dernier jour. »

Le Père tire toutes les âmes, il les sollicite toutes par ses inspirations secrètes, par sa grâce qui leur parle, qui leur dit avec une tendresse divine : « Venez à la lumière, à la vérité, suivez l'Évangile. » — « Car il est écrit dans les prophètes : Ils seront tous enseignés de Dieu, » tous

connaîtront la vraie doctrine et seront doucement attirés, appelés; mais ils n'obéiront pas tous, ils ne comprendront pas tous les charmes du sacrifice, les beautés sévères du renoncement.

« Tout homme qui a entendu la voix du Père et qui a été instruit par lui, vient à moi. Personne pourtant n'a vu le Père. Celui-là seul qui est de Dieu a vu le Père. »

Mystère doux et terrible que celui-là : doux pour les âmes humbles qui se laissent entraîner, terrible pour les orgueilleux qui résistent. Nous sommes attirés par une bonne parole, par un exemple, par la suavité ou la majesté de la doctrine, mais jamais nous ne sommes entraînés malgré nous, dit saint Augustin. « — Est-ce que l'âme n'est pas entraînée par l'amour ? Que devient alors ma volonté, si je suis entraîné à croire ? — Je réponds : Vous n'êtes pas seulement entraîné par votre volonté, mais par la jouissance. Qu'est-ce donc qu'être entraîné par la jouissance ? Sois heureux dans la jouissance de Dieu, et il remplira les désirs de ton cœur. Cette jouissance, c'est une volupté du cœur à qui ce pain céleste est doux. Le poète a dit : « Chacun est « entraîné par son plaisir ; » oui, par le plaisir, non par la nécessité. Nous comprenons maintenant qu'il soit attiré par le Christ, l'homme qui trouve son bonheur dans la vérité, dans la béatitude, dans la justice, dans l'éternelle vie. Tout cela c'est le Christ. »

« Donnez-moi, ajoute-t-il avec sa pénétrante éloquence, une âme qui aime, et elle sent ce que je dis ; une âme de désir, une âme qui a faim, une âme qui se sent exilée dans cette solitude terrestre et qui a soif de Dieu, une âme qui soupire après les eaux vives de la patrie éternelle ; donnez-moi cette âme et elle sait ce que je dis. Mais si je parle à une âme froide, elle ne sait de quoi je parle <sup>1</sup>. »

Telle est l'efficacité de la grâce : elle vous attire sans vous conduire, elle laisse libre champ à la liberté, pour lui laisser aussi libres mérites. L'âme croit, elle vient ; elle aime, elle est attirée. Comment croit-elle ? comment aime-t-elle ? C'est le secret du Père qui attire. Les auditeurs de Jésus se disaient sans doute qu'ils n'étaient pas attirés ; c'était une erreur, le Père les attirait, mais ils ne voulaient pas venir, ils avaient entendu sa voix et ils avaient fermé leurs oreilles. Car la grâce nous sollicite, nous parle toujours, à tous les détours de la vie, dans les solitudes pesantes du cœur comme parmi nos plus inconsolables douleurs. Heureux ceux qui s'arrêtent pour mieux goûter la suavité de ces accents, qui réfléchissent, et qui prient, puis s'en vont sincèrement à Jésus-Christ en disant : Je crois !

« En vérité je vous le dis : celui qui croit en moi a la vie éternelle. »

## II

Après avoir répondu à leurs murmures, Jésus résume ce qu'il vient d'enseigner, puis il affirme avec autorité ce qu'est ce pain qu'il apporte pour la vie du monde, et la nécessité de s'en nourrir. Mais laissons parler saint Jean ; tout commentaire dénaturerait la splendeur de cette parole.

« Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts. Voici le pain qui descend du ciel ; celui qui en mange ne mourra pas.

« C'est moi qui suis le pain vivant descendu du ciel.

« Celui qui mange de ce pain vivra éternellement, et le pain que je lui donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. »

« Les Juifs disputaient donc ensemble en tumulte, et ils disaient : « Comment peut-il « nous donner sa chair à manger ? »

« Jésus leur dit : « En vérité, en vérité je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour.

« Car ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage.

« Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi, et moi je demeure en lui. Comme mon Père qui est vivant, m'a envoyé, et que je vis par mon Père, ainsi celui qui me mange vivra lui-même par moi.

« Voilà le pain qui est descendu du ciel. Ce n'est point comme la manne : vos pères l'ont mangée et ils sont morts. Celui qui mange ce pain vivra éternellement. »

On comprend que cette doctrine ait trouvé les auditeurs rétifs. Ils ne croyaient pas en Jésus-Christ, et avant tout elle est un mystère de foi. Il nous semble entendre les exclamations des Juifs, voir l'expression de pitié avec laquelle ils disaient : « Comment peut-il nous donner sa chair à manger ? C'est de la folie ou de la barbarie ! » Ils n'avaient pas la foi. Les apôtres écoutaient, sans comprendre davantage ; mais ils avaient été les témoins de tant de merveilles, le Maître les avait habitués à des doctrines nouvelles qui leur avaient paru d'abord étranges, puis si admirables de vérité, qu'ils s'inclinaient devant son autorité, sans formuler de jugement. Leur éducation les préservait des récriminations ou même des doutes. Déjà ils avaient la foi. Il n'en allait pas ainsi, comme nous le verrons, des autres disciples.

Deux vérités principales ressortent de ce récit.

La première, c'est que le Fils de Dieu est descendu du ciel, qu'il a pris une chair et qu'il s'est fait comme l'un de nous. « Je suis descendu du ciel ; » il apporte une insistance significative et voulue à déclarer ainsi par sept fois qu'il est le Fils de Dieu, à affirmer le mystère de l'Incarnation.

<sup>1</sup> S. Aug., *Tract.* 26.



La seconde, qui est mieux affirmée encore, s'il est possible, « c'est qu'il faut manger cette chair pour avoir part à la vie qu'elle contient. » Il le répète à satiété, et quand les Juifs murmurent, loin de rien retirer de son enseignement, il le précise et l'accentue davantage. « Et il en vient jusqu'à dire qu'il faudra manger sa chair et boire son sang; ce qu'il inculque aussi pressamment qu'il a fait son Incarnation; nous enseignant clairement par là que nous devons aussi réellement manger sa chair et boire son sang qu'il les a pris l'un et l'autre; et c'est là notre salut, c'est notre vie, car, par ce moyen, il ne prend pas seulement en général une chair humaine, il prend la chair de chacun de nous lorsque chacun de nous reçoit la sienne. Ainsi l'œuvre de notre salut se consomme dans l'Eucharistie, en mangeant la chair du Sauveur. Il faut y apporter la foi, car c'est par là qu'il commence...<sup>1</sup> »

C'est bien ici la promesse de l'Eucharistie : « Le pain que *je vous donnerai*, c'est ma chair pour la vie du monde. Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » Ce sont les paroles mêmes de l'institution de ce doux sacrement : « Prenez et mangez, ceci est mon corps. Buvez en tous, ceci est mon sang. » Les mots sont clairs et précis, ils ne laissent place à aucun doute, ils ne permettent pas de supposer qu'ils soient une figure. Quelle aberration que celle des protestants qui disent : « On se nourrit de la chair du Christ par la simple foi, » — c'est-à-dire par l'imagination !

S'il en était ainsi, est-ce que les Pharisiens auraient été scandalisés ? S'ils l'avaient été, Jésus se fût empressé d'expliquer son idée et de leur dire : « Qu'est-ce qui vous trouble ? Manger ma chair, c'est y croire; boire mon sang, c'est y penser; et tout cela n'est autre chose que méditer ma mort. » C'était fait, il ne restait pas une difficulté, pas une ombre<sup>2</sup>. Mais loin de là : il appuie sur la vérité de sa chair et de son sang, sur la nécessité de s'en nourrir en mangeant sa chair et en buvant son sang. Peu importe qu'ils s'éloignent, la vérité avant tout, et il l'expose dans sa beauté et sa simplicité sévère, telle qu'elle est, sans en rien déguiser. Ceux qui ne voudront pas l'accepter, ce sont des orgueilleux dont la place n'est pas dans les rangs des disciples, ni au ciel d'où l'orgueil est exclu. Il est infiniment bon, compatissant, plein d'attentions délicates et miséricordieuses pour les âmes de bonne volonté, sincères et droites; celles-là pourront être surprises un instant, mais elles lui reviendront aussitôt, car il est la vérité, la lumière, le soleil qui les anime et les réchauffe. C'est pour elles qu'il a pris tant de détours avant d'arriver à la formule absolue du dogme : « Le pain que je vous donnerai c'est ma chair. » Mais

sa doctrine exposée, il faut l'embrasser, elle s'impose, et c'est un précepte absolu de se nourrir de la chair du Christ pour avoir la vie éternelle.

« O vérité de la chair mangée ! je vous crois comme je crois la vérité de la chair prise par le Fils de Dieu, la vérité du Fils de Dieu descendu du ciel. Mon Sauveur, avec quelle force vous me confirmez votre Incarnation ! Ah ! celui qui ne croit pas qu'on reçoit réellement votre propre chair, en sa propre et véritable substance, ne croit pas comme il faut que vous l'avez prise ; et il n'a point de part au pain de vie !<sup>3</sup> »

Mais voyons les admirables effets de cette nourriture divine dans celui qui l'a reçue : « Je le ressusciterai au dernier jour. » Tous nous ressusciterons, plusieurs même ressusciteront à la vie glorieuse qui ne se seront point nourris de la chair du Fils de l'homme. Mais les chrétiens, dit saint Jean Chrysostome, qui reçoivent le sacrement de l'Eucharistie à la fin de leur vie jouissent d'heureux privilèges ; les anges conduisent directement au ciel leurs âmes, puis ils font à leurs corps une sorte de garde d'honneur jusqu'à la vie éternelle<sup>4</sup> ; c'est un titre de plus à la résurrection des saints.

Par elle, nous enseignent les Pères, nous sommes des porte-Christ, les consanguins et les alliés du Christ, nous devenons des membres de sa famille, nous devenons Lui-même; nous tirons notre vie de lui, comme le Fils reçoit sa vie du Père, source de la vie infinie. Union intime, union qui demeure, union divine, car nous sommes des dieux.

« O éternelle vérité ! ô vraie charité ! ô chère éternité ! Je tremble d'amour et d'effroi comme si j'entendais votre voix d'en haut qui me dit : « Je suis la nourriture des grands. Grandis et tu me mangeras. Mais tu ne me changeras pas en toi, comme la nourriture que tu prends, c'est toi qui seras changé en moi !<sup>5</sup> »

« Venez à lui, ajoute saint Ambroise; approchez et soyez rassasiés, il est le pain; buvez, il est la source; voyez, il est la lumière; soyez libres, car là où est l'esprit de Dieu, là est la liberté; soyez absous, car il est la rémission des péchés. »<sup>6</sup>

Et quelle dignité que celle du prêtre qui devient un autre Jésus-Christ !

L'Eucharistie calme les passions, apaise les mouvements de colère, d'envie ou de concupiscence, conserve l'innocence intacte, augmente la grâce, mais malheur à l'âme qui la reçoit indignement ! « Elle prend et reçoit en elle-même non

<sup>1</sup> 32<sup>e</sup> jour.

<sup>2</sup> *De Sacerdotio*, lib. vi.

<sup>3</sup> O æterna veritas, et vera caritas, et chara æternitas ! Contremui amore et horrore, tanquam audirem vocem tuam de excelso : Cibus sum grandium ; cresce et manducabis me ; nec tu me in te mutabis, sicut cibum carnis tuæ, sed tu mutaberis in me. (S. Aug., *Confess.*, lib. vii, cap. x).

<sup>4</sup> Accedite ad eum et satiamini quia panis est ; accedite ad eum et potate, quia fons est ; accedite ad eum et illuminamini, quia lux est ; accedite ad eum et liberamini, quia ubi Spiritus Domini ibi libertas ; accedite ad eum et absolvamini, quia remissio peccatorum est. (S. Ambros., *Sermo 18 in Psalm. 118*).

<sup>5</sup> Bossuet, *Médit. sur l'Evangile*, La Cène, 32<sup>e</sup> jour.

<sup>6</sup> 35<sup>e</sup> jour.

pas une nourriture, mais un glaive, mais comme un mortel poison, elle tombe palpitante et tremblante. Elle a voulu tromper les hommes, elle a senti le Dieu vengeur <sup>1</sup>. »

Il faut « changer de vie pour recevoir la vie <sup>2</sup>. » Vous pouvez alors vous approcher avec confiance. Quel doux accueil vous réserve Jésus-Christ, quel festin délicieux, quel inexprimable bonheur ! A cette heureuse table « même les tribulations de la chair deviennent des consolations <sup>3</sup>. »

### III

Voilà ce que Jésus enseignait dans la synagogue à Capharnaüm.

« Aussi beaucoup de ses disciples qui l'entendirent se disaient : « Cette parole est dure, et qui « peut la supporter ? »

« Et Jésus, sachant en lui-même que ses disciples murmuraient à ce sujet, leur dit : — « Cela vous scandalise ? Serez-vous encore scandalisés lorsque vous verrez le Fils de l'homme monter au ciel où il était auparavant ? C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie. »

« Mais il en est quelques-uns d'entre vous qui ne croient pas. »

« Car Jésus savait dès le commencement quels étaient ceux qui ne croyaient pas, et celui qui devait le trahir. Et il disait : — C'est pour cela que je vous ai dit que personne ne peut venir à moi, si cela ne lui a été donné par mon Père. »

Les protestants prétendent qu'ici Jésus adoucit son langage premier et qu'il reviendrait sur ce qu'il a dit. Il le confirme au contraire.

Ses disciples trouvaient ce discours « dur », parce qu'ils s'imaginaient que le Sauveur leur donnerait une chair humaine à manger. Erreur grossière qu'il avait déjà dissipée, s'ils avaient voulu comprendre. N'avait-il pas dit : « La volonté de mon Père est que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés et que je les ressuscite au dernier jour ? » Comment pourrait-il les ressusciter, s'il était mort à jamais ? Comment sa chair leur donnerait-elle de vivre éternellement, si c'était une chair mortelle, périssable ?

Ils n'ont donc pas compris, ou pas voulu comprendre, et ils se scandalisent. Alors il leur dit : « Cela vous scandalise ? Vous serez donc bien plus étonnés quand vous verrez le Fils de l'homme monter au lieu d'où il est venu ? » Comme s'il disait : On mangera ma chair, je l'ai dit ; mais je n'en demeurerai pas moins vivant, pas moins entier. D'où il conclut : Ne vous imaginez donc pas que je vous parle d'une chair humaine à l'ordinaire, ou de la chair du fils de Joseph ; d'une chair qui vous soit donnée pour entretenir cette

vie mortelle, ni par conséquent d'une chair qui doive être mise en pièces et consumée en la mangeant. « La chair, » en ce sens, « ne sert de rien, car c'est l'esprit qui vivifie : les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie. » Quoiqu'il n'ait parlé pour ainsi dire que de sa chair, que de son sang, que de manger celle-là, que de boire l'autre, tout ce qu'il a dit est esprit, c'est-à-dire manifestement que dans sa chair, dans son sang, tout est esprit, tout est vie, tout est uni à la vie et à l'esprit parce que sa chair et son sang sont la chair et le sang du Fils de Dieu <sup>1</sup>.

Ils se cantonnent dans cette idée, où ils cherchent un prétexte à leur incrédulité : que Jésus les oblige à manger la chair du fils de Joseph et non celle du Fils de Dieu.

Vainement le Sauveur en appelle à son Ascension pour leur dire que son corps ne sera pas mis en pièces, puisqu'il s'élèvera glorieux au ciel, et que d'autre part ce miracle nouveau forcera l'assentiment des plus incroyants ; ils s'en tiennent à leur première imagination. Si le Fils de l'homme monte au ciel, c'est donc qu'il est Dieu ; s'il est Dieu, rien ne lui est impossible, et il est de toute nécessité de croire à sa parole. Voilà l'esprit qui vivifie, c'est-à-dire la simplicité de la foi, tandis que de demeurer attaché à la chair et au sang, c'est-à-dire à son jugement personnel, borné et orgueilleux, voilà qui ne sert qu'à nous perdre. Le mot « chair » dans ce récit a évidemment deux sens.

Aussi bien, durant tout le discours de Jésus dans la synagogue de Capharnaüm, nous assistons à une étrange gradation d'incrédulité. Il y a chez ses auditeurs un parti pris de rejeter toutes ses paroles.

D'abord Jésus leur dit : « Je suis le pain vivant descendu du ciel. » Ils se récrient : « Comment serait-il descendu du ciel ? Est-ce que ce n'est pas le fils de Joseph ? Il est bien de la terre et non du ciel. »

Puis il déclare que ce pain, ce sera « sa chair, pour la vie du monde. » Ils murmurent plus haut : « Comment pourra-t-il nous donner sa chair à manger ? »

Alors il affirme la nécessité de manger sa chair qui est le pain de vie : « Ce discours est dur à entendre, » disent-ils scandalisés.

Enfin il leur explique que sa chair sera mangée non pas d'une manière brutale, « mais d'une manière qui passe les sens, d'une manière divine qui ne la consume ni ne l'altère, mais qui la laisse tout entière pour le ciel <sup>2</sup>. » S'il fait appel à sa divinité prouvée par ce miracle merveilleux qui les couronnera tous, de son Ascension, ils ne veulent rien entendre, leur idée est nettement arrêtée, ils rejettent de propos délibéré les adorables desseins du Sauveur ; et quand il proclame sans faiblir sur aucun point que ses paroles sont

<sup>1</sup> Non cibum sed gladium sibi sumens et velut quædam venena lethalia, palpitans et trepidans concidit, et quæ fefellerat hominem Deum sensit auctorem. (S. Cyr., *De Lapsis* : de quadam femina indigne communicante).

<sup>2</sup> S. Aug., *Serm. I, De tempore*.

<sup>3</sup> S. Chrysost., *In Ps. 22*.

<sup>1</sup> Bossuet, *Méditations sur l'Evangile*, 27<sup>e</sup> jour.

<sup>2</sup> 40<sup>e</sup> jour.



esprit et vie, c'est-à-dire vraies et éternelles, tandis que la chair, leurs jugements étroits et obstinés, ne servent de rien, ils s'en vont, irrités.

Ah ! c'est que l'Eucharistie est le mystère des mystères, celui qui plus que tout autre appelle la contradiction. Exposez aux hommes les beautés miséricordieuses de l'Evangile, les paraboles, même le mystère de l'Incarnation : ils écoutent avec intérêt, parfois avec jouissance. Passez en revue les autres vérités catholiques : ils en admirent l'enchaînement logique, et s'ils n'en saisissent pas toujours le fond ou la portée, cependant ils se taisent, et, loin de blasphémer, ils admirent. D'eux-mêmes bientôt ils trouvent la réponse décisive aux nombreux *pourquoi* qui tout d'abord les arrêtaient. La doctrine des sacrements en général ne les trouve pas plus réfractaires. Ils sont baptisés et font baptiser leurs enfants. La confession les retient plus longtemps ; cependant la confiance est si naturelle à l'homme, on éprouve tant de douceur à décharger le fardeau de ses doutes ou de ses peines dans le cœur d'un ami, et le prêtre est si volontiers cet ami, qu'ils s'inclinent encore sous l'absolution qui les délifie, et goûtent avec suavité le bonheur de dire comme l'enfant prodigue : « Mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ! » Tout cela est enveloppé d'une poésie naturelle qui aide les décisions et les attrait surnaturels.

Mais reprenez le discours de la synagogue de Capharnaüm, insistez sur la nécessité de communier, rappelez la grave parole de Jésus-Christ : « Si vous ne mangez ma chair et si vous ne buvez mon sang, » ils trouvent que « ce discours est dur à entendre, » et la plupart s'en vont, refusant de se soumettre à cette obligation, la plus adorable pourtant et la plus consolante de la religion catholique. *Eo hoc multi discipulorum ejus abierunt retro.*

#### IV

« Depuis ce moment, beaucoup de ses disciples se retirèrent et cessèrent d'aller avec lui. »

Ces disciples, c'était tout Capharnaüm aussi, la ville qu'il avait comblée, car la synagogue était remplie de ses habitants. Ainsi il avait été rejeté de Nazareth, sa patrie, et voilà que ceux-ci, ses amis en qui humainement il devait se confier sans réserve, l'abandonnent, blessés et déçus. La veille, ils voulaient le faire leur roi et le porter en triomphe, mais il les a renvoyés pour se retirer dans la solitude et prier. Un ambitieux se fût gardé de laisser refroidir leur enthousiasme ; lui, il ne poursuit point les visées de la sagesse humaine ; il prend au contraire à tâche de faire échouer tous les projets d'ambition qu'on pourrait lui prêter, il s'applique à commettre des maladresses qui font sourire les politiciens. Et c'est là que sa divinité éclate. Dieu ne voit pas avec nos yeux de chair qui sont de courte vue. Hérode peut craindre que Jésus ne lui prenne son trône. Le Sauveur, à ces hommes avides de jouissances

terrestres et qui se dévoueraient pour lui conquérir un royaume, parle du bonheur de la vie éternelle et du pain céleste qui y conduit. Comment ne seraient-ils pas déçus ? Comment désormais ne lui fausseraient-ils pas compagnie ? Pourquoi le suivre, puisqu'ils n'ont rien à espérer de lui ?

Jésus toutefois est profondément peiné de cette défection, si dure à son cœur qui les aime tant. Mais il maintient les droits de la vérité, et il ne cèdera pas sur un seul point de sa doctrine. Dussent même ses Apôtres le quitter, « ses paroles demeurent esprit et vie », et il n'en retranchera pas un iota. Aussi leur pose-t-il nettement la question.

Se tournant vers les douze, il leur dit : « Et vous, est-ce que vous voulez vous en aller ? »

Il les laisserait partir.

Mais Simon Pierre a compris les angoisses de son âme et, n'écoutant que son cœur et sa foi, il répond aussitôt, résolument :

— Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Et nous croyons et nous savons que vous êtes le Christ Fils de Dieu !

Le visage du Sauveur dut s'épanouir. Ses efforts n'avaient pas été vains. Depuis deux ans il semait, il travaillait à les élever, labeur ingrat avec leurs natures terre à terre ; mais quel splendide élan de foi, quel épanouissement de confiance, de droiture, d'enthousiasme dans ces âmes déjà transformées par l'éducation divine ! Les autres Apôtres s'associent à la déclaration de leur chef. Les auditeurs Capharnaïtes et les disciples s'éloignent lentement, avec dédain, sans même regarder en arrière pour revoir une dernière fois Celui qui a été si bon pour eux. Les douze demeurent seuls, dans ce vide de la solitude naguère peuplée d'acclamations, puis des cris de colère, maintenant silencieuse ; mais ceux-là du moins sont des fidèles !

Pourtant pas tous !

Et Jésus, attristé, soudain leur dit : « Est-ce que je ne vous ai pas choisis douze, et l'un de vous est un démon ! »

« Il parlait de Judas Iscariote, fils de Simon, celui des douze qui devait le trahir. » (Jean, vi, 61-72).

Et cela bientôt, dans un an. C'est ainsi que tout en annonçant la Cène, il annonçait aussi le traître de la Cène.

« Après cela, Jésus se mit à parcourir la Galilée : il ne voulait pas aller en Judée parce que les Juifs cherchaient à le faire mourir. » (Jean, vii, 4).

« Pâques était proche, » mais cette année-là Jérusalem ne vit point Jésus.

#### IMPRIMATUR

Lingonis, die 24 decembris 1902.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

# TABLE DES MATIÈRES

DE LA

## QUATORZIÈME ANNÉE DE L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

SUPPLÉMENT A L'AMI DU CLERGÉ

(Année 1902)

### TABLE SYNTHÉTIQUE

#### Sermons pour les fêtes de l'année

##### I. — Fêtes de Notre-Seigneur et des saints

NOUVEL AN : Où se trouve le bonheur. . . . .	961
— Bonne année. . . . .	962
— Sentiments d'une âme chrétienne au renouvellement de l'année (plan). . . . .	963
— Les vœux de bonne année (plan). . . . .	964
EPIPHANIE : Le chrétien fervent. . . . .	5
SAINT JOSEPH : Saint Joseph trésor de l'Eglise. . .	209
JEUDI SAINT : Le testament de Jésus-Christ. . .	227
VENDREDI SAINT : La Passion. . . . .	229
PAQUES : Le devoir pascal (plan). . . . .	125
— La fête de Pâques (plan). . . . .	125
— Triple sentiment que cette fête doit fortifier en nous (plan). . . . .	255
— Les preuves de la résurrection de Jésus-Christ. . . . .	257
— Les harmonies du mystère de Pâques. . . .	260
— Allocution pour le soir. . . . .	256
— Allocution pour après les Pâques. . . . .	268
ASCENSION : Ce qu'elle est pour Jésus-Christ et pour nous. . . . .	325
PENTECÔTE : La sagesse chrétienne. . . . .	337
— Les trois anniversaires. . . . .	341
SAINT PIERRE : Sa triple victoire sur le monde romain. . . . .	433
SAINT PAUL : Son amour de Jésus-Christ et des âmes. . . . .	465
EXALTATION DE LA SAINTE CROIX : Honneur, respect et amour à la croix. . . . .	673
SAINTS ANGES : Nos anges gardiens. . . . .	689
— Moyens de préserver les jeunes gens. . . .	705
TOUSSAINT : Pour le dimanche précédent : La prière des saints. . . . .	767
— La réalité d'une autre vie. . . . .	769
— Les saints nous aiment et nous aident. . . .	772
— Imiter les saints et prier pour les âmes du purgatoire. . . . .	785

— Les victoires des saints. . . . .	792
— Les Béatitudes. . . . .	820
TRÉPASSÉS : La croyance au purgatoire. . . . .	789
NOEL : Mystère de gloire pour Dieu et de paix pour les hommes (plan). . . . .	923
— Jésus-Christ lumière du monde. . . . .	929
— Caractères de cette fête. . . . .	945
— Les trois bienfaits de la crèche. . . . .	947

##### II. — Fêtes de la Sainte Vierge

PURIFICATION : Marie et Siméon. . . . .	49
— Vertus et paroles du vieillard Siméon. . . .	51
— Les personnages de la scène. . . . .	54
— Visite d'une femme chrétienne à l'église. . .	1
SEPT-DOULEURS : La prophétie de Siméon. . . .	232
— Tristesse et consolations de Marie durant la fuite en Egypte. . . . .	657
ASSOMPTION : Marie et la France. . . . .	577
— Trépas, résurrection et Assomption de Marie. .	580
NATIVITÉ : Les gloires de la naissance de Marie. .	593
ROSAIRE : C'est le sacrement de la sainte Vierge, le bouclier de l'Eglise et la théologie du peuple. . . . .	709
— Nature, avantages, conditions. . . . .	737
IMMACULÉE-CONCEPTION : Glorieuse à Marie et salutaire pour nous. . . . .	881
— Ses hautes convenances. . . . .	884
— L'Immaculée Conception et notre baptême (plan). . . . .	886

##### Panégryriques

Saint Charles. . . . .	817
Sainte Claire d'Assise. . . . .	545
Saint Eloi (allocution à des ouvriers). . . . .	849
Saint Etienne. . . . .	561
Saint François de Sales. . . . .	40
Saint Jean de la Croix. . . . .	865
Saint Loup. . . . .	625



Saint Marceau . . . . .	641
Bienheureuse Marguerite-Marie. . . . .	753
— (plan) . . . . .	752
Sainte Marie-Madeleine. . . . .	497
Saint Michel . . . . .	702
Saint Paul . . . . .	465
Saint Pierre . . . . .	433
Saint Stanislas Kostka . . . . .	833
Sainte Thérèse . . . . .	758
Saint Vincent. . . . .	37
Saint Vincent de Paul . . . . .	481

### Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion, par un curé de campagne (fin)

#### TROISIÈME PARTIE : LES SACREMENTS

I. — La grâce sanctifiante. . . . .	552
II. — La grâce actuelle. . . . .	564
III. — Les sacrements en général. . . . .	587
IV et V. — Le baptême . . . . .	603 et 639
VI. — La confirmation . . . . .	650
VII et VIII. — Les preuves de la présence réelle . . . . .	671 et 682
IX. — Le mystère de l'Eucharistie . . . . .	697
X. — L'Eucharistie en elle-même . . . . .	721
XI. — Raisons pour lesquelles Jésus-Christ l'a instituée . . . . .	745
XII. — Les dispositions pour communier . . . . .	781
XIII. — Nature du sacrifice de la messe . . . . .	783
XIV. — Son excellence . . . . .	799
XV. — La pénitence . . . . .	825
XVI. — La confession . . . . .	826
XVII. — Obligations qu'elle impose . . . . .	855
XVIII. — La contrition . . . . .	857
XIX. — Ses deux espèces . . . . .	859
XX. — La satisfaction . . . . .	870
XXI. — Les indulgences . . . . .	871
XXII. — L'extrême-onction. . . . .	873
XXIII. — L'ordre . . . . .	891
XXIV. — Le prêtre. . . . .	903
XXV et XXVI. — Le mariage. . . . .	905 et 908

### Entretiens sur les évangiles du dimanche et des fêtes (suite et fin)

Epiphanie : Le chrétien fervent. . . . .	5
1 <sup>er</sup> dimanche après l'Epiphanie : Les devoirs des enfants. . . . .	775
2 <sup>e</sup> — Le festin de Cana image de la vie humaine . . . . .	17
3 <sup>e</sup> — Promesses et menaces. . . . .	837
4 <sup>e</sup> — La tempête apaisée . . . . .	840
5 <sup>e</sup> — Parabole de l'ivraie et du bon grain. . . . .	850
6 <sup>e</sup> — Le progrès de la vie divine. . . . .	853
Septuagésime : Les ouvriers du père de famille. . . . .	19
Sexagésime : La parabole du semeur. . . . .	56
Quinquagésime : Les misères spirituelles et les misères corporelles. . . . .	103
1 <sup>er</sup> dimanche de Carême : La tentation dans le désert . . . . .	125
2 <sup>e</sup> — La Transfiguration . . . . .	129
3 <sup>e</sup> — La délivrance du possédé . . . . .	151
4 <sup>e</sup> — La première multiplication des pains . . . . .	182
Dimanche de la Passion : Jésus-Christ maître et souverain des âmes . . . . .	221
Dimanche des Rameaux : Entrée triomphale de Jésus à Jérusalem . . . . .	250
Pâques : Les preuves de la résurrection de Jésus-Christ . . . . .	257

1 <sup>er</sup> dimanche après Pâques — Les harmonies du mystère de Pâques. . . . .	260
2 <sup>e</sup> — La parabole du Bon Pasteur . . . . .	273
3 <sup>e</sup> — La joie spirituelle. . . . .	293
4 <sup>e</sup> — L'éducation des apôtres. . . . .	309
5 <sup>e</sup> — La prière. . . . .	323
Ascension : Ce qu'elle est pour Jésus-Christ et pour nous . . . . .	325
Dimanche dans l'octave : Les secours, les devoirs et les souffrances de la vie chrétienne. . . . .	338
Pentecôte : Les trois anniversaires . . . . .	341
1 <sup>er</sup> dimanche après la Pentecôte : La charité envers le prochain. . . . .	359
2 <sup>e</sup> — La parabole du grand festin. . . . .	375
3 <sup>e</sup> — La miséricorde de Dieu. . . . .	389
4 <sup>e</sup> — La pêche miraculeuse. . . . .	410
5 <sup>e</sup> — La charité fraternelle. . . . .	420
6 <sup>e</sup> — La seconde multiplication des pains. . . . .	436
7 <sup>e</sup> — Les faux prophètes. . . . .	468
8 <sup>e</sup> — L'intendant infidèle. . . . .	488
9 <sup>e</sup> — Jésus-Christ prophète. . . . .	501
10 <sup>e</sup> — Parabole du pharisien et du publicain. . . . .	513
11 <sup>e</sup> — Guérison du sourd-muet. . . . .	547
12 <sup>e</sup> — Le bon Samaritain . . . . .	566
13 <sup>e</sup> — La guérison des dix lépreux . . . . .	596
14 <sup>e</sup> — Les biens temporels . . . . .	600
15 <sup>e</sup> — Le fils de la veuve de Naïm. . . . .	628
16 <sup>e</sup> — Un miracle et une parabole. . . . .	631
17 <sup>e</sup> — Trois devoirs essentiels de la religion. . . . .	644
18 <sup>e</sup> — Guérison du paralytique . . . . .	647
19 <sup>e</sup> — Les conviés aux noces . . . . .	661
20 <sup>e</sup> — Jésus-Christ guérit le fils d'un officier de Capharnaüm . . . . .	677
21 <sup>e</sup> — Le débiteur insolvable . . . . .	691
22 <sup>e</sup> — Le service de Dieu. . . . .	713
23 <sup>e</sup> — La foi qui sauve . . . . .	740
24 <sup>e</sup> — Les deux jugements. . . . .	761
Assomption : Trépas, résurrection et Assomption de la sainte Vierge. . . . .	580
Toussaint : Les Béatitudes . . . . .	820

### Réflexions sur des paroles du Propre des messes du dimanche (suite et fin)

1 <sup>er</sup> dimanche après l'Epiphanie (Offertoire) . . . . .	764
2 <sup>e</sup> — Introït . . . . .	778
Saint Nom de Jésus — . . . . .	8
3 <sup>e</sup> dimanche — . . . . .	11
4 <sup>e</sup> — — . . . . .	796
5 <sup>e</sup> — — . . . . .	842
6 <sup>e</sup> — — . . . . .	845
Septuagésime Introït . . . . .	22
Sexagésime — . . . . .	24
Quinquagésime — . . . . .	58
1 <sup>er</sup> dimanche de Carême — . . . . .	119
2 <sup>e</sup> — — . . . . .	122
3 <sup>e</sup> — — . . . . .	168
4 <sup>e</sup> — — . . . . .	185
Dimanche de la Passion — . . . . .	235
— des Rameaux (Psautre) . . . . .	252
Pâques Introït . . . . .	263
1 <sup>er</sup> dimanche après Pâques — . . . . .	266
2 <sup>e</sup> — — . . . . .	276
3 <sup>e</sup> — — . . . . .	279
4 <sup>e</sup> — — . . . . .	296
5 <sup>e</sup> — — Offertoire . . . . .	312
Fête de l'Ascension Introït . . . . .	328
Dimanche dans l'octave — . . . . .	343

Fête de la Pentecôte	Introit	361	VI. — Malheur et châtement de l'impie. . . . .	161
— Sainte Trinité	—	377	VII. — La plaie de l'indifférence et ses causes . . .	165
1 <sup>er</sup> dimanche après la Pentecôte	—	913	VIII. — L'indifférence est un crime envers Dieu . . .	177
Fête-Dieu	—	391	IX. — Elle est préjudiciable au prochain. . . . .	179
2 <sup>e</sup> dimanche	—	916	X. — Elle est un crime contre soi-même . . . . .	193
Sacré-Cœur	—	413	XI. — Les pratiques religieuses . . . . .	195
3 <sup>e</sup> dimanche	Offertoire	919	XII. — Le respect humain . . . . .	225
4 <sup>e</sup> —	Graduel	423	XIII. — Le devoir pascal . . . . .	241
5 <sup>e</sup> —	Offertoire	426		
6 <sup>e</sup> —	Introit	439		
7 <sup>e</sup> —	Graduel	471		
8 <sup>e</sup> —	Communion	505		
9 <sup>e</sup> —	Offertoire	508		
10 <sup>e</sup> —	Introit	517		
11 <sup>e</sup> —	—	520		
12 <sup>e</sup> —	—	549		
13 <sup>e</sup> —	—	569		
14 <sup>e</sup> —	—	618		
15 <sup>e</sup> —	—	621		
16 <sup>e</sup> —	—	633		
17 <sup>e</sup> —	—	636		
18 <sup>e</sup> —	—	665		
19 <sup>e</sup> —	—	668		
20 <sup>e</sup> —	—	679		
21 <sup>e</sup> —	—	693		
22 <sup>e</sup> —	—	722		
23 <sup>e</sup> —	—	725		
24 <sup>e</sup> —	—	742		
Assomption	—	584		
Toussaint : Les triomphes des saints . . . . .		792		

### Petit Carême sur le « Miserere »

1 <sup>re</sup> Instruction : La pitié pour nous-mêmes, rare vertu. . . . .	65
2 <sup>e</sup> — La miséricorde divine, sa grandeur et ses limites. . . . .	67
3 <sup>e</sup> — La part de Dieu dans la pénitence. . . . .	97
4 <sup>e</sup> — La pensée du péché non pardonné. . . . .	100
5 <sup>e</sup> — Le seul mal de Dieu, le péché . . . . .	132
6 <sup>e</sup> — Forces pour le bien que nous tirons de la connaissance de notre faiblesse originelle. . . . .	135
7 <sup>e</sup> — Le salut est possible et facile . . . . .	138
8 <sup>e</sup> — On s'est toujours confessé . . . . .	141
9 <sup>e</sup> — La confession source de bonheur . . . . .	145
10 <sup>e</sup> — Le souvenir du péché pardonné. . . . .	171
11 <sup>e</sup> — L'Eucharistie aliment de la vie nouvelle . . . . .	174
12 <sup>e</sup> — Sur la persévérance. . . . .	187
13 <sup>e</sup> — La générosité dans le service de Dieu. . . . .	190
14 <sup>e</sup> — Du zèle pour la conversion du prochain. . . . .	198
15 <sup>e</sup> — L'utilité des tentations . . . . .	200
16 <sup>e</sup> — La religion du coin du feu . . . . .	203
17 <sup>e</sup> — Hypocrisie de toute religion qui n'est pas à la fois intérieure et extérieure. . . . .	206
18 <sup>e</sup> — Le sacrifice que Dieu attend du pénitent . . . . .	238
19 <sup>e</sup> — La Propagation de la foi . . . . .	244
20 <sup>e</sup> et dernière : Le sacrifice de justice . . . . .	247

### Sermons de Carême sur les grandes vérités

I. — La parole de Dieu . . . . .	33
II et III. — Le salut, son importance. . . . .	71 et 73
IV. — Le premier moyen de salut : la bonne volonté . . . . .	113
V. — L'impiété : son règne et ses causes. . . . .	116

### Retraite pascalle des hommes

I. — Les inconséquences . . . . .	76
II. — Les imprudences . . . . .	105
III. — Les impudences . . . . .	212
IV. — Les iniquités . . . . .	217

### L'Eglise et la civilisation (suite)

#### Essais de conférences apologetiques

XI. — L'enseignement : les livres . . . . .	584
XII. — L'enseignement : les écoles . . . . .	589
XIII. — L'enseignement : les collèges et les universités . . . . .	813

### Les litanies de la Sainte Vierge (suite)

#### Entretiens à des jeunes filles

XXXVII. — <i>Domus aurea</i> . . . . .	289
XXXVIII. — <i>Foderis arca</i> . . . . .	305
XXXIX. — <i>Janua celi</i> . . . . .	331
XL. — <i>Stella matutina</i> . . . . .	348
XLI. — <i>Salus infirmorum</i> . . . . .	380
XLII. — <i>Refugium peccatorum</i> . . . . .	385
XLIII. — <i>Consolatrix afflictorum</i> . . . . .	476
XLIV. — <i>Auxilium christianorum</i> . . . . .	529

### La journée chrétienne

#### Entretiens à des jeunes filles

I. — Le lever. . . . .	271
II. — La toilette . . . . .	282
III. — La prière du matin . . . . .	299
IV. — La sanctification des actions quotidiennes . . . . .	301
V. — La méditation . . . . .	303
VI et VII. — La sainte messe. . . . .	364 et 366
VIII. — Le travail. . . . .	394
IX. — Les repas . . . . .	396
X. — Les conversations mauvaises : au point de vue pureté. . . . .	430
XI. — Les conversations mauvaises : au point de vue charité . . . . .	442
XII. — Conseils pour éviter les péchés de la langue. . . . .	474
XIII. — Les mauvaises lectures . . . . .	511
XIV. — La lecture de l'Evangile . . . . .	554
XV. — La visite au Saint-Sacrement . . . . .	557
XVI. — Le chapelet . . . . .	605
XVII. — Les plaisirs . . . . .	606
XVIII. — Le monde . . . . .	698
XIX. — Le devoir d'état . . . . .	700
XX. — La vie de famille . . . . .	716
XXI. — L'examen de conscience . . . . .	747
XXII. — Prière du soir et coucher . . . . .	750

### Nouvelles conférences aux femmes chrétiennes (suite)

XXXVI. — <i>Purification</i> : Visite d'une femme chrétienne à l'Eglise . . . . .	1
XXXVII. — <i>Saint Joseph</i> : Trésor de l'Eglise. . . . .	209



XXXVIII. — <i>Sept-Douleurs</i> : La prophétie de Siméon. . . . .	232
XXXIX. — La mort de sainte Monique. . . . .	316
XL. — <i>Saint Louis de Gonzague</i> : L'éducation de la conscience et de la volonté. . . . .	406
XLI. — <i>Sainte Anne</i> : L'éducation du cœur . . . . .	484
XLII. — <i>Saint Augustin</i> : De bon fils grand évêque. . . . .	614
XLIII. — <i>Sept-Douleurs</i> : Tristesse et consolations de Marie durant la fuite en Egypte . . . . .	657
XLIV. — <i>Saints Anges</i> : Moyens de préserver les jeunes gens . . . . .	705
XLV. — <i>Toussaint</i> : Imiter les saints et prier pour les âmes du purgatoire . . . . .	785
XLVI. — <i>Immaculée-Conception</i> : Mariage mondain et mariage chrétien . . . . .	887
XLVII. — <i>Epiphanie</i> : Devoirs de l'épouse, amour et fidélité. . . . .	952

### Triduum à des femmes chrétiennes

I. — L'épouse . . . . .	801
II. — La mère. . . . .	804
III. — La chrétienne. . . . .	809

### Courtes instructions pour la prière du soir (suite)

LXXIV. — L'indissolubilité du mariage . . . . .	28
LXXV. — Le serment . . . . .	154
LXXVI. — La charité fraternelle. . . . .	269
LXXVII. — L'amour des ennemis . . . . .	314
LXXVIII. — La pureté d'intention . . . . .	346
LXXIX. — La prière. . . . .	399
LXXX. — Le <i>Pater</i> . . . . .	429
LXXXI. — Le jeûne . . . . .	459
LXXXII. — Les richesses . . . . .	490
LXXXIII. — L'abandon confiant à la Providence. . . . .	533
LXXXIV. — Défense de juger le prochain . . . . .	812
LXXXV. — Avis concernant le zèle. . . . .	863
LXXXVI. — Efficacité de la prière. . . . .	876
LXXXVII. — La règle d'or . . . . .	922
LXXXVIII. — Deux portes et deux voies. . . . .	937
LXXXIX. — Les faux prophètes . . . . .	939

### Premières Communions

#### A LA MESSE

I. — Pour le jour de la Pentecôte . . . . .	321
II. — La communion. . . . .	353
III. — Le pasteur et les enfants . . . . .	355

#### RÉNOVATION DES PROMESSES DU BAPTÊME

La fidélité . . . . .	357
-----------------------	-----

#### AU SALUT

I et II. — Marie est notre Mère . . . . .	401, 402
---	----------

#### POUR LE LENDEMAIN OU LE DIMANCHE SUIVANT

Avis aux parents. . . . .	404
---------------------------	-----

#### Varia

Les devoirs envers le confesseur . . . . .	31
Pastorale pour Noël . . . . .	972

### Allocution de mariage

Pour le mariage d'un médecin . . . . .	30
--	----

### Sermons sur les Œuvres

I. — La Propagation de la foi . . . . .	931
II. — La Sainte-Enfance . . . . .	934
III. — L'Œuvre de Saint-François de Sales. . . . .	964

### Sujets de circonstance

Discours pour une première messe : Ce qui divise et ce qui rapproche le prêtre et le peuple . . . . .	369
— Le <i>Magnificat</i> du jeune prêtre . . . . .	373
Clôture d'une mission : Remerciements au prédicateur . . . . .	416
Discours pour la bénédiction d'une école libre : L'école chrétienne . . . . .	417
Adoration perpétuelle : Dispositions à la sainte communion . . . . .	419
— Excellence et effets de la sainte communion . . . . .	451
— L'adoration réparatrice . . . . .	454
Pour la reddition de l'image de sainte Anne . . . . .	523
— de saint Nicolas. . . . .	875
Instruction sur les enterrements civils . . . . .	718
Saint Eloi. — Allocution à des ouvriers pour sa fête : L'homme comme il faut. . . . .	849
Allocution à des enfants de Marie : La piété . . . . .	861
Discours pour une plantation de croix : Jésus-Christ et la France. . . . .	897
Sermon de charité : La charité est une œuvre divine . . . . .	900
Pour une prise de voile : Aimer et réparer . . . . .	910
— La vie religieuse . . . . .	909
Pour la rénovation des vœux de religion . . . . .	977

### Chemin de la Croix

Le chemin de la croix à Jérusalem par un pèlerin. . . . .	81
L'exercice du chemin de la croix appliqué au Sacré-Cœur. . . . .	148

### Plans de sermons

NOUVEL AN : Sentiments d'une âme chrétienne . . . . .	963
— Les vœux de bonne année . . . . .	964
PAQUES : Le devoir pascal . . . . .	125
— La fête de Pâques . . . . .	125
— Triple sentiment que cette fête doit fortifier en nous . . . . .	255
IMMACULÉE-CONCEPTION : L'Immaculée-Conception et notre baptême . . . . .	886
NOËL : Mystère de gloire pour Dieu et de paix pour les hommes. . . . .	923
Ouverture du mois de Marie . . . . .	335 et 336
SAINTE PHILOMÈNE : Les leçons qu'elle nous donne . . . . .	559
BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE : Sa sainteté et la grandeur de sa mission . . . . .	752
La religion et le peuple. . . . .	448
Plan d'une allocution aux dames de charité . . . . .	16

### Catéchisme de première communion

#### TROISIÈME PARTIE

#### MOYENS DE SALUT (suite)

#### III. — Les sacrements (suite)

#### B. — Les sacrements en particulier (suite)

### 3. — L'Eucharistie

#### Notions préliminaires :

1 <sup>o</sup> Ses convenances . . . . .	15
2 <sup>o</sup> Ses noms. . . . .	15
3 <sup>o</sup> Sa définition. . . . .	62
4 <sup>o</sup> Prophéties et figures. . . . .	63
5 <sup>o</sup> Promesse . . . . .	110
6 <sup>o</sup> Institution. . . . .	111

CHAPITRE I<sup>er</sup>. — LA PRÉSENCE RÉELLE

§ 1 <sup>er</sup> . — Notion . . . . .	460
§ 2. — Erreurs . . . . .	461
§ 3. — Ses preuves :	
1 <sup>o</sup> La promesse . . . . .	461
2 <sup>o</sup> L'institution . . . . .	462
3 <sup>o</sup> La Tradition . . . . .	462
4 <sup>o</sup> Sa convenance . . . . .	463
5 <sup>o</sup> Les miracles . . . . .	464
§ 4. — La transsubstantiation :	
1 <sup>o</sup> Sa nature . . . . .	537
2 <sup>o</sup> Ses preuves . . . . .	538
3 <sup>o</sup> Les espèces eucharistiques . . . . .	538
§ 5. — Propriétés de la présence réelle :	
1 <sup>o</sup> Jésus-Christ présent tout entier . . . . .	539
2 <sup>o</sup> Permanence de sa présence . . . . .	540
3 <sup>o</sup> Un seul corps au ciel et dans l'Eucharistie . . . . .	540

## CHAPITRE II. — LE SACRIFICE EUCHARISTIQUE : LA MESSE

ART. 1<sup>er</sup>. — DU SACRIFICE DE LA MESSE AU POINT DE VUE DOGMATIQUE :

§ 1 <sup>er</sup> Notions préliminaires :	
1 <sup>o</sup> Du sacrifice en général . . . . .	542
2 <sup>o</sup> Antiquité et universalité . . . . .	542
3 <sup>o</sup> Le sacrifice chez les Hébreux . . . . .	542
4 <sup>o</sup> Le sacrifice de la croix . . . . .	542
§ 2. — Du sacrifice de la messe :	
1 <sup>o</sup> Son nom . . . . .	542
2 <sup>o</sup> Son institution . . . . .	542
3 <sup>o</sup> Sa nature . . . . .	542
4 <sup>o</sup> Son ministre . . . . .	543
5 <sup>o</sup> Son objet . . . . .	544
6 <sup>o</sup> Son essence . . . . .	544
7 <sup>o</sup> Sa ressemblance avec le sacrifice de la croix . . . . .	544
8 <sup>o</sup> Son excellence . . . . .	544
9 <sup>o</sup> Ses fins . . . . .	544
10 <sup>o</sup> Son efficacité . . . . .	544

## ART. II. — LITURGIE DU SACRIFICE DE LA MESSE :

§ 1 <sup>er</sup> . — Notions préliminaires :	
1 <sup>o</sup> L'église, l'autel et ses accessoires . . . . .	652
2 <sup>o</sup> Les vases sacrés, ustensiles et linges en usage pour le saint sacrifice . . . . .	654
3 <sup>o</sup> Les vêtements ou ornements sacrés :	
Du prêtre . . . . .	655
Du diacre et du sous-diacre . . . . .	656
Des ministres inférieurs . . . . .	656
§ 2. — Les cérémonies de la messe :	
1 <sup>o</sup> La messe basse	
a) La préparation . . . . .	684
b) L'instruction . . . . .	686
c) L'oblation . . . . .	686
d) Le canon et la consécration . . . . .	687
e) La communion . . . . .	733
f) L'action de grâces . . . . .	735
2 <sup>o</sup> La messe solennelle . . . . .	735

## CHAPITRE III. — L'EUCARISTIE SACREMENT : LA COMMUNION

ART. I. — LA SIGNIFICATION DU SACREMENT . . . . .	829
ART. II. — MATIÈRE ET FORME :	
§ 1 <sup>er</sup> . — Matière :	
1 <sup>o</sup> Le pain . . . . .	829
2 <sup>o</sup> Le vin mêlé d'eau . . . . .	830

§ 2. — Forme . . . . .	831
§ 3. — Union de la matière et de la forme . . . . .	831
ART. III. — LES MINISTRES . . . . .	831
§ 1 <sup>er</sup> . — Ministres de la consécration . . . . .	832
§ 2. — Ministres de la dispensation . . . . .	832
ART. IV. — LE SUJET . . . . .	878
ART. V. — LES EFFETS DE LA COMMUNION :	
§ 1 <sup>er</sup> . — D'après les paroles de Jésus-Christ . . . . .	878
§ 2. — D'après l'enseignement de l'Eglise . . . . .	879
§ 3. — D'après les Pères, les Docteurs et les théologiens :	
1 <sup>o</sup> Union du communiant avec Jésus-Christ . . . . .	893
2 <sup>o</sup> La communion aliment de la vie surnaturelle . . . . .	893
elle l'entretient . . . . .	894
la développe . . . . .	894
la répare . . . . .	894
la réjouit . . . . .	894
§ 4. — L'Eucharistie et les vertus sociales . . . . .	895
§ 5. — L'Eucharistie gage de la vie éternelle . . . . .	895
§ 6. — Autres fruits . . . . .	896
ART. VI. — NÉCESSITÉ DE LA COMMUNION . . . . .	956
ART. VII. — RÉCEPTION DU SACREMENT DE L'EUCARISTIE ET DISPOSITIONS REQUISES . . . . .	957
§ 1 <sup>er</sup> . — Différentes sortes de communion . . . . .	957
1 <sup>o</sup> Première communion . . . . .	957
2 <sup>o</sup> Communion annuelle, mensuelle, hebdomadaire, fréquente, quotidienne . . . . .	958
3 <sup>o</sup> Communion fervente, tiède, indigne . . . . .	959
4 <sup>o</sup> Communion sous les deux espèces et sous une seule . . . . .	960
5 <sup>o</sup> Communion sacramentelle et communion spirituelle . . . . .	960
§ 2. — Dispositions à la sainte communion . . . . .	967
1 <sup>o</sup> Dispositions préparatoires . . . . .	968
De l'âme . . . . .	968
Du corps . . . . .	969
2 <sup>o</sup> Dispositions concomitantes ou préparation prochaine . . . . .	969
3 <sup>o</sup> Action de grâces . . . . .	970
§ 3. — Liturgie de la communion . . . . .	970
1 <sup>o</sup> Communion pendant la messe . . . . .	970
2 <sup>o</sup> — en dehors de la messe . . . . .	971
3 <sup>o</sup> La communion des malades . . . . .	971

## Catéchisme de persévérance

## DEUXIÈME PARTIE (suite)

## JÉSUS-CHRIST

## II. — La vie publique (suite)

## 3. Deuxième année : l'Éducateur (fin)

X. — Le fils du centurion. La veuve de Naïm. Dernier témoignage de Jean-Baptiste . . . . .	4
XI. — Madeleine la pécheresse . . . . .	156
XII. — Le sourd et muet . . . . .	284
XIII. — La parabole du semeur . . . . .	444
XIV. — La parabole de la zizanie . . . . .	492
XV. — Le grain de senevé et le levain . . . . .	524
XVI. — Le trésor, la perle et le filet . . . . .	572
XVII. — La tempête sur le lac. La fille de Jaire . . . . .	728
XVIII. — Mort de saint Jean-Baptiste. Première mission des apôtres . . . . .	924
XIX. — La première multiplication des pains . . . . .	940
XX. — Promesse de l'Eucharistie . . . . .	980



## TABLE ANALYTIQUE

**Action de grâces.** — Elle doit être continuelle à cause des bienfaits constants de Dieu, 915, surtout de l'Incarnation, de la Rédemption, de l'Eucharistie, 915. Nous l'exprimons par une plus grande charité pour Dieu et pour le prochain, 915. Elle assure la protection de Dieu, 916, et conserve la joie intérieure au milieu des épreuves, 917.

**Actions.** — L'offrande des actions ordinaires est une source de mérites, 301, parce qu'elle les surnaturalise, 302. La faire le matin et la renouveler quelquefois, 302.

**Adoption divine.** — Elle nous oblige à mener une vie nouvelle alimentée par la correspondance à la grâce et la réception des sacrements, 266.

**Adoration perpétuelle.** — Dispositions à la sainte communion, 419. Excellence et effets de la sainte communion, 451. L'adoration réparatrice, 454.

**Adoration réparatrice.** — Elle est glorieuse pour Dieu en ce qu'elle répare l'outrage fait par le péché, 455, et détourne du monde les fléaux du ciel, 456. Elle est plus opportune que jamais à cause du nombre plus grand des péchés, de l'indifférence universelle, 457, de l'universelle négligence à faire pénitence, 458.

**Afflictions.** — Dieu nous en délivre en les terminant, en les faisant tourner à sa gloire, 119, et à nos intérêts, spécialement à notre gloire éternelle, 120.

**Alliance.** — Dieu a contracté alliance avec le peuple juif, puis avec le peuple chrétien ; parallèle entre l'une et l'autre, 569, et supériorité de la seconde, 570. Comment nous y sommes entrés et ce qu'il faut faire pour mériter la récompense promise, 570.

**Amabilité.** — Ce que c'est, 716 ; comment la pratiquer, son motif, 717.

**Ame.** — Elle est un temple qui est tout à Dieu ou tout au monde, 290.

**Ames du purgatoire.** — La prière pour elles est utile parce qu'elles sont malheureuses, 787, agréable à Dieu parce qu'il les aime, 788, profitable parce que Dieu nous en récompensera, 788.

**Amitié.** — Comment on doit aimer ses amis, 180.

**Amour de Dieu.** — Est le devoir essentiel de l'homme, 911, et le grand commandement de la loi, 645, et c'est Dieu qui nous donne la force de l'aimer, 918.

Comment Dieu nous témoigne son amour, 297.

**An (Premier jour de l').** — Où se trouve le bonheur, 961. Bonne année ! 962. Sentiments d'une âme chrétienne en ce jour, 963. Les vœux de bonne année, 964.

**Anges gardiens.** — Ils ont droit à notre respect comme témoins de toutes nos actions, 639, à notre piété comme nos amis, 690, à notre confiance comme nos protecteurs, 691.

**Anne (Sainte).** — Elle est le modèle des mères chrétiennes dans l'éducation de leurs enfants, 523.

**Anne (La prophétesse).** — Le modèle des veuves, 55.

**Apôtres.** — Leur première mission, 926. Notre-Seigneur leur prédit des persécutions, les invite à la confiance, leur révèle les conditions requises pour le servir, 927. Ils affirment la résurrection de Jésus-Christ, et leur témoignage mérite croyance, 257. Leurs sentiments au moment de l'Ascension, 328, deux anges les rassurent, 329, et les instruisent sur le second avènement de

Jésus-Christ, 330. — Avant la Pentecôte ils ont conscience de leur faiblesse, 344. Le départ de Jésus en les attristant les avait déjà fortifiés, 310. Changement opéré en eux par la venue de l'Esprit-Saint, 321. — Ils sont les cieux qui racontent la gloire de Dieu par la prédication de l'Evangile, malgré les persécutions, 278 ; le succès qu'ils ont obtenu est un miracle, 309.

**Arc-en-ciel.** — Est une figure de Marie, 305.

**Arche.** — L'arche de Noé figure de Marie, 305.

**Arche d'alliance.** — Figure de Marie dans la protection dont elle était la cause pour le peuple juif, 305 ; en elle-même : le bois symbole de la pureté, l'or emblème de la charité, 307 ; le contenu image du fruit de Marie, Jésus-Christ, 308. Restant au temple ou portée dans les combats, elle figure Marie dans son esprit de prière ou dans son action, 309.

**Ascension.** — Sermon : ce qu'elle est pour Jésus-Christ et pour nous, 325.

**Assomption.** — Sermons : Marie et la France, 577. Trépas, résurrection et assomption de Marie, 580.

Il serait téméraire de nier l'Assomption, 584. Sa croyance en France, 585.

**Augustin (Saint).** — Il s'est montré bon fils par sa grande douleur à la mort de sainte Monique, 614, par les prières qu'il a fait faire pour elle et pour Patrice, 615, et qu'il a continuées jusqu'à la fin, 616. Ses vertus éclatantes et sa science, 616, le font ordonner prêtre, 617, puis évêque, 618.

**Aumône.** — Nous la devons aux pauvres réels, 570, et aux pauvres volontaires qui ont tout quitté pour Jésus-Christ, 571.

**Ave Maria.** — Beauté de cette prière, 605. Pourquoi sa répétition dans le chapelet, 606.

**Avènement de Jésus-Christ.** — Le second avènement annoncé par les anges, ses signes précurseurs, ses circonstances, 330.

**Aveuglement.** — Quel est celui du pécheur, 66.

**Aveugles de l'Evangile.** — Guérison des deux aveugles, 924.

**Baptême.** — Définition, 603. Effets : il efface le péché originel, remet les péchés actuels, les peines temporelles, 603, nous fait enfants de Dieu, frères de Jésus-Christ, 603, enfants de l'Eglise, donne les vertus surnaturelles, 604. Sa nécessité. Sort des enfants morts sans baptême. Obligation des parents, 604. Moyens de le remplacer : charité, martyre. Ministre. Matière et forme, 639. Cérémonies. Qualités et devoirs des parrains et marraines. Promesses du baptême, 640. Renovation des promesses du baptême : la fidélité, 357.

**Béatitudes.** — Leur explication : pauvreté d'esprit, douceur, larmes chrétiennes, 821, faim et soif de la justice, 822, miséricorde, pureté du cœur, paix, 823, persécution, 824.

**Biens temporels.** — Notre-Seigneur condamne ceux qui en ont un amour désordonné, qui s'inquiètent trop à leur sujet, qui ne savent pas y renoncer devant une obligation grave, 600. Il faut les attendre avec confiance, parce que Dieu nous a donné la vie, qu'il nourrit les oiseaux du ciel et donne aux fleurs leur parure, que du reste l'inquiétude est sans effet, 601,

que s'inquiéter c'est ressembler aux païens, que Dieu sait ce qu'il nous faut, 602. On peut cependant les demander à Dieu, mais pour une bonne fin et avec résignation, 324.

**Blasphème.** — Qu'est-ce que le blasphème contre le Saint-Esprit, 285, et comment irrémissible, 286.

**Bonheur.** — Dieu veut notre bonheur, mais non sans notre coopération, 727. — Il n'est pas dans les plaisirs du monde, 792, ni dans les biens de la terre, 161, mais dans le service de Dieu, 793, l'observation de sa loi, 681, la pratique de la vertu, 638. Il n'y a donc point de bonheur pour l'impie ni en cette vie ni en l'autre, 161. — Où se trouve le bonheur, 961.

**Bon Pasteur.** — Il cherche la brebis perdue, la traite avec bonté et se réjouit de son retour, 273 ; il appelle les brebis étrangères, 274. Il connaît ses brebis fidèles et en est connu, les protège, les dirige, 275, et les pasteurs des âmes suivent son exemple, 274.

**Bon sens et bon exemple.** — Trait, 624.

**Bonté.** — Elle est en Dieu et se manifeste par des bienfaits et par le succès accordé à nos prières, 633.

**Canan.** — Le festin des noces a commencé dans la joie, image du premier âge de la vie, 17 ; il a subi la tristesse, figure de l'âge suivant ou temps des épreuves, 17 ; et s'est terminé dans la consolation fruit d'un miracle, symbole de la troisième partie de la vie consolée par la religion, 18.

**Captivité.** — Les diverses captivités du peuple juif étaient des remèdes à ses maladies, 742.

La seule captivité à craindre pour le chrétien est celle du péché, 743.

**Centurion.** — Son caractère, 45 ; sa foi est louée par Jésus-Christ et récompensée par la guérison de son serviteur, 45, 838. Conciliation des deux récits de saint Mathieu et de saint Luc, 46.

**Charité.** — L'amour de Dieu est le grand commandement de la loi, 645, auquel Notre-Seigneur unit celui de l'amour du prochain, 646, 426.

La charité pour le prochain a sa source en la miséricorde de Dieu pour nous, 277. Dieu en étant le modèle elle doit donc être universelle, 359. Elle défend la haine et la vengeance, 269, mais non la revendication légitime de ses droits, 270, avec quel esprit il faut le faire, 270 ; la colère intérieure et extérieure, 421 ; de juger et de condamner le prochain, si on ne veut pas être jugé et condamné, 359. Elle commande une prompt réconciliation, 422, et une réparation proportionnée à l'injure, 423. Notre charité pour le prochain est la mesure de celle de Dieu pour nous, 360. Sa grande règle est de ne pas faire aux autres ce qu'on ne voudrait fait à soi-même, 922 ; efficacité de cette règle, 923.

La charité établit l'union entre les chrétiens, 522 ; causes des dissensions, 523.

Comme Dieu elle donne, 900, comme Dieu elle, se donne, 901, en donnant aux pauvres elle donne à Dieu, 902.

La charité du bon Samaritain, 567, modèle de la nôtre, 568.

**Charles (Saint).** — Il est le modèle de la sainteté sacerdotale en ce qu'il a 1° sacrifié la nature : l'amour de l'argent, 817, de ses aises, l'amour-propre, 818 ; 2° augmenté en lui la vie surnaturelle par l'oraison, 818, et le sacrifice, 819 ; 3° s'est donné aux âmes, sans exception, 819, surtout aux prêtres, 820.

**Chasteté.** — Il faut pour la conserver surtout chez l'enfant l'éducation chrétienne, la modestie, 833, l'emploi des moyens surnaturels, dévotion à Marie et fréquentation des sacrements, 834.

C'est la pureté du cœur béatifiée par Jésus-Christ, 823.  
**Chemin de la Croix.** — Le Chemin de la Croix à Jérusalem par un pèlerin, 81 ; appliqué au Sacré-Cœur, 148.

**Chrétien.** — Il est le serviteur de Dieu, 622, qu'il doit glorifier par ses paroles et par ses actions, 279 ; comment y parvenir, 280. Dieu lui demandera compte de son service et le récompensera s'il est fidèle, 623. — Il est le frère de Jésus-Christ, 288.

Ses ennemis sont le péché, le démon, les méchants, 519. Les pièges à éviter sont l'avarice, la sensualité, l'ambition, 169. Il n'a rien à craindre s'il reste uni à Dieu, 346. Dieu l'invite à le chercher par l'observation de sa loi, 848, et le chrétien fervent cherche Jésus-Christ avec foi et courage, 6, le trouve, reçoit ses grâces et lui offre ses dons, 7, enfin le garde dans son cœur, 8. Il n'oublie pas les pécheurs dans ses prières, 425.

Ce que c'est qu'un chrétien comme il faut, 850. Il remplit ses devoirs d'état avant toute autre chose, 709.

**Ciel.** — Il était fermé avant Jésus-Christ, 331 ; Marie l'a ouvert et le maintient ouvert, 332. Pour y arriver il faut renoncer au péché, 331.

**Claire (Sainte).** — Son courage à répondre à l'appel de Dieu : sa pauvreté, sa pénitence, 545 ; elle a reçu de Dieu une bénédiction de paix et de douceur, 546, et de fécondité spirituelle, 547.

**Colère.** — Elle est défendue par Notre-Seigneur, ses châtements mérités, 421.

**Communion.** — Voir *Eucharistie*.

**Communion (Première).** — Sermons : A la Messe : Pour le jour de la Pentecôte, 321. La communion, 353. Le pasteur et les enfants, 355. — *Rénovation des promesses du baptême* : La fidélité, 357. — *Au salut* : Marie est notre Mère, 401, 402. — *Le lendemain ou le dimanche suivant* : Avis aux parents, 404.

**Communion pascale.** — Son obligation résulte du désir de Jésus-Christ, 241, de la nature de l'Eucharistie, du précepte formel du Sauveur, 242, du commandement de l'Eglise, 242, du besoin que nous avons de communier, 243. — Son effet doit être une conversion durable, 268, qui se manifeste par une plus juste appréciation des choses, par les affections, par plus de retenue dans les paroles, et surtout par les actes, 269.

**Confesseur.** — Nos devoirs envers lui : respect comme au représentant de Dieu, 31 ; confiance comme à un directeur et un médecin, 32.

**Confiance en Dieu.** — Dieu ne la trompe pas, même s'il s'agit des nécessités temporelles, 533. Jusqu'où elle doit aller, 121.

**Confirmation.** — Définition et effets. Discipline de l'Eglise, 650. Dangers qui attendent le jeune chrétien : sa faiblesse, les railleries, les mauvais exemples, le démon, 651. Dons du Saint-Esprit. Ministre ordinaire et extraordinaire, 651. Obligations, 652.

**Connaissance de soi-même.** — Elle est 1° rare, parce que nous nous laissons tromper par l'amour-propre, par les hommes, 747, emporter par la vie extérieure, 748 ; 2° nécessaire pour nous tenir dans l'humilité, faciliter l'exacte accusation de nos fautes, nous corriger de nos défauts, 748 ; 3° elle s'obtient par l'examen du soir et l'examen particulier, 749.

**Conscience.** — Comment une mère chrétienne forme la conscience de son enfant, 406, surtout en se faisant l'auxiliaire du confesseur, 407.

**Consolations.** — L'Eucharistie en est la source, 745.

**Contrition.** — Voir *Pénitence*.

**Conversations mauvaises.** — Ne pas les écouter parce qu'elles portent à l'impureté, 430, vaines excuses, 431. Prier si on est forcé d'en entendre, 431.



En tenir c'est porter les autres au vice, 431. Elles sont aussi un manquement à la charité, 442.

**Conversion.** — Elle ne peut s'opérer sans la grâce, 97, et Dieu aide l'âme à se convertir, 845 ; elle s'obtient donc par la prière et la correspondance à la grâce, 98, 846. Il ne faut pas la différer, parce que le moment favorable est tout de suite, que « plus tard » pourrait être « trop tard, » 102, Dieu refusant ensuite sa grâce, 98 ; qu'en restant dans une âme, le péché finit par oblitérer la conscience, 102. — Elle doit être durable, 268, et se prouver par les jugements, les affections, les paroles, les actes, 269.

**Corps.** — Respect à notre corps qui est le temple du Saint-Esprit, 289.

**Correction.** — Comment les parents doivent corriger leurs enfants, 405.

*Correction fraternelle :* Avant de la faire, il faut se corriger soi-même, 360.

**Coucher.** — Règles à observer, 751.

**Crainte de Dieu.** — Elle est double : celle de l'esclave, celle de l'enfant ; l'une conduit à l'autre, 472. L'Eglise nous la recommande, 472. Les justes l'éprouvent, 728.

**Croix.** — Honneur à la Croix, étendard de Jésus-Christ et drapeau du peuple chrétien, 673 ; respect à la Croix, qui nous a sauvés, 674 ; amour à la Croix, souvenir de miséricorde et gage de salut, 776.

**Culte.** — Le culte *purement intérieur* est une duperie, il est contre nature, 203, immoral, 204, met Jésus-Christ en contradiction avec lui-même, l'homme aussi, 205. — Le culte *extérieur* est indispensable, 205 ; mais *purement extérieur*, c'est une hypocrisie, surtout s'il a pour but de tromper les autres, 206, s'il consiste uniquement en certaines œuvres, quoique bonnes, 207. Il a pour causes l'orgueil, la sensualité, le prétexte de la bonne intention, 208.

**Cupidité.** — Elle conduit à l'indifférence, 167.

**Dangers.** — Ceux qui s'offrent au chrétien sont sa faiblesse, les railleries, les mauvais exemples, les tentations, 651.

**David.** — Son aveuglement après son péché, sa pénitence ; le *Miserere*, 65.

**Débiteur insolvable (Parabole du).** — Son explication, 691.

**Démon.** — Il se plaît à outrager Dieu dans sa créature et surtout dans l'homme, 153. Ses efforts pour nous faire commettre le péché, 154, 170, 552, pour rentrer dans une âme qui l'avait chassé, 288. Il est le chef de ceux qui ne suivent pas Jésus-Christ, 311.

Jésus le chasse du corps d'un possédé, 151, non pas au nom de Bézélzébub mais par sa puissance divine, 152, lui permet d'entrer dans le corps des pourceux, 731.

Il a été vaincu par Jésus-Christ, 152.

**Devoirs d'état.** — Il faut 1° les aimer parce qu'ils expriment la volonté de Dieu, 700, même pénibles, et si petits qu'ils soient, 701 ; 2° les accomplir tels qu'ils sont, et avant toute autre chose, 702.

**Dieu.** — Il est le Créateur de toutes choses, 695, et de l'homme qu'il a fait à son image, 696. Il a pouvoir sur toute créature, 693, et rien ne peut s'opposer à ses desseins, 694, en particulier les créatures intelligentes, 695. Il est le Seigneur de toute créature, 379, le roi du monde et il tient à l'hommage de ses sujets, 177 ; comment l'impie méconnaît cette royauté, 178. Les droits de Dieu sur l'enfant respectés par l'école chrétienne, 418.

Présent partout, il voit les actions des justes et des pécheurs, 427. Il réside spécialement au ciel, dans

l'Eglise, 520, 921, dans l'âme des justes, 521. Il invite l'homme à le chercher, 848, avec simplicité de cœur, 920 ; où on ne le trouve pas, 424.

Dieu sait tout et sa Providence s'occupe de tous, 621. Il est notre salut, qu'il nous a donné par Jésus-Christ, 668. Il se dit le Protecteur de Jésus-Christ et le nôtre, 440 ; sa protection s'étend sur tous, sur les justes, 618, dans leurs combats et dans les sollicitudes de la vie, 619, et sur tous ceux qui espèrent en lui, 916. Il n'abandonne pas ceux qui le cherchent, 919, et il cherche ceux qui l'abandonnent, 920. Il fait la joie des justes, 916, même dans leurs épreuves, 917. Il est un protecteur vigilant et un juge rémunérateur, 428.

Dieu est immuable dans ses desseins, 725, et l'homme est changeant, 726, d'où nécessité de nous soumettre à ses desseins, 726.

Il a connu la Passion et la Résurrection de Jésus-Christ pour les manifester au monde, 265. Son amour, 178, et les merveilles qu'il a accomplies : Incarnation, Rédemption, Résurrection de Jésus-Christ, mission du Saint-Esprit, doivent inspirer notre reconnaissance, 297. Par amour il nous accorde ses dons, 900, se donne lui-même, 901. Il veut notre bonheur, 727.

Il regarde ses créatures soit avec bonté, soit avec colère, soit avec miséricorde, 170.

Il nous parle et nous enseigne par son Eglise, 471 ; sa voix méconnue, 471.

Son Nom est saint, 779.

**Distractions.** — On les évite en se proposant une intention déterminée, 300, en se mettant bien en présence de Dieu, 301.

**Douceur.** — Jésus-Christ en est le modèle dans ses paroles et ses actions, 505, 507 ; sa loi est toute de douceur, 506 ; il nous en fait part dans l'Eucharistie, 506. — Jésus-Christ en a fait une béatitude, 821.

**Douleurs.** — C'est en Dieu seul que nous trouvons le secours pour les supporter patiemment, 24. Nous devons donc le prier lorsqu'il nous laisse dans la peine, 25, avec persévérance et instance, 26, mais joindre la pénitence à la prière, 27. — Elles sont un châtiment et une expiation, 22 ; même une récompense de Dieu aux âmes élues, 234. Jésus-Christ notre modèle, 22.

Sens de ces paroles : « Les douleurs de l'enfer m'ont environné, » 23.

**Ecole chrétienne.** — Elle respecte les droits de Dieu sur l'enfant, ceux de l'enfant tant naturels que surnaturels, 418 ; elle lui donne le bon exemple de la prière, de la sanctification du dimanche, de la fréquentation des sacrements, des vertus chrétiennes, 420.

**Edification.** — Le plus puissant moyen d'édification est le bon exemple, 198. Elle a pour obstacles les réprimandes faites à tort et à travers, la manie de mêler Dieu à tout, 199, la concession sur les principes, 200.

**Eglise.** — Elle est le vrai peuple de Dieu, 544. Elle est appelée la montagne sainte et le tabernacle du Seigneur, 237, symbolisée par le grain de senevé, 525, le trésor caché, 573, le filet, 576. — Son enseignement vient de Dieu, 471. — Son établissement et sa propagation, 343. — Les persécutions à travers les siècles, 261 ; elle en a toujours triomphé, 263. Elles ne sont pas un obstacle à la joie qu'elle ressent du grand nombre de ses enfants, 185, du retour des prodigues, 186. — Les accusations portées contre elle par l'histoire, 217, la science, la poésie, 218, viennent de la passion, 218, de l'avarice, de l'ambition, 219. L'Eglise en a eu raison, 219. — Elle seule peut former les âmes à la vertu, 202.

L'Eglise répond à toutes les accusations, 213. Loin d'être ennemie de la science, elle l'a toujours favorisée, 214, et ceux qui l'en accusent sont ou des ennemis de la science, 214, ou des ignorants, 215. Elle a favorisé l'instruction *par les livres* : elle a conservé les ouvrages de l'antiquité, 585, favorisé l'imprimerie, organisé les grandes bibliothèques monastiques, 586 ; *par les écoles* : elle en avait pour le peuple aux catacombes, 589, elle les multiplie après la chute de l'empire romain, 590, fonde les écoles épiscopales, 591, encourage l'enseignement du peuple dans les conciles et les assemblées du clergé, produit les nombreuses congrégations enseignantes, 591 ; par les *collèges et les universités* pour l'enseignement supérieur, 814 ; elle les subventionne, 815 ; elle n'a pas négligé l'enseignement professionnel, 816.

Nos églises sont la maison de Dieu, 290.

**Elus.** — « Beaucoup d'appelés, peu d'élus, » 664.

**Enfants.** — Leurs devoirs envers Dieu : pratiques religieuses, 775, instruction religieuse, 776 ; envers leurs parents : obéissance, 776 ; envers eux-mêmes : croître en sagesse et en science aussi bien qu'en âge, 777. — L'Enfant Jésus leur modèle, 56, 775. — Leur conscience est formée par la mère, 406, surtout grâce à l'aide qu'elle apporte au confesseur, 407.

Grandeur et faiblesse de l'enfant, 417. Il a des droits que seule l'école chrétienne respecte, 418. — Pour conserver la chasteté il lui faut une éducation chrétienne, la modestie, 833, la dévotion à Marie, les sacrements, 834. — Les soins dont l'entoure le prêtre sont une imitation de ce qu'a fait Jésus-Christ, 855, ont pour but de leur faire du bien, aujourd'hui qu'ils en ont surtout besoin ; ils sont tout à l'avantage des familles, 856.

**Enfants de Marie.** — La piété leur est nécessaire, surtout envers la sainte Vierge, 862.

**Ennemis.** — Nous devons les aimer, 314, et le prouver en leur faisant du bien, 315, en priant pour eux, 316.

Les ennemis du chrétien, ce qu'il a à redouter d'eux, il doit demander à Dieu de les vaincre, 124.

**Enseignement.** — Voir *Eglise*.

**Enterrement civil.** — Sépulture chrétienne et enterrement civil, 718.

**Envie.** — Elle est une cause de médisance, 842.

**Epiphanie.** — Sermon : Le chrétien fervent, 5.

**Epoux.** — L'union et la fidélité ne s'accordent pas avec l'indifférence religieuse, 181. L'épouse doit à son mari l'amour et la fidélité, 952. — Voir *Mariage*.

**Epreuves.** — Les épreuves spirituelles sont pénibles et cependant utiles, 810. — Dieu nous envoie les épreuves par miséricorde, 414 ; et par bonté, 659, soit pour nous punir de nos fautes, 22, 796, 843, 871, et nous ramener à lui, 681 ; soit, s'il s'agit des justes, pour leur faire acquérir des mérites, 265, 728, 797. — Elles ne sont pas un obstacle à la joie chrétienne, 509. — Nous pouvons, 681, et nous devons demander à Dieu d'en être délivrés, 842. Seul il le peut, 843, car il est notre refuge, 59, notre salut, notre force et notre asile, 60. Il nous en délivrera, 845, en les terminant, 119, en les faisant tourner à sa gloire, 61, 119, à nos vrais intérêts, 669, surtout à notre gloire éternelle, 120. Nous n'en serons pas complètement délivrés pendant la vie, 669. La prière nous aide à les supporter, 844, 845, donne la patience, 796 ; mais il faut qu'elle soit persévérante, 26, unie à la pénitence, 27. — Jésus-Christ est ici notre modèle, 22.

Les épreuves actuelles de la vie religieuse, 977.

**Espérance.** — Elle a sa source en Dieu, 507, qui seul

peut la combler, 919, dans les promesses de Jésus-Christ, 507, dans la miséricorde de Dieu, 913, qui nous aime, 913. Elle engendre la joie par la certitude d'être délivrés, d'être sauvés, 915 ; elle produit l'amour qui offre à Dieu le cœur, l'esprit, la volonté, 918, la sécurité, 919.

**Esprit-Saint.** — Son action dans le monde avant Jésus-Christ, c'est la troisième personne divine, 361.

— Il remplit l'univers par sa présence, par son assistance, 361, vivifie l'Eglise, 362. Il est le principe de toute grâce et de toute vertu, 362. — Sa descente sur les apôtres, 341. Ses effets : don des langues, 341, de sagesse, de force, 342, pour prêcher l'Evangile, 322, pour souffrir et pour vaincre, 363. Il transforme nos âmes, nous donne la vraie science, 362, et la même force qu'aux apôtres, 363. — Comment se préparer à sa venue, 311.

Il convaincra le monde touchant le péché, touchant la justice, touchant le jugement, 311.

Le blasphème contre le Saint-Esprit, 285, déclaré irrémédiable, 286.

**Etienne (Saint).** — Il a été un chrétien plein de foi et rempli de l'Esprit-Saint, 561, un apôtre intrépide par sa prédication, 562, un martyr héroïque, 563.

**Etoile du matin.** — C'est Marie, 348.

**Eucharistie.** — Définition et différents noms, 671. — Elle est figurée par la manne et l'eau du rocher, 393, par la première multiplication des pains, 183.

**La présence réelle.** — Ses preuves : l'enseignement de l'Eglise, la parole de Jésus-Christ : promesse, 671, 980, institution, 672, 722, la doctrine des Pères et la croyance des siècles chrétiens, 672 ; ensuite les miracles eucharistiques du palais de saint Louis, de Paris, de Turin, 682, de Faverney, 683 ; enfin les effets de l'Eucharistie, 683. — Ses mystères. Ils sont possibles. La transsubstantiation, la présence de Jésus-Christ dans une petite parcelle, 697, en plusieurs lieux à la fois, 698. Les savants ont cru à ces mystères, 698. — L'institution. Matière. Ce qui reste après la consécration. Qu'est-ce que les espèces. Jésus-Christ tout entier sous chaque espèce. Son corps n'est pas divisé par le partage de l'hostie. Il ne quitte pas le ciel, 722. Prière, 722. — Ses raisons : consoler les hommes par sa présence, 745, les sanctifier par la sainte communion, partager leurs peines, 746, les aider à bien mourir, 747. — Que faire quand on rencontre le prêtre portant le saint Viatique, 747. Reconnaissance due à Jésus-Christ pour l'institution de l'Eucharistie, 394. La présence réelle nous fait un devoir de le visiter, 557.

**Le sacrifice de la messe.** — La messe est un sacrifice, 784 (voir *Sacrifice*), le même que celui de la croix, dont il est la continuation et la représentation, 364, 784, et dont il nous applique les mérites, 249. — Son excellence résulte de la dignité du pontife ; du prix de la victime ; des effets du sacrifice pour l'Eglise triomphante, souffrante, 799, militante, 365, 799, pour le prêtre, pour les assistants, 365 ; de ses fins : adorer Dieu, le remercier, lui demander pardon, solliciter ses grâces, 900. Elle donne au prêtre toute sa dignité et sa grandeur, 373. Il est utile d'y assister, 900 ; s'unir au prêtre dans les diverses parties du sacrifice, 366.

**La sainte communion.** — Elle satisfait notre besoin de Dieu, nous donne Jésus-Christ, 450. Elle est un banquet offert à tous, 917, auquel nous invite l'amour de Dieu, 375. Le dédaigner, c'est offenser Dieu et méconnaître ses propres intérêts, 376, parce que c'est refuser une nourriture nécessaire à notre âme, 377, 243. (Voir *Communion pascale*). Elle est un souvenir, le plus



précieux, le plus tendre, 353, le plus expressif, 354, le vrai aliment de nos âmes, 354. — Elle apaise la faim et la soif, 393, conserve, augmente et perfectionne la vie de la grâce, 174, 451, communique une vie divine, 394, donne Jésus-Christ, 227, à qui elle nous unit, 450, le donne à tous, 228, par le ministère des prêtres, 229. Elle affaiblit la concupiscence, 174, est une source de vertus, 746, transforme l'âme, 322, dont elle fait les délices, 175, 506, y dépose le germe de la vie éternelle, 176, dont elle est le gage, 354, ainsi que de la résurrection glorieuse, 354. Elle est un viatique pour le ciel, 392. C'est donc renoncer à ce bonheur que de ne pas communier, 176. Toutefois ses grâces sont proportionnées aux dispositions, 782. — Ces dispositions sont extérieures : jeûne, décence, respect, 781, 967 ; intérieures : science suffisante, pureté de conscience, 183, 782, qui s'obtient par une bonne confession, 439, foi vive, recueillement, charité ardente ou dévotion du cœur, désir, 183, 450. La communion sacrilège, 783.

**CATÉCHISME.** — Notions préliminaires. Convenances de l'Eucharistie. Noms, 15, définition, 62, prophéties et figures, 63, promesse, 110, institution, 111.

**La présence réelle.** Notion, 460. Erreurs, 461. Preuves : la promesse, 461, l'institution, la tradition, 462, sa convenance, 463, les miracles, 464. — La transsubstantiation. Sa nature, 537, ses preuves, les espèces eucharistiques, 538. — Propriétés de la présence réelle : Jésus-Christ présent tout entier, 539, permanence de sa présence, 540, un seul corps au ciel et dans l'Eucharistie, 540.

**Le sacrifice eucharistique.** Le sacrifice de la messe au point de vue dogmatique. Préliminaires. Le sacrifice en général, antiquité et universalité, chez les Hébreux, le sacrifice de la croix, 542. Le sacrifice de la messe. Nom. Institution. Nature, 542. Ministre, 543. Objet. Essence, 544. Ressemblance avec le sacrifice de la croix. Excellence. Fins. Efficacité, 544. Liturgie du sacrifice de la messe. Préliminaires. L'église, l'autel et ses accessoires, 652. Vases sacrés, ustensiles et linges en usage pour le saint sacrifice, 654. Vêtements ou ornements sacrés du prêtre, 655, du diacre et du sous-diacre, des ministres inférieurs, 656. Les cérémonies de la messe : 1<sup>o</sup> La messe basse ; préparation, 684, l'instruction, l'oblation, 686, le canon et la consécration, 687, la communion, 733, l'action de grâces, 735. 2<sup>o</sup> La messe solennelle : les ministres, le chant, l'orgue, 735, l'encensement, le baiser de paix, l'eau bénite, le prône, le pain bénit, 736.

**La communion.** La signification du sacrement, 829. Matière : le pain, 829, le vin mêlé d'eau, 830. Forme, 831. Union de la matière et de la forme, 831. Ministres, 831, de la consécration, de la dispensation, 832. Sujet, 878. Effets : d'après les paroles de Jésus-Christ, 878, l'enseignement de l'Eglise, 879, les Pères, les Docteurs et les théologiens : union du communiant avec Jésus-Christ, 893, vie surnaturelle alimentée, 893, entretenue, développée, réparée, réjouie, 894 ; l'Eucharistie et les vertus sociales, 895, gage de la vie éternelle, 895, autres fruits, 896. Nécessité, 956. Différentes sortes de communions, 957 ; dispositions requises, 967. Liturgie de la communion, 970.

**Evangile.** — Sa lecture est nécessaire parce que, pour imiter Jésus-Christ, il faut le connaître, 555, et que l'Evangile nous donne cette connaissance, 556.

**Examen.** — Il est nécessaire pour nous bien connaître (voir *Connaissance de soi-même*), mais il doit être fait avec recueillement, piété et loyauté, 749. — Utilité de l'examen particulier, 749.

**Excommunication.** — Droit et devoir de l'Eglise, 495.

**Exemple.** — Le bon exemple est le meilleur moyen d'édifier et de convertir le prochain, 198. Les parents surtout le doivent à leurs enfants, 405.

**Extrême-Onction.** — Définition, effets spirituels et corporels, 873. Ministre. Matière et Forme. Sujet, 874. Obligation de la procurer aux malades. Dispositions. Trait. Exhortation, 874.

**Femme chrétienne.** — Elle a pour mission de *charmer* son mari en se montrant femme d'intérieur, et comment, 801, en rendant son foyer agréable par son égalité d'humeur, 802 ; de le *consoler*, car il se décourage plus facilement, 802, par son amour et son dévouement, 803 ; de le *soutenir* dans la pratique de ses devoirs par les paroles, l'exemple, 803, la prière, 804. — Sa religion doit être éclairée : elle en a aussi besoin que l'homme, surtout aujourd'hui, 809, ce qu'elle obtient par la lecture et l'audition de la parole de Dieu, 810 ; raisonnée, pour qu'elle observe dans ses devoirs l'ordre voulu de Dieu, qu'elle se soumette aux pénitences imposées par l'Eglise, 810, et qu'elle pratique la vraie dévotion, 811. — Elle doit à son époux amour et fidélité, 952.

**Femmes (Saintes).** — Dévouement des saintes femmes pour Jésus-Christ, 284.

**Filet (Parabole du).** — Exposé, 575 ; le filet désigne l'Eglise où se trouvent des bons et des méchants, 576.

**Foi.** — Elle s'appuie sur la parole de Dieu, donne la clef des grandes questions, 4, éclaire l'avenir, 5. — Jésus-Christ exige la foi en lui, 943. Elle s'affermir par la prédication, 4.

La foi des mages, 6, de saint Etienne, 561, des lépreux manifestée par leur prière, 596, du paralytique récompensé par le pardon, 648, et la guérison, 649, de l'hémorroïssie, 740.

**Force.** — Toute notre force vient de Dieu, surtout pour croire, espérer, aimer, 439. — Comment Dieu est la force de son peuple, 439 ; quels biens il lui accorde, 441.

**France.** — Dieu lui a confié la mission de défendre l'Eglise par l'épée, 897, par la parole, par l'influence de la femme chrétienne, 898. La France a prospéré tant qu'elle a été fidèle à sa mission, 898, 946, elle a perdu beaucoup en rejetant Dieu, 899. — Ne pas se décourager, mais employer pour la relever les moyens qui l'ont élevée, 899. — La France, favorisée par Marie, 577. Pourquoi elle est aimée de la sainte Vierge, 579. — Saint Michel est aussi son protecteur, 703.

**François de Sales (Saint).** — Il a été la vérité pour les hérétiques qu'il a convertis, 40, la vie pour les pécheurs qu'il a réconciliés avec Dieu, 42, la voie pour les chrétiens qu'il a guidés dans le chemin de la vertu par ses ouvrages, 43.

**François de Sales (Œuvre de Saint-).** — Sa nature et son but, 964 ; origine et excellence, 965 ; services qu'elle rend aux associés, 966 ; conditions requises et réponse aux objections, 966.

**Fuite en Egypte.** — Elle fut une cause de tristesse pour Marie, qui souffrait pour les autres, pour Jésus, pour Joseph, pour les innocents, pour nous, 657, aussi d'être en pays idolâtres plongés dans tous les vices, 658. Cette tristesse ne fut pas sans consolations : elle était avec Jésus, pouvait faire du bien aux malheureux : le bon larron, 660. — La fuite en Egypte se renouvelle aujourd'hui pour les religieux, 660.

**Générosité.** — L'esprit de générosité consiste à être fidèle jusque dans les petites choses, sa nécessité, 190. — Il a pour ennemi la tiédeur, nature et dangers, 192.

**Gloire de Dieu.** — Dieu la manifeste en se faisant

notre protecteur, notre refuge, 59, notre salut, notre force, 60, notre guide, notre nourriture, 61, en nous pardonnant nos péchés, 425. — Elle est un effet de la prédication de l'Evangile et de la conversion des peuples, 312, et nous devons la procurer dans nos paroles et nos actions, 279.

**Grâce.** — Sa nature. Grâce sanctifiante : sa nature : ses effets : elle nous rend justes en effaçant le péché, nous ornant des vertus surnaturelles, 553, nous unissant intimement à Dieu, 171, nous faisant ses enfants, frères de Jésus-Christ, 553, temples du Saint-Esprit, 554. Comment savoir si on la possède ; comment on la perd et comment on la retrouve, 554. — Grâce actuelle : sa nature, sa nécessité, 425, 564, pour opérer notre conversion, 97, et achever notre sanctification, 99. Sa puissance, son abondance, 565. Nous devons la demander à Jésus-Christ parce qu'il est notre Dieu, 425, nous l'obtenons aussi par les sacrements, 587. Mais il faut en profiter quand Dieu nous la donne, 847, et y répondre, car nous aurons à en rendre compte, 565.

**Hémorroïsse.** — Sa foi, 740, sa guérison, 732, 740.

**Hérode.** — Sa conduite réprouvée par saint Jean-Baptiste, 925. Son châtiment, 928.

**Homme.** — Créé par Dieu et à son image, il doit observer sa loi, 696. — Son état avant et après la chute, 174.

**Honnête homme.** — L'honnête homme sans religion ravit la gloire de Dieu, 134, donne aux autres un fâcheux exemple sans pouvoir leur donner des conseils salutaires, 179.

**Humilité.** — Elle est nécessaire pour aller à Dieu avec confiance, 473 ; elle attire les regards de Dieu, 345, et Dieu l'exauce, 622, tandis qu'il réprouve l'orgueil, 622, 636. — Une leçon d'humilité donnée par Jésus-Christ, 632.

L'humilité du publicain se manifeste dans son attitude, ses actes, 516, sa prière, 517.

**Hydropique.** — Les circonstances de sa guérison, 631. Elle est un effet de la bonté de Dieu, 633.

**Hypocrisie.** — Combien trompeuse et dangereuse, 236, prier pour ne pas se laisser séduire, 237.

**Immaculée-Conception.** — Sermons : Glorieuse à Marie et salutaire pour nous, 881. Ses hautes convenances, 884. L'Immaculée Conception et notre baptême (plan), 886.

La foi à l'Immaculée Conception est un remède aux maux de notre siècle, l'orgueil et la sensualité, 883.

**Impénitence finale.** — Elle est le résultat du péché trop longtemps conservé sur la conscience, 102.

**Impie.** — Il n'y a pour lui aucun bonheur, ni futur, ni présent, 161 ; il se voue au malheur, au fléau des passions, 162, du remords, 163, à la privation de toute consolation dans le malheur, 163, et à la mort, 164.

**Impiété.** — Elle règne dans les esprits, 116, dans la conduite, 117. Elle a pour causes l'orgueil, l'ignorance, soit présomptueuse, 117, soit réelle, 118, la corruption, 118. Elle ne tient aucun compte des réponses de la religion, 213, elle accuse fausement l'Eglise de favoriser l'ignorance, 214, elle s'en prend surtout à la chasteté du prêtre, 215.

**Impureté.** — Elle est le fruit des conversations mauvaises, 430. Elle conduit à l'indifférence, 167.

**Incrédulité.** — Elle a été coupable chez les Juifs, et l'est davantage chez les chrétiens, 839.

**Indifférence religieuse.** — Elle est générale et se prouve par les paroles, 165, et les actes du grand nombre, 166. Elle a pour causes les passions, l'or-

gueil, 166, la cupidité, la luxure, 167. — Combien elle est funeste, 310. Elle est un outrage à Dieu à qui elle refuse soumission et hommage, 177, la reconnaissance, l'amour, 178, vaines excuses, 178 ; préjudiciable au prochain pour qui elle est un funeste exemple et un mauvais conseil, 179, surtout aux amis, 180, aux enfants, à qui l'exemple du père est nécessaire pour persévérer, 180, aux époux, parce qu'elle rend l'union et la fidélité très difficiles, 181 ; elle est injurieuse aux ancêtres, 181. Elle est un crime contre soi-même, car elle est une folie dans le présent, faisant méconnaître la valeur des choses, opposant la volonté aux actes de l'homme, 193, faisant méconnaître les dangers auxquels on s'expose, 194. Elle est un malheur pour l'avenir, 194. Enfin elle est plus coupable chez le croyant que chez l'incrédule, 179.

**Indulgences.** — Nombre de nos péchés, 871. Nature des indulgences. Espèces : partielles, plénière. Sources et dispensateurs, 872. Conditions. Indulgences les plus communes, 873.

**Instruction.** — L'Eglise et l'instruction, voir *Eglise*.

**Instruction religieuse.** — Les parents doivent veiller à ce qu'elle soit complète dans leurs enfants, 405.

**Intelligence.** — Dieu nous donne l'intelligence de réformer notre nature, spécialement notre esprit, pour mieux comprendre nos devoirs et pratiquer la charité, 426.

**Intendant infidèle (Parabole de l').** — Application au chrétien : l'accusé, l'accusateur, l'accusation, l'interrogatoire, les anxiétés, l'habileté de la défense, 489. Exemple proposé au chrétien, 490.

**Intention (Pureté d').** — Combien elle est nécessaire, 346. Elle rend bonnes et méritoires toutes nos actions, 168, même indifférentes, nos peines et nos travaux, 347. Comment elle s'obtient, 169, et comment la pratiquer, 348.

**Ivraie (Parabole de l').** — Elle figure le mal dans son origine, 850, en lui-même, 851, dans son sort futur, 852.

**Jaire.** — Résurrection de sa fille, 733, 741.

**Jean-Baptiste (Saint).** — Il envoie une ambassade à Jésus qui le proclame le plus grand des enfants des femmes, 47. Récit de sa mort, 925.

**Jean de la Croix (Saint).** — Comment il remplit sa mission, 866, et répondit aux desseins de Notre-Seigneur par ses souffrances tant extérieures, 867, qu'intérieures, 868.

**Jérusalem.** — Elle est la figure de l'Eglise, 185. — L'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem, 250. — Notre-Seigneur annonce sa ruine et en prédit les *préludes du siège* : la persécution contre les chrétiens, l'apparition de faux christes, 501, les crises politiques, les secousses de la nature, 502 ; le *siège* et les fléaux qui l'accompagneront : luites intestines, 502, famine, fléaux venant des assiégeants, 503 ; les *suites du siège* : temple détruit, massacre et dispersion des Juifs, ruine de la ville, 504.

**Jésus-Christ.** — Il est figuré par la verge d'Aaron, par la manne, 308, symbolisé par le bon Samaritain, 667. Il a été l'objet de l'espérance du peuple juif, 666.

Il est adoré et annoncé au monde par les anges, 11. Sa venue est un sujet de joie pour l'Eglise et pour tout l'univers, 12. Il est la lumière du monde, 346, 929, à qui il apporte la vérité, 290. Mais il a été méconnu et rejeté par le monde, 311, 930. Il est la lumière de nos âmes, 345, 948, et il leur apporte aussi l'espérance, 949, et la charité, 950. Il est un signe de contradiction, 234, pour la ruine et la résurrection de plusieurs, 53. Il a été méconnu, 229, par



les Juifs, 298, prêtres et peuple, 290, par les païens contemporains, 930, par Rome, par beaucoup de chrétiens, 290, par les méchants de tous les siècles, 931, même par ses amis, 281.

Il est le Médiateur entre Dieu et l'homme, par l'union des deux natures, 620. Venu pour sauver les pécheurs, 920, il offre le salut à tous, 917, non pas à cause de nos mérites, mais par amour, 918. Sa bonté envers les pécheurs : Madeleine la pécheresse, 156, il est venu pour les sauver, 920; envers ses ennemis, ses amis, tous les chrétiens, 281, et nous devons y répondre, 281. Il a prié pour ses disciples et sa prière a été exaucée, 921. Le salut apporté par Jésus-Christ est une source de joie pour les justes, 914. Il est le pain de vie qui seul rassasie, 943, la nourriture du chrétien, 267; pour en profiter il faut avoir foi en lui, 943, « goûter les choses spirituelles, » le demander à l'Eglise, 267.

Il est le souverain des âmes par sa sainteté qui met au défi de le convaincre de péché, 221; par sa science qui révèle au monde le vrai Dieu, 222, et apprend à l'homme tous ses devoirs, 223; par son autorité qui donne la vie surnaturelle, 223, dont il est le principe, 224. Même dans ses abaissements il est notre roi et notre Dieu, et il a droit à être adoré, connu, aimé de tous les hommes, 778.

Ce qu'a été son jeûne au désert, 125.

Il est tenté par le démon, de sensualité, d'orgueil, 126, d'ambition, 127, nous méritant consolation, force, instruction, 128. Il chasse les démons par le doigt de Dieu, 285, 731, et remporte sur eux une grande victoire, 152. Sentiments de ses proches à son égard, 284, quels sont ses frères, 288. — Son entrée triomphale à Jérusalem, 250; la foule qui l'acclamait symbolise tous ses disciples, 251. — Il a prié pour nous sur la Croix, 252, avec d'autant plus d'efficacité que son sacrifice expiait le péché, 253. Quand il se plaint d'être abandonné de son Père, 254, il parlait en notre nom, 254, s'étant chargé de nos péchés, 255.

Sa mort a été réelle, 258, sa résurrection aussi, 259. Sa Résurrection figurée par l'histoire de Jonas, 287, est attestée par Jésus-Christ lui-même, 261, par les apôtres qui ne voulaient pas, 257, et ne pouvaient pas nous tromper, 258, ne pouvaient pas se tromper, ni sur la mort de leur Maître, 258, ni sur sa résurrection, à cause de ses nombreuses apparitions, 259. — La résurrection est pour Jésus-Christ la fête du triomphe, 260, mérité par ses épreuves, 264; elle est pour l'Eglise le gage de sa victoire sur ses ennemis, 261; pour le chrétien, le modèle d'une résurrection spirituelle, prompte, réelle, 262, durable, 263, une cause de joie qui toutefois ne sera complète qu'au ciel, 279, un gage de bonheur futur, 297; mais pour triompher avec Jésus il faut d'abord s'humilier et faire pénitence, 265.

Son Ascension est pour lui le triomphe le plus glorieux, 325, le mieux mérité, 326; pour nous une grâce d'espérance et une de détachement, 327. Remontant au ciel, il n'abandonne pas les hommes, 263. Il réside au ciel où il intercède pour nous, dans l'Eglise, dans l'Eucharistie, 521, dans l'âme juste par la sainte communion, 522. Il est hier, aujourd'hui, demain, dans tous les siècles, 519. Sa victoire sur le péché, le démon, les méchants, 520. Il règne sur toute créature, 13, spécialement sur le démon, 13, et ce règne est cause de joie pour les justes, 14.

La connaissance de Jésus-Christ est nécessaire pour la vie chrétienne, 355, et s'obtient par la lecture de l'Evangile, 356. Jésus-Christ est notre modèle dans son incarnation, sa passion, sa résurrection, 298, dans

la résistance aux tentations, 121, dans les douleurs, 22, et les prières que nous devons adresser à Dieu quand nous sommes éprouvés, 24. Modèle de douceur, 505, 507. Mais celui qui n'est pas avec lui est contre lui, 235. — Jésus-Christ est le modèle des enfants, 56, dans l'accomplissement de leurs devoirs envers Dieu, 775, envers leurs parents, 776, envers eux-mêmes, 777. Saint Nom de Jésus. — Comment Notre-Seigneur en a rempli la signification, 8, son origine divine, 9. Comment il fait fléchir tout genou au ciel, sur la terre, 10, dans les enfers, 11. Sa gloire et le culte qui lui est dû, 780.

Jésus-Christ et la France, voir *France*.

**Jeûne.** — C'est une pratique de pénitence recommandée par Jésus-Christ, 459, il expie les péchés, 871, et préserve l'avenir, 459. Quand et par quoi il peut être suppléé, 460.

**Jeunes gens.** — Dangers qui menacent *leur foi*, 705; moyens de les surmonter : convictions solides, étude de la religion, 706; *leur vertu* : sa conservation n'est pas assurée par la morale laïque, 707, mais par la morale chrétienne, 708.

**Jeunes filles.** — Leur modèle est Marie à la Purification, 55. — Comment une jeune fille mondaine se prépare au mariage; ses intentions, 887, relations, secret pour sa mère, 888; la jeune fille chrétienne s'y prépare par la confiance en sa mère, 889, la réflexion, la prière, la pureté de la vie, 890. — La jeune fille chrétienne doit exercer l'apostolat autour d'elle, 292. Elle doit faire de la maison paternelle un foyer de bonheur par son amabilité, 716, un foyer de vertu par ses bons exemples et ses prières, 717. — La jeune fille vaniteuse : son portrait, 282; elle est ridicule, gaspille sa vie, s'expose à de grands dangers, 283.

**La journée chrétienne d'une jeune fille :** Le lever, 271. La toilette, 282. La prière du matin, 299. La sanctification des actions quotidiennes, 301. La méditation, 303. La sainte messe, 364, 366. Le travail, 394. Les repas, 396. Les conversations mauvaises au point de vue pureté, 430, au point de vue charité, 442. Conseils pour éviter les péchés de la langue, 474. Les mauvaises lectures, 511. La lecture de l'Evangile, 554. La visite au Saint-Sacrement, 557. Le chapelet, 605. Les plaisirs, 606. Le monde, 698. Le devoir d'état, 700. La vie de famille, 716. L'examen de conscience, 747. Prière du soir et coucher, 750.

**Joie.** — La joie spirituelle est supérieure aux joies corporelles, 298, avec lesquelles elle est incompatible, 294; elle a son origine dans la douleur et peut se concilier avec les plus amères tristesses, 294. Elle est la caractéristique de la vraie piété, puisque celle-ci nous rapproche de Dieu, 295; Ecriture, 295, les saints, 296. Elle est dans l'observation de la loi de Dieu et subsiste malgré les épreuves, 509. — La venue de Jésus-Christ a apporté la joie à la terre, 764, et cette joie s'est partout répandue, 765.

**Jonas.** — Figure de Jésus-Christ, 287.

**Joseph (Saint).** — Saint Joseph trésor de l'Eglise, 209. Comment son culte a pris naissance, 209. Il tient la place de Dieu le Père, sa sainteté, ses relations intimes avec Dieu, avec Marie, avec Jésus, 210. Notre dévotion envers lui doit être familière, 211, confiante, car il peut tout sur le cœur de Jésus, 212. — Il est le modèle des parents chrétiens, 55.

**Journée chrétienne.** — Ses divers actes, voir *Jeunes filles*.

**Jugement.** — Les jugements de Dieu sont justes dans les châtiments qu'il inflige aux pécheurs, 637, ils sont pleins de miséricorde, 722.

**Jugement particulier.** Sa rigueur : il portera sur les fautes commises, le bien omis, 762, les grâces reçues, 565, et restées sans effet, les fautes des autres dont on est cause, 762.

**Jugement dernier.** Ses circonstances, la sentence, 744. La honte du réprouvé, 763. — L'attente du jugement de Dieu, quoique pleine d'angoisse, n'est pas sans consolation, 235.

**Jugements téméraires.** — Jésus-Christ les défend, règles pratiques pour s'en préserver, 812.

**Juifs.** — Murmures du peuple juif, Dieu y répond par des bienfaits, 391. — Jésus reproche aux Juifs leur incrédulité, 839, qui les rend plus coupables que Ninive, 287. — Leurs mensonges contre Jésus-Christ, figure de ceux du pécheur, comment Dieu y répond, 281.

**Justes.** — Personne n'est juste aux yeux de Dieu, 792 ; les justes doivent donc s'avouer pécheurs, 680, et conserver la crainte de Dieu, 723. — Dieu conserve aux justes la joie, 916, même dans leurs épreuves, qu'il les aide à supporter, 917.

**Justice.** — Elle est en Dieu et se manifeste par ses œuvres, par la loi qu'il nous a donnée, par la manière dont il l'a donnée, par la sanction qu'il y a mise, 636, par ses jugements, par les châtements qu'il inflige aux méchants, 637. Comment Dieu l'a exercée dans le passé, 280, l'exerce dans le présent, l'exercera dans l'avenir, 281. Ce que c'est qu'avoir faim et soif de la justice, 822.

**Justification.** — La charité en est le principe et la conséquence, 157.

**Langue.** — Éviter les péchés de la langue en ne recherchant pas les médisants, en s'en défiant, 474, en les arrêtant, 475.

**Larmes.** — Les larmes béatifiées par Jésus-Christ sont les larmes de compassion, de supplication, de piété, de zèle, de contrition, d'exil, d'amour, 822.

**Lectures.** — Les lectures mauvaises séduisent les âmes par l'orgueil, la curiosité, la sensualité, 511, et les tuent : esprit, cœur, 512. Vaines excuses, 512.

**Lèpre.** — Elle est l'image du péché, 837.

**Lépreux.** — La prière des dix lépreux est humble, 596, fervente, éclairée, faite en commun, 597. Leur obéissance aux ordres de Jésus, leur guérison, leur reconnaissance, 598. — La foi du lépreux, sa guérison, 837.

**Levain (Parabole du).** — Elle est l'image de la transformation opérée dans les âmes par l'Évangile, 527.

**Lever.** — Il doit être pieux par l'offrande du cœur à Dieu, prompt, sans paresse, 271, modeste, 272. Témoignages en faveur du lever matinal, 272.

**Litanies.** — De la sainte Vierge, voir *Marie*.

**Loi de Dieu.** — Elle s'impose à l'homme, 696. Elle est juste, puisque Notre-Seigneur l'a observée, qu'elle a son fondement en Dieu, malheur de ceux qui ne l'observent pas, 508, 510, récompense de ceux qui l'observent, 508, 509 ; puisqu'elle est en parfaite harmonie avec la règle de la justice divine, 510. C'est une loi d'amour, 510, c'est l'amour de Dieu qui l'a donnée, 670, et seule son observation donne le bonheur, 681.

**Loi évangélique.** — Sa promulgation et sa sublimité, 342.

**Louanges de Dieu.** — L'Eglise nous invite à les chanter par reconnaissance, mais il faut que le cœur s'unisse à la voix, 779. Le chrétien doit louer Dieu et procurer sa gloire en amenant les autres à Dieu, 312.

**Louis de Gonzague (Saint).** — L'éducation de la conscience, 406, et de la volonté, 409.

**Loup (Saint).** — Le chrétien est un homme qui a la foi, 625, qui travaille et qui prie, 626.

**Mages.** — Ils ont cherché Jésus avec foi et courage, 6, l'ont trouvé, ont reçu ses grâces et lui ont offert leurs présents, 7, l'ont gardé dans leur cœur, 8.

**Maison de Dieu.** — Ce nom désigne nos temples, 187, l'Eglise, notre âme, le ciel, 667.

**Mal.** — Il vient toujours après le bien, 850, du démon, 851, dans l'ombre, 851. Il envire, prend les dehors du bien, mais pour l'étouffer, 852. Sa réprobation finale, 852.

**Malades.** — Obligation de leur procurer l'extrême-onction, 874, faute et responsabilité de ceux qui négligent ce devoir, et de les préparer à la mort, 382.

**Manne.** — Elle est la figure de Jésus-Christ, 308.

**Mariage.** — Son institution, 905. Jésus-Christ en fait un sacrement. Empêchements *dirimants* : vœux solennels, 906, sacerdoce, parenté et affinité, 907 ; bans, 907 ; *prohibants*. Casuel des dispenses. Mariage civil, 907. Indissolubilité, 908, résultat de sa nature, 28, proclamée par Jésus-Christ et par saint Paul, 28. D'où il suit que le mariage civil n'est pas un mariage et que le divorce ne rompt pas le mariage religieux, 29, 908. Dispositions pour le mariage, 908. Pourquoi tant de mariages malheureux. Devoirs des époux entre eux : fidélité, amour mutuel ; envers les enfants. Fin du mariage, familles nombreuses bénies, 909.

**Mariage mondain et mariage chrétien,** 887. Une mère chrétienne prépare celui de sa fille : prière, réflexion, prvoyance, 3.

**Marceau (Saint).** — Il a vaincu les séductions du monde, 641, les persécutions, 643.

**Marguerite-Marie (Bienheureuse).** — Elle s'est préparée à sa mission avec docilité, 753, l'a acceptée avec amour, 755, l'a remplie avec fidélité, 756. Sa sainteté et la grandeur de sa mission (plan), 752.

**Marie (T. S. Vierge).** — Elle est promise à Adam, aux patriarches, annoncée, 593, symbolisée et figurée dans l'ancien Testament, 289, 594, par le temple de Salomon, 292, l'arc-en-ciel, l'arche de Noé, l'arche d'alliance, 305. Sa venue au monde annonce et promet Jésus, 595.

Elle est le temple de Dieu soutenu par sept colonnes, les vertus théologales et cardinales, 291, qui a son autel et son sacrifice, 291, sa table et son festin, 292. — La porte du ciel qu'elle a ouvert, 831, qu'elle maintient ouvert en nous rendant le salut facile et nous offrant sa dévotion, 332. — L'étoile du matin, 848, qui a lui sur le monde dès le commencement, consolant Adam pécheur, objet de l'espérance et des soupirs des justes, faisant à sa venue la joie du ciel et de la terre, 349, à qui elle montre l'idéal du bien et du beau, 350 ; qui luit sur chaque âme qui l'aime et l'invoque dans ses doutes, dans ses tentations, 351, dans ses inquiétudes et ses tristesses, 352. — Le salut des infirmes, parce qu'elle nous aide à supporter la souffrance, 380, à bien mourir, 382, et ses nombreux bienfaits ont excité la reconnaissance des hommes : églises, chapelles, ex-voto, 383. — Le refuge des pécheurs, 885, car elle les aime et les excite à l'invoquer, 387, travaille à leur conversion : bon larron, Madeleine, 888, leur inspire parfois plus de confiance que Jésus lui-même, 888. — La consolatrice des affligés : pendant la vie elle console dans la pauvreté, 477, dans le travail, dans les épreuves, 478 ; à l'heure de la mort et du jugement, 479 ; dans le purgatoire, 480. — Le secours des chrétiens : elle a secouru l'Eglise dans tous les siècles, temps apostoliques, hérésies, croisades, œuvre de la rédemption des captifs, 529, Lépante, 530. Marie et la France, 531.

Elle a été sanctifiée dès le premier instant de son



existence, 595. Son Immaculée Conception est un dogme de foi, 884, qui a pour raisons la maternité divine, la coopération de Marie à la Rédemption, 845, les autres privilèges, 886. Ce privilège l'a ornée de beauté, 881, de force, de la dignité de Mère de Dieu, 882, lui a mérité de donner Dieu au monde, une grande puissance d'intercession et la victoire sur l'enfer, 883. — Sa venue annonce et promet Jésus, 595. — Ses joies à la Purification, 232, à la prophétie de Siméon concernant Jésus, 233. Sa douleur et sa générosité à la prophétie de Siméon la concernant elle-même, 233, depuis sa vie a été un continuel martyre, 234. — Marie emportant Jésus en Egypte, 657, est le modèle de la mère sauvant Jésus dans l'âme de son enfant, 658. — Sa vie après l'Ascension, 580, sa mort bienheureuse, 581. Elle est ressuscitée : tradition, raisons, 582. — Son Assomption. Il serait téméraire de la nier, elle est célébrée depuis des siècles, 584, sa croyance en France, 585 ; elle est un sujet de joie, 585, pour les anges, à cause de la gloire de Marie, 585, de ses vertus et de ses souffrances dont ils furent témoins, 586. La gloire de Marie au ciel, 586, et son triomphe d'autant plus merveilleux qu'elle est plus élevée en dignité et ornée de plus de mérites, 583.

**Marie** est notre Mère parce qu'elle a contribué à nous donner la vie de la grâce, 401, mère puissante et bonne, 402, qui nous défend contre nos ennemis, nous encourage dans nos peines, 403, nous aide à bien mourir, 404. — Elle est un modèle d'obéissance, 50. Elle nous soutient dans l'accomplissement de nos devoirs et nous aide à revenir à Dieu, 306. Sa pureté, sa charité, 307. Efficacité de ses prières, 308 ; son esprit de prière, d'action, 308, elle est en cela le modèle des jeunes filles, 308, aussi par son humilité et sa force, 55. — La dévotion à Marie est un signe de prédestination, 332, fait fleurir les vertus partout où elle règne, 334, a fait tous les saints, 334.

**Marie et la France**, 531. Les bontés de Marie pour la France dans le passé, 577, sont un gage pour l'avenir. Marie aime la France, parce que la France l'aime, qu'elle a une mission providentielle, 579, qu'elle est en péril, 580.

**Marie-Madeleine**. — Sa chute et son repentir, 497, son pardon, 498, son dévouement à Notre-Seigneur et sa récompense, 500.

**Méchants**. — Ils sont mêlés aux bons, mais en seront séparés un jour, 845.

**Médisance**. — Elle a pour causes l'envie, le besoin de parler, la lâcheté, 432, l'hypocrisie, 433, pour effet d'enlever au prochain sa réputation, 433. Pour l'éviter, il faut ne pas recueillir les propos malveillants, s'en défier, 474, les repousser, 475.

**Méditation**. — Elle n'est pas une étude, ni une lecture, mais une conversation avec Dieu, 303. Règles pratiques, 304.

**Mères chrétiennes**. — La mère est une vigilance toujours active qui s'éveille de bonne heure, s'adresse au corps et à l'âme de l'enfant, 805, jusqu'où elle doit s'étendre, 806 ; un amour qui sait souffrir des maux causés par l'enfant, 806, de son éloignement de Dieu, de la séparation, 807 ; une force qui prend sa source dans la délicatesse, 807, dans la prière, dans le sacrifice, 808. — Elle doit sauver Jésus dans l'âme de son enfant, 658 ; préserver sa foi, 705, en fortifiant ses convictions religieuses par la connaissance de Jésus-Christ et de la religion, 706 ; fortifier sa vertu en lui inspirant la crainte de Dieu, 707, la crainte de l'enfer, qui excitera le remords s'il s'égare, 708 ; former sa

conscience, 406, en lui inspirant le sentiment du devoir, en aidant le prêtre dans cette formation, 407 ; fortifier sa volonté en lui inspirant le respect de l'autorité, 409, la crainte de Dieu, 410 ; élever son cœur par l'étude de l'Evangile, 484, qui ordonne l'amour de Dieu et du prochain, 485, offre l'exemple de Jésus-Christ, 486, en lui inspirant l'habitude de la prière, 486, en le préparant à faire une bonne première communion, par une bonne confession qui fait goûter la joie d'une bonne conscience, 487. — Une mère chrétienne doit préparer le mariage de sa fille par la prière, la vigilance, la prévoyance, 3, et exiger d'un jeune homme qui aspire à sa main de la religion et de la conduite, 888, veiller attentivement sur celles-ci, 889 (voir *Mariage*). — Le mérite de celles qui donnent à Dieu des prêtres, 617. — Une sainte mort est réservée à celle qui a bien rempli sa mission, exemple sainte Monique, 319.

**Messe**. — Voir *Eucharistie*.

**Michel (Saint)**. — Il est le champion de la gloire de Dieu, 702, qu'il a défendue sous l'ancienne loi, dans l'Eglise, 703 ; le défenseur séculaire de la France, 703. Il prêche la fidélité, la confiance, l'amour, 704.

**Misères**. — Les misères spirituelles excitent la colère de Dieu et nous devons nous en affranchir, 103 ; les misères corporelles excitent sa pitié et nous devons le prier de nous en délivrer, 104.

**Miséricorde**. — Elle est dans les jugements de Dieu, 722, exemples de saint Pierre et de saint Paul, 724. Dieu l'a exercée en nous créant à son image, en nous donnant Jésus-Christ, 378, en nous appelant au christianisme, 379. De quelle miséricorde Dieu nous entoure, 122. Elle est infinie, 634, car Dieu est pour l'homme un père et une mère, 68 ; éternelle, 123, elle est offerte et s'étend à tous, 68, 276, 634, s'étend même sur les infidèles, 277, et s'exerce jusque dans l'ordre temporel, 277. Dieu l'a exercée à l'égard d'Adam, du peuple juif, des gentils, 413, de Ninive, de Jérusalem, 415 ; il l'exerce envers chacun de nous, 414, envers les pécheurs à qui Dieu veut pardonner, 724, qu'il attend jusqu'à la fin, 69, 389, qu'il appelle par la voix de la crainte, de l'amour, des épreuves, 390, de sorte que celles-ci sont un effet de la miséricorde, 414, qu'il accueille promptement et avec bonté, 391, à qui il pardonne en effet, 424. Elle exauce les prières de ceux qui invoquent et aiment Dieu, 634. Mais elle a des limites quant au nombre des grâces qu'elle accorde et quant au nombre de ceux qu'elle parvient à sauver, 70. Nous devons donc prier Dieu de nous juger avec miséricorde, 236. — Elle nous oblige à être miséricordieux envers le prochain, 277, et cette miséricorde est béatifiée par Jésus-Christ, 823.

**Moines**. — L'œuvre des moines défricheurs, 37. Pourquoi ils réussissaient et nous ne réussissons plus ; ils unissaient la religion au travail, 39.

**Mois de Marie**. — Plans de sermons pour l'ouverture, 335, 336.

**Monde**. — Le chrétien ne doit pas aimer le monde ennemi de Dieu, de la vertu, 699, il doit s'en délier parce qu'il est corrupteur, 700. Ses séductions : amour du repos et du plaisir, 642. Ses persécutions, 643.

Le monde est l'œuvre de la Trinité, 277, qui le gouverne par la Providence, 278.

**Monique (Sainte)**. — Dieu l'a préparée à mourir en la détachant de toutes choses, 316, et lui a accordé une sainte mort, 318.

**Morale indépendante**. — Elle est inefficace, 202, à conserver les jeunes gens vertueux, 707, d'autant plus

qu'on voit de tristes chutes chez ceux mêmes qui pratiquent la morale chrétienne, 202.

**Mort.** — Elle effraie, 382. Demander le secours de Marie pour y préparer les malades, 383. — La mort du chrétien et la mort de l'impie, 718.

**Multiplication des pains.** — La première, récit, 940. La seconde, ses circonstances, 437, sa signification prophétique, 438. — Elle est la figure de l'eucharistie, 941, de la communion dans sa préparation, 182, en elle-même, 183, dans ses fruits, 184.

**Nativité de Marie.** — Sermon : Les gloires de la naissance de Marie, 593.

**Nicolas (Saint).** — Allocution pour la reddition de son image, 875.

**Noces (Parabole des conviés aux).** — Les invitations aux Juifs qui les repoussent, 661, châtement des persécuteurs, 662; aux gentils, 662. Le festin, la robe nuptiale, 663, châtement de celui qui ne l'a pas, 664.

**Noël.** — C'est l'événement le plus mémorable, la fête populaire par excellence, une solennité nationale pour la France, 945. Jésus-Christ est la lumière du monde, et les ténèbres ne l'ont point reçue, 929. Jésus-Christ naissant nous apporte la foi, l'espérance et la charité divine, 947. — Pastorale pour Noël, 972.

**Obéissance.** — Nous la devons à Dieu parce qu'il est notre Créateur, 49, notre Rédempteur, notre fin dernière, 50. — L'obéissance de Marie, 50, des lépreux, modèles de la nôtre, 598.

**Occasions dangereuses.** — Il faut les fuir, et cette obligation se tire de la nature qui est faible, 238, de la conscience qui le proclame, de l'expérience qui le confirme, 239. Chacun doit éviter surtout celles qui l'ont fait tomber, 240.

**Œuvres (Bonnes).** — Leur pratique est de tous les instants et nous n'avons pas à nous en glorifier, 780.

**Officier de Capharnaüm.** — Sa prière est fervente, 677, a pour objet la guérison de son fils, 678, est récompensée par la guérison, le don de la foi en Jésus-Christ pour lui et toute sa maison, 678.

**Oisiveté.** — Ses dangers, 19.

**Ordre.** — Définition. Institution. Transmission et perpétuité. Degrés, 891. Importance. Excellence du sacerdoce. Respect dû au prêtre. Les vocations ecclésiastiques, 892.

**Orgueil.** — Dieu le réprouve, 622, 636, Jésus-Christ l'a réprimé, 632, condamné chez le Pharisien dans son attitude, 513, sa prière, 514, ses prétendues bonnes œuvres, 515. Il conduit à l'indifférence, 166. Un des remèdes contre l'orgueil est le souvenir de notre faiblesse originelle, 137.

**Ouvriers à la vigne (Parabole des).** — Qui ils sont, 19, à quoi ils doivent travailler, 20, ce que signifient les différentes heures du jour, comment ils sont récompensés, 21.

**Paix.** — Elle est une grande vertu apportée au monde par Jésus-Christ, spécialement la paix avec Dieu par la réconciliation, 665. Il faut la demander pour soi et pour les autres, 665. Les prophètes l'ont annoncée en annonçant Jésus-Christ, 666. — La paix béatifiée par Notre-Seigneur, 823.

**Pâques.** — Sermons : Les preuves de la résurrection de Jésus-Christ, 257. Les harmonies du mystère de Pâques, 260. Triple sentiment que cette fête doit fortifier en nous (plan), 255. Le devoir pascal (plan), 125. La fête de Pâques (plan), 125.

**Parabole.** — Ce que c'est, 159, 445. Pourquoi Jésus-Christ parle en paraboles, 160, 445. Explication des suivantes : Les ouvriers à la vigne, 19, le Semeur, 56, 444, le Bon Pasteur, 273, le grand festin, 375, l'inten-

dant infidèle, 488, le pharisien et le publicain, 513, le grain de senevé et le levain, 524, le trésor, la perle, le filet, 572, le bon Samaritain, 566, les conviés aux noces, 661, le débiteur insolvable, 691, l'ivraie et le bon grain, 492, 850.

**Paralytique.** — Grandeur de sa foi, Jésus-Christ le récompense en lui pardonnant ses péchés, 648, en le guérissant, 649.

**Pardon des péchés.** — Nous avons tous à le demander à Dieu, fréquemment, 423. Il fait connaître aux méchants la patience et la bonté de Dieu, 424, il manifeste sa gloire, 425, et c'est un effet de sa miséricorde, 724.

**Pardon des injures.** — Jésus-Christ en fait un devoir, 691, mais nous ne l'accomplissons qu'à regret, 692, cependant son omission attire les châtements divins, 693.

**Parents.** — Ils doivent faire baptiser leurs enfants sans retard, 604; assurer leur persévérance, 404, en complétant leur instruction religieuse, en les formant à la vertu, en les corrigeant, en leur donnant le bon exemple, 405, celui du père est indispensable, 180, en les confiant au prêtre, 406; chercher et respecter leur vocation, 2. — Saint Joseph modèle des parents, 55.

**Parole de Dieu.** — Son excellence : en elle-même et dans ses effets, 56, elle est une nourriture de l'âme, 267, elle fortifie la foi, 4, 439, l'espérance et la charité, 439, elle affermit dans le devoir, 5. C'est l'Eglise qui nous la distribue, 267. Son importance ressort de ce qu'elle est le principe de nos rapports avec Dieu, le premier moyen d'arriver à la perfection et à la persévérance, d'une grande utilité pour le salut; autres preuves, 33. — Pour en profiter il faut : le respect pour le prédicateur, 34, sinon c'est être cruel pour lui et pour soi-même, 35; l'attention de l'esprit, la docilité du cœur, 35. Ce qui en paralyse l'effet c'est qu'on considère plus le prédicateur que ce qu'il dit, qu'on l'applique aux autres et non à soi-même, 36. Elle ne produit pas de fruit dans les âmes qui ressemblent au chemin battu, au terrain pierreux, 446, âmes légères et frivoles, 57, au terrain couvert d'épines, 447, âmes paresseuses ou préoccupées des intérêts temporels, 58, mais seulement dans les âmes bien préparées, proportionnellement à leurs dispositions, 58, 447. — Sa méditation est un moyen de persévérance, 190.

Les obstacles à sa diffusion furent les Juifs influents et les puissants de la terre, 493.

**Paroles oiseuses.** — Quelles elles sont et combien condamnables, 286.

**Parrains et marraines.** — Leurs qualités et leurs devoirs, 640.

**Pastorale pour Noël,** 972.

**Pater.** — Son explication, 429.

**Patience.** — Elle est nécessaire dans les épreuves, 796. Dieu en est la source et le modèle, 797. Elle rend nos souffrances méritoires, 797. Les hommes en ont pour acquérir les biens de la terre, à fortiori le chrétien doit-il en avoir « pour accomplir la justice, » 798.

**Paul (Saint).** — Il s'est donné à Jésus-Christ si complètement, 465, qu'il ne parle que de lui, ne travaille que pour lui, souffre tout pour lui, 466. Il a aimé les âmes qu'il cherche à gagner à Jésus-Christ, Juifs et Gentils, 467.

**Pauvres.** — Trois sortes de pauvres ont droit à nos prières et à nos aumônes : les pauvres réels, 570, les pauvres volontaires qui ont tout quitté pour Jésus-Christ, 571, les pauvres spirituels, 572. — Le chrétien voit Jésus-Christ dans les pauvres, 902.

**Pauvreté.** — Ses trois degrés, 545. Elle est plus grande



qu'on ne croit et pour la soulager il faut la bonté et la puissance, 438. — Pour la supporter et surtout l'aimer, la foi est nécessaire, 477. Mario est notre modèle, 478.

**Pauvreté d'esprit.** — Sa nature et ses effets, 171. Elle est agréable à Dieu, 921, et Notre-Seigneur l'a béatifiée, 821.

**Pêche miraculeuse.** — Le récit, 410; il renferme une leçon de confiance et de générosité, 412, une promesse de l'établissement et de la propagation de l'Eglise, 412.

**Péché.** — Il est le souverain mal de Dieu puisqu'il est envers lui une injustice, 132, une ingratitude, une révolte, 133, que tout péché lui ravit sa gloire, 134, qu'il a fallu pour l'expier un sacrifice d'une valeur infinie, 247, le sacrifice de l'Homme-Dieu, 248; le souverain mal de l'homme, parce qu'il lui fait perdre l'amitié de Dieu et encourir sa colère, 100, lui fait perdre ses mérites et le rend incapable d'en acquérir de nouveaux, 101; qu'il a vicié la nature humaine, 135, les témoignages divers, 136. Le souvenir de cette faiblesse prémunit de l'orgueil, 137, et de la présomption, 138. — Le péché trop longtemps conservé conduit à l'impénitence, 102. Il faut conserver le souvenir du péché pardonné pour en entretenir le repentir, 171, et en subir les peines, 173.

**Pécheurs.** — Ils sont plus nombreux qu'on ne pense, 385; l'ignorance ne les excuse pas, non plus que les passions, 386. Leur aveuglement, 66. Leurs mensonges contre Dieu et comment Dieu y répond, 281. Leur impuissance à se convertir sans la grâce, 97, qu'ils doivent donc demander et dont ils doivent profiter, 98. Comment Dieu les attend, 389; les appelle, 390, les accueille, 391. — Marie est leur refuge parce qu'elle les aime, les excite à prier, 387, contribue à leur retour, leur inspire toute confiance, 388. — Le chrétien prie pour eux, 425.

**Pénitence.** — *La vertu de pénitence.* Notion et nécessité, trait, 825. Le jeûne est une pénitence, 459.

**Le sacrement de pénitence.** Notion et nécessité, 825. Institution. Ministre. Effets : remet les péchés, répare le mal de l'âme, rend les mérites perdus. Exhortation à y recourir, 826.

**La contrition.** — Définition et nécessité, 857. Qualités : intérieure, surnaturelle, souveraine, 858, universelle, 859; bon propos, 859. Ses espèces : parfaite et imparfaite, 859; effets de l'une et de l'autre, 860. Moyens de s'y exciter, 861. — Elle doit persévérer après le péché pardonné, 171. Cette persévérance consiste à bien faire sa pénitence, à réparer les effets matériels du péché, à se soumettre généreusement aux pénitences imposées par l'Eglise, 172, à faire l'aumône et accepter avec résignation les épreuves de la vie, 173.

**La confession.** — Ce qu'elle est. Besoin que nous en avons. Attaques. Elle n'est pas une invention des prêtres, 827, car on s'est toujours confessé, chez les païens, chez les Juifs, témoignages, 142; d'où il suit qu'elle est un précepte de la religion naturelle primitive, 143. Jésus-Christ ne l'a pas abolie, 143, mais en a fait un acte du sacrement de pénitence, 144. — Elle n'est pas le bourreau des consciences, car, malgré ses difficultés, elle présente de grands avantages, 828 : elle nous épargne l'enfer, 135, nous guérit de l'habitude du péché, 136, est, par l'aveu, une réparation de la faute, répond à un besoin du cœur, 136, et procure des joies vraies et durables, 137. — Différence entre le tribunal de la pénitence et les tribunaux humains : liberté, 855, secret, absolution, 856, franchise, 856, secret sacramentel, 857. — Il ne faut pas la

différer jusqu'à la mort, 828. — Comment elle foule la conscience de l'enfant, 407.

**La satisfaction.** — Sa nature et sa nécessité. Ses sons. La pénitence sacramentelle : pénitences d'autrefois et d'aujourd'hui. Elle doit persévérer après les péchés pardonnés et bien peu pensent à s'acquitter de ce devoir, 173, elle persévère comme la contrition, et les pénitences volontaires, 870, prière, jeûne, épreuve, 871.

**Pentecôte.** — Sermons : La sagesse chrétienne. Les trois anniversaires, 341.

Elle a été pour les apôtres un renouvellement, 321, leur a donné la force de prêcher l'Evangile, 322.

**Perle précieuse (Parabole de la).** — Elle représente la vérité catholique, 574.

**Persécutions.** — Notre-Seigneur en a prévenu les apôtres, mais aussi leur a recommandé l'espérance et le courage, 927. — Les persécutions de l'Eglise au cours des siècles, 261, l'Eglise en a toujours triomphé, 262. — La persécution endurée pour la justice est justifiée par Notre-Seigneur, parce qu'elle glorifie Dieu par le témoignage que rendent de lui ses serviteurs, 824. — Les persécutions actuelles contre la vieillesse, 612, 977.

**Persévérance.** — Ses motifs : la crainte que la mort ne nous surprenne en état de péché, 187, la reconnaissance pour les péchés pardonnés, 188, sans elle on ne peut espérer le bonheur même ici-bas, 189. Ses moyens : la prière, 189, 431, la méditation de la parole de Dieu, les sacrements, 190.

**Peuple de Dieu.** — C'est l'Eglise, 744, le peuple chrétien, 669; pour être digne d'en faire partie, il faut faire la volonté divine et observer la loi de Dieu, 744.

**Peuple juif.** — Ses diverses captivités étaient des médailles à ses maladies, 712. Sa dispersion, sa ruine, à la fin du monde, 743.

**Pharisien (Parabole du).** — Son orgueil dans son attitude, 513, dans sa prière qui exprime l'esprit de singularité, de censure outrée, de dureté pour le prochain, 514, un aveuglement grossier à l'égard de Dieu même, 515, dans l'énumération de ses prétendues bonnes œuvres, 515.

**Pharisiens.** — Leur malice, 286.

**Philomène (Sainte).** — Les leçons qu'elle nous donne (plan), 559.

**Pièges.** — Ceux qui menacent les chrétiens sont l'orgueil, la sensualité, l'ambition, 169.

**Pierre (Saint).** — Sa triple victoire sur le monde : sur l'incrédulité, 438, sur la corruption, 439, sur la tyrannie, 435.

**Piété.** — Combien elle est nécessaire à une enfant, Marie, surtout envers la sainte Vierge, 862.

**Plaisirs.** — Il y a des plaisirs légitimes dont il faut user avec modération et esprit de foi, 607, et des plaisirs dangereux qu'il faut éviter, 608.

**Porte.** — La porte étroite et la porte large, 937.

**Possédé.** — Délivré par Jésus-Christ, 151.

**Pratiques religieuses et de piété.** — Il est faux que les pratiques religieuses soient incompatibles avec les devoirs de la vie, 195, spécialement avec les intérêts matériels, car elles demandent peu de temps, d'efforts, peu de sacrifices, 196; avec les affectueux, dont les seules vraies sont consacrées par la religion, 196. Elles ne sont pas inutiles au salut, parce que toute personne n'a le droit de s'en affranchir, 190, et par elles on remplit des devoirs essentiels envers Dieu : prière, sanctification du dimanche, confession annuelle et communion pascale, jeûne et abstinence, 197.

Les pratiques de piété sont de conseil et non de précepte, 197 ; leur abus est un accident, qui ne leur empêche pas d'être bonnes en elles-mêmes, 206.

**Présence de Dieu.** — Combien utile est son souvenir, 427.

**Présence réelle.** — Voir *Eucharistie*.

**Présomption.** — Un remède contre la présomption est le souvenir de notre faiblesse originelle, 138.

**Prêtre.** — Sa grandeur, 892, lui vient du sacrifice qu'il offre, 373, et des merveilles qu'il opère dans les âmes, 374. Il est un but de contradiction, 903 ; sa chasteté surtout est calomniée, 215, avec d'autant moins de raison que ses accusateurs ne sont pas irréprochables, 216. Il est le meilleur ami des hommes, leur premier bienfaiteur par sa prière, sa prédication, sa charité, 904, dont il n'exclut pas ses persécuteurs, 905. — Sa grande mission est de consacrer et de distribuer l'Eucharistie, 229. — Sa sainteté consiste à sacrifier la nature : amour de l'argent, 817, de ses aises, amour-propre, 818 ; à augmenter en lui la grâce par l'oraison, 818, le sacrifice, 819 ; à se donner aux âmes sans exception (S. Charles), 819. — Il s'intéresse aux enfants pour imiter Notre-Seigneur, 355, leur faire du bien en les instruisant de leurs devoirs et les formant à la vertu, 356, aujourd'hui surtout, 356, et c'est tout à l'avantage des familles, 356. — Ce qui éloigne de lui le peuple : la défaveur publique, les préjugés, sa prétendue sévérité, sa prétendue richesse, 370, sa prétendue inutilité, ses prétendus crimes, sa prétendue tromperie du peuple, 371. Ce qui le rapproche du peuple : son cœur qui est bon, 371, ses origines, car il sort du peuple, 372. — Devoirs envers lui, 468, respect, 892, amour et attachement, 905.

**Prière.** — Sa nature, 323. Ses raisons : commandement divin, nécessité, 323, notre impuissance, 549, notre pauvreté, 168 ; crime de ne pas prier, 323. Différentes sortes de prières, 844. Ce qu'il faut demander : avant tout, les biens surnaturels, 324, 623, le pardon de nos péchés, 423, la protection de Dieu, 618, dans les tentations pour les vaincre, dans les sollicitudes de la vie pour n'en être pas absorbé, 619, un jugement miséricordieux, 335, l'extension du règne de Dieu, 621, la délivrance de nos ennemis, péché, démon, méchants, 519, notre séparation d'avec eux, 336, la persévérance, 431 ; puis les biens temporels pour une bonne fin, comme moyen de salut, 623, et avec résignation, 324. Pourquoi demander à Dieu ce qu'il a résolu de nous accorder, 846. Prier pour les autres, 597, 665, pour les pauvres réels, 570, volontaires, 571, spirituels, 425, 572. — Son efficacité. Elle élève l'homme, 627, lui fait chercher et trouver Dieu, 344, renoncer à ce qui lui déplaît, 345, éloigne les fléaux qui menacent la société, 627, fait éviter au chrétien les pièges qui l'entourent, 169, nous aide à supporter les épreuves, 844, est le premier moyen de persévérance, 189. Elle est satisfaisante, 871. Dieu l'exauce toujours, 517, promesses de Jésus-Christ, 876, mais pas toujours selon nos désirs, 518, 877. — Ses qualités. Elle doit être faite avec religion, du corps, de l'esprit, 325, du cœur, 325, 344, 635 ; avec humilité, 596, car Dieu écoute les humbles et résiste aux orgueilleux, 622, 636 ; avec confiance, 325, à cause de la miséricorde de Dieu, 122, 634, 638, de nos misères, 635, 638, des promesses divines et de la bonté de Dieu, 119, de ses bienfaits passés, 122, confiance d'autant plus grande qu'on renonce au péché, 843, qu'on est purifié, 844, et qu'à la prière on joint la pénitence, 124 ; avec persévérance, 325, encouragée par Jésus-Christ, 623, exaucée par Dieu, 314, 344, elle nous fait profiter du mo-

ment de la grâce, 624 ; au nom de Jésus-Christ, 620. Défauts à éviter : l'ostentation hypocrite, 399, la superfluité des paroles, 400. — La prière continuelle se concilie avec les devoirs de la vie, 195, 624.

La prière du matin est un devoir, 299, notre intérêt, 300 ; elle doit être faite sans retard, à genoux et guerre aux distractions, 300, terminée par l'offrande de nos actions à Dieu, 301. — La prière du soir. Il ne faut ni l'omettre, ni la faire dans son lit, mais se servir de la formule traditionnelle, la faire suivre de l'examen de conscience, 750. Avantages de la prière faite en famille. Exemple : Louis Veuillot, 751.

Deux prières, leur beauté : le *Pater*, explication, 429 ; le *Deus in adiutorium meum intende*, 550 ; le réciter souvent, 251.

**Promesses du baptême.** — On doit y être fidèle parce qu'on en a donné à Dieu sa parole, 357, que de cette fidélité dépend une vie chrétienne, et qu'elle nous mérite le ciel, 358.

**Propagation de la foi (Œuvre de la).** — Son origine, 931, son but, son excellence, 932, sa nécessité : sans elle pas de conversion des idolâtres, 932 ; nous devons donc y contribuer par pitié pour la misère de ces peuples, 244, par reconnaissance pour l'Eglise, 245, par dévouement aux intérêts de Dieu, 246. Ses moyens sont la prière, l'aumône, 246, 932, le soutien des vocations apostoliques, 247. Ses avantages : elle rend apôtre, fait participer aux prières des nouveaux convertis, offre de nombreuses indulgences, 933.

**Prophètes (Faux).** — Leur portrait tracé par Jésus-Christ, 939 ; quels ils sont, 939. Ils sont à craindre à cause de leur malice qui est grande, 468, et d'autant plus dangereuse qu'elle est cachée, 469. On les reconnaît à leurs fruits, 940, œuvres et doctrines, 469.

**Providence.** — Dieu l'exerce sur le monde matériel, sur le monde moral, sur les nations, sur chacun de nous, et avec justice, 679. Jésus-Christ nous invite à nous y confier, car elle nous aide même dans nos besoins temporels, 533.

**Publicain.** — Son humilité dans son attitude, ses actes, 516, dans sa prière, 517.

**Pureté du cœur.** — C'est la chasteté béatifiée par Jésus-Christ, 823.

**Pureté d'intention.** — Elle est nécessaire pour trouver Dieu, 847. — Voir *Intention*.

**Purgatoire.** — Ceux qui n'y croient pas sont téméraires et coupables, 790 ; ceux qui y croient et n'y pensent pas sont insensibles à la gloire de Dieu, aux intérêts des âmes qui souffrent, à leur propre intérêt ; ceux qui y pensent et ne font rien ou agissent mal, 791, n'ont qu'une charité stérile, 792.

**Railleries.** — Leur danger, 651.

**Rameaux.** — Bénédiction des rameaux, 251, procession, 252.

**Reconnaissance.** — Nous la devons à Dieu toujours, 313, en retour de ce qu'il a fait pour nous, 297, 915, des merveilles opérées par son amour : Incarnation, Rédemption, 297, 915, résurrection de Jésus-Christ, mission du Saint-Esprit, 297, Eucharistie, 915, et parce qu'il exauce nos prières, et ne nous abandonne pas à nous-mêmes, 314. — Nous l'exprimons à Dieu par une plus grande charité pour lui et pour le prochain, 915, par la pratique des bonnes œuvres et sans nous glorifier du bien que nous faisons, 780. — Elle assure la protection de Dieu, 916, et conserve la joie au milieu des épreuves, 917.

La reconnaissance du lépreux samaritain modèle de la nôtre, 598.

**Religion.** — Elle commande trois sortes de devoirs :



envers Dieu, l'aimer par dessus toute chose, 645; envers le prochain, l'aimer comme nous-mêmes, 646; envers nous-mêmes, nous reconnaître les vrais serviteurs de Jésus-Christ, 647.

Faute de ceux qui n'y croient pas, 789, de ceux qui y croient et ne la pratiquent pas, de ceux qui la pratiquent mal, 790. Ceux qui disent qu'elle est fausse se contredisent en la réclamant pour leurs enfants, 77, en la laissant pratiquer à leurs femmes, 78, en l'acceptant à leur mort, 79.

En dehors de la religion il n'y a pas de bonheur pour l'homme, 106, pour la famille, 107, pour la société, 109.

La « religion du coin du feu » est une duperie, 203, elle est immorale, tarit la source des vraies joies, 204, met Jésus-Christ en contradiction avec lui-même, l'homme aussi, le culte extérieur est indispensable, 205.

**Repas.** — On les sanctifie en se rappelant qu'ils représentent la grâce, l'Eucharistie, le ciel, nous font offrir à Dieu toute la création, 397; en évitant la gourmandise qui mange hors des heures, se montre difficile, 397, se livre aux excès, à la gloutonnerie, au plaisir, 398; en pratiquant les vertus de piété, de mortification, 398, de charité, 399.

**Réprimandes.** — Faites à tort et à travers elles nuisent à l'édification, 199.

**Réprouvés.** — Leur confusion au jugement dernier viendra du nombre et du caractère des spectateurs, justes, pécheurs, étrangers; du soin qu'ils auront eu de cacher leurs fautes; de leurs propres qualités, 733.

**Respect humain.** — Il produit le mensonge qui met en contradiction la foi et la conduite, 225; l'esclavage, 225, et un honteux esclavage, 226; la lâcheté, 548, l'apostasie, 226, qui compare et préfère l'homme à Dieu, 227.

**Résurrection.** — De Jésus-Christ, voir *Jésus-Christ*. La résurrection spirituelle du chrétien doit être prompte, réelle, 262, durable, 263.

**Richesses.** — Il ne faut pas s'y attacher parce qu'il faudra bientôt les quitter, qu'elles absorbent le cœur, 491, et font de l'homme leur esclave, 492.

**Robe nuptiale.** — Faute, 663, et châtiment du convive qui ne l'a pas, 664.

**Rosaire.** — Il est le sacrement de la sainte Vierge, car il est un signe sacré qui obtient la grâce et remonte à l'origine du christianisme, 710; le bouclier de l'Eglise, car il lui a procuré la victoire sur ses ennemis: albigéois, musulmans, 711, protestants, 712; la théologie du peuple, en lui assurant par la méditation des mystères la connaissance des grandes vérités chrétiennes, 712. — Son excellence se tire des noms qu'on lui donne, de son origine céleste, des prières qui le composent, 737, des mystères qu'on y médite, 738. — Ses avantages: il nous instruit, nous fait conformer notre conduite avec notre foi, donne le moyen de confesser sa foi, 738, excite à la pénitence, empêche ou diminue les distractions, remédie à l'aversion pour la vie humble et laborieuse, à la crainte des souffrances, à l'oubli des biens futurs, obtient la rémission des peines temporelles, 739, est une source de bienfaits temporels, 740. — Ses conditions: un chapelet rosarié, la récitation des prières avec méditation des mystères, 740.

**Sacerdoce.** — Son excellence, 892. — Voir *Prêtre*.

**Sacrements.** — Nature. Matière et forme, 587, et cérémonies, 588. Auteur. Nombre. Sacrements des morts, des vivants, imprimant un caractère. Ministre, 588. Sujet. Dispositions. Comparaison, 589. — La fré-

quentation des sacrements est nécessaire à la persévérance, 190.

**Sacré Cœur.** — Exercice du Chemin de la Croix appliqué au Sacré Cœur, 148.

**Sacrifice.** — Notion. Nécessité. Antiquité. Universalité. Différentes formes, 783. Signification, 783. — Le sacrifice de la croix, 784. Ni les sacrifices juifs, 247, ni ceux des païens ne pouvaient réparer le péché, 248, mais seulement un sacrifice d'une valeur infinie, 248; Jésus-Christ l'a offert sur la croix, 248, il le renouvelle sur l'autel et nous en applique les mérites, 249, 784. — Voir *Eucharistie* (Messe).

**Sagesse.** — Dieu nous l'enseigne par son Eglise, 471. — Sans négliger le corps la sagesse chrétienne s'intéresse surtout à l'âme, 337, et prend ses mesures pour l'autre vie, 338. Ce qu'elle pense des richesses, des plaisirs, des honneurs, 338.

**Sainte-Enfance (Œuvre de la).** — Nature, origine, excellence, 934. Services: elle assure aux enfants infidèles la vie, le baptême et l'éducation chrétienne, en fait de nouveaux apôtres, 935; aux enfants qui en font partie elle procure des protecteurs au ciel, fait part des grâces de l'Œuvre, apprend la pratique de la charité, attire les bénédictions du ciel sur leur patrie, 936; à Dieu rend service, 937. Ses moyens: prière et aumônes, 937.

**Sainteté.** — La vraie sainteté consiste à faire la volonté de Dieu, 470.

**Saints.** — Un saint est un homme qui croit, 625, qui travaille, qui prie, 626. — Les saints sont le modèle du parfait honnête homme par leur droiture, 785, leur grandeur morale, leur dévouement au prochain, 786; donc il faut lire leur vie, 787. — Ils nous aiment, parce qu'ils sont bons, 772, car au ciel la charité est parfaite, ils sont comme nous membres de l'Eglise, ils désirent la gloire de Dieu, 773. Ils nous aident, car ils peuvent tout sur le cœur de Dieu, 774. — Leur prière est efficace parce qu'elle n'a pas les défauts des nôtres, 767, qu'ils sont les amis de Dieu, nos protecteurs, 768. — Ils ont vaincu les plaisirs du monde, 792, les convoitises du monde, 793, l'orgueil de la vie, 794, par l'obéissance et l'humilité, 795.

**Salut.** — Son importance: en lui-même, c'est l'affaire la plus importante, décisive du ciel ou de l'enfer, 71; du côté de l'homme, affaire commune à tous, indispensable à tous, 71, unique à tous, 72, personnelle à chacun, 72, personne ne pouvant me remplacer, 73; dans la pensée de Dieu, qui nous a créés, rachetés et sanctifiés pour nous sauver, 74; dans la pensée des saints qui ont déclaré mieux aimer mourir et sont morts en effet plutôt que de manquer leur salut, 75; dans la pensée des damnés, 76. — Il est toujours possible, 139, et s'il y a des damnés ce n'est pas la grâce qui leur a manqué, mais eux qui ont manqué à la grâce, 140; il est relativement facile, 140. Pour le faire, il faut la bonne volonté: témoignages de l'Ecriture, 113, de Jésus-Christ, de l'Eglise, 114; mais une volonté sincère, généreuse, 114, efficace, constante, 115.

Notre salut est en Dieu, 668, et il nous a été apporté par Jésus-Christ, 668, 914.

**Samaritain (Parabole du bon).** — Les circonstances, 566. Exposé: le blessé, le prêtre et le lévite; le Samaritain, 567, s'approche du blessé, en a pitié, le secoure, 568. Morale: l'amour du prochain, 568.

Le Samaritain est la figure de Jésus-Christ, 667.

**Science.** — L'Eglise et la science, voir *Eglise*.

**Seigneur.** — Combien ce nom convient à chacune des personnes divines, 379.

**Semeur (Parabole du).** — Quelle est la semence, 56,

quel est le semeur, 57, quelle est la terre, 57, et la récolte, 58. — Voir *Parole de Dieu*.

**Senevé (Parabole du grain de).** — Exposé. Elle annonce l'expansion de l'Eglise, 525.

**Sépulture.** — La sépulture du chrétien consolée par les prières de l'Eglise, 719, et des assistants, 720; la sépulture de l'impie privée des unes, 719, et des autres, 720.

**Serment.** — Quels serments Jésus-Christ défend, 154. Expressions qui sont et expressions qui ne sont pas des serments, 155. Les faux serments sont défendus et les mauvais n'obligent pas, 156.

**Service de Dieu.** — Rien de plus juste que de servir Dieu parce qu'il est notre Créateur, notre Rédempteur, 714; rien de plus digne, car ce service ennoblit l'homme, 714, il procède de l'amour de Dieu, 765, et de ses serviteurs fait ses amis, 766; rien de plus salubre, car il est une source de joie et de mérites, 714, et seul il donne le bonheur, 793. — Mais on doit servir Dieu uniquement, parfaitement, constamment, 715, et ce service est sujet aux épreuves, 845. Dieu ne nous y appelle pas tous de la même manière, 729.

**Sévérité.** — On doit l'exercer envers soi-même avant de juger les autres, 360.

**Siméon.** — Les caractères de sa sainteté sont la justice, l'humilité, l'attente et le désir du Messie, 52. Son action de grâces, 53, sa prophétie sur Jésus, sur Marie, 53, 233. Il est le modèle de l'âme qui communie, 52, 133; le modèle des vieillards par sa justice, 54, son assiduité au Temple, sa résignation, la réception de Jésus en ses bras, 55.

**Simon le Pharisien.** — Comment il reçoit Jésus, 156, quelle leçon il reçoit de Jésus, 157.

**Souffrances.** — Les souffrances nous viennent de l'extérieur ou sont en nous, 340, elles sont aussi le fruit de l'union avec Jésus-Christ, 865. Elles sont une humiliation, 380, qui aigrit certaines âmes, 381. Comment il faut les supporter, 341, Marie nous aide, 381.

**Sourd-Muet.** — Sa maladie, 548, sa guérison, 285, 549. — Les sourds-muets spirituels, 548.

**Stanislas Kostka (Saint).** — Modèle d'innocence et de chasteté, 833, de travail, surtout du travail spirituel, 835, de fidélité à la vocation, 837.

**Surdité spirituelle.** — Combien commune et combien funeste, 548.

**Tempête apaisée.** — Récit, 729, 840, 942. Elle convainc les apôtres et nous aussi de la divinité de Jésus-Christ, 841, 942. Elle est le symbole des victoires de l'Eglise sur ses ennemis, 841, des victoires de l'âme fidèle sur les tentations, 730, 842.

**Temple.** — Le temple de Salomon, figure de Marie, 292. — La joie des Juifs à venir au temple de Jérusalem figure celle des chrétiens venant à l'église, 766; sentiments qui doivent nous y animer, 767. — Dieu a trois temples : notre corps, 289, notre âme, l'église, 290.

**Tentations.** — Le démon cherche toutes les occasions de nous tenter, 170. — Les tentations ne sont pas des péchés, 200, et aucune n'est insurmontable, 201. Elles sont utiles pour nous éprouver, nous faire expier nos fautes, nous maintenir dans l'humilité et le sentiment de notre continuel besoin de la grâce, 201, ce qui est vrai surtout des tentations contre la chasteté, 202. — Les trois tentations de Jésus-Christ : sensualité, orgueil, 126, vaine gloire, 127, sont une image des nôtres et aussi notre consolation, notre force, notre instruction, 128.

**Thérèse (Sainte).** — Elle est vierge, 758, par le détachement du monde, de la chair, de sa propre volonté,

759, docteur par sa science incomparable, 760, martyr par sa vie de sacrifice, 760. Quelle réparation elle a offerte à Dieu, 911.

**Tièdeur.** — En quoi elle consiste et à quoi elle expose, surtout au sujet de la confession, 192.

**Toilette.** — Elle exige deux qualités : la propreté et le bon goût, 282; deux vertus : la simplicité, 282, et la modestie, 283.

**Transfiguration.** — La scène, 129. La Transfiguration de Jésus-Christ est l'image de celle du chrétien, 131.

**Travail.** — Il est une nécessité, 19, une loi de la Providence, loi de pénitence, de sauvegarde et de salut, 395. Nous devons l'accepter par vertu, 19, et parce que Dieu nous a créés pour travailler, 20.

**Trésor caché (Parabole du).** — Quel est ce trésor, l'Eglise, comment caché et comment le trouver, 573.

**Trinité (Sainte).** — Explication de ce mystère, sa révélation, 377. Comparaisons, 378. — Le monde est l'ouvrage de la sainte Trinité, 277, qui le gouverne par la Providence, 278.

**Vanité.** — La vanité dans la toilette est ridicule, gaspille la vie, expose à de grands dangers, 283.

**Vengeance.** — Elle est défendue par Jésus-Christ, voir *Charité*. — La vengeance que les saints demandent sur leurs ennemis, c'est qu'ils se convertissent. Exemple de Notre-Seigneur, 551.

**Verge d'Aaron.** — C'est la figure de Jésus-Christ, 308.

**Vérité.** — La vérité catholique est la perle précieuse qu'il faut chercher et acheter à tout prix, 574.

**Vertu.** — Sa pratique est possible à tous, 139, et relativement facile, 140, elle donne le bonheur, 638.

**Veuve de Naïm.** — Résurrection de son fils, 46, 628. Certitude du miracle tirée de ses circonstances, du fait en lui-même, 629. Signification : la mort et la résurrection du jeune homme figurent la mort et la résurrection spirituelle, 630.

**Veuves.** — Anne la prophétesse leur modèle, 55.

**Vie chrétienne.** — L'obligation de mener une vie chrétienne résulte de notre adoption divine, 266. La connaissance de Jésus-Christ en constitue un élément essentiel, 555. Nous y trouvons des secours de lumière et de force, 339, pour accomplir nos devoirs par nos paroles, 339, et par nos actes, 340, pour supporter les souffrances extérieures et intérieures, 340.

C'est Jésus-Christ qui nous donne la vie spirituelle, nous la rend, nous la conserve, 313, l'augmente et la perfectionne par la sainte communion, 451. Nécessité d'y faire des progrès : Ecriture, témoignages des saints, 853, exemples de Jésus-Christ, de saint Paul, 854; raisons : le progrès est une loi générale de l'humanité, la résistance aux passions est continuelle, 854; ses conditions : le courage et la confiance, 855.

**Vie de famille.** — Ce qui en fait la douceur : l'amabilité, 716, et la vertu, 717.

**Vie future.** — Preuves de son existence : elle est universellement admise, 769; elle est exigée par la justice qui récompense la vertu et punit le vice, ce qui n'a pas toujours lieu en ce monde, 770; elle est inculquée par le sens intime, 771.

**Vie religieuse.** — Son excellence ressort de son but qui est la perfection chrétienne, 609, des sacrifices qu'elle exige tous les jours, 610, de l'excellence de ses fruits : prière, pénitence, instruction, soin des prisonniers, des vieillards, des orphelins, 611. Ses fonctions sont d'aimer et de réparer, 912.

Réponse aux objections : il est faux que la vie religieuse puisse aller sans la vie de communauté, que les vœux soient contre nature, que les congrégations



accaparent le patrimoine des familles, 612, qu'elles soient hostiles aux institutions, qu'il y ait antagonisme entre elles et le clergé, 613 ; leurs prétendus scandales, 613.

Les épreuves actuelles de la vie religieuse, 977.

**Vieillards.** — Leur modèle est le vieillard Siméon, 54.

**Vigne.** — Le travail de la vigne emblème de la vie chrétienne, 20.

**Vincent (Saint).** — Sermon : Les moines défricheurs, 37.

**Vincent de Paul (Saint).** — Dieu l'a préparé à sa mission en lui donnant une profonde humilité, une grande dévotion à l'Eucharistie, 481, un vif amour du prochain, 482. Comment il a rempli cette mission, 482, Lazaristes, séminaires, Sœurs de charité, 483.

**Visite au Saint-Sacrement.** — La présence réelle de Jésus-Christ en fait un devoir, 557, aussi bien que notre intérêt, 558 ; la faire avec respect, 558, avec amour, 559.

**Vocation.** — Les parents doivent examiner et seconder la vocation de leurs enfants, 2.

**Volonté.** — Les parents doivent former la volonté de leurs enfants, 405, en la soumettant à l'autorité, 409, par le motif de la crainte de Dieu, 410.

**Zachée.** — Modèle du communiant, 781.

**Zèle.** — Règles à observer dans sa pratique, 883.

**Zizanie.** — Exposé et explication, 493. Cette parabole explique pourquoi l'erreur est si répandue dans le monde, 493, pourquoi les méchants sont mêlés aux bons, 494, et semblent triompher, 495.

## Tables générales de l'AMI DU CLERGÉ

Nous avons publié au mois de septembre 1900 les **Tables générales** de la **Deuxième série** de l'**Ami du Clergé**.

Œuvre de patience et d'attention la plus minutieuse, ces **Tables** renferment 592 pages de texte compact, à deux colonnes, du même format que l'**Ami**, où se trouve analysé, avec d'innombrables références de tomes et de pages, tout le contenu de dix années de l'**Ami du Clergé** et de l'**Ami du Clergé paroissial**, de janvier 1889 à décembre 1898, en tout vingt volumes in-quarto.

Les **Tables** de l'**Ami** et du **Paroissial** ne forment qu'un seul et même volume et ne se vendent pas séparément.

La partie consacrée au **Paroissial** donne les plans de plus de deux mille sermons ou instructions, pour à peu près toutes les circonstances où un curé peut avoir à prêcher. C'est donc un **Sermonnaire** complet et très varié.

Le prix du volume est de six francs, *franco* 6 fr. 80. — Poids : 800 gr.

Il nous reste encore quelques exemplaires des **Tables** de la **Première série**, que nous cédon à au même prix. — Poids : 400 gr.

*Les ports de tous les envois sont à la charge du destinataire.*

## OEUVRES ORATOIRES & PASTORALES

DE

**Mgr LAROCHE**, Evêque de Nantes

2<sup>e</sup> édition. — 5 forts vol. in-12. — En vente à nos bureaux. — *Frango* en gare, 15 francs

La première édition de cet ouvrage a été épuisée en moins d'une année. Dix-huit cents exemplaires de la seconde, publiée l'an dernier, sont déjà écoulés. C'est la meilleure preuve de sa valeur.

Le tome I (472 pages) est intitulé *Le Dogme catholique*. Il comprend trois instructions sur la religion chrétienne en général ; quatre sur Dieu ; cinq sur la création ; sept sur Jésus-Christ ; six sur l'Eglise ; et trois sur les fins dernières.

Le tome II (350 pages) renferme vingt-quatre sermons et allocutions sur *Les Sacrements*.

Le tome III (504 pages), *Les Saints*, est composé de treize instructions sur la sainte Vierge et des panégyriques de saint Jean-Baptiste, saint Paul, saint Marc, saint Charles Borromée, saint François de Sales adolescent, saint Jean-Baptiste de la Salle, sainte Marie-Madeleine, sainte Thérèse, sainte Jeanne de Chantal et Jeanne d'Arc.

Le tome IV (544 pages) est consacré à *La Vie chrétienne* : huit instructions sur la vie individuelle, six sur la vie sociale, sept sur l'éducation, et une *Retraite aux Dames du monde* qui valut à son auteur des félicitations très vives.

Enfin le tome V (604 pages) se recommande tout particulièrement aux directeurs des Catéchismes de persévérance et à tous ceux qui doivent prêcher à des jeunes filles. Il contient trente-six *Entretiens* de Mgr Laroche aux jeunes filles du Catéchisme de persévérance de Saint-Paterne, à Orléans, instructions qui n'ont pas encore été surpassées et dont il est très facile de tirer le meilleur parti pour ce genre d'auditoire. Ajoutez-y trente et un sujets divers, intitulés *Mélanges*.

Ces quelques indications rapides suffisent pour donner une idée de l'ouvrage. Aussi nous ne croyons pas nécessaire d'insister autrement.











GRU Library



0122-00252-0512

3 2400 00252 9513



L'Ami du clergé

v.24  
1902  
suppl.

CBPaQ

v.24  
1902  
suppl.

41230

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY  
BERKELEY, CA 94709



